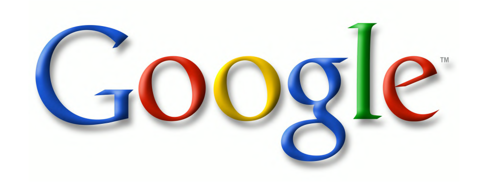
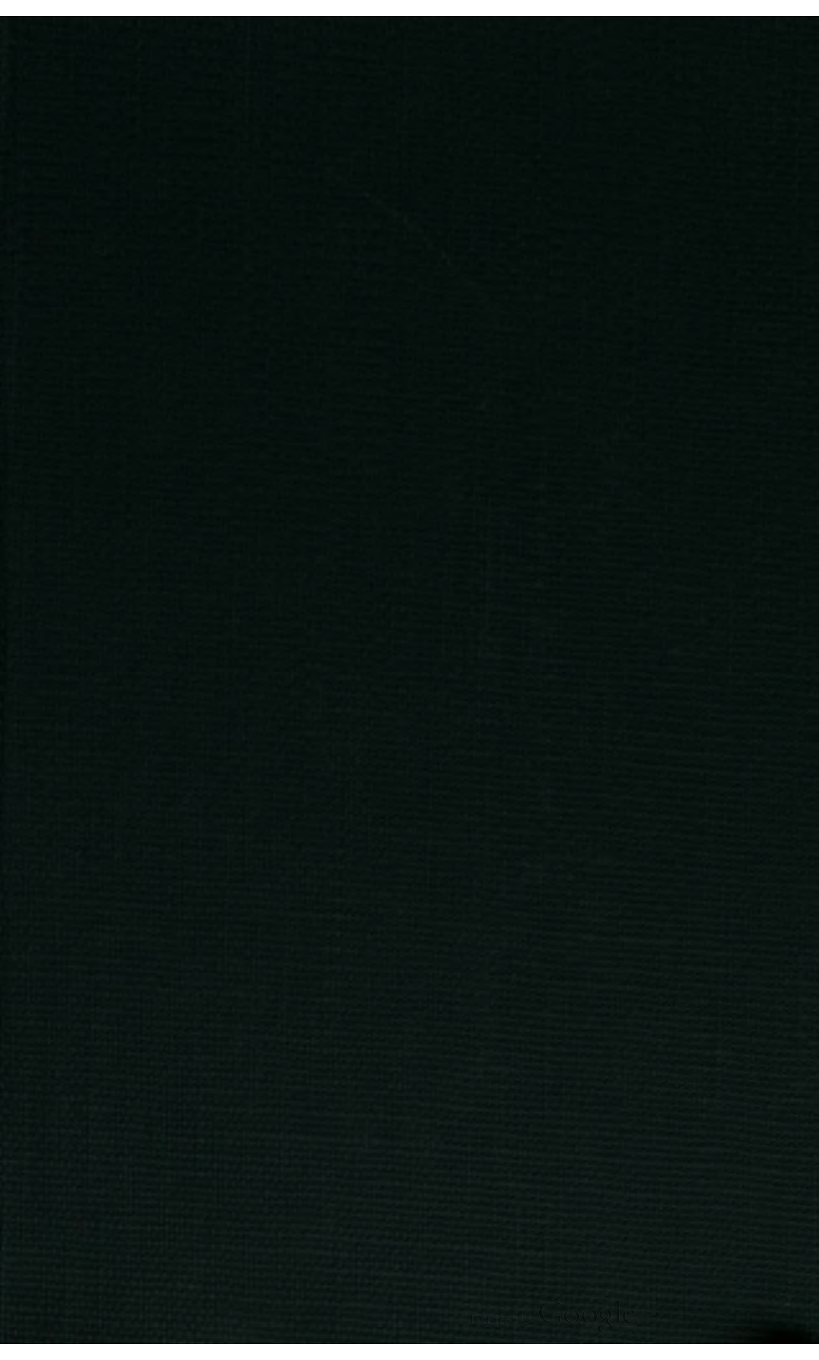







REGENTS OF THE UNIVERSITY OF MINNESOTA
OMNIBUS ARTIBUS
VINCULUM



DICTIONNAIRE-MANUEL-ILLUSTRÉ

DES ÉCRIVAINS ET DES LITTÉRATURES

LIBRAIRIE ARMAND COLIN

DICTIONNAIRES-MANUELS

DICTIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE ILLUSTRÉ ARMAND COLIN : 85 000 mots, 2 500 articles encyclopédiques, 4 500 gravures, 300 cartes et plans. In-4° (19c × 24c × 6c,5) de 1 030 pages, relié toile rouge ou orange....... **10** »
Avec reliure demi-chagrin, plats toile. 14 fr.

MOTS DÉRIVÉS DU LATIN ET DU GREC (*Édition complète*), par *M. I. Carré*. In-18 de 600 pages, broché, **4 25** ; relié toile, tranches rouges...... **5 50**

DICTIONNAIRE-MANUEL-ILLUSTRÉ DES ÉCRIVAINS ET DES LITTÉRATURES, par *M. Frédéric Loliée*, avec la collaboration de *M. Charles Gidel*. In-18 de 910 pages, 300 gravures, relié toile, tranches rouges................. **6** »

DICTIONNAIRE-MANUEL-ILLUSTRÉ DES IDÉES SUGGÉRÉES PAR LES MOTS, par *M. P. Rouaix*. In-18 de 550 pages, 16 planches de figures hors texte, relié toile, tranches rouges.. **6** »

LE VOCABULAIRE PHILOSOPHIQUE, par *M. Ed. Goblot*. In-18 de 490 pages, relié toile, tranches rouges.. **5** »

DICTIONNAIRE-MANUEL-ILLUSTRÉ D'AGRICULTURE, par *M. Daniel Zolla*. In-18 de 780 pages, 1 900 gravures, relié toile, tranches rouges....... **6** »

DICTIONNAIRE-MANUEL-ILLUSTRÉ DES SCIENCES USUELLES, par *M. E. Bouant*. In-18 de 810 pages, 2 500 gravures, relié toile, tr. rouges.... **6** »

DICTIONNAIRE-MANUEL-ILLUSTRÉ DES CONNAISSANCES PRATIQUES, par *M. E. Bouant*. In-18 de 744 pages, 1 600 gravures, relié toile, tranches rouges.. **6** »

VOCABULAIRE-MANUEL D'ÉCONOMIE POLITIQUE, par *M. A. Neymarck*. In-18 de 480 pages, relié toile, tranches rouges.................... **5** »

LA PRATIQUE DES AFFAIRES (Droit civil et Droit fiscal), par *M. P. Bégis*. In-18 de 500 pages, relié toile, tranches rouges.................... **5** »

Paris. — Imp. E. CAPIOMONT et Cie, rue de Seine, 57. No 02.

DICTIONNAIRE-MANUEL-ILLUSTRÉ

DES

ÉCRIVAINS

ET DES

LITTÉRATURES

300 GRAVURES

PORTRAITS, FRONTISPICES ET TITRES ILLUSTRÉS,
MINIATURES, PERSONNAGES ET SCÈNES DE THÉATRE,
ESTAMPES ANCIENNES, ETC.

PAR

FRÉDÉRIC LOLIÉE

Avec la collaboration de

CHARLES GIDEL

DEUXIÈME ÉDITION
mise à jour.

Ouvrage adopté par le Ministère de l'Instruction publique (Bibliothèques de quartiers des Lycées et Collèges, et Bibliothèques des professeurs), et par la Ville de Paris (Bibliothèques scolaires et Livres de prix).

PARIS
LIBRAIRIE ARMAND COLIN
5, RUE DE MÉZIÈRES, 5

1906

PRÉFACE

Nous sommes encombrés d'encyclopédies massives et de compilations indi-
tes. Il manque à l'enseignement littéraire — en France comme à l'étranger,
r le grand public comme pour l'étudiant — quelque Dictionnaire aisé,
niable, composé sur des documents originaux et d'après des études vraiment
sonnelles, qui fournisse au chercheur, d'une manière prompte et sûre, soit la
ion la plus exacte de la valeur de chaque écrivain, soit le résumé le plus
écinct de l'histoire intellectuelle de chaque peuple. »

Ainsi parlait, un jour, à l'auteur de ce livre Eugène Manuel, alors inspecteur général de l'Université. Son langage s'accordait trop bien avec un dessein depuis longtemps mûr dans l'esprit de celui qui l'écoutait pour qu'il ne l'encourageât point à l'accomplir, si ambitieuse qu'en dût paraître la réalisation.

Charles Gidel, l'éminent éducateur et le parfait lettré dont l'Académie française et l'Académie des Inscriptions, à plusieurs reprises, couronnèrent les travaux, voulut bien nous prêter son concours, en apportant à l'œuvre deux études générales sur les littératures grecque et latine, puis des notices particulières* sur quelques-uns des maîtres de la littérature française. D'autre part, guidé, quant à la répartition des matières, par l'exemple de l'encyclopédie littéraire fort méritoire que publiait Vapereau, en 1884; secondé par les communications infiniment précieuses des hommes les plus compétents de tous pays, nous-même nous pûmes effectuer, au prix d'un très long et très rigoureux labeur, et mener jusqu'au terme l'ensemble de ce répertoire universel et classique. Dix années d'études s'y étaient employées, dix années de recherches persévérantes, d'enquêtes méthodiques poursuivies dans toutes les directions des littératures anciennes et modernes.

On trouvera là, vivifiés par l'image, c'est-à-dire par des illustrations, qui sont aussi des documents :

Plusieurs milliers de notices consacrées aux meilleurs écrivains de tous les temps;

Des aperçus d'ensemble fixant, dans leurs évolutions principales, l'histoire des littératures et des idiomes;

Des notions théoriques concernant : les différents genres de prose ou de poésie, les figures de mots ou de pensées, les règles de la versification ou du style; — enfin des éclaircissements sommaires sur une foule de questions de détail touchant à la connaissance générale des lettres.

La partie la plus abondante du Dictionnaire consiste dans la succession des monographies d'auteurs, où l'on a visé surtout à consigner le trait caractéristique, la qualité maîtresse, le signe individuel, qui distingue chaque écrivain de la confusion des autres et constitue sa personnalité. Ce ne sont point, à proprement dire, des *notices*, puisque l'élément biographique n'y figure qu'à titre accessoire, mais plutôt une longue série de *portraits*, qui se suivent sans se ressembler, et que varient sans cesse le hasard de l'emplacement alphabétique et l'imprévu des oppositions. Ces modestes études ont l'avantage d'être courtes, de renfermer en peu de lignes les traits essentiels de l'homme et de l'œuvre, et de présenter d'ensemble une extrême diversité de personnages de tous les pays, de toutes les religions, de tous les rangs et de tous les siècles.

Le caractère et les proportions du livre nous obligeaient à nous resserrer dans les limites de la synthèse la plus expressive. Nous aurons apporté, néanmoins, notre effort constant à nous prémunir contre le fastidieux des répétitions, à éviter une froide monotonie, à rendre intéressants même de simples articles, que les faiseurs de dictionnaires se contentent trop souvent de se repasser de main en main, dans leur sécheresse primitive.

Le meilleur de notre ambition aura été rempli si, au gré des professeurs, des étudiants, de tous ceux que touchent et passionnent les œuvres de l'esprit humain, nous avons su, en quelque manière, traiter *exactement* et *littérairement* les hommes et des choses.

Frédéric LOLIÉE.

* Ces notices sont marquées, dans le courant de l'ouvrage, aux initiales Ch. G

DICTIONNAIRE-MANUEL ILLUSTRÉ

DES ÉCRIVAINS

ET DES LITTÉRATURES

A

Aaron (Ben-Aser), célèbre docteur juif du xve s., correcteur de la Bible. Ses exemplaires, ainsi que ceux de Ben-Nephtali, sont les premiers où l'on trouve les *points-voyelles*. Les *Occidentaux* suivent les corrections de Ben-Aser et les *Orientaux* celles de Ben-Nephtali.

Aaschik, poète turc, d'inspiration mystique, né en 1290, dans la presqu'île d'Anatolie, m. en 1332.

Aasen (Iwar-André), philologue norvégien, né à Œrsten, en 1813: nommé, en 1850, membre de l'Académie des Sciences, et honoré d'une pension nationale en récompense de ses travaux approfondis sur la langue, les dialectes et les traditions de son pays.

Abadie (Louis), poète et compositeur français, né en 1814, m. en 1858. Auteur de quatre à cinq cents romances, dont une vingtaine furent ou sont restées populaires, il vécut et mourut dans une misère profonde.

Abailard ou **Abélard** (Pierre), philosophe français, né au Pellet, près de Nantes, en 1079, m. au prieuré de St-Marcel, le 21 avril 1142. La scolastique se datait d'A. comme du plus grand nom qu'elle pût citer. Et la pensée moderne a compté le maître du conceptualisme parmi les libérateurs de l'esprit humain. Il tenta, le premier après Hildebert, d'expliquer par la philosophie les principales idées de la morale théologique, telles que celles du péché et de la vertu. Ainsi que saint Anselme, — un devancier de Descartes, de Malebranche — mais avec une plus grande liberté de démonstrations conséquentes, il entreprit, en appliquant la dialectique aux matières de la foi, de reproduire et de rendre compréhensibles par des principes rationnels les dogmes obscurs de la religion, spécialement celui de la Trinité. L'Église condamna la hardiesse



Abailard.

de ces théories, qui soumettaient les règles essentielles du christianisme aux règles d'Aristote et les tenait en quelque sorte à la merci du syllogisme. Cousin a donné la meilleure et la plus complète édition des œuvres d'Abailard. (*Petri Abælardi opera*, etc. Paris, 1859, 2 vol. in-4°.)

Abati (Antonio), poète italien, né à Gubbio, vers 1602, m. à Sinigaglia, en 1667. Il cultiva, non sans succès, l'épigramme littéraire et la cantate officielle.

Abauzit (Firmin), savant français et

théologien calviniste, né à Uzès, en 1679, m. en 1767. Ses dissertations sur des points de religion, de controverse, d'apologétique ou d'érudition pure (*Œuvres*, Genève et Londres, 1770-73, 3 vol. in-8°), lui avaient acquis une sérieuse estime parmi les penseurs les plus éminents des XVII° et XVIII° s., Newton, Bayle, St-Evremond, Leibniz. Rousseau a fait d'A. un pompeux éloge, dans sa *Nouvelle Héloïse*. Les catholiques lui reprochent d'avoir défendu l'arianisme (*Commentaire sur l'Apocalypse*, etc.) avec un zèle presque fanatique.

Abba, célèbre canoniste du XII° s. ; commentateur des cinq livres des *Décrétales*. (Venise, 1588, in-fol.)

Abbadie (JACQUES), philosophe français et théologien protestant, né en 1654, à Nay-en-Béarn, m. à Londres, en 1727. Du XVII° siècle jusqu'à nos jours, on a fort vanté sa belle apologie du christianisme (*Vérité de la religion chrétienne, 1684; Traité de la divinité de Jésus-Christ, 1689*), très remarquable, en effet, par la méthode et le raisonnement. Madame de Sévigné, Bussy et plusieurs autres contemporains en parlaient avec transport; Joseph de Maistre et Chateaubriand en ont reconnu la grande force de pensée.

Abbon le Courbe, moine normand de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, né vers 850, m. en 923, à Paris. Son poème épique en langue latine (un latin effroyablement barbare, écrasé de placages mythologiques), sur le *Siège de Paris* par les Normands en 886, après avoir reçu plusieurs éditions modernes, a été traduit dans la collection de Guizot. On a conservé quelques-uns de ses sermons, remplis d'invectives contre les spoliateurs de l'Eglise et la perversité générale de l'époque.

Abbot (ROBERT), 1560-1617, évêque de Salisbury, chapelain de Jacques Ier. Écrivit contre Bellarmin la *Suprématie des rois*.

Abbott (JOHN), 1805-1877, pédagogue américain. Il était le second de cinq frères, avec lesquels il a rendu des services signalés à l'éducation de ses compatriotes, par des séries d'ouvrages populaires et scolaires.

Abbt (THOMAS), philosophe, savant et littérateur allemand, né à Ulm, le 25 nov. 1738, m. à Buckbourg, le 3 nov. 1766. Ses ouvrages: *Mort pour la Patrie*, un *Traité du mérite*, etc., eurent une certaine influence sur le perfectionnement de la langue allemande.

Abdias. Le quatrième des douze petits prophètes juifs du VI° siècle. Vivait au temps de la captivité et en prédit le retour. Il écrivit un court chapitre contre les Iduméens, où se reconnait la marque du style de Jérémie.

Abeille (l'abbé GASPARD), né à Rives, en Provence, en 1648, m. en 1718. Composa des odes, des tragédies, des opéras, et dut à la protection beaucoup plus qu'au mérite d'entrer, en 1704, à l'Académie française.

Abel (KARL), philologue allemand, né en 1839 à Berlin et professeur de l'Université de cette ville. Accusa, dès les débuts, un profond savoir par une étude sur la langue copte, publiée en anglais, puis réimprimée en allemand (*Koptischer Untersuchungen*, 1876). Il a travaillé spécialement à établir la possibilité d'unifier les caractères employés dans l'écriture des langues slaves.

Abela (GIOVANNI-FRANCESCO), archéologue italien, né à Malte en 1582, m. en 1655 ; estimé pour son grand ouvrage sur les antiquités maltaises (*Malta illustrata*, 1647, in-fol.).

Abélard. Voy. **Abailard.**

Abelin (JEAN-PHILIPPE), dit Godofredus, historien allemand, né à Strasbourg, m. en 1646; l'artisan d'une énorme compilation en 21 vol. in-fol.: *Chron. historique depuis le commencement du monde jusqu'en 1619*. (1632.)

Abelli ou **Abelly** (LOUIS), écrivain ecclésiastique, né en 1604, m. en 1691 ; adversaire des jansénistes, auteur d'une vie de saint Vincent de Paul pleine d'onction et de cette *Moëlle de la Théologie, Medulla theologica*, 1650, qui l'a fait appeler par Boileau, au chant IV° du *Lutrin*, le *moelleux Abelli*.

Abénaqui. Dialecte parlé par les Abénaquis, peuple de l'Amérique du Nord. C'est une des langues algonquines.

Aben-Ezra (ABRAHAM), savant rabbin espagnol, né à Tolède en 1119, m. en 1174. De son temps très renommé par sa science astronomique, diversement connu comme grammairien, philologue, médecin, poète et philosophe, il a laissé de curieux *Commentaires* (Venise, 1526) sur le sens littéral des Livres saints. Ces commentaires, qui auraient besoin souvent d'être commentés eux-mêmes pour être compris, sont empreints, en plusieurs endroits, de rationalisme.

Abhang. Genre de poésie hindouie, surtout usitée en mahratte.

Abicht (JEAN-GEORGES), théologien allemand et luthérien, né en 1672, m. en 1740. Savant orientaliste, il a beaucoup écrit sur la langue et les antiquités hébraïques.

Abipon. Idiome de la langue péruvienne parlé dans le Paraguay, et par les Abipons, tribu du Rio de la Plata.

Ablancourt (NOËL-PERROT D'), traducteur français, né le 5 avril 1606, à Châlons-sur-Marne, m. le 17 nov. 1664. Entreprises surtout pour servir au perfectionnement du langage, ses traductions, plus élégantes qu'exactes, de Minucius Félix (1637), des *Annales* de Tacite (1640-1650), des *Œuvres* de Lucien, etc. — de *belles infidèles*, comme on disait alors — contribuèrent à donner à la langue française une forme plus nombreuse et plus souple.

Ablessimoff, auteur dramatique russe, m. en 1784; créateur du vaudeville en Russie. Son opéra-comique du *Meunier* — un piquant tableau de mœurs villageoises — fut très goûté en 1779.

Abondance. Caractère du style dénotant, chez un auteur, par opposition à la sécheresse, l'épanchement d'une verve facile et généreuse. Il y a, dans le style de Massillon, une abondance qui en fait la richesse et la beauté. Amplifiée jusqu'à l'excès, cette qualité devient un grave défaut : ce n'est plus que de la *redondance*.

Abou'l-Faradj-Ali, historien et poète arabe, né en 897, m. en 967. On lui doit, outre ses propres travaux, un recueil précieux pour l'histoire de la littérature arabe, comprenant un choix des anciennes chansons et pièces lyriques de poètes antérieurs à l'ère musulmane. C'est le *Kitlab-el-Aghany*.

Abou'l-Fazl (le cheick ALAMY), célèbre écrivain de l'Hindoustan, au XVIe siècle. Historiographe du Grand-Mogol, il avait composé sur l'ordre de son souverain, entre autres ouvrages, une relation détaillée des événements du règne d'Akbar (*Akbar-Nameh*, éd. angl., Londres, 1800, 4 vol. in-4°). Il fut assassiné en 1704.

Abou'l-Féda, célèbre historien et géographe arabe, né à Damas en 1273, m. en 1331. Cousin du prince syrien de Hamah, il lui succéda, en 1310, avec le titre de roi. Auteur d'une importante *Histoire abrégée du genre humain* et d'un traité remarquable pour l'époque, intitulé : le *Livre de la position des pays*. (Éd. et trad. franç., Paris, 1837-1847.)

Abou'l-Moyyed, poète arabe. Voy. **Antar** (les **Aventures d'**).

Abou'l-Sooud (à la lettre le *Père des prospérités*), poète arabe, né vers 1828, dans un village de la Basse-Egypte. On tient en estime, sur les rives du Nil, ses élégies (*maouals*) et ses odes, des *kacidas*, d'un caractère à la fois voluptueux et mystique.

Abou's-So'oud (le Mufti), poète turc, né à Constantinople en 1490, m. en 1574. Le glorieux Soliman l'éleva au titre suprême de chef de la religion mahométane. On le surnomma la *Colonne de la foi*. Il exprima, en des vers arabes, persans et turcs, les aspirations et les craintes de l'âme. (Trad. Servan de Sugny, dans la *Muse ottomane*, in-8.)

About (EDMOND), littérateur français, membre de l'Institut, né en 1828, m. en 1891. Romancier, journaliste, pamphlétaire, auteur dramatique et voyageur, il dissipa des qualités brillantes à travers bien des pages fugitives et sans portée. Ses romans : *Tolla*, le *Roi des Montagnes*, *Germaine*, les *Mariages de Paris* et les *Mariages de province*, constituent son principal titre littéraire. Observateur ingénieux, fin conteur, le récit est la forme où il a excellé. Peu d'auteurs du XIXe siècle offrent autant qu'E. About des modèles de narration élégante et sobre.

Abou-Zeyd. Titre d'un célèbre roman arabe, dont l'auteur n'est pas connu, et qui, depuis le IXe siècle de notre ère jusqu'à nos jours, a été très populaire en Egypte.

Abra de Raconis (CHARLES-FRANÇOIS), théologien français, né en 1580, m. en 1646, aumônier de Louis XIII, évêque de Lavaur, auteur de nombreux écrits de controverse.

Abraham de Sainte-Clair, moine augustin d'Allemagne, né en 1642, m. en 1709. L'un des orateurs les plus populaires de son temps, en ce genre d'éloquence vulgarisée où se répandit en France la verve des Menot et des Maillard, il mêlait tout dans son style imagé : fables, contes, anecdotes, citations pédantes, traits bouffons, jeux de mots pittoresques, triviaux et burlesques, se fondant chez lui avec un fonds de réelle piété et une grande connaissance des hommes. (*Saemmtliche Werke*, Passau und Lindau, 1835-48, 20 vol).

Abrantès (LAURE-SAINT-MARTIN-PERMON, duchesse d'), femme auteur française, née à Montpellier le 6 nov. 1784, mariée en 1800 au général Junot, m. le 7 juin 1838. Elle fournit vingt-quatre vol. de mémoires sur les débuts du siècle. Ecrits dans un style lourd et embarrassé, ils sont égayés çà et là par quelques anecdotes curieuses et par quelques portraits piquants.

Abrégé. Tout travail offrant la réduction d'un grand ouvrage en un moindre ou de plusieurs en un seul. Ce mot a une douzaine de synonymes, qui en expriment les diverses formes. Tels : le *Sommaire*, indication préliminaire des principaux détails contenus dans un livre, dans un chapitre à la tête duquel il se place; le *Résumé*, que, tout au contraire du *Sommaire*, on porte à la fin d'une étude ou d'un traité pour en rappeler la substance; le *Précis*, où ne figure que l'essentiel, le corps d'un sujet; l'*Extrait*, morceau choisi d'une œuvre ou suite de morceaux détachés; l'*Analyse*, exposition raisonnée d'un ouvrage à dessein d'en faire connaitre l'objet,

le plan, l'ordonnance, la méthode, les fins, les moyens; le *Manuel*, court traité d'un art, d'une science, abrégé qu'on doit avoir presque toujours à la main; le *Bréviaire*, un livre dont on fait sa lecture habituelle, par devoir d'état, comme le prêtre, ou pour s'exercer dans la connaissance et la pratique d'une profession plutôt noble et haute; l'*Épitome*, abrégé d'histoire; le *Compendium*, abrégé de philosophie ou de théologie; enfin la *Somme*, abrégé de théologie ou de droit canonique.

Abriani (Paolo), littérateur italien, né à Vicence en 1607. Il prêcha, professa, écrivit avec distinction, mais sans beaucoup d'éclat.

Abril (Pierre-Simon), humaniste espagnol, né vers 1530, à Alvaraz, près de Tolède. Il a écrit un certain nombre d'ouvrages pour faciliter l'étude des langues classiques, et traduit en prose espagnole, avec les comédies de Térence, le *Plutus* d'Aristophane et la *Médée* d'Euripide (1577).

Abschatz (Jean-Assmann, baron d'), poète allemand de la seconde école silésienne, né au château de Würbitz (Silésie), m. en 1699. Ses *Traductions poétiques et poèmes* (Breslau, 1704, 2 vol.) se distinguent par la pureté du sentiment et la chaleur du patriotisme.

Abstemius. Voy. **Astemio.**

Abundance (Jehan d'), poète dramatique français, m. vers 1540; auteur d'un mystère de la Passion, d'une farce à cinq personnages et de fantaisies diverses. Il se désignait quelquefois sous le nom de « maître Tyburce, notaire royal de la ville de Pont-Saint-Esprit ».

Abydenus ou Abydinus, historien grec, dont l'existence est supposée avoir appartenu au temps des premiers Ptolémées. Eusèbe, saint Cyrille et le chronologiste Syncelle nous ont gardé qq. fragments, recueillis au XVIe siècle par Scaliger, de son *Histoire des Chaldéens et des Assyriens*.

Académie. Compagnie de personnes qui se rassemblent pour s'occuper de belles-lettres, de sciences ou de beaux-arts. L'origine de ce nom remonte aux réunions de Platon et de ses disciples dans les fameux jardins d'Académus. On put en attribuer ensuite la désignation, chez les Grecs, soit à des écoles particulières de philosophes ou de rhéteurs, soit à des banquets de savants, à des sociétés comme celle des Soixante, au Ier s. av. J. C., qui prenaient occasion de se voir pour converser agréablement des choses de l'esprit. Martial a mentionné l'existence d'une *Schola poetarum*, dans la capitale latine, école d'admiration mutuelle où l'on faisait échange de lectures et de compliments poétiques. L'École du Palais ou l'École Palatine, qui, sous la présidence de Charlemagne et la direction d'Alcuin, préparait la renaissance des études au VIIIe s., était véritablement une société académique. De même, pendant le moyen âge, les Puys, les Cours d'amour, les Cours de rhétorique. Du XIVe au XVIe s. naquirent: à Toulouse, l'Académie des Jeux Floraux; à Lyon, l'Académie de Fourvières; à Annecy, l'Académie florimontane. Ces réunions se multiplièrent très vite, dans les âges suivants. L'une d'elles, l'Académie française, berceau de l'Institut actuel, prit d'abord sur toutes les autres le rang de souveraineté.

Fondée ou plutôt essayée en 1629 par Conrart et ses amis comme société libre, l'Académie française date publiquement de 1634 ou 1635, c'est-à-dire du jour ou des lettres patentes en firent un corps officiel chargé de « veiller à l'entretien et embellissement de la langue ». Supprimée en 1793 comme toutes les académies, congrégations et sociétés de l'ancien régime, annihilée et annulée dans les classements, de 1795 et de 1803, elle fut enfin rétablie en 1816. En raison de tous ces remaniements, le nombre des immortels est à peu près impossible à préciser sans chance aucune d'erreur, un grand nombre d'entre eux étant, du reste, tombés dans l'oubli. Néanmoins on est parvenu à reconstituer l'histoire — quelque peu conventionnelle — des quarante fauteuils et à dresser une liste de leurs titulaires, dont les plus illustres ont ouvert aux lettres françaises une continuelle succession de gloire. Objet secret des désirs de la plupart des gens de lettres, l'Académie française a vu bien des traits de satire lancés contre elle; bien des chansons, des épigrammes, des plaisanteries, d'un goût douteux, des pamphlets même ont voltigé sous la docte coupole. Une foule d'auteurs l'ont attaquée avant d'en être, par dépit de n'avoir pas obtenu ses faveurs assez tôt, et beaucoup la dénigrèrent parce qu'ils n'espéraient plus les obtenir jamais. D'autres enfin lui ont fait un grief éternel de ses omissions trop regrettables et des raisons qui l'empêchèrent d'être toujours aussi juste, aussi complète, aussi indépendante que l'histoire. Elle n'en est pas moins restée, pour quiconque a tenu une plume, la plus désirable des récompenses, le couronnement et comme la consécration de toute une vie d'efforts et de travail.

Parmi les Académies de province, quelques-unes ont représenté un mouvement littéraire d'une réelle valeur. Aux XVIIe et XVIIIe s., quand une centralisation excessive n'avait pas encore détruit l'autonomie régionale, elles formaient en France une vaste famille dont chaque membre gardait sa physionomie et son activité propres. Souvent, les hauts dignitaires de la cour et de la noblesse, de la magistrature et du clergé, tenaient à honneur de prendre rang parmi les sociétaires d'académies comme celles de Nancy, d'Arles, de Rouen, d'Amiens, de Dijon, de Lyon, de Marseille, de Bordeaux, et surtout de Caen et de Toulouse, les deux foyers littéraires les plus énergiques de la France provinciale. Aujourd'hui les sociétés départementales vouées spécialement à des travaux d'art, d'agriculture, de science, d'archéologie, entre autres celles des Antiquaires de la Normandie, de la Picardie, de l'Ouest ont une organisation régulière, utilement affirmée par des séries de publications.

A l'étranger, l'Italie vient en première ligne pour le nombre des sociétés académiques. Il fut un temps où elle en possédait à elle seule une plus grande quantité que tout le reste du monde ensemble. Peu de villes, non seulement en Italie, mais dans l'Europe entière, ont égalé Bologne, pour ne citer que celle-là, par l'antiquité et le bon renom de ses institutions universitaires et savantes. Au lendemain de la Renaissance on vit les académies italiennes se propager avec une fertilité sans pa-

reille et souvent sous des appellations fort bizarres. Nous ne mentionnerons que les principales, celles qui survécurent au caprice d'un jour, celles qui rendirent les services les plus continus, c'est-à-dire : l'Académie platonicienne de Florence, celles des Arcades et de la Crusca.

Faute de pouvoir nous étendre davantage sur un sujet qui nous conduirait trop loin, nous ajouterons que chaque nation européenne, l'Allemagne, l'Angleterre, les pays Scandinaves, l'Espagne, le Portugal et la Russie ont eu et comptent encore un grand nombre d'institutions académiques très florissantes. Enfin nous signalerons, en terminant, les sociétés de Calcutta, de Bombay, du Bengale, de Batavia, du Japon, dont les travaux fournissent bien des documents pleins d'intérêt sur l'état et les progrès de la civilisation orientale s'annexant de jour en jour plus étroitement à la civilisation européenne.

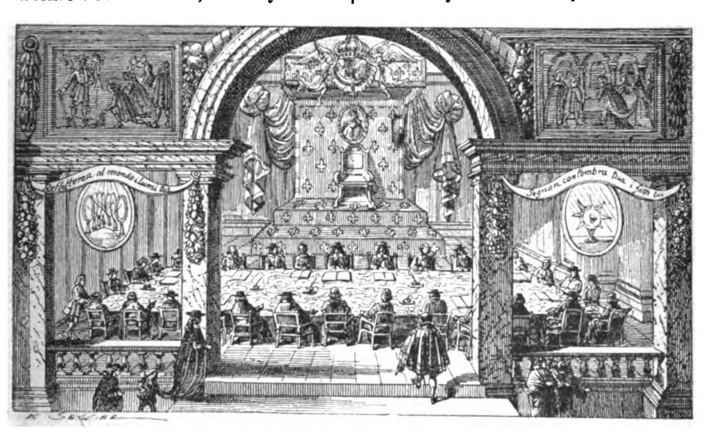
Académie des Inscriptions, Académie des Sciences, etc. Voy. **Institut.**

leur élégance, peuvent aboutir à un mauvais style académique.

Accarisi (Alberto), grammairien italien, né en 1498, m. en 1564. Il précisa, dans un important vocabulaire, imprimé en 1543, l'emploi des mots et des règles de la langue italienne, encore flottante.

Accent. T. de gramm. et de littérat. L'accent est proprement l'élévation de la voix sur une syllabe ou sur un mot. L'a. était, dans les langues anciennes, comme le mot l'indique — *accentus* (προσῳδία), — un accompagnement musical du discours et du mot, sans aucune action sur le rythme et le mouvement du vers, lequel dépendait uniquement de la quantité. Mais la langue vieillissant et mûrissant pour la pensée, éprouvant le besoin d'être comprise des peuples resserrés dans les limites de l'empire romain, faisait de plus en plus ressortir la syllabe accentuée, qui semblait contenir l'âme du mot, en y portant l'effort et comme le coup de la voix. L'accent, de musical qu'il avait été, devint ainsi *tonique*, la syllabe accentuée devint la syllabe forte pesant de tout son poids sur les autres syllabes du mot, les affaiblissant et en partie les anéantissant. C'est ce qui est arrivé surtout dans la langue française, dont tous les mots ont l'a. sur la dernière (ou sur l'avant-dernière, si la dernière est mi-muette). Dans les langues germaniques, l'a. s'est posé de très bonne heure sur la syllabe radicale. Il en est résulté que, dans l'allemand, les mots composés peuvent avoir plusieurs a. : un a. principal et un a. secondaire. En anglais la plupart des mots d'origine tudesque sont, aujourd'hui, monosyllabiques, la syllabe radicale ayant seule survécu.

Par une sorte de confusion on a donné le nom d'a. à quelques signes orthographiques. *L'accent grammatical* comme, en français, les accents *aigu, grave* et *circonflexe*, sert à modifier le son des voyelles.



L'**Académie au Louvre,** d'après une gravure de P.-P. Sévin.

Académique (genre, style). Ordre de matières, façon de les traiter avec la plume ou par la parole, qui conviennent aux sociétés littéraires et savantes, aux académies. Ce genre semble n'admettre, en général, dans les formes du style qu'une allure noble et majestueuse. Les conférences professorales ; les éloges, les mémoires, les pièces de vers proposés comme sujets de concours ; les discours de réception fondés sur la louange délicate, ingénieuse et relevée des grands écrivains, des membres de l'Institut, défunts ou nouvellement élus, sont des compositions académiques. Par extension, on y rapporte tout discours d'apparat, tout ouvrage d'une diction sérieuse et nourrie, d'une langue sonore et cadencée, où la phrase manœuvre, savante, harmonieuse, à travers la succession des périodes. L'éloquence académique a ses chefs-d'œuvre. Elle n'est pas sans dangers. Une fausse grandeur, l'abus des périphrases, la pondération trop symétrique des phrases s'équilibrant par une sorte de balancement matériel qui les rend monotones en

L'accent oratoire ne s'applique pas à des syllabes, mais à des mots, à des phrases. Par diverses inflexions de voix, par un ton plus ou moins élevé, celui qui lit ou qui parle exprime les affections diverses qu'il éprouve et qu'il veut communiquer à ses lecteurs. L'art de la déclamation et de la lecture perfectionne les dispositions naturelles, mais la nature seule inspire le ton convenable à celui qui est bien pénétré de ce qu'il veut dire.

Accessoires. Nom donné, au théâtre, à tout objet, quelle qu'en soit la forme ou la destination, qui ne rentre ni dans la catégorie du décor ni dans celle du costume. — D'autre part, on appelle *rôles accessoires*, ou simplement *accessoires*, les rôles sans importance, les bouts de rôles.

Acciauli (DONATO), autrement écrit Acciajuoli, philosophe et helléniste, né en 1428, à Florence, où il remplit les fonctions de gonfalonier, m. en 1478. Publia des commentaires estimés sur la philosophie d'Aristote.

Accius ou **Attius** (LUCIUS), poète tragique latin, né en 170 av. J.-C., m. v. 90. Contemporain, puis successeur de Pacuvius, ami de Brutus, il créa une nouvelle tragédie, où tout était romain: sujet, personnages, sentiments et langage, et qui prit le nom de *Prætextata*. De son ouvrage en prose, *Libri didascalion*, histoire de la poésie, sont restés quelques fragments, qui ont été réunis par Madvig, dans le volume : *De Lucii Attii Didascaliis commentarius*, 1831.

Accolti (Benoît), historien italien, né en 1415 à Florence, m. en 1466. Chancelier de la République florentine, il appliqua une part importante de son temps à la culture des lettres et leur rendit de sérieux services par son *Histoire de la première croisade (De bello a christianis gesto pro Christi sepulchro et Judea recuperandis*, Florence, 1460; rééd. de Léonard Accolti, 1663).

Accolti (BENOIT), poète italien, fils du jurisconsulte François Accolti et neveu du précédent, né à Florence en 1440, m. en 1512. Il se vit, de son temps très en vogue parmi les pétrarquistes et s'entendit appeler l'*Unico Aretino*, sans pouvoir, cependant, soutenir cette réputation par des ouvrages durables.

Accorso (MARIO-ANGELO), philologue et antiquaire italien du XVIᵉ siècle, né en 1511, à Bologne, m. en 1573. Ses observations sur Ausone, Solin et Ovide (Rome, 1524, in-fol.), ses éditions d'Ammien Marcellin, de Cassiodore et ses collections de manuscrits le signalèrent parmi les restaurateurs des lettres antiques.

Accumulation. Figure de rhétorique consistant à rassembler beaucoup de détails qui développent l'idée principale.

Accurse, jurisconsulte italien, né en 1180, professeur à Bologne; m. en 1260; l'un des rénovateurs de l'étude du droit romain.

Aceilly (JACQUES DE CAILLY, seigneur de Ruilly, connu sous le nom anagrammatique d'), poète français, né en 1604 à Orléans, m. en 1673. Ses pièces légères, assez variées de sujets, de rythmes et de ton, ses épigrammes surtout, eurent, au XVIIᵉ siècle, un vif succès de salons et de ruelles. Un certain nombre d'entre elles, par leur facture, sont restées des modèles du genre. (Ed. Charles Nodier, 1825, in-12.)

Acerbi (GIUSEPPE), voyageur italien, né en 1773, m. en 1846. Passionné pour les sciences naturelles, il visita la Suède, la Finlande, la Laponie jusqu'au Cap Nord, puis l'Angleterre et la France, où il publia dans les deux langues les récits de ses explorations (1802-1803, 2 et 3 vol. in-8°). Il passa dix années en Egypte et profita de ce long séjour pour enrichir de dépouilles archéologiques les musées de Milan, de Pavie, de Padoue et de Vienne.

Achard (AMÉDÉE), romancier et journaliste français, né à Marseille en 1814, m. à Paris en 1875. Quelques-unes de ses études de mœurs (la *Robe de Nessus, Maurice de Treuil, Hist. d'un homme*, etc.), eurent les faveurs du public. C'était un aimable narrateur, au talent modeste, mais soutenu.

Achenwall (GOTTFRIED), économiste et jurisconsulte allemand, né à Elbing en Prusse, en 1719, m. en 1772. Créateur de la statistique ou tout au moins du nom qui désigne cette science. L'esprit philosophique éclaire ses *Éléments d'hist. européenne*, 1754, et son *Esquisse de la nouvelle science politique*, 1749.

Achery (DOM JEAN-LUC d'), savant bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Saint-Quentin en 1609, m. en 1685. Son principal ouvrage est un vaste et précieux recueil de pièces rares relatives au moyen âge: chroniques, chartes, vies des saints, documents diplomatiques, etc. (*Veterum aliquot scriptorum, qui in Galliæ bibliothecis latuerant spicilegium*, 13 vol. in-4° 1655-1677; éd. 1723, 3 vol. in-fol.)

Achéus d'Erétrie, Ἀχαιός, poète tragique grec, né en 484 av. J.-C. Il passe pour avoir excellé dans le drame satyrique, sinon tout à fait dans la tragédie. On le regardait, après Eschyle, comme le plus parfait auteur en ce genre, où se distinguèrent avec lui Chœrilos, Xénoclès, et divers autres. (Urlichs, *Achæi Eretriensis quæ supersunt, collecta et illustrata*, Bonn, 1834, in-8°.)

Achille Tatius, romancier grec, né à Alexandrie, qui, selon Suidas, après avoir composé les *Amours de Leucippe et*

de Clitophon, se fit chrétien et devint évêque. On ignore s'il est antérieur à Héliodore ou Héliodore à Tatius, quoique les deux écrivains se ressemblent beaucoup. Tatius n'est pas sans défauts; mais il rachète l'affectation du style, la recherche des antithèses et la prolixité par des détails de forme agréables et par un certain enjouement qu'il semble avoir emprunté au commerce des comiques grecs. (Ed. princeps, 1601, Heidelberg, in-8°; éd. *gr. lat. cum not. variorum* de Fr. Jacobs, Leipzig, 1821, in-8°.)

Achillini (Alexandre), médecin, anatomiste et philosophe de Bologne, né en 1463, m. en 1512. En philosophie, cet homme de grande science, qu'on surnomma le *second Aristote*, professait une sorte de panthéisme et enseignait qu'il n'y a pour les âmes qu'une « immortalité collective et impersonnelle ». (*Achillini opera omnia*, Venise, 1508 et 1568, in-fol.)

Son frère Jean-Philothée (1466-1538) se fit une réputation de poète et de philologue, chez ses compatriotes bolonais dont il défendit le dialecte contre les puristes de Toscane; et son petit-neveu Claude **Achillini**, philosophe, jurisconsulte, médecin (1574-1640), cultiva les Muses, à ses moments perdus, avec un goût très prononcé pour l'emphase et l'hyperbole. (Bologne, 1632, in-4°; Venise, 1650 et et 1662, in-12.)

Acidalius (Valens), philologue allemand et poète latin, né dans le Brandebourg en 1567, m. en 1595. Ses *Poésies* latines assez médiocres (Francfort, 1612) ont eu pour excuse et pour compensation de bons commentaires sur Tacite, Tite-Live, Quinte-Curce et Plaute.

Acilius Glabrio, historien romain, contemporain de Nevius et de Fabius Pictor. Il rédigea en grec les livres qu'on cite sous son nom *(Libri Aciliani)*, et dont pas un fragment ne nous est parvenu.

Ackermann (Louise-Victorine Chuquet, madame), femme de lettres française, née le 30 nov. 1813, m. en 1891. De ses deux volumes, *Contes et poésies, Poésies philosophiques*, le dernier surtout eut du retentissement. Poète de négation et de désespoir, chantre du néant, Mme A. a fait passer en des vers très âpres, concis et énergiques, puissamment lyriques même, les doctrines décourageantes des Leopardi, des Hartmann et des Schopenhauer.

Acollas (Émile), jurisconsulte et publiciste français, né à La Châtre, en 1826, professeur de droit à l'Université de Berne; nommé, en 1871, doyen de la Faculté de droit de Paris par la Commune insurrectionnelle; m. en 1893. A professé des idées démocratiques et des principes de morale naturelle très avancés. (*Nécessité de refondre l'ensemble de nos codes*, 1866, in-8°; *La Science polit., philosophie du droit*, 1877, in-8°, etc.)

Aconcio. Voy. **Aconz.**

Aconz (Etienne) ou **Aconzio-Koever,** écrivain arménien, né en Transylvanie, le 20 nov. 1740, archevêque de Sunik et général de la congrégation des Mékhitaristes de Saint-Lazare à Venise; m. en 1824. Il produisit de nombreux ouvrages de vulgarisation scientifique, littéraire et religieuse.

Acosta (Joseph d'), historien espagnol, membre de la Compagnie de Jésus, provincial du Pérou; né en 1539, m. en 1571. Son *Histoire naturelle et morale des Indes* (Séville, 1591, in-8°) eut les honneurs de la traduction. (Paris, 1598, 1606-1616.)

Acosta (Uriel), écrivain portugais, né à Oporto vers 1585, m. en 1647. Ballotté entre l'attraction de l'idée religieuse et l'indépendance de ses idées, il passa du catholicisme au judaïsme, forgea tout un livre contre l'immortalité de l'âme *(Tratado de l'immortalitade de alma*, Amsterdam, in-8°), et, sommé d'en rétracter les principes, il préféra se tuer. Il avait décrit les agitations de son existence morale, dans une sorte d'autobiographie *(Exemplar vitae humanae*, p. p. Limborch, 1687, in-4°).

Acquaviva. Famille illustre du royaume de Naples. Elle a fourni beaucoup de personnages distingués, entre autres : André d'**A.**, duc d'Atri et de Teramo (1456-1528), Mécène éclairé autant que généreux; son frère Bélisaire, écrivain aussi et protecteur des lettres, et Claude d'**Acquaviva** (1541-1615), général des jésuites, qui fit dresser l'ordonnance *Ratio studiorum*, pour régler les études.

Acri (Francesco), philosophe spiritualiste italien, né en 1836 à Catanzaro; professeur à l'Université de Bologne.

Acroama. Intermèdes musicaux dans les jeux publics, chez les Grecs; distraction recherchée des gens riches pendant les festins.

Acroamatiques ou **Acroatiques** (traités). Ouvrages d'Aristote destinés aux disciples du Lycée.

Acron (Helenius), grammairien latin du IVe ou du Ve s., annotateur d'Horace (éd. princeps, Milan, 1474, in-4°) et scoliaste de Perse.

Acropolite (Georges), chroniqueur byzantin, né en 1220; premier ministre de l'empereur Paléologue; m. en 1282. Sa *Chronique*, découverte en Orient par Douza et publiée par lui, en 1614, fait suite à celle de Nicétas, jusqu'à l'année

1265. Elle a été réimprimée dans les Byzantines du Louvre et de Venise.

Son fils Constantin, qui lui succéda comme grand logothète, a laissé quelques discours et homélies, et plusieurs vies de saints, remises au jour par les Bollandistes.

Acrostiche. (du grec ἄκρος, extrême, et στίχος, ligne). Petit poème à forme fixe destiné à la louange d'une personne, et dont les vers, égaux en nombre aux lettres qui composent le nom de cette personne, commencent chacun par une de ces lettres, dans l'ordre où elles sont disposées pour former le nom que célèbre l'acrostiche. En voici un exemple tout moderne, d'Albert Glatigny :

Clément Marot.

Acrostiche.

C'est un rimeur cher au pays gaulois,
Levé dès l'aube, et de sa belle voix,
Emerveillant Echo qui se réveille.
Maître ingénu, le pays où la treille
Etend ses bras chargés de raisins clairs,
Nourrit ta Muse aux regards pleins d'éclairs,
Toinon qui rit, les deux poings sur les hanches.

Merle gentil qui siffle dans les branches
Au renouveau, nous sommes Allemands,
Russes, Chinois, ténébreux, endormants ;
O bon Marot, trouverons-nous encore
Ton chant naïf et sa note sonore ?

L'acrostiche peut être doublé, par les premières lettres des vers et par les dernières, de sorte que le nom se répète au commencement et à la fin. On connaissait, au XVIe s., le *Sonnet acrostiche*, où les premiers mots de chaque vers devaient former une phrase à part, qu'on lisait perpendiculairement de haut en bas. Enfin, on a eu (comble de difficulté, phénix du genre !) l'acrostiche quadruple et en diagonale, quintuple ou *pentacrostiche*. (Voy. ce mot.) Étienne Tabourot nous en a transmis de curieux spécimens en ses *Bigarrures*.

Les Hébreux, les Grecs, les Latins firent usage de l'a. Les Français, chez les modernes, en ont été fort prodigues. Les acrobates littéraires du XVIe s., inventeurs d'une foule de complications baroques : vers rétrogrades, numéraux, rapportés, lettrisés, et de toute espèce d'amphibologies savantes, n'y manquèrent pas. Au XVIIe, ce fut un des jeux préférés des poètes d'alcôve. Neuf-Germain « l'hétéroclite » s'amusa longtemps à contrefaire l'a. : il s'ingéniait à placer à la fin de ses vers une syllabe du nom du personnage auquel il les dédiait. Voiture s'en est raillé en composant une pièce dans la même manière, adressée au comte d'Avaux.

L'a. n'est pas seulement, d'ailleurs, un produit de nos climats. On fait, en Chine, des orgies d'acrostiches et de bouts-rimés : c'est, dit-on, la littérature supérieure du pays.

Acta Diurna, ou Actes Diurnaux. Registres ou journaux sur lesquels on transcrivait, chaque jour, les actes du peuple romain, et les événements dignes de l'intéresser.

Acte. Chacune des parties principales, — subdivisées elles-mêmes en scènes — dont une pièce de théâtre est composée. Un acte renferme un nombre indéterminé de scènes, et lorsque l'œuvre dramatique comporte plusieurs actes, ceux-ci sont séparés entre eux par des entr'actes ou des intermèdes. Les Grecs ne connaissaient point ces divisions, bien que l'action parût de temps en temps interrompue sur le théâtre, et que leurs pièces comprissent, théoriquement, des parties distinctes appelées *protase*, *épitase*, *catastase* et *catastrophe*. Usités chez les Romains, enseignés et prescrits par la poétique d'Horace, les actes furent suivis comme une règle rigoureuse chez les modernes. Les tragédies classiques ont habituellement cinq actes ; les comédies variaient entre un, trois et cinq. Depuis lors, les genres s'étant subdivisés à l'infini, le nombre en est devenu à peu près arbitraire. Le partage en deux actes, qui est de beaucoup le plus rare, semble aussi le moins heureux. Nous ne signalons qu'à titre d'exception les mélodrames en sept actes, comme chez Bouchardy, et les pièces à séries dont la représentation a exigé plusieurs journées, tels que les anciens mystères, la tragédie en huit journées de cinq actes chacune des *Amours de Théagène et de Chariclée* par Alexandre Hardy, le drame de *Monte-Cristo*, d'Alexandre Dumas, et la fameuse tétralogie musicale de Richard Wagner : *L'Anneau des Niebelungen*.

La division des ouvrages dramatiques en actes se retrouve dans quelques littératures orientales, en Perse, dans l'Inde, en Chine.

Actes. Recueil des décisions d'une autorité. (Les Actes du Parlement. Les Actes des conciles généraux et particuliers.) Pour ne citer que ceux-ci, des recueils des conciles œcuméniques ont été publiés par Merlin, Paris, 1523 ; Crabba, Cologne, 1538 ; Joverius, Paris, 1555 ; Surius, Cologne, 1567 ; Dom Bollani, Venise, 1585 ; Binius, Cologne, 1606 ; Sirmond, Rome, 1608 ; Labbe et Cossart, Paris, 1672 ; Hardouin, Paris, 1715 ; Coleti, Lucques, 1723 ; Mansi, Florence, 1759 ; etc.

Actes des Apôtres. Livre canonique, écrit en grec par s. Luc et contenant l'histoire du christianisme depuis l'Ascension jusqu'à l'arrivée de s. Pierre à Rome (63).

Sous la Révolution, titre d'un recueil périodique fondé par Peltier (nov. 1789), pour la défense de la monarchie en péril. Cette publication avait un caractère satirique et léger ; elle visait surtout à combattre ses adversaires de la presse jacobine, en se servant des armes de la plaisanterie et du ridicule. Elle cessa de paraître en 1791.

Actes des Martyrs. Recueils où se trouvent consignés, ordinairement d'après les registres officiels, la confession héroïque, les souffrances et la mort de ceux qui versèrent leur sang pour le nom de J. C. Les plus connus sont ceux de dom Ruinart en latin (*Acta primorum martyrum sincera et selecta*, Paris, 1689, in-4°) et des 85 Bénédictins de Solesmes, en français.

Actes des Saints (Acta Sanctorum). Recueils volumineux des vies des Saints, tels que ceux des Bollandistes, du P. Joseph. Ghesquière (*Acta sanctorum Belgii selecta*, 1789-1794, 6 vol., continués par M. de Ram, recteur de l'Université de Louvain), et d'Alban Butler (*Lives of the Fathers, Martyrs and other principal Saints*, 1745, 5 vol. in-4°). L'immense collection des Bollandistes, qui ne comprend pas moins de 62 vol. in-fol., laisse loin derrière elle toute autre collection analogue. Là se trouvent, d'abord condensés jour par jour et selon l'ordre des mois, puis éclairés par la critique, tous les documents originaux relatifs à la vie des Saints du monde entier.

Acteurs et Actrices. Ceux ou celles qui montent sur un théâtre pour remplir tel



Mlle Mars, célèbre comédienne française (1779-1847).
(Rôle d'Elmire dans le *Tartufe*).

ou tel rôle dans la représentation des pièces. Réaliser devant les spectateurs avec le geste, avec les yeux, avec la voix, l'œuvre sérieuse ou risible de l'auteur dramatique, c'est le but et l'emploi de leur existence. En Orient, chez les Grecs, au moyen âge, en France jusqu'à l'année 1634, les femmes ont été exclues de la scène, qu'elles remplissent aujourd'hui de leur nombre agissant ou figuratif et de l'éclat de leurs costumes. Personne n'ignore combien a varié la condition sociale des comédiens dans l'opinion des hommes et dans la vie réelle. La Grèce glorifiait les interprètes de l'art dramatique. L'a. Callipide commandait en habit de théâtre les rameurs du navire triomphal sur lequel Alcibiade rentrait de son exil. Thessalus, qui allait donner des représentations en Asie, fut chargé de négocier le mariage d'Alexandre avec la fille d'un satrape de Carie. Aristodème fut envoyé souvent comme ambassadeur à Philippe pour traiter des plus hautes questions de paix ou de guerre. Par contre, les Latins regardaient la profession d'a. comme une honte, et rattachaient ceux qui l'exerçaient à la classe servile. Ils voulurent que cette espèce d'hommes fût privée des droits civiques et rayée des tribus par une note du censeur. Sur la scène romaine, les comédiens pouvaient recueillir beaucoup d'applaudissements, ils pouvaient amasser des fortunes considérables (ainsi : Ambivius, Turpio, Roscius, Æsopius); leur condition restait exposée au mépris. Quand les a. ne jouaient pas à la satisfaction du public, ils recevaient les étrivières en rentrant derrière la scène. L'immoralité des pièces latines, sous les empereurs, fut cause que l'Eglise proscrivit les spectacles et excommunia les comédiens. De là le long préjugé d'abaissement dont ils ne se sont guère relevés que de nos jours. Les femmes surtout, fussent-elles, comme la Champmeslé, les plus encensées, eurent beaucoup à souffrir de cette prévention. Adrienne Le Couvreur paraît avoir été la première à conquérir en France pour les actrices la position de Ninon, c'est-à-dire « d'une femme honnête homme » recevant la meilleure compagnie. La révolution de 1789 émancipa les acteurs et en fit des hommes. La révolution de 1830 les rendit électeurs et celle de 1848 éligibles. Il s'en fallut de peu que Bocage devînt représentant du peuple. Leur condition actuelle est au sommet. Ont-ils atteint la haute vogue, aucun succès ne semble défendu à leur ambition, aucun succès d'argent surtout. On sait à quels salaires exorbitants la fantaisie des Américains, en particulier, a fait monter les droits d'acteurs ou d'actrices célèbres, des *étoiles*, comme on les appelle. On citerait à volonté des chiffres fantastiques. Tel ténor italien, un Angelo Masili, se voyait engagé à Buénos-Ayres au prix de 750,000 fr. pour 50 représentations. Un autre obtenait à Rio, en 1883, dix mille francs par soirée. Les cachets de la cantatrice Adelina Patti et de la tragédienne Sarah Bernhardt font rêver. Possart, le comédien de Munich, a recueilli près de deux millions en vingt-quatre mois au delà des mers. Disons en passant que cette exagération du « barnisme » contemporain est loin d'avoir profité aux progrès de l'art même. — Il y aurait beaucoup à écrire sur la condition morale de l'a., sur les vifs contrastes de gloire et de désillusion, de satisfactions et d'amertumes que représente la carrière, sur les différentes façons dont il convient que l'interprète dramatique ressente ou exprime, au théâtre, les différentes passions... Mais il y faudrait un volume.

Action. Evénement qui fait le sujet d'une pièce de théâtre, d'un roman, d'un poème. L'action se compose, en général, de l'ensemble des faits, des incidents divers qui découlent du sujet, qui forment la trame de l'œuvre et qui excitent l'intérêt du lecteur ou du spectateur. Elle est plus ou moins serrée, plus ou moins compliquée, selon la nature de l'ouvrage, plus ou moins bien conduite et plus ou moins entraînante, selon le talent de l'écrivain.

Action oratoire, théâtrale. Ensemble des moyens extérieurs qui constituent ce qu'on a appelé l'éloquence du corps. Elle a pour éléments essentiels : la *mémoire*, qui, seule, donne la liberté d'esprit et d'allure, soit qu'on ait appris par cœur, soit qu'on improvise ; le *débit*, avec ses qualités minutieusement étudiées de prononciation et de déclamation ; et le *geste*, qui comprend non seulement les mouvements des membres, des bras, des mains, des doigts, mais toute l'attitude du corps, l'expression donnée aux traits du visage, le jeu de la physionomie.

Acton (lord ÉMERIC-ÉDOUARD DALBERG), publiciste anglais, né en 1834 à Naples ; disciple, à Munich, du célèbre Doellinger et professeur a l'Université de Cambridge. Regardé comme le chef des catholiques libéraux de la Grande-Bretagne. (V. son *Hist. de la liberté dans l'antiquité et le christianisme*, trad. par Laveleye.)

Acunha (FERNANDO de), poète et capitaine espagnol, né à Madrid vers 1510, m. à Grenade en 1580 ; auteur de sonnets, d'églogues, de stances et de traductions. On réédita souvent son adaptation en vers, — d'après une version en prose de l'empereur Charles-Quint — du poème d'Olivier de la Marche : *le Chevalier délibéré*.

Acusilaus d'Argos, logographe grec de la première moitié du VIᵉ s. avant notre ère. Son ouvrage n'embrassait que la période mythologique des traditions anciennes. « On peut, dit Alexis Pierron, se faire une idée de la manière de ce logographe, d'après le mot de Clément d'Alexandrie, qu'il avait mis Hésiode en prose. » (Voy. Biblioth. Didot, *Fragmenta historicorum graecorum*, t. I.)

Adalard ou Adelard (saint), érudit et prélat latin, neuvième abbé de Corbie, petit-fils de Charles Martel et cousin de Charlemagne, né en 751, m. en 826. L'un des plus savants hommes de son temps, il contribua beaucoup à la restauration des études. La portion de son traité *De ordine palatii*, qui nous a été conservée par Hincmar, est considérée comme un des documents les plus importants pour la connaissance de l'époque carlovingienne.

Adalbéron, dit Ascelin, prélat français et poète latin du Xᵉ s., né vers 950, m. en 1030. Il se déclara pour le parti de Hugues Capet, auquel il livra sa ville épiscopale de Langres, et dédia

au roi Robert un poème satirique sur les affaires de son temps.

Adalbert (saint), archevêque de Prague, apôtre des Prussiens, né en 955, m. assassiné le 23 avril 997. Il passe pour être l'auteur de l'hymne national polonais, le *Bogarodzicka* (la *Vierge mère de Dieu*).

Adam (la Représentation d'), drame anglo-normand du XIIe s., découvert en 1854 par Victor Luzarche. L'importance de cette œuvre, — l'anneau intermédiaire entre l'ancien drame théologique et les pièces de Jean Bodel et d'Adam de la Halle, au XIIIe s.. — est dans l'évolution littéraire qu'elle représente. A ses développements originaux on reconnaît que le théâtre, sans abandonner le caractère religieux, ne tardera pas à se dégager de l'influence ecclésiastique. L'auteur suit fidèlement l'histoire sainte, quant à la création, à l'existence dans l'Eden et à la chute du premier homme ; mais il ne s'astreint pas à reproduire les textes canoniques. Il laisse aller son imagination et mène le dialogue à sa fantaisie. Il ne dédaigne pas certains effets de style ; il fait œuvre de poète et presque d'écrivain.

Adam, abbé de Perseigne, sermonnaire français de la fin du XIIe siècle, l'un des zélateurs de la 4e croisade. Il aimait surtout à publier les louanges de la Vierge (*Mariale*, Patrol. lat., CCXI). Ses homélies, où tout est grâce, figure, image, étaient fort estimées des nobles dames.

Adam de Brême, chanoine de Brême, chroniqueur et géographe allemand, m. vers 1076. Il seconde l'effort des missionnaires, et compose, d'après leurs rapports, une *Histoire ecclésiastique des Eglises de Hambourg et de Brême et des pays voisins du Nord*, de 788 à 1076.

Adam de la Halle, trouvère du XIIIe s., né de parents bourgeois, à Arras, m. en 1288. Plusieurs années de sa jeunesse se passèrent, croit-on, dans l'abbaye de Vaucelles, près de Cambrai. Il en sortit, détourné de ses premières intentions par l'amour qu'il éprouva pour une jeune fille nommée Marie. C'est de cette époque de sa jeunesse que datent ses *Canchons*, *rondeaux*, *motets*, *partures* ou *jeux-partis*, petits poèmes gracieux, délicats, habilement versifiés. Ses jeux dramatiques de la *Feuillée*, de *Robin et de Marion*, ont fait époque dans l'histoire du Théâtre en France ; ils représentent presque seuls, au XIIIe s., la comédie profane, complètement séparée du drame semi-liturgiques. Adam de la Halle faisait lui-même la musique de ses pièces, originales et pleines de saillies. (Ed. Coussemaker, 1 vol. in-8°).

Adam (ADOLPHE), compositeur français, membre de l'Institut, né à Paris, en 1803, mort en 1856. Le genre facile et enjoué, vif et mouvementé de ses thèmes d'opéra-comique, valut de brillantes couronnes au fécond mélodiste. Il eut aussi son style a lui comme critique d'art, et ses *Souvenirs d'un musicien* (Paris, 1851, 2 vol. in-12) rappellent la grâce alerte de sa musique.

Adam (ALEXANDRE), érudit écossais né en 1741, m. en 1809. Recteur de la Haute Ecole d'Edimbourg, il apporta de sages réformes dans l'enseignement classique, et les corrobora par de bons ouvrages de grammaire, de lexicologie, de biographie et d'archéologie. (*Abrégé des antiq. romaines*, 1791 ; trad. fr., Paris, 1818, 2 vol. in-8°, etc.)

Adam (JACQUES), littérateur français, né à Vendôme en 1663, mort en 1735. Homme de grande science, on l'appelait « un dictionnaire vivant ». Il aida Fleury dans ses travaux historiques et lui succéda à l'Académie française.

Adam (JEAN), sermonnaire français, né à Limoges, en 1608, membre de la Société de Jésus, supérieur de la maison de Bordeaux, m. en 1684. Il pratiqua le genre d'éloquence familiarisée jusqu'au burlesque de certains prédicateurs du XVe s. (*Serm.*, Bordeaux, 1685, in-8°.)

Adam (madame JULIETTE), femme de lettres française, née à Verberie (Oise) en 1836. A mis au jour un certain nombre de volumes, signés pour la plupart de son nom de jeune fille : JULIETTE **Lamber** (des romans en majeure partie), et a dirigé, depuis 1879, un important périodique : la *Nouvelle Revue*.

Adam (LUCIEN), linguiste français, né à Nancy, en 1833 ; président de chambre à la cour de Rennes ; auteur de travaux spéciaux sur les langues ouralo-altaïques et sur le groupe confus des idiomes américains.

Adam (NICOLAS), littérateur français, né à Paris, en 1716, m. en 1792. Ses connaissances de polyglotte exposées d'une façon originale firent le succès de sa *Vraie manière d'apprendre une langue quelconque, morte ou vivante, par le moyen de la langue française*, 5 vol. in-8°, 1787.

Adam le Prémontré, sermonnaire du XIIe s., disciple de saint Norbert.

Adam (MAITRE). Voy. **Billaut (Adam)**.

Adami (LEONARDO), philologue et historien italien, né à Bolsena, en 1691, m. à Rome, en 1719. Il servit avec zèle les lettres, mais écrivit peu et n'a laissé qu'un volume et demi d'une *Histoire complète de l'Arcadie*, Rome, 1716.

Adami (ANTONIO-FILIPPO), littérateur italien, né à Florence, en 1722, m. en 1761. D'un esprit sérieux et ré-

fléchi, possédant, en outre, le sens poétique, il fit preuve de goût dans sa *Dissertation sur l'art dramatique*, de lyrisme dans ses *Odes* (1755), et d'un beau talent de traducteur dans ses adaptations, en vers toscans très purs, d'un certain nombre de morceaux de la Bible et de Pope.

Adami (Annibal), littérateur italien, né à Fermo en 1626, m. en 1701. Il fit du panégyrique sa spécialité; il ne cessa point de gonfler les outres de l'hyperbole pour exalter les mérites des personnages de son temps, princes de l'Église ou chefs de troupes. (*Pallas purpurata*, Rome, 1659; la *Spada d'Orione*, ibid., 1660, in-4°.)

Adams (John), publiciste américain, né en 1735, m. en 1826. Homme d'État, diplomate, écrivain politique, il est de ceux qui ont le plus marqué dans la lutte de son pays contre l'Angleterre. Ami et collaborateur de Washington, il lui succéda à la présidence de la république. Sa *Défense de la constitution des États-Unis*, 3 vol. in-8°, 1787; son *Journal* et sa *Correspondance*, ont honoré son caractère autant que sa plume.

Adams (John-Quincy), littérateur américain, fils du précédent et sixième président des États-Unis, né en 1769, m. en 1848. Ambassadeur, membre du Parlement, chef d'État, il garda l'amour des lettres, cultiva les Muses sérieuses (*Poems of religion and Society*, New-York, 1848, in-8°), et se porta sur divers sujets avec talent. Il fut un des adversaires les plus énergiques de l'esclavage.

Adanson (Michel), botaniste français, membre de l'Académie des sciences, né à Aix, en 1727, m. en 1806. Son imagination se frappa d'une idée grandiose, presque inexécutable, celle d'une méthode de classification universelle, consacrée à la description méthodique de tous les êtres connus, suivant leur série naturelle indiquée par l'ensemble de leurs rapports. Il y consomma ses jours sans résultats appréciables. Son principal ouvrage, les *Familles des plantes* (1763-64) est d'une lecture difficile, à cause d'une orthographe étrange et de termes génériques non moins bizarres.

Addison (Joseph), célèbre littérateur anglais, né à Milston, le 1er mai 1672, m. à Holland-House, le 17 juin 1719. Attaché au parti whig, auxiliaire de Guillaume III, il joua un rôle important comme homme d'État et personnage officiel, mais se distingua plus encore comme publiciste, comme écrivain. Sa collaboration féconde à la feuille du *Spectateur*, où il introduisit cette diversité de caractères, de peintures de mœurs, de fines analyses, d'ingénieuses allégories, qui la rendit si intéressante, contribua plus qu'aucun autre de ses ouvrages à sa réputation. A. ne se sert dans son journal ni de la plume mordante d'un Juvénal ni du style âcre et venimeux d'un J. Swift; mais il y sème à profusion les pensées les plus exquises, où la morale la plus familière est relevée par le ton d'une bienveillante ironie. Il donna en outre une tragédie conçue sur le modèle français : *Caton*, puis une agréable comédie : le *Tambour*, et des poésies. Il avait commencé une *Défense de la religion chrétienne*, qui est restée inachevée.

Adelard, savant bénédictin des XIe et XIIe siècles. Il traduisit les *Éléments* d'Euclide, d'après la version arabe.

Adelung (Jean-Christophe), philologue allemand, né en Poméranie, le 30 août 1732, m. en 1806. Il déploya un effort prodigieux de labeur et consacra près de soixante-dix volumes à des travaux de grammaire, de critique et de lexicologie. Son *Dictionnaire complet, grammatical et critique du haut allemand*, Leipzig, 1774-1785, 5 vol., est une des œuvres les plus importantes qu'on ait édifiées pour rendre visible, en chacune de ses acceptions, le mécanisme d'une langue.

Son neveu, Frédéric d'**Adelung**, né à Stettin, en 1768, m. en 1843 à Saint-Pétersbourg, où il avait été précepteur des grands-ducs de Russie, porta des recherches approfondies au sein des études sanscrites (*Essai sur la littérature de langue sanscrite*, St-Pétersbourg, 1830). Il avait exploré très en détail les manuscrits orientaux du Vatican.

Ademar ou **Aymar** de Chabannes, annaliste français, moine de St-Martial de Limoges, né en 988, m. en 1030; auteur d'une *Chronique de France*, éditée pour la première fois par Labbe, en 1657.

Adenet le Roi ou **Adam de Brabant**, célèbre trouvère du XIIIe siècle, ménestrel d'Henri III, duc de Brabant. Ses chansons de geste : les *Enfances d'Ogier le Danois*, *Berte aux grands pieds* et *Bovon de Comarchis*, ainsi que son roman d'aventures *Cléomadès*, l'avaient fait surnommer « le Roi des ménestrels ». Le plus correctement écrit de ces ouvrages, le plus clair, le plus intéressant est le poème de *Berte*, qui a près de trois cent mille vers. Adenet innova l'usage des rimes alternativement muettes et fermes (Voy. **Assonance**.)

Adikavya. Voy. **Ramayana.**

Adimari (Ludovico), poète italien, né à Naples en 1644, m. en 1708. Il

épancha sa verve en des *Odes*, des *Poésies sacrées*, des *Satires*. Imitateur de Juvénal, il prétendit forcer l'hyperbole du poète latin, et tomba dans l'emphase et la déclamation.

Adimari (ALESSANDRO), poète italien de la même famille, né en 1579, m. en 1649. Sonnettiste délicat, et traducteur plus élégant que fidèle des *Odes* de Pindare.

Adjonction. En rhétorique, figure de mots nommée par les Grecs *zeugma ;* membres de phrases, ajoutés à une phrase principale, comme sujets ou comme compléments, sans répéter le mot principal. Ainsi, dans ces vers de *Zaïre :*

J'eusse été, près du Gange, esclave des faux [Dieux,
Chrétienne dans Paris, *musulmane* en ces [lieux.

C'est une sorte d'ellipse.

Adler (GEORGES-J.), grammairien américain, né en Allemagne, en 1821, m. à New-York, en 1868.

Adon (saint), chroniqueur et hagiographe français, né en 799, religieux de l'ordre des Bénédictins, puis archevêque de Vienne ; m. en 875. Il prit les débuts de sa *Chronique* latine au commencement du monde, selon la Genèse, et en porta les développements jusqu'à l'époque contemporaine de sa vie. (Paris, 1512, in-fol.; plus. réimpressions.)

Adraste, mathématicien et philosophe grec de la fin du Ier s., né à Aphiadès.

Adraste d'Aphrodisias, mathématicien et philosophe grec de la fin du Ier siècle. Il composa sur la philosophie d'Aristote, sur celle de Platon et sur l'astronomie des traités dont il ne reste que des extraits.

Adriani (JEAN-BAPTISTE), historien italien, né en 1513, à Florence, où il professa l'éloquence pendant trente ans, m. en 1578. Son *Histoire du temps,* de 1536 à 1574, fait suite à celle de Guichardin, pour l'ordonnance des événements, mais sans en posséder les mérites.

Adriani (JEAN-BAPTISTE), archéologue italien, de l'ordre des Pères Somasques, né à Cherasco, en 1823 ; éditeur d'un grand nombre de textes inédits intéressant l'histoire du Piémont et de l'Italie.

Adry (JEAN-FÉLICISSIME), bibliographe français, né en 1749, m. en 1818. Oratorien et bibliothécaire de son ordre, à Paris, il en fut chassé par la Révolution. Il donna, pour vivre, nombre d'éditions d'ouvrages anciens et modernes, avec préfaces et notes.

Aèdes. Nom donné par les anciens Grecs à leurs poètes de l'époque primitive, qui, dans les grandes solennités, chantaient (ἀείδειν, chanter) des hymnes, des cosmogonies, des théogonies, des odes mystiques, composées par eux-mêmes. Ces poètes-prophètes exerçaient autour d'eux une influence quasi-sacerdotale. Ils étaient tous fils des Muses et se nommaient Olen, Eumolpe, Philamnon, Linus, Thamyris, Mélampe, Pamphos, Amphion, Orphée et Musée. La plupart d'entre eux, selon les traditions reçues en Grèce, sortaient de la Piérie, de la Thessalie, de la Béotie et de l'Attique.

Après cette période exclusivement religieuse, les aèdes commencèrent à sortir du sanctuaire et à se répandre dans la vie de tous. Ils ne chantèrent plus seulement les dieux, mais aussi les personnages humains dignes de leur être comparés, les héros, les grands événements politiques. Ils en vinrent à former comme une classe spéciale, qu'on a comparée avec nos poètes errants du moyen âge. Homère a célébré deux de ces aèdes poétiques : Demodocus et Phémius.

Les aèdes ont été les précurseurs des *rapsodes*.

Ælius. Voy. **Præconinus**.

Ænesidème, philosophe pyrrhonien du Ier siècle de l'ère chrétienne, né à Gnosse, en Crète. Il reprit les doctrines des anciens sceptiques et prépara celles des sceptiques modernes. Il a devancé Kant, en niant la possibilité et la légitimité des notions *a priori*, qui constituent la métaphysique et la raison ; il a devancé Hume en contestant la relation de cause à effet. Pour Æ. la loi de la causalité n'est qu'un phénomène de l'intelligence, et il embrasse dans son doute tous les objets de la pensée, les principes et les conséquences, la spéculation pure et la vie. (Fragm. conservé par Photius des *Disc. pyrrhoniens*, Πυῤῥωνίων λόγοι.)

Afar. Langue des Danakil, l'une des races indigènes habitant le territoire d'Obock. Cet idiome peut se rattacher aux autres idiomes éthiopiens. Un dictionnaire de l'*afar* a été publié, en 1840, par le Rév. C. W. Isenberg, à Londres.

Afer (DOMITIUS), orateur latin du Ier s. ap. J.-C., né à Nîmes. Il eut rang parmi les maîtres de l'éloquence ; mais il fit de son talent l'auxiliaire de la tyrannie, en l'asservissant aux fureurs d'un Tibère, d'un Caligula.

Affectation. En littérature, comme dans les habitudes extérieures de la vie, défaut qui consiste à s'éloigner du naturel. C'est exactement le contraire de la bonne et saine éloquence. Toute affectation est vicieuse, soit que l'auteur veuille montrer trop d'esprit, soit qu'il s'embarrasse en des phrases entortillées et prétentieuses. Quand Byron, peignant une jolie femme, prétend qu'elle a *de la musique sur la figure,* il tombe dans l'affectation. On en citerait assez d'exemples pour avoir de quoi remplir plusieurs volumes. L'affectation peut être grave ou exister en matière grave. Elle s'appelle *afféterie*, lorsqu'elle tourne aux recherches mignardes, aux enjolivements maniérés, et subtilise à plaisir sur les fadeurs de la galanterie. Cf. **Précieux** (style).

Affiches. Déjà les Latins pratiquaient sous le nom d'*album* (de *albus*, blanc), l'usage de ce grand et universel moyen de communication avec le public. C'était, chez eux, une portion de mur, des tablettes, un écriteau recouverts de plâtre ou de tout autre enduit blanc sur lequel on écrivait en rouge ou en noir les actes de l'autorité, les programmes des jeux et des spectacles, les annonces privées. Tels étaient l'album du prêteur, placé au Forum et qui recevait l'édit annuel de ce magistrat, l'album des pontifes, où étaient inscrites les grandes annales, ceux du Sénat, des juges, des décurions. Au moyen âge, on avait, en guise d'inscriptions, la voix des hérauts d'armes, l'appel, à son de trompe, des crieurs jurés. Pendant les périodes agitées des XV° et XVI° s., apparaissent, en France, les pancartes royales et administratives, ou les placards politiques continuant le plus souvent sur les murailles l'œuvre passionnée des pamphlets et des libelles. Puis s'essaie timidement, en dehors des ordonnances de l'autorité, l'affiche commerciale. C'est, par exemple, au XVII° s., un monsieur Marius annonçant qu'il a trouvé les parapluies et parasols à porter dans la poche. Ce sont, tour à tour, les annonces de modes, les illustrations naïves ou les luxuriantes enluminures des élégances du moment, les mille et mille placards du règne de Louis XVI et de l'époque révolutionnaire, les bulletins de la Grande Armée, les documents administratifs et autres des règnes de Charles X, de Louis-Philippe, de Napoléon, et les déploiements multicolores des enseignes de partis, des programmes électoraux et des professions de foi ; ce sont les colossales dépenses de prospectus muraux de nos magasins de nouveautés, les réclames ambulantes, portées sur le dos des hommes ou collées aux parois des voitures, les conceptions bizarrement voyantes des entrepreneurs de spectacles et des industriels, enfin les ingénieux caprices d'une école nouvelle de décorateurs, qui, à l'instar de Chéret, ont su, de nos jours, attacher à leurs figurations polychromes le charme récréatif d'œuvres d'art exposées en pleine rue.

De tous les peuples modernes, les Anglais et les Américains, ces virtuoses de la réclame, sont ceux qui ont donné aux procédés d'affichage le plus d'extension, de variété, de pittoresque et d'imprévu, — compliqué souvent d'un charlatanisme énorme et sans mesure.

Affre (DENYS-AUGUSTE), théologien français, archevêque de Paris, né à St-Rome-de-Tarn, en 1793, m. le 27 juin 1848, frappé d'une balle, sur les barricades où il s'était porté, pour arrêter l'effusion du sang entre les troupes et le peuple. Il avait appliqué son esprit à divers travaux de controverse, d'érudition et de science administrative. (*Traité de l'administrat. temporelle des paroisses*, 1827 ; *De la propriété ecclésiast.*, 1837, etc.)

Afghanes (Langue et Littérature). La langue parlée par les habitants de l'Afghanistan appartient à la famille des langues indo-européennes. Elle se rattache à la branche iranienne, s'appelle proprement le *pouchtou*, et est mêlée de mots arabes.

La littérature afghane, toute moderne, ne paraît pas remonter à plus de deux cents ans. On cite quelques poètes : Ahmed, Rehmân, Koushâl ; des ouvrages de théologie, de jurisprudence et d'histoire ; mais beaucoup des auteurs de l'Afghanistan se sont servis de la langue persane.

Afranius (LUCIUS), poète comique latin du Ier siècle avant J.-C. Il passa longtemps pour le Ménandre de Rome. On suppose que ses comédies à toge n'avaient de réellement original que le cadre, le nom des personnages, le costume des acteurs ; et qu'elles étaient, selon le mot d'Alexis Pierron, des pièces grecques refondues, adaptées aux mœurs latines. (*Fragm.*, ap. Bothe, *Poetæ latini scenici*.)

Africaines (langues). Démêler l'écheveau fort embrouillé de cette multitude d'idiomes (inconnus hier, pour la plupart, comme leurs pays d'origine), par lesquels des millions d'hommes, nés sur ce vaste et malheureux continent, ont manifesté, d'une façon plus ou moins rudimentaire, la merveilleuse faculté, enclose en chaque type humain, du langage articulé ; établir avec méthode l'histoire de l'origine et de la carrière de la philologie africaine, ou le partage des groupes au sein desquels des centaines de langages ont été renfermés provisoirement ; marquer leur juste distribution géographique : relever leurs formes linguistiques réciproques, dont l'existence est encore à prouver ; rechercher enfin leur littérature ou leur écriture, qui n'existent point pour tout le Sud, l'Ouest, le Nord, en partie pour les contrées de l'Est : c'est une tâche singulièrement complexe et qui ne pourra s'accomplir ni dans ce XIX° s., ni par cette génération naissante du XX°.

On a, du moins jusqu'à présent, adopté la classification linguistique de Frédéric Müller en six groupes : sémitique, chamitique, noubah-foulah, nègre, bantou et hottentot, bushman. (*Groupe* n'est, en parlant de l'immense région du nègre pur, qu'une expression géographique convenable pour réunir des langues qui, souvent, n'ont aucune affinité prouvée entre elles.)

C'est un premier pas fait dans l'étude scientifique de ce grand sujet jusqu'à ce que l'œuvre du temps permette de la reprendre en entier et d'introduire une classification ou des sous-classifications plus précises.

Des unes aux autres de ces langues se trouve parcouru tout entier le diapason des sons humains, depuis les formes de mots harmonieuses qui, par la beauté euphonique, rivaliseraient avec celles de l'Europe et de l'Asie, jusqu'aux grognements inintelligibles qui semblent bien plutôt appartenir à la brute qu'à des êtres de raison.

Beaucoup d'entre elles sont vouées à la destruction : elles se verront absorbées ou écartées, necessairement, par des idiomes plus forts, natifs ou étrangers, qui sont destinés à devenir, en des pays renouvelés, les véhicules de la civilisation, de la religion et de la suprématie politique. Exceptionnellement vivace restera, pensons-nous, la famille des idiomes bantous, des principaux, au moins, de ceux-là, qui rendent si intéressants à étudier, pour le savant, le missionnaire, l'étonnante variété de ses branches et le système sur lequel repose son développement grammatical. (Cf. R. N. Cust,, *Modern Languages of Africa*, 1883, etc. Voy. au *Dictionnaire* les mots. **bantou, chamitique, hottentot, nègre, noubah-foulah, sémitique.**)

Africanisme. Idiotisme propre à l'Afrique romaine, transporté dans le latin. On trouve

de nombreux africanismes chez S. Augustin, chez Tertullien.

Africanus (Julius), orateur latin du Ier s. ap. J.-C., cité par Quintilien, pour la véhémence de son style, que gâtait l'abus des métaphores.

Africanus (Sextus-Cæcilius), jurisconsulte romain du IIe s. ap. J.-C. On a inséré dans le *Digeste* des passages nombreux de ses *Quæstionum libri IX*.

Africanus (Sextus-Julius), polygraphe grec du IIIe s., né à Emmaüs, en Palestine. On retrouve des fragments disséminés dans Syncelle, Cedrenus, Théophane, etc., de sa *Chronographie*, en 5 livres, qui renfermait l'histoire universelle, depuis Adam jusqu'à l'année 221 ap. J.-C., et dont l'*Épitome* d'Eusèbe n'est, pour ainsi dire, que l'abrégé. On lui attribue, avant sa conversion au christianisme, un recueil en 24 livres, intitulé *Cestes (Ceinture de Vénus)*, et traitant de l'art militaire, de la médecine, de l'histoire naturelle, de l'agriculture. (*Fragm.*, ap. Thevenot, *Mathematici veteres*, Paris, 1694, in-fol.)

Afsos (Mir-Scher-i-Ali), écrivain hindoustani du XVIIIe s., descendant de Mahomet par l'imam Jafar, né à Delhi, m. en 1809. D'une âme à la fois contemplative et passionnée, versé de bonne heure dans la connaissance des poètes célèbres, il honora les langues persane et hindoustanie par son *Diwan*, suite de *cacidas*, de *salânn*, de *marsiya*, où s'harmonisent l'art et le sentiment. En outre, il traduisit le *Gulistan* de Saadi (Calcutta, 1808, 2 vol. in-8°), et raconta en prose, avec un sens critique très apprécié, l'histoire de l'Hindoustan. (*Araïsch-i-mahalfl*, Calcutta, 1808, in-fol., extraits, ap. Garcin de Tassy, *Hist. de la littérat. hindoustanie*, Paris, 1839-1847.)

Afzelius (Frédéric-Georges), philosophe suédois, né en 1812; professeur à l'Université d'Upsal, où l'accréditèrent de remarquables traités de logique et de psychologie.

Agai (Adolphe), publiciste hongrois, né en 1836. Rédacteur du journal humouristique si répandu chez les Magyars: *Borszem Janko* (Jean grain-de-poivre), homme plein d'esprit et d'idées, il a fait goûter de tous, dans son pays, ses impressions de voyages, ses esquisses des diverses classes sociales et ses portraits de certains types populaires.

Agaou (l'). Idiome du groupe des langues chamitiques. Il est parlé dans l'Abyssinie et dans les régions limitrophes, mais très altéré par le mélange de nombreux dialectes.

Agathange, historien arménien, secrétaire du roi Tiriditate, m. vers 320. Son *Histoire d'Arménie* a été traduite en italien par les mékhitaristes de Venise (1855, in-8°) et continuée par Faustus de Byzance.

Agatharchide, géographe et historien grec du IIe s. av. J.-C., né à Cnide. Suivant Photius, il s'égala presque à Thucydide par les qualités de la diction. De ses divers traités (*de Mari rubro; de Asia; de Europiaca*, cité par Athénée jusqu'au livre 38), nous n'avons plus que des fragments, réunis dans les *Geographici minores* de la collection Didot.

Agathémère, géographe grec du IIIe siècle. On a conservé de lui un *Abrége de géographie*, tiré en partie de Ptolémée et de Strabon. (Ed. Tennulius, Amsterdam, 1671, in-8°.)

Agathias, écrivain byzantin, né vers 536, à Myrina, ville de l'Asie Mineure. Plus ordinairement connu comme historien, pour ses cinq livres d'annales sur le règne de Justinien, il est estimé des érudits comme poète, pour un certain nombre d'épigrammes de sa façon, élégantes, spirituelles, qu'il glissa dans un recueil de pièces anciennes de ce genre. (Édit. compl., avec trad. latine, de Bonav. Vulcanius, Leyde, 1594, in-4°.)

Agathon, poète tragique grec, né à Athènes, vers 447 av. J.-C., m. vers 400. Imitateur d'Euripide, son illustre ami, il exagéra en le copiant des défauts qui réussissaient, tels que subtilités d'esprit, effémination du style, recherches brillantées, et sut partager avec lui les bonnes grâces du roi Archelaüs, ainsi que la faveur de tous les Grecs. Il porta la fantaisie au théâtre, dans une pièce tout imaginaire: *la Fleur*, suppléant par la variété des mœurs à celle des passions et à l'intérêt par la curiosité. (*Fragmenta tragicorum graecorum*, coll. Didot.)

Agénais (Patois). Dialecte de la langue d'oc, usité dans la vallée de la Garonne, et passagèrement illustré, au XIXe s., par les poésies de Jasmin.

Aggée, prophète hébreu du IVe s. av. J.-C. Esdras dit qu'il a prophétisé en même temps que Zacharie, et que tous deux ont parlé de la part de Dieu aux Juifs qui étaient dans la Judée; mais il n'en donne pas d'autre détail. Le style d'A., dans les deux chapitres que nous avons de lui, est simple, naturel, intelligible, et beaucoup plus historique que prophétique.

Agglutination. En linguistique, procédé par lequel, dans certaines langues, au lieu de former des composés proprement dits et de donner aux terminaisons des flexions, on réunit les mots suivant les modifications de sens qu'on veut obtenir. On distingue l'agglutina-

tion simple, qui n'est qu'une juxtaposition, et l'incorporation dans laquelle il y a absorption d'un mot dans un autre. Voici des exemples d'a. empruntés à la conjugaison turque : *sev-mek*, aimer ; *sev-me-mek*, ne pas aimer ; *sev-e-me-mek*, ne pas pouvoir aimer ; *sev-dir-me-mek*, ne pas forcer à aimer ; *sev-il-mek*, être aimé ; *sev-isch-mek*, s'aimer généralement.

Les langues agglutinantes sont les plus nombreuses et les moins riches en produits littéraires. Telles : le mongol, le turc, le tongouse, le finnois, le hongrois, le malais, etc. Les idiomes indigènes de l'Amérique et le basque se signalent par l'emploi très fréquent du procédé de l'incorporation.

Agier (PIERRE-JEAN), magistrat et écrivain français, né en 1748, m. en 1823. Député à la Constituante, président du tribunal révolutionnaire, après le 9 thermidor, il se montra, en religion, fervent adepte de l'Église constitutionnelle et du jansénisme. Il alterna les écrits de jurisprudence avec des traités sur différents sujets de croyances, tels qu'un *Commentaire sur l'Apocalypse*, 1823 ; et des *Vues sur le second avènement de Jésus-Christ* (1818), exposées au point de vue des millénaristes.

Agliata (FRANCESCO), chansonnier italien, né à Palerme en 1620, m. en 1664. Quelques-unes de ses chansons, gracieuses de détail et vives d'allure, sont restées populaires en Sicile.

Agnesi (MARIE-GAETANE), célèbre mathématicienne, membre de l'Institut de Bologne, née à Milan, en 1718, m. en 1799, au couvent. Benoit XIV la nomma, pour ses *Instituzioni analitiche* (Milan, 1745, 2 vol. in-4°), lectrice honoraire et professeur de l'Université de Bologne. Elle savait le latin à neuf ans, le grec à onze, et soutint, en sa dix-neuvième année, cent quatre-vingt-onze thèses philosophiques. (*Propositiones philosophicae*, Milan, 1738). Elle étonnait les savants par l'étendue de ses connaissances encyclopédiques, et les charmait par la vue de sa personne, comme par les grâces de son esprit.

Sa sœur MARIE-THÉRÈSE a composé des opéras et des cantates.

Agoult (Mme d'). Voy. **Stern** (DANIEL).

Agostini (NICOLO DEGLI), poète italien, né à Venise, en 1515, m. en 1561. Il ajouta trois chants nouveaux au fameux poème de Boiardo, précurseur de l'Arioste, à l'*Orlando innamorato*.

Agostini (LEONARDO), archéologue italien, né à Sienne, en 1600, m. en 1669. Inspecteur des antiques, protégé du cardinal Barberini, il rencontra des concours précieux pour ses études favorites. Il a continué la *Sicile décrite par les médailles* de Paruta (Rome, 1649, in-fol.) et donné sous son nom un important ouvrage illustré sur les *Pierres précieuses antiques*. (*Gemme antiche figurate*, 1636-1670.)

Agrément. Qualité d'esprit qui consiste à donner de la grâce et de l'élégance à tout ce qu'on dit et à tout ce qu'on écrit.

Agricola (RODOLPHE), de son vrai nom Huysmann, philologue allemand, né près de Groningue, en 1443, m. en 1485. Il disserta, sous la forme latine, avec autant de largeur d'esprit que de science, sur des sujets variés de philosophie et de philologie. (*Agricolae elucubrationes aliquot lectu dignissime*, Cologne, 1539, 2 vol. in-4°.)

Agricola (JEAN SCHNITTER, dit), érudit et théologien allemand, né à Eisleben, en 1492, m. en 1566. Disciple de Luther, puis dissident de la secte des *Antinomiens*, il était de ces humanistes allemands qui tournèrent au profit de la Réforme le zèle de l'érudition nouvelle et la ferveur de la Renaissance. Il a laissé divers traités théologiques et un fort intéressant recueil de *Proverbes allemands*. (*Deutsche Sprüchwœrter*, Wittemberg, 1592.)

Agricola (JEAN), médecin allemand de la fin du XVe s. ; professeur de langue grecque à Ingoldstadt, et l'un des meilleurs commentateurs d'Hippocrate et de Galien.

Agrippa de Nettesheim (HENRI-CORNEILLE), célèbre philosophe cabalistique allemand, né à Cologne, en 1487, m. en 1535. Son intelligence, d'une compréhension très vaste, embrassa mille sujets, sans se fixer dans aucune croyance stable, et refléta par cette instabilité même les vicissitudes d'une existence, tour à tour livrée aux occupations les plus contraires, à la jurisprudence, à la théologie, à la médecine, à la philosophie, au métier des armes, à l'enseignement. Il fonda des sociétés secrètes, s'adonna à une mystique désordonnée, qui le conduisit à la cabalistique, essaya par la magie d'arracher aux esprits de la matière et aux agents de la nature leurs secrets et leurs procédés, puis s'en désabusa et écrivit un livre fameux sur l'incertitude et la vanité des sciences. (*De incertitudine scientiarum declamatio invectiva*, Cologne, 1527, in-12 ; rééd. et trad. nombr.) On le surnomma le *Trismégiste*.

Aguesseau (HENRI-FRANÇOIS d'), magistrat et orateur français, né à Limoges, le 27 nov. 1668, m. à Paris, 9 fév. 1751. Chancelier de France, à deux reprises, ses vertus autant que l'universalité de ses connaissances le rendirent éminemment digne de revêtir la pourpre d'Olivier et de l'Hospital. Comme jurisconsulte, il éclaira q.q. parties obscures du droit civil. Il a ramené l'unité en des matières qui divisaient toute la jurisprudence. Néanmoins il a joui d'une réputation plus durable en-

core à titre d'orateur et d'écrivain, pour ses *Discours,* ses *Mercuriales,* ses *Instructions à ses enfants,* ses *Lettres* (*Œuvres compl.*, 16 vol. in-8°, 1819-20). Conti-



Aguesseau (d').

nuateur de la tradition du XVII° s., il tint à honneur de conserver toujours précieusement le soin du style et la dignité dans le langage. Même il en abusa, et n'évita pas autant qu'on l'eût désiré la pompe, la solennité, les formes académiques et froides.

Aguila (d'), historien et savant, né à Paris, en 1815. Il s'occupa d'astronomie et développa un système qu'il prétendit opposer à celui de Newton. Entre temps, il raconta l'*Histoire des événements mémorables du règne de Gustave III* (Paris, 1883, 2 vol. in-8°), d'après les souvenirs de son séjour en Suède. Il avait été témoin de l'assassinat de ce prince.

Aguilar (DON GASPAR), auteur dramatique du commencement du XVII° siècle. Il a légué un poème historique sur l'expulsion des Maures d'Espagne (Valence, 1618, in-8°) et douze comédies, dont la meilleure est *El mercador amante.* (Madrid, 1614.)

Aguirre (JEAN SAENS, cardinal d'), théologien espagnol, né à Logrono, en 1630, m. en 1699. Bossuet l'appelait *la lumière de l'Église, le modèle des mœurs, l'exemple de la piété.* Le plus important de ses travaux est la *Collection des conciles d'Espagne.* (Rome, 4 vol. in-fol. 1694.)

Ahlquist (AUGUSTE-ENGUELBERT), philologue et poète finnois, né en 1826, à Kuopio; professeur à l'Université de Helsingfors. Il entreprit de nombreux voyages à la recherche de tous les monuments littéraires de la Finlande et consacra des travaux spéciaux à l'étude des idiomes ouralo-altaïques.

Ahlwardt (PIERRE), théologien et philosophe allemand, né à Greifswald, en 1710, m. en 1791; fondateur d'un ordre dit des *Abélites,* dont les associés faisaient profession de candeur et de sincérité parfaite.

Ahlwardt (CHRISTIAN), philologue allemand, né à Greifswald, en 1760, m. en 1830. Avec beaucoup d'aisance il traduisit en vers un grand nombre de productions empruntées au latin, au grec, à l'anglais, au gaëlic, à l'italien, au portugais. On signale spécialement sa version d'Ossian (Leipzig, 1811, 3 v. in-8°), qu'il accompagna d'une *Grammaire de la langue gaëlique.*

Ahlwardt (THÉODORE-GUILLAUME), orientaliste allemand, fils du précédent, né en 1828, à Greifswald; professeur d'Université. Il signala son érudition dans le domaine des choses islamiques et particulièrement sur le sujet de l'ancienne poésie arabe.

Ahmed-Baba, biographe arabe, né à Arawân, près de Tombouctou, l'an 1556. Son recueil du *Tekmilet-ed-Dibadj* est une galerie de portraits des docteurs les plus célèbres du rite malékite. (Trad. partielle, par A. Marie, Rome, 1866, pet. in-fol.)

Ahmed-el-Ghazali, poète persan du XII° s., l'auteur de *Lobab-ed-Ahya,* dont les stances expriment fidèlement l'inspiration commune à tous les Kadérites. Ahmed-el-Ghazali fut, en effet, un des principaux membres de cette curieuse association.

Aicard, poète, romancier et auteur dramatique français, né à Toulon, le 4 fév. 1848. On cite, en particulier, parmi ses premiers écrits, deux recueils de vers couronnés par l'Académie française: la *Chanson de l'Enfant,* les *Poèmes de Provence:* sous des formes harmonieuses, ils unissent à l'amour serein de l'idéal le sentiment exact de la réalité.

Aignan (ÉTIENNE), poète et traducteur français, né à Beaugency-s.-Loire, en 1773, membre de l'Académie, m. en 1814. On eût estimé davantage sa traduction de l'*Iliade,* si l'on n'y avait pas retrouvé près de 1,200 vers plus ou moins empruntés à l'un de ses devanciers, Guillaume de Rochefort. Il traduisit aussi le *Vicaire de Wakefield,* de Goldsmith, et composa deux tragédies: (la *Mort de Louis XVI, Brunehaut* ou *les Successeurs de Clovis*).

Aigneaux (ROBERT et ANTOINE LE CHEVALIER, sieurs d'), traducteurs français, m. le premier en 1590, le second

en 1591. Ces deux frères, qui reçurent la vie le même jour et la quittèrent presque en même temps, publièrent ensemble des traductions en vers de Virgile et d'Horace, fruit de leurs communs travaux et de leur commun amour pour la poésie classique.

Aiguillon (ARMAND DE VIGNEROD, duc d'), né en 1683, m. en 1750. On lui attribue des pièces, qui respirent un audacieux scepticisme et le libertinage.

Aikin (JOHN), médecin et littérateur anglais, né en 1747, m. en 1822. Ecrivit des poésies lyriques dans le genre précieux et se distingua par des travaux historiques. (*Histoire de Georges III*, 1780; *Dict. biogr.*, une vaste compilation qui parut de 1799 à 1815.)

Ailly (PIERRE d'), en latin *Petrus de Aliaco*, prélat et théologien français, né à Compiègne en 1350, m. en 1420. Grand-maître du collège de Navarre, chancelier de l'Université de Paris, cardinal, il se plaça au premier rang des hommes de son siècle par son éloquence et son enseignement. Au concile de Constance, tout en se déclarant contre les hussites, il préconisa de certaines réformes; puis en exposa, théoriquement, les idées. (*Libellus de emendatione Ecclesiae*, Paris, 1631, in-8°.) La vigueur de sa dialectique le fit surnommer « l'Aigle de France. » On lui reproche d'avoir accordé trop de confiance à l'astrologie judiciaire.

Aimara ou **Aymara.** Idiome américain parlé par des peuplades aborigènes sur les limites du Pérou, de la Bolivie et de la République argentine.

Aimard (GUSTAVE), romancier français, né à Paris, le 13 septembre 1818, mort à l'asile Sainte-Anne, en 1883. Pendant de longues années il vécut parmi les peuplades et tribus sauvages de l'Amérique, menant une vie fort accidentée, semée de périls et d'aventures. Il se mit ensuite à raconter sous forme de romans (les *Trappeurs de l'Arkansas*, le *Chercheur de pistes*, la *Grande Flibuste*, les *Nuits mexicaines*, le *Fils de la Tortue*, etc.) ses excursions, ses chasses et ses études de mœurs pittoresques. Chez G. A., les tableaux sont parlants, mais très imparfaite la forme.

Aimeri de Narbonne. Voy. **Garin de Monglane.**

Aimerich (le P. MATHIEU), jésuite espagnol, né à Bordil en 1715, m. en 1799. Disposé aux recherches curieuses, il en consigna les résultats dans quelques intéressantes dissertations. (*Specimen veteris romanæ litteraturae diperditae, vel adhuc latentis*, Ferrare, 1784, 2 t. in-4°; etc.)

Aimoin, chroniqueur français et bénédictin de Fleury-sur-Loire, né à Villafranca, en Périgord, m. en 1608. Son *Historia Francorum*, depuis les origines jusqu'à la seizième année de Clovis (Paris, 1514, in-fol.), ne manque pas d'intérêt, bien que dénuée de critique. Il raconta aussi la *Vie de saint Abbon*, son maître.

Aimon de Varennes, trouvère lyonnais du XII° siècle. Il versifia « dans la langue des Franceis », en 1188, à Châtillon-sur-Azergue (Rhône), le roman de *Florimont*, rattaché par des liens généalogiques aux poèmes sur Alexandre.

Aiquin. Voy. **Aquin.**

Aïssé (Mlle), née en 1693 ou 1694, m. en 1733, Circassienne célèbre par la singularité de ses aventures et le vif intérêt de ses lettres, imprimées pour la première fois en 1787, avec des notes de Voltaire. Elle brilla un moment d'un doux éclat, à Paris, dans le monde de madame de Tencin, et l'attrait de sa correspondance, mêlée de troubles et de regrets, n'a rien perdu de ce charme à part, de cette beauté gracieuse et triste, qui séduit toute âme sensible, tout esprit délicat.

A-Kempis (THOMAS). Voy. **Thomas.**

Akenside (MARC), poète et médecin anglais, né en 1721, m. en 1770. De la même main il aligna les pages d'un *Traité sur la dysenterie* et les vers harmonieux des *Plaisirs de l'imagination* (1744). Noble penseur, styliste élégant, il se surpassa comme lyrique dans ses *Hymnes à la Joie et aux Naïades* et comme poète politique dans son *Epître à Curion*. (*Œuv. compl.* Londres, 1773, in-4°.)

Akerblad (DAVID), orientaliste suédois, né en 1760, m. en 1819. Ses mémoires sur l'écriture copte ont une autorité spéciale.

Akhtal (El), de son vrai nom *Ghiath*, poète satirique arabe du VII° siècle. Il était chrétien, et, cependant, les califes de Damas le favorisèrent. En revanche, la causticité de sa verve lui fit beaucoup d'ennemis.

Akhyana. Nom donné dans la littérature de l'Inde brahmanique aux poèmes qui ont pour sujet des traditions populaires et aux romans en vers.

Aksakoff (CONSTANTIN), littérateur et poète russe, né en 1817, m. en 1860. Le théâtre et la critique ou la polémique l'occupèrent alternativement. Dans ses *Observations sur la loi relative à l'abolition du servage* (1861), il se montra partisan du vieux système communiste slave.

Aksakov (SERGE-TIMOTHÉE), littérateur russe, né en 1791, m. en 1859. Chasseur et écrivain comme son illustre

ami Tourgueniev, il composait des romans, des études critiques, des souvenirs; il dirigeait une revue, et, dans les intervalles de ses travaux littéraires, il chassait. (*Récits et souv. d'un chasseur*, etc.) Le *Messager de l'Europe* a publié en 1894 quarante-deux lettres de Tourgueniev à Serge Aksakov.

Alacoque (Marguerite-Marie), célèbre mystique, née près d'Autun en 1647, m. en 1690. Elle entra au monastère de la Visitation, à Paray-le-Monial. Les choses extraordinaires qu'elle y éprouva, et qu'elle consigna dans un petit livre, d'un mysticisme ardent et singulier (la *Dévotion au cœur de Jésus*, 1698), provoquèrent l'institution de la fête catholique du Sacré-Cœur.

Alain de Lille, *Alanus de Insulis*, théologien et sermonnaire du XIIe s., surnommé le « Docteur universel ». Il a composé des manuels à l'usage des prédicateurs (*Summa de arte prædicatoria)*, des recueils de textes sacrés, des poèmes philosophiques, plusieurs ouvrages de théologie *(De arte catholicae fidei*, etc.), et fut un des maîtres de la prédication. Ses homélies ne manquaient ni de véhémence ni de vivacité.

Alain (René), auteur dramatique français, né à Paris, en 1680, m. en 1720. Des airs de ressemblance avec la pièce de Marivaux : *le Jeu de l'amour et du hasard,* et des qualités de grâce, de finesse, ont conservé le souvenir de sa comédie en un acte, en prose, intitulée *l'Epreuve réciproque* (1711).

Alamanni (Luigi), poète italien, né à Florence, en 1495, m. en 1556. Impliqué dans une conspiration contre le cardinal Jules de Médicis, il dut quitter sa patrie pour venir en France. Les rois François Ier et Henri II l'y comblèrent d'honneurs et le chargèrent de plusieurs négociations. Comme auteur, il fit servir la souplesse de sa plume, d'ailleurs moins originale que féconde, à toute sorte de sujets: roman chevaleresque imité des récits de la Table ronde *(Girone il cortese)*, traité d'agriculture en vers libres *(Coltivazione*, Paris, 1546, in-4°), élégies, satires, églogues, sonnets, hymnes *(Opere toscane)*, et poème héroïque. Son *Avarchide*, ou *Siège de Bourges (Avaricum)*, est un calque absolu de l'*Iliade*, avec des anachronismes de couleur et de ton, qui en font un continuel travestissement.

Alamanni (Nicolas), archéologue italien, né à Ancône, en 1583, mort en 1626. Il fut le premier éditeur de l'*Histoire secrète* de Procope et en donna la traduction en latin. (Rome, 1620-24; Cologne, 1669.)

Alarcon (Arcangel de), poète espagnol de la fin du XVIe s. Il cultiva l'épopée et les chants spirituels.

Alarcon y Mendoza (Jean Ruis de), l'un des maîtres du théâtre espagnol, né à Tasco, au Mexique, m. en 1639. Il resta longtemps méconnu, au dedans comme au dehors. Ses contemporains et ses rivaux : Lope de Vega, Montalvan, Tellez, Gongora, Quevedo, l'accablèrent de traits satiriques. La foule ignora son talent. A l'étranger, Corneille l'imita sans le connaître et attribua la *Verdad sospechosa* prototype du *Menteur* et la première comédie de mœurs qu'ait eue l'Espagne, à Lope de Vega, assez riche, pourtant, de son propre fonds. Maintenant qu'une justice tardive mais complète a été rendue au génie de cet écrivain, on s'accorde à lui reconnaître une conception dramatique supérieure, un merveilleux talent pour peindre et idéaliser les grands sentiments d'honneur, de dévouement, de loyauté chevaleresque, et un art exceptionnel pour fondre ensemble l'énergie des caractères, la vérité des mœurs, la science de l'intrigue et la pureté du style. (Éd. Eugenio Hartzenbusch, *Biblioteca de autores espanoles,* tome XX.)

Alarcon (Pedro Antonio de), romancier espagnol, né en 1833, m. en 1891. Ses récits de voyages et de guerre, ses poésies sérieuses et humoristiques, ses volumes de nouvelles sont l'œuvre d'un conteur aimable, facile, d'un esprit fantasque et primesautier.

Alart-Peschotte, trouvère du XIIIe s., auteur d'un ingénieux roman d'aventures, *la Comtesse d'Anjou,* en 8000 vers octosyllabiques, resté inédit et dont on trouve l'analyse, faite d'après le manuscrit de la Biblioth. nationale, au tome XX de l'*Histoire littéraire de la France*.

Albanaise (langue) ou langue **Shkippe,** idiome parlé en Albanie (autrefois l'Illyrie et l'Epire). Divers éléments turcs, slaves, latins, grecs et indigènes en forment la substance. Hahn et Louis Benloew ont présenté la grammaire de cet idiome assez rebelle à l'étude, parce qu'il n'a pu encore, aux lieux mêmes où on le parle, se faire une orthographe invariable ni un alphabet identique. Suivant eux, l'albanais n'est pas une langue indo-européenne, dans le sens strict et étroit du mot; de plus, des formes et des tournures singulières en elles-mêmes, mais propres à l'albanais, se retrouvent comme égarées dans le bulgare, le roumain, dans quelques dialectes italiens et néo-grecs. La langue shkippe a dû être parlée dans tous les pays où elle a laissé des traces de son passage, et il y a vraisemblance que le peuple shkippe y a été établi dès la plus haute antiquité.

Albergati (Fabio), publiciste italien, né à Bologne, en 1534, m. en 1606. Il produisit divers traités de politique et

de morale: *Il cardinale* (1539, in-4°), ingénieux exposé du rôle et des devoirs officiels des cardinaux; *la Republica regia* (1627), où se découvre la conception d'une sorte de dictature démocratique; et d'autres, éclairés également d'un réel esprit de tolérance. (*Œuv.*, Rome, 1664, 7 vol. in-4°.)

Albergati-Capacelli (François, marquis d'), littérateur italien, né à Bologne, en 1728, m. en 1804. Il se passionna de théâtre, organisa dans son palais de Bologne une salle de spectacle où il jouait en personne ses comédies, encore estimées pour l'élégance du style et la vivacité du dialogue, et porta les agitations des sujets scéniques jusque dans sa propre existence. Par antiphrase, sans doute, il avait intitulé *Nouvelles morales* (Bologne, 1783) une série de contes fort immoraux.

Albéric de Besançon ou de **Briançon,** trouvère français du XII° s., auteur d'un poème en dialecte dauphinois, qui avait la forme des chansons de geste, sur l'histoire fabuleuse d'Alexandre le Grand. On n'en a conservé qu'un court fragment du début. Le style en est vif et singulier.

Albéric, chroniqueur du XIII° s., moine de l'abbaye de Trois-Fontaines. Il rédigea en latin une chronique générale, allant depuis la création du monde jusqu'à l'année 1241; la meilleure édition en a été publiée, après celles de Leibniz et de Mencke, par la Société de l'Histoire de France.

Albéric d'Aix. Voy. **Albert.**

Albert ou **Albéric d'Aix,** chroniqueur français, né à Aix, ou il fut chanoine, m. vers 1120. Son récit en latin, de la première croisade, très simple et véridique (*Chronicon Hierosolomitanum*), fut imprimé en 1584, publié par l'Académie des Inscriptions, et traduit dans les collections Guizot, Michaud et Poujoulat.

Albert le Grand, célèbre philosophe scolastique, de l'ordre des dominicains, évêque de Ratisbonne; né en 1200, à Launingen, de la famille des seigneurs de Bollstadt, m. en 1280. Surnommé le Grand, à cause de l'universalité de ses connaissances, maitre Albert fut l'introducteur en Europe de la philosophie d'Aristote et de ses ouvrages sur les sciences naturelles, dont il eut la notion sous la forme latine. En théologie, il chercha à créer un système qui lui fût propre, sous le titre de *Summa theologiæ*. Il se montra, sur maints sujets, tellement supérieur à ses contemporains qu'ils le regardèrent comme un homme merveilleux et un véritable magicien. Ses œuvres (Lyon, 1651, 21 vol. in-fol.) contiennent plusieurs séries de sermons, qui ont été imprimés à différentes reprises, quoique l'authenticité n'en semble point solidement établie.

Albertano de Brescia, écrivain italien, né dans cette ville, en 1201. Emprisonné à la suite de la révolte des villes lombardes contre l'empereur Frédéric II, qui l'avait établi podestat de Gavardo, il charma les longueurs de sa captivité par différents ouvrages de philosophie morale. (*De honesta vita; De arte loquendi et tacendi; De consolatione philosophica;* trad. anon. en italien, Florence, 1610.)

Alberti (Léon-Baptiste), littérateur, peintre, statuaire, architecte italien, né à Florence, en 1404, m. en 1484. Les occupations les plus diverses entrèrent dans la sphère de son activité. Digne d'être comparé à Léonard de Vinci pour l'universalité de ses aptitudes, il se montra tour à tour artiste et théoricien des arts, homme de science et spirituel auteur. Il fut un des restaurateurs de l'architecture en Italie par ses travaux à Florence, à Rome, à Mantoue, à Rimini, et par ses ouvrages mêmes auxquels il dut le surnom de « Vitruve italien ». Il écrivit, en outre, différents traités sur la statuaire, sur la peinture, sur le droit, sur la politique; un poème en prose (*Hécatomphile*), une comédie latine apocryphe (*Philodoxios*, p. en 1588), cent fables ou apologues et des pages satiriques *Sur la vie et les mœurs de son chien.*

Alberti (Léandre), historien et savant italien, né a Bologne, en 1479. Provincial des dominicains, il s'attacha particulièrement à raconter, en langue latine, l'histoire des hommes illustres de son ordre (Bologne, 1517, in-fol.), et ce fut le plus important de ses ouvrages.

Albertrandy (Jean-Chrétien), historien polonais, d'origine italienne, né à Varsovie, en 1731; membre de la Société de Jésus, puis évêque de Zénopolis; bibliothécaire du roi Stanislas; m. en 1808. Il amassa une collection énorme de documents relatifs à l'histoire de Pologne et les mit scrupuleusement en valeur (*Annales du royaume de Pologne*, Varsovie, 1768, in-8°). Il s'occupa aussi d'archéologie et de numismatique (*Antiquités éclairées romaines par les médailles*, 1805-8, 3 vol.) Cet érudit jouissait d'une mémoire extraordinaire.

Alberus (Erasmus), **Alber,** théologien et poète allemand, né vers 1500, m. en 1553. Disciple de Luther dès 1531, il dirigea des satires contre la papauté.

Son pamphlet à l'adresse des ordres religieux, l'*Alcoran des Cordeliers (der Barfüsser Mœnche Eulenspiegel und Alkoran,* Wissemberg, 1542) fit grand bruit, plus de bruit que ses *Cantiques*. On a aussi d'Alberus quarante-neuf fables, souvent originales. (Hagenau, 1534; rééd. nombr.)

Albiac (ACACE d'), sieur du Plessis, poète français du XVIe siècle. Disciple de la Réforme, il versifia et paraphrasa religieusement le *Livre de Job*, les *Proverbes de Salomon* et l'*Ecclésiaste*.

Albicante(GIOVANNI-ALBERTO)poète et historien italien, né à Milan, en 1503, m. en 1567. On sait de lui qu'il fut le rival de l'Arétin, qu'il porta dans ses haines une animosité furibonde, mais qu'il connaissait aussi l'art du panégyriste: il connut les faveurs de Charles-Quint et célébra sa gloire. *(Le gloriose geste di Carlo V,* Rome, 1567, in-8°.)

Albino (JEAN), chroniqueur italien, né à Castelluccio, vers 1440, m. en 1503. Sa chronique latine *De gestis regum neapolitanorum ab Arragonia* (Naples, 1589, in-4°) est, en même temps qu'une histoire de la première invasion française en Italie un plaidoyer en faveur de la maison d'Aragon.

Albinovanus (CAÏUS PEDO), poète latin du siècle d'Auguste ; ami d'Ovide, qui a vanté l'élévation de son style. Quintilien lui donne rang parmi les narrateurs épiques, pour son poème en l'honneur de Germanicus, dont il nous reste vingt-trois vers. On lui attribue trois élégies. (Éd. spéciale avec notes de Scaliger, Amsterdam, 1703.)

Albinus, philosophe grec platonicien du IIe s. av. J.-C.; auteur d'une Introduction aux *Dialogues* de Platon. (Voy. Fabricius, *Bibliotheca græca,* t. II.)

Albon(CLAUDE-CAMILLE-FRANÇOIS, comte d'), littérateur français, descendant de Jacques d'Albon, maréchal de Saint-André, né à Lyon, en 1753, m. en 1789. Ses *Discours sur l'histoire, le gouvernement, les usages, la littérature et les arts de plusieurs nations de l'Europe* (1782, 4 vol. in-12) sont d'une saine philosophie. Ce gentilhomme-écrivain prenait le nom de roi d'Yvetot, dont il était seigneur.

Albrizzi (ISABELLE THÉOTOKI, comtesse d'), femme auteur italienne, née à Corfou, en 1770, m. à Venise en 1836. Byron fréquentait son salon ; on l'avait surnommée elle-même « la Staël de Venise ». Ses portraits du temps (*Ritratti,* Brescia, 1807) valent qu'on les lise et les consulte.

Album. Voy. **Affiches**.

Albuquerque (ALPHONSE d'), historien portugais, fils du grand conquérant des Indes, né vers 1513, m. en 1593. Il rédigea les *Commentaires* de ce navigateur, d'après les documents originaux qu'il avait laissés. (Lisbonne, 1576, in-fol.)

Alcaforada (MARIANNE), religieuse portugaise du XVIIe siècle. Cinq lettres écrites du fond de sa retraite à un jeune officier français, plus tard le maréchal de Chamilly, et livrées indiscrètement à la publicité (Paris, 1669, pet. in-12; rééd. diverses), ont suffi pour rendre son nom célèbre. C'est qu'en effet le début du roman le plus pathétique ne captive pas aussi vivement l'âme que ces fragments d'une correspondance toute vibrante des élans d'un sacrifice constant.

Alcaïque (Strophe). V. **Alcée**.

Alcazar (BALTAZARD de), poète espagnol, né à Séville, vers 1530, m. en 1606. Il s'inspira du genre de Martial, et sut s'approprier l'agrément et la finesse du poète latin sans en reproduire le libertinage d'esprit. Assez légères, cependant, sont quelques-unes de ses pièces. (V. *Bibliotheca de autores espanoles* de dom Adolfo de Castro, Madrid, 1854-1857, 2 vol. in-4°.)

Alcée, poète grec du VIIe s. av. J.-C., né à Mitylène. Ses œuvres, en dialecte éolien, comprenaient des hymnes, des odes, des chants guerriers, des chants érotiques, des chants en l'honneur de Bacchus et des épigrammes. On y sentait la chaleur de la véritable inspiration. La strophe dite *alcaïque* porte son nom. (Fragments d'A., ap. A. Mathiæ, Leipzig, 1827, in-8°, et Bergk, *Poteæ lyrici græci*, Leipzig, 1878.)

Alceste. Voy. **Euripide**.

Alchimie. Fausse science du moyen âge, qui cherchait la *Panacée universelle* et la *Pierre philosophale*. Elle a donné naissance à la chimie moderne. Cf. **Astrologie**.

Alciat (ANDRÉ), *Andræas Alciati,* célèbre jurisconsulte italien, né près de Milan, en 1492, m. à Pavie, en 1550. Il fut le premier à embellir par les agréments du style les matières judiciaires, en même temps qu'il eut l'honneur de fonder l'école historique dont Cujas est la gloire. *(Opera omnia,* Bâle, 1546-1549, 4 vol. in-fol.)

Alcidamas, rhéteur grec du Ve siècle av. J.-C., né à Élée, en Éolide. Disciple de Gorgias et orateur ou plutôt sophiste à la façon d'Isocrate, il nous a laissé deux harangues d'école, intéressantes pour la critique. (Voy. *Oratores*

attici, de Bekher, et la trad. française d'Auger, 1781, in-8°.)

Alcinoüs, philosophe grec alexandrin du Iᵉʳ s. après J.-C. Associant à la liturgie hellénique les rites orientaux, il versa dans les illusions néo-platoniciennes appelées théurgie. (*Introd. à la philos. de Platon*, éd. princeps, Rome, 1469, in-fol.; trad. fr., Paris, 1800, in-8°.)

Alciphron, sophiste et écrivain épistolaire grec, qui vécut vers le milieu du IIᵉ siècle. Il publia 118 lettres, datées d'Athènes, au nom de personnes inconnues, paysans, pêcheurs, parasites ou courtisanes; et dans ce genre factice, simple amusement de style, acquit une réputation supérieure à son mérite. (Édit. Seiler, Leipzig, 1855, in-8°; trad. fr. de Rouvelle, Paris, 1874).

Alcman ou Alcméon, poète lyrique grec, né à Sardes, en Lydie, 670 ans av. J.-C. Ses vers avaient beaucoup de grâce, d'harmonie et d'originalité poétique. Il a inventé le mètre alcmanien, l'une des différentes espèces de vers dactyliques. (Éd. des fragments de ses poésies, Welcher, Giessen, 1815, in-4°; trad. fr., par Coupé, dans les *Soirées littéraires*, 1795-1801.)

Alcuin, (*Albinus*), théologien et pédagogue anglo-saxon, né vers 735, à York, en Angleterre, m. le 19 mai 804. Mathématicien, poète, historien, dialecticien, hagiographe, exégète, administrateur, homme d'État, ascète et grammairien; esprit souple et délié, versé dans la science de l'antiquité, épris des beautés profanes qu'il voulait faire revivre; et le principal lieutenant de Charlemagne dans la glorieuse campagne qu'il avait entreprise contre l'envahissement de la barbarie, Alcuin fut le plus ancien promoteur de l'éducation publique en Occident. Ses contemporains l'appelaient le sanctuaire des arts libéraux, *artium liberalium sacrarium*. A vrai dire, aucun des écrits du diacre anglo-saxon, traités, commentaires pieux, vies de saints, opuscules pédagogiques, n'est une œuvre de longue haleine et ne porte la marque d'une grande originalité. Mais par ses méthodes d'enseignement, par ses créations d'écoles, par son influence, il servit avec une efficacité extraordinaire pour l'époque les idées civilisatrices de Charlemagne. (*Œuv.*, éd. Duchesne, 1617, in-fol.

Alde. Nom d'une famille de célèbres imprimeurs italiens des XVᵉ et XVIᵉ s. Voy. **Manuce.**

Aldhelm (saint), prélat et érudit anglo-saxon, né en 656, m. en 709. A l'instar de Bède, de Benoît Biscop et de Théodore de Tarse, il eut l'honneur, dans un temps de grande obscurité intellectuelle, d'être un des plus insignes promoteurs de l'enseignement classique. Nous avons de lui, outre des poésies latines, un traité de grammaire et de métrique, moins remarquable par le style que par l'érudition, et que publia pour la première fois, en 1833, le cardinal Maï.

Aleandre ou Aleander (JÉROME), prélat et érudit italien, né à Motta, près de Trévise, en 1480; m. en 1542. Légat du pape, nonce et cardinal, il joua un rôle important dans l'histoire de la Réforme. A la diète de Worms, il prononça une vigoureuse harangue contre Luther, qui fut condamné. Il se fit remarquer, en outre, parmi les littérateurs de son temps par son traité *De concilio habendo*, par un important lexique grec-latin, par d'autres ouvrages de linguistique et par des poésies religieuses.

Son petit-neveu ALÉANDRE, dit LE JEUNE (1574-1629) réunit les connaissances et les talents d'antiquaire, de poète, de critique, de jurisconsulte.

Aleardo (ALEARDI), poète italien, disciple de Manzoni, né à Vérone, en 1810, m. en 1878. Ses tendances politiques le firent expulser de Venise en 1849, puis emprisonner en Bohême, à son retour de France. La paix de Villafranca lui rouvrit les portes de sa patrie; il y connut les retours heureux de la fortune, comme député et sénateur. On trouve à ses *Chants patriotiques* du nerf et de l'élévation; on leur reproche d'être emphatiques et déclamatoires.

Aleman (MATEO), écrivain espagnol du XVIᵉ siècle, né à Séville, m. à Mexico. Peintre, dans le genre picaresque, des mœurs de la société espagnole sous Philippe III, il obtint un immense succès avec son célèbre ouvrage: *Aventures et vie de Guzman d'Alfarache* (1599, réédit. nomb.) Tous les aventuriers de Séville et de Madrid y défilent, dans le décousu de leur existence et le débraillé de leurs costumes.

Alémanique (Dialecte). Ancien dialecte de la langue allemande, qu'on parlait en Souabe, dans une partie de l'Alsace et de la Suisse.

Alemanni. Voy. **Alamanni.**

Alembert (JEAN LE ROND d'), géomètre, littérateur, philosophe français, né à Paris, en 1717, m. en 1783. Il n'avait que vingt-quatre ans, lorsqu'il fut nommé membre de l'Académie des sciences en 1741, après deux brillants mémoires sur le calcul intégral et la réfraction des corps solides; treize ans plus tard, il entrait à l'Acad. française

dont il devint secrétaire perpétuel en 1772. Il a publié un grand nombre d'ouvrages sur les sciences physiques et mathématiques. D'Alembert passait pour le premier géomètre de l'Europe après Euler, avec lequel il eut souvent à lutter, et qu'il ne jugea pas toujours avec justice. Son ouvrage capital, comme savant, est un *Traité de dynamique,* qui a produit une révolution dans la science du mouvement. Ses travaux littéraires et philosophiques avaient complété sa réputation. Chacun connait son *Discours préliminaire,* en tête de l'Encyclopédie, la collaboration active qu'il prêta à ce monument du philosophisme voltairien, et sa correspondance ininterrompue avec le patriarche de la libre pensée. Nous ne citerons que ses *Eléments de philosophie,* remarquables par la ferme précision, par la clarté vive et brillante avec laquelle il a caractérisé chaque science dans son objet et dans son esprit. En général, chez d'Alembert l'écrivain est inférieur au savant; malgré le mérite de ses *Éloges historiques* des académiciens, par exemple, on peut dire que son style est inégal, sautillant, plutôt froid et aride.



Alembert (d')

Aléoutien. Idiome parlé par les indigènes de la longue chaîne d'îles, les îles Aléoutiennes, qui séparent la mer de Behring du Grand-Océan. Cet idiome, avec ses différents dialectes, appartient à la catégorie des langues agglutinantes. Escholty en a donné la *Grammaire.*

Alès. Voy. **Alexandre.**

Aleschans ou **Aliscans,** chanson de geste du XIIe s., le meilleur poème du cycle méridional ou *Geste de Garin de Montglane.* On y voit Guillaume d'Orange ou au Court-Nez, d'abord vaincu et grièvement blessé par les Sarrazins sur le champ de bataille d'Aleschans, prendre sa revanche avec l'aide du roi Louis, son beau-frère, et du brave Rainouart *au tinel* (à la massue).

Alessandri (ALESSANDRO), lat. *Alexander ab Alexandro,* littérateur italien, né à Naples, en 1461, m. en 1523. Il attacha son nom à une immense et diffuse compilation (*Genialium dierum libri sex,* Rome, 1522, in-fol.), qu'on a comparée aux *Nuits attiques* d'Aulu-Gelle, parce qu'elle renferme, à travers une foule d'incohérences, des aperçus fort curieux sur les antiquités romaines. Elle fut plusieurs fois rééditée et longuement commentée.

Aléthès. Voy. **Pseudonyme.**

Alexander. Voy. **Alessandri.**

Alexandre l'Étolien, poète grec du IVe s. av. J.-C.

Alexandre. Voy. **Neckham.**

Alexandre (le roman d'), grande composition épique française du cycle de l'antiquité, fort célèbre au moyen âge, commencée par Lambert le Tort de Châteaudun, complétée ou plutôt refaite par Alexandre de Bernai, dit de Paris, en vers de 12 syllabes au nombre de 20,000 (éd. Michelant, Stuttgard, 1846, in-8). Formé de la réunion de plusieurs branches ayant chacune un auteur différent, ce poème a sa source dans la traduction latine du pseudo-Callisthène et dans Quinte-Curce; mais, comme l'a justement remarqué un savant critique, l'intention qui y domine, c'est de démontrer la vanité de la gloire humaine par le contraste des merveilleux exploits d'Alexandre, le héros idéal, avec la mort misérable qui vient le surprendre.

Alexandre Numénius, rhéteur grec du IIe s. av. J.-C., dont le traité sur les figures de mots a été mis au jour, pour la première fois, dans les *Rhetores graeci* d'Alde Manuce (Venise, 1508, in-fol.)

Alexandre Polyhistor, écrivain grec du Ier s. av. J.-C. Le nombre et la variété de ses écrits sur la grammaire, la philosophie, l'histoire, lui méritèrent ce surnom, que justifient à peine aujourd'hui, pour nous, quelques rares fragments. (Ap. Muller, *Fragmenta historicum graecorum,* t. III.)

Alexandre d'Égée, philosophe péripatéticien du Ier siècle ap. J.-C. On le compte parmi ceux qui ont restitué le texte des *Catégories.* Il avait eu le triste honneur d'être un des précepteurs de Néron.

Alexandre d'Aphrodisias, philosophe grec, célèbre commentateur d'Aristote. Il vivait, au commencement du IIIe s., sous les règnes des empereurs Sévère et Caracalla, qui lui conférent la mission d'enseigner la doctrine péripatéticienne. Ses leçons firent école. Plusieurs des ouvrages d'Alexandre

d'Aphrodisias, — réels ou apocryphes — ont été imprimés par les Alde. (*Commentaires*, Venise, 1513, 1520, etc.)

Alexandre de Tralles, célèbre médecin et philosophe grec du VIe s. ap. J.-C., originaire de la Lydie. Ses *Douze livres sur l'art médical* (éd. Robert Estienne, Paris, 1548, in-fol.) sont un des monuments de la science antique.

Alexandre d'Alès ou de Halès, théologien et philosophe du moyen âge ainsi appelé du nom de sa patrie, bourgade du comté de Glocester, m. en 1245. Son livre d'enseignement théologique, *Summa theologiæ*, après avoir été examiné par soixante-dix docteurs, fut imposé comme manuel aux écoles chrétiennes. La théologie, empruntée aux Pères et à la tradition, y parut exposée avec tant de netteté et d'exactitude, que le savant franciscain reçut le titre de *docteur irréfragable*.

Alexandre de Bernai, dit de Paris. Voy. **Alexandre** (le roman d').

Alexandre du Pont, trouvère du XIIIe s.; écrivait à Laon en 1258. De confiance, et d'après un poème latin non moins extravagant, il a conté le singulier *Roman de Mahomet* (éd. Reinaud et Michel, Paris, 1831, in-8°), d'après lequel « Mahom », d'abord prêtre catholique, devenu même cardinal, se serait déclaré l'ennemi de l'Église, parce qu'on n'avait pas voulu le faire pape.

Alexandre de Villedieu, ALEXANDER DE VILLA DEI, grammairien français du XIIIe s. Il tenait école à Paris, aidé de deux confrères, Rodolphe et Yson. Le XIe s. a produit une cinquantaine d'éditions de sa grammaire versifiée et rimée dans le goût du temps: le *Doctrinale puerorum*. On la suivait généralement avant Despautère.

Alexandre (NOEL), théologien français, né à Rouen, en 1639; dominicain en 1655; docteur de Sorbonne dix ans plus tard; provincial de l'ordre en 1706; m. en 1724. Il amassa, pendant une longue vie, la matière de beaucoup de volumes. Sa *Théologie dogmatique et morale* (1703, 2 vol. in-fol.), jouit encore d'une certaine faveur auprès des docteurs catholiques, mais ils lui reprochent d'y avoir complètement laissé de côté la grâce suffisante, comme ils reprochent à son *Histoire ecclésiastique* (Paris, 1676-89, 8 vol. in-fol.) des tendances gallicanes et jansénistes.

Alexandre (CHARLES), helléniste français, né à Paris, en 1797, membre de l'Académie des Inscriptions, m. en 1871. Editeur des *Oracula sybillina* (1856, 3 vol. in-8°) et lexicographe très estimé pour ses dictionnaires classiques des langues grecque et française expliquées l'une par l'autre.

Alexandrie (Ecoles d'). Ecoles célèbres de poètes, de grammairiens, de penseurs, qui florissaient dans la ville d'A., devenue la capitale intellectuelle du monde hellénique. La première é. d'A. (323 à 30 av. J. C.) comprenait surtout des savants, des érudits, des poètes. La seconde qui s'étend de la chute des Ptolémées (30 av. J. C.) à la conquête arabe (640 ap. J. C.) a été essentiellement philosophique. Elle s'efforça d'unir par une sorte de large syncrétisme les doctrines mystiques de l'Orient aux principes de la philosophie grecque, particulièrement aux idées de Pythagore et de Platon. Les Alexandrins transportaient à la qualité, à Dieu, les concepts empruntés à la quantité, à la matière. (Voy. **Ammonius Saccas, Philon, Plotin, Porphyre, Jamblique et Proclus.**) L'étude de la philosophie alexandrine fut très en honneur vers le milieu du XIXe s. Par exemple, en France, les beaux travaux de Vacherot, Jules Simon, Barthélemy Saint-Hilaire ont grandement contribué à la faire connaître.

Alexandrin (Vers). Dans la métrique française, vers de douze syllabes, qui répond à l'hexamètre latin. Il est généralement admis que ce vers doit son nom au poème d'*Alexandre*, écrit au XIIe s. par Alexandre de Bernay et Lambert le Tort. Son importance est énorme dans la poésie française; car, en même temps qu'il peut, comme tous les autres mètres, avoir sa place dans l'ode, l'épigramme, l'épître, l'idylle, le sonnet, et que, d'habitude, il est le seul employé pour l'épopée et la comédie, il est également le seul mis en usage dans la tragédie et dans la satire. Il est d'une allure plus grave et plus ample, tout en étant susceptible de souplesse et de variété.

Alexis, poète grec, l'un des principaux représentants de la comédie moyenne, né à Thurium, m. vers 290 av. J.-C. Il ne déguisa point, mais, au contraire, accusa sur la scène avec une franchise presque cynique un fond de philosophie sceptique et sensualiste. Les critiques alexandrins le plaçaient, d'ailleurs, au nombre des classiques et louaient, chez lui, la vivacité des tours, le piquant des images. (*Fragm.* ap. Meineke, *Fragmenta comicorum græcorum*, t. I.)

Alexis (GUILLAUME), poète français, né dans le milieu du XVe s., devenu prieur de l'abbaye de Bussy, se fit une grande réputation, parmi ses contemporains, par son *Blason des faulces amours*.

Alexis. (Vie de saint), poème roman anonyme écrit dans la langue qu'on parlait en l'ancienne Neustrie, vers le milieu du XIe s. avant qu'apparussent les divergences qui ont distingué, dès le siècle suivant, le français et le normand. Composé d'abord en 625 vers, divisé en 125 strophes de 5 vers décasyllabes monorimes, il eut un succès si durable qu'on lui fit subir jusqu'à trois remaniements successifs (XIIe, XIIIe, XIVe s.), qui nous ont été conservés, ainsi qu'une version grecque manuscrite du XVe siècle.

Alexis (Saint-). Poème de Conrad de Wurtzbourg. Voy. ce nom.

Alfarabi, célèbre philosophe arabe du xe s., maître d'Avicenne, né à Farab, en Transoxiane. Commentateur diligent d'Aristote, très versé dans les sciences et les arts, il embrassa tour à tour les recherches expérimentales de la nature et les spéculations métaphysiques. Donnant aux Arabes une sorte d'encyclopédie sociale *(Ihça-al-oloum)*, il institua une méthode de classification des connaissances, d'après laquelle il les résume toutes.

Alfieri (Victor, comte), illustre poète italien, né à Asti, le 17 janv. 1749, m. en 1803. Jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, bien qu'il eût déjà voyagé par toute l'Europe pour tromper les ardeurs d'une imagination et d'un tempérament de feu, il n'avait rien saisi qui pût fixer son humeur inquiète ni déterminer sa vocation. L'influence de la célèbre com-



Alfiéri

tesse d'Albany, veuve du dernier des Stuarts, chez laquelle il fut reçu lors de son retour à Turin, décida de son avenir. Il avait trouvé sa voie et ne l'abandonna plus. En sept ans, de 1775 à 1782, il composa quatorze tragédies *(Agamemnon, Virginie, Oreste, Dom Garcia, Rosamonde, Marie Stuart, Timoléon, Octavie, Saül, Mérope,* etc.). Dans ces œuvres et celles qui suivirent, A. aime à isoler la tragédie de tout personnage épisodique ou subalterne : parasites, confidents, suivantes, gardes, escorte populaire, pour la grandir davantage, pour lui garder sans aucune diminution sa beauté austère, farouche et robuste. Au genre dramatique ne se borna pas exclusivement l'effort de son génie. Il écrivit en prose deux traités célèbres : le *Prince et les Lettres,* et le livre de *la Tyrannie,* que les lettrés italiens mettent au même rang que l'œuvre profonde du secrétaire florentin. Il aborda l'épopée avec un poème en trois chants : l'*Étrurie vengée,* effleura l'ode, la satire, la comédie politique, et traduisit Eschyle, Sophocle, Euripide et Salluste. En 1788, il avait épousé secrètement la comtesse d'Albany, qui lui survécut et qui a donné une édition complète de ses œuvres. (35 vol. in-4°, Pise, 1805-1815.)

Alfonse X, le Savant, roi de Castille et de Léon, célèbre par l'impulsion qu'il donna aux lettres et aux sciences en les cultivant lui-même. Jurisconsulte, historien, philosophe et poète, il perfectionna la législation, s'efforça par son *Fuero real* et les *Siete partidas* d'introduire l'unité dans l'anarchie des coutumes, projeta, le premier, d'établir en espagnol les annales de l'histoire de Castille, importa du dehors un grand nombre d'œuvres, rechercha les différents genres littéraires qui pouvaient convenir a son peuple, enfin trouva des rythmes harmonieux pour chanter les mérites de la Vierge ou raconter de façon touchante en langue galicienne la guérison miraculeuse de son père.

Alfonse (Jean), voyageur français, né près de Cognac, à la fin du xve siècle. Les souvenirs de ses longues explorations en Asie et en Amérique lui dictèrent des pages, charmantes de naturel et de simplicité. *(Voy. aventureux du capit. Jean Alfonse,* éd. Mellin de Saint-Gelais, Paris, 1559, in-12.)

Alfred le Grand, roi des Anglo-Saxons, né en 848, m. en 901. Homme réfléchi et actif, hardi dans les choses militaires et profond en politique, ayant à la fois l'intrépidité guerrière et le génie administratif, il fit briller sur le trône d'Angleterre les grandes qualités d'un prince civilisateur. Il essaya d'implanter la culture romaine chez les Anglo-Saxons, donna une vive impulsion aux arts, fonda l'Université d'Oxford, et prépara les esprits à recevoir une éducation littéraire, en traduisant lui-même quelques ouvrages en langue vulgaire pour l'usage du peuple. *(Œuv.,* éd. Fox, Oxford et Cambridge, 1852, 3 vol.)

Alfric le Grammairien, érudit anglo-saxon, abbé de Malmesbury, puis évêque de Devon, m. en 999. Par ses travaux de grammaire, ses glossaires et dialogues, il entretint les clartés de la tradition antique. D'autre part, ses *Homélies,* faites pour le peuple, sont un des monuments de la langue anglo-saxonne. (Voy. Thorpe, *Analecta anglo-saxonica,* Londres, 1834.)

Algarotti (François, comte), écrivain italien, né à Venise, en 1712, m. en 1764. Très enthousiaste du mouvement d'idées de l'ère philosophique, correspondant et ami de Voltaire, de

Diderot, de Frédéric II ; étant lui-même de ces esprits universels qui ont la curiosité de tout apprendre et la faculté de tout comprendre, il harmonisa d'un plein accord les talents les plus divers et produisit avec une égale abondance les fruits les plus variés. Astronomie, histoire, morale, philosophie, art militaire et beaux-arts, il ne laissa rien d'inexploré, et sut encore égayer ces matières graves par des contes et par des poésies badines (Œuv., Venise, 1791-1794, 17 vol. in-8°). Sa *Correspondance* et ses *Mémoires* sont le tableau très animé de son activité propre et de la vie littéraire du temps.

Algazzali, philosophe et savant arabe, né à Thous (Perse) en 1058, m. en 1111. L'un des chefs de la secte des *ascharites*, il dépensa un effort extraordinaire de production, accumula, dit-on, six cents volumes de controverses, de raisonnements scolastiques, de morale et de philosophie pure, afin d'établir la supériorité de l'islamisme sur les autres religions. (*Philosophica et Logica Agazzali*, trad. latine par Pierre Lichtenstein, Cologne, 1506, in-4°.)

Algonquins (Idiomes). Idiomes parlés par les tribus indigènes de la région des grands lacs, en Amérique.

Ali (Mustafa-ben-Abdelmollah), historien et poète turc, né à Gallipoli, en 1542, m. en 1599. Biographe de Sélim I, il n'arrêta pas ses regards aux limites de l'empire musulman, mais tenta d'enfermer en un seul ouvrage les annales du monde entier (*Kunhol'Akbar*). Il varia ses travaux d'historien par de libres inspirations.

Ali-Ben-Abou-Taleb, quatrième calife arabe, né à la Mecque, en 602, m. assassiné à Coufa par un fanatique, en 661. Cousin et gendre de Mahomet, il crut le premier à la mission du prophète, devint son confident et son plus ardent sectateur. C'était un prince aussi généreux et savant que brave, — digne fils de cette race arabe, la plus poétique et la plus héroïque en même temps. Il reste de lui un recueil de *Sentences*, traduites en partie en français par Vattier (Paris, 1660) et un *Diwan* imprimé en dernier lieu à Boulak en 1840.

Ali-Bey, célèbre linguiste, né à Constantinople, en 1675. Polonais et chrétien de naissance, il avait été enlevé par les Tartares et vendu aux Turcs qui l'élevèrent au sérail, dans la foi mahométane. Il devint premier drogman de Mahomet IV ; il ne savait pas moins de dix-sept langues. Il a traduit la Bible en turc et rédigé en latin un mémoire précieux sur la liturgie des Turcs et les pélerinages à la Mecque (Oxford, 1691.)

Ali-Brestami, écrivain turc d'origine persane, né en 1400, m. en 1470. Dès la quinzième année sa plume commençait à courir, et elle ne s'arrêta plus qu'après avoir couché par écrit une masse énorme d'ouvrages de théologie, de droit, de morale, de grammaire et de poésie.

Ali-Chyr, poète persan, né dans la province du Djayalaï vers 1440 ; grand vizir du Sultan Hussein-Mirza ; m. en 1500. Il ne donna pas seulement à ses abondants recueils lyriques, en turc et en persan, des dénominations très poétiques : les *Soupirs d'amour*, le *Jet de perles*, le *Cordon de perles*, les *Bien-aimés des cœurs* ; mais il y répandit toutes les délicatesses et toute la flamme de la meilleure poésie orientale. (Voy. Silvestre de Sacy, *Notices des manuscrits de la Bibl. nationale*, t. IV.)

Ali-Ibn-Kharuf, surnommé **Aboul-Hasan,** poète et grammairien arabe de Séville, né vers 1152, m. en 1212.

Alibert (Jean-Louis), médecin français, né à Villefranche, commune de l'Aveyron, en 1764, m. en 1837. A côté de sa réputation de spécialiste (*Traité des maladies de la peau*, in-fol. 1806-1826 ; etc.) il sut se faire un nom d'homme d'esprit, d'observateur délicat et d'écrivain élégant par sa *Physiologie des passions*. (Paris, 1825, 2 vol. in-8°.) Il avait été le médecin des rois Louis XVIII et Charles X.

Alione (Jean-Georges), poète italien du xv° s., né à Asti. A composé aussi des poésies françaises, publiées par Brunet en 1836. A l'exemple de J. Molinet, d'O. de Saint-Gelais, de J. d'Auton, de J. Marot, mais avec plus d'originalité, plus d'enthousiasme, l'Italien A. a célébré la gloire des armées françaises en Italie.

Alison (le baronnet sir Archibald), historien anglais, né à Kenley en 1792, mort en 1867. Ses nombreux travaux relatifs à l'histoire générale ou particulière à l'économie politique et à la législation, forment environ 35 vol. Le principal est l'*Hist. de l'Europe durant la Révolut. franç.*, dont les rééditions anglaises et américaines furent nombreuses et que vulgarisèrent des traductions en langue française, allemande arabe et hindoustanie. On a dit d'A. qu'il a été le Cantù anglais.

Alkendi, philosophe et médecin arabe, né à Bassora, m. en 860. L'un des principaux représentants, en cet âge de demi-renaissance, de la science grecque arabisée, il affecta près de deux cents traités à ses démonstrations. Les Arabes le surnommèrent « le Philosophe par excellence ».

Alkmaer (Henri d'), poète allemand du XVe s., originaire de Hollande; auteur d'une rédaction en bas-allemand du poème populaire du *Reinecke Vos*, œuvre satirique, naïve et sans amertume, parodie vivante de la société d'alors. (Lubeck, 1498.)

Allacci (Leone). lat. *Allatius*, érudit italien originaire de Chio, né en 1586, m. à Rome, en 1669. Il édita les auteurs grecs de la période chrétienne, revêtit des formes italienne, grecque et latine nombre d'ouvrages de théologie historique, de philologie de bibliographie, et se révéla poète, a ses heures. (*De Ecclesiæ occidentalis et orientalis perpetua consensione*, Cologne, 1648, in-4°, etc.)

Allainval (Jean Soulas d'), auteur dramatique, né vers 1700, à Chartres, m. le 2 mai 1753, à l'Hôtel-Dieu de Paris, après avoir écoulé tous ses jours dans la misère. Écrivit plusieurs comédies dont une, l'*École des Bourgeois*, est restée au répertoire. Le dialogue y rappelle, en différents traits bien imités, la manière et le ton de Molière.

Allais (Denis-Vairasse d'), littérateur français, né à Alais. Érudit à l'imagination vive, il maria le roman à la grammaire. (*Gramm. franç. méthodique*, 1681; *Histoire des Sévarambes*, 1677-1759, 5 vol. in-12.)

Allé (Jérome), prédicateur italien, né a Bologne, vers 1580, m. vers 1655. Sermonnaire à l'imagination emphatique et bizarre, il voulut compléter par les tableaux vivants du théâtre l'œuvre morale de la prédication: des sujets tirés de l'Écriture lui inspirèrent un certain nombre de *rappresentazioni*, où l'on relève quelques traits hardis et des passages ingénieux. (*Œuv.*, Bologne, 1641-1650.)

Allégorie. En rhét., Métaphore prolongée disant une chose pour en faire entendre une autre; moyen indirect d'expression dont on se sert pour présenter un objet, une idée à l'esprit, au lieu de le dire sans détour et de façon ordinaire. Cette figure est d'un continuel emploi dans les littératures hyperboliques de l'Orient. Elle est fort en usage dans les proverbes. L'apologue, la parabole, le symbole, l'emblème, la devise, l'allusion, sont des formes d'allégories.

L'a. est froide, elle fatigue l'imagination quand elle est trop prolongée ou trop répétée. Ce fut l'abus des écrivains du moyen âge. Ils personnifiaient sans mesure les idées abstraites, les facultés morales, les vertus, les vices, tous les attributs de la nature et de l'humanité. Leurs traités scolastiques, didactiques, leurs poésies, leurs drames, mystères, moralités, étaient peuplés de ces figurations artificielles.

L'a., disposée avec jugement, peut être un embellissement plein d'attrait de la vérité. Isaïe, représentant le peuple d'Israël sous la figure d'une vigne objet des plus grands soins et n'ayant produit, néanmoins, que des raisins sauvages, en offre une expression touchante. On en cite chez Platon, Virgile, Horace, Cicéron, des exemples restés classiques. Chateaubriand a personnifié l'Espérance par une image dont le charme est extrême. « Il est dans le ciel une puissance divine, compagne de la religion et de la vertu..... La Foi et la Charité lui disent: *ma sœur*; et elle se nomme l'Espérance. »

On appelle aussi a. tout ouvrage dont le fond est cette espèce de fiction où l'on représente un objet pour donner l'idée d'un autre. Le *Cantique des Cantiques* est regardé comme une a. Le *Voyage du pèlerin de ce monde au monde à venir*, du puritain John Bunyan, est le chef-d'œuvre du genre dans la littérature anglaise. Le *Roman de la Rose*, le *Roman de Renart* appartiennent à la même famille. On pourrait dire, en quelque sorte, que la *Divine Comédie* de Dante est une longue allégorie.

Allegretti (Allegretto d'), chroniqueur italien, né à Sienne, en 1435, conseiller de la république, en 1483, m. en 1494. Annaliste minutieux des événements ou même des simples incidents dont son pays natal fut le théâtre, de 1450 à 1496. (*Diarii Sanesi*, ap Muratori. *Scriptores rerum italicarum*, t. XII.)

Allegri (Alessandro), poète italien, né à Florence, m. en 1604. Sa *Fantastica Visione* (1613), ses *Letterc e rime piacevoli* (Amsterdam, 1754) accusèrent une joyeuse ferveur pour le genre bernesque.

Allemandes (Langue et littérature). Vouloir suivre les développements historiques de la langue a., depuis les vieux rudiments gothiques jusqu'au point le plus actuel de sa constitution grammaticale; vouloir préciser en détail les vicissitudes de ses transformations intermédiaires: ancien haut-allemand, moyen haut-allemand, et haut-allemand moderne, ce serait nous mettre en péril de déborder les limites d'un cadre relativement restreint pour tant de matières qu'il doit enfermer. Nous ne pouvons ici que caractériser en peu de lignes la physionomie essentielle le génie de cet idiome du groupe germanique très complexe et très savant. Langue mère, langue à racines dont l'immense majorité des mots est formée de polysyllabes visiblement issus de diverses combinaisons de mots simples, son système de composition est de la même nature que celui de la langue grecque. Trop verbeux, trop chargé de ses richesses, l'a. n'a point les tours aisés, la concision élégante du français, par exemple. En retour, il est plus capable d'abstraire, plus capable, en matière philosophique, de revêtir la pensée pure de cette enveloppe d'expressions fluides, vaporeuses, qui permettent d'en discerner les plus secrètes délicatesses et les dernières subtilités. Par les qualités et les défauts de leur idiome, si facile à se désagréger, si propre, en raison de ses affinités multiples et de ses procédés d'inversion, à contracter les alliances les plus diverses, les Allemands sont les meilleurs traducteurs du monde. Enfin, si dans la prose la précision et la clarté des langues latines font défaut à la leur, celle-ci tire un admirable usage en poésie de la prodigalité presque incomparable de ses ressources.

Cette vaste littérature si complexe, si touffue, se partage entre deux grandes divisions, l'une embrassant le moyen âge et parvenant, durant le XIIIe s., à son degré le plus haut d'activité; l'autre allant à travers les XVIe, XVIIe, XVIIIe s., et se déroulant jusqu'à nos jours,

après avoir atteint les sommets culminants avec Gœthe et ses contemporains. Mais chacune de ces deux moitiés, fort inégales entre elles, du reste, se décompose elle-même en plusieurs périodes marquées par d'autres modes et d'autres genres, par des retours différents d'influences extérieures et par des modifications notables de la langue et de l'esprit public.

En dehors de l'importante traduction de la Bible qu'avait faite, au IVe s., Ulphilas, premier évêque des Goths, de quelques gloses ou traités religieux et d'une poignée d'actes sans grande valeur, on n'a pas d'autres monuments en langue vulgaire des premiers temps gothiques. Le haut-allemand ancien ne nous offre guère de richesses avec ses rares ouvrages obscurément élaborés en francisque, en alémanique, quand ce n'était pas en latin. Les uns virent le jour en Neustrie et en Austrasie, sous les Mérovingiens et les Carolingiens; les autres, après ces deux dynasties, accusèrent des origines plus spécialement allemandes. Les traductions du moine Notker signalent le commencement du XIe s., pendant lequel les cloîtres seuls entretiendront les lueurs mourantes de la littérature : c'est au fond du monastère de Gandersheim que, précédemment, la religieuse Hrowistha avait écrit ses drames latins imités de Térence et son éloge historique, en vers, d Othon Ier.

En 1137, l'avènement des Hohenstaufen ouvrit une période d'abondance et de force, caractérisée au point de vue philologique par l'emploi du moyen haut- llemand, et, au point de vue littéraire, par le développement des formes épique et lyrique, double expression des idées, des sentiments, des aspirations du moyen âge germanique. Les premières luttes entre les Guelfes et les Gibelins commençaient. Un mouvement guerrier agitait l'Allemagne. Elle se reprit à ses traditions des plus anciens jours, à ses chants belliqueux d'autrefois, et, sur les débris qu'elle en avait gardés, elle édifia le cycle des poèmes épiques appelés, dans leur ensemble, *Heldenbuch* ou *Livre des héros*. Elle raviva, après plusieurs siècles d'existence, les fières légendes des *Niebelungen* et de *Gudrun*.

Vinrent ensuite les grands récits chevaleresques, entés directement sur la greffe française par les Conrad de Wurzbourg, les Wolfram d'Eschenbach, etc., œuvres beaucoup moins originales d'inspiration et d'une portée moins haute, mais intéressantes par ce mélange de fierté et de douceur, de vaillance et de tendresse d'âme, qui constituait l'idéal de la majeure partie de l'Europe, lorsque florissaient les romans de la Table-Ronde. En même temps on écrivait des légendes pieuses, traduites tantôt du français, tantôt du latin, et l'on voyait la poésie lyrique se propager avec une abondance extraordinaire. A la tête de ce mouvement littéraire étaient placés, soit par la naissance, soit par la primauté du génie, l'empereur Henri VI et Walter de Wogelveide. De 1180 à 1250, une tres brillante et très nombreuse phalange de chantres d'amour, les *Minnesinger* se groupèrent autour de ces deux chefs, reflétant à l'envi leurs propres émotions, leurs jeux, leurs désirs. Simples amusements de l'imagination pour le plaisir des seigneurs, des maîtres, des heureux du moment, se délectant à leur aise parmi les fantaisies d'un sensualisme aimable ! Avec la formation des communes et l'affranchissement relatif qui en résulta pour les populations, commencèrent à poindre d'autres visées. Bourgeois et roturiers voulurent avoir leur part au concert poétique. Les *Meistersenger* entrèrent dans le rang (XIVe, XVe s.). Des corporations de poétes-artisans apparurent, rythmant leurs vers à la cadence du marteau sur l'enclume. Ils exprimèrent à leur façon, didactique, allégorique ou satirique, les goûts ou les revendications de leurs classes, et marquèrent l'avènement d'une littérature populaire dont les tendances agressives et moqueuses ont remplacé la bonne naïveté des anciens conteurs. La note satirique n'ira qu'en s'accentuant; on la retrouvera partout, dans les récits, les chansons, les compositions morales ou lyriques, dans la légende bouffonne et narquoise de *Till Eulenspiegel,* et dans les singulières allégories de Sébastien Brandt. Le théâtre avait aussi ses représentants à l'humeur franche et vive: Hans Folz, Rosenblüt, Schernberg.

Mais, sans nous en apercevoir, nous sommes arrivés à la période de la Renaissance et de la Réforme que dominera tout entière la puissante personnalité de Luther. Il se révèle et met l'Europe en feu. En même temps qu'il bouleverse les croyances, il fixe la langue de sa patrie; sa traduction de la Bible est l'œuvre capitale d'une époque encombrée de dissertations et de pamphlets théologiques, écrits soit en latin, soit dans l'idiome vulgaire. Il y eut toutefois, pendant ce seizième siècle, de belles heures d'effervescence intellectuelle s'étendant à presque tous les genres. La philosophie, en ses formes restées classiques, se réclamait de Zwingle et de Mélanchton. Le fameux cordonnier Hans Sachs alimentait la poésie, le théâtre, de sa production infatigable, éveillant sur ses pas toute une génération d'imitateurs, la plupart des satiriques (Jean Fischard, Mürner, etc.,). Ulrich de Hutten lançait ses éloquentes *Epistolæ obscurorum virorum.* Des romans surgissaient par intervalles. Jean d'Arndt acquérait à son œuvre théologique une certaine célébrité. Enfin l'histoire nommait avec honneur: Peutingen, Turnmeyer, Tschudi, Sébastien Franck, et principalement Gœtz de Berlichingen, le chevalier à la main de fer, que le drame de Gœthe a immortalisé.

La guerre de Trente ans fut pour l'Allemagne une longue et terrible calamité où faillirent disparaître complètement les germes de vie intellectuelle apportés par la Renaissance. Il ne restait qu'une ombre de littérature, et cette littérature n'avait presque rien qui lui appartînt en propre. Nous sommes entrés en effet dans la période la plus ingrate de l'histoire des lettres allemandes, qu'absorbent et dénaturent complètement les influences extérieures. Quelle macédoine d'imitations ! Quels mélanges vicieux du goût romain, anglais, français et tudesque ! Quelle dépréciation de la langue sous le débordement des apports cosmopolites, qui l'appauvrissaient plus qu'ils ne l'enrichissaient ! Les écrits satiriques, les ouvrages de polémique religieuse, le roman où Grimmelshausen fondait très ingénieusement avec les nouveautés étrangères les idées nationales, les passions et les aventures du moment, lui conservaient seuls quelque vitalité. Des hommes d'un vaste talent, Leibniz, Pufendorf, Grotius, remuaient les plus importantes questions philosophiques ou sociales; mais ils négligeaient, d'habitude, la langue vulgaire pour le français et le latin. Longtemps les ouvrages des auteurs allemands ne seront encore que de faibles copies des modèles empruntés à l'étranger, spécialement à la France. Que la réaction se produisît pourtant, contre une telle irruption d'éléments composites, contre ces engouements et ces servitudes, c'était inévitable. Elle se manifesta, timidement d'abord, avec Opitz et la première école de Silésie, avec Phillippe Harsdœrfer, et l'école de Nuremberg, avec Hofmanswaldau et la seconde

école silésienne. Elle sortira plus vivante et plus sûre d'elle-même de la lutte des deux critiques célèbres : Gottsched et Bodmer, et du triomphe définitif des réformateurs. En 1740, deux citoyens d'Helvétie, Bodmer et Breitinger, par opposition à Gottsched et aux imitateurs français, lancèrent un double manifeste : le *Traité du merveilleux* et la *Poésie critique*, provoquant les chercheurs d'indépendance à placer la nature au-dessus de la règle et à découvrir dans le caractère de leur race les éléments d'une véritable originalité. Klopstock se fit l'apôtre de cette théorie de rénovation. En 1748 parut la fameuse *Messiade*. Klopstock inaugure avec Wieland, Herder, Winckelmann et Lessing, l'ère nouvelle et féconde de la littérature et de l'esthétique allemandes. Les événements auxquels les doctrines d'un Herder serviront de prélude vont décider de l'affranchissement de la littérature allemande. Ils en feront ce qu'elle est restée entre les mains de Gœthe et de Schiller : un mélange particulier *d'art pur et de réflexion philosophique*. Ainsi qu'aux jours les plus glorieux de la Renaissance : tout éclate à la fois ; tous les courants poétiques jaillissent ensemble du sol allemand. La place manque pour signaler tant de chefs-d'œuvre, tant d'entreprises hardies, tant de noms dignes d'être relevés parmi ceux qui coopérèrent à l'illustration de l'âge classique moderne. A la suite des grands producteurs il en vient une foule d'autres ; excités par leur exemple, enflammés d'ardeur et pleins de ressources, ils ajoutèrent encore bien des pages brillantes à l'histoire littéraire de l'Allemagne. Il nous faut passer par-dessus le romantisme des deux Schlegel, de Novalis, de Tieck, Arnim, Brentano, Chamisso ; par-dessus la pléiade des poetes patriotiques de 1813 (Kœrner, Schenkendorf, Arndt), les Tyrtées des guerres de l'indépendance ; par-dessus l'école souabe de Uhland et celle de la Jeune-Allemagne qui, sous l'inspiration de Heine, Berne, Laube, Freiligrath, etc., remplit dix-huit années tumultueuses, entre 1830 et 1848, à multiplier les tentatives d'éducation morale et politique ; il nous faut laisser aussi le groupe autrichien de Grün et Lenau ; laisser enfin de nombreux auteurs dramatiques ou romanciers qui cheminèrent isolément pour arriver jusqu'au temps actuel, à travers une succession d'écoles et de groupes, dont chaque fraction mériterait d'arrêter longuement la pensée.

Depuis un demi-siècle, c'est surtout vers l'érudition et les sciences que s'est portée l'activité intellectuelle de l'Allemagne. Elle représente dignement aussi, et par des noms de premier ordre : l'histoire, la critique, le roman. Néanmoins elle est loin d'avoir regagné de nos jours cette hégémonie littéraire qu'il lui fût donné une fois d'exercer sur le reste de l'Europe. La philosophie chez cette nation de philosophes ne rappelle plus avec le même éclat les jours de Kant, de Jacobi, de Novalis, de Fichte, de Schelling et de Hegel. L'enthousiasme ne soutient plus de ses ailes le vol de la pensée germanique. Il semble qu'une lourde inquiétude pèse sur les âmes ; qu'elle les contracte et les empêche de s'épanouir au souffle des sentiments généreux et salubres. Au théâtre, malgré les légitimes succès de Sudermann et de Hauptmann, les œuvres remarquables ne se produisent qu'avec lenteur ; dans le drame, Ibsen et Dumas fils ne lassent pas l'imitation ; les pièces françaises y donnent le ton aussi souvent que, dans les romans de mœurs, l'imitation du réalisme français. La poésie enfin, tout en comptant quelques intelligences d'élite, n'a pas retrouvé les excitations fécondes de la belle époque. La résurrection des lettres allemandes n'est pas douteuse. Un noyau lumineux se dégagera des mélanges confus qui se cherchent et se heurtent au sein d'un nouvel état de choses politique et social. Seulement les tendances matérialistes de la fin du XIXe siècle et la prédominance encore trop accusée des préoccupations militaires pourront nuire longtemps encore à une reprise vraiment fertile de la grande inspiration artistique en Allemagne.

Dans les domaines de la pensée grave, du côté des sciences, de la philosophie, de l'érudition, elle est restée la source prodigue où s'alimentent toutes les recherches. De l'Allemagne contemporaine nous sont venus, en même temps que la dramaturgie de Sudermann et de Hauptmann ou la révolution esthétique de Wagner : l'enseignement rénovateur des études antiques par les écoles de Boeckh et de Mommsen, le matérialisme scientifique de Büchner, l'évolutionisme systématique de Hæckel, le pessimisme de Schopenhauer, le philosophisme de Dühring et la morale de Nietzsche.

Alletz (Pierre-Edouard), littérateur français, né à Paris, en 1798 ; consul à Gênes et à Barcelone, m. en 1853. Il sut donner de la vie, du pathéthique même à ses analyses de la vie intérieure. (*Esquisse de la souffrance morale*, Paris, 1836, 2 vol. in-8° ; *Études poét. du cœur humain*, Paris, 1832, in-8°.)

Alliance de mots. En rhét., figure plus hardie que la métaphore proprement dite et consistant dans le rapprochement d'expressions ou d'idées qui semblent s'exclure, mais qui, se modifiant l'une l'autre, acquièrent ainsi une grâce ou une force nouvelle. Cicéron, en parlant du style, a écrit : « *Est quædam negligentia diligens.* » Racine a dit en sa tragédie de *Britannicus* :

Dans une longue *enfance* ils l'auraient fait [*vieillir*.

Et Bossuet, en son oraison funèbre du prince de Condé : « Pleurez sur cette *triste immortalité* que nous donnons aux héros. »

Les alliances de mots doivent être rigoureusement soumises à la liaison des idées.

Allingham (William), poète anglais, né en Irlande, en 1828. Il chanta les douloureuses épreuves de la « verte Erin » (*Laurence Bloomfield en Irlande*, poème moderne en 12 chants, 1864). C'est un rêveur mélancolique, de l'école de Shelley.

Allitération. Figure de rhétorique qui consiste dans la répétition recherchée des mêmes lettres ou des mêmes syllabes, en prose ou en vers : elle peut produire d'heureux effets d'harmonie imitative, quand elle n'est pas trop marquée, quand elle ne dégénère pas en cacophonie, comme dans cet alexandrin de Voltaire :

« Non, il n'est rien que Nanine n'honore. »

L'a. est surtout connue sous la forme d'un procédé de versification antérieur à la rime. Tandis que l'assonance se produit par la répétition des mêmes voyelles, l'a. est une espèce de consonance produite par la répétition d'une même consonne, ou, comme dans ce vers de Cicéron, d'une même syllabe :

O fortunatam natam, me consule, Romam !

Chez les Scandinaves et les Anglo-Saxons, l'a. consistait en cette particularité que, dans deux vers consécutifs, il devait y avoir au moins trois mots commençant par la même lettre. Au commencement de ce siècle, l'école romantique allemande essaya de faire revivre l'allitération : et plus récemment, Wagner en adapta l'usage à plusieurs de ses drames musicaux.

Allix (Pierre), théologien et controversiste protestant, né à Alençon, en 1641, m. à Londres en 1717. Amis ou rivaux, chacun rendait hommage à sa profonde érudition; il savait parfaitement le grec, l'hébreu, le syriaque et le chaldéen, et tour à tour écrivait en français, en anglais et en latin. (Réflex. sur les *livres de l'Ancien et du Nouveau Testament,* Amsterdam, 1689, 2 vol. in-8°; etc.)

Allusion. Figure de rhétorique par laquelle on dit une chose ayant rapport avec une autre dont on ne parle pas, mais à laquelle on veut faire penser. L'a. se tire de l'histoire, de la fable, des œuvres littéraires, des coutumes, des mœurs, d'une action, d'une parole célèbre, ou repose sur un jeu de mots. On en citerait une infinité d'exemples. Elle provoque dans l'esprit un rapprochement rapide entre les hommes, les choses, les époques ou les lieux ; et c'est l'avantage de cette figure, quand, du moins, elle est présentée de manière à ce qu'on en puisse saisir immédiatement le rapport.

Très souvent, c'est une forme détournée de la louange ou du blâme, — de la critique surtout. Au théâtre, à toutes les époques, les a. fourmillent. Aristophane en avait la pratique facile et coutumière. Molière ne s'en défendait pas l'usage. Non plus Augier et Sardou. Des moralistes, comme La Bruyère, des conteurs malicieux comme l'espagnol Quevedo, des humoristes tels que Swift, des pamphlétaires comme Camille Desmoulins et P.-L. Courier, en ont usé sous toutes les formes. Aujourd'hui, les romans en vogue, les articles de journaux, les polémiques courantes égratignent à chaque instant la curiosité par une foule d'allusions saisies au vol. La littérature contemporaine abonde en volumes *à clef,* où les écrivains se complaisent à intriguer le lecteur à la faveur des déguisements. Ainsi, tel personnage en vue du second Empire, le duc de Morny, se retrouve dans trois romans bien connus: *M. de Camors,* d'Octave Feuillet; le *Nabab,* d'Alphonse Daudet; *Son Excellence Eugène Rougon,* d'Emile Zola. Ce dernier genre d'allusion a le sort de la mode : il en a la saveur alléchante et la valeur éphémère.

Almain (Jacques), théologien français, docteur de Sorbonne, né en 1450, à Sens, m. en 1515. Sur la suggestion de Louis XII, il s'éleva contre les visées ambitieuses de Jules II, et contredit par principes *(De auctoritate Ecclesiæ,* Paris, 1512, in-4°) la doctrine du pouvoir temporel des papes.

Almakhzounri (Aboul-Motref-Ahmed), annaliste et poète arabe, né en 1180, m. en 1256. Après avoir conté l'histoire de la dynastie maure des Almohades, il célébra poétiquement la ville de Valence, la douceur de son climat, la beauté de son ciel, la grandeur et le nombre de ses édifices, enfin l'éclat intellectuel de cette ville qui fut longtemps, en Espagne, la plus avancée dans la culture des lettres, des arts et des sciences. (*Mss. de la Biblioth. de l'Escurial.)*

Almanach. Les a. ont été connus des Egyptiens, des Chinois, des Grecs, des Romains. Chez les premiers chrétiens et durant le moyen âge, l'Eglise se chargea longtemps de la rédaction de ces calendriers astronomiques pour y porter aussi les jours fériés. On les affichait dans les églises à Pâques; et l'on trouve jusqu'au xvii° s., des exemples de l'emploi de ces *tables pascales*. Mais l'usage des almanachs annuels, régulièrement périodiques, ne remonte pas au delà de l'invention de l'imprimerie. Le plus ancien paraît être celui de Georges de Peurback, publié à Vienne, en 1457. Le *Grand Compost des Bergiers* (Paris, 1493) ouvre ensuite la collection française. Rabelais donna, quarante ans plus tard, un *Almanach calculé sur le méridional de la noble cité de Lyon.* Nostradamus commença, en 1550, la publication de celui qui porte son nom, et où il ne manqua pas d'introduire ses fameuses visions oraculaires. Puis s'annonça le vénérable chanoine de Liège, Mathieu Laensberg, qui entama une longue série de prédictions plus ou moins ineptes sur les promesses du temps et des récoltes. Ce fameux almanach, changeant de mains, sans changer de nom, ne tarda pas à devenir un fatras d'absurdités et de rêveries ridicules. Un député des campagnes, au demeurant astronome et homme de valeur, Mathieu de la Drôme, entreprit à son tour, en 1844, de fournir aux chaumières leur *vade-mecum* routinier. Il prenait pour base de l'avenir l'événement périodiquement reproduit dans le passé.

Le nombre des almanachs, qui se publient actuellement, en France, en Allemagne, en Angleterre, est fort considérable. Il en est de sérieux et de comiques, de parfaitement ridicules et de très utiles, de destinations spéciales et d'emplois fort divers. Beaucoup sont des véhicules de niaiseries ou d'erreurs. Quelques-uns au contraire forment des éléments d'encyclopédie à l'usage du peuple, pour lui fournir à bon marché une foule de notions usuelles, d'indications commerciales et administratives, de renseignements pratiques et d'informations nécessaires. D'autres enfin, comme l'*Almanach de Gotha,* servent fort utilement d'annuaires généalogiques, diplomatiques et statistiques.

Almanach des Muses. Titre d'un recueil annuel de poésies fugitives, dont la publication commença à Paris, en 1764, et se poursuivit jusqu'en 1833 (69 vol. in-16). D'une valeur très mêlée au point de vue de l'art, cette collection ne manque pas d'intérêt pour les amateurs de curiosités bibliographiques.

On connaît aussi un *Almanach des Muses* fondé à Gœttingue, par Boïe, en 1770, avec la collaboration de Klopstock, de Ramler, de Gleim, etc., et un *Almanach des Muses néerlandaises,* créé en 1818, pour servir d'organe à la nouvelle école poétique.

Almela (Diego-Rodrigues de), historien espagnol du xv° s., chapelain de Ferdinand le Catholique. Le *Valère des histoires scolastiques* fonda sa réputation par une ingénieuse mise en œuvre de leçons morales se rattachant aux faits

exemplaires de l'histoire nationale et de l'Écriture sainte.

Almon (Jean), libraire et publiciste anglais du parti whig, né à Liverpool en 1738, m. en 1805; éditeur et auteur responsable d'une série de pamphlets, fondateur du *Parliamentary register* et l'un de ceux auxquels on attribua les fameuses *Lettres de Junius*.

Alov, pseudonyme de Gogol.

Alphonse. Voy. **Alfonse.**

Alsacien (Dialecte). Dialecte parlé en Alsace et formé d'un mélange de la langue franque et de l'alémanique ou souabe.

L'Alsace a produit une foule d'écrivains, sans avoir une littérature propre, ces auteurs ayant écrit en latin, en allemand ou en français. En revanche, la poésie populaire a fleuri là très abondamment. Peu de régions sont aussi riches que la vallée du Rhin et la chaîne des Vosges en souvenirs historiques et légendaires.

Altabiçar. Chant basque singulier et d'une énergie sauvage dans lequel la tradition nationale a conservé la mémoire du massacre de Roncevaux, lorsqu'ils délivrèrent leurs rochers et leurs vallées des soldats de Charlemagne.

Altamira (Pedro), poète dramatique espagnol du commencement du xvi° s., l'un des représentants du genre tout indigène des *Autos sacramentales*.

Altenheim (Gabrielle Soumet, dame Beuvain, dite Gabrielle d'), femme de lettres française, née à Paris, en 1814, m. en 1886; fille du poète de la *Divine épopée*, d'Alexandre Soumet, et sa collaboratrice littéraire pour les tragédies de *Jane Grey* et du *Gladiateur*. Elle signa, personnellement, d'ingénieuses compilations et des récits pour la jeunesse.

Alton-Shée (Edmond, comte d'), homme politique français, né en 1810, m. en 1874. Pair de France ministériel en 1836, il tourna ensuite à la démocratie. Le comte d'A.-S. a laissé deux volumes de *Mémoires*, égayés par des portraits piquants.

Alunno (François), mathématicien et philologue italien du xvi° s., né à Ferrare, vers 1470. Il se signala par des considérations ingénieuses sur Pétrarque, sur les richesses de la langue italienne, et sur l'évolution primitive de cet idiome. La *Fabbrica del mondo*, Venise, 1548, in-fol., etc.)

Alvarenga (Manoel-Ignacio da Silva), poète brésilien, né à Sao Joas del Rei, en 1758, m. en exil. C'était une imagination vive et passionnée, avec des retours de mélancolie pénétrante. (*Glaura*, 1801.)

Alvares do Oriente (Fernand), poète et navigateur portugais du xvi° s., né à Goa. Sa charmante pastorale en prose entremêlée de vers, la *Lusitana transformada*, parut offrir assez de ressemblances avec les *Lusiades*, par la fraîcheur de l'imagination, la vivacité du coloris et la pureté du style, pour donner à croire que ce fut peut-être un des poèmes volés à Camoens.

Alxinger (Jean-Baptiste d'), poète allemand, né à Vienne, en 1755, m. en 1797. Ses poèmes romantiques, *Doolin de Mayence* et *Bliombéris* le classèrent parmi les meilleurs disciples de Wieland. A l'instar du maître, il avait su donner à sa narration et à son style la tournure naïve qui convient à ce genre de récits chevaleresques.

Alzog (Jean), écrivain ecclésiastique allemand, né à Ohlau, en 1808; professeur à Fribourg-en-Brisgau; m. en 1878. Esprit exact et de grande science, il vit accueillir avec beaucoup de faveur son *Traité de l'Hist. ecclésiastique universelle* (Mayence, 1840), souvent réédité et traduit dans la plupart des langues européennes.

Amadas et Ydoine, poème d'aventures anonyme du xiii° s., publié pour la première fois par Hippeau. (Paris, 1853, in-12.)

Amadis de Gaule ou de Galles. Héros d'un roman de chevalerie, dont le texte original — imitation détournée des récits de la Table Ronde — est en prose espagnole du xiv° s. (Bibl. de Aut. Esp., t. XL). Ce roman, traduit en 1500 par Herberay des Essarts, continué en français par d'autres écrivains, devint en Europe le prototype d'une foule de traductions et de transformations. Les Amadis voyagèrent à travers tous pays, costumés à l'espagnole, à la portugaise, à la française, à l'italienne, à la hollandaise et à l'allemande. L'invraisemblance merveilleuse des événements et des dissertations amoureuses des personnages passionnèrent les imaginations du xvi° s.

Dévoué à la belle Oriane, fille du roi de Danemarck, Amadis représente l'amour parfait, tel que l'envisageait la chevalerie, l'amour honnête, fidèle, persévérant qui excite aux grandes actions, qui fait « qu'animé d'un regard de sa dame, le chevalier dans les combats oublie ses blessures et devient plus qu'un homme ».

Amaduzzi (Giovanni-Cristoforo), lat. *A. Madutius*, philologue italien, né en 1740, près de Rimini, m. en 1792. Il colligea, avec beaucoup de tact et de science, une multitude de documents relatifs aux antiquités romaines. (*Vetera monumenta, collecta et annotationibus illustrata*, Rome, 1779, 3 vol. in-fol.)

Amalfi (Constance d'Avaldos d'), femme poète italienne, belle-sœur de la célèbre Vittoria Colonna, née à Naples, en 1501, m. vers 1560. Elle célébra, en les raffinant encore, les préciosités sentimentales du pétrarquisme; et Charles-Quint, se plaisant aux délicatesses de ses *Rime*, lui décerna le titre de princesse.

Amalthée, nom d'une famille ita-

lienne, originaire du Frioul, dont les membres se distinguèrent aux XVe et XVIe s., dans la carrière des lettres, et de préférence dans la poésie latine. Leurs compositions, augmentées de quelques pièces de vers écrites par certains de leurs parents les plus éloignés, ont été imprimées à Venise, en 1627, et à Amsterdam en 1689. (*Amalltheorum fratrum carmina*, in-8° et in-12.)

Amar, poète persan du XIe s. de notre ère et du Ve de l'hégire; contemporain de Khéyam. La grâce et la tendresse embellissent les pages de son roman en vers, *Joseph et Zulykha*.

Amar-Duvivier (JEAN-AUGUSTIN), littérateur français, né en 1765, m. en 1837. Il contribua, par de bons ouvrages scolaires, par des éditions judicieuses des meilleures pages de l'Italien Goldoni, des fabulistes anglais Gay, Moore, Wilkes, et des grands poètes latins, à propager le goût et la connaissance des choses littéraires.

Amari (MICHEL), historien et homme politique italien, né Palerme, en 1806; sénateur, ministre de l'Instruction publique, après 1860; m. en 1888. Mêlé de bonne heure aux agitations révolutionnaires de la Sicile où son père avait perdu la vie en 1822, il dut séjourner à Naples, puis en France. Il étudia l'histoire et les langues, en attendant que les vicissitudes politiques le portassent au pouvoir. « *La guerra del vespro siciliano,* » — son principal titre — commencée en 1836, plusieurs fois réimprimée (v. l'éd. de Milan, 1886), traduite en anglais, en allemand et en français, est devenue dans sa patrie, classique et populaire. Arabiste des plus distingués, président du congrès des orientalistes à Florence, en 1878, il honora l'érudition autant que les lettres. De grandes démonstrations eurent lieu en son honneur, dans la Sicile, en 1882, en souvenir des Vêpres siciliennes, et en 1886 pour saluer le 80e anniversaire de sa naissance.

Amari (EMÉRIC), publiciste italien, né à Palerme en 1806, m. en 1889; fondateur du *Journal de statistique*, auteur d'ouvrages économiques estimés.

Amarinnga (Langue). Idiome éthiopien, parlé sur un territoire assez étendu à Gondaï, au Samen, dans le Xiwa. A certains égards, l'A. se rapproche un peu des dialectes sémitiques. Sous d'autres rapports, il offre une physionomie parfaitement originale et peut-être un examen approfondi amènera-t-il à le classer dans la même famille que le nouba, l'agaou, l'égyptien et le kabyle. (Voy. *Dict. de la langue amarinnga,* par M. Antoine d'Abbadie, membre de l'Institut, t. X des *Actes* de la Société philologique.)

Ambigu-Comique. Appellation qu'on donnait, au XVIIIe s., à certaines pièces d'un genre indéterminé, et qui, par cette diversité des assortiments qu'elles pouvaient contenir: parodie, drame, comédie, chant, danse, etc., ressemblaient à ces repas dits *ambigus* ou l'on sert en même temps les viandes et le dessert. Le *Ballet des 24 heures*, de Legrand, était un ambigu-comique, de même que le *Chaos*, de Legrand et Dominique, et les *Réjouissances publiques*, de Favart. C'est de là qu'est venu le nom d'Ambigu-Comique décerné plus tard, par Audinot, à son théâtre, pour indiquer que les spectacles en étaient variés et de tous les genres. Incendié en 1827, l'Ambigu fut reconstruit sur le boulevard Saint-Martin, et resta depuis lors la scène privilégiée du drame et du mélodrame.

Ambiguïté. Défaut d'un style ou d'un discours qui manque de clarté, parce qu'il n'a pas un sens unique, parce qu'il laisse ou fait concevoir plusieurs choses à la fois.

Amboise (FRANÇOIS d'), poète français, fils du célèbre chirurgien Jean d'Amboise, né à Paris, en 1550, m. en 1620. Sa pièce facétieuse des *Napolitaines* (Paris, 1584, in-16) a des côtés intéressants pour l'histoire de la comédie française au XVIe siècle.

Amboise (MICHEL d'), poète français, né à Naples, dans les premières années du XVIe s., m. en 1547. Ses ouvrages, dont la liste est longue (*Complainte de l'esclave fortuné*, 1529, in-8°, etc.) se ressentent de l'imitation de Clément Marot et de Jehan Bouchet.

Ambra (FRANÇOIS D'), poète comique italien, né en 1498, m. en 1558. Trois pièces de lui, la première en prose et les deux autres vers: *il Furte, I Bernardi* et la *Toffannaria* sont considérés comme les meilleures comédies d'intrigue de l'époque.

Ambroise (SAINT), *Ambrosius*, père de l'Église latine, né en 340 à Trèves, m. en 397. Orateur pathétique, citoyen enflammé de zèle, moraliste profond, apôtre, le fameux archevêque de Milan Ambroise, sans égaler l'essor des Jérôme et des Augustin, exerça sur les âmes une grande autorité par le charme, la douceur et quelquefois aussi par la fermeté de sa parole. Ses écrits (*Homélies, Commentaires, Hexaméron, sur les Vierges, sur les Devoirs des ministres*) furent, à proprement dire, des actes de sa vie laborieuse répondant soit aux événements publics, soit aux devoirs de son ministère. Homme d'État avant d'être évêque, consul avant d'avoir reçu la prêtrise, son titre éminent fut le caractère qu'il porta dans la politique: ce fut la part prépondérante qu'il prit à la conclusion d'une alliance intime entre l'Église et l'État.

Ambroise le Camaldule, écrivain ecclésiastique italien, né à Portici en 1378, m. en 1439. Ayant reçu du pape

Eugène IV la mission de réformer la discipline dans plusieurs couvents des deux sexes, il se servit du grec, moins ouvert aux profanes que la langue latine, pour signaler les difficultés et les scandales de mœurs qu'il avait rencontrés. *(Hodœporicon* ou *Itinéraires*, Florence, 1431-1432, in-8°; 1678, in-8°.)

Amelihon (l'abbé HUBERT-PASCAL), érudit français, né à Paris, en 1730, nommé membre de l'Académie des Inscriptions, en 1766, m. en 1830. Administrateur de la bibliothèque de l'Arsenal, il l'organisa et préserva de la destruction un grand nombre de documents provenant des collections particulières ou religieuses confisquées par les autorités révolutionnaires. Il continua l'importante *Histoire du Bas-Empire* de Lebeau, et raconta, de façon très érudite, celle du *Commerce et de la navigation chez les Ptolémées*, Paris, 1766.

Amelot de la Houssaye (NICOLAS), historien, traducteur et publiciste français, né à Orléans, en 1634, m. en 1706. Il est un des premiers qui aient fait connaître le gouvernement de Venise *(Hist. de Ven.*, d'après celle de Marc Velserus, Amsterdam, 1676, 3 vol. in-12). Il traduisit et commenta le *Prince* de Machiavel (1686, in-12), ainsi que les *Annales* de Tacite (1690, 10 vol. in-12). Amelot de la Houssaye, qui publia aussi des discours sur les traités conclus par les rois de France, se croyait le plus grand politique de l'Europe. « Cependant, dit Voltaire, il ne sut jamais se tirer de la médiocrité, et mourut dans la misère ; c'est qu'il était politique par son esprit et non par son caractère. »

Amelotte (DENIS), théologien français, prêtre de l'Oratoire, né à Saintes, en 1606, m. à Paris, en 1678. Il batailla fort contre les Jansénistes, en général, et contre Nicole en particulier.

Amelunghi (GÉROME), poète italien, bernesque et burlesque, né à Pise, en 1480, m. en 1539. La *Gigantea* (Guerre des Géants, Florence, 1566, in-12) et la *Vanea* (Guerre des Nains, Venise, 1538, in-8°), ces deux fantaisies héroï-comiques du « Bossu de Pise » égayèrent ses contemporains.

Amenta (NICOLAS), poète italien, né à Naples, en 1659, m. en 1719; auteur de quelques bouffonneries très libres — satires et comédies — écrites dans un toscan très pur.

Amerbach (JEAN), imprimeur allemand, né en 1450, à Rutlingen, en Souabe, établi à Bâle, m. en 1528. On lui doit l'invention des caractères ronds, qu'il substitua aux italiques et aux gothiques, et celle du caractère appelé en typographie le *saint-augustin* parce qu'il s'en servit pour l'impression des œuvres de ce Père de l'Église.

Américaines (Langues). Idiomes qui ont été parlés ou qui subsistent encore parmi les populations indigènes des deux Amériques. Le nombre en est très grand et bien difficiles sont à déterminer leurs caractères respectifs. Aux temps préhistoriques où le mégathérium et le glyptodon gigantesque foulaient les hautes herbes, déjà une race humaine peuplait ce vieux continent qu'on est convenu d'appeler « le Nouveau-Monde ». Elle ne s'y partagea pas, semble-t-il, en de grands corps de société, mais se morcela, à l'infini, en tribus ou peuplades, qui, lorsqu'elles se séparèrent pour aller chercher fortune dans les steppes et les bois, ne possédaient, à la réalité, qu'un très petit fonds d'idées communes. La moindre horde voulut avoir son jargon, approprié à son usage restreint et familial, de sorte qu'il y en eut des centaines. On a remarqué, cependant, que si l'on procède avec méthode et si l'on s'en tient à quelques éléments très simples (par exemple les noms donnés aux différentes parties du corps : le pied, le nez, la main, les dents, la bouche), on arrive à découvrir entre des langages très différents d'apparence des analogies, des affinités qui permettent de les classer en un certain nombre de groupes. C'est ainsi qu'un savant allemand de la fin du XIX° s., von den Steinen, est parvenu à établir avec quelque vraisemblance qu'à côté de certains idiomes qui, comme celui des Trumaïs, ne se rattachent à aucune autre, quatre grandes familles de langues : le Tapuya, le Tupi, le Caraïbe et le Nu-Aruah, sont répandues sur de vastes espaces, des Cordillières à l'Océan Atlantique et de la Plata aux Antilles.

Américaine (Littérature anglo-). Voy. **États-Unis**.

Américanismes. Particularités de style ou de conversation appartenant aux habitants des Etats-Unis. Les a. comprennent : des mots nouvellement créés et qui ne sont pas employés en Angleterre ; ou des expressions vieillies en Angleterre et conservées en Amérique ; ou enfin des mots anglais détournés de leur sens primitif.

Amerval (ÉLOY d'), poète français de la fin du XV° s. et du commencement du XVI°, né à Béthune. Fit imprimer, en 1508, le *Livre de la Dyablerie*, sorte de poème pantagruélique, plus moral d'intention que d'expression, où Lucifer et Sathanas, après s'être injuriés en termes dignes des *paludz infernaux*, racontent par le détail toutes les ruses diaboliques dont ils ont enlacé l'humanité.

Amhara. Dialecte parlé au sud de l'Abyssinie ; dérivé de l'ancien éthiopien.

Amhurst (NICOLAS), poète satirique et publiciste anglais, né à Marden, vers 1700, m. en 1742. L'heure la plus agitée de sa carrière fut celle de sa participation très active au pamphlet périodique. *The Craftsman*, qui entraîna la chute du ministère Walpole. Sa verve

et sa causticité ne le préservèrent point des atteintes de la misère.

Amicis (Edmondo de), littérateur italien, né à Oneglia, en 1846. Dès son premier livre *(Bozzetti della vita militare, Esquisses de la vie militaire)*, il prit rang parmi les écrivains en faveur. Des poésies, des portraits littéraires, des nouvelles, et surtout d'attrayants récits de voyages (l'*Espagne*, la *Hollande*, *Souvenirs de Londres et de Paris*, le *Maroc*), contés avec beaucoup d'entrain et de bonne humeur, étendirent sa réputation au delà des frontières. L'enjouement, la souplesse, un optimisme tranquille et que rien ne déconcerte, une sensibilité mobile, toujours en mouvement et servie par une faconde naturelle, c'est en peu de mots l'expression du talent et du caractère d'E. de Amicis.

Amico (Antonino), archéologue italien, né à Messine, vers 1598, m. à Palerme, en 1641; auteur d'une série d'études et de recherches spéciales sur les antiquités siciliennes *(Series ammiratorum insulae Siciliae*, Palerme, 1640, in-4°; etc.)

Amiot (le P. Joseph), sinologue français, né à Toulon, en 1718, m. en 1794. Missionnaire à Pékin, il resta quarante années en Chine, scrutant les mœurs en même temps que les consciences, rendant mille services à la civilisation, et gagnant à sa personne l'estime de l'empereur lui-même. Ses nombreux travaux sur le langage, les idées, les arts, les coutumes et les sciences des Chinois dénotaient un talent d'observation, un esprit de critique et des connaissances qui reçurent beaucoup d'éloges. On lui est redevable d'un important dictionnaire tatar-mandchou-français. (Paris, 1789, 3 vol. in-4°.)

Amis et Amile, chanson de geste anonyme du XIII° s., d'un caractère héroïque et même un peu barbare, qui a été publiée de nos jours avec le poème lui faisant suite, *Jourdain de Blaives*. (Hofman, in-8, Erlangen.) Elle appartient au cycle provincial.

Ammien Marcellin *(Ammianus Marcellinus)*, historien latin, d'origine grecque, né à Antioche, au IV° s. ap. J.-C. Ayant lui-même pris une part active, soit en Gaule, soit en Asie, aux guerres dont il voulut ensuite narrer les événements, il put écrire avec beaucoup de véracité son précieux ouvrage: *De rerum gestarum libri XXXI*, qui continue les *Annales* de Tacite et se termine à la mort de Valens. A. M. a paru aux modernes un narrateur assez impartial et instruit, un guide assez habile et fidèle, pour se faire pardonner la dureté rebutante de son style. (Édité par Accorsi, Augsbourg, 1533, trad. nombreuses.)

Ammirato (Scipion), historien italien, né en 1531, à Acce, m. en 1601. Familier de Cosme de Médicis et son historiographe, il rédigea sous les yeux du prince une *Histoire de Florence* depuis sa fondation jusqu'en 1538. L'Académie de la Crusca lui décerna le titre de *nouveau Tite-Live*: flatterie outrée, remarque justement un critique, qui s'adressait moins à l'écrivain qu'à son protecteur.

Ammonius Saccas, philosophe grec, né à Alexandrie, m. dans cette ville vers le milieu du III° s. ap. J.-C. Il s'attacha à concilier entre eux les systèmes d'Aristote, de Platon et des Stoïciens et à les ramener à des points communs de doctrines. On l'appelait un *homme divin* ou inspiré de Dieu.

Ammonio (Andrea), poète latin moderne, né à Lucques, en 1477, mort en 1517, à Londres, où il avait exercé les fonctions de nonce apostolique auprès du roi Henri VIII. On cite, au point de vue de l'élégance de la latinité, un Panégyrique qu'il fit de ce monarque, moins digne d'éloges, pourtant, que de blâme.

Amomet, grammairien d'Alexandrie, qui vivait un peu avant Callimaque; auteur d'une sorte de roman philosophique sur la peuplade indienne des *Attacores*, offrant la peinture d'une perfection idéale de mœurs, de vertus, de frugalité, dans cette contrée fabuleuse.

Amœbée (Chant). Voy. **Pastorale**.

Amorin (Francisco Gomès de), poète et littérateur portugais de la seconde moitié du XIX° s., membre de l'Académie des Sciences de Lisbonne. Pièces lyriques, drames, romans, œuvres historiques, il a tout imprégné d'un amour ardent de la patrie et de la liberté. De très beaux vers à la gloire de Caldéron (1881), des *Mémoires sur Garrett*, qui sont un modèle de narration biographique, une remarquable *Hist. abrégée du Portugal depuis 1799 jusqu'en 1854*, sont les meilleures parties de son œuvre variée.

Amos, prophète hébreu du VIII° s. av. J.-C. Simple pâtre ou berger, il reçut sa mission vers l'an 785, lorsqu'il menait paître ses bœufs et qu'il ne se nourrissait que de figues sauvages. Il annonça à Jéroboam II la ruine de sa maison, aux Israélites la destruction de Samarie et de Jérusalem. Ses prophéties, renfermées en neuf chapitres, se distinguent par leur poétique simplicité.

Ampelius (Lucius), auteur latin, contemporain du règne d'Antonin le Pieux; connu pour une compilation de peu d'importance, le *Liber memorialis*, contenant un certain nombre de no-

tices historiques, géographiques et astronomiques. (Éd. Beck, Leipzig, 1826, et Wœlfflin, Leipzig, 1854.)

Ampère (André-Marie), savant français, né à Lyon, le 20 janv. 1775, m. à Marseille, le 10 juin 1846. Physicien de génie, encyclopédiste universel, il s'est rapproché de Newton. En sa jeunesse, partagé entre l'amour des lettres et le culte des sciences, il entremêlait de poésie, compositions tragiques, morales ou même épiques, les études les plus abstraites. Il se fixa enfin dans la recherche scientifique, où il s'illustra bientôt par d'importantes découvertes. Rappelons seulement la théorie qui porte son nom, et qui rend



Ampère.

compte de tous les phénomènes de l'électro-dynamique, comme de ceux qui en dérivent. Les dernières années de sa vie furent consacrées à l'accomplissement d'une classification générale des sciences, opposée aux classifications artificielles de Bacon, de D'Alembert, de Krug, etc., et d'un tableau raisonné des connaissances humaines. Dans cet *Essai sur la philosophie des sciences*, il avait pris pour modèle la classification botanique de Jussieu.

Ampère (Jean-Jacques), fils du précédent, critique et poète, né à Lyon, en 1800, m. en 1864. Digne héritier de son illustre père, curieux aussi de tout apprendre, de tout connaître, de tout comprendre, il employa son existence entière à comparer l'art à la réalité qui l'a inspiré, à l'expliquer par elle, dans toutes ses manifestations en France, en Allemagne, dans la Scandinavie, l'Italie, la Grèce, l'Asie-Mineure et l'Égypte. Il ouvrit des horizons nouveaux à l'histoire des littératures étrangères. Outre ses deux volumes de *Littérat. et voyages*, qui sont regardés comme la meilleure partie de son œuvre, on estime ses études sur la *Grèce, Rome et Dante*, la *Science et les Lettres en Orient*, l'*Histoire romaine à Rome*, etc. En 1842, J.-J. A. fut élu membre de l'Académie des Inscriptions et, en 1847, de l'Académie française.

Amphibologie. Double sens, vice du discours provenant de mots joints ensemble d'une manière fautive, ce qui rend la phrase ambiguë et peut la faire interpréter dans deux sens différents, sinon contraires.

Amphigouri. Discours, écrit burlesque, fait obscur à dessein et se composant habituellement de mots ou d'idées sans liaison. Beaucoup d'auteurs de *fatrasies*, au moyen âge, très experts en allitérations, rébus, équivoques et mots à double entente, Villon et Coquillard au xvᵉ s., Scarron et ses imitateurs au xviiᵉ, Collé, Panard au xviiiᵉ, se complurent ainsi à versifier pour ne rien dire. On pourrait ranger parmi ces embrouilleurs de paroles bien des poètes italiens, comme Burchiello, l'inventeur des *riboboli*, et les virtuoses d'un gongorisme burlesque, en Espagne. En général, sans parler de ceux-là très nombreux qui n'entendent pas eux-mêmes ce qu'ils voudraient faire comprendre aux autres, il s'est trouvé dans tous les temps, chez tous les peuples lettrés, des amateurs d'énigmes volontaires, qui se sont amusés, de parti pris, à rendre leur prose ou leurs vers confus, incohérents, inintelligibles.

Quelquefois, l'amphigouri est une parodie du style entortillé ou du bavardage stérile d'un écrivain ténébreux et emphatique.

Amplification. Figure de rhétorique ayant pour objet, selon qu'elle se montre *hyperbolique* ou *atténuante*, d'agrandir ou de diminuer les choses. C'est par l'accroissement des paroles qu'elle vise à obtenir l'un ou l'autre de ces effets. Dans un sens plus étendu, l'A. est un procédé de développement qui emploie toutes les figures. Elle accumule les définitions, elle multiplie les circonstances, elle détaille les causes et les effets, elle énumère les parties, les conséquences, elle emploie des comparaisons, des parallèles, des exemples appuyant sur ce qu'on a déjà dit ; elle a recours aux contrastes, aux oppositions. Il y a de bonnes et de mauvaises amplifications. Les défauts à éviter sont les longueurs, les détails inutiles, la fausse abondance des mots qui remplissent le discours sans le fortifier, et la répétition des mêmes idées accessoires qui ne donnent aucun relief à la pensée essentielle.

En terme de rhétorique, l'amplification oratoire désigne d'une façon spéciale les développements et les preuves de surcroît que donne l'orateur, quand, le sujet semblant achevé, il le reprend, pour le fortifier et le confirmer de nouveau.

Ampoulé (Style). Manière d'écrire défectueuse qui affecte une élévation excessive ou déplacée par rapport à la nature, à l'importance du sujet. Elle diffère du style emphatique en ce qu'elle ne consiste pas à agrandir les choses elles-mêmes, mais à amplifier l'expression jusqu'à la mettre hors de mesure avec le sujet traité. Un style trop fleuri, trop chargé d'ornements, est ampoulé.

Amro'lkaïs ou Amralkeïs, célèbre poète arabe de l'époque antéislamique; l'un des sept chantres inspirés des *Moallakât,* le plus précieux joyau de cette vieille littérature sémitique.

Amrou-Ben-Keltoum, poète arabe, descendant d'Agleb et célèbre par la moallakah qu'il prononça devant Amrou-Ben-Djoud, roi de Hira, en faveur de sa tribu, celle des Aglébites. (Trad. angl. de Vill. Jones, Londres, 1782; trad. fr. de Caussin de Perceval, dans l'*Hist. des Arabes.)*

Amyot (JACQUES), le plus célèbre des traducteurs français, né à Melun, de parents pauvres, le 30 oct. 1513; élevé par ses mérites et son savoir à l'épiscopat, puis aux fonctions de grand-aumônier de France et de précepteur des fils de Henri II; m. en 1593. Le choix des livres qu'il a rendus français, le mérite de son style, sa longue popularité, le mettent au rang des auteurs originaux. H. Estienne disait de lui qu'il « avoit sucé sans affectation tout ce qui étoit de beau et de doux en nostre langue ». Malgré les changements survenus dans cette langue, A. et sa traduction des *Œuvres complètes de Plutarque* ont conservé leur prix. On ne peut pas dire qu'elles soient irréprochables au point de vue de l'exactitude; on y a relevé beaucoup d'erreurs. En outre, elles ont donné à Plutarque une réputation de bonhomie tout à fait en dehors du caractère de cet écrivain subtil, poétique, raffiné. N'importe, par la simplicité de son style, par sa flexibilité, son tour facile, les heureuses images dont sa prose est égayée, par ses grâces naïves, Amyot en a fait le charme de tous les âges.

Amyraut (MOÏSE), théologien protestant, né à Bourgueil, en 1596, mort en 1664. En toutes circonstances, aux synodes, aux réunions contradictoires, par la parole ou par la plume, il fit preuve d'un grand esprit de conciliation. Ses nombreux écrits, quoique plusieurs fois réimprimés *(Traité des relig. contre ceux qui les estiment indifférentes,* 1631, etc.) sont devenus très rares.

Ana (suffixe latin *anus* exprimant *ce qui appartient à: dicta virgiliana,* les dits de Virgile). Recueil d'anecdotes, de pensées, de bons mots attribués à un personnage célèbre et publiés, après sa mort, sous son nom même, augmenté de la terminaison générique *ana.* Depuis les *Scaligerana* plusieurs fois réimprimés au XVII s., il a paru jusqu'à nos jours, en France, en Hollande, en Allemagne, une foule de compilations de cette nature intéressant Casaubon, le cardinal du Perron, Ménage, Furetière, Saint-Evremond, Huet, Santeuil, Longuerue, Voltaire, Maupertuis, Sophie Arnould, Beaumarchais, Grimm, Delille, etc. « On y trouve parfois, dit Maurice Tourneux, noyés dans un flot de niaiseries et de redites, des indications dont peut tirer profit l'histoire littéraire. » Le moindre vice de ces recueils, où ne fréquentent guère le bon goût et l'esprit de critique, est le manque d'exactitude.

Anacéphaléose. T. de rhét. Synonyme de **récapitulation.**

Anachronisme. Faute contre la chronologie, erreur dans la date d'un fait, d'un événement, ou, en littérature, erreur qui consiste à attribuer à un personnage des idées, des sentiments, des usages contraires au caractère de son époque. L'ignorance des poètes du moyen âge, leur naïve obstination à christianiser les païens et à féodaliser les héros de l'antiquité, leur ont fait commettre les plus violents anachronismes.

Anacoluthe. Sorte d'ellipse par laquelle on omet dans une phrase le terme corrélatif de l'un des mots exprimés. La suppression en latin de *tot* devant *quot* est un exemple d'anacoluthe.

Tournure de phrase qui consiste à finir par une construction autre que celle par laquelle on a commencé, ou à donner au même verbe des compléments de nature différente, comme en ces vers de Racine :

Vous voulez *que ce* Dieu vous comble de bien- [faits.
Et ne *l'aimer* jamais.

Très usitée dans les langues anciennes, l'a. présente en français un air d'incohérence qu'il faut éviter.

Anacréon, célèbre poète grec, né à Téos, en Ionie, en 560 av. J. C., m. vers 475. Comme archéologue, il s'était exercé dans tous les genres : l'élégie, l'iambe, la chanson. Soldat dans sa jeunesse, il avait exprimé les enthousiasmes belliqueux. Mais, pour nous, d'après les débris qui nous restent de son œuvre, ou qui lui sont attribués, il fut avant tout un poète de cour. Les pièces fugitives, conservées sous son nom, ne respirent que la joie et la volupté. Anacréon ne songe qu'à jouir de l'instant où il parle, où il boit, où il délire avec les Grâces. Au milieu des repas bruyants, l'idée de la mort vient parfois traverser son esprit; mais il chasse vite la funèbre image en faisant vibrer sur sa lyre un chant nouveau.

On ne reconnaît point aux morceaux érotiques d'A. la profondeur de Sappho, ni la passion d'Ibicus; mais il a l'imagination vive, l'enjouement et la grâce. (Éd. princ., H. Estienne, Paris, 1554, in-4°; éd de Bergk, Leipzig, 1824 in-8°; de Schneidewin, Goettingue, 1838.)

Anacréontique (Genre). Genre de poésie, dans le goût et le style des odes conservées sous le nom d'Anacréon. De l'école de Téos sortirent, en effet, une foule de chantres subtils. L'*Anthologie grecque* nous en offre des imitations, qui n'ont pas toujours la grâce tempérée, l'exquise délicatesse du modèle. Les Cupidons de pacotille y fourmillent parmi de divins chefs-d'œuvre. Chez les Latins, Catulle, Horace, Tibulle, forment un groupe inséparable au centre de la poésie légère. Tout à l'entour d'eux se rangent la suite nombreuse des tendres fils de la Muse, qui, dans les temps nouveaux, en France, en Italie, en Espagne, en Allemagne même (Gleim a été surnommé l'*Anacréon*

allemand), ont soupiré les molles délicatesses de l'anacréontisme. Pétrarque et Guarini y sacrifièrent des vers légers et faciles. Bien des disciples de Ronsard, bien des émules d'Olivier de Magny ou de Mellin de Saint-Gelais, célébrèrent les galants méfaits du doux Archerot et de sa mère Cythérée. Après Sarrazin et Voiture, sur les frontières de deux siècles, Chaulieu s'entendit appeler l'*Anacréon du Temple*, pour la grâce avec laquelle, disciple d'Epicure, il glorifiait, en ses menues strophes, les jouissances d'une paresse raisonnée. Enfin, la table et le plaisir, au temps des Bertin, des Gentil-Bernard, des Dorat, des Parny, ne manquèrent pas de voluptueux interprètes. La plupart de ceux-ci versèrent dans l'érotisme, tout en conservant cette légèreté de ton, qui convenait à la politesse spirituelle et à l'élégante immoralité du XVIIIe s.

Les pièces anacréontiques, fort démodées de nos jours, doivent être légères et gracieuses; elles chantent l'amour et l'ivresse, mais l'amour toujours joyeux et l'ivresse toujours décente.

Anagramme (gr. ἀνά et γράμμα). Transposition arbitraire des lettres d'un mot opérée de manière qu'avec toutes ces lettres et sans l'adjonction d'aucune autre, on forme un mot, un nom nouveau. Ainsi les anagrammes de *caligo*, de *Roma*, de *Lorraine*, de *vigneron*, sont : *logica, amor, alérion, ivrogne*. Lycophron, qui vivait du temps de Ptolémée Philadelphe, en avait commis, paraît-il, d'assez piquants sur le compte des dames d'Alexandrie. On en rencontre dans la Bible, et surtout dans la Cabale, ce traité de divination par les anagrammes. Les Italiens, les Espagnols ne manquèrent pas d'y mettre leur esprit à l'épreuve. Un Allemand, Froben, enseigna didactiquement l'art de composer des anagrammes *(Anagrammatopeia)*. Calvin, en 1538, prit le nom d'Alcunius, qui est le renversement de *Calvinus*. François Rabelais se déguisa en *Alcofribas Nasier*. De Pierre Ronsard on a fait *Rose de Pindare*; de Marie Touchet, *je charme tout*, de frère Jacques Clément, *c'est l'Enfer qui m'a créé*; de Verniettes, — le pseudonyme de J.-B. Rousseau, honteux de sa basse origine. — *Tu te renies*, de Révolution française, *un Corse la finira*; et combien d'autres! Un certain Rachet *(Archet)* a composé, sous le titre d'*Anagrammeana*, un poème de douze cents vers « d'une absurdité rare », dont chacun contient un anagramme.

Analectes (du gr. ἀναλέγω, je recueille). Chez les anciens, nom qu'on donnait aux restes des repas, à ce qui tombait à terre. Dans la suite, on l'appliqua, métaphoriquement, à de certaines collections de textes choisis, de maximes, de pièces en quelque sorte perdues ou plus susceptibles de se perdre, qu'on a tirées des œuvres d'un ou de plusieurs auteurs, et particulièrement de celles des poètes. Ce titre, dont s'est servi Mabillon en France est fort usité en Allemagne, comme on le voit par les anthologies de Brunck, de Rosenmüller, d'Eichenfeld et d'Endlicher.

Analogie (gr. ἀναλογία) Rapports de conformité, de ressemblance entre les choses, soit dans l'ordre physique, soit dans l'ordre intellectuel et moral. Il y a, par exemple, de l'a. entre l'homme et l'animal, parce que l'un et l'autre ont le mouvement et la vie. En métaphysique, c'est un jugement naturel de l'expérience; dans les sciences, un procédé de méthode; en logique, une preuve ou une forme d'arguments. — L'analogie diffère de l'identité en ce qu'elle a lieu entre des choses différentes, et de la similitude en ce que les choses qu'elle rapproche ont des points qui échappent à la ressemblance. Les scholastiques la définissaient : *une ressemblance jointe à quelque diversité*. Les nombreuses erreurs auxquelles nous rendent sujets les imperfections de notre connaissance et les lacunes de notre raison, nous entraînent souvent à de fausses *analogies* : similitudes imaginaires, rapports illusoires, aperceptions de ressemblances trompeuses, qui mènent au sophisme, qui engendrent l'erreur aussi sûrement que les véritables analogies, soumises au contrôle de l'expérience et du jugement conduisent à la vérité. S'il atteint à la certitude, le raisonnement par analogie change de nom et s'appelle induction.

En rhétorique, l'*analogie du style* n'est autre chose que cette unité de ton et de couleur dont la présence dans une œuvre caractérise un bon écrivain, parce qu'elle marque le parfait accord de la pensée avec le style.

En grammaire, l'analogie est un rapport d'approximation entre une lettre et une autre lettre (ex. : *p, b, v* et *f)*, entre un mot et un autre mot (ex. : *duplus*, double ; *apicula*, abeille; *habere*, avoir; *sapere*, savoir; *turbare*, trouver; *trobar*, *trobatore*, trouvère, troubadour), ou entre une expression, un tour, une phrase et d'autres semblables.

Enfin, les philologues dénomment analogie « l'une des qualités d'une langue bien faite et la font consister dans une sorte d'harmonie résultant d'une certaine ressemblance ou symétrie dans la forme des mots (ex. : *père, mère, frère)*, dans leurs flexions, leur disposition, dans les tournures syntaxiques répondant aux ressemblances des idées exprimées. » C'est une des formes de l'association des idées, comme on pourrait le démontrer par une multitude de témoignages.

Analogisme. Manière de raisonner qui consiste à procéder par voie d'analogie.

Analyse. En log. et en philos., méthode de résolution, procédé de raisonnement par lequel l'esprit humain, décomposant l'objet de ses idées presque toujours complexes, en dégage la diversité d'éléments; ou bien, allant des effets aux causes, remonte à leur origine pour en découvrir la filiation. Le but que se propose l'analyse est de saisir les rapports de ces idées entre elles, après avoir vérifié et défini rigoureusement les premières notions qui leur servent de base, et d'arriver ainsi à des inductions légitimes d'où sortira la synthèse.

En grammaire, étude raisonnée de tous les accidents et propriétés des mots et des phrases. M. Auguste Brachet en ramène les applications à ces trois formes; l'*analyse étymologique* qui étudie *la nature* des mots (s'ils sont, par exemple, adjectifs ou verbes, articles ou noms, s'ils sont dérivés ou primitifs, quel en est le radical); l'*analyse grammaticale*, qui étudie leur *forme* (s'ils sont masculins ou féminins, singuliers ou pluriels, comment le féminin, le pluriel se forment, à quel mode, à quel temps, à quelle personne est un verbe); l'*analyse logique*, qui étudie leur fonction, leur rôle logique (de quelles propositions se compose la phrase, et pour chaque proposition, quels sont le sujet, le verbe, l'attribut). Cette dernière considère moins les mots que les idées, et remonte des conséquences aux principes.

En rhétorique, en littérature, exposition raisonnée d'un écrit, d'un discours qu'elle ramène à sa composition primitive. Exercice d'école ou travail de critique, l'analyse con-

siste à décomposer soit un ouvrage complet, quelle qu'en soit la nature, soit un fragment, un chapitre, pour en préciser l'idée mère, pour en signaler le plan, l'ordonnance, la méthode, les fins et les moyens. Conduite avec justesse d'esprit, elle permet de pénétrer à fond le dessein de cet ouvrage ou de ce morceau et de se rendre compte exactement, en détail, de sa valeur scientifique, morale, philosophique ou littéraire, d'en marquer non seulement les parties essentielles et les subdivisions, mais aussi le fort et le faible.

Ananias, juif converti de la fin du IVe s. et l'auteur supposé du pseudo *Évangile de Nicodème*.

Anapeste. Terme de métr. anc. Pied composé de deux syllabes brèves suivies d'une longue avec l'*arsis* sur la longue (ex.: *redeunt);* c'est un antidactyle, un dactyle renversé. On a remarqué, par comparaison, que la langue française a peu de dactyles et beaucoup d'anapestes. Ausone, Sénèque, Boëce, Plaute, Terentianus Maurus, affectionnèrent spécialement l'emploi des vers anapestiques. Il en existe neuf variétés ; la plus fréquente est le *dimètre,* composé de quatre pieds, auquel se mêle souvent, comme chez Sénèque, le monomètre de deux syllabes.

Anaphore. Figure de rhét., qui consiste à répéter le même mot au commencement de plusieurs phrases ou des divers membres d'une période :

Rome, l'unique objet de mon ressentiment,
Rome, à qui vient ton bras d'immoler mon amant,
Rome, qui t'a vu naitre et que ton cœur adore,
Rome, enfin, que je hais parce qu'elle t'honore.
Corneille, *Horace*, IV.

Anastase LE BIBLIOTHÉCAIRE, savant écrivain latin du IXe s., bibliothécaire du Vatican sous les papes Nicolas Ier, Adrien II et Jean VIII, cardinal en 848; m. vers 886. Traduct. des actes des 7e et 8e conciles; auteur d'une *Historia ecclesiastica,* excellente pour l'époque et d'une bonne foi, d'une impartialité reconnues. (*Œuv.,* dans la *Patrologie lat.,* t. 127 à 129; *Patrologie grecque,* t. 108.)

Anaxagore, Ἀναξάγορας, philosophe grec, né à Clazomène, en 500 av. J.-C., m. en 426. Le premier des Grecs, qui, suivant Cicéron, ait fait entrer l'idée d'une intelligence immatérielle dans le système philosophique, il a été le précurseur direct et comme un des ancêtres du spiritualisme. De ses doctrines il tirait une morale très élevée et des maximes de conduite pleines de noblesse et de dignité. (Voy. édit. des *Fragm.* d'A., Schaubach, Leipzig, 1827, in-8°, et Schorn, Bonn, 1829.)

Anaxilas ou **Anaxilius,** poète comique grec du IVe s. av. J.-C.; contempteur de Platon et des philosophes. (*Fragm.,* ap. Meineke, *Fragmenta comicorum graecorum.)*

Anaximandre, philosophe grec, disciple de Thalès et Milésien comme lui. Il composa, vers l'an 550, un petit traité en prose, cité sous le titre *De la Nature,* et dont il ne reste que de rares fragments, d'un style semi-poétique et d'une concision extrême.

Anaximène de Milet, philosophe grec de l'école ionienne, disciple d'Anaximandre et maître d'Anaxagore, m. vers l'an 480. Connaissant d'expérience certaine que tout ce qui existe vit par l'air et ne peut vivre sans l'air, il en conclut que l'air est la substance primitive et le principe générateur des choses. Dans sa cosmogonie matérialiste, l'air environne le monde, et la terre, aplatie comme une feuille, est soutenue par lui.

Anaximène de Lampsaque, historien et rhéteur grec du IVe s. av. J.-C.; l'un des précepteurs d'Alexandre. Ses *Helléniques,* histoire de la Grèce jusqu'à la bataille de Mantinée, ne nous sont point parvenues. On a conservé sa *Rhétorique à Alexandre,* souvent imprimée parmi les œuvres d'Aristote, quoique peu digne de cet honneur.

Ancantherus (CLAUDE), médecin et humaniste du XVIe s., né à Bar-le-Duc. Il traduisit élégamment du grec en vers latins le traité de Paul le Silentiaire sur les bains pythiques. (Venise, 1586, in-12.)

Ancarano (JACOPO) Voy. **Teramo.**

Ancelot (JACQUES-ARSÈNE), poète dramat. français, membre de l'Institut, né au Havre, le 9 fév. 1794, m. en 1854. Débuta par la tragédie *(Louis IX,* le *Maire du Palais, Olga Fiesque);* et produisit ensuite, seul ou avec divers collaborateurs, un grand nombre de drames, de vaudevilles et de comédies, dont beaucoup eurent du succès. Il révéla plus de finesse et de grâce que de force, d'invention et d'originalité.

Ancelot (LOUISE-VIRGINIE CHARDON, Mme), femme du précédent, romancière et auteur dramatique, née à Dijon, en 1792, m. à Paris, en 1875. Elle goûta, sous la Restauration, de très brillants succès de salon, collabora à plusieurs des pièces de son mari, et donna seule, au Théâtre-Français, des comédies agréables (*Marie ou trois Époques, Un mari raisonnable*), et composa plusieurs romans (*Gabrielle, les Salons de Paris, Foyers éteints, Renée de Parville, la Nièce du banquier*, etc.) rappelant, par un certain abandon gracieux du style, la manière des Tencin et des Graffigny.

Ancillon (DAVID), théologien protestant français, né en 1617, à Metz, m. en 1692, à Berlin. Apologiste de Luther, de Zwingle, de Calvin et de Th. de Bèze. (Hanau, 1666, in-4°.)



Ancillon (Jean-Pierre-Frédéric), littérateur français, petit-fils du précédent, né à Berlin, en 1767, m. en 1837. Pasteur, professeur à l'Académie militaire de Prusse, secrétaire de l'Académie de Berlin, gouverneur du prince royal Guillaume IV, conseiller d'État, ministre des affaires étrangères, il publia, en 1803, un *Tableau des révolutions du système polit.* de l'Europe, depuis la fin du XV° s. (4 vol. in-8°), qu'il traduisit lui-même en allemand. Ses *Mélanges de philosophie et de littérat.* sont estimés.

Ancona (Ciriaco d'), épigraphiste italien, né à Ancône, en 1394, m. en 1453. De ses voyages en Grèce, en Orient, en Illyrie, il rapporta une foule d'inscriptions et de documents, profitables à l'histoire de la civilisation antique. (*Itinerarium,* Florence, 1742, etc.)

Andalou. Voy. **Espagnole (Langue).**

Andersen (Henri-Christian), célèbre conteur danois, né en 1805, d'un pauvre cordonnier, à Odensée, capitale de la Fionie, m. en 1875. Avec un charme très pénétrant, il a raconté lui-même le premier essor de son imagination enfantine et les dures épreuves dont il eut à souffrir avant d'arriver à l'indépendance, puis à la réputation et enfin à la popularité la plus étendue. Andersen est l'écrivain sympathique par excellence. En le lisant, il est impossible de ne point l'aimer. « Poète, il a l'accent rêveur et voilé de la nature du Nord, la douce et vague mélancolie, la tendresse religieuse et candide qu'on retrouve mêlée à une imagination fraîche et variée, à un humour délicieux, dans les contes, qui sont ses vrais titres de gloire. L'émotion, la malice et la philosophie s'y montrent tour à tour, quelquefois en même temps, sous des teintes discrètes et tout intimes. La bonhomie en est fine et piquante. Il aime à choisir ses héros, comme ses incidents, au milieu de la vie commune, dans les sphères les plus modestes et les plus déshéritées, mais il les relève en allumant à leur front, jusqu'en ses tableaux les plus familiers, le rayon d'or de la poésie. » On a traduit les œuvres d'A. dans presque toutes les langues de l'Europe (*Œuv. complètes,* Copenhague, 1853-62, 23 v. etc.); et nombre de ses historiettes, à la fois exquises et ingénues, sont partout reproduites, comme des perles d'anthologie.

Andocide, Ἀνδοκίδης, célèbre orateur grec, né à Athènes, en 468 av. J.-C. Citoyen peu estimable, aucun moyen ne lui coûtait afin de parvenir et de s'enrichir. Son existence dissipée, cousue d'intrigues, plusieurs fois menacée et qu'il ne put garantir qu'à force de délations, n'était point pour servir de modèle; mais son talent couvrait toute cette indignité morale. La beauté de son langage, sans apprêt, ni subtilité, absolvait l'homme. Il n'avait qu'à parler: on lui donnait gain de cause. (Éd. C. Schiller, Leipzig, 1835, in-8°; et collect. Didot.)

Andrade (Diego-Payva d'), théologien portugais, né à Coïmbre, en 1528, m. en 1575. Ses écrits, en latin, se recommandent par l'élégance et la vivacité du style.

On connaît aussi, sous ce nom, un poète de la même famille, né vers 1576, m. en 1660, auteur d'un poème épique estimé, la *Chauléïde,* en 12 chants (Chauleïdos). Comme le titre l'indique, ce poème a pour sujet le siège de Chaul, dans les Indes orientales.

Andrade (Hyacinte-Freire de), écrivain portugais, né à Béja, en 1597, m. à Lisbonne, en 1657. Sa biographie de Juan de Castro, le quatrième vice-roi des Indes, homme d'une vertu antique, modèle d'honneur et de loyauté, est regardée comme un pur chef-d'œuvre. (*Œuv. div.,* prose et vers, poésies latines dans le *Phénix ressuscité, A Feniz renascida,* Lisbonne, 1717-1746, 5 vol. pet. in-8°.)

André de Coutances, trouvère du XII° siècle. Sujet du roi Jean sans Terre, normand d'origine et de cœur, peu tendre à l'égard de la future patrie française, il décoche à celle-ci des railleries mordantes, dans son *Roman des Franceis* en quatrains monorimes de huit syllabes. (Éd. Jubinal, Paris, 1839-42, in-8°.)

André, surnommé **Sylvius,** chroniqueur français du XII° s., dont le récit abrégé des événements de France, de l'Artois et des Pays-Bas a été publié par Raphaël de Beauchamp, en 1633. (*Synopsis Franco-Merovingica,* Douai, in-4°.)

André le Chapelain, écrivain didactique du XIII° siècle. Son livre latin *De arte honeste amandi* contient le code le plus complet de la galanterie courtoise, tel qu'on le voit, mis en action, dans les romans de chevalerie postérieurs aux premières chansons de geste.

André (le P. Yves-Marc), esthéticien et philosophe français, né le 22 mai 1675, m. le 22 fév. 1764. Disciple de Platon, de Descartes, de Malebranche, il inaugura des recherches sur les fondements de l'esthétique; le premier en France, il étudia solidement et expliqua, dans un style ferme et élégant, la nature du beau dans les arts (*Essai sur le beau*). Avec son goût éclairé, son ta-

lent d'ordre supérieur, le P. André ne fut pas exempt de paradoxisme. Quelques-unes de ses appréciations ont été revisées totalement.

Andrea (Giovanni), humaniste et prélat italien, né à Vigevano, en 1417; évêque d'Alesia; m. en 1481. Il édita, sous Paul II, avec le concours d'autres savants, de 1468 à 1474, les premiers ouvrages latins imprimés, ceux de Tite-Live, de César, de Virgile, d'Ovide, de Suétone, de Pline, de Quintilien, et *les Épîtres* de saint Jérôme.

Andréa (Onofrio d'), poète italien, né vers 1580, m. vers 1646. Au gré d'un talent assez souple, mais trop éloigné du naturel, il cultiva les genres héroïque et fantastique (*Italia liberata*, 1616, in-12; *Aci*, Naples, 1628), le lyrisme, la comédie et le dialogue en prose, des sujets d'art ou de philosophie.

Andreæ (Jacques) ou André, théologien allemand, surnommé en Allemagne le second Luther, né le 25 mars 1528, à Weiblingen, m. le 15 janv. 1590, à Tubingue, où l'Université conserve encore son portrait original. Il joua un rôle prépondérant. Conférences, colloques, ordonnances ecclésiastiques, discussions dogmatiques, rien n'échappait à son autorité. La « Formule de Concorde » rédigée sous son inspiration fit triompher une sorte de papauté doctrinale dans le sein du protestantisme. Il n'avait pas écrit moins de cent cinquante traités de polémique, dominés par un dogmatisme étroit.

Andreæ (Jean-Valentin), théologien et poète allemand, neveu du précédent, né le 12 août 1586, à Herrenberg, m. en 1654. Il appartenait au parti des mystiques, soucieux d'établir à la fois la liberté protestante et l'esprit du christianisme. Animé d'une grande ferveur moralisatrice, il voulait aussi faire pénétrer ses idées dans l'éducation qu'il trouvait païenne; et ce fut l'objet de son *Ménippe*, recueil de cent dialogues satiriques où il flagellait les vices de toutes les classes de la société avec une franchise qui souleva contre lui beaucoup de colères (1617, in-12). Ses *Poésies*, traduites par Sonntag, pasteur de Riga, ont été publiées et commentées par Herder, en 1785.

Andreiev (Léonide). Voy. **Supplément.**

Andreini (Isabelle), une des plus célèbres comédiennes de son temps et poète italienne, femme de François Andreini, lui-même acteur et auteur; née à Padoue, en 1562, m. en 1652. Elle joignait à la culture littéraire les connaissances philosophiques. Ses *Lettres*, ses dialogues, ses *Rime* (Milan, 1601, in-4°), reçurent beaucoup d'éloges, parce qu'ils reflétaient comme un pur miroir sa beauté, ses vertus et la sensibilité de son âme.

Andrelini (Publio-Fausto), *Faustus Andrelinus*, poète latin moderne, né à Forli, vers 1450, professeur de belles-lettres à Paris, pendant trente années; pensionnaire des rois Charles VIII, Louis XII et François Ier, m. en 1528. On cite de préférence, entre ses productions, trois livres d'élégies, et des *Epistolæ proverbiales et lapidissimæ, nec minus sententiosæ*, in-4°, 1508). Erasme, son ami, qui l'avait beaucoup loué pendant sa vie, lui reprocha, quand il fut mort, son caractère querelleur, ses mœurs légères et son médiocre savoir.

Andres (Jean), savant jésuite espagnol, né à Planès, en 1740, m. à Rome, en 1817. Il employa des recherches immenses, beaucoup de temps et de savoir à construire un vaste ouvrage de critique comparée, qui fut traduit en plusieurs langues. (*Dell' origine, progresso e stato attuale d'ogni leteratura*, 1782, 7 v. gr. in-4°.)

Andrieux (Jean-Stanislas), poète français, né à Strasbourg, en 1759, m. à Paris, en 1833. Juge au tribunal de Cassation sous la République, membre du conseil des Cinq-Cents sous le Directoire, tribun sous le Consulat, professeur de littérature au Collège de France, secrétaire perpétuel de l'Académie française, il fut toute sa vie un fin et exquis littérateur. Son bagage se compose d'une tragédie (*Junius Brutus*), de plusieurs comédies (les *Étourdis*, la *Suite du Menteur*, la *Soirée d'Auteuil*), et de contes en vers et en prose (le *Meunier de Sans-Souci*, le *Doyen de Badajoz*, le *Procès du Sénat de Capoue*, etc.), qui, par la grâce légère, prompte et facile, par le naturel piquant, caustique et ingénieux, rappellent son maître Voltaire. En revanche, il ne put jamais s'élever aux grandes émotions du sentiment.

Andromaque. Voy. **Racine.**

Andronicus (Livius), poète latin, né 243 ans av. J.-C. Grec de Tarente, fait prisonnier à la prise de cette ville, mené captif à Rome, esclave et bientôt après affranchi de Livius Salinator, dont il prit le nom, selon l'usage, il introduisit sur le théâtre romain, en le substituant à l'antique Satyre, à l'Atellane, l'art régulier des Grecs. En outre, il inaugura l'épopée (imitation ou traduction de l'*Odyssée* d'Homère, en vers saturnins) et l'ode religieuse (*Hymnes*). De ce fondateur de la langue littéraire des Romains, il n'est resté que quelques vers ou débris de vers.

(Voy Duntzer, *Livii Andronici fragmenta collecta et illustrata,* Berlin, 1835, in-8°.)

Andronicus de Rhodes, philosophe grec du Ier s. av. J.-C. Il enseigna, à Rome, la doctrine péripatéticienne, et commença cette longue série de commentateurs qui s'appliquèrent, durant seize siècles sans interruption, à éclaircir les obscurités des écrits d'Aristote, à exposer sa doctrine sous son véritable jour, enfin à le défendre contre les doctrines rivales.

Andry (NICOLAS), célèbre médecin français, né à Lyon, en 1650, professeur au collège de France; m. en 1742. D'un caractère difficile et tracassier, quand il n'avait pas maille à partir avec ses collègues et les chirurgiens il se lançait dans le champ de la polémique littéraire. C'est ainsi qu'il batailla contre les opinions grammaticales et morales du P. Bouhours. (*Sentiments de Cléarque sur les dialogues d'Eudoxe et de Philante,* Paris, 1695.)

Aneau (BARTHÉLEMY), ou *Anulus,* humaniste et poète français, né à Bourges, vers 1500, m. en 1561. Le savoir et le goût, fruits de l'étude, lui tenaient fidèlement compagnie, à défaut de l'inspiration qui lui manquait. (*Picta Poesis,* Lyon, 1552, in-16; *Alector ou le Coq,* Lyon, 1560, in-8°, etc.)

Anelli (ANGELO), poète italien, né en 1761, m. en 1820. Professeur d'éloquence, il égayait, aux heures de loisir, la gravité de cet enseignement par des odes, des élégies, des libretti d'opéra et des fantaisies satiriques. (*Cronache di Pindo,* Milan, 1811-1818, in-8°, etc.)

Aneurin, barde kymrique du VIe s., m. en 570. Au cours d'une existence héroïque et de longs combats soutenus contre les envahisseurs saxons, il exalta sa verve; il chanta le courage et la mort de ses compagnons d'armes, après la défaite de Cattraeth. (*Gododin,* ap. Owen, *Myvyrian archeology of Walles;* trad. fr. Villemarqué, les Bardes bretons, 1860, in-8°.)

Ange-Bénigne. Voy. **Molènes** (Mme de).

Ange de Sainte-Rosalie (FRANÇOIS VAFFARD, dit le P.), généalogiste français, né en 1655, à Blois, m. en 1726. Il compléta l'*Histoire de la Maison de France et des grands officiers de la couronne,* commencée par le P. Anselme, qui appartenait comme lui à l'ordre des Augustins déchaussés, et dressa un ouvrage analogue, d'une grande importance documentaire: *État de la maison de France* (Paris, 1749, 6 vol. in-12).

Angeli (PIETRO DEGLI), ou *Angelio,* ou *Bargaeus,* du nom de sa ville natale, Barga en Toscane, poète latin moderne, né en 1517, m. en 1596. Il publia lui-même ses *Poésies complètes,* dont le morceau capital, fruit d'un labeur de vingt années, le *Cynegeticon,* célèbre en six chants les plaisirs et les émotions de la chasse. (*Poemata omnia,* Florence, 1568, in-4°.)

Angelico (MICHEL-ANGELO), poète italien, né à Vicence, vers 1646, mort à Vienne, en 1697. Membre de plusieurs académies, poète lauréat de la cour de Vienne, il dut à ses odes, éphitalames ou discours de circonstance, des couronnes et des honneurs que la postérité n'a ratifiés qu'à demi. (*Poesie liriche,* Venise, 1665, in-12.)

Angelis, nom de plusieurs littérateurs italiens: théologiens, historiens, archéologues.

Angelucci (THÉODORE), littérateur italien, né vers 1540, près d'Ancône, m. en 1600. Le temps qu'il dépensa à entretenir une énorme correspondance (on en évalue la matière manuscrite à vingt volumes) ne lui permit pas d'écrire beaucoup d'ouvrages; mais ce peu de livres, d'une grande hardiesse de pensées, ont suffi pour lui donner rang parmi les esprits les plus indépendants de l'Italie moderne. (*Sententia quod metaphysica sit eadem quæ physica,* Venise, 1584, in-4°; *Exercitationum cum Patricio* [Patrizzi] *liber,* ibid., 1585, in-4°, etc.)

Anghiera (PIETRO-MARTIRE, comte d'), historien italien, né à Arona, sur le lac Majeur, en 1455, m. à Grenade, en 1526. On lui doit, tout particulièrement, une collection de lettres sur l'histoire du Nouveau Monde (*De rebus Oceanis et Orbe novo,* Paris, 1536, in-fol.), d'après les documents originaux de Colomb et du conseil des Indes dont il était membre.

Angilbert, membre de l'école du Palais, sous Charlemagne, ministre du grand empereur dont il épousa la fille Berthe; m. en 814, étant alors abbé du monastère de Saint-Riquier. Les *Œuvres* d'Alcuin sont accompagnées de quelques poésies de ce zélateur des lettres au VIIIe s., qui justifient assez faiblement, en elles-mêmes, le surnom d'Homère qu'on lui donnait à l'académie palatine.

Anglaises (Langue et littérature). Née du mélange de l'idiome teutonique et du roman, la langue a. s'est formée tardivement. Un philologue, en 1841, classifiait 43566 mots anglais d'après leurs sources. Sur ce nombre, Thomarel en trouvait 29853 venant des langues classiques, c. à. d. du français, du latin et du grec, et le reste était d'origine germanique. On a justement établi que ce sont ces derniers qui ont formé la charpente de la langue parlée et

que l'on ne pourrait unir en anglais deux noms et deux verbes avec les seuls éléments empruntés aux langues savantes ou à celle des conquérants normands. — L'anglais est de tous les idiomes celui dont la sphère d'action est la plus étendue. Il s'est ouvert des espaces illimités dans les cinq parties du monde en y comprenant les Etats-Unis. Cette extension prodigieuse n'a fait que correspondre au cadre immense de la puissance britannique. Il faut dire aussi que ses moyens de propagation ont été fortement accélérés par les qualités mêmes de cette langue : sa simplicité grammaticale, sa brièveté si logique et si précise, — bien qu'un peu sèche, et, à certain égard, trop indigente de formes.

La littérature a. est une des premières de l'Europe par la fécondité et la variété des œuvres, par la puissance, la spontanéité des talents, par d'autres privilèges encore, et surtout par le rare spectacle d'un développement si ferme et si continu que, pendant cinq siècles, elle n'a subi d'amoindrissement ni d'interruption.

A l'origine, l'ancien idiome celtique, le latin, le danois, qu'avaient introduits dans la Grande-Bretagne des invasions successives, ne laissèrent que peu de vestiges. Il n'en fut pas de même de l'élément germanique anglo-saxon qui a été le fond de la langue et de la race. Il persista au delà des conquêtes scandinave et normande ; il imposa ses mots, comme ses coutumes, aux vainqueurs, et, sauf d'inévitables modifications, il a maintenu intact jusqu'à nos jours son caractère national.

Les Anglo-Saxons avaient un profond sentiment poétique. Dès les temps les plus reculés, ils possédaient des chants populaires, dont il ne nous est parvenu que des monuments informes ou douteux. « Avec leurs qualités et leurs défauts, qui découlent également d'une certaine impétuosité de caractère tempérée par un fond sérieux et une grande habitude de la réflexion, ils développèrent rapidement leur littérature primitive, à une époque où le reste de l'Europe était encore barbare ou enchaîné dans les liens de la civilisation romaine. » La légende guerrière de *Béowulf*, au VIe s., fait déjà pressentir la poésie de Spencer par le culte de la nature, que l'imagination de l'auteur peuple d'êtres merveilleux. Cette culture naissante des Anglo-Saxons avaient donné les paraphrases de Cedmon (VII s.), les annales de Gildas, et les traductions en langue vulgaire du roi Alfred, sans parler des œuvres latines de saint Aldhelm, d'Alcuin, de Columban, de Boniface, de Bède, lorsque l'invasion normande vint en arrêter la marche. De 1013 à 1042 l'Angleterre ne produisit aucun ouvrage.

Les Normands, en prenant possession du sol britannique, imposèrent leur langue par le droit de la guerre. Il y eut des résistances. A l'instar de quelques chefs nationaux, qui, sous l'abri des bois ou dans les marécages, menaient la lutte pour l'indépendance et refoulaient momentanément les vainqueurs ; à leur exemple, dans l'ombre du cloître écarté ou sous le toit rustique, des amants de la tradition conservaient l'idiome du pays et le faisaient retentir encore en de rares chroniques, en des chants isolés, en des ballades. Et le peuple rebelle à la culture normande comme il l'avait été à la culture romaine, continuait à s'exprimer en saxon. Mais tout ce qui avait pouvoir et richesse dédaignait le parler des vaincus. Chaque auteur se modèle sur le ton des Français. La littérature est tout ornée des couleurs de la brillante civilisation romanesque d'Outre-Manche. Ce ne sont que reflets, imitations de la poésie des Trouvères. A la fin du XIIIe s., les *Ménestrels* rivalisent entre eux à se parer de qualités essentiellement françaises : la grâce, la douceur et la galanterie.

Chaucer, le premier, rompit avec le dialecte normand, qui s'altérait de plus en plus. L'usage du français se continue au delà du XIVe s. ; sous Edouard III, qui le bannit de la jurisprudence. Gower écrivit en français un poème entier et des chansons remplies de grâce ; mais la série des écrivains nationaux était ouverte. La littérature anglaise était véritablement fondée.

De Chaucer jusqu'à Spencer, avec lequel s'ouvrira le grand siècle d'Elisabeth, on distingue, parmi les prosateurs : John Mandeville, Wicliffe, Latimer, Cavendish et le chancelier Thomas More ; parmi les poètes, Jacques Ier, roi d'Ecosse, John Skelton, « le Rabelais de l'Angleterre », Alexandre Barclay, Thomas, Wiatt, et Henri Howard, comte de Surrey.

Spencer, chef d'une nouvelle école lyrique, tient la tête des nombreux producteurs de la période élisabéthienne. Il se rattache encore, ainsi que ses prédécesseurs, à l'esprit du moyen âge ; mais le goût des élégances classiques s'accentue davantage chez lui, malgré tout ce que son talent a de personnel et de national tout à la fois. Son œuvre maîtresse, la *Fairy Queen* ou la *Reine des fées*, rappelle fortement le **Tasse** par le mélange du réel et du fantastique, l'amour de l'allégorie, le sentiment idéal de la beauté. De même son émule Philipp Sidney semble réunir les raffinements de la Renaissance à la fougue des âges antérieurs. Au-dessous abondent les disciples d'Apollon, à tel point que Drake en a compté plus de deux cents. Chez ceux-là la qualité était loin de répondre à la quantité. L'euphuisme se préparait à gouverner la mode ; il allait donner le ton d'un style incroyablement maniéré, alambiqué, digne en tous points d'emporter la palme du genre faux et prétentieux. (Voy. **Lyly et Euphuisme.**)

S'il n'y avait eu que cette littérature artificielle, le siècle d'Elisabeth ne se fût point appelé l'époque de la plus grande activité intellectuelle et morale de l'Angleterre.

Le rayonnement, la puissance, le génie sont principalement au théâtre. Sur les pas de Robert Greene, de Georges Peele et de Christophe Marlowe, — Marlowe, qui, de son vers énergique, domine tout le groupe pré-shakspearien — apparaît Shakspeare lui-même, dont le nom seul inspire aussitôt l'idée de l'immense et du grandiose. A côté de lui Ben Jonson, assez original, assez indépendant pour rester complètement en dehors de l'influence du maître, se fait le créateur de la comédie de mœurs. Et la génération poétique de l'auteur d'*Hamlet :* Beaumont et Fletcher, Massinger, Ford et Webster, Thomas Heywood, James Shirley, continue son action féconde.

C'est alors qu'éclata le fanatisme puritain, mais pour tout assombrir, pour interdire partout les spectacles, les jeux, les représentations publiques, et pour arrêter net l'essor prodigieux du drame anglais, qui, en moins d'un siècle avait déjà passé, dit Alfred Mézières, par toutes les phases d'une longue existence. Il était né, il s'était développé, il avait grandi, il s'était élevé au plus haut degré de gloire, enfin il inclinait vers sa ruine, lorsque l'autorité des sectaires lui porta le coup suprême. La Bible, la théologie, la morale, avaient complètement banni les amusements profanes. Il y eut du moins quelques voix éloquentes, celles de John Hales, Chillingworth, Burton, Jeremy Taylor, Baxter, Bunyan, pour donner la vie aux sévères tendances du moment.

La première moitié du XVIIe s. est l'âge des

lyriques et des descriptifs, depuis Drayton et Burton jusqu'à Edmond Waller et Dryden. A leur tête, entre l'époque de Charles Ier et la Restauration, s'élève Milton, le politicien opiniâtre et le sublime poète, qui fut capable, avec un tel puritanisme, de ressentir et d'exprimer un tel amour du beau. Admirable exception, démontrant assez que l'âme humaine est capable de rester libre, malgré tant de systèmes préconçus sur la toute-puissance des circonstances!

L'amollissement du fanatisme puritain eut, pour première conséquence, de rendre au théâtre sa liberté. La réaction, comme il en est toujours après les époques de compression exagérée, fut sans mesure. Il y eut sous Charles II, à la scène, aussi bien que dans la société, un déchaînement de passions, dont les comédies de Wycherley, de Farquhar et même de William Congrève, n'exprimèrent que trop fidèlement les écarts. Cette crise dura peu. Les instincts débridés se refrénèrent. Le génie britannique, qui, par une violente et grossière transformation des idées françaises, était sorti de ses limites naturelles, y rentra, après quelques heures de singulière effervescence; la comédie perdit de sa vivacité; en revanche, d'autres genres, plus conformes au tempérament national, reprirent le dessus: polémiques, dissertations, romans de mœurs.

L'influence française reste sensible dans la poésie, au détriment de certaines qualités de terroir: la force et l'originalité. Toutefois John Dryden, avec ses lacunes et ses imperfections, marque d'une manière très active cette heure de transition entre deux âges littéraires.

La prose se développe et produira des écrivains tout à fait supérieurs. Bacon et Hobbes ont écrit leurs grands ouvrages philosophiques en latin; mais d'autres philosophes, d'autres savants leur succéderont qui s'adresseront à tous dans la langue de tous.

Le siècle de la reine Anne a commencé. C'est l'ère classique de la littérature anglaise, ainsi appelée à cause des habitudes de dignité, de mesure et d'élégance qui lui sont propres. Ses poètes sont Prior et Pope. Celui-ci est le Boileau des Anglais, moins original à de certains égards, mais plus universel et plus profond moraliste; nous voyons en lui le poète de la raison dans un temps où l'Angleterre atteignit à un haut degré de maturité dans la raison. Mais le XVIIIe s. anglais, le siècle de W. Temple et de Swift, se recommande surtout par ses prosateurs. Ce qu'il a perdu du côté de l'inspiration lyrique en idéalité sublime, il l'a regagné en activité pratique. Daniel de Foë, Richardson, Sterne, Fielding, Goldsmith et l'auteur de *Gulliver*, associent avec autant de succès que de diversité l'imagination à la peinture des mœurs réelles. Quelques-uns de ceux-là sont en même temps des *essayistes*. Ils ne se nourrissent pas seulement de fictions; ils prétendent aussi propager des idées morales, religieuses et littéraires. Tels Richard Steele, Addison, et plus tard Samuel Johnson, ces admirables écrivains.

Trop d'agitations politiques troublent la fin du XVIIIe s. et le commencement du XIXe pour que le culte paisible de la littérature ne cède pas aux préoccupations de la guerre et des événements publics. Bien que des poètes élégants, des conteurs distingués apparaissent encore, l'imagination décline; le premier rôle appartient alors à l'histoire et à l'éloquence. Hume, Robertson et Gibbon; lord Chatam, Fox, William Pitt et Sheridan l'attestent, de part et d'autre. De grands inventeurs se révèlent; Hutton, Priestley, Cavendish, Hunter créent des sciences qui n'existaient, pour ainsi dire, pas avant eux.

Momentanément effacée, la poésie ne tarda pas à se ranimer. Glover, Goldsmith, Gray, Rogers, Thomson lui-même n'avaient pas rompu complètement avec la tradition de Pope et de l'école classique; des symptômes particuliers annoncèrent l'avènement prochain d'une autre façon de concevoir l'art et la vie. Déjà *l'Ossian* de Macpherson et les *Nuits* de Young ont fait vibrer des cordes nouvelles au fond des âmes sensibles. Le temps n'est pas éloigné, où, à l'instar des rénovateurs allemands, les poètes iront chercher dans les vieilles légendes nationales le meilleur de leurs inspirations. Cowper est généralement regardé comme le créateur du romantisme anglais. Tandis que le génie de Burns restait méconnu, celui de Byron allait s'éveiller; c'est à lui qu'était réservé d'imprimer à la littérature de son pays ce grand mouvement dont les effets se ressentirent dans toute l'Europe et se prolongèrent jusqu'à nos jours. Etonnant *revival* que celui-là; car il fit éclater les accents de Wordsworth, de Coleridge, de Southey, de Byron, de Shelley, et suscita des imaginations merveilleuses.

Nulle part la culture poétique n'a été plus abondante qu'en Angleterre, durant toute la période contemporaine jusqu'à Tennyson, Browning, Swinburne et leurs disciples. Dans la prose, dans le roman surtout, non moins prodigue fut l'expansion de l'esprit britannique. On sait quelle importance inouïe ce dernier genre a prise en Angleterre, après Walter Scott, Bulwer-Lytton, Dickens, Thackeray, Georges Eliot, Brontë. Le roman est véritablement devenu là le cinquième pouvoir de l'Etat, s'il est admis que la presse en est le quatrième.

Pour l'histoire, pour la critique, la philosophie, que de noms il faudrait citer à la suite de ceux de Hallam, de Palsgrave, de Lingard, de Macaulay, de Thomas Carlyle, de Herbert Spencer, de Stuart Mill! On peut dire que le règne de Victoria a eu sa littérature, son art et sa philosophie, et qu'ils ouvrent un des plus importants chapitres de l'histoire des lettres en Angleterre.

Anglure (OGER d'), voyageur français, né vers 1350, m. après 1396; descripteur naïf des pays orientaux: l'Égypte, la Syrie, la Palestine au XIVe s. (*Voy. en Terre Sainte*, Troyes, 1621, in-8°.)

Angot (madame), type populaire de la femme parvenue, qui, tout en affectant les manières de la haute société avec laquelle elle voudrait frayer, n'a pu se débarrasser des goûts et du langage de son premier état. Ce personnage comique a servi de titre et de sujet à plusieurs pièces de théâtre: *Madame Angot ou la poissarde parvenue*, 1797; *Mad. A. au sérail de Constantinople*, Aude, 1803; la *Fille de madame Angot*, opéra-bouffe, joué d'abord à Bruxelles, en 1872, puis à Paris, avec grand succès.

Angoulême (CHARLES DE VALOIS, duc d'), mémorialiste français, fils naturel de Charles IX et de Marie Touchet, né en 1573, m. en 1650. Son existence fort agitée, remplie d'intrigues et de conspirations, lui inspira l'idée de ses attachants mémoires, relatifs aux règnes de Henri III et de Henri IV. (Paris, 1662, in-12; collect. Michaud, t. XI.)

Angoulevent (Nicolas Joubert, dit), bouffon français du XVIIe s., qui prenait le titre de *prince des sots* ou de la sotie et prétendait avoir des droits exclusifs à cette principauté. On a publié, sous le nom de ce plaisant : les *Satyres bastardes et autres œuvres folastres du cadet Angoulevent* (Paris, 1615), dont le caractère, en effet, est par trop folâtre.

Anisson, famille originaire du Dauphiné, qui, sous les noms de : Laurent Anisson, né au commencement du XVIIe s. ; de Jean Anisson, son fils, qui imprima, en 1688, le *Glossaire grec* de Du Cange ; de Louis-Laurent Anisson-Dupéron, successeur de Claude Rigaud à la direction de l'imprimerie royale, de Jacques et Étienne, frère et neveu du précédent, ses survivanciers à cette charge, enfin d'Alexandre Anisson-Duperon, fils d'Etienne, député, pair de France, directeur de l'imprimerie impériale, se sont distingués surtout dans la typographie.

Annales. Catalogue, recueil de faits écrits à la suite les uns des autres, année par année. Ainsi les *Grandes Annales* de Rome (*Annales Maximi*) où le grand pontife en exercice inscrivait les événements, qui intéressaient la république romaine, ont servi de base historique aux auteurs contemporains d'Auguste.

Tous les peuples anciens ou modernes ont eu des A., contenant des faits de toutes sortes. Elles se distinguent de l'histoire proprement dite, en ce qu'elles n'exigent pas de leurs auteurs la mise en œuvre des mêmes qualités littéraires de style, de composition, de discernement philosophique, et qu'elles remplissent assez leur objet, quand elles sont scrupuleuses et véridiques, sans être absolument sèches, nues, décousues et monotones. Il faut noter cependant, que des livres excellents se revêtirent de ce titre, qui furent des modèles d'histoire (les *Annales de Tacite*), de même qu'en littérature, sous le modeste nom d'*Essais* se sont produits de véritables chefs-d'œuvre. Les vastes annales ecclésiastiques de Baronius, Raynaldi et Laderki (25 vol. in-fol.) ont une extrême importance et l'on pourrait signaler d'autres compositions périodiques, relatives à une ou à plusieurs sciences, pareillement très méritoires. (Cf. **Chroniques**).

Annamites (Langue et Littérature). On appelle, de façon générale, annamite la langue parlée dans le royaume d'Annam, en Cochinchine, au Cambodge et au Tonkin, bien que d'un pays à l'autre existent des différences assez sensibles. Monosyllabique comme le chinois, auquel elle emprunta ses caractères et une foule d'expressions usuelles, elle a ses règles à part, ses formes, ses idiotismes, tout en manquant de précision et de condensation, tout en ne disposant que d'un vocabulaire fort restreint. C'est pour suppléer à cette insuffisance que les Annamites ont recours à une prononciation chantante devant modifier le sens d'après l'intonation. Les voyelles et les diphtongues dominent sur les consonnes. Les flexions grammaticales sont inconnues.

La littérature annamite est presque nulle, et comme le dit l'abbé Legrand d'Aussy, la langue elle-même semble avoir été faite plus pour être parlée que pour être écrite. Elle se réduit à des traditions populaires, à quelques séries de fables et d'apologues naïfs, à des pièces de théâtre tirées, d'ordinaire, de l'histoire du pays, et à un petit nombre de poèmes nationaux, dont le plus connu est le *Luc Van Tien*.

Le français, propagé par la conquête et par les missions, a remplacé, dans l'écriture annamite, les caractères chinois par l'alphabet latin, sauf *f*, *j* et *z* représentés à l'aide de signes.

Annat (François Canard, dit le P.), controversiste français, né à Rodez, en 1607 ; provincial des Jésuites et confesseur de Louis XIV ; m. en 1670. Défenseur zélé de son ordre, il eut maille à partir avec de redoutables contradicteurs : Arnault, Nicole et Pascal. Il lança contre *Port-Royal* une brochure irritée : le *Rabat-joie des jansénistes* (Paris, 1656, in-4° ; *Œuv.*, 1666, 3 vol. in-4°) ; mais ne réussit pas à diminuer, chez ses adversaires, le plaisir que leur causait la lecture des *Petites Lettres* de Pascal, dont les deux dernières sont justement dirigées contre le P. Annat.

Anne Comnène, princesse byzantine, célèbre par sa beauté, son esprit et l'impulsion qu'elle donna autour d'elle aux lettres et aux sciences, née en 1083, m. en 1148. Elle a raconté, sous le titre d'*Alexiade*, d'une manière diffuse et pourtant avec chaleur, la vie de l'empereur Alexis Comnène Ier, son père. (T. IV de la collect. byzantine ; éd. Hœschelius, 1650, et Schoppen, 1839 ; trad. franç. par le président Cousin, et allemande par Schiller.)

Annius de Viterbe ou **Nanni** (Giovanni), écrivain italien, né en 1432 ; dominicain et maître du sacré palais sous Alexandre VI ; m. en 1502. On aurait sans doute oublié ses prédications contre les Turcs (*Tractatus de imperio Turcarum*, Gênes, 1871, in-4° ; *De futuris christianorum triumphis in Turcas*, Gênes, 1480, in-4°) si d'autres souvenirs littéraires ne se fussent attachés à son nom. Dans une époque où l'enthousiasme pour la rénovation des textes latins et grecs enflammait tant de cerveaux, il se laissa surprendre par de fausses antiquités et jeta parmi les savants une foule de textes apocryphes, d'où surgirent entre eux de longues discordes. (*Antiquitatum variarum volumina XVII*, Rome, 1498, in-fol.)

Annolied. Chant ou plutôt hymne consacré à la mémoire de saint Annon, au moment de la canonisation de cet archevêque de Cologne, vers 1185. Œuvre d'un inconnu, c'est un des textes les plus remarquables de l'ancienne poésie allemande.

Annomination. En rhétorique, Paronomase ou jeu de mots roulant sur des noms propres. On reconnaît une annomination dans le passage suivant de saint Matthieu : « **Tu es**



Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon église. »

Annuaire. Publication annuelle qui contient des renseignements administratifs, statistiques, commerciaux, industriels, scientifiques, ou qui relate l'état et le mouvement du personnel de certaines professions, de certaines sociétés. Tel, l'*Annuaire du Bureau des longitudes* — de Paris, — une très précieuse collection scientifique, répondant aux annuaires astronomiques de Berlin, de Londres, de Bruxelles.

Il en est pour chaque département, pour l'état militaire, la marine, la diplomatie, l'instruction publique, le commerce et les finances.

Annunzio (GABRIELE d'), poète et romancier italien, né en 1864, à bord d'un vaisseau, sur la mer Adriatique. Artiste complexe, capricieux et mobile, on l'a vu passer — au moins dans ses romans, ses vers n'étant que des hymnes à la passion — d'un sensualisme violent et maladif (*Il Piacere*, *l'Innocente*, *Trionfo della Morte*) à un symbolisme mystique, où l'amour de la beauté revêt une sorte de grandeur religieuse (*le Vergini delle Rocce*, *la Grazia*, *l'Annunziazione*, *le Feu*, *le Donateur*, *le Triomphe de la vie* (1898), etc.

Anquetil (L. PIERRE), historien français, né en 1723, m. en 1806. Religieux de la congrégation de Sainte-Geneviève, il professa, pendant qq. années, la philosophie et les belles-lettres. De ses nombreux ouvrages, dont la nouvelle école historique a depuis longtemps fait pâlir la réputation, signalons : l'*Esprit de la Ligue*, 1767, son meilleur ouvrage ; un *Précis de l'hist. universelle*, 1797, et son *Hist. de France*, en 14 volumes, qu'il avait commencée à l'âge de 80 ans, et qui s'en est ressentie. Son style manque d'élévation, mais il est facile et n'est pas dépourvu de toute élégance.

Anquetil-Duperron (ABRAHAM-HYACINTHE), frère du précédent, célèbre orientaliste, né le 7 déc. 1731, à Paris, m. le 17 janv. 1805. Voulant poursuivre des recherches approfondies sur les anciens livres des Parsis, au sujet desquels on n'avait encore que de vagues notions, il s'engagea, en 1754, dans les troupes françaises destinées à l'Hindoustan, apprit sur place le zend, le pehlvi et le parsis moderne, collectionna et rapporta en France, en 1762, 180 manuscrits précieux, et concentra son savoir dans une œuvre capitale, destinée à opérer une immense révolution linguistique : la traduction du *Zend-Avesta*. Il donna aussi une trad. latine des *Upanischadas*, un des livres des Védas.

Anseaume, auteur dramatique, m. à Paris, en 1784. Attaché à l'Opéra-Comique de la Foire par ses fonctions de sous-directeur, puis de souffleur, il fut aussi l'un des fournisseurs habituels du répertoire de ce théâtre. *Le Peintre amoureux* (1757), les *Deux Chasseurs et la laitière*, avec la musique de Duni, et le *Tableau parlant*, avec celle de Grétry (*Théâtre*, 1766, 3 vol. in-8°) sont les pièces les plus divertissantes qu'ait enfantées sa verve comique.

Anségise (saint), collecteur des Capitulaires, m. en 833. Abbé de Fontenelle, de Luxeuil et de Flavigny, intendant des bâtiments de Charlemagne, il se vit très en faveur à la cour impériale. Le premier, il prit le soin de rassembler les *Capitulaires* de Charlemagne et de Louis le Débonnaire jusqu'à l'année 827, et d'en faire comme le code du droit public français. (Éd. princeps, Ingolstadt, 1545 ; éd. Baluze, 1677 ; de Chiniac, 2 vol. in-fol., Paris, 1780.)

Anseis, l'une des cinq grandes chansons du cycle de Lorraine.

Anséis de Carthage, chanson de geste du XIII° siècle, dont le fond paraît emprunté à la légende espagnole de Rodrigue et du comte Julien.

Anselme (saint) de Cantorbéry, théologien célèbre, Italien comme son maître Lanfranc, né à Aoste, en 1033 ; archevêque de Cantorbéry, dans le Kant, en 1093 ; m. en 1109. Ses excellents écrits de métaphysique l'ont fait comparer à Platon. Penseur profond, ne s'arrêtant pas à la simple affirmation du dogme, mais tenant à le prouver, à faire croire ; parlant, en ses traités de théologie, le langage de la philosophie ; esprit essentiellement spéculatif et méditatif, il devança Descartes. Sa préface du *Proslogion* rappelle le début plein de simplicité et d'élévation du *Discours de la méthode*. Ses idées offrent aussi plus d'un rapport avec celles de Malebranche.

Anselme, comte de Ribemont, chroniqueur français, m. en 1099, au siège d'Arcos, près de Tripoli, pendant la première croisade. Sa relation de la prise de Nicée est perdue, mais il nous reste celle de la prise d'Antioche et des combats que les croisés eurent à soutenir contre les émirs d'Alep et de Jérusalem. (Voy. *Spicilegium* de d'Achery, t. VII et la *Patrol.* de Migne.)

Anselme de Laon, surnommé le *Docteur Scolastique*, *le Docteur des Docteurs*, célèbre théologien, né à Laon vers 1030, m. en 1117. Disciple d'Anselme de Cantorbéry et maître d'Abélard, il fut digne de l'un et de l'autre par l'éclat de son enseignement. On a de lui une glose interlinéaire de la Vulgate tout entière (Bâle, 1502-1508), qui est, avec celle de Walafrid Strabon, l'œuvre exégétique capitale du moyen âge.

Anselme de Sainte-Marie (PIERRE

DE GUIBOURS, dit le Père), généalogiste français, né en 1625, m. en 1694. La science du blason doit beaucoup à son importante *Histoire généalogique et chronologique de la maison de France et des grands officiers de la Couronne,* 2 vol. in-4°, 1674, que continuèrent, en l'améliorant, Du Fourny et d'autres religieux augustins, Ange et Simplicien. (9 vol. in-fol., 1726-1733.)

Anselme (ANTOINE), prédicateur français, né le 15 janv. 1652, mort le 8 août 1737. Surnommé le *Petit prophète,* il fit entendre sa voix avec non moins de succès à la cour que dans la province, et brilla surtout par ses panégyriques et oraisons funèbres, dont l'ensemble forme trois volumes, 1718.

Anspach (ÉLISABETH BERKELEY, lady CRAVEN, margravine d'), femme de lettres anglaise, née à Spring-Garden, en 1750, mariée en premières noces à lord Craven, et en seconde union au margrave d'Anspach; m. à Naples, en 1828. Passionnée de voyages et d'observations; douée d'une intelligence très souple, maniant avec une égale facilité l'anglais, le français et l'allemand, elle écrivit en ces trois langues de jolis vers, des romans agréables, des relations piquantes, des comédies spirituelles (*Nouv. Théâtre d'Anspach,* 1789-91, 2 vol.) et les souvenirs de sa vie (*Mém.,* Londres et Paris, 1825-26, 2 vol. in-8°.)

Anstey (CHRISTOPHE), poète anglais, né en 1724, m. en 1805; spirituel auteur d'une description satirique en vers des mœurs de son pays, observées à travers le mouvement d'une ville de bains, en 1766 : le *New-Bath Guide.*

Antanaclase. Figure de rhétorique, qui consiste à répéter un mot dans des sens différents, comme en cette phrase célèbre de Pascal : « Le cœur a ses *raisons* que la *raison* ne connaît pas. »

Antanagoge. Figure de rhétorique, tour oratoire, qui consiste à rétorquer contre l'adversaire une preuve employée par lui, ou à faire retomber une accusation sur l'accusateur lui-même ; ou à se débarrasser d'une accusation par une autre contre l'accusateur. Ce dernier genre d'*antanagoge* (gr. ἀντί, contre, et ἀναγωγή, action de ramener) s'appelle, en droit, récrimination.

Antapodose (gr. ἀνταπόδοσις, répercussion, corrélation). En t. de rhétor., Seconde partie d'une comparaison correspondant exactement à la première, membres d'une période reproduisant les termes d'une autre dans un ordre identique ou renversé.

Antar ou Antara, célèbre poète et guerrier arabe du VIe siècle. Retiré dans sa tente après la bataille, il chantait, aux applaudissements de ses compagnons d'armes, leurs communes émotions belliqueuses, ses victoires et ses passions. Sa *moallaça* sur sa bien-aimée est un des plus beaux morceaux de la poésie arabe. (Trad. Cousin de Perceval, *Hist. des Arabes,* t. II, p. 544.)

Antar (Les Aventures d'), grand roman historique en prose mêlée de vers, le premier et le plus intéressant des récits de chevalerie des Arabes. Aboul-Moyyed-Ibn-Essâigh y fixa, vers le XIIe s., les traditions relatives aux prouesses du fameux Antar. Cette œuvre a joui d'une vogue extraordinaire. Encore aujourd'hui, des rapsodes populaires, appelés les *Antari,* ont pour profession d'aller chanter dans les cafés d'Égypte ou de Syrie des fragments du roman d'Antar. L'hospitalité des habitants du désert, leurs vengeances, leurs amours, leur libéralité, leur ardeur pour le pillage, y sont décrits avec une force admirable de vérité. En lisant ces rencontres héroïques, en voyant ces mœurs empreintes de barbarie, de perfidie, de générosité et de loyauté tout ensemble, l'imagination se reporte par comparaison au poème germanique des *Niebelungen* et aux prouesses de Siegfried. Le roman d'Antar est plus qu'une fiction brillante ; c'est l'histoire, chez les Arabes, de la société naissante et des petites monarchies. (Trad. anglaise et partielle de M. Terrick Hamilton, Londres, 4 vol. in-8 ; versions françaises, 1819, 3 vol. in-18 ; 1864, in-18.)

Antécédent. En log., la première partie de l'**Enthymème.**

Antéoccupation. En rhét., Figure qui consiste à prévenir une objection pour la détruire ou du moins pour lui ôter l'intérêt qui s'attache à l'imprévu. Cf. **Prolepse.**

Anthologie (du gr. ἄνθος, et λέγω). Recueil de petites pièces, de citations choisies.

Chez les anciens, où le peu de livres qu'on possédait étaient écrits à la main, non sans beaucoup de lenteur et de peine, la brièveté s'imposait comme une des conditions les plus rigoureuses. On s'attachait à rendre les pensées sous une forme précise et substantielle. Encore cette sobriété de chacun ne suffisait-elle pas à garantir la mémoire des noms. Le public lettré ne disposant que de peu de ressources pour se procurer les manuscrits, il devenait nécessaire que d'autres auteurs abrégeassent ensuite les premiers, en extrayant de leurs livres les morceaux les plus remarquables par l'énergie ou par la grâce, pour en composer des *bouquets* de citations précieuses. Il y eut ainsi quatre éditions de poésies fugitives, dans l'antiquité grecque, sous le nom d'Anthologie. La première, recueillie et enrichie par Méléagre, offrait la fleur de ce reliquaire. Il existe, en outre, un vaste recueil d'épigrammes assemblés, au Xe s., par Constantin Céphalos (éd. Jacobs, Leipzig, 1794-1814, 3 vol. in-8), un autre de Maxime Cornude, moine de Constantinople au XIVe s., et une anthologie latine recueillie par Joseph Scaliger (éd. P. Burmann, Amsterdam, 1759, 2 vol. in-4). Le poète indien Amarva a laissé une Anthologie érotique en cent chapitres intitulée *Amarouçatakasdra.*

Chez les modernes, pour des raisons toutes contraires à celles que nous venons d'indiquer, les anthologies ont repris faveur. L'excès de la production, l'incontinence des auteurs et le mouvement infatigable de l'imprimerie ont rendu plus difficile aujourd'hui de lire que d'écrire. On s'est donc remis à faire des recueils de pièces choisies afin d'épargner le temps de

la lecture comme autrefois celui de l'écriture. Il est d'excellents ouvrages de ce genre, appliqués aux littératures anciennes et modernes, en chaque pays. Tel critique français, Emile Deschanel, pour ne signaler que celui-là, a formé de véritables bouquets de citations piquantes, de boutades, de traits, d'anecdotes, de maximes originales sur les sujets les plus universels : les femmes, l'amour, les enfants et la conversation.

Anthorisme (gr. ἀνθορισμός). En t. de rhét., Contre-définition, définition contraire ou opposée ; c'est-à-dire figure qui consiste à remplacer un mot par un autre plus exact ou plus fort ou à opposer une définition à celle de l'adversaire.

Anthropologie, la science de l'homme. Son domaine propre est l'étude de l'homme collectif, du groupe humain, la recherche de ses caractères distinctifs, de son origine, des lois de son développement. Elle intéresse, à divers égards, l'histoire de l'esprit, parce qu'elle traite aussi des caractères psychologiques de notre espèce.

Antias (VALERIUS), historien romain du IIe s. av. J.-C., que ses *Annales,* très détaillées, placent au premier rang parmi les prédécesseurs immédiats de Tite-Live. Il n'en est resté que le souvenir d'un annaliste de peu de fond et de peu de vraisemblance dans ses récits.

Anticipation, Fig. de rhét. par laquelle l'orateur réfute d'avance les objections qui pourraient être faites. Syn. **Antéoccupation, prolepse.**

Antier (BENJAMIN), auteur dramatique français, né à Paris, en 1787, m. en 1872. Alternant entre le gai et le triste, le vaudeville et le mélodrame, il trouva le succès par l'entente des ressources scéniques des deux genres et l'entretint par sa fécondité. Il créa le type de Robert Macaire. (*L'Auberge des Adrets,* 1824; *Robert Macaire,* 1836, etc.)

Antignac (ANTOINE), chansonnier français, né en 1792, à Paris, m. en 1823. L'un des membres les plus assidus du Caveau, il chanta à la mesure de son haleine, — qui était courte et sans beaucoup de force —, la douceur de vivre, à table. (Paris, 1809, in-18.)

Antigone de Caryste, écrivain grec du IIIe s. av. J.-C., auteur d'une intéressante compilation extraite d'Aristote et de divers autres : le *Recueil des choses merveilleuses.* (Ἱστοριῶν παραδόξων συναγωγή, éd. Beckmann, Leipzig, 1791, in-4°.)

Antimachus ou **Antimaque,** Ἀντίμαχος, poète épique grec, né à Claros, en Ionie; il vécut à Colophon, vers la fin du Ve s. av. J.-C. On le mettait au premier rang après Homère. Quintilien, cependant, trouvait assez défectueuse sa *Thébaïde,* sous le double rapport de l'art et du pathétique. A. avait aussi composé un poème élégiaque intitulé *Lydé,* dont on ignore le sujet, et d'autres ouvrages, également perdus. (*Fragm.*, ap. Dübner, Bibl. Didot.)

Antimaque, poète épique grec, né près de Colophon, à la fin du Ve s. av. J.-C. Il fit dans sa *Thébaïde* (*Fragm.* Biblioth. Didot), grand étalage d'érudition et innova beaucoup dans le style et les images usités des Homérides ; il fut souvent obscur, affecté même, dit Quintilien.

Antimétabole (gr. ἀντιμεταβολή, retour en ordre inverse). En rhét., Variété de l'antithèse, qui consiste à répéter en en renversant l'ordre, dans un second membre de phrase, des mots déjà employés dans un premier : « Il faut manger pour vivre et non vivre pour manger. »

Antimétalepse (gr. ἀντιμετάληψις, transposition). En rhét., Variété de l'antithèse, qui consiste dans le renversement de la pensée, mais sans répétition des mêmes mots :

Présente, je vous fuis ; absente, je vous trouve.
Racine, *Phèdre.*

Antimétathèse (gr. ἀντιμετάθεσις, opposition). En rhét., Autre variété de l'antithèse qui consiste à répéter dans une phrase, le même mot pris en deux acceptions différentes, de manière à former une opposition. Ainsi, cette pensée de d'Alembert : « La raison finit toujours par avoir raison. » Cf. **Antanaclase.**

Antin (LOUIS-ANTOINE DE PARDAILLAN DE GONDRIN, duc d'), personnage des XVIIe et XVIIIe s., fils légitime de Mme de Montespan, né à Paris, en 1665, m. en 1736. Vrai courtisan sans honneur et sans humeur, comme disait de lui le Régent, il s'est peint au naturel, avec une ingénuité qui désarme la critique, dans un *Discours de sa vie et de ses pensées,* mis au jour en 1822 par la Société des bibliophiles.

Antioche (Chanson d') ou *Chanson de Jérusalem,* geste du cycle de la croisade, composée d'après l'opinion de Paulin Paris, son premier éditeur, au commencement du XIIe s. par le pèlerin Richard et renouvelée sous le règne de Philippe-Auguste par Graindor de Douai.

Antiochus d'Ascalon. Voy. **Potamon.**

Antipater (LŒLIUS-CŒLIUS), historien romain du IIe s. av. J.-C. Auteur d'une *Histoire de la seconde guerre punique,* assez remarquable, quoique trop chargée de développements de pure rhétorique. De cet ouvrage, cité par les écrivains latins, tantôt sous le nom d'*Histoire,* tantôt sous celui d'*Annales,* il est resté seulement des fragments.

Antiphane, poète grec, l'un des principaux représentants de la comédie moyenne, au commencement du IVe s.

av. J.-C. Bien qu'il eût, dit-on, procréé plus de deux cent quatre-vingts pièces, il n'en avait pas moins soigné la forme : le vers iambique est construit chez lui, d'après des règles aussi sévères que chez Aristophane ; et les critiques alexandrins lui reconnaissaient, à défaut de l'élévation poétique, la vivacité des tours, la grâce et le piquant des images. (*Fragm.*, ap. Meineke, t. III.)

Antiphon, orateur grec, ami de Thucydide et de Socrate, né en 480 av. J.-C., à Rhamnunte (Attique). Condamné à mort en 411, à l'âge de soixante-neuf ans, sous prétexte de trahison. Les contemporains d'Alcibiade donnaient le nom de Nestor à cet orateur de l'aristocratie, voulant marquer ainsi tout à la fois la sagesse de sa personne et le charme insinuant de sa parole. Le titre de Rhamnusien était même devenu synonyme d'homme éloquent. Les quinze discours qui nous sont restés sous son nom (éd. Bekker, *Orat. attiques*), ne répondant pas à une si haute opinion de ses talents, on en a contesté l'authenticité.

Antiquité. La première des divisions de l'histoire désignant les siècles, les temps mêmes qui sont très éloignés de nous, et en particulier les âges classiques de la Grèce et de Rome. Ravi d'une admiration constante, l'esprit de l'homme n'a cessé de rajeunir, au moyen de l'étude, les chefs-d'œuvre de l'antiquité profane.

Au pluriel, ce mot exprime tout ce qui nous reste d'une nation dans les arts de tout genre, dans la civilisation, la religion, les lois, et dans les monuments qui en ont gardé l'empreinte. Les antiquités égyptiennes, assyriennes, hébraïques, grecques, romaines, celtiques, sont des mines inépuisables pour les curiosités de l'archéologue. Les étymologistes, les philologues, les érudits, se font une jouissance d'habiter, dans les ténébreuses antiquités des idiomes, des arts, des littératures. Beaucoup d'ouvrages ont comme titre ce terme d'antiquités (les *Antiquités romaines,* par Denys d'Halicarnasse ; les *Ant. judaïques,* par Flavius Josèphe ; les *Antiquités gauloises,* par Claude Fauchet, les *Antiquités de l'Inde,* par Lassen, etc.). Il suffit d'en indiquer l'objet, c'est-à-dire la reconstitution de sociétés vieillies ou disparues, à l'aide des documents qu'elles ont laissés.

Antisthène, Ἀντισθένης, philosophe grec, né en 422 av. J.-C., chef de l'école cynique, ainsi appelée à cause du *Cynosargue,* gymnase où il enseignait. Sa théorie de la sagesse ne reposait point sur la connaissance, mais uniquement sur certaines habitudes de vivre, qu'on ne pouvait perdre une fois qu'on les avait acquises. A. avait beaucoup écrit, et ses idées furent reprises plus tard par les stoïciens qui, d'ailleurs, ont développé et épuré sa doctrine.

Antithèse (gr. ἀντίθεσις). Figure de rhétorique par laquelle un orateur, un écrivain oppose, dans une même période, des choses contraires les unes aux autres, soit par les pensées, soit par les termes. L'a. est manifestement cherchée dans le passage suivant de Virgile :

> Infelix Dido, nulli bene nupta marito !
> Hoc pereunte fugis ; hoc fugiente peris.

Elle brille en ce beau vers de Corneille cité partout :

> Et monté sur le faîte, il aspire à descendre.

De même dans cette admirable apostrophe de Lamartine à Byron :

> Jette un cri vers le ciel, ô chantre des enfers !

Elle éclate, à chaque mot, dans Shakspeare. L'a. se présentait fréquemment au génie de Bossuet ; presque jamais la puissance et la grandeur ne venaient s'offrir à son imagination sans qu'il ne vît la mort à côté. Racine en usait de la façon la plus modérée. Au contraire, Isocrate, parmi les Grecs, Sénèque et Pline le jeune parmi les Latins, S. Augustin, Salvien et plusieurs autres de la basse latinité, S.-Evremond, Fléchier, s'y adonnèrent à l'excès. Le Tasse en prodigua les brillants. Mais nul auteur n'en a fait un abus plus flagrant que Victor Hugo, chez qui le mal et le bien, le jour et la nuit, le beau et le laid, le sublime au revers du grotesque, le difforme et le gracieux, les contrastes violents de mots, de pensées, de sentiments, de personnages, de situations se font perpétuellement vis-à-vis.

Il faut que l'antithèse sorte naturellement du sujet. Trop étudiée, elle trahit l'affectation trop recherchée, l'effort systématique. Passagère et bien fondée, elle n'est que l'opposition de deux vérités qui se donnent du jour l'une à l'autre ; en même temps elle rehausse le style et lui procure des beautés inattendues.

Antoine (Marc), *Marcus Antonius,* orateur romain, né en 148 av. J.-C., m. en 87. Il s'était élevé à une grande réputation, grâce à son excellente mémoire, à la vivacité de son esprit et à la mobilité de son imagination. Il frappait surtout par l'éclat de son débit. Rien ne nous est resté de ses discours, qu'il ne voulut jamais publier, non plus que d'un petit écrit de lui sans importance, intitulé : *De ratione dicendi.*

Antommarchi (Ch.-François), médecin français, originaire de la Corse, né en 1780, m. à Cuba, en 1838. Choisi pour aller porter ses soins à Napoléon, sur le rocher de Sainte-Hélène, il resta près de lui jusqu'à l'heure suprême, et rapporta, d'une manière pleine d'abandon, ses derniers entretiens avec l'illustre captif. (*Les derniers moments de Napoléon,* 2 vol. in-8°, Paris, 1825.)

Anton (Conrad-Gottlob), philologue allemand, né à Laubau, en 1745 ; professeur à l'Université de Wittemberg ; m. en 1814. La métrique des Hébreux, le *Satyricon,* le *Cantique des Cantiques,* la divinité du dieu Priape, des poésies hébraïques, grecques et latines, servirent d'objets divers à ses dissertations, commentaires ou traductions. (Voy. *Programm zum Andenken von C.-G. Anton,* Giessen, 1816, in-4°.)

Anton (CHARLES-GOTTLOB), historien allemand de la même famille, né à Laubau, en 1751; syndic de Gœrlitz; m. en 1818. Consacra plusieurs volumes aux antiquités allemandes, à l'histoire et à la réhabilitation des Templiers.

Antonelle (PIERRE-ANTOINE, marquis d'), homme politique et publiciste français, né à Arles, en 1747; député à l'Assemblée législative, membre du conseil des Cinq-Cents; m. en 1819. Après avoir servi avec ardeur les principes de la Révolution, il s'aperçut, quand fut restaurée la monarchie, qu'il ne pouvait y avoir de liberté en France sans les Bourbons. Des pamphlets et des écrits de circonstance composent tout son bagage.

Antonin *(Itinéraire d')*, titre d'un travail géographique très important que nous ont légué les anciens, signalant les grandes routes de l'Italie et des provinces, les stations principales ou les points de relâche maritimes et les distances intermédiaires.

Antonin de Forciglioni, écrivain italien, archevêque de Florence, né dans cette ville en 1389, m. en 1459 et canonisé par le pape Adrien. Ses grandes compilations religieuses et historiques (*Summa confessionalis, Summa theologica, Summa historialis; Œuv.*, 8 v. in-fol., Florence, 1741), aidèrent principalement à mettre de l'ordre dans la classification des faits.

Antonini (ANNIBAL), littérateur italien, né à Salerne, m. en 1755; cité parmi les meilleurs lexicographes de son pays pour la précision de son dictionnaire en deux volumes in-4°.

Antoninus Liberalis, mythographe grec du IIᵉ s. ap. J.-C. Son *Recueil des métamorphoses* (Μεταμορφώσεων συναγωγή, éd. Koch, Leipzig, 1832, in-8°) est recherché des érudits.

Antonio (NICOLAS), érudit espagnol, chanoine de Séville, né en 1617, m. en 1684. Sa *Bibliothèque espagnole des auteurs anciens et modernes*, déjà très considérable et très précieuse, fut complétée par Rodriguez de Castro, dans la *Bibliothèque espagnole rabbinique*, et une édition annotée en a été donnée, au XVIIIᵉ s., par le savant antiquaire et numismate Henri Florez.

Antonomase. En rhét., Trope qui consiste à mettre soit un nom commun ou une périphrase à la place d'un nom propre, soit, au contraire, un nom propre à la place d'un nom commun. Dans le premier cas, on dira, le *Roi-prophète* pour signifier David, l'*Apôtre* pour saint Paul, l'*Ange de l'École* pour Thomas d'Aquin, l'*Aigle de Meaux* pour Bossuet, le *patriarche de Ferney* pour Voltaire. Dans le second, on dira un *Tibère*, un *Néron*, pour caractériser un tyran sanguinaire, un *Sardanapale* pour un prince voluptueux, un *Mécène* pour un protecteur des lettres, un *Crésus* pour un homme d'une opulence extrême.

Anzengruber. Voy. **Supplément.**

Aparté. Remarque, réflexion, qu'un acteur prononce de manière à être entendu des spectateurs, mais qu'on suppose ne l'être pas des autres acteurs dialoguant sur la scène. L'abus des apartés jette de la froideur. Bien employés, rares et courts, il servent à faire connaître au public les sentiments secrets qui agitent un personnage et qui ne doivent pas être connus des autres interlocuteurs : ils peuvent être l'occasion de traits spirituels, d'allusions heureuses, ou d'effets comiques irrésistibles.

Aper (MARCUS), orateur latin du Iᵉʳ s. av. J.-C., l'un des interlocuteurs du fameux dialogue attribué à Tacite, *De oratoribus*. Partisan de l'école nouvelle, il y soutient qu'en matière d'éloquence il ne s'agit pas tant d'imiter les anciens que d'avoir du génie, d'étudier le secret du beau style que d'avoir qq.chose à dire.

Aphérèse (du gr. ἀφαίρεσις, retranchement). Figure de grammaire consistant dans le retranchement d'une syllabe ou d'une lettre au commencement d'un mot. Par aphérèse, on a fait d'*hémicrânie* (gr. ἡμικρανία) *migraine*, d'*église*, le vieux mot français *glise*; du latin *spasmare, pasmer, pâmer*, au lieu d'*espamer*. De même on dira *lors* pour *alors*, *Bastien* pour *Sébastien*, *Lise* pour *Elise*, *Toinette* pour *Antoinette*.

Aphorisme (du gr. ἀφορίζειν, définir). Primitivement, distinction, détermination, définition; puis, de façon plus spéciale, les décisions ou les prescriptions contenues dans des traités scientifiques, et surtout dans des traités de médecine. Hippocrate a donné le modèle de cette manière synthétique, qui lui faisait considérer les signes particuliers des maladies pour en tirer des déductions générales et rapides. On cite, après lui, les aphorismes de Galien, d'Avicenne, de l'école de Salerne, et principalement du grand médecin hollandais Boerrhave (Leyde, 1709).

En jurisprudence les A. sont des formules toutes faites (*L'accessoire vaut le principal; donner et retenir ne vaut*, etc.) qui servent de base à l'argumentation des hommes de loi.

Aphthonius, rhéteur grec du IVᵉ s. av. J.-C., né à Antioche. La Renaissance remit en usage ses *Exercices de rhéthorique (Progymnasmata*, éd. princeps, Alde, Venise, 1508, in-fol.), qu'on avait suivis pendant plusieurs siècles comme livre classique. Il serait aussi l'auteur de quarante fables, qu'on a souvent annexées à celles d'Ésope. (Trad. fr. Pillot, 1815, in-8°.)

Apion, rhéteur alexandrin du Iᵉʳ s. ap. J.-C. Égyptien de naissance, il raconta l'*Histoire de l'Égypte;* cette histoire a péri, ainsi que ses autres productions. On a quelque opinion, cependant, d'un traité qu'il dirigea contre les sectateurs de la religion de Moïse, à cause de la réponse que lui fit Fla-

vius Josèphe. (V. dans la Bibl. Didot, *Fragmenta historicorum græcorum.*)

Apocalyptique (Littérature). On appelle Apocalypse ou Révélation le dernier livre du Nouveau Testament, la vision mystérieuse de saint Jean. Ce nom propre, on peut aussi l'appliquer, comme dénomination commune, à de nombreux ouvrages similaires que produisit l'antiquité juive et chrétienne. Là se retrouvent, en effet, sous une même forme étrange, obscurcie d'énigmes, traversée d'images incohérentes, de métaphores colossales, monstrueuses, des séries de visions annonçant, d'après les leçons et les épreuves du passé, l'avénement triomphal de la bonne cause. Volontairement les auteurs s'y dérobent sous le voile de l'anonyme, ou bien ils rapportent à des personnages, depuis longtemps disparus mais toujours vivants dans la vénération de tous (tel, Hénoch, le patriarche antédiluvien), l'honneur de leurs prédictions symboliques. Honneur trop éphémère, à vrai dire : car, la destinée de la plupart des apocalypses fut justement d'être démentie tour à tour par les événements. Suivant Albert Réville, le genre apocalyptique remonte à Daniel, qui en a fourni le type premier et fixé les formes essentielles. Il revendique ensuite, comme ses productions les plus saillantes, le sombre poème où Jean célèbre les épouvantements et les péripéties du cataclysme suprême, le *Livre d'Hénoch*, le *Testament des Douze patriarches, fils de Jacob*, au IIe s., le *Pasteur d'Hermas*, l'Ascension d'Isaïe, apocalypse sémignostique, originaire d'Egypte, enfin le *Carmen apologeticum* de Commodien (250 ap. J.C.)

Apocope. Figure de grammaire par laquelle on retranche une lettre ou une syllabe à la fin d'un mot : *negoti* pour *negotii* est un apocope.

Apollinaire (Caius-Sulpitius), grammairien de Carthage, du IIe s. ap. J.-C. Il passe pour être l'auteur des arguments en vers des comédies de Térence.

Apollinaire (Claude, saint), écrivain ecclésiastique grec du IIe s., évêque d'Hiérapolis, en Phrygie. D'après Eusèbe, il écrivit une apologie en faveur des chrétiens, cinq livres contre les païens, deux sur la *Vérité*, deux contre les juifs et un contre le montanisme. On n'en possède que de rares fragments. (Voy. *Patrologie grecque*, de Migne, t. V.)

Apollinaire dit **l'Ancien**, rhéteur grec du IVe s., professeur de grammaire à Beryte, puis à Laodicée de Syrie. Il s'était fait ordonner prêtre, et, lorsque l'empereur Julien eut interdit aux chrétiens l'étude des belles-lettres, il composa, de concert avec son fils, Apollinaire le Jeune, des ouvrages en prose et en vers pour tenir lieu des auteurs profanes.

Apollinaire, dit **le Jeune, Apollinaris ou Apollinarius**, fils du précédent, évêque de Laodicée et écrivain religieux, m. vers 381. Il donna son nom à l'hérésie de l'*apollinarisme*, qui fut condamné par plusieurs conciles. Il enseignait que J.-C. avait eu seulement une âme humaine, l'âme animale, c'est-à-dire celle qui nous fait vivre, mais qu'il n'avait pas eu l'âme par laquelle il nous raisonnait, soutenant que la divinité en faisait en lui les fonctions. Il mit en vers héroïques les antiquités juives jusqu'à Saül, et entreprit d'accréditer des tragédies, des comédies chrétiennes, en la place des auteurs profanes. Il ne nous reste en entier d'A. que ses *Paraphrases des Psaumes* (éd. Heidelberg, 1596, in-8°).

Apollodore de Caryste, poète comique grec, vraisemblablement contemporain du IIIe s. av. J.-C. (*Fragm.*, éd. Meineke, *Historia comicorum græcorum.*)

Apollodore, grammairien et mythographe grec du IIe s. av. J.-C., fils d'Asclépiade, né à Athènes, disciple d'Aristarque et de Diogène le Babylonien. On regrette de n'avoir que des fragments de ses différents traités sur les dieux, sur les locutions attiques, etc. (ap. Heyne, *Fragmenta historicum græcorum*, coll. Didot) ; mais par compensation, on peut aller puiser bien des détails précieux sur les croyances primitives des Grecs dans les trois livres de sa *Bibliothèque* (éd. princeps, Rome, 1555, in-8° ; Heyne, Goettingue, 1782-83, 4 vol. in-12.)

Apollonius de Rhodes, poète grec, né à Alexandrie, vers le milieu du IIIe s. av. J.-C., m. en 186. Elève de Callimaque, il mit au jour, outre des épigrammes et divers ouvrages à présent perdus, un poème sur l'expédition des Argonautes (les *Argonautiques*, Florence, 1496, éd. princeps, trad. fr. Caussin de Perceval, Paris, 1797, trad. de la Ville de Mirmont, 1892), resté comme le chef-d'œuvre de la littérature alexandrine. Il avait rassemblé là sous la forme épique, avec plus d'élégance que d'imagination, les chants lyriques ou dramat. des anciens poètes sur le même sujet. A. fut un écrivain harmonieux, agréable, touchant même, mais qu'enfin Quintilien a cru ne pouvoir louer que d'une certaine médiocrité soutenue, *æquabili quadam mediocritate non contemnendus.*

Apollonius de Perga, grand géomètre grec, qui florissait à Alexandrie vers 230 av. J.-C., célèbre par ses recherches sur les sections coniques. Halley en a donné une édit. avec commentaires, Oxford, 1710, in-fol.

Apollonius le Lexicographe, grammairien grec, contemporain d'Auguste, connu par son *Lexicon græcum Iliadis et Odysseæ* (Λέξεις Ὁμηρικαί) dont Villoison a donné la 1re édit. avec la trad. latine, Paris, 1773, 2 vol. in-8°, ouvrage

fort utile pour l'intelligence d'Homère, et qui a beaucoup de rapport avec celui d'Hésychus.

Apollonius de Tyane, thaumaturge célèbre et philosophe de l'école néo-pythagoricienne, né en Cappadoce, au commencement de l'ère chrétienne. Il embrassa avec ardeur les doctrines de Pythagore, dont il exagéra l'austérité, et se mit à parcourir, enseignant les foules, s'instruisant lui-même, étendant de pays en pays sa réputation au point d'être salué par les peuples comme le *précepteur du genre humain*, et se faisant attribuer, par l'admiration des foules, le don surnaturel des miracles. Les controversistes païens, notamment Hiéraclès, voulurent l'opposer à J.-C. On a, sous son nom, 85 lettres et une apologie à Domitien, probablement apocryphes.

Apollonius Dyscole, *le Bourru*, grammairien grec du IIe s. ap. J.-C. Selon Priscien, il surpassa tous les grammairiens de l'antiquité. Il reste de ses écrits quatre livres *sur la syntaxe*. (Éd. princeps, Alde, Venise, 1495, in-fol.; édit. Bekker, Berlin, 1817, in-8°.) A. Dyscole redressait les fausses doctrines grammaticales avec beaucoup de rudesse; d'où lui vint son surnom.

Apologétique. Partie de la théologie chrétienne qui enseigne à défendre ou à justifier la religion dans l'ensemble de ses croyances et de ses pratiques contre les attaques de l'incrédulité, de l'hérésie ou du schisme. D'ordinaire, s'en tenant à l'essentiel de cette défense, l'A. n'aborde pas en détail les controverses particulières sur tel ou tel point de dogme ou de morale, de droit ou d'histoire ecclésiastique, mais les réserve à la théologie même, dont elle n'est, pour ainsi dire, que le préambule.

Apologie, Apologistes. L'A. est un discours par écrit ou de vive voix destiné à la défense d'une personne, d'une action, d'une opinion ou d'un ouvrage. On estime, par exemple, que l'*Apologie de Socrate*, attribuée à Xénophon, a été un véritable service rendu aux sages de toutes les nations. Platon, Apulée, le rhéteur Gorgias, Henri Estienne, François Ogier, Raymond de Sebonde, le P. Hardouin, le philosophe allemand Eberhard, ont écrit des ouvrages de cette sorte sur différents sujets.

Néanmoins, le mot désigne de façon plus spéciale les plaidoyers étendus, qui ont été composés, depuis l'origine même, en faveur de la religion du Christ. Les auteurs de ces justifications se nomment apologistes. Justin le martyr est le premier en date. On ne peut ensuite que citer les principaux d'entre eux; car la succession en est fort nombreuse. Athénagore, Tertullien, Cyprien, Origène, saint Athanase et saint Augustin firent l'apologie de leur foi contre le vieux polythéisme; Isidore de Séville, Jean Damascène, Thomas d'Aquin, contre les Juifs, les mahométans, les philosophes arabes du moyen âge; Bellarmin, Stapleton, Bossuet, Bergier, Feller, Chateaubriand, contre le scepticisme de la Renaissance, le protestantisme, le philosophisme et la libre pensée; Lacordaire, Balmès, Donoso Cortes, Wiseman, Newman, Perrone, Nardi, Denzinger et Hettinger contre les interprétations de la science moderne hostile au catholicisme.

Apologue. Petit récit d'une action attribuée à des personnages quelconques, dieux, hommes, animaux, plantes, êtres inanimés et dont il ressort une instruction utile appelée moralité. Comme la parabole, c'est une sorte d'allégorie sous la transparence de laquelle on donne des enseignements d'une manière simple et familière.

L'Inde panthéiste, induite par ses théories de fraternité universelle, à prêter aux animaux des sentiments et un langage tout semblables à ceux des hommes, pourrait être qualifiée la terre classique de l'A., s'il n'était reconnu que tous les peuples ont pratiqué l'usage de ces courtes fabulations exprimant une idée morale par une image naturelle. Les auteurs de l'Ancien Testament (comme au livre des Juges où l'on montre des arbres se choisissant un roi), les vieux poètes de la Grèce et les conteurs de tous pays ont employé cette façon agréable et détournée d'instruire leurs semblables.

L'action de l'apologue veut être une, juste, vraisemblable et entière. Il convient que toutes les parties dont elle se compose aboutissent à un même point moral. D'autre part, l'application doit s'en faire aisément.

La fable est l'espèce d'apologue la plus répandue. (Voy. ce mot pour l'historique du genre, qui comprend aussi le *conte* et la *métamorphose*.)

Apophthegme (gr. ἀποφθέγγεσθαι, prononcer avec emphase). Dit mémorable d'un ancien ou des anciens. Diogène Laërce, en ses dix livres sur les *Vies* des philosophes, rapporte avec soin leurs sentiments et leurs apophthegmes. Pareillement, Plutarque a recueilli les dits notables des rois et des capitaines célèbres.

On comprend encore, sous cette dénomination, des pensées exprimées d'une manière claire et concise, des maximes sommaires qui renferment des vérités morales en des termes courts et expressifs, mais toutefois d'une manière simple et naturelle. Les *Proverbes* de Salomon sont un magnifique recueil d'apophthegmes.

Un savant d'Allemagne, Zinkgraef, a donné ce titre à une sorte d'anthologie considérable: les *Apophthegmes de la sagesse allemande* (1653, 5 vol.).

Aporie (du gr. ἀπορία, doute, perplexité). Rhét., Figure de pensées, *syn.* de **Dubitation.**

Aposiopèse (du gr. ἀπο, et σιωπάω, se taire). Rhét., Fig. de pensées, syn. d'**ellipse, réticence, omission.**

Apostoli (Giovanni-Francesco), poète latin moderne de la seconde moitié du XVIe s., né en Italie, dans le Montferrat. Ses *Successivae horae* (Milan, 1580), d'un caractère satirique, eurent les honneurs de plusieurs éditions.

Apostrophe (du gr. ἀποστροφή). Fig. de pensées par laquelle l'orateur, l'écrivain, semble interrompre son discours et cesse de s'adresser à ses auditeurs ou à ses lecteurs pour s'adresser au ciel, aux hommes, à la terre, aux morts, aux choses même insensibles, comme sous une impression subite de douleur, de ten-

dresse, d'indignation, etc. L'Écriture présente, à chaque page, des apostrophes vives et fortes, telles que cette phrase énergique du prophète Jérémie :

« O mucro Domini, usquequo non quiesces ? ingredere in vaginam, refrigerare et sile. »

L'apostrophe, le plus habituellement, sert à faire éviter la monotonie d'une énumération, d'une description, ou à donner à la phrase un tour plus animé, plus élégant.

Appien (gr. Ἀππιανός), historien grec du IIe s. ap. J.-C., contemporain de Trajan, d'Adrien et d'Antonin le Pieux. Avocat et jurisconsulte à Rome, puis intendant des affaires domestiques des empereurs, il avait appliqué ses soins à la rédaction en vingt-quatre livres d'une histoire romaine par peuples et par provinces depuis les temps les plus reculés jusqu'au règne d'Auguste. Elle ne nous est parvenue que morcelée et réduite de la moitié. (Éd. Schweighauser, Leipzig, 1785; Dübner, coll. Didot, 1839, gr. in-8°). Appien s'est beaucoup inspiré de Polybe, mais sans qu'il lui fût donné d'égaler l'admirable discernement du grand historien, dont il n'avait ni la profondeur ni le génie.

A propos. Qualification donnée à de certaines pièces de théâtre, ouvrages de circonstance qui s'inspirent d'un éveil de la curiosité publique au sujet d'un grand fait politique, d'un événement extraordinaire, d'un anniversaire d'importance, ou simplement d'une actualité tapageuse.

Aprosio (ANGELICO), bibliophile italien, né à Vintimille, en 1607, mort en 1681. La chaleur des disputes littéraires où il ne ménageait pas les coups (la *Sferza poetica*, etc.) et l'amour passionné des livres qui le rendit créateur d'une bibliothèque importante (V. *Bibliotheca aprosiana*, Bologne, 1673) animèrent doublement sa calme existence de moine.

Apulée ou **Appulée** (LUCIUS APPULEIUS), philosophe platonicien, rhéteur et romancier latin, né à Madaure, en Afrique, au temps des Antonins, vers 114. A l'exception des érudits, peu de personnes savent qu'il fut un philosophe célèbre, le prince des orateurs africains et l'un des esprits les plus influents de son époque. On parcourt ses *Métamorphoses*, ce roman singulier vulgairement appelé l'*Ane d'or*; on en connaît quelques passages célèbres, comme la description des mystères d'Isis et surtout la délicieuse fable de Psyché; on a une certaine notion de son curieux traité *Sur le démon de Socrate (De Deo Socratis)*, où il prétend donner une juste idée de l'esprit familier de ce philosophe; et ce sont les plus clairs souvenirs qui soient demeurés d'un homme considéré de son temps comme un grand magicien et un thaumaturge. En lisant A., on s'aperçoit que le latin devenait barbare à un perpétuel papillottage de néologismes, de bizarreries et d'afféteries puériles. Ses œuvres, imprimées à Rome, 1169, in-fol.; puis à Paris, à Leyde, à Leipzig, ont été traduites en français par Bétolaud, 1835-1838, 4 vol. in-8°, coll. Panckoucke.

Aquilano (SERAFINO, dit), poète italien, né à Aquila, en 1466, m. en 1500. L'un des plus brillants disciples de Pétrarque, il vit les princes combler d'éloges ses poésies et de faveurs sa personne. (Venise, 1503, in-8°.)

Aquin (le roman d') ou plutôt d'*Aiquin*, chanson de geste du cycle carolingien, fin du XIIe s., ayant pour sujet la reconquête de la Bretagne armoricaine sur les Sarrasins qui l'avaient envahie, souvenir probable des incursions normandes.

Aquino (CARLO d'), jésuite napolitain, né en 1654, m. en 1740. Traducteur en vers latins élégants de la *Divine Comédie* de Dante (Naples, 1728, in-8°), il employa la même langue à exprimer ses fantaisies poétiques (Rome, 1702, 3 vol.) ou à revêtir ses ouvrages de critique et d'érudition. Il égayait le savoir par la finesse de l'esprit.

Arabes (Langue et littérature). Entre les langues anciennes, nulle autre n'a, pour ainsi dire, envahi une plus grande étendue de pays. Le latin fut parlé de la Campanie aux îles Britanniques, du Rhin à l'Atlas; le grec voyagea de la Sicile au Tigre, de la mer Noire à l'Abyssinie; mais l'arabe, dans son expansion avide, embrassa l'Espagne, l'Afrique jusqu'à l'Équateur, l'Asie occidentale jusqu'aux confins du Tibet, méridionale jusqu'à Kasan en Russie. — Cette langue est un des principaux rameaux de la famille sémitique. Elle en a les caractères généraux : la simplicité de l'organisme, l'abondance des racines, la précision des termes, la profusion des synonymes; mais si là aussi la conjugaison possède une merveilleuse flexibilité pour peindre les « relations extérieures des idées », le côté physique et sensuel des choses, elle ne peut en exprimer de même les « relations métaphysiques ». L'idée du temps, par exemple, y demeure jusqu'à un certain point vague. Certains procédés linguistiques lui sont propres, tels que l'emploi des pluriels brisés. On ramène l'histoire de son développement à trois divisions principales : l'arabe ancien, c'est-à-dire antérieur à Mahomet, comprenant les dialectes himyaritique et koréichite; l'arabe littéral, langue écrite et savante, sortie de ce dernier dialecte et qui servit à rédiger l'œuvre sainte; l'arabe vulgaire, langue parlée, qui s'est formée par une corruption de l'arabe littéral et qui a mis son empreinte dans les ouvrages populaires, comme les *Mille et une nuits*, comme le Roman d'Antar. L'arabe vulgaire se décompose en plusieurs dialectes. Au Maroc et en Algérie, l'arabe a subi l'influence de l'espagnol. En Égypte, le long du golfe persique, il ne diffère du « littéral » que par la perte des finales et par des particularités de prononciation. En Syrie et en Turquie, il est mélangé d'éléments tartares. Et sur beaucoup de points où a pénétré le mahométisme, l'intrusion des langues locales s'y est marquée par des altérations plus ou moins profondes.

L'influence du climat en des contrees chéries du soleil où l'homme, trouvant sans peine le soutien de sa vie physique, peut s'adonner complètement à la méditation, dans le tranquille abandon de son corps; les impulsions d'une sensibilité particulière très prompte à s'enflammer sous des cieux brûlants; le goût des expressions rapides, cadencées, mieux aptes que le langage ordinaire à rendre les transports de l'âme et des sens; en un mot des penchants tout naturels prédisposèrent les Arabes à la poésie. Bien avant Mahomet, ils eurent leurs luttes de gloire, ainsi qu'ils appelaient ces grands concours au temple de la Kaaba où, comme chez les Grecs, les œuvres de l'intelligence étaient couronnées. Ce ne fut, pourtant, qu'au Ve s. de notre ère que Mohalhil composa les premiers poèmes suivis, les premières *Kasida*. Car, selon Soyoût, les anciens Arabes ne connaissaient d'autre poésie que les vers isolés, les courtes improvisations par chacun exhalées, pour ainsi dire, sous quelque émotion vive et accidentelle. Parmi les plus anciennes Kasida citons les Moallakat. Des expressions hardies y traduisent les effets de la nature, les passions de l'homme, les intérêts et les rivalités des tribus, la vie nomade sur des montures amoureusement décrites. A la venue de Mahomet commence une nouvelle période, celle-ci d'un caractère religieux et prosélytique. Le Koran servit à fixer la langue et en resta le modèle classique. De l'hégire aux Abbassides, on trouve surtout des poètes, des grammairiens, des commentateurs du livre sacré, des auteurs de sermons et de prières. Sous les califes Omeyyades (Yézid, Abd-el-Mélik, Hicham), la poésie porte des fruits savoureux et prélude au glorieux avènement des Abbassides. De 752 à 846, on vit la civilisation arabe prendre un développement extraordinaire et qui devait se continuer, malgré le démembrement du califat de Bagdad, jusqu'à l'époque de l'irruption des Turcs (1258). C'est alors que furent traduites en arabe les principales œuvres philosophiques et scientifiques des Syriens, des Perses, des Coptes, des Hindous et surtout des Grecs. L'histoire, la philosophie, les mathématiques furent reprises avec une étonnante ardeur; une foule de notions scientifiques perdues depuis l'antiquité furent transmises à l'Occident. Le sultan El-Mamoun fonda les universités de Bassora, de Koufa, de Bokhara et de Samarcande. Aux Abbassides succédèrent d'autres protecteurs de l'art, les Omeyyades d'Espagne. L'Université de Cordoue put être regardée au Xe s. comme le foyer littéraire et scientifique de tout l'Occident. Grenade, Tolède, Séville brillèrent à leur tour. Quatorze universités, cinq bibliothèques importantes sans compter les collèges et les écoles élémentaires, prouvaient alors à quel degré de culture était arrivée la civilisation arabe. Les travaux des arts et de l'imagination se mêlaient à ceux des sciences. Les romans en prose poétique et en vers, la littérature satirique et morale (les *Séances* d'Hariri), les contes, les productions lyriques se font aussi leur place. Les œuvres historiques commencent à abonder. Maints annalistes préparent les voies, plusieurs siècles à l'avance, au célèbre historien du XIVe s., Ibn-Khaldoun. Au XIe et au XIIe, Avicenne Gazali et Averroës donnèrent à la philosophie son plus grand lustre. Et les auteurs, en tous genres, se multipliaient sans cesse. Que de milliers d'ouvrages sur la philosophie, la poésie, l'éloquence, la grammaire, l'histoire, la biographie, l'agriculture, qui furent autrefois présentés aux rois de Grenade et de Cordoue, dorment aujourd'hui, ensevelis dans la bibliothèque de l'Escurial! Le seul catalogue dressé par le savant Iriarte peut en donner l'idée.

Mais cette belle activité devait être aussi éphémère que son essor avait été rapide. Bien qu'elle ait duré réellement treize siècles, depuis le plus lointain moyen âge jusqu'à nos jours, la littérature arabe n'avait eu qu'une bien courte enfance. Elle ne connut, pour ainsi dire, point de vieillesse après la maturité. Après la prise de Cordoue, elle continua à jeter quelques derniers rayons à Tunis, au Caire, en Syrie. La littérature et la civilisation arabes semblent actuellement se réveiller d'un long sommeil.

Arago (FRANÇOIS), illustre savant français, né à Estagel (Pyrénées-Orientales), en 1786, m. en 1853. La haute portée de ses travaux lui ouvrit les portes de l'Académie des sciences avant qu'il eût atteint vingt-quatre ans. Devenu, en 1812, directeur de l'Observatoire, il y fit des cours d'astronomie que rendit fameux l'admirable limpidité de sa parole, et qui, jusqu'en 1845, attirèrent une affluence étonnante d'auditeurs. Il fut décoré de tous les ordres,



François Arago.

fit partie de toutes les sociétés savantes. Arago s'occupa d'une manière très spéciale de l'optique, dont la connaissance sert de base aux études astronomiques, adopta et propagea la théorie des ondulations, inventa un excellent photomètre, et coopéra aux travaux d'Ampère sur l'électro-magnétisme. La partie principale de ses œuvres écrites (17 v. in-8°) est l'*Astronomie populaire*, un admirable livre de vulgarisation, pour la clarté, la chaleur du style autant que pour la solidité des démonstrations.

Arago (JACQUES), frère du précédent, né à Estagel, en 1790, m. en 1855. Fut un bel esprit et un littérateur plutôt qu'un savant. Fit partie, en 1817, de l'expédition de l'*Uranie*, et raconta, ensuite, ce qu'il avait vu et observé. *(Pro-*

menade autour du monde, Voy. autour du monde, Souvenirs d'un aveugle.) Son style a du pittoresque en même temps que du naturel et de l'agrément.

Arago (ÉTIENNE), frère des précédents, homme politique et littérat. français, né aussi à Estagel, le 7 fév. 1803, m. en 1892. Occupa diverses fonctions publiques, dont il ne cessa d'agrémenter les charges par la composition d'une foule de pièces, comédies ou vaudevilles, une centaine environ, représentées sur différents théâtres. Son ouvrage principal est une comédie en 5 actes et en vers, les *Aristocraties*, représentée en 1847 au Théâtre-Français.

Arago (VICTOR-EMMANUEL), homme politique et publiciste français, fils aîné du célèbre astronome et neveu du précédent. né en 1812, m. en 1896.

Aragon (TULLIA d'), femme poète italienne, née à Naples, en 1508, m. en 1565. Au dire de ses contemporains, la beauté, l'esprit, le talent, formaient autour de sa personne une rayonnante trinité. Des *Rime* (Venise, 1547), un long poème chevaleresque en quatre mille stances (*Il Meschino o il Guerino*, Venise, 1560, in-4°) et une sorte de petit traité platonicien (*Dialogo dell' infinità dell' amore*, Venise, 1547), firent admirer l'aisance de sa plume, qu'égalait, dit-on, la facilité de ses mœurs.

Aragonais. Dialecte espagnol parlé dans l'Aragon. Il a beaucoup d'analogies avec le catalan.

Aramaïque (l') ou le néo-syriaque. Dialecte populaire parlé chez les Nestoriens de Syrie, en Kurdistan, près de Mossoul, dans l'Antiliban et près du lac Ormiah. Il constitue la dernière évolution de l'araméen, comme langue vivante. (Cf. Noldeke, *Grammatik der Neusyrischen Sprache*, Leipzig, 1868, in-8.)

Araméennes (Langues). Dialectes sémitiques parlés autrefois dans la Mésopotamie et la région allant de l'Euphrate à la Palestine. Elles comprennent : le syriaque, le chaldéen de la Bible, du Talmud et des Targoumim, l'assyrien, le palmyrénien, le nabatéen, etc. On les appelle, avec l'hébreu, le phénicien et le samaritain les langues sémitiques du nord, pour les distinguer de celles du midi (arabe, éthiopien, himyarite.) Cf. **Chaldéen** et **Syriaque**.

Arany (JANOS), poète hongrois, né en 1817 d'une famille de laboureurs ; m. en 1882. L'étoile d'A. prit vite sa place dans le ciel poétique. En 1847, il venait de révéler la première partie de la trilogie épique intitulée *Toldi*. Petœfi lui écrivit alors : « Pendant que les autres obtiennent leur couronne de laurier feuille à feuille, tu nous forces à te la donner d'un seul coup. » Le fond de cette épopée (2e partie : *L'amour de Toldi* ; 3e partie : *Le soir de la vie de Toldi*) est le combat, la lutte incessante ; toutes les passions s'y agitent, mais pour glorifier enfin la patrie hongroise. A. n'a pu achever un autre poème grandiose : la *Mort du roi Buda*, dont la fabulation tient de la *Nibelungensage*. A son actif appartiennent encore de petits contes épiques regardés comme des chefs-d'œuvre, et ces ballades si admirées qu'elles l'ont fait surnommer « le Shakspeare de la ballade ».

Aratus, astronome et poète grec du IIIe s. av. J.-C., d'origine cilicienne. Médecin à Soles, il composa, sous une forme brève, les deux épopées didactiques les plus remarquables de l'âge des Alexandrins. L'une (les *Phénomènes*) contenait une description du ciel et de ses constellations d'après le miroir céleste d'Eudoxos ; l'autre (les *Pronostics*) enseignait la météorologie d'après les expériences acquises et les superstitions alors en vogue. Cicéron, Germanicus et Aviénus en tentèrent la traduction. (Éd. princeps, Alde, Venise, 1499, in-fol. ; *Poetae didactici*, dans la Bibliothèque Didot.)

Aratus de Sicyone, célèbre homme d'État de l'ancienne Grèce, né à Sicyone, 272 ans av. J.-C. Élu dix-sept fois stratège, il fut l'âme de la ligue achéenne. Au cours de cette existence si agitée, sa main avait tracé des *Commentaires* relatifs aux événements de son temps. Les éloges de Polybe en font doublement regretter la perte totale. (*Fragm.*, collect. Didot, 1849.)

Arbois de Jubainville (HENRI d'), historien et paléographe français, né à Nancy, en 1827. Son importante *Histoire des ducs et des comtes de Champagne*, 7 v. in-8°, 1859-1869) lui mérita, à deux reprises, les récompenses de l'Institut ; et l'ensemble de ses travaux se distingue par la rigueur de la méthode avec laquelle ils ont été composés.

Arbuthnot (JOHN), médecin et littérateur anglais, né près de Montrose, en Écosse, en 1667, m. en 1735. Médecin de la reine Anne, il servit de sa plume le parti tory dont il avait épousé les intérêts, s'acquit une grande réputation dans son art et par ses écrits scientifiques et satiriques, par ces derniers surtout. Ses pamphlets : l'*Art de mentir en politique*, le *Scriblerus*, *Le procès sans fin ou Histoire de John Bull*, pleins de verve et d'humour, furent très goûtés. « Il a plus d'esprit que nous tous, disait de lui Jonathan Swift, et son humanité égale son esprit. »

Arcades (Académie des) ou des Arcadiens. Société littéraire italienne fondée à Rome en 1690 par Gravina et Crescimbini, pour réagir contre le mauvais goût du moment, c'est-à-dire contre les prétentieuses affectations de l'école marinesque. Comme ses mem-

bres se réunissaient en plein air, sous les ombrages, pour échanger leurs confidences poétiques. Crescimbini trouva qu'elle représentait assez bien les mœurs de l'idéale Arcadie, et ce fut l'origine de son nom. Elle prit en peu de temps un développement considérable ; elle eut partout des représentants, des colonies : chacun voulait en être, chacun voulait monter aussi au Capitole où siégeait le docte groupe. L'Académie arcadienne rendit quelques réels services, mais ne put échapper elle-même aux abus du genre alors à la mode : la pastorale. Elle a eu la bonne fortune de survivre à tant de sociétés académiques du même genre qui n'eurent que bien passagèrement la raison d'exister.

Arcano (MAURO), *Il Mauro,* poète italien, né vers 1490, m. en 1536. Le genre bernesque eut peu de disciples plus experts à manier cette sorte de moquerie légère, piquante et contrastante, si fertile en disparates, si prompte à rendre comiques les objets les plus graves comme à prêter à la morale les traits les plus licencieux. (V. ses *Capitoli,* à la suite des *Rime burlesche* de Berni.)

Arcère (LOUIS-ÉTIENNE d'), érudit français et prêtre de l'Oratoire ; né à Marseille, en 1698, m. en 1782 ; spécialement estimé pour une excellente monographie régionale : l'*Hist. de la Rochelle et de l'Aunis.* (1756-1757, 2 vol. in-4°.)

Arcésilas, philosophe grec, disciple de Théophraste, de Diodore, de Pyrrhon, de Cranton, et le premier maître de la seconde Académie. Poussant à bout le scepticisme doctrinaire de la sophistique, il en était venu à nier non seulement la science, mais encore la possibilité de la science.

Archaïsme. Mot, tour de phrase qui n'est plus en usage au moment où un auteur les emploie. L'érudition moderne s'est attachée à faire la part des locutions vieillies chez certains auteurs de l'antiquité grecque et profane qui retardèrent volontairement sur la diction de leur époque. Salluste paraît avoir affecté l'archaïsme dans ses histoires. Virgile et Horace en usèrent avec autant de succès que de discrétion. En revanche, Lucien eut à critiquer, de son temps, la manie de l'archaïsme : c'est le sujet de son *Lexiphanès.* Mais que sert de chercher d'autres exemples, de rappeler, par exemple, qu'en France, au XVIIe s. où deux langues pour ainsi dire coexistaient, des écrivains originaux, Corneille, La Fontaine, La Bruyère, Pascal, Molière, Saint-Simon, réagirent, en mêlant l'ancien et le nouveau style, contre l'appauvrissement du vocabulaire classique, ou, qu'au XIXe s., le pompeux et magnifique Chateaubriand apporta une ardeur parfois excessive à restaurer bien des vocables, qui, depuis longtemps, n'avaient plus, chez nous, droit de bourgeoisie ? L'histoire littéraire du langage, en tous pays, a constamment flotté entre ces deux tendances contradictoires des écrivains : rajeunissement et innovation. L'abus de l'archaïsme, — quand il ne s'agit pas d'une fantaisie libre d'imitation, — entraîne avec soi l'obscurité, le manque de cohésion dans le style. La mesure et le goût doivent en régler l'emploi. Il est tout au moins permis de désirer et de conseiller la reprise de quelques-uns de ces vieux mots choisis, qui, placés à propos, donnent à la phrase un plus grand air ou lui communiquent de la grâce, de l'aisance, de la variété.

Les rapports archaïques complétant des séries de sens, les essais de restitution, sous une main habile et savante, des termes qu'on avait à tort laissé vieillir ou tomber en désuétude, seront toujours l'intérêt des linguistes et des écrivains raffinés.

Archenholtz (JEAN-GUILLAUME d'), historien allemand, né près de Dantzig, en 1745, m. en 1812. Homme d'action et homme d'étude, il servit son pays à double titre comme soldat et comme écrivain. Il s'attacha spécialement à propager la connaissance de l'histoire et de la littérature anglaises (*England und Italien,* Leipzig, 1787, 5 vol.; *Annalen der brit. Geschichte,* 1789-1798, 20 v., etc.) et mit la main habilement à divers ouvrages sur la Suède, sur la Guerre de Sept ans, sur l'armée prussienne et sur la société de Paris.

Archéologie. Science des monuments de l'antiquité. Elle eut d'abord et garda longtemps d'une manière exclusive ce caractère d'être l'histoire de l'art ancien. Telle l'avait faite, en particulier, l'illustre Winckelmann. Elle a vu depuis lors s'étendre considérablement le nombre et la nature de ses applications. L'épigraphie ou science des inscriptions, la numismatique ou science des monnaies et des médailles, la paléographie comparée ou l'histoire des alphabets, de leurs principes communs, de leur filiation, de leurs modifications successives, sont des branches de l'archéologie, aussi bien que la glyptique ou l'iconographie. On peut dire même qu'à la période dite préhistorique correspond une partie de ses études les plus intéressantes. C'est en s'aidant des secours de la géologie, par l'examen des débris informes, témoins de ces âges de barbarie, qu'elle a pu retrouver les premiers titres de l'humanité et en marquer les premiers pas dans la carrière de la civilisation. Le nombre des savants qui se sont livrés aux recherches archéologiques est infini. S'isolant du mouvement éphémère des choses ambiantes, on les voit, historiens, philosophes, érudits, qui se se plaisent à remonter le cours des âges. Ils aiment à revivre les siècles écoulés. Ils exhument, ils raniment la poussière des cercueils ; et sous leurs yeux repassent les contemporains des époques primitives, avec leurs habitudes, leurs idées et leur physionomie véritable. Mais l'a. n'a pas l'unique mérite de nous apprendre l'âge et la valeur des monuments, de nous fournir des notions précises sur les mœurs, les usages, les institutions d'un peuple. Elle développe aussi en nous le respect du passé, c.-à.-d. l'un des sentiments les plus généreux qui puissent habiter le cœur de l'homme.

Archestrate, poète grec du IVe s. av. J.-C., né à Géla en Sicile. Précurseur à longue distance du Berchoux français, il traita en vers de l'*Art gastronomique.* Ce poème était célèbre chez les anciens. (*Fragm.*, ap. Domenico Scina, Palerme, 1823, in-8°.)

Archias (AULUS-LICINIUS), poète grec et citoyen romain, né à Antioche

en Syrie, vers 120 av. J.-C. Cicéron prononça en sa faveur l'immortel discours *Pro Archia*, ce qui valut beaucoup mieux pour sa gloire que les trente-cinq épigrammes, assez médiocres, conservées sous son nom par l'*Anthologie.*

Archiloque, poète grec du VIIe siècle. Il passe pour l'inventeur de l'iambe, dont la disposition rapide, mouvementée, convenait surtout à une partie de ses œuvres, amères et satiriques. En outre, il composa des épigrammes, des épodes, des hymnes et des élégies, pour lesquelles il partage avec ses contemporains Thalétas et Terpandre l'honneur d'avoir créé en Grèce la poésie lyrique. Les anciens tenaient A. en très grande estime: ils le plaçaient entre Homère, Pindare et Sophocle. Il ne nous reste de lui, malheureusement, que des fragments sans importance. (Voy. Liebel, *Archilochi, lambographorum principis, reliquiæ*, Leipzig, 1812.)

Archiloquien (vers). Nom donné à deux sortes de vers, qu'on suppose avoir été créés par le poète Archiloque et que mirent en usage les lyriques grecs et latins: 1° le *petit archiloquien*, composé de deux dactyles et d'une syllabe; 2° le *grand archiloquien* ou dactylico-trochaïque, comprenant sept pieds, c'est-à-dire trois dactyles ou spondées, plus un dactyle, puis un ithyphallique formé de trois trochées. Voici un modèle de ce dernier, tiré d'Horace:

Nunc et in / umbro/sis Fau/no decet / immo/lare/ [lucis.

Archimède, illustre savant grec, né à Syracuse, l'an 287 av. J.-C., mort en 212. Proche parent du tyran Hiéron, il préféra l'étude aux honneurs et alla à Alexandrie suivre les leçons d'Euclide. —On sait de quelle façon merveilleuse, durant le siège de Syracuse, il mit son génie au service de sa patrie attaquée par les Romains. — L'humanité lui est redevable de très précieuses découvertes. Ses œuvres, où bien des questions abstraites de la géométrie sont élucidées en un style simple et clair, nous sont en partie parvenues. (Voy. éd. Torelli, Oxford, 1793, in-fol., trad. fr. Peyrard, Paris, 1805, in-4°.)

Archimime. Chez les Romains, acteur qui, dans les drames mimiques, aux festins, à des funérailles, se chargeait de contrefaire la démarche, les manières, les gestes, le ton de voix même des personnes mortes ou vivantes.

Archinto. Famille illustre de Milan, descendante des rois lombards, qui du XVIe au XVIIIe s. fournit à la politique, aux lettres, aux sciences, des hommes remarquables, entre autres le comte CHARLES **Aquinto** (1669-1732), généreux protecteur des artistes, fondateur d'une académie, président de la célèbre Société palatine, et lui-même érudit de valeur.

Archytas, philosophe grec pythagoricien, le contemporain et l'ami de Platon, né à Tarente, vers l'an 430. Il ne nous reste que soixante fragments des œuvres immenses de cet homme étonnant, à qui les secrets des arts mécaniques n'étaient pas plus inconnus que les lois du raisonnement, et qui s'exerça dans presque toutes les branches de la science. (Orelli, Leipzig, 1821, in-8°; Hartenstein, *ibid.*, 1833.)

Arctinus de Milet, poète grec qu'on a voulu faire passer pour avoir été le disciple et le continuateur d'Homère. On lui attribue une épopée de plus de neuf mille vers, l'*Éthiopide*, qui commençait à l'arrivée des Amazones devant Troie, c'est-à-dire immédiatement après les funérailles d'Hector. (*Fragm.*, dans la *Biblioth. des classiques grecs* de Didot, les Poèmes cycliques.)

Arena (ANTOINE d'), poète burlesque français, né à Souliers, près de Toulon, m. en 1544.

Arendt (MARTIN-FRÉDÉRIC), antiquaire danois, né à Altona, en 1769, m. en 1824. Ses voyages scientifiques à travers l'Europe lui permirent de collectionner bien des documents précieux, aujourd'hui conservés à la Bibliothèque de Copenhague, et qui jettent quelque lumière sur la langue teutonique, sur l'idiome, la mythologie et l'histoire des Celtes.

Arène (PAUL), poète et conteur français, né à Sisteron (Basses-Alpes), en 1843. De fines comédies (*Pierrot*, 1865, etc.), de courtes nouvelles éclairées des reflets de la belle nature méridionale, l'ont mis en estime auprès du public lettré.

Areson (JON), poète scandinave, le dernier évêque catholique d'Irlande, né en 1484, m. en 1550, martyr de sa foi. Il essaya de faire revivre dans ses chants la vieille poésie des Eddas.

Arétée (gr. Ἀρεταῖος), célèbre médecin grec, né en Cappadoce et vraisemblablement contemporain des règnes de Néron et de Vespasien. Unissant la prudence de l'étude à la hardiesse de la pratique, il mérita le titre de prince de la science. Sous la forme incomplète où ils nous sont parvenus, ses ouvrages, en dialecte ionien, sont estimés comme des modèles du style sobre et précis en même temps que pittoresque, le meilleur qui convienne aux descriptions scientifiques. (Éd. Wigan, Oxford, 1723; Boerhave, Leyde, 1731; Ermérius, Utrecht, 1847, in-4°.)

Aretino (PIETRO), dit l'**Arétin,** célèbre poète satirique et comique, né à Arezzo, en Toscane, le 20 avril 1492, m. en 1557. Très habile écrivain, doué

d'une verve de sarcasme extraordinaire, il s'était rendu par ses satires redoutable aux plus grands princes de son temps. Ce métier d'attaquer les puissants avec les armes qui étaient à son usage semblerait plus dangereux que condamnable; mais A. trafiquait de ses pamphlets, distribuait la louange ou l'injure sans autre motif que le profit qu'il en tirait, et vendait jusqu'à son silence. Il joignait un orgueil démesuré à une impudence cynique. Sans hésitation, il se donnait l'épithète de *divin*, parce qu'il frappait comme un dieu les têtes des rois. Quelques princes lui accordèrent des présents pour tempérer sa bile; d'autres lui firent donner des coups de bâton. L'Église a condamné comme impies certains de ses ouvrages; en outre son nom est resté synonyme d'immoralité. Indifférent à l'emploi de son talent, de la même main il écrivit les *Sonnetti lussuriosi* et des ouvrages de dévotion.

Argellati (Filippo), philosophe italien, né à Bologne, en 1685, m. en 1755. Travailleur extraordinaire, il déploya un zèle très méritoire à éditer et à commenter savamment quantité de publications volumineuses, tels que le *Thesaurus novus veterum inscriptionum* de Muratori (in-fol.), le recueil des *Scriptores rerum italicarum* du même historien (1723-1751, 29 vol. in-fol.), et le *Corpus omnium poetarum latinorum*, avec trad. italienne (Milan, 1731-1765, 35 vol. in-4°). Avec Murati et le comte Archinto il a été le fondateur de la célèbre *Société palatine*.

Son fils François **Argellati** (1712-1754), ingénieur ordinaire de l'empereur Charles VI, cultiva honorablement la philosophie, les lettres et les sciences. (*Novissimo Sistema di filosofia*, Modène, 1753.)

Argens (J.-B. de Boyer, marquis d'), littér. français, né en 1704, à Aix, en Provence, m. le 11 juin 1771. Il dépensa une partie de sa vie en intrigues galantes, et dut se faire écrivain pour vivre. Le roi de Prusse Frédéric II l'appela auprès de lui et le jugea digne de sa plus grande confiance. Quoiqu'il menât dans le monde une existence assez dissipée, il trouva le temps de lire et d'écrire beaucoup. De ces nombreux ouvrages, où la critique littéraire et artistique tient surtout une place importante, les plus connus sont une série de pamphlets philosophiques du genre de l'*Espion turc* et des *Lettres persanes*: les *Lettres juives*, *Lettres chinoises*, *Lettres cabalistiques*. D'Argens fut en philosophie un esprit vacillant, qui se laissa tour à tour séduire par les opinions les plus opposées.

Argensola (Lupercio-Leonardo y), poète et historien espagnol, né à Barbastro, en 1559, m. en 1613. Il remplit les fonctions de secrétaire auprès de l'impératrice Marie d'Autriche, retirée en Espagne, après la mort de son époux Maximilien II; il fut ensuite chambellan de l'archiduc Albert, et devint *chroniste* des États d'Aragon. Ses tragédies (*Isabella*, *Filis*, *Alesandra*), qu'ont relevées les éloges de Cervantès, ses odes, épîtres et satires où il sut s'approprier quelques-unes des qualités d'Horace, l'ont placé au rang des écrivains les plus purs de la langue espagnole. (*Obras sueltas*, éd. de la Viñaza, Madrid, 1899.)

Argensola (Dom Bartolomé-Leonardo y), poète et historien, frère du précédent, né en 1566, m. en 1631. Prêtre et chapelain de l'impératrice Marie, il se vit chargé de la continuation des *Annales* de Zurita qu'il porta jusqu'à l'année 1520. Son *Histoire de la conquête des îles Moluques* (Madrid, 1809, in-fol.), ingénieux mélange de fiction et de vérité, lui valut les bonnes grâces du comte de Lemos. Il partagea aussi les goûts poétiques de son frère, et, comme lui, brilla par la délicatesse du sentiment, la finesse du goût, la correction élégante du style.

Argenson (René Voyer, comte d'), diplomate français, né en 1596, m. en 1651. Il était un de ces agents secrets de Richelieu qui préparaient les résultats de sa politique. Il travailla particulièrement à la réunion de la Catalogne à la France. Sa vie très occupée trouva des loisirs pour la culture des lettres. Il rédigea un *Traité de la Sagesse chrétienne* (1640, in-8°), traduit en italien par son fils en 1655.

Argenson (Marc-René Voyer d'), petit-fils du précédent, né en 1652, à Venise, où son père fut ambassadeur, m. en 1721. Lieutenant-général de police, il révéla dans ce poste des qualités rares et spéciales. Après un exercice de 24 ans, il y laissa des traditions qui furent conservées. En 1716, il avait été reçu à l'Académie des sciences, et en 1718 à l'Académie française. Son rôle à l'une comme à l'autre fut purement honoraire.

Argenson (Marc-Pierre, comte d'), historien et homme d'État français, fils de Marc-René, né en 1694, m. en 1757. Ses *Mémoires* (Paris, 1857-58, 5 vol. in-16; éd. Rathery, 1861-67, 9 vol. in-18), aujourd'hui l'une des sources les plus consultées de l'histoire du milieu du règne de Louis XV, offrent de précieux détails sur les événements publics arrivés depuis le mois de novembre 1744 jusqu'au mois de février 1847, c'est-

à-dire pendant tout le temps qu'il fut ministre des affaires étrangères; de même, présentent-ils des documents très circonstanciés et très exacts sur la politique de la France pendant qu'il eut le département de la guerre et la surintendance des postes. Il s'y montre, non seulement historien, politique, économiste, mais encore critique, moraliste et brillant écrivain. D'A. avait l'esprit réformateur. On s'en aperçoit, à chaque page de ses *Considérations sur le gouvernement ancien et présent de la France*, Amsterdam, 1764, in-8°, dont le principal objet était de rechercher jusqu'où la démocratie peut être admise dans le gouvernement monarchique. « Tout doit tendre autant que possible, a-t-il dit en son *Journal*, à l'égalité. »

Argenson (MARC-PIERRE, comte d'), homme d'État français, membre de l'Institut, frère du précédent, né en 1696, m. en 1764. Comme secrétaire d'État au ministère des affaires étrangères, où il fut appelé un an après la déclaration de la succession d'Autriche, il sut, par son activité, ses réformes, sa prévoyance, réparer de nombreux désastres, releva l'esprit de l'armée, et contribua à la fondation de l'École militaire. Il eut des égards, des complaisances et des faveurs pour les philosophes, et protégea efficacement les lettres. Les premiers volumes de l'Encyclopédie lui furent dédiés.

Argental (CHARLES-AUGUSTE DE FERRIOL, comte d'), lettré français, conseiller au Parlement de Paris, né dans cette ville, en 1700, m. en 1788. Fervent admirateur de Voltaire et l'un de ses correspondants préférés, il passe pour avoir écrit, en tout ou en partie, deux romans jadis célèbres de sa tante, Mme de Tencin. (*Mém. du comte de Comminges*, 1735; *Anecdotes de la cour et du règne du roi Édouard II*, 1776.)

Argenti ou Arienti (AGOSTINO), jurisconsulte et poète italien, m. à Ferrare, en 1576. L'histoire littéraire lui fait honneur d'avoir précédé le Tasse dans le genre de la pastorale dramatique. (*Lo Sfortunato*, Venise, 1568, in-4°.)

Argentine (Littérature de la République). La langue officielle des provinces unies du Rio de la Plata est la langue espagnole, bien que l'usage du français y soit aussi très répandu. Depuis la proclamation de l'indépendance (1810), une longue période d'anarchie a entravé le développement et la prospérité de la République Argentine. Elle est parvenue, cependant, malgré ces déchirements et ces troubles, à un degré de civilisation remarquable. L'instruction publique est l'objet d'une vive sollicitude de la part du gouvernement. Il existe à Buénos-Ayres une Académie des Jeux floraux. Et un certain nombre d'écrivains forment comme une pléiade nationale (Carlos Maria Ocanto, Vicente Lopez, Miguel Cané, Joséphine P. de Sagasta, Lugones, dont l'*Himno de Las Torres* est ce qu'il y a de plus beau dans la poésie sud-américaine, etc. A vrai dire, les livres étrangers, espagnols et français, gardent encore la meilleure place. Les volumes des auteurs du pays trouvent peu d'acheteurs; les recueils périodiques, purement littéraires, n'ont qu'une clientèle fort restreinte. Mais la progression est constante. On sent que, depuis quelques années, il y a place dans la vie argentine, pour les travaux de l'esprit et pour les loisirs qu'ils réclament.

Argentré (BERTRAND d'), savant jurisconsulte et historien français, né à Vitré, en 1519; m. en 1590. Contre Dumoulin, partisan de l'unité de législation, il défendit avec beaucoup de véhémence le droit féodal et coutumier. (*Commentaire sur la coutume de Bretagne*; *Œuv.*, 1608-1612.)

Argoli (GIOVANNI), poète et jurisconsulte italien, fils du mathématicien André Argoli, né dans l'Abruzze, vers 1619, m. vers 1660. On admira la précocité de son imagination. Outre ses poésies italiennes, qui ne manquent ni de grâce ni d'esprit, on a de lui des vers latins, des épîtres, des notes ou recherches sur les antiquités romaines, et des *Commentaires* sur les maîtres de la latinité.

Argonne (NOËL, dit BONAVENTURE d'), littérateur français, né en 1634, à Paris, mort dans un couvent de chartreux. Il avait autant d'esprit que de savoir, et de la délicatesse de goût, quand des préventions partiales n'égaraient point son jugement. Ses *Mélanges d'histoire et de littérature*, publiés sous le pseudonyme de Vigneul de Marville (1725, 3 vol. in-12), abondent en vues originales.

Argot. Ensemble de mots particuliers qu'adoptent entre elles de certaines catégories d'individus, de certaines professions. On peut dire en quelque sorte que tous les métiers et même tous les accidents de la hiérarchie sociale ont leur argot. Mais le mot désigne plus expressément le jargon spécial aux malfaiteurs et aux individus vivant en dehors de la société, qui ont intérêt à se communiquer leurs pensées sans être compris par ceux qui n'y sont pas initiés. La « langue verte » des argotiers français a directement pour parenté celle des bohèmes de tous les pays, le *slang* anglais, le *calo* espagnol, le *jergo* italien, le *bargoens* des Hollandais.

Les termes, dans la phrase argotique, sont pris presque toujours au sens allégorique. En voici des exemples. La mort s'appelle la *camarde*; un mort, un *refroidi*; tuer quelqu'un, c'est *le refroidir*; la lune est la *moucharde*; le jour se nomme le *reluit*, et la nuit la *sorgue*; le ministère public est le *grand bêcheur*, le juge d'instruction, un *curieux*; le juge de paix, un *accordeur de flûtes ou de vielles*; les dents sont des *dominos*; le cœur, le *palpitant* ou le *tournant*; l'amour, le *dardant*; la poche, c'est la *profonde*; l'argent, de *l'onguent*, du *beurre*; parler, c'est *cracher*, *dévider*, *balancer le chiffon rouge*, *faucher le colas*, c'est guillotiner; *aller à la chasse avec un fusil de toile*, mendier; *vendanger à l'échelle*, *épouser la*

veuve, se signer des orteils, donner la bénédiction avec les pieds, être pendu.

Les plus anciens vestiges du langage argotique qu'on ait pu ressaisir, en France, appartiennent au XIVe s. Déjà, pendant le XVe, il n'était « si chestive cambrouse (chambrière), qui ne rouscaillât (parlât) le jargon ». Les *Repues franches* en sont alors l'expression typique. Le siècle de Rabelais eut aussi sa littérature, en ce genre. La *Légende de maître Pierre Faifeu*, du sieur de Bourdigné, est émaillée d'expressions sorties en droite ligne des jolies façons de dire des *matois*, des *gueux*, *bohémiens* et *cagoux*. « Le jargon, écrit Henri Estienne, par le moyen duquel les larrons s'entretiennent et leurs bandes s'entrecorrespondent ne fut jamais en si grandes perfections. » Et depuis ce temps jusqu'à l'heure actuelle, l'argot ne cessa plus de faire son chemin, se décomposant et se recomposant sans cesse, variant à son caprice ses terminaisons en *aille*, en *orgue*, en *ergue*, en *uche*, en *mare*, ses mots figurés, ses épithètes grotesques, ou hideuses, et ses vocabulaires barbares.

Les métaphores de l'argot, ses périphrases colorées, les images saisissantes que renferme cette langue de la misère, à côté de tant de déformations simplement triviales, ont fortement intéressé, de nos jours, les amateurs des excentricités du langage. On a recueilli quelques chansons d'argot du XVIe et du XVIIe s., qui ont paru piquantes. Et des romanciers contemporains, Eugène Sue, Balzac, Victor Hugo, ont fait à l'argot l'honneur de lui ouvrir les portes de la littérature.

Arguelles (AUGUSTIN), homme d'État et orateur espagnol, emphatiquement appelé « le Divin », le Cicéron de la péninsule ; né à Ribadesella, en 1775, m. en 1844. Il fut plusieurs fois président des Cortès ; son éloquence remuait profondément les assemblées.

Arquijo (DON JUAN de), poète et compositeur espagnol du XVIe s., mort vers 1622. Passionné d'art et de poésie, il prodiguait à son culte les ressources d'une grande fortune. Les auteurs reconnaissants le comblèrent de louanges ; Lope de Véga lui dédia plusieurs de ses œuvres. Lui-même, en ses vers, donna les preuves d'un talent délicat et d'une âme sensible.

Argument. En logique, Raisonnement par lequel on tire une conséquence d'une ou de deux propositions. Ce raisonnement, en ses différentes formes (*syllogisme, enthymème, épichérème, sorite, dilemne*) se montre concluant et péremptoire, ou, au contraire, captieux, sophistique, selon qu'il a pour point de départ la vérité ou l'erreur. Mais, en principe, tout argument doit être incontestable. C'est dans la méditation du sujet que l'orateur doit chercher ses preuves : quand il possède bien sa matière, quand il a tout examiné, tout vu, tout prévu, les raisons se présentent d'elles-mêmes et l'embarras est moins de trouver des arguments que de les choisir, de les arranger et de les traiter. (Cf. les écrits de Quintilien, Duguet, D'Aguesseau, etc., etc.)

Argument. T. de litt. Sujet en abrégé, sommaire d'un poème épique, d'un discours, d'un traité, d'une pièce de théâtre.

Argyropoulo (JEAN), lat. *Argyropulus*, helléniste du XVe s., né à Constantinople, mort en 1473. Docte émigrant de la Grèce, il fut au nombre de ceux qui rallumèrent alors, en Italie, le flambeau des lettres antiques. On vit surtout en lui l'interprète très écouté de la philosophie d'Aristote.

Arif-Al-Harwi (MAULANA), poète lyrique persan du XVe siècle.

Aringhi (PAUL), érudit italien, m. à Rome, en 1676 ; élégant traducteur latin et savant commentateur de la *Roma sotterranea* de Bosio (1651, 2 vol. in-fol.).

Arion, poète lyrique, né à Méthymne, vers la fin du VIIe s. av. J. C. Le premier citharède de son temps, il ne séparait point la musique de la poésie. (Chacun sait la légende de ce célèbre joueur de lyre jeté à l'eau par des marins cupides et sauvé par un dauphin qu'avait subjugué la mélodie de ses accords.) De ses œuvres, il ne nous est parvenu que vingt-deux vers. Arion perfectionna le dithyrambe et le rendit plus solennel.

Arioste (LUDOVICO ARIOSTO, dit l'), illustre poète italien, né à Reggio, le 8 sept. 1474, m. en 1533. Encore enfant, il



L'Arioste.

s'éprit pour les muses du plus vif amour ; il combina, dès l'âge puéril, un petit drame de *Thisbé*, qu'il joua lui-même avec ses frères et sœurs ; puis il continua de faire des vers et n'eût jamais voulu faire autre chose. Il était bien, en effet, l'un des élus de l'inspiration ; et s'il servit les princes, s'il fut attaché à leur personne par d'autres devoirs ou d'autres charges que celle de charmer poétiquement leurs loisirs, ce fut toujours à son cœur défendant.

L'A. s'illustra dans le satirique, le comique et l'épique. A lire ses quelques satires — des causeries en vers plus souriantes qu'indignées, des confidences familières et doucement ironiques — on croit reconnaître la veine d'Horace, se rouvrant après quinze siècles: même grâce de langage, même naturel, même connaissance malicieuse des hommes, même philosophie tolérante. Ses comédies, quoique dénuées de ce sel florentin dont Machiavel a regretté l'absence, offrent, à défaut d'une morale pure, des caractères bien tracés, une action assez vive et un dialogue alerte. Mais par-dessus tout, sa fameuse épopée tragi-comique en 46 chants, l'*Orlando furioso* (continuation mille fois supérieure de l'*Orlando innamorato* de Boïardo) est une des productions les plus merveilleuses de l'esprit humain. On reste confondu de cette prodigalité d'invention, de cette verve inépuisable dont l'intempérance ne saurait être blâmée puisqu'elle se traduit en beautés innombrables et de tous genres. Il est impossible de concevoir plus de vie réelle à travers une confusion plus singulière d'événements fantastiques. Combats à outrance, coups d'épée gigantesques, descriptions grandioses, incidents bouffons, belles aventures de chevaliers et de princesses, manoirs enchantés, miroirs magiques, êtres et choses surnaturels, tout se mêle et s'enchevêtre dans cette immense forêt d'épisodes, dont les amours glorieuses de Roger et de Bradamante forment le point central. L'intérêt s'y morcelle à l'infini, sans jamais s'amoindrir. Et c'est le côté inimitable du chef-d'œuvre de l'Arioste qui valut à son auteur le surnom de *Divin*, et pour lequel on a épuisé toutes les formes de l'admiration. (*Œuv. comp.*, éd. Barotti, Venise, 1766, 6 vol. in-12.)

Arisdaguès de Lasdiverd, historien national de l'Arménie, né vers le milieu du XIe siècle. Les qualités d'élégance et de pureté reconnues à cet écrivain ont fait honneur à la littérature de son pays; la valeur des détails qu'il fournit sur une époque (985 à 1071) dont les chroniques arabes et chétiennes parlent à peine, rendent son ouvrage précieux à tous. (*Hist. de l'Arménie,* trad. Brosset et Dulaurier, 1845, in-8°; éd. Prudhomme, Paris, 1864, in-8°.)

Aristarque de Samos, astronome grec du IIIe s., disciple de Strabon, auteur d'un traité fondamentalement inexact, mais, pour l'époque, fort ingénieux, *Sur les grandeurs et les distances du soleil et de la lune*. (Édit. mod., Venise, 1498, in-fol., version latine, Wallis; trad. fr. Fortia d'Urban, Paris, 1810, 1823, in-8.)

Aristarque, critique et grammairien célèbre de l'antiquité, né 160 ans av. J.C., dans l'île de Samothrace. Élève d'Aristophane de Byzance à Alexandrie, il fonda ensuite lui-même, dans cette ville, une école de grammaire longtemps florissante, et dirigea l'éducation du prince Ptolémée Epiphane. A. consacra sa vie à la reconstitution correcte des textes des anciens poètes: Homère, Pindare, Eschyle, Sophocle, Aristophane. Suidas lui attribue 800 commentaires de textes anciens. « Homère, a dit Sainte-Beuve, n'est aujourd'hui tout Homère que parce qu'il n'a pas manqué de son Aristarque. » Son nom est resté synonyme de critique judicieusement sévère et parfaite. (Les *Scholies* d'A. ont été découvertes à Venise et publiées par Villoison, 1788, in-fol.)

Aristée (gr. Ἀριστέας), poète grec légendaire, du VIe s. av. J.-C. Tzetzès et Longin nous ont gardé treize vers d'un poëme en trois chants sur la guerre des Arimaspes et des Griffons, que lui attribuaient les anciens (τὰ Ἀριμάσπεια).

Aristée, écrivain grec, juif de race et de religion, quoiqu'il se donne pour Égyptien et pour païen, auteur d'une *lettre* racontant l'histoire ou plutôt, dit dom Calmet, le roman de la version des Septante. (Éd. princeps, avec trad. latine, Bâle, 1561, in-8°.)

Aristénète, Ἀρισταίνετος, romancier grec du IVe ou du Ve s., quelquefois confondu avec un autre Aristénète de Nicée. Auteur de deux livres de lettres et de contes érotiques; écrivain assez froid, quoique amateur du détail lascif, il s'est appliqué à faire passer dans ses ouvrages le plus de passages qu'il lui a été possible d'auteurs anciens. (Éd. princeps, 1566, Anvers; édit. Boissonnade, 1822, in-8°.)

Aristias, poète valaque, d'origine grecque, né vers 1798; connu par une traduction en vers de l'*Iliade,* où il a poussé l'exactitude au point de rendre les mots composés par des termes identiques à ceux de l'original. Il avait aussi mis en vers différentes pièces françaises et italiennes. Fervent patriote, il combattit plusieurs fois contre les Turcs pour l'indépendance nationale.

Aristide, célèbre homme d'État athénien, rival de Thémistocle. Il réalisait l'idéal de l'orateur républicain: *c'était un homme de bien sachant parler.*

Aristide, rhéteur grec, surnommé Théodore, né en Bithynie 129 ou 117 ans av. J.-C., m. vers 189. Il fut si considéré pour sa science, son talent oratoire et les qualités de son esprit que

plusieurs villes lui élevèrent des statues. Il nous reste d'A. deux traités sur le style et 55 discours. (Éd. G. Dindorf, Leipzig, 1829, 3 vol. in-8°.)

Aristide, écrivain grec du IIe s. av. J.-C., probablement originaire de Milet, la capitale de l'élégante et molle Ionie, le foyer des contes érotiques appelés *Fables milésiennes*. Ses *Milésiaques* aujourd'hui perdues, et qui passent pour avoir été le premier des romans grecs, n'offraient que des images de volupté.

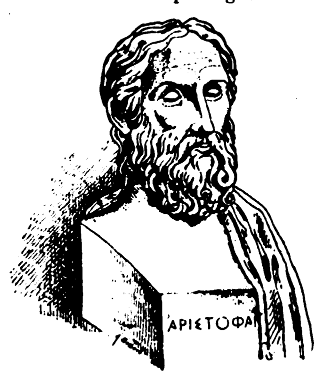
Aristide (Quintilien), écrivain grec dont on ne sait rien de positif sinon que son traité en trois livres : περὶ μουσικῆς est le meilleur que nous ayons sur la musique des anciens. (Éd. Meibomius, *Antiquæ musicæ auctores septem*, Amsterdam, 1652, 2 vol. in-4°.) Il paraît avoir vécu vers le IIe s. ap. J.-C.

Aristippe, Ἀρίστιππος, philosophe grec, né vers 430 av. J.-C., fondateur de l'école dite *Cyrénaïque*, du nom de sa ville natale, Cyrène en Afrique. Pour lui, la morale se ramenait simplement à poursuivre le plaisir, à rechercher avant tout la jouissance du moment et à fuir la douleur. Il ne nous reste rien des ouvrages d'A., dont Diogène Laërce a donné la liste. (Liv. II, ch. 8.)

Aristoclès, philosophe grec péripatéticien, né à Messène, au IIe s. ap. J.-C. Eusèbe nous a conservé quelques fragments de son *Hist. des philosophes* (*Præp. Evang.*, XIV, XV). Il avait été le précepteur de Septime Sévère.

Aristonicus, grammairien alexandrin, contemporain de Strabon. Commenta les hymnes homériques.

Aristophane, célèbre poète comique, né vers 450 av. J.-C., m. en 387. Émule favorisé de Cratès, de Cratinus, d'Eupolis, de Phrinycus, il est le seul des grands auteurs comiques de l'ancienne Grèce dont il soit parvenu jusqu'à nous autre chose que des débris. De cinquante-quatre pièces qu'il fit jouer, il nous en est resté onze, ainsi intitulées : les *Acharniens*, les *Chevaliers*, les *Nuées*, les *Guêpes*, la *Paix*, les *Oiseaux*, *Lysistrata*, les *Fêtes de Cérès et de Proserpine* ou *Thesmophories*, les *Grenouilles*, l'*Assemblée des femmes*, enfin *Plutus*. La comédie aristophanesque, en apparence tout imaginaire, bouffonne, extravagante, mélange incohérent de lyrisme et de vulgarité, d'élégance et de bassesse, de traits exquis et d'équivoques grossières, pure folie géniale, désordonné caprice jailli de la double ivresse dionysiaque — appartient par le fond à la politique ou à la philosophie sociale. Chaque pièce est une critique en action très mordante des hommes, des institutions, des tendances ou d'un travers du moment. Toutes sont inspirées d'un seul et même esprit : l'amour exalté d'un passé glorieux au



Aristophane, d'après un buste en marbre.

détriment de l'idée de progrès. Partout et toujours, Aristophane, l'adversaire violent de Socrate et d'Euripide, prêche les anciennes mœurs, l'ancienne politique, les anciennes formes et les anciens principes.

Aristophane de Byzance, critique alexandrin du IIIe s. av. J.-C. Maître d'Aristarque, il partagea avec son célèbre disciple l'honneur de donner un Homère pur et correct et de restaurer les restes des auteurs anciens qu'ils comptaient parmi les classiques. L'usage des accents dans la langue grecque fut introduit par A. de Byzance.

Aristophanien (Vers). Voy. **Anapeste.**

Aristophron, orateur athénien du IVe s. av. J.-C. Démosthène, contre qui il avait soutenu la loi leptine, en parle comme d'un grand orateur. Tous ses discours sont perdus.

Aristote, fameux philosophe grec, né à Stagire, près du mont Athos, en 385, m. à Chalcis, en 322. Il étudia à Athènes, où il fut d'abord le disciple de Platon et bientôt son rival. En 343, il devint le précepteur d'Alexandre, et remplit ces fonctions pendant sept ans. — Aristote définit la philosophie : la *science de l'universel;* son œuvre embrasse, en effet, l'ensemble des connaissances scientifiques de l'antiquité. Alliant aux inductions métaphysiques l'expérience directe des choses, Aristote soumit ce grand tout à des classifications d'une importance majeure : l'Analyse est issue de ces divisions méthodiques. Il

inventa pareillement la Logique : le **premier, il apprit** à l'homme à l'aide de quels procédés **on raisonne.** De la même main il traça les règles de **la tragédie,** de la dialectique, de la morale, de **la** politique, et dévoila les secrets de la



Aristote, portrait tiré de l'*Iconographie* de Visconti.

vie. Il fut le père de l'esthétique en poésie. Longtemps avant Archimède, il avait traité des machines et du mouvement. Naturaliste, sa clairvoyance a supérieurement distingué les caractères et les différences réels qui séparent les espèces.

Aristote, en dehors d'erreurs inévitables, fut donc un génie unique par l'étendue comme par la variété de ses applications. Pendant plusieurs siècles, il fut presque l'unique support du développement de la pensée. Averroès appelait Aristote le comble de la perfection. Hegel l'a qualifié l'*instituteur du genre humain.* Et la science moderne a mis en tête des initiateurs celui qui fut l'Encyclopédie vivante de l'antiquité.

Aristoxène, philosophe et musicographe grec, né à Tarente au IVe s. av. J.-C. Nous lui sommes redevables du plus ancien des traités de musique connus. (*Éléments harmoniques,* découverts par Morelli, en 1785 ; publiés et traduits en allemand, à Berlin, en 1869.) L'expérience et le sentiment lui paraissaient être les règles de tout l'art musical.

Arlequin. Type de théâtre, personnage bouffon de la *Commedia dell' arte,* qui, de la scène italienne, a passé sur presque toutes celles de l'Europe. Il avait le costume bigarré de certains perroquets, le masque noir et lustré du grillon, la souplesse et l'agilité du chat. Originaire de Bergame, il fut introduit en France vers le milieu du XVIIe s., non sans avoir subi, en route, quelques variantes. Avant d'offrir ce mélange « d'ignorance, de naïveté, d'esprit, de bêtise et de grâce », qui le caractérise au meilleur temps de son règne, on ne l'avait guère connu que sous la mine d'un valet impudent, gourmand, poltron et balourd. Présenté au XVIIIe s., sur les scènes foraines, par Marivaux, Boissy, Delisle, Lesage, Autreau, Fuzelier, d'Orneval, tout à son avantage personnifié par des acteurs incomparables (tels que Carlin), il devint cet illustre personnage, fertile en ressources pour son plaisir et celui des autres, l'éternel plaisanteur, l'amoureux, le paresseux, le malicieux Arlequin plein de gentillesse et de friponnerie. Il n'avait qu'à paraître pour exciter le rire et provoquer la gaieté. Cependant, tout passe et tout lasse. On abusa tant de ce personnage que les Parisiens fatigués ne voulurent plus le revoir et le renvoyèrent en son pays, avec ses vêtements bariolés, sa batte inoffensive, ses gambades et ses quolibets.

Arlequinade. Trait incisif, repartie piquante, à la façon des vives saillies d'Arlequin. Boileau a désigné sous le nom de *Grenier à sel* un recueil de ces bons mots et facéties. Mais on entend surtout par là les pièces de théâtre, comme celles de Lesage, Piron, Riccoboni, Marivaux, Saint-Foix, Palaprat, Florian, qui gardaient le principal rôle au plus populaire des valets bouffons. Aujourd'hui on n'appelle ainsi que les petites pantomimes ou reparaissent les gais compagnons de l'ancienne comédie italienne : Arlequin, Pierrot, Cassandre, Léandre et Colombine.



Arlequin de la Comédie italienne du XVIIe s.

Arlincourt (VICTOR, vicomte d'), romancier français, né en 1789, m. en 1856. Obtint, sous la Restauration, une

renommée très retentissante par des romans, *Ipsiboe*, le *Renégat*, le *Solitaire*, écrits d'un style ampoulé jusqu'au ridicule. Les *Écorcheurs* et le *Brasseur-roi*, d'une date plus récente, eurent aussi leur moment de célébrité. Il trouva moins de succès au théâtre; et son épopée en vingt-quatre chants, la *Caroléide*, ne se distingue ni par l'invention ni par la facture.

Armbruster (Jean-Michel), publiciste et conteur allemand, né à Stultz, en 1761; secrétaire du physiologiste Lavater; m. en 1817, par le suicide.

Armellini (Mariano), bénédictin italien, né à Ancône, m. au monastère de Foligno, en 1737. Prédicateur de talent, homme d'érudition, il n'écrivit que pour son ordre et au sujet de son ordre. (*Bibliotheca Benedictorum Cassinensis*, Assise, 1731-1732, in-fol., etc.)

Arméniennes (Langue et littérature). La langue a. se rattache à la branche iranienne des idiomes indo-germaniques. L'arménien moderne, avec ses deux dialectes, oriental et occidental, se distingue du vieux arménien ou arménien classique, non seulement par des inflexions et une syntaxe différentes, mais par un abondant mélange de mots étrangers. Dans ses éléments phonétiques, l'a. est une langue rude, pauvre en voyelles. L'accent tonique frappe la dernière syllabe. Par la syntaxe, par le nombre des racines, par une facilité singulière à former des mots composés, l'a. *littéral*, l'a. classique, qui, seul, a sa physionomie propre, son développement régulier, sa grammaire et sa littérature, ressemble au grec et à l'allemand. Il se prête aisément à de continuelles créations de mots. (Voy. **Dulaurier, Lusignan.**)

La littérature arménienne, antérieure au christianisme, a entièrement péri, sauf quelques fragments, entre autres des parcelles d'une épopée. Elle date vraiment de l'introduction de la foi chrétienne. Le vᵉ s. en a été la période la plus florissante, au moyen âge. Depuis lors jusqu'au xviiᵉ s., traducteurs, historiens, poètes, historiens surtout en continuèrent la tradition, mais par des périodes très inégales. Au xviiiᵉ s., les restitutions précieuses des Mékhitaristes de Venise ont rendu à la lumière une foule de témoignages historiques intéressant une notable portion de l'Asie. De nos jours, outre les travaux de vulgarisation et les traductions à l'aide desquels des savants, comme les frères Calfa, se sont efforcés d'initier leurs compatriotes à la connaissance des œuvres européennes, on compte en langue arménienne nombre de journaux, de revues, d'éditions critiques d'œuvres anciennes et de livres originaux.

Armorial. Livre, registre, catalogue des armoiries d'un royaume, d'une province, d'une famille, peintes, dessinées ou simplement décrites. Voy. aux noms : **Anselme de Sainte-Marie, Ange de Sainte-Rosalie, Julien de Courcelles, d'Hozier, Borel d'Hauterive, Riestap, etc.**

Armstrong (John), médecin et poète anglais, né en 1709, m. en 1779; connu pour son ingénieuse composition didactique sur l'*Art de conserver la santé* (1744).

Arnaud de Marveil ou Marvoil, troubadour du xiiᵉ s., à qui le souvenir de sa versification pleine de naturel et de tendresse valut un gracieux éloge de Pétrarque. Il était né de parents pauvres, dans le Périgord.

Arnaud-Daniel, troubadour du xiiᵉ siècle. Inventeur de la Sextine, sorte de curiosité poétique par la combinaison et le retour des rimes; versificateur raffiné, chantre subtil des choses d'amour, il eut une renommée dont les débris de son œuvre ne nous permettent pas d'avoir une idée juste, aujourd'hui. Dante, Pétrarque et Bembo, le portaient, en effet, au premier rang des poètes de son pays, pour les inspirations tendres et galantes. Il composait lui-même l'air de ses chansons.

Arnaud de Villeneuve, médecin, théologien et alchimiste de nationalité incertaine; m. vers 1313 ou 1314. Considéré comme un hérétique par l'Université de Paris, mais protégé par le pape Clément V, accusé de magie par les esprits superstitieux, mais très bien accueilli de plusieurs princes; au demeurant, l'un des plus savants hommes de son temps, il accomplit assez de découvertes et jeta dans ses nombreux ouvrages — d'une expression très correcte et très concise — assez de préceptes utiles, d'observations excellentes et d'idées justes, pour qu'on lui pardonne les chimères astrologiques où se laissa entraîner son imagination. (*Opera omnia*, Lyon, 1509, 2 vol. in-fol.)

Arnaud (l'abbé François), littérateur français, membre de l'Académie, né le 27 juillet 1721, m. en 1784. Doué d'un goût délicat, très sensible à l'harmonie, musicien et ardent admirateur de Gluck, il s'appliqua de préférence à analyser les beautés de la poésie, et à rechercher les vraies sources « de cette mélodie de discours qui fait le charme incomparable de la littérature grecque ». Lui-même parvint à s'en rapprocher par les qualités d'une élocution vive et brillante. (*Œuv.*, Paris, 1808, 3 vol. in-8°.)

Arnauld (Antoine), avocat français, né en 1560, m. en 1619. Adversaire prononcé des Jésuites et de la Ligue, il fut, comme Pasquier, l'organe violent de l'Université contre la société de saint Ignace. Après un premier triomphe obtenu, non sans quelques excès de déclamation, A. ne put, par son *Franc et véritable discours au Roi sur le rétablissement qui lui est demandé pour les Jésuites*, empêcher Henri IV de rétablir cette société.

Arnaud d'Andilly (Robert), frère aîné du grand Arnauld, et l'un des

meilleurs écrivains de Port-Royal, né en 1588, m. en 1674. Il présenta à Louis XIV, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, sa traduction de Josèphe, qui, de tous ses ouvrages, est le plus estimé. (*Hist. des Juifs*, 1701, 3 vol. in-8°.)

Arnauld (ANTOINE), célèbre controversiste français, le vingtième enfant d'Antoine Arnauld, né le 16 fév. 1612, à Paris, m. en 1694. Rien n'est plus connu que son éloquence, son érudition, ses disputes et les épreuves qui furent son partage. Nul ne personnifia aussi âprement l'esprit du Jansénisme primitif, l'esprit de Port-Royal. Durant soixante années il prodigua en des discussions toujours renaissantes une rare vigueur de polémique, beaucoup de force et d'étendue d'esprit. Leibniz déclarait qu'il ne connaissait personne *qui pût mieux que M. Arnauld pénétrer dans l'intérieur des matières, répandre plus de clarté sur un sujet ténébreux* et dont on pût se promettre un *jugement plus solide, plus pénétrant et en même temps plus sincère*. On ne lit guère à présent ces nombreux traités d'où sortirent tant de violentes querelles (*De la fréquente communion, Tradit. de l'Église sur la pénitence, Des vraies et des fausses idées*, la *Morale pratique des Jésuites*, etc.). Mais la postérité lui a gardé sa place parmi les hommes illustres du XVII° s., pour ses mérites de théologien, de philosophe, de géomètre et de raisonneur, — à défaut de la gloire de grand écrivain que ses compositions précipitées ne lui permirent pas d'atteindre. Ses principaux titres, aujourd'hui, sont *la Logique* et la *Grammaire générale raisonnée*, par lesquelles, avec ses collaborateurs Nicole et Lancelot, il contribua si puissamment à introduire le bon goût dans presque toutes les parties des études. (*Œuv. compl.*, Lausanne, 1775-1783, 45 v. in-8°.)

Arnauld (la mère MARIE-ANGÉLIQUE), sœur des précédents, célèbre réformatrice du monastère de Port-Royal-des-Champs, où elle fit revivre l'esprit de l'institut de S. Bernard; née en 1591, m. en 1661. Racine lui attribue la *Relation* des persécutions subies par ses religieuses, publiée en 1724.

Arnauld (la mère AGNÈS), sœur et coadjutrice de la précédente, née en 1594, m. en 1671. Son traité mystique: le *Chapelet du Saint-Sacrement* (1663, in-12), fut supprimé à Rome, sans être censuré.

Arnauld (la mère ANGÉLIQUE DE ST-JEAN), nièce des précédentes, née en 1624; abbesse de Port-Royal; m. en 1684. Dom Clémencet a publié d'elle des *Réflexions et conférences* (1760, 2 vol. in-12). Elle raconta pieusement la vie et les réformes de la mère Angélique Arnauld (1737, in-12).

Arnauld (l'abbé ANTOINE), fils aîné de Robert Arnauld d'Andilly, m. en 1698. Ses *Mémoires*, terminés en 1677, offrent, avec le charme d'une lecture agréable, des portraits bien tracés, et des particularités peu connues sur la fin du règne de Louis XIII et les commencements de Louis XIV.

Arnault (ANTOINE-VINCENT), poète dramatique et fabuliste français, membre de l'Institut, né le 1ᵉʳ janvier 1766, à Paris, m. le 16 sept. 1834. Il entra fort avant dans la confiance de Napoléon et resta toujours attaché avec désintéressement à la personne de l'Empereur, triomphateur ou exilé. La scène théâtrale fut la seule vers laquelle se tournèrent ses ambitions. L'auteur de *Marius à Minturnes* — son chef-d'œuvre, — de *Lucrèce*, de *Cincinnatus*, d'*Oscar*, de *Scipion* et des *Vénitiens*, mérita d'avoir Talma pour interprète. Néanmoins le succès de ses tragédies, quoique justifié, ne pouvait être aussi durable que celui de ses *Fables*, où il déploya avec plus d'avantage son talent vif et ingénieux. Par sa facture, Arnault a des airs de ressemblance avec Béranger.

Arndt (JEAN), *Arntius*, écrivain mystique allemand, de la religion luthérienne, né à Ballenstadt, en 1555, m. en 1611. Son *Traité du vrai christianisme* (*Vier Bücher vom wahren Christenthum*, Francfort, 1605), si populaire et tant de fois réimprimé, ses sermons d'une spiritualité si insinuante, et l'aisance avec laquelle il associe naturellement, par une sorte d'effusion spontanée, le sentiment à la pensée, l'ont fait appeler « le Fénelon du protestantisme ». (*Œuv.*, Gœrlitz, 1734-36.)

Arndt (ERNEST-MAURICE), poète et publiciste allemand, né dans l'île de Rugen, en 1769, m. en 1860. Aux jours de sanglante mémoire où la nation allemande se leva tout entière pour secouer le joug de l'étranger, sous la pression des événements terribles de 1807 à 1814, il donna le signal aux « poètes de l'indépendance » par des accords d'une mâle énergie (*Chants de guerre, Kriegs und Wehrlieder*, 1813-1815). Son patriotisme, malheureusement, ne fut qu'un cri de colère, haineux et exclusif. Il laissa aussi des portraits tracés sans beaucoup d'art, mais très vivants, des patriotes qui faisaient alors le seul espoir du pays (*Souvenirs de ma vie, Bericht aus meinem Leben*, Leipzig, 1847, 2 vol. in-8°). A la seconde moitié de son existence appartiennent ses

nombreux ouvrages de politique libérale, de relations de voyages, de philosophie sociale et d'histoire.

Arnim (Louis-Achim d'), poète et romancier allemand, né à Berlin, en 1781, élevé à Goettingue, m. en 1831. De l'enthousiasme, une grande sensibilité d'âme, la curiosité ardente du pittoresque et l'amour démesuré de l'étrange, ce furent les divers courants de son imagination. Ses romans, ses poésies sont inspirés surtout des souvenirs idéalisés du moyen âge ou se passent dans le monde surnaturel et fantastique. (*Œuv.*, Berlin, 17 vol., 1839-56.)

En sa jeunesse, au cours de ses voyages à travers l'Allemagne, d'Arnim avait recueilli avec amour, aidé par son ami et futur beau-frère Brentano, les fleurs les plus délicates de l'esprit allemand, nous voulons dire les chansons populaires du pays natal; et tous deux ils en avaient composé ce livre célèbre: l'*Enfant au cor merveilleux*, qui devait exercer sur les lyriques de l'école romantique et particulièrement sur Uhland une si longue influence.

Arnim (Bettina d'). Voy. **Bettina**.

Arnobe, *Arnobius*, apologiste latin du christianisme, né à Sicca, en Numidie, vers la fin du IIIe siècle. Quand il eut rejeté le manteau du paganisme et qu'avant de l'admettre au baptême, l'évêque de sa ville natale eut exigé de lui une rétractation complète, un acte public de sa foi nouvelle, il ne crut pouvoir en fournir de démonstration plus éclatante qu'en écrivant, dans la pleine chaleur de son zèle, les sept livres de son traité contre les Gentils (*Disputationum adversus gentes libri septem*, éd. Orellius, Hildebrand, Migne), cette charge à fond contre les vices et les faiblesses du polythéisme romain. S. Jérôme le louait de son ardeur, mais le trouvait excessif, inégal et dénué de mesure.

Arnobe le Jeune, moine de Lérins au Ve siècle. Il partagea les idées du semi-pélagianisme, et s'attaqua vivement à saint Augustin sur la question de la grâce. On a de lui un *Commentaire sur les psaumes* (Paris, 1638, in-8), d'un style dur et inculte.

Arnold (Gottfried), historien ecclésiastique allemand, né à Aunaberg, en Saxe, le 5 sept. 1665, m. en 1714. C'était un esprit mystique; et ses œuvres portent l'empreinte de ce mélange de sentiment, d'imagination et de raison exaltée. (Éd. Knapp, Stuttgard, 1845.) Son *Histoire impartiale de l'Église et des hérésies*, Francfort, 3 vol. 1729) n'en dénote pas moins un sens critique approfondi.

Arnold (Thomas), littérateur anglais, né dans l'île de Wight, en 1795, m. en 1842. Prédicateur, philosophe, érudit et historien, il a laissé des *Sermons*, des *Essais*, des *Lettres*, où il s'élève avec force contre les abus du clergé anglican, une *Histoire de Rome* inachevée (1843), qui ne le cède pas en mérite à celle de Niebuhr, et une remarquable édition de Thucydide.

Arnold (Mathew), poète et critique anglais, fils du précédent, né à Laleham en 1822, m. en 1888; professeur à l'Université d'Oxford où il avait obtenu, en 1843, le grand prix de poésie. Disciple de Shelley, admirateur des Grecs, il s'est rapproché des modèles classiques par l'éclat harmonieux de ses vers (*Poems*, Londres, 1853), comme par la sobriété et la pureté de son style. Sa note poétique est surtout méditative et morale. Il relève de l'école de Wordsworth, mais il a l'âme moins robuste et plus troublée. En littérature, critique de sentiment plutôt que de raison, juge presque dédaigneux, ayant plutôt des principes qu'une méthode, il a semé ses appréciations (*Essais de critique*, 1865; *Littéral. et dogme*, 1873, etc.) de traits vifs et de pensées originales.

Arnold (Edwin), érudit et publiciste anglais, né en 1832, professeur à Birmingham, et dans l'Inde en la résidence de Bombay; l'un des directeurs du *Daily Telegraph*. On lui doit une édition annotée de l'ouvrage classique sanscrit: *Hitopadeça*, avec un vocabulaire sanscrit, anglais et mahrate.

Arnould (Edmond), littérateur français, né à Dieuze, en Lorraine, en 1811; successeur d'Ozanam en la chaire de littérature étrangère à la Sorbonne, m. en 1861. Critique ingénieux et délicat poète. (*Sonnets*, 1862, in-8°, etc.)

Arnoux (Jean), controversiste et prédicateur français, né à Riom, vers 1550; confesseur de Louis XIII, m. en 1636. Il soutint, en 1617, des controverses retentissantes contre les Calvinistes et prononça une remarquable oraison funèbre d'Henri IV.

Arraes (Amador), théologien et moraliste portugais, né à Béja, en 1530; évêque de Portalègre; m. en 1600. Sur le modèle de Platon, il prit le dialogue pour cadre littéraire de sa pensée, — qu'il appliqua surtout à la morale, à la religion, à la Providence. — (Coimbre, 1589, in-4°; *ibid.*, 1604.) Ses pages ont une réputation classique, au Portugal, pour la pureté jointe à l'énergie de la forme.

Arraki, poète et philosophe persan du XIe s.; le moraliste du *Livre de Sind-*

bad, recueil de préceptes philosophiques pour la conduite de la vie.

Arreboe (Anders), poète et théologien irlandais, né en 1537; prédicateur de la cour de Danemark, évêque de Drontheim; m. en 1637. Écrivain rude, souvent hors de la mesure et du goût, original, néanmoins, selon le jugement des critiques scandinaves. (*Hexaméron* [d'après Du Bartas], Copenhague, 1641 et 1661, in-4°; etc.)

Arrien (Ἀρριανός), historien grec, né à la fin du Ier siècle après J.-C., à Nicomédie, en Bithynie. Philosophe et guerrier comme Xénophon, qu'il avait pris pour modèle, il commanda des légions, remporta des victoires, s'éleva, par ses talents seuls, à une haute fortune, et ne se distingua pas moins dans l'exercice des lettres que dans les charges de la vie publique. Excellent écrivain philosophique, il condensa les doctrines morales du stoïcien Épictète, son maître, dans un livre fameux : le *Manuel* (Ἐγχειρίδιον Ἐπικτήτου) et recueillit dans ses *Dissertations* les leçons et les entretiens de ce grand penseur. Historien solide, profondément initié aux détails de la guerre, il a légué à la postérité un récit très fidèle en sept livres de l'*Expédition d'Alexandre* (Ἀνάβασις Ἀλεξάνδρου, éd. princ., Trincavelli, Venise, 1535), tout à fait digne d'être rapproché de l'*Anabase* de Xénophon par les mérites de la narration et du style.

Arrighetto ou **Arrico** (Enrico), poète italien du XIIe siècle. La triste déesse *Penia,* la pauvreté, ne cessa de sévir cruellement dans sa destinée. Il peignit sa détresse et les consolations qu'il sut trouver au sein de la philosophie (*De fortuna diversitate et consolatione philosophiæ,* Florence, 1684, in-8°).

Arrivabene (Giovanni-Francesco) poète italien, né à Mantoue, vers 1510. C'est en respirant l'air des cours qu'il anima son talent à produire, sans beaucoup de peine, quelques discours, quelques pièces fugitives et ses deux poèmes en vers *sciolti.* (*Idromanzia* et *Cloanto,* Mantoue, 1547, in-8°.)

Arrivabene (Lodovico), poète italien du XVIe siècle. Il varia ses plaisirs poétiques, en les entremêlant de quelques ouvrages en prose, tels qu'une *Histoire de la Chine,* imprimée à Vérone, en 1599.

Arsis. T. de métrique ancienne, signifiant en grec Elévation, et désignant la partie d'un pied sur laquelle tombe l'accent tonique, par opposition à la partie non accentuée qui s'appelle *Thésis.*

Art poétique. Voy. **Boileau.**

Artaud de Montor (le chevalier), littérateur français, né en 1772, à Paris; attaché d'ambassade à Rome, puis chargé d'affaires à Florence; m. en 1849. Il s'était pris d'un goût très vif pour le pays où l'avaient retenu d'abord ses fonctions diplomatiques, et il en fit le sujet préféré de ses études. On lui doit plusieurs travaux appréciés concernant l'histoire, les arts et la littérature de l'Italie. (*Hist. de Pie VII,* 1836; *Hist. des souv. pontifes,* 8 v. in-8°.)

Artaud (Nicolas-Louis), érudit français, né à Paris, en 1794; inspecteur général des lettres, vice-recteur de l'Académie de Paris; m. en 1861 Ses traductions de Sophocle, d'Aristophane, d'Euripide sont restées les meilleurs titres de sa vie laborieuse.

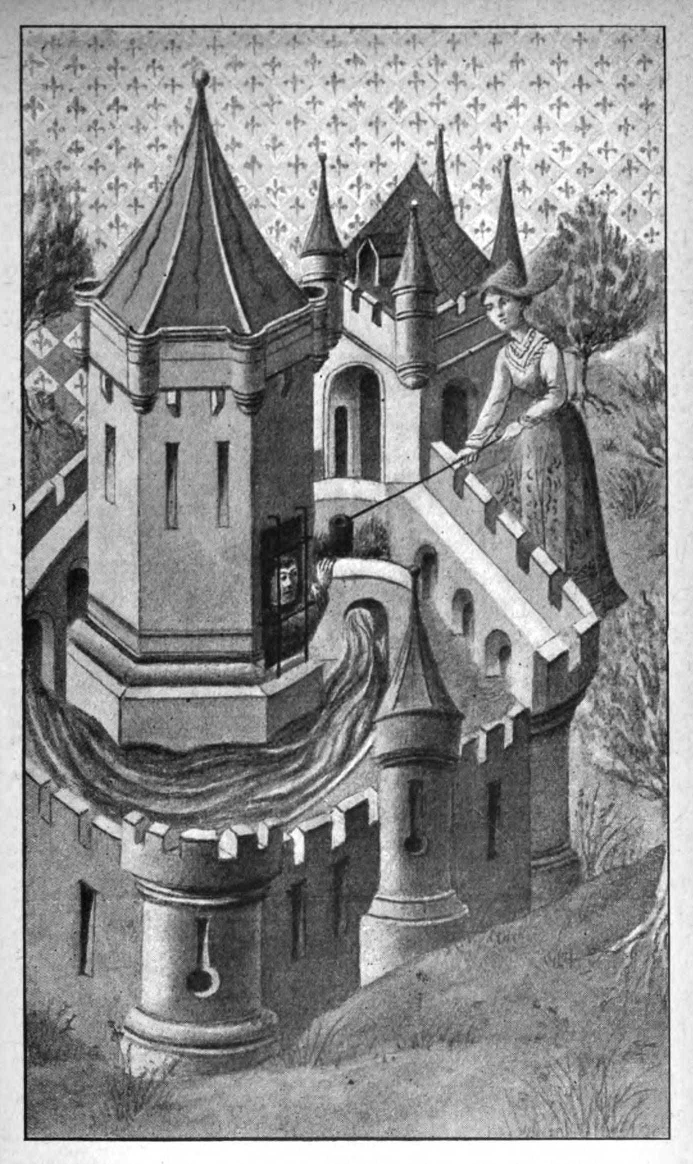
Artémidore le Géographe, écrivain grec, né à Éphèse, vers le commencement du Ier s. av. J.-C. De ses voyages en Ibérie, en Gaule, dans la Méditerranée et la mer Rouge, il avait formé la trame d'un récit en onze livres dont Strabon et Pline parlent souvent avec éloge. Outre qq. fragments de ce *Périple* (ap. Müller, *Geographi minores,* coll. Didot), on possède des passages d'un résumé qu'en avait fait Marcien.

Artémidore le Daldien, mythographe grec, natif d'Éphèse; m. à Rome, où il vécut sous les règnes d'Antonin le Pieux et de Marc-Aurèle. Sous l'inspiration prétendue d'Apollon, il voulut apprendre aux hommes comment l'interprétation des songes (*Onéirocritie,* éd. Alde, 1518, in-8°; Reiff, Leipzig, 1805, 2 vol.) peut leur dévoiler avec certitude les secrets de l'avenir. Très curieux en lui-même, ce livre jette un jour intéressant sur certains points des mœurs et des croyances antiques.

Artieda (Micer-Andrès Rey de), poète espagnol, né vers 1560, à Valence, m. vers 1605. Il a été le maître du Sonnet, dans la littérature de son pays.

Artomius (Pierre), écrivain ecclésiastique polonais, né à Groziska, en 1552; ministre protestant à Thorn; m. en 1609. Dans les temples de Pologne retentissent encore ses *Chants religieux* (*Kancyonal,* Thorn, 1758), et l'on a gardé le souvenir de son ouvrage philologique en trois langues : la *Nomenclature des choses* (Thorn, 1597, in-8°).

Arts libéraux. Les sept *arts* appelés *libéraux* constituent les sept principales parties de l'enseignement dans l'école d'Alexandrie. Au moyen âge, l'ensemble de ces arts se divisait en *trivium* et en *quadrivium* : au *trivium* appartenaient la grammaire, la rhétorique et la dialectique ; le *quadrivium* comprenait la géométrie, l'arithmétique, l'astronomie et la musique.



Le chevalier Gauvain enfermé dans la Tour douloureuse (Épisode du roman de Lancelot du Lac, Cycle d'Arthur).

Artur (Cycle d') ou de la **Table Ronde,** deuxième cycle de la matière épique française, au moyen âge. Il naquit de la fusion du génie germanique avec le génie celtique ; ou, pour mieux dire, provint du contact de la société française et des Celtes, tel qu'il avait eu lieu surtout en Angleterre, après la conquête de Guillaume. Ce contact s'était produit plus faiblement sur le sol continental entre Bretons et Normands. Ses effets littéraires commencèrent à se manifester avant le second tiers environ du XII° s., lorsque, sous une double impulsion religieuse et laïque, on vit poindre à la fois les premières tentatives pour faire pénétrer dans la littérature générale les traditions, les contes, les fables, les réminiscences mythologiques propres aux Gaulois et restés inconnus aux autres peuples. Les divers romans biographiques ou épisodiques, dont Artur, Merlin, Lancelot, la reine Genièvre (v. le dessin) sont les personnages principaux, furent refaits par les trouvères français (voy. **Chrestien de Troyes**) qui les ont adaptés aux mœurs et aux idées de leur temps. Ils exercèrent une influence énorme ; leur champ d'influence et de gloire n'eut d'autres limites que celles du monde catholique et féodal ; on peut dire qu'ils ont transformé la poétique de l'Europe entière.

La caractéristique commune à tous les romans de la Table Ronde, comme ils nous sont parvenus définitivement est l'empreinte qu'a marquée le génie aventureux, fier et hardi des Normands sur le fond des idées celtiques : tendresse d'âme, douceur de mœurs, sensibilité morale, sens profond et mystérieux de la nature.

Arundel (THOMAS-HOWARD, comte de), maréchal d'Angleterre, né en 1580, m. à Padoue, en 1646. Généreux protecteur des artistes et grand collectionneur d'œuvres d'art antiques, il rassembla dans sa galerie des trésors inappréciables. Il a donné son nom aux célèbres *Marbres de Paros,* dits aussi marbres d'Arundel et d'Oxford. (Voy. **Paros**.)

Arvales (le Chant des frères), hymne latin, contemporain des premières institutions religieuses de Rome et que chantaient les frères Arvales, lorsque, chaque année, au retour du printemps, ce collège de 12 prêtres faisait une procession à travers la campagne pour obtenir des dieux une récolte abondante (*arvum,* terre labourée). Le seul caractère poétique de ce chant, qui reste absolument inintingellible, sauf la première phrase *(Lares, soyez-nous en aide)* et le mot de la fin *(Triomphe),* c'est la triple répétition de chaque phrase ou de chaque vers, et la répétition quintuple de l'exclamation finale. Des érudits, Herman, Marini, Lanzi, Klaugen, y ont épuisé leurs commentaires.

Arvers (FÉLIX), poète français, né en 1806, m. en 1851. On a oublié ses pièces de théâtre, drames, comédies, vaudevilles ; mais il a eu la bonne fortune de se survivre, par une seule pièce, par un sonnet d'anthologie, toujours cité dans l'histoire du genre, bien qu'il n'en soit pas le modèle absolu :

Mon âme a son secret, ma vie a son mystère.
(*Mes heures perdues,* Paris, 1833, in-8°.)

Arvieux (LAURENT d'), voyageur français, né à Marseille, en 1635, consul d'Alger et d'Alep ; m. en 1702. Douze années passées dans les Échelles du Levant, douze années d'études approfondies des langues arabe, turque, persane, hébraïque et syriaque donnèrent une grande autorité à ses relations de voyages, à son traité des mœurs et des coutumes des Arabes, ainsi qu'à ses *Mémoires* (Paris, 1735, 6 vol. in-12).

Aryenne (Langue). Voy. **Indo-européennes** (Langues).

Arzamas. Société littéraire russe fondée en 1815 par les disciples de Karamzin, à l'encontre de l'école classique de Schickhof. Elle comptait parmi ses principaux membres : Joukovsky, le prince Viazemsky, Daschkof, Tourguenief, Ouvarof, Pouckhine.

Arzouni (THOMAS), chroniqueur arménien du IX° siècle. Commençant au déluge l'histoire de sa nation, il en a mené la trame jusqu'à l'an 338 de notre ère.

Arzu (ALI-KHAN), célèbre écrivain de l'Hindoustan, né en 1689, m. en 1756. A son école, se formèrent de brillants élèves, tels que Mir Taqui ; et lui-même passa pour un maître du langage. Critique et poète, il tournait ses enseignements en modèles. Il traita de l'éloquence, de la rhétorique, commenta le *Gulistan* de Saadi, et laissa couler de sa plume, soit en persan, soit en hindoustani, une multitude de vers très recherchés dans l'Inde. On le connaît aussi sous le nom de Khan-Sahib.

Asadi de Thous, poète persan du commencement du X° s. ; maître du célèbre Firdousi auquel il prêta son concours pour l'achèvement (en 4,000 vers) du *Shah-Nameh* ; auteur d'un poème historique *(Gushtap Nama)* sur les sultans peschadiens.

Ascham (ROGER), pédagogue anglais, né dans le Yorkshire, en 1515 ; précepteur de la reine Élisabeth, m. en 1568. L'un des principaux savants, — alors, de l'Université de Cambridge, poète aussi —, l'auteur du *Toxophilus* (Londres, 1545, in-4°), et du *Maître d'école* (Londres, 1571, in-fol.) est un des premiers écrivains de la prose anglaise qu'on puisse citer et encore lire aujourd'hui.

Aschufta, poète et médecin hindoustani, né à Agra, dans le cours du XVIII° s. ; m. à Lokhnau. Le sentiment mélancolique de l'amertume et de la brièveté de la vie domine en ses *ghazels*.

Asclépiade, poète lyrique grec. On sait qu'il fut le contemporain d'Alcée et de Sapho, on n'a pas, en ce qui le concerne, d'autre notion positive.

L'*Anthologie* signale plusieurs poètes du même nom.

Asclépiade de Tragile, rhéteur grec, disciple d'Isocrate, né en Thrace. (*Fragm.* d'un traité relatif aux sujets dramatiques, Τραγῳδούμενα, ap. Werfer, *Acta philologorum.*)

Asclépiade, médecin grec, né à Pruse, en Bithynie, m. en 96 av. J.-C., à Rome où il s'était fixé. Sa méthode, fondée moins sur l'emploi des remèdes que sur la judicieuse application des moyens naturels : l'exercice, les frictions, les bains, la diète, l'avait mis en grande faveur. (*Fragm.*, ap. Gumpert, *Asclepiadis Bithyni Fragmenta,* Weimar, 1798, in-8°.)

Asclépiade. T. de prosodie ancienne. Sorte de vers, plus usité dans la poésie latine que dans la poésie grecque, bien qu'on en attribue l'invention au contemporain d'Alcée, et de Sapho, qui porta ce nom. Il se compose d'un spondée, d'un dactyle et d'une césure longue, suivie de deux dactyles. La métrique ancienne connaissait aussi l'*asclépiade spondaïque,* prenant un spondée au dernier pied, et le *grand asclépiade,* nommé aussi *choriambique pentamètre,* composé d'un spondée, de trois choriambes, et d'un iambe ou pyrrhique, avec deux repos, comme dans ce vers de Prudence :

Annum / cardo rotat /,' dum fruimur //sole , volubili.

Ascoli (Graziadio), célèbre orientaliste italien, né en 1829, d'une famille israélite ; membre du Conseil supérieur de l'Instruction publique; membre correspondant de l'Institut de France, des Académies de Berlin, de Vienne, de Budapest, de Saint-Pétersbourg. Après la publication de ses *Studii orientali e lenguistici* (2 vol. in-8°), il avait été nommé à la chaire de philologie comparée dans l'Académie de Milan: c'est là qu'il commença ses admirables cours de glottologie. Les dialectes de l'Inde et la langue protoarienne, les affinités des familles, le langage des tziganes, l'unité des langues romanes, les dialectes des peuples latins, les langues celtiques, ont reçu de nouvelles lumières des travaux de ce philologue, à l'érudition vaste, au génie pénétrant.

Asconius Pedianus, grammairien latin, que Suétone place parmi les historiens, entre Fenestella et Pline l'Ancien, né à Padoue, l'an 3 ap. J.-C., m. en 88. L'effort de son activité littéraire se tourna vers les auteurs classiques, Cicéron, Salluste et Virgile, en particulier. Ses commentaires sur cinq discours du grand orateur romain [*pro Scauro, in Pisonem, pro Milone, pro Cornelio, et in toga candida*], même incomplets comme ils nous sont parvenus, ont une réelle valeur de fond et de forme.(Éd. princeps, Ven., 1477; Kiessling et Scholl, Berlin, 1875.)

Ashik, poète érotique persan, né en 1518, m. en 1571. On lui sait gré d'avoir recueilli, en dehors de ses propres conceptions, un choix de modèles des meilleurs écrivains iraniens, appelé : *Le Livre des Poètes.*

Asmus. Voy. **Claudius** (Mathias).

Asnyk (Adam), poète et patriote polonais, né en 1838, m. en 1897. L'un des lyriques les plus distingués de cette féconde littérature, à la fin du xix° siècle.

Aspasie, femme célèbre de l'ancienne Grèce. Originaire de Milet, elle vécut à Athènes. Admise à partager la destinée de Périclès sans être son épouse légitime, elle révéla la grâce féminine à la société grecque et sut charmer l'humeur austère d'un Anaxagore ou d'un Socrate, non par la beauté de ses traits dont on ne possède aucune preuve authentique, moins encore par la licence de ses mœurs qu'on a mal connues, mais par l'élévation morale de son caractère et de ses pensées. Ayant exercé sur les actes publics de Périclès une réelle influence, elle ne put échapper aux atteintes de l'envie et de la haine déchaînées contre cet homme illustre. La maison d'A. était un centre intellectuel, où se retrouvaient les poètes, les lettrés, les philosophes.

Aspremont, chanson de geste du xiii° s., 6° branche de la Geste de Pépin. Becker en a publié des fragments dans les *Mémoires* de l'Académie de Berlin, 1839.

Assafadi, écrivain arabe, né en Syrie, à Safada, en 1296, m. en 1362 ; commentateur du Coran, et le biographe du supplément, en plusieurs volumes, du grand dictionnaire d'Ibn-Khallican.

Assemani (l'abbé Simon), savant orientaliste, né à Tripoli, en 1687 ; professeur de langues orientales à l'Université de Padoue, bibliothécaire du Vatican; archevêque de Tyr; m. à Rome, en 1768. Ses minutieuses descriptions de manuscrits orientaux (*Bibliotheca orientalis Clementina-Vaticana,* Rome, 1719-1728, 4 volumes in-fol.: etc.) ont rendu de précieux services pour toutes les questions de diplomatique, d'histoire et de bibliographie qui s'y rattachent. Son neveu Étienne-Évode **Assemani** [1707-1782] reprit utilement la suite de ses travaux.

Assimilation. Faculté par laquelle l'esprit s'associe avec plus ou moins de facilité, de promptitude, certaines idées, certaines connaissances, ou le tour d'imagination et de style d'un écrivain. Le type le plus étonnant peut-être de l'assimilation continue des idées venant de toutes les sources, de tous les camps, de toutes les églises, a été le célèbre critique Sainte-Beuve,

Assollant (Alfred), littérateur français, né à Aubusson, le 20 mars 1827, m.

en 1886. Collabora tour à tour à bon nombre de journaux où, en dehors de ses articles d'actualité politiques ou autres, reçurent l'hospitalité tant de nouvelles et de romans sortis de son imagination. (*Jean Rosier, Marcomir, Rachel, Ruse d'amour, Cadet Borniche,* etc.). Disciple d'Edmond About et comme lui se réclamant de Voltaire, Assolant visait moins à la vérité qu'à l'esprit. Il a la note vive et plaisante, mais pèche par le défaut de naturel et de simplicité. Il amuse plus qu'il ne touche.

Assonance. Ressemblance imparfaite de sons dans la terminaison des mots, qui a tenu ou tient encore lieu de la rime, suivant les temps ou les pays. *France* et *franche, autel* et *orteil, proverbe* et *perde* en français, *dios* et *dolor* en espagnol sont des assonances.

Les anciens en faisaient grand usage. Les langues orientales, arabe, turque et persane en ont spécialement compliqué le procédé. Chez les nations européennes, l'A. est surtout employée par les écrivains espagnols. Elle forme encore une des bases de la versification chez les peuples du Nord, et les Allemands l'ont conservée pour l'harmonie imitative des vers de leurs proverbes populaires.

Nos plus anciens vers épiques sont assonancés tantôt par la dernière voyelle sonore, tantôt par la dernière syllabe. L'A. par la dernière voyelle ou dernière diphtongue eut la priorité d'emploi. En voici un exemple :

« Francs chevaliers, dist l'emperere Carles,
Car m'eslisez un baron de ma marche
Qu'à Marsiliun me portast un message
Ço dist Rollans : « Ço ert Guenee. mis parastres. »

L'A. règne sans partage dans la *Chanson de Roland*. Dans le *Coronement Looys*, la *Prise d'Orange, Huon de Bordeaux*, elle admet parfois la rime, dont ensuite Adenet le Roi inaugura l'alternance et qui finit par triompher.

Assoucy. Voy. **D'Assoucy.**

Assyrien (l'). La langue sémitique ancienne de Ninive et de Babylone.

Assyriologie. Nom donné en général à toutes les études relatives au langage, aux inscriptions, et aux arts de l'Assyrie. Déchiffrer les trois alphabets cunéiformes (voy. ce mot) et lire les trois vieilles langues dans lesquelles les anciens rois de Babylone, de Ninive, de Médie et de Perse ont voulu transmettre aux générations futures le souvenir de leurs exploits, constituer la méthode de recouvrement d'idiomes éteints depuis des milliers d'années a été la gloire des orientalistes du XIXe s. Bien avant que Botta et sir H. Layard pensassent à Ninive et que son compatriote Henry Rawlinson eût publié les inscriptions de Behistun, des érudits clairvoyants, tels que Jules Mohl, avaient prévu et signalé l'importance des découvertes à faire sur le sol de la Mésopotamie. Les découvertes archéologiques de Botta, Layard, Loftus, les déchiffrements de Hincks, Rawlinson, Schrader, et par-dessus tous de Jules Oppert, le véritable législateur de l'assyriologie, non seulement ont ressuscité Ninive et Babylone, ces Herculanum et ces Pompéi de l'ancienne Asie, mais ont rendu en quelque sorte à l'Assyrie même le prestige que lui donnaient, il y a vingt-cinq ou trente siècles, la puissance de ses monarques et l'éclat imposant de son culte.

Astéisme (du gr. ἀστεϊσμός). Chez les Grecs anciens, Manière de s'exprimer pleine d'élégance et de délicatesse.

En rhétor., Sorte d'ironie par laquelle on déguise la louange ou la flatterie sous l'apparence d'un blâme. Virgile, par exemple, pourra dire à un méchant poète :

Qui Bavium non odit, amet tua carmina, Mævi.

Il y a un bel emploi d'astéisme dans l'exode du sermon de Massillon pour le jour de la Toussaint.

Astemio (Lorenzo Bavilacqua, dit) ou *Abstemius*, critique et poète italien, né à Macerata, en 1499. Ses travaux de philologie ne furent que le préambule de compositions moins graves, auxquelles il a dû le meilleur de sa réputation ; nous voulons parler de ses deux recueils de fables, les unes tirées de l'antiquité, les autres de son imagination, et en partie devenues classiques. (*Hecalomythium*, Venise, 1495, in-4 ; *Hecalomythium secundum*, ibid., 1499 ; trad. fr. par Pillot, Douai, 1814.)

Aston (Antony), acteur et auteur comique anglais de la première moitié du XVIIIe siècle. Promenant à travers le monde une existence ambulante que partageait avec lui sa famille, jouant en tout lieu son répertoire, il composa des comédies, des opéras, et fit de sa vie même un roman.

Astori (Giovanni-Antonio), érudit italien, né à Venise, en 1672, m. en 1743, laissant derrière lui un bagage assez mêlé de lettres latines et italiennes, de tragédies classiques, et un *Commentaire sur Alcman*. (Venise, 1697, in-fol.)

Astrologie. Fausse science appelée aussi astrologie judiciaire, qui prétendait annoncer l'avenir d'après l'observation des astres. Elle fit fureur dans toute l'Europe, pendant le moyen âge et le XVIe s. Les rois, les princes, les hommes les plus savants en étaient entichés.

Les alchimistes croyaient la nature gouvernée par des forces fatales qu'ils assimilaient aux démons des philosophes anciens et dont ils cherchaient à se rendre maîtres ; les astrologues, qui pressentaient l'étroite solidarité de tous les phénomènes du monde et de la vie, cherchaient dans les astres les indices de la destinée à laquelle nous condamnent notre organisation et notre caractère. (A. Maury, *La Magie et l'Astrol.*, 3e éd., 1864.)

Astronome limousin (l'), chroniqueur anonyme du IXe s., dont le nom, d'après Delalande, serait Luitwolf, et que sa *Vie de Louis le Débonnaire* fait estimer comme un témoin précieux de ce temps reculé de notre histoire. (Trad. Guizot, *Mém. relatifs à l'hist. de France*, t. III.)

Astruc (Elie-Aristide), rabbin et écrivain français, né à Bordeaux, en 1831. Adepte du libéralisme religieux, il s'est attaché, par des séries de brochures et de volumes, à établir ce qu'il

appelle « la supériorité de la morale sur le dogme » et le sens tout métaphysique des récits miraculeux de la Bible.

Asturien. Dialecte de la langue espagnole, connu aussi sous le nom de *Cable*.

Atanagi ou **Athanagi** (Denis), lat. *Atanagus*, érudit italien, né à Cagli, m. vers 1570. Il passa les années à revoir, à éditer, à recenser et à écrire lui-même une foule de livres, parmi lesquels nous nous contenterons de signaler les *Lettres facétieuses et plaisantes de divers grands hommes et grands génies*. (Venise, 1561, in-8°.)

Atellanes (*Atellanæ fabulæ, ludi atellani*). Chez les anciens Romains, sorte de jeux scéniques qui paraissent avoir été originaires de la ville d'Atella, en Campanie. C'étaient de petites pièces que l'on jouait en plein air et dont les sujets étaient empruntés aux incidents comiques de la vie des champs, des mœurs des basses classes. Le gros sel, l'*acetum latinum*, ne manquait pas dans ces dialogues où la plaisanterie était volontiers obscène et l'intrigue grossière. Les situations restaient simples et ne variaient guère. Les types de ces pièces étaient traditionnels et constamment les mêmes, comme dans la comédie italienne des XVII° et XVIII° s. On y entrevoit un genre de pièces assez semblables à certaines farces de l'Italie moderne, et qui leur ont légué peut-être, avec leurs dialogues impromptus, quelques-uns de leurs acteurs. Il ne nous en reste que des fragments insignifiants et des titres recueillis par Ribbek. (*Poetarum latinorum scenariorum fragmenta*, Leipzig, 1834 et 1840.)

Athadji-Newa-Zade, poète turc, né à Constantinople en 1583, m. en 1635. Le *Souffle des fleurs* (c'est le titre d'un de ses recueils, *Néfhalal-Ezhar*) embauma sa poésie. Livré aux chants du plaisir, il raisonna en vers sur l'art d'augmenter les jouissances de la vie (*Saki-Name*).

Athalie. Voy. Racine.

Athanase (saint), Père de l'Église grecque, patriarche d'Alexandrie, né dans cette ville vers 296, m. en 373. Sa glorieuse carrière, éprouvée par beaucoup d'orages ou de persécutions, fut une lutte sans répit contre l'arianisme. C'est à cette lutte suprême que se rapportent la plupart de ses ouvrages (édit. compl., Padoue, 1777, 4 v. in-fol.; et dans la *Patrologie grecque* de l'abbé Migne.) En écrivant, A. se préoccupait moins de l'agrément du style que du but à atteindre; il écrivait souvent à la hâte, avec feu, mais en serrant le raisonnement et en accumulant les preuves.

Atharvan-Veda, nom de l'un des quatre Vedas, le plus moderne d'entre eux; les documents y abondent sur la religion de ces temps primitifs de l'Inde. (Edit. Roth et Witheney, Berlin, 1815.)

Athénagoras ou **Athénagore** d'Athènes, philosophe grec platonicien, qui se convertit au christianisme, et fut l'un des penseurs les plus éminents du II° s. ap. J.-C. Son *Apologie de la foi chrét.* et son *Traité de la résurrection des morts* sont remarquables par l'élévation des pensées, l'ordre et l'enchaînement des arguments, l'habileté de la polémique. La meilleure édition de ses œuvres est celle d'Oxford, 1706, in-8°.

Athénée (gr. Ἀθήναιος), grammairien et sophiste grec, né à Naucratis, en Égypte, vers 228 av. J.-C. Ayant amassé un fonds de lectures considérable, il en composa une sorte d'encyclopédie littéraire, qu'il appela le *Banquet des savants*. Elle consiste en une longue conversation constamment renouvelée, sur les choses de la vie sociale et domestique, l'histoire des sciences, des arts, des mœurs et des métiers. Comme A. use et abuse, à propos de tout, de la citation, il nous a conservé des fragments étendus et précieux d'une foule d'auteurs dont les ouvrages ne nous sont point parvenus. (Édit. princeps, Venise, 1514, in-fol. chez les Aldes. A signaler la trad. franç. de M. Lefebvre de Villebrune, Paris, 1789-91, 5 vol. in-4°.)

Athénodore de Cana, près de Tarse, philosophe grec stoïcien du I°° s.; précepteur d'Octave qu'il suivit à Rome, et dont il devint, à l'heure de la toute-puissance, le conseiller. (*Fragm.*, collect. Didot, *Historicum græcorum fragmenta*.)

Athis et Prophilias, long poème d'aventures du XII° s., attribué à Alexandre de Bernai, et dont la première partie est d'origine byzantine.

Athroïsme. Figure de rhétorique appelée aussi *Accumulation* et qui consiste à réunir (du gr. ἀθροίζω, je rassemble) une série d'arguments pour prouver une proposition.

Atta (Quintius), poète latin du I°° s. av. J.-C., auteur de *Togatae*. Les rares fragments conservés de ces pièces ont un caractère archaïque et un ton vif et hardi.

Attendolo (Giambattista), poète et critique italien, né à Capoue, vers 1530, membre de l'Académie de la Crusca, professeur de langues orientales vivantes; m. d'accident, en 1593. Il voua principalement à l'admiration de Pétrarque et du Tasse ses poésies. (*Rime*, Florence, 1584, in-8°) et ses études littéraires. (*Unità della materia poetica*, Naples, 1724, in-8°.)

Atterbom (Daniel-Amédée), poète suédois, né en 1790, m. en 1855. L'un des chefs les plus brillants de l'école romantique dans son pays. On admire l'harmonie de ses rythmes, la richesse d'imagination répandue dans son *Ile du bonheur*, dans ses *Chants populaires* ou *Harpe du Nord*, et les belles couleurs de sa poé-

sie, que voile sans l'obscurcir une teinte légère de mysticisme.

Atterbury (FRANCIS), théologien anglais, né à Middleton, en 1662; chapelain de la reine Anne, évêque de Rochester; m. en 1732. Son goût indépendant, en religion, comme en littérature, l'entraîna plusieurs fois en des polémiques assez vives. Des sermons remarquables, un traité politique intitulé: *la Voix du peuple n'est pas la voix de Dieu* (1710), et des pages de controverse, justifièrent sa réputation d'éloquence et d'esprit.

Atticisme. Manière de parler délicate et polie propre aux Athéniens. L'a. était chez eux ce que l'urbanité était chez les Romains. On applique ce mot par extension au style de tout écrivain qui joint l'élégance à la pureté. Il exprime enfin l'exquise finesse du goût. « L'atticisme chez un peuple, et au moment heureux de sa société ou de sa littérature, dit Sainte-Beuve, est une qualité légère qui ne tient pas moins à ceux qui la sentent qu'à celui qui parle ou qui écrit; c'est une propriété dans les termes et un naturel dans le tour, une simplicité et netteté, une aisance et familiarité, entre gens qui s'entendent sans appuyer trop, et qui sont tous de la maison. Chaque esprit y porte sa nuance particulière; l'un y met le sel, la gaieté ou l'âcreté de la réplique, l'autre une fleur de raillerie et de délicatesse. Toujours et pour tous la mesure et la sobriété. »

Atticistes. Nom donné aux auteurs grecs postérieurs au siècle de Périclès qui s'efforcèrent de ranimer les formes des grands auteurs athéniens; tels, Lucien, Dion Chrysostôme, Longus.

Atticus (TITUS POMPONIUS), chevalier romain, né en 109 av. J.-C., m. en 33; célèbre par les lettres que lui écrivit Cicéron et par une biographie de Cornélius Népos. Grand seigneur ami des lettres et des arts, épicurien raffiné, homme d'esprit et le plus habile homme de son temps, très adroit à se ménager des amitiés dans tous les camps sans se compromettre avec personne, il sut vivre heureux, à l'abri des embarras de la politique, riche, puissant, honoré, dans une époque de crises, de guerres civiles, de proscriptions et de prévarications continuelles où seulement vivre était un problème plein de difficultés. Ses divers écrits sont entièrement perdus.

Atticus (TIBERIUS-CLAUDIUS-HERODES), rhéteur grec de l'époque de Marc-Aurèle, né à Marathon, 104 ans ap. J.-C.; consul en 143, m. en 177. Se désintéressant des honneurs publics auxquels l'avaient porté des charges importantes, il consacra sans réserve à l'amour des lettres la seconde période de sa vie. Nous ne pouvons juger autrement que sur la foi de son époque, des mérites de son éloquence et de son enseignement, presque tout son œuvre, — discours ou traités, — étant perdu. (*Fragm.*, ap. Fiorillo, Leipzig, 1801, in-8°.) Possesseur de grandes richesses, Hérode Atticus en avait noblement fait usage pour doter Athènes et Rome de plusieurs monuments d'utilité publique.

Attila. Vieux poème latin en 1452 hexamètres, qu'on date au VIe s. environ et qui a été publié, pour la majeure partie, en 1780 par Fischer.

Attilius (MARCUS), poète latin du IIe siècle. Il passait pour avoir excellé dans la comédie. Le témoignage d'un critique, Valcatius Sedigitus, le proclamant supérieur à Térence, est à peu près tout ce qui reste pour établir son mérite et son existence même.

Attique (Dialecte). L'ionien de la Grèce d'Europe, celui qu'on parlait dans l'Attique, et qui, au lieu de s'amollir et de s'efféminer comme l'ionien d'Asie, prit avec le temps un caractère de plus en plus ferme, de sorte qu'il devint la langue classique elle-même.

Les auteurs attiques, ou substantiv. les attiques, les auteurs qui ont employé ce dialecte: Thucydide, Xénophon, Démosthène, Aristophane, etc.

Attius. Voy. **Accius.**

Aubade. Sorte de chanson, dite chanson du matin, où excellaient les troubadours.

Aubanel (Théodore), félibre avignonnais, né en 1829, m. en 1888. « Qui chante son mal enchante, » telle a été la devise de ce poète au cœur tendre, à l'imagination rêveuse, le Pétrarque provençal. La disparition d'une jeune fille aimée, entrée au couvent, perdue pour le monde et comme morte pour lui, voilà le sujet de son recueil de la *Grenade entr'ouverte* (la *Miougrano entreduberto*, Paris, 1877, in-8°) où la peinture des horizons magiques réchauffe les tristesses de la pensée. Très troublantes, très colorées sont aussi ses pages, dédiées aux *Filles d'Avignon (Li Fiho d'Avignon).*

Aubé (BENJAMIN), historien français, né à Paris en 1826, m. en 1887. Se plaçant au sein d'une époque extraordinaire, parmi les acteurs et les témoins de la plus grande révolution qui fut jamais, il a consacré d'importantes études à l'histoire des origines du christianisme. (*Hist. des persécut. de l'Egl. jusqu'à la fin des Antonins*, 1 vol. in-8°; *Des orig. du christ. jusqu'à Théodose*, etc.)

Auberi le Bourguignon. Chanson de geste anonyme du commencement du XIIe s., d'origine flamande, qui, par certains détails, se rattache à l'histoire réelle de Bourgogne. (*Aubry le Bourgoing*, p. p. Tarbé; *Aubery*, p. p. Adolf Tobler, Leipzig, 1870.)

Aubert (GUILLAUME), sieur de Massaignes, jurisconsulte, historien et poè-

te français, né à Paris, vers 1534 ; avocat général à la cour des Aides, m. v. 1601. Malgré la réputation, d'ailleurs bien exagérée, de ses ouvrages (*les Retranchements*, 1585, in-8° ; trad. en vers latins par Scévole de Sainte-Marthe, etc.), il vécut dans un état voisin de l'indigence, et il reste encore, pour la postérité, un assez pauvre écrivain.

Aubert (PIERRE), jurisconsulte et érudit français, né à Lyon, en 1612 ; procureur du roi et échevin de sa ville natale ; m. en 1733. Au plus beau temps de la vie, il entretint son imagination de fables romanesques (*Voyage et retour de l'ile d'Amour*) ; puis, avec l'âge, prit le goût des besognes sérieuses et donna une édition augmentée du *Dictionnaire* de Richelet. (Lyon, 1728, 3 vol. in-fol.)

Aubert (l'abbé JEAN-LOUIS), poète français, né le 15 févr. 1731, à Paris, m. le 10 nov. 1814. L'un des plus savants et plus sagaces critiques de la fin du XVIII° s., il est surtout connu par ses *Fables* (*Fables et œuvres diverses*, 1775, 2 vol. in-8°), où il eut le tort de trop philosopher, mais dont les meilleures ont le double mérite du naturel et de la grâce.

Aubertin (CHARLES), littérateur français, né à Saint-Dizier, en 1845 ; maître de conférences à l'École normale de Paris ; membre correspondant de l'Institut.

Aubery (ANTOINE), historien français, né en 1616, à Paris ; avocat au Parlement, m. en 1695. La pourpre cardinalice exerça une séduction particulière sur son esprit, si l'on en juge par les titres de qq. uns de ses livres : *Hist. générale des cardinaux* (1642-1649, 5 vol. 5 vol. in-4°), *Hist. du cardinal de Joyeuse* (1654, in-4°), *Hist. du cardinal de Richelieu* (1660, in-fol.). C'était un grand travailleur et un polyglotte distingué.

Aubignac (FRANÇOIS HÉDELIN, abbé d'), littérateur français, petit-fils d'Ambroise Paré ; né en 1604, à Paris ; précepteur du duc de France, neveu de Richelieu, ce qui lui valut l'abbaye dont il porta le nom ; m. en 1676. D'un caractère vaniteux et altier, il n'eut jamais d'autre maître que lui-même ; aussi se brouilla-t-il avec les plus beaux génies de son siècle. Théoricien très absolu, il prétendit régler sur les lois d'Aristote, interprétées par lui avec la dernière rigueur, l'ordonnance de toutes les œuvres dramatiques (*Sur la pratique du théâtre*, Paris, 1669, in-4°.) La tragédie de *Zénobie* prouva, malheureusement pour sa gloire, que « les connaissances ne donnent pas le talent ».

Aubigné (THÉODORE-AGRIPPA d'), historien, poète et capitaine calviniste, aïeul de Mme de Maintenon, né près de Pons en Saintonge, en 1550, m. en 1630. Issu d'un père fort et courageux, il reçut une éducation également forte et courageuse, savante et militaire à la fois. A sept ans il savait assez de grec pour traduire le *Crito* de Platon. Homme d'épée et vaillant ouvrier de style, bonne lame et bonne plume, d'un caractère beaucoup moins souple que n'étaient l'une et l'autre, inflexible sectaire, compagnon très difficile à vivre, tyranneau féodal, quelque peu brigand et assez traître avec des soubresauts d'honnêteté dignes d'un héros de Plutarque, A. d'A. est une des figures les plus originales et les plus expressives du XVI° siècle. L'écrivain rendit en maître toutes les passions de l'homme. Ses œuvres, qui n'ont été vraiment appréciées à leur exacte valeur et bien comprises que de nos jours, sont celles



Agrippa d'Aubigné, d'après un tableau de la Bibliothèque de Genève.

d'un historien emporté, mais admirable par la vivacité de ses peintures (*Hist. universelle*, 1616-1620, 3 vol. in-fol.), d'un âpre pamphlétaire (*Confession de Sancy*), d'un ingénieux observateur de mœurs (*les Aventures du baron de Fæneste*, Cologne, 1729-1731, 2 vol. in-12) et d'un puissant poète (les *Tragiques*, en sept livres, 1616, in-4°, rééd. nombr.). Il faut signaler aussi l'auteur de *Mémoires* qu'on a comparé à Saint-Simon.

La clarté, la netteté manquent aux poésies d'A. d'Aubigné. A côté de vers superbes, d'une énergie et d'une couleur incomparables s'y rencontrent fréquemment des antithèses violentes, des hyperboles outrées, des redites et du fatras ; c'est partout, chez cet homme singulier, un mélange de défauts choquants et de qualités subli-

mes. (*Œuv. compl.*, éd. Réaume et de Caussade, Paris, 1874 et suiv.)

Aubrey (John), antiquaire anglais, né dans le Wittshire, en 1626, m. en 1697. Également versé dans les antiquités, l'histoire naturelle et la littérature; porté par son tempérament vers les recherches curieuses, il rassembla une foule d'anecdotes, de traits piquants sur des sujets singuliers en eux-mêmes: les songes, les présages, les apparitions, la magie, la fatalité, et ce que nous appellerions auj. la suggestion. (*Mélanges,* 1696.)

Aubrion (Jean), chroniqueur français du xve s., né et m. à Metz. Très activement mêlé aux affaires de la république messine, il laissa un intéressant *Journal,* en dialecte lorrain, *de tout ce qui s'est passé à Metz et aux environs depuis 1477 jusqu'à 1581* (éd. Lorédan-Larchey, Metz, 1857, in-8°).

Aubryet (Xavier), littérateur français, né à Pierry, en 1827, m. en 1880. Ainsi que nous l'avons écrit ailleurs, c'était une nature généreuse avec des tendances très marquées vers le spiritualisme, un critique élégant et délicat, un romancier plein d'illusions; un esprit chaleureux, enthousiaste, dont la suprême joie était de dégager des œuvres modernes, littéraires ou musicales, l'élément poétique, fût-ce en l'imaginant, quand il ne s'y trouvait pas. (*La Femme de vingt-cinq ans,* 1853; *Jugements nouveaux,* 1860, in-18, etc.)

Aucassin et Nicolette. Roman d'aventures du xiie s., l'une des plus charmantes productions du moyen âge. Il offre un mélange singulier de prose formant le récit et de vers destinés à être chantés. L'action est claire, sans complications; les scènes de galanterie sont voilées de pudeur; et quelques épisodes comiques réchauffent l'intérêt de la fable. (Ed. illustrée, Gaston Paris, 1878, in-4°.)

Aude (Joseph), chansonnier et auteur comique français, né en 1735, à Apt, m. en 1811. Secrétaire du ministre Caraccioli, à Naples, puis de Buffon, il est le père de *Cadet Roussel* et a le premier mis ce type à la mode. Sa trivialité populaire, dit Merlet, ne manque pas de sentiment et de finesse.

Audebrand (Philibert), publiciste et romancier français, né à Issoudun, en 1816. Sténographe et rédacteur du compte-rendu des Chambres pour plusieurs journaux de 1842 à 1848, il a fourni depuis cette époque, à diverses feuilles, un nombre presque incalculable de chroniques et de causeries. (*Souvenirs de la tribune des journalistes,* 1867, etc. A signaler parmi ses romans: les *Yeux noirs et les yeux bleus,* 1878.) Ses *Mémoires d'un homme de lettres* abondent en anecdotes et en traits curieux.

Audefroi le Bâtard,, trouvère artésien du commencement du xiiie siècle. Il s'adonna à un genre de chanson lyrico-épique tout particulier à notre ancienne poésie, et dont l'objet était de représenter en un petit tableau une aventure ou simplement une situation d'amour. Il se distingua plutôt par la forme que par le fond, en substituant la rime a l'assonance, en diversifiant habilement la cadence et la mesure de ses vers. (*Romancero français,* p. p. P. Paris, 1832, in-12.)

Audiffret-Pasquier (Edmond-Gaston, duc d'), homme politique français, né à Paris, en 1823, petit-neveu et fils adoptif du chancelier Pasquier; m. en 1905. Député du centre droit en 1871, président de l'Assemblée nationale de 1875 à 1876, puis du Sénat de 1876 à 1879, il défendit avec une incontestable rectitude de principes les idées ou les institutions qu'il croyait être les plus favorables à la prospérité de son pays. Il n'avait rien publié, lorsqu'il fut reçu, en 1878, à l'Académie française pour ses qualités d'orateur.

Audiffret (le P. Hercule), sermonnaire français, né à Carpentras en 1603, m. en 1659. Général de la congrégation des Pères de la Doctrine chrétienne, oncle et maître de Fléchier, il fit voir un bon goût d'éloquence rare de son temps, dans les oraisons funèbres de Marguerite de Montmorency, princesse de Condé, et du duc de Candale.

Audiguier (Vital d'), seigneur de la Ménor, né dans le Rouergue, en 1565, assassiné en 1624 à Paris, dans une maison de jeu. Sa traduction élégante et pure des *Nouvelles* de Cervantès (Paris, 1618) lui fit pardonner les vers médiocres qu'il avait commis.

Audin (J.-V.-M.), écrivain et libraire français, né à Lyon, en 1793, m. en 1851. Par la série de ses originales monographies sur Léon X, Luther, Calvin, Henri VIII, — où s'accusent trop, cependant, l'esprit de thèse et la recherche du style — il s'est efforcé, à l'instar des protestants Ranke et Hurter, de réparer les notions erronées que le xviiie s. avait accréditées sur l'action du catholicisme ou de la papauté pendant le moyen âge et la Renaissance.

Audinot (Nicolas-Médard), acteur et auteur dramatique français, né en 1732, m. en 1801. Après avoir bataillé contre les difficultés de la vie pour faire valoir ses talents, il usa de ressources ingénieuses, installa à la foire Saint-Germain un théâtre de bamboches ou figures en bois, qui, sous les traits des acteurs de la comédie italienne, représentaient des comédies et

des opéras, créa l'Ambigu-Comique, remplaça ses marionnettes par une troupe d'enfants très habilement dressés; bref, devint un personnage à la mode en tous lieux parisiens. On a gardé de lui un petit opéra-comique, *le Tonnelier* (1761).

Audouard (Olympe), femme de lettres française, née à Aix, vers 1830, m. en 1890. Elle entreprit de grands voyages et vint à Paris vers 1860. Très bruyamment, par des conférences, des articles, des volumes, elle appliqua tout son zèle à plaider l'égalité politique, sociale et intellectuelle de la femme. *(Guerre aux hommes,* etc.)

Audubon (Jean-Jacques), célèbre naturaliste américain d'origine française, né à la Louisiane, en 1780, m. en 1851. C'est à l'air libre, au sein des vastes forêts de sa patrie qu'il poursuivit ses observations sur tous les détails de la vie ornithologique; c'est de là qu'il rapporta l'inappréciable collecte de faits et d'études dont il a enrichi la science. (*Ornithological biography*, Edimbourg, 1831, 5 vol. gr. in-4°, avec Atlas de 400 planches.) L'illustre Cuvier a résumé d'un mot les qualités magistrales de cette œuvre en l'appelant le plus magnifique monument que l'art ait élevé à la nature. La perfection du style y prête, en effet, un charme extrême à l'intérêt, à la vérité des descriptions.

Auerbach. Voy. **Supplément**.

Auger (Edmond), prédicateur et théologicien français de l'ordre des Jésuites, né près de Troyes, en 1530, m. en 1591. Rappeler le nom de ce *pédagogue d'âmes*, c'est avoir à citer le singulier titre d'un de ses opuscules : *Sucre spirituel pour ôter l'amertume des malheurs qui règnent aujourd'hui.* (Paris, 1568, in-16.)

Auger (l'abbé Athanase), traducteur et critique français, né en 1734, à Paris, élu à l'Académie des Inscriptions en 1781, m. le 7 fév. 1792. Sa carrière ne fut qu'un long enthousiasme pour les Grecs et les Romains. Il plaça pendant dix ans tout son bonheur en Démosthène dont il traduisit, le premier en France, les œuvres complètes, aussi bien que celles d'Eschine, d'Isocrate et de Lysias. Quand éclata la Révolution française, il la salua comme un renouvellement de cette république romaine qu'il avait si profondément interrogée dans ses lois, ses coutumes, son gouvernement intérieur *(De la const. des Rom.*, Paris, 1792, 3 vol. in-8°). Constant jusqu'à la mort à ses sympathies, il traita des lettres et des arts avec cette conscience et selon cette pureté de principes que nourrissait en lui la lecture de ses chers anciens.

Auger (Louis-Simon), littérateur français, né à Paris, en 1772. Quelques vaudevilles *(Arlequin-Odalisque, la Foire de Senlis,* etc.) amusèrent sa jeunesse. Après quoi, le journalisme, les lettres sérieuses s'emparèrent de lui pour le garder jusqu'à la fin. Bien lui en prit; car avec des talents de second ordre, il parvint au plus haut degré des honneurs académiques, enrichi d'honneurs et de pensions. Avec les meilleures raisons de vivre, il se suicida, dans un accès de maladie nerveuse. Il avait tenu une place estimée au *Journal des Débats,* en compagnie de Féletz et de Hoffman (v. ses *Mél. philos. et littér.*, Paris, 1828). Ce fut, spécialement, un grand annotateur et préfacier.

Augier (Emile), poète et auteur dramatique français, un des premiers du XIXe siècle sinon le premier, né à Valence en 1820, mort en 1889. Petit-fils de Pigault-Lebrun, un goût héréditaire le poussait vers le théâtre. Après avoir demandé les sujets de son inspiration au souvenir de la Grèce antique (la *Cigüe),* à l'histoire, à la fantaisie (le *Joueur de Flûte),* il aborda le champ de l'observation directe de son temps pour ne plus s'en écarter



Émile Augier.

que par moments et pour y revenir comme en son domaine. Il inaugura la comédie politique et sociale, où il obtint d'éclatants succès avec les *Lionnes pauvres,* les *Effrontés,* le *Fils de Giboyer, Maître Guérin,* la *Contagion, Paul Forestier,* les *Fourchambault.* Des questions qui ont agité la société contemporaine: la réhabilitation de la courtisane, l'adultère, le divorce, les triomphes et les hontes de l'argent, il n'en est aucune

qu'il n'ait agitée dans sa langue simple et male, franche et saine, presque toujours trempée aux pures sources de la tradition classique.

Auguis (Pierre-René), littérateur français, né près de Niort, en 1786, m. en 1846. Ses articles de presse lui valurent une certaine notoriété, ainsi que la députation et un poste officiel. Des séries d'anecdotes piquantes agencées avec goût (*Révélat. indiscrètes du XVIII° siècle*, 1813, in-18), des essais de critique ou d'histoire d'un style assez agréable rappelèrent ensuite sur son nom l'attention du public lettré.

Auguste (Caïus-Julius-Cæsar-Octavianus-Augustus), premier empereur des Romains, né à Rome, le 23 sept., 63 av. J.-C., m. le 19 août, 14 a. ap. J.-C. Il s'éleva par un singulier savoir-faire combiné d'audace et d'adresse, par l'absence complète de scrupule et une impitoyable cruauté, à une tyrannie déguisée, gouverna le monde pendant 44 ans, encouragea puissamment les arts, combla de ses faveurs des poètes de génie dont la reconnaissance, en faisant oublier l'horreur de ses proscriptions, devait donner illusion à l'univers; groupa autour de sa personne assez d'hommes de mérite pour marquer de son nom l'un des plus grands siècles littéraires de l'histoire; enfin cultiva lui-même les belles-lettres, non sans mérite, et composa des ouvrages en prose et en vers, où il porta cette élocution facile et abondante qui convient à un prince. (Recueil des fragments d'A.: Weicher, *Imperiatoris Cæsaris Augusti* scriptorum reliqui.)

Auguste (Histoire). Collection biographique écrite en latin, du temps de Dioclétien et de Constantin, et comprenant, sauf quelques lacunes, les vies des empereurs romains, depuis Adrien jusqu'à Carus et à ses fils. On l'attribue aux six écrivains suivants: Spartien, Vulcatius Gallicanus, Trebellius Pollion, Flavius Vopiscus, Elius Lampridius, Julius Capitolinus. Toutes ces biographies plus ou moins médiocres et qui témoignent uniformément, dit A. Pierron, d'une absence remarquable de goût, de jugement, de critique, de science, surtout de talent, ont pourtant une valeur: elles nous tiennent lieu d'une foule d'ouvrages aujourd'hui perdus. (Ed. princ., Milan, 1475, 1 vol. in-fol.; éd. ultér., Isaac Casaubon, Paris, 1603, in-4, etc.)

Augustin (saint), *Aurélius-Augustinus*, père de l'Église latine, né le 13 nov. 354, à Tagaste en Numidie, m. le 28 août 430. Monique, sa mère, qui fut mise au rang des saintes, exerça la plus salutaire influence sur son éducation. Néanmoins, pendant sa jeunesse, son âme ballottée entre les rêves de l'imagination, l'incertitude des systèmes philosophiques et les attraits décevants du plaisir, errait d'une rive à l'autre, flottante, agitée, vivant de son trouble et de sa blessure. Brusquement elle se sentit éclairée comme d'un rayon surnaturel. Ramené à la foi catholique par les prédications d'Ambroise, le manichéen de la veille deviendra : le meilleur défenseur de l'Église, le véhément évêque d'Hippone, le propagateur le plus puissant, après saint Paul, du christianisme, « l'aigle des Pères », le « docteur des docteurs », saint Augustin enfin. Les principaux écrits du métaphysicien d'Hippone sont : la *Cité de Dieu*, les *Confessions*, les *Rétractations*,



Saint Augustin, d'après une ancienne estampe.

les *Sermons* et les *Lettres*. Son objet constant, poursuivi dans vingt-deux ouvrages et par dix années de lutte, fut un: établir la nécessité, définir la nature, expliquer les mystérieuses opérations de la grâce. Prédicateur tenace de la prédestination, il sacrifie plus d'une fois à son principe absolu l'idée de tolérance et de liberté. En revanche, peu d'hommes ont scruté les profondeur de l'âme d'un regard aussi sagace et aussi pénétrant. Pour la dignité du discours, pour la beauté de la morale et des sentiments, on n'a pu comparer à saint Augustin que Platon et Cicéron.

Aulnoy ou Aunoy (Marie de Berneville, comtesse), femme de lettres française, née vers 1650, m. en 1705. Elle écrivit de nombreux ouvrages sans se faire connaître, une *Relation d'un voyage en Espagne*, des *Nouvelles espagnoles*, des *Mém. historiques*, etc. Elle avoua enfin le *Comte de Warwich*, pour mettre fin à la liberté qu'on prenait de

lui attribuer des livres qui ne lui appartenaient pas. Elle n'est plus connue aujourd'hui que par ses *Contes de fées,* en plusieurs volumes, souvent réimprimés.

Aulu-Gelle, *Aulus Gellius,* grammairien et critique latin, né sous le règne d'Adrien, et m. sous celui de Marc-Aurèle. Le fruit de ses travaux, les *Nuits attiques, Noctes atticæ,* en XX livres, nous a été conservé, sauf le VIII[e] livre. C'est un recueil fort précieux d'extraits des œuvres d'écrivains grecs et latins pour la plupart fort anciens, de comptes rendus, de conversations ayant trait à des questions de grammaire, de rhétorique, de littérature, d'archéologie. Le style d'A. G. se ressent de l'influence de l'école du rhéteur Fronton. Il affecte également l'archaïsme et le néologisme, la pompe et la gravité. (Éd. princeps, Rome, 1569, in-fol. Nombreuses traduct.)

Aumale (Henri-Philippe-Louis d'Orléans, duc d'), écrivain et général français, membre de l'Institut, quatrième fils de Louis-Philippe et de la reine Amélie, né à Paris, le 16 janvier 1822. Ses campagnes en Algérie, le souvenir de sa bouillante ardeur au combat de l'Affroun, à la prise du col de Mouzaïa, à la rencontre de Médéah où il se rendit maître de la smalah d'Abd-el-Kader, et les traces qu'il laissa comme organisateur de la colonie, l'avaient signalé brillamment. Après la révolution de février, au cours d'un long exil à Twickenham, dans sa propriété d'Orléans-House, il voulut conquérir un autre genre d'illustration. Sa remarquable *Histoire des princes de Condé* (1869, 2 vol. in-8°), entreprise par un sentiment de haute reconnaissance envers la famille illustre dont il était devenu l'héritier, fondée sur une grande richesse de documents privés et de papiers d'État, réalisa cette ambition et lui ouvrit les portes de l'Académie française. Mort en 1897.

Aurelius Victor (Sextus), historien latin du IV[e] s. ap. J.-C. Originaire d'Afrique et sorti d'une humble extraction, il vécut longtemps à Rome où l'empereur Julien le revêtit de charges importantes. Il parvint, sous Théodose, à la dignité de préfet de Rome. Sans beaucoup d'éclat, mais d'un style net et assez pur, il rédigea, sur des documents bien choisis, un abrégé de l'histoire des empereurs depuis Auguste jusqu'à Constance, des biographies d'hommes illustres de Rome, et un livre relatif aux origines du peuple-roi. (Éd. Arntzenius, Amsterdam, 1733, in-4°.)

Ausone *(Decimus Magnus Ausonius),* poète latin, né en 309, à Bordeaux, m. v. 394. Avocat, professeur de grammaire et de rhétorique dans sa ville natale, puis précepteur de Gratien, fils de l'empereur Valentinien, il parvint à tous les honneurs et se vit successivement : comte du palais, questeur, préfet d'Italie, d'Afrique, des Gaules, consul. Des Idylles, des Eglogues, des Épîtres, cent œuvres élégantes et agréables, expliquent, selon l'appréciation de M. E. Fallex, sinon l'épithète présomptueuse de Magnus, accolée à son nom, du moins les faveurs dont il fut comblé à une de ces époques où, à défaut des maîtres disparus, le talent habile obtient tout ce qu'a souvent ignoré le génie dans les grands siècles littéraires S. Paulin, évêque de Nôle, fut son disciple et son ami. La meilleure trad. d'Ausone en français est celle de M. Carpet, dans la *Biblioth. latine* de Panckouke.

Austen ou Austin (miss Jane), nouvelliste anglaise, née à Steventon, en 1775, m. en 1817. Ses romans d'éducation et ses récits de la vie réelle *(Orgueil et préjugé, Mansfield-Park, Persuasion),* réagirent contre le genre fantastique mis à la mode par Anne Radcliffe. On se complut à y voir de charmants tableaux d'intérieur et des scènes intimes où se trouvent exposés avec grâce les sentiments dont sont agitées des âmes pures.

Austin (Alfred), poète anglais de la fin du XIX[e] siècle, successeur de Tennyson dans la dignité de *poète-lauréat.* On s'accorde généralement à lui reconnaître un sens exquis de la vie des champs ; il en est peu qui aient vécu en communion aussi constante et aussi intime avec la nature, ni qui en aient mieux rendu les détails. Il s'est également attaqué au poème philosophique ; ainsi, dans le *Prince Lucifer.* Là, sous le voile des figures symboliques. il peint et dramatise des conflits d'idées : aux conceptions des novateurs philosophes il oppose les vieilles croyances de l'âme humaine. Style et composition, tout y est d'un art consommé ; l'auteur s'y tient à une égale distance de l'afféterie de l'*école esthétique* et du désordre grandiose de la poésie anglaise traditionnelle. *(The human tragedy, Savonarola, Soliloquies in Song,* etc.)

Australiennes. (Langues). Groupe des idiomes ou dialectes très nombreux et confus, qui sont en usage chez les indigènes de l'Australie. Les sons élémentaires de ces langues, disent les vocabulistes spéciaux, se réduisent à ceux-ci : *a, e (i, j), o (u, w), k (g), l, m, n, p (b), r, t (d),* avec une nasale particulière semblable à la terminaison *aõ* en portugais. Dans

les dissyllabes, l'accent tonique est sur la première syllabe ; dans les polysyllabes, sur l'antépénultième. La structure grammaticale des id. australiens est d'ailleurs remarquable et plus compliquée qu'on ne l'attendrait. Leur diversité fondamentale a été soutenue par divers philologues. D'autres, au contraire, ont maintenu la communauté d'origine de toutes les langues australiennes, se fondant pour faire prévaloir cette opinion sur les rapports des mots racines et sur certaines analogies des flexions verbales ou substantives. La multiplicité de ces formes de langage a fourni de curieux sujets d'étude, non seulement à l'égard de leur lexicologie même ou de leur phonétique, mais aussi des inductions qu'on en dégage sur l'état moral et intellectuel des aborigènes du continent.

Autelz (GUILLAUME des), poète français, né en 1529, m. en 1580. A. a laissé plusieurs recueils de poésie, la *Paix venue du ciel*, le *Tombeau de Charles-Quint*, etc., ne brillent guère que par le grec et le latin dont ils sont farcis.

Auteur. Voy. **Homme de Lettres.**

Autobiographie, Biographie d'une personne écrite par cette personne même ; œuvre littéraire ou *l'amour-propre* de l'auteur se développe sur son *propre* sujet. Les *Mémoires* sont aussi des documents d'histoire privée ; mais ils diffèrent de l'autobiographie en ce qu'ils ont un cadre beaucoup plus large, pouvant enfermer bien des considérations étrangères à l'existence du narrateur.

Ici, directement ou sous le voile de l'allégorie, au moyen de confidences avouées ou par les détours du roman, de la poésie, de l'analyse morale, l'écrivain prend une longue attention à se regarder penser, agir, et à porter dans le relief le plus évident sa personne, ses travaux, ses intérêts devant le public, qui n'est pas obligé de le croire sur parole.

Montaigne, en se donnant à lui-même pour argument ou pour sujet d'étude, a inauguré, classiquement, dans notre littérature, ce genre d'écrits, où il eut le mérite de peindre aussi l'homme de tous les temps. Au XVII[e] s., le *moi* parut haïssable. Par contre, Rousseau, Byron, Gœthe, Chateaubriand firent école de révélations personnelles. Lamartine passa une

J'ose esperer Monseigneur, que vous aurez la bonté de me rendre vostre protection, et de ne pas laisser destruire vostre ouvrage. Que si je suis assez malheureux pour me tromper dans cette esperance, et demeurer exclus de ces graces qui me sont si precieuses et si necessaires, je vous demande cette justice de croire que la continuation de cette mauvaise influence n'affoiblira en aucune maniere, ny mon zele pour le service du Roy, ny les sentiments de reconnoissance que je vous dois pour le passé, et que jusqu'au dernier soupir ie feray gloire d'estre avec toute la passion et le respect possible

Monseigneur

Vostre tres humble, tres obeissant et tres obligé serviteur
Corneille

Autographe de Corneille.

bonne partie de ses jours à se décrire sous toutes les formes et dans toutes les attitudes. Alexandre Dumas, Musset, George Sand, Michelet, Sainte-Beuve, Philarète Chasles, Renan, les Goncourt, Alphonse Daudet ont ressenti avec une vivacité particulière cette démangeaison de se raconter de son vivant, qui semble être devenue épidémique, chez les gens de lettres du XIXe s. Mais comment les citer tous, seulement en France! Nulle époque n'aura été plus favorable que la nôtre aux confidences autobiograpiques, à ce genre de narrations familières, où les privilégiés de la vogue nous abandonnent, en même temps que le secret de leurs inspirations, tout l'inconnu de leur nature d'hommes et d'artistes, et leurs illusions, et leurs faiblesses.

Autographe. Lettre, pièce quelconque écrite de la main même de l'auteur. L'intérêt en est proportionné au plus ou moins de notoriété du signataire.

Les peuples anciens comme les modernes, les Orientaux comme les Occidentaux, ont reconnu le prix de ces feuilles légères: reliques d'hommes illustres, témoignages historiques échappés aux dévastations du temps et des humains, ou simples curiosités de la plume, échantillons rares des époques disparues. C'est un goût universel en Chine. Il n'était pas inconnu des Egyptiens, des Hébreux. On collectionnait déjà chez les anciens; et la passion s'en est étendue partout, chez les modernes. La recherche des a. provoque la ferveur des historiens, des érudits, auxquels leurs trouvailles permettent souvent des restitutions importantes ou fournissent des lumières inattendues; elle excite l'enthousiasme des amateurs avides d'enrichir leurs albums, le zèle des bibliophiles en quête de documents inédits, le dilettantisme des gens du monde et la cupidité des faussaires. Il y aurait beaucoup à dire en un tel sujet. La description des a. les plus fameux et des collections les plus renommées, les détails à recueillir sur les procédés de classement des pièces, sur les ventes célèbres, sur les expertises, sur le grand nombre des morceaux apocryphes et sur les bévues qui en résultèrent, les anecdotes piquantes se rapportant soit aux recherches d'écritures précieuses, soit aux histoires de manuscrits volés, détruits ou très audacieusement fabriqués, tout cela formerait de quoi remplir un gros volume.

On a publié des recueils particuliers, (l'*Amateur d'a.*, fondé en 1862 par Etienne Charavay, etc.), des guides, des manuels, des albums de reproduction de *fac-simile* et des journaux spéciaux, consacrés à la science ou à la curiosité des autographes.

Auton ou Anton (JEHAN d'), poète français, né vers 1466, m. en 1527. Connu par une chronique rimée des événements accomplis de 1497 à 1508; a laissé, en outre, plusieurs pièces, complaintes, épitaphes, etc., sur la jeune et belle Thomassine Spinola, qui fut tant admirée à la cour du roi Louis XII.

Autos Sacramentales *(Actes sacramentaux)*. Dans la littérature hispanique, genre de compositions théâtrales, assez analogues à nos Mystères et dont la représentation avait lieu surtout le jour de la fête du Saint-Sacrement. On en offrait aussi le spectacle au peuple à l'occasion des pieuses réjouissances de Noël *(autos al nacimiento)*, pour les fêtes des principaux saints ou des patrons des différentes villes, et, par exception, pour de certaines solennités princières et politiques.

Gil Vicente désigna, le premier, sous le nom *d'autos* ses pastorales dramatiques, avec intervention de personnages surnaturels. Le théâtre s'était sécularisé; mais il restait un accessoire du culte. C'est à l'ombre du sanctuaire que fleurit donc ce théâtre, tout à fait approprié à l'imagination vive, à la foi ardente et démonstrative des Espagnols. Il s'y mêla, par intervalles, des côtés profanes et licencieux dont s'émut l'Inquisition. Epurés par le génie de Calderon, de Tellez, de Lope de Vega, les *autos sacramentales* n'en continuèrent pas moins d'être l'expression des mœurs et des sentiments du pays jusque vers le milieu du XVIIIe s., où ils tombèrent en désuétude.

Autran (JOSEPH), poète français, né à Marseille, en 1813, et m. dans cette ville en 1877. Il se plaça au rang des bons poètes narratifs par un volume intitulé la *Flûte et le Tambour;* se rapprocha de la tragédie antique en réunissant dans une même pièce (la *Fille d'Eschyle*) les deux grandes qualités de l'art dramatique: la délicatesse et la force; enfin, se rendit surtout célèbre comme chantre des harmonies de la mer (les *Poèmes de la mer*). Autran a de belles pages descriptives, qui, pour l'élégance rare de la forme, semblent procéder des maîtres de l'antiquité.

Autreau (JACQUES), peintre et poète français, né à Paris, vers 1659, m. en 1749. Le pinceau suffisait à ses ambitions lorsque, tardivement, en sa soixantième année, il s'avisa de faire jouer une comédie (le *Port à l'Anglais*), et d'y réussir du premier coup. Il continua donc, répandant dans ses improvisations fraîches et riantes (très opposées à son caractère véritable, sauvage et fantasque), du naturel, de la finesse et la fleur d'esprit d'un Marivaux. *(Œuv.*, 4 vol. in-12, 1749.)

Auvergne (Patois et littérature de l'). De même qu'elle a son histoire et ses traditions, de même qu'elle se glorifie d'avoir eu du IXe au XIIIe s. son école en architecture, cette vieille province gauloise a son patois, son dialecte, ses sous-dialectes (le *brivadois*, le *limanien*, le *dorien)*, et nous dirons presque sa littérature. Éléments celtiques, mots latins ayant conservé plus fidèlement le type de leur origine, vocables de source germanique, tournures de phrases rapportées d'Espagne par de nombreux émigrants: le vocabulaire en est fort mêlé, mais la syntaxe reste simple et concise.

Sans parler des fleurs étrangères cueillies dans le champ de la littérature provençale, à l'époque des troubadours, quelques poésies populaires, d'anciens Noëls à l'accent mélancolique, des pastourelles ou *vachères*, empreintes d'un sentiment profond, d'autres chants rustiques, des *montagnardes*, des *ballades*, des *bourrées* du temps de jadis, ont conservé la saveur du vieux dialecte auvergnat.

Auvigny (JEAN DU CASTRE d'), littérateur français, originaire du Hainaut, né en 1712, m. en 1743. Il menaçait les lettres d'une intempérance de plume

difficile à refréner, lorsqu'il mourut, au combat d'Ettingen, n'ayant que trente et un ans et laissant déjà derrière lui vingt-deux volumes de biographies (*Vies des hommes illustres de la France*, 8 vol., 1739-1743), d'histoire, de romans et d'amusements anecdotiques.

Ava, femme poète allemande du XIIe s., m. en 1127. Elle avait composé une *Vie de Jésus*, en vers assonancés; et, ce qui valut davantage, littérairement, elle donna le jour aux minnesinger Heinrich et Hartmann von Aue.

Avadânas (les). Nom de la troisième classe des écrits sacrés des bouddhistes, comprenant les apologues et les paraboles. Sauf un simple résumé en pâli, la forme originale en a été perdue. On en possède la traduction thibétaine, appelée le *Kagyur*, et comprenant, dans ses vastes dimensions, une centaine de volumes. Le savant sinologue St. Julien, choisissant onze seulement de ces ouvrages, a extrait de là une intéressante anthologie (les *Avadânas, contes et apologues indiens*, Paris, 1859, 3 vol. in-16). Tels qu'ils sont, en dépit des modifications de style et de caractère qu'ils ont dû subir de la main des Chinois, les A. demeurent un précieux monument de la dernière période des lettres sanscrites. De plus, ils fournissent aux mythographes, aux folkloristes, une grande abondance de révélations sur l'origine et la migration des contes à travers les âges et les littératures.

Avare (l'). Voy. **Molière**.

Avaux (CLAUDE DE MESME, comte d'), diplomate français, né en 1595, m. en 1650. Les lettres et les Mémoires (*Mém. touchant les négociat. du traité de Munster*) de cet habile négociateur, de cet homme de science et d'esprit, à qui les langues française, latine, italienne, allemande, étaient tout aussi familières, portent l'empreinte du grand langage du XVIIe siècle.

Son petit-neveu JEAN-ANTOINE, comte d'**Avaux**, ambassadeur [né en 1640, m. en 1709], hérita de ses qualités. (Voy. *Négoc. du comte d'Avaux en Hollande*, 1752-1756, 6 vol. in-12.)

Avellaneda (FERNANDEZ de), pseudonyme ou nom réel d'un auteur espagnol du XVIe siècle. Usurpateur de la gloire de *Don Quichotte*, il ne craignit pas, du vivant même de Cervantès, d'en publier une suite, qui défigura le chef-d'œuvre (*La Segunda parte del Ingenioso Hidalgo*, Tarragone, 1614, in-8o; trad. Germond de Lavigne, 1853, in-8o.)

Avellaneda (GERTRUDIS-GOMEZ de), femme poète espagnole, né à Cuba, en 1816, m. à Séville, en 1873. Ses premières effusions furent des accents lyriques (*Poésies lyriques*, Madrid, 1841); puis elle se tourna vers le roman, à l'imitation de George Sand (*Sab*, *les Deux femmes*, etc.); donna au théâtre des essais de restauration de la tragédie classique (*Alfonso Muonio*, *Egilona*, etc.); délaissa momentanément la littérature pour se retirer dans un couvent; rentra de nouveau dans le monde et finit comme elle avait commencé par les fictions poétiques et romanesques.

Avelloni (FRANCESCO-ANTONIO), poète dramatique italien, né à Venise, en 1756, m. en 1837. Un talent naturel, le don rapide d'observation, une ironie facile et mordante, de la gaieté, souvent de l'esprit: c'est avec ces ressources qu'il alimenta la production de six cents pièces de théâtre, bonnes et mauvaises (*Giulio assassino*, la *Lucerna d'Epitteto*, etc.).

Avenel (PAUL), auteur dramatique et poète, né à Chaumont (Oise), en 1823, m. en 1902. Donna la volée à une foule de nouvelles, comédies, vaudevilles, couplets politiques et satiriques. (*Chants et Chansons*, 1869, plus. éd.)

Aventinus (JEAN), de son vrai nom Thürnmayer, chroniqueur bavarois, né à Abensperg, en 1466, m. en 1534. Ses *Annales de Bavière (Annalium Baiorum libri septem*, éd. 1554, 1580, 1710; trad. allem., Francfort, 1566), tirées toutes vives des sources nationales et des archives de la nation, sont considérées comme classiques pour l'histoire de ce royaume.

Averroès (IBN-ROCHD), célèbre philosophe et médecin arabe, né à Cordoue, vers l'an 1115, m. en 1198. Versé dans la théologie et le droit arabe, médecin habile, savant mathématicien et philosophe érudit, il fragmenta en de très nombreux ouvrages ses connaissances encyclopédiques (Voy. le catal. de la *Bibl. arabico-hispana Escuraliensis* de Casiri). Mais surtout, grand admirateur d'Aristote, qu'il appelait l'*extrémité des forces de la nature et la borne de l'intelligence humaine*, il entreprit de faire connaître la doctrine complète du philosophe grec en le paraphrasant, en composant sur chaque matière autant de traités que « le maître des maîtres » en avait écrit. Les Scolastiques l'ont surnommé le Commentateur.

A. s'efforça de concilier l'illuminisme et le rationalisme dans un système de fusion éclectique. Ce système, connu sous le nom d'averroïsme, trouva un redoutable adversaire, au moyen âge, en saint Thomas, et un moderne apologiste, en Renan.

Avicébron (SALOMON BEN GABIROL), hymnographe et philosophe juif espagnol réputé du XIe siècle.

Avicenne, médecin et philosophe arabe, né près de Chiraz, en Perse, en 980, m. en 1037. Ses ouvrages ont eu une influence énorme, qui a duré plus de cinq cents ans, sur toutes les bran-

ches des connaissances médicales. (*Le Livre du canon de médecine;* trad. latines très nombreuses au XVe et au XVIe s.; le *Cantique*, éd. Deusingius, Groningue, 1649, in-12.) Avicenne fut le premier, parmi les Arabes, comme Albert le Grand avait été le premier parmi les Latins, qui entreprit de faire connaître, en la paraphrasant, la doctrine complète d'Aristote.

Avienus (RUFUS-FESTUS), écrivain latin du Ve s. ap. J.-C.; auteur, très pur et très élégant pour l'époque, de divers poèmes géographiques à la façon d'Aratus. (Éd. princeps, Venise, 1488, in-8°.) On lui attribue la traduction de 42 fables d'Ésope en vers élégiaques, que d'aucuns prétendent appartenir à un Flavius Avanius ou Avienus du IIe siècle. (Amsterdam, 1731 et 1787, in-8°.)

Avila (JUAN de), prédicateur et mystique espagnol, surnommé l'Apôtre de l'Andalousie, né en 1500, dans la Nouvelle-Castille, m. en 1569. Comme les écrits de sainte Thérèse, l'illustre réformatrice qu'il soutint en ses fondations pieuses, les œuvres d'A. ont la chaleur et l'éloquence propres aux natures enflammées de l'amour divin. (*Vida y Obras de Juan Avila*, Madrid, 1618, 2 vol. in-4°; trad. en français par Arnauld d'Andilly.) Elles ont, de plus, un éclat, une hardiesse et une nouveauté d'expressions, s'appliquant au langage de la haute spiritualité qu'on ne connaissait pas encore.

Avila y Zuniga (LOUIS de), historien espagnol, né vers 1500, à Placentia. Favori intime de Charles-Quint, qu'il servit avec distinction comme général et comme ambassadeur, il employa son zèle, non moins utilement, à raconter d'un style clair, rapide, entraînant, les campagnes de l'empereur en Allemagne. (*Commentarios de la guerra de Alemanna*, etc., Anvers, 1548, in-12; réimpr. et trad. diverses.)

Avisse (ÉTIENNE-FRANÇOIS), auteur dramatique français, né en 1694, à Paris, m. en 1747. Des traits heureux, du naturel, de la gaieté, quelque finesse ouvrirent à ses comédies (*le Divorce*, 1723, la *Gouvernante*, 1737, etc.) les portes du Théâtre français et du Théâtre italien.

Avit (saint) ou **Avitus**, *Sextus-Alcimus-Æditius Avitus*, poète latin, évêque de Vienne, neveu de l'empereur Avitus, né en Auvergne, vers 450, m. en 525. Il nous reste de lui des *Sermons*, 83 *Lettres* sur divers sujets de discipline ecclésiastique, et 6 *Poèmes*, qui sont remarquables pour l'époque, tant par le choix des sujets que par l'élévation de la pensée et une certaine habileté d'exécution. (*Œuv. compl.*, Paris, 1643, in-8°.)

Avocat (l') Pathelin. Voy. **Pathelin.**

Avogadro, nom d'une famille lombarde, qui, par une sorte d'hérédité intellectuelle, fournit à l'Italie une série d'écrivains et de poètes distingués. On cite, entre eux, LUCIA **Avogadro** (1510-1581), fille du chevalier Albano de Bergama, à laquelle ses sonnets, ses Canzones et ses odes valurent les louanges du Tasse.

Avrillon (JEAN-BAPTISTE), écrivain ascétique français, de l'ordre des frères Minimes, né à Paris, en 1652, m. en 1739. Sans doute bien négligés, aujourd'hui, ses sermons et ses traités religieux (*Médilat. d'un solitaire en retraite dans l'Octave du Saint-Sacrement*, 1722, in-12, etc.) ont pourtant leurs mérites: l'abondance, le choix des mots, un assemblage heureux de force et de grâce, de sévérité et d'onction.

Axamenta ou Assamenta, Hymnes que chantaient les prêtres saliens dans leurs processions. Ils y célébraient principalement Mars, mais aussi Janus, Jupiter, Apollon, Junon, Hercule, etc. Dès l'époque d'Horace, ces hymnes étaient devenus incompréhensibles.

Axamenta. Voy. **Chants saliens.**

Aye d'Avignon, chanson de geste anonyme du second tiers du XIIe s., d'environ 5.000 vers. Les enlèvements successifs de la belle duchesse d'Avignon en compliquent la trame et la chargent d'épisodes. Cette geste, dont le naturel plaît encore, était populaire.

Ayenbit of Inwith. Voy. **Lorens.**

Aymard. Voy. **Aimard.**

Ayraut (PIERRE), *Petrus Ærodius*, savant jurisconsulte français, né en 1536, lieutenant-général au siège d'Angers, sa ville natale; m. en 1661. Magistrat d'une intégrité parfaite, en même temps qu'il réclamait l'application des lois dans toute leur rigueur, il prescrivait le respect absolu du droit des accusés, le droit indéniable de la défense. — Outre ses traités spéciaux et ses plaidoyers, il publia neuf déclamations inédites de Quintilien, avec des notes fort estimées. (*Œuv.*, Lyon, 1642, in-4°.)

Ayrenhoff (CORNELIUS HERMAN VON), poète dramatique allemand, né à Vienne, en 1733; lieutenant feld-maréchal, en 1793; m. en 1809. Avec plus de constance que de succès il s'efforça de maintenir au théâtre la suprématie de l'école classique; ses tragédies assez froides: *Aurelius*, la *Mort d'Hermann*, *Cléopâtre*, ne purent arrêter la marche du courant shakespearien. A. réussit mieux dans le conte et la comédie. (*Œuv.*, Vienne, 1803, 6 vol.)

Ayrer (Jacob) ou **Eyrer,** poète dramatique allemand, de la fin du xvi[e] s., né à Nuremberg, m. vers 1605. Continuateur et imitateur de son compatriote Hans Sachs, il se rapprocha de lui par la verve et la fécondité. Prenant de toutes mains, chez les anciens, dans les chroniques et la légende comme aux sources populaires, il fournit à l'amusement de ses contemporains trente comédies ou tragédies — histoires dialoguées plutôt qu'œuvres régulières, — et trente-six pièces de carnaval plaisantes et facétieuses. *(Opus theatricum,* Nuremberg, 1618, in-fol.)

Ayuso (Francesco-Garcia), philologue espagnol, né en 1835, à Madrid. Signala son érudition par des essais critiques de grammaire comparée sur les idiomes indo-européens.

Ayzac (Félicie d'), femme de lettres française, née à Paris, en 1801, m. en 1881; auteur de plusieurs travaux d'érudition, que distingua successivement l'Académie des Inscriptions, et en particulier d'une excellente *Histoire de l'abbaye de Saint-Denis en France* (1861, 2 vol. in-8°) d'après les sources manuscrites.

Azaïs (Pierre-Hyacinthe), philosophe français, né à Sorèze, en 1766, m. en 1845. Il fut l'auteur d'un double système philosophique et physique, qui fit grand bruit au début du xix[e] siècle. Ce système consistait à expliquer par la loi des *compensations (Des compensations dans les destinées humaines,* 1809; *Système universel,* 1810, 8 vol.) toutes les vicissitudes de notre destinée et par la loi de l'équilibre tous les phénomènes de la nature.

Azari (le Scheik), poète persan de la secte des Soufis, né vers 1388, m. en 1460.

Azeglio (Massimo-Taparelli, marquis d'), artiste, romancier, homme d'État italien, né à Venise, en 1801; député, ministre, sénateur; m. en 1866. Peintre d'un assez beau talent pour que ses tableaux de paysages aient pris le chemin du Louvre et du musée de Turin; romancier d'assez d'âme et d'imagination pour qu'il ait renouvelé, sous son propre nom, les succès nationaux de Manzoni, son beau-père, il fut encore un brillant publiciste, un homme d'action et de gouvernement. On sait quel rôle important il joua, avec ses amis Balbo et Gioberti, afin d'amener le triomphe de la nationalité italienne. *(Ettore Fieramosca,* 1833; *Nicolo de Lupi,* 1841.)

Azuni (Dominico-Alberto), écrivain italien, né à Sassari, en 1749, m. en 1827. Jurisconsulte émérite, il prouva, sur d'autres matières, de l'érudition, du goût et une certaine élégance de style. *(Hist. de la Sardaigne* [en lang. française], Paris, 1802, 2 vol. in-8°, etc.)

Azurara (Gomes d'), écrivain portugais, né en 1420. Grand chroniqueur du royaume, il justifia ce titre par une *Hist. de la conquête de la Guinée,* dont il avait recueilli les éléments sur place, dans l'ancien royaume de Ghanata.

Azzi (Francesco-Mario degli), poète italien, né à Arezzo, en 1615, m. en 1707. Benserade a mis les *Métamorphoses* d'Ovide en rondeaux. Non moins bizarre, celui-là convertit la Genèse en sonnets. *(Genesi con alcuni sonetti morali,* Florence, 1700, in-8°.)

B

Baader (François-Xavier), philosophe allemand, né à Munich, en 1765, m. en 1841. Il rêva un catholicisme démocratique affranchi de la suprématie du Pape et gouverné « parlementairement » par des conciles. *(Œuv. compl.,* éd. Fr. Hoffmann, Leipzig, 1860, 15 v. in-8°.)

Bab (de son nom véritable Mirza-Aly-Mohammed), célèbre chef de secte religieuse, né en Perse, à Chiraz, en 1825, supplicié à Tébriz, en 1848, après une révolte de ses partisans. De la nouvelle religion très spiritualiste qu'il prêcha découlait un idéal de société progressive, se pouvant résumer en un seul mot: fraternité. Les babystes cherchaient à le réaliser entre eux. Leur chef a condensé dans le *Beyan* ses idées de réforme politique, sociale et religieuse.

Babeuf (François-Noël), publiciste et utopiste français, né en 1764, à Saint-Quentin, m. en 1797. Vers la fin de 1794, il fondait le *Tribun du peuple,* qui allait être l'organe de ses rêves de bouleversement social. Il prêcha le communisme absolu et s'institua de fait l'agent le plus actif, le plus audacieux, disons aussi le plus découvert, d'un vaste complot organisé pour jeter à bas la constitution de l'an III. Arrêté avant l'exécution de son dessein, il s'entendit condamner à mort, ainsi que son principal complice Darthé; tous deux se poignardèrent, en plein tribunal.

Babo (Joseph-Marie), auteur dramatique allemand, né à Ehrenbreitstein, en 1756; m. en 1822. Les sujets de ses tragédies ou drames chevaleresques sont empruntés de préférence à des épisodes de l'histoire nationale. (*Théâtre* de Babo, Berlin, 1793 et 1804, 2 v. in-8°.)

Babrius (gr. Βάϐριος, Βαϐρίας), fabuliste grec qu'on fait vivre par conjecture au commencement du IIIe s., mais à l'égard duquel on ne possède, en réalité, aucun renseignement positif. Il était à peu près inconnu, quand un savant d'origine macédonienne, Minoïde Mynas, découvrit en 1840, dans un couvent du mont Athos, un manuscrit de cent vingt-trois fables très purement écrites en vers scazons et appartenant à Babrius. Boissonnade les édita après Knoch, en Allemagne (Paris, 1848, in-8°). Désormais, Babrius, avec ses qualités reconnues, avec la précision élégante de son style et la perfection de sa versification, la finesse pénétrante de ses pensées, la grâce et la délicatesse de ses conceptions, a pris rang parmi les bons auteurs classiques.

Babyloniennes (Langue et littérature) La langue des tribus primitives sumériennes et accadiennes, qui fondèrent la monarchie babylonienne, appartenait à la branche ugro-altaïque de la famille touranienne. Cet idiome exista à côté de la langue assyrienne importée par les conquérants sémites, venus du midi. Le dialecte babylonien, qu'on a confondu, à tort, avec le chaldaïque, a des tendances euphoniques particulières et marque une sorte de prédilection pour les voyelles et les consonnes les moins dures.

Les Babyloniens, si célèbres dans l'antiquité par l'étendue de leur empire, leur luxe et leur corruption, cultivèrent de préférence, dans les arts, la sculpture et l'architecture, dans les sciences, les mathématiques et l'astronomie appliquées à la connaissance du temps. Ils possédaient, en chacune de leurs villes importantes, des bibliothèques, et celles-ci contenaient des ouvrages gravés sur la brique ou tracés sur le papyrus. Leur littérature comprenait, principalement, un recueil d'hymnes, des collections de formules magiques, des poèmes mythologiques dont nous possédons des fragments. Parmi ces poèmes se distingue surtout une épopée sur l'Hercule chaldéen Gilgamès (Istubar) en 12 tablettes, dont la sixième raconte les amours d'Istar et la onzième donne un récit du déluge. Les Assyro-Babyloniens avaient aussi des fables, des textes de lois et quantité d'ouvrages grammaticaux.

Bacchanales. Dans l'antiquité, fêtes de Bacchus, pleines de trouble et de scandale, originaires de l'Égypte. Mélampus, fils d'Amythaon, les divulgua aux Hellènes, vers l'an 1100 av. J.-C. Les femmes propagèrent les rites de Bacchus, comme elles devaient répandre plus tard le culte d'Adonis, l'amant syrien.

On a donné le nom de bacchanales, chez les modernes, à des airs de danse dithyrambiques, à des chants bachiques introduits dans un opéra, et à de certaines compositions vocales, écrites sur des poésies burlesques et populaires, qui ressemblent aux chants du carnaval, anciennement en usage à Florence, surtout aux temps des Médicis.

Bacchiaque. Se dit, en termes de prosodie grecque et latine, d'un pied qu'on appelle aussi *bacchius* (une brève suivie de deux longues ⏑ – –) et du vers où n'entre que cette sorte de pied. Le temps fort, l'*arsis*, réside sur la seconde syllabe, et le temps faible ou *thésis* sur la troisième.

Le bacchiaque pur, c'est-à-dire sans substitution aucune de *péons* ou de *molosses*, est extrêmement rare chez les poètes latins et grecs.

Bacchylide (Βακχυλίδης), poète lyrique grec du Ve s., né dans l'île de Céos. De glorieuse parenté, neveu de Simonide et oncle d'Eschyle, il fut loin d'être lui-même un écriv. à dédaigner. Ses qualités fortes, c.-à-d. la verve inspirée, l'invention, la profondeur et l'énergie des pensées n'étaient point le propre de son talent, mais plutôt la facilité élégante et gracieuse, le fini de l'exécution. (*Fragm.*, éd. F. Neue, Berlin, 1822, in-8°.) On a découvert en Egypte, en 1896, d'importants fragments de ce poète. V. Supp.

Baccini (Ida), femme de lettres italienne, née à Florence, en 1850; connue pour une série de livres d'éducation dont la finesse de sentiments a charmé la jeunesse italienne. (*Le Memorie di un pulcino*, etc.)

Bacellar (Antonio-Barbosa), poète portugais, né à Lisbonne, en 1610, m. en 1663. Introduisit dans la littérature de son pays le genre d'élégie amoureuse et plaintive appelée *Saudade*. (V. le recueil du *Phénix ressuscité* [*Feniz renascida*], Lisbonne, 1717-46, 5 vol. pet. in-8°). Comme prosateur, il se distingua par la défense qu'il prit des droits de la maison de Bragance.

Bachaumont (François le Coigneux), écrivain satirique, né à Paris, en 1624, m. en 1702. Pendant les troubles de la minorité de Louis XIV, pour lesquels il avait inventé, dit-on, le nom historique de *Fronde*, il ajouta quelques chansons et des satires au flot des mazarinades. L'un des plus aimables hommes de son temps, il n'embarrassa point de visées littéraires une existence tout épicurienne; mais un beau jour, de concert avec le joyeux compagnon Chapelle, associant de jolis vers bien troussés aux finesses d'une prose alerte et caustique, il jugea suffisant pour sa gloire de signer avec lui la gracieuse bagatelle bien connue sous le titre de *Voyage de Chapelle et de Bachaumont* (La Haye, 1755, in-12.)

Bachaumont (Louis Petit de), littérateur français, né en 1690, à Paris, m. en 1770. Observateur très perspicace, esprit curieux et délié, il tenait registre dans les salons où il fréquen-

tait assidûment, surtout chez Mme Doublet, de tout ce qu'on y disait d'intéressant, de tous les bruits et des nouvelles à la main qu'on y apportait du dehors, pour mettre ensuite les choses à point, à l'aide de ses connaissances, de son goût, de sa raison. Ainsi naquirent les *Mém. secrets de la république des lettres en France*, dont il a rédigé les cinq premiers volumes (sur trente-six, de 1762 à 1787), c'est-à-dire les mieux nourris de faits, en même temps que les mieux écrits.

Bachiques (Airs). Dans l'opinion de l'antiquité, les fêtes du dieu qui apprit aux hommes à presser le grain du raisin et à en tirer un breuvage fermenté, les fêtes de Bacchus offraient à l'esprit des philtres divins. Du rythme dansant, mené dans ces pompes, naquit le fougueux dithyrambe. « C'est quand le vin a frappé mon âme de ses foudres et de ses éclairs, dit un fragment d'Archiloque, c'est alors que je vais entonner les nobles chants du roi Dionysos ! » Épicharme s'écriait dans son *Philoctète :* « Il n'y a pas de dithyrambe possible si l'on a bu de l'eau. » Les chansons à boire n'étaient pas inconnues des Égyptiens, sectateurs d'Osiris, le Bacchus des bords du Nil. La scolie en était la forme par excellence chez les Grecs. Les Romains avaient aussi leurs airs bachiques. On en signalerait en abondance dans les poètes orientaux, quoiqu'ils aient ignoré Bacchus (Hafiz, Kheyàm, Li-taï-pé). Mais c'est principalement chez les modernes, et surtout en France, qu'on a chanté, sur des modes vifs et gais, les bienfaits du vin. Au XVIe s., Oliv. Basselin, foulon de son état, buveur et poète par vocation, célébrait joyeusement et le jus délicieux de la pomme et la liqueur vermeille. Maynard et Ronsard n'ont pas méconnu le délire bachique, ni maître Adam, non plus. Le nombre des airs bachiques a été immense, depuis 1500 jusqu'à 1800. Au dessert, il était habituel qu'on apportât sur la table des recueils de ces chansons, d'une mélodie nette et franche, et tout convive devait, bien ou mal, entonner les couplets de son choix Le but ordinaire de la chanson bachique était d'exciter à boire :

> Remplis ton verre vide.
> Vide ton verre plein,
> Ne laisse jamais dans ta main
> Ton verre ni plein ni vide,
> Ne laisse jamais dans ta main
> Ton verre ni vide ni plein.

Depuis qu'il n'est plus de bon ton de chanter à table, et qu'on abandonne ce divertissement aux repas de famille des gens du peuple, ce genre de composition a disparu ; ou, s'il se retrouve, ce n'est plus que dans les refrains insipides des cafés-concerts.

Bacon (ROGER), moine anglais de l'ordre des franciscains, célèbre docteur dont l'œuvre complète forme le monument scientifique le plus considérable du moyen âge, né en 1214, m. en 1292. Son premier ouvrage important est l'*Opus majus*, en six parties, dédié au pape Clément IV ; puis il transmit au même pontife, d'une part, son *Opus minus*, de l'autre, son *Opus tertium*. Entre autres travaux, il écrivit, à la prière de ses amis, le *Compendium studii theologiæ*. Il imprima un mouvement très vigoureux à toutes les connaissances de son temps, dans tous les ordres de l'esprit et du savoir. Il comprit la possibilité d'une foule de choses qui paraissaient alors des mystères impénétrables, et qu'on a découvertes depuis. Enfin, son génie prit sur les idées de son époque, sauf des erreurs de fait, une prodigieuse avance.

Bacon (FRANÇOIS), **baron de Vérulam, célèbre philosophe anglais, chancelier d'Angleterre, né à Londres, en 1561, m. en 1626. Dévoré d'ambition, dénué de droiture et de conscience, il donna, pour parvenir aux honneurs, des preuves regrettables d'un caractère trop inférieur à son génie. Au seul point de vue intellectuel, c'était un puissant esprit, un chercheur et un travailleur infatigable. Il dressa une classification grandiose des connaissances humaines, en ses deux importants ouvrages : le *Novum organum* (1620) et le *De Augmentis scientiarum* (1623). Dans ses livres anglais, dans ses *Essais* si souvent réimprimés, il sut orner ses idées des plus vives couleurs. Comme tous les novateurs, Bacon a eu des admirateurs enthousiastes et des détracteurs violents. La vérité est que si, par lui-même, il n'a rien découvert, son éloquence insinuante aura été une heureuse excitation aux découvertes, et que, s'il n'a point inventé une méthode nouvelle, *novum organum*, comme il l'annonce, on ne peut nier qu'il n'ait très fortement contribué à faire comprendre quel merveilleux instrument d'investigation est l'induction. Le mérite de B. est d'avoir rappelé au genre humain les droits de l'expérience, de l'observation, et la source de sa renommée est dans la puissance d'imagination, dans l'éloquence aussi avec laquelle il a donné ses conseils d'examen.

Baculard d'Arnaud (FRANÇOIS-MARIE-THOMAS), auteur dramatique et romancier français, né à Paris, le 15 sept. 1718, m. en 1805. Outre quatre drames d'un genre sombre et lugubre, il a laissé de nombreuses fictions (les *Épreuves du sentiment*, les *Délassements de l'homme sensible*, etc.), où il s'est efforcé d'attacher par le pathétique et la sensibilité. Ce fécond écrivain, dont le nom est resté couvert d'une sorte de ridicule, grâce aux épigrammes de Voltaire et de Beaumarchais, n'était pas dépourvu de verve et de talent.

Badius (JOSSE), imprimeur célèbre, né en 1462, près de Bruxelles, au village d'Aasche, d'où il prit son surnom d'Ascensius. Vers 1512, il posa les bases de sa maison à Paris, et la rendit importante par ses éditions des classi-

ques latins. En personne, il sut écrire à la façon des meilleurs humanistes de son temps.

Son fils CONRAD **Badius** (né à Paris, en 1510, m. vers 1560), continua sa réputation à double titre, comme imprimeur, et comme auteur; c'est à lui qu'on attribue le fameux pamphlet calviniste intitulé l'*Alcoran des Cordeliers* (trad. du lat., Genève, 1556, in-12).

Une des filles de Josse Badius épousa Robert Estienne et fut mère de Henri Estienne.

Badoaro, famille vénitienne qui, du XVIᵉ au XVIIᵉ s., produisit des diplomates et des littérateurs de divers ordres.

Baffo (GIORGIO), poète vénitien, sénateur, m. en 1768. Il broda d'élégance des inspirations profondément licencieuses et perverses. *(Poesie,* 1771, in-8°.)

Bage (ROBERT), romancier anglais, né à Darley, en 1728, m. en 1801. Ses romans (le *Mont Hennet,* 1781; la *Belle Syrienne,* 2 vol. 1787; l'*Homme tel qu'il est,* 4 vol. 1792, etc.) remarquables par l'esprit, l'imagination et la gaieté, furent accueillis avec faveur et traduits en différentes langues. B., dont l'objet était plutôt de tracer des caractères et de propager des opinions que de faire des histoires, avait emprunté à l'école française, celle de Voltaire et de Diderot, son style élégant, badin et ironique.

Baggesen (JENS), poète allemand et danois, né à Kœrser (Ceylan), en 1765, m. en 1826. Il voyagea beaucoup, résida quelque temps à Paris, et remplit, au Danemark, différentes missions. Aussi détaché du romantisme que de l'école de la Jeune France, ses brillantes qualités de forme lui gagnèrent beaucoup d'admirateurs. Outre des œuvres dramatiques, assez faibles, il livra à l'impression des poésies lyriques *(Travaux de Jeunesse),* des contes en vers, une pastorale *(Parthénaïs,* trad. Fauriel, Paris, 1810), et des épigrammes dirigées contre le romantisme. Dans les mobiles fantaisies de ses goûts d'imitation se retrouvent des reflets de Wieland, de Klopstock, de Schiller, de Voss, de la poésie grecque, de Sterne et de Voltaire *(Œuv. compl.,* éd. danoise, 1827-1831, 11 vol.)

Bagnoli (JULES-CÉSAR), poète italien, né dans le Ferrarais, en 1621. L'histoire littéraire signale encore deux de ses tragédies: les *Aragonais* et le *Jugement de Pâris.*

Bagnoli (l'abbé PIERRE), poète italien, né à San-Miniato, en 1767, m. vicaire général du diocèse de ce nom en 1847. Continuateur ingénieux du *Roland furieux* de l'Arioste, ramené à une inspiration chrétienne (l'*Orlando savio,* en 48 chants.)

Bagolino (GIROLAMO), philosophe et médecin italien, né à Vérone, en 1501; professeur à l'Université de Padoue; m. vers 1565. Commentateur d'Aristote *(Commentarii,* etc., 1536, 1558, 1563) et disciple avancé des doctrines matérialistes d'Achellini.

Baïf (LAZARE de), humaniste français, né près de la Flèche, m. en 1547. Magistrat, conseiller de François Iᵉʳ, son ambassadeur à Venise et en Allemagne, il fut aussi un savant et un poète. Ses traductions, vers pour vers, de l'*Électre* de Sophocle et de l'*Hécube* d'Euripide laissent beaucoup à désirer, sinon quant à la connaissance du grec, qui était profonde chez lui, du moins pour la grâce et l'élégance. Il contenta aussi par de courts traités archéologiques *(de Re navali, de Re vestiaria, de Re vascularia),* son amour des choses de l'antiquité.

Baïf (ANTOINE de), poète français, fils du précédent, né en 1530, à Venise, m. en 1590, à Paris. A treize ans, dit-on, il parlait les principales langues de l'Europe, et s'était déjà fait connaître par des poésies latines et françaises. Il eut, en abordant la carrière, de grandes ambitions, jeta sur le papier une foule de sonnets, de chansons, d'odes, d'élégies, pour se décharger l'esprit des pensées dont la passion l'accablait, et ce fut la première période, celle de ses *Amours* et pièces galantes. Il tourna ensuite de plus en plus « au curieux et à l'érudit ». En même temps que Jodelle, Pasquier, Rapin, mais avec plus de suite qu'aucun de ceux-là, il entreprit, du reste sans succès, de faire des vers à la grecque et à la romaine, en combinant les syllabes longues et brèves des mots. On appela *baïfins* les mètres exécutés ainsi d'après les règles de la prosodie antique. Il inventa des triphthongues, s'efforça de changer nos comparatifs et superlatifs, et perdit son temps à ces tentatives. L'inspiration chez Baïf n'égalait pas la science; aussi procéda-t-il avec succès dans la traduction Son *Antigone* a de l'ampleur et du mouvement; et sa comédie le *Brave,* tirée de *Plaute,* joint l'agrément à l'exactitude. En somme, B. eut de la variété, de l'esprit et du savoir.

Bailey (PH. JAMES), poète anglais, né à Basford, en 1816, m. en 1902. Il incline au mysticisme et se tient parfois dans des régions élevées où tout lecteur ne peut le suivre. (*Festus*, Lon-

dres, 1839; le *Monde des Anges*, 1850; le *Mystique*, 1854; l'*Hymen universel*, 1867.)

Bailey (Frédéric), publiciste américain, né esclave quoique fils d'un père blanc, vers 1818, à Tuchabac. Acheté par un constructeur de navires de Baltimore, et durement employé comme manœuvre, il réussit à s'échapper en 1832, gagna New-ford, s'y maria avec une négresse libre, et ne pensa plus qu'à rompre les dernières attaches qui le retenaient à l'esclavage. Il se fit une prompte réputation d'orateur abolitionniste; très suivies furent ses conférences pour propager les doctrines de l'émancipation. (V. son autob. *My Bondage and my Freedom*, 1845; rééd. 1855, 1881.)

Baillet (Adrien), érudit français, né en 1649, m. en 1706. Sous le titre de l'*Anti-Baillet*, Ménage critiqua vivement les erreurs de sa compilation célèbre: *Jugements des savants sur les principaux ouvrages des auteurs* (1685, 9 vol. in-12); elle n'en renferme pas moins des parties utiles, fondues avec soin et classées avec discernement.

Bailleul (Jacques-Charles), publiciste français, né en 1762, à Bretteville; député à la Convention, membre du Tribunat; m. en 1843. S'occupa de théâtre, d'histoire, de polémique, et porta quelques appréciations assez judicieuses sur « *l'esprit de la Révolution* ». (Paris, 1814, in-8°.)

Baillie (Johanna), femme poète écossaise, née en 1762, m. en 1851. Elle attacha son nom à un recueil dramatique d'un genre à part, les *Pièces sur les passions*, tragédies ou comédies consacrées au développement d'une passion capitale, comme l'amour, l'ambition, l'espoir, la vengeance. La monotonie inévitable d'une telle donnée les empêcha de se maintenir au niveau d'une première réussite. Pendant les trente dernières années de sa vie J. B. ne produisit plus qu'un petit nombre de drames ou de poésies fugitives.

Bailly (Jean-Sylvain), littérateur et savant français, né en 1736, à Paris, m. en 1793. Ses premières dispositions l'avaient porté vers la poésie. A l'âge de seize ans il était déjà l'auteur de deux tragédies (*Cléopâtre* et *Iphigénie*). Sur les conseils de la Noue, il renonça à ces essais dramatiques, et, ayant eu le bonheur de rencontrer sur sa route le célèbre observateur La Caille, il se fit son élève, bientôt même son auxiliaire actif. Bailly avait servi l'astronomie par d'excellentes observations que compromettait un peu, auprès des savants, son goût pour les hypothèses téméraires; il avait en outre composé de remarquables éloges et notices, lorsqu'il entreprit son grand ouvrage: l'*Hist. de l'astronomie ancienne et moderne* (1775, 4 vol. in-4°), conçu à la manière des discours généraux de Buffon. Les imaginations creuses et chimériques y font tort à la science, aussi bien que dans son *Histoire de l'astronomie indienne et orientale*; on appelait cela « les féeries de M. Bailly ». Plus littérateur encore que savant, il soignait extrêmement la forme de ses écrits; aussi l'Académie française l'admit-elle parmi ses membres, comme l'Académie des Sciences et l'Académie des Inscriptions. Couvert de ce triple honneur, il ambitionna davantage, et voulut être un homme politique. Il le fut, reçut un mandat de député, et se vit confier les fonctions de maire de Paris; mais sa chute, aussi rapide que son élévation, le livra aux mains des révolutionnaires. Victime de la haine de l'odieux Marat, il mourut sur l'échafaud avec un courage admirable.

Bain (Alexandre), philosophe anglais, né en 1818, à Aberdeen, m. en 1903, professeur à l'Université de sa ville natale. A l'instar de Herbert Spencer, il a fait de la biologie l'unique base de la connaissance de la pensée et a poursuivi en Angleterre, quoique avec moins de violence dans la forme, la campagne engagée en Allemagne contre le spiritualisme par Moleschott, Vogt et Büchner. Déduisant des relations du système nerveux avec la pensée des théories positives (*Mind and Body*, l'Esprit et le corps, 1873), il prétendit prouver l'identité de la matière et de l'intellect.

Baïus (Michel de Bay, en latin), théologien belge, né en 1513, dans le Hainaut; chancelier de l'Université de Louvain, inquisiteur général des Pays-Bas, m. en 1589. Ses doctrines sur la grâce, le libre-arbitre, la justification, le sacrifice, connues sous le nom de baïanisme, et qu'il dut rétracter (*Œuv.*, Cologne, 1696, in-4°) annoncèrent le jansénisme.

Baker (Sir Samuel White), célèbre voyageur anglais, né à Londres, en 1821, m. en 1894. Ses dramatiques explorations à la recherche des sources du Nil blanc lui ont inspiré des séries de relations très captivantes. (*The Albert Nyanza, Great Bassin of the Nile and Explorations of the Nile Sources*, 2 vol. 1866, ouvr. trad. en plus. langues.)

Baki (Molla-Mamhoud-Abdul), célèbre poète turc, surnommé par ses compatriotes le *Sultan de la poésie lyrique*, né à Constantinople, en 1526, m. en 1600. Il se fit distinguer du grand

Soliman, qui le combla de faveurs et d'amitiés. Ses vers réunissent le charme et la grâce à la profondeur. C'était une sorte d'Anacréon, un trop aimable épicurien, chantant le vin et le plaisir sans aucun souci de la loi du prophète. On a de lui un *Diwan* souvent réimprimé en Turquie, et qui a été traduit en vers allemands par le comte de Hammer-Purystall. Quelques pièces en ont été données aussi en français par M. Servan de Sugny.

Baladin. Danseur de théâtre; farceur de place. Au moyen âge, le ménestrel ou chef de troupe s'accompagnait de baladins, qui, pour varier les plaisirs des habitants des châteaux, devaient faire succéder aux dits et aux chansons leurs sauts et leurs jongleries. Le b. appartenait alors à la confrérie des ménétriers dont les variétés d'attributions, de rangs, de titres, de droits et de talents se mêlaient bien des fois. Plus tard, nous le voyons danseur de théâtre, acteur de ballet. Au XVIIe s., il a pris le rôle de bouffon en joignant aux charges du personnage le burlesque de la danse. Tel le polichinelle qui paraît dans l'intermède du *Malade imaginaire*. Il tient en France la place du *gracioso* sur la scène espagnole. Au XVIIIe s., la grande vogue de l'opéra-comique profite au b. et le met en faveur, tandis qu'il devient le niais, le grotesque des scènes secondaires. Aujourd'hui le nom de baladin s'applique indistinctement, mais dans une acception toujours défavorable, à tous les acteurs de tréteaux bateleurs et saltimbanques. Cette profession, méprisée chez nous, est encore très exercée, dans les pays orientaux, et, en Europe, chez les peuples qui n'ont pas de nombreux spectacles ouverts chaque soir.

Balbi, célèbre famille vénitienne, dont plusieurs membres se sont distingués dans les lettres et dans les sciences, entre autres l'historien et poète Girolamo (1460-1535), qu'attirèrent auprès d'eux, avant qu'il devint évêque de Goritz, l'empereur Maximilien Ier d'Autriche et Ladislas, roi de Hongrie; l'explorateur Gaspardo et surtout l'éminent géographe et mathématicien Adrien Balbi (1782-1848).

Balbo (César), homme d'état et publiciste italien, né à Turin, en 1789; plusieurs fois porté aux affaires publiques pendant la période de crise qui prépara l'heure d'affranchissement et d'unité; m. en 1853. Ses ouvrages d'histoire, de politique ou de littérature (*Storia d'Italia sotto ai barbari*, 1830; *Speranze d'Italia,* 1813, etc. V. *Œuv.*, éd. compl. de Lemonnier, à Florence, 40 v.) le placent au niveau des grands penseurs et des premiers écrivains de l'Italie.

Balde (Jacques), poète latin moderne et prédicateur de l'ordre des Jésuites, né à Ensisheim en 1603, m. en 1668; surnommé, pour la correction et l'élégance de ses pièces lyriques « l'Horace de l'Allemagne ». A l'inspiration chrétienne appartient son poème mystique *Urania victrix* (Munich, 1663, in-8°; *Œuv.*, 1729, 8 vol. in-8°.)

Balderic. Voy. **Baudry**.

Baldi (Bernardino), écrivain italien, né à Viterbe, en 1553, m. en 1617. L'extrême variété de ses connaissances littéraires et scientifiques, une aptitude prodigieuse pour l'étude des langues (il en savait quatorze), son activité, sa mémoire, offerts partout comme exemple, faisaient l'admiration de son siècle. On a de lui nombre de poésies lyriques, de sonnets, d'églogues, et un poème didactique très apprécié sur la *Navigation* (la *Nautica*, 1590; trad. franç. Galiani, 1840, in-8°.)

Bale (Jean), *Baleus*, écrivain anglais, né à Cove en 1495, m. en 1563. L'un des préparateurs du théâtre anglais par ses pièces appelées *Interludes*, sorte de mystères d'un goût assez faible. Fut, en outre, comme théologien et controversite, l'un des promoteurs de la Réforme dans sa patrie.

Ballade. Ancien petit poème français composé de couplets faits sur les mêmes rimes et se terminant tous par le même vers. Elle est régulièrement formée de trois dizains ou de trois huitains, que couronne, sous le nom *d'Envoi,* une demi-strophe de 4 vers, Celle-ci est comme la seconde moitié d'un quatrième dizain ou huitain, qui serait écrit sur des rimes pareilles à celles des trois premiers. La *ballade double* ou *ballade redoublée* n'est autre chose qu'une ballade, qui renferme six dizains ou six huitains sur des rimes pareilles au lieu de trois dizains ou de trois huitains seulement, et qui, communément, ne se termine point par un envoi. La ballade, inventée au XIIe s. chez les troubadours provençaux et connue en Italie sous le nom de *canzone da ballo,* était d'abord destinée, comme le mot l'indique, à *être ballée,* c'est-à-dire chantée et dansée. Portant alors les mêmes traits caractéristiques, la *ballata* des Italiens, la *balata* des Castillans et la *balada* des Provençaux dénotaient une commune origine, La forme de la b. française ne fut fixée qu'entre les XIVe et XVe s. Guillaume de Machault et Eustache Deschamps la cultivèrent avec une particulière ferveur. Après eux, Villon, le maître du genre, Ch. d'Orléans, C. Marot, la Fontaine en fournirent d'excellents modèles.

De nos jours, cette appellation s'est appliquée d'une manière vague à des romances, des chansons, des élégies, des légendes rimées, rappelant par le choix du sujet et la forme populaire du langage cette poésie primitive, originale et spontanée, qui a produit les ballades anglaises et allemandes, si différentes des nôtres,

En Angleterre et en Écosse on peut faire remonter la b. jusqu'au temps des bardes, dont les chants, transmis de bouche en bouche, étaient un écho des événements héroïques, des traditions, des croyances. Au moyen âge, l'inspiration monastique lui prêta souvent un caractère religieux. Après la conquête normande, elle fut un moyen de protestation contre le joug des vainqueurs, et la vie aventureuse du célèbre *outlaw* Robin Hood fit naître une foule de ballades qui rendirent ce nom légendaire. (Voy. éd. Ritson, Londres, 2 vol,;

1832.) Du XIIe au XVe s., les ménestrels ont remplacé les bardes. Puis viennent les longues luttes des frontières entre l'Angleterre et l'Écosse et les guerres non moins prolongées contre la France, où les poètes trouvaient des sujets continuels d'inspiration.

On avait oublié ces restes de la littérature nationale, lorsque s'éveilla, dans l'Europe entière, le goût des œuvres simples et primitives. L'attention des savants et celle du public se portèrent sur ces trésors enfouis; et ce fut, pour l'Angleterre, comme une révélation de ses vieux chants nationaux. Les plus grands écrivains modernes du pays de Shakspeare, tels que Burns, Walter Scott, Southey, Campbell, Wordsworth, Moore, Rogers, Tennyson, y renouvelèrent leur génie. (Voy. éd. Carew Hazlitt, Lond., 1854-56, 4 vol.)

En Allemagne aussi bien qu'en Angleterre, la ballade a servi de cadre indéterminé pour l'imagination rêveuse, éprise d'irréel et de fantastique, sombre et tourmentée, qui distingue les peuples du Nord. On y voit passer tout le cortège des ombres de la littérature allemande. L'époque de son plus grand éclat est le XVIIIe s., où elle devint un genre spécial, et néanmoins très simple, très élastique. On en fit un petit poème lyrique, sous forme de récit, mêlant toutes les impressions, l'étrange et le naïf, le merveilleux et le tragique. Bürger, le créateur de la fameuse *Ballade de Lénore,* en avait donné les premiers modèles par des imitations heureuses des b. anglaises ou écossaises du XIVe s. Les plus grands poètes de la nation s'en emparèrent ensuite. Schiller, Gœthe, Uhland, Lenau, l'embellirent tour à tour des mille contrastes et de toute la diversité de leurs talents.

Ballades (le livre des Cent). Voy. **Cent.**

Ballanche (PIERRE-SIMON), philosophe, membre de l'Académie française, né à Lyon, le 4 août 1776, m. en 1847. Ce lyrique penseur, l'auteur de la *Vision d'Hébal,* sorte de mystérieuse odyssée du genre humain, d'*Orphée,* de la *Palingénésie sociale;* ce théosophe de l'histoire, émule de Niebuhr, de Vico et de Herder, se porta de préférence à l'examen des questions élevées. Insensible aux attraits de l'ambition, du plaisir, de la fortune, il fut tout absorbé dans l'exercice de la raison, la recherche des idées pures, les contemplations tranquille de la science.

Ballande (J.-A.-HILARION), acteur et littérateur français, né en 1820, à Cuzorn, dans le Lot-et-Garonne; m. en 1892. Créateur des *matinées* littéraires — classiques et dramatiques, — il institua, en outre, un concours de pièces nouvelles, dont le prix était la représentation de l'œuvre couronnée. En un mot, il s'appliqua utilement à favoriser de tout son pouvoir la rénovation de l'art dramatique. *(Les grands Devoirs,* drame en vers, 1876, etc.)

Ballet. Sorte d'action dramatique représentée par la danse et la pantomime, avec le concours de la musique. Tantôt c'est une vraie comédie dansée : tels étaient principalement les anciens ballets de cour; tantôt ce n'est qu'un divertissement accessoire à la pièce. Ce genre de spectacle, qui précéda et prépara l'Opéra, fut inventé à Tortone, en 1489, par un gentilhomme lombard Bergonzo di Botta. Les Médicis en importèrent le goût en France. Les b. allaient remplacer les tournois, les carrousels, les combats à la barrière, derniers restes des habitudes chevaleresques. La première fête de cette nature qu'on vit au Louvre fut le grand ballet de Balthazarini : *Circé et ses nymphes* (1581). Ce genre atteignit, sous Louis XIV, son apogée de splendeur. Benserade y régna; Molière, Quinault, Lulli, y rivalisèrent de zèle et d'art; Louis XIV y dansa des rôles. Mais du jour où le fier monarque n'eut plus jugé digne de lui de se donner ainsi en spectacle, le b. de cour déclina rapidement; il passa de là au théâtre, à l'opéra, ou il dut subir d'importantes modifications.



Le roi Louis XIV en costume de ballet.

Dès lors la danse allait être subordonnée au chant et ne plus servir que d'intermède. Les b., au XVIIIe s., principalement après les réformes de l'art chorégraphique opérées par Noverre et perfectionnées, dans l'exécution par Maximilien Gardel, offrirent une brillante réunion de talents. Notre époque, à son tour, léguera les noms de Taglioni, de Fanny Essler, de Carlotta Grisi et de bien d'autres danseuses aériennes à l'histoire de la chorégraphie. Sur la fin du XIXe siècle, le ballet de mode italienne, encombré de personnages et de décors, aveuglant d'effets de lumière et de couleurs, a pris grande faveur auprès d'un public surtout sensible aux spectacles faits pour les yeux. On y voit de beaux ensembles, des marches splendides, des défilés cossus, des orgies admirablement réglées de couleurs qui chatoient et de formes mouvantes, qui, se fuyant ou se croisant, composent des systèmes de lignes courbes d'une savante harmonie. Ils n'en attestent pas moins aux regards des fins connaisseurs la décadence d'un genre qui ne sert plus guère que de prétexte aux exhibitions

charnelles. Bien différemment le comprenaient les auteurs de *Giselle*, ce chef-d'œuvre, du *Corsaire*, de la *Volière*, du *Papillon*, de *Sylvia*, Théophile Gautier et de Leuven, les meilleurs librettistes connus. L'art de la danse et de la musique étant avant tout un art gracieux, ils excellaient à enchâsser leurs danses et leurs combinaisons décoratives dans une action. simple, gracieuse et touchante

Ballette. Ancienne petite chanson, qui était destinée, comme l'estampie, le rondel et le vireli, à accompagner la danse. D'ordinaire en rimes consécutives, la b., dit G. Paris, traite avec une vivacité et une mutinerie souvent pleines de grâce un sujet de galanterie.

Balmès (JACQUES-LUCIEN), célèbre philosophe et publiciste espagnol, né en 1810, à Vich, en Catalogne, m. en 1848. Placé par les défenseurs du catholicisme au rang des esprits les plus pénétrants et des penseurs les plus graves du XIXe siècle.

Baltisch. Voy. **Hegewisch.**

Baltzer (GUILLAUME-ÉDOUARD), théologien et philosophe allemand, né en 1813, à Hohenlein, député de l'Assemblée prussienne en 1848 ; m. en 1887 ; défenseur ardent des « communautés libres », et, dans un autre ordre d'idées, l'un des apôtres du végétarianisme. (*Die natürliche Lebensweise*, 4 vol., Nordhausen, 1867-72, 2e éd. 1871.)

Baluze (ETIENNE), célèbre érudit français, né à Tulle, en 1630, venu à Paris en 1656, m. en 1718. Bibliothécaire de Colbert, il rassembla une abondante et précieuse collection de manuscrits, de livres rares. Mais on l'exila pour avoir soutenu (dans son *Histoire généalog. de la maison d'Auvergne*, 1709) les prétentions du cardinal de Bouillon, qui se croyait indépendant du roi, et qui fondait son droit sur ce qu'il était né d'une maison souveraine, et dans la principauté de Sedan, avant que l'échange de cette principauté avec la couronne eût été consommé. Baluze travailla jusqu'à l'âge de quatre-vingt-huit ans à une cinquantaine d'ouvrages, entre lesquels nous citerons sept volumes d'anciens monuments et de dissertations, sous le nom de *Miscellanea*. (Paris, 1680-1715, in-8°.)

Balzac (JEAN-LOUIS GUEZ, seigneur de), écrivain français, né en 1594, à Angoulême, m. en 1654. Après avoir été au service du cardinal de la Valette, l'ami et le courtisan très dévoué du cardinal de Richelieu, il obtint quelque temps la faveur du puissant ministre même. Il eut le brevet d'historiographe de France et de conseiller d'État, qu'il appelait de *magnifiques bagatelles*. Dégoûté du séjour de Paris à la suite de certaines critiques et polémiques littéraires, il se retira dans sa terre patrimoniale sur les bords de la Charente, afin de s'y livrer en paix aux travaux de l'intelligence et aux exercices de la piété. Outre des lettres adressées aux personnages les plus connus de son temps, il produisit divers traités moraux et philosophiques (*les Entretiens, Aristippe* ou *de la Cour, Socrate chrétien*), enfin des poésies latines et françaises (*Œuv.*, 1851, 2 vol. in-12). Il attirait sur lui tous les yeux. On le regardait comme le maître des maîtres en matière de beau style. La langue, en effet, lui a grande obligation, parce qu'il sut, l'un des premiers, donner du nombre et de l'harmonie à la prose. Cependant le goût du solennel l'amena à rechercher dans ses lettres l'affectation et l'enflure, c'est-à-dire les défauts justement les plus opposés au genre épistolaire. En somme, selon les expressions de Joubert, Guez de Balzac est utile à lire, à méditer et excellent à admirer ; il est également propre à instruire et à former par ses défauts et par ses qualités.

Balzac (HONORÉ de), illustre romancier français, né à Tours, le 20 mai 1799, m. en 1850. La vie de cet homme extraordinaire ne fut qu'un long combat contre les tracasseries de fortune



Honoré de Balzac.

auxquelles l'avaient exposé des goûts mobiles et entreprenants. Sa tête était un volcan de projets, dont il s'éprenait et qu'il délaissait tour à tour pour de plus belles imaginations d'affaires, qui le ruinaient, et qu'il devait racheter ensuite par un énorme travail intellectuel. Pour publier en vingt années quatre-vingt-dix-sept ouvrages si obstinément remaniés qu'il raturait, chaque fois, dix à douze épreuves, il n'eut pas trop de toutes les forces d'une or-

ganisation herculéenne. Il mourut, à cinquante ans, emporté par l'abus des excitants auxquels le condamnaient ses veilles forcées.

Il avait débuté péniblement, sous les pseudonymes de lord R'hoone, de Villerglé et d'Horace de Saint-Aubin. Balzac fut plongé dix ans dans la médiocrité. L'explosion, puis la continuité superbe de son génie sont un phénomène. En 1829, une licencieuse fantaisie, la *Physiologie du mariage*, l'avait rendu célèbre. L'année suivante, il entama sa fameuse *Comédie humaine (la Peau de chagrin*, 1830), et depuis lors ne cessa plus de graver les traits de la société moderne. Il burina ces traits ineffaçablement. Les diverses séries de son œuvre immense *(Scènes de la vie privée, Scènes de la vie de province, Scènes de la vie parisienne, de la vie politique, de la vie militaire, de la vie de campagne; Études philosophiques, études analytiques)* comprennent une foule de romans, dont quelques-uns: la *Femme de Trente ans, Eugénie Grandet*, le *Père Goriot*, la *Recherche de l'absolu*, les *Parents pauvres*, sont dans toutes les mémoires. Un investigateur patient a dressé la liste de tous les personnages de la *Comédie humaine*: ils sont au nombre de cinq mille.

Vrai sans être exact, vivant sans être réel, esprit puissant et troublé, écrivain de génie, et néanmoins responsable de bien des licences à l'encontre de la pure langue, producteur trop hâtif pour n'avoir pas été inégal et tourmenté, Balzac, avec ses grandeurs et ses imperfections, exigerait une longue étude. En définitive, peu d'hommes ont exercé sur la littérature une influence plus considérable. Goûté d'abord par un cénacle assez restreint, il vit le nombre de ses lecteurs augmenter avec sa renommée. Aujourd'hui la masse entière du public salue en lui le maître souverain du roman moderne, ayant enfermé dans ses prodigieuses créations toute la société du XIXe siècle.

Ban (MATHIEU), célèbre écrivain serbe, né à Raguse, en Dalmatie, en 1818. Surnommé le Sophocle slave et honoré d'une pension nationale, poète, publiciste, diplomate, il a été par-dessus l'apôtre inspiré de sa patrie. On admire dans ses drames *(Mejrima ou la libération de la Bosnie*, etc,) le mouvement des passions et le caractère tranché des personnages. Il visa toujours à de grands effets pathétiques.

Bancroft (GEORGES), homme d'État et historien américain, né en 1800, à Worcester (Massachussets); diplomate, ministre de la marine; m. en 1891. Comme personnage politique il servit activement le parti démocratique par ses discours et ses articles de presse. Comme écrivain il a produit une magistrale *Histoire des États-Unis* (Boston, 1834-71, 10 vol. in-8°; nomb. édit. et trad.)

Bandarini (MARCO), poète italien, né à Venise en 1512, m. en 1551. L'un des plus heureux imitateurs de Bojardo et de l'Arioste. *(Mandricardo inamorato*, Venise, 1853; poème inachevé.)

Bandello (MATTEO), littérateur italien, né en 1480, dans le Milanais; membre de l'ordre de Saint-Dominique; m. en 1561. Conteur licencieux, en même temps que satiriste hardi des mœurs très relâchées du XVI° siècle.

Bandiera (ALESSANDRO), conteur et traducteur italien, né en 1699, m. vers 1754. Ses *Dialoghi sull' istoria sacra* associent d'une manière bien piquante et bien singulière le profane au sacré.

Bandini (ANGELO-MARIO), érudit et bibliographe italien, né en 1726; pendant près d'un demi-siècle conservateur de la bibliothèque laurentienne dont il dressa un précieux catalogue (Florence, 1754-1768, 8 vol. in-fol.); m. en 1800.

Bang (HERMANN), romancier danois du XIX° s., écrivain très moderne, très artiste, aussi bien dans ses études passionnelles, dans ses nouvelles fines et condensées que dans ses *Poèmes en prose*. Voy. **Supplément**.

Banier (ANTOINE), littérateur français, né en 1673, à Dolet, en Auvergne, reçu pensionnaire de l'Académie des Inscriptions, en 1728; m. en 1741. Appliqua les leçons de l'histoire à la démonstration du sens des fables *(Explicat. hist. des Fables*, Paris, 1711, 2 vol. in-12; 1738, 8 vol. in-12). Ces explications n'ont plus guère de portée, depuis la création, toute moderne, de la mythologie comparée.

Banquet. Titre d'ouvrage dont la conversation est censée faire les frais entre amis réunis autour d'une table et causant librement des choses de la pensée. Platon, Xénophon, Plutarque, Athénée, Lucien se plurent à employer cette forme. Elle semble toute naturelle chez Platon, engageant ses convives, qu'anime nt les joies d'un festin, à traiter du sentiment et de l'amour. Elle paraît bien factice chez Athénée, supposant que tout ce qu'il a rassemblé dans une multitude d'auteurs est rapporté par des philosophes qui s'entretiennent a table et dont la conversation varie selon les mets qu'on leur sert. Jean Auvray, au XVI° s. (1628) et Frédéric Loliée, au XIX° ont l'un et l'autre écrit un *Banquet des Muses*.

Bantou (langues). Groupe d'idiomes africains, qui dominent sur une vaste étendue du continent noir, au sud de l'Équateur jusqu'à l'extrémité de l'Afrique, à l'exception de certaines enclaves occupées par le groupe Hottentot-Bushman. On a déterminé 168 langues et 55 dialectes de cette famille; c'est un sys-

tème multiforme et pourtant identique d'idiomes se ressemblant non seulement dans leurs méthodes grammaticales, mais aussi, à un certain degré, dans leur vocabulaire. Quelques-uns d'entre eux, le souhahéli, le zoulou, le souto, le bunda, le congo, le pongoué et le doualla, sont, dit-on, des langues fort remarquables, — étant donnés les pays, — au point de vue de la mélodie et de la compréhension. Ils ont été décrits par ceux qui les connaissent comme d'excellents véhicules de langage capables d'exprimer avec leur méthode grammaticale chaque nuance de la pensée, et, avec la richesse de leur vocabulaire, quand il est naturellement développé, très suffisant pour énoncer chaque idée, même abstraite, sans emprunter aucun mot à des langues plus cultivées.

Banville (Théodore de), poète lyrique français, né à Moulins, en 1823, m. en 1891. Sa réputation data de son premier recueil de vers, les *Cariatides,* qu'il avait eu « le bonheur d'écrire de sa seizième à sa dix-neuvième année. » Depuis, il donna les *Stalactites,* les *Exilés,* les *Odes funambulesques,* plusieurs comédies en vers, et aussi des *Contes* et des *Souvenirs* en prose, formant ensemble une quinzaine de volumes. Amoureux avant tout de la cadence des syllabes, magicien de la rime sonore, il a fait chanter les rythmes romantiques avec un mélodieux éclat musical. Dans qq. pièces, il a rendu aussi des retours heureux de l'art grec.

Baour-Lormian, poète français, né en 1770, à Toulouse, reçu en 1815 à l'Académie, m. en 1854. Après avoir mis au jour trois satires très acerbes contre ses confrères en littérature *(les Trois mots),* il avait pris rang parmi les poètes reconnus et acceptés, avec une trentaine d'épigrammes, qu'il jetait comme des fusées au milieu de la mêlée littéraire. Il fut moins heureux au théâtre, comme auteur des tragédies d'*Omaris* (1807) et de *Mahomet II* (1811). En revanche, en traduisant Macpherson, il exploita fort adroitement la mode de l'ossianisme *(Poésies d'Ossian,* 1801), et répéta dans ses *Veillées poétiques* les plaintes lugubres d'Young avec une tristesse non moins consciencieuse, et qui fut alors très appréciée. La poésie de Baour-Lormian, ainsi que le remarque H. Rigault, tient plutôt de la fin du XVIII[e] s. que du commencement du XIX[e]; et cependant il fut mis deux fois sur le chemin du romantisme.

Baptisme. La religion des baptêmes multipliés. Les baptistes apparaissent dans l'histoire, au commencement du XVII[e] s.

Baptiste. Nom qu'on donne parfois aux niais dans les théâtres de foire.

Barante (A.-G. Prosper Brugière, baron de), historien français, né à Riom, le 10 juin 1782, m. le 22 nov. 1866. L'auteur de l'*Histoire des ducs de Bourgogne et de la maison de Valois,* — son grand titre — (1824-1826, 13 v. in-8°) appartenait à une école bien distincte de narrateurs, à l'école descriptive dont le principe est que l'historien doit raconter, non démontrer; que la représentation fidèle de la vérité est préférable à la discussion des faits; qu'il vaut mieux peindre les caractères et les mœurs que d'en rechercher les causes. Son œuvre est une image fidèle, un miroir sincère de toute l'époque, dont il révèle en même temps le mouvement individuel et la monotonie d'habitudes, d'institutions.

Baratier (Jean-Philippe), enfant célèbre, né à Schwabach (margraviat d'Anspach) d'un père français d'origine, en 1721, m. en 1740. Il parlait, dès l'âge de quatre ans, le latin, le français, l'allemand; il sut le grec à six ans, et l'hébreu à neuf. C'est à lui que nous devons la traduction des voyages du Juif Benjamin Tudelle avec des dissertations curieuses. Le jeune Baratier était déjà savant en histoire, en philosophie, en mathématiques, lorsqu'il fut enlevé au monde par une maladie de langueur. Il étonna tous ceux qui le connurent pendant sa vie; pourtant, insinue Voltaire, son père travailla beaucoup aux ouvrages de cet enfant.

Baratinski, poète russe, né en 1792, m. en 1844. Avec ses poèmes descriptifs et lyriques, il se rattacherait à l'école de Pouckhine; avec ses autres poésies, épîtres, contes, etc., il fait preuve d'un goût indépendant et d'une habileté réelle, comme peintre de mœurs. Les uns et les autres furent publiés en 1833, 2 vol.

Baraton (N... de), poète français, né vers 1650, à Paris, m. vers 1725; connu pour une épigramme: *Huissiers qu'on fasse silence,* etc., comme Arvers pour un sonnet. *(Poés. div.,* 1704-1705, in-12.

Barbaro, nom d'une illustre famille de Venise dont les principaux membres se distinguèrent dans les armes, les lettres, la science, la diplomatie: François **Barbaro** (1398-1454), podestat de Trévise, de Vicence, de Vérone, gouverneur de Brescia; il donna des preuves de vaillance et d'habileté, et entre temps, consigna des réflexions piquantes sur le mariage *(De re uxoria,* Paris, 1513, in-4°; trad. fr. Claude Joly, Paris, 1667, in-12); — Josaphat **Barbaro,** (m. en 1494), agent consulaire en Tartarie, en Perse, et qui profita de son long séjour en ces pays si peu connus alors pour en tracer des relations fort intéressantes (ap. Ramusio, *Recueil de navigat. et de voyag.,* Venise, 1550); — Hermolao **Barbaro,** comme les précédents, diplomate et de plus professeur; grand humaniste et homme de science,

il donna des *Castigationes Plinianæ* (Rome, 1402, in-fol.) où il a fait, dit-il, plus de 5000 corrections au texte de Pline et relevé une foule de méprises de l'encyclopédiste romain sur les plantes. —DANIEL **Barbaro** (1513-1570), philosophe et théologien, neveu d'Hermolao et son coadjuteur au patriarcat d'Aquilée. Ses travaux sur Aristote firent éclater sa ferveur péripatéticienne.

Barbastre (le siège de) ou Bovon de Comarcis, chanson de geste du cycle de Guillaume ; texte du XIIe s. en assonances, renouvelé en rimes par Adenet le roi, à la fin du XIIIe.

Barbauld (ANNA-LÆTITIA AIKIN, mistress), femme de lettres anglaise, née en 1743, m. en 1825. Sœur du poète Aikin, elle fit preuve aussi d'aptitudes lyriques. Ses *Miscellaneous Poems* (1773) sont d'une imagination délicate et gracieuse, comme les ouvrages en prose qu'elle rédigea pour l'enfance. Elle a édité les *Lettres* de Richardon (Londres, 1804, 6 vol. in-8°) et une importante collection de romanciers anglais.

Barbazan (ETIENNE), littérateur français, né en 1696, à Saint-Fargeau, m. en 1770. L'un des érudits spécialement voués à l'étude du moyen âge qui ont le plus contribué, par leurs éditions et explications de textes, à faire revivre les vieux conteurs et les trouvères. (*Contes et fabliaux des poètes franç.*, Paris, 1756, 3 vol. in-8°, etc.)

Barbe (PHILIPPE), fabuliste français, né à Londres en 1723, m. à Paris, en 1792. On a de lui des *Fables et contes philosophiques,* publiés en 1771. Son style n'est pas bien piquant, mais il est naturel et a de l'enjouement.

Barberini (FRANCESCO de), poète et jurisconsulte italien, né en 1264, près de Florence, m. en 1348. Ses *Documenti di amore* (Rome, 1640, in-4°) sont « pavés de bonnes intentions » et d'excellents préceptes, que rend inefficaces le manque d'intérêt du poème.

Barberini (MAFFEO). Voy. **Urbain VIII.**

Barbès (ARMAND), homme politique français, né à la Guadeloupe, en 1809, m. en 1870. D'extérieur sympathique et de situation indépendante, il se jeta, de gaité de cœur, dans la tempête révolutionnaire, fut deux fois condamné à mort, frappé aussi de la détention perpétuelle, gracié, exilé, et n'eut enfin d'autre retour de ces traverses que d'être appelé le *Bayard de la démocratie.* Il avait publié quelques opuscules politiques.

Barbey d'Aurevilly (JULES), écrivain français, né à Saint-Sauveur-le-Vicomte, en 1808, m. en 1891. Sa vocation paraissait l'entrainer du côté des armes. Il en avait la ferveur, l'enthousiasme. Les résistances paternelles l'en détournèrent; et, faute de pouvoir batailler avec le fusil ou l'épée, il batailla, sa vie entière, avec la plume. Ses nombreux volumes de critique, qui forment le faisceau d'une multitude de feuilletons épars, sont bien l'improvisation intarissable d'un tempérament de combat, taillant à tort et à travers dans les lettres et les mœurs. B. d'A. eut des intuitions étonnantes; il ouvrit des perspectives superbes de mots et d'idées. Mais aussi que d'erreurs, que d'opinions excessives, que d'outrages téméraires aux plus grands noms (*Les hommes et les œuvres,* 1861-1894, 10 vol. in-12.)

Dernier fidèle du romantisme échevelé, toujours plein d'enthousiasme pour les notes forcées, les *morbidesses,* comme il disait, il affichait le paradoxe en morale comme en littérature. Il n'admettait que des tempéraments violents et des situations tranchées. C'est la clef des mille oppositions de son esprit. Déjà les contemporains ont fait justice de ses bizarreries voulues, de ses partis pris, de ses singularités, de ses contradictions, de ses fougues naturelles ou préméditées. Mais le créateur survivra; ses romans (*l'Ensorcelée,* le *Chevalier Des Touches,* les *Diaboliques),* dureront, parce qu'ils sont très personnels, très énergiquement inventés et conduits et parce qu'on aimera toujours les peintures fortes des libres passions. B. d'Aurévilly fut un puissant évocateur d'âmes, — d'âmes tourmentées presque toujours, — un styliste de grande originalité, et par moments un admirable paysagiste.

Barbeyrac (JEAN), jurisconsulte et érudit français, né à Béziers, en 1664, d'un ministre calviniste, emmené hors de France à la révocation de l'édit de Nantes; professeur à Lausanne; m. en 1744. Traducteur et commentateur des œuvres de Grotius, de Pufendorf, de Nood et de Cumberland, il heurta sur plus d'un point les idées chrétiennes et les idées raisonnables. Il admet le divorce par consentement mutuel, la polygamie et le droit pour le père de vendre ses enfants.

Barbié du Bocage (J.-DENIS), géographe français, né à Paris, en 1760, élève de Danville; attaché au ministère des affaires étrangères; professeur à la Sorbonne et membre de l'Institut; m. en 1825. Ses meilleurs travaux, en s'appliquant à la géographie ancienne, ont servi tout à la fois cette science spéciale, l'histoire et la littérature.

Barbier (Mlle MARIE-ANNE), femme poète française, née vers la fin du XVIIe s., à Orléans, m. en 1742. Elle ambitionna de disputer au sexe fort les lauriers de la tragédie et de grandir par contre-coup bien au-dessus des héros les héroïnes de son choix (*Arrie et Pétus,* 1702; *Cornélie,* 1703; *Tomyris,* 1706; la *Mort de César,* 1709.) Fontenelle participa secrètement, dit-on, à ces compositions, où manque le pathétique.

Barbier (EDMOND-JEAN-FRANÇOIS), mémorialiste français, né en 1689, à Paris, m. en 1742. Avocat consultant au Parlement, chargé d'affaires nombreuses et importantes pour le compte de personnages considérables, curieux d'enquête et bien placé pour savoir, il voulut noter au jour le jour, chroniqueur aussi désintéressé qu'attentif, tous les incidents grands ou petits, qui parvenaient à sa connaissance; et ce fut la matière de son *Journal historique et anecdotique du règne de Louis XV.* (Éd. posthume, Paris, 1857, 8 vol. in-18.)

Barbier (ANTOINE-ALEXANDRE), savant bibliographe français, né en 1765, à Coulommiers; administrateur de plusieurs grandes bibliothèques de l'État; m. en 1825. On fait le plus grand cas de son précieux *Dict. des ouvrages anonymes et pseudonymes* (3e éd., 1872-76, 4 vol. in-8°.)

Barbier (HENRI-AUGUSTE), poète satirique et lyrique français, membre de l'Institut, né en 1805, m. en 1882. La manière vigoureuse dont il sut reprendre dans ses *Iambes,* inspirés par la révolution de 1830, le mètre et la tradition d'André Chénier, le retentissement extraordinaire de quelques-unes de ses pièces, telles que la *Curée,* le portèrent du premier coup à la grande réputation. Un recueil d'élégies rêvées sous le doux climat d'Italie, *Il Pianto,* et un tragique poème, *Lazare,* soutinrent son nom sans l'agrandir. Il ne fit plus ensuite que décliner.

Barbier d'Aucour (JEAN), littérateur français, membre de l'Académie, né en 1635, à Langres, m. en 1694; connu chez les jésuites de son temps, qu'il ne ménagea guère, sous le nom d'*Avocat Sacrus,* et, dans le monde des lettres, par sa critique très fine et très enjouée des *Entretiens* du P. Bouhours (*Sentiments de Cléanthe sur les Entret. d'Ariste et d'Eugène,* Paris, 1671, 2 vol. in-12.)

Barbou. Famille d'imprimeurs français, originaire de Lyon et qui remonte au XVIe siècle.

Barbour (JOHN), poète écossais, né vers 1316, archidiacre d'Aberdeen, m. en 1396. Dota son pays et son dialecte d'une chronique versifiée, *Robert Bruce, roi d'Écosse* (éd. Pinkerton, Londres, 1790, 3 vol. in-12), qui a souvent les allures et les beautés d'une œuvre épique.

Barcarolle (de l'ital. *barcarola*; mot introduit dans notre langue au XVIe s.) Chanson italienne, que chantent les gens du peuple à Venise, surtout les gondoliers. Le mouvement de la b. est modéré, en mesure binaire à division ternaire. — De nos jours, les compositeurs de musique imaginent souvent des airs, dans le goût des barcarolles vénitiennes.

Barbosa. Voy. **Bacellar, Machado**.

Barclay (ALEXANDRE), poète anglais du XIVe s., m. en 1522. Il imita dans une satire en stances de sept vers (*Ships of fools,* éd. de 1570), la *Nef des fous,* de l'Allemand Sébastien Brandt.

Bardes. Anciens poètes de la Gaule, de la Germanie, de la Grande-Bretagne et spécialement de l'Armorique. Ils venaient, chez les Gaulois, après les Druides et les Ovates. Dans les temps où l'écriture était à peine connue, ils réunissaient aussi en leur personne les titres de théologien, de légiste et d'historien. On confiait à leur mémoire les traditions nationales, les textes de la loi auxquels on donnait une forme rythmique et les dogmes de la religion. Avant tout ils étaient des chantres populaires. Poètes et musiciens, ils débitaient, en s'accompagnant sur la harpe, des histoires merveilleuses qui charmaient une foule naïve. Ils avaient tenu, à l'origine, parmi toutes les peuplades de race celtique une condition très honorée. Mais, en Gaule, lorsque l'aristocratie eut prévalu, ils déchurent assez promptement de leur importance pour tomber dans une position inférieure et précaire, c'est-à-dire dans la dépendance et sous le patronage des chefs de tribus gauloises. Après la conquête romaine, la décadence des bardes suivit de près celle des druides; l'Armorique, l'Irlande, l'Écosse, leur fournirent un dernier asile, et les légendes celtiques s'y perpétuèrent à travers les âges. La poésie bardique y florissait au Ve et au VIe s. Selon la Villemarqué, à cette époque vivait le vieux poète Gwenc'hlan, et plusieurs des vieux chants bretons qu'on a recueillis lui sont attribués.

Bardesane, philosophe syrien, né à Édesse, l'an 154 de l'ère chrétienne. Les qualités de son esprit, développées par une éducation brillante, ne tardèrent pas à répandre son nom. On célébra son éloquence pleine de feu, les charmes de sa poésie, son habileté dans les sciences chaldéennes. Converti au christianisme, il se fit le défenseur ardent de l'orthodoxie, mais à son tour, il glissa dans le gnosticisme. B. eut des disciples et des partisans qui propagèrent ses idées après lui. Le plus influent fut son fils Harmonius, qui avait comme son père fréquenté les écoles grecques et qui fut poète comme lui.

Bardin (PIERRE), littérateur fran-

çais, né en 1590, à Rouen; l'un des premiers membres de l'Académie; m. en 1637. Homme de bien, moraliste des mieux intentionnées, mais écrivain faible et diffus. *(Pensées morales sur l'Ecclésiaste,* Paris, 1629, in-8°, etc.)

Bardin (ETIENNE-ALEXANDRE, baron), écrivain militaire et général français, né en 1774, à Paris, m. en 1810. On consulte toujours son *Manuel d'infanterie,* qui, regardé comme un livre classique, fut traduit dans la plupart des langues européennes, et surtout son *Dictionnaire de l'armée de terre* (p. par son neveu le général Mollière, Paris, 1841-51, 4 vol. in-8°), auquel il avait travaillé pendant trente ans.

Bardit. Chant de guerre des anciens Germains; les guerriers en répétaient le refrain avec des cris sauvages.

Barère de Vieuzac (BERTRAND), orateur et révolutionnaire français, né à Tarbes, en 1755; député en 1789 aux États-Généraux; président de l'Assemblée qui condamna Louis XVI, membre du comité de salut public; m. en 1841. Ambitieux sans principes et sans caractère, il adhéra toujours au parti du plus fort, commença par le modérantisme, terrorisa avec la Terreur, couvrit alors des plus belles fleurs de sa rhétorique les actes les moins pardonnables de cette période sanglante, abandonna Robespierre dans le danger, et se fût aussi bien, tour à tour, montré thermidorien, impérialiste et royaliste si l'on eût voulu de lui. Il avait la parole brillante et des connaissances précises. En matière de finances, d'administration, de droit public, il intervenait avec une incontestable autorité. Ses *Mémoires* ont été publiés, un an après sa mort, par Hippolyte Carnot (Paris, 1842, 4 v. in-8°).

Bargedé (NICOLE), poète français du XVIe siècle. D'humeur triste et porté, par mysticisme, à ne rien voir que de très méprisable en sa propre enveloppe corporelle et sur la terre, il intitula l'un de ses recueils: les *Odes pénitentes du Moins que rien* (Paris, 1650, in-8°), et ne signa jamais autrement.

Barker (EDMOND-HENRI), philologue anglais, né à Hollyn, en 1788, m. à Londres, en 1839; servit les études classiques avec beaucoup de zèle et d'intelligence, les rendit accessibles au grand nombre par ses *Récréations classiques (Classical recreations,* Londres, 1812); en recueillit plus d'honneur que de profit et termina sa vie dans la misère.

Barlaam et Josaphat, roman composé au VIe s. en grec ou peut-être originairement en syriaque, par un moine qui avait voyagé dans l'Inde et y avait entendu raconter l'histoire du Bouddha, traduit très souvent en latin, imité en français, en allemand et dans d'autres langues vulgaires, et devenu un thème d'édification pour l'Occident tout entier. En ce roman de piété, mêlé de paraboles bouddhiques, Çakya Mouni a pris le nom de Joasaph, puis de Josaphat, et il est converti au christianisme par le saint ermite Barlaam.

Barletta (GABRIEL), prédicateur italien du XVe s., dominicain. Il attirait la foule par son éloquence populaire et donna lieu à ce proverbe: *Nescit prædicare qui nescit barlettare.* Ses sermons, tels qu'ils ont été publiés (Brescia, 1498, Venise, 1570) sont, pourtant, un assemblage furieusement excentrique du sacré et du profane, du grave et du burlesque.

Barlotta (GIUSEPPE), poète et prédicateur italien, membre de la congrégation de l'Oratoire; né en 1624, en Sicile, m. vers la fin du XVIIe siècle. Les images de la rhétorique profane fleurissent ses sermons (Trapani, 1698 et 1807, in-4°) et ses vers.

Barlowe (JOEL), poète et diplomate américain, né dans la province du Connecticut, en 1755, m. en 1812. Son poème en 10 chants: la *Vision de Colomb* ou la *Colombiade* (Philadelphie, 1787, 1807, Londres, 1809) entr'ouvre, à travers les voiles d'une fiction ingénieuse, des horizons très amples sur les destinées futures de l'Amérique; mais trop de déclamations humanitaires en refroidissent le lyrisme. Nature énergique, exaltée, B. avait plus de hardiesse dans les idées que de solidité dans les jugements. On s'accorde, pourtant, à trouver sa prose de meilleur aloi que ses vers.

Barnave (ANTOINE-PIERRE-JOSEPH), orateur français, né en 1761, à Grenoble; député aux États-généraux, président de l'Assemblée en 1791; guillotiné le 29 nov. 1793. Ame généreuse et prompte aux nobles enthousiasmes, il se prodigua par la parole et par l'action afin d'assurer le triomphe de la liberté. Puis effrayé de la marche violente des événements, ému des malheurs de la famille royale, il s'efforça de reconquérir à la monarchie le terrain qu'il avait contribué à lui faire perdre et à la rapprocher, pour la sauver, du parti constitutionnel. Il y perdit sa popularité d'abord, et la vie ensuite. B. avait de belles qualités d'orateur, l'élégance, la grâce, l'art de la dialectique. En de grandes circonstances, il s'éleva à une hauteur de vues politique et à une éloquence qu'on eût dites inspirées de Mirabeau, son rival et son maître. Improvisateur abondant, trop abondant même, c'est-à-dire enclin à manquer de mesure, son talent

se mûrissait, devenait plus sobre et plus viril, lorsqu'il fut brisé dans sa force. (*Œuv.*, éd. Bérenger, 1843, 4 vol. in-8°.)

Barnes (Josué), érudit et poète anglais, né à Londres, en 1654, m. en 1712. On admirait avec quelle souplesse, unissant l'imagination au savoir, il versifiait en grec, en latin, aussi bien qu'en sa langue maternelle. (*Γεράνια*, Londres, 1775, etc.)

Barni (Jules-Romain), philosophe et moraliste français, né à Lille, en 1818, plusieurs fois député de la ville d'Amiens, m. en 1878. Introducteur en France de l'ensemble de la philosophie de Kant par une suite de traductions accompagnées d'analyses critiques; auteur d'études estimées sur les idées morales au XVIII[e] siècle.

Baro (Balthazar), poète français, né en 1600, à Valence, m. en 1650; l'un des premiers, élu à l'Académie, pour une série de poèmes ou tragédies à la glace que rappellent seulement encore les nomenclatures bibliographiques.

Baron (Michel Boyron, dit), acteur et auteur dramatique français, né en 1653, m. en 1729. A soixante-seize ans, il tenait encore sur la scène le rôle de Ladislas du *Venceslas* de Rotrou. Sa grande intelligence, un travail assidu,



Michel Boyron, dit Baron.

les avantages physiques dont l'avait paré la nature, un jeu noble et simple lui valurent tant d'applaudissements qu'il en conçut une estime extraordinaire de lui-même: il se haussait bien au-dessus d'un César. On ne croit pas que les pièces données sous son nom (le *Jaloux*, la *Coquette*, le *Coquet trompé*, les *Enlèvements*, l'*Homme à bonnes fortunes*, etc.; 1760, 3 vol. in-12) soient toutes de lui. Du moins la meilleure du groupe, l'*Homme à bonnes fortunes* lui appartient; car il s'y était mis en scène et personnifié. Bien qu'assez faible d'intrigue et négligée de forme, cette dernière comédie est restée au théâtre, pour l'allure amusante, mouvementée, de la pièce.

Baronius (César), historien ecclésiastique, né à Sora, en 1538; successeur de saint Philippe de Néri aux fonctions de supérieur de l'Oratoire, confesseur du pape Clément VIII, protonotaire apostolique, cardinal, puis bibliothécaire du Vatican; m. en 1607. Renommé pour ses vertus, sa droiture, son érudition profonde, il faillit, à deux fois, être nommé pape. Ses *Annales ecclesiastici, a Christo nato ad annum 1198* (Rome, 12 vol. in-fol., 1588-1593) offrent, de l'avis des meilleur juges, le corps d'histoire ecclésiastique le plus complet, le mieux dirigé, le mieux travaillé qui existe, malgré les erreurs de dates et de faits qu'on a pu y relever, erreurs inévitables dans une si vaste matière traitée pour la première fois. (Éd. compl. avec les continuations, Bar-le-Duc, 1864-1895, 50 vol. in-4°.)

Barral (Pierre), littérateur français, né vers 1700, à Grenoble, mort en 1772. Fervent janséniste, il témoigna de son zèle avec tant de vivacité, dans un *Dictionn. historique, crit. et littér. des hommes célèbres* (Soissons et Troyes, 1758, 6 vol. in-8°) qu'on appela cet ouvrage « le *Martyrologe du jansénisme fait par un convulsionnaire* ».

Barras (Paul-Nicolas, comte de), homme politique français, né dans le Var, en 1755; conventionnel, général, et membre du Directoire, m. en 1829. L'histoire le représente comme un personnage sans caractère et sans principes, ambitieux et débauché, affamé de pouvoir et très autoritaire. Pendant les dix dernières années de sa vie, il fit de la préparation de ses mémoires l'objet de sa constante sollicitude. Il en légua les matériaux à Rousselin de Saint-Albin, qui devait leur donner la forme et les constituer en un corps d'histoire. Ces souvenirs, célèbres avant d'avoir paru, restèrent cinquante-cinq ans sans remplir leur destination de publicité: ils ont été mis au jour seulement en 1895 (2 vol. in-8°) par les soins de M. George Duruy, allié à la

famille de Saint-Albin. Quoique d'une rédaction étrangère en grande partie, ces Mémoires sont bien l'expression de la pensée, des jugements, des haines de l'ancien membre du Directoire, et, en particulier de son ressentiment contre Napoléon dont il ne se consola jamais d'avoir favorisé les débuts.

Barrault (ÉMILE), publiciste français, né à Paris, en 1800; député en 1849, m. en 1869. Zélé propagandiste des idées saint-simoniennes, il dépensa beaucoup d'efforts et fit couler beaucoup d'encre pour l'avancement de cette cause utopique. On revendique pour E. B. la paternité d'un drame en cinq actes, représenté au Théâtre-Français en 1846: le *Nœud gordien.*

Barre (JOSEPH), historien français (1692-1764), connu par une intéressante biographie du maréchal de Fabert et par une compilation, en 11 volumes, maintenant discréditée, de l'histoire générale d'Allemagne. Il eut le titre de chancelier de l'Université de Paris.

Barré (GUILLAUME), publiciste français, né en Allemagne, en 1760; m. de suicide, en 1829, à Dublin. Interprète de Napoléon Bonaparte, pendant les campagnes du Directoire et du Consulat, il s'était enfui à l'étranger, après la proclamation de l'Empire, pour déverser librement, en des couplets satiriques et des pamphlets, ses colères contre l'insatiable dictateur.

Barré (PIERRE-YVES), vaudevilliste français, né en 1749, à Paris, mort en 1832. Fondateur du théâtre du Vaudeville de la rue de Chartres, il eut pour amis et pour collaborateurs assidus : Piis, Radet et Desfontaines. Telle des nombreuses pièces qu'il fit jouer, *Arlequin afficheur*, eut près de huit cents représentations. Les chansons de Barré sont fort spirituelles.

Barreaux (JACQUES VALLÉE, seigneur des). Voy. **Des Barreaux**.

Barrès (MAURICE). Voy. **Supplément**.

Barrière (THÉODORE), auteur dramatique français, né à Paris, en 1823, m. en 1877. Aborda les divers genres: drame passionné, comédie sentimentale, comédie de mœurs, pamphlet dramatique, simple vaudeville. Presque toujours sa verve ironique a laissé transparaître un fond de mélancolie. B. fut un observateur très âpre des infirmités, des vices et des hontes de la société contemporaine. (La *Vie de Bohême,* 1818; les *Filles de marbre,* 1853; les *Faux bonshommes,* 1867, etc.)

Barros (JUAN de), célèbre historien portugais, né en 1496, mort en 1570. Nommé par Jean III gouverneur des établissements du Portugal en Guinée, puis trésorier général des colonies; bien placé pour connaître à fond les lieux, les événements et les hommes sur le terrain qu'il avait choisi, il raconta d'un style animé l'histoire des vastes régions nouvellement ouvertes à l'avide conquête des Européens. (*Azia portugueza,* Lisbonne, 1552-1615, 14 vol. in-fol.) Les compatriotes de B. admirent chez cet écrivain la pureté, l'élégance et le tour périodique; ils reconnaissent en lui un des maîtres de la langue.

Barrot (Odilon), homme politique et orateur français, né à Villefort, en 1791, avocat, député, l'un des chefs les plus influents de l'opposition pendant toute la durée du règne de Louis-Philippe; m. en 1873. Logicien habile, il résumait nettement les discussions et embrassait d'un facile coup d'œil l'ensemble d'un sujet. Sa parole était grave, solennelle, comme il convenait à un théoricien; mais, sans vigueur morale et sans clairvoyance, c'était l'homme du monde qui pensait le plus profondément..... à rien, a dit Bersot. (*Mém. posthumes,* 1875-76, 4 vol. in-8°.)

Barrow (ISAAC), célèbre théologien et prédicateur anglais. Il avait d'abord étudié les sciences et eut la gloire de compter Newton parmi ses élèves. Entré dans les ordres, en 1660, il devint vice-chancelier de l'Université de Cambridge. Outre ses ouvrages de polémique, dirigés principalement contre la suprématie du pape, il a laissé un recueil considérable de *Sermons,* que les contemporains admirèrent beaucoup pour la force d'esprit, la largeur et la fécondité de vues dont ils sont le témoignage. (*Œuvres théolog. et morales,* Londres, 1683, 3 vol. in-fol.)

Barruel (l'abbé AUGUSTIN), publiciste, né en 1741; membre de la société de Jésus; m. en 1820. D'un tempérament militant, il attaqua avec virulence les philosophes, les encyclopédistes, les révolutionnaires, et manqua lui-même de mesure en bataillant contre les excès de l'esprit de parti. (Les *Helviennes ou Lettres provinciales philosoph.,* Paris, 1784-88, 5 vol. in-12, etc.)

Barruel-Beauvert (A.-J., comte de), publiciste français, cousin de Rivarol, né en 1756, m. en 1817; collaborateur des *Actes des Apôtres,* biographe de J.-J. Rousseau (Paris, 1789, in-8°) et historien polémiste.

Barruffaldi (GIROLAMO), littérateur et poète italien, né à Ferrare, en 1675, m. en 1753. Histoires, tragédies ou pièces de vers, il chargea d'une centaine de titres la nomenclature de ses

productions. On cite avec honneur son poème didactique sur la culture du chanvre. (*Il Canepajo,* 1750.)

Barry (Gerald), lat. *Giraldus Cambrensis,* chroniqueur anglais, né vers 1146; chapelain de la cour et régent des affaires intérieures du royaume pendant l'absence de Richard Cœur-de-Lion qu'il avait poussé à la croisade; m. vers 1220.

Barsouma. Voy. **Lokman.**

Barth (Gaspard de) ou **Barthius,** philologue allemand, né à Custrin, en 1587, m. en 1658. Digne de mémoire pour l'étonnante précocité de son érudition, l'immensité de ses connaissances (V. *Adversaria,* 1624, in-fol.) et la valeur de ses éditions latines et grecques.

Barthe (Nicolas-Thomas), poète dramatique français, né à Marseille, en 1734, m. en 1785. Des pièces fugitives, des épîtres imprégnées de l'esprit d'Horace et d'Ovide l'avaient déjà signalé dans le monde littéraire, lorsqu'il prit sa place au théâtre avec des comédies charmantes en vers (*les Fausses infidélités,* 1768; la *Mère jalouse,* 1778), détaillant au cours d'un dialogue facile et brillant des nuances très fines de la langue et de l'esprit du monde. Villemain appelle Nicolas Barthe « un ingénieux écrivain qui remplit supérieurement un cadre étroit ».

Barthélemi. Voy. **Reclus de Molliens.**

Barthélemy (l'abbé Jean-Jacques), érudit français, né à Cassis, en Provence, le 20 janvier 1716; associé très jeune au cabinet des médailles, qu'il enrichit considérablement pendant plus d'un demi-siècle de zèle et de recherches; reçu à l'Académie des Inscriptions, dès sa vingt-neuvième année; m. en 1795. Peu de personnes connaissent son *Essai de paléographie numismatique,* — travail méritoire en son genre, car il ouvrit une carrière jusqu'alors négligée chez les archéologues. Mais, qui n'a lu, soit en abrégé, soit au complet, le *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce* (1re éd., 1788, 4 vol in-4° ou 7 vol. in-8°), cette peinture en action, à la fois si savante et si attachante, de la vie, des usages, des croyances et des mœurs helléniques vers le temps de Philippe de Macédoine? Le bruit que fit l'ouvrage, dès son apparition, les charmes et les grâces du style, méritèrent au docte abbé de remplacer à l'Académie française le grammairien Beauzée. Il s'était proposé d'abord de décrire, en forme de lettres, non la Grèce, mais l'Italie resplendissante du siècle de Léon X: plus difficile à accomplir, peut-être, la tâche n'eût pas été moins belle.

Cet ingénieux esprit, cet homme de bien, dont les mœurs et le visage même avaient un caractère antique, était entouré du respect de ses contemporains. « Barthélemy, dans nos promenades, a dit Marmontel, faisait penser à celles de Platon avec ses disciples. »

Barthélemy (Louis), littérateur français, né à Grenoble, en 1759, m. vers 1815. Deux ouvrages assez différents, mais allant au même public: la *Grammaire des Dames* (1785, in-8°) et les *Mémoires secrets de madame de Tencin* (1790, in-8°) le signalèrent à l'attention.

Barthélemy (Auguste), poète français, né à Marseille, en 1796; élevé chez les jésuites, au collège de Juilly, ce qui ne l'empêcha pas d'écrire, à 18 ans, une satire violente contre les prêtres; m. en 1867. D'une nature mobile et prompte à suivre chaque tour de roue de la fortune, il fit de l'opposition, dans tous les sens, depuis ses débuts retentissants avec Méry, son fidèle collaborateur (les *Sidiennes,* la *Villéliade,* la *Némésis*) jusqu'au jour où l'opinion se détacha de lui, lasse de ses palinodies et de ses virevoltes continuelles. Barthélemy avait de l'imagination, de la verve, une facilité d'hémistiches et de rimes presque égale à celle de son compatriote Méry avec lequel il signa la plupart de ses pamphlets de circonstance, et le coup de fouet de la satire. Dans ses poèmes de longue haleine, quoique le style n'en soit pas assez soutenu, le vers a de l'ampleur, de la sonorité. (*Napoléon en Egypte,* 1828, in-8°; trad. de l'*Enéide.*)

Barthélemy-Saint Hilaire (Jules), érudit et homme politique français, né à Paris, en 1805; membre de l'Institut, sénateur; ministre des affaires étrangères en 1875; m. en 1896. Son titre principal est la traduction des œuvres complètes d'Aristote, avec de riches annotations, et ses travaux divers sur ce génie encyclopédique. Il y donna toute sa vie; nonagénaire, il y travaillait encore. On estime aussi ses études philosophiques, concernant l'école d'Alexandrie, les Védas, le bouddhisme et le Coran.

Barthez (Paul-Joseph), illustre médecin français, né à Montpellier, en 1734, chancelier de l'Université de cette ville, m. en 1806. Possesseur d'une vaste érudition, doué d'une étonnante mémoire, d'une grande puissance de méditation et de raisonnement, cet ardent défenseur du vitalisme (*Nouveaux éléments de la science de l'homme,*

Paris, 1806, 2 vol. in-8°, etc.) savait envisager les faits sous toutes leurs faces et en tirer les déductions les plus originales et les plus profondes.

Bartole ou **Barthole,** célèbre jurisconsulte italien, que Dumoulin appelle « le premier et le coryphée des interprètes du droit », né dans l'Ombrie, m. à Pérouse, en 1356. Soutenu par une immense érudition et la solidité de son esprit, il forma une école qui remplaça celle d'Accurse et qui jouit d'une autorité souveraine jusqu'aux travaux mieux ordonnés d'Alciat et de Cujas. *(Œuv.*, Lyon, 1554, Turin, 1577, 10 vol. in-fol.)

Bartoli, nom de plusieurs auteurs italiens, entre lesquels nous distinguerons Cosme Bartoli, fondateur, au XVI° s., de l'Académie florentine ; Daniel Bartoli (1629-1698), savant jésuite, historiographe de son ordre, théologien, littérateur, fort estimé pour la pureté de sa langue italienne ; et le poète Dominique Bartoli.

Barton (Bernard), poète anglais, né en 1784, m. en 1849. Il appartenait à la secte des quakers. Ses poèmes religieux et moraux ne manquent pas de valeur, bien que dénués d'imagination. (Édit. de ses œuvres, Londres, 1849, in-8°.)

Bartram (William), voyageur américain, né à Philadelphie en 1739; m. en 1823. Coleridge accorde de grands éloges au récit très mouvementé de ses explorations à travers les Etats-Unis du Sud. *(Travels*, etc., 1791, in-8°.)

Bartsch (Karl), philologue allemand, né en 1832, à Sprottau, en Silésie; professeur à l'Université de Heidelberg. En ses nombreux travaux concernant le moyen âge : littérature, chrestomathie des vieux textes français (Leipzig, 1866, in-8°), provençaux, germaniques ; éditions des trouvères ou des vieux chants nationaux *(Niebelungen*, Liepzig, 4° édit. 1875) il mit la patience la plus infatigable au service d'une sagacité vraiment critique.

Baruch, l'un des douze petits prophètes hébreux, issu d'une noble famille de la tribu de Juda, disciple et secrétaire de Jérémie; m., suivant la tradition pendant la douzième année de la captivité de Babylone. Son livre sur les malheurs des Juifs est, en même temps qu'une plainte accompagnée de reproches, une consolation éloquente adressée au peuple de Dieu.

Barzounameh (livre de Barzou), grand poème cyclique, qui contient environ soixante mille doubles vers, et où les héros du *Shah-Nameh* jouent encore un rôle important.

Bas-bleu (en angl. *blue-stocking*). Dans la société anglaise et dans la société française, on donne ironiquement ce nom aux femmes qui se piquent de bel-esprit et de connaissances au-dessus de leur sexe, se disent au courant de tout et prétendent tenir tête également aux hommes politiques, aux hommes du monde, aux hommes de lettres. On l'applique aussi par extension aux femmes auteurs en général. Quoique le nombre de celles-ci ne lasse que s'accroître de jour en jour, à leur endroit règne un préjugé tenace, souvent injuste, dans notre frivole et moqueuse patrie. On a des plaisanteries toujours prêtes contre les savantes et contre les bas-bleus. Si *l'authoress* est jeune, on se la représente nécessairement comme une indisciplinée, qui, sous le prétexte de cultiver l'art et d'analyser la passion, se trouve trop heureuse de bénéficier elle-même des complaisances de la vie littéraire pour la satisfaction de ses goûts d'aventure. Si elle a dépassé la quarantaine, elle apparaît d'abord sous les traits de la Philaminte classique. Vieille fille, la première supposition qu'elle inspire, c'est qu'elle souffre d'une passion rentrée. Mariée, on se figure qu'elle doit faire mauvais ménage, et l'on plaint le sort du mari. Mais, quels que soient l'âge, l'état, la condition, il faut qu'une femme, lorsqu'elle a mis en sa tête de proclamer l'indépendance de son esprit, accomplisse des prodiges d'intelligence et de volonté (tant est périlleuse cette réputation de bas-bleu), pour échapper aux sarcasmes, dompter les mauvais vouloirs, s'élever au-dessus des préjugés, changer en estime l'antipathie préconçue, et conquérir enfin la place dont elle est ou se croit digne.

Basedow (Jean-Bernard), ou **Basedau,** célèbre pédagogue allemand, né à Hambourg, en 1723 ; fondateur de l'école modèle du *Philanthropinum* ; m. en 1790. A travers ses paradoxes, ses erreurs, ses boutades philosophiques, J.-J. Rousseau venait de jeter dans le monde des principes nouveaux et féconds. B., le premier, s'appliqua à les réaliser dans sa patrie, par l'action et par la plume, en les modifiant d'après les principes de Locke et de Coménius. *(Traité de philosophie pratique,* 1756, 4 vol., *Œuvre élémentaire,* Altona, 1774, 3 vol. in-4°.)

Basile le Grand (saint), gr. Βασίλειος, père de l'Église grecque, archevêque de Césarée, né dans cette ville de Cappadoce, en 329, d'une noble famille chrétienne, frère de Grégoire, évêque de Nysse, de Pierre, évêque de Sébaste, et de Macrine la religieuse, qui furent canonisés également, ainsi que leur mère Emmélie; m. en 379. Basile entama ses études dans sa famille, les continua à Césarée, puis à Constantinople, et les acheva à Athènes, se montrant partout supérieur par l'éclat de son intelligence. Il vécut à l'école d'Athènes, dans l'intimité du doux et éloquent Grégoire de Nazianze: il avait le même logis, la même table, les mêmes maîtres, la même ardeur pour l'étude et la piété. Tour à tour la vie ascétique et les fonctions épiscopales lui permirent de donner

l'exemple de toutes les vertus. Théodoret l'appelle « le flambeau de la Cappadoce ». Les savantes *Homélies* de Basile sur la Genèse et en particulier sur l'œuvre des six jours recèlent des trésors d'éloquence. Il déploie, dans toutes ses œuvres, d'étonnantes richesses d'imagination et de sensibilité ; et peut-être est-il des Pères de l'Église celui qui a fourni les traits les plus heureux aux orateurs venus après lui. (Éd. pr. donnée par Erasme, chez Froben, Bâle, 1532, in-fol., éd. Gaume, 1835-40, 3 vol. gr. in-8° ; etc.)

Basile, écrivain religieux du v° s., archevêque de Séleucie vers 440, m. vers 458. On a de lui quarante *Homélies,* imprimées avec les ouvrages de Grégoire le Thaumaturge. (*Biblioth. des Pères,* Paris, 1626, in-fol.)

Basilide, hérésiarque du II° s., originaire d'Alexandrie. Il essaya de combiner les théogonies persanes, grecque et égyptienne avec les dogmes chrétiens et fonda ainsi une secte nouvelle de gnostiques. Ce qui caractérise le système basilidien, c'est l'abondance de sa conception éonique.

Basilio da Gama. Voy. **Brésilienne** (littérature).

Basin (Thomas) ou Bazin, chroniqueur français, né en 1402, à Caudebec, évêque de Lisieux, m. en 1491. Attaché au parti des Anglais jusqu'en 1449, il fut chargé par Charles VII de composer un mémoire sur les irrégularités du procès de Jeanne d'Arc. Le témoignage qu'il porte dans ce mémoire, dont une partie seulement nous a été conservée, est tout à l'honneur de la Pucelle.

Basnage. Non d'une famille protestante de Normandie, qui a fourni à l'Église réformée plusieurs savants pasteurs, pendant les XVII° et XVIII° siècles. Le plus célèbre d'entre eux. Jacques **Basnage** de Beauval (né à Rouen, en 1653, m. à la Haye en 1723), fut nommé historiographe des États généraux de la Hollande. Quoique imbu des préventions calvinistes, il sut se garder, comme écrivain, des colères de l'esprit de parti. On estime grandement son *Hist. de la religion des églises réformées* (1690 et 1725), pour l'étude approfondie des sources, la finesse et la justesse des aperçus, l'indépendance des appréciations et la facilité correcte du style.

L'*Histoire des ouvrages des savants,* recueil périodique de critique littéraire (1687-1709, 24 vol. in-12), par son frère Henri **Basnage** de Beauval est un des ouvrages qui ont été le plus mis à contribution. Il fait suite aux *Nouvelles de la république des lettres.*

Basque ou **Escuara** (Langue). La France présente chez elle un double phénomène, à des points très éloignés de son territoire. On y parle deux langues complètement différentes de celle qui est adoptée par la majorité de la nation : c'est le bas-breton ou celtique et le basque ou escuara.

Ce dernier idiome ne ressemble pas plus à l'espagnol qu'au français ; il ne peut être rapproché ni du gascon, ni du breton même ; on l'a comparé avec moins de peine au hongrois, aux langues de l'Amérique, au turc, etc. Sa nature tout à fait spéciale indique forcément chez les Basques une origine différente de celle des Béarnais, des Gascons et des Castillans qui les entourent. Quelle est cette origine ? On a recueilli là-dessus les opinions les plus opposées, sans qu'on ait pu découvrir exactement le mystère de sa formation étrange et isolée. Tout porte à croire, cependant, que le basque avec ses quatre dialectes (labourdin, soulanais, guipuzcoan, biscayen) est un des mille langages divers des populations primitives, inférieures et rudimentaires de l'Europe dont la plupart ont disparu par suite de la sélection naturelle et de la concurrence vitale ; et que les Basques actuels sont sans doute les représentants d'une race primitive locale autochtone, pour ainsi dire. On évalue à 600,000 ou 700,000 le nombre des Français qui parlent encore le basque. Le caractère particulier de cet idiome très sonore est son extraordinaire richesse en flexions, en affixes et en suffixes, qui s'agglutinent au radical en mots interminables. Les substantifs se déclinent et ont des cas différents pour chacune des relations dans lesquelles ils peuvent se transformer vis-à-vis des verbes. On peut les transformer en verbes, de même que les prépositions, les interjections et les adverbes peuvent être convertis en substantifs ou conjugués.

La littérature basque ne comprend qu'un très petit nombre de livres imprimés, des traités de dévotion principalement. Elle est surtout orale, c'est-à-dire qu'elle se réduit, pour sa meilleure part, à de vieilles chansons populaires, confiées à la mémoire des habitants de la montagne et des champs, transmises de génération en génération. Voici, par exemple, un couplet d'une de ces chansons, qui pourra donner une idée de la sonorité de la langue basque :

> Argia de la dioru :
> Gauerdi oraino erturu.
> Enekitio dembora
> Lure idmitren raitzu,
> Anodistit erturu :
> Orai raitut eragutu.

(Vous dites qu'il fait jour : — Il n'est pas encore minuit. — Si le temps passé avec moi — Vous paraît long, — Vous ne m'aimez pas : — Je vous connais à présent.)

Les Basques ont aussi quelques pièces de théâtre, historiques, religieuses, ou légendaires, communément appelées *pastorales.*

Basselin (Olivier), chansonnier français du XV° siècle. Foulon de son métier, poète pour son plaisir, et vaillant homme par patriotisme, il vécut gaiement, chanta le vin et le cidre avec un égal amour et trouva la mort dans un combat contre les Anglais. Les poésies publiées sous son nom (1610 ; 1811, etc.) sont l'œuvre de l'avocat de Vire, Jean le Houx. Les vrais *Vaux-de-Vire* de Basselin, s'ils ne sont pas entièrement perdus, doivent survivre, selon

l'opinion d'un critique, dans les chansons populaires de la Normandie.

Bassompierre (François, baron de) maréchal de France et mémorialiste, né en Lorraine, en 1579, m. en 1646. L'un des personnages les plus brillants qui aient joué un rôle sous les règnes de Henri IV et de Louis XIII, il s'était fort distingué à la Cour, dans les camps et comme diplomate; mais son esprit indépendant, ses discours hardis et ses liaisons intimes avec la maison de Lorraine irritèrent Richelieu, qui le fit enfermer à la Bastille. Il y resta douze années, pendant lesquelles il écrivit ses *Mémoires* (Cologne, 1665, 2 v. in-12). B. avait de l'esprit, un caractère très galant, du courage, de l'ambition et l'âme d'un prince. Aussi lit-on ses souvenirs avec intérêt; on y trouve de jolies bagatelles, un mélange assez bizarre de dévotion et de libertinage, des lamentations un peu fréquentes sur sa captivité, des portraits bien tracés et des pages d'histoire.

Bassus (Lollius), Βάσσος Λόλλιος, poète grec du Ier s. apr. J.-C., cité dans l'*Anthologie*.

Bassus (Saleius), poète latin du Ier s. apr. J.-C. Nous n'avons plus que le souvenir de son nom. Il avait de la véhémence et de l'imagination, dit Quintilien.

Bassus (Cæsius), poète lat. du milieu du Ier s. apr. J.-C. Il fut très estimé pour son talent lyrique. Qq. vers cités par Priscien et par Diomède sont tout ce qui nous reste de lui.

Bastiat (Frédéric), économiste français, né en 1801, à Bayonne; membre de l'Assemblée nationale et de la Législative; m. en 1850. Adversaire déterminé des socialistes, il lança contre les révolutionnaires une série de brochures (*Propriété et Loi, Justice et fraternité, Propriété et spoliation, Capital et rente*), dont la verve et la logique sont entraînantes. Il a concentré ses doctrines sur le développement de l'individu et le perfectionnement général de la société, dans une grande œuvre : les *Harmonies économiques* (1849, in-8°).

Baszko (Godislas), chroniqueur polonais du XIIIe s., dont les précieuses *Annales* font suite jusqu'à l'an 1271 aux récits primitifs de Boguphal. (Ap. Sommerberg, *Scriptores Silesiæ*, Leipzig, 1730, in-fol.)

Bataille de Loquifer. Voy. **Garin de Monglane.**

Bâtard de Bouillon (le), poème anonyme français du XIVe s. appartenant au cycle des croisades et formant la continuation de *Bauduin de Sebourc*

Batbie (Anselme), jurisconsulte, économiste et homme politique français, né dans le Gers, en 1828; député, sénateur, ministre et membre de l'Académie des sciences morales, m. en 1892. Son *Traité théorique et pratique du droit public et administratif* (1862-1868, 7 vol. in-8°) fait loi dans toutes ces questions.

Bateleurs. Les bateleurs, ou faiseurs de tours, montreurs de bêtes, artistes de la pantomine burlesque, farceurs et amuseurs populaires de toute sorte, de toute catégorie; les bateleurs sont les plus anciens et, s'il est permis de dire, les plus universels des comédiens. En quel pays, en quel temps, manquèrent-ils d'exciter le gros rire ou la curiosité naïvement ébahie des foules? Les Hébreux ont témoigné qu'ils ne leur étaient pas inconnus. Leur existence est constatée chez les peuples pharaoniques par des inscriptions et des dessins imprimés sur les parois des cryptes qu'élevèrent les rois de la XVIe dynastie. Les Grecs, qui n'ignorèrent aucun des divertissements, raffinés ou d'espèce vulgaire, dont s'amusent l'œil et l'esprit, avaient leurs acteurs bouffons promenant de bourg en bourg, de cité en cité, les hasards d'une existence vagabonde, improvisant des parades, imaginant des scènes, critiquant, parodiant, enfin, à grands éclats de gestes et de paroles, réjouissant les spectateurs attroupés. La comédie grecque prit naissance, au VIe s. avant Jésus-Christ, sur les chariots errants de Dolon et de Susarion. Au temps d'Aristophane, d'Isocrate, de Théophraste, il y avait encore des bateleurs faisant métier d'exciter la risée publique, partout où il leur



Jongleurs et bateleurs, d'après un manuscrit du XIVe s., conservé en Angleterre.

prenait fantaisie de se porter, dans les carrefours, dans les rues, sur l'orchestre des théâtres. Les Romains affichaient le mépris, à l'égard de cette nature de gens, qu'ils excluaient des rangs de l'armée et n'admettaient à aucune charge honorable. Néanmoins, que ceux-ci fussent des étrangers, des affranchis ou des esclaves, les bateleurs trouvaient en Italie assez d'amateurs de farces, mystifications, danses de cordes, exhibitions fantasques: ils y foisonnaient. Aux premiers temps de la monarchie franque, leurs sauts et leurs tours d'adresse étaient à peu près le seul spectacle public, depuis que les jeux de cirque et les représentations à la mode romaine étaient devenus de plus en plus rares. Comédiens et gymnastes les bateleurs mêlaient à leurs exercices des farces ridicules et des figurations licencieuses, qui provoquèrent à maintes reprises les réprimandes de l'Église. Au XIIe et au XIIIe s., fort accrus en nombre, ils se

mirent au service des troubadours et des ménestrels pour donner, au lieu de parades improvisées, des sortes de représentations accompagnées de vers, de danse et de musique. Jongleurs ambulants, chanteurs et comédiens de bas étage réunissant tous les demi-talents et tous les vices, musiciens, saltimbanques.

Bons saignerres de chaz
Et bons ventoussières de buez,

médecins, montreurs d'animaux savants, faiseurs de culbute, et joueurs, gloutons, débauchés, ils furent longtemps par leurs mœurs détestables l'objet du décri public et des fulminations du clergé. Lorsque les confrères de la Passion et les enfants Sans-Souci eurent créé notre théâtre, les bateleurs durent abandonner les fonctions dramatiques dont ils s'étaient affublés, pour revenir à l'état de simples danseurs, de baladins (voir ce mot); et leur histoire depuis lors se confond avec celle de la danse. Toutefois on n'a cessé de comprendre dans le genre bateleur les vendeurs d'orviétan, les bouffons populaires, les docteurs de la foire, dont quelques-uns: Tabarin, Turlupin, Gautier-Garguille, Gros-Guillaume, Guillot-Gorju, Bobêche, Galimafré, Gringalet, etc. acquirent tant de réputation sur leur théâtre dressé en plein vent; et tous les acrobates, tous les saltimbanques, diseurs de bonne aventure, tireurs de cartes, charlatans, escamoteurs et pîtres, qui amassent la foule autour de leurs tréteaux. Naguère encore les bateleurs s'établissaient un peu partout, à leur commodité, sur les places, sur les boulevards, à l'encoignure des rues. « Je me souviens très nettement, a dit Maxime Du Camp, d'avoir vu juchés sur des échasses, des hommes qui conduisaient des dromadaires montés par des singes, à travers la place Vendôme et la rue Saint-Honoré. » La voie publique leur appartenait. Des ordonnances de police ont été rendues successivement (3 messidor an IV, 3 avril 1828, 14 décemb. 1831, 17 nov. 1849, 30 nov. 1853, 28 fév. 1863), dont les effets ont été de réduire extrêmement le nombre de ces industriels de carrefours, de régler leurs droits à la profession, et de limiter leurs emplacements. Parmi les bateleurs qui se sont fait de nos jours un certain renom on compte en première ligne Pradier le batonniste: il avait une habileté merveilleuse dans la voltige des cannes.

Bathylle, Bathyllus. Voy. **Pantomime.**

Batrachomyomachie ou *Combat des rats et des grenouilles* (du gr. Βάτραχος, grenouille, μῦς, rat et μάχη, combat). Titre d'un poème héroï-comique d'environ trois cents vers, qui nous est parvenu de l'antiquité; on le croit de Pigrès d'Halicarnasse, qui vivait à la fin du VIe ou au commencement du Ve s. av. J.-C. L'attribution qu'on en a faite à Homère n'est pas supportable. Mais cette conception légère, menée d'un bout à l'autre sur un ton de naïveté plaisamment sérieux, est une œuvre de poète; car on y trouve de charmantes peintures des objets naturels et des moindres circonstances des événements. Il faut lire, par exemple, les curieux détails sur les préparatifs de la bataille entre les deux puissantes armées des rats et des grenouilles. Ceux-là se sont fabriqués des cuissarts et des grèves avec des fèves rongées dans l'intérieur, des cuirasses avec la peau d'un chat, des boucliers avec des boutons de lanternes; ils ont pour lances des aiguilles, et pour casques des coquilles de noix. Celles-ci se couvrent les jambes de feuilles de mauve; elles se font des cuirasses et des boucliers avec des têtes et des côtes de choux, des lances avec des pointes de joncs, des casques avec des coquilles de limaçons. Rotllenhagen, célèbre poète allemand du XVIIe s., s'est inspiré de la *B.* pour composer une longue description héroï-comique intitulée: *Frœschmeuseler*, ou les *Merveilleuses cours des grenouilles et des rats*. (Voy. ce nom).

Battaglini (Marco), historien et archéologue italien, né en 1645, près de Rimini; nommé évêque de Césène, m. en 1717. D'un style un peu emphatique, mais avec solidité il traça un tableau général, encore estimé, des principaux conciles. (*Istoria universale di tutti i Concilij generali e particolari di Santa Chiesa*, Venise, 1686, in-fol.; 2e éd. 1689, 2 vol. in-fol.)

Batteux (l'abbé Charles), littérateur français, né en 1713, à Allend'huy, en Champagne, successeur de l'abbé Terrasson dans la chaire de philosophie grecque et latine au Collège royal, élu membre de l'Académie des inscriptions en 1754 et de l'Académie française en 1761; m. en 1780. En sa qualité d'humaniste et de professeur, il se consacra à l'exécution d'un certain nombre d'ouvrages plus ou moins substantiels sur l'histoire des lettres (*Cours de belles-lettres*, Paris, 1750, 4 vol. in-12), sur les *Beaux-Arts réduits en un même principe* (Paris, 1746, in-12), et sur différentes parties de l'art d'écrire (*Construct. oratoires*, etc.). Sa critique est généralement étroite et sèche. Il réduit à des formules de rhéteur les élans les plus spontanés de l'inspiration.

Baude (Henri), poète français, né vers 1420, m. vers 1495. Un moment qualifié de « très illustre et renommé composeur », il retomba dans la plus complète obscurité, jusqu'au jour où, après trois siècles de silence, un ingénieux érudit, Jules Quicherat, vint le remettre en lumière. Ses vers, habituellement tournés vers la satire, ont, ainsi qu'il le fait remarquer, du sel, de la verve, du plaisant. Villon et Henri Baude sont de la même école. (*Les vers de Maître Henri Baude*, éd. Quicherat, Paris, 1856, in-8°.)

Baudelaire (Charles), poète français, né à Paris, en 1821, m. dans une maison de santé, en 1867. Le traducteur original de l'extraordinaire Edgard Poe; et le rare poète, inquiétant et sarcastique, troublant et maladif, viril et quintessencié, puissant et malsain des *Fleurs du mal* (1857. in-8°; nombr. éd.)

Baudoin. Voy. **Baudouin.**

Baudouin (Jean), traducteur et historien français, né à Pradelles (Vivarais), vers 1590; lecteur de la reine Marguerite et membre de l'Académie;

m. en 1650. On estime peu ses nombreuses versions de Suétone, de Xiphilin, de Salluste, de Tacite, du Tasse, de Lucien, de Bacon, parce qu'elles ne sont que des traductions de seconde ou de troisième main.

Baudouin (Benoît), littérateur français, né à Amiens, vers la fin du XVIe s.; principal du collège, puis directeur de l'Hôtel-Dieu de cette ville; m. en 1769. Fils de cordonnier, ayant peut-être exercé lui-même cette profession utile, il se singularisa, après avoir traduit en vers les tragédies de Sénèque, en prenant pour sujet d'études la chaussure des anciens. (*De calceo antiquo et mystico,* Paris, 1615, in-8°.)

Baudouin d'Avesne, sire de Beaumont, chroniqueur français, m. en 1289. Fils de Marguerite, comtesse de Hainaut et de Flandre, petit-fils de l'empereur Baudouin VI, il raconta l'*Histoire généalogique* des princes de sa maison (éd. J. Leroy, Anvers, 1693). Il paraît avoir continué jusqu'à son temps les vastes compilations dites *Histoires de Baudouin,* qu'avait fait recueillir son aïeul.

Baudouin de Condé, poète français, né vers le commencement du XIIIe s., à Valenciennes ou aux environs. Le lai, le fabliau, la satire, le poème allégorique (la *Voie de Paris*), tentèrent successivement la main de ce trouvère facile et inventif; mais son genre préféré le *dit,* qu'il transforma. Ses *dits* moraux ou satiriques sont précieux pour la connaissance de la haute société à laquelle ils sont destinés. Son fils Jean de **Condé** marcha sur ses traces et le surpassa. (Éd. compl. par Auguste Scheler, Bruxelles, 1866, 3 v. in-8°.)

Baudouin de Sebourc, chanson de geste anonyme de la première moitié du XIVe s., offrant en son développement de 29,000 vers (éd. Valenciennes, 1842, 2 vol. in-8) une série d'aventures romanesques et plaisantes, mêlées d'intentions satiriques ou railleuses, et rattachées par un lien assez lâche à l'histoire de la guerre sainte.

Baudry ou **Balderic,** chroniqueur français, né vers 1050, à Meung-sur-Loire, abbé de Bourgueil, puis évêque de Dol, m. en 1130. (*Historia hierosolymitanae libri quatuor,* ap. Bongars, *Gesta Dei per Francos.*)

Bauer (Bruno), philosophe allemand, né à Eisenberg, le 6 sept. 1809, m. en 1882. Apôtre des doctrines de l'extrême gauche hégélienne, après avoir tenté une réconciliation entre les philosophes et les théologiens, il en vint à se jeter lui-même dans un matérialisme exclusif. Soumettant de nouveau à la critique les textes sacrés (*Kritische Darstellung der Religion des Alten Testaments,* Berlin, 1838, 2 vol.; *Kritik der Evangelien und Geschichte ihres Ursprungs,* Berlin, 1850-1851, 2 vol.), il conclut que la théologie, d'abord un progrès, est devenue une entrave pour l'esprit humain, et qu'elle doit faire place à l'anthropologie ou au culte de l'humanité.

Baumann (Nicolas), poète allemand, né vers 1450, m. en 1536. Il rédigea en haut allemand (1498) le roman ou poème de *Renart (Reineke Vos),* d'après le texte néerlandais; sa traduction libre est revêtue d'une certaine originalité.

Baumann (Oscar), voyageur allemand, né à Vienne, en 1861. A découvert les sources les plus méridionales du Nil, rempli des blancs importants dans le pays des Massaï et dans l'Urundi, et relaté ses explorations avec intérêt.

Baumgarten (Alexandre-Gottlieb), écrivain allemand, né à Berlin en 1714, m. en 1762. Le créateur du nom, sinon de la science même de l'Esthétique (*Æsthetica,* Francfort-sur-l'Oder, 1750-48, 2 vol.).

Baur (Ferdinand-Chrétien de), célèbre théologien allemand, né en 1792; professeur à l'Université de Tubingue, m. en 1860. Chef de l'école théologique de Tubingue et le maître de Strauss, il appliqua à l'histoire des premiers siècles de l'Église, à l'étude des dogmes, à la détermination des livres saints, les procédés de la critique rationaliste (*Traité d'histoire dogmat. et chrét.,* 1847; l'*Église chrét. des trois premiers siècles,* 1853, etc.). Quel que soit le jugement à porter sur le fond même des doctrines, on ne peut contester, chez B., l'alliance peu commune de la pensée spéculative et d'une érudition universelle.

Bawr (Alexandrine-Sophie Goury de Champgrand, d'abord comtesse de Saint-Simon, c'est-à-dire l'épouse du fameux utopiste, puis, après divorce, baronne de), femme de lettres française, née à Stuttgard, en 1776, m. à Paris, en 1860. Sa longue existence fut soumise à des vicissitudes nombreuses d'où elle se dégagea honorablement par la fermeté de son caractère et grâce au travail intellectuel. Mme de Bawr produisit quelques fines comédies, reçues à la Comédie-Française (la *Suite d'un bal masqué,* 1813, etc.), des romans et divers ouvrages de vulgarisation historique ou littéraire se lisant avec agrément. Ses *Souvenirs,* encore intéressants, eurent le succès d'une réédition en 1853.

Bavius, poète latin, m. en Cappadoce, 30 ans av. J.-C. La violence de ses critiques contre l'auteur de l'*Énéide* et contre Horace lui valut, ainsi qu'à son compagnon Mœvius, justiciable du même délit, d'être stigmatisé pour de longs siècles, par ce vers fameux de Virgile :

Qui Bavium non odit, amet tua carmina, Mœvi.

Bayard (Jean-François), fécond vaudevilliste français, né à Charolles, en 1796, m. en 1853. N'étant encore qu'étudiant en droit et clerc d'avoué, il sentit l'aiguillon dramatique. C'était l'appel de la vocation ; il y courut et ne s'en détourna plus jusqu'à sa mort. L'un des principaux collaborateurs de Scribe, il travailla à deux cents comédies et vaudevilles, toutes pleines de gaieté naturelle, d'entrain, de verve imaginative, et variées à l'extrême par l'entente féconde des ressources de l'art. (*Ma femme et ma place,* 1830, *Frétillon,* le *Gamin de Paris,* les *Premières armes de Richelieu,* la *Marquise de Pretintaille,* etc. ; *Œuv.*, 12 vol. in-12.)

Bayle (Pierre), célèbre érudit et critique français, né le 18 nov. 1647, m. en 1706. Fils et frère de ministre protestant, il passa du protestantisme à la foi catholique, puis revint à la religion réformée et demeura toute sa vie un sceptique, un *incertain* du moins, voyant partout l'affirmation et la négation, le pour et le contre, l'assertion et la difficulté, la théorie et l'objection, et se réfugiant, sans plus approfondir, dans un *que sais-je?* universel. Il écrivit à Rotterdam quelques-uns de ses principaux ouvrages de polémique, de philosophie et de critique, auxquels il dut une réputation européenne. Ses dernières années se dépensèrent en d'irritantes disputes sur des points de controverse très ardue. (Voy. *Œuv. div.*, La Haye, 1727-1731, 4 vol. in-fol.)

Le titre le plus durable de B. est son grand *Dict. historique et critique,* si souvent commenté, réédité, traduit.

Bayly (Thomas-Haynes), poète anglais, né en 1797, m. en 1839. Brillant chansonnier, on cite de lui une belle élégie intitulée le *Premier cheveu blanc,* et quelques autres poésies intéressantes par le naturel et le sentiment.

Bazin (Anaïs de Raucou, dit), historien français, né en 1797, à Paris, m. en 1850. Ses récits divers concernant, pour la majeure partie, les règnes de Henri IV, de Louis XIII et les commencements du règne de Louis XIV, se distinguent par beaucoup de finesse. On y trouve même trop de finesse ; car le lecteur ne suit pas toujours sans fatigue, comme le remarque justement un critique, cette narration maniérée semée à chaque place d'allusions malicieuses et d'épigrammes couvertes. (*Hist. de France sous Louis XIII.* Paris, 1837-1842, 4 vol. in-8.)

Bazin (Antoine-Louis), sinologue français, né à Saint-Brice, dans la Seine-et-Oise, en 1799, m. à Paris, en 1863. Historien de la littérature chinoise sous la dynastie des empereurs mongols, il a donné des études particulièrement intéressantes sur le théâtre au Céleste-Empire. (1838, in-8.)

Beaconsfield (lord). Voy. **Disraeli.**

Béarnais (patois). Dialecte de la langue d'oc conservé dans les arrondissements actuels de Pau, d'Oléron et d'Orthez, l'ancien Béarn. Il se rapproche du langage de la Gascogne. Selon M. Lespy (*Grammaire béarnaise,* Pau, 1858, in-8), les caractères génériques de ce dialecte sont : l'emploi de l'article, l'absence de déclinaisons, la substitution des propositions aux cas pour exprimer les divers rapports que les mots ont entre eux ; la conjugaison effectuée au moyen de verbes auxiliaires ; la disparition des flexions grammaticales, c'est-à-dire des formes terminatives auxquelles on reconnaissait facilement, en latin, le rôle des mots, quelle que fût leur place.

Un ouvrage de législation locale, les *Fors,* en est le monument le plus ancien. La poésie béarnaise a peu de noms à citer ; depuis Gaston Phœbus, qui composait des traités et des chants d'amour en même temps qu'il ordonnait des fêtes et construisait des châteaux, il faut aller jusqu'au XVIIIe s., en traversant le flot anonyme des *cansous* populaires, pour rencontrer Despourrins. On peut dire que celui-ci fut l'Anacréon du Béarn, comme Navarro en a été le Béranger.

Beattie (James), poète, philosophe et moraliste écossais, né en 1755 à Laurence-Kirk d'un pauvre fermier ; boursier à l'université d'Aberdeen ; maître d'école et professeur ; m. en 1803. Outre l'inclination rêveuse et les aptitudes très prononcées pour la poésie qu'il devait à la nature, l'étude et le goût d'analyse particulier à l'esprit écossais avaient développé en lui la faculté raisonnante, le goût philosophique. Il se fit donc une double réputation, par des œuvres de création pure, et par des livres de morale, des pages de controverse où il combattait le scepticisme de Locke et de Hume. Son meilleur titre est le poème en deux chants divisés en strophes à la manière de Spencer : le *Ménestrel ou les progrès du génie* (1771-1774). Il y esquisse, d'après ses propres impressions, en un style plein de douceur, les progrès de l'imagination et du sentiment chez un jeune poète rustique.

Beau (le). En esthétique, tout ce qui élève l'âme, en lui faisant éprouver un sentiment de plaisir mêlé d'admiration. On a donné de nombreuses définitions du beau ; mais il est indéfinissable, comme toutes les notions premières qui ne se prêtent pas à être traduites par d'autres notions. La plupart de ces dé-

finitions énoncent quelques-uns des caractères du beau ou quelque principe d'esthétique, aucune n'embrasse tout le défini, aucune ne convient en propre au seul défini. Le *beau physique* ne se révèle à la raison que par l'intermédiaire des sens, et les sens en sont charmés non moins que l'intelligence : voilà pourquoi il est appelé le *beau sensible*, et, avec moins de raison, le *beau réel*. Le *beau intellectuel*, qui se manifeste dans les œuvres de l'esprit : le *beau moral*, que nous admirons dans le dévouement de d'Assas, dans la charité de S. Vincent de Paul, dans l'héroïsme de Jeanne d'Arc, tiennent aussi par quelque côté à la perception sensible, mais ils ne charment que la raison, les sens n'y trouvent aucune jouissance. Le beau intellectuel et le beau moral sont encore des beautés réelles et, à ce titre, mêlées d'imperfections. Mais par-delà ce qu'elle voit et ce qu'elle entend, l'intelligence de l'homme saisit des beautés supérieures, des corps plus beaux que tous ceux que les gens ont vus, des âmes plus élevées que celles qu'elle connaît, des actions plus héroïques, plus grandes que celles que relate l'histoire : c'est le champ indéfini de l'*Idéal* qui s'ouvre devant la raison aidée de l'imagination créatrice. *Le beau idéal*, accompli en son genre, supérieur au temps et à l'espace, exclut par sa nature même toute imperfection. Si le génie le conçoit, s'il est l'objet des aspirations ardentes des plus nobles âmes, il ne peut être ni atteint, ni réalisé. *Le beau artistique* est l'effort suprême du génie pour essayer de traduire par ses œuvres cette beauté insaisissable. Le beau artistique vient donc se placer entre le beau réel et le beau idéal : c'est l'imitation du premier transfigurée par la conception du second. Mais le beau idéal, si fuyant pour toute aspiration humaine, a la réalité de l'être dans celui qui existe par lui-même. Dieu est donc le principe du beau, comme il est celui du vrai et du bien, il est la beauté suprême, le *beau absolu*. (Cf. *Dict. des Dict.*, t. I.)

Beaumanoir (PHILIPPE de), célèbre jurisconsulte, surnommé le *Justinien français*, né dans le comté de Clermont, m. en 1296. Magistrat intègre et éclairé, légiste profond, habile écrivain, il rédigeait, en 1283, le *Livre des coutumes et usages de Beauvoisis* (éd. Beugnot, Paris, 1838), à juste titre considéré non seulement comme un des monuments les plus précieux de l'ancien droit français, mais aussi comme une source abondante d'informations sur les mœurs et l'état social du pays pendant la seconde moitié du XIIIe siècle. P. de B. a sa place encore dans la grande famille des poètes pour des pièces de vers intitulées *Li saluz d'amours*, etc., et pour le roman d'aventures : *la Manekine*.

Beaumarchais (PIERRE-CARON de), célèbre écrivain français, né à Paris, le 24 janvier 1732, chez un horloger de la rue Saint-Denis, m. en 1799. Parmi les hommes célèbres du XVIIIe s., nul n'a été et n'est encore plus ballotté « au scrutin de l'opinion publique » que l'auteur de *Figaro*, le personnage remuant, ambitieux, curieux de s'ouvrir tous les chemins de la renommée, bons ou mauvais, le rusé faiseur, le fastueux financier et l'éternel plaideur, dont la vie et les œuvres ont provoqué tant de polémiques en sens contraires. Grâce à son activité, à l'audace de son caractère, à la variété de ses goûts, à la flexibilité de son imagination, il suivit d'une manière heureuse et rapide la carrière des arts, celle de la fortune et celle de la Cour, en y joignant les agréments des sociétés les plus brillantes. Avant de devenir un homme de lettres, il avait pratiqué toute sorte de métiers et d'industries, estimant qu'il est trop hasardeux de demander l'indépendance au seul commerce des mots. Sa fortune était faite, quand il aborda le théâtre, d'abord avec des drames médiocres (*Eugénie*, *la Mère coupable*), puis avec ses deux comédies si originales : le *Barbier de Séville* (1775)



Beaumarchais.

et le *Mariage de Figaro* ou la *Folle Journée* (1784). Ces deux dernières pièces, la seconde surtout — une comédie-type où le théâtre moderne tient en entier — firent un bruit extraordinaire. Moralement très critiquables, elles étincellent de saillies fort gaies, de traits spirituels et satiriques, devenus proverbiaux, et ont une portée sociale immense. Figaro reparaît, la plume à la main, et sous les traits de Beaumarchais lui-même, dans les *Mémoires* relatifs au procès fameux qu'il eut à soutenir contre le conseiller Goezman. Le sérieux et la passion qu'il ne peut s'empêcher de mettre dans la défense de ses plus chers intérêts y sont, à chaque moment, débordés par la plaisanterie bouffonne du Barbier sévillan. Mais

aussi quels chefs-d'œuvre de verve et d'audace! Il est peu d'exemples d'une dialectique aussi pressante, aussi ingénieuse et aussi diversifiée.

Nul ne connut mieux que Beaumarchais l'art d'exciter les passions en les amusant.

Beaumont (FRANCIS), poète dramatique anglais, né en 1586, mort en 1616. Son nom est resté inséparable de celui de Fletcher (né en 1576, mort en 1625), à cause de leurs communs travaux pour le théâtre. Ils se lièrent intimement à l'Université de Cambridge et travaillèrent ensemble pendant dix années à des pièces qui eurent un grand succès. Ils venaient à la suite de Shakspeare, et, comme ils avaient, non pas son génie, mais plus que lui l'élégance, la facilité, le savoir-vivre, ils lui furent souvent préférés par un public superficiel et mondain. Il est difficile de démêler la part de chacun d'eux dans les nombreuses pièces, — une soixantaine — dues à leur collaboration; on s'accorde pourtant à reconnaître à B. la force et l'élément pathétique, à F. l'élément comique, l'esprit et la gaîté. Dice a édité leurs œuvres complètes, Londres, 1814, 11 v.

Beaune (RENAUD de), prélat et orateur français, né en 1527, à Tours, archevêque de Bourges, m. en 1606; l'un des soutiens les plus éloquents de l'Église gallicane, au XVIIe siècle.

Beaunoir (ALEXANDRE-LOUIS-BERTRAND ROBINEAU, dit), auteur dramatique français, né à Paris, en 1746, m. en 1823. Fils de notaire, et ne trouvant en sa famille que résistance à sa vocation, il préféra faire abandon de la fortune que son père lui eût transmise avec sa charge, et se livrer, comme il l'entendait, à ses goûts favoris. Il n'y perdit rien. Les deux cents pièces (*Jérôme Pointu*, 1781, *Fanfan et Colas*, 1784, etc., etc.) qu'il exécuta lui valurent, en effet, plus de cent mille écus, — à défaut de gloire.

Beauregard (JEAN-NICOLAS), prédicateur français, membre de la Compagnie de Jésus, né en 1731, à Metz, m. en 1804. Il est resté célèbre pour avoir annoncé clairement, prophétiquement, du haut de la chaire de Notre-Dame, la révolution qui devait, treize ans plus tard, éclater sur la France, bouleverser les institutions, emporter le trône et l'autel. (*Analyse des sermons du P. Beauregard*, Paris, 1825, in-12.)

Beausobre (ISAAC de), savant ministre protestant et écrivain français, né à Niort, en 1659, d'une famille noble originaire du Limousin; réfugié en Hollande, puis à Berlin, où il devint chapelain de la reine; m. en 1738. Les variations des hommes et l'histoire de leurs erreurs furent l'objet de ses études. (*Hist. crit. de Manichée et du Manichéisme*, Amsterdam, 1734-39, 2 vol. in-4°, etc.) Lui-même n'échappa point complètement à des façons de voir arbitraires et systématiques.

Beauvais (JEAN-BAPTISTE-CHARLES de), prédicateur français, né en 1731, à Cherbourg; évêque de Senez, député aux États généraux; m. en 1790. Les sermons de cet orateur moral ont généralement pour objet la misère du peuple, le luxe et la corruption des riches et des grands. Quoique le caractère de sa parole fût plutôt l'onction touchante, la douceur, la sensibilité, il sut et osa faire entendre aux puissants les plus fortes leçons. Il honora grandement l'éloquence de la chaire, au XVIIIe siècle. (*Serm., Panégyr. et Orais. funèbres de l'abbé de Beauvais*, Paris, 1807, 4 vol. in-12.)

Beauvoir (ÉDOUARD-ROGER DE BULLY, dit ROGER de), littérateur français, né en 1809, m. en 1866. Romantique passionné, il écrivit dans un style plus mouvementé que pur des « histoires cavalières », des fictions pseudo-historiques (l'*Écolier de Cluny*, 1832, etc.), plusieurs volumes de poésies et des vaudevilles.

Beauzée (NICOLAS), grammairien français, né à Verdun, en 1717, élu membre de l'Académie en 1772, m. à Paris, en 1789. Chargé, après Dumarsais, de rédiger les morceaux destinés à l'Encyclopédie, il fit preuve dans ce travail, comme dans sa *Grammaire générale* (1767,) et dans son livre de *Synonymes* de beaucoup de méthode, joint à une grande rectitude de jugement. Il n'avait pas l'inépuisable érudition d'un Vossius; mais il possédait à un degré rare tout ce qui distingue un métaphysicien subtil, un logicien rigoureux.

Beccaria (CÉSAR BONESANA, marquis de), célèbre économiste et publiciste italien, né à Milan, en 1738, m. en 1794. Il devint tout à coup célèbre, à 27 ans, par la publication d'un opuscule, qui ne lui avait coûté que deux mois de travail et fit retentir son nom par toute l'Europe : le *Traité des délits et des peines*, Milan, in-8°. C'est un exposé du droit criminel; l'auteur s'élève avec indignation contre la torture, les procédures secrètes, les supplices inutiles et barbares, et même contre la peine de mort; il demande la proportionnalité de la peine au délit, la séparation du pouvoir législatif et du pouvoir judiciaire, et l'institution du jury.

L'ouvrage de Beccaria a été traduit dans toutes les langues. Il écrivit quel



Beccaria.

ques autres livres, entre autres de curieuses *Recherches sur la nature du style*, 1765. (Trad. fr. par Morellet; *Œuv. compl.*, Milan, 1821, 2 vol. in-8°.)

Becher (JEAN-JOACHIM), savant allemand, né à Spire, en 1625, mort en 1682. Ce chimiste à l'esprit inquiet et bizarre, ou plutôt cet alchimiste moderne (car il croyait à la transmutation des métaux) essaya de constituer une langue universelle. (*Character pro notitia linguarum universali*, Francfort, 1661, in-8°.)

Beck (CHRÉTIEN-DANIEL), célèbre philologue allemand, né à Leipzig, en 1757, recteur de l'Université de cette ville, conseiller d'État; m. en 1832. Très versé dans les langues anciennes et modernes, il rendit de précieux services à l'avancement des connaissances en tout ce qui concerne la philologie, la théologie, l'histoire et la bibliographie. Ses traductions ou éditions de Pindare, d'Euripide, d'Apollonius de Rhodes, de Calpurnius, de Goldsmith, etc., et tant de dissertations qu'il signa n'ont pas fait oublier sa remarquable *Introduct. à l'hist. universelle du monde et des peuples* (1787-1807, 4 vol.).

Beck (JACQUES-SIGISMOND), philosophe allemand, né à Lissau, vers 1761, m. en 1842. Il marque, dans la filiation des systèmes, la transition de Kant à Fichte. (*Esquisse de la philos. critique*, Halle, 1796, etc.)

Beck (KARL), poète allemand, né à Baja (Hongrie), en 1817, m. en 1879. Sa muse est, d'ordinaire, grave et plaintive. Il a peint les âcres voluptés de la pensée solitaire. (*Chants du pauvre homme*, 1846, etc.) Son chef-d'œuvre est un roman en vers : *Janko le Hongrois, gardien de chevaux*.

Becker (CHARLES-FRÉDÉRIC), historien allemand, né à Berlin, en 1777, m. en 1806. Voué à l'éducation des enfants, il écrivit pour eux avec succès, avec talent même; car il sut répandre autant d'intérêt que d'élégance et de clarté dans ses livres élémentaires. (*Hist. univers. pour les enfants et leurs maîtres*, Berlin, 1801-1805, 9 vol. in-8°; réimprimée et continuée.)

Becker (NICOLAS), poète et compositeur allemand, né en 1816, m. en 1845; rendu célèbre par un chant patriotique très exalté : le *Rhin allemand*, et par la réponse d'une allure si fière qui lui opposa spontanément Alfred de Musset. (*Gedichte*, Cologne, 1841.)

Beckford (WILLIAM), littérateur anglais (1759-1844), fils de l'homme politique célèbre par la hardiesse de ses remontrances au roi Georges III. Possesseur d'une grande fortune dont il usa en épicurien fantaisiste, il savait allier au plaisir les travaux de l'imagination. Son conte oriental *Watheck*, qu'il écrivit d'abord en français (1784), pour le traduire ensuite en anglais, frappa la curiosité par la richesse et la force des descriptions, constatant avec le ton spirituel et sarcastique, tout voltairien, du récit. Il écrivit d'autres romans inférieurs au premier, et d'intéressantes relations de voyages.

Becque (HENRY), auteur dramatique, né à Paris, en 1837, m. en 1899; l'un des représentants les plus caractéristiques de cette forme de théâtre, toute moderne, qui n'est ni drame, ni vaudeville, ni tragi-comédie, ni comédie pure, mais qui tient de tout cela, et qu'on appelle « une pièce », faute de pouvoir lui trouver un autre nom (*Michel Pauper*, les *Corbeaux*, les *Polichinelles*, la *Parisienne*, etc.).

Bède, surnommé le VÉNÉRABLE, célèbre théologien et historien anglo-saxon, né en 672, dans le diocèse de Durham, m. en 735. Il résuma, pour le nord de l'Europe au VII° s., toutes les connaissances venues de l'Orient et du Midi, et la philosophie a trouvé place dans ses volumineuses compilations (*Œuv.*, 1612, 8 vol. in-fol.). C'était surtout d'Aristote qu'il aimait à donner des extraits; déjà il appelait chaque citation une autorité et assignait à la dialectique le premier rang dans la logique, restée maîtresse du jugement. Le roi Alfred traduisit en anglo-saxon son importante *Historia ecclesiastica*,

dont la meilleure édit. est celle de Stevenson (Londres, 1838, in-8°).

Beecher-Stowe (Harriett). Voy. **Stowe** (mistress).

Beer (Michel), poète allemand, le frère du compositeur Meyerbeer, né à Berlin, en 1800, m. en 1833. Sa vie fut aussi courte que son esprit avait été précoce; à douze ans, il débutait par une traduction en vers de l'*Aristodème* de Monti. Ses drames du *Paria* et de *Struensée* annonçaient l'éveil d'un talent supérieur.

Beers (Jean Van), poète belge, né en 1820, m. en 1888. Les Idylles de ce Jasmin des Flandres, ses fidèles tableaux de la vie populaire le distinguèrent entre les nombreux versificateurs qui, depuis 1830, ont travaillé à la renaissance de la poésie néerlandaise en Belgique.

Belfroy de Reigny (Louis-Abel), plus connu sous le pseudonyme de *Cousin Jacques* dont il signa ses productions, publiciste et auteur dramatique français, né en 1707, à Laon, m. en 1811. De piquantes allusions politiques, de jolis airs, des chances d'à-propos firent un énorme succès à quelques-unes de ses pièces (*Nicodème dans la lune*, ou la *Révolution pacifique,* 1790, etc.). Il créa ce personnage resté si populaire de Nicodème, le paysan tout naïf et tout franc, dont le gros bon sens, assaisonné d'une certaine dose de malice, rappelle Sancho Pança.

Bekker (Élisabeth). Voy. **Wolff** (Mme).

Belges (Langues et littérature). Il n'existe point, à proprement parler, de littérature belge, bien que les écrivains de talent n'aient point manqué dans ce pays très petit où règne une confusion d'idiomes très grande. Hollandaise vers le nord, française vers le sud, allemande dans la région luxembourgeoise, la Belgique médiane compose son langage de français, de wallon et de flamand; — de sorte que les gens de Namur ne comprennent pas ceux de Liège, à douze lieues de distance, et que ceux d'Anvers parlent différemment des Gantois. Quelques néo-flamands, Blommaert par exemple, et surtout Henri Conscience, ont essayé de restituer l'ancienne langue officielle du Brabant et avec elle le sentiment de la nationalité. Sur les théâtres d'Anvers et de Bruxelles se sont aventurées des tentatives de dramaturgie autochtone. Ailleurs on s'est rattaché aux influences allemandes. Mais, sans parler des latinisants de jadis, des Heinsius et des Juste Lipse, la plupart des écrivains belges ont cultivé les lettres d'expression française, tout en conservant plus ou moins sous ce vêtement d'emprunt le tempérament local, l'âme du pays. Et il en a été ainsi, depuis les trouvères et conteurs de la période féodale, brabançons, hainuyers, liégeois et namurois, depuis les vieux chroniqueurs de la maison de Bourgogne : Chastelain et Monstrelet, jusqu'aux rêveurs dolents et aux sombres réalistes de la fin du xixe s. V. Supplément.

Tels d'entre eux, les mieux doués parmi ceux de notre époque, ont pris au mouvement parisien une certaine mode et ce qu'on appelle le ton des choses du jour, en même temps qu'ils ont tiré du sol, de la race, leurs fonds, leurs qualités essentielles. Ainsi a-t-on remarqué qu'en cette nation de peintres, tous les écrivains décrivent et peignent, les romanciers comme les poètes, Lemonnier et Huysmans comme Verhaeren et Rodenbach.

La littérature belge est peu connue en France. Sauf ces derniers noms et divers autres (Gilkin, Van Hasselt, De Coster, Octave Pirmez, Edmond Picard, Eckhoud, Albert Giraud, Mæterlinck), on n'en saurait guère signaler dont les ouvrages aient dépassé les frontières de leur étroite patrie, cependant si riche de souvenirs et si suggestive d'impressions. Ce qu'on ignore trop en France et ce qu'il ne faudrait plus ignorer, c'est la pléiade d'érudits, de savants (Wauters, Prinz, Chalon, Delhasse, Kervyn de Lettenhove, etc.) qu'ont fournis les lettres belges contemporaines. V. Suppl.

Belgiojoso (Christine-Trivulzio, princesse de), née en 1808, m. à Milan, en 1871. Patricienne d'instinct et d'usage, grande dame par l'éducation comme par le sang, mais passionnée d'esprit, d'imagination, pour la cause du libéralisme et tentée du démon sentimental des réformes, elle se jeta avec ardeur dans le mouvement révolutionnaire dont un des épisodes fut le siège de Rome. La révolution finie, ses rêves envolés, une partie de ses biens mise sous séquestre, et sa propre personne décrétée d'exil, elle entreprit un long voyage, c'est-à-dire promena d'un bout à l'autre de l'Asie Mineure ses désirs d'oubli et ses nouvelles curiosités. Sous le simple titre d'*Asie Mineure et Syrie*, elle a décrit avec charme les merveilles de cette nature radieuse. Elle a laissé, en outre, quelques nouvelles et des *Souvenirs*.

Bell (André), pédagogue anglais, né en 1752, à Saint-Andrew (Ecosse), ministre protestant à Madras; m. en 1832. Aux Indes et en Angleterre, propagateur de l'enseignement mutuel, connu depuis longtemps, mais qui était tombé en désuétude (*Eléments of tuition*, 1812.)

Bell. Voy. **Brontë**.

Bellamy (Jacques), poète hollandais, né en 1757, m. prématurément en 1786. La véhémence de son imagination se fit jour par la satire et par d'admirables chants patriotiques (*Vaderlandche gezangen,* 1785). Ses *Chants de jeunesse* (Amsterdam, 1782), découvrent qu'il possédait aussi la grâce et l'enjouement. (*Œuv.*, Harlem, 1816, plus. rééd.)

Bellarmin (Robert, cardinal), célèbre théologien italien, né en 1542, neveu du pape Marcel II, membre de la Société de Jésus, archevêque de Capoue; m. en 1621. L'étendue de son savoir, la justesse et la solidité de ses argumentations, l'éclat de son éloquence et le lustre de ses vertus appe-

lèrent sur sa personne beaucoup d'admiration et d'honneurs. Deux fois, après la mort de Léon XI et de Paul V, il eût été sur le point d'arriver au pontificat suprême, si le Sacré-Collège n'eût craint par cette élection de donner une influence trop prépondérante à la Congrégation des Jésuites. Bellarmin passe pour le plus grand controversiste de son temps. Bossuet l'a contredit à l'égard de ses doctrines résolument ultramontaines. (*Œuvres compl.*, éd. Maffeo, Venise, 1721-28, 5 vol. in-fol.; Vivès, Paris, 1873-74, 12 v. in-4°.)

Bellart (Nicolas-François), orateur et magistrat français, né en 1761, à Paris; procureur général à la Cour de Paris, et membre du Conseil d'État, sous la Restauration, m. en 1826. Depuis l'année 1792 jusqu'en 1825, il porta la parole, soit comme défenseur, soit comme accusateur, en des affaires retentissantes; il se fit entendre en quelques-uns de ces grands examens judiciaires dont la solution devait être pour l'accusé le déshonneur ou la mort. On lui reprocha la violence de son réquisitoire contre le maréchal Ney, et non sans amertume; car on se souvenait qu'il adula César, au temps de sa puissance, avant d'embrasser avec tant de chaleur la cause de la Restauration. Son éloquence était chaude et colorée. (*Œuv.*, Paris, 1827-28, 6 vol. in-18.)

Bellay (du). Voy. **Du Bellay**.

Belleau (Remy), poète français, né en 1528, à Nogent-le-Rotrou, m. en 1577. Sa vie s'écoula parmi les honneurs de la cour et dans la maison d'un grand seigneur Charles de Lorraine. Il emprunta à l'épopée biblique des *Églogues sacrées* (1576, in-4°), aux légendes d'Orphée et d'Hésiode des fables tendres ou merveilleuses, et à l'*Anthologie grecque*, des versions quelque peu mignardes du mol Anacréon. Il sertit une trentaine de brillants et courts poèmes sur les *Amours des Pierres précieuses* et soupira en des modulations gracieuses les ardeurs des bergers. (*Bergeries*, 1572, in-8°). Ronsard appelle cet aimable poète le *peintre de la nature*. Il eut, en effet, le soupçon de l'idéal et le sentiment du pittoresque. (*Œuv. compl.*, dans la Bibl. elzévir., 1867, 3 v. in-16.)

Bellecourt (Jean-Claude-Gilles, dit Colson de), comédien et auteur comique français, né à Dijon, en 1725, fils d'un peintre allié à la famille de Vauban. On a dit qu'il excellait dans les premiers rôles du *Chevalier à la mode*, du *Distrait*, du *Joueur*, de l'*Homme à bonnes fortunes*, que nul n'attrapait comme lui le ton d'un mauvais sujet de bonne compagnie, et que, particulièrement, les marquis ivres étaient son triomphe. Il fut moins goûté, en qualité d'auteur; sa comédie des *Fausses apparences* n'eut aucun succès.

Sa femme, née en 1730, m. en 1799, fut une actrice accomplie. Elle était parfaite dans les sujets de Molière et de Regnard.

Belleforest (François), historien français ou plutôt compilateur d'histoires, né en 1530, m. en 1580. Cet auteur, dont la fécondité provoquait à dire qu'il avait des moules à faire des livres, a entassé un amas de volumes (*Annales* ou *Hist. générale de France*, 1600, 2 vol. in-fol.; *Hist. prodigieuses*, 7 vol. in-16, etc.), sans valeur critique et d'un style illisible.

Bellegarde (Gabriel du Parc de), théologien janséniste, né au chateau de Bellegarde près de Carcassonne, m. en 1763; grand zélateur par la parole et par la plume des principes de l'Église d'Utrecht.

Bellmann (Michel), poète suédois, né à Stockholm, en 1740, secrétaire de Gustave III, m. en 1795. Contrairement à la règle qui veut que la conversion suive les folies de jeunesse, il s'annonça par des chants religieux pour se jeter ensuite dans les genres frivole et bachique. Ce fut, d'ailleurs, avec beaucoup de verve. On l'a surnommé l'Anacréon suédois. (*Œuv.* [*Samlade Schrifter*], 1835-36, 6 vol.). Sa vive et libre fantaisie semble animer le Nord de tous les feux du Midi.

Belloy (Pierre de), jurisconsulte français, né à Montauban, en 1540, professeur public de Toulouse, et nommé par Henri IV avocat général au parlement de cette ville, en récompense du zèle chaleureux avec lequel il avait défendu contre la Ligue les droits du Béarnais à l'héritage royal. (*Apologie*, etc., 1585-86, in-8°); m. dans les premières années du XVIIe siècle.

Belloy (Pierre-Laurent Buirette, dit de), poète tragique français, né en 1727, à Saint-Flour, m. en 1775. Une première pièce, traduite de Métastase : *Titus* (1744) et une deuxième : *Zelmire* (1760), imitée aussi du même poète italien, n'avaient guère réussi à le tirer hors de pair; on y blâmait bien des défauts, lorsque, tout à coup, avec le *Siège de Calais* (1765), il se vit prôné, exalté, comblé d'honneurs et de louanges. On est revenu, de nos jours, à une plus juste mesure de la valeur de l'œu-

vre; mais on sait gré à de Belloy d'avoir donné aux auteurs dramatiques français l'exemple de puiser leurs sujets dans l'histoire même de la nation. De Belloy n'a pu vaincre l'oubli. Il était né avec une certaine grandeur d'âme, il imaginait des scènes où il y avait tout à la fois de l'énergie et de l'art. Néanmoins ses combinaisons de personnages et de coups de théâtre (comme dans *Gabrielle de Vergy,* 1777) trahissaient la marque d'un esprit ingénieux plutôt que d'un cœur sensible. (*Œuv.*, Paris, 1779-87, 6 vol. in-8°.)

Belloy (Auguste, marquis de), poète français, né en 1815, m. en 1871. Tout imprégné d'antiquité, il réveilla les souvenirs d'Athènes et de Rome, traduisit Térence (1862), et mêla les réminiscences classiques aux traditions de la Bible, les aspirations de l'art à celles de la religion, sans les confondre. (*Légendes fleuries,* 1854.) On retrouvait chez A. de Belloy l'élégance et le charme d'un esprit tendre et délicat, légèrement nuancé des teintes du XVIII° s. (V. son roman humoristique, *le Chevalier d'Aï,* 1854, et ses comédies en vers.)

Belmontet (Louis), poète français, né le 26 mars 1799, à Montauban, m. en 1877. Sa foi robuste sinon constante (car il y faillit deux fois sous la Restauration et sous la Monarchie de Juillet) dans l'étoile impériale et dans le rétablissement de la dynastie napoléonienne ayant été justifiée par les événements, en avait fait un poète officiel et un personnage politique. Dans une vingtaine de cantates, qu'on a fort ridiculisées depuis, B. a célébré tous les anniversaires du second empire.

Belon (Pierre), savant français, né en 1517, m. en 1564. Actif explorateur, penseur audacieux, écrivain de talent, il eut l'honneur du premier essai tenté pour la démonstration partielle de l'unité de la composition organique.

Belot (Adolphe), auteur dramatique et romancier français, né à la Pointe-à-Pître, le 6 nov. 1829, m. en 1892. Écrivit beaucoup, trop même pour la distinction et pour la durée des pages qu'il a signées. Romancier (*la Femme de feu, la Femme de glace, la Vénus de Gordes,* etc.), il eut un instant de grande vogue. Auteur dramatique, il a pris rang dans le répertoire de la Comédie-Française avec le *Testament de César Girodot.* Belot est un des auteurs du XIX° s., qui auront porté avec le moins de retenue les détails de la physiologie dans le roman.

Bembo (le cardinal Pierre), célèbre écrivain italien, né à Venise, en 1470, m. en 1547. D'une famille patricienne de Venise, il se distingua dès sa jeunesse par son esprit, son amour des lettres, et jouit de la faveur des princes de Ferrare et d'Urbin, ainsi que de celle du pape Léon X et de ses successeurs. Il a écrit un grand nombre d'ouvrages en italien et en latin, en prose et en vers. Les plus célèbres sont l'*Histoire de Venise,* de 1480 à 1513, en douze livres d'une latinité très pure, seize livres de *Lettres,* écrites pour Léon X, et les *Azolani,* recueil de dialogues et récits d'amour qui exercèrent une telle fascination sur les lecteurs, et surtout sur les lectrices, que l'auteur en était devenu aussitôt l'écrivain le plus populaire de l'Italie. B. fut un littérateur exclusivement *cicéronien* pour la langue latine, et *pétrarquiste* pour la langue italienne; c'était une sorte de culte superstitieux, qui caractérise bien cette époque de la Renaissance et l'école des *Trecentisti.*

Bendonski. Voy. **Szymonowicz**.

Bénédictins, Religieux de l'ordre fondé au VI° s. par S. Benoît de Nursie et dont la règle primordiale a été le travail, le travail des mains et celui de l'intelligence. Moines et laboureurs ils devinrent les artistes et les instituteurs, les historiens et les poètes de la société nouvelle. Énumérer les pontifes, les écrivains, les savants qui sortirent de l'ordre de S. Benoît, demanderait un vaste espace; car on y a compté, dit-on, jusqu'à quinze mille auteurs. La seule congrégation de Saint-Maur, la congrégation de France a tracé un ineffaçable sillon dans toutes les sciences; ouvert de larges éclaircies dans le domaine des études patristiques; édifié, avec l'*Histoire littéraire* que continuent aujourd'hui les membres de l'Académie des Belles-lettres, un chef-d'œuvre d'érudition; introduit la vraie critique dans l'histoire; constitué la paléographie grecque, latine et française, et découvert les principes, tracé les règles de la diplomatique. (Voy. **Montfaucon, Mabillon,** etc.) Outre tant d'ouvrages importants et de vastes collections, on doit enfin aux Bénédictins de précieuses éditions d'un grand nombre d'écrivains ecclésiastiques et laïques.

Bénédix (Julien-Roderik), romancier et auteur dramatique allemand, né en 1811; acteur, chanteur, directeur de théâtre, m. en 1873. On applaudit, pendant trente-cinq années, sur la scène allemande, ses comédies d'intrigue, sentimentales et moralisantes (*Œuv. dram. compl.*, Leipzig, 23 vol. 1816-70, in-8°). Quelques-unes des meilleures pénétrèrent par la traduction sur les théâtres de la Hollande et de la Belgique.

Benfey (Théodore), célèbre orientaliste allemand, né le 28 janv. 1809, à Noerten; professeur de langue sanscrite et de grammaire comparée à l'Université de Goettingue; m. en 1881. Ses *Etudes sur le zend (Beitraege zur Erklearung des Zend,* Goett., 1853), son *Dic-*

tionnaire des Racines grecques, son édition magistrale du *Sama-Véda* ont une valeur universellement reconnue. L'introduction magistrale qu'il fit au *Pantchatantra*, véritable modèle du genre, a révélé une foule de détails curieux sur les migrations des contes populaires, de ces contes et légendes venus de si loin et tant de fois métamorphosés en route.

Bengali. Idiome populaire de la province de Bengali, appelé aussi *Gaur*. Mélangé de mots persans et arabes, ainsi que de termes anglais, portugais, malais, importés par la conquête; différencié de lui-même par des variétés de dialectes, il s'éloigne sensiblement du sanscrit d'où il dérive. Il a son alphabet particulier, ses règles et sa constitution propres. « Il est étonnant, a dit Bopp, que le bengali, qui est, cependant, un des idiomes néo-indiens ayant le moins souffert des mélanges étrangers, diffère plus du sanscrit au point de vue grammatical que le grec, le latin, le persan et la famille germanique. »

Beni (Paolo), littérateur italien, né en 1552, dans l'île de Candie; professeur de philosophie à Pérouse et de belles-lettres à Padoue ; m. en 1625. Se distingua entre tous ses contemporains par la hardiesse et l'indépendance de ses opinions critiques. *(Œuv.*, Venise, 1622, 5 vol. in-fol.)

Benloew (Louis), littérateur français d'origine allemande, né à Erfurt, en 1818, m. en 1900, doyen de la Faculté des lettres de Dijon. Nourri de science germanique et fervent polyglotte, il s'annonça par un travail qui fit époque dans la grammaire comparée sur le rôle de l'accent: il le représentait comme l'agent évolutif faisant sortir nos langues modernes des formes plus enveloppées des langues anciennes. Ce principe de l'évolution, il voulut l'appliquer ensuite aux littératures, puis à l'histoire et s'en acquitta avec un remarquable sens philosophique *(Essai sur l'esprit des littératures*, 1870, in-18; les *Lois de l'histoire*, etc.).

Benoist ou **Benoist de Sainte-Maure** (d'autres écrivent B. de Sainte-More), trouvère anglo-normand du XIIe siècle. Vassal du roi d'Angleterre Henri II, il a rimé pour ce prince, continuant ainsi le travail de son prédécesseur Wace, une *Chronique des ducs de Normandie* en 23,000 vers octosyllabiques. Le *Roman de Troie*, vaste composition épique du cycle de l'antiquité, écrite vers 1160 et dédiée à Aliénor, femme d'Henri II, basée sur les récits fabuleux du faux Dictys et du faux Darès, semble également avoir été l'œuvre de la même main. On trouve dans ce dernier poème d'agréables développements et des parties tout à fait remarquables, telles que l'ingénieux épisode des amours de Troïlus et Briseida, dont Shakspeare s'est inspiré, par l'intermédiaire de la traduction latine de Guido de Columna.

Benserade (Isaac), poète français, né en 1612, reçu à l'Académie, en 1674, m. en 1691. Habile rimeur, plus habile homme encore à combiner poétiquement les fêtes et les plaisirs du roi, son maître; ingénieux et délicat, facile et gracieux, aimable et frivole, il cultiva avec beaucoup de succès l'à-propos des circonstances. Pendant dix-huit années, il régna presque exclusivement dans le ballet de la cour, qu'il avait élevé à la dignité d'un genre. Outre ses pièces de théâtre et des poésies fugitives assez médiocres, il a donné un recueil, bizarrement célèbre pour la singularité de l'entreprise : les *Métamorphoses* d'Ovide en rondeaux.

Bentham (Jeremy), célèbre philosophe et jurisconsulte anglais, né à Londres, en 1747, m. en 1832. Fondateur de la morale utilitaire, que développera l'école anglaise contemporaine. Le principe de nos actions, pour Bentham, comme pour Hobbes et Helvétius, c'est l'intérêt personnel. Il pose en fait que tout homme est nécessairement et essentiellement égoïste. Et il démontre, avec une sorte de rigueur algébrique, quoique paradoxale souvent, comment l'intérêt personnel bien entendu, bien dirigé peut, non seulement se concilier avec l'intérêt général, mais se fondre avec les lois mêmes de la justice. Lorsque parut, en 1776, le premier livre de J. B , proclamant que les lois et les institutions ne se justifient que par l'utilité, ce fut « comme une explosion » au milieu d'une société fondée sur le monopole et le privilège. Jamais philosophe paisible, vivant dans les abstractions, n'eut plus de prise sur les esprits. *(Œuv. de B.*, édit. Browning, 1838-43, 11 vol. gr. in-8°.)

Bentkowski (Félix), littérateur polonais, né en 1781, garde général des Archives du royaume, m. en 1852. Il faut recourir à sa belle *Histoire de la littérature polonaise* (Varsovie et Vilna, 1814, 2 vol. in-8°), pour bien connaitre les développements de cette branche importante de la civilisation slave.

Bentley (Richard), célèbre philologue anglais, né en 1662, m. en 1742. Savant professeur de Cambridge, ses éditions grecques et romaines de Ménandre, de Térence, de Phèdre, furent reçues comme des chefs-d'œuvre de critique *verbale*. Sa réputation ne fit que grandir avec ses travaux ; mais il s'attira beaucoup d'ennemis par ses polémiques littéraires où il écrasait ses

adversaires avec une supériorité trop marquée.

Benzel-Sternau (Chrétien-Ernest, comte de), littérateur allemand, né à Mayence, en 1767; député de Bavière, m. en 1849. Ses romans (le *Veau d'or*, Gotha, 1802-04, 4 vol., etc.), aussi bien que ses pièces de théâtre (le *Th. de la cour de Barataria*, 4 vol.) sont animés d'un même esprit satirique et humoristique.

Bentzon (Mme Thérèse), de son véritable nom Mme Blanc, femme de lettres française, née en 1840, de la famille de Solms, à Seine-Port (Seine-et-Marne). Rédactrice assidue de la *Revue des Deux Mondes*, elle partagea son esprit entre les travaux de critique, de traduction ou de condensation des œuvres étrangères, américaines surtout, dont elle s'était faite, pour ainsi dire, la révélatrice en France, et les œuvres de pure imagination. Elle a manifesté dans le roman idéaliste (l'*Obstacle, Un remords, Constance, Jacqueline*, etc.) les mérites d'un talent délicat, nourri d'intentions toujours bienfaisantes et relevé de belles qualités littéraires.



Thérèse Bentzon.

Beolco (Angelo), poète populaire italien, né à Padoue, en 1502, m. en 1542. Sous le sobriquet de *Ruzzante* (l'Étourdi), il écrivit en patois padouan et représenta lui-même, à la tête d'une troupe d'acteurs ambulants, une série de petites pièces villageoises, originales et comiques. *(Tutte l'opere del famosissimo Ruzzante*, Vicente, 1584, in-12.)

Béowulf. Nom d'un héros danois fabuleux mort, selon l'historien Suhm, en 340, et d'un poème en 43 chants qui célèbre sa vie et ses exploits. Ce poème, resté longtemps inconnu, est intitulé *Drapa*; il a été publié, pour la première fois, à Copenhague en 1815, par Grim Thorkelin, sous le titre : *De Danorum gestis, seculo* III*e et* IV*e*, *poema danicum dialecto anglo-saxonico*. Le plus ancien monument de la race germanique ou anglo-saxonne, la première épopée, la plus vieille histoire et le plus vieux roman d'Angleterre, il offre un grand intérêt pour l'étude des mœurs, de la langue et de la poésie de ces temps. La forme en est simple et primitive ; les vers sont courts, allitérés, sans rime ni mesure. (Édit. mod. avec trad. ang., Londres, 1835-1837 ; trad. allem. de Grein, Gœttingue, 1857-1861.)

Béquet (Étienne), né vers 1800, m. en 1838. Il brilla passagèrement, comme journaliste, aux *Débats*. On lui doit une version élégante et fidèle de l'*Hist. vérit.* de Lucien. Il est l'auteur aussi de cette petite nouvelle si touchante : *Marie ou le Mouchoir bleu* (1829), qui courut l'Europe et eut, dit-on, autant de lecteurs que *Paul et Virginie*.

Béranger (Jean-Pierre), célèbre chansonnier français, né à Paris, le 19 août 1780, m. en 1857. C'est en composant, comme ouvrier imprimeur, une édition d'André Chénier, qu'il s'essaya, pour la première fois, à écrire des vers. Il mit la main successivement à la tragédie, à la ballade, à l'idylle, au dithyrambe. De ces différentes ébauches, il alla, définitivement, à la chanson et y resta. Il n'eut plus qu'une ambition : faire de la chanson ce que La Fontaine avait fait de la fable et y conquérir la première place. Cette place, B. la prit et la garda. Son talent s'est révélé sous des faces bien diverses. Les flonflons bruyants et les couplets égrillards, la chanson bachique et grivoise, vont côte à côte, dans son volumineux recueil, avec les romances gracieuses et sentimentales ; les accents énergiques et retentissants de l'ode patriotique, les pointes satiriques, les refrains âcres et mordants et les ballades philosophiques s'y allient diversement avec les refrains gais, alertes, et sans nulle prétention,



Béranger.

qui relèvent de la vraie chanson française. Le nom de B., très discuté, tantôt loué jusqu'à l'exaltation, tantôt déprécié jusqu'à l'injustice, a notablement baissé. Sa gloire de coupléteur a beaucoup perdu de son immense popularité. Mais il gardera toujours une place élevée parmi les poètes nationaux. *(Œuv. compl.*, 1835-36, 3 vol. in-8°; *Correspond.*, 1859-60, 4 vol. in-8°.)

Bérauld (NICOLAS), *Beraldus*, humaniste français du culte réformé, né en 1473, à Orléans, m. en 1550.

Bercheure. Voy. **Bersuire**.

Berchoux (JOSEPH), poète et romancier, né en 1765, à Saint-Symphorien (Loire), m. en 1839. Il est surtout connu pour son poème en quatre chants: la *Gastronomie* (1800), badinage spirituel, mais assez faible de style. Ses autres ouvrages en vers (la *Danse*, etc., Paris, 1829, 4 vol. in-18) sont inférieurs au précédent. Il maniait la prose avec agrément et facilité.

Bérenger (LAURENT-PIERRE), littérateur français, né en 1749, dans les Basses-Alpes, membre de la congrégation de l'Oratoire, censeur royal; m. en 1822. On connaît beaucoup moins son nom que le titre du plus populaire de ses livres : la *Morale en action* (1783) tant de fois réimprimé, si simple, et par sa simplicité même si vite accessible aux plus modestes intelligences.

Bérenger de Tours, *Berengarius Turonensis*, théologien français du XIe s., disciple de Fulbert de Chartres, archidiacre d'Angers, né à Tours, m. en 1088. Doué d'un esprit hardi sans beaucoup de tenue de caractère ni de consistance d'opinions, abandonnant les idées pour les reprendre et les soutenir encore, « téméraire, un peu brouillon, bel esprit, rhéteur, et par-dessus tout dialecticien », cet habile rival de Lanfranc et de Grégoire VII offre plusieurs traits de ressemblance avec Abailard. On l'appela le plus subtil des hommes, *virorum acutissimus*. *(Œuv.*, voy. le *Spicilegium* de dom d'Achery, et la publication spéciale de Vischer, *De Sacra Cœna*, Berlin, 1834, in-8°.)

Bérenger de La Tour, poète et magistrat français, né vers 1500, à Aubenas, m. vers 1560. Dans les loisirs de ses graves fonctions, il effleura les badinages poétiques sans y rencontrer la grâce et la légèreté de forme. *(La Choréide ou louange du bal*, Lyon, 1556, in-8°; l'*Amye des Amyes*, 1558.)

Bergalli (LUIGIA), poétesse italienne, née à Venise, en 1703, m. en 1759. Elle se fit un nom par ses libretti d'opéras *(l'Elenia*, 1730; *la Bradamante*, 1747). En outre, elle aborda la tragédie, la comédie, la traduction en vers et la philosophie avec une souplesse de talent peu commune.

Bergantini (PIETRO-GIOVANNI), poète italien, né à Venise, en 1687, m. vers 1770. Traduisit en vers italiens le *Prædium rusticum* du P. Vanière (Venise, 1748), et l'*Anti-Lucrèce* du cardinal de Polignac. Entré dans les ordres, prédicateur de talent, il cultiva avec distinction la poésie religieuse.

Berger (JULIEN-ADOLPHE), humaniste français, né en 1810, professeur à la Sorbonne et maître de conférences à l'École normale; m. en 1865. Promoteur de sérieux progrès dans l'enseignement des lettres classiques.

Bergier (NICOLAS), érudit français, né en 1567, à Reims, avocat et professeur de droit dans cette ville, mort en 1623. Son *Hist. des grands chemins de l'empire romain* (1622, in-4°), sans être un modèle de précision, fut très estimée au siècle dernier, plusieurs fois rééditée et traduite en allemand.

Bergier (NICOLAS-SYLVESTRE), théologien et philosophe français, né en 1718, m. en 1790. Savant et infatigable apologiste de la religion chrétienne, il se porta vaillamment pour la défendre contre les rudes assauts de Voltaire, J.-J. Rousseau, Raynal, d'Holbach, Helvétius, Burigny, Fréret. *(Le Déisme réfuté par lui-même*, 1765, 2 vol. in-12; *Apologie de la relig. chrét.*, 1769, 2 vol. in-12; *Traité histor. et dogmatique de la vraie religion*, 1780, 12 vol. in-12, etc.) C'était un logicien, habile à déduire ses idées rigoureusement les unes des autres; il lui manqua d'écrire d'une manière plus concise, plus attachante.

Bérinus, roman en prose du XIVe s., qui contient des éléments grecs et orientaux.

Berkeley (GEORGE), philosophe anglais, né en Irlande, en 1685, et évêque de Cologne; m. en 1753. Adepte d'un spiritualisme absolu, qui ramène à l'unité de l'esprit tous les phénomènes prétendus matériels, il émit dans sa *Nouvelle Théorie de la vision* (1709), dans ses *Principes de la connaissance humaine*, etc., des doctrines profondes sur les plus importants problèmes de la métaphysique.

Berlichingen (GOETZ ou GOTTFRIED de), guerrier et historien allemand, né à Jaxthausen (Wurtemberg), en 1480, m. en 1562. L'un des derniers et des plus âpres défenseurs de la féodalité, ce chevalier « à la Main de fer », en narrant, sous une forme violentée, le récit de ses aventures per-

sonnelles, des guerres, des révoltes, des épisodes sanglants, auxquels il prit une part active, a fait revivre l'une des époques les plus troublées de l'histoire d'Allemagne. (*Lebensbeschreibung*, Nuremberg, 1731, in-8°; nombr. rééd.) Goethe en a tiré le sujet d'un superbe drame romantique.

Berlioz (Louis-Hector), célèbre compositeur et écrivain musical français, né en 1803, m. en 1869. Le créateur de la *Symphonie fantastique* n'était pas seulement un compositeur et un instrumentaliste de premier ordre; il avait, en outre, les qualités d'un théoricien habile et d'un critique ingénieux, plein de sens, d'esprit et d'humour. En dehors de ses feuilletons au *Journal des Débats*, de ses *Mémoires*, de ses *Lettres*, on a de B. un fort beau *Traité d'instrumentation* (1844), puis deux vol. d'*un Voy. musical en Allemagne*.

Bermudez (Geronimo), poète espagnol, né en 1530, à Galice, m. en 1590. Religieux de l'ordre des dominicains, il chanta la gloire sanglante du duc d'Albe (la *Esperodia*, 1589); et revêtit le pseudonyme d'Antonio de Silva pour traiter, dramatiquement, l'histoire attendrissante d'Inès de Castro.

Bernard (Saint) orateur et écrivain ecclésiastique, né d'une famille noble, près de Dijon, en 1091, m. à Claivaux le 20 août 1153. L'un des derniers Pères inscrits au calendrier de l'Église, saint B. clôt avec majesté, en plein douzième siècle, l'âge des Athanase, des Chrysostôme, des Jérôme et des Augustin. Sa vie fut à la fois un combat et une retraite. Il eut la fougue éloquente de l'apôtre lorsqu'il poussait les multitudes à la croisade, le zèle enflammé du controversiste orthodoxe lorsqu'il poursuivait avec une âpreté sans merci la condamnation d'Abélard; et par contre la quiétude ascétique, le goût de la cellule et de ses abîmes, quand il plongeait au plus profond de la contemplation mystique. Investi d'une puissance morale unique, qui faisait d'un simple moine l'arbitre des conciles, le censeur vénéré des prélats et des princes, le conducteur des peuples, l'oracle de la catholicité, il pesa d'une influence extraordinaire sur la direction des affaires spirituelles et temporelles de son temps. A la vérité, ses écrits en latin ou ses sermons en langue vulgaire ne répondent qu'assez faiblement à l'idée d'un si merveilleux prestige. Il persuadait par l'ascendant de sa personne, par le renom de ses vertus, par le bruit populaire de ses miracles, beaucoup plus que par l'éclat des mots.



Saint Bernard,
d'après la statuaire bourguignonne.

Bernard de Ventadour, troubadour du XIIe s., né en Aquitaine, m. en 1223. Il brilla à la cour d'Aliénor de Poitiers. D'humble extraction, c'est auprès du four de son père, qu'il avait appris cette poésie gracieuse et touchante qui devait répandre son nom en Espagne, en Italie.

Bernard de Chartres, dit *Sylvestris*, philosophe et théologien du XIIe siècle. Jean de Salisbury l'appelle: « le meilleur platonicien de son temps. » Victor Cousin a publié des fragments d'un manuscrit curieux de Bernard Sylvestris, composé de deux parties (*Mega Cosmus* et *Micro Cosmus*), que lui-même avait retrouvé à la Bibl. nationale. (V. les *Fragm. de philos. du moyen âge* par Cousin.)

Bernard le Trésorier, chroniqueur français du XIIIe siècle. On a mis souvent sous son nom la *Chronique d'Ernoul*, écrite en 1228 dans les intérêts et sous l'inspiration de la maison d'Ibelin.

Bernard (Jacques), littérateur français, né en 1658, à Nyons, ministre protestant réfugié en Hollande, m. en 1718; continuateur de la *Bibliothèque universelle* de Jean Leclerc, depuis 1691, et des *Nouvelles de la république des lettres* de Bayle, depuis 1693.

Bernard (Charles Bernard du Grail de la Villette, dit Charles de), romancier français, né à Besançon, en 1805, m. en 1850. Quand il eut débuté par l'inévitable recueil de stances (*Plus deuil que joie*, 1832), il sentit se développer en lui d'autres veines de talent. Une étude mouvementée de la société artistique et littéraire du moment, une œuvre romanesque faite d'ironie déli-

cate, de passion vive et d'incidents pathétiques (*Gerfaut*, 1838) l'éleva presque de prime saut à la réputation. Il donna par la suite quelques essais dramatiques, des nouvelles, d'ingénieuses et spirituelles esquisses de mœurs, tournées en récits (les *Ailes d'Icare*, 1840, 2 vol. in-8°, *Un homme sérieux*, 1843, 2 vol. in-8°), qui furent très goûtés d'un public choisi.

Bernard (THALÈS), poète français, né à Paris, en 1821, m. en 1872. C'est aux chants populaires des différentes contrées de l'Europe, rendues avec leur note originale et leur caractère d'étrangeté lointaine qu'il demanda ses meilleures inspirations. (*Poés. nouv.*, 1856.) Son recueil des *Mystiques* (1858) a la grâce nuageuse des lieder allemands.

Bernard (CLAUDE) célèbre physiologiste français, né à Saint-Julien (Rhône), en 1813; membre de l'Académie de médecine, de l'Académie des Sciences et de l'Académie française; m. en 1882. Génie complet, il pénétra toutes les subtilités de l'analyse en même temps qu'il embrassait tous les horizons de la synthèse; il planait audessus des faits isolés et d'un seul élan son intelligence se portait aux plus puissantes généralisations. Il a créé de toutes pièces la physiologie expérimentale (*Leçons de physiol. expérim.*, 1855-1856, 2 vol. in-8°; 1858, 2 vol. in-8°), fixé les règles de la toxicologie (*Leç. sur les subst. toxiques,* 1857, in-8°), et divulgué les fonctions les plus mystérieuses de l'existence. Au génie qui découvre les vérités scientifiques Cl. B. joignait le don de faire pénétrer dans le public, au moyen d'un style clair, élégant, quelquefois ému, les résultats de ses découvertes. Lorsqu'il saisissait un secret nouveau de la nature, son imagination s'échauffait et ses pages les plus rigoureusement scientifiques s'imprégnaient de l'accent du drame.

Bernardes (DIEGO), poète portugais, l'un des classiques de la littérature de son pays, né à Ponte de Barca, vers 1540; secrétaire du roi Sébastien qu'il suivit en Afrique; m. en 1596. L'harmonie et l'élégante pureté du style de ses églogues et épîtres (le *Lyma,* 1596, in-4°, 1597) l'ont fait appeler le prince de la poésie pastorale.

Bernardin de Sienne (saint), prédicateur italien, qu'on a surnommé « la Trompette du ciel » né à Massa, en 1380, de la famille des Albizeschi ; vicaire général de l'Ordre des franciscains; m. en 1444. Ses œuvres spirituelles ou traités de piété ont principalement pour objet la prière, l'amour de Dieu, l'imitation de la vie de Jésus-Christ et les fins dernières. (Paris, 1636, 5 vol. in-fol.)

Bernardoni (PIERRE-ANTOINE), poète italien, né à Vignola, en 1672, m. en 1714. De bonne heure l'aimable délicatesse de sa muse attira sur ses juvenilia (*Fiori primizie poetiche,* Bologne, 1694, in-12) la faveur des lettrés et des princes. L'Académie des Arcades l'élut parmi ses membres, lorsqu'il n'avait que vingt ans; et la cour de Vienne le nomma poète lauréat. (V. aussi ses *Dramme ed oratorj*, Bologne, 1706-1707, 3 vol. in-8°.)

Bernay (CAMILLE), poète dramatique français, né le 16 mars 1813 à la Malmaison, m. le 14 juin 1842. Son principal ouvrage est une comédie en cinq actes en vers, le *Ménestrel,* qui fut réprésentée au Théâtre-Français (1838). Usé de privations et de veilles, consumé par les amers déboires d'une existence de bohême, il mourut au moment où il touchait au succès, en sa vingt-neuvième année.

Berni (FRANCESCO), célèbre poète italien, né à Lamporecchio, en 1490; chanoine à Florence; m. en 1536. Créateur du genre de poésie badine, enjouée, plaisante, piquante et légère, qu'on a dénommé d'après lui le genre *bernesque*. Il y porta (v. ses *Rime burlesche,* ses *Capitoli*) tout ce qu'on peut imaginer de fantaisie spirituelle, de



F. **Berni**, d'après Trobalessi.

naturel et de malice, de bonhomie et de licence, semant à profusion les traits inattendus, les équivoques hardies, les pointes satiriques, rendant comiques les objets les plus sérieux, amalgamant les contrastes et fondant les disparates avec une merveilleuse souplesse. B. refit, en le parodiant et en l'embellissant à la fois, l'*Orlando innamorato* de Boiardo.

Bernier (François), philosophe et voyageur français, né à Angers, vers 1625, m. à Paris, en 1688. On l'avait surnommé le *Mogol*, à cause de ses lointaines pérégrinations, et le *joli philosophe*, pour ses manières aimables et son esprit de société. Il avait été huit ans médecin de l'empereur des Indes. Ses *Voyages* (Amsterdam, 1699, 1710, 1724, 2 vol. in-12) excitèrent une extrême curiosité. En philosophie, il essaya, avec Gassendi, de renouveler en partie le systeme des atomes d'Épicure. (*Abrégé de la philos. de G.*, Lyon, 1678, 8 vol. in-12.)

Bernis (François-Pierre de), poète et mémorialiste français, né en 1715, m. en 1794. Jusqu'à l'âge de trente-cinq ans il composa les poésies légères et les petits vers badins qui lui ont fait une certaine célébrité en ce genre. La faveur des salons y aidant, il leur dut d'entrer à l'Académie française avant sa trentième année. La protection de la marquise de Pompadour le porta vers les hautes sphères de la politique et de la diplomatie: il fut ambassadeur, il fut ministre; il devint cardinal. B. a été longtemps apprécié de la manière la plus superficielle, d'après ses poésies de jeunesse. Ses *Mémoires* et ses *Lettres*, récemment publiés, permettent de mieux apprécier son véritable caractère de prêtre et d'homme politique.

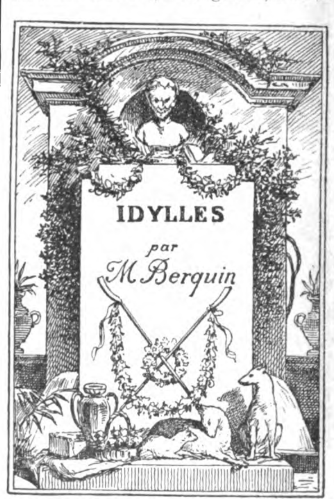
Béroalde de Verville (François), écrivain français, né en 1558, à Paris, fils du théologien, philosophe et historien Mathieu Béroalde, m. vers 1612. Du protestantisme, il rentra dans le giron de l'Église catholique, juste à propos pour recueillir un canonicat, mais au fond resta sceptique et le montra bien par ses ouvrages. Le plus connu de ceux-là (on le lui attribue, du moins, selon toute vraisemblance) est le *Moyen de parvenir*, composé bizarre de dissertations hermétiques, théologiques, scientifiques et de facéties. A cet énorme banquet (le cadre est un banquet) chacun a la parole: gens sérieux, bouffons, savants, créatures folâtres, philosophes raisonneurs ou dénués de raison. Les obscurités, voulues ou non, foisonnent dans ce recueil perpétuellement énigmatique, — et les obscénités aussi, celles-là trop intelligibles.

Linguiste, géomètre, théologien, alchimiste, faiseur de petits vers et de bons mots, « chanoine dévot et incrédule », B. de V. s'était montré aussi incohérent dans sa vie que dans son œuvre.

Beroaldo (Filippo), érudit et poète italien, — dit *le Jeune* pour le distinguer de son oncle, le savant universel F. Béroaldo dit l'Ancien — ;né en 1472, m. en 1518. Nommé par Léon X bibliothécaire de la Vaticane, il contribua, d'un zèle très actif, à l'enrichir de manuscrits précieux et dirigea une importante édition de Tacite. Il cultiva les Muses latines sous une double forme: l'ode et l'épigramme.

Bérose, prêtre babylonien et historien grec, né sous le règne d'Alexandre le Grand, m. probablement sous celui d'Antioche II Théos. Par les fragments que nous ont conservés de son œuvre historique Josèphe, Eusèbe, Syncellus et quelques Pères (les *Babyloniques*, ap. Richter, Leipzig, 1825, in-8°) nous voyons qu'elle comprenait des traditions sur l'origine de la race humaine, une description de la Babylone et de sa population, une liste chronologique de ses rois, depuis l'époque la plus reculée jusqu'à l'avènement de Cyrus. Écrite en grec, elle sembla procéder d'un désir universellement répandu à l'époque d'Alexandre parmi les peuples orientaux, de faire connaître aux Grecs l'antiquité de leurs annales.

Berquin (Armand), écrivain français, né vers 1740, à Langoiran, dans la



Frontispice des œuvres idylliques de Berquin.

Gironde, m. en en 1791. Emule de Gessner et de Léonard, il cueillit quelques fleurs délicates dans le champ de la poésie bucolique. Mais Berquin est

beaucoup moins connu pour ses élégies, ses idylles sentimentales ou pour ses doucereuses romances que pour d'autres ouvrages moins ambitieux et tout inoffensifs. Cet ami des enfants, en s'appropriant avec un réel talent les productions de divers auteurs allemands et anglais, surtout du Saxon Ch. Fr. Weisse, a composé pour le premier âge, en prose et en vers, des recueils fort variés: dialogues, scènes, récits, peintures, contes gracieux et naïfs, qui méritent de n'être pas oubliés. Il faut se souvenir, en effet, que B. a été l'un des créateurs, en France, de cette littérature enfantine, si abondante aujourd'hui qu'on n'en distingue plus les auteurs. (*Œuv. compl.*, éd. Renouard, Paris, 1803, 20 vol. in-18.)

Berquinade. Composition littéraire un peu fade, à la Berquin, où les réalités de la vie sont peintes à l'eau de rose. Ce mot ne s'emploie guère qu'ironiquement, par exemple en parlant de pièces où un auteur n'a pas su jeter l'intérêt dramatique nécessaire.

Berruyer (le P. Joseph-Isaac), historien ecclésiastique français, de la Société de Jésus, né en 1681, à Rouen, m. en 1758. A propos de son ouvrage intitulé l'*Histoire du peuple de Dieu* (Paris, 1728-57, avec deux suites et une *Paraphrase des Épîtres des Apôtres*, 14 vol. in-4°) il y eut de grandes controverses entre le haut clergé, qui l'avait condamné, et les jésuites, qui le défendaient pour le bon renom de l'institut. On n'en fait plus de cas aujourd'hui.

Berryat-Saint-Prix (Jacques), jurisconsulte et littérateur français, né en 1769, à Grenoble, membre de l'Académie des Sciences morales, mort en 1845; l'un des historiens les plus intéressants de l'épopée de Jeanne d'Arc et des événements qui s'accomplirent sous le règne de Charles VII. (*Jeanne d'Arc*, Paris, 1801, 5 vol. in-12.)

Berryer (Pierre-Antoine), orateur français, né en 1790, fils d'un avocat célèbre qui put vivre assez longtemps pour le voir le surpasser lui-même; bientôt reconnu comme l'un des maîtres du barreau, avant de devenir et de rester pendant vingt ans le dominateur des assemblées politiques; élu, en 1854, bâtonnier de son ordre et membre de l'Académie; m. en 1868. Puissant improvisateur en même temps qu'homme de réflexion profonde, joignant aux ressources d'une nature très expansive, très ardente, une grande force de dialectique et une pénétration sans pareille, B. fut, après Mirabeau, le plus éloquent orateur de la tribune française.

Bersuire, Bercheure ou Berchoire (Pierre), érudit et traducteur français, né vers 1290, en Vendée, m. en 1362. Bénédictin d'un immense savoir, ses œuvres (*Dictionarium seu Morale Reductorium*, etc., éd. Jean Keer Bergius, Anvers, 1609, 3 vol. in-fol.) composent une véritable encyclopédie qui renferme tout ce que l'on savait, au XIV° siècle, en théologie, en physique, en géographie, en médecine, en histoire naturelle, en politique et en philosophie. Sa translation du latin en français des *Décades de Tite-Live* (Paris, 1514 et 1515, 3 vol.), lui valut une grande célébrité; car elle donnait l'éveil au désir de greffer les lettres antiques sur la civilisation du moyen âge.

Bertaut (Jean), poète français, né en 1570, à Caen, mort en 1611. Il fut le secrétaire du cabinet de Henri III et de Henri IV. En ses œuvres variées (1620-1623, in-8°), il a été, pour ainsi dire, au XVI° s., le pendant de Desportes. Il unit la poésie du règne de Henri III à celle du règne de Louis XIII, et avant Malherbe, il donne le modèle du style noble et correct.

Berteaud (Pierre-Léonard), prédicateur et évêque français, né en 1798, m. en 1879. Pie IX l'appelait : la tradition vivante de l'Eglise catholique parlée avec toute la poésie du ciel. (*Œuv.*, 1872, 1 vol. in-8°.)

Berthelot (N.), poète français du XVII° s.; un ami de Régnier, et comme lui, l'un des défenseurs de la vieille école contre les réformes de Malherbe. (Le *Cabinet satyrique*, 1660, 2 vol. in-12.)

Bertheroy (Jean). Voy. **Supplément**.

Berthet (Élie), romancier français, né à Limoges, en 1815, m. en 1891. Ses ouvrages remontent aux premiers beaux jours du roman-feuilleton. Trop de fécondité a noyé le souvenirs de ses cent volumes (le *Val d'Andorre*, les *Catacombes de Paris*, l'*Homme des bois*, la *Mine d'or*, etc.): il avait une facilité particulière, dit un critique, pour engager l'action, pour la conduire à travers les méandres de l'intrigue, clairement et sûrement.

Berthier (Pierre-Alexandre), général français, né à Versailles, en 1759; créé prince de Wagram, de Neufchâtel et de Varangin; m. en 1815. Excellent chef d'état-major, Napoléon l'attacha à sa personne pendant toutes les campagnes de son règne. Peu d'hommes reçurent d'un souverain autant d'honneurs et de bénéfices pécuniaires. Tant de faveurs et la pensée des 40 millions qu'il tenait de l'empereur n'empêchèrent point sa défection en 1814. Ses récits militaires ont la valeur d'une information directe et personnelle. (*Relation des campagnes du général Bonaparte en Égypte et en Syrie*, Paris, 1800, in-8°;

Relat. de la bataille de Marengo, 1806, in-8°.)

Berthier (le P. GUILLAUME-FRANÇOIS), critique et théologien français, membre de la Société de Jésus, né en 1704, m. en 1782. Principal rédacteur du *Journal de Trévoux,* il montra une grande finesse d'esprit, un goût excellent à juger des lettres et des arts, — indépendamment des idées religieuses que son zèle tournait assitôt à la polémique. Il eut souvent maille à partir avec Voltaire et les encyclopédistes. (*Œuv. spirituelles,* 1811, 4 vol. in-12, etc.)

Berthold ou Berchtold, célèbre prédicateur allemand, de l'ordre des Dominicains, né vers 1225, m. en 1272. Il parcourut l'Autriche, la Moravie, la Bohême, la Thuringe, la Silésie et la Hongrie, préférant le plein air aux cathédrales trop petites, parlant du haut d'un arbre ou d'une colline, et rassemblant parfois, dit-on, jusqu'à 100,000 auditeurs. (*Berthold aes Franziskaners deutsche Predighen,* éd. Klingweck, Berlin, 1824.)

Bertin (ANTOINE), poète lyrique français, né en 1752, dans l'île Bourbon dont son père était gouverneur, envoyé tout jeune à Paris; m. en 1790. Emule de Parny, il se livra passionnément au genre de vers très à la mode alors, dont la galanterie et la recherche de la volupté formaient l'unique inspiration. Il y brilla et fut surnommé par ses tendres élégies (*Amours,* 1780), aux grâces naturelles, mais très peu édifiantes, le Properce français.

Bertin (ARMAND). Voy. **Débats (Journal des)**.

Bertola di Georgi (l'abbé), poète italien, né à Rimini, en 1752, m. en 1798. Ses divers états de moine, de soldat, de professeur contribuèrent, sans doute, à varier ses impressions comme son talent. Spécialement, il sut donner à la fable de la vivacité et de la grâce, mais non sans y laisser voir trop d'étude (*Cento favole,* Bassano, 1785). Il fut le premier révélateur de la littérature allemande en Italie.

Bertrand (JOSEPH), mathématicien et littérateur, né à Paris, en 1822, m. en 1900; professeur au Collège de France, membre de l'Académie des Sciences et de l'Académie française. Passionnément exact et délicatement littéraire, il a écrit, en dehors de ses traités spéciaux d'algèbre, d'astronomie, un très beau livre sur Pascal.

Bertrand de Bar-sur-Aube, trouvère du XIII° s., auteur de la chanson de geste de *Girard de Viane* (éd. Tarbé, 1850, in-8°). On n'a d'autres détails sur lui que le simple signalement qu'il donne de son nom à propos de ce poème, l'un de ceux qui ouvrent les aperçus les plus tranchés sur la vie farouche et nullement sentimentale des anciens chevaliers.

Bertuch (FRÉDÉRIC-JUSTIN), littérateur allemand, né à Weimar, en 1747, m. en 1822. Disciple de Wieland et ami de Goethe, l'esprit ouvert aux grandes curiosités intellectuelles, il coopéra d'une manière féconde au mouvement littéraire de la fin du XVIII° s., sinon par des œuvres créatrices, — bien qu'il ait publié des poésies (les *Chants du berceau,* Weimar, 1772), — du moins par une critique intelligente, active, révélatrice des littératures étrangères, et surtout de la littérature espagnole. Sa traduction de *don Quichotte* (Weimar, 1779, 6 vol.) est très estimée en Allemagne.

Bérulle (PIERRE, cardinal de), né au château de Serilly, près de Troyes, en 1575; introducteur en France de l'ordre des religieuses carmélites et créateur de la congrégation de l'Oratoire, dont il fut le premier général; ministre d'État sous Louis XIII; m. en 1629. Il protégea Descartes, encouragea Lejay à entreprendre sa Bible polyglotte et contribua à relever l'éloquence de la chaire. Le subtil mysticisme de ses pensées n'a pas nui, dans ses œuvres, à la clarté de sa langue. (Éd. Migne, 1856, gr. in-8°.)

Bescherelle, grammairien et lexicographe français, né à Paris, en 1802, archiviste au conseil d'État, m. en 1883. Sa *Grammaire nationale* et son volumineux *Dict. de la langue française,* d'abord très bien accueillis, très vendus, sont aujourd'hui fort discrédités, quant à la valeur philologique.

Besenval (PIERRE-VICTOR, baron de), mémorialiste français, d'origine helvétique, né à Soleure, en 1722, m. en 1791. Ce lieutenant général des armées du roi sous Louis XV et sous Louis XVI, a laissé des *Mémoires* par chapitres décousus où défilent un grand nombre de personnages importants d'alors (Paris, 1805-1807, 4 vol. in-8°). Comme homme du monde, rival heureux des Lauzun et des Richelieu, comme homme de cour, fort mêlé aux intrigues ministérielles, à la fois moqueur et observateur, il y mène concurremment l'anecdote frivole et les observations judicieuses sur la marche des affaires publiques.

Bessarion (le cardinal JEAN), célèbre humaniste italien, né à Trébizonde, en 1389, m. en 1395; moine de Saint-

Basile; puis, archevêque de Nicée; créé cardinal par le pape Eugène IV, qui l'appela à Rome; m. en 1472. Il fit connaître Platon à l'Italie, consacra une grande partie de sa fortune à former une bibliothèque de livres rares, en même temps qu'à seconder les travaux des savants; et, par son zèle, par son activité, par son exemple, fut un des restaurateurs des études grecques en Occident.

Besser (Jean), poète allemand de la troisième école silésienne, né à Frauenbourg, en 1654, m. en 1729. *(Œuv. comp.*, éd. Kœnig, Leipzig, 1732, 2 vol. in-8°.)

Bestiaires. Nom donné, au moyen âge, à des traités d'histoire naturelle, symboliques et légendaires, composés en vers ou en prose, en latin ou en français, et destinés beaucoup moins à répandre des notions de science plus



Salamandre.



Animaux fantastiques provenant des **Bestiaires**

ou moins erronées, plus ou moins enveloppées d'imaginations superstitieuses, qu'à servir de prétexte d'allégories et de moralisations. Les bestiaires français les plus importants eurent pour auteurs, au XII° s. Philippe de Thaon et Guillaume de Normandie, et au XIII° s. Richard de Fournival. (Voy. **Physiologus**; Cf. **Lapidaires, Volucraires.**)

Bestoujef ou **Bestouscheff** (Alexandre), romancier russe, né vers 1795, tué dans un combat en 1837. Peu de temps après avoir fondé le premier almanach populaire qu'ait possédé son pays, l'*Etoile polaire* (1822), il se vit exilé comme conspirateur. Puis, il fut incorporé dans l'armée du Caucase. Il put étudier de près les mœurs belliqueuses, les traditions et les légendes des habitants de ces régions pittoresques, d'aussi près en quelque sorte que la vie de ses propres compagnons d'armes, et il en tira les sujets de ses poétiques nouvelles militaires, données d'abord sous le pseudonyme de Marlenski. *(Œuv.* d'A. B., Saint-Pétersbourg, 1840.)

Béthune (Hippolyte de), bibliophile français, le neveu du grand ministre Sully; né en 1603, m. en 1665. Légua à la Bibliothèque nationale de Paris, l'importante collection de manuscrits, classés au nombre de 2,500 sous la dénomination de *fonds Béthune*.

Bétussi (Giuseppe), littérateur italien, né à Bassano, en 1523, m. vers 1580. Rival de l'Arétin, son maître et son modèle, par la licence de ses écrits.

Betterton (Thomas), célèbre acteur anglais et auteur dramatique, né à Westminster, en 1635, m. en 1710. Interprète plein de noblesse et de dignité, naturel et pathétique, puissant et sobre du drame shakspearien, il était admiré presque à l'égal du maître. « Betterton, dit Cibber, était, comme acteur, ce que Shakspeare était comme auteur; sans rivaux, ils semblaient avoir été formés l'un pour l'autre, et destinés à se prêter un éclat mutuel. » Il mit la main à quelques pièces de théâtre, entre lesquelles on cite une imitation du *Georges Dandin* de Molière, la *Veuve amoureuse (Amorous Widow)*.

Betti (Zacharie), poète italien, né à Vérone, en 1732, m. en 1788. Il célébra, didactiquement, dans la langue et la manière virgiliennes, les travaux du ver à soie *(Del Baco da seta*, Vérone, 1756, in-4°).

Bettina d'Arnim, femme auteur allemande, sœur de Brentano, née en 1785, m. en 1859. Célèbre par sa passion pour Goethe *(Correspondance de Goethe et d'une enfant*, Berlin, 1835, 3 vol. in-8°) et par le romanesque de ses sentiments, autant que par la vivacité d'une imagination très productive, dont l'enthousiasme était le principal ressort. Elle avait épousé le poète Arnim. (Voy. ce nom.)

Beuchot (Adrien-Jean-Quentin), bibliographe français, né à Paris en 1773; directeur du *Journal de la Librairie* pendant trente-huit ans, bibliothécaire de la Chambre des députés; m. en 1851. Une édition méthodique des *Œuvres complètes de Voltaire* en 72 volumes in-8° et les excellentes notes dont il a accompagné une nouvelle publication du *Dictionnaire* de Bayle (Paris, 1816-1821, 16 vol.) sont les plus recommandables de ses travaux.

Beugnot (Claude), homme politique et mémorialiste français, né à Bar-

sur-Aube, en 1761; élevé aux plus hautes fonctions sous l'Empire, sous la Restauration et sous la monarchie de Juillet; m. en 1835. On retrouve dans ses curieux *Mémoires* (Paris, 1866, 2 v. in-8°) ce ton vif et dégagé, cet art de railler et cet esprit de saillies, qui le distinguaient dans le monde. « B., a dit Cormenin, l'homme le plus fin du royaume de France et de Navarre, après M. de Sémonville, qui l'était moins que M. de Talleyrand ».

Beugnot (ARTHUR-AUGUSTE, comte), historien français, fils du précédent, né à Bar-sur-Aube, en 1797; membre de l'Académie des Inscriptions; m. en 1865. L'un des plus vaillants explorateurs des questions de droit et d'histoire du moyen âge français.

Beuves. Voy. **Bovon.**

Bévue. Lourde erreur de nom, de fait, de citation ou d'explication. Par exemple un traducteur qui prend un nom appellatif pour un nom propre, ὄγδοος, huitième, pour un roi Ogdous, *martialem abbatem*, un abbé guerrier pour l'abbé Martial, commet une bévue grossière. Que ce soient erreurs de traduction, erreurs de faits ou d'idées, fautes de copie ou d'impression, ou bien encore singulières méprises bibliographiques, le nombre en est infini. Les suites de mauvaise lecture et les hasards d'écriture vicieuse (tels, dans les catalogues de livres, *l'Histoire de Laïs* de Gouz de Gerland est devenue l'*Histoire des Lois*, les *Fuggerorum imagines* ou portraits des Fugger ont été pris pour un traité sur les *fougères*); des fautes imputables à l'inattention, à l'ignorance, de bizarres étourderies, de plaisantes *coquilles* et toute sorte de lapsus ont grossi d'exemples parfois même comiques la liste énorme et jamais fermée des bévues littéraires. C'est un des chapitres les plus piquants de l'histoire du livre.

Beyle (HENRI). V. Supp.: **Stendhal.**

Beys (CHARLES de), poète français (1610-1659), auquel a été attribuée la piquante *Comédie des chansons* (1640).

Bèze (THÉODORE de), écrivain français et théologien protestant, né à Vezelay, en 1519, m. en 1609. Toutes les histoires de la Réforme racontent au long la part considérable qu'il prit à ce mouvement, comme propagateur de la doctrine calviniste, discourant et pédantisant dans les prêches, brisant les autels, renversant les images, défendant et répudiant tour à tour la liberté de penser et de croire, attaquant l'autorité de l'Église romaine, mais trouvant des raisons pour justifier le supplice de Michel Servet. Il eut un autre rôle non moins important comme écrivain et lettré; car il contribua d'une manière active à la renaissance des lettres en France.

Bhagatni (la sainte), autrement appelée Mira ou Mira-Béi, célèbre poétesse de l'Inde, née sous le règne d'Akbar, dans la principauté de Merta, dont son père était rajah. La poésie mystique fut le grand amour de sa vie. Elle ajouta des chants au poème *Guita Govinda*, de Jayadeva, l'auteur sanscrit, et composa des odes, des cantiques, des élégies enflammées de passion et d'enthousiasme. Après sa mort, que la légende entoure de circonstances miraculeuses, cette femme illustre devint presque une déesse. Elle est la patronne d'une secte qui porte son nom, les *Mirabaïs*; et l'on rapporte que sa statue est vénérée à l'égal de celles de Krischna, dans quelques-uns des temples de ce dieu.

Bhagavad-Gita *(les révélations chantées par la divinité)*. Poème didactique, à la fois philosophique et religieux, qui se trouve inséré dans la grande épopée indienne, le *Mahabharata*. Le *Bhagavad* jouit dans l'Inde d'une extrême considération et a été plusieurs fois commenté par les prêtres. (Éd. et trad. Schlégel, Bonn, 1846, in-8; Thomson, Hertfordt, 1855, in-8; E. Burnouf, Nancy, 1864, in-8.)

Bhavhaboûti, poète dramatique de l'Inde appartenant au VIIIe s. de notre ère. Il a écrit plusieurs drames renommés dont on trouve la traduction ou l'analyse dans les *Chefs-d'œuvre du théâtre indien* de Wilson. La poésie de Bhavhaboûti, grandiose et passionnée, fait éclater un chaos sublime d'accords majestueux. Il est en quelque sorte l'Eschyle du drame sanscrit; Kalidaça en est le Sophocle.

Biadites (les). L'une des sectes musulmanes dérivées du mouvement cannathe. Elle domina dans l'Oman et le Haça. Comme les druses, les ismaéliens et d'autres associations semblables, les biadites mêlent aux pratiques sabéennes et au rationalisme cannathe certaines doctrines mahométanes, suffisantes pour déguiser leur hérésie aux yeux orthodoxes.

Bias, philosophe grec, né à Priène, en Ionie, vers l'an 570 av. J.-C., mort vers l'an 618. Riche et bienfaisant, sans luxe, très considéré de ses concitoyens, compté au nombre des sept sages de la Grèce, B., toutefois, ne s'éleva pas, en sa philosophie morale, à des conceptions bien hautes. Ses sentences ont été recueillies dans l'ouvrage publié par Orelli: *Opuscula veterum græcorum sententiosa et moralia*, Leipzig, 1819.

Bibbiena (BERNARDO DOVIZI, le cardinal), littérateur italien, né à Bibbiena (Casentin), en 1470, m. en 1520. Précepteur de Jean de Médicis, il fut choisi pour secrétaire, puis nommé cardinal et chargé de missions importantes par son ancien disciple devenu Léon X. Au milieu de ses occupations toutes diplomatiques, il trouvait moyen de penser aux Muses. Un naturel penchant au rire avait porté ses prédilections vers les écrivains comiques de l'an-



tiquité : il rêva la résurrection de la comédie en Italie. Sa *Calandra*, en prose, qu'il composa fort jeune et longtemps avant qu'il fût entré dans les ordres, est une des plus heureuses, disons aussi des plus hardies imitations qu'on ait faites de la manière de Plaute. (Sienne, 1521 ; Venise, 1522.)

Bible (la). Le recueil des livres sacrés du christianisme. Elle a la *Genèse* pour prélude et pour épilogue l'*Apocalypse*. Elle enferme les destinées du monde entre un récit et une vision. Son premier mot est la parole de Dieu évoquant l'univers du néant ; le dernier est la parole suprême du Créateur déclarant son œuvre finie.

La Bible se compose de l'Ancien et du Nouveau Testament. Les premiers livres sont ceux qui furent écrits av. J.-C. Ils contiennent l'histoire de la création du monde, de la chute de l'homme, du déluge, de la dispersion du genre humain, des patriarches et des Juifs, la loi de Moïse, l'histoire des rois ; et des traités de morale, des cantiques, d'admirables psaumes. Là se trouve condensé tout le développement de la littérature hébraïque. Le Nouveau Testament renferme les Évangiles tracés depuis la mort de Jésus-Christ par ses apôtres, les Actes, les Épîtres et l'Apocalypse.

Parmi ces livres, les uns ont été rédigés en hébreu : ce sont les *proto-canoniques* de l'Ancien Testament ; d'autres en grec : ce sont les *deutéro-canoniques* appelés aussi *livres grecs*. Le texte grec est, du moins, le texte original de la *Sagesse* et du second livre des *Macchabées*. Le texte primitif de *Tobie* fut l'hébreu, ou le grec ou le chaldéen ; celui de *Judith*, le chaldéen ou le grec. Celui de l'*Ecclésiastique*, de *Baruch*, du premier livre des *Macchabées* paraît avoir été l'hébreu. Le *Nouveau Testament* a été écrit en grec, sauf l'*Évangile de Mathieu* et l'*Épître aux Hébreux* qui passent pour avoir reçu la forme hébraïque.

On a commenté à l'infini chaque ligne de la Bible. La liste des hypothèses non-concordantes publiées depuis des siècles sur l'origine, l'authenticité des divers livres, de l'Ancien et du Nouveau Testament, sur les noms véritables de leurs auteurs, sur la modernité plus ou moins rapprochée des prophètes, sur le sens des paroles en rapport avec les faits, exigerait une statistique formidable. On a calculé que seulement de 1850 à 1894 les exégètes auront émis 747 hypothèses contradictoires. Nous ne saurions nous aventurer à travers ce dédale de discussions ; mais nous dirons seulement un mot d'une vérité sur laquelle tout le monde est d'accord : l'incomparable beauté des livres connus sous le nom générique de Bible.

Trois styles principaux y dominent : le style historique, tel que celui de la *Genèse*, du *Deutéronome*, des *Rois* ; la poésie sacrée, telle qu'elle existe dans les psaumes, dans les prophètes et dans les traités moraux ; et le style évangélique. On y rencontre tous les genres, depuis l'épopée jusqu'à l'idylle et à l'apologue ; et, bien que l'on commence à peine à avoir une idée juste du système de versification des Juifs, les hébraïsants habiles y reconnaissent un art égal à celui des Grecs. « L'Écriture, dit Fénelon, surpasse en naïveté, en vivacité, en grandeur tous les écrivains de Rome et de la Grèce. » Voltaire n'est pas moins concluant : « L'Ancien Testament, déclare-t-il, fait cent fois mieux connaître qu'Homère les mœurs de l'ancienne Asie ; c'est de tous les monuments antiques le plus précieux. » Et, assurément, un esprit curieux en dehors même des sentiments qu'inspire la foi, ne saurait trouver nulle part une plus riche pâture et une plus vive source d'intérêt, malgré tout ce que nous restons ignorer des faits relatifs à l'histoire, aux mœurs, aux rites, aux usages, à la vie publique et privée des Hébreux.

Les éditions et les traductions de la Bible en toutes langues sont innombrables. La Vulgate, c'est-à-dire la version latine complète faite par saint Jérôme sur le texte hébreu, reconnue fidèle par les Juifs eux-mêmes, sanctionnée par le concile de Trente, règne exclusivement dans le culte de l'Église catholique.

Bibles, poèmes français des XIIe et XIIIe s. On donnait le nom de b. à des ouvrages en vers d'intention satirique et moralisatrice, qui passaient en revue toutes les diverses classes de la société pour les morigéner chacune à son tour. Le moine Guyot de Provins, religieux de Cluny et de plusieurs autres ordres, composa, sur le terme de sa vie, dans les premières années du XIIe s., une longue satire de 2691 vers, intitulée la *Bible Guyot* et tournée contre le siècle en général, princes, grands seigneurs, cardinaux, évêques, archevêques, légats, simples prêtres, chanoines réguliers, templiers, bourgeois et vilains. On y sent, avec des intentions sincères, le parti pris de grossir la voix et et de sermonner à outrance. On accorde plus de sympathie à la *Bible* du châtelain Hugues de Berzi (838 v., ms. Bibl. nat. 7218), imprégnée d'un sentiment compatissant et mélancolique.

Bibliographie. Connaissance et description des livres. Le mot, avec sa signification actuelle, ne remonte pas au delà du XVIIe s. Chez les anciens Grecs, par exemple, bibliographe n'était que synonyme de copiste. Prosper Marchand et Gabriel Martin sont les créateurs du système bibliographique encore en usage, et qu'ils appliquaient à de simples catalogues. Ce sont les intelligents libraires et les bons catalogues qui ont le plus contribué à répandre et à diriger le goût, la passion des livres. D'après Ébert, on a distingué d'une part, la bibliographie pure ou littéraire, et, de l'autre, la bibliographie appliquée ou matérielle. La première envisage les livres sous le rapport de leur contenu, de leur sujet, et celle-ci s'adresse au savant ; la seconde, créée par le français Debure, auteur de la *Bibliographie instructive* (7 vol., Paris, 1763-1768) les considère sous le rapport de leurs qualités extrinsèques, de leur reliure, de leur rareté, de toutes les circonstances qui en forment la valeur aux yeux du libraire ou de l'amateur ; elle apprend à distinguer les éditions correctes ou contrefaites, détermine, fixe les dates et dévoile les anonymes ou les pseudonymes. Aujourd'hui, grâce aux travaux de Brunet (*Manuel du libraire*, 5e édit. 1864), d'Ébert (*Allgemeines bibliographisches Lexicon*, Leipzig, 1821-1830), de Gabriel Peugnot (*Dictionn. raisonné de bibliologie*, Paris, 3 vol. 1802-1804) ; grâce à quantité d'autres ouvrages généraux ou spéciaux, comme ceux de Barbier, de Quérard, d'Otto Lorenz, en France ; de Heinsius, Kayser, Ersch, Gessler, etc., en Allemagne ; de Joseph Darling, Bohn, en Angleterre ; de Sopikoff, en Russie, etc., etc., il reste bien peu de publications dont on n'ait pas donné le signalement, d'éditions précieuses, dont on ne connaisse tous les beaux exemplaires existants, ceux qui ont été installés dans les bibliothèques à poste fixe et ceux qu'on aura chance de voir reparaître aux pro-

chaines mutations. Néanmoins, cette science ne s'enseigne point par règles et par principes aux gens du monde. On ne l'apprend qu'en maniant les livres. On n'arrive qu'avec l'expérience réitérée à la parfaite connaissance des papiers, des marques d'éditions et du travail des relieurs, qui distingue le vrai bibliophile.

Bibliomane. Celui qui a la manie des livres, qui recherche avec une sorte de passion les livres précieux et rares. Le b. a la fureur d'avoir des livres non pour les lire, mais pour les collectionner. D'Alembert a signalé le fait d'un homme très passionné des ouvrages d'astronomie, qui ne savait pas un traître mot de cette science. Les anciens et les modernes n'ont pas ménagé aux bibliomanes les traits de raillerie. En notre époque d'immense dis-



Le **fou bibliomane** (gravure tirée de la *Nef des Fous*, de Sébastien Brandt, 1497).

persion intellectuelle, nous sommes disposés, pourtant, à plus d'indulgence pour une innocente manie, qui témoigne au moins d'une âme honnête et d'un esprit content. D'ailleurs, depuis qu'on a découvert l'art de restaurer les anciens livres, les bibliophiles se sont rendus si exigeants, si délicats à l'égard de l'enveloppe, si furieusement épris de la forme extérieure, que tous sont plus ou moins des bibliomanes.

Bibliophile. Celui qui aime, qui recherche les livres rares et précieux, et particulièrement les éditions bonnes et correctes. Cicéron résumait le bonheur de la vie humaine en cette double possession: une bibliothèque et un jardin: *Si hortum cum bibliotheca habes, nihil deerit. (Ad. famil.*, lib. IX, epist, 4.) Les anciens sentaient plus que nous l'amour désintéressé des œuvres de l'intelligence. La bibliophilie érigée en science n'est, toutefois, qu'un luxe moderne. Au XVIe s., en France, à Venise, à Rome, puis en Angleterre, en Hollande, il y eut déjà des amateurs passionnés. Mais, nulle part et à aucune époque, ainsi que l'observait avec tant d'autorité le Bibliophile Jacob, on ne s'est préoccupé autant qu'en France et de nos jours, de la condition du livre, de la pureté de l'édition, de la beauté de l'exemplaire, de la perfection de la reliure, de tout ce qui séduit, de tout ce qui charme le véritable dilettante en ces sortes de choses. A mesure que la concurrence des bibliothèques publiques accapare tout ce qu'elle peut saisir au feu des enchères, la passion augmente chez les riches particuliers, avec le prix des livres. En 1813, lors de la vente de la bibliothèque du duc de Roxburg, on donna 56,000 francs pour un Boccace de la première édition. Le goût des curiosités de la typographie, de la littérature, de la gravure, de la reliure, est arrivé, maintenant, à ce degré de noble frénésie qui s'appelle l'apothéose du livre.

Bibliothèque. Assemblage méthodique d'une certaine quantité de livres. En parcourant le catalogue des livres réunis par un homme, on connaît bientôt ce qu'il sait et ce qu'il aime. Le lettré, l'écrivain, l'amateur, dans la composition de sa bibliothèque, si celle-ci n'est pas faite de pièces et de morceaux rejoints par le hasard, met beaucoup de lui-même. Il la forme, pour ainsi dire, à son image et à sa mesure.

Dans un sens plus général, s'appliquant à une propriété collective, une b. est le lieu où l'on tient un grand nombre de volumes rangés en ordre, le lieu qui leur sert de dépôt. Le peuple d'Égypte posséda les premières b.; il les appelait « le trésor des âmes ». On s'est efforcé de nos jours de reconstituer, d'après les monuments, l'aspect aussi fidèle que possible de ces pépinières de la science égyptienne.

Au nombre des b. les plus célèbres et les plus remarquables de l'antiquité, il convient de citer: celle des livres sacrés, dans le temple de Jérusalem, celle d'Osymandias, à Thèbes, celle de Ninive transportée plus tard à Édesse, celles de Pisistrate à Athènes, d'Alexandrie, de Pergame, et la collection d'Asinius Pollion à Rome. Qu'est-il resté de tant d'ouvrages qu'elles enfermèrent, après les longues séries historiques de pillages, d'incendies, de dévastations? Bien peu de chose. Les cendres des b. de Persépolis et d'Alexandrie, entre autres, ne laissèrent échapper au vent que de rares étincelles. Mais ces étincelles ont suffi pour constater l'existence de foyers riches de lumière égalant l'Orient à l'Occident. Les Chinois, les Persans, les Arabes eurent, aux périodes les plus brillantes de leurs littératures, des dépôts considérables de manuscrits.

Pendant le moyen âge les manuscrits et les livres eurent pour abri les monastères et les églises. Saint Louis commença d'assembler les éléments de l'immense dépôt national, que Louis XI constitua, le premier, pour l'instruction des rois, qu'agrandirent ses sucesseurs et qui fut établie définitivement en 1721, dans la rue de Richelieu. Déjà au commencement du XVIIe s., Mazarin avait envoyé Gabriel Naudé par toute l'Europe pour acheter à tout prix des livres précieux: il en forma la Mazarine et généreusement l'ouvrit au public, Ce fut la première bibliothèque publique à Paris.

A la mort de Colbert, la grande collection royale comptait 50,000 volumes. Aujourd'hui plus de trois millions d'imprimés et 200,000 manuscrits chargent, écrasent les rayons des vastes salles de la rue de Richelieu, dont la superficie représenterait plusieurs kilomètres de développement.

Le British Museum de Londres n'est guère moins riche; la bibliothèque de l'Escurial enferme aussi de précieuses collections, bien qu'en 1671 un incendie lui en ait dévoré la

meilleure partie et que l'incurie d'administrateurs trop négligents ait failli compromettre le reste. On ne saurait oublier non plus la célèbre Vaticane. Chaque ville importante, chaque capitale de l'Europe, en particulier Venise, Vienne, Berlin, Saint-Pétersbourg, Copenhague, Dresde, Darmstadt, Cambridge, s'honorent de posséder des palais véritables ouverts aux productions de l'intelligence. Enfin l'organisation des bibliothèques publiques ou d'universités, pour être plus nouvelle, n'est pas moins sérieuse, aux Etats-Unis. Soucieux de donner satisfaction à un besoin nouveau des sociétés modernes, les Américains ont établi dans presque tous leurs établissements de ce genre une *Reading room for periodicals* ou salle de lecture pour les périodiques nationaux ou étrangers.

En dehors de ces grandes centralisations intellectuelles, d'une destination générale, on distingue plusieurs espèces de bibliothèques : d'abord les b. consacrées spécialement à l'instruction de l'enfance et de la jeunesse, telles que les bibliothèques scolaires annexées aux écoles ou du moins établies dans les localités où existent des écoles; les bibliothèques de collège et celles d'université. A ces dernières se peuvent rattacher les bibliothèques scientifiques, médicales, juridiques, théologiques, ayant fait leur spécialité de ces diverses branches de connaissances.

On donne particulièrement le nom de bibliothèques à certains catalogues de livres, à des recueils d'ouvrages formés par la réunion de morceaux qui ont trait à un même sujet, à une même science. Telles les collections dites Bibliothèques de Photius, de Fabricius, les bibliothèques de romans, de voyages ou de sciences.

Bibliques (Sociétés). Associations protestantes constituées pour propager la Bible chez tous les peuples et dans toutes les langues. C'est en Angleterre, à Londres, en 1804, que s'est établie la première Société biblique régulière.

Bichari. Voy. **Bischari.**

Bichat (Marie-François-Xavier), illustre physiologiste français, né à Thoirette (Ain), en 1771, m. en 1802. A vingt-six ans, il commença ces cours d'anatomie qui lui valurent une réputation européenne; à vingt-neuf, entra comme médecin à l'Hôtel-Dieu et mourut à trente et un ans, consumé par le travail et le génie, — mais laissant des œuvres impérissables, d'une portée immense parce qu'elles sont en quelque sorte la synthèse des sciences médicales. En dehors de ses traités spéciaux, on cite avec admiration ses *Recherches sur la vie et la mort* (1800). Distinguant la vie animale de la vie organique, il y montre sous une forme éloquente comment elles agissent tour à tour l'une sur l'autre. Les doctrines de Bichat sont absolument physiologiques.

Bichelamer. Voy. **Canaque.**

Bielinsky, célèbre littérateur russe, né en 1810, m. en 1848. Il fut, pendant quinze ans, le prince de la critique slave. Ses articles sur la littérature russe, dans les *Annales de la Patrie*, produisirent alors une grande sensation. Comme écrivain, c'est un maître. Son style est clair, précis, incisif; il donne à ses idées un tour hardi qui plaît et impose. Ses meilleures études parurent en volume, en 1859.

Bielski (Martin), écrivain polonais, né vers 1495, m. en 1575. Il aida au développement de la prose polonaise, encore naissante, par sa *Chronique de Pologne* (1569), la *Sprawa rycerska*, que devait continuer son fils, secrétaire du roi Sigismond, et lui-même auteur d'épigrammes latines. Les autres ouvrages de Bielski, notamment sa *Chronique du monde*, appartiennent à la langue de Tite-Live.

Bièvre ou **Bièvres** (maréchal, marquis de), littérateur français, né en 1717, m. en 1789; moins connu pour ses comédies en prose (le *Séducteur*, 1783, les *Réputations*, 1788) que pour cette verve de jeux de mots et de calembours, qui ne le quittait jamais et le suivit jusqu'à la mort. Son dernier mot fut encore un calembour (V. *Bievriana*, 1800, in-18).

Bigland (Jean), historien anglais, né à Skirlangh (York), en 1750, m. en 1832. Lecomte, Mathieu, Dumas et Mac-Karthy ont traduit en français deux de ses meilleurs ouvrages, relatifs, l'un à l'histoire d'Espagne, l'autre aux vicissitudes politiques et militaires de l'Europe, depuis 1783.

Bignan (Anne), poète français, né en 1795, m. en 1861. Traduisit en vers remarquables l'*Iliade* et l'*Odyssée* (Voy. aussi *Œuv. poét.*, Paris, 1846, 2 vol. in-8).

Bignon (Jérome), magistrat et érudit français, né en 1589, à Paris; précepteur du Dauphin, le futur Louis XIII, et avocat général au Parlement de Paris, m. en 1656. Sa précoce maturité d'esprit, qui lui faisait produire à dix ans une *Chronographie de la Terre-Sainte* (Paris, 1600, in-12) et à quatorze une description raisonnée des antiquités romaines; son éloquence et son savoir lui acquirent une estime singulière auprès de ses contemporains. On le surnomma le « Varron français ».

Bignon (Jean-Paul), oratorien français, né en 1662, petit-fils du précédent, prédicateur et bibliothécaire du roi, membre de l'Académie française et de l'Académie des Inscriptions; mort en 1743. Il fournit à celle-ci des dissertations et des mémoires interessant particulièrement la numismatique des règnes de Louis XIV et de Louis XV.

Son neveu, Armand-Jérome **Bignon** (1711-1772), eut en succession, pour ainsi dire, les mêmes titres et les mêmes honneurs sans avoir eu besoin d'en justifier



autrement que par le goût héréditaire des lettres et des sciences.

Bignon (Louis-Pierre-Édouard, baron), diplomate et publiciste français, né en 1771, à la Meilleraye; ambassadeur de Napoléon Ier, ministre aux Cent-Jours, député et pair de France sous la Restauration, membre de l'Académie des Sciences morales; m. en 1841. En accomplissement d'un vœu formé par Napoléon lui léguant une somme de 100 000 francs pour écrire l'Histoire de la diplomatie française, de 1792 à 1815, il rédigea, à ce point de vue, deux importants ouvrages, composant ensemble dix volumes in-octavo (*Hist. de France depuis le* 18 *brumaire jusqu'à la paix de Tilsitt*, 6 vol., 1830; *Hist. de France de la paix de Tilsitt jusqu'en* 1812, 4 vol., 1838.)

Bigot (Emery), helléniste français, né en 1626, à Rouen, m. en 1689. Editeur du texte grec par lui découvert à Florence, de la *Vie de S. Jean Chrysostôme*, de Palladius (1680, in-4°). Correspondant ou ami de la plupart des savants de l'Europe, très recherché à cause des richesses de sa bibliothèque, il a laissé, manuscrites (Bibl. nat.) ou publiées en partie, des lettres précieuses pour l'histoire littéraire.

Bilderdijk (Guillaume), célèbre écrivain de la Hollande, né à Amsterdam, en 1756, m. près de Harlem en 1831. Doué en même temps que d'un fond d'esprit sérieux et d'une imagination vive et facile, il s'est exercé dans tous les genres, depuis l'épigramme jusqu'à l'épopée, depuis la sèche description numismatique jusqu'aux récits vivants de l'histoire. A travers les vicissitudes d'une existence assez voyageuse, son intelligence n'arrêta pas un moment le cours de ses transformations. Ses ouvrages sont aussi nombreux que variés. Il publia des *Mélanges poétiques*, très admirés en Hollande, soit comme imitations, soit comme productions originales; trois vol. de *Tragédies;* un poème épique, la *Destruction du monde;* des chants héroï-comiques, etc. Parmi ses livres en prose, on cite une bonne grammaire raisonnée, un *Traité de Botanique*, traduit par de Mirbel. En poésie, B. n'avait ni la verve brûlante ni la hardiesse des images; mais il possédait les mérites d'un style pur, facile, élégant, mérites d'autant plus estimables que l'idiome néerlandais, suivant la juste remarque d'un critique, est d'une dureté extraordinaire et peut-être l'un des plus rebelles à la versification.

Sa seconde femme, Catherine-Wilhelmine **B.**, a publié des poésies qui ne sont pas sans mérite et une traduction fort estimée du *Rodrigue* de Southey.

Bilitis. Sous ce nom, un trop ingénieux auteur français, M. Pierre Louÿs, a publié, en 1894, comme étant d'une poétesse grecque, née au VIe siècle, dans la Pamphylie, des élégies et des pastorales qui n'étaient, en vérité, qu'un pastiche des plus habiles.

Billaud-Varennes (Jacques-Nicolas), homme politique et publiciste français, né à La Rochelle, en 1756, membre et président de la Convention; déporté en 1795, à Port-au-Prince, où il mourut en 1819. Son rôle sanguinaire pendant le règne de la Terreur, les encouragements et les félicitations publiques qu'il décerna aux égorgeurs de Septembre, ses actes et ses paroles ont entaché son nom d'une sorte de flétrissure historique. La faconde emphatique et violente de l'orateur, de l'écrivain répondait au caractère emporté de l'homme (*Despotisme des ministres de France*, Amsterdam, 1789, 3 vol. in-8°; *Acéphalocratie*, Paris, 1791, in-8°).

Billaut (Adam), poète français, plus connu sous le nom de *maître Adam*, né à Nevers, en 1600, m. dans cette même ville en 1662, sans avoir jamais abandonné la simple profession qu'il y exerça : celle de menuisier. Le succès de ses vers (les *Chevilles*, 1644; le *Villebrequin*, 1662) lui valut des protecteurs puissants. Les stances, rondeaux, sonnets, épigrammes auxquels il amusa sa verve dans les intervalles de ses travaux manuels le firent surnommer le *Virgile du rabot*. On se plaît encore à lire la plupart de ces petites pièces, ou du moins les meilleures d'entre elles, spirituelles, vives, piquantes, et venues simplement avec l'inspiration d'un vrai poète de la nature.

Billecocq (Jean-Baptiste), avocat et littérateur français, né en 1765, à Paris, bâtonnier de l'ordre, m. en 1829. Il représenta noblement, au barreau, le bon goût, la délicatesse, la pureté du langage et l'intégrité du magistrat. Entre ses plaidoyers et ses consultations, il mit la main à plusieurs traductions latines ou anglaises et signa divers écrits concernant la politique contemporaine (*Coup d'œil sur l'état moral et politique de la France à l'avènement de Charles X*, Paris, 1824, in-8°, etc.).

Binet (Claude), poète français du XVIe s., né à Beauvais. Ses pièces diverses ont été jointes aux œuvres de Jean de la Péruse (1573), dont lui-même avait recueilli les productions, après la mort de ce jeune dramaturge d'un talent si précoce et si fécond.

Binet (Étienne), auteur ascétique et jésuite français, né à Dijon, en 1569,

successivement recteur des principales maisons de son ordre, m. en 1639. La doctrine de son livre: *De la marque de la prédestination*, fut l'objet des railleries de Pascal. (*Essai sur les merveilles de la nature*, Rouen, 1621, in-4°; 20 édit.)

Biœrnson (Biœrnstierne), célèbre poète norwégien, né en 1832, dans une des contrées les plus solitaires du Dovrefield. Il eut une enfance concentrée et déjà songeuse. Sa vocation jaillit toute spontanée : sans avoir lu un drame de sa vie, il en écrivit un; et ce fut l'embryon de plusieurs œuvres fortes et singulières. Méconnu de la société littéraire de Christiania, il passa en Danemark, plut à Copenhague par son étrangeté, et donna là ses *Contes norwégiens* dont le retentissement le fit connaître dans les pays du Nord. Depuis, il dirigea le théâtre de Bergen, fonda un journal à Christiania, visita Rome, mit au jour des poésies nombreuses, pièces religieuses ou patriotiques, romances ou chansons d'une mélodie très pénétrante; délaissa pendant quelques années les lettres pures, se jeta dans la polémique et les luttes politiques, jusqu'à ce que, ne sentant plus son action nécessaire, il quittât de nouveau son pays pour la France et revint exclusivement aux travaux de la pensée.

Nul n'a mieux que B. retrouvé, sur des thèmes bien personnels, l'accent, la forme des anciennes ballades et des chansons populaires du Nord. C'est l'originalité du poète lyrique. Conteur, il a créé la pastorale norwégienne, et imprégné ce genre nouveau d'une rare saveur. Mais sa grande ambition a été de doter son pays du vrai drame national, en remontant à la source du génie scandinave. Avec son tempérament très caractéristique de la race, mélange d'énergie virile et de rêverie sombre, d'âpreté sauvage et de sensibilité exquise, il a frayé des chemins inconnus jusqu'à lui. En ses citations d'un ordre plus général, plus moderne, le talent de Biœrnson ne s'aventure pas dans les profondeurs d'un Ibsen. Sous des formes enveloppées et nuageuses, son théâtre cherche avant tout, non la philosophie ou la thèse à soutenir, mais la vie.

Biographie. Histoire de la vie d'un personnage. Quelques écrivains ont apporté dans ce genre modeste beaucoup d'art et de talent. Ainsi Macaulay appelle Boswell l'Homère, le Shakspeare, le Démosthène des biographes. Personne n'ignore quel admirable maître est Plutarque; c'est grâce à lui que les grands hommes de l'antiquité sont devenus, en quelque sorte, des *gens de notre connaissance*. Et, pour n'en citer qu'un petit nombre, à travers les anciens et les modernes, Xénophon, Arrien, Quinte-Curce, Suétone, Pétrone, Théodoret, Pétrarque, Boccace, Paul Jove, Pellisson, G. Müller, Samuel Johnson, Thackeray, Brougham, Bermudez, Sainte-Beuve en bien des pages, développèrent là des qualités bien diverses.

S'il écrit sans passion, le biographe n'est point exposé aux entraînements du panégyriste, dont la raison est étourdie par les fumées de l'encens qu'il prodigue à son héros, ni aux illusions des auteurs de confidences, de souvenirs personnels, d'autobiographies, qui, se racontant, se décrivant avec complaisance, ne peuvent se défendre de justifier leurs faiblesses et de flatter leur image.

Il a pour tâche de raconter simplement, d'exposer les traits essentiels, et les points remarquables, d'une vie avec exactitude, indépendance, et sous la réserve d'une juste critique. C'est ainsi qu'il prépare les éléments d'une saine appréciation, découlant naturellement de la logique des faits.

La biographie peut dégénérer en excès, lorsque l'amour des détails entraîne le narrateur au delà du cadre où se doit restreindre son attention, par exemple lorsqu'il croit devoir rattacher à la vie d'un philosophe ou d'un homme d'État ou d'un poète l'histoire générale de son siècle; ou, tout au contraire, lorsque la recherche oiseuse des moindres minuties le pousse à collectionner des détails infimes et à représenter avec une abondance sans mesure jusqu'aux habitudes les plus indifférentes de l'existence domestique et privée d'un personnage célèbre. Il est, en effet, des circonstances communes qui n'ont pas plus de droit à l'histoire, chez un Descartes ou un Bossuet, que dans la destinée du premier venu.

Une biographie bien faite, nette, précise, vivante et capable d'intéresser par elle-même, en dehors de l'œuvre ou des événements qui lui ont servi de point de départ, aura toujours un vif attrait. Le vulgaire ne voit dans l'histoire guère autre chose que des noms propres; et tous nous aimons que le récit se ramène à un intérêt individuel. Suivant l'expression de Barante, rien ne nous attache autant que le spectacle de ces créatures semblables à nous, acteurs politiques, écrivains, artistes, que notre pensée ressuscite pour nous associer à leurs desseins, à leurs émotions, à leurs vertus, à leurs erreurs. (V. dans les bibliographies l'énumération des *Vies* particulières, ainsi que des recueils généraux et spéciaux.)

Bion, poète bucolique grec, contemporain de Théocrite, né à Smyrne, m. vers 285 av. J.-C. On a de Bion: une grande idylle, pleine d'harmonie et de grâce, intitulée *Chant funèbre en l'honneur d'Adonis;* les 31 premiers vers de l'*Epithalame d'Achille*, et 4 petites églogues, attribuées aussi à Moschus. L'art, c'est-à-dire l'excès des ornements, étouffe un peu, chez ce poète, la sensibilité et le naturel.

Bion, philosophe scythe du IIIe s. av. J.-C., élevé en Grèce, et célèbre dans l'antiquité pour son agilité d'esprit. De mauvaises mœurs et de caractère versatile, ses ouvrages, dont Stobée a conservé quelques fragments, furent plus recommandables que sa vie.

Biot (Jean-Baptiste), savant français, né à Paris, en 1774, membre de l'Académie des Sciences et de l'Aca-

démie française, m. en 1862. Ses études ont porté principalement sur l'astronomie, les phénomènes optiques et la physique générale. (*Traité de phys. expériment. et mathém.*, 1816, 4 vol. in-8°); mais ses *Mélanges* (1858, 3 vol. in-8°) se reclament des lettres aussi bien que des sciences. Sachant circonscrire la sphère de ses travaux sans restreindre celle de ses jouissances, il avait l'âme ouverte aux expression les plus diverses de la pensée. Il fut avec François Arago, son illustre ami, l'un des savants du XIXe s. les mieux versés dans l'art d'écrire. Son fils E. B. a été un sinologue très apprécié.

Birch-Pfeifer (CHARLOTTE), actrice et femme auteur allemande, née en 1800, à Stuttgard, m. en 1868. D'une fécondité presque égale à celle de Kotzebue, elle vit accueillir avec faveur sur les principaux théâtres de l'Allemagne ses drames bourgeois (*Œuv.*, 9 vol., 1863), beaucoup moins recommandables par l'originalité des conceptions que par le talent de la mise en scène.

Birmane (Langue). Langue monosyllabique indo-chinoise dont le vocabulaire a des analogies marquées d'une part avec le siamois, de l'autre avec le chinois. L'alphabet birman, composé de 44 lettres affectant des formes exclusivement courbes, est d'origine indienne.

Les Birmans ont leur littérature, des chroniques, des pièces de théâtre, des livres religieux. De tous les genres, ils cultivent par préférence le drame, le drame populaire qu'ils transforment tour à tour en mascarades, comédies de marionnettes, farces, opéras, mais qui, sous ces déguisements, n'abandonne presque jamais son expression trop habituelle: le caractère licencieux.

Biron. Voy. **Lauzun.**

Bisaya. Voy. **Philippinaises** (langues).

Bischari. Langue en plusieurs dialectes, qui unit les populations chamitiques aux Égyptiens. C'est dans l'ancien idiome des Bischari que sont rédigées les inscriptions hiéroglyphiques et démotiques des Éthiopiens de Méroé.

Hermann Almkvist a donné, dans les *Mémoires de la Société des sciences* d'Upsala (1881-85) un exposé comparatif de la langue bischari.

Bishop (HENRY), romancier américain, né en 1786, m. en 1855; portraitiste fort remarquable des goûts et des travers de la nouvelle société mondaine à New-York. (*The House of a merchant prince*, etc.)

Bitaubé (PAUL-JÉRÉMIE), littérateur français, né à Kœnigsberg, en 1732, d'une famille de réfugiés; membre de l'Académie de Berlin et de l'Institut de Paris; m. en 1808. Aujourd'hui complètement délaissées, ses traductions des œuvres homériques lui valurent autant de renommée que des créations originales. En outre, l'histoire biblique lui fournit le sujet d'un poème en prose (*Joseph*, 1767, 1786, in-8°) semé de brillantes descriptions, discutable comme genre, mais qui n'en était pas moins devenu en quelque sorte classique.

Bitzius. Voy. **Gotthelf.**

Blackmore (RICHARD), médecin et poète anglais né en 1658, m. en 1729; il composa un certain nombre de poèmes héroïques ou philosophiques, d'un intérêt assez faible. On l'a surnommé « le Chapelain de l'Angleterre ».

Blainville (HENRI-MARIE DUCROTAY de), célèbre zoologiste, membre de l'Académie des Sciences; né près de Dieppe, en 1777; successeur de Cuvier à la chaire d'anatomie comparée en 1832, m. en 1850. Il a introduit le premier dans l'analyse de l'organisme la considération des éléments et des *produits* et donné toute son importance à la science des *milieux*, c'est-à-dire à l'étude des modifications externes sur l'organisation. (*Hist. des sciences de l'organisme et de leurs progrès comme base de la philosophie*, Paris, 1845, 3 vol. in-8°).

Blair (ROBERT), poète, physicien et prédicateur écossais, né à Édimbourg, en 1699, m. en 1746. Son œuvre la plus admirée, pour les tableaux sombres et grandioses qu'elle renferme, est son poème du *Tombeau* (*The Grave*, Londres, 1743, Édimbourg, 1747). On le rapproche souvent du *Cimetière de campagne* de Gray.

Blair (HUGUES), littérateur et prédicateur écossais, né à Édimbourg, en 1718, m. en 1801. En 1758, il fut nommé premier ministre de l'Église presbytérienne. Ses *Sermons* ont été populaires, grâce à l'élégance dont ils donnèrent un des premiers modèles au pays anglican. Blair se rapproche de Massillon, qu'il admira beaucoup, mais sans l'égaler par la souplesse et l'énergie. Le plus renommé de ses ouvrages appartient, cependant à la critique. Ce sont ses *Lectures sur la Rhétorique et les belles-lettres* plusieurs fois traduites en français et en d'autres langues, livre de bonne foi, où dominent le bon sens, la mesure, la clarté; au reste, sans originalité ni profondeur.

Blake (WILLIAM), peintre et poète lyrique anglais, de l'école mystico-naturaliste, né vers 1759, m. en 1827. Précurseur au style captivant de Rossetti et des Préraphaélites.

Blanc (LOUIS), publiciste et homme politique français, né à Madrid, en 1812, m. en 1882. S'était rendu très populaire avec son *Histoire de dix ans*, récit passionné, partial et agressif des dix premières années du règne de Louis-Phi-

lippe dont il préparait de loin la chute; ce qui contribua grandement à sa nomination de membre du gouvernement provisoire, en 1848. Se fit l'historien philosophique, scientifique, et, disons-le, systématique de la Révolution. (*Hist. de la Révol.*, 12 vol. in-8°, 1847-62.) De plus, il attacha son nom à quantité de brochures, écrites pour la défense, la propagation des doctrines socialistes et révolutionnaires auxquelles il avait dû son influence et sa popularité.

Blanc (CHARLES), frère du précédent critique d'art et graveur, membre de l'Institut, né à Castres, le 15 nov. 1813, m. à Paris, le 15 janvier 1882. A deux reprises, directeur des Beaux-Arts, il marqua son passage par la création du Musée des copies. Auteur principal de l'importante *Histoire des peintres de toutes les écoles* (1849-1875, 14 vol. in-4°), on lui doit encore une remarquable *Grammaire des arts du dessin*, etc., sorte de code esthétique proclamant la souveraineté des formes pures, œuvre toute spiritualiste et classique selon Phidias et Ictinus.

Blancandin, roman d'aventures anonyme du XIII° s., mélangé d'éléments celtiques et bysantins. Le héros, fils d'un roi de Frise, après des aventures assez banales, arrive au but de ses désirs, qui est d'épouser Orgueilleuse d'Amour.

Blanchet (PIERRE), poète français, né à Poitiers, en 1459, m. en 1519. On lui a attribué, entre autres ouvrages, le célèbre *Farce de Pathelin.*

Blanchet (l'abbé FRANÇOIS), littérateur français, né en 1707, à Angerville, m. en 1784. On trouve de l'esprit, de l'instruction, des choses finement écrites, dans ses deux ouvrages: *Variétés morales et amusantes,* et *Apologues et contes orientaux,* 1785, réédités en 1840.

Blanqui (ADOLPHE), économiste français, né en 1798, à Nice; membre de l'Académie des Sciences morales et politiques; m. en 1854. Disciple et émule de J.-B. Say; historien aussi judicieux qu'éclairé de la science même dont il avait fait l'étude et l'occupation de sa vie entière. (*Hist. de l'Économie polit. en Europe,* 1837-42, 5 vol. in-8°; etc.)

Son fils, LOUIS-AUGUSTE B. (1805-1881), acquit une réputation d'une autre sorte, celle d'un révolutionnaire, toujours insurgé, chef d'émeute plutôt que chef d'école adversaire intransigeant de tout ordre social, et dont les éternelles conspirations n'aboutirent qu'à lui faire passer une grande partie de son existence dans les prisons.

Blason. Aux XV° et XVI° s., nom d'une pièce compoée de petits vers à rimes plates et renfermasnt l'éloge ou le blâme de ce qu'on voulait *blasonner.* Les sens fort variés du mot b. s'expliquent par les dérivations successives des nuances. C'est d'abord le bouclier, les armes, puis la description de ces armes, la science qui apprend à faire cette description. Si l'on ajoute que les hérauts, après avoir décrit les armes d'un chevalier entrant dans un tournoi, rehaussaient le cri final « largesses! » par l'énumération des exploits du nouvel arrivant, on comprendra aisément comment *blason*, perdant sa signification technique, entra dans la langue générale avec le sens de définition, explication, exposition, description, éloge ou blâme de toute chose, qui régna dans la littérature du XV° s. Ce fut plus tard, au siècle suivant, qu'il servit à désigner une espèce particulière de poésie, une espèce, dit très justement Ch. d'Héricault, qui ne pouvait, d'ailleurs, se developper qu'au milieu de l'affaiblissement de la littérature du moyen âge. On en fit une subdivision des genres badin et érotique. Le blason du corps féminin occupa presque tous les poètes de l'école de Marot.

Blaze (FRANÇOIS-HENRI-JOSEPH BLAZO, dit CASTIL-), musicien et littérateur français, né à Cavaillon, ne 1781, m. à Paris, en 1857. Journaliste parisien très répandu, critique théâtral et librettiste, il jouit sous le second Empire d'une assez grande vogue. On consulte avec profit son *Dictionnaire de la musique moderne* (2 vol. in-8°, 1821); mais J.-J. Rousseau aurait à en revendiquer près de 350 articles que Castil Blaze lui a dérobés sans le nommer et en l'attaquant pour le reste.

Blaze (HENRI), dit BLAZE de BURY, littérateur français, fils du précédent, né à Avignon, en 1818, m. en 1891. Poète, historien, critique, il a mis au service d'une longue existence d'écrivain des dons variés et soutenus. Il avait 19 ans lorsqu'il aventura parmi les audaces romantiques : le *Souper chez le commandeur,* fantaisie bizarre et excessive où la prose se mélangeait au vers dans une sorte de proportion shakspearienne. Son œuvre la plus méritoire parmi tant de feuilles dispersées à travers la *Revue des Deux Mondes* avant d'être réunies en volumes (v. entre autres *les Dames de la Renaissance,* 1886), est la traduction complète du premier et du second *Faust,* près de cent fois rééditée. B. de B. dut à la fréquentation habituelle de l'art allemand des nuances de fantaisie poétique et de dilettantisme rêveur dont la fusion avec ses qualités propres lui compose une physionomie particulière.

Blicher (STEEN), romancier et poète scandinave, surnommé le *Walter Scott danois,* né en 1782, dans le Jutland, m. en 1848; écrivain mélancolique et rêveur, connu surtout pour ses *Nouvelles,* dont on vante les côtés pittoresques, le mouvement dramatique, la couleur franche et naturelle, le sentiment profond des mœurs du Nord. (*Œuv.* avec

autobiographie, Copenhague, 1846-48, 9 vol. in-8°.)

Blin de Sainmore (ADRIEN), poète français, né à Paris, en 1733; censeur royal en 1776, m. en 1807. Ses *Héroïdes* (1774, in-8°) et ses *Poésies fugitives* (1769, 3 vol. in-12) ont de l'harmonie, de l'élégance. Imitateur de Léonard dans la pastorale, il se montra supérieur par l'art de la versification.

Blind (MATHILDE), poète anglaise d'origine allemande, née en 1847, à Mannheim. Appréciée par des romans, des essais et une excellente biographie de George Eliot, elle s'est élevée jusqu'aux sommets du lyrisme dans son beau poème : *The Ascent of Man*, inégal, sans doute, mais qui, par de certaines qualités supérieures, rappelle les plus belles œuvres de la période romantique.

Blondel, surnommé de NESLES, du lieu de sa naissance, chansonnier du XII° s., beaucoup moins connu par ses chansons restées manuscrites, au nombre de vingt-neuf, à la Bibliothèque nationale de Paris, que par la légende de son dévouement au roi d'Angleterre, Richard Cœur de lion.

Blondel (ROBERT), poète et historien, né en Normandie vers 1390; précepteur de Charles, duc de Berry, second fils du roi Charles VII; m. après 1461. Chassé de sa province et errant de ville en ville pendant la conquête anglaise, il exprima en vers latins les douleurs nationales (*Complancta bonorum Gallicorum*, 1420, trad. en vers français par Robinet). Il soutint fermement la cause patriotique et les droits de Charles VII (*Oratio historialis*, 1449.)

Bloomfield (ROBERT), poète anglais, né à Honington, en 1766, m. à Shefford, en 1823. D'abord simple pâtre, puis ouvrier cordonnier, il se fit un nom, dès 1800, par son poème didactique et narratif, le *Garçon de ferme (Farmer's boy)*, tableau naïf, simple et fortement coloré de la vie champêtre, supérieur aux *Saisons* de Thompson, pour le naturel et la grâce rustique. Il a laissé aussi des ballades, des contes et chansons, des pastorales, et un poème plutôt lyrique que didactique : les *Bords de la Wye* (1811).

Blot, baron de Chauvigny, chansonnier français, né vers 1610, m. en 1655. Il fut, avec Bautru et Boisrobert, un des amuseurs de Richelieu. Ses couplets satiriques, d'une allure excessivement libre ont servi à l'éclaircissement de quelques faits historiques.

Blount (HENRI), écrivain et voyageur anglais, né dans le comté de Hertford, en 1666; auteur de six comédies de cour et d'une relation d'un voyage dans le Levant (Londres, 1634, in-4°) qu'on a traduite en français.

Blount (CHARLES), philosophe anglais, fils du précédent, né en 1651, m. en 1693 par suicide. La réprobation théologique dont furent frappés ses divers écrits traitant de l'état de l'âme après la mort (*Anima mundi*, Londres, 1678, in-8°), des vicissitudes de certaines croyances et des origines de l'idolâtrie, rendirent sa vie très orageuse. Une passion malheureuse acheva de troubler son esprit et de le porter au désespoir.

Blum (ROBERT), publiciste allemand, né à Cologne, en 1808. Rédacteur à Leipzig, du *Dictionnaire théâtral* (1739-1842, 7 vol.), puis fondateur de l'*Association de Schiller*, il délaissa l'étude paisible des lettres pour se lancer très activement dans la polémique religieuse du catholicisme libéral et la défense des idées républicaines. Lors du soulèvement de Vienne (1848), il se mit à la tête des étudiants, et donna de sa personne. Fait prisonnier, les soldats impériaux le fusillèrent, après la prise de la ville.

Blum (CHARLES), poète dramatique allemand, né en 1785, mort en 1844. Moins heureux dans ses pièces originales que dans ses imitations, il s'assimila et traduisit diverses comédies italiennes ou françaises avec habileté.

Blumauer (ALOYS), poète allemand, né à Streier, en 1755, m. en 1798. Il suivit les traces de Bürger, allia le bouffon au sérieux et s'entendit surnommer *le Scarron allemand* pour une sorte d'*Énéide travestie (Abenteuer des frommen Helden-Aeneas)*, quelquefois triviale, mais très animée de verve et d'esprit (*Werke*, éd. Leipzig, Munich, Kœnigsberg, Stuttgart, 8 vol.).

Bocage (MANOEL-MARIA-BARBOSA du), poète portugais, d'origine française, né à Sétuval, en 1771, m. en 1806. Les traverses de son existence voyageuse et les agitations passionnées dont il se rendit la victime, lui inspirèrent des cantates, des élégies, des sonnets, dont la forme est harmonieuse et l'accent mélancolique. Il mania tous les genres de la poésie avec une souplesse extraordinaire.

Boccace (GIOVANNI-BOCCACIO), célèbre écrivain italien, né à Paris, en 1313, fils d'un marchand de Florence, m. à Certaldo, en 1375. Les efforts de son père, qui l'appela en Italie, ne purent le déterminer à embrasser le commerce, et la passion littéraire l'emporta. Ses écrits de jeunesse en prose et en vers (la *Théséide, Filostrato, Filocopo*

et la *Fiametta)* charmèrent les goûts d'une cour brillante et frivole, la cour de Naples où il séjourna plusieurs années. Le *Décaméron* fixa sa réputation. C'est un recueil de *nouvelles*, prises un peu partout, mais rajeunies avec un art suprême, dispersées à travers toutes les villes et toutes les régions, railleuses, tendres, romanesques, touchantes et dramatiques parfois, le plus souvent licencieuses. Des dames et des cavaliers sont supposés se racontant ces histoires afin d'abréger les heures d'une retraite à la campagne, pendant la terrible peste de Florence, en 1348; mais en réalité elles paraissent avoir été composées à Naples, pour la reine Jeanne. Narrateur à la fois ample et sobre, B. n'a fondu nulle part d'une manière plus achevée ce mélange, qui le distingue, de vivacité française, et de passion italienne, d'enjouement mondain et de gravité philosophique. Hasard singulier de la réputation! Boccace voulut renier ensuite ce très fameux recueil de contes érotiques assemblés pour l'amusement d'une princesse; à cinquante ans il avait renoncé aux lettres profanes et revêtu l'habit clérical; il se consacra aux œuvres sérieuses, composa des traités d'histoire et d'érudition, des encyclopédies classiques; passa des années à exhumer les manuscrits de l'antiquité. Ce fut en vain; la postérité n'en tint compte et le condamna, malgré lui, à l'immortalité du *Décaméron*. B., n'en est pas moins resté l'un des classiques de son pays. Il a véritablement créé la prose littéraire. En outre, il perfectionna l'octave en appliquant au récit poétique cette stance ou strophe lyrique, destinée à devenir l'instrument mélodieux de l'épopée méridionale. *(Opere complete,* Florence, 1827, 18 vol. in-8°.)

Boccalini (Trajano), poète satirique italien, né à Lorette en 1556, assassiné à Venise en 1613. Avec autant de gaieté que d'énergie, il a dit aux princes, aux guerriers, aux écrivains de son temps quelques dures vérités. *(Nouvelles du Parnasse,* 1612-13; la *Pierre de touche politique*, 1615, in-4°; trad. nomb.)

Bochart (Samuel), érudit français et théologien protestant, né le 30 mai 1599, à Rouen, m. subitement, le 16 mai 1667, d'une attaque d'apoplexie en pleine discussion académique. L'un des plus savants hommes de l'Europe dans les langues et dans l'histoire, il acquit une considération générale par sa *Geographia sacra* (Caen, 1646, in-fol.), et par ses différents écrits de science, de philologie, de religion, de controverse. *(Œuv. compl.,* Leyde, 1712, 3 v. in-fol.) Il fut un de ceux qui allèrent en Suède « instruire et admirer » la reine Christine.

Bodel (Jean), trouvère français, né dans la ville d'Arras, vers la fin du XII° siècle. Grâce à la variété de son talent, il était parvenu à un haut degré d'estime parmi ses contemporains, lorsque, frappé de la lèpre, il dut prendre congé du monde pour aller terminer ses jours, tristement, au fond d'une ladrerie. On possède sous son nom des pièces diverses, le *Jeu de saint Nicolas,* tiré d'un *Ludus* du moine Hilaire, disciple d'Abailard et un renouvellement en 297 couplets monorimes de la *Chanson des Saisnes* (éd. F. Michel, Paris, 1839, 2 vol. in-12, dont le sujet, emprunté aux guerres de Charlemagne contre les Saxons, se rattache de près à d'anciens poèmes mérovingiens. Au XIV° s., Girard d'Amiens a vanté le « bel savoir parler » et « la science aiguisée » de ce trouvère.

Bodenstedt. Voy. **Supplément.**

Bodin (Jean), écrivain français, le fondateur de la science politique dans sa patrie, né en 1530 à Angers, m. de la peste à Laon en 1596. Son œuvre capitale, le traité de la *République*, en six livres (1576-78, in-fol.), qu'il avait enseigné publiquement en Angleterre, lui valut une renommée européenne.

Bodley (sir Thomas), diplomate anglais, né à Exeter en 1544, m. en 1612; généreux fondateur de la bibliothèque d'Oxford, l'une des plus célèbres du monde. On a publié ses *Lettres* et ses *Mémoires (Reliquiae Bodleianae,* Londres, 1713, in-8°).

Bodmer (Jean-Jacques), poète et critique allemand, d'origine helvétique, né en 1698, près de Zurich, m. en 1723. Chef d'école, adversaire de Gottsched et des partisans de l'imitation française, il rompit avec le classicisme traditionnel, recommanda l'étude des poètes anglais, plus conforme au génie national et prépara la voie aux grands écrivains de la fin du XVIII° siècle. En prenant en main la cause de l'inspiration même, il provoqua les chercheurs d'indépendance à placer la nature au-dessus de la règle et à découvrir dans le caractère de leur race les éléments d'une véritable originalité.

Bodoni (Giambattista), célèbre typographe italien, né à Saluces, en 1740, m. en 1813; surtout renommé pour la perfection des caractères de ses éditions grecques. (V. le *Manuele tipografico,* 1818, 2 vol. pet. in-fol.)

Boëce *(Anicius Manlius Torquatus, Severinus Boecius),* philosophe et poète latin, né à Rome, l'an 455 ap. J.-C. m. en

526. La dernière gloire du vieux Sénat romain, le premier philosophe du moyen âge, Boèce appartenait a la *Gens Anicia,* famille patricienne célèbre dès le temps de la république et destinée à être la tige de deux grandes illustrations : Benoît, le patriarche des Bénédictins; Grégoire le Grand, l'une des plus remarquables figures de la papauté. Reçut trois fois, à l'instar de son père, les insignes et l'autorité du consulat, puis devint le conseiller de Théodoric, qui, quelques années plus tard, sur une dénonciation de trahison, le livra à la hache du bourreau. Il s'était montré, en même temps qu'un grand homme de bien, un habile philosophe. Par certains de ses travaux il se fit le propagateur des principes d'Aristote et le premier inspirateur de la scolastique. Le plus connu de ses ouvrages, incessamment traduit et commenté pendant le moyen âge, est le livre *De la Consolation de la philosophie,* écrit durant sa captivité, poétiquement, dans le genre ancien, comme une fiction capable de le distraire de ses chagrins.

Boegh (Erik), poète danois de la seconde moitié du XIXe siècle. Auteur dramatique des plus productifs et chansonnier populaire.

Boeckh (Auguste), célèbre philologue allemand, né à Carlsruhe, en 1785, m. en 1867. Rénovateur des études helléniques, il joignit à une immense érudition un jugement fin et sûr, une rare puissance de synthèse et une grande hauteur de vues.

Bœhl de Faber (Cécilia), romancière espagnole plus connue sous le pseudonyme de *Fernan Caballero,* née en 1797, m. vers 1877. Elle illustra ce pseudonyme, en produisant sans peine une foule de récits charmants par la vivacité des détails, par la délicatesse morale, la grâce du sentiment poétique. Tels: *Elia,* la *Gaviota, Clemencia, Lagrimas, la Nuit de Noël et la fête des Rois, Lucas Garcias* et *Étoile d'Andalousie,* que Germond de Lavigne a traduits pour la plupart. F. C. a dû bien des inspirations à la poésie populaire qu'elle affectionnait beaucoup. (Voy. ses *Cuentos y poesias populares andaluces.)*

Bœhme (Jacob), célèbre théosophe allemand, né de parents pauvres, aux environs de Goertlitz, en 1575, m. en 1624. Artisan cordonnier, ne connaissant que la Bible et les écrits du pasteur saxon Weigel, il aborda, complètement dénué d'instruction, les plus troublants problèmes de la pensée. Mais il n'en éprouvait aucun trouble, parce qu'il croyait avoir reçu le don surnaturel, parce que ses visions apocalyptiques lui apparaissaient comme l'illumination immédiate du Saint-Esprit; et, pénétré d'une foi rayonnante, il tenta de découvrir le grand mystère que recèlent les choses visibles. (*L'Aurore naissante,* 1812, trad. Saint-Martin, Paris, 2 vol. in-8°). En trois révélations successives Dieu lui montra, pensa-t-il, ce qu'il cherchait : « le centre intime de la mystérieuse nature. » *(Descript. des trois principes de l'être divin, Beschreibung der drei Principien goettlichen Wesens,* 1619). Les ouvrages mystiques et profonds, mais peu intelligibles du théosophe J.-B. (V. ses *Quæstiones theosophicæ,* 1624), l'annoncèrent comme un des précurseurs de la métaphysique allemande.

Bœrne (Louis), écrivain allemand, l'un des chefs de la Jeune-Allemagne, né à Francfort-sur-le-Mein, en 1786. m. près de Paris, en 1847. Bien qu'il eût assez âprement manifesté ses prédilections pour la France *(Lettres de Paris, Briefe aus Paris,* 1832, 1833, 1834), il exerça une grande autorité sur la littérature de son pays par ses ardentes polémiques, par ses nobles idées et par ce style vif, ingénieux, hardi qui a renouvelé la prose allemande et inspiré H. Heine. Il consacra volontiers à la critique dramatique une plume excellente, qui rendit de grands services a la cause de la liberté. On a comparé sa critique à celle de Lessing; c'est le même fervent désir de régénérer la scène; ce sont les mêmes principes. Israélite converti, il avait échangé son nom de Lion Baruch contre celui de Louis Bœrne. *(Œuv.,* 1829-47, 1re éd., 17 vol.)

Bœttiger (Charle-Guillaume), poète suédois, gendre du célèbre Tegner, né à Werteraes, en 1807; professeur à l'Université d'Upsal, m. en 1878. Il a traité les divers genres de l'inspiration lyrique : chants religieux, nationaux, légendaires ou d'expansion personnelle avec un sentiment élevé de l'art et de la poésie. *(Œuv.,* 1856-75, 5 vol.)

Bogarodzica (c'est-à-dire la *Vierge mère de Dieu*), l'un des chants nationaux polonais et le plus ancien texte complet de la langue.

Bognadovitch (Hippolyte-Fedorovitch), poète russe, né en 1743, à Perevoltchno, m. en 1803. Son poème en 12 chants, *Doûschinka,* imitation heureuse de la *Psyché* de La Fontaine, a des détails pleins de charmes. On l'a surnommé « l'Anacréon russe ». Il s'occupa aussi d'histoire et de théâtre. *(Prov. dramat.,* 1785, 3 vol. in-8°, etc.)

Bognolanski (Adalbert), acteur et auteur dramatique polonais, né en 1752; pendant quelques années, directeur du

théâtre royal de Varsovie ; m. en 1829. Il adapta un grand nombre de pièces étrangères à la scène polonaise ; et mit aussi son nom à beaucoup de productions personnelles. (*Œuv. dram.*, Varsovie, 1819-21, 15 vol. in-8°.)

Bohême (Langue) ou **Tchèque,** dialecte slave parlé principalement, avec des nuances diverses, en Bohême, en Moravie, en Silésie, par quatre à cinq millions d'individus. Il est le premier des dialectes slaves qui ait reçu une forme grammaticale. Le voisinage de l'Allemagne et l'asservissement de la Bohême à la domination de l'Autriche y introduisirent, comme par force, une assez grande quantité de racines et d'idiotismes germaniques. Ce fut en vain, cependant, que l'empereur Joseph II et ses successeurs s'efforcèrent d'en détruire l'usage. Le peuple tchèque devait conserver avec un soin jaloux cette langue nationale, qui fut l'expression de ses jours de gloire et de liberté. Riche et souple, précis et pittoresque à la fois, libre et réglé dans sa structure, le bohême est plus énergique que les autres dialectes slaves. Il est très propre au rythme poétique, de même qu'il se prête à la musique par la différenciation des longues et des brèves. Cette langue n'a pas d'article ; elle se passe aisément de particules dans les flexions des verbes. Elle admet 3 genres, 7 cas, 8 déclinaisons des substantifs, et par de certains caractères se rapproche des langues antiques.

Bohême (Littérature). Avant de connaître la royauté, avant l'apparition de Charlemagne, la Bohême eut ses bardes, ses chantres primitifs. On a retrouvé, de nos jours, quelques rares fragments remontant aux VIIIe et IXe s. C'est la période incertaine de la poésie populaire et spontanée s'étendant jusqu'aux confins du XIVe s., où paraît la *Chronique rimée* de Dalemile (vers 1314). Déjà l'influence allemande se fait sentir ; et l'esprit de la race slavonne entre en lutte contre l'invasion du germanisme. Cependant un protecteur éclairé, Charles IV, donne une vive impulsion aux arts, aux sciences et aux lettres. Son fils Wenceslas imite et continue cette action civilisatrice. L'époque est plus féconde. On a vu se produire quelques écrivains de mérite, comme André de Duba, Thomas de Sztitny, Pribyk, Pulkawa. Avec le XVe siècle s'accentue le mouvement accompli en faveur de la langue tchèque ; il est activé par la Réforme. Les théologiens abondent ; entre eux surgissent les discussions passionnées. La scolastique règne sur les âmes. Jean Huss se révèle alors. Ses prédications soulèvent, exaltent les masses et provoquent un terrible bouleversement social. Par contre, ses traductions de la Bible, ses traités religieux, ses ouvrages de polémique contribuent aux progrès de l'idiome tchèque. Puis arrivent les taborites qui veulent en faire une langue liturgique. Au XVIe s., de 1526 à 1620, cette langue est à son apogée. Dominante à la cour et dans les affaires, à l'exclusion de l'allemand, elle se perfectionne, gagne en souplesse et en élégance. Elle prend de la force en même temps dans la chaleur des luttes religieuses qu'a soulevées Luther. Prague est redevenue un foyer de lumière. L'histoire et l'érudition mettent au grand jour les noms de Jean Blahoslav, de Wenceslas Haieck, de Weleslawin et d'une foule d'autres. La guerre de Trente ans arrêta court cette marche prospère. La Bohême, tombée sous le joug de la politique autrichienne, vit proscrire, avec une rigueur sans merci, les derniers restes de sa nationalité : son idiome et sa littérature. L'allemand fut imposé comme langue officielle et le latin comme langue d'école ; tout livre en idiome tchèque était suspect d'hérésie et brûlé sans examen. Le génie national ne se laissa pas complètement abattre. Les travaux de Comenius, de Peltzel, de Prochazka en manifestèrent encore la vitalité. Le XVIIIe s. ramena l'attention et l'intérêt sur les vieux monuments littéraires, grâce aux travaux des philologues Dobrowski, Puchmayer, Hniewkowski, Jungmann ; il eut aussi ses poètes avec Holy, Jean Kollar, Celakowski, et ses historiens avec Palacky et Szafarik.

Depuis lors, la langue tchèque n'a cessé de se dégager de plus en plus des liens de la compression allemande ; le gouvernement autrichien, ramené par le progrès des idées libérales à des sentiments plus justes envers le principe des nationalités, a quitté la voie des mesures arbitraires et des persécutions. La Bohême a ressaisi en grande partie l'indépendance de sa pensée, sous toutes les formes qu'elle peut revêtir, dans les arts, les lettres, et dans le champ clos des joutes politiques. Prague est encore une fois le centre d'un mouvement intellectuel très intense, très actif, tout à fait autonome. Voy. **Supplément.**

Bohême. Sorte d'appellation générique donnée aux déclassés de la littérature et de l'art. Elle désigne tout particulièrement une certaine période de l'histoire intellectuelle du XIXe s. C'était durant les dernières années du règne de Louis-Philippe jusqu'aux premières de l'Empire. Les carrières libérales se trouvaient prodigieusement envahies. Les avocats sans cause, les médecins sans malades, les auteurs sans public foisonnaient avec la foule inquiète des peintres, des sculpteurs, des musiciens, cherchant désespérément un coin ou se faire jour, eux et leurs tableaux, leurs statues et leurs partitions. Les journaux et les revues, en nombre trop restreint pour tant d'activités à mettre en service, regorgeaient. Ce fut comme une nouvelle tribu « vivant en marge de la société », tribu nécessiteuse et famélique. Ce que les biographes, critiques et conteurs ont retracé avec le plus de complaisance des faits et gestes de la bohême, ce sont les détails pittoresques de son odyssée de misères, supportée avec une insouciance diogénique ; ce sont encore leurs insignes particularités ou bizarreries vestimentales, enfin les singularités non moins piquantes de leurs installations fantastiques. Ce qu'on a moins approfondi, parce que le spectacle en eût paru trop affligeant, c'est le détail positif des longueurs d'attente inouïes dans la faim, des privations indicibles, des misères dépassant la vraisemblance, par où passèrent certains d'entre eux, sans faiblir dans leur honneur, mais sans se relâcher non plus, malheureusement, de leur vaine opiniâtreté. Il y eut des jours de folie généreuse dans la bizarre association des bohêmes convaincus et des « buveurs d'eau ». Cette fédération fut brisée, comme elle avait été formée, par le hasard des circonstances. La lutte fut plus rude aux isolés. A l'étude des lettres ils n'avaient pas mêlé celle des réalités sociales. Ils périrent à cause de cette ignorance. Bien des compagnons d'infortune demeurèrent misérables sans même avoir la compensation d'une demi-célébrité. Leurs dernières illusions évanouies et leur estomac ruiné, beaucoup de ceux-là s'estimèrent trop heureux de trouver un abri quelconque dans la presse inférieure, la presse amusante, satirique et charivarique. Les au-

tres, l'arrière-ban de la bohême, ne s'arrêtèrent à aucune tâche et ne parvinrent à rien.

Boïardo (le comte MATTEO), poète italien, né en 1430 près de Modène; gouverneur de Reggio; m. en 1494. Précurseur de l'Arioste, il s'inspira des usages et des idées de la chevalerie pour créer un vaste poème, l'*Orlando innamorato*, « le Roland amoureux », très remarquable par l'invention générale, par la diversité des épisodes, par la peinture des caractères, mais d'une longueur démesurée; car l'auteur le porta jusqu'au soixante-dix-neuvième chant, sans avoir pu l'achever ni donner à son style l'élégance et la correction qui lui manquent.

Boie, littérateur allemand, né à Gœttingue en 1744, m. en 1816; fondateur d'un *Almanach des Muses* (1770), qui fut le type de plusieurs recueils du même nom, et dans lequel écrivirent Klopstock, Ramler, Gleim, Voss et d'autres romantiques.

Boileau (GILLES), poète français, frère aîné du célèbre satirique, né à Paris, le 22 oct. 1631, reçu à l'Académie en 1659; m. en 1669. L'esprit de chicane était de famille. Il se brouilla plusieurs fois avec Nicolas, et eut des démêlés avec Scarron, Ménage, Pellisson. Il fit quelques traductions, qui valent mieux que ses vers.

Boileau (l'abbé JACQUES), autre frère aîné de Despréaux, théologien et docteur de Sorbonne, né en 1635, à Paris, m. en 1716. Porté aux recherches bizarres, il écrivit, dans un latin extraordinaire, sur des sujets peu communs: l'histoire des flagellants, de la confession auriculaire, des habits sacerdotaux; sur l'abus des nudités de la gorge, etc.

Boileau (NICOLAS), dit Despréaux, célèbre poète français, né en 1636, à Paris, près du Palais, reçu à l'Académie, sur l'ordre du roi, le 1er juillet 1685; m. en 1711. Descendant d'Étienne Boileau, l'intègre prévôt de la ville de Paris sous Louis IX; fils de Gilles Boileau, greffier de la Grand'Chambre du Parlement, il prit d'un petit pré situé au bout du jardin de sa maison paternelle à Crosne, le nom de Despréaux, pour se distinguer de ses deux frères Gilles et Jacques. On voulut le pousser à la procédure civile, puis à la théologie. L'un et l'autre noviciats lui répugnèrent également. Libre enfin du greffe, de la Sorbonne et du barreau, rendu par la mort de son père, maître absolu de ses goûts, de ses actions et de sa modique fortune, il ne se livra qu'à son talent et devint l'honneur des lettres. Nous ne parlerons pas de ses premiers vers, deux chansons, un sonnet, une ode; ces faibles essais méritaient à peine le nom de préludes. Horace, Perse, Juvénal et le goût qu'il eut d'abord pour ces satires l'avertirent de son vrai talent. Le mauvais goût était partout, alors, dans la chaire chrétienne, au théâtre, dans les romans, dans l'épopée, gênant la marche des véritables beaux esprits qui commençaient à poin-



Boileau

dre. Il se donna pour tâche de déblayer le terrain. Reprenant par la satire l'œuvre que Malherbe avait commencée par la grammaire, il se fit, au nom de la raison et du bon sens, le justicier de la littérature. Ses *Satires* le rendirent maître du champ de bataille. Il prêcha d'exemple, en donnant dans ses *Épitres* dans son *Art poétique* et même dans son *Lutrin*, des modèles d'une langue exquise, d'un sens droit, d'une raison sagement ornée, d'un agrément tempéré, aussi distant des folâtreries du bel esprit que de la tristesse d'un génie morose.

Comme il batailla, sa vie entière, il ne garda pas toujours une irréprochable équité de jugement et sacrifia bien des noms au hasard de la rime. Sa critique était en défaut lorsqu'il mettait Voiture à côté d'Horace. Il méconnut Quinaut et négligea de nommer La Fontaine. L'histoire littéraire, tout en rendant hommage à la perfection de la forme de son *Art poétique*, ne pouvait s'empêcher d'en constater l'étroitesse de principes, quant à l'indépendance de l'art et d'y reconnaître plus d'une erreur. Ces petites injustices de Boileau, inséparables du métier de satirique et les ombres de son esthétique ne voilent, cependant, pas l'éclat des services qu'il a rendus. Sa figure est restée de-

bout, de plus en plus honorable et honorée. Il est devenu banal de redire ses qualités dominantes : le culte du bon sens, l'esprit d'ordre, de régularité, de discipline et tout le profit qu'il en tira pour l'assainissement des lettres au XVIIe s. Moraliste irréprochable, écrivain honnête homme aussi pur dans ses œuvres qu'il l'avait été dans sa vie, relevant encore les mérites de l'esprit par l'élévation et la générosité du caractère, il força l'estime de tous. L'ensemble et l'harmonie des facultés moyennes en firent un homme supérieur; et sa place parmi les classiques est à jamais inaliénable.

Boileau (l'abbé), prédicateur français, né à Beauvais, reçu en 1691 à l'Académie française, pour les qualités d'une éloquence, moins riche de pensées que d'expressions brillantes et fleuries; m. en 1704. *(Homélies,* 1712, 2 vol. in-12.)

Boindin (NICOLAS), érudit et auteur dramatique français, né à Paris, en 1676, trésorier et procureur du roi, membre de l'Académie des Belles-Lettres, m. en 1751. Homme de savoir et d'esprit, il varia par de jolies comédies (le *Port de mer* (1704), le *Bal d'Auteuil,* le *Petit maître de robe)* d'excellentes recherches sur les théâtres anciens ou sur les tribus romaines. Son incrédulité avérée, quoi qu'il n'eût rien écrit contre la religion, lui valut beaucoup d'ennemis pendant sa vie et jusqu'après sa mort.

Boisard (J. J.), fabuliste français, né à Caen, en 1743, m. en 1831. Il prodigua les apologues *(Mille et une fables,* Paris, Caen, 1805, in-12). D'une invention peu commune, ses fables roulent quelquefois sur des idées très philosophiques. A défaut d'éclat dans la forme, on y trouve de la vérité, de la vie, de l'observation, et même de la gaieté.

Boisgelin (JEAN de DIEU, RAYMOND de CUCÉ, cardinal), orateur français, né en 1761, à Alençon, successivement évêque de Lavaur, archevêque d'Aix et de Tours, député à l'Assemblée Nationale; élu membre de l'Académie en 1776; m. en 1804. La postérité n'a pas conservé la mémoire de ses discours, comptes rendus, traités philosophiques ou politiques, traductions ou pièces originales en vers. *(Œuv.,* Paris, 1818, in-8°); mais pour son goût fin et délicat, pour son esprit brillant et facile, pour son éloquence simple et pathétique, il fut justement entouré de l'estime de ses contemporains.

Boismont (l'abbé NICOLAS THYREL de), prédicateur français, né vers 1715, en Normandie, reçu à l'Académie en 1755; m. en 1786. Sa situation officielle à la cour, les oraisons funèbres de personnages importants qu'il eut à prononcer, entre autres celles de la reine Marie Leczinska et du Dauphin, fils de Louis XV, l'art singulier avec lequel il savait ménager des transactions continuelles entre la religion et la philosophie régnante, le mirent très à la mode parmi les beaux esprits. Le goût des expressions fines et délicates, la recherche des agréables développements académiques, dégénérait facilement chez lui en affectation et en préciosité. *(Orais. fun., panég. et sermons,* Paris, 1805, in-8°.)

Boismorand (l'abbé CLAUDE-JOSEPH-CHÉROZ de), littérateur français, né en 1680, à Quimper, m. en 1740. On attribue à cet abbé, d'une tournure d'esprit des moins sacerdotales, une partie des ouvrages qui ont paru sous le nom de Mlle de Lussan, telles que les *Anecdotes de la cour de Philippe-Auguste* (1783, 6 vol. in-12). Il signa l'*Hist. amoureuse et tragique des princesses de Bourgogne* (La Haye, 1720, in-12.)

Boissard (JEAN-JACQUES), humaniste franc-comtois, né en 1528, à Besançon, m. en 1602. Il dessina et copia les monuments les plus remarquables de Rome, puis ceux des villes voisines et de l'Archipel, pour y consacrer ensuite de savantes études. Outre ses traités d'archéologie, il a laissé des poésies latines d'une bonne facture. *(Poemata,* Bâle, 1574, in-16; Metz, 1589, in-8°.)

Boissat (PIERRE de), littérateur français, né en 1603; gentilhomme de la chambre de Gaston d'Orléans; membre de l'Académie; m. en 1662. Très jeune, il laissait déjà courir sa plume en français et en latin. Mais il eut toujours plus de facilité que de mérite véritable, bien qu'on l'eût surnommé *Boissard l'esprit.* *(Histoire négrepontine,* 1831, in-8°; *Opera et operum fragmenta historica et poetica,* s. l. s. d., in-fol.)

Boissier (GASTON, littérateur français, né à Nîmes, en 1823; professeur d'éloquence latine au Collège de France, maître de conférences à l'école normale et membre de l'Institut. Erudit, historien, habile épigraphiste, il a brillamment représenté certains aspects de l'état religieux, social et intellectuel des Romains. (*La relig. rom. d'Auguste aux Antonins*, 1874; l'*Opposit. sous les Césars*, 1875; *Promenades archéolog.*, 1880; la *Conjuration de Catilina*, 1905.) Sans nuire à l'exactitude historique, il a déployé l'art d'un romancier à faire revivre la société contemporaine de Cicéron (*Cicéron et ses amis*, 1866, in-8°), à mettre ses mœurs en lumière et ses types en action.

Boissonade (Jean-François), helléniste français né à Paris, en 1774, professeur au Collège de France; membre de l'Académie des Inscriptions, m. en 1857. Vaillant publicateur de textes, grand défricheur de ronces philologiques, il révéla bien des œuvres inédites, porta la lumière sur beaucoup de détails mal connus, fournit des indications très utiles pour l'étude intelligente des choses grecques et romaines, et contribua, en outre, par des articles spéciaux au *Journal des savants*, à répandre la curiosité des littératures étrangères. (V. des extraits et morceaux choisis de B., ap. Colincamp et G. Boissonade, *Critique littéraire sous le prem. Empire*, 1863. 2 vol. in-8°) B. avait le goût d'une érudition fine et choisie; il savait rendre agréables, à l'aide de notes piquantes aussi bien qu'instructives, les questions les plus sèches en apparence de la grammaire ou de la linguistique. Il avait, d'ailleurs, une connaissance profonde du grec dans tous ses âges et de ses dialectes dans toutes leurs nuances.

Boissy (Louis de), auteur comique français, né à Vic, en Auvergne, en 1694, m. en 1758. Le besoin de vivre autant que la secrète influence de la vocation le poussa vers le théâtre. Sa veine fertile écoula à la Comédie française et aux Italiens une quarantaine de pièces. L'une d'entre elles, l'*Homme du jour ou les dehors trompeurs* (1751), semée de détails piquants et de contrastes bien saisis, est comptée parmi les meilleures comédies en vers de tout le XVIII° siècle.

Boissy d'Anglas (François-Antoine de), homme politique et publiciste français, né dans l'Ardèche, en 1756; député du Tiers-État; membre de la Convention et du Conseil des Cinq-Cents; pair de France; m. en 1826. Cet homme de bien, dont l'histoire de la Révolution a consacré un trait d'héroïsme digne de l'antiquité, cultiva les lettres jusqu'à la fin de sa vie. Il y brilla d'un éclat tempéré. Son style, cependant, devenait facilement emphatique sur des sujets de philosophisme et de sentimentalité. (*Études littér. et poét. d'un vieillard*, Paris, 1825, 6 vol. in-12, etc.)

Boiste (Pierre-Claude-Victoire), lexicographe français, né en 1765, à Paris, m. en 1824. Il appliqua de longues années à la confection d'un *Dictionnaire universel de la langue française* (Paris, 1800, in-8°). C'était tout à la fois un traité de grammaire et d'orthographe, un manuel de vieux langage et de néologie, avec des suppléments littéraires, didactiques et historiques. B. était, comme son précurseur Richelet, un esprit frondeur et gaulois. Beaucoup de ses exemples lui appartiennent. Ils ont le mérite d'une brièveté incisive.

Boivin (Louis), dit l'*Aîné*, érudit français, né en 1649; nommé en 1702 membre associé de l'Académie des Inscriptions; m. en 1724. C'était un savant chronologiste, mais un bien faible « styliste ».

Boivin (Jean), dit le *Cadet*, érudit français, frère du précédent, né en 1663; reçu en 1705 à l'Académie des Inscriptions; m. en 1726. On estime ses mémoires sur la littérature grecque, ainsi que sa traduction en vers de la *Batrachomyomachie* (1717, in-8°).

Boldoni (Sigismondo), humaniste italien, né en 1598 dans le Milanais; professeur à Milan et à Pavie; m. en 1630.

Prédicateur et poète dramatique, son frère Giovanni-Nicola B. (1595-1610) cultiva les lettres sacrées en italien et en latin.

Bolingbroke (Harry Saint-John, vicomte de), célèbre homme d'État et écrivain anglais. Il eut une existence des plus agitées. Tout à tour ministre de la reine Anne et du prétendant, aussi peu fidèle à l'un qu'à l'autre, « marchand de consciences, de mariages et de promesses », il gaspilla son génie dans les débauches et les tripotages, comme le dit H. Taine, pour arriver à la disgrâce, à l'impuissance et au mépris. Écrivain, il mania la plume admirablement. Ses *Réflexions sur l'exil*, ses *Lettres sur l'histoire, sur le véritable usage de la retraite*, etc. sont considérées comme des chefs-d'œuvre d'éloquence, de clarté, de précision, d'élégance. Les croyants reprochent à ses œuvres philosophiques d'être une diatribe perpétuelle contre toutes « les vérités révélées ». (*Œuv.*, Londres, 1753-1754, 5 vol. in-4°.)

Bollande (Jean), *Bollandus*, compilateur et hagiographe flamand, membre de la Société de Jésus, né dans le Limbourg, en 1596, m. en 1685. Il a donné son nom, pour en avoir été l'un des plus anciens et plus actifs collaborateurs, à l'immense collection dite des *Bollandistes*. C'est le recueil le plus complet qui existe de tous les *Actes des Martyrs*, et de toutes les *Vies des Saints*; on y trouve rassemblés les écrits authentiques, les traditions orales, les légendes pieuses, qui nous sont parvenus depuis le triomphe de l'Église jusqu'aux temps modernes.

Bolliac (César), publiciste et poète roumain, né à Bucharest, en 1813. Il a chanté avec une passion toute patriotique les paysans, les serfs, les tzi-

ganes, « tous les misérables de la Roumanie, » pris une part très active à la libération de son pays, et donné par ses nombreux ouvrages, odes, légendes, satires, drames ou pages d'érudition une vie toute nouvelle à la langue roumaine. *(Operile lui Cesar Bolliac,* 1835; *Meditatii,* 1842, etc.)

Bolsec (Jérôme-Hermès), théologien et pamphlétaire français de l'Église protestante, né à Paris, m. en 1585. Il a fort maltraité dans de prétendues histoires de Calvin, qui l'avait exilé de Genève, et de Théodore de Bèze, qui ne montra pas plus de tolérance, ces deux piliers de la Réforme.

Bonald (Louis de), publiciste et philosophe français, né en 1754, près de Milhau, dans le Rouergue; conseiller de l'Université impériale en 1810, député de 1815 à 1822, pair de France en 1823, membre de l'Académie depuis 1816; m. en 1840. L'un des rédacteurs du *Mercure* avec Chateaubriand et Fiévée, il ne cessa pas de dévouer sa parole et sa plume à la défense du droit divin et de la théocratie. Ces principes qu'il avait rapportés de l'émigration, profondément incrustés en sa conscience, dirigèrent toutes ses pensées sans aucune variation. *(Théorie du pouvoir polit. et religieux,* 1796; *Législation primitive,* 1802, *Mélanges littéraires, politiques et philosophiques,* etc.) Mme de Staël appelait ce champion de l'Église et du pouvoir absolu *le philosophe de l'antiphilosophie.* En revanche, des juges éminents, rendant justice aux qualités du penseur incontestables chez lui, ont vanté la hauteur, la gravité et la pénétration d'esprit qui caractérisent ses larges expositions des vérités morales. C'est le correctif de ses tirades opiniâtres contre la liberté.

Bonaparte. Voy. **Napoléon.**

Bonaventure (saint), surnommé le *docteur séraphique,* de son nom véritable Giovanni di Fidanza, célèbre philosophe scolastique, né en 1221, à Bagnarea, en Toscane; évêque d'Albano, cardinal, général de l'ordre des Franciscains; m. en 1274. Bonaventure est inséparable de son ami Thomas d'Aquin. Nés à cinq ans de distance, ils moururent au service de la même cause, l'un pendant le second concile œcuménique de Lyon où il siégeait, l'autre durant le voyage qu'il avait entrepris pour s'y rendre. Moins doctrinal que S. Thomas d'Aquin, Bonaventure a épanché dans ses œuvres les élans d'un cœur embrasé de l'amour divin. Chez l'un la raison est plus forte; chez l'autre, la pureté plus onctueuse. L'âme de Bonaventure est baignée de tendresse mystique, mais d'un mysticisme pratique qui rapporte tout à Dieu et tend à s'unir à lui par une suprême admiration. *(Œuv compl.,* 1re éd., Rome, 1588-96. 7 vol. in-fol., trad. partielle de Berthomier, Paris, 1855, 6 vol. in-8°.)

Bonciario (Marc-Antonio), humaniste italien, né à 1555, à Antria, près de Pérouse, directeur du séminaire de cette dernière ville, m. en 1616. Affligé des plus cruelles disgrâces physiques, il avait perdu l'usage des pieds et des mains dès l'âge de quatorze ans et devint aveugle à la fin de sa vie. La culture des lettres fut sa suprême consolation. *(Epistolæ,* 1603-13; *Pia poemata et Seraphidi libri tes,* 1606, in-12, *Opuscula,* 1607, etc.)

Bondi (l'abbé Clemente), poète italien, né en 1742, à Mezzano, dans le duché de Parme; bibliothécaire de Ferdinand d'Autriche; professeur impérial de belles-lettres, à Vienne; m. en 1821. Les divers genres lyrique, élégiaque, satirique et didactique, firent briller l'abondance facile et noble de son talent. Élégant interprète des beautés simples et mâles de Virgile, il a été le Delille de l'Italie. *(Œuv. compl.,* Vienne, 1808, 3 vol. pet. in-4°.)

Boner (Ulrich), lat. *Bonerius,* fabuliste allemand du XIVe s., originaire de Berne, et membre de la congrégation de S. Dominique. Le recueil de ses fables au nombre de 85, tirées soit d'Avianus, soit de l'anonyme de Nevelet, mais simplifiées sous une forme à demi-épique et vivante, ce recueil, disons-nous, a été le premier livre sorti des presses allemandes. (Éd. mod. *Die Edelsteine,* Berlin, 1810, in-8°, et Leipzig, 1844, in-8°.)

Bonet ou Bonnor (Honoré), écrivain français du XIVe s., né en Provence, prieur de Salon. Par allusion à l'état général de troubles et de dissensions qui divisait les rois, les princes et les gentilshommes de la chrétienté, il intitula l'*Arbre des batailles* une sorte de tableau allégorique et moral des maux de toute l'Europe et le dédia à Charles VI sur lequel il fondait (étrange illusion!) les plus grandes espérances pour le rétablissement de la paix universelle. (Publié par la *Société des Bibliophiles français,* Paris, 1845, in-8°, sous le titre de l'*Apparition de Jehan de Meun au prieur de Salon.)*

Bonfadio (Jacques), littérateur italien, né en 1501, à Gazano, dans le Brescian; professeur de philosophie et historiographe de Gênes *(Annalium Gennensium libri quinque* [1528-50], Pavie, 1658, in-4°); condamné à mort, on ne sait pour quel crime, et exécuté en 1559.

Bonfante (ANGELO-MATTEO), poète, philosophe et naturaliste italien, m. en 1676. Divers poèmes, un recueil de vers, des lettres sur la botanique (1673) et quatre cents discours académiques sortirent de sa plume.

Bonfini (ANTONIO), historien et philologue italien, né à Ascoli, en 1427; précepteur de la reine Béatrix d'Aragon, femme de Mathias Corvin, m. en 1502. Son principal ouvrage (*Rerum Ungaricarum decades tres;* Bâle, 1543, in-fol. rééd. nombr.) est digne des grands historiens de l'antiquité.

Bongars (JACQUES), érudit et diplomate français, né à Orléans, en 1546; conseiller d'Henri IV, qui l'employa pendant plus de trente années comme ambassadeur en Allemagne, en Italie, à Constantinople; m. à Paris, en 1612. L'histoire des croisades lui doit un important recueil : *Gesta Dei per Francos, sive Orientalium expeditionum et regni francorum Hierosolymitani Scriptores, varii coætanei, in unum editi* (Hanau, 1611, in-fol.) Outre les nombreux papiers de B. conservés à la Bibliothèque de Berne et les fameux manuscrits français des XII°, XIII° et XIV° s. que possède le même dépôt, sous le titre général de collection Bongars, on trouve encore de lui des lettres et pièces diverses a la Bibliothèque nationale de Paris, à celle de l'Institut (*Collect. Godefroy*, portefeuille 124) et à celle de Zurich.

Bonghi (RUGGIERO), littérateur et homme politique italien, né à Naples, en 1828, m. en 1895. L'un des esprits les plus marquants de l'Italie contemporaine, il s'est monté tour à tour un professeur brillant, un philosophe distingué (*Leçons de logique*, Milan, 1860), un homme de gouvernement libéral et modéré tout ensemble, enfin un polémiste original au style alerte et piquant.

Boniface (saint), de son nom de famille WINIFRID, théologien anglo-saxon, apôtre de l'Allemagne et archevêque de Mayence, né dans le Devonshire, en 670, martyrisé en 755. On lui prête des poésies; ce qui est certain, c'est qu'il écrivit des lettres nombreuses et quinze sermons, qui sont parvenus jusqu'à nous.

Boniface. Personnage de docteur ou pédant, adopté vers 1600 par un acteur de l'hôtel de Bourgogne, et auquel il avait donné son propre nom.

Boniface de Castellane. Voy. **Troubadour.**

Boniface (ALEXANDRE), grammairien et pédagogue français, né en 1785, à Paris, m. en 1841. A l'instar de Jacotot, de Girard, de Naville, il s'inspira des principes du grand éducateur suisse Pestalozzi et les appliqua avec succès dans l'enseignement primaire.

Bonjean (LOUIS), jurisconsulte et publiciste français, né en 1801, à Valence (Drôme); député, sénateur, ministre, conseiller d'État, président de chambre à la cour de cassation; arrêté comme otage par ordre de la Commune, en 1870, et fusillé le 27 mai. Les pages qu'il signa, relatives à des sujets de politique, d'économie, de justice sociale, sont d'un catholique libéral, fondant le progrès sur la raison. (*Socialisme et sens commun,* 1849, in-18.)

Bonjour (CASIMIR), auteur dramatique français, né à Clermont, en Argonne, le 15 mars 1796, m. en 1856. Placé par M. d'Argout dans un bureau du ministère des finances, il se mit à cultiver le théâtre où l'entraînait *du ciel la secrète influence.* Les succès à la Comédie-Française de ses trois comédies en 5 actes et en vers : la *Mère rivale,* 1821, l'*Éducation ou les Deux Cousines,* 1823, et le *Mari à bonnes fortunes,* 1825, portèrent ombrage à M. de Villèle. Trouvant qu'il avait trop d'esprit pour travailler dans les bureaux, le ministre lui retira son emploi. L'étoile du poète commença à pâlir aux approches de 1830. La littérature de la Restauration avait fait son temps, et l'éclat des œuvres romantiques rejetait dans l'ombre les pièces de C. Bonjour, où ne manquent ni la grâce, ni la finesse, mais dont le teinte est grise, effacée.

Bonnard (BERNARD, chevalier de), poète français, né en 1744, à Semur, m. en 1784. Esprit fin et gracieux (*Poés.,* éd. par Sautereau de Marsy, Paris, 1791, in-8°.)

Bonnecorse (BALTHAZAR de), poète français, m. en 1706. Madrigalier des plus fades, il n'échappa point aux railleries de Boileau et ne sut y répondre que par une mauvaise parodie. (*Le Lutrigot,* Marseille, 1686.)

Bonnet (CHARLES), métaphysicien et naturaliste génevois, né le 13 mars 1720; élu en 1783, associé de l'Académie des sciences de Paris, m. en 1793. Il se distingua prématurément par son goût pour la physique et les sciences naturelles, se livra longtemps à des recherches expérimentales avant d'aborder les études spéculatives et porta des qualités précieuses de régularité, d'ordre, de méthode dans ses *Considérations* sur les êtres organisés. Puis il se tourna vers la philosophie générale. Il s'attacha, par exemple, à prouver cette proposition de Leibniz que *tout est lié dans l'univers et que la nature ne fait point de saut,* et il employa la matière de deux

éloquents volumes (*Contemplation de la nature,* Amsterdam, 1764-65, 2 vol. in-8°) à montrer pas à pas la gradation régulière qui existe dans le perfectionnement des êtres, depuis les substances les plus simples et les plus brutes jusqu'à l'homme. (*Œuv. compl.,* Neufchâtel, 1779-83, 18 vol. in-8°.)

Bonnet Louis), avocat francais, né à Paris, en 1760, m. en 1839. Défenseur du général Moreau et de Louvel, il déploya une éloquence véritable en ces deux causes alors si passionnantes. (*Disc. et plaidoyers,* 1823, in-8°.)

Bonnet (Pierre), poète provençal, né au commencement du xix° siècle. Il était tourneur et cafetier à Beaucaire. Les Nîmois s'égayèrent fort des aventures de son poème héroï-comique en 4 chants : les *Doux rivaous de la Tartugou,* 1841.

Bonneval (Claude-Alexandre, comte de), né dans le Limousin, en 1675, m. en 1747, en Turquie où il avait été élevé à la dignité de pacha. On regarde comme apocryphes les *Mémoires* (Londres, 1737, 3 vol. in-8°; Paris, 1806, 2 vol. in-8°) de cet aventurier célèbre.

Bonneval (Michel de), auteur dramatique français, né au Mans, m. en 1766. Officiellement chargé de fournir aux plaisirs de la cour, il broda des canevas de ballets et d'opéras.

Bonneville (Nicolas de), publiciste et littérateur français, né en 1760 à Évreux, m. en 1828. Animé de ce mysticisme philosophique, si transparent dans l'*Histoire moderne* (1789-92, 3 vol. in-8°) et si visible à chaque page de l'*Esprit des religions* (1791, in-8°) il fut, avec l'abbé Fauchet, l'un des fondateurs du cercle social qui, d'après leurs idées, devait offrir la réunion de tous les amis de la vérité répandus sur le globe. Son journal, la *Bouche de fer,* l'officiel du cercle, devint par la suite un des organes les plus avancés du parti des Cordeliers. « C'était, a dit Ch. Nodier, le cœur le plus simple et le plus exalté avec son imagination de thaumaturge et sa science de bénédictin, sa faconde de tribun et sa crédulité de femme, son éducation d'homme du monde et ses mœurs d'homme du peuple. » (Ouv. littér.: *Nouveau théâtre allemand,* Paris, 1782, 12 vol. in-8°; *Choix de petits romans imités de l'allemand, ibid.,* 1786, in-12; trad. de Shakspeare (voy. Letourneur); *Poésies,* 1793, in-8°.)

Bonnivard (François de), homme politique et historien, né à Seyssel en Savoie, vers 1493, revêtu des ordres, chanoine de la cathédrale de Genève, protonotaire apostolique; puis dépouillé de ses bénéfices à la suite de son passage dans le camp de l'Église réformée; l'un des fomentateurs les plus actifs des guerres religieuses d'alors ; emprisonné pendant quelques années au château de Chillon ; m. en 1570. B. était un écrivain remarquable, habile à manier la vieille langue française. Aucun de ses ouvrages ne parut de son vivant. (*Chroniques de Genève,* éd. Révilliod, 1867, 8 vol. in-8°, etc.) On reproche a Bonnivard, historiquement, la mobilité de son caractère, le manque de suite et de tenue de son esprit.

Bonstetten (Charles-Victor de), écrivain et philosophe suisse, né à Berne en 1745, m. en 1832. Ses travaux, en français ou en allemand, se rapportent à la littérature, à la politique et à la philosophie morale. Idéaliste conduit par le sentiment plus que par la méthode et la logique, s'il ne convainc pas toujours l'intelligence, il plaît à l'âme, il intéresse, il émeut, grâce à sa vivacité naïve, à la fraîcheur de ses images, à la chaleur et à la poésie de son imagination. (*Etudes de l'homme, ou Recherches sur les facultés de sentir et de penser,* 1821, 5 vol. in-8°, etc.)

Bopp (François), illustre philologue allemand, le créateur de la philologie comparée, né à Mayence le 14 sept. 1791, m. en 1868. Sa *Grammatica critica linguæ sanscritæ* (Berlin, 1829-1832, in-8), et surtout sa *Grammaire comparée des langues sanscrites, zende, grecque, latine, lithuanienne, slave ancienne, gothique et allemande (Vergleichende Gram. des sanskrit,* etc. Berlin, 1833-1849) ont transformé les études, régénéré la linguistique, et éclairé d'un jour inattendu le passé de l'humanité. B. a été le représentant le plus autorisé de la science du langage, au xix° siècle.

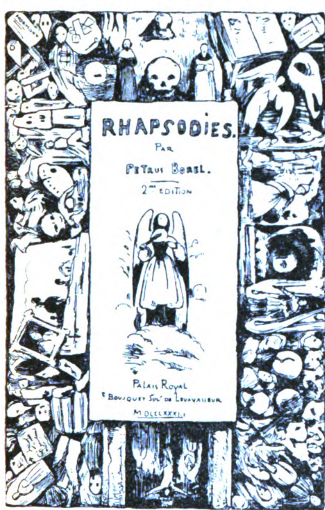
Borde (Charles), littérateur français, né à Lyon, en 1711, m. en 1781. Écrivain spirituel, sceptique et licencieux. (*Parapilla,* Lyon, 1776, in-12; *Œuv. div.,* Lyon, 1783, 4 vol.)

Bording (Anders), poète danois, né à Ripe, en 1619, m. en 1677. On aurait oublié ses poésies de circonstance, si son nom ne rappelait point la création du premier périodique du pays, le *Mercure danois,* un journal dont tous les articles étaient versifiés. (*Œuv. poét.,* Copenhague, 1735, 2 vol. in-4°.)

Borel (Pierre), archéologue et savant français, né à Castres, vers 1620; médecin du roi et membre de l'Académie des Sciences; m. en 1689. (*Trésor des recherches et antiquités gauloises,* Paris, 1655, in-4°.) Biographe et grand admirateur de Descartes.

Borel d'Hauterive (Joseph-Petrus), littérateur *excentrique,* né à Lyon,

en 1809, m. en 1859. Héros devenu légendaire de la bohème romantique, il se signala surtout par les fugues de son caractère incroyablement fantasque, par les éclats d'une haine inguérissable à l'encontre des bourgeois, les *bousingots*, les *philistins*, par ses affectations bizarres de misanthropie et même de lycanthropie (car il se qualifiait ainsi : Borel *le lycanthrope*), enfin par les étranges vicissitudes et mascarades d'une existence nécessiteuse. (*Rhapsodies*, 1831, *Champavert*, 1833.)



Frontispice des *Rhapsodies* de **Borel**, d'après une eau-forte de Célestin Nanteuil, 1833.

Borghesi (le comte BARTOLOMMEO), archéologue italien, né dans la Romagne, en 1781, m. en 1860. Il a fait de l'épigraphie, complément indispensable de l'histoire, source régénératrice des investigations épuisées, une science nouvelle ayant ses principes, ses lois et son existence propres. (*Œuv. compl.*, 1864-1870, 7 vol.)

Borghini (RAPHAEL), littérateur italien, né à Florence, en 1550, m. à la fin du XVIᵉ siècle. Fit preuve d'esprit en ses comédies et d'un judicieux sens artistique dans un ouvrage sur la peinture et la sculpture intitulé *Il riposo* (1584, in-8°). Renonça de bonne heure au théâtre, par scrupule de conscience.

Borghini (VINCENT), archéologue italien de l'ordre des Bénédictins, né à Florence, en 1515, m. en 1580. Disserta savamment sur les questions intéressant les origines, les antiquités, les arts des villes toscanes. B. fut un des commissaires choisis par Cosme Iᵉʳ pour revoir et émonder le *Décaméron* de Boccace.

Borgia (FRANÇOIS), prince de Squillare, poète espagnol et généreux protecteur des lettres ; vice-roi du Pérou ; m. en 1658.

Born (BERTRAND de), vicomte de Hautefort, célèbre troubadour du XIIᵉ s., né dans le Périgord, m. vers 1215. Guerrier et poète ardent en ses tendresses comme en ses haines, il fut à la fois le plus turbulent des chevaliers et le plus impétueux des troubadours. Le *sirvente* reçut de sa main un caractère d'énergie très expressif. Sauf quelques aubades ou complaintes à l'harmonieuse cadence, la plupart des pièces de B. de B. sont des espèces de dithyrambes belliqueux marqués d'une pétulance farouche.

Borneilh (GIRAUD de), troubadour limousin du XIIᵉ s., né dans le vicomté de Limoges, m. vers 1219. Bien que ses *canzoni*, au nombre d'une centaine, soient en général fort obscures, on loua par-dessus tout ses *dits subtils* et ses ingénieuses pensées d'amour. Plusieurs de ses poésies ne se ressentent que trop du mauvais goût, qui faisait consister le mérite à multiplier les difficultés de l'art, uniquement pour paraître les vaincre.

Bornier (HENRI, vicomte de), poète et auteur dramatique, né à Lunel (Hérault), en 1825, m. en 1901, reçu à l'Académie en 1894. Il vint à Paris, en 1845, y faire son droit. Sans s'étonner de sa grande jeunesse, il présenta au Théâtre-Français un drame en cinq actes, en vers, *le Mariage de Luther*, qui fut reçu à correction. En 1853, parut son second drame en vers : *Dante et Béatrix*. Trois années de suite, il obtint les couronnes académiques, deux prix de poésie et un prix d'éloquence, et, le 15 août 1864, fut décoré de la Légion d'honneur. Mais son grand titre, son œuvre, a été la *Fille de Roland*, représentée en 1875 au Théâtre-Français avec un succès qui fit date. La grandeur et l'héroïsme des sentiments qui palpitent dans ce drame et le souffle cornélien qui le traverse lui méritèrent l'immense honneur d'être appelé un nouveau *Cid* (Œuv. div. : *les Noces d'Attila*, *Agamemnon*, etc.).

Boron. Voy. **Élie** et **Robert**.

Borromée (saint CHARLES), cardinal italien, né en 1538, m. en 1584. La pureté, l'humilité de sa vie, le zèle de ses réformes, son inépuisable charité, le

continuel exemple qu'il donna d'une charité inépuisable, d'un dévouement sans réserve au soulagement des malades, et surtout pendant l'année 1576, lorsque la peste désolait la ville de Milan, ont rendu sa mémoire inoubliable. Ses *Lettres*, ses *Sermons* ou *Homélies* reflétèrent la douceur de son âme et l'éclat de ses vertus. (*Œuv.*, éd. J. A. Sax, Milan, 1747, 5 vol. in-fol.)

Boscan-Almogaver (JUAN), poète classique espagnol, né à Barcelone, vers 1500, m. en 1544. Il révolutionna la versification castillane en y introduisant, de concert avec son ami Garcilasso de la Vega, toutes les formes lyriques de la poétique italienne. Imitateur de Pétrarque, Boscan ne l'a pas égalé par l'harmonie et la grâce ; mais, comme l'ont reconnu les historiens littéraires, il conserva une certaine vigueur, qui est dans le génie espagnol et qui donne à ses tableaux, malgré de certaines affectations, du coloris et de la chaleur.

Bosch (JÉROME de), littérateur hollandais, né en 1740, à Amsterdam ; curateur de l'Université de Leyde ; m. en 1811. Le savant latiniste Van Lennep, qui a terminé son édition de l'*Anthologia græca* (1795-1810, 4 vol.), fait beaucoup d'éloges de son savoir et des facultés de son esprit.

Boschimane (langue). Idiome africain, en usage dans les lieux retirés des contrées qu'habitent les Hottentots et dans le désert du Kalahari.

Bosco (DOM), philanthrope chrétien, né dans le Piémont, en 1815 ; fondateur de la Société salésienne, destinée particulièrement à recueillir la jeunesse pauvre et abandonnée ; créateur de trois congrégations religieuses et de cent quatre-vingts orphelinats ; m. en 1888. Ce héros de la charité a beaucoup écrit, et ses ouvrages étudiés avec attention fournissent une foule de renseignements sur lui-même, sur son milieu et sur la personne de ses disciples.

Bosio (ANTONIO), antiquaire italien, neveu de Jacopo Bosio, l'historien de l'ordre de Malte ; né en 1560, m. en 1629. Pendant trente-cinq années il étudia toutes les pierres et tous les vestiges des catacombes de Rome. On sait de quelle grande réputation a joui son livre posthume de la *Roma Sotterranea* (1632, gr. in-fol.), souvent réédité, remanié et augmenté.

Bosquier (PHILIPPE), religieux cordelier et sermonnaire français, né en 1561, m. en 1636. Il appartient encore au XVIe s. par le genre de ses sermons (8 vol. in-8°), qui font tenir à la parole de Dieu le langage libre et bouffon des Menot, des Barletta et des Jean Boucher.

Bossert (ADOLPHE), littérateur français, né en 1832, à Barr (Bas-Rhin); professeur de Faculté ; inspecteur de l'instruction publique. Ses ouvrages, concernant les diverses périodes de la littérature allemande, émanent de lectures étendues et d'un jugement précis.

Bossuet (JACQUES-BENIGNE), illustre orateur et écrivain français, né à Dijon, le 27 septembre 1627, ordonné prêtre et reçu docteur en 1652, député à l'Assemblée générale du clergé, en 1682, membre de l'Académie ; m. à Paris, le 12 avril 1704. Le nom de Bossuet, évêque de Meaux, prédicateur de la cour, éducateur de princes, oracle de l'Église, l'âme de son siècle, ce nom seul évoque l'idée d'un génie souverain qui confond l'imagination par le nombre comme par l'éminence de ses talents. Orateur, il a laissé des Oraisons funèbres et des Sermons qu'on n'a pas égalés. Parla-t-on jamais mieux des secrets de la di-



Bossuet

vinité, de la vie, de la mort, du temps, de l'éternité ? Historien, il a légué le *Discours sur l'histoire universelle* œuvre restrictive et systématique, mais d'un dessein grandiose, et les *Variations*, qui furent, pour son époque, ce qu'avaient été, au berceau du christianisme, le *Traité des hérésies* d'Irénée ou le livre des *Prescriptions* de Tertullien ; — apologiste, l'*Exposition de la foi*, qui décida la conversion du Turenne ; — controversiste, ses *Avertissements* aux protestants, ses mémorables polémiques contre les chefs de parti : Jurien, Claude, Aubertin, Basnage, Burnet, contre les rabbins juifs, contre Richard Simon, l'hébraïsant audacieux, contre Fénelon et la doctrine du quiétisme, contre Grotius, détracteur de saint Augustin, et

contre les jansénistes ;—homme d'État, sa *Politique tirée de l'Ecriture sainte,* majestueux commentaire des textes sacrés et qu'on admirerait davantage si l'écrivain s'était laissé moins éblouir par ce fantôme de la monarchie illimitée que Louis le Grand personnifiait devant lui avec un éclat séducteur ; — philosophe, le *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même;* — écrivain mystique, les *Méditations,* dont bien des pages sont la parfaite expression de ce genre de sentiment et de langage attendri inconnu des anciens, particulier à la littérature ecclésiastique, et qu'on appelle onction.

Bossuet s'était pénétré profondément des deux antiquités, les unissant avec l'esprit moderne, identifiant ses réminiscences avec ses propres créations, faisant passer dans sa substance comme un lait fort les éléments inspirateurs et les pensées nourricières. Il s'assimilait tout, il savait tout fondre, tout épurer, tout transformer.

Bossuet a connu et employé autant de formes de discours que le style en comporte. Sous un apparent désordre toujours maitre de lui-même et ne perdant jamais, dans le mouvements les plus inattendus de son essor, la route qu'il s'est tracée, il passe du langage des rois à celui du peuple, du simple au pompeux, du pathétique au familier, du commun au grandiose; il terrasse, il séduit, il émeut; son âme se mêle à tout. A cette puissance d'orateur et d'écrivain il joignait un don prodigieux d'intuition, le bon sens suprême, la justesse de l'esprit, la droiture du cœur, l'austérité religieuse et la douceur dans la vie, — contraste de son inflexibilité, trop absolue parfois, dans la polémique.

Selon la diversité des points de vue parallèles qu'il suggère, Bossuet peut être comparé ou mis en opposition avec Platon, lorsque le jugement hésite entre ces deux maîtres du langage humain; — avec Pindare, chez qui se manifestent les mêmes contrastes de magnificence et de simplicité, le même goût prédominant des choses éclatantes et ce mouvement d'âme et cette rapide évolution de pensées, qui frappent également chez l'orateur moderne et le chantre thébain ; — avec Corneille, son rival en pathétique ; — avec Fénelon, auquel il est impossible de songer sans qu'aussitôt l'idée ne vienne de le rapprocher de celui qui fut son émule et son adversaire; —avec Bourdaloue, le dialecticien qui, par rapport à Bossuet, représente dans l'éloquence ce que Turenne avait été, par rapport à Condé dans l'art de la tactique ; — avec Saint-Simon, sur plus d'un point semblable par le tour d'esprit, la fougue, l'abondance, le sentiment de la vie ; — enfin avec Voltaire, qui, sur un terrain bien opposé, fut, comme le théologien du XVIIe siècle, l'apôtre du bons sens, et mit au service d'une cause absolument contraire cette arme pareille, cet attribut commun si puissant des deux parts.

Boswell (James), écrivain écossais, né en 1740, m. en 1795. Biographe très fervent de Paoli, le héros corse, et de Samuel Johnson, le célèbre critique anglais. Sa *Vie de Johnson* (1791, 2 vol. in-4; éd. ultérieure, 5 vol. in-8°), si méticuleuse et, cependant, si vivante, est regardée comme un modèle en son genre. (Voy. **Biographie.**)

Botero (Giovanni ou Jean), dit *Benisius,* publiciste italien, né en 1540, à Bône, en Piémont, m. en 1617. Secrétaire et ami du cardinal Charles Borromée, homme vertueux et de mérite, il fonda sur les principes de la politique chrétienne ses théories de la raison d'État (*La razione di Stato libri X,* Milan, 1583, trad. fr., Paris, 1606, in-12) et du gouvernement des sociétés.

Botta (Carlo-Giuseppe-Giulelmo), historien italien, né en 1766, à Saint-Georges, dans le Piémont, attaché comme médecin à l'armée française d'Italie; député au Corps Législatif, sous l'Empire; naturalisé Français, à la Restauration; recteur des académies de Rouen et de Nancy; m. en 1837. D'une grande activité intellectuelle, il épousa fervemment les idées libérales, nées de la Révolution, et s'en fit le propagateur dans sa patrie. Mais, respectueux des tendances nationalistes et de l'originalité locale, il réagit, littérairement, contre l'influence française en Italie. Sans parler de son poème en 12 chants: *Camillo o Veja conquistata* (1816, in-12; 2e édit. 1833), B. a laissé des œuvres de premier ordre. Il s'acquit une renommée européenne par ses Histoires d'Italie et d'Amérique, et par sa belle continuation de Guichardin (*Continuazione della Storia d'Italia,* Paris, 1834, 10 vol. in-8°), qui semble avoir été écrite de la plume même de cet ancien maitre, tant y est parfaite l'assimilation de l'esprit, du style et des nuances de la diction. B. s'attacha fermement à ramener la langue italienne aux sources pures du XVIe s. et à sa primitive énergie. Il imita, par exemple, Dante et Machiavel jusqu'à tomber dans l'excès d'archaïsme.

Botta (Paul-Émile), fils du précédent, célèbre archéologue, italien d'origine, français d'adoption, né à Turin, en 1802; consul de France à Alexandrie, à Mossoul et à Tripoli; mort en 1870. Heureux explorateur des ruines

de Ninive (*Monum. de Ninive, découverts et décrits par Botta,* 1849-50, 5 vol. in-fol.), il a commencé le déchiffrement du syllabaire assyrien (*Inscriptions découvertes à Khorsabad,* 1848). Créateur de la section assyrienne des musées du Louvre.

Bottari (GIOVANNI-GAETANO), érudit italien, né à Florence, en 1689; membre de l'Académie de la Crusca, dont il remania le dictionnaire; bibliothécaire du Vatican; m. en 1775. Se recommandait autant par la pureté de son goût littéraire que par l'étendue de ses connaissances archéologiques et philologiques.

Bouchard (ALAIN), chroniqueur breton; avocat au parlement de Rennes; m. après 1513. Bien des fables se sont glissées dans ses *Grandes cronicques de Bretaigne* (Paris, 1514-1531, in-fol., plus. réimpr.); mais on y trouve aussi d'utiles et curieux renseignements, notamment le récit jour par jour de l'expédition de Charles VIII à Naples.

Bouchardy (JOSEPH), auteur dramatique français, né en mars 1810, à Paris, m. en 1870. On a pu très justement l'appeler le Christophe Marlowe du mélodrame. (*Gaspardo le pêcheur,* le *Sonneur de saint Paul, Lazare le Pâtre,* etc.) Il avait, dans son genre, sinon le don du style qui rend les œuvres durables, du moins une forte individualité, une entente du théâtre originale et compliquée.

Boucher (JEAN), sermonnaire et pamphlétaire français, né en 1551, à Paris, m. en 1616. Homme d'action et de passion plus que de raisonnement, il fit entendre sa voix très haut dans le concert d'injures que se renvoyaient alors les discoureurs des chaires et des places publiques. Prédicateur attitré de la Ligue, on peut dire qu'il en fut aussi le génie malfaisant. Par ses interminables libelles, par ses homélies furieuses, criblées d'apostrophes et d'invectives, il activa jusqu'à son dernier souffle le feu des discordes. (*Sermons de la simulée conversion de Henri de Bourbon...,* Paris, 1594; etc.)

Boucher de Crèvecœur de Perthes, littérateur et savant français, né a Rethel, en 1788, m. en 1868. L'un des créateurs de l'archéologie comparée, grâce à ses fameuses découvertes, dans les sablières d'Abbeville, d'instruments et de débris humains appartenant à l'époque quaternaire, il ne se localisa pas dans ces études, qui sont le meilleur de sa réputation, mais parcourut les divers champs de l'activité littéraire: poésie, critique, récits de voyages, essais philosophiques. La notoriété du savant l'a emporté de beaucoup sur celle de l'écrivain. (*Antiquités celtiques et antédiluviennes,* Paris, 1846 et 1861, 3 vol. in-8°.)

Bouchet (JEAN), poète et historien français, né en 1475, à Poitiers; procureur de son état; m. vers 1550. Sur ses occupations de magistrat, il sut économiser assez de temps pour écrire de nombreux ouvrages en prose et laisser au moins cent mille vers (l'*Amoureux transy sans espoir,* Lyon, 1517, in-4°; les *Regnards traversant les périlleuses voyes,* Paris, s. d., in-fol.; *Épistres morales et familières du Traverseur,* Poitiers, 1545, in-fol., etc.) C'est un poète grave, sérieux, moral, mais lourd, verbeux, pédantesque.

Bouchet (GUILLAUME), conteur français, imitateur de Rabelais, né en 1526, à Poitiers, mort en 1606. Le recueil d'histoires facétieuses qu'on a, sous son nom (les *Sérées,* éd. Roybet, Paris, 1873, 6 vol. pet. in-12) — un ramas bizarre de science, de plaisanteries, de morale et d'obscénités — a cet intérêt particulier de nous peindre au vrai les passe-temps, les aspirations et les regrets d'une partie de la bourgeoisie, sur la fin du XVI° siècle.

Bouddhisme. Doctrine philosophique et religieuse fondée dans l'Inde, prêchant la nécessité d'une vie ascétique et contemplative, et qui est une réformation du brahmanisme. Il faut y distinguer la doctrine que prêcha le Bouddha lui-même, Çakia-Mouni, et celle qui est le fait de ses disciples. Le b. paraît avoir joué dans l'Asie le rôle du christianisme en Europe, en opérant le renversement du paganisme antérieur. La collection des livres bouddhiques est considérable.

Boufflers (STANISLAS, marquis de B., plus connu sous le nom de chevalier de), poète français, né en 1738, à Nancy, m. en 1815, à Paris. Fils de la célèbre et trop légère marquise de Boufflers, élevé à la cour que tenait en Lorraine le roi Stanislas, il se vit d'abord destiné à l'état ecclésiastique, mais quitta bientôt le petit collet pour prendre l'uniforme. Il parvint au grade de maréchal de camp. La jeunesse du chevalier de B. avait duré longtemps, nous disons sa jeunesse d'esprit. Il cultiva toute sa vie la poésie légère, dans laquelle il avait eu, à la cour de Lunéville et à la cour de Versailles, de précoces succès. Les brillants badinages de ce bel esprit, souvent libres jusqu'à la licence, sont vivement tournés, et ses contes en prose ont du charme. (*Œuv. choisies,* Paris, 1828, 4 vol. in-8°.)

Boufflers-Rouvrel (CHARLOTTE, comtesse de), née à Paris, en 1724, m. en 1800; l'une des femmes du XVIII° s qui présidèrent avec le plus de charme

aux brillants tournois de la conservation entre gens de lettres et beaux esprits. Son salon du Temple, chez le prince de Conti auquel l'unissait une tendre amitié, réunissait une assistance nombreuse, où pouvaient tout à l'aise se produire ses qualités et son péché mignon : le désir immodéré de paraître.

Bougeant (le P. Guillaume-Hyacinthe), littérateur français, membre de la Société de Jésus; né en 1690, à Quimper, m. en 1743. Élégant et solide narrateur de l'*Histoire du traité de Westphalie* (1744), ainsi que des guerres et des négociations qui précédèrent ce traité de paix, il amusa sa plume à des comédies en prose, dirigées contre les jansénistes, et à diverses autres fantaisies, simples badinages d'un homme de goût et d'esprit.

Bouhier (Jean), jurisconsulte et érudit français, né à Dijon, en 1673, m. en 1746. Président à mortier au Parlement de Bourgogne, il rappelait a double titre ces savants magistrats qui parurent lors de la renaissance des lettres. Il employa tous ses loisirs à des travaux très occupants sur la vie et les ouvrages d'Hérodote, sur différents points de critique et d'antiquité, traduisit en vers français le poème de Pétrone relatif aux Guerres civiles, et laissa des dissertations remarquables par l'esprit d'analyse et de méthode.

Bouilhet (Louis), poète français, né à Cany, en 1821, m. en 1869. De bonne heure, il s'annonça comme un romantique convaincu, s'appropriant des maîtres la ferme structure du vers, le choix musical des mots, mais se gardant, avec son tempérament local, avec sa gaieté normande, des exagérations ténébreuses et des raffinements subtils. Son théâtre accuse certaine tendance vers une grandeur un peu convenue; *Madame de Montarcy* (1856), *Hélène Peyron, Dolorès* et la *Conjuration d'Amboise* (1866), n'en sont pas moins de beaux drames, d'une allure mâle et d'un rythme chaleureux. Les *Fossiles* présentent des tableaux d'une bizarrerie grandiose; et son premier recueil lyrique : *Festons et astragales* (1859) a des vers charmants, sonores, caressant l'oreille et la pensée.

Bouillé (François marquis de), mémorialiste et général français, né en Auvergne, en 1739, m. à Londres, en 1800. Ses *Mémoires* (éd. angl., Londres, 1797, in-8°; éd. allemande, Luxembourg, 1798; éd. française, 1801, 2 vol. in-12) rappellent en un langage sobre et sans passion les événements auxquels il prit part, avant et après la Révolution, c'est-à-dire ses actions militaires, pendant la guerre de l'indépendance américaine, son aide infructueuse à la tentative d'évasion de Louis XVI, son rôle parmi les émigrés et ses services à l'armée de Condé.

Bouillet (Marie-Nicolas), littérateur français, né en 1798, proviseur et inspecteur de l'Université; m. en 1864. La popularité de ses Dictionnaires universels d'histoire et de géographie, des sciences et des arts, lui valut une notoriété spéciale.

Bouillier (Francisque), philosophe français, né à Lyon, en 1813, m. en 1899; auteur d'une savante *Histoire du christianisme* (1841), et d'une *Théorie de la raison impersonnelle* (1845, in-8°) où il enseigne l'identité de l'âme pensante et du principe vital.

Bouillon (de), poète français, m. en 1662; secrétaire du cabinet et des finances de Gaston d'Orléans; auteur sec et aride, qui, pourtant, eut l'honneur d'être, un moment, comparé à la Fontaine pour une *Histoire de Joconde*, également imitée du conte de l'Arioste.

Bouilly (Nicolas), littérateur français, né à Tours, en 1763, m. en 1842. Avocat en 1789, plus tard membre de la commission qui organisa les écoles primaires, il finit par se consacrer exclusivement à des œuvres de moralisation romanesque et dramatique. Au théâtre, des pièces comme *Fanchon la vielleuse* (1803) et l'*Abbé de l'Épée* (1795) obtinrent un succès d'émotion populaire, accru par une entente assez remarquable de la scène. Et ses contes moraux pénétrèrent dans toutes les familles. Depuis lors, notre littérature « outrancière » et fortement colorée a rendu, par opposition, bien fades les productions du sensible Bouilly.

Boulainvilliers (Henri, comte de), historien et publiciste français, né le 11 oct. 1658, en Normandie, m. en 1722. Sa réputation est principalement attachée à deux écrits, mis au jour cinq années après la mort de l'auteur : l'*Histoire de l'ancien gouvernement de la France* (1727, 3 vol. in-8°) et les *XIV Lettres sur les anciens parlements*. Très entiché d'aristocratie, ce grand seigneur y soutient sa thèse favorite sur les privilèges héréditaires de la noblesse de France, sur le droit exclusif à la direction des affaires publiques des cent mille descendants de la race franque conquérante des Gaules. On trouve, cependant, une portion moins étroitement systématique dans les *Lettres sur les parlements*; c'est le tableau animé du concours des grandes classes de la nation au gouvernement de l'État, véritable étude d'his-

torien politique, dit A. Thierry, d'où ressort le double contraste de la monarchie des États-Généraux avec la monarchie absolue et de l'imposant contrôle des assemblées représentatives avec le contrôle mesquin des parlements.

Boullenger de Rivery (CLAUDE), fabuliste français, né en 1725, m. en 1758. Il fut de ceux qui s'efforcèrent de nationaliser en France les apologues des fabulistes anglais et allemands, de Gay et de Gellert en particulier. Il raconte avec agrément, mais a laissé en route la couleur originale. (*Fables et contes,* 1754.)

Boulogne (ÉTIENNE-ANTOINE), archevêque de Vienne, pair de France, prédicateur, né en 1747, à Avignon, m. en 1826. Quoique entachés d'un peu d'emphase, ses discours (*Œuv. compl.,* 8 vol. in-8°) renferment des pages très brillantes, où l'élévation du langage répond à celle de la pensée.

Bouquet. Dans la poésie badine et madrigalesque de l'ancienne société, petite pièce de vers pour une fête, petite pièce galante, adressée sous des noms de convention, à des beautés réelles ou imaginaires. Aux XVII° et XVIII° s., les rimeurs de boudoirs tenaient magasin de ces bouquets à *Philis, Iris* et *Chloris.*

On appelait aussi b. des recueils de beaux sentiments, d'histoires choisies, etc. « Iveza, dit Richelet, a fait une grammaire avec un bouquet des plus belles sentences de la langue française et de l'allemande. »

Bouquet (DOM MARTIN), érudit français, membre de la congrégation de Saint-Maur, né en 1685, m. en 1758. Au prix d'un incroyable labeur, il eut le mérite d'entamer et de pousser jusqu'au IX° volume in-fol. la vaste collection des *Historiens de France (Rerum gallicarum et francicarum scriptores,* Paris, 1738-1752), continuée après sa mort par ses confrères dom Haudicquer, dom Clément, dom Brial, reprise et poursuivie par l'Institut.

Bourdaloue (LOUIS), célèbre prédicateur français, né le 20 août 1632, à Bourges, m. en 1704. Entra jeune dans la Compagnie de Jésus, et ne cessa, pendant trente-quatre années, de distribuer aux humbles comme aux grands l'enseignement évangélique (*Avents, Carêmes, Mystères, Vêtures, Oraisons funèbres, Dominicales, Exhortat. et instruct. chrét., Retraite spirituelle, Pensées).* Ses sermons se distinguent par une forme très pure, très noble et très ferme, mise au service d'une doctrine très élevée. Il sut dire la vérité à Louis XIV. L'éloquence de B. consiste à pousser ses arguments avec une dialectique invincible, comme la poésie de Thomas d'Aquin consistait à montrer le dogme dans toute sa grandeur.



Bourdaloue

Bourdigné (CHARLES de), poète français, né à Angers, l'un des représentants du conte bourgeois, au XVI° s. Cet auteur de la légende grossière, — tout à fait digne d'être mise en appendice après les *Repues franches,* — la *Légende de Pierre Faifeu* (1re éd., Angers, 1532), portait la robe de chapelain et il était abbé commendataire de l'abbaye de Conches.

Bourget (ALEXANDRE-JOSEPH, dit ERNEST), chansonnier français, né à Paris, en 1814, m. en 1864; fondateur principal de la Société des *Auteurs, compositeurs et éditeurs de musique,* en 1851, à Paris. Beaucoup de ses couplets ont été très populaires.

Bourget (PAUL), écrivain français, membre de l'Académie, né à Amiens, en 1853. Il termina ses classes à Sainte-Barbe, s'éveilla de bonne heure à l'existence littéraire; et il a su garder le succès qui, de très bonne heure, vint à lui sous une triple forme : le rangeant, avec la *Vie inquiète, Édel,* les *Aveux,* parmi l'élite des poètes de sa génération; lui donnant, avec l'*Irréparable, Cruelle énigme, Crime d'amour,* les *Mensonges, Idylle tragique,* une place d'honneur entre les romanciers modernes; et le portant, avec les *Essais de psychologie contemporaine,* à la tête des critiques de son temps. L'impression de voyage toute personnelle; la vie errante vécue à travers ce tour particulier d'intelligence que de constantes habitudes d'analyse façonnèrent chez lui comme chez Stendhal; le désir très vif du milieu exotique où l'observateur, sans cesser d'être lui-même, éprouve du charme à multiplier ses sujets d'expérience, à rajeunir ses sensations; le dilettantisme cosmopo-

lite, en un mot, aura tenu aussi une grande place dans les occupations de son esprit. (*Cosmopolis*, Paris, 1892, in-18; *Outre-mer*, 1895.) Analyste délicat, continuellement préoccupé de saisir jusqu'aux signes les moins saisissables de la passion intérieure, penseur original, doué d'un style fin, nerveux, savant, trop savant même lorsque les néologismes et les abstractions y surabondent, P. Bourget attire, excite la curiosité, puis retient la sympathie à travers les aspects changeants de ses conceptions. Pourtant, à force de raffiner sur les mots et de subtiliser la nature il s'éloigne quelquefois du naturel.

Bourguignon (Dialecte). L'un des quatre dialectes principaux de l'ancienne langue d'oil, les autres étant: le normand, le picard et le français proprement dit. Il avait pris forme, dès le XIe s. (V. les *Moralités sur le livre de Job*) et fut usité à la cour ducale. Aujourd'hui, le patois bourguignon a gardé bien des mots de la vieille langue. On sait quelle popularité ont eue les *Noëls* bourguignons.

Bourquelot (Louis-Félix), paléographe et littérateur français, né à Provins, en 1815, professeur à l'École des chartes; m. en 1868. On lui doit des éclaircissements érudits sur plusieurs points d'archéologie, d'histoire et de littérature médiévales.

Boursault (Edme), auteur dramatique français, né en 1638, à Mussy-l'Évêque, m. en 1701. Inventeur des pièces *à tiroirs*, rimeur élégant et facile, satirique d'humeur assaillante — car il s'attaqua sans crainte à Molière et à Boileau, — mais, par nature, débonnaire, modeste autant que peut l'être un poète, et désintéressé, B. est une des figures les plus intéressantes de son époque. On a gardé le souvenir de ses trois meilleures comédies: le *Mercure galant* (1683), les *Fables d'Ésope* (1690) et *Ésope à la cour* (1701), toutes trois en cinq actes et en vers. Elles ont, pour racheter le manque d'action et d'intrigue, le *vis comica* et le naturel du style. Ses *Lettres à Babel* (1666, in-12) ont des pages charmantes; ses *Lettres nouvelles* (1697) sont aussi fort attrayantes par la variété de traits, d'anecdotes, d'épigrammes, d'aimables vers dont elles sont enjolivées.

Boursier (Laurent-François), théologien français, janséniste et docteur en Sorbonne, né à Écouen, en 1679, m. en 1748. On s'occupa beaucoup de son livre: l'*Action de Dieu sur les créatures* (Paris, 1713, 2 vol. in-4° ou 6 vol. in-12), qui tendait à concilier les doctrines sur la grâce avec le grand système de l'action éternelle et immuable de Dieu sur tout ce qui existe. Voltaire estime cet ouvrage profond par les raisonnements, fortifié par beaucoup d'érudition et orné quelquefois d'une réelle éloquence.

Bousyry (Cheref-Eddyn-Abou-Abdallah-Mohammed), poète arabe, né en 1211, à Béchir (Haute-Égypte); m. entre 1291 et 1296. Son nom et certains de ses poèmes en l'honneur de Mahomet, tels que la pièce fameuse de 170 vers appelée *Bordah*, — comme le manteau du prophète — sont entourés, chez les musulmans, d'une sorte de vénération superstitieuse. (Éd. Ury, avec trad. latine, Leyde, 1771.)

Boutade. En littérature, pièce de vers du genre de la satire, mais plus courte et moins régulière; et, dans le sens habituel du mot, saillie vive, imprévue, ayant quelque chose d'original. Il est de ces boutades heureuses qui font rire et penser tout à la fois.

Anciennement, c'était aussi le nom d'un petit ballet impromptu, où l'on se piquait seulement de mettre en action un dessein bien formé, galant ou folâtre sans complication d'entrées ni d'appareil.

Boutard (l'abbé François), poète latin moderne, panégyriste de Louis XIV, né à Troyes, en 1664; reçu à l'Académie des Inscriptions, en 1701; m. en 1729. Il se croyait un second Horace par les sentiments, la taille, le visage et les manières, et prenait le nom de *Venusini pectinis hæres.*

Bouteillier (Jean), jurisconsulte français du XIVe s., né à Mortagne, en Flandre. Cujas appelait un excellent livre, optimus liber, son traité de la *Somme rurale*, autrefois le manuel indispensable du juge, et maintenant considéré comme le recueil le plus complet des usages de l'ancienne société.

Bouterwecke (Frédéric), écrivain allemand, né à Oker (Harz), en 1766, m. en 1828 à Goettingue où il professait la philosophie. La poésie et le roman excitèrent de prime abord son ardeur juvénile; mais déjà les tendances sérieuses de son esprit, même sous cette dernière forme (*le comte Donarma*, Leipzig, 1791-93, trad. fr., Paris, 1798, 2 vol. in-12), l'inclinaient vers une autre direction. Disciple immédiat de Kant, qu'il abandonna ensuite pour la doctrine de Jacobi, il arriva à se fixer dans une sorte de juste milieu éclectique. (*Essai d'une Apodictique pour servir à décider la querelle sur la métaphysique, la philosophie crit. et le scepticisme*, Halle, 1799, 2 vol. in-8.) La littérature est aussi redevable à B. de travaux profondément appréciés, tels que son *Hist. de la poésie et de l'éloquence chez les peuples modernes* (Gœttingue, 1801-1819, 12 vol. in-8), un véritable monument de science, de raison et d'érudition.

Boutet de Monvel (Jacques-Marie), acteur et auteur dramatique, né à

Lunéville en 1745, m. en 1811. Le drame, l'opéra-comique et la comédie l'inspirèrent tour à tour assez heureusement pour lui ouvrir les portes de l'Institut. Il faut dire aussi que B. de Monvel avait un autre privilège que son talent, celui d'être le père de Mlle Mars.

Boutourline (DMITRI-PETROVITCH), historien russe, né à Saint-Pétersbourg, en 1790; général, sénateur, directeur de la Bibliothèque impériale; m. en 1850. Alternativement rédigés en français et dans la langue nationale, ses ouvrages se rapportent surtout aux événements militaires des premières années du XIXe siècle.

Bouts-rimés. On nomma d'abord ainsi une espèce de centon où l'on reprenait, à la fin des vers, les mêmes mots qui terminaient d'autres vers. Les bouts-rimés désignèrent ensuite des vers composés et souvent improvisés sur des rimes données d'avance. Celui qui les impose au versificateur les choisit aussi bizarres, aussi contrastantes que possible et les accouple de la manière la plus propre à augmenter la difficulté ; parfois encore on détermine le sujet auquel ils devront être appropriés. Ces bagatelles passionnèrent extrêmement la France poétique et galante du XVIIe s. Vers 1650, ils devinrent une mode dont Sarrazin se moqua. On en fit des recueils, par exemple : l'*Eslite des bouts-rimés de ce temps* (Paris, 1651, in-16), qui renferme les plus heureux de ceux-là, sous les noms de Boisrobert, Benserade, La Calprenède, Tristan, Sarrazin lui-même, Montreuil. Au XVIIIe s., Fontenelle, Boufflers, Marmontel, Piron s'y amusèrent. Les bouts-rimés n'ont pas retrouvé de nos jours la vogue qu'ils eurent au temps de Benserade et de Mme Deshoulières. Méry, l'habile joueur des syllabes rimées, Émile Deschamps, Eugène de Pradel, exécutèrent quelques tours de force à l'instar des anciens bouts-rimeurs. Alexandre Dumas eut la fantaisie de provoquer, en 1865, un concours entre tous les poètes de France disponibles, sur un choix de rimes à remplir, et il en sortit un recueil de 350 pièces, plus ou moins déraisonnables. Mais ces tentatives n'ont pas rendu la vie à un genre de versification, qui n'est pas même l'habillement de la poésie, et qui est tombé, à juste titre, dans un dédaigneux oubli.

Bouvet (JOACHIM), missionnaire français, membre de la Compagnie de Jésus, né au Mans vers 1660, envoyé par Louis XIV en Chine (1685) ou il enseigna les mathématiques à l'empereur Kang-Hi, m. à Pékin en 1732. Ses *Relations* et la collection de livres originaux qu'il fit parvenir en France, contribuèrent à l'avancement des études sinologiques.

Bouvier (ALEXIS), romancier et auteur dramatique français, né à Paris, le 15 janv. 1842, m. en 1892. Ouvrier ciseleur en bronze, il échangea, un jour, le burin pour la plume, débuta par des tableaux brossés à la diable de scènes de rues ou d'ateliers, par des chansons populaires, de menues opérettes pour théâtricules et cafés chantants; puis se tourna vers les journaux à cinq centimes et leur offrit des feuilletons. La fortune de ses élucubrations, le *Mariage d'un forçat*, l'*Amour du crime*, la *Grande Iza*, aura été purement viagère comme la durée de son nom.

Bovon de Barbastre ou de **Comarcis**, chanson de geste du cycle de Guillaume d'Orange ; texte du XIIe s., en assonances, renouvelé en rimes par Adenet le roi, à la fin du XIIIe.

Bovon d'Hanstone, chanson de geste du XIIIe s., du cycle de Doon de Mayence.

Boxhorn (MARC-ZUERIUS), érudit hollandais, né à Berg-op-zoom, en 1602, nommé à 20 ans professeur d'éloquence à Leyde, successeur de Heinsius, dans sa chaire d'histoire, m. en 1653. Toute l'Europe savante, au XVIIe s., admira ses *Poemata* (Amsterdam, 1629, in-12), d'une excellente latinité, ses éditions d'auteurs anciens, ses dissertations critiques et son érudition générale (*Historia universalis*, Leyde, 1650, etc.)

Boyer (JEAN-FRANÇOIS), prélat français, évêque de Mirepoix, né en 1675, à Paris, m. en 1755. Précepteur du dauphin, il n'eut pas besoin d'autre titre pour entrer à l'Académie française en 1736, à l'Académie des sciences en 1738 et à l'Académie des Belles Lettres en 1741. Il moissonna tous les honneurs, sans avoir rien semé.

Boyer (l'abbé CLAUDE), auteur dramatique et prédicateur français, né en 1618, à Alby; reçu à l'Académie en 1666; m. en 1698. Froid sermonnaire et poète à la glace, les épigrammes de Boileau, de Racine, de Furetière ont empêché son nom de périr; mais, comme nous l'avons dit, ailleurs, c'est en y attachant une sorte de ridicule traditionnel. Celle de ses pièces qui occupa le plus l'attention fut la tragédie de *Judith*, représentée en 1695, pendant le carême.

Boyer (PHILOXÈNE), poète français, né à Grenoble, en 1827; m. à Paris, en 1867. Auteur d'un recueil lyrique, les *Deux saisons*, d'un drame, *Sapho*, etc., doué de verve et d'originalité, ce voyant d'un monde grec et shakspearien, disparut en sa 39e année, ne laissant que des parcelles brillantes, des débris d'œuvres.

Boyvin (FRANÇOIS de), baron de Villars, mémorialiste français, né vers 1540, m. en 1618. Il a laissé des mémoires estimés pour leur exactitude, pour le nombre de faits précis et importants qu'on y trouve, « sur les guerres desmélées tant en Piedmont qu'au Monferrat et duché de Milan, par Charles de Cossé, comte de Brissac,

mareschal de France et lieutenant général pour le roy Henri II de là les monts. » (Voy. collect. Petitot et Michaud.)

Boze (CLAUDE GROS de), antiquaire et numismate français, né à Lyon, en 1680, successeur de Fénelon à l'Académie, secrétaire perpétuel des Inscriptions, m. en 1753. Ses travaux d'archéologie et d'histoire dénotèrent une critique aussi approfondie que judicieuse. C'est Boze qui, le premier, commença à faire l'éloge des académiciens morts. Rollin a dit de son *Histoire de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres*, à laquelle collaborèrent Paul Tallemant et Goujet (Paris, 1740, 3 vol. in-8), qu'elle plairait infiniment aux jeunes gens par l'élégance du style et par la variété des matières.

Bozzoli (le P. JOSEPH), savant et poète italien de la Société de Jésus, né à Mantoue en 1724, m. en 1799. A traduit élégamment en vers italiens Homère et Virgile.

Brabançonne (la). Chant national de la Belgique, paroles de l'acteur français Jenneval, musique de Campenhout.

Bracelli (JACQUES), historien italien, né en 1398; chancelier de la république de Gênes; m. en 1460. On vante la ferme concision de ses écrits en latin. (*De bello hispano libri V*, Milan, 1477, in-8, etc.)

Brach (PIERRE de), poète français, né à Bordeaux, en 1548; conseiller du roi et contrôleur en sa chancellerie bourdéloise; m. en 1604. Depuis bien des années il cultivait les Muses, lorsqu'il conçut, en sa cinquantaine, le projet de traduire en vers la *Jérusalem* délivrée du Tasse: il n'en put achever que quatre chants. Colletet le préférait pour ses inspirations lyriques à presque tous les poètes de son siècle. (*Œuv. inéd.*, 1861, 2 vol. in-8).

Brachmann (LOUISE), femme poète allemande, née en 1777, m. en 1822; estimée pour ses *Ballades* et ses *Fleurs romantiques*, qui se ressentent de la manière de Lamotte-Fouqué.

Brachvogel (ALBERT-EMILE), romancier et auteur dramatique allemand, né à Breslau, en 1824, m. en 1878. Après avoir tenté de régénérer le drame par des pièces comme celle de *Narcisse* (Leipzig, 1857), l'un des plus grands succès du théâtre moderne, il se renferma de préférence dans le cadre du roman historique. (*Benoni*, 1859, *Louis XIV ou la comédie de la vie*, Berlin, 1870, etc.)

Brack (VENCESLAS), érudit de la seconde moitié du XVI[e] siècle; le père de la lexicographie allemande. (*Vocabularius rerum archonium appellatum*, Strasbourg, 1478.)

Brackenridge (HENRY-HUGH), romancier américain, né en Écosse en 1748, m. en 1816. Connu pour une piquante mise en scène des mœurs et des caractères, comme ils se présentaient alors, dans les provinces de l'Ouest. (*La Chevalerie moderne*, Pittsbourg, 1796-1806; plus. éd.)

Braddon (miss MARIE-ELISABETH), romancière anglaise, née à Londres, en 1837. Sa réputation est due principalement à ses deux livres: le *Secret de lady Audley*, et *Aurora Floyd*, dont on ne compte plus aujourd'hui le nombre des éditions. Depuis lors, elle exploita son succès par une foule de productions, où domine la constante préoccupation de l'étrange et de l'imprévu; où, malgré des qualités d'esprit très remarquables, la hâte du travail accuse d'ordinaire plus de facilité que de réflexion.

Bradlaugh (CHARLES), orateur anglais, né en 1833, m. en 1893. Champion des classes populaires, démocrate et agitateur, à la Chambre des Communes, il ambitionna d'être aussi un esprit philosophique, et il s'était fait l'avocat passionné de la libre-pensée.

Braga (THÉOPHILE), écrivain et poète portugais, né aux Açores, en 1843. Impatient de se faire connaître, dès l'âge de seize ans il livrait au vent de la publicité les *Feuilles vertes*. D'autres recueils vinrent ensuite (la *Vision du temps*, 1864, les *Tempêtes harmonieuses*, le *Romancero* et *Cancionero portugais*), qui le placèrent à la tête d'une pléiade de jeunes écrivains, ennemis de l'ancienne école et groupés sous l'enseigne du progrès libéral et révolutionnaire. Nommé à Lisbonne professeur de la Faculté, il entreprit une vaste *Histoire de la littérature portugaise* (20 vol.), et compléta son œuvre de poète par des dissertations critiques ou philosophiques.

Brahmanas. Commentaires orthodoxes des hymnes du Véda, constituant aux yeux des Hindous, une partie intégrante de leur Écriture sainte. Ils remontent à l'époque (de 900 à 500 a. av. J. C.) où l'on tentait de fixer le culte en des formes définies, d'expliquer et de déterminer les dogmes, enfin de baser l'édifice social sur l'institution des castes. Les B. (éd. Haug, Berlin, 1859; Weber, Leipzig, 1862; Lassen, Bonn, 1867) ont une triple valeur légendaire, traditionnelle et philologique.

Brandan (*Voyages merveilleux de saint*). Légende en vers du XII[e] s., publiée d'après le manuscrit de British Museum par Francisque Michel. S. Brandan, apôtre d'Irlande, du pays de Galles et des Orcades vivait au milieu du VI[e] s. Le poème qui contient le récit de son

odyssée fantastique à la recherche du Paradis terrestre fut composé par l'ordre d'Alix de Louvain, femme d'Henri Ier, roi d'Angleterre, c'est-à-dire vers 1121. Cette légende, une des plus étonnantes créations de l'esprit humain, à la fois « éblouissante de fiction et parlante de vérité », est l'expression complète de l'idéal celtique.

Brandès (GEORGES), littérateur danois, né à Copenhague le 4 février 1840. Par ses conférences, ses articles, par un vaste ouvrage sur les courants principaux de la littérature européenne du XIXe s., il contribua plus que nul autre à propager une foule d'idées, empruntées au romantisme allemand, au naturalisme anglais, à l'école réaliste de France et de Russie, qui ravivèrent la source nationale. Il a été l'éclaireur très actif de la pensée danoise.

Brandolini (AURELIO), littérateur italien, né à Florence, vers 1440, m. à la fin du XVe siècle. Quoiqu'il eût été presque aveugle dans sa jeunesse, il parvint à un rare degré d'érudition. Les lettrés de Rome se plaisaient à l'entendre improviser des vers latins sur les sujets les plus difficiles. Il alla professer en Hongrie, à l'appel de Mathias Corvin, puis revint en Italie, se fit moine augustin et obtint un égal succès par ses prédications. (*De ratione scribendi libri tres,* Rome, 1535, in-8°, *De vitæ humanæ conditione,* Vienne; 1541, etc.)

Brandt (SÉBASTIEN), poète satirique allemand, né en 1458, à Strasbourg; docteur en droit et professeur à Bâle, m. en 1520. Sa science et ses lumières s'étaient affirmées par des travaux d'histoire, de jurisprudence; mais il dut toute sa réputation à un poème en vers iambiques allemands, qui, du dialecte alsacien où il prit sa première forme, passa dans la plupart des langues européennes. Nous avons nommé le *Vaisseau des fous (das Narrenschiff,* Bâle, 1494), tableau vivant du siècle, peinture très animée, ici grotesque, là rude et morose, de toutes les conditions sociales et de tous les travers du temps, entraînés à la dérive de la folie universelle.

Brandt (GÉRARD), écrivain hollandais, né en 1626, pasteur arménien; m. en 1685. De ses poésies de jeunesse, productions tragiques et autres, nous ne ferons mention que pour mémoire; mais on admire encore sa belle *Histoire de la réformation dans les Pays-Bas.* (Amsterdam, 1671-74, 2 vol. in-4°; plus. trad.)

Brantôme (PIERRE de BOURDEILLE, seigneur de), célèbre écrivain français, né en Périgord, vers 1540, m. en 1614. Il avait passé sa vie dans les guerres, dans les voyages et dans les antichambres de la cour de Charles IX, ainsi que d'Henri III. Sur la fin de ses jours il se retira dans sa terre de Bourdeille où il écrivit par inaction forcée autant que par goût: la *Vie des hommes et des dames illustres,* la *Vie des grands capitaines français,* la *Vie des grands capitaines étrangers,* les *Anecdotes touchant les duels,* les *Rodomontades et jurements des Espagnols,* etc. On ne peut pas recommander la lecture de B. comme édifiante et sérieuse; car il ne peint si bien les vices de son siècle que parce qu'il les aime et les regarde comme des qualités. Ses ouvrages ne sont ni des histoires ni des mémoires, mais des recueils d'anecdotes plus ou moins authentiques sur tous les personnages de son temps. On les appelle la chronique médisante et scandaleuse du XVIe siècle. Son esprit le porte à raconter avec indifférence le bien et le mal. Mais il a beaucoup d'originalité et de verve, il peint les personnages avec beaucoup de justesse et de vivacité; il n'est pas dépourvu de sensibilité, et parfois il s'élève au ton de l'histoire grande et noble, soit qu'il raconte la bataille de Lépante ou la mort du comte d'Egmont, soit qu'il montre à nos yeux le supplice de Marie Stuart. (*Œuv.,* éd. Le Duchat, La Haye, 1740, 15 vol. pet. in-12; etc.)

Braun (AUGUSTE), érudit allemand, né à Gotha, en 1809, m. en 1856. Avec une très rare facilité, il consigna dans plusieurs langues, en allemand, en anglais, en italien, de savantes recherches d'art et d'antiquités. (*Le Jugement de Paris,* 1838, etc.)

Brawe (JOACHIM-GUILLAUME, baron de), auteur dramatique allemand, né à Wissenfels, en 1738, m. en 1758. Courte est l'histoire de cette intelligence précoce, malheureusement tranchée dans sa fleur, qui, à l'âge de dix ans, obtenait une récompense dans un concours officiel par une tragédie bourgeoise intitulée l'*Esprit fort,* et qui créait peu de temps après une pièce de *Brutus,* en vers ïambiques, sans rôle de femme, dont les mérites faisaient présager pour le jeune poète une très brillante carrière, lorsqu'il fut emporté par la mort, à vingt ans.

Brazier (NICOLAS), auteur dramatique et chansonnier français, né à Paris, en 1783, m. en 1838. Tout fils qu'il était d'un maître de pension (grammairien en sus), il resta, sa vie entière, dénué d'instruction solide, et ne demanda que le moins souvent possible à l'étude de compléter le travail de sa vive imagination. En retour, celle-ci ne chômait guère. Avec différents collaborateurs, B. composa 250 pièces de

théâtre, dont près de 150 sont imprimées. (*Préville et Taconnet,* le *Ci-devant jeune homme,* etc.) Quant à ses refrains, inspirés par le vin et la fantaisie, s'ils ne pénétraient pas dans les salons, ils étaient assez nombreux et assez en vogue pour trouver des échos dans toutes les réunions bachiques, aux veillées du bivouac et dans les ateliers. (*Chans.,* 1834-35, in-18.)

Bréal (Michel), philologue, disciple de Bopp, membre de l'Institut, professeur au Collège de France et directeur de l'École des Hautes-Études ; né en 1832, dans la Bavière rhénane, de parents français. Il a exercé sur les études indo-européennes une action féconde par sa belle traduction de la *Grammaire comparée* de Bopp et par une série d'heureuses applications de la science philologique à la connaissance des mythes.

Brébeuf (Jean de), missionnaire français, de la Compagnie de Jésus, né à Bayeux, en 1593; envoyé au Canada, où il apprit la langue des Hurons; tombé, en 1649, entre les mains des Iroquois, qui le brûlèrent à petit feu. Il avait traduit dans la langue de ces peuplades sauvages le catéchisme qui a été inséré dans les *Voyages de la Nouvelle France* de Champlain (Paris, 1658).

Brébeuf (Guillaume), poète français, neveu du précédent, né en 1618, à Thorigny, m. en 1661, près de Caen. Accablé d'infirmités dès l'âge de vingt ans, il demanda aux lettres l'apaisement et l'oubli de ses souffrances. Corneille l'avait encouragé à traduire le chantre de la guerre fameuse entre César et Pompée. B. vit sa libre imitation de la *Pharsale* (Paris, 1658, in-12) obtenir plus de succès que les poèmes épiques originaux du moment. Plus Lucain que Lucain lui-même, *Lucano Lucanior,* il avait enchéri sur l'emphase du poète latin. L'enflure est son habituel défaut. Cependant il a trouvé des expressions pleines de force, des pensées brillantes sans être fausses et certains traits de sublime. On ignore communément que B. a fait aussi un *Lucain travesti,* ainsi que des épigrammes spirituelles, et qu'il a laissé des *Entretiens solitaires* (1660, in-12) où Sainte-Beuve a reconnu de véritables beautés, grandes et simples.

Brécourt (Guillaume Marcoureau de), auteur dramatique et comédien français, hollandais d'origine dit-on, m. en 1685. Comme acteur, il excellait dans la comédie et surtout dans les rôles à manteau. Ses pièces en vers (le *Jaloux invisible,* 1666, etc.), assez médiocres en elles-mêmes, avaient réussi cependant, à cause du jeu par lequel il savait les faire valoir. Son acte en prose : l'*Ombre de Molière* n'eut qu'une seule représentation à l'Hôtel de Bourgogne, en mars 1674.

Bref. Lettre pastorale du pape ; rescrit du souverain pontife ou du grand pénitencier sur des affaires briéves, légères et succinctes, expédiée ordinairement en papier, sans préface et sans préambule. Les brefs qui s'expédient par la daterie et la secrétairerie sont aussi quelquefois du parchemin, et scellés de cire rouge du sceau du pêcheur. Il y a cette différence entre le bref et la bulle que la bulle est plus ample, et qu'elle est scellée de plomb ou de cire verte.

Bregen (le sire de), poète allemand du XVe s.; l'un des derniers minnesinger.

Brégis ou **Brégy** (Charlotte Saumaise de Chazam, comtesse de), née en 1619, à Paris, m. en 1693. Nièce de Saumaise et dame d'honneur d'Anne d'Autriche, célèbre par sa beauté, elle montra de l'esprit, mais un esprit accompagné de façons minaudières et précieuses, dans ses lettres, ses portraits, ses vers. (Éd. Leyde, 1666, in-12.)

Breitinger (Jean-Jacques), littérateur suisse, né en 1701, à Zurich, où il professa le grec et l'hébreu, mort en 1776. L'un des meilleurs représentants de cette *école suisse,* qui, sous l'impulsion de Bodmer, renversa la suprématie d'une autre école rivale, celle de Gottsched, et favorisa l'avènement de la littérature nationale allemande. Sans prétendre outre-passer les domaines de la critique, il parla de la poésie, de l'esthétique, de l'art, en homme de goût et de sentiment. (*Art. poét. critique,* Zurich, 1740, *Traité des comparaisons,* etc.)

Breitkopf (Jean-Gottlob-Emmanuel), célèbre typographe allemand, né à Leipzig, en 1719, m. en 1794. Auteur de travaux bien autorisés sur l'imprimerie, la gravure, la bibliographie et la bibliophilie, il avait rassemblé les poinçons et matrices de plus de 400 alphabets des langues du monde.

Breitschneider (Henri-Godefroid), polygraphe allemand, né à Géra, en 1739, m. en 1810; de tous les genres qu'il aborda, la parodie seule (Voy. l'*Effroyable récit de la funeste mort du jeune Werther,* 1774) parut lui donner quelque supériorité. Il avait le caractère bizarre et le goût inné de la contradiction.

Bremer (Frédérica), romancière suédoise, d'origine allemande, née à Abo, en Finlande, en 1801. Ses *Tableaux de la vie quotidienne,* Stockholm, en 1828, et ses *Nouveaux tableaux,* 1844-18, écrits

en l'idiome paternel ont été traduits dans la plupart des langues de l'Europe. Artiste très incomplète, un peu dédaigneuse même de la forme qui charme, et préoccupée uniquement de ce qui touche, elle a montré la conviction la plus sympathique à représenter surtout ce que la vie de famille a d'attachant et de solide.

Brentano (CLÉMENT), poète et romancier allemand, frère de Bettina d'Arnim, né à Ehrenbreinstein, en 1778, m. en 1842. Avec l'inquiétude de son âme et l'ardeur de son imagination, que traversaient, par instants, les éclairs d'une fine ironie, cet écrivain original, ce talent vraiment poétique, fut un des coryphées du romantisme. (*Œuv.*, Francfort, 1852-55, 9 vol.)

Bréquigny (LOUIS-OUDART FEUDRIX de), érudit français, membre de l'Institut, né en 1716, à Granville, m. en 1795. Très passionné d'investigation et très ardent au travail, il recueillit en Angleterre, dans les archives de l'Échiquier, dans le chartrier du British Museum, dans la Tour de Londres, la valeur de cent registres in-fol. de pièces inédites; et, sur cette immense documentation, il posa les bases de la grande *Collection générale des chartes, diplômes, titres et actes concernant l'histoire de France*, qui devait être continuée par l'Académie des Inscriptions.

Brésiliennes (Langue et littérature). La langue officielle, au Brésil, est le portugais, idiome de la race dominante. Un autre idiome, dit la langue générale, a pour base l'ancien *tupi* modifié par l'introduction des mots et des formes portugaises. Parlé à peu près dans tout ce vaste empire, il sert aux blancs à communiquer avec les Indiens et aux Indiens à se faire comprendre entre eux, quand leurs dialectes particuliers sont différents. La *lingoa geral* appartient à la famille guaranie. (V. ce mot.)

Quand on aborde la littérature brésilienne, on s'étonne que la magnifique nature des régions transatlantiques n'ait pas exercé plus d'action sur elle. Pendant toute la domination portugaise, elle ne fit qu'ajouter un contingent assez considérable à la production intellectuelle de la métropole. Quelques poètes, Basilio da Gama, Durao, l'écrivain populaire — un homme de couleur —, Domingo Caldas Barbosa, et Souza Caldas avaient commencé de rompre avec les traditions classiques par les sujets traités ; ils n'avaient pas acquis l'indépendance de la forme. Depuis la séparation, on s'est efforcé de constituer au Brésil une littérature vraiment nationale. Magalhaens ambitionna d'en être le créateur. D'autres suivirent ses traces. Mais, tout en recherchant l'originalité, les auteurs brésiliens, comme ceux des États néo-espagnols, rencontraient inévitablement la manière européenne. Ils voulaient échapper au classicisme portugais, dont Pereira da Silva a été le chef ; ils s'inspiraient avec sincérité de la nature du pays, des mœurs de ses habitants ; ils inclinaient même vers un idiome nouveau. Seulement, ils ne purent échapper à l'influence des écrivains de France et d'Angleterre. Magalhaens et Texeira de Touza ont emprunté bien des notes au luth lamartinien. Gonçalvez Diaz et Silveira Souzo, Norberto, se sont moins écartés, pourtant, du caractère de leur patrie. Aranjo Porto Alegre est le plus remarquable de cette dernière série d'écrivains indépendants. De même que les riverains de la Delaware et du Mississipi ont eu leur peintre en Cooper et les mineurs de la Californie leur dramatique interprète en Bret Harte, les peuplades de l'Amazone et du Parahyba ont inspiré Alemar pour son roman du *Guarani*. Au théâtre se sont révélés enfin quelques pièces originales.

Ainsi que l'a remarqué Max Radiguet, le défaut général des compositions littéraires, au Brésil, est de procéder à l'excès d'une certaine école élégiaque, phtisique, faible, monotone, qui donne une singulière idée de la force d'imagination qu'on attendrait d'un peuple nouveau.

Bressan (Patois) Le patois de la Bresse appartient, comme celui du Lyonnais et de la Savoie, au groupe dit français-provençal. Il a de certaines consonnances, qui en rendent la phonétique difficile à préciser; l'accentuation d'une syllabe y dépend souvent de la place qu'elle occupe, non dans le mot mais dans la phrase. Le *th* anglais s'y rencontre assez fréquemment. Le *z* a le son du ζ grec. Enfin il présente d'autres particularités curieuses pour le philologue. M. Philbert a mis au jour des opuscules de Brossart de Montaney (1870), ainsi que des *noëls bressans et bugistes* (1848).

Bret (ANTOINE), littérateur français, né en 1717, à Dijon, m. en 1792. Avec plus d'ambition que de force réelle, il s'exerça dans presque tous les genres sans guère dépasser les confins du médiocre. Le meilleur de lui-même se trouve dans un volume de *Fables* assez purement écrites et revêtues d'une discrète philosophie. (*Œuv.*.Paris, 1773, 6 vol. in-8.)

Bret. Voy. **Harte.**

Bretel (JEAN), trouvère belge du XIIIe s.; auteur des *Tournois de Chauvenci* (1285; Valenciennes, éd. Prignet, 1835, in-8°), sorte de manuel des joutes chevaleresques, œuvres de galanterie, chant de guerre et de joie, curieux poème. Il rima, en outre, des ballades, des jeux-partis, des pastourelles, encore manuscrits.

Breton de los Herreros (MANUEL), poète dramatique espagnol, né en 1796, m. en 1873. A travers son répertoire, plein de saillies, de finesse, de grâce, on peut suivre le développement et les successives modifications des mœurs espagnoles, en ce siècle où elles eurent à subir de si brusques mouvements. (*Obras*, Madrid, 1883-1884, 5 vol.)

Bretonnes (Langue et littérature). La ténacité proverbiale du peuple breton a conservé depuis les temps gaulois jusqu'à nos jours son idiome à part, détaché du groupe celtique. On le parle encore dans cette partie de l'Armorique appelée la Basse-Bretagne, et qui est absolument distincte de la Haute-Bretagne ou pays gallot, au double point de vue de la linguistique et de l'ethnographie. Le breton ou

breizad a des lois syntaxiques d'une exactitude rigoureuse; leur caractère le plus saillant consiste dans un système phonétique de lettres *muables*, par lequel il se rapproche du sanscrit et qu'on retrouve chez les idiomes congénères: le gaélique, le kymrique, l'irlandais ou erse. Ainsi la lettre **P** pourra se transformer, selon le besoin, en **B** ou en **V**; le **K** en **G** ou en **C'H** et ce changement servira à indiquer les genres et les rapports des mots entre eux.

Par la date récente et le petit nombre de ses monuments la littérature bretonne est de beaucoup inférieure en importance aux littératures irlandaise et galloise.

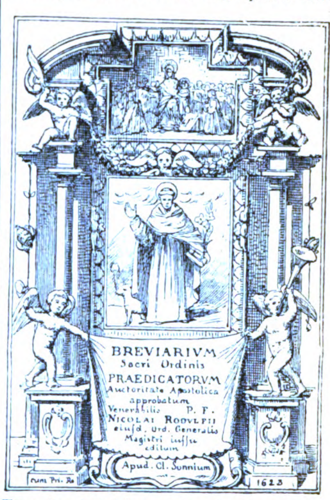
Elle eut également ses bardes, ses premiers ancêtres. On connaît fort peu de détails exacts à leur égard, sinon qu'ils représentaient une double inspiration, sacerdotale et belliqueuse. Leur histoire finit vite en Gaule; elle se prolongea bien davantage dans le pays de Galles, en Angleterre, où le VIe s. fut l'époque de leur plus haute gloire et le XVe celle de leur extrême déclin, où tout un ensemble de légendes, de contes et de lois composèrent un fonds littéraire d'une importance réelle, la genèse des romans de la Table ronde.

Quelques proverbes ou dictons populaires, quelques vers isolés ou des fragments très courts interpolés dans des pièces beaucoup plus modernes, c'est à peu près les seuls indices qu'on pourrait signaler de la vieille poésie bardique, en Bretagne; encore, ainsi que le remarque M. Luzel, serait-il grandement imprudent de rien affirmer à cet égard. Le prophète Gwenc'hlan et les pseudo-restitutions de M. de la Villemarqué, en son *Barzaz-Breiz*, semblent, aujourd'hui, à la plupart des celtistes purement imaginaires.

Du IXe au XIIe s., l'idiome breton a déjà subi des altérations sensibles produites par l'immixtion du latin de l'Église et par les invasions normandes. Il nous est resté des XIVe et XVe s. divers lambeaux des chants alors répandus en nombre parmi le peuple de Bretagne. Les sujets les plus ordinaires de ces poésies sont les querelles des nobles du pays entre eux, leurs exactions et leurs violences de toute sorte; puis des exécutions capitales, par la corde ou par le bûcher, des infanticides, des assassinats, des apparitions et des visions surnaturelles, enfin tout ce qui frappait l'imagination du peuple, et surtout ce qui se passait chez lui, sous ses yeux, ou dans le voisinage. (Luzel). Le *Catholicon de Jehan Ladeco*, réédité de nos jours, d'après l'édition de 1499, tient, à cette date, une place importante parmi les anciens monuments celtiques.

Ce n'est qu'à partir du XVIe s., croit-on, que les poètes bretons ont commencé à imprimer leurs *gwerziou* et leurs *sonious* sur des feuilles volantes que des chanteurs ambulants, des mendiants presque toujours, allaient chantant dans les foires et les pardons, et colportaient dans les campagnes, de porte en porte. Aux XVIIe et XVIIIe s., les textes affluent. De notre temps la langue et la littérature armoricaines ne se renouvellent plus; elles cèdent, de jour en jour, à l'envahissement de la langue et de la littérature générales. L'heure n'est pas bien éloignée où auront disparu les derniers fils des bardes, et où la langue bretonne elle-même, dont le cercle se restreint sans cesse, ne sera plus qu'un souvenir philologique. La « machine de feu » aura fait pénétrer jusqu'au fond des landes bretonnes les habitudes, les désirs ambitieux et le langage des villes.

Bréviaire. Formulaire de prières et de lectures sacrées que les prêtres catholiques doivent réciter et lire chaque jour. Il se compose de sept parties appelées heures canoniales, *horae canonicae*, c'est-à-dire: *matines*, *laudes*, *prime*, *tierce*, *sexte*, *none*, *vêpres* et *complies*. Le b. romain n'a pas toujours été soumis aux mêmes dispositions. Depuis Grégoire VII jusqu'à Pie IX, il subit plusieurs réformes, tendant également à obtenir l'unité dans la prière.



Titre d'un Bréviaire publié à Paris, en 1623.

Brial (dom MICHEL), érudit français, né en 1743, m. en 1828. Apporta une collaboration vaillante et pleine d'initiative aux deux grandes collections de l'*Histoire littéraire de la France* (t. XII-XVI) et des *Rerum gallicarum et francicarum scriptores* (t. XIV-XVIII).

Bridaine (le P. JACQUES), célèbre prédicateur français, né en 1701, dans le Gard, m. en 1767. Ame simple, humble missionnaire, presque dénué d'instruction, mais ayant au fond de lui-même le don de sentir fortement et d'émouvoir les âmes, il fut un des modèles de l'éloquence populaire. Son accent convaincu et inspiré, sa figure d'apôtre, la véhémence de son action jointe à la chaleur du sentiment le plus exalté produisaient des effets saisissants. (*Serm.*, Avignon, 1825, 5 vol. in-12; plus. réimpr.)

Brifaut (CHARLES), poète français, né en 1781, à Dijon, m. en 1857. Après d'assez vives campagnes dramatiques, marquées par une victoire (*Ninus II*, 1814) et deux défaites (*June Gray*, 1807

Charles de Navarre), il alla chercher le repos à l'Institut, se désintéressa de la gloire et du public, et ne voulut plus être qu'un homme du monde. Vif, enjoué, sémillant, semant partout les compliments flatteurs, les anecdotes amusantes, «la fine épigramme, les ingénieuses malices», il fut, pendant un moment, le roi des salons aristocratiques, malgré la simplicité de son origine. Les souvenirs qu'il laissa des sociétés élégantes de la Restauration révélèrent, après sa mort, des pages exquises de naïveté et de finesse, de badinage railleur et de bonhomie. *(Œuv.*, éd. posth., 1858-59, 6 vol. in-8°).

Brighella. L'un des personnages de l'ancienne comédie italienne, qui, sous des masques divers, participait du double rôle d'Arlequin et du Capitan, avec ces différences qu'il était, d'ordinaire, plus vicieux que le premier, plus vindicatif que le second sans être plus courageux.

Brillat-Savarin (ANTHELME), écrivain français, né à Belley, sur la frontière de Savoie; avocat, député du Tiers-Ordre aux États généraux, en 1789; secrétaire de l'état-major des armées de la république en Allemagne, sous le Directoire; enfin membre de la cour de Cassation; m. en 1826. Des loisirs que lui laissaient les fonctions judiciaires et de son expérience consommée des raffinements de la table naquit le traité de fantaisie didactique intitulé la *Physiologie du goût* (1825, in-8°). C'est le code de la gastronomie. Le succès obtenu par cette œuvre d'un esprit fin était dû en grande partie aux agréments du style, plein de saveur et d'originalité. Depuis le XVI° s., aucun prosateur n'avait su donner à la langue française, en des sujets si familiers, un relief aussi accentué de bonhomie exquise, de savoir et de bon ton. Outre la *Physiologie du goût,* le seul ouvrage bien connu de ce magistrat épicurien, on a de lui quelques graves traités d'économie et de jurisprudence. (Cf. notre étude dans le *Dict. des Dict.)*

Brillon (PIERRE-JACQUES), jurisconsulte et littérateur français, né en 1671, m. en 1736. Ambitieux de passer pour le « Théophraste moderne » (c'est le titre d'un de ses livres) il imita d'assez loin les grands moralistes, en ses *Portraits sérieux, galants et critiques* (Paris, 1696, in-12). Moins discutable est son autorité dans les travaux juridiques.

Brinckmann (CHARLES-GUSTAVE), écrivain suédois, connu pour quelques-uns de ses ouvrages sous le pseudonyme de Selmar, né en 1764, m. en 1847. Poète agréable, c'était aussi un philosophe et un diplomate.

Brioché. Voy. **Marionnette.**

Brisebarre (ÉDOUARD-LOUIS-ALEXANDRE), vaudevilliste français, né à Paris en 1815, m. en 1871. Collaborateur infatigable d'Anicet Bourgeois, de Dumanoir, d'Eugène Nus; l'un des *faiseurs* du jour les plus habiles à compliquer les jeux de scènes comiques et les plaisants quiproquos. (Le *Tigre du Bengale,* etc.)

Brisse (le baron LÉON), gastronome français, né dans le département des Bouches-du-Rhône, en 1813, m. en 1873. Appropriés, pour le meilleur contentement des tables bourgeoises, à toutes les périodes de l'année, à toutes les circonstances de la vie, des jours fériés et des changements des saisons, ses fameux *Menus* lui valurent une autorité culinaire presque européenne. *(Recettes à l'usage des ménages bourgeois et des petits ménages,* 1868, in-12, etc.)

Brisson (ADOLPHE). Voy. **Suppl.**

Brissot (JEAN-PIERRE), dit de Warville, homme politique et écrivain français, né à Chartres, en 1754, député à l'Assemblée législative et à la Convention, guillotiné avec ses amis de la Gironde, le 31 oct. 1793. Cet agitateur d'idées et de paradoxes écrivait toujours; il se donnait beaucoup de mouvement pour assembler les ressorts de la machine révolutionnaire; mais il n'avait point le talent de la parole et ne produisait point d'effet comme orateur. Ses *Mémoires* et son *Testament politique* ont paru en 4 vol. in-8° (Paris, 1829-32.)

Brito (BERNARDO de), chroniqueur portugais, né à Almeida; religieux cistercien, historiographe du roi Philippe III; m. en 1617. Écrivain de talent mais prolixe et s'embarrassant en des préambules interminables, il crut devoir remonter jusqu'à Jésus-Christ pour raconter l'histoire de la monarchie lusitanienne, et, quand il en eut composé sept vol. in-fol., il n'en était encore qu'au début de cette histoire proprement dite. *(Monarchia lusitania,* 1597-1609.) La mort l'arrêta là. Antonio Brandaô a été son continuateur.

Brizeux (JULIEN-AUGUSTE), poète français, né à Lorient, en 1806, m. à Montpellier, en 1858. Mystique amoureux des brumes de l'Armorique, il a chanté, du commencement à la fin de sa vie, avec une fidélité touchante, les souvenirs de la terre natale. Il commença par esquisser de son pays bien aimé une image légère dans l'idylle de *Marie* (1836), ce délicieux recueil de tableaux agrestes et de scènes pleines de réalité, servant de cadre aux effusions candides de la première jeunesse; puis il en traça des peintures plus éten-

dues : l'épopée rustique des *Bretons* (1845, in-8°), les *Histoires poétiques* (1851), *Primel et Nola* (1852). La langue souple et harmonieuse de Brizeux, son amour de l'art aussi profond, aussi plein d'abnégation que celui de sa patrie, sa grande sincérité d'inspiration, ses accents venus du cœur ont acquis une sympathie durable à son nom et à ses œuvres.

Brocard (BORCHARD, BURCHARD, BURCARD, ou), chroniqueur et dominicain westphalien ou strasbourgeois; le meilleur des écrivains sur la Palestine au moyen âge (V. *Catena temporum*, Lubeck, 1475, 2 vol. in-fol.) et le dernier de la famille de ces hardis voyageurs monastiques, qui sont une des gloires du XIII[e] siècle.

Brochure. Ouvrage imprimé qui a peu d'étendue et qui n'est que broché. « Il ne suffit pas, dit J.-J. Rousseau, d'avoir écrit quelques brochures pour savoir composer un livre. »

Brockes (HENRI), poète allemand, né à Hambourg, en 1680; comte palatin de l'Empire; m. en 1747. Une certaine humeur prêcheuse, moralisant à tout propos, gâte l'intérêt de ses descriptions poétiques, où le sentiment de la nature est sincèrement rendu. B. s'inspira de Thomson et traduisit les *Saisons* du grand poète anglais.

Brodeau (VICTOR), poète français, secrétaire de François I[er], m. en 1540. Disciple et non rival de Clément Marot, qui le chérissait jusqu'à l'appeler son fils, il pratiqua les mérites d'une versification nourrie d'idées, d'un style coulant, naïf, spirituel. (*Louanges de Jésus-Christ,* Lyon, 1540, in-8°, etc.)

Brodequin. Sorte de chaussure antique qui couvrait le pied et une partie de la jambe, et qui, figurément, a exprimé la comédie, par opposition au cothurne, symbole de la tragédie. On prenait les brodequins de Thalie, lorsqu'on abordait le genre comique, soit comme auteur, soit comme acteur.

Brodzinski (CASIMIR), poète et critique polonais, né à Krolowsko, en 1791, professeur à l'Université de Varsovie, m. à Dresde en 1836. Outre ses poésies lyriques, expression frappante de la vie et des sentiments populaires, il a laissé des traductions du *Livre de Job*, de *Werther,* un choix de chants serbes et bohêmes, et divers ouvrages de critique. Il avait été, avec Adam Mickiewicz, l'un des principaux chefs du romantisme.

Broglie (VICTOR, duc de), homme d'État et orateur français, fils du maréchal prince de Broglie, né à Paris, en 1785, pair de France sous la Restauration, ministre sous Louis-Philippe, représentant du peuple en 1848, membre de l'Académie française; mort en 1870. Il prit part, en 1817, aux grandes luttes parlementaires des lois sur la presse; et ce fut pour y développer ces principes de liberté sans turbulence et d'ordre sans servitude, le vrai libéralisme qui constituait son idéal. Chez lui s'unissait à la solidité du savoir la calme vigueur de la logique. (*Écrits et disc. du duc de Broglie,* 3 vol. in-8°.)

Broglie (JACQUES-VICTOR-ALBERT, duc de), écrivain et homme d'Etat, fils du précédent, né à Paris en 1821, m. en 1901; ambassadeur, ministre, membre de l'Académie française. Ses actes politiques ont provoqué des débats passionnés; en 1877, ils avaient agité profondément le pays, lorsque, chef du cabinet conservateur, il poussa le président de la République à réagir contre les triomphes de la gauche. Mais il n'est qu'un jugement sur la magistrale autorité de l'historien, sur les mérites de son style grave, net et précis. (*L'Église et l'empire romain au IV[e] s.*, 4 vol. in-8, 1856-1859; le *Secret du roi*, 1871, 2 vol. in-8; *Frédéric II et Marie Thérèse*, 1883, 2 vol. in-8°; *Frédéric II et Louis XV*, 1885, 2 vol. in-8°, etc.) Très fournies de documents personnels et nouveaux, ces dernières études offrent, pour ainsi dire, à chaque page, l'attrait de révélations inattendues.

Bronikowski (ALEXANDRE-FERDINAND d'OPELN), romancier allemand, né à Dresde, en 1783, m. en 1834. Sa vocation ne se détermina qu'après sa quarantième année; mais il répara par une production féconde le temps inemployé, au point d'être surnommé, exagérément, le Walter Scott de la Pologne. (*Œuv.*, Halberstadt, 1829-1834, 28 vol.)

Bronner (FRANÇOIS-XAVIER), poète allemand, disciple de Gessner, né en 1750, à Hochstaedt, m. en 1850. (*Fischergedichte und Erzaehlungen*, Zurich, 1787-1794.)

Brontë (CHARLOTTE, mistress NICHOLS), la plus célèbre des trois sœurs de ce nom qui se sont fait connaître dans la littérature anglaise sous le pseudonyme de Bell, née en 1824, à Haworth, m. en 1855. Charlotte, dite Currer Bell, douée d'une précocité exceptionnelle, était encore enfant qu'elle écrivait des drames, des romans, des poèmes, des tragédies. A quinze ans elle avait déjà vingt-deux volumes de manuscrits informes. En 1847, elle obtint avec *Jane Eyre ou Mémoires d'une institutrice*, un succès immédiat, éclatant, prodigieux. *Shirley* et *Violette* mirent le comble à sa réputation. Ni en Ch. Brontë ni en ses créations on ne trouve

au même degré que chez G. Eliott l'exubérance de la passion; chez elle, tout est vigoureux et concentré; plus repliée sur elle-même, elle a plus de fermeté stoïque, avec moins d'émotion et de tendresse.

Sa sœur EMILY **Bronte**, née en 1818, m. en 1848, la créatrice d'un roman célèbre, « Weathering Heights », *Hauteurs éthérées*, est regardée, à tort ou à raison, par l'école esthétique anglaise, comme supérieure à elle.

Brontinus, poëte grec, qui paraît avoir été tout à la fois un des adeptes de l'école pythagoricienne et des mystiques de la secte d'Orphée. Le titre symbolique de son poëme : le *Manteau et le filet*, désignait, dit-on, la création ou la cosmogonie.

Bronzino (ANGELO), peintre et poète italien, né à Florence, en 1502, m. en 1570. Partageant ses goûts entre deux vocations, il fit pour l'une des *Lettres sur la peinture* (ap. Bottari, 1751, 3 vol. in-4°), et pour l'autre d'attrayantes pièces bernesques.

Brooke (ARTHUR), écrivain anglais du XVIe s., qui, le premier, introduisit en son pays, vers 1562, l'histoire de Roméo et Juliette, d'après la nouvelle italienne de Bandello, remaniée en français par Pierre Boistuau, et par le génie de Shakspeare immortalisée.

Brooke (HENRI), poète anglais, né en 1706, m. en 1783. Son premier ouvrage fut un poëme philosophique sur la *Beauté universelle*. Il fit jouer ensuite à Dublin sa tragédie de *Gustave Wasa*, qui fut interdite par ordre du Parlement à cause des idées libérales dont elle portait l'empreinte; mais la pièce, publiée par souscription, n'en eut que plus de vogue. Il composa deux autres tragédies, des romans, et des poésies diverses (*Œuv.*, éd. par sa fille, Charlotte B., 1792, 4 vol.)

Brooke (FRANÇOISE), romancière anglaise, née en 1745, m. en 1789. Elle signa de nombreuses nouvelles, dont quelques-unes furent traduites en français, une tragédie, des odes, des pastorales et des versions d'ouvrages de Mme Riccoboni et de l'abbé Millot.

Brooks (MARY). Voy. **Maria del Occidente.**

Brosses (CHARLES de), littérateur français, premier président du parlement de Dijon, né en 1706, m. en 1777; connu par son *Traité de la formation mécanique des langues et ses Lettres sur l'Italie*.

Brougham (HENRI, baron), homme d'État et littérateur anglais, petit neveu par sa mère de l'historien Robertson; né à Édimbourg, en 1778, m. en 1868. Après de brillantes révélations au barreau, il poursuivit, dans le sein du Parlement, durant une vingtaine d'années, ses éclatants succès d'orateur; puissant organe du parti des whigs, il mit au service des idées libérales une magnifique éloquence. A la tribune, au pouvoir, dans ses œuvres littéraires, il mérita d'être placé parmi les plus hautes illustrations de l'Angleterre moderne. (*Œuv. compl.*, 9 vol. in-8°, 1872.)

Broughton (HUGUES), théologien anglican et hébraïsant, né à Oldburg, en 1549, m. en 1612; auteur du *Concent of scriptures*, Londres, 1588, où il tend à prouver que la langue d'Adam et d'Ève était la même que celle des Écritures.

Broussais (FRANÇOIS-JOSEPH-VICTOR), célèbre médecin français et philosophe matérialiste, né près de Saint-Malo, en 1772, professeur au Val-de-Grâce en 1820, m. en 1838. En parcourant l'Europe, à la suite des armées françaises, comme chirurgien, il fut à même d'étudier les constitutions médicales les plus diverses, et d'en tirer les éléments de ses études. Bien que ses travaux aient un caractère spécial et technique (*Traité de la physiologie appliquée à la pathologie*, Paris, 1822, 2 vol. in-8°, etc.), on ne saurait oublier de signaler ici que B., théoricien de la phrénologie, apôtre du matérialisme absolu, négateur du libre arbitre et de toute idéalité, a été l'un des chefs de l'école physiologique. Sa doctrine de *l'excitation* (Voy. *De l'irritation et de la folie*, 1828, in-8°; 1839, 2 vol. in-8°) est aujourd'hui bien discréditée. Néanmoins il rendit à la médecine de réels services, et traita de la science en écrivain.

Brown (CHARLES BROCKEN), littérateur américain, l'un des premiers par la date et des meilleurs par le talent, né à Philadelphie, en 1711, m. en 1809. L'auteur de *Wieland* (1795), de *Clara Howard* (1801), de *Jane Talbot* (1801) a été le vrai créateur du roman américain.

Brown (JOHN), littérateur anglais, né à Rothbury, en 1715, m. en 1766. Poëte médiocre, bien que sa tragédie de *Barberousse* (1755) et ses strophes sur la *Liberté* aient eu du succès, ce ministre anglican est plus estimé comme critique et comme historien littéraire.

Brown (THOMAS), poëte et philosophe anglais, né en 1778, m. en 1820. L'un des meilleurs auxiliaires de l'école écossaise, il continua par ses écrits (*Lectures on the philosophy of the human mind*) et par ses leçons l'enseignement de Dugald Stewart.

Browne (WILLIAM), poète anglais, né à Tavistok, en 1590, m. en 1615. Écrivain harmonieux et souvent pathétique en ses *Pastorales de l'Angleterre,* il tomba quelquefois dans les défauts du genre italien, alors à la mode, et en particulier dans la manière de Marino. Il a fourni à Milton les principaux traits de sa peinture du matin (l'*Allegro). Œuvres comp.,* éditées par Davies, Londres 1772, 3 vol. in-12.

Browne (sir THOMAS), médecin et écrivain anglais, né à Londres, en 1605, m. à Norwich, en 1682. Son traité de la *Religion du médecin* (1612, in-8°; trad. en latin, Leyde, 1644, in-12, et en français, La Haye, 1668, in-12) est une sorte de profession de foi où abondent, avec les citations savantes, les boutades et les traits de sa bizarre humeur. Il n'est pas moins original, ni d'un goût plus délicat, dans l'ouvrage suivant : *Pseudodoxia epidemica, or enquiries in the vulgar errors,* Londres, 1646, in-fol. B. avait en lui un fonds de mysticisme religieux, qui se relève avec une éloquence exaltée à travers une troisième et curieuse production : *Hydriotaphia or Urn Burial, a Discourse,* écrite au sujet d'une vieille sépulture. Ses *Œuvres complètes,* qui ont été traduites en hollandais, en allemand et en français, d'abord publiées en 1666, furent réimprimées à Londres, vingt ans plus tard.

Browne (HAWKINS), poète anglais, né en 1706, m. en 1760. On a gardé le souvenir de sa *Pipe de tabac,* parodie spirituelle des auteurs les plus connus de son temps.

Browning (ROBERT), célèbre poète anglais, né à Comberwell, près de Londres, en 1812, m. à Venise, en 1889. Doué presque à un égal degré de la faculté dramatique et de la faculté psychologique, l'originalité de B. a été de les fondre ensemble au creuset de son esprit et de produire par là même une nouvelle forme d'art. La pensée de B., raffinée, ingénieuse, parfois subtile et insaisissable, s'enveloppe de poésie comme d'un voile. Néanmoins il a su rendre ces subtilités d'analyse tellement semblables à un spectacle extérieur ; il dramatise à ce point le monologue de l'âme jetée dans la tourmente et arrivée à sa principale crise que chaque parole semble un acte et que le monologue est aussi poignant et vivant qu'une scène de drame ordinaire. Aussi a-t-on pu dire de B. qu'il a créé le *théâtre de l'âme.* Ses principales œuvres sont : *Paracelsus* (1835) et l'*Anneau et le Livre* (1868).

Browning (ÉLISABETH BARRETT), illustre poétesse anglaise, femme de Robert Browning, née vers 1809, m. en 1861. Le génie féminin ne s'est peut-être jamais élevé plus haut en poésie que dans les œuvres d'Élisabeth B. Elle est surtout *une âme :* c'est le sentiment puissant et passionné d'abord, puis épuré, qui crée en elle cette poésie entraînante et brûlante, pleine de pensée et d'intuition, semblable à une grande eau qui passe et se dirige vers l'océan de l'esprit ; c'est grâce au sentiment agrandi par elle de toutes les manières, développé dans sa plus large étendue qu'elle arrive à une conception de l'Idéal et de l'Infini qui rejoint celle des plus hautes intelligences. Le meilleur exemple de sa manière est le long poème d'*Aurora Leigh.*

Bruce (JAMES), célèbre voyageur écossais, né à Kinnaird en 1730, m. en 1794. Il pénétra en Abyssinie, y poursuivit d'intéressantes découvertes, et fit en Nubie des excursions rudes et périlleuses. Le récit de ses voyages parut en 1790 *(Travels to discover the sources of the Nile,* 1768-1772, Édimb., 5 vol. in-8°) et excita vivement la curiosité par de certains détails extraordinaires.

Bruce (MICHAEL), poète anglais, né à Portmoak, en 1746, m. en 1767. Né d'une pauvre famille, gardeur de bestiaux, il parvint à s'instruire et devint maître ; mais la fatigue du travail l'emporta à 21 ans, au moment où allait commencer sa réputation de poète, par des pièces charmantes comme sa description de *Lochleven* et son *Élégie au printemps.* (Édit., par Mackelvie, 1837.)

Brucker (JEAN-JACQUES), historien et philosophe allemand, né à Augsbourg, en 1696, m. en 1770. Il est le père de l'histoire de la philosophie comme Descartes est celui de la philosophie moderne. Monument admirable d'étendue, d'érudition et de clarté apparente, son *Historia critica philosophiæ* (Leipzig, 1741-44, 5 vol.) commence avec le monde, expose tous les systèmes et tous les siècles, pour ne se terminer qu'aux derniers jours de la vie de l'écrivain. B. avait la science ; il n'oubliait aucun fait ; seulement il n'en discernait pas toujours les lois et les rapports ; il ne possédait point le véritable esprit critique.

Bruccioli (ANTONIO), littérateur italien, né à Florence, vers 1490 ; mêlé aux troubles politiques et religieux du moment, m. en 1567. Sa traduction de la Bible en langue vulgaire *(Biblia tradotta in lingua toscana,* Venise, 1532-48, 3 vol. in-fol.) eut un grand retentissement. Certaines parties en étaient dédiées au roi François I[er], d'autres à

Renée, duchesse de Ferrare, ce qui n'empêcha pas le bourreau, à Venise, de détruire l'ouvrage. C'était un esprit très libre. (*Dialoghi di filosofia morale*, 1528, in-8°.)

Brueys (David-Augustin de), auteur dramatique et théologien, né en 1640, à Aix en Provence, m. en 1723. Issu d'une famille protestante, il fut ramené au catholicisme par Bossuet, dont il avait d'abord critiqué l'*Exposition de la doctrine catholique*. Par état, il s'occupa zélément des sujets de controverses (*Traité de l'obéissance des chrét. aux puissances temporelles*, 1709, in-4°, etc.) Par vocation, il s'adonna aux compositions théâtrales. Il restera classique pour avoir écrit, dans un bon style, quelques pièces d'un comique naturel et d'une gaieté franche (le *Grondeur*, 1691, l'*Avocat Pathelin*, 1701). Brueys eut comme collaborateur un homme de moindre talent que lui, mais de plus de métier, son compatriote Palaprat. (*Œuvr. dram.*, Paris, 1755, 3 v. in-12.)

Brummer, poète dramatique allemand, de la fin du XVI° s., né en Westphalie. Près de deux cent cinquante acteurs évoluaient sur la scène, lorsqu'on représenta, en 1592, le jour de la Pentecôte, sa *Tragico-comœdia apostolica*, sorte de vaste mystère, imprimé, la même année, à Langingen.

Brun de la Montagne. Chanson de geste de la fin du XIII° s.

Brune (Guillaume-Marie-Anne), maréchal de France, né en 1763 à Brive-la-Gaillarde, m. assassiné, le 2 août 1815, à Avignon. Avant de s'être rendu célèbre par ses campagnes et ses déprédations, il avait raconté en prose et en vers des impressions de voyage sentimental (1788). Il narra, quelques années plus tard, le détail de ses opérations à l'armée d'Italie. (Paris, 1801, in-8°.)

Brunet (Jacques), libraire et bibliographe français, né à Paris, en 1780, m. en 1867; l'un des historiens du livre les plus justement réputés pour la connaissance infiniment diverse des publications, de leurs dates, de leurs qualités extrinsèques, de leur reliure, de leur rareté, de toutes les circonstances qui en précisent l'existence, ou en représentent la valeur. On consultera toujours son vaste répertoire : le *Manuel du libraire et de l'amateur* de livres (1re éd., 1816, 3 v. in-8°), continuellement réédité, rajeuni et augmenté.

Brunet de Presles (Charles-Marie-Wladimir), helléniste français, membre de l'Institut, né à Paris en 1809, m. en 1875. Chargé à la mort de Letronne, de continuer la publication des papyrus grecs de l'Égypte préparée par le célèbre érudit, il s'éclaira des découvertes de Mariette pour composer de savantes « Monographies du Serapeum de Memphis ». Il traduisit, sans les publier, les *Maximes* de la *Rochefoucauld* et les *Pensées de Vauvenargues* en romaïque. Tous ses travaux étaient pour le grec. Le grec était sa langue.

Brunetière (Ferdinand), critique français, membre de l'Académie, né à Toulon, en 1849. Dernier représentant en France de la haute critique comme la comprenaient la Harpe, Geoffroy, Gustave Planche, disciple fervent des modèles du grand siècle, il a rajeuni sans les altérer maintes physionomies classiques (*Études sur l'hist. de la littérat. fr.*; *Hist. et littérat.*, 5 vol. in-12) et, d'autre part, mis adroitement à découvert l'arsenal entier de la rhétorique romantique et naturaliste. (Le *roman naturaliste* etc.) Une science fort étendue, très fournie de raisons et d'idées, un esprit foncièrement philosophe et une grande fermeté de doctrines s'unissent chez lui à une rare vigueur de style.

Brunetto-Latini, littérateur italien, né à Florence, vers 1220, m. en 1294. Mêlé aux troubles civils de sa nation, il fut banni de Florence, lorsque le parti guelfe, qui était le sien et qui agissait pour le pape et pour la cour de Rome, fut chassé du pays en 1260. Il devint à Paris, pendant ces années d'exil, l'ami et le bibliothécaire de saint Louis. Maître du Dante, poète gracieux du *Tesoretto*, prosateur estimé dans les trois langues, latine, italienne et française, il est principalement apprécié pour son « *Livre dou Tresor* » résumé assez complet des connaissances du XIII° siècle.

Bruni (Leonardo), historien italien, né en l'an 1369, dans la ville d'Arezzo, en Toscane, ce qui le fait appeler communément Léonard Aretin ou d'Arrezzo; m. en 1444. L'un des principaux restaurateurs des lettres grecques et latines au XIV° et au XV° siècles, il contribua par ses travaux (*Histoire florentine*, Strasbourg, 1610, in-fol.; *Epistolæ familiares*, Florence, 1732, 2 vol. in-8°; trad. de Plutarque, d'Aristote, de Démosthène; *Vies* de Pétrarque et du Dante) à illustrer la brillante école de Florence.

Bruno (Giordano), lat. *Brunus*, célèbre philosophe italien, né à Nole, en 1549, brûlé vif à Rome en 1600. Entré jeune encore dans l'ordre des dominicains, des doutes religieux envahirent son intelligence. Il voulut

passer aux idées de la Réforme; mais n'ayant pu s'entendre avec Calvin et Th. de Bèze, il se mit à parcourir l'Europe, promenant à travers les écoles de Paris, de Londres et de Wurtemberg, une imagination brûlante, un tempérament agressif, un esprit ardent et inquiet. Revenu en Italie, il fut livré à l'inquisition, condamné, excommunié et abandonné au bras séculier. Le principe dominant de la philosophie de Bruno est l'idée de l'infinité. Le nombre des êtres est infini, leur durée est infinie, leur progrès est infini, le monde est infini (*de l'Infinito universo*, Venise, 1584, in-8°; *De monade numero et figura*, Francfort, 1591 et 1614, in-8°). Il devança le panthéisme spinosiste.

Brunswick - Wolfenbüttel - Œls (Henri-Jules, duc de), né en 1504, m. en 1613. Prince lettré, Mécène généreux et lui-même auteur, membre de l'Académie de Berlin, il composa en français et en allemand des pièces de théâtre, qui furent goûtées à Berlin et à Saint-Pétersbourg.

Brunswick - Lunebourg - Bevern (Ferdinand-Albert, duc de), frère du duc Antoine-Ulrich, lui-même écrivain et protecteur des lettres; né en 1636, m. en 1687. Élève de Sigismond de Bircken, il apprit jusqu'à dix langues, tant anciennes que modernes, en rendit la connaissance pratique pour lui-même par de nombreux voyages à travers l'Europe; puis, revenu dans ses domaines, après de longues pérégrinations, il s'appliqua à mettre en ordre les collections recueillies en route et à rédiger ses souvenirs. Ses récits d'« *Aventures admirables dans un monde admirablement pervers* » décelaient un germe de folie; l'esprit de l'écrivain passa de l'exaltation à une sorte de démence, et la manie de la persécution affligea ses dernières années.

Brusantini (Vincent, comte), poète italien, m. à Ferrare en 1570. Ses talents, sa gaîté lui valurent, à la cour de plusieurs princes, des protections et des faveurs que compromirent souvent les échappées d'une humeur indépendante. On estime faiblement ses adaptations rimées des contes de Boccace et sa longue, trop longue continuation en 37 chants du *Roland furieux* de l'Arioste. (*Angelica innamorata*, Venise, 1550-1553.)

Bruscambille. Voy. **Deslauriers**.

Brut. Poème de Wace. (Voy. ce nom.)

Brut de Munich, traduction libre en vers français (XII° s.), faite par un trouvère inconnu, de l'*Historia regum Britanniæ* de Geoffroi de Montmouth. (Ed. Hoffmann, d'ap. le ms. de la Bibliothèque de Munich.)

Bruto ou Bruti (Giovanni-Michaele), littérateur italien, né à Venise, en 1515; historiographe des empereurs d'Autriche Rodolphe II et Maximilien; m. en 1594. Ses ouvrages écrits en un latin élégant respirent la franchise et l'amour de la vérité; sincérité trop rigoureuse au gré des Médicis, qui s'efforcèrent de supprimer tous les exemplaires de son *Histoire de Florence*. (*Florentinæ historiæ libri octo*, Lyon, 1562, in-8°.)

Brutus (Marcus-Junius), homme politique et orateur, né en 86 av. J.-C., m. en 42. Une grande partie de sa jeunesse se passa loin de Rome, à Athènes où l'étude de la philosophie grecque le passionna, à Chypre et en Orient où il avait suivi son oncle Caton d'Utique. L'histoire a consigné les principaux traits de sa carrière : la rigidité de ses mœurs, son amitié avec Cicéron, la part qu'il prit à l'immolation de César, son rôle dans les guerres civiles et son suicide après la bataille de Philippes. Il appartenait aux lettres comme orateur et comme écrivain. Nourri de l'étude des Attiques, il cherchait à reproduire leur sobriété élégante et leur fermeté nerveuse. Tacite remarque que ses efforts n'étaient pas toujours heureux. A force de fuir les ornements et le pathétique, il était terne et froid; en recherchant trop la précision et la force, il devenait sec et tendu. Quintilien estimait les ouvrages philosophiques de B. supérieurs de beaucoup à ses compositions oratoires.

Bryant (William-Cullen), poète et publiciste américain, né à Cummington, dans le Massachusets, en 1794, directeur de l'*Evening Post*, de 1836 à 1850, m. en 1878. Ses premiers vers, composés à 13 ans, furent une satire politique : l'*Embargo*, à l'adresse du président Jefferson. Il se livra, ensuite, principalement à l'inspiration lyrique. (V. l'*Hymne à la mort*, *la Mort des fleurs*, et autres pièces très appréciées.) Les chants de B. respirent l'amour simple et robuste de la nature ou reflètent les grands thèmes moraux; il y a en lui du barde comme en ses contemporains et frères en poésie, Whittier et Whitman.

Bryant (John), antiquaire et philologue anglais, né à Plymouth (1715-1804), que singularisèrent ses bizarres conjectures au sujet de la guerre de Troie. Il faisait naître le chantre de l'*Iliade* à Thèbes, en Égypte, prétendait que la fameuse cité phrygienne n'exista jamais sur la surface du globe, enfin représentait le glorieux Aède

comme un superstitieux, qui, après avoir vieilli sur les bords du Nil, déroba dans le temple d'Isis les livres de Phantasia, et, pour dissimuler son larcin, transporta la scène dans la Troade en déguisant sous des noms helléniques les dieux de la monarchie des Pharaons.

Bryenne (Nécéphore), historien byzantin, fils de l'empereur grec du même nom, que détrônèrent les troupes de Botoniate; né à Orestia, en Macédoine; devenu le gendre d'Alexis Commène; m. en 1137. Meincke (Bonn, 1836, in-8°) a donné une édition très estimée de ses précieuses Annales (Ὕλη ἱστορίας) qu'avait traduites en français, au XVII° s., le savant Cousin.

Bryenne (Joseph), prêtre et écrivain byzantin du XV° s°, dont on a recueilli les sermons et traités religieux à divers titres remarquables par les qualités de la forme. (Leipzig, 1763-1784, 3 vol. in-8°.)

Bucco. Personnage des *Atellanes*, type bavard et goulu, travaillant toujours de la *bouche*.

Bucer (Martin), — de son vrai nom *Kuhorn* [corne de bœuf], dont il fit Bucer, par association des mots grecs βοῦς, bœuf, et κέρας, corne, — théologien protestant, né à Schlestadt, en 1491, m. en 1551. L'un des principaux lieutenants de la Réforme, et le représentant de l'Église de Strasbourg, il avait imaginé avec son esprit subtil et ingénieux (on lui donnait dans le parti l'épithète de *Vulpinus)* une quatrième interprétation des paroles de Jésus-Christ, dans la Cène, entre le sens littéral diversement expliqué par les catholiques et les luthériens, et le sens figuré défendu par Zwingle et son Église. L'esprit de conciliation, qui animait B., le poussa dans une voie d'équivoques et d'ambiguités. Il a beaucoup écrit sans rien laisser de durable; et ses nombreux manuscrits, dont Simler a donné la liste en trois colonnes in-fol., sont restés dans un complet oubli, — sauf quelques éditions partielles.

Buchanan (George), écrivain écossais et poète latin moderne, né en 1506, m. en 1582. A force d'étude et d'usage le latin était devenu sa langue naturelle, au point qu'il cessait d'être lui-même lorsqu'il se reprenait à écrire dans l'idiome natal et que son pamphlet écossais, le *Caméléon,* par exemple, est, dit-on, à peine intelligible. Des tragédies, des épigrammes, des élégies, des silves, des vers phaleuques, des ïambes, des pièces fugitives de diverses natures, des traductions, des traités en prose, une *Histoire d'Écosse:* ce fut tout son bagage littéraire. Grand humaniste, il se voyait, de son temps comparé aux Salluste et aux Virgile, pour les mérites de ses meilleures pages: diction élégante, style mûr, tour de phrase clair et aisé.

Buchanan (Robert), poète anglais du XIX° siècle. Bien qu'il y ait de la variété dans l'œuvre poétique de Robert B. et que, dans la *Vision de l'homme maudit,* il ait rendu avec puissance une très haute conception de pitié, il réussit surtout à peindre de rudes et simples natures de gens du peuple. Il les évoque, d'ordinaire, au moment où une catastrophe s'abat sur eux et développe inopinément dans leur âme des facultés de dure souffrance et toute une âpre vie tragique de sentiment. De tels sujets réclament, dans l'exécution, un mélange d'intensité, de naturel, de délicatesse et d'humour qu'on ne rencontre guère que chez certains créateurs du Nord. R. B. est de la lignée des Thomas Hood, des Thomas Moore, des Robert Burns, des Wordsworth. Ses principales œuvres sont: *Poems and ballads of Life (Poèmes et ballades de la vie), Ballads of Love and Humour (Ballades d'amour et d'humour), The Shadow of the Sword (L'Ombre de l'Épée,* etc.)

Buchez (Philippe), philosophe français, né en 1796, l'un des fondateurs du carbonarisme en France; successivement médecin, journaliste, député, président de la Constituante, mort en 1866. Doctrinaire de l'école de Turgot, de Boulanger, de Condorcet et de Saint-Simon, Buchez, après s'être fait, dans l'*Introduction à la science de l'histoire ou science du développement de l'humanité* (1833) le représentant de la philosophie nationale et l'apôtre des aspirations modernes vers de nouvelles croyances mieux appropriées aux besoins du temps, il brocha, en collaboration avec Roux-Lavergne, une vaste et indigeste *Histoire parlementaire* en 40 volumes. Les deux historiens démocrates s'efforcent d'y établir comme une doctrine commune de la révolution et du catholicisme le principe de la souveraineté du peuple.

Buchholz ou Bucholtz (André-Henri), romancier allemand, né en 1607, m. en 1671. Mêlant le roman et l'histoire, il imita La Calprenède et Mlle de Scudéry; et il a été classé, à ce point de vue, parmi les disciples de Lohenstein.

Büchner (Louis), médecin et philosophe allemand, né à Darmstadt, en 1824, m. en 1899; disciple de Moleschott, et l'un des adeptes les plus absolus de l'école



matérialiste, dont son livre: *Force et matière* (1855) est le véritable manuel.

Buchon (JEAN-ALEXANDRE), littérateur français, né dans le Cher en 1791, inspecteur général des archives départementales sous la ministère de Martignac; m. en 1846. Il rendit d'importants services pour la connaissance des textes du moyen âge en ramenant au jour un grand nombre d'anciennes chroniques. (*Collect. des chroniques nationales du XIIIe au XVIe s.*, 1824-29, 47 vol. in-8°.)

Buchwald (JOSEPH-HENRI de), poète et écrivain danois, né à Vienne, en 1787, m. en 1876. Ses campagnes sous l'Empire, son séjour en France, ses études et ses sympathies autant que les influences régnantes l'habituèrent à penser selon le goût français, soit qu'il adoptât la langue de Voltaire, soit qu'il revînt à celle de son pays d'origine. Ce goût se retrouve dans tous ses ouvrages, plus intéressants qu'originaux: recueils de vers (*Fleurs de Kiel*, 1831, etc.), *Souvenirs* en prose (Copenhague, 1822), mélanges et traductions.

Buckle (THOMAS), célèbre historien anglais, né en 1826, à Lee, dans le comté de Kent; m. à Damas, en 1862. B. est un historien philosophe, un théoricien de doctrines analogues à celles de Darwin et de Spencer. Il a cherché à établir que le rôle historique des grands hommes a été fort exagéré et que les principaux acteurs de l'humanité sont les masses dont l'instinct enfante et crée tout, selon lui: idées, actions, évolution. Bien que cette conception soit à maints égards contestable, l'*Histoire de la civilisat. en Angleterre* (t. I, 1857, t. II, 1861, trad. franç. par Baillot), malheureusement inachevée, n'en est pas moins une œuvre très originale, qu'il importe d'étudier et d'approfondir. (V. aussi *Mélanges et œuvres posthumes*, éd. de miss Hélène Taylor, 1872, 3 vol.)

Bucolique. Voy. **Pastorale.**

Bucolique (Vers). T. de prosodie ancienne, vers hexamètre dont la césure se faisait après le quatrième pied.

Bucolistes ou **Bucoliastes.** Bergers, poètes grecs, qui s'en allaient de ville en ville, par la Sicile et par l'Italie méridionale, isolés ou en troupes, pour gagner honneur et profit en chantant leurs pastorales.

Bucquoy (JEAN-ALBERT D'ARCHAMBAUD, comte de), dit l'abbé de Bucquoy, né en Champagne vers 1650, m. en 1740. Successivement militaire, trappiste, instituteur de pauvres, plusieurs fois emprisonné, s'évadant toujours et voyageant en tous lieux, il eut une existence assez mouvementée pour qu'il cédât à la tentation d'en raconter les circonstances bizarres. (*Événements des plus rares ou l'hist. du sieur abbé comte de Bucquoy*, 1719, in-12; trad. en allem.)

Buddée ou **Buddæus** (JEAN-FRANÇOIS), théologien allemand et protestant, né en Poméranie, en 1667; professeur à Halle et à Iéna; m. en 1729. Ses ouvrages latins, d'histoire, de morale, de philosophie (*Elementa philosophiæ instrumentalis*, 1703, 3 vol. in-8, etc.) relèvent de l'école rationaliste. C'était, du reste, un logicien et un penseur.

Budé (GUILLAUME), érudit français, né en 1467, m. le 23 août 1540. L'Europe savante admira l'érudition, la sagesse, la modestie et les autres vertus du jurisconsulte philologue Guillaume Budé, qui s'était fait beaucoup d'honneur par ses *Commentaires* de la langue grecque et par son traité sur les monnaies (*De Asse*). Réuni à Jean du Bellay, Budé conseilla à François Ier la fondation du Collège de France. On appela Budé l'Érasme français.

Buffier (le P. CLAUDE), littérateur français, membre de la Société de Jésus, né en 1661, en Pologne, d'une famille française, m. en 1737, à Paris. Logicien de beaucoup de sens, quoique paradoxal à l'occasion, comme dans cette partie du *Cours des Sciences* (1732, in-fol.) où il célèbre la *félicité de l'état sauvage* à l'encontre des vains *assujettissements de la politesse*, c'était un penseur plus qu'un savant. Fr. Bouillier l'a signalé, à juste titre, pour son *Traité des vérités premières*, comme l'inspirateur de Thomas Reid et de l'école écossaise.

Buffon (GEORGES-LOUIS LECLERC, comte de), célèbre naturaliste français, né à Montbard en Bourgogne, le 7 sept. 1707; élevé au collège de Dijon, puis envoyé pour ses études en Italie et en Angleterre; nommé en 1739 intendant du jardin royal, associé à l'Académie des sciences; élu membre de l'Académie française, sans qu'il eût sollicité ses suffrages, en 1753, m. en 1788. L'histoire naturelle, à la façon dont l'avaient traitée jusqu'alors les Aldovrande, Gessner, Johnston, n'avait guère produit que des ouvrages confus. Il entreprit d'exposer cette science dans la langue des grands écrivains, comme Montesquieu, venait de faire pour la science de la politique et des lois. Le projet était grandiose; il ne s'en laissa distraire un seul moment par la passion et les querelles de son époque, mais en poursuivit l'accomplissement, pendant près de soixante années dans une studieuse retraite. Avant de mourir il eut la satisfaction

de voir sa statue placée à l'entrée du Muséum avec cette inscription: *Majestati naturæ par ingenium*. La science contemporaine a corrigé bien des erreurs de Buffon, sans méconnaître l'éminence de ses services. Elle nous l'a montré grandissant à mesure que son œuvre avance, soit qu'il se rectifie et se corrige lui-même, soit qu'il pénètre plus avant dans les arcanes de la synthèse, ou que, se résumant, il nous ouvre une vue d'ensemble sur les choses pour nous révéler les rapports qu'elles ont entre elles. *(Hist. naturelle, générale et particulière* de Buffon [avec la collaborat. de Daubenton, Gueneau de Montbéliard et Bezon], 1749-1801, 44 vol. in-4°; nomb. réédit.)



Buffon

Jamais les merveilles de la nature n'avaient été célébrées dans une langue plus digne d'elle. L'écrivain chez Buffon est encore supérieur à l'homme d'études et au philosophe. Sans dire que son goût fût toujours impeccable ni sa phrase toujours correcte (car les soins les plus patients ne le préservèrent pas de tomber dans des fautes nombreuses), on ne lui rend que la justice qui lui est due en le représentant comme un modèle d'harmonie soutenue, de majestueuse élégance, de clarté brillante et de précision ornée. En ses meilleures pages, la marche savante du discours, l'enchaînement des idées, la liaison parfaite des mots et des images ont quelque chose de merveilleux.

Buhle (Jean-Gottlieb), philosophe et érudit allemand, né à Brunswick, en 1763; professeur de philosophie à Gœttingue, dès sa vingt-quatrième année; conseiller d'État, inspecteur des écoles; m. en 1821. Zélé travailleur, il commença une importante édition d'Aristote, traduisit Sextus Empiricus, raconta avec plus de science que de méthode le mouvement des idées philosophiques depuis la Renaissance jusqu'à Kant (trad. franç. Paris, 1816, 6 vol.) et laissa une curieuse *Histoire des Rose-Croix et des francs-maçons* (Gœttingue, 1803.)

Bulgares (Langue et littérature). D'origine touranienne, la nation bulgare a complètement délaissé pour un idiome slave, successivement modifié par le temps et les influences extérieures la langue qu'elle parlait à l'époque où elle vint, du fond de l'Asie septentrionale, s'établir sur les rives du Volga, puis en Thrace sur les plateaux du Rhodope. (v° et vi° s.) Cet idiome, anciennement appelé *cyrillique* et devenu le *bulgare nouveau*, s'écrit en caractères slavo-russes. La syntaxe en est irrégulière, encore vague et mobile.

On sait quelle épouvante inspirait au monde civilisé les hordes bulgares, quand rien ne faisait prévoir la transformation des tribus les plus farouches en paysans paisibles. Le développement intellectuel de la Bulgarie a donc été très lent. Jusqu'à l'époque contemporaine, elle ne produisit que des chants populaires: récits héroïques, contes versifiés, débris d'histoire et de croyances. Certaines de ces chansons, d'un caractère mythologique, célèbrent les Samodives, fées ou péris des forêts slaves; d'autres sont consacrées aux exploits de brigandage; d'autres encore offrent des tableaux de genre, des épisodes de la vie rustique, ou des idylles d'amour, des scènes de meurtres et de vengeances. « Beaucoup d'entre elles, ont l'accent triste et tragique de certains *gwerziou* bretons; on sent en elles la poésie d'un peuple qui a beaucoup souffert et souvent désespéré; c'est sur le faible principalement, c'est sur la femme que pèse le poids le plus écrasant, la fatalité d'une calamiteuse histoire, qui, sur le malheureux peuple bulgare, semble avoir voulu épuiser toutes ses rigueurs. »

Depuis son affranchissement du joug ottoman, la Bulgarie a réalisé des progrès sensibles, en toutes voies. Les écoles se multiplient. Des orateurs se révèlent dans l'enceinte de la Sobranié. Des écrivains d'une grande force se manifestent, tels que le poète et romancier Ivan Vasov, le plus grand représentant de la littérature bulgare. Le journalisme marche à pas de géant: et la plupart des coryphées politiques deviendront d'excellents publicistes.

Les Bulgares ont d'étonnantes aptitudes pour les langues étrangères. Tous savent le russe; beaucoup parlent couramment le grec moderne et le turc; ils pratiquent, en grand nombre aussi, le français ou l'allemand.

En un mot, ce petit peuple, placé aux confins de l'Occident et aux portes de l'Orient, et, pendant de longs siècles, enfermé dans une épaisse ignorance, se fait de jour en jour plus intéressant à étudier, tant au point de vue intellectuel que social et politique.

Bulle. Sceau, ainsi nommé, parce qu'on y appendait, à l'origine, une boule de métal; et, spécialement, lettre du pape expédiée en parchemin et scellée en plomb. Les bulles sont des décisions du Saint-Siège sur des matières importantes, rendues dans la forme la plus solennelle. On les cite en général par leurs premiers mots: on dit la bulle *Unigenitus*..., *Unam sanctam*.... *In cœna Domini*.....

Autrefois, le même mot a désigné les constitutions de quelques rois et empereurs. Ainsi la constitution de l'empereur Charles VI (1356), qui réglait, entre autres matières, la forme de

l'élection des empereurs d'Allemagne, était appelée *Bulle d'or*. « Cette constitution de l'empire, écrit Voltaire, appelée bulle, à cause de la petite bulle ou boîte d'or dans laquelle le sceau est enfermé, est regardée comme une loi fondamentale. » L'original latin de l'ordonnance de Charles IV est gardé à Francfort, relié in-4° en parchemin rouge; au dos du livre sont passés plusieurs lacs de soie noire et jaune, au bout desquels pend un sceau d'or.

Bullet (JEAN-BAPTISTE), théologien et érudit français, né en 1699, à Besançon; membre correspondant de l'Académie des Inscriptions; m. en 1775. Il égaya ses graves études relatives à l'établissement du christianisme (Lyon et Paris, 1761) ou aux origines de l'église apostolique de France, par des réflexions intéressantes sur plusieurs points curieux de l'histoire et par des recherches sur les cartes à jouer. (1757, in-8°, rare.)

Bulletin. De sa primitive dérivation étymologique (billet, bref, certificat) ce mot a passé par plusieurs extensions de sens, désignant tour à tour: un petit écrit servant à rendre compte, chaque jour, d'une chose qui intéresse le public; un article placé d'ordinaire en tête des journaux et qui résume les nouvelles quotidiennes ou hebdomadaires; un récit de bataille, une relation développée; et il s'est amplifié jusqu'à comprendre d'importantes collections, comme le *Bulletin des Lois* ou Actes du gouvernement, et des publications périodiques souvent très volumineuses, administratives, scientifiques et autres.

Buloz (FRANÇOIS), littérateur français, d'origine étrangère, né à Vulbens, près de Genève, en 1803, m. à Paris, en 1877. Sauf quelques traductions de l'anglais, on n'a rien à signaler de sa main. Mais il a été le créateur de la plus célèbre et la plus répandue des revues françaises: la *Revue des Deux Mondes*. Il sut grouper autour de lui tout ce qui avait un nom dans les lettres, les arts, les sciences, la politique, l'armée, la marine. Impresario littéraire de premier ordre, doué de ce flair particulier qui découvre le succès à venir, il lui fut donné aussi de faire surgir des talents inconnus, de créer des réputations.

Bulwer-Lytton (Sir HENRY-LYTTON-EARLE), diplomate et écrivain anglais, né en 1801, m. à Naples, en 1872. Mena de front la politique et la littérature, joua un rôle actif au Parlement, et produisit des poésies, des drames, des romans surtout, dont trente années de succès justifièrent la forte originalité. Depuis l'âge de quinze ans où il publia son premier volume jusqu'à sa mort arrivée en 1873, Edward Bulwer-Lytton avait tout embrassé, il avait réussi en art et manié tous les genres presque avec un égal succès. Rival de Walter Scott, de Dickens, de Thackeray, il est resté à la hauteur de ces admirables romanciers; il a été universellement lu, connu, pour des œuvres telles que *Rienzi*, etc.

Bulwer-Lytton (sir ÉDWARD-ROBERT LYTTON), son fils (1831-1892) s'est fait connaître comme écrivain et homme politique sous ce dernier nom. Voy. **Lytton**.

Bulwer-Lytton (ROSINE-WHEELER, lady), femme de lettres anglaise, née en Irlande, en 1808, m. à Londres, en 1882. Son union avec sir Edward Bulwer en 1827, amena onze années plus tard une séparation bruyante, très affichée, en outre, par le succès d'un roman intime (*Cheveley* ou *l'Homme d'honneur*), dont les personnages aussitôt reconnus sous la transparence du voile, découvraient en sa faveur tous les torts — vrais ou supposés — du mari. On a beaucoup lu en Angleterre et en France ses autres romans aux tendances critiques et indépendantes.

Bunau (HENRI, comte de), historien et homme d'État allemand, né en 1697 à Weissenfels, m. en 1762. Il donna à la littérature historique de son pays le premier modèle d'une œuvre d'excellente critique et d'érudition solide. (*Hist. des Empereurs et de l'Empire d'Allemagne d'après les meilleures sources*, Leipzig, 1728-43.)

Bunda (le). Voy. **Bantou** (Langues).

Bunyan (JOHN), écrivain et sectaire anglais, né à Elston en 1628, m. à Londres en 1688. Fils d'un chaudronnier, il exerça le métier de son père et reçut à peine quelques éléments d'instruction. Il servit dans l'armée du parlement, en 1645, puis il se fit agréger aux anabaptistes de Bedfort, dont il devint le prédicateur populaire. Il fonda une église non conformiste, qui fut le centre de sa secte; on l'appelait l'*évêque Bunyan*. Entre ses nombreux ouvrages, le plus important, le plus répandu encore à l'heure actuelle, est le *Voyage du pèlerin de ce monde au monde à venir*, sorte de roman allégorique, dont les tableaux, empreints de bizarrerie et d'exaltation mystique, ne manquent ni d'intérêt, ni de grandeur, et sont encore rehaussés par la vigueur et la précision du style. Nul artiste n'a égalé Bunyan pour rendre sensible la doctrine qui est le fond du protestantisme, celle du salut opéré par la grâce.

Buonaccorsi (FILIPPO), auteur italien, né près de Florence, vers 1425, m. à Cracovie, en 1496. Plusieurs particularités intéressantes de sa vie sont connues: sa création avec Pomponius Lætus d'une académie romaine où il porta le nom de Callimaque (*Callimachus experiens*), son exil en Pologne à

la suite d'une conspiration véritable ou supposée de cette académie contre Paul II, et la douleur qu'il eut de perdre, dans un incendie, ses livres, ses écrits et ses meubles. B. a donné, sous son nom d'emprunt, des relations de voyages, une histoire (*De Gestis Attilæ*, Haguenau, 1531) et divers poèmes.

Buonafede (Appiano), philosophe italien, né à Commachio, en 1716, membre de l'ordre des Célestins, m. à Rome, en 1793. Son zèle à partager les idées philosophiques du XVIIIe s. français, à les professer dans ses écrits, à les amplifier même par la pompe et l'emphase du style; ce zèle, disons-nous, l'empêcha de parvenir au cardinalat. (*Della restaurazione di ogni filosofia*, Venise, 1789, 3 vol. in-8°, etc.)

Buonamici (Castrucci), historien italien, né à Lucques, en 1710, gouverneur de Barlette, m. en 1781. La parfaite élégance de la forme, une latinité pure et classique, met en valeur dans ses nombreux écrits historiques, la fidélité du récit et la vigueur de la pensée. (*Œuv.*, Lucques, 1784, 4 vol. in-4°.)

Buonanni (Filippo), antiquaire et naturaliste italien, membre de la Compagnie de Jésus, né à Rome, en 1668, m. en 1725. Nourri de connaissances très variées, doué d'un esprit pénétrant et sagace qui mettait ce savoir en valeur, il a été l'un des membres les plus distingués de son ordre.

Buondelmonti (Giuseppe-Maria), écrivain italien, né à Florence, en 1713; membre de plusieurs académies; m. en 1757. Homme de grande science, orateur éloquent (v. ses *Oraisons funèbres*, Florence, 1745, in-4°), poète et philosophe, il agrémenta par une élégante traduction de la *Boucle enlevée* de Pope (*il Riccio rapito*, 1739, in-4°) les sujets graves qui l'occupaient, d'ordinaire.

Buonmattei (Benedetto), grammairien italien, né à Florence, en 1581; membre de la Crusca, recteur du collège de Pise; m. en 1647. Il a été le Vaugelas de la pure langue toscane. (*Della lingua toscana*, Florence, 1643, in-4°.)

Burchiello (Domenico di Giovanni, surnommé), né à Pise, en 1390, m. en 1448. Il fut, comme son père, barbier dans la ville de Florence. Au cours d'une vie débordée, il mit en vers sur le ton burlesque ses aventures personnelles, les travers d'autrui, ses inimitiés et ses rancunes. C'est à Sienne qu'il composa le plus de ses *Sonnets* (*Sonetti*, éd. pr., 1745, in-8°) dans le style obscur, incohérent, amphigourique, connu sous le nom de burchiellesque, tout hérissés de brocards contre le parti des Médicis et d'allusions en langage sybillin qu'il n'est presque plus possible de bien entendre aujourd'hui.

Bureau d'esprit. Nom qu'on donnait, par dérision, au XVIIe et surtout au XVIIIe s., à des maisons dont la société était principalement composée de gens de lettres, de savants et d'artistes célèbres, et où les conversations n'avaient pour objet que les sciences, la littérature et les beaux-arts. Telles étaient les réunions de Mmes Du Deffand, de Lambert, Geoffrin, Lespinasse et d'Houdetot. Vrais séminaires d'académiciens, les b. d'esprit exerçaient une influence singulière, disposaient de la faveur et du succès. Cette puissance était trop enivrante pour que la femme n'en fît pas abus, et ne la compromît par le défaut de mesure, la partialité, l'esprit d'exclusion, qui forcément aboutissaient à les transformer en coteries. (Cf. **Salons littéraires**.)

Burel (Jean), chroniqueur français, né à Puy, vers 1540; auteur de mémoires intéressants par la naïveté d'expression sur les événements accomplis en sa ville natale et dans le Velay, durant la seconde moitié du XVIe s. (Édit. Chassaire, in-4°, Le Puy.)

Bürger (W.). Voy. **Thoré**.

Bürger (Gottfried-Auguste), célèbre poète allemand, né en 1748, près de Halberstadt, m. en 1794, dans la tristesse et la misère. Des passions désordonnées avaient troublé profondément son existence.

Maître de la ballade, vrai créateur du genre où s'élevèrent avec lui Schiller, Gœthe et Uhland, il est de tous les poètes de sa patrie celui qui sut dramatiser avec le plus de force les légendes populaires et porter, dans les régions du fantastique, le sentiment de la terreur à son degré le plus intense. Sa *Lénore* est chantée d'un bout de l'Allemagne à l'autre; on l'a imitée, traduite en bien des langues, et particulièrement en français le romantique Émile Deschamps. La *Fille du Pasteur*, le *Chasseur féroce*, l'*Empereur et le prieur* n'ont guère eu moins de retentissement. Ses odes, chansons, romances ou sonnets participent aussi de cette ardeur lyrique, souvent tempérée par des images familières, et de ce pittoresque de langage et de cette richesse d'harmonie imitative, qui rendent si entraînante la lecture de Bürger. (*Saemtliche werke*, Goettingue, 1796-98, 4 vol.; nombr. rééd.)

Burigny, Voy. **Lévesque de Burigny**.

Burke (Edmond), célèbre écrivain politique et orateur anglais, né à Dublin, en 1730, m. à Beaconsfield, en 1797. Son premier ouvrage d'importance l'*Essai sur le sublime et sur le beau* (Lond., 1757, in-8°; trad. franc., 1803), plus éloquent que profond, fraya la voie

à tous ceux qui traitèrent après lui des principes de l'esthétique, comme Lessing et Mendelssohn. Au Parlement, les accents d'une éloquence enflammée, entraînante, le placèrent au premier rang des orateurs de son pays. Il fut appelé le *Cicéron anglais*. La carrière de B. a été toute militante; outre ses *Discours,* qui lui ont fait une si haute renommée, il publia divers écrits, la plupart sous forme de lettres, et qui se rattachent aux événements du temps. (*Œuv. compl.*, Londres, 6 vol. in-8°.)

Burlesque (Genre). Genre de littérature d'une bouffonnerie outrée. Il diffère sous quelques rapports du poème héroï-comique et de la parodie (voy. ces mots). Ainsi le ton le plus habituel du b. est de faire agir ou parler bassement de hauts personnages, ce qui est le contre-pied de l'héroï-comique. Le mot a pris naissance en Italie; *burlesco* tire, en effet, son origine de *burla,* qui signifie plaisanterie, farce. Ainsi les Italiens Berni, Caporali, Pulci, Mauro, Casa, Fagiuoli, Firenzuola, Folengo ou Merlin Coccaie, Tassoni, Bracciolini cultivèrent ce genre avec succès, et d'une manière particulière à leur nation comme au caractère de leur esprit. En France, le style burlesque, poussé jusqu'au dernier degré du trivial par les d'Assoucy, les Scarron, les Saint-Amand, fut extrêmement en vogue depuis le commencement du XVII° siècle jusque vers 1660, où s'éteignit cette grande et excessive faveur.

Burnet (Gilbert), prélat et historien anglais, évêque de Salisbury, né en 1643, m. en 1715. Il a laissé de nombreux écrits, dont plusieurs se ressentent des passions religieuses de l'époque. Ses principaux sont : l'*Hist. de la Réformat. de l'Église d'Angleterre* (3 vol. in-fol.), où Bossuet a relevé des critiques partiales contre l'Église romaine, et l'*Histoire de mon temps* (Londres, 1724-34, 2 vol. in-fol.), intéressante surtout, parce que l'auteur avait vu de tout près les hauts personnages qu'il y fait figurer.

Burney (miss Frances), dans la suite Mme d'Arblay, romancière anglaise, fille du musicographe Ch. B., née à Lynn en 1752, m. en 1840. Imitatrice de Mackenzie, dans ses récits autrefois célèbres d'*Evelina* (1778) et de *Cecilia* (1782).

Burnouf (Jean-Louis), grammairien et helléniste français, né en 1755, à Urville; professeur d'éloquence latine au Collège de France, membre de l'Académie des Inscriptions; m. en 1844. Les études grecques, après avoir subi de rudes atteintes, venaient à peine d'être réorganisées en France, lorsque parut une grammaire sobre, claire, habilement disposée, une méthode enfin : celle de J.-L. Burnouf. Elle redonna un élan vigoureux à ces études, et fit pénétrer un ensemble de notions justes dans l'enseignement général. Favorisée par un à-propos merveilleux, soutenue dans la suite par une sorte de tradition établie, elle devint, dans l'Université, la loi constante et en quelque sorte l'évangile de l'enseignement du grec. Sans en dénier les mérites, on en a reconnu, après une soixantaine d'années d'immutabilité, les imperfections et l'insuffisance. Dübner relevait, dans la 58° édition, deux cent neuf fautes graves de doctrine et de méthode. — J.-L. Burnouf a donné la meilleure traduction que nous possédions en français des *Annales* de Tacite (Paris, 1827-33, 6 vol. in-8°.)

Burnouf (Eugène), célèbre orientaliste français, fils du précédent, né en 1801, à Paris; successeur de Champollion le Jeune à l'Académie des Inscriptions et de Chézy à la chaire de sanscrit à la Sorbonne; m. en 1852. Philologue de génie, restaurateur de deux civilisations antiques et de langues dont le nom était à peine connu avant lui : le zend et le pâli (*Études sur la langue et les textes zends,* Paris, 1840-50, in-8°), admirable historien de mouvements religieux dont le sens avait jusqu'à nos jours échappé à la critique, il a rendu leur signification primitive aux livres de Zoroastre (*Commentaires sur le Yaçna,* 1833-34, in-8), aux inscriptions de Darius et de Xerxès, aux légendes primitives du bouddhisme (*Introd. à l'hist. du bouddhisme,* 1845, in-4°), découvert et déterminé avec finesse, comme le dit Renan, mille lois délicates de l'esprit humain, « mille relations inaperçues, mille traits de la nature morale intéressants pour l'histoire et la vraie philosophie », laissé enfin le plus parfait modèle d'une vie consacrée à l'étude, à la méditation. Les savants ne cesseront jamais d'admirer ces prodiges accomplis de sagacité et de persévérance.

Burnouf (Émile-Louis), érudit français, né à Valognes, en 1821; directeur de l'école française d'Athènes, historien estimé de la littérature grecque, auteur d'un dictionnaire classique sanscrit-français (1363-65, in-8°) et de travaux remarquables pour la science, le style et la méthode, sur le Veda (1863), sur les religions comparées et la mythologie des Japonais (1878, in-8°.)

Burns (Robert), célèbre poète écossais surnommé le *Poète laboureur,* né à Allaway en 1759, m. à Dumfreis, en 1796. Fils d'un pauvre fermier, il parvint à s'instruire tout en cultivant la terre avec son père. Un amour enfantin pour une jeune paysanne nommée Marie, morte bientôt à 14 ans, lui inspira ses premiers vers, une élégie à *Marie dans les cieux*. Après une série de tra-

verses et d'épreuves dont on a souvent conté l'histoire, son talent reconnu semblait avoir garanti tout à la fois sa réputation et le repos de son existence; malheureusement l'entraînement des goûts sensuels, un penchant invétéré pour la boisson, altérèrent ses facultés et abrégèrent ses jours. Les chansons de B. ont immortalisé son nom. C'est le Béranger de l'Écosse par son bon sens pratique, par la finesse de son talent de satiriste, par son patriotisme; il avait de plus une exquise appréciation des beautés de la nature que Béranger n'eut jamais. B. manie le dialecte écossais avec une grâce et une aisance inimitables; et, pour la vérité des descriptions, l'exactitude presque photographique des paysages et enfin la mélancolie touchante de ses chefs-d'œuvre, il n'a pas de rival. (Trad. française des *Œuv.* de Burns, par Léon de Wailly. Paris, 1843, in-12.)

Burton (ROBERT), moraliste anglais, né à Lindley, en 1578, m. en 1640. Il sortit du collège d'Oxford pour prendre les ordres. Homme d'un caractère bizarre, concentré, inégal, mélancolique avec des accès de gaieté bruyante, il fit de ces contradictions de sa nature mentale le sujet même d'une œuvre d'analyse très singulière: *Anatomy of Melancholy by Democritus junior,* 1621, in-4°. Les boutades originales y sont entremêlées de beaucoup de citations auxquelles elles servent de lien. Sterne et Swift se sont inspirés de Burton.

Burton (le capitaine RICHARD-FRANCIS), voyageur anglais, né en 1820, dans le comté de Norfolk; entré avec le brevet de lieutenant au service de la Compagnie des Indes; plus tard, promu major, élu vice-président de la Société anthropologique de Londres, nommé consul et chargé de missions; m. en 1890. Quelques points de ses récits de voyages dans les vallées de l'Indus, en Arabie, aux grands lacs de l'Afrique orientale, chez les Mormons, sont sujets à contestation; néanmoins, on les lit, en général, avec intérêt et profit, B. n'ayant pas été seulement un homme de bien, mais un érudit, un polyglotte (v. entre autres sa *Grammaire de la langue moultane)* et un écrivain humoristique.

Bussières (le P. JEAN de), poète français, né en 1607, à Villefranche; membre de la Société de Jésus, m. en 1679. L'un des meilleurs humanistes de cette Compagnie si prodigue en habiles « latiniseurs ». *(De Rhea liberata poemation,* Lyon, 1653, in-12.) En revanche, très médiocres sont ses vers français.

Bussy-Rabutin (ROGER, comte de), écrivain français, cousin de Mme de Sévigné, né à Epiry, dans le Nivernais, en 1618, m. en 1693. Digne filleul de ce duc de Bellegarde, qui se surnommait lui-même le *chéri des dames:* grand seigneur, bel esprit et capitaine, favori des Muses, de Mars et de Vénus (style poétique d'alors); très avide d'honneurs et de distinctions, et se jugeant digne des plus grands emplois; il demanda trop à la Fortune. Son tempérament et une certaine humeur dénigrante nuisirent à son ambition. Il n'obtint que la moindre partie des brillants avantages qu'il espérait et finit sa vie dans la disgrâce et l'exil.

Un pamphlet romanesque, l'*Histoire amoureuse des Gaules* (1665), livrée, à son insu, à la publicité, fut le prétexte des rigueurs royales. La véritable cause était des couplets satiriques où Louis XIV et Mlle de la Vallière n'étaient pas ménagés. On dut à ses loisirs forcés un certain nombre d'autres ouvrages, entre autres ses *Mémoires* et une notable partie de ses lettres. *(Corresp.,* p. par le P. Bouhours, 1697-1709; éd. Lalanne, 1858-59, 5 vol. in-12.) Bussy nous y livre bien des anecdotes, bien des révélations intimes fort intéressantes en elles-mêmes, mais d'une véracité un peu suspecte si l'on se rappelle sa double tendance à médire des autres et à s'avantager tellement en sa propre personne. Sa vanité était insupportable; néanmoins, il avait beaucoup d'esprit, le goût très juste, du discernement sur les hommes et sur les choses, le style délibéré, sans recherche ni tortillage, avec une élégance de haut ton.

Butet (MARC-CLAUDE), poète français, né à Chambéry, vers 1520, m. à Genève en 1586. Les cent-vingt-huit sonnets de son *Amalthée* (1560) célèbrent, sous le nom de la prétendue nourrice de Jupiter, les mérites d'une beauté dont « les cheveux d'or lui sont pesante chaîne. » Il composa des vers saphiques, c'est-à-dire selon la mesure des poètes grecs et romains, toutefois, non comme Baïf; mais en y conservant la rime alternativement féminine et masculine.

Butler (SAMUEL), poète anglais, né à Strensham (comté de Worcester) en 1612, m. en 1680. Il obtint un immense et populaire succès avec son fameux poème d'*Hudibras,* satire héroï-comique dirigée contre le parti presbytérien et puritain, politique et religieux qui avait fait la révolution. On a comparé l'œuvre de B. à *Don Quichotte.* Le chevalier puritain, sir Hudibras et son écuyer Ralph, furent, en effet, inspirés par les deux personnages de Cervantès. Bien inférieur à l'Espagnol pour

l'élégance, l'imagination, la variété, le naturel comique, B. est curieux à étudier comme expression de mœurs et de caractères, comme type frappant de cet *humour* qui est un côté spécial de l'originalité anglaise. Un *Traité sur la raison* et des *Caractères*, imités de Théophraste, placent aussi B. parmi les bons prosateurs anglais.

Butler (JOSEPH), théologien anglais, né à Wantage (Berkshire) en 1692, m. à Buth, en 1752. Ses idées philosophiques (*Analogie de la relig. naturelle et révélée avec la constit. et le cours de la nature*, 1736, in-4°), où il prend le bon sens comme critérium, font de lui un des inspirateurs de l'école écossaise.

Butler (WILLIAM-ALLAN), écrivain et poète américain, né à Albany, en 1825.

Buttmann (PHILIPPE-CHARLES), philologue allemand, né à Francfort-sur-le-Mein, en 1764, membre de l'Académie de Berlin ; m. en 1829. Son titre essentiel est d'avoir renouvelé les méthodes de grammaire et d'enseignement de la langue grecque en les mettant de pair avec les progrès de la science philologique.

Byron (GEORGE-NOEL GORDON, lord), illustre poète anglais, né à Londres, en 1788, m. en 1824, à Missolonghi, sur « le sol sacré » où il était allé combattre pour l'indépendance de la Grèce. On a mille fois raconté les phases orageuses de son existence, dont la passion entraîna tous les mouvements et qui n'avait d'autre règle que le mépris des contraintes sociales. Son œuvre entière est l'expression ardente de cette vie, des crises intimes qui la traversèrent, et du sentiment d'amertume que le doute religieux et moral y perpétuait, soit qu'il eût ressenti véritablement comme il les a rendues les émotions intenses, à la fois diaboliques et sublimes, soit qu'il les exagérât encore par une disposition systématique à personnifier en lui l'excès de la douleur, et par une certaine obstination à rester toujours le héros souffrant et fatal, qu'il avait voulu révéler au monde.

Quoiqu'il en soit, Byron, disons-nous, n'a pas écrit une ligne qui n'eût quelque rapport direct ou indirect avec lui-même. Sa pensée bondit, s'élance, se porte en mille lieux, s'habille de mille manières; et jamais elle ne rompt entièrement la chaîne qui l'attache à sa personnalité; jamais elle ne parvient à le détacher de son être propre. En vain demande-t-il à la puissance de son imagination de le métamorphoser en autrui: il se retrouve, lui Byron, dans tous ses caractères. Il varie autant qu'il lui plaît, les costumes, les attitudes, les paysages, les décors environnants; en réalité il n'y promène qu'un seul homme. Child-Harold, le Corsaire, Sardanapale, Manfred, le Giaour, son Tasse, son Dante, que sont-ils, sinon les exemplaires réitérés d'un portrait dont il a été le premier modèle?

Contemplation de la nature et méditation intime, ce sont les deux expressions de la muse byronienne, traversées de cris de douleurs, de colères contre la race humaine, de blasphèmes contre la providence, dont le cri d'Harold est



Byron

l'expression type; et aussi de réminiscences voltairiennes. Car Byron est beaucoup plus qu'on ne le pense, dans ses actes et ses idées, un fils du XVIIIe s. L'harmonie constante des vers, la perfection du style, l'éloquence de la passion, ces qualités supérieures n'abandonnent jamais le grand écrivain anglais. On les a surtout fait admirer dans ses principales compositions, dans son épopée lyrique de *don Juan* et dans son *Child-Harold*. Ses poésies domestiques, sont aussi parmi les meilleures qu'il ait créées. L'adieu à sa femme, *Fare thee well*, est une plainte déchirante. Madame de Staël eût voulu, disait-elle, être lady Byron pour inspirer de tels accents.

Byzantine (Langue et littérature). Voy. **Grecque** (langue, littérature.)

Byzantine (la). Collection d'ouvrages historiques byzantins, allant de la fondation de Constantinople jusqu'à la prise de cette ville par Mahomet II. On en a trois éditions différentes: celle qui fut imprimée au Louvre (texte grec avec trad. latine) de 1664 à 1711 (36 vol. in-8), celle de Venise, moins correcte (1727 à 1733, 23 vol. in-fol.); enfin, celle de Bonn, la plus complète et la plus estimée (1828 à 1855, 48 vol. in-fol.). Cette der-

nière, commencée par Niebuhr avec l'aide de savants collaborateurs tels que Dindorf, Schopen, Meincke, a été enrichie par les découvertes de l'érudition contemporaine.

Bzowski (Abraham), lat. *Bzovius*, prédicateur et historien polonais, né à Proczovic, en 1567, prieur des dominicains de Cracovie, m. en 1637. Sa continuation des *Annales* de Baronius (1498 à 1532, Cologne et Rome, 9 vol. in-fol., du t. XIII au t. XXI) n'a pas les mérites de l'œuvre du savant oratorien.

C

Caab. Voy. **Kaab.**

Cabale ou **Kabbale** (de l'hébreu *Kabalah*, tradition, science occulte). Sorte de doctrine secrète, métaphysique, théologique et mystique. Plus ancienne que le platonisme et peut-être antérieure à Pythagore, cette philosophie mystérieuse, qui se rattache d'une part au système des émanations de l'Inde, et de l'autre à de certaines interprétations mystiques du Talmud, la C. exerça une influence considérable sur les esprits, spécialement aux XVe et XVIe siècles. Transmis d'âge en âge à des adeptes éprouvés par de rigoureuses initiations et conservés intacts en Orient, où ils prirent naissance, ses dogmes pénétrèrent en Europe à l'époque des croisades et n'en sortirent plus. La première exposition que nous ayons de la doctrine cabalistique se trouve dans un petit écrit d'une douzaine de pages : le *Sepher Ieteirah*, le Livre de la Création, rédigé dans un hébreu araméen analogue à celui du Talmud, et dont il faut par conséquent fixer la date au IIe ou au IIIe s. de notre ère. C'est une série d'affirmations dogmatiques, conçues en des termes symboliques qui nous seraient absolument incompréhensibles si nous n'en possédions des commentaires. La doctrine nettement panthéiste du *Sepher* tâche d'expliquer l'origine et la relation du monde par la marche des idées. Mais la cabale a son expression la plus étendue dans le *Zohar*, vaste recueil contenant dix-neuf ouvrages séparés et dont le titre, qui signifie *éclat, lumière*, vient évidemment de ce qu'il commente au début un passage de Daniel (XII, 3) où ce mot se trouve.

Toutes les doctrines cabalistiques étaient justifiées au moyen de passages de l'Écriture transposés selon des règles hermétiques, en lisant des passages juxtaposés, verticalement, en formant des mots au moyen d'initiales et de terminales, en expliquant les mots par la valeur numérique de leurs lettres, en lisant au moyen d'une interversion de lettres. Paul Rici, médecin de Maximilien Ier d'Autriche, publia la traduction d'un traité de cabale. C'est par cette traduction que Reuchlin et Pic de la Mirandole connurent les doctrines cabalistiques.

La cabale, l'anémisme, le philonisme ont été trois tendances issues d'une même source et tendant toutes trois à expliquer, d'une façon conforme à la philosophie orientale, les doctrines philosophiques. Toutes trois ont été des théosophies qui dégénérèrent rapidement en magie.

Cabale littéraire. Sorte de complot formé par une troupe de personnes dans le but de préparer et de provoquer la chute d'une pièce de théâtre, quel qu'en puisse être le mérite ; et la compagnie même de ces cabaleurs. La c. montée par les amis de Pradon, en 1677, abreuva Racine d'amertume.

Caballero. (Fernan). Voy. **Boehl de Faber**.

Cabanis (Pierre-Jean-Georges), médecin et philosophe français, né en 1757, à Cosnac ; membre de l'Institut ; m. en 1808. Soutint avec une remarquable élégance de style des théories exclusivement matérialistes sur les *Rapports du physique et du moral* (Paris, 1802, 2 vol. in-8°). Le système de philosophie *organicienne*, qu'il voulut étayer sur des faits scientifiques, provoqua de violentes discussions.

Cabasilas (Nicolas), théologien grec du XIVe s., archevêque de Thessalonique et grand adversaire de l'Église latine, ainsi que des prérogatives du pape. (*Deprimata papæ*, en grec, Bâle, 1511 ; trad. lat. Francfort, 1559.)

Cabestaing (Guillaume de), gentilhomme et troubadour roussillonnais, né à la fin du XIIe siècle. Écuyer de Raymond de Roussillon, il adressa des vers à l'épouse de son seigneur. Celui-ci, transporté d'un délire jaloux, le poignarda, lui arracha le cœur et le fit manger à sa femme, qui, de douleur, ensuite, se laissa mourir de faim. Sept chansons manuscrites de C. sont conservées à la Biblioth. nationale. (V. aussi le recueil de Raynouard.)

Cabet (Étienne), utopiste français, fondateur de la secte des Icariens, né à Dijon, en 1788, m. en 1856, à Saint-Louis, dans la province américaine du Missouri. Avec ses manies égalitaires, il fut le continuateur en démence des idées communistes de Mably, Morelly, Condorcet, Babeuf et Sylvain Maréchal. (*Voy. en Icarie*, 1842, souv. réimp.)

Cable (George Washington), romancier américain, né en 1844 à la Nouvelle-Orléans. Écrivain foncièrement original, il s'est attaché surtout à rendre le caractère très particulier des mœurs et de la vie créole, au moment où la Louisiane devint américaine. Les *Grandissime*, entre autres romans, ont un charme singulier de vie intense et de sincérité. Et la nouvelle en jargon anglo-créole, le *Pasteur Jones*, est un chef-d'œuvre d'humour.

Cachemire ou **Kachmir** (langue du). Langue aryenne, parlée dans ce royaume d'Asie, et dont le vocabulaire est, pour les deux tiers, d'origine persane et sanscrite.

Cacographie (gr. κακός, mauvais et γράφειν, écrire). En gramm., Orthographe vicieuse. Un auteur est obligé, parfois, de figurer par des cacographies le langage de gens qui s'expriment mal.

En pédagogie, Recueil de phrases où les règles de l'orthographe ont été violées à dessein, et que le maître donne ensuite à corriger à ses élèves. On dit aussi, dans un sens analogue, *Cacologie*.

Cacophonie (gr. κακὸς, mauvais, et φωνή, son). En grammaire, le son désagréable que produit à l'oreille la rencontre de lettres ou de syllabes dures et choquantes. Un magistrat ordonnait, pendant les guerres civiles de Paris qu'on tendit promptement des chaînes dans une rue ; il cria :

Qu'attend-on donc tant? que ne la tend-on donc tôt?

Voilà une terrible cacophonie. La Mothe-Le Vayer, par contre, cite un homme, qui fut vingt-quatre heures à rêver comment il éviterait de dire : *ce serait*, à cause de la ressemblance des deux premières syllabes.

Maintes fois, pour critiquer la versification rocailleuse de certains poètes, on s'est amusé à les parodier dans le même style. On a souvent cité le quatrain satirique de Parceval-Grandmaison contre la candidature de Victor Hugo à l'Académie française :

Où, ô Hugo, huchera-t-on ton nom, etc.

Cet autre de Marie-Joseph Chénier ne donnait pas une idée moins plaisante de l'âpreté du poète tragique Lemierre :

Le Mierre, ah ! que ton Tell avant-hier me charma !
J'aime ton ton pompeux et ta rare harmonie !
Oui, des foudres de son génie
Corneille lui même t'arma.

Cadahalso ou **Cadalso**, poète et littérateur espagnol, né à Cadix, en 1741, m. en 1782. Fut tué au siège de Gibraltar, où il avait le rang de colonel. On cite de C., parmi ses œuvres en prose, une ingénieuse fantaisie satirique, les *Érudits à la violette*, 1772, in-4°, et les *Lettres marocaines, Cartas marrucas*, qui, sans avoir la malice des *Lettres persanes* de Montesquieu dont elles sont l'imitation, offrent, en maintes pages, des modèles de bon goût et de fine raillerie sociale.

Cada-Mosto (Aloïs da), navigateur italien, né à Venise, en 1432, m. en 1840. On a gardé de lui une intéressante relation des voyages de découvertes qu'il accomplit aux côtes du Sénégal et aux îles du Cap-Vert, pour le service du prince Henri de Portugal. *(Prima navigazione per l'Oceano alle terre de'Negri*, Vicence, 1507 ; trad. en plus. langues.)

Cadenet (Elias), troubadour provençal, né vers 1156, m. en Palestine en 1220. Après avoir mené la vie errante des ménestrels, il s'était fait templier. Le recueil de Raynouard renferme quelques fragments de ses chansons, sirventes ou pastourelles.

Cadence. Le rythme, le nombre, l'agrément qui résulte d'un vers ou d'une période dont l'harmonie flatte l'oreille. Comme le remarque Rollin, il y a une cadence simple, commune, qui se soutient également partout, qui rend les phrases douces et coulantes et qui écarte avec soin tout ce qui pourrait blesser l'oreille par un son rude et choquant. Outre cela, dans la versification il y a de certaines cadences particulières plus marquées, plus frappantes et qui se font plus sentir. Ainsi la poésie latine, avec la liberté entière qui lui était laissée de varier les césures et les cadences à son choix, possédait des moyens d'harmonie rythmique dont les langues modernes sont dépourvues.

Cadet de Gassicourt (Charles-Louis), savant et littérateur français, né en 1769, à Paris ; membre de l'Académie des sciences, de l'Académie de médecine et du Conseil de salubrité qu'il organisa en 1806 ; m. en 1821. Aux sciences occultes il apporta le tribut d'une curieuse étude : *le Tombeau de Jacques Molay* ou *Hist. secrète des initiés anciens et modernes, templiers, francs-maçons, illuminés* (Paris, 1797, in-8°). Il composa, en outre, des traités d'hygiène domestique, de chimie, de pharmacie ; et, par intervalles, égaya ses labeurs scientifiques en écrivant des comédies, des vaudevilles, des chansons.

Cæcilius (Quintus Cæcilius Statius), poète comique latin, d'origine gauloise, m. en 166 av. J.-C. Imitateur de Ménandre, auteur de quarante pièces, — des *Palliatæ* — dont il nous reste à peine quelques fragments, il fut un successeur de Plaute et le prédécesseur de Térence, pour ne pas dire le contemporain à la fois de l'un et de l'autre. *(Fragm.* de Cæcilius, dans Bothe, *Poetæ latini scænici.)*

Cælius Aurelianus, médecin latin, né a Arie, en Asie, ou à Sicca, en Numidie ; contemporain de Galien. Prenant pour guide un médecin d'Éphèse du Ier siècle, il a donné un exposé fort remarquable, bien que peu correct, sous le rapport de la langue, et un traité judicieux des maladies mentales. (V. l'éd. de Haller, Lausanne, 1773, 2 vol. in-8°.) Le premier, il développa les notions de la médecine, dite *méthodiste*, qui a été le germe des doctrines de Brown.

Caffaro (Paolo), chroniqueur italien, né à Gênes, en 1080, m. en 1166. (*Annales*, en latin, allant de 1100 à 1163 ; continuées par les historiographes de la république génoise, jusqu'en 1294. Voir le recueil des *Rerum italicarum* de Muratori, t. VI.) Narrateur naïf et sincère.

Cafres (idiomes). Langues congénères, parlées sur le littoral du sud de l'Afrique situé un peu au-dessous du Zambèse jusqu'à l'extrémité orientale du continent. Telles sont : le *coussa*, principal dialecte de la Cafrerie méridionale ; le *bètjuan*, usité dans la Cafrerie occidentale et où domine le dialecte *maat-*

japing; le *quiloa*, dans la Cafrerie orientale jusqu'à la Mozambique; enfin la langue du pays moyen, dans la direction de la baie de Lagoa. On reconnaît à ces différents idiomes, qui n'ont guère que des mots courts de une à deux syllabes, un caractère remarquable de douceur et de sonorité, qu'on attribue à la prédominance des voyelles sur les consonnes et à la rareté des articulations gutturales ou nasales. On note aussi ces particularités, entre autres: l'*r* manque au cafre du Sud, tandis qu'il est fréquent dans le *maatjaping* occidental; ce dernier a deux verbes auxiliaires, tandis que le précédent n'a pas le verbe *être*.

Cahen (SAMUEL), hébraïsant français, né à Metz, en 1796; directeur de l'école consistoriale à Paris; fondateur des *Archives israélites de France*, en 1840; m. en 1862. Son œuvre capitale est la *Traduction de la Bible*, avec le texte hébreu en regard et des notes, en 20 volumes in-octavo. (Paris, 1831-53.)

Cahusac (LOUIS de), auteur dramatique français, né à Montauban, vers 1700; membre de l'Académie des sciences et des belles lettres de Berlin; m. en 1759. Rameau mit en musique ses livrets d'opéras, les *Fêtes de Polymnie*, 1745; *Zaïs*, 1748; *Zoroastre*, 1749, etc. L'art chorégraphique lui est redevable d'une *Hist. de la danse ancienne et moderne*. (1754, 3 vol.)

Caigniez (LOUIS-CHARLES), auteur dramatique, né à Paris, en 1762, m. en 1842. L'un des émules de Pixérécourt dans le domaine nouveau du mélodrame, on l'avait surnommé par une comparaison toute relative le *Racine des Boulevards*. L'une de ses pièces, la *Pie voleuse* ou *la Servante de Palaiseau*, qui fournit un libretto à la *Gazza ladra* de Rossini, fut longtemps applaudie, en 1815.

Cailhava (JEAN-FRANÇOIS), écrivain dramatique français, né en 1731 à l'Estandoux (Haut-Languedoc), reçu à l'Académie en 1797, m. en 1813. Auteur d'un livre sur l'*Art de la Comédie* (1772, 4 v. in-8°), il laissa voir dans ses pièces (l'*Égoïsme*, 1777; le *Tuteur dupé*, 1765; les *Ménechmes grecs*, 1791; le *Zist et le zest*, 1791), que la pratique lui réussissait moins que la théorie.

Câîm, poète hindoustani du XVIII° s., autrement appelé Shaïk-Muhammad. Ses compatriotes et les orientalistes ont vanté la fertilité de son imagination, ainsi que l'élégante harmonie de ses ghazels ou de ses cacidas.

Caïnites. Secte d'hérétiques, dérivée des Valentiniens, au II° s. de notre ère. Sur une idée gnostique, anti-judaïque et anti-nomiste, ils avaient fondé le culte qu'ils rendaient à Caïn, à Cham, à Judas, à tous les personnages réprouvés de l'Ancien Testament, comme à autant de natures pneumatiques, douées d'une science supérieure, perpétuellement attaquées par le Démiurge, toujours protégées par la Sophie et transformées en autant d'Eons modèles de l'humanité. Les caïnites avaient des livres sacrés, entre autres une *Apocalypse de saint Paul*.

Cairels (ÉLIAS), troubadour du XII° s., né à Sarlat, m. en 1220. Telle de ses tensons, entre le poète et sa dame, rappelle l'ode charmante d'Horace à Lydie.

Cajetan ou **Cajetano** (THOMAS de VIO, dit le cardinal), prélat et théologien italien de l'ordre de Saint-Dominique dont il fut général, né à Gaëte, en 1469, m. en 1534. C'était à la fois un subtil argumentateur, un théologien rompu aux disputes de l'école, un casuiste érudit, un écrivain chaleureux et un prêtre de vive foi. Conseiller de Jules II, dans les démêlés du pontife avec l'empire, défenseur au concile de Latran de l'infaillibilité du pape, il poussa jusqu'à l'extrême l'ultramontanisme. (*Commentaires sur l'Écriture sainte*, en lat., Lyon, 1639, 5 vol. in-fol.)

Cajetan (CONSTANTIN), hagiographe et bénédictin sicilien, né à Syracuse, en 1560, m. en 1650. Fanatique pour son ordre, il aurait voulu lui attribuer presque tous les saints et tous les personnages illustres, anciens et contemporains: saint François d'Assise, saint Thomas d'Aquin, saint Ignace de Loyola, etc. (*De religiosa sancti Ignatii per Benedictos institutione*, etc.) Collaborateur actif de Baronius.

Cajetan (MARIA), théologien et moraliste italien, né à Bergame, en 1655, m. en 1747. Des sentiments onctueux et un certain charme de langage attendri valurent à ses traités (l'*Uomo apostolico*, 1726; la *Fraterna Carità*, 1728, in-12) de très nombreuses éditions.

Calages (MARIE PUECH de), poètesse française, née en 1632, près d'Ancenis, m. en 1661. Racine trouvait des beautés dans sa *Judith* en huit livres (Toulouse, 1660); car il prit à cette source deux de ses meilleurs vers.

Calanson (GIRAUD de), troubadour gascon, m. vers 1226. Il recevait bon accueil, pour la finesse de son esprit, à la cour des rois de Castille et d'Aragon.

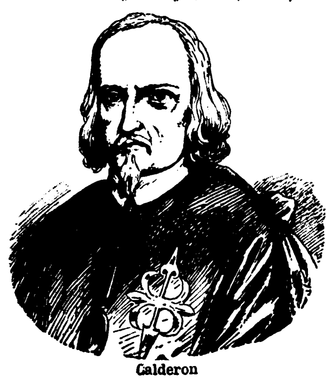
Calcagnini (CELIO), astronome et poète italien, né et m. à Ferrare, 1479-1541; protonotaire apostolique, professeur à l'Université de sa ville natale. (*Œuv. complètes*, en langue latine, Bâle, 1544, 1 vol. in-fol.) Humaniste plein d'élégance, hébraïsant capable d'interpréter Isaïe et les prophètes en leur langue aussi bien que de célébrer en latin ou en grec les libéralités d'un Léon X, il jouissait d'une belle réputation de savoir.

Calchi (TRISTANO), historiographe italien, né à Milan, vers 1462, m. en 1515. Son *Historia patria* en 20 livres

(1628, in-fol.) fournit les détails les plus précis sur les Sforza et les princes de la maison d'Este.

Caldas Pereira de Souza (ANTONIO), poète lyrique brésilien, né en 1762, à Rio-de-Janeiro, m. en 1814. Les critiques portugais vantent la noble allure de ses odes sacrées et la grâce d'un petit poème qu'il fit sur les *Oiseaux*.

Calderon de la Barca (PEDRO), illustre poète dramatique espagnol, né à Madrid, en l'an 1600; homme d'épée et d'église, poète à 14 ans, soldat à 25, moine à 52; et m. en 1681, le 25 mai, entouré de richesses, de gloire et de considération. A composé, croit-on, près de 1 500 pièces, on en a réuni cent quatre-vingts environ, comprenant des *Autos* (la *Vigne du Seigneur*, les *Epis de Ruth*, le *Divin Orphée*, etc.); des comédies philosophiques (la *Vie est un songe*, le *Dernier duel de l'Espagne*, etc.); des comédies de cape et d'épée (*Avant toute chose est ma dame*, l'*Alcade de soi-même*, *Bonheur et malheur du nom*, etc.); enfin des drames (*Aimer après la mort*, le *Médecin de son honneur*, l'*Alcade de Zalamea*, etc. Les œuvres de C. (V. *Teatro selecto*, éd. Menendez y Palayo, 1881, 4 vol.) em-


Calderon

brassent tout, depuis le mysticisme le plus élevé, jusqu'à la plus simple églogue, depuis la vive intrigue amoureuse et cavalière jusqu'à la passion la plus sombre. Telle de ses comédies, l'*Écharpe et la fleur*, est une exquise idylle, d'une allure légère, tout aérienne. Tel, au contraire, de ses drames, la *Dévotion à la Croix*, est d'une énergie farouche où le dialogue heurté, saccadé, a des effets saisissants. Son esprit observateur, son talent profond, son inspiration vigoureuse unissent aux beautés de l'art les idées et les principes qui dominaient les cœurs espagnols, — (par dessus tou les sentiments de foi et d'honneur) — comme à la forme romanesque la pen sée philosophique. Les meilleures trad françaises de C. sont celles de Damas-Hinard (*Chefs-d'œuvre du th. espagnol* 1841-44, 3 vol. in-8°) et d'Antoine de Latour. (*Œuv. dramat. de Calderon*, 1870-73, t. I-II, in-8°.)

Calentius (ÉLISÉE CALENZIO, dit), poète latin moderne, né dans la Pouille; m. à Naples, en 1503. Il se montra savant, spirituel et licencieux. (*Opuscula*, Rome, 1503, in-fol.)

Calepino (Ambrosio), lexicographe italien et religieux augustin, de la famille des comtes de Calepio, né en 1435, m. en 1511; auteur d'un vieux vocabulaire polyglotte (1503, 1509, in-fol.) que complétèrent Passerat, le Cerdat, Chifflet, Facciolati. Il y en eut des réimpressions nombreuses; et le nom du savant se popularisa jusqu'à passer dans l'usage commun pour désigner tout recueil de mots, de notes, d'extraits (*calepin*); qu'une personne compose pour son usage.

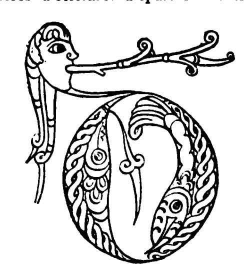
Calfa. Voy. Lusignan.

Calidasa ou Kalidaça, célèbre poète de l'Inde ancienne. Il vivait un demi-siècle avant l'ère chrétienne, et avait tiré d'un épisode du *Mahâbhârata* le sujet d'une idylle dramatique, tout imprégnée de fraicheur et de charme: *Sacountala*, la perle du théâtre sanscrit. Son poème le *Nuage messager* est aussi l'un des produits les plus achevés de cette littérature. *Sacountala* fut traduite pour la première fois par William Jones en langue anglaise et révélée de ce jour à l'Europe savante.

Callias, poète comique grec du v° s. av. J.-C.

Callias de Syracuse, historien grec du III° s. av. J.-C.

Calligraphie. L'art de bien former les caractères d'écriture. Depuis l'invention de


O majuscule emprunté à un manuscrit du VIII° siècle

l'imprimerie, bien qu'une belle écriture soit



V majuscule, d'après un manuscrit du xe siècle.

encore appréciée, on n'a plus de raison d'y attacher l'importance donnée jadis à la haute position des rubricateurs gothiques. Les Chinois ont conservé le culte de la calligraphie. Les Japonais aussi, dont l'écriture admet plus de caprices et de fantaisies qu'on n'en pourrait trouver d'exemples, en pareil cas, chez aucune nation connue. Les Arabes, les Persans et les Hindous en font encore un grand cas ; mais ce prestige pâlit à mesure que l'imprimerie se fait de plus en plus pratique. Dans l'antiquité, les manuscrits étaient d'une exécution très soignée. Les Arabes eurent une vraie passion pour les beaux livres. Durant toute l'époque médiévale les ingénieux mélanges des encres multicolores d'or, d'argent, de minium, les enjolivements précieux des miniatures, furent portés à un grand luxe en France, en Allemagne, en Italie. Les calligraphes, enlumineurs, miniaturistes, relieurs et parcheminiers de Paris, entre autres, formaient une importante corporation, au commencement du xve s. Aujourd'hui, les successeurs dégénérés des anciens calligraphes exhibent pour réclame des dessins à la plume qui ne sont que la moindre des apparences de l'art. Mais nous pouvons juger par les magnifiques dessins que nous ont laissés Michel Ange et Raphaël, de ce que peut donner ce procédé entre les mains d'un artiste véritable : la plume caresse la forme et en précise toutes les sinuosites.



I majuscule, d'après un manuscrit du xiie siècle à la Bibliothèque nationale.

Quelques fonctions encore, dans l'administration publique ou privée, exigent la main d'habiles calligraphes ; ainsi les registres des administrations, l'expédition officielle d'un traité de paix, d'un texte de loi et les autres documents authentiques, doivent être écrits d'une manière distinte et plaisant à l'œil. (Cf. **Manuscrit.**)

Callimaque, poète et érudit alexandrin, né à Cyrène, m. en 270 av. J.-C., de l'illustre famille des Balliades. Ptolémée Evergète le tint en grande faveur. Il est l'auteur, d'après Strabon, de 800 ouvrages en prose et en vers. Son influence sur toute l'école alexandrine fut prépondérante. Quintilien et Properce le placent à la tête des poètes élégiaques. De toutes ses œuvres, il ne nous reste plus que la *Chevelure de Bérénice,* élégie imitée par Catulle, ainsi que 73 épigrammes et des hymnes. Sa poésie, au dire même des anciens, était plus savante qu'inspirée.

Calino. Au théâtre et dans la presse humoristique, type achevé de niaiserie, vrai successeur de Jocrisse.

Callinus, Καλλῖνος, poète grec, l'un des créateurs du vers élégiaque, né à Ephèse dans la première moitié du viie s. avant J.-C. Les fragments qui nous restent de C. traduits en vers français par A. Firmin-Didot, ont été publiés par Bach *(Callini, Tyrtæi et Asii fragmenta,* Leipzig, 1831, in-8°.)

Callisthène, Καλλισθένης, historien grec, proche parent d'Aristote ; né à Olynthe, en 360, m. en 327. Alexandre le prit avec lui en Asie pour lui servir d'historiographe et raconter ses conquêtes. Mais l'indépendance hardie du caractère de Callisthène, la franchise de ses paroles ennemies de tout courtisanisme, déchaîna la colère de ce dieu couronné qui le fit périr dans les tourments. Geier a publié, de nos jours, le peu de fragments qui nous sont restés de ses divers livres *(Frag. Alexandri histor.,* p. 232-272).

On ne saurait le confondre avec le pseudo-Callisthène, inventé au moyen âge et dont l'*Histoire d'Alexandre* fut alors très répandue et traduite en plusieurs langues. Ce dernier ouvrage (éd. Muller, à la suite d'Arrien, dans la collect. Didot) nous représente le second âge des narrations fabuleuses sur le héros macédonien et nous transporte en pleine décadence.

Callistrate, Καλλίστρατος, poète gr. né à Athènes, vers la fin du vie s. ap. J.-C. A l'instar d'Hybrias, il nous a laissé un précieux échantillon de ces

chansons de table qui s'improvisaient parmi les coupes et qu'on nommait *scolies*. Athénée nous a transmis, comme une pièce ayant été longtemps populaire, son chant en l'honneur des meurtriers d'Hipparque : Harmodius et Aristogiton.

Callistrate, orateur et général athénien du IVe siècle. Démosthène, après l'avoir entendu, se décida à suivre, sur ses traces, la carrière de l'éloquence.

Callistrate, grammairien grec, né à Alexandrie, au IIe s. av. J.-C., disciple estimé d'Aristophane de Byzance.

Callistrate, sophiste grec du IIe s. de notre ère. On a de lui une description de 16 statues antiques, insérée dans toutes les éditions de Philostrate et traduite en français par Blaise de Vigenère.

Callistrate, jurisconsulte romain, né au IIIe s. ap. J.-C., sous les empereurs Sévère et Caracalla. On trouve de lui de nombreux fragments dans les Pandectes.

Calmet (dom AUGUSTIN), érudit français, de la savante congrégation des Bénédictins, né le 26 févr. 1672, près de Commercy, m. le 20 oct. 1757, à Paris. Il travailla immensément. Parmi ses nombreuses compositions, nous signalerons simplement : le *Trésor d'antiquités sacrées et profanes,* Paris, 1712, 3 vol. in-4°; le *Dict. hist. et crit. de la Bible,* Paris, 1720, 2 vol.; l'*Hist. universelle, sacrée et profane,* 1735-1771, 17 vol. in-4°. On peut trouver lourd et diffus le style du docte commentateur, trop dépourvue de méthode ou de critique la marche de l'exégète et de l'historien; on ne peut lui contester une vaste et puissante érudition, une exactitude consciencieuse, qualités fondamentales qui rachètent les défauts de la forme.

Calotte (Régiment de la). Nom d'une société de beaux esprits satiriques du XVIIIe s.

Calpurnius Flaccus, rhéteur latin de la seconde moitié du Ier s. apr. J.-C. On a publié ses cinquante et une *déclamations* concernant l'art judiciaire à la suite des *Déclamations* dites *de Quintilien.* (Burmann, éd. Leyde, 1720, in-4°.)

Calpurnius Siculus, poète latin du IIIe s., sous le nom duquel nous possédons onze églogues imitées de Théocrite et de Virgile. Les quatre dernières, qui paraissent postérieures aux autres, ont été attribuées, sans preuves notoires, à Némésien. Les églogues de Calpurnius étaient classiques, au temps de Charlemagne. (Éd. princeps, Rome, 1471; éd. Beck, 1803, Leipzig; Glaeser, 1842, Gœttingue trad. div.).

Calvin (JEAN CAUVIN, dit), célèbre réformateur et écrivain français, né à Noyon, en 1509, m. à Genève, en 1564. Nourri aux fortes études de l'Université de Bourges, entraîné par la doctrine de Luther, il se détourna de bonne heure de l'Église catholique, où il avait été accueilli presque enfant, et devint bientôt l'un des chefs les plus en vue de la Réforme. Sa destinée fut singulière. Errant de ville en ville, obligé de s'enfuir de Poitiers, d'Angoulême, de Nérac, de Ferrare, de Strasbourg, de Bâle, il trouva enfin dans Genève une sorte de royaume théologique, où il gouverna les âmes avec la plus impitoyable sévérité. Chassé de cette ville, puis rappelé après deux ans d'exil, il y termina son existence pleine d'orages, laissant der-



Calvin.

rière lui le souvenir d'une autorité implacable et d'une sombre tyrannie. Les doctrines de Calvin ne nous appartiennent pas: nous ne jugeons que son style et sa langue. Il est certain qu'on doit l'appeler comme Patru « le père de notre idiome », et qu'il faut s'en tenir au jugement de Bossuet : « Donnons, dit-il, à Calvin cette gloire d'avoir aussi bien écrit qu'homme de son siècle. Mettons-le même au-dessus de Luther ; car, encore que Luther ait quelque chose de plus original et de plus vif, Calvin, inférieur par le génie, semble l'avoir emporté par l'étude : son style, plus triste, était plus suivi et plus châtié. » Profondément imprégné de science latine, ses idées vont de cette allure unie, majestueuse, un peu lourde, dont on rencontre tant d'exemples dans Cicéron. C'est la première fois que les oreilles françaises

saisissent en leur idiome les agréments de ce rythme mystérieux et caché dont la prose romaine charma ses lecteurs. Il ne garde pas toujours la forme tranquille et puissante, qui convient à la démonstration d'une vérité philosophique. Le zèle souvent l'emporte. Son langage alors s'anime de lueurs sinistres. Il a l'ironie ardente, l'invective tonnante. L'austérité de son caractère éclate dans sa façon de comprendre et d'interpréter Dieu. Tout son style est rempli d'épouvante et d'horreur. Calvin teignait son langage des couleurs de son esprit. Il n'avait rien de tendre ni de gai. Entre lui et saint François de Sales, par exemple quel abîme!

L'œuvre où Calvin se montrait, dit M. Nisard, à la fois profond hébraïsant, latiniste consommé, également savant dans les deux antiquités et rendant sensible toute cette science par le langage le plus approprié et le plus clair, s'appelle l'*Institution chrétienne* (Strasbourg, 1539, 1543, in-fol.; Genève, 1550, in-fol., etc.) Elle est divisée en quatre livres. Dieu est envisagé, au premier livre, comme créateur et souverain gouverneur du monde; au deuxième comme rédempteur des hommes par J.-C.; le troisième traite de la grâce et de ses effets; le quatrième des moyens extérieurs dont Dieu se sert pour nous convier à J.-C. son fils et nous retenir à lui. On a mis au jour, séparément, plusieurs recueils de *Sermons*, de *Lettres*, de *Traités*, sans compter les autres ouvrages français et latins que le réformateur avait publiés de son vivant. Ch. G.

Calvus (Caïus-Licinius-Calvus-Macer), orateur et poète latin, né 82 ans av. J.-C,, m. prématurément en 46. « J'ai trouvé des gens, dit Quintilien, qui préféraient Calvus à tous les autre orateurs. » Il imitait les Attiques. Son style grave, châtié, sévère, avait aussi de la véhémence. Il n'est resté que des lambeaux de ses discours comme de ses poésies. (Voy. les recueils de Weichert et H. Meyer.)

Camaraderie littéraire. Voy. Coterie.

Cambacérès (abbé de), prédicateur français, né à Montpellier, en 1721; archidiacre de la cathédrale de Montpellier; m. en 1802. Admis à prêcher devant Louis XV, il parla éloquemment et hardiment (*Panégyr. de saint Louis*, 1768, in-4°; *Serm.*, 1781, 3 vol. in-12.)

Cambacérès (Jean-Jacques-Régisde), jurisconsulte et homme d'État français, né à Montpellier, en 1735; successivement conseiller à la cour des Comptes de sa ville natale, député aux États-généraux, à la Convention, au Conseil des Cinq-Cents, ministre de la justice sous le Directoire; second consul avec Bonaparte, dont il se fit la créature docile; et, sous l'Empire, président du Sénat, membre de l'Institut, archi-chancelier, décoré de tous les ordres, créé duc de Parme, prince, altesse sérénissime; m. en 1824. Dénué de principes et de conscience, serviteur toujours complaisant de la force régnante et du succès, il fut un politique heureux; mais il n'eût rien laissé qu'un souvenir très peu recommandable s'il n'avait, comme légiste, travaillé utilement, judicieusement, à la rédaction du *Code civil*.

Cambodgienne (Langue). L'un des idiomes annamites. Le cambodgien est une langue à tendance monosyllabique sans flexion. Il établit une transition entre la langue polysyllabique des îles de la Sonde et les langues monosyllabiques de la péninsule indo-chinoise. On y retrouve un certain nombre de mots venus du malais et contractés par ce procédé que le khmer applique à tous les mots étrangers, pour les plier à son génie qui est monosyllabique. Le pali, de source aryenne, a fourni aux Khmers une grande partie des vocables relatifs à la religion, que le peuple ne comprend guère et qui forment une sorte de langage officiel.

Camden (William), célèbre antiquaire, érudit anglais, né en 1551, m. en 1623. Son principal ouvrage, une *Britanniæ descriptio*, où puisèrent communément tous les historiens postérieurs, lui valut d'être appelé le Strabon, le Varron, le Pausanias de l'Angleterre. Il fut enterré à l'abbaye de Westminster, à côté de Casaubon et de Chaucer: on lui fit de magnifiques funérailles.

Camerarius (Joachim Ier), célèbre érudit et théologien allemand, de son véritable nom Liebhard, né à Bamberg, en 1500; professeur de langues classiques aux Universités d'Erfurth, de Nuremberg, de Tubingen, de Leipzig; m. en 1574. Député de la ville de Nuremberg à la diète d'Augsbourg, ce fut lui qui rédigea la fameuse confession d'Augsbourg. Ami de Mélanchton, dont il a édité la correspondance (Leipzig, 1569) et raconté la vie (Leipzig, 1566, in-8°), il partageait les tendances de cet esprit conciliant et modéré. C. était doué d'une prodigieuse aptitude pour le travail. Outre l'antiquité qu'il connaissait à fond (v. la liste de ses publicat., ap. Niceron, Fabricius, Bœcler, Sommer), il avait étudié la théologie, la médecine, les sciences exactes et les sciences naturelles. Il était de plus orateur et poète. Père illustre d'une famille de savants distingués: botanistes, médecins, jurisconsultes, il revécut, pour ainsi dire,

plusieurs fois dans cette lignée intellectuelle.

Il y eut une autre descendance scientifique du nom de Camerarius, née celle-ci de Jean-Rodolphe Camerarius, médecin réputé de Tubingen au XVII° siècle.

Camerino (JOSÉ), poète et conteur espagnol du XVII° s., italien de naissance. Adepte raffiné du style *culto* (*Nouvelles d'amour,* Novelas amorosas, Madrid, 1623).

Cameron (JEAN), théologien protestant écossais, né à Glascow, en 1580; professeur en France et en Angleterre; m. en 1626. Partisan d'un large esprit de tolérance, C. était, pour ses coreligionnaires, un dissident, qui voulait une réforme dans la Réforme. Il enseignait que la foi suffit pour le salut: c'est le système qu'on a appelé *l'universalisme hypothétique,* développé après lui par Louis Cappel. (*Thèses théolog.,* Prælectiones theologicæ [1626-28, 3 v. in-4°]; *Traicté auquel sont examinez les préjugés de ceux de l'Église romaine contre la religion réformée* (La Rochelle, 1618, in-8°; trad. angl., Oxford, 1624, in-4°.)

Cameron (le commandant VERNEY LOVELY), célèbre explorateur anglais, né dans le Dorsetshire eu 1844, m. en 1894. Il est un des grands voyageurs du XIX° s. qui, après Livingstone, ont le plus écrit et le mieux parlé en faveur des victimes de l'esclavage. (V. ses deux volumes *Across Africa,* etc.)

Camers (JEAN RICUZZI VELLINI, dit), théologien et savant humaniste italien, né à Camerino, en 1448; provincial de l'ordre des Cordeliers, professeur de faculté à Vienne, à Padoue; m. en 1546. Il lança comme une réfutation de Luther le livre intitulé: *Theologiæ facultatis universalis studio Viennensis doctorum in Paulum,* etc. (Vienne, 1524); mais il se rendit surtout célèbre par le nombre et l'autorité de ses éditions classiques d'auteurs grecs ou latins.

Caminha (PEDRO-ANDRADE), poète portugais, né à Lisbonne ou à Porto, en 1510, m. en 1589. Ses vers bucoliques, élégiaques ou lyriques, d'une forme élégante, ont été imprimés pour la première fois, en 1791, sous le titre de: *Obras poéticas* de Pedro de Andrade Caminha, in-8°.

Camoens (LUIS de), illustre poète portugais, surnommé le *prince des poètes des Espagnes,* né, pense-t-on à Lisbonne, en 1524, m. en 1579. De même que le Dante, le Tasse et Cervantes, C. eut une existence des plus agitées et dut lutter péniblement contre la calomnie, l'adversité, l'ingratitude. Il passa sa vie dans de lointains voyages, et finit ses jours dans la misère, au moment où son pays, dont il avait célébré les grandeurs, allait subir la domination étrangère. Sa vaste épopée, les *Lusiades,* a pour sujet la découverte d'un pays nouveau par la flotte portugaise. Elle se compose de dix chants, contenant en tout 1102 strophes. Le mètre est l'iambe héroïque. Quelques discordances, un emploi parfois bizarre du merveilleux, y peuvent choquer un goût sévère. On n'en saurait trop admirer la mélancolie



Le Camoens, d'après Signauré.

pénétrante, l'essor grandiose des idées, et cette perfection de style, cette délicieuse harmonie qui sont le secret du Virgile portugais. Outre les *Lusiades,* Camoens a composé un grand nombre de poésies. On a de lui près de trois cent sonnets dont vingt sont écrits en espagnol, deux en dialecte galicien, et où le poète a principalement exprimé, tantôt les douleurs du départ lorsqu'il quitta le Portugal, tantôt les tourments de l'amour déçu. Il rivalisa dans ses *Églogues,* avec Garcilasso, et avec Pétrarque, dans ses *Poésies lyriques.*

Campan (JEANNE-HENRIETTE-GENEST, Mme), célèbre institutrice et mémorialiste française, née à Paris, en 1752: nommée à l'âge de quinze ans lectrice de Mesdames Victoire, Sophie et Louise, princesses royales; attachée trois ans plus tard comme première femme de chambre à la Dauphine Marie-Antoinette, qui, lorsqu'elle fut devenue reine et malheureuse, put compter sur son dévouement absolu; surintendante de la maison d'Écouen, en 1805; m. en 1822. Elle laissa des

Mémoires sur la vie privée de Marie-Antoinette (Paris, 1823, 3 vol., qui eurent un immense retentissement, et d'excellentes pages sur l'*Éducation,* écrites également avec le cœur. (1823, 2 vol. in-8°.)

Campanella (TOMMASO), célèbre philosophe italien, né en 1568; accusé de magie dès ses premiers livres et dénoncé comme révolutionnaire ; jeté dans les cachots, quinze fois mis en jugement et soumis sept fois à la torture la plus cruelle; m. à Paris, en 1639. Dans le même temps que Bacon s'efforçait de réformer la philosophie, en Angleterre, on vit, en Italie, Campanella rompre avec l'autorité et défendre hautement le droit qu'a la raison de se frayer des routes nouvelles. Sa métaphysique offre un mélange encore confus des tendances du moyen âge et des tendances modernes. Campanella eut un esprit profond, une imagination vive et hardie, et merveilleusement ouverte aux pressentiments de l'avenir; mais son asservissement aux rêveries de l'astrologie judiciaire et la manie de l'argumentation qu'il emprunta de son siècle nuisirent beaucoup au développement des lumières de cet étonnant génie. C. a composé un grand nombre d'ouvrages, tous devenus rares, sauf le fameux roman utopique : *Civitas solis* ou la *Cité du Soleil;* beaucoup ne furent pas imprimés; plusieurs sont perdus; d'autres sont conservés dans les bibliothèques. Sa fécondité tenait du prodige.

Campbell (GEORGE), théologien écossais, né en 1719, m. en 1796. Auteur d'un *Essai sur les miracles* où il réfute les objections d'Hume, et d'une notable traduction des Évangiles, accompagnée de commentaires.

Campbell (THOMAS), poète anglais, né à Glascow, en 1777, m. à Boulogne en 1844. Par un charmant poème les *Plaisirs de l'Espérance* (1799), il conquit une des premières places dans l'école intermédiaire qui allait relier Pope et Thomson à l'école romantique inaugurée par Walter Scott et les Lakistes. Son style toujours correct et soigné arrive à la perfection dans *Gertrude of Wyoming*, (1809) poème pathétique, quoique d'une grâce un peu apprêtée. Son chant du cygne fut le *Dernier homme (the last Man).* Il avait donné, outre ces ouvrages, plusieurs compositions historiques, littéraires et poétiques.

Campe (JOACHIM-HENRI), pédagogue, grammairien et moraliste allemand, né en 1746 à Brunswick, docteur en théologie à la faculté de Helmstaedt; m. en 1878. Heinsius a fait de sa grande œuvre pédagogique (*Sammtliche Kinder und Jugendschriften,* Brunswick, 1829-32, 4° éd., 37 vol. in-12) le meilleur éloge en disant : « C'est par Campe que les livres destinés à l'enfance deviennent, dans le XVIII° s., la branche principale de la littérature allemande. Il fut, en ce genre, l'écrivain par excellence. Il y donnait le ton. »

Campenon (VINCENT), poète français, neveu de Léonard, né à la Guadeloupe, en 1772, amené jeune en France, reçu à l'Académie en 1813, inspecteur de l'Université et secrétaire du cabinet du roi; m. en 1843. Il continua d'une manière distinguée le genre de Delille (la *Maison des champs,* 1809), vit accueillir avec beaucoup de faveur une autre composition épique et descriptive : l'*Enfant prodigue* (1811), traduisit en vers français Horace et des fragments de poèmes anglais. Ses vers ont de l'élégance, de la facilité, de la fraîcheur.

Camphuysen (THÉODORE-RAPHAËL), peintre, poète et théologien hollandais, né à Gorcum, en 1530, m. en 1626. Quand cet habile artiste délaissait la palette du peintre, c'était pour demander aux lettres des inspirations toutes religieuses: hymnes chrétiens ou dissertations théologiques. (*Theologische Wercke,* Amsterd., 1657, in-8°.)

Campistron (JEAN GALBERT de), poète dramatique français, né en 1656, à Toulouse, reçu à l'Académie en 1701, m. en 1723. Secrétaire du duc de Vendôme, il dut à ce grand seigneur sa fortune, et au célèbre comédien Baron une partie de sa réputation. On cite avec honneur deux de ses tragédies: *Andronic* (1685) et *Tiridate* (1688), bien que son talent n'y soit, comme dans les autres pièces de cet imitateur de Racine, que le reflet timide du génie de son modèle. Il savait, non sans art, passer du sévère au doux et du grave au plaisant. Sa comédie en vers: le *Jaloux désabusé* (1709) a des mérites peu communs de conception et d'expression. Campistron entendait la bonne économie d'une œuvre de théâtre. Son dialogue, ses caractères sont bien établis, ses plans réguliers. Sa versification, quoique négligée, paraît aisée et coulante. Il lui manqua, pour devenir un maître, une qualité essentielle : la poésie du style. (*Œuv.,* Paris, 1715, 2 vol. in-12.)

Campoamor (don RAMON de), poète espagnol, né à Navia (Oviedo) en 1817, m. en 1901. Très jeune il vint à Madrid avec l'intention d'étudier la médecine. Son éducation, son caractère et ses talents naturels lui

créèrent vite une place distinguée dans les cercles littéraires et parmi la haute société espagnole. Alors, oubliant la médecine, il s'adonna fervemment aux lettres et à la politique. A vingt-trois ans, il passait déjà pour un éminent poète; et le journalisme, la politique, le firent tour à tour gouverneur d'Alicante, de Castillon et de Valence, député, conseiller d'État. Nous ne saurions analyser ici les ouvrages : *El personalismo, Lo absoluto*, la *Filosofia de las Leyes, El ideismo,* qui lui valurent une réputation diverse de penseur profond, d'amène érudit, de critique et philosophe original. Nous laisserons également ses comédies, *Guerra a la Guerra, Cuerdos y Locos* [Sensés et insensés]; mais nous citerons d'une manière exceptionnelle ses deux recueils : *Las Doloras* et *Los pequenos poemas,* écrits pour l'immortalité. L'indépendance



Campoamor

hardiment novatrice de C., sa façon bien particulière d'étudier le cœur humain, sa persévérance à donner une couleur philosophique à ses poèmes l'ont rendu le créateur d'un genre très marqué, fusion intime de réalisme et d'idéalité lyrique. A l'aide de traits choisis, de subtilités ingénieuses, de réflexions vivement jetées, d'expressions fortes ou ironiques, il vise surtout à exposer les réalités de la vie et les déceptions qu'on éprouve en acquérant par l'expérience la connaissance du monde, — ce monde actuel sceptique et matérialiste — dont il est le fils jusqu'aux moelles. Les inquiétudes, les amertumes, le doute, les luttes des passions parlent et vivent dans ses vers, mais sans les éclats d'un romantisme exagéré, et tempérés parfois d'une résignation héroïque C. n'y atteint jamais les extrêmes limites du désespoir et n'y arrive non plus à l'oubli complet des vertus; et c'est en quoi son pessimisme diffère de celui des autres poètes qu'on pourrait lui comparer. Le plus populaire, le plus lu des poètes espagnols contemporains, C. aura exercé sur son époque une influence qui ne le cède point à celles de Boscan, de Garcilasso, de Quintana ou d'Espronceda.

Camus (Jean-Pierre), littérateur français, né à Paris, en 1582, évêque de Belley, m. à l'hospice des Incurables, en 1653. Ami de saint François de Sales, il tint une place importante dans le travail de réforme catholique auquel s'étaient voués l'évêque de Genève, saint Vincent de Paul, l'abbé Olier; mais il tranchait sur ce groupe par la direction qu'il donna à ses travaux apostoliques. Animé du désir de combattre l'influence pernicieuse des romans de galanterie si fort à la mode de son temps, il imagina de leur opposer des fictions d'une autre sorte, à la fois tendres et chrétiennes, capables en même temps d'amuser l'imagination et de fortifier l'âme. Les romans de l'évêque de Belley eurent une certaine vogue (*Dorothée*, Paris, 1621, *Spiridion*, 1623, *Palombe* ou la *femme honnête*, rééd., Paris, 1853, in-8°, etc.). Camus fut une plume intarissable. En moins de vingt ans, au milieu des travaux ininterrompus de son épiscopat, il mit bout à bout outre cent trente-sept ouvrages de morale, de piété et de controverse (*Homélies festives,* 1619 et suiv.; *Esprit de S. François de Sales,* 1641, 6 vol. in-8°, etc.), cinquante-trois romans bien comptés.

Camus (Armand-Gaston), jurisconsulte et homme politique français, né en 1740, à Paris, député à l'Assemblée nationale, membre de l'Institut, m. en 1804. Sa connaissance du droit canonique lui avait valu la place d'avocat du clergé de France. Avec son éloquence déiste, à la fois véhémente et calculée, il s'efforca de concilier la philosophie et les opinions religieuses, les devoirs civils et l'esprit de corps. Le meilleur service qu'il rendit fut d'empêcher, par une intervention précieuse, la destruction des anciens titres aux Archives nationales, dont il était alors conservateur. (*Lettres sur la profession d'avocat,* 1777, 2 vol. in-12, etc.)

Canadienne (Littératnre). Deux éléments se partagent la possession du Canada, cette vaste contrée de l'Amérique du Nord : l'élément anglo-saxon et l'élément franco-canadien. Dans le Bas-Canada, les Français forment les 80 centièmes de la population. Leur langue est celle de la littérature. Celle-ci n'existe guère que depuis la seconde moitié du XIX° siècle, toute l'activité intellectuelle

s'étant portée jusqu'alors vers le barreau, le professorat. De petits écrits anonymes, de menues pièces de vers, des bouquets à Chloé, des madrigaux d'autrefois attardés en notre civilisation, en faisaient tous les frais. Le journalisme enfin lui donna la vie. Du milieu des luttes politiques sortirent de vigoureux joûteurs. Puis vinrent les *essayistes* littéraires. On vit les auteurs se dégager des liens de la presse, et les volumes apparaître, — à très petit nombre, il est vrai, pour une très petite vente, surtout. — La poésie canadienne prit un certain essor avec Fréchette, Sulte, Chapman, Labelle. On rassembla les vieilles chansons du pays. Les romans se hasardèrent à la lumière du jour, encore gris et ternes de teintes pour la plupart, mais d'un style pur et classique. On eut des dramaturges, des critiques, des historiens du pays. — La littérature canadienne a des qualités reconnues de grâce et de fraicheur. « On y sent, dit Charles Fuster, l'âme neuve d'un peuple encore enfant. » La poésie, qui reflête cette âme, a le charme des choses primitives.

Canaque (le). L'un des idiomes polynésiens. Les dialectes c., bien que dérivant d'une même origine, changent avec chaque tribu, au point que deux tribus voisines se comprennent difficilement. Toutefois, les indigènes de la Nouvelle Calédonie apprennent à parler un langage mélangé de français, d'anglais et de canaque, le *bichelamer*, que tout le monde comprend.

Candolle (Augustin-Pyramus de), célèbre naturaliste suisse, né à Genève, en 1778, m. en 1841. Le sentiment très vif qu'il avait du côté poétique des sciences nous a valu de ce botaniste de génie des œuvres à la fois savantes et littécaires. (*Physiologie végétale,* 1832, 3 vol. in-8° ; etc.)

Son fils, Alphonse de C. (1806-1893), l'auteur de la *Géographie botanique comparée*, a fait faire aussi à cette science de grands progrès, et travaillé à accumuler des matériaux pour la solution du problème de l'origine.

Canisius (Pierre), de son vrai nom Hundt, théologien allemand, né à Nimègue, en 1521; prédicateur de l'empereur Frédéric Ier; provincial de l'ordre des Jésuites et nonce du Saint-Siège; m. en 1597. Il combattit avec un zèle extrême les progrès de la Réforme en Allemagne et en Suisse, et s'établit à Fribourg, évangélisant, prêchant, fondant des collèges, défendant contre la puissance séculière les droits ou les privilèges de l'Église. (*Summa doctrinæ christianiæ,* 1re éd., 1554, souvent réimpr. et traduite en toutes langues.)

Canitz (Frédéric-Rodolphe-Louis, baron de), poète allemand, né à Berlin, en 1654, m. en 1699. Il se sépara de la deuxième école silésienne où florissait l'imitation du bel esprit italien, pour réagir contre ce faux goût, dépaysé dans sa patrie. Ses odes, ses épitres, ses satires, ses élégies, ses cantiques, sont d'un disciple de Boileau attentif à suivre de près les traces du maître. (*Nebenstunden, unterschiedener Gedichte,* Berlin, 1700, Leipzig, 1727.)

Canizares (Joseph), poète dramatique, né à Madrid en 1676, m. en 1750. Des quatre-vingts pièces environ dont se compose son théâtre, tragédies, drames, comédies, le *Domine Lucas*, comédie de caractère entremêlée de saynètes, eut le meilleur succès.

Canning (George), homme d'Etat, orateur et poète anglais, né en 1770, m. en 1827. Ministre de l'extérieur pendant les vingt-dernières années de sa vie, il se signala par d'importantes réformes, soutenant les vues de sa politique au moyen d'une éloquence naturelle, à la fois vive, animée, brillante, semée de traits heureux dans la finesse de l'argumentation et relevée de piquantes railleries. On a de lui, outre ses *Discours* (Londres, 1828, 6 vol.), des satires, des parodies, des chansons et d'autres poésies lyriques souvent remarquables.

Canonique. Dans l'ancienne philosophie, Partie de la doctrine d'Epicure désignant l'ensemble des règles *a priori*, qui doivent servir à la classification de nos jugements. Ces règles se rapportent aux diverses causes de la connaissance et aux diverses causes de l'erreur. Epicure opposait sa *Canonique* à l'*Organon* d'Aristote et pensait y renfermer toute la logique.

Canoniques (livres). Livres contenus dans le catalogue des Écritures, et que l'Église reçoit comme inspirés.

Cantacuzène (Jean), empereur de Constantinople, et mémorialiste grec du xive siècle. En 1354, fatigué d'une puissance qu'il n'avait maintenue qu'à travers beaucoup de difficultés, de malheurs publics, de guerres civiles, il abdiqua pour se retirer dans un monastère. C'est là qu'il s'inspira du genre et du style de Thucydide pour composer, d'une manière un peu affectée, son ouvrage historique. (*Mém.*, de 1320 à 1360, ap. Cousin, et dans la *Byzantine* de Bonn.)

Cantate. Petit poème fait pour être mis en musique, composé de récitatifs et d'airs; ou, dans l'acception le plus moderne du mot, sorte de pièce lyrique officielle récitée sur les théâtres aux jours de fêtes dynastiques ou nationales. Au xviiie s., la cantate avait ses règles à part. Elle devait avoir pour sujet une idée morale appuyée d'exemples qui en fissent la preuve et l'ornement. J.-B. Rousseau et Métastase portèrent la c. à un rare degré de perfection.

Cantilène. Petit poème roman, d'origine germanique et d'abord écrit en langue tudesque, lyrique et épique, national et guerrier, parfois religieux, toujours chanté, qui précéda la formation des épopées, en France. On possède deux cantilènes du ixe s., l'une d'inspiration française, celle de Saucourt, l'autre, d'inspiration allemande, celle d'Hildebrand

ou d'Hadebrand. Au xe appartient la *Cantilène de Sainte-Eulalie.*

Cantique. Chant d'allégresse, de triomphe, d'amour ou de reconnaissance envers la Divinité ; c'est la poésie sacrée par excellence, si l'on admet que les hymnes, dont beaucoup sont admirables de lyrisme et de solennité, sont aussi des cantiques.

Cantique des Cantiques. Poème biblique en huit chants, sorte d'épithalame spirituel et mystique, que la plupart des interprètes tant juifs que chrétiens attribuent à Salomon. On y reconnaît en même temps une allégorie et une églogue. Si l'on s'en tient au sens littéral, c'est une peinture vive et suave de l'amour ingénu, un drame pastoral ayant ses divers actes et ses personnages, c'est-à-dire l'époux, l'épouse et les jeunes filles qui représentent, à la façon antique, le chœur nuptial ; partout c'est la douce image des champs ; ce sont les vrais accents de l'idylle. D'autre part, à prendre le sens mystérieux consacré par l'interprétation des Pères, le *Cantique des Cantiques* représenterait l'amour que l'homme a pour Dieu et l'union mystique de l'âme humaine et de Jésus-Christ : l'âme y est désignée par l'épouse et Jésus-Christ par l'époux.

Cantù (César), célèbre écrivain italien, né en 1807, à Brivio, dans la Lombardie, m. en 1895. Dès sa jeunesse, il recueillit de ses fréquentations avec les plus illustres personnages de son temps et de son pays la véritable tradition des idées libérales qui visaient ardemment à expulser l'étranger sans jeter l'Italie dans les voies révolutionnaires. Pour cette cause de l'émancipation nationale *(Réflexions sur l'histoire de la Lombardie au XVIIe s. etc.)*, César Cantù alla dans les prisons autrichiennes; il y demeura, pendant l'année 1834, soumis à un régime tellement dur, qu'il dut écrire un roman avec un cure-dent trempé dans de la suie délayée. En 1836, il commença la publication de son œuvre capitale, l'*Hist. universelle*, en 20 volumes, dont le succès énorme enrichit en même temps l'auteur et l'éditeur. C'est un monument remarquable de science et de haute philosophie. Vinrent ensuite où à la traverse l'histoire de Milan, celle de Venise, celle de la guerre de Cent Ans, des drames, des romans, des monographies et enfin son dernier livre entrepris à la demande du Souverain Pontife : l'*Hist. du Concile du Vatican.* Jusqu'à la fin de sa vie il demeura fidèle à la double conception de sa jeunesse, c'est-à-dire à son admiration pour le catholicisme et à son amour pour la liberté.

Canz (Israel-Théophile), philosophe allemand, né à Heimsheim, en 1690; professeur d'éloquence et de théologie morale à l'Université de Tubingue; m. en 1753. Propagateur zélé des doctrines de Leibnitz et de Christian Wolf. *(Philosophiæ Leibnitzianæ et Wolfianæ usus in theologia,* 1728-39, 4 vol. in-4°; *Meditationes philosophiæ,* 1750, in-4°.)

Canzone. Petit poème italien, qui contient un récit, ou un dialogue, ou une dissertation, et qui, divisé en stances égales, est terminé par une stance plus courte. La c. provient du *canzo* provençal, dit-on inventé par Giraud de Borneilh ; mais, tandis que ce dernier était une vraie chanson sur un sujet d'amour, la c. italienne peut s'élever jusqu'au ton de l'ode ; le style en veut être soutenu, l'idée qu'elle déroule doit être empreinte de grâce et d'harmonie. Guido Cavalcanti, Dante, Pétrarque, Filicaja, et, de nos jours, Marchetti, Leopardi ont laissés des chefs-d'œuvre du genre.

Capdueil (Pons de), troubadour français du XIIe s., m. en 1190, pendant la croisade. Il chanta les mérites d'Azalaïs de Mercœur, femme du comte d'Auvergne et la dame de ses pensées.

Capèce (Scipione), poète latin moderne et jurisconsulte italien, né vers le commencement du XVIe siècle. (*Opera*, Naples, 1594; Venise, 1754, in-8°.) Le savant P. Ricci a traduit en vers libres italiens son poème *De principiis rerum*, exposition nouvelle des anciennes doctrines de l'école ionienne sur l'origine des choses, sur la cause primordiale (l'air) des phénomènes de la nature.

Capefigue (Jean-Baptiste), historien et publiciste français, né à Marseille, en 1802, m. en 1872. Après avoir basé les commencements de sa réputation sur deux études approfondies (*Hist. de Philippe-Auguste*, 1829, 4 vol. in-8°; *Hist. constitutionnelle et administrative de la France, de la mort de Philippe-Auguste au règne de Louis XI*, 1829, 4 vol. in-8°), il ne se donna plus le temps de contrôler ses documents, de peser ses réflexions, d'épurer son style, mais jeta les uns sur les autres cent vingt volumes de narrations prolixes. Par intervalles, il se faisait journaliste. Il combattit avec fougue l'idée républicaine dans les organes parisiens dévoués à la cause monarchique.

Capitan. Voy. **Matamore**.

Cappel (Louis), hébraïsant et théologien calviniste français, né en 1585, à Saint-Elien, près de Sedan, m. en 1658. Des travaux approfondis sur les textes hébreux de l'Ancien Testament le conduisirent à une importante découverte au sujet de la question controversée des *points-voyelles* et des *accents* dans la langue hébraïque. *(Arcanum punctuationis revelatum,* Leyde, 1624, in-4°; *Commentarii et notæ criticæ in Vetus Testamentum,* Amsterdam, 1689, in-fol.) Les ouvrages de C. font époque dans la critique biblique. Comme théologien, de concert vec Amyraut et Laplace, il chercha pour les réformes une interprétation moins rigoureuse de la

grâce et de la prédestination ; mais les théologiens suisses la repoussèrent en lui opposant un *Formulaire* qu'ils rendirent obligatoire dans l'enseignement.

Capella (MARCIANUS-MINÆUS-FÉLIX), érudit latin, né à Madaure, en Afrique, vers le milieu du vᵉ siècle. Il vécut tour à tour à Rome et à Carthage. Sa bizarre encyclopédie, en prose et en vers : le *Mariage de Philologie avec Mercure,* bizarre, disons-nous, par le titre même, par le style, qui enchérit sur toutes les excentricités de la diction africaine et par le ton, mélange de gravité sentencieuse et d'ironie tantôt fine et tantôt bouffonne, fut classique du temps de Grégoire de Tours jusqu'à la Renaissance. Le 8ᵉ livre semble avoir inspiré à Copernic l'idée de son système. (Éd. princeps, Vienne, 1499, in-fol.; éd. Kopp, Francfort, 1836, in-4°.)

Capello, poète italien, pétrarquiste de l'école de Bembo, né à Venise, en 1500, m. 1565. Exilé de sa patrie, il pleura sa disgrâce dans ses *Rime,* chanta les bienfaits du cardinal Alexandre Farnèse et la douceur des consolations religieuses.

Capendu (ERNEST), romancier et auteur dramatique français, né en 1826, m. en 1868. On n'oubliera pas que ce trop abondant feuilletoniste a été le collaborateur de Théodore Barrière dans la belle comédie de mœurs modernes intitulée les *Faux bonshommes* (1856).

Capilupi (CAMILLO) et **Capilupi** (LELIO), son frère, écrivains italiens du xviᵉ s., nés à Mantoue. L'un et l'autre cherchèrent l'originalité dans le paradoxe et l'excentricité, le premier en faisant l'apologie du massacre de la Saint-Barthélemy *(Lo Stratagema di Carolo IX, re di Francia contro gli Ugonotti, rebelli di Dio,* Rome, 1552), l'autre en versifiant, sous forme de centons de Virgile, toute sorte de sujets bizarres ou licencieux.

Capitan. Voy. Matamore.

Capitein (JACQUES-ELISÉE-JEAN), théologien et orateur africain du xviiiᵉ s., né sur la côte de Guinée, amené jeune en Hollande, baptisé, instruit et ordonné pasteur. On a de lui des *Sermons choisis,* en hollandais *(Uitgewochte predikatien,* Amsterdam, 1742, in-4°), et une dissertation latine (Leyde, 1742) sur l'accord de la liberté chrétienne avec l'esclavage des noirs, ses frères de race; car ce théoricien était un nègre.

Capitolinus (JULIUS), historien latin du iiiᵉ s., contemporain de Vopiscus et comme lui, l'un des six auteurs de l'*Histoire Auguste.* Il rédigea les vies d'Antonin le Pieux, de Marc-Aurèle, de Lucius Verus, de Pertinax, etc. Bibl. lat. fr. de Panckouke, Paris, 1844, in-8°.)

Capitolo (pl. *capitoli).* Genre de poésie italienne, burlesque ou badine, sans divisions. Il fut très en faveur, auprès de l'école bernesque, sous forme d'épîtres ou de discours, en *terze rime.* Sérieux à l'origine, il tourna vite au trivial, depuis une certaine satire de Laurent de Médicis en neuf chapitres. Il n'est point de bizarreries, d'extravagances et même d'obscénités qui n'aient fourni matière à ce genre de composition dont l'Italie eut le monopole, au moins chez les modernes. Héritiers des jongleurs littéraires et des sophistes de l'ancienne Grèce, les auteurs de capitoli rivalisaient de zèle à traiter de préférence, au gré de leur imagination facétieuse, des sujets infimes, *infames materiæ.* Les capitoli de Berni sont célèbres : il y chante la peste, les cardons, les anguilles. Varchi a fait l'éloge des œufs durs, du fenouil, des pieds de mouton. Molza a célébré les figues et la salade. Martin Francezi a fait le panégyrique de la pauvreté, de la goutte, de la toux, des châtaignes et des carottes. L'Arioste, Machiavel, l'Arétin, Nelli, Galilée, Caporali, sacrifièrent à ces frivolités. Si quelques-uns y dépensèrent de l'esprit, il faut bien avouer que la turpitude s'y allie trop souvent à des facéties sans suite et sans art.

Capiton, *Aterus Capito,*jurisconsulte romain, contemporain d'Auguste ; fondateur d'une école, celle des *Sabiniens,* opposée à l'école de Labéon dite des *Proculéiens.* Les Digestes ne contiennent aucun passage qui puisse lui être attribué personnellement; il y est, en revanche, souvent cité de seconde main.

Capitulaires. Les constitutions, lois, décrets, ordonnances, rédigés par chapitres, qui émanèrent des rois francs sous les deux premières races. Les plus importants et les connus sont ceux de Charlemagne, au nombre de 65. Ces capitulaires, où la législation canonique a la place prépondérante, furent le code de la nation franco-germaine avant l'organisation féodale. (Éd. de Pertz. *Monumenta germanica,* Hanovre, 1826-29, 2 vol. in-fol.)

Capperonnier. Nom d'une famille d'érudits des xviiᵉ et xviiiᵉ s., auxquels on est redevable d'un certain nombre d'éditions classiques scrupuleusement collationnées et annotées.

Caporali (CESARE), poète italien, né à Pérouse, en 1531 ; secrétaire du cardinal Aquaviva, puis du marquis Ascanio de la Cornia ; m. en 1601. On se plaisait beaucoup à la verve bouffonne de ses capitoli. Il sut mettre la satire en action et la rendre presque dramatique, sans rien perdre de sa gaieté. C'est encore une satire que son *Voyage au Parnasse (Viaggio di Parnasso),* semé de traits spirituels et piquants.

Caporali (HENRI), philosophe et polygraphe italien, né à Côme, en 1841. Fondateur de l'importante revue : la



Scienza nuova, où il rattache toutes les sciences positives par un seul principe, qui les domine et les unit à la philosophie.

Caractères (les). Voy. **La Bruyère.**

Caradoc de Lancarvan, chroniqueur cymrique du XIIe s., continuateur de l'*Historia Britonum* de Geoffroy de Montmouth, depuis la mort du chef Cadwallader jusqu'en 1156. Le texte latin original ne s'est pas conservé ; on en possède, toutefois, une double traduction, welshe et anglaise (1584).

Caraïbe (langue). Idiome américain indigène, appelé aussi *galibi*. Il se rencontre dans le Vénézuéla et la Guyane.

Caramuele de Lobkowitz (JEAN), théologien espagnol, né à Madrid, en 1606; fondateur d'une imprimerie à Anvers et son propre éditeur pour un certain nombre de ses traités; m. en 1682. Démonstrateur de théorèmes singuliers, il fut de ces raisonneurs qui, comme le mathématicien écossais John Craig, prétendirent appliquer à la démonstration des idées chrétiennes les sciences positives. (*Mathesis audax*, Louvain, 1462 et 1644, in-4°.)

Carcinus, Καρκίνος, poète tragique grec du IVe s. av. J.-C, qu'il ne faut pas confondre avec un autre Carcinus, poète comique du Ve s., raillé par Aristophane. Il est resté quelques fragments de ses pièces, dont le style passait pour être obscur.

Cardan (JÉROME), philosophe, médecin et mathématicien italien, né à Pavie, en 1501, m. à Rome en 1576. après une vie des plus agitées. Dénués de coordination et de méthode, ses théories philosophiques possèdent une saveur étrange d'originalité et de hardiesse. En médecine on aprécie encore, de nos jours, son traité *De sanitate tuenda et vita producenda* (Rome, 1580). En mathématiques, on lui doit la formule de résolution de l'équation du troisième degré; le calcul des imaginaires est aussi l'une de ses découvertes. Ces inventions fécondes, ces vues primesautières se mêlent chez lui, singulièrement, aux extravagances de la kabbale et de la théosophie. A l'instar du médecin Paracelse, il associait au mysticisme néo-platonicien la théurgie et la magie, fondée sur ce principe que, le monde étant une hiérarchie de forces divines, il suffit de s'assimiler les forces supérieures pour commander aux inférieurs. (V. *Hieronymi Cardani opera*, éd. Spon, Lyon, 1663, 10 vol.) Ce savant universel eut une querelle fameuse avec Jules-César Scaliger. Cardan avait écrit un gros livre qui a pour titre : *De la subtibilité* (*De subtilitate libri XXI*, Nuremberg, 1545, in-fol.). Scaliger le combattit dans un livre plus gros encore (*Exotericarum exercitationum liber*, 1557), où il s'applique à nier ce que Cardan affirme et à affirmer ce que son adversaires a nié.

Cardinal (PIERRE), troubadour français, né au Puy, de parents illustres, m. en 1305. Il composa peu de chansons, mais excella dans le sirvente moral et satirique. L'âpreté de ses vers ne ménageait personne.

Cardonne (DENIS-DOMINIQUE), orientaliste français, né en 1720, à Paris; élevé à Constantinople ; professeur de turc et de persan au collège royal ; m. en 1783. Les érudits et les historiens postériours ont tiré de son *Hist. de l'Afrique et de l'Espagne sous la domination des Arabes* (1763, 3 vol. in-12), des ressources très abondantes pour représenter, sous ses divers aspects, la civilisation de l'Espagne musulmane.

Carducci (GIOSUÉ), célèbre poète italien, né en 1838, dans la Toscane ; professeur à l'Université de Bologne; sénateur du royaume. En mettant au jour ses *Odes barbares*, il inaugura une nouvelle forme métrique, et ce fut avec les qualités d'inspiration et de rythme, avec l'abondance des images et l'harmonie des vers, une des causes de leur grand retentissement. Chef d'une école baptisée de son nom les *Carducciani*, il aura joui dans son pays d'une immense réputation. En Allemagne, en Angleterre, on l'a beaucoup étudié, traduit et commenté. (V. aussi les belles traductions françaises, poétiques sans être rimées, de Julien Lugol, 1888-1891.)

Carême (MARIE-ANTOINE), célèbre cuisinier et théoricien de l'art culinaire, né à Paris, en 1784, m. en 1833. Les princes, les rois, les premiers financiers de l'Europe se disputèrent à grands frais les ressources de son « génie » Dans la bibliothèque gastronomique, Carême est, pour ainsi dire, l'un des classiques de la table (le *Pâtissier pittoresque*, 1825; l'*Art de la cuisine franc.* au XIXe s., 3 vol., etc.)

Carew (THOMAS), poète anglais, né dans le Devonshire, en 1589, m. en 1639. Faiseur de madrigaux, poète léger offrant des airs de ressemblance avec le Français Voiture, son influence se fit longtemps sentir, même sur Cowley, Dryden et Rochester. (*Poems*, 1640; réimprimés à Londres, en 1815, in-18.)

Carey (WILLIAM), orientaliste et missionnaire anglais, né en 1761, m. à Serampour, en 1834. Il rendit d'éminents services pour l'interprétation des dialectes de l'Inde par un *Dictionnaire du bangali* (1818, 3 vol. in-4°), par des

grammaires de cet idiome, du telinga, du karnate, et commença avec Marshmann la traduction de la vaste épopée sanscrite du *Ramayana*. (1806-10. t. I, III, in-4°.)

Carli-Rubi (Giovanni-Rinaldo, comte de), polygraphe italien, né à Capo-d'Istria en 1720; professeur d'astronomie et de science nautique à Venise, en 1741; président du conseil des finances de Milan; m. en 1795. Merveilleusement apte à concevoir et à s'assimiler toutes les formes du savoir, il donna la mesure de ses facultés universelles dans les différents domaines de la poésie philosophique (*Antropologia*, Venise 1748, in-8°), de l'archéologie (*Delle monete e dell' istituzione delle zecche d'Italia*, Venise et Lucques, 1754-60, 3 vol. in-8°), de l'histoire, de la statistique, de la morale et de l'économie politique. Dès vingt ans ses traductions de la *Théogonie* d'Hésiode et de l'*Iphigénie en Tauride* d'Euripide l'avaient fait recevoir membre de l'Académie des *Ricovrati* de Padoue.

Carolingien (cycle). Voy. **Chanson de geste.**

Carlyle (Thomas), célèbre écrivain anglais, né en décembre 1795 à Ecclefchan, dans le comté de Dumfries, en Écosse, m. en 1881, à Chelsea. D'une puissance prodigieuse de pensée, il toucha à des genres bien divers, depuis les mathématiques pures (trad. du *Traité de géométrie* de Lagrange, précédée d'un *Essai sur la proportion*), jusqu'à la fantaisie la plus émancipée. Mais il a été par dessus tout un historien et un philosophe. Ses livres satiriques sur la société anglaise (*Essai*, 1841, 5 v., *Pamphlets du dernier jour*, etc.) et ses ouvrages consacrés à certaines époques de l'histoire de France, de Prusse et d'Angleterre (*La Révolut.* franc., 1837, Hist. de Fréd. II, 1860-61, 7 vol. *Lettres et discours d'Olivier Cromwel avec des éclaircissements*, 1845-1870, 3 vol.) ont joui d'une popularité énorme. On y trouve confondus une foule d'idées originales, de portraits superbes et des jugements d'une étrange fausseté. Il ne cesse d'y accentuer sa fameuse doctrine des hommes providentiels, c'est-à-dire de l'individualisme absorbant l'humanité dans sa sphère. (V. son livre *Des héros, du culte des héros et du sentiment héroïque dans l'histoire*, 1841.)

Élève de l'Allemagne, traducteur du *Wilhem Meister* de Goethe, biographe de Schiller, disciple enthousiaste de Fichte son génie était imprégné de germanisme. En faisant mieux connaître à ses compatriotes une des sources de leur langue et de leur pensée, il a augmenté leurs richesses et contribué pour une grande part à débarrasser la littérature anglaise des puérilités qui s'y étaient introduites à la suite de Walpole et à la faveur de l'engouement de l'Europe pour le xviii° s. français.

Aucun écrivain ne paraît plus bizarre et plus intraduisible que Thomas Carlyle. Les idées inattendues qu'il exprime, la langue étrange qu'il parle, son style tumultueux, désordonné, spasmodique, hérissé de métaphores, d'apostrophes, d'épithètes démesurées, gigantesques, les jugements railleurs publiés contre l'Angleterre par cet Anglais excentrique, l'incohérence de sa philosophie, sorte de panthéisme nuageux, et les contrastes non moins frappants d'une brusquerie farouche avec une sensibilité de cœur presque morbide, déconcertent à chaque moment la raison, tout en excitant l'intérêt au dernier point. La littérature anglaise, qui possède tant d'ouvrages humoristiques, n'en a jamais produit un aussi extraordinaire que le *Sartor resartus* (le *Tailleur rhabillé*, 1838), foyer rayonnant de sa propre vie, de son œuvre entière. C'est comme un torrent de lave brûlante qui sort d'une des imaginations les plus singulières qu'on ait jamais connues.

Carmathes (les). Secte musulmane fondée par Abou-Saïd-el-Djenabi-el-Karmouth, à la fin du iii° s. de l'hégire et du ix° du christianisme. Ce fut, au principe, un énergique effort pour briser les liens du fatalisme.

Carmontelle, auteur dramatique français, né à Paris en 1717, mort en 1806. Lecteur du duc de Chartres, ordonnateur de ses fêtes, il imagina les petites pièces de salon connues sous le nom de *Proverbes*. Il avait soin de donner à chacune d'elles un autre titre que le mot du proverbe, et rejetait celui-ci à la fin du volume pour que le lecteur pût le découvrir lui-même s'il était habile. C. a peint avec esprit divers types: le valet, la commère, le paysan, le marchand, le chirurgien de village. (*Prov.*, 1768-81, 8 vol. in-8°; *Théâtre de campagne*, 1875, 4 vol. in-8°.)

Carmouche (Pierre-Adolphe), auteur dramatique français, né à Lyon, en 1797, m. en 1868. Collaborateur fécond, pour deux cent cinquante pièces environ de Brazier, Melesville, et autres fournisseurs attitrés des scènes de vaudevilles ou opéras-comiques.

Carné (Louis Marcien, comte de), publiciste et historien français, né à Quimper, en 1804, élu à l'Académie en 1843, m. en 1876. Écrivain catholique, royaliste et libéral, il a raconté, sous cette triple direction d'esprit, l'histoire des dix constitutions qui ont régi la France, de 1789 à 1848 (*Études sur l'hist.*

du gouvernement représentatif, 1855, 2 v., in-8°), publié d'intéreéssants *Souvenirs* et composé l'une des plus importantes monographies provinciales que nous possédions, sous le titre des *États de Bretagne* (1868, 2 vol. in-8°). Il a dépeint judicieusement les mœurs et les idées des différentes classes sous cet ancien régime « auquel l'école révolutionnaire, dit-il, prête trop souvent des torts qu'il n'eut pas; l'école monarchique des mérites qu'il n'eut pas davantage. » Mais il cherche un peu bien souvent dans le récit des faits la confirmation de ses propres idées.

Carnéade, philosophe grec, né à Cyrène, en Lybie, vers 213 av. J.-C., m. en 126. Député d'Athènes à Rome, il exerça une grande autorité par son éloquence. Pour entendre la voix de Carnéade, son débit facile et rapide, les jeunes gens renonçaient à leurs plaisirs, abandonnaient leurs jeux; ils ne respiraient que la philosophie.

Caro (Annibal), poète italien, né en 1507, m. en 1566. Le genre bernesque était très en vogue, quand il vint à la poésie; il débuta donc par des poésies facétieuses. Il recueillit de meilleurs succès dans le vrai genre lyrique, avec l'harmonie brillante et l'art infini de son style. On regarde comme des modèles classiques les lettres pleines de charme et d'élégance qu'il a laissées. Enfin, sa traduction de l'*Énéide,* en vers sciolti,— traduction libre comme le rythme — est appelée en Italie le chef-d'œuvre du genre. (*Œuv.,* Milan, 1806, 8 vol. in-8°.)

Caro (Edme-Marie), littérateur et philosophe français, membre de l'Institut, ancien professeur à la Faculté des lettres de Paris; né en 1826, à Poitiers, m. en 1887. Penseur spiritualiste, il a résumé d'une façon brillante les débats qui se sont engagés de nos jours entre les diverses écoles sur l'idée de Dieu (*L'Idée de Dieu et ses nouveaux critiques,* 1861). Écrivain délicat, il a consacré aux choses morales et littéraires des xvii°, xviii° et xix° s., des études pleines d'intérêt. Sa femme, Mme Pauline **Caro** (1843-1901), est l'auteur d'un certain nombre de romans du genre sentimental (*Flamen, le Péché de Madeleine,* etc.), naturellement pathétiques, et d'une diction élégante.

Caron (l'abbé Julien), écrivain ecclésiastique, philantrope, né à Rennes, en 1760, m. en 1821. Fondateur d'un grand nombre d'œuvres charitables, écoles, chapelles, maisons hospitalières, il répandit aussi par la plume, très abondamment, ses sentiments religieux et son amour du bien. (*Pensées ecclés. et chrét.,* 1 vol. [1800-1801], *Vies des justes,* 11 vol., etc.)

Carpani (Giuseppe), célèbre librettiste italien, né dans le Milanais, en 1752, m. en 1825. Par ses comédies et ses opéras il tint à Vienne la place d'un Scribe à Paris.

Carpenter (Edward), écrivain anglais de la seconde moitié du xix° s. On ne peut dire que C. soit précisément un poète, bien qu'il imite les rythmes libres du poète américain Walt Whitman. Mais on trouve en lui un penseur vigoureux et un observateur aigu, qui a bien vu les côtés odieux de la civilisation : ses iniquités et ses frivolités. Il les dénonce parfois avec des accents de prophète hébreu. (*Towards Democraty, Vers la Démocratie.*)

Carpocrate, philosophe alexandrin gnostique de la première moitié du ii° s. ap. J.-C. Plein des idées de la métempsycose et de la préexistence des âmes, il tenta de reconstruire le christianisme avec la gnose au moyen d'un platonisme corrompu. Les *carpocratiens* s'autorisèrent à commettre tous les excès en pratiquant la théorie de l'indifférence des œuvres.

Carra (Jean-Louis), publiciste français, né en 1743, à Pont-de-Veyle, guillotiné le 31 oct. 1793. Secrétaire d'un cardinal avant la Révolution, il passa ensuite à l'autre bord avec tant de chaleur qu'il s'inscrivait au club des Jacobins. Honnête homme, du reste, il fit preuve de courage, de patriotisme, de convictions sincères; il se rallia aux Girondins, pour mourir avec eux. L'un des principaux rédacteurs du *Mercure national,* il avait débuté dans la presse républicaine, à quarante-cinq ans, après avoir étudié le peuple dans toute l'Europe, observant les choses et les personnes. (Ouvr. divers.: *Hist. de la Moldavie et de la Valachie,* Paris, 1778, in-8°; *Mém. histor. et authent. sur la Bastille,* Paris, 1790, 3 vol. in-8°.)

Carré (Pierre-Laurent), poète français, élève de Delille et traducteur du *Bouclier* d'Hériode; né à Paris, en 1758, m. en 1825. Nommé par Fontanes professeur de belles-lettres à la Faculté de Toulouse, il fut toute sa vie un lauréat de concours académiques. La Convention l'avait invité à composer des hymnes pour ses fêtes nationales.

Carrel (Armand), publiciste français, né en 1800, à Rouen; rédacteur en chef du *National,* depuis 1830; tué en 1836, dans un duel avec Émile de Girardin. Polémiste très ardent, il se servit de la plume comme d'une épée pour la défense, d'ailleurs toujours loyale, de ses opinions démocratiques.

Cette humeur guerroyante le porta à des entraînements dont il fut la victime. Mais il avait fait éclater dans ces luttes éphémères du journalisme les qualités durables d'un maître écrivain: énergie, clarté, éloquence chaleureuse et sobre. (V. l'éd. de ses *Œuv.*, 1857-58, 5 vol. in-8°.) La presse entière se plaisait à se personnifier dans Armand Carrel.

Cartaud de la Villate (François), littérateur français, né à Aubusson, m. en 1737. Talent paradoxal, il fut, dans ses *Pensées critiques sur les mathématiques* (Paris, 1733, in-12), le négateur, trop savant pour être sincère, de la certitude scientifique.

Cartésianisme. L'ensemble des doctrines philosophiques, ayant pour base commune (sauf les divergences des théories personnelles) les principes énoncés par Descartes dans le *Discours de la Méthode* et s'inspirant de son esprit, esprit de critique et de géométrie. Trois idées constituent l'originalité du système cartésien: le doute méthodique, conçu d'abord par Bacon, mais que le philosophe de Vérulam restreignait aux faits et aux jugements; la réunion de tous les phénomènes de l'univers à la pensée et à l'étendue; enfin le mécanisme universel. Ces idées neuves, exposées avec un ordre et un enchaînement merveilleux, eurent un immense retentissement. Des pamphlétaires tels que Voetius, des ennemis acharnés prétendirent décrier la gloire de Descartes, travestir ses doctrines, y chercher des conséquences qu'elles ne renfermaient pas et rabaisser son nom. En revanche les plus nobles intelligences se glorifièrent d'être les disciples de cet autre Platon. Bossuet, Fénelon, Arnauld, Malebranche, Clarke, reconnurent son autorité. Le système de Spinoza se rattache directement à sa méthode. Leibnitz, Newton, Huyghens, Pascal ont vainement dissimulé ce qu'ils lui redoivent dans l'ordre spéculatif ou positif. Toute l'Europe savante, sauf l'Italie peut-être, vécut un moment, sous la règle du cartésianisme. Il y eut ensuite une période de déclin et de silence forcé. Les catholiques s'alarmèrent des interprétations données à la philosophie nouvelle. En 1675 elle fut proscrite par le conseil du roi. Il est vrai que l'Oratoire la réhabilitait moins de vingt ans après. Le XVIIIe s. quitta généralement Descartes pour Newton. En 1780, le c. s'imposa à l'enseignement public comme une sorte de réaction contre la doctrine de Locke, continuée et accentuée par l'école encyclopédique. Les temps actuels, sans redevenir cartésiens dans le sens et à la manière du XVIIe s., ont rendu complète justice à l'essentiel de la méthode cartésienne, régénératrice de toutes les sciences.

Cartulaires. Recueils ou registres des abbayes, des églises, des chapitres, des maisons seigneuriales des provinces, où étaient transcrits et conservés les titres, les chartes, les notes concernant les achats et les ventes, les donations ou échanges, les privilèges, droits de possession, d'hommage, etc. Les anciens c. sont précieux pour les historiens, qu'ils éclairent, en particulier sur l'organisation féodale, et en général sur la vie civile, politique et religieuse du moyen âge.

Cartwright (William), littérateur anglais, né dans le comté de Glocester en 1611, m. prématurément en 1644. Professeur de métaphysique à Oxford, prédicateur estimé, versé dans les langues anciennes et modernes, il trouva le temps, au milieu de ses études et de ses travaux d'homme d'église, de composer une comédie et des tragi-comédies remarquables. (Londres, 1651, in-8°.)

Carvalho (Herculano de), poète portugais de la seconde moitié du XIXe s. Un poème en prose, d'un style élevé, d'une couleur bizarre, écrit par versets, à la manière des Prophètes et rappelant, pour le fond comme pour la forme, les *Paroles d'un croyant* de Lamennais: la *Voix du prophète,* bientôt suivie d'un recueil de vers (la *Harpe du croyant)* lui valut en sa patrie une telle notoriété qu'on l'appela le *Victor Hugo portugais.*

Casa (Giovanni della), poète italien, diplomate, archevêque de Bénévent; né près de Florence, en 1503, m. en 1556. Soucieux d'échapper à la monotonie languissante de l'école pétrarquiste, il rechercha les pensées nobles et graves, ornées de tours nouveaux, de périodes hardies et de grandes images; mais ses *Poésies burlesques* forment une contre-partie regrettable de ses *Rime* (éd. Ménage, Paris, 1667, in-8°). De nombreux ouvrages latins et italiens, en prose et en vers, sortirent de sa plume facile, élégante et gracieuse. *(Œuv. compl.*, éd. Casotti, Florence, 1707, 3 vol. in-4°.)

Casanova de Seingalt (Jacques), mémorialiste italien, né à Venise, le 2 avril 1725, m. en 1803. Aventurier sans scrupules et sans guère de dignité, ni de raison, ni de religion, ni de conscience; aujourd'hui officier, demain séminariste, une autre fois joueur de violon; avec cela tireur d'épée, grand séducteur, mousquetaire terrible, il mena l'existence la plus hasardeuse qu'on puisse imaginer. Lui-même a raconté dans ses *Mémoires,* écrits en français sur un ton fort libre (Paris, 1830, 8 vol. in-8°), comment il promena sur la terre ses caprices et sa folie. Un volume presque entier consacré au récit de l'évasion de cet homme extraordinaire de la fameuse prison des Plombs de Venise (Prague, 1788, in-8°) suffirait à rendre inoubliable la mémoire de Casanova.

Casaubon (Isaac), érudit et théologien génevois, né le 18 février 1559, mort en 1614. Fils d'un ministre réfugié, il reçut plutôt qu'il n'embrassa la réforme. Son enseignement à Genève et à Paris, ses éditions de Strabon, de Théophraste et d'Athénée, lui

assurèrent une grande autorité. Personne n'avait encore fait preuve d'un talent aussi élevé que C. dans la correction conjecturale des textes. On a recueilli ses *Lettres* au nombre de plus de onze cents *(Casauboni epistolæ,* Rotterdam, 1709, in-fol.); une foule de détails y sont consignés intéressant l'histoire littéraire de son époque. La modération de son caractère contrastait avec la violence habituelle de ses confrères d'alors, toujours prêts à se jeter les uns sur les autres, la plume en arrêt et le sarcasme aux lèvres.

Case (Jules), romancier français, né à Sens, en 1856. Écrivain idéaliste épris d'observations sociologiques, il a marqué de cette double tendance le caractère de ses conceptions *(Bonnet rouge, Promesses, l'Étranger, Âme en peine, Jeune ménage)*. Sous les apparences pessimistes d'une sensibilité que tout met en émoi et qu'assombrit encore une certaine âpreté dans l'étude du cœur humain, elles portent l'âme à des visées généreuses: la pitié pour le malheureux, pour le souffrant, l'aspiration au perfectionnement de l'homme en lui-même et à l'accroissement de sa force morale, de sa sympathie, de sa solidarité; elles relèvent, elles fortifient l'esprit par le culte de la volonté.

Casimir III, *le Grand,* roi de Pologne. Surnommé le *roi des paysans* pour sa bienfaisante action sur les progrès de l'agriculture, il ne mérita pas moins des lettres et des arts par la protection dont il les entoura. Il jeta les fondements de l'université de Cracovie.

Cassagnac (Paul Granier, dit de), homme politique français, né à la Guadeloupe, en 1843; plusieurs fois député et défenseur persévérant, comme son père Adolphe Granier de C., de l'idée impérialiste; m. en 1904. Orateur véhément, publiciste fougueux, il a mis souvent une véritable éloquence au service de la passion.

Cassagne (l'abbé Jacques) ou **Caissaigne,** littérateur français, né en 1636, à Nîmes, reçu à l'Académie en 1662; m. en 1679. Traducteur de Salluste, auteur d'un *Traité de morale sur la valeur* (1674, in-12) et d'une préface des *Œuvres* de Balzac, il se vit critiqué par Boileau, en raison de la protection que lui accordait Chapelain. Il n'en témoigna, dit-on, aucun ressentiment; et s'il mourut fou, enfermé à Saint-Lazare, les traits du satirique n'y furent pour rien. Les prédications de l'abbé C. étaient suivies; on lui trouvait beaucoup d'esprit.

Cassandre (François), littérateur français, m. en 1695; traducteur estimé de la *Rhétorique* d'Aristote (Paris, 1654, in-4°). Il ne manquait pas de talent, mais avait un caractère insociable. Loin que sa muse fût aussi fertile que l'a dit Boileau (sat. I), C. composa très peu de vers.

Cassette (Édition de la). Nom donné à l'exemplaire des poèmes d'Homère que Callisthène, Aristote et Anaxarque avaient collationné et corrigé pour Alexandre le Grand et que ce conquérant gardait dans une précieuse cassette enlevée au trésor de Darius.

Cassiodore, *Magnus-Aurelius-Cassiodorus,* homme d'État et écrivain latin de la décadence, né à Squillace, en Calabre, vers 470, m. vers 564. Issu d'une riche famille romaine, pourvu d'autant de science que de fortune, il occupa de hautes charges auprès de Théodoric, roi des Ostrogoths, mérita sa confiance et son amitié, et s'en servit pour l'aider dans son œuvre d'apaisement, de civilisation. Il se retira en 538, dans ses domaines de Viviers, en Calabre, où il avait fondé un monastère, sorte d'académie religieuse. Précurseur de S. Benoît, Cassiodore s'attacha à sauver les chefs-d'œuvre des littératures grecque et latine dont les exemplaires étaient devenus rares, depuis l'invasion des barbares. En outre, par de véritables manuels remplis de conseils excellents pour l'époque *(De institutione divinorum litterarum, et humanorum litterarum),* il contribua puissamment à faciliter aux autres la carrière des études. Ses traités défrayèrent l'enseignement classique, pendant le moyen âge. *(Œuv.,* éd. de dom Garet, Rouen, 1679, 2 vol. in-fol.)

Cassius Severus Longulanus (Titus), orateur et écrivain satirique latin, né vers 50 av. J.-C., à Longula, m. 33 ans ap. J.-C. Sa verve caustique, dont les éclats le firent exiler par Auguste et Tibère, se retrouvait en ses discours. Il avait du naturel et du mordant; on lui reprochait de forcer l'usage de l'ironie et d'exagérer le sarcasme.

Castaldi, poète italien, né en 1480, m. en 1536. S'éloignant des sentiers battus du pétrarquisme, il se posa en adversaire de l'école de Bembo et visa moins à l'harmonie qu'à la noblesse du style et à la nouveauté des pensées.

Castel (René-Richard), poète français, né à Vire, en 1758; inspecteur général de l'Université; m. en 1832. Passionné des sciences naturelles autant que de l'art des vers, son goût pour les leçons merveilleuses de la botanique, lui inspira le dessein d'un poème didactique en 4 chants sur les *Plantes* (1797, in-8°, plus. fois réimpr.). On reconnut d'abord un disciple de Virgile à l'élégance, à la correction de son

style tempéré. Il laissa des *Lettres*, qui ont fait aimer son caractère doux et bienveillant.

Castelar (ÉMILIO), célèbre écrivain, orateur et homme politique espagnol. né à Cadix, en 1832, m. en 1899. Partisan des idées démocratiques et libérales. il ne cessa, comme journaliste, comme député, comme ministre, comme président du conseil, de défendre sans variation ni faiblesse l'idée de la République gouvernementale. Il a été le charmeur des masses, le tribun énergique ou l'orateur disert, dont la parole, dans les assemblées, au Parlement, à l'Académie, dans les sociétés savantes, entraînait amis et ennemis. Doué d'une activité extraordinaire, l'homme d'État trouva le temps d'écrire une multitude d'articles, un recueil important d'études d'histoire contemporaine *(Historia del ano 1884)*; un autre d'études littéraires *(Ensayos literarios)*, une *Galerie historique des femmes célèbres*, un roman épique *(El suspiro al Moro)*, et divers récits, toujours écrits dans une même langue harmonieuse et superbe, du genre oratoire, souvent sentimentale et poétique.

Castellion ou **Chatillon** (SÉBASTIEN), théologien et humaniste français, né en 1515. dans le Bugey, m. le 29 déc. 1563. Partisan de la Réforme, mais sans violence, il eut de grands démêlés avec Calvin. Plus homme que protestant il fut l'apôtre d'un sentiment rare au XVIe siècle : la tolérance.

Castello-Branco (CAMILLO), romancier portugais, né en 1826. Selon M. Ortiz, inférieur par ses vers à Zorrilla, par ses comédies à Breton de los Herreros, par son talent satirique à José de Larra, il mériterait, en revanche, d'être appelé le premier conteur contemporain de la péninsule ibérienne (80 volumes).

Casti (l'abbé GIAMBATTISTA), poète et nouvelliste italien, né en 1721, m. en 1803. Un émule de Boccace, par l'esprit et la licence.

Castiglione (BALTAZAR), auteur italien, né près de Mantoue, en 1478, m. à Tolède, en 1529. Homme de grande expérience, ayant vécu tour à tour dans les camps et dans les palais, dans les chancelleries et les bibliothèques, cavalier accompli, fin observateur, délicat poète, écrivain disert et spirituel, il prit plaisir à concevoir, à former et à peindre le type parfait du courtisan. Tandis que Machiavel enseignait à gouverner les hommes, il exposa l'art de leur plaire et de briller a leurs yeux. Son livre du *Cortegiano* (éd. princ., Venise, 1528) est un tableau vivant et encore plein d'intérêt des mœurs, des goûts, des sentiments, des occupations et des plaisirs de l'ancienne société.

Castoiement ou **Chastiement.** Dans l'ancienne langue, Remontrance, avis, instruction; et, par suite, nom donné à des recueils en vers de préceptes et de contes moraux. Ces manuels de sagesse pratique réglementaient la contenance et le maintien des femmes, tançaient les chevaliers qui n'allaient plus à la messe. les jeunes gens dissipés, les prélats mondains, et prodiguaient à tous des leçons de bien vivre.

Castro (ALONZO de), prédicateur et théologien espagnol, né à Zamora, en 1505; m. en 1568. Déploya contre les hérésies (*Adversus omnes hereses lib. XIV*, Anvers, 1556; trad. fr., Rouen, 1712), le zèle des anciens Pères de l'Église.

Castro y Bellvis (GUILLEN de), célèbre auteur dramatique espagnol, né à Valence, en 1567, m. en 1630. Vécut toujours dans la gêne et mourut pauvre, malgré les faveurs que lui accordèrent les ducs d'Ossuma et d'Olivarès. Son théâtre se compose d'une quarantaine de pièces, dont 23 se trouvent dans un recueil publié à Valence, 1618 et 1625, 4 vol. La plus connue d'entre elle est la *Jeunesse du Cid* (*las Mocedades del Cid*) transportée sur le théâtre français par P. Corneille, qui en fit son premier chef-d'œuvre, le *Cid*. La comparaison entre les deux poètes a fourni le sujet de bien des parallèles. (*Comedias*, Bibl. de Aut. esp., t. XLIII.)

Catachrèse (gr. καταχρησις abus). En rhét., Figure de mots, qui consiste dans l'abus d'un terme, lorsque la langue ne fournit pas de mot propre pour exprimer ce qu'on veut dire : *Ferré d'argent, aller à cheval sur un bâton (equitare in arundine longa*, HORACE) sont des catachrèses.

Catalectiques (Vers). Dans la prosodie grecque et latine, vers auxquels il manque le dernier demi-pied.

Mea / reni / det in / domo / lacu / nar.

Les vers *acatalectiques* étaient ceux auxquels il ne manquait rien.

Catastase (gr. κατάστασις. de κατά, en, et στασις, action de fixer.) T. de littérat. anc. Partie d'une pièce de théâtre où l'intérêt est le plus vif, où l'intrigue dans toute sa force est tendue pour le dénouement ou pour une catastrophe.

En rhétor., Partie d'un discours consacrée à l'exposition brève du fait ou à poser la question. Vx.

Catastrophe (gr. καταστροφη, retour, issue). Le dernier et principal événement d'une œuvre dramatique; en particulier, le dénouement funeste d'une tragédie.

La c. est *simple* ou *compliquée*: simple, quand elle n'amène aucun changement dans l'état des personnages, ni reconnaissance ni dénouement proprement dit ; compliquée, quand le principal personnage éprouve un changement de fortune; la *catastrophe* prend alors le nom de *péripétie*.

Catherine II la Grande, impératrice de Russie, née le 2 mai 1729, à Stettin, en Poméranie, de son vrai nom Sophie

d'Anhalt, m., après un règne glorieux, en 1796. Sa brusque irruption au trône, par la suppression et la mort de son mari Pierre III, ses visées politiques, ses guerres, ses alliances, son caractère, ses penchants bons et mauvais, ses goûts actifs et les faiblesses de sa vie intime ont été l'objet d'une foule d'écrits. En tant qu'impératrice elle a fait pour la Russie autant que Pierre Ier lui-même en agrandissant son empire presque du double, en donnant à la nation slave la conscience de sa force,



Catherine II, d'après Ambroise Tardieu

de son génie et de son rôle historique. Protectrice des lettres, écrivain elle-même, correspondante illustre de Voltaire et des encyclopédistes (*Corresp.*, Brême et Zurich, 1808, in-8°), elle stimula très vivement les goûts intellectuels parmi son entourage et prêcha d'exemple, brochant des comédies pour son théâtre de l'Ermitage, se reposant des soins du gouvernement dans les récréations de la pensée, composant des traités d'éducation pour ses petits-enfants. (Cf. Littérature russe.)

Catherine de Sienne (sainte), célèbre visionnaire italienne et auteur ascétique, de l'ordre des sœurs de saint Dominique, née à Sienne, en 1347; négociatrice de la paix de l'Église avec Grégoire XI, pendant le schisme; m. en 1380. L'extase et l'action se mêlent étrangement dans sa brève existence. Ses hymnes ont cet essor vers Dieu, cette flamme qu'on n'analyse pas et qui vous brûle; ses lettres sont admirables au triple titre de la foi, de la politique et du beau langage. (Éd. Tommaseo, Florence, 1863, 4 vol.; trad. fr. des *Lettres* par E. Cartier, 1858, 3 v. in-8°.)

Caton (Marcus-Porcius Cato), l'Ancien ou le Censeur, homme d'État, orateur et écrivain latin, né à Tusculum, d'une famille plébéienne, l'an 234 av. J.-C., m. en 145. Célèbre par l'austérité des mœurs dont il recommandait l'usage et par sa lutte contre l'invasion de la civilisation grecque qui commençait à se substituer aux vieilles institutions romaines, il s'éleva aux plus hautes charges publiques; et, si sa sévérité impitoyable lui valut de nombreux ennemis, il reçut de la foule une immense popularité. En politique, il n'avait pas la perspicacité de ses adversaires de l'aristocratie, mais personne ne le surpassait en patriotisme. Caton l'A. a été pour ses contemporains le type de l'homme juste, austère, honnête; l'histoire impartiale a beaucoup rabattu de cette réputation. Sans parler de sa vanité, de son égoïsme souvent cynique, de son âpreté au gain, il ne fut pas exempt non plus des vices qu'il attaquait avec tant d'aigreur chez les autres. Malgré le peu d'estime où il tenait la littérature, il fut, cependant, un auteur fécond et même le premier prosateur latin proprement dit. De nombreux ouvrages qu'il écrivit il ne nous reste que le *De re rustica* (trad. en français par Saboureux, et inséré dans les *Anciens ouvrages relatifs à l'agriculture*, Paris, 1770-71), des fragments de ses *Origines de Rome* et de ses *Discours*, et quelques passages d'un *Art militaire*, d'un traité sur l'*Éducation des enfants*, et de divers autres opuscules didactiques (Voy. H.-A. Lion, *Catoniana*, Goettingue, 1826.)

Caton (Valerius), poète et grammairien latin, né dans la Gaule Narbonnaise, au Ier s. av. J.-C. On rattache au genre pastoral aussi bien qu'à la satire une espèce de dialogue en vers connu sous le titre d'*Imprécations*, et dont il est l'auteur harmonieux et pur (*Valerii Catonis Diræ*, ap. Wernsdorff, Burmann, Lemaire; éd. Eichstaedt, Iéna, 1826, in-4°, Schopen, Bonn, 1847). D'abord, ce sont les plaintes amères d'un citoyen qu'on a dépouillé de son domaine, durant les proscriptions de Sylla. Ce sont ensuite des lamentations idylliques sur l'absence d'une Lydie, et sur les douceurs qu'auraient en sa compagnie les félicités champêtres.

Caton (Dionysius), moraliste latin, d'une époque indéterminée, peut-être du IIIe s. de notre ère. De tous les livres de morale employés au moyen âge pour l'instruction de la jeunesse, le plus célèbre est celui qui porte le

nom de ce versificateur assez médiocre, dont on n'a pu fixer la personnalité. C'est un recueil de préceptes divisé en quatre parties, dans lequel la sagesse antique du paganisme est mêlée aux enseignements des premiers chrétiens. Au XIIIe s., les *Distiques de D. Caton,* d'abord réservés à l'éducation des enfants, devinrent une collection de proverbes plus ou moins étendue, selon le caprice des adaptateurs. Parmi ceux qui les traduisirent ou imitèrent, durant les XIIe et XIIIe s., on compte cinq poètes; le moine Everard, Adam de Sueil, Adam de Givency, Jehan de Paris ou du Chastelet et Hélie de Winchester. Vinrent ensuite, au XVIe s., Fr. Habert, Pierre Grosnet, Jacques Bourlé, Michel Papillon du Seyssel, Mathurin Cordier et le sire de Pibrac; et, pendant le cours du XVIIe s., on reproduisit sous différentes formes les « mots dorés » de Caton. (Éd. Koenigsfeld, avec trad. en cinq langues, Amsterdam, 1759, etc.)

Catrou (le P. FRANÇOIS), **littérateur** français, membre de la Société de Jésus, né en 1659, m. en 1737. L'un des premiers et principaux rédacteurs du *Journal de Trévoux,* il fit avec le P. Rouillé vingt-quatre tomes d'*Histoire romaine* (1725 et 1737). « Ils ont cherché l'éloquence, dit Voltaire, et n'ont pas trouvé la précision. »

Cats (JACOB), ou van **Cats,** poète hollandais, né en 1577, m. en 1660. La plus franche incarnation du génie néerlandais, il est aussi le plus populaire des poètes de sa nation. Ses œuvres : des fables, des madrigaux, des récits mêlés d'histoire et de mythologie, forment plusieurs gros volumes (Amsterdam, 1720-1800). Écrites avec une simplicité ingénue et un esprit délicat, semées de descriptions, de citations, de préceptes empreints de douceur, elles sont la seconde Bible du peuple hollandais, le manuel pour tous de la vie honnête et paisible.

Catulle (CAÏUS-VALERIUS CATULLUS), célèbre poète latin, né à Vérone, en 86, m. à 40 ans, peut-être à 30 (56 ou 46 av. J.-C.). Précurseur de Properce, de Tibulle et d'Horace, l'impudique Catulle, si habile dans l'art de tourner finement une épigramme et si osé dans l'expression de ses sentiments, chanta et épuisa toutes les sortes de plaisirs, comme un homme dont la jeunesse devait être courte et qui a semblé pressentir que les jours en avaient été comptés. Outre ses pièces élégiaques d'un style exquis, achevé, d'une brièveté raffinée sous un air de simplicité extrême, on a de Catulle deux poèmes épiques : *Atys* et les *Noces de Pélée et de Thétis.* (Éd. princeps, 1470, s. indic. de lieu, pet. in-4°; éd. de Scaliger, de Vossius, de Volpi, de Dœring, de Naudet, etc.)

Catulus (QUINTUS-LUTATIUS), écrivain latin, m. en 97 av. J.-C. Homme d'État et général, il trouva le temps de composer des épigrammes érotiques, une autobiographie et des opuscules historiques, qui ont été perdus. (Voy. H. Peter, *Hist.,* I, pages CCLXX-CCLXXV.)

Caumont (ARCISSE de), archéologue et géologue français, né à Bayeux, en 1802; m. en 1873. L'initiateur des congrès scientifiques et le créateur en France du système de classification chronique des monuments. Son *Abécédaire ou rudiment d'archéologie* (3 vol. in-8°) est classique.

Cavalcanti (GUIDO), philosophe et poète italien, né à Florence, vers 1250, m. en 1301. Subtil faiseur de ballades et de sonnets, cet ami de Dante a été surnommé par la critique italienne « l'un des pères de la langue ». La canzone de C. *Sur la nature de l'amour* eut les honneurs de l'interprétation latine, comme s'il se fût agi d'un texte ancien.

Cavallotti (FÉLIX), écrivain et homme politique italien (1842-1898), issu de la famille vénitienne des Baffo-Cavallotti, tué en duel le 6 mars 1898, à Rome. Poète révolutionnaire, orateur et publiciste ardent. Ses adversaires comme ses amis s'accordent à lui reconnaître une vraie puissance dramatique.

Cave (GUILLAUME), historien ecclésiastique anglais, né dans le comté de Leicester en 1637; vicaire d'Isleworth; m. en 1713. Mis à l'index, en raison de leur teinte d'anglicanisme, ses livres sont, néanmoins, renommés pour leurs qualités de savoir, de précision et de méthode. *(Scriptorum ecclesiasticorum historia,* Londres, 1688-89, 2 vol. in-fol., etc.)

Caveau (le). Nom porté par plusieurs sociétés gastronomiques et littéraires de Paris. La première, fondée, dans le XVIIIe s., par Piron, Collé. Crébillon fils et Gallet, compta parmi ses membres : Fuzelier, Saurin, Sallé, Duclos, Labruère, Gentil-Bernard, Moncrif, Helvétius, le peintre Boucher, le musicien Rameau. — Au sein de la deuxième confrérie figurèrent : Marmontel, Boissy, Suard et Laujon. Elle eut pour amphitryon, depuis 1759, le fermier général Pelletier. — La troisième, qui institua les *Diners du Vaudeville* en 1796, comprit : Barré, Radet, Desfontaines, Piis, les deux Ségur, Dupaty, Deschamps. Laujon, Philippon de la Madeleine, Goulard et Gouffé. De ces réunions, closes le 2 nivôse an X, sortirent 9 petits volumes, dont un choix fut publié en 2 vol. in-18. — La quatrième association [1806-1817] se recruta des noms suivants : A. Gouffé, Capelle, Dupaty, Piis, Ségur aîné, Philippon de la Madeleine, Brazier, Ducray-Duminil, Cadet-Gassicourt, Grimod

de la Reynière, Désaugiers, Laujon, Béranger, Jouy, Salverte, Théaulon. Elle s'adjoignit des musiciens: Duvernoy, Mozin, Doche, Piccini, Lafont et Romagnesi, pour composer les airs de ses couplets chantés au *Rocher de Cancale*, rue Montorgueil. Son recueil forme un ensemble de 11 vol. in-18. En 1813, une succursale du Caveau, sous le nom de *Soupers de Momus*, fut instituée par Dusaulchoix, Frédéric de Courcy, Dartois, Jouslin de la Salle, Gensoul, Martainville et Carmouche. Elle ne se ferma qu'en 1828 et produisit 15 vol. in-18. (Merlet.)

Caveirac (l'abbé Jean-Novi de), controversiste français, né en 1713, à Nîmes, m. en 1782. Défenseur passionné des Jésuites (*Appel à la raison des écrits publiés contre les jésuites de France*, Paris, 1762, 2 vol. in-12); apologiste du crime d'état de la Saint-Barthélemy et de l'acte de révocation de l'édit de Nantes.

Cavellier. Voy. **Cuvelier.**

Caxton (William), imprimeur et littérateur anglais, né vers 1412, m. en 1491. Rédigea en un très bon style moderne les vieilles légendes anglo-saxonnes, traduisit des romans d'aventures et les lois de la chevalerie; et, entre cent ouvrages qu'il mit en lumière avec un zèle infatigable, se fit l'éditeur des poèmes de Chaucer et de Gower.

Cayet (Palma), historien français, né en 1525, à Montrichard, en Touraine, m. en 1610. Il alla du catholicisme à la Réforme pour revenir de celle-ci à ses premières croyances. Tour à tour pasteur et prêtre, il finit avec la réputation d'un alchimiste et d'un nécromancien, — tout comme le docteur Faust, dont il avait traduit, en 1603, la *Prodigieuse et lamentable histoire*. Un peu sèches de forme, les *Chronologies* de P. Cayet surabondent de documents propres à faire ressortir les causes, les effets et le suites de cette grande émotion politique et religieuse qu'on appelle la Ligue.

Caylus (Marthe-Marguerite de Villette de Murçay, marquise de), mémorialiste française, née en 1673, m. en 1729. Nièce ou cousine de Mme de Maintenon et par elle ayant su bien des choses, liée pendant longtemps avec le duc de Villeroi, placée sur le devant de la scène par ses relations avec les princes du sang et toutes les dames de la cour, elle meubla sa mémoire d'une foule d'anecdotes et de traits de mœurs; puis, un jour, d'une plume très fine elle esquissa toute la galerie de la cour de Louis XIV. Les mérites de ses charmants *Souvenirs* (publiés d'abord par Voltaire, 1770, in-12) consistent surtout dans la sincérité de l'accent, dans la délicatesse de l'expression, dans le tour, dans l'ironie discrète et les grâces légères.

Cazalès (Jacques-Marie de), orateur français, né en 1758, à Grenade-sur-Garonne, m. en 1805. Député de la noblesse aux États-généraux, ni son instruction longtemps négligée, ni ses façons d'être de jeune et brillant officier de cavalerie ne l'avaient préparé à l'art de la parole, lorsqu'il se révéla tout à coup (surpris lui-même autant que les autres) un véritable orateur. De prime abord on avait reconnu en lui le défenseur le plus éloquent de la monarchie défaillante. Ses vives sorties, son élocution nette, facile, animée, le naturel et la franchise de ses mouvements, la chaleur de ses images, faisaient grande impression sur les esprits. (*Disc. et opin.*, 1821, in-8°.)

Cazotte (Jacques), littérateur français, né en 1720 à Dijon, m. en 1792. Il rimait, contait avec une facilité extrême. On a oublié la plupart de ses *Œuvres badines et morales, historiques et philosophiques* (Paris, 1816-1818, 4 vol. in-8°), et même son poème chevaleresque en prose, sa *fable* dite *héroï-comique d'Olivier*. Mais tout le monde a lu le *Diable amoureux*, cette attrayante, cette originale conception d'un esprit porté naturellement, dit Gérard de Nerval, vers les visions riantes et claires.

Cébès, Κέβης, philosophe grec, disciple de Socrate, né à Thèbes, en Béotie, dans la seconde moitié du v° s. Des trois dialogues qu'il composa, selon Diogène Laërce, il n'en est resté qu'un, intitulé: *Tableau de la vie humaine* (éd. Gronovius, Amsterdam, 1639, in-12, etc.) C'est une allégorie morale personnifiant la fortune, la science, les passions, et recommandant la pratique de la vertu. Des interpolations ultérieures se glissèrent dans le *Tableau de Cébès*, tel qu'il nous est parvenu.

Cecchi (Gian-Maria), poète comique italien, né à Florence, en 1517, m. en 1587. Notaire de profession, il changeait d'écritoire pour varier ses plaisirs, improvisant d'une plume facile des pièces imitées de Térence ou de Plaute, mais vivement tournées à l'esprit du jour, combinant le profane et le sacré, mêlant d'audacieuses bouffonneries à la mise en scène des dogmes de la religion, c'est-à-dire passant de la comédie au mystère avec autant de sans-gêne que de bonne foi. (V. le *Teatro comico fiorentino*, Florence, 1750, 6 vol. in-8°; *Esaltazione della Croce*, Florence, 1589-1592, in-8°.)

Cecco d'Ascoli (Francesco Stabili, dit), poète italien, né à Ascoli, en 1257; auteur d'une sorte d'encyclo-

pédie versifiée, l'*Acerba* (c'est-à-dire recueil, *Acervus*, Venise, 1476). Commit l'imprudence de critiquer la *Divine comédie* de Dante, que l'Italie environnait d'une admiration religieuse, et, l'accusation d'impiété s'en mêlant (car il s'adonnait aux sciences occultes), il fut brûlé vif à Florence, en 1327.

Cecil (WILLIAM), baron de Burleig, oncle de Bacon et ministre d'Élisabeth; homme politique anglais, né en 1520, m. en 1598. C'est un des orateurs et des écrivains qui ont le plus contribué à l'établissement de la Réforme en Angleterre. (*Discours*, 1592; *Dépêches politiques* et autres ouvrages.)

Cedmon, poète anglo-saxon et moine bénédictin du VIIe s., m. en 680. Dénué de toutes connaissances, ne sachant ni lire ni écrire, il improvisa des cantiques rythmés, parfois sublimes dans leur simplicité naïve et rude. (*Cædmonis monachi paraphrasis poetica Geneseos ac præcipuarum sacræ paginæ historiarum*, Amsterdam, 1655, in-4°; éd. Thorpe, Londres, 1832, in-8°). C'est l'un des plus frappants exemples de l'inspiration naturelle et sans culture.

Cedrenus, Κεδρηνός, moine et chroniqueur byzantin du XIe s.; auteur d'une longue et diffuse compilation, au style souvent inculte, sans aperçus personnels ni critique d'historien, mais ayant, au point de vue documentaire, une valeur locale et comtemporaine (*Tableau historique*, Σύνοψις ἱστοριῶν, depuis le commencement du monde jusqu'à l'an 1057 ap. J.-C., éd. Xilander, Bâle, 1506, in-fol.; et dans la Byzantine de Bonn.)

Ceillier (DOM REMY), savant bénédictin, théologien et historien français, né à Bar-le-Duc, en 1688, m. en 1761. On estime profondément son *Hist. générale des auteurs sacrés et ecclésiastiques* (Paris, 1729-1763, 23 vol. in-4°), pour l'exactitude des faits et des documents rapportés comme pour la saine appréciation de chaque écrivain aux points de vue moral, dogmatique et littéraire.

Celakovski. V. **Littérature bohème**.

Cellarius (CHRISTOPHE KELLER, dit), érudit allemand, né à Schmalkalde, en 1638, m. en 1707. Walkins, qui a édité en 1712, à Leipzig, ses *Dissertationes academicæ*, a raconté la vie toute de travail et d'étude de ce savant homme, également versé dans les mathématiques et la grammaire, dans l'éloquence et l'histoire, dans la philosophie classique et la connaissance des langues orientales.

Célébiens (Idiomes). Idiomes parlés aux Célèbes et dans les îles voisines. Ces idiomes (le *bugis*, le *macassar*, le *mundar*, le *gunung-talu*, le *buton*, le *turajas*, forment une branche des langues malaises. Au *bugis* et au *macassar*, les plus importants d'entre eux, appartiennent principalement les productions littéraires du pays. On y rencontre des romans, des légendes, des récits historiques postérieurs à l'introduction de l'islamisme, des poésies en vers métriques ou en vers blancs, des adaptations d'ouvrages javanais, malais, arabes, relatifs à la jurisprudence et à la religion, enfin des traductions récentes de la Bible.

Cellini (BENVENUTO), célèbre orfèvre et sculpteur italien, né en 1500 à Florence, m. en 1570, L'existence très orageuse de cet artiste de génie, qui faisait contraster l'imagination la plus délicate avec le caractère le plus intraitable, fut comme une tempête de violence et de passion. Aussi ses *Mémoires*, écrits d'un style vigoureux et précis (Gœthe les a traduits en allemand) semblent-ils vraiment l'œuvre d'un « *Orlando furioso* de la vie réelle ». (*Œuv.*, Leipzig, 1833-1835, 3 vol.)

Célestine (la). Voy. **Rojas (Fernando de)**.

Celse (AURELIUS ou AULUS CORNELIUS CELSUS), auteur didactique latin très remarquable du Ier s. ap. J.-C. (*De medicina*, éd. princeps de B. Fonti, Florence, 1478, in-fol.; éd. Des Étangs, Bibl. Nisard, Paris, 1847, in-8°.)

Celse (Κέλσος), philosophe grec du IIe s., dont le *Discours véritable*, dirigé contre les doctrines chrétiennes, aujourd'hui perdu, se trouve, pour ainsi dire, conservé en substance dans la réfutation d'Origène. La critique de C. est le type de la négation antichrétienne d'alors, formulée au nom de la logique, de la raison et de l'expérience.

Celsius. Nom de plusieurs savants et érudits suédois, appartenant à la même famille, des XVIIe et XVIIIe s.

Celsus (P. JUVENTIUS), jurisconsulte romain, né vers 67; revêtu sous Nerva et sous Trajan des dignités de préteur et de consul; m. vers 130. Souvent cité par Ulpien, dans les Institutes ou dans le *Code*.

Celsus (JULIUS), critique grec du VIIe s., qui vivait à Constantinople et auquel on attribua faussement les *Commentaires* de César, à cause qu'il en avait revisé le texte.

Celtibérien (le). L'une des langues en usage dans l'Espagne ancienne, antérieurement à la conquête romaine et encore employée au VIIIe s. C'était un mélange de l'ibérien et du celtique et le résultat de la fusion des deux peuples établis au centre du pays.

Celtique (langue) ou langue gauloise. La langue que parlaient les Gaulois, avant que survinssent la domination romaine et l'invasion barbare.

Dans le vaste espace qui comprenait les pays situés entre les Alpes, le Rhin, la mer et les Pyrénées, s'était établi très anciennement, par droit de conquête, ce grand peuple détaché de

la souche féconde des Aryens. Les Celtes ou Gaulois sillonnèrent le monde en tous sens de leurs colonies guerrières jusqu'à ce qu'ils fussent à leur tour absorbés par d'autres races, ou qu'ils dussent se fusionner avec elles pour former des peuples nouveaux. Ils avaient leur religion, leur état social, leur sacerdoce, des institutions, une agriculture, un idiome à eux. Cet idiome contenait en lui les éléments constitutifs des langues indo-européennes; des traits particuliers appartenant à d'autres familles avaient pu s'y mélanger par suite des migrations incessantes et des aventures lointaines de la race qui le parlait. Les documents établissent que le gaulois subsistait encore trois ou quatre siècles après la conquête de Jules César, quoique le latin l'eût dominé dans les villes et dans les classes instruites. L'invasion barbare lui porta le dernier coup. Il ne resta plus en présence que le langage des Germains vainqueurs et celui des Latins vaincus. Les anciens Gaulois avaient oublié le parler de leurs ancêtres. Et, comme à l'heure de la domination romaine, ils ne savaient pas encore composer des livres, il n'en resta plus de témoignages certains, susceptibles d'éclairer la science de l'avenir. Les vingt mille vers peut-être que les Druides se transmettaient de mémoire en mémoire, n'ayant jamais été écrits, s'anéantirent avec le druidisme.

Cependant, il restait et jusqu'à nos jours demeurèrent dans un coin de la France, en Basse-Bretagne, dans le pays de Galles, en Angleterre, dans les hautes terres d'Écosse, dans la Cornouaille et dans l'île de Man, des populations tenaces, qui avaient pu perdre leur autonomie, mais n'avaient pas abandonné leurs coutumes et leur langage. Le latin ni le saxon n'étaient parvenus à absorber les idiomes appelés : *bas-breton, kyrmri, gaélique, irlandais*. Non seulement ceux-ci n'ont rien de commun avec le latin ou le germain, mais encore ils tiennent entre eux par des affinités étroites et ne sont, en somme, que des dialectes d'une langue commune : le celtique, d'où l'on présume que ces fragments de peuples épars et confinés appartiennent à la grande tribu, qui, au moment de l'apparition des Romains, occupait la Gaule, la Bretagne, et l'Irlande (Littré). Les questions du celticisme sont des plus ardues, qui aient jamais divisé les philologues. Il est admis, tout au moins, que les parlers néo-celtiques des Bas-Bretons, des Irlandais, des Gaels des hautes terres d'Écosse et des habitants du pays de Galles représentent encore aujourd'hui, par une sorte de filiation directe, le gaulois ou langage des Gaules.

Censorinus, grammairien et chronologiste du IIIᵉ s., dont le traité pour ainsi dire encyclopédique *Die natali* est fort précieux en ce qui concerne les usages de l'antiquité. (Publié à Leyde, en 1743 avec commentaires, à Nuremberg, en 1805, et à Paris en 1843, avec trad. franç. et notes.)

Cent ballades (le Livre des), contenant des conseils à un Chevalier « pour aimer loiaument et les réponses aux ballades » (éd. Queux de St-Hilaire, Paris, 1868), l'une des plus charmantes productions poétiques du XIVᵉ s. Jehan, sénéchal d'Eu, a fait le cadre du livre; Boucicault, Crésecques, le bastard de Coucy, y ont collaboré; on y trouve des renseignements précieux sur la haute société française, à la fin de ce siècle.

Centlivre (SUZARNE-FREEMAN, mistress), actrice et auteur dramatique anglaise, née en Irlande, en 1667, m. en 1723. Peu morales et négligées de style, mais pleines de verve, ses comédies durent leur succès soit à la vérité des caractères, soit à l'allure piquante, et originale de l'intrigue.

Cent nouvelles nouvelles. Voy. **La Salle.**

Centon (lat. *cento*). Ouvrage composé en entier de vers ou de portions de vers, plus rarement de passages en prose, empruntés à un ou à plusieurs auteurs. Voy. **Delepierre.**

Céphalas (CONSTANTIN), littérateur grec du Xᵉ s.; collecteur d'une *Anthologie* (ou recueil d'épigrammes et de poésies légères), trouvée à Heidelberg par l'érudit Saumaise, en 1616; publiée par Reiske, à Leipzig, en 1754, comprise dans les *Analecta* de Brunck, Strasbourg, 1776, 3 vol. in-8°, et dans l'*Anthologie générale* de Jacobs.

Céphisodote (gr. Κηφισόδοτος), homme politique et orateur gr. du IVᵉ s. av. J.-C.; signalé avec beaucoup de distinction par Démosthène, en son discours *Contre Leptine.*

Cepion (de son vrai nom CORIOLAN CIPPICO), chroniqueur dalmate, né à Trau, en 1425; m. en 1493. Historien d'une guerre à laquelle il prit part, celle de Venise contre les Turcs. (*Gesta Petri Mocenici,* Venise, 1477.)

Cératine (Question). T. de scolast. (lat. *ceratinæ questiones,* gr. κεράτινης, de κεράτινος, cornu, de κερας, corne). Argumentation captieuse, argument cornu, comme celui-ci : « Ce qu'on n'a pas perdu on l'a; or, tu n'as pas perdu de cornes ; donc tu en as. »

Cercopes (les). Poème comique et satirique, attribué à Homère, aujourd'hui perdu. Il racontait l'aventure d'Hercule chez les Cercopes, peuplade mythique de l'Asie-Mineure.

Cercops, l'un des poètes orphiques. Il avait composé en vingt-quatre chants: les *Légendes sacrées*, où il développait le système entier de la théologie dont on attribuait les principes à Orphée.

Cerdon, hérésiarque du IIᵉ s., Syrien d'origine, venu à Rome sous le pape Hygin; fondateur d'une secte gnostique.

Cérisi (GERMAIN HABERT de), poète français, m. en 1655. Venu quand se dessinait seulement l'aurore du bon goût, sa *Métamorphose des yeux de Philis en astres* (1639, in-8°) fut vantée comme un chef-d'œuvre, et cessa de le paraître, après l'arrivée des bons auteurs.

Cerisier (ANTOINE-MARIE), publiciste et historien français, né à Châtillon-les-Dombes en 1749, député aux États-généraux en 1789, m. en 1828. L'un des fondateurs de la *Gazette universelle,* il y défendit avec autant de

courage que de talent les seuls principes qui pussent assurer l'alliance de la monarchie et de la liberté. *(Tableau de l'hist. générale des Provinces-Unies,* Utrecht, 1777-84, 10 vol., etc.)

Cerutti (l'abbé Joseph-Antoine-Joachim), publiciste français, né à Turin, en 1738, m. en 1792. Son œuvre de début avait été une *Apologie générale* de l'ordre des Jésuites chez lesquels s'était accomplie son éducation (1762, in-4° et in-8°). On l'accusa d'apostasie lorsqu'on le vit prêter le serment de renonciation à cet institut, aussitôt qu'il le sut irrévocablement proscrit. S'associant au grand mouvement des esprits vers les matières politiques, il fit paraître, en 1788, un *Mémoire pour le peuple français,* qui lui valut la protection de Mirabeau. Deux ans plus tard il fondait la *Feuille villageoise,* — le premier modèle de la presse popularisatrice.

Cervantès-Saavedra (Miguel de), poète et romancier illustre de l'Espagne, né à Alcala de Henarès, à cinq lieues de Madrid, d'un pauvre hidalgo, Rodrigue de Cervantès, secrétaire-valet de chambre du cardinal Acquaviva; entré au service de Marc-Antoine Colonna pour guerroyer contre les Turcs,



Cervantès.

fait prisonnier par des corsaires barbaresques, et rendu à la liberté seulement après cinq années de souffrances; m. en 1616, la même année que Shakspeare. Cervantès, que des contemporains, ses rivaux, traitaient avec mépris de « manchot », de « vieux soudard », de « bavard hargneux », le malheureux grand homme à qui le travail acharné, le rire général provoqué d'un bout de l'Europe à l'autre, la victoire remportée sur les vices et sur les ridicules, ne procurèrent, tant qu'il vécut, ni argent, ni estime, ni considération, Cervantès occupe maintenant sans conteste le trône littéraire de sa patrie. Pauvre homme de guerre et d'aventure, chevalier errant de la destinée, captif des Arabes et des chrétiens, esclave, estropié à la bataille, battu du sort, jouet du hasard, de la jalousie et de la malveillance humaines sans que ni ses malheurs ni l'injustice d'autrui eussent altéré son imperturbable bonne humeur: sa propre vie fut un singulier roman. La marche et la suite de ses impressions se découvrent fidèlement à travers son théâtre, ses nouvelles et ses poésies. Il mit toute son imagination et tout son cœur dans une œuvre maîtresse à jamais populaire: les *Aventures de don Quichotte* épopée plaisante et philosophique, composé bizarre d'héroïsme et de trivialité, miroir étrange des mœurs, des croyances et des folies d'un peuple, amalgame contradictoire de rêverie fantasque et de vérité positive, de raillerie joviale et d'amertume secrète, symbole génial du contraste qui existera toujours entre les aspirations des âmes nobles et les platitudes de la réalité. Le but immédiat de Cervantès avait été de ruiner l'influence des romans de chevalerie démodés. Mais sa pensée dépassa immensément le cadre primitif, et il en était résulté l'une de ces œuvres à la fois nationales et universelles qui sont le patrimoine de l'humanité. L'ironique et profond narrateur des exploits du chevalier de la Manche porta dans quelques productions dramatiques son horreur du laid et du faux, — caractère essentiel de sa nature. Peu d'écrivains furent imités à l'égal de Cervantès. On distingue des traces de son influence dans le théâtre anglais, chez Swift, dans l'*Hudibras* de Butler, chez Larivey, Hardy, Rotrou, Molière, Boileau, Voltaire, Lesage, Beaumarchais et Florian. *(Obras completas,* éd. J. E. Hartzenbusch, Madrid, 1863-1864, 12 vol.)

Césaire (saint), écrivain ecclésiastique latin, né en 470; évêque d'Arles; m. en 542. On a de lui une centaine de sermons d'une élégance onctueuse.

Cesalpini (Andrea), philosophe et savant italien, né en 1519, à Arezzo, m. à Rome en 1603. Grand naturaliste, il interpréta Aristote, dans le sens panthéiste d'Averroès *(Quæstiones peripateticæ,* Florence, 1569, in-4°). C. considère Dieu non comme la cause, mais comme la substance du monde.



César (Caius-Julius), consul, général et dictateur romain, orateur, poète, écrivain, né à Rome au mois de *quintilis* de l'ancien calendrier, l'an 100 av. J.-C., m le 15 mars 44. Il égala ou surpassa tout ce qu'on connaissait de plus fameux pour les talents militaires comme pour les dons de l'éloquence. César fut le dernier mot et le résumé de l'histoire romaine. Il inaugura la domination de la démocratie sur les ruines du patriciat; il fit de Rome une ville ouverte au reste de l'univers. Aussi puissant organisateur qu'habile général, il brilla encore au premier rang des écrivains latins. Comme écrivain, ses *Commentaires,* un incomparable chef-d'œuvre où se déroulent avec une brièveté correcte et lumineuse, l'histoire de ses campagnes en Gaule, puis celles de la Guerre civile ses *Commentaires* auraient suffi à l'immortaliser. Le style de C. très pur, très élégant, à été comparé, pour ses qualités, à celui de Xénophon.

César, grammairien du XIII° s. Ses rudiments de grammaire latine (éd. Fierville, Paris, 1886) disputèrent la place au *Doctrinale puerorum* d'Alexandre de Villedieu, dans les écoles du nord de la France.

César (le Roman de Julius). Voy. **Jacot de Forest.**

Césure (lat. *cæsura* de *cædere,* couper). Repos réglant la cadence des vers.

Chez les anciens, division du mètre en deux hémistiches, et plus généralement sorte de coupure qui de la dernière syllabe d'un mot fait le commencement d'un pied. Employée pour la cadence et l'harmonie la césure, dans les vers grecs et latins, forme une légère suspension qui produit le rythme.

Arma vi / rumque ca / no Tro / jæ qui primus [ab oris...
Virgile, *Enéide,* I.

La césure variait de nom selon la place qu'elle occupait, après un pied et demi *(trihémimère,),* après le cinquième demi-pied *(penthémimère),* etc.

Lorsque les Allemands (ou les Anglais) essayent de reproduire dans leur langue les rythmes grecs et latins ils observent la césure avec la même rigueur que les anciens. Mais dans leurs compositions originales ils sont loin de suivre une règle uniforme. Dans le vers de dix syllabes, qui se rapproche le plus du sénaire, les Allemands emploient tour à tour la césure masculine et la c. féminine; souvent même leurs vers n'ont pas de c. du tout :

Auf diese Bank von Stein / will ich mich [setzen. *(C. masc.)*
Es giebt im Menschenleben Augenblicke, *(Point de C.)*
Wo er dem Weltgeist / näher ist als sonst *(C. féminine.)*
Und eine Frage / frei hat an das Schicksal. *(C. féminine.)*

Dans le vers français, qui est syllabique et non métrique, la césure n'est pas la coupure d'un mot, mais un repos indiqué par une suspension de sens après un certain nombre de syllabes. Pour l'alexandrin, elle se place après la sixième syllabe, et forme deux hémistiches égaux :

La rime au bout des mots / assemblés sans me- [sure
Tenait lieu d'ornement, de nombre et de césure.
Boileau, *Art poét.,* I.

Le désir de savoir / est naturel aux hommes.
Corneille, *Imitat.,* liv. I. et II.

C'est une loi, c'est, du moins la règle la plus générale ; mais cette règle souffre des exceptions et peut se concilier avec d'autres coupes souvent heureuses, dont on trouve des exemples chez les maîtres, — après le premier pied, après deux, trois, quatre ou cinq syllabes, ou après la neuvième, comme dans ce passage de la Fontaine:

Poulets, poules, chapons, tout dormait. Le fer- [mier
Laissait ouvert son poulailler.

Le vers de dix syllabes comporte la césure après la quatrième, et moins fréquemment après la cinquième. Celui de huit syllabes n'est point soumis à l'obligation de la césure.

Ainsi que l'ont remarqué les grammairiens, la césure est tellement un besoin du rythme poétique pour la coupe, la cadence et l'harmonie du vers qu'on la trouve dans toutes les langues avec des règles particulières à chacune d'elles.

Ceva (Tomaso), poète et savant italien, né à Milan, en 1648, m. en 1736. On admire l'élégance avec laquelle il a su faire parler en vers latins les théories de Newton et la physique de Descartes.

Chabanon (Michel-Paul-Gui de), littérateur et musicographe français, né en 1730 à Saint-Domingue, m. en 1793. Critique d'art délicat et exercé *(De la musique considérée en elle-même et dans ses rapports avec la parole, les langues et le théâtre,* 1785, 2 vol. in-8), il put donner, en littérature, d'élégantes traductions; mais ne s'éleva point au-dessus du médiocre, comme poète et auteur dramatique *(Eponine,* 1762, *Eudoxie,* 1769; *Sabinus).* Son talent sur le violon lui attira, lors de son admission à l'Académie, des épigrammes de la part de ses concurrents.

Chabas (François-Joseph), égyptologue français, né à Briançon, en 1817; membre correspondant de l'Académie des Inscriptions; m. en 1882. Quoique vivant isolé, loin des sources, dans une petite ville de province, Châlon-sur-Saône, il fut un des plus vaillants continuateurs de Rougé, Birch, etc. Il a fixé le premier les bases de la métrologie égyptienne, ajouté de nouvelles lumières à l'histoire et à la chronologie, découvert et révélé certains principes du droit criminel en usage sous les Pharaons. *(Mélanges égyptologiques,* 1862-74, 3 séries, en 4 vol. in-8°, etc.)

Chafi (Idris-Ebou-Abd-Oullah), iman musulman, né à Gaza, en 767, m. en 821 ; chef de l'école chaféite, dont l'Egypte est le foyer le plus actif, et

l'un des quatre jurisconsultes, qui ont mérité le titre de *créateurs de législation*, aux pays islamiques.

Chaïlan (Fortunat), poète provençal, né à Aix en 1801, m. en 1840. Joyeux conteur populaire, il éveilla souvent l'éclat de rire sur les lèvres de ses compatriotes, grâce à la bonne humeur et à la verve de ses facéties, narrées dans le dialecte local (*Loù Gàngui*, 3e éd., Marseille, 1882, gr. in-4).

Chaillou de Pestain. Voy. **Fauvel** (roman de).

Chaire. Voy. **Éloquence.**

Chalcidius, philosophe néo-platonicien du IVe ou du VIe s. ap. J.-C. On reconnaît dans son *Commentaire* sur le *Timée* de Platon l'influence et le mélange des idées chrétiennes. (Éd pr. Badius Ascensius, Paris, 1520, in-fol.)

Chalcondyle (Laonicus ou Nicolas), Χαλκονδύλης, historien byzantin du XVe s., né à Athènes, m. vers 1464. Écrite en un style barbare, mais très importante par la valeur des documents, sa relation, en dix livres, rapporte l'histoire des Turcs et de la fin de l'empire grec, à partir de l'année 1298 jusqu'à la conquête de Corinthe et l'invasion du Péloponèse en 1463. (*Illustrat. histor.*, éd. princeps, 1615, in-fol.)

Chalcondyle ou Chalcondylas (Démétrius), grammairien grec, né à Athènes, vers 1424 ; réfugié en Italie après la prise de Constantinople; professeur à Pérouse, à Florence, à Milan; m. en 1510. Avant que s'annonçât la gloire jalouse de Politien, la chaire où il enseigna le grec à de nombreux auditeurs fut souvent le théâtre de ses triomphes. On reprochait à C. une phrase incolore, une parole sans vie, une diction sans jet ni flamme. Mais sa science était réelle; et il en avait établi les principes très utilement. (*Érotemata*, gramm. grecque publiée pour la première fois à Milan, en 1493.)

Chaldéen ou chaldaïque. Dialecte oriental du groupe araméo-assyrien.

Challemel-Lacour (Paul-Amand), homme politique et publiciste français, membre de l'Institut, né en 1827, mort en 1896. Il vint à la politique, après de fortes et brillantes études, lutta contre l'empire, souffrit la prison et l'exil, connut ensuite le retour favorable des événements, fut appelé aux plus grands emplois de l'État, comme ministre, ambassadeur, et se vit, à deux jours de distance, élire membre de l'Académie française et président du Sénat. Orateur élégant et châtié, écrivain philosophe et critique judicieux, il a revêtu le bon sens d'un style irréprochable. Sauf une importante étude consacrée à Guillaume de Humboldt (la *Philosophie individualiste*, 1864, in-18), l'œuvre de l'écrivain a été dispersée dans les revues et les journaux.

Chalmers (Thomas), théologien et prédicateur écossais, né en 1780, m. en 1847. Ses *Œuvres*, qui ont été publiées par son fils, forment près de 50 volumes. C. n'est pas toujours un écrivain élégant et correct, mais sa pensée est originale et profonde.

Chamberlayne (William), médecin et poète anglais, né en 1619, m. en 1689. On a ravivé, de nos jours, le souvenir de son roman versifié : *Pharonnida* (1659, in-4°), plein de couleur et de passion.

Chambers (Ephraïm), savant encyclopédiste anglais, né à Milton, dans le Westmoreland, m. en 1740 et honoré de la sépulture nationale à Westminster. Son *Dictionnaire des arts et des sciences* (1re édit., 1728, 2 vol. in-fol.), remarquable entreprise d'un seul homme, suggéra à Diderot l'idée de la grande Encyclopédie.

Chambres de rhétorique. Sociétés littéraires et surtout poétiques des Pays-Bas, nées au XIVe s., à l'instar des concours appelés *puis*, dans les villes de la Flandre française. Analogues d'abord aux réunions des maîtres chanteurs allemands, elles eurent, durant le XVIIe s., leur période florissante.

Chamfort (Sébastien-Roch Nicolas, dit), littérateur français, né en 1741, dans un village près de Clermont-Ferrand, m. en 1794. Commença par courir la carrière académique, à Paris et en province, obtint plusieurs prix, notamment un à Marseille pour son *Éloge de La Fontaine*, fit jouer un petit acte, le *Marchand de Smyrne*, bagatelle satirique en prose qui amusa et réussit (1770), donna non sans succès sur le théâtre de la cour à Fontainebleau la tragédie de *Mustapha et Zéangir* (1776), où Voltaire pensa reconnaître les traces du style de Racine; et, après ces œuvres oubliées, trouva l'aisance dans les pensions, la gloire à l'Académie (1781), en attendant qu'il devint une des victimes de la Révolution. Le Chamfort, qui a survécu, ce n'est pas le critique, le poète, mais le diseur de bons mots, le conteur d'anecdotes courtes, le faiseur de pensées *frappées comme des médailles*. Écrivain mordant et très spirituel, observateur sagace, il eut, malheureusement, l'humeur acerbe, et porta, au fond du cœur, la haine de l'humanité pour les blessures d'amour-propre ou de sentiment qu'il en avait reçues. (*Œuv. compl.*, éd. Auguis, 1824-25, 5 vol. in-8.)

Chamier (Daniel), théologien et controversiste protestant, né dans le Dauphiné en 1565; pasteur à Montélimart et l'un des chefs les plus remuants de son parti; m. en 1621. (*Panstratia catholica*, 1626, 4 vol. in-fol., etc.). Il prit une large part à la rédaction de l'édit de Nantes, qui amena la pacification des Églises.

Chamisso de Boncourt (Louis-Adelbert de), célèbre écrivain et savant allemand, né en 1781, au château de Boncourt, près de Sainte-Menehould, en France; membre de l'Académie des sciences de Berlin; m. en 1838. Chassé de sa patrie par la Révolution, il suivit ses parents à Berlin et reçut l'éducation allemande, doublant ainsi ses facultés, gardant au fond de lui-même les germes d'un esprit net et facile, alternativement ironique et enthousiaste, qu'il tenait de son pays d'origine, et y mêlant par la suite ce goût du fantastique, ces dispositions rêveuses, cette recherche sentimentale et profonde, qui sont les marques du génie germanique. En Allemagne, on a gardé beaucoup d'admiration pour les poésies lyriques de Chamisso, d'une variété de couleurs et de tons extraordinaire. A l'étranger, il est surtout célèbre par l'*Histoire merveilleuse de Pierre Schlemihl* (1814), étrange, humoristique histoire d'un homme qui a perdu son ombre et, à cause de cela différent de tous les autres, ne se trouve à sa place nulle part. Pareillement, l'auteur même, étant sans patrie véritable, croyait avoir perdu la notion de sa propre existence, en 1813, au moment des grandes luttes européennes. Avec la dualité de sa nature, telle que nous la définissions tout à l'heure, Chamisso est une des figures les plus difficiles à saisir et à rendre de la littérature moderne. (V. l'édit. de ses *Œuvres complètes*, où figurent aussi son *Voyage autour du monde*, ses observations sur la botanique, et un curieux travail sur la langue havaïque, *Gesammelte Werke*, Leipzig, 1836-39, 6 vol.)

Chamitiques (langues). Langues comprenant les groupes égyptien, lybien et éthiopien. Les langues chamitiques ont couvert la plus grande partie de l'Égypte et toute la rive africaine de la Méditerranée.

Champagny (comte Franz de), publiciste et historien français, membre de l'Académie française, né à Vienne en Autriche, le 10 sept. 1804, m. en 1882. La grande révolution intellectuelle, morale et sociale qui a fait le monde chrétien: voilà l'idée génératrice, le point essentiel, formant l'unité, on peut dire aussi le nœud dramatique de ses ouvrages les plus durables: les *Césars*, *Rome et la Judée*, les *Antonins*, les *Césars du IIIe siècle*.

Champcenetz (le chevalier de), publiciste français, né à Paris, en 1759; à vingt-quatre ans capitaine aux gardes, où il montra trop d'esprit et des mœurs trop libres pour n'y pas compromettre très vite sa carrière; devenu, après avoir quitté le régiment, le collaborateur de Rivarol aux *Actes des Apôtres*; jeté à la prison des Carmes et condamné comme conspirateur; m. sur l'échafaud, le 23 juillet 1794. Il composa des petits vers, des chansons d'une allure impertinente, quelques diatribes et autres bagatelles (*Les Gobe-mouches du Palais-Royal*, 1788, in-8°, etc.) Son esprit insouciant et moqueur l'avait accompagné jusqu'au tribunal révolutionnaire où il demanda « si l'on ne pouvait pas se faire remplacer comme à la garde nationale ».

Champfleury (Jules), Fleury-Husson, dit), romancier et critique d'art français, né en 1821, m. en 1889, Précurseur du naturalisme d'Émile Zola et des frères de Goncourt, il fondait, en 1850, l'école *réaliste*, dont Charles Barbara, Edmond Duranty, le docteur Henri Thulié furent les adeptes. L'auteur des *Bourgeois de Molinchard*, a été, d'autre part, l'un des premiers à sentir l'intérêt des poésies populaires; son recueil des *Chansons des provinces de France* a fait époque.

Champier (Symphorien), lat. *Camperius* ou *Campegius*, célèbre savant et historien français, né en 1472, dans le Lyonnais, m. en 1530. Docteur à vingt ans et fondateur d'une école de médecine, helléniste habile, philologue, historien, poète, archéologue, mathématicien, maître en théologie, on prônait fort l'universalité de ses connaissances. A ne considérer que le chroniqueur, on ne lui accorde plus guère d'autorité. Champier s'inquiétait peu des faits historiques. Ce qui l'attirait, c'était les fables, les légendes populaires; et l'on ne s'en aperçoit que trop. (La *Nef des princes*, Lyon, 1502, in-4°; *Chron. des hist. du roy. d'Austrasie*, Lyon, 1505, in-fol., etc.)

Champlain (Samuel de), voyageur et géographe-hydrographe français, né au Brouage, dans la Saintonge, en 1570; continuateur des découvertes de Jacques Cartier, dans l'Amérique du Nord et fondateur de la ville de Québec; lieutenant-général de la Nouvelle-France, qu'il défendit vaillamment contre les Anglais; m. en 1635. (*Voy. et découvertes*, 1615-18, 1619-27, Paris, in-8°; *Voy. à la Nouvelle-France occidentale*, 1632, in-8°.)

Champollion (Jacques-Joseph), dit Champollion-Figeac, archéologue français, né en 1778, à Figeac, chef-lieu d'arrondissement du Lot; professeur de paléographie à l'École des Chartes; m. en 1867. Ses utiles travaux relatifs au moyen âge français (*Docum. inédits*, etc., 1842-43, 4 vol. in-4°), à l'Égypte des Pharaons et des Lagides, à l'histoire des peuples anciens et modernes (*Asie orientale*, la *Perse*, 1857), accompagnent très honorablement les œuvres de son illustre frère.

Champollion (Jean-François), dit Champollion le Jeune, célèbre orientaliste français, frère du précédent, né en 1791, à Figeac; professeur au Collège de France, membre de l'Institut; m. en 1832. « Une langue à l'égard d'une autre, a dit Pascal, est un chiffre où les mots sont changés, et non les lettres en lettres. Ainsi une langue inconnue est déchiffrable. » On ne trouve nulle part de démonstration plus éclatante de cette vérité que dans les admirables découvertes de Champollion. Servi par des procédés méthodiques en même temps que par un génie divinateur, il créa la philologie égyptienne, posa les règles générales du déchiffrement, constitua en grande partie le cadre de l'histoire des Pharaons, et poursuivit avec tant de bonheur ce genre d'études qu'à sa mort, arrivée prématurément, il pouvait laisser une grammaire et un dictionnaire fort riche de l'ancien égyptien. (*Précis du style hiéroglyphique*, 1824, 2 vol. in-8°; les *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, in-8°, 1871; *Gramm. et dict.*, 2 vol., Paris, 183 , etc.).

Champseix (Mme Léonie, née Béra), femme de lettres française, née en 1829, à Lusignan, dans le dép. de la Vienne, m. en 1900, connue sous le pseudonyme d'André Léo, prénoms de ses deux enfants. Propagandiste révolutionnaire, elle a poussé à l'extrême dans le roman social les idées de George Sand. L'éducation du peuple et la correction de la bourgeoisie, telle est sa double visée. *Un Mariage scandaleux* (1852) est le plus animé de ses livres, généralement écrits dans un style raisonneur et prêcheur.

Chandieu (Antoine de), théologien et poète français, né vers 1531; disciple de Calvin; m. à Genève en 1591. Se distingua par son talent oratoire, par ses connaissances en droit, en philosophie et en théologie. De plus, on sent en lui un précurseur de Malherbe, quand on parcourt les pièces de vers qu'il a laissées.

Chandler (Richard), archéologue anglais, né en 1738, m. en 1810. A donné, en 1763, à Oxford, une superbe édition de luxe du plus précieux monument de la chronologie grecque: les *Marbres de Paros* ou *d'Arundel*, et publié de remarquables travaux d'épigraphie hellénique.

Chananéenne (langue). Langue que parlaient, avant l'établissement des Hébreux sur leur territoire, les tribus sémitiques venues de l'Orient (peut-être du sud-est), appelées chananéennes. Hovelacque et d'autres philologues ont pu avancer avec vraisemblance qu'il exista une langue chananéenne commune, qui donna naissance, par la suite des temps, à l'hébreu et au phénicien.

Channing (William-Ellery), pasteur et philosophe américain, surnommé le *Fénelon du Nouveau Monde*, né à Newport, le 7 avril 1780, m. en 1842. L'un des chefs de la secte unitairienne, mais avec un esprit d'indépendance qui était à peu près du rationalisme pur, il réduisait la religion à un sentimentalisme moral dépourvu de dogmes et de croyances précises. Ses œuvres sociales, beaucoup plus remarquables par les idées que par le style, ont bien mérité le souvenir et la reconnaissance des classes ouvrières; il ne cessa de parler, d'écrire, de multiplier son zèle éloquent pour l'abolition de l'esclavage et pour l'amélioration du sort des humbles. (*Œuv. compl.*, Boston, 1848, 60 vol. in-12; trad. des *Œuvres sociales*, par Laboulaye, Paris, 1854, in-12.)

Chanson. Pièce de vers, plutôt simple et familière, faite pour être chantée. La c. peut élever le ton jusqu'à l'ode ou revêtir une forme mélancolique et sentimentale. Néanmoins, la note vive et légère, à l'occasion plaisante ou satirique, en est la marque la plus habituelle. On aurait fort à dire, sur tous les aspects et toutes les dénominations qui ont pu lui être affectés, scolies grecques, *næniæ* des Latins, pastourelles reverdies ou sirventes des troubadours, printanières effusions des Minnesinger, lieder allemands, *cansons, motès* ou *villancicos* des Espagnols, *canzonette* des Italiens, ballades anglaises, écossaises ou helvétiques, mélopées slaves, daïnos lithuaniens, que sais-je encore? Nulle part, ce genre n'a flori plus abondamment qu'en France. De tout temps, la c. a été regardée comme l'inspiration irrésistible et spontanée du génie national. C'est presque la seule forme lyrique du moyen âge. Elle est mêlée, dans ses manifestations les plus populaires, à tous les événements de l'histoire et de la politique. Il est inutile de rappeler le flot des mazarinades, au temps agité de la Fronde, les fredons malins du XVIIe s., la multitude de refrains inspirés et emportés par le torrent révolutionnaire et tant de couplets jetés au vent depuis lors pour l'amusement des foules. La chanson avait eu des heures brillantes, à l'époque où Favard, Piron, Boufflers, Gallet, Panard, Laujon, Piis, Vadé, étaient les favoris de cette muse. Néanmoins, ses plus grands succès paraissent avoir appartenu à la première moitié du XIXe siècle.

Elle avait alors, dit un historien littéraire, pour roi Béranger, pour Académie le *Caveau moderne*, pour salle de spectacle le *Moulin*



Vert, pour artistes Armand Gouffé, J.-E. Despreaux, Barré, Oury, Edouard Douvé, Billoux, Debraux, Désaugiers. Depuis quelques années, on ne compte plus le nombre des chansons et des chansonniers. Ne s'agit-il pas, maintenant, d'alimenter au jour le jour les mille cafés-concerts de la capitale et de la province, qui font une si effrayante consommation de refrains comiques, satiriques, humoristiques, excentriques et patriotiques? On sait le peu qu'en vaut la masse. Jusque vers 1895, la ch. proprement dite qu'il faut bien distinguer de la mélodie savante, où la musique a tant de place et la parole est si peu de chose, la vraie c. française, simple de ton, spirituelle de sens et littéraire de forme, n'avait plus guère que Nadaud pour la personnifier, à l'instar d'un nouveau Béranger ou d'un autre Pierre Dupont. Lui parti, qu'en resta-t-il? De loin en loin peut-être une perle rare égarée dans la foule des inepties de cafés-concerts, noyée dans l'océan des platitudes où s'engloutit le sens commun des poètes de casinos et de ceux qui les écoutent. Elle a fui sous d'autres cieux, l'alouette gauloise. Tombée aux mains de spécialistes, qui, de ci de là, rencontrent encore quelque imagination drôlatique, mais à qui l'esprit et le style faussent perpétuellement compagnie, la chanson nationale semble n'être plus qu'une tradition, qu'un souvenir de la poésie d'autrefois.

Chanson de geste. Sorte de poème héroïque fait d'abord pour être chanté, et qui célébrait, aux XIe, XIIe, XIIIe et XIVe s., d'une manière légendaire, les personnages et les événements des guerres nationales ou féodales. C'est la forme par excellence de la poésie française, à ses débuts.

La matière épique s'était préparée en France sous les Mérovingiens, dont quelques règnes glorieux, semblant réaliser l'idéal du peuple nouvellement sorti de la fusion des éléments romain, chrétien et barbare, furent l'objet de chants nationaux à la fois en allemand et en normand. Elle s'exalta sous Charles Martel, atteignit à son apogée sous Charlemagne, sous Charles le Chauve et ses premiers successeurs et s'arrêta au moment où, définitivement constituée, la société a revêtu, pour quelques siècles, la forme féodale. (G. Paris.) Précédée d'un cortège de cantilènes tudesques et romanes dont le type, par rapport à l'époque mérovingienne, est le célèbre *Chant de S. Faron;* née peu à peu de l'hymne narrative, l'épopée s'en était donc dégagée lentement sous l'action d'une triple influence: celle des Gallo-Romains, de l'Église et des Germains. Aux Celtes elle dut quelques traits du caractère de ses



Chanson de geste. « Département » des enfants d'Amaury (Bibliothèque nationale).

héros; de l'Eglise elle reçut ses idées religieuses; aux Germains elle emprunta, outre les habitudes *chanteuses* qui ont assuré la persistance des *chants* nationaux et militaires, son caractère fondamental, ses notions sur Dieu, sur la femme, sur le droit, sur la guerre.

D'une manière générale, il y a quatre grands groupes à distinguer dans le vaste chaos de la chanson de geste.

Le premier se rattache principalement à la personne éminemment épique de Charlemagne; on y comprend aussi des poèmes mérovingiens, comme *Floovant*. Le type de ce *cycle carlovingien* est la *Chanson de Roland*. Il est l'expression violente de la société féodale germanique.

Le deuxième groupe appelé le *cycle breton* est le résultat de la confusion du génie germanique avec le génie celtique. Les œuvres de Chrestien de Troyes sont à la tête des romans de la Table ronde; et ces récits d'aventures dans leur ensemble s'offrent comme une littérature à part à laquelle l'Europe du moyen âge a dû la transformation de sa poétique.

Un troisième groupe a pour point de départ les sujets venus de l'antiquité. *L'Enéide* inspire *le Roman de Troie* et *Eneas*. Stace donne naissance au *Roman de Thèbes*. Les héros de cette catégorie sont Alexandre le Grand et Jules César, plus ou moins travestis par des anachronismes constants de mœurs et de civilisations.

Le quatrième est le cycle des croisades. Les auteurs de la *Chanson de Jérusalem* ou de la *Chanson d'Antioche* y glorifient les exploits des croisés. Il s'était formé après la période proprement épique. Les récits dont il se compose ont plutôt la forme historique, bien que reposant sur une connaissance imparfaite du monde musulman.

Le cycle carlovingien, le plus complet, le plus véritablement épique, comprend les premiers poèmes nationaux qui sortirent des grands enthousiasmes guerriers et religieux. La plupart des héros s'y meuvent autour de trois personnages illustres par leur sainteté autant que par leur vaillance: Charlemagne, Aimeri de Narbonne, Guillaume d'Orange autrement dit Guillaume au Court-Nez.

La chanson de geste se partageait en couplets monorimes, c'est-à-dire en longues tirades de vers de dix ou douze syllabes simplement associées. La rédaction en assonances paraît remonter à la seconde moitié du XIe s. Ces anciens poèmes héroïques étaient chantés par les jongleurs de geste, plus tard les ménestrels. Aux barons désœuvrés dans les manoirs ou devant les foules assemblées, ceux-là contaient sur un ton de mélopée, en s'accompagnant de la rote ou de la vielle, les prouesses de Roland, du fier marquis Guillaume d'Orange, du grand empereur et de ses paladins. On cessa de chanter les poèmes épiques vers la fin du XIIe s. L'extrémité du XIe s. et le XIIe furent l'époque du plus vif éclat des chansons de geste, alors l'expression même des idées et du sentiment populaires, parce qu'elles étaient en rapport absolu avec l'esprit naïf et spontané du temps. A partir du XIIIe commence la période de déclin, celle des remaniements et des froides imitations. Elle a fini de vivre au XIVe s.

L'extrême intérêt des chansons de geste, qui n'eurent jamais de style bien individuel, qui furent plutôt un produit de nature qu'un produit d'art, est d'avoir été la peinture vivante des idées, des mœurs et des caractères des temps d'où elles sont sorties.

Elles furent populaires dans toute l'Europe et provoquèrent, au dehors, une multitude d'imitations et de traductions.

Chante-fable. Un des genres littéraires du moyen âge français; sorte de récit mêlé de chansons, dont *Aucassin et Nicolette* est resté le modèle.

Chantelauze (Régis), historien, né à Montbrison, en 1821, m. en 1888. L'Académie française couronna plusieurs de ses travaux fortement documentés sur Marie Stuart et sur le cardinal de Retz.

Chantereau (Louis Le Fèvre), historien français, né à Paris, en 1558; intendant des finances des duchés de Bar et de Lorraine; m. en 1658. L'un des premiers il débrouilla les origines françaises; on lui reproche d'avoir accrédité une grande erreur, en avançant que les fiefs héréditaires n'ont commencé qu'après Hugues Capet *(Traité des fiefs et de leur origine,* 1662, in-fol.)

Chant-royal. Ancienne forme de versification française, et l'un des principaux éléments du style au XIVe s. Il devait comprendre cinq ou six couplets d'une dizaine de vers, assujettis à l'évolution de cinq rimes ramenées dans le même ordre; le dernier vers du premier couplet servait de refrain aux suivants. Le c. royal était destiné à célébrer surtout Dieu et la Vierge; il se prêtait aussi à la satire, sous le voile de l'allégorie.

Chants Saliens. Voy. Saliens.

Chao-Yong, philosophe chinois du IXe s.; le commentateur en soixante volumes des *Kona* de Fo-Hi. On l'appelait, à la cour de l'empereur Chin-Tsoung, le « Docteur sans tache ».

Chapelain (Jean), poète français, né à Paris, en 1595; membre de l'Académie; m. en 1674. Prosateur digne de faire figure à côté des meilleurs écrivains de son temps: Balzac, Vaugelas, Patru (v. sa *Correspondance)*; excellent grammairien, profondément versé dans les littératures grecque, latine, italienne et espagnole; d'une érudition solide et presque universelle; homme de goût et celui qui avait fixé la vraie fonction de l'Académie naissante, il jouissait d'une réputation hors ligne. Il était l'arbitre de la critique en France. Mais il eut le malheur de viser à une gloire plus haute pour laquelle il n'était pas fait et de promettre à la France, pendant vingt années, une magnifique épopée qui ne fut que la morne *Pucelle d'Orléans* (1656). Tant d'éloges jadis prodigués s'évanouirent. Sa renommée tomba du coup. A peine la critique moderne, en ses essais bienveillants de réhabilitation, a-t-elle pu trouver à louer dans les deux premiers chants une inspiration chrétienne qui rapprocherait Chapelain du caractère du poème épique bien mieux que ses doctes imitations de Virgile et d'Homère.

Chapelle (Claude-Emmanuel **Lhuillier**, dit), poète français, né en 1626, à la Chapelle-Saint-Denis, m. en 1686. Des rapports d'amitié très intimes avec Boileau, Racine et Molière, une réputation d'esprit facilement acquise, enfin quelques charmants badinages suffirent à la célébrité de cet épicurien aimable, dont le destin fut d'être heureux après sa mort comme il l'avait été au cours d'une vie toute pleine d'insouciance et toute vouée au plaisir.

Chapman (George), poète anglais, né en 1557, m. en 1634. Sous le patronage du roi Jacques Iᵉʳ et du prince Henri, il se fit au théâtre, par ses drames (*Bussy d'Amboise*, la *Conspiration de Biron*, etc.) une place honorable entre les continuateurs de Shakspeare. La science et la culture littéraire l'emportaient de beaucoup, chez lui, sur l'imagination. Sa traduction poétique d'Homère est encore très estimée en Angleterre.

Chapuseau (Samuel), polygraphe français, né en 1625, à Genève, disent les uns, à Paris, selon sa propre déclaration, m. en 1701, à Zell. L'un des plus féconds et des plus aventureux écrivains du xviiᵉ s., remarque Victor Fournel, sa vie ne fut qu'une longue suite d'accidents et de pérégrinations. Inépuisable et travaillant avec une égale ardeur dans tous les genres, il composait moins par vocation que par calcul. Ses meilleurs titres, au théâtre, sont : la *Dame d'Intrigue* (1623) et l'*Académie des femmes* (1661).

Charade. Sorte d'énigme qui consiste à décomposer un mot en plusieurs parties, dont chacune fait un mot. Le nom qu'il faut deviner s'appelle *tout*, chacune des parties s'appelle *mon premier, mon deuxième*, etc., selon le nombre des syllabes (Exemple : *Paris* ; le premier est *pas*, le deuxième *riz* ; le tout est Paris.) Le goût n'en est pas nouveau ; il était très vif, chez nos aïeux, si l'on en croit Mercier : « Les calembours, dit-il, régnaient chez les spirituels Parisiens ; les charades sont venues leur disputer la préférence. Après un grand conflit, les c. ont remporté la victoire. »

Charade en action. Espèce de divertissement où plusieurs personnes donnent à deviner à d'autres chaque partie d'un mot et le mot entier, en exécutant des scènes qui en expriment la signification.

Chardin (Jean), voyageur français, né en 1643, à Paris, m. en 1713. Peu d'explorateurs ont laissé des *Mémoires* aussi curieux que son *Journal des voyages du chevalier Chardin, en Perse et aux Indes Orientales* (Amsterdam, 1711, 3 v. in-4°, et 10 vol. in-12.) Il sut, l'un des premiers, tracer un tableau exact des mœurs et des habitudes des peuples qu'il avait visités à fond.

Chardon de la Rochette (Simon), philologue et bibliographe français, né en 1753, dans le Gévaudan, inspecteur des bibliothèques départementales ; m. en 1814. Savant helléniste, il prépara une édition de l'*Anthologie*, avec une version latine restée inachevée et des notes. Il avait collaboré au *Magasin encyclopédique* de Millin. (*Mél. de crit. et de philol.*, 1812, 3 vol. in-8°.)

Charlton, Χαρίτων, romancier grec, né dans la Carie entre les vᵉ et ixᵉ s. ; auteur des *Amours de Chœreas et de Callirrhoé* (éd. pr. J. P. d'Orville, Amsterdam, 1750, in-4°.)

Charlemagne, roi des Francs et empereur d'Occident, fils de Pépin le Bref, né en 742, m. à Aix-la-Chapelle, après quarante-sept années de règne, en 814. Prince civilisateur et conquérant germain, homme de génie dans les choses de la paix comme dans celles de la guerre, éducateur des peuples et fondateur d'écoles, Ch. exerça directement ou indirectement un trop grand ascendant intellectuel pour qu'on puisse omettre son nom glorieux dans l'histoire des lettres. Il provoqua une première renaissance, inspira la poésie et la légende, fut le héros central des chansons de geste et demeura la personnification la plus puissante, la plus complète du moyen âge.

Charles d'Orléans, prince et poète français, né en 1391, à Paris, fils de la princesse italienne Valentine de Milan, dont la supériorité d'esprit avait devancé son siècle, et de Louis d'Orléans, « ce maître des élégances en un siècle rude encore » ; neveu de Charles VI, père de Louis XII et grand oncle de François Iᵉʳ ; fait prisonnier en 1415 à la bataille d'Azincourt ; retenu captif en Angleterre pendant vingt-cinq ans ; rendu à la liberté par l'intervention du duc de Bourgogne dont il épousa la sœur ; m. en 1465. Sa captivité avait été longue et dure. Il n'eut d'autre consolation que les vers. Et quand il fut rentré dans sa patrie, quand il eut renoncé définitivement, après l'échec de son entreprise sur le duché de Milan, à ses ambitions politiques, ce fut encore la poésie qui charma ses jours. Il avait transformé son château de Blois en école de bien penser, de bien dire, de bien rimer. Tous les poètes distingués du temps se réunissaient chez lui et il était le premier d'entre eux. Le talent de Ch. d'O. est gracieux, mais peu profond. Bien qu'il ait fait vibrer d'une manière touchante la note mélancolique, il n'aborda qu'une seule fois, et pour composer un médiocre poème (la *Complainte de France*) les sujets graves, ceux qui pouvaient répondre aux malheurs du pays, à ses propres infortunes. Il se complaisait aux ingénieuses surprises du rondel et

de la ballade, dont il eut le secret d'éterniser dans une forme brève la grâce frêle et fugitive. Il n'a pas esquivé les froideurs allégoriques, le langage faux et prétentieux de son temps. Mais, dans les pièces qui sont chez lui, pures de ces défauts, on ne saurait trop louer l'aisance de la démarche, l'enjouement délicat de la pensée, les images riantes et vives, les refrains chantants et harmonieux. (L'abbé Sollier fut le premier qui fit connaître les poésies de Ch. d'O., vers le milieu du XVIIIe s., par un mémoire conservé dans le recueil de l'Académie des Inscriptions, vol. 13. Éd. Champollion-Figeac, Paris, 1842, in-12.)

Charles le Chauve. Chanson de geste anonyme et restée manuscrite d'un trouvère du XIVe s.

Charles XII. Voy. **Voltaire.**

Charleval (JEAN FAUCON de RIS, seigneur de), poète français, né en 1612, m. en 1693. Sans se livrer beaucoup au public, il acquit une certaine célébrité par la délicatesse de son esprit. Il portait le nom de *Cléonyme* dans le monde galant des diseurs de vers et des précieuses. *(Poés.*, 1759, in-18.)

Charnes (l'abbé JEAN-ANTOINE de), littérateur français, né en 1641, à Villeneuve-les-Avignon, m. en 1728. Les amateurs des délicatesses de la société polie du XVIIe s. auraient agrément à lire ses fines *Conversations sur la Princesse de Clèves* (Paris, 1679, in-12.)

Charon de Lampsaque, Χάρων, logographe grec du Ve s. av. J.-C., contemporain de Phérécyde de Léros. Il continua les recherches ethnographiques d'Hécatée de Milet et donna des ouvrages séparés sur la Perse, sur la Libye, sur l'Éthiopie, puis sur les événements de la guerre de Darius et de Xerxès contre les Grecs. (Ap. C. et T. Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, Paris, 1841.)

Charondas. Voy. **Le Caron.**

Charpentier (FRANÇOIS), littérateur français, né et m. à Paris, 1620-1702; membre de l'Académie. Lorsqu'éclata, au sein de la Compagnie, la fameuse querelle des anciens et des modernes, Ch. se rangea au nombre des partisans de Perrault, défendit avec lourdeur une cause très soutenable, et reçut, en échange, sa bonne part des sarcasmes de Boileau. *(Déf. de l'excellence de la langue franç.*, Paris, 1683, 2 vol. in-12.)

Charpentier (JEAN-PIERRE), littérateur français, né à Saint-Priest, dans l'Eure-et-Loir en 1797; professeur à la Sorbonne et inspecteur d'Académie; m. en 1878. A représenté différentes époques de l'histoire des lettres, antiques, sacrées ou modernes, spécialement la période de la *Renaissance en Europe au XVe s.* (1843, 2 vol. in-8°) avec un certain talent d'exposition. Il avait dirigé, pour les textes, la publication des classiques latins de Panckouke, et lui-même donné quelques bonnes traductions.

Charroi de Nismes (le). Voy. **Garin de Monglane.**

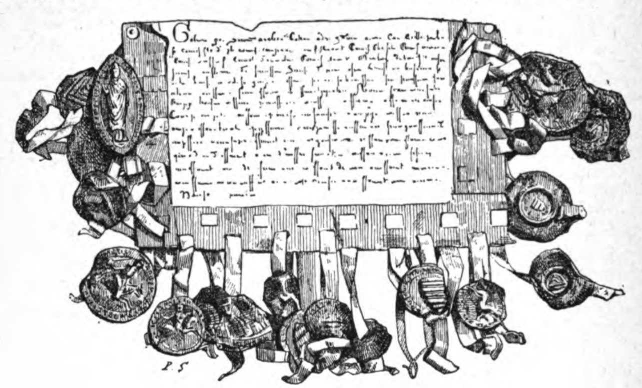
Charron (PIERRE), moraliste français, né en 1541, à Paris, m. en 1603. Voué à la prédication chrétienne, il se fit un grande réputation d'orateur. En 1589, il se lia d'amitié avec Montaigne, et ces deux noms furent désormais inséparables. L'auteur des *Essais* voulut que son ami eût le droit de porter ses armes. On peut léguer son blason, on ne lègue pas son génie. Entre le maître et le disciple, la différence est sensible. L'un converse d'un esprit aisé, toujours libre, toujours renouvelé; l'autre disserte avec méthode, enseigne avec rigueur, écrit un livre, son livre de la *Sagesse* (1601), sorte d'édition didactique des *Essais*. Charron a le sens ferme, le jugement droit; il ne manque pas d'une certaine imagination dans le style; mais ce qui frappe en lui c'est la raideur. La lecture de cet écrivain peut être utile; il sait bien l'antiquité, il en tire de bons conseils et d'excellentes pages. Il n'y manque que le souffle d'une imagination plus animée. — CH. G.

Charte. Titre ancien qui accordait un privilège, réglait des droits ou des intérêts. Le plus ancien de ces documents juridiques ou politiques, en France, est la formule conservée par l'historien Nithard des serments que les deux fils de Louis Ier et leurs fidèles échangèrent à Strasbourg, en 842. C'est surtout à partir du second quart du XIIIe s, qu'on commença à rédiger souvent en français les chartes de tout genre. Le Trésor des chartes ou chartrier des rois de France, dont l'origine remonte à Philippe-Auguste, forme une immense collection d'un prix inestimable. (Voir l'inventaire qu'en ont dressé Teulet et J. Laborde.)

Chartier (ALAIN), écrivain français, né à Bayeux, en 1390; secrétaire du Dauphin, après le funeste règne de Charles VI; m. en 1449. Venu en des temps plus heureux, il n'eût été peut-être, selon le mot de Lenient, qu'un historien solennel et morne des vertus du prince ou qu'un galant rimeur choyé des dames de la cour. En effet, il avait commencé par rimer dans le goût doucereux de la première partie du *Roman de la Rose*. Mais les malheurs du royaume trempèrent son âme et lui arrachèrent des accents qui nous émeuvent encore, — dans sa prose surtout.

Rappelons : le *Quadriloge invectif,* triste inventaire des hontes et des misères nationales, appel noblement patriotique à la conscience même du pays ; l'*Espérance ou la consolation des trois vertus,* cours de morale chrétienne « digne d'un docteur de l'Église » ; et le *Curial* (le Courtisan), peinture fine et vigoureuse des brillantes servitudes de la cour. Alain Chartier a manié le vers

rient, et sur le mouvement intellectuel de son époque. Quand le jugement de P. Chasles n'est pas faussé par le goût du paradoxe, par une certaine tendance au spécieux, par des animosités, des partis pris ou des ressentiments particuliers, ses pages sont des chefs-d'œuvres de vérité, de justesse, de curieuse analyse et de divination. *(Œuv. compl.,* éd. Charpentier.)



Charte de Saint Louis, entourée des sceaux des seigneurs qui l'ont signée avec le roi. (Archives nationales).

avec distinction. Il épura, il anoblit la forme. Cependant, et bien qu'il y ait de l'art et de la chaleur dans le *Livre des Quatre dames,* parfois aussi dans le *Bréviaire des nobles,* sa correction est monotone, sa clarté froide ; le poète n'a plus retrouvé la véhémence du prosateur.

Chartier (Jean), chroniqueur français, frère du précédent, né à Bayeux, nommé en 1437 historiographe du royaume, m. vers 1462. Il mit en ordre les *Grandes chroniques* et les continua par la *Chronique officielle du règne de Charles VII* (1476, 3 vol. in-fol. ; éd. Vallet de Viriville, Paris, 1858-59, 3 vol. in-16). A plusieurs indices on reconnaît que ce froid narrateur rédigeait sa nomenclature de faits d'année en année, ou, pour ainsi dire, au jour le jour, et probablement sans se relire.

Chasles (Philarète), critique français, né à Mainvilliers, en 1798, m. à Venise en 1873. Il a marqué d'une empreinte nette et ferme : deux volumes de *Mémoires,* une *Psychologie sociale des peuples nouveaux,* et des séries d'études littéraires sur l'antiquité, le moyen âge, le XVIe s. français, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Espagne, l'Italie, l'O-

Chassang (Alexis), érudit français, né à Bourg-la-Reine. en 1827, m. en 1888 ; maître de conférences à l'Ecole normale supérieure ; auteur de profondes études sur l'antiquité grecque envisagée dans les trois grandes manifestations de son génie : la religion, l'art et la poésie (*le Spiritualisme et l'idéal dans l'art et la poésie des Grecs*, 1868).

Chassignet (Jean-Baptiste), poète français, né vers 1578, à Besançon ; conseiller et avocat fiscal au bailliage de Gray, dépendant des marches d'Autriche ; m. vers 1635. A l'âge de seize ans il publia le recueil intitulé : *Mépris de la vie et consolation contre la mort,* livre profondément chrétien, mais généralement triste, — l'œuvre d'un homme qui vécut toujours pauvre, malade et mélancolique. On eut de lui, en outre, des *Paraphrases en vers sur les petits prophètes* (1601) et sur les *Psaumes* de David (1613). Chassignet était, au commencement du XVIIe s., un disciple attardé de la vieille école.

Chastelain (Georges), chroniqueur de la maison de Bourgogne, né dans la Flandre en 1403 ; attaché à la personne de Philippe le Bon, puis de Charles le Téméraire ; m. en 1475. Tous les histo-

riens littéraires, depuis Buchon qui l'a découverte, ont fait ressortir la grande importance et la valeur de sa *Chronique*, malgré la tendance partiale qu'elle accuse en faveur des Bourguignons.

Chastellux (FRANÇOIS-JEAN, marquis de), littérateur français, né en 1734 à Paris; reçu à l'Académie, en 1775; m. en 1788. Officier, philosophe, historien, économiste, poète par moments, il passait pour un des hommes les plus aimables de son temps. Il fonda sa réputation par le livre de *la Félicité publique* (Amsterdam, 1472-76, 2 v. in-8°), où il assigne comme première tâche aux gouvernants la plus grande somme de bonheur possible pour le plus grand nombre possible.

Chateaubriand (FRANÇOIS-RENÉ, vicomte de), célèbre écrivain et homme politique français, né à Saint-Malo en 1768; ambassadeur et ministre sous la Restauration; membre de l'Académie et de la Chambre des pairs; m. en 1848. A la suite des événements révolutionnaires, il avait passé de longues années dans l'exil. Il avait voyagé en Amérique, en Allemagne, séjourné



Chateaubriand.

longtemps en Angleterre, et il ne rentra en France qu'après le 18 brumaire. Éloquent interprète de tous les regrets et de toutes les espérances, qui partagèrent une époque de transition douloureuse entre la passé et l'avenir, il a été le grand initiateur intellectuel du XIXe s. *Atala* (1801), le *Génie du christianisme* (1802, 5 vol. in-8°), *René* (1807, in-12), les *Martyrs* (1809, 2 vol. in-8°), l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* (1811, 3 vol. in-8°) la fameuse brochure *De Bonaparte et des Bourbons* (1814, in-8°); les *Natchez*, le *Voyage d'Amérique*, les *Études historiques*, et même les singuliers *Mémoires d'Outre-Tombe* (1849-50, 12 vol. in-18) ont immortalisé son nom. A côté d'une trop grande et trop constante affectation du genre pompeux, on ne pourra que toujours admirer chez lui cette richesse d'imagination, cette éloquence passionnée et cette puissance descriptive, dont la réunion merveilleuse fut le propre de son génie. « Citer Chateaubriand, a dit J.-J. Ampère, c'est citer Homère, c'est citer, du moins, celui des poètes modernes qui a le plus hérité de l'art de caractériser les scènes de la nature par un trait juste et grand. » Il n'est pas d'œuvre, de 1797 à 1850 et au delà qui n'ait subi l'influence de celui qu'on a si bien appelé « le père du romantisme. » Le sentiment religieux et le sentiment de la liberté furent ramenés par lui dans les lettres. Il renouvela l'imagination française, et son action ne fut pas seulement restreinte à la France. L'Europe entière s'est formée à son école par ses principaux écrivains et ses meilleurs poètes.

Châteaubrun (JEAN-BAPTISTE-VIVIEN de), poète tragique français, né en 1686 à Angoulême, reçu à l'Académie en 1753, m. en 1775. Il débuta au théâtre par *Mahomet II*, en 1714. La faiblesse du dénouement en empêcha le succès. Quarante années s'écoulèrent avant qu'il donnât une seconde pièce: les *Troyennes*, imitées d'Euripide (1764). Puis vinrent d'autres tragédies, également puisées à la source hellénique: *Philoctète* (1759), qui reçut des éloges; *Antigone, Ajax, Astyanax*, qui moururent en naissant. Le style de C. est généralement faible, mais naturel et pur. Il a mis en scène des situations touchantes.

Châteauneuf (FRANÇOIS DE CASTAGNER, abbé de), musicographe français (*Dialogue sur la mus. des anciens*, 1725), né vers 1645, m. en 1709. Le dernier, dit-on, des amis favorisés de Ninon de Lenclos et le parrain de Voltaire, cette double particularité a conservé son nom dans toutes les biographies.

Chatrian. Voy. **Erckmann-Chatrian.**

Chatterton (THOMAS), célèbre poète anglais, né à Bristol, en 1752, m. en 1770. Doué d'une précocité merveilleuse, qui fut le tourment de son imagination et causa sa perte, à onze ans déjà il produisait des vers dignes d'un poète. Attaché à l'étude d'un attorney, il employa ses loisirs à collectionner de vieux textes, à fouiller les manuscrits, à imiter la calligraphie et les manières de dire du XVe s. Il décela tout à la fois des goûts extraordinaires

pour la poésie, pour les antiquités anglaises et pour le blason. Persuadé que le public n'apprécierait jamais à leur valeur, fussent-elles sublimes, les conceptions d'un enfant de seize ans, il les revêtit d'un langage gothique et forma le dessein de les attribuer à Thomas Rowley, un ancien moine de Bristol sous Henri VI et Édouard IV. Ce pastiche audacieux eut du succès; il en essaya d'autres qui réussirent également jusqu'à ce que Walpole et les libraires Gray et Mason, ayant reconnu la supercherie, vinssent à la dévoiler, sans tenir compte, du reste, du talent singulier qu'il avait fallu à un jeune homme de son âge pour la mener à bien. Il changea de rôle, publia nombre d'essais dans plusieurs ouvrages périodiques, s'efforça de ressaisir par des créations personnelles la gloire qu'il avait entrevue sous un nom d'emprunt; mais, privé de ressources, abandonné de ses protecteurs, livré sans aide aux funestes conseils d'un orgueil démesuré, il s'empoisonna. Il lui fallait encore trois mois pour achever sa dix-huitième année. (*Œuv. compl.*, Londres, 1802, 3 vol. in-8°; trad. franç. par Javelin-Pagnon, 1839, 2 vol. in-8°.)

Chaucer (GEOFFREY), célèbre poète anglais, né en 1340, m. à Westminster, en 1400. Il ouvre brillamment la série des écrivains nationaux de l'Angleterre. Rehaussant l'imitation par les dons d'un génie créateur, il butina entre les fleurs les plus brillantes des littératures étrangères, pour en dégager des productions toutes nouvelles et bien originales. Traducteur du *Roman de la Rose*, imitateur en son *Temple de la Renommée* d'allégories provençales et françaises, il suivit de près, avec plus de finesse et de verve dans le conte, où il excella, (les *Contes de Canterbury*), non seulement la manière de Boccace qui puisait aux mêmes sources, mais l'allure et la libre façon des auteurs de fabliaux. L'influence de Chaucer se prolongera jusque dans la modernisation de certains de ses contes par Dryden, Leigh Hunt et autres; elle laissera aussi des marques nombreuses dans les écrits de sir Philip Sidney et des dramaturges du siècle d'Élisabeth, (La plus anc. édition des *Œuvres* de C. est celle de Caxton, en 1480; elles ont été souvent réimprimées depuis; on signale un choix de ses *Poésies*, par Clarke, en orthographe moderne, 1832, 2 vol.

Chaulieu (GUILLAUME-AMFRYE, abbé de), poète français, né en 1639, à Fontenay, dans le Vexin normand; venu de bonne heure à Paris où son heureuse étoile voulut qu'il devînt le familier des princes et fût comblé de faveurs, de prébendes et de bénéfices; m. en 1720. Homme de bonne compagnie, il vivait avec des amis de plaisir, tels que les princes de Vendôme, et des disciples d'Épicure dont il ne prit que trop les principes. On recherchait partout le commerce de cet aimable abbé qu'on appelait « l'Anacréon du Temple. » Dans ses poésies ingénieuses, faciles et originales, il ne se fit pas un travail de l'art des vers. Il est plein de beautés négligées et hardies. La plupart de ses pièces « respirent la liberté, le plaisir et une philosophie au-dessus des préjugés. » Voltaire cite quelques morceaux de ce disciple et rival de Chapelle. Il ajoute ensuite : « Ces pièces ne sont pas châtiées; ce sont des statues de Michel-Ange ébauchées. » Michel-Ange est de trop ici; mais il est vrai que Chaulieu ne savait pas corriger ses ouvrages. On commence à sentir chez lui le ton d'un siècle nouveau. (*Œuv.*, 1750, 2 vol. in-12; nombr. rééd.). — CH. G.

Chaussard (JEAN-BAPTISTE), littérateur français, né en 1766, à Paris; membre du Comité du Salut public où il faillit se compromettre en sauvant des victimes de la Terreur; secrétaire général de l'instruction publique, et professeur honoraire sous l'Empire; m. en 1823. Historien superficiel et peu moral des *Fêtes et courtisanes de la Grèce* (1801-03-20, 4 vol. in-8°), traducteur d'Horace et des *Poésies lyriques* de Schiller; et l'auteur assez médiocre d'une *Poétique secondaire* en quatre chants (1817, in-12) où il traite des genres omis par Boileau.

Chauveau-Lagarde (CHAUVEAU-FRANÇOIS), avocat français, né en 1756, à Chartres, m. en 1846. Il eut à défendre des causes retentissantes, celles de Marie-Antoinette, de Charlotte Corday, du général Bonnaire, de Fabien et Volny (en 1826), et ne se montra pas inférieur à ces tâches. (V. *Note historique sur le procès de Marie-Antoinette et de Mme Élisabeth*, 1816, in-8°.)

Chauvelin (l'abbé HENRI-PHILIPPE de), théologien français, né vers 1716, frère du lieutenant général et marquis FRANÇOIS-CLAUDE DE **Chauvelin** — un poète à ses heures (v. les *Sept péchés mortels* et le *Bonheur du Sage* —); chanoine de Notre-Dame et conseiller de Paris; enfermé au Mont-Saint-Michel pendant huit années, pour sa résistance à la constitution Unigenitus; m. en 1770. Ardent adversaire de la Société de Jésus. (*Compte-rendu sur les constitutions et sur la doctrine des jésuites*, 1761.)

Cheminais de Montaigu (TIMO-

LÉON), prédicateur français de l'ordre des Jésuites, né en 1652, à Paris, m. en 1689. Surnommé, pour la douceur et la correction de son éloquence, le *Racine de la chaire. (Sermons*, Paris, 1690, 2 vol. in-12.)

Chemnitz (PHILIPPE-BOGISLAW de), historien allemand, né en 1605, à Stettin; officier au service de la Suède et attaché à la reine Christine comme historiographe; m. en 1678. D'une importance considérable est son livre de la *Guerre des Suédois en Allemagne* (Schwedischer in Deutschland Geführter Krieg, 1648-53; rééd. en 6 vol. 1855-59); car il avait connu les personnages qu'il décrit et pris part aux événements qu'il raconte.

Chemnitzer. Voy. **Khemnitzer.**

Chênedollé CHARLES-JULIEN-LIOULT de), poète français, né à Vire, en 1767, m. en 1833. Après de longs voyages en Italie, en Allemagne, en Suisse, accomplis pendant les années orageuses de la Révolution, il mit au jour, en 1807, le *Génie de l'homme*, un de nos meilleurs poëmes descriptifs et philosophiques. Treize ans plus tard, il donna trois livres d'odes et de pièces fugitives, d'une inspiration saine *(Études poétiques*, 1820). C. disait de lui-même qu'il était le Girodet de la poésie. Par son imagination brillante et rêveuse, par la pureté constante de ses vers, par le coloris animé de ses descriptions, il présentait en effet des rapports sensibles avec ce peintre, qui lui resta supérieur par l'originalité.

Chénier (ANDRÉ de), célèbre poète français, né le 20 oct. 1762, à Constantinople, et m. le 25 juillet 1794, victime



André Chénier.

de la Révolution. Poète d'élection, à la nature enthousiaste, au caractère noble et ferme, passionné pour le beau, ami de l'étude, adorateur de la nature, il eut à peine le temps de cueillir quelques fleurs immortelles dans le champ de la gloire où l'appelait l'espoir des abondantes moissons. D'A. de Chénier, de ses *Élégies*, de ses *Idylles*, de ses *Églogues*, date la renaissance du paganisme poétique dans l'art moderne. Néanmoins, les fictions de l'âge homérique et sophocléen ne remplissent seules les souvenirs de sa muse. Rival des anciens, il a été aussi le précurseur des romantiques par les innovations de la coupe, du rythme et de la couleur. Artiste érudit, habile à combiner ensemble l'imitation et l'invention, il n'a fait souvent que dérober les secrets de leur langue harmonieuse à Pindare, Théocrite, Moschus, Virgile, Horace, Properce, Tibulle, pour revêtir de formes classiques et perfectionnées des sentiments nouveaux. André de Chénier fut, à ses heures, un publiciste très activement mêlé aux débats orageux de son époque. Il aima et défendit la liberté; il fut emprisonné et guillotiné pour en avoir flétri les excès. Ses satires indignées des *Iambes* restent a jamais le châtiment de ses oppresseurs.

Chénier (MARIE-JOSEPH de), poète français, frère du précédent, né en 1764, à Constantinople; membre de la Convention, du Conseil des Cinq-Cents et du Tribunat, reçu à l'Académie qui le chargea de rédiger son *Tableau* (quelque peu superficiel) *de la littérature fr. depuis 1789 jusqu'à 1808*; inspecteur général de l'Instruction publique; m. en 1811. Son théâtre, véritable tentative d'enseignement révolutionnaire, mais dégagé de tout accent démagogique, continue, quant à la forme, la tragédie pure et simple du XVIII[e] s. Un reflet des classiques s'y projette, comme le dit très justement un critique moderne, et lui communique quelque chose de son harmonie en éteignant les teintes criardes et fondant ensemble les disparates. De ses débuts, assez médiocres: *Edgar* (1785), *Azémire* (1786) jusqu'à son chef-d'œuvre: *Tibère*(1814), en passant par *Charles IX*, *Henri VIII*, *Fénelon*, *Calas*, *Caïus Gracchus* et *Timoléon*, son talent dramatique avait suivi la marche d'une constante progression. Très souvent il fausse l'histoire, et la critique a fait justice de ses exagérations de langage, de ses interprétations forcées, de ses tirades déclamatoires, bien conformes, du reste, à la phraséologie du temps. Mais là même où il prend le plus violemment parti contre le despotisme et le fanatisme, il conserve de la générosité dans le souffle et de la dignité dans le langage. Marie-J. Chénier déploya une belle énergie sa-

tirique dans ses discours en vers: on cite ses pages éloquentes sur la Calomnie, sur cette odieuse passion s'attaquant, sous la Terreur, aux plus nobles victimes.

Cherbonneau (Jacques-Auguste), orientaliste français, né en 1813, dans l'Indre-et-Loire; professeur d'arabe à Constantine, puis à l'École des langues orientales vivantes de Paris; m. en 1882. Traducteur des fables de Lokman (1846), critique, grammairien, lexicologue (*Dict. français-arabe*, 1872, in-8°; *Dict. arabe-français*, 1875, 2 vol. in-8°, etc.), il a donné à la plupart de ses travaux un caractère d'utilité pratique pour l'enseignement respectif des deux langues.

Cherbuliez (Victor), littérateur français, fils d'un savant professeur d'hébreu de Genève; né en 1828, m. en 1899; membre de l'Académie française. Une élévation de vues peu commune, la vérité marquée de la plupart des caractères mis en action, une grande connaissance des hommes et des choses, la justesse soutenue de la pensée et une sorte d'imagination réfléchie qui lui est particulière, ont assuré la réputation de ce romancier *romanesque* et *cosmopolite*. En dehors de ses agréables fictions (*le comte Kostia, Paule Méré, Ladislas Bolski, Samuel Brohl*, les *Amours fragiles*, etc.) et d'une fantaisie archéologique intitulée: *A propos d'un cheval*, il a signé, à la *Revue des Deux-Mondes* du pseudonyme de Valbert des chroniques de politique, d'art, de littérature étrangère, nourries de faits, modérées de ton et doucement spirituelles.

Chérémon, Χαιρήμων, poète grec de la première moitié du ive s. Il innova dans la poésie dramatique, amalgama des scènes de comédie avec la tragédie et mêla tous les mètres dans une de ses pièces: *le Centaure*. « C. aimait surtout à peindre des objets capables de faire une agréable impression sur les sens, » tels que la beauté féminine. Aristote le cite comme un auteur digne d'être lu.

Chérilus, Χοιρίλος, poète tragique grec, né à Athènes, m. vers 464 av. J.-C. Rival heureux, pour un très grand nombre de pièces, de Phrynicus, de Pratinas, d'Eschyle, il passe pour avoir particulièrement excellé dans le drame satyrique.

Chérilus de Samos, poète grec du ve s. av. J.-C. Les victoires glorieuses remportées par les Athéniens sur Darius et Xerxès lui suggérèrent l'idée d'une *Perséide* qui a péri; dans son *proemium* dont il nous est resté un fragment (éd. Nake, Leipzig, 1817, in-8°), il regrette que tout le domaine du mythe ait été occupé par ses devanciers.

Chérilus de Jasos, poète grec du ive s., médiocre adulateur d'Alexandre le Grand, qui le payait, dit-on, en pièces d'or ou en soufflets, selon que les vers étaient bons ou mauvais. Il reçut plus de monnaie frappante que de monnaie sonnante.

Chérokée (Langue). Idiome d'une peuplade d'Indiens, les Cherokées ou Tcherokis, lesquels résidaient autrefois dans les territoires de la Géorgie et de la Virginie, et maintenant sont relégués sur les bords de l'Arkansas. L'un d'eux ayant inventé, en 1822, un alphabet de 78 signes, les Cherokées ont des livres; un journal s'imprime à Ockmulgée, leur capitale.

Chéron (Élisabeth-Sophie), femme peintre et poète française, née à Paris, en 1648, reçue à l'Académie des Beaux-Arts en 1576, m. en 1711. Très artiste avec le pinceau et seulement amateur avec la plume, elle traduisit en vers quelques psaumes et cantiques, écrivit un poème: les *Cerises renversées* et une ode sur le Jugement dernier.

Chesterfield (lord Philip-Stanhop, comte de), homme d'État et écrivain anglais de l'école de Bolingbroke, né en 1694, m. en 1773. Adroit politique, grand seigneur libéral, aimable débauché, ambitieux et sceptique, théoricien des vertus faciles et utilitaires auxquelles le succès sert de première règle, ce rival célèbre de Walpole, ce correspondant zélé de Voltaire a développé ses opinions élastiques sur les moyens de réussir dans une série de *Lettres à son fils*, universellement connues. L'imagination en pardonne aisément les écarts de doctrine, séduite, tenue sous le charme par toutes les grâces de l'esprit et toutes les finesses du style. La raison intervient ensuite pour en juger plus sévèrement les côtés superficiels ou les erreurs.

Chétifs (les), c'est-à-dire les *Captifs*, chanson de geste du cycle de la croisade, développée, pense-t-on, par Graindor de Douai, au xiiie s.

Chevallier (Michel), économiste et homme politique français, né à Limoges en 1806; maître des requêtes, conseiller d'État, membre du Conseil supérieur du commerce, successeur de Rossi, en 1840, à la chaire d'économie politique du Collège de France; m. en 1879. Aux heures ferventes de la jeunesse il avait adopté et défendu avec beaucoup de chaleur les utopies saint-simoniennes; il se rangea par la suite, pour son profit non moins que pour l'utilité des autres, à des idées plus saines et plus pratiques. On a loué ses études sur la situation intellectuelle, commer-

ciale, industrielle et politique des États-Unis, ses plaidoyers en faveur du libre-échange, et divers de ses opuscules sur la question monétaire.

Cheverny (PHILIPPE HURAULT, comte de). Voy. **Hurault**.

Chevreau (URBAIN), littérateur français, né en 1613, à Loudun; secrétaire des commandements de la reine Christine de Suède; plus tard précepteur du duc du Maine; m. en 1701. Savant et bel esprit, il eut beaucoup de réputation, soit pour ses œuvres mêlées: tragédies, romans (*Scanderberg*, 1641, 2 vol. in-8, *Hermiogène*, 1648, 2 vol.), comédie (l'*Avocat dupé*, 1637, in-4°, 5 actes en vers), poésies (1656, in-12) et compilation historique (*Hist. du monde*, 1686, in-4°), soit pour ses qualités d'homme de société et de causeur. (*Chevræana*, Paris, 1697-1700, 2 v. in-12.)

Chevrier (FRANÇOIS-ANTOINE), littérateur lorrain et pamphlétaire, né vers 1720, à Nancy, m. en 1762, à Rotterdam. Le décousu de son existence et toutes les fâcheuses aventures que lui avaient attirées une série d'opuscules calomnieux, satiriques ou obscènes signées par lui, l'avaient fait surnommer « le bohémien littéraire du XVIIIe s. ». Son ouvrage le plus sérieux: *Histoire générale de Lorraine et de Bar* (1754, 2 vol. in-12), fut condamné pour offenses contre la religion et les monarques.

Chézy (ANTOINE-LÉONARD de), orientaliste français; membre de l'Institut, professeur au Collège de France, et l'un des fondateurs de la Société asiatique; né à Neuilly, en 1773, m. en 1862. Après s'être avancé sur les traces de Sylvestre de Sacy dans les domaines arabique et persan, cet érudit à l'esprit tout littéraire tourna ses investigations pénétrantes vers les antiquités de l'Inde; et il eut l'honneur d'inaugurer l'enseignement public du sanscrit en Europe. Burnouf fut le disciple de Chézy; c'est auprès du traducteur de *Sacountala* qu'il ressentit la ferveur de ces études dont il devait être plus tard le maître par excellence.

Chiari (l'abbé PIETRO), romancier et poète comique italien, né à Brescia, en 1720, m. en 1788. (*Théâtre de l'abbé C.*, 1759-62, 14 vol. in-8°). Gozzi ne l'a pas pas ménagé dans ses comédies *flabesques*.

Chibcha. Idiome américain se parlant au delà des Andes, dans la Colombie ou Nouvelle-Grenade jusqu'aux environs de Santa-Fé.

Chifflet. Il y eut sept écrivains de ce nom et de cette famille franc-comtoise, érudits, grammairiens et théologiens, dont le mieux connu est Jean-Jacques Chifflet, né en 1588, médecin du roi d'Espagne Philippe IV, m. en 1660 (*Opera politica et historica*, Anvers, 1650, in-fol.)

Child-Harold. Voy. **Byron**.

Chillingworth (WILLIAM), théologien anglais et catholique, né en 1602, m. en 1644. Auteur d'un célèbre traité apologétique, la *Religion des protestants*, publié en 1637. (*Œuv. de Chillingworth*, éd. Birch, 1742, in-fol.)

Chilon, l'un des sept Sages de la Grèce; florissait à Lacédémone vers la 52e olympiade. Il exclut un moment Lycurgue du trône; mais les Spartiates le chassèrent eux-mêmes. Homme d'un esprit ferme et résolu, il restait toujours tranquille et égal dans l'adversité comme dans la prospérité. Il réglait sa vie sur cette maxime dont il est l'auteur: *qu'en toutes choses il faut courir lentement*.

Chi-Naï-Ngan, romancier chinois du siècle des Youen, surnommé le Walter Scott de la Chine. Son *Histoire des rives du fleuve* est un des monuments les plus fameux de la littérature de ce pays, à cause de la variété des épisodes, des tableaux et des portraits.

Chinoise (Littérature). La littérature chinoise, très ancienne, vaste et compliquée, originale jusqu'en sa monotonie (car elle se forma d'elle-même et presque sans l'aide d'aucune influence extérieure) est une des plus singulières par ses contrastes comme par ses ressemblances de hasard avec les autres littératures. Elle n'intéresse pas moins l'étude au point de vue de l'histoire comparée des mœurs et des sentiments.

Le langage écrit des Chinois, sorti d'un système idéographique pour entrer dans le système syllabique, est distinct de tous, quant aux sons; les principes d'après lesquels il se construit ont simplement quelques affinités avec les inscriptions égyptiennes et cunéiformes. Ce langage, naturellement, avait subi les vicissitudes auxquelles sont soumises les écritures, depuis leurs essais rudimentaires jusqu'à leur dernière forme. A une époque immémoriale, Tsang-Ki inventa les caractères. On se servait auparavant de cordes à nœuds pour aider la mémoire et tenir les comptes, comme chez les Quipos du Pérou. Les plus anciennes inscriptions sur des vases de bronze, à l'usage des sacrifices, remontent, sinon aux temps fabuleux que les Chinois attribuent à leurs origines nationales au moins au XIe s. av. J.-C.

Une partie de la littérature chinoise date de la dynastie des Chow. Ces productions se transmettaient par la parole, comme il en fut environ un siècle plus tard des livres mêmes de Confucius, qui doivent leur conservation à la mémoire de ses adeptes.

Environ 221 ans av. l'ère de J.-C., un monarque barbare, le célèbre conquérant Thsin-Chi-Hoang, dont la prétention était que la civilisation datât de son règne, ordonna la destruction de tous les ouvrages écrits; et la même tentative d'obscurantisme fut renouve-

lée trente et une années plus tard. Heureusement il est du destin des œuvres de l'intelligence d'échapper d'une façon ou d'une autre à l'atteinte oppressive des despotes. Les livres proscrits, ou leurs fragments tracés sur les murailles, furent recouverts; mais la mémoire nationale put remédier à cette perte matérielle.

Cinq fois en Chine, les flammes dévorèrent les bambous et le papier dont se composaient les volumes: les idées et le fond même de la vieille littérature ont survécu à ces désastres réitérés. Tous les anciens livres étaient manuscrits, écrits avec de l'encre, au moyen d'un pinceau de poils de daim ou de chèvre. Le papier ne fut inventé que dans le vᵉ s. après J.-C. et l'imprimerie que dans le xᵉ.

Suivant J. Davis, il existait, chez ce vaste peuple, il y a deux mille ans, un règlement qui enjoignait à chaque ville, à chaque village, quelque faible qu'en fût la population, d'avoir une école commune. C'était la loi pour tous et le premier échelon à gravir pour l'ambition de quelques-uns.

Dès les premiers temps de la dynastie des Han, les rois se rallièrent à la corporation des lettrés, dont ils favorisèrent l'influence autant par des raisons politiques que par des raisons morales. Ils établirent les concours et édictèrent l'adoption des *King* ou livres sacrés (composés environ 2000 ans av. J.-C.) comme base de l'enseignement.

La tradition des bonnes études commença à décroître vers la fin du iiᵉ s. Puis l'anarchie et les guerres qui désolèrent la Chine du iiiᵉ au viᵉ s. ne furent guère propres à la relever. L'introduction du bouddhisme et la propagation des doctrines philosophiques du réformateur Lao-Tseu, défigurées par les Tao-szu, avaient été la cause de beaucoup de dissensions et de persécutions, qui, dans ces temps de troubles, contribuèrent à augmenter le malheur général. (V. Klaproth, *Tableau histor. de l'Asie.*)

Wou-ti remit en vigueur la doctrine de Confucius qu'il devait, d'ailleurs, abandonner sur la fin de ses jours pour l'étude de la religion de Fo ou de Bouddha, et établit des collèges publics dans toutes les villes, afin qu'il y fût donné, chaque jour, des leçons sur l'histoire ou sur les livres sacrés.

L'empereur Wen-Wou-ti, qu'on peut regarder comme le vrai fondateur de la dynastie des Thang, ne brillait pas seulement par ses qualités guerrières. Il joignait un esprit supérieur à une sagesse peu commune et tirait gloire de son goût pour la littérature. C'est sous son règne, l'un des plus éclatants de ceux qui ont illustré la Chine qu'O-lo-pen, prêtre nestorien, originaire de Tha-Thsin ou de l'empire romain, apporta les premières notions de la religion chrétienne dans l'Empire du Milieu.

La poésie eut, sous les Thang, un développement exceptionnel. Li-taï-pé, Thou-fou, Oang-Oei, et, au-dessous d'eux, Tchang-Kien, Song-tchi-oüen, Tchang-ti, Li-chang-yn, Ouang-tié, Tso-sian, Oey-yng-voé, Lo-ping-ouang, lui donnèrent un éclat qu'elle n'avait jamais connu. Li-taï-pé, surnommé Tsing-lien ou le Nénuphar bleu, est le poète favori de sa nation.

Après les Thang se leva la dynastie des Soung (960-1200). Ce fut la dynastie lettrée par excellence: les collèges impériaux furent rétablis, les concours remis en honneur et les savants favorisés.

Le siècle des Youen légua aux âges postérieurs une énorme production dramatique et l'un des monuments les plus fameux de la littérature chinoise — l'*Histoire des rives du fleuve,* — par Chi-Naï-Ngan, surnommé le Walter Scott de la Chine, comme nous l'avons qualifié précédemment.

Kublaï et les souverains mongols, qui régnèrent ensuite, furent beaucoup moins accessibles aux plaisirs de l'intelligence; ils donnèrent la primauté aux habitudes et à l'esprit militaires. Quand une nouvelle dynastie indigène, celle des Ming, eut remplacé cette dynastie conquérante, on vit refleurir les anciennes institutions; et lorque les Mandchoux imposèrent encore une fois une domination étrangère, l'ordre établi fut respecté, à l'égard de la corporation des lettrés et du fonctionnement de l'instruction publique. Cet ordre systématique est encore une des bases de la constitution chinoise, fondée essentiellement sur l'uniformité de l'éducation intellectuelle et morale, et réglementant les aptitudes des candidats aux emplois administratifs d'après une règle unique: leur plus ou moins de mérite littéraire.

L'immensité de la littérature chinoise est divisée en quatre sections principales qui comprennent: la philosophie et les arts, l'histoire, la poésie, les ouvrages didactiques.

Après les cinq volumes sacrés, les King, viennent immédiatement dans l'estime nationale quatre autres classiques connus sous le nom des *Quatre livres,* en grande partie de Confucius (le Ta-hio, la grande étude: le Tchoung-young ou l'invariable moyen: le Lun-you ou conversations mêlées, qu'un ingénieux traducteur, G. Pauthier, a comparées aux *Entretiens mémorables* de Xénophon sur Socrate; et un ouvrage en sept chapitres du célèbre Meng-tseu, qui vécut dans le ivᵉ s. av. J.-C.). Autour des King et des Ssé-Chou, qui sont regardés comme l'étoile polaire de la littérature chinoise, se sont groupés une multitude de commentaires.

Les sciences morales et politiques tiennent la place prépondérante dans la patrie de Confucius et de Tseu-ssé, où leur étude constitue la base de l'enseignement. Le trait dominant de doctrines trop fréquemment noyées dans un fatras de métaphores, d'obscurités puériles et de lieux communs sur le vice et la vertu est de placer toujours leur idéal, leur modèle, dans l'antiquité. Le Chinois attribue à la famille le caractère de sainteté, le père est un dieu, les ancêtres sont toujours parfaits, indiscutés, et le passé reconnu comme type absolu du bien.

Les histoires dynastiques et individuelles, les compilations officielles, les chroniques de vaste étendue et les abrégés très multipliés au dernier siècle, en un mot toutes les formes de récits à l'exception de l'histoire contemporaine qui est prohibée, surabondent chez les Chinois. Leurs annales (les compositions de Tsokhiou-meing, de Sse-ma-thsian, — l'Hérodote de la Chine —, de Sse-ma-tching, etc.), leurs annales restent souvent l'unique source où il soit possible de puiser des renseignements sur l'état ancien de l'Asie et de ses habitants; car, en écrivant leur histoire, ils avaient été forcés de donner aussi celle des « barbares » qui les avoisinaient au nord et à l'ouest et ne cessaient de faire des incursions sur leurs territoires.

On a catalogué un grand nombre d'ouvrages de géographie, d'histoires provinciales et de traités généraux. La constitution, les lois, l'archéologie ont aussi leurs séries distinctes et leurs groupements encyclopédiques. Il en est de même des travaux de médecine. Disons, en passant, que les Chinois ont des connaissances anatomiques très erronées et que leur pharmacie est plus bizarre qu'efficace. Ils

possèdent encore des ouvrages plus ou moins défectueux sur les sciences exactes et des traités sur la divination, la géomancie, les arts, la musique, la culture du thé, l'éducation des vers à soie, la fabrication de la porcelaine.

Les dictionnaires enfin, si nécessaires pour l'intelligence de la langue chinoise et de ses milliers de signes, forment des amas énormes. Ils sont disposés en prenant pour base le radical ou bien la finale. Le plus volumineux de ces lexiques, le *Pei-wan-yun-foo* ou la « ceinture de littérature » offre un index général des principaux auteurs. Le British Muséum possède deux exemplaires de cet ouvrage rare et précieux, publié en 1711 et relié ordinairement en 110 gros volumes.

Selon les idées des Chinois, la littérature proprement dite exclut de ses rangs le roman et le drame qui, néanmoins, en sont, avec la poésie, les parties les plus intéressantes, celles où se porte de préférence la critique étrangère.

Leur poésie a sa valeur, lorsqu'elle ne raffine point jusqu'à la puérilité sur les détails d'une phraséologie sans fond. Ainsi que nous l'avons annoncé tout à l'heure, le pays de Confucius, comme la terre des Césars et des Médicis, a eu sa grande époque littéraire, l'époque de Thou-fou, de Oang-oey, de Li-Taï-pé, dont les noms paraissent si bizarres à notre oreille, mais qui sont connus dans le Céleste Empire autant que dans nos pays latins Horace et Virgile. Les sujets accoutumés sont: les plaisirs de la table, l'amitié, l'amour, la double exaltation produite par les fumées du vin et celles de la poésie, et, de loin en loin, quelques idées religieuses, voilées de scepticisme et de résignation insouciante.

L'Inde et la Perse, remarque un judicieux critique, ont leurs épopées, leurs légendes, leurs apologues et leurs fables. Les Arabes ont leurs *Mille et une nuits*. La Chine seule en Orient, avec le nouveau Japon, a de véritables romans, mélange de fiction et de réalité. La promotion ou le mariage en sont les deux idées dominantes aussi bien que dans la vie civile. Un grand nombre de romans chinois roulent sur une même donnée: réussir dans les examens, s'élever dans les concours, se marier et finalement établir ses fils aussitôt qu'ils sont en état de parcourir la voie paternelle, eux aussi. D'autres abondent en détails militaires ou mettent en cause les tracasseries et les désordres des gynécées. En général, l'esprit, le caractère, le comportement des lettrés, leur manière de parler et d'agir, y détiennent la place d'honneur. D'ordinaire, les moyens en sont simples, les ressorts peu compliqués, les ressources assez restreintes. On n'y trouve ni les rencontres imprévues d'un abbé Prévost, ni les imaginations fantastiques d'une Anne Radcliffe, ni les oubliettes de Kenilworth, ni le fracas de nos écoles modernes. Moins exigeants en combinaisons, les auteurs de là-bas s'estiment assez contents lorsqu'ils ont su donner à leurs observations morales le relief d'une forme vive et ingénieuse. Par contre, il arrive fréquemment que les détails de leurs récits paraissent bien futiles, les conversations prolixes et fastidieuses, les héros médiocres ou vulgaires.

La littérature dramatique des Chinois est très riche. A la vérité, elle ne s'est pas beaucoup renouvelée à travers les temps. On en est resté, ou peu s'en faut, au répertoire si abondant de l'époque des Youen. Les réserves du passé suffisent à l'esprit chinois; il n'invente plus guère. On joue à Shangaï, à Canton, à Pékin, des pièces qui ont de mille à douze cents ans de date: elles sont comprises autant que si elles dataient d'hier. Nos sinologues ont distingué: des drames historiques, des drames judiciaires, des drames satyriques, poussés à la charge, des comédies d'intrigues, des comédies mythologiques, c'est-à-dire les pures féeries sans logique et sans vraisemblance où les vers, la danse, la musique tiennent lieu de décors. Les Chinois ont aussi des comédies de caractère; par exemple, ils ont personnifié l'Avare et l'on a pu établir des comparaisons entre l'*Esclave des richesses qu'il garde*, une de leurs pièces, et l'*Aulularia* de Plaute. La plupart de leurs ouvrages scéniques se divisent en cinq actes, le premier pour le *prologue* ou l'*ouverture*, et le dernier servant de coupures. Les Shakspeare et les Calderon de Pékin ne s'astreignent jamais à observer l'unité de temps et de lieu. C'est chez eux une suite de tableaux qui passent, se succèdent, pareils aux feuillets d'un livre de mémoires. Les années s'écoulent, les événements s'accomplissent, et il n'est pas rare de voir dans une de ces tragédies, comme dans les mystères du moyen âge, les acteurs parcourir en un clin d'œil des distances considérables. Comme les nôtres, les pièces chinoises, toutes ou presque toutes, se jouent entre personnages de tout rang, de toute condition, et roulent sur les événements ou accidents de la vie quotidienne. La connaissance du théâtre chinois jette une grande clarté sur les mœurs, les sentiments, la tournure d'esprit et d'imagination de ce peuple singulier. En outre, elle nous force à reconnaître que les races mongoliques, si opposées aux nations européennes quant aux lois ethnographiques, ont avec elles une parenté d'âme et d'intelligence bien plus étroite qu'on ne le suppose.

Aucune littérature ne s'est développée plus excentriquement aux littératures occidentales, aucune n'a moins reçu d'elles et ne leur a moins donné. Et cependant, il n'en est point qui offre avec les nôtres de plus frappantes ressemblances pour les côtés représentatifs de la vie, l'observation des mœurs, le positif de l'existence familière et quotidienne. C'est de même qu'on s'étonne de retrouver en Chine, dès la plus haute antiquité, plusieurs de nos institutions et de nos idées sociales.

Chion, philosophe grec du IVe s. av. J.-C., disciple de Platon, né à Héraclée, m. en 353. On lui a attribué des lettres morales, au nombre de treize, qui lui sont très postérieures. (Ed. princeps, Alde, 1499, in-8°.)

Chiquito. Idiome indigène parlé dans la Bolivie. Le *tao* et le *pignoco* sont deux formes dialectales de cette langue simple et harmonieuse, dit-on.

Chischkoff (SEMENEWITCH), littérateur russe, né en 1754; ministre de l'Instruction publique et président de l'Académie de Saint-Pétersbourg; m. en 1840. Traduisit la *Jérusalem délivrée* et eut le mérite, comme le dit M. Hallberg, de réagir contre le mauvais goût de la fin du XVIIIe s. par un excellent *Traité de l'ancien et du nouveau style russe* (1802, 2 vol.), remarquable manifeste en l'honneur de la langue nationale.

Chmelnitzky (NICOLAS), auteur dramatique russe, né en 1789, m. en 1826. Après avoir traduit ou imité Mo-

lière, donna un certain nombre de pièces vraiment russes, naturelles et bien écrites.

Chœur. Dans l'art dramatique des anciens, groupe de personnages, qui, tout en accomplissant sur une partie du théâtre de certaines évolutions, chantaient de concert, soit au courant de la pièce, soit pour remplir les intervalles de l'action, et prenaient quelquefois le rôle d'interlocuteurs. Le chœur paraissait sur le théâtre immédiatement après le prologue et n'en sortait qu'à la fin du drame ou de la comédie. Formé de 15 personnes pour la tragédie: vieillards, hommes adultes, femmes, ou jeunes filles; de 24 pour la comédie, il jouait en quelque sorte le rôle d'un spectateur impartial et méditatif qui entremêlait l'action de réflexions, et n'intervenait que pour émettre soit des conseils, soit des paroles de compassion ou d'encouragement. Quand l'action était interrompue, entre les actes, le chœur récitait de grands morceaux lyriques qui indiquaient soit par des mythes, soit par des allusions directes, le cours qu'allait suivre le drame. Les poètes tragiques et comiques attribuèrent d'abord la plus haute importance à ces morceaux et y déployaient tout leur art. Les poètes postérieurs, tels qu'Euripide et Agathon, supprimèrent tout lien entre ces chants et l'action, et en firent simplement des morceaux de bravoure. L'institution du chœur, qui se perpétua dans la tragédie, tomba en désuétude dans la comédie, par suite de l'interdiction d'une partie de ce genre de pièces appelée *parabase*. Le rôle du chœur fut pris, à partir de l'an 400 environ, par un seul acteur et cette innovation distingue la comédie moyenne et nouvelle de la comédie ancienne. — Les tentatives faites pour introduire le chœur dans la tragédie moderne se sont toujours heurtées contre deux obstacles presque invincibles: notre vie tout intérieure qui n'admet guère le *confident* et le sort que ferait à l'illusion scénique, sur des théâtres où l'action se passe immédiatement sous nos *yeux*, l'accord d'une multitude assemblée qui parlerait en même temps. Après Jodelle, Garnier, Hardy, Rotrou, Corneille, vint le tour de Racine. Seul il y réussit complètement, grâce à des sujets originaux, justifiant aussi bien que la tragédie grecque l'intervention de cet élément théâtral; et les chœurs d'*Esther* et d'*Athalie* sont restés les chefs-d'œuvres de la poésie lyrique moderne. De nos jours, ce n'est guère qu'en des traductions ou adaptations de drames antiques que les chœurs ont pu trouver place. Tels: l'*Antigone* de Sophocle, l'*Œdipe roi*, trad. par J. Lacroix; les *Erynnies*, de Leconte de Lisle; les *Oresties*, d'Alexandre Dumas. Citons, à titre d'exceptions, les chœurs du *Paria*, l'œuvre lyrique la plus pure de Casimir Delavigne et, dans les littératures étrangères, les beaux chœurs de *Carmagnola*, de Manzoni et la restitution du chœur, comme personnage réel et ayant part à l'action, par Schiller, dans la *Fiancée de Messine*.

Choiseul (César, duc de), maréchal du Plessis, né en 1598, à Paris, m. en 1785. A laissé des *Mémoires* relatifs aux événements militaires de 1628 à 1671 (Paris, 1676, in-8°.)

Choiseul-Gouffier (Marie-Auguste, comte de), littérateur et érudit français, membre de l'Institut, ministre d'État, né en 1752, m. en 1817. Son *Voyage pittoresque de la Grèce*, dont le premier volume parut en 1782, et le second seulement en 1809, apprit, par des descriptions exactes non moins qu'élégantes, à mieux connaître la géographie, les monuments et les mœurs de la Grèce tombée sous le joug des Ottomans.

Choisy (François-Timoléon, abbé de), écrivain français, né en 1644, m. en 1724. D'une jolie figure, il fut élevé par sa mère dans des habitudes efféminées et singulières, travestissant son sexe, portant des robes et des bijoux. Dans son château de Crépon, en Berry, il mena, déguisé en femme, l'existence futile et scandaleuse dont il a donné le récit. (*Hist. de la comtesse des Barres*, Anvers, 1735, in-12). Une maladie grave le ramena au sérieux de la vie; il se convertit et composa avec son ami Dangeau des *Dialogues sur l'immortalité de l'âme*, la *Providence*, l'*existence de Dieu et la religion* (Paris, 1684, in-12). Après avoir fait partie d'une ambassade envoyée par Louis XIV au roi de Siam (*Journal de voyages de Siam*, 1687), il se retira au séminaire des Missions étrangères où il écrivit divers ouvrages religieux et historiques, qui lui donnèrent entrée à l'Académie française.

Choliambe (du gr. χωλός, boiteux, et ἴαμβος, ïambe), dit aussi *scazon* ou *hipponactique*. Vers ïambique trimètre dont le dernier pied est un spondée. Il doit avoir l'ïambe au quatrième pied et surtout au cinquième. Il est fréquent chez Catulle et Martial.

Fulse / re quon / dam can / didi / tibi soles.

Toutes les fables de Babrius sont dans ce mètre.

Cholières (Nicolas), poète et conteur français du XVI° siècle. *Ses Neuf matinées et ses Après-Midi* (2 vol. in-12, 1610) appartiennent à cette longue série de compilations facétieuses, que provoqua l'imitation rabelaisienne.

Chorée (gr. χορεία, danse). Chez les Grecs, l'union du rythme, envisagé au double point de vue de la musique et de la danse, et de l'harmonie proprement dite.

Chorée. Nom d'un pied de vers grec ou latin, aussi appelé *trochée*, et composé d'une longue et d'une brève, comme *arma*.

On a appelé de même un pied dit *tribraque* et formé de trois brèves, comme *abige*.

Chorège (gr. χορηγός, de χορός, chœur, ἄγω, je conduis). Le c. était, à Athènes, un citoyen riche qui, présenté par sa tribu et visant à se rendre populaire, devait équiper à ses frais et conduire à la représentation un chœur complet pour les pièces qu'un poète tragique ou comique présentait au concours. On décernait un trépied en bronze au c. de la tribu qui avait remporté le prix de musique ou de théâtre.

Chorégraphie. Art de noter les pas et les figures de la danse, et, par extension, de

composer des ballets. Dupré et Noverre sont réputés entre les choréographes.

Choriambe. Mét. anc. — Pied composé d'un chorée ou trochée et d'un ïambe, c'est-à-dire de deux brèves entre deux longues.
Nolo minor / me timeat, / despiciat / que major.
Ausone.

Choricius de Gaza, Χορίκιος, rhéteur grec du VIᵉ s. ap. J.-C.; l'un des plus habiles virtuoses d'alors dans les exercices oratoires (*Choricii Gazæi orationes, declamationes et fragmenta*, éd. Boissonade, Paris, 1846, in-8°.)

Choristique. L'art des chorodies. « Bien avant l'établissement des théâtres, a dit Charles Magnin, l'instinct imitatif a trouvé chez tous les peuples à se produire et à se satisfaire en partie dans le mélange de la poésie, de la danse et de la musique, mélange qui a atteint, en Grèce, le plus haut degré de perfection, et qui y est devenu un art sous le nom de choristique. »

Chorizontes (les), οἱ χωρίζοντες, Grammairiens d'Alexandrie qui attribuaient l'Iliade et l'Odyssée à deux poètes différents.

Chorodie (gr. χορὸς, chœur; ᾠδή, chant). Mot par lequel les Grecs avaient voulu préciser les rapports de la musique et de la danse appliqués à une action figurative, c'est-à-dire plus ou moins théâtrale. Les *chorodies* étaient des chants exécutés en chœur par opposition aux *monodies*.

Choudard-Desforges (Jean-Baptiste). Voy. **Desforges**.

Chouet (Jean-Robert), littérateur suisse, né en 1642, à Genève, m. en 1731. Il eut le double honneur de professer la philosophie dès l'âge de vingt-deux ans et de compter parmi ses élèves celui qui devait devenir le célèbre Bayle. (*Brevis et familiaris institutio logicæ*, Genève, 1672, in-8, etc.)

Chrestien de Troyes, célèbre trouvère champenois, né sous le règne de Louis VII, entre 1140 et 1150, à Troyes, m. vers 1193. Après avoir essayé une traduction en vers de l'*Art d'aimer* d'Ovide et façonné quelques chansons, il créa des œuvres de longue haleine, empruntées pour les sujets au cycle des légendes de la Table Ronde : *Perceval le Gallois, Erec et Enide, Cliget*, le *Chevalier de la Charrette*, le *Chevalier au Lion*. Le *Chevalier de la Charrette* ouvre le cycle de *Lancelot du Lac*, œuvre fort importante, parce que, en dehors de son intérêt propre, elle marque l'éclosion d'un groupe considérable de la littérature du moyen âge. Le poème *du Roi Guillaume* ou *Dil de Guillaume d'Angleterre*, qui lui a été attribué est d'un autre Chrestien.

Chrestien (Florent), littérateur français, précepteur de Henri de Béarn, depuis Henri IV ; né à Orléans, en 1541, m. en 1596. L'un des auteurs de la *Satire Ménippée*, et traducteur en vers latins de plusieurs pièces d'Aristophane (éd. Kuster, 1710, in-fol.). Avec J. Grévin, il bâtit le *Temple de Ronsard*, ce fameux *Temple de la calomnie*, comme l'appelle Claude Binet, où étaient bafouées la personne et la vie du chef de la Pléiade; il eut le bon goût de reconnaître ensuite son maître en Ronsard.

Chrestomathie (χρηστομάθεια, de χρηστός, intéressant, utile, et μαθεῖν, apprendre). Choix de morceaux tirés d'auteurs réputés classiques, ou tout au moins utiles, curieux à connaître.

C'était aussi le titre d'un ouvrage de Proclus, cité par Photius, où il énumérait les noms de tous les poètes cycliques et la patrie de chacun d'eux.

Chrie (χρεῖα, usage, utilité, de χρῆσθαι, se servir). Anc. rhét. Narration, amplification qu'on donnait à faire aux écoliers, dans les écoles de l'antiquité et de nos anciennes universités. La c. se divisait en huit parties : le *préambule*, la *paraphrase*, la *cause*, le *contraire*, le *semblable*, l'*exemple*, le *témoignage*, l'*épilogue*.

Christine de Pisan. Voy. **Pisan**.

Christodore, Χριστόδωρος, poète grec du Vᵉ s. ap. J.-C., né à Coptos, en Égypte. (V. les *Anthologies* de Planude et de Jacobs.)

Christopoulos (Athanase), poète et littérateur grec, né en 1772 à Castoria, m. en 1847.

Chronique. Histoire rédigée suivant l'ordre des temps et par le simple enregistrement des faits. Ce terme érudit désigne surtout les premières traditions écrites d'un peuple, quel qu'il soit, et, en particulier les vieilles annales européennes, tracées presque toutes par des prêtres ou des moines en grec, en latin ou en ancienne langue vulgaire, depuis la chute de l'empire romain jusqu'à la fin du moyen âge. Il y eut alors grande abondance de ces faiseurs d'annales ne connaissant d'autre ordre que les énumérations froides de la chronologie, de ces assembleurs de morceaux d'histoire vagues et décousus, sans autre liaison que la suite des dates. Mais il y eut aussi des hommes de talent qui rehaussèrent le genre en y portant la vie, l'originalité des tableaux, et ce tour heureux, ce charme naïf qui donne tant d'agrément, par exemple, aux récits de Villehardouin * de Joinville, de Froissart, du Loyal Serviteur.

Chaque nation possède ses importantes collections annalistiques. La France peut citer ses *Chroniques de Saint-Denis* (éd. P. Paris, 6 vol. in-8) et les vastes recueils de mémoires ou chroniques constitués de nos jours par Guizot (31 vol. in-8) et Max Buchon (47 vol. in-8) ; l'Allemagne a ses *Monumenta Germanicæ historica, ab anno Christi 500 ad annum 1500* (1826-54, 13 vol.) et les collections de Schardius (1574), Pistorius, Lindenbrock, Heineccius, Eckhardt, Fischer ; l'Angleterre, celles de Fulman, Twisden, Leland, O'Connor ; l'Italie, celles de Grævius, Muratori, Tartini, Assemani ; la Belgique, celles de Swert et de Foppens ; les États scandinaves, les éditions de Vulcanius (1618) et de Langbeck (*Scriptores rerum danicarum*, 1772-76, 4 vol. in-f°), etc. Voy. **Supplément**.

Chronique. L'une des principales subdivisions de la rédaction courante d'un journal. On appelle spécialement chronique politique la partie où l'on rapporte en les commentant de manière succincte les nouvelles à l'ordre du jour, les discussions parlementaires et les actes gouvernementaux. La c. proprement dite a pour objet de recueillir les bruits de la ville et d'entretenir la majorité du public des menus faits qui se passent au théâtre ou par le monde. Les *essayists* anglais et, à leur tête Addison, en avaient donné les premiers modèles. On peut dire qu'elle a été créée en France par Mme Émile de Girardin, le spirituel « vicomte de Launay ». Son *Courrier de Paris*, qui fut un des grands succès du journal la *Presse*, fit naître de nombreuses imitations plus ou moins heureuses : on ne se contenta pas de l'imiter, on le copia. Toutes les insignifiances contemporaines ayant réclamé leur droit à l'histoire, la fortune des chroniqueurs (lisez : Auguste Villemot, Roqueplan, Albert Wolf, Bergerat, Blavet, Véron, Aurélien Scholl), leur fortune poussée par la curiosité générale et les vanités particulières a pris un essor étonnant. Mais n'exerce pas qui veut le métier de ces *travailleurs du vent et du vide*. Avoir constamment l'oreille aux écoutes, l'œil aux aguets, le carnet à la main, ne rien laisser échapper de ce qui se dit, court, circule, s'envole dans les salons, au théâtre, dans la rue, sans pouvoir attendre (car l'actualité demande à être écorchée vive), se faire la trompette de tout bruit, se montrer toujours prêt aux rencontres de matières les plus hétérogènes, passer du grave au doux, du paradoxe énorme au fin badinage ; et, quels que soient l'instant ou l'humeur, causer sur des riens, amuser sans motif, écrire et conter sans sujet, est-ce tellement simple et commode ? Le talent des chroniqueurs a des minutes brillantes ; malheureusement, ce talent, cette verve prodigue s'émiette en des jours sans lendemain.

Chronique de Reims. Voy. **Récits d'un ménestrel de Reims.**

Chronogramme (du gr. χρόνος, temps, et γράμμα, lettre). Inscription dans laquelle les lettres numérales forment la date de l'événement dont il s'agit. Ainsi les lettres numérales de ce vers latin :

FranCorVM tVrbIs sICULUS fert fVnera [Vesper

rangées dans l'ordre suivant :

MCCLVVVVVVII

ou additionnées, donnent la date des Vêpres siciliennes, 1282.

Chrysippe, Χρύσιππος, philosophe stoïcien, né en Cilicie, 280 ans av. J.-C. m. vers 208. Nous savons par Diogène Laërce qu'avant de s'attacher au Portique, il appartint à l'Académie platonicienne et composa un livre intitulé : *Des grandeurs des nombres*. Il s'attacha ensuite au stoïcien Cléanthe dont il mit les doctrines en un corps unique, modifia sensiblement les idées un peu vagues de Zénon et, en assignant à la morale le premier rang dans la philosophie, rattacha le stoïcisme au socratisme pur. C. est considéré comme l'inventeur des catégories dites *stoïciennes*.

Chrysologue. Epithète appliquée à certains Pères de l'Église, à cause de leur éloquence.

Chrysoloras (DÉMÉTRIUS), théologien grec du XIVe s., né à Thessalonique. Chargé de missions importantes par l'empereur Manuel, il écrivit à ce prince des lettres, dont une centaine existent en manuscrits à la Bibliothèque de Paris et à la Bodléienne de Londres. (V. ses différents traités dans la *Bibliotheca patrum Coloniensis.*)

Chrysoloras (MANUEL ou EMMANUEL), Μανουήλ ὁ Χρυσόλωρας, humaniste grec, né à Constantinople, vers 1355, député par Jean V Paléologue auprès des princes chrétiens pour solliciter leur secours contre les Turcs ; venu en Italie pour y enseigner la langue et la littérature helléniques ; m. en 1415. Unissant l'éloquence au savoir, il fut de ceux qui aidèrent le plus utilement à l'action du génie grec en Italie. (*Questions grammaticales* [Ἐρωτήματα], Venise, 1484, in-4°, etc.)

Chrysostome. Voy. **Dion** et **Jean.**

Chtchédrine. Voy. **Saltykov.**

Church (BENJAMIN), historien américain, né en 1638 dans le Massachusetts, m. en 1718. Il commanda des troupes contre les tribus indigènes insoumises, et laissa une relation curieuse des épisodes de cette lutte entre les deux races. (*The entertaining of history of King Philip's war*, Boston, 1716, éd. de Thomas Church ; rééd. par S. Drake en 1825 et 1829.)

Churchill (CHARLES), poète satirique anglais, né en 1731, m. en 1764. L'existence accidentée et la mort précoce de ce pamphlétaire versificateur sont plus intéressantes que ses ouvrages mêmes, que sa *Rosciade* ou sa *Prophétie de la famine*. (*Œuv.*, Londres, 1774, 3 vol. in-8°.)

Chvostof (DIMITRI-IVANOVITSCH, comte), poète russe, né à Saint-Pétersbourg, en 1757 ; membre du conseil privé et sénateur, m. en 1835. Imitateur et traducteur des classiques français. (*Œuv.*, St-Pétersbourg, 1817, in-8°.)

Chytrée (DAVID KOCHHAFF, dit), *Chytræus*, théologien protestant, disciple de Mélanchton, et historien allemand, né en Souabe en 1530, m. en 1600. Chargé de missions par l'empereur Maximilien, il fut aussi appelé en Suède et en Danemark pour y organiser des églises. (*Historia Augustanæ confessionis*, Rostock, 1576, in-4° ; *De statu ecclesiarum in Græcia, Asia, Africa, Bohemia*, etc.). Continuateur de l'*Histoire de Russie* de Schultz (1525-1577.)

Ciakciak, religieux et lexicographe arménien, né en 1771, m. en 1834. Par-

ticipa à la publication en quatorze langues des *Preces sancti Nierses, Armeniorum patriarchae.)*

Ciampini (Jean-Justin), littérateur italien, né à Rome, en 1633; fondateur dans cette ville d'Académies pour l'histoire ecclésiastique et pour les sciences naturelles et mathématiques; m. en 1698. Ses œuvres principales ont été réimprimées en 1747 (3 vol. in-fol.)

Cibber (Colley), poète dramatique anglais, né en 1671, m. en 1757. Son *Non Juror* (l'*Homme qui ne jure pas*), une faible imitation de *Tartufe* (1706), lui valut le titre de poète lauréat. On estime encore son *Mari insouciant* et une *Apologie pour sa propre vie* où l'on trouve de curieux renseignements sur le monde des lettres et la vie des acteurs, depuis Charles II.

Sa fille Suzanne-Marie **Cibber** et son fils Théophile **Cibber** travaillèrent aussi pour le théâtre.

Cicéron (Marcus-Tullius), illustre homme d'État, orateur et écrivain latin, né à Arpinum, dans le Latium, le 3 janv. de l'an 106 av. J.-C., m. près de Gaëte, le 7 déc. 43. Sa vie publique fut liée aux événements les plus considérables de l'histoire romaine et lui-



Cicéron, d'après un buste antique.

même leur donna souvent la direction; par exemple, quand, avec le triple appui des sénateurs, des chevaliers et de sa propre éloquence, il réprima, étant consul, les fureurs de Catilina. On sait comment sa patrie, d'abord reconnaissante à C. de l'avoir sauvée de l'abime où l'entraînaient les factions, lui prodigua des honneurs extraordinaires, comment aussi la haine des vaincus et les efforts de l'envie ligués contre le glorieux libérateur, préparèrent sa perte. Les détails de son action politique sont marqués dans la succession de ses œuvres, surtout dans ses harangues et sa correspondance. C. est un des plus grands esprits qui aient jamais été, — l'âme toujours belle, dit Montesquieu, lorsqu'elle n'était pas faible. Si l'on réfléchit, surtout, à sa prodigieuse facilité d'écrivain toujours unie à la plus sévère perfection, la littérature ne présente rien de plus étonnant que le génie de Cicéron. Le premier des auteurs romains qui ait composé dans la langue nationale des ouvrages de philosophie, qui ait résumé pour ses concitoyens, en des pages lumineuses, toutes les découvertes acquises en Grèce par plusieurs siècles d'étude et de méditation, C. est aussi le prince des lettres latines par le nombre, la diversité, l'importance et la pureté d'exécution de ses ouvrages. Il lui manqua de pouvoir terminer l'histoire romaine qu'il avait entreprise pour avoir parcouru le cercle entier des genres. Nous ne pouvons que signaler ses principaux écrits : Rhétorique : *Herennius,* l'*Invent. oratoire De l'Orateur, Brutus,* etc.; Discours : les *Verrines* , les *Catilinaires,* les *Philippiques*; Philosophie : les *Académiques,* les *Paradoxes, De la Nature des dieux, De la République,* les *Tusculanes* , *Des devoirs* , *De la vieillesse* , la *Correspondance* , et des traités divers. On cite comme les meilleures traductions françaises des *Œuv.* de C. celles de J.-V. Leclerc, 1821-25, 30 vol. in-8°, et des collections de Panckouke et de Nisard. — Le privilège admirable de C. fut cette extraordinaire mobilité d'impressions, qui lui permettait de se transporter aussitôt d'un état d'âme à l'autre et d'y produire tour à tour, selon les atteintes qu'en avait reçues son imagination ou son cœur les effets les plus opposés : émotion tendre, délicatesse exquise, solennité religieuse et grandiose, puissance de pathétique. Rien de ce qui est humain n'était étranger à la nature si peu concentrée, si expansive de Cicéron. Cette source continuellement jaillissante envahissait et couvrait tout.

Cicognara (Léopold, comte de), critique d'art italien, né à Ferrare, en 1767; conseiller d'État, membre d'un grand nombre d'académies européennes; m. en 1834. Savant historien de la sculpture depuis la renaissance de cet art en Italie jusqu'au célèbre Canova (*Storia della sculptura,* Florence, 1813-18, 3 vol. in-fol.)

Cid Campeador (Rodrigue-Ruy-Diaz de Bivar, dit le), personnage

héroïque, né vers 1030, près de Burgos, m. à Valence, en 1099, et dont le destin a été de servir pendant plus de trois cents ans de thème spécial à la verve de ces intarissables poètes, qui avaient à chanter sur tous les tons, en Espagne, le triomphe de la Croix et l'abaissement du Croissant. Son existence a été longtemps contestée par les historiens. Pourtant, dès le XII° s., les prouesses du Cid ont bien des voix pour les célébrer; les bardes populaires du moyen âge brodent leurs improvisations sur cet unique canevas, et la légende du Campeador fait le fond de tous les *romanceros*. La science et l'érudition ont tranché le différend. Le Cid a existé. Mais combien l'histoire de sa vie, dénuée d'ornements (la vie d'un condottiere sans foi ni loi), diffère de l'idéalisation poétique!

Chronique rimée du Cid (la *Chronica rimada)*, confondue longtemps avec le *Poème du Cid,* remonte au XII° s.; on croit généralement qu'elle fut retouchée au XIV°. — Le *Poème du Cid* remonte au XIII° s. par la conception; mais il est hors de doute que les quatre chants qui le composent datent d'époques très différentes.—*Romancero du Cid.* On a réuni sous ce titre une série de chansons, de scènes diverses, d'incidents variés, n'ayant entre eux d'autre lien que le personnage qui en est le sujet, et où les jongleurs populaires ont épanché, durant les XII° et XIII° s., les pensées les plus intimes, les sentiments les plus profonds du peuple espagnol. Sous le rapport de la versification, ce sont des hémistiches inégaux simplement rimés par assonances.

Les belles actions et les sentiments supposés du Campeador inspirèrent encore de nombreux poètes, tels que Ximenez Ayellon, Guillen de Castro, Diamante* Corneille, Casimir Delavigne, Herder, Pierre Lebrun et d'Ennery.

Cienfuegos (ALVAREZ de), poète espagnol, né à Madrid, en 1764. Hostile à l'occupation française, il l'attaqua par ses écrits et participa même à l'insurrection de Madrid, en 1808. Condamné à mort, de ce chef, il vit sa peine commuée et fut transporté en France; mais il y mourut presque aussitôt, à Orthez. Auteur tragique ou lyrique, ce poète avait du feu et de la passion. Son style découvre plus de force que d'élégance. *(Obras poeticas,* Madrid, 1816, 2 vol. in-12.)

Cincius Alimentus, historien latin du III° siècle. Il semble avoir écrit une histoire romaine complète, et dans un sens dynastique; il s'accorde avec Virgile pour composer une nouvelle généalogie des Jules et identifier autant que possible les Latins avec les Romains. (V. Krausę, *Fragmenta historicorum romanorum.)*

Cinna (C. HELVIUS), poète latin du Ier s. av. J.-C. C'est cet Helvius Cinna, pense-t-on, qu'une erreur du peuple fit prendre pour un des meurtriers de César et massacrer comme tel. *(Fragm.*, ap. Weichert, *Poetarum latinorum reliquiæ.)*

Cinna. Voy. **Corneille.**

Cinname (JEAN), Κίνναμος, chroniqueur byzantin du XII° siècle. Secrétaire et compagnon de l'empereur Michel Comnène, historien prévenu par conséquent, il révéla, du moins, dans ses récits des années 1118 à 1176, les qualités d'un écrivain correct, élégant, et d'un observateur sagace. (Ed. Tollius, Utrecht, 1652, in-4°, etc.)

Cino da Pistoia (GUITTONCINO-GUITTONE SINIBALDI), jurisconsulte et poète italien, né à Pistoie, en 1270; professeur du droit civil à Trévise, Padoue, Florence; m. en 1337. Commentateur du *Code (Lectura super Codice,* Pavie, 1483, plus. édit.), il a tracé la voie à Bartole, son élève. De plus il servit de modèle à Pétrarque par ses *Sonnets,* subtils et raffinés de pensée mais purs et harmonieux de langage, adressés à une dame qu'il aimait, la belle Salvaggia dei Vergioseli. *(Rime di messer Cino da Pistoja,* Rome, 1559, in-8°; Pistoie, 1826, 2 vol. in-8°.)

Cinq-Arbres (JEAN), *Quinquarboreus,* hébraïsant français, né à Aurillac, professeur d'hébreu et de syriaque au Collège de France, traducteur en latin de plusieurs traités d'Avicenne; m. en 1587.

Citation. Allégation d'un passage, d'une autorité, soit que l'on rapporte le passage, ou que l'on se contente d'indiquer où il se trouve. Il y a manière d'amener les citations. Heureusement conduites par le récit, elles semblent alors en faire partie si intégrante, elles paraissent si bien à leur place que l'on se sent tout disposé à croire que l'auteur n'aurait pas pu les négliger. Tant ces citations sont différentes du remplissage, la ressource trop expéditive des indolents penseurs! Des écrivains de premier ordre : Cicéron, Sénèque, Bossuet, Chateaubriand, Macaulay, et des esprits fort judicieux : Montaigne, La Mothe le Vayer, Bayle, Sainte-Beuve, en ont pratiqué l'usage, avec une heureuse abondance. « Je suis de ceux qui citent, a dit Sainte-Beuve, et qui ne sont contents que quand ils ont découpé dans un auteur un bon morceau, un joli échantillon. » C'est encore un talent que de savoir, d'un mot bien enchâssé, mettre nettement en saillie tout ce qu'il y a de vital chez un écrivain, ou de savoir, à propos, avec reconnaissance, fortifier ses propres raisons d'une excellente autorité. Tel médiocre compilateur ne tirera jamais qu'un faible parti des plus beaux extraits d'un penseur, d'un poète, parce qu'il en ternira l'éclat au voisinage d'un

style plat et commun, ou, parce qu'en les isolant de leur cadre, il en aura détruit la couleur et l'harmonie d'ensemble. Au contraire, qu'un habile critique, capable aussi d'imagination, rappelle quelque passage saisissant d'un grand poète et qu'il revienne ensuite au développement de son étude : de l'une à l'autre on ne ressentira ni heurt ni chute. S'il y a eu effort chez le poète, le critique de même élève le ton ; sa prose se fait éloquente, vive, colorée, pleine de force, abondante en images ; elle achève la sensation tout à l'heure éveillée par cet éclat de lyrisme. Ainsi Taine citant et commentant Byron.

En histoire, dans tout sujet d'ordre narratif et démonstratif, l'essentiel, pour un juge consciencieux et qui veut démontrer tout ce qu'il avance, c'est de rendre plus décisive, à l'aide d'exemples bien choisis, la notion déjà énoncée, ou l'appréciation déjà faite.

Cité de Dieu (la). Voy. **Saint Augustin**.

Cladel (Léon), romancier français, né à Montauban, en 1815, m. en 1894. Auteur des vigoureuses études de mœurs populaires et rustiques, intitulées les *Va-nu-pieds* (plus. sér.); et l'un des « stylistes » les plus amoureux de la forme qui se soient produits de nos jours.

Clairon (Claire Legris de Latude, dite Mlle), célèbre actrice française, née en 1723, à Saint-Wanon de Condé, m. en 1803. La plus illustre tragédienne du XVIIIe s., en France. L'histoire de sa vie est intimement liée à celle du théâtre même. Aussi attache-t-on beaucoup de prix à ses *Mémoires* (Paris, 1799, in-8°), c'est-à-dire aux réflexions judicieuses sur l'art et aux traits de mœurs piquants, qu'ils renferment.

Clapperton (Hugues), célèbre voyageur anglais, né en 1788, dans le comté de Dumfries en Ecosse, m. à Jungari, près de Sokatou, en Afrique, le 11 avril 1827. Il découvrit la route la plus courte et la plus commode pour se rendre dans les contrées si populeuses de l'Afrique centrale, où convergent aujourd'hui les ambitions coloniales de l'Europe, et il put se flatter d'avoir été le premier explorateur qui complétât un itinéraire du continent africain jusqu'à Bénin. Son fidèle serviteur et ami Richard Lander rapporta à Londres les manuscrits de ses récits de voyages, qui ont été traduits en français. (Paris, 1826, 3 vol. in-8°.)

Claque. Troupe de gens qui, dans les théâtres, sont payés pour applaudir. « La claque, dit A. Pougin, est un petit bataillon d'applaudisseurs spéciaux, chargés d'exciter, d'échauffer l'enthousiasme du public et, au besoin, de le remplacer. » Néron, chantant et jouant de la flûte dans l'amphithéâtre et voulant être sûr d'être applaudi, posta un certain nombre d'hommes chargés de cette besogne. Dans les cirques, un esclave était chargé de dire, à la fin des pièces : *Plaudite, cives*. Au XVIIIe s., certaines rivalités d'actrices dans nos théâtres les amenèrent à faire des sacrifices pour se procurer des succès factices. Enfin, de nos jours, le chef de claque est un personnage qui traite avec les directeurs et exploite sa charge avec la dignité d'un notaire.

Clarac (Charles, comte de), archéologue français, né en 1777, à Paris ; appelé à Naples, en 1808, par la reine Caroline Murat et devenu directeur des fouilles de Pompéi ; nommé en 1818 conservateur du musée des Antiques au Louvre ; élu membre libre de l'Académie des Beaux-Arts, en 1838 ; m. en 1847. Sans posséder une érudition très profonde, il rendit de notables services aux études de l'art antique par le zèle qu'il déploya pour en propager le goût et les connaissances (A citer son rapport *Sur les fouilles faites à Pompeï*, Naples, 1813, in-8° ; et le *Musée de sculpture*, 1826-55, 3 vol, gr in-8°.)

Clare (John), poète anglais, né à Helpstone, dans le Northampton, en 1793, m. en 1864. Simple laboureur, il suivit dignement, en ses poésies champêtres (*Poems descriptive of rural life*, 1820 ; *The rural Muse*, 1836), les traces du célèbre Thomson.

Clarendon (Edward-Hyde, comte), homme d'État et historien anglais, né en 1608, m. en 1674. Fidèle serviteur des Stuarts dont il partagea la mauvaise fortune et le retour de triomphe jusqu'à ce que, au lendemain des plus hautes faveurs, il retombât dans la disgrâce, par l'ingratitude de Charles II, son maître, il a consigné dans une œuvre puissante (l'*Hist. de la rebellion et de la guerre civile en Angleterre*, Oxford, 1702, 3 vol. in-fol. ; ibid., 1826, 8 vol. in-8°), admirablement impartiale, animée par d'excellents portraits, les événements de ces heures troublées.

Claretie (Arsène-Arnaud, dit Jules), littérateur français, né à Limoges, en 1840 ; nommé, en 1885, administrateur général de la Comédie-Française, après la mort d'Emile Perrin ; élu membre de l'Académie, le 26 janvier 1888, reçu par Ernest Renan le 21 février 1889. Journaliste, chroniqueur, romancier, critique, historien, homme de théâtre, il passe avec raison pour être l'un des auteurs les plus féconds du XIXe siècle et du commencement du XXe siècle. Dès l'âge de 18 ans, il prenait pied dans le monde des lettres, où il avait débuté au journal la *France*, sous le pseudonyme d' « Olivier de Jalin ». Depuis lors il ne s'est plus arrêté de produire. Voir, au **Supplément**, l'indication et l'appréciation de ses nombreux ouvrages.

Clarke (Marcus), romancier australien, né à Melbourne, en 1847, m. prématurément en 1881. Son œuvre

maîtresse : *For the term of his natural life*, égale les plus beaux romans de Dickens et de Walter Scott.

Clarke'(SAMUEL), célèbre métaphysicien anglais, né en 1675, à Noorwich; chapelain de la reine Anne Stuart; pasteur de Saint-James de Westminster; m. en 1724. Précurseur de l'éclectisme moderne, il intitulait son enseignement *Philosophie du sens commun*. Sa grande qualité fut, en effet, la mesure en toutes choses, soit qu'il opposât au matérialisme de Hobbes et à l'empirisme de Locke la métaphysique cartésienne, soit qu'il eût recours, à l'encontre de Spinoza duquel il ne s'éloignait pas, d'ailleurs, autant qu'il le pensait, aux preuves de la personnalité divine fournies par la scolastique. Pourtant il redevenait dogmatique et absolu, quand il proclamait l'infaillibilité de la raison dans le domaine des vérités premières. C. a établi surtout sa supériorité dans la morale. Il a défendu victorieusement les preuves du sens commun en faveur du libre arbitre et de l'immortalité. (*Œuv. phil.*, Londres, 1738-42, 4 vol. in-fol.; trad. partielle par Amédée Jacques, Paris, 1843, in-12.)

Claude (JEAN), théologien protestant, né près d'Agen en 1619, m. en 1687. L'oracle de son parti, il soutint contre Arnauld et Nicole une controverse très animée au sujet de la transsubstantiation. Émule digne de Bossuet par ses talents mâles et élevés, on l'opposa au grand évêque pour défendre la cause de ses coreligionnaires. Il composa une quinzaine d'ouvrages (*Réponse aux deux traités*, etc., 1671, 2 vol. in-8°; *Défense de la Réformation*, Quevilly, 1673, in-4°; les *Plaintes des protestants*, Cologne, 1713; *Œuv. posthumes*, Amsterdam, 1688-89, 5 vol. in-8°), qu'on lut avec avidité, quand ces polémiques religieuses passionnaient les esprits.

Claudien (CLAUDIUS-CLAUDIANUS), poète latin, né vers 365 ap. J.-C., à Alexandrie, m. en 408. Il avait joui auprès des princes Honorius et Arcadius des plus grands honneurs jusqu'au jour où il fut enveloppé dans la disgrâce du Vandale Stilicon. La plupart de ses poésies sont des panégyriques adulateurs du pouvoir ou des invectives d'actualité. Imitations et déclamations, revêtues d'une facture superbe, qui cache, a dit un bon juge, les emprunts ou les banalités du fond sous la solennité savante et sonore de la forme. (Édit. princeps, Vicence, 1482, in-fol.; trad. fr. collect. de Panckouke.)

Claudius (MATHIAS), poète allemand, né à Rheinfeld, dans le Holstein, en 1740, m. en 1815. Connu de son vivant sous le pseudonyme d'Asmus dont il signait son journal : le *Messager de Wandsbeck (der Wandsbecker Bore)*, il se rendit très populaire par la franche inspiration de ses poésies où se mêlent sans dissonance l'humour et une touchante simplicité. Telle de ses pièces légères : le *Chant du vin* a été qualifiée la *Marseillaise bachique des Allemands*. On ne dit pas autant de bien de sa prose, un peu lourde et maniérée. (*Asmus omnia secum portans*, Hambourg, 1774-1812, 8 vol.; plus éd.)

Clavier (ÉTIENNE), magistrat et helléniste français, né à Lyon, en 1763; juge au tribunal criminel de la Seine; élu membre de l'Institut; m. en 1817. Entre autres traductions et éditions, il revisa très soigneusement les *Œuv. complètes* de Plutarque, texte français d'Amyot (1801-1806, 21 vol. in-8°), et fit passer dans notre langue Pausanias, ainsi que la *Bibliothèque* d'Apollodore. Ce savant, dont P.-L. Courier s'honora d'épouser la fille, était avant tout un homme de bien. On sait avec quelle noble indépendance, dans le procès du général Moreau, il refusa de se plier aux injonctions du Premier Consul, qui voulait lui dicter son jugement.

Clavigero (FRANÇOIS-XAVIER), historien mexicain, né à la Vera-Cruz en 1720, m. en 1793. C'est après trente-six années d'études et de voyages à travers l'ancien royaume des Aztèques que ce père jésuite donna son important ouvrage; *Storia antica del Messico* (1780-81, 4 vol. in-8°.)

Cléanthe, philosophe grec stoïcien du IIIe s. av. J.-C., né vers 260 à Assos, en Mysie. Astreint à gagner sa vie par des travaux manuels, il n'en suivit pas moins les leçons de Zénon et lui succéda dans la direction du Portique. Se laissa mourir de faim à quatre-vingts ans. Stobée nous a conservé de lui un *Hymne à Jupiter*.

Clef. Explication des noms supposés et des termes obscurs dans certains ouvrages où les noms sont déguisés, ou qui sont écrits d'une manière énigmatique. La clef d'un roman, d'une satire. La clef de Rabelais, de Swift, etc.

Clémangis ou Clemengis (NICOLAS de), appelé aussi **Clamenges** ou **Claminges**, théologien et philosophe scolastique français, né à Clamenges, vers 1360, m. vers 1440. Recteur de l'Université en 1393, il mourut directeur du collège de Navarre, laissant une foule de travaux sur des questions de dogme, de discipline ou d'histoire ecclésiastique. (*Œuv.*, éd. Martin Lydius, Leyde, 1633, in-4°.)

Clémenceau (Georges), médecin, homme politique et publiciste français, né à Mouilleron-en-Pareds (Vendée), en 1841, député à la Chambre, et, pendant de longues années, le chef du parti radical. Sans vouloir juger ici des agitations de son rôle politique, ni des idées, ni des actes que ce rôle lui inspira, nous nous bornerons à reconnaître qu'il a déployé dans ses nombreux discours les qualités d'un orateur nerveux, énergique jusqu'à la violence, doué d'un rare talent d'improvisation. Journaliste très actif, il a résumé dans un volume remarquable, quoique sans unité de plan (le *Grand Pan*, 1896), tout ce que son existence a pu absorber de politique, de science positive (v. ses ouvrages spéciaux de médecine), de doutes, d'erreurs ou d'impressions d'art et de nature.

Clemens (Samuel Langhorne, célèbre humoriste américain, connu surtout sous le pseudonyme de Mark Twain, né à Florida (Missouri) en 1835. Voyagea, parla (sous forme de conférences) et écrivit beaucoup. Il a déployé une verve intarissable de comique à froid.

Clémencet (dom Charles), savant bénédictin de Saint-Maur, historien, né près d'Autun en 1703, m. en 1778. Il commença l'*Art de vérifier les dates*, 1750, in-4°, d'après les travaux et les plans rectifiés de dom Maur Dantine, continua les *Décrétales des Papes* et l'*Histoire littéraire de France*, t. X et XI.

Clément d'Alexandrie (Titus Flavius Clemens), père de l'Église grecque, né à Alexandrie ou à Athènes vers 160, m. vers 217. Alexandrie était devenue une seconde Athènes, lorsque Titus Flavius Clemens disciple du catéchiste Pantène se porta à la tête du didascalée. Critique des religions polythéistes, passage du paganisme à la foi, couronnement de la foi par la science, c'est la gradation d'idées qui relie ensemble l'*Exhortation aux Grecs*, le *Pédagogue*, les *Stromates*, comme une trilogie fondue dans l'unité d'un plan. Initiateur de la science théologique, dialecticien subtil et penseur tolérant, sa méthode était de partir des doctrines de Platon pour arriver à celle de Jésus. S. Jérôme et Théodoret accordent à Clément d'A. l'honneur d'avoir été le plus savant des écrivains ecclésiastiques.

Clément Ier (saint). L'un des premiers successeurs de saint Pierre, né à Rome d'une famille noble alliée à celle des empereurs, vers l'an 30 après J.-C. Il ne reste qu'un seul écrit authentique de ce pontife et martyr: l'*Epistola prima Clementis ad Corinthios*. On lui attribue, en outre, des *Homélies*, des *Canons* et *Constitutions apostoliques*, et le livre des *Recognitiones* ou récit de la conversion et des travaux de Clément. (Goettingue, 1853, in-8°, éd. Dressel.)

Clément (Nicolas), érudit français, né en 1651, à Toul, la vieille cité épiscopale et lorraine au sujet de laquelle il publia, en 1702, une savante monographie. On rapporte qu'il mourut du chagrin que lui causa la soustraction faite par Jean Aymon (1716) des pièces qu'il avait laborieusement réunies sur les négociations secrètes de la France pour la paix de Munster. Il légua à la bibliothèque royale une collection de 18,000 estampes.

Clément (Denis-Xavier), écrivain ascétique français, né à Dijon, en 1706; auteur de la *Journée du chrétien*, si souvent réimprimée qu'on n'en compte plus les éditions; m. en 1711.

Clément (Pierre), critique français d'origine suisse, né à Genève, en 1717; ministre calviniste dans cette ville; venu à Paris pour s'y fixer; m. fou à l'hôpital de Charenton en 1767. Il donna le premier exemple d'une correspondance critique en publiant sous le titre de *Cinq années littéraires* (de 1748 à 1752) les lettres qu'il avait adressées à mylord Waldegrave pour le tenir au courant des ouvrages nouveaux qui paraissaient à Paris. Cette correspondance eut un grand succès d'estime. Quoi qu'en aient dit assez méchamment Voltaire et Grimm, les appréciations de Clément de Genève sont d'ordinaire ingénieuses, fines et solides. Il s'occupa aussi de poésie et de théâtre, mais sans y marquer.

Clément (Jean-Marie-Bernard) littérateur français, né en 1742, à Dijon, m. en 1812. Il avait cru sentir, dès l'enfance, un penchant irrésistible pour la poésie. Ses premiers essais en vers et sa tragédie de *Médée* n'ayant pas eu le succès qu'il en attendait, il changea de direction. C. de Dijon résolut « d'employer ce qu'il avait acquis de connaissances et de goût dans l'étude des anciens et des bons modernes à combattre en forme les ouvrages qui ont mis le plus en faveur le mauvais goût, et que le mauvais goût général a le plus accrédités; à dessiller les yeux du public, s'il se pouvait, sur mille réputations extorquées par charlatanerie ou par surprise; à le ramener enfin à l'admiration, à l'estime des excellents modèles qu'on a voulu déprimer et faire oublier, pour avoir quelque éclat en leur absence et n'en être pas entièrement

éclipsé. » Souvent aux prises avec Voltaire, avec La Harpe, avec tout le parti encyclopédique, Clément l'*inclément* ne craignit pas de montrer le faible des plus célèbres écrivains. Il suscita contre lui un soulèvement de colère dans le monde des auteurs petits et grands, quoi qu'il eût mis en ses polémiques plus de rudesse que de partialité. La justesse d'esprit de Clément de Dijon et son goût incontestable nous apparaissent, aujourd'hui, très nettement, dans ses *Observations critiques* (Genève, 1771, in-8°), et ses *Nouvelles observations*. (Paris, 1772, in-8°, etc.)

Clément (dom François), savant bénédictin de Saint-Maur, né à Bèze, en 1714; reçu en 1785 à l'Académie des Inscriptions; m. en 1793. Il continua l'*Histoire littéraire de France* (XI-XIII), travailla avec dom Brial aux XI° et XII° volumes du *Recueil des historiens de Fr.*, et découvrit une science profonde dans une édition complètement renouvelée de l'ouvrage de Maur Dantime et de Clémencet: l'*Art de vérifier les dates, depuis la naissance de Jésus-Christ*, qui est l'un des plus vastes monuments d'érudition du XVIII° s. (1783-87, 3 vol. in-fol. ; continué par Courcelles et Fortia d'Urban, 1821-33, 15 vol. in-8°.)

Clément (Pierre), historien et économiste français, né en 1809; membre de l'Académie des Sciences morales; m. en 1871. A vivement retracé les lignes générales de l'administration, des finances, du commerce, des arts et des lettres en France au XV° s. (*Jacques Cœur et Charles VIII*, 1853) et produit d'excellentes études sur la conduite du gouvernement au temps de Louis XIV et de Colbert. (*Hist. de la vie et de l'administration de Colbert*, 1846, in-8°).

Clémentines. Nom donné quelquefois aux *Recognitiones* qu'on attribue au pape Clément Ier. Recueil des décrétales de Clément V fait par Jean XXII. Ces constitutions renferment des règlements pour le maintien des bonnes mœurs dans le clergé régulier et séculier.

Clénart ou Cleynaerts (Nicolas), lat. *Clenardus*, philologue brabançon, né en 1495, professeur d'hébreu et de grec, m. en 1542. Ses grammaires des langues hellénique et hébraïque furent de grand usage dans les universités. Il a raconté d'une manière curieuse les vicissitudes de ses voyages érudits (*Epistolarum libri* II, 1561, pet. in-8°), particulièrement en Espagne où il apprit l'arabe.

Cléobule, tyran de Lyndus ou Linde, ville maritime de l'île de Rhodes ; contemporain de Solon, et l'un des sept sages de la Grèce. Son plus grand mérite, dans les lettres, était d'expliquer et de proposer subtilement toutes sortes de questions énigmatiques. Nous avons de lui une épigramme et une lettre. Ses poèmes et ses énigmes sont perdus.

Cléomède, astronome grec dont on place l'existence au III s. de notre ère. On a plusieurs fois réédité de nos jours sa *Théorie circulaire des corps célestes* (Κυκλικὴ θεωρία μετεώρων, Schmidt, Leipzig, 1832.)

Cléon, célèbre démagogue et orateur athénien de la fin du V° s. av. J.-C. Ambitieux sans principes et parleur impudent, son éloquence avait tout l'emportement de son caractère ; mais il pouvait la rendre artificieuse et flatteuse quand il parlait au peuple. « C'était le plus violent des citoyens, dit Thucydide, et celui de tous les orateurs d'alors dont la multitude goûtait le mieux les conseils. »

Clermont-Tonnerre (François de), prélat français, né en 1629, évêque de Noyon et membre de l'Académie ; m. en 1701. Il avait de la noblesse, peu de littérature et beaucoup de vanité. Il fonda un prix annuel de poésie pour l'*Eloge de Louis XIV* « à perpétuité», sujet que l'Académie proposa, en effet, de 1707 à 1749, mais qu'elle changea ensuite.

Clermont-Tonnerre (Stanislas, comte de), orateur français, né en 1747; député aux États-généraux, massacré par le peuple, dans la journée du 10 août 1792. Sincèrement animé de tendances libérales, il défendit avec élévation les principes de la monarchie tempérée. (*Opinions*, Paris, 1791, 3 vol. in-8°.)

Clerselier (Claude), philosophe français, né en 1614 à Paris; avocat au Parlement; m. en 1681. Ami et disciple de Descartes ; édita les œuvres posthumes de cet illustre penseur, et celles du physicien Rohault. Ce dernier était le gendre de Clerselier.

Cléry (Jean-Baptiste Cant-Hanet), mémorialiste français, né en 1759, à Versailles, m. en 1809. Fidèle valet de chambre de l'infortuné Louis XVI, qu'il accompagna au Temple, il a consigné pieusement les détails de la captivité royale. (*Journal de ce qui s'est passé à la tour du Temple, pendant la captivité de Louis XVI*, Londres, 1798, in-8°.)

Cleveland (John), poète anglais, né à Longborhough, en 1613, m. en 1659. Ce royaliste ardent dont on exalte les mérites presque à l'égal de ceux du

républicain Milton, dégagea quelques belles inspirations de la sincérité de ses sentiments.

Cliché. On appelle ainsi, dans la langue courante, les formules littéraires, tropes, aphorismes, périphrases artistiques, jugements tout faits, qui sont passés à l'état de lieux communs, à force d'avoir été ressassés par l'usage.

Climaque (saint JEAN), père de l'Église grecque, né en 525, m. en 605. Originaire de Palestine et disciple de saint Grégoire de Nazianze, il fut surnommé le Scolastique, à cause de ses vastes connaissances. Un livre qu'il composa sous le titre de *Climax (Échelle)*; trad. française par Arnauld d'Andilly, 1688, in-12, lui fit donner ensuite l'appellation de Climaque sous laquelle il nous est connu. Il se consacra, dès sa jeunesse, à la vie monastique, fut élu abbé du Mont-Sinaï, se démit de sa dignité et mourut dans un ermitage au pied de la montagne. (*Œuv.* en grec, Paris, 1633, in-fol.)

Clitomaque, Κλειτόμαχος, philosophe grec du IIe s. av. J.-C., né à Carthage où il portait le nom d'*Asdrubal*. Disciple de l'éloquent Carnéade, il exposa les doctrines de la nouvelle Académie dans une série d'ouvrages, aujourd'hui perdus.

Clodius. Nom d'une famille de théologiens et d'érudits allemands, parmi lesquels on distingue le naturaliste JEAN-CHRISTIAN C.

Clootz (JEAN-BAPTISTE, baron de), dit *Anacharsis*, révolutionnaire allemand, né près de Clèves en 1755, guillotiné à Paris, avec les Hébertistes, en 1794. Héritier d'une fortune considérable, il se sauva de Clèves à douze ans et courut à Paris, tourmenté déjà de rêve et de vague ambition. Nourri des anciens, admirateur fanatique de Sparte et d'Athènes, il se crut destiné à reproduire leur système. Il se mit à parcourir l'Europe, puis se fixa définitivement à Paris, renonçant à tous les privilèges de sa naissance. Il commença par déclarer la guerre aux religions établies, s'intitula l'ennemi personnel de Dieu et l'orateur du genre humain, inventa toute une métaphysique sociale, se jeta à corps perdu dans l'élaboration d'un nouveau catéchisme universel, et n'en devint pas moins la victime de cette grande Révolution française où il avait entrevu la réalisation de son programme. (*La Républ. universelle*, 1792, in-8°; *Base constitutionnelle de la Républ. du genre humain*, 1793).

Clough, poète anglais du milieu du XIXe s., et dont on associe volontiers le nom et l'œuvre poétique au nom et à l'œuvre de Matthew Arnold. Clough apparait, en effet, ainsi qu'Arnold et Tennyson, entre 1830 et 1850, c'est-à-dire à une époque où la pensée anglaise commence à vouloir marquer ce qu'elle croit être l'incompatibilité de la science et du dogme. La poésie de C. reflète, comme celle de ses contemporains, les troubles qui naissent d'un tel désaccord : elle ne se fixe ni dans la foi religieuse, ni dans la foi scientifique. Cependant, la note reste virile et l'âme de l'écrivain n'est entamée ni dans son énergie, ni dans son espérance : elle attend de l'avenir la lumière et la conciliation. C. a également produit des romans très originaux intitulés *Bothie* et *Amours de voyage*. Certains critiques préfèrent même ces dernières œuvres à sa poésie.

Clown (en anglais paysan, rustaud). Personnage grotesque de la farce anglaise; et, à son imitation, dans nos cirques, celui qui exécute des exercices d'équilibre ou de souplesse, en les accompagnant de grimaces et de lazzis bouffons. Quelques clowns arrivèrent à une quasi-célébrité: Joa Grimaldi, Auriol, qui bondissait par dessus 21 hommes alignés et munis de baïonnettes, Chadwick, Price, Bibb, Hayden, les frères Conrad, Auguste, de son vrai nom William Bridge (m. en 1894). Aujourd'hui les clowns tendent à disparaître. Le caractère de ce bateleur d'une espèce à part est, en effet, d'être isolé. Or, les clowns, actuellement, s'associent à trois ou à quatre et deviennent les frères tels et tels. Ils revêtent « le maillot sérieux » et ne font plus que de l'acrobatie. Ils ne sont plus eux-mêmes; ils ont dit adieu à l'initiative personnelle, aux cocasseries fantasques, à l'imprévu.

Cobbett (WILLIAM), publiciste et historien anglais, né en 1762, m. en 1835. Il défendit et attaqua tour à tour très âprement, selon ses intérêts, son humeur du jour, les whigs et tories; et, sous le nom de *Peter Porcupine* (*Pierre Porc-Épine*, 1801, 12 vol.), il débrida sans retenue ses hardiesses de pamphlétaire. Élu à la Chambre des Communes en 1832, la modération de sa parole contrastait avec la violence de sa plume. C. a livré une estimable *Hist. parlement. de l'Anglet. jusqu'en 1803.* (12 vol.)

Cobden (RICHARD), célèbre économiste anglais, né en 1804, m. en 1865. Au prix de gigantesques efforts, il parvint à faire triompher, dans sa patrie, les doctrines du libre-échange et de la non-intervention, c'est-à-dire accepter et pratiquer, sur la plus grande échelle, le principe de la liberté commerciale (*Speeches*, 1850, in-8°.)

Cobet (CAREL-GABRIEL), philologue hollandais, né à Paris en 1813, m. en 1889. Docteur *honoris causa* de la faculté philosophique et professeur de littérature grecque à l'Université de Liège,

membre correspondant de l'Institut de France, il a fait apprécier de toute l'Europe savante, par ses publications en latin sur l'antiquité, un sens littéraire à la fois délicat et hardi. (*Variæ lectiones quibus continentur observationes criticæ in scriptores græcos,* 1854.)

Cochin (Henri), célèbre avocat français, né à Paris, en 1687, m. en 1747. Profond juriconsulte autant qu'orateur habile, il eut l'honneur de faire reconnaître par les tribunaux des principes qui furent ensuite adoptés comme articles de nos lois civiles. A l'audience, on admirait la force et la simplicité de sa logique, le ton noble et soutenu, sans exagération et sans emphase, de son éloquence ou bien le caractère vif et passionné de ses répliques. La majorité de ce que nous appelons aujourd'hui les plaidoyers de Cochin n'étant qu'une sorte de pâle copie de ses improvisations, nous ne pouvons avoir qu'une idée très imparfaite du talent oratoire de ce maître du barreau. (*Œuv.*, éd. 1751-59, 77, 1821-24.)

Cochlée (Jean), lat. *Cochlæus,* théologien et historien allemand, né près de Nuremberg en 1479, m. en 1552. Soutint contre Luther des virulentes polémiques.

Codin (Georges), Γεώργιος Κώδινος, compilateur byzantin du xve siècle.

Coeffeteau (Nicolas), sermonnaire et moraliste français, né en 1574 à Saint-Calais; prédicateur ordinaire du roi Henri IV; évêque de Marseille; m. en 1623. L'éloquence dont il fit montre dans la chaire chrétienne, le bon style de ses livres de morale (*Tableau des passions humaines, de leurs causes et de leurs effets,* 1615, in-8°, pl. éd.) ou de théologie pure, enfin le mérite de sa traduction de Florus, contribuèrent remarquablement aux progrès de la prose française, dans les premières années du xviie s. Très pur de langage, C. manquait encore d'harmonie.

Cœur (Pierre-Louis), prédicateur français, né à Tarare en 1805; professeur de théologie à la Faculté de Paris, évêque de Troyes; m. en 1860. (*Œuv. compl.,* 3 vol. in-8, Paris, 1865).

Cœurdoux (le P.), érudit français du xviiie siècle. Avant W. Jones et Anquetil-Duperron, et par conséquent bien avant Burnouf et Bopp, ce savant jésuite, dont personne ne se souvient plus aujourd'hui, avait, en 1767, dans un mémoire lu à l'Académie des Inscriptions, signalé le premier les analogies du sanscrit avec le latin, le grec, l'allemand et l'esclavon.

Coffin (Charles), poète latin moderne, émule de Santeul, né en 1676, à Buzancy, m. le 20 juin 1749. Outre ses vers sur des sujets variés, il composa pour le Bréviaire de Paris, des hymnes, dont la clarté, la pureté et l'onction sont les meilleurs mérites. (*Œuv.,* Paris, 1755, 2 vol. in-12.)

Coger (François-Marie), littérateur français, né à Paris, en 1723, m. en 1780. Servit de plastron aux traits de Voltaire, à l'occasion d'un *Examen du Bélisaire* de Marmontel (Paris, 1767, in-12), défavorable à toute la troupe des encyclopédistes.

Cogniard (Théodore et Hippolyte), dits les frères **Cogniard,** vaudevillistes français et directeurs de théâtre, nés, le premier en 1807, le second en 1806; m., le premier en 1882, le second en 1872. On ne saurait énumérer ici la multitude de comédies, vaudevilles, opérettes ou féeries (la *Biche au bois,* la *Belle aux cheveux d'or,* les *Bibelots du diable,* etc.), auxquels ils mirent plus ou moins la main, avec ou sans l'aide de divers collaborateurs. Hippolyte **Cogniard** inaugura, sous sa direction aux Variétés, le règne folâtre de l'opérette bouffe.

Coislin. Famille noble de Bretagne, déjà connue au xiiie s. sous le nom de Cambout (celui de Coislin lui venait d'un fief, dans la Loire-Inférieure), et dont plusieurs membres furent reçus à l'Académie française par une sorte d'hérédité seigneuriale.

Colardeau (Charles-Pierre), poète français, né en 1732, à Janville; élu, en 1776, membre de l'Académie; m. en 1776. Assez habile versificateur, entendant avec un certain art le mécanisme, la cadence et la variété du mètre alexandrin, il se croyait doué pour le théâtre; mais le double échec de ses tragédies d'*Astarté* (1758) et de *Calixte* (1760), la faiblesse d'action de sa gracieuse comédie des *Perfidies à la mode* (1766) montrèrent qu'il s'était trompé de vocation. Il cueillit plus de lauriers dans le champ de la poésie élégiaque. On recherche beaucoup son épître héroïque d'*Héloïse à Abailard,* imitée de Pope. Dorat la vantait comme « un ouvrage charmant que l'âme a senti, que l'âme a colorié ». Nous la trouverions, aujourd'hui, assez fade et d'un goût douteux, sauf quelques détails agréables empruntés au poète anglais. C. fut surnommé de son vivant « l'Abeille française. » (*Œuv.* 1779, 2 vol. in-8°; 1811, 2 vol. in-18.)

Colbert (Jean-Baptiste), célèbre homme d'État et grand protecteur des lettres (1619-1683), dont le nom doit être rappelé au même titre que celui de son maître Louis XIV, dans l'his-

laissa, momentanément, en 1698, pour attaquer avec une extrême vivacité la licence du théâtre anglais (*Short view of the immorality of the english stage,* 1698-99.) Il parvint, à force de talent, à se faire écouter, et son vigoureux écrit eut assez d'influence pour opérer une révolution radicale dans les mœurs dramatiques de l'époque.

Collier (JOHN-PAYNE), critique anglais, né à Londres, en 1789, m. en 1883. S'est particulièrement occupé de la bibliographie shakspearienne, ainsi que des poètes contemporains d'Élisabeth et de Jacques Ier.

Collin (HENRI-JOSEPH de), poète lyrique et dramatique allemand, né à Vienne, en 1772, conseiller de cour, m. en 1812. Ses chansons, ses ballades, ses drames patriotiques imités de Shakspeare et tirés de l'histoire ancienne concouraient au même but : stimuler le courage national dans la lutte pour l'indépendance de l'Allemagne. (*Werke,* Vienne, 1814, 6 vol.)

Son jeune frère, MATHIEU DE **Collin,** dont les opéras ont été publiés en 1817, appartenait à la même école.

Collin d'Harleville ou Harleville (JEAN-FRANÇOIS), poète dramatique français, né en 1755, à Mévoisins (Eure-et-Loir), admis à l'Institut lors de sa création, m. en 1806. Il quitta pour le théâtre la profesion d'avocat, trop peu conforme à la douceur de ses goûts comme à l'aménité de son caractère. D'aimables comédies, saines de morale, faciles de diction, franches d'allures et semées de détails charmants : l'*Inconstant* (1780), l'*Optimiste* (1788), les *Châteaux en Espagne* (1789), le *Vieux Célibataire,* son chef-d'œuvre (1792), *Monsieur de Crac dans son petit castel* (1792), lui méritèrent un rang distingué parmi les comiques de second ordre. On y voudrait quelquefois des caractères plus prononcés, plus de nerf et d'imagination, mais on s'y plaît, parce qu'elles offrent une gaieté de bon aloi, des sentiments délicats, une critique fine et légère, de la bonhomie et le ton d'un naturel heureux. (*Théâtre et poésies fugitives,* éd. Andrieux, Paris, 1821, 4 vol. in-8°.) Ce paisible rêveur, contre lequel son émule et rival Fabre d'Églantine nourrissait une implacable jalousie, était si modeste qu'il avait fallu l'instance de ses amis pour le décider à passer la porte de la Comédie-Française.

Collins (WILLIAM), poète anglais, né à Chichester, en 1720, m. en 1756, dans une maison d'aliénés. L'éclat de l'imagination ainsi que le charme de la sensibilité vraie distinguèrent les *Églogues orientales* et les *Odes* de ce jeune enthousiaste, qui se dégoûta de la vie presque aussitôt après l'avoir connue, et perdit en même temps la santé du corps et celle de l'esprit.

Collins (WILKIE), dramaturge et romancier anglais, né à Londres, en 1824, m. en 1889. Il excelle dans les drames mystérieux à intrigue compliquée, tels que la *Dame en blanc* (the Woman in White), son plus célèbre roman.

Colman (GEORGE), 1762-1836, auteur dramatique anglais, dit le JEUNE, pour le distinguer de son père George Colman, qui fit aussi de nombreuses comédies. Il eut, comme autrefois Wycherley, la faveur de la haute société anglaise, qu'il charmait par son esprit, au théâtre et dans les salons. Ses pièces : les *Montagnards,* le *Pauvre Gentilhomme, John Bull,* moitié amusantes, moitié sentimentales, sont longtemps restées populaires. A signaler aussi un recueil de poésies légères et de parodies (1797.)

Colnet du Ravel (CHARLES-JOSEPH), littérateur français, né à Mondrepuis (Aisne), en 1768, rédacteur de la *Gazette de France,* conservateur des archives judiciaires après 1815; m. en 1832. D'inclination porté au badinage et à la plaisanterie, il a publié l'*Ermite de Belleville,* des fantaisies facétieuses et satiriques et un poème agréable en quatre chants sur l'*Art de dîner en ville, à l'usage des gens de lettres* (1810-1813). Aux auteurs exposés à mourir de faim il enseigna les moyens qui faisaient vivre les bons *écumeurs de marmites.*

Colomban ou Columban (saint), célèbre fondateur d'ordres religieux et le premier chroniqueur incontesté de la Grande-Bretagne, né vers 543, en Irlande, m. à Bobbio, en 615. Ses écrits en latin, fragments poétiques et autres, ont été recueillis dans la *Bibliotheca maxima Patrum,* t. XII, Lyon, 1677.

Colomban, historien français du IXe s., abbé de Saint-Tron ; auteur présumé d'un ouvrage en vers, *De origine atque primordiis gentis Francorum* (Paris, 1644, in-4°.)

Colombine. Personnage de la comédie italienne ; la fille de Cassandre et la prétendue ou la femme d'Arlequin.

Colomby (FRANÇOIS **Cauvigny,** sieur de), littérateur français, l'un des premiers membres de l'Académie, né à Caen, vers 1588, m. vers 1648. Il eut le titre d'*orateur du roi pour les cours d'État.* On disait, en manière d'éloge, *colombiser,* pour signifier écrire comme Colomby, qui, à la vérité, écrivait médiocrement.

Colomiès (Paul), philologue et bibliographe français, né en 1638, à La Rochelle, m. en 1692. On a de lui quelques utiles recherches littéraires, dont la sûreté de méthode et l'heureuse précision ont fait dire de cet érudit qu'il était « le grand recteur des petits livres. » (*Gallia orientalis*, La Haye, 1665, in-4°; *Biblioth. choisie*, La Rochelle, 1682, in-12; *Opuscula*, Paris, 1668, in-12; *Œuv.*, éd. Fabricius, Hambourg, 1709, in-4°.)

Colonna (Egidio), dit *Gilles de Rome*, théologien italien, né à Rome, venu jeune à Paris, nommé évêque de Bourges m. en 1316. Précepteur de Philippe le Bel, il écrivit pour son royal disciple, un traité de direction morale et politique (*De regimine principum*, 1473, in-fol.) Il commenta les œuvres de Thomas d'Aquin dont il avait suivi les leçons. (*Defensorium*, etc., Naples, 1644, in-4°.)

Colonna (Vittoria), célèbre femme poète italienne, née en 1490, m. en 1540. Nature à la fois mystique et raisonneuse, elle laissa percer, à travers ses élancements religieux, des tendances réformistes. Ses sonnets sacrés, venus après ses sonnets de piété conjugale, ont une émotion grave que les défauts du jour, l'allégorie, le contourné, le maniérisme voilent sans l'effacer. Aimée et recherchée des meilleurs de ses contemporains, admirée de Michel-Ange, la femme était supérieure au poète, chez Vittoria Colonna, l'une des plus nobles figures de la Renaissance. (*Rime*, Venise, 1544, in-8°.)

Colonna (Carlos), marquis del **Espinar,** général et écrivain militaire espagnol, né en 1573, m. en 1637. (*Guerre des Pays-Bas de 1588 et 1599*, Anvers, 1625.) Traducteur précis et vigoureux des *Annales* de Tacite.

Colton (Caleb-C.), poète et moraliste anglais, m. en 1832; auteur d'un des meilleurs livres de maximes que possède la littérature de son pays (*Lacon, or many Thing in few Words*, 1820.)

Columelle (Lucius-Junius-Columella), le plus savant agronome de l'antiquité, né à Cadix au Ier s. de l'ère chrétienne. Au retour de longs voyages entrepris avec le dessein de s'instruire sur tout ce qui concernait l'économie rurale, il se fixa à Rome en 42, et il y composa son traité *De re rustica* en 12 livres, dont le Xe est en vers. Œuvre littéraire plutôt que manuel pratique, plus faite pour charmer l'homme de goût que pour servir au laboureur, quoique remplie, d'ailleurs, de préceptes excellents. (Publié dans les *Scriptores rei rusticæ*, de Gesner, Leipzig, 1735-1773, in-4°, etc.)

Coluthus, Κόλουθος, poète épique grec du Ve s., né, pense-t-on, dans la Haute-Égypte. Un court pastiche homérique, découvert au XVe s. par le cardinal Bessarion (éd. princeps, Alde, Venise, s. d., in-8°; éd. de Stanislas Julien, avec trad. en diverses langues, Paris, 1823, in-8°); a conservé son nom. Il s'appelle l'*Enlèvement d'Hélène*, Ἑλένης ἁρπαγή. On soupçonne, d'après les dissemblances du poème, que C. en aurait copié chez d'autres les meilleures parties.

Combefis (François), helléniste français, connu par d'importants travaux sur la patristique grecque, né en 1605, à Marmande; m. en 1679. Appartenait à l'ordre des Dominicains.

Comédie. Voy. **Théâtre.**

Coménius (Jean-Amos), *Comensky*, célèbre pédagogue allemand, né en Moravie, à Niwnitz, en 1592; évêque des Moraves, à Lissa; m. en 1671. Le *Janua linguarum reserata* (Lissa, 1631), c.-à-d. la *porte des langues ouvertes*, fonda sa réputation. On le traduisit en quinze langues. Précurseur, à divers égards, de Pestalozzi et de Basedow, il employa une existence très laborieuse à édifier des plans de réforme scolaire, à les développer par de nombreux livres d'instruction et à les mettre en pratique aux divers pays où il fut appelé, en Suède, en Angleterre et en Hongrie. « Aussi longtemps, a dit M. Kellner, que le principe de l'enseignement intuitif conservera sa valeur, aussi longtemps qu'un caractère doux et un cœur pieux demeureront la plus belle parure de l'instituteur, aussi longtemps enfin que, dans les écoles d'Allemagne, on apprendra l'allemand et qu'on travaillera à une culture nationale allemande, aussi longtemps le souvenir de Coménius y vivra dans le cœur des amis de l'instruction. »

Comestor. Voy. **Pierre.**

Commedia dell' arte. Nom donné en Italie à la comédie littéraire improvisée ou à canevas. Le public ne se lassait jamais d'en revoir les types si connus : le Pantalon de Venise, l'Arlequin de Bologne, le Polichinelle de Naples, le Brighella de Milan, le Docteur, le Capitan, Scapin, Scaramouche, Stenterello, Colombine, Zerbinette, Francisquine ou Isabelle. Pour mettre de l'enchaînement dans l'action, on jugea nécessaire d'écrire le canevas de ces pièces; mais on laissait le reste à l'inspiration des acteurs. Sous Henri III, une troupe de comédiens italiens vint donner des représentations en France: c'était celle des *Gelosi* (1576); une autre troupe, attirée à Paris par Marie de Médicis, celle des *Comici fideli*, leur succéda en 1614. Nicolo Barbieri s'en détacha pour en former une troisième, dont Molière enfant suivit les représentations. Vers la fin du XVIIIe siècle, la réforme du théâtre italien, opérée par Goldoni, porta

un coup fatal à la *Commedia dell' arte:* son dernier représentant Sacchi brillait encore dans le rôle de Raffalalino. Gozzi, son ami, entreprit d'ouvrir à son talent une nouvelle carrière en composant pour lui ses *flabe* ou pièces fabuleuses, peuplées de fées et de chimères. Le public goûta ce nouveau genre, et la comédie d'art disparut après trois siècles d'existence prospère.

Commendon (le cardinal Jean-François), homme d'État et humaniste italien, né à Venise, en 1524, nonce de la cour de Rome en France, m. en 1584.

intérêts de passer au service de Louis XI, — ce qu'il fit dans la nuit du 7 au 8 août 1482. Les faveurs et les récompenses payèrent son zèle. Mais, sous le règne suivant, il eut la douleur de rendre tout ce qu'il avait reçu. On confisqua ses biens : on l'enferma même, pendant huit mois, dans une cage de fer. C'est après l'avènement de Louis XII, au sein de la disgrâce et de la solitude, qu'il rédigea les six livres de ses *Mémoires*, et, de 1497 à 1501, ou peut-être



Tombeau de Commines, (Musée du Louvre).

Les Muses latines, en visitant ses loisirs, le délassaient de ses travaux diplomatiques.

Commentaires de César (les). Voy. **César.**

Commination. Figure de rhétorique par laquelle on annonce à ses auditeurs un avenir menaçant, s'ils ne changent pas de conduite, ou s'ils ne font pas ce qu'on leur recommande.

Commines ou **Comines** (Philippe de la Clyte, sire de), homme d'État et historien français, né vers 1447, dans la ville de Commynes, aux confins de la France et de la Belgique. D'abord conseiller et chambellan de Charles le Téméraire, il estima plus profitable à ses

plus tard les deux derniers. Les événements qu'il y raconte, les réflexions dont il les accompagne, le style qu'il emploie, la langue dont il se sert, tout indique la fin du moyen âge. Le premier, il fait de l'historiographie critique, traite en homme d'État les questions de politique et les raisonne en philosophe. Nous ne disons pas en moraliste, car sa morale, très accommodante avec le succès, confond trop souvent l'intérêt et l'honneur. Grand penseur, politique profond, il appartient à l'école de Machiavel. Son caractère tout particulier est d'unir à un dernier reste de la religieuse ingénuité des chroniqueurs la raison cruelle du Florentin.

Commire (Jean), poète latin, né en 1625, à Amboise, membre de la Société de Jésus; m. en 1702. Il disputa au célèbre Santeuil les mérites de l'élégance classique appliqués à des genres différents, tels que la fable. (*Œuv.*, Paris, 1753, 2 vol. in-12.)

Commodien, *Commodianus*, poète latin du IIIe s. qu'on suppose originaire de Gaza, en Afrique. Dénuées de poésie sous des recherches parfois bizarres de versification, ses *Instructiones adversus gentium deos* intéressent l'histoire de la langue latine, à cette époque de son déclin. Son *Carmen apologeticum*, découvert au milieu du XIXe s., et qui fut écrit l'an 250 sous la persécution de Décius, au moment où les Goths passaient le Danube pour la première fois, est une véritable vision apocalyptique.

Communication. Figure de rhétorique par laquelle l'orateur semble prendre conseil de son auditoire, comme lorsqu'on dit: *Qu'auriez-vous fait à leur place?* Massillon s'en est servi avec un effet prodigieux dans son sermon sur le petit nombre des élus.

Communisme. Doctrine sociale, qui demande la communauté des biens et l'abolition du droit de propriété individuelle. Elle remonte aux lois de Minos et de Lycurgue, qui avaient alors pour corrélation l'esclavage; et eut pour théoriciens, à travers les âges: Platon (Traité de la *République*), les prédicants anabaptistes du XVIe s., Thomas Morus, Campanella, Morelly, Brissot et maints révolutionnaires; Owen, St-Simon, Cabet, L. Blanc.

Comos. Dans l'antiquité grecque, Banquet des fêtes de Bacchus; et fête en l'honneur des vainqueurs des jeux.

Compagni (Dino), chroniqueur florentin, m. en 1323. Il occupa de hautes charges, fut deux fois prieur de la république et reçut en 1293 le titre de gonfalonier de justice. Sa *Cronica* ou hist. polit. de Florence, de 1280 à 1312 (Florence, 1587, in-4°; collect. Muratori, t. IX) est comparable à celle de notre Froissart par la saveur naïve et l'énergie du style.

Comparaison. Acte de l'entendement qui rapproche deux ou plusieurs idées, à dessein d'en percevoir les ressemblances ou les différences. En log. et en rhét., forme de raisonnement déductif dont l'orateur se sert pour conclure, à tort ou à raison, du plus au moins, du moins au plus ou d'égal à égal. Cette figure est employée aussi par l'orateur, par le poète, pour donner une idée plus juste et plus étendue d'une chose en la rapprochant d'une autre, ou simplement pour relever et enrichir leurs pensées. La Bible, Homère, Virgile, Dante abondent de comparaisons fortes, émouvantes, pittoresques, gracieuses. Bossuet en a de grandes et de sublimes, Fénelon de délicates et de riantes. Le chantre de l'*Iliade* adopte souvent la comparaison des vents, de la grêle, de l'orage, du torrent, quand il veut exprimer la vitesse des combattants. Les auteurs modernes comparent souvent des objets sensibles à des objets immatériels: « Quelquefois, dit Chateaubriand, une haute colonne se montre seule debout dans un désert comme une vie que le temps et le malheur ont dévastée. » Ce genre de similitudes établies entre les idées abstraites et les objets physiques est d'un usage continuel chez les écrivains d'aujourd'hui très descriptifs, et soucieux jusqu'à l'excès de parler aux yeux autant qu'à l'imagination ou aux cœurs.

Comparetti (Domenico), philologue italien, né à Rome en 1835; professeur à l'Université de Pise; membre correspondant de l'Institut de France. Les vastes connaissances de cet éminent polyglotte, dans les langues anciennes et modernes, se sont manifestées par de nombreux et utiles travaux.

Comparses. Au théâtre, personnages muets, figurants ou figurantes. Les c. ne sont pas attachés régulièrement à une scène; on les recrute, suivant les besoins du jour, parmi des gens de bonne volonté.

Compassé (Style). Style où la recherche de la symétrie est poussée jusqu'à l'affectation, jusqu'à l'excès. Par exemple, tout est compassé dans l'éloquence d'Isocrate: les mots répondent aux mots, les membres aux membres et les phrases aux phrases; souvent même on y surprend des terminaisons consonantes. « Cet artifice trop fréquent et trop ressenti, dit l'abbé Arnaud, révolte l'oreille et obscurcit les idées. »

Compayré (Jules-Gabriel), écrivain pédagogique français, né à Albi, en 1843; député; recteur de l'Académie de Lyon. A consacré des études approfondies aux questions vitales de l'éducation et s'y est acquis une autorité incontestable, tout en se montrant absolument hostile à cet ordre d'idées et d'enseignement: l'esprit catholique dans les écoles (*Histoire crit. des doctrines de l'éducat.*, 1879, 2 vol. in-8°; *Elém. d'éduc. civique et morale*, 1880, in-12; *Histoire de la pédagogie*, 1886, in-12).

Compendium. Voy. **Abrégé**.

Compilation. Recueil, réunion de plusieurs choses mises en corps d'*ouvrage*. Les *Nuits* d'Aulu-Gelle sont une amusante compilation.

Complainte. Chant populaire naïf et plaintif racontant un fait réel ou quelque légende, et ayant son exposition, ses épisodes et son dénouement. Ce genre est devenu trivial, de nos jours, et n'est plus guère employé que pour parodier les séances d'assises.

Complexion. Figure de rhét. qui répète le premier et le dernier mot du premier membre de la période dans tous les autres membres.

Comput (lat. *computus*, calcul). T. de chronologie. Supputation de temps qui sert à régler le calendrier ecclésiastique. Le *Comput des temps*, ouvrage fort en vogue au moyen âge, avait été traduit du traité intitulé *Liber aniani, qui Computus nuncupatur*.

Comte (Auguste), mathématicien et philosophe français, né à Montpellier, en 1798, m. en 1857. Négateur des idées métaphysiques, il divisa l'histoire de l'hu-

manité en trois époques, proclama la foi dans les sciences expérimentales et créa l'école positiviste. *(Cours de philosophie positiviste*, 1830-42, réimprimé en 1877, 4 vol. in-8°). Les faits et leurs lois, le domaine de la science proprement dite, voilà le champ, d'ailleurs indéfini auquel sa doctrine limita l'activité universelle. Mais A. Comte ne devait pas rester conséquent avec lui-même. Dans une seconde philosophie il donna le démenti à la première. Son positivisme s'achève « ironiquement » par une religion *(Catéchisme positiviste ou sommaire exposition de la religion universelle*, 1852); et il semble remonter par-dessus les métaphysiques, qu'il voulut supprimer, jusqu'à la période théologique. A partir de 1845, il plongea dans le mysticisme. En somme, malgré des erreurs et des contradictions flagrantes, Auguste Comte, savant universel, penseur profond et grand initiateur, a eu le mérite d'insister sur les méthodes qui conviennent aux sciences de la nature.

Comte (CHARLES). Voy. **Dunoyer** (CHARLES).

Conceptisme, (esp. *concepto*). Dans l'histoire littéraire d'Espagne, genre de style très alambiqué, dont Alonso Ledesma a été l'initiateur, au XVI° s., et que suivit de très près l'école du cultisme. (V. ce mot). L'éloquence de la chaire en fut particulièrement atteinte. Les conceptistes recherchaient dans leurs pensées le raffinement, la subtilité, les antithèses, l'imprévu des images, tout ce faux brillant que les Italiens appelaient *concetti*.

Conceptualisme. Doctrine philosophique d'Abailard en apparence intermédiaire entre le réalisme de Guillaume de Champeaux et le nominalisme de Roscelin. Elle avait pour formule: *Universalia in re*, c'est-à-dire: les idées universelles (les universaux) n'existent que dans leur application.

Concession. Figure de rhétorique par laquelle on accorde à son adversaire ce qu'on pourrait lui disputer. On dit par concession : *Je vous passe qu'il soit honnête homme; mais cela le rend-il plus habile?*

Concetti (plur. du mot ital. *concetto*). Pensées brillantes, mais affectées; pointes.

Ni les Grecs ni les Latins, sans parler des auteurs de la décadence, ne furent exempts d'aimer ces agréments artificiels. Le subtil Gorgias en fit école. Martial, Ovide, Pline le Jeune y prenaient goût. La rhétorique orientale, si l'on en juge, par exemple, d'après les *Séances* de Hariri, a de singulières préciosités. Mais les grands propagateurs de ces ornements dangereux ont été les *pensieri* italiens et *les cultistes* espagnols. On en trouve des traces en Italie, depuis Pétrarque. Dans la *Guerre poétique* de Caillières on voit comment Torquato Tasso « fit charger plusieurs chariots de *concetti* de diverses espèces. » Guarini, en son *Pastor fido*, est rempli d'images comme celle-ci: *une mort vivante, un cœur qui meurt immortellement.* Marino, qui vint en France sous Louis XIII et infecta la société de ses jeux de mots, porta jusqu'aux derniers excès l'exemple d'un grand talent séparé du naturel et du bon sens. Gongora, Ledesma, Gracian en Espagne déployèrent le même parti pris à mettre chaque mot, pour ainsi dire, hors de sa place et de sa signification véritables. C'était alors une sorte de défi général entre les poètes des deux nations à qui entasserait dans la mesure d'un vers le plus de choses disparates, à qui produirait l'antithèse la plus inattendue ou la pointe la plus énigmatique. Dire les choses *finement* était presque l'unique ambition de cette littérature quintessenciée d'outre-Pyrénées et d'au-delà des Alpes, contemporaine de notre Hôtel de Rambouillet. Lisez, si vous en avez le courage, les *sonetti* et les *canzoni* des Marinistes; vous y découvrirez comment ils parlent: *d'une âme qui pleure dans un cœur; d'un cœur qui se loge dans les yeux pour y voir la beauté, et qui, fuyant l'amour se place ainsi devant la flèche; des yeux assez imprudents pour mener un cœur à un combat où il ne peut trouver que la mort; de certains yeux encore qui sont noirs ou plutôt vêtus de noir parce qu'ils portent le deuil de ceux qu'ils ont assassinés.* Les baisers y sont tour à tour une *trompette*, une *médecine*, un *combat*, une *offense;* la bouche, c'est une *douce guerrière*, une *prison agréable*, un *corail mordant*, etc.

Au XVI° et au XVII° s., l'Europe entière se peupla de poètes à jeux de mots et à équivoques. Par une étrange aberration, quelques-uns de ceux-là poussaient si loin l'affectation de ne rien dire de vulgaire qu'ils appliquaient leur gloire à se rendre parfaitement inintelligibles. Ils employaient leurs efforts, non pas à se faire comprendre, mais à se forger des idées abstraites, des pensées en l'air, des réflexions sans objet. L'effet était leur unique point de mire.

L'afféterie envahissait alors toutes les sociétés aristocratiques. Presque au même moment, les *concetti* faisaient rage en Italie, le gongorisme possédait l'Espagne, le précieux la France, l'euphuisme l'Angleterre; et Jean Klay, Hofmanswaldau, Lohenstein, propagèrent en Allemagne la double contagion de l'italianisme et de l'hispanisme.

Cette maladie n'eut qu'un temps, du moins à l'état de mode et de dépravation systématique de l'art. Le goût, le naturel, reprirent leurs droits, que les véritables maîtres du langage n'avaient, d'ailleurs, jamais abandonnés; on se remit à penser et à écrire sainement. Cf. **Conceptisme, Cultisme, Euphuisme, Gongorisme, Marivaudage, Précieux, Pointe.**

Conciones latinæ. Harangues latines. Recueil de discours pris dans les histoires de Tite-Live, Salluste, Tacite, Quinte-Curce. Les *Conciones*, en même temps qu'elles révèlent les secrets de la grande éloquence, découvrent tous les procédés de l'éloquence tribunitienne.

Concision. Qualité du style, opposé à la longueur, à la verbosité, et dont l'objet est de donner plus de force à la pensée en la concentrant. « Celui qui voit tout abrège tout », dit Montesquieu. Un récit de vingt pages est court s'il ne contient que ce qui est nécessaire, au lieu qu'un récit de vingt lignes est long si moins de mots eussent été suffisants. Dire beaucoup en peu de mots, voilà, en effet, le mérite et l'essence de la concision. Elle est le propre de certains écrivains, chez qui la volonté domine toujours l'inspiration et le caprice; et c'est en quelque sorte une variété du style même applicable à de certains sujets, à de certains genres. Rien ne ressemble moins, par exemple, au débordant lyrisme, à l'exubérance intarissable d'un Victor Hugo que la manière décisive et brève d'un Thucydide, d'un Tacite, d'un Montesquieu.

L'écueil de la concision est la sécheresse.

Outrée, elle rend les idées obscures, comme chez le satirique latin Perse. Dans les Indes on raffinait tellement sur la concision, en contractant des mots à peine indiqués pour en former un seul exprimant plusieurs pensées à la fois, que le mystère en devenait presque impénétrable. Bien comprise, elle n'exclut pas les images capables d'augmenter la force ou la vivacité du style ; elle ne rejette que l'oiseux et le superflu. Chez un bon écrivain, la diction peut être sobre et cependant pleine de chair, juste sans froideur ni langueur, riche sans apprêts, preste et vive sans négligence et sans rudesse. Pour s'en convaincre, il suffit de lire Salluste, type de la netteté lumineuse et de la brièveté proverbiale (*Sallustiana velocitas*).

L'étroite jonction du mot et de la pensée, la sobriété mâle s'alliant à l'harmonie étaient coutumières aux anciens ; ils s'y renfermaient par raison et aussi par une sorte de nécessité, la difficulté de transcrire les ouvrages et d'en multiplier les copies obligeant les auteurs d'alors à se mesurer le temps et l'espace. De même, en nos siècles classiques, quand c'était assez d'un seul livre, quelquefois d'un seul et court poème pour assurer l'immortalité d'un nom, on avait tout loisir d'enchaîner étroitement les idées et de donner à chaque mot sa valeur. Les temps ont changé. Notre époque, au contraire, a pour caractéristiques : la prétention à l'imagination du style, la prodigalité des qualificatifs, la dilatation démesurée des phrases... et des volumes.

« Nous mourons par l'excès et par la redondance.
En flacons d'élixir heureux qui se condense ! »

Concordance. Nom donné à des répertoires ou index où l'on s'est proposé d'accorder les passages d'un même livre qui paraissent opposés les uns aux autres. L'utilité de cette sorte de travaux, qui ont surtout rapport aux livres saints (concordances de la Bible, du Coran) et parfois à des questions de jurisprudence, consiste dans la facilité immédiate de se reporter à un texte dont un seul mot est présent à l'esprit et que l'on chercherait souvent bien longtemps sans leur secours. Cf. **Hugues de Saint-Cher.**

Conde (José-Antonio), orientaliste espagnol, membre de l'Académie de Madrid (1765-1820). Il est le premier qui ait annoncé la prétention d'écrire l'histoire des Arabes d'Espagne, d'après les documents originaux ; et son *Historia de la dominacion*, etc. (Madrid, 1820-21, 3 vol. in-fol.), fut la source presque unique des études sur cette page curieuse des annales de la civilisation. L'érudition contemporaine a constaté que l'ouvrage de Conde, d'ailleurs remarquablement écrit, fourmille de bévues et de non-sens et qu'il ne mérite en aucune manière la confiance qui lui a été trop facilement accordée.

Condillac (Etienne-Bonnot de, dit quelquefois l'abbé de), philosophe français, frère puîné de Mably, né en 1715; titulaire de l'abbaye de Flux sans être entré dans les ordres, et précepteur de l'infant de Parme ; m. en 1780. Disciple de Bacon et surtout de Locke, dont il avait commencé, cependant, par réfuter le doute matérialiste (V. le premier chap. de l'*Essai sur l'origine des connaissances humaines,* 1746) il acheva la ruine de la métaphysique, au XVIIIe s. Il s'efforça d'établir et de prouver que toutes nos connaissances viennent du seul principe de la sensation. Dans les facultés mêmes il ne voulait voir que des habitudes acquises et non des dispositions préexistantes ; les désirs, la volonté n'étaient plus, comme les idées et les facultés, que des sensations transformées. (*Traité des sensations* , 1754). Condillac croyait à l'activité propre de l'âme ; mais, pour arriver à son principe unique, cet esprit très pénétrant et néanmoins étroit, avait confondu l'actif et le passif, la réflexion et la sensation et croyait la sensation même active. La doctrine de C. eut une influence prépondérante jusqu'à Laromiguière, qui, tout en défendant le philosophe contre l'imputation de matérialisme, renversa sa théorie en substituant à la sensation le principe actif et volontaire de l'attention, comme point de départ de tout un système dès facultés et des opérations de l'âme. Fondateur de l'*idéologie,* logicien d'une rigueur et d'une force d'enchaînement remarquables, C. s'occupa beaucoup du langage, de son influence sur la formation des idées, de la méthode (*Logique,* 1780, 2 vol. in-12), et surtout de l'analyse. Intuitif et précis, il éclaira les notions les plus essentielles de la grammaire générale. (*Gram. gén. et raisonnée* (1755) ; son vaste *Cours d'études* (Parme, 1769-78, 13 vol. in-8°) offre partout à la fois les préceptes et les exemples de cette méthode analytique où il excelle. Condillac, à sa mort, préparait un dictionnaire où chaque mot eût été suivi de l'analyse de l'idée dont il donne le signe.

Condorcet (Marie-Nicolas Caritat, marquis de), mathématicien, philosophe et publiciste français, né en 1743, à Ribemont, reçu à l'Académie des sciences en 1769 et à l'Académie française en 1782 ; emprisonné en 1794, à Bourg-la-Reine où il s'empoisonna pour échapper à la guillotine révolutionnaire. Rompant de bonne heure avec les traditions religieuses et militaires de sa famille, il se rangea d'une manière très décidée sous le drapeau des encyclopédistes et travailla avec une infatigable opiniâtreté à renverser le « système catholique et féodal » pour le remplacer par le régime scientifique et industriel. C'est ainsi qu'il publia une édition fort commentée de Pascal, avec l'intention expresse et systématique de réfuter tout ce que ce livre renferme de favorable au catholicisme. Théoricien de la perfectibilité indéfinie

(Esquisse d'un tableau des progrès de l'esprit humain) — rêve trop doux à croire que devaient reprendre, de nos jours, deux utopistes de l'immortalité : Pierre Leroux et Jean Reynaud — il n'échappa point à la contagion du chimérique. Mais les excès d'opinions, les fautes, les erreurs de celui que Joseph de Maistre appelle « le détestable Condorcet » ne doivent pas empêcher de reconnaître en lui un homme de science de premier ordre, un esprit relativement modéré, un patriote convaincu. L'un des protagonistes du grand drame révolutionnaire, il paya de son existence la cause qu'il avait tant servie. *(Œuv. compl.,* Paris, 1804, 22 vol. in-8°.)

Conecte (THOMAS), prédicateur français de l'ordre des Carmes, né à Rennes, m. à Rome en 1434. Possédé d'un zèle fougueux, intempérant, il voulut être le réformateur des mœurs de son temps, parcourut, à cette intention, la France et l'Italie, attaqua, dans un style véhément, d'expression toute rude et populaire, la dissolution générale et la mondanité particulière des princes de l'Église. Le pape Eugène IV le fit brûler comme hérétique.

Confessions. Voy. **Autobiographie.**

Confidences. Voy. **Autobiographie.**

Conférences. Voy. **Lectures publiques.**

Confidents. Personnages de théâtre, de condition subalterne, auxquels le poète donne plus ou moins de part à l'action et au dialogue, et qui, communément, sont chargés des récits. Ils appartiennent à la tragédie. A la suite de Schlégel, on a accusé les c. de ralentir l'action. Cependant, la tragédie française n'est pas seule à les avoir employés. Le chœur, dans la tragédie antique, n'était autre chose qu'un confident. Le théâtre anglais ne manque pas non plus de personnages analogues, plus ou moins bien déguisés. Telle, la nourrice de Juliette. Grâce aux c., les expositions deviennent plus faciles, les caractères peuvent se développer, les monologues sont évités. Ils sont utiles au poète, et nos grands tragiques en ont souvent fait des personnages intéressants. Corneille a donné à Néarque l'enthousiasme religieux, à Stratonice la haine des chrétiens, Racine a donné à Œnone son dévouement criminel.

Confirmation. En t. de rhét. et de log., La partie la plus essentielle du discours, qui consiste à prouver la vérité énoncée dans la proposition. Le choix des témoignages, la disposition heureuse des arguments d'après leur ordre d'importance, la progression habilement conduite des preuves : telle doit être la marche de la confirmation pour éclairer, instruire, convaincre l'esprit, et faire éclater aux yeux la présence de la vérité.

Confucius, *Kong-fou-tseu* ou *Kong-Tsée,* fameux moraliste et historien chinois, né en 551 av. J.-C., m. vers 479. Révisa les *Kings* ou livres sacrés. Trois livres ont été recueillis par ses disciples comme représentant ses paroles et sa doctrine. *(Ta-hio,* la grande étude, *Tchoûng-Yoûng,* l'invariabilité dans le milieu ; *Luen-Yu,* entretiens philosophiques.) On compte par milliers les édit. chinoises de ses œuvres. Celles-



Confucius, d'après une gravure du XVIIIe s.

ci ont été traduites en français par Pauthier. Confucius fut le régulateur suprême des institutions, des mœurs et des idées de la Chine. Sa mémoire est demeurée l'objet d'un culte presque divin.

Congé. Sorte de poème demi-lyrique et demi-satirique du moyen âge, que paraît avoir inventé Jean Bodel, et que reprirent ensuite Baude Fastoul et Adam de la Halle pour exprimer des adieux à une ville, à des amis, à des compagnies dont on se sépare, de gré ou de force.

Conglobation (lat. *conglobationem*). En rhét. Accumulation de preuves et d'arguments.

Congo (le). Voy. **Bantou** (langues).

Congrève (WILLIAM), poète dramatique anglais, né dans le Yorkshire en 1670 ou 1672, d'une ancienne famille du Staffordshire, m. en 1729. Admis par le droit de sa naissance aussi bien que par les grâces de son esprit dans les milieux les plus aristocratiques, il devint promptement un homme à la mode. La cour le compta au nombre de ses favoris : des protecteurs puissants et généreux lui avaient fait obtenir des charges fort lucratives, qu'il conserva jusqu'à sa mort. Il renonça au théâtre à trente ans. Ses comédies : le *Vieux garçon,* le *Fourbe, Amour pour amour,* son chef-d'œuvre, le *Chemin du monde,* la *Fiancée en deuil,* sans être parfaites, — quant à la morale surtout, — étincellent d'esprit. Plusieurs fois réimprimées, les œuvres de C. (Birmingham, 1761, 3 vol. in-8° ; Londres, 1788, 2 vol. in-12 ; etc.) ont été traduites en français

dans les *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*.

Conjonction. En rhét. Fig qui répète la particule employée à joindre les mots ou les membres de la phrase et grossit, pour ainsi dire, les objets.

On égorge à la fois les enfants, les vieillards,
Et la sœur *et* le frère,
Et la fille *et* la mère,
Le fils dans les bras de son père.
Racine, *Esther*, I, 5.

Conon, mythographe grec du dernier siècle avant notre ère, abrégé par Photius. (V. *Historiæ poeticæ scriptores* de Gale, Paris, 1675, et l'édit. de Kanne, Goettingue, 1798.)

Conon de Béthune (comte de), personnage notable de la quatrième croisade et élégant trouvère ; m. en 1224. Il fut, à son heure, l'un des principaux représentants de la poésie de société ; on goûtait fort ses chansons. (V. le *Romancero français* de Paulin, Paris, 1833.)

Conquête du Mexique (la). Voy. **Solis** (de).

Conquête de Trébisonde (la). *(Conqueste du très puissant empire de Trébizonde et de la spacieuse Asie)*, roman du XVIe s., semé d'événements merveilleux, et dont l'auteur est inconnu.

Conrad de Lichtenau, chroniqueur allemand, abbé du monastère d'Ursperg; m. en 1240. On lui attribue la célèbre *Chronique d'Ursperg*. (Augsbourg, 1515.)

Conrad de Wurtzbourg, poète allemand du XIIIe s., l'un des derniers représentants de la grande famille des Minnesinger; m. en 1287. Doué d'une extrême facilité (sinon du génie d'invention, car il imita beaucoup plus qu'il ne créa), on le vit cultiver les genres divers de la poésie. Il chanta la beauté des dames et les douceurs du sentiment, rajeunit par les agréments de la forme d'anciennes légendes populaires ou chevaleresqnes et donna de vastes développements à la matière épique. Le plus important de ses ouvrages est une épopée de la *Guerre de Troie*, restée inachevée au bout de cinquante mille vers; il en avait emprunté le fonds au cycle de l'antiquité alors en vogue dans la littérature française.

Conrad le prêtre, poète allemand du XIIe siècle. Traducteur plutôt qu'imitateur de la *Ch. de Roland*, il diffère du modèle par une certaine sécheresse de forme et par une tendance particulière à faire prédominer le sentiment pieux chez le rude paladin. (Éd. Gorres, Heidelberg, 1818, et Bürkert, Quendlinbourg, 1858.) Cf. **Stricker**.

Conrart (VALENTIN), littérateur français, né en 1603, à Paris, secrétaire perpétuel de l'Académie, conseiller du roi; m. en 1675. C'était un homme aimable, doué de jugement et de goût. Les beaux esprits aimaient à se réunir dans sa maison. Cette maison fut le berceau de l'Académie française. Il écrivait volontiers, mais ne publiait rien ou presque rien. Il laissa de volumineux manuscrits, qui ont été déposés à la bibliothèque de l'Arsenal et où Monmerqué trouva la matière d'un volume intitulé : *Mém. de Conrart*, 1826.

Conring (HERMANN), savant hollandais, né à Norden, en 1606, m. en 1681. Très estimé dans sa patrie pour l'étendue et la variété de son érudition, en rapports d'estime et de faveur avec la plupart des souverains, il exerçait une autorité européenne en matière de droit. Il consacra près de cent vingt ouvrages de langue latine à la médecine, à la jurisprudence, à l'archéologie et à la politique. *(De democratia*, 1643, *de Legibus, de Origine juris germanici commentarius historicus*, 5e éd., 1719, etc.)

Conscience (HENRI), écrivain flamand, d'origine française, né à Anvers, en 1812, m. en 1876. Instituteur, puis soldat, puis agrégé à l'Université de Gand. Il avait débuté au régiment par des chansons françaises; mais, épris tout à coup de passion pour le flamand, il l'adopta comme forme de ses nombreux écrits romanesques. Ces romans *(l'Année des miracles, Scènes de la vie flamande, la Voleuse d'enfants, Jacques d'Arteveldе, la Maison bleue*, etc.) se distinguent entre tous par la chasteté de sentiment et la moralité de pensée unies à la pureté du langage. Ils ont été traduits en plusieurs langues.

Considérant (VICTOR), publiciste français, né en 1809; député à la Constituante en 1848; m. en 1895. Apôtre du fouriérisme, il avait fondé le *Phalanstère* ou la *Réforme industrielle*, puis la *Phalange*, et défendu obstinément par de sérieux ouvrages de polémique ses *attrayantes* utopies.

Considérations sur la grandeur des Romains. Voy. **Montesquieu.**

Constant de Rebecque (BENJAMIN), publiciste et littérateur français, né en 1767, à Lausanne; membre du Conseil des Cinq-Cents; député, sous la seconde restauration ; appelé par Louis-Philippe à la présidence du Conseil d'État, m. en 1830. Ayant quitté de très bonne heure sa ville natale, il promena en divers pays, en France, en Angleterre et en Allemagne, une adolescence inquiète et déjà blasée. On peut dire qu'il eut une jeunesse toute fanée et sans ardeur. Ce qui dominait en lui, déjà, c'était un esprit de moquerie fine et impitoyable. Rien n'échappait aux

traits de son ironie. Il abondait en propos piquants et familiers, fuyant la solitude, toujours en scène dans le monde et dans les salons. Cependant, il était nourri d'études sérieuses, il ne lui fallait qu'une heureuse rencontre pour le relever et lui faire prendre goût à la vie grave et utile. Mme de Staël, qu'il rencontra à Coppet, et qu'il vit dans l'intimité, eut sur lui cette heureuse influence. A partir de cette liaison, il semble devenir un autre homme. Il tourne son esprit vers l'étude des théories constitutionnelles et politiques. Les États-Unis d'Amérique, les institutions de l'Angleterre avaient longtemps occupé ses méditations. La Révolution française exalta ses idées et lui fit concevoir l'espérance d'une application immédiate des principes qui avaient éveillé ses premiers instincts. Par sa parole dans les assemblées, par ses écrits, il a contribué à répandre des vérités ou théories constitutionnelles, qui avaient alors tout leur prix. Il avait dans la tête une idée dominante : c'est que la société moderne ne peut être satisfaite en son mouvement de révolution avant d'avoir appliqué en toute matière les principes de la liberté. Les faiblesses de sa vie politique et ses inconséquences personnelles n'ont pu détruire en lui cette pensée et il s'en est fait partout le fidèle organe. La postérité n'oublie pas qu'il a laissé d'importants travaux d'histoire religieuse (*De la religion considérée dans sa source, ses formes et ses développements,* 1824-31, 5 vol. in-8° ; Du Polythéisme romain, 1833, 2 vol. in-8°) et qu'il fut l'auteur d'un roman célèbre : *Adolphe* (1816), le pendant de *Corinne*. Ce roman représente à peu près les mêmes sentiments de malaise et d'amertune dont peut se remplir le cœur d'un homme supérieur à ce qui l'entoure. Il est de plus l'image de B. C., dans son adolescence déjà dissipée et sans fraicheur, dans sa jeunesse tourmentée et presque flétrie. Son style élégant, rapide et fin, donne à l'auteur une place parmi nos meilleurs écrivains.

Constant d'Orville (André-Guillaume), littérateur français, né vers 1730, à Paris, m. en 1800. On trouve à glaner une foule de traits intéressants dans l'ensemble de ses abondantes compilations. (*Mélanges tirés d'une grande biblioth.* [sous la direct. du marquis de Paulmy], Paris, 1779-88, 69 v. in-8°, etc.

Constantin VII Porphyrogénète, empereur de Constantinople, né en 905, m. en 959. On a réuni les œuvres didactiques de ce prince, qui eut plutôt les qualités d'un moine laborieux et lettré que celles d'un homme d'État vigilant et résolu. (*Traité de l'administ. de l'Empire,* en 53 chap. ; etc).

Contarini (le cardinal Gaspard), littérateur italien, né en 1483 d'une illustre famille vénitienne, m. en 1542. Son traité, *De immortalitate animæ,* se présente comme une réfutation des doctrines audacieuses de son ancien maître Pomponace.

Contes de Noël. Voy. **Dickens.**

Conti (Noel), lat. *Natalis Comes* ou *de Comitibus,* littérateur italien du xvie s., né à Milan, m. à Venise. Il laissa courir sa plume infatigablement sur une foule de sujets — de menus sujets — (*Mythologiæ, sive explicationes fabularum, libri X,* Venise, 1559 ; *Myromycomachiæ, Amatoriæ,* etc.) pour n'en recueillir guère qu'un stérile honneur, si l'on en juge d'après cette épithète d'*homo futilissimus,* que lui adressait Scaliger.

Conti (Louise-Marguerite de Lorraine, Mlle de Guise, princesse de), née en 1574, m. en 1631. Aimable, gracieuse, spirituelle, elle eut mainte aventure dont Tallemant a fait le récit. Sans dévoiler son nom, elle traça l'un des modèles de ces romans à clef (les *Aventures du roi de Perse,* 1629, in-8°), dont la vogue devait être si grande au xviie siècle. Elle aurait aussi rédigé, à ce que l'on suppose, les *Amours du grand Alcandre,* 1652, in-4°) — chronique indiscrète des faiblesses d'un roi (Henri IV) par une grande dame qui les avait partagées.

Conti de Val Montone (Giusto de), poète italien, né à Rome vers 1390, m. en 1449. Pétrarquiste des plus fervents, il exerça toute sorte de variations galantes sur ce thème unique : la « belle main » de sa dame. (*Rime diverse* [la Bella Mano], Bologne, 1472.)

Contrat social (le). Voy. **Rousseau.**

Contreras (Hieronimo de), poète espagnol du xvie siècle. On traduisit en français sous les titres d'*Etranges aventures* (1580), d'*Histoire des Amours,* etc., son recueil : *Selva de Aventuras,* dédié à la reine Isabelle de Valois.

Conversion. En rhétor., Figure qui consiste à terminer chaque membre de phrase par le même mot.

Cook (James), fameux navigateur anglais, né dans le comté d'York en 1828, m. en 1779. Un grand intérêt s'attache encore aux relations rédigées par lui-même ou d'après ses notes, des trois voyages qu'il accomplit autour du monde.

Cooper (Fenimore), célèbre romancier américain, né aux États-Unis, dans le New-Jersey, le 15 sept. 1789,



Fenimore Cooper, d'après une miniature de Mme de Mirbel.

m. le 14 sept. 1851. Admirable peintre des paysages du Nouveau-Monde, il donna naissance à l'école descriptive dont Longfellow a été le chef illustre. Dans ses romans les plus célèbres (l'*Espion*, le *Tueur de Daims*, le *Dernier des Mohicans*, la *Prairie*, les *Pionniers*), il a, le premier, décrit, on sait avec quel intérêt pittoresque, — la vie sauvage et la nature vierge de l'Amérique, ainsi que les luttes suprêmes de la race indienne, disparaissant peu à peu sous l'implacable envahissement de la race anglo-saxonne. Inférieur à Walter Scott, pour la création des caractères et pour la finesse de l'esprit, F. Cooper saisit par l'entraînement du récit, par la puissance de l'imagination.

Copernic, célèbre astronome polonais, né à Thorn, en 1473, m. en 1543, inventeur du système planétaire. Son traité sur les *Révolutions des globes terrestres (De revolutionibus corporum cœlestium)* donna le vrai système du monde. Il en avait puisé l'idée dans Philolaüs et les Pythagoriciens et dans Aristarque de Samos.

Coppée (François), poète et littérateur français, membre de l'Académie, né à Paris en 1842. Très jeune, il avait écrit déjà une multitude de vers, quand la vogue immédiate d'un acte en vers à deux personnages joué en 1869 par Mme Agar et Sarah Bernhardt, alors à ses débuts, l'engouement de tout Paris pour ce ravissant dialogue sentimental d'un ménestrel et d'une courtisane : le *Passant*, popularisa tout à coup son nom. Il remporta par la suite d'autres succès au théâtre avec des œuvres de plus longue haleine et de plus forte conception, telles que *Severo Torelli* (1884), *Pour la Couronne* (1895), drames pleins de mouvement et fertiles en coups de théâtre. Poète lyrique, conteur ou journaliste, Coppée aura été l'un des auteurs de son temps les plus goûtés du grand public. Un caractère le distingue surtout, en prose comme en vers : la recherche de la modernité, le rendu simple et vrai de la vie parisienne, du décor contemporain et de ceux qui y passent ou s'y agitent. Le second trait de son talent a été son goût pour les petites gens, pour ceux qu'il appelle les *humbles* ; il a prouvé maintes fois, avec supériorité, qu'ils pouvaient être eux



François Coppée.

aussi, intéressants et *poetiques*. (V. le *Reliquaire*, les *Intimités*, les *Humbles*, etc. ; voy. aussi *Mon Franc-Parler*, 1896, recueil d'articles en prose, etc.)

Copperfield (David). Voy. **Dickens**.

Copte (Langue). Langue, continuée de l'ancien égyptien, qui a été en usage chez les Coptes jusque vers le milieu du XVIIe s. La déclinaison des Coptes est d'une simplicité qui rappelle celle des Sémites. La conjugaison s'opère à l'aide d'auxiliaires exprimant les temps et les modes : *a*, faire ; *re*, être ; *ta*, donner ; *na*, aller, conduire ; etc.

Coq-à-l'Ane. Discours qui n'a point de suite, de liaison, petite pièce burlesque dénuée de toute logique. On disait anciennement ; *aller, passer, rentrer, sauter du coq à l'âne*. Entre autres, Clément Marot, Rabelais, Collé, les Italiens Burchiello et Doni ont usé du coq-à-l'âne avec préméditation en guise d'amphigouri. Un amusant échantillon de ces

propos incohérents est dans la vieille farce de *Maistre Mimin le gousteux et de Richard le Pelé, son varlet*, nous offrant le dialogne de deux sourds, qui croient s'entendre et brouillent les réponses à qui mieux mieux. « Lorsque Panard et Collé, remarque Victor le Clerc, rimaient sur des airs à la mode des paroles vides de sens, ils ne s'imaginaient pas qu'on se fût amusé si longtemps avant eux de ce caquetage dénué d'objet qui se dispense des idées et se contente des sons. » (Cf. **Amphigouri, fatrasie.**)

Coquelet (Louis), littérateur français, né en 1676, à Péronne, m. en 1754. De ses productions facétieuses (*Eloge de quelque chose dédié à quelqu'un*, 1730; *Eloge de rien, dédié à personne*, 1730, in-12) les titres n'étaient pas, comme on le voit, la partie la moins plaisante.

Coquerel (Athanase), pasteur et prédicateur protestant, né à Paris, en 1795, député à l'Assemblée nationale en 1848 et en 1849; m. en 1868. Rationaliste en philosophie, il niait la prédestination, les peines éternelles, hésitait sur le dogme de la Trinité (*l'Orthodoxie mod.*, 1842, le *Christianisme expérimental*, 1847, etc.); et réduisait la divinité du Christ à une sorte de mission morale (*Christologie*, ou *Essai sur la personne et l'œuvre de Jésus-Christ*, 1858, 2 vol. in-12). Il écrivait avec chaleur et parlait éloquemment. (*Sermons div.*, 8 v. 1852.)

Coquerel (Athanase-Josué), pasteur, orateur et théologien protestant, né à Amsterdam, en 1820, fils d'Athanase C., m. en 1875. La hardiesse de son libéralisme philosophique (*Libres études*, 1867, in-8°; la *Conscience et la Foi*, 1867; *Évangile et liberté*, 1868) lui aliéna tout à la fois l'orthodoxie catholique et le dogmatisme protestant.

Coquettes. Type de théâtre appartenant aux premiers rôles et par lequel on entend principalement les « grandes coquettes » de la haute comédie. La Célimène du *Misanthrope* en est l'expression la plus parfaite. On lui peut comparer la mistress Candour de Sheridan (*l'École de la Médisance*). La Céliante du *Philosophe marié* de Destouches, la *Coquette corrigée* de La Noue ou la *Coquette fixée* de Voisenon, l'Isabelle du *Divorce* de Regnard, la Sylvia des *Jeux de l'amour et du hasard* de Marivaux et encore lady Froth de Congrève — une évaporée du grand monde — sont aussi des variétés de cette trop brillante personne, étourdie, maligne, inconstante, fausse et minaudière, et toujours séduisante, chez qui l'envie de plaire, l'esprit de conquête est la pensée, l'objet de tous les instants; pour laquelle l'art suprême est de feindre d'aimer tout sans aimer rien ni personne au fond.

L'emploi distinct des coquettes, chez les actrices, en France, ne date guère que de 1830. Il comprend, dans le répertoire moderne, une notable variété de rôles. On cite, par exemple, Madame de Miremont dans la *Camaraderie* de Scribe, Marco dans les *Filles de marbre* de Barrière, Léona, dans la *Closerie des genêts* de Frédéric Soulié, la Marquise d'Auberive, dans les *Effrontés* d'Émile Augier, la Diane de Lys d'Alexandre Dumas fils, et d'autres plus ou moins marquantes.

Il y a, en outre, toute une classe de coquettes mûres et ridicules, telles que la Bélise des *Femmes savantes* de Molière ou lady Pliant du *Double jeu* (The double Dealer) de Congrève, qui ressortissent des rôles purement comiques.

Coquillart (Guillaume), poète français, né à Reims, en 1421, m. en 1510. Il vécut quelque temps à Paris, s'adonnant sur place aux poésies galantes et maniérées, qui donnaient le ton au goût du jour; mais bientôt, contraint de revenir en sa ville, il y acquit par des vers d'un tout autre genre une grande réputation locale (éd. elzév., 1857). Il avait adopté le monologue, en même temps propre à la satire et à la comédie. Il peignit librement les mœurs des hommes d'armes, et ne se gêna point de blasonner les juges, les avocats, les bourgeois. Son style, un peu bizarre à l'occasion, est remarquable par le mouvement, la précision des termes, par l'abondance des traits malins, par la profusion des allusions et des jeux de mots. C. fut chanoine official et grand chantre de la cathédrale de Reims.

Coquille. Faute d'impression consistant dans l'omission, l'addition, l'interversion ou la substitution d'un ou de plusieurs caractères typographiques. Très difficiles à éviter, les coquilles amènent quelquefois des confusions très singulières et des renversements de sens burlesques. Saint-Marc Girardin présidait une distribution; et, au cours de sa harangue, il avait prononcé cette phrase: « Je retrouve ici votre ancien proviseur, jeunes élèves. Quelle joie! » On imprima: « Je retrouve ici votre ancien proviseur, jeunes élèves. Quelle *oie!* » Une lettre était tombée. Dans une gazette du XVIII° s., on lisait: « Le roi Louis XV est depuis huit jours au château de Fontainebleau; hier, il s'est *pendu* dans la forêt. » Grand émoi; mais il s'était seulement égaré, *perdu*. A l'époque de la maladie mortelle du prince Jérôme Napoléon, les journaux annoncèrent les diverses phases que suivait cette maladie. Un soir le bulletin de la *Patrie* était ainsi conçu: « Un peu d'amélioration s'est manifestée dans l'état du prince. » Et le lendemain: « Le *vieux* persiste. » Le compositeur s'était trompé de casse et avait pris un *v* pour une *m*. — De ces plaisantes coquilles on en citerait à l'infini. C'est le fléau des auteurs et l'amusement des lecteurs.

Coquille (Guy), sieur de Romanay, en lat. *Conchylius*, célèbre jurisconsulte français, né à Decize (Nivernais), en 1523; député du tiers aux États-généraux; m. en 1603. Renommé surtout pour sa connaissance du droit coutumier (*Institutes coutumières*, etc.), ce digne émule d'un L'Hospital s'était voué complètement au bien public: il réclamait les libertés civiles et religieuses, ainsi que l'uniformité du droit dans le royaume. Humaniste fervent, il cultiva la poésie latine avec succès. (*Poemata*,

Nevers, 1590, in-8.; *Œuv.*, 1666, 2 vol. in-fol.)

Coran (le) ou l'Alcoran [ar. Al corân, la lecture]. Livre sacré des Musulmans, celui qui renferme la loi de Mahomet. Le prophète prétendait l'avoir reçu de l'ange Gabriel en communication directe et successive, feuille par feuille, verset par verset. Dictés à ses disciples et tracés sur des omoplates de brebis, des tablettes de palmier, des morceaux de peau ou de soie, ces versets avaient été, dit-on, jetés pêle-mêle dans une boîte. La deuxième année après sa mort, le calife Abou-Bekr, son successeur, fit recueillir les fragments épars. Une nouvelle recension, ordonnée ensuite par Othman, devint l'édition définitive, immuable. Le C. est divisé en 30 sections ou livres, comprenant 414 sourates ou chapitres et 1666 versets. L'unité de Dieu, sa bonté, sa puissance en est le premier dogme, mais comme un retour à la religion des patriarches et une sorte de restauration de l'abrahamisme. Il se rattache aux religions qui l'ont précédé; les traditions des Juifs y rejoignent celles qui sont particulières aux Arabes. Le Coran admet l'existence des anges, la nécessité de la prière et du jeûne, le jugement dernier: il ajoute le précepte du pèlerinage à la Mecque et proscrit l'hommage rendu aux statues. En même temps qu'il est un code religieux, le Coran est aussi un code de jurisprudence civile; à cet égard on ne peut se défendre de reconnaître le contraste de la déchéance sociale de ceux qui le suivent avec la civilisation toujours ascendante des nations chrétiennes.

Au point de vue esthétique et littéraire, le Coran, dont l'apparition signala chez les Arabes le passage du style versifié à la prose, de la poésie à l'éloquence, est le plus beau monument de la langue dans laquelle il a été écrit. La concision en est extrême; poussée jusqu'à l'obscurité, au double sens, elle est ainsi voulue, comme étant propre à susciter le commentaire, l'explication, la glose, à développer l'idée de symbole et à mêler plus étroitement deux éléments inséparables: le mystérieux et le religieux.

On a traduit le Coran dans toutes les langues. (V. en particulier les versions française de Kasimirski, anglaise de George Sale, allemande d'Ullmann.)

Corancez (Olivier de), publiciste du XVIIIe s., fondateur, avec Romilly, de la première feuille quotidienne française: le *Journal de Paris*, 1777; m. en 1810.

Coras (Jacques de), poète français, né en 1630, à Toulouse, m. en 1677. Tourmenté de la manie épique, il appliqua ses froides conceptions du merveilleux chrétien à des personnages de la Bible: Jonas, Josué, Samson et David. (*Œuv. poét.*, 1663 et 1665, in-12). Chateaubriand a signalé dans le *David* de Coras quelques vers assez remarquables de facture.

Coray ou **Koraïs** (Diamant), philologue et patriote grec, né à Smyrne, en 1748, venu à Paris en 1788, après avoir longtemps séjourné en Hollande; m. en 1833. Rappeler incessamment à ceux de sa patrie leur vieil héritage de gloire artistique et littéraire, ranimer à la fois chez eux l'amour du passé et la confiance dans un futur réveil national, intéresser les autres peuples au sort de la petite nation qui fut, jadis, l'éducatrice de l'humanité: c'est à cette triple tâche qu'il employa toute sa science et toute son activité. (V. ses *Lettres*, trad. en fr. par Brunet de Presles, Egger et le marquis de Queux de Saint-Hilaire, Paris, 1880, in-8°). Il revit et publia les textes d'un grand nombre d'auteurs grecs: Théophraste, Longus, Héliodore, etc.; v. sa *Bibliothèque hellénique*, 1807-1827, 35 vol. in-8°.)

Corbet (Richard), prélat et poète anglais, né en 1582, m. en 1635. D'une nature très joviale et qui se donnait librement carrière, malgré la gravité des fonctions dont il était revêtu, il a laissé des chansons pleines de verve et d'humour, et un *Voyage en France*, agrémenté d'une foule de détails piquants et de spirituelles épigrammes (*Poetica stromata*, 1648, in-8°.)

Corbin (Jacques), poète français, né vers 1580, m. en 1653. Voici comment il exaltait lui-même sa *Franciade* ou *Vie de saint François en douze chants* (1634):

> A genoux, *Enéide*, à genoux, *Iliade!*
> Adorez toutes deux ma sainte *Franciade*.

Il en fut le seul admirateur.

Corbinelli (Jean), littérateur français, né en 1615 à Paris, mort en 1716. C'était un homme de loisir, un bel esprit et fin amateur plutôt qu'un écrivain; ses ouvrages (les *Anc. hist. latins réduits en maximes*, 1694, etc.) nous paraissant aujourd'hui très inférieurs à la réputation de science et d'esprit dont il jouissait parmi les Sévigné, les Bossuet, les Bourdaloue et les La Rochefoucauld. Il se jeta vers la fin de sa vie dans la mysticité.

Cordace ou Cordax. Dans l'antiquité grecque, danse des chœurs de la comédie. Avec trop de fidélité souvent, le geste et les mouvements des danseurs, leurs attitudes et l'expression de leur physionomie traduisaient, en les ridiculisant, les vices de la nature humaine, les excès de sensualité, les passions viles, telles que l'ivrognerie.

Cordemoy (Géraud de), historien et philosophe français, né vers 1620 à Paris, reçu en 1675 à l'Académie, m. en 1684. Chargé par le duc de Montausier de faire l'histoire de Charlemagne pour l'éducation du dauphin, il employa son zèle à débrouiller le chaos des deux premières races des rois de France. (*Hist. de Fr.*, Paris, 1685-89, 2 vol. in-8°.) En philosophie, il soutint et commenta, non sans habileté, les doctrines de Descartes (*Œuv. philos.*, 1701, in-4°). C'était un esprit méthodique, un ob-

servateur scrupuleux de la vérité, mais un écrivain sec et froid.

Cordus (Aulus Cremutius), historien romain du Ier s. Poursuivi de la haine de Séjan, à cause de son amour pour les anciennes institutions républicaines, il se laissa mourir de faim, l'an 26 ap. J.-C. Son *Histoire des guerres civiles* s'est perdue, sauf de courts fragments. (Ap. Sénèque, *Suasoriæ*, VII.)

Core (langue). L'une des langues de l'Amérique centrale et du plateau d'Anahuac: elle se rapporte au mexicain. Les articulations *d, f* et *g* en sont absentes. (V. José de Ortigo. *Vocabulario en lengua castillana y cora*, Mexico, 1732.)

Coréenne (langue et littérature). La langue de ce petit royaume, — le Royaume solitaire comme on l'appelle en Orient parce qu'il tendit toujours à s'isoler des autres peuples — est un des idiomes de l'Asie les moins connus. D'après les données les plus probables de la philologie, l'alphabet coréen (13 voyelles ou diphtongues et quatorze consonnes) serait un calque ou un dérivé de celui du thibétain ou du sanscrit; il aurait été introduit en Corée par des missionnaires bouddhiques en même temps que les dogmes et la civilisation de l'Inde. Le coréen et le chinois ont beaucoup de termes communs, avec une prononciation différente.

L'oppression exercée par un gouvernement très autoritaire a contribué plus que tout autre cause à rendre le peuple mou et ignorant. C'est pourtant à la Corée, d'après les vieux livres chinois, que le Japon et le Céleste Empire sont redevables de leurs premières tentatives artistiques et littéraires. On trouve là, d'ailleurs, ainsi qu'en Chine, mais spécialement dans les classes nobles, le même respect pour la science, la même vénération pour les grands philosophes et presque le même système d'examens littéraires pour les emplois et les dignités.

Corinne célèbre poétesse grecque du ve s. av. J.-C., née à Tanagre, bourgade de la Béotie. Rivale plusieurs fois heureuse, aux concours publics, du fameux Pindare, l'effet de sa beauté non moins que le mérite de ses chants lui valut bien des couronnes. On l'appelait « muse lyrique »; on lui dressa des statues. (Frag., ap. J. Chr. Wolf, *Poetriarum octo fragmenta et elogia*, Hambourg, 1734, in-4°.)

Corinnus, poète grec, plus ou moins législateur, qui, suivant Suidas, aurait composé un *Iliade* anté-homérique.

Corio (Bernardino), historien italien, né en 1459, d'une famille considérable de Milan, chambellan de Galéas-Marie et de Ludovic de Sforza; m. en 1519. Son *Hist. de Milan* a la valeur d'une documentation originale puisée aux sources mêmes des événements.

Coriolan. Voy. **Shakespeare.**

Corippus (Flavius Cresconius), poète latin, né en Afrique; chantre médiocre des succès de Jean Troglita, général de Justinien (*Johannis*, p. en 1820 à Milan par Mazzuchelli), et panégyriste hyperbolique de l'empereur Justin le Jeune. (*De laudibus Justini*, Anvers, 1581; Paris, 1610.) Ce poète est le même personnage peut-être que l'évêque africain Cresconius, auteur d'un *Canonicum breviarium* et d'une *Concordia canonum* (Bibliotheca juris canonici, Paris, 1661, in-fol.)

Cormenin (Louis-Marie de la Haye, vicomte de), jurisconsulte et publiciste français, né et m. à Paris, 1788-1868. Député sous la Restauration, réélu sous le gouvernement de Juillet, il défendit tour à tour les idées libérales contre les empiètements du pouvoir et les libertés religieuses contre les préventions de la démocratie, s'aliénant ainsi de part et d'autre les hommes de partis, mais s'en consolant par la diffusion extraordinaire de ses « libriculets »: *Lettres sur la liste civile*, les *Très humbles remontrances de Timon, Oui et non, Feu! feu!* Pamphlétaire de tempérament, il revenait au calme pour composer d'estimables traités de droit administratif; mais son ouvrage le plus original, le plus brillant, et par conséquent le plus connu est son *Livre des Orateurs* (1838, 2 v.; nombr. éd.), publié d'abord sous le pseudonyme de Timon. Sans abandonner l'esprit satirique de ses pamphlets, l'habile dialecticien et spirituel portraitiste se constitue là l'historien, le critique et le juge de l'éloquence contemporaine. Bonne ou mauvaise, juste ou non, la note personnelle s'y découvre à chaque ligne.

Cornaros (Vincent), poète grec du xvie s., né à Crète, et, sans doute, originaire d'une famille vénitienne. La Grèce conservait encore l'empreinte que lui avait imposée l'élément féodal, quand il imagina les belles aventures d'*Erotocritos*, un roman chevaleresque parsemé d'érudition classique. Cette fiction, très intéressante au point de vue philologique (car elle rejoint, sous sa forme vieillie, le grec ancien au moderne) a joui d'une grande célébrité. (Refaite en grec contemporain par Denis Photinos, Vienne, 1818, 2 vol. in-8°.)

Cornazzano (Antonio), poète italien, né à Plaisance, en 1431, m. en 1500. Il célébra, en vers latins, des sujets graves et religieux; puis, changeant, pour ainsi dire, de genre avec la langue, donna en prose italienne des nouvelles plaisantes et licencieuses. (*Proverbii in facezie*, Venise, 1548, in-8°.)

Corneille (Pierre), illustre poète dramatique français, né à Rouen, en 1606, fils d'un avocat général au parlement de Normandie, élu membre de l'Académie le 22 janv. 1647, mort en

1684. Lorsqu'il commença à travailler pour le théâtre, la scène française était en plein désordre. La plupart des sujets paraissaient extravagants et dénués de vraisemblance; le goût était un mérite inconnu ; la diction enfin ne valait guère mieux que l'action. Lui qui devait s'élever si fort au-dessus de ses rivaux, il s'attacha d'abord à leur ressembler, du moins quant à la tournure générale de ses pièces. *Mélite* attira l'attention sur lui. C'était une comédie. Une plus grande entente de la scène, un dialogue mieux tourné, des mouvements mieux conduits, des scènes plus agréables, un air assez noble, la conversation des honnêtes gens assez bien représentée, telles sont, au dire de Fontenelle, les qualités qui tiraient Corneille de la foule des auteurs. *Clitandre* (1632) suivit, pièce chargée d'incidents et d'aventures; la *Galerie du palais*, la *Veuve*, la *Suivante*, la *Place royale*, plus sagement conduites, continuèrent de faire applaudir le nom de Corneille. Il avait fait le premier essai



Pierre Corneille.

de ses forces; mais il n'était pas encore au-dessus de son siècle. Il commença à lui paraître supérieur dans sa *Médée* (1635). On put croire qu'il redescendait dans l'*Illusion comique*. Alors parut la merveille du *Cid* (1636). Ce fut la plus éclatante manifestation du génie français, au théâtre. Nul n'avait montré jusque-là une aventure plus intéressante, n'avait mieux peint les mouvements du cœur, mieux fait parler l'enthousiasme de la jeunesse et de l'amour, mieux exalté le devoir en lutte avec la passion. On sait la longue querelle que suscita cette admirable tragédie, et la victoire définitive du maître. Le *Cid* fut suivi d'*Horace* (1639), de *Cinna* (1639), de *Polyeucte* (1640). On ne peut assez couvrir de louanges cette brillante floraison, destinée sitôt à s'effacer. En quatre ans, Corneille a donné quatre chefs-d'œuvre. Il semble que la sève va bientôt s'épuiser chez lui; il n'a pourtant que trente-quatre ans. Il créera encore *Pompée* (1641), où il y a des scènes de premier ordre; le *Menteur*, une comédie charmante où l'intrigue se mêle heureusement à la peinture d'un caractère; *Rodogune* (1643-1644), que relève un acte superbe, d'un tragique sombre; mais *Théodore* (1645), *Héraclius* (1647), *Don Sanche d'Aragon* (1651), *Andromède* (1651), *Nicomède* (1652), *Pertharite* (1653), n'eurent plus le même succès. Ces échecs répétés dégoûtèrent C. du théâtre; il y renonça pendant douze années, qu'il employa à la traduction en vers de l'*Imitation de J. C.* Fouquet l'y rengagea. A son retour, il donna *Œdipe* (1659), puis la *Toison d'or*, pièce à machines, à l'occasion des fêtes du mariage du roi. *Sertorius* (1662), *Sophonisbe* (1663), *Othon* (1665) sont des fruits d'arrière-saison, où le génie n'apparaît plus que de loin en loin. *Agésilas*, *Attila* (1667), *Tite et Bérénice*, *Pulchérie* (1672), *Suréna* (1674) sont la fin de toutes ces tristes pièces: là se perdent dans l'emphase les sentiments généreux et les situations y sont tendues jusqu'à l'horreur. Le public s'était éloigné de Corneille; son génie l'avait abandonné; et la vogue se portait ailleurs. Tout était changé autour de lui. Il avait été, en ses meilleurs jours, l'organe éloquent d'un monde qui avait cessé de vivre. La génération, qui avait battu des mains à la première représentation du *Cid*, s'était reconnue dans l'œuvre du poète. Le goût de celle qui s'élevait avait pris un autre tour; c'était moins l'admiration, ce grand ressort de l'inspiration cornélienne, qu'on allait chercher au théâtre que des émotions plus douces et plus insinuantes. Racine triomphait.

C. est le poète accompli de cette première moitié du XVIIe s., qui s'ouvre par Henri IV et se développe avec Richelieu et enfante les plus grands hommes de guerre, les plus grands philosophes, les plus grands écrivains que nous ayons eus: Condé, Turenne, Descartes, Pascal. Instigateur de belles actions et de nobles sacrifices, il répand à flots l'enthousiasme. Il ne se contente pas d'instruire sans corrompre, il veut ennoblir et fortifier l'âme; et, quand il y ajoute l'intérêt, quand il égale son style à ses conceptions, c'est-à-dire quand il ne force point sa langue par des constructions peu naturelles, quand il ne violente pas son génie par des tournures trop latines, trop espagnoles ou

trop *cornéliennes,* alors il est incomparable. Son œuvre, l'œuvre de sa maturité, est le bréviaire des grands cœurs.

Corneille (THOMAS), poète dramatique et littérateur, frère du précédent et son successeur à l'Académie, né en 1625, à Rouen, m. en 1709. Il fit aussi des tragédies et des comédies, obtint dans la nouveauté de ses pièces quelques vifs succès, et, néanmoins, ne parvint pas à plus de fortune que son aîné avec beaucoup moins de gloire. *Timocrate* (1656), la première de ses œuvres dramatiques n'eut pas moins de quatre-vingts représentations successives, chiffre inouï pour l'époque. On trouva et l'on reconnait encore, malgré les défauts d'une versification molle, diffuse, souvent incorrecte, des beautés dans *Ariane* (1672) et le *Comte d'Essex* (1678). La plupart de ses autres pièces ne sont que des romans dialogués. Th. Corneille eut le travail poétique très fécond. Il ne s'éleva pas au-dessus d'une production facile et sans grandeur. Pendant les vingt dernières années de sa vie laborieuse, Th. C. avait délaissé le théâtre pour s'occuper presque exclusivement de travaux d'érudition. *(Dict. des arts et des sciences,* Paris, 1694, 1720, 2 vol. in-fol., réédité par Fontenelle en 1732; *Dict. universel géographique et historique, ibid.*, 1708, 3 vol. in-fol.)

Cornelius Nepos , historien latin, originaire de la Haute-Italie, et dont l'existence se place entre 94 et 24 av. J.-C. Il se lia avec Atticus et Cicéron, ainsi qu'avec son jeune compatriote Catulle. Abstraction faite de quelques poésies érotiques, on cite de lui trois livres de *Chroniques,* cinq livres d'*Exemples,* des biographies d'historiens et une *Histoire des hommes illustres.* Nous n'avons de lui qu'un livre de ce dernier ouvrage, et auquel font suite les biographies détaillées de Cicéron et Atticus. A défaut de meilleures sources, ces fragments qui ne se recommandent guère plus par la critique historique que par la perfection du style, ont, cependant, une certaine valeur; l'exposition est à remarquer pour ses aperçus synthétiques et l'absence de prétention. (Édit. princeps, ap Jensonum, Venet., 1471, in-fol. Les édit. ultérieures sont innombrables. Voy. Schweiger, *Class. Bibliographie,* II, 1, p. 294, s. q. q.)

Cornelius Severus, poète latin du Ier s. apr. J.-C. Auteur d'un poème épique, *Bellum Ciculum* (la *Guerre de Sicile),* dont il ne reste qu'un fragment célèbre sur la mort de Cicéron. On lui attribue aussi un poème didactique: l'*Etna,* que d'aucuns mettent sous le nom de Lucilius Junior. (Wernsdorf, *Poetæ latini minores,* t. IV.)

Cornhert, Coornhert ou Koornshert (DIRK), écrivain hollandais, né à Amsterdam, en 1522, m. en 1590. Artiste graveur, poète, théologien, controversiste, il participa de toute l'activité de son esprit aux grands événements qui passionnaient alors ses compatriotes: la lutte des Provinces-Unies contre l'Espagne et l'introduction de la Réforme aux Pays-Bas. Entre l'ancienne foi et la nouvelle il essaya d'introduire la tolérance. La fermeté de ses principes et sa haute impartialité, méconnues des sectaires, annonçaient chez ce contemporain d'Erasme un philosophe précurseur. Ses écrits en vers ou en prose contribuèrent à fixer la langue hollandaise. *(Œuv.,* Amsterdam, 1630, 3 vol. in-fol.)

Cornificiens. Nom que Jean de Salisbury donnait à ceux qui abusaient de la dialectique, et perdaient leur temps, aussi bien que leur logique, à forger des *arguments cornus.*

Cornique. Voy. **Kimrique.**

Cornuel (ANNE-MARIE BIGOT, Mme), femme d'esprit du XVIIe s., née en 1614, fille d'un intendant du duc de Guise; mariée à un trésorier des guerres; m. en 1694. Restée célèbre par le souvenir de ses bons mots, de sa brillante influence intellectuelle et de l'estime exceptionnelle qu'elle avait acquise dans la meilleure société de son temps.

Cornutus (LUCIUS-ANNÆUS), Ἀνναῖος Κορνοῦτος, philososophe grec, né à Leptis en Lybie, l'an 20 ap. J.-C.; le maître de Perse et de Lucain, et l'un des théoriciens les plus réputés de la doctrine du stoïcisme. *(Sur la nature des dieux,* Περὶ τῆς τῶν θεῶν φύσεως, éd. Fr. Osann, d'après les notes de Villoison, Goettingue, 1844, in-8°.)

Coronelli (MARC-VINCENT), géographe italien de l'ordre des Frères mineurs conventuels, né à Venise, en 1650, m. en 1718. Le cardinal d'Estrées l'ayant mandé à Paris, au nom de Louis XIV, il construisit deux globes de 4 mètres de diamètre, l'un terrestre, l'autre céleste, d'une très belle exécution, qui sont encore aujourd'hui à la Bibliothèque nationale. On a traduit en français ses *Mémoires sur la Morée,* 1686. *(Storia Veneta dell' anno 421 al 1504,* 3 vol. in-fol., etc.)

Coronement Looys. Voy. **Garin de Monglane.**

Coronisme. Antiq. grecque. — Chanson de certains bateleurs qui quêtaient de maison en maison, avec une corneille sur le poing.

Correction. Figure de rhétorique par laquelle on corrige, à l'aide d'une vue fine et délicate, ce que l'on veut dire, quoiqu'on ait

eu et dû avoir l'intention expresse de le dire. Ainsi, Fléchier, après avoir vanté la noble origine de Turenne, revient sur son idée et se la reproche :

« Mais que dis-je ? il ne faut pas l'en louer ici ; il faut l'en plaindre. »

Ce tour est très propre à piquer, à réveiller l'attention de l'auditeur (Collombet.)

Correspondance. Voy. **Epistolaire** (genre).

Correspondant (le). Revue catholique, littéraire, scientifique, historique et philosophique, fondée en 1843. Lacordaire, Ozanam, le comte de Falloux, Augustin Cochin, etc., c'est-à-dire les plus éminents représentants du catholicisme libéral y collaborèrent.

Corrozet (Gilles), poète français, né à Paris, en 1510, m. en 1578. Imprimeur et libraire, il s'adonna lui-même aux lettres, publia un certain nombre de volumes devenus rares sur les *Antiquités de Paris* (1533, in-8°, 1568, in-8°); et, le premier au XVI° s., eut l'idée de rajeunir l'apologue *(Fables d'Ésope Phrygien, en vers françois,* Paris, 1548, in-16). La Fontaine paraît avoir connu cette version fidèle et y avoir puisé plus d'un trait.

Corrssen (Wilhem-Paul), érudit allemand, né à Brême, en 1820, m. en 1875. Les travaux de ce savant philologue se sont portés sur les idiomes des Volsques *(De Volscorum lingua,* 1858) ou des Étrusques *(Ueber die Spracher der Etrusker,* 2 vol. 1874-75) et sur les points les plus délicats de la grammaire latine.

Corte-Real (Jeronimo), célèbre poète portugais (1540-1593). Plusieurs campagnes dans les mers d'Afrique et d'Asie le familiarisèrent de bonne heure avec les tableaux mouvementés de l'Océan. On admire de lui deux grandes compositions : l'une en dix-sept chants et en vers hendécasyllabes non rimés, le *Naufrage de Sepulveda,* son chef-d'œuvre (1594, in-4°) ; l'autre un récit héroïque en quinze chants, l'*Austriada,* qui porta d'abord le titre de *Felicissima victoria de Lepanto* (Lisbonne, 1578). De grandes beautés de détail : épisodes touchants, peintures vives et brillantes — malgré la surcharge des figures mythologiques — versification harmonieuse et facile, ont mérité à Corte-Real d'être appelé le second poète épique de son pays, immédiatement après Camoens.

Cortese (Paul), littérateur italien, né en 1465, à San-Geminiano, en Toscane ; évêque d'Urbin ; m. en 1510. A vingt-trois ans il achevait son dialogue célèbre : *De hominibus doctis* et rassemblait les matériaux de ses quatre livres de sentences, recueil d'homélies dans le genre des *Postilles* du docteur Luther. Avec les *Discorsi volgari,* on le voit, répudiant la méthode aristotélicienne, exposer simplement les sujets qu'il développe à l'aide de l'autorité et de la raison.

Cortese (le cardinal Grégoire), poète et théologien italien, né à Modène, en 1483, m. en 1548. *(Œuv.,* Padoue, 1774, 2 vol. in-4°.)

Cortese (Jules-César), poète burlesque napolitain, né vers 1570. Il se signala par ses vives railleries sur le compte du sexe féminin. *(La Vajasséide,* etc.)

Coryphée (χορυφαῖος, de χορυφή, tête). Le chef de la troupe chorale, dans l'ancien théâtre grec. Il en dirigeait tous les mouvements, parlait au nom de tous, entonnait le chant ; et le chœur imitait ses intonations et ses gestes.

Cosmas, moine égyptien, géographe du VI° s., surnommé Indopleustès, parce qu'il avait vu l'Inde. Auteur d'un de ces guides ou manuels des anciens, à l'usage des voyageurs où les routes étaient soigneusement marquées *(Topographie chrétienne,* Τοπογραφία χριστιανική), nous lui devons la conservation de l'inscription d'Adulé, œuvre de Ptolémée Evergète.

Cosme de Prague, chroniqueur bohême, né en 1045 ; chanoine de la basilique de Prague et secrétaire de l'empereur Henri IV ; m. en 1125. Le premier en date des historiens de la Bohême, latins ou tchèques. *(Chronicon Bohemorum libri III,* éd. princ. Hassau, 1602, in-fol.)

Cosnac (Daniel de), mémorialiste français, né vers 1630, au château de Cosnac, en Limousin, évêque de Valence, archevêque d'Aix, m. en 1708. Ses *Mémoires* (éd. J. de Cosnac, Soc. de l'Hist. de Fr., 1852, 2 vol. in-8°) n'ont pas gardé la vivacité gasconne de leur auteur, mais offrent bien des détails intéressants sur les personnages et les intrigues d'une cour qu'il vit de si près.

Cossart (le P. Gabriel), érudit français, né en 1615, à Pontoise, membre de la Compagnie de Jésus, m. en 1674. Il prit une part importante à la composition et à la publication des recueils des *Conciles* du P. Labbé (1672, 18 vol.), et joignit l'élégance au savoir dans sa prose ou ses vers d'humaniste. *(Orationes et Carmina,* Paris, 1675, 1725.)

Costa de Beauregard (le marquis Albert), homme politique et mémorialiste français, né en 1835, à la Mothe-Servolex (Savoie); élu, en 1871, comme député de la droite à l'Assemblée nationale, et porté à l'Académie en 1896. Il a trouvé dans les archives de sa famille les éléments de plusieurs

ouvrages relatifs aux dernières années du XVIII° siècle : *Un homme d'autrefois*, le *Roman d'un royaliste*, intéressants, d'un style facile et naturel.

Costanzo (Angelo di), historien italien, né à Naples, en 1507, m. en 1591. Trente années de consciencieuses recherches lui servirent à l'exécution des *Storie del regno de Napoli*. (1572, in-4°; éd. mod., Milan, 1805, 3 vol. in-8°.) Cet écrivain au style pur, élégant même, cultiva aussi la poésie et brilla dans le sonnet. *(Rime*, Bologne, 1709, in-12; pl. édit.)

Costar (l'abbé Pierre), littérateur français, né en 1603, à Paris, m. en 1660. Grand ami de Voiture, son imitateur en toutes choses et son ombre, il le suivait dans les salons à la mode et les ruelles élégantes, mettait comme lui toute son ambition à plaire aux dames, défendait ses ouvrages critiqués *(Défense des œuvres de M. de Voiture*, Paris, 1653, in-4°; *Suite de la défense*, 1654), calquait son style *(Lettres de M. Costar*, 1658, 2 vol. in-4°), et de beaucoup exagérait sa tendance à prendre le faux pour le délicat, le précieux pour le naturel. Quelqu'un a appelé Costar « le plus galant des pédants et le plus pédant des galants. »

Coste (Olivier de), dit frère Hilarion), littérateur français et religieux de l'ordre des Minimes, né en 1595, à Paris, m. en 1661. Laborieux panégyriste des rois, des reines, des princes, des princesses et dames illustres en vertus et en piété.

Coster (Samuel), poète dramatique hollandais du XVII° s. Fondateur à Amsterdam du premier théâtre permanent, sous le nom d'*Académie dramatique* (1617), il en fut lui-même, pendant une trentaine d'années, l'un des plus féconds producteurs. On préfère à ses comédies sans brio, sans animation, quelques-unes de ses tragédies (entre autres *Iphigénie*, 1626, *Polyxène*, 1644), pour la force des situations et la fermeté soutenue des caractères.

Coster (Charles de), conteur et poète belge, de la seconde moitié du XIX° s. Sa langue est un français archaïque; ses sujets sont populaires; sa dominante est l'idéalisation pittoresque de la vie du peuple. Dans ses *Légendes flamandes*, il a retrouvé l'homme des temps passés avec ses misères, ses souffrances, ses plaisirs et ses joies.

Costumes au théâtre (les). Vouloir exposer les modifications subies par cette partie si importante de la mise en scène, vouloir en suivre les variations à travers l'Orient et l'Occident, l'antiquité et les temps modernes, nous entraînerait fort loin. Il n'a pas fallu moins d'un gros volume pour en raconter les métamorphoses seulement depuis les origines de la littérature dramatique en France jusqu'à nos jours. Car, là, tout se tient : la vérité du costume, la vérité de la diction, la vérité des pièces elles-mêmes : et ce n'est pas seulement une question historique, mais une question esthétique assez complexe.

Nous pourrons à peine en effleurer la surface. Chez les Grecs — par lesquels il faut toujours commencer — le masque et d'autres parties du costume concouraient à reproduire la physionomie et les proportions des personnages. Après eux on s'occupa beaucoup plus de la bizarrerie ou de la somptuosité des habillements que de leur convenance et de leur juste appropriation soit au caractère des individus, soit aux milieux où se mouvait l'action ; et cela, depuis les représentations publiques des mystères par la confrérie des clercs de la Basoche ou des Enfants Sans-Souci jusqu'aux spectacles modernes. Il en a été de même partout, en Angleterre, en Italie, en Espagne, en France. Lope de Vega se plaignait de voir sur les scènes de sa patrie des Romains en haut-de-chausses et des Turcs en collerettes. Pendant nos siècles classiques, les bergers se montraient tout couverts de broderies. Le roi Priam se trouvait bon air en marchand arménien. Pluton était équipé à la française. Les guerriers grecs, romains, dalmates, syriens, apparaissaient avec des tuniques, des cuirasses, chargés de rubans, des casques à plumets reposant sur de vastes perruques poudrées à blanc. Enfin, grâce à l'initiative intelligente du comte de Lauraguais et de quelques grands artistes : Lekain, Mlle Clairon, puis Talma, les acteurs cessèrent de représenter les personnages antiques sous des vêtements modernes. On ne vit plus Néron, Brutus, Thésée en habit à longues basques avec une écharpe et des nœuds d'épaule, Phèdre et Mérope en cheveux bouclés, poudrés, et en robes à paniers.



Talma, dans le rôle de Léonidas.

Vers le milieu du XIX° s. la tradition maintenait encore des anachronismes baroques, des fantaisies inexplicables. Aujourd'hui, lorsqu'on monte une pièce de quelque importance se passant en France ou ailleurs en des époques plus ou moins lointaines, on copie les costumes sur les documents du temps, on se pique de ne rien négliger pour arriver à une authencité absolue. Il en est ainsi, du moins, pour les habillements historiques et pittoresques; car, dans les tableaux empruntés à la vie courante, l'amour des belles toilettes, l'assaut du luxe chez les actrices, le grand étalage de modes nouvelles auxquelles on les voit servir de prétexte, les intempérances de la coquetterie féminine toujours prête à jeter la confusion dans l'art théâtral, prouvent assez qu'on n'a pas encore su rompre définitivement avec la convention, et qu'il restera toujours beaucoup à faire pour atteindre à la vérité complète, aussi bien à celle du costume qu'à celle de la diction et de la langue elle-même,

Cota (Rodrigo de), poète espagnol, né à Tolède, vers le milieu du xve s. Il parait avoir donné par le *Dialogue entre el Amor y un viejo*, dont il est l'auteur *(Dialogue entre l'Amour et un vieillard)* l'un des premiers modèles de la comédie en Espagne.

Coterie. Petite société, compagnie de gens qui travaillent en commun à faire valoir ou à décréditer les talents, les personnes, et ce qui les concerne. Les pratiques de l'admiration mutuelle y sont très en faveur; mais les effets n'en durent guère et les éloges de coterie seront toujours suspects.

Cothurne. Chez les Grecs, brodequin avec une épaisse semelle en liège, dont les acteurs tragiques se servaient sur la scène pour rehausser leur taille et paraître, conformément à leurs rôles, plus grands que nature. Tertullien suppose que le diable avait inventé le cothurne pour donner un démenti à J.-C., qui a dit que nul ne peut ajouter une coudée à sa stature. Figurément, ce mot désigne le genre tragique. Boileau s'écrie dans la xe satire :

> Mais quoi! je chausse le cothurne tragique!
> Reprenons au plus tôt le brodequin comique.

Mais il n'observe pas toujours cette distinction. Dans l'*Art poétique* (iii, 74) il attribue aux acteurs d'Eschyle non le cothurne, mais le brodequin. Chausser le cothurne, c'est prendre le style tragique élevé, ou en mauvaise part, enfler son style.

Cotin (l'abbé Charles), prédicateur et poète français, né en 1604, à Paris, reçu à l'Académie en 1655 ; m. en 1682. Cet abbé qui lisait sans peine l'hébreu, le syriaque et d'autres langues orientales, savait parfaitement le grec et maniait le vers, ne méritait pas l'excès de dédain dont l'a couvert Boileau, en le représentant comme le modèle des ridicules. On n'a rien conservé des sermons de C., qui, pourtant, avaient eu beaucoup de succès. Ses ouvrages sérieux *(Théoclée ou la vraie philosophie des principes du monde,* 1646, in-4°, etc.) ne sont pas dénués de mérite. Son tort fut de se croire poète et de colporter en tous lieux des vers obscurs, froids, précieux et généralement médiocres, sauf quelques rares passages d'un tour ingénieux. *(Recueil de rondeaux,* 1650, in-12, etc.)

Cottin (Sophie-Ristaud, Mme) femme auteur française, née en 1773, m. en 1807. Veuve, dès sa vingtième année, d'un époux qu'elle aimait, elle se réfugia dans le monde idéal pour y déverser ses besoins de tendresse et d'expansion. Elle ne dépassa point sa trente-quatrième année, ayant imprégné des ardeurs d'une nature sensible, tournée particulièrement aux idées sombres et dramatiques, ces romanesques récits: *Claire d'Albe, Malvina, Amélie de Mansfield, Mathilde, Élisabeth,* qui en ont fait une digne émule de sa contemporaine Mme Riccoboni.

Cotton (le P. Pierre), prédicateur et théologien français, de la Société de Jésus, né en 1564 : confesseur de Henri IV, puis de Louis XIII ; m. en 1626. Habile à s'insinuer dans la faveur des princes et très zélé à défendre les intérêts de son institut, il avait pris un grand empire sur l'esprit d'Henri IV. On lança contre lui, en réponse à sa *Lettre déclaratoire de la doctrine des Jésuites* (Paris, 1610, in-12) un pamphlet très violent, qui fit fureur chez les ennemis de cet ordre, tant de fois attaqué (l'*Anti-Cotton,* ibid., 1610.).

Cotton (Charles), poète anglais du genre burlesque, né en 1630, m. en 1687. Imitateur de Scarron, il a jeté beaucoup de verve personnelle dans son *Scarronides* ou *Virgile travesti* (Londres, 1678) et dans ses ingénieux travestissements des dialogues de Lucien: le *Railleur raillé* (Scoffer scoffe, etc., 1675, in-8°.)

Coucy (Raoul de), chevalier et poète lyrique du xiie s. On n'a gardé de lui qu'une vingtaine de chansons de ce seigneur, dont les amours idéales avec la dame de Fayel et leur funeste dénouement ont inspiré tant de conteurs et de poètes. Elles plaisent par la naïveté et le charme de l'expression.

Coufique (écriture). Ancienne écriture arabe, aujourd'hui remplacée par l'écriture *neski,* moins décorative, mais d'une lecture plus facile.

Spécimen d'écriture coufique.

Cotta de Cottendorf, célèbre libraire allemand, né en 1764, m. en 1832 ; fonda plusieurs gazettes littéraires, aida Gœthe et Schiller à leurs débuts, et mérita d'être mis au nombre des protecteurs éclairés de la poésie.

Coulanges (Philippe-Emmanuel, marquis de), poète français, né en 1631 à Paris, m. en 1716. Aimable correspondant de Mme de Sévigné, sa parente, et délicat chansonnier. *(Recueil des chans. de C.,* 1698, 2 vol. in-12.) Sa femme, la

marquise de C. (1641-1723), dont on joint habituellement les *Lettres,* au nombre d'une cinquantaine, à celles de Mme de Sévigné, était une délicieuse épistolière.

Couleur locale. L'expression dans une œuvre d'art du pittoresque particulier à une époque ou à un pays. C'est le sens de l'histoire avivé par la passion des belles lignes et des belles couleurs. On en exagéra beaucoup la recherche, au temps du romantisme.

Coup de théâtre. Voy. Théâtre.

Couperus (Louis), romancier hollondais de la fin du XIXe s. C'est un psychologue minutieux à l'extrême, mais en somme très ingénieux, et un poète d'une inspiration tout à fait personnelle, intéressant surtout, dit M. de Wyzewa, par son infatigable effort à renouveler, à rehausser sa matière. (*Eline Vère, Fatalité, Extase, Majesté,* etc.)

Couplet. On vit de bonne heure les troubadours inventer la strophe appelée par eux *cobla*. Jusqu'alors la poésie populaire avait développé les récit en longues stances monorimes. Les troubadours imaginèrent, pour soutenir l'attention et prévenir la satiété, d'entremêler des vers inégaux de rythme et terminés par des rimes diverses. Ils créèrent le *couplet* ou strophe.

Courcelles (Marie-Sidonie de Lénoncourt, marquise de), née en 1651, d'une riche famille de Lorraine ; m. en 1685. Beaucoup de beauté, une tête légère, un cœur facile et tendre l'exposèrent à des séries d'aventures galantes qu'elle-même a racontées (*Vie de la marq. de C.,* Paris, 1808, in-12.) Confession indiscrète plus qu'il ne faudrait, non moins irrespectueuse à l'égard de la syntaxe que de la morale, mais séduisante en sa naïveté subtile, dans son exquise simplicité.

Courcelles (Julien, chevalier de), généalogiste, né à Orléans, en 1759, m. en 1834. (*Dict. universel de la noblesse de France,* Paris, 1820, 5 vol. in-8°; *Hist. généalog. et hérald. des principales familles nobles du royaume et des maisons princières de l'Europe,* 1821-30, 12 vol. in-4°.) D'abord simple notaire de province, il avait acheté, pour donner plus de relief à ses nouvelles occupations, le cabinet héraldique de Nicolas Vitton, dit de Saint-Allais.

Courchamps (le comte de), de son vrai nom **Causen,** auteur présumé des pseudo *Souvenirs de la marquise de Créqui* (Paris, 1834-35, 7 vol. in-8°).

Courier (Paul-Louis), pamphlétaire français, né en 1772, à Paris, élevé en Touraine, au château de Méré, dont il ajouta le nom au sien ; devenu officier d'artillerie ; envoyé avec de différents grades aux armées de la Moselle, de Bretagne, d'Italie et d'Allemagne ; rentré dans la vie civile avant la fin de l'Empire, et retiré dans son domaine de la Chavonnière ; assassiné par son garde, au milieu de ses bois, en 1825. « Durant dix années, dit M. Petit de Julleville dans une notice très courte et très précise que nous allons citer, il harcela le pouvoir par une série de pamphlets, que la rare perfection du style exceptera de l'oubli général où tombent toujours, après quelques jours de bruit, les productions de cette espèce. Sur le fond de sa politique, mélange incohérent de souvenirs et de regrets, de préventions et d'antipathies, il y aurait de graves réserves à exprimer ; mais la forme est alerte, vive, acérée, mordante, cachant



le trait qui blesse sous l'apparence d'une fausse bonhomie ; ce style est trop travaillé, mais cet excès d'art se dissimule habilement ; ce qui a le plus coûté de peine à l'auteur paraît le plus facile. Courier, très bon helléniste, avait traduit Longus et divers fragments d'auteurs grecs ; il goûtait aussi vivement le français du XVIe s. ; c'est à cette double école, celle des Grecs et celle d'Amyot qu'il se forma ce style curieux, laborieux, un peu factice, un peu composite, mais en somme rare et piquant, digne qu'on l'admire, sans chercher à l'imiter. » (V. l'éd. des *Œuv.* de P. Courier, par Armand Carrel, son admirateur et son disciple, 1834, 4 vol. in-8°.)

Court de Gebelin (Antoine), érudit français, fils du théologien protestant Antoine **Court** (1696-1760), né en 1725, à Nîmes, m. en 1784. Porta toutes les curiosités et les hardiesses d'un es-

prit très imaginatif dans les recherches d'une vaste érudition. (Le *Monde primitif analysé et comparé avec le monde moderne,* Paris, 1775-84, 9 vol. in-4°.) N'échappa pas aux défauts de l'esprit de système.

Cousin (Louis), érudit français, né en 1627, à Paris ; président à la cour des Monnaies ; reçu en 1697 à l'Académie ; m. en 1707. Traducteur de la collection byzantine (*Hist. de Constantinople,* Paris, 1672, 8 vol. in-4°), d'Eusèbe de Césarée, de Zonaras, de Xiphilin, de Zosime, d'Eginhard, de Luitprand, etc. « Personne, dit Voltaire, n'a plus ouvert que lui les sources de l'histoire. »

Cousin (Victor), célèbre philosophe français, né à Paris, en 1792, m. en 1867. Dès sa vingt-quatrième année, appelé à l'honneur de suppléer Royer-Collard dans sa chaire de la Sorbonne, il entreprit d'étendre bien au delà de l'enseignement spécial et théorique le goût de la philosophie en France et de propager, à l'aide des moyens excitateurs de l'éloquence, l'amour des études libérales. Doué d'une intelligence très étendue, animé d'une curiosité infatigable, ouvert, d'ailleurs, aux influences les plus opposées et les subissant ou les reflétant tour à tour, il ambitionna de



Victor Cousin.

faire triompher, en sa personne, le système si dilatable de l'éclectisme, qui, sous prétexte d'harmoniser les contraires, permet à l'imagination de parcourir toutes les théories sans se contenter d'aucune ; et, sur ce terrain mouvant, il put suivre le travail successif de l'humanité pensante ; il put développer, pour l'instruction commune, l'histoire générale de la philosophie. Citons ses principaux ouvrages : *Cours d'hist. de la philos.,* 3 vol. in-8° ; *Du vrai, du beau et du bien* , 1853 ; *Cours d'hist. de la philos. morale au* XVIII*e s. ; Mémoires sur le* Sic et Non d'Abélard, 1835, 1 vol. in-4° ; *Leç. de philos. sur Kant ; Fragm. de philos.,* 1826, in-8°, etc. V. Cousin appartenait autant à la littérature qu'à la spéculation philosophique. Il fut, avant tout, un écrivain, un orateur, un critique chaleureux et passionné d'art, qui s'occupait de philosophie. Le nom de V. Cousin est à sa place entre ceux des auteurs les plus purs et les plus classiques.

Cousines (les deux), *Yu-Kiao li,* roman chinois d'après le xv*e* s., réputé parmi les meilleurs, sous le rapport de la pureté du style, de la grâce et de la politesse, qui le caractérisent comme composition littéraire. Il fourmille d'allusions et de traits historiques, de passages difficiles qui ont exigé, pour être rendus dans une autre langue, toute la science d'un sinologue tel que Stanislas Julien. (v. sa trad., Paris, 1863, 2 vol. in-18.)

Cousinot (Guillaume), magistrat et historien français, né vers 1375 ; président à mortier du Parlement de Paris ; auteur d'une chronique restée inédite jusqu'en 1859 : la *Geste des nobles Francoys,* etc. (Voir Vallet de Viriville, dans les *Notices et extraits des mss.,* t. 19, p. 139-149.)

Cousinot (Guillaume), neveu du précédent, né en 1400, m. en 1484. Magistrat, homme de guerre et diplomate, il laissa diverses relations, restées manuscrites à la Biblioth. nat., de ses ambassades et missions diplomatiques. On lui attribue la *Chronique de la Pucelle,* publiée par Denys Godefroy.

Coussy. Voy. **Mathieu.**

Couto (Diogo de), historien portugais, né à Lisbonne, en 1542 m. en 1616. Continuateur des *Décades de l'Asie portugaise* de Jean de Barros.

Cowley (Abraham), poète anglais, né à Londres, en 1618, m. en 1667. Pendant la révolution, il resta attaché à la cause royale, en France où il avait suivi la veuve de Charles I*er* et en Angleterre, après la mort de Cromwell. Charles II méconnut ses services. Ses *Mélanges,* ses *Odes pindariques* lui valurent une belle réputation. Il fit aussi quelques comédies, des pages de prose remarquables, des poésies latines, un poème héroïque en 4 chants, la *Davidéide* (*Œuv. compl.,* éd. par Sprat, Londres, 1700, in-fol.) médiocre de goût et de facture. Il joignait à l'élévation du génie les saillies d'un esprit étincelant. Trop de recherche gâte ces qualités : ses pensées sont accumulées avec la profusion d'une magnificence fatigante dans son luxe ; il déplait à force de plaire.

Cowper (William), célèbre poète anglais, né à Berkham-Stead, le 26 nov. 1731, m. à Dereham, le 25 avril

1800. Malgré la terrible maladie mentale qui s'attacha à C. pendant la plus grande partie de son existence et qui lui fit révoquer en doute la miséricorde divine à son égard, il parvint, dans les intervalles de sa triste hallucination, à composer des œuvres qui l'élevèrent au premier rang des écrivains de sa patrie. Il débuta, en 1782, par ses *Propos de table,* que suivit bientôt une série de poèmes didactiques. En 1784, parut son chef-d'œuvre: la *Tâche* (the Task). Ce poème fut salué d'un concert unanime de louanges. On admira partout cette habile peinture du cœur humain, ces frais paysages, ces descriptions fidèles, ces petits drames pleins de vérité et de vie, où l'ombre et la lumière, le bien et le mal se déroulent sous une touche délicate et soignée. Une traduction d'Homère (1791, 2 vol. in-4°), dans laquelle il a souvent surpassé Pope, fut son adieu à la littérature. Il expira avec le XVIIIe siècle.

Crabbe (George), poète anglais, né dans le Suffolk, en 1754, m. en 1832. L'un des maîtres et des rénovateurs de la poésie moderne, il a exprimé spécialement avec une grande force de vérité la simple et rude existence des gens du peuple, paysans, marins et pêcheurs ou les vices et les misères de l'humanité. Walter Scott l'appelle « notre Juvénal anglais ». *(Œuv.,* Londres, 1834, 8 vol. in-8°.)

Cramail (Adrien de Montluc, comte de), prince de Chabanais et petit-fils du maréchal de Montluc, né en 1568; maréchal de camp et gouverneur du comté de Foix; m. en 1646. S'est amusé avec beaucoup de verve et d'ingéniosité à faire entrer dans le jeu d'une pièce en trois actes la *Comédie des proverbes* (1634, plus. éd.), une foule de mots et dictons français.

Cramer (Jean-André), poète et prédicateur allemand, né dans la Saxe, en 1723; professeur de théologie et chancelier à l'Université de Kiel; m. en 1788. Klopstock accorda les plus vifs éloges à ses poésies religieuses, lyriques ou didactiques, très délaissées aujourd'hui.

Cramer (Charles-Gottlob), romancier allemand, né à Pœdelitz, en 1758, m. en 1807. Obtint la grande faveur du public, sans avoir d'autre mérite que celui d'une extrême fécondité. *(Erasmus Schleicher,* Leipzig, 1789-94, 4 vol., etc.)

Crantor, philosophe grec de la première Académie, né en Cilicie, dans le cours du IVe s. av. J.-C.

Crapelet (Georges-André), imprimeur et littérateur français, né en 1789 m. en 1842. Continua les traditions de bon goût et de correction que lui avait léguées son père, l'éditeur Ch. **Crapelet,** écrivit quelques ouvrages, en particulier sur la typographie, et rendit de précieux services aux études médiévales en remettant au jour un grand nombre de textes restés manuscrits de l'ancienne littérature française.

Crashaw (Richard), poète anglais, né vers 1620; chanoine de l'église de Lorette; m. en 1650. Il fit passer dans ses inspirations mystiques (les *Degrés du temple* [the Steps of the temple], les *Délices des Muses* [the Delights of the Muses], 1846), la ferveur d'un particulier enthousiasme pour le génie de sainte Thérèse.

Crassus (Marcus-Licinius), homme d'État et célèbre orateur romain, né en 140 av. J.-C., m. en 91. Il savait persuader par la clarté de ses déductions, et plaire par la gaieté ou par la finesse de ses mots, et par la pureté de son langage. Cicéron seul nous a conservé quelques passages de ses discours. (Voy. H. Meyer, *Orator. fragm.,* p. 291-317.)

Cratès, poète comique grec du Ve s. av. J.-C., m. probablement en 424. Il ne reste de lui que dix-sept fragments reproduits dans la collection du Munich, et des titres.

Cratès, Κράτης, philosophe grec, né à Thèbes, au IVe s. av. J.-C. Il se dépouilla volontairement de ses richesses pour s'attacher à l'école de Diogène. Comme les autres cyniques, il négligeait toute sorte de science, excepté la morale. Il voulait que ses disciples, entre lesquels était Zénon, fussent entièrement détachés des biens de ce monde. Les deux collections de lettres, publiées sous son nom (Venise, 1499, in-4°, et Paris, 1817), sont apocryphes.

Cratès, d'Athènes, académicien du IIIe s. av. J.-C., continuateur de l'école de Polémon et de Xénocrate. Diogène Laërce et Cicéron ont parlé de lui.

Cratès, de Malles, en Cilicie, chef de l'école des grammairiens de Pergame, m. vers 145 av. J.-C. Il vécut à la cour d'Attale, et composa, d'après des principes contraires à ceux des élèves d'Aristarque d'Alexandrie, des commentaires sur l'*Iliade,* l'*Odyssée,* Hésiode, Euripide et Aristophane. (Fragm. publiés par C. F. Wagener, dans le *De aula attalica litterarum artiumque fautrice,* Copenhague, 1836, in-8°.)

Cratinos, poète grec, né à Athènes, vers 519 av. J.-C., m. vers 422. Devancier d'Aristophane, il écrivit vingt et une comédies, dont neuf furent couronnées. Il fit de la comédie un genre

à part et s'en servit comme d'une arme d'opposition politique. Aussi passe-t-il généralement pour le créateur du drame satirique. Cratinos nous est resté connu, non seulement par les fragments de ses pièces que le temps a épargnés. (Runkel, *Cratini veteris comici græci fragmenta,* Leipzig, 1827, in-8°), mais encore par l'éloge qu'en a fait Quintilien.

Cratippe, historien grec du v° s. av. J.-C., continuateur de Thucydide jusqu'à la bataille de Cnide, en 394. *(Fragm.,* ap. Ch. Müller, *Fragm. historicorum græcorum.)*

Craven (lady). Voy. **Anspach (d').**

Crawford (F. Marion), romancier américain, de la seconde moitié du XIX° s. A l'instar de Henry James, ayant promené ses observations à travers l'Europe, à travers le monde, il s'est constitué le peintre de la vie cosmopolite. Il a mis tout son art à chercher des âmes sous la bigarrure des apparences, à fouiller des caractères appartenant aux nationalités les plus diverses et qui, sous un même vernis de civilisation mondaine, gardent chacun leurs sentiments et leurs préjugés, c'est-à-dire des traits de race et d'éducation plus ou moins inconciliables. *(Mr Isaacs,* etc.) C. a le sentiment parfois grandiose de la Nature.

Crébillon (Prosper-Jolyot de), poète tragique français, né en 1674, à Dijon; reçu en 1731 à l'Académie; m. en 1762. Tout aussitôt après son entrée dans la carrière des lettres, il faillit l'abandonner, découragé, à la première bataille, par le mauvais accueil fait à sa tragédie: la *Mort des enfants de Brutus;* mais il reprit cœur et donna, en 1705, *Idoménée. Atrée et Thyeste* suivirent en 1707; *Electre,* en 1709; *Rhadamiste,* en 1711; *Xerxès,* en 1714; *Sémiramis,* en 1717; *Pyrrhus,* en 1726. Il se confina ensuite, pendant de longues années, dans une retraite bizarre, d'où le tira, en 1748, le succès de *Catilina.* Les ennemis de Voltaire, pour exciter sa jalousie, se prirent à exalter les mérites de Crébillon. Il ne réussirent guère qu'à provoquer l'émulation féconde du maître. Crébillon avait un génie étrangement sombre. Il recherchait les scènes violentes et les situations monstrueuses. Rien pour lui n'était ni assez horrible, ni assez noir. Des scènes terribles, traitées avec une certaine force de pathétique et d'imagination lui valurent de grands éloges. On crut avoir un *Eschyle* français. Il semblait, en effet, s'inspirer des Grecs, mais il mettait la brutalité à la place de leur puissante simplicité. Il leur empruntait leurs atrocités sans les rendre supportables. Jusqu'à *Rhadamiste,* il avait marqué une progression constante. Dans cette dernière tragédie, on admirait le rôle de Pharasmane; Voltaire lui-même le trouvait plus fier et plus tragique que Mithridate. Mais Crébillon avait le malheur de ne pas savoir écrire. Ses vers étaient durs et mal construits. *Catilina* n'eut pas un succès assez long pour consoler Crébillon de plus d'un échec. Il suscita la *Rome sauvée,* de Voltaire, qui détourna les suffrages du public d'un poète « dont le génie dramatique fut incontestable, mais qui ne sut jamais qu'offrir à l'oreille un langage rude, inculte, incorrect jusqu'à la barbarie. » *(Œuv.,* 1750, 2 vol. in-4°, etc.)

Crébillon (Claude-Prosper-Jolyot de), fils du précédent, romancier français, né à Paris, en 1707, m. en 1777. L'un des premiers en date des romanciers corrupteurs du XVIII° s. La jeunesse des deux sexes fit longtemps ses délices des *Égarements du cœur et de l'esprit* (1736, in-12) et du *Sopha* (1715-49, 2 vol. in-12); cet engouement dura jusqu'au moment où la licence plus hardie, plus exaltée de quelques écrivains postérieurs le firent paraitre à son tour, presque fade et sans saveur. C. mettait tout son art à rendre aussi attirant que possible le détail licencieux par l'enveloppement spirituel des mots, à faire tout entendre, tout deviner, tout comprendre sans sortir du clair-obscur de l'expression.

Crescimbeni (Giovanni-Maria), littérateur italien, né à Marecata, en 1663, m. eu 1728. Très connu par son importante *Histoire de la poésie italienne,* (1774, in-8; suivie de *Commentaires,* réimprimés avec l'*Hist.,* à Venise, en 1731, 6 vol. in-4°). Il cultiva aussi la poésie lyrique avec une certaine distinction.

Créqui (Anne-Lefèvre d'Auxy, marquise de), femme d'esprit du XVIII° s., née en 1714, m. en 1803. On a publié ses *Lettres* à Senac de Meilhan (1856, in-16). Les *Souvenirs,* qu'on lui a attribués, sont apocryphes. Voy. **Courchamps.**

Crestone (Jean), carme de Plaisance, lexicographe du XV° s. Traducteur de la *Grammaire grecque* de Lascaris, il rédigea un dictionnaire grec-latin (1476), ouvrage difficile et utile pour le temps.

Crétineau-Joly (Jacques), historien et publiciste français, né en Vendée, en 1803, m. en 1875. Catholique rigoureux et monarchiste non moins fervent, il marqua de cette double empreinte, parfois même avec une certaine virulence de style ses diverses

productions. *(Hist. de la Vendée militaire*, 1840-41, 4 vol. in-8°, plus. édit.; *Hist. de la Compagnie de Jésus*, 1844-46, 6 vol. in-18, etc.); elles sont estimées, d'ailleurs, pour la sincérité des recherches comme pour l'abondance des documents authentiques.

Creuz (Frédéric-Charles de), poète et métaphysicien allemand, né à Hambourg, en 1724, m. en 1770. *(Oden und andere Gedidchte*, Francfort, 1769, 2 vol.)

Creuzé de Lesser (Auguste-François, baron), littérateur français, né à Paris, en 1771; député sous l'Empire et préfet sous la Restauration; m. en 1839. Il tenta, le premier, de tirer du chaos des romans de la Table Ronde un récit poétique complet et suivi; il devança Tennyson. Lorsqu'il eut fait ensuite pour Amadis et Roland ce qu'il venait de faire pour Artur et Lancelot, les trois grandes familles de la chevalerie romanesque se trouvèrent unifiées en son œuvre: la *Chevalerie*. Un peu négligés de facture, les vers de C. ont du mouvement et de la variété.

Creuzer (Georges-Frédéric), célèbre philologue et mythographe allemand, né à Marbourg, en 1771; fondateur du séminaire philologique de Heidelberg; membre étranger de l'Académie des Inscriptions; mort en 1858. Porté vers la question la plus intéressante de la vie des peuples, c'est-à-dire la religion qu'ils pratiquent, les dogmes et les idées morales qu'ils professent, il substitua des études précises aux spéculations vagues de la philosophie générale *(Symbolik und Mythologie der alten Völker, besonders der Griecchen;* Leipzig, 1810-12, 4 vol., trad. franç. par Guiguiaut, 4 vol. in-8° en 10 parties). Ses commentaires ingénieux, on pourrait dire ses révélations, ont spécialement démontré le caractère figuré des dieux et des héros de l'antiquité profane, le sens tout allégorique du paganisme.

Crevier (Jean-Baptiste-Louis), historien et grammairien français, né en 1693, à Paris, m. en 1765. Disciple, continuateur et commentateur de Rollin. *(Hist. des empereurs jusqu'à Constantin*, 1750-56, 6 vol. in-4°; *Remarques sur le Traité des études de Rollin*, 1780, in-12; *Rhétor. française*, 2 vol. in-12.)

Crichton (Jacques), philosophe anglais, né dans le comté de Perth, en 1560, m. assassiné en 1583, à Mantoue. Une précocité extraordinaire, une science presque universelle et la merveilleuse aisance avec laquelle il se tenait prêt à résoudre en public toutes les difficultés et toutes les questions lui avaient fait la réputation d'un autre Pic de la Mirandole. Il avait plus de connaissances que de style; c'était un grand dissertateur et un faible écrivain.

Crispin. Type de valet de comédie, bravache, impudent et des plus adroits en fourberie. On voit apparaître, pour la première fois, en 1651, dans *l'Ecolier de Salamanque* de Scarron, ce maître drôle dont Molière, Regnard et Lesage devaient se servir avec tant de succès.

Crispinade. Qualification donnée, au XVIII° s., à toutes ces pièces de même catégorie où des oncles, des tantes, des pères, des tuteurs, sont imbéciles justement au point où il faut pour être grossièrement dupés par des valets impudents.

Crispus (Vibius), orateur romain du Ier s. ap. J.-C. Quintilien vante son style; mais Tacite et Juvénal ne donnent pas une haute idée de son caractère en révélant qu'il fut délateur sous Néron.

Critias, homme d'État et écrivain grec, l'un des « trente tyrans », né à Athènes vers 450 av. J. C., m. en 401. Les crimes dont il souilla son ambition déréglée et sanguinaire ont flétri la mémoire de C., comme homme public. Mais tous les auteurs de l'antiquité ont dû rendre justice à ses qualités exceptionnelles d'orateur, de philosophe, d'historien et de poète. *(V. Critiæ tyranni Caminum aliorumque ingenii monumentorum quae supersunt*, éd. N. Bach Leipzig, 1827, in-8°.) Une intelligence supérieure peut quelquefois s'allier à une âme cupide et barbare.

Criticisme. Système de philosophie, dont l'objet est de substituer à l'ontologie, pensant à connaître surtout ce que les choses sont en elles-mêmes, la science critique de notre intelligence, qui nous apprend ce que les choses sont pour nous et en nous. Kant en a été le vrai fondateur. Néanmoins, il déclare lui-même procéder de Hume, qui n'a fait que continuer Berkeley. Le c., qui tient tant de place dans la philosophie de nos jours, a donc, en grande partie, ses origines en Angleterre.

Critique. La science du grammairien, de l'annotateur, du reviseur de textes, la discussion des faits obscurs, des dates incertaines, de la pureté des textes, de l'authenticité des manuscrits; et, dans un sens plus large, l'art de juger les œuvres littéraires, d'en discerner les mérites et les défauts.

La critique s'applique diversement aux pures lettres, à la philosophie, à l'histoire, aux arts et aux sciences. Elle est générale si elle s'occupe surtout des principes fondamentaux du labeur intellectuel, ou de l'histoire des idées et de leur influence sur les mœurs, ou des rapports de filiation qui existent entre les langues et les littératures. Elle est particulière si elle s'attache à des œuvres déterminées pour en définir le caractère, en exprimer la valeur et leur marquer leur place. On peut dire que la c. est presque aussi ancienne que l'art, parce qu'il y a eu de tout temps deux sortes d'esprits: les uns faits pour créer, les autres pour admirer et rendre compte de leurs im-

pressions. L'antiquité avait sa c. Tantôt hardie comme le génie, impérieuse comme la loi, elle s'élevait d'un bond au type normal de chaque genre et en traçait d'une main ferme les règles à suivre. Mais, pour un Aristote, un Cicéron, un Quintilien, que de rhéteurs insipides et languissants ; que de Dracons pour un Lycurgue dans cette république des lettres ! La Renaissance travailla fermement au profit des textes mêmes et de la rénovation classique. Elle fit peu de chose pour la critique. Quant au moyen âge, il l'avait à peu près ignorée. Aux XVIIe et XVIIIe s., la c. se montre le plus souvent insuffisante et superficielle, parce qu'elle prétend subordonner à des règles invariables l'inspiration des auteurs. Elle est alors toute d'admiration classique, de goût traditionnel et de bonne rhétorique. Le côté historique, la valeur pittoresque, la couleur locale et l'individualité des littératures lui échappent presque entièrement. Mais une innovation féconde devait enfin se produire. La période historique, commencée par Mme de Staël et Benjamin Constant, se détermina vers 1830. Villemain et Sainte-Beuve en France, Hallam en Angleterre et cent autres lui donnèrent une force, une extension et un éclat inattendus. Le passé tout à coup s'éclaira d'une vive lumière ; la poussière des siècles sembla se ranimer ; on apprit à connaître d'autres peuples et d'autres horizons. Depuis lors la c. a poursuivi librement son enquête universelle. Elle s'est identifiée autant qu'il était possible avec le sentiment de la vie antique. Le moyen âge ne lui est plus fermé. Elle s'est rendu familières les grandes littératures de l'Europe et de l'Orient. Elle a fait le tour de toutes les idées et de toutes les œuvres.

La c. a tenu en France et en Allemagne, au XIXe s., du moins jusqu'à ces dernières années, un rôle considérable. Les Italiens y attachent aussi une extrême importance. En revanche, en Espagne et au Portugal, sauf quelques brillantes mais rares exceptions, ces études ont été longtemps négligées. Les Anglais citent avec un légitime orgueil des noms comme ceux de Macaulay, de Jeffrey, de Mathew Arnold. Par contre, la c. est demeurée un genre inférieur aux États-Unis où le plus furieux chauvinisme littéraire empêche de prendre au sérieux la juste mesure des talents. — Il faut reconnaître, d'ailleurs, que presque partout, en la fin de ce siècle, la critique aura beaucoup perdu de sa force et de son autorité. L'indifférence croissante du public pour les choses littéraires, les mille pratiques industrielles introduites dans le journalisme, la prépondérance attribuée dans la presse à l'annonce et à la réclame, affaiblissent de plus en plus ses chances de variété et de spontanéité.

Criton, philosophe grec, disciple et ami de Socrate. Platon, dans l'un de ses plus beaux *dialogues*, a illustré son nom.

Croate (langue et littérature). Voy. **Serbo-croate.**

Croisade (Cycle de la), Voy. **Chansons de geste.**

Croce (JULES-CÉSAR), poète italien, né en 1550, à Persiceto, village du Bolonais, m. en 1609. Maréchal ferrant de son métier, il composa, vers la fin du XVIe s., un véritable roman comique: la *Vie de Bertoldo*, qui jouit, pendant près de deux siècles, de la plus éclatante popularité.

Crousaz (JEAN-PIERRE de), philosophe et mathématicien suisse, né à Lausanne, en 1663 ; professeur à l'Université de Groningue, conseiller de légation ; m. en 1748. Le scepticisme de Huet et de Bayle, le dogmatisme de Leibniz et le formalisme de Wolf l'eurent également pour adversaire. Il n'établit pas de système nouveau, mais témoigna d'une critique sagace ingénieuse. (*Œuv. div.*, 1737, 2 vol. in-18 ; *Logique*, 1725, 4 vol. in-8°.)

Crowe (mistress), femme-auteur anglaise, née en 1800, m. en 1876. Avec ses histoires merveilleuses ou scandaleuses, cette *authoress*, aujourd'hui bien oubliée, qui brochait un roman sur le procès fameux du curé Mingrat, obtint de grands succès après 1840.

Crusca (Academia della), célèbre compagnie littéraire de Florence, fondée en 1584, spécialement pour l'épurement de la langue italienne (pour le triage du *son* [*crusca*] et de la farine, de l'enveloppe grossière et de la fleur) ; reconstituée en 1819 avec de nouveaux statuts ; et aujourd'hui assez pareille à l'Académie française. On lui doit le grand vocabulaire classique de la langue toscane.

Crusius (MARTIN), philologue et historien allemand, né près de Ramberg en 1526, m. en 1607. L'un des plus passionnés philhellènes du XVIe s., il avait composé ses sermons en grec. On l'a surnommé l'Hérodote de la Souabe.

Crusius (MAGNUS), littérateur allemand, né à Sleswig en 1697 ; ministre à Bramstedt, dans le Holstein (1731) ; professeur de théologie à Goettingue, m. en 1751. Il laissa quelques ouvrages d'érudition et de critique religieuse.

Crusius (CHRISTIAN-AUGUSTE), théologien et philosophe allemand, né à Leusse, près de Mersebourg, en 1715, m. à Leipzig en 1775. Il appartenait à l'école mystique et se montra l'adversaire de Leibnitz et de Wolf.

Cruz (SAN JUAN YEPEZ de LA), *saint Jean de la Croix*, poète espagnol, né en 1542, m. en 1591. Fondateur des Carmes déchaussés, confesseur du couvent de l'Incarnation.

Cruz (INÈS de la), mystique espagnole du XVIe siècle. Les poésies de cette religieuse, rêvées sous le voile et dans le silence du cloître, mêlées de passions et de bizarreries charmantes, en font presque une sœur de sainte Thérèse. C'est une âme plus faible, cependant, et plus délicate qu'ardente ; pour elle l'amour divin se réduit souvent en un délicieux maniérisme.

Cruz (RAMON-FRANCISCO de), poète

dramatique espagnol, né à Madrid, en 1731, m. en 1795. La *saynète* fut son genre de prédilection. Il y revint jusqu'à trois cents fois, dépensant beaucoup de verve et de gaieté à mettre en scène une foule de types populaires (Trad. par Ant. de Latour, Paris, 1868, in-12). Le meilleur mérite de ces originales compositions est de résumer, en des traits vifs et courts, l'excentrique réalité des mœurs espagnoles, au XVIII° s.

Crytographie (gr. κρυπτός, caché, et γράφειν, écrire). Écriture secrète au moyen de chiffres, de caractères convenus dont les correspondants seuls ont la clef; et l'art d'exprimer secrètement ses sentiments, ses pensées, ou des mystères diplomatiques.

Csiky (GREGOR), poète dramatique hongrois, des plus remarquables et des plus féconds, né en 1842, m. en 1891. Il commença par l'imitation; mais il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il faisait fausse route; délaissant alors l'antiquité et le crépuscule du moyen âge, il se reporta au grand jour de son temps et de son pays. Avec les *Prolétaires* (1872), il touchait au vif les questions brûlantes de l'existence moderne. Une satire non moins mordante, à la parisienne, sa comédie de *Mukanyi;* puis l'*Homme de fer*, la tragédie *Nova*, et d'autres pièces très variées en firent ensuite l'un des favoris du public. On a surnommé Csiky « le Sardou hongrois ».

Csoma Korœsi (ALEXANDRE), voyageur et philologue hongrois, né a Kœros, en 1791, m. en 1842. Autre Duperron, mourant de faim sur les grandes routes de l'Hindoustan, recueilli par les bouddhistes dans leurs viharas ou monastères, sauvé par les Anglais, après tant de vicissitudes il arriva à se rendre maître de toute l'histoire du boudhisme thibétain et la livra à l'Europe savante avec les dialectes, les légendes et la vie sociale de ce peuple. (*Grammar of the Thibatan,* etc., 1834, etc.)

Ctésias, Κτήσιας, historien grec, né à Cnide, dans le cours du V° siècle. Prisonnier des Perses, ses connaissances le mirent rapidement en faveur auprès des ennemis. Devenu le premier médecin d'Artaxerxès Mnémon, il trouva, dans sa situation même, des ressources pour la rédaction d'une attrayante *Histoire de Perse,* en dialecte ionien, et d'un autre récit sur l'Inde. A en juger d'après les extraits conservés par Photius, beaucoup de fables s'y mêlaient, — surtout dans le second ouvrage, — à des renseignements d'un haut intérêt. (*Fragm.*, Éd. gr. lat. *cum notis variorum* d'Albert Lion, Goettingue, 1823, in-8°, et de Bæhr, à Francfort, en 1824.)

Ctésiphon, Κτησιφῶν, orateur athénien du II° s. av. J.-C., qui, par sa proposition de décerner à Démosthène une couronne d'or et de la lui mettre sur la tête dans le théâtre, devant le peuple assemblé, provoqua le fameux procès de la *Couronne,* ce duel mémorable d'éloquence entre Eschine et Démosthène.

Cubières (MICHEL de), littérateur français, né en 1752 à Roquemaure, m. en 1820. S'agita énormément pour faire valoir des mérites, qui lui inspiraient une vanité insupportable, et ne fut en somme que le pasticheur ingénieux de Dorat. Il aimait à se faire appeler Dorat-Cubières. (*Opusc. poét.,* 1786-91, 4 vol. in-18; *Œuv. dramat.,* 1810, 4 vol. in-18.)

Cueva (JUAN de la), poète espagnol, né à Séville vers 1450, m. vers 1606. Une heureuse facilité lui permit de toucher avec succès aux différents genres lyrique, didactique et dramatique. Affectionna surtout le théâtre dont il fut un des initiateurs en Espagne.

Cujas (JACQUES), jurisconsulte français, l'un des plus illustres interprètes des lois, né à Toulouse, en 1522, m. en 1590. Restaurateur de Papinien et continuateur d'Alciat, il rétablit l'ordre et la clarté dans le chaos du Digeste romain, en rectifia les erreurs de textes ou d'interprétations, et par des définitions admirablement précises constitua, en quelque sorte, les axiomes fondamentaux du droit. « Le grand Cujas n'a et n'aura d'aventure jamais son pareil, » a dit Étienne Pasquier. (Éd. lat. Fabrot, Paris, 1658, 10 vol. in-fol., etc.)

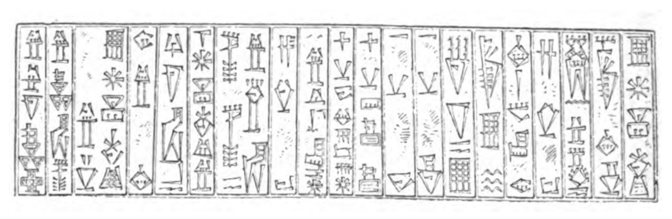
Cultisme ou **Cultérianisme** (esp. *culto*, poli, cultivé). Recherche de style, affectation particulière dont s'infatuèrent quelques écrivains espagnols : Ledesma, Gongora, Montalvan, Gracian, etc. *L'estilo culto* est une phraséologie bizarre, extrêmement travaillée, historiée de couleurs et de figures de toute espèce. Les Portugais réclament l'*estilo culto* comme leur bien d'origine; les Italiens y prétendent, au même titre. A la vérité, Gongora fut le vrai créateur, au sens où nous le prenons, aujourd'hui, de cette sorte de langage précieux, dont l'expression ne veut avoir rien de commun avec certaines qualités banales qu'on appelle : le naturel, la pureté, la clarté facile. Quevedo mena la guerre contre l'école affectée, ténébreuse et folle de Gongora. Lope de Vega et Calderon n'épargnèrent pas les épigrammes contre les poètes à la mode. Toutefois ils n'échappèrent pas complètement eux-mêmes à l'influence régnante; en plus d'une pièce ils lui empruntèrent les mignardises dont ils se moquaient. En revanche, Cervantès n'eut aucune complaisance intéressée pour la vogue du cultérianisme, au moment où celui-ci faisait le plus de bruit et rapportait le plus d'argent.

Cumberland (RICHARD), philosophe et théologien protestant anglais, né à Londres, en 1632, m. évêque de Peterborough, en 1718. Il avait écrit, en latin, contre Hobbes, et posé les fondements d'une morale naturelle. Il est connu aussi comme archéologue.

Cumberland (RICHARD), poète et romancier anglais, arrière-petit-fils du précédent, né en 1732, m. le 7 mai 1811. Le caractère de C. et ses écrits — romans, comédies, mémoires — lient son nom à ceux de Goldsmith, de Burke, de Percy, de Reynolds, qui rappellent l'âge d'or des classiques anglais.

Cummins (mistress), romancière américaine, née en 1827, m. en 1866. Obtint, en 1854, un immense succès avec son roman d'une si grande portée sociale : l'*Allumeur de reverbères* (*the Lamplighter*).

Cunéiforme (écriture) [latin *cuneus*, coin, et *forma*, forme]. L'écriture ancienne des Assyriens, des Mèdes et des Perses. Les signes de ce système ont pour particularité extérieure d'être formés par la combinaison d'un ou plusieurs traits angulaires allongés en forme de coin aigu. Ils ont servi à rédiger un grand nombre d'inscriptions retrouvées dans l'Arménie, l'Assyrie, la Babylonie, la Susiane, la Médie. Ces inscriptions étaient ou bien taillées dans la pierre dure ou bien gravées avec le burin sur l'argile molle de briques durcies ensuite au soleil ou au four.



Caractères cunéiformes.

Les plus anciens princes qu'on y trouve mentionnés appartiennent à la première dynastie chaldéenne, dont le siège principal était Erech, aujourd'hui Warka.

Avant la lecture des textes c. nous ne connaissions rien des premiers chapitres de l'histoire d'Assyrie, sauf quelques pages contenues dans les auteurs grecs, latins et orientaux. Auj., non seulement nous pouvons y ajouter beaucoup, mais, selon la juste remarque d'Alfred Maury, « nous avons les moyens de contrôler Bérose en le complétant, comme les monuments égyptiens nous permettent de compléter et de contrôler Manéthon) ».

Déchiffrer les trois alphabets cunéiformes (le vieux persan, voisin du zend et du sanscrit, le médo-scythe et l'assyrien) et lire les trois langues dans lesquelles les rois de Babylone, de Ninive, de Médie et de Perse ont voulu transmettre aux générations futures le souvenir de leurs exploits, a été l'une des gloires de l'érudition créatrice et rénovatrice du XIXe s. (Cf. *Assyriologie*, et les noms : Botta, Burnouf, Hincks, Hotzmann, Lassen, Layard, Norris, Oppert, Rawlinson, Rook, Saulcy et Westergaard.). Cf. **Idéographisme**.

Cunningham (ALLAN), écrivain écossais, poète, historien, romancier, journaliste, auteur dramatique et biographe, né à Blackwood, en 1784, m. en 1842. Réduit par des revers de famille à se faire apprenti maçon, il se révéla par des inspirations originales, à 18 ans. Il se rendit à Londres, en 1810, et trouva un protecteur en Walter Scott. Comme poète lyrique, il a imité avec un rare talent les vieilles ballades écossaises. (*Ballades, Chants d'Écosse anciens et modernes*, 1825.)

Cunningham (ALEXANDRE), historien écossais, né à Eltrik, en 1654, m. vers 1737. Auteur d'une *Histoire de la Grande-Bretagne depuis 1688 jusqu'à l'avènement de Georges Ier*, écrite en latin, et plus tard en anglais, par Thomson (1787).

Curion, *Caius Scribonius Curio*, consul romain et souverain pontife ; m. en 53 av. J.-C. Ennemi acharné de César, il avait composé contre lui un pamphlet politique sous forme de dialogue (v. Cicéron, *Brutus*, 60, 218 sq.)

Son fils, sénateur et propréteur en Sicile, possédait à un degré rare les dons naturels de l'éloquence.

Çurita. Voy. **Zurita**.

Curtius (ERNEST), philologue et archéologue allemand, né à Lubeck, en 1814 ; venu en 1837 à Athènes pour commencer, au plein cœur de la Grèce, ses recherches sur les monuments, la topographie, l'histoire ou les mythes de l'antiquité hellénique ; et, quelques années après son retour dans sa patrie, nommé professeur extraordinaire à l'Université de Berlin ; puis, choisi comme précepteur du prince Frédéric-Guillaume de Prusse ; membre de l'Académie des Sciences de Berlin et correspondant de l'Institut de France. L'estime universelle a consacré la valeur et la solidité de ses travaux relatifs à l'ancienne Grèce. (*Peloponesus*,

l'ouvrage de La Motte *(Discours sur Homère)* était celui d'une femme d'esprit et que celui de Mme Dacier *(Des causes de la corruption du goût,* 1714, in-12) était celui d'un homme savant. » A son érudition, étonnante pour une personne de son sexe, elle n'allia pas toujours le bon goût et le jugement.

Dactyle. Dans la métrique grecque et latine, pied formé d'une syllabe longue suivie de deux brèves. Le dactyle donne de la légèreté au vers.

On appelle dactyliques les vers où le d. domine (l'*adonique*, l'*archiloquien*, le *glyconique*, le *phérécratien*, le *phalisque*, l'*alcmanien*, le *tétramètre catalectique*.)

Dahn (Félix), poète, historien et romancier allemand, né à Hambourg, en 1834; membre de plusieurs Académies. On a particulièrement goûté, dans sa patrie, ses romans historiques, tels que le récit mouvementé comme une fiction moderne de la ruine des Ostrogoths. *(Ein Kampf und Rom,* 1880.)

Daily Telegraph (the), grand journal anglais, libéral accentué. Il se fait remarquer surtout par l'activité de ses reporters, la hardiesse de *special correspondents,* qui ne reculent devant aucune fatigue ni devant aucune dépense, pour obtenir des informations précises ou saisir des nouvelles à sensation.

Daïnos. Chants populaires lithuaniens.

Dakota. Langue des Sioux et d'autres tribus, au centre de l'Amérique septentrionale.

Dalberg (Jean de) érudit allemand, né à Oppenheim, en 1445 ; évêque de Worms ; m. en 1503. Zélateur des lettres, il s'adonna personnellement à quelques recherches sur les étymologies nationales.

Dalberg (Charles-Marie, baron de), esthéticien allemand, né à Hernsheim, en 1744 ; chambellan à Worms, grand électeur de Mayence et archichancelier de l'empire, correspondant de l'Institut de France ; m. en 1817. Sa haute situation intellectuelle, ses rapports suivis avec les premiers écrivains de l'Allemagne, ne servirent pas moins les lettres que ses propres travaux sur les principes et l'influence des beaux-arts. *(Principes d'esthét.,* Grundsaetze der Aesthetik, Francfort, 1791 : *De l'influence des sciences et des arts sur la paix publique,* Erfurt, 1793.)

Dalberg (Wolfgang-Héribert de), frère du précédent, né en 1750; ministre d'État de Bade; m. en 1806. Comme intendant du théâtre de Manheim, il fit jouer le premier drame de Schiller; et il s'essaya lui-même à l'imitation scénique de Shakespeare.

Dalemile (Mezericzki), chroniqueur bohême du xive s.; le père de l'histoire et presque de l'ancienne poésie tchèque, par une célèbre *Chronique* nationale en vers, allant de l'ère chrétienne jusqu'à l'an 1314.

Dalgarno (George), philologue écossais, né à Aberdeen vers 1625, m. en 1687. Avec une rare puissance de synthèse, il s'efforça de constituer sur la classification méthodique des idées le type d'une langue universelle. *(Ars signorum vulgo character universalis et lingua philosophica,*1661 ; rééd. Maitland, Édimbourg, 1834, in-4°.) Dalgarno réduisait à six toutes les idées premières.

Dalibray (Charles Vion, sieur), poète français, né à Paris, m. en 1655. On a remarqué quelques-unes de ses pièces légères, entre autres les épigrammes qu'il lança contre le sarcastique Pierre de Montmaur. *(La Musette,* Paris, 1647, in-8° : *Œuv. poét.,* 1653.)

Dalin (Olof ou Olaüs), célèbre poète et historien suédois, né à Winberga, en 1708 ; fondateur de l'Académie des beaux-arts de Stockhom ; historien du royaume, conseiller de chancellerie ; m. en 1762. Relevant les avantages d'une grande science par des facultés créatrices, il féconda les ressources de la langue suédoise, grâce à d'heureuses innovations de mots et d'expressions. Sauf son poème national en quatre chants : la *Liberté de la Suède* (1742), ses pièces lyriques et dramatiques ont beaucoup perdu de leur ancienne réputation. On vante sa comédie de l'*Envieux* et surtout l'*Hist. de la Suède,* qu'il laissa inachevée (Stockholm, 1747-62, 4 vol. in-4° ; trad. allem., Wismar, 1756-63, 4 vol. in-4°.)

Dalrymple (David, lord Harles), historien écossais, né à Édimbourg, en 1726, m. en 1792.

Damalis (Gilbert), poète français du xvie siècle. Par caprice il déclara la guerre tout à la fois au jeu, au vin et à l'amour. *(Procès des trois frères,* Lyon, 1558, in-8°.)

Damascius, Δαμάσκιος, philosophe grec du vie s. apr. J.-C., le dernier hiérophante de l'école d'Athènes, né à Damas. Disciple tour à tour de Théon et d'Ammonius, de Zénodote, de Marinus et d'Isidore, il s'était épris finalement d'une vive passion pour les doctrines particulières à Jamblique. (Voy. Kopp, éd. de ses *Probl. et solutions sur les premiers principes,* Francfort, 1828, in-8°). A force de raffiner le mysticisme alexandrin, il en arriva à n'oser plus avoir de Dieu ni la moindre idée ni le moindre soupçon.

Damastès, historien grec, né à Sigée, vers le ve s. avant J.-C. Selon Suidas, il avait produit un certain nombre d'ouvrages, entre autres une *Lis-*

te de peuples et de villes. Le sévère Strabon qualifie ses narrations de *fabuleuses* et juge que les récits de Damastès ne méritaient pas plus la réfutation que ceux d'Evhémère.

Damiron (JEAN-PHILIBERT), philosophe français, né le 10 janvier 1794, m. en 1862. Résolûment spiritualiste, il sut se créer une place honorable à côté de Victor Cousin, son maître. Ses écrits *(Essai sur l'histoire de la philosophie en France,* 1828, etc.) se recommandent par la sûreté de la méthode comme par l'élégance du style.

Damm (CHRISTIAN-TOBIE), érudit allemand, né en 1699, près de Leipzig, recteur du gymnase de Berlin, m. en 1778. Ajouta au domaine de la philologie classique un *Lexicon Homericum et Pindaricum* (2ᵉ éd., Leipzig, 1836), qui témoigne d'une connaissance profonde du grec, dans toutes ses nuances. (V. aussi l'*Introduction à l'histoire de la fable et à la théodicée de l'ancien monde grec et romain,* Emleitung, etc., Berlin 1763 et 1776, in-8°.)

Danchet (ANTOINE), poète dramatique français, né en 1671, à Riom, reçu à l'Académie en 1712; m. en 1748. Après avoir essayé faiblement de la tragédie (les *Tyndarides,* les *Héraclides, Nitétis, Cyrus),* il ne voulut plus se livrer qu'à l'opéra et tenta de remplacer Quinault. Le meilleur de ses drames lyriques est *Hésione* (1700), le premier aussi qu'il ait fait représenter. La conception en est heureuse. On y rencontre des scènes attachantes. *(Œuv. compl.,* 1751, 4 vol. in-12.)

Dancourt (FLORENT-CARTON), acteur et auteur dramatique, né en 1661, à Fontainebleau; reçu au Théâtre-Français, en 1685; m. en 1725. Il s'abstint d'écrire en vers et composa, sur le modèle des comédies bourgeoises de Molière des pièces en prose assez gaies, d'un dialogue vif et d'une remarquable expression de vérité, surtout dans la représentation des types populaires. Palissot l'avait appelé « le Téniers de la Comédie ». *(Œuv.*, 1760, 12 vol. in-12.)

Dandi, poète hindou du xᵉ s.; auteur du *Dasa Coumâra,* sorte de roman lyrique, et peut-être aussi du *Cavyâdarsa,* qui traite de l'art des vers.

Danès (PIERRE), lat. *Danesius,* érudit français, né en 1497; évêque de Lavaur en 1557 et précepteur de François II; m. en 1577. Disciple de Lascaris et de Guillaume Budé, il avait professé le grec avec beaucoup d'éclat au Collège de France. (Edit. div.; opusc. réunis en 1731 par Pierre-Hilaire Danès, Paris, in-4°.)

Danet (PIERRE), érudit français, né à Paris, m. en 1709. Ses dictionnaires de la langue latine (1677, in-4°) et des antiquités (1698, in-4°) furent au nombre de ces livres mémorables dont parle Voltaire, exécutés pour l'éducation du Dauphin et qui, s'ils ne firent pas de ce prince un savant homme, contribuèrent beaucoup à éclairer la France.

Dangeau (PHILIPPE DE COURCILLON, marquis de), mémorialiste français, né en 1638; nommé aide de camp de Louis XIV après diverses campagnes où il s'était signalé; ambassadeur, conseiller d'État, gouverneur de Touraine; membre de l'Académie; m. en 1720. Bien vu dans les camps, il le fut encore mieux à Versailles. Agréable courtisan, d'une politesse achevée en ses discours et ses manières, joueur des plus habiles et des plus fortunés, ayant de l'esprit, du goût, tournant joliment les vers et paraissant s'y connaître, il plaisait beaucoup au roi, qui le combla de distinctions, de charges et d'honneur. En si bonne posture pour tout voir, il a consigné jour par jour, de 1684 à 1720, tout ce qui se disait et se faisait à la cour, dans l'entourage et l'intimité de Louis XIV. On peut répéter avec d'Argenson que si ce n'est pas là une vraie histoire de la cour de France pendant trente-cinq ans, ce sont du moins de bons matériaux pour la composer. *(Journal de Dangeau,* accomp. des *addit.* de Saint-Simon, Paris, 1854, 19 vol. in-8°.)

Dangeau (LOUIS DE COURCILLON, abbé de), frère du précédent, né en 1643, à Paris; lecteur du roi; m. en 1723. « Les bagatelles de l'orthographe, dit Saint-Simon, et de ce qu'on entend par la matière des rudiments et du Despautère, furent l'occupation et le travail sérieux de toute sa vie. » *(Réflex. sur toutes les parties de la grammaire,* 1694, in-12.)

Dangeville (MARIE-ANNE BOTOT, dite Mˡˡᵉ), célèbre actrice parisienne (1714-1796), dont le salon, après qu'elle eut quitté le théâtre, fut, comme celui de Mˡˡᵉ Quinault, un cercle littéraire choisi: l'esprit, le bon goût et les talents s'y donnaient rendez-vous.

Daniel, grand prophète juif, issu de la race des rois de Juda, né au cours du viiᵉ s. av. J.-C. On reporte au temps des Séleucides, la rédaction en chaldéen ou en hébreu de quatorze chapitres de ses *Prophéties,* dont la valeur canonique a été très discutée.

Daniel (SAMUEL), historien et poète anglais, né en 1562, dans le comté de Somerset: précepteur d'Anne Clifford; nommé en 1603, sous le règne de Jac-

ques Ier, maître des fêtes de la reine; m. en 1619. Ses sonnets et ses petits poèmes, écrits avec une élégance harmonieuse, l'avaient mis en grande valeur à la fin du XVIe s. Il succéda à Spencer dans la dignité de poète lauréat.

Daniel (le P. GABRIEL), historien français, membre de la Société de Jésus, né en 1649, m. en 1728. Collaborateur du *Journal de Trévoux* et historiographe officiel de France, il partagea sa vie entre la controverse et l'érudition. Il mit au service de l'une et de l'autre un style net, pur et coulant. Pressentant la vraie méthode d'investigation, si magistralement appliquée au XIXe s., le P. Daniel visa surtout à reproduire la couleur des historiens originaux. Néanmoins il ne put se défendre dans son *Histoire de France* (Paris, 1713, 3 vol. in-fol.) de quelque partialité. Il a trop librement escamoté ou falsifié certains faits dans la partie de ses œuvres relative aux guerres de religion.

Danoise (Langue et littérature). Le danois est une des langues scandinaves qui se sont formées sur le vieux nordique. Il se divise en plusieurs dialectes. Ses plus anciens documents remontent au XIIIe s.; mais sa forme actuelle, remarque A. Hovelacque, semble être née du dialecte néerlandais. On y rencontre nombre de mots étrangers empruntés au latin, au suédois, au français et surtout à l'allemand.

La connaissance de la littérature danoise est récente, en dehors du pays même. Elle mérite pourtant d'arrêter l'attention des étrangers; car de grands efforts d'imagination et de science s'y sont déployés, prouvant une fois de plus que la valeur intellectuelle et l'importance morale d'un pays ne se mesure pas à l'étendue de ses frontières.

A vrai dire, elle fut assez tardive. Les origines se confondent avec le patrimoine commun des pays scandinaves: les Eddas, Runes, Sagas, chants des Skaldes. Elle n'a existé proprement qu'à partir du XVe s. Jusqu'alors des chants populaires, comme il s'en trouve dans la période héroïque de toutes les nations, constituaient presque uniquement la part de la langue vulgaire. Avec la fondation des Universités d'Upsal (1477) et de Copenhague (1478) on entre dans une période d'éducation littéraire, d'abord très lente, puis accélérée par la marche de la Réforme. Les auteurs se font nombreux, au XVIIe s. Aucun d'eux, cependant, même l'évêque Anders Arreboe, qu'on a surnommé « le père de la poésie danoise » n'apporte le signe et l'empreinte d'une forte originalité. Enfin se révèle Holberg, dont la gloire va remplir la première moitié du XVIIIe s. Muni de connaissances profondes et variées, doué, en outre, d'une imagination prompte et flexible, il brille dans tous les genres. Il transforme la langue, crée un théâtre et imprime une impulsion vigoureuse à toutes les formes de l'esprit. Deux poètes nationaux, Wessel et Jean Ewald, secondent ensuite sa puissante initiative et tentent de réagir contre l'asservissement général des intelligences au goût étranger, à la mode française tandis que des hommes de talent et de savoir se distinguent dans les différents domaines de l'histoire, de la critique, de la philologie et des sciences. En poésie Baggesen (1810-1826) continue la tradition classique de l'âge précédent, avec plus de souplesse et de variété. Il jouit de la faveur publique, et semble, un moment, détenir la première place. Mais concurremment s'annonce le romantique Œhlenschlæger dont la nouveauté d'inspiration, le sens éminemment patriotique, la fécondité prodigieuse, le pittoresque et l'élégance de style ne tardent pas à faire le prince des poètes scandinaves. Le mouvement est donné, qui doit ramener les âmes vers les origines nationales. Des érudits, tels que Finn Magnussen, Rahbeck, Molbech, l'évêque Muller, Rask, y concourent très utilement en élargissant de jour en jour le champ des antiquités scandinaves. Œhlenschlæger, disions-nous, avait renouvelé la littérature danoise en la retrempant aux sources historiques. Animés de son esprit, des romanciers, des poètes, des dramaturges d'une réelle valeur: Ingemann, Aarestrup, Blicher, Grundtwig, Hertz, Andersen, Christian Winther, Hauch, appliquèrent des ressources extrêmement variées à l'expression de la vie nationale. Mais il y eut une heure critique dans l'histoire contemporaine du Danemark, qui vint soudainement interrompre cette belle dépense d'activité. C'était au lendemain de la guerre des duchés (1864). Dans cette lutte inégale et si injustement close du Danemark contre l'Allemagne, la littérature, frappée en ses sources vives, avait perdu le meilleur de ses forces. On chantait naguère l'enthousiasme, la victoire, la liberté, le dévouement. Puis, sur tant d'espérances s'étaient abattues brusquement la défaite et l'adversité. Les imaginations, étourdies, découragées, ne savaient plus où se reprendre. Des poètes, il en était encore; c'est la poésie qui se mourait. La pensée oscillait, dénuée de direction, entre un mol optimisme et une impuissante sensiblerie. Ce fut alors l'honneur insigne de George Brandès d'ouvrir au large les grandes portes de la littérature danoise au souffle européen et moderne. Par ses conférences, ses articles, ses livres, par l'attrait de ses révélations, il habitua ses compatriotes à concevoir des vues, des sentiments poétiques, une science morale et sociale autres que ceux dont se contentaient auparavant leurs curiosités. La pensée danoise se fit cosmopolite, tout en visant à conserver la couleur locale. A la suite de Jacobsen, de Bang, de Shandorph et de maints autres que nous pourrions citer, elle est entrée dans cette voie fraîchement tracée avec un renouveau d'activité intéressant à suivre.

Dante (DURANTE ALIGHIERI), illustre poète italien, né à Florence, le 8 mai 1265, m. à Ravenne, le 14 mai 1321. L'Italie, quand il vit le jour, était déchirée par des guerres civiles et particulièrement par les sanglantes querelles des Guelfes et des Gibelins. Il y joua un rôle considérable comme homme politique et comme combattant, passa une partie de sa vie à errer de ville en ville et mourut en exil. Les premiers vers de Dante sont ses *Sonnets* et ses *Canzoni*, écrits avant l'âge de vingt ans. Plus tard, il fit le *Convito*, qui est le commentaire de ces poésies, et en donne le sens réel avec le sens allégorique. Il avait vingt-six ans,

lorsqu'il publia ses confidences de la *Vita nuova*. Son œuvre capitale est la *Divine Comédie*, odyssée merveilleuse d'un vivant chez les morts (l'*Enfer*, le *Purgatoire*, le *Paradis*). Trois mille commentateurs sont venus expliquer, interpréter et plutôt obscurcir les intentions de l'allégorie dantesque. La pensée maîtresse de la *Divine Comédie*, celle qu'on doit aller saisir sous le triple voile symbolique qui la recouvre, c'est d'être l'épopée du siècle, le drame



Le Dante, d'après une peinture de Tofanelli.

de la conversion et de la béatitude finale. L'*Enfer* est avant tout psychologique, le *Purgatoire* ascétique et le *Paradis* mystique, comme les écrits de saint Bonaventure. Dante fut un esprit universel, homme d'État, philosophe, théologien, savant et poète. (Trad. franç., Fiorentino, Brizeux, Ratisbonne, Mongis, Lamennais, etc.; et versions nombreuses, dans toutes les autres langues de l'Europe).

Dante da Majano, poète italien du XIIIe s., né à Majano, et contemporain d'Alighieri, son illustre homonyme. L'école toscane rappelle avec honneur ses *Sonnets* quelque peu incorrects, mais originaux et libres d'allures. (Éd. Giunti, Florence, 1527, in-8°.)

Dantine (dom Maur-François), érudit belge de l'ordre des Bénédictins, né en 1688, à Gourieux, m. en 1746. Il mit la première main à l'*Art de vérifier les dates,* publié par Clémencet (1750, in-4°) et fut le collaborateur actif de dom Bouquet, pour les premiers volumes de l'importante collection *Rerum gallicarum et francicarum scriptores*.

Danton (Georges), homme politique français, l'un des principaux acteurs du grand drame révolutionnaire, né en 1759, à Arcis-sur-Aube, membre de la Convention, guillotiné, pendant la Terreur, en 1794. Le sentiment vif de la liberté, l'amour de la patrie, de larges conceptions humanitaires, des sentiments généreux, enflammèrent son imagination. D'autre part on sait jusqu'où l'entraînèrent ses fougues passionnées d'homme et de tribun. Il y avait en lui tout ensemble l'étoffe d'un Aristippe, d'un Brutus et d'un Démosthène. Il fut compatissant et cruel, humain et violent par secousses. Danton, qu'on a surnommé le Mirabeau de la populace, avait de la ressemblance avec ce tribun des hautes classes, c'est-à-dire des traits heurtés, le front dominateur, la voix tonnante, un geste impétueux, une éloquence hardie, aux images fortement colorées. (*Œuv.* de Danton, éd. Vermorel, 1866, in-8°.)

Dara-Chekouh, prince et écrivain indien, né en 1617 ; fils de Shâh-Djihân, empereur du Mogol ; assassiné en 1643 par son frère Aureng-Zeib. Il avait traduit en langue persane le recueil sanscrit des *Upanishads* et tenté de fondre en une même doctrine le brahmanisme et l'islamisme (*Medjnia âl bahreïn,* c'est-à-dire *Réunion des deux mers.*)

Darboy (Georges), prédicateur et hagiographe français, né en 1814, dans la Haute-Marne, près de Langres ; archevêque de Paris; m. en 1871, fusillé par les révolutionnaires de la Commune de Paris. D'une main sûre et délicate, il a retracé la *Vie de Saint Thomas Becket* (1860, 2 vol. in-8°), en s'aidant pour la compléter d'un travail analogue de J.-A. Piles, ancien fellow du collège de Christ à Oxford.

Daremberg (Charles), érudit et médecin français, né à Dijon, en 1817, m. en 1872. Traducteur d'Hippocrate, d'Oribase, de Galien, de Rufus d'Ephèse, historien de la médecine ancienne, il a dirigé, de concert avec Ed. Saglio, la publication d'un grand *Dict. des antiquités grecques et romaines,* d'après les textes et les monuments.

Darès le Phrygien, prêtre de Vulcain à Troie, mentionné chez Homère et Virgile ; auteur supposé d'un journal grec sur le siège d'Ilion, qu'il aurait écrit au point de vue troyen, et dont une prétendue traduction latine, faussement attribuée à Cornélius Népos, parut à Rome au Ve siècle. (Éd. Mercier, Paris, 1618, in-12 ; Dederich, Bonn, 1837.)

Dareste de la Chavanne (Antoine), historien français, né à Paris, en 1820, m. en 1882. Après seize ans d'études et de professorat à la Faculté des Lettres de Lyon, il voulut écrire une *Hist. de France* « qui fût complète sans être longue », qui fût aisée à lire et pratique. Il sut reproduire avec clarté la physionomie de la vie de chaque siècle, en montrant comment tous ont concouru à former successivement la France actuelle (1865-73, 8 vol., prix Gobert).

Dargaud (Jean-Marie), littérateur, né à Paray-le-Monial, en 1800; m. en 1866. Historien *de la liberté religieuse en France et de ses fondateurs* (1859, gr. prix Gobert) il a trouvé matière, sur un tel sujet, à quatre volumes intéressants, fournis de documents et de faits, écrits d'un style chaud et coloré.

Darmesteter (Arsène), philologue français, né en Lorraine, en 1846; professeur à la Faculté des lettres de Paris, m. en 1891. Instigateur plein de science et de sagacité, il aida beaucoup par ses recherches sur l'histoire des mots à préciser les évolutions de la langue française depuis ses origines.

Darmesteter (James), orientaliste et littérateur français, frère du précédent, né à Château-Salins, en 1849; professeur de littérature persane au Collège de France; m. en 1894. Dans ses études très variées sur l'Inde, la Perse antique, l'Orient en général et sur la littérature anglaise, il joignit à une érudition fort étendue les dons d'un véritable écrivain. Sa femme, Mme James D., avant d'écrire en français, s'était acquis une belle réputation de poète, en Angleterre, sous le nom de **Mary Robinson**.

Daru (Pierre-Antoine Bruno, comte), homme d'Etat et littérateur français, né à Montpellier, en 1767; secrétaire général du ministère de la guerre, puis membre du Tribunat en 1802; ministre plénipotentiaire; pair de France; reçu à l'Académie en 1806; m. en 1829. Malgré les importantes fonctions politiques qu'il eut à remplir, il trouva le temps de composer une élégante traduction d'Horace en vers, différents poèmes, un tableau développé des révolutions de la Bretagne sous ses ducs, et son œuvre capitale : une *Hist. de la république de Venise* (Paris, 1819, 7 vol. in-8° : plus. éditions), savante, finement écrite et d'une large inspiration.

Darwin (Erasmus), savant et poète anglais, né en 1731, m. en 1802. Médecin et naturaliste, doué d'une imagination qui relevait le prix de son savoir, il composa de 1781 à 1792 un poème didactique : le *Jardin de la botanique*, exposition allégorique et versifiée du système de Linné. Delille lui a emprunté son épisode des amours des plantes.

Darwin (Charles-Robert), illustre savant anglais, petit-fils du précédent, né à Shrewsbury, en 1809, m. en 1882. Au retour d'un voyage de cinq années, autour du monde, il concentra le fruit de ses études et de ses observations dans une synthèse puissante. Dès son apparition, cette œuvre capitale : *De l'origine des espèces* (Londres, 1859), avait universalisé le nom de Darwin. C'est là qu'il formulait sa doctrine du transformisme, que devaient tellement exagérer et dénaturer une foule de disciples, trop empressés à tirer des seules hypothèses du maître toutes les conséquences logiques. Le problème qu'elle a soulevé, c'est de savoir si toutes les espèces animales et végétales ont été créées, avec tous les caractères qui les distinguent, par un



Darwin.

acte immédiat d'une puissance surnaturelle, ou si, au contraire, tous les êtres vivants sont sortis les uns des autres par voie de génération régulière en se modifiant et en se transformant successivement. Darwin adopte cette dernière opinion, et s'appuie, pour la démontrer ou la rendre plausible d'une multitude de faits, d'observations patientes, ou de suppositions originales. Après l'*Origine des espèces*, Charles D. publia de merveilleux travaux sur la variation des animaux et des plantes à l'état domestique, la descendance de l'homme et la sélection sexuelle, la fécondation des orchidées par les insectes, les bons résultats du croisement, les mouvements et les habitudes des plantes grimpantes, les effets de la fécondation croisée et directe dans le règne végétal, les différentes formes de fleurs, les plantes insectivores, la fa-

culté motrice dans les plantes. D. ne fut pas seulement un botaniste, un philosophe, un physiologiste; il fut aussi, par les mérites supérieurs de la forme, un poète.

Daschkoff (CATHERINA-ROMANOWNA WORONZOFF, princesse), femme politique et femme de lettres russe, née en 1744, m. en 1810. La première inspiratrice du coup d'État prétorien, grâce auquel Catherine II monta sur le trône, elle exerça une réelle influence sur les destinées de la Russie. Douée pour plaire et pour subjuguer, très intelligente et très instruite, imbue des cultures étrangères mais avant tout patriote; ayant, avec des échappées d'héroïsme, des facultés et des grâces essentiellement féminines; portée aux plus hautes faveurs par l'amitié de l'impératrice, qui la nomma « directeur » de l'Académie des sciences de St-Pétersbourg et présidente de la nouvelle Académie, elle eut des succès éblouissants, traversés d'épreuves, jusqu'à l'avènement de Paul Ier, qui la fit tomber dans une complète disgrâce. Elle aida grandement à l'action civilisatrice de Catherine II. C'est sous sa présidence que fut composé le premier Dictionnaire russe (1789-94, 6 vol.), et il est incontestable qu'elle prit à cette rédaction une part prépondérante. (V. ses *Mém.* écrits en anglais par mistress Bradford d'après un manuscrit de la princesse [Londres, 1840, 2 vol.] et traduits en français par Alfred des Essarts [Paris, 1859, 4 vol. in-18.]

Dash (N. CISTERNE de COURTIRAS, vicomtesse de SAINT-MAUR), femme de lettres française, née à Paris, en 1804, m. en 1872. Entraînée par les nécessité de la vie, elle poussa les uns sur les autres un nombre incroyable de volumes (les *Bals masqués,* 1842; *Comment tombent les femmes,* 1867, etc.), où la précipitation ne pouvait que nuire à des qualités naturellement aimables et gracieuses. (V. aussi ses *Mémoires des autres*, 1896.)

D'Assoucy (CHARLES COYPEAU sieur), poète français, né en 1605, à Paris, m. en 1689. Contemporain de Scarron et de Saint-Amant, venu dans un moment où le burlesque faisait fureur, il fut un de ceux qui poussèrent le plus loin ce genre de folies. Il s'appelait l'*Empereur du burlesque, premier du nom,* et n'avait que dédain pour l'héroïque. Les belles imaginations bouffonnes étaient, à ses yeux, le dernier effet de l'art. Il avait rimé dans un style trivial *Ovide en belle humeur* (1668, in-12), et plaisamment raconté ses bizarres *Aventures* (Paris, 1677, 2 vol. in-12), ou plutôt ses mésaventures, les traverses, les emprisonnements qu'il eut à subir, pour des bruits qui couraient sur ses mœurs, à Montpellier, à Rome et à Paris. C'est d'ordinaire, en son style, une rare incohérence de pensées et d'images.

Dasypodius (PIERRE RAUCHFUSS, dit par hellénisme), érudit et médecin allemand, mort à Strasbourg, en 1559; auteur du premier lexique grec-allemand imprimé (1544, in-8°.)

Son fils, CONRAD D. [m. en 1600] se rendit célèbre comme mathématicien.

Dates *(l'art de vérifier les).* Voy. **dom Clément.**

Dathe (JEAN-AUGUSTE), érudit allemand, né en 1731, à Weissenfels, en Saxe; professeur de langues orientales à l'Université de Leipzig; m. en 1791. Il fit preuve d'un savoir profond et d'une grande précision d'esprit dans ses travaux relatifs aux Écritures Saintes (Trad. lat. de l'Ancien Testament, 1773-89; *Rhétor. et Grammaire sacrée,* 1776-97, 2 vol.)

Dathenus (PIERRE DATHEENS, ou), poète et prédicateur néerlandais du XVIe s. Traducteur des *Psaumes,* sa version faite sur le français de Marot et non sur le texte hébreu comme celle de Marnix de Sainte-Aldegonde, servit longtemps aux chants religieux du culte public.

Dati (CHARLES), philologue et savant italien, né à Florence en 1619; élève de Torricelli et de Galilée; professeur des lettres grecques et latines; m. en 1675. Panégyriste de Louis XIV (1659, in-8°; trad. fr. de Gérard de Mothier) il fut un des savants étrangers alors inscrits sur la liste des pensions royales. (*Prose fiorentine,* 1661, in-8°; etc.)

Daubenton (le P. GUILLAUME), prédicateur français de l'ordre des Jésuites, né en 1648, à Auxerre, m. en 1723. Confesseur du roi d'Espagne, Philippe V, il seconda les projets ambitieux du cardinal Albéroni. *(Orais. fun.,* 1700, in-4°.)

Daubenton (LOUIS-JEAN-MARIE), naturaliste français, né à Montbard, en 1716; membre de l'Académie des Sciences; m. en 1799. Ce savant, si justement célèbre par ses découvertes en anatomie et en physiologie végétale, comme par le caractère pratique de ses travaux, a été le principal collaborateur de Buffon.

Daudet (ALPHONSE), célèbre romancier français, né à Nîmes le 13 mai 1840, m. en 1897. Il vint à Paris, tout jeune, avec le dessein ingénu d'y exercer la profession de poète lyrique. L'aimable originalité de sa muse attira sur ses *Juvenilia* (les *Amoureuses*) la faveur d'une société aristocratique. Ses vers annonçaient l'imagination et la sensibilité. Déjà cu-

rieux de la vie, néanmoins, il ne tarda pas à s'apercevoir que ce qu'il y a de plus digne d'attention au monde, c'est le monde comme il est. Ce ne furent d'abord que de brèves observations, des élans courts, de gracieux caprices, des velléités exquises: nouvelles et impressions, souvenirs du pays, esquisses provençales. Puis, délaissant les petits développements et les petits sujets qu'il venait d'effleurer avec beaucoup de grâce (*Lettres de mon moulin, Contes du lundi*), il se mit à décrire des scènes plus amples, à pousser devant lui de larges romans (*Fromont et Risler*, le *Nabab, Numa Roumestan, Jack*, etc.) Entre temps, il essayait aussi du théâtre (l'*Œillet blanc*, l'*Arlésienne*, l'*Obstacle*, etc.) Envisagé dans ses œuvres diverses, A. Daudet apparaît comme un écrivain d'élite; le meilleur de son talent — là où il ne cède pas comme dans l'*Immortel*, au goût des allusions personnelles et satiriques — est d'avoir su mêler au réalisme pittoresque beaucoup d'âme et de sensibilité. Par un charme enveloppant, il a le privilège de captiver tour à tour les curieux d'imprévu, les quêteurs de modernité, les réalistes et les poètes.

Son frère aîné ERNEST **Daudet** (né à Nîmes en 1837), historien et romancier, producteur très fécond, écrivain doué tout à la fois d'imagination et de savoir, s'est acquis aussi une place distinguée dans la littérature contemporaine.

Daunou (PIERRE-CLAUDE-FRANÇOIS) homme politique et historien français, né à Boulogne-sur-Mer, en 1761; professeur de philosophie et de théologie dans plusieurs collèges de l'Oratoire; puis, ayant quitté les ordres, élu député à la Convention; envoyé au Conseil des Cinq-Cents, qu'il présida, par vingt-sept départements; gardien des archives du Corps législatif en 1804 et de celles de l'Empire en 1807; chargé, de 1819 à 1830, de la chaire d'histoire et de morale au Collège de France; membre de l'Institut; reçu à la Chambre des Pairs en 1839; m. un an plus tard. Homme de raison et de gouvernement, habile régulateur, il rédigea les lois organiques de plusieurs constitutions, celles de l'an III et de l'an VII, celles de la république batave et de la république romaine, organisa la Cour de Cassation et fut, avec Lakanal, un des créateurs de l'Institut. En littérature il a mérité la plus grande estime par l'exactitude des recherches et la solidité des jugements (*Cours d'études histor.*, Paris, 1842-46, 20 vol. in-8°.) Toutefois, s'il se montra sagace et impartial envers les hommes de son temps, il n'apprécia pas aussi équitablemeut le moyen âge, qui lui apparaissait comme l'âge de fer du genre humain. (V. ses notices dans les recueils des *Historiens de France* et de l'*Hist. littér. de France* des Bénédictins.)

Daurat ou **Dorat** (JEAN DINEMANDY, connu sous le nom de), poète et érudit français, né à Limoges, en 1508, m. à Paris, en 1588. Il eut pour élèves Ronsard, Baïf, et des écoliers de sang royal. Plus estimé comme humaniste et critique que comme poète, il trouva le temps, néanmoins, de rassembler un nombre étonnant de vers latins, grecs et français, odes, épigrammes, anagrammes, etc. Ronsard l'appelait « le premier qui a destoupé la fontaine des Muses par les outils des Grecs et le resveil des sciences mortes. » (*Poematica*. Paris, 1586, in-8°.)

Dauphinois (Patois). Ancien dialecte particulier au Dauphiné, se rattachant plutôt au roman, dans les parties basses du pays, et à la langue d'oc, aux extrémités sud de cette province, qui, du XIe au XIVe s., fournit sa légion de troubadours à la littérature provençale (*Recueil de diverses pièces faites à l'ancien langage de Grenoble*, Grenoble, 1662, pet. in-8.)

Davenant (sir WILLIAM), poète dramatique anglais, né à Oxford, en 1605, m. en 1668. Il fut nommé poète lauréat pour des productions lyriques sans grande valeur et des tragédies, jouées depuis 1628. Comme il avait toutes les prétentions, et entre autres celle d'être fils de Shakspeare, il imagina par piété filiale de faire revivre *Macbeth*, en le corrigeant et le perfectionnant. On a complètement oublié son poème chevaleresque en six mille vers intitulé *Gondibert*.



David jouant du psaltérion, d'après une miniature ancienne.

David, roi des Juifs et leur plus grand poète lyrique. Voy. **Psaumes**.

David, philosophe arménien du vᵉ s. av. J.-C., cousin germain et disciple du célèbre Moïse de Khorène. Il entreprit de faire connaître à ses compatriotes la dialectique et les idées d'Aristote, sous une double forme, soit en grec, soit en arménien. Son nom ne se trouve relaté dans aucune histoire de philosophie.

Davidoff (DENIS), auteur russe, né en 1784, m. en 1839. Officier supérieur, estimé pour des ouvrages historiques et stratégiques *(Théorie de la guerre de partisans, etc.)*, il égaya ses loisirs par des *Chansons* (bachiques ou érotiques) et par des *Épigrammes* dont on a loué la vive allure.

Davidson (LUCRETIA-MARIA), poétesse américaine, née en 1808, à Plattsbourg, sur les rives du lac Champlain, m. en 1825, dans sa dix-septième année. De sa courte floraison cette fraîche intelligence a laissé quelques effusions sentimentales, qui brûlent d'un éclat triste et doux.

Comme elle, et plus précoce encore, sa jeune sœur MARGARETH (1823-1838) promettait beaucoup. Elle mourut à quinze ans, consumée à son tour par la surexcitation trop hâtive de sa sensibilité. *(Œuv.* des sœurs Davidson, p. p. W. Irving, 1850.)

Davies (sir JOHN), poète anglais, né en 1570; président de la Chambre des communes d'Irlande; m. en 1626. Connu comme jurisconsulte, il s'était acquis une belle renommée littéraire par son poème sur l'Immortalité de l'âme : *Nosce te ipsum*, assez étendu par la matière et très concis par la pensée comme par le style.

Davila (ENRICO-CATARINO), célèbre historien italien, né en 1576, près de Padoue; amené en France à l'âge de sept ans, devenu en 1591 page de Catherine de Médicis, sa marraine, qu'il quitta pour prendre du service dans les armées; assassiné à Vérone par un maître de poste, en 1631. Très estimée, son *Histoire des guerres civiles de France*, en quinze livres, révèle une connaissance profonde du sujet chez cet écrivain, témoin, confident et acteur des événements qu'il raconte.

Day (THOMAS), conteur anglais, né en 1748, m. en 1789. Écrivit de nombreux récits à l'usage des enfants, entre autres le charmant conte de *Sandford et Merton* (1783). On l'a surnommé le Schmid et le Berquin des Anglais.

Dayak. Langue maléo-javanaise, parlée à Bornéo.

Deak (FRANZ), publiciste et homme politique hongrois, surnommé par ses compatriotes *le Sage de la nation*, né en 1803, m. en 1876. Depuis l'année 1833 il joua un grand rôle dans la vie publique et parlementaire, en affirmant les droits historiques de son pays, de la manière la plus logique et la plus brillante. Les *Adresses* des Chambres hongroises, rédigées par Deák ont été regardées comme des écrits politiques de premier ordre.

Débats (Journal des). Journal français créé en 1789, par Baudouin, imprimeur de l'Assemblée nationale, acquis en 1789 par les frères Bertin, devenu sous l'Empire (qui s'en empara en 1805) et sous la Restauration un organe royaliste, plus tard dévoué à la monarchie de Juillet; en 1873, passé à la cause de la république conservatrice; et, de nos jours, enfin, reconnu comme l'un des principaux organes du centre gauche. Le *Journal des Débats politiques et littéraires* eut sa plus haute période d'éclat et d'influence sous la direction des frères Bertin. Entre 1830 et 1848, le pouvoir véritable semblait appartenir à ses rédacteurs. C'était une tribune qu'entourait, selon le mot de Renan, une audience extraordinaire et d'où chaque mot tombait avec autorité.

Débats, disputes (disputoisons) ou Batailles. Compositions littéraires sous forme de dialogue fort usitées au moyen âge, à partir du xiiiᵉ s. L'usage en remontait à l'antiquité et avait sans doute été perpétué par les *joculatores*. On y mettait en présence des personnages allégoriques, des abstractions personnifiées ou des êtres réels, qui, au moyen d'argumentations en règle tendaient à faire prévaloir l'avantage d'une idée, d'un sujet, d'une question sur d'autres. Tel : le *Débat des Hérauts d'armes de France et d'Angleterre* (xvᵉ s.), où les deux champions essaient tour à tour, de démontrer que leurs pays respectifs l'emportent sur le reste du monde en *vaillance, plaisance* et *richesse*. La *Bataille de Charême et Charnage* [du maigre et de la chair], la *Dispute des Vins*, le *Mariage* ou la *Bataille des sept arts*, etc., en sont aussi des échantillons curieux.

Debes (le pasteur), l'un des premiers bons prosateurs danois, né en 1623, m. en 1676. Ouvr. de géographie et relations de voyages.

Débonnaire (LOUIS), controversiste français, né à Ramer-Capt-sur-Aube; membre de la congrégation de l'Oratoire; m. en 1752. Les querelles du jansénisme, l'invasion de la philosophie nouvelle, ou des sujets de morale pure lui mirent souvent la plume à la main. *(Traités histor. et polém. de la fin du monde,* 1737, in-8°; les *Leçons de la sagesse,* 1737, 3 vol. in-12; l'*Esprit des lois quintessencié,* 1744, 2 vol. in-12; etc.)

Debraux (ÉMILE), chansonnier français, né en 1796, à Ancerville (Meuse), m. en 1831. Écho fidèle de Béranger, qui lui survécut et recueillit ses poésies (Paris, 1833, 3 vol. in-32), il flatta l'opposition plus que le pouvoir, y gagna quelques mois de prison, des succès populaires, mais pas l'ombre de fortune. Certaines de ses chansons, reprochables pour la correction mais pleines

de verve et d'entrain (*Soldat, t'en souviens-tu? Fanfan la Tulipe, l'Aveugle et son chien*, etc.), furent mille fois applaudies, non seulement dans les guinguettes et les ateliers, mais encore dans les salons libéraux de la Restauration.

Debure (Guillaume-François), bibliographe et libraire français, né en 1731, à Paris, m. en 1782. (*Biblioth. instructive ou Traité de la connaissance des livres rares et singuliers*, 1763-68, 7 vol. in-8°.)

Décadents (les). Nom donné à un groupe d'écrivains français ou belges, obscurs et recherchés de parti pris, gongoristes d'une nouvelle sorte, les impressionistes et les symbolistes de la poésie « fin de siècle. » Il y a dans toute histoire de l'art des époques critiques qu'on pourrait appeler des époques de saturation. Ce fut d'une de ces phases de rassasiement que sortit l'école décadente dont on pourrait faire remonter la filiation jusqu'au byzantinisme. Son organe, le *Symbolisme*, parut, la première fois, en octobre 1886.

Decembrio (Pietro - Candido), homme d'État, poète et philologue italien, né à Pavie, en 1399; président de la république de Milan; m. en 1477. Il nous a gardé par une excellente version latine les *Illyriques* d'Appien dont le texte grec original est perdu.

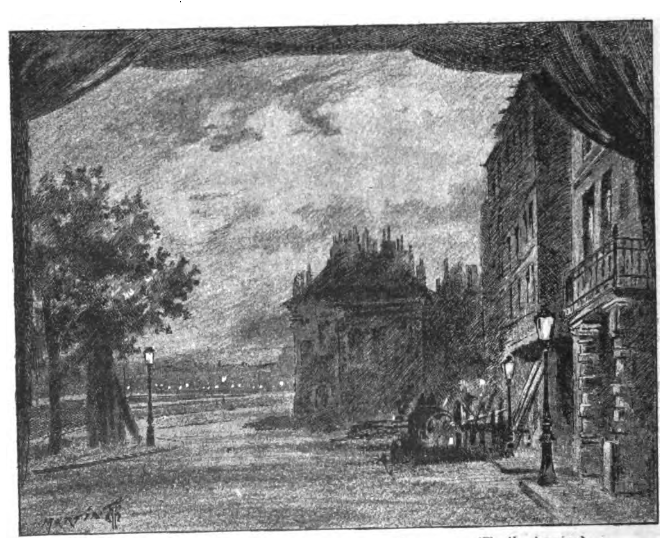
Decker. Voy. **Dekker**.

Déclamation. L'art de réciter à haute voix des vers, un discours, un rôle de théâtre. La d. des Grecs et des Romains ressemblait à un véritable chant.

Dans la rhétorique ancienne, on appelait de ce nom une pièce d'éloquence que l'on composait pour s'exercer. Telles, les d. de Quintilien, de Sénèque le père. On y recherchait, à l'excès, l'emploi d'expressions et de phrases pompeuses.

Decomberousse (Alexis), auteur dramatique français, né à Vienne, en 1793, fils du conventionnel Michel D., m. en 1862. Avec son frère aîné François-Hyacinthe, qui parcourut la même carrière, et avec divers collaborateurs, il attira l'attention, même la vogue, sur quelques-unes de ses amusantes comédies. (*L'espion du mari*, 1832; *Frétillon*, 1834, etc.; *Théâtre d'A. Decomberousse*, 1864, 3 vol. gr. in-8°.)

Décor. Toute surface peinte, châssis, rideau, toile flottante ou appliquée, qui contribue à la décoration d'une pièce de théâtre. C'est un art, qui est parvenu de nos jours à un degré étonnant de supériorité et qu'exercent de véritables artistes. Il arrive souvent même, trop souvent, que le décor compose toute la couleur locale d'une pièce médiocre et qu'on oublie l'action principale pour les tableaux. De même que chez les anciens le génie produisait presque par sa seule force les divers mouvements de l'âme, le *trompe-l'œil* de la scène se réduisait à des moyens bien élémentaires, au temps d'un Shakespeare. Il suffisait à son public, si



Maquette du décor du 5e acte de *Jean de Thommeray* (Émile Augier).

rude et si bruyant, d'un drapeau déployé pour indiquer que la représentation allait commencer, d'une tenture noire pour marquer qu'on jouerait une tragédie, d'un écriteau pour faire savoir que le lieu de la scène devait changer. C'était presque aussi simple que dans tels pays orientaux, comme la Chine, où l'on se passe totalement de décor. Les Italiens furent les premiers, parmi les modernes, à se distinguer véritablement dans cet art, si développé maintenant, grâce aux progrès de l'industrie et des sciences. On en est arrivé à une mise en œuvre inouïe de machines, de jeux de lumières et d'accessoires somptueux. On y voit quelquefois même les d. historiés rivaliser avec les robes des femmes dans un tapage étourdissant de couleurs. Le mérite littéraire des productions dramatiques n'est pas sans beaucoup souffrir de la place envahissante faite au d. dans les modernes pièces à tableaux; mais les spectateurs se disent heureux parce que leurs regards et leurs sens ont été comblés au delà de leurs désirs.

Defauconpret (Auguste-Jean-Baptiste), littérateur français, né à Lille, en 1767; fixé à Londres pendant un quart de siècle; m. en 1843. Les cinq cents volumes qu'il a publiés découragent l'énumération. Ce sont, pour la plupart, des traductions aisées et courantes des meilleurs écrivains anglais, surtout de Walter Scott et de Fenimore Cooper.

Définition. Proposition démonstrative ayant pour but de faire connaître dans sa totalité le sens d'un mot ou l'essence d'une chose.

Déflexion. T. de philologie. Modification de la voyelle radicale, dans les mots d'une langue, pour exprimer une modification de la pensée. C'est le principe de la vie même et du développement des langues sémitiques, où, par contre, se fait très faiblement sentir le principe de la composition.

Defoe (Daniel), célèbre publiciste et romancier anglais, né à Londres, en 1661, m. en 1731. Père du journalisme et vrai créateur de la fiction en Angleterre, maître des romanciers Richardson et Fielding aussi bien que des essayistes Steele et Addison, il a écrit près de deux cent dix ouvrages, au premier plan desquels brille, inimitable, populaire dans le monde entier, un chef-d'œuvre d'imagination: *la Vie et les Aventures de Robinson Crusoe*. Après de longues années passées dans le trouble, au milieu des embarras financiers et politiques, dans les dangers et dans les prisons, après avoir tour à tour été porté sur la roue de la fortune à la hauteur de la faveur royale, puis précipité aussi rapidement dans le gouffre de la misère et de l'humiliation, il se consola de tant d'épreuves en composant, sur le déclin de ses jours, ce livre fameux où sont démontrées d'une manière si simple et si agréable les voies de la Providence, et qui n'a cessé depuis lors d'enfiévrer les cœurs de la jeunesse. L'intérêt des pamphlets de Defoë a presque disparu pour nous, à l'exception de son *Véritable Anglais*, chef-d'œuvre du genre écrit en réponse aux *Étrangers* de John Tutchin. On citerait comme de remarquables romans de mœurs: le *Colonel Jacques*, le *Capitaine Carleton* et d'autres, si la renommée universelle de *Robinson* n'avait fait oublier tout le reste.

Defremery (Charles-François), orientaliste français, né à Cambrai, en 1822; professeur d'arabe au Collège de France; membre de l'Académie des Inscriptions; m. en 1883. Travaux divers de philologie, de géographie ancienne et de traductions (entre autres la version importante de l'*Hist. des Gaznévides* par le célèbre historien persan Mirkhond, Paris, 1845).

Deguerle. Voy. **Guerle**.

Deguilleville (Guillaume), poète religieux du XVIe s., moine cistercien, m. vers 1360. Son *Pélerinage de la vie humaine* parait avoir inspiré le fameux *Voyage du Pélerin* du puritain John Bunyan.

Dejaure (Jean-Elie Bedenc), auteur dramatique français, né en 1761, à Paris; simple fils de marchand, bien qu'il se donnât le titre de baron, mais homme d'esprit — ce qui valait mieux —; m. prématurément en 1799. Boïeldieu a mis en musique l'un de ses meilleurs libretti: la *Dot de Suzette* (1797).

Dekker (Jeremias de), poète moral et satirique hollandais, auteur d'un remarquable *Éloge de l'avarice (Lof der Geldzucht; Poés.*, Amsterdam, 1656; plus. rééd.); né à Dordrecht, en 1610, m. en 1666.

Dekker (Thomas), poète dramatique anglais, m. vers 1638. Unissant aux grâces de la poésie la simplicité de la prose, il écrivit plusieurs comédies et, devançant de trois cents ans la *Dame aux Camélias* de Dumas fils, tenta, dans son Honest Whore (l'*Honnête courtisane)* de réhabiliter la femme tombée.

Delavigne (Casimir), poète lyrique et auteur dramatique français, né le 4 avril 1793, au Havre; reçu à l'Académie en 1825; m. le 11 déc. 1843. Doué d'une imagination brillante et facile, d'ailleurs enthousiaste avec mesure et plus sobre que puissante, il découvrit, presque à l'entrée de sa carrière, une veine heureuse qui le mena promptement à la réputation. En des odes intitulées *Messéniennes* (par allusion aux chants des Messéniens vaincus) il solennisa les deuils récents de la patrie et sut accommoder des sujets nationaux aux formes de la tradition classique. Ces élégies politiques furent accueillies

Demoustier (CHARLES), littérateur français, né en 1760, à Villers-Cotterets, m. en 1801. Il suivit quelque temps le barreau, puis s'adonna à la littérature, obtint, pour ses débuts, un succès qui nous étonne encore maintenant par ses *Lettres à Émilie sur la mythologie* (Paris, 1786-1798, 6 parties in-8°) et fournit au théâtre des comédies qui réussirent, une entre autres : les *Femmes* (1795). L'un des derniers fidèles du marivaudage au XVIII° s., il glissait facilement au mignard, à l'afféterie. Les madrigaux de Marivaux sont épicés; les siens paraissent bien sucrés et bien fades.

Denham (sir JOHN), poète anglais, irlandais de naissance, qui vécut de 1615 à 1668. On n'attacha qu'une médiocre estime à ses tragédies ou à ses élégies, mais son poème de la *Colline de Cooper* (Cooper's Hill) gardera toujours des admirateurs pour le charme du sujet, l'élégance de la diction, la suite et la noblesse des images. Ce poème est si manifestement supérieur à ses autres ouvrages qu'on a douté que D. en fût le véritable auteur.

Denina (CARLO-GIOVANNI-MARIA), né dans le Piémont, en 1731, m. en 1813. Auteur d'une grande œuvre, estimée à l'étranger autant que dans sa patrie : l'*Histoire des Révolutions d'Italie* (1767-71, 3 vol. in-4°).

Denne-Baron (P.-J. RENÉ), poète français, né en 1780, à Paris, mort en 1854. Traduisit en vers, d'après l'hébreu, quelques psaumes de David, reproduisit avec beaucoup de délicatesse les élégies de Properce, et, par admiration pour l'œuvre de Musée, composa quatre chants épiques en l'honneur des deux parfaits amants Héro et Léandre (1806, in-8°).

Denis, roi de Portugal. Voy. **Diniz**.

Denisot (NICOLAS), poète français, né en 1515, au Mans, m. en 1559. Mathématicien et ingénieur habile, il réunissait encore le talent de la peinture, du dessin et de la gravure à celui de la poésie. *(Cantiques,* 1553, in-°8, etc.) Son meilleur titre littéraire est d'avoir contribué aux *Joyeux Devis* de des Périers et à l'*Heptaméron* de Marguerite de Navarre.

Dénouement. Ce qui termine une épopée, un roman, une pièce de théâtre, en démêlant le nœud de l'action. Par exemple, le d. de l'*Iliade* est la cessation de la colère d'Achille et des périls qu'elle faisait courir à l'armée grecque ; celui de l'*Énéide* est la mort de Turnus ; et celui la *Jérusalem délivrée,* l'entrée des chrétiens dans la ville sainte. Le point fondamental d'un plan dramatique bien fait consiste dans le d. Il en est, au théâtre, d'heureux, de malheureux et d'intermédiaires entre le bon et le mauvais, qui sont la conséquence logique des caractères ou des événements. Telles situations finales sont passées à l'état de lieux communs, parce qu'elles ont été sans cesse ressassées par l'usage. Ainsi le *Deus ex machinâ* que les Grecs, comme Euripide, faisaient intervenir plus ou moins à propos pour se tirer d'embarras ; les retours imprévus et les subites reconnaissances si fréquents chez les latins Térence et Plaute ; les ressources de la polygamie chez les Orientaux ; l'invariable *conjungo* final du vieux théâtre français où, pour renvoyer tout le monde content, on mariait Léandre à Célie, Colin à Colinette, Blaise à Babet et le tabellion lui-même à quelque riche bourgeoise ; la mort du héros dans les trois quarts des tragédies ; et, dans le répertoire moderne, la vertu récompensée, l'innocence opprimée ou sauvée, et les effets soudains de la *voix du sang,* de cette voix intérieure, qui sourdement gronde au fond du cœur humain et dont les romanciers tirent encore des reconnaissances aussi usées qu'invraisemblables. L'art de bâtir une pièce est un métier ; car, en dehors des qualités originales d'invention, d'observation et de dialogue qui en sont le fond, il se compose de procédés qu'on peut apprendre et perfectionner. Aussi le public est-il devenu plus difficile sur les dénouements qu'il ne l'était jadis ; et les auteurs d'à-présent s'y montrent-ils beaucoup plus experts que ceux d'autrefois. Il est indéniable que nos vaudevillistes contemporains s'entendent mieux à dénouer les pièces que Molière : le grand comique se contentait, en général, de les définir. En principe, tant que l'idée de la dernière scène n'est pas trouvée, la pièce n'est pas faite, et une fois que l'auteur tient le dénouement, il ne doit jamais le perdre de vue et lui tout subordonner. Scribe, qui était un maître dans l'art du dénouement, l'entendait et le pratiquait toujours ainsi.

Denys d'Halicarnasse, célèbre historien et rhéteur grec, du temps d'Auguste. Il vint à Rome vers l'an 30 et y séjourna vingt-deux ans. On lui doit, outre les *Antiquités romaines* en vingt livres (dont les onze premiers seulement nous sont parvenus complets) un *Traité de l'arrangement des mots,* une *Rhétorique, des Jugements sur les écrivains anciens de la Grèce* et diverses *Lettres* et morceaux critiques sur Démosthène Platon, Thucydide, etc. Transplanté à Rome au moment du déclin encore glorieux de l'éloquence latine et lorsque la poésie jetait son plus vif éclat, il eut à juger ce mouvement. Il y porta des préjugés d'école et plus de subtilité que de profondeur. A part la diligence qui amasse les matériaux et une certaine finesse grammaticale, il lui manqua beaucoup pour être un véritable critique. L'histoire littéraire lui doit, néanmoins, bien des détails précieux. *(Œuv. compl.,* avec trad. lat. par Sylburg, Francfort, 1586, 2 vol. in-fol., et dans la Bibliothèque Didot. On a une bonne trad. franç. des *Antiquités romaines* de Bellenger, 1807, 6 vol. in-8°.)

Denys de Milet, logographe grec du V° s. av. J.-C., qui, selon Diodore

de Sicile, avait coordonné, dans son *Cycle historique,* les traditions de l'ancienne épopée sur Bacchus, les Amazones, les Argonautes, la guerre de Troie et divers autres sujets.

Denys de Synope, poète comique athénien du IVe s. av. J.-C.

Déprécation. Voy. Obsécration.

Depping (GEORGES), polygraphe français, allemand d'origine, né en 1784, à Munster, m. en 1853. De ses nombreux volumes, travaux géographiques et historiques, publications de textes du moyen âge, livres pour la jeunesse, nous signalerons seulement une excellente *Histoire du Commerce entre le Levant et l'Europe* (Paris, 1830, 2 vol. in-8°) et son importante édition de la *Correspondance administrative sous Louis XIV* (1850-1853, 3 vol. in-4°; complétée par son fils, t. IV, 1855.)

Derenbourg (JOSEPH), orientaliste allemand, naturalisé français, né à Mayence, en 1811; professeur d'hébreu talmudique et rabbinique à l'École des Hautes Études; membre de l'Institut; m. en 1895.

Son fils HARTWIG **Derenbourg,** né en 1844, professeur à l'École des langues orientales, participa à ses travaux concernant les études sémitiques; et lui-même publia des ouvrages de philologie arabe, grammaire, éditions d'auteurs ou commentaires très estimés des savants. A signaler, en particulier, un catalogue raisonné des manuscrits de l'Escurial, précieux pour l'histoire de l'ancienne civilisation maure et une monographie considérable intitulée : la *Vie d'Ousâma.*

Dérivation, dérivé. T. de gramm. La dérivation est le procédé par lequel on ajoute à un mot dépouillé de sa flexion un suffixe qui en modifie la signification.

Un dérivé n'est qu'un composé dont la dernière partie est devenue terminaison, c'est-à-dire a pris un sens tellement abstrait qu'elle ne semble plus rien signifier par elle-même et qu'elle sert désormais à former des séries de mots. Par exemple; *γεροντικὸς* (*γέρων, εἴκω*), *οἰνηρός* (*οἶνος* et *αρι, ερι,* être le premier), *agrestis (ager* et *stare?), amasco (ama-re* et *esco, ero), candelabrum (candela,* et la racine *bhri, φέρω*). On ne considère plus comme dérivés, mais bien comme mots simples, des substantifs et des verbes, qui, outre leur *thème,* ne contiennent plus que les désinences indiquant le cas, la personne, le nombre, le temps, le mode, etc.

Désaugiers (MARC-ANTOINE-MADELEINE), chansonnier et auteur dramatique français, né en 1772, à Fréjus, m. en 1827. A la fin de 1792 il s'embarqua avec sa sœur, qui venait d'épouser un colon de Saint-Domingue. Il se trouvait dans cette île, quand l'insurrection des noirs éclata. Il combattit contre eux, tomba entre leurs mains, fut condamné à mort avec d'autres compagnons d'infortune, et il allait être fusillé lorsqu'un incident inespéré lui sauva la vie. La gaieté de son caractère résista à ces rudes épreuves; elle demeura sa fidèle compagne, lorsqu'il fut revenu en France après 1797. Le goût des lettres le dominait. Il ne tarda pas à se faire connaître par des comédies, des opéras-comiques et des vaudevilles (le *Mari intrigué,* 1806); l'*Heureuse gageure,* 1811; les *Petites Danaïdes,* 1817, etc.), surtout par des chansons bachiques, grivoises, anecdotiques et satiriques. Ces chansons, trop oubliées aujourd'hui — nous parlons des meilleures — sont d'une allure si libre et si franche qu'elles dissipent tout chagrin morose. Chez lui la veine comique coule de source; c'est le style le plus naturel, le vers le plus aisé, même dans les rythmes difficiles où il se joue souvent. Rien ne trahit l'effort. *(Chans. et poés. div.,* Paris, 1808-16, 3 vol. in-18; nombreuses éd.)

Des Barreaux (JACQUES VALLÉE, seigneur), poète français, né en 1599, à Châteauneuf-sur-Loire, m. en 1673. Conseiller au Parlement, il s'ennuya de la procédure, céda sa charge, et se mit à vivre gaiement, avec des compagnons d'insouciance et de plaisir. On dit qu'il s'en mortifia ensuite, et que, pour expier ses vers irréligieux et licencieux, il écrivit le fameux sonnet sur la Pénitence, qui commence ainsi:

Grand Dieu, tes jugements sont remplis d'équité, etc.

Mais Voltaire affirme que le sonnet en question, aussi célèbre au XVIIe s. que ceux de Job et d'Uranie, eut pour auteur l'abbé de Lavau.

Desbillons (le P. FRANÇOIS-JOSEPH TERRASSE), littérateur et humaniste français, de la Compagnie des Jésuites, né en 1711, à Châteauneuf, m. en 1789. Se pénétra si bien du style de Phèdre (avec Térence, son modèle préféré), qu'on le surnomma le *La Fontaine latin* *(Fabulæ Æsopicæ,* Manheim, 1768, 2 v. in-8°; trad. franç., 1769, 2 vol. in-12, etc.)

Desbordes-Valmore (MARCELINE-FÉLICITÉ DESBORDES, dame), femme de lettres française, née le 20 juin 1786, à Douai, où l'on a inauguré solennellement sa statue, le jour de son centenaire (20 juin 1896), m. à Paris, le 23 juillet 1859. Auteur de plusieurs volumes de prose, romans ou livres d'éducation, et de poésies, son meilleur titre *(Élégies et romances,* 1815, les *Pleurs,* 1833, *Idylles,* etc.). D'autres femmes ont chanté plus haut et plus fort, mais non pas avec plus

de suavité ni de penchant irrésistible. Aucune n'a cueilli plus facilement, suivant le mot de Baudelaire, la formule unique du sentiment; le sublime qui s'ignore. Quelques-uns de ses admirateurs posthumes ont voulu voir en elle une Sapho chrétienne.

Descartes (René), illustre philosophe et savant français, né à la Haie, en Touraine, le 31 mars 1596, m. le 11 fév. 1650. Il assista à diverses campagnes en spectateur plutôt qu'en soldat; puis s'absorba tout entier dans les profondeurs de la science et de la philosophie. Partant de sa pensée et de son être propre pour s'élever jusqu'à Dieu, il fraya des sentiers de lumière à la raison captive. Le « *Discours de la méthode* (Leyde, 1638, in-8°), a dit Jouffroy, est la préface de la philosophie moderne; les *Méditations* (Paris, 1641, in-8°), en sont le premier chapitre. » Anatomiste et physiologiste, chimiste, mathématicien, métaphysicien, D., malgré ses partis pris, ses écarts ou ses



Descartes, d'après Snyderhoff.

lacunes, garde à jamais l'honneur d'avoir ouvert le règne de la raison et d'avoir accompli, dans le domaine des sciences, des découvertes admirables qui auraient suffi à immortaliser plusieurs hommes. Inventeur de la dioptrique, créateur d'une physique toute nouvelle, ses erreurs mêmes ont été pour d'autres des inductions précieuses. Il a fallu en quelque sorte passer par la poussière de ses tourbillons pour arriver au vrai système du monde. Le premier, il conçut l'application de l'algèbre à la géométrie. Enfin, il posséda les dons d'un écrivain supérieur. (Excell. édit. des *Œuvres philosophiques* de D. par A. Garnier, 1835, 4 vol. in-8°.) Cf. **Cartésianisme**.

Des Champs (Eustache), dit *Morel* [appelé Deschamps de l'une de ses habitations, près de Vertus, en Champagne], poète français, né à Vertus, vers le milieu du XIVe s. Disciple de Guillaume de Machault, théoricien expert de « l'*Art de dictier et faire chansons*, » il joignit l'exemple au précepte très abondamment. Il n'écrivit pas moins de 1,175 ballades, 171 rondeaux, 80 virelais, sans compter les 13,000 vers de son grand poème satirique non achevé, le *Miroir du mariage*, et quantité d'autres pièces. E. D. est le type le plus remarquable et le représentant le plus fécond de la poésie française, à la fin du XIVe s. et au commencement du XVe. Homme de guerre, voyageur, diplomate et juge, il eut à souffrir toutes les rigueurs de son temps. Il en garda l'âpre souvenance. Inégal et rude, dans son style, il donne une fidèle image du siècle violent où il vécut, dans ses vers et dans les sujets qu'il a choisis. (Éditions Crapelet et Tarbé.)

Deschamps (Émile), poète français, né à Bourges, en 1791, m. en 1871. Comme Alfred de Vigny, comme ceux de la nouvelle pléiade romantique, il tourna de bonne heure ses regards du côté des littératures étrangères. Il emprunta à Goethe et à Schiller: la *Cloche*, la *Fiancée de Corinthe*, le *Roi de Thulé*; aux Espagnols, le *romancero du Cid*. C'était verser un sang nouveau dans les veines de la poésie française. Engagé dans la guerre qui s'agitait alors, il contribuait à rajeunir le rythme de nos vers, en même temps que dans la préface des *Études françaises et étrangères* (1828), il exposait les théories de l'École moderne et la vengeait des injures que l'ignorance et l'esprit de parti lançaient contre elle. — Ch. G.

Deschamps (Antony), poète français, frère du précédent, né à Paris, en 1800, m. dans une maison de santé en 1869. Une âpre mélancolie est la note dominante de ses *Satires* (1831). L'œuvre essentielle de son existence littéraire a été une traduction en vers de la *Divine Comédie*. Attentif à rendre le ton et la manière de Dante, il habitua ses contemporains à goûter un poète, dont les hardiesses géniales avaient longtemps effrayé le goût français.

Deschamps (Gaston), littérateur français, né à Melle, le 5 janvier 1861. De prime abord il avait frappé l'attention par des impressions de voyages très piquantes et très personnelles intitulées la *Grèce d'aujourd'hui*. Il a donné ensuite, et principalement au journal le *Temps*, puis a recueilli en volumes des séries d'études très remarquées sur les écrivains du jour, sur les tendances

morales et philosophiques, qui, de la science la plus rationaliste au mysticisme le plus nuageux, auront dirigé les intelligences de la fin du XIXe s. (*La Vie et les Livres,* plus. vol. in-18 jésus ; ouvrages divers.)

Deschanel (Émile), littérateur français, né à Paris en 1819, professeur au Collège de France et sénateur inamovible, m. en 1904. Auteur de remarquables études sur Aristophane, et dans un autre ordre d'idées sur les évolutions sociales de la classe bourgeoise. (Voy. aussi **Anthologie**.)

Son fils Paul D., né en 1856, publiciste et député, membre de l'Académie française, s'est acquis, dans les milieux parlementaires, une grande autorité d'orateur et d'homme politique.

Descort. Pièce de poésie, l'une des plus bizarres qu'ait inventées l'esprit subtil des troubadours. Destiné à peindre la douleur d'un amant rebuté, il devait offrir, dans sa composition même, la preuve de l'égarement de l'esprit qui le chante. Nulle forme précise et régulière. Les mètres les plus différents se pressent dans la même strophe. — Ch. G.

Description et **genre descriptif.** Partie de la composition littéraire, vers ou prose, qui a pour objet de peindre les choses à l'imagination. Les d. sont la pierre de touche du poète et de l'écrivain. Chacun s'y adonne, et, comme l'a dit finement un critique, rien n'est plus aisé que de les faire mauvaises, quand, au contraire, le nombre des auteurs qui réussissent à entraîner le public par la vérité, par la grâce, par l'éclat de leur pensée est infiniment rare. La première qualité d'une d., c'est l'exactitude. Il y faut, en outre, la clarté de l'expression, la juste liaison des détails et la nouveauté des images ; mais le point difficile, surtout, c'est de relier, comme y ont excellé un Chateaubriand, un Walter Scott, les objets dépeints aux émotions que fait naître l'aspect de ces objets mêmes, aux pensées vivifiantes qu'ils doivent inspirer.

Naturellement, les anciens ont connu la poésie descriptive qui est l'instinct de l'art ; ils l'ont cultivée sans en faire un genre à part, et, la traitant avec la sobriété qui les caractérise, en ont obtenu des effets pleins de grandeur. Que d'admirables touches, dans un cadre restreint, s'aperçoivent chez Homère, chez Hérodote et aussi chez Platon, par exemple au début du dialogue du *Phédon!* De même, les descriptions de la Bible, qu'elles tiennent du caractère tendre ou terrible, ou triste ou gracieux, ou fort ou sublime, sont généralement brèves et parfois n'ont qu'un trait ; mais ce trait est saisissant. Quelques souvenirs des eaux et des pâturages de Sicile suffirent à l'immortelle durée des scènes qu'a placées là Théocrite. Les d. de Virgile ne sont pas longues non plus ; elles sont aussi d'une justesse parfaite. Il n'a besoin que de deux vers, comme un peintre habile de deux coups de crayon, pour dessiner une figure charmante ou donner l'impression vive d'un lieu, d'un paysage. Au sortir du bel âge de la poésie romaine, on commence à perdre de cette mesure, de cette sobriété. Déjà Stace se garde bien de resserrer ses descriptions dans les entraves de deux ou de quatre vers. Il les étend, il les décore, il les recouvre d'une foule de lieux communs brillamment parés, ainsi que de morceaux de pourpre. « L'empire devenu barbare d'un côté et oriental de l'autre, eut ensuite sous les yeux, nous dit un historien littéraire, une diversité sans fin de climats, de races, de mœurs et d'aspects du monde et de la vie ; mais l'art n'existait plus pour choisir entre ces images et en composer des tableaux. » Grande est la confusion des couleurs. Avec la vie nouvelle du christianisme la nature s'idéalise et se colore des reflets de la cité céleste. Le christianisme oriental, plus ouvert aux impressions des choses du dehors que le christianisme tempéré des Occidentaux s'échauffe sous la splendeur des climats de l'Asie et de l'Afrique. L'admiration avide et variée des spectacles de la nature était alors avec la prière, selon le mot de Villemain, la dernière poésie de cet ancien monde sur lequel allait descendre la barbarie.

Si nous laissons passer ces jours sombres, puis les siècles de fer où règne sur le monde germain l'inspiration belliqueuse, l'épopée, nous arrivons à la grande floraison lyrique de la fin du XIIe s. et de la première moitié du XIIIe s. En France, sous Louis VIII, sous saint Louis, sous Philippe le Hardi ; ailleurs, chez les Minnesinger allemands, les effusions printanières surabondent. C'est le lieu commun des *pastourelles,* des *reverdies,* des *chants de mai* et des *moissons* d'alors. En Italie, un homme de génie, un second Homère, Dante ravivera ce champ communal des fleurs poétiques. Il a vu la nature dans les sites de sa patrie ; et quelques-uns de ces aspects se détachent sur les vastes perspectives de son ciel chrétien. Pendant les deux Renaissances, l'Italie était trop savante, trop ingénieuse « trop amusée d'elle-même », pour se livrer passionnément à la recherche de l'image vraie et pittoresque du monde. Mais l'impression n'en est jamais complètement effacée du cœur de l'homme. Chez les Espagnols et les Portugais, l'esprit de découverte ajoute à l'esprit d'inspiration. « Les navigations hardies des Portugais, le cap des Tempêtes vaincu par eux, les molles voluptés d'un climat enchanteur, prophétique symbole des corruptions de la richesse sous le ciel d'Orient ; le fantastique empire d'un peuple européen dans l'Inde, tout cela brille et respire dans Camoëns comme la Troade dans Homère. » Cependant, le goût des tableaux de campagne, des saisons et de leurs métamorphoses, des accidents du ciel, n'a pas disparu, en France ; il s'y conserve, mais moins pur et moins naturel jusqu'à la fin du XVIe s. On ne trouve pas chez un Ronsard, un Remi Belleau, un Saint-Gelais, cette émotion particulière de la nature qui a toujours frémi dans la poésie anglaise. Ils ne savent pas, comme un Spencer, un Shakspeare, plus tard un Milton, se servir des effets du monde extérieur dans leur rencontre avec les impressions de l'âme et du cœur. Mais les détails de grâce et de fraîcheur leur sont familiers.

A l'époque classique, quelques images heureuses chez La Fontaine, Fénelon, La Bruyère, des trouvailles d'expressions chez Racan et Segrais, empêchent à peine de sentir le vide général du sentiment de la nature. Le génie des meilleurs écrivains français se replie sur lui-même et se concentre presque exclusivement dans l'étude de l'homme. Au dix-huitième siècle, où la pensée a diminué de puissance, l'observation des choses physiques est plus attentive et le regard plus curieux.

Le genre descriptif proprement dit, inventé à demi dans les collèges par les poètes latins modernes, embelli par les Anglais, usé par

les Allemands, fit alors invasion dans la poésie française. De ce moment, on ne pensa plus qu'à la description; on trouva moyen de faire entrer partout la d. Peintures bien didactiques et bien froides, le plus souvent, bien multipliées et pourtant si peu variées! On tomba dans le vice de cette école italienne qu'avaient suivie à leur façon, au siècle précédent, les Saint-Amant, les Chapelain, les Scudéry, et qui substituait l'inventaire à la peinture. On n'omettait aucun détail, au lieu de choisir quelques traits propres à éveiller l'imagination. Et cette abondance ne suppléait que trop imparfaitement à la stérilité de l'esprit et du cœur.

La nature, la vraie nature paraissait oubliée. J.-J. Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre, surtout J.-J. Rousseau, en mêlant les teintes assouplies du sentiment aux harmonies de la terre et du ciel, ramenèrent, avec le pittoresque, la vie, la chaleur, l'émotion. Chateaubriand et les romantiques s'engagèrent avec éclat dans la voie nouvelle. Les fantômes mythologiques s'évanouirent. Délivré de ces froides abstractions le monde de la pensée se repeupla d'images vivantes et respirantes. A leur tour, les successeurs des Vigny, des Lamartine, à défaut d'une égale puissance lyrique voulurent introduire d'autres éléments dans la manière de concevoir le paysage. Leconte de Lisle et les Parnassiens déployèrent leurs talents plastiques à réaliser: la justesse des couleurs, la précision des lignes, le relief expressif des détails. Et le roman enchérit sur le vers.

Les auteurs se portaient à cette recherche jusqu'à l'abus. On était loin, maintenant, de la description pseudo-classique de Delille. Tout occupés de donner fête à leurs yeux, des écrivains tels que Théophile Gautier ne songent qu'à bien saisir la forme des objets pour les fixer en des traits précis. L'école réaliste et naturaliste ne pouvait qu'exagérer ces tendances en appliquant aux choses jusqu'à la dernière minutie les procédés de son art soi-disant photographique. Les prodigalités descriptives de Zola et des frères de Goncourt, par exemple, dépassent de beaucoup trop les longues peintures de Balzac et fatiguent bien plus encore, quoique souvent traversées d'images vives, originales. C'est la soumission complète de la pensée à l'objet. Que de superfétations dans ces séries de tableaux à la plume, dans ces enfilades de d. circonstanciées comme des inventaires! Il y a donc, au point de vue critique, bien des réserves à établir et même bien des sujets de blâme à formuler sur les débordements d'une langue, qui tend continuellement à reculer ses bornes, sur des confusions d'esthétique et des transpositions d'art qui déroutent le goût traditionnel, bouleversent les anciennes démarcations.

L'abus d'une habileté plastique, matérielle où les sentiments souffrent, où les peintures morales sont sacrifiées, est le défaut grave des écrivains du XIXe s. En revanche on ne peut s'empêcher de reconnaître que jamais on ne porta si loin l'art de parler aux yeux. Le degré de perfection auquel est parvenue la langue descriptive est le propre de cet âge d'analyse et d'observation. Voyez quelle érudition de style chez ces auteurs capables de fixer par une notation fidèle et rare les aspects, les résonnances, les similitudes, les formes de tous les objets. Heureuse la souplesse de leur plume! Ils auront des termes pour exprimer l'inexprimable, des prestiges de langage pour rendre visibles les parfums légers, les lignes fuyantes, les ondulations indécises, des procédés pour rendre saisissants les moindres accidents de la nature et les détails les plus insaisissables, les transparences de l'air, les divins silences de la mer et des champs, les contours vaporeux d'un paysage, et jusqu'à ces couleurs d'ombre auxquelles on ne saurait donner de nom. Combien est surtout sensible chez une élite d'écrivains restés fidèles à la grande école idéaliste cette interrogation constante de toutes les expressions, de tous les reflets de la vie! Amants fervents, passionnés de la nature, ils ne se lassent point d'y chercher sans cesse de nouvelles et plus étroites affinités avec la vie humaine et divine.

Le caractère que nous venons de résumer n'est pas spécial, du reste, à la littérature française. Il appartient aussi bien à la plupart des littératures européennes. Chez les romanciers et les poètes anglais, parmi les talents rêveurs des pays du Nord, du côté des imaginations allemandes et scandinaves, la gamme des tons est aussi variée dans les peintures que la succession des points de vue. Aucun esprit, par exemple, n'a su figurer, en aucune époque, avec un détail plus exact et avec une plus grande science toutes les parties d'un tableau que Charles Dickens..... L'art descriptif aura été, en un mot, l'excès et le triomphe du XIXe siècle.

Desfaucherets (JEAN-LOUIS BRAISSE), poète dramatique français, né en 1742, à Paris; censeur au ministère de la police sous l'Empire; mort en 1808. Auteur d'une comédie spirituelle et vive, le *Mariage secret* (1786, qui réussit au Théâtre-Français.

Desfontaines (PIERRE-FRANÇOIS GUYOT, abbé), critique et journaliste français, né en 1685, à Rouen; un moment professeur de rhétorique au collège des Jésuites de Bourges; mort en 1745. Avide de réputation, ayant de nature l'esprit tourné à l'ironie et à la satire, il exerça la critique d'une manière violente et personnelle (le *Nouvelliste du Parnasse*, 1731-34, 5 vol. in-12; *Observations sur les écrits modernes* (1735 à 1743; *Dictionn. néologique*, 1726), qui lui valut de nombreuses inimitiés. Le plus implacable de ses ennemis fut Voltaire, qu'il avait, à vrai dire, payé d'une noire ingratitude après avoir été sauvé par lui des conséquences d'une infamante accusation. L'irritable philosophe épuisa contre le malheureux abbé tout le dictionnaire des injures.

Desèze. Voy. **Sèze (de).**

Desfontaines-Lavallée (GUILLAUME-FRANÇOIS FOUQUES DES HAYES), chansonnier et auteur dramatique français, né en 1733, à Caen; censeur royal et secrétaire de Monsieur; m. en 1825. L'un des fondateurs des *Diners du Vaudeville*, il aida de sa plume et de son esprit certains fournisseurs en vogue des scènes secondaires, tels que Barré ou Radet. Il signa seul diverses pièces entre autres, la *Dot* (1785), une amusante comédie en trois actes mêlée d'ariettes.

Desforges (PIERRE CHOUDARD), acteur et auteur dramatique, né en 1746, à Paris, m. en 1806. Il quitta la médecine pour la peinture, qu'il abandonna pour le théâtre, joua la comédie en province, se rendit en 1779 à Saint-Pétersbourg, y composa divers ouvrages, rentra en France en 1782, et, dès son retour, fit jouer au Théâtre-Français une spirituelle appropriation scénique, en vers, du roman de Fielding, *Tom Jones à Londres*. Rassemblant, quelques années ensuite, les souvenirs d'une existence passablement aventureuse, il donna, sous une étiquette sans prétention (*Le Poète, Mém. d'un homme de lettres*, Paris, 1798, 4 vol. in-12), des renseignements curieux sur la vie de théâtre et des détails très peu voilés sur le libertinage du Directoire.

Desforges-Maillard (PAUL), poète français, né en 1699 au Croisic, m. en 1772. La *Métromanie* de Piron est fondée en grande partie sur l'histoire de ce rimeur, qui avait fait des vers sous le pseudonyme de Mlle Malcrais de la Vigne (*Poés. de Mlle Malcrais de la Vigne*, Paris, 1735, in-12), et, grâce à ce déguisement, s'était attiré beaucoup de compliments. Il est vrai qu'on s'empressa de les lui retirer, dès qu'on connut son véritable nom. Voltaire avait été dupe de la ruse.

Deshayes (LOUIS), baron de Courmenin, diplomate français, né v. 1592; l'une des victimes de la politique de Richelieu, qui le fit décapiter en 1632. (*Voyage du Levant*, Paris, 1624, in-4°; *Voy. au Danemark*, *ibid.*, 1664, in-12.)

Deshoulières (ANTOINETTE DU LI-



Mme Deshoulières.

GIER DE LA GARDE, Mme), femme poète française, née vers 1637 à Paris; m. en 1694. Elle eut de son temps une grande réputation. A une époque où la nature était encore si imparfaitement comprise, on croyait trouver dans ses *Idylles* et dans ses *Eglogues* (*Œuv.*, 1687, 1695; nombr. rééd.) le charme de la poésie pastorale. On s'est désabusé de cette idée, et l'on ne cite plus guère d'elle que les vers allégoriques adressés à ses enfants : cette pièce est d'une inspiration vraie et touchante. — CH. G.

Deslandes (ANDRÉ-FRANÇOIS BOUREAU), polygraphe français, né en 1690 à Pondichéry, m. en 1757. Aborda toute sorte de sujets, les uns de pure curiosité littéraire (*Réflexions sur les grands hommes qni sont morts en plaisantant* (Amsterdam, 1714, in-12); l'*Art de ne point s'ennuyer*, 1715, in-12); les autres de politique, de science, d'histoire et de philosophie (*Hist. crit. de la philos.*, Amsterdam, 1737, 3 vol. in-12; 1756, 4 vol.) Il montra de l'esprit et du savoir. En revanche, il péchait assez souvent, sous le rapport de la mesure et du goût.

Deslauriers, dit **Bruscambille,** auteur français, entré à l'Hôtel de Bourgogne, vers 1606, m. en 1684. Très gaiement il brochait sur l'esprit des auteurs dont il se faisait l'interprète, y mêlait les mots de son crû, et portait en tête des comédies ses « prologues » facétieux, qu'il livra ensuite à l'impression, avec grand succès, sous le titre de *Fantaisies de Bruscambille* (1612).

Deslys (CHARLES), littérateur français, né à Paris, en 1821, m. en 1885. Il écrivit pour le théâtre après avoir lui-même joué sur différentes scènes le drame et l'opéra-comique. Il signa aussi une foule de romans ou nouvelles, entre lesquels nous signalerons les *Récits de la grève* (1866) pour l'originalité des tableaux de falaises et de paysages normands habilement répandus.

Desmahis (JOSEPH-FRANÇOIS-ED. de CORSEMBLEU-), poète français, né en 1722, à Sully-sur-Loire, m. en 1761. De la grâce et de l'esprit répandus dans quelques pièces fugitives (V. *Œuv. choisies*, 1813, in-18), des vers charmants et d'agréables impertinences contre les femmes débitées dans un acte en vers, joué en 1750: l'*Impertinent*, ont gardé son nom de périr.

Desmarets de Saint-Sorlin (JEAN), littérateur français, né à Paris, en 1595; protégé de Richelieu et le premier chancelier de l'Académie; m. en 1676. Voué à toutes les extravagances, il étonna maintes fois ses contemporains. On le vit se jeter tour à tour dans la tragédie (*Aspasie*, *Mirame*, *Sci-*

pion, Roxane), le roman (*Ariane*), la critique, la poésie sacrée; et même, atteint de la fièvre épique, il composa un *Clovis* en 24 chants, très rempli de merveilleux, mais qui réussit seulement à fournir à Boileau une mordante épigramme. Il fut mieux inspiré avec la comédie satirique des *Visionnaires* (1637), dirigée particulièrement contre les précieuses. C'était un esprit bizarre, mais plein d'idées.

Desmoulins (Camille), publiciste français, né en 1762, à Guise, petite ville de la Picardie; élève boursier au collège d'Arras en même temps que Maximilien Robespierre, avocat à Paris; l'un des entraîneurs de la prise de la Bastille; député à la Convention; m. le 5 avril 1794. Une admiration ardente pour les grands écrivains de l'antiquité décida de ses opinions politiques. Il rêvait une société libre, embellie par les arts, les fêtes et les plaisirs, bien différente de cet affreux régime de la Terreur qui devait être également funeste aux patriotes et aux royalistes. Dès l'ouverture des États-Généraux, il s'était jeté dans le torrent révolutionnaire. Ses journaux et ses opuscules (*la France libre*, 1789; les *Révolutions de France et de Brabant*, 1789-90, 7 vol. in-8°; la *Tribune des Patriotes*, le *vieux Cordelier*, le *Brissot dévoilé*, l'*Histoire des Brissotins*), le classèrent au rang des premiers journalistes d'alors et des plus hardis pamphlétaires de tous les temps. L'escrime vive, agile, toujours prête à la riposte, l'invective, la personnalité railleuse : toutes ces armes, il les maniait en maître. Malheureusement il allait payer de sa vie les succès de son intelligence. Nourri de souvenirs classiques, imbu d'anachronismes grecs et romains qui portaient confusément en sa mémoire les hommes et les temps, la tête montée, l'imagination vive, l'esprit généreux, dévoué, capable de tous les bons sentiments, mais sans fermeté, sans consistance, l'âme douce et tendre, quoique ses opinions fussent violentes et ses plaisanteries souvent cruelles; le caractère enthousiaste, spontané, mais irréfléchi, mobile, il prit sa part, à l'étourdie, des excès de l'époque, alla de Robespierre à Danton, fut dupé par l'un, entraîné par l'autre, et ne se reconnut que sur le bord de l'abîme, trop tard! Il périt, victime de cette Révolution dont il avait été, la plume à la main, l'un des plus fervents évangélistes.

Desnoyers (Louis), littérateur français, né à Replonges, dans l'Ain, en 1805, m. en 1868. Auteur des *Aventures de Robert-Robert*, un livre de haute fantaisie deux cent fois réédité pour le plaisir des enfants; fondateur de la *Société des gens de lettres*.

Des Périers (Bonaventure), écrivain français, né vers la fin du xv° s., à Arnay-le-Duc, près d'Autun, m. en 1544. Issu d'une famille ancienne et considérable, mais dénuée de fortune, il enseigna, quelque temps, les langues grecque et latine, s'attacha ensuite au service de plusieurs seigneurs et ne parvint à sortir de la médiocrité que grâce à la faveur, malheureusement instable, de Marguerite de Navarre. Son érudition faisait autorité. On lui attribue certain petit traité grammatical fort judicieux : *Briefve Doctrine pour deuement escrire selon la propriété du françois*. Il prit part à la publication d'une version française littérale des Écritures d'après le texte hébreu que préparaient, à la demande des Églises vaudoises de la Suisse, Robert Olivétan, parent de Calvin, et le savant Lefèvre d'Étaples. C'est pourtant sur des dialogues facétieux, cachant derrière le voile de l'allégorie des intentions sceptiques et pénétrés de l'esprit rabelaisien (*Cymbalum mundi*, Paris, 1637, in-8°, Lyon, 1638); c'est sur des récits grivois publiés après sa mort (*Nouvelles récréations et joyeux devis*, Lyon, 1558, in-8°; *Œuv. compl.*, éd. 1856) qu'est fondée sa réputation. Ces bagatelles licencieuses tirent leur prix de la perfection du style, un style enjoué, piquant, alerte et fin au possible. Selon Nodier, une bonne partie d'une des plus charmantes productions du xvi° s., de l'*Heptaméron*, reviendrait à des Périers. Ce gai conteur termina sa vie par une fin tragique : il se perça de son épée, dans un accès de fièvre chaude.

Desportes (Philippe), poète français, né en 1546, à Chartres, m. en 1606. Simple clerc chez un procureur de Paris, puis secrétaire d'un évêque, il s'éleva vite dans la faveur des grands. Charles IX lui paya huit cents couronnes d'or pour les sept cent vingt-deux vers de son poème intitulé la *Mort de Rodomont;* Henri III récompensa de dix mille écus d'argent ses sonnets et paya ses complaisances poétiques des places les plus honorables et des abbayes les mieux rentées. Le poète devint conseiller d'État, lecteur de la chambre du roi, chanoine de la Sainte-Chapelle, abbé de Tiron, de Josaphat, du Vaux-Cernay, de Bon-Port, etc. De ces richesses il usa largement, du reste, hôte généreux, zélé pour ses amis, empressé à leur rendre service auprès des grands dont il possédait l'oreille et le cœur. Tout entier aux plaisirs de la cour, D., pendant la plus

longue partie de sa vie, n'a fait que chanter ses amours ou celles des princes. Sa poésie, que Boileau a bien caractérisée, est celle d'un esprit *retenu*, délicat, ingénieux, plus souple qu'honnête, plus spirituel que passionné. Avec lui nous sommes loin des hardiesses téméraires de la *Pléiade*. Dans ce ton moyen il a trouvé des vers exquis, pleins d'élégance, de mol abandon, de correction et de charme. *(Œuv. compl.*, éd. A. Michiels, Paris, 1858, in-16.) — Ch. G.

Despourrins (Cyprien), poète béarnais, le plus célèbre de tous ceux qui ont manié ce dialecte, né en 1698, dans la vallée d'Aspe, m. en 1759. L'amour calme et pur, l'amour mélancolique et rêveur, c'est l'habituelle inspiration de ses douces bucoliques; la gracieuse naïveté dans les images, la suave fraîcheur dans les idées, c'en est le charme. La mémoire de Despourrins est restée chère dans les cœurs des pâtres pyrénéens. (V. les *Muses Béarnaises*, Pau, 1835.)

Despréaux. V. **Boileau**.

Despréaux (Jean-Étienne), danseur, chansonnier, auteur dramatique et poète didactique français, né en 1748 à Paris; maître de ballet à l'Opéra, où il épousa la célèbre Guimard; inspecteur général des spectacles de la Cour et enfin professeur au Conservatoire; m. en 1820. De gaies parodies, des chansons faciles et encore agréables *(Mes Passe-temps)* et un poème en 4 chants calqué sur l'*Art poétique* de son illustre homonyme — l'*Art de la danse* — qu'il connaissait *ex professo*, lui firent une réputation d'homme d'esprit.

Destouches (Philippe-Néricault), poète comique français, né en 1680, à Tours, reçu à l'Académie en 1723, m. en 1754. Pour échapper à la pression de sa famille qui voulait en faire un avocat, il quitta, dit-on, la maison paternelle, s'engagea dans une troupe de comédiens et travailla pour le théâtre de la Foire. Plus tard secrétaire de M. de Puysieux, un diplomate, il eut, dès lors, une existence assurée et des loisirs. Il suivit donc sa vocation et produisit un grand nombre de pièces. En 1727, le *Philosophe marié* le mettait au premier rang entre ses rivaux. D. se portait dans le genre comique pour être le successeur de Molière. Son ambition eût été de laisser au théâtre une comédie de caractère, une comédie-type. Avec l'*Irrésolu*, l'*Ingrat*, le *Médisant*, l'*Homme singulier*, la *Fausse Agnès*, le *Dissipateur*, il n'a cessé de tenter l'entreprise. On peut dire qu'il ne l'a couronnée qu'une fois: c'est dans le *Glorieux* (1732, 5 actes en vers). Cette pièce, heureusement conduite, plaît encore par des scènes adroitement combinées, par une apparition du pathétique et de l'attendrissement au milieu des tableaux ordinaires à la comédie. Quoique D. ait eu le mérite de faire quelques alexandrins frappés à la manière de Despréaux (il avait reçu de Boileau des conseils et des éloges), sa versification est froide et lâche. Ses personnages ne saisissent pas assez fortement l'imagination. Il est naturel, facile, disert; il peint habilement les mœurs, sans que ses meilleurs portraits laissent voir en lui une connaissance supérieure de la société. *(Œuv.*, Amsterdam, 1755-59, 5 vol. in-12; plus. éd.)

Deutéronome. Le cinquième livre du *Pentateuque*.

Deux Mondes (Revue des). Voy. **Revues**.

Dewez (Louis-Dieudonné-Joseph), historien belge, né en 1720, à Namur; secrétaire perpétuel de l'Académie de Bruxelles; m. en 1834. Il rapporta toutes ses études à l'histoire générale ou particulière des provinces belgiques. *(Hist. gén. de la Belg.*, Bruxelles, 2e éd., 1826-28, 7 vol. in-8°; *Hist. du pays de Liège*, 1822, 2 vol. in-8°, etc.)

Dexippe, *Publius-Herennius Dexippus*, général, orateur et historien grec du IIIe s. ap. J.-C., né à Hermus, dans l'Attique. Homme de courage autant que de savoir, il repoussa les Goths qui avaient envahi l'Achaïe, vers l'an 269. On a conservé quelques fragments de sa relation de la *Guerre des barbares* et de son *Hist. de la Macédoine après Alexandre*. (Ap. A. Mai, *Collectio scriptorum veterum*, 1825-28.)

Dexippe, Δέξιππος, philosophe grec du IVe s. ap. J.-C., disciple de Jamblique et auteur d'un *Commentaire* en forme de dialogue sur les *Catégories* d'Aristote. (Trad. lat. Bernard Félicien, Paris, 1549, in-8°.)

D'Hele (Thomas). Voy. **Hèle**.

Diableries. Au moyen âge, pièces populaires, contes où le diable jouait le principal rôle.

Diacre. Voy. **Paul**.

Diacritiques (signes). En gramm., signes dont l'objet est d'empêcher la confusion des mots.

Diagoras de Melos, poète et philosophe grec sceptique du Ve s. av. J.-C., affranchi et disciple de Démocrite. Cicéron, dans le *De natura deorum*, le donne pour un athée avéré. *(Fragm.*, ap. Bergk, *Poetæ lyrici*, 1843.)

Dialecte (gr. διά et λέγω, dire). Langage particulier d'une ville, d'une province,

qui se rattache à la langue générale de la nation. Ainsi l'ancienne Grèce avait le *béotien* ou *éolien*, le *dorien*, l'*ionien* et l'*attique*; les peuplades italiques eurent l'*ombrien*, *l'osque* et le *latin* (sans compter l'*étrusque* et le *messapique*); l'italien n'est autre chose qu'une fusion des dialectes *toscan, romain, sicilien, vénitien;* la langue romane de France se ramifia, au moyen âge, en deux branches principales: la langue *d'oil* et la langue *d'oc*; l'espagnol s'est partagé en *castillan, catalan, aragonais, murcien* et *andalou*; l'allemand a été divisé en *gothique, bas-allemand, haut-allemand, moyen* et *moderne*; l'anglais... Mais il faudrait énumérer presque toutes les langues de quelque importance; car chacune a ses annexes: ses *dialectes* et ses *patois*. (Voy. **Patois**)

Dialectique (gr. διαλέγομαι, discourir). Art de raisonner, de discuter. Zénon d'Élée passe pour avoir été l'inventeur de la d., qu'il mit au service de ses polémiques fougueuses. Socrate en fit l'art de chercher sérieusement la vérité, au moyen de conversations particulières entre deux hommes attentifs à bien raisonner. Ainsi nous apparaît-elle chez Platon et Xénophon. Suivant les expressions de l'abbé Fleury, cet art consistait donc à répondre juste sur chaque question, à faire des divisions exactes, à bien définir les mots et les choses, et à peser attentivement chaque conséquence avant de l'accorder; sans se presser, sans craindre de revenir sur ses pas et d'avouer ses erreurs; sans vouloir qu'une proposition fût vraie plutôt que l'autre. Platon faisait de la dialectique la philosophie même. Aristote, en la distinguant de la logique, de la sophistique et de la rhétorique,



Le Dialectique, d'après une sculpture du XIIIe siècle, représentant les arts libéraux.

lui donna son caractère propre. La d. péripatéticienne fut adoptée par toutes les écoles grecques postérieures, particulièrement cultivée par les stoïciens, et mise en usage par les apologistes chrétiens des premiers siècles, qui en tournèrent les armes contre la philosophie païenne et les argumentations des hérésiarques. Elle régna, dans les écoles, pendant tout le moyen âge, à la suite de Boèce, de Bède, de Scot Érigène et d'Abailard. Des esprits, plus occupés de la forme que du fond, y trouvaient une méthode commode de forcer le commentaire des vérités religieuses. « On raisonne, on argumente, on tire à l'infini les conséquences sans vérifier les principes, qui demeurent au-dessus de l'examen; on réduit toute la logique au syllogisme, qui est la forme la plus rigoureuse de la déduction; on néglige l'induction et l'observation. L'abus du syllogisme entraîne la subtilité, le goût des divisions et subdivisions, la réduction du raisonnement logique à un mécanisme verbal, et la préoccupation excessive des formes de la pensée aux dépens de la pensée même, en un mot le formalisme. Mais, tout en abusant de la d., comme le reconnaît A. Fouillée, le moyen âge préparait à l'esprit moderne un instrument d'une grande puissance, qui, après avoir été appliqué seulement à des questions secondaires, devait être mis ensuite au service des questions essentielles. De la forme on devait peu à peu passer au fond des choses, et remonter de l'analyse des conséquences à l'examen des principes. »

Dialegmatiques (Sciences). Celles qui étudient les signes servant à transmettre les idées, les sentiments, les passions.

Diallèle (de διάλληλος, réciproque). Dans l'ancienne logique, espèce de pétition de principes, raisonnement vicieux.

En rhét. Renversement, des mots d'une phrase: *C'est le pâté des rois et le roi des pâtés.*

Dialogue. Ouvrage littéraire en forme de conversation. La forme du d. étant la plus commode pour mettre en parallèle des idées opposées, certains auteurs l'ont appliquée à des ouvrages de philosophie, de rhétorique, d'enseignement, ou de critique morale. Platon*, Cicéron, Lucien*, Fénelon, Fontenelle, Wieland, Ernest Renan, nous en ont laissé des modèles bien différents.

Dans l'art dramatique, le d. caractérise la manière dont un auteur fait parler ses personnages.

Dialogues des Dieux. Voy. **Lucien.**

Dialogues des Orateurs. Voy. **Tacite.**

Dialogues des Morts. Voy. **Lucien.**

Diamante (J.-Baptiste), poète dramatique espagnol du XVIIe s. Imitateur de Corneille dans le sujet du *Cid*, emprunté par le grand tragique français à un autre Espagnol: Guillen de Castro.

Dias (Édouard), poète portugais du XVIe s., contemporain du poète dramatique Balthazar D. Il célébra en vingt et un chants le sujet national par excellence: *la Conquête du royaume de Grenade* (Madrid, 1568).

Diascévastes (gr. διασκευάζω). Les critiques grecs d'Alexandrie qui se firent les ordonnateurs des poèmes d'Homère, non sans y mélanger quelques erreurs et des interpolations. — Les romans de chevalerie eurent aussi, en quelque sorte, leurs rapsodes et leurs diascévastes.

Diastole. (gr. διαστέλλω, dilater). T. de gramm., de rhét. et de prosodie: 1° séparation, par quelques signes, des éléments des mots composés; 2° décomposition d'une diphthongue en deux voyelles; 3° changement

d'une syllabe brève en longue; 4° répétition d'un ou de plusieurs mots après une parenthèse.

Dans l'ancienne logique, espèce de définition ou de distinction.

Dibdin (THOMAS), littérateur anglais, né à Kensington en 1770; fils du compositeur et auteur dramatique CHARLES **Dibdin** [1748-1815]; m. en 1847. Le plus passionné des bibliographes dans un pays où n'ont pas manqué, cependant, les fervents amis du livre. (La *Bibliomanie* ou *Folie des livres*, Londes, 1811; *Bibliographical Decameron*, 1817, 3 vol.; *Antiquités bibliograph. d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande*, 1810-19, 4 vol. in-4°; etc.)

Dicacité (latinisme). Penchant à rallier, et aussi les paroles piquantes à l'aide desquelles on cherche à faire rire aux dépens d'autrui. « La dicacité, dit Quintilien, consiste à lancer un trait vif et imprévu. »

Dicéarque, Δικαίαρχος, philosophe grec du IVe s. ap. J.-C. Il suivit avec Théophraste et Eudème les leçons d'Aristote; mais se rallia postérieurement au matérialisme d'Aristogène. Il niait l'immatérialité et l'immortalité de l'âme, résultat, selon lui, de l'harmonie des puissances du corps. D. jouissait, dans l'antiquité, d'une grande réputation scientifique. (*Fragm.*, éd. H. Estienne et Casaubon, Paris, 1589, in-8°.)

Dickens (CHARLES), célèbre romancier anglais, né à Portsea, près de Portsmouth, en 1812, m. en 1870. Sa



Charles Dickens, dans sa jeunesse.

jeunesse fut besogneuse; mais la fortune lui réservait les plus abondantes compensations. Richesse et popularité, aucune des faveurs du succès ne manqua à l'auteur d'*Oliver Twist* (1838), de *Martin Chuzlewith* (1843), de *David Copperfield* (1850), de la *Petite Dorritt*, de *Nickleby*, des *Contes de Noël*, etc. En 1867, D. fit, aux États-Unis, une tournée de cinq mois consacrés à des lectures et à des conférences. Il y donna soixante-seize séances, gagna un million et perdit la santé. Nul des grands romanciers anglais du XIXe siècle n'a exercé une influence plus considérable, plus profonde. L'exactitude de l'observation, la finesse un peu maniérée des remarques psychologiques, le dessin saillant des caractères, la vivacité des portraits, sont réunis dans sa manière jusqu'au plus haut degré d'intensité. D. est prodigue et quelquefois prolixe, sans jamais paraître banal. L'inattendu jaillit sous sa plume en même temps que les plus étonnantes hardiesses humoristiques. Suivant l'opinion des meilleurs juges, il est sans rival dans l'art de coordonner, en un tableau exubérant de vie et d'animation, mille détails qui se fondent ensemble comme les couleurs dans la toile d'un Van Ostade.

Dictionnaire. Recueil des mots d'une langue, d'un art, d'une science rangés par ordre alphabétique ou par ordre méthodique, expliqués, définis, dans la langue maternelle ou traduits dans une autre.

Lorsqu'une science, rationnelle ou positive, après bien des tâtonnements est enfin parvenue à se constituer, son premier soin est de se délivrer des certificats d'existence et de durée. A cet effet, elle établit l'inventaire de ce qu'elle possède en propre. Elle cherche un ordre d'exposition aussi net, aussi réduit, aussi élémentaire que possible en vue de le substituer à l'enchaînement systématique des théories; et, sous forme de répertoire, elle étale aux yeux la variété de ses richesses, disposées de telle sorte que les détails en soient saisissables, instantanément. A peine un d. est-il créé qu'il s'en produit de nouveaux. La souche en devient féconde assez vite. Ils s'engendrent les uns des autres; et bientôt ils foisonnent. Aujourd'hui, il n'est pas une branche de connaissances qui ne possèdent un ou plusieurs de ces recueils. Ils se sont augmentés prodigieusement dans notre heureux siècle. On pourrait croire qu'il ne reste plus rien à imaginer afin d'abréger ou d'aplanir, au profit des esprits languissants, les routes des sciences.

Ces dictionnaires de choses appartiennent plutôt au genre d'études appelés *encyclopédiques* (voy. **Encyclopédie.**) Les vocabulaires, les lexiques, sont d'un usage plus général. Ils font perpétuellement besoin, nécessité.

Les Dictionnaires de langues, considérés purement comme genre littéraire, ne jouissent que d'une estisme relative. Cette sorte de compilation, dont la philologie contemporaine aura fait œuvre de science, a, néanmoins, ses mérites propres et ses difficultés réelles. Quand l'artisan d'un dictionnaire ne voit pas là simplement un prétexte de reproduction facile et de plagiat autorisé, la tâche entreprise par lui s'impose alors à sa conscience comme une besogne lente et rude. A l'origine, un simple lexique de la langue pa-

raissait exiger une telle intensité d'absorption, des comparaisons si longues et des recherches si ardues qu'un vieil auteur, dans une épigramme latine citée fréquemment, attestait ciel et terre qu'il ne connaissait pas au monde de gêne ni de supplice comparables à l'ensemble des tourments et des peines nécessités par la confection d'un glossaire. En plein XVIIe s., le génie ne croyait pas s'abaisser en travaillant aussi à l'épurement ou à la classification des mots. A l'Académie, au sein de l'illustre assemblée, chacun y procédait avec une lenteur, avec une circonspection presque religieuse. Des mois, des années se passaient: on n'en était encore qu'à la revision de la première lettre. Et ceux qui assistaient aux séances, ceux qui avaient l'honneur d'être admis à reconnaître avec quelle censure minutieuse on épuisait jusqu'aux moindres synonymies ou de quelle façon subtile étaient décomposés les sens, ne s'étonnaient plus de la lenteur et de la difficulté d'un d. Depuis lors tant de travailleurs ont passé qu'ils ont rendu la voie tout unie, en apparence. Mais si le labeur s'est fort simplifié sur quelques points, les rénovations de la philologie lui ont imposé, sur le détail des choses, des règles bien autrement rigoureuses. Les définitions elles-mêmes, tant de fois reprises, copiées, transcrites ou retournées, rarement recommencées, demeurent encore la pierre de touche du véritable linguiste. Il en reste un grand nombre qui, pour être rendues exactement, réclament une égale dépense d'attention scrupuleuse, d'analyse fine et délicate. Quant au classement définitif, et d'après des lois, des acceptions si nombreuses que chaque terme s'est appropriées en passant d'analogie en analogie, il est encore à créer.

Le premier d. connu est un ouvrage en 120 livres composé par le grammairien grec Callimaque, sous le titre de *Musée*. Cet ouvrage est perdu, ainsi que le traité de V. Flaccus, *De significatione Verborum*, dont on a l'abrégé, sous le même titre par Pompeius Festus. On cite ensuite le *Lexique de Platon* de Timée le Sophiste, l'*Onomasticon* de Julius Pollux, véritable encyclopédie méthodique distribuée en neuf livres, les divers lexiques d'Orion, d'Helladius, d'Ammonius, de Philémon, de Photius, de Suidas; puis, de Papias, de Jean de Garlande et de Jean Crettone au moyen âge; et, pour nous en tenir seulement aux d. de langues, viennent, depuis le XVIe s., les travaux de Rob. et Henri Estienne, Furetière, Richelet, Johnson, Forcellini, Schrevelius, Vossius, Ducange, Freund, Schneider, Passow, Grimm, Boiste, Valbuena, Quicherat, Littré, Godefroy, A. Darmesteter, etc. (Cf. **Encyclopédie**).

Dictys de Crète, Δίκτυς, auteur prétendu d'une histoire de la guerre de Troie trouvée, dit-on, dans un tombeau. Cette histoire fabuleuse en latin donnée comme une traduction du journal grec de Dictys de Crète, compagnon d'Idoménée, lequel aurait écrit le récit d'événements dont il aurait été témoin, est, vraisemblablement, non une traduction d'un roman grec, mais une invention assez ingénieuse de la deuxième moitié du IVe s., due à un certain Septimius. (Ed. Dederich, Bonn, 1833, etc.)

Didactique. (Poésie). Genre littéraire comprenant une certaine catégorie d'œuvres, qui, sous la forme poétique, visent à donner aux lecteurs un enseignement sans aridité, entremêlé d'épisodes agréables et de narrations gracieuses. (Voy. entre autres Aratus, Boileau, Delille, Ennius, Hésiode, Horace et Lemierre, Lucrèce, Manilius, Ovide, Parménide, Pope, L. Racine, le P. Rapin, Roucher, Thomson, le P. Vanière, Virgile, Xénophane et les diverses littératures.)

Didascalie (gr. διδασκαλία, enseignement). Instruction que le poète dramatique donnait aux acteurs sur la manière dont ils devaient jouer les pièces; et aussi, Etude critique, placée en tête des pièces de théâtre, chez les anciens. C'est par les d. que sont venus jusqu'à nous, au moyen des scolies, le peu de détails traditionnels que nous possédons sur la composition et la représentation des chefs-d'œuvre grecs.

Diderot (Denis), illustre écrivain français, né à Langres en oct. 1713, m. à Paris le 30 juillet 1784. Savant et inspiré, critique, conteur, romancier, dramaturge, publiciste chaleureux, le « pantophile Diderot » fut un grand semeur d'idées. Principal architecte de l'*Encyclopédie*, auteur d'innombrables articles, il était le centre d'une école, le chef avoué d'une littérature, le foyer rayonnant d'une immense activité intellectuelle. Ses productions



Diderot.

les plus célèbres sont: le *Neveu de Rameau*, le *Paradoxe sur le comédien*, la *Lettre sur les Aveugles*, les *Pensées philosophiques*, les *Salons*. Diderot rassemblait tous les contrastes dans sa manière d'écrire et dans son caractère. Soumis à tous les caprices de l'imagination et des sens, homme de spontanéité et de passion, « tête pétrie de vitriol, de salpêtre et d'arsenic », il n'écrivait que pour débarrasser son cerveau du trop-plein des idées qui, dans cette fournai-

se, tourbillonnaient perpétuellement. Il inventait, produisait, oubliait, puis recommençait, et la mobilité de son humeur faisait son originalité. Déraison et génie, enthousiasme et fanatisme, bon sens et paradoxe, ce fut Diderot. (*Œuv.* de Diderot, éd. diverses, comprenant avec sa *Correspondance littéraire,* une trentaine de volumes in-8°.)

Didon (le Père Henri), prédicateur français, de l'ordre des dominicains, directeur de l'école d'Arcueil; né en 1840, m. en 1900. Conférencier et penseur de l'école de Lacordaire, il s'efforça, non sans péril, de fondre dans un même enseignement le libéralisme social et la foi catholique.

Didot (les). Nom d'une famille illustre dans les annales de l'imprimerie depuis la fin du XVII° siècle. Le fondateur de la « dynastie » a été Firmin Didot, né en 1689, à Paris, et devenu syndic de la communauté des libraires. Il convient de nommer entre autres:

Firmin **Didot,** frère de Pierre Didot [1764-1836], inventeur de la stéréotypie, et réputé comme helléniste pour les deux traductions en vers des *Idylles* de Théocrite et des *Chants de Tyrtée;* et Ambroise-Firmin, le philelhène éminent [1790-1876], qui, non seulement réédita le *Thesaurus græcæ linguæ* d'Henri Estienne, forma la grande Bibliothèque grecque et fut la providence des études helléniques en France, mais qui, lui-même, utilisant une admirable collection de manuscrits, l'une des plus abondantes qu'ait jamais possédées un particulier, composa de nombreux ouvrages sur le moyen âge, sur les historiens français, sur les anciens typographes, graveurs et peintres.

Didyme d'Alexandrie, célèbre grammairien grec de l'école alexandrine, du 1er s. av. J.-C. On l'avait surnommé *Cymbalum mundi*, à cause du bruit qu'il faisait par ses nombreux ouvrages, qu'on disait monter jusqu'à trois mille cinq cents.

Didyme. docteur de l'Eglise d'Alexandrie, né dans cette ville en 309, m. en 399. Bien que frappé de cécité dès l'âge de quatre ans, il était parvenu à un rare degré de connaissances et d'activité intellectuelles. Combefis a publié le texte grec de son *Livre contre les Manichéens.* (Paris, 1672, in-fol.)

Dierjavine (1743-1816). V. Litt. russe.

Dierx (Léon), poète français d'origine créole, né en 1838 à l'île de la Réunion. Triste et voluptueux chanteur, ignoré de la foule, très apprécié de quelques-uns, cet « enfant du rêve », comme l'appela Villiers de l'Isle-Adam, s'est efforcé de rendre, sur des rythmes nouveaux, « enlaceurs et souples », tout le charme enveloppant, sinueux, profond et captivant de la mélancolie passionnée. (*Lèvres closes,* etc.)

Dieulafoy (Joseph-Marie-Armand-Michel), vaudevilliste français, né à Toulouse, en 1762, m. en 1823. Il échappa, comme Désaugiers, aux massacres de Saint-Domingue, l'île lointaine où il était allé chercher fortune, et se distingua par plusieurs comédies spirituelles. (*Défiance et malice,* 1801; le *Portrait de Michel Cervantès,* 1802.)

Dieulafoy (Jane), voyageuse et romancière française, née à Toulouse, en 1852; décorée de la Légion d'honneur, à la suite de la publication de ses *Voyages en Perse,* — voyages de découvertes où elle avait accompagné et vaillamment secondé son mari, le savant ingénieur et historien d'art Marcel Dieulafoy. Auteur, entre autres ouvrages, d'un curieux roman de reconstitution historique : *Parysatis* (1890, in-18).

Diez (Frédéric), célèbre philologue allemand, né à Giessen, en 1791; membre correspondant de l'Institut de France; m. à Bonn en 1876. Ce que Bopp avait fait pour les langues indo-européennes, Frédéric Diez le fit également en maître pour les langues romanes en appliquant toutes les ressources de la philologie à l'étude comparée de l'italien, du roumain, du latin, de l'espagnol, du portugais, du provençal et du français, ainsi que des innombrables dialectes que l'on englobe sous ces termes généraux.

Diffus (style). Style verbeux, prolixe. Le style diffus consiste à dire peu avec beaucoup de mots. C'est une stérile abondance de paroles, qui ne fait que nuire à la netteté du discours.

Digby (Kenelm, dit le chevalier), naturaliste et philosophe anglais, né à Londres, en 1603 ; fils du conspirateur Everard Digby ; m. en 1665. Avant de s'adonner presque exclusivement aux travaux de l'esprit, il avait pris une part active aux événements de son époque. Ainsi, en 1628, il équipait à ses frais une flotte avec laquelle il battit les Vénitiens. D. a jeté bien des opinions bizarres à travers le développement de ses idées scientifiques ou philosophiques. (*Discours sur* la *poudre de sympathie,* en français, Paris, 1658, in-8°), en anglais, Londres, m. d. ; *A Treatise on the nature of Bodies*, Paris, 1664, in-8°).

Digeste (lat. *digesta,* participe passif neutre de *digerere,* les choses mises en ordre). Nom du recueil des décisions des jurisconsultes, composé par l'ordre de l'empereur Justinien, qui lui donna force de loi.

Dignitate (de), etc. Voy. **Bacon.**

Dillmann (Chrétien-Auguste), théologien et orientaliste allemand, né

en 1823, dans le Wurtemberg; m. en 1893. Ses travaux jouissent de la plus haute autorité pour tout ce qui concerne la langue et les textes éthiopiens.

Dinarque, Δείναρχος, orateur grec, né à Corinthe, en 360 av. J.-C., m. en 280. Du partie macédonien, c'est-à-dire adversaire résolu de Démosthène, il partagea la disgrâce de Démétrius de Phalère. Sa parole était véhémente et passionnée. (*Fragm.* édit. princeps, Alde, *Oratores attici,* Venise, 1513; édit. spéciale, Schmidt, Leipzig, 1826, in-8°.)

Dindorf (GUILLAUME), philologue allemand, né à Leipzig en 1802, m. en 1882. Termina à dix-sept ans des scolies sur une édition d'Aristophane, laissées inachevées par Beck, et se créa par la suite une grande autorité, au moyen de nombreuses publications savantes. Son frère Louis Dindorf (1805-71) parcourut la même carrière dans l'érudition, et fut souvent son collaborateur.

Dingelstedt (FRANÇOIS, baron de), poète et romancier allemand, né en 1814, à Halzdorf, m. en 1881. Ses premières poésies, publiées en 1840, sans nom d'auteur, sous le titre de *Chants d'un veilleur cosmopolite,* ont une tristesse pénétrante, un mouvement lyrique plein de grâce et de fierté.

Diniz ou **Denis,** roi de Portugal et poète, né en 1261, m. en 1326. Protecteur des plus sérieuses études, il fonda l'université de Coïmbre sur le modèle de celle de Paris. Il s'engagea aussi dans la *gaie science.* Son *Cancioneiro* offre de continuelles preuves de l'influence des troubadours; on y remarque, en outre, de gracieuses petites pièces rappelant la simplicité des pastourelles en langue d'oïl et des *serranas* castillanes.

Diniz da Cruz e Sylva (ANTONIO), célèbre poète portugais, né en 1730, m. en 1811. Il rivalisa avec Pindare, son modèle, en célébrant sur un ton lyrique très élevé les gloires nationales; et, dans un tout autre genre, dans la forme héroï-comique du *Lutrin* ou de la *Boucle de cheveux enlevés* s'égala par le talent à Pope et à Boileau (*O. Hyssope,* le Goupillon). La publication de toutes ses œuvres a été posthume.

Dioclès de Péparèthe, historien grec, né à Péparèthe, une île de la mer Égée, vers le III° s. av. J.-C. Plutarque et Festus nous ont transmis deux fragments de son livre sur les origines de Rome, qu'il ramenait à la filiation troyenne. (Ap. C. Muller, *Historicorum græcorum fragmenta,* III.)

Dioclès de Caryste, médecin grec du III° s. av. J.-C., qu'il ne faut pas confondre avec le poète Julius Dioclès de Caryste. (V. Mathaxi. *Medicorum græcorum opuscula,* Moscou, 1808, in-4°.)

Dioclès (JULIUS) de Caryste, poète grec dont on ne sait aucun détail d'existence. Les *Analecta* de Brunck et l'*Anthologia græca* de Jacobs, contiennent de ses épigrammes.

Diodore de Sicile, historien grec du Ier s. av. J.-C., contemporain de Denys d'Halicarnasse, né à Agyrium en Sicile. Il passa de longues années à Rome, sous César et Auguste. Grand abréviateur et compilateur judicieux plutôt que penseur profond ou écrivain original, ses meilleurs titres, aux yeux des modernes, sont d'avoir réuni une collection considérable de documents historiques et d'avoir sauvé de la perte une foule de textes, qui, sans lui, n'existeraient plus. A cet égard, sa *Bibliothèque historique,* qu'on a louée ou critiquée tour à tour avec exagération, est un des plus précieux monuments de l'antiquité. Malheureusement, cette histoire universelle en quarante livres est loin de nous être parvenue au complet. Nous possédons les cinq premiers livres, qui traitent de l'Egypte, de l'Assyrie et des premiers temps de la Grèce, et dix autres livres (XI-XX), qui vont jusqu'à la bataille d'Ipsus. Des vingt-cinq livres perdus on a des fragments et des extraits. Diodore de Sicile avait poussé le récit des événements jusqu'aux campagnes de César dans les Gaules. (Éd. Hœfer, Paris, 1865, 4 vol. in-18.)

Diodore de Sinope, poète grec athénien, l'un des nombreux metteurs en scène de la « *comédie moyenne* ». (Meineke, *Fragm. comicorum græcorum,* I, III.)

Diodore d'Antioche, théologien grec du IV° s., évêque de Tarse et disciple de Nestorius. Certains de ses écrits se sont conservés par des traductions syriaques.

Diodore le Périégète, Διόδωρος ὁ Περιηγήτης, historien et géographe grec de la fin du IV° s., le premier, pense-t-on, qui ait composé une *Périégèse,* c'est-à-dire une description de la terre.

Diogène d'Apollonie, Διογένης ὁ Ἀπολλωνιάτης, philosophe grec du V° s. av. J.-C. Disciple d'Anaximène et contemporain d'Anaxagore, sa philosophie, assez mal définie, est représentée par Aristote comme un mélange de spiritualisme et de sensualisme. (*Diogenis Apollionatæ fragmenta quæ supersunt omnia, disposita et illustrata,* Bonn, 1830, in-8°.)

Diogène Œnomaüs, poète tragique grec du IV° s. av. J.-C. Il n'est resté de

ses pièces, *Thyeste, Achille, Hélène, Médée, Œdipe, Semelé,* que les titres.

Diogène de Sinope, philosophe cynique grec, né en 414 av. J.-C. à Sinope, dans le Pont, m. en 324. Banni de sa patrie à quinze ans, avec son père Icésius, pour crime de fausse monnaie, il vécut d'abord à Athènes, puis à Corinthe, poussant aux dernières conséquences les doctrines de son maître Antisthène, faisant état de la plus stricte pauvreté, bravant les faveurs de la for-



Diogène le Cynique.

tune et les caprices des hommes, secouant les préjugés, les usages, les lois et la pudeur, affrontant et supportant le ridicule, l'insulte, l'injustice, choquant les habitudes établies jusque dans les choses indifférentes, et exerçant sur les défauts du genre humain une censure universelle. D. fut honoré de plusieurs statues, que différents particuliers lui érigèrent après sa mort, avec des inscriptions.

Diogène de Tarse (Cilicie), philosophe épicurien désigné par Diogène Laërce comme auteur d'un *Résumé de la morale d'Epicure.*

Diogène Laërce ou de **Laërte,** *Laertius,* Διογένης ὁ Λαέρτιος, biographe grec, nommé Denys par quelques commentateurs, né, croit-on, à Laërte, en Cilicie, au IIIe s. ap. J.-C. Sous le titre de *Vies, doctrines et pensées des plus illustres philosophes* (Βίοι καὶ γνῶμαι τῶν ἐν φιλοσοφίᾳ εὐδοκιμησάντων) il a laissé une compilation infiniment précieuse par les détails qu'elle renferme, les textes originaux qu'elle reproduit, la foule de documents qu'elle a préservés d'un naufrage certain, mais en elle-même sans originalité de style, ni mérite de composition. Le texte grec, mutilé et altéré, a été complété et épuré par H. Estienne, Casaubon, Ménage, etc., édité par Hübner, Leipzig, 1828-1831, 4 vol. in-8°, et trad. en français par Zevort, 1841, 2 vol. in-18.)

Diogénien, Διογενειανός, grammairien grec du IIe s. ap. J.-C., né à Héraclée. La parémiographie lui doit une collection de 775 proverbes, publiés par Schott en 1612, et par Gaisford en 1836. Le reste de ses ouvrages a été perdu.

Diomède, grammairien latin du Ve ou du VIe s. de notre ère. On a publié plusieurs fois, dans diverses collections, son traité : *De Oratione et partibus orationis et vario genere metrorum libri III.* (V. en particulier Gaisford, *Scriptores rei metricæ,* 1837.)

Dion Cassius, historien grec, né à Nicée, 155 ans ap. J.-C., nommé sénateur à la fin du règne de Marc-Aurèle, préteur en 194; gouverneur de Pergame et de Smyrne en 218, consul en 220 et en 229; m. vers 240. Son *Hist. romaine,* que nous possédons en partie (XXXVI-LIV; fragm. des trente-cinq premiers livres, recueillis d'après Constantin Porphyrogénète et publiés par Haase, Bonn, 1840, in-8°; LXI jusqu'à la fin, v. l'abrégé de Xiphilin), cette *Histoire romaine* complète heureusement plusieurs lacunes dans les annales du peuple-roi. On révoque en doute ses assertions au sujet d'événements qu'il n'avait pas suivis, contrôlés, et dont il ne connaissait point le théâtre de ses propres yeux. En revanche, ses témoignages directs ont une valeur incontestée, que corroborent les inscriptions et les médailles. Dion Cassius vise à la philosophie en histoire. Il s'élève à des considérations justes sur le lien des effets et des causes, sur la logique des faits; mais son style est inégal et déclamatoire. (Ed. princeps, Venise, 1526; éd. Bekker, Leipzig, 1849, 2 vol. in-8°; trad. franç., Paris, 1852, 3 vol. in-8°.)

Dion Chrysostome, Δίων ὁ Χρυσόστομος, philosophe stoïcien et rhéteur grec, né à Pruse, en Bithynie, vers l'an 30 après J.-C., m. vers 117. Il passa une notable partie de son existence à Rome, où, après une période d'exil sous le règne de Domitien, il vécut dans les bonnes grâces de Nerva et de Trajan. 80 discours, relatifs à des sujets de politique, de morale ou de rhétorique, nous sont parvenus sous son nom. Il considérait la philosophie comme un apostolat pratique, comme une mission. A l'instar des évangélisateurs chré-

tiens, on le vit, portant de ville en ville, chez les Grecs, les barbares, à Rome, à Athènes, à Rhodes, en Égypte, en Asie, ses enseignements, adressés de préférence aux hommes simples, à la foule. L'éloquence de D. est une éloquence solide, l'éloquence simple et naturelle, forte de choses, des grands maîtres. (Ed. princeps Paravisinus, Milan, 1746, in-4°; éd. avec trad. lat., F. Morel, Paris, 1604; Reiske, Leipzig, 1784, 2 vol. in-8°.)

Diorthuntes (les), gr. διορθοῦντες. Les *correcteurs* des épopées homériques, les anciens critiques, depuis les premiers ordonnateurs, qui, sous la direction de Pausanias, s'attachèrent simplement à réunir en un tout les chants dispersés par les rapsodes (Cf. *diascévaste*) jusqu'aux *alexandrins* du temps des Ptolémées (Zénodote, Aristophane de Byzance, Aristarque), dont les *diorthoses* arrivèrent non seulement à fixer le texte le plus pur de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, mais encore à donner la détermination des auteurs véritables de la plupart des poèmes faussement attribués à Homère (la *Batrachomyomachie*, une partie du *Cycle épique*, les *Hymnes*).

Dioscoride, médecin grec du Ier ou du IIe s. ap. J.-C., né en Cilicie. Il est le principal auteur de l'antiquité pour la botanique et la matière médicale. (περὶ ὕλης ἰατρικῆς, éd. princeps, Alde, Venise, 1499, in-fol.; éd. Sprengel, Leipzig, 1829-1830, 2 vol. in-8°.)



Tablettes d'ivoire ou diptyques, représentant l'empereur Anastase en costume consulaire et présidant les courses. Il tient en main la banderole qu'on agitait pour donner le signal du départ des chevaux. (P. 273).

Dioscoride d'Alexandrie, poète grec, probablement un contemporain de Callimaque. L'*Anthologia græca* renferme trente-huit épigrammes de sa façon; minime en est le mérite.

Diphile de Sinope, Δίφιλος, poète

comique grec, l'un des plus féconds émules de Ménandre et de Philémon. (*Fragm.*, ap. Meineke, *Fragm. comicorum græcorum,* I et IV.)

Diplomatique. Science qui a pour objet la lecture et la critique des chartes. Elle embrasse les histoires, chroniques, biographies, notices, poèmes, sermons, bréviaires, diplômes, lettres, enfin tous les genres de monuments écrits ou figurés du moyen âge, considérés dans ce qu'ils ont de relatif à l'état de civilisation des principaux pays de l'Europe. Mabillon en a été le vrai créateur. Cette science est étudiée, à Paris, particulièrement en l'école des Chartes (Voir p. 274).

Diptyques. Dans l'antiquité romaine, registre formé de tablettes se repliant où l'on inscrivait le nom des consuls, des magistrats; dans le monde chrétien, registre où les monastères et les églises inscrivaient les noms des évêques, des bienfaiteurs, des fidèles morts ou vivants, dont on devait rappeler le souvenir.

On a donné enfin le nom de d. à des panneaux d'ivoire sculpté reliant certains manuscrits précieux.

Discours de la Couronne. V. Démosthène.

Discours de la Méthode. V. Descartes.

Disjonction. En rhét., Figure de mots, sorte d'ellipse par laquelle on supprime les particules copulatives, afin de donner ainsi plus de rapidité au style.

Disposition. En t. de rhét., Arrangement des faits et des pensées, mise en ordre de toutes les parties fournies par l'*invention*, selon la nature et l'intérêt du sujet qu'on traite. Quel que soit le genre littéraire, — œuvre d'art ou d'éloquence, — la fécondité de l'esprit brille dans l'invention; la prudence et le jugement, dans la disposition.

Disraeli ou d'Israeli (Isaac), publiciste et critique anglais, né en 1766, à Enfield, d'une ancienne famille juive originaire d'Espagne, m. en 1818. Avec beaucoup d'ingéniosité, il a recueilli, en plusieurs séries de volumes, les faits les plus curieux de l'histoire des lettres et des auteurs. (*Curiosités de la littérat.*, nombr. édit. et trad.; les *Infortunes des auteurs*, les *Querelles des auteurs*, les *Aménités de la littérature*, etc.)

Dissertation (lat. *dissertationem*, de *dissertare*, fréquentatif de *disserere*, discuter). Discours ou écrit dans lequel on examine une matière, une question, un ouvrage; et, particulièrement sorte de composition qu'on donne à faire dans les classes de philosophie et aux examens de licence. Comme l'a dit un judicieux professeur, Albert Dupond, disserter, ce n'est pas soutenir oratoirement une thèse, ni charmer les oreilles et l'esprit par d'élégantes périodes, ni soulever les passions par de vives peintures ou des sentiments violents. La rhétorique n'y est presque d'aucun emploi. C'est suivre méthodiquement le développement d'une pensée, en ne mettant en usage que la raison et l'intelligence. C'est, à l'aide de la simple réflexion, chercher la cause d'un fait, dégager les conséquences d'un principe, démontrer une loi, apprécier une théorie ou une maxime, toutes choses qui demandent non de l'imagination, mais du jugement. Le but est de mettre une vérité dans tout son jour et tout doit être sacrifié à ce but. On y procède par l'application stricte des règles de la méthode. — Le style d'une dissertation, en général, doit être d'une simplicité soutenue, sans trivialité comme sans recherche, tenu loin des termes techniques qui ne sont pas encore reçus dans la langue littéraire, et cependant doué de la précision et de la brièveté qui conviennent au raisonnement, fuyant autant une rapidité excessive qui le rendrait obscur qu'une diffusion qui le rendrait lourd; ayant avant tout la propriété, sans laquelle les définitions perdent leur valeur et les discussions tournent dans le vide.

Distique. Dans la prosodie grecque et latine, succession régulière d'un hexamètre et d'un pentamètre; et, en général, groupe de deux vers qui renferment un sens complet. Les distiques conviennent surtout à l'expression des pensées brèves, tirant leur force de cette brièveté même: épigrammes, inscriptions, énigmes, sentences ou proverbes.

Distribution. En rhét., Figure qui consiste à énumérer par ordre les qualités d'un sujet, de sorte qu'elles se répondent les unes aux autres et se complètent mutuellement.

Dithyrambe. Poésie lyrique en l'honneur de Bacchus, d'où provint le drame satyrique, chez les Grecs. Thespis en tira plus tard l'ébauche de la tragédie même par l'introduction d'un personnage, qui donnait la réplique au chœur.

Le d., chez les modernes, est une sorte de poème lyrique se distinguant de l'ode par l'irrégularité des mesures et des stances. Le souffle de l'enthousiasme doit en provoquer et soutenir l'essor.

Dits. Nom donné à d'anciennes petites compositions françaises (XIII°-XIV° s.), de versification libre, plus ou moins allégoriques, morales, satiriques, ou simplement descriptives. On y traitait souvent avec agrément des sujets empruntés à la vie quotidienne et familière; et ces sortes de dits étaient ordinairement débités par les jongleurs dans les sociétés bourgeoises, concurremment aux *fableaux*.

Divan ou **Diwan.** Dans la littérat. arabe, Collection des poésies d'un même auteur ou d'une même peuplade, renfermant ordinairement autant de pièces que l'alphabet arabe a de lettres. Désigne aussi des recueils de ghazels, dans les littératures de la Perse, de la Turquie ou de l'Hindoustan.

Divine Comédie. Voy. Dante (le).

Division. Partie du discours placée d'ordinaire entre la proposition et la narration. C'est l'énoncé ou l'exposition de la marche que l'orateur se propose de suivre; elle indique aux auditeurs les points principaux sur lesquels doit porter la discussion.

Dixmerie (Nicolas Bricaire de La), littérateur français, né en Champagne, en 1731, m. en 1791. On trouverait encore de l'agrément à parcourir ses *Contes philosophiques et moraux* (1765, 2 vol. in-12) et du profit à consulter son *Espagne littéraire* (1770, 4 vol. in-12).

Dixon (William Hepworth), polygraphe américain, né en 1821, m. en 1879. Biographie, voyages, études historiques, humoristiques, il a écrit sur toutes choses. On signale de préférence son livre des *Deux Reines* (Catherine

DIPLOMATIQUE

Fragment d'un diplôme de Charlemagne (6 Décembre 777)

d'Aragon et Anne de Boleyn], *The Two Queens*, 1873, et ses impressions de touriste en Terre-Sainte, en Amérique, dans le pays des Mormons, en Russie, en Suisse.

Djagataïque. Voy. **Ouigour.**

Djamy (Abd-al-Rahman), célèbre poète persan, ainsi nommé du village de Djam, près de Hérat, où il était né en 1414; m. en 1492. Aussi réputé pour la sainteté de sa vie et sa science comme théologien que pour le talent et l'imagination qu'il a révélés comme poète, ses ouvrages respirent une sorte de ravissement céleste. Le principal d'entre eux est le *Beharistan* ou le *Séjour de printemps* (publié par le baron de Schlechta, avec trad. allemande), qu'il composa pour l'éducation de son fils, à l'instar du *Gulistan* de Saadi: c'est un mélange de sentences ascétiques, morales et politiques, et d'anecdotes généralement intéressantes, exprimées dans une très belle langue, toute fleurie d'images, et répondant bien à leur objet, sauf deux ou trois des plus licencieuses. (V. aussi le délicieux roman *Youssouf et Zuleïka,* que Rosenzweig a traduit en vers allemands, Vienne, 1824, in-fol.; etc.).

Djelal - Eddyn - Roumy, célèbre poète persan et fondateur de secte, né en 1203, m. en 1272. La vaste conception morale et allégorique, en 40,000 strophes, qu'il intitula *El Mesnevi,* doubla sa gloire littéraire d'une consécration toute religieuse : il est regardé comme le plus grand poète mystique de l'Orient.

Dlugosz (Jean), surnommé *Longinus,* historien polonais du XVe s., né à Brzeznick, en 1415; chanoine, puis archevêque; m. en 1480. Il propagea l'étude des langues classiques et, tout en gardant la forme latine, fut un des créateurs du genre historique en Pologne. *(Historiæ Poloniæ,* éd. Herburt, Dobromil, 1615; rééd. de Huyssen, Leipzig, 1712, 2 vol. in-fol.)

Dmitrieff (Ivan-Ivanowitch), homme d'État et poète russe, né en 1760, dans le gouvernement de Simbirsk; sénateur et ministre; m. en 1837. Il a laissé de gracieuses nouvelles, des chansons autrefois populaires, d'intéressants *Mémoires,* des poésies diverses à présent oubliées, et des *Fables* qu'on lit et qu'on apprend encore. Ces apologues puisés pour la plupart aux sources françaises, chez La Fontaine et Florian, sont restés le principal titre de Dmitrieff.

Dobrowski (l'abbé Joseph), philologue tchèque, né près de Raab, en 1723, m. en 1823. Auteur de nombreux travaux de critique et de linguistique, en bohême, en latin ou en allemand, où il s'est attaché très utilement à ramener l'attention de ses compatriotes sur les vieux monuments littéraires.

Docétisme. Opinion commune à une foule de sectes gnostiques, qui ne voulaient voir qu'un fantôme dans le corps du Christ et niaient la réalité de sa chair.

Doctrinaires (les). Nom donné à un groupe de penseurs, sous la Restauration, qui professaient le libéralisme avancé et dont la philosophie, dédaigneuse de l'école française du XVIIIe s. se réduisait à un éclectisme assez vague, mélange de la doctrine allemande de Fichte et de la doctrine écossaise de Reid. Leur principal organe était le *Globe,* fondé en 1824.

Dóczu (Louis de), auteur dramatique hongrois, né en 1845. Il a déroulé de préférence avec autant d'esprit que de vérité les tableaux brillants des temps chevaleresques. Lyrique plutôt que dramatique et s'abandonnant entièrement à son penchant pour le romanesque, il rehausse la richesse des idées par la beauté du langage. La comédie: le *Baiser* et le drame: *Dernier amour,* sont ses meilleures pièces.

Dodane, duchesse de Septimanie, m. en 842; auteur d'un *Manuel de conduite* ou recueil d'avis d'une mère à son fils, ouvrage écrit en latin, la seule langue en usage à cette époque.

Doddrige (Philippe), prédicateur et théologien anglais, né en 1702, à Lisbonne, m. en 1751. On a publié sa *correspondance* (1729-31), et traduit en français quelques-unes de ses pages (la *Naissance et les progrès de la relig. dans l'âme,* Rise and progress of Religion, 1744; trad. par Vernède, Bâle, 1754, in-8°).

Dodsley (Robert), poète anglais, né en 1703, m. en 1764. D'abord valet de pied, puis libraire et auteur, il fit des poèmes didactiques sur l'*Agriculture* et sur l'*Art de pêcher,* réussit dans un certain nombre de *Chansons,* publia un recueil de ballades populaires et nationales (le *Roi et le meunier de Mansfield),* et montra de la finesse d'esprit en un petit traité de morale intitulé : l'*Économie de la vie humaine,* 1750.

Dœbrentey (Gabriel), poète hongrois, né à Nagyfzœloes, en 1786, m. en 1851. Organisateur de l'Académie d'Ofen, dont il devint le secrétaire; puis, directeur du théâtre national de Bude, il fit passer dans la langue allemande quelques chefs-d'œuvre des théâtres étrangers *(Auslaendische Bühne,* Vienne, 1821-23, 2 vol.), et composa en hongrois ses *Chansons hussardes (Huszàrdalok),* très originales.

Docteur (le). Type de personnage de théâtre.

Dœring (GEORGES), littérateur allemand, né à Cassel, en 1789, m. en 1833. Accusa par la diversité de ses productions : satires en vers, drame *(Cervantès,* 1809), tragédie (Zénobie, 1823), comédies, opéras, opéras-féeries et romans, une brillante fertilité d'esprit. Ses ouvrages les meilleurs par la finesse de l'observation et le caractéristique des personnages appartiennent au genre romanesque. *(Sonnenberg,* 1825; la *Momie de Rotterdam,* 1829.)

Dogmatique (la). Ensemble des dogmes d'une religion. La d. chrétienne.

Secte dogmatique. Secte ancienne de médecins qui s'appliquait à découvrir la cause réelle des maladies afin de pouvoir les combattre par des moyens raisonnés. Elle était en opposition avec la *secte empirique.*

Les dogmatiques. Anciens philosophes qui raisonnaient sur des principes qu'ils croyaient certains.

Doit et Avoir Voy. **Freytag.**

Dolet (ÉTIENNE), érudit français, né à Orléans, en 1509; pendu, puis brûlé comme hérétique à Paris, le 3 août 1546. On a élevé une statue dans la capitale de la France à ce laborieux et savant imprimeur, qui n'avait pas servi moins utilement la cause des lettres par les ouvrages des anciens et des modernes, qu'il publia, que par ses propres travaux, et qui fut victime de l'erreur des hommes. *(Dialogus de imitatione ciceroniana adversus Erasmum,* Lyon, 1538, in-4°; *Commentariorum linguæ latinæ tomi duo,* 1536-38, in-fol.; *Carminum libri quatuor,* 1538, in-4°. etc.)

Dolce (LUIGI), littérateur italien, né à Venise, en 1508, m. en 1569. Écrivain infatigable, plus ardent à composer qu'à corriger, capable de mener à bout jusqu'à six poèmes épiques, quatre comédies, huit tragédies (1566 in-8°), deux monographies de Charles-Quint et de Ferdinand Ier, des *Satires* et un grand nombre de traductions en vers ou en prose d'auteurs latins, grecs, byzantins, il se distingua moins par la qualité que par la quantité de ses ouvrages.

Dolopathos. Recueil de contes en vers français, de source indienne, très populaire au moyen âge. Traduit à la fin du XIIe s. ou au commencement du XIIIe par le poète Herbert du latin d'un moine cistercien nommé Jehan de Haute-Seille, qui lui-même n'avait fait qu'un remaniement du recueil de contes indiens, attribués à Sindabad (forme grecque *Syntipas*), le *Roman de Dolopathos* fut longtemps confondu avec le *Roman des Sept Sages.*

Dolora (du lat. *dolor,* douleur). Genre de poésie lyrique espagnole créé par Campoamor. Les *doloras* sont des poésies assez courtes et tristes, ou d'une ironie pessimiste, sur la fragilité de l'amour, l'inconstance, les femmes, sur tout ce qui peut être une source de déceptions, de regrets et de plaintes.

Domat (JEAN), éminent jurisconsulte français, né en 1625, à Clermont-Ferrand; pendant trente années, avocat du roi au présidial de cette ville; m. à Paris, en 1696. Selon Daguesseau, personne n'avait mieux approfondi que ce magistrat le véritable principe des lois et ne l'expliqua d'une manière plus digne d'un philosophe, d'un jurisconsulte et d'un chrétien. *(Lois civiles dans leur ordre naturel,* 1689-97, 5 vol. in-4°.)

Domergue (FRANÇOIS-URBAIN), grammairien français, né à Aubagne, en 1745; membre de l'Institut; m. en 1810. C'était un logicien habile et sensé, chez qui la justesse du raisonnement n'empêchait point la hardiesse des vues. *(Grammaire générale analytique,* 1798; *Solutions grammaticales,* 1808, etc.) Il eut le tort de rimer sans art, ce qui l'exposa à bien des railleries.

Domett (ALFRED), auteur anglais, né en 1811, m. en 1887. Il tient le premier rang parmi les poètes de la Nouvelle-Zélande.

Dominique (PIERRE-FRANÇOIS BIANCOLELLI, dit), acteur français de la troupe italienne et auteur dramatique, né à Paris, en 1681, m. en 1731. Alimenta d'un grand nombre de pièces bouffonnes le répertoire de la *Commedia dell' arte* et en interpréta les principaux rôles : l'éternel Arlequin, toujours changeant (une de ses pièces est intitulée : *Arlequin toujours Arlequin),* Pierrot et Trivelin, personnage de sa création. Romagnesi et les Ricobbini furent de ses collaborateurs habituels.

Donat, *Ælius Donatus,* grammairien latin du IVe s., dont l'*Ars grammatica* fut tellement usitée dans les écoles du moyen âge qu'on en prit l'habitude d'appeler communément *Donats* toute espèce de livres destinés à l'enseignement de la jeunesse. Scoliaste de Térence.

Donoso Cortès, homme d'État, publiciste et orateur espagnol, né en 1809 dans la province de Badajoz, député aux Cortès, ambassadeur à Paris, m. en 1853. Il joua le principal rôle dans les événements de la Régence de Marie-Christine, par l'action et par la plume, et se montra le zélé défenseur des idées ultramontaines. *(Œuv.,* trad. de M. du Lac, Paris, 1858, 3 vol. in-8°.)

Doon de la Roche. Chanson de geste de la fin du XIIe s. appartenant au cycle mérovingien et tout entière en assonances. (Voy. *Bulletin des anc. textes,* 1878.)

Doon ou **Doolin de Mayence.** Poème chevaleresque anonyme de la seconde moitié du XIIIe s. (en dialecte lorrain), dont le héros a donné son nom à l'une des trois grandes gestes de France (éd. Pey, *Anc. Poët.,* Paris, 1859, in-16.)

Opposée à la *geste du Roi* comme esprit, celle de *Doon de Mayence,* qui s'est constituée la dernière, représente la féodalité, et en par-

ticulier la féodalité orientale, dans son état de la plus grande puissance et du plus grand développement : elle chante les barons rebelles et les place au-dessus du roi. On y a fait entrer non seulement les membres primitifs de la famille de Doon de Mayence : Bevon d'Aigremont, Aimon d'Ardenne, Doon de Nanteuil et Girard de Rossillon, mais encore tous les héros qui ne pouvaient entrer dans les deux autres gestes. (*Doon de Mayence, Gaufrey, Enfances Ogier,* la *Chevalerie Ogier, Doon de Nanteuil, Aye d'Avignon, Guy de Nanteuil, Parise la duchesse, Maugis d'Aigremont,* l'*Amachour de Monbranc,* les *Quatre fils Aymon.*)



Geste de Doon de Mayence. Charlemagne et Doon, séparés par un ange. (Ms. de la Bibliothèque nationale.)

Dora d'Istria (Hélène-Ghika, princesse Koltzoff-Massalsky, connue sous le nom de), femme de lettres romaine, née à Bucharest, en 1829, m. en 1893. Douée d'une vive intelligence, que développa de bonne heure la plus brillante éducation, elle avait quinze ans à peine qu'elle traduisait l'*Iliade* en allemand. Connaissant beaucoup de langues modernes, les écrivant, les parlant avec une égale facilité, la princesse Hélène collabora aux principaux recueils littéraires de l'Europe et de l'Amérique, et signa, de son pseudonyme, des études de littérature internationale comparée fort appréciables. Signalons aussi son livre *Des femmes par une femme*, publié à Paris, en 1864, et d'intéressants récits de voyages intitulés : *Excursions en Roumélie et en Morée.*

Dorat. Voy. **Daurat.**

Dorat (le chevalier Claude-Joseph), poète français, né en 1734, à Paris, m. en 1780. S'essaya dans beaucoup de genres ; cultiva de préférence le badin et le frivole. Trop loué pendant sa vie, trop dédaigné après sa mort, le poète des *Baisers* eut un talent bien maniéré, mais attrayant, et non dépourvu d'originalité. On ne lit plus, néanmoins, les madrigaux parfumés, les triolets, rondeaux, plaintives élégies, odes, fables, épîtres du galant rimeur. C'est qu'on y trouve peu de gracieux sans apprêt, et moins encore de sentiment, tant il est vrai que le cœur ne parle guère, quand l'esprit veut trop paraître. (*Œuv. compl.*, Paris, 1764-80, 20 vol. in 8°;

Œuv. choisies, éd. Piédagnel, 1888, in-12.

Dorchain (AUG.). Voy. **Supplément.**

Dorien (le). Dialecte de la langue grecque, qui reproduisait dans leurs caractères généraux les idiomes locaux de la Doride, de l'Epire, de la Macédoine, de Sparte, d'Argos, de la Crète, de Rhodes, de Corcyre et des colonies doriennes de la Carie, de la Grande-Grèce et de la Sicile pendant cinq siècles. Ses tons pleins et forts le rendaient propre au chant. Pindare l'employa pour ses odes; et les poètes dramatiques de l'Attique se servirent également du dorien pour les chœurs de leurs tragédies.

Dorine. Soubrette de comédie; personnage créé par Molière et resté comme l'une des expressions les plus complètes du type. Avec la Dorine du *Tartufe*, on n'a pas seulement l'habituelle chambrière, gentille à voir, espiègle; virant sur la scène, le nez au vent, vive et légère comme une fusée,

Maîtresse mouche et servante finette,

elle a d'autres droits ou d'autres excuses à ces boutades qu'un grand fonds d'étourderie. La hardiesse de ses mots, la brusquerie de ses manières ont une assurance où se trahit la trentaine. On sent, a dit Sarcey, la fille expérimentée, déjà d'âge, qui sait une infinité de choses et ne fait pas de façons pour les articuler tout crûment.

Dorléans ou D'Orléans (LOUIS), pamphlétaire français, né en 1542, à Paris, m. en 1629. L'un des fondateurs de la Sainte-Union, son avocat au Parlement, son orateur sur la place publique et son libelliste dans le cabinet, il passa pour la meilleure plume du parti de la Ligue. Les diatribes de ce polémiste à la phrase sonore, emphatique, colorée, soufflèrent à grand bruit parmi le peuple la calomnie, l'injure, l'excitation à la discorde. *(Avertissement des cathol. anglais aux français cathol.*, 1586-1588, in-8°). Il avait attaqué très violemment Henri IV *(Après-Dînée du comte d'Arête,* 1594). Ce prince lui pardonna. L'invective se transforma en panégyrique; et D. eut le mérite, au moins, de poursuivre jusqu'après la mort du Béarnais sa palinodie réparatrice. *(Plainte sur le trépas du roi Henri le Grand,* 1612, in-8°.)

Dorléans ou d'Orléans (le P. PIERRE-JOSEPH), historien français, membre de la société de Jésus, né à Bourges, en 1644, m. en 1698. Des inexactitudes voulues déparent quelques passages de ses travaux, estimables pour les mérites du style et la valeur des informations. (*Hist. des révolut. d'Angl.*, 3 vol. in-4°, 1692-1694; *Histoire des révolutions d'Espagne*, 1734, 3 vol. in-12.)

Dorritt (la petite). Voy. **Dickens.**

Dorset (THOMAS SACKEVILLE, comte de), poète et homme d'État anglais, né en 1536, m. en 1608; membre de la Chambre des Communes à 21 ans; conseiller intime de la reine Élisabeth; auteur de la galerie poétique, intitulée le *Miroir des magistrats* et de la première pièce en vers du théâtre anglais, *Gordobue* (1561).

Dorset (CHARLES SACKEVILLE, comte de), poète et homme d'État anglais, né en 1638, m. en 1708, descendant de Thomas Dorset. Mécène fortuné des lettrés de son temps, lui-même il laissa couler d'une plume facile des vers libres et naturels.

Dorvigny (LOUIS), auteur dramatique et acteur français, né à Versailles, en 1733, m. en 1812. Pendant une trentaine d'années, dit Merlet, à partir de 1774, il ne cessa d'inonder les théâtres secondaires d'un déluge de comédies, parades, farces, folies ou vaudevilles dont plusieurs entre autres : *Janot ou les Battus payent l'amende* (1779), les *Fausses consolations*, le *Désespoir de Jocrisse*, eurent une prodigieuse vogue. Il avait du sel gaulois et de la verve en abondance; mais cette gaieté se sentait du cabaret où il passait une partie de ses jours et dégradait son talent. Ce vrai créateur des types populaires : Janot et Jocrisse, a passé pour être un fils naturel de Louis XV.

Dossennus. Personnage des *Atellanes*, adroit coupeur de bourse.

Dossennus (FABIUS), poète comique latin du IIᵉ s. av. J.-C., auteur d'*atellanes* ou d'*exodes*. Horace l'a sévèrement critiqué. (*Épit.*. II, 1.)

Dostoievski (FEODOR-MICHAILOWITCH), célèbre romancier russe, né en 1821, à Moscou, dans l'hôpital des pauvres, m. à Saint-Pétersbourg, en 1881. Dès son premier roman, les *Pauvres gens*, s'affirme la sympathie chrétienne de l'écrivain pour les humbles, les petits, les obscurs vaincus de la vie, ceux qu'il a appelés plus tard les « Humiliés » et les « Offensés ». Citons de D. le *Carnet d'un écrivain*, une œuvre de la fin de sa vie: *Crime et châtiment*, les *Souvenirs de la maison des morts* où passe un réalisme terrible, les *Possédés*, etc. Avec D. on est souvent arrêté par des incohérences, des longueurs, des obscurités; mais on admire chez lui une puissance de pénétration psychologique et une finesse d'intuition morale extraordinaires.

Doualla (le). Voy. **Bantou (langues).**

Double sens. Voy. **Équivoque.**

Doublet de Persan (Mᵐᵉ), femme de lettres française, née à Paris, en 1677, m. en 1771. Retirée, après être devenue veuve, dans le couvent de Saint-Thomas, elle y réunit, pendant soixante années et jusqu'après sa mort, arrivée à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans, une société nombreuse com-

posée de littérateurs, de savants et d'hommes du monde. Son salon, très envié, très couru, était le bureau des nouvelles de Paris, « l'écho de la lanterne magique des choses et des faits, des hommes et des femmes, de la chaire, de l'Académie, de la cour, de tous les bourdonnements et de toutes les silhouettes. » Ces bruits enregistrés au jour le jour, dans un journal du genre de celui de Dangeau, servirent d'éléments aux *Mémoires secrets de l'histoire des lettres en France,* publiés par Bachaumont.

Doucet (CAMILLE), poète dramatique, membre et secrétaire perpétuel de l'Académie française, né à Paris, le 16 mai 1812, m. en 1895. Il a continué la tradition des Demoustiers, des Andrieux, des Collin d'Harleville, des Alexandre Duval, de ces esprits honnêtes, fins, ingénieux, que le public aime du premier coup et comprend dès le premier vers. Le *Fruit défendu,* les *Ennemis de la maison,* la *Considération,* ces jolies comédies sont, en leur genre, parmi les meilleures du théâtre moderne.

Doucet (JEAN). Au XVIIe s., espèce de type populaire de niais et de jocrisse, qui avait passé sur le théâtre.

Doudan (XIMÉNÈS), lettré français, né à Douai, en 1800, m. en 1872. Entré jeune comme secrétaire dans la maison du duc Victor de Broglie, il y demeura comme ami, absorbant au sein d'un groupe supérieurement distingué toute la délicatesse de son intelligence, et ne recherchant rien au dehors. Sa vie n'avait emprunté au brillant milieu, où elle s'était paisiblement écoulée, aucun éclat. Il était resté volontairement inconnu, fuyant les regards de la foule avec autant de soin que d'autres en mettent à les rechercher. La publication posthume de ses *Mélanges et lettres* (1872), de ses *Pensées, essais et maximes* (1880), fut un coup de surprise dans le monde des lettres, une révélation. Ce penseur libre — un esprit du XVIIIe s. transposé dans le XIXe — fut aussitôt classé parmi les moralistes les plus ingénieux et les épistoliers les plus aimables. Des vues à dessein écourtées, des jugements sommaires, des légèretés de plume, des *concetti* douteux affaiblissent l'autorité du critique; mais, aux meilleures pages, les deux traits caractéristiques du dilettante et du lettré: l'extrême justesse sans lieu commun, l'exquise politesse sans paradoxe, se dégagent avec un charme singulier.

Douglas (GAVIN), poète écossais, né à Brechin, en 1474; évêque de Dunkeld; m. à Londres en 1522. Son poème allégorique, le *Palais de l'Honneur* (*the Palace of honour,* Londres, 1533, in-4°), imité du *Roman de la Rose,* passe pour avoir inspiré plus tard à Bunyan l'idée de son *Voyage du Pèlerin.* La traduction rythmique de l'*Énéide,* qu'il donna en 1553, est aussi une œuvre qui compte dans le mouvement poétique de l'Écosse.

Doujat (JEAN), jurisconsulte et érudit français, né en 1609, à Toulouse; régent de la Faculté de droit de Paris en 1655; reçu en 1650 à l'Académie française et honoré du titre d'historiographe de France; m. en 1688. Ses travaux de jurisprudence et ses traités sur les langues anciennes ont une indiscutable autorité. (*Hist. du droit canonique,* 1677, etc.) On accorde, en outre, une estime particulière à son *Dictionnaire de la langue toulousaine,* publié en 1638.

Dousa (JEAN VAN DER DOES), lat.), historien et humaniste hollandais, né à Noordwyck, en 1545; curateur de l'Université de Leyde, conservateur des Archives hollandaises; m. en 1604. Commenta avec autant de délicatesse que de savoir les maîtres de la latinité, Horace, Catulle, Tibulle, Properce, Juvénal, versifia dans leur langue et attacha son nom d'une manière durable à un grand ouvrage historique, mi-partie en vers élégiaques et mi-partie en prose : *Bataviæ Hollandæque* (Leyde, 1599-1601.)

Dozy (REINHART), orientaliste hollandais, d'origine française, né à Leyde, en 1820, m. en 1883. Après avoir tiré de l'ombre une masse vraiment surprenante de documents arabo-hispaniques, il s'appliqua très consciencieusement à donner une histoire définitive de l'Espagne musulmane. (*Hist. musulmane d'Espagne,* Leyde, 4 vol., 1861.)

Dramaturgie de Hambourg (la). Voy. **Lessing.**

Drame. Pièce de théâtre représentant une action, soit comique, soit tragique.

Dans un sens moins général et plus moderne, Pièce de théâtre d'un genre mixte, entre la comédie et la tragédie, dont l'action, sérieuse par le fond, souvent familière par la forme, admet toutes sortes de personnages, ainsi que tous les sentiments et tous les tons. Voy. **Théâtre.**

Draper (WILLIAM), savant et historien américain, né à Sainte-Hélène, près Liverpool, en 1811, m. en 1882; président de la Faculté médicale de New-York. Chimiste, physicien, naturaliste de premier ordre et « l'un des grands synthétistes du siècle », il a porté dans l'histoire, avec des qualités positives d'exactitude et de précision, un esprit philosophique assez élevé pour qu'on l'ait justement mis à

côté de Buckle et de Guizot. (*Hist. du développement intellectuel de l'Europe*, 1863 et suiv., 4 vol. in-12; plus éd. et trad.)

Dravidiennes (Langues). Se dit d'un groupe de langues, qui paraissent avoir été parlées, dans l'Inde, avant l'établissement des Aryas. Voy. **Langues**.

Dravidisme. Étude des langues dravidiennes.

Drayton (Michel), poète anglais, né à Atherstone, dans le comté de Warwick, vers 1563; honoré du titre de poète lauréat; m. en 1631 et enseveli à Westminster. Imitateur de Spenser, il a montré du savoir et de l'imagination en des œuvres de forme un peu bizarre et recherchée. (La *Guirlande du Berger*, suivies de *Pastorales*, 1593; *Epitres héroïques de l'Angleterre*, etc.; *Œuv. compl.*, 1748, in-fol.)

Drollinger (Charles-Frédéric), poète allemand, né à Durlach, en 1688, m. en 1742. On publia un an après sa mort ses remarquables *Poésies* (Bâle, 1743), d'un caractère surtout philosophique et religieux.

Drouin, trouvère du XIIIe s., auteur d'un recueil de contes et d'aventures comiques, de source orientale, *Trubert*, dont le héros, niais en apparence, dupe toujours tout le monde.

Drouineau (Gustave), auteur dramatique et romancier français, né en 1800, à La Rochelle, mort fou en 1878. Idéalement épris des idées de liberté, d'héroïsme, d'émancipation universelle, qu'il relevait encore par le sentiment religieux, il tenta de fondre en ses écrits, en ses romans surtout (*Ernest* ou *les Travers du siècle*, Paris, 1829, 5 vol. in-12; *Résignée*, 1833, 2 vol. in-8°; les *Ombrages*, contes spiritualistes, 1833, in-8°) la foi spiritualiste et les doctrines libérales. Il fit, un moment, école de néo-christianisme. (A signaler, parmi ses tragédies ou drames : *Rienzi*, l'*Espion*, *Françoise de Rimini*.)

Drouyn (Jean), littérateur français du XVe s., connu pour son curieux recueil en vers de la *Nef des folles selon les cinq sens de la nature* (1501, in-4°), imité de la *Navicula stultifera* de Badius.

Droz (François-Xavier-Joseph), littérateur français, né à Besançon, en 1773, m. en 1850. Il fut appelé à l'Académie française, en 1824. Son livre de la *Philosophie morale* (1823), où il fait preuve d'un sage éclectisme, d'un remarquable talent et d'un sincère amour de la vérité, les vues élevées et généreuses qu'il répandit en ses différents ouvrages d'esthétique ou de philosophie, lui avaient mérité cette distinction.

Droz (Gustave), romancier français, né à Paris, en 1832 m. en 1896. Il effleura le roman d'intrigue (*Autour de la source*, le *Cahier bleu de Mlle Cibot*). Sa manière habituelle est plutôt l'esquisse légère (trop légère, souvent, et maniérée de langage, superficielle d'observation) des habitudes mondaines, ou le frivole marivaudage sur les mœurs intimes, choisies dans les milieux d'élégance et d'aristocratie. (*Monsieur, Madame et Bébé* [une centaine d'éd.], etc.

Drummond (William), poète anglais, né en Ecosse, en 1585, mort en 1649. Il a laissé des sonnets dans le genre italien, raffinés de sentiment, polis et d'une langue pure, des madrigaux, des élégies, des épigrammes, des odes touchantes sur les malheurs des Stuarts. On l'a surnommé « le Pétrarque écossais ».

Drumont (Édouard), littérateur et journaliste français, directeur de la *Libre Parole*, né à Paris, en 1844. Ses campagnes acharnées contre le sémitisme, les duels nombreux qu'elles lui occasionnèrent et la véhémence de ses polémiques, par le journal ou par le livre (la *France juive*, 2 vol. in-18, plus de cinquante édit.), ont fait beaucoup parler de lui.

Dryden (John), célèbre poète anglais, né à Aldwincle, en 1631, m. en 1701. Auteur dramatique, satiriste, fabuliste, critique, traducteur de Perse, de Juvénal et de Virgile, enfin essayiste, il toucha à tout sans exceller en rien. Ses *Odes* où il s'attache trop aux événements contemporains nous laissent aujourd'hui assez indifférents. On l'aime peu en ses *Épîtres*; car, ordinairement elles ne consistent qu'en flatteries, presque toujours crues, souvent mythologiques, parsemées de sentences un peu banales. En fait de poésie morale, ses narrations comiques et ses satires sont ce qu'il nous présente de meilleur: D. est mordant et agressif dans le genre juvénalesque. Au théâtre, où son succès fut considérable, sa composition est généralement sage et régulière, quoique en des pièces comme l'*Amour tyrannique*, *Montezuma*, l'*Empereur indien*, le fond, qui est shakespearien et romantique, jure avec l'expression, qui est toute française et classique. Né entre deux époques, il avait oscillé entre deux formes de vie et deux formes de pensée, n'ayant atteint la perfection ni de l'une ni de l'autre. Il exerça, néanmoins, une très grande influence sur la renaissance des lettres en Angleterre; il institua la critique et le bon style; et, dans ses *Essais en prose*,

il a donné l'un des premiers modèles d'une manière d'écrire aisée, vigoureuse, vraiment moderne. (Éd. des *Œuv. complètes* de Dryden, par Walter Scott, 1808, 18 vol. in-8°.)

Duarte (DOM), roi de Portugal (XVᵉ s.), prince savant et protecteur des lettres. On a imprimé de lui un gros traité : *El leal Conselheiro*, ouvrage doctrinal, tour à tour théologique, philosophique et moral.

Duault (FRANÇOIS-MARIE-GUILLAUME), poète français, né à St-Malo, en 1757; emprisonné sous la Terreur; m. en 1833. Ce disciple de Parny garde une place honorable parmi les élégiaques. On lui reconnaît des sentiments vrais et naturels, de l'élégance dans l'expression et une certaine pureté de forme. *(Athénaïde, Poème des Saisons.)*

Du Bartas (GUILLAUME de SALLUSTE, seigneur), poète français, né près d'Auch, en 1544, m. en 1590. Militaire, négociateur, il suivit la fortune du roi de Navarre, en qualité de gentilhomme ordinaire de la chambre. Il fit bien des voyages en Angleterre, en Danemark, en Écosse, pour les affaires de son maître. Quand il avait quelques instants de loisir, il se retirait en son domaine du Bartas pour s'y adonner à l'étude. Il avait toujours eu le goût des vers, même dès « l'Avril » de son âge. Le sérieux des pensées l'emporta bientôt sur la frivolité des inspirations de jeunesse; et, instruit par *Uranie* ou la *Muse céleste*, il résolut de ne plus chanter que des sujets relevés. Le poème de *Judith* en six chants fut la suite de cette résolution. Puis, le *Triomphe de la foi*, les *Neuf Muses*, l'*Hist. de Jonas*, et son plus brillant ouvrage, celui de la *Création du Monde*, qu'il publia sous le titre de *Semaine* (1579). Jamais œuvre, pas même la *Franciade* de Ronsard, n'eut un succès pareil. Elle fut traduite aussitôt en vers latins, en espagnol, en allemand et en anglais. En huit années, de 1577 à 1583, on en donna dix-sept éditions. Ce poète, qui fit trembler Ronsard pour sa gloire, est trop peu lu de nos jours. Ce qui domine en lui, c'est l'imagination; il l'a forte et colorée. Trop forte, elle l'entraîne souvent à l'exagération; trop colorée, elle pousse le style aux confins de la folie. Il est inégal et déréglé. La langue ordinaire ne lui suffit pas; comme Ronsard il invente des expressions monstrueuses ou ridicules; il imagine, pour produire les effets qu'il a combinés dans sa cervelle bouillante, des termes inouïs, des arrangements de syllabes bizarres. En un mot ses ouvrages ont toutes les beautés et tous les défauts dont la poésie est susceptible.—CH.G.

Du Bellay (JEAN), cardinal, diplomate, humaniste français, né en 1492, m. en 1560. Protecteur généreux des lettres et des arts, il eut Rabelais pour médecin. Lui-même a laissé des poésies latines *(Poemata elegantissima*, Paris, 1546), des *Harangues (Orationes*, 1549, in-4°), et des *Lettres*, restées inédites, ou dispersées dans quelques recueils historiques, ultérieurement publiés.

Du Bellay (GUILLAUME et MARTIN), frères du précédent, mémorialistes français, m. le premier en 1543, le second en 1559. Aux talents de la guerre et de la diplomatie ils joignirent ceux des lettres. On reproche aux *Mémoires* de Guillaume d'être une apologie continuelle du roi de France et une satire non moins constante de Charles-Quint, et à ceux de Martin de fatiguer par la longueur des descriptions, des batailles et des sièges où il figura.

Du Bellay (JOACHIM), poète français, cousin des précédents, né en 1524, à Liré (Maine-et-Loire), m. en 1560. Il appartenait à une famille illustre par ses talents et les grands emplois qu'elle occupa. Aussi n'eut-il pas de peine, avec ses propres mérites, à faire son chemin rapidement. François Iᵉʳ d'abord, puis Henri II et Marguerite de Navarre, entourèrent de leurs grâces celui qu'on appela bientôt pour la douceur, la facilité, l'abondance de ses vers, l'*Ovide français*. Critique judicieux en même temps que poète délicat et discret, J. du B. mérite une place d'honneur parmi les auteurs de la *Pléiade*. Il a plus que personne animé ses contemporains à bien faire; il leur a mis devant les yeux une belle image de la poésie; il a su, jusqu'à un certain point, en réaliser quelques traits essentiels. Il accomplit une œuvre utile pour les progrès de la langue française, en la rendant élégante sans pédantisme. Enfin, quand on le lit, on rencontre un homme, et non pas seulement un rimeur. *(Œuv. compl.*, éd. Aubert de Poitiers, Paris, 1567, 2 vol. in-8°.)

Dubitation. Figure de rhétor. par laquelle l'orateur feint de douter de la proposition qu'il veut prouver, afin d'aller au-devant des objections. Elle marque aussi les mouvements contraires de la passion, incertaine, irrésolue.

Dübner (FRÉDÉRIC), philologue, né en 1802, à Hœrselgau (Saxe-Cobourg); m. en 1876; professeur à Gotha, appelé à Paris, pour d'importants travaux d'édition (le *Thesaurus* d'Henri Estienne, la *Biblioth. des auteurs grecs* de Didot: « Si de 1836 à 1866, écrivait un fin helléniste à Sainte-Beuve, il s'est publié en France cent volumes de

grec, on peut hardiment affirmer que D. pour sa part en a revu au moins quatre-vingt-dix. »

Dubois (G.-Paul), littérateur français, né à Rennes, en 1795; député et directeur de l'École normale; membre de l'Institut; m. en 1874. Fondateur du *Globe*, en 1824, il y signa de solides ou ingénieux articles sur l'enseignement, sur le théâtre, sur des matières de psychologie, de morale ou de critique. (*Fragm. littér. de M. G.-P. Dubois*, éd. par Vacherot, 2 vol. in-8°.) Il fut un des premiers, en France, à faire sentir l'importance de la fréquentation des littératures étrangères.

Dubos (l'abbé Jean-Baptiste), littérateur français, membre de l'Académie, né en 1670, m. en 1742; docte et paradoxal auteur de l'*Histoire critique de l'établissement de la monarchie française dans les Gaules* (1734, 8 vol. in-4°). Montesquieu molesta véhémentement ses théories sur l'origine des conquérants germains; en revanche, Voltaire estimait fort l'érudition de *Varron-Dubos*. Chesterfield trouvait une critique juste et une manière de dire animée dans un autre de ses ouvrages: les *Réflexions sur la poésie, la peinture, la musique* (1719).

Du Boulay (César-Égasse), lat. *Bulaeus*, historien français, né vers 1610, dans le Maine; professeur au collège de Navarre et recteur de l'Université de Paris; m. en 1678. (*Historia universalis*, 1665-73, 6 vol. in-fol.)

Du Camp (Maxime), littérateur français, né à Paris, en 1822; reçu à l'Académie en 1880; m. en 1894. Amoureux de la diversité dans ses livres comme dans son existence, il visa toutes sortes de genres : le roman excentrique (*Mémoires d'un suicidé*, 1853), la poésie associée aux découvertes de la science moderne (les *Chants modernes*, 1855), les récits de voyages et d'aventures (*Souvenirs d'Orient*, 1848). Un jour, pourtant, il dut fixer son essor capricieux. Les fougues premières étaient apaisées. Les muses n'avaient répondu que furtivement à ses avances. La fiction romanesque ne colorait plus de ses visions brillantes une imagination calmée. Il se porta, pour ne plus en sortir, aux études graves et réfléchies. C'est alors qu'il entama le travail énorme au souvenir duquel son nom restera spécialement attaché : l'immense peinture du Paris moderne, vu et rendu dans tous les détails de sa vie intérieure. (*Paris, ses organes, ses fonctions, sa vie*, 1869-75, 6 vol. in-8°, etc.)

Ducancel (Charles-Pierre), auteur dramatique français, né en 1766, à Beauvais, m. en 1835. Il voulut faire de la comédie aristophanesque (l'*Intérieur des comités révolutionnaires* ou les *Aristides modernes;* le *Hâbleur* ou le *Chevalier d'industrie*, 1795); et les passions du jour aidant, il suscita quelque bruit autour de son nom.

Du Cange (Charles du Fresne, sœur du), célèbre érudit français, né en 1610, à Amiens, m. en 1688. Avec une admirable persévérance, il avait remué et compulsé tous les documents du moyen âge, latins, grecs et français, pour en tirer ce double trésor où tant de savants n'ont cessé et ne cesseront de puiser: le *Glossarium ad scriptores mediæ et infimæ latinitatis* (Paris, 1678, 3 vol. in-fol.) et le *Glossarium ad scriptores mediæ et infimæ græcitatis* (Paris, 1688, 2 vol. in-8°). On est effrayé de la masse de connaissances et de travaux qu'a représentée la vie de Du Cange. (*Hist. de l'empire de Constantinople sous les empereurs français*, 1657, in-fol.; *Historia Byzantina duplici commentario illustrata*, 1680, in-fol., etc.)

Ducange (Victor-Brahain), romancier et dramaturge français, né en 1783, à la Haye, fils d'un secrétaire d'ambassade, m. en 1833. Poussé par une imagination ardente et forte, il savait inspirer à ses lecteurs la terreur et la pitié. Jamais il n'était en peine d'inventions audacieuses, de peintures hardies et de combinaisons surprenantes. (V. *Agathe* ou le *Petit vieillard de Calais*, Paris, 1819, 2 vol. in-12; *Léonide*, 5 vol., la *Luthérienne*, 6 vol.) Il était encore mieux fait pour le drame que pour le roman. Homme de parti, ayant gardé toute la chaleur et la fièvre de la Révolution, il mettait dans ses pièces (*Palmerin* ou le *Solitaire des Gaules*, 1813; le *Prisonnier vénitien*, 1819; *Calas*, 1820; *Élodie* ou la *Vierge du monastère*, 1822; *Trente ans* ou la *Vie d'un joueur*, avec Beudin et Goubaux, 1827, mélodrame célèbre, etc.), il mettait là, disons-nous, une âpreté de ton, une verve insolente, une liberté indécente, qui attiraient autour de lui tout le peuple de Paris. Il ne recherchait ni le style, ni la poésie, ni le bel esprit; il remplaçait ces qualités, — qu'il n'avait pas — par la passion, par le fanatisme, par la déclamation. Avant Victor Hugo, avant Alexandre Dumas, V. D. eut l'audace d'unir le drame au roman. — Ch. G.

Ducarel (André-Coltée), archéologue anglais, né entre 1713 et 1714, à Caen ou à Greenwich, m. en 1785. Le premier il déblaya la voie des antiquités anglo-normandes (*Anglo-norman Antiquities*, Londres, 1767, in-fol.; trad.

fr. par Léchaudé d'Amisy, Caen, 1823, gr. in-8°).

Ducas (Michel), historien grec byzantin du xv° s., descendant de l'ancienne famille impériale. Les défauts d'une diction quelque peu barbare, hérissée de locutions turques, n'ont pas empêché de reconnaître la valeur de fond de son *Historia byzantina* (Paris, 1649, in-fol.; collect. de Bonn). Elle va du règne de Jean Paléologue Ier jusqu'à la prise de Lesbos, en 1462.

Du Cerceau (le P. Jean-Antoine), poète et littérateur français, né en 1670, à Paris, m. d'accident en 1730. Il se fit une certaine réputation chez les Jésuites par des comédies ou tragédies de collège (le *Faux duc de Bourgogne* ou les *Incommodités de la grandeur*, etc.; *Théâtre*, éd. Adry, 1807, 3 vol. in-12) et aussi dans le monde par d'ingénieux essais de versification française et latine (*Rec. de poésies friv.*, 1720-26, in-8°; 1753, 1805, in-12). On goûta surtout, malgré bien des négligences, ses épîtres en style marotique. Quant aux pages de critique et d'érudition du P. Du Cerceau, la pesanteur de la forme en décourage la lecture.

Duchâtel (Pierre), lat. *Castellanus*, savant prélat français, né vers 1480, à Arc-en-Barrois; évêque d'Orléans, grand aumônier; m. en 1552. Protecteur éclairé des lettres et l'un de ceux qui suggérèrent à François Ier l'idée de fonder le Collège royal. (*Trépas, obsèques et enterrement de François Ier*, Paris, 1547, in-8°.)

Du Chastelet (Paul-Hay), littérateur et magistrat français, né en 1592, à Laval; le premier secrétaire de l'Académie; m. en 1636. Il fit passer dans ses libelles contre les ennemis de Richelieu l'esprit du puissant cardinal qui l'avait choisi pour les écrire. (*Les Savoisiennes*, Grenoble, 1630; les *Entretiens des Champs-Élysées*, 1631, in-8°, etc.)

Du Chastelet (Gabrielle-Émilie Le Tonnelier de Breteuil, marquise), femme auteur française, née en 1706, m. en 1746. Sensible au plaisir, célèbre par ses liaisons avec Voltaire et avec Saint-Lambert, elle préféra, comme écrivain, l'étude des sciences abstraites aux connaissances agréables où se limite, d'ordinaire, le talent des femmes. Éprise d'abord du système de Leibnitz, elle publia les *Institutions de physique*, 1740, in-8°, adressées à son fils. Elle quitta ensuite le philosophe allemand pour le grand géomètre de l'Angleterre, et donna une traduction accompagnée de commentaires des *Principes* de Newton, 1756, 2 vol. in-4°. On a oublié ces graves publications; mais on a conservé le souvenir de la femme qui joua le plus grand rôle dans la vie publique et privée de Voltaire. Du rayonnement de ce génie et de cette gloire, elle a reçu un reflet capable de suffire à sa propre illustration.

Duché de Vancy (Joseph-François), poète dramatique français, né en 1668, à Paris; valet de chambre de Louis XIV; protégé de Mme de Maintenon et pensionnaire du roi; m. en 1704. Il fit, pour la cour, quelques tragédies tirées de l'Écriture, à l'exemple de Racine (*Débora, Jonathas, Absalon*, dans le *Théâtre édifiant*, Paris, 1757, in-12). L'opéra d'*Iphigénie en Tauride* est son meilleur ouvrage. « Quoique ce ne soit qu'un opéra, dit Voltaire, il retrace une grande idée de ce que les tragédies grecques avaient d'excellent. »

Duchesne (André), lat. *Quercetanus*, érudit et historien français, né en 1584, à l'Ile-Bouchard; nommé géographe et historiographe du roi; m. d'accident en 1640. Il a été surnommé le « le Père de l'Histoire de France » pour l'abondance de documents et de faits qu'il rassembla, coordonna, avec un zèle infatigable et une science toujours sûre. (*Antiquités et recherches des villes, châteaux, places remarquables de toute la France* (1610, in-8°; *Historiæ Francorum scriptores*, 1636-49, 5 vol. in-fol., etc.)

Duchoul (Guillaume), lat. *Caulius*, antiquaire français, né à Lyon, vers le commencement du xvi° siècle. L'un des premiers, en France, il entreprit d'éclairer l'histoire ancienne par l'étude des médailles et des inscriptions. (*Disc. sur la castramétation et discipline milit. des Romains*, Lyon, 1555; *Disc. sur la relig. des anc. Romains*, 1556, in-fol.)

Ducis (Jean-François), poète dramatique français, né à Versailles, en 1733; commis au ministère de la guerre, pendant quelques années; voué ensuite uniquement aux occupations des lettres; reçu à l'Académie, le 4 mars 1779; m. en 1816. Quoique ne connaissant pas la langue anglaise, avec le *Théâtre anglais* de M. de la Place, puis avec la traduction de Letourneur pour seuls guides, il conçut l'ambition d'adapter les drames de Shakespeare à la scène française. Si, par des faiblesses de style ou par des inégalités d'inspiration, il demeura fort loin d'un tel modèle, il eut du moins le mérite de le révéler à la France, sous des dehors vivants, animés de son souffle. (*Hamlet*, 1769; le *Roi Lear*, 1783; *Othello*, 1792.) Il imita aussi Sophocle et Euripide: quelques

scènes d'*Œdipe chez Admète* (1778) sont pleines de pathétique et atteignent au sublime. Enfin, *Abufar* ou *la Famille arabe*, le dernier succès de Ducis au théâtre (1795) est une œuvre complètement originale. On a retenu plusieurs passages de cette pièce où abonde la poésie descriptive. (V. en outre ses pièces fugitives : *Œuv.*, 1819-26, 4 vol. in-8°.) Les tragédies de Ducis ont vieilli; mais son nom reste honoré d'une gloire



Ducis.

enviable, parce qu'il réunissait en lui l'accord d'un beau caractère et d'une belle imagination. Il eut cet avantage unique, a dit Thomas, que ses talents n'étaient autre chose que ses vertus. Il suffit de parcourir les *Lettres* de Ducis, publiées de nos jours, pour s'en convaincre pleinement. Son caractère généreux et fier, indépendant et sensible, s'y reflète comme dans une glace fidèle.

Duckett (William), littérateur et publiciste français, né en 1805, m. en 1862. Fondateur-directeur de la grande entreprise encyclopédique intitulée : le *Dictionnaire de la conversation et de la lecture* (1832-39, 52 vol. in-8°; *Supplém.*, 1844-51, 16 vol. in-8°; éd. postérieures réduites).

Duclercq (Jacques), chroniqueur français, né vers 1420; conseiller de Philippe le Bon, duc de Bourgogne; m. après 1467. Il a laissé des mémoires, où les historiens modernes ont pu moissonner nombre de traits qui ne se trouvent pas ailleurs. D'habitude, il expose les faits naïvement, sans art, comme ils se produisent et comme il les conçoit.

Duclos (Charles Pinot du Clos ou), écrivain français, membre de l'Académie, né à Dinan, en 1704, m. en 1772. Les vicissitudes d'une jeunesse aventureuse et dissipée ne portèrent aucun dommage à la vivacité de son esprit. On lit encore ses *Considérations sur les mœurs*, qui présentent, en un style serré, piquant — à défaut d'observations profondes et générales — de fines remarques sur les gens du monde et les gens de lettres. Variés furent les titres de D. à la réputation dont il a joui, au cours du XVIII° siècle. Signalons entre autres : les *Confessions du comte de .....*, sorte de roman à tiroirs ingénieusement conduit; les *Considérations sur l'Italie*; les *Mémoires secrets sur les règnes de Louis XIV et de Louis XV*, fort amoindris par le voisinage des *Mémoires* de Saint-Simon; enfin l'*Hist. de Louis XI*, très vantée autrefois, et qui eût mieux mérité ces éloges, si l'auteur avait montré plus d'âme et moins d'indifférence à juger la cruelle tyrannie du roi de Plessis-lès-Tours. (*Œuv. compl.*, éd. Desessarts, Paris, 1806, 10 vol. in-8°.) En 1750, lorsque Voltaire quitta Paris pour la cour de Berlin, D. remplaça l'illustre philosophe comme historiographe de France.

Ducray-Duminil (François-Guillaume), romancier et chansonnier français, né à Paris, en 1761, m. en 1819. Le roman-feuilleton n'était pas né lorsqu'il se mit à exploiter avec grand succès, dans « les basses régions de la littérature familière », les sombres fictions et les aventures mélodramatiques aimées de la foule. *Victor* ou *l'Enfant de la Forêt* (1796, 4 vol. in-12), *Cœlina* ou *l'Enfant du mystère* (1798, 5 v. in-12), assurèrent aux triomphes de la vertu l'assentiment d'une étonnante vogue populaire.

Les recueils et les almanachs chantants de l'époque sont remplis des romances et des chansons de Ducray-Duminil. C'était un ancien professeur de musique; il donnait des leçons de guitare.

Du Deffand (Marie de Vichy-Chamron, marquise), femme de lettres française, née en 1697, m. en 1780. En 1718, elle épousa le riche marquis du Deffand, dont elle se sépara au bout de peu de temps. D'esprit sceptique, de tempérament vif, elle s'adonna au plaisir et au monde. Devenue aveugle en 1755, elle se retira dans le couvent de Saint-Joseph, où elle reçut les personnes du meilleur ton et les plus grands écrivains. En 1754, elle prit comme lectrice Mlle de Lespinasse, avec laquelle elle rompit dix ans plus tard d'une façon éclatante. La société qu'elle recevait se sépara en deux camps, et Mlle de Lespinasse entraîna avec elle les en-

cyclopédistes. L'année suivante elle se lia d'une sincère et durable amitié avec Horace Walpole. Mme du D. est une des physionomies les plus curieuses, sinon toujours des plus sympathiques du XVIIIe s. Son style, comme il



Madame du Deffant, d'après un dessin de Carmontelle.

nous apparaît en sa *Correspondance* (éd. Saint-Aulaire), est plein de charme et d'originalité. Indépendante d'esprit, détachée de toute opinion, elle fut toujours ennemie du pédantisme et du lieu commun.

Dudon, chroniqueur français du XIe s., auquel on n'accorde qu'une créance pleine de réserves pour ses récits mêlés de prose et de vers, en un style barbare, sur les premiers ducs de Normandie jusqu'à l'année 995. (Ap. Duchesne, *Historiæ Normannorum scriptores antiqui,* 1619, in-fol.)

Duègne (esp. *dueña*). Gouvernante ou vieille femme, chargée de veiller, surtout en Espagne, sur la conduite d'une jeune personne; et, par suite, emploi de femme âgée au théâtre, gardienne farouche de la vertu des filles (quand elle ne se laisse pas attendrir à la voix des ducats), ou simple femme de charge, gouvernante débonnaire rappelant la nourrice des comédies de l'antiquité. On rencontre la duègne, continuellement, sur la scène espagnole, d'où elle a passé sur les scènes étrangères. Mme Pernelle, dans *Tartufe,* Marceline dans le *Barbier de Séville,* la Margaret dans la *Duègne* de Sheridan et la duchesse d'Albuquerque, dans le *Ruy-Blas* de Victor Hugo sont des exemplaires très différents du même type. Un tel personnage exige de la part des interprètes un véritable talent, et l'on n'en charge, d'ordinaire, que des artistes éprouvées. Ils deviennent de plus en plus rares, aujourd'hui, les rôles de vieilles femmes, qui permettent à une actrice de se produire encore dans quelque création éclatante.

Du Fail (Noel), seigneur de la Houssaye, conteur français du XVIe s.; conseiller du roi au Parlement de Rennes, en 1571. Ses *Propos rustiques* et ses *Contes d'Eutrapel* sont des cadres facétieux où il jette un peu confusément ses idées, ses opinions, en les assaisonnant de bons mots et d'aventures plaisantes. Ils eurent une grande vogue; et, pour les amateurs de la langue du XVIe s., assez récréatives sont encore les *baliverneries* de ce gouailleur libertin, qui aspirait au rôle d'un Socrate villageois badinant, divaguant et dogmatisant en riant. (*Œuv.*, éd. Assézat, 1871, 2 vol. in-12.)

Du Fay (Charles de **Cisternay-**), bibliophile et officier français, né en 1662, à Paris, m. en 1723. (V. le catalogue de la curieuse collect. qu'il avait réunie: *Bibliotheca Fayana,* 1725, in-8°).

Dufaure (Jules-Stanislas), orateur, avocat et homme politique français, né à Saujon, en 1798; député de Saintes en 1834, ministre de l'Intérieur avec le général Cavaignac, puis avec le prince Napoléon, membre de plusieurs cabinets sous la troisième république; président du conseil en 1876; m. en 1881. Praticien expérimenté, avocat droit et ferme, il se distingua au barreau par la force de son raisonnement et la probité de son caractère. Dans les assemblées publiques il parut avec les mêmes qualités et conquit l'estime universelle. Sa parole était rude plutôt que souple, sobre, de faible éclat, mais d'une grande vigueur de bon sens et d'une sévérité judicieuse. D. avait été reçu à l'Académie française en 1864.

Dufferin (Frédéric-Temple **Blackwood,** lord), homme politique et écrivain anglais, petit-fils de Thomas Sheridan et fils de lady Cœlina Dufferin, poétesse distinguée; né à Florence, en 1826, gouverneur du Canada, ambassadeur à Saint-Pétersbourg, à Constantinople, à Paris; vice-roi des Indes, pair d'Angleterre. A fourni à la littérature de son pays des relations de voyages, une satire de mœurs humoristique (*The Honourable Impulsia Gushington*), et plusieurs ouvrages d'une sérieuse importance politique sur la question irlandaise.

Du Fossé (Pierre-Thomas), hagiographe et érudit français, né en 1634, à Rouen, m. en 1698. Attaché par les liens du cœur, les sympathies de doctrines et les souvenirs de l'éducation aux solitaires de Port-Royal, dont il partagea les épreuves, il a laissé, outre des *Vies de Saints* et de Pères de l'Église, des *Mémoires pour servir à l'histoire*

de Port-Royal des Champs (Utrecht, 1736, in-12).

Dufrénoy (ADELAÏDE-GILLETTE **Billet,** Mme), femme poète française, née à Nantes, en 1765; mariée vers l'âge de quinze ans à un riche procureur au Châtelet, ruinée par la Révolution qui réduisit son mari à vivre d'une place de greffier dans une petite ville d'Italie; m. en 1825. Devenue veuve, elle publia un recueil d'*Élégies* (1807-13), dont on vanta beaucoup le naturel, la passion, l'accent expressif. Il lui manquait le coloris du style et la souplesse du rythme. Elle avait surtout la chaleur du sentiment. Pour n'en signaler qu'une note, elle paraît avoir senti l'infidélité avec une douleur qui n'éteignit pas la tendresse. (Ouvrages divers : la *Femme poète,* roman, 1812, 2 v. in-12; *Biographie des jeunes demoiselles,* 1816-20, 4 vol. in-12, etc.)

Dufresnoy (CHARLES-ALPHONSE), peintre français et poète latin moderne, né en 1611, à Paris, m. en 1665. « Son poème de la Peinture, dit Voltaire, a réussi auprès de ceux qui peuvent lire d'autres vers latins que ceux d'Auguste. » (*De Arte graphica,* p. par Mignard, Paris, 1688, in-8°; trad. en français par de Piles et de Querlon; en anglais par Dryden.)

Dufresny (CHARLES-RIVIÈRE), auteur comique français, né en 1648, à Paris, descendant illégitime d'Henri IV, m. en 1724. Les traits d'un esprit vif et pétillant firent le succès de ses pièces (le *Double veuvage,* trois actes en prose, 1702 le *Mariage fait et rompu,* trois actes en vers, 1721, etc., *Œuv. dram.,* Paris, 1731, 6 vol. in-12.), qui furent représentées au Théâtre-Français et au Théâtre-Italien.

Dugas-Montbel (JEAN-BAPTISTE), helléniste français, né en 1776, à St-Chamond; reçu à l'Académie des Inscriptions en 1830; m. en 1834. Aussi légitime que durable a été le succès de sa belle traduction en prose des poésies homériques, qu'il ne cessa de revoir et d'améliorer. (L'*Iliade,* 1815, 2 vol. in-8°; l'*Odyssée,* suivie de la *Batrachomyomachie, des hymnes, de divers fragments attribués à Homère,* Paris, 1818, 2 vol. in-8°.) Il partageait les opinions de Wolf révoquant en doute l'existence d'Homère.

Un amusement de sa plume, un simple vaudeville, qui fut goûté : la *Femme en parachute,* ou le *Soupçon* (1800), révéla chez l'érudit un homme d'esprit.

Dugazon (JEAN-BAPTISTE-HENRI **Gourgault,** dit), excellent comédien français, né en 1743, à Marseille; frappé de folie sur la fin de ses jours; m. en 1809. Il ajouta trois scènes à l'amusante petite pièce de Fagan : les *Originaux;* et, sous l'influence de la fièvre révolutionnaire, commit trois comédies versifiées assez médiocres (l'*Émigrante* ou le *Père Jacobin;* le *Bonnet de la vérité;* le *Modéré).*

Dugazon (LOUISE-ROSALIE LEFÈVRE, Mme), célèbre actrice française, femme du précédent, née en 1755, m. en 1821. Elle a laissé son nom à deux emplois de théâtre : les *jeunes Dugazon* (les jeunes premières et les *mères Dugazon* (les rôles de mères).

Duguay-Trouin (RENÉ), célèbre marin français, né à Saint-Malo, en 1673; d'armateur devenu lieutenant-général des armées navales; m. en 1736. Il a donné des *Mémoires* (Paris, 1740, in-4°, plus. éd.), écrits du style d'un soldat, et, selon l'expression de Voltaire, tout à fait propres à exciter l'émulation chez ses compatriotes.

Duguet (JEAN-JOSEPH, abbé), théologien et moraliste français, né en 1649, à Montbrison, m. en 1733. Ses traités de l'*Ouvrage des six jours* (1733, 6 vol. in-12), des *Principes de la foi chrétienne* (1736, 3 vol. in-12), de l'*Institution d'un prince* (Londres, 1739, in-4°) l'ont classé parmi les bons prosateurs classiques. Son style se rapproche de celui des maîtres, sans en avoir la grandeur ni l'éclat.

Du Haillan. Voy. **Haillan.**

Duhamel (JEAN-BAPTISTE), savant et humaniste français, né en 1624, à Vire; aumônier du roi en 1656; m. en 1706. Comme Daubenton, il fit faire de grands progrès à l'anatomie végétale. En dehors de ses travaux spéciaux, il rédigea un manuel de philosophie longtemps resté en usage dans les classes : *Philosophia vetus et nova* (Paris, 1678, 4 vol. in-8°).

Duker (CHARLES-ANDRÉ), érudit allemand, né en 1670, à Unna, en Westphalie; successeur de Burmann dans la chaire d'éloquence de l'Université d'Utrecht; m. en 1752. On signale avec une estime très particulière son édit. de Thucydide. (Amsterdam, 1731 et 1744, in-fol.)

Dulaure (JACQUES-ANTOINE), historien français et publiciste révolutionnaire, né en 1755; membre de la Convention et du Conseil des Cinq-Cents; m. en 1835. Parmi ses nombreux ouvrages, qui dénotent plus de connaissances que de style, on cite surtout son *Histoire civile, physique et morale de Paris,* en 7 vol. in-8°, souvent rééditée, et dont le succès ne tient pas moins à l'esprit de parti dont elle est entachée qu'à son

intérêt même. (Ecrits divers: *Pogonologie* ou *Hist. philosophique de la barbe,* 1786, 2 vol. in-8°, etc.)

Dulaurier (ÉDOUARD), orientaliste français, né en 1807, à Toulouse, m. en 1881. Par des travaux spéciaux a fait reconnaitre la grande importance de la langue arménienne pour la philologie comparée des idiomes indo-européens.

Dulot, poète français du XVII s., qui passe pour avoir mis à la mode le goût ou plutôt la manie des bouts-rimés.

Dumaniant (ANTOINE-JEAN-BOURLIN, dit), auteur dramatique français, né en 1752, à Clermont-Ferrand; directeur et administrateur de plusieurs théâtres; m. en 1828. Entre ses pièces nombreuses, quelques-unes (*Guerre ouverte* ou *ruse contre ruse,* 1786, trad. en diverses langues; *Beaucoup de bruit pour rien*, 1793, etc.) eurent une belle réussite, justifiée par l'habile conduite de l'intrigue et la bonne humeur du dialogue. Il abusait de l'*imbroglio.*

Dumanoir (PHILIPPE-FRANÇOIS PINEL), anteur dramatique français, né à la Guadeloupe, en 1806, m. en 1865. Il se jouait avec aisance et gaieté dans les combinaisons de la comédie-vaudeville. (*Les premières armes de Richelieu,* 1839, etc.)

Dumarsais (CÉSAR-CHESNEAU), grammairien et philosophe français, né en 1676, à Marseille, m. en 1756. Ses études de grammaire et de métaphysique du langage, principalement son *Traité des Tropes* (Paris, 1730, in-12; *Œuv.*, Paris, 1797, 7 vol. in-8°) accusent une dialectique profonde, en même temps qu'une admirable clarté dans l'expression des idées nouvelles. Peu d'analystes ont démêlé aussi habilement, sous le voile des mots, la *véritable opération de la pensée.*

Dumas (JEAN-BAPTISTE), célèbre chimiste et écrivain, né en 1800, dans le Gard; membre de l'Académie des Sciences et de l'Académie française; m. en 1884. Il a constitué la chimie végétale, trouvé ou démontré la loi des substitutions et la théorie des types, ces deux pierres angulaires de la chimie organique par lui transformée et renouvelée; et donné à ses démonstrations un éclat de style qui justifie sa place dans un dictionnaire des lettres.

Dumas (ALEXANDRE), célèbre auteur dramatique et fécond romancier, fils du général mulâtre Davy de la Pailleterie Dumas, né à Villers-Cotterets en 1803, m. en 1870. Des centaines de volumes (non pas tous ceux qu'il a signés, car il eut de nombreux collaborateurs) sortirent de son imagination, source inaltérable de verve étincelante, de bonne humeur gauloise, de fantastiques récits, de péripéties singulières et captivantes. (*Les Trois mousquetaires,* 1844, 8 vol. in-8°; *Vingt ans après,* 1845, 10 vol.; le *Vicomte de Bragelonne,* 1847, 12 vol.; le *Comte de Monte-Cristo,* 1841-45; la *Reine Margot,* 1845, 6 vol.; *Une fille du régent,* 5 vol. in-8; la *San-Felice,* 9 vol., etc., etc.). Avec la même facilité prodigue, avec la même fougue de création il multiplia dans ses vivants drames populaires (*Henri III,* 1829; *Antony, Angèle,* la *Tour de Nesle, Kean,* la *Reine*



Alexandre Dumas père.

Margot, Urbain Grandier, le *Comte Hermann,* etc.), les combinaisons hardies, les incidents rapides, les faits d'un dialogue toujours mouvementé, les coups de théâtre imprévus et brillants. Par un merveilleux privilège, il sut tout faire accepter à la scène et dans le livre, invraisemblances énormes, défis à la morale et au bon sens, atteintes continuelles à la vérité historique, au style et à la langue. Il ne fut à vrai dire ni un grand écrivain ni un grand peintre. Il n'en prit pas le temps. Il n'a pas eu le génie de l'idéal, ni la profondeur. Mais par la fécondité d'invention, la puissance d'action théâtrale, la continuité de mouvement, la vie, l'entrain, l'humeur, il aura été peut-être le plus étonnant producteur de son siècle.

Dumas (ALEXANDRE), fils du précédent, littérateur et auteur dramatique, membre de l'Académie, né à Paris, le 18 juillet 1824, m. en 1896. A peine sorti du collège, héritier d'un nom lourd à porter, il fit d'abord paraître

son roman de la *Dame aux Camélias* (1848). Il avait senti, de bonne heure, qu'à suivre la manière paternelle, il n'obtiendrait que des résultats amoindris. Il n'avait pas la force d'imagination du puissant créateur, dont il espérait continuer la gloire ; il chercha et obtint le succès dans la vérité de l'observation, dans l'exactitude des caractères. Il posa résolûment à la scène des questions de morale publique. Chacune de



Alexandre Dumas fils.

ses grandes pièces, la *Dame aux Camélias* (1853), *Diane de Lys* (1853), le *Demi-monde* (1855), la *Question d'argent* (1856), le *Fils naturel* (1858), le *Père prodigue* (1859), l'*Ami des femmes*, l'*Etrangère* (1876), *Denise*, *Francillon*, fut un combat et presque toujours un triomphe pour cet audacieux dramaturge, émancipateur de la comédie moderne, praticien consommé, virtuose rompu à toutes les combinaisons scéniques, esprit vif et raisonneur, — paradoxal et désenchanteur trop souvent.

Du Méril (Edélestand), philologue et archéologue français, né en 1801, m. en 1871. Avec plus d'érudition de détail que de logique, il explora des voies très diverses dans ses *Etudes, essais et mélanges*. Il avait surtout la curiosité des littératures en formation. (*Hist. de la comédie*, 1864, t. I, in-8°; *Essai philosoph. sur le principe et les formes de la versification*, 1841, in-8°, etc.)

Du Mersan (Théophile-Marion), vaudevilliste français, né en 1780, dans le Berry ; conservateur au cabinet des médailles de Paris ; m. en 1849. Numismate par goût et auteur dramatique de tempérament, il fit deux parts distinctes dans les occupations de sa vie l'une réservée aux études archéologiques, l'autre aux pièces de théâtre. Entre tant de scènes amusantes qu'il a signées nous ne citerons que la comédie-parade des *Saltimbanques* (avec la collaboration de Varin, 1838), « le chef-d'œuvre classique, dit Vapereau, de la bouffonnerie alliée à la finesse et à la mordante raillerie des pensées ».

Dumont (Paul), écrivain ascétique français, né a Douai, en 1532, m. en 1602. Il trouva pour ses livres des titres bizarres (le *Décrottoir de vanité*, Douai, 1581, in-16 ; l'*Oreiller spirituel, nécessaire à toutes personnes pour extirper les vices et planter la vertu*, 1599, in-12), et n'eut guère d'autre originalité.

Dumont (Etienne), publiciste et ministre protestant, né à Genève, en 1759 ; passé de sa patrie en Russie, puis en Angleterre et en France ; revenu a Genève en 1814 pour y exercer les fonctions de membre du grand Conseil. Collaborateur de Jérémie Bentham et de Mirabeau.

Les historiens de la Révolution ont souvent cité ses *Souvenirs sur Mirabeau et sur les deux premières Assemblées législatives* (1831), tout en se gardant des inexactitudes ou des préventions qu'ils paraissent contenir.

Dumoulin (Charles), lat. *Molinæus*, célèbre jurisconsulte, né en 1500, à Paris, m. en 1566. Il est resté l'un des maîtres de la jurisprudence française, non seulement comme l'a reconnu Dupin, par les mérites de l'érudition et du raisonnement, mais aussi par l'élévation et la force du caractère. Ses *Œuvres* forment cinq volumes in-folio.

Dumouriez (Charles-François), général et publiciste français, né en 1739, à Cambrai, m. en 1823. Longtemps brillante, la carrière militaire du « sauveur de la Belgique », se termina par une défection. Il écrivit des mémoires et des plans militaires pour toutes les guerres faites à la France pendant trente années, sans parvenir à se recréer, au dehors, des moyens d'action et de puissance. (*Mém.*, Hambourg, 1794, 2 vol. in-8°.)

Dunbar (William), poète écossais et moine dominicain, né vers 1460, m. vers 1520. Auteur d'un poème allégorique en l'honneur de Jacques IV, le *Chardon et la Rose (the Thistle and the Rose)*, encore aujourd'hui cité comme un chef-d'œuvre, il composa divers autres poèmes allégoriques, comiques et moraux, publiés seulement au siècle dernier (Édimbourg, 1771) ; montra, malgré de certains défauts, qu'il eut de

commun avec son temps, des facultés très diverses, et parut assez sincère, assez original en sa variété, pour que Walter Scott l'ait appelé le plus grand poète que l'Écosse ait produit.

Duncker (Maximilien-Wolfgang), historien et homme politique allemand, né à Berlin en 1811, m. en 1886. Il fut membre des Assemblées de son pays, ministre d'Etat, conseiller du prince royal de Prusse en 1861. Dans une célèbre *Histoire de l'antiquité* (Berlin, 1852-1853), il nous a initié à la vie des anciens Égyptiens, Indous, Perses et Grecs, et joint à l'érudition la plus patiente la critique la plus sagace.

Dunlap (William), auteur dramatique, romancier, historien américain, né en 1766, d'une famille irlandaise, dans le New-Jersey, m. en 1839. D'un caractère remuant et ambitieux, il essaya de beaucoup d'entreprises, sans y trouver la fortune. Quelques succès littéraires, dans le genre historique, le roman, et au théâtre avec ses comédies sentimentales : le *Père,* la *Fille unique,* etc., l'en consolèrent.

Dunoyer (Anne-Marguerite Petit, Mme), femme auteur française, née vers 1663, à Nimes ; réfugiée en Suisse après la révocation de l'édit de Nantes; m. en 1720. Sont agréables à parcourir, pour la nature du style et le piquant de l'*anecdotage,* ses *Lettres historiques et galantes* (Cologne, 1704, 7 vol. in-12.)

Dunoyer (Charles), économiste français, né à Carennac, en 1786; fondateur, en 1814, du *Censeur,* avec Charles Comte, l'auteur du *Traité de la Législation,* qui partagea la plupart de ses travaux; préfet de la Somme; conseiller d'État; membre de l'Académie des Sciences morales ; m. en 1862. Il a introduit dans l'économie politique, cette idée neuve que nos facultés morales et intellectuelles sont aussi des éléments de richesse, c'est-à-dire que le professeur, le magistrat, le médecin, le militaire, le fonctionnaire appartiennent à la science économique au même titre que l'industriel et l'agriculteur. (*L'Industrie et la morale dans leurs rapports avec la société,* 1845, 3 vol. in-8°, etc.)

Duns-Scot (Jean), célèbre théologien scolastique de l'ordre des Franciscains, et philosophe écossais, né en 1274, m. à Cologne en 1308. Esprit vigoureux, facile, délié, critique d'une merveilleuse souplesse et d'une subtilité qui pénètre tout, admirable dialecticien, il fit preuve d'une grande originalité métaphysique. Tout en restant profondément chrétien, il se sépara de saint Thomas et combattit sa doctrine. La philosophie de Th. d'Aquin est une philosophie de l'intelligence; celle de Duns-Scot, où prime déjà le sentiment de la liberté individuelle, est une philosophie de la volonté. Il mourut à 34 ans, après avoir écrit douze a treize volumes in-fol. (Éd. Lucas Walding, Lyon, 1639.)

Dupanloup (Félix), prélat et écrivain français, né en 1802, à St-Félix, en Savoie, élu à l'Académie en 1854; m. en 1872. Catéchiste, chapelain, évêque, député, sénateur, Dupanloup eut surtout un tempérament d'action, servi par une grande facilité de plume et de parole. Animé d'un esprit turbulent, prompt à se mêler à toutes les querelles religieuses, politiques ou littéraires, il n'eut pas toujours les suffrages de Rome, ni du gouvernement, ni de l'Académie. Du moins fut-ce avec sincérité qu'il s'efforça d'accorder ensemble la foi religieuse, le libéralisme et l'amour des lettres. Il a marqué surtout sa place parmi ceux qui ont consacré leurs efforts à l'éducation de la jeunesse. Nul peut-être n'aura mieux connu de nos jours, par une expérience consommée, le maniement des esprits et la culture des jeunes intelligences. Il était sur ce point un guide sûr, et il mettait bien haut l'idéal qu'il se proposait d'atteindre. (*De l'éducation,* 1850-62, 3 vol. in-8°; nombr. édit.; *De la haute éducat. intellectuelle,* 1855-66, 3 vol. in-8°; *Lettres sur l'éducat. des filles et sur les études qui conviennent aux femmes dans le monde,* 1879, in-8°; etc. (V. aussi, pour bien connaître la physionomie originale de Mgr D., ses *Lettres choisies,* publiées par Lagrange, 1888, 2 v. in-8°.) — Ch. G.

Dupaty (Emmanuel), poète français, fils de l'ingénieux auteur des *Lettres sur l'Italie en 1785,* Charles Dupaty (1746-88); né à Blanquefort, dans la Gironde, en 1775 ; élu à l'Académie, en 1835 ; m. en 1851. Il réussit en divers genres, surtout au théâtre et dans la satire, d'une part avec des opéras-comiques, des vaudevilles et des comédies en vers (les *Voitures versées,* la *Leçon de botanique,* la *Prison militaire,* etc.), et d'autre part avec un remarquable poème en trois chants, les *Délateurs* (Paris, 1819, in-8°), tout vibrant d'inspiration et d'indignation.

Du Périer (Charles), poète français, né à Aix en Provence, neveu de ce Du Périer consolé par Malherbe; m. en 1692. Faiseur de vers latins et français, qu'il avait la manie, dit-on, de réciter à tous venants, il poursuivait les passants dans la rue pour leur en imposer la lecture. (V. le recueil des *Deliciæ poetarum latinorum.)*

Duperron (JACQUES-DAVY, cardinal), homme d'État et controversiste français, né en 1556, m. en 1618. Issu de parents protestants, il déserta le camp de la Réforme, pour devenir, après être entré dans les ordres, l'une des colonnes de l'Église, le champion de l'orthodoxie. Orateur disert, demi-poète, bel esprit, prêtre mondain, conférencier insinuant, théologien tempéré, dialecticien habile et capable de soutenir aisément le pour et le contre d'une même question, politique adroit, il jouit d'une influence énorme pendant la période difficile qui suivit la conversion de Henri IV. Cette abjuration et la réconciliation avec le Saint-Siège furent en partie son œuvre. L'éloquence touchante et persuasive du cardinal lui servit à ramener au catholicisme un grand nombre de calvinistes. Ses productions variées : traités théologiques, écrits de controverse, relations diplomatiques *(Ambassades)*, ouvrages de grammaire et poésies, ont été réunies en 3 vol. in-fol. (Paris, 1622).

Dupin (JEAN), poète satirique français, né en 1302, dans le Bourbonnais, m. en 1372. Quoiqu'il fût moine de l'ordre de Citeaux, il malmena fort le clergé de son temps, dans le *Livre de bonne vie* (Chambéry, 1485, in-fol.).

Dupin (LOUIS-ELLIES), historien ecclésiastique français, docteur de Sorbonne, né en 1657, à Paris, m. en 1719. Son plus important ouvrage, *Nouvelle Biblioth. des auteurs ecclésiastiques* (Paris, 1686-1704, 58 vol. in-8°), plein d'érudition, mais moins exact et orthodoxe que celui de Dom Cellier, a été mis à l'index (1757).

Dupin (CLAUDE), économiste français, né vers 1700, à Châteauroux, m. en 1769; auteur des *Économiques* (Carlsruhe, 3 vol. in-4°, 1745). Il eut le double avantage d'être fermier général et d'être le mari d'une femme très distinguée par son esprit et sa beauté. Elle présidait un salon de bel esprit et eut un moment pour précepteur de son beau-fils (Dupin de Francueil, ancêtre de l'illustre George Sand) Jean-J. Rousseau auquel, « au dire des méchants, elle donnait congé le jour où les académiciens venaient chez elle. »

Dupin (ANDRÉ-MARIE-J.-JACQUES), dit Dupin aîné, jurisconsulte et magistrat français, président de la Chambre des députés pendant huit sessions; né dans la Nièvre en 1783, m. en 1865. Son esprit débordant de verve et de causticité, ses reparties mordantes et sarcastiques l'avaient rendu célèbre plus que ses discours et ses plaidoyers.
Son frère, PIERRE-CHARLES, baron Dupin (1784-1873) tint un rang distingué comme économiste. Il fut membre de l'Institut.

Dupleix (CÉSAR), seigneur de Lormoy, pamphlétaire français, né à Orléans, m. en 1645. Huguenot obstiné, il lança contre la puissante compagnie de Jésus deux factums dont on parla longtemps : le *Passe-partout* (1606) et l'*Anti Cotton* (1610).

Duplessis-Mornay. Voy. **Mornay.**

Dupont (PIERRE), chansonnier français, né en 1821 d'une humble famille lyonnaise, m. en 1871. La chanson politique et la chanson rurale furent les deux muses de ce poète d'instinct, qui avait en lui du pâtre et du laboureur. Ses refrains socialistes, pétris de communisme bénin, de philanthropie révolutionnaire (si ces deux mots peuvent s'associer ensemble) et de fraternité universelle, ne sont pas les meilleurs; la poésie véritable s'y noie dans l'océan des lieux communs et des phrases. Mais un parfum salubre et pénétrant s'exhale de ses complaintes rustiques. Des pièces tels que les *Bœufs*, les *Foins*, les *Cerises*, le *Bûcheron*, les *Sapins* (*Chants et poésies*, 7° éd. 1861, in-12) ont renouvelé les plus savoureuses nuances bucoliques.

Du Pont (GRATIEN), sieur de DRUSAC, poète français du XVI° s., né en Languedoc. Le très bizarre auteur des *Controverses des sexes masculin et féminin*, Toulouse, 1534, in-fol. ; 1536, 1540, in-16.

Dupréau (GABRIEL), lat. *Prateolus*, théologien français, né en 1511, à Marcoussis, m. en 1588. Défenseur zélé des des principes orthodoxes, il s'échauffa d'une ardeur quelque peu intempérante contre les progrès de la Réforme. La Monnoye a cité avec honneur, parmi ses écrits d'humaniste, ses *Commentarii ex præstantissimis grammaticis desumpti* (Paris, in-8°.)

Dupuis (CHARLES), érudit et philosophe français, membre de l'Institut, né le 16 octobre 1742, dans le département de l'Oise, m. en 1809. Il étudia l'astronomie sous la direction de Lalande et exposa un système bizarre d'après lequel les faits de la mythologie païenne ne seraient autre chose que des emblèmes astronomiques (*Mémoire sur l'origine des constellations*, Paris, 1781, in-4°). Adorateur de l'Univers-Dieu (*Origine de tous les cultes ou la Religion universelle*, 1818), il prétendit avoir trouvé dans le ciel l'origine de toutes les « erreurs de la terre », et poussa si loin l'abus de l'allégorie explicative qu'après avoir trouvé des faits dans les fables, il ne trouva plus que des fables

dans les faits. — D. eut la première idée du télégraphe, en 1798.

Dupuy (Henri), lat. *Erycius Puteanus,* flam. Van den Putte ; érudit flamand, né en 1574, dans le Limbourg, successeur de Juste Lipse, son maître, comme professeur de langue latine à l'Université de Louvain ; m. en 1646. Au dire de Niceron, c'était un grand faiseur de petits livres (il en composa près de 120), « plus curieux de multiplier le nombre de ses volumes que de faire quelque chose d'exact ». (*Comus, sive Phagesiposia Cimmeria, de luxu somnium,* Louvain, 1608, in-12, trad. franc. de Pelloquin [Comus ou le Banquet dissolu des Cimmériens, Paris, 1614, in-12], etc.).

Dupuy (Pierre), historien français, né en 1582, à Agen, conseiller au Parlement et garde de la Bibliothèque du roi ; m. en 1661. Son *Traité des droits et des libertés de l'Église gallicane* (Paris, 1639, 3 vol. in-fol.) présentait, à la date où il parut, un sérieux intérêt de documents et d'arguments.

L'un de ses frères, Christophe D. (1579-1651), avait collectionné les dits et les propos du *Perroniana* (1669, in-12) ; et un autre, Jacques D., ajouta précieusement par un legs de 9 000 volumes et de 296 manuscrits aux richesses de la Bibliothèque nationale.

Dupuy (Louis), érudit français, né en 1709, à Chazey (Ain) ; reçu à l'Académie des Inscriptions en 1756 ; m. en 1795. Sa connaissance approfondie des mathématiques, du grec, de l'hébreu, en faisait un homme de science ; la mesure et l'agrément de son style en faisaient un homme de goût. Il dirigea pendant plus de trente années avec honneur le *Journal des Savants.*

Duran (Agostino), célèbre critique espagnol, né à Madrid en 1789, m. en 1862. En publiant le *Romancero general* (Madrid, 1828-32, 5 vol.), qui ramenait la poésie aux sources vives de l'inspiration espagnole, il donna l'éveil au romantisme, dans sa patrie.

Durand (François-Jacques), prédicateur français du culte réformiste, né en 1727, dans une petite localité du département de l'Orne ; professeur d'histoire ecclésiastique à Lausanne ; m. en 1816. Orateur abondant, également versé dans les sciences profanes et sacrées, il dut à la facilité de sa parole des succès soutenus dans les chaires protestantes de Lausanne et de Genève. (*Sermons pour tous les dimanches et fêtes,* Lausanne, 1780-92, 9 vol. in-8°, etc.)

Durand de Maillasse (Pierre-Toussaint), jurisconsulte français, né en 1729, à Saint-Rémi, commune de Provence ; député aux États-Généraux, membre du Conseil des Anciens ; m. en 1814. Les questions de droit ecclésiastique ou des rapports de l'Église avec l'État l'occupèrent spécialement. (*Dict. de droit canonique ;* 2e éd., Lyon, 1770, 4 vol. in-4°, etc.)

Durao (Jose de Santa-Ritta), poète brésilien, né en 1737, dans la province de Minas-Geraes, m. en 1783. Auteur d'une grande œuvre, au caractère épique : *Caramurù ou la Découverte de Bahia,* Lisbonne, 1781, in-8°)

Duras (Claire de Kersaint, duchesse de), romancière française, née en 1778, à Brest, m. en 1829. Elle ignora longtemps ses aptitudes littéraires et se contenta de faire briller les qualités de son esprit, en ouvrant un salon où fréquentèrent les personnalités les plus illustres des arts, des lettres, de la diplomatie, sous la Restauration. On lui suggéra d'écrire. Elle laissa courir sa plume, et il en sortit deux charmantes nouvelles (*Ourika,* 1823 ; *Edouard,* 1825), rappelant la manière de Mme de Souza.

Dureau de la Malle (Jean-Baptiste-Joseph-René), littérateur français, né en 1742, à Saint-Domingue, m. en 1807. Il fit ses classes avec assez de succès pour remporter le prix de poésie latine sur Delille et le prix d'éloquence sur La Harpe. L'étude des langues savantes l'absorba passionnément. Avec une rare conscience littéraire, il employa seize années à sa belle traduction de Tacite, qui lui ouvrit, en 1804, les portes de l'Académie française. Après Tacite, vint Salluste, puis Tite-Live. La mort l'empêcha de terminer cette dernière traduction (1810-1812, 15 vol. in-8°), digne des deux précédentes.

Son fils, Adolphe (1777-1857), devint un des archéologues et des géographes les plus distingués. (V. l'*Économie politique chez les Romains,* 1840, 2 vol. in-8°, etc.)

Dürer (Albert), célèbre artiste et savant allemand, né à Nuremberg, en 1471, m. en 1528. Peintre et graveur de premier ordre, il s'appropria, en outre, les connaissances les plus diverses. Il a composé en allemand divers ouvrages sur les arts, qu'il a jugés aussi très finement dans ses *Lettres,* et des traités sur l'anatomie, l'architecture, les mathématiques.

Durfey. Voy. **Urfey** (d').

Duruy (Victor), historien français, né à Paris, en 1811, professeur de l'Université ; ministre de l'Instruction publique pendant de longues années sous le second Empire ; membre de

l'Institut; sénateur; m. en 1894. On sait quelle place prépondérante ont tenu, dans l'enseignement de toutes les écoles de France, ses manuels gradués d'histoire ancienne ou moderne. Il envisagea aussi d'ensemble, et pour le grand public, les destinées des Grecs et des Romains. L'*Histoire romaine*, sans être absolument irréprochable, est la meilleure production de D.; sa phrase animée, nourrie, respire là en quelque sorte la substance des écrivains classiques. On y sent une préoccupation particulière et constante de reproduire en regard des faits politiques la vie de chaque jour des peuples anciens.

Son fils GEORGE **Duruy**, né en 1853, a révélé dans une série de romans mondains (*Andrée*, 1884; *Victoire d'âme*, 1881, etc.) un délicat talent d'observateur et de moraliste.

Du Ryer (PIERRE), poète tragique français, né en 1605, à Paris; secrétaire du duc de Vendôme et historiographe de France; reçu à l'Académie en 1646; m. en 1658. Concurrent médiocre de Corneille, il s'éleva au-dessus de lui-même dans la tragédie de *Scévole* (1646). Il s'était mis à la solde des libraires pour un grand nombre de traductions, aujourd'hui tout à fait discréditées.

Dusaulchoix de Bergemont (JOSEPH-FRANÇOIS), publiciste et poète français, né en 1761, à Toul; collaborateur de Camille Desmoulins aux *Révolutions de France et de Brabant;* rédacteur du *Journal de Paris*, sous l'Empire et sous la Restauration; m. en 1835. Il mit de la gaîté, de l'aisance, de l'esprit même, dans ses vers et ses chansons. D. avait fondé, en 1813, la joyeuse réunion des *Soupers de Momus*.

Dusch (JEAN-JACQUES), poète allemand, né en 1725; conseiller de justice du royaume de Danemark; m. à Altona en 1787. Après avoir traduit ou imité le poète anglais Pope, il écrivit des satires, un long ouvrage didactique en huit chants: les *Sciences* et diverses conceptions héroï-comiques. C'était un disciple de Gottsched. Il brilla aussi dans le genre romanesque.

Dussault (JOSEPH), critique français, né en 1769, à Paris; rédacteur au *Journal des Débats* de 1789 à 1817; m. en 1824. Homme de goût, nourri de la noble prose classique, ennemi des écrivains médiocres sans posséder lui-même de mérites bien supérieurs, il exerça une certaine autorité durant la stérile période napoléonienne. Il se piquait d'être un connaisseur, de distinguer et de choisir; il avait le style agréable et très orné. En réalité, plus attaché aux mérites de surface qu'à la valeur des sentiments, aux artifices de l'élocution qu'au poids de la pensée même, son jugement manquait d'étendue et de profondeur. (*Annales littéraires* 1818-24, 5 vol. in-8°.)

Dussaulx ou Dusaulx (JEAN), littérateur français, né en 1728, à Chartres; membre de la Convention et du Conseil des Cinq-Cents; reçu à l'Académie des Inscriptions en 1776; m. en 1799. Il a donné à la prose française la traduction la plus vivante qu'elle possède des *Satires* de Juvénal. (Paris, 1770-79; nomb. réimpressions avec revisions.)

Dutens (LOUIS), érudit français, né en 1730, à Tours, m. en 1812. Issu d'une famille protestante, il vécut la plus grande partie de ses jours en Angleterre, où il eut le titre d'historiographe du roi et fut membre de la Société de Londres. De ses *poésies* en ne parle pas; mais on cite encore, sinon pour la solidité de la critique, du moins pour l'abondance des détails et l'intérêt des rapprochements ses *Recherches sur l'origine des découvertes attribuées aux modernes où on démontre que nos plus célèbres philosophes ont puisé la plupart de leurs connaissances dans les ouvrages anciens* (1776, 1812, 2 vol. in-8°).

Dutertre (le PÈRE), philosophe français, membre de la Société de Jésus, m. en 1762. Contre Malebranche est dirigée son ironique *Réfutation d'un nouveau système de métaphysique*. (Paris, 1715, 3 vol. in-12.)

Du Tillet (JEAN), prélat français, né à Paris; évêque de Meaux; m. en 1570; et Jean du Tillet, sieur de la Bussière, greffier au Parlement de Paris; m. la même année que son frère. Ces deux érudits, l'un par sa *Chronique latine (Chronicon de regibus Francorum*, 1548, in-fol.), l'autre par différents traités et compilations documentaires rendirent de sérieux services aux études historiques.

Dutreuil de Rhins (JULES-LÉON), géographe français, né en 1846, à Lyon; d'abord voyageur au long cours; plus tard chargé de missions scientifiques; assassiné en 1894, aux environs de Si-Ning-Fou, dans la province chinoise du Kan-Sou. Il fut surtout un cartographe; la place qu'il tiendra, dans l'histoire scientifique, lui sera principalement assignée dans la géodésie. Il faut signaler à part son livre capital: l'*Asie centrale*, qu'il publia en 1889.

Du Vair (GUILLAUME), écrivain et magistrat français, né en 1556, à Paris; successivement maître des requêtes, premier président au parlement de Provence, évêque nommé de Marseille,

garde des sceaux, évêque de Lisieux ; m. en 1621. Eminent parmi les orateurs du XVIe s., il traça les règles de cette éloquence dont il avait fourni des modèles à son époque *(Traité de l'éloq. fr.*, Paris, 1595, in-12), comme il donna, dans ses ouvrages de morale, des préceptes de cette sagesse humaine dont il était le vivant exemple. La correction de son style servit à préparer la prose classique du XVIIe siècle.

Duval (AMAURY-PINEU), littérateur français, né en 1760, à Rennes ; reçu membre de l'Institut en 1811, m. en 1839. Il fonda avec Ginguené la *Décade philosophique* et publia, dans cette revue libérale, ainsi que dans le *Mercure*, des articles appréciés. L'un des continuateurs de *l'Hist. littér. de France,* il il ajouta d'excellents matériaux au monument dont les savants bénédictins avaient posé les bases.

Duval (ALEXANDRE-PINEU), auteur dramatique français, frère du précédent, né en 1767, à Rennes ; acteur pendant quelques années ; directeur du théâtre Louvois en 1808 ; reçu à l'Académie en 1812, en remplacement de Legouvé ; m. en 1842. Dans le drame comme dans la comédie et l'opéra-comique, en vers comme en prose, il parcourut une belle carrière théâtrale. Jusqu'à l'avènement de l'école romantique contre laquelle il se posa formellement en adversaire *(De la Littérat. romant.*, Paris, 1832, in-8°), il fut un des metteurs en scène les plus applaudis du commencement de ce siècle. Entre ses pièces principales, il nous suffira de rappeler : *Edouard en Ecosse ou la nuit d'un proscrit,* drame en trois actes, en prose (1802) ; le *Tyran domestique,* comédie en 5 actes, en vers (1805) ; la *Jeunesse de Henri IV* et le *Menuisier de Livonie,* de la même année ; l'opéra de *Joseph,* musique de Méhul (1807) ; le *Chevalier d'industrie,* comédie en cinq actes, en vers (1809) ; la *Manie des Grandeurs,* également en cinq actes, et en vers ; le *Jeune homme en loterie,* en un acte, en prose (1821) et la *Princesse des Ursins,* comédie en trois actes, en prose (1826 ; *Œuv.*, 1833, 9 vol. in-8°). A. Duval excellait dans l'art de varier les effets. Il combinait avec une grande habileté le comique et le dramatique, la satire du ridicule et le choc des incidents. Telles de ses peintures « des petites et des grandes passions » ont un cachet d'âpre vérité.

Duvergier de Hauranne (PROSPER), publiciste et historien français, né à Rouen, en 1798 ; reçu à l'Académie en 1870 ; m. en 1881. Longtemps mêlé aux luttes des partis, ayant vécu des événements qu'il raconte d'un style précis et plein de mouvement, il a laissé l'une des œuvres les plus méritoires de l'histoire contemporaine *(Hist. du gouvernement parlementaire en France,* 1857-70, 10 vol. in-8°.)

Duvert (FÉLIX-AUGUSTE), fécond vaudevilliste français, né à Paris, en 1795, m. en 1876. De moitié avec son habituel collaborateur, devenu plus tard son gendre, M. de Lauzanne, il fournit un grand nombre de petites comédies en prose, entremêlées de couplets, aux théâtres parisiens. Ces gais auteurs du répertoire *arnalesque* répandirent beaucoup d'imagination dans le comique. Francisque Sarcey appelait, en 1892, *Riche d'Amour* composé par Duvert et Lauzanne pour l'acteur Arnal « le chef-d'œuvre du vaudeville. » *(Œuv. choisies*, 1876-79, 6 v. in-8°.)

Duveyrier (ANNE-HONORÉ-JOSEPH), vaudevilliste français, connu sous le pseudonyme de *Mélesville,* né à Paris, en 1787, m. en 1865. A une époque où commençait à se pratiquer largement, pour le meilleur profit des auteurs dramatiques, le principe de la division du travail, il usa sur une ample échelle des bénéfices de la collaboration. L'un des pourvoyeurs les plus ingénieux et les plus actifs des scènes parisiennes, où il mêla, pour trois cents pièces au moins, sa signature à celles de Brazier, Carmouche, Léon Laya, Bayard et Scribe.

Son frère CHARLES **Duveyrier** (1803-1866) associa le goût du théâtre à ceux de la politique et de l'économie sociale. Il croyait voir dans l'application des principes saint-simoniens le remède aux maux qu'amène à sa suite la transformation de l'industrie moderne.

Duvicquet (PIERRE), littérateur français, né en 1766, à Clamecy ; magistrat, député ; m. en 1835. Successeur de Geoffroy, au *Journal des Débats* (1814), il mit à juger des hommes et des choses une réserve, une modération, bien différentes de l'acrimonie du farouche critique. Il n'avait qu'un fanatisme, dit-on, celui de Marivaux, le maître délicat, dont il voulut rééditer les œuvres, avec des commentaires, comme il fit aussi pour celles d'Horace.

Duycking (EVERT-AUGUSTE), biographe et critique américain, né à New-York, en 1816, m. en 1878. Fondateur de plusieurs journaux littéraires ; portraitiste de la *Galerie nationale des Américains célèbres* (1866, 2 vol.), il est surtout connu pour sa *Cyclopedia of american Literature* (1853, 2 vol. in-8°.)

Dyer (JOHN), poète anglais, considéré comme l'un des précurseurs de « l'école méditative et descriptive des

lakistes »; né en 1669, m. en 1758. (*Grougar Hill*, 1726, etc.)

Dynter (EDMOND de), chroniqueur du xv° s., né au village de ce nom, dans le Maseland, attaché au service du duc de Brabant, Antoine de Bourgogne, puis de Philippe le Bon, et secrétaire de ce dernier prince, qui le chargea de rédiger, en latin, l'histoire des Flandres. Fondée presque toujours sur des preuves irrécusables : chartes, diplômes, actes publics et privés, cette importante chronique est d'une très sérieuse valeur. Un autre secrétaire de Philippe, Jehan Wauquelin, l'avait translatée en bonne prose française.

E

Eadmer, chroniqueur anglais, moine de Canterbury; disciple, ami et biographe de saint Anselme; m. vers 1124. (*Opera*, p. p. les Bénédictins de Saint-Maur, Paris, 1721, in-fol.)

Eberhard (JEAN-AUGUSTE), philosophe et esthéticien allemand, né en 1739, à Halberstadt; prédicateur et professeur; membre de l'Académie de Berlin; m. en 1809. L'un des principaux défenseurs des doctrines de Wolf. On admire encore sa belle *Théorie de la pensée et du sentiment* (Berlin, 1776), et le talent d'exposition qu'il a déployé dans la *Nouvelle Apologie de Socrate* (1772-73. 2 vol., plus. édit.)

Ebers (GEORGES), orientaliste et romancier allemand, né à Berlin, en 1837, m. en 1898. Unissant les dons de l'imagination aux qualités d'une science spéciale, il a fait pour l'Egypte, dans *Ouarda* (trad. d'Hermigny, 2 vol. in-18, 1882), mais avec des données plus sûres, ce que Flaubert avait fait pour Carthage dans *Salammbô*. Il y retrace, d'après les monuments, l'image d'une des pépinières de la science égyptienne : c'est le tableau de la vie de bibliothèque en ces temps reculés. Ebers a donné son nom à une série de papyrus qu'il a découverte.

Ebert (ARNOLD), poète allemand, né à Hambourg, en 1723, m. en 1795. Disciple de Gottsched et l'un des collaborateurs de la *Revue de Brême* en 1715, il contribua par sa traduction des *Nuits* d'Young (1751) à acclimater le goût anglais en Allemagne.

Ébionites, secte chrétienne. Restés séparés des chrétiens du monde gréco-latin, les E. professaient encore, au quatrième siècle, la doctrine chrétienne telle qu'elle se produisit d'abord chez les Juifs. L'ébionitisme a dicté les livres apocryphes attribués à saint Clément, qui ont été longtemps populaires et que l'orthodoxe Rufin n'a pas dédaigné de traduire.

Eccéité. T. de scolas. Ce qui indique la qualité d'être présent.

Ecchellensis. Voy. **Echellensis.**

Ecclésiaste. Nom d'un des livres sapientiaux de l'Ancien Testament dont l'objet est d'établir que toute chose humaine est vanité et qu'au milieu des déceptions ou des misères de notre fugitive existence, la résignation à la volonté divine est la suprême ressource du juste.

Ecclésiastique. Livre de l'Ancien Testament, composé par Jésus, fils de Sirach (III° s. av. J. C.) et dont le texte original en hébreu ne nous est point parvenu. Il n'en existe que des versions. La première partie de l'E. offre une grande ressemblance avec le contenu des *Proverbes* de Salomon et du livre de la *Sagesse*.

Echard (le P. JACQUES), érudit et dominicain français, né en 1644, à Rouen, m. en 1724; continuateur du P. Quétif, pour son excellent ouvrage: *Scriptores ordinis Prædicatorum recensiti* (Paris, 1719-21, 2 vol. in-fol.).

Echard (LAURENCE), historien anglais, né en 1671, m. en 1730. On goûta particulièrement son abrégé d'histoire romaine (1699), qui fut traduit en français, et servit aux études de la jeunesse.

Echegaray (JOSÉ), célèbre auteur dramatique et savant espagnol, né en 1833, à Madrid; professeur de mathématiques et de physique à l'École des ingénieurs; ministre en 1873; reçu à l'Académie de Madrid, le 19 mai 1894. Il a produit une soixantaine de pièces, alertes comédies de mœurs et vigoureux drames modernes. Le *Gran Galeoto* (1881), son triomphe, est aussi le chef-d'œuvre de la scène espagnole contemporaine (V. encore : *O locura o santidad, Mar sin orillas*, etc.). Le théâtre d'E., qui procède du pur romantisme, se caractérise par une grande intensité dramatique, par un pittoresque populaire plein de vie et d'expression, par un symbolisme scénique du plus grand effet. Esprit vigoureux, logicien inflexible, imagination ardente, il a, néanmoins, compromis ses qualités par l'excès où il les a poussées, excès de hardiesse et de violence. Pour frapper fort, il multiplie les coups de théâtre, mais ne s'occupe pas assez de frapper juste. Aussi son œuvre émeut-elle beaucoup plus à la scène qu'à la lecture.



Echellensis (Abraham), théologien et érudit maronite, né à Eckel en Syrie, m. en 1664. Il professa le syriaque et l'arabe à Rome, où il s'établit après un court séjour en France. (*Chronicon orientale*, 1653-1685, in-fol., etc.)

Écho (Vers en). Sorte de vers dont la dernière syllabe ou les deux ou trois dernières, étant répétées, font un mot qui, ajouté aux paroles précédentes, en achève le sens ou leur sert de réponse,

On voit partout des commis
Mis
Comme des princes
Et qui pourtant sont venus
Nus
De leurs provinces.
Panard.

Dans la littérature ancienne, *vers échoïque*, vers terminé par deux mots qui riment ensemble.

Exercet mentes fraternas gratia rara
Servius.

Eck ou **Eckius, Echius** (Jean-Mayr, dit Jean d'E.), théologien et controversiste allemand, vice-chancelier à l'Université d'Ingolstadt, né à Eck (Souabe), en 1486, m. en 1543. Ses *Sermons*, son livre de la *Primauté*, ses *Lettres*, ses *Relations des Conférences religieuses*, le montrent partout adversaire infatigable de Luther. Le nom seul du théologien d'Ingolstadt causait des vertiges au moine saxon.

Eckart ou **Eckhart** (Maître), philosophe mystique allemand, né vers 1260, selon toute apparence, à Strasbourg; provincial des dominicains en Saxe, en 1304; vicaire général de Bohême, en 1307; accusé d'hérésie, vingt ans plus tard, à cause de ses relations avec les béguards; m. en 1328. La scolastique en dissolution n'offrait plus aux imaginations qu'une nourriture creuse. Il dressa contre elle un mysticisme métaphysique et spéculatif, d'une hardiesse germanique, qui, se plaçant tout d'abord au sein de l'Être absolu par la contemplation, en fait sortir le monde comme un torrent de phénomènes et érige en bien suprême l'identité avec Dieu. (V. Pfeiffer, *Deutsche Mystiker des XIV*^es^ *Jahrhundert*, Leipzig, 1857, t. II.) L'enseignement de maître Eckhart fut continué et propagé par Henry de Louvain, Henry de Cologne, Jean de Ruysbroek.

Eckhardt (Jean-Georges d'), *Eckardus*, érudit allemand, né à Duingen, en 1674; historiographe de la cour de Hanovre; m. en 1730. (*De Usu et præstantia studii etymologici in historia*, Helmstaed, 1706, in-4°; *Origines familiæ Habsburgico-ostriacæ*, Leipzig, 1721, in-fol.; *Corpus historiarum medii ævi*, 1728, 2 vol. in-fol., etc.).

Eckhel (Joseph-Hilaire), numismate et philologue autrichien, né en 1737; directeur des monnaies à Vienne; m. en 1798. Le célèbre auteur de la *Doctrina numerorum veterum*.

Eckstein (Ernest), poète, satirique, critique et romancier allemand, né en 1845. *Die Claudier* (Vienne, 3 vol., 1882) furent son début dans le roman d'érudition. Il a collaboré à la *Neue Freie Presse* de Vienne, qu'il quitta pour diriger à Leipzig un journal littéraire, le *Deutsche Dichterhalle*. E. s'est fait en Allemagne une réputation d'humoriste.

Eclectisme. Système philosophique qui consiste à combiner des systèmes différents par le rapprochement et la fusion des opinions les plus vraisemblables. Les Alexandrins en fournirent le modèle. Voy. V. **Cousin**.

École littéraire. Forme, système d'art momentanément imposés à l'imitation d'une époque; et aussi groupement d'écrivains, de poètes, de philosophes, ayant un fonds d'idées communes et qu'ils voudraient rendre prédominantes, à l'exclusion des autres. Non seulement chaque ère intellectuelle se partage entre ces deux grands courants: l'école spiritualiste et l'école sensualiste, oscillant à travers les âges, mais tout siècle a, pour ainsi dire, ses deux ou trois « couches littéraires ». Ainsi, que de vagues successives auront balloté les intelligences pendant le cours du seul XIXe s., de la simplicité à la complexité, des classiques aux romantiques, des romantiques aux parnassiens et aux plastiques, des amants de l'art pour l'art aux disciples violents du réalisme et de l'impressionnisme, du culte des anciens au culte des modernes, des Grecs aux Allemands, et des Allemands aux Scandinaves!

Chaque génération se croit en possession du présent et de l'avenir et prétend personnifier l'art. Ces efforts, ces luttes, ces impulsions en sens contraires, ne doivent pas être dédaignés, fussent-ils plus ou moins factices ou éphémères; car, en dehors des chefs-d'œuvre qui échappent aux caprices du temps, ce sont, en réalité, les écoles, les manières, les modes, qui composent avec leurs perpétuelles vicissitudes, toute l'histoire des idées. Souvenons-nous seulement, quand nous cherchons à nous en former une vue impartiale et concluante, souvenons-nous avec Cicéron qu'il y a par dessus tout une loi véritable: la droite raison, conforme à la nature, universelle, invariable, éternelle, qui n'est pas autre dans Rome, autre dans Athènes, autre dans le monde moderne, autre aujourd'hui, autre demain, et qui s'impose à toutes les nations et à toutes les époques.

Économie politique. V. **Supplément**.

Économique (l'). Voy. **Xénophon**.

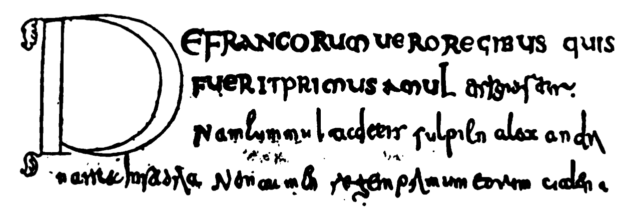
Écossaise (Littérature). On distingue en Écosse deux formes de langage: le vieux gaélique et l'écossais proprement dit, parlé dans les basses terres, mélange de celte, d'anglo-saxon, de danois et de français.

Quant à la littérature elle-même, elle n'est plus qu'un souvenir (voy. Barbour, Jacques Ier, Lermont), et, pour l'ensemble de ses productions, elle fait corps avec la littérature générale anglaise. Remarquons seulement que le génie écossais a ses qualités héréditaires, ses traits de caractère communs aux poètes comme aux prosateurs du pays; par exemple un amalgame assez frappant de la logique avec l'imagination, du dogmatisme avec

l'emphase. La patrie de Robert Burns et de Walter Scott a été, dès le moyen âge, fertile en grands raisonneurs (voy. Duns Scot, Scot Erigène). L'Angleterre n'a jamais manqué de poètes; elle a quelquefois emprunté des critiques et des philosophes à l'Ecosse. (Voy. Th. Reid, etc.)

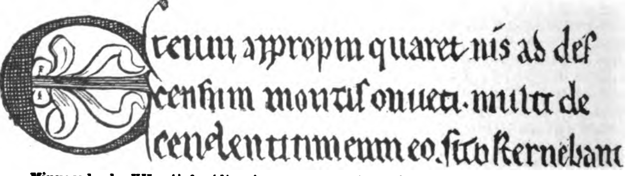
Ecriteaux (Pièces à). Genre de pièces, comme en écrivirent Le Sage, Fuzelier et d'Orneval pour les tréteaux de la foire Saint-Germain ou de la foire Saint-Laurent. Vers 1710, la Comédie-Française, jalouse de son monopole, ayant fait interdire aux théâtres forains toute pièce où l'on *parlerait*, ceux-ci imaginèrent d'expliquer leurs jeux au public au moyen de couplets tracés sur des *écriteaux* que chaque acteur présentait à son tour. L'orchestre jouait l'air et les spectateurs chantaient le couplet qu'ils lisaient. Cet usage dura environ dix ans.

Ecriture. L'art de retracer la parole par des signes convenus. C'est au moyen de l'écriture que la tradition se fixe et devient immuable. Confiée à la seule mémoire, elle est susceptible de se tromper, de se corrompre. L'écriture primitive, si différente qu'elle soit en Égypte, en Chine, dans la Mésopotamie, présente en divers lieux le même caractère hiéroglyphique. Elle commence par reproduire, imparfaitement sans doute, les images des objets qu'elle veut peindre; puis elle abrège ces images. Ce n'est que plus tard qu'on invente des signes particuliers pour les notions abstraites, pour les désinences flexives. C'est bien plus tard encore qu'on fit un choix parmi les hiéroglyphes pour constituer un alphabet encore rudimentaire, à peine syllabique, et qui n'atteint que lentement à une forme définitive. On connaît tant de systèmes d'é., en Égypte, en Grèce, en Assyrie, en Arabie, dans l'Inde et dans la Chine, au Japon, en Amérique; et, sans sortir de l'Europe, dans la France et l'Allemagne gothiques; en Espagne, en Italie, dans les pays slaves et scandinaves qu'on trouverait sur ce sujet la matière d'un volume.



Fragment d'un manuscrit de Grégoire de Tours (Bibliothèque nationale). Les deux premières lignes sont en **onciale, écriture en usage du IVe au VIIe siècle**; les lignes suivantes sont en écriture **minuscule mérovingienne.**

Spécimen d'**écriture carolingienne.**



Minuscule du XIIe siècle (d'après un manuscrit de la Bibliothèque nationale).

Eddas (les). Collection de vieux poèmes scandinaves, le monument le plus ancien des littératures européennes. De la genèse de ces légendes, que J. Wolff regarde comme antérieures à la naissance de J.-C. et que Schimmelmann ne craint pas de faire remonter jusqu'à 1500 ans av. notre ère, on ne sait rien d'assuré, sinon que la date en est fort lointaine et que les fables dont elles naquirent avaient déjà bercé l'imagination des Scythes. Elles survécurent au monde barbare qui les avait produites et firent sentir une longue influence dans le monde germanique.

Saemund Sigfusson, *le Savant,* au XIe s., et Snorre Sturlesson, au XIIe, les recueillirent, en Islande, au fond des vieux livres runiques, pour les rédiger, l'un en vers, l'autre en prose, pour en faire la première et la seconde Eddas

et leur imprimer la double forme sous laquelle nous sont parvenues définitivement ces traditions.

La première *Edda* peut être divisée en deux parties, l'une, mythologique, renfermant les poèmes relatifs aux dieux (la *Volupsa*, le *Chant solennel*, le *Vafthrudnis-mal*, le *Grimnis-mal*, etc.) ; l'autre, épique, contenant une série assez suivie de poèmes héroïques où sont célébrés les exploits des guerriers du Nord (*Vœlund, Helgi, Sigurd, Brynhild, Gudrun*).

La seconde Edda, beaucoup moins importante, n'a plus le caractère spontané, le style mystérieux et le rude enthousiasme auquels se reconnaissent les chants du précédent cycle ; car ceux-ci, pour être compris des nouvelles générations, avaient eu besoin d'être amplifiés et commentés par Snorre Sturlesson. On y trouve coordonnés et fondus dans une seule narration les épisodes et les fragments sans liaison de l'Edda primitive.

Les caractères, les mœurs, les personnages mêmes, sortis de l'imagination des anciens Scaldes reparaissent à peu près identiques dans les épopées allemandes. L'Edda et les vieilles sagas du Nord sont la souche des littératures germaniques. (Ed. très nomb., depuis celles de H. von der Hagen [Berlin, 1812, in-8] et des frères Grimm [1815] ; et trad. en toutes langues.)

Éducation. Voy. **Pédagogie.**

Edwards (JONATHAN), théologien anglo-américain, né en 1703, mort en 1758. Métaphysicien remarquable et prédicateur estimé, son *Traité de la volonté* accuse une force peu commune de raisonnement. Chalmers l'appelle le plus grand des théologiens.

On compte, en outre, sous le même nom d'Edwards un certain nombre de théologiens, historiens ou publicistes anglais et américains.

Eekhoud. Voy. **Belge** (littérature).

Efik (l'). Idiome africain du sous-groupe Niger.

Egger (ÉMILE), érudit français, membre de l'Institut, né à Paris, en 1813, m. en 1885. Par l'importance et la solidité de ses travaux philologiques, grammaticaux ou critiques, concernant l'antiquité grecque (*Leçons sur l'hellénisme en France*, 1869; *Littérature grecque*, 1890, etc.), il a pris rang dans la famille des grands hellénistes contemporains : Beck, Letronne, Haase, Boissonade.

Eggleston, romancier américain de la seconde période du XIX[e] s. Son talent est voisin de celui de Bret Harte.

Eginhard (lat. *Heinhardus, Agenardus, Eginhardus*), historien français, né vers 771, dans la région du Mein, m. en 844, à Selingenstadt. Secrétaire de Charlemagne et intendant des travaux publics, il resta en faveur à la cour de Louis le Débonnaire. Ses ouvrages écrits en latin (*Vita et gesta Caroli Magni; Annales regum Francorum*) dénotent une étendue de savoir et une force de raison peu communes pour l'époque. (Éd. des *Œuv. compl.* par Teulet, avec trad. franç., Paris, 1840, 2 v. in-8°.)

Églogue. Sorte de poésie pastorale, généralement présentée sous forme de dialogue.

Dans Virgile, maître et modèle éternel du genre, l'e. est un drame pastoral ayant pour horizon habituel l'ombre de ces beaux pins qui, depuis dix-huit siècles, élèvent « leur parasol de verdure » au-dessus des campagnes de Rome.

Egnazio (GIOVANNI-BAPTISTA CIPELLI, dit), lat. *Egnatius*, érudit italien, né à Venise, en 1473; prêtre et professeur de belles-lettres; mort en 1563. Ses vives polémiques avec Sabellico sont un des chapitres curieux de l'histoire des batailles de plume. On a de lui d'assez nombreux écrits historiques et littéraires en langue latine. (*De Cæsaribus libri III*, 1516; trad. fr., Paris, 1529, pet. in-8°, etc.)

Egyertyanffy (ÉTIENNE), pédagogiste hongrois, né à Tibod (Udvarhely) en 1824. Directeur de l'École normale supérieure de Budapest, il en développa les progrès d'une manière très remarquable et contribua à la vulgarisation des connaissances, utilement, par un certain nombre de traités ou manuels scolaires, en hongrois.

Égyptienne (Langue et littérature). Langue khamitique, parlée dès la plus haute antiquité, en Égypte et en Nubie; languemère, monosyllabique dans ses éléments primitifs et formant deux dialectes : le dialecte sacré, plus ancien, et le dialecte populaire. Parmi les différences qui distinguent ces dialectes entre eux, l'une des plus marquées consiste en ce que la plupart des flexions grammaticales, autrefois postposées aux substantifs et aux verbes, se trouvent, dans l'idiome vulgaire, préposées. Les Égyptiens employèrent simultanément les hiéroglyphes et une écriture populaire dite démotique, épistolographique ou enchorique, composée de signes phonétiques ; c'était l'écriture employée pour les usages ordinaires de la vie.

La première littérature égyptienne est principalement lapidaire. Grâce aux représentations nombreuses qu'ils ont incrustées sur leurs monuments, grâce aux inscriptions qui les accompagnent et les expliquent, nous connaissons les anciens Égyptiens, depuis qu'on a découvert le secret des hiéroglyphes, aussi bien que s'ils étaient nos contemporains. Ils apparaissent devant nous dans toutes les phases de leur existence.

Certains récits populaires dépeignent les mœurs et les superstitions de l'Égyptien en Égypte, d'autres les impressions de l'Égyptien en voyage. Dans les papyrus on a trouvé des hymnes à la divinité, un roman fort ancien, regardé comme l'un des types les plus purs de la langue : le *Roman des deux frères*, un étrange rituel : le *Livre des Morts*, d'où se dégage, sous le voile du mystère, une conception pénétrante de l'âme, des poèmes historiques, des écrits de magie ou de science, des lettres d'affaires et même, chez ce peuple grave, des contes.

Les Égyptiens ont laissé des poèmes d'une certaine étendue, qui datent d'une très haute antiquité et qui sont marqués au coin de

l'exagération orientale. Ils semblent préluder au style biblique ; on y rencontre des passages rappelant le parallélisme des versets hébraïques.

Égyptologie. Étude des choses relatives à l'ancienne Égypte. Cette science toute moderne est une des plus belles découvertes de l'érudition. Immenses sont les services rendus par les archéologues du XIXe s. à l'histoire littéraire, religieuse, politique, morale et scientifique d'une partie si intéressante du genre humain. De jour en jour la lumière pénètre et s'infiltre dans les obscurités de ces annales antiques et reflète progressivement toute la vie morale des générations passées. L'histoire du peuple des Pharaons est maintenant aussi bien connue que celle de la Grèce et de Rome.

Parallèlement, l'é. a aidé aux progrès d'une science née, pour ainsi dire, en même temps qu'elle : l'assyriologie. Les rapprochements des documents égyptiens et assyriens — pour les temps où les deux peuples de la vallée du Nil et de la vallée de l'Euphrate se trouvèrent en contact hostile — ont apporté bien des détails nouveaux sur l'histoire de l'une et de l'autre civilisations.

Eichhoff (Frédéric-Gustave), érudit français d'origine allemande, né au Havre en 1799 ; professeur de littérature étrangère à la Faculté de Lyon ; puis inspecteur général de l'Instruction publique, et correspondant de l'Académie des Belles-Lettres ; m. en 1875. On lui est redevable de savants travaux de grammaire et de littérature comparées sur le groupe indo-européen.

Eichorn (Jean-Godefroy), savant historien allemand, né en 1752, m. en 1827. De vastes recueils de littérature biblique et orientale ont consacré aussi son autorité dans les domaines de l'érudition.

Élégie (gr. Ἔλεγος, plainte). Genre de poésie lyrique, originaire des îles Ioniennes. Le mode de récitation appliqué à l'é. des Hellènes ne dut point différer d'abord de la rapsodie ordinaire. C'était un instrument à cordes qui servait à l'accompagnement ; la déclamation cadencée fit place peu à peu au chant proprement dit : le chanteur, dit A. Pierron, quitta son luth et appela le joueur de flûte à son aide. Le caractère essentiel de l'él. grecque, très différente de l'idée que les modernes se font ordinairement de ce genre, consistait dans le rythme ; ce rythme était l'association d'un vers hexamètre et d'un vers pentamètre, cette union formant un distique. Elle pouvait, d'ailleurs, s'appliquer à des objets fort divers. Nous la voyons politique avec Solon, moralisante avec Théognis, plaintive avec Mimnerme, guerrière avec Tyrtée, philosophique avec Xénophane. Transportée à Rome, l'é. fut particulièrement consacrée par Tibulle, Properce, Catulle, à rendre des sentiments de tendresse amoureuse ou de mélancolie passionnée. Elle revêtira désormais, presque constamment le ton de la plainte et cette sorte de grâce douce et touchante qui en a fait la sœur de la muse tragique. Les Italiens : Pétrarque, Alamanni, Chiabrera, Métastase, Manzoni et Leopardi la comprirent ainsi, le plus souvent ; et de même les Espagnols : Boscan, Garcilaso de la Vega, Campoamor ; les Portugais : Camoens, Saara de Miranda, Corteal ; les Anglais Young, Byron, Moore, Shelley, Tennyson ; les Allemands Novalis, Schiller, Gœthe, Gessner, Voss et Henri Heine ; et les Français : Ronsard, Malherbe, André de Chénier, Millevoye, Gilbert, Vigny, Lamartine, Desbordes-Valmore, Hégésippe Moreau.

Le souffle élégiaque aura traversé, pareillement, sous d'autres formes, l'imagination orientale, à commencer par les Écritures saintes, où des pages telles que les adieux de la fille de Jephté à ses compagnes et à la vie ; ceux de David pleurant au pied du Gelboé Saül et Jonathan ; les plaintes de Job, les lamentations des prophètes, les hymnes de David prêtent tour à tour à la lyre sacrée des sons douloureux et sublimes. Les littératures hindoue et persane ont bien aussi leurs élégies d'une harmonie très pénétrante.

Elias-Levita, célèbre grammairien et critique juif, né en 1473 ; professeur d'hébreu à Venise, à Padoue et à Rome ; m. en 1549. (*Masored ammasored* ou *Massorah,* Venise, 1538 ; plus. fois réimp. ; *Meturgheman ou Lexique chaldaïque, targumique,* etc., Iéna, 1541.)

Élie, prophète juif, né à Thesbé, vers 900 av. J.-C., et surnommé *le Thesbite.* Il laissa à son disciple Élisée la continuation de ce ministère prophétique, dont il ne nous a transmis aucun témoignage écrit.

Élie de Beaumont (Jean-Baptiste-Jacques), avocat français, né en 1732, à Carentan, m. en 1786. Ses débuts n'ayant pas répondu aux espérances que son talent avait fait concevoir — car son caractère était timide et sa voix naturellement sourde — il se consacra tout entier aux défenses écrites. Les défenses des Calas et de Sirven le rendirent célèbre, bien qu'il en eût gâté les mérites par l'emphase et la déclamation. Son meilleur mémoire est celui du chapelain Beresford.

Élie de Boron, écrivain anglo-normand du XIIIe s., parent de Robert de Boron. Auteur d'un *Palamédès* ou *Guiron le Courtois,* consacré aux pères des héros de la Table-Ronde, il avait précédemment amplifié, sous le titre de *Brut,* le *Tristran* de Luce de Gasse.

Elien le Tacticien, écrivain militaire grec du IIe s. ap. J.-C. Vécut à Rome sous Trajan auquel il dédia une *Théorie de la Tactique* chez les Grecs, trad. en français par Bouchaud de Bussy, Paris, 1757, 2 vol. in-12.

Elien (Claudius), sophiste grec, né à Preneste, et ayant vécu à Rome sous l'empereur Adrien, vers 120 ap. J.-C. Il écrivit des *Histoires variées* en quatorze livres, formées d'extraits d'anciens auteurs. (Éd. princeps par Perusco, Rome, 1545, in-4° ; nomb. rééd. ; trad. franç. par Dacier, Paris, 1772, in-8°.)

Élinand, poète, chroniqueur et ser-

monnaire; moine cistercien à Froidmond, après avoir été le favori de Philippe-Auguste; né probablement vers 1170, aux environs de Beauvais, m. en 1237. Ses *reliquiæ* se composent d'une compilation historique sans grande valeur, publiée par Tissier, d'un poème français moral et satirique (les *Vers sur la mort)*, et de sermons rédigés en latin, dans un style vif et serré. L'érudition et l'onction étaient ses qualités propres.

Eliot (sir JOHN), publiciste anglais, né en 1590, à Port-Eliot (Cornouailles), m. en 1632, à la Tour de Londres, dans la prison où le retenait injustement la volonté de Charles Iᵉʳ. Éloquent défenseur des droits naturels de l'homme, de la liberté de penser et d'écrire. *(La Monarchie de l'homme,* etc.)

Eliot (GEORGE), célèbre romancière anglaise, de son vrai nom Mary-Ann Evans, puis Mʳˢ Lewes, née dans le Warwickshire, en 1819, m. en 1880. Sa vie d'écrivain se partage en trois périodes: la première, celle des traductions et des études critiques, va jusqu'aux *Scènes de la vie cléricale,* qui ouvrent la seconde, celle des chefs-d'œuvre *(Adam Bede* , le *Moulin sur la Floss* , *Middlemarch, Silas Marner):* la troisième ne comprenant que les quatre dernières années de son existence et un



George Eliot.

seul ouvrage, un volume d'essais: les *Impressions de Theophrastus Suchs*. G. Eliot réunissait à un degré supérieur les grandes qualités du romancier: puissance d'invention, charme descriptif, variété du dialogue, vérité frappante des caractères, profondeur psychologique. Récit, description, réflexion, dialogue, tout sert, dans ses écrits, comme l'a remarqué Schérer, à la peinture des mouvements secrets de l'âme, à l'étude de la conscience humaine, sans que la minutie de l'observation nuise à la vigueur réaliste de l'écrivain, à la personnalité de ses créations ni à l'intérêt passionné de ses drames. A côté du romancier et du philosophe, un peu au-dessous, il y a eu en G. Eliot un poète, l'auteur de la *Gipsy espagnole* et d'*Agatha*.

Ehkili. Idiome de l'extrême sud de l'Arabie, proche parent de l'ancienne himyarite.

Éledus et Serene, ou ***Histoire du roi de Tubie,*** roman d'aventures du XIIIᵉ s. (ms. Bibl. de Stockholm) d'environ 8,000 vers.

Élie de Saint-Gilles. Remaniement fait au XIVᵉ s. d'une chanson de geste beaucoup plus ancienne, publiée par G. Raynaud et Fœrster.

Elinus ou **Linus.** Nom générique des chants tristes, chez les anciens Grecs.

Élisée, disciple et successeur du célèbre prophète juif *Élie le Thesbite*. Il vécut de 896 jusqu'à 840 av. J.-C.

Élisée ou **Eghisché,** écrivain ecclésiastique et historien arménien du vᵉ s., m. en 480. Il accompagna le prince Vartan, son parent, dans une expédition contre les Perses; et il raconta cette résistance des chrétiens à leurs oppresseurs, avec un talent qui le fit surnommer « le Xénophon de l'Arménie ». *(Hist. de Vartan et des Arméniens,* Constantinople, 1764; plus. trad.; *Œuv. choisies* [Serpoh heren meroh Eghischei], Venise, 1738, in-8°.)

Élisée ou **Élysée** (JEAN-FRANÇOIS COPEL, dit le Père), prédicateur français, « le meilleur des modernes prédicateurs », disait, au XVIIIᵉ s., le prince de Ligne; né en 1726, à Besançon, m. en 1783. « Si l'on trouve chez lui, a dit un critique moderne, peu d'art dans la composition, peu de figures dans le style et peu de mouvements, on est bientôt ému par la douceur de cette éloquence sage, par l'onction et la mélancolie de cette parole convaincue, par l'aimable simplicité de ce langage naturel et pur. » *(Sermons,* Paris, 1784-86, 4 vol. in-12.)

Elliott (EBENEZER), poète anglais, surnommé d'après son métier le *Forgeron de Sheffield,* né le 7 mars 1781, m. en 1849. Saisissant, en particulier, l'occasion d'une loi fiscale, très impopulaire, sur les grains, il se prit à plaider la cause des humbles dans une série de poésies lyriques, âpres d'accent, et qui eurent un immense succès. *(Œuv.,* 2 vol., Londres, 1850.)

Élocution (du lat. *elocutum,* supin de *eloqui,* parler.) Partie de la rhétorique qui a pour objet le choix et l'arrangement des

mots. Elle achève l'ouvrage de l'invention et de la disposition et donne à la narration l'âme, la vie, la grâce ou la force selon la nature du sujet. L'é. est à l'éloquence ce que le coloris est à la peinture.

En général, la manière dont on s'exprime. Une élocution nette, facile.

Eloi ou Eligius (saint), né à Chatelac, en 588, m. en 659. Le pieux artiste, le populaire trésorier des rois Clotaire II et Dagobert, a laissé quelques homélies (*Bibliotheca Patrum*, t. XII) qui respirent l'onction et la sensibilité. « C'était Fénelon en pleine barbarie », a dit J.-J. Ampère.

Éloquence. La faculté de persuader et de convaincre par la parole, de communiquer à d'autres des impressions vives et fortes. *C'est un don naturel auquel concourent les effets de l'art.* Il faut être ému pour émouvoir; car l'imitation est impuissante à faire sortir du cœur les sentiments profonds ou sublimes qu'il n'éprouve pas. Mais l'étude aussi est nécessaire ; c'est par la fréquentation des maîtres, par la connaissance longuement mûrie des règles de la composition, c'est par la réflexion et le travail que l'orateur obtient : l'ordonnance heureuse d'un plan, l'enchaînement des idées, leur progression et leur efficacité dernière. En un mot, la véritable é. n'est pas, comme chez les sophistes ou rhéteurs d'autrefois et les phraséologues d'aujourd'hui, un assemblage ambitieux ou ingénieux de mots vides de sens; c'est une âme pénétrée qui se développe, et qui se rend maîtresse des autres âmes.

Les anciens n'ont guère connu que l'é. judiciaire et politique. Le christianisme a donné son véritable essor à l'éloquence morale et religieuse. Sur un texte inépuisable : Dieu et la charité, celle-ci n'a plus cessé de parler puissamment aux imaginations. L'éloquence politique, source féconde d'enseignements utiles, mais souvent aussi d'emportements passionnés, a remporté en Angleterre et en France, c'est-à-dire chez les peuples modernes, les premiers mis en possession de la liberté, ses plus grands triomphes. (Voy. tous les mots qui se rapportent à l'idée d'éloquence.)

Elpidius Rusticus, poète latin du ve s. ap. J.-C. On a inséré dans la *Bibliothèque des Pères,* sous le nom de ce médecin du roi Théodoric, deux courts poèmes chrétiens.

Elzevier, Elsevier ou Elzévir, lat. *Elsevirius,* nom d'une célèbre famille de libraires et d'imprimeurs hollandais, dont le fondateur fut Louis Elzevier (1540-1617), établi à Leyde. Des 150 ouvrages environ qu'il édita, le plus anciennement connu des bibliophiles, est *Drusii Ebraicorum quæstionum ac responsorum Libri II,* Leyde, 1583, in-8°. Ce fut lui, dit-on, qui commença à distinguer l'*i* voyelle du *j* et le *v* consonne de l'*u*. Les membres de cette dynastie des E. sont au nombre d'environ quatorze, et les ouvrages sortis des presses de ces marchands habiles plutôt que savants éditeurs s'élèvent à 1213. Ils rendirent des services très précieux au développement de l'art typographique.

Emblème. Métaphore qui parle aux yeux.

L'e., selon la définition de Marmontel, est un petit tableau qui exprime allégoriquement une pensée morale ou politique, comme lorsqu'on a fait de la Fortune une femme svelte et légère, un pied en l'air, touchant à peine du bout de l'autre pied un point d'une roue ou d'un globe, et tenant dans ses mains un voile enflé par le vent.

Emeric-David (Toussaint-Bernard), archéologue et critique français, né en 1755, à Aix, en Provence; membre du Corps Législatif, sous le premier Empire; reçu en 1816 à l'Académie des Inscriptions; m. en 1839. Rédigea avec Visconti les notices du *Musée Napoléon,* et consacra d'intéressantes études à l'histoire des arts plastiques. (Éd. P. Lacroix, Paris, 1842-53, 4 vol. in-12.)

Emerson (Ralph-Waldo), poète et philosophe américain, né à Boston, en 1803, m. en 1882. C'est dans la solitude et le sein de la comtemplation qu'il écrivit ses *Essais,* son *Homme pensant,* ses *Hommes représentatifs,* son *Ethique,* et son ouvrage fameux *Sur la Nature.* La libre allure de ses pensées, qui l'a fait comparer à Montaigne, leur inspiration spontanée, leur cours irrégulier rendent difficile à préciser la théorie dominante d'E. Il a surtout exalté le personnalisme humain, la confiance en soi, l'indépendance la plus absolue, conseillées comme les vraies conditions de la force individuelle et du bien social. Écrivant d'un style délicat et simple, joignant à une haute conception de la vie intérieure une remarquable observation psychologique; appuyant sans cesse son idéalisme à la réalité et tempérant de bon sens sa fantaisie spéculative, il a exercé sur ses lecteurs une influence extraordinaire et a été, dans toute l'acception du terme, un éducateur d'âmes. E. a la tolérance et la haute sagesse : il persuade sans violenter. Son œuvre, a-t-on dit « est saine et claire comme le soleil ».

Emery (l'abbé Jacques-André), théologien français, né en 1732, à Gex; directeur général, en 1782, de la Congrégation de Saint-Sulpice; mort en 1811. Esprit éclairé et tolérant, il exerça une influence religieuse considérable sur les âmes. (*Esprit de Leibnitz,* Lyon, 1772, 2 vol, in-12; Paris, 1804, 2 vol. in-8°; *Moyens de ramener l'unité catholique dans l'Église,* 1802, in-12; *Défense de la révélation par Euler; Pensées de Descartes,* etc.)

Émili (Paolo), historien italien, né à Vérone, en 1460; attiré en France

cause de sa réputation par le cardinal de Bourbon sous le règne de Charles VIII, nommé historiographe du royaume; m. en 1529. Brantôme vantait « ce grand historiographe Paul Émile, qui a si bien escrit nostre histoire de France ». A vrai dire, il n'a guère donné qu'une paraphrase *(De rebus gestis Francorum*, 1539-1544) de l'ouvrage latin de Robert Gaguin, le véritable auteur de la première histoire de France.

Emmelie. Dans l'antiquité grecque, la danse des chœurs tragiques.

Emmerich (Anne-Catherine), célèbre visionnaire stigmatisée, née en Westphalie, en 1774; reçue en 1803 au couvent des Augustines de Dulmen; m. en 1824. Il lui était donné de voir en extase tous les actes de la Passion; ses visions, qui forment « un véritable supplément à l'Évangile », ont été recueillies dans un livre souvent réédité pour l'édification des âmes pieuses.

Emmius (Ubo), érudit hollandais, né à Greith, en 1547; recteur de l'Université de Groningue; m. en 1626. L'un des plus savants hommes de son temps. (V. entre autres travaux l'*Opus chronologicum novum*, 1619, in-fol.) On lui reproche d'avoir montré quelque partialité pour les calvinistes dans ses ouvrages historiques. *(Rerum frisicarum historia*, Francker, 1596, in-8°; plus. éd.)

Empédocle, Ἐμπεδοκλῆς, illustre philosophe grec, né vers 490, à Agrigente. Renversa le gouvernement aristocratique et le remplaça par une constitution libérale. Vers 430, ayant perdu la faveur populaire, il partit pour le Péloponèse et y mourut quelque temps après. D'un génie extraordinaire, universel, homme d'État, savant, ingénieur, musicien, médecin, philosophe, orateur, E. passait en outre pour thaumaturge. Il conçut un système éclectique dans lequel il tenta de concilier la physique des Ioniens, la métaphysique des Éléates et la mathématique des pythagoriciens. On a rassemblé et commenté les fragments authentiques que nous avons de lui (Éd. Sturz, Leipzig, 1805, in-8°; Peyron, Leipzig, 1810, in-8°; Karstern, Amsterdam, 1838, in-8°; etc.).

Emphase, genre emphatique. Vicieuse ostentation de style, chez un écrivain ou chez un orateur, qui veut aller au delà du grand et fait effort pour excéder la mesure naturelle de son sujet. Ce mot n'a pas toujours reçu une acception défavorable. Des auteurs de premier ordre ont eu de l'emphase. En rhétorique, c'est moins une figure spéciale que l'emploi des figures les plus fortes et les plus expressives. Dans toutes les langues, excepté dans la nôtre, l'*emphasis* signifie simplement l'insistance outrée sur une pensée ou l'exagération du sens d'un mot; c'est le trait principal, par exemple, de l'esprit écossais. L'abus de l'emphase, — c'est-à-dire l'enflure et la déclamation, — en a fait un des défauts les plus flagrants de l'éloquence écrite et parlée.

Empirisme. Médecine, philosophie qui rapporte tout à l'expérience.

En philosophie, cette doctrine est très ancienne. Les disciples de l'école de Démocrite, les épicuriens, les stoïciens eux-mêmes, admettaient la provenance expérimentale de toutes les idées; mais l'e. moderne naît réellement avec Bacon.

Empis (Adolphe), auteur dramatique français, né à Paris, en 1795; reçu à l'Académie en 1847. Il a écrit, seul ou en collaboration avec Picard, Mazères et d'autres, un certain nombre de pièces généralement oubliées aujourd'hui. On reconnaît encore beaucoup de finesse et d'observation dans sa comédie: la *Mère et la fille*, représentée à l'Odéon en 1830.

Énallage (ἐναλλαγή, changement, de ἐν, et ἄλλος, autre). En gramm., ellipse qui consiste à employer un temps ou un mode pour un autre. *Ainsi parla le prince, et courtisans d'applaudir* (et les courtisans s'empressèrent d'applaudir.)

Enantiose. En gramm., sorte d'antithèse.

En philosophie, chacune des dix oppositions qui, suivant les pythagoriciens, étaient la source de toutes choses (le bien et le mal, l'impair et le pair, l'un et le multiple, etc.)

Enarration. Nom donné aux homélies dans l'Église latine.

Enault (Étienne), littérateur français, né à Brest, en 1817, m. en 1883. Feuilletonniste abondant et romancier populaire.

Enault (Louis), cousin du précédent, né à Isigny, en 1824, m. en 1900; signa, outre des récits et impressions de voyages, de nombreux romans de bon ton écrits avec grâce et facilité.

Enchiridion (gr. ἐν, dans, χείρ, main). Manuel, petit livre portatif. Le mot est usité seulement quand on cite quelque manuel d'un auteur ancien. C'est le titre d'un livre de sorcellerie du XVI° s., dans lequel se trouvent réunies toutes les ridicules recettes de l'art imaginaire des magiciens.

Encina (Juan del), poète espagnol pastoral et dramatique, né en 1468, près de Salamanque; entré dans les ordres vers 1520; m. en 1534. L'un des fondateurs du théâtre dans la littérature de son pays. (*Teatro completo*, éd. Barbieri, Madrid, 1893.)

Enclise ou **particule enclitique.** T. de gramm. Se dit de certains mots qui, s'appuyant sur le mot précédent, perdent leur accent et semblent ne faire qu'un avec ce mot. En latin *que* est enclitique dans *Arma virumque;* en français, *ce* est e. dans *est-ce*. L'enclise joue un rôle considérable dans l'accentuation grecque; on la retrouve aussi dans le sanscrit, l'ancien allemand, etc.

Encyclique. Lettre, circulaire du pape sur un point de dogme ou de doctrine.

Encyclopédie (gr. ἐγκύκλοπαιδεία, éducation complète, de ἐγκύκλιος, complet, circulaire, de ἐν, en, et κύκλος, cercle ; et παιδεία, enseignement.) Ouvrage où l'on traite de l'ensemble des sciences et des arts, soit par ordre alphabétique, soit méthodiquement. L'objet auquel répondent les e., les règles qui en conduisent l'exécution, l'étendue de matières qu'elles représentent et les services qu'elles aspirent à rendre n'ont aucune sorte d'ambiguïté ; car on a pris maintes fois la peine de les définir clairement. Si, du côté de l'initiative et de la découverte, elles ne sont pas ce qu'on appelle un instrument de science, elles valent d'être considérées, pour la masse d'idées qu'elles propagent, comme des moyens de civilisation et de sociabilité. L'idée d'où les encyclopédies émanent remonte bien au delà du siècle dernier, où le mot qui les désigne eut son plus glorieux retentissement. D'époque en époque, des esprits largement compréhensifs, quelquefois trop hasardeux, éprouvèrent le besoin d'agglomérer en un seul corps de doctrine la foule des notions éparses, afin de les transmettre d'un bloc aux générations futures. Chez les anciens la philosophie, loin de se limiter aux problèmes de la métaphysique, avait une avidité d'expansion que le génie d'Aristote personnifia merveilleusement, et Cicéron en exprimait d'une phrase les vastes appétits lorsqu'il l'appelait avec Platon, la connaissance des choses divines et humaines. On peut dire, d'une autre part, que les œuvres de Varron et de Pline le naturaliste, furent les encyclopédies des Romains. Sous le règne de Marc-Aurèle, les compilateurs tiennent le monopole des travaux de l'intelligence. Les hommes de ce temps-là poussent à la rage la prétention d'être universels. Mettre tout dans tout, c'est le caractère spécial de la littérature alexandrine alors prédominante. Même ambition, même ardeur de tout connaître et de raisonner sur tout pendant une période marquée du moyen âge. Les Arabes avaient fourni l'exemple par le *Livre universel* d'Averroès, le *Kitab el Kulyyat* du grand péripatéticien de l'islamisme. Au XIIIe s., les *Miroirs*, les *Spicilegia*, les *Images du monde*, les sommaires plus ou moins incomplets ou fourmillant plus ou moins d'erreurs et de superstitions scientifiques, se succèdent à l'envi. Déjà le troubadour Pierre de Corbiac avait dénommé *Trésor* une simple pièce où s'était condensé l'amas de son savoir. Sous ce titre encore, Brunetto Latini, orateur, homme d'État, poète, historien, philosophe, théologien, voudra recommencer en langue vulgaire la compilation en langue savante de Vincent de Beauvais. La passion intellectuelle se portait vraiment aux ébauches d'encyclopédie, en cette époque, où les plus célèbres docteurs aspiraient communément à relier entre elles, au point de vue théologique, toutes les connaisssances, où S. Thomas édifiait la *Somme, Summa summarum*, où le satirique Jean de Meung enfermait dans le *Roman de la Rose* toute la science des clercs, où le Dante réunissait tous les éléments poétiques et sociaux du moyen âge dans une épopée universelle : la *Divine comédie*. Les XVe et XVIe s. sont tous trop enfoncés dans le culte des monuments antiques, trop occupés à les copier, à les imiter, à les traduire, et notre âge classique trop abandonné aux charmes de la diction pure, pour songer à ces grosses besognes de généralisation. Ce sont les Allemands qui, dans le siècle de Leibnitz, vont surtout frayer la voie aux d'Alembert et aux Diderot. A Herborn, à Bâle, à Leipzig, à Kœnisberg, apparaissent coup sur coup, de 1620 à 1721, d'énormes *Lexicon*. Et ceux-là ne font que précéder la monumentale compilation de J.-A. de Frankenstein et de Longolius en soixante-huit volumes in-fol., dont le dernier tome s'achèvera l'année même où notre Encyclopédie commence. Les Anglais aussi possèdent déjà leur commencement de collection. De leur côté va venir, par un cas tout fortuit, l'idée-mère de la fameuse entreprise des philosophes français. C'est en pensant à traduire la *Cyclopedia* fort écourtée de Chambers que Diderot conçut l'idée d'un travail plus étendu et d'un plus haut caractère. On sait quel retentissement énorme eut la publication de la grande Encyclopédie — plus philosophique que scientifique — du XVIIIe s. La réussite industrielle en avait été prodigieuse. Elle était devenue la base de toutes les bibliothèques. Cependant, ce monument que l'on jugeait impérissable, dont certaines parties, à la vérité, mériteraient d'être immortelles, allait, dès la fin même de l'ère qui en avait vu l'achèvement, porter la peine de ses disparates et de ses incohérences. On voulut essayer si en procédant différemment, on n'aboutirait pas à des résultats moins contestables. De cette ambition sortit le plan d'une colossale Encyclopédie méthodique par ordre de matières de Panckouke et d'Agasse en 337 parties et 166 vol. in-4°. Depuis la Restauration jusqu'à ces dernières années, depuis l'*Encyclopédie moderne* jusqu'à l'*Encyclopédie générale* (la meilleure publication française, de ce genre, au XIXe s.) ; et aussi en Allemagne (Conversations-Lexicon de Grüber, Meyer, Brockhaus), en Angleterre, en Amérique, dans tous les pays, bien des séries d'énormes volumes se sont amoncelées qui témoignent assez du besoin auquel répondent ces recueils universels, ces inventaires collectifs qui prétendent absorber l'esprit humain tout entier, antique et moderne, dans ses développements philosophiques, littéraires, artistiques, dans ses œuvres de foi, de raison, de sentiment, d'imagination ou de réalisation technique.

Ils y prétendent, disons-nous. Hélas ! beaucoup de ceux-là, entrepris avec précipitation, signés de noms illusoires, très défectueux par la disproportion, l'inégalité choquante ou par l'esprit de système et d'exclusion, sont loin de remplir, comme les auteurs le promettent, un programme aussi étendu ; car la spéculation industrielle y tient plus de place, fort souvent, que l'amour scrupuleux des sciences et des lettres. Voy. **Supplément**.

Encyclopédistes. On donna au XVIIIe s. et on donne encore le nom d'encyclopédistes non seulement aux auteurs de l'*Encyclopédie*, mais à un groupe de littérateurs et de philosophes dont les doctrines se rapprochaient de celles des rédacteurs de l'*Encyclopédie*. Voltaire en était, pour ainsi dire le président d'honneur ; Rousseau eut avec eux des rapports très variés, depuis l'amitié fervente et l'enthousiasme jusqu'aux querelles les plus vives ; Diderot et d'Alembert marchaient au premier rang de la société. Autour d'eux se rangeaient Thomas, Arnaud, Marmontel, Raynal, Volney, Turgot, Helvétius, d'Holbach, Morellet, la Harpe, Grimm, Duclos, Saint-Lambert, Mably. D'autre part, Fréron et Palissot se sont rendus célèbres par la lutte qu'ils ont menée contre les encyclopédistes dans leurs journaux et au théâtre.

Encyclopédique (arbre). Tableau, index, guide des lecteurs qui veulent recueil-

lir dans une encyclopédie, soit toutes les notions qui s'y trouvent disséminées par articles rédigés suivant l'ordre alphabétique, sur une science ou sur un art, soit des aperçus sur divers arts ou sciences liées entre eux par des rapports quelconques, soit enfin des vues générales sur l'ensemble des connaissances humaines.

Énéas (le Roman d'). Imitation en vers français de l'*Énéide* de Virgile, attribuée à Benoît de Sainte-More; les personnages latins y sont bizarrement travestis en chevaliers, barons ou nobles dames à la mode du XII[e] s. (Trad. en bas-allem. par Henri de Veldecke.)

Enée de Gaza, Αἰνείας, philosophe grec converti du V[e] s., surnommé, pour son dialogue sur l'immortalité de l'âme, *Théophraste,* le « Platonicien chrétien ».

Énéide (l'). Voy. **Virgile.**

Enfances. Dans l'ancienne langue chevaleresque, les *enfances* d'un héros: l'espace de temps plus ou moins long qui précède son élévation à la dignité de chevalier. Les poèmes ayant pour titres: les *Enfances Ogier,* les *E. Garin,* les *E. Vivien,* etc., sont consacrés à célébrer la gloire d'un adolescent, qui n'est pas encore chevalier, en remontant depuis l'heure de sa naissance jusqu'au jour où il reçoit la *paumée* et l'épée.

Enfances Guillaume. Voy. **Garin de Monglane.**

Enfances Vivien. Voy. **Garin de Monglane.**

Enfantin (Barthélemy-Prosper, dit le Père), publiciste français, né à Paris, en 1796, m. en 1864. Reprenant la doctrine socialiste de Saint-Simon en ajoutant à son programme des articles radicaux, tels que: suppression de l'héritage, communauté des biens, émancipation de la femme, il prétendit en faire une religion nouvelle dont il s'institua la Loi vivante et le Messie. Son volume intitulé *Morale* (1832, in-8°) parut si opposé au titre qu'on en condamna l'auteur par un jugement en cour d'assises. (*Œuv.,* 10 vol. in-8°.)

Enfants Sans-Souci (les). Voy. **Sotie.**

Engel (Jean-Jacques), littérateur allemand, né en 1741, dans le Mecklembourg; directeur du théâtre de Berlin et membre de l'Académie des sciences; m. en 1802. Des drames bourgeois d'un intérêt assez faible, des romans politiques et moraux, tels que le *Miroir des princes* (Leipzig, 1798, et *Lorenz Shark,* ibid., 1795), continuèrent la réputation plus durable qu'il s'était acquise, dès le début par son curieux ouvrage de fantaisie, philosophique: le *Philosophe cosmopolite* (Berlin, 1775-77, 2 vol.)

Engels (Frédéric), publiciste allemand, né en 1820, m. à Eathbourne, en 1895. A l'exception de Karl Marx son collaborateur au *Vorwœrts,* personne n'exerça autant d'influence qu'E. sur les partis socialistes en Allemagne et sur le socialisme international.

Engoulevent. Voy. **Angoulevant.**

Énigme. Exposition d'une chose en termes obscurs, ambigus, et qu'il faut deviner. On en a fait un amusement littéraire. L'habileté à découvrir le mot d'une énigme était considérée, chez les anciens, comme un signe de sagesse. Les γρῖφοι servaient aux Grecs de divertissement de table. Ce n'est que dans les derniers siècles de Rome que ce genre entra dans la littérature latine (v. Symphosius), d'où il se développa et, selon le mot de Teuffel, poussa des rejetons toujours nouveaux jusqu'en plein moyen âge. La plus ancienne é. latine « Perantiquum perquam lepidum, tribus versibus senariis compositum » avec la solution (Varron, *De sermone ad. Marcellum,* II) est rapportée par Aulu-Gelle, XII, 6. Les énigmes latines devinrent plus tard un passe-temps fort apprécié, au sein des monastères. Il nous en est parvenu d'Aldhelmus, de Tatvinus et d'une foule d'auteurs inconnus. Cette sorte de divertissement, un peu négligé de nos jours, occupait fort les esprits ingénieux, aux beaux siècles de la conversation française. En Allemagne, Schiller, pour ne citer que ce maître, n'a pas dédaigné de revêtir quelques énigmes d'une très belle forme poétique. (Cf. Charade, Logogriphe.)

Enjambement. T. de métrique. L'e. existe toutes les fois qu'un membre de phrase, dont tous les mots sont liés par le sens, commence dans un vers, se poursuit dans un autre et s'achève avant que celui-ci finisse. Il ne faut en user qu'avec modération, pour des effets heureux et sans briser le rythme.

Ennius (Quintus), poète latin, né en 239 av. J.-C., à Rudies, chez les Peucètes, m. en 169. Subissant à la fois l'influence osque et l'influence grecque, qui se combinèrent en lui avec le génie romain, il écrivit des tragédies et des comédies imitées ou traduites d'Euripide et de Ménandre; s'illustra comme poète épique avec ses 18 livres d'*Annales,* exposant toute l'histoire traditionnelle de Rome, depuis l'arrivée d'Énée en Italie; et, par des *satires* ou poésies mêlées de rythmes divers, se montra le digne précurseur de Lucilius. Les fragments qui nous en sont parvenus (Rob. Estienne, *Fragmenta veterum poetarum latinorum,* Paris, 1584, in-8°; etc.) expliquent et justifient la faveur dont E. a joui auprès de Caton et de Scipion, les emprunts que lui a faits Virgile et le culte que lui voua Cicéron.

Ennode (saint), *Magnus Felix Ennodius,* écrivain ecclésiastique, un des Pères de l'Église latine, né en Gaule, en 473, m. en 521. Évêque de Pavie, il opposa de tout son pouvoir, comme éducateur et comme auteur, la culture des lettres à la férocité des con-

quérants barbares. (*Œuv.*, éd. Sirmond, Paris, 1611, in-8°.)

Enluminure. Ornements de discours, sentant la recherche et l'affectation.

Enoch Arden. Voy. **Tennyson.**

Enseignement. Voy. **Pédagogie.**

Enthousiasme. Exaltation de l'esprit qui, dans le feu de la composition, élève en quelque sorte un artiste, un écrivain au-dessus de lui-même.

Fontenelle a dit qu'il faut du talent pour tout et il ajoute qu'il faut de l'enthousiasme pour le poème.

Entrée en Espagne. Voy. **Chanson de geste.**

Envoi. Voy. **Ballade** et **Chant royal.**

Enthymème. En log., l'instrument de la preuve oratoire; forme de raisonnement dans laquelle on réduit le syllogisme à deux propositions, dont la première est appelée antécédent et la seconde conséquent. Un e. célèbre est celui de Descartes: « Je pense, donc je suis. » L'enthymème, dit Aristote (*Analyt.*, II, 29, 2) est un syllogisme fait avec des vraisemblances.

Entremets. Au moyen âge, Divertissement qui se faisait dans un intervalle des repas de cérémonie.

Intermède scénique. Lorsqu'on jouait un mystère, la *monstre* ou revue processionnelle des personnages précédait la représentation et un *cry* public en vers invitait la foule à y assister. Entre les actes étaient donnés souvent des jeux mimiques appelés *entremets*. Là, sous les yeux du public amusé, défilaient les tableaux les plus divers: masques, décors, merveilles de mécanique, oiseaux, animaux rares, hommes sauvages et saltimbanques.

Éolien (dialecte). Le dialecte de la langue grecque, qui était propre aux habitants de l'Éolie. On pense qu'il est le plus ancien, celui qui se rattache le plus immédiatement à la souche commune d'où sont sortis le grec et le latin. C'est dans ce qui reste des poètes lyriques de Lesbos qu'on a pu reconnaître les traits caractérisant *l'éolien*.

Eötvös (Joseph, baron), célèbre écrivain hongrois, né à Budapest en 1813; ministre des cultes et de l'instruction publique; m. en 1871. Sous l'influence de la double éducation qu'il reçut d'une mère pieuse et d'un précepteur partisan de la libre pensée, il sentit s'éveiller en lui, dès sa jeunesse, le conflit entre la foi et le doute, entre la loyauté dynastique et l'opposition, entre l'égalité démocratique et le préjugé de sa caste, qui ne devaient plus cesser d'agiter son âme en sens contraires. Il s'annonça aux lettres par des poésies et des tragédies qui furent, dès l'abord, très admirées. Puis se succédèrent, à différentes phases de sa vie, le *Chartreux*, un roman où il était descendu jusqu'aux plus intimes profondeurs de l'être humain et où en même temps il avait exprimé de la manière la plus vive les idées, les passions et les luttes du jour; le *Notaire de village;* la *Hongrie en 1514*..... Ses concitoyens lui ont érigé un monument dans la capitale; mais il avait laissé un monument plus solide: ses œuvres et le souvenir de ses actes politiques. On disait d'E. qu'il était né avec un bouton de rose dans la bouche, le chant du rossignol dans l'oreille et le cœur d'un ardent patriote dans la poitrine.

Épanorthose (gr. ἐπανόρθωσις, redressement.) Voy **Correction.**

Ephore, Ἔφορος, historien grec, né en Éolide vers 380 av. J.-C., m. vers 330. Il est resté quelques fragments (éd. C. Muller, Biblioth. Didot, 1841, in-8°) de ses annales en trente livres remontant à la guerre de Troie. Habile à colorer de prétextes spécieux les actions même les plus injustes, E. n'avait pas oublié qu'il fut sophiste avant d'être historien. De bons juges lui reconnaissaient, néanmoins, le souci de l'exactitude, une compétence particulière des choses navales, et, comme écrivain, de la correction, de l'élégance.

Ephrem (saint), père de l'Église syriaque, né à Nisibe, en 313, m. en 378. Après l'occupation de cette ville par Sapor, roi des Perses, il se retira à Edesse, pour s'y livrer à la vie contemplative, aux austérités de la pénitence, à l'étude des livres saints. Ses discours sur les mystères, sur les vices et les vertus, sur la mort et le jugement, ont du mouvement, de l'émotion. Sa parole enflammée frappe l'âme et l'imagination. (*Œuv.*, éd. Vossius, avec trad. latine, Rome, 1589-97, 3 v. in-fol.)

Épicharme, Ἐπίχαρμος, poète comique et philosophe grec, né vers 540 av. J.-C., dans l'île de Cos, m. vers 450. L'un des principaux représentants de la comédie dorienne, il fonda en Sicile, où il passa la plus grande partie de sa vie, une sorte d'école poétique. Ses pièces semblent avoir été surtout des drames satiriques, des parodies antireligieuses tournant en ridicule les *dii majores et minores* du polythéisme. Il n'était pas moins célèbre comme philosophe. E. a joui, dans l'antiquité, d'une haute réputation dont les témoignages font d'autant plus regretter la perte de ses œuvres. Les Syracusains avaient gravé sur sa statue cette inscription pompeuse: « Autant le grand soleil l'emporte par l'éclat sur les autres et autant la mer a une puissance supérieure à celle des fleuves, autant l'emporte par sa sagesse Epicharme, à qui Syracuse a décerné des couronnes. » (*Epicharmi fragmenta;* collegit H. Polman Kruseman, Harleim, 1834, in-8°.)

Épicrate, Ἐπικράτης, poète dramatique grec du IVe s. av. J.-C.; l'un des titulaires de la comédie moyenne. (V. Meineke, *Fragmenta comicorum græcorum,* t. I et III.)

Épictète, philosophe stoïcien, né à Hiérapolis, en Phrygie, vers 90 av. J.-C. Par ses doctrines, ses leçons, ses apophthegmes ou ses conversations familières sans appareil de métaphysique ni de rhétorique, il représente le degré supérieur de la vertu stoïcienne. « Epictète, dit un fragment grec, boiteux, esclave, pauvre comme Ixus, était pourtant le favori des dieux. » Jamais il ne prit la peine de mettre ses pensées en écrit. Ce que nous avons de lui, son *Manuel* et ses causeries, ses discours ou ses maximes, a été recuilli par Arrien. Stobée rapporte plusieurs fragments, et Aulu-Gelle cite deux vers de lui.

Épicure, philosophe grec, né en 341 av. J.-C. à Gargettos, dans l'Attique, m. en 270. Il suivit d'abord les principes de l'Académie; puis ouvrit à Lampsaque, et ensuite à Athènes, une école de philosophie. Il croyait avec Démocrite que le monde avait été formé par le concours des atomes;



Épicure, d'après un buste antique.

qu'on ne saurait le considérer comme l'œuvre d'une cause intelligente, si l'on envisage ses imperfections, et si l'on réfléchit que la plus grande félicité des dieux est de vivre paisibles et heureux. Selon lui, la philosophie est l'art de conduire l'homme au bonheur. Toutes les sensations sont égales en valeur; elles ne diffèrent que par l'intensité, la durée et les conséquences. Les plaisir de l'esprit l'emportent sur ceux du corps; savoir choisir est donc necessaire au bonheur. Ses disciples, en exagérant les déductions de son système, en ont tiré les conséquences les plus désastreuses pour la morale. Il nous reste d'Épicure quatre *Lettres*. La première est très courte; des trois autres, l'une traite de la canonique et de la physique, l'autre des phénomènes célestes, la dernière de la morale. Deux des principales Lettres ont été publiées par J.-G. Schneider (Leipzig, 1813, in-8°.).

Épigramme. Dans le sens premier de mot, inscription; et par la suite petite pièce de poésie roulant sur un sujet quelconque et offrant une pensée ingénieuse ou délicate exprimée avec précision.

C'était, chez les Grecs, une variété de l'élégie. On pourrait la définir une élégie gnomique, qu'on avatt réduite, primitivement, aux proportions d'un seul distique. (Voy. Alcée, Anacréon, Archilaque, Cratès, Méléagre, Simonide, etc.)

Avec Catulle, chez les Latins, l'é. commence à prendre une allure satirique, tout en se ressentant encore de l'élégante imitation des Grecs. Martial en aiguisa la pointe, en rendit les effets plus rapides et plus piquants; et, c'est sous cette forme qu'elle a pénétré dans les littératures modernes. L'é. a son caractère et son rythme particuliers. Il ne faut pas oublier qu'avant tout elle est un *bon mot* et que ce *bon mot* brillera d'autant plus qu'il ne sera pas noyé dans un fatras de vers et de syllabes:

« L'épigramme n'estant qu'un propos raccourci,
Comme une inscription courte on l'escrit aussi. »

VAUQUELIN DE LA FRESNAYE.

Épigraphe (grec ἐπί, sur, γράφειν, écrire). Courte sentence, courte citation qu'on met en tête d'un livre, d'un chapitre, pour en indiquer l'objet ou l'esprit.

Épigraphie. Science qui a pour objet l'étude et la connaissance de tous les textes légués par l'antiquité, en dehors de ceux qui nous viennent des manuscrits. De création moderne, elle a dégagé une foule de traits lumineux sur l'organisation du monde ancien. L'usage des inscriptions étant devenu presque populaire en des temps où l'on ne connaissait pas l'imprimerie pour perpétuer le souvenir de la vie publique et privée, on conçoit aisément quels immenses secours l'épigraphie doit prêter à l'histoire, en dehors de sa haute importance philologique. Elle ne nous transmet pas seulement les grands documents officiels, décrets du sénat, lettres de princes, jugements rendus; elle raconte ce que ne disent pas les livres: la vie quotidienne des classes populaires, les costumes, les coutumes, les cérémonies, les croyances de la foule, en même temps qu'elle consacre ou rectifie la valeur des témoignages historiques. (Cf. Inscriptions.)

Épilogisme. En log., Raisonnement qui induit d'un fait sensible à un fait caché.

Épilogue. Antiq. — Partie qu'on récitait dans la tragédie lorsque le chœur avait chanté pour la dernière fois. Il n'a pas toujours été d'usage sur le théâtre des anciens.

La dernière partie d'un poème, d'un discours, d'un récit, d'une pièce de théâtre; la contre-partie du prologue. C'est, ordinairement, un fragment ajouté comme de surcroît à un ouvrage qui paraissait en lui-même complet et achevé.

Épiménide, Ἐπιμενίδης, philosophe

et poète grec, compté quelquefois fois au nombre des sept Sages, à la place de Périandre; né à Cnosse, en Crète, au VIIe s. av. J.-C. Disparut pendant cinquante-sept années, et employa ce temps, qu'une légende fameuse prétendrait n'avoir été qu'un long sommeil au fond d'une caverne, à voyager inconnu, dans les pays étrangers. Le dernier des poètes orphiques, il ne nous est rien parvenu de ses écrits. Les Grecs lui attribuaient des révélations divines.

Épinay (LOUISE-FLORENCE TARDIEU, Mme de la LIVE d'), née vers 1725, m. en 1785. Le 23 décembre 1745, elle épousait, à Paris, son cousin germain, un fermier général. Cette union ne tarda point à se briser, par la faute des prodigalités folles et de l'existence désordonnée du mari; de son côté, elle ne se fit pas scrupule, très philosophe en cela, de contracter des liaisons illégitimes. L'amie de Duclos, de Galiani, de J.-Jacques et du baron Grimm, a composé des comédies, des contes, des vers de société, des *Lettres à mon fils* (1758, in-8°), un opuscule très rare: *Mes moments heureux* (1752), un livre apprécié d'éducation: les *Conversations d'Émilie* (1774, 2 vol. in-12), et des *Mémoires*, souvent réédités, qui sont l'une des expressions les plus curieuses de l'esprit de la femme au XVIIIe s.

D'abord écrits à la façon d'un roman, et variés de formes, tenant tour à tour du journal, du genre épistolaire ou du genre dramatique, ces *Mémoires* ont une valeur historique incontestable, bien que les peintures n'en soient pas très édifiantes. Le mariage, le ménage, les institutions et les scandales établis, le mouvement des idées, les opinions reçues, l'insouciance morale qui circulait dans l'air du temps, y passent, y revivent, s'y déroulent et s'y développent. « Il y a un homme, disent les Goncourt, dans les *Confessions* de Rousseau; il y a une société dans les *Mémoires* de Mme d'Épinay. »

Épiphane (saint), Ἐπιφάνιος, docteur de l'Église grecque, né vers 310 en Palestine, m. en 402. Fondateur d'un couvent qu'il dirigea pendant trente années, sa réputation de piété le fit choisir par les évêques de l'île de Chypre pour le siège archiépiscopal de Salamine. Cependant, il continua de s'astreindre aux règles monastiques, et l'austérité de sa vie fut telle que les Ariens mêmes, qu'il combattait, ne tentèrent rien contre son repos. Les pages qu'il a tracées respirent une foi ardente; mais elles sont loin d'égaler, quant au style, la hauteur d'expressions et la pure éloquence d'un Jean Chrysostome. (*Œuv.*, version latine, éd. Cornarius, Bâle, 1543; v. grecque et latine., éd. Petau, 1622, 2 vol. in-fol.)

Épiphane le Scolastique, compilateur latin du commencement du VIe s. ap. J.-C. (*Historia tripartita*, éd. par Schussler, à Augsbourg, en 1472, et traduite en français par Cyanœus, Paris, 1568.)

Épistolaire (genre). Genre qui comprend les lettres missives et les écrits didactiques publiés sous forme d'épîtres. Cette dénomination s'applique de préférence aux véritables lettres, l'expression intime et diverse à l'infini des sentiments, des idées, des impressions ou des désirs d'une personne se confiant à une autre. Il est fort malaisé de tracer les règles d'un genre qui réunit ce qu'il y a de plus opposé, qui associe tous les contraires et mêle toutes les nuances. Comment définir un art qui apprend au talent même à se jouer des règles et des préceptes?

Le mérite du style é. dépend du plus ou moins d'esprit de celui qui laisse courir sa pensée avec sa plume. Encore tout l'esprit du monde s'y laisse-t-il souvent distancer par les simples agréments du naturel. Ainsi les négligences d'une femme spirituelle ont des grâces que le talent ne saurait attraper. On sait avec qu'elle aisance y réussissent les plumes féminines. Sans méconnaître les mérites de la grave Mme de Maintenon, que de charmantes épistolières, pour ne parler que des Françaises, depuis Mme de Sévigné, de la Fayette ou de Villars, au XVIIe s., jusqu'à l'âge suivant! A leur tour, la mélancolique et fière Aïssé, l'ardente Mlle de Lespinasse, Mme de la Popelinière, Mme de Boufflers, la marquise de Créquy, la spirituelle et généreuse Mme d'Épinay, la marquise de Sabran, Mme Riccoboni ont laissé des lettres où leur caractère, leur cœur, leurs grâces, leurs erreurs, leurs vertus, leurs goûts et leurs mœurs, sont peints en traits vivants. C'est que la nature trouve, en effet, sa meilleure éloquence dans l'abandon de l'amitié ou l'élan de la passion; c'est que l'accent de la vérité a des ressources que n'ont pas les finesses ou les recherches de l'art

On possède des lettres de quelques philosophes grecs: de Thalès de Milet, de Pittacus, d'Anaximène, de Zénon et du grand Platon. Elles sont sans faste de paroles, sans réflexions inutiles, sans vaine affectation de savoir et n'ont pas l'apprêt de celles d'Isocrate, par exemple. La littérature latine, en nous léguant la correspondance de Cicéron, nous a fourni l'image la plus saisissante de la vie publique et des personnages de cette grande époque: celle des dernières années de la république romaine. Les lettres de Pline le Jeune, quoique trop étudiées, ont leur prix également. Quant à celles de Sénèque, elles ne sont autre chose que de très petits traités philosophiques.

Les Pères de l'Eglise grecque ne manquèrent pas d'écrire un grand nombre de lettres, surtout au IVe s., l'âge d'or de la littérature chrétienne. Là, saint Basile, saint Grégoire de Nazianze et saint Jean Chrysostome parlent de ce qu'ils ont vu, des pays qu'ils ont habités, des personnes avec lesquelles ils ont vécu, senti, souffert, aimé. Synésius, au Ve s., nous a laissé aussi un recueil de lettres fort précieux pour l'histoire du temps.

L'Église latine a, comme l'Église grecque, ses correspondances de grands docteurs. Sou-

vent ceux-ci appliquaient le nom de Lettres à des livres, des traités, des controverses, des instructions ; mais le mot reprend sa véritable signification avec les belles pages intimes de saint Augustin et surtout de saint Jérôme.

A l'époque de la Renaissance le genre épistolaire ne brille point par la simplicité. Le recueil de Politien rappelle singulièrement ceux de Pline et de Fronton. De même Etienne Pasquier se propose volontiers en ses lettres des sujets, des thèmes, auxquels il se joue, tout en livrant la peinture attachante de son temps et de son monde. Lorsqu'on arrive, à une certaine période, sous un certain régime de goût, entre l'*Astrée* et la *Clélie*, le style épistolaire se raffine comme les conversations ; il se revêt de préciosité. Balzac, Voiture, le chevalier de Méré ajustent le style de leurs moindres billets au travers du jour. Mme de Sévigné, sans rien perdre de son esprit, ramène le triomphe du naturel. C'est le charme des intelligences les plus délicates de répandre alors toute la fleur de leur talent dans leur correspondance privée. Tel, au XVIIIe s., Horace Walpole ne se lassait pas d'adresser des missives à ses amis de France et d'Angleterre. Il y apportait tous ses soins et y trouvait toute la délection de sa vie mondaine et intellectuelle. « Ma vie est une longue lettre, » disait-il, un jour, à Montaigut.

Inutile de redire qu'entre tant de recueils de lettres du XVIIIe s., la correspondance de Voltaire, c'est-à-dire la plus étendue qu'aucun homme d'aucun temps et d'aucun pays ait jamais entretenue, forme un ensemble incomparable. Nulle part ce merveilleux esprit ne se développe si à son aise et ne se fait si multiplement connaître.

Mais il faut s'arrêter sur cette voie : il y aurait trop de noms à signaler. Parmi les plus remarquables correspondances de la période moderne, citons seulement celles de Gœthe et de Schiller, de Joseph de Maistre, de Lacordaire et de madame Swetchine, d'Eugénie Guérin, de Desbordes-Valmore.

De nos jours, la belle tradition é. s'est fortement amoindrie. « Ces commerces agréables et assidus qui tenaient tant de place dans la vie d'autrefois, tendent presque à disparaître de la nôtre. On dirait que, par un hasard étrange, la facilité et la rapidité des relations, qui auraient dû leur donner plus d'animation, leur aient nui. On ne s'écrit plus que le nécessaire ; c'est peu de chose pour un commerce dont le principal agrément consiste dans le superflu ; et ce peu de chose, se réduira de plus en plus, » à mesure que le télégraphe et le téléphone auront remplacé la poste.

Au reste, de tels éléments de trouble, d'agitation anxieuse et de passion se sont mêlés à l'existence journalière des hommes qu'ils ont perdu cet équilibre intellectuel et moral, ce calme, cet enjouement sans lesquels il est encore possible d'écrire une lettre passionnée, véhémente, éloquente, mais non pas de causer, la plume en main. En outre, les auteurs devenus presque exclusivement des gens de lettres, vivant de leur métier se sentent trop absorbés désormais par la préoccupation du salaire pour réserver beaucoup de temps à des « copies » improductives. Enfin, suivant la juste remarque d'un publiciste, notre littérature est trop *faite* pour se prêter aux grâces naturelles du style épistolaire, qui ne doit pas, à proprement parler, être un style. On a publié des lettres de Sainte-Beuve, de Mérimée, de Doudan. Des pages fort agréables, il n'en manque pas là certes ; mais on revoit trop, chez le premier le critique, chez le second le conteur, et chez le dernier le moraliste ! « L'épistolier, » le simple causeur n'y apparaît que bien rarement.

Épitase. Anc. La partie du poème dramatique venant immédiatement après la protase ou l'exposition ; là sont contenus les incidents qui font le nœud de la pièce.

Prosodie ancienne. Appui de la voix sur la syllabe accentuée.

Épithalame (gr. ἐπί, et θάλαμος, lit nuptial). Poème à l'occasion, en l'honneur d'un mariage. On avait, chez les Grecs, l'*épithalame cœmétique*, celui qu'on chantait au coucher des époux, et l'*é. égertique*, celui qu'on chantait au lever. Sapho excella particulièrement en ces chants d'hyménée. Il se trouve, dans les œuvres de Catulle, outre, l'*Épithalame de Pélée et de Thétis*, deux autres é. qui paraissent n'être que des traductions ou des imitations de la célèbre poétesse lesbienne. Origène représente le *Cantique des Cantiques* attribué à Salomon comme un é. sacré. Chez les modernes (Ronsard, Buchanan, Marini, Malherbe, J.-B. Rousseau, Chaulieu, Dorat, Bernis) ce genre a tour à tour revêtu les formes de l'ode, de la cantate et de la chanson à stances régulières ou irrégulières, avec ou sans refrain.

Épithète. Mot qui sert à qualifier et qu'on joint à un nom substantif pour en préciser ou en modifier le sens. Nuit *obscure*, ombrage *frais*. On distingue trois catégories d'é. : celles de nature, celles de caractère et celles de circonstance.

Les premières (la mer *bruyante*, l'eau *liquide*) abondent chez Homère et chez Pindare.

Les secondes se rapprochent des premières lorsqu'elles caractérisent un homme ou un objet par une qualité purement physique. (Des vaisseaux légers.) Le chantre de l'*Iliade* ne s'est pas contenté de donner à ses dieux et à ses héros des noms de distinction, qui leur eussent aussi bien convenu en prose ; mais il leur en a composé de doux et d'harmonieux qui marquent leur principal caractère. Ainsi par l'épithète de *léger à la course* qu'il décerne à Achille, il a marqué l'impétuosité d'un jeune homme. Voulant exprimer la prudence de Minerve, il l'appelle la *déesse aux yeux fins*. Tels de ces qualificatifs, souvent répétés, sont des espèces de surnoms qui font connaître les personnages ; ainsi, quand Virgile répète tant de fois, dans l'*Énéide*, *pius Æneas* et *pater Æneas*.

La véritable épithète poétique ou oratoire est l'é. de circonstance qui a pour objet de mettre en relief la pensée, l'image ou le sentiment. Elle contribue beaucoup à la beauté des vers. Ces deux exemples montreront quelle force elle peut avoir, placée après le substantif :

Sed pater omnipotens speluncis abdidit atris,
Hoc metuens.

Virg., *Æn.*, I, 64.

..... Ponto nox incubat atra.

Ibid., 93.

Quintilien remarque que les poètes s'en servent plus souvent et plus librement que les orateurs. En prose, toute é. qui ne produit aucun effet, et qui n'ajoute rien à la chose dont on parle est vicieuse. Les bons écrivains classiques en ont usé très sobrement. De nos jours, par un goût exagéré de l'euphonie ou le plus souvent par une certaine stérilité d'imagination que ne déguise pas l'abondance des mots, beaucoup d'auteurs abusent étrangement des épithètes, comme si le remplissage des qualificatifs pouvait suppléer au vide de la pensée.

Épître. Lettre missive, en parlant des anciens; et, quelquefois, dans une acception particulière, chez les modernes, lettre remarquable soit par sa longueur, soit par quelque chose de relevé dans le fond, soit par quelque chose de pompeux ou de solennel dans la forme.

En poésie, pièce de vers, discours en vers, qu'on adresse à quelqu'un, sur un sujet didactique ou de fantaisie. L'épître est *noble* ou elle est *familière*. Elle comporte les idées les plus hautes, comme dans la fameuse épître d'Horace à Auguste; ou bien elle admet le récit des faits les plus ordinaires, la description des objets les plus communs, pourvu que tout y soit exprimé avec grâce. L'Épître de Clément Marot « au roi pour le délivrer de prison », celle de Sedaine à son Habit, sont, d'un bout à l'autre, des chefs-d'œuvre de familiarité décente et d'exquis badinage. Elle se prête à tous les tons.

Il convient, pour exceller en ce genre, d'unir un fonds de bon sens mâle et vigoureux à un tour d'imagination vif, enjoué, capable de trouver sans effort la plaisanterie aimable et les pensées fines. Il y faut aussi une manière aisée et concise de s'exprimer. Des traits de critique, des observations délicates, des traits ingénieux, des préceptes qu'on sait offrir d'une manière attachante, animent et ornent beaucoup les pièces de cette nature, dont le choix doit en même temps intéresser le cœur et éclairer l'esprit.

Horace a donné le modèle du genre. Ausone, Clément Marot, Tabourot, Voiture, Scarron, Chiabrera, Frugoni, Boileau, Pope, Voltaire, Young, Wieland, Geiier, Jacobi, parmi tant autres, peuvent être cités au rang de ceux qui ont le mieux réussi dans les diverses formes de l'épître.

Épîtres des Apôtres. Livre du Nouveau Testament venant à la suite des Évangiles et des Actes. Il comprend les Lettres, au nombre de quatorze, adressées par saint Paul aux Églises particulières ou à ses disciples, et les Épîtres dites catholiques, au nombre de sept. Ces dernières ont été ainsi dénommées parce qu'elles sont, pour la plus grande partie, adressées à la chrétienté entière ou à des agrégations d'Églises.

En Liturgie, l'Épître est la leçon tirée de l'Écriture sainte, spécialement des Epîtres de saint Paul ou des Épîtres canoniques, qui se dit un peu avant l'Évangile, et que le sous-diacre chante dans les messes hautes.

Épode. Poés. gr. — Partie moyenne d'un chœur chantée entre la strophe et l'antistrophe, quand les exécutants, après avoir quitté la gauche de l'autel au centre de l'orchestre antique, se plaçaient devant. Cette partie devait être d'un rythme différent des deux autres.

Poème composé de distiques dont le premier vers est un ïambe trimètre et le second un ïambe dimètre. Archiloque paraît avoir inventé cette forme; Horace l'a imitée, dans le cinquième livre de ses odes.

Épopée (gr. ἔπος, vers. et ποιέω, faire). Récit en vers d'actions grandes et héroïques. Il y a deux sortes d'é., l'une toute spontanée jaillissant du sol même et des entrailles d'un peuple, aux temps fabuleux ou héroïques, l'autre toute d'imitation ou de convention, apparaissant aux âges critiques et philosophiques. Cette dernière, n'est plus, en réalité, qu'une question d'art et de forme, que le génie seul peut féconder. Les é. mythologiques et traditionnelles des différents pays sont, de toutes les œuvres de l'esprit humain, celles qui offrent la matière la plus abondante de rapprochements, parce qu'elles sont nées des mêmes passions et rappellent des mœurs également rudes et primitives. Le *Mahabharata* et le *Ramayana* pour l'Inde, l'*Iliade* et l'*Odyssée* pour la Grèce, les *Nibelungen* et les premières chansons de geste, pour le moyen âge, et le *Livre des rois*, pour la Perse, toutes ces œuvres ont ce caractère commun qu'elles représentent la suite des traditions nationales comme elles se sont transmises de génération en génération avant d'être fixées dans un cadre unique.

Le champ de l'é. est sans limites. L'ode, le récit, le drame s'y donnent carrière, tour à tour: elle chante l'homme, la terre et les cieux: elle embrasse le monde, à l'occasion du sujet déterminé qu'elle raconte. Aussi n'est-il pas étonnant qu'en dehors des conceptions primitives et spontanées, dont nous parlions tout à l'heure, elle ait tenté beaucoup d'imaginations ambitieuses. Pour un petit nombre d'œuvres magistrales, il en est résulté, malheureusement, bien des compositions languissantes et factices, qui ne furent autre chose que des chutes épiques. (Voy. *Antar*, Apollonius de Rhodes, Camoens, *Chanson de geste*, Chapelain, *Cid (Romancero du)*, Corte-Real, Dante, Duraô, *Eddas*, Ercilla, Eschenbach (Wolfram d'), Firdousi, Homère, V. Hugo [*Légende des siècles*], *Kalewala*, Klopstock, Le Tasse, Lomonossof, Lucain, Milton, Monti, *Nibelungen*, Quinet (Edgar), Silius Italicus, Stace, *Table-Ronde (romans de la)*, Uhland, Valmiki, Verdaguer, Virgile, Voltaire [*la Henriade*], Vyasa.

Equicola (Mario), littérateur italien, né à Alveto en 1460, m. en 1549. On a traduit en français son traité *Della natura d'Amore* (Venise, 1525, in-4°; Paris, 1584, in-8°) et l'on attache une certaine valeur documentaire à sa *Cronica de Mantora* (in-4°, s. d.).

Équivoque (lat. *æqua vox*, parole égale). Expression douteuse d'une pensée qui laisse ou fait concevoir deux choses à la fois. D'ordinaire, on n'est équivoque qu'à bon escient, pour faire prendre le change ou tromper en mettant en avant un sens très clair, qui n'est pas celui qu'on a dans l'esprit. Les prêtres du paganisme usaient d'équivoque quand ils dictaient des oracles à double entente, qu'on pourrait, suivant les circonstances, interpréter dans un sens ou dans l'autre :

Aio te, Œacida, Romanos vincere posse.

Les rhéteurs et les sophistes grecs, comme les dialecticiens du moyen âge, recherchaient volontiers ces obscurités, en leurs raisonnements subtils. Les controversistes s'y exposèrent fréquemment. Il a suffi de l'addition d'une diphtongue pour donner naissance à l'un des plus formidables ouvrages qui aient mis en péril l'Église primitive. (En substituant au mot ὁμοούσιος, consubstantiel, le mot ὁμοιούσιος, de substance semblable, les Ariens avaient détruit par cette addition de la diphtongue le dogme de la divinité du Christ.) Au temps du concettisme, du cultisme, de la préciosité, en Italie, en France, en Espagne, l'e. était très en faveur pour envelopper des jeux ou des finesses d'esprit. Le mot et la chose reviennent constamment, pendant le XVIIe s. La dernière satire de Boileau est une longue et vague déclamation sur ce terme hybride, qu'il avait étendu à toutes sortes d'ambiguïtés

de sens, de pensées ou d'expressions. En somme, maintenant comme hier, l'é. est partout : dans le clair-obscur de la politique ou dans la diplomatie, dans les entretiens de chaque jour, dans le livre et au théâtre. On n'ignore pas qu'il y a, dans la conversation la plus ordinaire, un certain nombre de mots parfaitement usuels qu'on s'amuse à détourner de leur sens propre pour leur donner des significations qu'ils n'ont pas toujours. Que de comédies, que de vaudevilles modernes, dont les gaîetés applaudies ne sont guère que des mots à double entente aussitôt saisis au vol et des équivoques libertines, bruyamment soulignées par les rires du public !

Équivoque (Rime). Pièce de poésie badine, dans laquelle le son d'un mot placé à la fin d'un vers reparaissait dans le vers consonnant, en formant un autre sens.

Éracle. Voy. **Gautier d'Arras.**

Éracle (le Roman ou le Livre d'). Grande compilation historique du XIIIe s. offrant le recueil de « toutes les choses advenues outre-mer, de 1095 à 1231. »

Erasme (Désiré ou Desiderius Gerhard, dit), fameux humaniste hollandais, né en 1467, à Rotterdam ; ordonné prêtre en 1492 ; m. en 1536. Depuis 1499, il mena une vie errante, écrivant ses *Adages*, fréquentant les meilleurs maîtres et travaillant pour vivre. En 1506, reçu docteur en théologie à Turin, il visita Rome et s'y arrêta pour écrire son célèbre *Éloge de la*



Érasme, d'après un portrait du temps.

Folie. (*Morias Encomium*, declamatio, s. d., et 1508, 1509, 1511, pet. in-4° ; trad. en toutes langues et nomb. rééd.) Celui qu'on a appelé « le grand rieur du moyen âge finissant » réunissait là en une même louange la liberté, le repos et la folie. E. retourna ensuite en Angleterre, où il enseigna le grec à Cambridge, et revint en Hollande. Charles-Quint le nomma conseiller royal, avec une pension de 400 florins. Persécuté par les protestants, quoi qu'il eût fait souvent cause commune avec eux (v. la *Bible grecque* et les *Colloques*) ; assez mal vu des deux camps, à cause d'une tolérance philosophique et d'un éclectisme de doctrine trop en avance sur le siècle, il se retira à Bâle, chez son ami l'imprimeur Froben. C'est là qu'il termina une existence qu'il voulait avant toutes choses très calme et qui fut, cependant, remplie d'agitations.

« Il y eut un homme au XVIe s., a dit Audin, qui occupa de son nom et de ses travaux le monde entier, qui compta parmi ses courtisans des papes et des empereurs, qui correspondait avec Henri VIII, Charles V, François Ier, Maximilien de Saxe, que les villes d'Allemagne recevaient sous des arcs de triomphe, qui eut pour admirateurs : Thomas Morus, Bembo, Sadolet, Mélanchton, Ulrich de Hutten, Jules II, Léon X ; à qui l'on écrivait : *Au prince des lettres, à l'astre de la Germanie, au soleil des études, à l'artiste des bonnes lettres, au vengeur de la théologie*, sans crainte que la lettre ne s'égarât ou n'arrivât pas à son adresse ; car il n'y avait qu'Érasme qui méritât tous ces titres». Érasme était investi d'une souveraineté pour ainsi dire universelle. Maintenant plus de la moitié de son œuvre a péri sans nul espoir de résurrection. L'intérêt de ses polémiques s'est refroidi autant qu'il est possible : ses thèses sur l'enseignement ont été surpassées de longue date ; un mot seul, le mot de « philosophie chrétienne » est resté de ses écrits religieux ; et les plus littéraires de ses pages dont il faut aller chercher le sens dans le vocabulaire d'une langue morte depuis tant de siècles ne se réclament d'aucune patrie dans notre Europe moderne. Mais l'histoire de son action personnelle, de ses controverses, de ses polémiques avec Luther, de son initiative féconde dans les domaines variés des lettres, de la philosophie, de la morale, de l'éducation, reste inséparément liée à l'histoire générale des deux plus grands événements du monde nouveau : la Réforme et la Renaissance. (*Opera omnia emendatoria et auctiora*, Ed. J. Leclerc [la plus complète]. Lyon, 1703-6, 11 v.)

Érasmienne (prononciation). Prononciation du grec généralement suivie dans les collèges, par opposition à la prononciation *reuchlinienne*, maintenant appelée l'*iotacisme*, qui est l'application au grec ancien de la prononciation du grec moderne.

Eratosthène de Cyrène, mathématicien et critique alexandrin, né en 274 av. J.-C., m. en 194. Administrateur de la grande bibliothèque d'Alexandrie sous Ptolémée Evergète, ses connais-

sances étendues, ses inventions, ses écrits, son universalité lui avaient acquis une gloire éminente. On le surnomma le second Platon. Inventeur du procédé mathématique appelé le *crible d'Eratosthène*, auteur d'ouvrages historiques, philosophiques et grammaticaux, il fut le premier à réduire la science géographique en système. (*Eratosthenica*, éd. Bernhardy, Berlin, 1822, in-8°.)

Ercilla y Zuniga (don ALONZO de), célèbre poète espagnol, né à Madrid le 7 août 1533, m. en 1594. Gentilhomme de la chambre de l'empereur Maximilien II, élevé dans la maison de Philippe II, il voulut prendre part, en 1553, à l'expédition chargée de réprimer, au Chili, la révolte des Araucans; et c'est là, c'est dans le souvenir, agrandi par l'imagination, de ses propres aventures, qu'il trouva le sujet de son poème en trente-six chants, moitié historique et moitié épique : l'*Araucanie* (*la Araucana*, 1569), œuvre très inégale en son essor, défectueuse sous le rapport du plan, entachée de négligences de style, mais où la pensée a beaucoup d'énergie et des élans sublimes.

Erckmann-Chatrian, noms accouplés de deux romanciers français : EMILE **Erckmann**, né à Phalsbourg, en 1822, m. en 1899, et ALEXANDRE **Chatrian**, né à Soldatenthal (Meurthe), en 1826, m. en 1890, que des habitudes constantes de travail en commun et la similitude de leur inclination d'esprit et de leur manière d'écrire avaient fondu, pour ainsi dire, en une seule personnalité littéraire. Leurs débuts furent obscurs et pénibles. Des succès retentissants leur firent oublier les difficultés de la première heure. Ils cultivèrent tour à tour le conte rustique, la nouvelle sentimentale, la peinture de mœurs champêtres enfermée dans le cadre préféré de l'Alsace, les imaginations fantastiques à la manière d'Hoffmann et de Poë, puis se rendirent surtout populaires avec des romans historiques ou politiques, tirés des épisodes guerriers de la Révolution et de l'Empire et qualifiés de « romans nationaux. » L'*Histoire d'un conscrit de 1813* et *Madame Thérèse* entre autres, dont l'objet devait être d'éclairer la jeunesse sur la vanité de la gloire des armes, se vendirent à plus de 100 000 exemplaires. Leur chef-d'œuvre paraît être le délicieux roman de l'*Ami Fritz* (1864), une idylle alsacienne rappelant la beauté calme d'*Hermann et Dorothée*.

Erigène (JEAN). Voy. **Scot**.

Erinna de Téos, femme poète grecque du VII° s. av. J.-C. Contemporaine et amie de Sapho, elle brilla, au-dessous d'elle, au nombre des maîtres de la poésie mélique.

Éristique. L'art des sophistes ; l'art de la dispute et de la controverse.

Voilà bien des siècles que nous sommes en prise à ce jeu qui consiste à jongler avec la pensée humaine.

Ernest (le DUC), *Herzog Ernst*, poème d'aventures allemand de la fin du XII° siècle.

Ernesti (JEAN-AUGUSTE), érudit allemand, né en 1707, dans la Thuringe ; professeur à l'Université de Leipzig ; m. en 1781. Célèbre à double titre comme théologien pour ses importants travaux d'herméneutique biblique (*Institutio interpretis Novi Testamenti*, Leipzig, 1761, in-8°, plus. éd. ; *Nouv. bibliothèques théologiques*, ibid., 1760-69, 10 v. in-8°) et comme humaniste par ses ouvrages non moins remarquables de latinité, qui l'ont fait surnommer le *Cicéron de l'Allemagne*.

Ernoul (Chronique d'). Importante continuation de l'hist. des croisades de Guillaume de Tyr ; écrite en 1228, dans les intérêts et sous l'inspiration de l'ambitieuse et intrigante maison d'Ibelin, l'une des plus puissantes de la Syrie.

Erotien, Ἐρωτιανός, grammairien grec du Ier s. ap. J.-C., dont on possède un lexique spécial de la langue d'Hippocrate (περὶ τῶν παρ' Ἱπποκράτει λέξεων, ap. H. Estienne, *Dictionarium medicum*, 1564, in-8°.)

Erpen (THOMAS VAN), *Erpenius*, érudit hollandais, né à Gorkum, en 1584 ; professeur de langues orientales à l'Université de Leyde ; m. en 1624. Ecrivait en arabe aussi purement, dit-on, qu'un fils de Mahomet. Sa *Grammatica arabica* fut longtemps classique. (1re éd., Leyde, 1631.)

Erreur. Le contraire de la vérité ; illusion de notre intelligence qui nous fait substituer à la réalité autre chose qui n'est pas elle ou ne vient pas d'elle.

Le problème de l'erreur touche aux plus hautes questions de la métaphysique. Platon, Bacon, Descartes, Leibnitz, Kant, ont appliqué leur génie tour à tour et différemment à en définir la nature, à en marquer les divisions, à analyser l'état de l'esprit quand le jugement qu'il porte est en contradiction avec les faits, avec la liaison normale des idées et des choses ; et ils se sont efforcés d'établir, d'après les conseils de l'expérience ou de la raison, quels sont les moyens de s'en préserver ou de s'en guérir.

Absolue ou relative, l'erreur est de la même date que les passions des hommes ; et il est à craindre qu'elle ne dure autant que celles-ci.

Ersch (JEAN-SAMUEL, bibliographe allemand, né en 1766, en Silésie, m. en 1828. Avec une persévérance inlassable, il rassembla les matériaux d'un grand nombre de catalogues, répertoi-

res ou manuels fort utiles (*Cat. de tous les écrits anonymes,* Lamgo, 1788 ; *Répert. général de littérat.,* 1785-1800, etc.) ; et, en outre, fonda avec Gruber l'*Allgemeine Encyclopedie,* l'un des recueils les plus estimés de la docte Allemagne.

Erse. Dialecte celtique parlé dans la haute Ecosse et l'Irlande,

Poésies erses, poésies composées dans la langue erse et qu'on attribuait par erreur aux anciens Scandinaves.

Erskine (Thomas, lord), célèbre orateur anglais, né en 1750; député de Portsmouth à la Chambre des Communes; grand chancelier, sous le ministère de Charles Fox; élevé à la pairie en 1806. Le Recueil de ses *Discours* (Londres, 1810-11, 4 vol. in-8°) offre d'admirables modèles d'une éloquence vive et pressante. Il aborda, par intervalles, le roman *(Armatas,* 1847, 2 vol.), la poésie et l'histoire.

Erslew (Thomas-Hansen), littérateur danois, né à Randers, en 1803, m. en 1870. Auteur d'un excellent *Dictionnaire universel des écrivains pour le royaume de Danemark.* (1843-53, 3 vol. in-8°, et 2 vol. de *Suppléments,* 1854-68.)

Ertal (Basile), philosophe et pédagogiste russe, m. à Saint-Pétersbourg en 1847. Ses ouvrages d'éducation *(Méthode Ertal)* eurent un grand succès dans les établissements d'instruction publique en Russie.

Ertenk ou Erzenk. Nom donné par les Persans au fameux livre de figures laissé par Manès, fondateur de la secte des Manichéens.

Eschatologie (gr. ἔσχατος, dernier; λόγος, discours). En théologie, doctrine des choses qui doivent advenir, lors de la fin du monde.

Escherny (François-Louis, comte d'), publiciste suisse, né en 1733, à Neufchâtel, m. en 1815. Ami de J.-J. Rousseau, il paraphrasa, sur divers sujets philosophiques et sociaux les idées de son maître et composa son *Eloge.* (Voy. *De l'Égalité,* 1796, 2 vol. in-8°, etc.)

Eschine, orateur grec, né en 389 av. J.-C., à Cathocide, en Attique, m. en 314. D'abord lutteur, puis acteur, il combattit bravement à Mantinée. Il débuta dans la carrière d'orateur comme adversaire de Philippe de Macédoine, fit partie de l'ambassade envoyée à ce prince en 347. Après l'envahissement de la Phocide, il fut accusé par Démosthène et Timarque de s'être, dans une seconde ambassade, laissé gagner par le Macédonien. Sa réponse, habile et virulente, lui valut un éclatant triomphe. Après la bataille de Chéronée, il déposa un acte d'accusation contre Ctésiphon, qni avait proposé d'accorder à Démosthène une couronne d'or en récompense de son patriotisme. Ce procès fut plaidé en 330 et Eschine eut le dessous. Humilié, il s'exila à Ephèse, puis à Rhodes, où il ouvrit une école d'éloquence. Les anciens vantaient la clarté, l'habileté, la pureté de son style et sa dialectique serrée.

Eschine, Αἰσχίνης, dit le Socratique, philosophe grec du IVe s. av. J.-C. Les anciens connaissaient de lui des dialogues qu'on l'accusait d'avoir dérobés à la veuve de Socrate, le maître dont il avait saisi la doctrine. Ces dialogues étaient d'une expression sobre, limpide et purement attique. Ceux qu'on a publiés, sous son nom (éd. Fischer, Leipzig, 1786, in-8°) sont apocryphes.

Eschyle, Αἰσχύλος, illustre poète grec, né à Eleusis, l'an 525 av. J.-C., m. en 456. Eschyle, le père de la tragédie grecque, fut un vaillant soldat avant d'être un grand poète, combattit à Marathon, à Platée, à Salamine, écrivit quatre-vingt-dix pièces, dont la perte presque totale est le plus grand naufrage littéraire de l'antiquité, se vit couronné 52 fois, et laissa la mémoire d'un colossal génie, de la famille d'Ezéchiel, de Dante, de Shakspeare. Génie solennel et grandiose, antique dans l'antiquité même, puissant évocateur de vieilles théogonies, chantre inspiré des Forces premières, des divinités archaïques et des anciens héros, il portait dans l'âme du peuple les émotions violentes qu'y précipite la terreur religieuse ou le patriotisme exalté. Eschyle peignit Prométhée luttant contre Jupiter : c'était le mystère dans toute son imposante et obscure majesté. Il raconta la guerre des Epigones; et ce drame primitif atteignait à une réalité si saisissante, à une énergie si précise, que les Athéniens ne pouvaient le voir sans être remplis d'une fureur guerrière. Ses sujets ressemblent à des épopées, avec des mélanges inattendus de grâce et de tendresse. Des récits homériques se heurtent aux intervalles des dialogues. Ses personnages plus grands que nature ont le démesuré oriental. La simplicité extrême de l'action, qui se réduit à l'accroissement ou à l'éloignement de la catastrophe initiale, l'étendue disproportionnée de la partie lyrique, la prédominance du chœur sur les autres rôles, le caractère abrupt du style, l'ordonnance liturgique de la composition théâtrale, l'ensemble enfin de ces caractères constituent à Eschyle une physionomie isolée dans l'histoire de l'art. Néanmoins, on a justement

reconnu, dès la tragédie eschylienne, les types des principales espèces de drame qui se sont ensuite développées à travers les âges : drame de passion ou de fatalité intérieure *(Agamemnon)* ; drame d'aventures ou de fatalité extérieure *(Choéphores)*; enfin drame philosophique et religieux *(Euménides*)*. On y sent, encore confus, encore mal dégagés du dithyrambe originel, les germes de tout le théâtre futur.

Lorsque la critique anglaise a voulu chercher, dans la suite de l'histoire intellectuelle, un poète qu'elle pût associer à son Shakspeare et porter sur le même rang, pour l'énergie, la hardiesse, la grandeur, le merveilleux, elle a dû remonter jusqu'au vieil Eschyle, et le rapprochement de ces deux natures souveraines, séparées par la distance de tant de siècles et par une profonde dissemblance de genres, lui a fourni le sujet de parallèles non moins intéressants qu'instructifs.

Escobar y Mendoza (ANTONIO), fameux casuiste espagnol, né en 1589, à Valladolid, entré chez les Jésuites dès sa quinzième année, m. en 1669. Son imagination très féconde se porta vers la poésie *(San Ignacio do Loyala,* 1613 ; la *Virgen Madre de Dios,* 1648. in-8°), vers la morale et la théologie. Le total de ses productions ne forme pas moins de 40 vol. in-folio. On a vivement attaqué sa morale, qui, par de certaines équivoques ou de certains sophismes, a provoqué contre l'ordre tout entier les censures et les railleries. S'appuyant de cette juste pensée qu'il faut proportionner les conditions du devoir aux facultés des individus, selon l'état des mœurs de l'époque où ils vivent, il s'en autorisait pour arriver, de relâchement en relâchement, à rendre excusables, sinon légitimes, — sous le bénéfice de la direction d'intention — des fautes énormes. *(Summula Casuum conscientiæ,* Pampelune, in-16 ; *Libri theologiæ moralis XXIV,* Lyon, 1562, in-fol. ; très nombr. éditions et trad.)

Escoufle (l'). Poème d'aventures anonyme du XIII° s., complément nécessaire de *Guillaume de Palerne.*

Escousse (VICTOR), auteur dramatique français, né en 1813, à Paris, m. en 1832. Il vint à la littérature dans la période suraiguë du romantisme, brilla quelques heures et disparut presque aussitôt. Le suicide retentissant de ce poète qui, n'ayant pas vingt années, comptait trois ouvrages représentés sur trois théâtres différents *(Farruck le Maure,* 1831; *Pierre III,* 1831; *Raymond,* 1832), mais qui se déclarait incompris parce qu'on n'avait pas assez fort admiré les essais de sa plume novice, et qui, pour cette belle raison, s'asphyxia dans une mansarde avec son collaborateur Pierre Lebras ; une telle mort, entourée de pareilles circonstances, dénote jusqu'à quel point peut être poussée l'infatuation de l'art.

Escuara. Nom original du basque.

Eskimos (Idiomes et littérature des). Idiomes particuliers à ce rameau de la race tartaro-finnoise qui habite, au nombre d'une cinquantaine de mille individus, l'Amérique arctique et le N.-E. extrême de l'Asie. Ce sont des langues d'agglutination. La plus connue est le groënlandais, où les règles de la composition des mots, comme celles de la syntaxe, sont d'une grande complication, mais d'une remarquable fixité.

Les Eskimos du Groënland ont une littérature populaire peu étendue et de date récente, formée d'anecdotes enfantines sur les sorciers, sur les *angekok,* sur les géants et leur puissance. Le héros de la légende massacre, par exemple, tout un village pour se venger d'une injure. Cette littérature comprend, en outre, des récits de chasse et de pêche, d'accidents et de divers événements mémorables arrivés dans différentes parties du pays. Suivant Nordenskiöld et, à en juger par la traduction de Rink, le style et le sujet de ces morceaux naïfs caractérisent bien le tempérament des auteurs et de la race tout entière, ce qui leur donne une particulière saveur.

Esmenard (JOSEPH-ÉTIENNE), poète français, né en Provence, à Pélissane, en 1770; élevé à Marseille chez les Oratoriens ; soumis aux péripéties d'une existence voyageuse ; reçu à l'Académie en 1810 ; m. en 1811 par suite d'un accident de voiture. Jeune, il fit deux voyages aux îles et sur le continent de l'Amérique. L'aspect mouvementé de la mer frappa son imagination ; les souvenirs de l'histoire visitèrent en même temps sa pensée. Il conçut l'idéal d'un poème didactique où seraient suivis les progrès de la *Navigation,* depuis les origines de cet art. Clair et correct, son vers, malheureusement, manque de force. Il a quelque chose d'abstrait et de tendu, de froid et d'uniforme. Dans une exposition variée se rencontrent, pourtant, quelques heureux épisodes, tels que le voyage et la mort de La Pérouse. *(La Navigat.,* 2° éd., Paris, 1866, in-8°.)

Esope , fabuliste grec, né vers 620 av. J.-C., m. vers 560. Natif de Phrygie, contemporain de Solon, il aurait été esclave à Athènes. Affranchi, puis amené par ses voyages à la cour de Crésus, le roi des Lydiens l'envoya consulter l'oracle de Delphes ; mais là, accusé d'impiété, il fut précipité du haut de la roche Hyampée. Sans avoir été l'inventeur de la fable, il en fut en Grèce l'un des premiers auteurs. La donnée de ces petits récits lui appartient ; mais la prose est d'une époque

bien postérieure. Babrius les avait mis en vers.

Espagnole (Langue). L'une des sept langues dites novo-latines (v. française, italienne, ladine, portugaise, provençale et roumaine), comprenant plusieurs dialectes : le galicien, le catalan, l'andalou, l'asturien, le castillan. Celui-ci a pris, avec le cours des siècles, la place prépondérante et relégué ses frères romans à l'état de patois.

Dans la formation de ses mots, l'espagnol a gardé une remarquable fidélité aux origines latines. Il s'en est éloigné davantage dans sa phonétique et son matériel lexique, où l'on constate, entre autres éléments apportés par le contact historique des peuples, beaucoup de termes arabes. On trouve, chez Isidore de Séville, en quelques mots cités, — c'est-à-dire dès le VIIe s., — des traces de l'espagnol. Néanmoins les textes les plus anciens ne remontent pas au delà du milieu du XIIe siècle.

La langue espagnole a des teintes chaudes et une harmonie sonore.

Espagnole (Littérature). En raison de son particularisme très accusé, cette littérature, si féconde et si caractéristique, est une des moins connues parmi les littératures modernes. C'est qu'elle n'est pas humaine dans l'acception complète du mot, mais par dessus tout nationale, qu'elle s'adresse à une famille d'hommes particulière, qu'elle peut intéresser fortement les uns et ne parler que faiblement à l'imagination des autres, selon qu'on sympathise plus ou moins avec les mœurs ou les types très à part qu'ont mis en action un Lope de Vega, un Calderon, ou encore de nos jours un Echegaray.

Cette abondante littérature se partage en quatre époques assez nettement déterminées.

La première va des origines jusqu'à Charles-Quint. Alors la langue, issue du latin, renforcée de mots arabes et flottante entre plusieurs dialectes, s'emploie à traduire spontanément les sentiments généreux, les pensées nobles et élevées, en même temps qu'elle s'essaie à l'expression d'idées générales encore indécises. C'est l'époque héroïque, où chaque jour, pour ainsi dire, est marqué par un exploit et par un chant, où, dans une poésie sortie du sol même, dans le *Poème du Cid*, dans les *Chroniques*, dans ces *Romances*, qui constituent la meilleure épopée de l'Espagne, dans les romans d'aventures, se manifeste d'un plein essor l'idéal chevaleresque et religieux, qui sera toujours celui des fiers descendants de Pélage.

La deuxième époque s'étend depuis le commencement du XVIe s. jusqu'à l'avènement de Philippe V. Le flot pur de la littérature nationale se grossit des eaux de la Renaissance. L'Espagne se tourne vers la glorieuse Italie. Boscan et Garcilaso adoptent les mètres de Pétrarque, de l'Arioste et de Sannazar, en attendant que Ledesma et Gongora viennent, à leur tour, renchérir sur les subtilités des concetti. Cette révolution dans le goût fut loin d'être en Espagne aussi complète et aussi décisive qu'elle le fut, en France, par exemple. Le génie national résista mieux. Les conservateurs (Cristobal de Castillejo, Antonio de Villegas, etc.) avaient le peuple pour eux. On le voit par Lope de Vega, qui, disciple des deux écoles, *pétrarquiste* à ses jours, avait soin d'enfermer les règles dans son tiroir, quand il voulait écrire pour son public ordinaire. — Le XVIe s. et le commencement du XVIIe s. virent la plus abondante floraison poétique qu'ait jamais connue l'Espagne. Le vers était, pour ainsi dire, la langue courante. Les poètes se comptaient par milliers, ou plutôt ils ne se comptaient plus ; car ils étaient innombrables. Si nous planons au-dessus de la foule pour n'envisager que les maîtres, c'est encore le siècle d'or de la littérature ibérique, celui de Cervantès et de Hurtado de Mendoza, celui de Luis de Léon et de sainte Thérèse ; celui de Montemayor et de sa *Diana*, du grand historien Mariana, des romanciers picaresques et de l'intarissable dramaturge Lope de Vega. Avec celui-ci nous entrons dans le XVIIe s. Calderon vient de naître. Il occupera la place dominante au théâtre. Lope de Vega, Calderon, Tirso de Molina, Guillen de Castro, Alarcon, tous ces talents vigoureux tendent à l'accomplissement de la même tâche : faire du théâtre grossier et hésitant de Nabarro et de Rueda cette individualité littéraire si originale et si caractéristique, qui est le drame espagnol.

Le XVIIIe s. remplit la troisième époque. Ère de décadence manifeste, dans les œuvres de l'esprit, comme dans les actes de la politique. On nomme quelques écrivains : Melendez Valdès, Ramon de la Cruz, Fernandez Moratin. Mais le flot des mauvais ouvrages inonde et couvre tout. L'élément, qui avait animé les lettres jusqu'alors, dans la patrie des *romanceros*, est étouffé. Tous les auteurs se sont mis à la remorque de l'imitation française.

Avec le romantisme, s'ouvre la quatrième période. De grands poètes s'annoncent. Un sang nouveau s'infuse dans les veines presque taries du génie castillan. Espronceda, Angel de Saavedra, duc de Rivas, Quintana, Zorrilla étendent leur réputation au delà des frontières de leur pays. Le mouvement de renaissance et de restauration dont ils avaient donné le branle ne s'est plus arrêté depuis lors. La littérature espagnole a repris, de nos jours, une vitalité inattendue, dans la poésie, le roman et au théâtre. A juste titre, elle s'enorgueillit, pour ne citer que ceux-là, des noms de Pedro Antonio Alarcon, Campoamor, de Nunez de Arce, d'Echegaray, de Perez Galdos, de Valera, de Pereda, de Menendes y Pelayo et d'Armando Palacio Valdès.

Nulle littérature en Europe, comme nous l'avons indiqué tout à l'heure, ne s'est au même degré développée conformément à son génie et sans l'interposition des littératures anciennes ou d'une civilisation plus avancée. Elle est redevable de cette unité qui fait à la fois sa force et son isolement, à sa situation géographique particulière, qui a retardé et atténué l'envahissement de l'idéal antique et au caractère populaire qu'elle a su conserver, dans le cours de sa longue évolution. Cette ferme attention à se maintenir toujours près de l'âme du peuple l'a, en effet, préservé de ces genres savants et artificiels, qui, après avoir enfanté des chefs-d'œuvre en nos pays, ont eu besoin, pour revivre, d'emprunter une nouvelle sève au Romantisme, dont justement les principales racines plongeaient dans le sol espagnol.

Toute différente qu'elle se soit montrée des autres littératures européennes, celle que nous étudions ici aura exercé à l'extérieur une influence considérable. Personne ne l'ignore : l'Espagne a mis en circulation une masse énorme de sujets et de situations dramatiques ou romanesques. La liste serait longue des ouvrages français imités des auteurs castillans, depuis Corneille et d'Urfé jusqu'à Victor Hugo, en passant par Lesage et Beaumarchais. C'est à l'Espagne que nous sommes redevables, sinon de l'élément chevaleresque, dont nos vieilles épopées et nos récits de la Table Ronde avaient défrayé l'Europe entière,

du moins d'une certaine forme du romanesque. Rappelons seulement la fameuse *Diana enamorada* de Montemayor, qui enchanta l'Europe et provoqua nombre d'imitations, telles que l'*Arcadie* de Sidney et l'*Astrée* de d'Urfé; et les récits picaresques, dont les sujets et les mille détails typiques ont tant de fois renforcé, chez nous, la veine du *réalisme*.

La littérature espagnole a sa profonde originalité. Ses poésies sont éclatantes d'images; elles respirent l'héroïsme et l'exaltation de l'âme; elles poussent à l'action et aux grands sacrifices pour la religion et la patrie. Cette littérature, en revanche, a aussi ses graves défauts et de larges lacunes. Ses auteurs, effarouchés par les cachots de l'Inquisition, entravés par les tendances exclusives de l'esprit national, se sont condamnés eux-mêmes à d'éternelles redites. Les anachronismes et le manque de couleur locale tant reprochés au théâtre français du XVIIe s., ces défauts ne sont que véniels auprès de ceux des Espagnols. Trop exaltés par Schlegel et l'école romantique, Lope et Calderon sont loin d'avoir égalé Shakspeare. Le drame au delà des Pyrénées est tout à fait espagnol. Il se montre rarement philosophique et humain. Les habitudes de l'esprit méridional repoussent la méditation. Aussi la raison a-t-elle forcément pâti, en Espagne, de la place si large abandonnée à l'imagination et à la fantaisie. Enfin, on doit remarquer que le sentiment des beautés de la nature et des plaisirs simples de la famille a manqué presque totalement dans la littérature espagnole, jusqu'à la venue des derniers romanciers contemporains.

Espence (CLAUDE d'), lat. *Espencœus,* théologien français, né en 1511, à Châlons-sur-Marne; recteur de l'Université de Paris en 1540; m. en 1571. (*Œuvres* latines et françaises, Paris, 1619, in-fol.)

Esprit. L'ensemble des facultés intellectuelles. Le mot est pris, en particulier, pour cette vivacité d'imagination qui nous fait concevoir les choses avec feu et nous les fait produire avec facilité, pour cette émanation brillante de la causerie et du style, d'où se dégagent sans effort les reparties vives, les pensées fines, ingénieuses, les allusions adroites et les heureuses saillies.

A le rechercher trop on court plus d'un péril.

Avoir de l'esprit dans le sens restreint attaché à ce mot — pour beaucoup d'amateurs du livre, du journal ou de la société, — c'est débiter agréablement des sornettes, être malin, sarcastique, c'est vouloir ou ne savoir s'appesantir sur aucun sujet, c'est déraisonner avec grâce. Chez ceux-là, comme chez beaucoup de femmes dites spirituelles, l'âme, le cœur, le caractère, les sens, tout est esprit. Tout en eux vient de l'esprit et retourne à l'esprit. Mais ce n'est pas en avoir du meilleur si le jugement ne va de compagnie. Cela s'appelle le *bel esprit*, peut-être, celui d'hier ou celui d'à présent; mais ce n'est point le bon esprit, s'il ne comporte quelque dose de sagesse, sous des dehors enjoués. La raison assaisonnée de malice et la gaieté du bon sens, voilà le véritable esprit.

Esprit des Lois (l'). Voy. **Montesquieu.**

Espronceda (don José), poète, romancier et homme politique espagnol, né en 1810 dans l'Estramadure, m. en 1842. Il vit le jour au milieu des camps; toute sa vie, sa courte vie, fut un combat en faveur des idées de libéralisme, d'affranchissement moral et intellectuel. Le poète romantique par excellence des Espagnols, doué d'un tempérament à la fois fantasque et sublime, grandiose et désordonné, il rendit quelques échos puissants du génie de Byron, Musset, Léopardi. Son œuvre peu volumineuse se borne à un certain nombre de compositions lyriques, à des articles de journaux, et à deux poèmes inachevés: *Pelayo* et le *Diablo mundo.* (Ed. Hartzenbusch, 1858, in-8°. *Obras*, Madrid, 1884.)

Esquilache (Don FRANCISCO DE BORJA Y ARAGON, prince d'), ital. *Squillace*, poète lyrique espagnol, descendant de la famille italienne des Borgia; né à Madrid en 1582; vice-roi du Pérou; m. en 1658. Le naturel et la fraîcheur de ses petites pièces de vers, encore charmantes à lire, tranchent de la manière la plus heureuse sur les affectations du gongorisme alors régnant, dont il avait eu le bon goût de se séparer. (*Obras en verso*, Madrid, 1639; Anvers, 1654; Bibl. de Aut. esp., t. XVI. XXIX, XLII et LXI.)

Esquimaux. Voy. **Eskimos.**

Essai. Genre de travail littéraire qui suppose, d'habitude, soit un recueil d'études fragmentaires rassemblées sans unité de plan, soit une œuvre peu mûrie dans laquelle la pensée est jetée telle qu'elle s'échappe du cerveau, avec la fraîcheur de la jeunesse ou la pleine indépendance de l'esprit. Néanmoins, sous cette appellation modeste, on rencontre des œuvres de grande portée, les « Essais » de Montaigne, de Locke, de Bacon, de Leibniz.

Les Anglais en ont fait un genre à part, une sorte de dissertation, plus ou moins humoristique, de philosophie, de morale, de littérature à l'usage du monde, — un genre ayant ses qualités et ses défauts, l'éclat saisissant des images, le mouvement, la rapidité de la pensée, la hardiesse brusque des conclusions. Les deux premiers *essayistes* par la date, sinon même par le talent, sont Addison et Steele. Tout écrivain ami du paradoxe est volontiers un essayiste.

Essarts (EMMANUEL des), poète et littérateur français, né à Paris, en 1839. Fils d'un poète (Alfred des Essarts) il composa de bonne heure des vers (les *Élévations*, 1859-65). Des premiers à se ranger parmi les Parnassiens, il embrassa les principes de l'école et se fit un travail d'y plier ses pensées. Professeur de l'Université, E. des Essarts a gardé de ses premières études, au cours de son enseignement: l'amour de l'antiquité, le respect de la langue, la recherche de l'idéal. Il s'en est inspiré pour traiter des sujets variés de littérature et d'art. (*Voyages de l'Esprit*, 1871; *Portraits de maîtres*, 1888.)

Estampie. Au moyen âge, sorte de petite chanson destinée, comme les *rondeaux*, les *ballettes*, les *virelais*, à accompagner la danse. Ce nom s'appliquait, originairement, à une danse où l'on frappait du pied pour marquer le rythme.

Esther (livre d'). Ouvrage de l'Ancien Testament, renfermant l'histoire d'une jeune et illustre Juive, à qui son extraordinaire beauté valut de partager le trône du roi de Perse Ashavérus ou Assuérus, c.-à-d. Xerxès. Comme l'a établi Oppert, les faits racontés dans le livre d'Esther ont leur origine en des événements arrivés en 473 avant J. C.

Esther. Voy. **Racine.**

Esthétique. (du gr. αἴσθησις, sentiment; mot créé par Baumgarten). Science qui a pour objet de rechercher et de déterminer les caractères du beau dans les productions de la nature ou de l'art. Les philosophes qui se sont occupés d'e. sont surtout Platon et Aristote, dans l'antiquité; Kant, Schelling, Hégel et Cousin dans les temps modernes.

Esthétique (école). École littéraire anglaise, qui, avec Rossetti, Swinburne, Burne Jones, Walter Pater, William Morris et autres, a fleuri pendant la seconde moitié du XIXe s. Sans marquer en général par la pensée puissante, l'éloquence généreuse et les vues supérieures, elle aura, toutefois, introduit dans l'art et la littérature de l'Angleterre un sentiment particulièrement raffiné du rêve et de la beauté, le sens de la composition, plus d'élégance et de distinction dans la forme.

Esthonien (l'). Idiome appartenant au rameau finnois ou tchoude de la famille ouralienne; il est parlé dans l'Esthonie propre et en Livonie, dans les districts de Dorpat et de Revel, où il se partage en deux dialectes. La poésie populaire des Esthes a un caractère mélancolique.

Estienne (HENRI Ier), imprimeur français, né vers 1460, m. en 1520. Originaire de la Provence et destiné à devenir le chef d'une illustre famille, il ne craignit pas d'encourir l'exhérédation paternelle pour se vouer à l'exercice de l'art typographique récemment inventé. Il imprima cent-vingt-huit ouvrages relevant en majeure partie de la philosophie et de la science.

Estienne (ROBERT), imprimeur et érudit français, fils de Henri Ier (1503-1559). Des progrès incroyables dans l'étude des langues latine, grecque, hébraïque, signalèrent sa jeunesse. Au prix de mille confrontations laborieuses, de mille combats aussi pour surmonter le mauvais vouloir des théologiens en Sorbonne, il accomplit le projet de donner une édition complète de la Bible; douze tirages successifs, en grec, en latin, en hébreu, en français, en attestèrent l'admirable correction ainsi que la beauté du caractère. Il continua de publier d'excellents livres: auteurs grecs inédits, qu'il imprima avec les caractères royaux de Garamond, auteurs latins, grammaires et lexiques, ouvrages personnels sur l'étude de la langue française. (*Grammaire fr.*, 1557, pet. in-8°, souv. réimp.) Son *Thesaurus linguæ latinæ*, mis au jour en 1532, avec l'aide de Jean Thierry de Beauvais, eut trois éditions en onze ans. A la suite de démêlés que lui suscita la Sorbonne, il passa à Genève, où il embrassa la religion réformée. De Thou a pompeusement célébré les immenses services rendus par Robert E., en avançant que le monde chrétien doit plus à sa science qu'aucune autre nation ne doit à son plus grand capitaine pour avoir étendu les limites de son territoire.

Estienne (CHARLES), imprimeur et auteur français, frère du précédent, né en 1504, m. en 1564. Comme écrivain, il fournit les premiers modèles des *Guides* et des *Maisons rustiques* (*Guide des chemins et fleuves de France*, 1552; *l'Agriculture et la Maison rustique*, 1564, in-4°); comme typographe il acheva la belle édition d'Appien commencée par Robert, et mena plusieurs travaux qui, malheureusement, ne le conduisirent pas à la fortune. Loin de là, car il fut emprisonné pour dettes et mourut au Châtelet.

Estienne (HENRI II), imprimeur, philologue, littérateur et poète, né en 1528, à Paris, m. en mars 1598. Ses éditions des auteurs anciens, presque aussi parfaites que celles de son père, sont enrichies de préfaces latines joignant à une critique profonde les plus curieux détails personnels. Son *Thesaurus Graecæ linguæ* (1571, 4 vol. in-fol.), une merveille de science, a été souvent réédité. H. Estienne mérite aussi d'être cité comme écrivain français, pour des ouvrages tels que le traité *De la precellence du langage françois* (1579, in-8°), où les discussions grammaticales revêtent une forme piquante et animée, qui ne leur est pas habituelle. Extraordinaire était la capacité de son intellect. Toute l'antiquité, toute cette existence grecque, biblique, romaine, qui revivait en lui, ne suffisait pas à l'absorber: il avait les yeux très ouverts sur son siècle. Il en était instruit autant qu'homme du monde; et son *Apologie pour Hérodote* (satire plutôt qu'histoire), bien qu'inexacte de parti pris, injuste et passionnée à maints endroits, témoigne qu'il connaissait assez son époque pour en discerner les défauts et pour en devancer les progrès.

Estienne (PAUL), né en 1566, m. en 1627. Fils de Henri II, il reprit à Genève l'imprimerie de son père et donna entre autres éditions d'auteurs anciens, celle d'Euripide avec la traduction de Canterus. (1602, 2 vol in-4°.) Les humanistes estimaient ses vers latins.

Estienne (ANTOINE), fils de Paul, né en 1592, m. en 1674. Il abjura le calvinisme et reçut le titre d'imprimeur du roi. Ni ce titre, ni la valeur de ses publications ne le préservèrent de la ruine. Avec lui s'éteignit dans une complète détresse, à l'Hôtel-Dieu de Paris, la glorieuse lignée des Estienne.

Estiennot de la Serre (dom CLAUDE), érudit français, né en 1639, à Varenne, m. en 1699. Moine bénédictin, il colligea quarante-cinq volumes in-folio de pièces relatives à l'histoire de son ordre, qui furent plus tard mises en ordre et utilisées par d'autres.

Estrades (GODEFROI, comte d'), diplomate français, né en 1607, à Agen, m. en 1686. Le négociateur de la glorieuse paix de Nimègue, il en avait recueilli tous les documents, qui furent publiés en 1709. (5 vol.in-12.)

Estrées (les d'). Famille de grands seigneurs dont plusieurs membres : le cardinal d'Estrées [1628-1714) et ses neveux Jean et Victor [le maréchal Victor-Marie d'Estrées], entrèrent à l'Académie française comme amis des lettres sinon comme littérateurs.

États-Unis (Littérature des). Pendant un siècle au moins, la littérature américaine des Etats-Unis se confond avec la littérature anglaise. Tant que dure la période coloniale, on aurait peine à les distinguer: il y a entre elles identité de génie et presque identité de personnes. Autour des Américains du XVIIIe siècle, ne manquaient pas les sujets propres à inspirer le poète, ou à provoquer la réflexion du penseur. Ils n'auraient eu qu'à se reporter au souvenir encore récent des pionniers de la Nouvelle-Angleterre se battant contre les Indiens et contre la nature, à évoquer l'image de la civilisation aux prises avec les mille obstacles de la vie sauvage. Mais il fallut d'abord vivre, cultiver, bâtir, avant de songer à écrire. Presque tous puritains, d'ailleurs, les colons anglais n'étaient guère disposés à protéger les arts; l'imprimerie leur semblait une industrie superflue; la prédication et la théologie, par exemple la vigoureuse et consciencieuse raison d'un Jonathan Edwards (1703-58) suffisaient à leurs besoins intellectuels. Ou bien, c'était assez pour eux d'y joindre quelques brochures politiques, des pamphlets nés de la rivalité de divers établissements (Virginie, Caroline et Maryland), et des histoires locales.

Cependant, après avoir défriché d'immenses territoires, improvisé des cités énormes, poussé jusqu'aux dernières bornes le vertige de la mécanique, les « Yankees », dont on se plaît à rappeler l'esprit positif, reconnurent qu'il n'y a pas de civilisation durable et assise sans culture artistique. Ils allèrent vite en besogne, en cela comme en toute chose. Ils avaient commencé. comme il convenait à leur nature par l'utile et la pratique. Ils eurent en premier lieu des orateurs, des écrivains graves, des historiens. Les poètes, les romanciers et les fantaisistes leur vinrent plus tard.

Dès la proclamation de l'indépendance, des voix éloquentes s'étaient révélées dans la discussion des affaires publiques, des problèmes de races ou de religions. Ce furent Washington, Jefferson, Adams, Clays, Webster, Calhoun, Trombull; et, dans la chaire évangélique le célèbre Channing. A côté des orateurs, et d'aussi bonne heure qu'eux, s'annoncèrent des polygraphes, des essayistes, qui, à l'exemple de Benjamin Franklin, ce génie universel et bienfaisant, s'associèrent dans une même tâche: répandre par toutes les voies des connaissances utiles. Ils frayaient la voie au moraliste de premier ordre Emerson.

La prose historique se développa glorieusement, dès ses débuts. Tour à tour Bancroft, Marshal, Irving, Stiles, Prescott, Sparks, Ticknor, Everett, Lothrop-Motley, ont représenté avec succès les différents caractères et les qualités diverses des deux groupes de narrateurs qui se sont formés, dans le XIXe s., aux Etats-Unis, l'un prenant à tâche d'élucider les brillantes époques de l'histoire européenne qui se rattachent à la découverte et à la conquête du Nouveau-Monde et les principaux faits de la nation qui a joué le plus large rôle dans ce grand événement; l'autre s'appliquant à écrire l'histoire américaine proprement dite.

Les commencements de la poésie avaient été laborieux. Si l'on remonte jusqu'aux premiers tâtonnements de la littérature américaine et qu'on laisse ensuite de côté les Pierpont, les Clifton, les Francis Scott Key, il faut arriver jusqu'à Bryant, en 1817, pour saluer un vrai talent. La floraison devint tout à coup très féconde, Longfellow, Lucrèce Davidson, mistress Sigourney, Wendell Holmès, l'original auteur californien Joaquim Miller et l'étrange, l'indéfinissable Walt Whitman ont affirmé successivement l'indépendance intellectuelle des Anglo-Américains; leurs œuvres se répandirent dans les deux mondes.

Le mouvement poétique est resté franchement idéaliste, inspiré d'un côté par les anciens lakistes Coleridge, etc., par la nouvelle école esthétique anglaise de Rossetti et divers, et d'autre part il s'inspire beaucoup de Burns, d'Edgar Allan Poe, etc.

Par contre, on a maintes fois constaté la lacune d'un théâtre national aux États-Unis, l'impuissance de quelques auteurs de ce siècle à reprendre les efforts de Tyler et de Dunlap, et fourni les raisons qui expliquent la pauvreté relative de la littérature dramatique chez les Américains du Nord. Trouvant plus commode de transporter sur leurs scènes le théâtre tout formé des Européens, de leur emprunter à la fois leurs meilleurs artistes et leurs chefs-d'œuvre, ils composent encore, aujourd'hui, comme hier, la majeure partie de leur répertoire d'adaptations, de traductions et d'emprunts.

Il n'en a pas été de même du roman. C'est dans ce genre surtout que l'intelligence américaine semble avoir trouvé sa voie véritable. Brocken Brown, avec ses conceptions fantastiques, en a été le vrai créateur, vers la fin du XVIIIe s. Dans le cours de l'âge suivant jusqu'à l'heure actuelle c'est une variété extraordinaire de productions et de talents. Ainsi, les charmantes fictions de James Kirke Paulding, les premières esquisses de la vie sauvage tracées par Edgar Muntley, les épopées indiennes de Fenimore Cooper (qu'on a si improprement surnommé le Walter Scott américain), les fines descriptions de mœurs de W. Irving, les imaginations extraordinaires d'Edgar Poë, les œuvres d'une grande portée politique et morale de mistress Beecher-Stowe et de mistress Cumming, les scènes humoristiques et si vivantes de Haliburton, autrement dit *Sam Slick*, les fines satires et les physiologies piquantes de Wilhem Holmes (si différentes des parodies charivaresques de Marc Twain), les admirables analyses de Nathaniel

Hawthorne, les pittoresques tableaux de la vie californienne par Bret Harte ou de la vie créole par George Cable, et combien d'autres! Depuis quelques années une évolution intéressante se produit chez les romanciers américains. Cooper et ses successeurs s'étaient attachés de préférence à décrire les caractères et les aspects d'un monde original, à présent disparu. Plusieurs aussi avaient fait ressortir le genre d'étrangeté qui peut exister dans la Nouvelle-Angleterre maintenant vieillie de deux siècles, en dehors du récit des prouesses indiennes ou des brutalités d'un camp de mineurs. Les derniers venus, les plus nouveaux, se sont attachés, à leur tour, à faire connaître la société américaine proprement dite avec les qualités et les défauts qui lui sont particuliers, les préjugés qu'elle a empruntés de ci, de là, les ridicules qui en résultent souvent au milieu de l'excès du luxe et de la puissance commerciale. Edgar Fawcett, Bishop et d'autres ont rencontré le succès dans ce genre, tandis que leurs contemporains et rivaux Henry James, Marion Crawford ont trouvé une autre veine d'originalité dans les peintures de la vie cosmopolite.

Il est aisé de le reconnaître, au terme de cette énumération trop rapide, les Américains ont acquis assez de titres littéraires pour que leur histoire intellectuelle aussi bien que leur histoire politique soit dégagée de la dépendance étrangère, et pour qu'on leur reconnaisse, en dépit de la similitude du langage et des ressemblances inévitables avec les Anglais, une littérature indigène réellement originale et féconde.

Etheredge (George), poète dramatique anglais, né en 1636, m. en 1691. Imitateur du genre français, écrivain spirituel mais volontiers immoral, il fit surtout applaudir une comédie : l'*Homme à la mode* où il passe pour avoir dessiné son propre portrait.

Ethicus, *Ister* ou *Hister,* géographe latin du IVe s. ap. J.-C., né en Istrie. Sous son nom nous sont parvenus un abrégé de sa *Cosmographie,* publié pour la première fois à Paris, en 1852, par d'Avezac; et une autre compilation du même titre, que Gronovius révéla en 1722. (Leyde, in-8°.)

Éthiopide (l'). Voy. **Arctinus de Milet.**

Éthiopiennes (Langues). Langues de l'Afrique centrale parlées au sud de l'Égypte; aux alentours et dans certaines parties de l'Abyssinie. Telles : le *somâli,* le *galla,* le *bedja,* le *saho,* le *dankali* et l'*agaou.*

Éthique. Science de la morale. — De même qu'à l'ordre physique répond, dans le monde des idées, l'ordre moral, les *sciences éthiques* répondent aux sciences naturelles en leur succédant. Car l'esprit de l'homme aperçoit, dans les unes et dans les autres, quelques analogies et des lois semblables. Ces sciences embrassent : la *politique,* qui, à son tour, comprend l'*éducation,* chez les anciens, du moins; la *jurisprudence;* la connaissance des antiquités et des traditions, par conséquent la *critique* et la *rhétorique.*

Éthographie (ἦθος, mœurs, γράφω, décrire). Description des mœurs, du caractère des peuples.

Éthologie. Discours ou traité sur les mœurs et les manières.

Éthopée (ἠθοποιΐα, de ἦθος, mœurs, et ποιέω, je représente). Figure qui a pour objet la peinture des mœurs et du caractère d'un personnage. Il y a des écrits, dont le genre comporte la peinture de portraits nombreux et longuement tracés; par exemple, les *Caractères* de Théophraste, chez les Grecs, et ceux de La Bruyère, chez les Français.

Ethos. Voy. **Ithos.**

Étienne (Ch.-Guillaume), auteur dramatique et publiciste français, né à Chamouilley, en 1778, m. en 1845. Député de la Meuse en 1820, il entra, après la Révolution de 1830, à la Chambre des pairs. L'immense succès au Théâtre-Français des *Deux Gendres,* comédie de mœurs très ingénieuse et très spirituelle, quoique imitée, lui avait ouvert, en 1810, les portes de l'Académie. Rappelons encore sa *Jeune femme colère,* ses *Deux mères,* et surtout *Brueys et Palaprat,* pièce en un acte et en vers, qui joint à la vivacité de l'intrigue la finesse de l'observation, des traits heureux et l'élégance du style.

Étienne de Byzance, Στέφανος, géographe grec du VIe s. On possède un abrégé fait par Hermolaüs (Meinecke, Berlin, 1849, in-8°), de ses *Ethnica,* Ἐθνικά, sorte de dictionnaire géographique accompagné de considérations sur les mœurs et l'histoire des pays; et un fragment original publié par Tennulius, à Amsterdam, en 1669. L'empereur byzantin Constantin Porphyrogénète en a cité deux autres passages. (*Œuv.,* Leyde, 1617, in-8°.)

Étienne de Fougères, évêque de Rennes, vers 1170; auteur du *Livre des Manières,* poème moral et satirique, écrit dans la forme de quatrains octosyllabiques monorimes, et mené d'un bout à l'autre avec une grande liberté de langage.

Étienne de Tournay, théologien et prélat français, né en 1135, à Orléans; évêque de Tournay en 1191; m. en 1203. Mêlé aux affaires de son époque, il en a consigné des détails intéressants dans des *Lettres* latines au nombre de 286. (Éd. Claude du Molinet, Paris, 1679, in-8°.)

Étrusque (langue et littérature). Depuis la renaissance des lettres jusqu'à nos jours on a beaucoup écrit, beaucoup conjecturé sur cet ancien idiome italique, dont la filiation n'est pas fixée, sur les arts, sur les indices de littérature et l'influence supposable des habitants de cette Étrurie, dont la brillante civilisation, étouffée par la conquête romaine, avait disparu sans laisser presque de trace saisissable. Il faudrait un volume pour débrouiller le chaos des opinions contradictoires qui se sont produites là-dessus. Vers le milieu du XIXe s., grâce aux « révolutions archéologiques » qui

ont fait surgir des hypogées étrusques une foule d'objets et d'inscriptions : peintures, vases, miroirs, urnes, cistes, ustensiles de toute sorte, le mystérieux problème a paru susceptible d'une solution. On a pu interroger scrupuleusement, comparer ensemble, outre les types des figures, la diversité des costumes et celle des ornementations, on a pu, dis-je, rapprocher les textes, mettre en parallèle les formes de l'alphabet avec d'autres monuments présentant des traits semblables, et en déduire, — faute d'assurances certaines — des inductions déjà précieuses sur la nature de cette civilisation gréco-romaine dont la connaissance (quoique bien des doutes subsistent encore) devra jeter un jour nouveau sur les périodes primitives de la Grèce et de Rome.

Étude. Travail, application d'esprit. L'étude, ainsi que l'ont reconnu tous les grands éducateurs, élève l'intelligence, la nourrit et la fortifie par les exemples et les vérités d'ordre supérieur qu'elle lui apporte. Elle fournit à l'esprit, trop faible de ses seules ressources, des secours étrangers, qui le renouvellent ; elle étend ses connaissances, porte plus loin ses vues, multiplie ses idées, les rend plus variées, plus distinctes, plus vives ou plus sûres d'elles-mêmes ; elle rectifie et affermit le jugement.

Au pl. Titre d'ouvrages. Études historiques, littéraires, philosophiques.

Étymologie. Science qui étudie la racine des mots, et par suite en fait connaître le véritable sens. L'é. est une science fort sujette à caution, même aujourd'hui que les rénovations de la philologie comparée l'ont restaurée de fond en comble ; et l'on est encore loin sur beaucoup de points de la perfection mathématique atteinte sur maintes questions d'origines.

Euclide, célèbre géomètre grec qui florissait à Alexandrie, vers l'année 300 av. J.-C. Ses *Éléments* servirent jusqu'à notre temps de base à l'enseignement mathématique. Sans être lui-même inventeur des théorèmes et des problèmes de sa géométrie, qu'il mit seulement en ordre en écartant ceux qui ne s'accordaient pas avec le cadre de son système, il déploya, dans l'ordonnance de ce dernier, un véritable talent d'artiste.

Eucologe (de εὐχή, prière, λόγος, discours). Dans l'Église latine, Livre où se trouve tout l'office des dimanches et des principales fêtes de l'année.

Dans l'Église grecque, Rituel qui contient les détails des cérémonies du culte.

Eudème de Rhodes, philosophe grec, disciple du Stagyrite. Il fut regardé comme le plus digne, après Théophraste, de succéder à leur maître commun. Il exerça la médecine, s'adonna aux mathématiques et fit quelques additions à la logique d'Aristote.

Eudoxe, célèbre astronome grec du IVe s. av. J.-C., né à Cnide. Très estimés des anciens, ses ouvrages ont tous péri.

Eudoxe de Cyzique, géographe du IIe s. av. J.-C., qui exécuta, dit-on, la circumnavigation de l'Afrique. Ses observations furent utilisées par Strabon, qui, d'ailleurs, déclarait fabuleuses et romanesques la majeure partie des circonstances de ses récits, imaginées comme à plaisir.

Eugamon de Cyrène, poète grec, l'un des *cycliques*. Sa *Télégonie,* que certains attribuèrent à Cynéthus, était le complément de l'*Odyssée* et du cycle poétique tout entier. Il ne s'en est pas conservé un seul vers.

Eugubines (tables). Tables de bronze, ainsi appelées du lieu de leur découverte, Gubbio, l'ancien Eugubium, et qui sont le monument le plus important de l'ombrien. Aufrecht et Kirchhoff ont eu le mérite d'en obtenir le déchiffrement, à force de science et de sagacité.

Eulalie (Cantilène de sainte). L'un des plus anciens monuments de la langue française du Nord ou langue d'oïl, écrit vers la fin du IXe s., à l'abbaye de Saint-Amand, entre Tournai et Valenciennes. Il est composé de quatorze strophes de deux vers assonancés et d'une *coda,* célébrant le martyre de la vierge Eulalie. C'est un chant ecclésiastique où la musique plutôt que la métrique a réglé le nombre des syllabes.

Euler (Léonard), illustre géomètre bâlois, né en 1707, m. à St-Pétersbourg, en 1783. Sans parler des ouvrages allemands et latins où il a parcouru en maître toutes les parties des sciences mathématiques, il écrivit en français des pages remarquables de philosophie. (*Lettres à une princesse d'Allemagne sur quelques sujets de physique et de philosophie,* Saint-Pétersbourg, 1768-72, 3 v. in-8° ; éd. d'Émile Saisset, 1859, 2 v. in-18.) Après Pascal, Kepler, Galilée, il a voulu renouveler l'alliance de l'esprit mathématique et de l'esprit religieux.

Eumathe. Voy. **Eustathe.**

Eumène ou Eumenius, rhéteur latin, né vers 260 ap. J.-C., à Autun. Maître de la mémoire sacrée sous Constantin — on dirait aujourd'hui secrétaire des commandements, — il enseigna les belles-lettres dans les écoles d'Autun, et prononça des panégyriques officiels, plus pompeux que solides. (*Duodecim panegyrici veteres,* éd. princ. Venise, 1728, in-4°.)

Eumolpides. Nom donné, dans les temps les plus reculés de l'ancienne Grèce, à une famille d'aèdes religieux, de chantres d'hymnes sacrés, — figures légendaires à peine distinctes à travers la brume des âges.

Eunape, Εὐνάπιος, biographe grec, né en 347 ap. J.-C., à Sardes, en Lydie, m. en 420. Il rédigea en un style médiocre et avec peu de méthode les *Vies* des philosophes et des sophistes de son temps. (Éd. princeps, version lat. par Hadrianus Junius, Anvers, 1568,

in-8°; texte grec par Commelin, 1596; Paul Estienne, 1616; Boissonnade, 1822.) Elles intéressent néanmoins très particulièrement les modernes par les détails biographiques, les traits curieux qu'elles renferment et par l'esprit du livre: une grande ferveur polythéiste.

Euphorion, poète et grammairien grec, bibliothécaire d'Antiochus le Grand, roi de Syrie, né à Chalus, en 274 av. J.-C., m. vers 200. Virgile en faisait cas. Il n'est resté de lui que des fragments d'un style embarrassé, ténébreux (Dantzig, 1823, in-8°), d'après lesquels il est assez difficile de le considérer comme un modèle.

Euphron, Εὔφρων, poète comique grec, du groupe de la comédie nouvelle. Il florissait au commencement du IIIe s. av. J.-C. (*Fragm.*, ap. Meineke, *Fragmenta comicorum græcorum,* t. I.)

Euphuisme. Hist. litt. Sorte de style étrange, plein de maniérisme, surchargé d'exagérations et d'antithèses, de raffinemeuts de toute sorte, d'allusions énigmatiques et d'afféteries incroyables, qui s'introduisit en Angleterre, vers la fin du XVIe s., en même temps que florissait en France, en Italie, en Espagne, les affectations pédantesques de la Pléïade, les concetti de Marini et le métaphorisme extravagant de Gongora. L'*Euphuès* de Lily (1580) en avait été le manuel partout admiré, l'exemplaire typique, — nous dirions, aujourd'hui, le modèle corrupteur.

Eupolis, poète grec, l'un des principaux représentants de l'ancienne comédie, né à Athènes vers 446 av. J.-C., m. vers 411, au cours d'une campagne contre les Lacédémoniens. Il égalait Aristophane, disent les auteurs anciens, par l'âpreté satirique et la licence hardie des paroles. (*Frag,,* éd. Runkel, Leipzig, 1825, in-8°.)

Euripide, illustre poète tragique de l'ancienne Grèce, né à Salamine, vers 485 av. J.-C., m. en 409. Avant de se livrer à la poésie, il avait cultivé la philosophie et la peinture. Il ne prit aucune part aux agitations politiques de son époque, d'une manière active. A 72 ans, après la représentation de son *Oreste,* il quitta Athènes pour se rendre à Magnésie, puis de là à Pella en Macédoine, où il acheva de vivre à la cour d'Archélaüs. Il nous reste de lui 18 tragédies et un drame satyrique. En voici les titres: *Hécube*, *Oreste*, les *Phéniciennes, Médée*, *Alceste*, *Andromaque,* les *Suppliantes, Iphigénie en Aulide**, *Iphigénie en Tauride*, *Rhésus,* les *Troyennes,* les *Bacchantes,* les *Héraclides, Hélène. Ion, Hercule furieux, Electre, Hippolyte*; et le *Cyclope*. E. excellait à susciter l'émotion et la compassion par la peinture brillante des passions. En revanche, il sacrifiait au développement des caractères toutes les autres parties du drame, négligeant l'exposition, recourant pour le dénouement à l'intervention du *deus ex machina,* et réduisant les chœurs à de simples intermèdes sans relation avec la marche de l'action. Eschyle avait conservé dans son style les hardiesses du dithyrambe, et Sophocle la magnificence de l'épopée; E. fixa la longueur et le ton de la tragédie. Il réduisit les héros et les princes aux justes proportions humaines, simplifia le langage de la poésie en le



Euripide, d'après un buste en marbre.

ramenant à un tempérament parfait entre la bassesse et l'élévation; enfin par sa façon d'humaniser les dieux, de traiter les superstitions ou les égarements de notre nature, se révéla comme un hardi novateur. L'un des précurseurs de l'esprit moderne, E. eut raison contre les critiques d'Aristophane et de ceux qui lui reprochaient d'avoir rompu la tradition; car c'est lui qui a fixé presque tous les types tragiques et qui a donné au drame cette tendance psychologique à laquelle, depuis tant de siècles, il est resté fidèle.

Eusèbe de Césarée, Εὐσεβίος, surnommé *Pamphile,* écrivain ecclésiastique et historien grec, né vers 264, en Palestine; évêque de Césarée, ami et commensal de Constantin; m. vers 338. Le premier, il réunit en un corps d'ouvrage, avec quelque élément critique, l'histoire des commencements de l'Eglise, jusqu'à Licinius (Ἐκκλησιαστικὴ ἱστορία, *Hist. ecclés.*, éd. R. Estienne, Paris, 1544, in-fol.) Il y fait marcher de front deux ordres d'événements:

1° les circonstances matérielles qui s'étaient passés depuis la naissance du Sauveur ; 2° la publication des divers écrits destinés à la propagation et à la défense de la foi nouvelle, la vie des auteurs dont la parole avait répandu l'Évangile. L'ignorance où était E. de la langue latine le força de négliger les nombreux documents que lui fournissaient l'Église d'Occident. En rendant justice aux lumières de l'évêque de Césarée, à sa sincérité, aux services qu'il a rendus, on doit tenir compte des erreurs auxquelles l'exposèrent ses idées arrêtées à l'avance, ses préjugés ambiants, l'insuffisance des matériaux qu'il a pu consulter et la prédominance manifeste chez lui, du théologien sur l'historien. *(Œuv. compl.,* collect., éd. Migne, Paris, 1856-57, 6 v. gr. in-8°.)

Eustache le Moine, roman d'aventures anonymes du XIII° s., odyssée héroïque d'un hardi partisan, brigand et sorcier autant que chevalier. (Éd. Fr. Michel, 1834, in-8.)

Eusèbe d'Émèse, écrivain ecclésiastique grec du IV° s., évêque d'Alexandrie. Angelo Mai a retrouvé, au XIX° s., ses sermons presque au complet.

Eustathe d'Épiphanie, historien grec du VI° s., auteur d'un abrégé chronologique de l'histoire du monde. (V. Bibl. Didot, *Fragmenta historicorum græcorum.)*

Eustathe, grammairien byzantin, né à Constantinople, m. en 1198. Évêque de Myra, puis archevêque de Thessalonique, il laissait en mourant de nombreux écrits, qui sont parvenus presque tous jusqu'à nous et dont l'un, son *Commentaire sur l'Iliade et sur l'Odyssée,* forme à lui seul la matière de cinq gros volumes in-quarto. (Éd. princ., Rome, 1542-50, 4 vol. in-fol. ; éd. des *Opuscules,* Francfort, 1832, in-4°.)

Eustathe ou Eumathe, romancier grec, dont on place l'existence entre les XII° et XIV° s. Le roman auquel il donna le titre de *Drame d'Hysmine et d'Hysminias,* et que fit d'abord connaître la traduction italienne de Carani (Florence, 1550, in-8°) n'a qu'une valeur de date pour l'histoire littéraire.

Eutrope (FLAVIUS-EUTROPIUS), historien latin du IV° s. ap. J.-C. Il fut secrétaire de Constantin, et suivit plus tard l'empereur Julien dans son expédition contre les Perses. En 371, il était proconsul en Asie. C'est par l'ordre de Valens, et pour l'usage même de cet empereur, qu'il composa son *Abrégé de l'histoire romaine* en dix livres, depuis le fondateur de la Ville éternelle jusqu'à Jovien. Narrateur consciencieux, clair, exact, digne de foi, quand il n'omet pas à dessein les détails défavorables à la grandeur romaine, E. est un continuateur estimable des Velleius et des Florus.

Eutychius, médecin et historien arabe, appelé par les musulmans *Saïd-ben-Batricy,* né en 876 de notre ère, en Égypte ; patriarche melchite à Alexandrie, où il est m. en 940. (Chron. universelle, sous le titre de *Contexio-gemmarum* ou *Rang de pierres précieuses,* éd. par Selden, en 1642, à Londres.) Comme patriarche, E. avait eu des démêlés très vifs avec les Coptes Jacobites.

Évadaïsme. Utopie communiste de quelques sectaires du milieu du XIX° s.

Evagre d'Epiphanie, dit le **Scholastique,** (Ἐυάρχιος ὁ σχολαστικός), historien ecclésiastique grec, l'un des continuateurs de Socrate et de Théodoret, né vers 536 à Épiphanie, en Syrie, m. vers 600. (Ἐκκλησιαστικὴ ἱστορία, éd. Robert Estienne, 1544, in-fol.; trad. en fr. dans le recueil du président Cousin.)

Évangéliaire. Livre qui contient les évangiles lus ou chantés à chaque messe et qu'on dit avoir été composé par saint Jérôme.

Évangéline. Voy. **Longfellow.**

Évangile des femmes (l'). Fantaisie satirique du moyen âge, souvent remaniée et interpolée, où le poète, dans les trois premiers vers de chaque quatrain, adresse de grands éloges aux femmes, qu'il s'empresse de détruire dans le quatrième.

Évangiles. Les livres sacrés qui contiennent la doctrine et la vie de Jésus-Christ, et qui sont inscrits sous les noms de saint Mathieu, surnommé Lévi, de saint Marc, coopérateur de saint Pierre, de saint Luc et de saint Jean. L'Église considère comme apocryphes, bien que concordant dans les grandes lignes, avec ces quatre livres canoniques, les é. selon les Hébreux, selon les Nazaréens, des douze apôtres, de saint Pierre et l'é. selon les Égyptiens.

Evans (MARY-ANN), célèbre romancière anglaise, connu sous le pseudonyme de GEORGE **Eliot.** Voy. ce nom.

Evelyn (JOHN), économiste et littérateur anglais, né en 1620, m. en 1706. On rapporte que le succès des *Discours* qu'il composa sur les arbres et sur les plantes *(Sylva,* 1664; *Terra,* 1675) mit à la mode le reboisement du pays. Il a laissé, en outre, une piquante description de la toilette féminine *(Mundus muliebris,* 1690) et un *Journal,* longtemps inédit *(Diary,* 1818, 2 vol, in-4°) où se rencontrent une foule de détails intéressants sur la société contemporaine.

Everett (ALEXANDRE-HENRI), publiciste et diplomate américain, né à Boston, en 1790, m. en 1847. Dirigea,

avec son frère EDWARD, l'importante *Mort-American Review (Essais de crit., Mélanges et poèmes,* 1845-46, 2 vol.).

Everett (EDWARD), homme politique, publiciste et orateur américain, frère du précédent, né en 1794, à Dorchester (Massachussetts); porté à plusieurs reprises à de hautes fonctions publiques; m. en 1865. Le véritable introducteur des lectures publiques ou conférences aux États-Unis. *(Orationes and speechs on various subjects,* Boston, 1826-56, t. I-III.)

Evhémère, Εὐήμερος, philosophe grec du IIIe s. av. J.-C., né en Laconie ou en Sicile; théoricien du système appelé de son nom évhémérisme et consistant à expliquer les origines de la mythologie antique par l'adoration des hommes divinisés. Ennius traduisit en latin son *Histoire sacrée,* aujourd'hui perdue; et les polémistes chrétiens



Frontispice d'un évangéliaire du XIIe siècle, représentant Othon III entouré des grands dignitaires impériaux.

trouvèrent ce système en possession de la faveur publique. La doctrine des évolutionnistes modernes sur la source des religions se rapproche de l'évhémérisme.

Ce redoutable explorateur des fables helléniques a été le docteur de prédilection des Pères de l'Église.

Évolution. Doctrine philosophique consistant à croire que les choses n'ont pas été faites du premier coup telles qu'on les voit, mais qu'elles ont pour loi de changer avec le temps, de se développer par une série de modifications.

Évolutionnisme. Syn. de **Transformisme.**

Évrard de Béthune, grammairien français du commencement du XII[e] s., connu dans les écoles sous le nom de *gréciste,* parce que dans sa grammaire latine, intitulée le *Grécisme,* les mots dérivés du grec sont l'objet d'une attention spéciale.

Ewald (JEAN), célèbre poète danois, né à Copenhague, en 1743, m. en 1781. A l'instar de bien des génies aventureux et tourmentés, qui ne savent où fixer leur humeur toujours inquiète, il parcourut une existence pleine de traverses et de vicissitudes étranges pour la finir dans l'isolement et la misère. Ses drames nationaux, tirés de la mythologie ou de l'histoire des Scandinaves *(Rolf Krage,* 1770; la *Mort de Baldur,* 1773; ses comédies bien vivantes, *Arlequin patriote,* 1772; les *Célibataires,* 1773); ses hymnes, ses chants religieux et patriotiques, ses œuvres très personnelles, en un mot, ne furent appréciées à leur juste et grande valeur qu'après sa mort. (Éd. des *Œuv.,* 1850-55, 8 vol.)

Exclamation. Fig. de rhétorique, qui consiste à se livrer tout à coup, dans le discours, aux élans de la passion.

Exégèse (ἐξήγησις, explication). T. didact. signifiant *interprétation* et s'employant pour spécifier des explications grammaticales ou étymologiques, juridiques ou historiques.

Particulièrement, l'interprétation grammaticale ou historique de la Bible, quel que soit, d'ailleurs, l'état de croyance du commentateur. — juif, catholique, protestant ou nationaliste. Au point de vue orthodoxe, l'exégèse est *authentique,* lorsqu'elle est donnée par l'auteur lui-même; *doctrinale* ou *traditionnelle,* si elle est fournie par d'autres; *rationnelle,* lorsqu'elle est basée sur les procédés de la raison; *révélée,* si l'interprétation se présente comme venant de Dieu.

Exégétique (la science). La science de l'exégèse.

Partie exégétique de la grammaire, celle qui s'occupe du vrai sens, de l'étymologie et de l'emploi des mots, par opposition à la grammaire méthodique ou proprement dite, qui traite des formes des mots ou de leur syntaxe.

Exemple ou **Paradigme.** L'une des preuves oratoires. Si l'on prend pour point de départ un ou plusieurs faits particuliers attribués à un peuple ou à un personnage dont le nom fait autorité, l'argument prend le nom d'exemple. J.-J. Rousseau, voulant prouver que le duel n'est qu'un préjugé barbare, qui n'a point sa racine dans le cœur humain, met d'abord en avant des exemples tirés de l'histoire des peuples anciens. Ces paradigmes une fois établis, il en dégage la conclusion.

Ex-Libris (mots latins signifiant *d'entre les livres*). Inscription qu'un possesseur de bibliothèque met sur les livres qui lui appartiennent.

Exode (gr. ἔξοδος, partie finale des œuvres du théâtre grec. Chez les Latins, la fin d'une représentation *(exodium).* Voy. **Satire.**

Exode. Nom du second livre du *Pentateuque* (voy. ce mot), racontant l'histoire de la sortie des Israélites hors de l'Égypte. La précision des détails est celle que peut avoir un journal de voyage rédigé jour par jour. C'est au temps de la XIX[e] dynastie que la plupart des égyptologues rapportent la date de l'*Exode.*

Exorde (lat. *exordium).* La première partie d'un discours. Elle doit annoncer le sujet, de façon à prévenir favorablement les auditeurs dès le début, et à ne laisser subsister aucun doute chez eux sur la nature des développements qui vont suivre. Tout exorde trop éloigné du sujet dénonce aussitôt un défaut de justesse dans l'esprit de celui qui parle. De certains textes souffrent qu'on les entame d'un air noble et grand; mais il importe alors d'en soutenir le ton jusqu'au bout sans déchoir. Là gît le péril. La prudence commande de se ménager d'abord, si l'on ne veut pas épuiser trop tôt ses forces. En général, l'ex. doit être simple et sans affectation. Un style moins éclatant plaît d'autant plus, quand il est suivi d'une grande lumière.

L'ancienne rhétorique comprenait trois sortes d'e. : l'*e. simple,* l'*e. par insinuation* et l'*e. brusque* ou *ex abrupto,* que l'éloquence chrétienne a augmenté d'un quatrième : l'*e. majestueux.* L'espèce, l'objet et les circonstances du discours même, indiquent le choix à faire. Sans en citer d'autres exemples, Cicéron nous offre un parfait modèle de ce qu'on appelle l'*ex. par insinuation* dans sa harangue contre la loi agraire.

EXPLICT

Explicit, abréviation de l'expression *explicetus est hic liber* (ce livre est terminé), d'après un manuscrit du XII[e] siècle à la Bibliothèque nationale.

Exposition. D'une manière générale, explication, développement ou interprétation; et, spécialement, partie d'un drame où l'auteur expose les faits principaux qui ont précédé et préparé l'action.

Extrait. Morceau détaché ou suite de morceaux détachés d'un auteur, d'une œuvre. L'*extrait* a pour caractère propre d'être partiel; et c'est là ce qui le distingue de ses synonymes: *abregé, sommaire, précis, résumé, raccourci* ou *analyse.*

Ezéchias (Cantique d'). Hymne d'actions de grâces adressée à Dieu par le roi de Juda Ezéchias (723-694 av. J.-C.), en reconnaissance de sa guérison miraculeuse. C'est une des plus belles pages de la littérature biblique.

Ézéchiel, le troisième des quatre grands prophètes hébreux. Il était prêtre attaché au temple de Jérusalem lorsqu'il fut arraché à son ministère, en 597, et emmené en exil par le roi de Babylone, vainqueur du roi Jéchonias. Ses malheurs et ceux de son peuple ont communiqué à ses prophéties la couleur sombre, le ton amer qui les distinguent. Le livre d'E. est plein des prévisions qu'il lui convint d'énoncer sur l'avenir des différentes nations, et peu d'anciens documents sont aussi riches en données archéologiques des plus précieuses.

Ézéchiel, poète juif d'Alexandrie, qui vécut au IIe s. de notre ère et dont la *Sortie d'Égypte* est le plus ancien drame connu sur un sujet biblique.

F

Faber (le R. P. WILLIAM), théologien et écrivain catholique anglais, né en 1814, m. en 1865. Supérieur de l'oratoire de Saint-Philippe-de-Néri, à Londres, inspiré d'une grande ardeur de foi mystique, il porta de belles qualités de pensée et de style dans une dizaine de livres (le *Précieux sang,* le *Créateur et la créature; Béthléem; Conférences spirituelles;* la *Bonté,* etc.), dont la plupart ont été traduits en français.

Fabié (FRANÇOIS), poète français, né dans l'Aveyron, en 1846. De beaux vers rustiques (le *Clocher,* la *Bonne Terre,* la *Poésie des bêtes)* ont distingué ce chanteur du Rouergue, chanteur un peu âpre, ainsi que le veut le pays, mais de cœur très doux comme Brizeux.

Fabius Pictor (QUINTUS), historien latin du IIIe s. av. J.-C., le premier et le plus important des anciens historiens latins qui se servirent encore de la langue grecque. Son Ἱστορία figure parmi les principales sources à consulter pour la guerre contre Hannibal. Elle fut plus tard reproduite en latin. On lui attribue avec moins de certitude des écrits sur le *Jus pontificum.* (*Fragm. de Pictor,* dans A. Krause, *Vitæ et fragm. vet. hist. rom.,* Berlin, 1833; L. Roth, dans le *Salluste* de Gerlach, de 1852, p. 250-259.)

Fable. Récit d'un fait particulier attribué d'ordinaire à des êtres différents de l'homme, à des animaux doués de la raison et du langage, et aboutissant à une leçon de morale. C'est la forme la plus répandue de l'apologue. On la retrouve chez tous les peuples parvenus à un certain degré de civilisation; les Hindous ont leur Bidpay, les Arabes leur Lokman, les Grecs de l'Asie-Mineure leur Esope. Les anciens distinguaient, en dehors de l'apologue ésopique, les fables libyques, sybaritiques, ciliciennes, cypriennes, lydiennes, cariennes, égyptiennes. La fable était dans les écoles un des exercices préparatoires à la rhétorique, une des variétés de la *narration.* « Quelle que fût la popularité de l'apologue ésopique, il ne donna jamais lieu, chez les Grecs, et, avec Phèdre, Babrius, Avianus, chez les Latins qu'à de courts récits, soit en vers, soit en prose. Ce n'est qu'au moyen âge que, le génie satirique aidant, l'apologue deviendra le sujet de vastes compositions comme le *Roman de Renart* et le roman de *Fauvel.* » (Chassang, cf. *Apologue.*) Les *Ysopets* des XIIe, XIIIe, XIVe s., en France, furent très populaires. On trouve ensuite chez un contemporain de Ronsard, Gilles Corrozet, l'art de mettre en scène les personnages et de les faire dialoguer. D'autres imitent non sans succès la précision de Phèdre. Mais tous ceux-là avaient indiqué plutôt qu'exploité les richesses du genre. La fable appartient à La Fontaine comme la comédie à Molière, et plus encore; car il en est la personnification même. Les Italiens peuvent citer avec honneur Alberti, Roberti, Baldi et Casti; les Espagnols, Yriarte et Samaniego; les Anglais, John Gay, Dodsley, Arthur Felps et Bulwer-Lytton; les Allemands, Hagedorn, Gleim, Pfeffel et Lessing; les Polonais, Krasicki; et les Russes, leur excellent Kriloff. Chacun d'eux eut son mérite; mais La Fontaine fut, en un seul mot, la perfection.

La forme de poème la plus délaissée, la plus démodée aujourd'hui est peut-être la fable.

Fableau ou fabliau. Sorte de conte rimé, particulier à la littérature française des XIIIe et XIVe s. Au-dessous de la chanson de geste et du poème d'aventures, d'un ordre moins élevé que la première et d'un goût moins raffiné que le second, venait alors le fableau. C'était le récit en vers d'une aventure réelle ou possible, souvent exagérée, mais toujours toute particulière et ordinaire. Les jongleurs produisaient leur répertoire de fableaux aux repas, aux assemblées, aux réunions de fêtes, pour l'amusement des clercs et des bourgeois. A l'origine, beaucoup de ces récits venus, par une suite d'émigrations lointaines, du fond de l'Orient, des livres indiens, répandus dans l'Europe entière, n'avaient pas de forme écrite et se transmettaient oralement. On les appelait alors *conte, aventure, fable;* puis ils devinrent, sous la dénomination commune de *fableaux,* dûment versifiés et rimés, l'une des formes les plus personnelles du moyen âge. Franchement satiriques, trop de fois obscènes, ils convertissent en sujets de railleries contre les femmes, le clergé, les chevaliers, les vilains, la moralité des aventures les moins morales. Ils débordent de malice et de causticité. C'est ce côté obstinément moqueur, c'est cette hardiesse singulière préludant aux franches attaques des temps de liberté, qui en sont la marque et l'enseigne. (V. les recueils de Méon,

d'Achille Jubinal, d'A. de Montaiglon et G. Raynaud,)

Fabre d'Églantine (PHILIPPE-FRANÇOIS, dit), poète comique français, né à Limoux, en 1755, m. en 1794. D'abord comédien dans une troupe de province, il vint à Paris en 1787. Avant les succès de la scène il obtint ceux de monde, dit-on, par ses talents d'agrément: il peignait en miniature, gravait, jouait de plusieurs instruments et composait de la musique. Quand il aborda le théâtre, ce fut pour disputer la place à Collin d'Harleville contre lequel il nourrissait une âpre jalousie; quelque peu sifflé, il s'y fit applaudir à son tour en donnant le *Philinte de Molière* (1790), la meilleure comédie de la fin du XVIIIe siècle. C'est la personnification très accentuée de l'égoïste: le temps a tourné en égoïsme profond, en sécheresse d'âme l'indifférente sagesse du Philinte d'autrefois. Fabre produisit en outre seize comédies, d'un style rocailleux et prétentieux, mais ayant du mouvement, des tours rapides, des mots incisifs.

Ardent et nécessiteux, plein de désirs et de besoins, F. d'E. se jeta dans le courant révolutionnaire, en partagea les excès et les violences comme membre de la Commune, de la Convention et du Comité de Salut public, puis disparut tout à coup sous l'accusation de détournement des deniers publics, et périt sur l'échafaud, avec Danton et Camille Desmoulins.

Fabre (VICTORIN), littérateur français, né en 1785, à Jaujac, m. en 1831. Poète et critique estimable, lauréat perpétuel des concours académiques, Victorin Fabre, sans avoir les mérites supérieurs que lui attribuaient Ginguené, Garat, Suard, fut l'élève le plus distingué de ce groupe de la *Décade*, qui, en méfiance contre l'Empire, prétendit à continuer le XVIIIe s. avec modération et fermeté. On a réuni ses œuvres à celles de son frère, AUGUSTE **Fabre,** poète et publiciste. (Ed. Sabatier, Paris, 1845, 4 vol. in 8°.)

Fabre (FERDINAND). Voy. **Supplém.**

Fabre d'Olivet (ANTOINE), poète dramatique, romancier et linguiste français, né à Ganges (Languedoc), en 1769, m. en 1825. Homme de science et de talent, mais sujet aux hallucinations, aux idées systématiques des visionnaires, il exposa toute une série d'opinions bizarres, prétendit avoir retrouvé la clef des hiéroglyphes, ne voulait voir que des allégories dans la Bible (la *Langue hébraïque restituée*, 1816, 2 part. in-4°), et se faisait fort successivement de réformer la société par la souveraineté théocratique (*Hist. philosoph. du genre humain*, 1824, 2 vol. in-8°), de restituer le système musical des Grecs et de guérir les sourds-muets d'après une recette mystérieuse retrouvée chez les anciens Égyptiens. (*Guérison de Rodolphe Grivel, sourd-muet de naissance*, 1811, in-8°.)

Fabricius (FRANÇOIS), humaniste et philosophe allemand, né à Duren vers 1525; disciple, à Paris, de Turnèbe et de Ramus; recteur de l'école de Dusseldorf; m. en 1573.

Fabricius (JEAN-ALBERT), célèbre érudit allemand, né à Leipzig, en 1668; professeur d'éloquence et de philosophie à l'Académie de Hambourg; m. en 1736. C'est le prince des bibliographes. On admire la science extraordinaire et la vaillance infatigable qu'il mit en œuvre dans ses trois principales *Bibliothèques*, latine, grecque et de basse latinité, dont il a été donné plusieurs éditions refondues et complétées. Ce même nom de Fabricius a été porté par divers autres érudits et philologues allemands.

Fabroni (ANGELO), biographe italien, né en 1782, dans la Toscane; provéditeur de l'Université de Pise; m. en 1803. A été surnommé « le Plutarque italien » pour l'agrément de ses portraits et l'élégance de son style. (*Vitæ Italorum doctrina excellentium, qui sæculis XVII et XVIII floruerunt*, Pise, 1778-99, 1804-5, 20 vol. in-8°.)

Fabyan (ROBERT), chroniqueur anglais du XVe s., m. en 1512. (*The Concordance of stories*, Londres, 1516, in-fol., rééd. en 1811 par les soins d'Ellis.)

Facciolati (JACQUES), lexicographe et grammairien italien, né à Toreglia en 1684; professeur à l'Université de Padoue; m. en 1759. L'un de ceux qui, au XVIIIe s., concoururent le plus utilement à élucider les obscurités des langues classiques.

Facultés. Voy. **Universités.**

Faerne (GABRIEL), poète latin moderne, né à Crémone, en 1500, m. en 1561. Le beau naturel de ses *Fables* (Rome, 1564, in-12) et leur élégante simplicité le firent passer pour un rival de Phèdre.

Fagan (CHRISTOPHE-BARTHÉLEMY), auteur dramatique français, né à Paris, en 1702, m. en 1755. On a gardé le souvenir de plusieurs de ses comédies: le *Rendez-vous*, en un acte, en vers (1733), l'*Étourderie* (1751) et les *Originaux*, chacune en un acte, en prose. Cette dernière pièce est un très remarquable échantillon, par l'intérêt des détails, de l'ancienne comédie *épi-*

sodique ou à *tiroirs*. Fagan, dit un historien littéraire, avait le germe du génie de la comédie; mais sa paresse, son insouciance mélancolique et son goût des plaisirs empêchèrent ce germe de se développer.

Fagiuoli (GIAMBATTISTA), poète italien, né à Florence, en 1660; longtemps en faveur à la cour de Cosme III de Médicis; m. en 1742. Brilla dans le genre burlesque et la comédie bouffonne, où il répandit, sans compter, une foule de saillies heureuses et de traits spirituels.

Faguet (EMILE), critique français, né à la Roche-sur-Yon en 1847; professeur à la Sorbonne. Débutait à l'*Evénement* vers 1871 par des chroniques qu'il signait Montrevêche, du nom d'un roman de George Sand. Il se fit assez rapidement une place choisie dans la presse quotidienne et périodique, dans le livre et dans les revues par la variété de ses études aussi bien que par le caractère indépendant, trop indépendant parfois, de ses idées ou de ses appréciations. (*Les Grands-maitres du XVIIe s.*, 1885, in-18; *Etudes littéraires sur le XIXe s.*, 1887, in-18; *Notes sur le théâtre contemporain*, plus. séries, etc.)

Faidit. Voy. **Faydit**.

Fain (AGATHON-JEAN-FRANÇOIS, baron), historien français, né en 1778, à Paris; secrétaire au cabinet de Napoléon Ier; m. en 1837. L'histoire du premier Empire lui est redevable de documents utiles, recueillis avec conscience, spécialement pour les années 1812, 1813, 1814.

Fairfax (EDWARD), poète anglais, m. vers 1632. Élégant traducteur en vers de la *Jérusalem délivrée* (1600-1624).

Falconer (WILLIAM), poète anglais, Ecossais d'origine, né à Édimbourg, en 1732, m. en 1770. Par une destinée singulière, il fut la victime d'un naufrage, après avoir chanté dans un poème spécial (*le Naufrage*, 1762), avec une rare vigueur de style, ce genre de catastrophe.

Falconet (CAMILLE), érudit français, né en 1671, à Lyon, où il exerça la médecine, reçu à l'Académie en 1716, pour ses recherches et ses Mémoires sur l'ancienne langue française; m. en 1762. Il avait formé une riche collection de livres, qui passa à la Bibliothèque royale.

Faliscus. Voy. **Gratius**.

Fantastique (genre). Genre de compositions poétiques ou romanesques, dont les éléments, personnages et choses, se meuvent en dehors du monde réel. Dans ces sphères vaporeuses où l'imagination règne en maîtresse presque absolue se succèdent, s'entrecroisent, se heurtent les conceptions les plus opposées : les songes admirables, les paysages splendides, les visions resplendissantes, ou les surprises violentes, les troublants phénomènes de l'occulte, les hallucinations bizarres, malsaines ou terribles qui hantent des cerveaux maladifs. Le surnaturel s'y confond avec les voix de la nature et sans cesse donne à l'âme le frisson de l'inconnu et l'illusion mystérieuse du rêve.

Fantin des Odoards (ANT.-ÉTIENNE-NICOLAS), polygraphe français, né en 1738, à Pont-de-Beauvoisin, m. en 1820. A laissé beaucoup de livres et pas une œuvre. (*Hist. de France depuis la naissance de Henri IV jusqu'à la mort de Louis XVI*, 1808-10, 26 vol. in-12, etc.)

Fantoni (GIOVANNI), célèbre poète lyrique italien, né en 1755, dans la Toscane; professeur d'éloquence à l'Université de Pise; membre de l'Académie des Arcades; m. en 1807. Un beau souffle de libéralisme et les plus nobles sentiments animent ses poésies (Florence, 1823, 3 vol.), dignes par la pureté de la forme des maîtres classiques, qu'il se plut à imiter. (V. particulièrement les *Odi oraziane ed anacreontiche*, 1785.)

Farces. Pièces de théâtre bouffonnes, d'un comique bas ou même grossier. Ce nom paraît leur être venu des *épîtres farcies, farcitæ epistolæ*, ou des *chants farcis, farsa*, c'est-à-dire écrits en langue macaronique et qui avaient pour objet, au moyen âge, d'associer le peuple à la célébration des offices en lui traduisant ou commentant les textes sacrés. On farcissait toutes les prières, l'Évangile excepté. Mais, à vrai dire, le nom est moins ancien que la chose : car le drame satirique chez les Grecs, les atellanes chez les Latins n'étaient rien autre que des farces, trop souvent vulgaires et obscènes.

Les premiers débuts de la farce, dans la vieille littérature française, semblent remonter au XIIIe s. C'est surtout au XVe et au XVIe s. que le genre en a été cultivé, lorsque les mystères et les moralités avaient beaucoup perdu de leur première vogue. Thomas Sibilet, en son *Art poétique*, le définit ainsi :

« La farce retient peu ou rien de la comé-
« die latine ; aussi pourquoy ne serviraient rien
« les actes et les scènes, et en serait la proli-
« xité ennuyeuse ; car le vray sujet de la farce
« ou sottie française sont badineries, nigaude-
« ries et toutes sottises émouvant à ris et à
« plaisir. »

Durant un siècle et demi, l'ancien théâtre comique fournit une carrière très abondante. Plus de 5,000 farces furent composées et représentées; mais de cette foule de pièces, écrites sans un plan prémédité et sur des circonstances fortuites, bien peu devaient avoir un cachet personnel. Les érudits modernes ont essayé de faire un triage, de mettre de l'ordre dans le petit nombre de ces productions qui sont arrivées jusqu'à nous; on les a recueillies en diverses publications; et, du moins, il a été possible ainsi de reconstituer les types principaux de la vieille comédie française, qui étaient : la femme mariée, le mari, les gens d'église, les gens d'armes, le juge et l'avocat. La classe des légistes a inspiré la *Farce de*

Pathelin (v. ce nom) : c'est le chef-d'œuvre du genre. Elles sont émaillées de quolibets, de dictons populaires, de lazzi propres à débrider les mâchoires sous l'excitation du gros rire. On y cueille des plaisanteries bonnement naïves, comme celle du savetier qui demande à Dieu cent écus et l'engage à se mettre en sa place :

« Biau sire, imaginez le cas
« Et que vous fussiez devenu
« Ainsi que moi pauvre et tout nu
« Et que je fusse Dieu, pour voir :
« Vous les voudriez bien avoir. »

Outre la farce proprement dite, il y avait aussi des dialogues joyeux à deux personnages, des monologues et des sermons plaisants que récitait un seul comédien. Plusieurs spécimens de même sorte ne sont réellement que des fabliaux remaniés et mis en dialogue. Tels : le *Pardonneur*, le *Triacleur*, la *Cabaretière*, la *Confession de Margot*. Mais quelles qu'en soient les apparences, le certain est que le médiocre et le mauvais abondent partout.

L'avènement de la véritable comédie arrêta la vogue de ces pièces populaires, maintes fois grossières et d'une licence effrayante. La farce, cependant, continua d'être en honneur à l'Hôtel de Bourgogne. Gros-Guillaume, Turlupin, Gauthier-Garguille, Guillot-Gorju, ces « illustres farceurs » lui rendirent un regain de succès par leurs grimaces, leurs lazzi, leurs improvisations burlesques. Molière ne dédaigna pas de s'en servir, à ses débuts, quand il donnait à ses spectateurs le *Médecin volant* et plus tard aussi, quand il amusait sa verve aux *Fourberies de Scapin* ou aux mésaventures de *M. de Pourceaugnac*. Au XVIIIe s. Le Sage, Dancourt, Legrand contribuèrent joyeusement aux succès des théâtres forains. Et la farce sous d'autres noms, parade, vaudeville à quiproquos, pochade, opéra-bouffe, n'a jamais quitté la scène.

On la retrouve, d'ailleurs, à l'origine de toutes les littératures, en Angleterre, en Allemagne, en Espagne, en Italie ; et les types burlesques n'ont cessé d'y représenter la farce traditionnelle, parce que « le rire est le propre de l'homme ».

Farcy (JEAN-GEORGES), publiciste français, né en 1800, à Paris. Enlevé prématurément aux lettres et à la philosophie, le 29 juillet 1830, il fut une des victimes de l'émeute populaire où sombra le trône de Charles X. Traducteur estimé de Dugald-Stewart, il a laissé quelques mélanges (*Reliquæ*, 1831, in-8°).

Fardella (MICHEL-ANGE), philosophe et mathématicien italien, né à Trapani, en 1650, m. en 1718. Il professa les idées cartésiennes avec distinction. (*Universæ philosophiæ systema*, Venise, 1691, in-12, etc.)

Faret (NICOLAS), littérateur français, né vers 1600, à Bourg, mort en 1646. Il aimait les lettres, et ne haïssait non plus la chère et le divertissement. La commodité de son nom rimant à *Cabaret* lui fit même chez les poètes de son temps une assez mauvaise réputation dont on l'a, de nos jours, plus ou moins réhabilité. Ses meilleures pages ont pour titre l'*Honnête homme* ou l'*Art de plaire à la Cour*, Paris, 1630. On les traduisit en espagnol.

Faria y Souza, écrivain portugais, né à Pombeiro, en 1590 ; attaché à l'ambassade d'Espagne et à celle de Rome ; m. en 1649. Doué d'une merveilleuse facilité, il se vantait d'avoir écrit, chaque jour de sa vie, 12 feuilles de papier contenant chacun 30 lignes. La plupart de ses écrits sont des sonnets, des églogues, très chargés d'affectation et de gongorisme. Il prétendit trouver dans la pastorale, traitée sous toutes les formes, l'expression de tous les sentiments et de tous les actes de la vie humaine. (*Noches claras* et la *Fuente de Aganipe*, 4 vol. pet. in-4°.) Outre ses poésies, F. y Souza a laissé de nombreux travaux historiques ou critiques, aujourd'hui peu estimés.

Farnaby (THOMAS), philosophe anglais, né en 1575, à Londres, m. en 1647. L'un des maîtres, à son époque, de l'érudition classique.

Faron (CANTILÈNE de SAINT). Voy. **Helgaire**.

Farquhar (GEORGE), auteur dramatique irlandais, né à Londonderry, en 1678, m. en 1707. Capitaine et poète, il fut le dernier représentant de la comédie anglaise, à la fin du XVIIe siècle. Le champ d'action où s'exerça la verve de F. n'a pas été le salon comme chez Congrève, mais l'auberge, la place du marché, la caserne. Très gai, plein de naturel et de vérité en ses inventions, une fois ou deux il toucha au grand art et ses meilleures pièces (le *Couple constant*, 1700, l'*Officier recruteur*, 1706, le *Stratagème des beaux*, 1707) sont une des ressources inépuisables du répertoire anglais.

Fastes. Tables ou livres des anciens Romains qui y marquaient les jours de fêtes, d'assemblées publiques, de jeux.

Figurément, et dans le style soutenu, registres publics contenant le récit des grandes et mémorables actions.

Fatouville (NOLANT de), auteur dramatique français du XVIIe s., l'un des fournisseurs les plus abondants de la comédie italienne. (*Arlequin-Jason*, *Arlequin-Protée*, *Grapinian ou Arlequin procureur*, etc.) V. le *Théâtre-Italien* de Gherardi.

Fatrasie. Au moyen âge, pièce de vers amphigourique, sorte de parodie bouffonne des choses graves. Le genre en était né de bonne heure. Il s'appliquait à toutes matières, mais de préférence aux sujets religieux, sans intention de dénigrement. On travestissait le *Credo*, le *Pater* et le *Confiteor*. Les buveurs avaient une messe spéciale à leur usage. Des commentaires burlesques furent composés à propos du *Pater*, selon les diverses exigences des états ; la *Patenostre de l'usurier* répondait

à la foi de l'usurier et la *Patenostre du vin* à celle des joyeux apôtres de l'entonnoir. Les jongleurs s'amusèrent de même à raconter en farce, non sans mélange de latin barbare, les miracles d'une foule de bienheureux de leur invention : saint Oison, saint Hareng ou saint Oignon. On aimait beaucoup alors ces amusements burlesques et ces équivoques systématiques, qui, sous le nom de *Fatrasies* et de *Resveries* laissaient déraisonner à qui mieux mieux.

Fauchet (CLAUDE), historien et érudit français, président de la cour des monnaies de Paris, né en 1530, m. en 1601. Ses travaux, analogues aux *Recherches* de Pasquier mais plus circonscrits, fournissent des documents profitables, quoique bien mélangés d'erreurs, sur la ville de Paris, sur les origines héraldiques, sur les *Antiquités gauloises et françaises* en général.

Fauchet (l'abbé CLAUDE), orateur et publiciste français, né dans la Nièvre, en 1741 ; grand-vicaire de Bourges; prédicateur du roi; puis disgrâcié, à cause de ses tendances; nommé, en 1791, évêque constitutionnel du Calvados; élu par ce département à la Législative et à la Convention; guillotiné avec les Girondins, en 1793. Devenu l'adepte enthousiaste des doctrines de l'illuminisme et des idées nouvelles, il mit au service de la Révolution ses ferveurs mystiques. Il fut l'un des instigateurs de la prise de la Bastille et prononça, à ce sujet, ainsi que pour la bénédiction des drapeaux, des discours qui eurent un immense retentissement.

Faucher (LÉON), économiste français, né en 1803, à Limoges; élu député en 1846 ; ministre des travaux publics, puis de l'intérieur, sous la présidence de Louis-Napoléon; membre de l'Institut; m. en 1854. Wolowski a réuni, sous le titre de *Mélanges,* les meilleures études financières et économiques (1856, 2 vol. in-8°) de ce zélé défenseur du libre échange.

Fauques (MARIANNE-AGNÈS PILLEMENT, dame de), ou, selon Mercier de Saint-Léger, **Falques,** femme de lettres française, née dans le comtat d'Avignon, en 1728, m. en 1773. Elle épousa un agent de change de Lyon, pendu pour crime de faux, se remaria, se démaria, et mena, en fin de compte, à Londres, à Paris, à Lyon, sous les noms de comtesse de Clermont ou de comtesse de Vaucluse, une existence fort irrégulière. En dehors de ses romans bien oubliés aujourd'hui, quoiqu'ils ne manquent pas d'une certaine vivacité d'imagination *(Abassaï,* hist. orientale, 3 vol. in-12, etc.), les bibliophiles recherchent encore d'elle une *Hist. de Mme de Pompadour,* d'abord écrite en anglais, traduite en français et en allemand, et que Louis XV essaya vainement de faire détruire.

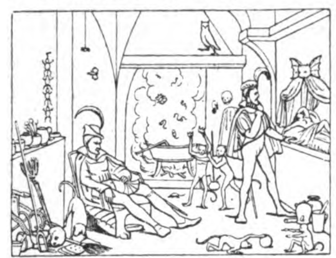
Faur, auteur dramatique français, né vers 1755, m. après 1805. Quelques-unes de ses pièces : drames, comédies, opéras-comiques ou vaudevilles *(Montrose et Amélie,* 1783 ; *Prévention vaincue,* 1786; l'*Intrigant sans le vouloir,* 1791), réussirent à la scène. Secrétaire du duc de Fronsac, il recueillit dans ses papiers ou au hasard de sa conversation les éléments d'une *Vie privée du maréchal de Richelieu* (1790-92, 3 vol.), sorte de chronique scandaleuse où l'imagination a brouillé plus d'une fois la fable et la vérité.

Fauriel (CLAUDE), célèbre critique français, né en 1772, à Saint-Etienne ; élu, en 1836, membre de l'Académie des Inscriptions ; m. en 1844. Linguiste presque universel, intelligence ouverte aussi bien aux connaissances spéciales qu'aux impressions spontanées de l'art, réunissant à la force d'application la puissance d'initiative, il rendit sensible à toutes les choses d'ordre littéraire son génie souple et intuitif. L'un des premiers, en France, il s'occupa du sanscrit; l'un des premiers aussi il essaya l'analyse critique des littératures étrangères, effleura la philosophie, tenta d'introduire l'histoire de cette science dans l'idéologie, enfin sema sur beaucoup de points, — sauf quelques erreurs comme sa thèse de la priorité de la littérature provençale — des germes féconds d'idées. L'érudition chez Fauriel est toujours inventive; une pensée large vivifie sa critique. En dehors de ses propres travaux *(Chants populaires de la Grèce moderne,* Paris, 1824-25, 2 vol. in-8°; *Hist. de la Gaule méridionale sous la dominat. des conquérants germains,* 1836, 4 vol. in-8°; *Hist. de la littérat. provençale,* 1846, 3 vol. in-8°, etc.) il exerça autour de lui une influence très suggestive. Les Italiens Manzoni et Monti le prenaient pour arbitre et louaient avec une grande vivacité son jugement de connaisseur expert en toscan. Avant les deux Schlegel et G. de Humboldt, il eut une action intellectuelle assez sensible sur Mme de Staël. Il influa de même sur B. Constant, qui lui soumettait ses moindres travaux. Il dirigea les débuts d'Ampère, conseilla Cabanis et Tracy, rendit des services réels à A. Thierry, à Guizot, et très particulièrement à G. de Schlegel pour sa version latine du *Bhagavad-Gita.* Les Grecs Mustodixi, Basili, le poète danois Baggesen dont il traduisit si remarquablement la *Parthénide* allemande (Paris, 1810, in-12)

se glorifiaient de vivre en relations étroites avec lui. De tous les points les esprits les plus éminents recouraient à ses lumières.

Fausboell (MICHAEL-VIGO), savant linguiste danois, né près de Lemvig, en 1821; éditeur du *Dhammapadan*, d'après les manuscrits palis de Copenhague et de Londres, avec trad. et commentaires en latin (Copenhague, 1855). Il a collectionné curieusement des chants populaires du Nord (chants de veilleurs ou gardes de nuit) et les historiettes des Molbos (1862), ceux qu'il appelle les Béotiens du Jutland.

Faust. Nom légendaire sous lequel se sont groupés toutes sortes d'aventures étranges attribuées à divers docteurs du moyen âge, profondement versés dans les mystères des sciences occultes, et possédant, croyait-on, des facultés surnaturelles. Il n'est pas certain que le docteur Johannes Faustus ait existé réellement. Ce personnage, rendu à jamais immortel par les chefs-d'œuvre de Gœthe, personnifia de bonne heure en lui la révolte contre la doctrine de l'Eglise et contre la science de l'École. Ainsi déjà dans le livre populaire, paru en 1587: *Historia von D. Johann Fausten*; ainsi dans l'amplification de Widman (Hamb., 1598-1599), et dans l'abrégé de Jean-Nicolas Pfitzer. La légende de son



Le Laboratoire de Faust, d'après une composition de Retsch, 1830.

pacte avec le diable, s'était répandue à l'étranger. Palma Cayet, en 1602, donnait en France une *Hist. prodig. si lament. du docte Faust*; et bien avant cette nouvelle version, celle de Spies avait provoqué en Angleterre une série d'imitations, ballades ou récits en prose, qui suscitèrent le drame de Christophe Marlowe joué en 1594. L'œuvre du grand tragédien anglais, apportée en Allemagne devint à son tour le type de la pièce de marionnettes, qui, à partir du milieu du XVIIe s., circula en Europe.

Enfin ce furent Gœthe et ses créations définitives, d'où sortirent, de nos jours, tant d'adaptations littéraires, artistiques et musicales.

Faustus ou Fauste le Semi-pélagien, abbé de Lérins, puis évêque de Riez, en Provence; né en Bretagne, m. vers 490; l'un des représentants les plus éminents de la doctrine du semi-pélagianisme, suivant laquelle la liberté de l'homme et la grâce divine s'unissent pour collaborer à des fins communes. (*De gratia Dei et humanæ mentis arbitrio*, [*Bibl. Patr. magn.*, V, III, 500 et suiv.; *Serm.*, éd. des PP. Martenne et Durand, Paris, 1733.)

Fauvel. Poème satirique du XIVe s. dont le héros est comme *Renart* un être imaginaire. Moitié homme, moitié cheval, Fauvel, c'est l'idole, la bête sacrée, symbole des vanités mondaines, devant lesquelles tout le monde s'incline, les puissants et les humbles, les princes du monde et du clergé.

Favart (CHARLES-SIMON), auteur dramatique français, né le 13 novembre 1712, à Paris, m. le 12 mai 1792. Il s'éleva de la chanson à l'opéra-comique, donna au théâtre de la Foire plus de vingt pièces avant le *Chercheuse d'esprit* (1741), la première qu'il ait avouée et fait imprimer; puis, soit à lui seul, soit en société avec Panard, Collé et Laujon, soit en collaboration avec sa femme et l'abbé Voisenon, il donna au théâtre de l'Opéra-Comique, dont il fut directeur, à différentes reprises, plus de soixante pièces jouées avec succès. Telles :*Ninette à la cour* (1755), *Bastien et Bastienne, Annette et Lubin*, etc., où presque toujours reparaissent ces amours de village, qu'il se plaisait à peindre. F. avait naturellement un talent simple et hardi, plein de bonhomie et de malice en même temps; mais, pour vouloir trop viser à la finesse, il tourna bientôt à la manière, à l'afféterie.

Favart (MARIE-JUSTINE DURONCERAY, Mme), actrice fameuse du XVIIIe s., femme du précédent, née en 1727, m. en 1806. Joua et chanta les pièces de son mari, non sans éclat, et collabora, dit-on, à plusieurs d'entre elles. C'était un esprit charmant, et elle était aussi bonne que spirituelle et jolie.

Favart (CH.-NICOLAS-JUSTIN), fils des précédents, né en 1749, m. en 1806; écrivit et joua plusieurs comédies ou opéras-comiques.

Pour clore l'énumération de cette dynastie d'acteurs et d'auteurs dramatiques du même nom, nous rappellerons enfin Marie Pingault, dite Mlle Favart, parce qu'elle fut adoptée en 1861, par un petit-fils de Favart. C'était une actrice de premier ordre qui joignait à une noblesse et à une grâce naturelle une énergie et une puissance dramatique vraiment supérieure. Elle appartenait à la Comédie-Française.

Favorinus, Φαβωρῖνος, rhéteur grec du IIe s. apr. J.-C., natif d'Arles. Il fut l'émule et presque l'égal en éloquence de son maître Dion Chrysostome.

Favre (ANTOINE), lat. *Faber*, jurisconsulte et moraliste français, né à

Bourg, en 1557, sénateur et president du Sénat de Chambéry; m. en 1621. Les œuvres variées de ce savant homme de loi, l'un des fondateurs de l'Académie florimontane, ne forment pas moins de dix volumes in-folio.

Favre (Jules), avocat et homme politique français, né à Lyon, en 1809; inscrit en 1835 au barreau de Paris où il acquit une grande réputation, secrétaire général de Ledru-Rollin en février 1848, député à la Constituante; défenseur d'Orsini (en 1858) dont le procès eut un immense retentissement; envoyé, la même année, à la Chambre, et, depuis lors, l'un des chefs reconnus de l'opposition républicaine; nommé, au 4 septembre 1870, vice-président du gouvernement de la Défense nationale et ministre des affaires étrangères; sénateur du Rhône, en 1876; m. en 1880. Véritable orateur, formé à la grande école classique, toujours châtié, pur dans sa phrase, exact et précis dans le choix des termes, il étonnait par la correction et la circonspection mêlées à la verve et à l'abondance de sa parole. (*Disc. parlement.*, 1881, 4 vol. in-8°.) Jules Favre avait remplacé Victor Cousin à l'Académie française.

Fawcett (Edgar), poète et romancier américain de la seconde moitié du XIX° s. Ses sonnets (*Fantasy and Passion*) passent, au goût des connaisseurs, pour de délicates merveilles ciselées avec beaucoup d'art et de recherche, tandis qu'ailleurs (*Alan Eliot*, etc.) il a manifesté fortement le don lyrique. Comme *novelist*, il a inauguré avec Bishop, une nouvelle branche de la littérature américaine par des peintures raffinées de la vie mondaine à New-York. (*An Ambitious Woman, A Gentleman of leisure*, etc.).

Faydit (Gaucelm), troubadour du XII° s., m. en 1220. Toujours errant, toujours gai, toujours en quête d'un bon repos, d'une bonne aubaine, ce malin bourgeois d'Uzerche alla porter bien au delà de sa patrie la gloire de son nom et se faire jusqu'en Lombardie la réputation d'homme courtois et poli. (V. le recueil de Raynouard.) — Ch. G.

Fazli. Voy. **Fuzouli.**

Fayet (Pierre), mémorialiste français du XVI° siècle. Greffier de la prévôté à Étampes, il consigna dans une relation naïve ses impressions journalières sur les agitations de la Ligue. (*Journal historique de Pierre Fayet*, éd. V. Luzarche, Tours, 1852, in-8°.)

Fazio (Bartolommeo), historien et humaniste italien, né à Gênes, en 1399, m. en 1458. L'un des rénovateurs des lettres latines au XVI° siècle. Il eut à soutenir quelques polémiques assez vives avec Laurent Valla.

Fea (l'abbé Carlo), archéologue italien, né à Pigna, dans le Piémont, en 1753, m. en 1834. Traducteur et continuateur des travaux de Winckelmann, il se signala aussi par des travaux de critique d'une érudition sûre et d'un goût délicat. (*Miscellanea filologica-critica ed antiquaria*, Rome, 1790 et 1836, 2 vol. in-8°, etc.)

Fedele (Cassandra Mapelli), femme savante italienne, née à Venise, vers 1465, devenue dans les dernières années de sa vie supérieure du couvent des Hospitalières de Saint-Dominique, m. en 1558. (*Epistolæ et orationes*, Padoue, 1589, in-8°.)

Feder (Jean-Georges Henri), moraliste allemand, né près de Bayreuth, en 1740; professeur à l'Université de Gœttingue; m. en 1821. Réfuta non sans vigueur les théories de Rousseau sur l'éducation (le *Nouvel Émile*, Erlangen, 1768-74, in-8°) et par ses travaux philosophiques s'appliqua surtout à concilier les doctrines de Leibnitz et de Locke. (*Recherches sur la volonté humaine*, 1779-93, 4 parties, in-4°, etc.).

Féerie. Pièce de théâtre où figurent les fées, les démons, les enchanteurs et qui est presque toujours remarquable, à défaut d'autres mérites, par un grand luxe de mise en scène. Avant que Corneille eût fait représenter *Andromède* et la *Toison d'or*, qui sont de simples féeries, l'abbé Boyer avait donné à l'ancien théâtre du Marais, dès 1648, sa grande « tragédie à machines » intitulée *Ulysse dans l'île de Circé*. De nos jours, avec les progrès accomplis dans l'art des décors, avec les merveilleux résultats de lumière et de coloration qu'il est possible d'obtenir, les féeries sont devenues, pour quelques vastes scènes, des prétextes de pièces à tableaux tout à fait éclatantes. Aussi les directeurs de théâtres ne peuvent-ils couvrir leurs frais qu'au moyen de recettes énormes.

Fées (Contes de). Les fées, les *fata* ou *fatales* de l'antiquité, confondues, au moyen âge, avec les druidesses dont le souvenir ne s'était pas totalement effacé, continuellement agissantes dans les récits de la Table-Ronde, aimées de toutes les populations rêveuses et imaginatives de l'Orient, redoutées chez les Allemands et dans les pays scandinaves, les fées ont exercé leur pouvoir magique sous toutes les latitudes. Ces êtres vaporeux aux mille visages, aux mille masques, aux mille nuances, tour à tour gracieux ou terrifiants fantômes, peuplent un vaste monde, suspendu dans les sphères du fantastique, entre la terre et le ciel. On a beaucoup disserté sur l'origine, l'inspiration, les sources de la littérature féerique, et sur les symboles qu'ils représentent. Ne pouvant suivre ici l'histoire de ses métamorphoses, à travers les temps et les lieux, nous nous bornerons à dire que la féerie a eu en France son conteur le plus charmant dans Perrault, et en Angleterre son meilleur poète dans Shakespeare, qui, en effet, mit en action ses gracieux mystères et les fit monter sur le théâtre.

Feijoo y Montenegro (Benito-Jeronimo), écrivain espagnol et religieux de l'ordre des Augustins, né à Compostelle, en 1701, m. en 1764. Érudit plutôt que lettré, il déploya une infatigable persévérance à combattre, sans abandonner l'orthodoxie, les superstitions, les préjugés, les erreurs de ses contemporains. (*Œuv. compl.*, Madrid, 1863, in-4°, collect. Rivadeneyra.)

Feith (Everard), lat. *Feithius*, érudit allemand, né à Elburg, vers 1597, m. vers 1625. (*Antiquitatum homericarum libri quatuor*, Leyde, 1677, in-8°.)

Féletz (Charles-Marie Dorimond, abbé de), littérateur français, né en 1767, à Grimond, dans le Limousin, attaché en 1801 à la rédaction du *Journal de Débats*, reçu à l'Académie en 1827; m. en 1850. Aussi fin lettré que spirituel causeur, il a été l'un des plus aimables représentants de la critique traditionnelle, pendant la première période du XIX° siècle. (*Mélanges*, 1828, 6 vol. in-8°; *Jugem. histor. et littér.*, 1840, 1 vol. in-8°.)

Félibien (André), historien d'art et architecte français, né en 1619, à Chartres; historiographe des bâtiments du roi et garde du cabinet des Antiques; m. en 1695. On a tiré grand parti de ses excellents *Entretiens sur les vies et sur les ouvrages des peintres anciens et modernes* (2° éd. Amsterdam, 1706, 5 v. in-12). Ces études, comme d'autres encore qu'il consacra à des sujets analogues, étaient, au moment où elles parurent, tout à fait nouvelles en France.

Félibre (provençal *fatré*, faire, et *libré*, livre). Nom que se sont donné les poètes de la nouvelle école provençale; d'où le mot *félibrige*, désignant l'association même des félibres. Ce fut d'abord un joyeux cénacle; on prétendit ensuite l'ériger en institution académique.

Feller (Joachim), érudit allemand, né à Zwickau, en 1628; bibliothécaire de l'Académie de Leipzig; m. en 1691. Son fils Frédéric **Feller** collabora à l'*Histoire de la maison de Brunswick* de Leibnitz.

Feloup. Groupe d'idiomes répandus dans la Sénégambie méridionale et les régions situées un peu plus au sud.

Fénelon (François de Salignac de La Mothe-), illustre écrivain et prélat français, né en 1651, au château de Fénelon, en Dordogne; membre de l'Académie et archevêque de Cambrai: m. en 1715. Choisi pour être le précepteur du duc de Bourgogne, il soumit son admirable talent à composer des ouvrages d'instruction et en fit des chefs-d'œuvres. Des *Fables* en prose, des *Dialogues des Morts* insinuèrent doucement dans l'esprit de son élève les principes généraux de la morale. Le *Télémaque* fut destiné à le former à la politique et à l'art de régner. Ce roman singulier, qui provoqua les colères de Louis XIV et la disgrâce de Fénelon, est autre chose qu'un poème en prose; c'est un fort beau livre d'imagination et de politique. Le style de *Télémaque*, quelquefois un peu lent et négligé, respire partout la grâce la plus exquise. Il est impossible de rester plus français et de mettre mieux à profit les trésors d'une instruction qui fait d'un prélat chrétien l'harmonieux écho de l'antiquité païenne.

Fénelon n'avait pas l'esprit tourné vers la théologie, si l'on en juge par ses controverses avec Bossuet sur le *Quiétisme*, sur ce pur amour qui fut la chimère et le supplice de sa vie, et par son livre Des *Maximes des Saints* (1699),



Fénelon.

qui encourut la censure du Saint-Siège. Il était plus à l'aise dans le *Traité de l'existence et des attributs de Dieu* (1713), où, suivant la méthode de Descartes, il établissait dans un style plein de séduction, de tendresse et d'onction pieuse ces grands principes. Il suivait davantage encore son génie naturel, quand il composait ses *Dialogues sur l'éloquence*. C'est un admirable maître de la parole chrétienne, un excellent critique. Nous retrouvons la même pureté de goût dans sa fameuse *Lettre sur les occupat. de l'Académie française*. C'est vraiment un livre d'or, *libellus aureus*. Lu avec soin, il tient lieu de toutes les rhétoriques du monde.

Pour mieux connaître F. et l'aimer davantage, il faut lire sa *Correspon-*

dance. Directeur de choix des grands seigneurs et des grandes dames, ses *Lettres* étaient adressées aux plus illustres noms de France; des maisons considérables se plaçaient tout entières sous son gouvernement. Or, nulle part, plus que dans les *Lettres spirituelles* de Fénelon, on ne trouve cette agilité lumineuse d'une parole qui parcourt tout en éclairant et en fécondant tout.

Très aristocrate de race, d'éducation, de style, très éloigné du peuple par sa manière de penser, de sentir, de s'exprimer, F. n'en a pas moins senti plus vivement que nul autre de son temps les maux et les misères des humbles. Il a poursuivi avec une réelle énergie le vice et l'iniquité des puissants du monde. On s'étonne aujourd'hui encore de voir un prélat toucher de cette main sûre et hardie aux plaies d'une époque si glorieuse en apparence, si profondément minée par l'injustice, l'égoïsme et la rapacité des grands. Fénelon pressentit les commotions qui devaient ébranler l'ancienne société. Génie progressif de la nature de Virgile, il appartenait à la fois à son temps et à l'avenir. Les vertus de F. ont égalé ses talents. Homme de très grand cœur, il fut presque un saint.

Fenestella, historien romain, né 49 ans av. J.-C. m. 21 ans apr. Traita spécialement de l'hist. des mœurs et du droit public de Rome. Consciencieux érudit, il avait pris Varron pour modèle. (Rec. des fragm. de F. dans l'édit. du *Salluste* de Corte, donnée par Frotscher, 1825; etc.)

Fénin (Pierre de), chroniqueur français issu d'une famille noble de l'Artois, m. en 1506. On possède sous son nom un récit abrégé des dissensions qui s'élevèrent entre les maisons d'Orléans et de Bourgogne, vers la fin du xv° siècle. Cette dernière y joue le rôle prépondérant; les ducs Jean et Philippe le Bon sont au premier plan. D'ailleurs, nulle passion, dans un sens ou dans l'autre, n'excite le narrateur. Son récit est froid et méthodique. (Ed. de la Soc. de l'Hist. de Fr., 1837, in-8°.)

Fenouillot de Falbaire (Charles-George), auteur dramatique français, né en 1727, à Salins, m. en 1800. Son nom est resté attaché au souvenir d'un drame en cinq actes, en vers, tiré d'un fait historique : l'*Honnête criminel* (1767, représenté en 1790). Le héros est le fils d'un protestant (Jean Favre) qui délivre son père chargé d'une fausse accusation, se livre à sa place et se laisse condamner aux galères où il reste sept ans. Cette donnée pathétique et des situations touchantes valurent une grande vogue à la pièce, non seulement en France, mais à l'étranger. Elles firent, au dire des journaux du temps, couler de douces larmes.

Fenton (Élisée), poète anglais, né à Shelton, en 1683, m. en 1730. Il aborda la tragédie *(Marianne)*, s'essaya dans l'héroïde et la poésie lyrique, collabora à la traduction de l'*Odyssée* de Pope, et rédigea une *Vie* de Milton (1727.)

Féraud (Ramon) ou Raymond **Feraudi,** baron de Thoard, l'un des derniers troubadours provençaux, m. en 1304. L'un des cent chevaliers choisis pour combattre en champ clos Pierre de Carban. Après un enlèvement d'une dame et châtelaine, la dame de Carban, il se retira dans un cloître et ne s'adonna plus qu'à de pieuses pensées. On lui doit la *Vida de sant Honorat* (Paris, 1858, in-8°), sorte de roman chevaleresque.

Ferdinand III, *le Saint,* roi de Castille, fils d'Alphonse IX, m. en 1252. Fondateur de l'Université de Salamanque, il protégea les lettres et fit traduire en langue romane le code civil, politique, civil et criminel des Goths, le *Fuero-Juzgo* ou *Forum Judicum.*

Ferdousi ou Firdousi, Firdoucy (Abou-Casem-Mansour-Ben-Ahmet), illustre poète persan, né dans le Khorassan en 940, m. en 1020. Son immense épopée, le *Shah-Nameh* ou *Livre des rois,* embrasse une période de trente-six siècles. Par son génie, sa fécondité, son imagination, sa profonde connaissance de l'antique histoire, des mœurs, de la religion, de la langue de son pays, F. fut l'Homère de l'Orient.

Ferguson (Adam), historien et philosophe écossais, né en 1724, mort en 1816. Son *Histoire des progrès et de la fin de la République romaine,* 1783, 3 vol., et ses *Principes de la science morale et politique,* 1792, 2 vol. in-4°, lui furent des titres de réputation durable.

Fergusson (Robert), poète écossais, né à Édimbourg, en 1751, m. prématurément en 1774, dans une maison de fous. Décrivit particulièrement, avec amour et dans le dialecte du pays, les beautés de sa ville natale.

Ferrand (Antoine-François-Claude, comte), publiciste et historien français, né en 1751, à Paris; sous la Restauration, ministre d'Etat, directeur général des postes, et membre de l'Académie; m. en 1825. Il a enfermé d'utiles leçons dans son ouvrage plusieurs fois réimprimé : l'*Esprit de l'hist.* ou *Lettres d'un père à son fils sur la manière d'étudier l'Hist.* (Paris, 1842, 4 vol in-8°),

et continué avec distinction l'*Hist. de l'Anarchie de Pologne* de Rulhière. (*Hist. des trois démembrem. de la Pologne*, Paris, 1820, 3 vol. in-8°.)

Ferrari (Ottavio), érudit italien, neveu du précédent, né à Milan, en 1607, professeur de rhétorique au collège ambrosien et d'éloquence à l'Université de Padoue; pensionnaire de la République de Venise; m. en 1682. Au milieu des grandes querelles philologiques d'alors, qui mettaient aux prises d'ardents batailleurs comme les Scaliger, les Cardan, les Pogge, les Scioppius, il se fit remarquer par son esprit de conciliation, à ce point qu'on le surnomma le *Pacificateur*. (*Prolusiones*, Padoue, 1664, in-4°, etc.)

Ferrari (Guido), littérateur et jésuite italien, né à Novare, en 1717, m. en 1791. Jaloux de prouver la souplesse de son talent, il aborda tour à tour, en langue latine, la poésie, l'éloquence, la jurisprudence et l'histoire. C'est dans ce dernier genre qu'il produisit son principal ouvrage : *De Rebus gestis Eugenii principis a Sabaudia*. (En trois parties, Rome, Milan, Zutphen, 1747, 1752, 1773, 3 vol. in-8°.)

Ferrari (Joseph), homme politique et philosophe italien; né à Milan, en 1811; professeur de philosophie dans plusieurs facultés françaises; rentré en Italie et député au parlement de Turin; m. en 1876. En politique, il défendit avec ardeur le système fédératif et combattit la politique de Cavour. Dans l'enseignement philosophique, il se rapprochait du scepticisme de Kant,

Ferreira (Antonio), célèbre poète portugais, l'un des fondateurs de la langue classique, né à Lisbonne, en 1528, m. en 1569. Il ressentit la double influence antique et italienne; en ses *Sonnets* disciple de Pétrarque, en ses *Odes* imitateur d'Horace, il n'atteignit ni la gracieuse mollesse de l'un ni la souplesse élégante de l'autre, mais rivalisa dignement avec le modèle latin par l'heureux abandon de ses *Epitres*. S'inspirant du théâtre grec au profit d'un sujet national, il se rendit justement célèbre par la belle tragédie d'*Inès de Castro*. Enfin, dans sa pièce intitulée le *Jaloux (el Cioso)*, inaugura la comédie de caractère au Portugal.

Ferreras (Juan de), prédicateur et historien espagnol, né à Labañeza, en 1652; l'un des premiers membres de l'Académie de Madrid; bibliothécaire de Philippe V; m. en 1735. Auteur d'une *Histoire d'Espagne* bien réputée (*Historia de España* Madrid, 1707-27, 16 vol. in-8°), traduite en français par Vaquette d'Hermilly et en allemand par Baumgarten.

Ferrier (saint Vincent), prédicateur espagnol, né en 1346 ou 1357, m. en 1419. Missionnaire apostolique et muni de pouvoirs extraordinaires, cet illustre dominicain parcourut pendant plus de vingt ans l'Espagne, la France, l'Angleterre et l'Italie, édifiant les grands et le peuple par la sainteté de sa vie et par ses discours. Après avoir prêché en Bretagne contre le schisme d'Occident, il mourut à Vannes, en 1419, dans une maison qu'on montre encore aux pèlerins.

Ferry (Jules), publiciste, homme d'État et orateur français, né à Saint-Dié, en 1832, m. en 1893. Cinq fois ministre, de 1875 à 1885 et deux fois chef de gouvernement, il faillit atteindre aux honneurs suprêmes de la présidence, en 1883. Son existence politique se confond avec l'existence même du parti républicain, durant trente années. Après Thiers, Jules Favre, Gambetta, il fut sans conteste le plus agissant des « leaders » de la troisième république. Cependant il s'était aliéné une foule de gens par des actes ou des conceptions, dénotant une politique personnelle et autoritaire. Cette politique tour à tour audacieuse et hésitante, soumise et outrancière, souleva contre lui, dans tous les camps, des inimitiés violentes. Orateur, il déploya les qualités d'un esprit net et vif, toujours prêt à intervenir dans les discussions d'idées, dans les questions de droit, de législation et de finances.

Feryd-eddin-Atthar, poète persan, né vers 1226, dans le Khoraçan, tué en 1280, à la suite d'une invasion de Mogols. Cultiva la poésie morale et mystique. On a traduit en français sa curieuse conception allégorique du *Mantic Ultaïr* ou *Langage des oiseaux*.

Fescennines ou Jeux fescennins. Chez les premiers Romains, sorte de divertissement rustique, où des personnages, des acteurs, s'adressaient mutuellement des épigrammes et des plaisanteries grossières, pour égayer les laboureurs en fête. Cette coutume vit, avec le temps, se rétrécir son cercle; elle ne persista plus que dans les noces. Lorsque, après la chute de la république, la poésie littéraire s'en empara, afin de leur donner une allure moins désordonnée, elle conserva aux chants fescennins leur caractère *nuptial* et leur côté railleur.

Festus (Sextus Pompeius), grammairien latin du IV° ou du V° siècle. (Éd. mod. du *De significatione verborum:* Egger, Paris, 1838, in-16; et C. O. Müller, Leipzig, 1839, in-4°.)

Fet. Pseudonyme de l'écrivain russe Athanase **Schenchine**, né en 1820.

Fetis (François-Joseph), compositeur et musicographe belge, né à Mons en 1784; directeur du Conservatoire de Bruxelles; m. en 1871. L'un des fondateurs de la moderne littérature musicale. *(Biogr. universelle des musiciens,* Bruxelles et Paris, 1835-44, 8 vol. in-4°; rééd.)

Feuardent (François), controversiste français, né à Coutances en 1539; religieux cordelier; m. en 1610. Prédicateur passionné, il embrassa violemment le parti de la Ligue et ne justifia que trop par les allures batailleuses de ses polémiques *(Entremangeries ministrales,* Caen, 1601, in-8°, etc.) la conformité de son caractère et de son nom.

Feuerbach (Paul-Jean-Anselme), juriste et criminaliste allemand, né à Iéna, en 1775, m. en 1833. Il fut chargé de préparer pour la Bavière un nouveau code civil; on lui dut l'abolition de la torture et la promulgation du code pénal bavarois. En voulant rattacher à ses idées spéciales les systèmes de Kant et de Fichte, il ne put se garantir d'une certaine incohérence philosophique. F. n'en est pas moins un chef d'école dont les lumières ont rejailli sur la jurisprudence moderne. Comme criminaliste, il se classe parmi les plus rigoristes.

Feuerbach (Louis-André), philosophe allemand, fils du précédent, né à Anspach, en 1804, m. en 1872. Disciple de Hegel, il modifia la doctrine du maître en la faisant descendre des hauteurs abstraites pour l'humaniser de toutes les manières. Matérialiste déterminé, il s'attacha à démontrer qu'il n'y avait à s'occuper de l'absolu qu'autant qu'il se manifestait dans l'humanité, et qu'il ne pouvait y avoir d'autre religion que l'humanité. F. marquait la transition entre la métaphysique de la veille et le naturalisme du lendemain.

Feugère (Léon-Jacques), littérateur français, né à Villeneuve-sur-Yonne, en 1812, professeur de rhétorique à Paris, m. en 1858. Ses recueils de morceaux choisis et ses éditions des auteurs classiques ont joui d'une grande vogue universitaire.

Feuillet (Nicolas), prédicateur français, né en 1622, m. en 1693. Il assista à la dernière heure Henriette d'Angleterre, et prononça son oraison funèbre. On était frappé de l'indépendance de sa parole, lorsqu'il s'attaquait aux vices ou aux travers des grands de ce monde.

Feuillet (Octave), écrivain français, né à Saint-Lô, en 1821, mort en 1891. A l'heure où s'annonça son talent, la littérature légère ou exclusivement matérialiste propageait ses fruits avec une rare fertilité. Il créa, comme une réaction mixte de passion et d'idéal, au théâtre, dans le roman, un genre de littérature fashionable, genre artificiel, factice peut-être, mais délicieusement illusoire. Les qualités distinctives d'O. F. sont la finesse, la mesure, la discrétion, l'art de séduire l'imagination sans l'ébranler. Il dévoila aussi, dans sa pièce de *Montjoie,* dans ses romans : *Monsieur de Camors, Julia de Trécœur,* la *Morte,* une réelle énergie de conceptions.

Feuilleton. Voy. **Roman.**

Feuquières (Manassès de Pas, marquis de), diplomate français, né en 1590, à Saumur, maréchal de camp en 1625, puis ambassadeur extraordinaire près des cours d'Allemagne (1633). On voit dans ses *Lettres et négociations* (1753, 3 vol. in-12) nettement indiquées les lignes de la politique extérieure du cardinal de Richelieu.

Son fils, Isaac de Pas, marquis de F., qui fut lieutenant-général, vice-roi d'Amérique et ambassadeur, a laissé une correspondance pleine d'intérêt, (*Lett. inéd.*, 1816, 5 vol. in-8°.)

Feuquières (Antoine de Pas, marquis de), petit-fils de Manassès de Pas, écrivain militaire français, né en 1648, à Paris; lieutenant-général en 1693, m. en 1711. Redouté dans les batailles, pour cette grande bravoure qui l'avait fait surnommer *le Diable;* officier consommé dans l'art de la guerre, il fut un des premiers en France à en retracer les règles. *(Mém. sur la guerre,* Amsterdam, 1731, 4 vol. in-12.)

Feutrier (J.-François-Hyacinthe), prédicateur et prélat français, né en 1785, à Paris, évêque de Beauvais en 1826; ministre des affaires ecclésiastiques en 1828; m. en 1830. Le panégyrique et l'oraison funèbre lui valurent des succès d'éloquence.

Féval (Paul), romancier français, né à Rennes, en 1816, m. en 1887. A ses débuts et par une production rapide, incessante, il devint promptement l'un des premiers feuilletonistes du jour. La verve d'une belle imagination aventureuse en avait fait le véritable émule d'Alexandre Dumas. (les *Compagnons du silence,* les *Mystères de Londres,* (1844, 11 vol. in-8°: le *Bossu* (1856) [converti ensuite en un drame populaire (1863), qui eut un immense succès], le *Château de Velours,* etc.). Il ne pensait alors qu'à être un écrivain d'agrément. Plus tard, sous l'impression d'un revirement d'âme tout religieux, il voulut se rendre un écrivain utile, en s'efforçant de dégager de ses moindres ouvrages une

leçon morale ou chrétienne. (Voy. les *Étapes d'une conversion*, 1877, in-18). Il passa les dernières années de sa vie à remanier ses anciens volumes.

Feydeau (Ernest), littérateur français, né à Paris, en 1821, m. en 1873. Il passait pour l'une des personnifications les plus hardies de l'école impressionniste, avant la venue de Zola et de ses disciples. Son roman de *Fanny*, cette bizarre analyse de psychologie morbide, eut, en 1858, une incroyable poussée de vente. Georges F., né en 1862, auteur dramatique français, fils du précédent. Très goûté du public parisien, pour la prestesse et la clarté de ses vaudevilles.

Fiabesques (comédies). Voy. Gozzi.

Fiancée de Messine (la). V. Schiller trad. angl., Londres, 2 vol.)

Fiard (Jean-Baptiste), théologien français, né en 1736, membre de la Société de Jésus, professeur de rhétorique à Alençon, m. en 1818. L'un des derniers démonographes, on l'a vu soutenir, dans ses *Lettres magiques,* ses *Instruct. sur les sorciers* et ses *Lett. philosoph. sur la magie*, l'existence actuelle d'un grand nombre de suppôts de l'enfer.

Ficchetto. Personnage de l'ancienne comédie italienne: valet bouffon dont le rôle est celui d'un niais harcelant de ses balourdises le cabaretier, son maître, et les chalands.

Ficelles. Au théâtre, procédés dont on se sert pour agencer une scène, pour amener un effet. Veut-on faire mouvoir des personnages dramatiques dans des conditions acceptables, il faut nécessairement user de ce qu'on nomme des ficelles, moyens déjà employés, d'ailleurs, connus, parfois usés... jusqu'à la corde. L'origine du mot remonte au théâtre des marionnettes. Des coulisses des fantoccini il passa dans celles des marionnettes humaines et enfin courut la ville.

Fichet (Guillaume), humaniste et théologien français du XVe s.; docteur en Sorbonne, recteur de l'Université de Paris, camérier de Sixte IV.; auteur d'un certain nombre d'ouvrages. (*Rhetoricorum libri tres,* Paris, 1470, etc.). En faisant venir d'Allemagne Martin Krantz et Michel Freiburger, il eut l'honneur d'importer, grâce à eux, l'imprimerie en France.

Fichte (Jean-Gottlieb), célèbre philosophe et écrivain allemand, né le 19 mai 1762, à Rammenau, m. à Berlin, en 1814. Sa philosophie repose sur la dualité de l'homme comprenant deux *moi,* l'un absolu et réel, l'autre relatif et phénoménal. Pareille à celle de Kant, elle absorbe la conscience et par elle toutes choses dans la pensée, comme la philosophie de Locke et de Condillac absorbe la conscience dans la sensation. Il a écrit d'admirables pages sur la science, sur la liberté morale, sur la vie bienheureuse. (*Fichte's saemmtliche Werke*, Berlin, 1845-46, 8 v.)



Fichte.

Fichte (Hermann), fils du précédent, philosophe allemand, né à Iéna, en 1797; professeur à l'Université de Bonn, puis à Tubingue; m. en 1870. Il a été le chef d'une nouvelle école, en Allemagne, tenant le milieu entre le spiritualisme et le matérialisme.

Ficin (Marsile), helléniste et philosophe italien, né en 1433, à Florence,



Marsile Ficin, d'après le monument de la cathédrale de Florence

où il enseigna les doctrines de Platon; m. en 1499. Il mit en latin, pour les

populariser, les œuvres du grand idéaliste grec. Animé d'un zèle extraordinaire, il voyait en Platon un génie tout céleste, qui avait eu l'intuition des mystères enfermés dans les saints livres. Et il faisait partager cet enthousiasme à ses nombreux disciples. Son traité *De vitâ cœlitus conservandâ* semble émaner d'une double intelligence à qui la médecine et la philosophie sont également familières. (*Œuv.*, Paris, 1541, 2 vol. in-fol.)

Ficoroni (Francesco), antiquaire italien, né en 1664; fondateur de l'Académie des *Inculti* de Rome; membre associé de l'Académie des Inscriptions de Paris et de la Société royale de Londres ; m. en 1747. Entre ses dissertations savantes, mémoires ou traités archéologiques, consacrés surtout aux antiquités latines, sont à citer spécialement : le *Maschere sceniche, e Figure comiche degli antichi Romani* (1736-1748, in-4°), *I Piombi antichi* (1740, in-4°, trad. en latin par Cantagalli, *De Plumbeis antiquorum numismatibus* (1750), et le recueil posthume : *Gemma antiqua litterata aliæque rariores*, éd. Galeotti, Rome, 1757, in-4°).

Field (Nathaniel), poète dramatique anglais du XVII° s.; collaborateur de Massinger dans le *Fatal douaire;* auteur de la plaisante comédie : *Une femme et une girouette*, 1612.

Fielding (Henry), célèbre romancier anglais, né dans le comté de Somerset, le 22 avril 1707, m. à Lisbonne, le 8 octobre 1754. De prime abord, croyant posséder la vocation dramatique, il donna au théâtre vingt-huit pièces, comédies ou farces, qui ne lui procurèrent que de très minces satisfactions et dont aucune n'a survécu. En 1741, il voulut essayer du roman avec *Joseph Andrews*, contre-partie comique de la *Paméla* de Richardson, œuvre originale en même temps et portant le caractère d'une forte personnalité. Son chef-d'œuvre, *Tom Jones* ou l'*Enfant trouvé*, apparut neuf années plus tard. C'était, parmi les Anglais, le premier ouvrage d'imagination fondé sur l'imitation fidèle de la nature. Les fictions de Richardson lui-même tenaient encore à l'ancienne école. Ici la réalité de la vie éclatait saisissante de franchise, quoique un peu brutale d'expression. Chacun des personnages de cet admirable ouvrage, mélange unique de raillerie et de raisonnement, est resté un type consacré, depuis Tom Jones jusqu'au garde-chasse Black George et sa famille, peints avec une vigueur et une précision qui n'appartiennent qu'à Fielding. *Amélie*, une singulière peinture des mœurs domestiques, fut son dernier ouvrage important. Byron a appelé Fielding l'« Homère en prose de la nature humaine. » (*Œuv.*, Londres, 1767, 8 vol. in-8°; 1775, 12 vol. in-8° ; nombr. éd. séparées.)

Fierabras (le roman de). Poème anonyme du moyen âge dont il existe deux compositions, l'une française, l'autre provençale, outre un grand nombre d'imitations étrangères: épisode détaché et très allongé d'un poème plus ancien, perdu, dont la scène était également en Italie, et qui se termine par la conquête et le transport à Saint-Denis des célèbres reliques de la Passion. (Voy. *Anc. Poët. de Fr.*, 1860, in-16.)

Flévée (Joseph), littérateur et publiciste français, né à Paris, en 1767, m. en 1839. Censeur et directeur du *Journal de l'Empire*, en 1805, maitre des requêtes et préfet de Napoléon, il redevint fervent royaliste sous la Restauration, puis passa aux idées libérales de Chateaubriand, collabora au *Conservateur* et à la *Quotidienne*, se rangea dans le parti constitutionnel après 1830. Esprit fin et ironique, quelquefois subtil et obscur, il obtint une certaine réputation par sa distinction constante, le ton piquant et acéré de sa polémique. Il eut un moment de grande vogue avec un roman intitulé : la *Dot de Suzette*.

Figaro. Type de valet de théâtre créé par Beaumarchais, personnage très à part, frondeur et malicieux, capable de tout emploi et de tout rôle, en dehors du sien. « Mélange d'habileté et d'audace, d'impudence et de discrétion, honnête homme qui ne veut pas l'être jusqu'à la duperie, Figaro, dit M. Nisard est un type, cher à la France. de l'enfant de ses œuvres faisant son chemin parmi ceux « qui n'ont eu que la peine de naître », de l'inférieur qui défend son bien contre le supérieur, de l'esprit qui bat le privilège. »



Figaro.

Figaro (le). Titre de plusieurs journaux littéraires et politiques, dont le premier parut

en 1826. Il s'y faisait dès lors une grande dépense d'esprit. Les directions ou résurrections successives auxquelles se sont attachés les noms de H. Delatouche, de Dutacq, d'Alphonse Karr, d'Albéric Second, de Villemessant, de Magnard, de MM. de Rodays et Périvier ont marqué les différentes périodes d'existence, de lutte et de prospérité de cette feuille célèbre où se sont exercées les meilleures plumes de la presse et des lettres françaises.

Figueroa (FRANCISCO ACUNA de), poète hispano-américain, né à Montevideo; bibliothécaire de sa ville natale, m. en 1862. Très versé dans les littératures classiques et sachant s'en inspirer à propos, il parcourut d'un essor aisé les divers cercles de la poésie. Chants lyriques, hymnes sacrés, traductions de la Bible, tableaux de mœurs et de nature : chacune de ses productions porte la marque d'un talent facile, d'un esprit délicat et cultivé. La passion lui manque généralement. Néanmoins, il a montré du feu dans la satire.

Figuier (LOUIS), vulgarisateur français, né à Montpellier, en 1818; docteur ès sciences physiques; m. en 1894. Pendant une quarantaine d'années, il s'est appliqué, surtout par l'importante collection de volumes annuels intitulée : l'*Année scientifique et industrielle* (1856-1894), à tenir le public au courant de toutes les applications utiles ou curieuses de la science à l'industrie et aux arts. Grâce au classement méthodique des matières et à la clarté de l'exposition, il s'était acquis, dans ce genre de travaux, une légitime réputation.

Figures. En rhétorique et en grammaire, formes de langage, qui servent à donner au discours plus de grâce, de vivacité, d'éclat, d'énergie, etc. On distingue les f. de mots et les f. de pensées. Les unes consistent soit à étendre ou à détourner la signification des mots (*catachrèse, métonymie, métaphore*, etc.), soit à faire des constructions qui s'écartent de l'ordre simple, naturel on direct (*ellipse, syllepse, hypallage, hyperbate*, etc.), soit enfin à tirer quelque effet de l'arrangement ou de la forme matérielle des mots (*répétition, onomotopée*, etc.). Les autres consistent en certains tours de pensée ordinairement indépendants de l'expressiou (*antithèse, apostrophe, énumération, interrogation, prosopopée*, etc.)

Filangieri (GAETANO), publiciste italien, né à Naples en 1752; chargé par Ferdinand IV, en 1787, de la direction des finances, m. l'année suivante. Il avait trente ans, lorsqu'il publia son fameux livre de la *Science de la législation* (Naples, 1780-85, 7 vol.), œuvre d'un esprit plein de candeur, de grâce et de vivacité, qui mêlait à des connaissances profondes une grande part d'enthousiasme, de rêve et d'illusion.

Finnois (Dialectes). Groupe important des langues ouralo-altaïques. Bien qu'on ne les ait pas encore distingués les uns des autres d'une façon définitive, on s'accorde généralement à suivre, pour les énumérer, la nomenclature suivante établie par l'érudit allemand Donner : finnois occidental (suomi, karélien, vepse, live, krévin, esthonien, vote); lapon; finno-permien (zyriène, permien, votiaque); finnois du Volga (mordvin, tchérémisse); ougrien (magyar, vogoul, ostiaque). D'autres philologues réduisent à quatre ces cinq sous-groupes et rattachent le lapon au finnois occidental. Le *suomi*, qui occupe la plus grande partie de la Finlande en est le type principal C'est une langue très euphonique. Nulle part, le phénomène de « l'harmonie vocalique », c'est-à-dire de l'analogie qui doit se rencontrer entre la voyelle des éléments dérivatifs et la voyelle de la syllabe radicale, n'est plus frappant qu'en suomi. Le finnois a sa littérature populaire, en d'autres termes sa poésie chantée, et sa littérature écrite, ses *runes* antiques et ses livres tout modernes.

Fiorelli ou Fiorilli. Voy. **Scaramouche.**

Fiorentino (PIERRE-ANGE), littérateur français d'origine italienne, né à Naples, en 1806; critique théâtral au *Constitutionnel*, au *Moniteur*, à la *France*; m. en 1864. De la finesse, un style vif, une manière de dire toujours sûre et élégante jusque dans les incartades d'une critique, dont les sévérités ressemblaient à des attaques personnelles, le firent connaître et apprécier. F. avait un genre d'esprit tout particulier : à la moquerie française qu'il maniait avec art il joignait une sorte de sang-froid italien d'un effet très piquant. (Les *Grands Guignols*, 1870, in-18 ; *Comédiens et Comédiennes*, 1867.) On estime grandement sa belle traduction du Dante.

Firenzuola (AGNOLO), poète italien, né à Florence, en 1493; ordonné prêtre en dépit de la licence de ses mœurs ; m. vers 1546. Sur les traces de Berni et de Mauro, il amusa sa verve dans ce genre léger, futile, armé de pointes équivoques, des *capitoli* — un cadre ouvert à la parodie de toutes choses : il chanta plaisamment la mort d'une chouette, célébra les avantages de la soif, écrivit en l'honneur des cloches. (*Rime*, Florence, 1549, in-8°.) Outre des satires, des comédies, des nouvelles à la façon de Boccace, c'est-à-dire très pures de style et très libres de ton, il fit des *Discours d'animaux (Discorsi degli animali*, trad. en diverses langues) et une amusante paraphrase de l'*Ane d'or* d'Apulée. (Florence, 1549-1603), qu'on cite comme un des modèles les plus achevés de la belle prose toscane. (*Œuv. compl.*, 1548, 2 vol. in-12 ; 1763, 3 vol. in-8°.)

Firmianus Symphosius (CŒLIUS), poète latin, qu'on suppose africain

d'origine et antérieur au siècle d'Auguste. Sous son nom, nous est parvenue une importante collection d'énigmes anciennes, au nombre de cent, de trois vers hexamètres chacune. (*Ænigmata*, éd. Heynatz, Francfort, 1775, in-8°.)

Firmicus Maternus (JULIUS), écrivain ecclésiastique latin du IV° s., quelquefois confondu avec saint Materne et avec Julius, évêque de Milan. (*De Errore profanarum religionum*, éd. mod. F. Münter, Copenhague, 1826, in-8°.)

Firmicus Maternus (JULIUS), astronome latin du même siècle ; auteur d'un traité sur l'astrologie judiciaire. (*Matheseos libri VIII*, Venise, 1497-99, in-fol.)

Firouzabadi (MEDJD-EDDIN-ABOU-THAHER-MOHAMMED, dit), écrivain arabe, célèbre par son savoir et sa fécondité, né près de Chiraz, en 1329, m. en 1415. On n'a conservé de lui qu'un dictionnaire arabe intitulé : *Alkamous almohit* (l'Océan environnant).

Fischart (JEAN), surnommé *Mentzer* ou *le Mayençais*, célèbre écrivain allemand, né à Mayence vers 1550, avocat au tribunal de Spire et bailli de Forbach ; m. en 1589. Il tira d'un fonds très riche — de sa propre imagination — des cantiques, des fables, des satires en prose ou en vers et de piquantes bouffonneries. On l'a surnommé le Rabelais de l'Allemagne, aussi bien pour la hardiesse et l'originalité du langage que pour l'abondance des idées. Il imita, d'ailleurs, ce grand rieur du XVI° s. français dans l'amusante *Histoire des exploits des seigneurs et héros Gorgellantua et Pantagruel* (1705 ; plus. éd.). Il avait obtenu un succès énorme, dans le genre burlesque, avec une bizarre composition héroï-comique intitulée le *Vaisseau fortuné de Zurich*, 1576. Qu'il ait mis la prose ou la poésie au service des idées nouvelles, c'est toujours et partout, chez Jean Fischart, le même génie exubérant, inépuisable en images, en saillies et en bons mots.

Fischer (ERNEST-KUNO), philosophe allemand, né à Sandewalde, en 1824 ; professeur à Heidelberg, puis à Iéna, conseiller d'État du grand-duc de Saxe-Weimar. Il remit en honneur la figure, longtemps négligée en Allemagne, du fondateur de la méthode expérimentale dans la philosophie moderne : François Bacon.

Fitz-James (FRANÇOIS de), théologien français, né en 1709, à Saint-Germain-en-Laye ; évêque de Soissons et premier aumônier de Louis XV ; m. en 1764. (*Œuv. posthumes*, 1770, 3 vol. in-12). Il penchait vers le jansénisme.

Fitz-James (ÉDOUARD, duc de), orateur français, né en 1776, à Versailles, m. en 1838. L'un des plus ardents soutiens du parti royaliste, sous la Restauration et la monarchie de Juillet.

Flaccus (M. VERRIUS), grammairien latin du siècle d'Auguste, connu surtout par ses *Fasti* et par son grand ouvrage lexicographique *De verborum significatu*, mine des plus fécondes en renseignements d'une importance capitale sur les antiquités romaines. Celui-ci nous est parvenu abrégé par Pompéius Festus. (Éd. mod., Egger, Paris, 1839, in-18.)

Flahaut (comtesse de). Voy. Mme de Souza.

Flamande (Langue). Langue issue, avec le hollandais — dont elle ne s'éloigne guère que par des différences de prononciation — de la seconde branche du vieux saxon appelée le *néerlandais*. C'était, sous la domination de la maison de Bourgogne, la langue écrite de dix-sept provinces. A partir du régime espagnol, elle dégénéra en patois ; et, malgré les efforts de quelques écrivains de nos jours (Snellaert, Delepierre, Van Ryswick, Bleck, Blommaert et surtout Henri Conscience) pour lui rendre la vie littéraire qu'elle eut jadis, elle est restée presque exclusivement à l'usage du peuple. En réalité, la Belgique flamingante n'a point son Mistral. Le courant flamand est tout récent et littérairement artificiel; le théâtre fl. d'Anvers joue des classiques hollandais ; celui de Bruxelles représente des traductions de mélodrames ou de simples farces locales pour le populaire. Des députés flamingants, des municipalités poussent à l'adoption du flamand comme langue mère, mais les écrivains manquent.

Flamenca (le roman de). Poème provençal, écrit dans un dialecte particulier, l'une des productions les plus spirituelles du moyen âge, et probablement celle qui fournit le plus de renseignements sur la vie élégante qu'on menait, aux cours seigneuriales, à la fin du XII° s. (Publié par P. Meyer, d'après le manuscrit unique de Carcassonne, Paris, 1865.)

Flaminio (MARC-ANTONIO), poète italien, né à Serravalle, en 1490, m. en 1550. Ainsi que son père, avec plus d'élégance, il se signala dans la versification latine. (*Carmina Flaminiorum*, Padoue, 1743, in-8°.)

Flammarion (CAMILLE), astronome français, né à Montigny-le-Roi (Haute-Marne) en 1842; rédacteur de plusieurs journaux et membre de nombreuses sociétés savantes. Par ses articles, ses conférences, le récit de ses explorations d'aéronaute (*Voyages aériens*, 1868) ; par ses livres (la *Pluralité des mondes habités*, 1862, trad. en toutes langues ; les *Mondes imaginaires et les mondes réels*, 1864 ; *Récits de l'infini*, 1873; la *Fin du monde*, 1891, etc), il a été, depuis Arago, le principal vulga-

risateur en France de l'astronomie. Une imagination de poète, très inventive, ajoute souvent dans ses écrits, à une science très réelle. Au point de vue philosophique, l'idée d'un Dieu, d'une Providence, est tout à fait absente de sa cosmogonie.

Flaubert (Gustave), romancier français, né à Rouen, en 1821, m. en 1880. Tenta de concilier les aspirations épiques du romantisme avec les tendances nouvelles vers l'observation réelle, positive, exacte ; d'une part, en produisant : la *Tentation de saint Antoine* (1851), sorte d'énigme philosophique, inouïe d'idées et de style ; puis le roman carthaginois de *Salammbô* (1862), sorte de reconstitution du vieux monde africain, grandiose et tumultueuse, éblouissante et confuse ; et, d'autre part, en composant, *Madame Bovary* (1857), qui est restée le roman-type du réalisme impersonnel décrivant, analysant en toute précision et crudité ; puis la misanthropique et froide histoire de l'*Éducation sentimentale* (1869, 2 vol. in-8°) ; enfin *Bouvard et Pécuchet* (1881), la dernière et la plus faible de ses conceptions. Artiste consciencieux, jaloux de son art, G. Flaubert a poussé l'amour du style aussi loin que peut aller la passion d'une forme pure, harmonieuse et pittoresque. (V. aussi de F. les *Trois Contes, Un Candidat,* comédie en trois actes ; et sa *Correspondance avec George Sand,* 1884, trad. angl. de Ledos de Beaufort.)

Flavio. Type d'amoureux dans la comédie italienne.

Flavio-Biondo, archéologue et historien italien, né à Forli, en 1338 ; secrétaire des papes Eugène IV, Nicolas V, Calixte III et Pie II. Possédait une connaissance très approfondie de tout ce qui concernait l'ancienne Rome. Malheureusement il n'avait pas hérité du pur langage classique. (*Romæ instauratæ libri III,* Vérone, 1482, in-fol. ; *Romæ triumphantis libri X,* Brescia, 1482, in-fol.) On lui est redevable d'une précieuse découverte, celle du *Brutus* de Cicéron.

Fléchier (Esprit), célèbre orateur français, né à Pernes, dans le comtat d'Avignon, en 1632, m. en 1710. Aumônier de la dauphine, évêque de Lavaur, puis de Nîmes, membre de l'Académie française, il honora l'épiscopat par ses vertus, comme il charma les salons par ses agréments. Prédicateur élégant et spirituel, faisant quelque peu montre de son art, il s'éleva jusqu'à la plus haute éloquence dans son chef-d'œuvre : l'oraison funèbre de Turenne. Comme panégyriste de saints, il déploya toutes les qualités d'une imagination riche, féconde, poétique, et en même temps, fit admirer la sagesse de son ordonnance et la sûreté de son jugement. Outre ses oraisons



Fléchier.

funèbres, ses *Mémoires sur les Grands-Jours d'Auvergne,* ses sermons et ses panégyriques, il a laissé une *Vie de Théodose* et une *Histoire du cardinal Ximénès.*

Fleischer (Henri Lebrecht ou Orthobius), orientaliste allemand, né en 1801, à Schendau, dans la Saxe ; m. en 1883. Il continua, brillamment, pour les études arabes, la tradition de Silvestre de Sacy, dont il annota et révisa la *Grammaire.* On lui doit une importante édition de *Baidâwî.*

Fletcher. Voy. **Beaumont.**

Fleuranges (Robert III, comte de la Marck, seigneur de), mémorialiste français, né en 1491, à Sedan, créé maréchal de France, m. en 1537. Il a laissé d'intéressants *Mémoires (Collect. des Mém. sur l'Hist. de France),* pour l'espace compris entre l'année 1499 et l'année 1521, période de sa captivité au fort de l'Ecluse, après la bataille de Pavie. L'ouvrage de F. dénonce beaucoup de candeur et un sincère amour de la vérité.

Fleurieu (Charles-Pierre **Claret,** comte de), marin et géographe français, né en 1738, à Lyon ; directeur général des ports et arsenaux, en 1776 ; ministre de la marine, en 1790 ; conseiller d'État et sénateur ; m. en 1810. Après avoir narré son *Voyage fait par ordre du roi en 1768 et 1769, pour éprouver les horloges maritimes* (1773), et après avoir publié les *Découvertes des Français dans le sud-est de la Nouvelle-Guinée*

(1790), il rédigea avec beaucoup de science et d'art le *Voyage autour du monde* pendant les années 1790, 91, 92, du capitaine Étienne Marchand. (Paris, 1798-1800, 4 vol. in-4° et 6 vol. in-8°).

Sa femme, la **comtesse de Fleurieu,** qui épousa en secondes noces le polygraphe Eusèbe Salverte, est l'auteur du roman intitulé : *Stella, histoire anglaise.* (1800, 4 vol. in-12.)

Fleury (l'abbé Claude), écrivain ecclésiastique et historien, membre de l'Académie française; né à Paris, en 1640, m. en 1723. Bossuet et Fénelon prisèrent hautement sa personne et ses talents. Les ouvrages les plus renommés qui sortirent de sa plume féconde sont : les *Mœurs des chrétiens et des Israélites,* livre longtemps resté classique ; le *Grand catéchisme historique,* chef-d'œuvre de bon goût et de haute raison ; le *Traité du choix et de la méthode des études,* où règnent, pour ainsi dire associés, l'esprit d'un Montaigne et celui d'un Fénelon ; enfin la grande *Histoire de l'Eglise* (1691 et suiv., 20 vol. in-4°; nombr. réimpr.), une œuvre très diversement jugée, et, néanmoins, restée utile, malgré de certaines erreurs ou d'involontaires préventions. Tous les écrits de l'abbé Fleury sont d'une irréprochable correction; on a justement fait observer qu'ils ont un caractère antique par le constant accord des pensées, des expressions et des images.

Flexion. En gramm., modification produite dans un mot par la déclinaison, la conjugaison.

Phil. Langues à *flexions* ou *flexionnelles.* Voy. **Langues.**

Flins des Oliviers (Carbon de), publiciste et auteur dramatique français, né en 1757, à Reims, m. en 1806. Laid, négligé de tenue comme d'éducation, insouciant en sa manière de vivre et quelque peu bohême, au demeurant homme d'esprit et parfois de talent, ce fut un type original de la période révolutionnaire. Il eut du succès avec une petite comédie-revue, lardée de fines satires : le *Réveil d'Epiménide* ou les *Etrennes de la liberté* (1790).

Flodoard, chroniqueur et poète latin, né en 894, à Epernay ; chanoine de l'Eglise de Reims; m. en 966. Il brilla par son savoir et ses talents dans les ténèbres du x° siècle. Sa *Chronique,* de 916 à 966, est regardée comme le témoignage historique le plus important de cet âge de fer.

Floovant. Remaniement fait au xiv° s. d'une épopée mérovingienne du xii°, qui eut un grand succès en France, et qui a laissé des traces nombreuses dans les littératures scandinaves (trad. islandaise, la *Floventsaga),* hollandaise, etc.

Floraux (Jeux) ou **Florales.** Fête intitulée à Rome en 250 av. J.-C., en l'honneur de la déesse Flora, ou, suivant Lactance, en souvenir de la courtisane Flora, qui aurait légué ses biens au peuple, à la condition qu'on célébrerait l'anniversaire de sa naissance. Sous l'Empire, ce n'était plus que la fête des courtisanes.

Académie des jeux floraux. Société poétique d'abord appelée *Collège de la gaie science,* fondée en 1323 par sept personnages qu'animait le désir d'encourager les Muses et constituée longtemps après en Académie (1695). Les statuts en furent rédigés en 1355. A la fin du xv° s., Clémence Isaure (voy. ce nom) releva l'institution, qui déclinait, en lui consacrant une partie de sa fortune. Encore maintenant un concours de poésie ou d'éloquence est ouvert chaque année, sous le nom de Jeux floraux, et la distribution des récompenses a lieu le 3 mai, au Capitole de Toulouse. Les prix sont des fleurs d'or ou d'argent : églantine, amarante, violette, souci, primevère, lis ou œillet.

Flore et Blanchefleur. Poème d'aventures anonyme, qui existe en deux rédactions du xiii° s. et a été traité, d'après la gracieuse et touchante histoire française, dans toutes les langues de l'Europe, notamment en italien par Boccace : c'est le sujet de son *Filocopo* (Éd. Becker, Berlin, 1844, in-12 ; E. du Méril, 1855, in-16.)

Florian (Jean-Pierre-Claris, chevalier de), écrivain français, né au château de Florian (Gard), en 1755, m. en 1794. Officier de dragons, militaire par état, il cultiva par goût, en littérature, la pastorale doucereuse (*Estelle, Galatée),* le roman et la comédie de sentiment. *(Numa Pompilius, Gonzalve de Cordoue,* les *Jumeaux de Bergame,* le *Bon Ménage,* etc. ; *Œuv.,* éd. Didot, 24 vol. in-18.) C'est surtout par ses fables d'une composition ingénieuse et facile qu'il a survécu, en prenant la seconde place dans le genre de l'apologue. Comme l'a remarqué St-Marc de Girardin, F. n'est pas un satirique mordant ou un moraliste profond ; mais il observe bien les petits travers de l'humanité et les défauts particuliers de son temps. Quand elle n'affecte pas de prétentions philosophiques, sa moralité est toujours fine et délicate. Il sait varier ses couleurs avec les sujets, décrire, converser, raconter et faire parler la sagesse.

Florisel de Niquea. Roman de chevalerie espagnol, de la série des Amadis.

Florus (Lucius-Annæus-Julius), historien romain du ii° s. ap. J.-C. Auteur d'un abrégé méthodique : *Epitome de gestis Romanorum,* en 4 livres ; édité par Gaguin, à Paris, vers 1471, in-4°, et qui a été souvent réimprimé et traduit. Une chaleur soutenue dans la narration, un style à la fois concis et brillant, et d'une viva-

cité souvent poétique, des réflexions parfois profondes et presque toujours relevées par l'éclat des images ou par l'énergie de l'expression, tels sont les mérites qui recommandent F., quand il ne gâte pas ces belles qualités par un ton déclamatoire et par des habitudes d'emphase.

Flourens (Marie-Jean-Pierre), physiologiste français, né à Maureilhan, en 1794; professeur au Collège de France, député, puis membre de la Chambre des Pairs; membre de l'Académie des sciences et de l'Académie française; m. en 1867. Associa très heureusement à la culture scientifique l'esprit littéraire et l'élégance du style. (*De l'Instinct et de l'Intelligence des animaux*, 1841, in-18; *De la Longévité huhumaine*, 1854, etc.)

Fœrster (Frédéric), littérateur allemand, né en 1792, m. en 1868. Donna, mais sans égaler son modèle, une suite au *Peter Schlemilh* de Chamisso, et laissa, outre deux volumes de poésies, d'intéressantes *Lettres d'un vivant* (Berlin, 1827, 2 vol.) relatives aux événements du jour.

Fogazzaro (Antoine). Voy. **Supplément**.

Foggini (Pietro-Francesco), archéologue italien, né à Florence, en 1713; directeur, à Rome, des Bibliothèques Vaticane et Laurentiane; m. en 1783. Publicateur du célèbre manuscrit virgilien : *P. Virgilii Maronis codex antiquissimus* (Rome, 1741, in-4°), il mit au jour aussi plusieurs travaux personnels d'histoire ecclésiastique.

Foglieta (Uberto), littérateur italien, né à Gênes, en 1519, m. en 1581. Quoique banni de sa ville natale pour des causes politiques, il employa la meilleure part de son talent à consacrer par l'histoire *(Historiæ Genuensium*, libri XII, Gênes, 1585, in-fol.) et par l'éloquence *(Uberti Folietæ Opera*, Rome, 1579, in-4°) la gloire de Gênes et des Génois.

Foire (Théâtres de la). Anciens théâtres populaires, qui donnèrent des représentations très suivies à Paris pendant la durée des grandes foires de Saint-Laurent et de Saint-Germain (1646-1791). Les directeurs de scènes foraines, après avoir borné leur ambition à produire des danseurs, des jongleurs, des acrobates et montreurs de marionnettes, avaient entrepris de mettre en action sur leurs tréteaux aussi bien que sur les théâtres privilégiés de la ville des saynètes et des vaudevilles. Ils avaient bravement recueilli la succession de la Comédie italienne. Mais ils se heurtèrent à de grosses difficultés, soulevées par leurs rivaux, dès qu'on les eût vus construire des salles de spectacle et se poser en concurrents sérieux. La Comédie-Française étant parvenue à leur faire interdire le dialogue, ils traitèrent avec l'Académie de musique pour jouer des pièces mêlées de couplets. De la comédie accompagnée d'eriettes on passa à la farce musicale et l'on eût ensuite le véritable opéra-comique. C'est de cette période que datent les pièces de Lesage et de Dorneval.

Foix (Gaston de). Voy. **Gaston Phœbus**.

Folard (Jean-Charles, chevalier de), écrivain militaire français, né en 1669, à Avignon; mestre de camp, gouverneur des ville et citadelle de Bourbourg; membre de l'Académie des Sciences et de la Société royale de Londres; m. en 1752. Retiré du service, il consigna le fruit des études de toute sa vie concernant l'art de la tactique dans un célèbre *Commentaire sur Polybe* (1727, 6 vol. in-4°) « le seul cours militaire qui eût paru depuis les anciens Grecs et les Romains. » Il continua l'exposition de ses idées dans ses *Nouvelles découvertes sur la guerre, sur le système de la colonne,* et dans son *Traité de la défense des places fortes*. On le surnomma « le Végèce moderne. »

Folengo (Girolamo), plus connu sous le nom de **Merlino Coccajo** qu'il se donna, poète et conteur italien, né en 1491, à Mantoue, m. en 1544. Moine défroqué, tourmenté du besoin de courir le monde et les aventures, il traîna de par l'Italie son existence désordonnée, ne trouvant rien de mieux pour étourdir les réclamations d'un estomac souvent à jeun et les scrupules de sa conscience que de se répandre en poésies bouffonnes et licencieuses, de se nourrir d'imaginations incohérentes comme son caractère; puis il revint à la sagesse, rentra dans son couvent, changea de ton comme de style, et fit même des cantiques. Folengo inventa le genre macaronique *(Opus macaronicum*, trad. franç., *Hist. macaron. de Merlin Coccaie*, Paris, 1606), sorte de mélange de la langue vulgaire avec les terminaisons latines, destiné à produire des effets burlesques.

Folquet ou Foulques de Marseille, troubadour, né à Marseille, vers 1160, m. en 1231. Après avoir, aux belles heures de la jeunesse, chanté les dames et la galanterie sur des rythmes ingénieux, pleins d'enjouement (voy. Raynouard, *Choix de poésies de troubadour)*, il abandonna tout à coup ces pensées frivoles, força sa femme à se faire religieuse, entra dans l'ordre de Cîteaux où il atteignit bientôt aux plus hauts grades, devint évêque de Toulouse, et fut l'auxiliaire, malheureusement violent et cruel, de Simon de Montfort à travers toutes les péripéties de la guerre des Albigeois.

Folquet de Lunel, troubadour du

XIII° s., connu par des *hymnes* à la Vierge, dont il se dit amoureux, et qu'il appelle sa *genser*, la meilleure ou la plus belle des femmes.

Foltz (HANS), poète allemand du XV° s., de la corporation des *meistersinger*. Barbier de son état comme Hans Sachs a été savetier, il marqua sa trace avec succès dans le conte à la manière de Boccace, au théâtre par des sortes de mascarades, dans les lieder et les sujets patriotiques.

Foncemagne (ÉTIENNE LAURÉAULT de), érudit, membre de l'Académie française et de l'Académie des Inscriptions; né en 1694, à Orléans, m. en 1779, à Paris. Il avait fait de longues et assez curieuses recherches sur les diverses épopées de l'histoire de France. Son nom n'est plus guère connu que par la *Lettre* où il soutint, en 1750, contre l'opinion de Voltaire l'authenticité du Testament politique du cardinal de Richelieu (éd. 1764, 2 vol. in-8°).

Fonfrède (JEAN-BAPTISTE-BOYER), orateur français, né en 1766, à Bordeaux; député à la Convention, enveloppé dans l'infortune des Girondins et guillotiné en 1793. Il n'avait que vingt-sept ans, lorsqu'il périt; il avait eu le temps de donner les preuves d'une éloquence vive et brillante.

HENRI **Fonfrède,** son fils (1788-1841) hérita de son libéralisme. On a réuni en 10 volumes in-8° (Paris, 1844) les écrits politiques de ce publiciste distingué, qui savait unir la verve à la raison.

Fontaine (NICOLAS), théologien et hagiographe français, né à Paris, en 1625; emprisonné à la Bastille pendant quatre années à cause de ses opinions jansénistes; m. en 1709. C'est dans ses *Mém. pour servir à l'histoire de Port-Royal* (Cologne, 1736, 2 vol. in-12) qu'a été recueillie la *Conversation de Pascal et de M. de Sacy sur Épictète et Montaigne*, cette maîtresse page de philosophie. (*Vies des Saints de l'Ancien Testament*, Paris, 1679, 5 vol. in-8°, etc.)

Fontaines (MARIE-LOUISE-CHARLOTTE DE PELARD DE GIVRY, comtesse de), romancière française du XVIII° s., m. en 1730, très estimée pour son délicieux roman de la *Comtesse de Savoie* (1726, in-12), un modèle d'élégance et de bon goût, quant au style, et de délicatesse pure dans l'analyse des sentiments.

Fontanes (LOUIS, marquis de), poète orateur et homme d'État français, né à Niort, en 1757; chargé d'honneurs sous l'Empire et membre de l'Institut; m. en 1825. Grand-maître de l'Université, il apporta de nombreuses améliorations au régime de l'enseignement. Comme poète il devança de plus de trente ans le genre d'harmonieuse rêverie qui devait se produire dans les *Méditations* de Lamartine. Il n'en demeura pas moins très attaché à la tradition classique et sa ferveur sur ce point alla jusqu'à une certaine intolérance de principes. Ses vues étaient restreintes, mais souvent justes. Il a montré, dans la critique, un goût très fin des convenances et du goût, avec un ton parfait d'urbanité. (*Œuv.*, 1839, 2 vol. in-8°.)

Fontaney (A.), littérateur français du groupe romantique, m. en 1837.

Fontenay (FRANÇOIS DU VAL, marquis de), mémorialiste français, né en 1595; parvenu au grade de maréchal des camps et armées du roi; m. ap. 1647. (*Mém.*, de 1609 à 1617; collect. Petitot-Monmerqué, t. XXII-XXIII; 2° s.)

Fontenelle (BERNARD **Le Bovier de**), célèbre écrivain français, né en 1657, à Rouen; membre des trois Académies: française, des Sciences et des Inscriptions, m. en 1757, dans sa centième année. Cet homme d'esprit parcourut un grand nombre de genres. Les premiers qu'il aborda ne furent point les plus heureux pour lui. Il débuta dans la poésie par de mauvaises tragédies, par des opéras secs et froids, des églogues plus froides encore. Neveu de Corneille, il avait toute la subtilité de l'auteur de *Mélite* à ses débuts, il n'avait rien de sa grandeur et de sa force. Les *Lettres du chevalier d'Hers*. rappellent par l'affectation l'époque des *Précieuses*.



Fontenelle.

Cependant, F. avait du sérieux dans l'esprit; il le fit voir, quand il aborda

des sujets plus graves, sans renoncer à l'agrément d'une exposition ingénieuse. Son livre de la *Pluralité des mondes* (1686) le mit au nombre des esprits fermes et hardis. Il est un ennemi de l'ignorance. Il fait la guerre aux idées fausses, tout en en risquant lui-même de plus aventureuses. Son *Hist. des oracles*, sa *Digression sur les anciens et les modernes*, ses *Éloges des membres de l'Académie des Sciences*, ces derniers surtout ont fait oublier les erreurs de son goût. On trouve chez lui une raison éclairée et saine, un grand talent pour exposer avec clarté les découvertes des sciences, un style ingénieux, une manière à la fois composée, comme dit Sainte-Beuve, de raisonnement et d'art et accommodés sans faiblesse à la disposition mondaine des esprits. Il lui manqua toujours le naturel. *(Œuv. compl.*, Paris, 1758, 11 v. in-12; plus. rééd.) — CH. G.

Foote (SAMUEL), auteur dramatique anglais, né en 1721, m. en 1777. Telle des vingt-six poésies qu'il composa, le *Maire de Garratt*, le montre comme un excellent peintre de caractère. *(Œuv.*, Londres, 1778, 4 vol. in-8°.)

Forcade (EUGÈNE), publiciste français, né à Marseille, en 1820, mort en 1869. Fondateur du *Sémaphore* de Marseille, rédacteur en chef de plusieurs journaux et l'un des familiers de la *Revue des Deux Mondes*, il exerça une réelle influence dans le monde de la presse.

Forcellini (EGIDIO), savant lexicographe italien, né près de Trévise, en 1688, m. en 1768. Disciple de Facciolati (1684-1759), il marcha sur les traces de son maître et le surpassa par l'étendue du labeur, le scrupule scientifique et l'importance de l'œuvre, en édifiant son fameux dictionnaire *Totius latinitatis Lexicon*, qui lui prit sa vie entière. (1771, 4 vol. in-fol.; plus. éd.)

Ford (JOHN), poète dramatique anglais, né en 1586, m. en 1639. Il se ressentit plus qu'aucun autre de l'outrance passionnelle qui sévissait, au théâtre, chez les auteurs du temps: quelques-unes de ses tragédies *(Perkin, Warbeck, Frère et sœur*, le *Cœur brisé)* où domine la recherche de l'horrible et de l'invraisemblance, sont néanmoins parsemées de beautés supérieures. Ce rude poète, capable de subites délicatesses — par éclairs — a rendu avec un lyrisme véhément la fatalité terrible de la passion.

Forster (ADAM), voyageur allemand, fils du savant Joseph-Reinold F., né en 1754, près de Dantzig, m. en 1794. On regarde comme un modèle classique du genre sa *Relation du voyage autour du monde sous le capitaine Cook* (1782). Il convient de rappeler aussi que F. a été le premier traducteur allemand du poème sanscrit de *Sacountala*.

Forteguerri (NICOLAS), prélat, diplomate et poète italien, né à Pistoia, en 1674, m. en 1735. Son *Ricciardetto*, poème chevaleresque en trente chants, est le meilleur de ceux qui ont été faits à l'imitation du *Roland furieux* de l'Arioste. (Venise, 1738, in-4; trad. fr. par Dumouriez et Nivernois.)

Fortia de Piles (ALPHONSE-MARSEILLE, comte de), littérateur français, né en 1758, à Marseille, m. en 1826. Écrivain satirique et facétieux. *(Correspond. philosoph. de Caillot-Duval*, Nancy et Paris, 1785, in-8°.)

Fortoul (HIPPOLYTE), littérateur français, né à Digne, en 1791; député, ministre, sénateur; membre de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres, m. en 1856. Au ministère de l'instruction publique, il imagina le système de la *bifurcation* qui séparait dans les lycées l'enseignement des lettres et des sciences, à partir de la troisième, et remplaça la classe de philosophie par la classe de logique. A citer ses *Études d'archéologie et d'histoire*. (1854, 2 vol. in-8°.)

Fortunat, *Fortunatus* (VENANTIUS-HONORIUS-CLEMENTIANUS), poète latin de la décadence, évêque de Poitiers, né près de Trévise en 530, m. en 609, à Poitiers. Extraordinaire fut son crédit auprès des princes mérovingiens. Il mit, du moins, quelque variété dans ses flatteries et son style, tout barbare qu'il est, accuse une sensibilité vraie et une singulière tendresse de cœur. Onze livres de mélanges et une traduct. en vers de la *Vie de saint Martin*, par Sulpice Sévère *(Opera omnia*, Rome, 1786-87, 2 vol. in-4°), placent F. au premier rang des versificateurs de son siècle.

Foscarini (MICHEL), historien italien, né à Venise, en 1632; successeur de Nani comme historiographe de la république et son continuateur jusqu'à l'année 1690; m. en 1692. *(Istoria della Republica Veneta*, Venise, 1696, in-4°.)

Foscolo (UGO), célèbre poète italien, né en 1778, à Zante; officier de cavalerie dans les troupes de Napoléon; professeur de littérature à Pavie; m. en 1827, à Londres, dans une prison pour dettes où l'avaient jeté les conséquences d'un désastre financier. Il suivit d'abord Alfieri dans la carrière tragique *(Thyeste*, 1797). Le spectacle des malheurs de sa patrie joint aux tristesses d'une passion malheureuse le

portèrent ensuite a exprimer des impressions tout autrement personnelles. Sous l'influence de l'indignation et du désespoir, il écrivit les *Lettres de Jacopo Ortis*, composé extraordinaire de vérité et d'extravagance, de rhétorique déclamatoire et d'éloquence, sincère dont le retentissement fut européen. Des odes pleines de noblesse où respire la grâce antique, un malicieux commentaire du poème de Catulle *de Coma Berenices*, une satire étincelante de verve écrite en latin de la *Vulgate (Didymi clerici, prophetæ minimi, hypercaleipsos liber singularis)* et l'admirable poème des Tombeaux *(I Sepolcri*, 1808) succédèrent à ce roman sentimental et morbide. Le génie d'Ugo Foscolo, ardent et artificiel, lyrique et savant, mêlé d'enthousiasme véritable, de violence et d'affectation, eut avec ses grandeurs, quelque chose de factice et d'incohérent.

Foucaux (ÉDOUARD), orientaliste français, né à Angers, en 1811, professeur au Collège de France ; m. en 1894. A consacré des travaux solides au sanscrit et aux choses de l'Extrême-Orient. Sa femme, née en 1842, à Paris, m. en 1902, a donné, sous le pseudonyme de MARY **Summer**, d'intéressantes nouvelles et des romans.

Foucher de Careil (LOUIS-ALEXANDRE, comte), philosophe et homme politique français, né à Paris, en 1826, fils du général de ce nom; député, ambassadeur; fondateur de la Société nationale d'encouragement à l'agriculture; m. en 1891. Il eut la bonne fortune de retrouver des œuvres inédites de Leibnitz. En publiant la *Réfutation de Spinoza* (1854, in-8°), il avait renversé une erreur fondamentale attribuant au penseur hollandais une influence dirigeante sur le penseur allemand, quand justement l'auteur de la *Monadologie* ne cessa jamais d'opposer au panthéisme de Spinoza l'activité de la substance individuelle, l'idée de la force active. Ce fut une heureuse trouvaille. Il ne sera plus guère possible d'étudier à fond Leibniz sans rappeler les commentaires et les variantes de M. Foucher de Careil.

Foucher de Chartres, chroniqueur français, né en 1059, à Chartres, m. en 1127, a Jérusalem. Témoin des épisodes de la première croisade, comme chapelain du prince Baudouin, il en a donné une précieuse relation latine. (V. le recueil de Bongars.)

Foucher (PAUL), dramaturge et romancier français, né en 1810, m. en 1875. Il avait épousé une sœur de Victor Hugo, son maître et son modèle en romantisme.

Foudras (le marquis de), romancier français, né à Paris vers 1810, m. en 1872. Doué d'une fécondité malheureuse, on le vit écrire et faire imprimer jusqu'à trente volumes dans une seule année, sans qu'une seule page en soit restée vivante.

Fouillée (ALFRED), philosophe et écrivain français, né en 1838, dans le département de Maine-et-Loire ; maître de conférences à l'École normale supérieure; membre de l'Académie des Sciences morales. Historien du platonisme, dans un style plein, ferme, juste, toujours grave, parfois élevé et même éloquent, il a fait, entre autres travaux, une sorte de reconstruction de cette grande philosophie.

Foulah. Voy. **Noubah-Foulah.**

Foulque de Candie. Voy. **Garin de Monglane.**

Foulque, curé de Neuilly-sur-Marne, ardent prêcheur de la 4e croisade, m. en 1202. Ses fameuses prédications sont racontées par Jacques de Vitry. (*Hist.*, ch. V-IX.)

Fouquier (HENRY). Voy. **Supplém.**

Fourcroy (ANTOINE-FRANÇOIS, comte), célèbre chimiste et professeur français, né en 1755, à Paris; membre du Conseil des Anciens, conseiller d'État; directeur général de l'Instruction publique ; m. en 1809. Il a rendu avec une admirable clarté, avec la distinction de goût et la pureté de style d'un grand écrivain, les notions abstraites de la science. *(Leçons d'hist. nat. et de chimie*, 1801, 11 vol. in-8°; *Philosophie chimique*, 1806.)

Fourier (CHARLES), socialiste français, né en 1772, à Besançon; jusqu'à soixante ans simple commis aux écritures chez un négociant; m. en 1837. Penseur bizarre à la fois très imaginaire et très positif, c'est-à-dire associant à l'esprit d'utopie un étrange sentiment du réel; logicien naïf, croyant lui-même aux plus folles espérances, il exposa avec une sorte de précision mathématique le songe d'une complète transformation sociale. *(Théorie des quatre mouvements*, 1808, in-8°; *Théorie de l'unité universelle*, 1841, 4 vol. in-8°.) Le système de F. peut se ramener à deux idées fondamentales: d'une part, l'association domestique agricole; de l'autre, l'attraction passionnelle. C'est en plein rêve qu'il vous jette avec ses impossibles théories des créations successives, du mariage en septième période, avec ses distinctions phalanstériennes de favoris et favorites, époux et épouses, avec sa prodigieuse statistique des transformations des âmes. Malgré tant



de chimères dont elle est remplie, la théorie sociale de F. mérite un sérieux intérêt; par exemple, son principe des attractions proportionnelles aux destinées a droit à une place dans l'histoire des idées morales du XIXe s. En outre, le créateur des phalanstères a donné plus d'une preuve de sagacité en parlant des passions humaines.

Fourier (J.-B. JOSEPH), physicien et mathématicien français, né en 1768, à Auxerre; membre de l'Institut; m. en 1830. Outre ses travaux scientifiques proprement dits, les *Éloges* qu'il prononça à l'Académie des Sciences, en l'honneur de Delambre, de Herschel et de Bréguet, après leur mort, sont restés, au même titre que les *Éloges* d'Arago, comme des modèles du genre.

Fourmont (ÉTIENNE), sinologue français, né en 1683, près de Saint-Denis; membre de l'Académie des Inscriptions; m. en 1745. La hardiesse et l'esprit d'aventures de certaines de ses assertions mirent parfois en défaut son érudition très réelle et très étendue. En dehors de travaux sur la Chine, il professa l'arabe au Collège de France.

Fourmont (l'abbé MICHEL), orientaliste français, frère du précédent, né en 1690, à Herbelay; nommé professeur de syriaque au Collège de France et membre de l'Académie des Inscriptions; m. en 1746. Envoyé par Louis XV en Orient, il rapporta de nombreux et précieux manuscrits, et de plus 1,200 inscriptions antiques dont il se préparait à publier le recueil, quand la mort le surprit, à l'âge de cinquante-six ans.

Fournel (VICTOR), littérateur français, né à Chappy (Meuse), en 1829, m. en 1895. Érudit de grande valeur et journaliste distingué, il trouva le temps d'écrire un livre remarquable: les *Contemporains de Molière* (3 v. in-8°). Sous le pseudonyme de *Bernadille*, il avait brodé de nombreuses chroniques, où il faisait valoir sa connaissance complète de Paris, de ses types et de ses mœurs.

Fournier (ÉDOUARD), littérateur français, né à Orléans, en 1819, m. à Paris, en 1880. Ses nombreux travaux d'érudition attrayante (les *Lanternes*, 1854, in-12; le *Vieux-Neuf*, 1859, 2 vol. in-12; les *Énigmes des rues de Paris*, 1860, in-12; le *Roman de Molière*, 1863, in-12, etc.) prouvèrent de l'esprit en même temps que du savoir. Les lettrés ont reconnu la perspicacité naturelle et le sens critique de ce studieux chercheur.

Fournival (RICHARD de), trouvère du XIIIe s., chancelier de l'église d'Amiens; m. après 1260. Admirateur et imitateur d'Ovide, il voulut aussi professer l'art dont le poète latin fut un maître si expert. Embellissant la zoologie de réflexions fort galantes, il appliqua à son *Bestiaire d'amour*, en prose (1860, éd. Hippeau), des libertés d'interprétation aussi ingénieuses que subtiles. On lui attribue le poème de la *Panthère*, fondé sur une légende populaire et traité à la manière du *Roman de la Rose*.

Fox (CHARLES-JAMES), célèbre homme d'État et orateur anglais, né en 1748, m. en 1806. Leader du parti whig, il soutint les plus nobles causes. Il unissait à la supériorité de l'esprit et du talent la généreuse passion du bien, le charme du naturel et, comme Grattan le disait de son éloquence, une *grandeur négligente*. Il laissa des fragments et un ouvrage intitulé: *Histoire du règne de Jacques II* (1808).

Foy (le général MAXIMILIEN-SÉBASTIEN), orateur français, né en 1775, à Ham, m. en 1825. Il commença sa carrière militaire en 1792, la poursuivit à travers toutes les campagnes de la République et de l'Empire, et la termina à Waterloo. Le reste de son existence appartient aux luttes parlementaires. Élu député en 1817 par la Somme, en 1824 par la ville de Paris, il siégea à l'extrême-gauche. La vigueur de sa parole et de son geste, la franchise et la vivacité de ses sentiments patriotiques beaucoup plus que la solidité de ses arguments, lui valurent une énorme popularité. (*Discours*, Paris, 1826, in-8°.) Toutes ses harangues ont perdu la meilleure partie de leur intérêt, en dehors du cercle où elles ont été prononcées.

Fracastor (JÉROME), médecin, poète et astronome italien, né à Vérone, en 1483, m. en 1553. Le célèbre général Alviane protégea son enfance, devina ses talents et lui ouvrit les portes de l'Académie Pordenone qu'il avait fondée. Réunissant l'art et la science, il traita en vers latins, avec une élégance parfaite, d'une de ces maladies contagieuses dont la nature est d'empoisonner les meilleures joies de la vie. (Vérone, 1530, in-4°, trad. fr., Paris, 1763, in-12, t. I,, 1847, in-8°; *Œuv. compl.*, Venise, 1555, in-4°; Genève, 1637, in-8°.)

Fraguier (CLAUDE), humaniste et littérateur français, né à Paris, en 1666; reçu à l'Académie en 1708; m. en 1728. Homme de science et de goût, il se plut à mettre en bons vers latins la philosophie de Platon (*Mopsus, sive Schola Platonica de hominis perfectione*, Paris, 1721, in-12). On trouve de lui d'ex-

cellentes dissertations, disséminées dans le recueil de l'Académie des Inscriptions, dont il faisait partie depuis 1705.

Franc. Voy. **Le Franc.**

France (ANATOLE), littérateur français, né à Paris, en 1844; attaché à la bibliothèque du Sénat; rédacteur au *Temps* et au *Figaro;* reçu à l'Académie en 1896. Un heureux mélange de dons naturels et de choses apprises, d'érudition élégante et d'aimable fantaisie, a fait de cet écrivain, poète, conteur et critique, l'un des plus accomplis de son époque. (*Poèmes dorés,* les *Noces corinthiennes,* le *Crime de Sylvestre Bonnard, Thaïs,* le *Lys rouge,* la *Vie littéraire,* etc.)

Française (Littérature). « C'était la coutume des Romains, dit saint Augustin, d'imposer leur langue à toutes les nations qui subissaient le joug de leur empire. » Nulle part la civilisation latine ne s'implanta aussi rapidement et ne jeta des racines aussi profondes que dans le sol gaulois. (Voy. **Celtique.**) Les provinces galliques ne tardèrent pas à fournir aux maîtres du monde des précepteurs et des apôtres. Au IVe s., l'œuvre de transformation s'est entièrement accomplie. L'Aquitaine, par exemple, brille au premier rang, avec ses poètes, ses professeurs, ses écoles nombreuses et florissantes. Tout à coup l'invasion de la barbarie submergea ces heureux commencements et rejeta toutes choses vers une inculte enfance. La décadence descendit très bas. Cependant, les Francs et en général les Allemands, qui s'étaient établis en Gaule, déjà mis en contact avec les dehors de la civilisation romaine, tendaient à en profiter plutôt qu'à la détruire, tout en conservant leur génie particulier, leur façon de vivre, de sentir, et le cachet de leur race. Ces Barbares avaient leurs sujets d'inspiration, leurs cantilènes en langue tudesque. Dans les occasions solennelles, assemblées plénières ou sessions juridiques, ils goûtaient en commun les émotions de la poésie lyrique et épique. Des chansons égayaient leurs festins. Ils avaient des poètes errants, semblables aux *scôps* des Anglo-Saxons, et qui s'en allaient de bourgade en bourgade, disant leurs besoins, acclamant la générosité de leurs hôtes, célébrant les jeux et les batailles. Leur langage, qu'ils ne tardèrent pas à abandonner, s'amalgamait avec le latin vulgaire en y faisant pénétrer couramment quantité de mots devenus nécessaires pour caractériser les titres de la hiérarchie féodale ou pour répondre à la nouveauté des institutions politiques, judiciaires et sociales.

Le latin littéraire n'avait pas disparu dans le naufrage de l'antiquité. Le fond subsistait et les formes classiques demeureront jusqu'au delà de l'ère médiévale l'apanage des savants et des clercs. Mais, rendu de jour en jour plus incompréhensible au peuple, exposé à toutes sortes de modifications extérieures, tantôt produites par la simple ignorance des temps, tantôt amenées par des lois de phonétique et une régularité rationnelle, il cédait la place au parler rustique d'où sortira le français. La philologie moderne a déterminé avec une science admirable de groupement, avec une parfaite sûreté de logique, par quelle série de transformations du latin populaire qu'avaient transporté chez nos aïeux les légions de César, — et, par la suite, plus ou moins mélangé de celtique, de grec, de tudesque, — a pu sortir tour à tour le français des *Serments de Louis le Germanique,* puis celui de *Roland,* avant qu'il devienne celui d'un Montaigne, d'un Bossuet, d'un Chateaubriand, d'un Balzac.

Dès le VIIe s, on nommait *romance* et mieux *romane* la langue des Gaulois par distinction du latin et du tudesque. (Voy. **Romane.**) Et les *Gloses de Reichenau,* qui remontent à l'an 768 environ, prouvent d'une manière incontestable que le peuple parlait déjà français au temps de Charlemagne. Parmi les variétés d'une langue en formation, deux principaux dialectes prédominèrent : au midi, la langue d'oc ou le provencal ; au nord, la langue d'oil. L'une et l'autre servirent parallèlement à deux littératures distinctes. Nous résumerons, ailleurs, l'abondante mais éphémère floraison des troubadours. (V. ce mot et **Provençal.**) Pour le moment, c'est au nord, chez les trouvères qu'il nous faut rester; car c'est là que nous reconnaissons, après une période de pénible débrouillement, les véritables commencements de la littérature nationale.

Le *Serment* des fils de Louis le Débonnaire, la *Cantilène d'Eulalie,* le fragment de Valenciennes, la *Vie de saint Léger,* le texte des lois de Guillaume le Conquérant, marquent du VIIIe au XIe s. les tâtonnements primitifs de l'idiome roman destiné à servir de transition entre un latin barbare et le français. Documents philologiques d'une extrême importance, précieux témoignages d'un passé obscur mais ne parlant que bien faiblement à l'imagination. Il faut attendre jusqu'à l'éclosion de nos premières chansons de geste pour assister à un réel éveil poétique. (Voy. *Chansons de geste.*) La *Chanson de Roland* en ouvre la liste vers la fin du XIe s. Elle en est, en même temps que le spécimen le plus ancien, le type le plus achevé.

Le XIIe siècle s'annonce. Il sera le point culminant du moyen âge français. En cette époque essentiellement créatrice naquirent la scolastique, les rédactions de poèmes de gestes et d'aventures, l'architecture gothique et les écoles dont le groupement était destiné à former l'Université de Paris.

Les genres commencent à se distinguer. La prose a ses modèles presque aussitôt que la poésie. Dès la fin du XIIe s., Geoffroi de Villehardouin, l'Hérodote de nos vieux âges, attache son nom à la première relation historique en français dont nous ayons conservé l'original. Bientôt après lui, Joinville, l'ami, le confident du pieux Louis IX, marquera, dans ses mémoires, les progrès de cet art naissant.

On ne parle plus latin que dans les écoles et dans l'Église. On parle le français et on l'écrit. Le bas latin n'a pas disparu ; il demeure en estime auprès de saint Louis, chez les grands, les religieux. Ailleurs ses emplois ont cessé presque absolument. Des éléments nouveaux d'inspiration toute populaire ont renouvelé, depuis le siècle dernier, la poétique de la France et de l'Europe. Imposés par le culte de la courtoisie, de la vaillance et de l'amour, les romans de la Table Ronde charment et remplissent les imaginations. Par contre, le débordement des fables d'Artur et de Perceval a précipité la décadence des grandes épopées, qui se délayent en romans d'aventures. Du moins, à mesure qu'on s'éloigne de l'âge épique, le lyrisme se développe davantage et porte ses fruits avec plus d'abondance. Sous forme de chansons ou de pastou-

relles les trouvères rivalisent de verve prodigue. Thibaut, comte de Champagne et roi de Navarre, est leur modèle. C'est l'heure féconde des disputes courtoises, des aspirations tendres et des galantes effusions. Le nombre des chansonniers est infini.

Cette veine aussi s'épuise en même temps que s'affaiblissent les sentiments chevaleresques. On prend l'habitude de railler maintenant ce qu'on chantait la veille. La satire bourgeoise aiguise ses traits. Le peuple fait intervenir dans la mêlée féodale son bon sens assaisonné de malice. Peu à peu la réalité triomphe sur les ruines de l'enthousiasme et de l'idéal. Le penchant satirique, sensible dès la fin du XII° s. dans certaines parodies des chansons de geste, est l'inspiration dominante du trouvère parisien Rutebeuf. Le même tour d'esprit moqueur se dénonce dans une foule de productions, telles que la seconde partie du *Roman de la Rose*, les dits, les fabliaux. La morale abonde dans maints ouvrages satiriques d'alors. Cette science de l'homme, qui pénètre les secrets mobiles de nos actions, instruit l'âme et vise à purifier nos sentiments, n'était, à la vérité, ni assez avancée ni assez profonde pour offrir aux esprits une nourriture bien substantielle. On y suppléait par l'usage ou plus exactement par l'abus de l'allégorie!

Ce qu'était devenue la poésie à la fin du XIII° s., avec la manie régnante des jeux de mots sans fin, des obscurs entortillages, du galimatias, des amphigouris, les documents qui nous en restent nous l'apprennent assez. Les procédés scolastiques ont introduit jusque dans le domaine des « Muses » les pâles fantômes de l'abstraction. Ainsi que nous l'avons dit, l'idéal baissait à mesure que s'amoindrissaient les forces de conception, d'imagination, d'exécution. La foi avait perdu sa spontanéité naïve pour se convertir en un formalisme étroit et pesant. La poésie, comme la philosophie, comme l'art, tournait à la subtilité. Toute la littérature, en un mot, se ressentait de l'évolution qui s'accomplissait, laborieuse, au sein de la société.

Nous avons franchi le seuil du XIV° s. L'ère féodale touche à sa fin. La langue et les idées changent avec les institutions. C'est une sorte de perturbation générale où l'intelligence défaille parce qu'elle ne sait plus sur quelle base s'appuyer. La source d'invention semble tarie. Habiles artisans de rythmes, Guillaume de Machault, Eustache Deschamps ne s'élèvent pas très haut au-dessus d'un ensemble d'imitations décolorées et de remaniements stériles. Pourtant, dans cette pénombre se dégage une figure brillante, celle de Froissart, le peintre toujours admiré des pompes féodales, des passes d'armes et des grandes chevauchées. De même, dans la stérilité relative du XV° s., Alain Chartier, prosateur et poète, Charles d'Orléans, Villon, Commines et le précurseur anonyme de Molière qui fit la comédie de *Pathelin* tranchent sur la faiblesse générale. La période romane est bien close. Une autre lui a succédé, triste et violente. L'imagination est étouffée par l'excès des maux publics. La France a perdu son ascendant intellectuel, hier prépondérant. Les nations étrangères ont détourné d'elle leur attention et leur étude. C'est l'Italie qui rayonne désormais d'un éclat incomparable; c'est l'Espagne qui partage avec elle l'honneur de marcher à la tête de la civilisation latine, tout à coup secouée de son sommeil par la renaissance triomphale de la Grèce et de Rome.

Sous cette triple influence le génie français se réveillera, cependant. Il se porte, à son tour, sur les traces des anciens, il imite l'Italie, l'Espagne. Il augmente de jour en jour ses efforts pour les égaler ou les surpasser. On prévoit que le XVI° s. lui fournira encore une belle carrière.

Une société morose, accablée de fatigue, lasse d'avoir beaucoup produit, beaucoup souffert, s'était enveloppée des ombres de la mort, laissant le champ libre aux ardeurs des générations renouvelées. L'Italie, soumise aux armes de Louis XII et de François Ier, les avait réchauffées de son soleil. La France se porta d'un joyeux et impétueux essor au-devant des glorieuses entreprises, des révélations de l'art, de toutes les surprises d'une vie inconnue. Les commencements du siècle ne furent que splendeurs printanières. Des tristesses et des blessures récentes il n'était plus souvenir. Le succès maintenant était partout, attesté par des victoires ou par l'épanouissement des œuvres pacifiques. De toutes parts, dans la langue, dans la poésie, dans la politique et dans la philosophie, font irruption les lettres païennes. Tandis qu'un charmant rimeur, Clément Marot, fait revivre la finesse de Charles d'Orléans et la malice de ses devanciers, Ronsard et ses disciples transforment les œuvres de l'antiquité en sang et en nourriture. « Coryphée de ce chœur sacré qui s'appelle la Pléiade et qui parle à la postérité par les voix harmonieuses de Baïf, du Bellay, de Remi Belleau, il dit à la France étonnée les noms d'Homère, de Pindare et d'Anacréon, et ce dernier nom demeure à jamais attaché au sien. » Une incomparable ardeur pour l'étude dévorait les intelligences, où la Renaissance avait excité une insatiable faim de savoir. Aussi l'érudition et la philologie classiques, représentées par Budé, Lefebvre d'Étaples, Ramus, Jules et Joseph Scaliger, Muret, Dorat, Turnèbe, ne furent-elles jamais tant cultivées qu'à cette époque. Au-dessus d'eux, Rabelais concentre en son œuvre étrange le double caractère de son temps : la hardiesse de l'esprit et l'étendue de l'érudition. La prose lui doit ce tour libre et pittoresque dont on a mille fois vanté la perfection naissante.

L'ancien drame religieux, le mystère se maintient encore, — vivant souvenir des symboles liturgiques. Un entreprenant novateur, Jodelle, rompt avec toutes les traditions du théâtre chrétien et transporte ouvertement dans la tragédie les formes aussi bien que les sujets mêmes qu'il emprunte aux langues classiques. Là aussi les Grecs et les Romains règnent en maîtres.

Sous les derniers Valois la littérature va trouver d'autres sujets d'inspiration. La fureur des guerres civiles, le bruit des arquebusades, les orgies de la cour et les scènes violentes de la Ligue lui communiquent un caractère sombre et sanglant. Montluc écrit ses *Mémoires* et d'Aubigné ses *Tragiques*. Mais peu à peu l'ouragan s'apaise. Le vieil esprit gaulois se rassérène. Le mouvement de renaissance produit une seconde et non moins riche floraison. Montaigne, accompagné de ses amis Charron et la Boétie, vient d'apparaître.

Le fougueux XVI° siècle avait fait passer jusque dans la littérature religieuse la fièvre de discordes, l'âpreté de doctrines, qui caractérise son histoire. Avec saint François de Sales, le doux et pieux apôtre succédant aux rudes théologiens de la Réforme (Calvin, Théodore de Bèze) commencent à poindre des temps nouveaux, l'aube d'une ère d'apaisement et de conciliation. Délivrée des suprêmes convulsions de la Ligue, ranimée par les soulageants effets de la pacification politique et religieuse, la France entrevoit encore devant

elle, comme aux débuts de l'âge précédent, un développement tranquille et des espaces pleins de lumière. Balzac, dans la prose, Corneille au théâtre, Malherbe, après Regnier, dans la poésie lyrique, ouvrirent ce grand mouvement intellectuel qui devait atteindre à son apogée sous Louis XIV. Ces débuts, à vrai dire, tiennent un peu de l'ardeur et de l'exubérance de l'époque disparue. Les mêmes disparates éclatent dans les œuvres, dans les mœurs et dans la société. Une sève abondante circule dont le cours n'est pas encore réglé. C'est à l'Académie, née d'hier, c'est à l'hôtel de Rambouillet, l'aimable et réputée compagnie que revient d'abord l'honneur d'imprimer cette direction. Sous leur double influence, diversement acceptée s'introduisent, dans les écrits comme dans les habitudes du monde, la mesure, la délicatesse, le bon goût, l'élégance.

La langue du XVIe s. avait une extraordinaire instabilité. Elle était originale, intéressante, variée, pleine de libertés heureuses; mais, en revanche, fort indisciplinée, incertaine et flottante comme le goût, livrée sans règle au caprice des écrivains; variant du nord au midi, d'une province à l'autre, du grec au latin, de l'italien à l'espagnol, aussi diverse, pour ainsi dire, qu'il y avait d'auteurs, chacun voulant avoir ses mots, ses tours, ses idiotismes, sa manière indépendante. Ces oscillations perpétuelles de formes et d'orthographe devaient défier longtemps l'effort des grammairiens. Le besoin d'unité, de régularité s'imposait. De patients législateurs du langage, Vaugelas en tête, se mirent à la tâche. Avec les successifs épurements académiques, poussés, malheureusement, en bien des cas, à l'extrême de la rigueur, les terminaisons toujours mouvantes prennent enfin des formes fixes. On codifie la syntaxe. Le vocabulaire, en se restreignant, se consolide. Déjà Balzac a donné à la langue du nombre et de l'harmonie. Les écrivains de Port Royal sont prêts à continuer son œuvre, par l'enseignement et la pratique. Insensiblement les idées s'élèvent d'un naturel et facile essor. En introduisant le parler national dans un domaine où il n'avait pas encore eu accès, Descartes a fait pour la philosophie ce que Luther, en Allemagne, Calvin, en France, avaient fait pour la théologie. Il contribue puissamment à fixer, sinon même à créer la langue française. Le XVIIe siècle, le grand siècle, a véritablement commencé son cours.

Les dernières années de la jeunesse et les premières de la maturité de Louis XIV sont une période unique dans notre histoire, « temps de fêtes splendides, de victoires décisives, de conquêtes légitimes, de prospérité inouïe sans mélange de revers, de soumission sans contrainte, de chefs-d'œuvres d'éloquence et de poésie. »

Corrigeant les unes par les autres les influences étrangères dont elle s'était engouée témérairement, épurant le goût et le style, la littérature ne veut plus être ni pédante, ni affectée ni emphatique; elle a revêtu ces dehors modérés et contenus, ce mélange d'antique et de moderne, de sévérité et de distinction auxquels se reconnaissent d'abord ses meilleures œuvres. Le caractère social et l'esprit de conversation, innés en France, s'accordaient au mieux avec la faveur des habitudes de salons et le goût régnant de l'analyse oratoire pour aboutir en même temps à cette double expression de la société, sous Louis XIV : la politesse achevée et la noble littérature régulière. L'éloquence, « cet art qui commande à tous les autres, dit Nisard, qui ne se contente pas de plaire par la pureté du style et par les grâces du langage, mais qui entreprend de persuader par la force de la doctrine et par l'abondance de la raison » devient le besoin universel, l'idéal de toutes les intelligences. Plus on avance dans le XVIIe siècle (considéré du moins chez ses écrivains supérieurs, les écrivains de rang secondaire étant alors très médiocres) et plus il est sensible que l'on pénètre dans une ère d'épanouissement et de maturité. On touche au terme de la perfection intellectuelle : l'unité dans la variété. Ce serait une erreur singulière, en effet, de prétendre réduire cette admirable époque à un seul caractère : le bon sens infaillible, l'esprit de discipline et de circonspection. Au respect souverain du jugement, de la raison, de la mesure, de la convenance, le génie savait unir alors l'enthousiasme, les libres élans, la fière et noble indépendance. Si uniforme que paraisse dans son ensemble le siècle de Louis XIV, il est aisé d'y reconnaître, — après Edgar Quinet dont nous reprenons ici la pensée et l'expression — une rare multiplicité de figures et de types. Sociable par instinct, il a des relations, des points de contact avec tous les foyers de la civilisation ; « placé ainsi qu'une porte triomphale à l'entrée des temps modernes, » il conduit à l'antiquité avec Boileau, avec Racine, qui livre aux Français ce que Virgile donna aux Romains : des types inconnus et éternels de poésie, d'amour, d'harmonie et de délicatesse ; au moyen âge avec La Fontaine, qui sauva la naïveté gauloise ; à l'avenir avec Fénelon ; à la vérité de tous les temps avec La Bruyère, à la foi avec Bossuet, au doute avec Bayle, au sensualisme philosophique avec Gassendi ; au monde avec Saint-Simon, au cloître avec Bourdaloue : il fond toutes les nuances dans une union parfaite. Comment représenter, en des phrases dignes d'elles, les merveilles de ces jours où les victoires et les chefs-d'œuvre alternaient presque sans interruption, comme par une sorte de sublime correspondance ! Assez de plumes éloquentes en ont, avant nous, décrit les splendeurs.

Les savants se portaient aux travaux de l'érudition avec la même ardeur disciplinée. C'est le temps où les bénédictins : Sirmond, Mabillon, Pétau, traçaient un ineffaçable sillon dans toutes les directions du savoir et ouvraient, surtout, de larges éclaircies dans le domaine des études patristiques. Des velléités encyclopédiques tourmentaient déjà quelques esprits. La langue ni l'Académie ne s'y étaient pas encore préparées. Ce sera l'œuvre de l'âge suivant.

Voici, en effet, que nous touchons aux confins du siècle de Voltaire. Tout en s'efforçant de se rapprocher le plus possible par les formes littéraires de la période de Louis XIV, celui-ci s'en détachera violemment par l'esprit général et par les idées. Des écrivains, tels que d'Aguesseau, l'orateur jurisconsulte, digne ami de Racine et de Boileau, disciple illustre, souvent l'émule des maîtres dont il recommandait l'étude ; Rollin, le Fénelon de l'histoire ; Le Sage, l'auteur de cet admirable tableau de mœurs : *Gil Blas*; ces écrivains, auxquels on pourrait ajouter Saint-Simon, Fleury, Vertot, sont comme les survivants d'un autre âge. Une nouvelle école aspire à dominer la république des lettres. Fontenelle, la Motte, Terrasson, prétendent substituer au simple et au grand le goût du bizarre, du recherché, de l'inattendu. Mais ce n'est là qu'une tendance accidentelle. Le philosophisme envahit et couvre tout. On assiste à un singulier spectacle de lutte entre le passé qui s'écroule et l'avenir qui se prépare. L'individu

et la société déclinent. L'opinion publique fait entendre ses mille voix confuses et agitées. Chacun veut avoir sur toutes choses son mot et son jugement. Une prodigieuse activité s'empare de ce siècle immoral et raisonneur. Les auteurs pullulent ; les grands talents, comme Voltaire, Montesquieu, Jean-Jacques-Rousseau, Diderot, Buffon, se font de plus en plus rares. Mais un homme est là, le premier de tous, Voltaire, qui, dans sa dévorante universalité, incarne en lui les innombrables tendances agressives et sceptiques de l'époque. Il entraîne sur ses pas une armée de novateurs. Toutes les formes de la pensée, toutes les branches de la connaissance humaine sont reprises une à une ; et partout, dans la physique, la métaphysique, la morale, la logique, pénètre l'esprit de négation et de renversement. Les institutions, les croyances s'écroulent les unes sur les autres jusqu'à l'heure de la suprême bourrasque révolutionnaire. Le XVIIIe siècle a beaucoup détruit. En revanche, il a semé des idées généreuses au sein de la politique et de l'économie sociale ; il étendit et exhaussa la puissance des lettres. Par l'ardeur de son génie analytique il contribua, dans toutes les directions, à l'avancement des connaissances ; il prépara la moisson scientifique du XIXe s.

Sauf un éclatant réveil de l'éloquence de la tribune (Mirabeau, Vergniaud, Barnave, Cazalès, Malouet, Maury, Sieyès) ; à part quelques derniers interprètes de la haute poésie : Ducis, Marie-Joseph Chénier, et au-dessus de tous le génie révélateur d'André Chénier, — les lettres sont en pleine décroissance pendant les dix années de convulsion révolutionnaire. La multitude n'a guère, pour réjouir ses yeux, au théâtre, que des représentations violentes où la fureur tient lieu de l'inspiration, et, pour nourrir sa pensée, pour former son âme, qu'une foule de journaux sans esprit, légalisant, au nom de la liberté, le meurtre et l'assassinat, et des œuvres infimes, sans délicatesse, des romans, des contes d'une impudente immoralité. — Le comte Joseph de Maistre, à l'étranger, jetait les fondements de sa réputation par ses *Considérations sur la France ;* Lacretelle et Rœderer élevaient la voix pour la réformation générale des mœurs ; le Génevois Mallet-Dupan, en ses livres sur la Révolution, révélait un héritier de Tacite ; mais ceux-là mêmes étaient peu lus, peu connus du grand nombre. L'imitation la plus affectée et souvent la plus fausse des deux anciennes républiques, l'usage journalier d'une rhétorique enflée et prétentieuse : voilà l'amalgame dont on avait formé une langue à part, très souvent l'inverse du bon sens. La littérature oratoire fut encore le meilleur titre, le caractère saillant de la période conventionnelle. L'histoire nous a conservé le souvenir de ces séances toujours tumultueuses où la terrible souveraine, la Convention, discutait ses principes, ses dogmes, répétés au dehors par la voix des clubs et les déclamations des journaux, où Robespierre et Saint-Just, avec leur trop cruelle logique, prétendaient relever la raison du plus fort par la force de la raison ; où les Girondins, Vergniaud, Gensonné, Louvet, s'épuisaient en efforts d'éloquence, grands, nobles, parfois sublimes, mais toujours impuissants pour arracher au joug d'une faction les droits de l'humanité.

Quand les dernières voix éloquentes de la Révolution se furent éteintes, il y eut une éclipse complète. Les triomphants succès de l'Empire devaient-ils ramener la lumière ? Napoléon, si franchement adopté par l'imagination illusionnée des foules, offrait, semblait-il, un beau sujet d'enthousiasme national, capable de déterminer un courant d'exaltation intellectuelle plein de puissance. Il n'en fut rien. Quelques gens de lettres émargent alors au budget impérial ; mais les uns ont dû faire l'abandon complet de leurs goûts ou de leur initiative, en échange d'une tyrannique faveur ; et les autres, disciples de l'école voltairienne, ne sont que les pâles continuateurs d'un âge disparu ; ils appartiennent à l'ancien état de choses ; ils touchent bientôt à l'extrémité de la carrière et ce n'est plus sur eux que l'art fonde l'espoir de ses renouvellements. Les mieux rentés étaient les instruments les plus dociles de la compression morale. Une censure vexatoire et puérilement méticuleuse, voyant des allusions partout, mutilait presque autant les livres anciens que les livres nouveaux. Des esprits novateurs et puissants, tels que Chateaubriand et madame de Staël, n'échappèrent que par l'exil ou par leur état de personne exceptionnel à l'étouffante servitude. L'avènement de la Restauration rendit aux beaux-arts la liberté. Leur épanouissement soudain et magnifique fut comme une Renaissance. La langue française qu'on aurait cru n'être plus bonne, en poésie, qu'à rimer de petits vers spirituels et aimables, se trouva tout à coup vibrante, sonore, pleine d'éclat. Vigny, Lamartine, Victor Hugo, Musset, lui avaient enfin révélé sa force et son harmonie. Tous les genres participent de cette ardeur rénovatrice. La philosophie et la science morale ont fort agrandi leurs perspectives. L'histoire, avec Augustin Thierry, Guizot, Montalembert, Barante, et leur féconde école, — en attendant Michelet, — se renouvelle complètement dans son esprit et dans sa forme ; elle rend à chacun des siècles passés sa véritable place, sa signification et sa couleur. L'éloquence prend un nouvel essor. Les luttes passionnées du parti royaliste et de l'opposition libérale suscitent une pléiade d'orateurs, à la tête desquels on place Camille Jordan, de Serre, le général Foy. Enfin l'érudition, la critique, la science même ont aussi leur prestige littéraire.

Éclatant avec la spontanéité d'un coup de foudre, la révolution de Juillet ne suspendit pas l'essor intellectuel. Comment les bruits de la rue pourraient-ils empêcher les cerveaux de concevoir et d'enfanter, quand on se nomme Lamartine, Balzac, Dumas, Mérimée, Sainte-Beuve, Michelet, Stendhal, Méry, Gozlan ? Sous la monarchie de Juillet et le second Empire, le sentiment de l'art subit, cependant, une dépréciation sensible. D'une part l'esprit d'ironie a desséché la source pure des inspirations ; de l'autre, les préoccupations accrues des besoins de la vie ont éteint les enthousiasmes, étouffé les illusions aimantes et la foi désintéressée. La recherche avant tout des succès monnayés enlève aux écrivains une grande part de leur indépendance morale. L'argent va devenir le nerf de la littérature. Cependant, cette période de notre histoire, qu'on croirait exclusivement abandonnée aux appétences matérielles, est encore bien remplie pour l'abondance et la variété des manifestations artistiques. Toutes les gloires considérables du siècle s'y trouvent réunies. Pendant que Chateaubriand, sur la fin de ses jours, dicte ses *Mémoires d'outre-tombe,* que Lamennais vieilli jette vers Rome ses *Paroles d'un croyant,* que Béranger fredonne d'une voix faiblissante ses derniers refrains, Lamartine « se recueille en sa sérénité chrétienne pour verser des Harmonies sur l'écroulement de ses rêves ; » Montalembert et Berryer élèvent

leurs voix éloquentes ; Victor Hugo disperse au gré de son inspiration les mélancoliques *Feuilles d'automne ;* George Sand associe à ses tableaux champêtres, à ses récits passionnés les chimères par son art vivifiées du saint-simonisme naissant ; Balzac poursuit d'une main hâtive la *Comédie humaine* et burine ineffaçablement les traits de la société moderne ; Alexandre Dumas lance des romans et des drames à la volée ; Théophile Gautier, Sainte-Beuve, Jules Janin, Ozanam, Octave Feuillet, Jules Sandeau, Scribe, Émile Augier partagent avec eux les brillantes faveurs de la réputation.

La dernière partie du siècle appartient pour une part considérable aux succès du réalisme, dans le roman, au théâtre, dans le roman surtout, qui dispute à la presse, les faveurs du public. Après les beaux élans romantiques, pleins de foi et d'enthousiasme, sont venus le maniérisme parnassien, — au-dessus duquel s'élèvent pourtant de véritables poètes: Leconte de Lisle, Sully-Prudhomme, Banville, Coppée, Hérédia, — et les brutalités réalistes, le règne du *naturalisme,* de l'art impersonnel et sans âme, du « voulu ». L'application à tout du savoir-faire et de l'industrie a dépoétisé la nature et l'existence. Flaubert, les Goncourt, Émile Zola, Guy de Maupassant sont les maîtres de cette école, qui donne en peu d'années tout ce qu'elle pouvait contenir en bien et en mal, soit en excès de vulgarités ou d'analyses morbides, soit en qualités incontestables d'observation et de style. Ailleurs, et tout en se ressentant plus ou moins du goût dominant pour le réel de l'existence et pour les continuelles peintures à la plume, d'ingénieux conteurs, des analystes délicats ou d'habiles évocateurs de sensations nouvelles : Alphonse Daudet, André Theuriet, Paul Bourget, Loti, Anatole France, Marcel Prévost, d'autres encore, se frayent une route indépendante, tandis que des symptômes de réaction idéaliste curieux à suivre dessinent visiblement, et comme pour saluer l'aube du xxe s., un prochain réveil des vives impressions spirituelles. Le théâtre, si pauvre qu'il soit devenu d'idées, de sentiment, d'esprit, d'originalité, ce théâtre, tel qu'il est, avec ses fausses hardiesses et ses profusions stériles, avec ses abdications successives au profit de la machine, de la féerie, du décor, des exhibitions sensuelles, continue d'envahir de ses influences la société française. Autant que jamais, il en absorbe les éléments de curiosité. Il règne sur ses plaisirs, s'il n'a pas l'honneur, comme jadis, d'éclairer ou de régenter les intelligences. Il a gardé, du moins, les noms et le répertoire d'Émile Augier, d'Alexandre Dumas fils, de Labiche, de Victorien Sardou. Enfin l'histoire, l'érudition, la critique, la science, poursuivent leurs études persévérantes, sans autant d'éclat peut-être qu'aux périodes précédentes, mais avec autant de fécondité, à travers l'obscurcissement du sens poétique et l'affaiblissement général des œuvres d'imagination.

Francheville (Joseph de Fresne de), littérateur français, né à Dourlens, en 1704, membre de l'Académie de Berlin ; m. en 1781. Mit la main à des sujets variés. C'était un ami de Voltaire, qui lui fit l'honneur passager de publier sous son nom la première édition du *Siècle de Louis XIV.*

Francke (Hermann), prédicateur et pédagogue allemand, né à Lubeck, en 1663, m. en 1727. Exerça une grande influence sur la direction de l'enseignement populaire par ses écrits, par sa parole et par ses établissements. Émule de Calasenz, de Borromée et du vénérable de la Salle, le même esprit d'amour et le même zèle religieux inspira l'œuvre de cet homme de bien et porta les mêmes fruits.

Franco (Nicolo), poète satirique italien, né à Bénévent entre 1505 et 1515, pendu en 1569, sur les ordres du pape Pie V, qu'il avait offensé personnellement. Il échangea avec son adversaire l'Arétin des libelles d'une violence inouïe et sembla vouloir dépasser, dans certaines de ses imaginations, tout ce qu'avaient pu concevoir les auteurs les plus licencieux.

Franco (Veronica), poétesse et courtisane vénitienne, née en 1516. Célèbre par sa beauté, qui la faisait appeler de ses admirateurs : « la nymphe adorable de l'Adriatique, la déesse sans rivale », elle vit aussi priser ses vers, tercets, sonnets, épîtres et odes sentimentales. Elle a exprimé, en particulier, avec autant de feu que de grâce la sensation délicieusement reposante que procure à l'âme la solitude de la campagne, après l'agitation des villes.

François Ier, roi de France, né à Cognac, en 1494, m. en 1547. Cet heureux monarque, ce favori de l'histoire à qui des qualités plus spécieuses que solides et ses goûts chevaleresques firent pardonner bien des fautes, ne se contenta pas de protéger les lettres ; il eut aussi quelque peu le don de la poésie et le voulut montrer. Nous avons des vers écrits de sa main (éd. A. Champollion - Figeac, 1847), des vers de prince à qui vient la fantaisie de rimer. L'esprit s'y montre beaucoup plus que le cœur. Ni le style, ni la pensée ne s'y élèvent bien haut. Il brille plutôt dans la poésie légère. Des chansons, des rondeaux, des dizains de François Ier se rapprochent des pièces de Clément Marot par le naturel, par le bon goût et par l'agrément d'un style poli et gracieux.

François d'Assise (saint), poète et prédicateur, fondateur de l'ordre des Franciscains, né à Assise (Ombrie), en 1182, m. en 1226. Il fut un des premiers révélateurs de la poésie italienne. (Voy. *Opera omnia,* Paris, 1641, in-fol.) Il s'en allait le long des chemins, chantant au peuple ses hymnes extasiés, le sublime quêteur, musicien de Dieu, orateur, législateur, conquérant, investi par les seules vertus de l'amour d'en haut d'une sorte de vie surnaturelle.

François (l'abbé Laurent), con-

troversiste français, né en 1698, dans le Jura, m. en 1782. En querelle avec les encyclopédistes, il encourut la colère de Voltaire, dont la verve l'atteignit de ses éclats injurieux. (*Observat. sur la Philosophie de l'histoire et sur le Dictionnaire philosophique,* Paris, 1770, 2 vol. in-8°.) L'abbé F. s'était occupé de matières géographiques avec un certain succès.

Frank (Adolphe), philosophe français, membre de l'Institut, né en 1809, à Liancourt (Lorraine), m. en 1893. Outre d'importants travaux personnels (la *Kabbale* ou *philosophie religieuse des Hébreux,* 1843, etc.), il mena pendant de longues années la direction du *Dictionnaire des sciences philosophiques* (1844-1852, 6 forts vol. in-8°), où sont affirmées avec énergie les doctrines du spiritualisme, quoique l'hostilité contre le christianisme s'y manifeste souvent.

Frankfürter (Philippe le), nom ou plutôt surnom d'un poète du XIV° s., l'auteur de l'histoire satirique et populaire du *Curé de Kalemberg,* dont les prouesses amusèrent tant de générations.

Franklin (Benjamin), physicien et homme d'Etat, né à Boston, en 1706, m. à Philadelphie, en 1790. Après avoir fait son apprentissage d'imprimeur, il fonda, à Philadelphie, une imprimerie qui prospéra. Il dota son pays de journaux, d'une bibliothèque, d'une académie, d'un hôpital, inventa l'harmonica, les poêles à tuyaux, le paratonnerre, et réalisa de notables progrès dans l'étude de l'électricité statique. A sa gloire scientifique il ajouta la gloire politique en défendant avec ardeur l'indépendance américaine. Il descendait des plus hautes pensées pour s'occuper des détails de l'économie politique et pour perfectionner les cheminées, comme il passait de la conduite de son imprimerie à celle des négociations avec la France et l'Espagne, qui devaient assurer la liberté de sa patrie. Sa *Vie* par lui-même écrite avec beaucoup de finesse, *la Science du Bonhomme Richard* et sa *Correspondance* ont été traduites en français et annotées par Ed. Laboulaye.

Frauenlob. Voy. **Meissen.**

Frayssinous (Denis-Antoine-Luc, comte de), prélat, théologien, orateur et homme d'État français, né à Curières, dans l'Aveyron, en 1765, m. en 1841. Premier aumônier du roi, en 1821, il devint tour à tour évêque d'Hermopolis, grand-maître de l'Université, pair de France, ministre de l'Instruction publique, et membre de l'Institut. Lorsqu'il faisait entendre sous les voûtes de Saint-Sulpice ses discours sur la Révolution, envisagée alternativement aux points de vue de la religion, de l'histoire, de la politique et de la philosophie, l'admiration était grande pour le talent de l'orateur, la noblesse de son attitude, la dignité de son geste, le charme de sa parole. L'impression littéraire en est aujourd'hui très amoindrie. (*Défense du christianisme,* Paris, 1825, 3 vol. in-8°.)

Fréchette (Louis), poète franco-canadien, né à Levis, près de Québec, en 1839. Voir **Canadienne** (littérature).

Frédégaire, chroniqueur latin du VII° s., au style barbare et dont la compilation générale n'aurait guère de valeur, si elle ne renfermait une partie de rédaction toute personnelle sur les événements d'un âge, qui n'a presque pas eu d'historien.

Frédéric II, empereur d'Allemagne, roi de Sicile et de Jérusalem (1194-1250). A travers les vicissitudes du règne le plus agité, ce prince philosophe et militant chercha quelque repos dans la culture des lettres. Né en Italie d'une mère italienne, Italien de cœur et de goût, il fut le zélé protecteur de la littérature de ce pays et présida véritablement à l'éclosion de la muse sicilienne. A Palerme, où il tenait sa cour, entouré de savants, de poètes, d'astrologues, de Juifs et d'Arabes, il avait fondé une académie poétique et y lisait ses propres vers.

Frédéric II, roi de Prusse, né à Berlin, en 1712, m. en 1786. Cet homme d'État aux aperçus larges et aux durables conceptions, cet illustre capitaine et ce politique profond, que la nature avait doué d'un génie également propre à la paix et aux armes, ne fut pas moins extraordinaire par la flexibilité de son esprit que par ses qualités de roi, de général et d'administrateur. Sa passion pour les lettres, qui s'éveilla en lui dès la jeunesse, ne se refroidit jamais. Il lui arriva de versifier au milieu des camps sans interrompre la longue suite de victoires, de belles retraites et de campagnes savantes qui l'ont égalé aux meilleurs tacticiens. Patriote en politique, il l'était moins en littérature. Dédaigneux de l'allemand, sa langue à lui, jusqu'à ne l'écrire et à ne la parler jamais, il fit de la langue française la sienne propre, celle de sa cour et de ses États. Il l'appliqua à la rédaction des *Mémoires de Brandebourg,* de l'*Hist. de mon temps,* de l'*Hist. de la guerre de sept ans,* des *Considérations sur l'état politique de l'Europe,* enfin des nombreux mélanges de

prose et de vers, qui forment, avec sa *Correspondance*, la volumineuse collection de ses *Œuvres complètes* (Berlin, 1846-57, 31 v.). Tout ne fut pas à louer dans la personne et la conduite de Frédéric le Grand. Des mœurs douteuses, une sorte de forfanterie sceptique et de fanatisme irréligieux, la contradiction manifeste de sa philosophie écrite et de ses agissements despotiques, ont diminué son caractère et affaibli sa gloire. Il n'en est pas moins resté par ses ouvrages comme par ses actes l'une des intelligences les plus complètes qu'on ait vues.



Frédéric II.

Frédéric V, roi du Danemark, fils de Christian VI, né en 1723, m. en 1766. Protecteur éclairé des Lettres; fondateur en 1758, d'une Académ. des belles-lettres et des sciences, à Copenhague.

Fredro. Voy. **Polonaise** (littérature).

Freeman (EDWARD), historien anglais, né à Harborne (Straffordshire), en 1825, m. en 1885. On lui doit l'*Histoire de la conquête normande*, et des études sur le gouvernement fédéral, sur les *Turcs ottomans*, sur la *Sicile*. F. est un historien philosophe qui croit à la puissante influence des agents moraux et intellectuels sur la destinée et l'évolution des peuples.

Fregoso (ANTONIO), poète italien, né à Gênes, vers 1450, m. en 1515. Traita avec grâce et facilité, dans une série de *capitoli* en terza rima, doucement philosophiques, de ces deux éléments de la vie humaine toujours mêlés dans notre destinée: le rire et la mélancolie (*Riso di Democrito e Pianto d'Eraclito* (Milan, 1506-1515, in-4°.)

Freidank, nom ou pseudonyme d'un poète allemand du XIIIe s., auteur d'une grande composition didactique et morale, pleine d'allégories: *die Bescheidenheit* (*la Modestie*, éd. Grimm, Goettingue, 1860), qui fut longtemps populaire.

Freiligrath (FERDINAND), poète lyrique allemand, l'un des représentants les plus brillants du groupe de la *Jeune Allemagne*, né à Detmold, en 1810, m. en 1876. Ses opinions libérales le mirent souvent aux prises avec le pouvoir. On admire, en ses vers, outre cette ferme indépendance de la pensée, la vivacité des couleurs, les hardis contrastes des tons sombres et éclatants. (*Poés.*, 1838; 40 édit.; *Nouv. poésies polit. et sociales*, 1849; *Œuv.*, éd. de 1871, Stuttgard, 6 vol.)

Freppel (CHARLES-ÉMILE), prélat, orateur, écrivain, homme politique français, né en 1827, à Obernai (Bas-Rhin), m. en janv. 1892. Après une belle carrière de lettres et d'enseignement, aborda la politique et prit une part très active, comme député, aux discussions parlementaires. C'était un avocat fervent de la cause monarchique. On se souviendra surtout du théologien exact, de l'écrivain solide et brillant. Son œuvre ne comprend pas moins d'une trentaine de volumes: travaux d'histoire ecclésiastique, écrits de piété, discours, panégyriques et conférences, lettres pastorales et polémiques.

Fréret (NICOLAS), érudit français, célèbre par la profondeur et l'étendue de ses connaissances, né le 15 février 1688, à Paris; reçu dès l'âge de 25 ans à l'Académie des Inscriptions et belles-lettres; m. en 1749. Précurseur des grands philologues du XIXe s., il s'appliqua à débrouiller le chaos de l'antiquité (*Hist. des Assyriens de Ninive*), à deviner la chronologie des époques préhistoriques (*Chronol. des Chaldéens, des Egyptiens, des peuples de l'Inde*), à déterminer l'origine et la migration des peuples et à établir la filiation et le mélange des races et des langues. Il ouvrit aussi la voie aux études sinologiques et porta des vues lumineuses sur la formation primitive des mythologies. (*Observat. générales sur la philosophie ancienne; Œuv. compl.*, 20 vol. in-12, 1796-1799.)

Fréron (ÉLIE-CATHERINE), célèbre critique français, né à Quimper, en 1719, d'une famille alliée par sa mère à celle de Malherbe; m. en 1776. Dès le collège, il manifestait l'instinct critique, signalant à J.-B. Rousseau des fautes de goût et de construction dans

une de ses odes inédites; et à peine sorti de chez les Pères Jésuites, il se faisait enfermer au donjon de Vincennes pour ses *Lettres de Madame la comtesse de* *** (1746, in-12). Il fonda en 1754 l'*Année littéraire*, une revue paraissant tous les dix jours par cahiers de trois feuilles in-12 et qui, jusqu'à sa mort, pendant vingt-trois années, ne fut qu'une longue polémique (environ 200 volumes), une guerre sans arrêt contre les encyclopédistes en général et Voltaire en particulier. L'âcreté de cette polémique souvent outrée, souvent partiale, ne doit pas empêcher d'y reconnaître, en dépit des injures furibondes de Voltaire, de La Harpe, de Marmontel, etc., l'énergie du talent, l'habileté d'analyse et la justesse de bien des critiques du courageux Fréron.

Freycinet (CHARLES-LOUIS de Saulces de), homme politique français, né à Foix, en 1828; d'abord ingénieur des mines et chargé, à ce titre, de plusieurs missions du gouvernement; nommé après le 4 septembre 1870 préfet du Tarn-et-Garonne, puis délégué au ministère de la guerre, où, dans ces heures de terrible bouleversement, il déploya des qualités d'organisation exceptionnelles; sénateur; plusieurs fois ministre et président du Conseil; enfin reçu à l'Académie française, le 11 décembre 1891. Les historiens politiques auront à fixer la nature ondoyante de cet homme d'État, dont le meilleur secret de gouvernement fut de savoir réunir les contrastes, associer les extrêmes et s'assimiler toutes les tâches avec un facilité surprenante. Nous nous contenterons de signaler ici le talent souple et ductile, la limpidité d'expression égale à la lucidité d'esprit du savant, de l'orateur et du publiciste. (V. en particulier la *Guerre en province pendant le siège de Paris*, 1871, in-8°.)

Freytag (GUSTAVE), romancier et auteur dramatique allemand, né en 1816, à Kreutzberg, en Silésie, m. en 1895. Il a été l'interprète le plus goûté de la bourgeoisie contemporaine, dans son pays. Issu d'elle, il avait exprimé ses aspirations, raconté son histoire, affirmé ses droits. Il s'était constitué son poète, et chacun de ses jugements avait, dans ce milieu spécial, la valeur d'un oracle. Poèmes, drames, romans, il a touché à tout avec bonheur. On cite spécialement de lui une comédie de premier ordre : *Les Journalistes*, un roman *Doit et Avoir*, et une œuvre considérable en plusieurs parties : *les Ancêtres* (*Die Ahnen*), qui est comme l'histoire de la civilisation allemande, vue à travers les destinées d'une famille.

Friedland (VALENTIN), pédagogue allemand, surnommé TROTZENDORF, du nom du village où il naquit en 1190, près de Goerlitz, en Silésie; m. en 1556. « Valentin Trotzendorf, disait Melanchton, était fait pour diriger un collège comme Scipion l'Africain pour commander des armées. » Sous le rapport de la vie morale, de la discipline et de l'esprit, son école de Goldberg, où les élèves se pressaient, venus des points les plus éloignés, n'a peut-être jamais été dépassée.

Frisch (JEAN-LÉONARD), savant allemand, né à Sulzbach, en 1666, m. en 1743. Entremêla, dans une vie très laborieuse, les travaux d'histoire naturelle, de grammaire et de philologie.

Frison (le). L'une des branches du bas-allemand; langue assez ancienne parlée sur la côte de la mer du Nord, et qui a conservé certains de ses caractères primitifs, malgré l'influence des idiomes avoisinants : le néerlandais, l'allemand, le danois.

Froben (JEAN), célèbre imprimeur suisse, né à Hammelbourg (Franconie), en 1460; établi à Bâle où il attira Erasme, son ami, et d'autres savants; m. en 1527. « Les imprimeries des Alde et des Froben, a dit Michelet, ont été la lumière du monde. »

Froissart (JEAN) célèbre historien et poète français, né à Valenciennes, en 1337, prêtre, chanoine et trésorier de l'église collégiale de Chimay; compagnon de voyages de plusieurs princes et grands seigneurs; m. vers 1419. Le



Froissart écrivant ses chroniques. (Ms. de la Bibliothèque de l'Arsenal, à Paris).

dernier des vieux chroniqueurs il en est aussi le plus brillant. Froissart a vécu au milieu de la sanglante querelle qui s'est élevée entre la France et l'Angleterre. En racontant ces longs combats interrompus par tant de négo-

ciations stériles, trop de fois il laisse voir ses préventions en faveur des Anglais. Les relations personnelles de Froissart avec Edouard III et sa cour en font presque un partisan. Mais ce narrateur est toujours un témoin. Aussi quelle expression de vie dans chacun de ses tableaux. La chronique de F. ferme le moyen âge. Elle a gardé le mouvement, le désordre, la variéte d'incidents, la mélée tumultueuse dé joutes et de tournois des romans de



Frontispice de l'Encyclopédie (voir p. 354).

chevalerie. (Ed. Siméon **Luce** et *Soc. Hist. de Fr.)*.

L'un des créateurs de la prose française, F. ne manque non plus de charme ni d'agrément comme poète. Il nous apprend, dans ses vers, l'histoire complète de sa jeunesse, de son éducation; il nous confie ses goûts, ses habitudes, ses préférences et nous révèle qu'ayant eu de très bonne heure un penchant fort prononcé pour la chasse, la musique, la danse, la parure, le jeu, les dames, il le conserva toute sa vie. Ses recueils poétiques (éd. Scheler, in-8°) n'ont pas la valeur exceptionnelle de ses livres d'histoire: mais ils découvrent assez de sensibilité, d'élégance, de délicatesse, pour justifier la haute estime qu'en eurent les contemporains

Fromentin (EUGÈNE), artiste et littérateur français, né à la Rochelle, en 1820, m. en 1876. Ce célèbre peintre des scènes algériennes réunissait en lui, à un degré supérieur, la science du praticien, le goût du dilettante, l'imagination du poète et les mérites de l'écrivain. Les *Maîtres d'autrefois et d'aujourd'hui* (1876), marquèrent profondément dans la critique d'art. Son roman de *Dominique* (1863), fait d'impressions plutôt que d'événements, est une étude curieuse de la volonté et de nos facultés morales mises en branle par les circonstances de la vie. Enfin, l'*Eté dans le Sahara* (1857) et l'*Année dans le Sahel* (1859) sont des chefs-d'œuvre de description. Contrairement à la plupart des descripteurs modernes, F. s'est attaché à rendre le sens intime des choses plutôt que leur relief extérieur, vertu précieuse et rare, plus rare encore et plus remarquable chez un peintre. Il s'était fait une langue très savante, très originale, classique par les éléments dont elle se compose et très moderne, pourtant, par l'abondance et la variété des sentiments qu'elle exprime.

Frontin, auteur didactique latin, du Ier siècle ap. J.-C.; proconsul en Bretagne, m. vers 106. On a souvent réédité son ouvrage relatif à l'art militaire des *Stratagematica*. Intendant des eaux à Rome, il composa un traité spécial: les *Aqueducs de Rome*, fort intéressant pour les modernes, parce qu'il abonde en détails précis sur l'architecture ancienne.

Frontin. Personnage de théâtre, type de valet mis en scène par les comiques du XVIIIe s.: Brueys, Regnard, Dufresny, Lesage. Le front audacieux et la conscience légère, il mène tout à la fois les plaisirs et les affaires du maître pour en grossir d'autant ses profits à lui-même. C'est un madré compère, qui de complicité avec son associée Lisette, conduit tout doucement ses patrons à la ruine, en espérant bien s'enrichir de leurs dépouilles.

Frontispice. Titre imprimé d'un livre, placé à la première page et entouré ou accompagné d'ornements et de vignettes; et aussi gravure choisie que l'on place en regard du titre. Le décor très orné, souvent allégorique, du frontispice tenait une grande place dans les belles éditions des XVIIe et XVIIIe siècles.

Fronton (MARCUS-CORNELIUS), rhéteur latin, né à Cirta, en Numidie, m. vers 170 ap. J.-C. Il fut le maître de deux empereurs, Marc-Aurèle et Lucius Verus, ce qui explique assez la rapidité avec laquelle il parcourut tous les degrés du *cursus honorum*. Littérateur prétentieux et délicat, épris d'archaïsme, amplificateur émérite, fin éplucheur de mots et ciseleur de style, il devint le chef d'une sorte d'école romantique, qui choisissait ses modèles parmi les vieux auteurs et préférait la langue de Caton et d'Ennius à celle de Tite-Live, de Cicéron et de Virgile. (Voy. Ph. Soupé, *De Frontinianis reliquiis*, thèse, Paris, 1853, in-octavo).

Froude (JAMES-ANTONY), historien religieux et conférencier anglais, né à Darlington, en 1818, m. en 1894. La facilité du style, des couleurs vives, une observation fine recommandent ses écrits. *(Hist. de l'Angleterre depuis la chute de Wolsey jusqu'à la mort d'Elisabeth.)* L'étendue du jugement et la largeur du coup d'œil philosophique lui font défaut.

Fructifiants (Société des). Célèbre société littéraire et philologique fondée en Allemagne, en 1617, sous les auspices du prince Louis d'Anhalt.

Frugoni (CARLO-INNOCENTE), poète italien, né à Gênes, en 1692; favori de la cour de Parme; m. en 1768. L'un des écrivains les plus purs de la littérature italienne. On admire l'harmonie de son style et la grâce de son imagination. *(Œuv. compl.*, Parme, 1779, 9 vol. in-8°.)

Fruin (ROBERT), historien, né à Rotterdam, en 1824, m. en 1899; pendant près d'un demi-siècle professeur à l'Université de Leyde. Durant cette longue carrière, il s'est occupé presque exclusivement, mais avec un zèle et une conscience admirable, de l'histoire de son pays (les *Préliminaires de la guerre d'Indépendance, Motley et l'Hist. des Pays-Bas*, une *Ville de Hollande au moyen âge)*. La forme est chez lui très sobre, très austère, dépouillée de tout artifice d'imagination; c'est la science pure des faits et l'impartialité la plus complète

Fulbert de Chartres, prélat et écrivain ecclésiastique français, né vers

950, évêque de la ville de Chartres qu'il dota de la belle cathédrale qu'on y admire; m. en 1028. Exerça par ses talents et son autorité morale une grande influence sur les affaires de son siècle. *(Œuv.*, éd. 1585, in-8°.)

Fulgence (saint), père de l'Église latine, né à Leptis, en Afrique, vers 468; évêque de Ruspe; m. en 533. Le zèle avec lequel il défendit les principes orthodoxes contre les atteintes de l'arianisme lui a valu d'être surnommé l'Augustin du VIe s. *(Œuv.*, éd. de Sirmond, Paris, 1612, etc.)

Fuller (THOMAS), historien anglais, né en 1608, m. en 1661. Il est surtout connu pour son *Histoire des grands hommes de l'Angleterre*, qui, à cause de la vivacité du style et de l'originalité des oppositions, l'ont fait surnommer le *Plutarque de la Grande-Bretagne*.

Fullerton (lady GEORGIANA), romancière anglaise, née en 1812, m. en 1885. Sans autre but que l'amusement du lecteur, elle produisit un grand nombre de nouvelles intéressantes. *(Ellen Middleton, lady Bird, Une Vie orageuse,* la *Nièce de Mrs Gerald,* etc.), mais qui n'échapperont pas à l'oubli.

Funck-Brentano (THÉOPHILE), philosophe et économiste, né en 1830, à Luxembourg; naturalisé français en 1870 sur le champ de bataille; allié par sa femme à la célèbre famille romantique allemande des d'Arnim et des Brentano; professeur à l'École des Sciences politiques de Paris. Après avoir recherché en philosophie les lois de la pensée humaine (la *Pensée exacte*, l'*Homme et sa destinée*, etc.), il s'est efforcé de déterminer en morale, en histoire et en sociologie celles qui régissent la vie des individus et des peuples. *(La Politique,* la *Science sociale,* etc.) Une ferme logique assure et soutient, chez ce penseur, la chaîne serrée des raisonnements.

Furetière (ANTOINE), abbé de Chalivoy, né en 1620, à Paris; élu à l'Académie en 1662; m. en 1688. On n'a pas oublié la verve maligne qu'il prodigua dans ses *Factums* (1694, 2 vol. in-12) lorsqu'il bataillait contre ses adversaires de l'Académie, jaloux qu'il les eût devancés dans la composition et la publication d'un excellent dictionnaire. (Rotterdam, 1690, 2 vol. in-fol.) Mais il est surtout resté célèbre par son *Roman bourgeois* (1666, in-8°.) L'histoire des mœurs du XVIIe s. y peut puiser d'utiles renseignements et celle de la langue plus d'une observation piquante sur la lenteur que le français mit à prendre la démarche qu'on lui voit dans Bossuet et dans Fénelon.

Fustel de Coulanges (NUMA-DENIS), historien français, né à Paris en 1830; élu à l'Académie des Sciences morales en 1875; directeur honoraire de l'Ecole normale supérieure; m. en 1889. L'un des plus merveilleux exemples de reconstitution historique, au XIXe s., se révèle dans sa *Cité antique* (1864, in-8°; plus. éd.). Il y montre comment alors la société tout entière, dans ses lois, dans ses mœurs, dans ses actes, est sortie d'une idée religieuse (du culte des morts inhumés et vivants sous terre d'une vie subobscure). Cette idée naît : la cité antique commence d'être; elle se développe : la cité antique se constitue; elle meurt : la cité antique se dissout. Ailleurs F. de Coulanges a exposé le développement du régime féodal (*Histoire des Institutions de l'ancienne France*, 1 vol. in-8°, 1892) avec une admirable lucidité.

Fuzelier (LOUIS), auteur dramatique français, né en 1762, à Paris, directeur du *Mercure,* depuis 1741; m. en 1762. L'un des fournisseurs les plus en vogue des foires Saint-Laurent et Saint-Germain, du Théâtre-Italien et de l'Opéra-Comique. Son nom se trouve souvent accolé à celui de Lesage.

Fuzouli, poète turc du XVIe s., appelé aussi **Fazli** et surnommé Kara ou le Noir; m. en 1563. Aussi longtemps que les Turcs garderont quelque souvenir de leur littérature, ils citeront comme un de leurs ouvrages classiques : la *Rose et le Rossignol* de Fuzouli. Le savant orientaliste Hammer a traduit en allemand cette charmante allégorie.

G

Gaboriau (EMILE), romancier français, né à Saujon, en 1835, m. en 1873. Il tint la vogue du feuilleton par ses romans judidiaires: l'*Affaire Lerouge,* le *Dossier n° 113,* le *Crime d'Orcival, Monsieur Lecoq.* En initiant le public au fonctionnement secret de la police, il avait découvert des éléments nouveaux d'émotion et d'intérêt.

Gabourd (AMÉDÉE), historien fran-



çais, né en 1805, m. en 1867. S'inspirant d'un point de vue exclusivement catholique et monarchique, il consacra vingt volumes d'une *Hist. générale de France* à établir en principe la mission providentielle de ce peuple, depuis ses origines.

Gaélique (groupe). L'un des deux groupes de la famille des langues celtiques. Il comprend trois idiomes : l'*irlandais*, l'*erse*, le *mannois* (voy. ces mots). Le gaélique d'Écosse a le plus fidèlement gardé la mémoire des traditions anciennes, c'est-à-dire des vieux poèmes ou récits bardiques.

Gaertner (Charles-Christian), critique et poète allemand de l'école saxonne, né à Freiberg, en 1712, m. en 1791. Klopstock l'a surnommé le Quintilien de son temps.

Gaidon. Chanson de geste du XIIIe s. appartenant au groupe de l'épopée féodale ; ressouvenir confus des luttes de l'Anjou pour établir son indépendance à l'encontre de l'autorité royale. (Éd. S. Luce, *Anc. poètes de la France*, 1862).

Gail (Jean-Baptiste), hélléniste français, né en 1755, à Paris, professeur au Collège de France, membre de l'Institut, m. en 1829. La luxuriante confusion de son *Cours de langue grecque* (Paris, 1797-99, 4 vol. in-8°), les imperfections de ses ouvrages de critique et d'enseignement, la médiocrité de son style ont justifié bien des critiques. En revanche on ne saurait oublier les immenses services qu'il rendit, dans une époque désastreuse pour les lettres, aux études helléniques. Le Collège de France avait seul été conservé. On a pu dire qu'il fut un des ministres les plus fervents de ce temple. Pendant les premières années du siècle il resta à peu près le seul à vulgariser les textes grecs en France. Enfin il ouvrit un cours gratuit élémentaire, d'où sortirent d'excellents disciples, devenus plus tard des savants célèbres.

Gail (Jean-François), helléniste français, fils du précédent, né en 1795, à Paris ; suppléant de son père au Collège de France, m. en 1845 ; auteur de *Recherches sur le culte de Bacchus en Grèce* (Paris, 1821, in-8°), de dissertations et de thèses érudites ; traducteur en vers des *Fables de Babrius* (1846, in-12). Sa mère, une brillante musicienne, Mad. Sophie Gail, lui avait inculqué le goût de l'harmonie, comme son père l'amour de la science. Il s'était acquis une certaine notoriété de critique musical.

Gaillard (Gabriel-Henri), historien français, né en 1726, reçu à l'Académie en 1771 ; m. en 1806. Émule des grands modèles de l'antiquité, comme les Thucydide, les Xénophon, les Tite-Live, il s'efforça de porter l'éloquence dans l'histoire. Il n'y réussit pas toujours ; en visant à l'élévation, il tomba plus d'une fois dans l'emphase. Par les tendances et par le style, G. appartenait au parti philosophique. (*Hist. de François Ier*, 1766-69, 7 vol. in-12 ; *Hist. de la rivalité de la France et de l'Angleterre*, 1771-77. 11 vol. in-12, etc.).

Gaimar (Geoffrei), poète et historien anglo-normand du XIIe siècle Entre 1147 et 1151 il mit en vers français, octosyllabiques, pour dame Constance, femme de Robert Fiz-Gislebert, sa volumineuse *Histoire des Anglais*.

Gaj, poète et publiciste croate du XIXe siècle. Infatigable slavophile, il jeta à tous les vents, en 1833, la grande et patriotique idée de l'illyrisme.

Galéomyomachie, ou *Combat des rats contre un chat* (du gr. γαλῆ, chat, μῦς, rat, et μάχη, combat). Titre d'un poème héroïco-comique en langue grecque, présenté sous la forme dramatique. Attribué à un certain Théodore Prodrome, il paraît appartenir au XIIe s. de l'ère chrétienne. On le compare à la *Batrachomyomachie*, pour la naïveté apparente du récit et la plaisante invention des détails.

Galdos (Benito-Perez), romancier espagnol, né en 1845, à Las Palmas aux îles Canaries. Les romans de cet écrivain fécond, très espagnol, bien que chez lui se découvre plus d'un rapport avec la manière de Dickens, se partagent en trois groupes : les fictions historiques, les livres de *tendances* et les récits réalistes. Dans cette dernière partie de son œuvre, il se montre de préférence le peintre de la vie et des mœurs du peuple madrilène. Il a joué un rôle politique comme député libéral au congrès espagnol, ce qui lui donna l'occasion d'esquisser des portraits peu flatteurs des politiciens de son pays.

Galfrid ou Geoffroi de Winesalf, historien anglais du XIIe siècle. Outre une *Poétique* latine, il donna, dans la même langue, en 1190, une *Histoire de la Croisade de Richard Cœur-de-Lion*, à laquelle il avait pris part.

Galiani (l'abbé Ferdinand), littérateur et économiste italien, né en 1728, à Chieti, m. en 1787, Nommé en 1759 secrétaire de l'ambassade en France, il passa dix ans en France, et s'y lia avec tous les beaux esprits, surtout avec les encyclopédistes, le seigneur de Ferney et madame d'Epinay. (V. *Correspondance de l'abbé G.*, éd. nouv., 1882.) De retour à Naples, il ne cessa de s'y occuper des sciences et des lettres jusqu'en 1787, qu'il mourut dans cette ville, à l'âge de près de 59 ans. Ennemi des systèmes absolus, il attaqua spirituellement les idées des économistes d'alors sur le

libre échange, et si ses *Dialogues sur le commerce des blés* (1770), écrits en français avec une légèreté de ton, une élégance et une personnalité d'expression bien étonnantes chez un étranger, ne firent pas diminuer le prix du pain, ils eurent, au moins, le mérite d'amuser beaucoup la nation.

Galiano (ANTONIO-ALCALA), écrivain espagnol, né en 1789, m. en 1865. Se fit un nom, à titre d'orateur disert, fécond, clair, élégant, et parvint à posséder un portefeuille ministériel à côté de son ami, le duc de Rivas. En dehors de ses discours, G. laissa quelques morceaux de critique littéraire, un résumé de l'histoire d'Espagne depuis Charles IV jusqu'à la majorité de la reine Isabelle et une traduction d'une histoire d'Espagne écrite en anglais par Dunham.

Galicien. Idiome roman parlé au nord-ouest de l'Espagne et proche parent du portugais.

Galien, poème de chevalerie du XIII° ou du XIV° s., ayant pour principal épisode la bataille de Roncevaux, et dont la narration, très inférieure à la *Chanson de Roland,* fut dérimée au milieu du XV° s., imprimée à la fin et répétée jusqu'à nos jours dans des livres populaires.

Galien (CLAUDE), Γαληνός, célèbre médecin grec, né en 131 ap. J.-C., à Pergame, fameuse par son temple d'Esculape. Il puisa dans l'école péripatéticienne la force de dialectique, qui le rendit ensuite redoutable à ses antagonistes. « G. est le dernier anatomiste véritable, que l'antiquité ait produit, dit Cuvier, comme Oppien en est le dernier naturaliste. » Il ne fut pas exempt d'erreurs, sans doute; mais il fit tout ce qu'il était possible de faire au temps où il vivait. Ses œuvres ont été traduites en français par Daremberg, 1854-1854, 4 vol. in-8°.

Galilée (GALILEO-GALILEI), illustre astronome et physicien italien, le créateur de la philosophie expérimentale, né à Pise, en 1564, m. en 1642. Reprenant et développant les idées de l'Allemand Nicolas Crebs, cardinal de Cusa, et du Polonais Copernic, il révéla la sphéricité de la terre et sa rotation. Homme de génie et de raison il a fondé tous ses systèmes sur des calculs précis. Quelques-uns de ses livres, comme le *Saggiatore,* 1620, occupent une belle place dans la littérature italienne, aussi bien pour les mérites du style que pour la valeur du fond. (*Œuv. complètes,* dernière édit., Padoue, 1888, 1892.)

Gall (FRANÇOIS-JOSEPH), célèbre médecin et naturaliste allemand, né près de Pforsheim, en 1758, mort en 1828. Créateur de la science ou prétendue science de la phrénologie, qui consiste à déterminer les facultés et les inclinations par l'examen du relief du crâne. Rejetant la psychologie qui considérait les sensations, les notions, les idées, les désirs, les penchants, les passions comme des facultés primitives, il a établi que ces divers phénomènes psychologiques ne seraient que des manifestations diverses de ces trois facultés fondamentales, occupant chacune leur place particulière dans le cerveau : l'*intellect.,* le *sentiment* et la *volonté. (Anatomie et physiol. du système nerveux en général et du cerveau en particulier.* (Paris, 1810-18, 4 vol, in-4°.

Galla. Dialecte éthiopien, parlé à l'ouest du somâli dans l'intérieur des terres, au sud de l'Abyssinie et au nord des langues bantou.

Galland (ANTOINE), orientaliste français, né en 1646, en Picardie; de bonne heure versé par ses études, ses voyages en Orient, ses recherches d'inscriptions et de médailles dans la connaissance de l'arabe, du turc, du persan; nommé membre de l'Académie des Inscriptions, en 1701, et professeur d'arabe au Collège royal en 1709; mort en 1715. Gracieux traducteur des contes arabes si populaires sous le nom des *Mille et une Nuits* et si souvent réimprimés depuis qu'il en eut fait apprécier le charme par l'aisance et le naturel de son style. (Paris, 1701-1708, 12 vol. in-12). Il révéla aussi au public français les fables de Bidpaï et de Lokman (d'après la version turque intitulée *Houmaï oun nameh,* Paris, 1724, 2 vol. in-12.)

Gallego (JUAN-NICASIO), poète espagnol, né en 1777, à Zamora; membre des Cortès et de l'Académie de Madrid; m. en 1853. Il mania avec succès les différentes formes du lyrisme; mais brilla surtout dans l'élégie, l'épître et le sonnet. (*Poesias*, Bibl. de Aut. esp., t. LXVII.)

Gallet, chansonnier français, né vers 1700, m. en 1757. Épicier de son état, et néanmoins poète, « coupléteur » de beaucoup de verve, il égaya longtemps les réunions du Caveau, dont il fut, avec Piron, Collé et Crébillon fils, l'un des premiers fondateurs.

Gallia christiania. Célèbre recueil où se trouve rassemblé tout ce qu'on a fait en France pour le christianisme, l'origine des Églises, la liste et l'histoire de tous les évêques qui ont gouverné les divers diocèses de cette nation. Commencé par Claude Robert, grand archidiacre de Châlon-sur-Saône (1626, in-fol.) refondu complètement par les Sainte-Marthe (1715-28, 4 vol. in-fol.), continué par dom Hodin et dom Brice, il a été poursuivi au XIX° s. par Hauréau et dom Pitra.

Gallicanus (Vulcatius), historien latin du IIIe s. ap. J.-C.

Gallois (l'abbé Jean), érudit français, né en 1632, à Paris; nommé pour la variété de ses connaissances, successivement à l'Académie française, à l'Académie des sciences et à l'Académie des Inscriptions; m. en 1707. L'un des premiers rédacteurs du *Journal des Savants*.

Gallus (Caïus-Cornelius), poète latin, né en 66 av. J.-C., à Fréjus; porté par la faveur d'Octave à une haute situation dans l'armée et dans la politique; puis rappelé de son gouvernement d'Égypte, condamné à l'exil, accusé même de trahison; et m. de façon tragique en l'an 26. Lié d'amitié avec Virgile, protecteur des lettres et doué lui-même d'une imagination passionnée, il fut le premier qui transplanta dans la culture latine l'élégie érotique des poètes alexandrins; mais ses quatre livres d'élégies se sont perdus. Les morceaux que nous possédons sous son nom (v. les *Pœtæ latini minores*, ap. Wernsdorf) n'ont rien d'authentique; le véritable auteur est un Maximien du ve siècle. On lui a attribué, sans plus de fondement, le *Ciris* et le *Pervigilium Veneris*.

Galt (John), romancier écossais, né à Irvine, le 2 mai 1779, m. en 1839. Outre des relations de voyages (Londres, 1812), une *Vie de Byron* (1831, in-8°) une *Autobiographie* (1833, 2 vol. in-8°) il écrivit, en homme de talent et d'observation, une série de nouvelles, de romans, tirés d'ordinaire de l'histoire d'Écosse, comme ceux de Walter Scott. On admire, particulièrement, ses *Annales de la Paroisse* (1821), que la simplicité de la donnée n'empêchent point d'être très captivantes.

Gama (Basilio da), poète épique brésilien, né en 1740, m. en 1795. L'*Uruguay*, c'est-à-dire le récit héroïque en cinq chants qu'il fit de la guerre sanglante menée par les Portugais et les Espagnols contre les indigènes du Paraguay, est une des œuvres les plus originales de la littérature brésilienne.

Gamba (Bartolomeo), écrivain italien, né à Bassano, en 1780; bibliothécaire de Saint-Marc à Venise; m. en 1841. Outre un utile traité bibliographique (*Serie dell' edizioni dei testi di lingua italiana*, Bassano, 1805) on a de lui des séries de biographies affectées à Dante, aux femmes célèbres de Venise, aux littérateurs et aux artistes vénitiens du XVIIIe siècle.

Gambara (Veronica), femme poète italienne, née en 1485, près de Brescia, m. en 1550. (*Rime, lettere e vita di V. Gambara*, éd. Rizzardi, Brescia, 1769, in-8°.)

Gambetta (Léon), homme politique français, né à Cahors, en 1838; avocat; député; membre du Gouvernement de la Défense nationale; ministre; président de la Chambre; m. dans la nuit du 31 décembre 1882. Politicien de talent, éloquent orateur de clubs, un plaidoyer retentissant le poussa au Corps Législatif, sous l'Empire; et au 4 septembre 1870 on le vit devenir, à trente-deux ans, l'arbitre des destinées de la France, décrétant la guerre à outrance, nommant et révoquant les généraux, organisant des armées, dominant la Chambre et l'opinion, éblouissant d'un mirage de gloire l'imagination des peuples étrangers; prouvant des qualités incontestables de direction politique et une compétence inattendue; mais n'arrivant pas, jusqu'au terme d'une existence brusquement tranchée, à prouver qu'il aurait pu vraiment appliquer les mérites d'un grand homme d'État. M. Joseph Reinach a réuni en plusieurs volumes in-8° les discours de ce brillant chef de parti, qui pensa recueillir, dans nos assemblées, la succession d'un Mirabeau.

Gamett (Richard), littérateur anglais de la seconde moitié du XIXe s. C'est un érudit doublé d'un humoriste. L'humour de cet écrivain est d'un genre absolument unique dans la littérature d'outre-Manche. Développant certains traits d'histoire anecdotique rapportés en une ou deux lignes par de vieux auteurs, il en tire des contes d'un comique irrésistible et exquis. Une de ces nouvelles: la *Cité des philosophes*, dans l'ouvrage intitulé le *Crépuscule des Dieux*, est un chef-d'œuvre.

Gaimon (Achille), mémorialiste français, m. vers 1508. A retracé avec beaucoup de vigueur, d'après des impressions toutes vives et toutes personnelles, quelques épisodes provinciaux des guerres civiles et religieuses qui commencèrent, de son temps, à déchirer la France. (V. la collect. Michaud et Poujoulat, t. VIII.)

Gandar (Eugène), littérateur français, né dans la Meuse, en 1825; professeur à la Sorbonne; m. en 1868. Critique chaleureux des productions de l'antiquité et du XVIIe s. (*Homère et la Grèce contemporaine*, 1858; *Bossuet orateur*, 1867), il avait projeté de grands travaux sur les littératures étrangères, qu'il ne lui fût pas donné d'accomplir.

Gans (Édouard), célèbre jurisconsulte allemand, né à Berlin en 1798, m. en 1839. Il déploya une hauteur de vues et une éloquence de langage admirables, dans l'étude du droit et de son histoire. (*Le Droit de succession dans

l'hist. universelle, Berlin, 1824-1835, 4 v. in-8°; etc.) Gans édita les ouvrages posthumes de Hegel, dont il avait été l'ami et dont il professa les principes.

Garasse (le P. François), polémiste français, membre de la Société de Jésus, né en 1585, à Angoulême, mort en 1631. Il commença son éducation, au feu des guerres civiles; il puisa dans les flancs de la Ligue cette humeur agressive, cet appétit irrassasiable de dispute, cette faconde brouillonne et désordonnée que rappellent aussitôt son nom, ses ouvrages. Il s'escrima passionnément contre les huguenots, les parlementaires gallicans, les libertins, contre tous les ennemis de son ordre; il déversa sur leur tête des flots d'encre, où, malheureusement, l'abondance des injures, des bouffonneries, des trivialités, noyait le petit nombre des bonnes raisons. *(Doctrine curieuse,* Paris, 1623, in-4°; etc.)

Garat (Dominique-Joseph), personnage politique et écrivain français, né en 1749, à Ustaritz; professeur d'histoire à l'Athénée, en 1785; député aux Etats-généraux, ministre de la justice en octobre 1792 et de l'intérieur en mars 1793; ambassadeur à Naples, en 1797, membre du Conseil des Anciens, l'année suivante, sénateur sous l'Empire et membre de l'Institut; mort en 1833. Littérateur et rhéteur de tempérament, il fit de la politique quand tout le monde en faisait, mais sans conviction profonde ni fermeté de caractère, louvoyant entre les partis, selon le vent, et plus habile à ménager les transitions entre les événements et les gens au pouvoir qu'à sauver les motifs de ses fluctuations. La plume à la main, il révélait des qualités brillantes d'analyse, de la finesse, et une élégante abondance de style. Il trouvait le trait sur les hommes et sur les choses. *Considérat. sur la Révolut. franç.* 1792, in-8°; *Mém. sur la Révol.*, 1795; *Mém. sur la vie de M. Suard, sur ses écrits et sur le XVIII° s.*, Paris, 1820, 2 vol. in-8°.)

Garborg. Voy. **Norvégienne** (littérat.).

Garçam (Pedro-Antonio-Correa-y-Salema de), poète portugais, né à Lisbonne, en 1735, m. en 1775, dans la prison où l'avait fait enfermer l'autoritaire marquis de Pombal. On a de lui des comédies, des satires, des sonnets et des odes. C'est dans ce dernier genre, où il se rattache à la poésie pastorale qu'il a surtout brillé. Horace était son modèle. Il alla jusqu'à imiter les différents mètres du grand poète latin, avec bonheur, du reste. G. est un des meilleurs lyriques du Portugal. (*Œuv.*, Lisbonne, 1778, in-8°.)

Garcia (Carlos), auteur espagnol du xvii° s., personnage bizarre oublié par tous les annalistes littéraires, et qui joua, pourtant, son rôle, lorsqu'il vint à Paris, en 1622. Propagateur aussi enthousiaste que dévoué de son idiome et de sa littérature, il a déterminé, après Perez, le mouvement d'imitation espagnole en France. *(Les deux Luminaires du monde, ou comme quoi la France et l'Espagne ne se comprennent pas du tout,* imprimé en espagnol et en français, Cambrai, 1622.)

Garcilaso de la Vega, poète espagnol, né à Tolède en 1503; entré jeune dans la carrière des armes, frappé mortellement, en 1536, dans la campagne de Provence où il avait accompagné Charles-Quint. Par un contraste assez fréquent entre la vie réelle et la vie d'imagination, cet homme d'épée demanda de préférence à la poésie les impressions de grâce, de douceur et de délicatesse. La pastorale, l'églogue, le sonnet ou la chanson portèrent bonheur à son talent flexible. Il s'égala aux maîtres de l'Italie, dont il raffina aussi le maniérisme alors à la mode, et put être justement surnommé le Pétrarque de l'Espagne. (*Poesias*, Madrid, 1765, éd. Perera.)

Garcilaso de la Vega, surnommé l'*Inca,* parce qu'il descendait par sa mère des souverains du Pérou, historien espagnol, né en 1530, à Cuzco, m. en 1568, à Valladolid. Très appréciées, sinon pour les mérites du style, du moins pour la valeur originale des faits, ses Histoires du *Pérou* (1616, in-fol.) et de la *Floride* (Lisbonne, 1605, in-4°) ont été traduites en plusieurs langues et souvent réimprimées.

Garin de Monglane (geste de) ou de Guillaume au Court-Nez, l'une des trois grandes divisions du cycle de France. Elle groupe les poèmes, qui racontent les exploits des héros du Midi contre les Sarrazins de Septimanie ou de Provence. *(Garin de Monglane, Girart de Vienne, Aimeri de Narbonne, Enfances Guillaume, Coronement Looys,* le *Charroi de Nismes,* la *Prise d'Orange, Siège de Barbastre* et *Beuve de Comarchis, Guibert d'Andrenas, Mort d'Aimeri, Enfances Vivien, Bataille d'Aleschans, Moniage Guillaume, Rainouart, Bataille de Loquifer, Moniage Rainouart, Renier* et *Foulque de Candie.)* Elle semble avoir été constituée la première et a pour point de départ les exploits de Guillaume au Court-Nez, appelé aussi Guillaume d'Orange.

Garnier (Robert), poète tragique français, né en 1534, à la Ferté-Bernard; conseiller au présidial du Mans, puis lieutenant-criminel; m. en 1590. De 1568 à 1573, parurent ses premières pièces: *Porcie, Hippolyte, Cornélie.* Du même coup il vint se placer à côté de Jodelle, et ne tarda pas à le distancer. Sa jeunesse, ses talents, lui valurent les éloges de Ronsard, de Pasquier, de

Brantôme. Robert Estienne alla jusqu'à dire que la France estimait « un seul Garnier » plus qu'Eschyle, Sophocle et Euripide. Pourtant il ne changeait guère le système de Jodelle. Il restait asservi au même esclavage. Comme ses devanciers, il n'a ni plus d'action, ni plus d'art. Ses tragédies (Paris, 1582, in-12) sont d'une simplicité nue et froide. Toutefois, il frappa ses contemporains par des qualités de style qui ne sont pas à mépriser en son temps. Sa langue est plus déliée, sa phrase a plus de noblesse; il atteint parfois à l'élévation et ne manque pas de force. (V. en partic. ses tragédies, nouvelles de données: les *Juives* et *Bradamante.)* — Ch. G.

Garnier (Jean-Jacques), historien et érudit français, né en 1729, m. en 1805. Professeur adjoint de langue hébraïque au Collège royal, il entra, en 1761, à l'Académie des Inscriptions et belles-lettres. Il continua Velly et Villaret, reprit l'histoire générale de France au point où celui-ci l'avait laissée, c'est-à-dire au milieu du règne de Louis XI et la conduisit jusqu'à la moitié du règne de Louis XI. Cet écrivain eut du bon sens, du savoir, de la méthode ; mais il était dénué des agréments du style.

Garnier de Pont Sainte-Maxence, poète français du XIIe siècle. Se fondant sur des renseignements très précis, il consacra à l'histoire de Thomas Becket, archevêque de Cantorbéry, un long poème (1173), considéré par les maîtres de l'érudition moderne comme un document historique de premier ordre en même temps qu'un monument de langue et de style.

Garrett (Joan-Baptiste Almeida), poète et homme d'État portugais; ministre des affaires étrangères ; né à Porto, en 1799, m. en 1854. Obligé de quitter le Portugal à la suite des événements politiques de 1820, il y revint apportant un grand enthousiasme pour l'école romantique. Ses *Lyrisches de João Minimo* en furent aussitôt l'expression chaleureusement accueillie. Frappé des travaux que la poésie populaire avait inspirés à Walter Scott, il se mit à rechercher les anciens *romances*, brodant d'abord sur ces légendes de petits poèmes ou de courtes histoires, puis les accueillant pour eux-mêmes, sans arrière-pensée d'utilisation personnelle ; et il en forma un important *Romanceiro general.* Beaucoup d'esprits curieux se lancèrent à sa suite vers ce domaine des antiquités portugaises. Eloquent orateur, poète inspiré, grand dramaturge, conteur alerte. V. son *Viagens na minha terra* [Voyage dans mon pays], 2 vol. in-18. Lisbonne, 1870, 5e éd.), Garrett a été surnommé « le Victor Hugo » de son pays.

Garrick (David), acteur et auteur dramatique anglais, né à Lichfield, en 1716, m. en 1779 et enseveli à Westminster, à côté de Shakspeare. On estime encore aujourd'hui les comédies satiriques de ce fameux artiste, le modèle des comédiens.

Garth (Sir Samuel), médecin et poète anglais, né en 1672, m. en 1719. Son poème héroï-comique, *the Dispensary* (1690), que Voltaire a comparé au *Lutrin,* fut longtemps en possession de la faveur publique; il est dirigé contre les pharmaciens et apothicaires.

Garve (Christian), philosophe, moraliste et traducteur allemand, né en 1742, à Breslau ; professeur à Leipzig, m. en 1798. Adversaire des idées de Kant, qu'il a clairement exposées mais faiblement critiquées *(Recension von Kant's Kritik der reinen Vernunft,* Goettingue, 1782), il se rattacherait à Wieland par sa manière de présenter et de vulgariser, sous une forme de style harmonieuse, les doctrines philosophiques.

Grand admirateur de Frédéric II, qui, de son côté par son estime et par ses éloges, ne fut pas étranger à l'extrême succès de Garve pour une traduction du traité cicéronien des *Devoirs de l'homme,* publiée en 1783, il a consacré des pages remarquables au règne de ce prince.

Garve (Ch. Bernhard), poète et prédicateur allemand, né en 1764, près de Hanovre, m. en 1841. Sa muse était sévère. Forme grave, sentiments élevés, spiritualisme chrétien, tels en sont la tenue et l'essence. *(Christliche Gesaenge,* Goerlitz, 1825.)

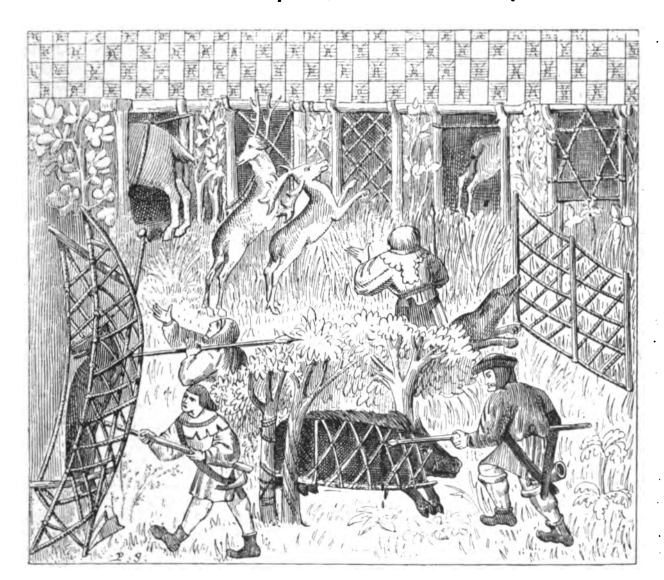
Gascoigne ou Gascoine (George), poète anglais, né vers 1530, m. en 1577. L'un des fondateurs du théâtre, dans sa patrie, il ne se limita point aux succès dramatiques *(The princely pleasures of Kenilworth Castle,* etc.), mais cultiva la poésie lyrique, le sonnet, la satire, avec souplesse et vivacité. *(Poésies de G.,* 1575, in-4°.)

Gascon. Type de bravache et de fanfaron. Les rôles de g. ridicules étaient une vieille tradition de la farce et de la comédie. Sauval nous apprend que Gaultier-Garguille « contrefaisoit admirablement un g., soit pour le geste, soit pour l'accent. » C'est par centaines qu'on pourrait indiquer les rôles de g. dans l'ancienne comédie, sans parler des romans comiques et satiriques, tels que celui de Scarron, ou le *Gascon extravagant* de Clerville, etc.

Gascon (Dialecte). D. de la langue d'oc parlé entre Bordeaux et Toulouse. Il comprend plusieurs sous-dialectes dont le principal est l'agénais.

Gaskell (ELISABETH **Cleghorn**, Mme), romancière anglaise, née à Cheynewalk, en 1810, m. en 1865. A un sentiment très vif de distinction se joignent, en ses romans (*Mary Burton*, 1848, etc.), une sorte de religion âpre du sens moral et un orgueil personnel, qui confèrent aux héros et aux héroïnes une dignité touchante.

Gasse-Brûlé, trouvère et chevalier du XIIIe s. Rival en poésie du roi de Navarre, la réputation de ses vers égalait celle des vers de Thibaut. L'amour est le seul sentiment qu'ait chanté Gasse-Brûlé : la société d'alors ne se lassait pas d'entendre les mêmes transports, les mêmes plaintes et les mêmes regrets. Il varia davantage les rythmes de ses poésies. Il en a rencontré de très mélodieux. — CH. G.



Lacs ou filets pour prendre toutes bêtes.
Miniature empruntée au *Livre de la Chasse* ou *Miroir*, de **Gaston Phœbus** (1387).

Gassendi (PIERRE GASSEND, dit), philosophe et savant français, né en 1592, à Champtercier, d'une famille d'humbles cultivateurs, m. en 1655. Il eut une précocité merveilleuse. A seize ans, il obtint la chaire de rhétorique, à Digne, et à vingt ans, celle de théologie et de philosophie, dans l'Université d'Aix. En 1624, il publia les deux premiers livres de ses *Exercitationes paradoxicæ adversus Aristotelem,* qui mettaient en défaut la philosophie traditionnelle. Dès lors, il ne cessa de prendre part à toutes les discussions scientifiques importantes. Il entra en lutte directe avec Descartes. Tous les raisonneurs du temps se partagèrent en cartésiens et en gassendistes. Apologiste d'Épicure, Gassendi s'était proposé d'ajuster le système du fameux philosophe grec au niveau du christianisme aussi bien que de la raison. Il admet, comme Épicure, le vide et les atomes, non l'espace infini, ni le nombre infini des atomes. Il a apporté de même des modifications à la psychologie épicurienne. Antiquaire, historien, physicien, naturaliste, astronome, géomètre, anatomiste, helléniste, dialecticien, écrivain élégant et critique ordonné, il a parcouru le cercle des arts et des sciences à l'époque de leur renaissance encore indécise. (*Œuv.*, Lyon, 1658, 6 vol. in-fol.)

Gast (LUCE du), romancier anglo-normand du XIIe s., seigneur du château du Gast, près de Salisbury, paren

de Henri II. Traduisit du latin en prose française le roman de *Tristan Léonois* et le rattacha aux récits de la Table Ronde.

Gaston III, comte de Foix, surnommé *Gaston Phœbus,* à cause de la beauté de ses traits et de l'éclat de sa chevelure blonde, né en 1231, m. en 1291. Cet incomparable veneur et ce très brillant gentilhomme, dont l'existence fut loin d'être exemplaire, bien qu'il se crût sincèrement en état de grâce comme disciple de saint Hubert, a laissé un curieux livre regardé encore aujourd'hui comme un ouvrage classique par nos chasseurs à courre. *(Miroir de Phébus,* Paris, vers 1505.)

Gataker (THOMAS), théologien et philologue anglais, né à Londres, en 1574, m. en 1654. Esprit actif et judicieux, dans la double voie où se signala son talent. *(Opera critica,* Utrecht, 1699, in-fol.; *Adversaria miscellaneca posthuma,* 1659, in-fol.)

Gaubil (le Père ANTOINE), missionnaire et sinologue français, né en 1689, à Gaillac, m. en 1759 ; envoyé en Chine où il en vint à surpasser les mandarins eux-mêmes dans la connaissance de leur histoire et de leur propre langue; nommé interprète officiel de la cour de Pékin et directeur des collèges impériaux : traducteur du *Chou-King* (Paris, 1774, in-4°) ; m. en 1759.

Gauden (JOHN), théologien anglican, né en 1605, dans le comté d'Essex; évêque de Worcester ; m. en 1662. Le véritable auteur du fameux livre *Ikon Basiliké* (1649, nombr. édit.), attribué à Charles Ier, comme étant son propre portrait et l'expression personnelle de ses souffrances, de sa résignation pieuse avant la mort.

Gaudy (FRANZ de), poète allemand, d'origine et de tournure d'esprit françaises, né en 1800, à Francfort-sur-Oder, m. en 1840. Ami de Chamisso, avec lequel il traduisit Béranger, il imita, pour la poésie légère et le conte humoristique, la manière de Heine. *(Saemmtliche Werke,* Berlin, 1844, 24 v.)

Gaufrei. Chanson de geste du XIIIe s., écrite dans le dialecte lorrain avec mélange de picard et appartenant à la 2e branche de la geste de *Doon de Maïence.* (Éd. Guessard et Chabaille, *Anc. Poètes,* Paris, 1859, in-18).

Gaufrei de Montmouth. Voy. **Geoffroi de Montmouth.**

Gaulmin (GILBERT), érudit français, né à Moulins, en 1585 ; conseiller d'État ; m. en 1665. Aussi versé dans la connaissance des langues orientales que dans celle de l'antiquité classique, cet humaniste distingué fut un des plus savants hommes de son temps.

Gaulois. Voy. **Celtique.**

Gaulois (le). Titre d'un important journal conservateur français.

Gaultier (CHARLES), avocat français, né en 1590, à Paris, m. en 1666. Quelque ridicule s'est attaché au souvenir de ce *plaidoyeur* virulent, que l'éclat de sa parole toujours irritée, avait fait surnommer *Gaultier-la-Gueule.* *(Plaidoyers,* 1669, 2 vol. in-4°; 1688, 2 vol. in-4°.)

Gaultier de Lille ou de Chatillon (PHILIPPE), *Gualterius de Insulis* ou de *Castellione,* poète latin moderne, né à Lille, au XIIe s. On expliquait dans les écoles en même temps que les auteurs anciens, son poème historique, très réputé au moyen âge : *Alexandreis, sive Gestis Alexandri Magni.* (Éd. princ., Strasbourg, 1513.) Il s'y rencontre de singuliers anachronismes.

Gaume (JEAN-JOSEPH), théologien, littérateur et prélat français, né à Fuans (Doubs), en 1802, m. en 1879. Promoteur de l'introduction dans les études d'une collection de classiques chrétiens grecs et latins tirés des Pères de l'Église *(Lettres sur le paganisme dans l'éducat.),* ses idées de réforme soulevèrent de vives polémiques auxquelles prirent part Mgr Dupanloup et L. Veuillot.

Gautier, lat. *Gualterius,* chroniqueur français du XIIe s., chancelier de Roger, prince d'Antioche, et le narrateur assez obscur des événements dont il avait été témoin. *(Gualterii cancellarii bella Antiochena,* ap. Bongars, éd. *Gesta Dei per Francos.*)

Gautier d'Arras, trouvère du XIIe siècle. On ne sait rien de sa vie, sinon qu'il rima. Il nous a transmis deux romans en vers : l'un, *Eracle* (éd. Maszmann, Leipzig, 1842) est emprunté, pour la première partie, à un roman grec, et, pour la seconde, à un ancien conte oriental ; l'autre, *Ille et Galleron,* se rattache, présumablement, à une origine bretonne.

Gautier de Bibelesworth, grammairien anglo-normand du XIIIe s. Le traité que ce chevalier composa vers 1300 pour une noble dame Denise de Monchens, est un des plus anciens et des plus curieux qu'on possède sur l'enseignement, en français, de la bonne langue française du temps.

Gautier de Coinci, poète français du XIIe s. ; moine à Saint-Médard de Soissons, puis prieur de Vic-sur-Aisne, né en 1177, à Amiens, m. en 1236.

Gautier de Metz, poète didactique du XIIIe s. Véritable encyclopédie ri-

mée, son *Image du monde* a pour but d'initier les laïques à la science des clercs; plusieurs parties, qui contiennent des traditions légendaires, ont moins de sécheresse que les autres et offrent même quelque intérêt.

Gautier ou **Gauthier de Sibert**, érudit français, né vers 1725, à Tonnerre; reçu en 1767 à l'Académie des Inscriptions; m. en 1798. Ses *Variations de la monarchie française,* Paris, 1765-89, 4 vol. in-12, et ses *Considérations sur l'ancienneté du tiers-état,* Paris, 1789, in-8°, ont mieux qu'une valeur d'exactitude, elles sont animées d'un certain esprit critique et philosophique.

Gautier (THÉOPHILE), poète français, né à Tarbes, en 1811, m. en 1872. Au plus fort de la révolution romantique, il se jeta dans la mêlée avec toute l'ardeur de la jeunesse et toute la force de son enthousiasme pour Victor Hugo. Il retint de la nouvelle école la hardiesse des images, la puissance des



Théophile Gautier.

effets, la science du rythme et de l'harmonie, et par dessus tout le sentiment du pittoresque. D'autre part il mit son plus grand effort à en régulariser les conquêtes par l'amour éclairé du style, ce style divers, nuancé, plein de lumière et de couleur, qu'il appelait la vie supérieure de la forme. Le romantisme avait proclamé bruyamment dans la poésie lyrique le principe de l'individualisme. Il s'en sépara pour faire, au contraire, de l'impersonnalité de l'œuvre d'art la mesure même de sa perfection. Comme poète (*Poés.,* 1830, *Émaux et Camées,* 1852), Th. Gautier ne s'est pas élevé à la hauteur d'inspiration de Lamartine, Vigny, Hugo, Musset. Comme inventeur de fictions romanesques, le conteur picaresque des *Jeune-France,* l'auteur de *Fortunio,* de *Mlle de Maupin,* du *Capitaine Fracasse,* de *Spirite,* du *Roman de la Momie* ne surpassa pas les succès d'un Dumas, d'un Eugène Sue, ni même d'un Frédéric Soulié. Le mouvement et le sentiment, l'éloquence et la passion n'échauffaient pas cette belle imagination plastique. Mais si l'on considère en Th. G. l'écrivain, le peintre, sa maîtrise apparaît incontestable dans la magnificence et l'exactitude merveilleuse de ses descriptions, dans l'abondance, la richesse et l'inattendu des métaphores qui constituaient, pour ainsi dire, sa manière de penser, dans cette fécondité d'invention verbale dont il a tiré des effets magiques. (V. ses *Voyages en Espagne, en Russie, en Italie,* son livre sur *Constantinople,* 1854, etc.)

Th. Gautier possédait à fond les secrets et les ressources de la langue; il le prouvait en chaque page sortie de sa main; et, quand il avait à parler de son art, quand il avait à juger des œuvres d'autrui, on reconnaissait aussitôt dans ses feuilletons et ses chroniques (v. les vol. *Zigzags, Portraits contemporains, Fusains et Eaux-fortes*) un critique supérieur, parce qu'il était lui-même un excellent écrivain comparable aux plus grands.

Gautier (Mme JUDITH), romancière française, fille du précédent; née à Paris, en 1850. Mariée avec M. Catulle Mendès, dont elle se sépara, elle a signé du nom paternel la plupart de ses ouvrages, dont la scène se passe d'ordinaire au Japon ou en Chine. Mme J. Gautier s'est montrée, à l'exemple de son père, très éprise du pittoresque des lieux et habile dans l'art d'associer curieusement les mots. (Le *Dragon impérial,* 1869; l'*Usurpateur,* 1875; *Isoline,* etc.)

Gautier (LÉON), littérateur et paléographe français, membre de l'Institut; né au Havre en 1832, m. en 1897. L'un des maîtres de l'érudition moderne dans toutes les questions relatives au moyen âge, il dressa deux œuvres considérables: les *Épopées françaises* (4 v. in-8°) et l'*Histoire de la Chevalerie.*

Gay (JOHN), poète anglais, né en 1688, m. en 1732. Il cultiva la pastorale, vue sous les couleurs réalistes de la véritable existence rustique, la comédie et l'apologue. Son *Opéra des mendiants,* très ingénieuse parodie de l'opéra italien, fut le plus bruyant succès dramatique du temps. Mais John Gay est surtout connu aujour-

d'hui pour ses charmantes fables.(1726; nombr. réédit. et trad.)

Gay (Sophie-Michault de Lavalette, Mme Sophie), femme auteur française, née en 1776, à Paris; mariée à un receveur général; m. en 1852. L'amour du monde, des arts et de la spirituelle causerie, favorisée par le succès et la fortune, lui donna une place brillante dans la société de son temps. Femme de beaucoup d'esprit et de beauté, elle présida des réunions célèbres où se groupaient autour d'elle toutes les illustrations du jour. Mêlant la vie d'études et de plaisirs, quittant parfois le salon pour le cabinet de travail, elle donna des contes enfantins au *Musée des familles*, fit de jolis romans, sous l'Empire, du genre sentimental *(Laure d'Estelle, Léonie de Mombreuse, Anatole)*, composa d'agréables romances, paroles et musique, et continua d'écrire, pour amuser son imagination plutôt que par amour-propre littéraire. Sa comédie du *Marquis de Pommenars* fut très goûtée au Théâtre-Français.

Delphine **Gay**, fille de la précédente. Voy. **Mme Emile de Girardin.**

Gaydon. Voy. **Gaidon.**

Gaza (Théodore), érudit byzantin, né vers 1400, à Thessalonique, m. en 1448. Profond helléniste, il se couvrit de gloire par ses traductions des ouvrages grecs en latin *(Aristotelis problemata, Theophrasti Historia plantarum Ælianus*, etc.), et par son immense savoir. A Ferrari, comme à Sienne, G. professa avec un succès si prodigieux que les savants ferrarais ne pouvaient passer devant la maison où il avait enseigné sans se découvrir.

Gazâli, écrivain arabe du XIe s.Voy. **Algazzali.**

Gazette de France (la). Journal fondé en 1631 par Théophraste Renaudot, encore existante de nos jours, et la plus ancienne des feuilles périodiques françaises. A travers les changements de régimes et d'institutions qui se succédèrent depuis lors, la Gazette, qu'on avait vue, en 1792, devenir l'organe du jacobinisme, est demeurée fidèle à la cause de la royauté.

Gédoyn (l'abbé Nicolas), traducteur français, né en 1667, à Orléans; parent et ami de la célèbre Ninon de Lenclos, dont la protection ne lui fut pas inutile; reçu en 1711 à l'Académie des Inscriptions, et parmi « les Quarante » en 1718; m. en 1744. L'élégance de ses versions de Quintilien et de Pausanias lui valut autant d'éloges que pour des écrits originaux. On est un peu revenu de cette opinion si flatteuse, les mérites de style des deux traductions n'en dissimulent qu'à demi les nombreuses infidélités. (V. aussi ses *Œuv. diverses*, Paris, 1745, in-12.)

Geffroy (Gustave), critique d'art français, de la seconde moitié du XIXe s. Historien de « l'impressionnisme », il a montré avec une bien particulière clairvoyance dans un style un peu fiévreux, tout imprégné de vie moderne et très chercheur de nuances, les rapports de cette forme d'art, à la fois réaliste et irréelle, avec la société non moins irrégulière et désordonnée de principes, qui l'a vu naître. (La *Vie artistique*, plus. séries; le *Cœur et l'Esprit*, 1896.)

Geibel (Emmanuel), poète lyrique et dramatique allemand, né en 1815, à Lubeck, m. en 1884. Ses *Chants de Juin* (*Junius Lieder*) sont marqués à l'empreinte d'une personnalité profonde. Il obtint, en 1868, pour le drame classique de *Sophonisbe*, le premier prix de tragédie à Berlin.

Geiler. Voy. **Geyer.**

Geiler de Keysersberg, prédicateur catholique allemand, né à Schaffouse, en 1445, m. en 1510. Consacra cent-dix sermons, dans l'église de Strasbourg, au commentaire du *Vaisseau des fous* de Sébastien Brandt.

Gelée (Jacques ou Jakemar), trouvère du XIIIe s. En 1288, composa à Lille, en Flandre, le *Renart le Novel*, la plus étendue de toutes les pièces qu'embrasse le cycle français. Les fables qui composent cette branche ne sont que des réminiscences de fables plus anciennes.

Gellert (Furchtegott), poète et moraliste allemand, né près de Freyberg en 1715, m. en 1769. On a beaucoup admiré les *Fables* et les *Contes* de cet écrivain aimable, d'une piété modeste et d'une âme aussi pure que son talent. Ses compositions lyriques respirent une fraîcheur de sentiment qui l'a rendu cher aux cœurs sensibles. (V. *Gellerts Saemmtliche Werke*. Leipzig, 1769-74, 10 vol.) Il a été très populaire dans les familles allemandes. Deux statues lui ont été élevées dans sa ville natale et à Leipzig.

Gelli (Giambattista), littérateur italien, né à Florence, en 1493, m. en 1563. Bonnetier de profession, il devint à force de travail un des plus savants académiciens de sa patrie. Ses leçons sur Dante lui donnèrent une grande autorité de critique. On se plut à ses comédies (la *Sporta, lo Errore)*, par la douce gaîté qu'elles respirent. Enfin la philosophie humoristique de ses dia-

logues à la manière de Lucien (les *Caprices d'un tonnelier ; Circé*, 1518-1549) compléta sa réputation d'écrivain spirituel.

Gémiste Pléthon (GEORGE), philosophe et érudit byzantin, m. en 1450. Il assista au concile de Florence sous Eugène IV, en 1438, pour la réunion des Eglises grecque et latine. Admis avec faveur à la cour de Cosme de Médicis, il engagea une polémique ardente à l'encontre du péripatéticien George de Trébizonde, et fit triompher le platonisme dans toute les écoles d'Italie. Sa science humaine et divine faisait l'admiration du monde entier. (*De Platonicæ atque Aristotelicæ philosophiæ differentia,* Venise, 1532-1510, in-4°; περι Ἀρετῶν, Anvers, 1552, in-fol.

Genesius (JOSEPH), ou JOSEPH DE **Byzance,** annaliste byzantin du x° s. On a recueilli son *Histoire* pour la rareté des documents qu'elle fournit sur la période ouverte entre les années 813 et 886. (Dans la *Byzantine* de Bonn, 1834, in-8°.)

Genest (l'abbé CHARLES-CLAUDE), philosophe et poète français, né en 1639, à Paris; aumônier de la duchesse d'Orléans; m. en 1635. Sa tragédie de *Pénelope*, quoique d'un style lâche et prosaïque, dut à la valeur des situations, un succès assez prolongé. Il eut moins de réussite avec son laborieux poème, imité du genre de Lucrèce, sur la philosophie cartésienne. (Paris, 1716, in-octavo,). L'abbé G. était au nombre des beaux-esprits de la cour de Sceaux.

Génie. Talent, disposition naturelle, aptitude pour une chose; et, particulièrement, cette qualité des esprits supérieurs qui les rend capables de créer, d'inventer, de produire des œuvres extraordinaires. L'alliance de cette faculté souveraine d'où jaillissent spontanément la flamme, la vie, l'inspiration des grandes pensées et des grandes choses avec le talent, qui discipline son essor, cette union complète de l'idéal et du naturel est la perfection de l'art.

Où prend naissance le germe fécond des œuvres de génie ? Vient-il des choses extérieures et des faits, ou bien d'une source plus profonde et cachée comme l'origine de la vie ? Comment se développe-t-il et suivant quelles lois, fatales ou indépendantes de la volonté ? Ces questions ont été mille fois reprises sans avoir été pleinement résolues. Le génie, comme la divinité, est au-dessus de toutes les définitions.

Génin (FRANÇOIS), philologue français, l'un des premiers éditeurs de la *Chanson de Roland,* né à Amiens, en 1803, m. en 1856. Erudit de peu de profondeur, il fit beaucoup, cependant, pour l'érudition, parce qu'il avait les qualités d'un vulgarisateur excellent : l'esprit, la clarté, le style. (Voy. ses *Récréat. philologiques,* 1866, 2 vol. in-8°.)

Genlis (STÉPHANIE-FÉLICITÉ DUCREST DE SAINT-AUBIN, comtesse de), romancière et éducatrice française, née le 25 janvier 1746, près d'Autun, m. en 1830. Elle se fit nommer dame d'honneur de la duchesse de Chartres, fut chargée de l'éducation des deux filles jumelles de cette princesse, reçut en 1782 le titre de gouvernante des enfants du duc d'Orléans, vécut 84 ans et ne mourut qu'à la fin d'octobre 1830, assez tard pour avoir vu son élève Louis-Philippe devenir roi. Mme de G. eut une étonnante précocité, compta au nombre des femmes dont la culture fut le plus développée et qui écrivirent davantage, accusa un talent réel, de la raison, du sentiment et aussi beaucoup de vanité. Ses publications, romans, contes, ouvrages d'éducation, ou d'histoire, dépassent cent soixante volumes. Nous nous contenterons de signaler : *Mademoiselle de Clamart,* 1802, in-8°, courte nouvelle historique qui fut à son heure, très admirée ; le *Théâtre d'éducation* (4 vol. in-12, 1779-1780); le *Théâtre de société* (1771, 2 vol. in-8°); *Adèle et Théodore* ou *Lettres sur l'éducation* (1783, 3 v. in-8°); *Mém. sur le XVIII° siècle* (1855, 10 vol. in-8°), etc. Le principal mérite de ses écrits est d'instruire et de former les cœurs, ils dénoncent un goût spécial, prépondérant, pour l'instruction de la jeunesse. Un certaine humeur gourmée, didactique et prêcheuse en gâte quelquefois les qualités de naturel, d'observation heureuse et de vérité.

Genre. En gramm. Propriété qu'a le substantif de désigner le sexe réel ou fictif des êtres ou des objets qu'il représente. Le masculin et le féminin. Aux périodes primitives de la formation des langues, les g. n'avaient point le sens rigoureux auquel nous ont habitués nos langues modernes. La notion du féminin, par exemple, avant d'être une abstraction grammaticale, n'a été pour ainsi dire, comme l'exprime un judicieux philologue, qu'une *sensation*. L'esprit distinguant un être féminin au milieu d'êtres masculins, l'a fait remarquer au moyen d'un mot démonstratif quelconque. Ce n'est qu'après un long travail d'élaboration que l'esprit ayant acquis par la pratique de la parole, une conscience de plus en plus parfaite des nuances de la pensée, a créé des catégories grammaticales ayant leur expression propre.

Le sanscrit et celles d'entre les langues de même famille qui se sont maintenues à cet égard sur une même ligne (le grec, le latin, l'allemand, etc.) distinguent, outre les deux genres naturellement indiqués par la différence des sexes, un neutre destiné à désigner des objets inanimés. Le neutre, cependant, a été parfois appliqué à des êtres sexués (*mancipium,* esclave ; *weib,* femme.) Ce troisième genre, comme l'a remarqué Bopp, semble appartenir en propre à la famille indo-européenne, c'est-à-dire aux idiomes les plus parfaits. Les langues romanes ont perdu le genre neutre, dont les différentes expressions se sont distribuées entre le masculin et le féminin.

En philosophie, le genre est le premier des universaux. Il se définit : l'*universel qui énonce une essence incomplète* (ex. l'*animal*), ou bien : *la propriété essentielle commune à plusieurs espèces* (ex. l'*animalité*). « De ces deux termes qui désignent l'un ou l'autre le genre, le premier en indique l'extension, le second la compréhension. L'essence et la différence constituent avec le genre l'essence d'une chose. L'espèce embrasse toute l'essence *(animal raisonnable)* ; le genre et la différence n'en embrassent qu'une partie *(animalité, raison)*. »

En littérature, *genres en prose ou en poésie*, les principales branches de la composition littéraire, qui peuvent elles-mêmes se subdiviser en différentes parties. Ainsi le *genre oratoire* ou l'éloquence comprend, suivant Aristote : 1° le *genre démonstratif*, où les modernes distinguent encore le *genre de la chaire* et *le genre académique ;* 2° le *genre délibératif* ou éloquence de la tribune ; 3° le *genre judiciaire*, ou éloquence du barreau.

Gentil-Bernard (PIERRE-JOSEPH **Bernard, dit**), poète érotique français, né en 1708 (d'après M. de Marescot), à Grenoble, mort d'une maladie de langueur en 1775. Un élégant libertinage, de jolis vers, de la volupté sans tendresse, des qualités de grâce et d'esprit firent le succès de son *Art d'aimer* (1775, in-8°), où la critique trouve à blâmer l'immoralité des détails, la tension habituelle du style et des défauts de composition. (*Œuvres complètes*, éd. Fayolle, 1803, 4 v. in-18 ; éd. de Marescot, 1884).

Gentil de Chavagnac (MICHEL-JOSEPH), auteur dramatique et chansonnier français, né à Paris, et 1772, m. en 1816. Avec Désaugiers alimenta d'un répertoire inépuisable (*C'est une femme*, 1804 ; les *Trois étages*, 1808 ; *Jocrisse aux enfers*, etc,) la scène des boulevards.

Gentz (FRÉDÉRIC), publiciste et diplomate français, né à Breslau, en 1765, m. en 1832. Avant d'entamer, en homme d'État, l'étude des grandes questions politiques qui agitaient alors le monde, il avait aiguisé, pour ainsi dire, ses armes littéraires en 1793 par la traduction de Burke, puis par celle de Mallet du Pan, enfin par celle de Mounier. Ennemi déclaré de la France, il travailla, théoriquement, à provoquer l'établissement d'une alliance entre l'Autriche et la Russie, dont il condamnait « la lâche réserve », au nom d'un certain doctrinarisme, qui, partant d'Edm. Burcke et de la sagesse politique de l'Angleterre, voulait que la guerre contre la Révolution fût appuyée sur les exigences morales de la doctrine de Kant. (*De l'orig. et du caract. de la guerre contre la Révol. françoise*, 1801, in-8° ; etc.)

Geoffrei Gaimard, poète anglo-normand du XII° siècle. Il raconta en vers français octosyllabiques toute l'*Histoire des Anglais*, depuis l'origine troyenne et fabuleuse de l'île (trad. de Geoffroi de Monmouth) : on n'en a conservé que la partie relative aux rois saxons et normands jusqu'à la mort de Guillaume le Roux (Ed. Wright, 1850.)

Geoffrin (MARIE-THÉRÈSE RODET, Mme), célèbre « salonnière » du XVIII° siècle, née à Paris, en 1699, m. en 1777. Bourgeoise riche, de peu d'instruction, mais possédant beaucoup de de sens à défaut de savoir, joignant à la justesse, au naturel d'esprit une rare faculté de pénétration, d'ailleurs très généreuse, très *donnante*, elle parvint, sans intrigue, à présider la plus célèbre réunion littéraire de Paris, chez elle, rue Saint-Honoré. Elle y recevait surtout les étrangers illustres, et les philosophes qu'elle nommait *ses bêtes*. De tous les points de l'Europe, on lui prodigua les marques d'honneur et les éloges.

Geoffroi de Beaulieu, sermonnaire et hagiographe du XIII° s., m. en 1274. Aumônier de Louis IX, il a conté en détail les actes de piété du saint roi. (Voy. *Actes* des *Bollandistes*, t. V.)

Geoffroi ou plutôt **Gaufrei de Montmouth,** chroniqueur latin, né dans le pays de Galles ; évêque de Saint-Asaph ; m. vers 1154. L'*Historia Britonum* et la *Vita Merlini*, pour la rédaction desquelles il avait abondamment puisé dans le fonds populaire des traditions, des contes, des fables ou des réminiscences mythologiques propres aux Gallois et restés inconnus aux autres peuples, ont été le noyau originel des romans de la Table Ronde. (Cf. **William de Malmesbury**.)

Geoffroi de Paris, chroniqueur français du XIV° s. Sa chronique en 8,000 vers, d'ailleurs fort prosaïque, est consacrée tout spécialement à l'histoire parisienne de 1300 à 1316. « On y trouve un mauvais style, dit Gaston Paris, mais de l'observation, de l'intelligence, et l'on y voit l'opinion de la bourgeoisie. » On doit au même trouvère, entre autres morceaux, le *dit* du *Martyre de saint Bacchus*, spirituelle parodie où sont racontés tous les tourments que subit la vigne.

Geoffroy (JULIEN-LOUIS), critique français, né en 1743, à Rennes ; membre de la Société de Jésus jusqu'à sa suppression, puis agrégé à l'Université, professeur de rhétorique au collège de Navarre et au collège Mazarin, rédacteur de l'*Année littéraire* et du journal des *Débats ;* m. en 1814. Héritier de la férule de Fréron, il s'en servit sans ménagement pour frapper toutes les doctrines qu'il estimait fausses en phi-

losophie, en morale, en littérature. Ses leçons, auxquelles il aurait pu mêler quelquefois l'aménité, étaient brusques et tranchantes. Aussi lui valurent-elles des inimitiés implacables : on l'accusa malveillamment de déchirer sans pudeur chaque talent qui refusait de payer un tribut à sa plume.

Humaniste des plus instruits, défenseur énergique et intelligent des grands classiques du XVIIIe s., de Corneille surtout, vrai créateur de la critique théâtrale dans sa forme actuelle, il arriva souvent à ce censeur bilieux de dicter le jugement de l'avenir. En revanche, il eut des duretés d'appréciation excessives à l'égard des écrivains de son temps (non des moindres: Voltaire, Rousseau, Diderot, Beaumarchais) ; et il commit de véritables hérésies, sur le chapitre des littératures étrangères, contre Shakespeare. *(Cours de littérat. dramat.*, éd. E. Gosse, Paris, 1819-20, 6 vol. in-8°.)

Geoffroy Gaimar. Voy. **Geoffrei Gaimar.**

Geoffroy Saint-Hilaire (ÉTIENNE), célèbre naturaliste français, né en 1772, à Étampes ; membre de l'Institut ; professeur de zoologie à la Faculté des Sciences de Paris ; m. en 1844. Disciple de Daubenton, il passa maître à son tour. G. S.-H. a inauguré la philosophie anatomique et, dans l'intervalle de ces exposés généraux (la *Philosophie anatom.*, 1818-22, 2 vol. in-8°), il a créé la « tératologie » ou l'étude méthodique des monstruosités.

Géographie. Science qui a pour objet la description de la terre et de ses divisions, soit qu'on la limite à étudier la forme de notre planète et ses accidents naturels *(géographie physique)*, soit qu'elle ait pour objet de la décrire telle que les hommes l'ont faite *(géographie politique)*. La g. universelle, fortifiée des dépositions d'une foule d'explorateurs, complète l'histoire d'une manière continue, en montrant, à côté des événements, la physionomie succincte des lieux où ils se passèrent, à côté du caractère et des habitudes d'un peuple les conditions physiques au sein desquelles il vit ou a vécu.

George Pisidès, poète et historien byzantin du VIIe s., né dans la Pisidie. Ses contemporains le tenaient en grande admiration et l'égalaient, pour la pureté et l'harmonie de ses vers, aux modèles de l'antiquité.

George de Trébizonde, philologue et traducteur byzantin, né en 1396 dans l'île de Crète ; secrétaire des papes Eugène IV et Nicolas V ; m. en 1486. Critique jaloux et batailleur, il a été plus fameux par ses querelles que par son éloquence. Traduisit de nombreux ouvrages du grec en latin, mais d'une manière trop hâtive et souvent inexacte. Sa passion fanatique pour Cicéron doit le faire passer pour le premier *cicéronien*.

Géorgien (le). Langue caucasique, du groupe méridional, parlée par environ trois cent mille individus. C'est un idiome classé parmi les langues agglutinantes.

Géorgiques (γῆ, terre, et ἔργον, travail). Ouvrage, poésie dont l'objet est de retracer les travaux de la terre. Les *Géorgiques* de Virgile sont un immortel chef-d'œuvre.

Géramb (FERDINAND, baron de), en religion MARIE-JOSEPH, né en 1792 ; d'abord officier, plus tard moine, et devenu procureur général des Trappistes, m. en 1848. La fougue de son caractère qui faisait dire de lui au cardinal Cheverus : « J'ai vu un baril de poudre sous un capuchon » se retrouve en l'ardeur de ses écrits ascétiques. *(Aspirations aux sacrées plaies de Notre-Seigneur*, 1826, in-18, etc.)

Gerando (MARIE-JOSEPH, baron de), philosophe et homme d'État français, né à Lyon, en 1772, m. à Paris, en 1842. Membre de l'Institut, dès 1801, secrétaire général de l'intérieur sous l'Empire, conseiller d'État et pair de France sous la Monarchie, il consacra le meilleur de sa vie aux études de jurisprudence, de morale et de raisonnement. On cite avec honneur son *Histoire de la philosophie moderne* (1803, 3 vol. in-8°), aussi lucide que sérieuse et impartiale.

Gérard (JULES), surnommé le *Tueur de Lions*, célèbre chasseur, né à Pignans en 1817, m. au Sénégal, noyé en 1864. L'autobiographe de ses intrépides aventures (le *Tueur de Lions*, 1858, in-16 ; *Chasses d'Afrique*, 1863, in-4°.)

Gérard de Barri ou le Cambrien, *Giraldus Cambrensis*, historien anglais, né vers 1146 ; nommé évêque de Saint-David malgré l'opposition royale ; m. vers 1223. Crédule, partial et très simple de lui-même, G. de B. ne manquait pas cependant d'une certaine indépendance d'esprit. C'est sur le terrain de l'histoire naturelle qu'on peut le consulter avec le plus d'avantage ; car il observait soigneusement, en en tenant note, tous les phénomènes qu'il était à portée d'étudier. *(Topographia Hibernica et expugnatio hibernica; De Rebus a se gestis libri III* ; rééd. mod. de Brewer et Dimock, 5 vol.)

Gérard de Crémone, fécond traducteur italien, né à Crémone, en 1114, m. en 1187. En traduisant un grand nombre de livres de science arabe, originaux ou restitués du grec, il contribua d'une manière très active au mouvement scolastique, qui fut un des caractères du moyen âge.

Gérard de Nerval (GÉRARD LABRUNIE, dit), littérateur français, né à Paris, en 1808, m. en 1855. L'un des plus heureux traducteurs du *Faust* de Goethe, élégant ciseleur de scènes orientales, esprit fin et délicat, brillant et singulier, unissant à une imagination sombre, exaltée, le goût d'un style sobre et pur, il marqua parmi les meilleurs écrivains de sa génération. (*Œuv. compl.* nouv. édit., 1868, 5 vol. in-12.) G. de N. termina douloureusement une existence tumultueuse, irrégulière, ébranlée trop à fond par les secousses intellectuelles; dans un accès d'inexplicable vertige, il se pendit à l'angle d'une ancienne ruelle de Paris, ténébreuse et muette.

Gérard d'Euphrate. Roman de chevalerie du XVIe s., anonyme et en prose.

Gérard de Rossillon. Voy. **Girard de Roussillon.**

Gerber (ERNEST-LOUIS), musicographe allemand, né en 1746, fils de Henri-Nicolas Gerber, organiste réputé de la cour de Schwartzbourg; m. en 1819. (*Historisch-biograph. Lexicon der Tonkünstler,* nouv. édit., Leipzig, 1810; 14 vol. gr. in-8°.)

Gerberon (GABRIEL), théologien et bénédictin français, né en 1628, à St-Calais, m. en 1711. Ses plaidoyers en faveur du jansénisme dont il avait embrassé sincèrement les doctrines le firent emprisonner à Amiens, puis à Vincennes. (*Hist. génér. du jansénisme,* Amsterdam, 1700, 3 vol. in-12.)

Gerbert, moine et archevêque sous ce nom, pape sous l'appellation de Sylvestre II, né vers 930, à Aurillac, en Auvergne, m. en 1003. Personnage extraordinaire, le plus éminent, le plus habile du Xe s., savant, homme d'Etat, pontife, il parut tellement supérieur à ses contemporains qu'il passa, aux yeux du vulgaire, pour sorcier. Il introduisit dans les sciences un élément nouveau, l'élément arabe. Ses ouvrages (éd. crit. par M. Olleris, Clermont, 1867) sont principalement mathématiques et philosophiques; cependant, il a composé un *Traité du corps et du sang de J.-C.* et un autre *Sur la dignité sacerdotale.* Ses Épîtres, conçues à la manière des rhéteurs, c'est-à-dire d'une façon toute classique, ou ses missives d'affaires généralement énergiques et concises, ont un double intérêt politique et littéraire.

Gerbert de Montreuil, trouvère du XIIIe s,, auteur d'un roman d'aventures en vers de 8 syllabes, aussi attrayant par le charme du récit que par l'intérêt des détails de mœurs : le *Roman de la Violette,* dont une 2e forme se trouve dans le *Comte de Poitiers,* sans compter beaucoup d'autres variantes, anciennes ou modernes (le conte en prose de *Floire et Jeanne,* le poème de *Guillaume de Dôle,* la *Cymbeline* de Shakspeare, le livret d'*Euryanthe* par Castil-Blaze, etc.) Ed. Fr. Michel, Paris, 1834, in-8°.

Gerbet (PHILIPPE-OLYMPE), prélat et théologien, philosophe, érudit français; né à Poligny, dans le Jura, en 1798; nommé évêque de Perpignan en 1853; m. en 1864. Il appartint à l'école menaisienne, quand celle-ci n'avait encore d'autre but que d'opérer la conciliation entre les idées libérales et le catholicisme. Il honora les lettres par des ouvrages pleins de science et d'idées (le *Précis de l'histoire de la philosophie,* l'*Esquisse de Rome chrétienne*); sa langue est sereine, mélodieuse, éloquente avec mesure, et d'une irréprochable correction.

Gerbier (PIERRE-JEAN-BAPTISTE), célèbre avocat français, né à Rennes, en 1725; bâtonnier de l'ordre; m. en 1788. Il donna à la défense particulière une importance qu'elle n'avait pas encore eue, et, par ses brillantes et pathétiques improvisations, conquit une grande renommée. « Son talent froid dans la solitude et le silence du cabinet, a dit Boissy-d'Anglàs, acquérait une force irrésistible de tout ce qui l'environnait à l'audience, et son triomphe était certain. »

Gerbillon (le P. JEAN-FRANÇOIS), savant jésuite et missionnaire, né à Verdun, en 1634, m. en 1787, à Pékin. L'un des fondateurs de la mission française au Céleste Empire, professeur de mathématiques et médecin de Khang-hi, il écrivit des traités scientifiques dans sa propre langue, en chinois et en tartare. (V. en outre ses *Relations de huit voyages en Tartarie,* dans le recueil de l'*Hist. gén. des voy.,* VII-VIII.)

Gerdil (le cardinal HYACINTHE-SIGISMOND), théologien, né en 1718, dans la Savoie; professeur de philosophie à l'Université de Turin ; promu cardinal en 1777 ; m. en 1802. Il s'attacha à réfuter certaines des idées de Rousseau et de Locke, et à mettre la raison et la logique au service des idées religieuses dans un grand nombre de dissertations latines, françaises ou italiennes. (*Opere edite ed inedite*) [*Œuv. compl.,* en italien], Rome, 1806-21, 20 v. in-4°.)

Gerhardt (PAUL), poète allemand, né en 1607, dans la Saxe ; archidiacre à Lubben; m. en 1676. Par ses cantiques et lieder spirituels (1667), d'un sentiment profond, a été le véritable

créateur du chant religieux en Allemagne.

Germain (dom MICHEL), érudit français de l'ordre des Bénédictins, né en 1615, à Péronne, m. en 1694. Collaborateur de Mabillon, il a été, en outre, l'un des auteurs de la *Gallia christiana.*

Germain (SOPHIE), mathématicienne et philosophe française, née à Paris, en 1773, m. en 1831. Elle n'avait pas vingt ans que les premiers savants de l'époque avaient salué les prouesses de son génie. Elle est, sans doute, avec Sophie Kowaleski, la personne de son sexe qui a pénétré le plus profondément dans les mathématiques. On a beaucoup d'intérêt à lire les *Pensées* et les *Lettres* de cette femme remarquable.

Germanicus (CLAUDIUS-NERO-CŒSAR), consul et poète romain, né l'an 16 av. J.-C., fils de Néron-Claudius-Drusus, et petit-fils d'Auguste, époux d'Agrippine ; m. en 19 apr. J.-C., empoisonné, croit-on, par Pison, gouverneur de Syrie, à l'instigation de l'ombrageux Tibère. Ce glorieux général, vainqueur des Dalmates et des Germains, réunissait aux talents militaires les mérites de l'orateur et du poète. On a gardé un fragment considérable d'une imitation qu'il avait faite, en vers élégants et harmonieux, des *Phénomènes* d'Aratus.

Germaniques (Langues). L'un des groupes de la grande famille des langues indo-européennes. Le système germanique se divise en quatre branches distinctes : la branche gothique, la branche scandinave, la branche bas-allemande, la branche haut-allemande. Le savant Grimm y a reconnu ces caractères généraux : 1° l'adoucissement des voyelles pour indiquer les modifications dans les mots ; 2° la permutation des consonnes de diverses classes, pouvant devenir tour à tour fortes, douces ou aspirées ; 3° l'emploi des conjugaisons fortes ou faibles, selon que la voyelle radicale change ou reste invariable ; 4° l'usage des déclinaisons faibles qui conservent la voyelle radicale à tous les cas avec les nuances diverses des terminaisons.

Gerson (JEAN CHARLIER de), théologien français, surnommé le *Docteur très chrétien ;* disciple et successeur de Pierre d'Ailly ; chancelier de l'Église et de l'Université de Paris ; né à Rennes, en 1363, m. en 1429. Aux âmes fatiguées de la scolastique il offrit un mysticisme fondé sur des observations et des expériences intérieures, car il plaçait le principe de la science dans l'intuition immédiate de Dieu par l'âme. Dans son traité sur la *Théologie mystique*, il présente ce mysticisme, non comme une science abstraite, mais comme une science expérimentale appuyée sur des états de l'âme, que connaît toute nature pieuse. Gerson fut exilé ou s'exila volontairement à Lyon, où, après avoir de si haut traité avec les puissances de la terre, il se fit maître d'école pour les petits enfants, comme on le voit dans son traité *De parvulis ad Deum ducendis.* La plupart des nombreux ouvrages de G. sont écrits en un latin très mélangé de qualités et de défauts. (Éd. E. Dupin, Anvers, 1706, 5 vol. in-fol.) Il eut le mérite aussi de manier habilement la parole française et d'ouvrir la voie à l'éloquence moderne. On lui attribue à tort l'*Imitation de Jésus-Christ.*

Gerstaecker (FRÉDÉRIC), romancier allemand né à Hambourg, en 1816, m. en 1872. Émigré aux États-Unis, il a décrit de main de maître la vie américaine dans des ouvrages publiés en Allemagne avec grand succès.

Gerstenberg (HENRI-GUILLAUME de), poète romantique allemand, né dans le duché de Schleswig, en 1737 ; consul du Danemark, à Lubeck ; m. en 1823. A l'instar de Klopstock, il s'est efforcé de faire revivre en ses vers le vieux monde germanique. (*Gedichte eines Skalden,* suivies du drame d'*Ugolin,* etc.) Il a traité en prose avec élégance et clarté des sujets philosophiques ou de curiosité littéraire.

Gérusez (EUGÈNE), historien littéraire, né en 1799, à Reims, disciple de Villemain et son suppléant en la chaire de Sorbonne ; m. en 1865. Un enseignement spécial, des essais, des articles de revues, une série de publications touchant le moyen âge, les XVIe s. et XVIIe s., avaient servi de longue préparation à l'histoire qu'il nous a laissée de la littérature française, une œuvre substantielle, à la fois solide et attrayante. On reprochait à G. une morale sceptique ; il se disait l'ennemi déclaré de toute religion positive. (V. ses *Maximes et Pensées,* 1866, in-18.)

Gessner (CONRAD), célèbre savant et bibliographe suisse, né en 1516, à Zurich, m. en 1565. Son ouvrage le plus important, *Historia animalium* (1551) est un sommaire de tout ce qui était alors connu en zoologie.

Gessner (SALOMON), poète, graveur, peintre suisse, né à Zurich, en 1730, m. en 1787. A l'instar de Klopstock, tenta d'introduire dans la littérature allemande l'inspiration biblique. (La *Mort d'Abel,* poème en 4 chants, 1758 ; nombr. éd.) Son meilleur titre est d'avoir été le créateur d'un genre d'idylles inconnu aux anciens comme aux modernes et auquel la grâce et le sentiment naïf, qui le distinguent, assurent une renommée durable. La prose, dans

ces *Idylles* (1758-62) est ornée de tous les agréments de la poésie.

Geyer, écrivain suédois, né en 1783. L'un des créateurs avec Tegner de la ligue gothique *(Göthiska Forbundet)*, il se plongea dans l'étude des antiquités nordiques, remonta avec ferveur le courant des traditions nationales, célébra par des odes et des ballades les anciens héros de la Scandinavie, en y joignant des mélodies encore populaires, et recueillit très activement les vieilles chansons suédoises. La Suède enfin lui doit sa première histoire sérieuse. « Cet historien, poète et musicien, dit Éd. Schuré, fut un scalde moderne. Il eut de ses ancêtres la rudesse farouche, mais aussi le sérieux et la sombre fidélité aux dieux de sa race. »

Gheez. Synonyme d'**Éthiopien.**

Gianni (Francesco), poète et improvisateur italien, né à Rome, en 1760, m. en 1823. La virtuosité de son imagination étonnait Napoléon, qui lui attribua une pension de six mille francs avec le titre singulier d'*improvisateur impérial.* (Milan, 1805, 5 vol.)

Giannotti (Donato), publiciste italien, né à Florence, en 1494; élu gonfalonier de la république, m. à Venise, en 1563 ou 1572. Politique de l'école de Machiavel, sans pousser aussi loin la thèse de l'indifférence morale, il employa deux ouvrages sur la *République florentine* et sur la *République de Venise* à démontrer que le pouvoir doit s'appuyer avant tout sur la force. Il conseille la sagesse et la justice; encore les subordonne-t-il à l'intérêt.

Gibbon. Voy. **Supplément.**

Gibert (Balthazar), littérateur français, né en 1662, à Aix, professeur de rhétorique au collège Mazarin. nommé cinq fois recteur de l'Université; m. en 1741. Il fit preuve de discernement critique dans son recueil intitulé : *Jugement des savants qui ont traité de la rhétorique* (1703-1716, 3 vol. in-12); mais en montra beaucoup moins dans ses *Observations sur le Traité des études de Rollin* (1726, in-12). Suivant lui, Rollin aurait exclu de sa méthode tout à la fois le bon goût, le bon sens et la raison.

Gibert (Joseph-Balthasar), érudit français, neveu du précédent, né en 1711, à Aix; reçu à l'Académie des Inscriptions en 1746; m. en 1771. Ses conjectures sur la chronologie de Babylone et des Égyptiens ou sur des points d'archéologie française ont été singulièrement dépassées et rectifiées par l'érudition moderne. Son début fut une intéressante *Dissertation sur l'hist. de Judith* (1739, in-8°).

Gidel (Charles), professeur et littérateur français, né à Gannat, en 1827; m. en 1900. Chargé de l'enseignement de rhétorique en divers collèges; successivement proviseur, à Paris, des lycées Henri IV, Louis-le-Grand et Condorcet. L'Académie française lui décerna par deux fois le prix d'éloquence pour un discours sur Saint-Evremond en 1866 et un autre sur J.-J. Rousseau en 1868. L'Académie des Inscriptions. également, a distingué ses *Etudes sur la littérature grecque moderne* (2 vol. in-8°), en leur accordant le prix Bordin. Gidel a suivi parallèlement, dans son *Hist. de la littérature française* (5 vol. in-12, plus. éd.) les évolutions de la langue et des lettres, depuis le moyen âge jusqu'aux abords du xx° siècle.

Gierig (Théophile-Erdmann), philologue allemand, né en 1753, m. en 1814. Voua, en particulier, ses soins les plus minutieux à éclairer toutes les circonstances, tous les détails de la vie, du caractère, du style et des écrits de Pline le Jeune.

Giesebrecht (Wilhem von), historien allemand, né à Berlin, en 1814; disciple de Ranke; professeur aux Universités de Königsberg et de Munich; m. en 1889. Le plus important de ses ouvrages : *Geschichte der deutschen Kaiserzeit* (1855-80, 5 vol. in-8°) l'avait occupé pendant toute sa vie.

Gifford (William), poète, critique et publiciste anglais, né à Ashburton, en avril 1757, m. en 1826. Il s'était fait connaître comme poète par ses satires de la *Baviade* et de la *Méviade,* par quelques pièces sentimentales et une bonne traduction de Juvénal en vers. Il conquit une plus haute place comme prosateur, lorsque, placé à la tête de la *Quaterly Review,* il eut montré dans toute leur force, sous le sens droit du critique, son talent à saisir les ridicules ou à manier le sarcasme, et la vivacité de son style.

Gil Vicente. Voy. **Vicente.**

Gilbert (Nicolas). Voy. **Supplément.**

Gilbert de Montreuil. Voy. **Gerbert.**

Gilchrist (John-Borthwick), orientaliste anglais, né à Edimbourg, en 1759, m. en 1841. Lexicographe et grammairien très estimé de la langue hindoustanie.

Gildas (saint), personnage du iv° s., présenté comme le plus ancien écrivain de la Grande-Bretagne, mais sur lequel nous n'avons que des données confuses, et dont l'existence même est problématique.

Gilebert de Berneville, trouvère artésien du xiii° s. Personne, même Adam de la Halle, ne réussit mieux

que lui dans le genre de dialogue rimé, qu'on appelait *jeu-parti*.

Gille. Personnage de comédie, type des parades foraines, — une doublure de Pierrot, avec lequel il se confond par les allures, le aractère et le costume.

Gille (CHARLES), chansonnier français, né en 1818, m. en 1856. Ses strophes républicaines l'avaient rendu un moment très populaire : le *Bataillon de la Moselle*, le *Vengeur*, la *32e Demi-brigade*, le *Départ des volontaires en 92* ont été chantées dans toute la France.

Gilles (NICOLE), historien français, contrôleur du trésor royal sous Charles VIII, m. vers 1503. Avant du Haillan, qui s'enorgueillissait à tort d'avoir, le premier, composé un corps d'histoire de France; avec plus de justice aussi, sous le rapport de la couleur du style, obtint une extrême faveur auprès du public, pour ses *Annales des Gaules*. (*Les très élégantes, très véridiques et copieuses Annales*, etc., 1492, in-4°; nombr rééd.

Gillet de la Tessonnerie, poète dramatique français, né en 1620, m. en 1660. Sa charge de conseiller à la Cour des Monnaies ne l'empêcha pas de cultiver assidûment Thalie et Melpomène. Ses moins mauvaises pièces sont les comédies en vers du *Déniaisé* (1648) et du *Campagnard* (1658), bien défectueuses par l'exécution en général, mais assez plaisantes par l'originalité des détails et l'animation du dialogue.

Gilliès (JEAN), érudit écossais, né en 1747; nommé historiographe d'Écosse; m. en 1837. Il enferma ses études préférées dans l'histoire du monde ancien,

Gillot (JACQUES), écrivain français, né à Langres, en 1550; chanoine de la Sainte-Chapelle de Paris; m. en 1619. Grand collectionneur de nouvelles, il ramassa tous les on-dit, bons mots, épigrammes du jour en circulation, et en composa les *Chroniques Gillotines*, vrai journal de la médisance au temps de la Ligue. G. est un des auteurs de la *Satire Ménippée*. (V. aussi son *Traité des droits et libertés de l'Église gallicane*, 1609, in-4°.)

Gilpin (WILLIAM), écrivain et pasteur anglais, né à Carlisle, en 1724, m. en 1804. Tout en poussant le goût de l'élégance et de l'harmonie du style jusqu'à une recherche excessive, a su donner un grand intérêt à ses biographies des réformateurs: Bernard Gilpin — son ancêtre — Wicliffe, Latimer, Jean Huss, ainsi qu'à ses descriptions des beautés pittoresques de l'Écosse, du pays de Galles et de l'Angleterre. (Trad. fr. d'une partie de ses œuvres, comprenant des sermons et des écrits religieux, par Blumenstein et Guédon de la Berchère, Paris, 1789-1801, 10 vol, in-8°.)

Gimma (HYACINTHE), compilateur italien, né et m. à Bari (1668-1735).

Gin (PIERRE-LOUIS-CHARLES), publiciste français, arrière-petit-neveu de Boileau, né à Paris, en 1726; conseiller au Parlement; m. en 1826. Ecrivit avec plus d'abondance que de goût et de mérite sur des matières de littérature, d'érudition hellénique, de philosophie, de jurisprudence et de politique. (*De la Religion par un homme du monde*, 1778-84, 5 vol. in-12; *Disc. sur l'hist. universelle, depuis Charlemagne jusqu'en 1789*, faisant suite à l'ouvrage de Bossuet, 1802, 2 vol. in-12; etc.)

Ginguené (LOUIS), littérateur français, né à Rennes en 1748; membre de l'Académie des Inscriptions; m. en 1816. Il effleura la poésie avec un certain charme et se fit un nom dans la critique par la finesse de ses observations et la pénétration ingénieuse de ses vues. Son *Histoire littéraire de l'Italie* (1811-24, 9 vol. in-8°) jouit encore d'une grande estime.

Gioberti (VINCENZO), célèbre écrivain politique, philosophe et homme d'Etat italien, né à Turin, en 1811, exilé en 1833, à la suite de démonstrations républicaines; rappelé en 1848; député, ministre, président du Conseil et enfin ambassadeur à Paris; m. en 1852. Animé des sentiments les plus élevés et capable de les traduire dans une forme supérieure, il avait débuté en 1838 par une Théorie philosophique (*Teorica*), où il cherchait à établir l'harmonie, la convenance existant entre la religion, la civilisation et le progrès. Deux ans après, il publiait l'*Introduct. à l'étude de la philos.*, proclamant l'alliance du catholicisme avec la philosophie. Puis, il se jeta dans les agitations de la politique, et son existence demeura liée, pendant trente années, à tous les événements de la Péninsule. C'est en 1843 qu'il lança son livre fameux de la *Primauté morale et civile des Italiens*, où il soutenait, avec plus de patriotisme que de vérité, que l'Italie avait toujours possédé, soit effectivement, soit virtuellement, cette suprématie morale, qui faisait d'elle un instrument privilégié de la Providence. Le dernier livre de Gioberti a été la *Rénovation civile de l'Italie* (1851, 2 vol.) qui a servi de programme à la politique du comte de Cavour, et sa plus belle œuvre, la plus brillante et la plus pure est son admirable *Traité sur le beau* (1841). (V. aussi, pour le bien connaître, les trois volumes de son recueil de *Lettres*.)

Giovanni Florentino (Ser), conteur italien du xiv° s., né à Florence. Ses nouvelles galantes *(Il Pecorone)* [la *Pécore*], Milan, 1558, in-8°) sont narrées en un style dont la grâce et la correction rappellent la manière de Boccace.

Giovio (Paolo). Voy. **Jove (Paul)**.

Giraldus Cambrensis. Voy. **Gérard de Barri ou le Cambrien.**

Girard (l'abbé Gabriel), grammairien, membre de l'Académie française, né vers 1677, à Clermont-Ferrand, m. en 1768. Avec plus de sagacité que de méthode, il composa, le premier, un traité spécial des *Synonymes français* (1736, 2 vol. in-12) dont Vaugelas, Ménage, le P. Bouhours, Corbinelli, Audry de Boisregard ne s'étaient occupés qu'en passant.

Girard (l'abbé Antoine-Gervais), littérateur français, né en 1752, près de Pontarlier, m. en 1822. Connu, de son vivant, comme un des maîtres les plus distingués de la rhétorique *(Préceptes de rhét. tirés des auteurs anciens et modernes,* Rodez, 1787, in-12; plusieurs éd.)

Girard (le père Grégoire), pédagogue suisse de l'ordre des Cordeliers, né à Fribourg, en 1765, m. en 1850. Pestalozzi développait les facultés d'après les lois de leur nature, sans donner une grande importance aux objets au moyen desquels il les exerçait. L'enseignement du P. Girard ne fut pas seulement soumis à ce principe de la progression, il y reçut encore une direction pratique et morale. De là ces paroles qui servent d'épigraphe à son *Cours éducatif* (Paris, 1845-48, 6 vol. in-18): *les mots pour les pensées, les pensées pour le cœur et la vie* — chaque mot, dans l'enseignement, devant être compris et chaque pensée devant être appropriée aux divers besoins de l'existence.

Girard (Jules), littérateur, né à Paris, en 1825, m. en 1902; professeur à la Faculté des Lettres de Paris, membre de l'Académie des Inscriptions. Gardant au plus profond des recherches érudites le goût de l'artiste et la pénétration du psychologue, il a décrit avec délicatesse quelques moments de la vie morale de l'antiquité (le *Sentiment religieux en Grèce*, 1868), et commenté les chefs-d'œuvre de l'éloquence hellénique (*Et. sur l'él. attique: Lysias, Hypéride, Démosthène.*, 1874, in-18).

Girard d'Amiens, poète français de la fin du xiii° siècle. Son *Roman de Charlemagne*, sorte d'histoire poétique du grand empereur, plagiée de pièces et de morceaux venus soit des chroniques, soit des chants des trouvères, et délayée dans un style prolixe et plat, marque le dernier soupir de la chanson de geste.

Girard de Roussillon, duc de Bourgogne. Personnage historique, guerrier célèbre du ix° s., dont les luttes contre Charles le Chauve, changé par l'épopée en Charles Martel, firent le héros de plusieurs chansons de geste. L'original perdu était écrit dans un dialecte intermédiaire entre le français et le provençal. Le poème en langue d'oil et dialecte bourguignon, publié de nos jours (édit. F. Michel, *Anc. Poët. de France)*, est présumé de l'an 1316. Quant au roman provençal sur le même sujet, c'est-à-dire sur les démêlés de Girard de Bourgogne avec le roi des Francs pour la possession de ce duché, il appartient au xii° siècle. Il se développe avec une simplicité vraiment épique, non sans intérêt ni sans beautés en huit mille vers de dix syllabes à rimes consécutives. La Bibliothèque nationale de Paris en possède le manuscrit unique. Celle de l'Arsenal en a une copie moderne faite page pour page.

Transformé en Girard de Fratte, en Girard de Vienne, cet ancien duc bourguignon est encore le héros d'autres chansons en langue d'oil celles-là, où il guerroie Charlemagne.

Girard de Vienne. Voy. **Bertrand de Bar-sur-Aube.**

Girardin (Émile de), journaliste français, né en 1802, m. en 1881. Publiciste, agitateur politique, spéculateur, industriel, économiste, homme de presse et de théâtre, fondateur du *Journal des connaissances utiles,* du *Musée des Familles,* de la *Presse,* de l'*Époque,* du *Globe,* de la *Liberté,* de la *France,* il institua, par des combinaisons d'annonce et d'exploitation commerciale, la presse à bon marché, qui rendit universel et populaire le besoin de l'information quotidienne. Outre une collaboration infatigable à tant de feuilles, ses idées politiques et sociales se répandirent au moyen d'une multitude de brochures. Douze volumes in-8° *(Questions de mon temps,* 1836-1858) ont recueilli ses principaux articles. Enfin il se signala par quelques tentatives dramatiques (le *Supplice d'une femme,* les *Deux sœurs,* etc.). Avec sa nature impétueuse, affamée de bruit et de richesse, avec sa hardiesse d'invention et sa fièvre d'entreprise, E. de G. exerça une influence énorme sur le commerce intellectuel de son siècle.

Girardin (Delphine Gay, Mme Emile de), femme du précédent, célèbre *authoress* française, née à Aix-la-Chapelle, en 1804, m. à Paris, en 1855. Très admirée pour son talent, sa beauté, son esprit, elle présida l'un des plus brillants salons littéraires du xix° s. La politique, les arts, les sciences, l'aristocratie, la haute finance se mêlaient, s'entrecroisaient dans son hospitalière demeure; personne n'y man-

quait de ceux qui se partageaient alors les hauts domaines de la réputation. Ses œuvres (1860-1861, 6 vol. in-8°) se composent de plusieurs recueils poétiques, de romans et nouvelles (le *Lorgnon, M. le marquis de Fonthanges, Marguerite*), de pièces de théâtre en vers ou en prose (l'*École des Journalistes, lady Tartuffe,* la *Joie fait peur,* le *Chapeau d'un horloger)* et de chroniques, véritables modèles du genre, réunies en volumes sous le titre de *Lettres parisiennes* du vicomte de Launay. Rare était la flexibilité de sa plume et bien séduisante la libre et piquante allure de son style. (Cf. G. Merlet, *Portraits d'hier et d'aujourd'hui,* etc.)



Madame de Girardin, d'après une miniature.

Girart. Voy. **Girard.**

Girart de Viane. Voy. **Garin de Monglane.**

Giraudeau (le P. Bonaventure), érudit français de l'ordre des Jésuites, né dans le Poitou, vers 1700, mort en 1774. C'était en même temps un helléniste et un hébraïsant de grande science, avec une certaine dose d'imagination.

Girault-Duvivier (Ch.-Pierre), linguiste français, né à Paris, en 1765, m. en 1836. On tenait en grand estime sa *Grammaire des Grammaires* (Paris, 1811, 2 vol. in-8°; souv. rééd.) pour les qualités de méthode et d'ingénieuse philosophie qu'il y faisait valoir dans la liaison des règles aux choses elles-mêmes.

Girbert de Metz. Voy. **Loherains.**

Girodet-Trioson Louis-Girodet de Roussy, dit), célèbre peintre français, né en 1767, à Montargis; membre de l'Institut ;m. en 1824. Voulut agrémenter de poésie ses loisirs artistiques. Il en résulta d'élégantes imitations des lyriques grecs ou latins et six chants didactiques sur sa profession même : le *Peintre.*

Giron. Voy. **Guiron.**

Gironi (l'abbé Robustiano), littérateur italien, né à Gorgonzola, en 1769, m. en 1838. Outre divers recueils de bibliographie, il rédigea le texte de quelques grandes publications illustrées. *(Il costume antico e moderno di tutti i popoli,* p. par le docteur G. Ferrario, 1815-29, 15 vol. in-fol.)

Giusti (Giuseppe), poète italien, né en 1809, à Montesummanno, m. en 1850. Chansonnier national de l'Italie, il s'éleva au-dessus de Béranger, auquel on l'a comparé maintes fois, par la pureté du sentiment. Il exerça une réelle influence politique, au moyen de ses satires mordantes (le *Dies Iræ, lo Stivale, il Trindisi,* etc.), dirigés surtout contre la domination autrichienne, et qui circulaient manuscrites à travers toute l'Italie. Autant il a montré de vigueur dans ces pièces indignées, autant il a révélé de délicatesse en des élégies touchantes, comme la *Confiance en Dieu,* le *Soupir de l'âme.* Excellent prosateur également (v. ses *Lettres* et ses *Ecrits divers),* Giusti a manié le pur idiome toscan avec beaucoup d'élégance.

Giustiniani, ancienne famille patricienne de Venise à laquelle ont appartenu divers personnages politiques, ayant contribué à la poésie ou à l'histoire.

Le même nom a été porté, sur différents points de l'Italie, par des savants, des érudits, des littérateurs.

Gjertz (Marie), romancière norvégienne, née en 1819, m. en 1862. D'un patriotisme ardent, d'une foi religieuse non moins intense et portant dans son âme la soif de toutes les nobles passions, elle écrivit en prose française : l'*Enthousiasme* (1861), qu'on pourrait aussi bien appeler le *Sacrifice* ou l'*Idéal,* et dédia à sa patrie bien-aimée ce roman lyrique, chaleureuse évocation d'une future renaissance norvégienne.

Glaber (Raoul), annaliste français, né en Bourgogne, m. vers 1050. Sa *Chronique* des événements accomplis entre l'an 900 et l'an 1046 (*Recueil des Hist. de Fr.*, t. X), dénonce une âme crédule, portée aux craintes superstitieuses. Il n'en reste pas moins le véritable historien du XIe siècle.

Gladstone (William), illustre homme d'Etat anglais, né en 1809, à Liverpool, m. en 1898 ; membre de la Chambre

des Communes, dès l'année 1832 et appelé, en 1841, à faire partie du cabinet Robert Peel; depuis lors dix fois ministre et président du conseil; porté à tous les honneurs qui pouvaient revenir au chef de parti le plus énergique, le plus actif et le plus brillant de l'Angleterre. Adversaire né de toutes les formes d'oppression, doué d'une clairvoyance merveilleuse qui le montra, dans chaque étape de sa longue carrière jusqu'aux abords de sa quatre-vingt-dixième année, constamment en avance sur le présent d'une heure ou d'une idée, G. aborda et résolut bien des questions importantes. Pendant les soixante années qu'il prit part à la vie parlementaire, de son pays, il a été l'auteur ou le promoteur de la séparation de l'Église anglicane et de l'État



Gladstone

en Irlande, de l'obligation de l'instruction primaire, de l'abolition de l'achat des grades dans l'armée, de la loi agraire irlandaise, de la réforme électorale en 1884 et de l'adoption du bill de *home-rule* (1893) si longtemps refusé aux légitimes revendications de « l'île-sœur ».

G. n'a pas été seulement (ce qui est immense déjà) un homme d'Etat de premier ordre, un diplomate et un financier des plus expérimentés et l'orateur lucide, incisif, dont on a dit qu'il parlait *affaires comme une dixième Muse*; mais encore un lettré raffiné et un helléniste accompli. (Voy. ses *Études sur Homère et sur l'âge homérique*, 1861, etc.) Sur les idées philosophiques et religieuses de G., v. particulièrement les pages publiées par lui en avril 1896, dans la *North American Review*. (The future life and the condition of man therein.)

Glagol. Ancien alphabet slavon, de beaucoup antérieur à l'alphabet créé au IXe siècle par l'apôtre Cyrille. Dans les caractères glagolitiques ont été écrits de vieilles traductions slaves des deux Testaments. On les employa, depuis le XVIe s., à imprimer quelques anciens ouvrages de piété.

Glapthorne (HENRY), poète dramatique anglais de la première moitié du XVIIe siècle.

Glasson (ERNEST), jurisconsulte français, né à Noyon, en 1839; professeur à la Faculté de droit de Paris; membre de l'Institut. A élevé à l'histoire juridique l'un des plus précieux monuments. (*Hist. du droit et des institut. polit., civiles et judiciaires de l'Angleterre comparée au droit et aux institutions de la France, depuis leur origine jusqu'à nos jours.* (10 vol. in-8°, 1879-96.)

Glatigny (ALBERT), poète et improvisateur français, né en 1839, m. en 1873. Il se faisait honneur de ne devoir qu'à la rime, qu'il maniait avec une rare virtuosité, ses ressources les plus nécessaires. Maigres ressources, car elles ne purent prolonger sa vie besogneuse au delà de la trente-quatrième année. (Les *Vignes folles*, les *Flèches d'or*, recueils lyriques.)

Gleich (JOSEPH-ALOYS), écrivain allemand, né à Vienne, en 1772, m. en 1841. Porta dans le roman du genre fantastique et dans la comédie une imagination vive autant que fertile. (*Comische Theaterstücke*, Brünn, 1819, et près de deux cents romans.)

Gleim (JEAN-GUILLAUME-LOUIS), poète allemand, né à Ermsleben, près d'Halberstadt, le 2 avril 1719, m. dans la même ville, en 1803. Auteur remarquablement souple et divers de romans, d'un drame pastoral, de satires, de pièces anacréontiques, de poésies à la manière de Pétrarque, d'un poème didactique (*Halladat* ou le *Livre rouge*) dans la forme et avec la couleur orientale du Coran, d'imitations des Minnesingers, il donna à l'ode allemande le caractère antique en ses *Chants de guerre prussiens*. Il fut surnommé, pour ces derniers chants, le Tyrtée de son pays. On le compara aux Bardes des Germains et aux Scaldes des Scandinaves.

Globe (le). Journal politique, littéraire et philosophique fondé en 1824 par Dubois et Pierre Leroux; devenu en 1831 l'organe exclusif du saint-simonisme ; disparu en 1832.

Globe (the). Journal du soir londonien très répandu, whig (libéral) jusqu'en 1866, et depuis lors tory (conservateur).

Glose. Explication par laquelle on éclaircit ou on interprète un texte. La glose, selon la juste distinction de Lafaye, est au *commentaire* comme la *version* à la *traduction*, elle est plus littérale : elle ne consiste guère qu'à mettre à côté de mots rares, peu usités ou obscurs (en grec γλῶσσαι) des mots plus connus et plus intelligibles de la même langue.

Glose. Poëme dans lequel un autre poëme est paraphrasé ou parodié en strophes de quatre vers, de telle façon que, du premier au dernier, chacun des vers du poëme parodié reparaît à son tour dans la Glose, comme dernier vers de chacune des strophes de celle-ci. La *Glose* de Sarrazin *sur le sonnet de Job*, au XVIIe s., en est un spirituel échantillon.

Glose de Reichenau. Fragment de glossaire explicatif, qui remonte à l'an 768 environ et se rapporte à une version populaire de la Bible. C'est le plus ancien document de la langue française ; il fut découvert, en 1863, par M. Holtzmann, dans un manuscrit de la Bibliothèque de Reichenau.

Gloses de Malberg. Commentaire des lois saliques, traduites en vieux allemand au VIII[e] s.

Glover (Richard), poète lyrique et dramatique anglais, né à Londres, en 1712; membre du parlement et l'un des auteurs auxquels furent attribuées les fameuses *Lettres de Junius*; m. en 1786. (*Léonidas,* poëme héroïque en 12 chants, suivi de l'*Athénaïde,* en 30 chants, Londres, 1788, 3 vol. in-12; et diverses compositions didactiques, des ballades, des tragédies.)

Glycon, poète lyrique grec d'une époque incertaine. A donné son nom au vers glyconien ou glyconique, — trimètre dactylique, composé d'un spondée et de deux dactyles.

Gniphon, *Marcus-Antonius Gnipho,* grammairien latin, né en Gaule, en 111 av. J.-C.; professeur à Rome des études grecques. On a perdu les ouvrages de ce rhéteur, qui, au premier rang de ses disciples, compta César et Cicéron.

Gnomique (Poésie). Genre qui s'applique à réduire en forme poétique les principes et les devoirs de la vie. Il a été particulier à la littérature grecque. Les maximes, les mots à retenir par cœur (γνώμαι) abondent dans les vers de Solon. Mais, plus expressément, Phocylide de Milet et Théognis de Mégare s'appliquèrent à condenser en des formules oraculaires leurs préceptes et sentences. Ils sont les principaux des poëtes gnomiques. (*Gnomologia,* éd. Aléandre, Paris, 1512, in-4°; *Gnomici poetæ græci,* éd. Schaefer, Leipzig, 1817, in-8°, etc.)

Gnosticisme. Nom donné à plusieurs sectes des trois premiers siècles de l'ère chrétienne dont les disciples, depuis Simon le Magicien jusqu'à Valentin, Carpocrate, Marcion, Cerinthe, etc., croyaient avoir une connaissance particulière de la nature de Dieu. Les gnostiques inspiraient aux orthodoxes une aversion profonde, à raison du mélange qu'ils faisaient d'idées chrétiennes, de traditions polythéistes et de rêveries empruntées aux religions de l'Égypte et de l'Orient.

Godeau (Antoine), écrivain et prélat français, né à Dreux, en 1605; évêque de Grasse, puis de Vence; membre de l'Académie; m. en 1672. Rival de Voiture à l'hôtel de Rambouillet, il y faisait assaut de bel esprit. Les fictions pastorales de ses *Eglogues spirituelles* rappellent la fadeur et le ton langoureux de l'*Astrée*. Aussi préfère-t-on de beaucoup, chez Godeau, le prosateur au poète. On trouverait, en effet, dans ses *Œuvres chrétiennes,* des pages d'une convenance de pensée et de style fort remarquable.

Godefroy de Breteuil, poète latin du XII[e] s., sous-prieur de l'abbaye de St-Victor, près de Lisieux, en Normandie. (*Fons philosophiæ,* Caen, 1868, in-8°. Ce poëme est en strophes monorimes.)

Godefroid de Viterbe, chroniqueur latin du XII[e] s., Allemand ou Italien de naissance; secrétaire des empereurs Conrad III, Frédéric I[er], Henri IV; évêque de Viterbe; m. en 1191. (*Chronicon universale, sive Memoriæ sæculorum;* Bâle, 1569, in-fol.)

Godefroy (les). Famille de jurisconsultes et d'historiens (Denis I[er], surnommé *G. l'ancien* [1549-1621], Théodore [1580-1649], Jacques [1587-1652], Denis II, dit Denis le jeune [1615-1681] et Denis III [1653-1739], dont les travaux successifs formèrent un ensemble des plus importants. Le *Corpus juris civilis* de Denis I[er] (Genève, 1583, in-4°; nombr. éd.) fut longtemps classique.

Godefroy (Frédéric), lexicographe et littérateur français, né à Paris, en 1826, m. en 1898. Tout en s'aidant considérablement des volumineuses collections glossographiques, formées au XVIII[e] s. par Lacurne de Ste-Palaye et déposées à la Bibliothèque nationale, ainsi que d'un grand nombre de lexiques particuliers, il a mis en œuvre, classé, distribué une foule de matériaux inédits dans un vaste idioticon intitulé: *Dictionn. de l'ancienne langue franç. et de ses dialectes, du IX[e] au XVI[e] s.,* — œuvre plus érudite que savante, où ne figure ni l'étymologie, ni la critique comparée des termes, mais écrasante de textes et incontestablement utile. Il dépensa beaucoup de labeur aussi dans une *Hist. de la littérat. française* (10 vol. in-8°, 2[e] éd. 1878-81), qu'il prépara avec le concours anonyme de Frédéric Loliée, son neveu, auquel on doit la majeure partie des quatre derniers volumes, couronnés par l'Académie.

Godefroy de Strasbourg. Voy. Gottfried.

Godescard (l'abbé Jean-François), hagiographe français, né en 1728; prieur de St-Honoré; m. en 1800. Il a traduit, en les paraphrasant les intéressantes *Vies des Pères, des Martyrs et autres principaux saints* de l'écrivain ecclésiastique anglais Alban Butler (éd. nombr., 12 vol.).

Gœthe (JEAN-WOLFGANG), le plus grand écrivain de la littérature allemande et l'un des premiers du monde, né à Francfort-sur-le-Mein, le 28 août 1749, m. à Weimar, le 22 mars 1832. A l'âge de seize ans, il appelait déjà sur lui l'attention générale par ses merveilleuses facultés; et toute sa vie fut un long triomphe. « Il est rare, dit J.-P. Richter, que, dans sa carrière littéraire, la même intelligence rencontre les Neuf Muses. » L'universel créateur, qui, justement, a placé sous l'invocation des filles de Mnémosyme les neufs chants de son idylle épique *Hermann et Dorothée*, Gœthe a joui de ce privilège avec une plénitude incomparable. Qu'il imite ou qu'il invente, toujours spontané, toujours lui-même, l'auteur de *Faust*, de *Werther*, de *Wilhem Meister*, a parcouru l'échelle entière de la production intellectuelle. Dans ses *Volkslieder* il



Gœthe

trouve le ton de la chanson nationale et la manière agrandie de Hans le Saxon; dans *Goëtz*, *Egmont* et d'autres pièces de théâtre, il écrivit ou sentit comme Shakspeare; dans les *Oiseaux* comme Aristophane; dans *Iphigénie* comme le Tragique grec; dans *Hermann et Dorothée* comme Homère; dans les *Elégies romaines* comme Properce; dans les *Epigrammes vénitiennes* comme Martial; et dans les voluptueuses rêveries du *Divan occidental* comme Hafiz, l'Anacréon de Chiraz. Son *Faust*, le travail de sa vie entière, le résumé symbolique des aspirations, des désirs et des souffrances de l'homme, est le poëme de l'univers. Les lettres, la poésie, l'étude des arts, le théâtre, les sciences (*Théorie des couleurs*, 1710, la *Métamorphose des Plantes*), les soins administratifs, les rapports de la cour et du monde se partageaient sa vie sans l'absorber; il ne laissa inactive aucune des facultés ou des aptitudes que peut renfermer une intelligence, et réussit à produire seul autant de travaux qu'en aurait accomplis une société de poètes, de prosateurs, d'artistes, de savants.

Gœthe a un caractère d'universalité qui l'élève fort au-dessus de l'horizon germanique où il a brillé; son merveilleux génie n'est pas le représentant d'une race, mais du génie humain tout entier. Herder a porté plus haut que Gœthe peut-être l'idée de l'humanité et de ses destinées morales; Schiller l'a vaincu par un plus grand essor dramatique, par la sincérité des croyances et la profondeur du sentiment; Hegel l'a surpassé en tant que métaphysicien; mais Gœthe, comme poëte et comme homme, fut plus complet qu'eux tous, et en celà il les a tous dominés. Ce libre et puissant esprit, qui jusqu'à ses derniers rayonnements et à travers toutes les révolutions politiques de l'Europe, sut dominer en lui les vaines passions nationales, les stériles rancunes d'un patriotisme étroit et se maintenir sans en jamais redescendre dans ces hautes et sereines régions de la pensée où « la haine de peuple à peuple ne pénètre point, où l'on ne s'attache plus qu'aux grands intérêts de la science et de l'art, où l'on ne sert plus que la vérité, où l'on se croit le concitoyen, non de tous ceux qui partagent dans la même langue les mêmes préjugés, mais de tous ceux qui pensent. » Gœthe, parmi tous les écrivains étrangers, était le plus digne d'être étudié avec ferveur non seulement dans ses œuvres et dans ses paroles, mais jusque dans les détails intimes de sa vie, jusque dans les replis secrets de son cœur. « Mes œuvres, a-t-il dit, ne sont que les fragments d'une grande confession. » Aussi a-t-on voulu les approfondir moralement et littérairement en leurs moindres détails, ligne par ligne, pour ainsi dire; et l'on a reconnu que dans cette physionomie si complexe et toujours si originale, si personnelle, l'homme intérieur répondait exactement à l'écrivain, à l'homme extérieur; que chaque idée sortie de ce cerveau puissant correspondait à une action, à un souvenir, à une aspiration de la vie.

Gogol-Janowski (NICOLAS), célèbre auteur dramatique et romancier russe, né à Wassilievka, en 1809, m. à Moscou, en 1852. Connu, dès 1832, par ses *Soirées à la ferme*, il obtint par son œuvre hardie des *Ames mortes* une réputation européenne. Avec lui la litté-

rature russe, après avoir atteint l'indépendance, l'originalité, était entrée dans le plein de la vie réelle. La plus populaire des comédies de G. est le *Reviseur*, satire des mœurs provinciales. Ce fondateur de l'école réaliste russe possédait autre chose que le goût de l'observation et le sens de la vérité : il avait aussi les dons et l'harmonie de langage du vrai poète. « Nul mieux que lui, dit M. Louis Leger, n'a su raconter la splendeur des nuits de l'Ukraine, la majesté des grands fleuves, le charme mélancolique du steppe. Ses nouvelles sont de véritables petits poèmes et sa prose cadencée a l'harmonie et le nombre des plus beaux vers » (Éd. excell. de Gogol, par Tikhonravov, Pétersb., 1889).

Goguettes. Sociétés chantantes qui se tenaient dans des cabarets ; elles commencèrent à exister, à Paris, en 1817, et durèrent jusqu'au second Empire. Dès l'année 1818 leur nombre devint considérable. En 1840, il y en avait dans toutes les rues. Elles étaient composées, en général, d'ouvriers lettrés, qui, un soir par semaine, s'assemblaient pour chanter et se communiquer les productions de leurs Muses. Quelques goguettes, la *Lice chansonnière* entre autres, publiaient chaque année un recueil de chansons. On rencontre, parmi les membres de ces joyeuses réunions, les noms de Pierre Dupont, Edouard Plouvier, Charles Vincent, Ch. Colmance, Gustave Leroy, Gustave Mathieu, Charles Gille.

Goibaud-Dubois (Philippe), traducteur français, né en 1627, à Poitiers, m. en 1694. Les hasards de la vie en avaient fait tour à tour un maître à danser, le gouverneur du duc de Guise et l'un des membres de l'Académie française. Boileau se révoltait de « l'impudence » qu'il avait eue de retraduire saint Augustin après « messieurs de Port-Royal », ses maîtres.

Goldoni (Carlo), célèbre poète comique italien, né à Venise, en 1707, m. à Paris, en 1793. Marqué du signe de la vocation, il avait manifesté, dès l'enfance, le goût le plus vif pour les auteurs comiques et les représentations théâtrales. Au sortir des difficultés habituelles qu'opposent au talent les résistances de famille et les obstacles du début, il put se livrer sans contrainte à son goût favori, usant et abusant d'une extraordinaire facilité, multipliant les tragédies, les farces, les drames, les intermèdes, les opéras comiques ou sérieux, les pièces à canevas, les comédies, combinant les scènes et entremêlant les dialogues avec une telle rapidité qu'il lui arrivait de donner quinze ouvrages dans une seule saison. Il vint à Paris en 1760, y demeura plus de trente ans, pensionné et comblé de faveurs par la famille royale. Son *Bourru bienfaisant* (1771), écrit en français, est resté au répertoire de la maison de Molière. Réformateur du théâtre italien, G. créa véritablement, dans son pays, la comédie moderne. Il n'eut point cette profondeur dans l'art de caractériser ni cette richesse d'invention, qui sont l'apanage du génie ; mais il associa beaucoup de finesse et de gaieté à un sens très délicat d'observation : il a peint la société de son temps, les classes populaires surtout, d'une manière si heureuse, qu'on s'y plaît encore aujourd'hui comme à des figurations vivantes. L'Italie a célébré par des fêtes brillantes, en 1893, le centenaire de son principal auteur comique. (*Œuvr. compl.*, Lucques, 1809, in-8° ; *Mémoires de Goldoni*, Paris, 1787, 3 vol. in-8°, rad. angl., Londres, 1815, 2 vol.)

Goldsmith (Olivier), célèbre écrivain anglais, né en 1728, à Pallas, en Irlande, m. à Londres, en 1774. Poète charmant, critique au goût fin et délicat, auteur de comédies pleines de naturel et d'une gaieté de bon aloi, moraliste aimable quoique sévère, c'est un des esprits les plus originaux de sa patrie. Ses vers ont, comme sa prose, une facilité, une grâce, une émotion communicative tout à fait en harmonie avec la bonté, la délicatesse et la pureté des sentiments qu'ils respirent : il suffit de citer les admirables poèmes du *Voyageur*, 1765, et du *Village abandonné*, 1770. On connaît surtout en France, chez Goldsmith, le romancier, l'auteur du *Vicaire de Wakefield* (1766, in-8°), une des plus belles peintures qui soient de la vie de la classe moyenne à la campagne. Cette idylle en prose, défectueuse peut-être au point de vue de la composition romanesque, est un exemple achevé de ce genre tempéré où il y a juste *assez de réalisme pour faire mieux ressortir la beauté idéale de la vertu*. On ne saurait oublier non plus ses *Lettres chinoises* ou le *Citoyen du monde*, qui tiennent à la fois de Sterne par l'humour et du Montesquieu des *Lettres persanes*.

A lire les œuvres d'un écrivain si poétiquement sensé, on pourrait croire qu'il était le plus raisonnable et le plus sage des hommes. Sa vie, pourtant, ne fut qu'une série de folies et d'inconséquences. On ne l'offrirait pas en modèle cette existence d'enfant prodigue, joueur, bohème, dissipé, mangeant son blé en herbe et en gerbe, poursuivi par les huissiers, obligé de se mettre à la solde des libraires, trouvant moyen d'être pauvre et insolvable en gagnant des sommes énormes, et oubliant ou cherchant à oublier dans l'ivresse les embarras et les soucis qu'il se créait à lui-même. Imprévoyant, dénué de rec-

titude dans le jugement, vaniteux et désordonné, n'ayant que des qualités de cœur, il était sage seulement lorsqu'il avait la plume à la main.

Goncourt (EDMOND et JULES de), littérateurs français, frères par le talent comme par la naissance; le premier, né à Nancy, en 1822, m. en 1896; le second né à Paris, en 1830, m. en 1870. Pensant et travaillant ensemble, jusqu'à ce que le sort eût défait cette individualité double, ils apportèrent, après Balzac et Flaubert, une forme nouvelle dans le roman — une forme d'analyse absolue et de description à outrance s'appliquant surtout à des sujets de réalité populaire (*Sœur Philomène*, 1861, in-18, *Germinie Lacerteux*, 1865, in-18; *Manette Salomon*, 1867, *Madame Gervaisais*, 1869; la *Fille Élisa*, [d'Edm. de G. seul], 1878). En histoire, par des séries de tableaux très minutieux, très documentés (*Hist. de la société française pendant la Révolution et sous le Directoire*, 1854-55, 2 vol. in-18; la *Femme au XVIIIe s.*, 1862, in-8°. etc.) ils s'attachèrent à faire revivre nos ancêtres dans leurs costumes mêmes, dans le décor ou la vérité intime de leur vie de chaque jour, dans tout le détail de leurs mœurs; de leurs goûts, de leurs habitudes. Enfin, dans la critique d'art (sur les artistes des XVIIIe et XIXe s., sur le japonisme; nombr. public.) ils ont répandu à profusion les touches vives, les fines analyses et les pensées originales. On aurait bien des restrictions à faire sur les exagérations réalistes de leurs romans, sur les hardiesses de parti pris d'une pièce comme *Henriette Maréchal* (1865), sur les idées souvent fausses et médiocrement cohérentes de leurs appréciations artistiques, sur les affectations et sur les bizarreries voulues de leur style compliqué, rempli de nuances et de recherches; et enfin sur le caractère même des auteurs. Ainsi le *Journal des Goncourt*, sorte de mémoires quotidiens qu'Edmond a tenus jusqu'à son dernier moment, trahissent un amour-propre fébrile, une susceptibilité ombrageuse et jalouse, une inquiétude maladive des succès d'autrui, qui donnent une singulière impression des mœurs littéraires de cette époque. Quoi qu'il en soit, l'œuvre entière des frères de Goncourt (une quarantaine de volumes), en son artistique variété, est une des originalités les plus saillantes de la littérature française contemporaine.

Gondinet (EDMOND), vaudevilliste français, né à Laurière, en 1820, m. en 1889. Beaucoup de pointes et de traits, toujours des mots, c'est en cela que se résument ses pièces (*Gavaud, Minard et Cie*; le *Panache*, 1872; les *Vieilles Couches*, 1878; un *Parisien*, 1886; le *Dégommé*, 1887, etc.). Il y en a de gais, de malicieux, d'attendris et même de profonds. Cette disposition à faire continuellement montre d'esprit a quelque peu nui, chez G., au développement des autres qualités scéniques.

Gongora (LUIS de ARGOTE y), célèbre poète espagnol, né à Cordoue, le 18 juillet 1561, m. en 1629. Homme d'imagination vive et doué d'un talent créateur, il vint aux lettres en des temps peu favorables. Un despotisme ombrageux enfermait alors les esprits dans le domaine étroit des mots et des phrases sans idées. Il débuta par des poésies d'une forme à la fois simple et noble, élevée, majestueuse, sans emphrase, telles que son *Ode sur l'Invincible Armada*. Il n'y gagna que le titre de chapelain du roi et une insuffisante réputation. L'envie de se distinguer le jeta brusquement hors de cette voie trop unie. Il inventa un nouveau style, presque un nouveau langage, surchargé de néologismes, d'allusions mythologiques, de figures bizarres et extravagantes, de métaphores monstrueuses et d'inversions forcées. Il se rendit le théoricien de ce beau style qu'on appela l'*estilo culto*; il devint chef d'école, et il eut la gloire, et il eut des disciples en nombre qui exagérèrent encore l'enflure du maître, violentèrent sans pitié la pure langue castillane, et répandirent partout, à l'étranger comme en Espagne, la contagion du mauvais goût, le mal du *gongorisme*.

Les Espagnols ont surnommé G. le *Merveilleux*. (*Œuv. compl.*, Madrid, 1654, in-4°; *Obras poeticas*, Bibl. hispanica, t. XVI et XVII.

Gongorisme ou **Cultisme**. Nom donné à la forme de style précieux, affecté, dont furent engoués Gongora et ses disciples. Très à la mode dans le jargon poétique du XVIIe s., il envahit l'éloquence de la chaire, et se fit sentir jusque dans les arts qui prirent un caractère aussi maniéré que la littérature. Le g. se propagea comme une épidémie. Il eut, en outre, des échos multipliés en Italie dans les œuvres de Marini, en Angleterre dans l'euphuisme de Lily, en France dans la coterie des *précieux* et des *précieuses*. (Cf. **Cultisme**.)

Gontcharov (IVAN), romancier russe, né à Simbirsk, en 1812, m. en 1892. Sobre de plume jusqu'à l'austérité, il n'a laissé que trois livres: *Simple histoire*, *Obermof*, l'*Abîme* ou *Marc le nihiliste*. Ce fut assez pour lui mériter une place d'honneur parmi les classiques de son pays, tant à cause de la pureté des détails que de la perfection de la forme. Moins profond que Hersen, moins philosophe que Tolstoï, moins poète que Tourgueniev, peintre avant tout, le romancier G. passe pour le

plus délicat styliste de la littérature moscovite.

Gonzague (CURTIUS de), poète italien du XVI° siècle. On se souvient que le Tasse a donné des louanges à son poème en trente-six chants: le *Fidèle amant (le Fidamante,* Mantoue, 1852. in-4°).

Gordon (ADAM LINDSAY), poète australien (1833-1870). Sauf *Astaroth*, qui ne passe point pour la meilleure de ses productions, G. n'a pas donné de pièces de longue haleine. Selon Léo Quesnel, son œuvre se compose de petits poèmes d'un jet violent et spontané, comme il convenait à son caractère capricieux et sombre. « Gordon pense beaucoup moins qu'il ne sent: c'est précisément à cause de cela qu'il est poète.»

Gorgias. Voy. **Platon.**

Gorgias de Leontium, sophiste grec, probablement un disciple d'Empédocle, né vers 485 av. J.-C. Venu chez les Athéniens, en 427, pour demander secours contre Syracuse, il éblouit ses auditeurs par l'éclat et la subtilité de ses harangues; puis il se mit à parcourir les villes de la Grèce, improvisant avec beaucoup de succès les leçons, les conférences, les thèses captieuses et les jongleries sophistiques. gagnant en un mot autant d'argent que de gloire à soutenir le pour et le contre, l'être et le non-être, le bien et le mal. Rien ne nous est demeuré de G., sauf deux déclamations assez médiocres: l'*Eloge d'Hélène* et l'*Eloge de Palamède* (édités par Reiske, *Oratores græci*, Leipzig, 1773.)

Gori (l'abbé ANTONIO-FRANCESCO), savant archéologue italien, né à Florence, en 1692, m. en 1757. L'un des plus zélés chercheurs d'inscriptions et d'antiquités nationales. (*Inscriptionum antiquorum græcarum, quæ in urbibus Etruriæ extant*, Florence, 1726-1744, 3 vol. in-folio, etc.)

Gorki (MAXIME). Voy. **Supplément.**

Gornicki (LUCAS), historien et publiciste polonais, né en 1530; secrétaire du cabinet du roi Sigismond Auguste; m. en 1591. Mêlé aux affaires publiques, il passa pour le plus grand orateur de son temps. Il demeure aujourd'hui comme un modèle de la meilleure langue polonaise. (*Hist. de la couronne de Pologne jusqu'à l'année 1538*, Cracovie, 1637, in-4°; l'*Homme de cour en Pologne* (imitation originale du *Corteggiano* de Castiglione, 1572, etc.)

Gorsas (ANTOINE-JOSEPH), publiciste français, né en 1751, à Limoges; membre de la Convention, décrété d'accusation avec les Girondins et exécuté le 7 octobre 1793. Fondateur et rédacteur du *Courrier de Versailles,* il fut des premiers à comprendre de quelle influence allait être l'action de la presse sur les lecteurs. C'est Gorsas qui donna le signal de la révolte des 3 et 6 octobre, en rendant compte du fameux repas des gardes du corps où les militaires, animés par la présence de la reine, avaient arboré la cocarde blanche.

Gosselin (PASCAL-FRANÇOIS-JOSEPH), géographe français, né en 1751, à Lille; membre de l'Académie des Inscriptions; m. en 1830 à Paris. Trop d'imagination et le manque de connaissances assez précises sur la géographie des anciens, comparée aux systèmes modernes, nuisirent à l'autorité de ce continuateur de Danville.

Gotama ou Gaudama, philosophe indou, antérieur au réformateur Bouddha. Auteur d'un remarquable système de logique, sa doctrine est connue sous le nom de philosophie *Niaïa.*

Gothique. Ancien idiome germanique, remontant comme le bas et haut-allemand, comme le scandinave, à une forme commune et originelle, qu'aucune de ces langues ne représente, d'ailleurs. d'une façon complète. Le g. nous est connu par un texte du IV° s.: la traduction biblique de Vulfila (Ulphilas). Il s'éteignit au IX° s., sans laisser de descendants.

Gotlandais (dialecte). Dialecte parlé dans la grande île de la mer Baltique, appelé Gotland. Il diffère d'une manière sensible des autres dialectes de la Suède, et il est le seul de ce royaume, qui ait une tradition littéraire depuis les anciennes inscriptions runiques jusqu'aux plus modernes inspirations populaires Le g. a subi l'influence du danois et du platt-deutsch.

Gottfried d'Ensmingen, chroniqueur allemand du XIII° s., notaire du Sénat de Strasbourg. Deux cent trente ans avant Luther, l'insurrection religieuse éclate chez lui avec une vigueur toute germanique.

Gotthelf (JEREMIAS), pseudonyme d'ALBERT BITZIUS, pasteur et romancier suisse, né à Morat en 1797, m. en 1854. Prédicateur luthérien, homme de tendances, enfermé dans l'étroitesse d'une vie toute simple, au fond d'un village de l'Emmenthal; et, comme écrivain, modeste narrateur des mœurs rustiques de son pays natal, il s'est élevé, pourtant, au rang des maîtres par une sorte d'instinct génial. On se laisse prendre d'une véritable passion pour les humbles personnages, qu'il fait parler dans leur populaire dialecte, le dialecte bernois, et pour les tableaux salubres qu'il a puissamment évoqués. *(Annebäbeli Iowäger; Der Bauernspiegel, Schulmeis ter's Leiden und Freuden; Ueli, der Knecht und Ueli der Pächter,* etc.) Maintes

fois Gotthelf égare sa fantaisie en des descriptions prolixes. On le verra peindre les moindres travaux des champs ou la vache dans l'étable avec autant de ponctualité qu'il mettra de scrupule, ailleurs, à analyser les sentiments de l'âme, les états du *Gemüth*. Mais tout à coup se réveille son talent assoupi; la ferme et l'auberge s'éclairent d'une lueur idéale; on a devant soi une poésie sérieuse, profonde et calme, rendue dans des tableaux grandioses ou touchants.

Gottsched (JEAN-CHRISTOPHE), poète, critique et grammairien allemand, né près de Kœnigsberg, en 1700, m. en 1766. Chef de l'école classique, défenseur des procédés de l'imitation française, dont il propagea le goût par ses drames et ses poésies comme par ses ouvrages de théorie, il exerça une grande influence jusqu'à ce que le triomphe de ses antagonistes Bodmer et Breitinger, partisans de l'imitation anglaise eût renversé cette suprématie. G. a été le Boileau du XVIIIe siècle allemand, un Boileau qui a passé par la philosophie de Wolf et qui a retenu de cette discipline première, jointe à l'étude des classiques français, le goût de la régularité poussé jusqu'au fanatisme de la réglementation. Si exclusif qu'il se soit montré, il n'en rendit pas moins d'inoubliables services pour la purification et les progrès de la langue allemande. *(Essais d'hist. critique,* 1732-44, 8 vol.; *Nouv. bibliothèque des lettres et des arts,* 1745-51, 10 vol., etc.)

Sa femme (née en 1713, m. en 1762) fut elle-même un écrivain de mérite. Modeste, simple, ne visant à aucune gloire, **Mme Gottsched** avait, cependant, en dehors de la vie de famille où elle aimait à se tenir, des qualités rares: du goût, un juste sens de la littérature et beaucoup d'esprit. Ses meilleures productions sont des comédies piquantes, tournant en ridicule les piétistes, ou les modes françaises, ou les maladroits imitateurs de Klopstock. (V. aussi ses *Lettres,* Dresde, 1771, 2 vol.)

Goudar (ANGE), littérateur français, né vers 1720, à Montpellier, mort en 1791. Recueillit, au cours d'une existence passablement mouvementée, de piquantes observations de mœurs. (L'*Espion chinois,* Cologne, 1768-71, 6 vol. in-12; l'*Espion français à Londres,* 1779, 2 vol. in-8°; *Hist. des Grecs ou de ceux que corrigent la fortune au jeu,* La Haye, 1758, 3 part. in-12.)

Goudjerati. Dialecte parsi employé à Bombay.

Gouffé (ARMAND), chansonnier et vaudevilliste français, né en 1775, à Paris, m. en 1845. On l'a surnommé « le Panard du XIXe s. », pour la joyeuse allure de ses vers, qui contrastait singulièrement avec sa nature et son tempérament même. Il *coupleta,* sa vie entière, et pourtant il était enclin à la mélancolie. Il chanta le vin, les plaisirs bachiques, et cependant sa santé languissante lui défendait d'y prendre part autrement qu'en imagination. Il a mis beaucoup d'originalité dans la plupart de ses chansons. On cite toujours son *Éloge de l'eau* et son *Corbillard,* une débauche philosophique d'imagination à propos d'une chose triste, qu'il a su rendre fort gaie. G. ne craignait pas la bouffonnerie, quand elle était bien placée. *(Ballon d'Essai,* 1802, in-18; *Ballon perdu ou chansons et poésies nouvelles,* 1801., in-18, etc.)

Goujet (CLAUDE-PIERRE), littérateur français, né en 1697, à Paris, m. en 1767. Membre de la congrégation de l'Oratoire et grand ami de Rollin, il pencha très ouvertement vers les doctrines jansénistes (voy. son *Hist. de la vie et des ouvrages de M. Nicole*); le zèle qu'il mit à exposer ses opinions religieuses lui causa des traverses préjudiciables aux récompenses qu'il était en droit d'attendre pour ses doctes travaux. On consulte encore avec fruit sa *Biblioth. française* (Paris, 1740 et suiv., 18 vol. in-12), histoire très minutieuse des écrivains et de la littérature de son pays, jusqu'à la fin du XVIIe siècle.

Gournay (MARIE-LE JARS de), femme de lettres française, née en 1568, d'un trésorier de la maison du roi, m. en 1645. Elle apprit sans maître toutes les sciences de son temps. A dix-huit ans, elle lut les *Essais* de Montaigne, qui devinrent son livre de prédilection: ce philosophe la nomma sa « fille d'alliance ». Héritière de ses manuscrits, elle donna l'édition type du fameux ouvrage. Elle-même ne fut pas sans écrire, soit qu'elle défendît avec ardeur contre les puristes la vieille et libre littérature du XVIe s. *(Défense de la poésie* et *Traité du langage français),* soit qu'elle se mêlât aux querelles religieuses en ripostant à l'*Anti-Cotton* par l'*Adieu de l'ami du roi* (1616), qui lui valut les grossières invectives de l'*Anti-Gournay.*

Gournay (JEAN-CLAUDE-VINCENT de), économiste français, né à Saint-Malo, en 1712; d'abord commerçant, puis membre du bureau du commerce; m. en 1759. Nourri dans la lecture des livres anglais, il inventa, dit-on, la maxime: « Laissez faire, laissez passer » devenue la formule du libre-échange. Sans avoir lui-même rien écrit d'original, il inspira de nombreux ouvrages contre les entraves de l'industrie.

Gourville (Jean Hérault, sieur de), mémorialiste français, né en 1625, à la Rochefoucauld, m. en 1703, à Paris. Ses *Mémoires* (Paris, 1724, 2 vol. in-12) ont pour plaire cette continuité de belle humeur chez un homme aimable, que ne troublaient aucun accident ni les maladies.

Gousset (Jacques), lat. *Gusselius*, hébraïsant français, né en 1635, à Blois, ministre de l'Église réformée; m. en 1704, à Groningue. Suivant lui l'hébreu était une langue d'essence purement divine, et sans nulle relation avec les langues humaines. (*Commentarii linguæ Ebraicæ*, Amsterdam, 1702, in-fol.)

Goût. Faculté de percevoir les mérites ou les défauts qui se trouvent dans les ouvrages de l'esprit, dans les productions des arts. C'est une manière de sentir si heureuse qu'on distingue le prix des choses sans avoir besoin de se servir d'aucune règle; c'est un discernement délicat, vif, net et précis du vrai, du beau, du juste dans la pensée et dans l'expression.

Le g. est d'essence trop pure pour n'être pas exposé à des variations, à des erreurs nombreuses qui, des auteurs ou des artistes se communiquent au public. « Le gros des hommes, disait Boileau, ne se trompe point à la longue sur les ouvrages d'esprit. » Sans doute, mais comme on ne peut toujours copier les modèles, refaire incessamment l'œuvre d'un Homère, d'un Platon, d'un Virgile ou d'un Cicéron, comme la recherche de la nouveauté s'impose avec toutes ses séductions et tous ses périls, il arrive maintes fois qu'en visant à l'original on s'éloigne du naturel; le goût particulier et général alors s'altère, devient une mode, ce qu'on appelle la vogue du jour, quelque chose d'instable et de déréglé. Il n'est pas une seule époque qui n'ait eu ses engouements ou ses dispositions maladives. Tels furent: le concettisme en Italie, le cultisme chez les Espagnols, la préciosité chez les Français du XVIIe s., l'euphuisme chez les contemporains de Lily en Angleterre, l'abus du style déclamatoire et de la fausse sentimentalité au XVIIIe s., les exagérations romantiques, et, naguère, les grossiers écarts d'un réalisme, qui a sévi sur la littérature européenne. Voyez, pour ne parler spécialement que des temps les plus rapprochés de nous, à quelle curiosité fiévreuse, épidémique, aura été livrée la période contemporaine. Depuis 1830, que de transformations dans les genres, que de métamorphoses dans les œuvres pour répondre à ses caprices! Un jour, elle se déclarait assoiffée d'idéal et de psychologie; le lendemain régnait partout la forme sentimentale: ce n'étaient que larmes et mélancoliques effusions, nacelles au clair de lune, sons de harpes sur les lacs, troubles du cœur, serments éternels, luttes orageuses de la passion au fond des consciences. En plein romantisme, quand l'imagination était considérée comme la première des lois de l'art, elle ne voulut entendre parler que d'aventures extraordinaires; et le roman à sensation, avec ses personnages tels qu'on n'en vit jamais, ses enlèvements éperdus, ses violentes péripéties, ses bruyantes cavalcades et ses héros empanachés fut en pleine faveur; et l'on donna aux passions un déploiement inouï; et l'on fit un gaspillage effréné des amours fatales et des situations folles. Lasse de ces griseries de cervelle, fatiguée de tant d'agitations, elle se prit à demander qu'on l'introduisît dans le réel de l'existence humaine. Aussitôt l'imagination est supprimée comme une faculté dangereuse, on écrit des romans, de même que des livres d'érudition, avec des montagnes de notes; les genres sont transposés, plus d'action, à peine des caractères, mais de continuelles peintures à la plume. Enfin, arrivée à cet état de satiété où le palais engourdi ne se réveille qu'à l'action brûlante des épices et des vins irritants, elle n'a plus annoncé d'appétit que que pour les mets d'une saveur extrême, et on lui a servi tout ce qu'elle pouvait supporter... de *naturalisme*.

Le mauvais goût est passager. Le bon goût est immortel. Des esprits choisis en conservent le dépôt, pour ainsi dire, de siècle en siècle, et le repassent à ceux qui suivent. Il ne saurait périr. Il demeure, gardant le génie de ses propres entraînements, aidant le talent à se former, éclairant la vraie critique, apportant aux dilettantes de tous les arts les satisfactions les plus pures. Néanmoins, il ne sera toujours que le privilège d'un petit nombre d'hommes, vraiment capables de juger des œuvres autrement que par le plaisir qu'ils y trouvent et d'en discerner au juste les délicatesses et les beautés. C'est qu'en effet cette faculté est à la fois simple et complexe, simple parce qu'elle vient à l'esprit, spontanément; complexe, parce qu'elle réunit en elle tout ce qui entre dans la perception de la beauté: le sentiment, l'imagination et la raison.

Gozlan (Léon), romancier et auteur dramatique français, né à Marseille, en 1803, m. en 1866. Avant de venir à Paris, il avait été matelot; il avait fait vers des contrées lointaines des voyages mystérieux, et il lui en était resté des souvenirs, qui lui permirent, à l'occasion, de se montrer un excellent écrivain de mer; témoin l'*Histoire des cent trente femmes*. Le début de G. dans le livre fut un roman intitulé les *Intimes*, d'un style chaud et passionné. Ce furent ensuite: le *Notaire de Chantilly* (1836), le *Médecin du Pecq* (1839), *Aristide Froissart* (1843). Il a surtout excellé dans les nouvelles. Tels de ses contes (la *Main cachée*, le *Blocus sentimental*, le *Fifre*, etc., sont des petits chefs-d'œuvre de style, de délicatesse et de sentiment. Son répertoire dramatique est assez nombreux (la *Main droite et la Main cachée*, *Une tempête dans un verre d'eau*, le *Lion empaillé*, etc.) Gozlan était par-dessus tout un fantaisiste, poussant les choses à l'extrême, le paradoxe, la couleur, le style, par l'horreur du plat et du banal. Sa qualité dominante était l'esprit, un « esprit taillé à facettes », comme a dit Gautier, d'où rayonnaient des étincelles de toutes les nuances. A cet esprit se mêlait beaucoup d'imagination, de poésie et de pittoresque.

Gozzi (Carlo), célèbre auteur dramatique italien, né à Venise, en 1718, m. en 1806. Sa verve bouffonne et satirique avait choisi, pour se développer, le cadre populaire, dédaigné par la



bonne compagnie, de la comédie fiabesque. C'est là que s'exhale sa causticité aristophanesque contre les gens et les choses, contre l'ennuyeux abbé Chiari, contre le pur mais un peu pâle Goldoni, contre le goût français et les mœurs vénitiennes. Inventeur d'un genre approprié aux idées de ceux parmi lesquels il vivait, c'est-à-dire de la manière d'être et de penser de la Venise que nous a dépeinte en ses mémoires le fameux aventurier Casanova; nature originale et créatrice, brodant à plaisir sur des riens — simples légendes, vieux récits ou contes bleus — il y laisse courir avec une curieuse désinvolture sa fantaisie prodigue. (*Œuv.,* Venise, 1772, 8 vol. in-8°; supplém., 1791, 2 vol.), traduct. partielle en français par Alph. Royer, Paris, 1865, in-12).

Graberg de Hemsoe (JACQUES, comte), historien suédois, né en 1776; consul en différentes villes; membre d'un grand nombre d'Académies européennes; m. en 1847, à Florence où il s'était fixé. Polyglotte émérite, qu'il écrivit en italien, en suédois, en français, en anglais, en portugais ou en latin, c'était en général sur des sujets intéressant l'histoire politique ou littéraire de la patrie scandinave. (V. la *Notice sur le comte Graberg de Hemsoe,* par lui-même, Florence, 1824, in-8°.)

Gracchus. Voy. **Gracques.**

Gracian (BALTASAR), poète et moraliste espagnol, né à Calatayud, en 1601; membre de la Compagnie de Jésus, recteur du collège de Tarragone; m. en 1658. Ne rien dire de vulgaire (*en nada vulgar*), c'était la devise de ce disciple de Gongora, fort goûté au temps de la floraison du précieux. L'un des docteurs du *cultisme* (*Agudeza y arte de ingenio*, 1648), il a donné la recette et l'exemple de ces raffinements inouïs de style que les Espagnols avaient prodigués en exagérant l'école de Marini. En cela, pourtant, il n'obéissait pas à un vain désir de briller, car il publia ses ouvrages, par modestie, sous le nom de son frère Lorenzo (*Obras de Lorenzo Gracian*, Madrid, 1664, Barcelone, 1700. V. Bibl. de Aut. esp., t. LXV); mais il était, à son insu, l'esclave du mauvais goût régnant. Son talent était fin et profond, son imagination vive et ingénieuse; il en gâta les meilleurs dons; une fois de plus, la convention et le système firent tort à la nature.

Gracienne (Langue). Du nom d'un type grotesque de barbier du XVI° s., Messer Graziano). Langage de fantaisie, dans la littérature italienne, dont le comique résulte de l'opposition calculée de la pensée avec l'expression, à l'instar d'un défaut commun dans la conversation des ignorants, qui, pour paraître savants, brouillent les mots et les emploient à contresens.

Gracques (les), famille renommée dans les fastes de la république romaine, et dont les plus illustres membres furent les deux tribuns: TIBERIUS SEMPRONIUS **Gracchus** (168-138 av. J.-C.) et CAIUS (159-121).

CAIUS **Gracchus,** qui nous a laissé des preuves vivantes de son éloquence dans les q. q. fragments que nous possédons de ses discours, surpassait de beaucoup Tibérius, son frère aîné, aussi bien comme orateur que comme homme d'Etat. (V. Meyer, *Oratorum romanorum fragmenta.*)

Gradation. Figure de rhétorique par laquelle on assemble plusieurs idées, plusieurs expressions qui enchérissent les unes sur les autres. *Va, cours, vole,* est une gradation.

Gradus ad Parnassum *(degré pour atteindre au Parnasse)*. Titre d'un dictionnaire latin, qui indique la quantité des mots, les synonymes, les épithètes, etc. et sert à faire des vers latins. Le premier qui l'employa est le P. Aler, un lexicographe allemand (Cologne, 1702.)

Par ext., tout dictionnaire où les mots sont disposés de façon à faciliter l'exercice de la versification.

Grævius (JEAN-GEORGES GRAEF, dit), célèbre philologue et archéologue allemand, né à Naumbourg en Saxe (1622), professeur à l'Université d'Utrecht depuis 1661, m. en 1703. Son *Trésor des antiquités romaines (Thesaurus antiquitatum romanorum),* en douze volumes in-folio, est un des plus vastes monuments d'érudition. Rome y revit tout entière non seulement en ses mœurs, en ses institutions, dans les principes de sa grandeur, mais jusque dans les moindres détails de la vie publique ou privée du citoyen. Il fonda les bases d'un autre immense recueil: le *Trésor des antiquités de l'Italie et de la Sicile,* continué après sa mort et mené à bonne fin par l'Allemand Buhrmann. Grævius avait donné des éditions fort estimées d'Hésiode, de Suétone, de Cicéron, de Florus, de Jules César, de Catulle, Tibulle et Properce.

Graffigny (FRANÇOISE D'ISSEMBOURG D'HAPPONCOURT, Mme de), femme auteur française, née en 1696, m. en 1758. Pour n'être entrée que tardivement dans la carrière des lettres, — vers la cinquantième année — elle n'en trouva pas moins vite le chemin du succès. On admira beaucoup, en dépit de leurs quelques anachronismes ou fortes invraisemblances, les *Lettres d'une Péruvienne* (Paris, 1747, in-12), œuvre charmante, bien digne de sa réputation, s'il est vrai que le naturel des sentiments, la vérité des émo-

tions, la chaleur communicative du style ne vieillissent point.

On ne lit plus, mais on signale encore du même auteur un ouvrage dramatique en cinq actes, *Cénie*, d'un genre analogue aux bonnes comédies de Nivelle de la Chaussée.

Graindor de Douai. Voy. **Chanson d'Antioche** ou de **Jérusalem**.

Grammaire. L'art de parler ou d'écrire conformément aux lois qui régissent les langues. Elle a pour objet l'étude du langage ou des signes de la pensée, considérés dans leurs éléments, leurs modifications ou leurs combinaisons. Didactiquement, elle se divise en trois parties principales: la *phonétique* ou *phonologie*, qui traite de l'origine des sons et des lettres d'un idiome et de leurs permutations; la *morphologie* qui indique les variations que les mots subissent dans leurs formes pour exprimer les diverses modifications de la pensée; et la *syntaxe*, qui fait connaître les rapports des mots entre eux et les règles d'après lesquelles ils se réunissent en phrases. Lorsque la grammaire s'efforce de marquer jusqu'à un certain point les origines de ces règles, d'en expliquer les causes et d'en décrire l'enchaînement, on l'appelle grammaire



La Grammaire, d'après une sculpture du XIIIe s., de la cathédrale de Laon, représentant les Arts libéraux.

générale et *raisonnée*. Lorsque, pour donner plus de force à cette méthode, elle a recours à des exemples et à des règles empruntés à la grammaire de plusieurs autres langues, étrangères ou classiques, elle s'appelle *grammaire comparée*. Celle-ci est une conquête de l'érudition moderne.

Grouper autour du même centre tous les membres d'une même famille *(indo-européenne, sémitique*, etc.), signaler à la fois toutes les variétés qu'elles peuvent fournir, leurs points de ressemblance et les caractères spécifiques que leur ont imprimés des nationalités et des climats différents: c'est l'œuvre de la grammaire comparée. Elle porte plus loin encore ses ambitions. Elle aspire à classer tous les idiomes de la terre, autant qu'ils lui sont connus, d'après leurs familles; à montrer ensuite ce qu'il y a de commun entre toutes ces familles, les points par où elles diffèrent entre elles, la facilité plus ou moins grande qu'elles offrent à la pensée humaine de se manifester avec force et clarté, et à faire connaître enfin les variétés de civilisations plus ou moins avancées auxquelles elles semblent avoir donné naissance.

Grammatiste. Celui qui montrait les lettres, chez les Grecs, c'est-à-dire qui enseignait à lire aux enfants.

Chez nous, quelquefois, celui qui enseigne, qui fait profession d'enseigner la grammaire. Ne s'emploie guère que par dénigrement.

Gramond ou **Gramont** (Gabriel de Barthélemi, seigneur de), historien français, né vers 1590, à Toulouse; conseiller d'État; m. en 1654. Flatteur de Richelieu et partial adversaire des huguenots. (*Historia prostratæ a Ludovico XIII sectariorum in Gallia rebellionis*, Toulouse, 1623, in-4°.)

Grandjean de Fouchy (Jean-Paul), savant français, né en 1707, à Paris, nommé en 1743 secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, m. en 1788. Les *Éloges* académiques (1761, in-12) de cet astronome sont bien terre à terre et bien pâles en comparaison de ceux de Fontenelle.

Grangier (Jean), humaniste français, né vers 1576, à Châlons-sur-Marne; régent au collège d'Harcourt; m. en 1643. Bien que Cyrano de Bergerac l'ait ridiculisé nommément dans sa comédie du *Pédant joué*, il ne manquait pas d'éloquence. Il passait pour le meilleur orateur latin de son époque.

Gras (Félix), poète méridional du groupe des néo-troubadours ou félibres, né à Malmort (Vaucluse), en 1844, m. en 1901, chantre épique du *Romancero provençal*.

Grasset de Saint-Sauveur (Jacques), littérateur français, né en 1757, à Montréal, au Canada; vice-consul de France dans le Levant; m. en 1810. Il colligea une grande abondance de détails sur des sujets d'histoire, de voyages, de descriptions cosmographiques, intéressants en eux-mêmes, et il en tira la matière d'une quarantaine de volumes pour la moyenne des lecteurs. (*Costumes de tous les peuples connus*, 1784, 4 vol.; *Encyclopédie des voyages*, 1795-96, 5 vol. in-4°, etc.)

Grataroli (Guillaume), médecin et humaniste italien, né à Bergame en 1516, m. en 1568. Mérite d'être rappelé son traité *De Memoria reparanda, augenda conservadaque* (Zurich, 1553, in-8°), traduit en français, en 1586.

Gratet-Duplessis (Alexandre), bibliographe français, né en 1792, à Janville; professeur de l'Université; m. en 1853. S'adonna, particulièrement, au classement et au choix des *prover-*

bes, recherchés pour leur intérêt de curiosité plutôt que pour leur valeur philosophique. *(Bibliographie parémiolog.,* Paris, 1847, in-8°; la *Fleur des proverbes français,* 1851, in-32.)

Gratius (FALISCUS), poète latin contemporain d'Ovide, originaire des Faleries, dont le court poème sur la chasse *(Cynegetica),* nous a été conservé dans presque toute son intégrité. (Édit. princ., Alde, Venise, 1534, in-8°. Plusieurs fois rééd. et traduit; voir partic. la collect. Nisard.)

Gratry (l'abbé AUGUSTE-ALPHONSE), théologien et philosophe français, membre de l'Institut, né à Lille, en mars 1805, m. en 1872. Il étudia d'abord les mathématiques, fut admis à l'École polytechnique, en 1825; puis donna sa démission et embrassa la carrière sacerdotale. Il fut appelé à la chaire théologique de la Sorbonne, le 28 octobre 1863. Ses nombreux écrits *(Cours de philosophie,* 1855-1857, etc.) se recommandent par l'élégance continue, la clarté et la vivacité du style, de même que par la vigueur et l'élévation de la pensée.

Grazzini (ANTONIO-FRANCESCO), poète et conteur italien, dit le *Lasca,* né et m. à Florence, 1503-1583. Ses *Festins (Cene),* visible imitation du *Décaméron,* l'ont classé parmi les meilleurs nouvellistes, continuateurs et disciples de Boccace. Le sel de l'humour assaisonne en ses contes le goût de la réalité. Ce sont les qualités de style et d'invention du maître; c'est aussi, malheureusement, la même licence de plume. Le bagage littéraire de G. comprend, en outre, des poésies diverses, des sonnets, des comédies. Il a été le fondateur de l'Académie de la Crusca.

Gréard (OCTAVE), professeur et littérateur français, né à Vire, en 1828; vice-recteur de l'Académie de Paris; membre de l'Académie des Sciences morales et de l'Académie française; m. en 1904. On remarqua sa thèse de doctorat sur la *Morale de Plutarque* (1866, in 8°; plus. édit.) Il avait vécu de longues heures dans la familiarité du grand écrivain grec. D'abord inspecteur de l'Académie de Paris, puis délégué à l'Hôtel de Ville pour la direction de l'enseignement primaire, promu inspecteur général et appelé à la direction de l'enseignement primaire au ministère de l'Instruction publique, avant d'être nommé vice-recteur de l'Université, il s'occupa avec beaucoup de zèle de toutes les questions qui s'y rattachent. Cet administrateur éminent a témoigné qu'il connaissait les hommes aussi bien que la législation de l'enseignement. Ses *Rapports* sur l'instruction primaire à Paris et dans les communes du département de la Seine, joignent à l'exactitude des informations un esprit d'ordre et une supériorité de vues qu'on n'est pas habitué à rencontrer dans les documents de ce genre. Absorbé par ses travaux administratifs et par la publication d'un gros recueil de lois, décrets, ordonnances, arrêtés, règlements, il a peu écrit. *(Précis de littérature,* 1875, in-8°, *Prévost-Paradol,* 1895, in-18, et public. diverses.)

Greban (ARNOUL et SIMON de), ou **Gresban,** auteurs dramatiques du XVe s., nés à Compiègne. Ensemble ou séparément, ces deux frères, sur lesquels on a peu de renseignements biographiques, attachèrent leurs noms à des élégies, à des complaintes ou poèmes à présent oubliés, et surtout à de vastes compositions dramatiques (le *Mystère de la Passion* en 25,000 vers et les *Actes des Apôtres* en 80,000), qui jouirent d'une longue renommée et occupent encore une place importante dans l'histoire des origines du théâtre en France. Joachim du Bellay traitait l'un et l'autre de *divins esprits.*

Grebo (le). Idiome africain des côtes de Guinée.

Grecque (littérature). La littérature des Grecs a été la plus brillante qu'il y ait eu dans le monde; elle a été aussi la plus longtemps féconde. Du IXe siècle avant J.-C. jusqu'au XVe siècle après, elle n'a cessé de produire; et, de nos jours encore, elle s'est efforcée de revivre. C'est le plus bel exemple de longévité littéraire.

Ce long espace de temps peut se diviser en neuf périodes. Le IXe et le VIIIe siècles av. J.-C. voient apparaître une poésie primitive, obscure d'abord, qui s'éclaire ensuite par l'épopée d'Homère. La deuxième période, c'est-à-dire le VIIe et le VIe s. voient naître la poésie lyrique et les premiers essais de la prose. Des guerres médiques à la mort d'Alexandre (324) naissent et se perfectionnent le drame, l'histoire, la philosophie et l'éloquence. La science et la critique appartiennent à l'époque Alexandrine. La prise de Corinthe fait passer les lettres de la Grèce en Italie; Rome succède à Athènes jusqu'à la fondation de Constantinople, 330 après J.-C. C'est la période impériale. En 529, Justinien supprime les écoles païennes. La littérature grecque n'est pas morte pour cela, elle se prolonge dans l'Église avec les docteurs et les moines; jusqu'en 1453 elle est cultivée dans les cloîtres, à la Cour. Le désastre de l'empire Byzantin ne la voit pas mourir tout à fait. Elle vit humiliée pour ainsi dire, sous les maîtres barbares, en attendant son réveil avec l'indépendance de la nation grecque.

Les Grecs ont dû la facilité de leur esprit et l'éclat de leur imagination à des causes diverses, parmi lesquelles il faut mettre en première ligne: le climat de leur pays, son heureuse situation, sa position sur la mer, et ses îles nombreuses. Leurs institutions religieuses, politiques et sociales ont partout favorisé l'essor du génie. Frères des peuples latins, ils ont été mieux servis qu'eux par l'harmonie et

la souplesse de leur langue. Il n'est pas difficile de découvrir dans leur histoire les origines de leur civilisation. Elles se rattachent à celle des études, mais elles s'en distinguent par un esprit de mesure et de juste correction. C'est par le sentiment religieux que la poésie se révéla chez eux. La crainte des dieux, la reconnaissance pour les bienfaits du soleil, la joie qui accompagne le retour de cet astre, les plaintes qui suivent sa disparition, furent les premiers objets de leurs vers. Les événements tristes ou joyeux de la vie les formèrent aux accents de l'ode, aux lamentations de l'élégie. Cette époque primitive est obscure. Les Grecs y voient l'influence de chantres divins, fils des Muses ou d'Apollon. C'est le poète de Thrace, Orphée, c'est Linus, c'est Musée qui paraissent avoir introduit le culte des Muses. Période fabuleuse qui environna d'ombre les premiers essais du génie grec.

Voici, cependant, venir des générations nouvelles. Des états se sont fondés, des peuples rivaux se sont fait la guerre, la Grèce a soumis ceux qui voulaient porter atteinte à sa liberté; des héros sont nés, ils ont rempli le monde de leur réputation, les arts se sont ébauchés, la navigation et le commerce ont mêlé les nations entre elles; les sujets de récits se découvrent: la poésie épique succède aux premiers chants lyriques. Homère est le représentant de cette manifestation éclatante. On sait à peine ce qu'il fut, où il naquit, où il vécut. Des fables ont été répandues sur son nom, et il risque fort de n'avoir jamais été. Des discussions sans résultat final ont remué longtemps ce problème. D'abord on a cru sans peine à sa personnalité individuelle; puis le doute a renversé ces croyances, on a pensé que, loin d'avoir eu un seul Homère, la Grèce en avait eu plusieurs et que de cette succession de génies si peu vraisemblable étaient sortis l'*Iliade* et l'*Odyssée*. Merveille plus étrange que l'existence d'un seul homme doué d'un génie supérieur! Quoiqu'il en soit, ces deux poëmes représentent le génie grec dans ce qu'il a de plus lumineux. De là sont sorties tant de traditions enchanteresses, de sentiments, de peintures, de caractères où se reflètent tous les dons de l'âme humaine, toutes ses passions, toute la vie morale du monde. Chantées dans les assemblées et dans les fêtes populaires, ces compositions n'ont rien perdu de leur éclat et de leur jeunesse. Les Rapsodes les ont répandues d'abord dans l'antiquité et aujourd'hui nous les retrouvons au début de toute civilisation moderne.

Hésiode, moins brillant qu'Homère, donna à la poésie un caractère plus conforme à la démocratie qui se formait, active, industrieuse et âpre au gain. Déjà l'esprit de l'Epopée s'affaiblit. L'élégie, l'ïambe, occupent les esprits, et les poëtes qui travaillent encore sur les légendes héroïques de leur patrie n'ont plus qu'un reste de faveur.

La IIe période est consacrée tout entière à la poésie lyrique. C'est l'époque d'une transformation sociale. Les citoyens sentent davantage leur liberté, l'esprit d'indépendance s'accroît; dans les luttes civiles, dans les combats avec les ennemis éloignés ou les voisins les plus rapprochés l'âme s'exalte. Pour répandre au dehors les sentiments qui la font vibrer, la flûte prête ses accents à la poésie et remplace la lyre. L'élégie invente un nouveau vers, le pentamètre; il forme, uni à l'hexamètre, le distique, et donne à cette poésie l'instrument le plus expressif et le mieux accommodé à son objet. On distingue trois époques dans son histoire. Elle est d'abord l'expression de la douleur, guerrière, morale, voluptueuse. Callinos, Tyrtée, Terpandre, Philétas, la plient aux circonstances politiques. On sait l'influence de Tyrtée à Sparte. Théognis et Solon le suivent de près. Mimnerme chante le plaisir et crée la poésie amoureuse. Phocylide enseigne la morale. Avec les Attiques l'élégie devient bientôt une simple épigramme, une inscription pleine d'un sens pressé, traduit en un langage orné de toutes les grâces. Simonide y excelle. A côté du pentamètre, *l'ïambe* se développe. Pressé, agressif, *l'ïambe* donna l'essor à un genre nouveau. Archiloque, qui passe pour en avoir été l'inventeur, s'en fit une arme et le glissa dans la satire. Simonide d'Amorgos, Hipponax (540 av. J.-C.) l'imitèrent. Ce dernier poète a surtout cultivé la parodie. La *Batrachomyomachie* s'y rattache, ainsi que la fable.

Jusqu'ici c'est l'influence ionienne qui s'est fait sentir. Le génie dorien devait avoir son tour. C'est à lui qu'il faut attribuer l'heureuse union de la musique et de la danse. Terpandre en fut le créateur. Le péan, les nomes, l'hyporchème, les hymnes, les prosodies, les parthénies, les scolies, les thrènes, les épithalames, les hyménées devinrent des genres littéraires, qui trouvèrent leur place dans les actes principaux de la vie domestique et sociale. Alcman inventa la strophe, Stésichore (630) l'épode: ainsi se préparait le chœur avec la strophe, l'antistrophe et l'épode. Les Eoliens firent servir les inventions doriennes à célébrer les sentiments du poète, ses émotions personnelles, ses amours ou ses haines. Lesbos produisit dans ce genre deux poëtes de génie: Alcée (640) et Sappho (627-570). Erinne a mérité d'avoir son nom mis à côté de celui de Sappho. Anacréon forma le goût de Catulle et celui d'Horace, il nous charme encore par sa mémoire et la lecture de pièces qui ne sont pas toutes sorties de sa main. Bacchylide se rapproche beaucoup de son oncle Simonide, mais le poète le plus élevé, le plus éloquent c'est Pindare mort en 441. Ses hymnes, les olympiques, les pythiques, les néméennes et les isthmiques font le plus grand honneur au génie de la Grèce. On regrettera toujours de n'avoir plus ses péans, ses dithyrambes, ses thrènes, etc., où s'était déployée sa verve passionnée et son intérissable tendresse d'âme.

Pendant que la poésie lyrique suivait ainsi le cours de ses destinées, la prose commençait à naître. Les *sept Sages* condensaient sous une forme sentencieuse les conseils d'une vie raisonnable mûrie par l'expérience. C'est à eux qu'il faut attribuer ces pensées pénétrantes, dont nous nous servons encore pour éclairer nos actions. La philosophie naquit avec eux (650-540) et l'Ionie fut son berceau. Thalès, Anaximandre, Anaximène sondent les mystères de la nature. Pythagore (530-568) ouvre à l'esprit les horizons des idées métaphysiques. Xénophane, Parménide, Empédocle sont encore plus hardis. Ces philosophes écrivent en vers, mais la prose se développe. L'introduction du papyrus fait en sa faveur une révolution décisive, une révolution à peu près semblable à celle de l'imprimerie au XVe s. L'écriture se répand, elle active les productions de l'esprit. Sous le nom de *logographes* des écrivains recueillent les faits, les traditions, les légendes. Ce ne sont pas encore des historiens; mais ils préparent les matériaux de l'histoire. (V. Cadmus de Milet, Hécatée de Milet, Hellanicos de Mitylène.)

Dans la troisième période à laquelle nous sommes parvenus, c'est Athènes qui va prendre la direction de la Grèce. C'est au génie de cette ville, à son action, à sa prospérité, à ses grands hommes qu'est dû le merveilleux dé-

veloppement de tous les arts. Elle a le bonheur d'avoir pour la gouverner des hommes d'un talent incomparable. Solon recueille les poèmes homériques; Pisistrate les corrige et les répand. Périclès pousse plus loin ces premiers commencements, il rend la démocratie triomphante après 40 ans de luttes; il fait partout resplendir les arts. Les sciences ne restent pas en arrière, l'astronomie s'essaie à ses études: après Phacinos, Méton fixe scientifiquement l'année solaire.

La gloire de cette époque, le chef-d'œuvre inimitable de la poésie grecque, c'est le théâtre. Par un coup de génie les chœurs et les dithyrambes religieux devinrent, après de longs essais, ces tragédies et ces comédies, que nul peuple n'a conçues avec tant de beauté. Par un mélange harmonieux, les récits, les chants, la danse se fondirent, et il en résulta des poèmes d'une incomparable puissance. Thespis, Phrynicos (535-477) les débrouillèrent, les premiers; Pratinas inventa le drame satyrique, qui n'était qu'une tragédie en belle humeur. Rien n'était fait encore. Le chœur avait conservé une trop grande étendue et l'appareil scénique n'avait rien de la dignité que réclame une œuvre d'art. Eschyle (525) y fit de plus importantes modifications, il inventa les machines, jeta un troisième personnage dans le chœur, conçut la *trilogie*, et la *tétralogie* en y adjoignant le drame satyrique. La scène s'agrandit, l'orchestre se développa, les décors s'embellirent et, dans l'amphithéâtre, les gradins en marbre du Pentélique ajoutèrent à la dignité des pièces et à la commodité des spectateurs. On comprend que le peuple d'Athènes fût particulièrement passionné pour ces jeux et que le moyen le plus sûr pour lui plaire etait de fournir un chœur.

Euripide avait quinze ans de moins que Sophocle. Il semble par son talent, par le tour qu'il imprima à la tragédie, avoir vécu plusieurs générations après lui. Né vers 480 il subit l'influence des sophistes Protagoras et Prodicos, fut l'ami de Socrate, l'élève d'Anaxagore, et coula dans ses pièces les principales idées de son système sur le monde, sur la vie et la mort, sur les misères de l'existence humaine. Euripide s'appliqua surtout à peindre les passions du cœur de la femme. Inferieures au point de vue de l'art, se sont les meilleurs documents psychologiques que son temps nous ait laissés. Après ces trois hommes illustres la Tragédie ne produisit que de très faibles poèmes; on cite Agathon, Philoclès, Euripide jeune, comme de très médiocres poètes.

La comédie tire son nom ou des bourgades qui furent son berceau ou des festins célébrés en l'honneur de Bacchus. Susarion de Mégare, porta dans l'Attique ce genre de réjouissances (580). Susarion parcourait les campagnes sur un tombereau, qui lui servait de théâtre; on attribue à Méson, un autre Mégarien, l'invention des masques d'esclaves et de cuisiniers. En Sicile, Epicharme (540-452), après bien d'autres, appliqua sa verve à la peinture bouffonne des mœurs et les usages de son temps. Dans l'Attique la comédie se façonne aux règles de l'art. Chiomide, Magnès, Cratinos firent beaucoup pour ses progrès. Déjà le cercle des sujets qu'elle traite s'élargit; avec Cratés, en particulier, elle tenta la peinture des caractères. Eupolis (446) fut le collaborateur d'Aristophane, l'immortel Aristophane (444). On n'a jamais poussé plus loin que l'auteur des *Nuées*, la passion politique, la liberté des attaques, la vivacité de la plaisanterie et dans les chœurs la délicatesse de la poésie. Enfin, bannie de la politique, la Comédie se réfugia dans la peinture des caractères. C'est la période de transition, qu'on appelle la comédie moyenne. Vers 420 Sophron inventa le *mime*, esquisse légère d'une action, d'un tableau, d'un caractère où la gaieté ne dédaignait pas de s'allier avec la raison.

L'histoire, qui n'a fait que s'essayer dans la période précédente, acquiert dans celle-ci toute sa force, elle atteint une hauteur qui n'a pas été dépassée depuis. Hérodote (490-480) conteur agréable, fait régner au-dessus de ses récits une pensée dominante. Thucydide (470) est né à peu près 15 ans après Hérodote. Par le caractère de son œuvre il en semble éloigné d'un siècle. Ce n'est plus un récit épique qu'il tente, c'est la réalité qu'il serre de près, c'est le tableau des événements qu'il met sous nos yeux, avec les causes qui les ont déterminés. Xénophon (431) a écrit les *Helléniques*, l'*Anabase*, la *Cyropédie*, l'*Agésilas*, l'*Économie politique*; il est moins un historien qu'un rédacteur ingénieux de mémoires; il a la grâce et le charme. Théopompe (408), Ephore, devenus historiens sur le conseil d'Isocrate, y font briller une éloquence apprêtée plutôt qu'une grande profondeur politique. En revanche, un écrivain tout différent par son génie et par ses travaux, Hippocrate, mettra dans le traité des *Eaux, des Airs* et *des Lieux* une fierté nationale qui relève fortement sa doctrine médicale; on estimera toujours son caractère et sa science.

La parole avait trop d'attraits pour les Grecs, elle jouait dans leur gouvernement un rôle trop prépondérant pour que l'éloquence ne prît pas chez eux tout son essor. Il n'y eut jamais d'orateur à Sparte, à Argos, dans la Crète: la sévérité dorienne s'y opposait. L'ionien se trouvait, au contraire, naturellement doué pour la parole, à Athènes le style attique mit partout l'activité; l'énergie, le goût, la mesure. Thémistocle dut, sans doute beaucoup de son autorité au maniement de la parole. Elle servit ses desseins politiques; elle fut un jeu brillant pour les Sophistes. Protagoras (480-410), Prodicos de Céos, Hippias d'Elis, en trafiquèrent. Avec Périclès l'éloquence est dans tout son éclat. Elle est sérieuse et brillante, elle laisse l'aiguillon dans l'âme de ceux qui l'écoutent. Jusques là elle était sortie d'une source naturelle. Bientôt les professeurs de rhétorique apparurent: le Syracusain Corax composa réellement une rhétorique, Tisias son élève développa son enseignement, Gorgias introduisit la rhétorique sicilienne dans Athènes,

La politique ouvrait un large champ à la parole. L'éloquence trouvait dans la discussion des affaires, dans les dangers que courait la liberté, dans les luttes des partis tous les sujets les plus capables d'élever et de fortifier les talents. Lycurgue, Hypéride, Lysias, Eschine, Démosthène, Dinarque, Démade, Démocrite, à des degrés divers, ont montré tout ce que les institutions d'un pays libre peuvent donner de grandeur à la pensée, ce que le patriotisme peut mettre de flamme dans l'âme de citoyens qu'une langue souple, harmonieuse et facile seconde et soutient.

La philosophie constitue à cette époque la gloire du génie grec. On trouve, dans ce mouvement intellectuel, réunies les conceptions les plus originales et les plus sublimes pour expliquer, par les seules lumières de la raison, l'homme, la nature et Dieu. A travers des rêveries ou des songes, maints penseurs grecs prévoient et devancent plus d'une vérité moderne et honorent les libres recherches d'une science qui se forme. Les Sophistes font courir grand risque à la philosophie, ils la diffament par leurs doutes et leurs mensonges.

Socrate (469) lui rend sa dignité ; il n'a rien écrit mais il a formé des élèves inimitables. Platon (429), Aristote (384), Xénophon vengent sa mémoire, rendent lumineuses et fixent dans l'histoire de l'esprit humain les pensées qu'il avait ébauchées. Ils ont mérité d'être pendant longtemps les précepteurs du monde. Théophraste, Euclide, Aristippe, Antisthène, Diogène, Pyrrhon, Epicure, Zénon, Cléanthe, se rattachent soit à Platon, soit à Aristote.

L'invention enfin s'est épuisée, les sources de la grande poésie se sont amoindries, mais elles ne se sont pas taries dans la quatrième période. Le génie grec s'est déplacé. D'Athènes, il a transporté son séjour dans Alexandrie, dans Pergame. Cette époque s'appelle Alexandrine. On lui a fait une mauvaise réputation ; elle ne la mérite pas. La grâce native des Grecs a pu s'alourdir, sans doute, elle n'a pas disparu. Après la mort d'Alexandre, ses capitaines qui se sont partagé son empire ont fondé des villes en Egypte, et les lettres y ont trouvé un asile bienveillant et des soins empressés. Les Ptolémées les ont secourues, non sans bonheur. Ptolémée Soter, Ptolémée Philadelphe (284-244), Ptolémée Evergète (246-221) ont accueilli les poètes, fondé des Bibliothèques, le *Museum*, et préparé une floraison moins brillante mais agréable et belle encore dans leur empire. Les livres amassés par eux, transcrits pour les poètes qu'ils nourrissaient comme en une volière ont fécondé la science. C'est par là que cette période mérite notre estime, c'est de cette institution semblable à un couvent de lettrés que nous sont venus les livres que nous étudions encore. La grammaire, science nouvelle, a servi à les épurer, à les classer, à les commenter. On en a fait des extraits ; des juges compétents les ont mis à leur rang et les ont répandus, ils les ont conservés en les faisant transcrire sur des peaux travaillées, sur des feuillets de parchemin. Nous devons toute notre reconnaissance à Démétrios, à Zénodote, à Callimaque (250-245), bibliothécaires de ces riches dépôts. Aristophane de Byzance, mort vers 145 av. J.-C., Aristarque de Samothrace, ont entretenu et dirigé l'amour des lettres. Cratès de Malle, à Pergame, non plus ne doit être oublié. La philologie prit un tel empire qu'elle envahit même la philosophie.

Il est vrai que l'histoire perdit sa force ; la rhétorique et la fantaisie la rapprochèrent trop du roman. Elle présente encore pourtant des mémoires et des biographies utiles ; citons : Mégasthène, le Chaldéen Bérose, l'Egyptien Manéthon, qui écrivirent en grec les histoires de leurs pays. C'est l'honneur d'Eratosthène d'avoir fondé à la fois la chronologie et la géographie. La tragédie n'avait pas passé à Alexandrie ; on ne cite qu'un malheureux produit de ce genre dans la *Cassandre* de Lycophron, monodie de 1.500 vers, qui forment autant d'énigmes. La gloire de l'Ecole alexandrine est l'élégie, non plus celle de Solon ou de Théognis, mais celle de Callimaque, dont l'*Hécatée* est le plus charmant spécimen. Philétas de Cos a le mérite d'avoir formé Properce et Tibulle et inspiré notre André Chénier.

Les poètes épiques renoncèrent à rivaliser avec Homère ; on se rabattit sur des ἐπυλλίσ, petites compositions comme celle d'Euphorion de Chalcis. Apollonius de Rhodes eut le bonheur d'aborder dans des Argonautiques un sujet qui l'inspira et le soutint heureusement. Virgile lui a dû plusieurs des traits dont il a peint sa Didon.

La fleur de la poésie alexandrine, c'est assurément l'idylle de Théocrite. Au milieu du luxe et des plaisirs raffinés des grandes villes, l'âme grecque se prit à regretter l'innocence des premiers jours : elle sentit avec plus de profondeur le charme de la nature, la simplicité des champs. En l'introduisant sur une scène étroite mais toujours relevée par la perspective de la campagne ou de la mer, Théocrite inventa un genre tout à fait nouveau. Il ne s'en était pas tenu là ; il reproduisit des *Mimes* à la manière de Sophron et d'Hérondas ; les mœurs de la ville et les habitudes bourgeoises lui ont servi de sujet sans qu'il s'y soit laissé aller à l'aigreur et à la sécheresse de la satire. Après Théocrite, il faut citer Bion et Moschus ; ils ont de l'agrément, mais la bucolique devient chez eux plus maniérée, elle a des tons d'agate et d'onyx comme ceux de notre Mellin-de-Saint-Gelais.

Antiphane (306), Alexis (390 ou 391) continuèrent la comédie moyenne. Ménandre, Philémon, Diphile, créèrent la comédie nouvelle. Ménandre (342) y fit entrer avec le charme du naturel et de la naïveté l'observation précise des mœurs, la finesse et l'agrément d'une intrigue facile à suivre. On a perdu les œuvres de ce poète, on en trouve un reflet dans Térence. Les fragments qui nous en restent nous font regretter davantage le trésor qui nous est échappé des mains.

Quand l'esprit poétique s'affaiblit, il se rejette sur la Science. L'invention venant à s'épuiser, les poèmes didactiques abondent. L'Astronomie inspira le poète Aratus ; comme lui, Eratosthène décrivit dans un *Hermès* les *Phénomènes* ; un médecin, Nicandre, mit en vers la matière de sa profession. La fable apparaît avec Babrias ou Babrios, qui semble avoir vécu au second siècle av. J.-C. Enfin nous devons à cette période nombre de petits poèmes, épigrammes ingénieuses qu'on a données en bouquets séparés d'abord, puis réunies en corbeilles sous le nom d'anthologies. Léonidas de Tarente (276), Méléagre de Gadara composèrent beaucoup de ces pièces. Le second imagina de recueillir celles qui couraient par toute la Grèce, il en fit une couronne qui passa par bien des mains avant d'arriver au XIVe s. dans celles d'un moine de Constantinople, Planude. Ce recueil, sans compter des pièces anonymes, renferme trois mille cinq cents épigrammes, dues à trois cent vingt auteurs ; c'est la joie des esprits cultivés, c'est l'honneur de la poésie grecque, excellente — on l'a dit —, comme un vin généreux, même jusqu'à la lie.

Pendant la cinquième période, c'est-à-dire de la fin du IIe s. jusqu'au règne d'Auguste, la littérature grecque passe tout entière à Rome. Elle répand l'instruction chez les Romains ; elle ne produit pas d'autre grand homme que Polybe (212). Otage des vainqueurs il devint l'ami et le commensal de Scipion, le vainqueur de Carthage. Mis au courant de la politique romaine, il en débrouille les causes et les effets.

D'Auguste à la fondation de Constantinople s'étend la sixième période. La langue se soutient encore, mais la poésie commence à tarir. Elle ne donne plus que les poèmes d'Oppien sur la pêche et sur la chasse. L'histoire est plus féconde. Diodore de Sicile, Denys d'Halicarnasse (29 à 30 ans av. J.-C.) ; Flavius Josèphe, Plutarque (mort 120 après J.-C.), Arrien, Appien, Dion Cassius (né vers 155 après J.-C.), Hérodien, Diogène Laërce, Athénée, Elien, ne sont ni les uns ni les autres sans mérite, ce sont des témoins de leur temps à qui nous devons des renseignements précieux. Strabon (66 av. J.-C., mort 24 après) eut le mérite de comprendre ce que devait être la géographie, un large tableau d'ensemble où

les mœurs, la vie publique, l'histoire, l'administration, le culte, les arts et même les sciences doivent trouver leur place. Ptolémée, au milieu du IIᵉ s., composa sa *Géographie* qui resta jusqu'au XVIᵉ s. le guide de tous les voyageurs. Pausanias décrivit la Grèce, il a donné le premier modèle des Guides qui servent aux voyageurs, il est particulièrement précieux pour les antiquaires.

Denys d'Halicarnasse est un critique plus occupé des mots et des phrases que des idées. Longin, dans le traité du Sublime fit des efforts pour unir la philosophie à la rhétorique; il vivifia ses jugements littéraires par la flamme généreuse de son âme. Tous les rhéteurs n'en pouvaient pas faire autant, c'étaient des Sophistes de plus en plus voués au charlatanisme. On dégage d'entre eux l'éloquent Dion Chrysostome, né vers le milieu du Iᵉʳ s. après J.-C. Hérode Atticos (101-176), Elias Aristide (117-189). Lucien vint à propos pour se moquer de la vaine hypocrisie des sophistes, du manège des philosophes et des préjugés de tous ses contemporains.

Epictète, un esclave, Marc-Aurèle, un empereur (161) honorèrent la philosophie par leurs vertus. Ammonius Saccas, Plotin (205). Porphyre (333-304), Jamblique la firent dégénérer dans les rêveries mystiques de ce qu'on appelle le néo-platonisme.

L'époque de la décadence est enfin arrivée pour la littérature grecque païenne. Le christianisme l'attaque et entreprend de la remplacer; elle lutte encore, mais sans aucune chance de succès. Cependant, la rhétorique compte encore des maîtres distingués : Themistios enseigne son art à Constantinople; Himerios de Pruse, en Bithynie (315-386) a l'honneur d'avoir pour élèves Basile, Grégoire de Nazianze, Julien. Comme Himerios, Libanios enseigne dans Athènes. Il fut maître de Basile, de Grégoire, de Jean Chrysostome. Julien n'était pas un rhéteur de profession, c'était un des meilleurs élèves formés par la rhétorique. Fort instruit, doué d'un esprit original, il fit monter les lettres sur le trône; son nom restera toujours comme un sujet de discussion. Il avait une verve incomparable, un style vif, pénétrant; il eut le tort de s'attacher à des idées dont le temps était passé.

Si l'histoire ne se recommande plus par le talent de la composition elle nous renseigne, du moins, sur les faits et sur les hommes. Eunape (346) a écrit des vies de Philosophes et de Sophistes. Il a laissé des annales où il narrait l'histoire de l'Empire depuis la mort de Claude le Gothique, en 270 jusqu'en 410. Zozime (395 à 410) s'est proposé d'imiter le sens pratique de Polybe. Procope (526) est le plus important de ces historiens, il a été mêlé aux événements qu'il raconte et dans son *Histoire secrète* il se dédommage par une indiscrétion peu honorable des éloges que son titre officiel le forçait à donner à des hommes et à des actes réprouvés par sa conscience. Agathios (536) a raconté les guerres de Narsès contre les Goths, les Vandales, les Francs, et surtout les Perses. Il n'était pas de force à ranimer l'histoire.

La philosophie avait encore deux asiles : Alexandrie et Athènes. Le premier fut souillé par le meurtre de la savante et belle Hypatie (415), victime de la superstition populaire; l'autre fut fermé par un édit de Justinien en l'année 529, mais auparavant cette école s'est honorée du nom de Proclus. Il mourut à 96 ans terminant noblement une vie d'étude, de labeur et d'ascétisme.

La poésie conserva assez de sève pour faire, sinon refleurir, du moins revivre l'épopée. Quintos de Smyrne prit les *choses après Homère* au point juste où le poète les avait laissées au XXIVᵉ livre de l'*Iliade*. Lascaris l'a appelé Homérissime; il le mérite par son application plus que par son genie. Nonnos a pris pour sujet les courses triomphales de Dionysos (Bacchus) à travers le monde oriental. Beaucoup de verve, un grand luxe d'images, beaucoup d'exagération mêlée à un style coulant, harmonieux mais monotone ne peuvent pas mettre Nonnos au rang des grands poètes. L'histoire d'*Héro et de Léandre* met fin à cette longue production de la poésie grecque. Musée en fut l'auteur; il a dû vivre au commencement du VIᵉ siècle.

Le Roman a sa place dans ce déclin universel. Il y eut même une si grande vogue que Julien se vit obligé d'en défendre la lecture à ses prêtres. Les *Aventures de Théagène et de Chariclée* ont rendu célèbre le nom d'Héliodore qui les a composées. Plus célèbre encore est le nom de Longus, grâce au roman de *Daphnis et Chloe :* des scènes champêtres, des descriptions agréables, une affectation de pudeur et d'innocence calculées en rendent la lecture intéressante dans le grec ; en français, Amyot nous empêche de sentir le sophiste et ses défauts.

Le christianisme ne porta pas d'abord ses prosélytes à l'étude des lettres profanes. Il les en détourna plutôt. Mais il avait des idées à répandre, des doctrines à combattre, et il fit usage des lettres à son tour. L'époque que nous parcourons n'a pas été tout à fait stérile. Il faut citer d'abord les Apologistes, comme saint Justin (89 ap. J.-C.), Athénagoras, qui, dans ses efforts pour combattre les chrétiens, finit par les mieux connaître, se convertit à leur foi et s'en fit l'apologiste auprès de Marc-Aurèle et de son fils. Hermias fit appel à la raillerie contre les philosophes païens. A mesure que le christianisme étendait ses conquêtes, il eut ses savants comme Clément d'Alexandrie, comme Origène (185). Une fois triomphant, le christianisme, aux IIIᵉ et IVᵉ s., eut besoin de fonder son unité religieuse. Cette nécessité des temps suscita des hommes et des orateurs comme Athanase (mort en 373), Grégoire de Nazianze (328), saint Basile (329), Grégoire de Nysse, son frère, et saint Jean Chrysostome, le Père le plus éloquent de l'Église grecque.

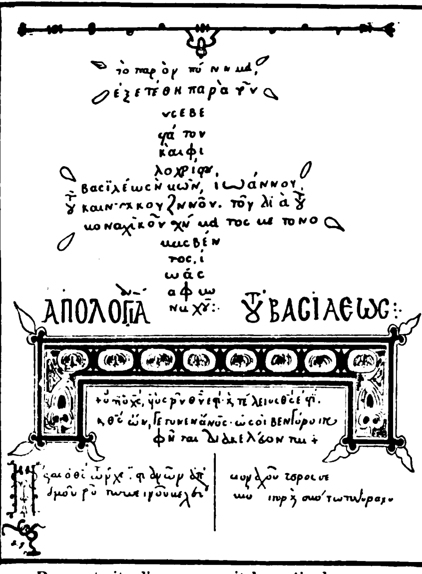
Nous avons à citer dans la Chronographie Julius Africanus, qui débrouilla la chronologie depuis la création jusqu'à l'an 221 après J.-C. L'histoire est représentée par Eusèbe (264), l'auteur d'une histoire universelle en deux livres, et le premier qui ait fait une histoire ecclésiastique.

Le christianisme favorise les sentiments tendres et mélancoliques; ce sont eux qui ont inspiré Grégoire de Nazianze, dans ses vers; son langage est souple, sa pensée noble et pure. Ses compositions n'ont plus rien du passé; elles font prévoir nos poètes modernes. Synesios (370) rend un dernier hommage à la mythologie grecque en lui demandant ses images et ses figures, mais c'est surtout à la métaphysique qu'il emprunte les pensées de ses hymnes.

Nous voilà parvenus à la période de la littérature grecque qu'on appelle byzantine. Nous mettons le pied dans un temps qu'on a voulu flétrir sous la désignation de *Bas-empire*. Un absolu dédain serait injuste à l'égard d'une série de huit siècles qui n'ont été complètement stériles ni pour la philosophie, ni pour l'histoire, la politique, ou les arts. Pressé de toutes parts, cet empire d'Orient produisit des capitaines, des artistes, des historiens en grand nombre.

Sous Justinien (527-580) on distingue Agathias, Hesychos, Paul le Silentiaire, Jean de Gaza, Alexandre de Tralles. Maurice monte sur le trône en 580; Alexandrie est prise par les Sarrazins. Les lettres comptent Théophylacte de Simocatte, Georges de Pisidès. Sous Léon l'Isaurien (718-744), la théologie envahit de plus en plus les savants. On y trouve les noms de docteurs plongés sans fin dans des discussions hérissées. Le grand schisme commence avec Photius (860); il conserve le goût des lettres. nous lui devons des extraits de plus de deux cents écrivains d'auteurs anciens qu'il juge. Avec Michel Psellus l'ancien, aidé de Théodore le Stoudite, de Georges le Syncelle, il ménage une sorte de renaissance dans les lettres. Elle eut lieu sous le règne des princes de Macédoine. Basile était lui-même un ignorant, mais il sentait l'avantage des connaissances et il envoya son fils Léon le Philosophe s'instruire auprès de Photius. Son successeur Constantin Porphyrogénète brilla parmi les savants (916). Nicéphore Phocas (963-969) fut loin d'être indifférent à la littérature. Basile II (976-1028) encouragea Léon Diacre, Simon Seth, Georges Cedrenos, Jean Xiphilin, Suidas; et, sous lui, fut composé un lexique célèbre, le *Grand Etymologique*, dont l'auteur est inconnu. La dynastie Comnène ne fut pas sans gloire dans les lettres (1081-1118). Anne Comnène écrivit sous ce titre : l'*Alexiade* une histoire d'Alexis Comnène. On place sous cette dynastie Nicéphore de Bryenne, Jean Scylitzès, Jean Zonaras. Sous Michel Comnène (1143-1180) on vit paraître Théodore Prodrome, Constantin Manassès, Isaac et Jean Tzetzès, Jean Cinnamos. Sous Andronic Comnène on cite Eustathe de Thessalonique, scoliaste d'Homère, Michel Glycus, Grégoire de Corynthe, Emathius ou Estathius surnommé ὁ Ἐρωτικός. En 1204, Constantinople tombe aux mains des Latins; des princes de l'Occident y règnent jusqu'en 1261; on distingue dans cette période Nicétas, Choniatès, George l'Acropolite. Michel Paléologue remonte sur le trône de ses pères (1221-1282). La langue a subi dans cette période de notables changements; cependant elle conserve toute son intégrité chez Nicéphore Blemmyde, Grégoire ou Georges de Chypre. Nicéphore Choumnos, Théodore Hytarcène, Manuel Philé, Maxime Planude. Sous Jean Cantacuzène (1344-1355) Démétrius de Cydon, Nicéphore Grégoras, Constantin Armenopoulos annoncent la fin de la langue sans tarir la production; elle est de plus en plus ecclésiastique ou occupée de Scholies (Manuel Chrysoloras, Théodore Gaza, Gémiste Pléthon, Bessarion, Georges de Trébizonde). Enfin, en 1453, la prise de Constantinople par les Turcs entraîne avec elle la chute des lettres. Michel Doucas, Georges Phrantzès, Georges Kodinos, Chalcondyle, Jean Argyropoulos, Andronic Callistor, Michel Apostolos, Jean Lascaris, Mousuros, dispersés, vont chercher un asile en Italie et en d'autres parties de l'Europe où ils emportent leurs manuscrits et leur science. Depuis la malheureuse catastrophe de Constantinople, les Grecs privés de leur patrie ne cessèrent pas de cultiver les lettres; ils devinrent les précepteurs de l'Europe et commencèrent une nouvelle période dans l'histoire de leur langue. En Turquie, les patriarches en conservent le dépôt; ils ne peuvent pas le défendre tout entier. Hermonyme de Sparte enseigne le grec à Paris (1478), Michel Marcellus le Tarchaniote, Emmanuel Georgillas. Michel Chysolo-ras remplissent l'Europe de leurs gémissements sur les malheurs de leur pays.

Le XVIe s. ne vit pas tarir leurs pleurs. Jean Lascaris rapporta environ 200 manuscrits qu'il avait tirés du Mont Athos; il écrivait le latin avec facilité, il se fit le défenseur des rites grecs. Zacharie Kalliergès donna, en 1499, une édition du *Grand Etymologique* et mérita les éloges d'Erasme. Arsène Apostolès, qui mourut à Venise, en 1515, fut un des Grecs les plus distingués de son temps, et s'honora par des travaux littéraires sur les comédies d'Aristophane. Nicolas traduisit l'*Iliade* d'Homère en langue vulgaire. Jacques Trivolès, poète gracieux, donna en vers l'histoire de Tagliapierra en 1528. Nicolas Sophiacos copia des manuscrits grecs conservés à la Bibliothèque de Paris. Damascène Stoudités fut un des plus savants et des plus vertueux prêtres de son temps, il était de Thessalonique.



Page extraite d'un manuscrit byzantin du XIVe s. (Bibl. nat., n° 1224).

Debaris de Corfou fut d'abord un élève du gymnase grec fondé à Rome par le pape Léon X, et puis disciple de Jean Lescaris; il mourut à Rome un peu avant 1588. Michel Sophianos, qui mourut à la fleur de l'âge, donne en 1570 des Scholies sur Eschyle. Etienne de Lusignan, en 1537, écrivit une *histoire universelle de l'île de Chypre*, depuis Noë jusqu'en 1572. Siméon Cabasilas employait sa science à instruire la jeunesse. Emile Port, né en 1556, se distingua par des notes savantes sur l'*Iliade*, sur Thucydide, Euripide, Pindare, Aristophane, sur la *Rhétorique* d'Aristote. Venise devient alors le centre des poètes et des grammairiens, nés dans les îles de l'archipel et de la mer Egée.

Au XVIe s. encore, on voit Constantin Lascaris se mêler au mouvement luthérien; il fut fortement combattu par les Jésuites. Le schisme d'Occident, les projets de la réunion des deux Eglises latine et grecque occupent l'activité des Byzantins. Léon Allatius (1586-1669), excellent théologien, fameux poète, passe pour un controversiste redoutable. Léonard Philaras, que les Français appelaient Villard ou Villaret, né à Athènes 1673, vint en France, servit les desseins de Richelieu, écrivit des mémoires sur ce dernier, composa en grec une ode sur la Conception de la Vierge pour les *Palinods* de Rouen. Vincent Cornaro signait le fameux roman l'*Erotocritos;* Georges Chortatzès, de Crète, et l'un des meilleurs poètes de son temps, laissait une tragédie, *Erophilé*, où brille la grâce poétique, la vivacité des sentiments et la variété des images. C'était aussi Dosithée Notaras, prélat plein de feu, plein de hardiesse, remuant, entreprenant, qui irrita infiniment les Latins; il était né à Corinthe, le 31 mai 1661, il mourut en 1707.

Le XVIIe s. nous fournit un bon nombre de Grecs instruits; il est vrai que leur langue se gâte, elle s'emplit d'italianismes, d'expressions turques; la littérature familière, le romaïque, fait du progrès. En politique des tentatives d'indépendance furent plusieurs fois renouvelées et, à chaque fois, les lettres y prirent leur part. Il faut citer parmi ces patriotes Nicolas Maurocardato, né à Constantinople 1670, mort en 1730: il a ranimé l'instruction dans son pays, il possédait une belle bibliothèque; Apostolos Zénos, né à Venise en 1669, qui se fit dans la littérature italienne une très grande renommée; Dapontès Constantin, né dans l'île Scopello, vers le début du XVIIIe s., qui ne cesse de rêver la liberté, il souffrit pour elle et mourut en 1789, et Rhégas né vers le milieu du XVIIIe s., qui mit son talent plein de chaleur au service de l'indépendance de son pays, et mourut victime de son patriotisme en 1798.

Le XIXe s., surtout dans ses trente premières années, vit aboutir les nombreux soulèvements des Grecs et la conquête définitive de leur indépendance. L'estime et les sympathies des principales nations de l'Europe les récompensaient enfin de leurs persévérants efforts. Le temps était venu où ils purent se retrouver et se régénérer. Cette période fut aussi fructueuse pour les lettres. La langue devait s'en ressentir. Elle était abîmée sous une couche de barbarie; les Grecs à peine devenus indépendants se mirent à l'œuvre. Les chansons des Klephtes ne suffirent plus à leur ambition de ressaisir les formes anciennes. Il y eut même des excès de la part des rénovateurs. Les principaux ouvriers furent, dans ces temps modernes: Jean Bilaros, né à Janina en 1771, savant medecin, botaniste de grand mérite, poète ingénieux; défenseur de la langue romaïque, il tenta d'écrire le grec sans accents; Philozoès Kontos qui fut, au jugement de Chardon de la Rochette, un helléniste des plus distingués et peut compter parmi les restaurateurs de la langue ancienne; Panagiotis Kodricas, né à Athènes dans le milieu du siècle précédent, et qui fut interprète du gouvernement français au ministre des affaires étrangères; il tenait pour la langue populaire; il mourut en 1827. Adamantios Coray, né à Smyrne en 1748, mort à Paris en 1833, médecin, savant dans les lettres, il fut par ses écrits, ses discours, ses lettres, le plus puissant et le plus actif membre de l'indépendance hellénique. Homme admirable à tous les points de vue et le plus admiré de tous les Grecs auxquels il a fait le plus de bien. Athanas Kristopoulos, né en 1772 en Macédoine, médecin, se distingua par son érudition littéraire, par les grâces de son esprit, qui l'ont fait surnommer le *Nouvel Anacréon*. Il consacra ses efforts à la langue la plus simple. Georges Gennadius (né en Thrace 1786, mort en 1854), prêtre et patriarche, consacra toute sa vie au patriotisme, à la propagation des Ecoles; cette vie est pleine d'actes de dévouement à son pays. Constantin Economos, né en Thessalie le 27 août 1780, se voue à la restauration des Ecoles, après une vie de voyages utiles et de fatigues. André Mostoxydès, né à Corfou en 1785, passa à l'âge de 15 ans en Italie; il s'y fit distinguer par ses merveilleuses aptitudes, il voyagea à la suite de Capodistrias, trouvant des loisirs pour les études grecques, mêlant la politique à la littérature; après une vie bien remplie, il mourut en 1860 à Corfou, récompensé par l'estime de ses compatriotes.

Voilà le tableau que nous présente la littérature grecque, toujours vivace après tant de siècles, toujours féconde en hommes de savoir et surtout de dévouement à leur pays. Depuis qu'ils se sont sentis renaître, ils n'ont pas manqué à leur destinée. Les luttes qu'ils se sont livrées pour attaquer ou défendre la langue populaire ont tourné à son avancement et à la perfection. Ils ont fait des efforts heureux pour ressaisir leur langue. Xénophon est devenu leur modèle. Tout homme bien élevé vise à se rapprocher de son style. Il n'y a pas une bien grande différence, en effet, entre le style de cet ancêtre et celui que parlent et qu'écrivent les Grecs bien nés et les journalistes. Ils ne manquent pas d'hommes de talent, de critiques, de romanciers et des poètes. Nous nous contenterons de rappeler les noms les plus glorieux: Rangabé père, Philippe Jean, Balettos, Zambelios, P.V. Bretos, Renieris, Valaoritis, Rangabé fils, Commondouros, Tricoupis, Dem. Bikelas, et d'autres qui suivent, avec succès les traces de leurs devanciers et s'illustrent par le talent et l'amour du Bien. — Ch. G.

Greeley (Horace), publiciste américain, né à Amherst, dans le New-Hampshire, en 1811, m. en 1872. Homme d'invention et d'entreprise, agitateur politique, grand créateur de journaux (le *Morning-Post* (1833), le *New-Yorker*, la *Tribune* (1841), il accrut notablement la force d'expansion de la presse aux États-Unis.

Green (John-Richard), historien anglais né à Oxford en 1837, m. en 1883. Il est, avec Freeman, l'un des chefs de l'école contemporaine anglaise, dans dans ce genre d'études. Il s'attache à expliquer l'histoire plutôt comme une suite d'épisodes dramatiques. Une de

ses meilleures œuvres, à ce point de vue, est sa « *Short History of the English people* »[Petite hist. du peuple anglais.]

Greene (ROBERT), romancier et dramaturge anglais, né vers 1560, m. en 1592. Il mena l'existence accidentée, bien caractéristique des auteurs de son époque, se faisant autant remarquer par ses extravagances de conduite que par son talent, portant dans ses ouvrages: romans, drames, chansons et confessions, la même passion exubérante que dans ses actes. *Henri VI* est un de ses drames les plus remarquables. Parmi ses nouvelles on cite: le *Triomphe du temps*, *Manethon*, etc.

Grégoire le Thaumaturge (saint), père de l'Eglise grecque, disciple d'Origène, né à Néocésarée (Pont), mort vers 270. Evêque de sa ville natale, il travailla avec succès à la conversion des infidèles, assista au concile d'Antioche, en 264, et laissa des œuvres remarquables, entre lesquelles on signale l'*Eloge d'Origène*, le *Symbole ou Exposition de la foi*. (Éd. Vossius, Mayence, 1604, in-4°.)

Grégoire de Nazianze (saint), père de l'Eglise grecque surnommé le *Théologien*, fils de l'évêque de Nazianze du même nom et de sainte Nonne, frère de saint Césaire et de sainte Gorgonice; né en 329, près de Nazianze (Cappadoce), m. en 389. Il alla étudier à Alexandrie, puis à Athènes où il contracta une amitié profonde avec saint Basile. Le concile de Constantinople, qui déposa l'évêque hérétique Maxime, élut G. à sa place en 381. Mais son élection ayant été contestée, il donna sa démission et se retira dans le domaine paternel d'Arianze. Ses *Discours*, au nombre de 53, nous le montrent grand orateur non moins qu'érudit. Ses *Lettres* sont d'un vif intérêt et ses *Poésies* ont un charme de douce et religieuse mélancolie. On lui a attribué faussement une tragédie ou centon dramatique: le *Christ souffrant*. Il vient à la tête des orateurs chrétiens du IVe s., après Jean Chrysostome et Basile. La meilleure édit. de ses *Œuv.* est celle des bénédictins, commencée par le P. Clémencet, en France (1778) et terminée par l'abbé Caillau (1842).

Grégoire de Nysse, père de l'église grecque, frère de saint Basile, né vers 331, à Sébaste, ville de l'Asie-Mineure. Évêque de Nysse, il prit une part active aux conciles tenus à Constantinople en 381, 382 et 394. Comme écrivain, il se distingue par la profondeur et la portée philosophique de son esprit. Comme exégète il suit la méthode allégorique d'Origène, mais sans admettre la préexistence des âmes. On reconnaît souvent dans ses expressions et dans sa pensée même le reflet de la philosophie grecque. La *Patrologie* de Migne donne ses *Œuv. (Traités dogmatiques, Livres de controverses, Discours, Oraisons funèbres)*, en 3 vol. (Ed. princeps, version latine, Cologne, 1037, in-fol.)

Grégoire de Tours (GEORGIUS-FLORENTIUS, saint), historien français surnommé l'*Hérodote de la barbarie,* né en Auvergne, en 544, m. en 595. Archevêque de Tours, prélat de grande activité, souvent pris pour médiateur dans les différends des rois de France, il fut l'un des principaux négociateurs du traité d'Andelot (587), et défendit



Grégoire de Tours, écrivant ses chroniques (d'après un ancien manuscrit de la Bibliothèque nationale).

avec fermeté les droits et privilèges de sa ville épiscopale. On lui doit le monument le plus précieux et le plus honorable de notre histoire primitive: l'*Historia Francorum.* Naïf dans ses pensées, crédule jusqu'à l'excès sur les miracles, rude et incorrect en son langage, peu méthodique et assez confus dans la disposition de ses matières, il possède en revanche, l'animation dans le récit, et l'art tout spontané de mettre en scène les personnages, de peindre par le dialogue.

Grégoire Ier (saint), surnommé le *Grand,* né à Rome, en 540, m. en 604. Élu pape en 590, il maintint avec énergie la suprématie du siège de saint Pierre, restaura la discipline ecclésiastique, fit rentrer dans la foi catholique les Lombards et les Visigoths d'Espagne, envoya en Angleterre le moine Augustin avec plusieurs missionnaires, et réussit à extirper les restes du paganisme en Sicile, en

Corse, en Sardaigne. Au milieu de ses grands travaux, il s'était occupé de régler l'ordre et les prières de l'office; c'est l'objet de son *Liber sacramentorum*, dont le fond est resté dans le missel romain. Il établit aussi le chant d'église, qui a gardé son nom, le plain-chant, le *cantus firmus*. La collection des 844 lettres de ce pape (*Registerepistolarum libri XIV*) importe, extrêmement à la connaissance de l'histoire ecclésiastique et civile de l'époque. (*Œuv. compl.*, Venise, 1768-76, 17 vol. in 4°, Paris, 5 vol. gr. in-8°.)



Le pape saint **Gregoire le Grand**, dans le costume d'un pape du XIII° s., d'après une statue de la cathédrale de Chartres.

Grégoras (NICÉPHORE), historien byzantin, né vers 1295 à Héraclée de Pont, m. vers 1360. (*Hist. de Constantinople*, 1204-1359, éd. princeps Wolf, Bâle, 1562; et nombr. rééd., parmi lesquelles on distingue la savante publication de Parisot, Paris, 1850, in-8°.)

Grenailles (FRANÇOIS), littérateur français, né en 1616, à Uzerche; historiographe de Gaston, duc d'Orléans; m. en 1680. Le *Livre des plaisirs des dames* (Paris, 1641, in-4°) lui gagna des lectrices. On a comparé, pour des similitudes de situations, le *Phèdre* de Racine à sa tragédie: l'*Innocent malheureux ou la mort de Crispe* (Paris, 1689, in-4°), antérieure d'une quarantaine d'années.

Gresban. Voy. **Gréban.**

Gresset (JEAN-BAPTISTE-LOUIS), poète français, né à Amiens en 1709; élève des Jésuites à Paris; admis à l'Académie en 1748; m. en 1777. On n'oubliera jamais le nom de Gresset, à cause du poème de *Vert-Vert* (1734), l'histoire d'un perroquet en quatre chants, et le plus agréable badinage que nous ayons en notre langue. Sa comédie du *Méchant*, en cinq actes et en vers, 1747, l'une des meilleures pièces du XVIII° s. par la finesse de détails, la noblesse de ton et la pureté de goût, est restée au répertoire du Théâtre-Français. L'éclat compromettant de certaines de ses poésies imprégnées de philosophisme, telles que la *Chartreuse*, l'avait fait exclure de la Compagnie de Jésus. Sur la fin de sa vie, pris de scrupule, il alla s'ensevelir dans la retraite, à Amiens, brûla ses manuscrits et rétracta ses ouvrages.

Grévin (JACQUES), poète français, né en 1538, à Clermont-en-Beauvaisis, mort âgé seulement de trente-deux ans (1570), à Turin, où il était médecin de la duchesse de Savoie. Cette carrière si courte, il avait eu le temps de la remplir en composant un grand nombre de poésies faites à l'imitation des Italiens et des Espagnols, une pastorale, une satire violente contre son ancien maître Ronsard (*Poésies diverses*, 1561, in-8°), deux comédies: la *Trésorière* et les *Esbahis*, une tragédie: *César*. L'un des réformateurs du théâtre, au XVI° s., il conçut, avec Jodelle, l'idée d'un genre moyen entre la comédie d'école et la farce populaire.

Griboïedov, auteur dramatique russe, né en 1795, m. assassiné, en 1829, à Téhéran, où il était ambassadeur. Il est surtout connu pour une comédie très originale (*Trop d'esprit nuit*, 1823), satire piquante et fine des ridicules de la vie moscovite.

Griffet (HENRI), théologien et historien français de l'ordre des Jésuites; prédicateur ordinaire du roi (1698-1771). On tira des éditions nombreuses de quelques-uns de ses ouvrages de piété, tels que l'*Année du chrétien* et *les Méditat. pour tous les jours de l'année.*

Grignan (FRANÇOIS-MARGUERITE de Sévigné, comtesse de). Voy. **Sévigné.**

Grimaldi (FRANÇOIS-ANTOINE), historien et moraliste italien, né à Seminora, en 1740, m. en 1784; prit le contre-pied des idées de J.-J. Rousseau sur l'inégalité entre les hommes.

Grimm (FRÉDÉRIC-MELCHIOR), littérateur français, d'origine autrichienne, né en 1723 à Ratisbonne; amené à Paris, par le comte de Schomberg comme précepteur de ses enfants; m. en 1807 à Gotha. Les parents de G. étaient, dit-on, pauvres et obscurs; mais ils avaient pu lui donner une éducation convenable. Des propositions lui furent faites par une Cour du nord, — qui avait eu l'occasion d'apprécier la finesse de son esprit, — d'entretenir une correspondance avec elle. Depuis 1753, il commença d'envoyer régulièrement à divers princes et princesses d'Allemagne, de Suède, de Pologne et de

Russie, des lettres sur les ouvrages et sur les hommes, où nous trouvons, aujourd'hui, la vraie chronique littéraire de la seconde moitié du XVIII[e] siècle. « La volumineuse collection de ces feuilles (v. l'édit de J. Taschereau, 1829-31, 15 vol. in-8° et celle de M. Tourneux, 1877-82, 16 vol, in-8°), malgré les défauts et les bigarrures, malgré les morceaux de différentes mains qui y sont entrés (des lettres de Diderot, de M[me] d'Epinay, de Raynal et peut-être de Suard) fait un corps d'ouvrage et mérite d'être inscrite au nom de Grimm. « C'est son esprit, dit Sainte-Beuve, qui en a dicté les principales parties et il n'y est pas difficile d'y suivre une pensée originale, qui ne ressemble ni à celle de La Harpe, ni à à celle de Marmontel; qui est d'un tout autre ordre, et qui ne craint pas le parallèle en ses bons moments, avec celle de Voltaire. »

Grimm (JACOB), célèbre philologue allemand, né à Hanau en 1785; professeur et député; associé de l'Institut de France; m. en 1863. Aidé de son frère Guillaume, il a attaché son nom à des œuvres capitales dans la linguistique. Ainsi, par son admirable analyse comparative des langues germaniques à laquelle il a donné le titre modeste de *Grammaire allemande* (1819, 4 vol.), il a démontré rigoureusement l'unité fondamentale de tous ces idiomes; et il a suivi, à travers les temps, depuis le IV[e] s. jusqu'à nos jours, l'histoire de leurs divers développements. *(Hist. de la langue allem.,* 1848, 2 vol., etc.).

Grimmelshausen (JEAN-JACQUES-CHRISTOPHE), pseudonyme *Greifenstein von Hirschfeld,* romancier allemand, né vers 1625, m. le 17 août 1676. Il avait débuté par des romans bibliques, lorsqu'il conçut l'idée de fondre en un seul et même récit, assaisonné du sel de la satire, les anciennes légendes du pays et les nouveautés étrangères, les idées, les passions et les aventures du moment. Et le fameux *Simplicissimus (Abenteuerliche Simplicissimus)* vit le jour, et l'Allemagne eut son premier roman national. Il fut extraordinairement populaire.

Grimoire. Livre dont on disait que les magiciens se servaient pour accomplir leurs évocations. Le g. était conçu en une espèce d'argot cabalistique et rempli de signes étranges, signes constellés, figures astrales, emblêmes sidéraux ou autres, au moyen desquels les sorciers prétendaient évoquer les démons et les morts pour les contraindre à des actions surnaturelles. Tels le *Grand Grimoire* et le *Dragon rouge,* livrets de sorcellerie d'une antiquité respectable, qui se sont perpétués jusqu'à nos jours dans les bibliothèques populaires.

Gringore ou **Gringoire** (PIERRE), poète dramatique français, né vers 1475, à Caen, m. vers 1547. Tout à la fois compositeur, entrepreneur et acteur dans les représentations théâtrales qu'il donnait: mystères, moralités, farces ou *soties,* G. fut loin d'être ce poète famélique et déguenillé qu'a représenté Victor Hugo en sa *Notre-Dame de Paris.* Pamphlétaire à la suite de la cour, patronné par Louis XII dans ses plus vives hardiesses, il fit monter la comédie politique sur ses tréteaux; il mit en scène avec une verve aristophanesque inépuisable toutes les classes de la société. Son *Jeu du prince des Sots,* donné le mardi gras de l'an 1511 au marché des Innocents, attira un concours prodigieux de peuple. Il avait pour devise : *Tout par raison, raison partout, partout raison.* C'est pour la suivre autant que pour satisfaire son penchant à la satire qu'il écrivit son célèbre livre des *Folles entreprises,* revue longue et embrouillée, — profonde, cependant — des sottises du temps passé et du temps présent, depuis les guerres d'Alexandre jusqu'aux expéditions d'Italie. Quelques-unes de ses inspirations, tendant aux réformes politiques et morales *(Chasteau de labour,* 1499), ont une grandeur frappante pour l'époque.

Gringore, sur la fin de ses jours, se retira « en lieu plaisant et opportun dedans Nancy, à la petite cour d'Antoine, duc de Lorraine, dont il fut le hérault d'armes à gaiges et prouffits. » Peut-être voulait-il faire oublier ses audaces juvéniles en rimant désormais « les très précieux et notables psaumes du royal prophète David, non sans cause dits pénitentiels, et enfin les heures de Notre-Dame. »

Grisélidis. Conte populaire du moyen âge, apparenté au lai du *Frêne* de Marie de France, et rendu célèbre par Boccace. L'héroïne est le type le plus touchant de la vertu conjugale.

Groddeck (ERNEST-GODEFROI), littérateur allemand d'origine polonaise, né à Dantzig, en 1762; précepteur des enfants du prince Adam-Casimir Czartoryski : professeur de littérature grecque à l'Université de Wilna ; mort en 1819. Rendit ses connaissances utiles par de bonnes éditions classiques et par un manuel d'histoire littéraire estimé. *(Historiæ Græcorum litterariæ elementa,* Wilna, 1811, in-8°.)

Groënlandais. Voy. **Eskimos** (Idiome des.)

Grognet. Voy. **Grosnet.**

Grolier de Servier (JEAN), bibliophile et numismate français, né en 1479, à Lyon; trésorier-général sous

François Ier; m. en 1565. Les volumes qui sortirent de sa précieuse collection, quand elle eut été dispersée en 1675, atteignirent des prix très élevés, au feu des enchères publiques, avec leur estampille bien connue des amateurs : *J. Grolerii et amicorum.* Louis XIV acheta sa collection de médailles.

Gronovius (Jean-Frédéric-Gronov, par latinisme), érudit allemand, né à Hambourg en 1611; professeur à l'Université de Leyde; m. en 1671. Plein de science en tout ce qui concernait les langues, les littératures et l'histoire de l'antiquité, il rendait chez lui l'érudition aimable par les qualités de l'esprit et l'urbanité des manières. (Edit. nombreuses, accompagnées de notes, de Tite-Live, Sénèque, Stace, Pline, Tacite, etc.; dissertat. latines et lettres.)

Gronovius (Jacques), érudit hollandais, fils du précédent, né à Deventer en 1645, successeur de son père à la chaire de belles-lettres, dans l'Université de Leyde; m. en 1716. Il fut loin de posséder l'égalité d'humeur de celui dont il avait hérité le savoir, et, plus d'une fois, il mit de la passion dans la dispute des mots. On a oublié ses polémiques, mais on a gardé le souvenir du vaste travail auquel il attacha son nom *(Thesaurus antiquitatum græcarum,* Leyde, 1697-1702, 12 vol. in-fol.) qui, joint au *Trésor des antiquités latines* de Grævius, forma un véritable monument. (Edit. annotées d'auteurs anciens et dissertations.)

Grosnet ou Grognet (Pierre), poète et moraliste français, né à Toucy, dans l'Yonne, m. vers 1540. L'un des imitateurs de Dionysius Caton, il donna une suite de ses distiques sentencieux, intitulée : les *Mots dorés du grand et du sage Caton* (Paris, 1530-33, in-8°).

Grote (Georges), publiciste et historien anglais, né en 1794 à Claytrill, m. en 1871. Auteur d'une *Histoire de la Grèce* (Londres, 1846-58, 8 vol. in-8; plus. éd. et trad.), regardée comme un modèle pour la valeur du fond et l'originalité des aperçus.

Grotefend (Georges-Frédéric), orientaliste allemand, né à Münden (Hanovre), en 1775, m. en 1853. Vétéran de la science des cunéiformes, il avait, le premier, déchiffré les noms de Darius, de Xerxès, d'Artaxerxès et d'Hystape; il montra, sur les briques de Babylone, celui de Nabuchodonosor, et fournit les éléments d'un système d'étude.

Grotius (Hugo de Groot, dit), célèbre publiciste, érudit, et juriste hollandais, né à Delft, en 1583, m. à Rostock, en 1645. Pensionnaire et conseiller de Rotterdam, en 1613, membre des États de Hollande, député aux États-Généraux, il prit parti pour Barneveldt contre Maurice de Nassau, fut arrêté et emprisonné. Il put s'évader, grâce au dévouement de sa femme, et se retira en France, où il séjourna dix années, comme ambassadeur de la reine Christine de Suède. G. n'avait que 25 ans, lorsque, préludant à sa célébrité future, il publia, sous le titre retentissant du *Mare liberum,* un plaidoyer éloquent non moins qu'habile en faveur d'un principe nouveau, d'une vérité pour ainsi dire perdue et tout à coup retrouvée : la mer libre, les trois quarts du globe ouverts à l'énergie humaine, l'affranchissement du commerce. Plus fameux encore est son grand ouvrage *De Jure pacis et belli* (Paris, 1625, in-4°; rééd. et trad. nombr.), qui a été la base fondamentale du droit public moderne. Savant universel, G. avait fourni une large contribution de travail et d'idées à l'histoire *(Annales de rebus belgicis,* 1609, etc.), à la théologie *(Opera theologica,* Amsterdam, 1679, 4 vol. in-fol.), à la poésie didactique et morale.

Grundtwig (Nicolas-Frédéric-Séverin), prédicateur et écrivain danois, né à Udby, en Zélande, le 8 sept. 1783, m. en 1872. Poète original, historien, critique, érudit, philosophe religieux d'une nature parfois bizarre et confuse, mais grandiose comme celle de Gœrres, sa gloire n'a pas dépassé, autant qu'elle le mériterait, les frontières de sa patrie.

Grouvelle (Philippe-Antoine), publiciste français, né en 1758, secrétaire du conseil exécutif, sous la Révolution; m. en 1806. Lié d'une vieille amitié avec Cerutti, le fondateur de la *Feuille villageoise,* il déploya, dans ce journal, un grand zèle pour la propagande des idées démocratiques. Il lui succéda, en 1792, comme rédacteur en chef. Éditeur, avec Grimoard, des *Œuvres de Louis XIV* et des *Lettres* de Mme de Sévigné, il se vit nommé, en 1796, membre associé de l'Institut.

Gryphius (André-Gryph), poète dramatique allemand, né en 1616, l'année même de la mort de Shakspeare, m. en 1664, à Gross-Glogau, sa ville natale. Joignant à l'imagination une science extraordinaire (il parlait onze langues, dit-on), il essaya d'introduire en Allemagne un théâtre avec chœurs à la manière antique. Ses tragédies *(Léon Arminius, Catherine de Géorgie, Charles Stuart, La Mort de Papinien, Cardenio et Calinde)* « sont les premières, nous dit M. Vapereau, qui offrent de la régularité,

des situations fortes, des caractères marqués, un style facile et une langue correcte, malgré les inégalités du ton. » Quoique sa vie eût été bien aventureuse et très troublée, il montra qu'il avait aussi la faculté du comique par deux pièces originales : *Peter Squenz* et *Horribilicribrifax,* où les travers du jour sont fortement poussés au ridicule.

Guadet (Marguerite-Élie), homme politique français, né à Saint-Emilion, en 1758, député à la Convention, où il fit partie du groupe des Girondins, m. avec eux sur l'échafaud révolutionnaire, en 1794. Discoureur éloquent et ingénieux, il était toujours prêt à monter à la tribune et à tenir tête à ses adversaires.

Guanches (langue des). Idiome que parlèrent les aborigènes des îles Canaries. Il se rattachait au groupe libyen.

Guarani. Idiome américain indigène parlé dans la région du Paraguay et de l'Uruguay.

Guarino ou Guarini, en latin *Varinus,* philologue italien, né à Vérone, en 1370, m. en 1460. Le premier de sa nation qui ait donné des leçons publiques de langue grecque, il passait pour l'un des plus grands humanistes de son siècle.

Guarino ou Varino, en lat. *Varinus* et *Favorinus,* philologue italien, né près de Camerino, en 1450; précepteur de Jean de Médicis; évêque de Nocera; m. en 1537. Auteur d'un lexique grec considérable (Rome, 1523).

Guarini (Battista), célèbre poète italien, né à Ferrare en 1537, chargé de plusieurs missions aux cours de Ferrare, de Mantoue, de Florence et d'Urbin; m. en 1612. Il n'est guère d'ouvrage poétique ayant joui d'une plus grande vogue que sa tragi-comédie pastorale en cinq actes et en vers du *Fidèle berger.* (*Pastor fido,* 1585, nomb. éd. et trad.) Les bergers de G., très ressemblants à ceux du Tasse dans l'*Amyntas,* n'ont rien qui sente la campagne. L'Arcadie qu'ils habitent n'est pas la rude et sauvage Arcadie des vieux Pélasges, mais un lieu d'élégance et de politesse où Cupidon, brouillé depuis quelque temps avec sa mère, s'est réfugié comme dans son asile favori. Cette fusion gracieuse, quoique mignarde et subtile, où G. emprunte à l'antiquité ses idées et ses personnages pour les raffiner dans le style à la mode, fut longtemps regardé comme le comble de l'art. (V. frontisp.)

Guaycuru (le). Idiome américain indigène, parlé entre le Paraguay et le Pilcomayo.

Gudin de la Brenellerie (Paul-Philippe), littérateur français, né en 1738, m. en 1812. On lui sait moins de gré de ses propres essais critiques, historiques, philosophiques et de ses poèmes, généralement médiocres, que d'avoir recueilli, dans une bonne édition complète, les œuvres de son illustre ami Beaumarchais. (Paris, 1809, 7 vol. in-8°.)



Frontispice d'une édition des œuvres de **Guarini**, à Venise.

Gudrun. Poème épique allemand de la fin du XII° s., anonyme comme les *Niebelungen* et probablement postérieur à cette *Iliade* romanesque. Emprunté plus spécialement, pour la donnée fondamentale, à la mythologie et à l'histoire de l'extrême Nord, les mœurs y sont presque partout celles de l'âge héroïque et maritime. Malgré les imperfections d'une langue encore dans l'enfance, *Gudrun* (éd. Barstch, Hahn, San Marthe, Simrok) est un monument littéraire de grande valeur. Il a des parties admirables : épisodes fortement conduits, caractères observés et suivis avec art, images éclatantes, richesse de pensées.

Guénard (Antoine), littérateur français, né en 1726, à Damblin; membre de la Compagnie de Jésus; m. en 1806. Il répondit par un chef-d'œuvre à cette question, sujet de concours de l'Académie française : *En quoi consiste l'esprit philosophique?* remporta le prix d'éloquence (1755), puis s'arrêta sur cet éclatant début, sans plus rien produire ensuite. (Voy. *Tablettes d'un curieux,* 1789, 2 vol. in-12.)

Guéranger (dom Prosper), écrivain religieux français, né au Mans, en 1806, m. en 1875, dans la célèbre abbaye de Solesmes, dont il fut le prieur. Outre deux livres d'histoire, des traités religieux en abondance et une foule d'autres écrits, il publia une œuvre importante : les *Institutions liturgiques* (1840-1842, 2 vol. in-8°), où sont déployées, pour l'explication du symbolisme des cérémonies, une magnificence et une poésie de style exceptionnelles.

Guérard (Benjamin), érudit français, restaurateur de la science des cartulaires et des polyptiques, né en 1797, reçu à l'Académie des Inscriptions, en 1833, m. en 1854. Son enseignement inaugura la fondation de l'École des Chartes (1821). Une célèbre *Introduction au polyptique d'Irminon,* et la publication des *Cartulaires*, accomplie avec toutes les ressources de la diplomatique, auront été ses œuvres les plus méritoires.

Guéret (Gabriel), jurisconsulte et écrivain français, né à Paris, en 1641, m. en 1688. Son *Parnasse réformé,* livre curieux et piquant rédigé vers 1670, fait connaître les opinions littéraires du moment sur les auteurs vivants ou morts dont le nom, les ouvrages, étaient encore un sujet de conversation.

Guérin (Maurice et Eugénie de), littérateurs français, dont la courte carrière s'écoula, pour le premier, entre 1810 et 1839; pour la seconde, entre 1805 et 1848. Bien que les pages de Maurice (*Reliquiæ,* Paris, 1861, 2 vol. in-16) dénotent plus particulièrement un paysagiste sentimental de l'école de Bernardin de Saint-Pierre et que les compositions d'Eugénie (*Reliquiæ,* Caen, 1855, in-32) appartiennent davantage à la poésie lyrique, on ne sépare point, d'habitude, ces deux âmes rêveuses si intimement unies par l'amour fraternel pendant leur vie et par le souvenir qu'elles ont laissé de cette liaison après leur mort.

Guérin (Paul), théologien et compilateur français, né à Buzançais en 1830, camérier d'honneur de Léon XIII. Il a pris rang parmi les principaux hagiographes avec l'important recueil, en 17 volumes in-8°, des *Petits Bollandistes,* qui n'a pas eu moins de vingt éditions; et il a publié avec un certain succès industriel une grande encyclopédie intitulée : *le Dictionnaire des Dictionnaires.* (1886-1896, 7 vol. in-4°; introduction (I-XXXVI) par Frédéric Loliée.)

Guerle (Jean-Marie-Nicolas de), littérateur français, originaire d'Irlande, né à Issoudun, en 1766, professeur d'éloquence à la Sorbonne; m. en 1824. Traducteur de l'*Enéide,* auteur d'un *Eloge historique des perruques* (1799, in-12), d'une *Apologie de la satire* et de *Recherches sceptiques sur Pétrone,* il tourna d'assez jolis contes, entre autres les *Cygnes, Stratonice et son peintre, Pradon à la Comédie* ou les *Sifflets.*

Guerrazzi (François-Dominique), écrivain et homme politique italien, né à Livourne en 1805; dictateur de la république toscane, avant la constitution du royaume d'Italie; élu plusieurs fois, comme membre du parti de l'opposition, au Parlement; m. en 1873. Ses romans, drames, articles d'économie et de littérature, portent l'empreinte des agitations de son esprit. Il a passé par l'exil et par la prison, et il s'en souvient. Violemment il s'échappe en des transports contre la société, contre le destin, contre les hommes et les choses. L'imagination de ce fougueux démocrate est mal réglée ; son style est emphatique. Mais on y rencontre aussi bien des pages éloquentes. (*La Bataille de Bénévent, le Siège de Florence,* etc.)

Guevara (Antonio de), prélat et écrivain espagnol, évêque de Cadix : né en Biscaye, vers 1490, m. en 1545. Très bien vu de l'empereur Charles-Quint, mêlé aux grandes affaires de l'État, il fut à même de corriger une érudition confuse et quelque peu pédantesque par ces jugements solides, dont la base est l'expérience directe des choses. Balzac, en composant le *Socrate chrétien* et le *Prince,* s'inspira plus d'une fois de son roman philosophique et moral : l'*Horloge des princes.* Il a laissé, en outre, des *Sermons,* des *Lettres.* (*Epistolas familiares,* Bibl. de Aut. esp., t. XIII.)

Guevara (Luis-Velez de), auteur dramatique et romancier espagnol, né à Ecija, en 1570, m. en 1644. Ses comédies d'intrigue et ses pièces religieuses résultèrent d'une imagination forte. (*Comedias famosas,* Séville, 1730, in-4°). Il a eu la paternité du *Diablo cojuelo* (Madrid, 1641, in-8°), ce *Diable boiteux* si heureusement imité par Lesage. On a surnommé Velez de Guevara le Scarron espagnol.

Guez (le). L'une des langues sémitiques africaines, aujourd'hui langue morte; cet idiome est le plus ancien représentant du groupe éthiopien.

Gui de Bourgogne. Chanson de geste du XIII° s., appartenant au cycle royal et consacrée à la guerre d'Espagne. (Ed. Guessard et Michelant, 1859, dans le recueil des *Anc. poètes de la France.*)

Gui de Cambrai, trouvère du XIII° s. A son nom reste attaché le souvenir d'un poème sur la légende, originaire-

ment grecque ou syriaque, des saints Barlaam et Joasaph. (Éd. Meyer, Paris, 1865.) Il avait composé aussi l'une des suites du roman d'*Alexandre*.

Gui de Nanteuil. Chanson de geste de la fin du XIIe s. (cycle de Doon de Mayence) et probablement faite par un auteur de l'Ile-de-France (Éd. Paul Meyer, *Anc. Poét. de la France*, 1861, in-16.)

Gui de Warwick. Roman d'aventures du XIIIe s., de source anglo-saxonne.

Guiart (GUILLAUME), chroniqueur français du XIIIe s.; né à Orléans. Sa *Branche des royaus lignages* (1306) développe surtout, en un style original, les péripéties de la guerre de Flandre de Philippe IV, à laquelle l'auteur avait pris part comme sergent d'armées. (Éd. Buchon, 1828, 2 vol. in-8°.)

Guibert (HIPPOLYTE, comte de), littérateur français, membre de l'Académie, né en 1743, à Montauban; maréchal de camp en 1788; m. en 1790. Très estimé de son temps pour son *Essai général de tactique* [1772, 2 vol. in-4°], il est moins connu, maintenant, par ses *Œuvres militaires* (Paris, 1803, 5 vol. in-8°) et par ses *Œuvres dramatiques* (Paris, 1822, in-8°) que par son rôle dans la vie et dans la correspondance de la célèbre Mlle de Lespinasse.

Sa femme, LOUISE de COURCELLES, comtesse de **Guibert,** édita ces *Lettres* mêmes et publia quelques romans.

Guibert d'Andrena. Voy. **Garin de Monglane.**

Guibert de Nogent (l'abbé), chroniqueur français, né en 1053, à Clermont (Oise), m. en 1124. Comme par compensation d'un style souvent obscur, diffus, on reconnaît chez ce narrateur de la première croisade *(Gesta Dei per Francos)* un certain ordre, des détails piquants et un air de philosophie qu'on ne rencontre pas d'habitude chez ces vieux chroniqueurs. Le savant bénédictin Luc d'Achéry estima ses écrits théologiques assez intéressants pour les publier à part en 1651.

Guicchardin (FRANCESCO-GUICCIARDINI, nom francisé sous la forme de), célèbre historien italien né à Florence, en 1482, m. en 1540. Professeur de droit, diplomate et homme de guerre, il fut envoyé par Clément VII comme lieutenant-général pour apaiser les troubles de la Romagne. Il mania avec une égale habileté la plume et l'épée. On a beaucoup vanté son *Histoire d'Italie de 1490 à 1534* (Florence, 1561, 2 vol. in-8°), bien qu'elle soit suspecte de partialité, à divers égards. Il a du feu, de l'âme; il est dramatique et décrit admirablement un champ de bataille. Seulement sa phrase ornée, polie, cadencée, a quelque monotomie en sa diffusion.

Guichenon (SAMUEL, comte de), généalogiste français, né en 1607, à Mâcon; historiographe de France et de Savoie; nommé en 1651 comte palatin par l'empereur Ferdinand III; m. en 1664. Très estimée dans la science héraldique est son *Histoire généalogique de la Maison de Savoie* (Lyon, 1660, 3 vol. in-fol.)

Guidiccioni (GIOVANNI), littérateur italien, né en 1480 à Via-Reggio, évêque de Fossombrone et gouverneur de Rome; m. en 1541. Ses *Rime* (1567, in-12), ses *Orazione alla republica di Lucca*, Florence, 1568, in-8°) s'efforcent éloquemment à réveiller chez les Italiens dégénérés le sentiment patriotique.

Guignes (JOSEPH de), orientaliste français, né en 1721, à Pontoise; reçu en 1754 à l'Académie des Inscriptions; m. en 1800. L'esprit de système faisait beaucoup de tort, chez ce savant, à l'autorité de son érudition étendue. *(Hist. générale des Huns, Turcs, Mogols et autres Tartares occidentaux*, Paris, 1756-58, 5 vol. in-4°.)

Guillaume, moine de Saint-Denis, chroniqueur du XIIe s.; secrétaire de Suger et son panégyriste. *(Vie de Suger*, collect. Guizot, t. VIII.)

Guillaume (JACQUETTE), femme auteur française du XVIIe siècle. Très convaincue du bien fondé de sa cause, elle ne fit que plaider pour toutes sortes de *bonnes et fortes raisons* la supériorité du sexe féminin sur le masculin. (Les *Dames illustres*, 1665; *Disc. sur le sujet que le sexe fém. vaut mieux que le masculin*, 1668.)

Guillaume VII, duc d'Aquitaine, né en 1025, m. en 1058. Guerrier fameux, poète enchanteur, libertin intrépide, c'est sous ce triple aspect qu'il se fit connaître à ses contemporains.

Guillaume IX, comte de Poitou et duc d'Aquitaine, poète provençal de la fin du XIe s. et du commencement du XIIe s.; m. vers 1127. Il tient la tête des troubadours connus par leurs œuvres, qui, pendant deux siècles, ont rempli de leurs chants les cours et les châteaux. Il termina ses jours dans un cloître.

Guillaume d'Auvergne, évêque de Paris, théologien, sermonnaire, philosophe, m. en 1274. L'un des docteurs les plus remarquables de l'Université, il joignait à la science un style vif et imagé. *(Opera omnia*, Orléans, 1674, 2 v. in-fol.). Il passe pour avoir été le premier qui eût fait usage des livres grecs d'Hermès Trismégiste. La critique moderne, néanmoins, l'a dégagé de la ré-

putation d'hermétiste qu'on lui avait faite, au xve siècle.

Guillaume de Blois, poète latin du XIIe s., dont on ne connaît que l'*Alda,* suite de narrations libres entremêlées de dialogues. (Ed. Wright, Londres, 1842, in-8°). Il appartenait à l'ordre des Bénédictins, et était le frère puîné du célèbre Pierre de Blois.

Guillaume de Champeaux *(Gulielmus a Campellis* ou *Campellensis),* philosophe français, fondateur de l'école célèbre de Saint-Victor, évêque et comte de Châlons, m. en 1121. En face de Roscelin soutenant le nominalisme dans la fameuse question des Universaux; en face d'Abailard, fondant le conceptualisme, G. de C. admet le réalisme, non pas ce réalisme outré dont les conséquences furent énoncées par Gilbert de la Porée, etc., mais un réalisme modéré, une doctrine conciliatrice répondant à son caractère prudent, modéré, quelquefois même indécis. (Voy. le *Thesaurus anecdotorum* de D. Martenne, t. V ; le t. IV des œuvres de saint Bernard, éd. Mabillon, où sont publiés des frag. de G. de C.)

Guillaume de Chartres, historien français, né à Chartres vers 1225, mort vers 1280; aumônier et biographe du roi Louis IX, duquel il se préoccupa surtout de décrire les vertus morales et religieuses. (V. le t. X des *Histor. de la France.)*

Guillaume de Conches, grammairien et philosophe français, né à Conches (Eure), en 1080, m. en 1150. Par ses gloses sur Platon, Priscien, Boëce, par son traité : *De Philosophia libri quatuor,* il s'efforça de concilier les théories néo-platoniciennes avec les dogmes catholiques.

Guillaume de Dôle. Roman d'aventures anonyme du XIIIe s., où l'auteur s'était imaginé d'insérer des chansons ou fragments de chansons de tout genre.

Guillaume de Ferrières, vidame de Chartres, trouvère du XIIe siècle. Avant de partir à la quatrième croisade, comme l'un des chefs de cette expédition, il avait soupiré sur des rythmes gracieux, chansons, saluts d'amour (éd. Aubry, Paris, 1856) ses peines de cœur, et célébré le culte des dames.

Guillaume de Lorris, trouvère du XIIIe s., né à Lorris en Gâtinais, m. en 1262. Il a composé les quatre mille soixante-dix premiers vers du *Roman de la Rose.* D'un esprit délicat et doux, « très peu clerc » et bien éloigné des hautes visées encyclopédiques de son continuateur Jean de Meung, sa seule ambition avait été d'écrire un *Ars Amatoria* sur le modèle idéalisé d'Ovide, pour l'agrément du monde chevaleresque.

Guillaume le Maréchal (la vie de), comte de Pembroke. Poème historique français du XIIIe s., composé peu après la mort de ce régent d'Angleterre, en 1219. C'est une des meilleures productions littéraires du moyen âge par l'animation, la pureté, la souplesse et l'aisance du style, comme par la valeur des documents qu'elle fournit sur les mœurs, les sentiments, les habitudes, la vie sociale des XIIe et XIIIe siècles.

Guillaume de Machault, poète lyrique français, né vers 1290 ou 1295, au village de Machault, dans la Brie, m. à Reims, en 1377. Secrétaire de Jean de Luxembourg, roi de Bohême, il l'avait accompagné dans ses aventures et avait perdu un œil à son service. Musicien et poète, il créa des genres nouveaux ; ce fut un très habile artisan de rimes et de rythmes. La rhétorique, néanmoins, occupait plus de place que la passion dans ses « louanges des dames », sous quelque forme qu'il se plût de les cadencer : chansons, ballades, lais, virelais ou triolets. Vers la fin de sa longue existence, G. de M. se tourna vers des sujets sérieux. Il consacra une chronique de 8,887 vers (la *Prise d'Alexandrie)* à raconter les circonstances qui précédèrent et accompagnèrent l'assassinat du roi Pierre de Lusignan.

Guillaume de Digulleville ou **Deguilleville.** Voy. **Deguilleville.** (Ce dernier nom, généralement adopté d'après un manuscrit, parait une version fautive.)

Guillaume de Nangis, chroniqueur du XIIIe s., moine bénédictin, probablement originaire de Nangis (Seine-et-Marne). Il rédigea en latin la *Vie de Saint-Louis, la vie de Philippe III* et une *Chronique de la création du monde.* Malgré l'étroitesse de ses vues, il n'était pas au-dessous de ceux qui, de son temps, écrivaient le latin monastique, et il montra même quelques-unes des qualités de l'historien.

Guillaume d'Orange au Court-Nez, appelé aussi Guillaume Fierabrace et saint Guillaume de Gellone. Héros central d'une vingtaine de poèmes épiques *(Garin de Monglane, Girart de Viane, Aimeri de Narbonne, Coronement Looys,* le *Charroi de Nismes,* etc.) qu'on rattache à la geste de Garin de Monglane, c'est-à-dire à l'une des plus importantes subdivisions du cycle carlovingien.

Guillaume de Palerme (ou de **Palerne.** Roman d'aventures anonyme du XIIIe s., qui paraît mélangé d'éléments celtiques et byzantins.

Guillaume de Pastrengo, né vers 1400 à Pastrengo, près de Vérone, ville où il exerça les fonctions de notaire et de juge. Sous cette appellation : *De*

viris illustribus, il eut l'idée du plus ancien dictionnaire historique, bibliographique et géographique.

Guillaume de Poitiers, chroniqueur, né à Preaux, près de Pont-Audemer, vers 1020, et qu'il ne faut pas confondre avec le troubadour et prince du même nom. Chapelain de Guillaume le Conquérant, il fut l'un des premiers narrateurs de la conquête normande. (V. dans la Collection Guizot, t. XXIX).

Guillaume de Saint-Amour, théologien français, né vers 1200, mort en 1272. Recteur de l'Université de Paris, il mena une très ardente campagne contre les privilèges des ordres mendiants. Ecrit *ad hoc,* son livre *De Periculis novissimorum temporum* (1256) eut un immense retentissement, tant parce qu'il attira sur l'auteur les foudres du Saint-Siège que parce qu'il fut traduit en langue vulgaire et propagé par la jeunesse des écoles. G. de St-A. est vanté pour ses prédications, dans le *Roman de la Rose. (Opera,* Constance, 1632, in-4°.)

Guillaume ou William de Malmesbury, chroniqueur anglo-normand, de l'ordre des Bénédictins, mort vers 1150. Critiquables pour l'inexactitude des détails et la partialité des tendances, les *Histoires* de G. de M. ont rendu, néanmoins, de précieux services à l'étude de la période anglo-saxonne. *(Historia regum anglorum ; Historia novella,* éd. Duff Hardy, Londres, 1840, 2 vol. in-8°.)

Guillaume ou William de Newbury, chroniqueur anglo-normand, né en 1132; chanoine du monastère de Newbury; m. en 1208. *(Historia anglicarum,* éd. H. C. Hamilton, 1856, 2 vol. in-8°.)

Guillaume de Tyr, célèbre chroniqueur, né à Jérusalem, en 1127, de parents français; créé archevêque de Tyr en 1174; m. en 1190. On lui doit une vaste *Histoire d'outre mer,* fort estimée pour l'exactitude des faits, l'équité des jugements et pour l'érudition dont elle donne la preuve; de bonne heure traduite en français, elle reçut diverses continuations. (Éd. princeps, Bâle, 1549, in-fol.)

Guillaume le Breton, chroniqueur et poète, né en Bretagne vers 1165; chapelain de Philippe-Auguste ; chanoine de Senlis; m. vers 1226. Son *Historia de vita et gestis Philippi Augusti,* mise en prose française par Jean de Prunai, et son poème héroïque en 9,000 vers consacrés au même prince, la *Philipide (Philippidos libri duodecim)* reflètent avec animation le monde social et le monde intellectuel qui commençaient dès lors à se produire en France.

Guillaume le Clerc de Normandie, poète français, né en Normandie, vers la fin du XII° s. Jeune, il amusa sa verve par des contes, par des fabliaux, tels que ceux de la *Male Honte,* du *Prestre et d'Alison.* Puis, devenant avancé en âge, il se repentit de ces frivolités, et, pour en faire sérieuse pénitence, il narra des poëmes moraux : le *Bestiaire divin* et le *Besant de Dieu* (Éd. Hippeau, Caen, 1852, in-8°.) Outre un roman de *Fregus et Galienne,* qui se rattache au cycle de la Table Ronde, on a de G. le C., dans le même ordre de sujets religieux, une imitation du livre de *Tobie* et une *Vie de sainte Madeleine.* G. le C. est un des anciens poètes français qui manièrent avec la plus agréable facilité d'imagination l'emploi des allégories pour l'enseignement de la morale chrétienne.

Guillaume Tell. Voy. **Schiller.**

Guillemain (Jacob), auteur dramatique français, né à Paris, en 1750, m. en 1800. Il produisit pour les théâtres de foire et la scène du boulevard trois cent-soixante pièces, parmi lesquelles on cite : *Annette et Basile* (1793), le *Nègre aubergiste,* la *Chasse aux canards,* le *Gagne-Petit,* le *Mensonge excusable,* etc. Comique de bas étage, dit G. Merlet, il avait du sel gaulois.

Guilleragues (Gabriel-Joseph de Lavergne, comte de), diplomate français, né à Bordeaux ; secrétaire de la chambre et du cabinet du roi ; nommé en 1667 ambassadeur à Constantinople, où il mourut frappé d'apoplexie en 1689. Il était loin d'être un sage, comme semble l'insinuer Boileau, qui lui a dédié sa cinquième épître. Mais c'était un homme fort spirituel et d'excellente compagnie. *(Ambassades du comte de G.,* Paris, 1687, in-12.)

Guillon (l'abbé Marie-Sylvestre), théologien et littérateur français, né à Paris, en 1760; professeur d'éloquence sacrée à la Faculté de théologie ; m. en 1847. L'un des promoteurs des études patriotiques *(Biblioth. choisie des Pères de l'Église,* 1824 et suiv., 26 vol. in-8°; et nombreux travaux de critique et de controverse.)

Guimond de la Touche (Claude), poète français. né en 1723, à Châteauroux, m. en 1760. Entré chez les Jésuites en 1739, il les avait quittés après quatorze ans de cloître; et il se souvint de ses anciens maîtres, ce fut pour lancer contre eux l'une des plus virulentes satires du XVIII° s. (les *Soupirs du cloître,* 1765, in-8°.) Au théâtre, son *Iphigénie en Tauride* (1757), quoique d'une tenue de style généralement dé-

clamatoire, obtint un succès si grand, justifié, d'ailleurs, par des qualités incontestables d'énergie, de pathétique, de verve, que Voltaire dut attendre qu'il fût épuisé avant d'adresser une nouvelle pièce aux comédiens.

Guinot (Eugène), publiciste français, né à Marseille, en 1805, m. en 1861. Vaudevilliste et chroniqueur, à son heure apprécié.

Guiot de Provins, trouvère de la seconde moitié du XIIe s. et moine de l'ordre de Cîteaux, né à Provins. Mieux fait pour les plaisirs du château que pour la vie sévère du couvent, il changea d'humeur avec l'âge. Il se mit à écrire sur le tard, devenu zélé jusqu'à l'excès, une *Bible* satirique en 3,000 vers, très mordante d'expression, et où il tançait, fustigeait nobles, écoliers et marchands, laïques et ecclésiastiques, tout le siècle en un mot, « *le siècle puant et orrible.* »

Guiraud (Alexandre, baron), poète et romancier français, membre de l'Institut, né en 1788, à Limoux, m. en 1847. Arrivé à Paris, en 1813, il dédia ses premiers essais voisins du romantisme à Mme de Staël alors proscrite. Il obtenait, neuf ans après, un beau succès dramatique par la représentation sur le scène de l'Odéon d'une tragédie des *Macchabées* et vit accueillir avec estime ses romans chrétiens : *Flavien* et *Césaire*. Mais seul peut-être un simple poème, la tendre élégie du *Petit Savoyard*, a conservé son nom, en ne quittant plus les recueils de morceaux choisis destinés à la jeunesse.

Guirlande. Choix de petites pièces de vers se rapportant à un même objet. La *Guirlande de Julie* a été le plus célèbre recueil de ce genre. Elle avait été composée en 1641, sur l'initiative du duc de Montausier, en l'honneur de Julie d'Angennes, la fille de la marquise de Rambouillet. Dix-neuf auteurs y fournirent leur contingent poétique. Le grand Corneille, par exemple, voulut apporter à la guirlande la fleur d'Orange, la Tulipe et l'Immortelle blanche. Sous forme de madrigaux, de dessins ou de peintures, tous les hommes à la mode se firent honneur de prendre part à cette illustre galanterie. Le ms. de la *Guirlande de Julie* fut acheté 14,510 fr. à la vente de M. de la Vallière. (V. les éd. 1794, in-8; etc.)

Guiron le Courtois. Roman en prose du cycle de la Table-Ronde, la seconde partie de l'immense composition du *Palamède,* dont *Méliadus* est la première.

Guittone d'Arezzo, poète italien, né en 1230, à Arezzo ; de l'ordre religieux et militaire des « Cavalieri gaudenti » ; m. en 1294. L'un des prédécesseurs de Dante, dans l'histoire de la poésie toscane.

Guizot (François), homme d'Etat et historien français, né à Nîmes, en 1787 ; marié en 1812 à Mlle Pauline de Meulan, qui le mit alors en relation avec plusieurs des chefs du parti royaliste; nommé professeur à la Sorbonne, conseiller d'Etat ; pendant le règne de Louis-Philippe, ministre et président du conseil, à plusieurs reprises, suivant que l'élevaient ou le renversaient les vicissitudes de sa longue rivalité avec Adolphe Thiers ; retiré de la politique sous le second Empire ; membre de l'Académie française, de l'Académie des Sciences morales et de l'Académie des Inscriptions ; m. en 1874. L'histoire impartiale a constaté qu'il manifesta un amour excessif du pouvoir, qu'il se laissa souvent diriger par des visées étroites et opiniâtres, et qu'il manqua de prévoyance dans la conduite des affaires. Les mérites de l'orateur et de l'historien sont demeurés incontestables.



Guizot.

Dans toutes les occasions où le pouvoir lui fut donné ou retiré, il marqua sa place au premier rang, soit au ministère, soit à l'opposition, par l'autorité de sa parole. A l'Institut comme dans les Chambres, partout où il lui fut donné d'élever la voix, on ne pouvait qu'admirer les grandes facultés oratoires de cet esprit vaste et actif, portant dans tous les sujets d'histoire ou de morale, de politique ou d'éducation, les ressources de son érudition, la netteté vigoureuse et pressante de ses arguments et les élans d'une raison impérieuse, qui ne connaissait pas plus l'incertitude en ses propres opinions qu'en matière de foi religieuse.

G. aborda l'histoire en homme d'État. L'ensemble de ses travaux (*Hist. générale de la civilisation en Europe, Hist. de la civilisat. en France, Hist. du gouvernem. représentatif,* 2 vol., *Hist. de la révolut. d'Angleterre,* 2 vol., *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps,* 9 vol. in-8°, etc.),

l'abondance de vues supérieures et d'idées synthétiques, qu'il y a classées avec un art magistral : cet ensemble est imposant. « C'est le plus vaste monument, a dit A. Thierry, qui ait été exécuté sur les origines, le fonds et la suite de l'histoire de France. »

Mme **Guizot** (sa première femme, 1773-1827), qui avait débuté sous son nom de jeune fille, PAULINE de **Meulan** par un récit romanesque (les *Contradictions,* 1799, in-12), d'esprit vif et de forme enjouée, a écrit des contes, des *Lettres sur l'éducation domestique* (Paris, 1826, 2 vol, in-8), et collaboré à plusieurs des ouvrages du célèbre historien.

Gulliver. Voy. **Swift.**

Günderode (CAROLINE de), poétesse allemande, née à Carlsruhe en 1780, fille d'un baron qui avait composé des ouvrages d'histoire et des pastorales dans le vieux style; m. en 1806. Le romantisme inspira ses vers et la fièvre du romantisme, c'est-à-dire les illusions d'une âme exaltée dans le rêve et dans l'amour, provoquèrent sa mort: elle se tua à Winkel. Elle avait le don poétique, la sincérité du sentiment, le mystère. (Bettina d'Arnim et un critique, Ludwig Geiger, lui ont consacré, chacun, un volume de biographie.)

Gunther (JEAN-CHRISTIAN), poète allemand, né en 1695, dans la Silésie, m. en 1723. Il disparut de ce monde en sa vingt-huitième année, ayant jeté, comme par éclairs, les révélations d'une nature vraiment poétique à travers les agitations d'une existence dissipée et misérable.

Gutenberg (JEAN GENSFLEISCH, dit),



Gutenberg.

fameux inventeur de la typographie, né à Mayence, en 1400, m. en 1468. Voy. **Imprimerie.**

Gutierrez (GARCIA), auteur dramatique espagnol, né à Chiclana, en 1812, m. en 1884. Auteur d'un magnifique drame chevaleresque, *el Trovador,* qui a servi d'argument à l'opéra de Verdi. Les inimitables *quintillas* de son *Monge* prêtent aussi du charme aux douces et naturelles mélodies de sa lyre.

Gutierrez de la Vega (JOSÉ), homme politique, publiciste et savant espagnol, né à Séville, le 24 août 1824. Il donna l'essor à un grand nombre de feuilles ou publications médicales, littéraires et politiques.

Gutzkow (CHARLES), écrivain allemand, l'un des promoteurs de l'école dite la *Jeune-Allemagne,* né en 1811, m. en 1878. Une activité inquiète et les excitations du désir de paraître le tournèrent successivement au roman politique *(Wally, Mahu-Guru),* au drame *(Néron, Uriel Acosta),* à la comédie *(l'Ecole des riches,* etc.), et enfin à la critique. Son meilleur livre, *Mahu-Guru, histoire d'un dieu,* est un récit très spirituel où l'ironie est douce et conduite avec art.

Guyau (J.-M.), poète et philosophe français, né en 1854, m. en 1888. Peu de penseurs ont rendu avec plus de sincérité les doutes et les croyances, les tristesses et les espérances, toutes les aspirations morales et sociales de leur temps. Quelques-unes de ses pages sur l'Océan, sur la destinée du monde et de l'homme, sur la générosité et la charité sont parmi les meilleures de la langue française. (V. les *Pages choisies* de J.-M. Guyau, par Alfred Fouillée, in-18.)

Guyon (JEANNE-MARIE BOUVIER de LA MOTTE, Mme), femme célèbre du XVIIe s., née à Montargis, en 1648, m. en 1717. D'une piété ardente, elle s'abandonna à ses tendances mystiques, écrivit plusieurs ouvrages de piété, que l'orthodoxie condamna, et fut la cause de la grande controverse du quiétisme. (Voy. les *Torrents,* ce livre bizarre, charmant et terrible. Cf. **Fénelon.**)

Guyot (YVES), publiciste et économiste français, né à Dinan, en 1843; député de la Seine ; ministre des travaux publics; directeur du *Siècle,* puis du *Journal des Débats.* Adversaire très ferme et très précis des théories socialistes ou collectivistes, dans ses travaux les plus récents.

Guyot. Voy. **Guiot.**

Guyze ou **Guise** (JACQUES de), historien flamand, né à Mons; religieux franciscain et professeur de théologie; m. en 1399. *(Annales Hannoniæ* [Annales

du Hainaut] *abinitio rerumus que ad annum 1390;* trad. franc. jusqu'à l'an 1243 : *Illustrations de la Gaule Belgique,* 1531-32 et 1571, in-fol,; éd. compl. de Fortia d'Urban, 1826-38.)

Guzarate ou **Guzarati.** Dialecte parlé dans le Goudjérate, contrée de l'Inde, et dérivé du sanscrit, comme l'hindoustani avec lequel il présente d'étroites affinités.

Gwamba (le). Idiome en usage chez la vaste tribu qui couvre toute la contrée comprise entre le Zoulouland et le Zambèze. On l'appelle aussi le *tonga.*

Gwardowski (SAMUEL), poète polonais, né en 1600, m. en 1660. Les odes, les poèmes héroïques, descriptifs et narratifs, qu'il produisit en grande abondance, furent très en faveur au milieu du XVIIe siècle.

Gwenc'hian. Voy. **Bardes.**

Gyp, pseudonyme de la comtesse de MARTEL, femme de lettres française, née DE MIRABEAU, vers 1850, dans le Morbihan. Avec beaucoup de bonne humeur, de malice et d'esprit, s'est amusée à saisir sur le vif les modes, les caprices, les plaisirs ou les mœurs plus que légères de notre société mondaine. Dans le cours d'une production exubérante, parmi bien des pages frivoles et passagères (une trentaine de volumes), elle a créé des personnages (Petit Bob, Loulou, Paulette) qui sont restés des types. (*Le Monde à côté, Autour du Divorce, Petit Bleu, Mademoiselle Loulou, Petit Bob,* etc.)

Gyulai, esthéticien hongrois, né en 1826, dans la Transylvanie. Sa critique, vouée exclusivement aux belles lettres, est remarquable d'élévation morale et d'impartialité. Dans ses poésies, couronnées par l'Académie, de Pesth il chante, comme tout Hongrois, la patrie et l'amour avec euthousiasme et chaleur; cependant, on n'y trouve pas une grande passion.

H

Haag (EUGÈNE), historien et théologien français, né à Montbéliard, en 1808, m. en 1868. Pour répondre au programme de la *Société de l'Hist. du protestantisme français,* dont il fut l'un des fondateurs, il a publié, entre autres travaux, avec son frère EMILE **Haag** (1811-1865), l'utile recueil biographique intitulé : la *France protestante* (1847-59, 9 vol. gr. in-8°.)

Habberton (JOHN), écrivain américain, né à Brooklyn (New-York), en 1842; rédacteur du *New-York Herald.* Parmi de nombreux romans qu'il a signés, il faut nommer *Helen's Babies* (les *Enfants d'Hélène**, 1876), le premier de tous en date et par le mérite. Ce livre d'une donnée très simple et, néanmoins, d'un intérêt très poignant, eut un succès prodigieux en Amérique et en Angleterre, et fut traduit en plusieurs langues.

Habert (FRANÇOIS), poète français, né vers 1520, à Issoudun; secrétaire de plusieurs prélats; puis le protégé du roi Henri II; m. en 1562. L'un des écrivains les plus féconds et les plus surfaits du XVIe s., auteur de quantité d'ouvrages en vers et en prose publiés sous la qualification du *Banny de Liesse* (Paris, 1541, etc.), il doit la conservation de son nom à un recueil de fables, où ne manquent, — du moins parmi les meilleures, — ni la grâce ni la naïveté.

Son frère, PIERRE **Habert,** son fils et son petit-fils, cultivèrent aussi les lettres sous des formes variées.

Habert (PHILIPPE), poète français, né vers 1605, à Paris, m. en 1637. Il fut, avec son frère GERMAIN **Habert** (1615-1654), abbé de Cérisy, un des premiers membres de l'Académie. V. **Cérisy.**

Haçan (MIR-GULAM-I), poète hindoustani, né à Delhi, en 1736, m. en 1786. Ecrivain élégant et voluptueux, très goûté, dit-on, dans les gynécées de l'Inde.

Hachette (LOUIS-CHRISTOPHE-FRANÇOIS), libraire français, né à Rethel, en 1800, m. en 1864. Créateur d'une des maisons d'édition les plus considérables du monde.

Hacklænder (FRÉDÉRIC-GUILLAUME de), romancier et auteur dramatique allemand, né près d'Aix-la-Chapelle, en 1816, m. en 1877. Des romans bourgeois et humoristiques, des scènes piquantes tirées de la vie militaire (*Nouvelles de soldats,* le *Lieutenant de Puhlmann*) et de nombreuses comédies, originales de conception, quoique assez faibles du côté de l'analyse morale, lui valurent en Allemagne une vogue prolongée.

Hafiz ou **Hafedh** (MOHAMMED-SCHAMS-ED-DIN), célèbre poète persan, né à Chiraz, m. en 1391, l'an 797 de l'hégire. Ce voluptueux émule de l'austère Saadi est un des poètes orientaux les plus universellement connus. Ses *Ghazels* concordent harmonieusement avec



les *Quatrains* de son prédécesseur Kheyâm. Il promène sa rêverie sur ces thèmes habituels: les bienfaits du vin, l'oubli du monde, les jouissances d'une paresse raisonnée, la fraternité mystérieuse qui rattache l'amour à la mort. Sous des dehors d'insouciance et de frivolité, Hafiz avait un fonds réel de mélancolie. Poète, philosophe, il avait toujours présente à ses yeux, au plus fort de l'ivresse, la vision du repos dans l'infini.

Hagedorn (FRÉDÉRIC de), poète allemand, né à Hambourg, en 1708, m. en 1754. L'un des précurseurs de la renaissance poétique, on le vit, passant du grave au doux, de la sérieuse morale au galant badinage, refléter les anciens et les modernes, Milton, Thomson et Pope, Horace et Anacréon, Chapelle et Chaulieu, avec une rare souplesse d'assimilation. Ses fables sont encore aux mains des Allemands de tous les âges. Quoiqu'il n'ait inventé qu'un petit nombre de ses apologues, il a su se rendre propres les créations des autres et leur donner l'empreinte de son caractère. (*Œuv. poét.*, Hambourg, 1800, 5 vol.)

Hagen (FRÉDÉRIC-HENRI VON DER), philologue et critique allemand, né à Schmiedeberg, en 1780; professeur à l'Université de Berlin; m. en 1856. Travaux et publications de textes concernant la période des origines littéraires allemandes. (Ed. des *Nibelungen*, Berlin, 1810, plus. édit.; etc.)

Hagiographie. Genre d'ouvrages ayant pour objet l'histoire de la vie des saints.

Hahn (LOUIS-PHILIPPE), poète dramatique allemand, né dans le Palatinat, en 1746, m. en 1813. C'était un romantique outré, mais ayant de la vigueur et de l'imagination (La *Révolte de Pise*, Ulm, 1776.

Hahn (HENRI-GUILLAUME), fondateur d'une grande maison d'édition allemande, né en 1795, m. en 1873. (Publicat. des *Monumenta Germaniæ historica*, etc.)

Hahn-Hahn (IDA, comtesse de), femme-poète allemande, née à Tressow, en 1805; m. en 1880. Ses compositions lyriques (*Poèmes, Nouv. Poèmes, Nuits vénitiennes*, 1835-1837) ont pour note dominante la chaleur d'âme, l'enthousiasme, enthousiasme un peu confus dans ses premiers essais. Tels ses romans, *Faustine*, etc., où les âmes sont entraînées par un idéalisme exalté, par une sorte d'agitation maladive à la recherche de l'impossible. Sa conversion au catholicisme lui fit désavouer tous ses ouvrages. Elle en entreprit une série de nouveaux avec la même fougue, avec le même esprit exclusif et hautain.

Haïdari (HAÏDAR BAKHSCH), écrivain hindoustani, m. vers 1815. Ce fécond adaptateur des ouvrages persans s'est rendu célèbre par ses traductions, imitations ou poésies originales.

Haillan (BERNARD de GIRARD, seigneur de), historien français, né en 1535, à Bordeaux, m. le 23 nov. 1610. Le premier, il a constitué un corps d'histoire nationale; et lui-même se montra très fier de la nouveauté de son œuvre. « Du H. sait beaucoup et des choses curieuses, dit Chateaubriand, il a de la fougue. » Il a dissipé des erreurs; mais ce fut quelquefois pour les remplacer par d'autres.

Hake (THOMAS-GORDON), poète anglais, né en 1808, m. en 1895. Il avait fait des études de médecine; mais il pratiqua peu, s'étant voué presque exclusivement aux lettres, dès ses débuts. C'est en 1839 que parut *Vates*, sorte d'épopée en prose, qui fut remaniée et complétée plus tard sous le titre de *Valdarno*; puis viennent de nombreux poèmes: *Madeline, Paraboles et contes, Nouveaux symboles, Légendes de demain*, les *Nouveaux Jours*, etc. Il donna en 1892 ses dernières pages, des souvenirs fort attachants: *Mémoires de quatre-vingts années*.

Halde (le Père JEAN-BAPTISTE du), géographe et missionnaire français, né en 1674, à Paris; le continuateur, pour les tomes IX à XXVI, du recueil des *Lettres édifiantes des missions de la Chine*, commencé par le P. Legobien; et l'auteur d'un ouvrage considérable et alors tout nouveau: *Descript. géograph., polit. et phys. de l'empire de la Chine* (Paris, 1795, 4 vol. in-fol. avec atlas par Dauville); m. en 1743.

Hales. Voy. **Hèle (d')**.

Halévy (LÉON), poète et littérateur français, né à Paris, en 1802, m. en 1883. Parmi ses nombreux écrits embrassant la philosophie, le théâtre, l'histoire et les langues étrangères, on a distingué la *Grèce tragique*, traduction en vers des chefs d'œuvres de l'antiquité grecque, et ses *Fables*, ingénieusement nuancées d'intentions sociales ou politiques.

Halévy (LUDOVIC), auteur dramatique et romancier français, fils du précédent, neveu du compositeur célèbre Fromenthal H.; né à Paris, en 1834. L'un des écrivains les plus heureux qui aient jamais parcouru la difficile carrière des lettres, il ne connut dans le livre et au théâtre que succès brillants, échos flatteurs, longs applau-

dissements et numérenses recettes. Seul, ou avec la collaboration de Henri Meilhac, il a donné à la scène des vaudevilles ou des comédies de genre, quelquefois un peu faibles quant à la texture dramatique, mais remplies de traits vifs, d'épisodes originaux et piquants (*le Mari de la Débutante, Lolotte, Tricoche et Cacolet, Fanny Lear, Froufrou,* etc.) et des opéras-bouffes, dont un nombre incroyable de représentations n'épuisa point la vogue (*la Belle Hélène, la Grande Duchesse, la Vie Parisienne;* musique d'Offenbach). En dehors du théâtre, il retrouva les mêmes faveurs auprès du public. Tout le monde voulut lire les amusantes fantaisies parisiennes, intitulées *Monsieur et Madame Cardinal* (1873), suivies des *Petites Cardinal;* ou *Criquette* et *Princesse,* des chefs-d'œuvre de sensibilité vraie, de finesse et de charme; ou l'*Abbé Constantin*, un délicieux roman, vertueux et brillant, moral et incisif, qui lui ouvrit les portes de l'Académie française, en 1884.

Haliburton (Thomas-Chanelles), écrivain satirique américain, connu sous le pseudonyme de *Sam Slick* (le héros du *Marchand d'horloges*), né dans la Nouvelle-Ecosse, en 1800, mort en 1865. Ses vives peintures de mœurs américaines et anglaises ont joui d'une vogue extraordinaire aux États-Unis.

Hall (Robert), prédicateur et théologien anglais, de la secte des baptistes, né en 1764, m. en 1831. (*Œuv.*, éd. O. Gregory, Londres, 1831-32, 6 vol. in-octavo).

Hall (Joseph), poète et moraliste anglais, né en 1574; évêque de Norwich; m. en 1656. L'un des premiers satiriques anglais, il avait écrit dans sa jeunesse le *Virgidemiarum* ou *Faisceau de verges,* trois livres de pièces assez mordantes que Warton réimprima en 1753. On a aussi de lui des méditations, des sermons, des ouvrages de théologie, moins estimés que ses satires, bien qu'on l'eût surnommé, à cause de ceux-là, le *Sénèque anglais*. (*Œuv. compl.,* éd. Pratt, 1808, 10 vol. in-8°.)

Hall (Basil), voyageur anglais, né à Edimbourg en 1788, m. en 1844. Il a orné d'une teinte d'imagination romanesque les récits très vivants de ses explorations sur la côte de Corée, dans la mer du Japon et dans les deux Amériques. (*Travels in North-America,* 1839, 3 vol. in-8°, etc.)

Hall (James), romancier américain, né à Philadelphie, en 1793, m. en 1868. Ses récits ont de l'intérêt par les descriptions pittoresques et les détails de mœurs.

Hallam (Henri), historien anglais, né à Windsor, en 1777, m. en 1859. L'un des grands esprits synthétiques de notre époque, il embrassa d'une vue haute et puissante (*Tableau de l'Europe au moyen âge,* 1818, 2 vol. in-4°, trad. en franc.) dix siècles de l'existence sociale et de la condition spirituelle du monde occidental; signa une importante histoire politique de l'Angleterre destinée surtout à retracer sa libre constitution dans les laborieuses vicissitudes qu'elle traversa et fut l'appréciateur judicieux de la littérature de l'Europe (*Introduct. de l'hist. littér. de l'Europe du XV° au XVII° s.*) pendant les trois siècles où se sont développées avec un éclat varié, dans chaque pays, les lettres et les sciences.

Haller (Albert de), célèbre écrivain encyclopédique, auteur de près de deux cents ouvrages en allemand, en latin et en français, né à Berne, en 1708, m. en 1777. L'un des génies les plus puissants du xviii° s., il fut admiré, dès son enfance, pour les marques vraiment merveilleuses de sa précocité. A quatre ans, dit-on, il expliquait la Bible aux serviteurs de son père; à douze, il savait le grec, le latin, l'hébreu, le chaldéen, et, dès lors, il s'essayait à toute sorte de compositions. Haller a cultivé presque tous les genres de littérature avec supériorité. Il commença par étudier la philosophie chez Descartes et la poésie dans les auteurs anciens, mais surtout forma son imagination à l'école directe de la nature. Ses poésies didactiques (les *Alpes,* 1729; *De l'origine du mal,* 1734), ses odes, ses épîtres lui valurent une belle place dans l'histoire des lettres germaniques. Sans atteindre au plus haut lyrisme, elles se montraient harmonieuses, pleines de raison et de pensée, empreintes d'un profond sentiment de la religion et du vrai dans la nature. Très utilement il avait réagi contre le mauvais goût mis à la mode par l'école silésienne. Haller toucha, en outre, au roman politique, à la satire, passa des lettres aux sciences et approfondit une foule de questions. Ses travaux en botanique sont immenses. Enfin il publia de sérieux traités de médecine et s'illustra surtout dans la physiologie, où il posa la grande loi de l'irritabilité.

Haller (Gustave), pseudonyme de Mme Valérie Fould, plus tard princesse Georges Stirbey, née à Paris, en 1836. On a d'elle plusieurs romans et comédies, entre autres un petit livre qui eut beaucoup de succès: le *Bleuet,* publié en 1877, avec une préface de George Sand. C'est un roman psychologique où est étudiée l'une des mani-

festations les plus délicates, les plus douteuses aussi de l'âme : la pure amitié qui peut exister entre homme et jeune femme. Le sujet tient un peu de l'idylle — une idylle qui commence par des sourires et finit par des larmes.

Ham (le roman de). Voy. **Sarrasin** (Jean).

Hamaça (El). Recueil de poésies orientales, de tout temps considérées par les Arabes comme la partie la plus remarquable de leur ancienne littérature.

Hamadani (Aboul-Fadhl-Ahmed ben-**Hosain el**), poète arabe, né à Hamadan en Perse, l'an 358 de l'hégire ou 968 de notre ère, m. en 1007, à Hérat où il avait fixé une existence très voyageuse. Fort admiré pour les qualités d'imagination et d'harmonie de ses *Mekamas* (séances) *de Mekdiya* (v. deux extraits, ap. Silvestre de Sacy, *Chrestomathie arabe*, t. III) il avait été surnommé « la merveille de son siècle. »

Hamann (J.-Georges), philosophe allemand, né à Kœnigsberg, en 1730 ; m. en 1788. Sous des titres bizarres (*Mémoires de Socrate pour l'ennui du public, Apologie de la lettre H, l'Esthétique dans une noix*, etc., etc. Il aborda les plus hautes questions et s'efforça de donner une interprétation religieuse des grands problèmes de l'existence. « Profond comme le ciel, a dit prétentieusement Jean-Paul Richter, avec ses nébuleuses mystérieuses qu'aucun œil humain ne pourra résoudre. » H. fut surnommé, pour ses tendances mystiques et son style ténébreux, le *Mage du Nord*.

Hambeli (Ahmed), iman musulman et l'un des quatre jurisconsultes surnommés *créateurs de législation*, né en Arabie ; m. martyr plutôt que de renier l'éternité du Coran ; chef de l'école *hambelite*, qui domine au Maroc et compte de nombreux sectateurs à Java.

Hamilton (Antoine), écrivain français, né vers 1616, en Irlande ; venu très jeune en France, après la Révolution d'Angleterre ; m. en 1720. Quelques chercheurs seulement connaissent ses bluettes et contes : *Fleur d'Epine*, les *Quatre Facardins, Zénéide*, le *Bélier*, imitations piquantes des *Mille et une Nuits*. Mais qui n'a lu les *Mémoires du Chevalier de Grammont*, son chef-d'œuvre ? Chez ce délicieux Hamilton, l'art de conter, la verve spirituelle, le tour à la fois familier et rare donnent du prix aux moindres bagatelles, de l'intérêt aux personnages les moins estimables, du charme au malheur et de la délicatesse aux aventures les plus scabreuses. (*Œuv. compl.*, éd. d'Auger, 1805, 3 vol. in-8°.)

Hamilton (sir William), philosophe écossais, né en 1788, professeur de logique et de métaphysique à l'université d'Édimbourg ; m. en 1856. S'inspirant de Kant et de Hume, il posa en principe que l'absolu, objet de la métaphysique, est inconnaissable.

Hamlet. Voy. **Shakespeare**.

Hammer-Purgstall (Joseph, baron de), orientaliste et diplomate allemand, né en 1774, à Graetz ; président de l'Académie impériale de Vienne ; m. en 1856. Sa grande *Histoire de l'empire ottoman*, Pesth, 2e éd. 1835-36, 10 vol.) et son *Hist. de la littérature arabe* (Vienne, 1858-52, 3 vol.) sont des plus importantes que l'érudition moderne ait consacrées à l'étude de la civilisation musulmane.

Hammerich (Frédéric-Pierre-Adolphe), poète et historien danois, né à Copenhague, en 1809, m. en 1877. Très admirés ont été ses *Chants de voyage scandinaves*, tout nationaux par l'inspiration comme par la forme, et son beau poème de *Gustave-Adolphe en Allemagne*.

Hanke (Henriette-Wilhelmine), romancière allemande, née à Jauers, en 1785, m. en 1862. Cent cinquante volumes de romans de mœurs domestiques apaisèrent à peine sa grande fièvre de production.

Han-lin (en chin. *Forêt de pinceaux*). Nom d'une académie politique et littéraire, très célèbre dans l'Empire du Milieu, qui fut fondée à Pékin au VIe s. de notre ère, et qui a mis au jour successivement, aux frais du trésor impérial, un ensemble important de publications.

Hannon, navigateur carthaginois, fils d'Hamilcar, d'une époque incertaine, célèbre par un voyage de circumnavigation qu'il avait entrepris le long de la côte occidentale d'Afrique et par la relation de bonne heure traduite en grec qu'il en avait laissée. (*Périple*, éd. princ., Bâle, 1533, in-4°).

Hanotaux (Gabriel), homme politique et historien français, député, ministre des affaires étrangères ; membre de l'Institut ; né à Beaurevoir, en 1853. Appelé tout particulièrement à traiter un sujet de cette importance par les qualités de gouvernant et de diplomate, dont il avait lui-même fourni les preuves au cours de circonstances graves et difficiles, il a exposé d'une manière très complète la vie et les actes de ce génie puissant et singulier supérieur à tous les hommes de son temps : le cardinal de Richelieu. Là aussi nous est prouvé que l'histoire n'est pas seulement un spectacle, mais qu'elle est encore une leçon. (*Hist. du card. de Richelieu*, Paris, 1893-96, 2 v. in-8°.)

Hans Wurst, c'est-à-dire *Jean Saucisse*,

Type bouffon et populaire de l'ancienne comédie allemande. « Ce bouffon, suivant Lessing, possède deux qualités caractéristiques : il est balourd et vorace, mais d'une voracité qui lui profite, tout différent en cela d'Arlequin, que sa gloutonnerie n'engraisse pas et qui reste toujours léger, svelte et alerte. »

Haoussa (langue). Langue parlée dans le Haoussa, vaste contrée peu connue de la Nigritie. C'est un idiome complet assez mal défini.

Harding (John), chroniqueur anglais, né en 1378, m. après 1465. Sa chronique en vers des événements dont son pays fut le théâtre jusqu'au règne d'Édouard IV n'intéresse que par l'ancienneté de la date. (Éd. d'Ellis, 1812.)

Hardion (Jacques), érudit français, né en 1686, à Tours ; associé de l'Académie des Inscriptions en 1715 et reçu à l'Académie française en 1730 ; mort en 1766. Linguet écrivit les deux derniers volumes de son *Hist. universelle sacrée et profane* (Paris, 1751-79, 20 vol. in-12), bien déchue aujourd'hui du rang où on la tenait jadis.

Hardouin (le P.), érudit français de l'ordre des Jésuites, né en 1646, à Quimper, m. en 1729. Doué d'un esprit fort subtil, il possédait un savoir réellement prodigieux. Son édition de Pline l'Ancien l'avait fait connaître à l'Europe entière. Mais des tendances systématiques, le goût de la bizarrerie, le désir déréglé de n'avancer que des opinions extraordinaires, le jetèrent dans le paradoxe à outrance. De contradiction en contradiction, de démenti en démenti, il avait fini par n'être plus, sur aucun sujet, de l'avis de personne, au cours de ses polémiques érudites et littéraires. (*Opera varia,* Amsterdam, 1733, in-fol.)

Hardy (Alexandre), poète dramatique français, né vers 1560, à Paris, m. vers 1632. L'un des précurseurs directs de Corneille, il essaya d'étendre le cercle de la tragédie en fondant ensemble dans une synthèse plus libre et plus complète le drame antique et celui des Espagnols. Il y fût arrivé peut-être, s'il y avait eu chez lui plus de travail et de méthode. On ne peut refuser à Hardy une certaine entente de la scène, mais il allait bien trop vite en besogne. On eut de lui plus de six cent pièces. Par métier, il suivait une troupe de comédiens, qu'il fournissait de drames, comme il fit ensuite pour les comédiens du Marais. Quand il leur en fallait une nouvelle, elle était prête au bout de huit jours ; il suffisait seul à tous les besoins de son théâtre. « Dès qu'on lit Hardy, écrit Fontenelle, sa fécondité cesse d'être merveilleuse. Les vers ne lui ont pas beaucoup coûté, ni la disposition de ses pièces non plus. » Dans le choix des sujets, dans la manière dont il les traite, dans la liberté des scènes qu'il remplit de situations scabreuses et dont il ne voile jamais l'inconvenance, on reconnait un esprit aisé, mais mal réglé, une imagination féconde, mais intempérante. Il avait encore de la réputation, lorsque parurent les premiers ouvrages de Corneille. (Éd. de pièces choisies entre lesquelles *Marianne,* jouée en 1610, est la meilleure, 1624-28, 6 v. in-8°.) — Ch. G.

Haren (Guillaume et Onno-Zwier de), poètes hollandais, les deux frères jumeaux [1713-1768 ; 1713-1799], auteurs, l'un d'une épopée considérée comme le chef-d'œuvre du genre — en Hollande — (*les Aventures de Friso, roi des Gangarides et des Prasièdes,* 1741, 1758, in-4° ; trad. fr. de Jansen, 1785) ; l'autre de tragédies, d'odes, d'essais économiques, et d'une épopée lyrique, prise dans l'histoire nationale : les *Gueux* (1772-76, 2 vol. in-8°.)

Hariri (Abou-Mohammed-Al-Cacem-Ben-Ali, surnommé), célèbre écrivain arabe, né à Bassora, en 1055, m. en 1121. Au milieu de l'anarchie que laissait après elle la ruine des institutions du Khalifat, dans le chaos de la féodalité inaugurée par les Seldjoukides, il joua un certain rôle politique. Mais surtout il arriva, de son vivant, à une grande illustration littéraire. C'est



Femme conduisant des chameaux. Miniature tirée des *Séances* de Hariri. (Ms. arabe du XIIIe siècle.)

qu'il avait écrit ses *Mekâmas* ou *Séances,* sorte de nouvelles au cadre mobile, dont le principal personnage est un mendiant lettré : Abou-Zeid de Saroudji. L'objet d'une perpétuelle métamorphose, il passe par toutes les situations et raisonne sur tous les sujets. Peu d'ouvrages ont exercé une influence littéraire aussi étendue que les *Séances* de Hariri. « Il n'est guère pos-

sible, a dit Renan, de bien pénétrer dans les finesses de la langue arabe sans l'étude approfondie de ces compositions bizarres, topiques universels de la rhétorique musulmane, qui sont restés jusqu'à nos jours en Asie l'école du beau langage et le répertoire du style choisi. » (Éd. Sylvestre de Sacy, 1822; 2e éd. avec notes en français par Reinaud et Derenbourg, 1853.)

Harith, poète arabe anté-islamique; auteur d'une des sept *Moallakât*.

Harlay (François de), théologien français, de la famille du célèbre Achille de **Harlay,** ce modèle des magistrats; né en 1585, à Paris; nommé évêque ne Rouen; m. en 1653. Il avait beaucoup d'érudition, mais aussi beaucoup de désordre dans ses connaissancee, si l'on en juge par le mot d'une femme d'esprit d'alors qui le comparait à une bibliothèque renversée.

Harivança. Épopée sanscrite d'une date indéterminée, et dont le sujet se rapporte à l'une des dernières incarnations de Vichnou, celle de Krichna. (Trad. franç. par Langlois, Paris, 1835, 2 vol. in-4.

Harmonie. Ce charme répandu sur le langage, cette douce musique de la parole, *μουσεῖα λόγων*, est un des premiers mérites de l'élocution. Il entre deux éléments dans l'harmonie du style. C'est d'abord l'agrément du son en lui-même, l'*euphonie* qu'on obtient par l'ingénieuse disposition des périodes, brisées ou suspendues à propos, par la cadence sans monotonie des syllabes, par la mélodie de certaines rythmes et par l'heureux emploi des nombres ou repos des phrases. C'est en second lieu le son disposé de manière à devenir l'expression imitative du sens. Ainsi, d'une part, on considère le son, pour lui seul, comme un accompagnement qui doit plaire à l'oreille; et, d'autre part, reconnaissant qu'il y a toujours eu, dans toutes les langues cultivées, un accord secret mais sensible entre certains sons et certaines idées, on s'étudie à trouver des beautés supérieures dans les effets de cette harmonie. De même que le musicien se préoccupe avant tout d'adapter le mode, le ton et le mouvement de sa composition au caractère du sentiment qui l'inspire, ainsi l'écrivain dans la prose ou dans les vers, en poésie surtout, doit se pénétrer tellement des détails de son sujet que par le son des mots il puisse rendre d'une manière tout à fait appropriée, — sans vaine recherche d'effets artificiels — les sons de la nature ou les mouvements, les passions et les émotions de l'âme. Il est à remarquer, d'ailleurs, que dans tous les idiomes, bien que certaines langues, comme le grec, le latin classique, l'italien, le slave, le persan, aient en elles plus de ressources d'harmonie, possèdent naturellement ces similitudes des mots et des idées; c'est donc à l'écrivain d'en user avec goût et de les faire valoir par le talent et l'art.

Harmonius. Voy. **Bardesane.**

Harrington (John), poète anglais, né en 1561, m. en 1612. Des lettres, des épigrammes, des sonnets, quelques pamphlets aussi composèrent son bagage personnel; en outre il se fit l'interprète, assez médiocre, d'ailleurs, du *Roland furieux* de l'Arioste (1591).

Harrington (James), publiciste anglais, né en 1611, m. en 1677. Le paradoxal auteur de l'*Oceana* (1656; trad. fr., 1705, 3 vol. in-8°), conception utopique d'un gouvernement de l'Angleterre sous une république idéale et..... impossible.

Harris (James), philologue anglais, né en 1709, m. en 1780. On lui doit trois dialogues sur les arts, des recherches philologiques sur l'origine et les principes de la critique, et un curieux ouvrage d'analyse, que la science moderne a rectifié profondément, mais qui fut longtemps estimé. *(Heures ou Recherches philosoph. touchant la grammaire universelle*, 1751, in-8°; trad. Thurot, Paris, 1796, in-8°.)

Harrison (Frédéric), journaliste et économiste anglais, né à Londres, en 1831. Auteur d'essais et conférencier de l'école politico-sociale, progressiste en politique, positiviste en philosophie, c.-à-d. disciple fervent d'Auguste Comte, il a développé, soutenu ses théories avec les ressources d'un style souple et incisif.

Harry l'Aveugle ou le **Ménestrel,** poète écossais du xve s. Aveugle de naissance, il composa des vers où respirent, comme dans les *Aventures de sir William Wallace*, un beau souffle patriotique; et il gagnait sa vie en les récitant.

Harscha-Dêva, poète épique indien; souverain du Cachemire, tué en 1425, pendant l'insurrection. Auteur d'une œuvre plus longue qu'intéressante: le *Néchadiya-Charitra*.

Harsdœrfer (Georges-Philippe) poète allemand, né en 1607, à Nuremberg, m. en 1658. S'inspira, avec plus de succès que de bon goût, de la littérature italienne, et fonda plusieurs sociétés littéraires. (Le *Filtre poétique*, 1648-53, 3 vol., *Nathan et Jothan*, 3 vol., etc.)

Harte (Bret), romancier; Hollandais d'origine, né en 1839 dans l'Etat de New-York, mais Californien d'adoption par son continuel séjour à San-Francisco où il exerça toute sorte de professions; m. en 1902. Créateur de ce qu'on appelle aux Etats-Unis la littérature de l'Ouest, *Western literature*, il avait choisi, pour y développer son imagination, un champ vaste et varié: l'immensité des sierras californiennes, quand s'y heurtaient toutes les races, tous les dialectes, à cette heure d'entraînement universel, où le monde entier poussé par la passion dévorante, *l'auri sacra fames*, se précipitait vers la ville de l'or.

(V. *Récits californiens*, trad. fr. de Th. Bentzon, 1873 et 1876, in-18; etc.) Sa double faculté d'humour et d'observation, la singularité de ses tableaux, son adresse particulière à peindre la foule considérée comme un être unique, ses dons de poète et de conteur, lui ont mérité une réputation universelle.

Hartley (David), médecin et philosophe anglais, né à Armley (York) en 1705, m. en 1757. Disciple de Locke et de Hobbes, il a tenté d'expliquer en ses théories naturalistes (*Observations sur l'homme, ses facultés*, 1749) la production des idées par la vibration des nerfs.

Hartman von Aue, minnesinger du XIIe s., né dans la Souabe, vers 1170, m. en 1220. S'inspirant des romans de la Table Ronde, il glorifia poétiquement le courage chevaleresque, dans les récits d'*Erek* et d'*Iwein*. Son chef-d'œuvre est le poème du *Pauvre Henri*, où la peinture des sentiments les plus naturels rend vraisemblables les aventures les plus extraordinaires. On l'a translaté plusieurs fois en allemand moderne.

Hartmann (Charles-Robert-Edouard de), philosophe allemand, né à Berlin, en 1842. Pessimiste convaincu dénué des hautes consolations de la foi, ayant au cœur, à l'instar de son maître Schopenhauer, la haine de l'existence et le désir de l'éternelle mort, il a réclamé dans les conclusions d'un livre célèbre, la *Philosophie de l'inconscient* (*Phil. des Unbewussten*, Berlin, 1869), la libération du monde par sa destruction volontaire, c'est-à-dire par le suicide cosmique, suicide universel, suicide absolu, sans réveil possible.

Hartzenbusch (Juan-Eugénio), écrivain espagnol, né en 1806, m. en 1880. Critique, érudit, dramaturge, son nom reste surtout attaché à une excellente pièce, pleine de sentiment, les *Amants de Teruel* (1837). — *Obras*, Madrid, 1886.

Hasselt (Henri-Constant van), littérateur belge, né à Maestricht en 1806, m. en 1874. Son talent fut prodigue. Signalons simplement ses curieux et musicaux essais rythmiques, et des poèmes délicats, comme le *Ruisseau dans la montagne*, ou d'une mâle allure comme le *Juif errant*, Van Hasselt a signé une partie de ses productions d'un pseudonyme (*Alfred d'Aveline*).

Hâtim (le scheik Zuhur-Uddin), poète hindoustani, né à Dehli, vers 1700; m. vers 1792. Estimé pour ses deux recueils ou *diwans*, comme un écrivain de premier ordre, chez les Hindous du XVIIIe siècle.

Haubold (Christian-Gotlieb), jurisconsulte allemand, né à Dresde, en 1766, m. en 1824. L'un des chefs de « l'école historique ».

Hauch (Jean-Carsten de), poète, romancier et auteur dramatique danois, né en 1790, m. en 1872. Il fit représenter en Danemark, en Suède, en Allemagne, des tragédies qui frappèrent l'attention par des caractères approfondis et des situations fortes. (*Œuv. dramat.* 1828-29, 2 vol.) Du théâtre, et tout en écrivant des poésies lyriques, il passa ensuite à l'histoire, à la science, à la critique. Il a imité très habilement la manière des vieilles légendes nationales.

Hauff (Guillaume), romancier allemand, né à Breslau, en 1822, mort en 1855. Des nouvelles finement écrites, des poésies d'un caractère intime et sentimental le révélèrent. Il accusa toute son originalité dans un roman en trois parties intitulé *Lichtenstein* (1826, nomb. éd.), fondé sur l'histoire du duc Ulric de Wurtenberg, chassé à deux reprises de ses États par la révolte des villes et des paysans de la Souabe, et qui rentra enfin en possession du pouvoir (1534). Heureux imitateur de Walter Scott, il a reproduit avec un art extrême la physionomie du temps et celle des personnages qu'il met en scène, dans cette légende romantique. (*Œuv.*, éd. Stuttgart, 1830, 36 vol.; nomb. réimpress.)

Haug (Jean-Christophe-Frédéric), poète allemand, né en 1761, dans le Wurtemberg; m. en 1829. Il aiguisa les traits de ses *Épigrammes* avec assez d'esprit et de légèreté pour qu'on l'ait comparé au poète latin Martial.

Hauréau (Barthélemy), érudit français, né à Paris, en 1812; député à la Constituante en 1849; directeur de l'Imprimerie nationale, et membre de l'Académie des Inscriptions (1862); m. en 1896. Son ouvrage capital, au milieu de beaucoup de livres historiques de sérieuse valeur, est l'édition des tomes XV et XVI de la *Gallia christiana* (1856-65), à laquelle l'Institut décerna plusieurs fois de suite le grand prix Gobert.

Hausa. Idiome africain central. C'est la langue commerciale, la *lingua franca* des régions situées au Nord de l'Équateur, comme le souahéli l'est pour le Sud.

Haussonville (Joseph-Othenin, comte d'), homme politique et écrivain français, né à Paris, en 1809; député en 1842 et en 1846: reçu à l'Académie en 1869: m. en 1884. L'*Hist de la réunion de la Lorraine à la France*, qu'il fit paraître en 4 volumes, de 1854 à 1859, a

contribué notablement à étendre l'horizon de l'histoire particulière et provinciale. Et son autre grand ouvrage, dont les tendances furent discutées : l'*Église romaine et le premier Empire* (5 vol. in-8°, 1868-70) a été regardé, lors de la publication, comme un événement littéraire.

Son fils GABRIEL-OTHENIN, comte d'**Haussonville**, critique et économiste distingué, né en 1843, ancien membre de l'Assemblée nationale, est entré également à l'Académie française (1888).

Hauteroche (NOEL LE BRETON, sieur de), acteur et auteur dramatique français, né vers 1617, à Paris, devenu doublement célèbre au théâtre, après une vie romanesque et accidentée ; m. en 1707. A enrichi le répertoire de l'Hôtel de Bourgogne et du théâtre du Marais de plusieurs comédies spirituelles et vivement tournées. Entre autre celle de *Crispin médecin*, en trois actes en prose (1670), une pièce d'intrigue très amusante, dont un Molière eût signé plusieurs scènes.

Hautpoul (ANNE-MARIE de MONTGEROULT, comtesse de BEAUFORT d'), femme de lettres française, née en 1763, à Paris, m. en 1837. Avec un art charmant, mais aujourd'hui bien démodé, elle esquissa quelques jolis tableaux, tels que son roman pastoral de *Zilia* (Toulouse, 1789, in-12) où l'on voit, à la veille de terribles catastrophes politiques, d'heureux bergers et bergères parer leurs discours, comme leurs habits, des couleurs les plus tendres.

Hauptmann (GERHART), auteur dramatique allemand, né en 1862, en Silésie. Chercha sa voie en tâtonnant, se destina d'abord à l'agronomie, puis résolut d'être artiste sans bien savoir à quel art il se consacrerait, essaya de la sculpture, songea aux lettres, fit des plans de romans et de pièces qu'il n'exécuta pas, se lança dans le genre épico-lyrique (les *Prométhéides*, 1885) et se reconnut enfin dans le genre du drame réaliste où il s'est fixé (*Avant l'Aurore*, 1889). Son début au théâtre fut violent : Zola ni Tolstoï n'étaient descendus plus bas dans l'horreur. La plupart de ses œuvres (les *Tisserands*, etc.) sont exagérés dans ce sens : on n'y voit guère en scène que des êtres dégradés par la misère, des buveurs ou des fous. La double influence de Zola et d'Ibsen y éclate : ce sont les mêmes éléments, c'est-à-dire l'opposition farouche des classes sociales et les effets maladifs de l'hérédité.

Havelok. Roman d'aventures anglo-normand du XIIIe s. (Éd. angl. de Madden, Londres, 1828, in-4, et franç. de Francisque Michel, Paris, 1833, in-8.)

Havercamp (SIGEBERT), savant philologue et numismate hollandais, né à Utrecht, en 1684 ; professeur de langue grecque, puis d'histoire et d'éloquence à l'Université de Leyde ; m. en 1742. (*Thesaurus morellianus, sive Familiarum romanarum numismata omnia*, Amsterdam, 1734, 2 vol gr. in-fol.)

Havet (ERNEST), érudit et historien français, né à Paris, en 1813 ; professeur d'éloquence latine au Collège de France ; membre de l'Académie des Sciences morales ; m. en 1889. Le profond commentateur des *Pensées* de Pascal, dont il paraît avoir donné l'édition définitive ; et l'historien très contesté, à cause de ses tendances résolument hostiles au catholicisme, du *Christianisme et ses origines* (1871-78, 3 vol. in-8°).

Hawkesworth (JOHN), écrivain anglais, né vers 1715, m. en 1773. Essayste remarquable (*the Adventurer*, 1752), il contourna les divers genres littéraires, roman, conte, poésie lyrique et dramatique, sans y pénétrer bien profondément. L'abbé Prévost a traduit en français sa fiction orientale : *Almoran et Hamet*.

Hawkins. Voy. **Hope** au **Supplément**.

Hawthorne (NATHANIEL), romancier américain, né en 1804, à Salem, dans l'état de Massachussets, m. en 1864. Les *Contes dits et redits* de cet écrivain original (*Twice told tales*, 1837 et 1842) inaugurèrent un genre dit *transcendantaliste*, c'est-à-dire philosophique, où l'intrigue et l'action sont toujours subordonnés à l'analyse morale. Génie tout psychologique, comme le prouve tout particulièrement la *Lettre rouge*, un chef-d'œuvre, il a rivalisé de pittoresque avec Dickens, dans la *Maison aux sept pignons (the House of the seven gables*, 1851.)

Son fils, JULIEN **Hawthorne**, né en 1846, est un de ceux qui, comme Henri James et W. D. Howels, se sont partagé sa succession littéraire.

Haym (NICOLAS-FRANÇOIS), bibliographe italien, né d'une famille allemande vers 1679, m. en 1730. (*Notizia de libri rari nella lingua italiana*, Londres, 1726, in-8°.) A la connaissance des livres joignait le goût de la numismatique et de la composition musicale.

Hazlitt (WILLIAM), écrivain anglais, né à Maidstone, en 1778, m. en 1830. Peintre, poète, critique et historien, on aime surtout à signaler, pour la nouveauté intéressante des vues qu'elles offrent à l'esprit. Ses *Lectures sur Shakspeare*, sur les *poètes anglais*,

sur les *écrivains comiques de l'Angleterre.* Sa *Vie de Napoléon* (1827, 4 v.) vise à l'effet notoire plutôt qu'à la vérité historique.

Hebel (Jean-Pierre), poète lyrique allemand, né à Bâle, en 1760, m. en 1826. Gœthe et les meilleurs juges ont admiré la grâce naïve de ses charmantes *Poésies alémaniques* écrites en dialecte patois du Schwarwald, et qu'on a plusieurs fois traduites en allemand moderne.

Heber (Reginald), prélat et poète anglais, né à Malpas, en 1783, m. dans l'Inde, le 3 avril 1826. Outre ses *Sermons,* sa *Vie de Jérémie Taylor* et sa *Relation d'un Voyage à Calcutta,* il laissa des *Hymnes* et des *Odes.*

Hébert (Jacques-René), dit le *Père Duchesne,* d'après le titre de son journal, publiciste et révolutionnaire français, né en 1755, à Alençon, guillotiné le 22 mars 1794. L'un des chefs du parti jacobin, il adopta le langage des halles pour agir plus fortement sur les masses et pour associer plus sûrement, sous cette forme brutale, la populace à ses passions. On lisait avidement sa feuille du *Père Duchesne ;* il allumait ses fourneaux et toute la classe infime venait, comme il disait, se chauffer au feu de sa cuisine. Ses *bougre,* ses *bougrement,* étaient passés en proverbe ; les rues retentissaient des imprécations de sa perpétuelle colère ou des ricanements de sa joie. Cette popularité de mauvais aloi ne le sauva pas de la fournaise ; elle ne l'empêcha pas d'être dévoré à son tour par l'incendie dont il avait avivé les flammes, avec une complaisance cruelle. Hébert et son style ont eu beaucoup d'imitateurs.

Hébraïque (langue). Voy. **Hébreu.**
Littérature hébraïque. Voy. **Bible, Hébreu.**

Hébraïsme. Façon de parler propre à la langue hébraïque. Le grec d'Origène, par exemple, est mêlé d'hébraïsmes et de tours étrangers.

Hébreu. Langue sémitique du groupe chananéen. Avec Ewald, on s'accorde à reconnaître trois périodes successives dans le développement de la langue hébraïque. Les fragments qui nous restent de l'époque de Moïse la montrent déjà toute formée et essentiellement la même que celle des temps modernes. Dans la seconde période, dès le temps des rois, elle tend à se différencier en deux sortes de styles, l'un plus vulgaire, l'autre plus artistique ; c'en est, pour ainsi dire, l'âge d'or. La troisième période s'ouvre au VIIe siècle avant notre ère ; c'est l'époque de la décadence, où l'araméen s'étend de plus en plus. A travers ces variations, l'unité grammaticale de la langue hébraïque est demeurée intacte.

Ernest Renan, de son côté, a divisé en deux périodes distinctes l'histoire de l'hébreu post-biblique ; la première s'étendant jusqu'au XIIe s. et ayant pour monument principal *la Mischna* (voy. ce mot), et où l'on rencontre un certain nombre de mots araméens hébraïsés, des mots grecs et des mots latins ; la seconde appartient à la littérature rabbinique moderne. Après avoir adopté au Xe s. la culture arabe (Voy. **Aben-Esra, Maïmonide**), les Juifs virent renaître leur littérature, quand leurs compatriotes chassés de l'Espagne musulmane gagnèrent la France du Sud. La langue de cette époque est encore aujourd'hui l'idiome littéraire des Juifs ; elle a produit, au XVIIIe s., en particulier, avec les ouvrages des rabbins allemands Mendelssohn de Dessau et Werely de Hambourg, des travaux importants. (Voy. aussi **Cahen.**)

Hécatée de Milet, Ἑκαταῖος, logographe grec, né vers 550 av. J.-C., mort vers 475. L'un des premiers Ioniens qui créèrent le style historique et préparèrent les voies à Hérodote. Il dressa les généalogies de quelques familles illustres, en rattachant à chaque nom les récits où ces noms avaient place. Grand voyageur, il avait fait aussi une description du monde connu de son temps, une Περιήγησις ou *Tour de la Terre.* (*Frag.* ap. Klausen, *Hecatæi Milesii fragmenta,* Berlin, 1831, in-8°.)

Hécatée d'Abdère, historien grec, contemporain d'Alexandre le Grand qu'il accompagna dans ses expéditions. Disciple du philosophe Pyrrhon, philosophe lui-même plutôt qu'historien, il s'était emparé du mythe des Hyperboréens pour faire une description des mœurs de ce peuple idéal et les représenter suivant les besoins de l'enseignement moral qu'il en voulait tirer. (*Hecatæi Abderitæ fragmenta,* éd. Zorn, Altona, 1730, in-8°.)

Hécube. Voy. **Euripide**

Heeren (Arnold-Hermann-Louis), historien allemand, né près de Brême, en 1760 ; conseiller de la cour de Hanovre, membre associé de l'Institut de France ; m. en 1842. Ses grands travaux sur l'histoire et la politique des peuples anciens et modernes jouissent d'une réputation universelle. (*Historische Werke,* Goettingue, 1821-26, 15 vol. ; traduites en détail.) Doué d'un esprit synthétique, il a embrassé les questions d'une vue haute et puissante.

Hegel (Guillaume-Frédéric), célèbre philosophe allemand, né à Stuttgard, en 1770, devenu recteur de l'Université de Berlin, en 1818, m. en 1831. Plein de confiance en sa doctrine, qui embrasse l'enchaînement universel des choses et des sciences, il la présenta au monde comme la philosophie *absolue,* dépassant toutes les autres philosophies, toutes les religions, tous les arts, nous livrant enfin le mot de l'univers. Cette doctrine flotte entre deux abîmes : le panthéisme et l'athéisme. Elle ne pouvait pas être acceptée comme la fidèle expression de l'absolu et du divin. De tous les systèmes inven-

tés par l'esprit subtil des philosophes, écrit très justement L. Benloew, celui de H. est peut-être à la fois le plus grandiose et le plus opposé à la saine logique: il impose par le savoir encyclopédique, qui y est étalé; il flatte par l'harmonie apparente de toutes ses parties; il donne pleine satisfaction à l'orgueil de la raison, dont les efforts semblent couronnés du succès le plus achevé. Mais il choque le bon sens en déclarant cette raison adéquate aux *facteurs* incommensurables du cosmos,



Hégel, d'après une gravure allemande.

en répétant, après Héraclite, que l'Etre et le non-être sont la même chose, en érigeant en principe la loi de l'égalité et même de l'identité des contraires fondus dans un dénominateur supérieur. A travers ses abstractions philosophiques, l'illustre métaphysicien a ouvert sur l'esthétique des aperçus très ingénieux ou très profonds *(Leçons sur l'esthétique)*, dont la vérité de détail est indépendante du système général. *(Œuv. compl.*, Berlin, 1832-1840, 18 vol.)

Hégésippe, Ἡγήσιππος, orateur athénien du IVe s. av. J.-C. Quelques-uns lui attribuent la harangue sur *l'Ile d'Halonèse*, un discours entaché de mauvais goût et sans grande élévation; mais on a cité de lui des traits prouvant qu'il pouvait parler avec force et qu'il était capable d'atteindre à la véritable éloquence.

Hégésippe, poète comique athénien du IVe ou du IIIe s. av. J.-C. *(Fragm.*, ap. Bothe, collect. Didot.) Il appartenait au groupe de la « comédie nouvelle. »

Hégésippe, écrivain ecclésiastique, juif d'origine, grec de langage, martyrisé à Rome vers 181. Eusèbe nous a conservé des fragm. de son *Hist. de l'Église*. (V. Galland, *Bibl. des Pères*, t. II.)

Hégésippe, écrivain latin d'une époque incertaine. sous le nom duquel nous est parvenue une traduction abrégée de l'ouvrage de Josèphe. *(De bello judaico*, 1511, in-fol.)

Hegewisch (Dietrich-Hermann) historien allemand, né dans le Holstein, en 1740; professeur à l'Université de Kiel; m. en 1812. Il a, par de remarquables travaux, répandu de la lumière sur les origines germaines et la période médiévale. *(Hist. de Charlemagne*, Leipzig, 1772; *Hist. de la monarchie franque de Charlem. à la fin des Carlovingiens*, Hambourg, 1779; *Caractère et mœurs des Allemands au moyen âge*, Leipzig, 1826.)

Son fils François-Hermann H. (1786-1865), professeur à la même Université, a traité avec quelque distinction des matières d'économie sociale ou de politique, sous le pseudonyme de *Franz Baltisch*.

Heiberg (Jean-Louis), fécond auteur dramatique danois, né à Copenhague, en 1791; professeur à l'Université de Kiel; m. en 1860. Se forma au genre scénique par des imitations heureuses des auteurs français et espagnols, des premiers surtout. Puis il fut lui-même, et dota le théâtre danois de comédies ou vaudevilles qui ont été très populaires jusque vers 1850. On a de H., outre ses pièces, des poésies humoristiques et fantastiques (le *Potier*, *Une âme après la mort)* et des pages de critique littéraire, d'érudition, de philosophie. *(Œuv.*, *Samelede skrifter*, Copenhague, 1861-63, 22 vol.)

Heim (Jean), polygraphe allemand, né à Brunswick, en 1758; inspecteur, doyen et recteur de l'Université de Moscou où il s'était fixé depuis 1779; m. en 1821.

Heine (Henri), célèbre poète et publiciste allemand, né de parents juifs à Dusseldorf en 1799; reçu docteur en 1825, après avoir embrassé le christianisme, dont il ne devait, d'ailleurs, pratiquer ni l'esprit ni la forme; venu en 1831 à Paris, où il mourut vingt-cinq ans plus tard, au terme d'une très douloureuse maladie (1856). Dès ses premiers *lieder*, dont le succès fut extrêmement vif en Allemagne, on put reconnaître chez lui, à côté d'un sentiment profond de la nature et d'inspirations d'une beauté toute biblique, cette disposition au persiflage, à l'ironie, qui n'ira qu'en s'accentuant de jour en jour. Il s'aliéna ses compa-

triotes par le ton moqueur de ses *Reisebilder* (Hambourg, 1826-27, 4 vol., éd. nombr.), par ses fines et piquantes railleries contre la *teutomanie* régnante, contre les vieux héros germains et les Prussiens modernes. Il quitta l'Allemagne; et, depuis 1833, en dehors de ses *Neue Gedichte* en 1844, du poème satirique d'*Atta-Troll* en 1845 et du *Romancero* en 1851, il écrivit de préférence en français, et avec une abondance de verve, une originalité d'esprit, un éclat et une séduction de style tels que cet Allemand de naissance mérita d'être appelé par Thiers « le Français le plus spirituel depuis Voltaire. » Railleur à outrance, il abusa du sarcasme et ne fut pas assez le maître de son humeur. Il eut, en revanche, un mérite à lui, son signe et sa supériorité : ce fut de mettre la poésie dans la moquerie, de relever l'épigramme par un entrain lyrique d'une originalité tout exceptionnelle, et de rester toujours, en prose ou en vers, ce qu'il fut de naissance : un poète.

Heinrich (GUILLAUME-ALFRED), littérateur français, né à Lyon, en 1829; doyen de la Faculté des lettres de cette ville, en 1871; m. en 1887. L'un des guides les plus sûrs pour l'histoire de la littérature allemande, qu'il suivit en détail depuis les origines jusqu'à nos jours (1870-73, 3 vol. in-8° couronnés par l'Académie française), il a signalé avec une sagacité remarquable les grands et les petits côtés de l'esprit germanique, ses qualités et ses faiblesses.

Heinse (JEAN-JACQUES-GUILLAUME), littérateur allemand, né en 1746, à Langenwiesen, m. en 1803. Disciple de Wieland, traducteur de Pétrone, auteur d'un volume d'épigrammes (*Sinngedichte*, Halberstadt, 1771), et de romans bizarres, qui respirent un enthousiasme de commande mêlé à des dissertations sociales et à des récits plus que libres (*Ardinghello*, Leipzig, 1787, *Hildegarde de Hohenthal*, Berlin, 1795-1796, 2 vol.), il fut un des adeptes du dilettantisme pseudo-grec alors en faveur.

Heinsius (DANIEL), célèbre érudit hollandais, né à Gand, vers 1580; élève de Scaliger : professeur à l'Université de Leyde ; appelé en Suède par Gustave-Adolphe pour être l'historiographe du royaume ; plus tard, secrétaire du synode de Dordrecht; m. en 1655. Dès l'enfance il avait manifesté des dispositions extraordinaires pour l'étude ; et toute sa vie, il travailla à l'avancement des connaissances grecques et latines. Néanmoins, ses éditions d'auteurs anciens exécutées d'une manière trop hâtive ont beaucoup perdu de leur autorité. H. cultiva avec élégance la poésie latine et la poésie hollandaise. On estime surtout, dans la langue nationale, ses hymnes chrétiens.



Frontispice d'une édition des œuvres de Daniel Heinsius.

Son fils, NICOLAS H. (1620-1681) fut comme son père un savant philologue et un ingénieux poète latin. (*Élégies*, 1645-46-66). Il se montra, en plus, un habile diplomate.

Heldenbuch ou Livre des Héros. Titre général donné à une collection de poèmes épiques allemands (le *Roi Rother*, l'*Empereur Ortnit*, la *Fuite de Thierry*, la *Bataille de Raale*, la *Cour d'Attila*, etc.) dont la rédaction remonte au XIIe s., et qui par la forme et le fonds des idées ont quelque rapport avec *es Niebelungen*.

Hèle (THOMAS d'), auteur dramatique français d'origine anglaise, né dans le comté de Glocester, vers 1740, venu jeune à Paris, m. en 1780. On cite comme une des plus réjouissantes parades de l'ancien répertoire son *Gilles ravisseur*, représenté en 1781 à la Comédie-Italienne.

Helgaire, hagiographe latin, évêque de Meaux sous le règne de Charles le Chauve. Panégyriste de saint Faron (*Histor. de France*. III, 501 et suiv.) il cite une *cantilène* populaire du VIIe s., dans laquelle son héros est magnifique-

ment célébré; et ce fait a une grande importance pour l'histoire des origines littéraires germano-franques.

Helgaud ou Helgald, lat. *Halgeldus*, chroniqueur du XIe s., m. vers 1018. Moine de l'abbaye de Fleury-sur-Loire, ami du roi Robert, il a retracé, sans style mais avec scrupule, l'existence intime du pieux monarque. (*Epitome vitæ Roberti Regis*, ap. Duchesne, 1739.)

Héliade (JEAN), homme politique, poète et publiciste roumain, né en 1801, m. en 1872. Chaleureux défenseur de l'autonomie roumaine et des idées libérales.

Hélinand. Voy. **Elinand.**

Héliand. Poème saxon du IXe s., en vers allitérés, ayant pour sujet la vie du Christ et ainsi dénommé par A. Schmeller, qui l'édita pour la première fois, en 1830, à Stuttgart. (Éd. et trad. div.) Il avait été fait à la demande de Louis le Débonnaire pour servir à la conversion des Saxons idolâtres.

Hélias. Chanson de geste du cycle de la croisade, première branche du groupe du *Chevalier au Cygne*. Il en existe quatre manuscrits à la Bibliothèque nationale de Paris.

Héliodore, Ἡλιόδωρος, romancier grec, né à Emèse, en Syrie, au IVe s. Après sa conversion, devint évêque de Tricca en Thessalie, sous l'empire d'Arcadius et d'Honorius. Sa jolie fiction, les *Amours de Théagène et de Chariclée* (éd. princeps, Bâle, 1534, in-4°), traduite en français par Amyot et dont il existe des versions dans toutes les langues européennes, est le roman le plus parfait de l'antiquité, bien qu'au fond il ne soit, pourtant, qu'un pastiche plus ou moins heureux d'Homère et d'Euripide.

Hellanicus, Ἑλλάνικος, logographe grec du Ve s. av. J.-C., né à Mitylène. Les fragments de ses *Hist. troyennes* (éd. Sturz, Leipzig, 1796-1826, in-8°) semblent accuser l'intention de ramener à la vraisemblance les récits des poètes.

Hellénisme. En t. de linguistique, Tour, expression, manière de parler emprunté du grec ou qui tient au génie de cette langue. Les Grecs faisaient des hellénismes en parlant latin, comme les Français font des gallicismes ou les Allemands des germanismes en parlant une autre langue que la leur.

D'une manière plus générale, on comprend, ordinairement, par ce mot, dans l'histoire littéraire, morale ou artistique de l'antiquité, tout le développement de la civilisation hellénique. L'h., a été la base des langues et des littératures latines. Cette merveilleuse influence pénètre encore nos arts et notre politique.

Helmholtz (HERMANN-LOUIS-FERDINAND), célèbre physiologiste et physicien allemand, né à Postdam, en 1821. On pourrait dire qu'il a parcouru avec une égale maîtrise le cercle complet des connaissances scientifiques. Mais sa *Théorie physiologique de la musique* est, au point de vue littéraire, l'ouvrage où ce beau génie a donné la plus large mesure de ses facultés exceptionnelles, c'est-à-dire le parfait enchaînement des idées, la rigueur et la fécondité de la méthode, la sûreté de l'analyse philosophique.

Héloïse, femme célèbre du XIIe s., que l'histoire de sa liaison malheureuse avec Abailard, un héros de roman dans l'Eglise, de sa beauté, de son esprit, de ses douleurs et de sa fidélité, a rendue populaire. Elle quittait à peine l'adolescence qu'elle surpassait toutes les femmes de son temps en intelligence et en érudition. Contrainte à prendre le voile, devenue prieure de l'abbaye d'Argenteuil, puis établie par Abailard au Paraclet où il avait fondé un oratoire, c'est de ce dernier couvent qu'elle échangea avec son docte précepteur cette correspondance latine, qu'on a publiée tant de fois, dont l'authenticité a été si souvent mise en doute, et qui offre, de sa part, un si curieux mélange de rhétorique et de passion, de christianisme et de paganisme, d'ardeur tout humaine et de mysticité. (V. éd. Gréard, 1869, in-18.)

Helvétius (CLAUDE-ADRIEN), philosophe et écrivain français, né en 1715, fils du premier médecin de Louis XV, m. en 1771. Fermier général, il renonça à sa charge pour se consacrer entièrement aux lettres et pour employer avec un discernement généreux les avantages d'une belle fortune. Son livre *De l'esprit* (1738) fit grand bruit, et disons-le aussi, grand scandale. Une philosphie purement sensualiste, l'homme réduit à une simple organisation physique, l'instinct, l'intérêt, le plaisir proclamés comme les seuls mobiles de nos actions et de nos jugements, l'égoïsme, le fatalisme mis à la place de la vertu et de la liberté : voilà les éléments de cet ouvrage paradoxal, qui fut brûlé en 1759 par la main du bourreau. Parti de la morale de l'intérêt pour justifier une telle absence de principes, H. finit, cependant, par des thèses philanthrophiques.

Helvétius (ANNE-CATHERINE DE LIGNIVILLE D'ASTRICOURT, madame), femme du précédent (1719-1800). Gracieuse et réfléchie tout à la fois, elle para la maison du philosophe autant par son esprit que par sa beauté. Devenue veuve, elle voulut encore garder sa mémoire et son nom; elle refusa d'épouser Franklin. Dans sa maison d'Auteuil se donnaient rendez-vous une élite intellectuelle, un groupe brillant d'amis. C'est entre eux que se forma la Société des Idéologues d'Auteuil.

Hemans (Félicie-Dorothée Browne, mistress), femme de lettres anglaise, née à Liverpool, en 1794, m. à Dublin, en 1835. Elle professait pour l'art un amour profond et ne voyait dans a poésie que le moyen d'élever et de purifier l'esprit. Son poème de la *Grèce moderne* obtint les éloges de Byron. Elle édita plusieurs recueils, qui furent accueillis avec succès, pour la sensibilité naturelle, « toujours revêtue d'imagination et voilée de modestie, qu'ils laissent voir. (*Œuv. poét.* nouv. éd., Londres, 1861. »

Hénault (Charles-François), magistrat et historien français, né à Paris, en 1685, membre de l'Académie, conseiller au Parlement de Paris, président de la première Chambre des enquêtes et surintendant des finances de la maison de la reine; m. en 1770. Il s'annonça dans la carrière littéraire par la composition d'un ouvrage de droit, un abrégé des *Instituts,* mais sa passion se déclara et il se donna tout entier à l'histoire de France. Le *Nouvel abrégé chronologique* (1744), par lequel il débuta, eut un immense succès; il passa pour le livre le plus loué du siècle. Ce précis célèbre avait frappé les esprits par des traits d'une expressive et énergique concision, en même temps que par l'abondance des rapprochements ingénieux, des portraits vifs et vrais, des réflexions solides. Entre les moments qu'il enlevait aux devoirs de ses charges ou aux plaisirs du monde pour les employer à la rédaction d'ouvrages sérieux, le président H. cueillit avec adresse quelques gracieuses fleurs poétiques. (Voy. *Œuv. inédites,* 1806, in-8°.) Nous ne citerons que pour mémoire ses tragédies en prose et en vers. L'un des hommes de bonne compagnie les plus recherchés de son époque, il fréquenta d'une manière particulièrement assidue chez les marquises de Lambert et du Deffant.

Henisch (Georges), philologue et savant hongrois, né à Bartfelden, en 1549; professeur de logique et de mathématiques à Augsbourg; m. en 1618. (*Thesaurus linguæ et sapientiæ germanicæ,* etc., Augsbourg, 1616, in-fol.)

Hennequin (Émile), écrivain français, né en 1859, à Palerme (Sicile), de parents lorrain et suisse, m. en 1888, de façon tragique : il s'était noyé en prenant un bain dans la Seine. En critique, il appartenait à l'école positiviste, entre Sainte-Beuve et Taine, avec une préoccupation plus accusée du problème social. Quoique restreintes à l'art pur ou à l'art éducateur de la démocratie contemporaine, sans autre critérium religieux ni moral, ses études (la *Critique scientifique,* les *Littérateurs francisés)* sont très remarquables par l'originalité du style, la profondeur des aperçus, la subtilité pénétrante de l'analyse.

Henri d'Andeli, trouvère du XIIIe s., auteur du charmant *Lai d'Aristote,* du *Dit du chancelier Philippe,* de la *Bataille des vins* et de la *Bataille des sept Arts.* (*Œuv.,* édit. Héron, Rouen, 1880.)

Henri de Mondeville, chirurgien du roi Philippe le Bel, m. en 1325. Il consigna ses observations et rapports, avec de nombreux exemples tirés de sa pratique, dans un livre original, encore inédit (Ms. 1084, Biblioth. nat. de Paris).

Henri le Ménestrel. Voy. **Harry.**

Henri IV, roi de France et de Navarre, né en 1553, à Pau, assassiné à Paris, le 14 mai 1610. On n'hésite plus aujourd'hui à placer Henri IV, pour ses missives et ses harangues, parmi les écrivains dont l'histoire littéraire recueille les noms. S'il n'écrivait pas avec toute la science d'un homme de



Henri IV et Marie de Médicis
(d'après un tableau de Rubens.)

cabinet, du moins il mettait dans ses lettres beaucoup de son esprit et de son cœur. On sait combien il les avait vifs et prompts l'un et l'autre. Ce qu'il dicte est empreint de ces précieuses qualités. On y retrouve le sel piquant des propos qui sortaient à chaque instant de sa bouche; une bonne humeur, une bonne grâce sé-

duisante ; le tour preste et léger d'un soldat habitué à faire lui-même le coup de pistolet aux avant-postes. Soit qu'il compose un discours pour les notables de Rouen, soit qu'il écrive à sa femme Marie de Médicis la lettre délicieuse sur Plutarque que nous voudrions citer, soit qu'il décrive le bourg de Marans « avec ses marais bocageux, de toutes grandeurs, leur eau claire et peu courante, ses infinis moulins, ses oiseaux de tant de sortes qui chantent » ; soit qu'avant Coutras, il s'adresse au prince de Condé et au comte de Soissons, c'est partout la même facilité, le même style original, délicat et naturel, enjoué et libre. (*Lettres missives de H. IV,* éd. Berger de Xivrey, dans les *Docum. inédits sur l'hist. de France,* 7 vol. in-4°.) — Ch. G.

Henrion (Nicolas), érudit français, né en 1663, à Troyes, professeur de syriaque au Collège royal, membre de l'Institut ; m. en 1720. On s'amusa jadis à l'Académie des idées bizarres de ce savant sur la métrologie antique, et de ses mensurations fantastiques (mais pour lui si précises !) de la taille des hommes depuis la création du monde. Quelle décroissance entre Adam auquel il attribuait avec la dernière exactitude 123 pieds 9 pouces et Alexandre le Grand auquel il ne laissait que 6 pieds tout juste !

Henrion de Pansey (Pierre-Paul-Nicolas), jurisconsulte français, né en 1742, près de Ligny, en Lorraine, président de la Cour de Cassation en 1828 ; m. en 1829. La finesse de son esprit et l'élégance de sa plume étaient estimées à l'égal de la sûreté de ses consultations. (*Œuv. judiciaires,* 1843, gr. in-8° ; *Des Assemblées nationales en France,* 1826, 2 vol. in-8°.)

Henriquez (Chrysostome), écrivain ecclésiastique espagnol, né à Madrid en 1594 ; religieux de l'ordre des Cisterciens ; m. en 1632. Les hagiographes ont tiré grand parti de ses nombreux ouvrages, imprimés ou restés manuscrits, sur l'histoire religieuse.

Héraclide ou **Héraclite,** mythographe grec de l'école d'Alexandrie, dont on ne sait rien, sinon qu'il est l'auteur des *Allégories homériques* (éd. pr., Cambridge, 1671). Là, il explique philosophiquement les mythes de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* suivant les doctrines des stoïciens.

Héraclite, philosophe grec, né à Éphèse, à la fin du VI° s. av. J.-C. Il consacra sa vie à écrire un poème philosophique intitulé, selon les uns, les *Muses,* selon d'autres, *Sur la Nature,* et dont le manuscrit semble s'être conservé jusqu'au III° s. de notre ère. H. Estienne en a recueilli de courts fragments dans son recueil : *Poesis philoso-*



Héraclite (d'après une estampe du XVIII° s.).

phica. A travers bien des erreurs inévitables, H. pressentit toute la philosophie physique de notre siècle.

Héraldique (science) ou **Blason.** La connaissance des armoiries, l'art d'en nommer et expliquer toutes les parties et toutes les pièces ou figures, selon leurs termes propres et particuliers, conformément aux règles prescrites.

Herbart (Jean-Frédéric), philosophe allemand, né à Oldenbourg, en 1776 ; professeur à Kœnigsberg et à Gœttingue ; m. en 1841. Élève de Pestalozzi, lors de ses études en Suisse, H. était de ceux qui veulent fonder la science de l'éducation sur la connaissance de l'ame et de l'homme. (*Pédagogie générale,* Gœttingue, 1806.) En psychologie, antagoniste de Hegel et de Schelling, il a fait de l'âme un être simple, immuable, sans organisme, — le siège de nos idées et de nos représentations, — et de l'esprit une masse de représentations muables et diverses, mais simplement dans leurs formes et leurs rapports. (*Cours de psychologie,* Kœnigsberg, 1816.) La psychologie de H., en ne reconnaissant comme vraies que les idées que nous recevons par nos sens physiques, conduit à mi-chemin du matérialisme. (V. ses *Œuv. compl.,* 1850-52, 12 vol.)

Herberay des Essarts (Nicolas), écrivain français, né en Picardie ; m. vers 1552. François Ier, qui, dans sa prison de Madrid, avait lu avec enchantement l'*Amadis* espagnol, chargea le seigneur d'H. des E. de traduire l'ouvrage en français. Il en translata les huit premiers livres. Un style fleuri et pom-

peux, de l'abondance dans les expressions, quelquefois de l'élégance, souvent de la prolixité, justifièrent en partie, outre l'intérêt du style, l'immense succès, dont a joui pendant si longtemps, en France, cette traduction des *Amadis*. (Paris, 1540-48, in-fol.)

Herbert (GEORGE), poète anglais' né en 1593; recteur de Bemerton; m. en 1632. Tient la première place, avec ses conceptions morales et religieuses, parmi les poètes métaphysiciens du règne de Jacques Ier. (*Le Temple,* Cambridge, 1633, in-12.) La pureté de ses vers et des sentiments qu'ils expriment répondaient aux vertus chrétiennes dont il donna l'exemple.

Herbert de Metz, poète français du XIIIe s. Voy. **Dolopathos**.

Herbert le Duc, trouvère du XIIe s., né à Dammartin. Il composa, vers 1170, en vers très soigneusement rimés, la chanson de geste de *Foulque de Candie*.

Herbin (AUGUSTE-JULIEN), orientaliste français, né en 1783, à Paris, m. prématurément en 1806. Dès sa vingtième année, il précisait les lois de la grammaire arabe. (*Développement des principes de la langue arabe,* Paris, 1803, in-4°; — v. aussi sa *Notice sur Hafiz,* 1806, in-8°.)

Herder (JEAN-GOTTFRIED de), illustre écrivain allemand, né à Mohrungen, le 24 août 1744, m. à Weimar, en 1803. Esthéticien, philosophe et



Herder.

poète, initiateur de génie, il confirma magistralement par ses doctrines et son exemple l'action réformatrice de Lessing. Disciple de Kant et de Hamann, il avait appris de ses deux maîtres à étudier l'histoire de l'humanité saisie dans son essence primitive, — l'histoire des peuples, de la nature, de la poésie. Il s'était accoutumé surtout à considérer de bonne heure cette dernière faculté comme la langue mère de l'esprit humain. Dès ses premiers écrits, il retraça l'histoire de l'ode chez les anciens pour condamner en leur nom les pâles imitations qu'en avaient faites ses contemporains, sans en excepter les talents égarés de Klopstock et de Wieland. La poésie biblique d'abord, puis les épopées nationales, puis les chants populaires sortis des entrailles du sol, pour ainsi dire, voilà ce qu'il recommandait à l'étude comme étant la voix même des peuples, le reflet exact de la nature. (*Stimmen der Voelker in Liedern,* 1778.) Ainsi que la plupart des réformateurs, H. eut ses préventions, ses injustices. Mais, théoricien ou poète, il exerça une influence souveraine sur le mouvement littéraire de son époque. Ses leçons répétées, son admiration pour Shakespeare inspirèrent évidemment *Goetz de Berlichingen*. Il donna l'essor a la littérature nationale. Enfin, le profit de ses larges visées dépassant les frontières de son pays, il contribua très fortement à faire accepter par le monde moderne ce principe fondamental qu'il faut rattacher l'histoire de l'homme, ses mœurs, ses passions et ses lois aux modifications de son éloquence, de sa poésie et de ses arts. (*Ideen zur Philosophie der Geschichte der Menschheit.* Riga, 1784-1791, 4 vol., *Idées sur la philosophie de l'hist. de l'humanité. Œuv. compl.*, éd. 1852-54, 40 vol.)

Heredia (JOSÉ-MARIA de), poète français, né en 1842, près de Santiago, dans l'île de Cuba; reçu à l'Académie en 1894, m. en 1905. Sous la forme réduite du sonnet portée jusqu'à l'extrême de l'art, il a été l'un des ciseleurs de vers les plus parfaits du XIXe s. L'unique recueil de Heredia, les *Trophees* (1893), résume trente années de patience minutieuse, de conscience littéraire et de désintéressement; ce sont des successions de tableaux, des séries d'évocations de choses, d'êtres, d'époques, d'une étonnante valeur plastique.

Hermann, dit *Contractus,* chroniqueur allemand, né en 1013; moine au couvent de Reichenau, dans une île du lac de Constance; m. en 1054. (*Chronicon de sex mundi ætatibus,* ap. Pertz, *Monumenta Germaniæ,* VII.)

Hermann Ier, landgrave de Thuringe, m. en 1215. Voy. **Wartbourg (Guerre de la)**.

Hermann (JEAN-JACQUES-GODE-

FROI de), philologue allemand, l'un des premiers hellénistes de son siècle, né à Leipzig, en 1772 ; fondateur de la « Société grecque »; membre associé de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres de Paris; m. en 1848. Chef d'une nouvelle école philologique, se renfermant strictement dans la science approfondie des textes et de la grammaire. *(De Metris græcorum et romanorum poetarum,* Leipzig, 1796 ; *Opuscula,* 1727-1730, 7 vol., etc.)

Hermann (CHARLES), philologue, né à Francfort, en 1804; professeur aux Universités de Heidelberg, de Marbourg et de Gœttingue; m. en 1856. Il faisait loi par la solidité de son enseignement. (*Des rapports de la nouvelle philosophie spéculative avec l'Archéologie grecque classique*, 1829 ; *Manuel des Antiquités grecques*, 1855, etc.)

Hermant (ABEL). Voy. **Supplément.**

Hermant (GODEFROI), théologien français, né à Beauvais, en 1617 ; recteur de l'Université de Paris en 1650 ; m. en 1690. Ses attaches jansénistes le firent exclure de la Sorbonne.

Hermas, l'un des Pères apostoliques, successeurs directs des Apôtres; né dans le Ier s. av. J.-C. Sa *Vision,* intitulée le *Pasteur d'Hermas,* prend place entre la clôture des Ecritures canoniques et le commencement des Apologies. Quelques exégètes la regardent comme une des expressions les plus frappantes de cette littérature apocalyptique dont nous avons résumé les caractères (p. 50). Pleine d'images et de métaphores, qu'explique le goût du génie oriental, elle a tout l'attrait du merveilleux. (Trad. franç. de Desprez, Paris, 1715, in-12.)

Herméneutiques (du gr. ἑρμηνεύειν, expliquer). En théologie, l'interprétation des livres sacrés; et, en jurisprudence, l'interprétation des sources du droit.

Hermès (JEAN-AUGUSTE), théologien et prédicateur allemand, né à Magdebourg, en 1736, m. en 1822. Son *Manuel de la religion* (Berlin, 1779, 2 vol.) a été traduit en français par Elisabeth, femme de Frédéric II, roi de Prusse. Il passa du piétisme au rationalisme.

Hermès (JEAN-TIMOTHÉE), romancier allemand, né dans la Poméranie, en 1738; professeur de théologie à Breslau et surintendant du clergé ; m. en 1821. Il s'efforça tout à la fois de plaire et d'enseigner. *(Fanny Wilkes,* 1766, 2 vol.; *Aux père et mère, et aux gens désireux de se marier,* 1789-90, 5 vol. etc.)

Hermès (GEORGES), théologien allemand, né près de Munster, en 1775, m. en 1831. Il soutenait que les dogmes ne peuvent se prouver que par le raisonnement. Il fut censuré par l'Eglise, et ses disciples, les *Hermésiens,* furent exclus des universités catholiques.

Hermésianax, Ἑρμησιάναξ, poète grec, né à Colophon, au IVe s. av. J.-C. On a plusieurs fois réédité le fragment d'une élégie amoureuse, le seul morceau qui nous reste de lui, où, d'une façon piquante, il s'amuse à faire défiler tous les poètes ou philosophes fameux, dont la sagesse ne résista pas aux séductions de l'amour. (Burgers, Londres, 1839, in-8°; et div.)

Hermétiques (Livres). Ouvrages attribués à Hermès-Toth, le mystérieux et premier initiateur de l'Égypte aux doctrines sacrées. Les Égyptiens croyaient avoir de ce personnage plus ou moins fabuleux, qu'ils appelaient trois fois grand, parce qu'il était considéré comme roi, législateur et prêtre, quarante-deux livres roulant sur la science occulte. Quoique dépourvu d'authenticité, l'*Hermès Trismegiste* des Alexandrins renferme des restes altérés de l'antique théogénie. « La doctrine du Feu-Principe et du Verbe-Lumière, contenue dans la *Vision d'Hermès,* restera, selon Schuré, le sommet et le centre de l'initiation égyptienne. »

Hermias, le *Philosophe,* écrivain grec et philosophe chrétien, du IIe s. ap. J.-C. Tourna en raillerie les doctrines des philosophes païens (Διασυρμὸς τῶν ἔξω φιλοσόφων, Dérision des philos. païens, éd. Dommerich, Halle, 1764, in-8°.)

Hermias, philosophe grec néo-platonicien du Ve s. ap. J.-C.; le père d'Ammonius Saccas. *(Comment.* du *Phèdre* de Platon, ap. Ast, Leipzig, 1810.)

Hermippe, Ἕρμιππος, poète comique grec du Ve s. av. J.-C. Ses pièces, aujourd'hui perdues, avaient, comme celles d'Aristophane, tout le caractère de l'ancienne comédie athénienne, satirique et politique. *(Fragm.,* ap. Meineke, *Fragmenta comicorum græcorum.)*

Hermippe de Smyrne, philosophe grec péripatéticien du IIIe siècle av. J.-C.

Hermippus. Titre attribué, d'après le nom du principal interlocuteur, à un ancien dialogue grec sur l'astrologie. *(Hermippus, incerti auctoris christiani dialogus, seu de Astrologia libri II,* éd. O. D. Bloch, Copenhague, 1830, in-8.)

Hermogène, rhéteur grec du IIe s., né à Tarse, en Cilicie. Doué d'un génie précoce, il improvisait à quinze ans des discours, pour lesquels se pressaient de nombreux auditeurs. Avant sa vingt-quatrième année, il avait publié un grand ouvrage de *Rhétorique* (éd. mod., Paris, 1530, in-4°), qui fut exclusive-

ment adopté dans toutes les écoles. Mais ses forces intellectuelles s'étaient épuisées : à 25 ans, il perdit la mémoire et devint inepte pour le reste de ses jours.

Héro et Léandre. Voy. **Musée le grammairien.**

Hérodien, Ἡρωδιανός, historien grec, né à Alexandrie, vers 170 av. J.-C., m. vers 240. Ecrivain disert et agréable, plus préoccupé de plaire que d'instruire, et se souvenant trop parfois des artifices de sa profession de rhéteur, il nous a laissé une remarquable *Hist. des Empereurs,* depuis la mort de Marc-Aurèle jusqu'à l'avènement de Gordien le Jeune. (Ed. princ., trad. lat. de Politien, Rome, 1493, in-fol.; excellente éd. de Bekker, Berlin, 1826, in-8°.)

Hérodien (ÆLIUS), grammairien grec du IIe s. ap. J.-C., né à Alexandre. Fils du célèbre Apollonius Dyscole, il ne dégénéra ni par les connaissances, ni par la méthode de ce vrai philosophe du langage. Il n'est resté, malheureusement, que des débris de ses traités fort estimés des anciens sur les parties du discours, les Nombres, le Barbarisme et le Solécisme, sur la propriété et le choix des mots.

Hérodore, Ἡρόδωρος, mythographe grec, du Ve s. av. J.-C., né à Héraclée, dans le Pont, et, à cause de son origine, surnommé le Pontique. (Ὁ καθ' Ἡρακλέα λόγος; Ὁ κατὰ τοὺς Ἀργοναύτας ; fragm., ap. C. Muller, *Fragmenta historic. græcorum,* Bibl. Didot.)

Hérodote, Ἡρόδοτος, fameux historien grec, surnommé le *Père de l'Histoire,* né en 484 av. J.-C., à Halicarnasse (Carie); m. vers 406. Il parcourut l'Asie occidentale, l'Afrique du Nord, l'Egypte et toute la Grèce, étudia notamment en détail l'Egypte, où il pénétra jusqu'à la frontière méridionale. C'est probablement vers 456 qu'il vint s'établir à Samos et à Athènes pour composer sa grande histoire des peuples anciens que la mort interrompit. Conteur charmant, naïf de langage, mais toujours sagace dans l'observation, équitable et précis dans ses jugements, il amuse, il instruit, et rien n'est si varié que son récit; car l'action dramatique l'accidente continuellement. Son style se ressent de la période où il écrivait, quand on ne connaissait pas encore cette harmonie soutenue, cet arrangement de phrases et de mots dont un Lysias découvrit le secret et qui seront mieux pratiqués encore au siècle de Philippe et d'Alexandre; néanmoins, il ne lasse pas de plaire par la grâce de la diction, — une diction douce et pénétrante sans effort, — par le caractère même de la langue, mélange heureux de l'attique avec l'ancien ionien, et par une cadence naturelle, très proche voisine de



Hérodote, d'après un buste antique.

la poésie. Les anciens avaient donné les noms des neuf Muses aux neuf livres des *Histoires* d'Hérodote. La meilleure édition d'H. est celle de Leipzig (1856).

Heroet (ANTOINE), dit *la Maison-Neuve),* poète français, né à Paris, en 1492, m. en 1568. Parent du chancelier Ollivier, il fut porté à l'évêché de Digne, en Provence. Sous l'inspiration des idées de Platon, de Dante et de Pétrarque, il célébra sans fadeur les beautés du spiritualisme en amour. (*La Parfaicte amye,* Lyon, 1542). Heroet justifia par son caractère comme par son talent l'estime dont l'entourèrent ses contemporains.

Héroï-comique (poème). Genre de composition, qui prête le langage et les allures des héros à des gens de basse condition, et qui cherche un contraste plaisant entre la grandeur du style et la petitesse des actes. Tels le *Lutrin* de Boileau, le *Sceau* enlevé de Tassoni, la *Boucle de cheveux enlevée* de Pope et même l'amusante *Querelle des apothicaires et des médecins* (the Dispensary, Londres, 1699) de Samuel Garth. V. aussi **Batrachomyomachie.**

Héroïde. Épître en vers composée sous nom de quelque héros ou personnage fameux. Ce genre, créé par Ovide, a été cultivé, au XVIIIe s., en France, par Colardeau, Gilbert, Lemercier.

Héroïque (genre). En littérature, poésie noble et élevée, qui a un héros, une épopée pour sujet. « Le génie populaire, a dit Ozanam, remanie, pour ainsi dire, l'histoire dans les chants héroïques, afin de lui donner un tour plus pathétique et plus merveilleux. »

Vers héroïques. Vers employés dans la poésie, surtout dans la poésie primitive, pour chanter les héros. Chez les anciens, c'est l'hexamètre, et sous la forme du lyrisme la strophe alcaïque. En France, dans le moyen âge, le vers héroïque était le vers de dix syllabes. Aujourd'hui, c'est l'alexandrin plus solennel. Les Italiens et les Anglais ont adopté l'hendécasyllabe. Quand aux Allemands, outre leurs rythmes propres, ils ont assimilé à leur versification pour cet usage les mètres gréco-latins consacrés.

Hérondas. Mimographe grec, dont les critiques modernes les plus autorisés placent l'existence au IIIe s. av. J.-C. (Voy. frag. éd. par Jules Girard, dans la *Revue des Deux Mondes*, 1er mars 1893. Cf. **Mimes et Supplément.**

Héros (Livre des). Voy. **Heldenbuch.**

Herrera (FERNANDO de), célèbre poète lyrique et élégiaque espagnol, né à Séville, vers 1500, m. en 1595. En s'efforçant d'épurer la langue poétique et de l'enrichir par de nombreux emprunts au latin et à l'italien, il fut souvent obscur, guindé et de mauvais goût. Néanmoins, en ses compositions inspirées des passions ou des grands événements qui dominent l'histoire de son époque, la bataille de Lépante, l'expédition du roi Sébastien en Afrique, il est impétueux, large, hardi.

Herrera y Ribera, poète espagnol, épique et dramatique, né à Madrid, vers 1600; m. en 1641. Il mérita par la vigueur de son talent les éloges que lui donnèrent Cervantès et Lope de Véga.

Herrik (ROBERT), poète lyrique anglais, né à Londres, en 1591, m. en 1674. Fort oublié pendant longtemps, ce successeur de Spencer est redevenu en grande faveur; ses chansons un peu libres, mais ornées de grâce et de sensibilité, se chantent encore aujourd'hui. (*Hésperides or the works, both humane and divine of Robert Herrick,* Londres, 1648, in-8°.)

Hersan (MARC-ANTOINE), humaniste français, né en 1652, à Compiègne, prédécesseur de Rollin, son disciple bien-aimé, à la chaire de rhétorique du collège du Plessis; m. en 1724. Remplit avec honneur la carrière de l'éloquence et se rendit encore plus estimable par les qualités de l'âme. (V. quelques poésies latines dans les *Selecta carmina* de Gaullyer, 1727, in-12, etc.)

Hertzberg ou Herzberg (EWALD-FRÉDÉRIC), homme d'Etat et publiciste allemand; né à Lottin, en 1725; créé comte pour ses services diplomatiques; ministre des affaires étrangères et curateur de l'Académie de Berlin; m. en 1795. Il traça, d'après les idées de Leibnitz, le plan d'une réforme qui exerça sur la langue allemande une salutaire influence.

Hertzka, publiciste et collectiviste allemand du XIXe siècle. Auteur d'un roman utopique, *Freeland* ou *Terre libre,* dans le genre de ceux du sociologue William Morris, et qui détermina un mouvement extraordinaire d'opinion pour arriver à la réalisation pratique du magnifique rêve de bonheur et d'harmonie sociale se déroulant tout le long de l'ouvrage.

Hervas y Panduro (le P. LAURENT), érudit espagnol de la Société de Jésus, né en 1735, à Horcajo; missionnaire dans l'Amérique du Sud; nommé préfet de la bibliothèque du Quirinal, à Rome, sous le pontificat de Pie VII; m. en 1809. (*Paléographie universelle,* Madrid, 1800-1805, 6 vol. in-4°.)

Hervé (EDOUARD), publiciste français, né à Saint-Denis de la Réunion, en 1835; fondateur, avec J.-J. Weiss, en 1867, du *Journal de Paris*, où l'on commença à apprécier son esprit incisif et sa plume déliée; en 1873, fondateur du *Soleil*, dans lequel il n'a cessé de défendre la politique monarchiste et la cause religieuse; reçu en 1886, à l'Académie française; m. en 1899.

Hervey (JAMES), écrivain religieux anglais, né en 1714, m. en 1758. Parmi ses nombreux ouvrages, on signale les *Méditations au milieu des tombes* (1746) et les *Contemplations sur la nuit*, pour le profond sentiment qu'elles respirent, malgré de certaines afféteries de style.

Hervieu (PAUL), littérateur français, né à Neuilly-sur-Seine, en 1857; reçu à l'Académie française, en 1900. L'originalité spirituelle d'un premier livre, *Diogène le Chien*, attira sur lui l'attention du public. Depuis lors dans ses romans (*Flirt*, 1890, *Peints par eux-mêmes*, 1893; l'*Armature*, 1895, etc.) et au théâtre, comme dans les pièces des *Tenailles*, de la *Loi de l'Homme*, de l'*Enigme*, du *Dédale*, jouées à la Comédie-Française, il se porta particulièrement à analyser avec une philosophie railleuse, parfois amère, le fond d'humanité, les faiblesses et les misères de la brillante vie mondaine, ou à dénoncer hautement la tyrannie d'égoïsmes sociaux appuyés des tolérances du Code.

Hervis de Metz. Geste anonyme du XIIe s., la dernière composée des chansons qui forment le cycle des *Loherains*.

Herwegh (GEORGE), poète et révolutionnaire allemand, né à Stuttgard, en 1817, m. en 1875. Ses *Poésies d'un vivant* (1841-1844) firent grand bruit dans

le cénacle de la Jeune Allemagne, et au delà. Il semblait que le fier chevalier de Hütten eût reparu dans les vers irrités de G. Herwegh.

Herzen (Alexandre), publiciste et romancier russe, né à Moscou en 1812, m. à Paris en 1870. Remueur énergique d'idées, penseur libéral et individualiste, profondément attaché à sa patrie, mais subordonnant son amour de la Russie à un idéal de droit et de justice, H. fut un des écrivains les plus indépendants de son pays. Les critiques slaves admirent chez lui un génie étincelant, une verve éloquente, la spontanéité des saillies et la puissance de l'observation. (Voy. surtout ses *Mémoires,* Londres, 1854, 3 vol.; Genève, 1868, 4e vol.)

Hésiode, poète grec, né vers le VIIIe s.. à Ascra, en Béotie. Interprète inspiré des énergies triomphantes de la nature avant Lucrèce, Virgile, Ovide, Voltaire, André Chénier, Gœthe, il enseigna aux hommes le temps des récoltes et des semailles, et réunit en un corps les doctrines religieuses éparses des premiers Grecs. Jean Tzetzès, auteur de plusieurs scolies concernant Hésiode, cite les titres de seize ouvrages qui lui ont été attribués. Trois seulement ont échappé à la destruction : les *Travaux et les Jours,* la *Théogonie* et le *Bouclier d'Hercule,* fragment d'épopée. « On dit, rapporte Plutarque, que les dieux firent rendre des honneurs à Hésiode et à Archiloque, parce qu'ils avaient été chers aux Muses. »

Hesnault (Jean) ou **Hénault,** poète français, m. vers 1682. Epicurien par goût autant que par principes, grand ami du plaisir, compris « avec art et délicatesse »; en même temps, érudit et homme à système, il passait pour un très audacieux penseur libre. Il se piquait avec affectation d'athéisme. Il se convertit, pourtant, dans sa vieillesse, et porta la même exaltation alors à défendre les sentiments religieux qu'il avait mise à les attaquer. (*Œuv.,* 1670, in-12.)

Hésychius d'Alexandrie, Ἡσύχιος, lexicographe grec, né vers 350. Son *Glossaire* (éd. princeps, Alde l'Ancien, Venise, 1514), probablement l'abrégé d'un travail plus considérable, et, néanmoins en lui-même important pour la connaissance de la langue grecque, nous a conservé un grand nombre de passages de livres aujourd'hui perdus.

Hésychius de Milet, dit l'*Illustre,* historien grec du VIe s. ap. J.-C. (Ὀνοματολόγος, éd. pr. avec trad. lat. d'A. Junius, Anvers, 1572, in-8°; éd. Orelli, Leipzig, 1820, in-8°.)

Héthéens ou **Hittites.** Voy. **Khiti.**

Hetzel (Pierre-Jules), éditeur et littérateur français, né à Chartres, en 1814, m. en 1886. Sous le pseudonyme de Stahl, il a été, avec Jules Verne, dont il publia les ouvrages, l'un des auteurs préférés de la jeunesse française.

Heures (Livres d'). Livres où sont contenues les « heures canonicales », c'est-à-dire les diverses parties du bréviaire que l'Eglise a coutume de réciter selon les diverses heures du jour : matines, laudes, vêpres, etc. Les miniaturistes du moyen âge mettaient toute la délicatesse de leur art à orner ce genre de livres. En matière de bibliophilie on cite avec admiration les *heures* manuscrites qui ont appartenu à Charles le Chauve, à Louis d'Anjou, roi de Sicile, aux reines Anne de Bretagne et Catherine de Médicis. De même, aux premiers temps de l'imprimerie, on les enrichissait des plus belles gravures sur bois.

Hexamètre (Vers). Vers de six pieds ou six mesures appartenant à la métrique grecque et latine et dans lequel sont écrits les principaux poèmes de l'antiquité.
Versific. française. Voy. **Alexandrin.**

Heydenreich (Charles-Henri), philosophe et poète allemand, né à Stolpen, en 1761; professeur de l'Université de Leipzig, m. en 1801. Zélateur remarquable des idées de Kant. (*La Philos. de la relig. naturelle,* Leipzig, 1790-91, 2 vol. ; le *Droit naturel d'après les principes de la critique,* etc.)

Heym (Jean), lexicographe allemand naturalisé russe, né à Braunscheich, en 1759; recteur de l'Université de Moscou; m. en 1821. Favorisa par ses dictionnaires et grammaires l'étude parallèle des langues russe et allemande.

Heyne (Christian-Gottlob), célèbre philologue et archéologue allemand, né à Chemnitz (Saxe), le 25 sept. 1729, m. à Goettingue, en 1812. Professeur à l'Université de Goettingue, il se vit rechercher par toutes les grandes Académies et sociétés savantes de l'Europe. Ses éditions de Virgile, de Pindare, d'Apollodore, de Diodore de Sicile et d'Homère, furent admirées, à leur date, comme des modèles de philologie méthodique. Par son *Introduction à l'étude de l'antique,* il imprima aux recherches de cette nature une impulsion énergique; et il suggérait, quelques années après, à Guillaume de Humboldt l'idée d'un livre qui eût été le tableau complet de la civilisation hellénique.

Heyse (Paul), philologue, poète, auteur dramatique et conteur allemand, né à Berlin, en 1831. Il obtint de bonne heure une grande réputation par la

fécondité de ses ressources et par les attachantes qualités narratives de ses contes ou nouvelles en vers. (V. aussi ses *Poèmes dramat.*, Berlin, 1864 et suiv., plus. vol.; ses élégantes traductions d'œuvres françaises, etc.) Paul Heyse est considéré, à l'étranger aussi bien que dans sa propre patrie, comme l'un des plus brillants écrivains de l'Allemagne moderne.

Heywood (JOHN), poète dramatique anglais, m. à Malines, en 1565. Ses *Intermèdes* ou *Interludes*, imités sans doute des pièces françaises analogues, et qui tenaient le milieu entre l'ancienne *moralité* et le drame moderne, eurent une grande vogue sous Henri VIII.

Heywood (THOMAS), auteur dramatique anglais de la fin du XVI[e] s. et du commencement du XVII[e]. Sa tragédie, très touchante, *Une femme tuée avec tendresse* (1617) est la seule dont on ait gardé le souvenir, parmi les deux cent vingt pièces qu'il composa. (Collect. des *Anc. pièces* de Dodsley.)



Plat du Livre d'heures de Charles le Chauve (Bibliothèque nationale).

Hiatus. Le choc, sans élision possible, de deux voyelles qui se rencontrent, l'une à la

fin d'un mot, l'autre au commencement du mot suivant. Ex.: *Il alla à Athènes*. Il est licite en prose, autant que cela peut aller sans cacophonie.

Quand deux voyelles se rencontraient ainsi dans un vers latin ou grec, la première ne comptait pas dans la mesure du vers; mais lorsque les poètes avaient besoin, pour la mesure, de compter sur cette dernière syllabe, on disait qu'ils faisaient un hiatus.

Ce heurt ne déplaisait pas à l'oreille de nos pères, amis en leurs chansons d'une grâce naïve et nonchalante. Très fréquent jusqu'à Malherbe, il n'est plus guère toléré depuis que Boileau a dicté son arrêt:

Gardez qu'une voyelle à courir trop hâtée
Ne soit d'une voyelle en son chemin heurtée.

On ne considère point comme hiatus: 1° la rencontre d'une voyelle avec un mot commençant par *h* aspiré:

Chacun s'arme *au hasard* du livre qu'il [rencontre.
BOILEAU.

2° La rencontre de deux voyelles par l'élision d'un *e* muet:

Oui, voilà ma *journée avec* ses aventures.
MÉRY.

3° La rencontre, dans la même circonstance, des diphtongues *oi, eu, au, ou, in, on, an*:

Une coupable *joie et* des fêtes étranges,
BAUDELAIRE.

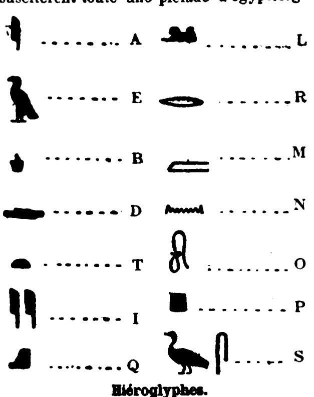
4° La répétition d'une interjection: *ah, oh, eh, oui*:

Eh! eh! dit une voix, parbleu, mais le [voilà.
A. DE MUSSET.

Hiéroclès, sophiste grec, préfet de Bythinie, puis d'Alexandrie, au IVe s. Adversaire violent des chrétiens, il combattit leurs doctrines et appela sur leurs personnes les persécutions impériales.

Hiéroclès, philosophe grec néoplatonicien, qui vécut à Alexandrie vers le milieu du Ve s. ap. J.-C. Il a mérité l'estime des hommes autant par la fermeté de son caractère, irréductible aux contraintes morales et aux douleurs physiques, que par la concision virile de son style et l'élévation de ses principes. (*Comment. sur les vers dorés de Pythagore;* fragm. de traités *Sur la Providence et le Destin, Sur les maximes des philosophes,* Cambridge, 1709, in-8°.)

Hiéroglyphes. Caractères dont se servaient les anciens Égyptiens pour exprimer leurs pensées. Ce nom ne s'applique avec exactitude qu'aux caractères sacrés, sculptés ou peints, représentant des objets naturels; mais on l'étend à tout le système d'écriture des Égyptiens. Du jour où fut trouvée la clef des h. on eut, pour expliquer les usages et les coutumes de la plus ancienne civilisation du monde, des documents innombrables. En effet la science égyptologique a une date précise. On a pu dire qu'elle est née le 17 septembre 1822, jour de la séance mémorable où Champollion fut admis à lire devant l'Académie des Inscriptions le premier exposé de sa grande découverte du déchiffrement des textes hiéroglyphiques. Les travaux de Champollion suscitèrent toute une pléiade d'égyptologues



Hiéroglyphes.

dans les divers centres scientifiques de l'Europe.

Hilaire de Poitiers (saint), *Hilarius Pictaviensis,* docteur de l'Église, évêque de Poitiers, né vers 300, dans cette vieille ville gauloise, m. en 368. Il combattit vigoureusement, de vive voix et par ses écrits (*De Synodis fidei catholicæ contra Arianos,* etc.; *Œuv.,* éd. Massei, Vérone, 1730, 2 vol. in-fol.; éd. Constant, Paris, 1693, in-fol.) l'hérésie arienne. Saint Jérôme a vanté, en même temps que la chaleur de ses discours, la phrase cicéronienne de saint Hilaire. Le *Traité de la Trinité,* un des meilleurs écrits de l'antiquité chrétienne, est le chef-d'œuvre du célèbre évêque de Poitiers.

Hilarodie. Nom que les Grecs donnaient à de certaines pièces d'un caractère mixte, qui semblaient tenir le milieu entre la tragédie et la comédie et se rapprocher jusqu'à un certain point de nos drames modernes. Cf. **Rhintonica.**

Hildebert, poète latin, écrivain, philosophe et célèbre prélat, évêque du Mans, archevêque de Tours, né dans le Vendômois, m. en 1134. Il prêcha les rois, prit une grande part aux affaires de Rome et du Saint-Siège; mêla son action à la vie des plus importants personnages. Ses *Œuvres* ont été réunies au XVIIIe s. (Éd. Beaugendre, Paris, 1708, in-fol.)

Hildebrand (Chant de). Cantilène tudesque du VIIIe ou du IXe s., précieux monument des mœurs et du langage des Germains dont un fragment fut retrouvé en 1812 sur la couverture d'un manuscrit de Fulde. Elle a pour sujet le combat d'Hadebrand avec son père Hildebrand. Le style en est épique, et l'on y voit figurer plusieurs héros des *Niebelungen.*

Hildreth (RICHARD), historien américain, né à Deerfield, en 1807, m. en 1865. Il consacra aux annales des États-Unis (1849-52) son talent et son savoir. Ecrivain sévère, un peu froid, mais d'une rigoureuse exactitude. A son nom se rattache aussi le grand succès d'un roman abolitionniste : l'*Esclave blanc.*

Hilduin, hagiographe français du IXe s., archi-chapelain du palais impérial, sous Louis le Débonnaire. *(Areopagitica,* Cologne, 1563; vie de saint Denis, que l'auteur confondait avec Denis l'Aréopagite.)

Hillel l'*Ancien,* docteur juif de l'école pharisienne, né 112 ans av. J.-C., m. 8 ans après J.-C. La *Mischna* paraît être le résumé de son enseignement. C'est à lui que remonte l'origine des règles de méthode talmudique appelées *Middot,* ayant pour but de faciliter l'interprétation de la Bible. Il prêcha la douceur et l'amour des hommes.

Hillel le *Jeune,* docteur juif du IVe s., inventeur d'un cycle de dix-neuf ans, qui, au moyen de sept intercalations, conciliait le cours du soleil avec celui de la lune et resta en usage jusqu'au temps d'Alphonse de Castille.

Hiller (PHILIPPE-FRÉDÉRIC), poète allemand de l'école piétiste, né à Mulhouse sur l'Enz, en 1699, m. en 1769. *(Trésor des chants religieux,* Geistliches Lieder, Kaestlein, Stuttgard, 1762-67, 2 vol.)

Himérius, Ἱμέριος, sophiste grec, né en 315, à Pruse, en Bythinie ; professeur de rhétorique à Athènes, où il eut pour élèves Basile et Grégoire de Nazianze; m. en 386. Secrétaire de l'empereur Julien, il n'avait pas abandonné le paganisme. Rhéteur, il portait en ses discours la pompe des mots et la recherche plutôt que la véritable grandeur. *(Fragm.,* ap. Wernsdorf, Goettingue, 1790, in-8°.)

Himyarite (langue). Ancien idiome des Arabes méridionaux appelés Himyarites. Il était encore usité au XIVe s. Nous n'en possédons plus que des inscriptions ; celles-ci nous font connaître la forme primitive de l'arabe, quand il s'était à peine différencié de l'hébreu et de l'éthiopien. Les Himyarites eurent une dynastie de rois, qui paraît avoir régné dès le temps de la monarchie assyrienne et avoir réuni tout le Yémen en un seul état. C'est dire l'antiquité de cet idiome.

Hincmar, théologien et homme d'Etat français, né vers 806, m. le 21 déc. 882. Archevêque de Soissons, mêlé à toutes les affaires contemporaines, tour à tour en lutte avec l'Église de France et le pape, avec l'église de Rome et le Roi ; caractère impérieux, génie souple et remuant, il fut le plus grand personnage politique du IXe s. D'ailleurs, théologien médiocre, critique superficiel, écrivain lourd, inélégant, il brilla beaucoup moins par ses œuvres (éd. compl., Sirmond, 1645, 2 vol. in-fol., Paris) que par ses actes.

Hindouisme. Caractère, ensemble des croyances et des institutions de l'Inde.

Hindoustani, hindouvi ou **hindi.** Langue dérivée du sanscrit, qui se parle dans les principales villes de l'Inde. L'hindoustani est employé comme langue littéraire. (Voy. Inde.)

Hipparque, célèbre savant grec qui florissait à Alexandrie au IIe s. av. J.-C. Le plus grand peut-être des astronomes de l'antiquité, il fixa la longueur de l'année solaire et découvrit la précession des équinoxes. (Voy. éd. de ses ouvr., éd. princeps, Vittorius, Florence, 1567, in-fol., et Pitou, *Uranologium,* Paris, 1630, in-fol.)

Hipparchia, femme philosophe grecque, née à Maronée en Thrace, vers 350 av. J.-C. De famille riche et distinguée, elle épousa Cratès qui était vieux, laid et bossu ; adopta le vêtement et les façons excentriques des cyniques, et écrivit plusieurs traités de philosophie dont il n'est pas resté de traces.

Hippel (THÉODORE-GOTTLIEB de), écrivain allemand, né à Gerdauen, en 1741, bourgmestre de Kœnigsberg en 1780; m. en 1796. Par de singuliers contrastes de talent, il mêla, dans ses compositions les doctrines austères au paradoxe et à la fantaisie, la philosophie sociale aux imaginations burlesques, les poèmes religieux, les cantiques, aux relations les plus digressives et les plus plaisantes. Mais, avec son style imagé, plein de saillies et de caprices, ce précurseur de Jean-Paul fut surtout un humoriste ; on lira toujours de préférence ses « Voyages en zigzag ». (V. les *Œuvres compl.* de Hippel, éd. de Berlin, 1828-31, 14 vol.)

Hippocrate, célèbre médecin et prosateur grec, né à Cos, en 470 av. J.-C., de la famille des Asclépiades; m. à Larissa. Le plus ancien et le plus éclairé des médecins, il a été aussi le plus ancien et le plus exact des observateurs. Quatre-vingts ouvrages nous sont parvenus sous son nom ; Galien en tenait onze pour authentiques, Albert de Haller dix-huit ; ordinairement, on n'en admet que six, bien qu'il n'y ait de preuves pour aucun. La méthode hippocratique est également éloignée de l'empirisme et des hypothèses ; elle se fonde sur l'observation et l'expérience des maladies. La meilleure édition des écrits d'H. est celle de Littré,

accompagnée d'une traduction française. (1839 à 1850.)

Hippolyte. Voy. **Euripide**

Hippolyte (saint), Ἱππόλυτος, docteur de l'Église du IIIᵉ s., disciple de saint Irénée, martyrisé sous Alexandre Sévère, en 251. On cite, dans ses œuvres écrites en grec, un *Canon pascal*, la plus ancienne table connue pour déterminer la fête de Pâques.

Hippomédon. Poème d'aventures du XIIIᵉ s., d'origine byzantine, par le poète anglo-normand Huon de Rotelande.

Hipponax, poète satirique grec du VIᵉ s. av. J.-C., né à Ephèse. En des vers très âpres et sur un rythme étrange, il stigmatisa la luxure et la prodigalité des Grecs de l'Anatolie : il inventa un vers nouveau, l'iambe boiteux ou choliambe, en remplaçant le dernier pied du senaire par le spondée. *(Fragm.,* publiés par Welcker, Goettingue, 1817, in-8°, et par Bergk dans les *Poetæ lyrici græci.)*

Hirsching (Frédéric-Charles-Gottlob), bibliographe allemand, né à Uffenheim, en 1762 ; professeur de philosophie à l'université d'Erlangen ; m. en 1800. *(Description des plus notables biblioth. de l'Allemagne,* Versuch einer Beschreibung sehenswürdiger Bibliotheken Deutschland's, Erlangen, 1786-90, 4 vol., etc.)

Hirtius (Aulus), général et historien romain ; lieutenant de César et son collaborateur supposé, pour quelques parties des *Commentaires ;* tué devant Modène, l'an 42 av. J.-C.

Hirzel (Jean-Gaspard), médecin et économiste suisse, né à Zurich, en 1725 ; fondateur, avec Iselin et Gessner, de la Société helvétique ; m. en 1803. Il sut rendre accessibles à tous et vraiment populaires les préceptes de la science économique. *(Le ménage d'un paysan* [die Wirthschaft eines philosophischen Bauers], Zurich, 1761, plus. éd. ; trad. française sous le titre de *Socrate rustique,* 1763 ; etc.)

Histoire (gr. ἱστορία, de la même famille que les mots ἵστωρ, témoin, qui sait, et ἱστορεῖν, s'enquérir, rapporter. Récit des faits, des événements relatifs aux peuples en particulier et à l'humanité en général. C'est une des principales divisions de la littérature. « L'h., a dit Mignet, se montre chez les peuples la dernière en date des œuvres de l'esprit. Elle est l'œuvre de leur intelligence dans toute sa maturité et toute la plénitude de sa force. » La haute culture d'une nation est, en effet, la conscience de sa propre continuité, acquise par l'étude de son passé. Chaque siècle touche à l'h. pour la refaire et la restaurer, pour rapprocher les temps écoulés et le présent, pour faire de tout le développement de l'humanité comme une sphère immense dont le centre se déplace continuellement. C'est ainsi qu'un intérêt sans cesse renouvelé s'attache à la connaissance des vicissitudes de la république romaine. Il semblerait qu'à tout prendre Tite-Live, Salluste, Tacite, en auraient épuisé l'essentiel. Mais, de saint Augustin jusqu'à nos jours combien de tableaux différents auront été consacrés à ce panorama mobile ! Pour ne parler que des plus récents, à peine a-t-on fini d'étudier Rome avec Tillemont et Rollin qu'on s'y reprend avec Montesquieu, et quand on a fini d'interroger le sujet avec l'immortel auteur des *Considérations,* on l'interroge encore avec Beaufort, avec Niebuhr, avec Michelet, Mommsen et Duruy. Les livres historiques sont innombrables.

Il en est qui ont été conçus sans autre ambition que de coordonner les événements d'après leur production chronologique ; tels sont les ouvrages de Varron, d'Eusèbe, de Cassiodore, de Georges le Syncelle, de Joseph Scaliger, d'Ussérius, du président Hénault, de J. Blair.

Il y en a qui ont été consacrés à l'exposition pure et simple des faits, sans autre disposition particulière que l'ordre même de leur développement ; c'est l'immense majorité de ceux qui relèvent de l'école narrative des Hérodote, des Tite-Live, des Froissart, des Mariana, et de mille autres.

Quelques-uns ont été entrepris tout exprès pour faire prévaloir certaines tendances et mettre en défaut des tendances adverses ; tels : l'école grecque d'Évhémère et les ouvrages de Diodore de Sicile dirigés contre les vieilles croyances religieuses et nationales, ceux de Florus, qui, sur les traces de Tite-Live, a pris à tâche de justifier partout les Romains ; ceux de Gibbon, de Robertson, de Hume, de Thomas Carlyle, en Angleterre ; de Mably, de Raynal, d'Edgar Quinet, de Louis Blanc, en France, etc. Comprise ainsi, l'h. peut n'être qu'une libre série d'interprétations.

Enfin d'autres répondent au dessein plus large d'expliquer par la logique et la philosophie quelque grande et supérieure vérité, qui résulte du spectacle et de la généralisation des événements humains. Ce dernier point de vue est le plus moderne. Il date de Vico, de Herder, de Muller, de Buckle. (On citerait aussi Bossuet, si le magnifique thème *Discours sur l'hist. universelle* n'avait beaucoup perdu de son autorité scientifique.) C'est l'h. portée à la hauteur et à la dignité d'une science. L'application n'en est pas sans péril, toutefois ; car il expose à des généralisations hasardées, à des conclusions hâtives et systématiques.

On peut encore en établir la répartition, plus sommairement, en trois catégories : les grandes annales chronologiques dont nos pères se sont contentés jusqu'au XVIIᵉ s. ; les histoires à thèses philosophiques, dont Bossuet a fourni l'exemple ; et les recherches d'érudition, où se porte surtout le goût de notre époque, sans préjudice, cependant de l'esprit de synthèse, qui détermine les lois générales du développement des sociétés et en explique les vicissitudes et les perturbations.

L'h., telle que l'ont comprise les écrivains de l'antiquité, est œuvre de littérature et de morale plutôt qu'œuvre de science. Ils cherchaient à instruire en charmant. Ils voulaient enseigner la politique et la morale à la façon des poètes tragiques ou épiques par des narrations, des harangues, des portraits. L'h. devenait entre leurs mains un drame où les fictions

donnaient un attrait de plus aux faits véritables. Traitée par un Hérodote, un Tite-Live, un Plutarque, un Thucydide même, qui souvent écrit et juge en homme d'État, elle a une noblesse, une beauté, une moralité qui lui est propre. Car elle agrandit le héros isolé en lui laissant tout entières l'initiative et la responsabilité de ses actes. En revanche, elle ne s'inquiète et ne se doute même pas du travail qui s'opère, en dehors de l'individu, par la force des choses ou la force des idées. Polybe se distingue des anciens par un sens politique plus profond; il découvre une sorte de prescience singulière qui le fera regarder, chez les modernes, comme un ancêtre de Machiavel. Quand il cherche l'explication de la supériorité politique et militaire de Rome dans la comparaison de ses institutions avec celles des autres grands peuples de l'antiquité, il inaugure un esprit critique déjà saisissable en Thucycide, mais chez celui-ci beaucoup moins net et moins étendu. Cependant, il faudra attendre jusqu'à Montesquieu pour connaître les vraies causes, les causes premières de la grandeur et de la décadence romaine.

Les historiens latins n'ont point une autre méthode que les Grecs. « Tite-Live, dit Vacherot, nous montre on ne peut mieux comment pensent, parlent, agissent et combattent ces sénateurs, ces tribuns, ces généraux, ces partis, ces légions; mais la nécessité intérieure qui domine ce conflit des intérêts et des passions, la nécessité extérieure qui régit le développement de cette ambition incessamment conquérante, le génie de la formule religieuse ou juridique qui préside à tous les faits intérieurs ou extérieurs de cette histoire, en un mot le véritable secret de l'explication des choses romaines, Tite-Live ne les livre point à ses lecteurs, parce qu'il ne le possède pas bien lui-même. »

Les lettres, au XVIe s., se ressentaient trop, dans toutes leurs applications, de l'amour ravivé des choses antiques pour que l'h. ne fût pas aussi calquée sur les modèles grecs et latins. Machiavel et Guicchardin sont les narrateurs les plus éloquents et les plus profonds de cette époque, bien que chez eux l'h. demeure encore la représentation toute personnelle et dramatique des événements. « Machiavel est peut-être l'historien qui a poussé le plus loin la confiance dans les ressources du génie humain, lui qui enseigna si bien l'art de réussir à tout prix et par l'emploi des plus détestables moyens. » Au XVIIe s., l'Espagne et l'Italie tiennent le premier rang, dans les études historiques, quoique leurs auteurs trahissent aussi, dans ce genre, la préoccupation personnelle de briller, en abusant du trait et de la couleur. Au XVIIIe, Voltaire, Montesquieu, Gibbon et, dans un ordre de vues plus modeste et non moins utile, les Bénédictins font avancer d'un grand pas le mouvement des études historiques. Néanmoins il fallait l'éducation scientifique du XIXe s. pour atteindre à la conception définitive de l'histoire, associant au courant du récit l'érudition, l'analyse critique des faits de détail et cette philosophie patiemment déductive dont la pénétration dégage les causes et les raisons des événements.

En Angleterre, puis en France, Henry Hallam et Chateaubriand donnèrent coup sur coup le signal du renouvellement de l'histoire; et la renaissance fit le tour de l'Europe entière. Ce mouvement, dont le point de départ avait été l'enquête générale ouverte sur le moyen âge se prolongea en Angleterre avec Lingard et Macaulay, en Allemagne avec Ranke, en Italie avec Cantù, en Espagne avec Lafuente, dans les littératures russe et scandinave avec Karamzin. Geiier et Allen, en France avec Augustin Thierry, Guizot et leur féconde école. Chaque peuple voulut reconstituer ses annales. La veille encore, le rôle du narrateur consistait à entasser faits sur faits, à remplir des volumes de guerres, de traités de paix, de généalogies, de mariages. On étendit singulièrement ce rôle. Il fallut mener tout ensemble la peinture des mœurs et le récit des actes; il devint obligatoire de rendre à chacun des siècles passés sa véritable place, sa signification morale et sa couleur. Maintenant, nulle recherche ne semble inutile ou trop pénible pour avoir la raison d'un fait, le sens d'une institution. On subdivise à l'infini le champ trop vaste du passé; on s'enferme dans un espace déterminé, dans une province, dans une cité, dans une commune, dans une église, et l'on n'en sort qu'après avoir fait à l'entour une complète lumière. Ce besoin de perfectionnement ne s'arrête pas à la méthode, il s'applique aux formes elles-mêmes. Le caractère général de l'histoire au XIXe s. est de grouper les faits sous des aspects attrayants, d'être à la fois littéraire et vraie, — d'y viser tout au moins — d'unir à l'érudition des sources les qualités de composition qui sont un des principaux mérites de la science française, entre autres.

Car le style historique a aussi ses règles, ses convenances particulières, qui sont: le choix judicieux des détails, la clarté de la narration, la vivacité des peintures et la chaleur continue d'un style exempt de recherche et de faux coloris, mais pouvant mettre l'élégance au service de la force, réunir le trait, l'image à l'expression concise, et joindre le mouvement à la précision.

Comme nous l'indiquions tout à l'heure, les anciens avaient conçu l'h. à la façon d'un poëme épique en prose par lequel, en immortalisant les actions qu'ils racontaient, ils s'immortalisaient enx-mêmes. Les modernes, en s'attachant de préférence à la recherche sérieuse, patiente et sincère du vrai, l'ont envisagée sous un aspect moins brillant mais plus conforme à sa juste destination.

La vérité est la première loi de l'h. Elle suffit à en rendre les relations aussi captivantes que les œuvres poétiques ou romanesques les plus parfaites, puisque la vie humaine s'y déploie tout entière avec ses scènes les plus variées et les plus dramatiques. Ce mérite de l'exactitude, œuvre de conscience et de labeur, semblerait, à première vue, le moins difficile à obtenir. Mais il exige de la part des écrivains une abnégation si complète d'eux-mêmes, de leurs passions, de leurs tendances personnelles, de leurs illusions impatientes de tout examen, qu'il est, au contraire, infiniment rare. Peu d'hommes sont capables de faire prévaloir absolument sur le caprice des opinions sommaires, sur les entraînements superficiels de l'heure présente, sur la confusion des témoignages insuffisamment contrôlés: la parfaite loyauté de l'analyse et du jugement, la conscience et la science. On ne s'adonne pas aussi aisément qu'on l'imaginerait à l'étude désintéressée de l'h. Très ancienne est l'habitude d'accommoder les faits accomplis soit à ses préoccupations d'auteur et d'artiste, soit aux goûts, aux sentiments, aux intérêts d'une époque ou d'un parti. De si nombreuses et de si graves atteintes ont été portées, de tous temps, à cette qualité suprême, la vérité; les points de vue contradictoires sous lesquels ont passé, de génération en génération, les mêmes faits, les mêmes actes, se

sont tant de fois modifiés et renversés qu'en lisant toute histoire on doit penser d'abord à se garder de toute fable. C'est-à-dire qu'il faut se défendre également, *à priori*, d'un pyrrhonisme outré et d'une crédulité naïve.

Les histoires classiques, par exemple, peuêtre définies — d'après le mot de Macaulay — des romans fondés sur des faits. Le récit en est strictement réel dans ses points principaux; mais les mille petits incidents qui en rehaussent l'intérêt, les mots, les gestes, tous ces détails sont, d'ordinaire, fournis par l'imagination. L'empire byzantin a eu de nombreux chroniqueurs, mais combien peu d'historiens! Les narrations de Zozime sont criblées d'inexactitudes. Les Arabes ne sont que des compilateurs sans critique, des traducteurs pleins de complaisance enregistrant sans distinction les faits prouvés et les contes puérils. Il n'est guère d'écho, dans nos premières annales, écrites par les religieux des différentes communautés ou par les clercs attachés aux grandes familles, que pour les prétentions ecclésiastiques ou pour les intérêts féodaux. Quant aux chroniqueurs du moyen âge, en général, on retrouve partout chez eux cette crédulité naïve qui n'est pas sans charme, ce goût pour les fictions qui ne meurt jamais mais change de forme à mesure que la civilisation se développe, et cette disposition à ne distinguer presque jamais la légende nationale de l'histoire même. Ouvrez un livre comme la *chronique de Reims*, du XIIIe s. Il n'est guère là de paragraphe ou d'alinéa, qui ne renferme une erreur, une inexactitude ou plusieurs exagérations. La renommée d'un Froissart est assise sur des bases inébranlables. On l'a traduit dans toutes les langues. Il n'est pas moins indéniable que, bien différent de son contemporain, le grave Villani, il écrivit l'histoire avec des pensées romanesques. Laissons les chroniqueurs de la maison de Bourgogne, où l'éloquence véritable ne remplace que trop rarement l'enflure et la rhétorique; laissons de côté, au XVIe s., la faible autorité d'un Brantôme et de ses récits de courtisan. Nous arrivons à Mézeray. On sait quel était son penchant pour la satire, sa manière de décrier avec une extrême malignité ceux dont le mérite, ou la naissance, ou la fortune, avait fait des mortels trop heureux, et de les charger de crimes sur les soupçons les plus légers. Nous touchons au temps du Père Maimbourg, de Varillas, à qui d'Hozier reprochait de n'avoir pas commis moins de 4,000 fautes dans son *Histoire de Charles IX;* de Vertot, qui se faisait un mérite de corriger par son imagination la sécheresse des événements; de Saint-Réal, qui ne se gênait le moins du monde d'y mêler des épisodes, des digressions, des réflexions autant que la matière lui en offrait la liberté. Le XVIIIe s. a de grandes prétentions à l'histoire dogmatique, philosophique et raisonneuse. On n'ignore pas quelle place énorme était accordée au système dans les volumes de Mably et de Raynal. Quant à l'âge auquel nous appartenons, il a réalisé, sans doute, comme nous venons de le dire, d'immenses progrès dans les différentes manières d'interroger, de développer et d'expliquer l'histoire. Jamais les esprits ne témoignèrent un égal empressement à remonter la chaîne des faits, à saisir les points de relations qui les unissent, à constater les modifications infinies qu'opère dans l'état moral ou intellectuel des sociétés le cours irrésistible des événements. Le XIXe s. a renouvelé positivement deux des plus nobles exercices de la raison humaine, la critique et l'histoire, qui n'étaient encore que des arts et dont il a fait des sciences en y mêlant la vérité. Pourtant, on doit bien avouer qu'ils sont légion, en France et ailleurs, les écrivains de cette époque qui, subissant des influences diverses, ont abusé de l'allusion, du symbole, du trait fantaisiste, du bruit de la phrase et de la fantaisie des portraits, ou fait excès du goût romanesque, de la passion politique, de l'hypothèse aventurée. C'est aux maîtres de l'enseignement historique d'établir une juste sélection entre ce qui passe et ce qui demeure, entre les livres sortis du caprice, de la passion ou d'un travail sommaire et les œuvres sérieuses où prévalent la méthode d'analyse, l'étude des sources, l'esprit critique, le sens du détail, et l'accent de sincérité.

Histoire d'Angleterre; Hist. de la Conquête du Mexique; Hist. universelle; Hist. vraie; Hist. de la guerre de Grenade, etc. Voy. **Macaulay. Solis, Bossuet, Lucien, Mendoza.**

Historiographe (ἱστοριογράφος). Titre conféré par un souverain, par un État, à un homme de lettres qu'il pensionne pour écrire l'histoire.

Histrion. Ce mot d'origine étrusque servait, chez les Romains, à désigner les acteurs de tous genres et surtout les pantomimes. Bien que la profession fût entachée d'une sorte d'infamie légale, le nom d'histrion ne comportait pas une signification particulièrement amoindrissante. On ne qualifiait pas d'autre manière les comédiens les plus célèbres et du plus rare talent, tels que Roscius, Esope, Hylas, Bathylle, Pylade, etc. Chez les modernes, on n'emploie plus cette expression que comme un terme de mépris, analogue à ceux de baladin ou de bateleur.

Hita (JUAN RUIZ, connu sous le nom d'archiprêtre de), poète espagnol du XIVe s., que les Espagnols appellent leur Pétrone, né à Guadalajara, auteur de poèmes burlesques et satiriques, cachant un fond sérieux sous les plus folles inventions. Ce Rabelais castillan, moins franchement libertin que le nôtre, mais aussi cruel satirique et meilleur poète, est le plus étrange, le plus fantasque génie qu'ait produit l'Espagne. (Th. Sanchez a publié ses *Poèmes* dans la *Collection des anciennes poésies castillanes,* 5 vol. in-8, Madrid, 1789-90, 4 vol. in-8; Paris, 1842, gr. in-8 à 2 col.)

Hitopadêça (le). Recueil de fables, en prose, écrit en sanscrit et abrégé du *Pantchatantra.* (P. p. Colebroocke, Singapore, 1804; trad. en diverses langues.)

Hittites. Voy. **Khiti.**

Hobbes (THOMAS), illustre philosophe anglais, né à Malmesbury, en 1588, m. en 1679. Défenseur des tyrans, théoricien de l'égoïsme, athée par spéculation philosophique, immoral par raisonnement, esprit étroit et conséquent, paradoxal et positif, il mit au service de l'utopie (*Leviathan,* Londres, 1651, in-fol.) une méthode et un style d'une vigueur, d'une netteté extraordinaires, qui forcent quand même l'admiration.

(Œuv. compl. de Hobbes, publiées par sir William Molesworth, Londres, 1839-1845, 16 vol. in-8°.)

Hodheilites (Divan des). Recueil arabe de poésies anté-islamiques. (Éd. G.-J. Lette, *Divan Hudeilitarum*, 1748, in-8°.)

Hoelty (Louis-Henri-Christophe), poète allemand, né à Mariensee, en 1748, m. prématurément en 1776. Rêveur sentimental et mélancolique, il a laissé des élégies, qui sont de purs chefs-d'œuvre. Lenau lui-même n'a pas rendu la nature avec autant de profondeur que ce poète si délicat et si tendre. *(Gedichte,* dern. édit., Hambourg, 1857.)

Hoffman (François-Benoît), littérateur français, né en 1760, à Nancy; m. en 1828. Tour à tour auteur dramatique, écrivain d'érudition et critique, il avait l'esprit et la science. On goûtait, au *Journal des Débats,* ses feuilletons littéraires, ses études fines, variées et caustiques. Il réussit de même, au théâtre, avec des pièces animées de verve, telles que: l'*Original* (1797), le *Roman d'une heure* (1803) et les *Rendez-vous bourgeois* (1807). Sur la fin de sa vie, devenu misanthrope, H. se retira à Passy pour y fuir la foule; mais, à ce qu'on raconte, il se tenait toute la journée à la fenêtre espérant qu'on viendrait le visiter. *(Œuv.,* Paris, 1828 et suiv., 10 vol. in-8°.)

Hoffmann ou Hofman (Tycho de), biographe danois, né en 1714, à Skjerildgaard, m. en 1754. On trouve, pour l'histoire de son pays, d'amples ressources dans ses *Portraits des hommes illustres de Danemark.* (Copenhague, 1777-79, 3 vol. in-4.)

Hoffmann (Ernest-Théodore-Guillaume), célèbre écrivain fantastique allemand, né à Kœnigsberg, en 1776, m. à Berlin en 1822. Destiné par son père à la magistrature, il occupa quelque temps la charge d'assesseur, à Posen; mais ayant eu la hardiesse de tourner en ridicule des personnages de haut rang, il fut renvoyé, puis rappelé; et enfin, après l'entrée des Français en Pologne, il renonça tout à fait aux emplois publics et se fit chef d'orchestre. A travers cette existence agitée, il mit au jour des opéras, des écrits politiques et ses *Contes fantastiques*, dont la vogue fut immense. Tout ce que la réalité la plus terrestre peut supporter de contrastes avec les hallucinations bizarres ou terribles du surnaturel se trouve réuni, confondu, chez H. Ces étranges imaginations, il les avait conçues dans le délire. On rapporte qu'il traversait, à l'heure de l'inspiration, des crises aiguës comme des cauchemars.



Hoffmann.

Hoffmann von Fallersleben, philologue et poète allemand, né en 1798, m. en 1874. Il appartenait à l'école de la Jeune-Allemagne, championne de la poésie et de la liberté nationales. Une bonhomie fine et douce agrémente ses *Chansons non politiques,* ses romances, ses poésies diverses.

Hoffmannswaldau (Christian **Hoffmann** de), poète allemand, né à Breslau en 1618, m. en 1679. Il a été le chef de la seconde école silésienne, qui, en dépit de ses affectations, rendit qq. services au développement de la poésie allemande. *(Œuv.* de H. et de Lohenstein, éd. Neukirch, Leipzig, 1795-1827, 7 vol.)

Hogg (James), poète écossais, surnommé le *Berger de l'Ettrick,* du nom d'une rivière de l'Ecosse, né en 1770, m. en 1835. Après avoir été pâtre, durant une bonne partie de sa vie, à l'instar de Bloomfield, il abandonna un jour ses troupeaux pour se consacrer à la littérature. Ses recueils (les *Bardes de la Montagne,* la *Veillée de la Reine,* les *Périls de l'homme,* la *Guirlande de la frontière),* ses contes en vers, ses chansons, lui valurent les éloges du monde lettré par leurs qualités d'imagination, de souplesse, de naïveté, d'harmonie. *(Œuv.,* Londres, 1867, 2 vol. gr. in-8.)

Holbach (Paul-Henri-Thiry, baron de), philosophe français, d'origine allemande, né à Heidelsheim, en 1723, m. en 1787. Amené à Paris, dès son enfance, et maître d'une grande fortune, il fit de sa maison le rendez-vous de tous les athées et libres-penseurs de

l'époque. Il attaqua le christianisme et toutes les religions positives avec une telle violence que Voltaire lui-même prit la plume pour le réfuter. Son *Christianisme dévoilé* et l'*Esprit du clergé* furent brûlés publiquement en 1770. On l'a appelé le *Marat de la philosophie* pour son fameux *Système de la nature* (1770, 2 vol. in-8°) où sont développées sans aucune réticence les principes de l'athéisme absolu.

Holberg (LOUIS), célèbre poète et auteur dramatique danois, norwégien d'origine, né à Bergen, en 1684, m. en 1754. Le principal rénovateur de la littérature danoise au XVIII° s., il corrigea la rudesse de la langue de son pays d'adoption et forma le goût de ses contemporains en les initiant aux chefs-d'œuvre des nations étrangères. Il avait touché aux divers genres: poème héroï-comique (*Pierre Paars*, 1720), épîtres, satires, fables, roman humoristique (le *Voyage souterrain de Nicolas Klim*, 1741-45), histoire générale; mais il brilla surtout au théâtre, dans la comédie. (V. le *Potier d'étain*, la *Femme irrésolue*, le *Bal masqué*, l'*Oisif affairé*, *Grandeur et décadence de Pernille*, etc.) Imitateur original d'un Plaute ou d'un Térence, il sut gagner à leur école des qualités de forme sans perdre l'originalité native. Par la guerre constante qu'il fit au pédantisme, aux préjugés ou aux superstitions de l'époque et des gens qu'il avait sous les yeux, il mérita d'être surnommé le « Voltaire du Nord ».

Holcroft (THOMAS), auteur dramatique et romancier anglais, né en 1745, m. en 1809. Introducteur du mélodrame en Angleterre, sa pièce du *Chemin de la ruine* a joui d'une immense réputation, d'ailleurs un peu surfaite.

Hœlderlin (JEAN-CHRÉTIEN), poète allemand, né dans le Wurtemberg, en 1770, m. en 1843. Il fut, à son époque, l'organe le plus audacieux et le représentant presque tragique en Allemagne des tendances néo-païennes. (*Hypéridon*, etc.) Le culte de la Grèce antique, de son art, de ses fables, de sa religion même, était chez lui, en effet, une sorte d'aberration convaincue, qui contribua beaucoup à la catastrophe où périt ce malheureux génie. Après quelques élans d'un lyrisme presque sublime, les ombres de la folie descendirent sur son intelligence. (*Œuv.*, éd. Schwab, Stuttgard, 1846, 2 vol.)

Holinshed (RAPHAEL), chroniqueur anglais, m. en 1580. La *Chronique d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande* (1577, 2 vol. in-fol., œuvre généralement fabuleuse, qu'il composa avec la collaboration de William Harrisson, etc.) est la source principale où Shakespeare a puisé les sujets historiques et nationaux de son théâtre.

Hollandaise (Langue et littérature). Aux temps reculés où, les premiers, Jules César, Pline le Jeune, Tacite, Plutarque, Suétone, Dion Cassius, Xiphilin, Sosime, Ammien Marcellin, parmi les historiens, et Strabon, Ptolémée, Pomponius Mela, parmi les géographes, faisaient mention des Bataves, les habitants primitifs des Pays-Bas parlaient le teuton en ses divers dialectes. Encore barbares, ils étaient plus jaloux de cette sorte de gloire qui s'acquiert par des faits militaires que de celle qui résulte de la culture des lettres et des arts. De la fusion de leurs dialectes et des modifications qu'ils subirent se forma l'ancien néerlandais, dès le VI° s. de notre ère. A travers le moyen âge, la langue nouvelle passa par diverses phases normandes, germaines, romanes, sans que ces mélanges en corrompissent les racines. La branche frisonne spécialement s'était conservée presque intacte, — à l'encontre du flamand, l'idiome des parties méridionales, qui, après s'être confondu assez longtemps avec le bas-allemand, devait se subordonner de plus en plus à l'influence française.

Une nuit épaisse couvre l'histoire belge depuis environ le V° jusqu'au XI° s. Aux XIII° et XIV° s. appartiennent les chroniques en vers de Van Maerland, de Louis de Vehlem, de Jean de Hela, de Melis Stocke. Cependant la domination des ducs de Bourgogne, devenus maîtres des Pays-Bas en 1433, allait sensiblement altérer les sources de l'ancienne littérature. Au XV° s., le flamand est presque entièrement abandonné pour le français, qui florissait à la cour de Bourgogne. Durant le XVI° s., la prédication de la Réforme vint susciter des flots de controverses, auxquelles s'appropriait plutôt le latin. Parallèlement, l'éducation classique, organisée sur de fortes bases par les jésuites, préparait ces générations savantes de théologiens, de philologues, de traducteurs et d'érudits, dont s'enorgueillit à juste titre le mémorial des Pays-Bas. Tels Erasme, les Everardi, les Dousa, Juste-Lipse. D'autres causes: les vicissitudes politiques, l'afflux des réfugiés de tous pays, l'état social de la Hollande, qui en faisait, pour ainsi dire, l'arche de salut de la liberté européenne, avaient encore contribué au délaissement de l'idiome national. Les beaux esprits en dédaignaient l'usage et cherchaient ailleurs des modèles à suivre pour parvenir à la célébrité. Vers la fin du XVI° s., Van Baarle réclamait le retour complet à la langue sacrée de Rome. Par bonheur, quelques âmes patriotiques, tout imprégnées du sentiment des ancêtres, s'essayaient à réagir contre les tendances exclusives des lettrés et des humanistes. Dick Koornhert, Van Breederode, Marnix de Sainte-Aldegonde, Pierre Dathenus, Laurent Spieghel, Roemer Visscher et ses deux filles, Anne et Marie, créèrent une tradition à la poésie hollandaise.

Le dix-septième siècle fut pour la Hollande, comme pour l'Angleterre et la France, l'époque du plus haut essor intellectuel. La république des Pays-Bas touchait à son apogée de grandeur, Le pavillon d'Orange flottait sur toutes les mers. En Europe, la Hollande n'était pas seulement une puissance de premier ordre, mais aussi le refuge des libertés proscrites et la patrie adoptive des sciences. Pendant que Jansénius, Grotius, Bollandus, obtenaient une vaste réputation par leurs écrits théologiques, juridiques, his-

toriques, ou que d'ingénieux latinisants enchantaient les fervents de l'antiquité par leurs imitations de Virgile et d'Horace, Vondel, Cats, Hooft, faisaient l'honneur du Parnasse hollandais.

A cet âge d'or succède un prompt affaiblissement. Le flamand n'existe plus qu'à l'état de patois. La langue néerlandaise traduit ou pastiche; elle ne crée guère. L'imitation française a tout envahi. On affecte, dans les hautes classes, le désouci de l'idiome, de la littérature et de l'art bataves. Les *auteurs* s'annoncent en foule : leur purisme exagéré, leur fausse élégance ou leur maniérisme de convention n'en font pas des *écrivains*. Époque de stérile abondance sur l'uniformité de laquelle tranchent à peine le naturel du style et la richesse d'imagination du laboureur Hubert Poot, l'énergie du patriote Bellamy, les qualités humoristiques de Langendyk et les grâces bucoliques plus ou moins mêlées d'affectation de Bruyn, Van der Kodde, Smits, Backer, les *rivieristes* de la Hollande, ceux que l'on compare pour leur goût local à décrire les charmes riants ou mélancoliques des cours d'eau, des lacs, des rivières, des fleuves de la patrie et de leurs rives, aux *lakistes* de l'Angleterre.

Vers la fin du XVIIIe s. se dessine un courant opposé. Le goût public a délaissé l'imitation française. Se tournant vers les auteurs anglais ou allemands, il se rapproche ainsi, comme à son insu, des origines et du caractère propre de la Hollande. L'occupation du pays par les armées de Napoléon et la violation de la forme républicaine accentuèrent le mouvement de l'école nouvelle en le mettant d'accord avec les aspirations patriotiques. J. Frédéric Helmers, Feith, Barker, Jérome van Alphen, Van der Palm, Tollens, et surtout Bilderdijk, ont imprimé à la poésie hollandaise une action régénératrice dont les effets durent encore. De leur côté, l'histoire et le roman ne déméritaient point. Les Pays-Bas ont eu leur Walter Scott dans Jacob van Lennep et le régénérateur de leur langue écrite dans Multatuli, dont l'influence a provoqué toute une poussée de littérature nouvelle (Couperus, F. Van Eeden, Herman Gorter, W. Kloos, Van Deyssel, etc.). Presque toutes les sciences y comptent aussi des représentants de haute valeur.

Holmes (WENDEL). célèbre auteur américain, né en 1809, à Cambridge (Massachusetts), m. en 1894. De son état professeur d'anatomie, il a été, par un étrange contraste, le plus gai des humoristes. Avec une rare souplesse de talent, il passe de l'ode à la parodie, de la bouffonnerie au roman physiologique, sans se montrer jamais inférieur dans aucun genre. On retrouve partout le styliste délicat et le penseur original.

Holstenius (LUC HOLSTE, en lat.), érudit allemand, né à Hambourg, en 1596; venu à Rome, à la suite du cardinal Barberini; bibliothécaire du Vatican; m. en 1661. On a beaucoup loué, chez cet humaniste, l'alliance d'un grand savoir avec une rare distinction d'esprit. (*Vie de Pythagore, de Porphyre*, accompagnées d'un commentaire sur l'*Antre des nymphes*, Rome, 1630, in-8°; *Lettres*, éd. Boissonade, Paris, 1817, in-8°.)

Holy. Voy. Littérature bohême.

Home (HENRI, lord Kames), philosophe et jurisconsulte écossais, né en 1696, m. en 1782. Il écrivit plusieurs traités dans le même sens philosophique et moral que son ami Thomas Reid.

Homélie (du gr. ὁμιλεω, haranguer). Explication populaire des Écritures, avec des applications pratiques à l'usage des auditeurs. Clément d'Alexandrie, saint Basile, Jean Chrysostome, Grégoire de Nazianze, Léon le Grand, et d'autres Pères ou docteurs de l'Église, ont laissé des modèles du style homélétique.

Homère, poète grec. Quel fut cet ancêtre vénéré, qui, depuis trois mille ans, domine comme un dieu les sommets de la pente fertile *d'où le beau nous descend?* Quel était-il cet homme dont les rois voulaient connaître la patrie par la voix des oracles, dont une dizaine de villes se disputaient l'honneur de l'avoir produit, et au sujet de qui le monde se divise? Après tant d'investigations, d'études, de commentaires, de paraphrases, on ne possède encore aucune donnée positive ni sur le lieu de sa naissance, ni sur la date précise où il apparut, ni sur les particularités de sa vie, ni sur la composition de ses œuvres, ni sur leur mode de transmission. On n'a même pas gardé la certitude que l'*Iliade* et l'*Odyssée* soient l'œuvre d'un même poète et ne représentent pas plutôt une élaboration de plusieurs siècles. Après Flavien Josèphe, Scaliger, Perizonius, Hedelin, après ces premiers douteurs, d'autres : Bentley, Wood, Jean Visco, Wolf, Lachmann, sont venus déclarer que l'*Iliade*, produit collectif d'un temps où l'écriture n'était pas connue, est l'œuvre d'un peuple, son œuvre savante et sa dernière expression au delà de plusieurs siècles de poésie inspirée. Tout reste obscur dans la question homérique, sinon que l'*Iliade* est le plus grand ouvrage de l'imagination des hommes, le magnifique résumé d'une civilisation, le type suprême de l'épopée ; et que l'*Odyssée*, moins héroïque, plus savante et plus ornée, est le modèle idéal du touchant et du beau simple. Réunies, elles offrent tous les genres de beautés. Homère avait été, chez les anciens, le père de la poésie universelle. Les écrivains de tous les temps ont tiré de cette mine d'incalculables trésors.

Homérides ou **Rapsodes homériques**. Chantres de vers épiques continus, qui, d'abord dans l'Ionie, puis dans toute la Grèce allaient propageant, par la tradition orale, les poèmes d'Homère. Les rapsodes ne se contentaient pas toujours de réciter des fragments de l'*Iliade* ou de l'*Odyssée* aux fêtes publiques; ils se hasardaient souvent à raccorder ensemble par des transitions ou des sutures de leur composition ces admirables morceaux d'épopée. Les chefs-d'œuvres homériques ne furent soustraits aux périls de leurs modifications incessantes qu'à l'époque où Pisistrate, ou son fils Hipparque, fit recueil-



lir en un manuscrit complet l'*Iliade* et l'*Odyssée*.

Homérique (Philosophie). Système de certains philosophes anciens, qui voyaient dans les poésies d'Homère les principes d'une haute philosophie.

Homériques (Hymnes). Anciens hymnes grecs, au nombre de trente-quatre d'une valeur très inégale, qui nous sont parvenus sous le nom d'Homère. C'étaient, pour la plupart, des poèmes qui servaient d'introduction aux chants épiques récités par les rapsodes. Les hymnes à Apollon Délien, à Apollon Pythien, à Hermès, à Vénus, à Cérès, méritent d'être signalés en première ligne parce qu'ils forment chacun un tout complet et que ces petites épopées mythologiques ne sont pas indignes par la pensée et par le style de l'auteur de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*.

Homilétique (gr. ὁμιλητική, sous-entendu, τέχνη, l'art de parler). Théorie de l'éloquence de la chaire.

Hommaire de Hell (IGNACE-XAVIER MORAND), voyageur français, né en 1812, à Altkirch; ingénieur civil des mines; m. en 1848, à Ispahan. Géologue et observateur de mérite, il laissa quelques relations (les *Steppes de la mer Caspienne*, Paris, 1844-47, 3 vol. in-8°; la *Turquie et la Perse*, 1854-60, 4 vol. in-8), pour lesquelles il avait trouvé dans sa femme une précieuse collaboratrice.

Hongroise (Langue et littérature). La langue h. ou magyare, parlée par environ sept millions et demi d'individus et ayant servi d'expression à une littérature abondante, occupe une place spéciale dans le groupe finnois. Diversement influencée par le turc, le persan, par les idiomes slaves, par l'allemand, le roumain, son fonds est néanmoins resté le même depuis sa formation jusqu'à nos jours. Ne pouvant entrer dans le détail de sa phonétique et de sa structure, nous nous bornerons à constater, d'une façon générale, qu'elle a des qualités reconnues d'harmonie, d'énergie et de concision. On relève, comme particularités, que l'accent se pose, en magyar, sur la syllabe radicale placée en tête du mot, que la dérivation verbale de cet idiome est assez riche, qu'il a la faculté d'incorporer non seulement le pronom régime de la première personne, mais également celui de la deuxième.

La connaissance de la littérature hongroise est toute récente. Son monument le plus ancien date de la fin du XII° s. On possède, entre autres écrits du XV°, une version de la Bible, et quelques témoignages poétiques nous sont restés du XVI° s. Certainement, au moyen âge, il se produisit des chants populaires pour célébrer les exploits des princes de la dynastie d'Arpad luttant contre les Tartares, ou des Hunyade rejetant les Turcs sur le Bosphore. La chanson du hardi Konth d'Hedervar devait faire tressaillir les Hongrois du XV° s., aux jours où, s'accompagnant de la *koboz*, les jongleurs l'entonnaient dans la salle des repas, à la cour de Mathias Corvin. Mais de ces vestiges du passé il n'est presque rien parvenu aux critiques modernes. C'est au XVI° s. seulement, après le désastre de 1525, quand la Hongrie fut contrainte à plier sous le joug des Turcs, que l'on vit apparaître des poètes soucieux de relever le sentiment national. Nommons entre autres Pierre Ilosvai, composant son fameux poème de *Toldi*, que devait rajeunir Jean Arany, au XIX° s. Des essais historiques se produisirent en même temps: Temesvari, Szekeli, Lisznyai écrivirent alors, dans la langue magyare, pour la nation entière. Les malheurs publics, d'une part: et de l'autre la culture savante de la cour et des hautes classes cédant à l'influence allemande, arrêtèrent cet essor de la littérature nationale. La Réforme pénétra de bonne heure chez les Magyars; puis vinrent les Jésuites, qui se portèrent à la défense du catholicisme. Des deux côtés on institua des écoles, on fonda des imprimeries; mais on ne pensait point à s'en servir pour ranimer l'esprit des ancêtres. Au XVII° et au XVIII° s., les classes lettrées imitent la France de Louis XIV, comme elles avaient imité, précédemment, l'Italie de la Renaissance et l'Allemagne de Luther. La Hongrie faillit perdre du même coup ses traditions et sa langue: l'empereur Joseph II en proscrivant le magyar avait essayé d'effacer de l'usage un idiome qui n'était plus qu'une relique impuissante du passé. Un petit nombre d'auteurs voulurent rester fidèles à la muse nationale. Ils s'appelaient Paul Anyos, Faludi, Bessenyei: mais leurs efforts n'eurent pas de retentissement, parce que le mouvement des esprits n'était pas avec eux. Une réaction vigoureuse contre la politique autrichienne était proche, cependant. Le premier représentant poétique de ce retour à la langue hongroise fut un officier, Alexandre Kisfaludy. Il avait la foi, l'enthousiasme. Son exemple fut suivi, d'abord par son frère Charles Kisfaludy, et par Michel Csokomai, un chanteur populaire, celui-là, par Daniel Berzsényi, Franz Kölcsey, Michel Vörösmarty, que ses compatriotes ont égalé au Suédois Tegner, et Petœfi Sandor, le plus grand de tous. Le mouvement révolutionnaire de 1848, en rallumant toutes les ambitions patriotiques, donna une prodigieuse recrudescence à ce réveil de l'âme hongroise. Foyer, patrie, amour et liberté servirent encore de thèmes généreux à bien des poètes lyriques venus ensuite pour recueillir l'héritage de Vörösmarty et de Petœfi (Garay János, Tompa, Arany, Gyulai).

Dans ce dernier quart de siècle, après que de grands événements eurent amené l'Autriche à constituer la Hongrie indépendante et libre, un souffle d'apaisement a passé sur la littérature magyare. Elle s'est ouverte à des tendances plus cosmopolites et s'est frayé des routes moins uniformes dans le domaine intellectuel, c'est-à-dire au théâtre, dans le roman, la critique, l'histoire et le journalisme. — Le lyrisme, représenté par des poètes très différents entre eux tels que Jean Vajda, Endrœdi, Bartok, Reviczski, Ladislas Arany, est maintenant en diminution de faveur et de prestige, par rapport aux genres romanesque et dramatique où brillent les noms du baron Eötvos; de Jókai, dont le génie est à la fois universel et national, de Tolna, Justh, Rakosi, Szigligeti, Dobsa, Cziky, Doczy, Etienne Toldy Mikszáth et maints autres. Pour avoir été tardive, il semble que la littérature hongroise ait voulu recueillir d'un coup tous ses fruits, — fût-ce au risque, parfois, d'une fécondité banale comme il en a été dans la poésie, chez les rapsodes trop nombreux de l'histoire nationale. Aucune branche n'est à présent inoccupée dans le champ de la littérature magyare.

Honoré d'Autun, théologien du XII° s., professeur à Autun. On lui fit l'honneur d'attribuer son *Elucidarium* (Paris, 1560, in-8°(à des personnages

tels que saint Augustin, Abailard ou saint Anselme. Les écoles se servirent longtemps d'un abrégé de cosmographie et d'histoire, *Imago mundi*, composé par ce scolastique.

Honoré de Sainte-Marie (BLAISE VAUXELLES, le Père), théologien français, né en 1651, à Limoges; visiteur général de l'ordre des Carmes déchaussés; m. en 1729. Traduit en plusieurs langues, son ouvrage principal: (*Réflexions sur les règles et sur l'usage de la critique touchant l'histoire de l'Eglise*, Paris et Lyon, 1713-20, 3 vol. in-8°) jouit encore d'une sérieuse estime.

Hood (THOMAS), poète anglais, né à Londres, le 23 mai 1799, m. le 3 mai 1845. Ses *Caprices et singularités* (*Whims and oddities*) lui firent la réputation d'un excellent humoriste. A l'esprit de saillie, à la virilité de caractère, cet écrivain lyrique joignait une sensibilité vive. Nul mieux que lui ne savait unir l'esprit au sentiment dramatique. Tout le monde connaît son fameux *Chant de la Chemise* (*Song of the shirt*), peinture saisissante de la misère des pauvres couturières de Londres. Son fils donna une édit. complète de ses *Œuvres*, en 4 vol.

Hooft (PIERRE-CORNEILLE), le premier historien et l'un des plus remarquables écrivains de la Hollande, né à Amsterdam en 1581, m. en 1645. Son Histoire nationale est très estimée, ainsi que ses poésies. L'emphase, la recherche de l'expression et une imitation trop marquée de Tacite gâtent un peu ses qualités habituelles: l'énergie, la concision, la gravité.

Hooke (NATHANIEL), historien anglais né vers 1690, m. en 1763. Auteur, entre autres ouvrages, d'une *Histoire romaine* (1733 et suiv.), dont l'esprit démocratique suscita d'assez vives controverses.

Hooker (RICHARD), théolog. anglais, né en 1533, m. en 1600. Il est considéré comme l'un des pères de l'Eglise *anglicane*, pour son remarquable ouvrage, vrai monument d'érudition profane et sacrée : la *Police ecclésiastique*, 1591.

Hope (ANTONY). Voy. **Supplément**.

Hopkinson (FRANCIS), écrivain américain, né à Philadelphie, en 1738, m. en 1791. Cet élégant prosateur est un des publicistes qui contribuèrent le plus à l'émancipation politique de leurs concitoyens. (*Catéchisme polit.*, 1777; *Nouvel abri*, 1787; *Essais et mélanges*, Philadelphie, 1792, 3 vol. in-8°.)

Horace, *Quintus Horatius Flaccus*, célèbre poète latin, né à Venusium, le 8 déc. 65, m. le 27 nov. de l'an 8 av. J.-C. Fils d'un affranchi, il commença ses études à Rome, puis étudia la philosophie à Athènes. De passage en cette ville, Marcus Brutus sut l'attacher à sa cause et le nomma tribun des soldats. Horace parcourut avec lui la Macédoine et l'Asie jusqu'au moment où la bataille de Philippes vint mettre brusquement fin à sa carrière militaire. Il profita de l'amnistie pour rentrer à Rome, où il devint plus tard l'ami et le familier de Virgile, de Varius et de Mécène.

H. a touché toutes les cordes de la lyre. Qu'il exprime la grâce ou la majesté, la force ou la délicatesse, tous les tons lui semblent naturels. Les sentiments moyens, cependant, sont ceux où il excelle. Il n'y faut pas chercher les élans du sublime ni le délire d'une fantaisie débordante; mais on y rencontre une clarté incomparable, un es-



Horace, d'après un dessin d'Ambroise Tardieu.

prit à la fois calme et délié, une profonde connaissance de soi-même et des autres. Le grand mérite d'H. est d'avoir introduit dans la poésie latine (*Odes*) les plus belles formes de la poésie lyrique grecque et cela non comme un imitateur, mais en artiste qui sait vivifier ce qu'il emprunte. Il s'adonna, en outre, au genre satirique, où il porta des dons tout nouveaux d'esprit, de grâce, de malice et de douceur. Enfin, dans les épîtres, qui marquent le milieu et la fin de sa vie, il s'éleva à la grande poésie didactique. Son *Epître aux Pisons* ou *Art poétique* a déterminé les lois des divers genres de style.

Son œuvre est pénétrée de philosophie. En même temps qu'il enseigne à

goûter les molles délicatesses de l'épicurisme, il subordonne les sens à l'esprit; par le chemin agréable du plaisir il conduit à l'affranchissement de l'âme.

Entre tous les poètes de l'antiquité, pas un n'a joui dans la littérature française, dans la littérature allemande, chez les modernes en général, d'autant de faveur qu'Horace. Combien de fois, depuis la Renaissance, n'a-t-il pas été traduit, imité, commenté! traduit en vers surtout, preuve d'une prédilection plus tendre! Innombrables en sont les éditions. C'est que réellement Horace, avec son exquise sincérité, son parfait abandon, est de tous les poètes de sa famille celui qui répond le mieux aux aspirations diverses de la nature humaine si mobile et si changeante. Chacun de nous peut reconnaître dans l'œuvre de ce génie flexible un goût, une humeur, un caprice, une fantaisie qui nous est propre et comme un lambeau de nous-même. C'est là sa gloire, son charme, son éternel attrait; c'est là cet admirable privilège qu'il ne partage au même titre peut-être qu'avec Montaigne.

Horace. Voy. **Corneille.**

Hormayr (Joseph, baron de), historien allemand, né à Inspruck, en 1781; historiographe de l'Autriche en 1815; nommé en 1846 directeur des Archives de Munich; m. en 1848. Ses écrits nombreux demanderaient une longue nomenclature. Il faut citer en particulier, pour l'intérêt très vivant du récit, son *Hist. d'André Hofer* (Leipzig, 1817, in-8°), le vaillant patriote sous les ordres duquel il avait pris part, en 1809, à l'insurrection du Tyrol.

Horn (Édouard), homme d'Etat et économiste hongrois, né à Vay-Ujhely, en 1825; membre de l'Institut d'Egypte; lauréat de l'Académie des Sciences morales de Paris; député de la ville de Presbourg, puis de Pesth, et secrétaire d'État; m. en 1875. Se lança dans la politique militante aussitôt qu'il se sentit apte à soutenir, avec la plume ou la parole, ses idées économiques progressives et ses sentiments libéraux. Obligé par la réaction de 1849 à quitter le pays, il profita de ses séjours momentanés à Leipzig et en Belgique pour écrire plusieurs livres, entre lesquels nous signalerons *François Rakokzy II*, une étude pleine de vie. L'un des plus ardents défenseurs de la cause magyare, H. a déployé d'énergiques efforts afin d'amener à l'état de faits les revendications nationales. — En 1870 et 1871, profondément attristé par les malheurs de la France, il laissa parler hautement ses sympathies en faveur de la nation vaincue dans une série d'articles courageux. Son fils Emile **Horn** a traduit et réuni en volume (la *Grande nation*, 1875, préface de Jules Simon) ces pages d'un homme de cœur et de talent pour qui la France avait toujours été une seconde patrie. — M. Emile Horn lui-même a aidé remarquablement, à l'aide de traductions ou d'écrits personnels, à la vulgarisation de la littérature hongroise. (V. en partic. la notice **Jokai.**)

Horn. Nom de différents érudits et historiens allemands.

Horn et Rimel. Personnages d'une ancienne ballade écossaise, dont l'aventure d'amour traversée d'héroïsme servit de matière à plusieurs poèmes écossais, anglais et français.

Hortensius (Quintus), célèbre orateur romain, né en 114 av. J.-C., m. en 50. Par les brillants d'une éloquence harmonieuse, relevée d'une mimique savante, trop savante même, trop étudiée, il parvint à la plus haute réputation, aux premières charges publiques et à de grandes richesses. Les premiers acteurs du temps allaient exprès l'entendre pour se former, sur son exemple, au geste et à la déclamation. Il ne nous est rien parvenu des discours d'Hortensius.



Hortensius, d'après un buste antique de la Villa Albani.

Hotman (François), jurisconsulte et publiciste français, né en 1524, à Paris, m. en 1590. Partisan violent de la Réforme, infatigable ennemi des Guises, il fut un des instigateurs de la conjuration d'Amboise. Au lendemain de la Saint-Barthélemy, il adressa à toutes les puissances un récit navrant du massacre (*De furoribus gallicis*). Le premier théoricien politique de la Ré-

forme, il voulut tracer un programme répondant à ses tendances, à ses aspirations sociales, et il édifia le système de la *France-Gaule,* sorte de fédéralisme semi-féodal et semi-bourgeois substitué à l'unité oppressive de la monarchie absolue. *(Franco-Gallia,* etc., Genève, 1573, in-8 et in-12; trad. Simon Goulart, *Gaule Franque,* Cologne, 1574, in-8°.) Le traité de la *France-Gaule,* apparaissant comme une révélation au milieu de la confusion universelle, obtint le plus prodigieux succès qu'on eût vu depuis l'œuvre de Rabelais.

Hotman (Antoine), jurisconsulte, frère du précédent, né vers 1525, m. vers 1596. En dehors de ses écrits juridiques, il nous est venu sous son nom un bizarre opuscule: *Pogonia, sive dialogus de Barba.* (Anvers, 1586.)

Hotman (Jean), diplomate et écrivain, fils de François, né en 1552, à Lausanne, m. en 1638. *(De la charge et dignité d'ambassadeur,* Paris, 1604, in-8°.)

Hottentots (Langue des). Langue parlée seulement à la pointe méridionale du continent africain. C'est une langue franchement agglutinante à suffixes pronominaux, où la terminaison des mots varie pour exprimer les rapports.

Idiome des plus rudimentaires, d'ailleurs, car il ne possède ni articles, ni déclinaisons, ni conjugaisons, ni verbes auxiliaires, mais s'en rapporte au jeu de la physionomie et à la mimique du geste pour exprimer tout ce qui lui manque.

Hottinger (Jean-Henri), théologien et orientaliste suisse, né à Zurich, en 1620; professeur à l'Université allemande de Heidelberg; plus tard recteur à celle de Zurich; m. d'accident, le 5 juin 1667, le soir d'une journée funeste où il se noya avec deux de ses enfants dans les eaux du Limmat. Outre la théologie et l'exégèse, la grammaire et l'étymologie des langues sémitiques occupèrent ses études et furent les sujets de ses travaux, jugés peu méthodiques mais solides.

Houard (David), érudit français, né en 1725, à Dieppe; avocat au parlement de Normandie; membre de l'Académie des Inscriptions (1785); m. en 1802. Il se singularisa, au XVIII° s., par les recherches sérieuses qu'il poursuivit sur les antiquités celtiques, à une époque où ce genre d'études était complètement délaissé.

Houssaye (Arsène), littérateur français, né en 1815, à Bruyères, près de Laon, m. en 1899. La poésie, le roman, le théâtre, la critique d'art (*Hist. de la peinture flamande et hollandaise,* 1846, in-fol.), et des études spéciales sur l'époque de la Régence (*Galerie de portraits du* XVIII° s., 10° éd., 1874-76, 4 vol. in-18) occupèrent diversement sa plume féconde. La littérature légère lui dut, en particulier, des jours très florissants. Sous le second Empire, on ne comptait plus les éditions des *Grandes dames* (1868, 4 vol. in-8°), des *Parisiennes* (1869, 1 vol. in-8°), des *Courtisanes du monde* (1870, 4 vol. in-8°), dont il continua les séries par une foule d'imaginations de même sorte. Le *mundus muliebris* trouvait des charmes infinis à cette épopée romanesque des mauvaises mœurs d'une société brillante. Le style d'Arsène H., d'une élégance trop recherchée, pleine de tours alambiqués, de circonlocutions ingénieuses à l'excès, parait là bien distant de la mâle netteté, de la naïveté vive et forte, qui sont les marques du français des bons siècles. — On trouve, dans ses *Confessions* (1895, 2 v. in-8°) une multitude de documents personnels et, comme on dit, *vécus,* sur les écrivains, les artistes et la société de son temps.

Son fils Henri **Houssaye,** né à Paris, en 1848, membre de l'Académie française, s'est acquis une belle et solide réputation d'historien.

Houtteville (l'abbé), théologien français, né à Paris, en 1686; élu à l'Académie en 1723; m. en 1742. L'affectation et l'enflure gâtent son traité de la *Religion chrét. prouvée par les faits* (1722, in-4; 1749, 4 vol. in-12), où se reconnaît plus de conviction réelle que de force apologétique.

Hovelacque (Abel), linguiste anthropologiste et homme politique français, né à Paris, en 1843, mort en 1896. Philosophe matérialiste et libéral avancé, il fut élu trois fois président du Conseil municipal de Paris. Sans distinction de parti ni de doctrine, chacun s'accorde à reconnaître la grande valeur linguistique de ses travaux de philologie comparée. (Voy. surtout la *Linguistique,* 1877, in-18.)

Howard. Voy. **Surrey (comte de).**

Hozier (Pierre d'), seigneur de la Garde, généalogiste français, né en 1592, à Marseille, fils du poète et chroniqueur Etienne d'**Hozier** [1547-1611]; gentilhomme ordinaire de la chambre du roi; juge et intendant général des armes et blasons de France: m en 1660. Il a été le deuxième et le plus célèbre membre d'une famille dont la spécialité fut longtemps l'industrie des blasons. *(Recueil armorial des anciennes maisons de Bretagne,* Paris, 1638; *Généalogie des principales familles de France,* 150 volumes, en manuscrit à la Biblioth. nationale.

Son neveu Louis-Pierre d'**Hozier** (1685-1767), édifia méthodiquement l'un

des principaux recueils de l'héraldisme : l'*Armorial général de la France.* (Paris, 1736-68, 10 v. ; onzième volume par Ambroise d'**Hozier**, 1837-48.)

Hrotsvitha ou **Hroswitha**, célèbre religieuse allemande, de l'abbaye bénédictine de Gandersheim, au xe s. Outre des ouvrages de piété, il est resté d'elle des comédies imitées de Térence et des drames religieux, qui sont, à cette époque, sans analogues dans la littérature européenne, ce qui leur donne le plus grand intérêt pour l'histoire du théâtre. Elle avait écrit un éloge historique en vers d'Othon Ier (*Œuv.*, éd. Conrald Celtes, Nuremberg, 1501 ; plus. réimp. Le *Théâtre* de Hroswitha a été publié à part et traduit en français, par Ch. Magnin. (Paris, 1845, in-8°.)

Hübner (Joseph-Alexandre Hafenbraedl, créé comte de), homme d'Etat et écrivain allemand, né à Vienne, le 26 nov. 1811, m. en 1893. Après avoir joué un rôle important comme diplomate autrichien, il consacra sa verte vieillesse à parcourir le monde et à consigner dans des livres d'un grand intérêt (*Promenade autour du monde*, éd. all. et franç., etc.) ses impressions de voyages. (Lire aussi son importante monographie historique de *Sixte-Quint*, Paris, Vienne, Florence, Venise, 1870, 3 vol. in-8°.)

Hucbalde ou **Hugbalde**, religieux, écrivain et musicien français, né vers 840, m. en 930. Inventeur d'un système de notation, qu'il a exposé en détail (*Musica Euchiriadis*), il dirigea en France plusieurs écoles célèbres de musique. Le même H. a fait l'admiration des amateurs de tours de force littéraires par son poème latin des *Chauves*, le chef-d'œuvre du genre difficile, où chaque mot commence par un *c*.

Huc de Tabarie. Voy. **Ordène de Chevalerie.**

Huc (l'abbé E.-Regis), voyageur et missionnaire français de l'ordre des lazaristes, né à Toulon, en 1813, m. en 1860. Très estimées sont ses relations sur la Tartarie, le Thibet et la Chine.

Hueline et Aiglentine. Roman allégorique français, du xiiie s., composé, sans doute, par un clerc ; car on y donne la préférence, en amour, aux clercs sur les chevaliers.

Huerta (Vicente-Garcia de la), poète et critique espagnol, né vers 1730; bibliothécaire du roi Charles III et membre de l'Académie de Madrid, m. en 1787. En dehors de ses conceptions personnelles qui ont été réunies en deux volumes, il a donné une sorte d'édition nationale des chefs-d'œuvre dramatiques de son pays. (*El teatro español escogido,* Madrid, 1785 et suiv., 17 vol.)

Huet (Daniel), célèbre érudit français, né à Caen, en 1630; choisi en 1670, pour être précepteur du Dauphin sous la direction de Bossuet; nommé, en 1689, évêque d'Avranches; m. en 1721. Esprit d'une curiosité universelle, il a touché à tous les sujets dont se préoccupaient les lettres et les sciences au xviie s., en cultivant successivement ou simultanément la poésie, la critique, l'érudition, la linguistique, la philosophie, l'histoire, les mathématiques, l'astronomie, la chimie, la physique, la mécanique. Il eut de toutes choses une vue claire et facile; mais non pas toujours juste. « Attardé parmi ses plus illustres contemporains » il ne comprit que très imparfaitement Descartes, Pierre Corneille, Molière, La Fontaine, Boileau, tandis qu'il se passionnait pour Brébeuf, Sarrazin, Chapelain, d'Urfé et tout le groupe des Précieuses. — H. traça le plan et dirigea l'exécution des belles éditions *ad usum Delphini*. Il concentra une érudition énorme dans la *Demonstratio evangelica* (1679, in-8°) et fit admirer par ses poésies grecques et latines (*Poemata latina et græca*, Utrecht 1694-1700, in-8°) des talents rares d'humaniste. (V. encore son *Essai sur l'origine des romans*, 1670, son *Traité philosoph. de la faiblesse de l'esprit humain*, Paris, 1722, in-12; et ses mém. intitulés *Commentarius de rebus ad eum pertinentibus,* Amsterdam, 1718, in-8°; trad. fr. de Ch. Nisard, Mém. de D. H., 1854, in-8°.)

Hughes (Thomas), littérateur et magistrat anglais, né en 1823; conseiller de la reine; m. en 1882. C'est en 1857 qu'il publia l'amusant récit *Tom Brown's scholl day, by an old boy* (trad. franç., 1875), qui eut un succès phénoménal.

Hugo (Gustave), célèbre jurisconsulte allemand, né en 1764, dans le duché de Bade; professeur à l'Université de Goettingue; m. en 1844. Il a parcouru tout le cercle des connaissances juridiques dans des œuvres magistrales. (*Cours d'hist. du droit romain,* 7 vol.; *Matériaux d'une bibliographie moderne du droit civil*, 8 vol., etc.)

Hugo (Victor), illustre poète français, fils du général Hugo, né à Besançon, en 1802, m. à Paris, en 1885. Peu d'hommes ont autant produit que ce génie puissant, étrange, troublant, disparate et prodigieux. Pendant près de soixante-dix ans, chef de l'école romantique, dominateur intellectuel

de son époque, il amoncela poèmes sur poèmes (*Odes et Ballades, Orientales, Feuilles d'automne,* les *Voix intérieures,* les *Rayons et les Ombres, Contemplations, Légende des siècles,* etc.); drames sur drames (*Cromwell, Hernani, Marion Delorme, Lucrèce Borgia,* le *Roi s'amuse, Angelo, Ruy-Blas,* les *Burgraves*); romans sur romans (*Han d'Islande, Bug-Jargal, Notre-Dame-de-Paris,* les *Misérables, Quatre-vingt-treize,* les *Travailleurs de la Mer,* l'*Homme qui rit*); et tout ce qui est du passé, du présent et de l'avenir, du fini et de l'infini, traversa ce vaste cerveau perpétuellement en mouvement, en ébullition. Ses œuvres très admirées furent accueillies tour à tour avec un mélange d'éloges chaleureux décernés aux parties brillantes de ces beaux livres et de reproches adressés à celles où la simple émotion cérébrale, l'artifice littéraire même, le parti-pris et l'abus de l'antithèse l'emportaient visiblement sur l'impression du cœur ou de l'âme. De ses grands poèmes politiques (les *Châtiments,* l'*Année terrible*), qui, malgré la supériorité de la forme ne sont que des pamphlets, de ses pages soi-disant historiques (*Histoire d'un crime, Napoléon le Petit*), de ses élucubrations philosophiques, polémiques et critiques, des productions confuses des dernières années, la postérité ne gardera qu'un faible souvenir. Mais il demeurera, pour elle éternellement, le poète de la *Légende des siècles,* de tant de magnifiques compositions épiques et lyriques, qui furent le témoignage éclatant d'une puissance verbale inouïe, mise au service d'une imagination incomparable. V. H. fut, en somme, — pour employer l'expression d'Alexandre Dumas fils — l'instrument poétique sinon le plus mélodieux, du moins le plus sonore qui ait jamais vibré aux quatre vents de l'esprit.

L'un de ses fils, FRANÇOIS-VICTOR **Hugo,** né à Paris, en 1828; condamné en 1851 pour délit de presse, mort en 1874, a laissé une traduction en même temps fidèle et très expressive des œuvres complètes de Shakespeare. (1859-62, 12 vol. in-8°.)

Hugues de Berzy, trouvère du XIII° s. Voy. **Bibles.**

Hugues de Saint-Cher, théologien français, né dans ce bourg de l'Isère, vers la fin du XII° s.; provincial de l'ordre des Dominicains, cardinal; m. en 1263. Il conçut le plan de la première *Concordance* latine de la Bible, et il le réalisa avec le concours de cinq cents moines de son ordre, qui se partagèrent la tâche. (Bâle, 1543; *Œuv.*, Lyon, 1645, 8 vol. in-fol.)

Hugues de Saint-Victor, écrivain et théologien scolastique, né près d'Ypres, en Flandre, m. à Paris, le 11 fév. 1141. Son nom jouissait, au moyen âge, de beaucoup d'autorité, pour des œuvres qui, sauf l'incorrection du langage, étaient pleines d'onction et de grâce chrétienne. (*Q. Hugo a Sancto-Victore opera omnia,* Rouen, 1648, 3 vol. in-fol.)

Hugues de Trimberg, *Hugo von Trimberg,* poète allemand didactique et satirique du XIII° s. Sébastien Brandt a remanié son curieux ouvrage le *Coureur,* plein de détails et de peintures vives, ayant pour fond les mœurs du temps.

Humanisme. La culture des belles-lettres, des humanités. Et, dans un autre sens, théorie philosophique qui rattache les développements historiques de l'humanité à l'humanité elle-même.

Humanistes. Ceux qui enseignent, qui étudient les humanités; et spécialement, aux XII°, XV° et XVI° s., les érudits, les philologues, qui faisaient de l'antiquité grecque et latine leur occupation constante. Le titre d'humaniste était suffisant sous la Renaissance italienne pour appeler sur un homme l'attention du public lettré et les faveurs des princes. De nos jours il est encore de fervents adeptes de la vieille tradition classique. « Le propre de l'h., a dit Faguet, c'est non seulement la passion de l'art antique, la curiosité d'antiquaire et d'érudit, mais encore une faculté de se faire ancien soi-même, de vivre réellement avec les sentiments, les préjugés, les tendances, les passions des temps que l'on a étudiés jusqu'à s'en pénétrer et imprégner tout à fond. » Ainsi le véritable humaniste peut, en quelque sorte, à la fois vivre dans un siècle et penser dans un autre.

En Allemagne, on appelle *humanistes,* ceux qui font de l'étude des langues classiques la base de l'enseignement par opposition aux *réalistes,* ceux qui se livrent à l'industrie.

Humanitarisme. Système philosophique de ceux qui mettent avant toute chose l'intérêt de l'humanité.

Humboldt (GUILLAUME, baron de), célèbre écrivain et philologue allemand, né à Postdam, en 1767, m. en 1835. La large variété de ses goûts et de ses aptitudes lui permit d'embrasser le cercle presque complet des connaissances humaines, qu'il étudia jusque dans leurs détails les plus minutieux, comme dans leurs conséquences les plus générales. Poète (voy. son *Elégie de Rome*), critique (v. ses *Essais esthét.*), érudit, philologue, il découvrit en même temps chez lui les mérites d'un grand homme d'Etat; ministre en 1812, ambassadeur en 1814, il prit une part importante aux congrès de l'Europe.

On signale avec étonnement ses travaux de philologue. Pris de la passion de la linguistique, il voulut en approfondir les parties les plus difficiles, les moins connues : le basque (*Rech. sur*

les habit. primitifs de l'Espagne, 1821, in-4°); le mexicain, l'othoni, le kawi (*Ueber die Kawisprache auf der insel Java,* Berlin, 1836-1840, 3 vol.); et de ses observations sur la structure des mots il tira des considérations admirables sur les lois de l'intelligence et les destinées des races humaines. (*Œuv.*, éd. Brandès, Berlin, 1851-1852, 7 v.)

Humboldt (ALEXANDRE), célèbre naturaliste allemand, et l'un des plus grands savants du XIX° s., frère du précédent, né à Berlin, en 1769, m. en 1859. Son fameux tableau du monde: le *Cosmos* (3 vol., 1837-51) jouit de l'admiration universelle.

Hume (DAVID), célèbre écrivain anglais, né à Edimbourg, en 1711, m. en 1776. Il se distingua comme historien, comme écrivain politique et comme moraliste. Son *Histoire de l'Angleterre sous les Stuarts* (Londres, 1754-56), quoique un peu partiale en faveur de cette dynastie, est encore très estimée pour le savoir dont elle témoigne, non moins que pour le style, qui est excellent. Ses *Essais moraux, politiques et littéraires* (1742, 2 vol.) roulant presque tous sur des sujets graves, sont plus remarquables par la force du raisonnement que par la grâce et l'imagination; car ces qualités lui manquaient presque absolument. En philosophie, D. Hume, chez qui l'étude et le désir de connaître étaient un véritable besoin, fut conduit, avec son infatigable curiosité, à un scepticisme complet. Il met en question l'existence de l'âme et celle du monde extérieur, et refuse à la raison le pouvoir de rien affirmer sur l'existence de Dieu et de ses attributs. Quant à la morale, selon lui (*Essais sur l'entendement*), elle n'est pas l'objet de l'entendement, mais du sentiment.

Humour (mot anglais, tiré du français *humeur*). Ce mot, que les Anglais se sont réservé, comme si les autres nations manquaient de termes pour exprimer le même caractère d'esprit, désigne d'une façon générale la qualité de l'imagination, qui donne aux idées un tour comique ou fantasque. C'est une gaieté instinctive, qui s'échappe par saillies vives et pittoresques. Il y entre de la malice, de la raillerie, et une tendance à la satire sur les choses du moment. Des écrivains qui se livrent à leur *humeur* avec indépendance et qui trouvent moyen d'intéresser les autres à leur caprice, des humoristes, en un mot, il s'en trouve dans toutes les littératures. On les appelle Aristophane, Erasme, Berni, Rabelais, Montaigne, Quevedo, Sterne, Swift, Jean-Paul Richter, Henri Heine ou Wendell Holmès. Cependant, il est une espèce d'humour, une sorte de gaieté grave consistant à dire d'un ton sérieux des choses extrêmement comiques, qui est tout à fait le propre du génie anglo-saxon. C'est une forme d'esprit vraiment particulière, peu aimable à la vérité, mais tout à fait originale, et d'une saveur puissante, malgré son goût d'amertume. Lisez Swift, Fielding, Dickens, Thackeray, Sydney Smith, Carlyle, il y a presque toujours un fond d'âcreté dans le rire anglais, en cela tout différent de la gaieté française, franche et vive, philosophique et saine, la gaieté d'un Molière, d'un Lesage ou d'un Regnard. Dickens a de longs chapitres d'ironie soutenue où le sarcasme, dit M. Taine, s'enfonce à chaque ligne plus sanglant et plus perçant dans l'adversaire qu'il s'est choisi. L'humoriste est rarement bienveillant: sous sa plume se trahit, d'ordinaire, une maligne satisfaction à surprendre ses semblables en flagrant délit de ridicule. Il sent et accuse fortement les dissonances de la vie. C'est une impression contenue de tristesse et de colère sous le mot qui fait rire. Néanmoins, lorsque le flegme est joint à la douceur, comme dans Addison, ce genre d'esprit est aussi agréable que piquant. On y cède avec une complaisance entière; on est surpris, on est charmé de voir si bien fondues deux qualités contraires, qui sembleraient s'exclure: la tenue sérieuse et la bonne humeur.

Huon de Bordeaux. Chanson de geste anonyme de la fin du XII° s., le plus parfait modèle des poèmes qui ont servi de transition entre la vieille école épique et l'école nouvelle des romans de la Table Ronde. De belles imaginations féeriques, l'heureux mélange de l'élément héroïque et de l'élément merveilleux lui assurèrent une vogue soutenue en France et à l'étranger. Shakespeare a tiré son Obéron (le *Songe d'une nuit d'été*) du roman de *Huon de Bordeaux* (*Anc. poét.*, Paris, 1860, in-16.)

Huon de Rotelande. V. **Hippomédon**.

Hurault (PHILIPPE), comte de CHEVERNY, mémorialiste français, né à Paris, en 1579, m. en 1620. Recommandables par le mérite de l'exactitude et de la sincérité, ses *Mémoires*, trop prodigues de détails domestiques, manquent de concision et de précision. (Édit. abrégée dans les collect. Petitot et Michaud). Ils ont été continués, dans la même tenue de style, jusqu'en 1601, par l'un de ses fils, Philippe Hurault, abbé de Pontlevoy, et évêque de Chartres [1579-1620].

Hurault (MICHEL), sieur du FAY, petit-fils de l'Hôpital, publiciste français du XVI° s. Il retrouva pour défendre la royauté, en ses *Quatre excellents discours*, l'âme et le style d'un La Boétie monarchique.

Hurtado. V. **Mendoza.**

Hus ou Huss (JEAN de **Hussinetz**, dit), fameux hérésiarque, né à Hussinetz, en Bohême, en 1373, brûlé vif à Constance, en 1415 (6 février). Il provoqua un grand tumulte religieux lorsque, au nom de l'Évangile et du christianisme primitif, il entra en révolte ouverte contre l'Église romaine de son temps. Mandé au concile de Constance, il fut arrêté, couvert de chaînes, jugé et condamné au feu. Il mourut sur le bûcher, ainsi que Jérôme de Prague, en invoquant Jésus-Christ. La Bohême tout entière, soulevée d'indignation

et de fureur, devait leur faire, pendant un quart de siècle, d'horribles funérailles. (V. *J. Huss et Hieronymi Pragensis historia et monumenta,* Nuremberg, 1558, 2 vol. in-fol.)



Jean Huss marchant au supplice, d'après une miniature de la chronique ms. d'Ulrich de Reichental. (Hôtel de ville de Constance.)

Hutcheson (Francis), philosophe irlandais, né en 1694, m. en 1747; le fondateur de l'école écossaise. Il adoptait le principe de la bienveillance générale comme la règle de la vertu et simplifiait le système de Cumberland, en restreignant la définition du bien à la seule idée du bonheur. (*Rech. sur l'origine de nos idées de beauté et de vertu,* Londres, 1725, in-8°.)

Hutchinson (John), philologue et théologien anglais, né en 1674, m. en 1737. Par une tentative qui fit école, il essaya de pousser la philosophie dans la voie du mysticisme, en donnant le langage révélé comme le fondement de toutes nos connaissances. (*Œuvres* de H., 1748, 12 vol. in-8°.)

Hütten (Ulrich de), célèbre humaniste luthérien, et l'un des principaux auteurs du pamphlet intitulé : *Lettres de quelques hommes obscurs;* né à Steckelberg, le 21 avril 1488, m. à Zurich, en 1523. Chevalier de plume et d'épée, maniant l'une aussi vigoureusement que l'autre, il fut un terrible batailleur. Nous ne le suivrons pas à travers toutes ses équipées guerroyantes. Comme polémiste, soit en latin, soit en allemand, surtout en latin, il déploya une énergie très passionnée, je dirais presque une implacable fureur. Pendant la diète de Worms, il inonda l'Allemagne de plaidoyers, de discussions impérieuses, de pamphlets d'une extrême violence. (*Œuv.,* éd. Münch, Berlin, 1821-1825, 5 vol. in-8°.) U. de Hütten fut le bras droit de la Réforme et, selon l'expression de Saint-René Taillandier, le serviteur armé du docteur de Wittemberg.

Huxley (Thomas-Henry), physiologiste anglais, né à Ealing, en 1825. Disciple de Darwin, son livre sur la *Place de l'homme,* dont le matérialisme exagérait encore les idées du maître, provoqua des controverses et des polémiques, des répulsions et des enthousiasmes également ardents. H. a été le biologiste et le vulgarisateur de l'évolutionnisme. « Sa plume, dit M. Grant-Allen, a le pouvoir de rendre claires aux profanes les théories les plus abstraites. »

Huysmans (Joris-Karl), romancier français, né à Paris, en 1848, d'origine hollandaise et l'un des descendants du peintre Cornélius Huysmans. Ses premiers livres, où, disciple de Zola, il renforçait encore les procédés naturalistes de l'auteur de *Pot-Bouille,* provoquèrent un bruit de scandale. Il semble avoir éprouvé, dans ses romans en général, une sorte de joie amère et cruelle à mettre en relief les vilenies de certaines âmes bourgeoises. (V. *Un dilemme, A rebours,* etc.) H. s'est fait une langue troublante, étrangement contournée et tout entière subordonnée à ce qu'on pourrait appeler la recherche des *substantifs étonnants* et des *merveilleux adjectifs.*

Hyacinthe (le P.). Voy. **Loyson**.

Hyacinthe de l'Assomption (François de Montargon, dit *le Père),* prédicateur français et religieux de l'Assomption, né en 1705, à Paris, m. en 1770. Après avoir lui-même brillé dans la chaire, il voulut fournir à d'autres des leçons et des exemples d'éloquence chrétienne; et il composa un important *Dictionnaire apostolique à l'usage de Messieurs les Curés qui se destinent à la chaire* (Paris, 1752-58, 13 vol. in-8°, plus. édit.)

Hybrias, poète grec, crétois d'origine, probablement du VIe s. av. J.-C. Il nous a laissé un échantillon précieux du genre lyrique appelé *scolie :* la chanson d'un soldat, très fier de sa valeur et de ses armes et qui n'estime rien au-dessus de lui-même. (*Scolia... metris suis restituta,* etc., éd. C. Dav. Ilgen, Iéna, 1798, in-8°.)

Hygin (Caius-Julius **Hyginus**), grammairien latin du Ier s. ap. J.-C., esclave, puis affranchi d'Auguste,

nommé par lui conservateur de la bibliothèque palatine. On possède sous son nom un recueil mythologique intitulé *Livre de Fables* et une *Astronomie poétique,* dont l'attribution paraît très douteuse à cause de l'incorrection du style. Le plus regrettable des nombreux ouvrages qu'avait composés Hygin et qui se sont perdus, est un commentaire critique sur les chants de Virgile.

Hymnes. Chez les anciens, poèmes du genre de certaines odes d'Alcée, de Simonide, de Pindare, de Callimaque, en l'honneur des dieux ou des héros ; et, dans l'acception la plus générale, cantiques en l'honneur de la Divinité et des saints. Les psaumes de la Bible constituent les modèles et les premiers exemples de nos chants liturgiques. Au christianisme appartiennent des hymnes d'une grande noblesse d'accents, comme le *Stupete, gentes,* le *Te Deum laudamus,* le *Dies iræ,* le *Stabat mater dolorosa,* qui semblent avoir été touchés du souffle sacré.

Hypallage. T. de gramm. Figure par laquelle on paraît attribuer à certains mots d'une phrase ce qui appartient à d'autres mots de cette phrase sans pouvoir se méprendre sur le sens. C'est ainsi qu'on dit : *Il n'avait point de souliers dans ses pieds,* au lieu de : *Il n'avait point ses pieds dans des souliers.*

Hypatie, Ὑπατία, femme philosophe grecque, fille du mathématicien Théon, née vers 370 ap. J.-C., à Alexandrie, m. en 415. Elle s'était acquis, dans cette ville, une juste célébrité par ses leçons publiques, où elle interprétait le néoplatonisme et les doctrines péripatéticiennes. D'autres fois elle commentait habilement les écrits d'Apollonius et des géomètres. Chaque jour sa demeure était le rendez-vous du beau monde et du monde riche d'Alexandrie. Les succès d'une païenne irritèrent Cyrille, l'intolérant archevêque d'Alexandrie. Il la désigna comme une ennemie de la foi aux passions de la multitude. Un jour qu'elle se rendait à son académie, elle fut assaillie par une populace fanatique, précipitée de son char, dépouillée de ses vêtements, et mise en pièces avec une incroyable fureur. (Fragm., ap. J.-C. Wolf, *Mulierum græcarum fragmenta,* Gœttingue, 1739, in-4°.)

Hyperbole. Figure de rhétorique, qui consiste à augmenter ou diminuer excessivement la vérité des choses.

Hyperbolisme. Emploi abusif de l'hyperbole.

Hypéride, orateur et homme d'état grec ; l'une des gloires de la tribune athénienne, né vers 395 av. J.-C., m. en 322. Des débats fameux le mirent aux prises avec Démosthène. L'un des principaux instigateurs de la guerre Lamiaque, il s'enfuit, après la défaite, à Egine où il fut arrêté et exécuté sur l'ordre d'Antipater. Il ne nous reste que trois de ses discours et des fragments d'un quatrième découverts en 1850. (Éd. C. Muller, ap. *Oratores attici,* Biblioth. Didot.) Les anciens le regardaient comme le premier des orateurs, après Démosthène et Eschine.

Hypermètre (Vers), gr. ὑπερμέτρον. Vers hexamètre terminé par une syllabe surabondante. Cette syllabe (*que* ou *ve,* entre autres) s'élide et le vers suivant commence par une voyelle.

Hypomédon. Voy. **Hippomédon.**

Hyporchème (gr. Ὑπόρχημα). T. d'antiquité gr. Genre lyrique de caractère gai, où des pantomimes accompagnaient le chant du chœur. Ces pantomimes représentaient une légende mythique empruntée d'habitude au cycle du Délien. L'h. était la contre-partie du péan, qui, s'adressant aussi à Apollon, était un chant de plainte, de prière dans le moment du danger.

Hypothèse. Supposition d'une chose, soit possible, soit impossible, de laquelle on tire une conséquence philosophique ou morale.

En log., Conception sur laquelle on s'appuie pour arriver à des conséquences ou à des explications.

Hypotypose (de ὑπὸ, sous, τύπος, forme, *forma percutiendo impressa).* RHÉT. Description, peinture vive et frappante. Il faut que, grâce à l'emploi de cette figure, l'action ait le caractère même de la vie et semble se passer sous vos yeux.

I

Iago. L'un des principaux personnages de l'*Othello* de Shakespeare, demeuré le type du scélérat hypocrite et raisonneur.

Iambe et vers ïambique (du gr. ἰάπτω, lancer, frapper). On appelait *ïambes,* à l'origine, les facéties et les brocards échangés à la fête de Cérès, en mémoire de la distraction passagère que cette déesse dut à Iambé. Le mot a désigné ensuite le pied de deux syllabes, ayant la première brève et la dernière longue, qui a été la base du vers grec et latin, dit *ïambique* ; et, par extension, les pièces composées de cette série de vers, ayant plutôt un caractère satirique. Archiloque inventa ce pied, essentiellement propre au dialogue et à l'action.

Le vers ïambique se composait ordinairement de six pieds ou plutôt de trois mètres et ne fut employé pur que par les Grecs, comme Archiloque et Simonide. Catulle, Horace, suivirent leur exemple ; mais le plus souvent le latin remplaçait aux pieds impairs les ï. par des spondées, et on y introduisait également des tribraques, des dactyles, des anapestes. Le vers ïambique doit finir par un

mot dissyllabique dont la quantité soit un ïambe. Il admet deux césures entre le deuxième ou le troisième pied, ou bien entre le troisième ou le quatrième.

Il existe des vers ïambiques dans toutes les langues dont la prosodie repose sur l'accent et la quantité.

On a donné, de nos jours, le nom d'ïambes à des pièces lyriques, qui, par le sentiment amer et le ton acerbe, rappellent les ïambes des anciens. Qui ne connaît les ïambes vengeurs d'André Chénier et d'Auguste Barbier?

Iambélégiaque (vers). T. de prosodie grecque et latine. Se dit d'un vers qui est le renversement du vers élégiambique. Il est composé d'un ïambique dimètre et du second hémistiche de l'élégiaque.

Iambule, philosophe et romancier grec antérieur au Ier s. de l'ère chrétienne. Il imagina de raconter, comme un récit véridique, les circonstances d'un voyage tout de fantaisie à l'*île Fortunée;* cette relation romanesque — analysée par Diodore de Sicile (II, 55-60) — ressemblait à une sorte d'utopie sociale du genre de l'*Atlantide* de Platon.

Ibarra (Joachim), célèbre imprimeur espagnol, né à Saragosse, en 1725, m. à Madrid, en 1785. Inventeur d'une encre dont il augmentait ou diminuait l'épaisseur à volonté, il donna à quelques-unes de ses éditions, comme celle du *Salluste* et du *don Quichotte*, un cachet de perfection qui les a fait beaucoup rechercher.

Ibn-Al-Athir, historien arabe du XIIIe s.; auteur d'une chronique très importante (Kamil fi el Tewarikh ou la *Grande Chronique,* éd. de Tornberg, avec trad. lat., Leyde, 12 vol. in-8°); m. l'an 636 de l'hégire.

Ibn-Batoutah (Abou-Abdallah-Mohammed), célèbre écrivain et voyageur arabe, né à Tanger, en 1302, m. vers 1378. Après vingt-cinq années d'intrépides explorations en Perse, aux Indes, à Sumatra et en Chine, il rentra dans sa patrie et s'en vint finir ses jours à Fez. Il a laissé une relation des plus curieuses de ses *Voyages* et des observations de mœurs qu'il en avait recueillies. (V. la trad. franç. de C. Defrémery et Sanguinetti, Paris, 1853-59, 4 vol. in-8°.)

Ibn-Fared ou **Ibn-Al-Farid**, le plus grand poète mystique arabe, né au Caire, en 1181, m. en 1234. Sa composition de *Thaiyè* passe pour un des plus curieux échantillons de mysticisme panthéiste des Orientaux. Les Arabes avaient donné à I.-F. le surnom par excellence de *Sultan des amoureux.*

Ibn-Khaldoun, célèbre historien arabe, né à Tunis, en 1332, m. au Caire, en 1406. Il fut en faveur auprès d'un redoutable maître: Tamerlan. Le premier dans l'Islam, il comprit que l'histoire était sœur de la philosophie et que, loin de se borner au simple exposé des faits, elle devait surtout en étudier les relations, pour en compléter le sens. Son fameux *Livre des Exemples* (Kitâb el'Ibar), tableau complet de la civilisation arabe, a été réédité de nos jours, avec le texte original et en français, par M. M. de Slane et N. Desvergers.

Ibo (l'). Idiome africain, du sous-groupe Niger.

Ibsen (Henrick), célèbre auteur dramatique norwégien, né à Skien, en 1828. Directeur du théâtre de Bergen, puis de celui de Christiania, il y donna des pièces qui ont été jouées ensuite sur toutes les scènes de l'Europe. Ses drames sociaux: *Brand, Peer Gynt, Maison de Poupée,* les *Revenants,* la *Dame de la mer, Solness le Constructeur* et l'ironique *Canard sauvage,* cette satire bizarre de tout ce que le poète luimême a rêvé, cette dérision de son propre optimisme et de ses illusions, ont été fort discutés. C'est un théâtre



Ibsen.

où le symbolisme quelquefois le plus insaisissable se joint à la peinture exacte du réel. On ne saurait tout admirer chez Ibsen, ni la complexité de ses chefs-d'œuvre à double et à triple sens, ni l'outrance de ses thèses, voulant substituer à toutes les convenances et à toutes les institutions d'un monde vieilli les droits supérieurs de l'individu. I. est un impétueux créateur, inégal, étrange autant qu'énergique, et par cela même inclassable. Son œuvre, d'un bout a l'autre, exprime une grande âme écrasée par le poids d'un milieu social en antagonisme avec elle; et cette expression a un accent si intense qu'elle l'a fait regar-

der comme le plus révolutionnaire des écrivains modernes.

Ibycus de Rhegium, poète lyrique grec du VIe s. av. J.-C.; m. assassiné par des voleurs de grande route. Il a traité les mêmes sujets que Stésichore (*Argonautiques;* fragm. ap. Schneidervin, Goettingue, 1833, in-8°) avec une si complète ressemblance dans les formes du style et de la composition que les deux poètes furent plus d'une fois confondus par les auteurs anciens.

Iconographie (du gr. εἰκών, image et γράφειν, écrire). Description des images des tableaux. L'i. comprend particulièremen, la description des monuments de la sculpture antique et de celle du moyen âge, et, dans un sens plus restreint, la représentation figurée des personnages remarquables, anciens ou modernes. De plus en plus cultivé depuis la Renaissance, ce genre d'études est devenu une science et a donné lieu à toute une série de précieux recueils. (*Illustrium imagines,* de Fulvio Orsini; *Iconographie grecque,* de Visconti; *Iconographie romaine,* de Mongez; *Iconographie chrétienne,* de Didron et de l'abbé Crosnier; *Dictionn. iconographique des monuments de l'antiquité chrétienne et du moyen âge,* de Guénebaud; *Iconographie des contemporains,* de Delpech, etc.)

Iconologie. Interprétation raisonnée des images, des emblèmes, des monuments antiques. (*Iconologie, ou traité complet des allégories, des emblèmes,* etc., par Gaucher, Paris, 1796, 4 vol. in-12; etc.)

Idace, chroniqueur espagnol, né à Lamego (Galice), en 427; nommé évêque, puis déposé, sous l'accusation d'hérésie; m. en 468. (*Chronicon* [379-468], éd. princeps, Sirmond, 1619, in-octavo.)

Idéal (l'). Le modèle intérieur que l'artiste se fait plus beau que la réalité.

Cette réalité, l'i. ne la contredit pas toujours, mais il l'exhausse, la prolonge ou la purifie. « Heureux, a dit Pasteur, celui qui porte en soi un dieu, un idéal de beauté, et qui lui obéit: idéal de l'art, idéal de la science, idéal de la patrie, âme de l'humanité. Ce sont là les sources des grandes pensées et des grandes actions. Toutes s'éclairent des reflets de l'infini. » L'idéal poétique est aussi le refuge et la consolation suprême de l'intelligence, au sein d'une vie de trouble et de misère. Car, c'est notre imagination qui relève, embellit tout, le monde moral comme le monde matériel.

Idéalisme. Tout système philosophique, qui considère les idées comme le principe de la connaissance.

Idée. Notion que l'esprit reçoit ou se forme de quelque chose. L'idée est l'élément analytique de la pensée, dont le jugement est la synthèse nécessaire.

Ideler (CHRÉTIEN-LOUIS), érudit et chronologiste allemand, membre de l'Académie de Berlin, né en 1766, m. en 1846. Ses travaux accusent une science profonde et étendue.

Identité. En philos., caractère distinctif de la substance, qui reste toujours le même au milieu de la pluralité, de la diversité, de la succession et de la notabilité des phénomènes.

En gramm., rapport d'identité, celui de deux ou plusieurs mots qui représentent le même être, comme: *le temps est beau;* où ces quatre mots ne signifient que le temps avec ses qualités; c'est le rapport d'identité qui sert de fondement à la concordance des mots.

Idéogramme. Nom donné aux signes qui n'expriment ni une lettre ni un son quelconque, mais une idée, abstraction faite du son par lequel cette idée est rendue dans telle ou telle langue. Les chiffres sont des idéogrammes.

Dans les écritures hiéroglyphiques, signes présentant des images d'idées et de choses.

Idéographisme. Système consistant à exprimer une idée par un signe, à la peindre. Toutes les écritures hiéroglyphiques ont débuté par l'i. pur. Ainsi, les caractères cunéiformes ont servi à écrire la langue assyrienne, le babylonien et le ninivite, le susien, l'arméniaque, et avant tout, suivant Jules Oppert, la langue d'un peuple auquel on a donné successivement les noms de Mède, de Scythique, d'Accadien, de Summérien, etc. Les caractères chinois ont servi à écrire la langue des Japonais et des Annamites. Ces deux systèmes d'écriture ont donc réalisé, dans une certaine mesure, comme le fait observer M. Léon de Rosny, une sorte d'écriture universelle pour les civilisations au sein desquelles ils étaient employés; et il en est de même des chiffres arabes, qui sont compris par une foule de peuples parlant des idiomes différents.

Idéologie. Science des idées, système sur l'origine et la formation des idées.

Au dix-huitième siècle on donna particulièrement ce nom au système philosophique, fondé par Condillac, et dans lequel la sensation est regardée comme la source unique de nos connaissances.

Idiomographie. Science qui a pour objet la description et la classification des idiomes.

Idiotisme. Construction, locution contraire aux règles communes et générales, mais propre et particulière à une langue.

On distingue les i. spéciaux à telle ou telle langue en leur donnant un nom approprié: les idiotismes de l'hébreu s'appellent *hébraïsmes,* ceux du grec, *hellénismes,* ceux du latin, *latinismes,* ceux du français, *gallicismes,* ceux de l'allemand, *germanismes,* ceux de l'anglais, *anglicismes,* ceux de l'italien, *italianismes,* ceux de l'espagnol, *hispanismes,* etc. On peut distinguer aussi, dans une même langue, les idiotismes de *mots,* d'*alliances de mots* et de *construction.* Quand on traduit un ouvrage, on doit connaître assez intimement le génie des deux langues pour ne pas introduire dans l'une des tours de phrases et des manières de dire qui n'appartiennent qu'à l'autre.

Idylle (gr. εἰδύλλιον, dimin. de εἶδος, image, tableau). Petit poème ordinairement pastoral ou amoureux, et qui tient de l'églogue; et, par extension de sens, roman dont le sujet a quelque chose d'idyllique. (Voy. Genre **Pastoral,** et divers noms, tels que Théocrite, Bion, Moschus, Guarini, Montemayor, Rodriguez Lobo, Gessner, Voss, Racan, Segrais, Deshoulières, André Chénier, Laprade, etc.)

Idzo (l'). Idiome africain, du sous-groupe Niger.

Igara (l'). Idiome africain, du sous-groupe Niger.

Iffland (Auguste-Guillaume), acteur et auteur dramatique allemand, né à Hanovre, en 1759; nommé en 1811, directeur général de toutes les scènes royales de Prusse; m. en 1815. Visant surtout à combiner l'impression de mœurs réaliste avec les effets de théâtre, il se préoccupa beaucoup de la scène, sans avoir souci de la poésie. Aussi contribua-t-il à provoquer, par réaction, l'avènement de cette école romantique, qui, pour venger l'idéal, tomba, à son tour, daus une erreur nouvelle en méprisant toutes les exigences de la réalité. (*Dramatische Werke*, Leipzig, 1798-1802, 16 vol.)

Igarreto. Idiome des Malais sauvages appelés Igarrotes, les habitants des montagnes dans les provinces du nord-ouest de Luçon (les Philippines). Il n'est pas compris des indigènes de la côte. On distingue trois dialectes *igarrets: l'imibalog, le cansan* et le *cataoan*.

Iglesias de la Casa (l'abbé don José), poète satirique espagnol, né et m. à Salamanque, 1753-1791. (Dern. éd. de ses œuvres, Paris, 1810, 4 v. in-18.) Ses pièces de jeunesse, un peu bien vives de ton et de sujet sont, littérairement, supérieures aux compositions pieuses par lesquelles, étant devenu prêtre, il essaya de racheter le genre frivole de ses premières villanelles, silves ou cantilènes.

Iglira (l'). Idiome africain, du sous-groupe Niger.

Ignace (saint), Ἰγνάτιος, surnommé Théophore, l'un des Pères et des premiers docteurs de l'Église. Evêque d'Antioche vers 69, il subit le martyre en 107 ou 116. A chaque page de ses *Epîtres* éclate une foi ardente, une flamme toute céleste, la soif de la mort, la brûlante passion du supplice.

Ignace le Diacre, fabuliste et hagiographe byzantin, appartenant au VIIIe ou au IXe s.; diacre à Constantinople; devenu archevêque de Nicée.

Ignace de Loyola (saint), *Ynigo de Loyola y Onez*, fondateur de l'Institut des Jésuites, né en 1491 au château de Loyola, dans la province de Guypuscoa; entré, à vingt ans, dans la carrière militaire qu'une grave blessure et une sorte de guérison miraculeuse lui firent abandonner, dix ans ensuite; mort en 1556. On a écrit une quarantaine de biographies de ce personnage fameux, intelligent en même temps et souple, fondateur d'un ordre puissant, qui mêla si singulièrement à la fièvre de l'enthousiasme, à l'ardeur d'une imagination portée vers le merveilleux une persévérance imperturbable, et l'humilité la plus profonde à une étonnante force d'action sur ses semblables. A sa mort, il laissait cent collèges établis et son influence s'étendait des forêts du Brésil aux limites de la Pologne. (*Constitution de la Compagnie de Jésus; Exercices spirituels;* trad. en toutes langues, *Cartas de San Ignacio de Loyola*, Madrid, 1874-1889, 6 vol.)

Igor (Chant d'). Ancien poème russe (XIIe s.), sorte de rapsodie héroïque dont le manuscrit fut découvert en 1795. Il a pour sujet l'expédition d'Igor, prince de Novogorod contre les Polovtsi. Les éléments, les êtres, les abstractions s'y heurtent en des images rapides et fortes.

Igorroto. Voy. **Igarreto.**

Ikon Basiliké (εἰκῶν βασιλική). V. **Gauden.**

Ildefonse (saint), écrivain ecclésiastique, né à Tolède, en 606, d'une famille alliée au sang royal; m. en 669. Disciple de saint Isidore et archevêque de sa ville natale, il est demeuré le plus populaire des saints d'Espagne. (*Œuv.*, Paris, 1576.)

Illinori. Nom de l'un des idiomes algonquins, appelé aussi Miami.

Illosvai (Pierre). Voy. **Hongroise (littérature).**

Illuminisme. Opinions des illuminés,— mystiques de diverses associations qui se prétendaient éclairés de Dieu. Ils croyaient voir en leurs exaltations de visionnaires les effets d'une lumière toute divine se répandant soudain dans leur âme.

S'est dit particulièrement des doctrines de Swedenborg, de Saint-Martin et d'Adam Weisshaupt.

Ilocano. Voy. **Philippinaises** (langues).

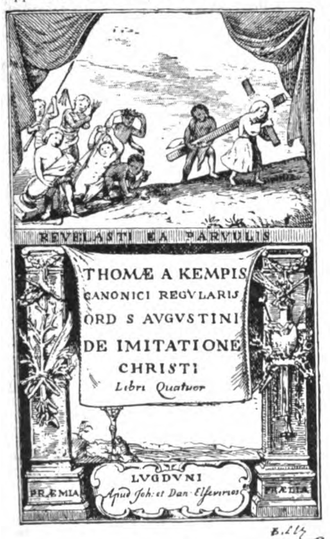
Image. Métaphore par laquelle on rend une idée plus vive et plus sensible en prêtant à l'objet dont on parle des formes, des apparences, des qualités empruntées à d'autres objets. « Les littératures les plus riches en images sont les plus pauvres d'idées. Certains écrivains sont pleins d'images; tout reluit, tout brille, tout étincelle; mettez tout cela au creuset: pour quelques parcelles d'or, que de cendres! L'image ne doit être que le dernier degré d'exactitude, ou plutôt elle ne doit être que la pensée elle-même exprimée en perfection; mais, pour une qui remplit cet office, combien qui ne sont que des apparences de la pensée! » (Nisard.)

Imagination. La faculté d'inventer, de concevoir, jointe au talent de rendre vivement ses conceptions. « J'appelle i., a dit Joubert, la faculté de rendre sensible ce qui est intellectuel, d'incorporer ce qui est esprit; en un mot de mettre au jour, sans le dénaturer, ce qui est de soi-même invisible. »

Imbert de Boudeaux (Guillaume), littérateur français, né en 1744, à Limoges; m. en 1803. Echappé d'un couvent où sa famille l'avait obligé d'entrer, il se vengea des contraintes anciennes par toutes sortes de révélations indiscrètes et scandaleuses. (*Anec-*

dotes du XVIII[e] siècle, Londres, 1783-85, 2 vol. in-8°; *Chronique scandaleuse*, 1783, in-12; 1791, 5 vol. in-12.)

Imitation de Jésus-Christ (l'). Fameux ouvrage ascétique écrit dans une latinité à demi barbare, traduit dans toutes les langues, et qui a eu près de deux mille éditions. On y trouve des pages pleines de suavité et de naïf abandon. Le mysticisme en est prudent, la dogmatique savante et l'inspiration toute chrétienne. Mais quel en fut l'auteur, l'Italien supposé Jean Gersen, abbé de Verceil pendant



Titre de l'Imitation
attribuée à Thomas A Kempis.

la première moitié du XIII[e] s., ou l'Allemand Thomas A Kempis, ou le Français Jean Gerson? La polémique, après avoir, un moment, mis en avant aussi saint Bernard, est restée partagée entre ces trois noms. Il y a eu sur le sujet plusieurs siècles de controverse et un nombre infini de dissertations sans qu'il ait pu être fixé, d'une manière définitive.

Imitation littéraire. Travail de l'esprit par où l'on s'efforce de concevoir un sujet, de former son langage et de conduire son imagination d'après un modèle déterminé avec lequel on se sent quelque analogie.

L'action d'imiter, dans le sens le plus étendu de ce mot, est instinctive chez l'homme. De prime abord, les initiateurs de l'art commencèrent par copier la nature, ce guide suprême et dont les leçons peuvent se renouveler sans fin. Puis, d'autres étant venus, suscités par leur exemple autant que par une impulsion personnelle, ceux-ci durent ressentir l'influence des hommes de génie qui avaient entrevu, les premiers, l'éternel idéal. L'histoire littéraire n'a pu remonter jusqu'aux origines mêmes de la pensée. On sait, par exemple, que, pendant trente siècles, les créations homériques ont présidé aux destinées de toutes les littératures, que le vieil Eschyle, Sophocle, Euripide, Virgile, le Tasse, Racine s'en inspirèrent successivement; mais on n'a pas découvert les sources de ce puissant fleuve d'où il a été possible de détourner un nombre infini de ruisseaux.

Incontestablement, la première condition pour s'annoncer auteur, c'est de posséder une manière de sentir vive et forte. En principe, la poésie est le don de créer et non celui d'imiter en vers la pensée d'autrui. Qui n'a rien à dire a-t-il besoin d'écrire? Sans doute; mais tant de poètes et de prosateurs ont passé sur le monde qu'il est devenu presque impossible de trouver une idée ou une impression qui ne soit une réminiscence, un reflet, un écho d'autrui. On a épuisé, depuis longtemps, le cercle des idées. Très petite est, dans chaque œuvre, la part foncièrement originale d'un écrivain. Comment se soustraire à cette fatalité de reprise? Du temps des Grecs et des Romains, on se plaignait déjà de l'encombrement des auteurs et de la difficulté qu'il y avait à trouver du nouveau. Chœrilus de Samos, au début des *Poèmes persiques*, gémit sur ce qu'il vient trop tard. Virgile, au troisième livre des *Géorgiques*, se plaint discrètement des obstacles qu'oppose la concurrence des lettres, et Tite-Live paraît comme saisi de crainte en songeant à tant de ses « illustres » devanciers, — dont il n'est parvenu jusqu'à nous ni le nom ni les œuvres. Plus d'un se fût alors écrié, comme au IV[e] s., de notre ère, le grammairien Donat: *Pereant illi, qui ante nos nostra dixerunt!*

Vouloir parcourir l'histoire des littératures et relever en détail ce qu'elles se redoivent les unes aux autres, ce serait entreprendre une besogne infinie. Si nous jetons seulement un coup d'œil rapide sur les civilisations orientales, nous voyons aussitôt que les fables indiennes jouissaient déjà, dans les temps les plus reculés, d'une popularité extraordinaire. Partout on retrouve des traces de l'immense succès qu'avait obtenu, à travers l'Orient et l'Occident, le plus ancien recueil de ce genre, le *Pantchatantra*. Quant à l'antiquité classique, nous savons de science certaine qu'elle n'avait aucune idée de la propriété littéraire. Les Grecs en usèrent là-dessus très librement. D'autre part, tout le développement intellectuel de Rome, dans ses divers âges, s'est accompli sous l'influence d'un principe exclusif: l'imitation de la Grèce. Suivant les expressions de la Motte, Phèdre voulut être l'Ésope des Latins, comme Virgile voulut en être l'Homère, Térence le Ménandre et Horace le Pindare. Au moyen âge, jongleurs et troubadours se copiaient à l'envi. On en a fait la remarque plus d'une fois, dans les cycles divers des compositions épiques des XI[e] au XIV[e] s., il y a comme une transmission directe de tournures poétiques, comme une promiscuité de formes traditionnelles, qui passent de poète en poète et rendent l'emploi du genre de plus en plus facile. D'ailleurs, les chansons de geste françaises suffisaient presque alors à défrayer l'imagination des peuples européens, depuis les Islandais jusqu'aux Grecs de Constantinople. Pendant un long espace de temps aussi la foule des poètes (les meilleurs même, tels que Pétrarque, Christine de Pisan, Chaucer, Clément Marot) vécurent des inventions du *Roman de la Rose*, tandis que les auteurs de fableaux puisaient sans se gêner dans les légendes orientales répandues par les Arabes et les Juifs. Et si

l'on cite, au Midi, les troubadours, c'est pour rappeler qu'ils ne transmirent pas seulement des sujets ou des formes rythmiques à la poésie de l'Espagne et surtout de l'Italie, mais l'existence même. Jusqu'au jour où elle prit, à son tour, l'initiative, l'Italie, en effet, n'a fait que vivre sur ces poésies provençales et françaises, qui eurent le don de charmer l'Europe féodale.

A l'époque de la Renaissance, on imita servilement les anciens. On s'imagina qu'ils avaient tout fait et qu'il ne restait plus qu'à les entendre sous d'autres formes de langage, et qu'à les copier. L'Espagne, qui fournit tant de sujets aux autres peuples de la latinité, vit tout à coup, sous Louis XIV, cesser son influence littéraire en même temps que son influence politique. Elle devint la copiste soumise de ses anciens imitateurs; son théâtre n'offrit plus que des traductions. Quant à la littérature anglaise, on a pu dire qu'elle comprend deux écoles: l'une franchement anglo-saxonne, très originale, toute d'instinct et de verve; l'autre, née sous l'influence des maîtres français du XVIIe s., plus châtiée et plus réfléchie, souvent froide, peu primesautière, mais sage et de belle allure, comme les modèles dont elle s'est inspirée, anglo-française en quelque sorte. On ne serait pas bien loin de la vérité, remarque Nisard, en avançant que les successeurs de Pope et de Dryden ne firent ensuite que réfléchir le XVIIIe s. français, soit dans son idéal de l'homme selon la philosophie, soit dans ses utopies de l'homme selon la nature. Enfin, jusqu'aux approches du XIXe s., les lettres allemandes, slaves et scandinaves se montrent toutes encombrées de pastiches et de contre-façons spécieuses. Les Russes, particulièrement, ont laissé soupçonner, pendant longtemps, qu'ils possédaient toutes les puissances de l'esprit, sauf la plus importante: l'invention. « Entre les grandes littératures européennes, a écrit Ferdinand Brunetière, il se fait, depuis trois ou quatre cents ans, comme un perpétuel commerce d'idées. On dirait, sous des influences diverses et tour à tour déplacées d'Espagne ou d'Italie, par exemple, en France, de France en Angleterre et d'Angleterre en France, et, plus près encore de nous d'Angleterre en Allemagne et d'Allemagne en France, les transformations d'une même matière, ductile en quelque sorte et capable de recevoir du génie propre de chaque peuple une infinie diversité de marques, d'empreintes, et de formes. »

Il y a, dans l'histoire de chaque littérature des séries d'imitations systématiques, qu'on voit procéder d'une manière exclusive, par l'effet d'une mode établie. Ainsi, en France, le XVIIe s. nous apparaît avec sa poétique complètement renouvelée des Grecs et compliquée d'une double manie d'hispanisme et d'italianisme. Au XVIIIe, tout s'imprègne de la philosophie nouvelle. Le poète, l'auteur dramatique, aussi bien que l'historien, le grammairien ou le rhéteur, chacun se pare de l'étiquette en vogue ; il semble que tous les livres soient fondus dans un même moule. Sous la Révolution, c'est une littérature de sensibilité et de philanthropie générales, qui prétend donner l'illusion sur la fureur des égorgements, dont les âmes sont terrifiées au dedans comme au dehors. Puis, dans le mouvement cosmopolite des idées du XIXe s., ce sont tour à tour, d'une façon bien tranchée, les courants romantique, réaliste, naturaliste, ou de socialisme international, qui entraînent le flot des auteurs.

C'est une loi de tous les temps que, lorsque des poètes immortels ou d'un prestige éphémère ont été l'admiration ou, comme l'a dit saint Bernard, la chimère de leur époque, ils laissent sur l'imagination publique des teintes dont elle reste colorée. Chaque époque a son poème ou son roman à la mode, dont il se tire de nombreuses contre-épreuves, comme il en fut, au XVIe s., avec l'*Arcadie* de Guarini, la *Diane* de Montemayor ou l'*Astrée* de d'Urfé, comme il en a été, au XVIIe s., de la *Clélie* de Mlle de Scudéry, au XVIIIe de la *Nouvelle Héloïse* de Rousseau ou de la *Clarisse Harlowe* de Richardson, et de nos jours de la *Bovary* de Gustave Flaubert.

L'imitation des littératures étrangères renouvelle le fonds des idées; on sait combien fut propice au développement des talents romantiques le large afflux des sources allemande, anglaise et espagnole dans le courant national. Chateaubriand s'est retrempé dans Milton; Victor Hugo, tout en ne perdant jamais sa marque si personnelle, a procédé du *Romancero* et de Shakespeare; Musset s'est retrouvé dans Byron. Mais quand cette imitation n'est plus qu'un procédé, un artifice de composition imposé par une tendance spécieuse et passagère, elle est profondément nuisible à l'originalité de race, à l'indépendance foncière des esprits et des tempéraments. Tout peuple a son lit natal et coule sur sa pente; il est parfois dangereux d'en faire dériver le flot. C'est le morceler pour l'affaiblir.

Chez beaucoup d'auteurs, l'i., loin d'apparaître comme un défaut ou comme une marque de stérilité, a été regardée comme une loi nécessaire. A l'instar de Platon, de Longin, de Quintilien, les grands maîtres du XVIIe s., qui savaient si bien emprunter sans copier, croyaient uniformément que le plus sûr chemin à suivre afin de parvenir au sublime était l'i. des écrivains illustres, ayant vécu précédemment. Jamais on n'a songé à accuser Racine de plagiat pour avoir tiré un si excellent parti de l'*Iphigénie* d'Euripide. D'un même sujet traité par deux auteurs, la peinture des caractères, l'observation des mœurs du jour et la personnalité du style font deux ouvrages différents. André Chénier a établi, en de beaux vers, comment l'i. classique peut rester originale et inspirée au milieu d'emprunts continuels. Bien des exemples choisis parmi les écrivains supérieurs, sans justifier le démarquage littéraire et le plagiat, ont, en effet, prouvé que l'i. n'exclut pas l'indépendance et le génie. Quel disciple d'Homère, qu'un Virgile! Dante ne fut pas moins grand pour s'être inspiré des anciens et des troubadours. Shakespeare tient par de nombreuses ressemblances à la poésie du moyen âge, dont il avait recueilli les traditions à travers les traductions anglaises des vieux romans. Le Tasse, qui s'était beaucoup servi d'Homère et de Virgile, a copié presque textuellement de Vida la peinture de l'assemblée des démons, ouvrant le 4e chant de la *Jérusalem délivrée* et la harangue de Pluton. L'Arioste est un des exemples les plus frappants de la puissance d'invention soutenue par l'usage habituel de l'imitation. L'auteur fameux des *Essais*, Montaigne, s'est attaqué à tous les auteurs et aux œuvres de tous les genres pour leur dérober toutes celles de leurs pensées qui répondaient le mieux à la sienne propre. Le Camoens n'a pas avoué tout le bien dont il était redevable à son compatriote et prédécesseur Juan de Mena. Descartes usa largement, sans le dire, de l'éloquence cicéronienne, dans ses *Méditations*. Milton emprunta plus d'une fois les couleurs de Virgile, de Claudien et du Tasse. Bossuet n'a rien inventé en philosophie, mais tout reçu, tout uni et tout épuré. Les deux

antiquités profane et sacrée coulent à pleins bords dans les pages admirables de Fénelon. Personne n'ignore que Corneille imita Lucain, Sénèque, les Espagnols et les romans célèbres. Malgré toute la puissance de son génie et sa merveilleuse faculté d'invention, Molière est l'écrivain dramatique qui a le plus emprunté aux Latins, aux Italiens, aux Espagnols et à ses prédécesseurs directs. La Fontaine fut très libéral aussi du bien d'autrui. Également sont connus les emprunts de Racine, du grand comique danois Hollberg, de Gœthe, de Chateaubriand ou d'Alexandre Dumas. Mais arrêtons-là cette nomenclature, elle serait interminable. — C'est pour le critique une étude curieuse que d'aller ressaisir chez les gens de lettres les traces de leurs emprunts, de découvrir le vrai sous les apparences plus ou moins trompeuses dont il l'ont recouvert, de rechercher ce qu'un Dante redoit aux vieux chants épiques, un Shakespeare, un Caldéron aux anciens faiseurs de mystères, de faire voir comment la *Didon abandonnée* de Métastase, représentée en 1724, inspira la *Didon* de Lefranc de Pompignan, les deux pièces restant, d'ailleurs, les filles communes de l'*Enéide*, ou comment le conte de l'ermite du *Zadig* de Voltaire traversa, depuis l'invention originale et indienne, une vingtaine d'imitations sur imitations avant d'arriver jusqu'à lui. Seulement, la matière est trop féconde dans tous les genres. Que trouvons-nous, au théâtre, sinon des entrelacements de nœuds et d'intrigues mille et mille fois redoublées ou dénouées ?

Soit faiblesse, soit vanité, soit légitime désir d'émulation, l'imitation est partout.

Pindarum quisquis studet æmulari.

Les hommes croient avoir beaucoup d'idées. Le nombre de leurs inventions est au contraire assez borné, et la variété en est assez restreinte. Suivant le mot d'un critique contemporain, — qui pilla beaucoup ses confrères, Philarète Chasles, — ils se contentent de refaire les mêmes choses sous des formes et avec des couleurs nouvelles ; quelquefois ils défont pour refaire et décousent pour recoudre ensuite. Les sujets passent de main en main et n'appartiennent plus à personne. Nous n'avons pu nommer tous les écrivains de mérite, qui semblèrent des maîtres sans être des créateurs. Leurs imitations, on les constate comme des faits, qui n'amoindrissent pas l'estime qu'on a pour eux, parce qu'en somme nous apprécions moins dans une œuvre la première invention que le degré de perfection où elle est parvenue. Mais que serait-ce si l'on songeait à s'occuper aussi de la multitude des auteurs médiocres, qui, par la stérilité de leurs efforts, travaillèrent beaucoup plus pour la gloire de leurs modèles que pour leur propre avantage ? Le génie, de tout temps, souleva sur ses pas la poussière des imitateurs. C'est bien à chacun de ceux-ci, nombreux et indistincts comme les grains de sable au bord de la mer, qu'on pourrait appliquer, pour finir, le mot spirituel de M. de Maurepas. « Un auteur, disait-il, est un homme qui prend dans les livres tout ce qui lui passe par la tête. »

Immermann (Charles-Lebrecht), écrivain allemand, né à Magdebourg, en 1796, m. en 1840. Il mérita noblement de l'art et de la poésie en essayant de restaurer le théâtre national, de créer une scène vraiment élevée. Les drames de la seconde période de sa vie où il tempère sa fougue romantique (*Alexis, Andreas Hofer, Ghismonda*), sont les meilleurs. Ses principaux romans : les *Epigmes* et *Münckhausen* se ressentent, l'un de la manière de Gœthe (*Wilheim Meister*) et le second de Jean Paul. I. mourut jeune encore, pendant qu'il travaillait à ses *Romances de Tristan et d'Yseult.*

Imposteurs (le livre des Trois), célèbre ouvrage apocryphe. Dès le VIIIᵉ s., la supposition d'un tel livre fondamentalement anti-chrétien était imputée par le pape Grégoire IX à Frédéric II ; puis on l'attribuait successivement à un grand nombre de personnages entachés plus ou moins du soupçon d'indépendance et de libre pensée. Cependant, l'ouvrage même n'avait jamais existé. Des essais de supercherie lui donnèrent seulement, au XVIIIᵉ s., une sorte de réalité rétrospective.

Imprécation. Figure de rhétorique par laquelle on articule énergiquement des vœux contre une personne ou même contre un objet inanimé. C'est parfois le cri de la douleur ou du désespoir, comme dans le passage si connu de Job maudissant le jour qui le vit naître, comme dans les plaintes non moins déchirantes d'Œdipe-roi. Le plus souvent c'est l'expression de la colère, de l'emportement irraisonné. Qui ne connaît les fureurs de Camille contre son frère Horace, et les imprécations d'Athalie contre le dieu des Juifs ?

Imprimerie. Il y a eu trois époques mémorables dans l'histoire de l'esprit humain : l'invention de l'écriture, celle du papier et celle de l'imprimerie.

L'i. sur reliefs, au moyen de planches gravées ou i. xylographique, paraît avoir été connue en Chine bien avant d'être pratiquée en Europe ; et l'on suppose que les anciens en avaient eu quelque soupçon. Entre l'an 1440 et l'an 1450, Gutenberg et ses associés inventèrent les caractères mobiles. La typographie était créée.

Tout d'abord les livres reproduisirent les signes de l'écriture manuscrite ; ce n'était que la représentation multipliée du travail des copistes. Peu à peu l'imprimerie s'affranchit d'une servitude qui entravait la rapidité de ses reproductions. Les caractères typographiques prirent une forme distincte de celle qu'ils avaient dans l'écriture. On imprima en bâtarde, en romain, en italique, en cicéro, en saint-augustin. Les capitales et les minuscules alternèrent de manière à détacher par le plus heureux relief les diverses parties de chaque article. On composa des tables, des index, des *manchettes,* des *titres courants,* toutes variétés et toutes commodités. Singulièrement favorisés par la renaissance générale des lettres anciennes en Europe, ces progrès laborieux se poursuivirent avec une ferveur et une continuité, qui retiennent encore notre admiration.

De Mayence l'art nouveau s'était répandu rapidement en Allemagne et dans les Pays-Bas. Il fut introduit à Rome en 1465, apporté à Paris en 1470 par Ulrich Gering, en Angleterre en 1472 par Caxton, à Leyde en 1483, à Madrid en 1499, à Berne en 1539, etc. Il ne pénétra en Russie qu'en 1553 et dans la Norwège qu'en 1656. Les Alde, les Elzevier, les Estienne, les Froben, les Didot en furent les plus célèbres propagateurs. Il faudrait citer aussi, à l'heure présente, dans l'ordre des découvertes mécaniques, l'ingénieur Marino-

ni, auquel on doit cette fameuse machine dite *rotative* qui permet d'imprimer cent mille exemplaires d'un journal par heure.

Nous ne saurions suivre ici les phases successives de ce développement si prodigieux. Disons seulement qu'il y a aussi loin, aujourd'hui, pour la rapidité et la multiplicité des produits entre l'état actuel de la typographie et ce qu'elle était au temps même des Alde et des Estienne qu'il y avait de différence alors entre leurs produits déjà si perfectionnés et ceux des scribes!



Bible des Pauvres ; impression xylographique de la première moitié du xve siècle.

Improvisation. Facilité, de production, pour ainsi dire instantanée du poète, qui lui permet de faire immédiatement et sans préparation aucune des vers sur une matière donnée ; et, dans l'art oratoire, la faculté de parler d'abondance. L'i., chez un orateur, ne saurait se produire sans qu'il ait, au préalable, concentré ses forces par une longue et patiente méditation ; mais dès qu'elle a commencé à se développer, elle use d'une liberté qui n'appartient qu'à elle, de procédes imprévus et de franchises illimitées. Elle se répand, elle se prodigue et trouve dans le hasard même de ses épanchements des effets inattendus et de nouvelles richesses.

Inchbald (mistress), née en 1753, m. en 1821. Actrice et femme de lettres, elle réussit surtout comme auteur, par l'argent qu'elle gagna. Ses romans et ses comédies furent, quelque temps, estimés au-dessus de leur mérite. En sa *Simple histoire,* mistress I. essaya de suivre Richardson sans l'approcher de bien près, quoique ce roman plaise beaucoup par la variété des caractères.

Incunables. Livres imprimés antérieurement au xvie s., c'est-à-dire à l'époque où l'immortelle découverte était encore au berceau *(incunabulum),* à l'état d'enfance. Quelques-uns passent pour être antérieurs à 1440, par exemple la *Bible des pauvres*, le *Donat* et le *Miroir du Salut*. Dans les ventes, les incunables atteignent des prix énormes, en raison de leur extrême rareté.

Inde ancienne et moderne (Littérature de l'). Épopées, systèmes de philosophie, théâtre, jurisprudence, grammaire, mathématiques, aucune des grandes applications de l'intelligence n'est restée étrangère au génie indien. Des Védas a découlé cette immense littérature, moins parfaite et moins passionnée que la littérature grecque, plus étendue peut-être et plus morale.

Ces livres sacrés représentent la période la plus ancienne de la civilisation des Aryens, quand l'inspiration religieuse répondait seule et suffisait aux mouvements de la pensée. De grandes compositions épiques marquèrent ensuite l'évolution belliqueuse de ce peuple franchissant les limites nord-ouest de l'Inde pour conquérir les vallées du Centre. Des générations de poètes élevèrent ces épopées gigantesques de l'humain et du divin, ces pyramides de la langue sanscrite: le *Mahabharata* et le *Ramayana*. L'une et l'autre épopées, la première de caractère plus grave et plus allégorique, la seconde d'une inspiration plus vivante et plus guerrière, ont beaucoup frappé, de nos jours, l'attention des intelligences curieuses de rapports et de comparaisons. Tour à tour on les a embrassées dans leur vaste ensemble ou pénétrées dans leurs parties les plus saillantes ; on en a détaché des épisodes, des fragments complets en eux-mêmes, par exemple la belle histoire de Nala et de Damyanti, pour les mieux mettre en lumière ; et quelques imaginations hardies, en Allemagne : Kosegarten, Bopp, Ernest Meier, Ad. Holzmann, et surtout Frédéric Rückert, le merveilleux traducteur du poète arabe Hariri, s'en sont inspirées pour enrichir leur propre littérature par des imitations heureuses.

L'établissement des Aryas amena l'ère de la domination brahmanique. Cette époque, très distincte de la précédente, eut aussi son cycle à part. Littérature d'érudition: groupement des antiques traditions en compilations systématiques, exégèses des anciens livres religieux, commentaires sur les Védas ; puis,

travaux de grammaire, de métrique, de lexicographie ; ouvrages relatifs à la médecine, à la législation, aux systèmes de philosophie, aux mathématiques. Dans le même temps florissaient à la cour des rajahs — contrastant avec cette masse sérieuse et didactique — la poésie d'art, le drame, la nouvelle.

Après l'époque de Bouddha, le réformateur de la religion dominante de l'Inde, après la venue de Çakia-Mouni, l'instituteur divin, alors que le brahmanisme dut aussi reculer pas à pas devant l'invasion étrangère, on vit se rattacher à chacune des haltes de sa marche rétrograde un nouveau mouvement littéraire et philosophique. Ces renaissances successives, ces déplacements de culture, avaient pour objet et pour résultat de transporter le savoir brahmanique dans des pays où il était moins répandu que dans ceux d'où il sortait : à chaque station c'était une reprise d'activité. Il résulta de là des ouvrages nombreux et variés : commentaires de livres anciens destinés à les propager, ouvrages nouveaux inspirés de ces travaux mêmes ; compilations de Purânas, traités de philosophie, de critique, de grammaires, pièces de théâtres, récits d'imagination. Les savants firent accomplir, en outre, de grands progrès au calcul supérieur par l'invention de l'algèbre et par la découverte du système des chiffres simples qu'ils expliquaient quatre siècles avant notre ère, et que les Hindous communiquèrent plus tard aux Arabes.

Sur cette énorme production brahmanique se greffa la production très abondante aussi, mais bornée à la théologie, de la société bouddhiste. Le sanscrit, qui, jusqu'au ve s. avant notre ère, demeura la langue populaire et jusqu'aux temps les plus rapprochés de nous garda son attribution de langue savante et sacrée, fut commun à cette double expansion. Au contact des peuples étrangers, l'antique idiome des Aryas subit des corruptions profondes ; puis il finit par disparaître. Des dialectes se formèrent dans les divers états de l'Inde, à la suite de ses bouleversements politiques, et le mirent définitivement hors d'usage.

La littérature des langues modernes de l'Inde — du nord ou du sud — a pour origine et pour fond l'ancienne littérature sanscrite. Elle se compose en majeure partie de traductions et d'imitations d'ouvrages archaïques. C'est une profusion de réminiscences audessus desquelles émergent de loin en loin quelques œuvres originales. (Voy. Burnouf, le *Bhagâvata*, préf., p. XXII.) Au premier rang de celles-ci se placent les *Aventures de Prithivi Râdja*, immense poème épique de l'étendue du *Mahabharata*, où sont chantées les longues luttes des derniers rois de Delhi contre les conquérants mahométans.

L'influence de la littérature hindoue s'est étendue sur un immense espace de l'Asie, jusqu'aux limites de l'Europe. Les Chinois n'y ont pas échappé. Une notable portion de la littérature scientifique de l'Inde, au delà du Gange et des îles de la Sonde et du Japon, remontent à la même source. Les peuples du Thibet, de la Mongolie, du plateau nord de l'Asie en général, les Kalmoucks, au milieu des steppes de la Russie méridionale, n'ont d'autres aliments spirituels que des imitations directes ou des transmissions lointaines de livres hindous.

La marque signalétique des lettres indiennes, de la littérature sanscrite, est l'alliance, bien plus étroite que dans la littérature grecque, de la poésie avec la philosophie la plus abstraite et le caractère solennel, pieux, religieux, qui distingue cette poésie de celle de l'antiquité classique. Toute la civilisation des Hindous repose, en effet, sur la religion et s'est développée dans le même sens. Le texte habituel de leurs compositions mystiques est l'amour ardent et extatique de l'âme pour son créateur. Quelquefois ils en traduisent les élans passionnés avec une vivacité d'images physiques comparable à l'expression en même temps candide et sensuelle du *Cantique des Cantiques* des Hébreux. Tel, le *Gîtâ-Govinda* du voluptueux Djavadeva. Jamais les emportements de la passion ni les molles langueurs de l'amour n'ont été peintes avec des couleurs aussi chaudes ni aussi séduisantes. Pourtant, selon les Pandits, ce n'est au fond que la pure allégorie des mouvements de l'âme qui cherche à s'unir avec la Divinité.

La philosophie et la morale tenaient une place considérable dans la culture sanscrite. On a dit à bon droit qu'après les Grecs et les Allemands (ajoutons les Français, à cause de Descartes), les Hindous sont la seule nation qui puisse se flatter d'avoir produit par elle-même quelque chose d'important en philosophie. Une grande expérience se manifeste dans les formules et les maximes de leurs traités moraux. La justice, le dévouement, la vertu personnelle, la sympathie sociale, s'y recommandent comme des lois innées. C'est une sagesse sobre et sentencieuse rappelant par le rythme grave, par l'image simple et frappante, la sagesse biblique des patriarches. Les lois s'exprimaient aussi dans ce langage rythmé, de forme brève, dont l'empreinte s'enfonce plus nettement dans la mémoire. On admire encore les dialogues explicatifs qui leur servaient d'accompagnement et en commentaient le sens.

Le drame indien, avec des apparences très touffues, se fonde sur des éléments simples. Dans ce théâtre les hommes sont unanimement contemplateurs et voluptueux. De scène en scène, d'une pièce à l'autre, revient uniformément le même dessein, le même procédé qui est d'attacher une amplification descriptive à chaque heure du jour. C'est de la poésie dramatique à demi contemplative. L'intention qui réside au cœur du drame indien est toujours expressément morale. Les règles d'où il émane proviennent plutôt des principes de la religion et de la philosophie que des conventions de l'art. Porter à la vertu, calmer l'âme du spectateur, après l'avoir légèrement remuée par des péripéties touchantes, ramener finalement l'équilibre des sensations, et tourner le plaisir même à l'avantage de la sainteté : il n'a pas d'autre but. Théoriquement, il est subordonné à l'unité d'action, — sauf une diversion qui lui appartient en propre, appelée l'épisode, et qui se raccorde de façon plus ou moins indirecte avec la donnée principale. L'action avance par un développement gradué et croissant — le nœud — jusqu'au dénouement. Ce dénouement est toujours heureux, c'est-à-dire conforme à la loi de justice divine prévalant en dernier ressort sur le mal et sur l'iniquité.

L'antique civilisation indienne a longtemps joui, auprès de la science du XIXe s., de cette faveur d'enthousiasme, qui s'attache aux grandes restitutions. Les érudits qui se portèrent de prime abord vers ces études, révélées un jour, comme par miracle, se complurent à amplifier avec une ferveur sincère l'importance de leur découverte, autant pour animer leur propre ardeur et fouetter leur courage que pour donner l'éveil à la curiosité publique. Peu à peu la critique devait reprendre

ses droits. Elle a établi maintenant de justes séparations. La littérature sanscrite a des parties grandioses, d'autres d'une délicatesse extrême; elle manque, en général, de proportion dans la forme et de profondeur dans les idées. Ainsi, n'est-ce point positivement par le fond des choses que se recommandent les poésies védiques, tant appréciées comme monument d'histoire et de linguistique. Si vraiment elles sont remarquables par un caractère simple et antique, par quelques nobles images rapidement esquissées, par quelques tours assez hardis tranchant sur un fond étrange et indéterminé, ces hymnes sont, du reste, absolument dénués d'art et ne présentent aucun artifice de composition, rien d'achevé, rien qui puisse s'appeler du style et servir d'école aux nations européennes. C'est le jugement des indianistes les plus autorisés. « Les monuments littéraires de la Grèce ou de Rome, écrit Adolphe Regnier, si on les compare à ces chants lyriques qui portent le nom d'Agastya, de Vasihtha, de Viçvâmitra, etc., sont des palais auprès des cabanes, des temples comme ceux du siècle d'Auguste auprès des sanctuaires de Numa. » (Bopp, Barthélemy Saint-Hilaire, Desgranges, Adolphe Regnier.)

Le principal intérêt de la littérature sanscrite, la principale utilité à en retirer, c'est un intérêt et une utilité philologiques. A cette étude on a gagné surtout de savoir mieux le grec et le latin, qui sont identiques avec la langue-mère des Aryens dans leurs mots et dans leur système de déclinaison et de conjugaison. (Burnouf, un jour, adressait ces mots à M. Desgranges qui l'abordait, comme il revenait de son cours d'éloquence latine: « N'est-ce pas que nous savons mieux le latin depuis que nous savons le sanscrit? ») Déjà les grammairiens et les linguistes d'Europe ont emprunté plusieurs de leurs procédés aux grammairiens sanscrits et suivi leurs méthodes en plusieurs points importants. De l'heure où furent déterminées les origines indo-européennes, la science étymologique a été complètement restaurée sur cette base de la philologie comparative. Aux vagues conjectures suggérées par des rapports extérieurs on apprit enfin à substituer des principes simples fondés sur les analogies essentielles des sons articulés et sur la structure grammaticale du langage.

La langue sanscrite a prêté à l'étude de la génération des idées théologiques le même secours qu'à l'étude de la langue grecque et des œuvres indo-européennes. C'est de là, de ce point de départ que la mythologie comparée, la science des Adalbert Kuhn et des Max Müller, a tiré ses plus sûres déductions. L'interprétation des *Védas*, si chère aux indianistes, et des conceptions philosophiques qui s'y rattachent, a fait sortir des analogies frappantes entre les systèmes de religions les plus opposés, entre le panthéisme aryen et le monothéisme biblique, entre le roi des dieux, le héros de la foudre et de l'orage, l'auteur et le conservateur de toute vie, Indra, et Jéhovah, le dieu unique; on a rapproché sans anachronisme les hymnes de Vicvâmitra, de Renou son fils, de Pragâtha ou de Vamâdeva, des cantiques de Moïse, de David et des autres enfants d'Israël célébrant également, et par des images semblables, la grandeur de l'Être suprême et la force de son bras; des deux côtés ont apparu des similitudes manifestes dans les idées comme dans les pratiques. Mais surtout ces connaissances ont jeté de très vives lumières sur les secrets d'origine, de mélange, d'influence réciproque des nations, et sur les développements des vieilles croyances naturalistes, qui, dans un passé extrêmement reculé, ont été communes à toutes les branches de la famille indo-européenne.

Index. Table alphabétique à la fin d'un volume ou d'un ouvrage en plusieurs volumes, avec renvoi à la page où sont mentionnés les noms ou les mots inscrits dans ce catalogue. Pour les livres d'érudition et d'histoire, ces tables ou *index* étaient presque inconnues à l'antiquité; elles sont, aujourd'hui, le complément assez habituel du texte d'un auteur. Dès la fin du XVe s., l'usage s'en était établi, et l'on pourrait citer tel index d'un gros livre publié par Alde, qui est considéré comme une merveille de richesse et d'exactitude.

On appelle spécialement *Index* le catalogue des livres défendus à Rome, comme hérétiques, dangereux ou immoraux, et *Index expurgatoire* la liste des livres dont la publication et la vente sont moralement défendues jusqu'à ce qu'ils aient été purgés et corrigés. La congrégation de l'Index, composée d'un cardinal-préfet, de plusieurs cardinaux, de consulteurs de l'ordre de Saint-Dominique et d'un secrétaire du même ordre, cette congrégation publie à Rome une table authentique des ouvrages interdits *(mis à l'index)*. Le catalogue, souvent réimprimé, est complété par des suppléments.

Indiennes (langues) de l'Amérique septentrionale. Voy. **Américaines** (langues).

Indo-Européennes (langues). Groupe de langues, qui se rattachent par une genèse commune à l'ancien et hypothétique parler des Aryens, c'est-à-dire: le sanscrit, le zend, le grec, le celtique, l'allemand et le slave. Les premiers qui signalèrent les analogies du sanscrit avec le latin, le grec, l'allemand et le slavon furent, au XVIIIe s., le P. Cœurdoux, Anquetil-Duperron, J. Philippe Wesdin. Bopp survint ensuite à la science et posa les bases de la grammaire comparée de cette famille. Il est désormais parfaitement établi que les anciens idiomes de l'Inde brahmanique, les différents dialectes de la Perse, l'arménien, plusieurs dialectes du Caucase, les langues grecque et latine avec leurs dérivés nombreux, les langues slaves, germaniques et celtiques, issus d'une source unique dont le sanscrit semble être une des dérivations les plus anciennes, forment un vaste ensemble qu'on appelle indo-européen et aussi indo-germanique. Il constitue, dit Benlœw, le seul groupe qui semble réunir toutes les qualités propres à exprimer, d'une manière satisfaisante, l'immense variété des sentiments et des concepts de l'intellect humain. Dans ces langues, la synthèse a atteint un très haut degré de perfection: elle a fondu ensemble les éléments qui, à l'intérieur de la phrase, s'attiraient invinciblement et semblaient faits les uns pour les autres. Elle a créé ainsi des formes organiques et vivantes (déclinaisons, conjugaisons, degrés de comparaison, mots composés), sans nuire par ces créations à la clarté de la pensée.

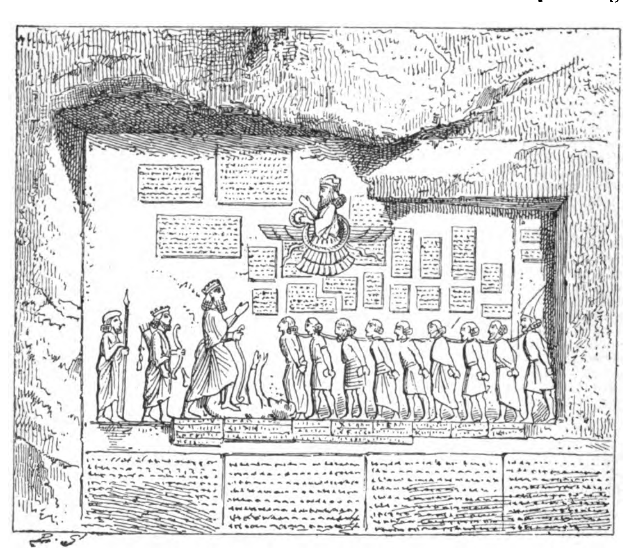
La révélation de la parenté si étroite qui rejoint les langues européennes à celles de l'Asie centrale a eu pour résultats directs la naissance ou le développement de plusieurs sciences: la grammaire comparée, la philologie et la législation comparées.

Induction. Manière de raisonner qui consiste à inférer une chose d'une autre, à reconnaître, à établir qu'une chose doit ou peut être, puisqu'une ou plusieurs autres sont ou pourraient être.

Chaque fois qu'on assimile plusieurs faits particuliers pour en tirer une conclusion générale, le raisonnement prend le nom d'induction.

Infortiat (l'). Volumineux livre de droit formant la seconde partie du *Digeste;* c'est un recueil des décisions des plus fameux jurisconsultes romains, composé par l'ordre de l'empereur Justinien.

Ingeman (BERNARD-SÉVERIN), poète et romancier danois, né en 1789, en la province de Fionie; m. en 1862. Écrivain profondément national, il a exploité avec beaucoup de bonheur les vieilles chroniques de son pays et mis en scène, d'une plume facile et souple, dans une longue série de poésies lyriques, d'épopées et de romances, les mœurs et les hommes du moyen âge.



Inscription de Behistoun (d'après Flandin).
Ce bas-relief représente Darius vainqueur de ses ennemis.

Inghirami (THOMAS), humaniste italien, né à Volterra, en 1470; conservateur de la Bibliothèque du Vatican; créé comte palatin par l'empereur Maximilien; m. en 1516. Sauf cinq discours élégants d'expression, mais de peu d'originalité insérés par Galletti dans les *Anecdota romana* d'Amaduzzi, on n'a pas publié les écrits de cet habile poète et orateur latin, qu'Erasme appelait exagérément le Cicéron de son temps.

Ingulf ou **Ingulphus,** scribe ou secrétaire de Guillaume le Conquérant, né vers 1030, m. en 1109. On a faussement mis sous son nom une chronique relative à la conquête normande et dont la rédaction ne paraît pas antérieure au XVe s. (*Historia monasterii Croylandensis* dans les *Rerum anglicarum scriptores* de Gale, Oxford, 1684.)

Innéité. Caractère de ce qui est inné et non acquis, doctrine qui reconnaît des principes innés et nécessaires dans l'esprit humain.

Innocent III (LOTHAIRE CONTI, pape sous le nom d'), célèbre pontife, né à Rome, vers 1160, m. en 1216. Il fut élu à l'unanimité à trente-sept ans, le jour même de la mort de Célestin III. Il releva vigoureusement l'autorité du Saint-Siège, affaiblie depuis Grégoire VII. Son influence se fit sentir dans les affaires de la plupart des royaumes européens. L'apogée de son agissante carrière fut le concile œcuménique de Latran, qu'il ouvrit en novembre 1215. I. III a laissé de nombreux ouvrages, des Discours, des Homélies, des Traités divers; ses *Lettres,* au nombre de quatre mille, sont un trésor de science (éd. Baluze, 1682, 2 vol. in-fol.). On lui attribue la composition des hymnes du *Stabat* et du *Veni, Sancte Spiritus.*

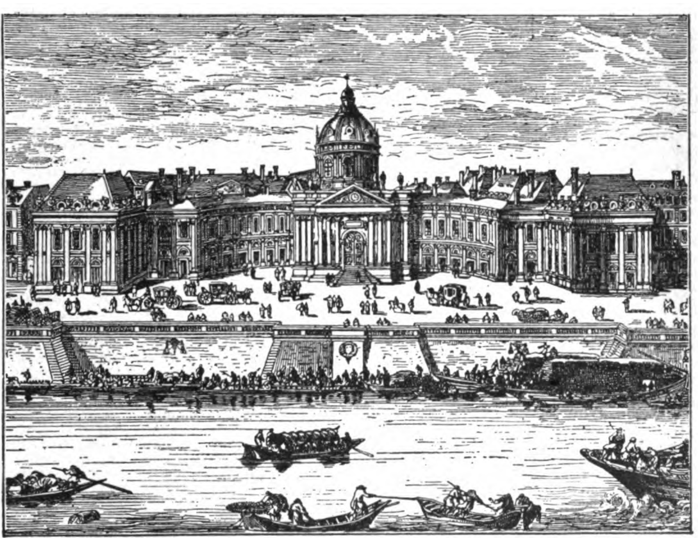
Inscription. Caractères gravés ou fixés

sur le cuivre, le bronze, le marbre, la pierre, etc., soit pour conserver la mémoire d'une personne ou d'un événement, soit pour indiquer la destination d'un édifice. La science des inscriptions ou l'épigraphie (voy. ce mot) est une des branches les plus importantes de l'archéologie.

Des chercheurs et découvreurs de textes épigraphiques la liste est longue, depuis l'obscur anonyme d'Einsideln, qui, du xe au xie s., s'en allait, comme l'exprime G. Block, disputer à l'oubli les traces d'un passé glorieux jusqu'aux grands érudits du xvie et du xviie s. (Smetius, Gruter, Scaliger.) Mais, en réalité, c'est seulement à la fin du xviiie s., avec les savants italiens: Muratori, Morcelli, Maffei, précurseurs des Borghesi et des Rossi, que l'épigraphie latine entra en possession de ses méthodes. Auguste Bœck constitua l'épigraphie grecque. En diverses voies se distinguèrent depuis eux: d'Orelli, Mommsen, Champollion-Figeac, Letronne, Ph. Lebas, Rawlinson, Oppert, Léon Renier et combien d'autres!

Aujourd'hui que tout historien véritable, rejetant les documents de seconde main, va droit à ce qu'on appelle les sources, à ce qui jaillit directement des faits, la science des inscriptions est d'une importance de premier ordre. Elle détermine avec une précision singulière l'organisation et les coutumes de la société gréco-romaine. Appliquée aux vieilles civilisations orientales elle a provoqué, au xixe s., d'admirables restitutions de langues et de littératures perdues. A double titre précieuse, historiquement et philologiquement, d'un côté elle éclaire jusque dans leurs profondeurs les sociétés antiques, et d'un autre côté, elle sert de point de départ indispensable à l'étude des origines et du partage des langues —, à condition toutefois qu'on ne s'y livre pas aveuglément et qu'on tienne compte de bien des chances d'erreurs possibles.

Inspiration L'enthousiasme créateur dans la poésie et les beaux-arts. « L'i., fille de l'âme et du ciel, a dit Cousin, parle d'en haut avec une autorité absolue et produit naturellement la poésie. » Pour le dire plus exactement, l'i. n'est pas une grâce divine ni un don du hasard: c'est le résultat nécessaire d'une aptitude innée jointe à un exercice constant et à un travail passionné. Il faut, néanmoins reconnaître qu'elle a des jaillissements soudains, indépendants de la réflexion et qu'on peut appeler des éclairs de génie. L'homme inspiré tout à coup pénètre dans l'intérieur des choses. Le cœur au besoin lui tient lieu de cerveau. Il a l'intuition vivante du sentiment, qui lui révèle le sens, le lien, la réalité même des objets qu'il pense ou des ensembles qu'il embrasse et lui sert de divination philosophique. Tel grand poète, tel visionnaire, quelquefois concevra par l'exaltation, par la rêverie douloureuse des lois de nature que des philosophes, des savants, n'auront démêlées qu'à force de raisonnements et d'abstractions.



Collège des Quatre nations, fondé en 1661, aujourd'hui le Palais de l'Institut de France.

Institut. Titre de certaines sociétés savantes. L'Institut de France; l'Institut de Bologne. L'Institut national de France, fondé en exécution d'une disposition de la constituante de l'an III, organisé par les lois du 3 brumaire an IV, 15 germinal et 29 messidor an IX, puis par des ordonnances royales des 21 mars 1816, 26 oct. 1832 et 5 mars 1833 comprend les cinq Académies. Toutes les grandes na-

tions ont leurs académies. « La France seule, a dit Renan, a un Institut ou tous les efforts de l'esprit humain sont comme liés en faisceau, où le poète, le philosophe, l'historien, le philologue, le critique, le mathématicien, le physicien, l'astronome, le naturaliste, l'économiste, le jurisconsulte, le sculpteur, le peintre, le musicien peuvent s'appeler confrères. »

Institutions divines (les). Voy. Lactance.

Intelligence. Faculté intellectuelle ; capacité d'entendre, de concevoir, de comprendre. D'ordinaire, en philosophie, l'i. est considérée comme une faculté très complexe d'acquisition, de conservation, de reproduction et d'élaboration.

Intermède. Sorte de divertissement entre les actes d'une pièce de théâtre. A l'origine, le chœur antique remplissait seul les intermèdes ; plus tard il céda la place aux mimes, aux danseurs, aux grotesques. Pendant le moyen âge on appelait d'un nom analogue *entremets* les spectacles qui se donnaient dans un intervalle des repas de cérémonie. Quand on en revint à l'imitation classique, Jodelle introduisit des chœurs dans ses compositions dramatiques, et son exemple fut suivi jusqu'en 1630. Au XVIIe et au XVIIIe s., ce furent souvent de véritables pièces qu'on imagina pour donner patience au public, durant les entr'actes. Dufresny et Dancourt y montrèrent beaucoup d'esprit. Molière aussi avait tiré un excellent parti, dans quelques-unes de ses comédies ou féeries, des intermèdes plaisants. Enfin la même qualification fut donnée, au siècle dernier, à de certains ouvrages bouffes, qui étaient exécutés par des chanteurs italiens à l'Opéra (la *Serva padrona, il Giucatore, il Maestro di musica,* etc.), et remplissaient avec beaucoup de succès les intervalles des grandes pièces lyriques.

Interpolation. Insertion, dans un texte soit par fraude, soit par ignorance, soit pour toute cause accidentelle, de passages que l'auteur n'y avait pas mis. Il a fallu aux grammairiens le travail de plusieurs siècles pour débarrasser l'*Iliade* et l'*Odyssée* de toutes les interpolations en ces chants introduites par les rapsodes, qui les livraient à tous les risques de la transmission orale ! Aristarque s'acquitta en maître de cette œuvre difficile d'élimination. Une des sources les plus fréquentes d'i., ce sont les gloses que le copiste, le lecteur ou le critique mettait en marge du manuscrit et qu'un autre copiste transportait dans le texte. Les manuscrits qui nous sont parvenus en sont remplis. Dès le XVIe s., les critiques en relevèrent un grand nombre, et plusieurs ont fait preuve en cela d'une rare sagacité. Tels : Henri Estienne, Saumaise, Casaubon, Bentley, Hermann, Heyne, Jacobs, Reike, Brunck, Bœck, Bekker, Coray, Hase, Boissonade, Weil, etc. L'imprimerie elle-même n'a pas préservé les ouvrages modernes de toute interpolation, surtout les pièces de théâtre, dans lesquelles les acteurs ont opéré maintes fois à leur fantaisie. Skakespeare et Molière ont été l'objet d'importantes études, grâce auxquelles on est assuré maintenant de posséder très pures les œuvres de ces maîtres.

Interponctuation. Suite de points intercalés dans le discours, pour marquer une réticence ou indiquer qu'on ne donne pas le texte dans son intégrité.

Interview. Dans le journalisme moderne, entrevue, conférence, au cours de laquelle un reporter croit devoir interroger, questionner un personnage en vue, homme politique, artiste ou écrivain, sur qui l'attention du public est momentanément arrêtée.

Intrigue. La réunion des faits qui, découlant du sujet, constituent la trame d'une œuvre romanesque ou dramatique. « L'i., a dit Chamfort, est la partie la plus essentielle pour entretenir l'attention et soutenir l'intérêt de curiosité. Elle est le nœud ou la conduite d'un récit ou d'une pièce de théâtre, c'est-à-dire le plus haut point d'embarras où se trouvent les principaux personnages, par l'artifice ou la fourberie de certaines personnes, ou par la rencontre de certains événements qu'elles ne peuvent débrouiller. » A la manière sûre et alerte dont sont noués, puis dénoués les fils plus ou moins enchevêtrés d'une intrigue, on reconnaît aussitôt la main d'un maître.

Invention. En rhét. Recherche et choix des arguments que l'on doit employer, des idées que le sujet fournit.

Absolument, faculté créatrice de l'imagination.

Inversion. T. de gramm. Changement dans le style, de l'ordre naturel des mots. Ce qu'on appelle ici *naturel* varie nécessairement selon le génie des langues, et se trouve dans quelques-unes plus étendues que dans d'autres. Le latin, par exemple, allie des constructions tout à fait contraires et qui, néanmoins, paraissent également conformes à l'arrangement des idées. « L'i., dit Nisard, sied bien aux peuples chez qui l'imagination et la sensibilité dominent la raison. Elle flatte également deux dispositions contraires, soit l'extrême impatience, qui ne peut s'accorder de la lenteur de l'ordre logique, soit l'extrême paresse, qui ne veut pas aller droit aux choses, et qui se plaît aux détours, comme la menant au but du pas dont elle aime à marcher. Si l'inversion est antipathique aux Français, c'est qu'ils sont également loin de l'extrême impatience et de l'extrême paresse ; ni jamais assez pressés pour vouloir dévorer le chemin ni jamais assez languissants pour l'allonger à plaisir. » L'inversion, disons-nous, existe dans toutes les langues, mais plus fréquemment dans les langues à flexions ou casuelles. Grâce à la facilité qu'elle donne de mettre chaque mot à la place où il doit produire le plus d'effet, elle ajoute de la variété au discours, de la force, de l'harmonie. Comme elle se propose surtout de substituer l'ordre de la passion à l'ordre simplement logique, elle ne peut tenir que fort peu de place dans une langue, comme le français, où l'état des déclinaisons ne permet pas de concilier la clarté avec un arrangement autre que la liaison exacte des mots et de la pensée.

Invocation. La prière que le poète adresse à une Muse, à un génie, à quelque divinité, pour lui demander force et secours. L'i. était d'un usage général, chez les anciens, surtout en matière épique. Homère, Virgile, Lucrèce, Ovide, en fournissent des exemples célèbres. Milton a invoqué le Saint-Esprit. Voltaire implore la Vérité, au début de la *Henriade*. Chez les auteurs modernes, cette forme tend à disparaître, comme étant d'abord suspecte d'artifice et de froide imitation. Dans la poésie anglaise contemporaine, cependant, et chez Lamartine, dans la *Chute d'un ange,* on retrouverait des modèles d'invocation du plus haut lyrisme.

Ion, poète grec né à Chios, en 484



av. J.-C., m. en 424. Il sut donner à l'élégie, que cultivèrent d'abord les politiques et les moralistes, plus de légèreté et de grâce; il sut la rendre propre à être chantée dans les festins.

Ionien (Dialecte). L'un des quatre dialectes principaux de l'ancienne langue grecque. Né sur le continent hellénique, il se propagea dans l'Asie Mineure avec les colonies parties d'Athènes. « L'influence de ces molles contrées est manifeste dans l'excessive recherche de l'harmonie, qui est son trait distinctif. Il aime les sons doux et liquides, le concours des voyelles, non pas de toutes indistinctement, mais de celles-là surtout dont la prononciation exige le moins d'efforts (η au lieu d'α). » En général il était plus doux, plus facile à parler que l'éolien, plus léger que le dorien; mais ses grâces efféminées durent céder le premier rang à des beautés plus sobres. En principe, l'ionien avait été commun à tous ses prosateurs, comme le dialecte *épique* avait été durant des siècles l'idiome commun des poëtes grecs de tous pays. C'est un dérivé plus sévère, et délicat en même temps: l'attique, qui prit et conserva la primauté littéraire.

Iphigénie. Voy. **Racine, Gœthe** et **Euripide.**

Iraïlh (l'abbé AUGUSTIN-SIMON), littérateur français, né en 1719, au Puy-en-Velay, m. en 1794. Il a raconté très agréablement les rivalités des gens de lettres, leurs longues querelles et acrimonieuses polémiques. *(Querelles littéraires* ou *Mém. pour servir à l'hist. des révolutions de la républ. des lettres depuis Homère jusqu'à nos jours.* Paris, 1761, 4 vol. in-12.)

Iraniennes ou **éraniennes,** ou **Persanes** (Langues). Groupe de langues ayant été parlées ou se parlant encore dans l'Iran, cette région de montagnes et de plateaux comprise entre l'Indus et le Tigre, et s'étendant de la Caspienne à la mer d'Oman: le zend, le pehlvi, le perse d'où dérive le persan moderne; l'arménien, d'autres langues caucasiennes, enfin les idiomes en usage dans l'Afghanistan, le Kurdistan et le Bélouchistan. Appartient à la famille indo-européenne.

Ireland (HENRY), littérateur anglais, né en 1777, m. en 1834. Audacieux pasticheur, il fabriqua de prétendus autographes de Shakespeare et réussit même un moment à faire passer une tragédie de sa façon *(Vortigern et Rowena,* 1795) pour une œuvre du grand poëte, récemment découverte.

Irénée (saint), Εἰρηναῖος, père de l'Eglise grecque, né vers le milieu du IIe s., à Smyrne; évêque de Lyon; m. vers 202; victime de la persécution de Septime Sévère. « Saint Irénée, a dit Freppel, est un lien qui rattache l'Orient à l'Occident, un écho fidèle de l'un et de l'autre. » On pense que la célèbre *Lettre* des Eglises de Vienne et de Lyon aux Eglises de l'Asie-Mineure émana directement de sa main; il n'est aucun doute sur l'authenticité de son grand *Traité contre les hérésies,* qui nous est parvenu, dans la forme d'une traduction latine très ancienne. L'évêque de Lyon y dirige presque tout l'effort d'une polémique ardente contre les gnostiques, ces protestants d'alors qui s'agitaient autour de l'Eglise naissante. (Ed. d'Erasme, Bâle, 1526, in-fol., etc.)

Irlandais (Idiome). L'un des trois idiomes de l'ancien gaélique. Les plus anciens documents i., dit Hovelacque, consistent spécialement en gloses plus ou moins étendues insérées dans des manuscrits latins, soit à la marge, soit entre les lignes et remontant au VIIIe s. On rapporte au Ve siècle au moins — époque à laquelle l'écriture latine pénétra chez les Hiberniens et les Bretons — les vieilles inscriptions irlandaises en caractères appelés « ogham ». Quand saint Patrice, à cette époque, alla prêcher l'Evangile aux peuples de l'Irlande, malgré l'affreuse barbarie où ce pays était plongé, il y trouva des poëtes. Déjà ils s'étaient imposés le travail de la rime. Le saint lui-même fit en irlandais deux vers qui nous sont parvenus:

Aibbe umal, Patric, numan mô gabrath
Te clan, Patric nandeisi, Theclan ge Brath.

Au moyen âge la littérature i. atteignit son apogée; il reste de cette époque nombre de chroniques et de récits, sans parler de traductions d'œuvres étrangères. Au temps de la Renaissance, l'i. entra définitivement dans sa période d'extinction; à peine un million d'individus parlent-ils auj. l'i. mêlé à la langue anglaise (Hovelacque).

Ironie. Figure de rhétorique par laquelle on dit le contraire de ce qu'on veut faire entendre, avec une intention de raillerie.

Iroquois. Groupe d'idiomes faisant partie des langues de la région alléghanique de l'Amérique du Nord. (Voy. **Langues,** classe des l. agglutinantes.)

Irving (WASHINGTON), célèbre écrivain américain, né à New-York, en 1783, m. en 1859. Très admiré de ses compatriotes et des Anglais comme historien, romancier, critique et publiciste, on l'a mis quelquefois sur le même rang qu'Addison, tout au moins pour la pureté classique et le coloris harmonieux du style. Il égala Robertson, en retraçant d'une façon magistrale les détails de la découverte de l'Amérique *(Hist. de la vie et des voy. de Christophe Colomb,* 1828-30, 4 v.), et se vit comparer aux meilleurs romanciers anglais, à cause du rare talent avec lequel il a fait revivre les mœurs et les coutumes de la vieille Angleterre. (*Bracebridge-Hall,* 1822, 2 vol.) Ses esquisses espagnoles ou allemandes (le *Livre d'Esquisses* , The Sketch Book), ses essais humoristiques et satiriques dignes de Sterne *(History of New-York, by Diedrik Knieker-bocker),* ses *Lettres* si captivantes, ses biographies achevées des héros patriotiques, ne sauraient non plus être ou-

bliées. Irving aurait été l'un des plus grands écrivains des deux mondes, s'il eût possédé avec la souplesse de ses brillantes facultés la force d'émotion et la puissance.

Deux neveux de Washington, J. Théodore et John Treat **Irving** ont acquis quelque notoriété dans les lettres, aux États-Unis.

Isaac le Parthe, patriarche d'Arménie, de 390 à 440, fils de Narsès le Grand, né à Constantinople; m. en 440. Il a été surnommé *le Grand* pour la pureté classique de ses écrits. La perfection de style de sa traduction de la Bible et de ses *Hymnes,* encore chantées dans les offices, en a fait un des maîtres de la littérature arménienne.

Isagogie. Anc. rhétor. Syn. d'*Introduction,* et quelquefois d'*Interprétation* et de *Commentaire,* particulièrement lorsqu'il est appliqué aux écrits logiques d'Aristote, à l'*Organon* et aux *Catégories.*

Isagogique (gr. εἰς, dans, ἀγωγή, action de conduire). La science de l'introduction.

Isaïe ou Ésaïe, le premier — par le génie et par la date — des quatre grands prophètes juifs; m. en 700 av. J.-C. La ville de Jérusalem paraît avoir été le principal théâtre de son activité prophétique; et la période la plus féconde de son existence dut se passer sous Ezéchias, roi de Juda. Le *Livre d'Isaïe* se partage en deux parties essentielles: l'une traite surtout du présent et d'un avenir prochain, quoique parfois le prophète jette un regard sur un avenir très éloigné, et prévoie le temps du Messie; l'autre s'occupe tout entière de la captivité, de la délivrance de la nation, de la restauration et de la glorification de la théocratie par le Messie. On y admire une étonnante variété de tons et de nuances, dans l'expression des sentiments, depuis l'extrême énergie jusqu'à la grâce ineffable. Les vives images, les figures éclatantes de poésies, les traits de sublime abondent chez Isaïe. Il dépasse tous les autres prophètes par la puissance avec laquelle il objective les faits qu'il raconte ou prédit.

Isaïe le Triste. Ancien roman d'aventures, faisant suite au *Tristan de Léonnois,* du cycle de la Table Ronde, (*Ysaïe le Triste, fils de Tristan de Leonnoys,* Paris, in-fol. goth., s. d.)

Isaure (Clémence), femme célèbre pour avoir fondé ou réorganisé, au xvᵉ s., dans la ville de Toulouse, les concours poétiques appelés depuis lors les *Jeux floraux.* On a beaucoup discuté sur la personne de Clémence Isaure et sur le degré d'exactitude des faits auxquels reste attaché son souvenir. « On n'est pas assez sûr qu'elle ait vécu, remarque Victor Le Clerc, pour dire qu'elle soit morte en 1312. »

Ischiorrogique (Vers), du gr. ἰσχίον, hanche, et ῥήγνυμι, rompre. Le vers scazon ou choliambique, lorsqu'il a un spondée au cinquième pied.

Isée, Ἰσαῖος, l'un des « dix » orateurs attiques, né à Chalcis, au commencement du ivᵉ s. av. J.-C.; élève de Lysias et rival d'Isocrate. Il a excellé dans le genre judiciaire. Les onze plaidoyers qui nous restent de lui, quoique tous relatifs à des affaires de succession, dépassent de beaucoup en intérêt l'uniformité du sujet. On y reconnaît, dit Alexis Pierron, un homme d'un vrai talent, exposant les faits avec clarté et précision, discutant les preuves avec une logique serrée, vigoureux à l'attaque, prompt à la réplique, écrivain d'une simplicité nue, mais pleine de verve et d'entrain; non pas sans doute un grand orateur, mais un parfait avocat attique. (Ed. Schœfer, Leipzig, 1822, in-8°; trad. d'Auger, Paris, 1783, in-8°.)

Isée, rhéteur grec du Iᵉʳ s. ap. J.-C.; né en Assyrie; célèbre à Rome, au temps des Antonins, par la véhémence de ses discours et par ses facultés étonnantes d'improvisation. On n'a rien gardé de lui.

Iselin (Isaac), philosophe suisse, né à Bâle, en 1728; membre et secrétaire du grand-conseil; m. en 1782. L'un des précurseurs de Herder par le sentiment élevé qu'il professa de la dignité de notre nature et de la grandeur des destinées humaines. (*De l'Hist. de l'humanité, Ueber die Geschichte der Menschheit,* 1764, 2 vol., plus. rééd.)

Isidore de Charax, géographe grec duquel on ne saurait rien affirmer, sinon qu'il fut postérieur à l'ère chrétienne et qu'il a laissé un abrégé authentique d'une *Description de la Parthie.* (Σταθμοὶ παρθικοί, ap. Hœschel et Hudson, *Geographi minores.*)

Isidore de Péluse (saint), écrivain ecclésiastique grec, disciple de saint Jean Chrysostome, né vers 370 ap. J.-C., m. vers 450. On a gardé de ce moine à l'esprit cultivé, au style pur, cinq livres de lettres (Paris, 1638, in-fol.) relatives pour la plupart à l'interprétation des Écritures.

Isidore de Séville (saint), *Isidorus Hispalensis,* chroniqueur, théologien et encyclopédiste espagnol, né à Carthagène vers 570, m. en 636. En un temps de grande ignorance il a recueilli les traditions grammaticales de la Grèce

et de Rome; et, dans ses *Etymologies*, inauguré une science à laquelle s'intéressera tout le moyen âge. *(Etymologiarum seu originum libri XX*, Paris, 1601, in-fol.; *Opera*, éd. Madrid, 1778, 2 vol. in-fol.)

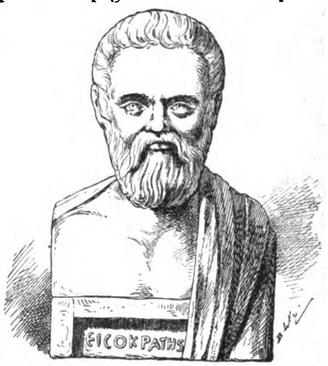
Isla (le P. José-Francisco de), célèbre écrivain satirique espagnol, né à Ségovie, en 1703; membre de la Société de Jésus; m. en 1781. Sans égaler Cervantès, ni Quevedo, il se montra l'héritier direct de ces maîtres par la malice, le bon sens et l'esprit. Avec l'*Histoire du fameux prédicateur Fray Gerundio* (éd. Lidforss, Leipzig. 1885). il laissa dans la littérature l'inoubliable souvenir d'un type tout à fait singulier, celui d'un prédicateur, comme il n'en manquait pas alors en Espagne, maniéré, plein d'affectation, de *cultisme* cachant son extrême ignorance sous des formes très mondaines, à la fois prétentieux et ridicule. Les pérégrinations de *Fray Gerundio* comme celles de l'hidalgo de la Manche, ont servi de cadre aux aventures les plus variées et aux observations les plus piquantes. Le P. Isla traduisit, ou, comme il le prétendait, *restitua* en espagnol le *Gil Blas* de Le Sage, mais ce fut pour accuser injustement de plagiat ce qui n'avait été, chez l'auteur français, qu'une imitation originale.

Islamisme. Voy. **Mahométisme.**

Islandaise (Langue). Idiome appartenant au groupe des langues germaniques. L'islandais est encore tout hérissé des difficultés que présentait l'ancien langage des Scaldes. (V. langues et littérat. **Scandinaves.**)

Isnard (Maximin), orateur français, né en 1751, à Grasse; député à l'Assemblée législative et à la Convention; membre du Conseil des Cinq-Cents en 1796; m. en 1830. Génie violent et orageux, sa parole était pleine de chaleur, mais gonflée d'hyperboles. On l'avait surnommé « le Danton de la Gironde ». *(Proscription d'Isnard*, 1795, in-8°; *Dithyrambe sur l'immortalité de l'âme*, 1805, in-8°.)

Isocrate, orateur athénien, né en 436, m, en 338. Élève de Tisias et de Gorgias, disciple de Socrate, il se voua à l'enseignement de l'éloquence. Isocrate, « la plus nette perle du langage attique, » selon le mot de P.-L. Courier, n'était jamais monté à la tribune: il discourait au sein d'une assemblée d'amis; ou bien il composait des discours pour les princes, pour Nicoclès. roi de Salamine, et pour Archidamas, fils d'Agésilas. Isocrate n'écrivait point comme Thucydide, ne parlait point comme Démosthène; sa langue était calme et polie, claire et coulante; rien dans ces choses légères, quelquefois trop brillantées et fleuries à l'excès, ordinairement d'une justesse parfaite, ne soulève d'abord l'admiration. On n'y voit pas de ces pages entraînantes où passe



Isocrate, d'après l'Iconographie de Visconti.

le souffle de la grande éloquence, mais l'élévation calme et digne d'une âme tranquille, animée d'un amour toujours serein de la raison et de la patrie.

Isthvanfi (Nicolas), homme d'État et historien hongrois, né en 1535; vice-palatin du royaume sous Rodolphe II; employé dans plusieurs expéditions contre les Turcs, et ensuite pour traiter de la paix avec eux; m. en 1615. Écrivit sous la dictée des faits l'important recueil: *Historiarum de Rebus Hungaricis libri XXXIV ab anno 1490 usque ad annum 1605*, p. p. Pezman, Cologne, 1622, in-fol., continué par Ketteler, 1724; plus. éd.

Italiennes (langue et littérature). Le savant Muratori et d'autres qui partagèrent sa manière de voir pensaient assigner à l'italien une origine barbare. Scipion Maffei, tout pénétré de ferveur antique, voulait, au contraire, que tout fût latin et autochtone dans sa langue. A la vérité, c'est du mélange de ces deux éléments avec l'afflux des mots nouveaux imposés par les changements de religion et de mœurs qu'est sorti l'idiome moderne, partagé, comme on sait, en de nombreux dialectes. Il se produisit une invasion étrange dans le vocabulaire classique, et qui dérangea singulièrement l'harmonie cicéronienne, quand les hommes de l'Italie se trouvèrent en présence d'idées, de sentiments, de doctrines, que les termes anciens ne suffisaient plus à exprimer. Il ne s'agissait plus seulement d'un certain choix de mots dont l'Église se servait pour rendre des choses qui n'appartenaient qu'à elle, mais de l'arrivée sans cesse grossissante de termes étrangers, d'épithètes douteuses, de barbarismes et d'incorrections, qui voulaient à toute force se faire une place. La langue primitive résista autant qu'elle put afin de conserver ce qui était pour elle ses signes de noblesse; puis elle se laissa déborder. Au x°

s., on parlait déjà l'*italien*; au XII° on avait des manuscrits écrits dans ce latin vulgaire transformé ; au XIII°, naquit en Toscane la langue italienne purement et uniquement littéraire. Nous voyons, en ce premier âge, Francois d'Assise le doux poète du soleil et de la charité, marcher en tête de l'école ombrienne. Les écoles sicilienne, bolonaise, toscane s'essayaient en même temps aux compositions religieuses, aux hymmes, aux chansons, imitées des troubadours provençaux. C'est en dialecte sicilien que chanta, à la cour de Frédéric II, le plus ancien poète connu, Ciullo d'Alcamo ; c'est en Toscane que Dante de Majano préludait aux destinées glorieuses de sa patrie par des vers si originaux et si libres d'allure, et qu'apparaissent Fra Guittone d'Arezzo, Jacopone da Todi, Cinoda Pistoia, Guido Cavalcanti. En même temps se dénoncent, chez Malaspina el Dino Compagni les premiers essais de la prose historique. La littérature italienne voudrait comprendre aussi parmi les siens des hommes tels que saint Thomas d'Aquin et saint Bonaventure ; mais ces théologiens avaient adopté la langue des Pères ; et, d'autre part, Brunetto Latini, leur contemporain, l'encyclopédiste du *Trésor* et le maître de Dante avait trouvé plus « delitable » l'emploi de la langue française. Nous touchons au XIV° s. Par une merveilleuse fortune, l'italien tomba alors entre les mains de trois hommes de génie : Dante, dont l'œuvre est comme le portail grandiose de la littérature nouvelle ; Pétrarque, qui releva et rajeunit la poésie lyrique ; et Boccace, qui découvrit la prose élégante et sans recherche, la phrase souple, claire et malléable, s'adaptant à toutes les pensées comme à toutes les formes de style.

Dante et Pétrarque ont donné à la langue vulgaire par la consécration de leur art ses premiers titres de noblesse. En même temps ils préconisent ardemment l'étude du latin, de la langue de Cicéron et de Virgile, inspiratrice de chefs-d'œuvre. Ils sont les promoteurs les plus assidus de la restauration du beau antique. Infatigable est le zèle de Pétrarque, collectionnant les manuscrits, les copiant de sa main, les adressant à ses amis, excitant ses disciples à les propager par des transcriptions multiples. D'autres écrivains italiens, jaloux de marcher sur ses traces, s'inscrivent parmi les ouvriers de la première heure. Tel, Cecco d'Ascoli, poète, philosophe, astronome, dont les flammes de l'Inquisition consumèrent la vie et la pensée. A ce premier âge d'or appartiennent aussi les trois Villani, le doge historien André Dandolo, Jacopo Passavanti la mystique Catherine de Sienne : et la bande des joyeux nouvellistes. Le XV° s., sans briller d'un éclat très vif d'originalité, produisit, à son tour, des poètes lyriques, comme Politien et Giusto da Conti, des poètes satiriques ou épiques, comme Pulci et Boiardo, des prosateurs pleins de véhémence comme Savonarole, le réformateur des mœurs et de la prédication.

Maintenant on est entré dans la période de culture érudite, qui préparera l'éclosion superbe de la Renaissance. On remonte par l'étude et l'imitation aux pures sources de l'antiquité, dont les manuscrits sont recherchés avec une ardeur extraordinaire. La philosophie dépouille sa forme scolastique, et se fait platonicienne. Chacune des petites cours de l'Italie est devenue le centre d'un mouvement intellectuel et artistique, dont les Visconti, les Gonzague, les Sforza, les Este, les Médicis surtout, s'honorent d'être les protecteurs magnifiques. Sous leurs auspices, Marsile Ficin, Pic de la Mirandole, Leonard Bruni d'Arezzo, le Pogge, Filelfo, Lorenzo Valla, Pomponius Letus, et le cardinal Bembo s'excitent à restaurer la Grèce et Rome. Ils sont merveilleusement secondés dans leur tâche par la légion des savants grecs, échappés à la ruine de Constantinople, et qui ont transplanté en Italie leur érudition et leurs manuscrits. L'invention de l'imprimerie fournit à tous des ressources inespérées. C'est une admirable ferveur d'études et de travail. Le XVI° s., trouvera devant soi la route tout aplanie pour y développer magnifiquement sa carrière. La littérature italienne n'aura pas de plus florissante période. Le siècle de Léon X est aussi l'un des grands âges intellectuels de l'humanité. Dans tous les genres l'art italien se montre également fécond et supérieur. L'Arioste occupe la première moitié de cette admirable époque, et le Tasse la seconde. Entre eux, dans la poésie, s'élèvent à des degrés inégaux : le Trissin, dont la *Sophonisbe* est le premier exemple de tragédie régulière, Alamanni, Berni, Caporali, Mauro, Firenzuola, Bracciolini. A la tête des prosateurs, s'est placé Machiavel, puis viennent, chacun en son rang, les politiques et les historiens : Bartolemeo Cavalcanti, Bottera, Francesco Vittori, Guicchardin ; les nouvellistes Lasca, Strapparola, Bandello, Cintio Giraldi, Nicolo Franco ; et le très ingénieux portraitiste Castiglione.

La sève italienne s'était-elle épuisée par une production trop hâtive et surabondante ? Il semble qu'on pénètre avec le siècle suivant dans une atmosphère étouffée où ne circulent plus les senteurs vivifiantes, inspiratrices de tant de chefs-d'œuvre. La langue s'altère, s'amollit. On voit survenir de tous côtés les madrigaux, les concetti, les pointes et les images alambiquées. A Guarini, qui avait inauguré le genre précieux et maniéré, succède Marino, qui le dispute aux cultistes espagnols en profusion de faux brillants, et porte, comme nous l'avons dit ailleurs, jusqu'aux derniers excès l'exemple d'un grand talent séparé du naturel et du bon sens. On reconnaît bien encore des talents dignes d'estime. Chiabrera, Redi, Guidi, Filicaja tentent d'élever au-dessus du mauvais goût qui les envahit leurs facultés lyriques; Salvator Rosa, Boccalini, Adimari, déploient dans la satire de la verve et de l'esprit. Alexandre Tassoni trouve dans le genre badin les éléments d'un chef-d'œuvre. Mais ces résultats semblent trop restreints, quand on les compare à la multitude des auteurs, qui se poussaient alors dans toutes les voies, principalement au théâtre où presque rien ne tranche sur la médiocrité générale. Les œuvres vigoureuses sont, pour la plupart spéciales, et, quand elles traitent de philosophie, des sciences exactes et naturelles, souvent écrites en latin. La meilleure gloire est aux Galilée, aux Cassini et aux Torricelli.

Il y a eu, disons-nous, une période de décadence, un temps d'arrêt dans la littérature de la Péninsule. Le XVIII° s. marque un retour vers le bon style, en attendant que se réveille la personnalité créatrice. Le goût s'épure sous l'influence de la Crusca, qui a pour rivale, à Rome, la nouvelle Académie des Arcades. On imite, à la vérité, de trop près les écrivains français dont l'influence se fait sentir autant sur les écrivains politiques (Beccaria, Filangieri), imprégnés du philosophisme régnant, que sur les poètes fort enclins à cultiver la forme didactique (Betti, Zampieri, Spolverini) ou les genres épuisés de l'ode anacréontique, de l'églogue et de l'idylle (Zappi, Cotta, Baretti, Fantoni et, au-dessus d'eux, Frugoni). Mais la renaissance est incontes-

table, les talents abondent. Parini, le célèbre auteur du *Jour*, livre à la moquerie des hommes les travers de la société. Meli rappelle agréablement Théocrite dans ses pastorales; et l'on n'a pas oublié Varano, le poète dantesque, ou Forteguerra, le continuateur de l'Arioste. Au théâtre, le mélodrame et l'opéra ne sont pas seuls à captiver les faveurs du public. Métastase, que la douceur de ses vers a fait surnommer le Racine de l'Italie, combine à souhait pour le plaisir des sens les effets de la musique et de l'imagination théâtrale. Carlo Gozzi a ravivé par des inventions inattendues la comédie languissante. Et son rival Goldoni l'emporte encore sur le créateur du genre fiabesque en verve et en fécondité. Sans prendre assez le temps d'approfondir l'étude des caractères, il a su mettre, au moins, la vérité des peintures à la place de l'ancienne comédie improvisée. Il restait à rendre à la muse tragique la grandeur et la dignité que n'avaient pu lui imprimer, dans la mesure du génie, les efforts de Conti et de Maffei. Alfieri parut, nature puissante et mâle, un peu sèche; en ses tragédies revécurent les qualités supérieures des grands poètes. Avec moins d'élévation morale et plus de souplesse, Monti se porta sur ses traces.

Un souffle chaleureux de patriotisme anime la poésie du XIX° s. naissant. Ugo Foscolo, Giusti, Leopardi ont des accents pleins de vigueur pour évoquer le prochain réveil de l'Italie. La concision des vers de Leopardi et leur énergique sobriété font penser à Juvénal, à Lucain. Vittorelli, Ricciardi, et le célèbre S. Pellico, qui doit sa gloire à ses malheurs au moins autant qu'à ses œuvres, bien des auteurs, en outre, que nous pourrions énumérer, réclament successivement leur part de succès et de réputation. Manzoni prend la tête du mouvement romantique. Et les talents se pressent en abondance, dans l'une et l'autre écoles visant pareillement a rehausser les souvenirs et les espérances patriotiques. Les travaux d'histoire, de critique, de philosophie concourent également par leur tendance comme par leur retentissement à l'étranger aux progrès de la cause nationale. Les idées de Gioberti, philosophe, publiciste, homme d'Etat, de Terenzio Mamiani, de Rosmini, du premier surtout, exercent une influence énorme.

Le caractère de la littérature contemporaine, en Italie, est resté essentiellement politique. Les ouvrages de cette dernière période se rapportent de préférence aux intérêts du pays; et, sous des formes empruntées quelquefois à la France et à l'Allemagne, s'accordent à traduire les mêmes visées et les mêmes sentiments. Après une longue durée de défaillance et d'asservissement, la nation italienne venait enfin de reprendre une place des plus avancées parmi les peuples modernes. Dans le premier enivrement de cette situation reconquise, elle se laissa détourner des préoccupations purement intellectuelles. Et les lettres s'en trouvèrent forcément amoindries. L'imagination et les genres qu'anime de son souffle cette immortelle faculté eurent encore des heures brillantes, sans doute. Ainsi le roman, qui, depuis Boccace jusqu'à Manzoni, n'avait guère su revêtir qu'une seule forme, celle de de la simple nouvelle, sans étude approfondie des sentiments soit individuels soit humains, a pris une importance et une diversité qu'il ne s'était jamais connus là, sous la main de Cantù (plus célèbre comme historien), de Guerrazzi, de Massimo d'Azeglio, de Testa, de Rusconi, d'Annunzio, de Fogarazzo. Au théâtre, dans la poésie, dans l'esthétique, on citerait bien des noms et des œuvres dignes de mémoire. Il n'en est pas moins vrai que l'Italie a laissé de plus en plus pâlir l'auréole qu'avait mise à son front tant de nobles artistes, depuis que le démon de la politique s'est emparée d'elle, faisant miroiter à ses regards les périlleuses tentations et le goût des aventures. Entre les grandes nations de l'Europe, qui, maintenant semblent toujours en alerte de prise d'armes, elle pouvait, à l'abri de ces fièvres, continuer de peindre et de chanter poétiquement la vie, sans faillir, néanmoins, à ses destinées nouvelles. Mais, travaillée du désir impatient de ressaisir quelques parcelles de son ancienne prépondérance, en des temps si différents de ceux où les Romains dominaient un monde à demi-barbare, elle s'est mise à déployer une activité inquiète, non pour être riche et florissante, mais pour sembler à ses voisins redoutable, non pour affirmer les marques de sa suprématie intellectuelle, mais pour inspirer la crainte de ses canons et de ses navires de guerre. Elle a décuplé ses effectifs, semé les forteresses, épuisé son trésor en armements prodigieux. Mais elle a subitement interrompu l'essor de ses qualités progressives. Et les arts, dont elle a été la patrie incomparable, et les lettres auxquelles elle imprima tant de fois une impulsion généreuse, ont été forcément déprimés par cette influence trop absorbante qui pèse sur les dernières années du XIX° s., en Italie. Il lui reste, néanmoins, d'avoir porté au concours des gloires internationales, dans ces mêmes années, des œuvres de puissance comme celles de Fogazzaro et d'Annunzio.

Ithos (gr. ἦθος). Partie de l'ancienne rhétorique, qui s'occupait des *mœurs*, par opposition au pathos, réservé à l'expression de passions fortes et véhémentes. L'effet de l'ithos n'était pas de renverser, d'entraîner tout comme de vive force, mais d'intéresser et d'attendrir, en s'insinuant doucement jusqu'au fond du cœur.

Itinéraire (lat. *itinerarium*). Mémoire de tous les lieux par où l'on passe pour aller d'un pays à un autre, d'une ville à une autre, comprenant aussi le détail des incidents arrivés à ceux qui en ont fait le chemin. En dehors de certains livres de souvenirs et de voyages, comme l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, de Chateaubriand, et en dehors des guides spéciaux pour les voyageurs modernes (voy. **Joanne**), on désigne particulièrement ainsi une certaine classe d'ouvrages de géographie ancienne. (V. Fortia d'Urban, *Recueil des itinéraires anciens*, 1834, in-4°.) Cf. **Périple**.

Izarn, missionnaire dominicain et inquisiteur du XIII° s., connu comme troubadour par une pièce unique d'environ huit cents vers alexandrins, sorte de controverse pleine de menaces et d'apostrophes de l'auteur lui-même avec un théologien albigeois.

J

Jablonsky (Paul-Ernest), philologue et théologien allemand, né à Berlin en 1693; membre de l'Académie; m. en 1767. Dans la nouveauté des études coptes, il fit beaucoup pour leur avancement. (*Pantheon Ægyptiorum*, Berlin, 1750-52, 3 vol. in-8°; *Opuscula*, Leyde, 1804-10, 3 vol. in-8°.)

Jacobi (Jean-Georges), poète lyrique allemand, né à Dusseldorf, en 1740, m. en 1814. Sans parler de ses essais dramatiques, il a mérité de se survivre dans ses chansons, ses odes anacréontiques, ses élégies, où l'on se plaît à reconnaître beaucoup de charme et de sensibilité. (*Œuv.*, éd. de Zurich, 1807-1813, 7 vol.)

Jacobi (Frédéric-Henri), célèbre philosophe et écrivain allemand, frère du précédent, né à Dusseldorf, le 25 janvier 1743, m. en 1819. Il n'a donné pour cadre à sa doctrine aucun traité spécial; elle se répand au cours de deux romans (*Woldemar*, 1779-1781, 2 vol.; *Edwards Alwill's Briefsammlung*, 1781) et de divers ouvrages provoqués par la discussion et la contradiction. (*Lettres à Mendelssohn sur la philosophie de Spinoza, Briefe über die Lehre des Spinoza*, 1785; *Des choses divines et de leur révélation, Von dengoettlichen Dingen*, 1811, dirigé contre le panthéisme de Schelling, etc.) Raisonnant avec son âme, tout pénétré de ferveur idéaliste, également éloigné du scepticisme de Hume, du matérialisme des philosophes français du XVIII° s. et du criticisme de Kant, il fondait par d'éloquentes inductions chacune de nos connaissances sur le sentiment, sur la conscience morale et religieuse, sur une intuition immédiate.

Jacobites (Chants des). Série de pièces de poésie anglaise (v. les *Cullodene papers*, Londres, 1825 et les *Jacobite relic*. Edimbourg, 1819) se rattachant à la lutte des partisans de Jacques II et de son fils Jacques III, en Angleterre, après la révolution de 1688.

Jacobs (Chrétien-Frédéric-Guillaume), éminent philologue allemand, né à Gotha, en 1764, membre des principales académies de l'Europe; m. en 1847. En même temps que des connaissances profondes, il révéla, dans ses nombreux ouvrages, un esprit critique plein de sagacité et de précision (*Vermischte Scriften*, 1823-1844, 8 vol., etc.).

Jacobsen (J.-P.). Voy. Supplément.

Jacobson (Édouard), auteur dramatique allemand, né en 1833, dans la Haute-Sicile. Depuis son œuvre de début : *Faust und Gretchen*, jusqu'à la période extrême de sa productivité féconde, il a donné environ 150 pièces, seul ou avec divers collaborateurs; quelques-unes furent très applaudies à Berlin.

Jacolliot (Louis), littérateur et voyageur français, né à Charolles, en 1837; m. en 1890. Président du tribunal de Chandernagor, il étudia sur place la langue, les traditions et le pittoresque indiens; fut ensuite envoyé à Taïti, puis visita l'Amérique et l'Orient; et, de retour en France, ayant amassé mille souvenirs, se mit à publier de nombreux ouvrages sur les religions, les mœurs et les coutumes des régions qu'il avait visitées (*Voy. au pays des fakirs charmeurs*, 1880; la *Femme dans l'Inde*, 1881, etc.). On le soupçonne d'en avoir traité, maintes fois, avec plus d'imagination et plus de souci de la couleur exotique que de la parfaite exactitude du détail.

Jacopone da Todi, poète mystique italien, de l'ordre des franciscains, né à Todi, dans l'Ombrie, m. en 1306. Précurseur exalté de Dante. (*Cantici*, Florence, 1490, in-4° nombr. éd.)

Jacot de Forest, trouvère du XIII° s., qui a mis en vers un *César* en prose de Jean de Thuin en Hainaut (vers 1240), fait d'après la *Pharsale* de Lucain et aussi d'après d'autres sources.

Jacotot (Jean-Joseph), célèbre éducateur français, né à Dijon en 1770, m. en 1840; auteur de la méthode de « l'Enseignement universel ». Elle consiste dans la répétition quotidienne, l'assimilation de ce que l'on veut apprendre et la vérification de l'objet répété par les autres connaissances acquises. (*Ens. univ., Langue maternelle, Langue étrangère, musique, dessin, peinture*, etc., plus. vol. in-8°, Louvain, 1823-1835.) Elle s'appuie sur ces maximes paradoxales : « Toutes les intelligences sont égales; Tout est dans tout; L'homme est incapable de s'instruire seul et sans maître explicateur; On peut enseigner ce que l'on ignore ».

Jacquemont (Victor), voyageur et naturaliste français, né à Paris, en 1801, m. en 1832. Pendant une exploration aux États-Unis, il reçut des administrateurs du Jardin des plantes de Paris la proposition d'entreprendre

dans l'Inde un voyage scientifique, ayant pour but une étude approfondie de la contrée, aux points de vue de l'histoire des races, de la géologie et de la botanique. Il ne devait plus revenir de cette lointaine excursion où toutes chances lui sourirent d'abord, où lui furent prodiguées la protection de lord Bentinck, gouverneur général de l'Inde, et l'hospitalité généreuse de Rundje-Sing, roi de Lahore, qui alla jusqu'à lui offrir la vice-royauté de Cachemire. Il mourut à Bombay, en sa trente-et-unième année. Il avait consigné les résultats scientifiques de ses explorations dans un long travail. *(Voyages*, etc., 6 vol. in-4°). Mais c'est à sa spirituelle et touchante correspondance (Paris, 1834-35, 2 vol. in-8°), adressée à sa famille sans prétention d'auteur, qu'il doit d'être resté parmi les écrivains les plus originaux et les plus sensibles du XIX° siècle.

Jacques Ier, roi d'Écosse et distingué poète de la littérature anglaise, né en 1394, m. en 1437. Par une série de réformes, puis grâce à une administration plus ferme et plus sévère de la justice, il répara les désordres qu'une double régence avait tolérés. Cette noble conduite attira contre lui des haines implacables: il fut assassiné. J. Ier fut presque l'inventeur de la mélodie nationale de la basse Écosse. Il perfectionna la musique d'église des Écossais. Ses poésies, composées les unes en anglais *(the King's Quhair*, le Cahier du roi), les autres en latin, se revêtent tour à tour de grâce mélancolique et d'énergie.

Jacques de Vitry, historien et prédicateur fameux de son temps; évêque en Palestine et cardinal en Italie; légat du pape Innocent III, zélateur de la croisade contre les Albigeois; patriarche de Jérusalem; m. à Rome en 1243. Orateur, il remuait et entraînait les masses par une manière d'instruire familière et piquante, sans cesse relevée d'exemples et de citations. Historien, il a rassemblé une multitude de curieux renseignements dans ses ouvrages. *(Historia orientalis*, et *Historia occidentalis*, Douai, 1597, in-8°.)

Jacques (AMÉDÉE), philosophe français, né à Paris en 1813, m. en 1865 à Buenos-Ayres, où il s'était expatrié à la suite du coup d'État de 1852. L'un des fondateurs de la *Liberté de penser*, en 1847; écrivain spiritualiste et libéral.

Jaïmini, philosophe indien du VII° ou du VIII° s. av. notre ère; déifié par ses compatriotes comme le révélateur supposé du sâma-véda.

Jalémus. Voy. **Linus.**

Jamblique, Ἰάμβλιχος, romancier grec du II° s. av. J.-C. Les *Babyloniques* ou les *Amours de Rhodanès et de Simonis* firent connaître son nom; il en est resté quelques fragments conservés par Photius, publiés par Chardon de la Rochette, et complétés par Angelo Mai. *(Nova collectio scriptorum veterum*, t. II.)

Jamblique, philosophe néoplatonicien, disciple de Porphyre et son successeur comme chef de l'école d'Alexandrie; né à Chalcis, m. vers 333 de notre ère. A l'exemple de Porphyre, J. a encore développé la doctrine de Plotin, subdivisant de plus en plus la triade primitive. Il se distingua par son goût superstitieux pour les formules numériques, par son culte de la théogonie prétendant s'élever à la hauteur et à la dignité d'une science régulière. (Voy. le livre des *Mystères de l'Egypte*, éd. Gale, Oxford, 1678, in-8°; G. Parthey, Berlin, 1857), par un spiritualisme moins sévère et moins absolu et par une morale plus humaine et plus pratique. Sa doctrine nous est surtout connue d'après le commentaire de Proclus sur le *Timée*.

James (HENRY), romancier américain de la seconde moitié du XIX° s., né à New-York. Créateur du roman international proprement dit, possédant, à défaut de l'art de la composition, celui de tracer les caractères, il a révélé, dans l'observation de la vie cosmopolite, dans l'analyse des types européens que ses yeux rencontrèrent au cours d'une vie très voyageuse, des qualités profondes et subtiles à la fois. *(Daisy Miller, Européens*, les *Quatre rencontres*, l'*Américain*, le *Portrait d'une lady*, etc.)

Jamyn (AMADIS), poète français, disciple de Ronsard, secrétaire et lecteur de Charles IX, né vers 1530, m. après 1587. Sous la discipline de maîtres illustres, il avait étudié avec autant de soin que d'amour les langues savantes; sa muse n'en resta pas moins française et naturelle. Ses qualités élégantes et aimables, quoique sentant un peu la licence, la corruption raffinée de son époque, lui valent une des meilleures places parmi ses rivaux de la *Pléiade*. *(Œuv. poét.*, Paris, 1575, 1577, in-4°.)

Janet (PAUL), littérateur et philosophe français, professeur à la Sorbonne, membre de l'Institut; né à Paris, en 1823, m. en 1899. Quoiqu'il ait séparé la philosophie de toute cause théologique, sa libre pensée reste profondément spiritualiste en chacun de ses nombreux écrits. (*Le Cerveau et la pensée*, 1866;

Causes finales, 1876; la *Philosophie contemporaine,* 1876, la *Famille,* etc.) Son livre de la *Morale,* en particulier, fait remonter au principe de la plus saine philosophie pratique.

Janin (JULES), critique et conteur français, né près de Saint-Étienne, en 1804; reçu à l'Académie en 1870; m. en 1874. C'était un brillant esprit, actif, souple, léger, remuant, toujours dispos. Pendant quarante années, il rédigea le feuilleton dramatique du *Journal des Débats.* Il était de ces chroniqueurs à la semaine qui rendent, à jour fixe, leurs jugements et font diversion aux luttes politiques. Bien des atteintes à la vérité : citations inexactes, appréciations hasardeuses, vers tronqués, définitions fausses, digressions et discordances continuelles, avalanche de mots étouffant les idées; bien des fautes de détail, en un mot, enlevaient à ses chatoyants articles une bonne part de leur valeur foncière et de leur portée. Il n'en fut pas moins surnommé « le Prince de la critique », grâce à sa verve incomparable, à ses qualités d'entrain, de spontanéité, de charme. Indépendamment de ses feuilletons (Voy. le recueil choisi : *Hist. de la littérat. dramatique,* 1868, 6 vol. in-18). de ses innombrables *variétés,* Jules Janin publia plusieurs recueils de contes et de nouvelles, tout à la louange de *la jeunesse aux dents blanches* et des esprits en belle humeur. Le roman, chez Janin, est tantôt un capricieux tableau d'histoire, tantôt un conte léger en deux tomes (la *Religieuse de Toulouse,* 1850, 2 vol. in-8°) et une idylle mouchetée (*Gaietés champêtres,* etc.). Là, comme dans la critique, comme en tout genre effleuré par lui, c'est le même débordement prodigue d'une imagination qui ne peut se contenir.

Jannet (PIERRE), bibliophile et libraire français, né en 1820, dans la Gironde, m. en 1870. Éditeur avec Ternaux-Compans d'une importante collection d'anciens auteurs français, groupés sous un même format : la *Bibliothèque elzévirienne.* (1853 et suiv., 65 vol. in-12.)

Janot. Voy. **Jeannot.**

Jansénisme. Doctrine de Jansénius sur la grâce et la prédestination, qui provoqua d'ardentes controverses et influença profondément non sans les troubler, les âmes du XVII° s.

Jansénius (CORNEILLE-JANSEN, dit), célèbre théologien flamand, né près de Leerdam, en 1585; professeur d'écriture sainte à l'Université de Louvain; nommé évêque d'Ypres, en 1636; m. en 1638. Après vingt ans d'étude sans cesse recommencée et de commentaires intérieurs des ouvrages de saint Augustin, il pensa s'inspirer de ses idées sur la grâce; il crut ressaisir la vraie science des sacrements et de la pénitence en écrivant son fameux traité de l'*Augustinus* (Louvain, 1640), qui souleva tant d'orages. L'ouvrage ne fut imprimé qu'après sa mort; Jansénius devint chef de secte sans le savoir. Saint-Cyran, Arnaud, Nicole, les solitaires de Port-Royal propagèrent ardemment cette doctrine austère, qui, par un noble effort, tendait à exhausser l'idéal de la vie mystique et morale, mais aboutissait au fatalisme en anéantissant la liberté de l'homme.

Janson (PAUL), célèbre avocat et homme politique belge, né près de Liège, en 1840; élu député de Bruxelles, en 1877. Une éloquence fougueuse tempérée par un sens juridique remarquable l'avait signalé de bonne heure dans le barreau. En politique, il a défendu les idées républicaines et socialistes; mais en montrant qu'elles devaient être traitées et résolues dans un esprit de paix et de conciliation. Janson a obtenu de nombreux et bruyants succès de conférencier populaire. (Lire, en particulier, sa conférence sur la *Loi de la solidarité,* 1896.)

Japonaise (Langue et littérature). A une époque où l'on recherchait avec une certaine ardeur de système la solution des problèmes ethnogéniques dans les affinités des langues, on considérait le japonais comme rebelle à toutes les comparaisons, et les linguistes allemands ne trouvaient rien de mieux que de le placer dans une section d'idiomes isolés, « isolirende Sprachen. » Klaproth s'avisa de faire du japonais et du dialecte de loutchan un groupe spécial, dans lequel il ne put insérer le coréen ni l'aïno. Ceux qui vinrent sur ses traces adoptèrent son système, jusqu'au jour où « l'on imagina, dit M. Léon de Rosny, cette fameuse famille touranienne, qui fit disparaître, comme par la baguette d'une fée, tous les doutes, toutes les incertitudes, toutes les *terræ incognitæ.* Le japonais devint tout simplement une langue touranienne, comme le hongrois ou le turc, le mongol ou le tamoul, et le peuple du Nippon un peuple touranien. » A cela près, le problème n'en demeura pas moins obscur. Bien qu'il se rapproche du coréen, le japonais doit donc être considéré, jusqu'à ce qu'intervienne une démonstration scientifique du contraire, comme un idiome isolé, ayant ses racines en propre et formant un groupe à part dans la classe des langues agglutinantes.

Agé de vingt-cinq siècles, mais ne comportant en réalité qu'un nombre relativement restreint d'années, si on le considère comme Etat, dans sa moderne organisation sociale et morale; pays vieux et neuf, ancienne monarchie absolue et jeune constitution libérale, le Japon tient à la fois de l'Asie et de l'Europe, de l'une par les origines et la perpétuité de son caractère national, de l'autre par les mille infiltrations qu'il a reçues des idées et des arts occidentaux. De cette dualité résultent les constrastes, pour ainsi dire permanents, qui nous frappent, au Japon, aussi bien dans l'ex-

pression des sentiments que dans les détails de la vie privée et dans l'orientation de la politique. Mais, reportons-nous en arrière.

L'illustre voyageur allemand de Siebold a copié, chez les Japonais, des inscriptions antérieures à l'arrivée des Chinois dans les îles de l'Extrême-Orient. Les caractères ne ressemblaient en rien aux signes chinois et rappelaient plutôt les images didactiques des anciens Mexicains. On y a trouvé, en outre, des ouvrages relatifs à l'écriture d'origine indienne, dite « écriture des Génies », laquelle avait été employée, au Nippon, avant qu'on y eût fait usage des caractères chinois. Le plus important recueil d'inscriptions japonaises qui nous soit parvenu appartient à la collection intitulée *Syu-ko-zyu-syu*. Il ne fournit, d'ailleurs, aucun monument qu'on puisse rattacher à l'une des périodes archaïques de l'histoire du Japon.

L'ancienne littérature se compose principalement d'ouvrages d'histoire et de philosophie, de poésies et de romans.

On partage en trois classes les livres philosophiques et religieux: ceux qui concernent la religion des Génies ou Héros de la patrie *(Sin-tau)*; ceux qui se rattachent à la doctrine de Kô-si ou Confucius *(Zyu-tau)* et ceux qui appartiennent à la religion bouddhique *(but-tau)*.

Les historiens dont les œuvres sont considérées comme classiques par les indigènes sont au nombre d'une trentaine. Trois seulement (le *Ku-zi-ki*, ou *Histoire des événements anciens*, le *Ko-zi-ki*, ou *Histoire des événements de l'antiquité* et le *Nihon-syo-ki* ou *Annales écrites du Japon)* sont admis comme sources archaïques des annales du pays. Le *Kokŭ si ryaku* ou *Abrégé des Histoires du royaume* est resté très populaire.

Quant au célèbre ouvrage *Tai-hei ki* ou *Histoire de la grande paix* (rétablie après les longues guerres qui ont désolé le Japon au moyen âge), l'un des chefs-d'œuvre nationaux, c'est plutôt un roman historique. Ecrit dans un style extrêmement concis, « qui rappelle celui de Tacite » et avec une rare érudition linguistique, c'est un des livres, dit M. Léon de Rosny, qui permettent le mieux d'apprécier le génie littéraire des peuples de l'Extrême-Orient.

On a quelques traductions françaises, allemandes, italiennes, de romans japonais, entre autres des « *Six feuilles de paravent en images du monde périssable* » *(Uki-yo gata rokŭ-mai-byau-bu)* et des productions les plus singulières de Riutei Tanehiko, qu'on a surnommé l'Alexandre Dumas du Nippon.

La poésie ne cessa d'être en grand honneur dans ce pays, surtout un genre très goûté des indigènes et qui se réduit à des distiques de 31 syllabes. Au xe s. par exemple, elle eut une période de floraison tout à fait remarquable. L'éminent orientaliste Léon de Rosny a édité, dans l'appendice de son « *Anthologie japonaise*, » un catalogue japonais-français de 160 recueils de vers de genres différents, publiés depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Le principal est, sans contredit, le *Man-yæo-siu* ou *Collection des Dix Mille feuilles* », que l'on regarde comme une des sources de l'histoire la plus ancienne du pays.

Les pièces représentées sur le théâtre japonais sont généralement composées, au dire de Motoyosi-Saizau, par des hommes de lettres versés dans l'histoire du Nippon. Sans doute, la comédie n'en est pas exclue; on y berne, aussi bien qu'ailleurs, les gens et les situations ridicules; mais, à son ordinaire, le spectateur japonais préfère aux saillies plaisantes, qui font rire, la note attendrissante qui fait pleurer. Il aime d'une affection particulière les drames historiques où revivent les belles actions militaires des héros de la patrie. Le dévouement, la vengeance, l'amour filial, l'inconstance féminine, l'héroïsme ou l'iniquité des hommes, ces thèmes ont là, comme sur toutes les scènes du monde, excité bien des fois l'émotion. Mais le grand drame populaire des Japonais, celui qui, depuis plusieurs générations, a le don de passionner la foule et les hautes classes, est le drame sacré de *Sôrô-ro Sakoura*, en quatorze actes. Avant de jouer cette œuvre pathétique, dont la représentation dure de sept heures du matin jusqu'à minuit, les artistes s'enferment pendant quatre semaines dans le temple élevé à la mémoire du héros, et s'y préparent religieusement par le jeûne et la prière. On le donne au public, habituellement, pendant six mois, et la foule des spectateurs ne diminue jamais pendant tout le cours des représentations. Il convient de signaler aussi la pièce fameuse des *Quarante-sept Rônines* et un autre ouvrage tout religieux, tiré de l'histoire de Cakya-Mouni; celui-ci fut composé au XVIIe s., au moment où la doctrine du prophète réunissait un grand nombre de fanatiques. En général, les drames des Japonais sont très mouvementés. Ils aiment avant tout les grands sujets, et veulent que tout soit poussé à l'extrême : passions et péripéties. Témoin, en ce genre, les pièces d'une sorte de Shakespeare renforcé, qui a nom Chikamatou Mouzayemou.

La poésie, disions-nous, a été cultivée chez eux depuis les temps les plus reculés, et les bibliothèques publiques de l'Europe possèdent de nombreux spécimens de leurs contes populaires, sans doute très anciens. Mais c'est seulement vers le commencement du XVIIe s. que la haute société japonaise fut initiée aux sciences. Quant à la classe populaire, elle restait sous la direction des prêtres bouddhistes, qui limitaient son instruction à la lecture, à l'écriture, aux éléments de calcul, tandis que la classe moyenne s'adonnait de préférence aux arts militaires. La morale chinoise et la littérature étaient les bases de l'instruction.

Le Japon tenait encore ses portes fermées à l'action européenne. — En 1855, on commença à enseigner des langues étrangères, d'abord le hollandais, puis, à partir de 1869, le français et l'anglais, plus tard enfin l'allemand et le russe. Le Japon s'assimila, depuis lors, avec une rapidité surprenante, dans tous les genres, les procédés et les formes de la civilisation occidentale. Les méthodes pédagogiques européennes y sont, désormais, appliquées avec les meilleurs résultats; et ainsi se trouve pleinement justifiée cette appréciation que portait déjà du peuple japonais, saint François-Xavier, au XVIe s.: « C'est une nation prudente, ingénieuse, docile à la raison et fort avide d'instruction. »

De toutes les branches de la science, celle qui semble avoir été cultivée avec prédilection par les Japonais est l'histoire naturelle, surtout la botanique. Ils ont aussi d'admirables traités de géographie; et, dans les domaines de l'érudition, ils possèdent de grands lexiques, qui sont de véritables trésors littéraires. En un mot, leur civilisation est de beaucoup la plus avancée aujourd'hui de tout le vieux monde asiatique. Cette nation intelligente et ambitieuse que nous voyons, maintenant, aspirer à la suprématie commerciale et politique sur les mers de l'Océan pacifique, est un des pays où se publient le plus grand nombre de livres. Cependant, remarquons-le en finissant, il y reste beaucoup à faire pour

secouer l'indifférence générale du peuple, de la masse vulgaire, à l'égard des questions intellectuelles.

Jargon. Langage corrompu. Il diffère du patois en ce qu'il est surtout inintelligible. Le *baragouin*, qui renforce encore d'une mauvaise prononciation cette manière vicieuse de dire, est le comble du jargon.

Par extension de sens, Langage particulier que certaines gens adoptent et dont ils font parade, se payant de mots, d'expressions vides de sens, affectant des locutions ou des tours extraordinaires.

Jarqui. Voy. **Raschi.**

Jasmin (JACQUES), poète français, né à Agen, en 1798, m. en 1864. Fils d'un tailleur, il embrassa l'état de perruquier, auquel il demeura fidèle, comme il le fut à son pays, à son patois, à la tradition du sol natal — malgré ses succès poétiques. Une gaieté native, l'allégresse du tour, des vers prestes et transparents ou d'un charme pénétrant et sentimental, avaient rendu populaires ses poèmes agénois. (*Françounetto*, l'*Abuglo del Castel-Caillé, las Papillotos* [1835-43]. Sa réputation s'étendit au delà de sa ville. On le traduisit, on le combla d'éloges, de distinctions. Sainte-Beuve le compara à Théocrite. On admira fort (jusqu'à l'excès, parfois) ce simple rêveur qui s'était élevé par la réflexion solitaire jusqu'à la conception la plus vraie de la poésie.

Jâtakas (les), ou récits des existences antérieures de Bouddha, recueil de l'ancienne littérature indienne, en texte pâli. On compte habituellement 550 jâtakas; le nombre exact paraît être de 547. V. l'éd. **Fausboll et Childers.**

Jaubert (PIERRE-ÉMILIEN-PROBE, chevalier), orientaliste français, né en 1779, à Aix en Provence; nommé en 1801 professeur de turc à l'école des langues orientales, et, en 1830, de persan au Collège de France; membre de l'Académie des Inscriptions et de la Chambre des pairs; m. en 1847. Traducteur du célèbre géographe arabe Edrisi (Paris, 1836-1840, 2 vol. in-4°), auteur d'une *Grammaire turque* (1823-34), et d'un intéressant *Voyage en Arménie et en Perse*.

Jaucourt (LOUIS, chevalier de), auteur français, né en 1704, à Paris, m. en 1779. L'un des principaux collaborateurs de l'*Encyclopédie*, il y traita spécialement des sciences naturelles, de la politique et de l'histoire. Il savait beaucoup, et parlait, écrivait de toutes choses, avec élégance et finesse. (V. aussi de Jaucourt, l'*Hist. de la vie et des œuvres de Leibniz*, en tête de la *Théodicée*. (1747, 2 vol. in-8°.)

Javanais. Idiome du groupe malais, parlé dans l'est de Java. Toute une littérature, poèmes, chansons, drames, légendes et récits historiques, a trouvé son expression dans la langue maleo-javanaise.

Jauffret (LOUIS-FRANÇOIS), littérateur français, frère du théologien et archevêque d'Aix, Gaspard J.; né en 1770, à Paris, m. en 1810. Connu par des *Fables* délicatement écrites et précédées d'une excellente histoire des fabulistes (1814, 2 vol. in-12).

Javersac (N. BERNARD, sieur de), poète français, né vers 1607 à Cognac. Il se mêla inconsidérément aux querelles du père Goulu et de Guez de Balzac (*Discours d'Aristarque à Nicandre*, Paris, 1628, in-8°), qui l'en punirent en se réconciliant pour le faire bâtonner.

Jawân (KAZIM-ALI), romancier et poète hindoustani du commencement du XIX° s., né à Delhi. Son œuvre principale est un roman écrit en urdû, d'après Kalidaça et l'époque du *Mahâbarhârata*, sur la légende populaire si pathétique de Sacountala. (*Sakuntala Nâtak*, Calcutta, 1802, in-4°; publié à Londres, en 1826, par le docteur Gilchriot.)

Jay (ANTOINE), littérateur français, né en 1770, à Guitres; l'un des fondateurs des journaux: le *Constitutionnel* et la *Minerve*; reçu à l'Académie, en 1832; m. en 1855. Passait, sous la Restauration, pour un très brillant journaliste. On admirait la verve de sa polémique, et, quand il n'était pas entraîné par l'esprit de parti, la force de son jugement. Ses articles de chaque jour, sa *Conversion d'un romantique* (1830, in-8°), ses deux pamphlets écrits en collaboration avec Jouy: les *Ermites en prison* et les *Ermites en liberté*, faisaient grand bruit. Tout a péri, avec les émotions passagères du moment. Jay lui-même avait condamné à l'oubli la plus grosse part de son bagage littéraire: il en exceptait une œuvre de prédilection, l'*Histoire du ministère du Cardinal de Richelieu* (Paris, 1815, 2 vol. in-8°), qu'il avait composée sur un ton demi-léger, demi-profond, à l'instar des écrits de Voltaire, et qu'il regardait comme son meilleur titre.

Jayadêva, poète indien, du Ier siècle avant notre ère; l'auteur du fameux poème allégorique *Gîta Govinda*, qui a été traduit en Angleterre, en Allemagne et en France. (Voy. **Littérat. de l'Inde.**)

Jean (saint), l'un des douze apôtres, né l'an 5 à Bethsaïde, dans la Galilée; martyrisé sous Dioclétien, et, ayant survécu à son supplice, relégué dans l'île de Pathmos; m. en 101 ou 102. Il nous reste de lui, sans que l'authenticité, néanmoins, en soit parfaitement établie: le quatrième Évangile (en

grec), l'*Apocalypse* et trois *Épîtres*, qui sont au nombre des livres canoniques. Les commentateurs ont peine à concilier sous l'unique nom de saint Jean deux ouvrages aussi différents de caractère que le sont les *Évangiles* et le sombre poème de l'*Apocalypse*. (Voy. **Littérature apocalyptique**.)

Jean Chrysostome (saint), c'est-à-dire *Bouche d'or* ('Ιωάννης ὁ χρυσόστομος), célèbre Père de l'Église grecque, né en 317, m. en 407. Ordonné diacre en 378, puis prêtre en 386. La protection d'Eutrope, ministre d'Arcadius, le fit nommer, en 397, archevêque de Constantinople. Des inimitiés puissantes et jalouses, la haine de l'impératrice Eudoxie dont il avait blâmé les vices, l'arrachèrent à la possession d'un siège, qu'il illustrait par son éloquence comme par la pratique des plus nobles vertus; il fut relégué à Comana, dans le Pont, où il mourut des fatigues du voyage et des mauvais traitements qu'on lui fit subir. Il avait écrit des Traités sur la *Virginité*, la *Vie monastique*, la *Providence*, la *Divinité de Jésus-Christ*, outre ses *Discours*, ses *Homélies*. Parfois diffus, il a, du moins, de l'ampleur, du mouvement, de la véhémence même. Nourri de l'antiquité classique, il ne tombe jamais dans le mauvais goût. Ses tons incomparables d'insinuation faisaient dire à Bossuet que ce Père était le plus grand prédicateur de l'Église.

Jean Climaque. Voy. **Climaque**.

Jean Damascène (saint), 'Ιωάννης ὁ Δαμασκηνός, écrivain ecclésiastique grec, né vers 676 après J.-C. à Damas, m. vers 756. Il commença parmi les Grecs à traiter des sujets selon la méthode scolastique, établit pour la première fois en Orient une sorte de système de théologie, et contribua beaucoup à répandre le goût de la philosophie aristotélique chez les Arabes, au milieu desquels il vécut. Il s'occupa d'ouvrages de controverse. (Éd. Lequien, Paris, 1712, 2 vol. in-fol.)

Jean de Lanson. Chanson de geste française du XIIIe s., du groupe de « l'épopée royale » et ayant pour sujet une expédition de Charlemagne en Italie contre un vassal rebelle.



Jean de Meung écrivant le *Roman de la Rose* (manuscrit de la Bibliothèque nationale).

Jean de Meung, surnommé *Clopinel* ou le *Boiteux*, trouvère français, né vers 1280, m. en 1318. Rimeur fécond, traducteur de Végèce et de Boèce, son principal titre est d'avoir été le continuateur du *Roman de la Rose* laissé inachevé par Guillaume de Lorris. Aussi fougueux et aussi ardent que son prédécesseur était sentimental et pacifique, il donna à cette œuvre allégorique et mystique une suite très âpre de ton,

violente et sensuelle jusqu'au cynisme. Les 18,000 vers qu'il ajouta au *Roman de la Rose* sont une sorte d'encyclopédie satirique, où le poète entasse sans ordre ni mesure tout ce qu'il sait, tout ce qu'il pense, et aussi tout ce qu'il éprouve d'irritation indignée contre les abus de son temps.

Jean de Paris (Histoire de). Roman populaire écrit à la fin du XVe s., dans le dialecte parisien de cette époque et que rendent encore plus agréable à la lecture, outre l'intérêt des allusions historiques, une ironie douce et fine, un style alerte, une bonhomie calme, caustique et joyeuse tout ensemble. (Ed. A. de Montaiglon, 1867, in-16.)

Jean de Salisbury, philosophe scolastique et moraliste anglais, né vers 1110, m. en 1180. Il étudia sous les meilleurs maîtres de l'Université de Paris. Reconnaissant à cette école les inconvénients auxquels entraînait l'ardeur intempérante de la dialectique, il plaida pour le maintien des anciennes traditions contre les nouveaux docteurs qui prétendaient rompre l'union de l'éloquence et de la science. (*Metalogicus.*) Mais son livre le plus réputé, c'est le *Polycraticus de Nugis curialium et vestigiis philosophorum,* achevé en 1156 et souvent réédité ; satire et encyclopédie morale en 8 livres, critique vigoureuse des mœurs du temps auxquelles il oppose les principes des anciens moralistes. Jean de Salisbury était un esprit original et incisif, très judicieux, bien qu'il eût parfois accordé créance à des récits apocryphes.

Jean de Vicence, dominicain du XIIIe s., célèbre prédicateur populaire. Il réforma les lois de Bologne et pacifia l'Italie déchirée par les guerres civiles.

Jean de Wessel, théologien et éducateur hollandais, né à Groningue, en 1420, m. en 1489. L'un des premiers promoteurs des études classiques en concordance avec l'enseignement religieux, il exerça sur les écoles de sa patrie ainsi qu'en Allemagne une grande influence scientifique et théologique. Ses compatriotes l'ont appelé *lux mundi,* lumière du monde, et aussi *Magister controversiarum,* maître controversiste.

Jean le Bel, écrivain belge, né entre 1280 et 1290 à Liège, où il fut pourvu d'une prébende de chanoine, m. vers 1370. Prédécesseur du fameux chroniqueur Froissart, il fut comme lui historien et trouvère. De ses chansons et virelais il ne reste rien ; mais on a retrouvé, de nos jours, ses intéressantes annales.

Jeanne d'Arc. Voy. **Schiller.**

Jeannin, mémorialiste et diplomate français, né en 1540, m. en 1622. Président au parlement de Bourgogne, ministre de Henri IV, il contribua très utilement par son livre des *Négociations,* où sont exposés les actes diplomatiques qui aboutirent à la Trêve de douze ans, à développer dans le pays l'esprit des affaires. La diplomatie du XVIIe s. s'est formée à l'école du président J. comme à celle du cardinal d'Ossat. (*Œuv. mêlées,* Paris, collect. Petitot et Michaud.)

Jeannot ou **Janot** (dérivé de Jean). Type comique, personnifiant la bêtise piteuse et grotesque, et, comme Jocrisse — son plus proche parent — porté à la scène avec une grande vogue par Dorvigny, en 1779. (*Janot ou les Battus paient l'amende.*)

Jeffrey (Francis), célèbre critique anglais, l'un des fondateurs de la *Revue d'Édimbourg,* l'organe-type du criticisme whig ; né dans cette ville en 1773, m. à Craigton, en 1850. Ayant puisé ses habitudes d'esprit parmi les sociétés de discussion dont l'Écosse était alors remplie, il les porta dans la littérature. Sa méthode, qui a vieilli, est une sorte de dialectique, le raisonnement d'un *debater* ou *disculerer.* (*Essais,* 1843, 4 vol. in-8°.)

Jéhovistes (Fragments). T. de crit. biblique. Nom donné par quelques érudits à des portions du Pentateuque où Dieu est toujours nommé Jéhovah, par distinction avec les fragments dits *élohistes,* où Dieu est nommé *Ehohim.*

Jensen (Wilhem), journaliste et romancier allemand, né dans le Holstein, en 1837. Il avait débuté, en 1866, par une nouvelle, *Maître Timothée;* et, depuis lors, pendant ses divers séjours à Munich, Stuttgard, Kiel, Fribourg-en-Brisgau, il ne cessa plus de produire, donnant des preuves nombreuses d'une grande puissance d'imagination et d'un beau talent descriptif. Jensen ne s'est pas assez gardé, dans ses meilleurs romans, d'une tendance de style quelque peu maniérée et prétentieuse. (Voy. particul. *Sous un soleil plus ardent,* 1869 ; *Minatka,* 1871.)

Jérémie (*Yirmyahou,* en hébreu), le second des quatre grands prophètes juifs, né en 629 av. J.-C., fils d'Hélias et originaire d'une famille sacerdotale qui demeurait en la ville d'Anathoth, de la tribu de Benjamin. S. Jérôme croit qu'il commença sa mission à l'âge d'environ quinze ans : ainsi il exerça ce ministère pendant quarante-cinq années, depuis la treizième du règne de Josias jusqu'à la cinquième après la ruine de la ville et du temple de Jérusalem, sous cinq rois consécutifs. Sa voix s'éleva menaçante, au nom du Dieu qui l'inspirait, contre l'impiété, l'idolâtrie, la corruption, l'iniquité d'une race égarée dans des routes funestes. (*Prophét.,* 52 chap.) De là les

terribles persécutions qui s'abattirent sur lui. Les rois, les faux prophètes, les habitants des bourgades l'accablaient de coups, de menaces et d'injures. Après le meurtre de Godolias, gouverneur de Jérusalem, il fut entraîné en Égypte avec son disciple Baruch; on croit qu'il fut lapidé à Taphnis. Jérémie obéit à la même inspiration qu'Isaïe. Ses métaphores, ses images, ses paraboles rappellent celles du fils d'Amos. Elles n'en égalent pas la sublimité. Ce qui domine chez lui c'est l'expression d'une douce sensibilité et d'une sorte de terreur mélancolique (V. surtout les *Lamentations* en 5 chap.)

Jérôme (saint), *Hieronymus*, père de l'Église latine, né vers 346, à Stridonia, m. le 30 sept. 420 à Bethléem. Originaire de la Dalmatie, de bonne heure assez désabusé du monde pour préférer aux enivrants plaisirs de Rome les méditations fécondes de la grotte de Bethléem, saint Jérôme, « ce vieux lion de la polémique chrétienne » (ainsi l'appelle Montalembert), passa la plus grande partie de sa vie dans la solitude, écrivit immensément, dispersa sur une foule de points une



St **Jérôme**, d'après une gravure de Montcornet.

correspondance très variée où se peignent toutes les métamorphoses du temps, conçut, le premier, l'idée d'une histoire de la littérature chrétienne *(De viris illustribus)*, et fit la Vulgate, traduction latine de la Bible déclarée canonique par l'Église. Polémiste, théologien, ascète, propagateur du monachisme en Occident, homme d'action, Jérôme a été l'âme et la gloire du IVe siècle. Il fut surtout un éminent directeur d'âmes.

Jérôme de Prague (1378-1416). Voy. **Huss**.

Jéromites, ou *Grégoriens* ou *Frères de la vie commune*. Congrégation de moines, fondée au XIVe s. par Gérard Groot *(Gerhard Magnus)*, et dont la principale destination devait être l'enseignement populaire.

Jerrold (DOUGLAS), littérateur anglais, né à Sheerness, en 1805, m. en 1857. Il avait été *midshipman* dans la marine royale; sa santé le força de quitter la mer. Il fut auteur dramatique, journaliste et conteur très spirituel. Sa renommée populaire lui vint surtout de ses drames et comédies joués dans les petits théâtres.

Jérusalem (Chanson de), dite aussi *chanson d'Antioche*. Geste qui a pour sujet la première croisade. Composée au commencement du XIIe s. par un témoin oculaire, Richard le Pèlerin, elle fut remaniée sous Philippe-Auguste par Graindor de Douai.

Jérusalem délivrée (la). Voy. **Tasse** (le).

Jésuites. Voy. **Pédagogie**, pour le rôle considérable que cet ordre fameux a tenu dans la science de l'enseignement; et, parmi la foule de ses membres qui se distinguèrent dans les lettres, l'éloquence, l'érudition, se reporter aux noms suivants: André, Bourdaloue, Brumoy, Cotton, Croiset, Daniel, Escobar, Garasse, Gaubil, Ignace de Loyola, du Halde, Jouvency, Kircher, Labbe, La Rue, Legobien, Petau, Porée, Rapin, Ribadeneira, Sanchez, Vanière.

Jésus, fils de Sirach, écrivain juif du IIIe ou du IIe s. av. J.-C., né à Jérusalem, auteur du livre canonique de l'*Ecclésiastique* (v. ce mot), qui donne des préceptes pour toute sorte de vertus et contient une morale presque universelle.

Jeunesse du Cid (la). Voy. **Guillen de Castro**.

Jeu-parti. Chez les trouvères, à l'imitation de la *tenson* provençale, sorte de dialogue en couplets alternatifs sur une question de galanterie, entre deux ou plusieurs poètes. Les demandes donnaient lieu à mille ingénieuses réponses.

Jeux floraux. Voy. **Floraux**.

Jewett (SARAH ORNE), romancière américaine du XIXe siècle. Se borna d'abord à des tableaux exquis de la nature, à des scènes familières locales, pour le cadre empruntées à l'État du Maine. Elle a marqué très fidèlement le double caractère humoriste et puritain de la Nouvelle-Angleterre. L'essai proprement dit, la causerie accompagnée de portraits, d'anecdotes et de paysages est le genre qui paraît avoir le mieux convenu à « sa plume ondoyante. » Mme Th. Bentzon a traduit en français « le *Roman de la Femme médecin* » de Sarah Jewett.

Joanne (ADOLPHE), géographe français, né à Dijon en 1813, m. en 1881. Créateur d'une littérature spéciale, qui a singulièrement aidé au goût toujours croissant des voyages dans le monde

moderne ; nous voulons parler des intéressantes monographies descriptives, universellement répandues sous le nom d'*Itinéraires Joanne.*

Joanny (J.-B. Bernard **Brisebarre,** dit), acteur et poète français, né à Dijon en 1775, m. en 1849. Il a représenté, spécialement, avec beaucoup de hauteur et de dignité, les vieillards de la tragédie cornélienne et du drame romantique. On connaît de J. différents opuscules en vers, entre autres : *Ma Confession* (Paris, 1846, in-8°).

Job ou **Hiob.** Personnage biblique célèbre par ses malheurs et sa patience. — Le meilleur et le plus innocent des hommes, droit et simple, fuyant le mal et faisant le bien, respectant Dieu et suivant la loi, il a été frappé coup sur coup de toutes les infortunes. Une lèpre effroyable, la douleur de l'âme après la douleur physique, la perte de ses richesses, le trépas des enfants et des proches, l'abandon des amis, la calomnie, enfin le doute déchirant sur la justice du Seigneur l'ont accablé. Ce Juste alors s'est étonné, il a gémi. Etendu sur la paille, il a élevé sa voix tour à tour plaintive et résignée jusqu'au trône du Maître terrible. Tel est le sujet du *Livre de Job,* l'un des plus beaux de la Bible. Drame, épopée, satire, sermon, ode et thèse philosophique, tous les genres y sont, pour ainsi dire, en germe. Ce livre fameux, dont mille commentateurs n'ont pu éclaircir ni l'auteur véritable ni la date de composition, est égal sinon supérieur aux chefs-d'œuvre de l'antiquité grecque par la grandeur de l'expression, par la hardiesse, la sublimité des pensées, et par la hauteur de l'idée philosophique. La « question du mal », la question éternelle y fait sa première apparition dans le monde oriental. (Trad. franç. d'Ernest Renan, 1859.)

Jobelins (les). Nom donné, au XVII° s. à une faction de gens de la cour et de la ville, qui, dans une sorte de duel littéraire, avaient pris parti pour Benserade et son sonnet de *Job* (voy. *Sonnet),* à l'encontre d'une autre faction celle des *Uranistes,* qui, au contraire, voulaient donner le premier rang à celui d'*Uranie* par Voiture.

Jocrisse. Au théâtre, valet bouffon, type achevé de maladresse et de niaiserie. — Jocrisse et ses attributions datent de loin. Chez les Romains, le type de bêtise auquel il a succédé et qu'il remplace chez nous avait aussi, pour l'une de ses fonctions, celle de.... traire les poules. Dès le commencement du XVII° s., J. était populaire comme incarnation du valet benêt, du garçon de ferme stupide. Il figure ainsi dans le *Ballet des Quolibets* (1627). On le trouve, deux années auparavant, parmi les personnages dansants et chantants du *Ballet des fées des forêts de Saint-Germain.* Molière l'a nommé deux fois. Richer, au livre IV de son *Ovide bouffon,* l'a mis comme dans sa place naturelle, parmi les porchers, vachers et bergers. Il prit de l'importance avec les amusantes pièces de Dorvigny *(le Désespoir de Jocrisse, Jocrisse jaloux,* etc.) et avec les créations de Brunet. L'excellent acteur Arnal, Odry et plusieurs autres ont rajeuni, au XIX° s., ce personnage longtemps populaire, mais qui semble, maintenant, avoir passé la main à Calino.

Jodelet. Type de l'ancienne comédie, personnage de valet bouffon créé par Scarron pour l'acteur Julien Bedeau, dit *Jodelet.* Il est taillé sur le patron du *Gracioso* espagnol, et provient directement du théâtre de Francisco de Rojas.

Jodelle (Étienne), poète français, né en 1532, à Paris, m. en 1573. Il s'est illustré en essayant d'introduire chez nous, à la place des *mystères,* des *moralités,* des *sotties,* qui ne suffisaient plus à des esprits éclairés des lueurs nouvelles de la Renaissance, la tragédie *(Cléopâtre captive, Didon se sacrifiant)* et la comédie *(Eugène),* taillées « sur le patron des anciens ». On lui en fit grande gloire de son vivant. Ronsard a célébré ses essais comme s'il eût atteint à la perfection et donné à la France le lustre d'avoir égalé la Grèce, Sophocle et Ménandre. C'était une illusion qu'on acceptait, c'était une espérance qu'on embrassait plutôt que des œuvres parfaites qu'on se flattait d'avoir. J. eut, aux yeux de ses contemporains, d'autres mérites ; et l'on a de lui quantité de sonnets, d'élégies, d'odes, de discours, de mascarades, de devises, de chansons, de stances et d'épitaphes. Se fiant à son talent, d'une rare facilité, il composait vite et improvisait presque toujours. Ce qui lui a manqué, c'est le travail. Ses pièces ont toutes la marque évidente d'une précipitation nuisible à la perfection. Il brusque les vers et la langue tout à la fois. *(Œuv.,* Paris, 1574, in-4° ; 1872, 2 t. in-8°.)

J. était, de plus, un poète très passionné. Mêlé à toutes les agitations de son temps, flatteur de la cour, serviteur empressé de Charles IX, panégyriste de Catherine de Médicis, il respire ce que d'Aubigné appelle la « fureur partisane ». Il fut surtout hostile aux réformés. Sa vie n'était pourtant pas exemplaire. Il vécut dans le désordre et finit dans la détresse. On a dit même qu'il était mort de faim.— Ch.G.

Joecher (Christian-Gottlieb), biographe et savant allemand, né à Leipzig en 1694 ; directeur des *Deutsche Acta eruditorum,* où, durant trente-sept années, il prodigua les ressources d'un vaste savoir ; m. en 1758. Il eut la persévérance de dresser, dans un répertoire spécial *(Allgemeines Gelehrten-Lexikon,* Leipzig, 1750-51, 4 vol, in-4°) continué par Dunkel, Adelung et Rottermund, près de 60,000 notices sur les savants et les littérateurs.

Joël, le deuxième des douze petits prophètes, selon le canon des Hébreux On est très partagé sur la date de ses prédictions. Le style de J. est vif, rempli de similitudes, de comparaisons et de figures.

John (Eugénie), femme de lettres

allemande, née en 1825 à Arnstad, dans la Thuringe, m. en 1887. Elle a signé du pseudonyme de *E. Marlitt* de nombreux romans éducatifs.

Johnson (Samuel), célèbre écrivain anglais, né à Lichfield, le 18 sept. 1709, m. à Londres, le 13 déc. 1784. Critique, moraliste et poète, auteur d'une tragédie *(Irène),* de satires et d'autres poésies, du roman philosophique de Rasselas (Londres, 1759), il fonda le meilleur de sa réputation sur ses *Vies des grands poètes anglais* (Londres, 1779-81, 10 vol.) et sur la rédaction d'un *Dictionnaire de la langue anglaise* (1755, 2 v. in-fol.), resté classique en son pays. Il exerça une sorte de dictature sur les lettrés de son temps, et, malgré ses habitudes de rudesse et d'irrégularité, son extérieur désobligeant, son humeur maussade qui cachaient, d'ailleurs, une nature généreuse et délicate, il fut à la mode dans la plus haute société. Son style maniéré, artificiel, bourré de latinismes, n'atteignait à une sorte de désinvolture que lorsqu'il reproduisait avec agrément, comme dans ses *Lives of the poets,* le ton de ses familières causeries. J. eut les honneurs funèbres de Westminster.

Johnstone (Charles), romancier anglais, irlandais d'origine, né vers 1730, m. en 1800, auteur d'un roman satirique, *Chrysal,* écrit d'un style nerveux, riche de couleurs et d'images, et ressemblant, par le donnée comme par le genre, au *Diable boiteux* de Lesage.

Joigneaux (Pierre), agronome et publiciste français, né à Varennes (Côte-d'Or) en 1815, m. en 1893. On a souvent réimprimé le *Livre de la ferme et des maisons de campagne* (1861-64), par cet homme de bien et ce savant, qui fut avant tout un grand vulgarisateur.

Joinville (Jean, sire de), chroniqueur français, né au château de Joinv., près de Châlons-s.-M. en 1224, m. en 1317 ou 1319. Sénéchal du pieux Louis IX, ami du roi, son confident, son compagnon de captivité lorsqu'ils furent pris ensemble à la croisade par les Sarrasins, J. se plut à mettre en récit, longtemps après, la vie intime du prince mêlée à ses souvenirs personnels. Les *Mémoires* du sire de J., fruit d'une vieillesse aimable et jaseuse, ne sont pas une histoire proprement dite, mais une sorte de conversation familière, très attachante, sur des particularités historiques se rapportant à un même sujet: les lointaines expéditions ou l'administration intérieure de saint Louis. On ne cessera d'aimer, chez ce ravissant narrateur, son ingénuité malicieuse ou sa candeur parfaite, et mille trouvailles d'expression.



Joinville.

Jokaï (Maurice), romancier hongrois, né à Komorn, en 1825, m. en 1904. Aussi populaire dans sa patrie qu'un Alexandre Dumas en France, il a déployé la même puissance d'imagination. La Hongrie, avec ses traditions, ses légendes, ses souvenirs glorieux, ses catastrophes, ses types originaux, est la grande inspiratrice de ses nouvelles, drames ou romans. (*Tableaux de guerre*, le *Nabab*, *L'âge d'or de la Transylvanie*, *Fleurs sauvages*, *Tristes jours*, la *Femme aux yeux verts*, le *Diamant noir*, etc.) La hâte fébrile de sa production (300 vol.) se reconnaît à bien des détails. On n'en admire pas moins la faculté qu'il possède de dramatiser les moindres récits, le mouvement et la chaleur qu'il y fait circuler et ce style vif, imagé, où il excelle à décrire les beautés naturelles du sol natal, la solitude de la puszta, ses habitants et leurs mœurs. Quelques-unes de ses nouvelles ont été traduites en français par M. Emile Horn. (V. son vol. *Jokaï*, couronné par l'Académie, en 1896.)

Joly (Guy), mémorialiste français du XVII[e] siècle. Secrétaire du cardinal de Retz, il a laissé des *Mémoires* qui, selon le mot de Voltaire, sont à ceux du cardinal ce qu'est le domestique au maître, mais qui n'en renferment pas moins des particularités curieuses.

Joly (Philippe-Louis), littérateur français, né en 1712, à Dijon, devenu chanoine en cette ville; m. en 1782. Ses *Remarques critiques sur le Dictionnaire de Bayle* (1748, 1 vol. in-fol.) en sont mieux qu'un commentaire, mais une annexe importante, un complément de valeur.

Joly (l'abbé CLAUDE), publiciste français, né en 1607, à Paris, m. en 1700. Ses ouvrages polémiques sont de ceux qui s'anéantissent avec la dispute; néanmoins, on rappelle son *Recueil de maximes véritables pour l'institution du roi contre la pernicieuse influence politique du cardinal Mazarin* (1652-1663), qui fut condamné au feu et décélait déjà des tendances républicaines.

Joly (le P. JOSEPH-ROMAIN), littérateur français, né à Saint-Claude, en 1715, capucin dans un monastère de Pontarlier; m. en 1805. Sans se faire en aucun genre de caractère bien particulier, il montra de l'aisance, de la souplesse et du savoir, en maniant tour à tour la poésie (le *Diable cosmopolite,* Paris, 1760, in-12, une satire contre Voltaire), l'éloquence, l'histoire et la géographie. (*Lettres sur la géographie sacrée,* 1772, in-4°, etc.)

Jomini (HENRI, baron de), écrivain militaire français, né en Suisse, à Payerne (Vaud), en 1779; nommé par Napoléon général de brigade et historiographe de France; passé en 1813 au service de la Russie; m. en 1869. Ses ouvrages de stratégie et de relations militaires (*Traité des grandes opérat. milit.,* 1803, plus. édit., 3 vol. in-8°; *Histoire critique des guerres de la Révolution, de 1792 à 1801,* 3° éd. 1819-1824, 15 vol. in-8°, 4 atlas in-fol., etc.) ont une réputation européenne.

Jonas. Curieux fragment en langue romane, mélangé de latin, d'une explication parénétique du livre de ce prophète; texte remontant au commencement du x° s.

Jones (WILLIAM), célèbre orientaliste anglais, né à Londres, en 1746, m. à Calcutta en 1794. Erudit poète (*Poems,* 1782), d'un savoir vaste, d'une curiosité infinie, d'une belle imagination, trop séduit par les mirages et, comme le remarque Philarète Chasles, trop facile à se laisser emporter vers les lointains horizons, mais ingénieux, hardi, heureux, fécond en rapprochements et en aperçus (*Poeseos asiaticæ commentariorum libri VI,* 1774), il a été l'un des premiers à jeter de fertiles semences dans le champ des études asiatiques. (Trad. de *Lois de Manou,* de *Sacountala, Gramm. persane,* etc.)

Jongleurs. Voy. **Chansons de geste** et **Trouvères.**

Jonson (BENJAMIN), dit **Ben Jonson,** poète dramatique, le plus grand nom du théâtre anglais après Shakespeare, dont il fut l'ami; né en 1574, m. en 1637. A travers les luttes et les orages d'une jeunesse très accidentée, intempérante autant qu'aventureuse, remplie de duels à l'épée comme à la plume, il conquit une place prépondérante par la vigueur de son génie, devint chef d'école, avec des pièces telles que: *Volpone,* l'*Alchimiste,* les *Divertissements de Cynthie,* créa la comédie de mœurs, et ne resta dans le drame (la *Chute de Séjan,* la *Conspiration de Catilina*) inférieur qu'à Shakespeare. Très châtié, très régulier dans son style, classique et robuste à la fois, il lui manqua, pour égaler son rival, la spontanéité d'inspiration. « Si Shakespeare est l'Homère du théâtre, a dit Dryden, Ben Jonson en est le Virgile. » (Edit. des *Œuvres,* par Gifford, Londres, 1816, 9 vol. in-8°.)



Jongleur du XIII° siècle.

Jordan (CAMILLE), orateur politique français, né en 1771, à Lyon, député au Conseil des Cinq Cents, en 1797; conseiller d'Etat sous la Restauration; plus tard député du département de l'Ain et chef de l'opposition libérale; m. en 1821. Esprit noble, élevé; caractère droit et généreux; sincèrement attaché à la monarchie, mais ardent à défendre les droits issus de la Révolution, il eut plus de cœur encore que de talent. (*Disc.,* Paris, 1826, in-8°.)

Joseph. Poème espagnol du XIV° s., version monisque de l'histoire du patriarche.

Joseph d'Exeter, surnommé diversement *Iscanus, Devonius* et *Excestrensis,* poète latin du XII° siècle. Paraphrasa la pseudo-histoire de Darès de Phrygie avec assez de bonheur pour qu'on attribuât longtemps son poème: *De bello trojano* à un auteur classique, à Cornelius Nepos. (V. l'éd. de Dictys de Crète et de D. de Phrygie, Londres, 1825, 2 vol. in-8°.)

Josèphe (FLAVIUS), Φλάβιος Ἰώσηπος, célèbre historien grec, de race hébraïque et sacerdotale, né à Jérusalem, l'an 37 ap. J.-C. Il commanda, en Galilée, contre Vespasien, les Juifs révoltés. Tombé entre les mains de ce général, il sauva sa propre vie et s'attira l'amitié du maître en lui prédisant l'avènement prochain à l'empire. Ayant adopté le prénom de Flavius, il fut en grande faveur auprès de Vespasien et de Titus, son fils, qu'il accompagna au siège de Jérusalem. Sous l'impression des terribles et saisissants spectacles qui frappèrent ses yeux, il se fit le dramatique et sincère historien de la *Guerre des Juifs*. Il se montra, ensuite, moins scrupuleux dans ses *Antiquités juives*, où il crut devoir beaucoup sacrifier au goût de ses lecteurs grecs et romains. On le vit mettre le bel esprit des rhéteurs à la place de la simplicité de Moïse et prêter aux personnages de la Bible des discours comme en tiennent ceux de Thucydide ou de Salluste. On le vit même dénaturer, quelquefois, les traditions des Ecritures, supprimer ou altérer des écrits merveilleux, et en ajouter d'autres qui lui paraissaient plus conformes à l'esprit de son temps, et qui n'étaient que des inventions. L'*Histoire ancienne des Juifs* de Flavius Josèphe demeure, cependant, une œuvre précieuse, parce qu'elle remplit la lacune de plusieurs siècles entre les livres de l'Ancien Testament et ceux du Nouveau. (Excell. édit. mod., Dindorf, Paris, 1845, trad. de l'abbé Glaire, 1846, in-4°, etc.)

Josué *(le Livre de)*. Livre de la Bible qui contient le récit de l'entrée conquérante de Josué et des Hébreux dans la terre de Chanaan. Les Samaritains ont aussi leur texte de *Josué*, très différent de celui des Juifs.

Joubert (JOSEPH), moraliste français, né en 1754, à Montignac (Périgord), m. en 1824. Il professa d'abord chez les Doctrinaires de Toulouse, dut y renoncer à vingt-quatre ans par raison de santé, puis vint à Paris, où il se lia très intimement avec Fontanes; celui-ci, devenu grand maître de l'Université, le fit inspecteur général et conseiller de l'instruction publique.

Durant sa vie, ce doux et pénétrant génie fut l'oracle d'un cercle d'élection; ses conseils étaient écoutés, suivis, par ceux qu'on réputait des maîtres. On sait quelle influence heureuse il exerça sur Châteaubriand. J. a laissé des *Lettres*, qui sont la perfection même, des *Pensées* et des *Maximes*, admirables de justesse, d'étendue ou de profondeur sous une forme très concise. Il lui arrive d'être fin jusqu'à la subtilité, délicat jusqu'à la ténuité; mais un léger abus de l'exquis, né du besoin et du tourment de la perfection, est un si rare défaut qu'on le pardonne volontiers à cet aimable penseur, qu'on ne saurait goûter à demi. Les *Pensées* de Joubert, devenues comme une monnaie de bon aloi, selon l'expression de Paul de Raynal, ont cours au même titre que celles de la Rochefoucauld, de Vauvenargues ou de Pascal.

Jouffroy (THÉODORE), philosophe français, membre de l'Institut, né en 1796, dans le département du Doubs, m. en 1842. Professeur au Collège de France, son enseignement faisait grande impression par les mérites d'une parole grave, sobre et néanmoins animée d'une sympathique chaleur. Elève de Royer-Collard et de Victor Cousin, J. a profité des travaux de ses devanciers; mais, traducteur des *Esquisses de philosophie* de Dugald-Stewart (1826) et des *Œuvres complètes de Thomas Reid* (1826-1836, 6 vol. in-8°), il s'est surtout inspiré de l'école écossaise, en conservant toutefois une forte originalité. Spiritualiste déclaré sans avoir la foi religieuse, J. a donné des développements nouveaux à la preuve de l'immortalité de l'âme qui se tire de la conscience du moi et de sa personnalité. *(Mélanges philosophiques* de Th. J., Paris, 1833, in-8°, et *Nouveaux Mélanges*, 1842, in-8°; *Cours d'esthétique*, œuvre posthume, 1843, in-8°.)

Joukovski. Voy. **Littérature russe**.

Jourdain (AMABLE-LOUIS-MICHEL-BRÉCHILLET), orientaliste français, né en 1788, à Paris, m. en 1818. Disciple de Silvestre de Sacy, il contribua au développement des études iraniennes par un solide travail d'ensemble : la *Perse* ou *Tableau de l'histoire, du gouvernement, de la religion, de la litt. de cet empire*. (Paris, 1814, 5 vol. in-18.)

Jourdain (CHARLES), philosophe français, fils du précédent, né en 1817; professeur d'Université, puis chef de cabinet au ministère de l'Instruction publique et inspecteur général de l'enseignement supérieur; reçu à l'Académie des Inscriptions en 1863; m. en 1886. Auteur, entre autres livres, d'un excellent manuel intitulé : *Notions de philosophie*, où se trouve analysé avec une remarquable lucidité ce que la raison de l'homme a produit de plus net, de plus exact, de meilleur, dans les diverses écoles, à toutes les époques.

Jourdain de Blaye. Chanson de geste du XIIIe s., dont la source est le roman byzantin d'*Apollonius*, roi de Tyr, composé au IIIe s., en Asie Mineure, et traduit en latin au VIe. Elle fait suite à la chanson d'*Amis et Amile*. (Éd. Hoffmann, Erlangen, 1852, in-8°.)

Journalisme. Ensemble des journaux

d'une ville ou d'un pays; la presse en général. Ce mot exprime des moyens et une force de publicité tout à fait modernes. Les curieux d'origines en recherchent assez loin, cependant, la conception première; ils en retrouvent, par exemple, l'idée vague dans les *Acta diurna* des Romains, sorte d'affiches que l'on collait dans les carrefours; et, bien avant les modernes, en découvrent la pratique chez les Chinois. Dès 1457, les premiers imprimeurs de Mayence et de Strasbourg publiaient sur feuilles volantes les nouvelles qui se rapportaient à la guerre des Turcs. Ces feuilles enregistraient, en outre, les nouvelles locales, les exécutions, les inondations, les événements singuliers et faits divers. On vit circuler à Venise, en 1563, les *Notizie Scritte*, ou feuilles manuscrites, qui tenaient le peuple au courant des hostilités ouvertes entre la République et Soliman le Magnifique.

Communément, on attribue à Théophraste Renaudot, mort sous Louis XIV, l'invention d'une feuille publique, qu'il nomma *Gazette*. Cette assertion n'est pas fondée: dès l'an 1550, l'imprimeur Abraham Verhoeven détaillait à Anvers une gazette flamande sous le titre de *Courante* et avec l'épigraphe *Den tydt sal leeren*. On était là renseigné sur les arrivages du port d'Anvers; on y voyait aussi des annonces commerciales et même des articles politiques. Quant à la *Gazette de France* (30 mai 1631), doyenne des journaux français, elle ne manquait pas de détails propres à intéresser ses lecteurs. Régulièrement, il lui arrivait des nouvelles de Vienne, de Saint-Pétersbourg ou de Constantinople. Son rédacteur paraissait ne rien ignorer des intrigues qui s'agitaient autour du Shah de Perse, à Téhéran. En revanche et par raison de prudence, il se montrait beaucoup moins instruit de ce qui se disait à Versailles, à Vincennes ou bien à Saint-Germain. La main de Richelieu ou celle de Louvois pouvait être lourde, à l'occasion, et l'on avait garde de provoquer ses rigueurs. En Allemagne, dès le milieu du XVII[e] s., Francfort, Nuremberg, Cologne, Augsbourg, Ratisbonne, Hanau, Hambourg, Brême, Gotha, Cobourg, Erfurt, Wittemberg, Leipzig, Berlin, Halle, Magdebourg et d'autres villes avaient chacune leur journal particulier. L'Angleterre, à la veille de sa révolution, donnait par le nombre de ses feuilles où les deux partis étaient en présence, comme un avant-goût de ce que devait être la presse française en 1789.

Si nous passons rapidement à travers les années et les pays, nous lisons, en 1760, chez Voltaire, que dix mille journaux environ encombraient l'Europe. Diderot appelle tous ces papiers « la pâture des ignorants, la ressource de ceux qui veulent parler et juger sans lire, le dégoût et le fléau de ceux qui travaillent. » Nos encyclopédistes, du moins, exceptaient de leur jugement dédaigneux le *Mercure de France* et un certain nombre de périodiques littéraires, qui sont demeurés encore, aujourd'hui, l'une des mines les plus étendues et les plus riches qu'on puisse fouiller.

Notre temps, avec ses procédés industriels appliqués au perfectionnement de l'imprimerie et à l'augmentation des ressources nécessaires pour les grands tirages, avec ses nouveaux besoins aussi et ses curiosités accrues, a donné une impulsion prodigieuse à la presse. Que de pages nous seraient nécessaires si nous voulions en suivre les expressions ou les modifications infinies dans le monde entier! Il existe actuellement sur la terre plus de 35,000 journaux, dont environ 7,000 en langue française; dans ce dernier nombre il faut comprendre ceux qui se publient en Algérie, en Belgique, au Canada, dans l'Ile de France, dans la Suisse romande, et à l'usage des Français établis en des pays où leur langue est hors d'usage populaire, tels que l'*Italie* à Rome, le *Courrier de l'Europe* à Londres, le *Journal de Saint-Pétersbourg*, dans la capitale russe, et le *Courrier des Etats-Unis* à New-York. Les grands tirages appartiennent surtout à la presse à cinq centimes. Le *Petit Journal* atteint le chiffre prodigieux d'un million d'exemplaires, chaque jour. L'*Echo de Paris* et le *Journal* vont à cent mille. Les journaux politiques, tels que le *Figaro* et le *Temps* ont une large expansion aussi; le premier est arrivé jusqu'à 80,000. En Angleterre, le tirage des grands journaux est plus important qu'en France: le *Daily Telegraph*, par exemple, a dépassé une circulation de 200,000 exemplaires.

L'Amérique, la patrie du *New-York Herald*, est le pays des journaux par excellence. Ils y sont innombrables. Néanmoins, à part quelques grandes feuilles et certains *magazines* prépondérants, qui, sont, comme en Angleterre, de véritables puissances, la plupart des petits journaux de localités ont une existence assez précaire. Les Américains possèdent un annuaire de la presse *(Newspaper and Bank directory of the World)*, publié à New-Haven, donnant les noms de tous les journaux publiés en Amérique, Europe, Asie, Afrique, Australie au nombre de plus de 30,000, leur caractère politique, religion ou classe spéciale.

La presse illustrée s'est merveilleusement développée, surtout depuis un quart de siècle, en France, en Allemagne, et plus encore en Angleterre et en Amérique. La Russie, l'Espagne et l'Italie, venues après les autres dans cette voie, ont aussi maintenant des journaux illustrés d'une excellente exécution.

La multitude des feuilles imprimées dans toutes les langues, même en dakota, chez les Peaux-Rouges, est pour effrayer l'imagination. La statistique donne là-dessus des chiffres qui font rêver.

Bien des questions se rapportent à l'état du journalisme, dans la société contemporaine. A peine en pouvons-nous effleurer seulement ici quelques-unes, au point de vue purement littéraire qui nous occupe.

Les serviteurs de la presse forment une population étrangement mêlée. Depuis que la spéculation s'est emparée du journal comme d'une véritable puissance industrielle, nombrant ses résultats, les évaluant au moyen de chiffres; depuis qu'elle en a fait un des principaux théâtres de ses aventureuses opérations et que les maîtres de la finance agiotent sur les pensées comme sur les valeurs de Bourse, la littérature a subi une déchéance profonde, elle a été livrée en esclave à tous les bas instincts de la vénalité; mais forcément la presse s'est développée d'une manière extraordinaire, et c'est le plus large des débouchés ouverts maintenant aux esprits impatients d'atteindre, sous une forme ou sous une autre, à un salaire immédiat de leur labeur. Le journal attire à lui presque toutes les intelligences; il les absorbe, souvent il les dévore. Bien des plumes s'usent à recommencer perpétuellement le même article, qui étaient taillées pour édifier des œuvres durables. Par opposition, bien des gâte-papier tripotent là de religion, de gouvernement, de finances, et se mettent à dogmatiser, qui essayèrent de tous les métiers sans convenir à aucun. Le champ n'est-il pas infiniment varié? Il compte tant de menues subdivisions, tant de cases et de compartiments où se peuvent loger même les ambitions les

plus modestes ! Il a des places pour toutes les mesures et toutes les espèces de talent, et les moindres ont l'espoir de s'y couler. En haut, c'est la presse grave, et concienciеuse où s'élaborent les destinées politiques, ou se prépare la fortune des gouvernants et des diplomates. A l'étage inférieur babille la presse à nouvelles, le journalisme du boulevard, conteur anecdotique, qui remplace la précision des détails par l'abondance des indiscrétions, et néanmoins garde l'honneur de réserver un coin à la littérature. Au ras du sol s'agite en mille et mille sens la presse dite à informations, qui vit de renseignements cueillis au vol, de reportage effréné.

Dans la foule des journalistes, il se trouve des personnalités dont la destination véritable était cet emploi particulier de l'intelligence qui consiste à juger périodiquement les actes de ceux qui gouvernent ou les pensées de ceux qui écrivent. Ils ont pour cela les qualités essentielles. Ils se plaisent au rôle qu'ils remplissent, assez divers, assez riche d'impressions et de ressources pour captiver des natures promptes, alertes, enfiévrées de mouvement et de curiosité. Si le métier comporte de cruelles exigences, il a, en effet, ses côtés enviables ; et, que de certaines intelligences l'adoptent par entraînement, qu'elles s'y livrent à toute verve, la chose d'elle-même s'explique ; et on la comprend tout à fait, lorsqu'on y ajoute cette considération importante : qu'elle promet des résultats pratiques et des moyens d'entrer dans la classe de ceux qui possèdent. Mais, s'il est des journalistes de race, le grand nombre des *esclaves de la copie*, qui en prennent le titre et en supportent les fonctions, ne vaquent souvent à une telle besogne qu'à défaut de se connaître un emploi différent. C'est dans la presse que viennent, en effet, s'abriter les demi-talents et les vocations indécises. C'est le port sauveur où se réfugient, en masses confuses, les naufragés de la littérature d'imagination. Il leur a été prouvé que le seul journalisme leur ménagerait en même temps l'aliment spirituel et l'autre indispensable nourriture. Leurs vœux sont comblés quand ils sont parvenus à s'y glisser, après bien des offres de services et des sollicitations humiliantes, après un long surnumérariat et de fastidieux essais. La jeunesse littéraire se rue au journalisme, ainsi que la foule se porte aux marchés publics. Il ne suffit pas, cependant, de manifester le désir et de trahir l'ambition ; un point qui a son importance aussi, c'est d'avoir quelque chose à dire. Une heure et une feuille de papier pour exposer le fond du litige, dérouler ses raisons et fournir son avis, le publiciste qui bataille au jour le jour n'a pas d'autre aide ni plus de délai ; et ses idées doivent être évidentes, palpables, et le lecteur doit être mis en mesure de les saisir à la minute afin d'en faire son profit aujourd'hui, quitte à oublier demain. Depuis un certain nombre d'années, la presse a trop perdu de sa valeur et de sa dignité en substituant de plus en plus le commérage, l'anecdote boulevardière, les inutiles racontars soit à la franche et sérieuse discussion des intérêts du pays, soit aux élégances de l'esprit, à l'étude délicate des œuvres, à l'analyse consciencieuse des idées. Et néanmoins, dans cet état de décadence elle exige encore de ceux qui aspirent à travailler pour elle une dextérité peu commune et un réel savoir-faire.

Il est, du reste, bien entendu que nous parlons ici seulement de la grande presse mondaine et littéraire. Il y a tant et tant de journaux qui se partagent, utilement ou non, les hautes et les basses besognes de la publicité ! Organes politiques aussi variés de format que de couleur, journaux des arts, de l'agriculture, pour les armées, pour les médecins, les pharmaciens, les notaires, pour les forestiers, pour les musiciens, pour les industriels, pour les hydropathes, homoéopathes, allopathes ; journaux dramatiques, judiciaires, militaires, maritimes ; journaux de franc-maçons, des enfants, des demoiselles, des dames, des modes, journaux des tailleurs, des haras, des vétérinaires, des couturières, etc. : la pullulation est effrayante. S'il est permis d'user une fois de plus d'une vieille comparaison poétique, aussi nombreuses sont les feuilles imprimées qui se dispersent à tous les bouts de la société, que les feuilles jaunies de l'automne qu'un vent impétueux emporte en rapides tourbillons.

Résumons-nous. Le vrai journalisme, incessamment stimulé par la fureur de politique dont les plus étroits cerveaux, les plus vulgaires intelligences, se sentent aujourd'hui travaillés, et par les ardeurs de contrôle, de discussion, d'information, qui sont la vie d'un pays où fonctionne le régime libéral ; merveilleusement servi par les progrès qu'on a vu s'opérer dans les industries dont il a fait ses auxiliaires matériels ; accéléré encore par les manœuvres et procédés d'une concurrence turbulente : annonces, promesses d'abonnements à primes, affiches sur les murs ou réclames ambulantes, et par les mille facilités de la vente au numéro, qui mettent la moindre page à la portée de toutes les mains, comme la modicité de son prix la met à la portée de toutes les bourses, le journalisme s'est étendu prodigieusement. Il offre l'hospitalité, un supplément de recettes, un surcroît de revenu, quelquefois le complet nécessaire et au delà, à quantité de personnages qui se sont cru, à une certaine heure, des aptitudes ou des aspirations. Il nourrit beaucoup de gens dont les arts mécaniques et l'agriculture eussent tiré d'excellents services. Pourtant, bien que le nombre des journaux se totalise par centaines, bien que la besogne y soit morcelée autant qu'il est imaginable, les places y sont surabondamment occupées et envahies. Trop multipliés pour les besoins du public, ils ne suffisent pas à la satisfaction des convoitises particulières qui s'éveillent de tous côtés, la scribomanie étant devenue le mal universel.

Jouvency (le P. JOSEPH), humaniste français, de la Société de Jésus, né en 1643, à Paris ; appelé à Rome, en 1699, pour y continuer l'*Hist. des Jésuites* (*Historiæ societatis Jesu pars quinta*, Rome, 1710, in-fol.) ; m. en 1719. Rollin accorde de grands éloges à son traité d'études : *De ratione discendi et docendi* (1692). Rhétoricien ou versificateur, c'était un maître en latinité.

Jouy (VICTOR-ÉTIENNE, dit de), littérateur français, né en 1764 à Jouy, près de Versailles ; parti, très jeune, sur un vaisseau de l'État, comme aspirant de marine ; officier dans la flotte et les armées de la république ; retraité en 1797 ; entré en 1815 à l'Académie ; m. en 1846. La vie littéraire de Jouy se résume en trois noms : la *Vestale*, drame lyrique représenté en 1807, avec la musique de Spontini, l'*Ermite de la Chaussée d'Antin* (1812-14,

5 vol.), série de tableaux de mœurs (les chroniques du moment), qui firent grand bruit, parce qu'en y racontant sa vie de chaque jour l'auteur y racontait en même temps la vie de Paris et la tragédie de *Sylla* (1824), que soutinrent longuement la nouveauté hardie du Vᵉ acte et le génie de Talma. On se souvient aussi que Jouy fut, en collaboration avec H. Bis, le librettiste du *Guillaume Tell* de Rossini. (*Œuv. compl.*, 1823-28, 27 vol. in-8°.)

Jove (Paul), *Paolo Giovio*, célèbre historien italien, né à Côme, en 1483, m. à Florence, en 1552. De la même patrie que Pline le Jeune, médecin avant de devenir évêque, comblé de faveurs par les papes Léon X, Adrien VI, Clément VII et de l'empereur Charles-Quint, fort admiré pour son style, peu renommé pour la vérité, P. J. écrivit en latin l'histoire de son siècle (*Historiarum sui temporis ab anno 1494 ad annum 1547*, libri XLV, 1550), sept livres d'éloges consacrés aux hommes les plus célèbres dans le gouvernement ou la guerre, et un autre ouvrage non moins considérable sur les gens de lettres et les savants des xivᵉ, xvᵉ et xviᵉ siècles.

Jovellanos (Gaspar-Melchior de), célèbre homme d'Etat et écrivain espagnol, né en 1744, m. en 1811. Ami du comte d'Aranda, de Campomanès, de Cabarrus, de tous les penseurs les plus distingués du règne de Charles III; à la fois auteur dramatique, poète, jurisconsulte et homme d'Etat, il toucha, dans ses discours sur les spectacles et dans son traité de la loi agraire, aux plus hautes questions de la critique littéraire et de l'économie sociale. (*Œuv. compl.*, Madrid, 1858-1859, 2 v. gr. in-8°.)

Juba II, Ιοβας, roi de Mauritanie et historien grec, né vers 52 av. J.-C., de Juba, ce prince de Numidie qui fut vaincu par César; emmené enfant à Rome, où il dut suivre le char du triomphateur; élevé par les maîtres du monde dans la culture des lettres, en attendant que la générosité d'Auguste lui rendît le trône de Mauritanie; m. 18 ans ap. J.-C. « La captivité, dit Plutarque, fut pour lui le plus heureux des accidents. Né barbare et Numide, il lui dut d'être compté parmi les plus savants des historiens grecs. » On possède des fragments de ses *Hist.* de Rome, de Lydie, d'Assyrie, d'Arabie, dont les premiers mérites étaient le soin de l'exactitude et la clarté. (Ed. C. Muller, *Fragm. historicorum græcorum*, dans la *Biblioth. Didot.*)

Jubinal (Achille), littérateur français, né à Paris, en 1810; député, de 1852 à 1870, au Corps législatif, où il fut le promoteur de diverses lois intéressant la presse; m. en 1875. A rendu d'importants services à l'histoire littéraire du moyen âge français, en publiant un grand nombre d'anciens manuscrits, fableaux, contes, dits, pièces lyriques, mystères, et œuvres complètes de Rutebeuf.

Judas Hakkadosch ou le **Saint**, célèbre rabbin juif, né à Tabarija, en 123 ap. J.-C.; m. en 190. Auteur de la *Mischna*, que les Talmudistes devaient révérer à l'égal de la Bible.

Judas Levita, philosophe et poète juif, né en 1090, sur le sol espagnol, m. en 1140. Auteur du célèbre dialogue du *Sepher Haccozri*, écrit originairement en arabe, et qui a été traduit dans plusieurs langues.

Judiciaire (genre). En rhét. Celui des trois genres d'éloquence par lequel on accuse ou l'on défend.

Judith (Livre de). Livre canonique de l'Ecriture, dans lequel se trouve le récit de la mort d'Holopherne.

Juges (Livre des). Le septième livre de l'Ancien Testament, qui contient l'histoire des Juifs, pendant la domination des Juges, leurs magistrats suprêmes avant l'établissement de la royauté.

Julien (Flavius-Claudius-Julianus), surnommé l'Apostat, empereur romain, né en 331, élevé dans le christianisme; envoyé aux écoles de Grèce et d'Orient; proclamé Auguste par ses soldats; m. le 26 juin 363. Prince, philosophe et théologien subtil, il avait nourri de bonne heure l'espoir d'exalter souverainement son cher hellénisme. Après une phase d'incertitude, où son âme avait flotté entre les doctrines « galiléennes » et le paganisme rajeuni, comme elle avait hésité d'abord entre la vie d'action et la vie de pensée, il prit tout à coup parti avec passion, avec violence, et brisa « comme un lion furieux » tous les liens qui l'attachaient au christianisme. Il fut vaincu dans ce duel. Ce qui reste des écrits de l'empereur Julien contre le christianisme se réduit à fort peu de chose. En revanche, il a laissé des œuvres comme le *Misopogon* ou l'*Ennemi de la barbe* (satire dirigée contre les habitants d'Antioche), et les *Césars* ou le *Banquet* (tableau des vertus, des vices et des travers des empereurs), qui sont des merveilles de verve et de grâce, de bon goût classique, de diction pure et élégante. Julien écrivait le grec avec une extrême pureté.

Julien (Stanislas), orientaliste français, né en 1799, professeur au Collège de France, membre de l'Institut;

m. en 1873. D'une fertilité étonnante en certaines matières, rebelle et fermé à toutes autres, il n'aimait que la Chine et la langue chinoise, n'estimait au-dessous d'elles que les études mandchoues; et regardait les unes et les autres comme son privilège presque exclusif. Le caractère hautain et jaloux de ce « prince des sinologues » ne souffrait pas aisément qu'on hasardât du dehors aucune excursion sur un terrain dont il avait fait son monde. Il y régnait, d'ailleurs, par une incontestable supériorité. Ses traductions et ses commentaires (*Mencius,* 1821, 2 vol. in-8°; *Nouv. et Poés. chin.*, 1859, 3 vol. in-16; les *Deux cousines,* 1863, 2 v. in-18, etc.) ont éclairé toutes les formes de la pensée chinoise. De plus, en découvrant les lois de la transcription des mots en chinois, il ouvrit une mine inépuisable de renseignements sur l'histoire de l'Asie.

Jullien (MARC-ANTOINE), publiciste français, dit DE PARIS, par distinction de son père, le conventionnel Jullien de la Drôme; né à Paris, en 1775; commissaire des guerres durant l'expédition d'Egypte, chargé ensuite, sous l'Empire, de diverses fonctions; m. en 1848. Ce journaliste actif, qui fonda tour à tour l'*Orateur plébéien*, l'*Indépendant* (devenu plus tard le *Constitutionnel),* et la *Revue encyclopédique,* s'était beaucoup occupé, en dehors de la politique, des questions d'enseignement et d'éducation. *(Essai général d'éducat.*, Paris, 1808, in-8°; *Esprit de la méthode d'éducat. de Pestalozzi,* Milan, 1813, 2 v. in-18; Paris, 1812, in-8°, etc.)

Junius (Lettres de). Nom sous lequel furent publiées à Londres, dans le *Public Advertiser* (1769-1772), des lettres politiques restées célèbres par la vigueur de talent, les qualités de style, et la violence des attaques où le pamphlétaire anonyme s'est fait l'implacable justicier des ministres et des hommes d'Etat. Tour à tour attribuées à Sackeville, Burke, Hamilton, Littleton, Ch. Lloyd, Rich, Glover, Horne, Tooke, etc., le secret de l'auteur a été bien gardé, et pour longtemps encore le champ des conjectures est ouvert. L'opinion la mieux fondée est celle qui les attribue à sir Ph. Francis.

Jurieu (PIERRE), théologien et controversiste français, de la religion réformée, née à Mer, en 1637, dans l'Orléanais, m. à Rotterdam, en 1713. D'une humeur très différente de celle de ses pacifiques coreligionnaires Abbadie et Jacques Basnage, il poussa la polémique à outrance; il n'était d'accord avec personne. Plusieurs de ses ouvrages (la *Politique du clergé de France,* Amsterdam, 1630; *Hist. du calvinisme et du papisme mis en parallèle,* Rotterdam, 1682, 2 vol., etc.) ont une véhémence qui entrainent. Malheureusement, sa méthode trop coutumière était de mettre, selon le mot de Bossuet, *les emportements et les vanteries à la place des raisons.*

Juste-Lipse, *Justus Lipsius,* érudit belge, né à Isque en Brabant; m. en 1606. Son enseignement eut un grand éclat, et, pour l'étendue des connaissances, on le plaçait à côté de Casaubon et de Scaliger. Intelligence éclairée, nature faible, inconsistante en ses opinions, qu'il a souvent démenties, contredites ou désavouées, J. L. eut une vie toute remplie par les discussions religieuses et par des querelles avec ses collègues. On se souvient seulement, aujourd'hui, qu'il fut le très judicieux interprète de Sénèque et du stoïcisme, et que, de tous les savants modernes, aucun n'a davantage approfondi l'antiquité romaine. *(Œuv. compl.* de Lipse, Ire éd., Anvers, 1637, 4 vol. in-fol.)

Justin (saint), apologiste grec de la religion chrétienne, philosophe et martyr, né à Neapolis en l'année 100, m. vers 167. Ses écrits *(Première et seconde apologie, Dialogue avec le juif Tryphon),* où il s'attache principalement à présenter le christianisme comme le perfectionnement de la philosophie profane, ont une grande importance en ce qu'ils jettent un jour lumineux sur la vie religieuse de la primitive Eglise, au moment de son organisation.

Justin, *Marcus Justinianus,* historien latin, dont l'existence paraît avoir appartenu à l'époque des Antonins. Il publia un extrait des plus beaux morceaux des *Historiæ Philippicæ* de Trogue-Pompée (éd. princeps, Venise, 1470 et Rome, 1470, in-4°), qui est devenu un ouvrage classique.

Justinien Ier *(Flavius-Anicius Justinianus),* empereur d'Orient et d'Occident, né en 483 d'une famille gothe, à Tauresium, m. en 565. C'est par l'ordre de ce prince que fut rédigé l'ensemble de lois connu sous le nom de droit romain et dont l'influence a été si considérable sur toute la civilisation européenne. *(Pandectes, Institutes et Code de Justinien.)*

Juvénal (DECIMUS-JUNIUS JUVENALIS), célèbre poète satirique latin, du Ier et du IIe s. ap. J.-C. Originaire d'Aquinum, au pays des Volsques, il remplit dans sa ville natale, après avoir été tribun militaire, les fonctions de censeur. Né sous Caligula, grandi sous les Néron et les Domitien, (ces masses de boue pétries avec du sang), l'indignation en fit l'interprète le plus véhément de la satire publique. Il a flagellé sans miséricorde les excès du pouvoir, l'insolence des parvenus, la mollesse indécente des juges, la turpitude des prêtres, la bassesse des nobles. Cet

admirable justicier des corruptions et des violences du césarisme, ce puissant satirique, n'a pas été, néanmoins, complètement à l'abri de certains reproches d'inconsistance morale, d'exagération dans les pensées et d'enflure dans le style. Nous avons de J. seize satires en cinq livres, dont on ne compte plus les éditions ou traductions.

Juvénal des Ursins (JEAN), historien français, fils du chancelier du même nom, né en 1388, archevêque de Reims et l'un des conseillers habituels de Charles VII; m. en 1476. Son *Hist. du règne de Charles VI* (éd. Godefroi, 1614, in-4°) offre le tableau peu coloré quant au style, mais fidèle, méthodique, de cette époque terrible, remplie de troubles et de dissensions.

Juvencus (VETTIUS-AQUILINUS), poète latin, né en Espagne, au commencement du IVe s. Il a gardé quelque chose, en ses poèmes religieux *(Historiæ Evangelicæ libri IV,* éd. princeps, Deventer, 1490, in-4°), de l'harmonie classique. Mais il laisse échapper, dans ses vers, bien des fautes contre la pureté de la langue et contre les règles de la quantité.

Juxtaposition. T. de linguist. Le procédé à l'aide duquel tout le système d'une langue se développe; comme le vaste enchaînement des sciences mathématiques il part du principe de l'identité et de la non-identité, de l'égalité et de l'inégalité.

K

Kaab, Caab ou Cab, poète arabe contemporain de Mahomet et fils de Zohair. Les commentateurs regardent son *Poème au manteau* (Cacidat el Borda) en l'honneur du prophète comme une pure merveille.

Kadlubeck (VINCENT) ou **Kodlubko**, chroniqueur polonais, né à Karnow, en 1161, évêque de Cracovie en 1208, m. en 1223. Quand la langue vulgaire était encore à l'état d'enfance il se servit du latin (le latin quelque peu barbare d'alors) pour narrer, l'un des premiers, les annales de sa patrie. *(Historia polonica,* 1612.) La vie de K. a été écrite par Ossolinski.

Kaestner (ABRAHAM-GOTTHELF), célèbre savant et littérateur allemand, né à Leipzig, en 1719; professeur de mathématiques, dès l'âge de 20 ans, à l'Université de Goettingue; m. en 1800. En dehors de ses nombreux travaux scientifiques, au nombre de deux cents environ, en latin ou en allemand, il se créa des passe-temps littéraires, qui lui firent encore honneur. On possède de lui des ouvrages critiques, des odes, des fables et surtout des épigrammes. *(Gesammelte poetische und prosaische schonwissen chaftliche Werke,* Berlin, 1841, 4 vol. in-8°.) Par la rédaction, pure et soignée de ses écrits spéciaux tels que son *Hist. des mathématiques depuis la renaissance des sciences jusqu'au XVIIe siècle* (4 vol. in-8°), affirma d'une manière remarquable l'intime solidarité chez lui des lettres et des sciences. Ce poète mathématicien était un polyglotte de premier ordre : il connaissait et parlait une douzaine de langues.

Kalevala (c'est-à-dire le pays de *Kalevd,* la Finlande). Titre sous lequel on a réuni les chants populaires (runes) recueillis de la bouche des paysans finlandais, et dans lesquels on croit reconnaître les fragments d'un grand poème national. Lönnrot, en 1849, en a donné une édit., qui ne compte pas moins de 50 runes et de 22,800 vers. Les Finnois, peuple d'origine touranienne, ont conservé leurs traditions nationales; le K. est l'épopée d'une race pacifique et pauvre demandant à la magie la compensation des biens que la nature semble lui avoir refusées à jamais. (Tr. fr. par Leouzon-Leduc, Paris, 1845, 2 vol. in-8°.)

Kalidàca ou **Kalidasa.** Voy. **Calidasa.**

Kalmouke (langue). Voy. **Olète.**

Kamassin. Dialecte samoyède, en usage chez un petit nombre d'habitants de la Silésie méridionale.

Kanara ou **Kannada.** Langue dravidienne parlée par plus de 9 millions d'individus, elle s'étend sur le plateau de Mysore et la partie occidentale du territoire de Nizam. Les indianistes attachent un haut intérêt à cet idiome, qui a conservé des formes très anciennes et très pures.

Kant (EMMANUEL), célèbre philosophe allemand, né et m. à Kœnigsberg, 1724-1804. Sa vie fut d'une admirable simplicité. On lui doit un système resté fameux. Il a été le premier à montrer que l'homme ne saurait sortir des limites étroites de sa nature; il a signalé aux yeux de tous l'abîme qui sépare l'être du connaître. Il soumit à la critique toutes les connaissances humaines, d'où le nom de *criticisme* donné à sa doctrine. L'expérience est, à ses yeux, la limite de la connaissance humaine. La raison à laquelle il accorda la plus grande autorité en fait de morale n'en a aucune, déclare-t-il, en métaphysique, — Pour sa théorie capitale de l'*idéalité,* de l'*espace* et du temps, K. cite Leibnitz parmi ses précurseurs; il faut y joindre Maupertuis. Ses grands ouvrages philosophiques se nomment:

Critique de la raison pure, Riga, 1781-87; *Critique de la raison pratique: Crit. du jugement: Fondements métaphysiques des mœurs et du droit.* On a écrit sur l'œuvre



Kant.

kantienne, si abstraite de pensée et de style, trois à quatre mille commentaires. En 1904, l'Allemagne célébra avec grand éclat le centenaire de Kant.

Kanuri (le). Idiome africain; la langue du royaume central du Bornou, aux confins du lac Tchad.

Kapila, philosophe indou, auteur d'un système sensualiste; regardé comme le fondateur de la doctrine appelée *Sân-Khya*. Cette doctrine a été fixée par Iswara Krishna, dans les 72 distiques du *Sankhyâ-Kârikâ* (trad. angl. de Colebrooke, Oxford, 1837-39, trad. fr. de B. Saint-Hilaire, *Mém. de l'Acad. des sciences morales,* t. VIII). On place l'existence très problématique de ce personnage, qui fut divinisé, entre le IXe et le XIIe s. av. notre ère.

Karageuze Type burlesque et obscène des marionnettes turques. Ce polichinelle oriental est connu de tous les voyageurs.

Karamzine (NICOLAS-MIKHAILOVITCH), célèbre écrivain russe, né en 1765, dans le gouvernement d'Orenbourg; historiographe de l'Empire; membre de l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg; m. en 1826. Poète, critique, romancier, — avant qu'il attachât son nom à une grande œuvre historique, malheureusement inachevée (*Hist. de l'Empire russe,* St-Pétersb., 2e éd., 1818-29, 12 vol. in-8°), — il se fit le promoteur d'une véritable renaissance littéraire, au pays des tzars. Disciple passionné de J.-J. Rousseau et contemporain de Chateaubriand, ayant rapporté de l'école française le genre d'émotion et la sensibilité qui touchait alors les cœurs et les âmes, il apparut à son heure pour servir d'intermédiaire entre les classiques et les romantiques et prendre la direction des lettres. (*Œuv.,* Saint-Pétersbourg, 1815, 9 vol. in-8°.)

Karélien. Idiome du groupe finnois.

Karr (ALPHONSE), littérateur français, né à Paris, en 1808, m. en 1892. Rédacteur en chef du *Figaro* (1839), il fit paraître en même temps sa revue satirique: les *Guêpes,* qui lui valut, avec une réputation d'écrivain spirituel, bien des inimitiés. Il a composé de nombreux romans (*Sous les Tilleuls, Fa Dièse, Une heure trop tard,* etc.) et fait représenter quelques pièces de théâtre. Homme de beaucoup d'imagination, il raillait le spectacle des agitations humaines; mais c'est en poète qu'il célébra la nature et la beauté.

Kasé ou **Kounana.** L'un des idiomes chamitiques; forme mixte voisine des langues nubiennes.

Kâtanique (Langue). Idiome arabe usité chez les descendants de Kâtan, l'Odin de l'Yémen. Dès l'Ared, cet idiome se mêle peu à peu à celui des Ismaélites; en allant vers le midi, il le supplante tout à fait.

Katkof. Voy. **Revues.**

Kawie (langue). L'ancienne langue des Javanais, dérivée du sanscrit.

Keats (JOHN), poète anglais, né à Londres, en 1795, m. à Rome en 1821. Il n'avait guère plus de vingt ans lorsque, après un premier recueil passé inaperçu, il révéla ses deux merveilleux poèmes antiques: *Endymion* (1818) et *Hyperion* (1819), dont les éloges de Byron et de Shelley ont consacré la gloire. Le culte de la beauté plastique lui fit négliger les envolées de l'âme et les battements du cœur humain. Ce grand poète était mort méconnu. (*Œuv.* de Keats. Lond., 1848, 2 v. in-8°.)

Kédérites (les). Secte musulmane, dérivée du mouvement cannathe, et fondée par Abd-el-Kader-el-Ghilani, à l'encontre du fanatisme des disciples de Mahomet.

Keepsake. Mot anglais dont on se sert pour désigner certains livres élégamment exécutés et reliés, destinés à être offerts en cadeau et comme souvenir.

Keller (JACQUES), controversiste allemand de l'ordre des Jésuites, né à Seckingen; m. en 1631. Porta, dans la polémique, la vivacité du style jusqu'à la virulence. (*Tyrannicidium, seu Scitum catholicorum de tyranni internecione,* Munich, 1601, in-4°.)

Keller (GOTTFRIED), littérateur et poète allemand, né en Suisse, à Zurich, en 1815; m. en 1890. Peu d'écrivains possédèrent un sentiment plus sain et plus éthique de l'art, avec une pensée plus rigoureuse, et avec une

mesure égale de fantaisie disciplinée. (*Gedichte,* Heidelberg, 1816; *Neuere Gedichte,* Brunswick, 1851; et série de romans, nouvelles, contes ou récits.)

Kemble (JOHN-PHILIPP), célèbre acteur et auteur dramatique anglais, né à Preston, en 1757; régisseur de Drury-Lane, à Londres, et directeur de Covent Garden; m. en 1823. Par un contraste singulier, ce grand interprète des drames de Shakespeare, si supérieur dans les rôles héroïques, n'a guère produit, la plume à la main, que des farces. (*The Formhouse,* etc.)

Kemeny (SIGISMOND, baron), publiciste et romancier hongrois, né en 1815, en Transylvanie, m. en 1875. Joua un rôle passager comme homme politique, mais laissa une œuvre littéraire durable. Des romans, tels que les *Fanatiques* et les *Temps durs* sont des créations puissantes. Avec une rigoureuse logique, avec le calme de la certitude, K. a voulu prouver qu'en raison même des lois de la nature notre idéal ne peut jamais se réaliser et qu'il n'est toujours qu'un vain rêve.

Kempis (A.). Voy. **Thomas.**

Kénaï. Groupe d'idiomes américains parlé au nord-ouest de l'Amérique septentrionale.

Kenrick (WILLIAM), littérateur anglais, né à Watford, vers 1720, m. en 1779. Traducteur de J.-J. Rousseau, auteur de satires médiocres, il pasticha habilement Shakspeare dans sa comédie des *Noces de Falstaff* (1766).

Képler (JOHANN), célèbre astronome allemand, disciple de Copernic, né dans le Wurtemberg, en 1571, m. en 1630. Il avait publié, en 1609, son *Astronomie nouvelle* et découvert les trois lois du mouvement des planètes qui contiennent en germe la gravitation universelle. A ses raisonnements mathématiques, observateur et philosophe, il mêla des hypothèses métaphysiques, néoplatoniciennes et chrétiennes.

Kerner (JUSTIN), écrivain allemand, l'un des fondateurs d'une nouvelle école littéraire de Souabe, né dans le Wurtemberg, en 1786, m. en 1862. C'est une personnalité singulière et complexe de poète, de philosophe, de médecin, de philanthrope et de spirite. (V. *Lieder,* 1812-1826; le *Visionnaire de Prévost.* Stuttgard 1829 *Impressions de jeunesse.* Brunswick, 1839.) Schumann a enveloppé d'harmonie quelques-uns de ses lieder mystiques et tendres.

Kéro, moine allemand du VIIIe s., dont la traduction des *Règles de Saint-Benoît* est un des plus vieux monuments de la langue germanique.

Keyam. Voy. **Kheyam.**

Khemnitzer (IWAN), ou **Chemnitzer,** fabuliste russe, né en 1744, m. en 1784. Ses *Fables* « naïves, et d'un sens profond » sont encore admirées, malgré des négligences de style, qui les rendent inférieures à celles de Kriloff.

Kheraskof (MICHEL), poète russe, né en 1733; conseiller d'État et membre de l'Académie impériale, mort en 1807. Dans une époque de tâtonnements et d'imitations, on vante beaucoup ses deux poèmes épiques sur des sujets nationaux: la *Russiade* et *Wladimir,* ses essais didactiques, ses odes, ses tragédies, ses comédies, ses nouvelles, qui se ressentent beaucoup de l'influence française.

Sa femme (1747-1809) cultiva aussi la poésie, non sans distinction.

Kheyàm, poète persan, de son véritable nom **Omar,** né près de Néchapour, dans le Khoracan, au commencement du XIe s. Il appartenait à la secte des Soufis, dont les diverses branches se rattachent à ces principes essentiels: le mépris des formes religieuses, le dédain des choses terrestres et l'anéantissement en Dieu. La pensée dominante des *Quatrains* poétiques de Kheyàm (trad. franç. Nicolas), c'est la fuite rapide du temps, le peu d'heures qui nous sont données à rester dans le monde, et la sagesse qui commande d'en jouir autant qu'il est possible. K., avec son ironie âpre et poignante, est un des plus étonnants poètes nihilistes.

Khiti (Langue et littérature des). Les K. étaient un ancien peuple de l'Asie-Mineure, originaire, sans doute, de la race qui a peuplé le Caucase; et dont il nous est resté quelques rares monuments. Leur système d'écriture hiéroglyphique, fort différent du système égyptien, a résisté au déchiffrement. On peut seulement établir que les Khiti eurent une civilisation très avancée, une industrie prospère et une littérature. Sous Ramsès II, leur roi Khitisar emmenait avec lui un historiographe chargé d'enregistrer ses exploits. Les K. disparurent complètement, en l'époque perse.

Khusrau (ABÛ IHAÇAN), poète de l'Inde musulmane, m. en 1316; surnommé, en considération de ses mérites littéraires: le *Perroquet de l'Inde, Tûti-i-Hind*

Kiellend. V. **Norvégienne** (littérat.).

Kierkegaard (SOREN), célèbre moraliste danois, né à Copenhague, en 1813, m. en 1855. Possédant une faculté de dialectique extraordinaire, unissant à une conscience austère, scrupuleuse, analysante et subtile à l'excès, une imagination singulièrement fertile et étincelante, l'auteur des *Pensées nocturnes,* de *Coupable-non coupable?* etc., fut le maître direct d'Ibsen et de Bjornson. Il a été leur précurseur,

quand il lançait tour à tour ses paradoxes d'agitateur et d'auteur satirique, ainsi que ses exhortations de moraliste chrétien contre la société moderne, contre ses institutions, le mariage, l'église, contre le christianisme tel qu'il lui semble prêché et compris de nos jours. Son influence sur le mouvement religieux, littéraire, social des pays scandinaves, au XIX[e] s., a été considérable.

Kimrique (Langue et littérature). L'une des deux grandes branches connues de la famille celtique ; l'autre s'appelle le gaélique ou l'hibernien. On y comprend: le *gallois*, parlé dans le pays de Galles, ayant eu sa littérature très vivace (VIII[e]-XIV[e] s.) et sa plus belle époque aux XI[e], XII[e] et XIII[e] s. ; le *cornique* ou *cornouaillais*, qui s'est éteint au XVIII[e] s. ; le *breton* ou *armoricain* (voy. breton), qui n'offre pas de documents très anciens, mais a laissé des empreintes profondes dans la poésie populaire.

King (les). Nom des cinq livres classiques de la littérature chinoise ; écrits dans une langue archaïque et très différent de l'usuelle. Cf. **Confucius**.

Kingo (THOMAS), poète danois, né en 1643 à Slagarup ; évêque en Fionie; m. en 1703. Bien que d'une expression rude, incorrecte, ses vers sacrés et profanes (trad. des *Psaumes*, 1689, etc.) eurent le privilège de marquer l'éveil de la poésie lyrique, au Danemark.

Kinkel (GOTTFRIED), poète et esthéticien allemand, né à Obercassel, en 1815, prof. à Bonn, m. en 1882. Compromis dans le mouvement révolutionnaire de 1848, il fut incarcéré à Spandau, d'où le délivra, d'une manière romanesque, le dévouement de sa femme. Un poème épique réputé : *Othon le tireur, histoire rhénane en 12 aventures* (*Otto der Schütz*, 1846 ; 50[e] éd., 1877), et des pièces lyriques, d'une inspiration franchement républicaine, le distinguèrent dans le groupe de la « Jeune Allemagne ». On tient en grande estime son *Hist. des beaux-arts chez les peuples chrétiens* (1845).

Kipling (RUDYARD). V. **Supplément**.

Kircher (le P. ATHANASE), célèbre savant et jésuite allemand, né à Geyssen en 1602, m. en 1680 à Rome, où il fonda un musée. Dévoré d'une soif intense de savoir, K. explora tous les domaines; mathématicien, physicien, géologue, archéologue, historien, astronome et poète, aucune branche des connaissances humaines ne lui était restée étrangère. La liste seule de ses in-folios latins occuperait une page. Malgré des vues spécieuses et paradoxales, on peut dire que, dans plus d'une science, il a ouvert des horizons nouveaux et frayé la voie à ceux qui devaient venir après lui. C'est lui notamment, qui s'est mis, le premier, à l'étude des hiéroglyphes (*Prodromus coptus, in quo cum linguæ coptæ origo, ætas*, etc., *tum hieroglyphicæ litteraturæ instauratio nova methodo exhibentur*, Rome, 1636, in-4° ; *Lingua ægyptiaca restituta*, 1650, in-fol. etc.) ; il a conçu le projet hardi et ingénieux d'une langue universelle (*Polygraphia seu Artificium linguarum*, 1663, in-fol.); et il s'est affirmé dans les sciences naturelles par des inventions remarquables.

Kisfaludy (ALEXANDRE de), poète hongrois, né de famille noble en 1777 m. en 1844. Des poésies empreintes d'une chaleureuse passion et dédiées à la pensée d'une femme qu'il aima uniquement, un roman lyrique en deux parties (*Himfy's Liebenslieder;* l'*Amour malheureux*, l'*Amour heureux*), c.-à-d. l'histoire même de cette passion — sous les dehors d'une fantaisie exubérante — le révélèrent à la Hongrie. Un accueil enthousiaste salua ensuite l'apparition de ses *Légendes des temps passés, en Hongrie*, d'où se dégage si vivante l'expression du caractère national.

Kisfaludy (CHARLES de), auteur dramatique hongrois, né en 1796, m. en 1830. Non moins célèbre que son frère, il n'avait pu s'adonner à sa vocation pour les lettres, contrariée par la volonté paternelle, qu'après avoir subi les plus dures épreuves. Il se consacra au théâtre, en choisissant les sujets de ses drames dans le passé héroïque de son pays. C'étaient: les luttes entre le paganisme et le christianisme, puis entre la foi nouvelle et l'Islam des Mongols et des Turcs, ou les péripéties des guerres civiles. Q.q. unes de ces pièces provoquèrent l'enthousiasme. De jeunes poètes se groupèrent autour de lui, et il fonda le recueil « *Aurora* », qui fit école. La nation hongroise lui érigea un monument. Et, sous son nom, fleurit encore la « Société Kisfaludy », une académie littéraire et artistique.

Kisouahéli. Voy. **Souahéli**.

Kjerkegaard. Voy. **Kierkegaard**.

Klaproth (HENRI-JULES de), célèbre orientaliste allemand, né à Berlin, en 1793, m. à Paris en 1835. Allemand de naissance, Français d'humeur, de goût, d'éducation, de défauts et de qualités, il marqua dans les deux pays par l'importance de ses vastes travaux de philologie générale et spéciale, d'ethnographie et de littérature asiatique. (*Voyage dans le Caucase*, Halle, 1812-14, 2 vol. ; trad. fr., 1823, 2 vol. in-8° ; *Asia polyglotta*, Paris, 1823, in-4°, etc.) Etonnantes étaient ses facultés de mémoire, de classement et de rapprochement.

Kleist (EWALD de), poète allemand, né à Zeblin, en 1715; officier dans les armées de Frédéric le Grand; m. de ses blessures en 1759, pendant la guerre de Sept Ans. Brave sur les champs de bataille, mais ayant au cœur le goût de la poésie, il sut accorder des tendances sentimentales avec cette fermeté d'esprit que lui avait imprimée l'habitude des camps. Comme on en peut juger d'après ses odes, c'était une nature virile et enthousiaste. Il avait aussi de la grâce, quand, sur un ton moins élevé, il abordait l'idylle et la chanson, ou encore le poème descriptif. (V. le *Printemps,* imité de Thomson.)

Kleist (HENRI de), auteur allemand, né à Francfort, en 1776, m. en 1811. On vit peu de tempéraments aussi singuliers, durant la crise littéraire du romantisme. Une maladie mentale avait arrêté l'essor de ses facultés poétiques, tandis qu'il pensait atteindre aux sommets de l'art; et les malheurs d'une existence cruellement troublée, sans cesse hantée par l'idée de suicide, et qu'il devait, en effet, dénouer ainsi tout à coup en se tuant avec une femme qu'il aimait, jetèrent le désordre à travers ses plus vigoureuses conceptions. Il a laissé, néanmoins, une comédie excellente, la *Cruche cassée,* des romans très dramatiques, tels que le sombre *Michel Kolhaas* et la chevaleresque *Catherine de Heilbronn,* et des drames d'un puissant effet. (Voy. la *Bataille d'Hermann,* le *Prince de Hambourg; Œuv.,* éd. 1859, 3 vol.)

Klinger (FRÉDÉRIC - MAXIMILIEN de), auteur dramatique allemand, l'un des chefs du romantisme, né à Francfort, en 1752; lieutenant-général des armées de Russie; m. en 1831. Avant de chercher le succès auprès des grands de ce monde, et de glisser, une fois fortune faite, dans le scepticisme, il avait eu l'imagination très excitée par les fièvres d'indépendance, d'innovation, par les idées humanitaires de Rousseau, par tout ce qui exaltait alors les jeunes esprits. Ses romans, où débordent les effets d'énergie, ses drames, les premiers surtout, tels qu'*Orage et violence,* en portent la marque sensible. Il tempéra depuis lors son imagination et son style, en se modelant sur les vrais maîtres, sur Gœthe et Schiller. (V. la *Mort de Conradin Rodrigue,* le livre de *Faust,* et les comédies amusantes du *Derviche,* des *Joueurs.*

Klingsor (NICOLAS), minnesinger du XIIIe s., personnage semi-légendaire, qu'on représente comme le principal héros du tournoi poétique plus ou moins fabuleux de la Wartbourg. On lui a même attribué le monument littéraire qui en conserve le souvenir. (*Der Saengerkrieg auf der Wartbourg.*) En revanche, certains critiques ont contesté jusqu'à son existence.

Klonowicz (SÉBASTIEN), poète satirique et humaniste polonais, né en 1551, m. en 1608. Sous le pseudonyme d'*Acernus* et sous son propre nom, en français, il dirigea contre le clergé catholique des critiques acerbes. On vante ses essais épiques imités de Virgile.

Klopstock (FRÉDÉRIC-GOTTLIEB), célèbre poète allemand, né en Saxe (Guedlinbourg) le 2 juill. 1724, m. le 14 mars 1803. Il étudia la théologie et eut toujours pour les méditations religieuses un penchant très déterminé. Enflammé par la lecture de Milton et d'Young, il conçut, de bonne heure, le projet de donner à l'Allemagne une épopée. La *Messiade* se révéla comme la vraie continuation du *Paradis perdu.* A l'instar de Milton, K. étonnait la pensée par le grandiose et la hardiesse de ses peintures. Dès l'apparition de



Klopstock.

cette œuvre, toujours montée au lyrisme, mais où le merveilleux laisse une si petite place à la vérité humaine, à la simple nature, le jeune K. fut regardé comme un des poètes les plus distingués de l'Allemagne. Encouragé par un aussi brillant succès, il publia des odes, pleines de beautés d'ordre supérieur, qui lui valurent le nom de « Pindare moderne ». K. a laissé une foule d'autres ouvrages très estimés; l'ensemble de ses productions, 10 vol. in-8°, a été publié à Leipzig, en 1798. En dehors des manifestations personnelles de son génie, K. avait exercé sur ses contemporains une influence

d'initiateur; il mérite d'être compté, avec Gœthe, Schiller, Herder, parmi les plus illustres promoteurs de la littérature allemande.

Knebel (Charles-Louis de), poète allemand, né à Wallerstein, en 1744, m. en 1834. Ami de Schiller, de Gœthe, de Wieland; traducteur estimé de Properce et de Lucrèce; auteur de divers recueils de vers lyriques, de lettres, d'opuscules. Il s'est approché de Pindare, son modèle préféré, par l'élévation des idées et la noblesse des termes.

Kniainine ou Kniaschnin (Jacques), poète russe lyrique et dramatique, né à Pskow, en 1740. Adjudant-général dans l'armée, puis conseiller de cour; m. en 1791. Ses tragédies, ses opéras, très imprégnés de l'imitation française, eurent une période de grand succès, dans un moment où les œuvres originales étaient rares. (Saint-Pétersbourg, 1822, 5 vol.)

Kniaznin (François-Denis), poète polonais, né en 1750, secrétaire du prince Adam Czartoryski; m. en 1807. D'une plume facile et gracieuse, il façonna des pastorales, des odes, des pièces érotiques, des fables, des contes, des idylles, deux opéras, traduisit Homère et *Ossian;* et chanta les *Thrènes d'Orphée.* Il se ressentit cruellement, vers la fin de sa vie, des malheurs de la Pologne. *(Œuv.,* Wilna, 1823.)

Knowles (James-Sheridan), auteur dramatique anglais, né à Cork, en Irlande, en 1784, m. le 30 nov. 1862. Acteur avant de devenir auteur, il commença la série de ses succès avec son drame de *Caïus Gracchus* (1815), et la poursuivit avec ses pièces de *Virginius, Alfred le Grand, Guillaume Tell,* etc. Il essaya d'allier le génie mélodramatique venu de France et le pathétique profond des anciens poètes. Ayant mené une vie bizarrement accidentée, connaissant d'expérience les passions humaines, il réussit souvent à fondre ensemble les beautés de sentiment et les singularités des situations.

Knox (Jean), l'un des fondateurs du presbytérianisme en Ecosse, né à Giffort, en 1505, m. à Edimbourg, en 1572. Il ameuta les populations, les porta à détruire les églises et les monastères; et, sous son influence, le Parlement décida l'abolition du culte catholique. Terrible devancier des Robert Burns et des Walter Scott, Jean K. avait brisé la harpe des ménestrels. Pour deux siècles, il pétrit l'intelligence écossaise d'amour à l'égard du syllogisme théologique, de haine contre tout ce qui était fiction et poésie. *(History of the Reformation,* Londres, 1644; etc.)

Kô-bau-dai-si, célèbre philosophe japonais, auquel on attribue un traité très populaire au Nippon, le *Zilŭ-go kyau* ou le *Livre sacré des Paroles de Vérité.*

Kochanowski (Jean), illustre poète polonais, né au village de Siczin, en 1532, m. en 1584. Enflammé du désir de connaître et de faire passer dans son âme le génie des autres nations, il voyagea par la France et l'Italie, fréquenta Ronsard, s'inspira des modèles anciens et nouveaux et sut, tout en les imitant, rester original; car, toujours il revenait, comme à la source native, puiser dans les sentiments et les mœurs de son pays. Il pleura de touchantes, d'impérissables élégies sur le tombeau d'une fille bien aimée, atteignit, en ses odes, l'essor pindarique, interpréta noblement la sublimité des *Psaumes,* enfin cultiva la satire, l'épigramme, la chanson, l'épopée, avec une grâce de diction, une harmonie de rythme ou une profondeur de sentiment, qui l'ont fait appeler par Nicolas Rej, son émule, le *prince des poètes polonais.* Pourtant, il faut reconnaître que, dans la seconde période de sa vie, ses compositions n'ont plus le même éclat, ni la même vigueur. (V. dans le *Choix des auteurs polonais,* Varsovie, 1803-1805.)

Kock (Charles-Paul de), romancier et auteur dramatique français de l'école de Pigault-Lebrun, né à Paris, en 1794, m. en 1871. Doué d'une étonnante fécondité, que ne bornait aucunement le scrupule de la phrase littéraire, P. de K. fournit au théâtre toute sorte de pièces dont on ne se souvient plus et au public des cabinets de lecture une foule de romans très gais, dont le succès fut prodigieux en France, en Angleterre et en Russie. A l'étranger, comme dans le pays d'origine, on riait aux larmes des infortunes de *M. Dupont,* des farces de *Carotin,* des grotesques épatements du *Tourlourou,* des cascades infinies de *Mon voisin Raymond,* de la *Laitière de Montfermeil,* de la *Demoiselle du cinquième* ou de la *Dame aux trois corsets.* On ne vit jamais en P. de Kock un grand écrivain mais un joyeux conteur de la vie parisienne comme on la comprenait aux alentours de 1840, la vie du bourgeois, de l'ouvrier, de la grisette, d'aspect toujours consolant, saine et franche dans sa gaieté un peu commune. Ce peintre des réalités amusantes du Paris d'autrefois n'avait ombre de poésie, ni de style; la fibre artistique était complètement absente chez

lui. Mais il avait le don du rire, le gros rire largement épanoui d'un effet immanquable sur les masses ; il possédait, à sa manière, une entente supérieure des machines et des situations comiques. Et pour cela il fut longtemps un des grands favoris de la vogue. On lui a même élevé une statue.

Son fils, Henri de **Kock** (1819-1892), compta parmi les fournisseurs abondants du roman-feuilleton.

Kodhai (Abou-Bekr ben-Alabar), célèbre écrivain arabe du XIIIe s., né à Valence. Ses recueils d'histoire littéraire et politique, surtout littéraire, sont semés de traits ingénieux, de sentences délicates, comme des fleurs jetées sur le canevas d'un style pur. (*Alhillah-Alsyerâ* [Habit tissu de soie], etc.)

Kœrner (Théodore), poète allemand, né à Dresde, en 1791, m. en 1813, de ses blessures à la suite de la bataille de Lutzen. Il n'eut pas le temps de mûrir son talent dramatique, mais il a été surnommé le *Tyrtée de l'Allemagne,* pour la hardiesse généreuse de ses hymnes de guerre, lors du mouvement national de 1813, qui souleva l'enthousiasme désespéré des patriotes. On se plaira toujours à écouter ce qu'en partant pour chercher la mort sur un champ de bataille, ce héros de vingt-deux ans disait à son épée. (*La Lyre et l'Epée; Werke,* Berlin, 1838, 4 vol.)

Kœnig, poète épique allemand, né à Esslingen, en 1688, m. en 1744. Son poème héroïque *Auguste au camp,* dont il n'a paru que le premier chant (Dresde, 1735), est une des meilleures productions de la 3e école silésienne. (*Poés. div.,* éd. Rost, 1745.)

Kohl (Jean-Georges), voyageur allemand, né en 1808, à Brême; m. en 1878. Parcourut en détail l'Europe entière, ainsi que l'Amérique du Nord, — puisant sans cesse dans ses impressions, dans ses souvenirs, la matière de nouveaux volumes. Nous citerons à part ses *Esquisses de la vie de la Nature et des peuples,* Dresde, 1851.

Koliadès (C.). Voy. **Lechevalier.**

Koloche ou **Kolouche** (Langue). Idiome américain parlé dans l'extrême ouest de la Nouvelle-Bretagne.

Kollar (Jean), poète bohême, né en 1793, à Mossocz; ministre de l'évangile à Pesth, professeur à l'Université de Vienne; m. en 1852. Apôtre fervent du panslavisme, il en a chanté les espérances avec une grande force lyrique; ses vers, ses relations de voyages et surtout son œuvre essentielle : la *Fille de la gloire,* poème en six cent quarante sonnets (1824) sont tout pleins de l'idée que l'empire des Slaves unis formerait la souveraineté la plus glorieuse du monde.

Koltsof, poète russe, né à Voronège, m. en 1817. Ancien berger, puis marchand de bestiaux, chansonnier remarquable, ses poésies (1835) sont inspirées par un profond sentiment de la nature. La vie du peuple, ses joies et ses souffrances, — voilà quel fut son thème favori.

Kopisch (Auguste), poète allemand, né à Breslau, en 1799, m. en 1853. Traducteur de Dante (1837), particulièrement épris d'*italianisme,* il révéla, dans ses conceptions personnelles (*Gedichte,* Berlin, 1836), de la vivacité d'esprit et un certain brio humoristique.

Kopp (Ulrich-Frédéric), savant écrivain allemand, né à Cassel, en 1762, m, en 1832. Doublement apprécié pour ses ouvrages sur l'histoire du droit national et pour ses travaux de paléographie critique.

Koraïs. Voy. **Coray.**

Korolenko, romancier russe, né en 1853. On a de sa plume des évocations saisissantes des solitudes sibériennes et de la triste existence que mènent les habitants de ces contrées terribles : exilés, proscrits ou forçats. (Le *Rêve de Maka,* 1885, trad. fr. de Léon Golschmann, in-18, 1894.)

Kosegarten (Louis-Théobule), poète allemand, né dans le Mecklembourg, en 1758, m. en 1818. L'un des meilleurs imitateurs de Herder, dans le genre à la fois naïf et pathétique de la légende en vers. Ses pièces lyriques et plusieurs de ses romans sont empreints d'une couleur très romantique. (*Dichtungen,* Greiswald, 1284-27, 12 vol.) C'est le poète des rondes infernales, des chevaliers noirs et des pâles fiancés.

Kossuth (Louis), célèbre orateur et patriote hongrois, né en 1803, dans le comitat de Turock, fondateur du *Journal de Pesth (Pesti Herlap);* député à la Diète (1831); organisateur de la résistance de sa patrie contre la domination des Habsbourg, dont il proclama la déchéance (1848); ministre, dictateur, d'abord victorieux, puis vaincu, et enfin exilé; m. 15 ans plus tard à Turin, en mars 1894. Héroïque défenseur du grand mouvement d'indépendance qui souleva, en 1848 et 1849, la patrie hongroise, il exerça une influence extraordinaire d'entrainement. Sa parole cadencée, tantôt calme,

tantôt vibrante, fascinait les imaginations magyares. Les écrits qu'il publia, de son vivant, se rapportent tous à quelque épisode de sa vie politique.

Kostomarov (Nicolas), historien russe, né à Ostrogosch, en 1817, m. en 1885. Doué d'un talent littéraire hors ligne, a dit un de ses compatriotes, Th. Volkov, et le premier des écrivains de son pays qui ait fait dans l'histoire une place au peuple, il fut pour la littérature russe ce qu'Augustin Thierry a été pour la littérature française. (*Bogdan Khmelnitzki*, 1857, 3 vol., plus. éd.; les *Républiques de la Russie septentrionale*, 1863; l'*Héritage littéraire*, œuv. posthumes, 1890.)

Kostrov (Ermile), poète russe, m. en 1796; traducteur en vers un peu rudes des chefs-d'œuvre homériques (1787) et en excellente prose poétique des chants d'*Ossian* (1792).

Koszlczki (Jean de), écrivain polonais du XVIe s. Sa traduction d'un poème allemand: le *Dialogue de Salomon* (1521, Cracovie), fut le premier livre polonais imprimé dans le pays, — l'imprimerie, introduite dès 1465, n'ayant servi jusque-là que pour des livres latins.

Kotzebue (Auguste-Ferdinand de), célèbre auteur dramatique allemand, né à Weimar en 1761, assassiné à Manheim, le 23 mars 1819 par un étudiant enthousiaste, K. Sand, qui vengea sur sa personne l'opposition qu'il avait faite au mouvement libéral de sa patrie. Manœuvre infatigable, il inonda l'Allemagne de ses livres, mémoires, romans, journaux et jeta sur la scène près de trois cents drames et comédies. (*Saemmtliche dramatische Werke*, Leipzig, 1827-29, 44 vol.) (V. son ouvrage: *Die deutschen Kleinstadten*). Il vit ses pièces représentées sur tous les théâtres et traduites en toutes les langues. Elles sont, aujourd'hui, bien discréditées. Et le souvenir défavorable qu'on a gardé du caractère de l'homme, de ce personnage envieux et vénal, plein de suffisance et d'humeur dénigrante, n'a pas été sans nuire à la juste appréciation des travaux de l'écrivain, poète sans poésie mais auteur brillant et facile. Soit qu'il ait imité Diderot en des pièces prétendues philosophiques, soit qu'en ses tableaux de ménage, il ait porté jusqu'aux limites du genre la sentimentalité fade, soit que, séduit par les *Brigands* de Schiller, il ait eu recours, vers la fin de sa vie, aux bandits et aux assassins, il ne s'éleva jamais jusqu'à cette compréhension idéale de l'art « qui transfigure tout ce qu'elle éclaire ». On ne peut lui refuser l'intelligence parfaite des effets de théâtre, et le talent de mettre en jeu des situations neuves, intéressantes. K. est le vrai créateur du mélodrame.

Kounana. Voy. Kasé.

Kourakin (princes), famille de princes russes réputés parmi les personnages les plus éclairés, et dont quelques membres jouèrent un rôle important comme diplomates. Ils entretinrent une immense correspondance. Ils recueillirent une multitude de documents. En l'année 1890, le prince Théodore Alexéiévitch Kourakin a entrepris la publication des vastes archives de cette maison illustre.

Kourde (le). Langue éranienne, alliée de près au persan et comprenant un certain nombre de dialectes, dont le principal est le kourmandji, parlé depuis Mossoul jusqu'à l'Asie-Mineure.

Kovaleska (Sophie), célèbre mathématicienne russe, que nous citons ici pour ses *Souvenirs d'enfance* (*Vospominania Dètsva*, dans le *Vestnik Erropy*, juillet et août 1890), née à Moscou en 1850; professeur de mathématiques supérieures à l'Université de Stockholm; m. en 1891. Savante et romanesque, c'est-à-dire livrée au désaccord fatal du sentiment et de la pensée, elle a raconté d'une manière touchante comment, comblée d'honneurs et de succès, glorifiée autant qu'une femme peut l'être, elle souffrit jusqu'à en mourir de n'avoir pas connu l'indispensable, la vie du cœur.

Kralove Dvor. Titre d'un recueil de poèmes slaves épiques ou lyriques et réputés anciens. Publié en 1819, peut-être fabriqué par Hanka. Il reçut dans le monde slave un accueil enthousiaste; on le traduisit en une dizaine de langues. Depuis lors, l'authenticité en a été fortement mise en doute, même en Bohême.

Krasicki (Ignace), comte de Siczin, célèbre écrivain polonais, né à Donbiecko (Galicie), en 1734; archevêque de Gnesen; m. en 1801. Ce personnage extraordinaire, poète frivole et sceptique et sérieux prosateur, philosophe très voltairien et prince-évêque de l'Église de Pologne, étonna ses contemporains par la souplesse de ses facultés. Il a pris une des premières places dans le genre héroï-comique avec les poèmes de la *Mysséide* ou *Mickéide* (sur la guerre des souris) et de la *Monomachie* ou guerre des moines. Auteur, en outre, de satires, de comédies, d'une épopée de la *Guerre de Choczim*, d'une imitation des poèmes ossianesques, de biographies, il a laissé des nouvelles et romans en prose, qui sont des chefs-d'œuvre. K. avait connu Voltaire à Postdam; il lui succéda dans sa

faveur auprès de Frédéric II ; il hérita même de son appartement et s'entendit surnommer « le Voltaire de la Pologne. »

Krasinski. V. **Polonaise** (littérature).

Kraszewski. V. **Polonaise** (littérat.).

Kretschmann (CHARLES-FRÉDÉRIC), poète allemand, né en 1738, à Zittau (Saxe), m. en 1809. A son nom s'est attaché, comme une marque particulière, le souvenir de *bardits* ou *chants de bardes* composés à la manière romantique de Klopstock. (*Saemmtliche Werke*, 1784-1805, 7 vol.)

Krichnamismo, poète dramatique de l'Inde, du VIe siècle. On a traduit en anglais et en allemand son drame allégorique et moral : Prabodho Tchandrodaya ou la *Lune de l'Intelligence.*

Krou. Groupe d'idiomes africains, parlés sur la côte de l'Atlantique, près du fleuve St-Paul.

Krudener (BARBE-JULIE de WIETINGHOFF, baronne de), femme de lettres et célèbre mystique russe, née à Riga, en 1764, épouse d'un diplomate russe ; m. en 1824. Enthousiaste jusqu'à l'illuminisme, avide d'apostolat et de prédication jusqu'à l'excentricité, ayant d'ailleurs l'âme généreuse, l'esprit élevé et la piété sincère, elle fut, au commencement du XIXe s., une étonnante personnification du mysticisme allemand. On sait qu'elle exerça une grande influence sur l'imagination de l'empereur de Russie Alexandre Ier. Il nous est resté de Mme de K. le roman de *Valérie* (1837), récit idéalisé d'un incident dramatique de sa propre vie. C'est un continuel transport d'exaltation sentimentale.

Krüger (JEAN-CHRISTIAN), auteur dramatique allemand, né à Berlin, en 1722 ; étudiant en théologie, puis comédien ; m. prématurément en 1751. D'après des pièces telles que les *Pasteurs de campagne,* Lessing lui reconnaissait un grand talent pour le bas-comique, bien qu'il ne se limitât pas, d'ailleurs, à ce genre secondaire, comme le prouve son excellente comédie du *Duc Michel.*

Krummacher (FRÉDÉRIC-ADOLPHE), poète et théologien allemand, né à Teklembourg, en 1768, m. en 1845. Ses *Paraboles* en prose, traduites en la plupart des langues, ses *Apologues et paramythes* en vers, l'ont rendu très populaire en Allemagne. Les *Paraboles* de K., quoique fortement imprégnées du génie biblique, mêlent à l'austérité chrétienne une nuance de philosophie humanitaire, qui en tempère l'expression.

Krusenstern (ADAM-JEAN), célèbre voyageur et polyglotte russe, né en Ethonie, en 1770, m. en 1846. On a traduit en la plupart des langues européennes son grand *Voyage autour du monde,* de 1803 à 1806.

Krylov (IVAN), célèbre fabuliste russe, né à Moscou, en 1768, m. en 1841. Il sut marquer à l'empreinte de sa race l'apologue de la Fontaine ; et, sans avoir l'exquise naïveté de son modèle, offrir des tableaux vrais et vivants. (*Fables* , 1809, 1811 et 1816.) Il signa des comédies agréables (le *Magasin de modes,* le *Poète d'antichambre*), qui, pourtant, ne valent point ses fables, si piquantes et d'une si douce philosophie.

Ksoma. Voy. **Csoma.**

Kulmann (ÉLISABETH), poétesse russe, née à Saint-Pétersbourg, en 1808, m. en 1835. Sa précocité extraordinaire est le titre le plus frappant de cette jeune fille, qui, encore enfant, possédait cinq à six langues, écrivait en allemand, en russe, en grec, en italien, avec une égale facilité, et dont le génie se consuma dans une production à la fois trop hâtive et trop féconde. (*Dichtungen,* Francfort, 1844.)

Kyd (THOMAS), poète dramatique anglais du XVIe s. ; l'un des prédécesseurs de Shakespeare qui eurent le plus de succès. (*La tragédie espagnole* ou *Hieronimo fou de nouveau,* publ. dans la collect. des *Old Plays* de Dodsley.)

L

Labadie (JEAN), mystique français, né à Bourg-en-Guyenne, en 1610 ; jésuite prédicateur, puis calviniste, et enfin rejeté par le synode de Dordrecht comme hérétique ; m. en 1674. Fondateur de la secte du « labadisme », qui était un mélange des principes des anabaptistes, des calvinistes, des piétistes et des hermites. (*Le Hérault du grand Jésus,* Amsterdam, 1667, in-12 ; *les Saintes Décades,* 1671, in-8°).

Labbe (PHILIPPE), polygraphe français, né à Bourges, en 1607 ; membre de la Société de Jésus, m. en 1667. Il rendit des services à l'histoire, à l'érudition. On a de lui soixante-seize ouvrages, presque tous en latin. (*Collect. des Conciles,* Paris, 1672, 18 vol. in-fol., etc.)

Labé (LOUISE), poétesse française surnommée la *Belle Cordière,* née à Lyon, en 1525 ; m. en 1566. Ce fut une femme

étrange que Loyse Charlin dite Labé. Fille d'un marchand aisé, elle apprit, dès l'enfance, le latin ; elle savait l'italien et l'espagnol aussi bien que le français, et jouait du luth. A seize ans elle quitta la maison paternelle et suivit une compagnie de soldats qui passait par Lyon, allant rejoindre l'armée française que François Iᵉʳ envoyait en Roussillon, sous le commandement du dauphin, pour mettre le siège devant Perpignan. Elle s'y fit remarquer par sa vaillance, son adresse à gouverner un destrier ou à faire le coup de lance ou d'épée. On l'appelait dans l'armée le capitaine Loys. Une telle héroïne devait connaître les orages du cœur ; ce fut la source vive de sa poésie. Revenue de ses exploits guerriers elle se maria à un riche cordier nommé Aymond ou Ennemond Perrin. Elle continua d'écrire, fort considérée dans Lyon, visitée de tous les savants, de tous les poètes qui passaient par cette ville. *(Œuv.*, Lyon, 1558, pet. in-8°; 1845, in-12, etc.) — CH. G.

Labbé (PIERRE), humaniste français, de la Société de Jésus, né en 1554, à Clermont-Ferrand, m. en 1680. Ami des pointes et des subtilités, il mariait la muse latine avec le concettisme italien. *(Vita et Elogia Ludovici XIII, novo lyrici carminis modo,* Lyon, 1634, in-4°, etc.)

La Beaumelle (LAURENT-ANGLIVIEL de), littérateur français, né à Valleraugue (Gard), en 1726, m. à Paris en 1773. Élevé dans la religion catholique, il devint calviniste à Genève, fut professeur de littérature française à Copenhague, passa à Berlin et s'y brouilla avec Voltaire, qui le lui fit bien sentir et le poursuivit d'une haine acharnée. *Mes Pensées,* Copenhague, 1751, in-12, *Lettres à Voltaire,* 1754-1763 ; *Mémoires pour servir à l'hist. de Mᵐᵉ de Maintenon,* Amsterdam, 1755-56, 9 vol. in-12.)

Labéon, *Marcus Antistius Labeo,* célèbre jurisconsulte romain, contemporain du règne d'Auguste ; chef d'école bien supérieur à son rival Capito, le courtisan impérial. Les connaissances juridiques de L. se fondaient sur une culture très étendue. La fermeté inébranlable de son caractère ne contribua pas moins que ses nombreux traités de droit (fragm. dans le *Digeste ;* plus. éd. spéciales) à lui assurer une longue estime.

Laberius (DECIMUS-JUNIUS), poète latin, auteur de *Mimes,* né en 107 av. J.-C., m. en 43. Chevalier romain, il dut céder au désir de César, qui l'obligea de monter sur la scène, malgré son rang et son grand âge. *(Fragm.* de Laberius, ap. H. Estienne, Paris, 1564, in-8° ; Becher, Leipzig, 1787, in-8°.)

Labiche (EUGÈNE), auteur dramatique français, né à Paris, le 5 mai 1815, m. en 1887. Les pièces qu'il fit jouer au Palais-Royal, au Vaudeville, aux Variétés, au Gymnase, au Théâtre-Français, s'élèvent à une centaine environ, appartenant toutes au plus franc comique. L'Académie française avait appelé à elle, le 26 février 1880, l'heureux auteur du *Voyage de M. Perrichon,* de la *Cagnotte,* de la *Poudre aux yeux,* des *Vivacités du Capitaine Tic,* etc., de vingt chefs-d'œuvre, remplis de fins et charmants détails, offrant un mélange très à part de bonhomie narquoise et de virtuosité caricaturale, révélant enfin beaucoup d'observation sous les joyeux dehors d'une verve intarissable.

La Boétie (ETIENNE de), écrivain politique français, né à Sarlat, en 1530, pourvu dès sa vingt-deuxième année d'une charge de conseiller au Parlement de Bordeaux ; m. prématurément en 1563. Un discernement et une érudition précoce l'ont fait ranger par ses contemporains et par Baillet au nombre des enfants célèbres par leurs études. Outre la science du droit, qui lui donnait une grande autorité parmi les magistrats, ses collègues, il possédait quantité d'autres belles connaissances. Il savait le grec, écrivait admirablement en latin et faisait dans cette langue des vers qui se plaçaient, disait-on, auprès de ceux d'Ausone, il écrivait aussi des vers français. Montaigne, qui les a conservés, les louait avec l'illusion d'une ardente amitié. Le célèbre auteur des *Essais* publia, en 1571, ceux des écrits de son ami qu'il jugea dignes de voir le jour. (La *Mesnagerie* [l'Economique] de Xénophon, les *Règles du mariage* de Plutarque ; *Lettres de consolation de Plut. à sa femme,* le tout traduit du grec en français par feu M. Estienne de la Boétie). Montaigne retenait un discours de la *Servitude volontaire* (rebaptisé le *Contr'un).* Il règne, en ce discours fameux, une singulière énergie d'âme, une force non moins rare de logique, une solidité de langue étonnante à cette époque de l'histoire littéraire française. Quelques exagérations dans la pensée et dans le style, inévitables en un jeune homme de seize ou de dix-huit ans, et le souffle antique de liberté qui l'anime, plus senti qu'écouté, n'en sauraient déprécier la valeur. Car on y trouve de fortes pages, des mouvements vigoureux et suivis d'un grand nombre de comparaisons heureuses. Rien n'est plus énergique, entre autres passages, que la peinture de l'étrange disposi-

tion des hommes à se soumettre à « un seul. » La Boétie mérite une place honorable dans l'histoire des progrès de la langue française; son nom ne saurait y être oublié entre ceux de Calvin et de Rabelais. (*Œuv. compl.*, éd. L. Faugère, Paris, 1846, in-12). — CH. G.

Laborde (LÉON, marquis de), archéologue français, fils du comte ALEXANDRE-LOUIS de **Laborde**, qui fut lui-même membre de l'Académie des Inscriptions et de l'Académie des Sciences morales, et publia de magnifiques travaux (1774-1842), né à Paris, en 1807; conservateur au musée du Louvre; directeur des archives générales de l'Empire; reçu à l'Académie des Belles-Lettres, en 1842; mort en 1869. Des récits de voyages, des études sur l'histoire de l'imprimerie, sur les lettres, les arts et l'industrie, au XVe s., des notices et des mémoires concernant la bijouterie et l'émaillerie au moyen âge, lui acquirent une grande autorité, tant auprès des érudits que des artistes.

Laboulaye (ÉDOUARD), jurisconsulte, littérateur et homme politique français, né à Paris, en 1811; avocat à la cour royale de cette ville en 1842; appelé à l'Institut en 1846; nommé professeur de législation comparée au Collège de France en 1849; puis, successivement, député, sénateur inamovible et administrateur du Collège de France; m. en 1883. En dehors de ses travaux d'économie politique et sociale, où domine le principe de l'expérimentation dans la liberté, il publia deux romans allégoriques (*Paris en Amérique*, 1863, et le *Prince Caniche*, 1868), qui eurent un énorme succès.

La Bruyère (JEAN de), célèbre moraliste, né à Paris, en 1645, m. à Versailles, le 11 mai 1695. Nommé trésorier de France et receveur des finances en la généralité de Caen, J. de La B. fut appelé, sur la recommandation de Bossuet, près du fils de Condé, pour lui enseigner l'histoire. Avant d'être introduit dans l'illustre maison où il passa quinze années et finit ses jours, il avait déjà scruté d'un regard curieux le peuple, la bourgeoisie, la noblesse. De cette loge avancée sur le spectacle du monde, il put assister, en excellente posture, pour n'en rien perdre, à la comédie quotidienne, que donnait la vie des grands et de la cour. C'est à Chantilly qu'il composa, sans intention de gain, avec la pure essence de son être moral, avec les mille ressources d'une verve acérée, très inventive de mots et de nuances rares, de contrastes et d'effets, son immortel livre des *Caractères* [1], si plaisant à la surface, si mélancolique au fond. Le succès en fut soudain. Du premier coup, La B. eut sa place gagnée parmi les premiers



La Bruyère.

moralistes. Son grand art fut de marquer d'une touche vive et durable le côté réel des mœurs qu'il avait sous les yeux.

La Calprenède (GAUTIER de **Cosles** de), né vers 1610, près de Sarlat; officier des gardes et gentilhomme ordinaire de la chambre du roi; mort en 1663. Personne ne lit plus, aujourd'hui, ces interminables romans: *Cassandre* (Paris, 1642-60, 10 vol. in-8°), *Cléopâtre* (1648-1662, 12 vol. in-8° ou 23 vol. in-12; *Faramond* 1661, 7 vol. in-8°) où tant de fadeurs se voient rehaussées d'un beau langage; mais on sait qu'ils provoquèrent un enthousiasme extraordinaire dans la société choisie du XVIIe s., très éprise d'héroïsme et de galanterie chevaleresques, *Cassandre* et *Cléopâtre* frappaient toutes les imaginations par la noblesse des sentiments et la générosité que déploient leurs personnages. C'est même un des exemples les plus curieux, dans l'histoire littéraire, de l'empire que peut avoir la vogue. Le scrupule littéraire, disons-le en passant, n'était pas le tourment de ce romancier fécond, qui traitait avec son éditeur pour une fiction de trois à quatre volumes et le menaçait de l'allonger jusqu'à trente pour se faire donner de l'argent.

Lacaussaue (AUGUSTE), poète lyrique, né à l'Ile-Bourbon, en 1817, m. en 1897; fixé de bonne heure en France, bibliothécaire au Luxembourg, puis au

Sénat. L'impression du désenchantement, du rêve brisé, de la déception amère, domine chez ce poète dont l'âme ne put se développer dans tout son essor et dont la faveur publique ne récompensa point la tâche accomplie à la mesure de sa peine et de son talent. On reconnait en son œuvre (*Poèmes et Paysages,* 1852; les *Épaves,* 1861; trad. en vers français des *Œuv.,* de Léopardi, 1889, etc.) les influences mêlées de Burns, Cowper, Shelley, Lamartine et Leopardi.

Lacépède (BERNARD-GERMAIN-ÉTIENNE, comte de), savant français, né en 1756, à Agen, membre de l'Institut, président du Sénat, grand chancelier de la Légion d'honneur et pair de France; m. en 1825. Avant de se faire le continuateur de Buffon (*Hist. des reptiles, Hist. naturelle des poissons),* il sembla s'annoncer d'abord comme un futur émule de Gluck par son livre très enthousiaste sur la *Poétique de la Musique* (1795). Il effleura aussi le roman. Mais c'est dans l'histoire naturelle qu'il déploya surtout ce qu'on pourrait appeler l'imagination du style. Grand admirateur de Buffon, jusqu'à s'être assimilé, au moyen d'une longue étude, ses expressions, ses tournures et la coupe même de ses phrases, il essaya d'égaler les brillantes peintures et les tableaux éloquents de celui qu'il avait pris pour modèle. Mais en recherchant avant tout la noblesse de la diction, il renchérit encore sur la pompe quelquefois excessive du maître; et, s'il put l'imiter avec succès, il ne parvint pas à lui emprunter son génie d'écrivain.

La Cerda (JUAN-LUIS), critique et théologien espagnol, de l'ordre des Jésuites, né à Tolède en 1560, mort en 1613. On a fait grand cas de son *Commentaire sur Virgile.* (Madrid, 1608-17, 3 vol. in-fol.) Il y descend dans un détail très minutieux; il pèse toutes les pensées, quelquefois toutes les expressions du célèbre poète latin; il en fait sentir toutes les beautés et toutes les délicatesses.

Lacerda (dona BERNARDA **Ferreira** de), poétesse portugaise, née à Porto, en 1595, m. en 1644. Elle écrivit en vers castillans, dans une langue chaleureuse et souple, son poème épique de l'*Espagne délivrée,* la plus importante de ses œuvres. (Lisbonne, 1618, in-4°.)

La Chabeaussière (ANGE-XAVIER **Poisson** de), littérateur français, né en 1752, à Paris; m. en 1820. L'une de ses pièces, une bluette agréable en vers, les *Maris corrigés* (1791) resta longtemps au répertoire de la Comédie-Française. Il paraît avoir été le véritable auteur de la traduction de Tibulle, signée du nom de Mirabeau et publiée à Tours en 1796.

Lachambeaudie (PIERRE), fabuliste français, né à Sarlat, en 1807, m. en 1872. L'Académie française couronna ses *Fables populaires* (1839, in-18; 20 édit.); et tous les recueils du temps les reproduisirent. Mêlé aux agitations politiques de son époque, ce poète démocrate, au lieu de peindre, comme ses devanciers, des vices individuels, s'est attaqué de préférence à combattre des préjugés sociaux.

La Chambre (MARTIN **Cureau** de), médecin et moraliste français, né vers 1594, au Mans; membre de l'Académie et médecin ordinaire du roi; mort en 1675. L'un des principaux savants de son époque, il jouissait d'une grande autorité comme philosophe; et, comme écrivain il eut le mérite d'être un des créateurs de la langue didactique française, en des matières où jusqu'alors le seul latin, avait eu force de loi. Bordeu regarde Cureau de la Chambre comme un des précurseurs de Locke dans l'exposition des fonctions de l'âme. (*Caractères des passions,* 1640-62, 5 vol. in-4°; l'*Art de connaître les hommes,* 3 par. 1659-67, in-4°.)

Lachelier (JULES-ESPRIT-NICOLAS), philosophe français, né à Fontainebleau en 1832; maître de conférences à l'École normale supérieure; nommé en 1879 inspecteur général de l'Instruction publique. Le premier, dans l'Université française, il a relevé la métaphysique du discrédit où l'école de Cousin l'avait laissée tomber.

Lachmann (CHARLES), célèbre philologue allemand, né à Brunswick, en 1793; membre de l'Académie des Sciences de Berlin; m. en 1851. Ses travaux sont de deux sortes; les uns sont du domaine de l'érudition classique, les autres servent à éclairer les textes anciens et les origines de la littérature allemande. Ainsi, on doit à L. l'édition la plus estimée des *Nibelungen,* d'après la confrontation des divers manuscrits. Il procédait en critique avec un esprit de méthode irréprochable.

La Clos (PIERRE CHODERLOS de), littérateur français, né en 1741, à Amiens, m. en 1803. Une contre-épreuve très licencieuse de *Clarisse Harlowe,* un catéchisme de débauche qu'on appela les *Liaisons dangereuses* (Amsterdam et Paris, 1782, 4 p. in-12) le classa d'abord au premier rang des pervertisseurs de son époque, bien qu'un tel livre puisse, à certain égard, dégager une leçon morale par l'exem-

ple qu'il donne de tous les excès où se porte un voluptueux sans principes, uniquement occupé de l'intérêt de ses passions. Lorsque le peintre de Valmont et de la marquise de Merteuil, alors capitaine d'artillerie, renchérissait ainsi sur Crébillon il était en pleine jeunesse. Après Thermidor il devint général de brigade et combattit vaillamment pour la France sur le Rhin et en Italie. Il a laissé des pages, qui ne sont pas dénuées de mérite, concernant la guerre, les finances, l'économie politique.

La Condamine (Charles - Marie de), mathématicien et écrivain, né à Paris en 1701, reçu à l'Académie française en 1760, m. en 1774. En dehors de ses travaux rigoureusement scientifiques, sont à mentionner ses relations de voyages (Paris, 1745, in-8°; 1751, in-4°); sous des dehors simples et négligés, on y rencontre une foule de traits agréables et plaisants. Ce savant, qui eut toujours la plus laborieuse activité, égayait sa vieillesse à rimer des pièces grivoises.

Lacordaire (Henri), célèbre orateur français, de l'ordre des dominicains, né à Recey-sur-Ource, en 1802; ordonné prêtre en 1827; élu représentant du peuple après la révolution de 1848, et membre de l'Institut en 1860; m. à Sorrèze, en 1861. Les conférences du Père L. à Notre-Dame de Paris eurent un retentissement prodigieux.



Lacordaire.

Peu d'orateurs, en effet, ont été aussi véritablement éloquents. Sa dialectique est quelquefois faible et un peu confuse; sa langue si personnelle n'est pas toujours correcte; sa philosophie insuffisante, on y remarque de la subtilité et de l'emphase. En revanche, combien sont admirables la fraîcheur d'imagination, la pénétrante chaleur d'âme, la variété de mouvements imprévus, qui forçaient l'admiration de la foule et poétisaient sur ses lèvres la parole de Dieu! (*Conférences*, 1835-50 3 vol. in-8°; *Œuv.*, 1858, 6 vol. in-8°.)

Lacretelle (Charles-Jean-Dominique de), historien français, né à Metz, en 1766; reçu à l'Académie en 1813; m. en 1855. Dans ses récits de la Révolution française (1821-26, 8 vol.) et des années qui suivirent la Restauration, comme dans ceux qu'il a faits des guerres religieuses du XVI° siècle ou des luttes philosophiques du XVIII°, on sent le moraliste plus encore que l'historien, un moraliste bienveillant et tolérant. On l'appelait **Lacretelle le Jeune**, pour le distinguer de son frère **Lacretelle l'Aîné** (1751-1824), qui s'occupa plus spécialement de jurisprudence et de philosophie législative.

Lacroix (Paul), dit le *Bibliophile Jacob*, polygraphe français d'une étonnante fécondité, né et m. à Paris, 1806-1884. La littérature d'imagination, l'histoire, la critique d'art, l'érudition, l'ont possédé tour a tour. Par ses premiers romans historiques, des fictions originales et vivantes telles que les *Deux fous* (1830), la *Danse macabre* (1832), il annonça Dumas, dont il fut l'un des collaborateurs les plus actifs. Enorme est la liste de ses productions romanesques. Aussi affamé de lire que pressé d'écrire, grand connaisseur de livres, il remit au jour une foule de textes vieillis. Enfin, il rendit l'érudition attrayante dans une série d'ouvrages, exécutés avec le concours d'écrivains et d'illustrateurs distingués, sur les mœurs et les arts du moyen âge, de la Renaissance, du XVII° et du XVIII° siècle.

Lacroix (Jules), romancier et poète français, né à Paris en 1809, mort en 1887. Il eut comme son frère, Paul L., la plume facile et productive. Nous rappellerons seulement ses grandes tentatives dramatiques d'adaptation à la scène du Théâtre-Français de l'*Œdipe-roi* de Sophocle, de la *Macbeth*, et du *Roi Lear* de Shakespeare. L'Académie décerna, en 1862, à sa traduction littérale en vers du chef-d'œuvre de Sophocle un prix de dix mille francs.

Lactance, *Firmianus Lactantius*, célèbre écrivain ecclésiastique, né en Afrique, m. vers 325. Se convertit au christianisme en 317. Lactance est le plus élégant des apologistes latins. Sa diction pure, noble, harmonieuse, sa science de la littérature et de la philosophie profane, lui ont fait donner le surnom de Cicéron chrétien. Son

principal ouvrage, les *Institutions divines* , quoique renfermant un certain nombre d'erreurs matérielles, présente une réfutation brillante du polythéisme. Nous avons encore de L. : *De Opificio Dei* et *De via Dei,* contre les Epicuriens; *De mortibus persecutorum.* La meilleure édition de ses œuvres est celle de Rome, 1641-1659. Elles ont été traduites en français par Louis Chevalier, 1726.

Ladine (langue). Idiome novo-latin, appelé aussi langue des Grisons, rhétho-roman et roumanche. Selon le savant philologue Ascoli, on comprend sous cette appellation trois groupes distincts : à l'est, le frioulan, parlé par plus de quatre cent cinquante mille individus, en Italie, sur les rives du Tagliamento, et en Autriche jusqu'à Goritz; au centre, le ladin parlé dans deux îlots du Tyrol autrichien: à l'ouest, le roumanche, qui s'étend sur une grande partie du canton suisse des Grisons. Le frioulan a des documents remontant au XIIe s., des inscriptions assez courtes, mais intéressantes au point de vue linguistique.

Lælius (CAIUS SAPIENS), orateur romain, né vers 186 av. J.-C., tribun du peuple, préteur, consul; m. vers 115. Il possédait, avec l'amour du bien et du beau, une manière de parler délicate et polie, où se reconnaissait, chez cet ami des Grecs, la fleur de l'atticisme. Lælius était lié d'une amitié si étroite avec Scipion Émilien, que les anciens ne nomment presque jamais l'un sans l'autre. (Voy. H. Hanna, *De C. Lælio Sapiente,* Leyde, 1832, in-8°.)

Laensberg ou **Lansbert** (MATHIEU). Voy. **Almanach**.

Lævius, poète latin, de la fin du Ier s. av. J.-C. [selon Teuffel], dont le nom est souvent confondu avec ceux de Livius, de Nævius, de Lælius. Il commença à imiter les formes variées de la poésie mélique des Grecs dans des poèmes érotiques et railleurs. *(Erotopægnia;* v. les *Poetarum latinorum reliquiæ* de Weichert, Leipzig, 1830.)

La Fare (CHARLES-AUGUSTE, marquis de), poète français, né en 1644 à Valgorge, m. en 1712. Homme d'épée, valeureux soldat et l'un des héros de la bataille de Senef, on le vit se révéler, dans le monde, comme un des causeurs les plus aimables, et, dans la poésie, comme un des chantres les plus séduisants des idées épicuriennes. Le nom de La Fare reste étroitement uni à celui de son ami Chaulieu. C'est la même poésie facile et riante, le même amour de la volupté, le même abandon, la même négligence de style. La Fare a moins de feu et de vivacité que Chaulieu; il a quelque chose de plus touchant et de plus tendre. On lit aussi avec beaucoup d'intérêt ses *Mémoires. (Poés., Mém. et Réflexions,* Amsterdam, 1755, 2 vol. in-12.)

La Fayette (MARIE-MADELEINE PIOCHE DE LA VERGNE, comtesse de), femme auteur française, née à Paris, en mars 1634, d'Aymard de la Vergne, maréchal de camp et gouverneur du Havre; mariée en 1655, à François Motier, comte de La Fayette; m. en 1693. Elle a été l'une des femmes les plus distinguées du XVIIe s., par sa qualité dans le monde, ses relations, son influence morale; cependant les agréments de l'étude, la séduction de ses esquisses historiques *(Mém. de la cour de France, pour les années 1688 et 1689; Hist. de Mme Henriette d'Angleterre,* 1720) ou de ses gracieuses nouvelles (la *Princesse de Montpensier,* 1660; *Zayde,* 1670; la *Princesse de Clèves,* 1678), et, depuis 1665, son amitié de cœur avec M. de la Rochefoucauld, furent les principales distractions de sa vie presque constamment retirée. Mme de La F. réforma le roman en France, le roman chevaleresque et sentimental, et lui imprima cette nuance particulière qui concilie jusqu'à un certain point l'idéal avec l'observation. La *Princesse de Clèves,* à la fois un essai timide et un pur chef-d'œuvre, ouvrit une nouvelle carrière aux imaginations. Le succès en fut général et pénétra dans les mœurs. Si Mme de La Fayette fut loin de posséder les ressources d'expression, de couleur, d'images, qui fleurissent dans la littérature actuelle, elle n'était nullement en retard pour la connaissance morale des hommes et le sens des passions; elle avait pénétré aussi avant que nos modernes analystes dans les secrets du cœur.

Lafitau (PIERRE-FRANÇOIS), théologien français, né en 1685, à Bordeaux, m. en 1724. Envoyé à Rome par l'abbé Dubois, il sut conquérir en même temps les bonnes grâces de Clément XI, qui le nomma évêque de Sisteron, et conserver celles de son protecteur pour lequel il obtint la promesse du cardinalat. *(Hist. de la constitution Unigenitus* [dirigée contre le jansénisme], Paris, 1733-38, 2 vol. in 12.)

Lafon (PIERRE), acteur et auteur tragique, né en 1773, dans le Périgord, m en 1846, à Bordeaux, où l'on avait représenté, sous son nom, en 1793, une tragédie faite au collège, la *Mort d'Hercule* (Libourne, 1792, in-8°). Après Talma, nul n'était plus admiré dans l'interprétation des grands rôles classiques ou chevaleresques.

La Fontaine (JEAN de), illustre poète français, le premier des fabulistes, né à Château-Thierry, d'un maître

des eaux et forêts, le 8 juillet 1621, m. à Paris, le 13 avril 1695. A dix-neuf ans, s'imaginan qu'il avait une vocation pour l'état ecclésiastique, il voulut entrer à l'Oratoire, s'en repentit presque aussitôt, rentra dans la maison paternelle, se maria, oublia, le lendemain, les devoirs de son nouvel état, et recommença de vivre au jour le jour, suivant le gré de son insouciance naturelle. Amené à Paris par la duchesse de Bouillon, protégé par le surintendant Fouquet qu'il n'abandonna point aux heures de disgrâce (v. la touchante élégie des *Nymphes de Vaux*), par le prince de Condé, par le duc de Bourgogne et la reine Henriette d'Angleterre; ami de Mmes de La Fayette et de La Sablière, chez lesquelles il vécut vingt ans, ainsi que de Mme d'Hervart, qui le recueillit après la mort de Mme de la Sablière, il fut reçu membre de l'Académie française en 1684.



La Fontaine.

Les contemporains de la F. ne nous ont point laissé ignorer qu'à sa physionomie on n'eût point deviné ses talents. Il avait un sourire niais, un air lourd, des yeux presque toujours éteints, nulle contenance. Au milieu des conversations, d'ordinaire, il était distrait, et ne savait ce que disaient les autres. Il rêvait, sans qu'il eût pu dire à quoi il rêvait. « Si pourtant, raconte Pellisson, il se trouvait entre amis, et que le discours vînt à s'animer par quelque agréable dispute, surtout à table, alors il s'échauffait véritablement, ses yeux s'allumaient, c'était La Fontaine en personne et non pas un fantôme rêveur de sa figure. » Plume en main, le poète livrait ses trésors. Il versait alors sur le papier les pensées les plus fines, les sentiments les plus exquis, les raisons les plus ingénieuses et les plus éloquentes. Son talent s'était formé de bonne heure dans la lecture de certains auteurs, qui laissèrent en lui une trace profonde. Rabelais et Marot faisaient ses délices. Il prit chez l'un et chez l'autre, et surtout chez ce dernier, un choix d'expressions et particulièrement de certains tours remplis d'agrément. Esprit simple, ingénu, sensé mais inconstant, distrait, il s'amusa longtemps à des récits badins, à des épigrammes, à des rondeaux, à de petites pièces de société où il apportait l'enjouement de Voiture, le sel de Catulle, la gentillesse de Marot et le tour inimitable de sa main. Il essaya de briller au théâtre (l'*Eunuque, Clymène, Daphné, Florentin*, la *Coupe enchantée*, etc.); il traduisit Térence, il s'inspira de Scarron, il s'abandonna longtemps à son humeur volage.

La F. n'était connu encore que par quelques-uns de ses *Contes*, qui lui avaient fait une réputation dans le monde élégant et licencieux, lorsqu'il donna, en 1668, ses premières *fables*. Il avait trouvé le genre qui convenait le mieux à son génie. Imitateur d'Esophe, de Phèdre, de Babrius, de l'Indien Vichnou-Sarma, de nos vieux trouvères, il les surpassa tous par l'agrément, la finesse et la variété. Il se surpassa lui-même dans la seconde et la troisième partie, en 1679 et en 1693. Dans ces recueils nouveaux, il ne s'en tint plus à la simplicité des anciens : il prit un plus libre essor, étendit ses sujets, y fit entrer toutes sortes d'aventures, y mit plus que jamais l'action, le mouvement, les grâces légères, l'éloquence même, et par-dessus tout la fleur de la poésie, la sagacité des observations, la finesse des éloges, l'art de plaire et de n'y pas penser. C'est vraiment à partir du sixième livre de ses fables que le lecteur se sent ravi, car on y marche de chef-d'œuvre en chef-d'œuvre. On a beaucoup disserté sur la morale plus ou moins contestable des apologues de La Fontaine; il n'est qu'une voix, qu'un jugement pour louer le charme suprême de ces petits drames où le plus naïf et en même temps le plus raffiné de nos écrivains a su réunir tous les tons sans disparate, tout exprimer, tout peindre avec une égale perfection. — Ch. G.

Lafontaine (Auguste), romancier allemand, né à Brunswick, en 1759, m. à Halle, en 1831. Doué d'une imagination riante et d'un esprit plein de douceur, ce représentant fécond du roman de famille (il signa cent cinquante volumes), s'est plu à répandre en ses récits la morale aimable dont il avait fait la règle de sa propre exis-

tence. L'art de nuancer les caractères, les intérêts et les passions lui ayant fait défaut, il ne put échapper à un écueil inévitable en pareil cas : la monotonie.

La Fosse (Antoine d'Aubigny de), poète tragique français, neveu du peintre Ch. de La Fosse, né à Paris, vers 1653 ; secrétaire du marquis de Créqui, puis du duc d'Aumont ; m. en 1708. Les idylles, odes, élégies, madrigaux, épigrammes, qui sortirent de sa plume, lui firent moins d'honneur que ses pièces de théâtre (*Polyxène*, 1686 ; *Crésus et Callirhoé*, 1698 ; *Manlius Capitolinus*, 1698 ; *Thésée*, 1700). Pendant un moment même, quelques-uns étourdis par le succès de son *Manlius*, — une très belle œuvre d'ailleurs — le regardèrent comme le premier poète tragique de son époque.

Lafuente (Modesto), historien espagnol, né à Rabanal, le 1er mars 1806 ; député aux Cortès ; m. en 1866. Armé d'une solide érudition, menant ensemble la peinture des mœurs et le récit des actes, il prit à tâche de reconstituer les annales de son pays ; une œuvre magistrale l'*Historia general de Espana* (1850-1862, 26 vol.) fit admirer la fermeté de son jugement, ainsi que la hauteur de ses vues.

Lagrange (Joseph-Louis, comte), savant français, né en 1736, à Turin, d'une famille originaire de la Touraine, m. en 1813. Cet illustre géomètre ne brillait pas moins, dans l'exposition des théories les plus abstraites, par l'élégance de la rédaction que par la fécondité des points de vue et la profondeur de la science. (*Mém.* de l'Académie de Berlin ; *Mécanique analytique*, 1811-1815, 2 vol, in-4°.)

La Guerliche. Type populaire bouffon des Flamands. C'est un meunier goguenard et sentencieux, ami des charades et des proverbes, personnification amusante du gros esprit qui court les rues. Il est, dans la Flandre, ce qu'est Ulenspiegel en Allemagne.

La Harpe (Jean-François de), critique et auteur dramatique français, né à Paris, en 1739 ; reçu à l'Académie le 20 juin 1776, en remplacement de Colardeau ; m. en 1803. Quelques essais poétiques, des « *Héroïdes* », assez médiocres, annoncèrent ses débuts. En 1763, il donna la tragédie de *Warwick*, qui fut un triomphe. Il ne retrouva plus ce succès au théâtre ; mais, en revanche, acquit une prééminence incontestable dans la critique. Nommé, en 1786, professeur au Lycée, il inaugura une méthode nouvelle, prit pour texte de ses leçons les auteurs classiques, le fit entendre eux-mêmes, et composa aussi une histoire raisonnée de tous les arts de l'esprit et de l'imagination. (*Le Lycée* ou *Cours de littérature*, éd. Buchon, Paris, 1825-26, 18 vol. in-8°.) Le succès en fut extraordinaire. Bien des jugements de La Harpe ont été révisés depuis lors. Son œuvre, néanmoins, a rendu un service considérable aux mœurs et aux lettres. Pour la première fois en France, il avait fait entrer l'éloquence dans la critique. C'est là son mérite le plus net.

Lai. Au moyen âge, sorte de récit en vers mêlé de musique ayant pour fond une petite aventure romanesque. Les trouvères français en furent redevables, primitivement, aux jongleurs ou harpeurs bretons ; et c'est par là que pénétrèrent dans notre littérature un certain nombre de fables celtiques. Tels de ces lais, en s'agglomérant, en se groupant autour d'un même personnage ou d'une même légende depuis longtemps entretenue par la tradition, étaient arrivés à constituer autant de biographies poétiques ou de romans épisodiques d'où découlèrent ensuite, naturellement, les romans de la Table ronde. Nous possédons, (de deuxième ou de troisième main) une vingtaine de lais narratifs en vers de 8 syllabes, dont une quinzaine, au moins, ont pour auteur Marie, dite Marie de France. (V. ce nom.) Il y eut aussi des lais *lyriques* d'une origine toute musicale aussi, mais d'une forme différente qui paraît avoir comme caractère distinctif, dit Gaston Paris, une certaine dissemblance dans les strophes qui composent la pièce. Ainsi le *lai du Chèvrefeuille* (XIIIe s.) Au XIVe s. Guillaume de Machault et son école introduisirent, parmi d'autres variétés de rythmes, le lai lyrique de douze strophes. Enfin il se confondit avec le *virelai*.

Laing (Malcolm), historien écossais, né en 1762, à Strynzia, dans les Orcades, m. en 1818. Auteur d'une importante *Histoire d'Ecosse*.(1800, 4 v. in-8°.) Le premier il eut le mérite de contester l'authenticité des poèmes ossianesques, composés par Macpherson.

Laisse. Tirade monorime dans les poèmes de la langue d'oil ; et, par ext., chanson, air, pièce de vers.

Lajard (Félix), archéologue et diplomate français, né a Lyon, en 1783 ; élu membre de l'Académie des Inscriptions en 1829 ; m. en 1858. Ses *Recherches sur le culte public et les mystères de Mithra* (1847-48, 2 vol. gr. in-4° avec atlas in-fol.) sont une étude magistrale des caractères, des transformations et des expressions multiples du dieu védique et perse, le maître de la lumière pure, l'astre du monde.

Lakanal (Joseph), homme politique et littérateur français, né dans l'Ariège, en 1762 ; membre de la Convention et du Conseil des Cinq Cents ; banni comme régicide, sous la Restauration, et durant quelques années, planteur à la Louisiane ; nommé membre de l'Académie des sciences morales en 1834, un an après son retour en France ; m. en 1845. Rendit des services inoublia-

bles aux lettres et aux arts, pendant la tempête révolutionnaire, en sa qualité de ministre de l'Instruction publique.

Lakistes. Ecole de poètes anglais, qui. vers le commencement du XIXe s., se groupèrent dans un même genre descriptif, unissant à l'amour de la nature la délicate analyse des sentiments. Les premiers d'entre eux, Wordsworth, Coleridge et Southey habitaient les rives des lacs du nord de l'Angleterre d'où leur était venu leur nom.

La Landelle (GABRIEL de), littérateur français, né à Montpellier, en 1812, officier de marine, m. en 1886. Romancier et poète des matelots, il raconta, chanta, en homme qu'avait longtemps roulé le vent du large, les belles légendes de la mer et les refrains du gaillard d'avant. (*Une haine à bord,* 1845; les *Princes d'ébène,* 1852, 10 vol. in-8°; le *Dernier des Flibustiers,* 1857, 5 v. in-8°; la *Vie du marin,* poème, 1852, etc.)

Lalli (GIAMBATTISTA), poète italien, né en 1572, dans l'Ombrie, m. en 1637. Egaya par des vers burlesques (*Opere poëtiche,* Milan, 1630, 2 vol. in-12) ses graves fonctions de jurisconsulte,

Lally-Tollendal (TROPHIME-GÉRARD, marquis de), orateur et publiciste français, né à Paris, en 1751, m. en 1830. Consacra sa jeunesse à la réhabilitation de son père, le général Lally, gouverneur de l'Inde, que la haine et la prévention avaient fait condamner à l'échafaud, sans qu'il eût été possible d'articuler contre lui aucun fait capital. (*Mém. et plaidoyers,* Paris, 1779 et suiv., in-4°.) Tous les cœurs avaient dès lors adopté « l'éloquent, le bon, le sensible Lally. » Membre des Etats-généraux en 1789, il contribua à rallier au tiers la minorité de la noblesse; mais effrayé ensuite par la marche torrentueuse de la Révolution, il abandonna la France pour l'Angleterre, où il croyait trouver le seul idéal du monde. La balance des trois pouvoirs était toute sa politique. (*Rapport sur le gouvernement qui convient à la France,* Paris, 1789, in-8°.)

La Luzerne (CÉSAR-GUILLAUME de), prélat et théologien français, né en 1738, à Paris; évêque de Langres en 1770; député aux Etats-Généraux, pair de France sous la Restauration et cardinal en 1817; m. en 1821. Savant commentateur des textes sacrés (*Explicat. des Evangiles,* Lyon, 1817, 5 vol. in-8°) et fervent apologiste de la religion chrétienne.

Lamark (JEAN, chevalier de), naturaliste français, né à Bazentin, en 1744, m. en 1829. Il posa les principes de la doctrine du transformisme (*Recherches sur l'organisation des corps vivants,*1802), dont les traits essentiels n'ont pas été changés par Darwin.

Lamartine (ALPHONSE-MARIE-LOUIS PRAT de), illustre poète français, né à Mâcon, le 21 octobre 1790, m. le 21 mars 1869. Peu d'écrivains se virent admirés, glorifiés de leur vivant, à l'égal de L. Une vaste acclamation avait salué comme une éclatante surprise ses premières *Méditations,* qui apportaient au monde des accents jusqu'alors inconnus. D'une extrémité à l'autre de sa carrière il fut immensément admiré. Après avoir été l'idole des femmes dans sa jeunesse, puis le modèle et le prince des poètes spiritualistes, L. avait groupé autour de sa personne, en la phase politique de son existence, les ardentes sympathies de tous ceux qui aimaient le peuple et la liberté. L'auteur des *Harmonies,* de *Jocelyn,* des *Girondins,* des *Confidences,* du roman de *Geneviève,* a laissé en vers



Lamartine.

et en prose des créations de premier ordre. Il eut aussi ses parties faibles. Il abusa de sa richesse et de sa fécondité merveilleuse, et manqua de cette sobriété attique, de cette force de concentration qui n'est qu'une exquise raison transportée dans l'art d'écrire. Sur la fin de sa vie, parce qu'il avait royalement dissipé toute sa fortune, il gaspilla les restes d'un beau génie en une foule de productions hâtives, écrites pour des spéculateurs, élucubrations historiques faisant plus ou moins mentir l'histoire, improvisations littéraires et politiques multipliées sans règle ni mesure. Mais la juste critique laissera dans l'ombre ce couronnement regrettable d'une magnifique carrière, pour voir avant tout

en L., le prince de l'élégie, le grand lyrique, le poète vraiment inspiré, qui, sans autre travail que de répercuter les battements de son cœur, pouvait exprimer avec des accords si mélodieux tous les sentiments tristes et doux enfermés dans la nature humaine.

Lamb (Charles), poète et essayiste anglais, né à Londres le 10 fév. 1775, m. en 1834. Il est placé au premier rang des critiques, des originaux, des remueurs d'idées et des humoristes de son pays. Il fut le continuateur des Addison, Swift, Steel, Goldsmith et Johnson. Son œuvre se compose de poésies, de pièces de théâtre, d'essais et de morceaux critiques publiés pendant de longues années dans diverses feuilles, notamment dans le *London Magazine*. Ses études sur Hogarth, Shakespeare et les poètes dramatiques du temps d'Elisabeth (*Tales from Shakespeare*, *Specimens*, 1808) sont devenues classiques. (Cf. Louis Depret, *Essais choisis de Lamb*.)

Lamb (lady Caroline), femme de lettres anglaise, née en 1785, morte en 1828. Célèbre par sa liaison romanesque avec lord Byron, qui se tourna plus tard en inimitié violente, elle a laissé quelques poésies, ainsi qu'un roman satirique.

Lambeck (Pierre), dit *Lambecius*, érudit allemand, né à Hambourg, en 1628, m. en 1680. Réputé comme l'un des plus savants bibliographes.

Lambert, poète dramatique français du xviie s., dont on signale avec quelque estime, pour des vers bien frappés, une comédie en cinq actes, en vers : la *Magie sans magie* (1660).

Lambert (Anne-Thérèse de Courcelles, marquise de), femme auteur française, née en 1647, à Paris, m. en 1733. On connait d'elle un touchant petit roman (la *Femme ermite*) et un certain nombre d'opuscules délicats (*Avis d'une mère à sa fille et à son fils*, 1727; *Lettres sur la véritable éducation*, 1729; le *Traité de l'amitié*, 1732), écrits avec pureté et agrément. Cette femme distinguée réunissait autour d'elle une élite d'hommes d'esprit; et son salon littéraire était un des régulateurs de l'opinion publique en matière de réputation.

Lambert le Tort (d'autres écrivent le *Cort*, c'est-à-dire le *Court*), trouvère du xiiie s. Voy. le **Roman d'Alexandre**.

Lambin (Denis), philologue français, né en 1516, à Montreuil-sur-Mer ; professeur de grec au Collège royal; m. en 1572. L'un des plus méticuleux et des plus laborieux parmi ces doctes du xvie s. qu'on voyait toujours occupés à traduire, compiler ou commenter la pensée des anciens. (*Ciceronis vita ex ejus operibus collecta*, Cologne, 1578, in-8°; éd. diverses.)

Lamennais (Félicité-Robert de), célèbre écrivain et philosophe français, 1782-1854. Le 19 juin 1782, naissait à Saint-Malo, dans la rue, où, à treize années de là, Chateaubriand avait vu le jour, F. de Lamennais, un grand agitateur d'esprit. Il naissait triste, apportant sous le ciel tourmenté de la Bretagne, un goût d'amertume, un tempérament maladif et fébrile. Sa vie fut une action perpétuelle, un « apostolat armé d'invectives et d'anathèmes. » L'*Indifférence en matière de religion*, apologie ardente du christianisme; le *Livre du peuple*, les *Paroles d'un croyant*, sorte de pamphlet apocalyptique ; l'*Esquisse d'une philosophie*,



Lamennais.

sont les principales productions de cette nature tempêtueuse, tour à tour ultramontain passionné, théocrate intraitable, déiste, révolutionnaire et philosophe démagogue. Un même système de haine éloquente appliqué aux sujets les plus divers, servi par une puissance extraordinaire de style (mélange pénétrant d'onction et de vigueur), par une élocution enchanteresse comme celle de Rousseau, — quand elle n'exagère pas l'éclat et la sonorité jusqu'à l'emphase: voilà tout Lamennais.

La Mésangère (Pierre de), littérateur français, né en 1761, m. en 1831. Aux curieux ou aux chroniqueurs, qu'intéressent les vicissitudes de la Mode, ses caprices et ses extravagances, se recommande son livre des *Costumes parisiens de la fin du XVIIIe s. et du commencement du XIXe*. (Extrait du *Journal des dames et des modes*, qu'il dirigea, à

partir do 1799 jusqu'en 1829, 33 vol. in-8°.)

Lameth (ALEXANDRE-THÉODORE, VICTOR, comte de), orateur et publiciste français, né en 1760, à Paris; membre des États-Généraux, préfet sous le Consulat et l'Empire, député sous la Restauration; m. en 1829. Le plus éloquent des trois frères Lameth, dont le nom revient si souvent alors, parmi les luttes de partis. *(Hist. de l'Assemblée Constituante,* 1828-29, 2 vol. in-8°.)

La Mettrie (JULIEN OFFROY de), médecin et philosophe français, né en 1709, à Saint-Malo; réfugié à Leyde, puis auprès du roi Frédéric, à la suite du scandale de ses publications athées et cyniques (l'*Homme-plante,* 1748; la *Vénus métaphysique,* 1851): nommé membre de l'Académie de Berlin; m. dans cette ville, d'une indigestion, le 11 novembre 1751. Les coryphées de la troupe philosophique où il s'était enrôlé le traitaient assez mal; d'Argens le trouvait fou au pied de la lettre, et Voltaire plus qu'à moitié; Diderot le représente comme un auteur sans jugement. Il y eut, dans ses fumées, pourtant, quelques traits de flamme.

Lamoignon (GUILLAUME de), magistrat français, né en 1617, à Pari ; premier président au Parlement de Paris; m. en 1677. Modèle d'intégrité, c'était en même temps un jurisconsulte profond. *(Arrêtés de Lamoignon,* 1702, in-4°; 1783, 2 vol. in-4°.)

Lamoignon (CHRÉTIEN-FRANÇOIS de), magistrat, fils du précédent, né en 1644, m. en 1709. Homme de goût, et, comme son père, ami des lettres, cet illustre avocat général se plaisait à réunir les plus distingués des gens de lettres, Racine, Boileau, Bourdaloue, dans sa retraite de Bâville, au moment des vacances du Parlement. Ses plaidoyers ne furent pas recueillis.

Lamoignon de Malesherbes. Voy. **Malesherbes.**

La Morlière (CHARLES-AUGUSTE DE LA ROCHETTE, chevalier de), littérateur français, né en 1719 a Grenoble, m. en 1785. Aventurier d'une espèce particulière, intrigant sans scrupule, après s'être fait chasser des mousquetaires, il s'était créé une bizarre industrie qui consistait à soutenir ou à faire tomber, par des cabales payées, les pièces de théâtre. Lui-même publia des romans *(Angola,* 1746, 2 vol. in-12), essaya de la comédie, sans succès, et mourut dans une profonde misère.

La Mothe Le Vayer (FRANÇOIS de), écrivain et philosophe français, né en 1588, à Paris: reçu à l'Académie en 1639, historiographe de France, précepteur royal et conseiller d'Etat; m. en 1672. C'est une physionomie originale, parmi les penseurs du XVII° s. Grand pyrrhonien, et professant le doute universel avec les déguisements et les précautions que lui commandait le temps, il déclarait, en particulier, la raison incapable d'avoir un avis sur les choses de la foi et même sur la religion naturelle. *(Cinq dialogues faits à l'imitat. des anciens par Moratius Tubero.* Francfort, 1698, in-4°.) Il combattit d'une manière très piquante cette opinion que la morale des modernes vaut mieux que celle de l'antiquité. (*De la vertu des Païens,* 1642, in-4°; *Œuv.,* 1654, 2 vol. in-fol.)

La Motte (ANTOINE-HOUDART de), littérateur français, né en 1672, à Paris, reçu à l'Académie en 1710; m. en 1731. S'essaya avec succès dans tous les genres, et laissa un nom sans laisser d œuvre. Cet écrivain, qui partagea les idées singulières de Ch. Perrault et ses préventions contre les anciens, ne distinguait pas assez la différence qui sépare les bons vers de la prose. Il faisait peu de cas de l'harmonie et du rythme. La dureté de ses vers, qui rappelle celle de Chapelain, a été raillée par Voltaire. Une situation intéressante fit le succès d'*Inès de Castro* (1723). Nul ne lit plus aujourd'hui cette tragédie, dont on cite encore le titre. On ne lit guère davantage ses *Fables* où, prenant une autre route que La Fontaine, il voulut remplacer la naïveté et le naturel par ce qu'il appelait *le pensé*. Quelques inventions heureuses, exprimées en un style dur, hérissé de termes abstraits, n'ont pu mettre La Motte au rang des grands poètes. — CH. G.

Lampride (ÆLIUS-LAMPRIDIUS), historien latin, un des six auteurs de l'*Histoire d'Auguste,* pour les *Vies* de Commode, d'Antonin Diadumène, d'Héliogabale et d'Alexandre Sévère. Il vivait en même temps qu'Elius Spartien, avec lequel on l'a parfois identifié.

Lamy (BERNARD), philosophe français, de la congrégation de l'Oratoire, né en 1640, au Mans, m. en 1715. Défenseur de la doctrine cartésienne, c'était un esprit juste et un logicien fort remarquable. *(L'art de parler*, Paris, 1675, in-12, *Entretiens sur les sciences,* Lyon, 1684, in-12.)

La Nauze (LOUIS JOUARD de), érudit français, né en 1696, à Villeneuve d Agénois; reçu à l'Académie des Inscriptions, en 1729; m. en 1773. Sur divers points de chronologie ancienne,

il avait soutenu contre le savant Fréret des polémiques assez vives.

Lancaster (Joseph), pédagogue anglais, né à Londres, en 1778, m. en 1838. Propagateur de la méthode dite Bell-Lancaster, appelée aussi *lancastrienne*; — cette méthode renouvelée de l'enseignement mutuel qui a donné aux écoles d'Angleterre et des Etats-Unis une physionomie toute particulière (*Improvements in education*, 1803; *the British System of education*, 1810.)

Lancelot du Lac. Héros des romans de chevalerie du cycle de la Table Ronde et titre de deux romans d'aventures, l'un gallois, l'autre provençal. Celui-ci, attribué au troubadour Arnaud Daniel, ne nous est connu que par une double traduction : allemande (celle d'Ulrich de Zazichoven, XII[e] s.) et hollandaise (éd. Jonckbloet, La Haye, 1846). Quant au Lancelot gallois, la longue série de ses aventures remplit une suite de cinq romans : *Gallehot*, la *Charrette, Agravain*, la *Quête du Graal* et la *Mort d'Artur*. Dans les deux premières branches, la légende mystique du « saint Graal » est mise de côté pour faire place à des scènes de courtoisie galante, d'amour chevaleresque. Dans la troisième et la quatrième partie reparaît l'idée sainte. Les miracles, les prophéties, les visions succèdent aux passes d'armes mondaines, et la place d'honneur est occupée maintenant, non par Artur et Gauvain, non par Lancelot qui pleure ses amours coupables et veut renoncer à Genièvre, mais par une élite de pieux serviteurs parvenus au plus haut degré des vertus chevaleresques, morales et religieuses. Cependant le livre profane restait inachevé. Il se termine par la

Miniature extraite du Lancelot en prose (Manuscrit de la Bibliothèque nationale).



guerre qui éclate entre Artur et Lancelot, au sujet de Geniévre, et par l'expiation définitive de la reine et du chevalier, se réfugiant en des monastères afin d'y racheter leurs égarements de jeunesse.

Le fragment du vaste roman de Lancelot intitulé la *Charrette* avait été mis en vers, dès la fin du XIIe s. (Voy. **Chrestien de Troyes.**)

Lancre (PIERRE de), démonographe du XVIe s. Son *Tableau de l'inconstance des mauvais anges et des démons* (Paris, 1612, in-4°), le montre aussi crédule que fanatique ; il admettait la réalité de tous les aveux arrachés par la torture à des malheureux accusés de maléfices.

Landino (CRISTOFORO), littérateur italien, né à Florence, en 1424 ; précepteur de Laurent de Médicis ; m. en 1504. Aux plus belles heures de la renaissance italienne, il composa des dialogues, dont les personnages, retirés pour prendre le frais au couvent des Camaldules, disputent pendant plusieurs journées pour savoir laquelle des deux vies est supérieure, l'active ou la contemplative. (V. aussi ses *Commentaires* sur Dante, sur Horace, sur Virgile.)

Landon (LETITIA-ÉLISABETH, mistress MACLEAN), femme poète anglaise, née en 1803, m. en 1838. Douée d'une singulière facilité, elle produisit, en sa courte carrière, des œuvres gracieuses, élégantes (l'*Improvisatrice*, le *Troubadour*, et autres poèmes), mais où manque la profondeur, aussi bien que dans les romans où elle a décrit des scènes de la vie aristocratique de son temps.

Landor (WALTER-SAVAGE), littérateur anglais, né à Ipsley-Court, en 1775, m. à Florence, en 1864. D'un caractère turbulent et ingouvernable, il se fit beaucoup d'ennemis ; d'un talent singulier et original, il eut l'auditoire le plus choisi que pût souhaiter un poète, mais un auditoire peu nombreux, et qui ne s'est accru que lentement. Landor a reproduit en son poème du *Comte Julien*, d'une façon tragique, une vieille légende espagnole. La prose de ses *Conversations imaginaires* se distingue par une animation et une vigueur étonnantes.

Lane (EDWARD-WILLIAM), voyageur et archéologue anglais, né à Hereford, en 1801, m. en 1876. On lui doit beaucoup d'ouvrages sur les langues et les antiquités orientales, entre autres une traduction des *Mille et une Nuits*, avec des notes et des anecdotes attachantes.

Lanfranc (PIERRE), célèbre théologien et prélat italien, né à Pavie, en 1001, prieur au Bec, puis archevêque de Cantorbéry, m. en 1089. Il obtint la confiance entière de Guillaume le Conquérant, qui lui laissait l'administration du royaume, pendant ses voyages en Normandie. « Homme positif, homme d'autorité, de dogme, de gouvernement, de résistance, » on le compare justement à saint Bernard. Il avait soutenu le dogme eucharistique contre l'hérésie de son émule et rival, Béranger de Tours. (*Œuv.*, éd. de dom d'Achery, Paris, 1648, in-fol.)

Lanfrey (PIERRE), publiciste et homme politique français, né à Chambéry, en 1828 ; élu, en 1871, membre de l'Assemblée nationale ; sénateur inamovible ; m. en 1877. Déploya une incontestable vigueur de pensée, dans son *Essai sur la Révolution française* (1858) et dans sa très réaliste *Hist. de Napoléon Ier* (5 vol. in-8°.) En 1885, M. d'Haussonville a livré à la publicité la correspondance de P. L. (2 volumes.) Ces lettres contiennent des vues parfois prophétiques sur les événements, et sont écrites dans un style d'une rare correction ; mais elles donnent une idée bien amoindrie du caractère de ce républicain austère, maltraitant dans l'intimité tous les hommes de son parti qu'il connut ou servit.

Lange (RODOLPHE de), pédagogue allemand, né à Münster, en Westphalie, en 1439. Il fut un actif promoteur des études classiques. C'était aussi un poète.

Langebeck (JACQUES), érudit et historien danois, né dans le Jutland, en 1710 ; conseiller d'Etat, membre des sociétés royales des sciences de Copenhague et de Stockholm ; m. en 1775. Fondateur du *Magasin danois* (Danske magasin, Copenhague 1745-52, 6 vol. in-4°) ainsi que de la grande collection des écrivains danois du moyen âge. (*Scriptores rerum danicarum medii ævi partim hactenus inediti*, 1772-76, I-IV, in-4°) continuée par Shœning ; et l'un de ceux qui travaillèrent avec le plus de zèle et de science à élucider les origines de ce peuple scandinave.

Langlande (ROBERT). Voy. **Laboureur (le).**

Langue. Le parler, l'idiome de chaque nation ; ensemble de sons articulés, servant à exprimer les idées et les choses.

Le savant ethnographe Müller estime que, dans le monde entier, on parle 930 langues, outre les dialectes qui sont innombrables.

On divise généralement tous les idiomes parlés sur notre globe en trois grandes classes : 1° celle des langues *monosyllabiques* ; 2° celle des langues *agglutinantes* ou *agglutinatives*, qui combinent une série de mots primitifs, mais sans les fondre en un tout véritablement organique ; 3° celle des langues *à flexion*, où la combinaison a amené cette fusion, où la trace des éléments constitutifs du mot est difficilement reconnaissable.

Le chinois et quelques idiomes parlés par les peuples voisins de la Chine, les Siamois, les Tibétains, et, d'une manière moins complète le birman ou barman et les langues *himalayennes;* enfin certains des nombreux idiomes parlés dans les deux continents américains ou en Afrique par les populations indigènes représentent le monosyllabisme.

Les langues à flexion sont les plus parfaites. Elles comprennent celles de la race indoeuropéenne (hindoues, éraniennes, helléniques, italiques, celtiques, germaniques, slaves, lettiques) et celles de la race sémitique (assyrienne, hébraïque, phénicienne, arabe). Cependant, nous ne devons pas nous dissimuler que le double caractère de la synthèse et de la déflexion (Voy. ce mot) peut se rencontrer parfois dans les idiomes de populations peu éclairées, comme il arrive dans le *dakota,* parlé par une tribu de ce nom habitant les bords du Mississipi et appartenant aux dialectes sioux. Dans cette langue éminemment agglutinante, le verbe présente différentes voix, telles que la voix active, la voix fréquentative, la voix possessive, la voix attributive, lesquelles se forment par l'addition de certaines syllabes ou par l'incorporation de pronoms, ou même par certains changements d'une lettre radicale ; ce qui rappelle les conjugaisons fortes des Allemands. On rencontre des traces de déflexion pareillement dans les langues caucasiques.

Entre les langues monosyllabiques et les langues à flexion, il faut placer la classe intermédiaire, mais variée, mais immense des langues agglutinantes. Celles-ci se font toutes remarquer par le principe de la déflexion ou du symbolisme, mais elles se rapprochent, par d'autres caractères, tantôt du système monosyllabique, tantôt des idiomes sémitiques, et tantôt des langues indo-européennes ; quelquefois même elles se rattachent à deux ou trois de ces séries à la fois.

Dans cette grande classe des l. agglutinantes, nous distinguons trois groupes. Le premier se rapproche par sa structure, surtout, des langues sémitiques : c'est le groupe des idiomes africains qu'on peut appeler à juste titre idiomes *atomiques*, Ils se font remarquer généralement par l'abondance des lettres labiales et la répétition fréquente des voyelles sombres *(o, u)*. Généralement aussi les consonnes doubles y sont rares et les voyelles y sont prononcées nettement. Les mots s'y forment surtout à l'aide de préfixes, circonstance qui établit une ligne de démarcation profonde entre ces langues et les langues tatares, qui n'admettent pas que la racine soit au second rang. Le second groupe se placera avantageusement entre les langues sémitiques, auxquelles il semble emprunter quelques-uns de ses procédés les plus originaux, et les langues indo-européennes dont il paraît adopter l'antique synthétisme ; c'est le groupe des langues tatares, parlées depuis les confins de la Chine jusqu'à la mer Baltique, jusqu'aux portes de Vienne. Le troisième groupe est celui des idiomes appelés par Schleicher et Lieber *incorporants* ou *holophrastiques,* qui, poussant le synthétisme à bout, résument la phrase entière dans un seul mot, et qui, au premier abord, paraissent ainsi dépasser la puissante flexibilité des langues indo-européennes. Ces idiomes sont parlés par la très grande majorité des tribus indigènes de l'Amérique du Nord et de l'Amérique du Sud. Néanmoins, on en rencontre aussi sur d'autres points du globe, isolés au milieu de populations parlant des langues d'une structure différente.

Le premier groupe des l. agglutinantes nous est encore imparfaitement connu ; il renferme, avons-nous dit, le grand nombre des idiomes africains. Ceux-ci ont quelque chose de la simplicité des langues sémitiques, dont ils sont loin, par contre, de posséder le symbolisme pénétrant. Mais, à cause de l'affinité même qui semble toujours avoir régné entre eux et ces dernières, la civilisation sémitique paraît avoir exercé un empire particulier sur les populations libyennes, et les langues sémitiques avoir déteint sur leurs idiomes. On en pourrait fournir des exemples, en prenant pour base de comparaison la langue *copte,* qui est considérée comme la continuation de l'ancienne langue égyptienne.

Le second groupe, qui comprend les idiomes de la souche tatare, se divise en deux grandes masses essentiellement distinctes. L'une, la famille tatare proprement dite, ou la famille de l'Altaï, orientale-asiatique, embrasse le tongouze (dont le mandchou est un dialecte), le mongol, le turc ; l'autre la famille tatare de l'Oural, occidentale-européenne, se compose des l. finnoises appelées *tchoudes,* chez les Slaves, et connues aussi en Europe sous le nom d'ouraliennes. Le développement de ces l. s'est fait d'Orient en Occident, de la mer Japonaise à la mer Baltique. Trois lois leur sont communes à toutes : 1° le radical n'admet jamais une des syllabes se plaçant à sa tête ; 2° le régime précède presque toujours le régissant ; ainsi le génitif a le pas sur son régime, l'objet a le pas sur le verbe (quelque chose d'analogue s'observe dans le japonais) ; il n'y peut pas avoir de prépositions, il n'y a que des *postpositions ;* 3° l'unité du mot y est assurée par une certaine harmonie des voyelles (dures *a, o, u ;* molles, *ai* [*e*], *eu, u ;* moyennes *i* ou *e*). Les voyelles des syllabes indiquant la relation sont forcées de s'adapter ou de s'assimiler à la voyelle du radical.

MM. Max Müller et Logan ont découvert qu'il existait une affinité entre les langues tatares et les idiomes parlés par les anciens habitants de la presqu'île gangétique, refoulés vers les montagnes, à l'extrémité méridionale du pays appelé le *Dekkan.* (Ces idiomes : le *telinga,* le *télougou,* et surtout le *tamoul* sont compris sous le nom générique d'idiomes dravidiens.) Toutefois, la tendance agglomérative des sons est plus prononcée dans les langues *dravidiennes,* particulièrement le tamoul, que dans aucune l. tatare. Les deux grandes familles ont pour trait commun l'emploi des postpositions ; mais celles-ci sont plus nombreuses dans les l. tatares. Quant au japonais, il a bien des affinités avec le coréen d'une part et le chinois de l'autre.

Le troisième groupe des l. agglutinantes renferme les l. *holophrastiques* ou *polysynthétiques* parlées par l'immense majorité des indigènes de l'Amérique. Nous venons de dire que ces idiomes expriment souvent un grand nombre d'idées au moyen d'un seul mot. Nous pouvons ajouter qu'ils ont quelquefois un mot particulier pour chaque groupe d'idées. Dans l'iroquois, par exemple, cette phrase : *Je donne de l'argent à ceux qui sont arrivés pour leur acheter encore des habits avec cela,* peut se traduire en un seul mot contenant vingt-et une lettres, quand nous sommes forcés d'employer dix-sept mots. Il va sans dire que dans ces étranges composés il faut voir une agglomération de radicaux et de mots simples violemment contractés et apocopés. Dans cette l., l'abstraction est nulle ; et l'épithète ne s'y trouve pas isolée. En revanche, le nombre des conjugaisons est prodigieux ; encore la plupart des tribus américaines ne connaissent-elles pas la conjugaison pure et simple. Les

Mohicans ne peuvent pas dire : *j'aime, tu aimes ;* ils ont l'habitude d'ajouter immédiatement l'objet de leur affection et de conjuguer : *je l'aime, je t'aime, je vous aime,* etc., et d'exprimer toutes ces idées par un seul mot.

Dans les langues comme dans le mouvement historique et littéraire des peuples la nature semble s'être essayée à tous les systèmes. Les l. monosyllabiques et polysynthétiques forment les deux extrêmes. Les l. indo-européennes, en leur qualité de l. à flexion, paraissent un instant donner dans l'excès de complication des idiomes américains ; mais en réalité elles participent aux avantages des deux autres classes. Les l., qui par leur originalité, par leur expressive simplicité, la force de leur pensée, la valeur des œuvres littéraires et poétiques qu'elles ont enfantées s'en rapprochent le plus, sont les l. sémitiques, quoiqu'elles semblent donner un peu dans l'extrême opposé, que nous représente le chinois. Toutefois, a multiplicité des l. étant renfermée dans ces catégories, il est remarquable que celles qui e paraissent séparées des l. les plus parfaites que par une faible distance, les l. *polysynthétiques,* sont celles qui, dans l'histoire du monde, occupent le moins de place et ont le moins illustré les peuples qui les parlent ; tandis que la l. monosyllabique des Chinois a produit une grande et importante littérature. C'est que l'obscurité qui naît de la complication est plus funeste au développement de l'esprit que celle qui résulte de la pauvreté d'une langue.

Si l'on s'efforce d'embrasser d'un seul coup d'œil toute la terre ferme du globe, on ne peut résister à la pensée qu'il y a des climats pour le développement de l'esprit humain et des l., comme il y en a pour celui des races. Les contrées, qui, jusqu'à ces derniers temps, ont été les plus éloignées du mouvement général de la civilisation, sont celles où nous rencontrons les genres extrêmes des langues. Les peuples qui habitent les parties les plus orientales de l'Asie parlent des idiomes monosyllabiques. Les tribus qui parcourent les bords opposés du grand Océan affectent le système si compliqué des l. polysynthétiques. Le réseau des l. tatares et ougro-japonaises commence aux frontières de la Chine, s'étend sur tout le nord de l'Asie, occupe une partie de la Russie d'Europe, s'avance d'un côté jusqu'à la mer Baltique et de l'autre y pénètre en pointe par le magyar à travers les populations slaves et germaniques. Au sud de ce réseau se déploie celui des l. indo-européennes. Parti du pied de l'Himalaya, il gagne l'Europe, à travers l'Inde et la Perse, et occupe ce continent presque tout entier et s'étend sur les vastes colonisations européennes. Entre les populations indo-européennes, au nord, et du sud-ouest de l'Asie au midi, se déroule, en s'enchevêtrant sur bien des points dans les premières et en enveloppant les autres de plus en plus, la zone des tribus sémitiques, parlant toutes des idiomes tellement semblables que leur affinité n'a pas eu besoin de preuves et que leur origine identique est et a été de tout temps acceptée comme un fait incontestable. Les langues atomiques, telles que le *copte,* etc., se trouvent refoulées dans l'intérieur de l'Afrique, quoiqu'elles semblent tendre la main aux idiomes si imparfaits et presque monosyllabiques qui sont en usage aux îles de la Polynésie, de la Malaisie, etc.

C'est ainsi que les l. monosyllabiques et polysynthétiques occupent deux extrémités de notre globe, et que les l. tatares et africaines en occupent deux autres. Au milieu de ces groupes, on rencontre celui des l. à flexion parlées par les races les plus intelligentes du globe, qui, placées ainsi comme au cœur de l'humanité, rayonnent dans tous les sens et dont les langues entament peu à peu les idiomes imparfaits et moins complets des autres peuples.

Il va sans dire que ces zones de l'esprit et du langage humain ne sauraient rien avoir d'absolu. Dans chaque continent nous trouvons des l. qui ne rentrent pas dans le système adopté par la majorité de ses habitants et qui suivent fortuitement celui qui prévaut dans un continent éloigné. Attribuera-t-on ces exceptions à des déplacements des races, résultats de ces migrations si fréquentes à une époque primordiale ? Nous ferons observer que souvent ces langues ne se rattachent ni par leurs racines ni par d'autres éléments constitutifs à aucune grande famille et qu'elles restent isolées au milieu d'idiomes parlés par des races parentes ou dominées par un système grammatical analogue. Tels le basque, en Europe, et plusieurs langues caucasiques. (Benloew.)

Ici, dans notre cadre limité, nous n'avons pu que faire une répartition bien sommaire et forcément restreinte des langues qui se partagent aujourd'hui le globe, ou qu'on y a vues autrefois naître et mourir. Mais à combien de considérations d'ordre moral et philosophique prêterait l'étude générale des langues, en dehors même des questions infinies et complexes qu'elle soulèverait, dans le vaste champ de la philologie ! « Les langues, a dit Leibnitz, sont le meilleur miroir de la pensée et une analyse exacte de la signification des mots ferait mieux connaître que toute autre chose les opérations de l'entendement. »

Languet (Hubert), publiciste français, né en 1518, à Vitteaux, m. le 30 sept. 1581, à Anvers. Gagné par Mélanchton à la Réforme, il porta des idées hardies moins dans les controverses religieuses que sur le terrain politique et libéral. Dans son livre célèbre intitulé *Vindictæ contra tyrannos* (Bâle, 1581, in-8°) et publié sous le pseudonyme de Junius Brutus, il considère le gouvernement comme un contrat entre Dieu, le roi et le peuple; contrat qui devient nul pour le peuple, lorsque le roi le viole lui-même. L. est un penseur et un écrivain. « Son latin vigoureux, coloré, dit Lenient, a des reflets bibliques sous lesquels on sent courir et palpiter l'âme moderne. »

Lanjuinais (Jean-Denis, comte), orateur et publiciste français, né en 1773, à Rennes; député aux Etats-Généraux, membre de l'Institut; m. en 1827. Ardemment attaché dès son enfance aux croyances chrétiennes, il puisa dans l'Évangile le principe de l'égalité qu'il ne cessa de défendre, au sein des assemblées et par le livre, par le journal. En matière politique, après avoir envisagé, d'une opinion indépendante, les diverses espèces de gouvernements, il n'hésitait pas à donner la préférence au gouvernement représentatif et constitutionnel. *(Hist. abrégée du droit constitutionnel français.)*

L'éloquence de Lanjuinais était brève, incisive. Elle allait directement au but par des expressions toujours vives et souvent véhémentes. Dans les heures calmes de sa carrière politique, il s'occupa avec distinction d'études spécialement relatives aux langues orientales et de questions de droit public. (*Œuv.*, Paris, 1832, 4 vol. in-8°.)

Lano (Pierre de), littérateur français, né près de Boulogne-sur-Mer, en 1859. Ecrivain très productif, on l'a vu se répandre en toute sorte de genres et de sujets. On lui doit, en particulier, une curieuse série de volumes sur le second Empire; et, sous une forme bien différente, des analyses de psychologie passionnelle (le *Carnet d'une femme*, etc.) fort *suggestives*, comme on dit aujourd'hui, mais où la morale n'a rien à voir.

La Noue (Jean-Baptiste Sauvé, dit), acteur-poète français, né en 1701, à Meaux, m. en 1761. Outre une heureuse comédie en cinq actes en vers, la *Coquette corrigée* (1756), on vit accueillir avec grande faveur la tragédie de *Mahomet II*, qui, sans être un chef-d'œuvre, a des caractères bien saisis et une couleur dramatique parfois très vive.

La Noue (François de), mémorialiste français et célèbre capitaine calviniste, né en Bretagne, en 1531, m. en 1591. Mêlé aux luttes cruelles qui déchiraient alors la France, il a mérité ce bel éloge de Henri IV : « C'était un grand homme de guerre et encore plus un grand homme de bien. » Tous ses contemporains ont loué les belles qualités de son âme. Ses *Mémoires*, qui racontent les événements de 1562 à 1570, du massacre de Vassy à la troisième paix entre les catholiques et les huguenots, et ses vingt-six *Discours politiques et militaires* (Bâle, 1587, in-4°) le mettent au rang de nos bons écrivains. Son style a de la gravité. Quoique soldat, La Noue n'était pas dépourvu de connaissances, il cite Tite-Live et Guichardin, mais il ne doit qu'à lui-même les traits ingénieux et pittoresques qui, de temps à autre, éclairent son langage. — Ch. G.

Lanson. Voy. **Jean de Lanson**.

Lantier (Étienne-François), littérateur français, né en 1734, à Marseille; m. en 1826. Des vers tournés avec une certaine facilité superficielle (*Recueil de poésies*, 1815), un fade roman calqué sur l'*Anacharsis* de Barthélemy (*Voyage d'Anténor en Grèce*, 1798, 3 vol. in-8°), des *Contes en vers* bien surfaits en mérite par les éloges de son ami La Harpe, et des comédies plutôt médiocres valurent à cet heureux auteur une vogue aussi bruyante que passagère. (*Œuv. compl.*, éd. de Flotte, 1836, in-8°.)

Lao-Tseu, Lao-Tsée ou **Lao-Kium**, célèbre philosophe chinois, né, selon une tradition populaire, au pays de Tchin, en 604 av. J.-C. Fondateur d'une secte très nombreuse, celle des Tao-Tsée ou sectateurs du Tao, ayant ses chefs, son culte, ses superstitions particulières, et dont la doctrine —



Lao-Tseu ou Lao-Kium.

une sorte de quiétisme positif et pratique — participe à la fois du système philosophique et du dogme religieux. Stanislas Julien a traduit en français deux ouvrages de Lao-Tseu : le *Livre de la voie et de la vertu* et le *Traité des récompenses et des peines*.

Lapidoth (Hélène Swarth, Mme), poétesse hollandaise de la fin du XIXe s. Elle a senti et traduit dans ses vers, avec une réelle maîtrise, avec une admirable richesse d'harmonie et de nuances, la tragique puissance de l'amour. Sous la forme pure et classique de ses sonnets, « on sent battre un cœur de femme tout frémissant de passion. » Mme Swarth-Lapidoth avait épousé un critique d'art connu pour ses études sur les peintres et graveurs français.

La Place (Pierre-Antoine de), littérateur français, né en 1707, à Calais, directeur du *Mercure*, de 1762 à 1764; m. en 1793. Zélé propagateur et traducteur de littérature britannique (*Théâtre anglais*, 1745-1748, 8 vol. in-12.)

La Place (Pierre-Simon, marquis de), illustre mathématicien et astronome français, né en 1749, en Normandie; reçu en 1816 à l'Académie; m. en 1827. Avec un talent admirable, fait de lumière et de précision, il a représenté la marche de l'esprit humain dans les recherches de la nature et l'invention des sciences. La *Mécanique*

céleste et l'*Exposition du système du monde* sont des monuments immortels. (*Œuv.* de Laplace, éd. 1842, 7 vol. in-4°.)

La Placette (JEAN), théologien et moraliste protestant, né en 1639, à Pontac; pasteur à Copenhague, où l'avait forcé de se réfugier la révocation de l'édit de Nantes; m. en 1718. Son grand sens, sa finesse unie à la profondeur du sentiment religieux, le firent surnommer « le Nicole des protestants. » (*Nouv. essais de morale,* Amsterdam, 1692-1705, 6 vol. in-12, etc.)

La Planche (LOUIS-REGNIER, sieur de), littérateur français, né dans le Poitou, m. vers 1580. Les écrits de ce publiciste, l'un des plus actifs, des plus intelligents et des mieux écrivants du parti huguenot, attestent un profond amour de la royauté. (*Du grand et loyal désir de M. M. de Paris envers la couronne de France,* 1565, in-8°; *Hist. de l'Estat sous François II,* 1836, 2 vol. in-8°.)

Lapon. Langue agglutinante, appartenant au groupe finnois et occupant l'extrême nord-ouest de la Russie, ainsi que quelques régions du nord de la Suède et de la Norwége. La grammaire du lapon, en ses quatre dialectes, concorde nettement avec celle du suomi et celle de l'esthonien.

La Popelinière (HENRI VOISIN de), historien français, né vers 1540, dans le Poitou, m. en 1608. D'Aubigné reproche à son *Histoire de France* (6 vol. in-fol.) des défauts considérables. En revanche, il le loue d'avoir sacrifié, outre les bienfaits de la reine-mère, « son patrimoine entier qui n'était pas méprisable » pour faire des recherches de tous côtés.

Laprade (VICTOR de), poète français, membre de l'Institut, né à Montbrison, en 1812, m. en 1883. *Eleusis* et *Psyché,* ses premières œuvres, où revivent des légendes antiques, *Hermia,* les *Idylles héroïques,* les *Poèmes évangéliques,* les *Symphonies,* les *Odes et poèmes,* les *Voix du silence,* et *Pernette,* une épopée champêtre, pleine de grâce, de vérité, et parfois d'éloquence, sont l'expression d'un talent tout idéaliste, toujours porté vers les hautes cimes. Une large conception de la nature et de ses rapports avec l'homme donne aux œuvres de V. de L. une portée supérieure, véritablement philosophique.

La Quintinie (JEAN de), célèbre agronome français, né à Chabanais, en 1626; nommé, en 1687, directeur des jardins de toutes les demeures royales; m. en 1688. Aussi habile dans la culture des arbres fruitiers que l'était Le Nôtre dans le dessin des parcs et des promenades, il s'est fait le théoricien de cet art utile. (*Instruct. pour les jardins fruitiers et potagers,* Paris, 1690, 2 v. in-4°.) Ses préceptes ont été suivis de toute l'Europe.

Larcher (PIERRE-HENRI), érudit français, né en 1726, à Dijon, m. en 1812. Il ne cessa d'étudier et de travailler jusqu'à son dernier soupir, ne trouvant de meilleur repos aux fatigues d'écrire que le délassement de la lecture. Ses traductions d'Hérodote, de Xénophon, d'ouvrages anglais ont une valeur d'exactitude et de documentation explicative bien reconnue. Le savant abbé eut avec Voltaire des démêlés assez vifs au sujet d'un ouvrage du patriarche qu'il avait critiqué (*Supplément* à la *Philosophie de l'histoire,* 1767, in-8°). Malheureusement l'inélégance de sa plume était d'une ressource trop faible, quoique fortifiée des armes de la raison, contre les traits d'un pareil adversaire.

Lardner (DIONYSIUS), encyclopédiste anglais, né à Dublin, en 1793, m en 1859. Homme de beaucoup de savoir et doué d'une intelligente activité, il dirigea une importante collection de cent trente-deux volumes in-8°, comprenant soixante-deux ouvrages divers sur la physiologie, les arts et manufactures, la philosophie, la biographie, l'histoire, avec le concours des écrivains les plus illustres de l'époque. (*Lardner's cabinet cyclopædia,* 1854, et suiv.)

La Révellière-Lépeaux (LOUIS-MARIE de), personnage politique et publiciste français, né à Montaigu, en 1753, député à la Convention, membre du Directoire; m. en 1824. Homme avisé beaucoup plus qu'homme de talent, il se vit porté au faîte par des événements qui dépassaient son intelligence et son caractère. Il est particulièrement curieux de lire, dans ses *Mém.,* Bruxelles, 1870, Paris, 1895, 3 vol. in-8°, les réflexions qui amenèrent cet homme d'Etat et ce naïf réformateur à la *théophilanthropie.*

La Rive (JEAN MAUDUIT de), tragédien français, né en 1747, à la Rochelle, m. en 1827. Il se fit le théoricien de l'art dans lequel il avait obtenu de brillants succès, avant la révélation écrasante du génie de Talma. (*Réflex. sur l'art théâtral,* 1801, in-8°; *Cours de déclamation,* 1804-10, 3 vol. in-8°).

Larivey (PIERRE de), auteur comique français, né à Troyes, d'une famille venue d'Italie, m. vers 1612. Imitateur des Italiens modernes aussi bien que des anciens Latins, mais imitateur de beaucoup de verve, il réclama la liberté d'écrire ses comédies en prose — chose neuve alors. La-

rivey avait l'esprit aisé, il joignait au tour facile de la parole une force comique digne de Molière et de Plaute. Beaucoup de fécondité, des plans bien faits, des saillies heureuses réparant bien des crudités et des licences, distinguent ses six premières pièces. Il en a compensé douze en tout; mais trois sont demeurées dans l'obscurité. (Les *Esprits*, le *Laquais*, la *Veuve*, le *Morfondu*, le *Jaloux* et les *Ecoliers*, la *Constance*, les *Tromperies* et le *Fidèle*.) Larivey traduisit d'une plume agile mais trop libre la seconde partie des *Nuits facétieuses* de Larivey. (Réimpr. avec la trad. de Jean Louveau, 1857, 2 vol. in-12.) — Ch. G.

La Rochefoucauld (François, duc de), prince de Marsillac, moraliste français, né à Paris, le 15 déc. 1613, m. le 17 mars 1680. Prit part aux intrigues de Mme de Hautefort et de Mme de Chevreuse contre Richelieu et resta en disgrâce jusqu'à la mort du cardinal. Leurré par Mazarin, il se rapprocha de Condé, dont la sœur, la duchesse de Longueville, le jeta dans la Fronde; les troubles terminés, il rentra en faveur. Il se mit alors à recueillir, au sein de la société la mieux choisie de la cour et de la ville, ses souvenirs et



La Rochefoucauld.

ses pensées. L'expérience qu'il avait acquise des hommes, de la petitesse des mobiles qui les font agir, de la médiocrité de leurs vues égoïstes, s'ajoutant à des dispositions naturellement mélancoliques, le portèrent à considérer toutes choses sous un angle défavorable. En ses *Maximes*, La R. a représenté l'homme en général et rapporté ses actions, ses sentiments, à un principe unique : l'amour de soi. Ses *Mémoires* sont pleins d'intérêt pour les faits qui concernent la régence d'Anne d'Autriche et la Fronde.

Laromiguière (Pierre), philosophe français, né en 1756, m. en 1837. Disciple de Condillac et maître de Cousin, se rattachant à l'ancienne école par les idées, la méthode et le choix des problèmes, se rapprochant de la nouvelle par ses tendances spiritualistes, il fut en philosophie le véritable trait d'union entre le XVIIIe et le XIXe s., dans son pays. Ses *Leçons sur les principes de l'intelligence ou sur les causes et les origines de nos idées* (1815-1817), résumé d'un cours professé à la Faculté des Lettres, vaudront d'être toujours citées pour l'élévation et la noblesse du style.

Larousse. Voy. Supplément.

Larra (Mariano-José de) célèbre écrivain espagnol, né à Madrid, le 24 mars 1809, et qu'un désespoir d'amour poussa au suicide, le 13 février 1837. Un pamphlet périodique (*El Pobrecito hablador*, le Pauvre causeur), où il frondait avec la verve d'un Addison les hommes et les choses du moment, avaient attiré d'abord l'attention sur son nom. Il fournit ensuite à la *Revue espagnole* et au *Monde* une série d'articles humoristiques, d'un style original et mordant qui furent réunis plus tard en un recueil posthume. (*Figaro, coleccion de articulos dramaticos, literarios, etc.*, Madrid, 1837, 5 vol. in-8°.) Passion et raison, vivacité d'esprit et fermeté de jugement, verve ironique et chaleur d'âme, tous ces mérites furent anéantis par une heure de défaillance. Ses *Œuv. compl.* (Madrid, 1843; Barcelone, 1885; Paris, 1848, 2 v. in-8°) renferment aussi des drames, des poésies et un roman.

Larroque (Mathieu de), théologien et controversiste français, du culte protestant, né près d'Agen, en 1619, m. en 1684. Il eut l'honneur de soutenir une polémique avec un adversaire tel que Bossuet. (*Réponse au livre de M. l'évêque de Meaux :* De la communion sous les deux espèces, Rotterdam, 1683, in-12.)

Larroumet (Gustave), littérateur français, né à Gourdon, en 1852; directeur des Beaux-Arts en 1888; maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris, membre de l'Institut; m. en 1903. On lui doit une monographie de Marivaux fort ingénieuse et complète. En outre, critique de littérature et critique d'art, il a su se rendre compte, à double titre, de l'influence profonde que chacun de ces deux genres exerce à l'égard de l'autre, et prouver par de remarquables interprétations qu'ils ne doivent pas s'ignorer mutuellement. Il a particulièrement établi comment des artistes, peintres ou sculpteurs, chacun avec ses moyens personnels et ses mérites d'exécution traduisent la pensée

commune de leur époque (*Études de littérat. et d'art;* plus. séries).

La Rue (le P. CHARLES de), humaniste et prédicateur français, de la Société de Jésus, né à Paris, en 1643, m. en 1721. Homme de science et d'imagination, poète français et poète latin (*Carminum libri IV*, 1754, in-12, et plus. tragédies de collège), auteur présumé de comédies jouées à l'Hôtel de Bourgogne sous le nom du Baron (*l'Andrienne*, *l'Homme à bonnes fortunes*), il fut surtout un des maîtres de la chaire. C'était un des orateurs dont le roi aimait le plus à suivre les sermons. Les contemporains admiraient les tours inattendus de son éloquence improvisatrice, sa manière de dire grande et animée (*Sermons*, Paris, 1714, 4 vol. souv. réimprimés).

La Rue (l'abbé GERVAIS de), érudit français, né en 1751, à Caen; élu en 1732 membre de l'Académie des Inscriptions ; m. en 1835. Avant la Villemarqué, il tenta de faire revivre les chants bretons (*Recherches sur les ouvrages des Bardes de la Bretagne armoricaine dans le moyen âge*, 1815, in-8°); et le premier il réfuta, par des raisons précises et justes — quoique faiblement exprimées — le système erroné de Raynouard sur la formation des langues néo-latines (*Essais histor. sur les bardes, les jongleurs, les trouvères normands et anglo-normands*, Caen, 1834).

La Salle (ANTOINE de), romancier français, né en 1398; secrétaire de Louis III, duc d'Anjou et roi de Sicile, précepteur des enfants du comte de Saint-Pol; m. en 1442. Le délicieux roman de mœurs chevaleresques : *Histoire et plaisante cronicque du petit Jehan de Saintré et de la dame des Belles-Cousines*, et la piquante satire des *Quinze joyes du mariage* le mirent au premier rang des conteurs du XVe s. On lui attribue le recueil célèbre des *Cent nouvelles nouvelles*, imité des conteurs italiens.

La Salle (JEAN-BAPTISTE), célèbre fondateur de l'Institut des Frères des écoles chrétiennes, né à Reims, en 1651, m. en 1719; béatifié par Léon XIII, en 1888. Chanoine de la cathédrale de Reims, il entreprit, en 1679, de fonder une congrégation uniquement destinée à instruire les enfants pauvres; il triompha de tous les obstacles, et les écoles de son Institut se sont multipliées parmi la France entière. On lui doit plusieurs ouvrages élémentaires, destinés à l'instruction ou à l'éducation des enfants de ces écoles (la *Civilité chrétienne*, etc.), et souvent réimprimés.

Las Cases (MARIN-DIEUDONNÉ, comte de), historien français, né près de Revel (Haute-Garonne), en 1766, m. en 1842. Nommé par Napoléon maître des requêtes au Conseil d'État, puis chambellan, il accompagna, après la défaite, le glorieux vaincu à Sainte-Hélène. Là, chaque soir, il consignait les entretiens qu'il avait avec Napoléon, ses paroles historiques et les détails de sa vie d'exil, se réservant de les développer, de les *orner* plus tard. On sait combien fut populaire le *Mémorial de Sainte-Hélène* (1re éd., Paris, 1823, 8 vol. in-8°): l'auteur en tira grande vogue et trois millions de profit.

La Serre (JEAN PUGET de), littérateur français, né en 1600, à Toulouse, historiographe de France, m. en 1665. Auteur fécond, mais complètement dénué de goût, d'un amas de volumes et et de tragédies en prose. Celles-ci eurent, quelquefois, avec très peu de mérite, beaucoup de succès. (*Thomas Morus*, 1641; *le Sac de Carthage*, 1643, etc.)

Lassen (CHRISTIAN), orientaliste allemand, né à Bergen, en Norvège, le 22 octobre 1800; professeur de langue et de littérature indiennes à l'Université de Bonn; associé étranger de l'Académie des Inscriptions; m. en 1876. L'un des maîtres de l'érudition moderne; un savant émule de Burnouf. (*Vieilles inscript. cunéiformes de la Perse*, Bonn, 1836; *Antiquité indiennes*, ibid., 1844-58.)

Lasus d'Hermione, poète grec du Ve s.; le maître du fameux Pindare. Il introduisit, dit-on, le premier dans Athènes la poésie dithyrambique. Deux vers seulement nous sont restés de Lasus; ils nous apprennent qu'il se servait parfois, dans ses chants doriens, de l'harmonie éolienne.

La Suze (HENRIETTE DE COLIGNY, comtesse de), femme poète française, née en 1618, fille du maréchal Gaspard de Coligny, m. en 1673. Séparée très jeune d'un mari plus que frivole, elle-même, dit-on, usa et abusa de sa liberté. Ses élégies galantes (*Recueils de poésies gal.*. 1684, 4 part. in-12 ; plus. éd.) auxquels Boileau trouvait un « agrément infini » ont un charme réel de grâce, de naturel, d'abandon.

Latine (langue et littérature). Les peuples qui, à la suite de migrations dont la date nous échappe, vinrent habiter la péninsule italique y apportèrent une langue d'un caractère tout à fait particulier. Ces peuples appartenaient à la famille indo-germanique et leur langage semblait détaché de la branche qui avait produit l'idiome des Grecs. V nus des bords de la mer Caspienne et du Pont-Euxin, ils avaient longtemps vécu d'une vie commune avec d'autres peuples, ils s'étaient initiés à un certain degré de culture, et ils

possédaient un vocabulaire proportionné à cette culture. « On y trouvait, dit Th. Mommsen (*Hist. Rom.*, t. I, p. 18) non seulement les expressions les plus simples de l'existence, des actions, des perceptions comme *sum, do, pater*, c'est-à-dire l'aspect primitif des impressions que le monde extérieur produit sur le cœur humain, mais encore un certain nombre de mots civilisés, non seulement en racines, mais arrivés à une forme déjà modelée par l'usage : c'est le domaine commun de la famille indo-germanique. Les Italiotes apportèrent aussi les idées fondamentales de la société ; la division en tribus, le sacerdoce, le père de famille, l'esclavage, l'établissement des jours destinés à la justice, à la nouvelle et à la pleine lune.

Ces populations diverses, malgré la communauté d'origine, parlaient des dialectes différents. Les Ombriens, les Marses et les Samnites semblaient se rattacher au rameau indo-germanique. Le langage italique avait une individualité qui le séparait de ces idiomes. Son étroite parenté avec le grec ne saurait être niée. Les Grecs et les Italiotes sont frères.

Parmi les idiomes italiques, le latin formait un contraste complet avec les dialectes ombro-samnites. Au milieu de tous ces peuples que reliait entre eux une espèce de fédération cantonale, il finit par s'élever une ville qui eut bientôt gagné sur ses voisins une prééminence politique et sociale : c'est Rome. Elle prit successivement à travers les âges un accroissement et une importance, qui subjuguèrent les peuples voisins. Pourtant, elle n'affermit son autorité sur eux de manière à fondre en un seul idiome beaucoup de dialectes divers qu'après qu'elle eût elle-même subi l'influence des populations helléniques du midi de l'Italie, et, pour la religion, celle des Etrusques.

C'est par les Grecs que les Italiens reçurent l'alphabet. Celui des Etrusques est en réalité l'alphabet éolo-dorien. Il y eut plusieurs sortis de l'alphabet étrusque. Les savants notent l'alphabet ombrien, le sabellique, l'osque, l'euganéen sur les bords du Pô, le rhétien et le salasse trouvés, le premier dans le Tessin, le Tyrol et la Styrie, l'autre dans le Novarais, le falisque, et enfin l'alphabet latin.

Il ne serait pas juste de dire, avec Ottfried Müller et Lepsius, que les Romains n'avaient pas eu de langue écrite et d'alphabet propre avant l'an 300 de la fondation de Rome et à l'époque de la rédaction de la loi des Douze Tables. Mommsen a établi la haute antiquité de l'écriture à Rome. A l'époque classique il subsistait encore des monuments écrits appartenant à l'époque des rois. Horace les désigne ainsi *fædera regum... Cum rigidis æquatæ Sabinis*. Tel était le traité entre Gabies et Rome, conclu par l'un des Tarquins.

« Les mots de langue latine qui servent à exprimer les idées d'écriture et de son matériel révèlent, comme l'a reconnu encore Mommsen, quels furent les premiers procédés graphiques des Romains, On traçait les caractères à la pointe (*exarare, scribere* ; ou bien on les peignait (*linere*, d'où *littera*) sur des feuilles (*folium*), sur des morceaux d'écorce (*liber*), sur des tablettes de bois (*tabulæ*). Plus tard le cuir et la toile reçurent les caractères trac s à l'encre (*atramentum*), car il semble qu le papyrus ne pénétrait guère en Italie, aux époques anciennes. Les titres sacrés des Samnites, ceux des prêtres d'Anaynia, étaient écrits sur des rouleaux de toile. » Il est vrai, d'ailleurs, que des monuments actuellement conservés aucun ne remonte avant la seconde moitié du IVe siècle de Rome.

Il serait trop long de suivre ici les vicissitudes auxquelles furent soumises l'orthographe et la prononciation latines; mais il y a à faire pénétrer dans les esprits cette idée que ni la prononciation, ni l'orthographe latine n'ont été uniformes dans la suite des temps.

De nature, les peuples de l'Italie n'eurent aucun goût ni pour les lettres ni pour les arts. Agriculteurs, guerriers, jurisconsultes, ils ne connurent d'abord que la pratique des choses utiles à la vie. Sobres, laborieux, tenaces, ils n'avaient d'attention qu'à bien cultiver leurs champs, à régler leurs maisons, à grossir leurs revenus : l'idéal et le beau pour eux ne comptaient pas. Ce n'est pas qu'ils fussent dépourvus de qualités intellectuelles. Ils étaient de fins observateurs des mœurs, des imitateurs adroits des travers. Ils avaient la réplique prompte, la gaîté, la bouffonnerie. On en retrouve le sel dans leurs meilleures compositions de l'époque classique. Mais il est à peu près sûr qu'ils ne se seraient jamais élevés à la méditation philosophique, à l'épopée ou à la tragédie, si les Grecs n'étaient devenus leurs maîtres pour adoucir leur rusticité.

Græcia capta ferum victorem cepit et artes
Intulit agresti latio.

L'histoire de la littérature latine peut se diviser en cinq périodes. La première va de l'an 754 av. J.-C. à l'an 514 ; la deuxième de 514 à 676, de Livius Andronicus à la mort de Sylla ; la troisième de 671 à 770, de la mort de Sylla à la mort d'Auguste ; la quatrième de l'an 14 après J.-C. à l'an 117 ; la cinquième, depuis la mort de Trajan jusqu'à la destruction de l'empire romain en Occident, depuis 117 après J.-C. jusqu'à la fin du Ve siècle et au commencement du VIe

De 754 à 514, c'est-à-dire pendant 240 ans, Rome n'eut d'autre littérature que des prières religieuses. On sait que les frères Saliens, dont on attribue l'institution à Numa, chantaient en l'honneur de Mars des hymnes appelées *Axamenta*. Ces chants étaient accompagnés de danses et de mouvements cadencés. Ils étaient en vers. Au temps de Cicéron on n'en comprenait plus le sens. Douze prêtres, sous le nom de frères Arvales (voy. ce mot), parcouraient, au mois de mai, les champs. Ils s'adressaient aux dieux lares, dans une pièce dont le texte, découvert en 1777, occupe encore les philologues.

Il faut mettre au rang de ces essais poétiques les vers que chantaient les Faunes, les traités des rois passés avec les Gabiens et les Sabins, la loi des douze tables, les livres des Pontifes. Les travaux des champs, la moisson, la vendange donnaient lieu à des fêtes où la poésie intervenait ; ainsi naquirent les *Fescennines*, les *Satures*, les *Mimes*, probablement les *Atellanes* : c'étaient des plaisanteries grossières, des propos violents, des mascarades grotesques. Aux noces, dans les triomphes, les Romains aimaient à répandre leur âpre verve. Les lois, les préceptes d'agriculture, les phrases magiques, les formules d'incantation contre la fièvre, l'entorse et autres maux se conservaient dans la mémoire grâce au rythme qui les enveloppait. Les funérailles donnaient lieu à des chants de deuil, accompagnés de la flûte ; ils s'appelaient *næniæ*. Les banquets étaient égayés par des chansons. Cicéron regrette qu'il n'en soit rien resté : « Utinam exstarent illa carmina, quæ multis sœclis ante tuam ætatem in epulis es e cantitata a singulis convivis (Tusc. IV, 2, 3.)

Pendant 240 années, Rome était demeurée dans son essence latine. De la Campanie, de la Sicile, où les Grecs avaient des villes florissantes, lui vint le premier souffle de la civilisation hellénique. La rudesse latine s'amollit presque aussitôt à ce souffle. Les mœurs prennent une face nouvelle. On élève dans le Forum une *Græcostasis,* c'est-à-dire une tribune pour les étrangers de distinction. Les Romains illustres se recouvrent de noms grecs. Ils s'appellent Philon, Sophos, Hypræos. On place sur les tombeaux des inscriptions en l'honneur des morts, on décerne des palmes aux vainqueurs des jeux. Les lits de festins s'introduisent là où les anciens se mettaient à table sur des bancs. On élève des colonnes aux plus sages et aux plus braves des Grecs; le bel air est de savoir le grec; Caton lui-même l'apprend à l'âge de 80 ans. A la fin de la première guerre punique Andronicus fait jouer ses drames à Rome. Nævius et Plaute sont dans la période la plus florissante de leur talent. Caton amene Ennius à Rome. Dans la seconde guerre punique l'essor devient plus vif. Le théâtre est le grand divertissement des peuples. Pacuvius, Cæcilius, Térence donnent leurs ouvrages.

Jusque-là les Romains n'avaient pas vu la Grèce face à face. En y pénétrant, à la suite des guerres contre Philippe III de Macédoine, ils se trouvèrent en présence d'une civilisation qui achèva de les gagner. Les livres, les tableaux, les statues devinrent l'objet pour eux d'une passion irrésistible. La philosophie des Grecs les passionnait; ils la cultivèrent, attirant à eux les philosophes les plus en renom de la Grèce. Il n'y eut bientôt plus de grande maison à Rome où l'hellénisme n'occupât une grande place. La prise de Tarente (478), celle de Syracuse (542), celle de Corinthe (608) achevèrent de subjuguer Rome à ses vainqueurs.

C'est au théâtre d'abord que se fait sentir l'influence grecque. Eschyle, Sophocle, Euripide y sont représentés dans des traductions « barbares ». Nævius donne une Danaé, un cheval de Troie, un départ d'Hector, une Iphigénie, une Hésione, un Lycurgue. Ennius y ajoute Andromaque prisonnière, Alexandre, Andromède, Cresphonte, Erechthée, les Euménides, Menalippe, Némée, Phœnix, Télèphe, Thyeste, fait représenter Antiope, le jugement des Armes, Atalante, Chrysès, Hermione, Ilioné, Médée, Penthée, etc.

Après ces sujets empruntés à la Grèce, les Romains, dans les pièces qu'ils appelaient *prætextæ,* abordèrent leur histoire nationale. On vit sur la scène la victoire de Marcus Metellus *(Clostidium),* Nævius en était l'auteur; dans un Romulus il mit en scène l'éducation des deux fondateurs de Rome *(Romulus vel alimonium Romuli et Remi).*

A Rome, la comédie ne fut jamais, en apparence du moins, qu'une imitation des mœurs de la Grèce. La *fabula palliata* ne reproduisait que les aventures, les personnages et les actions des Hellènes. Elle n'y eut jamais la liberté audacieuse de celle d'Aristophane; elle s'en tint à la peinture des mœurs. Ce goût fastueux des Romains altéra la simplicité grecque. Le nombre des acteurs y fut plus considérable, la mise en scène y prit un développement pompeux. Les Romains eurent une autre comédie nommée *togata.* Celle-ci donna davantage l'idée de la vie romaine; c'est une peinture plus vivante de la vie familière. On aimait à y représenter les habitudes des classes inférieures. Des ouvriers y paraissaient le plus souvent; de là le titre qu'on leur donnait de *tabernariæ.* On peut se figurer ce qu'elles étaient par les personnages annoncés: Augur, Cinerarius, Fullonia, Libertus, Psaltria, Tibicina. A ce genre il faut rattacher les *Atellanes* et les *Mimes,* pièces très libres qui remontaient à l'époque primitive, improvisations spirituelles ou d'une liberté déréglée. Ennius s'essaya dans la poésie épique, il eut une grande réputation dans son pays, les Romains n'hésitaient pas à l'appeler un *second Homère,* alter Homerus. Il composa ses Annales en dix-huit livres. Avant lui Nevius avait écrit une *guerre punique.* C'étaient, malgré les prétentions de leurs auteurs, des poèmes sans élégance, mais qui ne manquaient ni de vigueur ni d'originalité. Ennius a d'ailleurs le mérite d'avoir façonné le mètre des latins.

En même temps que la poésie se débrouillait et se faisait des organes plus harmonieux et plus souples dans l'emploi des vers dactyliques, la prose prenait son essor. L'histoire, qui avait été jusque-là écrite en grec même par les Latins Quintius Fabius Pictor (500), par Cincius Alimentus (544), se servit pour la première fois de l'idiome national avec Marcus Porcius Caton (520-231 av. J.-C.), qui entreprit de raconter en sept livres les *Origines de Rome.* Il se distingua aussi comme écrivain didactique et comme orateur, il fut le premier à écrire ses discours et à les publier.

L'éloquence compte avec orgueil Scipion l'Africain le jeune et son frère, Fabius Æmilianus. Lælius le jeune et Sulpicius Galba, M. Æmilius Porcina introduisent dans les discours la douceur et l'harmonie des périodes grecques ; le style s'assouplit. Scipion Emilien, élève de Polybe, s'initie à la philosophie des Grecs : Carnéade, Critolaüs, Diogène venus à Rome, l'an 155 av. J.-C., lui donnent des leçons. Quoique ami des vieilles mœurs romaines, Scipion Emilien s'imprègne de science grecque. Les Grecs élèvent très haut l'éloquence latine. Tibérius excelle à soulever les passions; Caius son frère a une éloquence plus passionnée encore.

Avec Lucilius éclate et fleurit la satire (635-650-119-104 av. J.-C.) Tout est soumis à la critique audacieuse du poète, les nouvelles mœurs y sont flagellées sans pitié, les sophistes poursuivis avec âpreté, tous les vices flétris. Les dieux eux-mêmes n'échappent pas à ses invectives.

Les Romains cultivent presque tous les genres. Afranius écrit des comédies taillées sur le patron des pièces de Ménandre. Pompilius, Valerius, composent des épigrammes d'après les Alexandrins. Licinius publie un poème en vers tétramètres trochaïques ; Catulle fait son autobiographie; Valerius de Sora, Volaceius Sedigitinus écrivent des poèmes didactiques. Varron se fait un nom dans la science.

L'atellane devient un genre littéraire avec Novius et L. Pomponius de Bologne.

De grands orateurs comme Antoine et Crassus, d'illustres jurisconsultes comme Q. Scævola débrouillent et fixent la jurisprudence romaine. Claudius Quadrigarius compose ses annales et devance Tite-Live. Nombre de grands personnages écrivent leurs mémoires: Sylla s'y applique. Lucullus donne une histoire de la guerre contre les Marses.

La science de l'enseignement fait de rapides progrès. Les professeurs de grammaire et de rhétorique deviennent de plus en plus nombreux à Rome. La *Rhétorique à Herennius* est de l'époque de Sylla. Elle vient tout entière de sources grecques mais elle a été faite à un point de vue national et romain.

Nous sommes parvenus à la 3e période de

la littérature latine, qui s'écoulera de la mort de Sylla à celle d'Auguste. C'en est le moment le plus brillant. L'esprit grec s'est introduit plus profondément dans l'esprit des Romains; il y a consommé pour ainsi dire ses vertus.

Plus que jamais la jeunesse est mise de bonne heure aux lettres helléniques. Point de grande maison qui n'ait un précepteur venu d'Asie, d'Alexandrie ou d'Athènes. Les grands politiques, les grands généraux en font leurs conseillers et leurs amis. Les bibliothèques se fondent; Paul-Emile, après sa victoire sur Persée, en apporte une à Rome. Sylla y fait venir celle d'Apellicon avec la plupart des ouvrages d'Aristote et de Théophraste. Lucullus en rapporta une aussi du Pont. Varron, Cicéron, Atticus aiment les livres, les recherchent, les répandent. La philosophie n'est plus considérée comme un mal nécessaire : on en fait le fondement de la morale et du droit.

Le nom de Cicéron seul indique les progrès de l'éloquence. Hortensius ne lui est guère inférieur que par la profondeur de la pensée.

La prose produit quantité de mémoires, de pamphlets, de brochures, de biographies. Varron, Atticus, Cornelius Nepos entreprennent de comparer l'histoire grecque à l'histoire romaine. César écrit ses *Commentaires*, et constitue un journal officiel, *Acta diurna*.

L'érudition compte de nombreux représentants, Valerius Caton, Nigidius Figulus s'y distinguent. Valerius Messala aborde même les études archéologiques (70-53 av. J.-C.).

Salluste marque l'avènement d'une génération nouvelle. Il a toute la science du style et de la rhétorique. Il est le premier historien littéraire de Rome.

C'est la poésie surtout qui jette un éclat incomparable. D'abord avec Lucrèce et Catulle. Le premier développe un esprit original et puissant. Préoccupé de tous les problèmes que le monde offre à la curiosité humaine, il aborde l'histoire de la nature et de l'homme. Catulle, plus enjoué, plus mondain s'exerce à la poésie lyrique. C'est un imitateur savant des poètes Alexandrins. Artiste ingénieux il donne le fini à la langue de son temps.

On a dit de cette époque qu'elle était le siècle d'Auguste. Il n'y a pas dans cette dénomination une précision rigoureuse; c'est avant Auguste que s'était annoncé le développement des lettres romaines. La République avait fécondé le terrain en le bouleversant. La paix qu'Auguste donna à ses concitoyens fut favorable à tous les talents, particulièrement aux poètes. L'art d'écrire en vers devint plus délicat. Des cercles littéraires, des protecteurs éclairés encouragèrent puissamment les talents. Mécène fonda autour de lui une société d'esprits distingués. On y vit briller Virgile, L. Varius, Plotius, Tucca, Quintilius, Varus, Aristius Fuscus, Domitius Marsus, Mélissus, Properce. Messala est le centre d'un autre cercle. On y compte Æmilius Macer, Valgius Rufus, Lygdamus, Sulpicia, Ovide.

Tandis que Virgile fournit à Rome son immortelle épopée, Horace donne à l'esprit romain sa vive et spirituelle expression ; c'est la satire non plus virulente et envenimée, c'est le goût aiguisé de bon sens et d'une malice tempérée, et la forme savante de la Grèce dans les odes. Cornelius Gallus, Tibulle répandent dans l'élégie les grâces des boudoirs, et Ovide pousse plus loin encore ce facile enjouement, témoignage certain de la corruption des mœurs. Si l'éloquence se tait dans le Forum pacifié, les lectures publiques lui offrent un asile et conservent d'elle une fausse image.

La prose arrive à sa perfection dans Tite-Live. Cet écrivain donne à la parole romaine toute son ampleur; seulement elle affecte parfois une couleur poétique, premier symptôme de la décadence.

Le théâtre fut loin d'être aussi fécond qu'il l'avait été dans la période précédente. Il ne s'y produisit rien qui dépassât les efforts d'Accius et de Pacuvius. Leurs œuvres restèrent maîtresses de la scène, soutenues et rajeunies par les talents de grands acteurs comme Æsopus et Roscius. Le théâtre ne fut bientôt plus qu'un prétexte à décorations somptueuses, à processions de soldats, d'éléphants, de captifs comme dans un triomphe. Les athlètes, les gladiateurs, les ours, les funambules attirent la curiosité de la foule mieux que les œuvres dramatiques. Le *mime* seul reste encore en honneur. Il a succédé à l'atellane. Il emprunte les sujets aux incidents les plus familiers de la vie. La licence lui est permise : il la recherche et la répand dans ses tableaux. La vie domestique, les travers du monde élégant, les mœurs du peuple, celles de la province, rien n'échappe à sa verve. C'est l'atellane du temps passé, mais ornée d'un style plus soigné, plus travaillé et précieux jusqu'à l'affectation. Le chevalier Laberius s'y fit distinguer par la vivacité dans la satire, et Publius Syrus essaya à force d'élégance d'ennoblir la bassesse du genre. Il est à regretter que le temps n'ait laissé subsister de ces œuvres que de très petits fragments et quelques pensées délicates.

La quatrième période qui s'étend de la mort d'Auguste à celle de Trajan (14 av. J.-C.-117 après J.-C.) comprend les règnes de Tibère (14 av. J.-C.-37 après J.-C.), de Caligula, de Claude, de Néron, de Vespasien, de Titus, de Domitien, de Nerva, de Trajan. Elle a vu trois dynasties se succéder sur le trône du monde ; la dynastie Julienne, la dynastie Flavienne, celle de Nerva et de Trajan.

Dans cette période, la littérature classique décline et perd de plus en plus sa perfection. On l'appelle l'âge d'argent de la littérature romaine. Tout établissement vient tard et dure peu, dit La Fontaine : il en est ainsi dans les lettres. La maturité d'une littérature n'est qu'un point dans le temps. La langue se gâte, les esprits s'épuisent et les mœurs se corrompent. Ces causes réunies ont amené en même temps la décadence des lettres chez les Romains. Le despotisme de Tibère, la folie du Caligula, l'imbécillité de Claude préparèrent les brutalités sanglantes de Néron; la perte du goût s'en suivit. La famille romaine n'eut bientôt plus que des mœurs dépravées. L'éducation des enfants s'en ressentit. Tandis que Cornélie avait présidé à l'éducation des Gracques, Aurélia à celle de César, Attia à celle d'Auguste, les enfants ne trouvèrent plus au foyer que des précepteurs indignes, des valets infâmes ou des serviteurs qui n'étaient bons à rien. Devenus grands, les jeunes gens n'avaient plus pour les occuper les agitations de la vie publique, la poursuite des honneurs, les rivalités qui entretenaient au moins la vigueur de l'intelligence. On étudiait l'antiquité de moins en moins. Les écoles des Rhéteurs n'étaient pas un endroit où le talent pût se fortifier. Plus de Forum, plus de tribune aux harangues, point de causes relevées à plaider, point de ces procès retentissants où la cause du genre humain se débattait : la grande éloquence n'a plus aucune occasion de se montrer; plus de théâtre où paraître au grand jour. On ne parle plus que dans un prétoire, devant quelques juges à moitié endormis ; un mur mitoyen, une gouttière, voilà les sujets des débats. Le

nom d'orateur n'existe même plus, il est remplacé par ceux-ci : *Patronus, Causidicus*.

Au milieu de ce public émoussé, les hommes de talent se voient réduits pour attirer l'attention sur eux à forcer le ton et courir après l'exagération et l'enflure du bel esprit.

Lucain dédaigne la simplicité de Virgile ; il vise partout au grandiose, au gigantesque. Juvenal s'éloigne le plus qu'il peut de la facilité d'Horace ; son indignation bouillonne, nulle part, elle ne trouve pour s'exhaler le style aisé, coulant et naturel. S'il étincelle de sublimes beautés il ne les obtient qu'à force d'enfler la voix. Perse devient obscur et a besoin d'un ample commentaire pour être lu. Quinte-Curce pousse jusqu'à la bouffissure l'abondance de Tite-Live. Tacite se distingue par une originalité profonde; c'est un honnête homme éloquent, un Alceste implacable au vice, mais il est souvent d'une obscurité affectée et d'une sagacité dénigrante. Il fleurit son style, il y mêle des nuances poétiques, des cadences et des fins de vers. D'autres recherchent le poli de la forme, mais ils sont vides comme Valérius Flaccus et Stace.

Les genres n'ont plus de limites qui les séparent, l'histoire prend le ton du panégyrique avec Velleius Paterculus ; ou elle n'est plus qu'un recueil d'anecdotes avec Valère-Maxime, une mer d'histoires, comme on dira dans le moyen âge, *mare historiarum*. Les jurisconsultes, les grammairiens conservent leur importance ; les médecins, les botanistes continuent à écrire des choses utiles. La science se maintient et s'étend avec Pline l'Ancien. L'histoire, la grammaire, la rhétorique, la peinture, les arts, les sciences naturelles, rien ne lui échappe. Son activité sans cesse excitée par la curiosité fait concevoir à Pline et exécuter l'*Encyclopédie* de son temps.

Avec Vespasien l'enseignement de la rhétorique devient une fonction d'état : Vespasien en investit Quintilien. Celui-ci fait tous ses efforts pour restaurer le goût, il y réussit peu. Pline le Jeune fut son meilleur élève, et ce meilleur élève indique à quel point le mal du bel esprit était partout répandu.

Une cause principale de cette décadence réside dans les *lectures publiques*. Commencées sous Auguste avec Asinius Pollion qui lisait ses poésies dans un cercle d'amis, elles sont devenues un fléau public. On y lit des poèmes qui n'en finissent pas, des tragédies interminables. On y introduit des lectures de prose et Pline le Jeune va jusqu'à lire ses plaidoyers.

Le théâtre ne s'est pas relevé de sa stérilité. Sénèque y a-t-il fait représenter les tragédies qui nous restent sous son nom ; ne sont-ce que des travaux de cabinet ? On l'ignore. On y voit reluire parfois un éclair de la civilisation grecque, mais l'éloquence y est tendue, enflée et difficile. Du reste la littérature perd davantage chaque jour sa place sur la scène. Néron y chanta ses vers, mais les gladiateurs y furent bientôt les maîtres. La foule oisive et brutale n'y vint plus que pour assister à des fêtes ruineuses. Jamais les spectacles ne furent plus nombreux, jamais l'intelligence n'y eut moins de place, les jeux appelés *circenses* s'élèvent, au temps de Marc-Aurèle, au nombre de 135. Le cirque s'ouvre dans la matinée et les jeux se prolongent même fort avant dans la nuit. Une autre distraction qui va jusqu'à la fureur ce sont les courses de chevaux, c'est la fête suprême. En revanche, les jeux scéniques n'avaient plus aucune vogue. Ni comédie, ni tragédie n'étaient capables désormais d'attirer le peuple au théâtre ; le mime, l'atellane conservaient encore quelque faveur ; mais les spectacles sanglants étaient les seules distractions du peuple romain. Il faut dire à la honte de ces temps que l'amour du sang attirait seul le peuple dans les théâtres. Il y avait des chasses dans l'arène où des lions étaient lancés contre des tigres, des éléphants contre des taureaux, des sangliers contre des sangliers, des hommes contre des hommes. La représentation des *Malheurs d'Orphée* se terminait souvent par la mort d'un criminel qui, sous les habits du chantre de Thrace, expirait déchiré par un ours.

On peut dire que la littérature classique s'éteignit avec Trajan. Jusqu'au IVe et au Ve s. après J.-C., la stérilité fut complète. En vain Nerva, Marc-Aurèle et les Antonins avaient-ils essayé de ramener la pureté dans les mœurs : ils n'avaient pu ni corriger l'esprit général, ni ramener la fécondité littéraire.

Depuis Marc-Aurèle jusqu'à Constantin, pendant cent vingt ans, environ trente empereurs se succédèrent. Vingt d'entre eux parvinrent au pouvoir au moyen de révolutions violentes. Seize périrent assassinés. Plusieurs de ces princes furent doués de vertus guerrières, mais la plupart étaient sans éducation et sans instruction. Le plus grand fait de cette période est l'avènement du christianisme au trône. Il se produisit au milieu des ruines et des malheurs de l'empire. Constantin transporte à Byzance le siège du gouvernement. L'empire d'Occident s'ouvre démantelé aux invasions des Barbares. Ces calamités ne peuvent pas rester sans influence sur les lettres. Elles quittent l'Italie avec de grands inconvénients pour la pureté de la langue. En Gaule des écoles se fondent et fleurissent. Autun, Bordeaux, Marseille, Trèves ont des professeurs célèbres. Ils ne manquent pas de mérite, sans doute, mais tous leurs efforts n'aboutissent qu'à rendre le goût pire et les productions plus médiocres. La grammaire, la rhétorique, la poétique sont désormais seules l'objet des études. Dans une loi de l'empereur Gratien de l'année 576, qui établit des écoles dans les principales villes de la Gaule, il n'est question que de professeurs de rhétorique et de grammaire. Les autres sciences, l'histoire, la philosophie, les mathématiques, les sciences physiques étaient proscrites et tombaient dans le délaissement.

Pour comble de malheur les rhéteurs augmentent la dépravation générale ; ils poussent à l'excès les défauts de la période précédente : l'emphase et l'accumulation des figures. Ils dénaturent le sens des mots dont s'étaient servis les écrivains de l'âge d'or. La translation du siège de l'empire à Byzance ouvre la porte à un mal nouveau et plus grand : des locutions étrangères au génie latin y viennent en foule. On revient à des archaïsmes tombés en désuétude ; les dignités nouvelles exigent des termes nouveaux, l'administration des évêques en introduit des catalogues entiers ; on forme des mots nouveaux par composition, il y en a qui changent de sens, d'autres de terminaisons ; des noms abstraits inconnus autrefois envahissent le dictionnaire, des diminutifs sont créés à plaisir. La bonne compagnie affecte des incorrections populaires, où elle affadit le langage par l'emploi indiscret des expressions les plus fortes et les plus belles. Les expressions naturelles sembleraient viles et vulgaires ; on les rehausse par des périphrases ridicules.

Il serait injuste pourtant de ne pas citer, au milieu de cette décadence latine, le grand effort de Claudien pour donner aux lettres un poème épique et l'inspiration particulière à ce poète qui lui fait, dans un siècle chrétien, mettre en jeu toutes les fables de l'antiquité

païenne, Claudien semble ignorer le christianisme ; il ne s'arrête ni à saint Augustin, ni à saint Ambroise ; s'il parle des mystères nouveaux, c'est pour s'en moquer par une épigramme. C'est ce même esprit qui dicte à Rutilius Numatianus ses invectives contre les moines.

Ausone et Sidoine Apollinaire recueillent les fables du paganisme et les font entrer dans leur composition à demi-chrétiennes dans le premier, tout à fait chrétiennes dans le second. Au VIe siècle, Fortunat suivra encore les traces de son Claudien, lorsque pour célébrer le mariage de Sigebert et de la belle Brunehaut, il ira chercher Cupidon à Chypre pour l'amener aux noces de cette princesse.

Le théâtre n'a point péri tout à fait. Des représentations ont encore lieu, malgré les ordonnances rendues par des princes chrétiens. Arcadius dans une loi a proscrit les impuretés sur le théâtre, mais il dit qu'il n'entendait pas supprimer les jeux de la scène, afin de ne pas affliger le peuple. La tragédie et la comédie sont donc encore représentées. Des écrivains consacrent leurs efforts à ce genre de travail. Le jeu des *Sept sages* est dans les œuvres d'Ausone, le *Querolus* n'est que l'*Aululaire* de Plaute. Théodoric, en 510, relève à Rome le théâtre Marcellus et le sénat romain lui fournit des acteurs. En Gaule, Chilpéric répare la scène de Soissons ; on y représente Térence au VIIe et au VIIIe s. En 680 un Concile de Rome interdit aux évêques d'assister aux *Spectacles de Mimes*.

Macrobe, Servius, Donatus, Priscien, des Africains, grammairiens, commentateurs travaillent sur l'antiquité et nous en conservent de précieux débris. Martianus Capella rassembla tout ce travail de critique dans un livre qu'il écrivit vers l'an 470. Ce livre sera l'encyclopédie du moyen âge, il sera le texte et la base de l'enseignement élémentaire pendant les VIe et VIIe s. ; au XIe, il sera traduit en langue allemande ; aux IXe, XIIIe et XIVe s. il sera commenté par Scot Erigène, Remy d'Auxerre et Alexandre Nicaise.

Un exercice singulier de la poésie fut, à cette époque, la composition d'inscriptions en vers, d'épitaphes, d'épigrammes dans le sens primitif et propre du mot.

L'histoire ne fit que dégénérer en compilations dépourvues d'intérêt. Six compilateurs de ce genre sont connus sous le nom d'écrivains de l'*Histoire Auguste*. A l'exception de Vopiscus, aucun ne raconte des faits dont il a été témoin. Ils manquent de critique, ils n'ont qu'un avantage à nos yeux, c'est de conserver des anecdotes qu'on ne trouverait nulle part ailleurs. Ammien Marcellin, Orose, Cassiodore et Jornandès tranchent sur ce fond, moins par leur talent d'écrivains, que parce qu'ils ont vu des temps étranges dont ils ont conservé la mémoire.

Le roman continua à vivre avec Apulée : c'est à lui qu'est due l'histoire des *Amours de Psyché* remaniée tant de fois par nos auteurs modernes.

Une littérature nouvelle avait apparu avec le christianisme. Au IVe siècle, saint Augustin a tracé le programme de la poésie chrétienne. Suivant lui, elle ne doit vivre que des sentiments de la piété, des inspirations de la foi et de l'exposition des dogmes. L'Evangile aura ses poètes avec Juvencus, Sedulius, Fortunat ; la Genèse avec Claudius Marius Victor et saint Avit. La théologie se plie aux accents des vers avec saint Prosper et saint Hilaire d'Arles. Les fêtes de l'année, les heures du jour et de la nuit sont célébrées dans les Hymnes de saint Ambroise, de Prudence. Paulin de Périgueux, Fortunat chantent les héros de la religion nouvelle et les actes de charité de saint Martin.

La prose n'est pas moins féconde. Comme pour la poésie, saint Augustin a posé les règles de la rhétorique chrétienne ; mais il n'a pu faire remonter ses disciples à la pureté de l'âge d'or. Les orateurs nouveaux porteront partout les traces de la barbarie. Saint Ambroise, saint Pierre Chrysologue, Grégoire le Grand, saint Césaire d'Arles se font une langue qui convient à leur temps. Saint Augustin, Salvien, Orose ont introduit dans l'histoire des vues nouvelles et préparent le discours de Bossuet sur l'histoire universelle.

Saint Jérôme traduit la Bible, il martèle la langue de Cicéron dans son rude labeur. Elle reçoit de Tertullien une empreinte très rude. Elle tombe de degré en degré ; elle s'accommode aux goûts populaires, sans perdre, néanmoins, la marque d'une civilisation supérieure, et prépare les idiomes modernes. CH. G.

Il n'y a donc plus d'auteurs romains.

Toutefois, on peut dire que le latin eut, en quelque sorte, le privilège d'une seconde vie pendant le moyen âge et jusqu'aux temps modernes. Et cela en dehors même des choses religieuses, en dehors de l'usage universel qu'en faisait l'Eglise comme moyen de communication entre les divers membres de la grande communauté catholique. Parallèlement à la langue populaire et à une sorte de latin barbare, qui s'écrivait, se parlait en Europe pour les affaires, les actes publics et le commerce des voyages, il garda longtemps ses traditions en fixant dans des livres qu'on n'a pas tous oubliés (comme ceux de Bède et d'Isidore de Séville) les études des savants, des poètes et des grammairiens. Quand cette langue, si maltraitée par l'invasion d'une foule de mots venus de partout, foule grossière et jargonnante, tombait sous la main d'un homme de génie, elle reprenait une énergie, une élévation singulière. Grégoire le Grand, Hincmar de Reims, Paulin d'Aquilée, Théodulphe d'Orléans, Raban Maur ont laissé des pages de grande valeur pour la connaissance des hommes et des idées de leur époque. Qu'il écrive les annales de l'évêché de Metz, la vie de saint Grégoire le Grand, l'histoire des Lombards, ou des épitaphes et des fables — à l'imitation d'Alcuin —, Paul Diacre n'est pas non plus un auteur à dédaigner. La scolastique rappelle les noms de Lanfranc, d'Abélard, de Thomas d'Aquin, de Bonaventure. Toute l'œuvre d'Erasme et de Melanchton appartient au latin. La Renaissance foisonne d'humanistes. Jusqu'à la fin du XVIIe s., on écrit avec les mots de Tite-Live des ouvrages d'histoire considérables, tels que ceux de Jacques de Thou. La Hollande, aux XVIIe et XVIIIe siècles, se glorifiait particulièrement d'avoir servi de retraite aux Muses latines. Il lui plaisait d'admirer dans Grotius l'élévation et la profondeur d'un Lucain et d'un Sénèque, dans Heinsius le beau tour de vers qui distingue Virgile, ou de reconnaître chez Heinsius le fils des agréments du style d'Ovide et chez Brækhius une heureuse copie de Properce. Dans les mêmes régions, la Flandre briguait l'honneur d'être sa rivale. Les *Idylles* de Guillaume Becan, par exemple, y passaient pour un modèle de cette naïveté ingénieuse, qui fait le caractère du poème pastoral. Eloquence ou versification de collège, les œuvres d'humanistes tels que Vanière, Rapin, Santeul, Le Beau, de Polignac, avaient assez de mérites pour obtenir également en France de légitimes admirations chez les fervents disciples des lettres antiques

On vit alors des ouvrages primitivement écrits dans la langue maternelle chercher et obtenir un surcroît de popularité en passant par une traduction latine ; tels, le *Discours de la Méthode* de Descartes et les *Provinciales* de Pascal.

De nos jours, le latin ne s'est pas seulement maintenu dans la liturgie et les prières de l'Eglise, ou dans tous les actes de la chancellerie pontificale ; mais encore la philosophie, l'érudition, les sciences naturelles, les mathématiques n'en ont pas tout à fait délaissé l'usage. Néanmoins, il faut convenir qu'il devient d'un service de plus en plus rare et qu'il achève de disparaître sans espoir de revivre dans le mélange toujours plus actif des langues, des idées et des nationalités modernes.

Latouche (HYACINTHE THABAUD DE), dit *Henri de Latouche,* littérateur français, né en 1785, à la Châtre, m. en 1851. Il édita les poésies d'André de Chénier, et fut le premier arbitre de cette gloire, pressentit George Sand, facilita ses débuts, fournit à Charles Nodier, par une jolie composition en vers (les *Adieux*, liv. III : Ariel exilé), le sujet du délicieux conte de *Trilby,* et s'efforça d'atteindre à la grande réputation par le roman, le théâtre et la poésie. Des bonheurs de rencontre, des hasards d'inspiration, des velléités de succès ne le consolèrent point des buts entrevus et manqués.

L'Attaignant (l'abbé GABRIEL-CHARLES de), chansonnier français, né en 1697, à Paris, m. en 1779. Aimable causeur, faiseur de bons mots et de jolis couplets, bon chanteur et spirituel chansonnier, il était très goûté, très recherché. Les versets si populaires : *Si j'avais cent cœurs...* et *J'ai du bon tabac dans ma tabatière,* eurent l'Attaignant pour auteur. Ce bon chanoine écrivit, sur ses vieux jours, des cantiques religieux. *(Chans.,* éd. Laporte, 1747-1779, 5 vol. in-12.)

Lauder (WILLIAM), littérateur écossais, né vers 1700, m. en 1771. La supercherie par laquelle il essaya de convaincre Milton de plagiats *(An Essay on Milton's use and imitation of the moderns in his Paradise lost,* 1751, in-8°) a conservé son nom, mais en le flétrissant.

Laujon (PIERRE), chansonnier et auteur dramatique français, né à Paris, en 1727 ; membre du deuxième Caveau, de 1759 à 1789, reçu à l'Académie en 1807 ; m. en 1811. Talent facile, mais sans marque particulière. — Grâce au jeu des actrices et à la singularité du sujet, qui n'offrait que des femmes sur la scène, une petite comédie de Laujon, dirigée contre l'institution des monastères : le *Couvent,* avait obtenu, en 1790, les faveurs de la foule. *(A propos de société,* 3 vol. de chansons, 1771 ; *Œuv. choisies,* 4 vol. in-8°.)

Laurent. Voy. **Lorens.**

Laurière (EUSÈBE-JACOB), jurisconsulte français, né en 1659, à Paris, m. en 1728. En raison de sa science approfondie de l'ancien droit et des vieux coutumiers *(Biblioth. des coutumes de France,* Paris, 1699, in-4°*)*, il fut désigné par d'Aguesseau pour entreprendre le recueil chronologique des *Ordonnances des Rois de France* (t. I, 1723). Voy. **Secousse.**

Lauzanne (de), vaudevilliste français. Voy. **Duvert.**

Lauzun (ARMAND-LOUIS de **Gontaut-Biron,** connu jusqu'à l'âge de quarante ans sous le nom de duc de), général et mémorialiste français, né en 1747, m. le 31 déc. 1793, victime de l'échafaud révolutionnaire. Il prit part à la guerre d'Amérique, quand, ruiné par un luxe et des prodigalités inouïs, il dut se tourner vers la carrière des armes. Il donna des preuves de courage à l'armée du Nord, qu'il commanda en chef. Homme à bonnes fortunes et libertin déclaré, riche de souvenirs de cette sorte, il mit sa gloire à narrer spécialement, en ses *Mémoires,* outre les événements bizarres dont fut semée sa vie, les douceurs d'une jeunesse brillante et frivole. (Paris, 1828, 2 vol. in-18.)

Lavallée (THÉOPHILE), historien français, né à Paris, en 1804, mort en 1867. Il vit accueillir avec beaucoup de faveur un abrégé sagement ordonné, sobre et plein de substance, des vastes études de Sismondi et de Guizot. *(Hist. des Français depuis les temps gaulois jusqu'en 1830,* 1838-41, 4 vol. in-8° ; 15° édit. 1861, 6 vol. in-8° ; continuée avec talent jusqu'à l'année 1875 par Fréd. Lock.)

La Vallière (FRANÇOISE-LOUISE de la **Baume Le Blanc,** duchesse de), célèbre favorite, née à Tours en 1644 ; demoiselle d'honneur des princesses d'Orléans ; devenue, en 1661, la maîtresse de Louis XIV, mais restée profondément religieuse, et, sans cesse tourmentée de l'esprit de pénitence, au milieu des délices et des pompes de la cour ; conduite par l'amour divin au couvent des Carmélites de la rue Saint-Jacques, où elle fit profession, en 1675, sous le nom de sœur Louise de la Miséricorde ; m. en 1710. Depuis trois siècles, l'histoire, l'éloquence et la poésie se sont emparées de cette touchante mémoire et elle a été comme une source inépuisable de souvenirs. Elle-même, Mlle de L. V. a laissé des *Réflexions* et des *Lettres*, où, sous une forme négligée, peu correcte, l'illustre pénitente révèle tout son cœur, sans

aucun apprêt et avec une angélique pureté.

Lavater (Gaspard), célèbre écrivain suisse, né à Zurich en 1741, pasteur de l'église Saint-Pierre, m. en 1801. Poète, prédicateur, philosophe et savant, c'est dans la lecture de Klopstock, c'est aussi dans la naturelle sensibilité de son âme qu'il puisa d'abord ses inspirations. Les *Hymnes suisses* de Lavater (*Schweitzer-Lieder*, Berne, 1767), se chantent encore, comme poésies nationales, dans les montagnes de l'Helvétie. Puis, ce furent des *Chants religieux,* des essais d'épopées chrétiennes, de *nouvelles Messiades,* et une grande composition en prose dénommée poème: *Ponce-Pilate, ou l'Homme dans toutes les situations de la vie.* (Zurich, 1782-85, 4 vol. in-8°.) Il porta la même ardeur religieuse dans ses *Sermons,* dont Gœthe a fait un chaleureux éloge. Nous glisserons sur ses nombreux écrits philosophiques, d'une tendance mystique très accusée, pour rappeler, en terminant, l'ouvrage de Lavater le plus connu, le plus souvent traduit et commenté: les *Fragments physiognomoniques.* (Leipzig et Wintherthur, 1775-78, 4 vol.) C'est là qu'avec beaucoup de bizarrerie et d'arbitraire, se mêlant à des dons remarquables d'observation et de sagacité, il s'efforçait de déterminer toutes les diversités d'intelligence d'après les seules indications de la physionomie.

Lavaur (Guillaume de), littérateur français, né en 1653, m. vers 1730. Prétendait ramener toutes les fables du paganisme à une altération des coutumes, des idées et des traditions du peuple hébraïque. (*Conférence de la Fable avec l'Histoire sainte,* Paris, 1730, 2 v. in-12).

Lavedan (Léon), publiciste français (1826-1904); directeur du *Correspondant* (voy. **Revues**) et l'un des principaux rédacteurs du *Figaro*, sous le pseudonyme de Ph. de Grandlieu.

Son fils Henri **Lavedan,** né en 1862, auteur dramatique, nouvelliste, chroniqueur très goûté des journaux parisiens, a recherché dans la littérature une note toute particulière. En des dialogues relevés de beaucoup d'esprit, il s'est fait, pour ainsi dire, l'historiographe d'une certaine jeunesse ultramoderne, blasée, sceptique, corrompue, telle qu'on la voit dans les différents milieux où s'agite ce qu'on appelle « la grande vie. » (Voy. *La Haute, les Jeunes,* la comédie du *Prince d'Aurec,* etc.)

La Vicomterie de Saint-Samson (Louis de), publiciste français, né en 1732, membre de la Convention, m. en 1809. Exalté par un républicanisme de fraîche date, il ne vit que des crimes dans l'histoire. (*Crimes des rois de France,* Paris, 1791; *des Papes,* 1792; *des empereurs d'Allemagne,* 1793, in-8°.)

La Ville de Mirmont (Alexandre-Joseph de), auteur dramatique français, né en 1782 à Versailles, mort en 1845. Talma créa son dernier rôle dans la tragédie de *Charles VI,* que ce poète donna au Théâtre-français, en 1826. On a réuni les pièces de La Ville de M., parmi lesquelles se trouvent des comédies finement conduites et judicieusement observées sur les mœurs du jour. (*Œuv. dramat.*, 1846, 4 vol. in-8°.)

Lavisse (Ernest), historien et publiciste français, né à Nouvion-en-Thiérache (Aisne), en 1842; professeur d'histoire moderne à la Faculté des lettres de Paris, directeur de l'Ecole normale supérieure; reçu à l'Académie en 1893. Sa vocation se décida après sa sortie de l'Ecole normale supérieure. Il s'imposa de bonne heure à l'attention par le choix des sujets (*Essai sur l'Allemagne impériale, Trois Empereurs d'Allemagne,* etc.), par une certaine façon d'écrire vive, nette et virile, et par un art qui lui est propre de chercher dans le passé des leçons pour le présent, c.-à-d. de rattacher les questions actuelles aux choses d'autrefois. De plus, homme d'action autant qu'homme d'étude, politique d'esprit sinon politicien de fait, il a pris une part remarquable aux discussions de doctrines, qui ont passionné son époque. Enfin, il s'est fait un domaine particulier des questions intéressant l'instruction publique et surtout l'enseignement supérieur. (*Questions d'enseignement national,* 1885; *Études et Étudiants,* 1890, etc.) A dirigé avec Alfred Rambaud l'exécution d'une œuvre monumentale, le plus grand effort historique du XIXe siècle, en France. (*Hist. générale de l'Europe du IVe s. à nos jours,* 12 vol. in-8°.)

Lawrence (Georges), romancier anglais, né en 1827, m. en 1875. Son *Guy Livingstone,* publié d'abord sans nom d'auteur (1858), passe en Angleterre pour un des chefs-d'œuvre de la littérature contemporaine.

Laya (Jean-Louis), auteur dramatique, né en 1761, à Paris, d'une descendance espagnole, m. en 1833. Unissant à la vigueur du talent les mérites plus rares d'un beau caractère, il eut l'ambition de faire penser, de produire des œuvres capables, de contribuer, par d'heureuses inductions morales, au bien de la société. Il porta au théâtre: l'*Ami*

des lois, drame en cinq actes en vers (1793), une courageuse attaque contre Marat et les fanatiques de la Commune, qui fit un tapage énorme; *Jean Calas* (1789), pièce quelque peu déclamatoire contre la fureur de l'intolérance religieuse; les *Dangers de l'opinion* (1790), également en cinq actes en vers, et visant à détruire le préjugé cruel qui flétrit de la honte d'un coupable toute une famille innocente; *Falkland ou la Conscience* (1798) et une *Journée de Néron* (1798). (*Œuv.*, Paris, 1838, 5 vol. in-8°.)

Laya (LÉON), auteur dramatique français, fils du précédent, né en 1810, à Paris, m. en 1872. De premières pièces n'avaient obtenu que des demi-réussites. Il parut fixer la fortune, au Théâtre-Français, en 1859, avec le *Duc Job*. Cette œuvre de bonne humeur donna au public le plaisir de voir humilier les millions et de les croire un moment inutiles.

Lazarévitch (LAZA K.), le premier des romanciers serbes, né le 1er mai 1851, m. le 29 déc. 1890. Il n'a écrit que huit nouvelles; mais chacune d'elles est estimée de ses compatriotes comme un chef-d'œuvre.

Laze. Idiome caucasique du versant septentrional, parlé au sud-est de la mer Noire, dans le Lazistan. Il est mélangé de mots grecs et turcs.

Lazzi. Dans l'ancienne comédie italienne, actes, gestes bouffons, qui *soulignaient* le sens de la pantomime ou des paroles.
Auj. Plaisanteries, saillies bouffonnes.

Leade (JEANNE), célèbre visionnaire anglaise, née en 1623, m. en 1704; fondatrice de la secte des philadelphiens.

Le Bailly (ANTOINE-FRANÇOIS), fabuliste français, né en 1756, à Caen, m. en 1832. Il abandonna le barreau pour les lettres. Le succès qu'il cherchait, il l'obtint, moins avec ses comédies ou opéras, qu'avec ses *Fables nouvelles* (3e éd., Paris, 1814, in-12), où l'élégance s'accorde avec la bonhomie.

Lebas (PHILIPPE), helléniste et épigraphiste français, né à Paris, en 1794, élu membre de l'Académie des Inscriptions en 1838, m. en 1860. On lui doit un traité substantiel: *Sur l'utilité qu'on peut tirer de l'épigraphie pour l'intelligence des auteurs anciens* (Paris, 1829, in-4°), et un intéressant *Voyage archéologique en Grèce et en Asie-Mineure* (1844), continué par M. Waddington.

Le Beau (CHARLES), humaniste et historien français, né en 1701, m. en 1778. Continuateur de l'*Histoire romaine* de Rollin, il montra dans son *Histoire du Bas-Empire,* en 27 vol. in-12, toutes les qualités d'un écrivain correct et laborieux. Malheureusement les récits manquent de précision, comme l'œuvre entière d'unité et le style de chaleur. Latiniste émérite, il avait acquis une réputation à part pour son habileté à manier en prose et en vers la langue de Cicéron et de Virgile. Étant devenu secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions, il enrichit les *Mémoires* de la compagnie de plusieurs dissertations savantes et de divers éloges historiques.

Lébid, l'un des sept poètes arabes des *Moallakat.* Il appartenait au VIIe s. (V. à la suite des *Fables de Bidpay,* Paris, 1816, in-4°, la trad. française de son poème par Silvestre de Sacy.)

Leblanc de Guillet (ANTOINE **Blanc,** dit), auteur dramatique français, né en 1730, à Marseille; nommé en 1798 membre de l'Institut; m. en 1799. Doué de plus d'imagination que de goût, il vit applaudir, pendant q. q. années, ses tragédies emphatiques. (*Manco-Capac*, 1763; les *Druides,* 1772.) On ne manque jamais de citer comme un bel exemple de cacophonie le vers, le fameux vers:

Crois-tu de ce forfait Manco-Capac capable ?

Le Bossu (le Père RENÉ), littérateur français, né en 1631, à Paris, m. en 1680. Il voulut concilier Aristote avec Descartes (*Parallèle,* etc., 1674, in-12), et se fit le théoricien du poème épique. Ses règles purent avoir de la réputation; elle ne donnèrent la volée à aucun poète.

Le Bourdays (HARDOUIN), auteur français, né au Mans, m. vers 1640. Sous prétexte de ramener la « Concorde en l'état ecclésiastique » (c'est le titre même d'un de ses livres, 1624, in-4°), il attaqua les réformistes avec la dernière violence.

Lebras (PIERRE). Voy. **Victor Escousse.**

Le Brigant (JACQUES), philologue français, né en 1720, à Pontrieux (Côtes-du-Nord), m. en 1804. Ce linguiste bas-breton, paradoxal autant que savant, chercha et prétendit rencontrer la *langue primitive* universelle dans l'idiome armoricain. (*Nouvel avis concernant la langue primitive retrouvée,* 1770, in-8°; *Observat. fondamentales sur les langues anciennes et modernes,* 1787, in-4°.)

Le Brun (PIERRE), théologien français, membre de l'Oratoire, né à Brignoles, en 1661, mort en 1729. Son livre critique des *Pratiques superstitieuses* (Paris, 1702, in-12; 1732, 3 vol. in-12) a été recherché; mais, comme le dit finement Voltaire, c'est un médecin qui ne parle que de très peu de maladies et qui est lui-même malade.

Lebrun (PONCE-DENIS-ECOUCHARD), poète français, né en 1729 à Paris; membre de l'Institut; m. en 1807. De mauvais caractère et de misérable fortune, il flatta tour à tour, afin d'en obtenir des pensions, Louis XVI et ses ministres, la Révolution, l'Empire; et pour se dédommager de ces contraintes, ou pour venger des blessures d'amour-propre, il attaqua presque tous ses confrères en Apollon. Poète lyrique de second ordre, bien qu'on l'eût surnommé Lebrun-Pindare, il excella dans l'épigramme. Il en écrivit dans tous les styles, et sur toute sorte de sujets, philosophiques, moraux, galants, satiriques, — surtout satiriques. Sainte-Beuve estime que l'ensemble de ses épigrammes compose un recueil unique dans la langue française. Le ton en est amer, âcre, sans gaieté, mais pétillant de malice et de verve.

Lebrun (CHARLES-FRANÇOIS), duc de Plaisance, homme d'Etat et écrivain français, né en 1739, à Saint-Sauveur-Landelin (Manche); membre de l'Assemblée Constituante, troisième consul après le 18 brumaire; architrésorier de l'Empire, grand-maître de l'Université pendant les Cents-Jours; pair de France sous la Restauration; m. en 1824. Dans les loisirs de ses hautes fonctions administratives, il donna des traductions plus élégantes que fidèles d'Homère et du Tasse, et quelques opuscules politiques, réunis par son fils, cinq années après sa mort. (Paris, 1829, in-8°.)

Lebrun (PIERRE), poète français, né à Paris en 1785; élu membre de l'Académie, en 1828; m. en 1873. Chanta les grands paysages de la Grèce avec une chaleur de sentiment et une vivacité de coloris, qui furent alors très appréciées *(Voyage en Grèce,* poème, 1828), et prépara, par des pièces telles que *Marie Stuart* (1820), les succès du romantisme.

Lebrun-Vigée (Madame). Voy. **Vigée.**

Le Cat (CLAUDE-NICOLAS), célèbre chirurgien français, né en Picardie, en 1700, m. en 1768. Auteur de nombreux ouvrages spéciaux, il a écrit un lumineux et profond *Traité des sens* (1767).

Le Chapelier (ISAAC-GUI), orateur français, né en 1754, à Rennes, député aux Etats-Généraux, m. en 1794. L'un des chefs du parti constitutionnel, il paya de sa vie, sur l'échafaud révolutionnaire, la droiture de ses principes.

Lecky (WILLIAM E. H.), auteur irlandais du XIXe s. A écrit des études sur les hommes d'État irlandais. Plus connu par sa magistrale et philosophique « *History of Rationalism in Europe* ». (Hist. du rationalisme en Europe.)

Le Clerc (MICHEL), auteur dramatique français, né en 1622, à Albi; avocat au parlement de Paris; m. en 1691. Les beaux-esprits essayèrent de le poser en rival de Jean Racine. On lui commanda, de collaboration avec Coras, une tragédie d'*Iphigénie,* composée d'après les règles de l'hôtel de Rambouillet: mais l'*Iphigénie* de Le Clerc n'amena pas le sacrifice de celle de Racine.

Leclerc (VICTOR), érudit français, né à Paris, en 1789; doyen de la Faculté des Lettres; membre de l'Académie des Inscriptions; m. en 1865. Très versé dans la connaissance des choses de l'antiquité *(Des journaux chez les Romains,* 1838, in-8°; trad. compl. des *Œuv.* de Cicéron, etc.), il se servit de l'autorité due à ses travaux de littérature classique autant qu'à sa haute position universitaire pour encourager, stimuler et soutenir les études consacrées au moyen âge. Il rédigea, depuis 1840, un grand nombre de notices dans la vaste *Hist. littér. de la Fr.*, commencée par les Bénédictins et continuée par l'Institut (t. XX-XXIV.) Leclerc était peut-être l'homme de l'Europe qui possédait le plus à fond les détails de l'histoire médiévale.

Leclercq (THÉODORE), auteur dramatique français, né à Paris, en 1777, m. en 1851. Reprenant un genre de pièce familière et mondaine créé par Carmontelle sous le nom de proverbe dramatique (v. ce mot), il le porta à un degré de perfection inattendue en le rapprochant, autant qu'il était possible, de la vraie comédie. Il aimait à jouer comme à composer des proverbes. On y prit plaisir: il les publia. Ces courtes comédies peignaient au vrai la société de 1820 à 1830; elles foisonnaient d'observations ingénieuses, de traits d'un naturel charmant, de fines moqueries et de mots heureux. Elles lui firent une réputation durable. *(Prov. dramat.,* 1826, 4 vol. in-8°; 1828; 6 vol. in-8°; *Nouv. prov. dramat.,* 1833, 2 vol. in-8°.)

Lécluse, poète et conteur burlesque français, né en 1711, m. en 1792. C'est le classique du genre poissard, après Vadé. Il mena une vie d'aventures, fut comédien, dentiste et directeur de théâtre, acquit une belle fortune, devint seigneur de la terre du Tilloy, en Gâtinais; puis tomba soudainement dans la misère, à la suite d'une entreprise théâtrale qui s'effondra. Lécluse eut moins d'art que Vadé; ses pièces sont composées de scènes qui se succèdent sans se lier, mais son idiome pois-

sard est aussi riche et aussi pur (s'il est permis de s'exprimer ainsi, quand il s'agit d'un tel vocabulaire), sauf dans certains travertissements de noms propres et de noms communs, tout à fait étrangers au vrai langage populaire. *(Œuv. de Vadé et de Lécluse,* Paris, 1795, 4 vol. in-8°, nombr. réimp.)

Leconte de Lisle (CHARLES), poète français), né à l'île Bourbon, en 1818; membre de l'Académie ; mort en 1894. Dénué du sentiment spiritualiste, indifférent à la mêlée des passions contemporaines, il rechercha l'originalité dans la poésie impersonnelle. Tantôt il est purement descriptif et s'efforce de peindre la nature, surtout les splendides visions ou les accablements de la nature équatoriale, tantôt il évoque l'histoire et il expose les légendes des différents peuples ou caractérise les diverses époques de l'humanité. Il aima particulièrement à prolonger ses étapes, parmi les mystères de l'antique mythologie *(Poèmes antiques,* nouv. éd., 1871.) Leconte de L. a découvert un ordre de sujets à peu près inconnus des lyriques. Animé d'une curiosité anxieuse, qui devint plus tard une sorte d'éclectisme hautain et froid, il a retracé par grandes périodes les évolutions religieuses de l'humanité, la succession des mythes, des symboles, les luttes souvent farouches des dogmes (*Poèmes barbares,* éd. définit., 1874). Maitre absolu du rythme et de la rime, L. de L. a concilié, en général, dans une forme très pure, la belle tradition classique et les qualités éclatantes, les couleurs vives du romantisme. De tous les poètes du XIX° s., il est celui qui se rapproche le plus de V. Hugo par la vigueur de l'expression, l'amour des strophes sonores et des métaphores grandioses. L'image, chez lui, jaillit naturelle et continue. Sans doute, il est loin d'avoir possédé la souplesse merveilleuse et la fécondité d'un Hugo, qui mêlait aux plus éclatantes tirades des vers d'une infinie douceur. Il n'y prétendait pas. Son génie était d'un seul bloc; cette unité de sa nature était sa volonté, sa conscience même. (V. aussi ses belles trad. en prose d'Homère, d'Eschyle, de Sophocle et de Théocrite.)

Lecture. La lecture n'est pas seulement un plaisir de l'âme, un moyen d'instruction dans le seul à seul de la pensée. Pratiquée à haute voix, elle devient un art, demandant aussi une initiation spéciale. Chez les anciens, en Grèce et à Rome où les lectures publiques eurent des jours de si grande vogue, c'était un genre de déclamation ayant ses règles et s'enseignant de même que le débit oratoire. Longtemps négligée dans nos établissements d'instruction publique, la lecture à haute voix tend à devenir une branche importante de l'instruction générale. Le goût et la mode des conférences, que les Anglais et les Américains surtout auront propagés, ont développé des délicatesses, des susceptibilités et des clairvoyances de l'oreille qu'on soupçonnait à peine. Il est reconnu désormais que la lecture a ses exigences comme le chant et la musique, qu'elle réclame un organe exercé, une souplesse et une justesse d'intonations seules capables de transmettre aux auditeurs tout l'esprit, toute la portée d'une œuvre, et qu'elle a véritablement sa place dans le domaine de l'esthétique.

Ledos (EUGÈNE). V. **Physiognomonie.**

Ledrain (EUGÈNE), orientaliste et littérateur français, né à Sainte-Suzanne (Mayenne) en 1814 ; conservateur des antiquités orientales et professeur au musée du Louvre. En dehors de ses travaux spéciaux *(Hist. d'Israël,* 1879-82, 2 vol. in-16; les *Monuments égyptiens de la Bibl. nationale,* 1880-81, 2 vol. in-8°), de sa traduction nouvelle de la Bible d'après le texte hébreu (1886-90, 6 vol.), de ses différents mémoires sur des questions érudites, a révélé, comme critique et chroniqueur des choses du jour, dans la presse, une très particulière souplesse de talent.

Ledru-Rollin (ALEXANDRE-AUGUSTE **Ledru,** dit), né à Paris en 1806; avocat à Paris; directeur de plusieurs journaux politiques; député du Mans en 1840, et l'un des principaux orateurs de l'extrême gauche; membre du gouvernement provisoire, au lendemain de la révolution de 1848; exilé sous l'Empire; m. en 1875. A la tribune, comme dans les assemblées populaires, il avait l'ampleur et l'étoffe des démagogues, la parole vibrante et déclamatoire.

Lee (NATHANIEL), poète dramatique anglais, né vers 1652, m. en 1692. Il fut auteur comme Otway ; comme lui aussi, il mourut misérable sur le pavé de Londres. Dans ses drames ou tragédies (les *Reines Rivales, Théodose, Mithridate, Néron,* etc.), il imite Shakspeare, avec moins de soin encore que son modèle de la vérité historique, et tombe souvent dans l'emphase. En revanche, il a obtenu des effets très pathétiques.

Lee (SOPHIE et HARRIETT), romancières anglaises, les deux sœurs, nées, l'une en 1750, l'autre en 1766, mortes, la première en 1824, la seconde en 1851. Elles s'étaient annoncées par les *Contes de Canterbury (Canterbury Tales,* 1797-1805, 5 v.) imités, non seulement comme titre, mais comme genre, du vieux maître Geoffrei Chaucer. Leurs *nouvelles* ont été fort goûtées, au commencement du XIX° s. *(The Recess,* 1785, trad. franc., le *Souterrain* ou *Mathilde,* etc.)

Leemans (CONRAD), égyptologue hollandais, né en 1809, m. en 1877. Un classement partiel mais intelligent des

monuments de l'art égyptien a été donné par ce savant dans son catalogue raisonné du Musée des antiquités de Leyde, dont il était directeur.

Le Febvre (Tannegui), lat. *Tanaquillus Faber,* philologue français, né en 1615 à Caen, professeur à Saumur, m. en 1672. Il écrivait en latin avec une grande pureté, faisait des vers grecs qui ne trouvaient guère de lecteurs, commentait et éditait les anciens. La plus sérieuse obligation qu'aient les lettres à ce philologue calviniste est d'avoir été le père de Mme Dacier.

Lefèvre (Jacques), poète français du XIVe siècle. Voy. **Matheolus**.

Lefèvre (André), poète et érudit français, né à Provins en 1834. Traducteur et disciple lointain de Lucrèce (1876, in-8°), il a versé le panthéisme dans ses vers (la *Flûte de Pan*, in-18, 1861; la *Lyre intime*, 1865), mis en rimes les théories les plus abstraites, revêtu les mythes obscurs d'images majestueuses et tranquilles. La croyance à la vie des choses est la chaîne continue de son œuvre de poète. (Voy. du prosateur: *Religions et mythologies comparées*, 1878; l'*Homme à travers les âges*, 1880, etc.)

Lefèvre d'Étaples (Jacques), *Faber Stapulensis,* érudit français, né à Étaples en 1455; précepteur d'un des fils de François Ier; m. en 1537. Sa traduction de la Bible, à divers égards défectueuse, tant au point de vue du sens littéral que de la valeur critique du commentaire, est la première qui ait été faite en français.

Lefèvre-Deumier (Jules-Lefèvre, dit), littérateur français, né vers 1814; bibliothécaire des Tuileries; m. en 1857. Poète très fécond sans être très ambitieux, il eut son heure d'éclat parmi les astres de deuxième grandeur de la pléiade romantique. Cet écrivain sincère qu'inspira toujours le culte du bien et la haine du mal mériterait de revivre. Toutefois à ses graves alexandrins, à ses vers monochromes, assez contrastants de sujets, mais peu variés de ton et de coupe, il faudrait préférer de beaucoup sa prose alerte, humoristique, moins pensée, moins raffinée, moins subtile que la prose de Doudan, par exemple, mais plus gauloise. (*Œuv. compl.*, 3 vol. grand in-8°.)

Le Franc ou Franc (Martin), poète bourguignon du XVe s.; chanoine et protonotaire apostolique, m. à Rome vers 1460. Il mit au jour, en 1440, et dédia au duc de Bourgogne une longue apologie des femmes en vingt-quatre mille vers de huit syllabes (le *Champion des dames, livre plaisant, copieux et abondant en sentences, contenant la défense des dames contre Malebouche et ses consorts et victoire d'icelles.* (Ed. orig.. s. l. s. d. in-fol.; Paris, 1530, in-8°.)

Legendre (l'abbé Louis), historien français, né en 1655, à Rouen, m. en 1733, à Paris. Personnage médiocrement estimable quoique très infatué de lui-même, mais curieux, allant partout et fertile en aperçus de toute sorte, il a laissé, outre ses ouvrages historiques, des *Mémoires* (Paris, 1863, in-8°) précieux par les renseignements très exacts et très précis qu'ils nous donnent sur le clergé du XVIIIe s., sur ses institutions, ses assemblées et les principaux de ses membres.

Légende. Ouvrage contenant le récit, mêlé d'imaginations populaires, de la vie des saints. Ces pieuses narrations furent longtemps la lecture des pauvres et des simples, « l'Evangile paré à leur usage », comme dit Montalembert. On donne le même nom, d'une manière plus étendue, à tout récit populaire non vérifié par la critique, qui s'est transmis sous forme de tradition. Les commencements de l'histoire de toutes les nations sont remplis de légendes. Généralement les l. peuvent être divisées en trois catégories: la plus ancienne est du domaine religieux, les deux autres sont inspirées par le spectacle de la nature ou par des exploits guerriers.

En poésie, sorte de récit en vers où l'écrivain de langue et de société avancée s'est efforcé de retrouver, en des sujets plus ou moins fantastiques, l'accent spontané et profond des anciens jours. La légende, avec sa piété attendrie, sa pathétique naïveté et son tragique surnaturel, a souvent hanté la Muse allemande. Herder et Kosegarten, entre autres, surtout Herder, y ont excellé. (V. en français les imitations et traductions de Siméon Pécontal; comparer certaines ballades anglaises, etc.)

Léger (*la Vie de saint*). Poème roman du Xe s., un peu postérieur à la *Cantilène de sainte Eulalie*. En des strophes composées de six vers octosyllabiques assonant deux par deux, il retrace la lutte entre le saint évêque d'Autun et son persécuteur Ebroïn, lutte terminée par le martyre que celui-ci lui fit subir.

Leger (Louis), linguiste et historien français, né à Toulouse, en 1843; chargé, en 1854, du cours de russe à l'école des langues orientales vivantes de Paris; nommé, en 1885, titulaire de la chaire de langues et littératures slaves, au Collège de France; membre des Académies de Saint-Pétersbourg, Belgrade, Agram, Bucarest, et de nombreuses sociétés savantes. A étudié profondément la grande famille slave dans ses idiomes, son histoire politique, ses littératures, ses institutions, ses mœurs, et sur le sol même où se meuvent, aujourd'hui, ses peuples désagrégés. (*Hist. de l'Autriche-Hongrie*, 4e éd. 1895; la *Save, le Danube et le*

Balkan, 1884, in-18; la *Littérature russe*, 1892, in-16, etc.)

Legobien (le P. CHARLES), auteur ecclésiastique français, né en 1653, à Saint-Malo, procureur des missions de la Chine en 1706; m. en 1708. C'est à ce fervent propagateur de la religion chrétienne qu'on doit les sept premiers volumes de la collection intitulée : *Lettres édifiantes écrites des missions étrangères* (1702-1708).

Le Gouais (CHRESTIEN), poète français, né à la fin du XIIIe s., à Sainte-More, près de Troyes. Pour plaire à la reine Jeanne de France, m. en 1307, il composa un immense poème comprenant près de 70,000 vers octosyllabiques et qui renferme, outre une traduction généralement abrégée de chacune des fables d'Ovide, leur explication historique, morale, et même théologique; car il avait, lui aussi, cette science particulière d'y découvrir autant d'allégories chrétiennes. L'auteur de l'*Ovide moralisé* était un frère mineur.

Legouvé (GABRIEL), poète français, né en 1764, à Paris; membre de l'Institut, pendant plusieurs années suppléant de Delille dans sa chaire de poésie latine, au Collège de France; m. en 1812. Il eut une carrière dramatique assez remplie depuis la *Mort d'Abel*, donnée au Théâtre-français en 1792, jusqu'à la *Mort d'Henri IV*, sa dernière tragédie (1806). Toutefois la grande faveur du public fut pour son poème du *Mérite des femmes* (1801, in-12), tout à l'éloge du sexe tendre; œuvre charmante en bien des détails, mais d'une expression trop souvent rhétoricienne et déclamatoire.

Legouvé (ERNEST), littérateur français, né en 1807, membre de l'Académie; m. en 1903. De bonne heure, l'un des meilleurs disciples de Scribe, c'est au théâtre qu'il recueillit ses premiers succès, avec *Louise de Lignerolles* (1848), *Adrienne Lecouvreur*, *Bataille de Dames*, *Par droit de conquête*, *Béatrix* — pièces délicates et bien composées, d'où se dégage, ordinairement, soit une fine observation de mœurs, soit quelque vérité de sentiment. Après l'auteur dramatique, on a beaucoup apprécié, chez Legouvé, le conférencier et l'éducateur. Il a traité surtout avec un agrément solide, en divers ouvrages, des rapports des pères et des enfants. Mais de tous ses livres, le plus captivant est celui qu'il publia dans son extrême vieillesse, et qu'il intitula *Souvenirs de soixante ans* (4 vol. in-12, 1888 et suiv.), un chef-d'œuvre, en son genre, de sincérité, de discrétion et de pénétration sympathique.

Legrand d'Aussy (PIERRE-JEAN-BAPTISTE), érudit français de l'école de Ste-Palaye, membre de l'Institut; né en 1737, à Amiens, m. en 1800. Il recueillit, d'après les manuscrits originaux, un grand nombre d'extraits faisant revivre les fabliaux ou contes des XIIe et XIIIe siècles. Assez médiocre écrivain, mais très patient chercheur, il a consacré un important ouvrage (l'*Hist. de la vie des Français, depuis l'origine de la nation jusqu'à nos jours*, Paris, 1783, 3 vol. in-8°) à relater jusqu'aux plus minutieux détails des us et coutumes du moyen âge.

Le Houx (JEAN), chansonnier français du XVIe s., né à Vire, m. en 1616. Poète et avocat distingué du pays normand, il recueillit les vaux-de-vire d'Olivier Basselin, les appropria à la manière de son temps, les modifia profondément et leur en ajouta d'autres, qui eurent le même succès populaire (*Vaux-de-vire de J. Le Houx*, édit. Gasté, Paris, in-18; édit. anglaise de James Patrick Muirhead, Londres, 1875).

Leibnitz, illustre philosophe allemand, né à Leipzig, en 1646, m. en 1716. L'esprit le plus synthétique du XVIIIe s., et, du jugement de Cuvier, le plus encyclopédique, qui ait paru depuis Aristote. Ses principaux ouvrages : *Essais de Théodicée* *, *Nouveaux essais sur l'entendement humain* * (réfutation de Locke) ont été écrits en français; et, en latin, la *Monadologie* *, les *Principes de la nature et de la grâce.* Ses travaux allemands, longtemps restés dans l'ombre, ont été publiés à Berlin, en 1838 et 1840, par Guhrauer. Doué de la faculté universelle d'acquérir les connaissances et de les développer, de les étendre, philosophe, historien, jurisconsulte, diplomate, politique, philologue et mathématicien (poète même à ses heures), il s'était occupé de toutes les sciences et les avait presque toutes renouvelées; elles trouvaient chez lui un centre commun. Il inventa le calcul différentiel et posa la théorie de l'infini. La philosophie de Leibnitz se trouve par fragments à travers ses œuvres. Génie moitié grec et moitié scolastique, il eut l'ambition de tout concilier, Platon avec Démocrite, la théologie et la morale avec la raison. Il chercha ce terme de conciliation dans son fameux système des *monades*, dont quelques arguments d'appui venaient en droite ligne d'Aristote. Au panthéisme de Spinoza, aux causes occasionnelles de Malebranche, aux théories exclusivement mécaniques de Descartes sur l'univers, il oppose l'activité de la substance individuelle, l'idée de la force active.

HENRI LOUIS LE KAIN
Comedien ordinaire du Roi
dans le rôle de Gengis-kan.

Le Kain.

Leidrade, célèbre prélat, né à Nuremberg, vers 736; nommé archevêque de Lyon en 798; m. à l'abbaye de St-Médard de Soissons. L'un des promoteurs les plus actifs de la renaissance des lettres, sous Charlemagne.

Leisewitz (Jean-Antoine), poète dramatique et administrateur alle-



mand, né à Hanovre, en 1752, m. en 1806. La ferme et magistrale peinture des caractères, dans sa tragédie *Jules de Tarente* (1776), lui valut cette honorable méprise qu'on attribua d'abord à la pièce à la main de Gœthe. (*Schriften*, Brunswick, 1838, in-12.)

Le Jay (Gui-Michel), philologue français, né à Paris, en 1588, m. en 1674. Consacra dix-sept années de labeur et toute sa fortune à la *Biblia hebraïca, samaritana, chaldaïca, græca, syriaca, latina, arabica.* (Paris, 1628-45, 9 tomes en 10 vol. in-fol.)

Lek. Dialogue lyrique, particulier à certains chants nationaux scandinaves.

Le Kain (Henri-Louis **Caïn,** dit), célèbre tragédien français, né en 1728, à Paris, m. en 1778. Voltaire découvrit ce grand artiste, qui introduisit les mêmes changements dans la déclamation que l'auteur de *Zaïre* daus la tragédie. Il avait deviné son véritable génie; il l'aida de ses conseils, de son influence, même de sa bourse à vaincre les premières difficultés de la carrière, encore accrues pour Le Kain par de certains désavantages physiques, et à asseoir enfin sa fortune et sa célébrité. Aussi, quel interprète admirable il eut ensuite pour des rôles tels que Tancrède, Orosmane, Mahomet, Gengis, Zamou ou Rhadamiste! Le Kain a raconté lui-même l'histoire de ses luttes et de ses succès. (*Mém.*, 1801, in-8°; nouv. édit. accompagnée de *Réflexions* par Talma, 1825, in-8°; 1874, in-12.)

Le Laboureur (Jean), historien français, né en 1623, à Montmorency; gentilhomme servant du roi et ensuite son aumônier; m. en 1675. A ce qu'en dit Voltaire, sa relation du voyage de Pologne (Paris, 1647, in-4°), qu'il fit avec la maréchale de Guébriant, la seule femme peut-être qui ait jamais eu le titre et rempli les fonctions d'ambassadrice plénipotentiaire, est assez curieuse; et les commentaires historiques dont il a enrichi les *Mémoires* de Castelnau ont répandu beaucoup de jour sur certains points de l'histoire de France.

Son frère, Louis **Le Laboureur,** se couvrit de moins de gloire que de ridicule par un mauvais poème épique de *Charlemagne* (Paris, 1661, in-12).

Leland (John), antiquaire anglais du xvi° s., chapelain et bibliothécaire du roi Henri VIII; m. en 1552. Au moment où il allait achever de mettre en œuvre d'immenses matériaux rassemblés avec une singulière diligence sur tous les points des antiquités nationales, il perdit la raison. Il ne laissa que des parties d'une collection qui devait être monumentale. (*Itinerary,* éd. Hearne, 1710-1712, 9 vol. in-8°; *De rebus britannicis collectanea,* 1715, 6 vol. in-8°.)

Leland (C.-G.), prosateur américain, humoristique et satirique, né à Philadelphie en 1824. Ses « *Hans Breitmann's Ballads* » (Ballades de Hans Breitmann) forment une suite de satires amusantes et bien exécutées de la population germano-hollandaise de la société amécaine, écrite dans une sorte de style polyglotte.

Lelewell (Joachim), historien polonais, né en 1786, m. en 1861. Écrivain essentiellement national, il contribua puissamment par son *Hist. de Pologne* (1829), œuvre populaire et patriotique, à préparer la révolution polonaise de 1830. « Ses remarquables travaux sur la Pologne et les pays voisins, dit M. Hallberg, remplissent une vingtaine de volumes, tous également frappés au coin de la science la plus sérieuse comme de la plus noble indépendance et de la plus généreuse grandeur de caractère. »

Lelong (le P. Jacques), érudit français, né et m. à Paris, 1665-1721. Travailleur opiniâtre, d'un jugement aussi solide que sa science était profonde, il a fourni à l'étude une foule de documents utiles et sans cesse consultés. (*Biblioth. histor. de la France,* continuée par de Fontette, Paris, 1768, 5 vol. in-fol.; etc.) Il ne lui a manqué que d'écrire avec plus d'élégance et de présenter, dit un critique, avec plus d'ordre et de méthode le trésor de ses connaissances.

Le Maire de Belges (Jean), poète et historien français, né en Belgique, en 1473, élevé par Jean Molinet, son parent, poussé à la culture des lettres par Guillaume Crestin; bibliothécaire de Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas; historiographe de la Cour de France; m. vers 1548. Lourd et dur dans sa prose, cet écrivain, le premier réformateur de la versification au xvi° s., retrouvait comme poète le sentiment de l'harmonie. Il donna à Marot, à Ronsard, d'utiles leçons. En dépit d'un goût trop prononcé pour une certaine emphase rhétoricienne (Voy. le *Temple d'honneur et de vertus,* 1503; la *Plainte du Désiré,* 1509), il acquit la plus haute estime en son temps et la plus grande influence sur ses contemporains.

Lemaire (Nicolas-Éloi), humaniste français, né en 1767, à Triaucourt (Meuse), professeur de poésie latine à la Faculté des lettres de Paris; m. en 1832. Editeur et ordonnateur

de l'importante collection classique intitulée : *Bibliotheca classica latina, sive collectio auctorum classicorum latinorum, cum indicibus et notis* (Paris, 1818 et suiv., 154 v. in-8°). Elle est connue, appréciée, sous le nom général de Bibliothèque Lemaire.

Lemaistre ou **Lemaître** (ANTOINE), avocat français, né à Paris en 1608; retiré du monde, dès l'âge de vingt-neuf ans pour devenir l'un des plus fervents soutiens de Port-Royal; m. en 1658. Bien que ses plaidoyers, prononcés en sa pleine jeunesse avec un grand succès, renferment encore trop de citations ecclésiastiques, qui semblent, aujourd'hui, hors de leur place, il eut la gloire d'être avec Olivier Patru l'un des restaurateurs du barreau français.

Lemaître (JULES), littérateur français, né dans le Loiret, en 1853, reçu à l'Académie en 1895. La poésie, la critique, et le théâtre ont reçu des gages variés de la souplesse de talent qui l'a fait célèbre de bonne heure. (Les *Petites Orientales*, *Serenus* (recueil de nouvelles charmantes), les *Contemporains*, 2 v. in-12; *Impressions de théâtre*, plus. séries; *Mariage blanc*, *Révoltée;* le *Député Leveau*, l'*Age ingrat* [1895], etc.) En littérature, Jules Lemaître vise surtout à émettre des idées personnelles ou marquées d'un caratère de nouveauté, fût-ce sur des sujets anciens. D'humeur plutôt flottante et sceptique, ne croyant qu'à la relativité des jugements et n'éprouvant jamais le besoin de conclure; d'ailleurs écrivain très délié, analyste pénétrant, critique des plus ingénieux à trouver des développements subtils ou des suppositions de la dernière finesse, il divertit, il charme le lecteur; il ne fixe pas toujours son opinion.

Lemazurier (PIERRE-DAVID), littérateur français, né en 1775, à Givors, m. en 1836. Intéressant biographe-anecdotier de la Comédie-Française, dont il fut le secrétaire d'administration, et de l'Opéra. (L'*Opinion du parterre*, etc., Paris, 1803-13, 10 vol. in-8°.)

Lemercier (NÉPOMUCÈNE), poète français, né en 1771, à Paris, reçu à l'Académie en 1810; m. en 1840. A été l'une des gloires les plus brillantes de l'Empire. Il n'avait que dix-sept ans lorsqu'on présenta sa première pièce, *Méléagre*, qui n'eut qu'une seule représentation. Avec une fougue extraordinaire, au milieu d'une vie de plaisirs et d'excès, il s'attaqua à tous les genres: poèmes épiques et didactiques (l'*Atlantiade, Moïse, Homère, Alexandre*), tragédies, drames (*Agamemnon*, 1797, sa meilleure pièce; *Pinto* ou la *Journée d'une Conspiration*, 1801; *Frédégonde et Brunehaut*, 1821); sujets antiques, sujets modernes, sujets d'imagination et sujets philosophiques (la *Panhypocrisiade* ou le *Spectacle infernal du XVI° s.*, 1819) et produire une masse étonnante de labeur. De vigoureuses conceptions, des scènes originales, des traits de lumière éclataient dans tout ce qui sortait de sa plume. Cependant, l'oubli a recouvert presque toute l'œuvre de celui qu'on saluait, en ses débuts, comme l'héritier direct des plus grands poètes. Un certain chaos de génie, emprisonné dans une forme insuffisante, nuisit à la durée de ses créations. Destinée singulière des œuvres! Il n'est resté de ce poète fécond, original, hardi, presque rien que son nom et le souvenir d'un titre bizarre (la *Panhypocrisiade*). Lemercier était un homme de bien, un esprit fier et indépendant. Adversaire obstiné de l'Empire, il cultiva, toute sa vie, les lettres avec un désintéressement absolu.

Lemierre (ANTOINE-MARIN), poète français, né en 1733, à Paris; reçu à l'Académie, en 1781; m. en 1793. Après s'être fait connaitre en remportant six prix aux concours académiques, pour des pièces de vers fort inégales, il s'annonça au théâtre avec la tragédie d'*Hypermnestre* (1758). Ce fut un succès. La critique et le public eurent ensuite à s'occuper de *Terée*, d'*Idoménée*, d'*Artaxerce*, de *Guillaume Tell* (1766), de la *Veuve du Malabar*, de *Barnevelt* (1790). Sur la fin, dégoûté du théâtre, il s'était tourné de préférence vers la poésie didactique. Sans avoir jamais touché ni pinceau, ni crayon, sans posséder, d'autre part, de connaissances spéciales longuement préparées, il rima sur la *Peinture* (1761). Puis, il donna les *Fastes* ou les *Usages de l'année*, en seize chants, rappelant le titre et l'idée du poème d'Ovide (1769). Sur ce riche canevas, il broda les détails descriptifs, à son caprice, d'une manière souvent disparate et incohérente. Dans la vie, L. possédait, dit-on, toutes les qualités pour gagner le cœur; mais il manquait absolument de modestie. En littérature, il montra de la vigueur d'esprit et de la force d'invention; mais il était tout à fait dénué de goût.

Lemnius (SIMON LEMSCHEN, connu sous le nom latinisé de), poète latin et controversiste, né en 1510, dans un village de Suisse, m. en 1550. Violent adversaire de Luther, il a trouvé dans son animosité même les éléments d'un chef-d'œuvre d'immoralité : le *Monachopormachia*.

Lemoinne (JOHN), publiciste, mem-

bre de l'Institut, né à Londres, en 1814, de parents français, m. à Paris, en 1892. En 1840, il entrait au *Journal des Débats,* pour ne plus le quitter jusqu'à son dernier jour. Il se fit une belle place dans la presse de son pays par ses qualités d'esprit et de style. A défaut de la profondeur des vues et de l'abondance des idées, il avait la souplesse, le trait, l'humour.

Lemonnier (l'abbé Guillaume-Antoine), fabuliste français, né à Saint-Sauveur-le-Vicomte, en 1771, m. en 1797. Ses apologues, des contes plutôt que des fables, ont de l'originalité dans l'expression, de la gaîté dans les idées. Les négligences mêmes du poète ont quelquefois des grâces. *(Fables, contes et épitres,* Paris, 1773, in-8°.)

Lemonnier (Camille), littérateur belge, né à Ixelles-lès-Bruxelles, en 1845. A écrit dans une langue raffinée, torturée, surchargée de couleurs jusqu'à ressembler à une véritable orgie picturale, divers romans d'un caractère violemment réaliste. Son chef-d œuvre, d'un tout autre genre, est le monument qu'il a élevé à la gloire de son pays (la *Belgique,* gr. in-8°), description éclatante des pays ruraux et des campagnes, cantique d'amour chanté aux merveilles de Bruges et des vieilles villes flamandes.

Lemontey (Pierre-Édouard), historien français, né en 1762, à Lyon; membre de l'Assemblée législative, et, sous le Consulat, censeur dramatique; reçu à l'Académie en 1819; mort en 1826. Napoléon l'avait pensionné pour écrire une *Hist. de France au XVIII° s.,* dans l'esprit du nouveau régime, ce qui ne l'empêcha pas de rechercher ensuite les faveurs de la Restauration. A défaut de consistance dans le caractère, il témoigna d'une réelle personnalité de jugements dans son *Essai sur l'établissement monarchique de Louis XIV et sur les altérations qu'il a éprouvées pendant la vie de ce prince.* (Paris, 1818, in-8°.) C'était l'introduction à son *Hist. de la Régence* (1832, 2 vol. in-8°), qui fut très discutée. Appréciateur sévère du « roi-soleil », il a reproduit l'esprit critique de cette classe bourgeoise et marchande à laquelle il appartenait par sa naissance, et qui ne se laisse point éblouir par le coûteux éclat de la gloire. (Opuscules divers; cf. *Œuvres de Lemontey,* Paris, 1829-31, 7 vol. in-8°.)

Le Mouël (Eugène), poète français, né en Bretagne dans la seconde moitié du xix° s. Il a chanté la mer, la lande, les paisibles hameaux, les tranquilles bonheurs, les vœux faciles et les deuils poignants des bonnes gens de la côte. Ses grands vers très doux ont la sereine mélancolie de l'Océan. *(Feuilles au vent, Bonnes gens de Bretagne,* etc.)

Lemoyne (le P. Pierre), poète français, de l'ordre des Jésuites, né en 1602 à Chaumont, en Bassigny, m. en 1672. Quand sévissait au xvii° s. la fièvre épique, il entreprit de rivaliser avec les anciens sur un des plus beaux thèmes de l'histoire chrétienne : *Saint Louis, ou la Sainte couronne reconquise sur les infidèles* (1653), in-12). Chateaubriand trouve ses personnages plus intéressants que l'Ajax ou le Diomède homérique; sans doute, mais le P. L. n'a pas réussi à leur donner la beauté poétique par laquelle seule vivent les créations de l'esprit. Ce n'est pas qu'il manque d'imagination: ses dix-huit chants sont remplis d'épisodes jetés avec profusion; mais nul goût, et l'on y voit déborder la stérile abondance qui multiplie les descriptions et les récits inutiles. — Ch. G.

Lemoyne (André), poète français, né à Saint-Jean-d'Angély, le 22 nov. 1822. Ses divers recueils (*Roses d'antan,* 1859; les *Charmeuses,* 1871; *Paysages de mer et fleurs des prés,* 1875) découvrent des qualités descriptives, l'exactitude, le fini, la discrétion et la sobriété, qui ne sont pas sans analogie avec la manière des paysagistes hollandais.

Lenau (Nicolas Niemlsch de Sthrelenau, dit), poète lyrique allemand, né à Czadat, en Hongrie, le 13 août 1802, m. en 1850. La passion, la sensibilité nerveuse et enthousiaste, les capricieux mouvements d'une nature sceptique et pourtant ivre d'idéal, les tourmentes d'une conscience ballotée entre les tristesses du doute et le besoin de croire qui subsistait en elle (V. *Savonarole,* 1837; les *Albigeois,* 1642; *Faust*; 1836), firent de ses jours un continuel ébranlement, qui se termina par la folie. Il a chanté avec une grande élévation lyrique, avec un charme de mélancolie très pénétrant, les émotions et les orages de son âme blessée. (*Gedichte,* Stuttgard, 1832; *Neue Gedichte,* 1838.)

Lenet (Pierre), mémorialiste français, procureur général au parlement de cette ville; attaché pendant la Fronde au service du prince de Condé; m. en 1671. Ses *Mémoires* (1729, 2 vol. in-12; coll. Michaud, 1838; éd. nouv. 1840), qui, par eux-mêmes, ont peu de relief et de tour, éclairent certains côtés curieux des œuvres et de la société du temps.

Lenfant (Jacques), théologien protestant français, né en 1661, à Bazoche,



passé en Allemagne dès avant la révocation de l'édit de Nantes; prédicateur de la reine de Prusse et membre de l'Académie des sciences de Berlin; m. en 1728. Historien des conciles de Constance (1714, 2 vol. in-4°); de Pise (1724, 2 vol. in-4°), de Bâle et de la guerre des Hussites (1731, 2 vol. in-4°).

Lenfant (ALEXANDRE-CHARLES-ANNE), prédicateur français, né en 1726, à Lyon, m. en 1792. Quand il prêchait, la foule des auditeurs était grande, attirée surtout par la chaleur de son débit, par l'accent inspiré et convaincu de l'orateur. La rigueur de ses principes, fermés à toute transaction philosophique, réfractaires même à toute idée de tolérance, le désignaient à l'animosité des révolutionnaires: il fut une des victimes des massacres de septembre. (*Sermons,* Paris, 1818, 8 vol. in-12.)

Lennep (DAVID-JACOB von), humaniste de la même famille que l'helléniste Jean-Daniel **L.**, né à Amsterdam, en 1774, m: en 1853. Professeur de belles lettres à l'Athénée d'Amsterdam, il avait eu l'honneur de succéder au fameux Wyttembach. Plusieurs travaux de haute érudition, notamment sa belle édition des poèmes d'Hésiode, le recommandent au souvenir des savants.

Lennep (JACOB van), fils du précédent, littérateur, né à Amsterdam, en 1802; m. en 1868. Juriste, érudit, poète et auteur dramatique, c'est au roman qu'il demanda ses succès les plus populaires. Il a été en effet le conteur favori, le *romancier national* de la Hollande. Ce titre fut la consécration d'une importante série de nouvelles historiques *(Nos ancêtres, Onze Woorouden)* échelonnées le long des principales périodes de l'histoire des Pays-Bas. Peintre d'une exactitude photographique, ingénieux coloriste, dialogueur spirituel, van Lennep ne pèche guère que par la prolixité. Le charme propre à ses meilleures compositions consiste à dérouler une fiction très romanesque dans les limites d'un cadre très réel.

Lenormant (CHARLES), l'un des principaux archéologues français, numismate et historien, administrateur-directeur du cabinet des médailles, membre de l'Institut; né à Paris, en 1802, m. à Athènes, en 1859. En dehors de dissertations nombreuses sur des sujets de mythologie, d'histoire ancienne et moderne où la chaleur du style réchauffe le sérieux de l'érudition, il édifia deux véritables monuments en l'honneur de l'antiquité: le *Trésor de numismatique et de glyptique* formant 20 vol. in-fol. (1836-1850) et l'*Elite des monuments céramographiques* (1844-1847), résumé des problèmes les plus intéressants qui aient rapport à la peinture des vases grecs.

Lenormant (FRANÇOIS), fils du précédent et par sa mère petit-neveu de Mme Récamier; érudit français, membre de l'Institut; né à Paris, en 1837, m. en 1883. Ses travaux les plus importants (*Lettres assyriologiques*, 1871-1872, 4 vol. in-4°, etc.) se rapportent à la science nouvelle de l'assyriologie, à l'histoire des premières civilisations et de leurs croyances.

Lenz (JEAN-MICHEL REINHOLD), poète dramatique allemand, né en 1750, à Seswegen, tombé dans la démence et la misère; m. en 1792. Il eut du talent et plus encore d'orgueil. (Voy. le *Pandemonium germanicum,* où il s'égale à Gœthe; *Œuv.*, éd. Tieck, Berlin, 1828, 3 vol.) Par ambition d'échapper à toute règle, de placer son génie au-dessus de toute imitation, il exagéra dans ses drames (les *Précepteurs,* 1774; les *Soldats*, 1776, etc.) le do.. qu'il avait en lui: l'originalité.

Léo (ANDRÉ). Voy. **Champseix.**

Léon (saint) ou Léon le Grand, pape et docteur de l'Église, né vers 390, à Rome, m. en 461. Il monta sur le trône en 439; son glorieux pontificat dura vingt et un ans. Ses œuvres se composent de lettres, d'opuscules divers, de sermons nombreux prononcés en des circonstances solennelles ou pour l'édification du peuple chrétien qui lui était directement soumis (éd., 1790, Lyon, 3 vol. in-fol.). Ce n'est chez lui ni la pompe et la magnificence de S. Chrysostome ni l'abondante sublimité d'Ambroise ou d'Augustin; c'est une éloquence calme, grave, pleine de dignité, celle qui convient à un souverain pontife.

Léon VI, dit le SAGE ou le PHILOSOPHE, empereur d'Orient, né en 865, m. en 911. Voy. **Litt. grecque, période byzantine.**

Léon (FRAY LUIS-PONCE de), théologien et poète espagnol, religieux augustin, né à Grenade, en 1527, m. en 1591. Il eut l'idée de traduire et de commenter le *Cantique des Cantiques:* l'Inquisition s'en émut; il fut mis en prison, traduit devant le Saint-Office et ne recouvra sa liberté qu'après cinq années de détention. Grand poète lyrique en même temps qu'orateur sacré, il fut l'un des écrivains religieux les plus importants que l'Espagne ait produits, à une époque où la religion jouait le premier rôle dans la société. L'*Exposition du livre de Job, l'Epouse parfaite,*

les *Noms du Christ* figurent en tête de ses œuvres, par la valeur et la réputation. (Éd. compl., Madrid, 1816.)

Léon X (Jean de Médicis), fils de Laurent de Médicis, célèbre pontife italien, né à Florence, en 1475 ; cardinal à douze ans, pape de 1513 à 1521. A travers les troubles religieux et les embarras politiques les plus capables d'absorber son intelligence, il eut la gloire d'attacher pour toujours son nom à la renaissance intellectuelle de l'Europe. Pendant son règne de huit ans — un règne si court et si plein — il donna un essor extraordinaire aux lettres et aux arts. Le xvi° s. tout entier s'est appelé le siècle de Léon X.

Léon XIII (Vincent-Joachim Pecci, pape sous le nom de), pontife italien, né en 1810, à Carpineto, reçu docteur à vingt ans; cardinal en 1853; nommé camerlingue en 1857; et le 20 février 1878, élu par le Sacré-Collège à la dignité suprême; m. en 1903. Aucun pape, peut-être, n'a plus dirigé, plus pensé, davantage écrit. Pasteur d'âmes, philosophe, politique, économiste, en ces divers rôles, il s'est efforcé de concilier l'Eglise et le siècle, la tradition et l'avenir, le sentiment chrétien et la science, en acceptant toutes les conséquences du progrès moderne, mais en subordonnant toujours la raison à la foi. On a beaucoup admiré les *Lettres pastorales* du cardinal Pecci et les nombreuses *Encycliques* du pape Léon XIII. Au point de vue purement littéraire, il voua ses loisirs à la muse latine. Il a composé des vers savants et de tous les rythmes, sur des sujets de religion et de morale, dont l'esprit et la forme le rapprochent beaucoup de Pie II.

Léon l'Africain (Jean), géographe arabe, né à Grenade vers 1483, élevé en Afrique, m. vers le milieu du xvi° s. Il eut une existence des plus mouvementées. Tout jeune, il fut pris par des corsaires, conduit à Rome où Léon X le fit instruire dans la foi chrétienne et encouragea ses études pour le bien général de la science. Il ouvrit un cours d'arabe, publia dans cette langue et en italien son importante *Description de l'Afrique,* souvent réimprimée, traduite, et, plus tard revint, dit-on, dans son ancien pays et à ses anciennes croyances.

Léon de Modène (Juda-Arieh, dit), savant rabbin, né en 1571, à Venise dont il dirigea longtemps la synagogue, m. vers 1650. Célèbre par son édition complète de la *Biblia hebræa rabbinica* (Venise, 1610, 4 vol. in-fol.), et par son *Histoire des rites hébraïques* (1637).

Léonard (Nicolas-Germain), poète élégiaque français, né à la Guadeloupe, en 1744, m. en 1798. La sentimentalité de Gesner, une fausse sentimentalité quelquefois, se mêle en ses *Idylles* à des traits de passion imités des élégiaques latins Tibulle et Properce.

Léonard d'Udine, prédicateur italien du xv° s., m. vers 1470. Non moins bizarres en leur forme triviale, aheurtée sans cesse de traits imprévus, que les allocutions des cordeliers français contemporains Maillard et Menot, les *Sermons* de ce religieux dominicain (*Sermones aurei de sanctis*, Cologne, 1473, in-fol.) furent très populaires.

Léontium, Λεόντιον, courtisane grecque et femme philosophe du iii° s. av. J.-C. Elève d'Epicure, elle rachetait par les dons de l'esprit la facilité de ses mœurs. Cicéron vante l'élégance et l'atticisme d'une hardie réfutation de Théophraste, qu'elle avait écrite, parmi d'autres traités également perdus.

Leopardi (Giacomo), poète italien, né à Recanati, dans la marche d'Ancône, le 29 juin 1798, m. à Naples, le 14 juin 1837. Philologue à seize ans, philosophe à vingt, poète à vingt-cinq, destiné à mourir très jeune en pleine célébrité, déjà Leopardi avait cueilli les palmes d'une double gloire, quand d'autres commencent à peine à vivre. Il lui fut donné d'exceller à la fois dans les œuvres d'érudition et d'imagination, dans la prose et dans les vers, et d'attacher à ses inspirations philosophiques ou patriotiques un caractère nouveau. Sa précocité fut extraordinaire. Hélas! de très bonne heure aussi, il avait dû payer ces faveurs exceptionnelles de la nature, ces dons merveilleux de l'esprit, par de terribles disgrâces physiques, par le supplice sans répit de deux maladies mortelles s'aiguisant encore des peines secrètes d'une âme irritable et désillusionnée. De là chez l'auteur des *Operette morale,* chez le poète affligé des *Ricordanze, d'Il Parini,* ces plaintes contre la destinée humaine et contre son temps, cette mélancolie, ces appels constants à la mort, qui ont imprégné d'une amertume systématique l'ineffable douceur de ses chants.

Léouzon-Leduc (Louis-Antonin), critique et traducteur français, né en 1815, m. en 1889. Des travaux approfondis sur les littératures scandinaves (*Hist. littér. du Nord,* etc.), et particulièrement une belle traduction analytique du *Kalèwala*, le curieux poème finnois (1845, 2 vol.) lui ont mérité la reconnaissance des pays du Nord.

Le Pays (RENÉ), poète français, né en 1634, à Fougères; nommé directeur général des gabelles du Dauphiné et de Provence; m. en 1690. Vivement critiqué par Boileau pour ses imitations des lettres de Voiture, — très inférieures au modèle — il eut le rare bon sens d'accepter le jugement. « Il est bon, disait-il, qu'il y ait de méchants auteurs pour donner de l'éclat aux illustres. » Ses poésies, auxquelles sa prose est encore préférable, se composent de 18 sonnets, d'épîtres, de madrigaux, de chansons. (*Nouv. œuv.*, 1672, 2 vol. in-12, etc.)

Le Play (FRÉDÉRIC), économiste français, né près de Honfleur. en 1806; conseiller d'État, sénateur; m. en 1832. L'idée de famille, véritablement sociale, est le noyau des doctrines exposées pendant une longue série d'années par ce savant observateur. Divisant la famille humaine en un certain nombre de groupes, selon les classes, les conditions, les pays, il insista sur les rapports les reliant entre eux et déduisit de ces faits les caractères distinctifs des principales constitutions de l'Europe. (*Études sociales*, 6 vol. in-8°).

Le Prince de Beaumont (MARIE), femme auteur française, sœur du peintre paysagiste Le Prince; née le 26 avril 1711, à Rennes, m. en 1781. Elle brocha soixante-dix volumes destinés de préférence aux jeunes personnes. Tels : le *Triomphe de la Vérité*, les *Lettres de Madame du Moutiers*, la *Nouvelle Clarisse*. Ils ont tous le mérite du naturel et de l'irréprochable honnêteté des sentiments, sans aucune de ces qualités supérieures auxquelles se reconnaissent les œuvres durables. Fondatrice du célèbre *Magasin des Enfants*, qui fut, dès son apparition (1757), très imité en Europe.

Lepsius (KARL-RICHARD), égyptologue allemand, fils de l'érudit Charles Lepsius, né à Naumbourg, en 1813, disciple de Bopp, professeur titulaire à Berlin, membre de plusieurs Académies, m. en 1884. Dix ans après la mort de Champellion (1842), il partait à la tête de la grande expédition prussienne, qui allait fouiller avec autant de succès que de zèle, pendant trois années entières, l'empire des Pharaons, non seulement dans la basse Nubie et la haute Egypte, mais jusqu'au Sennaar africain d'une part et de l'autre jusqu'au massif de l'Arabie Pétrée. Il en rapporta la matière de féconds travaux. Ses études sur le déchiffrement de l'écriture hiéroglyphique furent très remarquées pour la sûreté et la netteté de l'exposition.

Lermontof (MICHEL), célèbre poète et romancier russe, né à Moscou, en 1814 ; officier de hussards dans l'armée du Caucase, chez les Tcherkesses, les Géorgiens, les Lesghès, où son âme ardente, excitée par les spectacles d'une nature et de mœurs pittoresques, trouva de magnifiques sujets d'inspiration; tué en duel en 1841. Il laissa de premiers essais, de dramatiques récits (voy. *Hadschi-Abek*, *Ismaïl-Bey*, le *Démon*, etc.), des ébauches vigoureuses, des scènes et des fragments splendides. Mais il n'eut pas le temps de mûrir les dons qu'il avait reçus. Quand il fut frappé comme ce Pouckhine, dont on le proclamait l'héritier, a dit Saint-René Taillandier, l'œuvre plus belle de son âge mûr, entrevue déjà comme un espoir prochain, à travers ses premières pages, venait de mourir avec lui.

Leroux (PIERRE), publiciste révolutionnaire français, né et m. à Paris, 1791-1871. Apôtre des idées saint-simoniennes, ardemment occupé des réformes sociales dont il chercha souvent la formule à travers les nuages de l'utopie, il se voua aussi à l'investigation philosophique. Son livre de l'*Humanité* (1840, 2 vol. in-8°), semé de vues paradoxales, présente du moins le développement d'un grand principe, à savoir que l'humanité forme une unité véritable et que tous ses membres sont solidaires les uns des autres.

Le Roy (PIERRE), écrivain français du XVI° s., chanoine de Rouen, secrétaire du cardinal de Bourbon, un des auteurs de la *Ménippée*. Homme de mérite, de probité et d'une rare modestie, dit Lenient, il mit à rester obscur toute la persévérance que d'autres apportent à s'illustrer.

Leroy-Beaulieu (PAUL), publiciste et économiste français, né à Saumur, en 1843, professeur au Collège de France, membre de l'Institut. D'éminentes qualités : une compétence reconnue de tous dans la mise en valeur des détails, la lucidité dans l'abondance, la clarté dans l'érudition, ont assuré à ses écrits une autorité durable. (*Traité de la Science des finances ; Traité théorique et pratique d'économie politique*, 4 vol. in-8°; pl. éd.)

Lesage (ALAIN-RENÉ), célèbre écrivain français, né à Sarzau, près de Vannes, m. à Boulogne-sur-Mer, le 17 nov. 1747. Reçu avocat à Paris, il plaida peu, débuta dans les lettres par des traductions de l'espagnol et rencontra son premier succès en 1707 avec une petite pièce en vers : *Crispin rival de son maître*. Les écrits de Lesage, trop

volumineux, se partagent en deux classes: les uns, la masse confuse et ignorée qu'il brocha d'une main hâtive, uniquement pour vivre, tels que ses pièces légères, farces, pantomimes, opéras-comiques; les autres, les ouvrages de choix, qu'il composa d'une plume soigneuse pour la gloire de son nom et le souvenir durable de la postérité. Ces derniers s'appellent : *Turcaret,* comédie moliéresque, satire sanglante du luxe insolent, de la bassesse et du sot orgueil des traitants; le *Diable boiteux,* dont le héros fantastique est une création aussi remarquable en son genre



Lesage.

que l'Ariel ou le Caliban de Shakspeare; et *Gil Blas,* cet admirable tableau de mœurs, cette revue si piquante, si animée de toutes les conditions de la vie humaine et sociale, ce chef-d'œuvre, qui n'a d'analogues que ceux de Cervantes et de Fielding. Héritier et continuateur de la pure tradition du XVIIe s. dont il parle la langue saine et sobre, Lesage possède aussi l'élégance simple, le naturel aimable, l'ironie tempérée de bonne humeur de ses modèles préférés chez les anciens, Horace et Térence.

Lesbonax, rhéteur grec du siècle d'Auguste, né à Mitylène. (*Fragm.,* ap. Alde, *Orationes rhetorum græcorum,* Venise, 1513.)

Lesbonax, grammairien grec, d'une époque postérieure, dont on a conservé un petit traité sur les *Figures grammaticales.* (Voy. Walkenaer, éd. d'*Ammonius,* Leyde, 1739, in-4°.)

Leschès ou **Lescheus,** poète grec du VIIe s. av. J.-C., né dans l'île de Lesbos. Animé d'une haute ambition, il entreprit de compléter l'*Iliade,* et de la conduire jusqu'à la fin de la guerre. Sa *Petite Iliade,* autrement intitulé le *Sac d'Ilion,* ne nous est plus connue que par des fragments écourtés, accusant la sécheresse et la froideur.

Lesley (Jean), historien écossais, né en 1527, m. en 1596; défenseur courageux de l'infortunée reine Marie Stuart. (*Defence of the honour of Mary queen of Scotland,* Liège, 1751, in-8°.)

Lespinasse (Claire-Françoise, ou, selon d'autres, Julie-Jeanne-Éléonore), née en 1731, m. le 23 mai 1776. Sans fortune, sans naissance, sans beauté, elle parvint à rassembler chez elle, dès le lendemain de sa brouille avec Mme du Deffand dont elle avait été lectrice et demoiselle de compagnie, une société très nombreuse, très variée et très assidue. Son salon eut une vogue extrême. Tenir des assemblées philosophiques, chérir, honorer et protéger le talent n'était point pourtant le premier intérêt de la vie de Mlle de L. Imagination vive, cœur tendre, nature enfiévrée, chez qui le sentiment était comme un feu toujours agité, elle consuma son existence dans les orages de deux attachements profonds, mais illégitimes, romanesques et bien mal payés de retour. Ses *Lettres,* publiées en 1809, révélèrent le plus fort battement de cœur du XVIIIe s. Peu d'écrivains de son époque eurent une telle chaleur d'âme; peu d'entre eux aussi eurent une plume aussi naturelle, aussi fine et aussi élégante que la sienne.

Lesseps (Ferdinand, comte de), diplomate français, né à Versailles, en 1805; créateur et président-directeur de la Compagnie du canal de Suez et de la Société moins heureuse en ses fins du canal de Panama; membre de l'Institut; m. en 1894. Sa destinée étonnante fut d'ouvrir à la civilisation les grandes routes du monde que le caprice de la nature avait fermées. Il a laissé des *Mémoires,* où sont narrés avec quelque sécheresse de style les difficultés premières, les succès, les traverses, et quelques-unes des déceptions cruelles qu'ont eus a subir ces gigantesques entreprises.

Lessing (Gotthold-Ephraïm), célèbre écrivain allemand, né en 1729, d'une famille d'humbles ecclésiastiques de la Haute-Lusace; m. en 1781. Homme de science et homme d'imagination, également habile à fouiller les manuscrits et à interroger le cœur humain, tour à tour quittant le théâtre pour la poussière des bibliothèques et retournant des bibliothèques au théâtre, sans qu'on pût savoir, dit un de ses biographes, s'il était né pour l'étude

ou pour la poésie, ni ce qui l'emportait en lui du talent ou de la volonté, il exerça une influence énorme sur la littérature de son pays. Critique et auteur dramatique tout à la fois, commençant par établir les règles avant de les convertir en pratique, Lessing se posa résolûment en précurseur. Aux écrivains français du XVIIe s., accusés d'avoir travesti la nature sous le masque de la convention, à Corneille et à Racine il opposa Shakespeare et Sophocle, c'est-à-dire l'Angleterre du XVIe s. et l'antiquité grecque à laquelle il voulait que l'on remontât sans intermédiaire, en passant par-dessus les classiques du siècle de Louis XIV. Puis, ces principes nettement fixés, il entra dans la voie de l'exécution, sinon pour fournir des modèles, du moins pour inspirer l'exemple. Il donna donc



Lessing.

à la scène une pièce empruntée, quant au sujet, à Edouard Moore, : *Miss Sarah Sampson* (1755), et écrivit, quelques années ensuite, avec plus de succès, la première comédie nationale qu'aient eu les Allemands : *Minna von Barnhelm* (1763), puis *Emilia Galotti* (1772), son chef-d'œuvre dans le genre tragique, pièce entraînante à la lecture comme à la scène ; et enfin le drame bourgeois de *Nathan le Sage* (1778), où respire un charme de poésie et de sentiment, qui ne passera point.

Lessing fut poète à ses heures ; il composa des odes ; il a laissé des *Fables*, qui sont restées classiques. Mais il s'honorait surtout d'être un critique, un écrivain de combat et de renouvellement. C'est qu'en effet, il exerça la critique avec génie, soit dans ses controverses incessantes, — car sa vie entière ne fut qu'une lutte, — soit dans son admirable livre d'esthétique, le *Laocoon* (1766), par lequel il a fondé, en quelque sorte, l'indépendance raisonnée des arts, soit enfin dans son recueil plus spécial, la *Dramaturgie de Hambourg* (1767-68), qui sauva les Allemands des règles conventionnelles de la tragédie. Lessing est un écrivain supérieur ; il possède à la fois le goût et le style, la suite parfaite dans les idées et l'excellence de la forme. Sa prose est d'une netteté, d'une transparence admirable, d'un tour simple et facile, et d'une précision merveilleuse, qui n'empêche pas la vivacité et l'imprévu du trait. On dirait, suivant le mot de Cherbuliez, la prose de Voltaire, moins l'éclair et les ailes.

L'Estoile (PIERRE de) ou de **Lestoille,** chroniqueur français, né en 1546 à Paris, audiencier à la chancellerie, m. en 1611. Ce malicieux bourgeois de Paris n'est pas, à proprement dire, un écrivain ; c'est un curieux qui s'amuse à tous les spectacles de la rue. Habitant de la grande ville, il voit les fêtes, les événements de chaque jour, à sa manière, en royaliste et gallican, en railleur surtout ; il assiste aux sermons, aux processions, il en rend compte dans son Registre-Journal. (V. l'éd. de Monmerqué, dans les *Mém. sur l'Hist. de France*, et celle de Halphen, *Journal du règne de Henri IV*, 1862, in-8°.) Il se trouve qu'avec l'exactitude d'un chroniqueur de petits faits, il nous a laissé le portrait fidèle, non seulement de Paris mais de la France, au milieu des agitations tumultueuses de la Ligue.— CH. G.

Lesueur (DANIEL). Voy. **Supplément.**

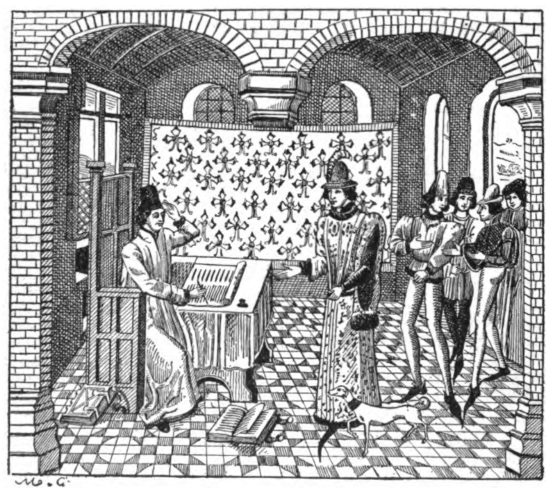
Letronne (JEAN-ANTOINE), érudit français, né à Paris, en 1787 ; membre de l'Académie des Inscriptions en 1816 ; successivement directeur de l'École des Chartes, inspecteur général de l'Université, professeur au Collège de France, garde général des Archives ; m. en 1848. Les travaux sur l'Égypte de cet éminent philologue sont classiques dans toute l'Europe. Quand il vint à la science, une époque demeurait plongée dans les ténèbres, celle où les Grecs et les Romains, tour à tour maîtres de l'Égypte, la réduisirent à un sommeil de neuf cents années. Au moyen des papyrus et des inscriptions, L. fit encore cette conquête sur le passé ; et ces populations vaincues et oubliées réapparurent avec les derniers caractères de leur nationalité et les marques de leur servitude. Bien des erreurs de détail se trouvèrent rectifiées au passage ; et un érudit du XIXe s. prouva qu'il en savait plus long que Pausanias, l'histo-

rien grec, sur le fait des Ptolémées. *(Recueil des inscript. grecques et lat. de l'Égypte, étudiées dans leur rapport avec l'hist. polit., l'administrat. intérieure,* etc., 1842-48, 2 vol. in-4°; *Rech. pour servir à l'hist. d'Égypte pendant la domination des Grecs et des Romains,* 1823, in-8°, etc.)

Lette ou **Letton.** Idiome lettique, en usage dans le nord de la Courlande, le sud de la Livonie, l'ouest de la province de Vitebsk et que parlent un million environ d'individus. Riga et Mittau sont les centres principaux de cette langue, très analogue au lithuanien, mais ayant des formes moins pures, moins antiques, c'est-à-dire moins intéressantes pour l'étude des idiomes indo-eurspéens. Le lette abonde en chants populaires ou *dziasmas* d'une originalité absolument intacte et que l'on a recueillis. Il a des journaux, une littérature, que représentent, entre autres, les noms de Stender, Baumbach, Elverfeld, Indrick, et possède de nombreuses traductions.

Lettiques. (Idiomes). Petit groupe d'idiomes indo-européens, pressés à l'ouest par l'allemand, au sud par le polonais et le russe, à l'est par le russe également, au nord par une langue ouralo-altaïque, l'ehste, et qui est appelé à disparaître un jour ou l'autre devant le russe et devant l'allemand. (Hovelacque). Il a perdu l'une des trois branches, dont il se composait : le *vieux prussien,* et n'est plus représenté, dans les provinces de Courlande et de Covno, et dans l'extrême nord-est de la province allemande de la Prusse orientale, où il a cours, que par le lithuanien et le lette ou letton.

Lettres (homme ou femme de). Personne qui compose des ouvrages de littérature et en fait profession. Dans les meilleurs siècles de l'antiquité, la poésie, la philosophie, la littérature n'étaient point ce qu'elles ont été rendues par la force des choses dans notre ère contemporaine : des manières d'être spéciales, exclusives. L'art et la science servaient surtout de rafraîchissement et de repos ; ils se conciliaient avec d'autres devoirs, avec des occupations très différentes, quelquefois d'un haut caractère, mais pouvant être aussi de la dernière humilité. Ammonius Saccas, l'un des fondateurs du néo-platonisme, la plus abstraite des anciennes écoles philosophiques était porte-faix. On peut remarquer, néanmoins, que les grands maîtres de la poésie grecque étaient des poètes de vocation. Les tragiques et les comiques vivaient de leur art auquel se rattachait une fonction régulière, celle de maîtres des chœurs (χοροδιδασκαλοι). Les rhéteurs et les logographes gagnaient aussi du même coup profit et réputation. Néanmoins, jusqu'à nos jours, le métier d'auteur fut rarement pour ceux qui l'exercèrent d'une pratique fructueuse, en dehors de la protection des princes. Les patriciens de Rome avaient des esclaves chargés de les amuser et qui décoraient leurs maisons : c'étaient les Plaute et les Térence. Les auteurs du XVI° s. et ceux du XVII° (les successeurs des trouvères, ménestrels et troubadours errants du moyen âge), ces auteurs aussi faisaient partie de la domesticité des grands, quand par hasard ils n'étaient point dotés des avantages de la naissance ou de quelque bénéfice ecclésiastique. Rentés plus ou moins généreusement, entretenus de pensions chétives et précaires, ils rimaient à leur loisir des sonnets, des épigrammes, de flatteuses dédicaces, pour distraire l'oreille ou réjouir la vanité de



Cabinet de travail d'un homme de lettres riche au XV° siècle.

(Miniature du ms. fr. n° 5190 de l'Arsenal.)

leurs hôtes; c'était leur façon de reconnaître les gages qu'on leur payait, en un temps où les beaux esprits avaient remplacé les bouffons de cour. (Et nous laissons dans l'ombre la cohue des poètes sans sou ni maille, qui usaient leurs chausses sur les coffres des antichambres en se plaignant de n'être jamais arrêtés!) On acceptait un bout de table ici, une bourse là. On était « le malade de la reine en titre d'office, » comme le pauvre Scarron. Après avoir écrit *Cinna*, on le dédiait à M. de Montauron, trésorier de l'épargne. Louis XIV, il est vrai, modifia ce code de protection en France et tira les lettrés de cet avilissement. Il mit presque sur le même pied, parmi son entourage, les nobles d'intelligence et les gentilshommes de race. Il en fit des pensionnaires de l'Etat. Encore les plus favorisés n'avaient-ils guère, sinon quelquefois au théâtre, de profits sûrs et d'émoluments certains en dehors des gratifications royales. Et ceux que n'abritait point la protection du maître se voyaient réduits, comme La Fontaine, à chercher ici et là des maisons hospitalières qui compatissent à les héberger par amour de l'art. La moindre fonction de cour paraissait, communément, bien supérieure au métier d'homme de lettres. Bon pour créer des chefs-d'œuvre, le dernier de tous pour gagner de l'argent. Etre ou ne pas être, tout était dans cette alternative : ou d'accepter la sujétion matérielle, ou de briser sa plume. Les libraires d'alors avaient si peu l'usage d'associer les auteurs à leurs bénéfices, et ces bénéfices étaient si restreints! L'immense majorité demeurait insensible aux agréments des lettres. Quelques romans, un nombre limité de pièces de théâtre, des livres de dévotion, et c'en était assez pour la nourriture des intelligences oisives.

« Le talent, disait le romancier Daniel Defoe, n'est d'aucune application utile aux usages de la vie. Ainsi le vif-argent ne peut se transformer en monnaie courante; excellent pour séparer l'or de l'alliage, il devient inutile à celui qui voudrait le muer en quelque chose de compact et de solide. » L'honnête Anglais du XVII[e] s., pauvre homme de génie, qui, après avoir enfanté plus de deux cents volumes de pamphlets, mourut, à l'âge de soixante-dix ans, presque insolvable, ne raisonnait que trop bien pour son temps. Au XVIII[e] s., l'homme de lettres marche à grands pas vers son affranchissement. Il prend une autorité morale extraordinaire. Il sème en profusion les hardiesses philosophiques et sociales; il trône, il domine dans les conseils de l'aristocratie, en même temps qu'il attire vers lui les espérances des peuples. Mais ce pouvoir qui s'affirmait à mesure que grandissait une puissance jusqu'alors inconnue, l'opinion publique, on commençait à le craindre, on ne le respectait pas toujours. De certains nobles se croyaient encore le droit de faire bâtonner les gens d'esprit. En général, le talent restait à la solde des princes, des ministres, des seigneurs, des favorites. Il aura fallu attendre jusqu'au XIX[e] s. pour assister à l'émancipation notoire, incontestée, de l'écrivain. Elle a été complète, définitive. A proprement dire, ce n'est pas l'individualité du talent qui s'est augmentée en considération et en prestige. Les hautes souverainetés littéraires tendent, malheureusement, à disparaître pour ne se renouveler qu'à des intervalles de plus en plus éloignés. C'est la fonction d'écrire elle-même qui s'est accrue en indépendance et en sécurité. L'exercice de la plume garantissant l'existence de l'auteur et sa liberté, voilà le fait capital, sauf dans quelques genres inférieurs, lesquels ne subsisteraient point sans les encouragements de l'Etat ou des académies, la vente des livres a pu devenir un élément de richesses (Cf. Fréd. Loliée, *Nos gens de Lettres*, p. 17, sqq.)

Il faut, néanmoins, aujourd'hui comme hier, se garder de trop d'illusions en matière si périlleuse. Le nombre sans cesse accru de ceux qui tentent la carrière des lettres la rendent de jour en jour plus difficile à parcourir. Jamais on ne remarqua — sans parler de la concurrence féminine gagnant là, comme ailleurs, d'une manière redoutable — une aussi grande quantité d'hommes faisant profession d'écrire, abusivement ou non. Quelques privilégiés dans la foule atteignent à un étage éminent de faveur et de succès. Où vont les autres? Mais comment distinguer la multitude des aventuriers qui s'échelonnent au hasard sur la route et se perdent ou périssent dans la nuit? Ce qu'on sait le mieux de l'histoire des talents, c'est l'interminable chronique des affronts, des souffrances, des agitations infinies par lesquelles ils payèrent le pain de la gloire. Même de nos jours, où, dans le vaste partage du travail social, on voit nombre de gens faire de leur esprit métier et marchandise, à bons deniers comptants, plus d'un a vérifié, hélas! avec trop d'exactitude le mot spirituellement cruel de Théodore Barrière :

La littérature est une belle branche.... pour se pendre.

Lettres. Voy. **Lucilius, M[me] de Sévigné Fénelon, d'Alembert**, etc.

Leucippe, philosophe grec du V[e] s. av. J.-C., l'un des premiers théoriciens du système atomique, et le maître de Démocrite.

Leusden (JEAN), hébraïsant hollandais, l'un des maîtres de la philologie biblique, né à Utrecht, en 1624, professeur à l'Université de cette ville, m. en 1699. Ses travaux ont fait loi et rendu d'éminents services. (*Philologus Hebræus*, Utrecht, 1656, in-4°; *Compendium biblicum*, 1673, in-8°.)

Levallois (JULES), critique français, né à Rouen, en 1829, m. en 1901. Secrétaire et collaborateur de Sainte-Beuve, il resta dans ses écrits (*Critique militante*, 1863, etc.) l'excellent disciple de ce maître.

Levasseur (ÉMILE), économiste et géographe français, né à Paris, en 1828; professeur au Collège de France, élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques, en 1866. A traité avec une compétence universellement reconnue des questions historiques et économiques relatives aux classes populaires.

Levavasseur (GUSTAVE), poète et littérateur français, né à Argentan, en 1819; m. en 1896. Il se montra réaliste à sa manière dans un roman champêtre d'une fidélité d'impression typique : *Dans les Herbages*, où tout est rendu vivant : choses, bêtes et gens. Mais poète surtout, lettré, ingénieux, styliste raf-

finé, virtuose de la rime, il compte avec les Théophile Gautier et les Théod. de Banville par les qualités d'une muse à la fois savante et facile, très souple et très variée. (*Inter amicos*, *Poésies fugitives*, *Esquisses picardes*, etc.)

Levesque de Burigny (Jean), écrivain français, né en 1692, à Reims, reçu à l'Académie des Inscriptions en 1756; m. en 1785. Appliqua aux sujets de l'histoire ancienne les idées régnantes dans le parti encyclopédique, tout en se réclamant aussi, pour l'examen des faits, de la science et de l'esprit critique. (*Hist. des révol. de l'Empire de Constantinople,* 1750, 3 vol. in-12). Biographe sceptique d'Erasme, de Bossuet, du cardinal du Perron, de Grotius, et le principal rédacteur de l'*Europe savante.* (1718-20, 12 vol.)

Levesque de Pouilly (Louis-Jean), savant et moraliste français, né en 1691, à Reims; pendant quelques années, lieutenant-général de cette ville; membre de l'Académie des Inscriptions; m. en 1750. On aime à rappeler, pour l'aisance du style et l'attrayant philosophisme qui réside en ces pages, sa *Théorie des sentiments agréables.* (Genève, 1747, in-8°, pl. édit.)

Levêque (Charles), esthéticien, né à Bordeaux, en 1818; professeur au Collège de France; membre de l'Institut, m. en 1900. Son livre de la *Science du Beau* (1860, 2 vol. in-8°; couronné par l'Académie des Sciences morales, par l'Académie des beaux-arts et par l'Académie française) est une œuvre de haute importance. On y voit appliqués aux arts du dessin, à la poésie, à l'éloquence, les mêmes principes d'interprétation idéale de la nature, ramenée aux diverses conditions de puissance, d'ordre, de bonté, de justice et de grandeur morale.

Lévis (Pierre-Marc-Gaston, duc de), littérateur français, né en 1755, du maréchal François-Gaston de Lévis; membre de l'Assemblée constituante; nommé à l'Académie par ordonnance royale en 1816; m. en 1830. On rencontre bien des traits judicieux et des impressions piquantes dans les *Souvenirs et portraits* (1813-15, 3 vol. in-8°) du noble écrivain. Chez lui, l'effusion ingénieuse des idées va d'un accord parfait avec l'aisance d'un style fin, entraînant et toujours naturel. (V. aussi les *Maximes et réflexions sur différents sujets,* 1808, in-12.)

Lewald (Fanny), romancière allemande, née à Kœnigsberg, le 24 mars 1811. Bel esprit doublé d'un esprit fort, visant à la virilité, elle signa un certain nombre de nouvelles et d'impressions de voyages (*Œuv. choisies,* Berlin, 1871-1875, 12 vol.), accusant, chez l'auteur, un sens critique très aiguisé, de la pénétration, une disposition à reproduire le côté plastique des choses, joint à un sentiment excessif de soi-même.

Lewis (Mathew Gregory), romancier et auteur dramatique anglais, né à Londres, en 1775; membre de la Chambre des Communes; m. en mer, en 1818, au retour d'un voyage dans ses propriétés de la Jamaïque. Le fantastique et l'étrange, mêlés de voluptueuses peintures, passionnèrent fortement l'imagination de ce fabricant « d'horribles merveilles ». « Satan lui-même, s'écriait en l'interpellant Byron, redouterait d'habiter avec toi et de trouver dans ton cerveau un enfer plus profond que le sien. » *Le Moine* (1795), parmi ses romans, est l'œuvre la plus exaltée de Lewis, dans un genre qui le rendit populaire jusqu'à l'arrivée de Walter Scott. Il y a beaucoup de fantômes aussi et de fracas mélodramatique, dans son théâtre. (*Le Spectre du chateau,* 1797, etc.)

Lexicologie. Partie de la science du langage qui s'occupe des mots considérés par rapport à leur valeur, à leur étymologie.

Leyden (John), écrivain écossais, né en 1775, m. en 1811. Médecin et orientaliste, il s'était fait un nom dans la poésie par ses *Scènes de l'enfance* (*Poetical Remains*, 1819), très purement écrites.

Lézardière (Pauline de), femme érudite française, née le 25 mars 1754, en Vendée, m. en 1835. Marchant sur les traces de M. de Bréquigny, ou plutôt cédant à l'impulsion d'une intelligence sérieuse et utilitaire, elle entreprit d'écrire la théorie des lois politiques de l'ancienne monarchie française et de combler ainsi une lacune laissée par Montesquieu dans l'*Esprit des lois*. La publication de Mlle de L. très estimée, parce qu'elle commença d'éclairer le chaos de lois jusqu'alors peu connues, ne put être achevée de son vivant. (Paris, 1844, 4 vol. in-8°.)

Lhomme (François), littérateur français, né à Meaux en 1847; professeur de l'Université; membre du Conseil supérieur de l'Instruction publique. Critique dramatique ingénieux, écrivain spirituel et mordant, il a montré un sens très juste des questions de théâtre, de littérature, et souvent de la vie elle-même. (*Études sur le théâtre contemporain,* 2e éd., 1889; la *Comédie d'aujourd'hui,* etc.)

Lhomond (Charles), grammairien

et latiniste français, né en 1727, à Chaulnes, m. en 1794. Homme de dévouement et de vertu, il se consacra entièrement à l'éducation. Toute sa vie il ne voulut être que professeur de sixième et ne travailler que pour les classes élémentaires. Grâce à leurs mérites d'exactitude, de simplicité, de clarté, ses grammaires latine et française, son *Epitome historiæ sacræ* (1784, in-12), son *De viris illustribus urbis Romæ,* eurent un succès prodigieux et continu. Dans ses abrégés, Lhomond a répandu une morale très douce, inspirée par l'esprit chrétien et l'antiquité, enseignant, en même temps que la morale privée, l'amour de la patrie, le respect de la loi, le sentiment de la liberté. Le 20 mai 1894, Spuller, ministre de l'Instruction publique, a inauguré, à Chaulnes, le monument élevé au modeste savant, à l'occasion du centenaire de sa mort.

L'Hospital (MICHEL de), illustre magistrat français, né vers 1505, à Aigueperse, en Auvergne, conseiller au Parlement, surintendant des finances en 1554, chancelier en 1560; m. en 1573. La magistrature française compte de beaux noms au XVIᵉ siècle: il n'en est pas un qui ait un plus glorieux reflet de probité, de constance dans le bien et de douceur que celui de Michel L'Hospital. Dans son rôle politique de garde des sceaux, il s'appliqua, avec une noble fermeté, à modérer les passions de la cour. Il crut, pendant quelque temps, pouvoir dominer les emportements d'une politique de faction. « Patience, patience, disait-il, tout ira bien. » Il lui fallut enfin ouvrir les yeux à la réalité, et comprendre l'inutilité de ses efforts de conciliation et de tolérance. Les sceaux lui furent retirés, il partit pour son domaine de Vignay, près d'Étampes; il emportait avec lui de tristes pressentiments que la Saint-Barthélemy ne tarda pas à justifier. Il mourut consumé de chagrin avec le regret de n'avoir pu « désarmer la haine de ceux que sa vieillesse ennuyait. » Malgré ses conseils, ils avaient mieux aimé *faire la force que la souffrir.* « Ses ennemis, suivant Brantôme, ne purent lui ôter le los qu'il ne fust le plus grand personnage de la robe qui fut ni qui sera jamais. » Son style est plein de force et de gravité. Il exprime avec une sobriété magnifique des pensées vigoureuses empreintes d'une profonde tristesse. *(Œuv. compl.*, éd. Dufey, de l'Yonne, 1824-26, 5 vol. in-8°.) — CH. G.

L'Hospital (MICHEL **Hurault** de), seigneur de Bélesbat, magistrat français, petit-fils du précédent, chancelier du roi de Navarre, m. en 1592. L'un des auteurs de la *Satire Ménippée.*

Liancourt (JEANNE SCHOMBERG, duchesse de), née en 1600, fille du maréchal Henri de Schomberg; m. en 1674. Après avoir donné à la cour, toute jeune femme, l'exemple des vertus les plus rares et les plus difficiles, elle prit à cœur, sur la fin de sa vie, étant devenue grand-mère, de tracer pour sa petite-fille, la princesse de Marsillac, un règlement d'existence chrétienne *(Règlem. donné par la duchesse de Liancourt à la princesse de Marsillac,* 1698 ; rééd. par Mᵐᵉ Forbin d'Oppède, Paris, 1880), qui fut considéré, à l'époque où il parut, comme un chef-d'œuvre de direction.

Liard (LOUIS), né à Falaise, le 22 août 1846, philosophe et administrateur français, membre de l'Académie des Sciences morales et politiques, successeur de Gréard comme vice-recteur de l'Académie de Paris. Il enseigna la philosophie dans plusieurs lycées, puis à la Faculté des lettres de Bordeaux. C'est à cette période de sa vie intellectuelle que se rapportent les livres qu'il publia sous les titres suivants : *Des définitions géométriques et des définitions empiriques;* les *Logiciens anglais contemporains;* la *Science positive et la Métaphysique.* Devenu recteur de l'Académie de Caen, en 1880, il fut appelé en 1884 à la Direction de l'Enseignement supérieur au ministère de l'Instruction publique. Promoteur et agent principal de la plupart des réformes qui ont transformé ce département, c'est à M. Liard qu'on doit en particulier la constitution des facultés en universités. Lui-même a très bien exposé dans un ouvrage spécial (*L'Enseignement supérieur en France* de 1789 à 1893) toutes les expériences tentées, depuis un siècle, pour agrandir le rôle de nos universités, pour les hausser, par exemple, au niveau des grands établissements scientifiques de l'Allemagne; et d'autre part, il a établi d'une manière très lumineuse comment, avec ses modifications progressives, les conditions de notre enseignement supérieur se rattachent toujours de la manière la plus étroite aux lois fondamentales de la société française, telle qu'elle est sortie de la Révolution.

Libanius ou Libanios, rhéteur grec du IVᵉ s., né vers 314 av. J.-C., à Antioche sur l'Oronte, m. vers 400. Demeuré, comme Symmaque, fidèle au paganisme, qui se mourait, mais également animé d'un esprit de tolérance philosophique, il eut pour élèves et pour amis quelques-uns des plus illustres représentants de la doctrine chrétienne: Basile, Grégoire de Nazianze,

Jean Chrysostôme. La plupart des ouvrages qui nous sont restés de Libanius appartiennent au genre sophistique; on ne s'intéresse plus qu'au recueil de ses lettres, au nombre d'environ 2000, parce qu'elles nous représentent en détail l'état de la littérature et de la société grecque au IVe s. (Éd. Ch. Wolf, Amsterdam, 1711, in-fol.)

Libelle (lat. *libellum*, petit livre). Ecrit ordinairement de peu d'étendue, injurieux, diffamatoire et le plus souvent calomnieux.

Libretto. Livret d'opéra. Sans vouloir faire ici la poétique du genre, nous nous bornerons à constater que la France aura eu, depuis deux siècles, bien des librettistes de valeur: Quinault. Danchet. La Motte-Houdard. Roy, Cahuzac. Fuzelier. Scribe, pour l'Opéra; Favart, Sedaine, Marmontel, Laujon, Monvel, Longchamps, Alexandre Duval, Théaulon, Scribe, Saint-Georges, Michel Carré, de Leuven, Jules Barbier, pour l'opéra-comique. L'Italie place à la tête de ses librettistes : Métastase et Apostolo Zenos. A la suite de ces deux vrais poètes, elle cite avec distinction : Romani, Solera, Romanelli, Rossi, Marco Marcello et divers autres.

Lice chansonnière (la). Société littéraire, analogue à celle du *Caveau*, établie pour cultiver la chanson Emile Debraux, Pierre Dupont, Paul Avenel en ont été les principaux poètes.

Licence poétique. Certaine liberté que les poètes se donnent dans leurs vers contre les règles ordinaires de la langue ou de la versification, et qui ne seraient pas reçues dans la prose.

Lichtenberg (Georges - Christophe), célèbre savant et auteur satirique allemand, né près de Darmstadt, en 1742; professeur de mathématiques à Gœttingue; conseiller de cour en 1788; m. en 1799. Une sorte d'humour britannique, auquel ne furent pas étrangers les souvenirs de ses voyages en Angleterre, égaye les piquantes satires qu'il a dirigées tantôt contre les idées de Lavater (*Sur la physiognomonie, contre les physiognomonistes*, 1788), tantôt contre les innovations orthographiques de Voss, ou sur des sujets de polémique du moment.

Lichtenberger (Ernest), littérateur français, né en 1847, à Strasbourg; chargé du cours de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Paris. On apprécie beaucoup, en France et en Allemagne, ses excellentes *Etudes sur les poésies lyriques de Gœthe*. (In-8°.)

Lichtenstein (Ulrich de), minnesinger allemand du XIIIe s., de la famille des princes de ce nom; auteur d'un ouvrage de haute galanterie, le *Service des dames*, en 18,882 vers, et du *Livre des dames*, en 2,092 vers, celui-ci moins fanatique à l'égard de ce sexe, qui lui fit faire, dans le cours de nos existence, tant de folies plus ou moins chevaleresques.

Lichstenstein. Voy. **Hauff.**

Lichtwer (Magnus - Gottfried), fabuliste allemand, né à Wiertzen, en 1719, m. à Halberstadt, en 1783. On peut le mettre au rang des plus ingénieux conteurs d'apologues (*Fabeln, Erzaehlungen*, 1748-1763); l'invention de ses sujets lui appartient; ses moralités sont bien amenées, et il relève, dit Collombet, par un tour piquant des allégories communes d'ailleurs.

Licinius (Caïus - Macer), homme d'État, historien et orateur latin, né v. 110 av. J.-C., m. en 66. Il avait écrit des *Annales rerum romanorum*, où, grâce à une étude attentive des sources, il put rectifier bien des erreurs commises par ses prédécesseurs. On lui reproche certaine partialité en faveur du parti plébéien.

Lie (Jonas). Voy. **Supplément.**

Liebknecht (Wilhelm), célèbre socialiste allemand, né à Giessen, en 1826, m. en 1900; député au Reichstag et le porte-parole de son parti, en toute occasion d'attaque ou de défense.

Lied. Genre de poésie allemande, récit chanté. Il tient de la ballade et de la chanson, de la romance, de l'élégie, de l'idylle, du sirvente patriotique. Les sentiments dont il s'inspire sont ceux qui touchent aux entrailles de l'humanité, ou dont la caresse donne des ailes à l'imagination. Son domaine est infini. Les anciens modèles du lied ne sont autre chose que des chants populaires. De nobles poètes, Gœthe et Henri Heine surtout, en lui prêtant une forme littéraire et savante, bien éloignée de cette modeste origine, en ont tiré de purs chefs-d'œuvre, que les plus illustres compositeurs, comme Schubert, Mendelssohn, Schumann, ont enveloppés d'harmonie.

Lieux communs, lieux oratoires ou simplement **lieux.** En t. de rhét., sources générales d'où un orateur peut tirer ses arguments et ses moyens. Les anciens avaient rangé sous l'appellation équivalente de **topiques** certains chefs généraux propres à fournir ces arguments. Dans le sens moderne du mot, on désigne du nom de lieu commun toute phrase, périphrase, métaphore ou tout aphorisme, incessamment répétés, qui viennent pour ainsi dire se placer d'eux-mêmes sur les lèvres de l'orateur ou s'offrir à la plume de l'écrivain; tout sujet d'une éternelle vérité, qu'on a dû, après mille et mille autres, repenser, renverser et combiner différemment. En poésie, par exemple, est-il un thème qui semble plus usé que l'idée de l'inaltérable indifférence de la Nature aux joies et aux souffrances de l'humanité? Cependant, pour le rendre le plus saisissant encore, il n'y faut que bien voir, sentir profondément et..... avoir du génie. On ne peut échapper au lieu commun, quand il s'agit de refondre des matières où viennent inévitablement se rencontrer l'expérience humaine et l'universel bon sens. Un critique du XVIIe s., très ennemi de saint Augustin, lui reprochait de n'avoir jamais prêché que sur des lieux communs de morale. « Eh ! sur quoi voudriez-vous qu'il eût prê-

ché ? » lui répliqua Bossuet. En réalité, toute l'originalité littéraire n'est presque jamais qu'une manière supérieure de raviver le sentiment, de renouveler les idées par les mots et de se les approprier.

Ligne (Charles-Joseph, prince de), écrivain français, né à Bruxelles, en 1735; officier-général au service de l'Autriche; m. en 1814. On a dit qu'avec son origine belge il eut en naissant l'esprit français. Il en développa merveilleusement les qualités par un long commerce avec les hommes de lettres les plus célèbres et avec les gens du monde les plus accomplis. Comme il ne traita jamais que de qu'il avait vu, personnellement expérimenté ou de ce qu'il connaissait à fond, les *Mélanges littéraires, politiques militaires et sentimentaires* (34 vol.) du prince de L. ont une réelle importance historique ou sont d'une vérité d'observation toujours piquante sous leurs mille aspects, sérieux et frivoles. Ajoutez à cela que son style s'échappe en saillies des plus imprévues, qu'il est le plus original, le plus mobile et le plus semblable au ton d'une conversation spirituelle, et vous aurez l'idée du charme qu'on éprouve à le lire. Il ne met de l'art ni de la prétention à rien, et donne de la vie à toute chose.

Lillo (William), auteur dramatique anglais, né en 1693, m. en 1739. Il mit au théâtre, entre autres pièces, la *Fatale curiosité,* cette horrible histoire d'un père et d'une mère tuant, pour le dépouiller, un jeune voyageur qui se trouve être leur propre fils.

Limousin (le). Patois parlé dans l'ancienne province du Limousin. Santillana, en son *Promeio* au connétable de Portugal, déclare que, du Limousin, la poésie des troubadours se répandit dans le nord de l'Espagne. Opinion contestable, peut-être; la vérité, c'est que le dialecte même eut une telle supériorité sur les autres formes romanes du midi de la France qu'il servit à les désigner toutes, non seulement en deçà mais au delà des Pyrénées. Après avoir joui d'une si grande faveur, il n'alla plus qu'en dégénérant jusqu'à devenir un vulgaire patois. En 1887, M. J. Roux a publié la *Chansou lemouzina,* véritable épopée limousine.

Lilly. Voy. **Lyly**.

Linant (Michel), poète français, né en 1708, m. en 1794. Quatre poèmes didactiques, couronnés par l'Académie, et deux tragédies dont il ne reste pas de souvenirs (*Alzaïde, Vanda*) forment tout le bagage de ce protégé de Voltaire.

Lindau (Paul). Voy. **Supplément**.

Lindsay (sir David), poète écossais, né à Garmylton, en 1490, m. vers 1557. Favori du roi Jacques V, ami de l'apôtre Jean Knox, il n'a ménagé dans le *Play des Trois Etats,* sorte de moralité dramatique, ni le monarque, ni les barons, ni le clergé. Ses *Œuvres,* où figurent des élégies gracieuses et doucement mélancoliques, ont été réunies par Chalmers, Édimbourg, 1806, 3 vol. in-8°.

Lingard (John), littérateur anglais, né à Winchester, en 1771, m. en 1851. Prêtre catholique, il s'est fait connaître par plusieurs écrits de polémique religieuse où il se montre intrépide défenseur de l'orthodoxie. On vante surtout sa très solide *Histoire d'Angleterre jusqu'en 1688,* souvent rééditée et traduite.

Lingendes (Jean de), poète français, né en 1580, m. en 1616. Il répandit dans un genre de vers, la stance, beaucoup de douceur et de grâce facile. (Les *Changements de la bergère Iris,* Paris, 1605-1612, in-12.)

Lingendes (Claude de), prédicateur français, cousin du précédent, né en 1591, à Moulins; supérieur de la maison professe des Jésuites, à Paris; m. en 1660. L'un des instaurateurs en France de la véritable éloquence chrétienne, il avait enlevé tout Paris durant trente ans, dit le P. de la Rue, sinon par l'étendue du savoir et la dignité de l'action, du moins par la force des mouvements.

Son parent, Jean de **Lingendes** (1595-1665), évêque de Mâcon, est connu, surtout à cause des emprunts célèbres que lui a faits Fléchier.

Linguet (Simon-Nicolas-Henri), avocat et publiciste français, né en 1736, à Reims; m. en 1794. L'un des raisonneurs excessifs du xviii° s., il poussa très loin la manie contradictoire en jurisprudence, en littérature, en histoire, en économie politique, et gâta les plus brillantes qualités de son esprit, soit par l'inconséquence de ses doctrines, soit par une certaine obstination à prendre constamment le contre-pied des opinions d'autrui. (Voy. *Théorie des lois civiles* ou *Principes fondamentaux de la société,* 1767, 2 v. in-8°; *Mémoires et plaidoyers,* Amsterdam, 1773, 7 vol. in-12; *Théorie du libelle,* 1775, in-12; *Annales politiques, civiles et littéraires du XVIII° siècle,* Londres, 1772-1792, 19 vol. in-12.) *Opiniâtre, inflammable, inflexible,* c'est par ces trois mots que le fougueux avocat Linguet définissait son caractère. Il s'était promis d'associer la culture des lettres à l'exercice de la jurisprudence; mais, comme il ne réserva jamais rien, ni dans l'une ni dans l'autre de ses intempérances, il trouva moyen de mécontenter tout le monde : tour à tour il fut inquiété dans la littérature par les haines du barreau et poursuivi au barreau par des vengeances littéraires.

« Linguet, dit Charles Monselet, mourut comme il avait vécu, par le paradoxe. Ce fut un de ses paradoxes qui le dénonça et le tua. » En effet, la fantaisie lui était venue de déclarer que le pain est une drogue meurtrière, une invention dangereuse et très nuisible. Ce fut pour avoir mal parlé du pain que le tribunal révolutionnaire condamna Linguet à porter sa tête sur l'échafaud.

Linguistique. Etude des principes et des rapports des langues; science comparative embrassant plusieurs idiomes ou même toutes les langues connues et visant à en retrouver les origines, à en établir la filiation, à en déterminer la phonétique et la structure. La l. a été complètement renouvelée au XIX° s. Elle n'existe vraiment avec des bases de certitude que depuis les découvertes de Bopp, continuées, élargies par les travaux de ses nombreux disciples dans l'Europe entière. On confondait assez ordinairement les deux termes de philologie et de linguistique. C'est en particulier à Schleicher, Kuhn, Chavée, Spiegel, Hovelacque, qu'est due la distinction maintenant fixée entre l'une et l'autre sciences. Tous ces auteurs tombent d'accord sur ce point capital que la première est du domaine des connaissances historiques et que la seconde est du domaine des connaissances naturelles.

Linière (FRANÇOIS PAYOT de), poète satirique français, né en 1628, à Paris, m. en 1704. Il n'a laissé aucun ouvrage, quoiqu'il eût fait beaucoup de vers et de prose pendant sa vie; mais ses chansons, ses épigrammes sont éparses dans les recueils du temps. Il ne les composait que pour les réciter au cabaret, où il passait une partie de ses jours. On le connaît surtout par ses querelles avec Boileau.

Linus, personnage légendaire des premiers temps de la Grèce. Il périt à la fleur de l'âge, mal récompensé d'avoir appris aux hommes le rythme et la mélodie. Son nom fut donné à une sorte d'hymne plaintif, le *linus,* où l'on pleurait traditionnellement le trépas prématuré de quelque adolescent aimé des dieux. C'était aussi une complainte sur la disparition du printemps, sur la mort de la belle saison.

Lion de Bourges. Chanson de geste du XIII° s.; cycle de l'épopée royale. (Mss. Bibl. nat.)

Lipogramme (du grec λείπειν, laisser, et γράμμα, lettre), ouvrage en vers ou en prose dans lequel on affecte d'exclure une lettre particulière de l'alphabet. L'*Odyssée* de Triphyodore, qui n'avait pas d'*a* dans le premier chant, point de *b* dans le second était un lipogramme. Les morceaux lipogrammatiques ont joui d'une certaine faveur en Italie.

Lisette. Soubrette de comédie, intrigante, menteuse et complice de Frontin.

Lisola (FRANÇOIS-PAUL), publiciste et avocat français, né à Salins, en 1613, m. en 1675. Obligé de quitter la France pour se dérober aux suites de certains actes illicites qu'il avait commis, il tourna contre son pays, au service de l'Autriche, sa plume de pamphlétaire et ses habiletés de diplomate. (*Bouclier d'État et de justice contre le dessein de la monarchie universelle*, 1667, in-12, plus. trad.)

Lista y Aragon (ALBERTO), poète et savant espagnol, né en 1775 près de Séville; chargé dès l'âge de quinze ans, par un privilège de précocité extraordinaire, de l'enseignement des mathématiques; entré en 1807 dans les ordres, ce qui ne l'empêcha point de mener, concurremment, le journalisme, le professorat, la critique et la poésie; reçu à l'Académie de Madrid; m. en 1848. Il dirigea le collège de San Mateo, où se formèrent les meilleurs écrivains de l'Espagne moderne.

Li-taï-pé ou **Li-pé,** le plus célèbre poète de la Chine, né en 702 de notre ère, m. vers 763. Il appartenait à la brillante époque des Thang. L. est un frère intellectuel des Persans Kheyam et Hafiz, ayant comme eux l'obsession de cette éternelle antithèse des joies présentes et de l'anéantissement final, qui résume le court passage de l'homme sur la terre. Quelques-unes de ses pièces ont été traduites en français. (Herveyde St-Denis, *Poésies de l'époque des Thang,* 1862, in-8°.)

Lithuanien. Langue parlée dans la région de la Russie d'Europe appelée Lithuanie et dans l'extrême nord-est de la Prusse orientale. Cet idiome, affecté à l'usage populaire de deux millions d'hommes environ, offre un intérêt d'étude exceptionnel parce qu'il représente dans sa pureté la plus grande, après le sanscrit, l'élément primitif indo-européen, qui donna naissance à tant de différents langages.

Le monument le plus important de la littérature lithuanienne est le poème des *Saisons* de Donalitius (1714-1780), en trois mille vers (p. par Rhesa avec trad. allem. en 1818, par Schleicher à Saint-Petersbourg, en 1805, et par Nesselmann, en 1869). On s'est empressé de recueillir les *daïnos* ou chants populaires lithuaniens, avant que disparaisse inévitablement un idiome, que les érudits reconnaissent être un des plus curieux exemples de conservation linguistique.

Litote. Fig. de rhétorique, qui consiste à se servir, par modestie, par égard ou par tout autre considération restrictive, d'une expression qui dit le moins pour faire entendre le plus. C'est ainsi que Celimène, lorsqu'elle dit à Rodrigue: *Va, je ne te hais point,* veut exprimer qu'elle l'aime toujours

Littérature. Théorie, connaissances, étude des belles-lettres, de toutes les formes de la pensée.

Le même mot à cette signification déjà si large ajoute celle-ci non moins étendue: l'ensemble des productions littéraires d'une nation, d'un pays, d'une époque. Innombrables donc sont les matériaux de la littérature. Les moindres traces de l'ascendant que les hommes peuvent

exercer sur leurs semblables par le prestige de la parole ou par l'effusion de leurs pensées écrites, les plus minces vestiges de leur existence morale, de leurs croyances, de leurs instinctivités, de leurs passions, comme les ont transmis les témoignages durables des langues, les documents publics, les lois, les traités, les harangues proclamées au milieu des camps, les discours prononcés du haut de la tribune, les accents de la chaire évangélique, les mémoires, récits ou fictions du conteur, les chants du poète, les méditations du philosophe, les épanchements d'une correspondance familière; le monde entier des formes, des couleurs, des harmonies, tout relève de la littérature et tout lui appartient à titre de monument, d'expression ou de souvenir. Cette histoire de l'esprit si diffuse, où chaque pensée trouve son signe, où la masse des opinions qui se mêlent et se surajoutent fait un chaos en apparence indébrouillable, porte avec elle ses moyens de simplification. Toute forme intellectuelle laisse de son épanouissement complet une courte expression qui en est comme le type abrégé et caractéristique. Isolée des nuances et des reflets qui la répètent incessamment, elle entre, à l'état de pure formule, dans l'héritage commun des civilisations. Jointe à d'autres semblables, elle s'insère à sa place, à son rang, dans la série des faits qui composent la représentation idéale des peuples, ce que Ste-Beuve appelle la *conscience de l'humanité,* — sorte de miroir supérieur et mobile où se réfléchissent et se concentrent les principaux rayons, les principaux traits du passé, et qu'à chaque époque le nombre plus ou moins grand des penseurs promène avec soi, pour le repasser à ceux qui suivent. Conclure de l'unité de l'esprit humain à l'unité absolue des littératures serait aboutir à une conséquence chimérique et paradoxale : le panthéisme de l'art. Néanmoins il y a tant de points de contact entre ses manifestations sans exception de race ni de siècle qu'il faut, à tout moment, les unifier en quelque sorte dans des vues comparatives. Telle nationalité peut avoir sa marque propre, ses originalités natives, effets héréditaires du sol et du climat. Aucune ne saurait se dire entièrement indépendante de l'imitation et de la ressemblance étrangères. Les lettres se ressentent universellement des influences secrètes qui émanent de chaque nation sur chaque nation. Une chaîne mystérieuse les relie; et en remontant la filiation des langues, on s'étonne des attaches étroites qui rejoignent le Nord au Midi, l'Orient à l'Occident. Aux lumières de la critique moderne, les civilisations se sont vues rapprochées, placées sous un même jour, considérées alternativement sous de mêmes aspects et groupées par familles. Ainsi les deux grandes familles Aryenne et Sémite, à elles deux, remplissent presque tout le champ de l'histoire de la civilisation. Ajoutez-leur un petit nombre d'individualités de peuples (la Chine par exemple), qui se développèrent isolément et poursuivirent, comme en dehors de la collaboration générale, leur action, leurs destinées, et vous aurez le mouvement total de l'humanité.

Les groupes d'idées, les séries de genres et d'œuvres, se disposent et s'agrègent aussi naturellement. Les analogies de la l. avec les beaux-arts, avec les doctrines philosophiques, avec les systèmes religieux et les institutions politiques d'une race, les similitudes accidentelles qui donnent un air de famille à des poètes, à des orateurs fort distants les uns des autres par la date et par le lieu de nativité; le fonds toujours à peu près pareil d'inspirations sur lequel évolue la famille créatrice partout où l'homme sent et exprime, obligent à de continuels rapprochements d'où sortent des notions brèves et condensées. Il n'y a guère au monde, a-t-on dit par une sorte d'exagération vraie, qu'une seule histoire et un seul conte, que les différentes époques ont racontés et s'obstinent encore à raconter de mille façons diverses. L'esthétique des peuples et les origines des conceptions ont leurs sommaires bien tracés. S'agit-il de caractériser non plus l'essor intelligent d'un âge, d'un pays, mais la physionomie détachée d'un écrivain illustre ou demi-célèbre, on arrive, au bout d'une longue analyse, à la fixer presque d'un trait. Sauf une très minime élite d'imaginations complètes, qui auront eu la prodigieuse faculté de rendre toutes les voix et toutes les expressions de la nature, l'homme d'intelligence, l'homme de génie ne crée qu'une fois, si véritablement il crée. En dépit de sa verve, il se rejette comme malgré lui sur l'invention originale, il la reprend, la recommence à chaque exécution nouvelle et la plupart de ses ouvrages ne sont que des ébauches ou des réminiscences de son véritable chef-d'œuvre. Cercle fatal autour duquel il tourne, en revenant invariablement sur ses pas. *Pergit spiritus, et in circulos suos revertitur.* Le ressort principal, ou l'état psychologique, dominateur et persistant, revient toujours dans chaque talent d'auteur. Tout écrivain a son texte favori, son *Deus ex machinâ* qu'il appelle régulièrement à son aide ou pour la composition ou pour le dénouement de ses œuvres. Et voilà ce qui rend possible à l'histoire des lettres de garder au moins le fond, l'idée générale d'une foule de productions, qui se perdraient irrémissiblement, et ce qui lui permet d'enfermer à la rigueur dans un seul dépôt, comme ici même, la mémoire de presque tout le travail humain.

Littré (Maximilien-Émile), savant et philologue français, membre de l'Institut, sénateur; né et mort à Paris, 1801-1881. Intelligence véritablement



Littré.

encyclopédique, avec une prodigieuse mémoire et une permanence extraordinaire de travail, il se porta tour à tour à des travaux d'une extrême variété : édit. et traduct. complète fort remar-

quable des *Œuvres d'Hippocrate*, 10 vol. in-8°; études aussi ingénieuses qu'approfondies sur l'idiome et les productions des trouvères (*Hist. de la langue franç.*, 1862, 2 vol. in-8°; trad. de l'*Enfer du Dante en langage d'oïl du XIV° siècle* et en vers, 1879; *Études sur les barbares et le moyen âge*, aperçus divers sur les sciences naturelles et la philosophie. En dehors de ses écrits purement littéraires et scientifiques et de son important *Dictionn. de la langue française* (4 v. gr. in-8°, à 3 col.), Littré, fervent disciple et continuateur d'A. Comte, employa ses plus grands efforts à propager par ses ouvrages l'influence de la doctrine positiviste, qui ramène toutes les idées et toutes les théories à des faits. (*Frag. de sociologie contempor.*, la *Philosophie posit.*, *Conservation, Révolut. et positiv.*, etc.) Il se convertit au catholicisme, à la veille de sa mort.

Litwos. Voy. **Sienkiewicz.**

Livingstone (David), célèbre explorateur anglais, né à Blantyre (Écosse), en 1813; médecin et membre des missions de Londres; arrivé en Afrique par le Cap en 1840; m. en 1873 à Chitambo, sur la rive sud du lac Banguélo; inhumé à Westminster. Le nom de L., dont la carrière d'explorateur embrasse toute la période de 1841 à 1873, domine tous les autres noms dans l'Afrique subéquatoriale. C'est par lui que le centre du continent noir fut d'abord mis sous nos yeux. Il a été le premier des découvreurs européens, un précurseur, de qui les autres ont suivi les traces. Ses relations de voyages (*Explorat. dans l'Afrique centrale, Dernier Journal*), en dehors de leur immense valeur géographique, ont un vif intérêt de détail et reflètent d'une manière touchante la profonde bonté d'âme, qui était en lui. « C'était un excellent père, disait l'un de ses serviteurs, un indigène du Béchuana; il aimait les gens noirs, parlait tous leurs langages et les soignait dans leurs maladies. »

Llywarch Hen ou le Vieux, célèbre barde et prince breton du VI° s. Champion de l'indépendance de son pays contre les Saxons, il vit périr dans la lutte ses vingt-quatre fils. Sur un mode douloureux et énergique, il a chanté ses propres deuils, son inutile courage et la ruine de sa patrie. (V. l'édit. anglaise de W. Owen, Londres, 1792.)

Lobeira (Vano de), romancier portugais, né vers 1365, à Oporto, m. en 1403; le père ou du moins l'un des plus anciens auteurs, suppose-t-on, des *Amadis de Gaule*.

Lobo (Eugenio-Gerardo), poète espagnol du XVIII° siècle. Il dédia tout directement à la Vierge l'abondante collection de ses vers (1758), tant sacrés que profanes.

Lobo (Rodriguez), poète et romancier portugais, surnommé le Théocrite de son pays, né à Leiria, vers le milieu du XVI° siècle. Fixé à la campagne par amour de la nature, il célébra les beautés simples et rustiques avec tout le raffinement d'un lettré, d'un citadin. Des romans pastoraux servent de cadre à ses poésies bucoliques. La langueur idyllique pénètre son œuvre entière. Et les bergers lui servent d'interprètes jusque dans des questions de morale ou de philosophie. Ses compatriotes estiment comme des modèles ses fins dialogues de la *Cour au Village*.

Lobo (Francisco), évêque de Viseu, théologien et littérateur portugais du XVIII° siècle. Il n'a laissé que des études incomplètes, des esquisses (*Essai sur frei Luiz de Souza, Mém. sur Camoens, Vie du duc de Cadaval*); mais la pensée en est vivante et forte, le style irréprochable.

Locke (John), célèbre philosophe anglais, né à Wrington, en 1632, m. à Oates, en 1704. Fils d'un capitaine de l'armée de Cromwell, la lecture des œuvres de Descartes l'entraîna vers la philosophie; l'étude de la psychologie devint pour lui le point de départ de toutes les sciences, le criterium universel, la méthode unique. Son *Essai sur l'entendement humain* (Londres, 1690) eut un retentissement énorme, en Angleterre et en France. Il y pose en principe que toutes nos idées n'ont que deux sources: la sensation et la réflexion ou la connaissance que l'âme prend de ses propres opérations. C'est-à-dire qu'il y combat absolument les idées innées, ces vérités nécessaires, éternelles et immuables qui sortent du fond de notre nature, qui se forment au-dedans de nous, dans notre raison, par une opération naturelle et mystérieuse. L. écrivit aussi des *Lettres sur la tolérance*, 1683; et un *Traité sur le gouvernement civil*, 1690, dont les théories ont passé dans l'application, chez toutes les nations constitutionnelles et libres.

Lockroy (Édouard), journaliste et homme politique français, né à Paris, en 1838; l'un des principaux rédacteurs, avec Auguste Vacquerie, du *Rappel*; élu comme représentant de la Seine en 1871; plusieurs fois député et ministre. Il a réuni en volumes (la *Petite Guerre*, 1869, les *Aigles du Capitole*, 1869, in-18; *La Commune et l'Assemblée*, 1871, etc.) ses nombreux arti-

cles de presse, écrits d'un plume incisive et dans un esprit de libéralisme toujours militant.

Lodge (THOMAS), poète anglais, né vers 1556, m. vers 1625. Fortuné de naissance, il eût pu vivre d'une existence paisible ; cependant il se fit corsaire, acteur, médecin, auteur, et ses jours furent très accidentés. De ses œuvres, pour ne citer que celle-ci, le roman pastoral *Rosalinde* est resté connu parce que Shakespeare en a tiré la donnée de *Comme il vous plaira.*

Logau (FRÉDÉRIC, baron de), poète allemand, né en 1604 dans la Silésie, m. en 1655. Il montra une rare fécondité d'esprit satirique en composant plus de 3,500 épigrammes, qui, sans avoir beaucoup de sel, lui firent une grande réputation.

Logique. Science qui enseigne à raisonner juste, ou, suivant la définition de Port-Royal, *art* de bien conduire sa raison dans la connaissance des choses. La question de la nature de la logique a été discutée par la philosophie tout entière, écoles péripatéticienne, stoïcienne, épicurienne, idéaliste ou positiviste, depuis Aristote, son fondateur, jusqu'au célèbre théoricien anglais Stuart Mill, qui, en l'appliquant à l'analyse des faits, à la recherche de leurs éléments, de leur composition, de leurs rapports et de leur fin, l'a représentée comme « la science des sciences ». Bossuet, Thomas Reid, Arnauld et Nicole, Condillac,



Personnification de la **Logique**, d'après une miniature de l'*Image du monde* (manuscrit de la Bibliothèque nationale).

Destutt de Tracy, Hégel, Tissot, etc., ont écrit des ouvrages importants sur la logique, qu'on pourrait définir d'un mot : le pouvoir de la démonstration. Qu'il s'agisse du raisonnement pur ou de la déduction expérimentale et scientifique, c'est à reconnaître à quel titre une chose est vraie, c'est à démontrer comment, partant de données fournies par la conscience et par l'intuition, on s'élève à des vérités de plus en plus étendues, c'est à cet objet que doit tendre tout l'effort de la logique ; et c'est là tout son domaine. Voy. **Supplément**.

Logographes. Nom donné aux premiers prosateurs et historiens grecs, la plupart originaires d'Ionie ; Cadmus de Milet, Hellanicus, Charon de Lampsaque, etc., — précurseurs d'Hérodote. On appelait aussi logographes les rhéteurs athéniens qui composaient des textes de défense, des plaidoyers, pour un autre. Ces fabricateurs de discours rassemblaient sur commande et par métier les meilleures pièces de leur rhétorique et en percevaient le prix.

Logogriphe. Enigme consistant en un mot dont les lettres, diversement combinées, forment d'autres mots qu'il faut également deviner. Ainsi avec *orange* on peut former *organe, onagre, ange, rang, rage, gare,* etc.

Figurément, c'est l'aspect d'un langage abstrus, obscur. « Pythagore, dit Voltaire, a mis toute sa philosophie en logogriphes. »

Lohengrin ou le **chevalier au Cygne.** Poème allemand de la fin du XIIIe s., écrit en strophes de dix vers. Il forme l'une des dernières légendes du cycle de la Table Ronde, imité des poèmes français et plus ou moins mêlé de légendes païennes. Wagner en a tiré le sujet de son opéra fameux.

Lohenstein (DANIEL-GASPARD de), poète et romancier allemand, né à Nimpstoch, en 1635, m. en 1683. Imitateur excessif d'un certain mauvais goût italien et français alors à la mode, il se rendit célèbre par ses défauts en un temps où le genre précieux et le style ampoulé étaient regardés comme des qualités. A ses tragédies, odes, cantiques, chansons, épithalames, élégies (*Poésies tristes et gaies*, Breslau, 1680, in-8°), on préfère son grand roman héroïque en prose, *Arminius et Thusnelda* (Leipzig, 1689-90, 2 vol.)

Loherains (les). Vaste chanson de geste, immense composition bien enchaînée, d'un caractère violent et farouche, ayant pour sujet la haine invétérée de deux grandes familles et leurs luttes acharnées pendant plusieurs générations. Elle comprend quatre poèmes des XIIe et XIIIe s., par des auteurs différents. (*Hervis de Metz, Garin le Loherain, Girbert de Metz, Anséis.*)

Loisel (ANTOINE), juriconsulte français, né en 1536, à Beauvais, m. en 1617. Cet avocat au Parlement de Paris s'acquit une belle réputation par ses plaidoyers et mérita d'être revêtu d'emplois honorables dans la magistrature. Ses écrits les plus estimés sont un *Dialogue des avocats du parlement de Paris,* qu'il intitula : *Pasquier,* comme Cicéron avait intitulé : *Brutus,* son dialogue de l'*Orateur* ; et un important ouvrage de droit, les *Institutes coutumières* (1607 ; éd. Dupin et Laboulaye, 1846, 2 vol. in-12.)

Lokayatas. Ecole très ancienne de philosophes indiens, appelés aussi *Charvakas.* Hostiles à tous les dogmes et négateurs de l'âme, ce sont les matérialistes de l'Inde. L'orthodoxie brahmanique les classe au dernier rang des réprouvés, au-dessous des bouddhistes et des jainas.

Lokman, célèbre fabuliste arabe, dit Lokman le Sage. On n'est d'accord

ni sur le temps où il vécut, ni sur sa personne, ni sur le caractère dont il fut revêtu. Tantôt on en fait un tailleur, tantôt un charpentier, quand ce n'est pas un berger. Par considération pour le Coran où il est mentionné, quelques-uns l'ont regardé comme un prophète ; d'autres ont dit que c'était un simple Sage. Enfin on est allé jusqu'à admettre l'existence de plusieurs Lokman.

Dans l'état actuel où nous sont parvenus les apologues qui lui sont attribués, très peu offrent un caractère bien original ; le style en est fort négligé ; enfin ces fables ne renferment aucune expression qui porte le cachet musulman ; ce qui a conduit le savant Reinaud à penser que le livre est moderne, qu'il doit le jour à un chrétien, et que la rédaction ou du moins l'inspiration en appartient à un pénitent d'Egypte appelé Barsouma, qui vivait dans la dernière moitié du XIIIe siècle.

Lollée (FRÉDÉRIC), écrivain français, né le 12 octobre 1856, à Paris. Possédant en propre l'esprit de synthèse et la faculté de classement, il rapporta d'excursions prolongées à travers les histoires et les littératures une multiple récolte d'idées et de faits à mettre en œuvre. Il avait débuté par collaborer, sans signer, à une vaste *Histoire de la littérature française*, en 10 volumes, que l'Académie couronna sous le nom de Frédéric Godefroy (v. ce nom). Puis lexicographe d'aventure, de concert avec Paul Guérin (v. la not.), il avait posé les fondations d'une grosse encyclopédie *(Dictionnaire des Dictionnaires*, 7 vol. in-4°). Enfin il donna seul et sous son nom des pages « d'une éloquence, dit Paul Bourget, à la fois ardente et positive » sur la condition sociale des auteurs, leurs luttes et leurs rivalités *(Nos gens de Lettres*, 1887, in-18), qui suggérèrent dans le journalisme international des commentaires très animés ; puis une monographie bizarrement digressive sur les excentricités de l'esprit humain à travers les siècles (le *Paradoxe* 1888, in-16), des études diverses ; une « physiologie mouvementée » de la passion moderne (les *Immoraux*, 1891, in-18) ; et dans un ordre bien différent, — outre ce *Dictionnaire* même, qui lui coûta dix années d'études, — un rigoureux travail de concentration, sa principale œuvre : *Histoire de littératures comparées*, des origines au XXe s. (1905), visant à grouper pour la première fois en une seule vue tous les éléments d'inspiration, les idées génératrices, les principes fondamentaux et les grandes lignes historiques du labeur littéraire universel. Cf. **Supplément.** CH. G.

Lomonosov (MICHEL), poète russe, né en 1711, à Denisovkaia, m en 1765. Écrivit quelques ouvrages didactiques en prose *(Grammaire, Rhétorique, Prosodie*, des *Odes*, des *Méditations)*, réussit surtout dans le genre lyrique, et eut l'honneur de fixer pour longtemps la langue et la versification russes. Placé entre Kantemir et Trediakowski, vrai préparateur d'une époque de transition, L. créa peu, mais il défricha le terrain et ouvrit la route à ses successeurs. *(Œuv.*, éd. Smirdine, Saint-Pétersbourg, 1847, 3 v.)

Longchamps (CHARLES de), poète et auteur comique français, né à l'île Bourbon, en 1768 ; venu en France, durant la Révolution ; arrêté comme suspect en 1793 ; plus tard chambellan du roi Murat ; m. en 1832. De 1803 à 1805, il donna aux Français des pièces spirituelles et vivement menées : le *Séducteur amoureux*, le *Garçon malade*, la *Fausse honte*. On peut rappeler ses *Poésies fugitives* (1821, 2 vol. in-12) et un opéra-bouffe, *Ma Tante Aurore* (1803), qui fit les délices du théâtre Feydeau.

Longepierre (HILAIRE-BERNARD de **Requeleyne**, baron de), poète français, né en 1659, à Dijon, m. en 1721. Il annonça, dès l'enfance, des facultés extraordinaires. Quand il voulut les mettre en œuvre, il ne s'éleva guère au-dessus d'un niveau moyen. Il possédait à fond les auteurs grecs ; il traduisit en vers plusieurs d'entre eux (Anacréon, Sappho, Thréocrite, Moschus, Bion), il les traduisit avec intelligence, mais sans poésie, et en imita d'autres, dans ses tragédies *(Médée. Sésostris, Electre)* en se pénétrant de leur esprit, mais avec une fidélité terre à terre et sans obtenir comme eux la beauté de l'élocution.

Longfellow (HENRY), célèbre poète américain, né à Portland, en 1807, m. en 1882. Très versé dans la connaissance des langues et des littératures de l'Europe, qu'il enseigna au collège Harward, il fit passer, dans des traductions heureuses, quelques-unes des plus belles œuvres étrangères ; mais, en même temps, artiste délicat, dramaturge et romancier, il a lié une abondante gerbe d'épis moissonnés dans son propre champ. Il mêle en ses écrits *(Hypérion*, 1839 ; la *Légende dorée, Evangéline)* le savoir et le sentiment, laissant à d'autres les fantaisies ou les recherches de l'imagination, et regagnant ainsi en solidité ce qu'il perdait en éclat. Des sentiments profonds, la sainteté des affections, l'amour du foyer domestique, la forte doctrine du devoir ont valu un immense succès à la plus touchante de ses œuvres : le poème d'*Évangéline*.

Longin (Κασσιος Λογγῖνος), rhéteur et philosophe grec, né à Athènes, vers 213 ap. J.-C., m. en 273. Devint premier ministre de la reine de Palmyre, Zénobie, à laquelle il conseilla la résistance contre l'empire romain. Les troupes de Zénobie furent battues, et Longin mis à mort d'après l'ordre d'Auguste. Il avait écrit des commentaires sur divers dialogues de Platon, une *Rhétorique* dont il nous est parvenu quelques fragments, et d'autres traités relatifs à la littérature, auj. perdus; et on lui attribue généralement le *Traité du sublime,* dont Boileau a fait une traduction classique. L'auteur du *Traité du sublime* peut être considéré comme le plus grand, le plus judicieux et le plus sévère des critiques grecs. En parlant des beautés du style, il sut lui-même employer toutes les finesses de l'élocution.

Longobardi (NICOLO), missionnaire italien, né dans la Sicile, en 1565; jésuite et supérieur des missions en Chine; m. à Pékin, en 1643. Peu de voyageurs connurent aussi à fond la langue, les institutions, les mœurs et la morale de la nation chinoise. *(Annuæ litteræ e Sinis,* Mayence, 1601, in-8°, *Traité de la doctrine de Confucius,* in-8°, trad. en différentes langues.)

Longueil (CHRISTOPHE de), humaniste belge, né en 1490, à Malines, mort en 1522. Il fut un des plus habiles latinistes de cette école d'auteurs appelés, au XVIe s., *cicéroniens. (Epistolarum libri IV,* Florence, 1524, in-4°, etc.)

Longuerue (LOUIS DU FOUR de), abbé de Sept-Fontaines, érudit français, né en 1652, à Charleville, m. en 1733. Homme d'étude et de savoir, il débrouilla plus d'une matière obscure, en ses sérieuses dissertations. On estime particulièrement sa *Description historique et géographique de la France ancienne et moderne* (1719), sorte d'histoire de France par provinces, rapportant comment se sont formés tous les grands fiefs de la couronne et comment ils furent ensuite réunis au domaine royal.

Longus, Λόγγος, romancier grec qui vivait probablement vers le Ve s. ap. J.-C. Il est regardé comme l'auteur de la pastorale de *Daphnis et Chloé,* où se concertent très particulièrement avec l'extrême simplicité du sujet les agréments et les recherches d'un style de sophiste. Le roman de Longus, édité d'abord par Ph. Junta à Florence, en 1598, fut traduit au XVIe s. par deux écrivains célèbres : Annibal Caro, en Italie, et Amyot, en France.

Lonicer (JEAN), philologue allemand, né en 1499, dans le comté de Manfeld, professeur d'hébreu et de théologie; m. en 1569. Mélanchton et Luther faisaient grande estime de sa science et de sa personne.

Lönnrot (le docteur). Voy. **Kalévala.**

Lope de Rueda. Voy. **Rueda.**

Lope de Vega. Voy. **Vega.**

Lopez (FERNAN), chroniqueur portugais, né en 1380, m. en 1449. Sur l'ordre du prince dom Duarte, il rédigea les chroniques du Portugal et fut ainsi le créateur de la science historique dans ce royaume. Il n'est resté sous son nom que les parties se rapportant à dom Pedro Ier, dom Fernan et dom Joan Ier, celle-ci incomplète.

Lo-pin-ouang, poète chinois du VIIe s., l'un des plus réputés parmi les nombreux lyriques de la brillante période des Thang.

Loquifer *(la Bataille de).* Chanson de geste anonyme de la fin du XIIe s., se rattachant au cycle de Garin de Monglane. On y raconte les exploits fantastiques de Rainouart en Sicile et son voyage à l'île d'Avalon où il voit Artur et sa sœur Morgue.

Lorens (frère), moraliste français, de l'ordre des dominicains; confesseur de Philippe le Hardi; m. vers la fin du XIIIe siècle. En 1279, il dédia à ce prince un traité fort estimable d'enseignement pour toutes les classes de la société d'après les règles de la religion chrétienne : la *Somme des Vies et des Vertus,* désignée souvent sous les titres de *Somme Lorens* ou *Somme le Roi* et aussi de *Miroir du Monde.* Ce livre empreint d'une onction et d'une simplicité de cœur, qui se réflètent parfaitement, dit Gaston Paris, dans son style d'une aimable et élégante naïveté, fut très goûté au moyen âge; on le traduisit en provençal, en italien, en anglais (V. entre autres l'imitat. britannique : *Ayenbit of Inwith,* in the Kentis'ch dialect, 1340, éd. Rich. Morris.)

Loret (JEAN), poète français du XVIIe s., normand de naissance. Sans poésie, mais en vers; sans beaucoup de goût ni de talent, mais avec une inlassable gaieté et une persévérance méritoire, pendant 15 ans, de 1650 à 1660, il se mit à écrire ce qui se passait chaque semaine, consignant tous les faits remarquables, politiques, littéraires, tous les bruits de ville, toutes les nouvelles étrangères qui occupaient les esprits. Sa *Gazette burlesque* ou *Muse historique* abonde de renseignements curieux pour nous sur les événements et les opinions du temps de la Fronde.

Lorrain (dialecte). Ancien dialecte de la langue d'oil devenu, de nos jours, un patois. Le vaste geste des *Loherains* appartient

tout entière à ce dialecte, qui nous a légué aussi les plus anciens monuments authentiques en leur genre de la langue française, c'est-à-dire les *Chartes de Metz*. Il se rapproche, dans son ensemble, du bourguignon avec une tendance à remplacer le *g* par le *w* (*warder*, pour *garder*). On y retrouve quelques formes picardes, au nord-ouest et à l'est quelques germanismes. — Le messin a eu sa littérature particulière : des noëls, des contes, des essais de théâtre (la *Famille ridicule*, Berlin, 1720) et des poèmes développés comme le *Chanheurlin ou les Fiançailles de Fanchon*, en sept chants. (Metz, 1787, in-8°.)

Loti (JULIEN-VIAUD, dit), romancier français, né à Rochefort, en 1850; officier de marine; successeur d'Octave Feuillet à l'Académie. Chantre délicat des lointaines sensations exotiques, peintre admirable et aussi — quand il ne laisse pas le détail dsscriptif recouvrir à l'excès le sentiment et la pensée — profond poète, il a su par ses romans apporter à la littérature des émotions nouvelles. Le Sénégal, le Japon, la Chine, le Tonkin, l'Islande, Constantinople, le Maroc, Tahiti, la Bretagne (le *Roman d'un Spahi, Azyadé, Mon frère Yves*, le *Mariage de Loti, Pêcheur d'Islande, Propos d'exil, Mme Chrysanthème*, etc.) lui ont tour à tour servi de cadre et il les a évoqués dans ces beaux livres nomades avec une magie de style bien enveloppante.

Louis (Chant de), en allemand Ludwigslied. Voy. **Saucourt** (Bataille de).

Louis de Grenade (le P. FRANÇOIS), écrivain ascétique espagnol de l'ordre de saint Dominique, né à Grenade, en 1505, m. à Lisbonne, en 1588. Directeur de Catherine, veuve de Jean III, il exerça sur les âmes une grande autorité par son livre du *Guide des Pécheurs*, qui témoigne d'une pénétration rare dans tous les replis de la nature humaine.

Louis XIV, roi de France, né le 16 sept. 1638, m. le 1er sept. 1715. Le XVIIe s. plaçait volontiers à la tête du brillant cortège d'esprits et de génies supérieurs, qui illustrèrent son règne, ce monarque privilégié pour lequel s'enflait à chaque heure du jour l'hyperbole d'une admiration adulatrice. On rappelait l'éclatante protection dont il entourait les lettres; la dignité et l'élévation de sa correspondance et l'on savait déjà qu'il mettait par écrit le récit de ses actions principales et les leçons de la royauté. Les *Mémoires* de Louis XIV (éd. Ch. Dreyss, Paris, 1860, 2 v. in-8°), s'ils ne relèvent pas uniquement de lui par la forme (Pellisson y a laissé des marques de sa phrase symétrique et arrangée avec art), lui appartiennent bien en propre quant à la pensée et à la substance. Ils donnent, sous les dehors d'une diction grave et ferme, la mesure de l'intelligence, du caractère et des sentiments de Louis XIV.

Loup de Ferrières, *Servatus Lupus*, écrivain religieux, né près de Sens, en 805, m. en 882. Elève de Raban Maur et d'Eginhard, véritable humaniste à la manière des futurs humanistes des XVe et XVIe s., l'un des conseillers de Charles le Chauve, qui le nomma abbé de Ferrières, il a laissé des lettres (éd. Etienne Baluze, Paris, 1664-1710, in-8°), où sont renfermés les renseignements les plus curieux pour l'histoire littéraire. Elles témoignent des goûts studieux du docte abbé, à une époque où les sources du savoir n'étaient pas d'un facile accès, où les livres s'élevaient à des prix considérables.

Loustalot (ELYSÉE), publiciste français, né en 1762, à Saint-Jean d'Angély, m. en 1762. Avec une gravité ferme et élégante il rédigea les premiers numéros des *Révolutions de Paris*, qui comptèrent jusqu'à deux cent mille lecteurs. Camille Desmoulins prononça, aux Jacobins, l'éloge funèbre de Loustalot.

Loutchouan. Voy. **Japonaise** (langue).

Louvet de Couvray (JEAN-BAPTISTE), homme politique et littérateur français, né en 1760, à Paris, mort en 1797. Quand il commença d'essayer sa plume, c'était parmi les romanciers d'alors une sorte d'émulation à qui produirait le livre *le plus élégamment obscène ou le plus innocemment corrompu*. Il les dépassa tous avec les trop fameuses *Aventures du Chevalier de Faublas* (1787-1789). Puis il revint à la vertu avec la décente *Emilie de Varmont*, qui du reste fut loin d'obtenir le même succès. Cependant déjà parlaient à son imagination d'autres idées, d'autres sujets. La politique s'empara tout entière de l'homme de lettres. Le romancier de *Faublas* devint le conventionnel Louvet, l'accusateur hardi de Robespierre, le publiciste de la *Sentinelle*, le porte-voix des Girondins, et l'un de ceux que poursuivirent de leur haine la plus acharnée les triomphateurs de la journée du 31 mai. Proscrit par le parti jacobin et caché au fond des cavernes du Jura, il dépeignit, en sa retraite sous des couleurs très chaudes, mais imprégnées de romanesque l'histoire de ses périls. (*Mém.*, éd. Aulard, 1878, 2 vol. in-16.) Rappelé au sein de la Convention après le 9 thermidor, dévoué ensuite au Directoire, il perdit bientôt toute influence. Les royalistes poursuivirent de leurs sarcasmes l'ancien constitutionnel sans qu'il trouvât d'appui chez les libéraux. Il se fit li-

braire au Palais-Royal. La jeunesse muscadine s'ameutait devant sa boutique. Louvet mourut abreuvé d'amertumes.

Louviers (Charles-Jacques), écrivain français du XIVe s., conseiller d'État; auteur supposé du poème allégorique et satirique : le *Songe du Vergier,* qu'on attribue également à Philippe de Maizières et à Raoul de Presles, et qui paraît être plutôt une œuvre collective. (Lyon, 1491.)

Lovelace (Richard), poète anglais, né en 1618, m. en 1658. La passion amoureuse et le loyalisme monarchique ont diversement inspiré ce brillant et malheureux poète, qui, après avoir goûté la plus enviable jeunesse, dut s'éteindre dans la mélancolie et la pauvreté. *(A Lucasta* [c'est-à-dire lux casta], dédiée à lady Sacheverell, Londres, 1649.)

Lowell (James-Russell), littérateur américain, né à Cambridge, dans l'Etat de Massachusetts, en 1819, m. en 1891. Il rentre dans la catégorie des essayistes humoristes. La critique de L. est spirituelle et incisive, son esprit mondain et raffiné, ce qui n'empêche son style de s'émailler d'images souvent heureuses et naturelles. Ses études sur Lincoln, Carlyle, Thoreau, etc., sont très appréciées. Sa veine d'humoriste s'est illustrée par les *Biglow Papers.*

Loyal Serviteur (le), auteur anonyme d'une vie de Bayard, qui est bien l'un des plus gracieux ouvrages du commencement du XVIe siècle. Le style en est élégant et délicat, les réflexions vives et justes, la narration précise et claire. (Paris, 1527, in-4°; nombreuses rééd.)

Loyseau de Mauléon (Alexandre-Jérome), avocat français, né en 1728, m. en 1771. Exagérant les défauts de Jean-Jacques Rousseau dont il fut l'ami et le disciple, il abusa bien autrement que son maître de l'enflure des mots. La déclamation et le pathos lui sont familiers. Il a trouvé, cependant, des traits d'un pathétique touchant. *(Plaidoyers,* 1760, 2 vol. in-4°; *Mém.,* 1781, 3 vol. in-8°.)

Loyson (Charles), poète français, né en 1791 à Château-Gonthier; maître de conférence à l'école normale. Mort prématurément en 1820, il put seulement épancher son âme dans un léger recueil de vers; mais il a laissé le souvenir d'un élégiaque aux sentiments purs et élevés. *(Epîtres et élégies,* Paris, 1819, in-12.)

Loyson (Charles), plus connu sous le nom de **Père Hyacinthe,** prédicateur français, célèbre par l'éclat de sa rupture avec l'Église romaine, par ses essais de fondation d'une église libre dite « gallicane » et par ses ardentes polémiques; né en 1827, à Orléans; entré à 18 ans dans la « grave et douce famille sacerdotale » de Saint-Sulpice; ordonné prêtre en 1849; à trente ans, passé au couvent des Carmes de Lyon, et devenu moine; appelé en 1865 à Paris, pour y prêcher dans la chaire de Notre-Dame; descendu volontairement de cette chaire, en plein succès, douze années plus tard, afin de combattre, disait-il à visage découvert, l'ultramontanisme et ce qu'il appelait « la pire des illusions », la perfection monacale; et, depuis lors mêlé à toute sorte d'agitations et de controverses, provoquées par sa révolte contre l'autorité ecclésiastique, par son mariage et par ses conférences propagandistes. Le 21 mai 1893, il a livré à la presse son « testament », où il s'est efforcé de justifier, non sans éloquence, ses croyances, ses idées et ses actes. Quoi qu'il en soit, il n'avait plus retrouvé, hors de l'Église, la gloire que lui avaient valu, à Notre-Dame, la chaleur de sa parole et l'originalité un peu théâtrale de sa prédication.

Lubieniczki (Stanislas), lat. *Lubienicius,* historien et pasteur polonais, l'un des chefs, dans son pays, de la secte des Sociniens, né à Cracovie, en 1623, m. en 1675. *(Historia reformationis polonicæ,* Freistadt, 1685, in-8°; plus. fois rééd.)

Lubomirski (le prince Stanislas), homme politique et écrivain polonais, né en 1640; devenu grand maréchal de Pologne; m. en 1702. Protégea les gens de lettres et rechercha pour lui-même leurs succès, soit en composant un étrange poème quasi-macaronique, le *Theomusa,* traduction partielle de la Bible, en vers moitié latins et moitié polonais, soit en publiant divers ouvrages philosophiques et politiques d'une assez remarquable indépendance d'esprit. *(Consultationes XXV, sive de Vanitate consiliorum liber unus,* Varsovie, 1700, in-4°; Leipzig, 1702, in-12.)

Luc (saint), l'un des quatres évangélistes, né à Antioche en Syrie, mort vers l'an 80. Fidèle disciple de saint Paul et le compagnon inséparable de ses voyages, lui-même prêcha la parole nouvelle en Italie, dans les Gaules, en Afrique, après la mort du grand missionnaire. On lui doit, en langue grecque, le troisième évangile et les *Actes des Apôtres.* Saint Luc est le patron des médecins; il exerçait, en effet, cette profession avant que d'être appelé à l'apostolat.

Lucain (MARCUS-ANNÆUS-LUCANUS), poète latin, 39 ap. J. — 65. Né à Cordoue, sous le règne de Caligula, neveu de Sénèque, favori de Néron jusqu'au jour où il eut l'imprudence et le dangereux honneur d'être son rival heureux dans une lutte poétique, condamné au silence pour des succès littéraires qui portaient ombrage à la vanité d'un tyran bel esprit, puis à la mort pour crime de conspiration politique, Lucain se fit ouvrir les veines et mourut stoïquement en sa vingt-septième année. A cet âge, il avait composé un *Combat d'Hector et d'Achille*, une *Descente d'Enée aux Enfers*, deux chants sur l'incendie de Rome et de Troie, des épitres, une tragédie de *Médée*, enfin un poème épique en dix livres : la *Pharsale*, la seule de ces productions d'un esprit précoce qui nous soit parvenue. Il y chante la guerre



Lucain.

civile de Rome dans les luttes de César et de Pompée. La *Pharsale*, où Lucain mit son honneur à se passer de l'intervention des Immortels pour élever ses héros à la hauteur des dieux, offre le caractère d'un récit épique plutôt que d'une épopée. On a reproché à Lucain d'avoir aimé plus que l'éloquence les tons outrés et déclamatoires. Sa période poétique n'a point la souplesse, la variété, l'art et la magie des demi-teintes, qu'on admire dans Virgile. Il n'a pas connu non plus cette suavité, qui est le don suprême d'Homère, du chantre d'Enée, de Dante, de Milton. Mais la *Pharsale*, tant critiquée chez Lucain et chez son infidèle traducteur, Brébeuf, n'en recèle pas moins des beautés de premier ordre : le relief et l'énergie des couleurs, la flamme, la vie du style et de la pensée.

Lucas (PAUL), voyageur français, né en 1664, à Rouen, m. en 1737, à Madrid. Les rois Louis XIV et Philippe d'Espagne encouragèrent ses explorations et le récompensèrent pour les enrichissements en médailles, pierres gravées, manuscrits, dont il dota leurs cabinets d'antiquités. (*Voy. dans le Levant, en Syrie,* etc.)

Luce du Gast. Voy. **Gast.**

Luce de Lancival (JEAN-CHARLES-JULIEN); poète français, né à Saint-Gobin, en 1766; professeur de rhétorique au collège de Navarre, dès l'âge de vingt-deux ans; et déjà connu, lorsque délaissant l'Université pour l'Église, il devint le grand vicaire de Mgr de Noé, évêque de Lascar, et prêcha d'abord avec succès; puis, ayant quitté la vie ecclésiastique pour s'adonner à des ouvrages de théâtre; m. en 1810. A composé des tragédies, qui, dit-on, ne valurent pas ses homélies (*Mucius Scévola,* 1793; *Périandre,* 1798; *Hector,* 1809) et un essai d'épopée bien artificielle (*Achille à Scyros,* 1805), imitée de l'*Achilléide* de Stace et renfermant quelques heureux détails.

Lucena (JOAO de), hagiographe portugais du XVII[e] siècle. Sa *Vie de saint François Xavier* (Lisbonne, 1600, in-fol.) est classique dans la langue de son pays

Luchet (JEAN-PIERRE-LOUIS de la **Roche du Maine,** marquis de), publiciste français, né en 1740, à Saintes, m. en 1792. Le biographe très admirateur de Voltaire, qui le protégea (*Hist. littér. de M. de Voltaire,* 1782, 6 v. in-8°) et l'auteur avec Mirabeau et Laclos de la *Galerie des États-Généraux.* (1792, 2 parties in-8°.)

Luchet (AUGUSTE), littérateur français, né à Paris, en 1806, m. en 1872. Passionné de socialisme, il se piqua de porter l'idée révolutionnaire jusqu'au plus intime de la morale; et il se servit de la forme romanesque pour déclarer la guerre « aux vices monstrueux de cette despotique institution » qu'on appelle la famille. (*Frère et sœur,* 1833, 2 vol.; le *Nom de Famille,* 1841, 2 vol.) Le scandale de ses publications le fit condamner à la prison et à l'amende.

Lucien, écrivain grec du II[e] s. après J.-C., m. dans un âge avancé. Naquit à Samosate, capitale de la Comagène, province de Rome. Destiné, dès les premières années de sa jeunesse, à la profession de statuaire, il quitta la sculpture pour l'éloquence. Il voyagea beaucoup, plaidant, dissertant, enseignant la rhétorique. Enfin il se fixa en Égypte, où Marc-Aurèle lui avait assigné d'importantes fonctions administratives et judiciaires. Son œuvre littéraire comprend plus de quatre-vingts

ouvrages écrits; elle est surtout satirique dans les *Dialogues des Dieux, Dialogues des Morts, Timon ou le Misanthrope, Ménippe ou la Nécyomanie,* l'*Alexander,* les *Philopseudes,* l'*Histoire véritable,* etc. A part quelques amusements poétiques, des pièces fugitives, des épigrammes, elle se ramène à trois genres en prose: des dialogues, des traités sur diverses matières, des plaidoyers ou harangues. Ses dialogues, sérieux au fond, enjoués de style, constituent la partie la plus intéressante de ses écrits et celle qui a contribué le plus à sa célébrité. Fable, caractère, scènes et dénouement: les éléments de la comédie se retrouvent en la plupart de ces dialogues où, sur un ton de continuel persiflage, Lucien attaque le mensonge et les vaines crédulités, démasque les imposteurs, les devins, les faux sages, les faux philosophes, fustige les mœurs sociales et les superstitions, accable de traits et de sarcasmes toutes les philosophies. Lucien est le critique universel. Il a couvert de ridicule le paganisme entier. Ce Grec de la fin de la Grèce est un contemporain de Voltaire par l'âme et par l'esprit.

Lucifer, écrivain ecclésiastique latin du IVe s.; évêque de Cagliari, en Sardaigne, légat du pape au concile de Milan, en 354; m. en 370. Adversaire très vigoureux de l'arianisme, il se laissa gagner lui-même aux tendances hérétiques, prit parti pour les esthétiens, et fonda une secte à son tour, celle des lucifériens qui s'étendirent dans les Gaules, à Rome, en Égypte, en Afrique et surtout en Espagne. (*Œuv.*, Paris, 1568, in-8°; Venise, 1778, in-fol.)

Lucilius, *Lucile* (CAÏUS), poète latin, né à Suessa-Aurunca (Latium), en 148 av. J.-C. Prit part, bien jeune encore, à la dernière campagne de la guerre de Numance; vécut, pendant quelques années en une douce intimité avec Scipion Emilien et Lælius; et consacra aux lettres ses loisirs d'homme de fortune. Ennius avait composé dans un genre appelé *satura* des pièces faites de vers de mesure différente. Varron y avait ajouté un mélange de vers et de prose (*Satires ménippées*); Lucilius a donné à ce poème la forme que nous lui voyons dans Horace. On ne possède que des fragments (Dousa, Leyde, 1597, in-4°, trad. fr., Bibliothèque Panckouke; éd. Lucien Müller, Leipzig, 1876, in-8°) des trente livres de pièces diverses que lui attribuent les anciens.

Lucilius Junior, poète latin du Ier s. ap. J.-C., né à Naples, disciple et ami de Sénèque, qui lui a dédié plusieurs de ses traités et ses *Lettres à Lucilius;* auteur présumé d'un remarquable poème descriptif en 600 vers intitulé l'*Etna*, qu'on a dorénavant attribué aussi à Claudien, à Quintilius Varus et à Cornelius Severus. (Wernsdorff, *Poetæ latinæ minores,* t. IV.)

Lucius de Patras, écrivain grec du IIe s. après J.-C. Auteur présumé du conte de l'*Ane d'or,* que Lucien, Apulée et Machiavel lui ont emprunté.

Lucrèce (TITUS-LUCRETIUS-CAIUS). le plus grand poète didactique de Rome et de tous les temps, né en 95 av. J.-C., m. vers 53. Disciple attristé des doctrines d'Épicure, témoin de l'agonie sanglante de la république romaine, désenchanté des salutaires croyances par le spectacle d'un effroyable désordre politique et moral, et ne voyant plus d'autres recours pour la liberté de l'esprit que le refuge en soi, la tranquillité placide de l'âme sans espérance ni crainte, Lucrèce avait enfanté une œuvre sombre, étrange, un audacieux poème philosophique sur la *Nature,* environné d'un vaste appareil de science et dont l'objectif était de supprimer les dieux en prouvant qu'ils sont inutiles. Novateur déterminé, ennemi des divinités de la Fable, des augures et des courtisanes, il préludait déjà, pour sa part, au renversement du vieux monde romain. Sous le feu d'une inspiration puissante, Lucrèce a porté autant de chaleur et de conviction à professer le culte de la matière qu'une imagination forte et spiritualiste en eût dépensé pour exalter l'idée divine, sa grandeur et ses consolations. Avec un système si propre à rabaisser l'âme, il la transporte par la sublimité de ses images, la vigueur de ses peintures et par l'enthousiasme que chez lui suscite ce qu'il croit être le souverain bien, l'unique remède à proposer au soulagement d'une société malade et menacée.

Ludewig (HERMANN), bibliographe et philologue américain d'origine allemande, né à Dresde, en 1809, m. à New-York, en 1856. Travailla patiemment à débrouiller en partie le chaos des idiomes américains. (*The Litterature of american local history,* New-York, 1856, in-8°.)

Ludlow (EDMOND), homme politique anglais, né en 1620, à Maiden-Bradley (Wiltshire), m. en 1693. Zélé partisan de la Révolution de 1648, il en a consigné les souvenirs les plus personnels dans ses *Mémoires.* (Vevey, 1698-99, 3 v. in-8°; v. aussi la collect. Guizot.)

Ludolf (JOB LEUTHOLF, dit), lat. *Ludolfus,* orientaliste allemand, né à Erfurt, en 1624, président de l'Acadé-

mie d'histoire de Francfort; mort en 1704. En dehors d'une méthodique histoire générale du XVIIe s. (*Allgemeine Schaubühne der Welt,* Francfort, 1699-1701, continuée par Junker et par de Loën) ses études de prédilection portèrent sur les questions de langues éthiopiennes et abyssiniennes. On a traduit en français son histoire latine des Abyssiniens.

Ludovici (FRANCESCO de), poète italien du XVIe s.; de l'école de l'Arioste. Il conta les exploits d'*Antée le Géant,* et délaya en deux cents chants divisés en tercets les *Triomphes de Charlemagne.*

Lugol (JULIEN). Voy. **Carducci.**

Luitprand, historien et prélat italien, né à Pavie, en 920; évêque de Crémone; ambassadeur de l'empereur Othon Ier, dont il s'est fait le biographe quelque peu partial; m. en 972. Il a tracé un tableau historique important des nations de l'Europe, entre les années 888 à 948 : l'*Antopodosis,* ap. Müratori, *Rerum italicarum scriptores,* II.

Lulle (RAYMOND) ou **Lull,** célèbre philosophe espagnol, dit le *Docteur illuminé, Doctor illuminatissimus,* né à Palma (île Majorque) en 1236, m. en 1315, à Bougie, en Afrique, où son zèle apostolique le fit lapider. Après avoir connu les agitations d'une existence aventureuse et dissipée, il renonça tout à coup au monde et revêtit l'habit des moines franciscains. Il étudia l'arabe, le turc, la philosophie la théologie, y joignit les sciences occultes, le cabale, la magie, la recherche de la pierre philosophale; puis, l'imagination brouillée par cet énorme fatras scolastique, il voulut inventer une méthode nouvelle (*Ars generalis sive magna*), qu'il présenta comme la résultante suprême de ses travaux. C'était une sorte de mécanisme philosophique à l'aide duquel tout homme eût pu disserter sur une matière quelconque avec subtilité; lui-même, à l'avance, avait donné les solutions de 4,000 problèmes. (*Opera omnia,* Mayence, 1722-42, 10 vol. in-fol.)

Lupus (SERVATUS). Voy. **Loup de Ferrières.**

Lurine (LOUIS), publiciste et littérateur français, né à Burgos, en 1810, m. en 1860. Fondateur de plusieurs journaux, directeur de théâtre, président de la société des Gens de Lettres, il déploya une certaine activité, donna plusieurs comédies, des romans, des nouvelles et signa d'intéressants écrits sur Paris et ses institutions (1843-47, in-8°).

Lusiades (les). Voy. **Camoens** (le).

Lusignan (le prince GUY de), polyglotte et orientaliste, né à Constantinople, le 2 mars 1834, descendant des rois de Jérusalem, de Chypre et d'Arménie. Soucieux en même temps d'initier l'Orient à la civilisation européenne et de répandre en Orient la langue et l'influence française, il a ramené tous ses travaux de traduction, d'histoire ou de linguistique à ce double objet. Tel son grand dictionnaire français-arménien. Là, ayant à rendre une foule de termes spéciaux sans autres ressources que celles d'un vocabulaire très restreint; devant, pour exprimer des choses nouvelles avec des mots nouveaux, recourir à de continuelles combinaisons de racines, d'affixes ou de désinences, il a fait œuvre curieuse autant qu'utile de création philologique.

Lussan (MARGUERITE de), femme auteur française, descendante illégitime du prince Thomas de Savoie, comte de Soissons et frère aîné du prince Eugène, née en 1682, m. en 1758. Par ses romans (*Histoire de la comtesse de Gondès, Annales galantes,* etc.), voués à l'idéalisation constante des personnages, elle se rattache à l'école de Gomberville et de Mlle de Scudéry.

Luther (MARTIN), réformateur allemand, né à Eisleben, de parents pauvres, le 10 nov. 1483, m. en 1546. Il entra en religion dans le couvent des Augustins; et peu d'années ensuite, Frédéric II, électeur de Saxe, le nomma à la chaire de philosophie de l'Université de Wittemberg. Son duel contre l'autorité eut pour préliminaires la fameuse querelle des indulgences. Il commença par en critiquer les abus, puis vint à en nier le principe, puis le pouvoir qui les accorde, et le purgatoire, l'efficacité des bonnes œuvres, le



Luther.

libre arbitre. Eisleben, Eisenach, Erfurt, Worms, furent les étapes principales de sa vie tumultueuse et de son pélerinage à travers l'Allemagne. Après bien des luttes acharnées contre les défenseurs de l'intégrité de l'Église, contre une foule d'adversaires sortis de son propre camp et contre lui-même, c'est-à-dire contre les révoltes de sa conscience, les perplexités de ses doutes et ses craintes superstitieuses, il consomma son œuvre : il put assister à ce déchirement de la famille chrétienne, qui devait avoir de si graves conséquences religieuses et politiques.

Luther est moins un rationaliste qu'un mystique; car il fait la guerre à la raison humaine et au libre arbitre en mettant la perfection chrétienne dans l'absorption de l'âme en Dieu. Du reste, on peut relever bien des contradictions entre ses pages comme en sa conduite ; fougueux et passionné, il n'agissait que sous l'impression du moment, et son imagination exaltée eut des instants d'hallucination véritable ; de là les jugements si variés dont il a été l'objet. On trouve de curieux détails sur L., sur les secrets de son intimité, de ses bizarreries, de ses prostrations intermittentes, de ses qualités et de ses défauts dans ses *Propos de Table.* (Eisleben, 1566, in-fol.) Mais au point de vue littéraire, son œuvre capitale est la traduction de la Bible en langue vulgaire avec l'aide de Mélanchton et d'autres amis : elle parut de 1522 a 1532 : il y employa le dialecte haut-saxon, dont il fit la langue classique de l'Allemagne, en lui infusant des qualités de force, de noblesse, d'élégance et de clarté inconnues avant lui. Son talent oratoire plein de vigueur, d'éloquence, de fougue et d'emportement, se manifesta dans ses *Traités théologiques*, ses *Écrits polémiques*, ses *Sermons* et ses *Lettres*. Il composa aussi des *Chants d'Église,* avec une musique appropriée qui sont restés en usage dans les cérémonies protestantes.

Luynes (LOUIS-CHARLES D'ALBERT, duc de), écrivain ascétique français, fils du célèbre favori de Louis XIII ; né en 1620 ; pair de France et chevalier des ordres du roi ; m. en 1690. Des rapports intimes et suivis avec les solitaires de Port-Royal l'amenèrent à composer plusieurs livres d'édification.

Luynes (CHARLES-PHILIPPE D'ALBERT, duc de), mémorialiste français de la même origine, né en 1695 ; pair de France et mestre de camp de cavalerie ; m. en 1758. Laissa un journal à la Dangeau, sans recherche de style, mais rempli de détails minutieux et répétés sur ce qui se passait à la cour ou dans la famille royale. *(Mém. du duc de Lynes,* 1860-65, 17 vol. in-8°.) Sa femme était dame d'honneur de la reine Marie Leczinska.

Luynes (HONORÉ D'ALBERT, duc de), érudit français, né à Paris, en 1802 ; député, membre de l'Institut ; m. en 1867. Généreux Mécène des savants, des lettrés, des artistes, il soutint de sa fortune et de son influence un grand nombre d'entreprises utiles, fit naître ou encouragea des publications considérables, et, par ses propres travaux d'histoire ou d'archéologie, étendit les domaines du savoir humain. « Toute sa vie, a dit M. Huilhard-Bréholles, fut dépensée en nobles études, en larges bienfaits scientifiques et littéraires. » Ses belles recherches orientales, ses précieuses découvertes d'antiquités syro-phéniciennes l'ont signalé particulièrement comme l'un des restaurateurs de la numismatique. *(Études numismat.,* 1835, in-4°, etc.) Il légua au cabinet des médailles une admirable collection composée de près de dix mille objets en or, en argent ou en bronze.

Luzan (DON IGNACIO de), poète espagnol, né à Saragosse, en 1702, m. en 1754. Sa *Poétique* (1737), inspirée de l'école classique française régla le cours des imaginations en Espagne pendant le XVIII° siècle.

Lycien. Langue indo-européenne anciennement parlée dans l'Asie-Mineure. On possède un certain nombre d'inscriptions lyciennes, dont quelques-unes sont bilingues, — c'est-à-dire en grec et dans cette langue. La détermination de l'alphabet lycien est de date toute récente.

Lycophron, poète grec du III° s. av. J.-C., né à Chalcis. C'est à lui qu'appartient le singulier poème en 1474 vers iambiques d'*Alexandra,* où l'histoire est mise sous la forme énigmatique des oracles. Tout ce qui exprime l'idée d'obscurité — noirceur, brouillards, ténèbres, — paraîtrait presque lumineux en comparaison de cette œuvre rendue volontairement obscure, et que Stace appelle « le dédale du noir Lycophron. » (Ed. princeps, Alde, Venise, 1513, in-8° ; nombr. éd. allem., angl. et franç.; v. entre autres la trad. de M. Dehèque, Paris, 1853, in-4°.)

Lycurgue, Λυκοῦργος, orateur grec, né vers 996 av. J.-C., à Athènes ; intendant des finances pendant douze années ; m. en 323. Citoyen des plus intègres, rigoureux patriote, administrateur irréprochable, et le seul véritable financier peut-être qu'ait eu l'antiquité grecque, il se montra aussi grand orateur, sinon par l'éclat de la diction, par l'élégance fleurie du dis-

cours, du moins par l'énergie de ses accents, qu'il poussait, dans l'accusation jusqu'à la dernière véhémence. *(Discours contre Léocrate,* éd. de C. Rehdantz, Leipzig, 1876, in-8°, etc.)

Lycus, Λύκος, historien grec du IIIe s. av. J.-C., né à Rhegium; le père adoptif du poète Lycophron. *(Hist. de la Lybie et de l'Égypte,* fragm.. ap. Muller, dans la Bibl. Didot.)

Lydgate (JOHN), moine de Bury, poète anglais, de la première moitié du XVe s., auteur de longues épopées historiques, imitées des littératures étrangères, assez dépourvues d'intérêt sinon de talent, sur l'histoire de Thèbes *(Story of Thebes),* sur la *Chute des Princes (the Fall of Princes),* le *Siège et la destruction de Troie,* et de poésies fugitives.

Lyly ou Lilly (JOHN), poète et romancier anglais, né dans le comté de Kent, en 1554, m. en 1606. Il écrivit, à vingt-cinq ans, pour un cénacle choisi, en un style affecté, maniéré autant qu'il était possible, son *Euphuès,* ouvrage d'un genre nouveau devant lequel on s'extasia. Il fit école, et le nom de son héros servit à baptiser toute une littérature ; on appela *euphuisme* cette sorte de naturalisation anglaise du *culto* espagnol. Passé le favori des dames, bien vu à la cour, il composa, toujours à l'intention de ses protectrices, des drames mythologiques ou historiques (de 1584 à 1601), dont la réputation fut éphémère.

Lyrique (poésie). Genre de poésie, infini dans ses applications, dont le dessein est de célébrer les plus sublimes objets qui puissent ravir l'âme jusqu'à l'enthousiasme et au délire, ou d'exprimer de la manière la plus intime, la plus personnelle, les sentiments, les conceptions, les joies ou les souffrances de l'homme. On l'appelait ainsi, dans l'antiquité, parce qu'elle unissait chez les Grecs, l'accompagnement de la *lyre* aux vers modulés sur un certain rythme. Mais il est inutile de dire qu'elle fut bien antérieure aux Grecs eux-mêmes, étant pour ainsi dire, la voix instinctive de l'âme. Sur les sommets baignés de la lueur matinale des premiers jours apparaissent le symbole et la prière. Par une impulsion primordiale, les Aryens animèrent de passion et de volonté les phénomènes, qui, journellement, transportaient leur esprit de frayeur, d'étonnement, de reconnaissance ou d'admiration. Et les hymnes naquirent avec la poésie, sous le ciel oriental. C'est aussi par le sentiment religieux que fut révélé aux Hellènes le premier de tous les arts. La même inspiration échauffa le génie hébraïque et le génie grec. Les seuls noms de David et de Pindare rappellent d'abord les plus vives évolutions de la pensée, au milieu des splendeurs poétiques ; et celui de Sappho montre aussitôt à notre mémoire comment l'inspiration peut ennoblir et soumettre à l'ordre la puissance de l'amour le plus désordonné. Enfin, sans aller au delà, tout le théâtre d'Eschyle abonde en fortes pensées, rendues avec l'accent lyrique de la poésie de Pindare.

Horace posséda-t-il au même degré ce sentiment divin ? Non certes, mais en imitant les Grecs avec un art suprême, il put en donner l'illusion. Dans l'Église chrétienne, les élans tout religieux d'un Grégoire de Nazianze ou d'un saint Ambroise se convertissent en hymnes d'adoration. Pendant le moyen âge, le lyrisme semble privé de souffle. En dehors de l'idée religieuse il ne trouve guère pour alimenter sa verve que les retours de l'idée galante. La chanson en est presque l'unique forme; et ce sont constamment les mêmes transports, les mêmes plaintes et les mêmes regrets. Du moins, il en était ainsi chez les trouvères et les troubadours de France. L'Italie ne possédait pas encore Pétrarque ; elle se suffisait à rendre des échos de la muse provençale et à écouter les balbutiements des écoles ombrienne et sicilienne. L'Espagne se renfermait dans le cycle de ses romances. Les Anglo-Saxons entretenaient le souvenir des vieilles ballades. La France se dédommageait de la pénurie des sujets par l'abondance des poètes. Et l'Allemagne avait ses minnesinger. Heureux minnesinger! Il chante comme le flot coule, et comme le soleil brille; sa seule joie est la poésie, et s'il aime tant à glorifier la femme, c'est qu'elle lui inspire, chaque jour, des vers et des chansons. Du XIVe au XVIe s., l'Italie poétique est surtout représentée par les sonnets et les canzone. Guido Cavalcanti, Dante, Pétrarque, Vittoria Colonna et beaucoup d'autres en tirent illustration. Les chants de Luther renouvelleront passagèrement le genre lyrique en Allemagne (v. aussi Gerhart.) Néanmoins, dans le déclin qui suivra, ce pays devra attendre jusqu'à la venue de Klopstock et des grands maîtres du XVIIIe s. (Schiller et Gœthe) pour conquérir dans cette voie les perles les plus précieuses de sa littérature. En France chez les lyriques des XVIe, XVIIe, XVIIIe s., l'inspiration directe, primesautière est presque toujours absente. L'ode est le produit laborieux d'un enthousiasme factice. La verve de ces anciens lyriques est presque toujours de la déclamation. Qu'ils se nomment Malherbe ou J.-B. Rousseau, ils n'ont point en eux-mêmes les puissantes émotions du sentiment.

Le jour vint enfin où la poésie comprit qu'il fallait abandonner pour toujours les pâles copies de l'hellénisme, et rejeter tous les ornements factices dont l'avaient recouverte tant d'*enfileurs de dactyles*. André de Chénier n'avait eu que le temps de pressentir la transformation nécessaire. Alfred de Vigny, Lamartine, Victor Hugo, en puisant au fond de leur âme tout le meilleur de leurs inspirations, en innovant dans les vers, comme Chateaubriand venait de le faire dans la prose : la littérature personnelle, cette expression des sentiments de tous chez un être déterminé, métamorphosèrent complétement les idées et l'expression poétiques. C'est le privilège du XIXe s. d'avoir créé, dans toutes les littératures, un lyrisme nouveau. « Plus d'épopées artificielles, plus de poèmes didactiques ou pseudo-descriptifs, vains jeux de mots, tours de force puérils, mais le Moi humain vibrant et associé aux orages du cœur. » (V. dans la littérat. anglaise : Browning, Byron, Coleridge, Crabbe, Moore, Schelley, Southey, Wordsworth-Tennysm, etc. ; dans la littérature allemande ; Arndt, Gœthe, Heine, Kœrner, Lenau, Ruckert, Schiller, Tieck, Uhland ; espagnole: Campoamor, Espronceda, Quintana, Zorrilla, etc. ; italienne : Foscolo, Leopardi, Pindemonte, etc.; française : Brizeux, Des-

bordes-Valmore, Hugo, Lamartine, Laprade, Moreau (Hégésippe), Alfred de Musset, Sully-Prudhomme, etc.) Tel a été le superbe essor de la poésie lyrique, dans toute l'Europe, aux plus belles heures de ce centenaire.

A l'heure présente, le mouvement s'est ralenti d'une manière très sensible. Le vers pâtit singulièrement dans le livre. D'une part, l'esprit d'ironie a desséché la source des « saintes larmes »; de l'autre, les préoccupations accrues des besoins de la vie ont éteint les enthousiasmes, étouffé les illusions aimantes et la foi désintéressée. Le goût prépondérant des réalités scientifiques, puis la vogue envahissante de la *littérature facile*, romans du jour, pièces à tableaux, chroniques et racontars de presse, absorbent aujourd'hui la pensée du plus grand nombre. On a relégué la phrase poétique à ne plus guère exprimer que les insaisissables rêves, les effleurements d'idées, les sentiments flottants, cela seulement que la prose claire et exacte ne peut rendre. (voy. par exemple **Rodenbach**). Les créations des derniers poètes contemporains se ressentent forcément des dispositions indifférentes du public. Elles sont courtes et sans ampleur. Les grandes sources de l'inspiration semblent taries. Le surhumain effort lyrique, qui a caractérisé le commencement du XIX° s., ne s'est plus renouvelé.

Lysias, orateur grec, né vers 458 av. J.-C., à Athènes, m. vers 378. Il écrivit de nombreux discours pour servir à d'autres ou pour être lus; il en prononça très peu. Sans avoir donné l'idée d'un orateur complet, sans avoir eu en lui cette flamme qui décèle une véritable émotion, il rendit de grands services à l'éloquence par le charme de son style, par le choix exquis de ses termes, par l'admirable pureté de sa diction. Les Athéniens reconnaissaient en Lysias un des écrivains attiques les plus parfaits.

Lytton-Bulwer (ROBERT-ÉDOUARD 2° baron), homme politique et littérateur anglais, né en 1831, m. en 1892. Diplomate, vice-roi des Indes, poète de premier ordre, il associa sans désaccord le commerce suivi des Muses avec l'exercice des charges éminentes. Né d'Edward Bulwer, le pantophile, l'universel, qui fut élevé en 1866 au titre de baron Lytton de Knebworth, — l'auteur des *Fables lyriques* soutint dignement à double titre l'hérédité de la gloire paternelle. Poète brillant, patient observateur, lord Lytton fut aussi une nature essentiellement philosophique.

M

Mabillon (dom JEAN), célèbre érudit français, né en 1632, à St-Pierre-Mont, en Champagne; nommé par le



Mabillon.

roi membre honoraire de l'Académie des Inscriptions; m. en 1707. En publiant son traité de la *Diplomatique (de Re diplomatica libri VI*, Paris, 1681, 1704, in-4°), il apprit aux érudits du XVII° s. des choses qu'ils ignoraient complètement et posa d'une main sûre les règles d'une science dont il était le fondateur. (Œuv. div. : *Acta sanctorum ordinis S. Benedicti,* Paris, 1668-1701, 9 vol. in-fol.; *Varia analecta,* 1675-1685, 1 vol, in 8°; *Traité des études monastiques,* 1691, in-4° ; 1692, 2 vol. in-12, etc.)

Mabinogion. Recueil de récits en langue galloise se rattachant au cycle du roi Artur.

Mably (l'abbé GABRIEL BONNOT de), historien et publiciste français, né à Grenoble, en 1709; frère de Condillac et neveu du cardinal de Tencin, qu'il aida de ses conseils quand celui-ci fut devenu ministre sans avoir le moins du monde en lui l'étoffe d'un homme d'État; m. en 1785. Écrivain raisonneur et préoccupé de suivre en presque tous ses ouvrages les rapports de la science des mœurs avec celle du gouvernement, d'ailleurs animé d'un esprit tranchant et systématique, il a beaucoup disserté sur les Romains, les Grecs, l'histoire, les sociétés. Partial avocat du monde antique, adversaire non moins absolu des institutions modernes, en outre épris d'un faux idéal de communisme, il a confondu maintes fois les temps et les civilisations; il a

répandu bien des erreurs et des utopies à travers ses nombreux volumes. Il serait injuste, cependant, de ne pas reconnaître qu'il a émis aussi, d'aventure, des vues très saines et qu'il s'est élevé dans ses *Entretiens de Phocion* (1763, in-12) à une morale bien supérieure à sa morale habituelle, dont le fond est l'intérêt. *(Œuv.,* éd. Arnoux, 1794-95, 15 vol. in-8°.)

Macaire. Chanson de geste anonyme dont la rédaction première peut remonter à la fin du XII° s. On y raconte l'assassinat d'un jeune damoiseau nommé Aubry par un traître du nom de Macaire: le chien de la victime venge son maître et triomphe du meurtrier dans un combat, qui a lieu sous les regards de Charlemagne. (Éd. Guessard, avec préface, t. IX du *Recueil des Anciens poètes de la France.)*

Macaulay (CATHERINE SAWBRIDGE, M^rs), femme de lettres anglaise, née en 1730, m. en 1791. Elle signa une assez remarquable *Histoire d'Angleterre, depuis l'avènement de Jacques II* (Londres, 1763-1783), dont une traduction partielle par Guiraudet fut attribuée à Mirabeau.

Macaulay (THOMAS BABINGTON, baron), célèbre historien, critique et homme d'État anglais, né à Bothler-Temple, en 1800, m. en 1859. Il entra au Parlement en 1830, et défendit par ses discours excellents le libre-échange et les idées libérales. Lorsqu'il se levait à la Chambre des Communes, tel était, dit-on, le charme de sa parole qu'on l'eût écouté rien que pour le plaisir de l'entendre. En sa magnifique *Histoire d'Angleterre depuis l'avènement de Jacques II,* en ses *Essais d'histoire et de littérature,* regardés partout comme des modèles, on reconnaît à chaque ligne la marque d'un écrivain supérieur dont l'imagination était aussi brillante que les vues étaient vastes et en même temps profondes. « On éprouve de la peine à finir un volume de Lingard et de Robertson, on aurait de la peine à ne pas finir un volume de Macaulay. »

Macbeth. Voy. **Shakespeare.**

Mac-Carthy (NICOLAS **Tuite** de), prédicateur français, d'origine irlandaise, né à Dublin en 1769, m. en 1833. Il prononça solennellement ses vœux à la compagnie de Jésus, le 15 août 1828. Comme orateur, il posséda surtout, avec beaucoup de chaleur et de naturel, une puissance merveilleuse d'improvisation. Nul ne pouvait croire, après avoir entendu ses discours imaginés dans la chaire, sous l'élan de l'émotion et de la foi, qu'ils n'eussent été écrits et travaillés à loisir, avec le plus grand soin. *(Sermons* de Mac-Carthy, 3 vol. in-8°.)

Maccus. Personnage des *Atellanes;* type glouton, lubrique et sot, affublé d'oreilles d'âne.

Macedo (FRANÇOIS de), littérateur portugais, né à Coïmbre, en 1596; jésuite, puis cordelier; historiographe du roi Jean IV; m. en 1680, à Padoue, où il professait la philosophie depuis 1667. Il a signé la plupart de ses ouvrages, poésies de toutes sortes, élégies, odes, épigrammes, épîtres, lettres, panégyriques, etc., du prénom de *François de Saint-Augustin.* Il était affligé d'une fécondité inouïe; on n'a, du reste, rien recueilli de cette production surabondante.

Macedo (JOACHIM DA COSTA), historien portugais contemporain, secrétaire perpétuel de l'Académie royale de Lisbonne; m. en 1782. Auteur de savants travaux, spécialement relatifs à la période de la domination arabe ou aux découvertes maritimes des Portugais.

Macer (ÆMILIUS), poète latin, né à Vérone, m. l'an 16 av. J.-C. Imitateur de Nicandre, il fit aussi de la médecine versifiée sur les propriétés des plantes. Cet ouvrage est complètement perdu et n'a rien de commun avec un poème composé au moyen âge et publié sous son nom. (Naples, 1477, in-8°.) Les vers attribués par quelques-uns à Emilius M., le contemporain d'Auguste, sont d'un autre Macer *(Bellum Trojanum),* qui vivait à la fin du II° siècle.

Machabées (Livres des). Nom de deux livres canoniques de l'Ancien Testament, qui contiennent l'histoire de Judas, de Jonathas et de Simon Machabée.

Machado (DIOGO-BARBOSA), littérateur portugais, né à Lisbonne, en 1682, abbé de Sever, m. en 1770. Auteur laborieux et savant des *Mémoires pour servir à l'histoire du roi dom Sébastien* (Lisbonne, 1736-51, 4 vol. in-fol.), ainsi que d'une très importante collection biographique intitulée *Bibliotheca Lusitana. (Ibid.,* 1741-59, 4 vol. in-fol.)

Machiavel (NICOLO), *Machiavelli,* célèbre écrivain politique et littérateur italien, né le 14 mai 1469, à Florence, m. en 1527. Secrétaire de la république florentine, il fut activement mêlé aux troubles et aux discussions qui désolaient alors l'Italie. Témoin de ces désordres, spectateur d'une époque livrée aux trahisons, aux assassinats, aux ambitions effrénées, il voulut ériger en théories les pratiques dont il avait l'exemple continuel sous les yeux. Il poussa jusqu'aux plus extrêmes limites la logique du crime utile et de l'indifférence morale. Homme d'Etat sans scrupules, il enseigna

qu'un gouvernement doit avant tout être fort et que tous les moyens, même criminels, sont louables quand ils réussissent ou quand, du moins, ils répondent à la légitimité du but (le *Prince,* 1532). Ce but, chez lui, c'est l'indépendance, la prospérité de son pays, c'est l'espérance encore vague de l'unification italienne. Les *Légations* de Machiavel, ses *Réflexions sur Tite-Live,* ses *Discours,* ses *Entretiens,* sont, à divers égards, supérieurs au *Prince*. Dans son *Histoire de Florence*, il a le nombre, la période élégante, la phrase ornée de Tite-Live, et quelquefois la savante combinaison de mots et la profondeur de Tacite. M. figure en tête des écrivains les plus considérables de l'Italie. Sa diction saine et forte est, malheureusement comme la pensée qu'elle exprime, souvent destituée de grandeur.

Machus. Voy. **Maccus.**

Macias l'Enamorado, c'est-à-dire l'*Enamouré,* poète galicien du XVe s., que ses pièces langoureuses et ses aventures, devenues légendaires, ont réputé pour un modèle de la fidélité en amour.

Mackenzie (HENRY), romancier écossais, né en 1745, m. en 1831. Outre des tragédies médiocres, il écrivit trois romans, dont un seul est resté : l'*Homme du sentiment;* l'auteur y présente son héros obéissant constamment aux émotions du sens moral. La fable en est intéressante, le style pur et élégant.

Mackintosh (JAMES), orateur, publiciste et historien anglais, né en 1765, m. en 1832. Membre du Parlement, après avoir été juge au tribunal de Bombay, il y devint l'un des chefs des whigs et l'un des promoteurs de la réforme parlementaire. Outre des *Essais,* des *Mélanges philosophiques,* il composa deux ouvrages d'histoire très estimés : une *Histoire da la révolution de 1688* et une *Histoire d'Angleterre.*

Macpherson (JAMES), littérateur écossais, né à Ruthven, en 1738, m. en 1796. Après quelques essais personnels sans grande valeur et qui n'avaient eu aucune réussite, il tenta une autre veine, pour y trouver le succès et la fortune. Un certain courant d'idées littéraires portait alors les érudits à se préoccuper des traces laissées par les vieux peuples erses et gaéliques. Il exploita cette tendance, recueillit un petit nombre de chants populaires des Highlanders écossais, et publia ensuite à Londres, en les attribuant à un barde du IIIe siècle, Ossian, les produits vrais ou fictifs de son investigation. Il les annonça comme une traduction en prose sous ce double titre : *Fingal, poème épique en huit livres avec d'autres poèmes moindres* (1762) et *Temora, poème en huit livres* (1763). Le succès en fut prodigieux, européen. Le pseudo-Ossian devint aussitôt pour les imaginations enthousiasmées un égal d'Homère ; il leur apparut, comme un Dante septentrional, aussi grand, aussi majestueux, aussi surnaturel que le Dante de Florence, plus sensible que lui, plus humain aussi que le chantre de l'*Iliade.* Cette admiration, partagée par les esprits les plus élevés, dura tout entière, jusqu'à ce qu'on eût bien démontré que les rêveries nébuleuses du barde de Fingal étaient, en réalité, l'œuvre d'un auteur du XVIIIe s., — intelligence souple, adroite à s'assimiler les formes et les images, dénuée d'invention et de force, servie par une mémoire excellente, et qui, très habilement fondit en un seul roman poétique avec une foule d'idées ou d'expressions empruntées aux anciens et aux modernes : des fragments celtiques, d'anciennes chansons éparses en langue erse et des traditions primitives de la terre d'Ecosse. Pendant la guerre d'Amérique, M. écrivit à la solde du cabinet, de nombreux pamphlets contre les treize Etats insurgés, puis d'autres en l'honneur de lord North, et enfin, en l'honneur du parti tory une *Histoire de la Grande-Bretagne depuis l'avènement de la maison de Hanovre.* (Londres, 1775, 2 vol. in-4°.)

Macready (WILLIAM), célèbre tragédien anglais (1793-1873), au nom duquel est attachée la publication par sir Fr. Pallock des *Macready's Reminiscences and selections from his diaries.* (Londres; 1875, 2 vol.)

Macrobe (AURELIUS-THEODOSIUS-MACROBIUS), érudit latin de la première moitié du Ve s. ap. J.-C. D'origine grecque, il vécut sous Théodose le Jeune. D'après le modèle des *Nuits attiques* d'Aulu-Gelle, il colligea diverses sortes de chrestomathies, dans lesquelles il insérait de nombreux fragments des philosophes, des historiens, des polygraphes grecs et latins. Les *Saturnales* de Macrobe ont traversé les temps. C'est un recueil très précieux pour la connaissance d'une foule de détails ignorés sur les mœurs, les coutumes, les fêtes et les goûts littéraires des derniers Romains.

Madàch (EMERICH), poète hongrois, né en 1823 ; m. prématurément en 1864. Par la *Tragédie de l'homme,* il a pris place entre les grands poètes. On a souvent comparé cette œuvre au *Faust* de Gœthe ; mais c'est sans imitation que M. a mis sous une forme concrète le monde gigantesque des pensées dra-

matisées par l'illustre créateur allemand. Dans ses pièces lyriques, voilées d'ombre et de tristesse, Madàch se présente à nous comme le poète des illusions perdues.

Madox (Thomas), érudit anglais, né à Londres vers 1735, historiographe de la reine Anne. Ses travaux approfondis se rapportent essentiellement aux origines et à l'histoire ancienne de l'Angleterre. (*The History and antiquities of the Exchequer of the Kings of England*, Londres, 1711, in-fol.; collect. de manuscrits, au British Museum, 94 vol.)

Madrigal. Pièce de poésie renfermant, en quelques vers, une pensée ingénieuse et galante. Le trait d'esprit en est le charme; mais l'écueil habituel du genre est la fadeur.

Maerland (Jacques van), poète hollandais, né en 1220, m. en 1300. Les dialogues satiriques de ce chanteur des libres communes flamandes sont regardés, avec sa traduction versifiée de la Bible, comme les plus anciens monuments de la langue néerlandaise.

Mæterlinck. Voy. **Mæterlinck**, p. 587, 2e col., dernières lignes, et **Supplément**.

Maffei (Scipion de), poète et archéologue italien, né à Vérone en 1675, m. en 1755. Sa tragédie de *Mérope* (1713) dont le succès fut prodigieux commença la réforme du théâtre en Italie.

Magalhaens (Dominique-Joseph-Gonzalve de), poète et diplomate brésilien, né à Rio-de-Janeiro, en 1811, m. en 1882. Le chef reconnu de l'école poétique nationale du Brésil, il en a été aussi l'historien et le critique.

Magalhaes-Lima. Voy. **Supplément**.

Magasin, en anglais **Magazine**. Ouvrage périodique traitant de sujets divers accompagnés de gravures. Dès le commencement du XVIIe s., le goût de ces publications s'est manifesté en Angleterre. Il avait été inauguré en 1731 par le *Gentleman's Magazine* d'Edouard Cave, encore existant. Aujourd'hui, on en compte en Angleterre et en Amérique plusieurs centaines, tels que le célèbre *Blackwood's Magazine*, le *Herper's Magazine*, etc. Mme Leprince de Beaumont en importa la mode en France, vers le milieu du XVIIIe s. Il faut citer, de nos jours, le *Magasin encyclopédique* de Millin, et le *Magasin pittoresque*, créé en 1833 par Charton. Il s'en est publié d'analogues dans la plupart des autres pays d'Europe; mais l'ensemble de ces recueils périodiques, illustrés ou non, porte de préférence le titre de *revue*. V. **Revues**.

Magendie (François), célèbre médecin français, né à Bordeaux, en 1785, membre de l'Académie des sciences, m. en 1855. Physiologiste éminent, il s'est illustré par la découverte du liquide cérébro-spinal; et, en faisant la première distinction des nerfs du sentiment et des nerfs du mouvement, il fraya la route à Claude Bernard.

Magliabecchi (Antonio), célèbre bibliophile italien, né à Florence, en 1633, m. en 1714 dans cette ville à laquelle il légua une superbe collection de trente mille volumes (v. le catalogue de Fossi, 1696, 3 vol. in-fol.). Son érudition, sa mémoire sans seconde, continuellement mise à contribution par les érudits du temps, étaient prodigieuses.

Magnen (Jean-Chrysostome), médecin et philosophe français, né vers 1600, à Luxeuil, professeur à Paris; fervent adepte de son art et des théories de Démocrite. (*Democritus reviviscens*, Pavie, 1646, in-4°.)

Magnin (Charles), littérateur français, né à Paris, en 1793, membre de l'Académie des Inscriptions, m. en 1862. On consultera toujours avec plaisir et profit, outre son attrayante *Histoire des marionnettes* (1852), ses *Origines du théâtre en Europe* (1838, in-8°). Là, par une série d'études importantes, il tire de l'ombre les essais rudimentaires du drame et met en lumière les premiers tâtonnements des représentations scéniques.

Magnussen (Arne), lat. *Arnas Magnœus*, érudit islandais, né à Ovenbecke, en 1663, m. en 1730. La plupart de ses ouvrages périrent dans un incendie de Copenhague où il était bibliothécaire, sauf une traduction des *Eddas*, une savante *Chronica Danorum* (Leipzig, 1695, in-8°), quelques opuscules et un nombre encore important de manuscrits.

Magny (Olivier de), poète français, né à Cahors, m. en 1560. Les plus illustres rimeurs de la Pléiade accueillirent avec de grands éloges les vers qu'il publia sur ses *Amours*. (Lyon, 1573, in-16.) Le style de Magny paraissait en son temps assez doux et même assez fleuri. Colletet croit devoir le mettre au rang de « ces nobles esprits qui ont tant travaillé à défricher notre langue, avant eux si barbare et si inculte. » On trouve dans ses *odes* et ses *odelettes*, dans ses *Soupirs* (1557) et ses *Gayetés* (1554), de quoi justifier cet éloge, sauf les taches qu'on y rencontre aussi, — des taches de mauvais goût ou de trivialité. M. fut un poète tout épicurien et païen.

Magyar. Voy. Langue et littérature hongroise.

Mahâbharata (le). Vaste épopée sanscrite en 214,778 vers, attribuée dans sa forme dernière à Vyasa. Elle appartient à la période héroïque du peuple aryen. D'une inspiration vivante elle raconte la guerre des deux grandes races qui se disputèrent en des temps reculés la possession des plaines de l'Inde. Le M. renferme de grandes beautés poétiques et des données historiques très importantes, si l'on entend par le mot *historique* tout ce qui nous

indique l'état d'une civilisation, la tournure des idées d'un peuple, les indices de son organisation civile, etc. (Trad. angl. par les soins de la Société asiatique du Bengale, Calcutta, 4 vol. in-4°; trad. allem., Bopp, Kosegarten et Ruckert; trad.fr. d'Hippolyte Fauche, 1863-67, 17 vol. in-8°.)

Mahomet ou **Mohammed** (c.-à-d. le loué, le glorifié). Fondateur de l'islamisme, né à la Mecque, en 570, m. en 632. Son père Abd-Allâh mourut avant sa naissance et il n'avait que six ans quand il perdit sa mère. Il etait pauvre, employé aux besognes les plus communes, lorsque, dans sa 24° année, il fut distingué et épousé par une riche veuve de 39 ans. Délivré des soins matériels, il se laissa porter de plus en plus au goût de la méditation religieuse. Il eut une première phase de visions et d'hallucinations. Sa pensée s'exalta, au contact des éléments monothéistes, répandus à travers les superstitions polythéistes de ses compatriotes; et il conçut alors l'ambition de les fondre dans une religion nouvelle, d'en être le Pontife et le maître, et d'imposer cette religion à son peuple par l'autorité de la parole, aux autres nations par la force des armes. L'histoire de la naissance, des luttes, des progrès et du triomphe violent de l'islam est partout. Lorsqu'il mourut, le 8 juin 632, l'unité religieuse de l'Arabie était, pour ainsi dire, un fait accompli. Et le Coran (voy. ce mot) demeurait, texte illimité, source inépuisable d'exégèses et de commentaires.



Miniature d'une histoire universelle arabe du XIV° s., conservée à Londres, représentant **Mahomet au siège de Bann-ar-Nadhir.** L'une des rares reproductions que les musulmans aient faites du Prophète.

Mahométisme. La religion de Mahomet, mélange de parsisme, de judaïsme, de christianisme et d'autres éléments. Les cent soixante-quinze millions d'hommes qui lui sont, maintenant, soumis, se distinguent entre eux par des conceptions très diverses sur ce monde et sur l'autre. On ne compte pas moins de soixante-treize sectes, dont quatre orthodoxes; celles des Hânifites, des Schâfites, des Mâlékites et des Hanbalites. Ce sont encore les gens suspects de ces tendances schiites avouées ou latentes, qui, avec les Fâtimites d'Egypte, ont revendiqué jusqu'au titre de Khalifes; ce sont aussi les soûfis, absorbés dans leur mysticisme; et enfin les affiliés d'associations secrètes aux ramifications étendues. « Mais, en dépit de ces classifications parfois arbitraires, dit H. Derenbourg, en dépit de ces frontières variables et mal dessinées, le faisceau de l'islamisme a résisté. L'arbre ne renie aucune de ses branches, même de celles qui, à distance de la racine, ont décrit les courbes les plus tortueuses. »

Mahratte. Langue parlée dans le sud de l'Inde, et dérivée du sanscrit.

Mai (ANGELO), célèbre érudit italien, membre de la société de Jésus et cardinal; né a Schilpario, le 7 mars 1872, m. en 1854. Ce savant prélat auquel le monde lettré a tant d'obligations et qui revisa sur les palimpsestes des bibliothèques de Milan et du Vatican le texte de tant d'auteurs sacrés et profanes (*Nova Patrum sanctorum bibliotheca, opera hactenus inedita continens,* Rome, 1844-1854, 7 vol. in-4°, etc.) s'est immortalisé par la découverte de la plus grande partie du traité de la *République* de Cicéron, perdu depuis le XII° s. Ses restitutions ou éditions nouvelles de Plaute, de Fronton, de Symmaque, de Denys d'Halicarnasse, de Philon le Juif, de Porphyre, des *Livres Sybillins,* font admirer une sagacité merveilleuse.

Maïkof (WASSILI), poète russe, né en 1725, m. en 1778. Faible dramaturge, il réussit mieux dans le genre héroï-comique.

Maïlath (JOSEPH, comte), écrivain allemand, né à Pesth, en 1786, m. en 1855; auteur de poésies, de livres historiques, relatifs à la nationalité magyare, et favorables à cette cause.

Maillard (OLIVIER), prédicateur

français du XVe siècle. Ses sermons en style macaronique, c'est-à-dire en latin mêlé de langage vulgaire, sont restés fameux à cause de la violence des apostrophes adressées aux pécheurs grands et petits de son temps. Parmi ses opuscules français (éd. A. de la Borderie, Nantes, 1877, in-8°) on remarque le sermon de Bruges, célèbre par les *hem, hem* dont il est entrecoupé, le sermon de Poitiers, et des poésies dont la *chanson* et la *ballade* sont de rudes avertissements aux mortels, une espèce de « glas funèbre du jugement que le moine impitoyable sonne dans leurs oreilles ».

Maillet (BENOIT de), érudit français, né en 1656, à Saint-Michel, consul de France en Egypte et à Livourne, m. en 1728. Il exposa le premier, en 1788, sur l'histoire de notre globe, des idées très neuves et souvent très justes, qui furent combattues par Voltaire, mais approuvées par Buffon et plus tard par le grand géologue et naturaliste Cuvier. (*Telliamed* [pseudonyme anagrammatisé de l'auteur] ou *Entret. d'un philos. franç. avec un missionnaire français,* Amsterdam, 1748, 2 parties in-8°.)

Mailly (le chevalier de), littérateur français ; filleul de Louis XIV, m. en 1724. Des nouvelles galantes (*Nouvelles toutes nouvelles*, Paris, 1706, in-12) et les menus scandales de l'histoire furent l'occupation frivole de sa plume.

Maimbourg (le P. LOUIS de), historien français de l'ordre des Jésuites, né en1610, à Nancy, m. en 1686. Très vanté par quelques-uns, sinon pour le mérite de ses sermons où il poussa la bizarrerie jusqu'à la bouffonnerie, du moins pour l'intérêt de ses narrations historiques, il a été aussi bien décrié. On a dit de M. qu'il était parmi les historiens ce que Momus était à la table des Dieux, pour y faire des contes bons ou mauvais, sans se mettre en peine de la vérité. C'est qu'en effet il porta des atteintes sensibles à la dignité de l'histoire. Par exemple, il traçait de fantaisie quelques anciens personnages, de manière qu'on y pût reconnaître ceux de ses contemporains qu'il se proposait de flétrir. Il savait, du moins, retenir et attacher le lecteur. (*Hist. de l'Arianisme,* 1682, 2 vol. in-4° ; *Hist. de l'hérésie des Iconoclastes,* 1674, in-4° ; *Hist. du Calvinisme,* 1680, in-4° ; *Œuv.* du P. de Maimbourg, 1686-87, 14 v. in-4°.)

Maimon (SALOMON), métaphysicien allemand, d'extraction israélite et polonaise, né en Lithuanie, l'an 1753, m. en 1800. Après une lutte obstinée contre les entraves de la misère, tour à tour renié par les juifs et repoussé par les chrétiens, il finit par marquer sa place dans l'histoire de la philosophie et força des hommes tels que Kant et Mendelssohn à compter avec lui. Kuno Fischer range M. parmi « les autodidactes les plus remarquables » et son cas parmi « les plus étonnants de l'histoire du développement des têtes scientifiques ». Malheureusement il n'avait aucune instruction littéraire ; ses livres sont pour ainsi dire illisibles. L'auteur de la *Philosophie ranscendantale* (Berlin, 1790, in-8°) resta jusqu'à son dernier soupir, avec ses habitudes de désordre, de vilaine débauche, d'incurable mendicité, une sorte de gueux pittoresque, une manière de Diogène. (V. son étrange *Autobiographie,* 1792-93, 3 vol. in-8°.)

Maïmonide (MOUSA-IBN-MAÏMOUN dit), célèbre rabbin, né en 1139, à Cordoue, médecin de Saladin, en Egypte ; m. en 1204. Soucieux d'accorder ensemble la religion maternelle et ses goûts philosophiques, il affirma tour à tour, par un biais complaisant, la Thura et Aristote, la Thura entendue à la façon des Talmudistes, et Aristote entendu à la façon matérialiste d'Ibn-Roschd. (La *Main forte*, *Commentaires sur le Mischna ;* le *Guide des égarés*, trad. fr. de l'arabe par S. Munck, Paris, 1856-1861.)

Maine (ANNE-LOUISE-BÉNÉDICTE de BOURBON, duchesse du), petite-fille du grand Condé et femme de Louis-Auguste de Bourbon, née en 1673, m. en 1753. Très petite de taille, mais très remuante ; presque naine et ne paraissant guère plus qu'une enfant de dix ans quand le duc du Maine l'épousa, mais fort ambitieuse de paraître, elle fit du château de Sceaux une véritable cour par le choix de la société, comme par la variété des divertissements. Elle avait d'ailleurs plus d'esprit que de cœur, beaucoup d'amour-propre et non moins de légèreté, plus de connaissance que de discernement, et resta jusqu'à la fin de sa vie aussi exclusive pour tout ce qui n'était pas elle, ses idées ou son plaisir. (*Lettres de Mme la duchesse du Maine et de Mme la marquise de Simiane,* 1805, in-12.)

Maine de Biran (FRANÇOIS-PIERRE-GONTIER), philosophe et homme politique français, né à Bergerac, en 1766, m. en 1824. D'abord partisan de Condillac, il sentit bientôt l'insuffisance de sa doctrine et au principe de la sensation, d'où Condillac faisait tout dériver, il ajouta l'activité. Il fit de l'activité le principe de nos connaissances et vit dans la volonté le fond de notre être. Non seulement Biran a fait sortir

toutes nos connaissances de l'activité volontaire et de l'effort, mais l'effet lui parait la caractéristique de la vie humaine, comme on le voit dans ses *Fondements de la psychologie.* Cousin a appelé M. de B. le plus grand métaphysicien qui ait honoré la France depuis Malebranche. *(Œuvres philosoph. de M. de Biran,* Paris, 1841, 4 vol. in-8°.)

Mainet. Chanson de geste du XII° s. (cycle carlovingien) perdue sous sa forme primitive et remaniée plusieurs fois, à l'étranger et en France. Girart d'Amiens en fut l'auteur. Voy. **Romania, IV, 305.**

Maintenon (FRANÇOISE D'AUBIGNÉ, marquise de), célèbre épistolière et éducatrice française, née à Niort en 1635, petite-fille d'Agrippa d'Aubigné; obligée, en 1642, par la condition précaire où l'avaient laissée la mort de ses parents d'accepter le mariage bien disproportionné d'âge qui devait l'unir au poète Scarron, le pauvre estropié Scarron; chargée par Louis XIV, étant restée veuve, d'élever les fils de Mme de Montespan, alors toute puissante; et, dans la suite, par la plus étrange fortune, devenue presque reine, lorsque, vers la fin de 1684, s'accomplit



Madame de Maintenon, d'après Petitot.

ce qu'on appelait le mystère de Fontainebleau, c'est-à-dire son mariage secret avec le roi: retirée, après la mort de Louis XIV, en la maison de Saint-Cyr, qu'elle avait fondée et où elle s'éteignit le 19 avril 1719. Toute cette existence singulière, mêlée de grandeurs et d'amers soucis, occupée des plus graves questions politiques et religieuses, ou vouée d'un amour profond, d'une sollicitude constante et maternelle, à la direction de la jeunesse, se reflète dans la vaste correspondance de Mme de M. Ses *Lettres* et ses *Entretiens sur l'éducation* ont une haute valeur morale et littéraire. On n'y trouve ni la gaieté, ni l'abandon d'une Sévigné, mais, avec le style le plus juste et le plus insinuant, la raison la plus saine, et cette force de persuasion que donne seule l'expérience du cœur humain. *(Œuv.* de Mme de M., éd. Th. Lavallée, 1854 et suiv., 12 vol. in-18.)

Mairan (JEAN-JACQUES DORTOUS de), littérateur et savant français, né en 1678, à Béziers, m. en 1771, à Paris. Initié aux secrets des arts comme aux mystères de la nature, homme de société comme de cabinet, membre de l'Académie des sciences et de l'Académie française, il fut pendant de longues années l'émule de Fontenelle. Comme écrivain il eut les qualités de son brillant devancier, avec plus de précision scientifique. On regarde comme un chef-d'œuvre son *Traité historique et physique de l'aurore boréale,* 1733-1734. Ses *Eloges dès académiciens de l'Académie des sciences, morts de 1741 à 1743* (Paris, 1747) sont cités parmi les modèles du genre.

Mairet (JEAN), poète dramatique français, né en 1604, à Besançon, m. en 1686. Il commença par se faire l'émule des Italiens et le disciple de d'Urfé. Il tira de l'*Astrée* le sujet d'une pastorale intitulée *Chryséide et Arimand* (Rouen, 1620, in-8°); à l'imitation de l'*Aminte* et du *Pastor fido,* il composa sa *Silvie.* (Paris, 1627: in-4°.) De pareilles pièces étaient des romans, et la *Silvie* de Mairet peut à peine être appelée un drame. Cependant elle répondait si bien au goût dominant qu'elle eut le succès le plus entier. Même après le *Cid* elle se soutenait encore. Mairet eut le mérite de donner en 1633 une tragédie, la *Sophonisbe,* seul ouvrage de son genre vraiment supportable avant ceux de Corneille. Mairet avait, à un degré distingué pour son temps, le don de créer et aussi celui d'intéresser. En s'éloignant du théâtre des anciens, il a ouvert une voie où devaient marcher de plus habiles, et d'abord Corneille, son rival, qu'il eut le tort de dénigrer.

Maistre (JOSEPH de), célèbre philosophe et publiciste français, né à Chambéry, en 1754; membre du Sénat de Savoie; nommé en 1797 grand-chancelier de Sardaigne et en 1802 ministre plénipotentiaire à la cour de Russie; m. en 1821. C'est dans la capitale de l'empire des czars qu'il composa ses deux principaux écrits: *Du Pape* (Lyon, 1819, 2 vol. in-8°, rééd. nombr.); les *Soirées de Saint-Pétersbourg* (Paris, 1821, 2 vol. in-8°). Il avait fait paraître, en

1796, à Neufchâtel, les *Considérations sur la France.* Ardent champion de la papauté et de la monarchie, il professa des doctrines très absolues, qu'il ramenait à un système net et simple, à savoir : que l'autorité est le fondement et la sauvegarde de la société, qu'elle est déléguée par la Providence divine et par conséquent indiscutable, qu'elle s'impose par la rigueur et se confirme par le châtiment, et que, si elle ne peut atteindre les coupables, il ne lui est pas interdit de frapper les innocents. Il poussa ces théories à l'extrême, il les défendit avec toute l'âpreté d'une éloquence hautaine, ce qui ne l'empêchait pas, en l'intime de la vie, d'être bon et cordial. Celui que Ballanche appelait *le prophète du passé* parce que, tout en heurtant de front le siècle où il vivait, tout en paraissant retarder sur son époque, il lui prêta beaucoup de vues hardies, fécondes, aventureuses et justes à la fois, parce qu'il se montra volontiers révolutionnaire dans la manière même dont il combattait la révolution ; cet esprit plein de contrastes, indépendant et singulier, ne pouvait manquer, à son tour, d'être loué sans réserve ou blâmé à outrance. Aujourd'hui l'on étudie moins en Joseph de Maistre l'homme de parti et davantage l'écrivain, — le grand écrivain. Sa langue est en effet l'une des plus abondantes, des plus vives et des plus pittoresques qui aient enrichi la littérature française, depuis la fin du XVIIIe siècle.

Maistre (XAVIER, comte de), écrivain français, frère et filleul du précédent, né en 1764, à Chambéry ; officier dans les armées du Piémont ; devenu général au service de la Russie ; m. en 1839, à Saint-Pétersbourg. Il eut l'heureuse fortune de ne composer qu'un très petit nombre de pages : une délicieuse fantaisie (*Voyage autour de ma chambre,* Paris, 1794, in-8°), puis trois nouvelles (le *Lépreux de la cité d'Aoste,* la *Jeune sibérienne,* les *Prisonniers du Caucase),* remarquables, surtout les deux premières, par le naturel et par une grâce touchante, et de voir chacune de ces pages qu'il avait écrites sans prétention, passer dans l'histoire littéraire avec un brevet d'immortalité. (Lire aussi un cinquième opuscule, donné comme suite au *Voyage,* et intitulé *Expédition nocturne autour de ma chambre,* 1825, in-8°.)

Maizeroy (le baron TOUSSAINT, connu sous le pseudonyme de RENÉ), romancier français, né à Metz, en 1856. A cultivé avec trop de succès dans le roman, la nouvelle et la chronique, ce genre de sensualité à la fois sentimentale et perverse qu'on pourrait appeler la poésie du réalisme. (Le *Boulet,* l'*Adorée, Petite reine,* etc.)

Maizières (PHILIPPE de), écrivain et homme d'État français, précepteur du roi Charles VI, né en 1312, mort en 1405. Les malheurs du peuple lui inspirèrent le *Songe du Vieil pèlerin* (ms. Bib. nationale de Paris), poème allégorique et satirique visant à dévoiler, sous une forme embarrassée d'images, les abus du siècle. Il mit la main au *Songe du Vergier,* qui, n'étant pas uniforme de style et d'idées, semble être, d'ailleurs, une œuvre collective.

Makrisi (AHMED-AL-), historien et savant arabe, né au Caire vers 1360 ; grand fonctionnaire à la cour des sultans ; m. en 1442. L'étendue de ses connaissances, pour ainsi dire universelles, le nombre et l'importance de ses ouvrages l'ont rendu célèbre dans le monde musulman. (*Introduction à la connaissance des dynasties des princes,* traduite en français par Quatremère sous le titre d'*Histoire des sultans mamelouks de l'Egypte,* Paris, 1837-1845, 2 vol. in-4°, etc.)

Makamat. Voy. **Hariri.**

Makkari (MOHAMMED-AL-), chroniqueur arabe de la seconde moitié du XVIe s., né à Tlemcem, m. au Caire, en 1621. Laissa de précieux documents sur l'histoire politique et littéraire de l'Espagne musulmane. On le surnomma l'*Etoile brillante de la religion.*

Malabar. Voy. **Malayala.**

Malachie, le dernier des prophètes hébreux, au Ve s. av. J.-C. Il exhorta les Juifs à s'attacher à l'observance de la loi et à se préparer à l'avènement du Messie, le souverain des prophètes, qui leur serait annoncé par un nouvel Elie. Le style de M. offre beaucoup de ressemblance avec celui d'Aggée, ce qui a fait croire à quelques-uns que les deux livres pouvaient bien être du même auteur.

Malade imaginaire (le). Voy. **Molière.**

Malaises. (langues et littératures.) Groupe d'idiomes parlés dans l'Océanie (îles Philippines, archipel des Mariannes, Madagascar [le malgache], Java, Sumatra), dans la presqu'île de Malacca et dans les petites îles avoisinantes. On leur reconnaît une origine commune, et, d'autre part, un système phonétique tout à fait indépendant ainsi que des racines originales sans connexion avec les racines du système indo-européen, du système ouralo-altaïque ou des autres familles de langues. Leur grammaire est celle de toutes les l. agglutinantes. Elles s'écrivent avec les caractères arabes, que l'islamisme leur a fait connaître.

Comme nous l'apprend M. de Backer en un savant ouvrage sur l'archipel indien, les langues maléo-polynésiennes ont toutes une littérature. Si les écrits philosophiques du malais

provienneni en général des sources hindoue et musulmane, les contes, les poésies, qui en sont l'expression la plus intéressante lui appartiennent en propre. Chez les Polynésiens abondent les récits populaires et les chants traditionnels. Enfin le javanais, qui redoit au sanscrit tant de mots de son vocabulaire et une si grande part de sa littérature, a lui aussi ses fables, ses légendes particulières et des poèmes originaux.

Malala ou **Malela** (JEAN), chroniqueur grec du VIe s. apr. J.-C., né à Antioche. (V. l'édit. qu'a donnée de sa *Chronique* Guillaume Dindorf, à Bonn, en 1831.)

Malayala (le) ou le **Malabar.** Idiome regardé comme un ancien dialecte du tamoul et qui est encore parlé par plus de trois millions et demi d'individus, le long de la côte malabare. Ue grand nombre de mots hindous se sont introduits dans cette langue dravidienne.

Malchus, poète latin et moine lorrain du Xe siècle. Célébra les vertus des saints dans les mètres lyriques d'Horace. (V. le *Jahresbericht* de Bursian, 1875, p. 8 et 9.)

Maldivienne (langue). Idiome parlé dans l'archipel des Maldives.

Malebranche (NICOLAS de), célèbre philosophe, théologien et géomètre français, né à Paris, en 1638, mort en 1715. Entré fort jeune chez les religieux de l'Oratoire, il se livra passionnément aux études philosophiques. Disciple indépendant de Descartes, il voulut,



Malebranche.

après avoir pénétré les principes du maitre, en développer les conséquences; il les suivit et les dépassa. M. a rencontré de fortes vérités, auxquelles il a mêlé des opinions particulières (tel, son paradoxe obstiné de la vision en Dieu des corps dont nous sommes environnés, qui sentent le rêve plutôt que la spéculation. Arnauld, Fénelon, Bossuet attaquèrent vivement l'auteur de la *Recherche de la vérité,* des *Considérations métaphysiques et chrétiennes,* du *Traité de la nature et de la grâce.* Il répondit surtout par des additions successives à son grand ouvrage précédemment cité: la *Recherche de la vérité,* souvent remis au jour et traduit en plusieurs langues. M. était peut-être moins un grand philosophe qu'un « grand écrivain en philosophie. » Bien qu'il ait écrit contre l'imagination, c'est un des prosateurs les plus imagés du XVIIe siècle.

Malek, iman musulman et l'un des quatre jurisconsultes surnommés, aux pays islamiques, créateurs de législation né en 713, m. en 795. Chef de l'école malékite, il s'est attribué en partage les Villes saintes, le Yémen, Tripoli, l'Algérie, le nord de l'Afrique.

Malékite (secte). L'une des quatre grandes sectes orthodoxes de l'islamisme, et dont la doctrine contenue dans le livre de son fondateur MALEK-BEN-ANA, le *Mouwatha fi lhadith,* se distingue par un attachement étroit à la lettre de la loi.

Malesherbes (CHRÉTIEN-GUILLAUME DE LAMOIGNON de), homme d'Etat, économiste et orateur français, né à Paris, en 1721; successeur de son père, le chancelier Guillaume de Lamoignon, en qualité de premier président de la Cour des Aides; directeur de la librairie; ministre avec Turgot; membre de l'Académie des sciences, de l'Académie des inscriptions et de l'Académie française; m. en 1793. L'honneur même de la magistrature, il parcourut une longue carrière sans aucune défaillance, et en marqua chaque étape par des services rendus à son pays, aux lettres, à l'humanité. Les célèbres remontrances qu'il prononça à partir de 1750, comme président de la Cour des Aides pour le soulagement des peuples ou contre les malversations des financiers (*Œuv. inéd.,* 1808, in-12) rappelèrent aux contemporains les discours de d'Aguesseau et de d'Héricourt. Ils sont cités comme des modèles de l'éloquence insinuante et tempérée. Lorsque la Convention mit Louis XVI en jugement, il sollicita le périlleux honneur de le défendre. Bientôt après traduit lui-même devant le tribunal révolutionnaire, décrété coupable d'avoir conspiré contre l'unité de la République, il refusa de se défendre et fut guillotiné.

Maleville (CLAUDE de), poète français, né en 1597, à Paris, secrétaire du roi et l'un des premiers membres de l'Académie, m. en 1647. Parmi les beaux esprits de l'hôtel de Rambouil-

let il n'était pas des moindres. Chacun voulait avoir sur ses tablettes certain sonnet de la *Belle matineuse*, qui avait presque suffi à en faire un homme célèbre et dont la préciosité emphatique nous paraît, aujourd'hui, si fade. *(Poés. de M.*, Paris, 1649, in-4°.)

Malézieu (NICOLAS de), littérateur français, né en 1650, à Paris, m. en 1729. Les *Eléments de géométrie du duc de Bourgogne*, c'est-à-dire les leçons mêmes qu'il donne à ce prince (Paris, 1715, in-8°) l'avaient fait connaître comme savant. La duchesse du Maine, qui fit sa fortune, aida à sa réputation d'homme d'esprit en le chargeant d'organiser les *Divertissements* du château de Sceaux. Il avait été reçu, en 1701, à l'Académie française.

Malfilâtre (JACQUES-CHARLES-LOUIS DE CLINCHAMP de), poète français, né en 1732, à Caen; élevé chez les Jésuites; m. prématurément en 1767, à la suite d'une blessure provenant d'une chute de cheval. Ses débuts furent brillants. Attiré à Paris par des succès rapides que lui avaient décernés des académies de province, il s'y laissa, malheureusement, séduire. Il y gaspilla sa vie, ruina sa santé dans les plaisirs et termina ses jours dans la détresse. Son œuvre se réduit à quelques odes, à un poème en quatre chants : *Narcisse dans l'île de Vénus*, dont l'ordonnance est loin d'être parfaite, mais qui renferme, avec des images pleines de fraîcheur, des détails exquis, et à des fragments traduits ou imités des anciens, de Virgile surtout. (V. éd. des *Œuvres* de Malfilâtre, p. p. Auger, 1825, in-8°.)

Malgache. Voy. **Malaises** (langues.)

Malherbe (FRANÇOIS), célèbre poète français, né à Caen, en 1555; pensionnaire d'Henri IV et de Marie de Médicis; m. en 1628, au retour d'un voyage au camp de la Rochelle, où il était allé demander justice au roi pour la mort de son fils unique tué en duel. Venu dans un temps où le besoin de l'ordre, de la discipline se faisait sentir aussi bien en littérature que dans les affaires publiques, il voulut remplir un double rôle, celui de réformateur et d'initiateur. Il épura la langue, régenta sévèrement (tyranniquement, quelquefois) le choix des mots et prépara le grand âge classique. A vrai dire, il n'innova rien quant aux rythmes, et emprunta aux poètes de la Pléiade les formes de strophes que son talent sobre et vigoureux a consacrées. Malherbe n'eut pas en propre la fécondité. Des odes, des stances, des paraphrases de psaumes, c'est à cela que se réduit son œuvre lyrique, qui tout en possédant le don supérieur, le souffle, n'est pas des plus vivantes par l'imagination et la sensibilité. Cependant, il exerça une puissante et du-



Malherbe.

rable influence. Excessifs en mainte rencontre, ses scrupules de justesse, de propriété, de correction et de perfection grammaticales firent école pour plusieurs siècles. Et lui-même il laissa des modèles achevés des qualités dont il avait établi les règles.

On ne saurait passer sous silence les pages en prose de Malherbe, c'est-à-dire ses traductions de Tite-Live et de Sénèque, sa correspondance, surtout ses Lettres à Peiresc, et sa consolation à la princesse de Conti sur la mort du chevalier de Guise. Il s'y montre, comme en ses vers, essentiellement judicieux sans renoncer là non plus à la grandeur.

Malinké. Idiome parlé par la race madingue dans le Soudan.

Mallet ou Malloch (DAVID), poète écossais, né en 1700, m. en 1765. Les agissements d'une existence peu digne d'être offerte en exemple ne l'empêchèrent pas de montrer un véritable talent littéraire, dans ses *Ballades* et dans un poème descriptif du genre de Thomson : l'*Excursion*. On croit que l'admirable chant national du *Rule Britannia* eut Mallet pour auteur. Il avait porté au théâtre quelques tragédies, maintenant oubliées.

Mallet (l'abbé EDME), littérateur français, né à Melun, en 1713, professeur de théologie au collège de Navarre, mort en 1755. S'occupa de différentes questions d'esthétique *(Essai sur les bienséances oratoires*, Paris, 1753, 2 vol. in-12, etc.), et, gallican très pro-

noncé, prêta une collaboration active à la grande Encyclopédie sur les sujets ecclésiastiques et religieux.

Mallet du Pan (JACQUES), publiciste suisse, né en 1749, près de Genève; professeur de belles-lettres à Cassel (1772); continuateur, à Paris, des *Annales* de Linguet ; l'un des rédacteurs, pendant plusieurs années, de la partie politique du *Mercure de France;* m. en Angleterre, à Richmond, en 1800. A laissé des ouvrages sur la Révolution, très remarquables par la force de la pensée comme par l'énergie brusque du style, et semés de traits à la Tacite. *(Mém. et correspond. pour servir à l'hist. de la Révolut. française,* éd. Sayous, Paris, 1851, 2 vol. in-8°.)

Mallian ou Maillan (JULIEN de), auteur dramatique français, né en 1805, à la Guadeloupe ; amené à Paris très jeune, m. en 1851. Avec différents collaborateurs, tels que Dumanoir, Rochefort, Alboise et Labrousse, il produisit nombre de pièces, vaudevilles fort gais, dit Vapereau, et drames pleins de larmes ou de terreurs. (*La Semaine des amours, Camille Desmoulins,* l'*Honneur dans le crime,* l'*Homme qui bat sa femme,* etc.)

Malloek (WILLIAM), écrivain anglais contemporain. Auteur de romans et d'études sociales, aux tendances conservatrices. Principalement connu par son ouvrage intitulé: « Is life worth living », *La vie vaut-elle qu'on l'endure?*

Malory (sir THOMAS), romancier anglais de la seconde moitié du XV° s. Son recueil de fictions celtiques, appelé vulgairement la *Mort d'Artur,* — un des premiers livres imprimés en Angleterre (Londres, 1485) —, marquent ainsi la fin du moyen âge et le commencement de la Renaissance.

Malouet (PIERRE-VICTOR), publiciste et mémorialiste français, né en 1740, à Riom, commissaire général de la marine, en 1774; député aux États-Généraux; préfet maritime, en 1803; ministre sous la première Restauration ; m. en 1814. En 1789, il tint une place distinguée dans le grand parti monarchique et constitutionnel, qui occupa d'abord la scène de la Révolution. Parlant au nom de principes moins séduisants que les passions politiques, mais plus solides, au nom de la vérité, de la justice, de la raison, il sut plus d'une fois imposer la modération et la sagesse aux orages du Parlement. Sans parler de ses vers ni de ses ouvrages dramatiques — des égarements de jeunesse — (la *Mort d'Achille,* etc.), les écrits de M. ont une sérieuse valeur de fond, mais peu d'éclat littéraire. *(Collect. d'opinions à l'Assemblée nationale,* Paris, 1791-92, 3 vol. in-8° ; *Considérat. histor. sur l'empire de la mer chez les anciens et les modernes,* Anvers, 1810, in-8° ; *Mém.,* Paris, 1868, 2 vol. in-8°.)

Maltais (le). Idiome des habitants de l'île de Malte, en grande partie tiré de l'arabe. L'emploi de l'alphabet italien et l'intrusion des mots étrangers en ont fait un jargon assez barbare.

Malte-Brun (CONRAD), géographe français, d'origine danoise, né au Jutland, en 1775, m. à Paris, en 1826. Sa *Géographie universelle* (Paris, 1803-1807), 16 vol. in-8°; réédit. successives, avec remaniements par Huot, Cortambert, Lavallée et Victor Malte-Brun) a fait oublier ses pages de littérature, étant elle-même une œuvre essentiellement littéraire. Sur des sujets qu'on avait jusqu'alors abandonnés à des plumes plus doctes qu'élégantes, il a écrit des pages admirables de précision et d'éloquence.

Mambrun (le P. PIERRE), poète latin moderne, né en 1600, à Clermont-Ferrand; membre de la Société de Jésus, professeur de philosophie et de théologie ; m. en 1861. Humaniste de distinction, élégant imitateur de la cadence virgilienne. *(Constantinus, sive De Idolatria debellata,* en 12 chants ; *Œuv.,* La Flèche, 1661, in-fol.)

Mamert (CLAUDIEN), prêtre, théologien et poète latin, frère de saint Mamert, m. vers 474. Il fixa la liturgie, régla les fêtes, les offices, les cérémonies du diocèse de Vienne, composa l'office des Rogations. Loin de proscrire les lettres profanes, il en recommandait l'étude, seule capable d'entretenir la pureté du goût et du style. *(De Statu animæ,* Bâle, 1520, in-8°.)

Mamiani (TERENZIO DELLA ROVERE, comte), homme politique, philosophe et poète italien, né en 1800, à Pesaro; plusieurs fois ministre et ambassadeur; m. en 1885. Il fut un des premiers promoteurs de l'indépendance italienne et de l'unification du royaume. Comme penseur, il préconisa l'union de la raison expérimentale et de la raison idéale. *(Rinnovamento della filosofia antica italiana,* 1835; *Dialoghi di scienza prima,* 1836, etc.) Il s'était fait une haute synthèse de l'univers moral et physique et de son auteur. Poète lyrique, il a chanté Dieu, la nature, le beau dans le juste et les aspirations nationales. Deux de ses écrits, le *Nuovo diritto* et le *Teoria della religione e dello stato,* ont été condamnés par la congrégation de l'Index (mars 1869).

Manchette. En typographie, Notes et indications marginales.

Mandchou (le). Langue que parlent les habitants de la Mandchourie. C'est un idiome radicalement différent du chinois. Il appartient au groupe tongouse. Son alphabet, qui dérive de l'écriture syriaque, se compose de 29 signes ayant chacun une forme triple (lettres initiales, lettres médianes et lettres terminales), comme cela se présente dans l'arabe. Ces signes sont formés, pour la plupart, d'une barre et d'appendices recourbés. On écrit le m. de haut en bas. Les lignes se suivent de gauche à droite. Bien inférieur au chinois quant à l'abondance du vocabulaire, le m. a l'avantage d'une prononciation douce et harmonieuse.

Mandement. Ordre par écrit et rendu public, de la part d'une personne qui a autorité et juridiction. Le recteur de l'Université de Paris donnait autrefois des m. concernant les études et la discipline des collèges.

Ecrit qu'un évêque fait publier dans l'étendue de son diocèse, et par lequel il donne aux fidèles des instructions relatives à la religion.

Mandeville (sir JOHN), voyageur anglais, né à Saint-Alban, vers 1300, m. à Liège, en 1371, après avoir poussé de hardies explorations à travers l'Orient. Le plus ancien prosateur national, il nous rapporte lui-même, en parlant de ses voyages, qu'il mit son livre de latin en français, puis de français en anglais. Il a raconté naïvement, mais clairement, tout ce qu'il avait vu ou s'était imaginé de voir.

Mandingue. Langue de nègres africains, qui occupe la moitié méridionale de la Sénégambie et le territoire de la haute Guinée.

Manéthon, prêtre égyptien, né à Sébennyte, 263 ans av. J.-C. ; garde des archives sacrées du temple d'Héliopolis ; le premier, il écrivit en grec, sur l'histoire et les croyances de l'Egypte. De son *Histoire* quelques rares fragments nous ont été conservés par Josèphe Eusèbe et Georges le Syncelle. (Voy. les *Fragmenta historicorum græcorum,* de la Bibliothèque Didot.)

Manichéisme. Doctrine des manichéens ou sectateurs du Perse Manès, hérésiarque du IIIe s. Ils admettaient deux dieux, l'un principe du bien, l'autre principe du mal. S. Augustin avait été manichéen.

Manilius (MARCUS ou CAÏUS), poète latin de la fin du siècle d'Auguste. Par son poème didactique sur l'*Astronomie* (édit. *princeps,* Regiomontanus, à Nuremberg, s. d. in-4°), où l'astrologie se mêle souvent soit aux leçons d'une science peu avancée, soit aux élans d'un spiritualisme tout platonicien, mais dont le style a la précision et la majesté des belles époques, il s'est rapproché de Lucrèce.

Manley (mistress), femme de lettres anglaise, née en 1672, m. en 1723. Liée avec Swift, elle termina souvent des écrits qu'il avait commencés, fut chargée après lui de la rédaction de l'*Examiner,* et composa sous ce titre : *Mémoires secrets concernant les mœurs et coutumes des personnes de qualité de la Nouvelle-Atlantis,* une sorte d'histoire satirique de l'Angleterre, de 1683 à 1710.

Mann (HORACE), homme politique et économiste américain, né à Francklin, en 1796; sénateur des Etats-Unis; m. en 1852. Il a été le rénovateur de l'éducation en Amérique, surtout de l'éducation populaire. H. Mann croyait fermement à la toute puissance de l'Ecole, qu'il appelait « la plus merveilleuse découverte que l'humanité eût jamais faite. » (Cf. *Horace Mann, son œuvre, ses écrits,* par M. M.-J. Gaufrès, 2e éd., 1897, in-16.)

Mannert (CONRAD), historien allemand, né à Altford, en 1736, professeur à Munich, où il est mort en 1834. Une savante *Géographie des Grecs et des Romains,* en collaboration avec Ukert (Nuremberg, 1792-1825, 10 vol. in-8°), et de sérieux travaux sur l'*Histoire des Vandales* (Leipzig, 1785), sur la Bavière, l'Allemagne, établirent avec honneur la solidité de ses connaissances.

Manning (HENRY-EDWARD, cardinal), prélat catholique, né à Totteridge, près de Londres, en 1808, m. en 1892. Ce prince de l'Eglise joua un rôle actif au concile du Vatican, prit une place notable dans l'histoire contemporaine de son pays, et laissa des écrits fort estimés des catholiques, touchant l'un des thèmes les plus vastes de la mysticité chrétienne, c'est-à-dire deux volumes sur la mission universelle de l'Esprit saint, et sur sa mission particulière, sanctificatrice et temporelle dans les âmes. Son ardeur propagatrice en faveur de l'unité de la foi fut l'objet de son remarquable livre : l'*Angleterre et la chrétienté.*

Mannois. Dialecte gaélique encore parlé dans l'île de Man, mais seulement par un quart ou un cinquième de la population.

Mannory (LOUIS), littérateur français, né en 1696, à Paris, avocat; m. en 1777. Se signala par son animosité contre Voltaire, en ramassant avec un soin jaloux tous les traits de satire lancés contre le patriarche de Ferney. (*Voltairiana,* Paris, 1768, in-8°.)

Manou. Nom donné dans l'Inde à plusieurs personnages légendaires. On attribue à l'un d'eux le code moral le plus célèbre des anciens Hindous, ainsi qu'un livre kalpa sur les rites védiques. La *Loi de Manou* expose des théories métaphysiques, enseigne l'art de gouverner les hommes et traite de l'état de l'âme après la mort. Ce fameux recueil est divisé en douze livres, comprenant ensemble

5370 vers. On en a plusieurs traductions, dans les différentes langues européennes.

Manrique (JORGE), poète espagnol, descendant de l'illustre famille de Lara, né vers 1420; commandeur de l'ordre de Saint-Jacques; m. dans un combat en 1479. Une élégie d'environ cinq cents vers *(Coplas de Jorge Manrique)*, qu'il composa pour célébrer les vertus et les grandes qualités de son père, don Rodrigue, comte de Paredes, lui mérita une renommée durable. Elle est restée, avec son rythme gracieux et simple, parmi les meilleurs morceaux de la poésie espagnole.

Manso (GIAMBATTISTA, marquis de VILLA), littérateur italien, né à Naples, en 1570; m. en 1645. Ami et biographe du Tasse (Naples, 1619, in-4°), dont le génie influa sur le caractère de ses *Poésies* (Venise, 1635, in-12.)

Mantz (PAUL), critique d'art français, né à Bordeaux, en 1821, m. en 1895. Pendant plus de vingt années, il fournit au journal le *Temps* de longues séries d'études, aussi documentées qu'ingénieuses et pénétrantes, sur toutes les manifestations de l'art moderne. En outre, ses grandes monographies: le *Hans Holbein*, le *Boucher*, le *Watteau* font autorité comme des modèles de critique érudite et limpide. Il avait collaboré à la grande *Histoire des peintres* de Charles Blanc.

Manuce (ALDE), *Aldus Manutius*, en ital. Aldo Manuzio, célèbre imprimeur et humaniste, né à Bassiano, en 1449, m. en 1515. En 1490, il fonda à Venise une imprimerie bientôt fameuse, destinée à reproduire les chefs-d'œuvre de l'antiquité, et créa, pour surveiller l'exécution des ouvrages confiés à ses presses *(Aristote, Théocrite, Hésiode, Platon,* etc.), l'*Académie aldine*, composée de savants tels que Politien, Pic de la Mirandole, le prince de Carpi. Léon X prescrivait au collège romain de se servir exclusivement des livres classiques portant la marque du savant typographe. Les éditions d'A. Manuce se recommandent non seulement par la beauté des caractères, mais aussi par la pureté du texte. On vante surtout celles des auteurs latins.

Manuce (PAUL), imprimeur et érudit, né à Venise, en 1512, m. en 1574. Il continua les travaux de son père avec beaucoup d'érudition et d'habileté. Il alla, en 1562, à Rome pour surveiller l'édition des Pères de l'Eglise, ordonnée par le pape Paul IV.

Manuce (ALDE), dit le *Jeune*, fils de Paul, né à Venise, en 1547, m. en 1597. Il remplit, non sans distinction, une chaire d'éloquence à Bologne, à Pise et à Rome. En 1592, Clément VIII lui confia la direction de l'imprimerie du Vatican. Les œuvres cicéroniennes, qu'avaient d'abord coordonnées son père, sortirent de ses presses en dix volumes in-folio; ce fut la plus importante de ses publications.

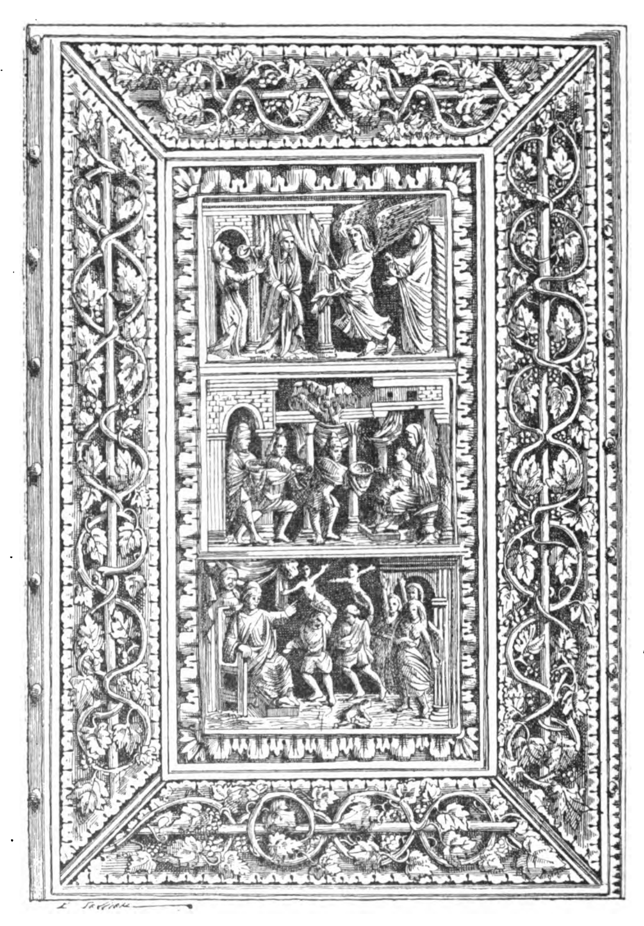
Manuel. Voy. **Abrégé.**

Manuel (don JUAN), conteur espagnol, descendant de saint Ferdinand, né en 1282, à Escalona; régent du royaume pendant la minorité d'Alphonse XI, prince ombrageux, qui le disgràcia et le dépouilla de ses charges; plus tard, gouverneur de Murcie; vainqueur des Arabes à la bataille de Guadalhorra; m. en 1347. Le plus connu de ses ouvages est le *Comte Lucanor*, qui présente sous une forme ingénieuse toute une série de leçons allégoriques accompagnées de sentences dans le genre du recueil célèbre intitulé le *Dolopathos*. On a perdu son *Livre des Chants*, où se trouvait une théorie poétique.

Manuel (JACQUES-ANTOINE), homme politique et orateur français, né en 1775, à Barcelonnette, m. en 1827. Il était d'une race énergique et opiniâtre. Son nom rappelle dans notre histoire les scènes les plus violentes et les plus pathétiques de la vie parlementaire, sous les deux Restaurations. Choisi comme député d'abord par ses compatriotes des Basses-Alpes, puis par la Vendée, il prit place au rang des premiers orateurs. Admirablement préparé, comme avocat, à la discussion de toutes les affaires, il ne manqua, dans aucune circonstance, de prendre part aux débats. Il avait une parole nette, ferme, et un esprit qui pénétrait au fond des choses. Mais il était avant tout l'homme du principe de la souveraineté nationale, l'adversaire inflexible de tous les privilèges sociaux. Aussi chaque fois qu'il prenait la parole, la discussion se transformait en une sorte de lutte directe entre lui et les partisans de l'ancien Régime. Particulièrement antipathique au côté droit, il déchaînait alors des attaques furieuses, des interruptions continuelles et toutes les expressions de la haine. Ces batailles ne prirent fin que par son expulsion violente de l'Assemblée, en 1823. (V. ses *Disc. du 24 février au 4 mars 1823*. Paris, 1823, in-8°.) — CH. G.

Manuel (EUGÈNE), littérateur français, né à Paris, en 1825, m. en 1901. Du professorat de lettres, il s'éleva aux plus importantes fonctions universitaires. Inspecteur général de l'Instruction publique et membre du Conseil supérieur, il concourut à de sérieuses réformes dans

l'enseignement. Néanmoins, on connait en lui surtout le poète, l'écrivain. Il avait commencé par traduire avec une gracieuse sincérité l'amour de la na-



Couverture de **manuscrit du VIe s.**, qui enveloppe aujourd'hui un manuscrit du XIe s. (Bibl. nat.). En haut est représentée l'Annonciation; au centre l'Adoration des Mages; au bas le Massacre des Innocents. Des ceps de vigne et des feuillages forment l'encadrement.

ture, le sentiment de la famille. (*Pages intimes,* 1866, in-18.) Puis, constatant que la poésie toute d'idéalisme et de rêverie ne suffit plus à notre époque, c'est-à-dire à l'expression de ses idées, de ses passions, de ses troubles, de ses souffrances, il rechercha dans les réalités de la vie populaire les sujets préférés de ses récits et de ses tableaux. (*Poésies populaires,* 1871 ; *Poésies du foyer et de l'école.*) Il sut rencontrer là comme en ses compositions dramatiques (les

Ouvriers, Pour les blessés, l'*Absent*) de vives images et des émotions fortes, des oppositions frappantes et de graves enseignements.

Manuscrit. Ouvrage écrit à la main. Les anciens ne possédaient d'autres livres que des manuscrits. Ils consignaient leurs pensées et leurs souvenirs sur des matières très diverses : sur le métal, sur des feuilles d'arbres ou sur des plaques de bois enduites de cire. Ils en portaient l'empreinte sur des plaques ou des rouleaux de terre molle durcis ensuite par la cuisson au four ; ou bien l'étalaient avec la pointe d'un roseau ou celle d'une plume trempée dans l'encre sur un papier qui pouvait être fabriqué au moyen de bien des substances. Vouloir suivre les modifications et les variétés de l'écriture en Egypte, en Assyrie, en Grèce, dans l'Inde et dans la Chine, en Europe, en Amérique, serait affronter le sujet d'un ouvrage entier. Allons au plus rapide. La facilité d'écrire, de propager l'écriture sur une substance telle que le papyrus, le moyen de reproduire et de multiplier les livres par la main des copistes donnèrent, chez les Grecs, une sorte d'élan à la pensée humaine. Les Romains eurent deux genres de manuscrits : les plus anciens, les *volumina* (de *volvere,* rouler) disposés en rouleaux, et où l'écriture était divisée en colonnes parallèles aux longs côtés; et les *codices,* qui étaient formés de feuilles pliées et, par conséquent, ressemblaient davantage à nos livres. Pendant le moyen âge les copistes furent des moines d'une habileté de main extraordinaire. On eut alors des parchemins admirables par la beauté de l'écriture et par la richesse des ornements. (Voy. **Calligraphie.**) Il y avait quatre écritures grecques et latines employées : la capitale, l'onciale, la cursive et la minuscule. L'onciale fut la première, et la minuscule la plus récente ; celle-ci domine depuis le IXe s. La capitale est l'écriture des monnaies, des inscriptions, des titres. Dans les manuscrits de langue romane, au VIIIe s., règne la minuscule diplomatique ; la minuscule domine du IXe au XIIIe s. ; l'écriture gothique se développe au XIIIe s. et dans les suivants. Le texte de tous ces manuscrits est compliqué de signes fréquents, d'où résultent de grandes difficultés de lecture. Les manuscrits grecs et latins que nous possédons sont presque tous postérieurs à l'ère chrétienne et même à la chute de l'empire d'Occident. La littérature grecque nous a été conservée par les manuscrits des Byzantins. Quant à la littérature latine, c'est à Charlemagne qu'on doit la meilleure part de sa conservation. Beaucoup de ces manuscrits, ou les archétypes, datent de l'époque carlovingienne et ont été copiés sous l'influence de cette renaissance passagère. Aux XIVe, XVe et XVIe s., le zèle merveilleux des érudits, des lettrés rendirent à la lumière une foule de textes précieux des anciens perdus ou oubliés, et l'imprimerie les garantit à jamais de la destruction. De nos jours d'infatigables publicateurs ont ressuscité de même une foule de manuscrits poudreux, enfouis dans tous les dépôts de l'Europe.

Manzoni (ALEXANDRE, comte), célèbre poète italien, né à Milan, le 8 mars 1784, m. en 1873. Il fut le promoteur du drame historique et romantique en Italie. (*Il conte de Carmagnola,* 1820 ; *Adelphi,* 1823.) Néanmoins, malgré l'importance de la réforme théâtrale méditée et en partie réalisée par M., c'est comme romancier (*Les Fiancés,* [*I Promessi sposi*], Milan, 1827, 3 v., traduits dans toutes les langues), comme poète lyrique (*Hymnes sacrés, Ode sur la mort de Napoléon*) qu'il a véritablement des titres à la gloire. La double inspiration patriotique et chrétienne constitue l'originalité de son talent et donne à son lyrisme autant d'ampleur que d'élévation. M. est considéré en Italie comme le chef de cette école littéraire des *coloristes,* qui vise à l'éclat du style par l'image et la couleur.

Map (GAUTIER ou WALTER), poète anglo-normand du XIIe s., originaire du pays de Galles ; chapelain du roi roi Henri II de Plantagenet. On a pensé longtemps qu'il avait composé la plus grande partie des ouvrages, qui sont la partie fondamentale du cycle de la Table-Ronde ; il semble, aujourd'hui, qu'il n'en a écrit aucun. Un recueil de vers latins rimés, du genre satirique (*Confessio Goliæ,* etc. ; éd. Wright, Londres, 1841, in-8°), a paru devoir lui être attribué.

Maquet (AUGUSTE). Voy. **Supplément.**

Marais (MATHIEU), avocat et littérateur, né à Paris, en 1664, m. en 1737. Collabora au *Dictionnaire historique* de Bayle, au *Journal de Paris,* au *Mercure,* et laissa quelques souvenirs sur la ville et sur la cour, de 1721 à 1726.

Marat (JEAN-PAUL), révolutionnaire français trop fameux, né en 1746 à Baudry, dans la principauté de Neuchâtel, m. en 1793, assassiné par Charlotte Corday. Très ambitieux de gloire, il la chercha d'abord du côté des lettres et des sciences. Il copia les savants, plagia les philosophes, calomnia les uns et les autres, annonça des prétentions énormes, et ne parvint qu'à se faire mépriser. Misérable littérateur, physiologiste charlatan et physicien avorté, quand il fut devenu une puissance — à la suite de cette fermentation sociale qui poussa en haut toute l'écume — il ne pardonna pas à Monge, à Laplace, à Lavoisier, à Bailly, d'avoir combattu ses absurdes et vaines théories. Ennemi implacable de toute supériorité, dévoré d'envie, il se jeta dans une politique enragée et réclama des flots de sang pour apaiser ses rancunes. C'est à son instigation que l'assassinat en masse devint un moyen de gouvernement ! Mais il s'appelait « l'*Ami du peuple* » et c'était le titre de son journal, dont chaque article, chaque phrase, était une dénonciation haineuse, un appel à la vengeance et au meurtre.

Marbode, évêque de Rennes, poète latin et sermonnaire du XIe s., né à

Angers, m. en 1123. Son éloquence était si reconnue que ses contemporains l'appelaient « le roi des orateurs. » *(Patrol. lat.* CLXXI, c. 1579.)

Marc (saint), l'un des quatre évangélistes, disciple et interprète de l'apôtre saint Pierre, fondateur de l'Eglise d'Alexandrie, martyrisé 68 ans ap. J.-C. On croit généralement que saint Marc écrivit son évangile en grec. Il était Juif d'origine.

Marc-Aurèle, empereur des Romains, né à Rome en 121, successeur d'Adrien; m. en 180, au cours d'une expédition contre les barbares. Le règne de ce prince, marqué tout à la fois, par d'éclatants triomphes et par d'affreuses calamités, mérite de fixer l'attention des historiens. Mais le philosophe, le penseur, plus encore que le César, le maître du monde, est, chez Marc-Aurèle, un digne sujet d'étude. Sa correspondance de jeunesse avec Fronton, retrouvée seulement au XIX° siècle, par l'érudit Angelo Mai (1823, in-8°), et ses douze livres bien supérieurs de réflexions morales en grec (Μάρκου Ἀντωνίνου τοῦ αὐτοκράτορος τῶν εἰς ἑαυτὸν βιβλία ιϐ, éd. princeps Xylander, Zurich, 1558, in-8°) ont été l'objet d'une multitude de commentaires. On a dit que Marc-Aurèle, en ses *Pensées*, a donné le grand spectacle d'une conscience en équilibre dans le vide. Stoïcien désabusé de toutes choses, et ne voyant de certain au monde que le néant de la vie universelle, il a tiré de cette seule conscience les règles du bien, de l'honneur et de la vertu. M.-A. a écrit de fort belles pages sur les idées de fraternité, de parenté sociale et sur les devoirs qui en découlent. Cependant, il faut dire que les actes et la morale du grand empereur ne cadrèrent pas toujours d'un parfait accord; et c'est surtout le contraste d'une nature supérieure avec la décadence générale du temps où vécut Marc-Aurèle, qui lui a valu si souvent d'être représenté par les auteurs modernes comme le plus sage, le plus pur et le plus vertueux des hommes.


Marc-Aurèle d'après sa statue à Rome.

Marcabrus, troubadour de la fin du XIII° s. Bien qu'il eût composé quelques chansons et pastourelles, la satire était son vrai talent. Il prit plaisir à critiquer son siècle, son pays et toutes les femmes. On rapporte que, fatigués de ses censures, les seigneurs de Guienne le tuèrent pour ne plus les entendre. Il a du sel, de la gaieté, de la variété.

Marcel (GUILLAUME), chronologiste français, né en 1647, à Toulouse, m. en 1708. *(Tablettes chronologiques,* Paris, 1682; plus. éd.) On rapporte qu'il possédait une mémoire vraiment merveilleuse.

Marcellus Sidétès, poète et médecin grec du II° s. apr. J.-C., né à Side, en Pamphilie. Deux fragments seulement nous sont restés d'un poème en quarante-deux chants qu'il écrivit sur la médecine.

Marchand (PROSPER) (1675-1756). Voy. **Bibliographie**.

Marchangy (LOUIS-FRANÇOIS de), littérateur et magistrat français, né en 1782, dans le Nivernais; avocat général à la cour de Paris (1815) et à la Cour de cassation (1822); m. en 1826. Vit accueillir avec succès le recueil quelque peu diffus et mal proportionné, mais plein de faits, qu'il intitula la *Gaule poétique* (Paris, 1813-17, 8 v. in-8°; pl. éd.), ainsi qu'une sorte de roman historique : *Tristan le voyageur ou la France au XIV° siècle* (Paris, 1825-26, 6 vol. in-8°), où la fiction ne tient pas moins de place que la vérité.

Marchetti (ALESSANDRO), poète et savant italien, né en 1633, dans la Toscane; professeur à l'Université de Pise de logique, de philosophie, de mathématiques; m. en 1714. *(Vita e Poesie d'Alessandro Marchetti,* Venise, 1755, in-4°.)

Marchetti (GIOVANNI), poète et homme d'Etat italien, né en 1790, à Sinigaglia; ami d'enfance et ministre de Pie IX à une certaine époque; m. en 1855. Il remit en honneur le genre des *Canzoni,* en le revêtant d'une simplicité touchante et gracieuse, d'un style sobre et pur. On admire aussi de M. le beau poème en quatre chants intitulé : *Une nuit de Dante*.

Marcien, géographe grec, né vers la fin du IV° s., à Héraclée, dans le Pont. On possède tout le premier livre, avec quelques chapitres du second, de son *Périple de la mer extérieure.* (Περίπλους τῆς ἔξω θαλάσσης, etc., éd. Hæs-

chel, Augsbourg, 1600, in-8°; plus. rééd.)

Marcion, hérésiarque du IIe s., né à Sinope; fondateur d'une secte et d'une école gnostiques, qui se maintenaient encore plusieurs siècles après sa mort. C'était un homme de savoir et d'éloquence; il eut pour adversaires Tertullien, Origène, Basile le Grand. La doctrine de M. est le gnosticisme débarrassé de ses inutiles *éons* et réduit à son essence.

Marck (ROBERT III de la). Voy. **Fleuranges.**

Marco Polo. Voy. **Polo.**

Marculfe, moine français, m. dans la seconde moitié du VIIe s. Réunit en un recueil, précieux pour la science, les formules des actes les plus usités de son temps.

Marcya. Genre de poème hindoustani; complainte ou chant funèbre.

Mare au diable (la). Voy. **Sand** (GEORGE).

Maréchal (SYLVAIN), littérateur français, né à Paris, en 1750, mort en 1803. Débuta par des pastorales signées le *Berger Sylvain.* Sous-bibliothécaire du collège Mazarin, il se vit bientôt destitué pour avoir parodié le style des prophètes dans un *Livre échappé au déluge;* et, au cours de la même année, il encourait une autre disgrâce plus sensible, c'est-à-dire se voyait enfermé quatre mois à Saint-Lazare pour un *Almanach des honnêtes gens* où il s'était avisé de remplacer les noms des saints par ceux des personnages célèbres en tout genre. Bien qu'il professât l'athéisme et recherchât à la fureur l'esprit de paradoxe (v. son *Projet de loi portant défense aux femmes d'apprendre à lire,* 1801, in-8°), il n'était pas dénué de qualités sérieuses, et prouva un savoir réel dans son travail en six volumes sur les *Voyages de Pythagore* (1799).

Maret (HENRY), journaliste et homme politique français, né à Sancerre, en 1838; député du Cher. Défenseur de la cause radicale, il a soutenu ses opinions, dans la presse parisienne et départementale, avec beaucoup de vigueur. On a de lui plusieurs volumes (le *Tour du monde parisien,* la *Marjolaine,* etc.). H. Maret appartient à la famille du célèbre duc de Bassano (1763-1839), l'habile chef de cabinet de Napoléon Ier, et qui fut, lui aussi, à ses heures, un actif publiciste.

Margitès. Titre d'un ancien poème satirique grec, ou d'une épopée comique, ayant pour personnage un sot orgueilleux qui se mêlait de tous les métiers sans en savoir aucun à fond. Aristote l'attribuait à Homère, et Suidas à Pignès. Il n'en est rien resté.

Marguerite de Duyn, religieuse flamande et écrivain mystique du XIIIe s.; prieure de la chartreuse de Poletin, elle a laissé une apocalypse fort curieuse et des *méditations,* écrites en partie en français, qui rappellent sainte Thérèse et Marie d'Agréda.

Marguerite de Valois ou d'Angoulême, reine de Navarre, sœur de François Ier, née à Angoulême, en 1492; mariée une première fois, en 1509, au duc d'Alençon, et en secondes noces, en 1527, au roi de Navarre, Henri d'Albret; m. en 1549. Cette princesse charmante, pleine d'esprit et de savoir, douce aux lettrés et bienfaisante aux artistes, a joui d'une double réputation par ses propres ouvrages. On l'avait surnommée, non sans une certaine exagération d'amour ou de reconnaissance, la dixième Muse, la quatrième Grâce, pour ses poésies. (Les *Marguerites de la Marguerite des princesses, très illustre royne de Navarre,* éd. J. de La Haye, 1547.) Elle tient aussi une très belle place parmi les prosateurs, avec ses contes ou nouvelles et ses Lettres. Elle a même, dans son *Heptaméron,* plus de mérite que dans les vers; elle y est plus originale et plus à son aise. Elle écrivit ses nouvelles, — un peu risquées de sujets et d'expressions, sans être immorales — dans un âge très mûr, la plupart du temps en voyage, dans sa litière, par manière de délassement. Moins vives de style, les lettres de Marguerite font le plus grand honneur à son âme. Elles nous la peignent dévouée à son frère, solide, sincère, de bon conseil et d'agréable entretien.

On croyait tout connaître de l'œuvre de Marguerite, lorsque, en 1895, un érudit français, M. Abel Lefranc, découvrit, à la Bibliothèque nationale, et mit en lumière douze mille vers inconnus de la reine de Navarre. Ce recueil, comprenant deux compositions dramatiques, dix épîtres en vers (dont trois de Jeanne d'Albret), deux grands poèmes : le *Navire* et les *Prisons,* et un certain nombre de pièces lyriques ou légères, de chansons spirituelles, est comme le testament littéraire, parfois même comme une sorte de confession de la plus aimable des femmes de la Renaissance.

Marguerite de France ou **de Valois,** princesse française, fille de Henri II et de Catherine de Médicis, née le 14 mai 1553, mariée en 1572, à Henri de Navarre, qui se sépara d'elle en 1587 et l'obligea à céder le trône à Marie de Médicis; m. en 1615. Les lettres, l'amitié, la galanterie, la politique remplirent la vie plus occupée qu'heu-

reuse de Marguerite de Valois. La religion y tint aussi sa place. A une époque de luttes violentes, cette frivole mais généreuse princesse se distingua de ses contemporains et du roi, son frère, par une disposition à la tolérance bien rare à cette époque. Elle avait montré du goût, toute sa vie, pour l'étude et pour la pratique du beau langage. Ses gracieux *Mémoires* sont rangés parmi les modèles de la prose au XVI[e] s. (Paris, 1648, in-8°; rééd. nombr.) Un mélange d'esprit, de naturel et de sensibilité recommande aussi la plupart de ses *Lettres* (éd. Guessard, 1817, in-8°); et d'autres parties de sa correspondance font oublier les écarts d'une existence orageuse par la noblesse des sentiments qu'elles expriment.

Margueritte (PAUL), romancier français, fils du général Auguste M., né à Laghouat, en 1860. Dans une époque de violence et d'exagération systématiques, a su écrire sur des sujets simples (*Maison ouverte*, 1887, *Jours d'épreuve*, 1889; la *Force des choses*, 1891 ; *Ame d'enfant*, 1894 ; l'*Avril*, 1894; etc.) des œuvres délicates, émouvantes et vraies. L'exactitude de vue, la fidélité significative du détail sont les traits les plus caractéristiques de son talent.

Son frère, VICTOR M., né en 1867, a composé seul ou signé avec lui des nouvelles, romans (le *Désastre*, les *Tronçons du Glaive*, les *braves Gens*, la *Commune*), et des pièces de théâtre.

Maria del Occidente (MARIA **Brooks**, surnommée), poétesse américaine, m. en 1845; auteur d'un poème étrange, *Zophiel*, que Southey louait avec admiration et que Charles Lamb déclarait trop extraordinaire pour avoir pu être conçu par une tête féminine. Les *Odes à Cuba*, à l'*Ombre de son enfant*, toutes les pièces lyriques de M. Brooks, en un mot, ont un mouvement remarquable; elles sont pleines de mystérieuses inquiétudes et d'inexplicables ardeurs.

Mariana (le P. JUAN de), illustre écrivain espagnol, né en 1536, à Talavera de la Reina ; professeur de théologie à Rome, puis à l'Université de Paris ; m. en 1623. Célèbre par son *Hist. générale d'Espagne* en trente livres (1592-1609), qui, pour la noblesse soutenue de la diction, la sagesse de l'ordonnance, la rapidité et l'intérêt de la narration, lui valut le surnom de *Tite-Live espagnol*. Il est en outre, très connu par son *De rege et regis institutione*, ou plutôt par les chapitres VI et VII de cet ouvrage où il pose nettement la question: Est-il permis de tuer un tyran? Est-il permis de tuer un tyran par le poison? et où il répond que dans les conditions indiquées, la chose est licite. Le P. Mariana écrivit contre son ordre le livre *De los Enfermedos de la Compañia*, (des maladies de la Compagnie), dont la publication posthume fut sans doute très arrangée. Le P. Mariana était un esprit indépendant, pensant par lui-même, et recherchant à égale distance des opinions extrêmes la juste vérité. (*Obras*, Bibl. Aut. esp., t. XXX, XXXI.)

Marie, femme poète du XII[e] s., née en France, et pour cela nommée MARIE DE FRANCE, elle était venue s'établir en Angleterre; c'est là qu'elle mit en vers simples et doux, sous le règne d'Henri II, un certain nombre de ces gracieux récits d'aventure et d'amour, appelés *lais bretons*, *lais de Bretagne*. Elle versifia aussi, d'après un texte anglais des fables ésopiques (texte aujourd'hui perdu), un recueil d'apologues (*Isopet*), bien intéressants parce qu'ils dévoilent de la bonté de cœur, de la pitié pour les faibles, pour les opprimés, et qu'on y trouve une certaine note de mélancolie discrète peu commune en ces temps. Enfin, avec un poète anglo-saxon nommé Bérot, elle rédigea la *Légende de Saint-Patrice*. (Ed. Roquefort, 1822, 2 v. in-8°.)

Mariette (AUGUSTE), célèbre égyptologue français, membre de l'Institut, né à Boulogne-sur-Mer, en 1821, m. en 1881, en Égypte. Digne successeur des Champollion et des Rougé, formé à leur sévère et féconde école d'érudition et de linguistique, créateur d'un musée incomparable où revit aux yeux des modernes une civilisation depuis tant de siècles disparue, il a agrandi, complété l'œuvre de ses prédécesseurs, et versé dans la science, grâce aux résultats de ses fouilles gigantesques, d'inappréciables trésors. (*Le Serapéum de Memphis*, 1857-1866, liv. I-IX av. planches; *Fouilles exécutées en Égypte, en Nubie et au Soudan*, 1867, in-fol., av. pl., *Monuments divers recueillis en Égypte et en Nubie*, 1872-1875, av. pl., *Dendérah*, 1873-1875, 5 vol. in-fol.)

Marillier (LÉON), né en 1842, m. en 1901; philosophe et mythologue français, maître de conférences à l'Ecole des Hautes-Etudes. Traducteur de Darwin et de Lang. De rigoureuses analyses et classifications en matière de psychiatrie; des études, plus ou moins discutées, sur l'histoire de la formation et sur l'évolution des mythes, symboles éternels du sentiment religieux, ont permis d'apprécier les ressources de cet esprit méthodique.

Marinette. Personnage de soubrette vive et délurée, une rivale de Colombine, dans l'ancienne *Commedia dell' arte*. Molière et La Fontaine l'ont introduite, le premier — on sait

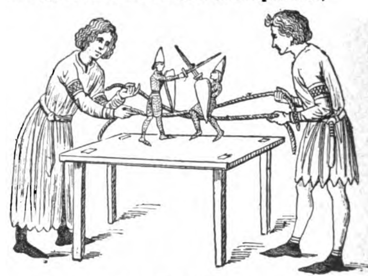
avec quel succès — dans le *Dépit amoureux*, et le second dans la comédie satirique du *Florentin*.

Marini (GIAMBATTISTA **Marino**, dit), « le cavalier Marin », né en 1569 à Naples, venu en 1615 à Paris, de retour à Rome en 1622, où il fut élu prince de l'académie des *Umoristi;* m. en 1670. Il créa l'école dite *marinesque*. Beaucoup moins ambitieux d'émouvoir que d'étonner, indifférent aux questions de sentiment, de raison, de vraisemblance et de naturel, mais follement épris des images brillantes, des oppositions de mots, des alliances nouvelles d'idées, de l'effet avant tout, il ne voulut être que le poète de l'esprit. Il avait beaucoup de talent, de la facilité plus qu'il n'en fallait. Il fit jaillir de toutes les facettes de ses vers le feu des *concetti*. Sa vogue fut immédiate, extraordinaire. Il venait de dédier à Louis XIII son célèbre poème mythologique d'*Adonis*. La reine Marie de Médicis lui fit obtenir une pension de deux mille écus ; cette princesse, dont il a loué, six cents vers durant, la bouche, les pieds, les mains, les cheveux et la taille, avait ses raisons pour le trouver le plus grand poète du monde. D'autres le déclaraient simplement un génie sublime. Lope de Vega ne croyait pas exagérer en disant que le Tasse n'avait été que « l'aurore du soleil de Marini. » Il donna le ton, le modèle dangereux du concettisme. Avec ses pointes, ses périphrases enjolivées, ses jeux de mots, sa faconde intarissable, il s'imposa si bien que toute la littérature européenne en fut gâtée. Marini suscita une légion d'imitateurs en Italie, en France, en Espagne ; il en eut même en Angleterre et en Allemagne. On retrouve des traces de ce genre faux et maniéré jusqu'à la fin du XVIIIe s.

Marini (l'abbé GAETAN-LOUIS), antiquaire italien, né à Santo-Archangelo, en 1742, préfet des archives pontificales, m. en 1815. Son beau livre sur les monuments du collège des frères Arvales montra le premier tout le parti qu'on pouvait tirer des inscriptions pour la connaissance exacte de l'antiquité.

Marinus, Μαρῖνος, philosophe néoplatonicien du Ve s., né à Flavia-Néapolio, en Palestine. Disciple de Proclus, il lui succéda comme lui-même avait succédé à Syrianus, et laissa, outre divers traités aujourd'hui perdus, une intéressante biographie de son maître. (Éd. princeps, Zurich, 1559, in-8°; rééd. par Fabricius, Hambourg, 1700, in-4°, etc.)

Marionnettes. Petites figures de bois ou de cartons que l'on fait mouvoir par des ressorts ou simplement avec la main. Les m. ont leur histoire chez les anciens et les modernes. Cette histoire a été longuement contée par des esprits érudits et ingénieux, comme Charles Magnin et Lemercier de Neuville. On en retrouve des signes chez tous les peuples. Les Égyptiens et les Chinois des temps les plus reculés connaissaient — aussi bien que les Birmans actuels — l'art minuscule des m. Les Grecs les nommaient *neurospata*, les Romains *imagungulæ, simulacra, oscilla*. Elles ont été populaires surtout en Italie, où elles atteignirent à leur perfection. Les Italiens avaient toute sorte d'appellations pour les désigner : *puppi, pupazzi, fantoccini, burattini* (du nom de l'acteur Burattino) ; les pièces qu'elles jouaient étaient des *burlette*, le théâtre où on les exibait était un *castello di legno* ou château de bois. Paris possédait, au XVIe s., des théâtres de marionnettes ; mais ce spectacle prit surtout de la valeur avec les types italiens nouvellement importés d'Arlequin, Trivelin, Cassandre et Colombine auxquels se joignirent bientôt les types français de Polichinelle, de Pierrot, de la mère Gigogne. Vers 1650, Brioché ouvrit son théâtre près du Pont-Neuf. En 1676, le Marais posséda aussi le sien, venu d'Italie, sous le nom de Théâtre des Pygmées. Ces m. avaient de l'importance;



Les marionnettes
d'après le manuscrit de Herrade de Landsberg.

elles jouèrent des opéras-comiques, des vaudevilles, des parodies écrites exprès par Fuzelier, Le Sage, Favart, Piron, Nougaret, etc. Les princes et les riches particuliers, tels que le duc du Maine à Sceaux, Voltaire à Cirey, voulurent avoir leurs théâtres de m. A l'étranger, les m. ont eu de beaux jours, aussi bien qu'en France. Leurs principaux types ont été, par exemple, en Espagne don Cristoval, en Angleterre Punch, en Allemagne Hanswurst, en Autriche Jean Klaassen et Casperle, en Hollande Hans Pikelharing et en Turquie l'effronté Carageuz.

De nos jours, les m. ne servent plus guère, en apparence, au moins, qu'à l'amusement des enfants. Cependant, on a vu reparaître les *burattini* — et en grand honneur — sur quelques scènes particulières. George Sand adora toujours les marionnettes. Elle avait installé à Nohant un théâtre spécial à leur intention ; et pour ce théâtre elle écrivit des scenarios. Avec ses belles facultés d'imagination et d'illusion, la célèbre romancière prêtait à ces fantoches de bois habillés de chiffons une voix et une âme. La littérature des *pupazzi*, que représente aussi les amusantes charges de Lemercier de Neuville, ne trouverait nulle part plus à glaner que dans ses œuvres. (V. en partic.

l'Homme de neige.) Disons enfin que plus récemment des poètes fantaisistes, comme Maurice Bouchor, ont fait représenter à Paris de véritables pièces (la *Nativité de Notre-Dame,* etc.) par des marionnettes.

Marivaudage. Genre d'observation et d'analyse déliées, piquantes, minutieuses jusqu'à la subtilité; et façon d'écrire raffinée, contournée, rappelant la manière de Marivaux.

Le m., en ce qu'il vise à ne rien dire d'une façon commune, se rapproche beaucoup de la préciosité et se confond souvent avec elle. Il est moins superficiel, cependant, parce qu'il a sa philosophie, parce qu'il raffine sur les pensées et sur les sentiments en même temps que sur les mots. Dangereuse est la pente qui conduit du m. à la fadeur, au mignard, à l'afféterie.

Marivaux (PIERRE **Carlet de Chamblain de**), célèbre auteur dramatique et romancier français, né le 4 février 1688, m. le 12 fév. 1763. Créateur au théâtre d'un genre nouveau, distinct à la fois de la comédie de caractère personnifiée par Molière et Regnard, et de la comédie de mœurs inaugurée par Sedaine et Diderot, anatomiste infiniment subtil de toutes les délicatesses du cœur, écrivain du premier rang au second ordre, Marivaux, dans la diversité de ses productions, fut mieux qu'un littérateur frivole uniquement occupé à faire de l'esprit avec du sentiment, du sentiment avec de l'esprit, et à surpasser sur le terrain de la galanterie doucereuse les Fontenelle et les Florian. La critique moderne a remis à sa vraie place l'auteur de *Marianne* et du *Paysan parvenu,* des *Fausses confidences,* du *Legs,* de l'*Épreuve,* des *Serments indiscrets.* Son thème favori a été l'étude de la femme et de ses curiosités; mais il a peint aussi, sous des images changeantes, la physionomie mobile de son époque. Humoriste hardi, romancier de grande force, fantaisiste coquet et charmant, Marivaux fut, en somme à travers ses concetti brillants, ses propos alambiqués, ses finesses trop fines, une des imaginations les plus rares du XVIII[e] siècle.

Marko Kraliévitch. Grand poème populaire des Serbes, en 25 chants, et dont le héros, terrible adversaire des fils de Mahomet, est le Roland de cette nationalité slave.

Marlitt (E.). Voy. John.

Marlowe (CHRISTOPHER) ou **Marloe,** poète dramatique anglais, né à Canterbury, en février 1564 et mort à vingt-neuf ans, en 1593, à Deptford, tué dans une vulgaire rixe de cabaret. Prédécesseur de Shakspeare dont il eût pu devenir le rival, M. a incarné plus qu'aucun autre de ses contemporains, dans sa vie comme dans son œuvre, l'esprit inquiet, troublé, ardent, audacieux de cette période de tâtonnements et d'essais qui prépara l'avènement de Shakespeare et avec lui d'une incomparable cohorte de poëtes dramatiques, la gloire du siècle d'Élisabeth. Cette série d'œuvres est fort inégale, mais contient des beautés de premier ordre. Le *Docteur Faustus,* la première réalisation au théâtre du type repris par Goethe, le *Juif de Malte,* même le trop grandiloquent *Tamerlan* découvrent une imagination souple et puissante, une curieuse alliance de l'esprit classique, poussé jusqu'à l'enivrement de la Renaissance et de la tradition du moyen âge.

Marmier (XAVIER), voyageur et littérateur français, membre de l'Institut, né à Pontarlier, en 1809, mort en 1892. Chacun de ses nombreux voyages faisait éclore un volume: nouvelles, légendes, lettres, études de mœurs, paysages. *(Lett. sur le Nord, Danemark, Suède, Laponie,* 1840, 2 v. in-12; *Souvenirs de voyages et traditions populaires,* 1841, in-18; *Du Rhin au Nil,* 1847, 2 v.; les *Fiancés du Spitzberg,* 1858, in-12, etc., etc.) Dans la succession prodigue de ses écrits il détailla le monde à ses lecteurs du moment. Il eut l'inconvénient, pour la mémoire de son nom, pour la durée de ses travaux, de s'éparpiller à l'excès.

Marmontel (JEAN-FRANÇOIS), littérateur français, né en 1728, à Bort, dans le Limousin, nommé en 1771 historiographe de France; choisi, en 1783, pour succéder à d'Alembert comme secrétaire perpétuel de l'Académie; envoyé, sous le Directoire, au Conseil des Anciens par les électeurs de l'Eure; m. en 1799. Le patronage de Voltaire et la protection de M[me] de Pompadour favorisèrent ses débuts, qu'eût rendus lents et difficiles une condition précaire. Tout d'abord le théâtre attira fortement les ambitions de cet encyclopédiste, dont le nom est, aujourd'hui, beaucoup plus connu que les œuvres. Il fit des tragédies *(Denys le tyran,* 1748; *Aristomène,* 1749; *Cléopâtre,* 1750; les *Héraclides,* 1752; *Egyptus,* 1753), et des opéras, qui réussirent peu, sauf la première de ces pièces; il composa aussi des comédies à ariettes, des opéras-comiques, qui, avec l'aide de la musique de Rameau, de Grétry, de Piccini, furent, au contraire, des mieux accueillis. Il donna, en outre, des odes, des élégies, des *Contes moraux,* publiés avec une vogue extrême au *Mercure,* une traduction de la *Pharsale* (1766), un roman moral et politique, ennuyeux et populaire, le fameux *Bélisaire* (1757), un autre roman poétique, les *Incas* (1778), où l'on trouve peu d'éloquence et beaucoup de déclamation; des *Élé-*

ments de littérature (1787), justement appréciés; enfin, d'intéressants *Mémoires. (Œuv. compl.,* éd. Verdière, 1818-19, 19 vol. in-8°). Voltaire proclamait Marmontel son ami et son maître. Celui-ci, ne fut, à la vérité, avec des qualités incontestables de correction et d'élégance, qu'un auteur secondaire.

Marni. Voy. **Supplément**.

Marolles (MICHEL de), abbé de Villeloin, traduct. franç., né en 1600, à Marolles (Touraine), m. en 1681. D'une manière très persévérante, mais sans aucune chaleur de style, il traduisit un bon nombre d'auteurs latins, Martial et Virgile entre autres. Il était en relations de politesse et d'amitié avec tous les auteurs de son temps, ce qui rend ses *Mémoires* (1656-57, 2 vol. in-fol.) intéressants à consulter. Tout en cultivant les lettres, il forma une riche collection d'estampes, que Colbert acheta pour le cabinet du roi en 1667.

Maroncelli (PIETRO), publiciste et poète italien, né à Forli en 1795, m. fou à New-York, en 1846. Compagnon de captivité de Silvio Pellico, il rédigea des *Additions* aux *Prisons* du célèbre écrivain. Très différent des mémoires si résignés de Pellico, le livre de M. *(Addizioni alle Mie Prigioni,* Paris, 1834, 1836, in-8°) est traversé de colère et d'indignation contre ses oppresseurs.

Marone (ANDRÉ), célèbre improvisateur italien, né dans le Frioul en 1474, m. en 1527. On le regardait comme un prodige et les princes le comblaient de faveurs pour l'aisance merveilleuse avec laquelle il improvisait des vers latins, que cette promptitude même n'empêchait pas d'être agréablement tournés.

Marot (JEAN), de son vrai nom **Desmarets,** poète français, né à Mathieu, près de Caen, en 1463; secrétaire d'Anne de Bretagne, m. en 1523. Il accompagna Louis XII dans son expédition contre les Vénitiens, et en fit le sujet d'une sorte d'épopée qui dégénère en chronique. *(Voyages de Gênes et Venise,* Paris, 1532, 1533, in-8°). Des épîtres en vers, des *vers espars,* des *chants royaux,* exercèrent aussi son talent. Jean Marot, avec des qualités moyennes de bon sens et de justesse, manque de feu, de verve et d'inspiration. Souvent il se négligea; son tour de phrase est forcé, parfois obscur. Mais une chose où il paraît avoir excellé, remarque l'abbé Goujet, c'est dans le choix des différents mètres qu'il emploie selon les sujets qu'il traite et dans l'ordre simple et naturel où il sait placer toutes ses matières. (*Œuv.* de J.-M. réimpr. Coustelier, Paris, 1723, in-8°.

Marot (CLÉMENT), célèbre poète français, fils du précédent, né à Cahors, en 1495; valet de chambre favori de Marguerite d'Angoulême, attaché au service de François Ier dans la campagne d'Italie, où lui aussi fut blessé et fait prisonnier; mêlé, après son retour en France, à des querelles littéraires et théologiques, qui lui valurent une seconde captivité plus pénible dans les prisons du Châtelet; condamné par la Sorbonne pour sa traduction des Psaumes, suspecte d'hérésie; incarcéré de nouveau, puis relâché; exilé à Genève, d'où les réformistes le chassèrent à leur tour; m. à Turin, en 1523. Il commença par imiter les allégories du *Roman de la Rose* et les jeux de versification plus adroits qu'heureux où se complurent les rimeurs du XVe s. La Renaissance, venant en aide à son



Clément Marot.

heureux naturel, l'arracha de bonne heure à ces vains jeux d'esprit. Il laissa couler librement sa veine fluide; une âme passionnée, une imagination hardie, servaient au mieux ce talent tout spontané, tout de grâce et d'esprit. Le premier, Marot trouva le vrai tour du rondeau et des épîtres naïves, introduisit l'églogue dans la poésie française, et imita avec succès l'élégie et l'épigramme des Latins. Il avait, pour ainsi dire, le génie des choses légères. La création, la gloire de Clément Marot, sont, en effet, le badinage élégant. Il a été, sans conteste, le poète le plus aimable et le plus délicatement enjoué du XVIe s. On a remarqué avec beaucoup de justesse qu'il s'annonça comme un précurseur lointain de La Fontaine par sa naïveté, de Voltaire par la souplesse et l'ironie.

Marrast (Armand), journaliste et homme politique français, né à Saint-Gaudens, en 1801 ; membre du gouvernement provisoire, maire de Paris, président de la Constituante et l'un des principaux rédacteurs de la Constitution de 1848 ; m. en 1857. On n'a pas réuni ses nombreux articles publiés à la *Tribune* et dans le *National,* dont, pourtant, l'éclat de style et la verdeur avaient fait d'Armand Marrast presque un égal d'Armand Carrel.

Marryat (Frédéric), romancier anglais, né à Londres, en 1792 ; officier de marine ; m. en 1848. On lut avec passion les romans maritimes du capitaine Marryat, ces peintures vives et gaies, lorsqu'elles ne sont pas d'une réalité saisissante, de la vie du matelot. Le premier, l'*Officier de Marine* parut en 1829. Plusieurs autres suivirent de près. Son chef-d'œuvre est *Pierre Simple* (Peter Simple, 1834). Selon l'expression d'un contemporain, ces livres « étonnèrent le monde. »

Marsham (sir John), chronologiste anglais, né à Londres, en 1602, m. en 1685. On lui doit un travail de chronologie comparée, remarquable par la nouveauté et l'exactitude relative des points de vue. *(Chronicus canon ægyptiacus, ebraicus, græcus et disquisitiones,* Londres, 1672, in-fol. ; Leipzig, 1676, in-4°.)

Marsollier (Jacques), historien et biographe français, né en 1647, à Paris ; chanoine régulier de Sainte-Geneviève ; m. en 1724. A défaut de sens critique, il avait la pureté et l'élégance soutenue du style. Par contre il tombait aisément dans la pompe oratoire et l'affectation. *(Hist. de l'origine des dimes,* Lyon, 1689, in-12 ; *Hist. du minist. du cardinal de Ximénès,* Toulouse, 1693, plus. éd. : *Hist. de Henri VII, roi d'Angleterre,* Paris, 1697-1700, 2 v. in-12, etc.)

Marsollier des Vivetières (Benoit-Joseph), auteur dramatique français, né en 1750, à Paris, m. en 1817. Librettiste spirituel et délicat, avec des nuances sentimentales, d'un assez grand nombre d'opéras-comiques, composés particulièrement pour Dalayrac et Méhul. (*Nina, ou la folle par amour* (1786), *La Maison isolée, ou le Vieillard des Vosges,* 1797, etc. ; *Œuv. choisies,* 1825, 3 vol. in-8°.)

Marston (John), poète anglais, né en 1599, m. jeune en 1633. Il n'avait pas eu le temps de développer toutes ses facultés. Néanmoins, il produisit des comédies très vives (le *Mécontent,* le *Parasite, Ce que vous voudrez),* des pièces historiques ou tragiques estimables, et deux volumes de satires, où s'était donnée carrière sans nulle contrainte sa verve emportée. *(Metamorphosis of Pygmalion's Image and certayne satires,* 1598.)

Marsuppini (Carlo), dit Carlo Aretino, poète italien, né à Arezzo vers 1399, secrétaire de la République florentine, m. en 1453. De son vivant très prôné pour ses talents de littérature et ses connaissances d'humaniste, il ne nous en a guère laissé d'autres témoignages (outre des *Lettres à François Sforza,* duc de Milan) qu'une traduction en vers hexamètres de la *Batrachomyomachie*. (Parme, 1492, in-4° ; nombr. éd.)

Marsy (Claude-Sixte Sautreau de), littérateur français, né en 1740, à Paris, m. en 1815. Poussé par une curiosité et un flair d'anthologiste toujours en éveil, il recueillit une foule de pièces éparses dans plusieurs compilations ingénieuses *(Annales poét. depuis l'orig. de la poésie franc.,* avec Imbert, 1778-88, 40 vol. in-16 ; *Poés. satir. du XVIII*e *s.,* 2 v. ; *Tablettes d'un curieux,* 1789, 2 v. in-12, etc.) et fonda, avec Mathon de la Cour, l'*Almanach des Muses*. (1765-89, 25 v. in-8°.)

Martainville (Alphonse-Louis-Dieudonné), journaliste et auteur dramatique français, né à Cadix, en 1776, m. en 1830. Royaliste déclaré, il fonda le *Drapeau blanc,* en 1818, journal qui eut beaucoup de succès, mais lui suscita de nombreuses querelles, à cause de la verve spirituelle et mordante de ses articles. Il répandit beaucoup de vie et de gaieté dans quelques-unes de ses comédies, toutes remplies d'allusions politiques. On a souvent repris l'amusant mélodrame-féerie, qu'il composa avec Ribié, et fit jouer pour la première fois, en 1807 : le *Pied de mouton.*

Martelli (Pierre-Jacques), poète dramatique italien, né à Bologne, en 1665, m. en 1727. Imitateur de Corneille, dans le genre sérieux, comme il le fut de Molière avec moins d'avantage dans le comique, il donna à la tragédie de la convenance et de la régularité. Il introduisit, le premier, au théâtre, le vers alexandrin ou vers martellien *(Martelliano),* dont la gravité monotone ne paraît pas s'adapter très heureusement à la prosodie italienne. *(Œuv.,* Bologne, 1723, 7 v. in-8° ; nombr. édit.)

Martelly (Honoré-François Richard de), acteur et auteur dramatique français, né en 1751, à Aix en Provence, m. en 1817. Spirituellement il satirisa cette grande satire comique :

le *Figaro* de Beaumarchais. (Les *Deux Figaro, ou le Sujet de comédie,* en cinq actes en prose, Paris, 1791, in-8°.)

Martène (don EDMOND), érudit français, de la congrégation des Bénédictins de Saint-Maur, né en 1654, à Saint-Jean-de-Losne, m. en 1739. Dépensa une somme prodigieuse de labeur pour la recherche à travers l'Europe de documents destinés aux vastes recueils de la *Gallia christiana* et des *Historiens de France.* A publié de savantes compilations latines, et en français un intéressant *Voyage littéraire de deux religieux bénédictins de la congrégation de Saint-Maur* (Paris, 1717-24, in-4°.)

Martha (CONSTANT), littérateur français, né à Strasbourg, en 1820; professeur d'éloquence latine à la Sorbonne; membre de l'Académie des sciences morales et politiques; m. en 1895. Remarquablement, dans ses études sur Sénèque, Marc-Aurèle, les Sophistes, il a fait ressortir la relation existante entre le mal qui travaillait la société romaine, aux premiers âges de la décadence et celui dont la société moderne est atteinte (les *Moralistes sous l'empire romain*, in-18, 3e éd., 1872).

Son fils JULES **Martha,** né à Strasbourg, en 1853, a été nommé maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris. On lui doit un très beau travail sur Lucrèce.

Martial, *Marcus Valerius Martialis,* célèbre épigrammatiste latin, né en 48 à Bilbilis, ville d'Espagne, dans la province de Tarragone, m. vers 104 ap. J.-C. Poète à la mode, lu dans tout l'empire, jusque chez les Gètes, possédant, outre le rang que lui donnait sa renommée, des titres honoraires (celui de chevalier et celui de tribun), ni les privilèges, ni la popularité ne lui manquèrent, mais l'argent. Il en demanda sous toutes les formes, dans tous les styles et cette sorte d'infériorité morale le réduisit à des compliments, à des flatteries parfois indignes envers Domitien et les favoris de sa cour. M. nous a légué quinze livres d'épigrammes, aussi remarquables par le défaut de caractère et l'excès d'immoralité que par la légèreté et l'élégance de la versification. Des mille détails qu'ils renferment on peut constituer le tableau de la vie sociale telle qu'elle existait dans la Rome d'alors, avec toute sa corruption, toute sa frivolité et toutes ses bassesses pour ainsi dire inconscientes. Les ép. de M. — les plus voisines par là même du genre moderne — doivent leur prix, leur originalité aux mots heureux qui les assaisonnent, aux traits piquants, imprévus, qui les dominent. Elles sont, en général, écrites dans le mètre élégiaque. On y rencontre, cependant, aussi des hendécasyllabes et des choliambes.

Martial d'Auvergne (MARTIAL DE PARIS, ou), poète français, né en 1420, m. en 1508. En 1484, il termina sous le titre liturgique de *Vigiles de Charles VII à neuf psaumes et neuf leçons* (Paris, 1493, in-4°) une chronique rimée de six à sept mille vers, imitée de la *Chronique* de Chartier, et traitant de la guerre contre les Anglais. Il est aussi l'auteur délicat et fin des *Arrêts d'amour.*

Martignac (JEAN-BAPTISTE SILVÈRE GAY, vicomte de), homme politique et orateur français, né en 1776; procureur général, député, conseiller d'État, ministre; m. en 1832. Remplacé en 1829 par le ministère Polignac, il accepta néanmoins la défense de cet adversaire politique, devant la Chambre des Pairs, après la Révolution de 1830. Sa diction était douce et fluide plutôt que précise et vigoureuse; ses discours avaient de l'élégance, de la souplesse, de l'harmonie, et s'ils n'emportaient pas la conviction, charmaient, séduisaient toujours.

Martin, dit le POLONAIS, *Martinus Polonus,* chroniqueur latin et prélat du XIIIe s., né à Troppau en Silésie; nommé par Nicolas III, en 1278, archevêque de Gnesse; m. à Bologne, en 1279. Jean-Basile Hérold a édité sa *Chronique des papes et des empereurs, depuis saint Pierre jusqu'à la mort de Jean XXI,* à la suite de Marianus Scotus (Bâle, 1559, in-fol.)

Martin (DAVID), théologien protestant français, né en 1639, à Revel, dans le Languedoc, réfugié en Hollande après la révocation de l'édit de Nantes; m. en 1721. Il acquit, parmi ses coréligionnaires, une belle réputation d'éloquence et de savoir. (*Sermons*, Amsterdam, 1708; le *Nouveau Testament expliqué par des notes,* Utrecht, 1696, in-4°, etc.)

Martin (GABRIEL), bibliographe français, né en 1679, à Paris, m. en 1761. Voy. **Bibliographie**.

Martin (AIMÉ), littérateur français, né à Lyon, en 1782, m. en 1847. Éducateur et moraliste aimable de la jeunesse, il s'était fait connaître, en 1810, par les *Lettres à Sophie sur la physique, la chimie et l'histoire naturelle* (2 v. in-8°; pl. éd.). L'Académie française couronna ses deux volumes sur l'*Education des familles* (1834-47, 2 v. in-12). Elève et ami de Bernardin de Saint-Pierre, il épousa sa veuve, adopta sa fille et édita ses œuvres (Paris, 1817-19, 12 v in-8°).

Martin (dom JACQUES), érudit français, membre de la congrégation de Saint-Maur, né en 1694, m. en 1751. Associant le paradoxe à la vérité, le commentaire osé au document exact, c'est-à-dire une imagination quelque peu aventureuse à une érudition solide, il apporta des éclaircissements précieux, mais très mêlés de fantaisie sur les croyances religieuses (1727, 2 vol. in-4°) et sur l'histoire politique des anciens Gaulois (1754, 2 vol. in-4°).

Martin (HENRI), historien français' né à Saint-Quentin, en 1810; membre de l'Institut, député, sénateur; m. en 1883. Ecrivain laborieux, honnête et scrupuleux, il a parcouru sans faillir à sa tâche la longue carrière qu'il s'était proposée, c'est-à-dire l'Histoire générale de la France, politique, intellectuelle et sociale (4° éd., 1855-60, 17 v. in-8°). L'ordre, la mesure et une habituelle exactitude règnent dans cette grande composition. Elle ne se distingue des travaux du même genre qui l'ont précédée que par le soin des détails et par une théorie qui n'est pas exacte à l'égard des Druides ou plutôt du génie celtique, et de leur influence prolongée à travers les âges sur le caractère français. Si Michelet s'abandonne trop à la fougue de son imagination, H. Martin, par contre, est trop dépourvu de cette flamme qui brille à travers les pages d'un livre et en allège le poids. Il avait marqué ses débuts par des travaux historiques se rapportant notamment à l'époque de la Fronde (la *Vieille Fronde,* 1832, in-8°, etc.).

Martinez de Tolède (ALFONSO), moraliste espagnol de la fin du xv° s. Archiprêtre de Talavera, il a fait la guerre d'une manière très piquante aux passions frivoles et à la coquetterie des femmes. *(El arcipreste de Talavera,* Séville, 1495, nombr. éd.)

Martinez de la Rosa (FRANCISCO), homme d'Etat et poète espagnol, né à Grenade, en 1789; professeur à l'Université de cette ville; plus tard, membre des Cortès; ministre sous la régence de Marie-Christine; président du Conseil d'Etat en 1858; m. en 1862. Poète, auteur dramatique, historien, critique, il déploya dans la littérature aussi bien que dans les affaires, une grande supériorité de talent. Ses poésies, en particulier, se distinguent, sinon par la force de la pensée et la hardiesse de la conception, du moins par la pureté de la forme et l'harmonie du style. Mais son chef-d'œuvre est peut-être l'excellente comédie intitulée *la Mère au bal et la fille à la maison.* Il faut rappeler enfin de M. de la Rosa le drame original d'*Alvaro,* qui se manifesta comme un réveil de l'ancienne gloire dramatique du pays.

Marucelli (FRANCESCO), bibliophile et prélat italien, né à Florence, en 1625, m. en 1713. On conserve dans la bibliothèque florentine, connue sous son nom et qu'il avait léguée à sa ville natale, 112 volumes in-fol. de notes manuscrites, qu'il avait relevées au cours d'une infatigable lecture.

Marvell (ANDRÉ), publiciste et poète anglais, né en 1620; ami de Milton et zélé défenseur de la cause populaire; m. en 1772. *(Œuv., éd.* Thompson, 1776, 5 vol. in-4°.)

Marx (KARL), célèbre publiciste allemand, fondateur de l'Association internationale des travailleurs, né à Cologne, en 1818, m. en 1883. Les doctrines de cet agitateur socialiste se trouvent exposées tout entières dans son volume: le *Capital critique dans l'économie politique* (Das Kapital, etc., 1867), qui a été traduit en diverses langues.

Mascarille. Type de valet de l'ancienne comédie, l'un de ces fourbes audacieux qui, de compagnie avec les Scapin, les Crispin, les Gros-René, étaient la terreur des pères de famille et la providence des mauvais sujets. Il tient une grande place dans les premières comédies de Molière.

Mascaron (JULES), prédicateur français, né en 1634, à Aix, évêque de Tulle en 1671 et d'Agen en 1678; m. en 1703. Avant d'être promu à l'épiscopat, cet oratorien s'était fait entendre, brillamment, à la cour de Versailles. En 1666, il avait prononcé l'oraison funèbre d'Anne d'Autriche. Mascaron tient la même place dans l'histoire de l'éloquence française que Rotrou dans celle de la poésie. Il a commencé avec tous les défauts de son temps; ses premiers sermons portent la marque d'une époque de transition; mais bientôt éclairé par les succès et l'exemple des grands écrivains qui suivirent, il s'est élevé quelquefois à des beautés supérieures. En certains endroits, il se montre plus animé, plus énergique, plus éloquent que Fléchier, son heureux émule dans le genre de l'oraison funèbre. *(Or. fun.,* Mascaron, Paris, 1704, in-12.)

Maslema, astrologue maure, qui vivait à la fin du x° s.; le théoricien étrange d'un des plus célèbres traités de magie et d'astrologie musulmane: le *Ghaïa-t-el-kdkim (scopus sapientium).*

Mason (WILLIAM), poète anglais, né en 1725, chanoine de la cathédrale d'York; m. en 1797. L'élégance est le principal mérite de son poème des-

criptif, le *Jardin anglais* (1772-82). Dans une de ses pièces lyriques, *l'Ode à la vérité*, il s'est élevé presque au niveau de Gray dont il fut l'ami et le biographe.

Mas'oudi (Ali-Abou'l-Hassan), célèbre historien arabe, né à Bagdad, vers la fin du IXe s., m. en Egypte en 956. Vingt-sept années de longs voyages ajoutèrent à la pénétration naturelle de son esprit, ainsi qu'à sa connaissance des livres l'expérience directe des hommes et des choses. Il se fit l'historien ou plutôt l'encyclopédiste de la civilisation brillante, déjà sur le déclin, à laquelle il appartenait. Bien que son recueil intitulé les *Prairies d'or* (*Moroujd edh-Dhabah*, trad. Barbier de Meynard. 7 vol. in-8°) ne soit que la continuation d'ouvrages malheureusement perdus, malgré des lacunes, des défauts, un manque complet d'ordre et de classification, c'est le livre le plus instructif de la polygraphie arabe. Peintre habile et profond moraliste (quoique d'une philosophie fort accommodante), anecdotier d'un grand charme, chroniqueur indiscret tenant toujours l'attention sous le charme par l'aisance du ton, le goût et la délicatesse des détails; lettré, savant érudit, M. donne à l'histoire tout l'attrait de la fiction. C'est la chaîne secrète qui rejoint ensemble ses récits décousus.

Maspero (Gaston-Émile-Charles) égyptologue français, né à Paris, en 1846; successeur d'E. de Rougé au Collège de France; nommé, en 1880, membre de l'Académie des Inscriptions. Son œuvre capitale, l'*Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, offre, amenés au dernier point de la science actuelle, de lumineux exposés de la géographie, des mœurs, des faits, des usages et des idées de ces vieux peuples égyptiens, chaldéens, assyriens, les premiers civilisateurs du monde.

Masque de théâtre. Chez les anciens, m. aux grands traits dont les acteurs se couvraient le visage et une partie de la tête pour paraître



Masque de vieillard (théâtre ancien).

sur la scène. C'étaient de véritables têtes creuses, qui, par leur disposition concave, et grâce à de certaines particularités de configuration, servaient, en outre, à renforcer la voix et à lui donner une extrême sonorité. Il y avait au moins vingt-cinq sortes de m. tragiques, six pour les vieillards, sept pour les jeunes gens, neuf pour les femmes, trois pour les esclaves; et plus de quarante types de masques comiques.



Personnage de l'*Audrienne*, avec son **masque**.

On appelait *masques*, en Angleterre, au XVIe s., des espèces de compositions dramatico-lyriques écrites exprès pour la cour, et où les plus grands personnages ne dédaignaient pas d'accepter et de remplir des rôles.

Masqueray (Émile), écrivain français, né à Rouen, en 1843; directeur de l'Ecole supérieure des Lettres d'Alger; m. en 1894. Amant passionné de la terre d'Algérie, il a laissé de très belles pages descriptives, dignes d'être comparées à celles de Fromentin, sur le pittoresque de cette région. *(Souvenirs d'Afrique.)* La moitié seulement a paru de son *Dictionnaire de la langue touareg.*

Massillon (Jean-Baptiste), célèbre orateur français, né à Hyères, en 1663, m. en 1743. Prédicateur de l'ordre de l'Oratoire, il débuta en prononçant l'oraison funèbre de l'archevêque de Vienne, en 1693, fut mis à la tête du séminaire de Saint-Magloire, à Paris, prêcha le Carême de 1698 à Montpellier, celui de 1699 à l'Oratoire de Paris, et l'Avent de 1699 à la Cour. Il y prêcha également les carêmes de 1701 et de 1704, prononça en 1710 l'oraison funèbre du Dauphin, et en 1715 celle de Louis XIV. En 1717, il fut nommé évêque de Clermont, et en 1719 reçu à l'Académie française; en 1718, il prêcha devant le jeune roi les dix sermons du *Petit Carême*. Orateur élégant, trop élégant peut-être, M. n'a ni l'élévation de Bossuet, ni la

sûreté de doctrine et la logique irréfutable de Bourdaloue; mais il a l'onction, la pénétration insinuante, la connaissance intime du cœur de l'homme; et la douceur de son génie l'a fait appeler le Racine de la chaire. Ecrivain, il compterait au nombre des plus par-



Massillon.

faits, si avec les grâces du tour et de l'expression, avec l'enchantement du nombre et de l'harmonie, il avait possédé une correction et une propriété plus constantes. — *Œuv.*, Paris, 1745-1748, 15 vol. in-12; nombr. réédit.

Massinger (Philippe), poète dramatique anglais, né vers 1584, m. en 1640. Digne héritier de la gloire de Beaumont et de Fletcher, sinon de Shakspeare. Parmi ses comédies, les meilleures sont : le *Tuteur* et une *Nouvelle manière de payer d'anciennes dettes,* restée au répertoire. Dans ses drames (l'*Esclave*, le *Douaire fatal,* la *Dame de la cité,* le *Grand duc de Florence),* sans échapper à l'invraisemblance ni à l'abus de l'imitation des *autos* espagnols, il a dédaigné, en général, les ressources violentes et les moyens forcés du théâtre de Ford ou de Webster, et s'est tenu dans une région plus saine. Cet infortuné poète, malgré son talent, malgré ses qualités de style, malgré ses succès, mourut misérablement. (*Œuv.*, 1761, 4 vol. in-8°.)

Masson (Jean), littérateur français, né en 1680; réfugié en Hollande et en Angleterre, après la révocation de l'édit de Nantes, m, vers 1750. De commun avec son frère Samuel **Masson,** il mit au jour un gros recueil intitulé : l'*Histoire de la république des lettres* (1712-1718, 15 vol. in-12), dont la lourde architecture et la pesanteur de style les firent surnommer l'un et l'autre « les *maçons de la république des lettres.* » (V. la *Déification du docteur Aristarchus Masso,* par *Saint-Hyacinthe.)*

Masson de Morvilliers (Nicolas), littérateur français, né vers 1740, à Morvilliers, en Lorraine; secrétaire du duc d'Harcourt; m. en 1789. Quelques épigrammes agréablement tournées recommandent ses *Œuvres mêlées en vers et en prose* (1789, in-8°).

Massorah ou **Massore** (en hébreu *massorat,* tradition). Examen critique du texte de l'Ecriture fait par des docteurs juifs. On ne saurait préciser l'exacte valeur du travail critique accompli par les massorètes (*grande* et *petite massorah),* parce qu'on ne peut non plus fixer la date où il a été commencé ou achevé. (Ed. Venise, 1525.)

Matamore (de l'esp. *matar,* tuer, et *Moro,* Maure : tueur de Maures). Au théâtre, type de faux brave, aimant à se vanter, à se surfaire, sans cesse enflant la voix, exagérant la phrase et le geste, mais au fond lâche et poltron, toujours prêt à esquiver le danger et se laissant bâtonner par ceux que n'effrayent pas ses hâbleries prodigieuses et ses fanfaronnades hyperboliques. Sous d'autres noms et d'autres aspects, le bravache est un des personnages ordinaires de la comédie des Grecs. Et les Latins ne se privèrent non plus de s'amuser à ses dépens. De Plaute nous avons le *Miles gloriosus,* le Pyrgopolynice de fameuse mémoire et le Stratophane du *Truculentus.* Disons en passant que, chez le poète latin, les figures de fanfarons sont monstrueusement exagérées. On rencontre maints Fier-à-bras sur le chemin des vieux fabliaux et des anciennes farces. Les forfants abondent sur la scène italienne; et les tranche-montagnes Escobombardon ou Scarabomba ont des allures épiques, chez les Espagnols. Quelle fantaisie dans le mensonge! Quand le matamore ouvre la bouche, on croit entendre le dieu Borée soulever une tempête de ses joues gonflées. Mais élevez aussi la voix, faites un geste, et le héros s'éclipse : il n'est plus là. Chez Baïf *(le Brave)* et surtout dans les *Esbahis* de Grévin, le capitan étale sa rhétorique avec fracas. Il ne se contente plus de terrifier; il veut aussi charmer le monde. C'est un brise-cœurs. Inutile de dire que les grands airs du signor Panthaleone n'en imposent pas plus aux femmes qu'aux hommes. Au XVIIe s. si nous allons au théâtre du Marais, nous y voyons le Matamore de l'*Illusion comique* de Corneille. Comme tous ses pareils il est, d'ailleurs, d'une couardise sans égale. « Une âme de lièvre tremblotte sous la peau de lion hérissé dont il se drape à l'Hercule. » Tel le Châteaufort de Cyrano de Bergerac. Il porte son panache haut comme le ciel; mais une chiquenaude seulement à cette vaillance, et notre homme se tient coi. Tout le tapage effroyable qu'il fait là, comme dans une autre pièce du même genre, jouée en 1637 sous le nom de Maréchal (le *Capitan Matamore)* ne l'empêche pas d'être battu et bafoué. Mais on ne peut tous les nommer. Rappelons seulement encore les exploits du matamore de Scarron et le type qu'a fait revivre, au XIXe s., Théophile Gautier dans son roman du *Capitaine Fracasse.* Le personnage se retrouve également sur les scènes étrangères, par exemple chez le grand comique danois Holberg *(Didier, l'effroi des hommes).* Il est partout.

Et dans la vie ordinaire, on les coudoie souvent, ces fanfarons de bravoure et de mensonge, dont les rodomontades ou les hâbleries n'en imposent qu'aux hommes simples ou aux âmes timides.

Matheolus (MATHIEU ou MATHIOLET, lat.), poète français, né à Boulogne-sur-Mer, en 1260, m. en 1320. Grand ennemi du mariage dont l'expérience ne lui avait pas été favorable, il attaqua cruellement en vers latins le sexe féminin tout entier. Aucune fille d'Ève ne trouvait grâce devant lui. De son poème *(Liber de infortunio suo)*, aujourd'hui perdu, il n'est resté qu'une traduction en rimes françaises (traduction libre et très amplifiée) par Jacques Le Fèvre (XIVe s.).

Mathieu d'Escouchy ou de Coussy, chroniqueur français du XVe s., natif de Quesnay-le-Comte, en Hainaut; continuateur de Monstrelet. Reprenant les faits à l'annnée 1444, il raconta l'histoire d'une partie du règne de Charles VII. La chronique de ce religieux a des airs de ressemblance avec celle de Froissart. De plus, narrateur consciencieux et équitable, Mathieu de Coussy rapporte, sur le ton d'une extrême bonne foi, toutes les scènes que ses yeux ont vues.

Mathieu (PIERRE), littérateur français, né en 1563, à Pesmes, m. en 1621. Avant de devenir historiographe de Henri IV, il essaya de donner un corps, une voix à sa passion d'ancien ligueur, dans une tragédie historique, bien incolore, bien froide sous l'enflure des mots : la *Guisiade,* dédiée au duc de Mayenne et publiée à Lyon en 1589. Il réussit mieux, comme poète, avec ses quatrains moraux : *Tablettes de la vie et de la mort* (1629, in-12). En sa qualité d'historien, il a embrassé l'époque de Louis XI à Louis XIII et l'a racontée avec autant d'impartialité que de candeur, mais sans éclat de style.

Mathisson (FRÉDÉRIC de), poète lyrique allemand, né près de Magdebourg, en 1761; surintendant du théâtre de la cour et bibliothécaire à Stuttgard; m. en 1831. Les premiers maîtres de la littérature allemande, tels que Schiller, ont loué le charme tout apaisant de ses rêveries élégiaques et la sereine limpidité de ses vers descriptifs. On trouve dans les œuvres complètes de M. *(Schriften,* 1825-32, 12 vol.) des chansons et d'attachants mémoires.

Matius (CNEIUS), poète latin du Ier s. av. J.-C.; traducteur de l'*Iliade* en vers iambiques; mimographe; l'un des correspondants de Cicéron. Aulu-Gelle cite quelques-uns de ses vers pour faire admirer certains mots nouveaux et heureux que la langue devait à cet ingénieux écrivain.

Matos Fragoso (JUAN de), poète dramatique espagnol du XVIIe s. Les données originales de ses comédies (le *Fils de la Pierre,* l'*Impossible plus facile; Comedias,* Madrid, 1658, in-4°), habilement intriguées et conduites avec animation le distinguèrent parmi ses émules.

Matthieu-Paris, chroniqueur anglais du XIIIe s., peut-être originaire de Paris, comme semblerait l'indiquer son surnom, moine dans le couvent des bénédictins de Saint-Albans; m. en 1259. Auteur de la *Grande Chronique (Historia major,* éd. pr. Londres, 1841-1844, 5 vol.), dont les développements s'étendent depuis la conquête normande jusqu'à l'année 1259.

Maturin (CHARLES-ROBERT), romancier et poète dramatique irlandais, né en 1782, à Dublin, d'une famille française de réfugiés protestants; prêtre, instituteur ; m. en 1824. Adepte de « l'école frénétique », il poussa jusqu'à l'extravagance le goût des horreurs surnaturelles. Le drame monstrueux de *Bertram,* (1816, trad. fr. de Taylor et Nodier, 1821), entre autres, est une digne production du génie morose et farouche qui s'est plu à retracer dans *Melmoth* (1820, 4 vol.) tous les progrès de la séduction infernale par le désespoir. En revanche, dans la vie réelle, les mœurs de cet émule exalté de Lewis n'étaient que douceur, tendances aimables, insouciance presque trop gaie pour un prêtre et bonne grâce habituelle. Les *Œuv.* du révérend Maturin comprennent aussi un poème riche de pensées graves, l'*Univers,* des *Sermons* d'une éloquence remarquable, et divers autres romans, les *Femmes* ou *Pour et Contre* (1818, 3 vol.), les *Albigeois* (1824, 4 vol.), etc.

Matuszewicz (THADÉE), homme d'État, orateur et poète polonais, m. en 1817; connu pour des opuscules politiques, des pièces de vers et une traduction quasi originale de l'*Imagination* de Delille.

Maubert de Gouvet (JEAN-HENRI), littérateur français, né en 1721 à Rouen, m. en 1767. Il occupa sa pensée de sujets sérieux *(Testament du cardinal Alberoni,* Lausanne, 1753, in-12; *Hist. polit. du siècle,* 1754, 2 vol. in-12, etc.), quoique son existence même, sa vie errante de capucin défroqué, devenu calviniste et finissant par être directeur d'une troupe de comédiens, ressemblât à un roman des plus accidentés et des moins exemplaires.

Maucroix (FRANÇOIS de), poète

français, né en 1619, à Noyon, chanoine à Reims, m. en 1708. Il composa quelques volumes sérieux, homélies, traductions qu'il laissa paraître, et quantité de petits vers libertins, de madrigaux équivoques, qu'il tenait secrets. On a livré depuis lors à la publicité ses lettres, ses contes, ses inspirations légères, et il est resté de Maucroix l'idée d'un homme de beaucoup d'esprit, d'un poète ayant beaucoup de naturel, de grâce, de facilité, mais aussi d'un épicurien assez frivole, d'imagination très libre sur le chapitre des mœurs. Il mourut plein de jours, sans douter un instant de la miséricorde divine, qu'il avait pris à tâche, dit sévèrement Louis Veuillot, de fatiguer pendant soixante ans. (Éd. Louis Paris, Paris, 1854, 2 vol. in-18.)

Maugis d'Aigremont. Chanson de geste du XIIIe s., appartenant au cycle de *Doon de Mayence,* et se rapportant à l'histoire des quatre fils Aymon.

Mauguin (FRANÇOIS), avocat et orateur français, né à Dijon, en 1785; député en 1827; m. en 1854. Au Palais comme à la Chambre, ses harangues furent celles d'un homme politique. Il passait, dans les assemblées, pour un dangereux interpellateur, et brillait surtout dans les luttes de tribune. Les discours de M. sont oubliés; mais son nom reste mêlé aux plus importants débats de l'histoire parlementaire.

Mathieu d'Edesse, chroniqueur arménien, m. en 1144; auteur d'une *Histoire d'Arménie,* de 952 à 1132, dont on a tiré un précieux parti pour l'*Histoire des Croisades.*

Mathieu (saint), surnommé **Lévi**, apôtre et évangéliste, né en Galilée. Le texte original de son Évangile — le premier des quatre dans l'ordre chronologique — avait été composé en syro-chaldaïque. On ne l'a pas conservé. Et c'est sous la forme grecque que cet Évangile, très simple de style, nous est parvenu.

Maupassant (GUY de), romancier français, né près de Fécamp, le 5 août 1850, au château de Miromesnil, m. en 1893, à Paris, après deux années de maladie et de démence. Disciple de Flaubert, il apprit à son école l'art de saisir et de poser les caractères. Il fut vite connu. On acceptait tout de lui. En attendant des œuvres ultérieures —, qui devaient être des romans plus développés *(Une vie, Pierre et Jean, Notre cœur, Fort comme la mort)* —, les contes ou les nouvelles, gaies ou tristes, coulaient de source, infiniment variées *(Contes de la Bécasse, Miss Harriet, Mont-Oriol,* etc.) Particularisant avec une précision surprenante les choses et les gens, procédant avec cette énergie tranquille, avec ce naturel parfait que dénotent tous ses livres, il y marquait aussi, malheureusement, ce complet désouci moral, ce pessimisme désolant et désolé dont il s'accompagna toujours. Écrivain de bonne race, M. avait trempé sa plume dans le courant de la pure langue française. Claire, logique, nerveuse, sa phrase est celle des maîtres.

Maupertuis (PIERRE-LOUIS **Moreau de**), philosophe et savant français, né en 1698, à Saint-Malo; membre de l'Académie des Sciences et de l'Académie française; nommé en 1740 par Frédéric II président de l'Académie de Berlin; m. en 1759. Il fut le premier à soutenir et à mettre en vogue, dans le pays de Descartes, le *newtonianisme (Discours sur la figure des astres,* 1732; *Mesure d'un degré du méridien,* 1737). Néanmoins, doué de plus d'imagination que de profondeur, il mêla bien des vues systématiques à beaucoup d'idées excellentes. (V. la *Vénus physique,* etc.) M. avait du talent et de belles connaissances, des lumières et de l'esprit. Un orgueil excessif, le besoin de se singulariser, les susceptibilités d'un caractère inquiet, ombrageux, nuisirent à ses qualités et dérangèrent sa vie. Voltaire, qui, pendant vingt années, l'avait appelé un génie sublime, se brouilla plus tard avec lui et depuis lors n'arrêta plus de le ridiculiser comme homme, comme savant et surtout comme philosophe idéaliste et chrétien.

Maurice de Sulli. Voy. **Morice.**

Maury (ALFRED), érudit français, né à Meaux, en 1817, m. en fév. 1892. Docteur ès lettres, docteur en droit, docteur ès sciences mathématiques, directeur général des Archives, professeur au Collège de France, A. M. avait exploré les champs les plus variés du savoir: l'archéologie, l'ethnologie, l'histoire, les sciences physiques, en appliquant à toutes les formes de l'érudition la sûre méthode de l'esprit critique. Son œuvre fondamentale est l'*Hist. des religions de la Grèce* (1857-60, 3 vol. in-8°), la collection la plus riche en notre langue, de documents relatifs aux idées religieuses de l'Hellade.

Maury (JEAN **Suffrein,** cardinal), orateur français, né en 1746, à Valréas, dans le Comtat-Venaissin, fils d'un humble cordonnier; venu à Paris comme abbé-précepteur; mentionné à l'Académie en 1772, pour un *Éloge de Fénelon;* appelé à prêcher devant le roi, à Versailles; reçu à l'Académie, en 1785; député du clergé aux États-Généraux de 1789, où il osa, presque seul, défendre l'Église et la royauté contre

un antagoniste tel que Mirabeau; créé cardinal en 1794; m. en 1817. La fortune, les intérêts, autant que les convictions de cet homme habile, qui, parti de très bas, s'était toujours montré avide de parvenir au plus haut, l'attachèrent à la défense de l'ancien ordre de choses et des privilèges d'une société mourante. Il y déploya, en même temps que toute l'ardeur d'un zèle intéressé, toutes les ressources d'une nature très souple. Logicien serré, rhéteur instruit, orateur abondant, il avait les qualités et les défauts d'un sophiste: la hardiesse, la confiance en soi-même, une imperturbable présence d'esprit; et d'autre part beaucoup de redondance, l'abus des citations et des paralogismes amassés à défaut de bonnes raisons, le défaut de mesure et le goût déclamatoire. Plus durables que ses discours est un de ses livres, l'excellent *Essai sur l'éloquence de la chaire*, qui parut en 1810.

Mavrocordato (ALEXANDRE), littérateur grec, né vers 1637, à Constantinople; nommé grand interprète de la Porte et « confident des secrets de l'Empire »: m. en 1709. Inaugura par l'enseignement, par les livres, par une féconde initiative et la protection qu'il accorda à la jeunesse studieuse, le prochain réveil scientifique et littéraire de la Grèce. Ses ouvrages (des traités de philosophie ou de rhétorique, des commentaires et des lettres) offraient à l'imitation des nouveaux venus des modèles d'élégance et de correction. Il les avait écrits en grec ancien.

Son fils NICOLAS M., hospodar de Moldavie, puis de Valachie, suivit l'exemple paternel et contribua de même au développement rapide de l'instruction nationale. (Le *Livre des devoirs*, Bucharest, 1719.)

Maxime. Proposition générale qui sert de principe, de règle dans un art, une science; et particulièrement en matière de politique et de morale. — Au pl. recueil de préceptes.

Tous les anciens sages, chez les Egyptiens, les Babyloniens, les Perses, les Bactriens, les Indiens, les Chinois, ou parmi les Grecs, étaient célèbres par leurs excellentes maximes ou sentences qu'ils avaient renouvelées d'une tradition lointaine. L'ensemble de leurs pensées forme avec celles des principaux philosophes ou éducateurs de l'âme moderne ce qu'on pourrait appeler la sagesse des nations.

Maxime de Tyr, Μάξιμος Τύριος, philosophe grec platonicien du IIe s. ap. J.-C., qu'il ne faut pas confondre avec le stoïcien Maximus, l'un des maîtres de Marc-Aurèle. Les quarante-et-une *Dissertations* qui nous viennent de lui représentent une série de petits traités sur des questions de philosophie morale. (Rome, 1517, in-fol.; bonne éd. moderne par Dübner, collect. Didot; trad. fr. de Combe-Dounous, Paris, 1803, 2 vol. in-8°.) M. de Tyr est le commentateur judicieux et sage des pensées de Platon, mises à la portée de tous les esprits.

Maxime d'Éphèse et Maxime de Tyr, philosophes grecs du IVe s. ap. J.-C.; l'un et l'autre précepteurs de Julien. Le premier pour avoir refusé de trahir le secret d'une conjuration fut mis à mort sous Valens.

Maximien, *Maximianus*, poète élégiaque latin du Ve ou du VIe s.; le véritable auteur des six élégies attribuées à Gallus. (*Cornelii Galli fragmenta*, éd. Gauricus, Venise, 1501, in-8°.)

Maximilien Ier, empereur d'Allemagne, né en 1459, élu roi des Romains en 1486, proclamé empereur en 1493; m. en 1519. Ce prince chevaleresque, épris de fêtes, de tournois et d'entreprises hardies, et, néanmoins affable, juste et bienfaisant, mais téméraire, prodigue et d'une incroyable légèreté d'esprit, eut le mérite d'aimer les lettres, les sciences, les arts et d'en favoriser l'essor. Lui-même composa de nombreux ouvrages, soit en vers, soit en prose, la plupart roulant sur des sujets didactiques: pêche, équitation, fauconnerie, jardinage, blason, chasse ou guerre. On l'a représenté à tort comme l'auteur du *Theuerdank*.

May (THOMAS), poète anglais, né vers 1594, m. en 1650. Sa traduction des *Géorgiques* (1622) et de la *Pharsale* (1627), ses poèmes nationaux, ses tragédies pseudo-classiques de *Cléopâtre* et d'*Antigone*, une certaine *Histoire du Parlement d'Angleterre* (Londres, 1667, in-fol., trad. franç., Paris, 1823), qu'on a appelée « un très agréable libelle » lui valurent quelque réputation, en sa patrie et à l'étranger.

Maya. Groupe d'idiomes américains, en usage dans le Yucatan et comprenant le *maya* proprement dit au nord, le *quiché*, le *huastek*, au nord-est de Mexico.

Mayeur de Saint-Paul (FRANÇOIS-MARIE **Mayeur**, dit), auteur dramatique français, né en 1758, à Paris; comédien et directeur de théâtre; m. en 1818. En dehors de ses pièces (la *Pomme ou le prix de la beauté*, 1777, etc.), l'attrait du scandale fit un succès de mauvais aloi à sa publication: le *Chroniqueur désœuvré ou l'Espion des boulevards* (Londres, 1782-83, 2 vol. in-8°.)

Maynard (FRANÇOIS), poète français, né en 1582, à Toulouse, président au présidial d'Aurillac, m. dans cette ville en 1646. Secrétaire d'abord de la reine Marguerite, première femme de Henri IV, il vit la cour, se lia avec Desportes et Regnier. Il se fit l'élève ou

l'écolier de Malherbe. Le maître estimait sa pureté, mais il lui refusait la force. Ce qui distingue Maynard, c'est surtout la netteté. Pellisson croit en avoir découvert le secret dans le soin que prenait le poète de détacher ses vers les uns des autres en renfermant dans chacun un sens déterminé. Il relevait d'un haut langage les idées justes qui coulaient de sa veine purement française. (V. ses odes à la *Belle Vieille*, à Alcippe sur le néant de toute chose; *Œuv.*, Paris, 1623 et 1639; rééd. de Prosper Blanchemain, 1861-67, in-12.)

Mazade (CHARLES de), publiciste français, membre de l'Académie, né à Castelsarrazin en 1821, m. en 1893. Par un demi-siècle de collaboration constante à la *Revue des Deux Mondes* et les nombreux volumes qui en résultèrent, il a laissé une trace visible dans l'histoire politique et littéraire de son temps.

Mazarin (GIULIO **Mazarini**, cardinal), célèbre homme d'État, né à Rome, en 1602, venu en France sous Richelieu; ministre de 1642 à 1661, c'est-à-dire jusqu'à sa mort. Héritier et continuateur de la politique de Richelieu, comparable au grand cardinal par la faculté du travail, la pénétration d'esprit et la fécondité des moyens, doué d'une finesse merveilleuse pour connaître et conduire les hommes, cet habile ministre joua dans les affaires de son temps un rôle inoubliable. On doit rappeler aussi qu'il protégea les arts très efficacement. Si, tout occupé de politique intérieure et extérieure, on le vit trop négliger l'agriculture, le commerce et la marine, il manifesta toujours le goût le plus vif pour les livres. Dans sa jeunesse il avait cultivé les lettres avec succès. Parvenu au pouvoir, il fonda des institutions telles que l'Académie de peinture et de sculpture, introduisit l'opéra en France, institua le Collège des Quatre-Nations, réserva à la ville de Paris une magnifique bibliothèque — la Mazarine —, soutint et encouragea les auteurs. On a publié de nos jours l'importante correspondance politique du cardinal de Mazarin.









Caricatures contre **Mazarin (mazarinades)**, d'après les estampes de la Bibliothèque nationale.

Mazarinades. Nom donné aux pamphlets et chansons publiés contre Mazarin pendant la Fronde. Ce fut alors une épidémie de libelles. On en débitait une trentaine par

semaine. Tout le monde s'en mêlait. A côté des écrivains d'échoppe, on cite une cuisinière qui composait son pamphlet, elle aussi, en râclant ses légumes. Un millier de colporteurs étaient employés à distribuer cette « fournée » de libelles tant en vers qu'en prose, tant en latin qu'en français. Le parlement, les prélats, les docteurs, prêtres, moines, chevaliers, avocats, les procureurs et leurs clercs écrivaient des mazarinades pour ou contre. Il y eut plus de soixante volumes de pièces imprimées, durant le cours de la guerre civile (*Bibliographie des Mazar.*, Paris, 1855, 3 v. in-8°), mais on ne saurait garantir qu'il s'y trouve seulement cent feuilles méritant qu'on les lise.

Mazdéisme. La religion de Zoroastre. Cette religion trente fois séculaire, qui a toujours soutenu les Parsis dans leur longue vie d'exil, est une des plus belles du monde par les fruits qu'elle a portés. Les bonnes pensées, les bonnes paroles et les bonnes actions, voilà les trois mots sur lesquels repose la morale zoroastrienne.

Mazères (ÉDOUARD-JOSEPH-ENNEMOND), auteur dramatique français, né à Paris, en 1796; m. en 1866. L'un des plus ingénieux collaborateurs de Picard, d'Empis et de Scribe, il donna seul quelques charmantes comédies, comme le *Jeune mari* (1826), resté au répertoire du Théâtre-Français, *Une heure de veuvage* (1822), le *Collier de Perles* (1851).

Mazois (CHARLES-FRANÇOIS), architecte et antiquaire français, né en 1783, à Lorient, m. en 1826. Non content d'élever, en réalité, des constructions remarquables, à la moderne, il trouva, sur l'antique, des sujets de reconstructions archéologiques et littéraires, aussi ingénieuses qu'exactes. (Les *Ruines de Pompéi*, Paris, 1800-11, 2 v. in-fol., complétés par Gace, 1838, in-fol.; le *Palais de Scaurus ou descript. d'une maison romaine*, Paris, 1819, in-4°, 1822, 1839, in-8°.)

Mazza (ANGELO), poète italien, né à Parme, en 1741, m. en 1817. Il excellait, particulièrement, à revêtir les idées métaphysiques d'images sensibles et pittoresques. (*Opere*, Parme, 1721, 6 v. in-8°.)

Mazzuchelli (JEAN-MARIE, comte de), biographe italien, né à Brescia, en 1707; membre de toutes les académies de son pays et correspondant de nombreuses sociétés étrangères; m. en 1765. Il posa les bases d'un monumental recueil biographique et littéraire intitulé: *Gli Scrittori d'Italia, cioe notizie storiche e critiche*, Brescia, 1753-63, I-II in-fol.), continué, après sa mort, par Rodella, dans des proportions beaucoup plus réduites.

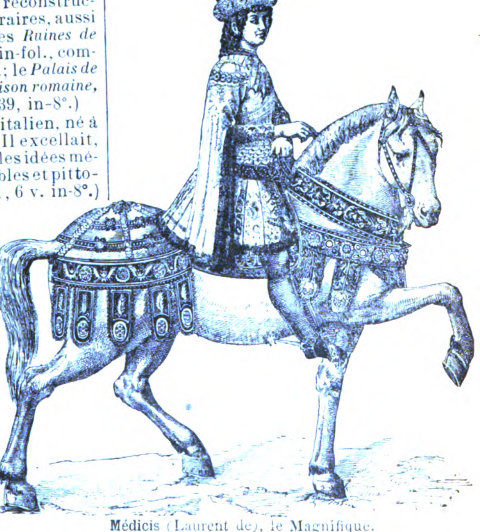
Mécène (C. CILNIUS Mœcenas), chevalier et homme d'État romain, né vers 70, m. l'an 8 av. J.-C.; favori d'Auguste, protecteur des lettres et des arts, poète lui-même (v. le *Mœcenatiana* d'Alb. Lion, Gœttingue, 1846, in-8°). — « Où sont les Mécène et les Proculeius? s'écriait Juvénal. Alors les dons égalaient le génie. » — Grâce aux louanges reconnaissantes de Virgile et d'Horace, les siècles ont adopté son nom, pour en faire honneur à tous ceux, privilégiés du sort et de la fortune, qui prennent les lettres sous leur patronage puissant et généreux.

Mède. Voy. **Assyriologie** et **pehlvi.**

Médecine expérimentale (Introduction à la). Voy. **Bernard** (Claude).

Médée. Voy. **Euripide.**

Medhurst (WALTER-HENRY), célèbre sinologue anglais, né à Londres, en 1796; missionnaire en Chine et dans les Indes, m. en 1857. Extraordinaires étaient ses facultés de polyglotte qui lui permettaient d'écrire, à volonté, en anglais, en hollandais, en français, pour les Européens, en chinois, en japonais, en javanais, pour les Orientaux. (*Chinese Repertory* [Répertoire chinois], Canton, 1838-51, 20 v.; *Chinese Miscellanies* [Mélanges chinois], Shang-Haï, 1849-53, 3 vol.; etc.)



Médicis (Laurent de), le Magnifique.

Médicis (LAURENT de), surnommé

le Magnifique, homme d'État italien et protecteur des lettres, né en 1448; chef de la république de Florence; m. en 1492. Tout le temps qu'il pouvait dérober au tumulte des affaires, à ses devoirs de prince, de magistrat, il le consacra à l'étude, à des improvisations en latin et en italien, à la poésie, à des entretiens philosophiques avec les plus illustres savants, dont il avait fait sa compagnie préférée. Pour ne citer qu'une partie de ses compositions, les joies turbulentes du carnaval lui inspirèrent des chants *(Canti carnavaleschi)* étincelants de poésie, mais plus païens que chrétiens en leur libre expression. Fervent zélateur de l'art antique, L. de M. dépensa tous ses revenus et jusqu'à sa fortune privée pour embellir sa patrie.

Médicis (JEAN de). Voy. **Léon X**.

Mégasthène, géographe et historien grec du IIIe s. av. J. C.; descripteur des Indes (τὰ Ἰνδικά), exact pour tout ce qu'il avait observé de ses yeux, comme envoyé de Seleucus Nicator auprès du roi Sandracotus; crédule et fabuleux pour ce qu'il avait recueilli des autres. *(Fragm.*, ap. Schwanbeck, Bonn, 1846, in-8°.)

Méhégan (GUILLAUME-ALEXANDRE, chevalier de), littérateur français, né en 1721, à Lasalle, dans le Gard, m. en 1766. Les *Tableaux de l'histoire moderne,* qu'il mit au jour, de 1766 à 1778, furent son travail le plus marquant. Il avait su s'y préserver, en partie tout au moins, du caprice et du préjugé si fréquents dans l'*Essai sur les mœurs* de Voltaire; mais ces pages, comme celles de *Zoroastre, histoire traduite du chaldéen* (1751, in-18), réimprimées sous ce titre: *De l'origine des Guèbres ou la religion naturelle mise en action)* respirent trop l'afféterie.

Meibom, lat. *Meibomius*, nom d'une famille d'érudits et d'humanistes allemands : HENRI **Meibom,** dit l'*Ancien* (1555-1625), JEAN-HENRI **Meibom,** son fils (1590-1655), HENRI **Meibom,** *le Jeune*, son petit-fils (1638-1700), et MARC **Meibom** (1630-1711), pensionnaire de Christine de Suède. Ils se distinguèrent par leur goût de l'antiquité latine, par des opuscules variés, d'ingénieuses recherches et même des travaux importants. Jean-Henri Meibom, entre autres, restitua, d'une manière aussi exacte qu'intéressante, la biographie de Mécène, le célèbre favori d'Auguste.

Meilhac (HENRI). Voy. **Supplément**.

Meiners (CHRISTOPHE), historien et philosophe allemand, né en 1747, à Warstadt (Hanovre); prorecteur à l'Université de Gœttingue; m. en 1810. A laissé de nombreux travaux relatifs spécialement à l'histoire des mœurs, des idées et de la science chez les anciens peuples, Egyptiens, Grecs ou Romains, comparés aux modernes. (Voy. aussi l'*Hist. de la femme*, Hanovre, 1798-1800, 4 vol., l'*Hist. générale et crit. des religions,* 1806-07, 2 vol.) Disciple en philosophie de J.-J. Rousseau, c'était un esprit curieux et chercheur, autant qu'un érudit. Volontiers il se laissait séduire à l'attrait d'hypothèses aventureuses, que tout l'effort de sa science ne parvenait pas toujours à justifier.

Meissen (HENRI de), surnommé **Frauenlob,** poète lyrique allemand, l'un des principaux meistersaencer, né vers 1260, m. en 1318. Sa mémoire resta chère aux dames, dont il avait chanté les louanges avec ferveur et fidélité. *(Poés.,* éd. Ettmuller, Quedlinbourg, 1843.)

Meissner (AUGUSTE-GOTTLIEB), romancier et dramaturge allemand, né à Bauzen, en 1753, m. en 1807. Une imagination vive entretenue par des connaissances variées lui permit de cultiver surtout avec succès le roman historique. *(Esquisses* [Skizzen], Leipzig, 1778-96, 14 recueils, etc.) En 1780, il avait frappé l'attention avec le drame vigoureux de *Jean de Souabe*.

Meissner (ALFRED), poète et romancier allemand, né en 1822, m. en 1885. Des poésies lyriques, enflammées de l'amour du pays et du sentiment de la liberté, ou pénétrées d'une mélancolie profonde, des drames où il apparut aux théoriciens de la jeune Allemagne comme l'un des régénérateurs du théâtre; enfin des romans, et son livre des *Etudes révolutionnaires* (1848) qui furent très remarquées, en ont fait un des représentants les plus en renom de l'école autrichienne.

Meistersinger ou **Meistersaenger,** *(Maîtres chanteurs)*. Confrérie allemande d'artisans, poètes et musiciens, constituée au commencement du XIVe siècle. Ils marquèrent l'avènement de la poésie bourgeoise et populaire, succédant à la poésie aristocratique des *Chanteurs d'amour* (Voy. *Minnesinger)*. En leurs accents plus âpres, ceux-là tenaient à exprimer des sentiments non moins dignes d'intérêt que les fêtes du cœur: c'étaient les aspirations et les revendications de leurs classes. Ils reprochèrent aux nobles les vexations qu'ils avaient à souffrir d'eux, leurs mœurs et leur orgueil; aux ministres de la religion leurs écarts de pénitence, à chacun ses travers et répandirent à poignées le sel de la satire. Le tailleur de pierres Henri de Mügelin et le fameux cordonnier Hans Sachs appartinrent à la corporation des *Meistersinger.*

Mékhitaristes. Membres d'une société ecclésiastique et littéraire, arménienne d'origine et catholique de religion, qui fut fondée en 1701, à Constantinople, par l'abbé Pierre Mékhitar (m. en 1749), et qui établit ensuite le centre de son action au couvent de Saint-

Lazare, à Venise. Cette congrégation a déployé un zèle notoire pour l'étude des sciences sacrées, pour la recherche et la publication des anciens ouvrages manuscrits de la littérature arménienne.

Mela (Pomponius), géographe latin du Ier s. apr. J.-C., né dans la Bétique. Il nous a laissé trois livres *De situ orbis,* ou *Choregraphia* (éd. princeps, 1471, in-4°; éd. et trad. nombr.; biblioth. Panckouke, 1843, in-8°). C'est un ouvrage fait sans critique, muet sur la statistique et l'administration, très incomplet sur la configuration des terres, et où domine surtout le point de vue de l'art. Le style de Mela est fleuri, recherché, un peu mêlé de fausse rhétorique.

Mélanchton (Philippe) — de son vrai nom Schwartzerd [terre noire], en grec *μέλας χθών* — célèbre théologien et érudit allemand, né en 1497, à Bretten, dans le palatinat du Rhin; d'abord lié avec Luther, pour lequel en 1530 il rédigea l'acte de la confession d'Augsbourg; propagateur de la Réforme en Bohême; m. en 1560. Animé d'un esprit de transaction, qui lui aliéna nombre de sectaires, il tenta de faire prévaloir parmi les disputes intérieures de la nouvelle Eglise une influence pacificatrice. Par sa vertu, sa modération et toute sorte de bons offices, il s'efforça d'entretenir un certain accord entre tous. Mais il mourut après avoir vainement essayé d'apaiser les querelles qui s'étaient élevées entre les protestants et les calvinistes, A la douceur de caractère, que lui a reconnu Bossuet, Mélanchton joignait un esprit vif et heureux, une conception surprenante, et savait orner une ample érudition par l'élégance et la politesse du style. On le regardait comme seul capable de succéder à Erasme dans la littérature. Durant sa vie entière, il n'eut rien de plus à cœur que d'aider aux progrès des études classiques. Il travailla très efficacement à l'organisation des gymnases de l'Allemagne. Son influence de professeur fut extraordinaire. Quand il enseignait le grec à Wittenberg, sa maison était une école publique de grec et de latin. Ses conseils en matière d'enseignement étaient recherchés de toutes parts: on vit à ses leçons jusqu'à deux mille auditeurs. Ce fut sa gloire très particulière qu'à côté de ceux qui exhumaient les monuments de l'antiquité et, selon le mot de Nisard, étaient souvent éblouis eux-mêmes par le flambeau qu'ils rallumaient, Mélanchton faisait arriver jusqu'aux petits enfants quelques lueurs de la sagesse antique. (*Grammatica latina,* Nuremberg, 1547, etc.) En outre il rétablit l'empire de la vraie dialectique dans toutes les branches des connaissances humaines. (*Opera,* Wittenberg, 1561-64 et 1680-83, 4 vol in-fol. J. Mantius a publié un recueil des *Lettres* de M., à Bâle, en 1566.)

Mélanges. Titre de certains recueils composés de pièces de prose ou de poésies, de petits ouvrages sur différents sujets. Mélanges d'histoire, de littérature.

Méléagre, poète grec du Ier s. av. J.-C., né à Gadara, en Palestine. De tous les chantres maniérés et subtils qui sortirent de l'école d'Anacréon, Méléagre, l'ingénieux collecteur de la première *Anthologie,* est le plus délicat. Chacune de ces cent trente et une petites pièces de vers — des épigrammes dans le genre descriptif ou érotique — a le charme d'une courte mélodie. Il fut le poète inspiré de la tendresse. Après lui, écrit Paul de Saint-Victor, les Alexandrins et les Romains pourront venir: la vénusté grecque sourit dans Méléagre pour la dernière fois.

Mélèce Syrique, théologien grec, né en 1586; proto-syncelle de l'église métropolitaine de Constantinople où il se montra l'adversaire du patriarche Cyrille Lucar; m. en 1662.

Melendez Valdez (Juan), poète espagnol, né en 1754, près de Badajoz; nommé directeur de l'Instruction publique sous le règne de Joseph Bonaparte dont il avait embrassé la cause; exilé par la Restauration; m. à Montpellier, en 1817. Des odes anacréontiques, pleines de douceur et d'harmonie, et de charmantes églogues, sont le meilleur de sa production. S'arrêtant aux agréments de la forme beaucoup plus qu'à la valeur du fond, Bouterweck l'appela le poète des grâces. D'autres critiques ont surnommé Melendez Valdez « le restaurateur du Parnasse espagnol ». (*Poesias,* Bibl. de Aut. esp., t. LXIII.)

Mélesville. Voy. **Duveyrier.**

Meli (Giovanni), poète italien, né à Palerme en 1740; m. en 1815. Il chanta les bergers et les pêcheurs avec la grâce et la naïve simplicité, qui sont le charme des bucolistes. Bien qu'il se fût contenté de l'idiome local pour exprimer fidèlement le langage même de la nature ou pour décrire des scènes exquises, l'Italie tout entière a tiré gloire de son heureux talent, qui s'exerça aussi avec succès dans le genre bernesque (la *Fée galante),* dans l'ode anacréontique, l'élégie et la fable. (*Œuv.,* Palerme, 1814, 7 vol. in-8°; pl. rééd.) Ce délicat poète, qu'on a surnommé le Théocrite sicilien, était, en outre, un savant: il professa la chimie à l'Université de Palerme.

Méliadus de Leonnois. Roman d'aventures anonyme et en prose, du XVe s., appartenant au cycle de la Table Ronde.

Mélissus ou Mélissos, philosophe grec de l'école éléatique, né à Samos, vers 430 av. J.-C. (V. les *Fragm.* de son traité *De l'Etre et de la nature,* dans la Bibl. Didot.)

Meliton (saint), écrivain ecclésiastique grec ; évêque de Sardes en Lydie; m. vers 175. Adressa, en 170, à l'empereur Marc-Aurèle, une *Apologie du christianisme.* (*Fragm.* de M., ap. Routh, *Reliquiæ sacræ,* Oxford, 1814, in-8°.)

Mello (don FRANCISCO MANOEL de), historien espagnol, né à Lisbonne, le 23 nov. 1611, m. en 1667. Officier portugais au service des armées royales et castillanes, homme d'action et d'esprit, intelligence ferme et pénétrante, mêlé aux mouvements politiques de son époque et profondément instruit surtout des mœurs et des habitudes de la Catalogne, il écrivit en espagnol l'*Histoire des premiers troubles* de cette province (1645), qui l'a placé tout auprès des écrivains les plus remarquables.

Mélodrame. Sorte de drame populaire, où sont, de préférence, accumulées les situations violentes et les péripéties à grand effet. Ce fut d'abord, en France, une sorte de genre mixte créé au XVIIIe s., quand l'interdiction eut été faite aux théâtres secondaires d'exploiter les genres de pièces qu'on représentait à l'Académie royale de musique et à la Comédie-Française. Le m. désigna, en premier lieu, un drame en musique ; puis ce terme vint à exprimer un amalgame étrange de tragédie, de drame bourgeois, de comédie, de danse et de musique. L'action, resserrée généralement en trois actes, y était toujours à peu près la même et se passait d'ordinaire entre quatre personnages principaux: un tyran souillé de vices, prince ou chef de brigands; une héroïne, bourgeoise ou princesse, douée de toutes les vertus et persécutée par le tyran, le traître ; un amant de cette victime infortunée, la délivrant au moment du péril et tirant de l'ennemi une vengeance exemplaire ; enfin un niais, souvent poltron, quelquefois gourmand, ou possédant simultanément ces caractères afin d'égayer de temps en temps un spectacle aussi sombre. Les ingénieux dramaturges de la première moitié du XIXe s. en élargirent le cadre. Il y eut un moment de grande vogue populaire pour le mélodrame, quand il régnait en maître sur les scènes du boulevard du Temple, surnommé par la chronique dramatique : *le boulevard du Crime.* Là ne manquaient jamais leur effet les trucs saisissants et les ficelles larmoyantes. De grandes phrases sifflantes et ronflantes y accompagnaient à merveille les grondements de l'orage et les éclats de la foudre. Un public fervent y retrouvait à heure fixe ces spectacles qui le faisaient frémir. On pleurait sur la jeune fille chargée de fers ; on s'attendrissait sur le *fils de nos maîtres perdu* et la *croix de ma mère retrouvée ;* on tremblait pour le voyageur à carrick et à portefeuille traversant le pont du torrent, ou s'aventurant au carrefour de la forêt ; les cœurs se serraient à entendre ces bandits, ces traîtres qui parlaient toujours de pendre ou de massacrer. Des hommes féconds en inventions terribles : Pixérécourt, Ducange, Bouchardy, Dennery, Anicet Bourgeois répétaient avec un succès toujours égal les chocs du crime et de la vertu, le duel du mal triomphant et de la justice vengeresse, les manœuvres contraires du poison et du contre-poison. Très dédaigné, maintenant, le m. a perdu sa vogue. On tourne en raillerie la vulgarité de ses moyens et de ses effets. Il n'ose plus se risquer au théâtre sous son véritable nom. Certains des auteurs qui l'exploitèrent, au moment de son plus grand succès, n'en étaient pas moins des gens fort habiles à choisir les traits qui font impression sur le peuple, à fonder sur quelques combinaisons extraordinaires d'événements des séries d'incidents et de péripéties, à varier les surprises de la mise en scène et à démêler finalement les intrigues les plus touffues.

Les Anglais et les Allemands, les premiers surtout (voy. **Lewis**, etc.), qui ont recherché souvent avec prédilection l'horrible au théâtre ont eu aussi, et en abondance, leurs vrais mélodrames. Mais ils les ont appelés des *drames.*

Memmius (CAIUS GEMELLIUS), poète et orateur romain, tribun du peuple en 66 av. J.-C. ; ami de Lucrèce qui lui dédia ses poèmes ; et signalé par Cicéron comme un éloquent imitateur des Grecs.

Memnon, écrivain grec du Ier ou du IIe s. de notre ère ; l'historien de sa ville natale, Héraclée du Pont. (*Fragm.*, ap. Orelli, Oxford, 1597, in-16 et collect. Didot.)

Mémoire. Faculté par laquelle l'âme conserve et réveille en elle-même des souvenirs. Les effets de la mémoire résultent de de trois actes : apprendre, retenir, se rappeler. C'est l'agent le plus actif de l'expérience ; c'est aussi le plus grand et le plus indispensable des dons de l'intelligence, celui qui fait au moins la moitié du génie.

Mena (JUAN de), poète espagnol, surnommé l'Ennius castillan, favori de Jean II et l'historiographe de son règne ; né à Cordoue vers 1411, mort en 1456. Son obscur *Labyrinthe (Laberinto),* où il imite le cercle dantesque en remplaçant les sombres damnés florentins par des épisodes allégoriques de l'histoire contemporaine de l'Espagne ; ses *Siete peccados mortales,* d'une subtilité toute métaphysique, et sa *Coronacion* lui valurent une grande réputation. Le faux goût, la recherche, l'amas d'une érudition mythologique et pédantesque, gâtaient toutes ses poésies, sans faire tort momentanément à sa gloire, parce que ces défauts étaient ceux de l'époque et paraissaient alors des qualités. (*Obras*, éd. Sanchez, Madrid, 1804.)

Ménage (GILLES), érudit français, né à Angers, en 1603, m. en 1692. Tout ensemble avocat, grammairien, jurisconsulte, historien, philosophe et bel esprit, sans s'être montré supérieur dans aucun genre, critique plus mordant que sûr parce que sa mémoire pro-

digieuse ne l'empêchait point d'avoir une imagination très sèche, fort recherché dans le monde et souvent plastronné des uns et des autres pour ses travers, pour cet amour-propre extraordinaire, cette susceptibilité pédante et cette fureur de polémique, qui le tenaient constamment en querelle, Gilles Ménage avec ses qualités et ses nuances, son savoir réel et ses insuffisances, son grec, son latin, ses belles marquises, ses dissertations sur des riens, ses batailles de plume et ses plagiats, est resté comme un des types les plus curieux des lettres et de la société françaises, au XVIIᵉ s. (*Requête des Dictionnaires,* satire en vers contre le *Dictionnaire* de l'Académie ; *Orig. de la langue franç., Origini della langua italiana,* etc.)

Ménager de Paris (le). Traité de morale et d'économie domestique, composé en 1393 par un Parisien pour l'éducation de sa femme, et traitant, sous une forme agréable, des devoirs de la femme en général, comme épouse ou comme maîtresse de maison. (Ed. des *Bibliophiles franç.,* Paris, 1847.)

Ménandre, Μένανδρος, célèbre poète grec, né à Athènes, en 342 av. J.-C., m. en 290. Doué d'un génie inventif et d'une élocution facile, observateur admirablement sagace des convenances, des caractères et des passions, il tint le premier rang dans la troisième période de la comédie grecque appelée *comédie nouvelle,* où ne figuraient plus ni la parabase ni les chœurs et qui, sans alliage de la satire politique ou du pamphlet personnel, représentait la véritable comédie de mœurs, retrouvée de nos jours, par Molière. Malheureusement à son nom s'attache le souvenir d'une des pertes les plus regrettables de l'art. Des cent cinq ou cent dix pièces qu'il composa, figurant la vie sous toutes ses formes, il n'est resté que des fragments, pas même des fragments, la poussière d'un marbre brisé, comme a si bien dit Villemain. M. faisait les délices des hommes de goût. Grecs et Romains le citaient pour modèle. Auprès de lui, son imitateur, Térence, « le Virgile de la comédie latine, » et « le plus grec des poètes romains », n'était encore, suivant l'expression de Jules César, qu'un « *demi Ménandre* ». Il est perdu depuis le commencement du XIVᵉ siècle. (Voy. pour la traduction franç. des fragments de Ménandre, Raoul-Rochette, nouv. édit. du *Théâtre grec* du P. Brumoy, t. XVI, 1825, in-8°.) Voy. **Supplément.**

Mencius, forme latinisée du nom de Meng-Tsé ou Meng-Tseu, célèbre philosophe chinois, disciple de Tseu-Sse, petit-fils de Confucius, né vers la fin du IVᵉ s. avant notre ère, dans la ville de Tseou, m. vers 314. Il a renouvelé et perfectionné la doctrine de Confucius. Il y ajoute tout particulièrement une politique déjà libérale, selon laquelle le prince est inférieur au peuple. D'un style incisif, où l'ironie se joint à la force, il demande une meilleure répartition de la propriété et des impôts. Son traité de morale, l'un des quatre livres classiques de la Chine, a été traduit en anglais par David Collie (*the Chine classical works commonly called the Four-Books,* Malacca, 1828, in-8°), et en français par Pauthier (Paris, 1841-1856, in-12).

Mendès (CATULLE), littérateur français, né à Bordeaux, en 1840. Poète lyrique, du groupe des Parnassiens (v. ce mot), se distinguant des autres par quelque chose d'aigu et de précieux, par une certaine pointe, qui est sa marque. (*Poés. compl.,* 3 vol. in-12); et romancier sensualiste, très fécond.

Mendelssohn (MOÏSE), célèbre philosophe allemand, né en 1729, à Dessau d'un pauvre maître d'école juif nommé Mendel; élevé dans un extrême dénuement; rendu par le commerce, par l'industrie, indépendant et fortuné; m. en 1816. Nouveau Luther, il traduisit en langue vulgaire une partie de la Bible hébraïque. Il marcha surtout sur les traces de Platon, en produisant ce chef-d'œuvre : le *Phédon, ou de l'Immortalité de l'âme* (Berlin, 1767), qu'on a traduit dans toutes les langues de l'Europe. Ce fut un doux et éloquent philosophe, un apôtre de la tolérance et du progrès. Ses doctrines très élevées, très pures, dignes de la belle forme littéraire dont elles sont revêtues, procédaient du maître de l'Académie, de Leibnitz et de Wolf. (*Œuv. compl.,* Leipzig, 1843-45, 7 vol. in-8°.)

Mendoza (DIEGO-HURTADO de), historien, romancier et homme d'État espagnol, né à Grenade, en 1503 ; chargé de diverses missions où il acquit le renom du plus habile ambassadeur de son pays; m. en 1575. Il servit avec autant d'éclat la fiction et la vérité, le roman et l'histoire. Son *Lazarillo de Tormes* (1553), un chef-d'œuvre de style humoristique a provoqué toute une littérature spéciale, vouée à la représentation des types populaires espagnols : la littérature picaresque. D'autre part, son *Histoire de la guerre contre les Morisques de Grenade* (1610; éd. plus complète, Valence, 1776, in-4°), d'une expression si vigoureuse l'a mis au premier rang des serieux prosateurs. Il y rivalise pour l'énergique concision, avec l'écrivain latin qu'il avait choisi justement comme modèle, avec Salluste.

Ménecier de Lille. Voy. **Perceval.**

Menendes y Pelayo, littérateur espagnol de la seconde moitié du XIXe s.; versificateur érudit, surtout digne de sa réputation comme savant et comme historien.

Ménestrel. Au moyen âge, Poète et musicien qui allait de château en château, ou de ville en ville, chantant des vers et récitant des fabliaux. La masse du peuple accourait alors autour du jongleur ou du ménestrel, partout où il lui plaisait de s'arrêter pour débiter d'anciennes cantilènes, des poèmes héroïques, des lais ou des fabliaux, en s'accompagnant de la rote ou de la vielle.

Ménestrier (le P. CLAUDE-FRANÇOIS), érudit français de l'orde des Jésuites, né en 1631 à Lyon, m. en 1705. Avec plus de zèle et d'abondance que d'élégance littéraire et de discernement critique, il travailla beaucoup pour la science du blason, des emblèmes et des devises. (Le *Véritable art du blason,* Lyon, 1658, in-12; l'*Art des emblêmes,* 1662, in-8°; *Traité des tournois,* 1669, in-4°; la *Science et l'art des devises,* 1686, in-8°; *Hist. de Louis le Grand par les médailles,* 1689, in-fol.)

Meng-Tse. Voy. **Mencius.**

Menin (NICOLAS), littérateur français, né en 1684 à Paris; avocat au Parlement; m. en 1770. Auteur satirique et plus que libre de *Turlubleu, histoire grecque* (Amsterdam, 1745, in-12) et d'autres romans de même sorte.

Ménippe, Μένιππος, philosophe et poète satirique grec du Ier s. av. J.-C., né à Gandara (Cœlé-Syrie). Les *Ménippées* de Terentius Varron, le polygraphe latin, rappelèrent par l'imitation les satires maintenant perdues, de ce philosophe cynique et goguenard qu'a immortalisé Lucien.

Ménippée (satire). Nom donné, sur la fin du XVIe s., à un recueil célèbre de pamphlets « sorte d'épopée comique improvisée en commun par des causeurs courageux » (Pierre Le Roy, Pierre Pithou, Gillot, Rapin, Passerat, Florent, Chrestien) et dirigée contre la Ligue à laquelle on peut dire qu'elle porta le coup de grâce. Non seulement la *Satire Ménippée* est restée un des documents de l'histoire, mais, tour à tour modèle d'ironie fine, de gai persiflage et de dialectique véhémente, elle n'a rien perdu de l'intérêt littéraire attaché dès son apparition (1593) à l'un des produits les plus originaux de l'esprit français.

Menot (MICHEL), prédicateur français du XVe s., de l'ordre des Cordeliers, né vers 1440, m. en 1518. Comme Olivier Maillard, son vigoureux émule, il parla simplement la langue du peuple, du haut de la chaire, dans un temps où n'existait pas ce qu'on appelle la langue noble. Il exerçait sur l'imagination de la foule, avec ses discours énergiques, chargés d'expressions grotesques et de facéties, un singulier ascendant. (*Serm.,* Paris, 1519, in-8°: et 1530, in-8°.)

Mentel (JEAN), le premier imprimeur de Strasbourg, né à Schlestadt, vers 1410, m. en 1478. L'œuvre capitale sortie de ses presses est la collection des *Specula* de l'encyclopédiste du XIIIe s. Vincent de Beauvais.

Mentelle (EDME), géographe français, né en 1730, à Paris; membre de l'Institut; m. en 1815. En rattachant étroitement l'histoire à la géographie, il sut, en des travaux estimés et nombreux, mettre en regard des événements la physionomie exacte des lieux où ils se passèrent. Il a été le collaborateur de Malte-Brun, pour sa volumineuse *Géographie universelle.*

Menzel (CHARLES-ADOLPHE), historien allemand, né à Grünberg, dans la Silésie, en 1734, m. en 1855. A narré particulièrement l'histoire de cette fertile province silésienne, tant de fois appauvrie par les ravages de la guerre. (*Geschichte Schlesiens,* Breslau, 1805-7, 2 vol.)

Menzini (BENEDETTO), poète italien, né à Florence en 1646; ordonné prêtre; m. en 1704. Auteur d'un *Art poétique* très purement versifié, d'odes, de sonnets, d'élégies, d'hymnes, de satires, c'est dans ce dernier genre que sa manière se montra le plus originale. Il n'y découvrit pas seulement les ressentiments personnels qui l'animaient en particulier contre les Jésuites, mais une rare vivacité de tour et du talent. (*Œuv.,* Nice, 1783.)

Méon (DOMINIQUE-MARTIN), érudit français, né en 1748 dans un village de Lorraine; m. en 1829. Avec Crapelet, donna le branle au grand mouvement de publications de textes, qui tira de l'ombre une foule de pièces restées manuscrites du moyen âge. (Fabliaux, contes inédits, etc.)

Mercator (GÉRARD), célèbre géographe hollandais, né en 1512 à Rupelmonde, m. en 1594. Il a donné son nom à la projection employée dans les cartes marines. Il écrivit en latin ses traités de géographie démonstrative et historique.

Mercier (LOUIS-SÉBASTIEN), littérateur français, membre de la Convention, sous la première République, et de l'Institut sous Napoléon Ier; né à Paris, en 1740, m. en 1814. Son *Tableau de Paris* (Neuchâtel et Amsterdam, 1781-1790, in vol. in-8°), que suivit le *Nouveau Paris* (1806, 6 vol. in-12);

sa fantaisiste élucubration: l'*An 2240, ou rêve s'il en fut jamais,* 1770, in-8°); sa *Néologie* (1801, 2 vol. in-8°); son *Essai sur l'art dramatique,* où il attaquait les chefs-d'œuvre de Corneille, de Racine et de Voltaire pour faire place nette à ses propres compositions dramatiques (*Théâtre,* Amsterdam, 1778-1784, 4 vol. in-8°), etc., lui firent la réputation d'un talent audacieux et bizarre autant que fécond. Il ne manquait ni de verve ni d'esprit, mais comme il n'écrivait jamais une ligne à froid et poussait tout à l'exagération, dramatisant jusqu'aux moindres vétilles de grammaire, il tombait constamment de la chaleur dans la violence, de l'énergie dans l'enflure, de la hardiesse dans la grossièreté, et du raisonnement original dans l'extravagance.

Mercœur (ÉLISA), poétesse française, née à Nantes, en 1809, m. prématurément en 1835. Des qualités de grâce, de naturel, de sensibilité, avaient valu à ses premiers vers de brillants succès. Mais trop flattée d'abord, elle fut ensuite trop délaissée; et cette « jeune muse nantaise, » comme on l'appelait, s'éteignit dans sa vingt-cinquième année, désenchantée d'elle-même et de la vie. (*Œuv.,* Paris, 1843, 3 vol. in-8°.)

Mercure (le). Titre de divers écrits périodiques, traitant de politique, d'art ou de littérature. Ce fut d'abord le *Mercure galant* fondé par Donneau de Visé, en 1672, et où bien des fadeurs se donnaient rendez-vous pour l'agrément des précieux et des précieuses. C'était, au XVIII° s., le *Mercure de France,* où tout jeune littérateur ambitionnait comme une faveur suprême de glisser une épître, un madrigal, ou quelque autre pièce bien mignarde. Il prit plus d'autorité sous la direction de Marmontel. La Harpe en fit un journal vraiment littéraire. Ce recueil, devenu tout philosophique, eut un moment de grande faveur (Voy. *Table et Esprit* du Mercure de France, par Merle, 1810, 3 vol. in-8°.) Le titre de *Mercure* a été repris, de nos jours, pour désigner plusieurs recueils périodiques; entre autres le *Mercure de France,* qui représente encore aujourd'hui une certaine école d'artistes et de poètes intransigeants.

Mercuriale. Assemblée des cours souveraines, qui se tenait toujours un mercredi, et dans laquelle le premier président, ou le procureur général, ou l'un des avocats généraux, parlaient contre les abus qui pouvaient s'être introduits dans l'administration de la justice.

Ces discours mêmes (V. Daguesseau) et encore par extension celui que le ministère public prononce à la rentrée des cours et des tribunaux.

, Nom donné à des réunions de gens de lettres qui se tenaient tous les mercredis, notamment à celles qui avaient lieu chez Ménage.

Méré (GEORGES-BROSSIN, chevalier de), épistolographe et moraliste français, né vers 1610 d'une famille du Poitou; l'un des plus brillants gentilshommes de la cour; m. en 1685. Dans un style très ajusté, se ressentant fort de ce goût pour le précieux qui semblait le dernier mot de la perfection, il arrangea des *Lettres,* des *Conversations* (*Convers. du maréch. de Clérembault et du cheval. de Méré,* Paris, 1669, in-12), des opuscules, qui fournissent matière à une infinité de remarques pour les définitions précises et pour les fines nuances des mots en usage dans le langage poli. On s'arrête avec intérêt à quelques-unes de ces *Lettres* (*Max., sentences, lett.,* Amsterdam, 1682, 2 vol. in-12), singulières par le tour et la pensée.

Meredith (GEORGE), célèbre romancier anglais, de la fin du XIX° s. Ce n'est qu'après un labeur acharné de trente ans au moins qu'il parvint à conquérir, au delà de la Manche, la grande renommée. Comme il approfondissait à l'extrême les nuances de caractères, comme il s'essayait minutieusement à faire toucher du doigt le mécanisme de l'intelligence et de l'association des idées chez ses personnages et qu'enfin, pour accentuer encore leur forte vie personnelle, il prodiguait les métaphores à la façon des dramaturges du siècle d'Élisabeth, M. s'était acquis par là même une richesse et une complexité de pensée, d'expression, qui déroutèrent longtemps le public. Tous les problèmes de l'époque se retrouvent dans l'œuvre de M. Il a touché au radicalisme dans *Beauchamp's career,* abordé le socialisme dans *The tragic comedians,* mis en action l'esprit révolutionnaire dans *Vittoria.* Il a marqué de son empreinte de profondes études, de femme, telle que: *Diana of the crossways,* et aussi de jeunes gens: *Richard Feverel, Harry Richmond,* etc. G. M. a également publié quatre volumes de poèmes.

Mergey (JEAN de), mémorialiste français (1536-1620). Il mérite d'être cité pour son *Discours sur quelques événements du temps* (1554-1584; collect. Petitot et Michaud), récit spirituel, simple d'allures, d'un vieux capitaine indifférent pour tous les partis religieux ou politiques et partant sans colère, sans injustice, à l'égard d'aucun d'eux.

Mérian (JEAN-BERNARD), philosophe et littérateur suisse, né près de Bâle, en 1723, appelé par Frédéric II, en 1748, à l'Académie de Berlin, m. en 1807. L'un des précurseurs de l'éclectisme (voy. ses *mémoires* dans l'*Histoire de l'Académie de Berlin*) il combattit les idées de Locke et de Condillac, de Leibniz et de Wolf. Doué d'un esprit lucide, il sut percer assez avant les profondeurs de la métaphysique.

Méric (le père JOSEPH-ÉLIE), pro-

fesseur et écrivain ecclésiastique français, né à Hesdin en 1838. Ses nombreux ouvrages sont le reflet de douze années d'enseignement moral et théologique à la Sorbonne.

Merigarto *(Jardin entouré par le mer)*. Titre d'un fragment d'un ancien poème allemand, sorte d'*Imago naturæ* du XIe s. (Ed. Diomer, *Deutsche Gedicthte der XI^{ten} und XII^{ten} Jarhunderte*, Vienne, 1849.)

Mérimée (PROSPER), célèbre écrivain, membre de l'Académie française, né à Paris, en 1803, m. à Cannes, en 1870. Fils d'un peintre de talent, il eut de bonne heure quelque aisance, puis un emploi commode : celui d'inspecteur général des monuments historiques, puis une place au Sénat, des habitudes à la Cour, et put écrire sans inquiétude. Il est considéré, pour la bonne qualité de la langue et la vérité des peintures comme un pur classique, du moins en ses meilleures pages. Études de mœurs (la *Jacquerie*, la *Famille Carjaval*, 1828); romans (la *Chronique de Charles IX*, 1829; *Columba*, 1830, 1840); nouvelles *(Carmen*, la *Vénus d'Ille*, le *Vase étrusque*, l'*Enlèvement de la redoute*, *Matteo Falcone)*; comédies *(Théâtre de Clara Gazul*(1825); voyages, archéologie, histoire *(Hist. de don Pedro le Cruel*, les *Faux Démétrius*, etc.); critique littéraire: il a tout abordé avec cette fermeté de main, cette sobriété d'un si puissant relief et cette saisissante concentration de style, qui sont sa marque. On goûte extrêmement aussi, malgré certaine sécheresse d'âme, en dépit d'un scepticisme froid, railleur, affecté, sa correspondance et les révélations de sa vie intime. *(Lettres à une inconnue*, 1873-75. 3 vol.)

Merle (JEAN-TOUSSAINT), littérateur français, né en 1785 à Montpellier; marié avec la célèbre tragédienne Mme Dorval; m. en 1852. De son talent facile et agréable sortirent une foule de pièces de théâtre, la plupart faites en collaboration (le *Ci-devant jeune homme*, 1812, etc.), des articles de toute sorte, mille observations judicieuses sur les choses courantes. Il plaisait à ses lecteurs du jour; il n'a marqué d'aucune empreinte bien personnelle, c'est-à-dire durable, ce que touchait sa plume aisée et prompte à saisir l'à-propos. (Édit. des *Mém. hist., litt. et crit. de Bachaumont, de 1762 à 1786*, Paris, 1808, 3 vol. in-8° et de l'*Esprit du Mercure de France*, ibid., 1811, 3 vol. in-8°.)

Merlin de Douai (PHILIPPE-ANTOINE, comte), jurisconsulte et homme politique français, né en 1754, avocat au parlement de Flandre, député, ministre, procureur général à la cour de cassation, puis conseiller d'État, membre de l'Institut, comte de l'Empire; m. en 1838. Thermidorien fougueux, il avait reçu, sous le Directoire, le portefeuille de la Justice. Il apporta de notables améliorations à la législation criminelle. Savant compilateur du *Répertoire de jurisprudence*, il fut surnommé le *Nouveau Papinien*, à cause de cette science et de sa dialectique pleine de dextérité.

Merlin ou **Myrdhinn**, barde breton du VIe siècle dont la légende a fait un prophète, puis un enchanteur.

Mermillod (GASPARD), prélat suisse, cardinal romain, né à Carouges, près Genève, en 1824, m. en 1892. Curé de Genève (1846), il déploya un grand zèle et un grand dévouement pour la cause catholique, en cette ville; et il en résulta pour lui des débats retentissants avec le parti calviniste dirigeant et le gouvernement de son pays. M. renouvela la théologie, ainsi que l'histoire catholique, en Suisse; il s'occupa aussi, l'un des premiers, des devoirs de l'Eglise à l'égard de la société moderne. On a réuni en volumes ses sermons, panégyriques, conférences, instructions, ordinairement improvisés et recueillis au moyen de la sténographie. L'imagination, plus que le style, était sa qualité dominante.

Mersenne (le P. MARIN), théologien et savant français, né en 1588, près d'Oizé, m. en 1648. Condisciple de Descartes au collège de la Flèche, son ami le plus intime, devenu ensuite son partisan le plus dévoué, il exerça sur le génie de ce grand philosophe une influence des plus heureuses. D'une rare bonté d'âme dans les relations de la vie, il cédait assez volontiers aux emportements de la polémique dans les matières de foi. *(L'Impiété des déistes, athées et libertins combattue et renversée*, 1624, in-8°; *Quest. théolog., phys., morales et mathémat.*, 1634, in-8°; etc.)

Merula (GEORGES **Merlani** dit), philologue italien, né à Alexandrie, en 1424; professeur à Milan et à Venise; m. en 1494. L'un des plus fervents restaurateurs des études latines, en Italie. Il écrivit une Hist. de Milan, à l'instigation de Ludovic Sforza. *(Antiquitatum viæ comitum libri X*, Milan, 1500, in-fol.; etc.)

Merula (PAUL van **Merle**, dit), érudit hollandais, né à Dordrecht en 1588; successeur de Juste Lipse dans la chaire d'histoire, à Leyde (1593); bibliothécaire de l'Université de cette ville, et historiographe des États-généraux; m. en 1607. Le latin était sa langue littéraire *(Cosmographiæ generalis libri III*, 1635, 6 vol. in-16; etc.); il n'en délaissa

qu'une fois l'usage: ce fut pour écrire en flamand le *Tydtresor* ou *Hist. ecclésiastique,* que continua son fils (1614-1627, in-fol.)

Méry (JOSEPH), poète et romancier français, né en 1798, aux Aygualades, près de Marseille; m. en 1866. Débuta par le journalisme politique, écrivit de nombreux articles contre la monarchie légitime, et collabora avec Barthélemy, depuis 1824, aux satires: les *Sidiennes*, la *Villéliade,* qui firent beaucoup de bruit sous la Restauration; prit une part active à la révolution de Juillet, qu'il chanta dans le poème de l'*Insurrection;* se tourna ensuite contre le nouveau gouvernement en publiant, chaque semaine, — de collaboration encore avec Barthélemy, — le journal ou plutôt le pamphlet en vers de la *Némésis.* Cette *Némésis* fut supprimée. Depuis lors, tout en restant très dévoué au parti bonapartiste et libéral, l'auteur de *Napoléon en Égypte* n'écrivit plus que des œuvres dramatiques et des romans, surtout des romans, comme la trilogie de *Héva,* de la *Guerre du Nizam,* de la *Floride,* où, dans un décor d'Orient très pittoresque, se meuvent les caractères les plus étranges et les plus originaux. Méry avait une facilité extraordinaire de production: le vers et la rime jaillissaient instantanément sous sa plume, comme la pensée. Il avait une mémoire prodigieuse qui s'étendait à tout.

Meschinot (JEAN), poète français, né à Nantes en 1415 ou 1420, attaché aux ducs de Bretagne, m. en 1491. On n'a pas d'autres renseignements sur sa vie. Il acquit une grande réputation par son recueil en vingt-cinq ballades: les *Lunettes des princes* (Nantes, 1493; très nombr. réédit.), d'un caractère demi-satirique et demi-lyrique. Les tours de force de versification dont il surabonde: rimes redoublées, oblitérations, vers coupés de manière à ce qu'on pût les lire dans tous les sens, etc., voilà ce qu'admiraient surtout les contemporains et ce qui nous parait, aujourd'hui, de la plus insignifiante puérilité.

Meslier (JEAN), curé d'Étrépigny, né en 1664, m. en 1729. Célèbre par une sorte de *Testament* philosophique, que publia Voltaire en 1762 et qui devint ensuite par fusion avec l'ouvrage du baron d'Holbach: le *Bon sens du curé Meslier.* On a contesté l'existence de ce prêtre anti-chrétien.

Mesmer (ANTOINE), célèbre médecin allemand, né en 1734 à Mersbourg; après plusieurs voyages à travers l'Europe venu à Paris où le rendirent fameux les illusions de ses « baquets magiques »; m. en 1815. L'auteur le plus connu de la doctrine du magnétisme animal, qu'il développa ou fit développer par d'autres plumes dans une série de traités. (*Mém. sur la découverte du magnétisme animal,* 1779, in-12; etc.) L'idée première de ce fluide, qu'il revendiquait, était, d'ailleurs, ancienne. Tout le fond des idées de M., à cet égard, se retrouve dans les écrits de Paracelse, Van Helmont et Santanelli.

Mesmes (les de). Célèbre famille du Béarn, remontant au commencement du XIIIe s. La plupart de ses membres, magistrats ou diplomates, montrèrent un certain goût pour les lettres, et deux d'entre eux, quoique n'ayant pas produit d'ouvrages, furent reçus à l'Académie française.

Mesrob (saint), auteur ecclésiastique arménien du Ve s., m. en 441, et connu aussi sous le surnom de Maschdotz. Traducteur de l'Écriture sainte; auteur de *Prières* et d'*Hymnes,* qui comptent parmi les textes classiques de la langue arménienne.

Messala (MARCUS-VALERIUS) ou **Messala Corvinus**, personnage politique et orateur romain, né vers 70 av. J.-C. Ami d'Auguste, protecteur des Lettres ainsi que Pollion et Mécène, il se distingua lui-même dans l'éloquence et la poésie. C'était, au rapport de Quintilien, un écrivain brillant et poli, dont l'élocution répondait en quelque sorte à l'éclat de sa naissance

Métagène, poète athénien du Ve s. av. J.-C. Il marcha dans les voies de l'ancienne comédie, au-dessous d'Eupolis, de Cratinos et d'Aristophane. (Fragm. de M., éd. Meincke, *Fragm. comicorum græcorum*, Berlin.)

Métamorphoses (les). Voy. **Ovide**.

Métaphore. Figure de rhétorique, espèce de comparaison abrégée par laquelle on transporte un mot du sens propre au sens figuré. C'est par métaphore que l'on dira d'un fameux capitaine qu'il est un *foudre de guerre* ou qu'on appellera la vieillesse, comme a fait Empédocle, *le couchant de la vie, τὰς δυσμὰς βίου.* Justement employée l'expression métaphorique a plus de grâce et de force que l'expression simple, parce qu'elle parle à l'esprit en même temps qu'elle affecte les sens. Les écrivains orientaux ont usé et abusé de la métaphore; car la comparaison et l'image sont à peu près toute leur éloquence et toute leur poésie. Les auteurs bibliques, les poètes grecs (Pindare surtout), les orateurs profanes et sacrés, les anciens et les modernes, tous ceux qui ont recherché dans les divers procédés de l'alliance des mots le relief ou les surprises du style, ont cultivé pareillement la m., tantôt forte et vive, tantôt gracieuse et tendre. En revanche, il en est peu qui aient échappé à l'écueil du genre : la discordance des images. L'incohérence des m., c'est-à-dire le mélange de figures incompatibles les unes avec les autres, voilà, en effet, l'un des défauts les plus

fréquents du style, et l'un de ceux aussi qui choquent davantage la délicatesse du goût. Tel controversiste du XVII° s. commettait, par exemple, une de ces unions monstrueuses, lorsqu'il écrivait à l'un de ses adversaires : « *Les pesants coups de fouet qui sont tombés de votre plume*, etc. Notre auteur avait entendu parler du *fiel*, du *venin qui tombe d'une plume*, et de *donner le fouet dans une satire* ; mais en voulant joindre ces deux traits ensemble, il avait fait du galimatias. Les m. sont défectueuses, quand elles sont tirées d'objets bas et vulgaires, quand elles sont forcées, recherchées, affectées, ou qu'étant commencées, elles ne sont pas suivies, de sorte que de l'expression figurée on retombe sans s'y attendre dans l'expression ordinaire.

Métaphrase. Travail particulier d'un commentateur qui explique par une tournure plus simple ou plus habituelle la phrase figurée, elliptique ou trop difficile de l'auteur original.

Métaphraste (le). Voy. **Siméon.**

Métaphysique. Partie de la philosophie qui traite des premiers principes de nos connaissances et des idées universelles. Elle se divise en deux parties: la métaphysique abstraite, qui n'est autre chose que l'ancienne ontologie des scolastiques, devenue la critique, chez les modernes, depuis Kant ; et la m. concrète, qui a pour but de prouver la réalité des choses.

Métaplasme (gr. *μεταπλασμός*, de *μεταπλάσσειν*, transformer). GRAMM. — Changement qui se fait dans un mot, soit en retranchant, soit en ajoutant, soit en transposant une lettre ou une syllabe.

Métapolitique. Politique générale et théorique, philosophie de la politique. « Les philosophes allemands, dit Joseph de Maistre, ont inventé le mot de *métapolitique* pour être à celui de *politique* ce que le mot de *métaphysique* est à celui de *physique*. »

Métastase. Figure de rhétorique par laquelle un orateur rejette sur le compte d'autrui ce qu'il est forcé d'avouer.

Métastase (PIETRO-ANTONIO-BONAVENTURA **Trapassi,** dit), célèbre poète dramatique italien, né à Assise en 1698; attaché pendant cinquante-trois ans à la cour de Vienne avec le titre de *poeta cesareo*, m. en 1782. A quatorze ans, il composa sa première pièce ; à vingt-six, il obtenait le succès le plus éclatant avec sa tragédie, souvent imitée depuis, de la *Didone abbandonnata;* et jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quatre il ne cessa d'écrire, produisant de son inspiration propre ou sur commande officielle des cantates, des élégies, des mélodrames, des oratorios, des idylles, des sonnets et de grands opéras. M. connut de son vivant tous les honneurs et tous les triomphes. Ses tragédies langoureuses et affadissantes répondaient au goût nouveau des concetti, des madrigaux, des pastorales. On admira chez lui les défauts à l'égal des qualités. C'est qu'il avait pour plaire et pour séduire une harmonie de style vraiment enchanteresse, cette harmonie italienne, musicale, un peu efféminée, dont les premiers modèles sont dans Pétrarque, et qu'il développa d'une manière merveilleuse, surtout dans l'opéra. La délicieuse mélodie de son rythme s'adaptait comme la langue même du chant aux sublimes accords d'un Pergolèse. On a surnommé Métastase, pour la douceur de ses vers, le Racine de l'Italie.

Métathèse. Figure de grammaire qui consiste dans la transposition d'une lettre, à la suite du passage de tel ou tel mot d'une langue dans une autre. C'est ainsi que le verbe latin *providere* a donné en français *pourvoir*, par transposition de l'*o* et de l'*r*.

Méthodisme. Secte anglicane, particulièrement austère, fondée par John Wesley (né en 1703), et qui compte aujourd'hui de nombreux adhérents en Angleterre, en Irlande, en Ecosse, en Amérique, surtout aux Etats-Unis.

Methodius ou **Méthode** (saint), surnommé *Eubulius*, d'après le pseudonyme qu'il avait adopté dans son écrit sur le *Banquet des Vierges*, prélat et théologien grec, m. martyr en 312.

Methodius le Confesseur, patriarche de Constantinople et théologien grec, né à Syracuse, m. en 842. Il ramena par la douceur à la doctrine catholique un grand nombre d'iconoclastes. On connait de lui plusieurs traités et un *Eloge de saint Denys l'Aréopagite.* (Florence, 1516, in-8°.)

Méthodologie. Traité des méthodes ou art de diriger l'esprit humain dans la recherche ou l'exposition de la vérité.

Dans le système de Kant, l'une des parties de la logique.

Métonymie. Figure de rhétorique par laquelle on met la cause pour l'effet, le sujet pour l'attribut, le contenant pour le contenu, etc. *(Il vit de son travail,* c'est-à-dire *Il vit de ce qu'il gagne en travaillant.)*

Métrique (mètre, vers, du grec *μετρον*, mesure). En philologie, connaissance de la quantité et des différentes espèces de vers, dans les langues prosodiques.

Meulan (PAULINE de). Voy. **Guizot** (Mme).

Meung. Voy. **Jean de Meung.**

Meurice (PAUL), romancier et auteur dramatique français, frère du célèbre orfèvre Froment-Meurice, né à Paris, en 1820, m. en 1905; collaborateur anonyme d'Alexandre Dumas, et, sous son propre nom de George Sand (pour les pièces du *Drac*, 1864, et de *Cadio*, 1868); auteur de drames romantiques « à fracas et à paysages » (*Schamyl*, etc.) et d'un certain nombre de romans conçus dans la manière du créateur de *Monte-Cristo.* Il a dirigé l'édition définitive des *Œuvres* de Victor Hugo, son illustre ami.

Meurvin. Roman de chevalerie en prose



de la fin du XIVᵉ s., qui eut une grande vogue, bien que la composition én soit de très médiocre valeur. C'est une des suites d'*Ogier le Danois*.

Meusel (JEAN-GEORGES), érudit et bibliographe allemand, né en Franconie en 1743, m. à Erlangen en 1820. Consacra de nombreux ouvrages, dictionnaires, recueils de notices, mémoires, à l'histoire de la littérature et des arts dans sa patrie. L'ensemble de ses travaux représente une somme énorme de labeur. (*L'Allemagne savante*, Lemgo, 1796-1812, 16 vol., continuée par Ersch et Lindner, 7 vol.; *Dict. des auteurs allemands morts de 1750 à 1800*, Leipzig, 1802-16, 15 vol., etc.)

Mexicain. Langue des anciens Aztèques. Toute une littérature, toute une civilisation était enfermée dans les traditions et les manuscrits de ces peuples : Toltèques et Aztèques, lorsque les Espagnols vinrent à la fois conquérir et bouleverser le vieil empire du Mexique. Les principales bibliothèques européennes et celle de l'Université de Mexico possèdent des collections de manuscrits aztèques.

Meyer (PAUL), éminent philologue, né à Paris, en 1840; professeur au Collège de France; membre de l'Académie des Inscriptions; l'un des fondateurs de la *Romania* et de la *Revue critique*. Vaillant publicateur de textes, judicieux critique, linguiste de la bonne école, il a fourni à l'histoire des lettres du moyen âge une foule de notions précises et faisant loi.

Meyer (ARTHUR), journaliste français, né au Havre, en 1846; directeur du *Gaulois*, et l'un des chefs de la presse dite conservatrice.

Meygret ou **Meigret** (LOUIS), grammairien français, né à Lyon, au commencement du XVIᵉ s. Initiateur d'une réforme orthographique, qui avait pour but de faire « qadrer entièrement l'écriture avec la prolacion », c'est-à-dire avec la prononciation. Pour joindre la pratique à la théorie, il s'était mis à traduire le *Menteur* de Lucien, selon son *orthographie* particulière. Mais, comme il n'avait pas songé à donner un texte courant à côté du sien, il demeura illisible. (*Le tretté de la Grammere francoeze, fet par Louis Meigret, Lionnoes*, 1550.)

Mézeray (FRANÇOIS-EUDES de), historien français, né d'un chirurgien de village, en 1610, près d'Argentan, en Basse-Normandie, m. en 1683. Durant quelques années commissaire des guerres, il se livra ensuite au métier d'homme de lettres, s'enferma vers sa vingt-cinquième année au collège Sᵗᵉ-Barbe, sur la montagne Sainte-Geneviève, à Paris, et y prépara laborieusement les matériaux d'une grande *Histoire de France*. Par intervalles, il essaya de quelques traductions. Il mit du latin en français les *Vanités de la cour* de Jean de Salisbury (1640, in-4°) et le *De veritate religionis christianæ*, de Grotius. Il publia son premier in-folio à l'âge de trente-deux ans (1613) et les autres suivirent de près. Accueillis avec faveur, ils lui valurent le titre d'historiographe du roi et un fauteuil à l'Académie. L'*Abrégé chronologique* (1668, 3 vol. in-4°) fut encore mieux reçu.

Mézeray ne peut faire autorité pour les commencements des années françaises parce qu'il n'a pas connu les monuments primitifs. En revanche, il en a très bien raconté quelques autres parties. Il a marqué, dans un langage approprié, mille choses de l'ancien régime, de l'ancienne France, que les meilleures histoires modernes ne sauraient suppléer. Esprit très indépendant, mais enclin à la passion, à la satire, comme il le montra, de reste, par ses libelles pendant la Fronde, il a laissé percer des préférences personnelles et commis — de fait, sinon par système — mainte inexactitude. Ce sont les taches de ce cours d'histoire si ample et si étendu. (1ʳᵉ édit,, 1643-51, 3 vol. in-fol.)

Le style plus que le fond des choses a servi la renommée de Mézeray. Ce style, en effet, est facile, vigoureux et fort original sous ses airs archaïques.

Mézières (MARIE-LOUIS), littérateur français, né à Paris en 1793, petit-fils du vidame de Vassé, de la plus ancienne famille du Maine; recteur de l'Académie de Metz; auteur de la première histoire de la littérature anglaise qui ait été écrite en France; m. en 1872.

Mézières (ALFRED), écrivain et homme politique français, fils du précédent, né à Rehon, en 1826; professeur à la Faculté des Lettres de Paris; membre de l'Académie de la Crusca et de l'Académie française; et, pendant plusieurs sessions parlementaires, député de Meurthe-et-Moselle; sénateur. L'un des représentants les plus distingués de la critique universitaire, il appliqua des études très analytiques, très pénétrantes, aux périodes de l'histoire des lettres qu'ont incarnées Dante, Pétrarque, Shakespeare et Gœthe. Par exemple, en nous faisant parfaitement connaître les *Prédécesseurs*, les *contemporains*, puis les *successeurs* du grand Will, il nous a donné un Shakespeare qui demeure aussi merveilleux, tout en devenant plus vrai. De même, son livre: *Gœthe, les œuvres expliquées par la vie*, est un modèle, en

critique, de l'intime « perscrutation » du talent, des œuvres et de l'existence vécue.

Méziriac (CLAUDE-GASPARD **Bachet** de), littérateur français, né en 1581, à Bourg-en-Bresse; reçu, dès la fondation, à l'Académie; m. en 1638. Il versifiait avec aisance sinon de façon supérieure en français, en italien et en latin; mais, homme de savoir, il avait surtout l'esprit très orné comme critique et grammairien. (*Épitres d'Ovide en vers français, avec des commentaires fort curieux*, Bourg, 1626, in-8°, nouv. édit., La Haye, 1716, 2 vol. in-8°; etc.) C'était, en outre, dit-on, un savant mathématicien.

Mezzetin. Personnage de la Comédie italienne, moitié aventurier, moitié valet, créé vers la fin du XVII° s., à Paris, par Angelo Constantini de Vérone; l'une des variétes du type d'Arlequin.

Mezzofanti (le cardinal GIUSEPPE), éminent polyglotte italien, né à Bologne, en 1774, conservateur de la Vaticane, protonotaire apostolique, m. en 1849. Avec une puissance de mémoire qui tenait du miracle, il s'était approprié toutes les langues de l'Europe et les principaux idiomes de l'Orient, sans compter une foule de dialectes; il les parlait, les écrivait avec une aisance et une pureté qui faisaient l'émerveillement des étrangers. Ayant tellement appris il n'eut guère le temps de rédiger des volumes. Il laissa seulement beaucoup d'annotations manuscrites sur les marges de trois cents dictionnaires ou grammaires enfermés dans sa bibliothèque.

Miami. Voy. **Illinori.**

Micali (GIUSEPPE), historien italien, né à Livourne vers 1780, m. en 1841. On considère comme un véritable monument national, comme un répertoire précieux de recherches savantes et le plus souvent exactes, concernant les origines italiennes son livre sur l'*Italie avant la domination des Romains* (Florence, 1810, 4 vol. in-8°, avec Atlas, in-fol., refondu sous le titre de *Storia degli antichi popoli a italiani, ibid.*, 1882, 3 vol. in-8°), qui l'emporta au concours florentin du prix décennal en 1810, sur une œuvre même de Botta.

Michaelis (SÉBASTIEN), écrivain religieux et grand prédicateur allemand de l'ordre des Dominicains, né en 1583, mort en 1678. Il s'était fait le réformateur de plusieurs couvents de son ordre.

Michaelis (JEAN-DAVID), célèbre érudit allemand, né à Halle (1717-1791), fils de l'hébraïsant distingué CHRISTIAN **M.** (1680-1764); professeur de philosophie à l'Université de Gœttingue, associé étranger de l'Académie des Inscriptions de Paris et de la Société royale de Londres; membre de plusieurs autres académies d'Europe. Il pénétra aussi avant que le permettaient alors les ressources de l'érudition dans les questions les plus ardues des grammaires hébraïque, chaldéenne et syriaque; publia une très remarquable *Introduction aux écrits du Nouveau Testament* (1750; plus. éd. et trad.); et répandit les qualités d'un savoir méthodique autant que varié dans ses dissertations relatives à la théologie, à la morale, à la philosophie, ou de critique biblique. On a traduit en français le mémoire de Michaelis sur l'*Influence réciproque des langues et des opinions humaines.* (Brême, 1762, in-4°.)

Michaud (JOSEPH), publiciste et historien français, né en 1767, au Bourg-d'Albans en Savoie; fondateur du célèbre journal royaliste, la *Quotidienne;* condamné à mort par contumace, après la journée du 13 vendémiaire, à cause de son zèle monarchique; proscrit au 18 fructidor et réfugié dans les montagnes du Jura, où, sous l'inspiration de la nature, il écrivit un poème descriptif souvent réimprimé: le *Printemps d'un proscrit* (1803, in-18); revenu à Paris au commencement du Consulat; élu en 1814 membre de l'Académie française; m. en 1839. Le principal ouvrage de ce fécond travailleur est l'*Hist. des Croisades*, dont le premier volume parut en 1808 et dont la sixième édition reçut de Poujoulat des additions importantes, en 1840 et 1841 (6 v. in-8°; plus. réimpr.) M. avait compris d'une manière très remarquable la grandeur de son sujet. Il sut, dans l'exécution, joindre au mérite de l'exactitude la couleur poétique des vieux siècles.

Avec son frère LOUIS **Michaud** (1772-1852), il fonda la *Biographie universelle* (1811), continuée après lui (1811-1857, 85 vol. in-8°) et refondue dans l'édit. de 1842 à 1865 (45 vol. gr. in-8°); enfin, avec Poujoulat, il constitua l'importante *Collection des Mémoires pour servir à l'hist. de France depuis le XIII° s. jusqu'au XVIII°* (1836-44, 32 vol. gr. in-8°.)

Michault (PIERRE), poète français du XV° s., connu pour deux plaisantes satires allégoriques, en prose mêlée de vers, sur les mœurs de l'époque: le *Doctrinal du temps présent* (Bruges, 1466, in-fol.) et la *Dance aux Aveugles* (éd. Panckouke, Lille, 1748). Cette dernière compte parmi les meilleurs ouvrages des anciens poètes français.

Michée, le sixième des douze petits

prophètes hébreux, du VIIIe s. av. J.-C. Il ne doit pas être confondu avec Michée l'*Ancien*, qui vécut sous Achab. Il a laissé un livre divisé en sept chapitres, dans lequel il annonce la captivité des Hébreux et la venue d'un sauveur du monde. Les expressions y sont nobles et naturelles, les réprimandes vives, fortes et pressantes.

Michel-Ange Buonarotti, fameux artiste italien, né près d'Arezzo, en 1474; créateur d'une foule de chefs-d'œuvre, exécutés sous huit pontificats, en peinture, sculpture, architecture; m. en 1569. La littérature aussi trouva quelque place dans cette vaste et prodigieuse existence. Les poésies de M.-A. se divisent en sonnets, chansons et tercets, où se retrouvent tour à tour comme des réminiscences ou des échos de Dante et de Pétrarque. Il s'y voit même des madrigaux, dont la langueur



Michel-Ange, d'après Deveria.

et le tour alambiqué forment un singulier contraste avec le génie hautain du grand artiste. La majeure partie du recueil (*Rime*, Florence, 1623, in-4°) s'adresse à Vittoria Colonna (voy. ce nom), qu'il avait rencontrée, elle ayant quarante-quatre et lui soixante-douze ans. L'*amor intellectualis* en est l'inspiration constante; c'est à la noble dame qu'il rapporte toutes les effusions tendres et mystiques de son âme.

Michel (Francisque), archéologue et philologue français, né à Lyon en 1809, m. en 1887. Outre divers travaux d'érudition historique, il exhuma, rassembla, mit en ordre, publia une multitude d'anciens textes français.

Michel (Marc), vaudevilliste français, né à Marseille en 1812, m. en 1868. Soit à lui seul, soit en collaboration avec des auteurs en vogue, tels que Labiche et Delacour, il improvisa par douzaines des actes pleins de gaieté et de très amusantes bouffonneries. (*Un Tigre du Bengale,* 1849; le *Chapeau de paille d'Italie,* 1851; les *Finesses de Bouchavannes,* 1863, etc.)

Michel de Tours (Guillaume), poète français, né à Châtillon-sur-Indre, vers la fin du XVe s. Allégoriste bizarre et recherché. (*La Forest de Conscience, contenant la Chasse des princes spirituelle,* Paris, 1516-20, in-8°.)

Michelet (Jules), littérateur français, né à Paris en 1798, m. en 1874, le représentant le plus marqué de l'école symbolique, idéaliste et métaphysique en histoire. Son importante *Histoire de France,* dont plusieurs parties forment, sous des titres détachés, de véritables monographies, est par-dessus tout une œuvre vivante et spiritualiste, quoique libre-penseuse. Par les dons du style et de l'imagination, Michelet fut un évocateur. Il ne raconte pas le passé, il le ressuscite. Malheureusement, s'il a remis la vie dans l'histoire, il y a fait rentrer aussi la fièvre militante et la passion. Avec le concours de sa seconde femme, il écrivit des ouvrages d'un genre tout différent: l'*Oiseau,* l'*Insecte,* la *Femme,* l'*Amour,* la *Mer,* la *Sorcière,* où certaine physiologie et certain mysticisme, certaines émotions subites et imprévues de son tempérament nerveux, lui dictèrent plus d'un paradoxe, plus d'une étrangeté d'opinion, revêtus d'éloquence et de poésie.

Michelis (Frédéric), théologien allemand, né à Münster en 1815; professeur à Brunswick; m. à Fribourg en 1886. L'un des plus ardents propagateurs, en Allemagne, de la secte dite des vieux-catholiques. (Voy. Dœllinger.) Il composa de nombreux ouvrages de philosophie, dont quelques-uns sont dirigés contre Darwin.

Mickiewicz (Adam), célèbre poète polonais, né en 1798 à Novogrodek (Lithuanie); à vingt et un ans déjà professeur au collège de Kowno; compromis dans l'association politique et littéraire des *Philarètes;* exilé pendant deux ans en Russie; puis, au terme de cet exil, ayant quitté la Russie pour voyager en Allemagne, en Suisse, en France, nommé professeur de littérature latine à l'Académie de Lausanne, qu'il quitta pour venir enseigner les littératures slaves au Collège de France; m. en 1855, pendant une mission scientifique dont il avait été chargé par le gouvernement français en Orient. La puissance de conception, des sentiments pleins de grandeur et d'énergie, une forme toujours précise et pure, un lan-

gage riche, imagé, essentiellement lyrique, ont consacré la gloire de ce poète national. On ne saurait trop admirer des œuvres comme le *Livre des Pèlerins*, douloureux exode des proscrits polonais; comme le superbe poème de *Conrad Wallenrod*, où l'amour de la patrie est exalté jusqu'à la fureur, où la haine du tyran atteint son paroxysme: comme *Monsieur Thaddée*, la seule épopée nationale de la Pologne; enfin comme le drame fantastique des *Aïeux* (*Dziady*), que soulève, en de certains passages, une inspiration vraiment surnaturelle. On a reconnu chez M., continuant le drame métaphysique inauguré par *Faust* et développé par *Manfred*, presque l'égal de Gœthe et de Byron.

Middleton (CONYERS), théologien et historien anglais, né en 1683, mort en 1753. On a oublié ses thèses partiales contre l'Eglise romaine; mais on a gardé le souvenir de sa remarquable *Histoire de la vie de Cicéron*, 1741, 2 vol. in-4°. (*Œuv.*, 1752, 4 vol. in-8°.)

Middleton (THOMAS), poète dramatique anglais, né en 1570, m. vers 1626. Collaborateur assez souvent de Ben Jonson et de Massinger, il obtint de beaux succès avec son drame : *Femmes, prenez garde aux femmes*, des imbroglios fantastiques ou d'autres pièces d'un genre réaliste sur les mœurs populaires de son époque.

Mignet (FRANÇOIS-AUGUSTE-MARIE), historien français, né à Aix en Provence, mort en 1884. Laissa divers ouvrages concernant la Révolution française, Marie Stuart, Charles-Quint, François Iᵉʳ, et la succession d'Espagne. Il y a professé des idées philosophiques et libérales, dont les conclusions ne furent pas toujours exemptes de partialité. Secrétaire perpétuel de l'Académie française, M. y prononça des *Éloges* regardés comme des modèles.

Mignot (l'abbé ÉTIENNE), érudit et historien français, né en 1698, à Paris, reçu, en 1761, membre de l'Académie des Inscriptions, m. en 1771. Instruit à fond dans les langues et les littératures anciennes, hébraïsant habile, versé dans la science ecclésiastique et celle du droit, il fit preuve de souplesse en abordant avec succès (quoiqu'il fût assez volontiers en pareille cause homme de système) les questions religieuses et politiques agitées de son temps et les sujets d'histoire. (*Hist. du démêlé de H. II avec Thomas Becket*, etc.) Il déploya, comme érudit, beaucoup de zèle à répandre les clartés sur les origines des peuples orientaux.

Mignot (l'abbé VINCENT), littérateur français, né et m. à Paris, 1728-1790; neveu de Voltaire, et auteur estimé de plusieurs travaux historiques : *Hist. des rois catholiques Ferdinand et Isabelle*, d'ap. Mariana; *Hist. de l'empire ottoman jusqu'à la prise de Belgrade* (1771), etc.

Miksozath (KOLOMAN), conteur hongrois, né en 1819. Les êtres d'imagination et de poésie, qui vivent en pleine nature, sont droits, francs et vigoureux comme elle. M., disent ses admirateurs, appartient à la famille de ces élus, qui entendent le bruit des sources cachées, qui comprennent le chant des oiseaux et qui savent lire dans les plis les plus secrets de l'âme du peuple. (V. ses *Contes champêtres slovaques*, Slovakische Dorfgeschichten.) M. a dépeint la physionomie des vallées et des montagnes hongroises, comme Bret Harte a décrit la Californie et Sacher-Masoch la Galicie.

Mill (JOHN-STUART), philosophe anglais, né à Londres en 1806, m. en 1873. Membre du Parlement, il acquit beaucoup d'autorité dans le monde savant et libre-échangiste. Grand économiste et publiciste important, il se signala comme philosophe par des vues originales et pénétrantes. Il renouvela toutes les parties de la logique (*Système de logique déductive et inductive*, Londres, 1813; trad. nombr.) en y introduisant un point de vue nouveau : la méthode inductive. Chef de l'école positiviste, qui n'est autre chose que l'héritière de Locke, Stuart Mill a renoué la tradition de l'empirisme anglais un instant interrompu par l'école de Reid et de Dugald-Stewart. Les idéalistes et les chrétiens forment les plus graves réserves sur ses doctrines.

Mill (JAMES), économiste anglais, né à Montrose, en Ecosse, en 1773; m. en 1836. Disciple de Jérémie Bentham, dans l'*Analyse des phénomènes de l'esprit humain* (1829) et sérieux historien de l'*Inde anglaise* (1818, 5 vol. in-8°), où il occupa d'importantes fonctions.

Mille et une Nuits (les). Célèbre recueil de contes orientaux, la plupart d'origine arabe ou persane, et que popularisa en Europe la traduction française très abrégée, très amendée d'Antoine Galland. Mardrus en a donné, d'après le texte arabe, une traduction française littérale et complète, aujourd'hui célèbre. (16 vol. in-8, 1904.) Les Anglais John Payne (1882-84) et Richard Burton (1885-88), après Lane (1841), en ont donné deux traductions complètes également, le premier en treize volumes, le second en seize.

Miller (JOAQUIN), poète californien du XIXᵉ s., dont les *Chants des Sierras* révélèrent un pittoresque nouveau. Par l'indépendance osée de la forme, il a été le Walt Whitman de l'Ouest.

Miller (MARTIN), poète et romancier allemand, né à Ulm en 1750; prédicateur à la cathédrale de cette ville; doyen et conseiller ecclésiastique; m. en 1814. Il s'était fait connaître par des chansons et des élégies gracieuses, offrant quelque ressemblance avec les productions lyriques de Hoelty, lorsque la vogue du *Werther* de Gœthe le poussa à écrire le roman sentimental et piétiste de *Karl Siegwart, histoire de couvent* (*Siegwart, eine Klostergeschichte,* Leipzig, 1776, 2 vol.; plus. éd. et trad.), qui profita de cette vogue et en exagéra les effets. Chacun alors voulut faire montre de « sentiments à la Siegwart ».

Millevoye (CHARLES-HUBERT), poète français, né en 1782, à Abbeville, m. en 1816. Il se voua exclusivement aux lettres, dès son enfance, et disparut très jeune, emportant avec lui le regret de n'avoir pas eu le temps de parvenir à l'apogée de sa réputation littéraire. Des chansons, des romances, des élégies, des poëmes héroïques, des ballades : c'est la meilleure partie de ses productions. Venu dans une de ces époques de transition aussi difficiles pour les écrivains que pour les hommes d'État, placé entre deux âges prêts à se confondre, demi-classique et demi-romantique, il ne put aller au delà d'une alliance encore indécise entre une correction sans reproche et une heureuse témérité. Telles de ses pièces (le *Combat d'Homère et d'Hésiode,* la *Néréide,* le *Bûcher de la Lyre,* sont comme un reflet de la poésie d'André Chénier. Pour la rêverie, pour l'expression des sentiments naturels, pour la délicatesse des perceptions, pour la mélodie, l'auteur de la *Chute des feuilles* et du *Poète mourant* fut un doux et tendre précurseur de Lamartine, qui revendiquait hautement cette filiation. (*Œuv. compl.,* 1814-1816, 5 vol. in-18; 1822, 4 vol. in-8°.)

Milliade. L'un des pamphlets les plus piquants qui aient été lancés contre le cardinal de Richelieu, et celui dont il s'irrita davantage sans pouvoir en découvrir l'auteur. On l'avait ainsi dénommé, populairement, parce qu'il se composait de mille vers; mais il avait pour titre véritable celui-ci: le *Gouvernement présent* ou *Eloge de son Eminence* (1838).

Millin (AUBIN-LOUIS), antiquaire français, né en 1759 à Paris; membre de l'Institut; m. en 1813. Auteur de nombreux travaux d'archéologie et fondateur du *Magasin encyclopédique* (1792-1816, 122 vol. in-8°.)

Millingen (JAMES), archéologue anglais, né à Londres en 1774, mort à Florence en 1845. Ses patientes recherches élargirent le champ de la numismatique, de la glyptique et de la céramographie anciennes. (*Peintures antiques et inédites de vases grecs tirées de diverses collect.,* Rome, 1813, gr. in-fol., 63 pl., etc.)

Millot (l'abbé CLAUDE-FRANÇOIS), érudit français, membre de l'Académie, né en 1726, à Ornans, m. en 1785. Avec plus de curiosité érudite que de science même il mit en œuvre, agréablement, les matériaux acquis par la persévérance de Sainte-Palaye pour la composition d'une *Histoire littéraire des troubadours* (Paris, 1774, 3 vol. in-12.) Il se piqua de donner une teinte de philosophisme à ses *Éléments d'histoire générale ancienne et moderne* (9 vol. in-12.)

Mills (CHARLES), historien anglais, né près de Greenwich en 1788, m. en 1825. On a traduit en français son *Hist. du mahométisme* (1812) et son *Hist. des Croisades* (1820), très fouillées l'une et l'autre.

Milman (révérend HENRY), poète et historien anglais, né en 1791, mort en 1868. Il se distingua dans la poésie narrative par la *Destruction de Jérusalem, Samor, Anna Boleyn* et les *Martyrs d'Antioche.* Il avait débuté avec une tragédie (*Fazio,* 1817); et il signa une bonne *Hist. du christianisme,* en 3 vol. (1840).

Milton (JOHN), illustre poète anglais, né à Londres, le 9 déc. 1608, m. le 8 nov. 1674. Il visita les principales villes de France et d'Italie, joua un grand rôle comme polémiste religieux et politique, écrivit en vers latins d'une élégance sobre des *Élégies,* des *Épigrammes,* un livre de *Sylves,* des ouvrages théologiques et des opuscules de circonstance. Le cœur enflammé de patriotisme et défenseur jaloux de la dignité publique, il attacha son nom à un admirable plaidoyer en faveur de la liberté de la presse. (*Areopagetica,* 1644.) Il devint secrétaire de Cromwell et usa sa vue dans d'infatigables travaux. Après la Restauration, il fut oublié, composa pour vivre une *Histoire d'Angleterre,* un *Traité de la doctrine chrétienne,* et enfanta un poème en 12 chants, le *Paradis perdu,* qui a fondé sa gloire. Cette vaste composition a pour sujet la chute de l'homme, et pour scène les sphères surnaturelles. M. y donne à l'archange vaincu, au grand rebelle, le persécuteur, le séducteur, Satan, des proportions sublimes. L'œuvre, entièrement originale — sans être parfaite, à cause de l'abus des allégories hyperboliques —, est merveilleuse par la profondeur et l'éloquence du sentiment religieux, par l'élévation du

style, qui égale l'écrivain anglais à Homère et à Dante, le rapproche de la Bible et le met sur le même rang que



Milton, d'après une estampe du XVIIIe siècle.

les grands prophètes juifs. Le *Paradis regagné* (1671) est un digne complément du Paradis perdu. Milton a eu la gloire d'être traduit par un écrivain d'une imagination puissante comme la sienne, par Chateaubriand.

Milutinowitsch (SIMÉON), poète serbe, né à Sarajewo, en Bosnie, m. vers 1860. Ses poésies (*Serbianka, Zorica,* 1826-28) ont une grande verve patriotique. Il a fourni à l'histoire des littératures populaires un très intéressant recueil : les *Chants des Monténégrins et des Serbes de l'Herzégovine.*

Mimes (gr. *μιμέομαι*, imiter), Pièces imitatives de courte durée où étaient représentées, chez les Grecs et les Latins, les mœurs des classes populaires ou moyennes. Les premiers m., ceux de Sophron, de Xénocrate, de Hérondas, par exemple, tenaient plutôt de la *nouvelle* que de la comédie ; ils étaient faits pour la lecture et la récitation, non pour la scène ; leur forme était *dialoguée,* mais non dramatisée. Aussi Aristote classait-il le mime dans l'épopée ; il le considérait, de même que les dialogues socratiques, comme une œuvre épique en prose. Le genre se modifia en passant dans l'imitation romaine. Chaque mime devint une petite pièce ayant son commencement, son milieu et sa fin, faite pour être représentée et qui l'était, en effet, par des acteurs appelés du même nom : des *mimes.* Le sujet pouvait en être à demi-sérieux ; mais la farce — et souvent la farce très licencieuse — en était le ton dominant.

Les m. latins étaient écrits en vers comme la comédie, ainsi qu'en témoignent les vers ïambiques sénaires ou les vers trochaïques, qui nous restent de Labérius, de Syrus et de divers auteurs mimographes.

Mimnerme, *Μίμνερμος*, poète grec du VIIe s. av. J.-C., né à Colophon. Avec beaucoup de grâce et de légèreté, sauf quelques réminiscences à l'égard des Muses viriles, cet élégiaque de la molle Ionie chanta les joies du printemps de la vie, en y mêlant de plaintives réflexions sur la fuite d'un bonheur si fragile : celui que procurent à l'homme la jeunesse, l'amour et la beauté. (*Fragm.* de M., éd. par Bach, Leipzig, 1826 ; Traner, Upsal, 1833, in-4°.)

Minas (MINOÏDE), érudit grec, né en Macédoine, m. à Paris, en 1860 ; le découvreur des *Philosophumena* d'Origène et de l'important manuscrit des *Fables* de Babrius, trouvé par lui en 1841, dans un monastère du mont Athos.

Miniature. Peintures et lettres ornées, exécutées dans les anciens manuscrits et tracées en rouge avec du minium. Les papyrus égyptiens et certaines palettes antiques retrouvées en Egypte attestent l'emploi d'encres de diverses couleurs. Les calligraphes romains mirent quelque curiosité à varier de même ces couleurs. Par exemple, le minium, ou sel de plomb rouge, servait d'ordinaire aux titres de lois dans les copies des codes ; et par la suite il donna son nom aux *miniatures,* dont l'art, en se développant, est devenu une branche originale et singulièrement riche de la peinture. (Cf. Egger, *Hist. du Livre,* p. 87, et suiv.) Au moyen âge, les miniaturistes déployèrent une habileté et une fécondité remarquables ; et c'est à leur école d'ailleurs très fantaisiste quant à la couleur historique des costumes, que se sont formés, dès le XIVe et le XVe s., quelques-uns des maîtres des écoles italienne et flamande.

Minna de Barnhelm. Voy. **Lessing.**

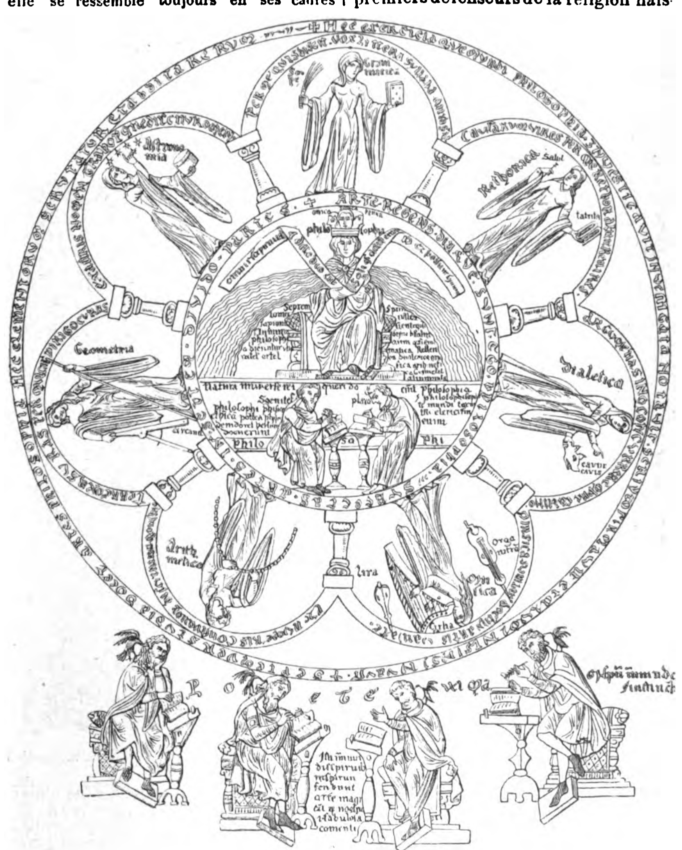
Minnesinger ou **Minnesaenger,** en français, *Chantres d'amour* (de l'anc. mot *Minne,* amour et *Singer* ou *Saenger,* chanteur). Nom donné aux poètes lyriques allemands des



Une miniature du Livre des Minnesinger, ms. du XIVe s. (Heidelberg.)

XIIe et XIIIe s., imitateurs des trouvères et des troubadours de France. La Souabe fut leur berceau ; leurs chants prirent naissance à l'ombre des tourelles gothiques. De noble

naissance, pour la plupart, ils vivaient à la cour des grands seigneurs féodaux amis et protecteurs des lettres. Wolfram d'Eschenbach, Henri de Veldeken, Hermann von Aue, Walther von der Vogelweide furent des maîtres parmi ceux-là. La poésie des minnesinger ne brillait que faiblement par la variété des sujets; les noms s'y confondent dans la parité des sujets; elle se ressemble toujours en ses cadres



Miniature de l'*Hortus deliciarum*, manuscrit du XII[e] siècle.

peu changeants. Mais elle avait sa fraîcheur, ses agréments naturels qui séduisent encore. (Voy. éd. Von der Hagen, *Minnesaenger*, Leipsig, 1838, 4 vol.) Pour les amis du passé, curieux d'en poursuivre les visions au delà des perspectives prochaines, les fleurs de cette poésie ont conservé leur parfum, ses sources leur limpidité et leurs murmures, ses forêts leurs mystères, ses ombres féminines leur grâce fuyante et vaporeuse; pour eux, son doux éclat n'a point pâli.

Minocchio. Voy. **l'Entrée en Espagne.**

Minucius (Félix), apologiste chrétien du III[e] siècle ap. J.-C. L'un des premiers défenseurs de la religion naissante, il précéda Tertullien. L'antériorité de son dialogue d'*Octavius* sur l'*Apologétique* est désormais établie. On reconnaît chez Minucius Félix, avec un talent élevé, la manière de Cicéron, le style soigné de Sénèque, et la préoccupation de présenter le christia-

nisme comme un système de philosophie plus raisonnable, plus complet et plus sublime.

Mira ou **Mira-Bél.** Voy. **Bhagatni**.

Mirabeau (VICTOR DE RIQUETTI, marquis de), économiste français, né en 1715, à Pertuis, en Provence; m. en 1789. Philanthrope et despote, féodal et réformateur, ami des hommes et persécuteur de sa famille, ce disciple tourmenté du sage Quesnay, ce présomptueux et emphatique écrivain, qui dédaignait Montesquieu comme arriéré, fit beaucoup de bruit de son vivant, mais n'en a point imposé au jugement de la postérité. (L'*Ami des hommes,* 1756, 8 vol. in-12, etc.)

Mirabeau (GABRIEL-HONORÉ RIQUETTI, comte de), célèbre orateur, homme d'Etat et publiciste français, fils du précédent, né près de Nemours, en 1749; député aux Etats-Généraux; m. en 1791. Les tourmentes et les combats d'une jeunesse très agitée, des luttes continuelles avec son père, avec sa femme défendue par Portalis, avec les parents de Sophie de Monnier, avec le préfet de police Lenoir, avec les pouvoirs publics, l'avaient trempé pour les luttes oratoires. Il apparut à la Constituante, plein d'audace et d'orages dans le cœur. Dans le court espace de vingt-deux mois, il prononça 152 discours, parmi lesquels il en est peu où ne brille quelque trait d'une éloquence sublime. Il était le personnage dominant de cette assemblée, qui dominait tout. Il n'eut pas le temps de soigner son style, et ses harangues ne gagnent pas à être relues, comme celles d'un Démosthène. Néanmoins, on ne lui trouve pas d'égal pendant la période révolutionnaire, pour la force du pathétique, pour l'éclat d'une langue substantielle et colorée. Chez M le publiciste et l'homme d'État étaient peut-être supérieurs à l'homme de tribune. On ne cessera d'admirer, malgré les négligences de diction et les fautes de goût, qui provenaient d'une grande précipitation, son talent pour écrire sur toutes les matières, pour jeter sur tous les sujets des réflexions pleines de justesse et de bon sens. Avec ses passions, ses faiblesses, ses erreurs et son génie, M. fut un représentant du XVIIIe siècle aussi complexe que ce siècle même.



Miracle d'une femme que N.-D. garda de la mer au Mont Saint-Michel. (Bibl. nationale)

Miracles. Sorte de pièces qu'on jouait au

XIVe s., en France, et qui se confondirent ensuite avec les Mystères. Le fond en demeure toujours le même, c'est-à-dire la mise en scène d'un fait merveilleux produit par l'intervention de la Vierge ou plus rarement d'un saint. La forme n'en varie presque jamais non plus. A l'exception d'une seule pièce, sur quarante-trois, qui nous ont été conservées de cette époque, à l'exception de l'*Histoire de Griselidis*, drame semi-légendaire d'une expression touchante et très différente du merveilleux des *Miracles de Notre-Dame*, c'est partout le même agencement de l'action et du dialogue, la même disposition des couplets et des rythmes.

Mirkhond (MOHAMMED), célèbre historien persan, né près de Nichapour en 1433, m. à Hérat en 1498. On a traduit par fragments, en diverses langues européennes, l'histoire générale de l'Orient, qu'il avait composée (ou pour le dire plus justement compilée) sous le titre de *Rouzat al safa* ou *Jardin de la pureté*.

Miroir. Titre donné pendant le moyen âge à de certaines compositions ou compilations théologiques, littéraires et autres, tels que : le *Miroir du Salut (Speculum humanæ salvationis*, en allemand *Heilspiegel*; XIIe s.) ; le *Grand Miroir (Speculum majus)*; l'encyclopédie de Vincent de Beauvais, et les grands recueils juridiques appelés le *Miroir de Saxe (Sachsenspiegel*, 1215-1230) et le *Miroir de Souabe (Schwabenspiegel*, 1268-1282.)

Misanthrope (le). Voy. **Molière**.

Mischna. L'une des divisions du *Talmud* de Babylone ; c'est un recueil de traditions rabbiniques, une espèce de seconde Bible.

Misson (FRANÇOIS - MAXIMILIEN), littérateur français, né à Lyon, m. en 1522, à Londres. Des observations ingénieuses, alors très piquantes par leur nouveauté, mirent en valeur son *Nouveau voyage d'Italie* (La Haye, 1691-98, 3 vol. in-12) qu'on réimprima plusieurs fois et qu'Addison ne dédaigna pas d'annoter.

Mistral (FRÉDÉRIC), poète provençal, né à Maillane (Bouches-du-Rhône) en 1830. Il suscita tout un mouvement littéraire et philologique pour la renaissance de l'ancien parler des troubadours. Servi dans cette entreprise par un génie naturel, qui en dépassait de beaucoup l'horizon, il donna l'illusion d'une nouvelle langue, douce à l'oreille, comme une caresse, naïve, sonore, éclatante, et d'une nouvelle poésie. On sait avec quel éclat il a restitué la Provence de la mer, la Province de la montagne, et son histoire, ses mœurs, ses légendes, ses paysages ; on sait ce que fut le succès de *Mireille* (*Mireio*, 1859) :

Tout Paris pour Mireille eut les yeux de Vincent...

et comment ce succès qui dure encore s'empara même de ceux qui ne parlaient pas la langue de Mistral.

« Capoulié » du félibrige, mainteneur acclamé de la tradition occitanienne, l'auteur de *Mireille*, de *Nerto*, de *Calendaü*, voulut être aussi le Littré de ce vieux dialecte roman, aux trois quarts latin, que les reines ont parlé autrefois et que, maintenant, nos pâtres presque seuls comprennent. Très estimé des érudits est son Dictionnaire : *Lou Tresor di Felibrige*. Que la restauration du provençal ait été plus ou moins artificielle, on ne saurait le discuter ici ; le certain, c'est que Mistral, avec des ressources restreintes, aura eu le mouvement, la gaieté lumineuse, la souplesse du rythme, le jaillissement lyrique spontané, en un mot le souffle, l'inspiration, où se reconnaissent les grands poètes.

Mitford (WILLIAM), historien anglais, né à Londres, en 1744, m. en 1827. Son *Hist. de la Grèce* (1784-1818, 5 vol. in-4°), dont les développements lui servent souvent de prétextes à des sorties violentes contre l'esprit démocratique, garde encore, malgré les progrès de la science, une valeur d'érudition incontestée.

Mitscherlich (CHRISTOPHE-GUILLAUME), philologue allemand, né à Weissensee (Thuringe) en 1760, disciple de Heyne et son successeur à l'Université de Goettingue, professeur d'éloquence et de littérature durant soixante-neuf années ; m. en 1854. (Ed. crit. des *Scriptores erotici græci*, Strasbourg, 1792-94, 4 vol. in-8°, etc.)

Moallakat (mot ar. signifiant *suspendu*). Dénomination commune de sept poèmes arabes sacrés, qui ont été choisis et recueillis par Hammad Râwigya. A leur sujet on raconte qu'à la foire d'Ocadh, rendez-vous commercial et congrès littéraire de l'Arabie avant Mahomet, les poètes des diverses tribus récitaient publiquement leurs vers et que les pièces qui avaient le plus captivé l'admiration des auditeurs étaient écrites en lettres d'or et *suspendues* avec des clous d'or aux portes de la Caaba : telle est l'origine des moallakat, de ces poèmes admirables où se peint avec tant de charme, dit Renan, la vie arabe anté-islamique.

Moawiah, poète arabe. Avec cet écrivain, l'un des derniers représentants d'une tradition affaiblie, le mouvement littéraire qui était parti de l'Arabie, comme le mouvement politique et religieux, se transporta dans les plaines de la Syrie.

Mochnacki (MAURICE), publiciste et littérateur polonais, né en 1804, en Galicie, m. en 1834. L'un des acteurs de ces dramatiques événements, il a raconté avec émotion l'*Hist. de l'insurrection de la Pologne* (Powstanie narsdu Polskiego, 1831). V. aussi son Tableau de la *Littér. polonaise au XIXe siècle* (1830).

Mæterlinck (MAURICE), écrivain belge, né en 1862. Auteur de drames symboliques, de féeries occultes et

mystérieuses (l'*Intruse*, *Pelléas et Mélisande*, les *Aveugles*, etc.), où, sous des formes de dialogues bizarres, il semble s'être donné pour tâche unique de rendre vivant et transparent l'invisible. « Prenez garde, dit un de ses personnages, on ne sait pas jusqu'où l'âme s'étend autour des hommes.» (V. le livre de méditation mystique : le *Trésor des humbles*, 1897.) Voy. **Supplément**.

Mofadaliat, titre d'une anthologie arabe, composée en grande partie d'odes et de cacidas anté-islamiques ; et ainsi appelée parce qu'elles furent colligées, vers l'an 776, par El-Mofaddal, pour son élève le prince El-Mehdi. Pendant des siècles, tout le mouvement intellectuel des Arabes se résumait en vers ; chaque événement donnait lieu à un morceau de poésie ; chaque homme marquant chantait ses hauts faits ou les exploits de sa tribu, et chaque tribu enfin avait son *diwan*, qui contenait ses titres de gloire. Aussi est-ce dans des anthologies, comme celle-ci et comme le *Hamasa*, qu'il convient surtout d'aller rechercher l'intérêt de l'ancienne poésie arabe.

Mohedano (Raphael et P. Rodriguez), érudits espagnols, nés entre 1725 et 1780, m. de 1795 à 1800. Ces deux religieux franciscains entreprirent d'élever à la littérature de leur pays un monument comparable à la colossale *Hist. littéraire de France* des Bénédictins. (*Historia literaria de Espana*, 1766-91, t. I à X). Ils menèrent leur travail seulement jusqu'au poète Lucain.

Mohican. L'un des idiomes algonquins, en usage chez les Delawares.

Mohl (Jules de), orientaliste français, membre de l'Institut, né à Stuttgard, en 1800, m. à Paris, en 1876. Ses *Rapports* à la Société asiatique ont très sérieusement contribué à la propagation des études orientales, en France ; mais son principal titre est d'avoir traduit une des œuvres les plus considérables que puisse offrir la littérature du genre humain, l'un des six grands monuments épiques formés par la tradition nationale : le *Shah-Nameh* ou *Livre des rois* du célèbre persan Firdousi.

Moïse, prophète biblique, fils d'Amram et de Jochabed, de la tribu de Lévi ; auteur supposé du Pentateuque. Choisi en sa quatre-vingtième année pour délivrer Israël de la servitude des Pharaons, chef et législateur d'un grand peuple, interlocuteur de Dieu même dans l'éblouissante vision du Sinaï, M. est la plus importante figure de l'histoire sacrée après Jésus-Christ.

Molbech (Christian), philologue et littérateur danois, né à Soroe, en 1783 membre de l'Académie des sciences ; m. en 1857. Ses beaux travaux d'histoire nationale, ses études relatives à la langue, aux dialectes ou à la littérature du Danemark ont rendu de précieux services pour la connaissance de la civilisation scandinave. (*Dansk Glossarium*, 1853 et suiv.; etc.)

Molé (François-René), comédien français, né en 1734 à Paris ; nommé en 1795 membre de la 3e classe de l'Institut ; m. en 1802. Il a laissé dans l'histoire du théâtre un souvenir charmant. C'était l'acteur favori des Parisiens, le petit-maître par excellence Étienne a publié des *Mémoires* de Molé. (1825, in-8°.)

Molé (Louis-Mathieu, comte), orateur et homme politique, membre de l'Académie française, né à Paris, en 1785, m. en 1855. C'était le modèle accompli, au dire de ses contemporains, de la délicatesse dans l'esprit, de la distinction dans le langage et de la dignité dans les manières. Il avait exercé, plusieurs fois, les fonctions de ministre.

Molènes (Paul **Gaschou**, dit de), romancier français, né en 1821, à Paris ; officier de cavalerie ; m. en 1862 à Limoges, d'une chute de cheval. La carrière des armes, la vie militaire avec tout ce qu'elle suppose d'exaltation morale, a inspiré tous ses livres, romans ou relations de campagnes, dont il a fait autant d'odes à la guerre, adoucies, il est vrai, par le sentiment de l'amour. Il s'était fait en quelque sorte le poète de la tente et de la caserne. Paul Féval a appelé l'auteur de la *Folie de l'Epée*, des *Soirées du Bordj*, des *Histoires sentimentales et militaires*, un cerveau brûlé aux éclairs du glaive.

Molènes (Marie de **Bray**, Mme Paul de), née à Paris, en 1838, femme du précédent, a publié, de son côté, sous le pseudonyme d' *Ange-Bénigne*, un certain nombre de volumes imités de la manière de Droz, des croquis mondains, parisiens et quelque peu libertins.

Moleschott (Jacques), savant et philosophe hollandais, né à Herzogensbuch en 1822 ; m. à Rome, où il était devenu professeur de physiologie, en 1893. Il se fit connaître par quantité d'écrits, tantôt consacrés à l'élucidation de problèmes spéciaux et tantôt destinés à propager ses vues générales sur la philosophie, tel son livre célèbre sur la *Circulation de la vie*, qui a été traduit en français. L'un des doctrinaires les plus véhéments, en sa jeunesse, du matérialisme scientifique, ses ouvrages, avec ceux de Büchner, etc., exercèrent une influence considérable sur les générations de 1860 à 1880.

Molière (Jean-Baptiste Poquelin,

dit), illustre poète comique français, le génie le plus complet qui ait paru dans ce genre, né à Paris, en 1622, m. en 1673. Il était fils d'un tapissier, valet de chambre du roi, et devait lui succéder; mais, après avoir fait ses études au collège de Clermont et contracté avec Chapelle et Bernier une amitié qui dura toute sa vie, il se sentit entraîné par son goût pour le théâtre et se fit comédien. C'était, disons-le en passant, un acteur de premier ordre : il fut l'incarnation même de la comédie. Directeur de troupe, il parcourut les villes de province, à la tête de « l'Illustre théâtre », pendant plusieurs années, connaissant à tour de rôle les bons et les mauvais jours, les heures fructueuses et les soirées sans recettes, les injustices des rivaux et les faveurs inconstantes du public,



Molière
d'après son buste à la Comédie-Française.

jusqu'à ce qu'il se fixât à Paris et obtînt le droit de s'établir au théâtre du Petit-Bourbon. Il avait déjà donné au public provincial, sans compter une série de farces, ses deux premières comédies régulières : l'*Etourdi* et le *Dépit amoureux*. On sait comment il débuta à Paris dans la pièce des *Précieuses ridicules* (1659). C'était lever l'étendard et donner le signal d'attaque contre les impertinences du bel esprit. D'abord mal apprécié, mais bientôt mis à sa place, M., après le *Misanthrope* (1666), fut, sans contredit, le premier écrivain de la nation. Ce furent encore les *Femmes savantes, Tartufe,* le *Festin de Pierre,* l'*Avare,* le *Bourgeois gentilhomme,* etc., qui, tout en provoquant à l'encontre de lui bien des jalousies et des rivalités, n'empêchaient pas son nom de grandir. En 1673, le 17 février, il jouait le *Malade imaginaire,* quand il fut pris d'une convulsion. Il mourut victime de ses travaux, de ses chagrins, de son amitié pour ses camarades, qui pour vivre avaient besoin de lui. M. est le moins contesté des poètes français. Tous les critiques, sans distinction d'école, lui décernent le rang de primauté dans son art. Vigoureux auxiliaire du bon goût, c'était surtout un moraliste puissant, un philosophe intrépide décidé à poursuivre le vice et à le démasquer. Bossuet ne lui rend pas justice, quand il dit avec une ironie amère qu'il fut un grave réformateur des mines affectées et des canons trop larges. Quand il n'eût été, selon Voltaire, qu'un maître qui apprit à son siècle les convenances sociales, son mérite serait grand encore ; mais il s'est élevé bien au-dessus de cela. Ses comédies généreuses se sont attaquées à tous les vices, à ceux qui se couvraient de l'air brillant de la cour, à ceux qui s'abritaient sous le voile de la religion. L'ignorance, la légèreté, la cervelle éventée des marquis, l'insuffisance et l'inutilité de leurs vaines personnes, l'ignorance pédante des médecins, lui ont fourni les scènes les plus vivantes, inspiré des satires personnelles qui lui ont attiré des inimitiés et des vengeances. Il est allé plus loin encore. Dans une société qui reposait tout entière sur le privilège et l'inégalité des rangs, où le gentilhomme se mettait si facilement au-dessus des lois de la morale, il a fait voir quel monstre ce pouvait être qu'un grand s'il n'écoutait que ses passions et les caprices de son cœur. *Don Juan* est cette image terrible dont on n'a pas toujours bien compris le sens. Rien de plus odieux que l'égoïsme de ce grand seigneur, de plus sec que son âme, de plus insolent que son esprit. C'est l'iniquité d'une âme impie dévoilée, comme dans le *Tartufe* s'offre à nos yeux la laideur de l'hypocrisie et le masque rebutant du mensonge. Dans des pièces d'une portée moins haute et d'un ton moins sublime, dans l'*Ecole des Maris*, dans l'*Ecole des Femmes,* dans le *Bourgeois gentilhomme,* dans *Georges Dandin,* dans le *Malade imaginaire,* dans l'*Avare,* Molière n'est pas moins philosophe; ses leçons sur la famille, sur les rapports qui doivent unir le père avec les enfants, le mari avec la femme, ses conseils sont empreints d'une judicieuse sagesse ; c'est le sens le plus droit et le plus pratique. Le rare mérite de M. c'est d'avoir uni tant de profondeur, à une si vive gaieté, bien qu'il fût un mélancolique, au fond de lui-même. N'est-il pas le plus parfait modèle du comique? Dans ses pièces plus légères où il n'a

voulu que divertir les spectateurs, quel feu de plaisanteries, quelle verve, quelle source de mots heureux, quelle abondance de situations ingénieuses! S'il a beaucoup pris à ses devanciers, latins ou français, il a su se parer de leurs dépouilles, les embellir de ses propres inventions, les ajuster au génie français, de sorte qu'il semble avoir créé les scènes qu'il a si librement empruntées. Il a éclipsé pour toujours ceux qu'il a pillés et certains d'entre eux lui doivent, sinon d'être lus, du moins d'être cités encore. Que dire aussi du langage de ces comédies, de ce vers ferme, facile, naïf, de cet idiome plein de sève et d'originalité, qui leur sont propres? Rien n'est plus écrit de génie ; et, en même temps, nul de nos écrivains ne s'est exprimé avec plus de justesse, de précision et de propriété que Molière. — CH. G.

Molina (LUIS), célèbre jésuite et théologien espagnol, né à Cuença en 1535, m. à Madrid en 1601. Auteur du célèbre traité : *De liberi arbitrii cum gratiæ donis concordia* (1588, in-4°), qui a été la source de la doctrine appelée *molinisme,* et dont l'objet était d'accorder ensemble, suivant les forces de notre intelligence : *res olim dissociabiles, libertatem et principatum.*

Molinari (GUSTAVE de), économiste belge, né à Liège en 1819; élu en 1874 membre correspondant de l'Académie des Sciences morales et politiques. Les idées précises et le style limpide de ce savant ont assuré à ses ouvrages une autorité internationale. *(Des moyens d'améliorer le sort des classes laborieuses,* 1844; *De la production et de la distribut. des richesses,* 1855; *Questions d'économie polit. et de droit public,* 1861, 2 vol. in-18; l'*Evolut. économique au XIX*e *s.,* 1880, in-8°, etc.)

Molinet (JEHAN), poète et chroniqueur français, né dans le Boulonais, m. en 1507. Successeur de Georges Chastelain, son maître et son ami, dans la charge d'*indiciaire* et d'historiographe de la maison de Bourgogne ; doué d'une fécondité plus remarquable qu'enviable, il écrivit quantité d'ouvrages médiocres et bizarres, en vers comme en prose. Le plus curieux est intitulé : Les *Faicts et dicts contenant plusieurs beaulx traités, oraisons et chants royaulx,* 1531.

Molza (FRANCESCO-MARIA), poète italien, né à Modène en 1489, mort en 1544. Ses vers ont de la douceur, du charme, une élégance soutenue; le genre sérieux lui réussit autant que le badinage bernesque, auquel il se livra, pourtant, de préférence, en le pratiquant avec toute la vivacité bouffonne et avec toute la licence, que permettaient ces petites satires comiques. *(Œuv.,* Bergame, 1747-54, 3 vol. in-8°.)

Molza (TARQUINIA), femme de lettres italienne, petite-fille du précédent, née à Modène, en 1542, m. en 1617. Étonnamment instruite, elle alternait les occupations de son esprit entre les effusions de la poésie et les études les plus abstraites. Ses contemporains la comblèrent d'éloges.

Mommsen (THÉODORE), célèbre historien et épigraphiste allemand, né à Garding, en 1817 ; membre d'un grand nombre d'Académies et de sociétés savantes, m. en 1903. Le maître et le guide de tous ceux qui étudient Rome et son histoire.

Monadologie. Voy. **Leibniz.**

Monboddo (JAMES BURNETT, lord), philosophe et philologue anglais, né en Écosse en 1714, m. en 1799; logicien curieux d'idées nouvelles et paradoxal raisonneur. *(Traité sur l'origine et les progrès du langage,* 1774-92, 6 vol. in-8°; *Métaphys. des anciens,* 6 vol. in-4.)

Moncrif (FRANÇOIS-AUGUSTE **Paradis** de), littérateur français, né en 1687, à Paris, d'une famille anglaise, lecteur de la reine Marie Leczinska, censeur royal, membre de l'Académie, enfin historiographe de France, et, surnommé, par une double allusion à ce dernier titre et à sa bizarre, obscure, spirituelle histoire de la race féline : l'*historiogriffe des chats;* m. en 1770. Les romans, les pièces de théâtre, les poésies fugitives de cet heureux courtisan étaient en faveur comme sa personne, dans la société aristocratique du temps. Ce fut un des adeptes du marivaudage. Piron faisait cette généalogie : « Fontenelle a engendré Marivaux, Marivaux a engendré Moncrif, qui n'engendrera personne. » *(Œuv.,* Paris, 1751, 3 v. in-16; 1768, 4 v. in-12.)

Mondor. Voy. **Tabarin.**

Monet (JEAN), littérateur français, né en 1710 à Condrieux, m. en 1785. Ce sont ses propres et singulières aventures qu'il a racontées assez plaisamment dans le *Supplément du Roman comique de Scarron ou mémoires pour servir à la Vie de Jean Monet,* Londres et Paris, 1772, 2 vol. in-8°.

Mongault (l'abbé NICOLAS-HUBERT de), traducteur français, né en 1674, à Paris, reçu en 1708 à l'Académie des Inscriptions et à l'Académie française en 1718; m. en 1746. Son élégante et délicate traduction des *Lettres de Cicéron à Atticus,* enrichie de notes judicieuses (Paris, 1714, 4 vol.) est restée classique. Il avait été précepteur du fils du duc d'Orléans et mourut, — insinue

malicieusement Voltaire —, du chagrin de n'avoir pu faire auprès de son élève la même fortune que l'abbé Dubois.

Mongol. Langue ouralo-altaïque, partagée en trois dialectes : le *mongol oriental*, parlé dans la Mongolie proprement dite, c'est à-dire dans la partie centrale du nord de la Chine à l'ouest du territoire mandchou ; le *kalmouck*, ou *mongol occidental*, qui a pénétré en Russie jusque sur la rive gauche de la mer Caspienne, vers l'embouchure du Volga, entre le Kirghiz et le nogaïque ; et le *bouriate*, parlé par environ deux cent mille individus environ, aux alentours du lac Baïkal, dans la Sibérie du Sud. L'alphabet du mongol, comme ceux du Kalmouck et du Mandchou, dérive de l'écriture syrienne. Quant à la littérature même, elle est surtout religieuse, bien qu'elle comprenne aussi des poésies lyriques et héroïques. On a recueilli un certain nombre de chansons mongoles.

Moniage Guillaume (le). Chanson de geste du XIIe s., mêlée d'éléments comiques, et ayant pour sujet l'entrée de Guillaume d'Orange au couvent. Elle appartient à la légende générale du héros. D'un caractère analogue, le *Moniage Rainouart* (XIIe s.) est encore une branche de la même geste. (V. Guillaume).

Moniot de Paris (JEAN), trouvère parisien de la seconde moitié du XIIIe s.; gracieux auteur de neuf pièces lyriques: *pastourelles, vaduries, chansons* (éd. Bartsch, *Romances et pastourelles*), et d'un *Dit de fortune*, dont l'attribution lui a été quelquefois contestée, mais qui est bien son œuvre. (Éd. Jubinal, *Nouv. recueil*, t. I, Paris.)

Monmerqué (LOUIS-JEAN-NICOLAS), magistrat et littérateur français, né en 1780; membre de l'Académie des Inscriptions en 1833; m. en 1860. Il a mis sa marque de lettré délicat en même temps que fort instruit des choses de l'ancienne société à des éditions des *Lettres* de Mme de Sévigné, des *Historiettes* de Tallemant des Réaux, et du Théâtre français du moyen âge. Avec Petitot, il a publié l'énorme *Collection de mémoires relatifs à l'hist. de France, depuis Henri IV jusqu'à la paix de Paris.* (1819-29, 130 vol. in-8°.)

Monnier (HENRI), dessinateur et littérateur français, né à Paris en 1799, m. en 1877. Servi par une étonnante mémoire qui ne lui laissait rien oublier de ce qu'il avait vu ou entendu, si insignifiant qu'en fût le détail, il prit plaisir à noter, photographiquement, pour ainsi dire, les sentiments, les manies, les tics et les menus propos des petites gens. Les *Scènes populaires* et les *Bourgeois de Paris* d'Henri Monnier, ces dialogues interminables où «les diseurs de riens ont toujours la parole» ont été bien surfaits. Il n'en a pas moins eu le privilège de créer des types inoubliables: Jean Hiroux, Mme Pochet (l'héroïne du *Roman chez la portière*) et surtout l'immortel Joseph Prudhomme, professeur d'écriture, élève de Brard et Saint-Omer.

Monod (GABRIEL). Voy. **Supplément**.

Monodies. Chants à une voix usités dans la Grèce antique et qui furent l'une des formes primitives du théâtre. Comme l'a dit Charles Magnin, les monodies étaient lyriques, quand l'exécutant chantait ses propres émotions et ses sentiments personnels; elles étaient dramatiques, au contraire, quand il se présentait sous un nom d'emprunt (ainsi la *Magicienne* de Théocrite) et exprimait les passions supposées d'un personnage fictif.

Monographie. Description d'une seule famille, d'une seule classe d'objets ou même d'un seul objet: et aussi étude particulière, rigoureusement circonscrite et approfondie d'une époque, d'un genre, d'un auteur.

Monologue (du gr. *μόνος*, seul et *λόλος*, discours). Scène d'une pièce de théâtre où un personnage est seul et se parle à lui-même. Ce genre de scène est souvent une concession faite à l'art dramatique aux dépens de la vérité. Grâce au m., le spectateur peut lire dans l'âme des personnages, fouiller les replis de leur cœur, y saisir la suite fatale des événements. Il ne doit pas être trop long (comme est celui du *Figaro* de Beaumarchais, entre autres) parce qu'alors il ralentit la rapidité de l'action, qualité essentielle d'un ouvrage dramatique, ni trop court, parce que dans ce cas, il ne permet point à l'auteur d'éclairer la complication de l'intrigue par un exposé suffisamment net des sentiments de ceux qui la mènent.

On appelle aussi du nom de m. des compositions courtes en prose ou en vers, sur un sujet de fantaisie, ordinairement comique, burlesque, et faites pour être *dites* dans un salon, une réunion. Ç'a été une mode de la fin du XIXe s. A un certain moment ce fut même une épidémie que cette sorte de productions généralement médiocres. Tout était thème à soliloques. On ne voyait que comédiens ou amateurs accoudés à des cheminées, se posant des questions et s'adressant des réponses. Genre faux dans un vrai théâtre, le m. amuse dans les réunions mondaines, grâce au talent des diseurs, sans laisser d'autre trace que le souvenir d'un moment de gaieté. Cet art bizarre, dont les deux Coquelin, à Paris, avaient fait la vogue, voit, aujourd'hui, décliner sensiblement sa faveur.

Monorimes (Vers). Vers à une seule rime. Nos plus anciennes chansons de geste sont composées de couplets ou tirades monorimes. Les chants d'église sont quelquefois m. dans chacune de leurs stances. On en trouve aussi des exemples dans la vieille poésie arabe. Cette forme paraît appartenir à l'enfance de la poésie et de la versification chez les peuples; mais elle est aussi, chez les modernes, une forme de badinage poétique, dont la difficulté vaincue est le principal mérite.

Monosyllabiques (Vers). Vers dont tous les mots sont des monosyllabes, comme celui-ci :

Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon [cœur.

RACINE, *Phèdre*, IV, 2.

Ou bien, vers d'une seule syllabe, tels que les suivants d'Amédée Pommier ;

Qu'est-ce ?
Cesse.

Laisse
Ça.
Haute
Faute
Cuit.
Prompte
Honte
Suit.

Monosyllabisme. Etat des langues qui n'ont que des monosyllabes pour racines. Voy. **Langues.**

Monsabré (le P. JACQUES-MARIE-LOUIS), prédicateur français, de l'ordre des Dominicains, né à Paris en 1827. Commença en 1869 la série de ses conférences dans la chaire de Notre-Dame et s'y annonça tout d'abord comme un digne successeur de Lacordaire. L'exposition raisonnée du dogme catholique a été le principal objet de ses nombreux sermons fondés sur la doctrine thomiste et pénétrés, quant à la forme, des mouvements d'une véritable éloquence. En outre, le P. Monsabré a fait œuvre de moraliste et d'observateur dans quelques volumes sur la vie dévote, sur le *Mariage* (1887), etc.

Monselet (CHARLES), littérateur français, né à Nantes en 1825, m. en 1888. Poète, romancier, auteur dramatique, spirituel chroniqueur et portraitiste ingénieux, il publia de nombreux volumes dans tous les genres de la « littérature facile ». Beaucoup de ces agréables fantaisies (*Monsieur de Cupidon,* 1858, in-18; les *Femmes qui font des scènes,* 1864; les *Souliers de Sterne,* 1874; les *Années de gaieté,* 1875, etc.) seront assez vite oubliées; mais on consultera curieusement sa *Lorgnette littéraire* (1857, in-12; voy. aussi les *Oubliés* et les *Dédaignés,* 1857, 2 vol. in-18), une suite d'esquisses ou d'instantanés, où toute une génération est finement observée comme par un Rivarol sans méchanceté.

Monstrelet (ENGUERRAND de), chroniqueur français, né vers 1390, prévôt ou lieutenant de Jean de Luxembourg, m. en 1453. Le grand succès des *Chroniques* de Froissart lui inspira l'ambition d'être son continuateur. Très inférieure par la composition, sa chronique s'en rapproche par la valeur historique. Monstrelet se traîne languissamment, chargé d'une masse de témoignages; trois in-fol. lui suffirent à peine pour un demi-siècle. Rabelais le trouve, à cause de cette prolixité, *baveux comme un pot à moutarde.* Ses longs récits fatiguent. En revanche, il cite en entier des pièces fort instructives d'où se dégage facilement la synthèse historique. Ainsi que nous l'avons dit ailleurs, M. est un narrateur consciencieux et exact, copieux et utile.

Montagu ou Montague (lady MARY WORTLEY), épistolière anglaise, née à Toresby en 1690, m. en 1761. Célèbre par son esprit, sa beauté, et les qualités en même temps sérieuses et piquantes, originales et fortes, de ses *Lettres.* Elle s'était essayée avec moins de succès dans la poésie. (*Œuv.* de lady Montague, éd. Warncliffe, 1836-37, 3 vol. in-8°.)

On ne doit pas la confondre avec une autre dame **Montague,** Anglaise également, née ÉLISABETH **Robinson** (1720-1762), auteur d'une *Apologie de Shakespeare* et de *Dialogues des morts,* écrits en collaboration avec Lyttleton, et qui laissa aussi une intéressante correspondance littéraire en 4 vol.

Montaigne (MICHEL-EYQUEM de), célèbre moraliste français, né dans le Périgord, le 28 fév. 1533, m. le 13 sept. 1592. Sous la direction d'un père intelligent, il reçut une forte et solide éducation. Pendant quelques années il se mêla aux affaires publiques en qualité de magistrat, de maire de la ville de Bordeaux, de négociateur. Désireux de repos, d'indépendance avant tout, il s'en éloigna dès qu'il le put, sans esprit de retour et sans autre ambition



Montaigne.

que de s'appartenir en propre, de vivre chez lui et pour lui, parmi ses livres et ses pensées. Au sein d'une retraite épicurienne, il se prit lui-même pour argument et pour sujet d'étude. Il nota, au jour le jour, le travail d'une âme affamée de se connaître, et il en composa le fameux livre des *Essais,* — ce répertoire sans ordre, sans méthode, mais plein de séduction à chaque page, de souvenirs, de réflexions nées de ces souvenirs, de jugements ou d'observations sceptiques sur la destinée de l'homme, sur le vague de ses desseins

et de ses croyances. Montaigne a beaucoup emprunté aux anciens et aux nouveaux. Néanmoins, on ne le surprend en aucune place renonçant à son caractère individuel. Il demeure constamment le merveilleux prosateur à l'allure vive et poétique, au style prime-sautier, à l'imagination inventive, riche de termes originaux et d'expressions colorées — source prodigue où chacun est venu puiser ensuite, sans la tarir jamais.

Montalembert (Charles-Forbes, comte de), publiciste, orateur et écrivain français, membre de l'Institut, né à Londres, le 29 mai 1810, m. à Paris, le 13 mars 1870. Depuis le 14 mai 1835, où, parvenu à sa vingt-cinquième année, il put siéger à la Chambre des pairs et prêta serment, jusqu'à l'avènement du second Empire, il se trouva mêlé à toutes les luttes du pays, intervenant dans les affaires de la Pologne, de l'Irlande, de la Grèce, du Sunderbund, dans les débats relatifs aux corporations religieuses, aux jésuites, à la liberté d'enseignement. Il intéressa et charma les âmes pieuses par une remarquable histoire de sainte Élisabeth de Hongrie (1836; nomb. éd.). Après avoir enrichi les annales parlementaires d'importants discours, le comte de M. sembla, à partir du coup d'Etat bonapartiste, rechercher à titre d'écrivain, d'historien, une nouvelle réputation. Ainsi composa-t-il, en ses dernières années, son grand et bel ouvrage: les *Moines d'Occident,* où, tout en traçant des vies particulières de saints, il apporta de grandes lumières à l'histoire générale.

Montalvan (Don Juan Perez de), auteur dramatique espagnol, né à Madrid, en 1602, m. en 1638. Disciple, ami et biographe de Lope de Vega, il marcha sur ses traces, produisit des comédies et des *Autos* (*Œuv. dramat.*, 1638, 2 vol. in-12; Bibl. de Aut. esp., t. XIV), qui découvrent le même caractère d'improvisation rapide et de mouvement irrégulier, avec une tendance à forcer encore davantage le côté allégorique des personnages et des sujets. Son style brillanté, chargé de couleurs et de figures, le rattachait à l'école de Gongora. Il a rassemblé, à titre de règles à suivre, d'exemples et de leçons pour apprendre à devenir *culto*, les plus curieuses de ces expressions hyperboliques détournées de leur sens, de ces transpositions de mots, de ces jeux d'esprit bizarres qui faisaient le fond du *cultisme*.

Montalvo. Voy. **Ordonez.**

Montanelli (Joseph), littérateur et homme politique italien, né en 1813, dans la Toscane, m. en 1862. Ses *Mémoires sur l'Italie* (Turin, 1853-55, 2 v.) rappellent avec chaleur les luttes soutenues pour l'indépendance nationale et la part qu'il y avait prise. On cite, en outre, une tragédie en trois actes: *Camma* (1857) et un volume de poésies (1836).

Montanisme. Nom d'une secte religieuse qui remonte à l'an 140 ou 150 de notre ère; fondée par le Mysien Montan. Il se prétendait éclairé par des révélations particulières et appelé à être le réformateur du christianisme. Le m. admettait la fin prochaine du monde et l'établissement de la Jérusalem céleste sur la terre. Le droit et le pouvoir d'annoncer les volontés divines, à l'effet de perfectionner la vie et la discipline chrétienne, était conféré directement aux montanistes dans le don de prophétie. Au temps de S. Augustin, cette secte avait à peu près disparu de l'Afrique.

Montausier (Charles de **Sainte-Maure,** marquis, puis duc de), grand seigneur de la cour de Louis XIV, gouverneur du Dauphin et Mécène littéraire, membre de l'Académie française, né en 1610, m. en 1690. Avec son humeur morose, sa vertu rigide et pourtant bienveillante, M., que Molière a peint au naturel dans le *Misanthrope,* ressemblait assez au type bien connu de Goldoni: le *Bourru bienfaisant.* Il comptait parmi ses protégés et ses amis les littérateurs les plus en vogue du XVIIe s.: Balzac, Chapelain, Ménage, etc. Il avait épousé la célèbre Julie d'Angennes et conçu l'idée de la *Guirlande de Julie.*

Montazet (Antoine **Malvin** de), théologien et prélat français, né en 1713 près d'Agen, archevêque de Lyon, en 1759, reçu à l'Académie en 1757; m. en 1788. Il défendit avec chaleur tantôt les droits de l'Église gallicane et tantôt les austères tendances du jansénisme. (*Lettres à l'archevêque de Paris,* 1760, in-4°.)

Montecuculli (Sebastiano), célèbre stratégiste italien, né à Modène en 1608, m. en 1681. Surnommé *le Végèce moderne* pour ses *Mémoires* sur l'art militaire et sur ses propres campagnes (1708, in-8°; div. éd. et trad.) Les *Œuvres complètes* de ce grand adversaire de Turenne (éd. Ugo Foscolo, 1707-08, 2 vol. in-fol.) renferment quelques poésies.

Montégut (Émile), littérateur français, né à Limoges en 1826, m. en 1895. Traducteur de Shakspeare et critique habituel à la *Revue des Deux Mondes.* Il fut de ceux dont la réputation est loin d'avoir égalé le mérite. Il a répandu les forces de son esprit, comme l'a dit Brunetière, sur trop d'objets, de sorte que son œuvre n'a pas eu autant de portée qu'elle aurait dû.

Monteil (Alexis), historien français, né en 1769 à Rodez, m. en 1850. Malgré le ton légèrement romanesque et parfois satirique de sa principale œuvre (*Hist. des Français des divers états aux cinq derniers siècles,* Paris, 1827-44, 10 vol. in-8°), il eut le mérite d'annoncer en quelque sorte les grands et solides travaux de l'école moderne, l'école des Augustin Thierry et des Guizot.

Montemayor (Georges de), poète espagnol d'origine portugaise, né en 1520 à Montemayor, près de Coïmbre, m. en 1562. Pendant que l'Italie admirait l'*Aminta* de Torquato Tasso, il donna à l'Epagne la plus célèbre sinon la meilleure de ses pastorales romanesques: la *Diana enamorada,* dont le succès fut prodigieux. (Valence, 1542. in-4°; nombr. éd. et trad.; suites par plusieurs auteurs.) C'est comme l'*Arcadie* de Sannazar un mélange de récits et de chants amoureux. Néanmoins la partie narrative l'emporte sur le poème, dans les développements de l'œuvre de Montemayor. Il s'est montré en divers passages de sa *Diana* un habile observateur et un peintre ingénieux du cœur humain.

Montesquieu (Charles de **Secondat,** baron de la **Brède** et de), célèbre magistrat et publiciste français, né en 1689, près de Bordeaux, au château de la Brède, d'une famille de robe et d'épée, conseiller de parlement en 1814 et président à mortier (1716) jusqu'en 1726 où il vendit sa charge pour se consacrer plus librement aux lettres, reçu à l'Académie dans la même année; m. en 1755. Dès l'enfance, il lisait, plume en main, avec réflexion, cherchant « l'esprit des choses ». De sérieuses pensées s'emparèrent de son esprit, dès l'éveil de sa raison. De premiers essais historiques, moraux ou scientifiques leur servirent d'issue. Avant d'en faire l'objet de toutes ses études, de toutes ses méditations et la matière d'une œuvre capitale, il voulut laisser quelque essor à son imagination. Capable de fantaisie très légère et de caprice très affiné, elle se joua donc dans le cadre mobile, sans règle ni contrainte, d'une sorte de roman épistolaire, frivole comme le goût libertin de cette époque, sérieux comme le fond de sa nature, plein de contrastes inattendus. Montesquieu donna les *Lettres persanes,* qu'il n'osa pas signer (1721). Livre de jeunesse et pourtant déjà livre de génie, qui, sous des apparences futiles, venait, à de certaines pages, révéler les premières vérités de la science sociale; œuvre supérieure et singulière où le mauvais esprit philosophique côtoie sans cesse le bon, dit Nisard, mais où le bon est de telle sorte qu'il n'y a guère de meilleur. Cependant il avait établi les bases, entrevu l'économie générale du monument qui s'appellera l'*Esprit des lois.* De nombreux voyages à l'étranger et de vastes recherches en préparèrent l'édification. Il alla ensuite s'enfermer dans son château de la Brède pour n'en plus sortir avant l'achèvement de son œuvre. En 1748, à soixante ans, il livra enfin l'*Esprit des lois.* Ce vaste tableau de toutes les législations, que M. de Bonald appelle « le plus profond des livres superficiels » essuya de nombreuses critiques; de longs volumes furent employés à en reprendre des fautes de détail. On n'avait pas saisi dès l'abord tout ce qu'il renfermait de neuf et de personnalité inventive. — Quoique l'absence d'un principe philosophique assez sûr y ait



Montesquieu.

été cause de quelques erreurs ou contradictions, l'opinion désormais est fixée. Dans l'*Esprit des lois,* M. a renouvelé l'histoire, découvert les principaux ressorts des sociétés, introduit en France les idées anglaises sur le gouvernement, porté la lumière sur plusieurs points essentiels de la féodalité, révélé d'admirables instincts et jeté des vues divinatoires sur les évolutions des peuples modernes. Enfin, sur différents points particuliers de droit, il a préparé d'importantes réformes que la législation de son pays ne devait pas tarder à accomplir. On reproche à M. certain manque de méthode, un morcellement trop menu des sujets et comme une apparence de désordre dans le classement des questions. Mais nul ne conteste en lui l'écrivain de premier ordre,

Son style condense les idées en des traits énergiques ou brillants, laissant à chaque place, pour le lecteur, des intervalles de réflexions à remplir. Il a le calme solennel et la brièveté grandiose des jurisconsultes et des historiens les plus fameux de l'antiquité.

Montesson (CHARLOTTE-JEANNE **Béraud de la Haye,** marquise de), femme d'esprit du XVIIIe s., née en 1737 à Paris; mariée à seize ans au lieutenant-général de Montesson; veuve à trente-deux; unie en 1773 par un mariage secret — et, néanmoins connu de tout le monde — à Louis-Philippe d'Orléans, petit-fils du régent; m. en 1806. Son nom appartient plutôt à la chronique mondaine qu'à l'histoire des lettres proprement dite. On recherchait fort d'être invité à ses fêtes, — dont le meilleur attrait n'était pas toujours la représentation de ses languissantes comédies, où elle tenait elle-même des rôles. *(Œuvres anonymes,* Paris, 1782-85, 8 vol. gr. in-8°, tirés seulement à 12 ex.) Très spirituelle dans la conversation, la marquise perdait beaucoup de ses avantages, la plume à la main, et ne gardait plus rien d'original.

Montfaucon (BERNARD de), célèbre érudit français de l'ordre des Bénédictins, né en 1655, au château de Soulage (Languedoc), reçu membre honoraire de l'Académie des Inscriptions en 1719, m. en 1741. Bien avant les savants allemands du XIXe s., il avait pressenti les applications générales de l'archéologie. La sûreté des informations et de la critique ne pouvaient être, chez lui, à la hauteur de la conception; son *Antiquité expliquée et représentée en figures* (Paris, 1719, 10 vol. in-fol.; *Supplém.,* 1724, 5 vol. in-fol.), n'en est pas moins pour le temps une œuvre tout à fait extraordinaire. En outre, sa *Palæographia græca* (Paris, 1708, in-fol.); ses excellentes édit. des *Œuvres* de saint Athanase, de saint Jean Chrysostome, d'Eusèbe de Césarée, de Cosme d'Égypte et des *Hexaples* d'Origène, révèlent des trésors d'érudition.

Montfleury (ZACHARIE **Jacob,** dit), célèbre comédien de l'Hôtel de Bourgogne, né en 1600, dans l'Anjou, m. en 1667. Molière se moqua de lui dans l'*Impromptu de Versailles,* et Cyrano de Bergerac, à la suite d'un violent démêlé, le menaça de laisser tomber sur son dos le poids de sa colère. Il donna au théâtre un « ambigu-comique », qui ne nous est point parvenu (les *Amours de Didon,* 1673) et une tragédie: la *Mort d'Asdrubal.*

Montfleury (ANTOINE **Jacob,** dit), auteur dramatique français, fils du précédent, né en 1640 à Paris, m. en 1685. Telle de ses pièces, la *Femme juge et partie,* en 1669, contre-balança les succès de *Tartuffe.* On cite aussi son *Impromptu de l'hôtel de Condé* (1663) comme un épisode de la grande bataille contre Molière, et son *Ecole des jaloux* (1664), qui serait une farce excellente si les mœurs y étaient respectées davantage. L'un des comiques du 2e ou du 3e ordre qui se sont le plus rapprochés de Molière, il ne lui manqua guère pour s'élever à un rang supérieur, remarque V. Fournel, que plus de variété dans l'invention et surtout un effort plus vigoureux et plus franc vers la comédie de mœurs et de caractères.

Montgaillard (BERNARD de **Percin** de), prédicateur français de l'ordre des Feuillants, surnommé « le Petit Feuillant », né en 1563, à Montgaillard en Gascogne, m. en 1628. Ligueur passionné, il se compromit par les éclats de son éloquence populaire, au point qu'il fut obligé de s'exiler aux Pays-Bas. Il brûla ses ouvrages, dans un dernier sentiment d'humilité chrétienne.

Montgaillard (JEAN-GABRIEL-MAURICE **Roques,** dit comte de), agent politique et publiciste français, né en 1761, au bourg de Montgaillard, dans la Haute-Garonne, m. en 1841. L'un des agents les mieux outillés de la diplomatie occulte, tour à tour ou tout à la fois au service des Bourbons et de Bonaparte, c'était un homme utile et aussi très perspicace. Il a publié beaucoup de pages, intéressant la politique du jour ou justifiant de ses actes. *(Ma conduite pend. le cours de la Révolution,* 1795, in-8°, *Mém. secrets de Montgaillard pendant les années de son émigration,* 1801, in-8°, etc.) M. Clément de Lacroix a mis au jour, en 1895, les *Souvenirs du comte de Montgaillard.*

Montgaillard (GUILLAUME-HONORÉ **Roques,** dit l'abbé de), historien français, frère du précédent, né en 1772, m. en 1825. Il souleva des polémiques passionnées avec une soi-disant *Histoire de France depuis la fin du règne de Louis XIV jusqu'en 1825* (Paris, 1826-27, 9 vol. in-8°, plus. édit.) La plus grande partie de ce pamphlet entremêlé de flatteries à l'adresse des puissances du jour, avait été écrite par Maurice de Montgaillard, qui l'allongea par deux volumes supplémentaires (1829).

Montgomery (JAMES), poète anglais, né en 1771, m. en 1854. Élevé dans les principes des frères moraves, connu d'abord par ses *Voyageurs de Suisse* (1806), il mérita quelque estime par le caractère généreux de ses poèmes

descriptifs, par l'accent mélancolique et résigné de ses odes. *(Œuv.,* 1841, 4 vol. in-8°.)

Montgomery (ROBERT), poète et théologien anglais, né en 1807, m. en 1855. Très populaire dans le premier tiers du siècle, on vante encore son poème sur l'*Omniprésence de Dieu* et quelques-unes de ses *Odes. (Poetical Works,* 1853.)

Montholon (CHARLES-TRISTAN, comte de), général français, né en 1782 à Paris, m. en 1853. L'un des quatre compagnons volontaires de l'exil de Napoléon à Sainte-Hélène, il se fit, a son retour en France le narrateur de cette étonnante captivité. (Paris, 1847, 2 vol. in-8°). Il avait auparavant publié avec le général Gourgaud, les *Mémoires pour servir à l'histoire de la France sous Napoléon Ier* (Paris, 1823-1830, 9 vol. in-8°), tels que les avait dictés l'empereur.

Monti (VINCENZO), célèbre poète italien, né en 1754, à Fusignano; m. en 1828. Homme de plus de talent que de caractère, de plus d'ambition que de conscience, adulateur éloquent de toutes les causes victorieuses, et s'en trouvant satisfait parce qu'il reçut des récompenses de toutes mains, il a donné, par de continuelles palinodies, l'un des plus frappants exemples de ce que peut être la facilité de l'imagination, même quand elle n'est soutenue d'aucun principe. Le sombre Monti de *Corinne,* l'auteur de cette diatribe fameuse contre la Révolution française : la *Bassvilliana* (1793), passa de la malédiction au dythyrambe du jour où la révolution se fit italienne, sous la bannière de Bonaparte. Il ne manqua pas ensuite de glorifier le maître de l'Europe *(Prométhée, Mascheroniana,* le *Barde de la Forêt Noire,* etc.); puis, brûlant l'idole de la veille, après la chute, il exalta l'Autriche, à son tour, l'*Astroea redux.* Triste patriote et politique versatile, M. n'en fut pas moins un très grand poète, grâce à l'élégance incomparable de son style. Moins original qu'Alfieri, dans ses tragédies, il le surpasse, comme écrivain, — écrivain toujours pur, toujours maître d'une langue harmonieuse, brillante de vie et d'images. Sa traduction infidèle ou plutôt son imitation d'Homère a été l'objet d'une admiration extrême. Le Corcyréen Mustodixi la regardait comme un chaînon éternel qui unit la littérature grecque et la littérature italienne. Il sut allier l'énergie à la souplesse, la force à la grâce. Sa patrie n'a pas de meilleur modèle. Aussi les Italiens l'ont-ils surnommé le *Dante gracieux, Dante ingentilito. (Œuv.,* 1825-26, 8 vol. in-8°; et un recueil posthume publié en 1832, 5 v. in-12.)

Montiano y Luyando (don AGUSTIN de), poète espagnol, né à Valladolid, en 1697; secrétaire d'État; m. en 1764. On cite en particulier son poème biblique : le *Rapt de Dina,* El robo de Dina, et ses deux tragédies de *Virginie* et d'*Astolphe.*

Montigny (JEAN de), prélat français, né en 1637 dans la Bretagne, aumônier de la reine Marie-Thérèse, évêque de Léon; membre de l'Académie; m. en 1671. Avec un caractère d'esprit net, aisé, il plaisait aux gens de cour par sa politesse, aux lettrés par sa prose et ses vers (le *Palais des plaisirs,* poème chrétien), et il paraissait aux savants capable de belles œuvres scientifiques, s'il ne fût mort prématurément.

Montjoie (CHRISTOPHE **Ventre de la Touloubre** de), publiciste français, né en 1746, à Aix en Provence, m. en 1816. Il n'avait pas encore de passé lorsque l'abbé Royou, celui qu'on appelait « le Marat de la monarchie », se l'associa comme rédacteur de l'*Ami du roi,* journal qui fut supprimé en 1792. Une *Histoire de la Révolution de France* (1797, 2 vol. in-8°), assez fautive sous le rapport de l'exactitude, et d'autres productions sur des sujets contemporains, valurent dans la suite à ce zélé défenseur du trône une pension de Louis XVIII et la place de conservateur de la Bibliothèque Mazarine.

Montlosier (FRANÇOIS-DOMINIQUE de **Reynaud,** comte de), homme politique et publiciste français, né à Clermont-Ferrand, en 1755, m. en 1838. Héritier des doctrines de Boulainvilliers, unissant à un goût très accusé de réaction féodale un certain libéralisme philosophique, il laissa ses idées osciller entre l'amour des institutions traditionnelles et l'aversion de l'absolutisme. *(De la monarchie française depuis son établissement. jusqu'à nos jours,* Paris, 1814, 3 v. in-8°, 1815, 4 vol. in-8°.) Il rêvait une forte décentralisation du pouvoir, au profit de la noblesse et même de la bourgeoisie. Grand adversaire des Jésuites sous la Restauration *(Lettre d'accusat. contre les Jés.,* 1826, in-8°; les *Jés. et les congrégat.,* 1827), il se rallia aux libéraux après 1830 et fut créé pair en 1832.

Montluc (BLAISE de **Lasseran-Massencome,** seigneur de), mémorialiste français, né en Gascogne, entre 1500 et 1504, m. en 1577. Ecuyer, enseigne, capitaine, mestre de camp, lieutenant du roi et enfin maréchal de France, il assista, durant un demi-

siècle, à cinq batailles rangées, à dix-sept assauts, à onze défenses de places et à deux cents escarmouches. Aux jours funestes des guerres religieuses, il souilla ses exploits par des exécutions peu dignes d'un général auxquelles il mit plus d'une fois personnellement la main et qui terrifiaient les protestants. La personnalité de ce *docteur es-armes*, dont le courage ne le cédait qu'à une immense vanité, homme étrange, tour à tour fougueux et sage, impitoyable et magnanime, violent par entraînement de nature, cruel ou généreux par caprice, sanguinaire par principe, et, joyeux, pourtant, allègre et de bon sens nourri, plein de vervo. de belle humeur, se dégage avec la plus grande netteté de ses *Lettres* et de ses *Commentaires*. Henri IV appelait les *Mémoires* de M. la Bible des soldats.

Montluc (Jean de), prélat et diplomate, frère du précédent, né à Condom, en 1508, m. en 1579. Il fut chargé par François Ier et par Catherine de Médicis de plusieurs missions importantes à Constantinople, à Venise, en Pologne. Il jouissait d'une belle réputation, comme prédicateur. (*Sermons*, Paris, 1559, in-8°, 1561, in-8°.)

Montmaur (Pierre de), humaniste français et *parasite* renommé, né vers 1564; successivement charlatan à Avignon, avocat; puis, poète à Paris et professeur de langue grecque au Collège royal; m. en 1618. Aux dîners qu'on lui donnait il payait son écot par des railleries mordantes contre les plus célèbres auteurs d'alors. En retour, les ennemis ne lui manquaient pas; Sallengre a pu composer un recueil en deux volumes des pièces satiriques écrites contre lui. (La Haye, 1715.) Il possédait une mémoire extraordinaire et une rare vivacité d'esprit.

Montolieu (Jeanne-Pauline **Polier de Bottens,** baronne de), femme de lettres, née en Suisse, à Lausanne, en 1751, m. en 1832. Par des traductions ou des imitations ingénieuses de certains romanciers allemands, elle initia les lecteurs français aux secrets de cette portion de littérature étrangère. Sa plume active n'enfanta pas moins d'une centaine de volumes, dont le mieux composé est justement son œuvre de début: *Caroline de Lichtfled*. (Lausanne, 1786, 2 v. in-8°; nombr. édit.)

Montorgueil (Georges), de son véritable nom Octave **Lebesgue,** publiciste français, né à Paris, en 1857. Ecrivain de raison et d'esprit, de caractère indépendant, joignant l'éclat du style à la justesse de la pensée, il a marqué sa place brillamment dans la presse et la littérature contemporaines; toutefois, on regrette que l'improvisation continuelle du journalisme ait, pour ainsi dire, absorbé presque toute la sève de son talent.

Montpensier (Anne-Marie-Louise **d'Orléans,** duchesse de), « la grande Mademoiselle », princesse et mémorialiste française, petite-fille de Henri IV et nièce de Louis XIII, née à Paris en 1627, m. en 1693. Cette princesse remuante et ambitieuse, qu'un besoin démesuré de mouvement jeta dans les plus singulières aventures, eut, un jour, l'envie d'écrire ses *Mémoires*, à l'imitation de ceux de la reine Marguerite, qu'elle avait lus. Elle en réalisa le dessein, pour son seul contentement à elle-même, sans recherche du style, se contentant du premier jet, se répétant sans y prendre garde, fautant contre la correction et le bon goût avec un complet sans-façon, mais rachetant tout cela par des mérites d'originalité, de vivacité, de trait, parfois même d'exquise sensibilité. La partie la plus curieuse de l'ouvrage est celle où la grande Mademoiselle raconte comment, après avoir manqué ou dédaigné les plus glorieux partis (deux rois, un empereur, plusieurs princes régnants), elle se laissa pousser par un incroyable entraînement à demander elle-même en mariage à Louis XIV (elle avait alors quarante-trois ans) un simple capitaine des gardes du corps et se déclarant à elle-même « le domestique de son cousin germain », le téméraire Lauzun. Outre ses *Mémoires* (éd. Chéruel, 1858, 4 v. in-12), elle composa de petits romans, quelques livres de dévotion et des portraits de société.

Montreuil (l'abbé Mathieu de) ou **Montereuil,** poète français, né en 1611, à Paris, m. en 1691. Ce « gentil madrigalier », comme on l'appelait, prodiguait des vers de tous côtés. Il ne manquait pas d'esprit et savait rythmer délicatement des sonnets, des madrigaux, d'aimables pièces de compagnie. (Paris, 1666, in-12.) Il laissa des lettres écrites avec élégance et sans affectation.

Montyon (Jean-Baptiste-Antoine **Auget,** baron de), philanthrope et économiste français, né à Paris en 1733, m. en 1820. Les fondations de cet homme de bien, qui laissa à l'Institut une fortune immense pour être convertie en prix annuels, prix de vertus, prix accordés aux ouvrages les plus utiles aux mœurs, ont perpétué sa mémoire. Il avait composé divers ouvrages, que distinguèrent les corps savants. (*Éloge de l'Hospital*, 1777; *Progrès des*

umières au XVIIIe s., 1801; *État statistique du Tonkin*, 2 vol. in-8°.)

Monvel (JACQUES-MARIE **Boutet**, dit **Boutet** de), acteur et auteur dramatique français, né à Lunéville en 1745; reçu à l'Institut en 1795; professeur au Conservatoire où il eut pour élève sa propre fille, la célèbre Mlle Mars; m. en 1811. Il composa des drames: *Clémentine et Des Ormes* (1780), les *Victimes cloîtrées* (1791), *Mathilde* (1799); puis des opéras-comiques: *Julie, Blaise et Babet, Philippe et Georgette, Sargines, Raoul de Créquy;* enfin des comédies dont la meilleure est l'*Amant bourru* (1777), pièce en trois actes et en vers libres.

Moore (JOHN), médecin et littérateur anglais, né en 1729, à Stirling, en Écosse, m. en 1802. Imitateur de Smollet et de Richardson, dans ses romans: *Zeluco* (1786), *Édouard* (1796), *Mordaunt* (1800), il se montra capable de peindre les passions avec quelque chaleur et vérité. On lit encore ses impressions de voyage en France, à l'époque de la Révolution. (*Journal d'une résidence en France, du commencement d'août au milieu de décembre 1792.*)

Moore (THOMAS), célèbre poète anglais, né à Dublin, le 29 mai 1779, m. le 25 février 1852. Il broda d'une main habile et élégante les œuvres les plus variées: des mémoires sur Byron ou sur Sheridan (1825) et les *Amours des Anges* (1822), l'*Histoire d'Irlande* et les *Aventures de la Famille Fudge à Paris*



Thomas Moore, d'après une lithographie.

(1818), le roman oriental ou plutôt le poème exquis de *Lalla-Rook* (1817) et cent vingt-quatre mélodies irlandaises (1807-1831.) Th. Moore n'était point le poète de la description ou de la narration comme Walter Scott, Southey, Rogers et Campbell, ni de la rêverie comme Wordsworth, Coleridge, Lamb et Crabbe, ni de la passion comme Keats, ni de la mélancolie fougueuse comme Byron et Schelley; mais il a été un inventeur aimable au talent cosmopolite, un satirique de beaucoup de finesse, un chantre lyrique plein de chaleur et d'éclat. Ses compositions ont été traduites et imitées un peu partout. (*Œuv. compl.*, Londres, 1852-53, 10 vol. in-8°.)

Moraczewski (ANDRÉ), écrivain polonais, né en 1802, m. en 1855. Consacra de nombreux ouvrages à l'histoire et aux antiquités de la Pologne.

Moraes (FRANCISCO de), romancier portugais, né à Braga, assassiné à Evora en 1572. Cervantès a excepté de l'incendie qui devait dévorer la bibliothèque de Don Quichotte son roman de chevalerie *Palmérin*, qui jouissait au XVIe s., d'une grande réputation. « Il mériterait, dit le curé, d'être conservé avec autant de soin que les œuvres d'Homère. »

Moralités. Dans l'ancienne littérature française. Récit ou drame d'où ressortait une leçon morale. Les moralités dramatiques du XVIe s. étaient le plus ordinairement allégoriques. Certaines fois elles se bornaient à mettre en action quelque parabole simple (l'*Enfant prodigue*, etc.) ou quelque bel exemple d'histoire. Mais, en général, les Basochiens visaient à y personnifier les vices et les vertus du genre humain, afin de montrer quels avantages on avait à fuir les uns et à suivre les autres. Des acteurs feints et imaginaires, qui pouvaient s'appeler *Bonne Vie* et *Male fin, Oraison* et *Aumône, Espérance de longue vie, Honte de dire ses péchés, Bonne Compagnie, Vouloir divin* ou *Désespérance de pardon*, donnaient là, dans un style plus ou moins verbeux et embrouillé, des leçons édifiantes. A leurs sentencieux discours se mêlaient parfois des traits de satire bien transparents contre le train du jour. Il n'est pas d'abstraction, si creuse, si impalpable, comme dit Lenient, qui ne prenne corps en ces moralités et ne devienne homme ou femme. On entend crier le Sang d'Abel; on voit marcher la Terre et le Limon qui engendrent l'Adolescent, on assiste aux disputes répétées de la Chair et de l'Esprit. Ces pièces moralisées, dont un petit nombre seulement, comme la plaisante *Condamnation de Banquet*, possèdent une valeur littéraire, eurent pendant quelque temps une vogue extraordinaire; mais trop peu variées elles finirent par ennuyer. On s'aperçut du ridicule de ces allégories sans fin

> Moralisant un conseil, un écrit,
> Un temps, un tout, une chair, un esprit.

Elles cédèrent la place à la farce, à la sotie.

Morata (OLYMPIA), savante italienne, née à Ferrare, en 1526; convertie à la Réforme par Renée de France et mariée à un médecin allemand, André Grundler, qui l'emmena en Allemagne où elle mourut en 1555. A l'âge de quinze ans, elle écrivait élégamment en latin et en grec; sans peine elle traduisait Homère et Vir-

gile. Elle avait été une enfant prodige; et, chose rare, docte sans être pédante, inquiète de la vérité autant que soucieuse du savoir, elle resta, dans la vie, une femme distinguée.

Moratin (Nicolas-Fernandez de), poète espagnol, né en 1737, à Madrid, m. le 11 mai 1780. Ecrivit des chants épiques, remarquables par les beautés de la versification et des pièces de théâtre, tragédies ou comédies, modelées sur le goût français. (*Œuv.*, 1821, in-4°.)

Moratin (Leandro-Fernandez de), poète dramatique espagnol, fils du précédent, né à Madrid, le 10 mars 1760, m. à Paris, le 21 juin 1828. Il avait, comme son père, manifesté un goût très vif pour la littérature française. Molière fut son modèle. Ses comédies (la *Fausse dévote*, le *Oui des jeunes filles*, la *Femme hypocondre*) sont d'un genre simple. L'intrigue en est bien agencée, quoique faible; plusieurs d'entre elles ressemblent à des *proverbes*, et sont l'expression d'un aimable et gracieux talent. (*Obras*, Bib. de Ant. esp., t. II; tr. fr. E. Hollander, les Coméd. de Moratin, Paris, 1855.)

Morcelli (Étienne-Antoine), archéologue italien, né à Chiari, en 1737; membre de la Société de Jésus, bibliothécaire du cardinal Albani; m. en 1821. Grâce à ses travaux (*De stilo inscriptionum latinarum libri III*, 2ᵉ éd., Padoue, 1819-1822, 3 vol. in-4°), joints à ceux de ses compatriotes Muratori et Maffei, l'épigraphie latine entra en possession de ses méthodes et d'une partie de ses résultats.

Mordvin. Langue finnoise parlée, à l'est et à l'ouest du Volga, dans un certain nombre d'îlots peu considérables, par six à sept cent mille individus.

More ou **Morus** (Thomas), homme d'Etat et écrivain anglais, né à Londres, en 1480, m. en 1535. Trésorier de l'Echiquier, puis grand chancelier, il perdit la faveur dont il jouissait auprès d'Henri VIII, parce qu'il refusa de le reconnaître pour chef de la religion. Il donna sa démission, refusa le serment de suprématie et fut condamné à périr sur l'échafaud. Son fameux et paradoxal traité de l'*Utopie*, écrit en latin, a pris place dans le vocabulaire politique ou économique de tous les peuples. Il nous reste, en outre, de Thomas M. une remarquable *Histoire de Richard III*, où Shakespeare trouva les matériaux de son drame et le portrait de son héros.

Moreau de Jonnès (Alexandre), statisticien et historien français, né près de Rennes, en 1776, m. en 1870. Il eut deux vies: l'une de marin, de soldat, très accidentée par quinze campagnes d'outre-mer (*Aventures de guerre*, par M. de J., Paris, 1893), l'autre de savant, d'érudit, très paisible et d'une exactitude proverbiale aux séances de l'Institut, où il représentait la géographie et la statistique, ses deux sciences favorites. « C'était la statistique faite homme, » a dit Léon Say. (*Statistique des peuples de l'antiquité*, 1851, 2 vol. in-8°, etc.)

Moreau (Hégésippe), poète français, né le 9 avril 1810, à Paris, m. le 10 nov. 1838. Son père et sa mère étaient morts à l'hôpital; à son tour il en avait pris le rude chemin: il devait s'y éteindre, à l'âge de vingt-huit ans. De ses nouvelles en prose et de ses vers liés en gerbe on composa le bouquet des *Myosotis* (1838). Le nom de ce délicat poète est resté marqué par la triple consécration du talent, de la jeunesse et du malheur.

Morel (Guillaume), imprimeur français, né en 1505, au bourg du Tilleul, en Normandie, m. en 1564. Estimées à l'égal de celles de Robert Estienne, ses éditions classiques ne furent pas son seul titre. Ainsi qu'en témoignent le *Thesaurus vocum omnium latinarum* (Paris, 1558, in-4°; plus. rééd.) et ses *Observationes in libros Ciceronis: De Finibus et In partitionem oratorias* (1549, in-4°), il comptait parmi les humanistes distingués de son temps.

C'est le nom aussi d'une famille d'imprimeurs et d'humanistes des XVIᵉ et XVIIᵉ s., dont le fondateur, Frédéric **Morel**, dit l'Ancien, né en 1523 dans la Champagne, m. en 1583, donna l'exemple de cette double passion pour l'art typographique et pour la science même, qui les distingua successivement.

Morell (Thomas), poète et philologue anglais, né à Eton, en 1703, m. en 1784. Essaya ses forces en divers genres, mais se signala spécialement en donnant le premier dictionnaire de prosodie grecque. (*Thesaurus græcæ poeseos*, Eton, 1672, in-4°.)

Morellet (l'abbé André), littérateur français, né à Lyon, en 1727; précepteur en Italie; revenu à Paris en 1752; l'un des familiers alors des salons de Mᵐᵉ Geoffrin et du baron d'Holbach; accueilli par Franklin en Angleterre, par Voltaire en Suisse, pensionné par le roi; et le successeur, à l'Académie, de l'abbé Millot, en 1783; membre du Corps législatif en 1807; m. en 1819. Il avait un esprit fin et railleur. Les encyclopédistes, dont il était l'un des plus fervents soutiens, vantaient la justesse de ses idées, son goût, son savoir et les mérites de son caractère. Cepen-

dant, il fut loin de donner tout ce qu'on attendait de lui. Marie-Joseph Chénier le caractérisait ainsi :

Enfant de soixante ans qui promet quelque chose.

Du moins garda-t-il, sa vie entière, la réputation d'un *très bon littérateur, aimant l'étude et les livres. (Mélanges de litt. et de philos. du XVIIIe s.*, Paris, 1818, 4 vol. in-8°.)

Morelly, philosophe français, né à Vitry-le-François, m. dans la seconde moitié du XVIII[e] s. Théoricien du communisme *(Code de la nature*, 1755-60, in-12), et des conditions d'un bonheur imaginaire pour l'humanité (la *Basiliade*, etc.) il apporta dans le développement de thèmes plus ou moins sophistiques de la force et de la vivacité.

Moréri (LOUIS), érudit français, né en 1643 à Bargemont; ordonné prêtre et aumônier de l'évêché d'Apt; m. en 1680. Connu par un grand *Dict. historique* (Lyon, 1674-81), qui fut beaucoup augmenté, rectifié, transformé dans des éditions successives et de plusieurs mains (v. celle de Drouet, 1759, 10 vol. in-fol.), mais qui garda toujours le nom de Moreri comme signe d'origine et marque de commerce.

Moreto y Cabana (don AGUSTIN), poète dramatique espagnol, né à Madrid, vers 1600, m. en 1669. Il se retira dans un séminaire de Tolède, en 1657, devint chapelain du cardinal Moscoso et directeur de l'Hôpital du Refuge, à Tolède. Il avait écrit des pièces religieuses et des scènes très mêlées, où, particulièrement, il fut le premier à produire la comédie de mœurs et de caractère. De sa charmante comédie *Dédain pour Dédain*, elle-même imitée d'une pièce de Lope de Vega, Molière a tiré la *Princesse d'Elide. (Œuv. chois.*, Comedias escogidas, Madrid, 1654, 1676, 1681, 3 vol. in-4°.)

Morgan (SIDNEY OWENSON, lady), poétesse et romancière anglaise, née à Dublin vers 1783, m. en 1859. Irlandaise d'origine, elle publia outre un certain nombre de compositions lyriques, des *Chants* de son pays, avec traduction anglaise et enferma dans le cadre de ses *novels* d'attrayantes peintures des mœurs et des paysages de la verte Erin. *(O'Donnel, Florence Marc Carthy, Scènes de la vie réelle*, etc. V. aussi de lady Morgan des relations de voyages et un livre sur la condition de la femme dans l'histoire et la société : *La femme et son maître*, 1840, 2 vol.) Elle était devenue aveugle sur la fin de ses jours.

Morice de Sulli, prédicateur français du XII[e] s., né à Sully, dans l'Orléanais, m. après 1195. Les succès de son éloquence le firent élever à l'épiscopat, et au premier rang, c'est-à-dire au siège de Paris. Il publia un recueil de sermons, rédigés en latin, mais s'adressant aux laïques, et destinés à être prononcés en français ; on en fit de bonne heure une traduction, que certains estiment avoir été la version originale, et dont un grand nombre de manuscrits nous sont parvenus.

Morley (JOHN), homme d'État et publiciste anglais, né à Blackburne en 1838; éditeur de la *Fornightly Review*. Il a traité avec une méthode tout allemande des économistes et des écrivains français du XVIII[e] s. Ses meilleures pages sont sa monographie de Voltaire et surtout celle de Diderot. Appartient à l'école philosophique positiviste. Voy. **Suppl.**

Morlini, conteur italien du XVI[e] s. Il se servit du latin comme Pogge, avec moins d'esprit et de concision.

Mornay (PHILIPPE de), seigneur du Plessis-Marly, homme politique et écrivain français, né à Buhy, en 1548, m. en 1628. Par l'action et par la plume, il fut l'auxiliaire le plus utile de Henri IV. Erudit, théologien, diplomate, libelliste d'un caractère à part, à l'ironie froide, contenue, et pourtant infatigable, ce huguenot obstiné se montre à nous comme le grand maître de la controverse protestante et royaliste au XVI[e] s. Outre une foule d'écrits religieux ou politiques fondés sur l'esprit de secte et de parti, on possède de Duplessis-Mornay une ample correspondance, qui s'étend du 15 nov. 1579 au 31 oct. 1623.

Morphologie. T. de linguist. Histoire de la forme des mots et de leurs transformations; science des différents modes de structure que peuvent présenter les langues. La m. ne peut établir à elle seule, la parenté des idiomes.

Morris (WILLIAM), artiste et poète anglais, né en 1834, m. en 1896; l'un des noms les plus importants de « l'école esthétique ». Très distingué dans la forme, une forme presque impeccable, il a ranimé de vieilles légendes dans ses beaux poèmes du *Paradis terrestre*, de *Sigurd*, de *Volsung*. Il est aussi connu par ses travaux d'art décoratif. On l'aura vu, enfin, sur la fin de sa carrière, s'adonner à une propagande socialiste extrêmement active et devenir l'un des chefs du parti, en Angleterre.

Morrison (ROBERT), sinologue anglais, né à Morpath en 1782; missionnaire presbytérien; en 1809, nommé secrétaire interprète de la Compagnie des Indes à Canton; m. en 1834. Traducteur en chinois de l'*Ancien* et du *Nouveau Testament* (1810-18, 30 vol. in-

12); et auteur d'un grand *Dictionnaire* de cette langue. (*Dictionary of the chinese language*, Macao, 1815-1823, 5 t. gr. in-4°.)

Morts (*le Livre des*). Chez les anciens Egyptiens, sorte de bréviaire qu'on mettait dans le sarcophage des défunts. Il devait les prémunir contre les dangers de l'autre monde et les armer de la science nécessaire pour se débrouiller dans ses routes obscures. Selon les Alexandrins, c'était l'un des quarante-deux livres attribués à Hermès et contenant la science secrète du sacerdoce égyptien. On en a retrouvé de nombreux exemplaires en papyrus sur les momies. [V. la grande édition du *Rituel funéraire* par le Comité international (Chabas, Birch, Lepsius et Naville), 1875; la trad. française de P. Pierret et une analyse de Schuré, *Revue des Deux Mondes*, 1er fév. 1895.]

Mosaïsme. Ensemble de préceptes, de croyances ou d'écrits se rattach. à la loi de Moïse.

Moscherosch (Jean-Michel), auteur satirique allemand, né en 1600, à Wildstadt, en Alsace, m. en 1669. Imitateur fort original des *Sueños* de l'Espagnol Quevedo, dans les *Merveilleuses et véritables visions de Philander de Sittenwald, où la manière d'être de tout le monde et tout le commerce humain sont mis au jour et exposés sous leurs véritables aspects, vanité, violence, hypocrisie et sottise.* (Strasbourg, 1642, 2 vol., nombr. édit.) C'est une série de tableaux satiriques, d'une expression très âpre, dirigés surtout contre l'invasion et la fausse imitation des mœurs étrangères.

Moschus, poète bucolique grec du III° s. av. J.-C., né à Syracuse. Son nom et ses ouvrages se trouvent ordinairement liés à ceux de Bion, son maître et son ami. Comme ce dernier, M. a recherché dans la pastorale la délicatesse, l'agrément, plutôt que la rusticité et la réalité. Il arrangeait avec art cette Nature, que Théocrite peignait simple, ingénue, naïve et vraie.

Moschus (Jean), hagiographe et anachorète grec, m. vers 620. Il a narré la vie toute de prière et de mortification des moines de Syrie, d'Egypte et d'Occident. (Le *Leimon* ou la *Prairie*, ap. Cotelier, *Monumenta Ecclesiæ græcæ*, Paris, 1677-86, 3 vol. in-fol.)

Moser ou **Mœser** (Jean-Jacques), homme d'État et publiciste allemand, né en 1701, à Stuttgart, professeur à Tubingue et à Francfort-sur-le-Mein, directeur de la chancellerie à la cour de Hesse-Hombourg; m. en 1795. Avec une continuité de labeur et de production effrayante; il accumula les uns sur les autres SEPT CENT DEUX volumes, dont soixant-quatorze sont des in-fol. Ces travaux (*Esquisse de la constitution actuelle de l'Allemagne*, Tubingue, 1731, pl. éd.; *L'Ancien et le nouveau droit public allemand*, ensemble 76 volumes; *Essai sur le droit des gens de l'Europe moderne en temps de paix et de guerre*, Francfort, 1777-80, 10 vol. in-8°, etc., etc.) s'appliquent aux lois et franchises de l'Allemagne aux points litigieux de son histoire et surtout au droit positif de ce pays.

Son fils Frédéric-Charles, né en 1723, m. en 1798, remplit plusieurs postes politiques importants et composa de nombreux ouvrages politiques, historiques et littéraires, animés du sentiment piétiste. (*Petits écrits moraux et polit.*, 1763-64, 2 vol.; *De l'orgueil national des Allemands*, 1765; *Mélanges*, etc.)

Moseylema, sectaire arabe, contemporain et rival de Mahomet. Il prenait aussi le titre de *messager de Dieu*, et s'était fait dans l'Est, chez les Nedjéens, de nombreux partisans. Ses doctrines, qui paraissent avoir eu ce que nous appellerions une tendance socialiste, étaient, à tout prendre, plus favorables à la civilisation et au progrès que celles de Mahomet.

Mosheim (Jean-Laurent de), théologien, prédicateur et historien ecclésiastique protestant, né à Lubeck, en 1694; professeur de théologie à l'Université de Helmstaedt, puis à celle de Goettingue, dont il devint le chancelier; m. en 1755. On a traduit en différentes langues et plusieurs fois réédité ses *Institutiones historiæ ecclesiasticæ antiquioris et recentioris libri IV* (Francfort, 1726, in-8°, Helmstaedt, 1737-41), où la méthode critique commençait de s'appliquer dans cet important domaine de l'histoire. Les autres ouvrages de Mosheim sont fort nombreux. On estime surtout, pour le naturel et l'élévation du style, son recueil de sermons en langue allemande. (*Predigten*, Hambourg, 1725-39, 6 vol. in-8°.)

Mostowski (le prince), écrivain polonais, né en 1766, m. en 1832. Aussi distingué par les qualités intellectuelles que par le courage et le patriotisme, il rendit un précieux service à l'histoire littéraire de son pays, en publiant un *Choix d'auteurs polonais* en 25 volumes.

Sa femme, la princesse **Mostowska**, donna quelques romans estimés.

Mot. Une ou plusieures syllabes réunies qui représentent une idée. Les mots sont « des boîtes vides »: tout dépend des idées qu'on y met.

C'est dans l'invention, le choix, la mise en place du mot que consiste le don et la science du style.

Moténebbi ou **Motanebbi** (Abou'l-Taïb-Ahmed, al), célèbre poète arabe, né à Koufah, en 905; assassiné en 965, près de Bagdad, par des brigands du désert. Il voulut d'abord passer pour prophète et se fit des disciples. Mais il

fut jeté en prison par le gouverneur d'Emèse; et sa secte fut dispersée. Alors, renonçant à ses visées prophétiques, il s'adonna à la poésie. De nombreux commentateurs arabes se sont attachés à faire ressortir la beauté de son recueil de vers, dont quelques savants européens, depuis Reiske, ont fourni des citations ou publié le texte complètement traduit. (V. en particulier la version latine de Horst, Bonn, 1823, in-4°.)

Motet. Nom donné, originairement, à de petites compositions musicales latines faites pour être chantées à trois ou quatre voix. Les ménestrels l'appliquèrent à la poésie française, et l'on a conservé un certain nombre de motets ou fragments de motets du XIIIe s., entre autres ceux d'Adam de la Halle.

Motin (PIERRE), poète français du XVI° s., dont les licencieuses et cependant froides imaginations se trouvent éparses dans les recueils du temps.

Motley (JOHN), historien américain (1814-1877). Sa manière ressemble tantôt à celle de Froude, tantôt à celle de Freeman. « C'est un artiste, a dit un critique français, par la recherche de l'effet et de la couleur historique; c'est un philosophe par son penchant pour l'hypothèse. » Il a beaucoup étudié Carlyle, trop même; on le sent à sa manière; car, en cherchant la profondeur, à l'instar du maître, il n'atteint souvent que l'étrange et l'obscur. Son *Histoire de la Révolution des Pays-Bas* n'en est pas moins l'une des plus importantes des temps modernes.

Motteville (FRANÇOISE BERTAUT, Mme de), mémorialiste française, nièce du poète Bertaut, évêque de Séez, née en 1621; mariée, à 18 ans, à un premier président de la Chambre des Comptes, Langlois de Motteville, qui en avait 80; veuve presque aussitôt; rappelée en 1643 auprès d'Anne d'Autriche, dont elle fut la confidente; m. en 1689. Elle survécut une vingtaine d'années à sa maîtresse et passa ce temps dans la retraite. Elle parlait peu, observait beaucoup, et donnait à ses *Mémoires*, les instants que le couvent et le monde laissaient libres. Les souvenirs de cette femme douce, sensée, discrète et raisonnable, peu ambitieuse de faire figure et d'attirer les regards, mais dont la bonté n'altérait point la clairvoyance non plus qu'elle n'émoussait la pointe et le trait du moraliste, ont un grand air de sincérité. Ils nous font connaître et apprécier les événements ainsi que les principaux personnages des heures troublées de la Fronde et de la Régence. C'est en même temps une étude sensée des caractères, une étude fine, ingénieuse, de la cour et de la société. (Ed. Riaux, Paris, 1855, 4 vol. in-12.)

Moulin sur la Floss (le). Voy. **Eliot.**

Mounda. Nom donné à la langue des Kols ou Kohls, qui vivent dans l'Inde au sud-ouest de Calcutta.

Mounier (JEAN-JOSEPH), homme politique et publiciste français, né à Grenoble, en 1758; député aux Etats-Généraux, en 1789, contraint à s'enfuir, après la journée du 6 octobre, pour se soustraire aux haines jacobines; revenu en France, après le 18 Brumaire, nommé préfet et conseiller d'Etat; m. en 1806. L'un des hommes les plus distingués de l'époque, il soutenait avec sincérité cette opinion que l'autorité royale sagement réglée était le meilleur appui de la liberté et que le Corps législatif devait être divisé en deux Chambres. (*Considérat. sur les gouvernem.*, Paris, 1789, in-8°, etc.)

Mourawief (MICHEL-NIKITICH), homme d'Etat, poète et moraliste russe, né à Smolensk, en 1757. Précepteur du grand-duc Alexandre, plus tard l'empereur Alexandre Ier, il appliqua ses meilleurs soins à rédiger des ouvrages pour l'éducation des princes. Médiocre dans ses essais poétiques, il se relève dans l'histoire. (*Œuv.*, éd. par Karamzine, Moscou, 1810, 2 vol.; Supplém., St-Pétersb., 1815.) M. eut le mérite de revenir à l'étude des anciens modèles de la langue slavonne.

Mourgues (le P. MICHEL), littérateur et théologien français, de la Société de Jésus, né vers 1642, en Auvergne; professeur de rhétorique et de mathématiques; m. en 1713. On n'a point oublié tout à fait son *Traité de Poésie* ou de *Prosodie française* (1685, rééd. du P. Brumoy, 1724), où il fait, dit-il, « apercevoir aux commençants quelques routes du Parnasse ».

Mousket (PHILIPPE), chroniqueur belge du XIII° s., né à Tournai. Sa chronique rimée, qui va de la prise de Troie jusqu'à l'année 1242, n'a pas moins de 31,000 vers. Poétiquement dénuée de valeur, elle intéresse par les extraits de chansons de geste dont elle abonde pour l'époque carlovingienne et prend une réelle importance historique, lorsqu'elle arrive aux années contemporaines de P. Mousket. (Ed. Reiffenberg, Bruxelles, 1836-38, 2 vol. in-4°.)

Mozarabe. Dialecte de l'arabe vulgaire, parlé jadis dans la plus grande partie de l'Espagne arabe ou chrétienne, et qui était, dit-on, encore en usage dans quelques localités de l'Andalousie à la fin du XVII° s.

Mucianus ou **Mucien** (LICINIUS-CRASSUS), général et consul romain, favori de Vespasien. Au milieu de ses honneurs, il voua les années de sa vieillesse aux souvenirs de l'Orient où

il avait longtemps commandé, aux antiquités de Rome où il était revenu presque en conquérant. Nous ne connaissons de ses écrits que la renommée qu'ils avaient laissée. (Tacite, *Orat.*, 37, Pline, *Hist. nat.*, v. 27, XXVIII, 2; cf. Champagny.)

Mühlbach (LOUISE). Voy. **Mundt** (THÉODORE).

Müller (FRÉDÉRIC), peintre et poète allemand, né à Kreuznach, en 1750, m. à Rome, en 1825. Disciple original de Klopstock, de Gessner et de Voss, dans ses *Odes, Idylles, Ballades,* il a tenté le drame avec une certaine vigueur, mais sans entrer pleinement dans le mouvement romantique. *(Niobé, Golo et Geneviève, Faust,* voy. l'éd. des *Œuv. compl.*, Quedlimbourg, 1825, 3 vol.)

Müller (WILHEM), poète allemand, né à Dessau, en 1794, m. prématurément en 1817. Populaire dès l'origine, grâce à la variété, au charme et à la mélodie de ses vers, il vit accueillir ses *Chants grecs* avec beaucoup de faveur au moment de l'émancipation hellénique.

Müller (JEAN de), célèbre historien allemand, suisse d'origine, né en 1752, à Shaffouse; étudiant à Gœttingue, professeur à Shaffouse, à Genève; conseiller intime de l'électeur de Mayence, conseiller d'Etat à la cour de Vienne; attaché, en 1806, au roi Jérôme de Westphalie en qualité de ministre; membre de l'Académie de Berlin; m. en 1809. Admirable écrivain et profond philosophe, aussi habile à discerner les causes des événements qu'à rendre les faits eux-mêmes pleins de vie et de relief, il a été surnommé le Thucydide moderne. Son chef-d'œuvre est l'*Hist. de la confédération suisse, depuis les origines de la nation jusqu'à la fin du XVe s.* (1780-1805, 4 vol., continuée par Glutz-Blozheim et J.-J. Hottinger). On attache encore beaucoup de prix à ses *Vingt-quatre livres d'histoire universelle.* (Trad. franç. de Hess, 1814-17, 4 vol.), bien qu'ils trahissent des parties inégales. L'érudition de J. de Müller était sans bornes. Loin de nuire à sa vivacité naturelle, elle était comme la base « d'où son imagination prenait l'essor. » Sa correspondance, ses belles lettres à Victor Bonstetten et à son frère, offrent d'autre part, un intérêt extrême; la science y prend le caractère d'une causerie fine et enjouée; et en même temps s'y découvre, toute sympathique, l'âme du penseur et de l'honnête homme.

Müller (OTTFRIED), célèbre archéologue et philosophe allemand, né à Brieg, en Silésie, le 28 août 1797: disciple de Boeckh; professeur d'archéologie grecque à l'Université de Goettingue; m. en 1839, victime des fièvres qu'il avait contractées en opérant des fouilles sur l'ancien territoire de Delphes. De même que Winckelmann a été le créateur de l'archéologie, O. Müller en a été, soixante-six ans plus tard, le législateur. L'admirable *Manuel* de cet érudit de génie *(Man. de l'arch. et de l'art.,* 1830, trad. fr., Nisard, 1841), bien qu'il ait eu le désavantage d'être écrit cinquante ans trop tôt, avant les grandes découvertes et restitutions orientales, est encore le livre de chevet de tous les archéologues. Il ne put, malheureusement, terminer son excellente *Hist. de la littér. gr. jusqu'au temps d'Alexandre* (Breslau, 1841, 2 vol. in-8°, trad. Hillebrand, Paris, 1865). Avec toute la finesse de son goût et toute la précision de ses connaissances, O. Müller ne se préserva pas toujours des écarts d'une imagination vive. Il avait poussé jusqu'au système certaine théorie de l'influence du caractère primitif de la race sur le complet développement historique des peuples. *(Hist. des races et des états grecs,* 1820-24; trad. angl., Tuffnel et Lewis, Oxford, 1830, 2 vol. in-8°.)

Müller (JEAN), physiologiste allemand, né à Coblentz, en 1801; professeur de plusieurs Facultés; m. en 1858. Disciple de Kant, il a le premier appliqué la méthode de son maître (la rigoureuse méthode philosophique) à l'étude des sensations. D'autre part, il apporta dans l'analyse une pénétrante sagacité. J. M. est un des hommes qui ont jeté les lumières les plus vives sur les points les plus obscurs de la connaissance. *(Manuel de physiologie.* Coblentz, 1837-41, 2 vol.; *Elém. de pathologie générale,* 1829, etc.)

Müller (MAC), célèbre orientaliste et mythographe allemand, fils du poète Guillaume Müller, né à Dessau, en 1823, m. en 1900; disciple de Bopp et de Schelling, membre d'un grand nombre d'Académies savantes. Son édition magistrale du *Rig Veda,* son philosophique travail en anglais: *On the comparative philology of the Indo-European language, in its,* etc. et ses dissertations sur les origines et les vicissitudes des vieilles croyances naturalistes, lui ont fait une réputation européenne. La racine des mythologies antiques s'est vue, par de tels travaux, soudainement éclairée; on a connu le point de départ, la genèse certaine des religions grecque, latine, germaine et slave.

Muller de Kœnigswinter (WOLFGANG), poète allemand, né à Kœnigs-

winter, en 1816, m. en 1873. S'est inspiré, d'une manière touchante, des plus belles légendes en honneur sur les bords du Rhin. (*Poésies*, 1817; *Lorelei*; *la Rein du mois de mai*, 1852; *Le Livre du Rhin*, 1856.)

Mülner (Adolphe), auteur dramatique allemand, neveu de Bürger, né à Langendorf, en 1774; m. en 1829. Imitateur de Werner, dans le drame du *Vingt-neuf février*, découlant, comme celui du *Vingt-quatre février*, de l'idée de la fatalité, il vit accueillir avec une faveur particulière, pour l'élégance de la diction et la régularité du plan, les deux tragédies du *Roi Ingurd* et de l'*Albanaise*.(*Œuv. dramat.*, Brunswick, 1828, 7 vol.) Sur le terrain de la critique et du journalisme, il porta dans la discussion des idées, une certaine ardeur de polémique. (*Œuv. div.*, 1824-26, Stuttgart, 2 v.)

Multatuli (Edouard Douwes Dekker, dit), publiciste hollandais, né à Amsterdam en 1820, m. en 1887. Esprit très indépendant, presque révolutionnaire dans le pays classique du flegme et du froid calcul, il occupa fortement l'attention de ses compatriotes pendant plus d'un tiers de siècle. On trouve ses opinions éparses dans le roman autobiographique de *Max Havelaar* (1860), dans ses pamphlets et dans les sept volumes qu'il publia de 1862 à 1874 sous le titre d'*Idées*. (Voy. **Littér. hollandaise.**)

Mun (Albert, comte de), homme politique et orateur français, né à Lumigny, en 1841; officier de cavalerie, fait prisonnier à Metz, en 1870; élu député de Pontivy, en 1876; renommé aux diverses législatures, où il n'a cessé de défendre les idées « conservatrices »; reçu, en 1898, à l'Académie française. Les différents partis se sont accordés à reconnaître, chez Albert de Mun, une éloquence vive, chaleureuse et communicative soutenue par une grande dignité de caractère. (*Questions sociales*, *Discours politiques*, *Discours et écrits divers*, etc.)

Münchhausen (Jérome-Charles-Frédéric, baron de), officier allemand, né à Hanovre, en 1720, engagé dans l'armée russe faisant campagne contre les Turcs, de 1737 à 1739; m. en 1797. Devenu le type des rodomontades militaires dans la littérature humoristique allemande, a la suite des exagérations qu'il avait mises à raconter ses propres exploits. Les *Voyages merveilleux et aventures du baron de M.*, publiés d'abord en anglais par Rodolphe-Eric Raspe eurent aussitôt beaucoup de vogue. Il s'en fit des rééditions allemandes, avec des suites qui popularisèrent ce personnage hâbleur et fanfaron. (Trad. en diverses langues.)

Mundt (Théodore), littérateur allemand, l'un des chefs de la *Jeune Allemagne*, né en 1808, m. en 1861. Il ne négligea aucun des genres où pouvait se donner carrière une imagination enthousiaste, curieuse de nouveautés, avide de se répandre à propos de tout et sur tous sujets: romans (*Madona*, 1835; *Thomas Munzer*, 1841, etc.), histoire littéraire, questions de politique et d'économie sociale, des réflexions vives, brillantes, hardies. Au fond, ses idées différaient peu de ce panthéisme à la fois mystique et sensuel, vers lequel les intelligences allemandes se laissent facilement entraîner.

Sa femme, Louise **Mühlbach** (1814-1874), traita, en prose et en vers, des genres aussi très variés. Son principal succès a été le roman historique *Frédéric II* (1853-1854).

Munster (Sébastien), savant allemand, né à Ingelheim, en 1489; moine cordelier, puis luthérien, professeur à Bâle; m. en 1552. C'était un cerveau encyclopédique. On l'appela l'Esdras et le Strabon de l'Allemagne. Il mena d'importants travaux de mathématiques et de cosmographie, tout en s'acquérant une réputation spéciale d'hébraïsant et de philologue orientaliste. (*Biblia hebraica cum latina planeque nova translatione*, Bâle, 1534-35, 2 vol. in-fol.; *Grammatica hebræa*, 1525, in-8°; *Grammatica chaldaica*, 1527, in-4°; *Dictionnarium trilingue*, 1530, in-fol. Tous ces ouvrages ont reçu plusieurs éditions.)

Muntaner (Ramon), chroniqueur catalan, né à Péralda, en 1265, m. en 1310. A été comparé, pour le pittoresque des descriptions et la vivacité des couleurs, a son contemporain Jean Froissart. (Ed. de Stuttgard, 1842, in-8°; trad. franç., dans la collect. Buchon, t. V et VI.)

Munter (Balthazar), théologien et poète danois, né à Lubeck, en 1735, m. en 1793. (*Cant. spirituels*, 1773-74; *Hist. de la convers. du comte de Struensée*, pl. éd. et trad.) Pasteur de la communauté luthérienne de Copenhague, il accompagna Struensée jusqu'au pied de l'échafaud.

Son fils **Frédéric M.**, évêque de Seeland [1761-1830], publia les *Statuts des Templiers*, découverts par lui, à Rome, dans la bibliothèque Corsini.

Munzer ou **Muntzer** (Thomas), sectaire allemand, fondateur de l'anabaptisme, né à Stolberg, en 1425; curé d'Aelstaedt, dans la Thuringe, et prédicateur populaire; m. en 1525. Adversaire de Luther, il ne se contenta point de poser des dogmes; il s'insurgea contre la société. Le peuple le suivait en

foule, fasciné par cette âme ardente, et croyant voir l'inspiration divine dans son idiome grossier, ses emportements et ses extases. Le duc Frédéric le frappa d'un édit de proscription. Il appela les paysans et marcha à la tête de 40,000 hommes sur Frankenhausen, fut vaincu, pris et décapité.

Murasaki, romancière japonaise du xe siècle, dont le *Roman de Genji* compte parmi les chefs-d'œuvre de la littérature nationale. C'est un ouvrage classique de la belle époque, avant que la langue eût été altérée par le mélange du chinois et au moment le plus brillant de la civilisation japonaise. (Trad. partielle en anglais de Suyematz Kenchio.)

Murat (HENRIETTE-JULIE DE CASTELNAU, comtesse de), femme auteur française, petite-fille du maréchal de Castelnau, née en 1670, à Brest, m. en 1716. De l'esprit, de la beauté, l'éclat de certaines aventures, quelque délicatesse apportée dans ses pièces fugitives, ses romans, ses contes (*Nouv. contes de fées*, 1698, 2 vol. in-12; les *Lutins du château de Kernosy*, 1710, 2 vol. in-12, etc.), c'était assez pour la mettre en valeur de son temps. Elle n'a pas laissé d'écrits durables.

Muratori (LOUIS-ANTOINE), historien et archéologue italien, né et m. a Vignola, près de Modène, 1672-1750. Très jeune encore, on admirait son érudition extraordinaire. D'abord conservateur de la bibliothèque ambrosienne de Milan, puis nommé bibliothécaire du duc de Modène et conservateur des archives publiques, il profita des précieuses ressources qu'il avait sous la main pour accomplir la grande entreprise qu'il avait conçue, celle de reprendre l'histoire nationale par la base en l'appuyant sur tous les documents du passé. C'est ainsi qu'il réunit en vingt-neuf volumes in-folio tous les annalistes et les historiens de la Péninsule, depuis le ve jusqu'au xvie s. (*Rerum italicarum scriptores*, 1723-1751), puis dégagea de cette masse de documents une œuvre colossale aussi : les *Annali d'Italia dell' era volgare sin all' anno 1749*, 14 vol. Il ne borna pas là son effort, mais le compléta par la mise au jour d'une riche collection des chroniques, des chartes, des diplômes (*Antiquitates italicæ medii ævi*, Milan, 1738-43, 6 vol. in-fol.; suivies du *Novus thesaurus veterum inscriptionum*, Milan, 1739-42, 6 vol. in-fol.). M. possédait un savoir prodigieux; on a peine à concevoir comment la tête d'un homme a pu contenir ainsi un monde de faits et de dates.

Muret (MARC-ANTOINE), savant humaniste français, né à Muret en Limousin, en 1526, m. en 1585. La première moitié de sa vie seulement se passa en France, la seconde en Italie. C'est à l'âge de dix-neuf ans qu'il se mit à professer, il passa d'Auch à Villeneuve et à Agen, puis à Poitiers, à Bordeaux, où il compta Montaigne parmi ses disciples; à Paris, où il compta les jeunes et brillants poètes de la Pléiade parmi ses amis. Poète comme eux, par intervalles, il y publia un recueil de *Juvenilia* et commenta les *Amours* de Ronsard. Mais il voulait être surtout érudit et professeur. Il était célèbre dans sa patrie, quand une grave accusation d'immoralité sous le coup de laquelle est restée sa mémoire l'obligea de s'enfuir en Italie. Il trouva au delà des Alpes une renommée qui alla jusqu'à la gloire. Plus disert qu'éloquent, mais très en réputation dans toute l'Europe, beaucoup de princes le chargèrent spécialement d'être leur orateur en cour de Rome, de composer et de débiter pour eux de solennelles harangues. On ne saurait chercher aujourd'hui dans ces panégyriques l'expression de la vérité. Muret donnait le reste de son temps à l'enseignement à des travaux critiques ou philologiques, et à sa correspondance, où se trouvent de curieux détails sur la manière d'être, de penser et de vivre des savants au xvie s. (*Œuv.*, éd. Frotscher, Leipzig, 1834, 4 vol. in-8°.)

Murger (HENRI), poète et romancier français, né à Paris, en 1822, m. en 1861. Auteur des fameuses *Scènes de la vie de bohême*, qui commencèrent à paraître, en 1848, dans le *Corsaire*, du *Pays latin*, des *Buveurs d'eau*, des *Ballades et fantaisies*; révélateur d'un monde parisien alors inconnu, il a personnifié certains penchants de l'art moderne, certains traits de nos mœurs littéraires dont il n'avait que trop subi ou démontré à ses dépens les inconvénients et les périls. En poésie, on regarde avec raison M. comme un élégiaque, à cause du sentiment de mélancolie qui règne en son œuvre et perce à travers les notes les plus vives du plaisir et de la joie.

Mürner (THOMAS), célèbre prédicateur, théologien et pamphlétaire allemand, né en 1445, à Obernheim, près de Strasbourg; entré dans l'ordre des dominicains; m., pense-t-on, à Heidelberg, vers 1536. Une humeur très guerroyante le porta à soutenir une continuelle vie de luttes et de disputes, en différentes villes de Suisse, d'Allemagne, d'Italie, d'Angleterre. C'était un esprit hardi, violent et sincère. Il attaqua, dans le clergé catholique certains abus commis contre la discipline, et n'en fut pas plus tendre aux réforma-

teurs. Energie, rudesse, grossièreté, tout ce qui rend un idiome, et la langue allemande en particulier, propre à la raillerie et à l'invective se trouve rassemblé dans ses pamplets, la partie la plus curieuse de son œuvre. (*La Conjuration des fous,* Augsbourg, vers 1506, imitée du *Vaisseau des fous* de Sébastien Brandt ; la *Corporation des fripons,* Francfort, 1512, in-4° ; *Voyage spirituel aux bains,* Strasbourg, 1514, in-4° ; le *Grand fou luthérien conjuré par le docteur Mürner,* Strasbourg, 1522, in-4° ; etc.)

Murphy (ARTHUR), journaliste, comédien et auteur dramatique anglais, d'origine irlandaise, né en 1727, m. en 1805. Il a imité l'*Orphelin de la Chine* de Voltaire. Entre autres comédies, son *Tapissier* (*Œuv.,* Londres, 1786, 7 vol. in-8°) est une parodie politique qui eut du succès.

Murtola (GASPARO), poète italien, né à Gênes, m. à Rome, en 1624. La violence de sa haine contre Marini, qu'il essaya de percer d'un coup de poignard, est le trait particulier de sa vie littéraire. (*Della Creazione del mondo,* Venise, 1608, in-12.)

Musa (ANTONIUS), savant romain du Iᵉʳ s. av. J.-C. ; le médecin d'Auguste. Inventeur de l'hydrothérapie. (*Fragm.,* éd. Fl. Caldani, Bassans, 1800, in-8°.)

Musée, poète grec du XIIIᵉ ou XIVᵉ s. av. J.-C.

Musée le Grammairien, nom sous lequel nous est parvenu un célèbre petit poème grec, *Hero et Leandre,* qui rappelle par la pureté de style et la naïveté de sentiment le bel âge classique. On présume que l'auteur vivait au commencement du VIᵉ s. de notre ère. (Ed. princeps. Musurus, Alde, Venise, 1594.)

Muset. Voy. **Colin Muset.**

Musgrave (SAMUEL), philologue anglais, petit-fils de l'antiquaire William et médecin comme lui à Exeter, né vers 1730, m. en 1782. Son nom reste attaché à la grande édition de l'*Euripide* d'Oxford (1778, 4 vol. in-8°).

Mushafi Sahib, poète hindoustani du XVIIIᵉ s. Auteur de plusieurs *diwans,* hindoustanis ou persans et d'études sur les poètes indous.

Musio (GIROLAMO), poète didactique italien, né en 1496, m. en 1576. Connu par son *Art poétique,* recueil de préceptes à l'usage des poètes italiens. Peu de temps après, le célèbre Vida composait un même livre à l'usage des muses latines.

Musonius Rufus, philosophe stoïcien du IIᵉ s. ap. J.-C. (*Fragm.,* ap. Peerlkamp, *C. Musonii Rufi reliquiæ et apophthegmata,* Harlem, 1832.)

Mussato (ALBERTINO), historien et poète italien, né à Padoue, en 1261, m. en exil, l'année 1330. Fut chargé de plusieurs missions importantes auprès de l'empereur Henri VII et du duc d'Autriche ; et en a consigné les souvenirs dans ses récits : *Historiæ de rebus gestis Henri VII Cæsaris libri XVI, De gestis Italicorum post Henricum VII libri XII.* On a réuni ses *Œuvres,* prose et vers, à Venise, en 1636 (in-fol.).

Musset (LOUIS-ALEXANDRE-MARIE DE), marquis de COGNERS, littérateur français, grand-oncle du célèbre poète Alfred de Musset, né en 1753, près de Vendôme, député au Corps Législatif, de 1810 à 1815 ; m. en 1839. Obtint, dans sa jeunesse, un assez vif succès avec un roman par lettres « dicté par l'amour de la vertu », disait la préface et portant ce titre assorti à la préface : *Correspondance d'un jeune militaire* ou *Mémoires de Luzigny et d'Hortense de St-Just* (1778, 2 vol. in-12).

Musset (VICTOR-DONATIEN DE), dit MUSSET-PATHAY, littérateur français, cousin du précédent, né en 1768, près de Vendôme ; m. en 1838. De même qu'il avait entremêlé, dans son existence, la guerre, la littérature et les fonctions publiques, il mit de la diversité dans ses écrits : romans, histoire, récits de voyages, travaux d'érudition. Sa biographie de Rousseau (Paris, 1821, 2 vol. in-8°) où il prend sa défense contre « la coterie Grimm » est une œuvre patiente et sérieuse, et il avait, d'autre part, le goût des vers plaisants. Par l'esprit comme par le style il appartenait tout à fait au XVIIIᵉ siècle.

Musset (ALFRED de), célèbre poète français, fils du précédent, né à Paris, en 1810 ; reçu à l'Académie en 1852 ; m. en 1857. Au moment où le génie de Lamartine perdait sa première fraicheur, où celui de Victor Hugo s'exagérait et s'amplifiait dans une note exaspérée, il apparut en littérature très jeune, trahissant déjà le mal de son époque, la tristesse romantique, ou menant à beau bruit ses heures d'insurrection capricieuse contre la sagesse et la raison. Ce fut le moment de ses *Contes d'Espagne et d'Italie* (1830). De 1830 à 1835, il se joue encore en des caprices d'enfant, mais l'esprit est déjà plus ferme, le cœur plus chaud, le talent plus mâle. Il continue ses chansons narquoises, mais l'âme et le sentiment s'y révèlent. Il livre au vent des poèmes pleins de séduction sous leur fausse couleur espagnole et ita-

lienne. *(Octave, Rafael*, le *Spectacle dans un fauteuil*, 1831-34.) En 1836, c'est une note toute nouvelle, un mélange indéfinissable de chimère et de raison, d'ironique sécheresse et d'émouvante mélancolie. Alors on admire : l'*Ode à la Malibran*, les *Nuits*, l'*Espoir en Dieu*. A. de Musset est entré dans la possession de toute son éloquence. Il n'ira pas plus haut. Au contraire, on verra, malheureusement, sa Muse se prendre bientôt de langueur, de taciturnité. Le poète ne produira plus qu'à de rares intervalles. A. de Musset a touché au théâtre en ses délicieux proverbes ou légères comédies (les *Caprices de Marianne, On ne badine pas avec l'amour, Fantasio, Barberine*, le *Chandelier, Il ne faut jurer de rien, Un caprice, Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée, On ne saurait penser à tout, Carmosine*). De prime abord, il ne les destinait pas à



Alfred de Musset.

la scène; on les y porta, et, après un premier moment de surprise, le public, un public d'élection, y prit un goût infini. Ce sont de ravissants badinages, tout parfumés de poésie, un mélange unique des manières de Shakespeare, de Marivaux et de Molière. Musset n'y décrit pas les actualités, les petits travers d'un instant, les manies et les modes d'un jour, mais ces élégances, ces délicatesses exquises du sentiment et de la conversation qui plaisent aux raffinés de tous les temps. Mille traits brillants y étincellent. — Quant à ses contes, à ses ouvrages en prose (la *Confession d'un enfant du siècle*, 1836; *Emmeline*, le *Fils du Titien, Mademoiselle Mimi Pinson*, 1864) ils ont cette grâce particulière que, sans être jamais de la prose poétique, on y sent toujours le poète.

Le bon sens et l'esprit voilà les deux qualités essentielles d'Alfred de Musset. C'est par là qu'il se rattache à toute une lignée de Français, prosateurs ou poètes, en qui la veine de malice coule toujours abondante. Clément Marot, Régnier, La Fontaine, Lesage, tels sont bien ses ancêtres. Il a comme eux la langue facile, ingénieuse, d'une saveur piquante et franche. Et quel peintre de la passion, saine ou maladive! Il y déploie tous les genres de talent: de la grâce, de l'émotion, de la profondeur, de la vérité. Les pages d'A. de M. qu'on lira et qu'on admirera toujours le plus sont celles où il a laissé couler ses vers avec ses larmes.

Musset (PAUL de), frère aîné du précédent, né à Paris en 1804, m. en 1857. Embrassa la carrière littéraire après les premiers succès d'Alfred de Musset, publia un certain nombre de romans, défendit la mémoire de l'illustre poète contre les allégations de George Sand en répondant à *Elle et Lui* (1859) par *Lui et Elle*, et fit jouer deux pièces au second Théâtre-Français. (La *Revanche de Lauzun*, 1856; *Christine de Suède*, 1857.)

Mustoxidis (ANDRÉ), historien et érudit grec, né à Corfou, en 1787; directeur de l'instruction publique, sous la présidence de Capo d'Istria; membre correspondant de l'Institut de France; m. en 1860. (*Hist. des îles ioniennes* et publicat. de quelques précieux manuscrits de l'ancienne littérat. grecque.)

Musurus (MARC), philologue grec, archevêque de Malvasia, né dans l'île de Crète, en 1470, m. en 1517. Il donna ses soins aux éditions des Aldes, en particulier à celles de Musée et de Platon, et fut le premier éditeur d'Aristophane, ainsi que d'Athénée. Au dire d'Erasme, ce savant grec entendait le latin aussi bien que son maître Jean Lascaris, et que Théodore de Gaza.

Mylius (CHRISTLOB), savant et littérateur allemand, né à Reichenbach, en 1722, m. en 1754. Acquis aux idées de Gottsched, il passa dans l'école nouvelle et collabora aux *Etudes dramatiques* de Lessing, qui a publié ses *Œuvres choisies*. (Berlin, 1764.)

Myriologue. Chant funèbre que les femmes des Grecs modernes chantent sur le corps de leurs proches. Ce sont, d'ordinaire, les effusions poétiques de la douleur d'une épouse, d'une sœur ou d'une mère en présence des restes d'un époux, d'un frère ou d'un fils. Il y a eu, particulièrement dans la Grèce asiatique, des femmes myriologistes de profession faisant et chantant des myriologues, moyennant salaire.

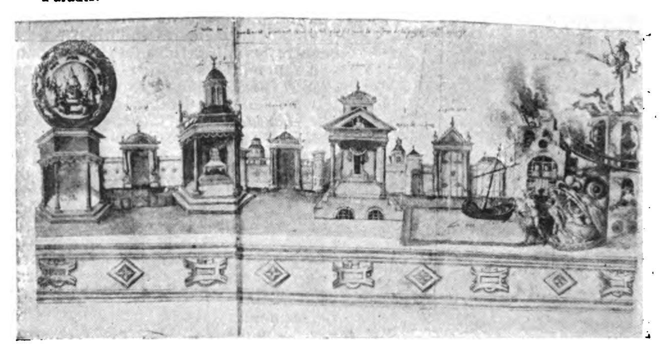
Mystères dramatiques. Nom donné

aux drames religieux du moyen âge, sous la forme populaire mélangée d'éléments comiques, qu'ils prirent, aux XV° et XVI° s.

A l'origine, les drames liturgiques étaient écrits en latin et en prose. Ils se liaient d'une manière si intime aux cérémonies du culte qu'on n'y souffrait que les termes employés par l'Ecriture sainte et consacrés par le rituel. C'était la mise en action, au sein des églises et des monastères, de l'office du jour. Peu à peu le cadre s'agrandit, le vers succède à la prose. De premiers efforts d'imagination se font sentir. Le drame semi-liturgique s'annonce; on ne se bornera plus à paraphraser légèrement, sous forme de dialogue, les versets du rituel; on voudra développer le texte sacré pour aboutir à des compositions spéciales que l'on représentera, pendant ou après la cérémonie, soit au chœur, soit au jubé. Le mystere va sortir directement de la forme modeste du trope. Les sujets seront encore religieux, mais ils deviendront de moins en moins liturgiques, et, par une série de transformations matérielles, ils cesseront d'avoir leur place dans les offices comme supplément du culte. Ils devront être représentés par des acteurs laïques, hors de l'église, sur la place publique. Le XII° s. nous offre comme un reflet de cette phrase transitoire: le *Drame d'Adam*. Au XIII° s., nous nous avons les *jeux*, au XIV°, les *Miracles*. Aucune œuvre ne paraît avoir été intitulée *mystère* avant le commencement du XV° s. La première fois que ce mot se rencontre avec un sens dramatique et appliqué aux choses du théâtre, c'est dans les fameuses lettres patentes accordées par Charles VI, en 1402, aux confrères de la Passion, et qui furent l'acte d'institution d'un théâtre stable et régulier. Alors furent convertis en dialogues les deux Testaments, les évangiles apocryphes, le *Miroir historial* de Vincent de Beauvais, les recueils de miracles et la *Légende dorée* de Jacques de Voragine. Quantité d'auteurs anonymes parcoururent successivement tout le cercle de l'histoire sainte et chrétienne, depuis la création du monde jusqu'au règne de saint Louis. Leurs compositions se greffèrent les unes sur les autres, formant des groupes ou cycles: le cycle de l'Ancien Testament, le cycle du Nouveau Testament et le cycle des Saints. Une foule de scenes particulières et de drames restreints vinrent, tout naturellement, s'absorber dans de vastes compilations, œuvres d'ensemble incohérentes mais évidemment composées avec un dessein de généralisation. La *Passion* d'Arnoul Greban, que remania Jean Michel, la compilation anonyme du *Vieux Testament* et les *Actes des Apôtres* sont les plus importants efforts de la dramaturgie du moyen âge. La représentation de ces pièces massives réclamait plusieurs journées, et quoiqu'elles n eussent que peu d'animation dans le dialogue, moins encore de variété dans les caractères, elles ne lassaient ni l'attention ni la faveur du peuple.

Le grand mouvement des mystères commence pour nous vers 1450 et finit en 1548, lors de l'édit du Parlement qui interdit de représenter la Passion et autres sujets religieux. Il avait duré environ un siècle.

Paradis.



Une salle. Nazareth. Le temple. Jérusalem. Le palais. Porte dorée. Le limbe. L'Enfer. La mer.

Le théâtre où fut représenté le Mystère de la Passion à Valenciennes en 1547 (Ms. Bibl. nat.)

Mysticisme. Doctrine, disposition de ceux dont la vie est contemplative et comme cachée en Dieu; tendance à admettre des communications extraordinaires entre l'homme et la divinité. Tantôt, c'est une sorte de nostalgie céleste qui s'empare soudainement de certaines imaginations vives, lorsque, lassées de solliciter en vain l'appui de la raison, désespérant de parvenir, sans l'aide de quelque procédé merveilleux: du visible à l'invisible, du fini à l'infini, de l'imparfait au parfait, elles rêvent d'obtenir par la seule force de l'amour la sensation de tout ce qu'il y a de grand, de beau, d'éternel. Ce sont alors les ravissements fugitifs de l'extase. Tantôt, c'est une obsession perpetuelle de l'âme, c'est une aspiration sans fin qui prétendrait fixer cette impression aussi éphémère que mystérieuse, la fixer comme un état permanent, normal, absolu.

Saint François de Sales, sainte Thérèse, saint Jean de la Croix, Swedenborg, et beaucoup d'autres ont écrit sur la mysticité.

Le m. a toujours vécu. Il ne périra point,

aussi longtemps qu'il se rencontrera des âmes aimantes pour qui la religion est surtout contemplative et dont le plus cher, le plus constant désir est de tromper par le rêve, l'extase et l'absorption dans l'infini, la longueur des jours qui les séparent de la possession d'un idéal divin.

Mythologie. La science, l'explication des vieux mythes, éclos de l'imagination primitive des peuples, Assyriens, Egyptiens, Grecs, Romains, Celtes, Scandinaves ou Germains, toutes les civilisations ont eu leurs histoires fabuleuses de dieux, de demi-dieux, de héros divinisés, leurs mille légendes, que la science moderne s'est attaché très spécialement à expliquer, en s'aidant de toutes les ressources de la philologie.

L'étude des mythes et des légendes n'est pas seulement pour répondre à un goût de curiosité. Elle a un intérêt psychologique et esthétique ; elle nous fait comprendre les procédés habituels de l'esprit et de l'imagination des peuples par des exemples recueillis en des pays très éloignés les uns des autres. Enfin l'ethnologie y trouve des matériaux qui fortifient ses recherches.

N

Nabatéen. L'un des idiomes sémitiques, offrant une ressemblance très marquée avec la langue de la Babylonie, d'où provenaient les Nabatéens. Auteur d'un *Mémoire sur les Nabatéens*, E. Quatremère aperçut, le premier, l'intérêt d'un livre singulier parvenu jusqu'à nous dans une traduction arabe sous le titre d'*Agriculture nabatéenne*. On suppose que cette littérature nabateo-arabe très réduite, à laquelle il attribuait, d'ailleurs, ainsi que l'érudit russe Chwolson, une antiquité exagérée, serait plutôt un produit apocryphe des écoles babyloniennes du v° ou du vi° s. de notre ère.

Nabegha (Zia-ben-Moavia-Aldobioni, surnommé), poète arabe de la fin du vi° s. de notre ère; l'un des plus célèbres représentants de la poésie anté-islamique. (V. la *Chrestomatie arabe* de Silvestre de Sacy, 1806, t. I.)

Nabhaji, poète religieux hindou de la fin du xvi° s. Hagiographe des principaux saints de la secte de Vichnou, dans le *Bhakta mâla* ou *Rosaire des dévots*.

Nachtigal (Gustave), célèbre voyageur allemand, né à Eichstedt, en 1832; consul général dans l'Afrique occidentale; m. en mer, près du Cap-Vert, le 20 avril 1885. Il explora, le premier, le pays des Tibbous, pénétra dans le Congo et donna des notions précieuses sur les régions avoisinant ce fameux lac Tchad, aujourd'hui l'objectif tant convoité de l'expansion coloniale européenne.

Nadal (Augustin), auteur dramatique et littérateur français, né en 1664 à Poitiers; reçu à l'Académie des Inscriptions en 1706 pour sa première tragédie de *Saül* (1705); m. en 1740. En dehors de ses faibles pièces, il a laissé une *Histoire des Vestales, suivie d'un Traité du luxe des dames romaines* (1725, in-12).

Nadaud (Gustave), chansonnier et musicien français, né à Roubaix, en 1820, m. à Paris, en 1893. Chansons de salon, chansons populaires, chansons légères (édit. illustrée, 1879-1880, 3 v. in-18), il parcourut d'un essor facile et varié tout le cycle du genre, prodiguant, au gré d'un heureux caprice, les épigrammes volantes du couplet, les refrains gracieux ou vifs, les fredons malins, la romance ingénieuse et sans fadeur.

Nævius (Cneius), poète latin, natif de Campanie, peut-être de Rome, m. vers l'an 205 av. J.-C., à Utique, où il avait été exilé, à cause des traits satiriques lancés dans ses comédies contre les grands de Rome. Premier poète vraiment romain, il substitua le vers *iambique* au grossier vers saturnien, la comédie *Togata* (de la toge romaine) à la comédie *Palliata* (du manteau grec), et donna l'exemple d'une épopée nationale avec son poème : *De bello punico, sur la guerre punique*. Il ne nous reste de lui que des fragments.

Naharro (Torres), poète dramatique espagnol du xvi° s., né à Tolède et regardé comme l'inventeur de la comédie chez ses compatriotes. Il vécut longtemps en Italie, et l'on peut croire que ce long séjour ne fut pas sans influer sur le développement de son talent. Ses caractères sont bien observés. On lui reconnaît de la souplesse et du naturel dans le dialogue. (*Propaladia*, Naples, 1517, plus. éd.)

Nahum, le septième des douze petits prophètes hébreux, ayant vécu au viii° s. av. J.-C., sous le roi Ezéchias. Sa prophétie en 3 chapitres ne forme qu'un seul discours où il annonce en un style expressif, rempli de comparaisons nobles et de sens figurés, la deuxième destruction de Ninive.

Naigeon (Jacques-André), philosophe français, né à Paris, en 1738; membre de l'Institut; m. en 1810. Ami du baron d'Holbach et disciple de Diderot (La Harpe l'appelait le singe de Diderot), il ne vécut guère que d'emprunts et laissa une réputation d'athée fanatique. (*Le Militaire philosophe*, 1768, in-12; *Théologie portative*, Londres

1768, in-8°; *Mélanges de pièces sur la religion et la morale,* etc.) Il a donné des éditions de Sénèque, de Montaigne, de Diderot et de J.-J. Rousseau.

Najac (ÉMILE de), auteur dramatique, né à Lorient, en 1828, m. en 1889. Il produisit, avec succès, sur différentes scènes parisiennes, un grand nombre de comédies, de vaudevilles, d'opéras-comiques. (*Nos gens,* 1866, avec Edmond About; le *Docteur rose,* 1872; *Madame est servie,* 1874; *Bébé* avec Hennequin, 1877; etc.)

Namirokou, romancier japonais de la fin du XIX° s., connu aussi sous le nom de SÉSHIN **Gounki**. Ses compatriotes le considérèrent comme le plus grand écrivain d'imagination de la période contemporaine, au Japon; ils le comparent volontiers à Victor Hugo lui-même pour l'énergie des idées et la puissance du style; — comparaison toute relative.

Nancel (NICOLAS de), *Nancelius,* érudit français, né en 1539, à Nancel, près de Noyon, élève de Pierre Ramus et docteur en médecine; m. en 1610. Cédant au mouvement d'innovations que dominait le XVI° s., il se fit le théoricien du système poétique essayé par Baïf et divers autres, qui prétendaient astreindre les vers français aux règles de quantité et de mesure des vers latins. (*Stichologia græca latinaque informanda et reformanda,* Paris, 1579, in-8°.)

Nani (J.-B.-FÉLIX-GASPARD), historien italien, né à Venise, en 1616; ambassadeur en France; archiviste-historiographe de la république; m. en 1678. Bien connu est son patriotique ouvrage: l'*Istoria della Republica Veneta,* (1672, 2 vol. in-4°; plus. éd. et trad.)

Nansen (FRIDTJOF), célèbre explorateur norvégien, de la seconde moitié du XIX° s. Il a eu la gloire, après quatre cents ans d'efforts tentés par toutes les nations maritimes, de franchir le 86° degré de latitude nord, de le dépasser de 14 minutes, et de presque résoudre le problème tant de fois cherché sur la nature même des régions polaires. L'*Extrême nord* ou récit de son voyage a provoqué une curiosité inouïe et une véritable fièvre d'enthousiasme surtout en Amérique où il fut d'abord publié en langue anglaise. (*In the farthest North,* 1896-97.) Le premier volume de l'ouvrage de N. a pour objet la *dérive* de trois années qui emporta le navire dans le voisinage du Pôle; la seconde partie décrit l'expédition en traineau effectuée par le docteur N. et par le lieutenant Johnson dans la dernière année du voyage. Tous les détails d'un long hivernage dans leur hutte y sont retracés avec un intérêt poignant.

Napier (sir WILLIAM), général et historien anglais, né en Irlande, en 1785, m. en 1860. A raconté très en détail et consciencieusement l'*Hist. des guerres de la Péninsule, de 1807 à 1814* (1828-40, 6 vol. trad. franç. de Mathieu Dumas, 10 vol. in-8°), auxquelles il avait pris une part importante ainsi que son frère, général aussi, sir Charles-James Napier.

Le célèbre marin CHARLES **Napier,** son cousin, a laissé également le récit de ses propres campagnes. (V. en particulier son *Autobiographie,* d'un style vif et humoristique, *My own Live,* 1856.)

Napoléon Ier (NAPOLÉON-BONAPARTE), empereur des Français, né à Ajaccio, en 1769, m. le 5 mai 1821, à Sainte-Hélène. Cet homme de guerre fameux et ce dominateur de peuples appartient à l'histoire de la littérature par des essais de jeunesse (des cahiers retrouvés et publiés en partie par M. Libri, en 1842; une *Histoire de la Corse,* Dôle, 1791, 2 vol. in-12, etc.), par ses harangues et ses bulletins militaires, par les récits de ses campagnes qu'il dicta pendant sa captivité, et par les trente et un volumes de sa *Correspondance,* qui font revivre dans toutes les phases de son activité, sa prodigieuse carrière jusqu'au dernier jour du règne. On n'attache aucune valeur aux publications hâtives, incorrectes et déclamatoires, qu'il mit au jour, en la première fougue de sa jeunesse, quand il se disait et se croyait le plus fervent des républicains. Il n'en est pas de même de ses proclamations militaires, d'une forme brève, précise et saisissante, et qui sont restés comme d'impérissables modèles du genre; ni de ses *Mémoires* publiés en plusieurs séries après sa mort, et qui sont admirables de vigueur et de concision. On les admirerait plus encore, ces *Mémoires,* s'ils ne produisaient à la longue, sur l'intelligence du lecteur, l'effet d'un panégyrique constant par le héros lui-même. Le style de Napoléon Ier, en ses œuvres de maturité, respire la grandeur, comme ses actes, une grandeur sévère et froide, que traversent de brusques éclairs de poésie.

Napoléon III (CHARLES-LOUIS-BONAPARTE), empereur des Français, né à Paris, en 1808, m. à Cambden-House (Angleterre), en 1873. En 1839, n'étant encore qu'un prétendant à lointaines visées, il produisit un opuscule qui fit grand bruit : les *Idées napoléoniennes* (Londres, 1839, pl. éd.). Il se préoc-

cupa de questions économiques (l'*Extinction du paupérisme*, 1844), publia des études spéciales sur le passé et l'avenir de l'artillerie (1846-1852, 2 v. in-8°); et rechercha la gloire de l'historien en composant une *Histoire de Jules César* (1856-66, 2 vol. avec atlas), véritable apologie du dictateur et de la dictature. A travers la prose impériale, on reconnait dans cette œuvre restée inachevée, la plume de collaborateurs tels que Victor Duruy, Adolphe Regnier, Alfred Maury et Mérimée.

Nardi (JACOPO), historien italien et excellent traducteur de Tite-Live (Florence, 1521), né à Florence en 1476, ambassadeur à Venise, m. en 1533. (*Storia di Firenze,* 1580, in-4°.)

Nardini (FAMIANO), archéologue italien, né à Capri, m. en 1661. Sa *Roma antica,* que Gronovius a traduite en latin, servit de point de départ et de modèle à beaucoup d'autres travaux du même genre. (Rome, 1666, in-4°; éd. Nibby, 1818, 4 vol. in-8°.)

Narration. En rhét., l'une des trois parties du discours; placée entre la proposition ou division du sujet et la confirmation. Elle comporte diverses règles, selon qu'elle est *historique,* ou *poétique,* ou *oratoire.* Dans l'éloquence du barreau, la narration, c'est-à-dire l'exposé des faits, est souvent la partie la plus importante du plaidoyer.

Naruscewicz (ADAM-STANISLAS), poète et historien français, né en 1773 en Lithuanie, évêque de Luck et favori du roi Stanislas Poniatowski, m. en 1796. Il obtint quelques succès en cultivant le mode lyrique, puis la fable et l'églogue; traduisit élégamment Anacréon, Horace; et, sous une forme très différente, se fit une des premières places parmi les écrivains de sa nation avec sa belle *Hist. de la nation polonaise jusqu'en 1386.* Le prosateur, chez N., est de beaucoup supérieur au poète.

Nash (THOMAS), auteur dramatique et satirique anglais, né vers 1564, m. vers 1600. Cruellement instruit par l'expérience de sa vie besogneuse, il a fait un tableau bien frappant (dans ses *Supplications de Pierre sans le sou au Diable, Supplications of Pierce penniless to the Devil*) des misères qui attendent l'homme de talent.

National (le). Journal politique quotidien français, fondé en janvier 1830 par Thiers, Mignet, Sautelet, passé entre les mains d'Armand Carrel après la révolution de Juillet, plusieurs fois supprimé, renouvelé, et maintenant disparu. Eut des périodes de grande activité, comme en 1848, sous la direction d'Armand Marrast, et après 1869, sous celle d'E. de la Bédollière.

Naturalisme. En philos. synon. de *déisme, théisme, rationalisme.* Dans la littérature de la fin du XIX° s., école de romanciers ou de poètes, qui, prétendant appliquer aux œuvres d'imagination les procédés de la physiologie et substituer au sentiment l'expérience, ont poussé le réalisme jusqu'aux limites extrêmes. Emile Zola, le continuateur hardi de Flaubert et des Goncourt, a été le chef du mouvement naturaliste. Si les théoriciens de ce mouvement s'étaient bornés à établir que l'écrivain ne doit pas se mettre à la place de son héros, que la vraie poésie se dégage du spectacle direct des choses et que notre meilleur maître à tous c'est la vie, on aurait pu dire d'eux qu'ils plaidaient la cause même de la nature. Malheureusement, maître et disciples (voy. **Huysmans, Lemonnier, Maupassant**) n'ont guère compris et recherché la vérité que dans la représentation trop exacte des laideurs et des vices de l'humanité.

Naturel (Style). Manière d'écrire conforme à la vérité, à la raison. Le style peut être naturel sans être simple; Mme de Sévigné nous en fournit la preuve, à chaque instant, dans ses lettres. Il peut, sans être artificiel, comporter la pompe et la magnificence quand ces qualités répondent à la grandeur du sujet. Mais le naturel consiste surtout dans une simplicité facile, élégante et délicate. Xénophon, par exemple, nous en offre le modèle achevé. Les plus grands poètes sont aussi les plus clairs. Une merveilleuse lucidité dans l'ordre des idées, la précision complète dans le choix des mots feront éternellement vivre Homère, Virgile et La Fontaine. Ils sont le charme alterné, le plaisir égal de l'intelligence aux deux âges extrêmes de la vie, chez les enfants et chez les vieillards, à l'aube des impressions comme aux dernières lueurs de la pensée.

Aujourd'hui, le n. ne paraît guère en faveur. Le goût du singulier a ressaisi les esprit, comme dans les temps du mauvais goût et de la préciosité. Nos jeunes auteurs, en général, n'aiment plus le naturel, ni dans la langue, ni dans la pensée, ni dans les choses.

Naubert (CHRISTIANE-EUGÉNIE), femme auteur allemande, née à Leipzig, en 1756, m. en 1819. Cédant à un penchant véritable plutôt qu'à l'amour de la réputation (car ses ouvrages restèrent longtemps anonymes), elle emprunta aux annales de son pays des sujets de romans historiques, où elle fit preuve d'une habileté particulière à dramatiser les scènes. Schiller se souvint de sa *Thécla, comtesse de Thurn* (Leipzig, 1788, 2 vol.), lorsqu'il édifia le poème dramatique de Wallenstein.

Naudé (GABRIEL), érudit français, né à Paris en 1600; bibliothécaire des cardinaux Richelieu et Mazarin, et l'actif initiateur de la bibliothèque publique connue à Paris sous le nom de Mazarine; m. en 1653. Les ouvrages les plus connus de ce docte et paradoxal esprit sont: les *Considérations politiques sur les coups d'État* (1639), où des actes criminels comme le massacre de la Saint-Barthélemy trouvent un apologiste, et le *Mascurat* (1652), dirigé contre les ennemis du cardinal Mazarin. (V. aussi l'*Addition à l'hist. de Louis XI, contenant plusieurs recherches*

curieuses sur diverses matières, Paris, 1630, in-8°.) Corneille a dit de Naudé *(Lettre au P. Boulard,* 10 juin 1656) qu'il « était sans doute très savant, mais qu'il mêlait plus de doctrine que d'agrément dans ses écrits ».

Naudet (Joseph), érudit français, né à Paris, en 1786, pendant soixante-deux années membre de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres, m. en 1878. Les Romains, leurs mœurs publiques, leurs coutumes, leurs lois municipales, civiques et militaires, eurent la préférence de ses labeurs assidus. *(De la Noblesse et des titres d'honneur chez les Romains,* etc.) N. a donné une édition du *Conciones* et des extraits raisonnés de Lucain.

Navagero (André), en latin *Naugerius,* écrivain italien, historiographe de la république vénitienne, né à Venise, en 1483, m. à Blois en 1529. Bien qu'estimés, ses poésies italiennes et son *Voyage en Espagne* écrit en italien, servirent moins sa réputation que deux recueils de pièces érotiques composées en latin, à l'imitation de Catulle (Bâle, 1546; Padoue, 1718, éd. Volpi), — Catulle, l'objet de son culte auquel il sacrifiait, tous les ans, un exemplaire de Martial, comme il avait brûlé, en l'honneur de Virgile, ses premières *Sylves* imitées de Stace.

Naville (François-M.-Louis), philosophe et pédagogue suisse, né à Genève en 1784; pasteur à Chancy, près de sa ville natale; fondateur de l'école modèle de Vernier; m. en 1846. Émule et continuateur du cordelier fribourgeois Girard dont il avait épousé les vues, il développa amplement sa méthode dans un livre d'une portée immense: l'*Éducation publique* (Paris, 1831-33.) S'est placé au rang des économistes les plus distingués par un *Traité de la charité légale* (Paris, 1836, 2 vol. in-8°.)

Nazoréens. Secte chrétienne dont la doctrine représentait un mélange d'idées persanes, chaldéennes et gnostiques.

Neander (Michel), érudit allemand, né à Sorau, en 1525; disciple de Mélanchton; m. en 1595. *(Erotemata græcæ linguæ,* Bâle, 1553, in-8°; souvent rééd.; etc.)

Neander (Jean-Auguste-Guillaume), théologien allemand luthérien, né à Gœttingue, en 1789; professeur aux universités de Heidelberg et de Berlin; m. en 1850. Il voulait que le sentiment eût une grande part dans la conception et la mise en valeur des idées théologiques. *(Cours de théolog.,* Berlin, 2 vol. in-8°, etc.) Comme il arrive toujours, ses disciples poussèrent à l'extrême les idées du maître; et l'école fut appelée ironiquement *pectoraliste.* (Nomb. ouv., dont le principal est l'*Hist. génér. de la relig. et de l'église chrét.,* 1825-45, 10 part. in-8°.)

Neander (Joachim **Neumann,** dit), poète allemand, né à Brême, en 1610, m. en 1680. L'émule et presque l'égal de P. Gerhardt, dans la poésie religieuse. *(Glaub und Liebesübung,* Brême, 1679; nomb. éd.)

Néanthès, historien grec de la fin du IIe s. av. J.-C., né à Cyzique.

Néarque, célèbre navigateur crétois du IVe s. av. J.-C., au service d'Alexandre le Grand. Il conduisit le premier une flotte grecque dans le golfe Persique, et ouvrit la route commerciale de l'Europe à l'Inde par la Mésopotamie. *(Périple de Néarque, d'après les Indiques d'Arrien,* éd. W. Vincent, Oxford, 1809, in-4°.)

Necker (Jacques), homme d'État, philosophe et économiste, né en 1732 à Genève; venu à Paris pour y exercer le commerce et la banque; de bonne heure, porté à la tête d'une fortune considérable; contrôleur général et ministre; m. en 1804. Presque à ses débuts, il prit une grande place parmi les économistes en publiant, en 1775, l'*Essai sur la législation et le commerce des grains,* qui n'a joui, d'ailleurs, que d'une autorité très passagère, étant plus fourni d'hypothèses que de raisons. Il livra, en 1784, un important ouvrage sur l'*Administration des finances,* et, en 1791, un livre curieux encore à lire sur l'*Administration de M. Necker, par lui-même* (1791). On voit à nu, dans ce dernier travail, l'âme et les pensées du célèbre financier; on y constate surtout que s'il professait un large dévouement à l'humanité il n'exposait pas avec moins de complaisance ce sentiment excessif de sa propre personnalité, qui était le faible de son caractère. *(Œuv. compl.,* éd. du baron de Staël, Paris, 1820-22, 17 vol. in-8°.) A signaler, dans le recueil, le traité de l'*Importance des opinions religieuses,* l'opuscule satirique intitulé *Fragments sur la société française et le bonheur des sots,* etc.)

Necker (Suzanne **Curchod de Nasse,** madame), femme du précédent, née en 1739, près de Genève, m. en 1794; auteur de *Mélanges* moraux, littéraires et philosophiques (Paris, 1798, 3 vol. in-8°; *Nouv. mél.,* ibid., 1802, 2 v. in-8°); fondatrice de l'hôpital Necker; et l'une des grandes dames du XVIIIe s. qui voyaient et recevaient le plus de monde. Son caractère obligeant et son esprit agréable, bien qu'un peu gourmé sur de certains sujets, lui donnèrent

beaucoup d'amis parmi les gens de lettres. Thomas et Buffon étaient du nombre. Pour la pratique du style, elle ne sut guère prendre à l'un et à l'autre que leurs défauts : le goût du précieux et la recherche du solennel.

Necker de Saussure (Mme), femme auteur génevoise, née en 1766, m. en 1841. Fille du grand physicien de Saussure et nièce de Bonnet, elle eut l'occasion d'acquérir une instruction solide et méthodique. Elle possédait le grec et le latin; elle put enseigner aussi à ses enfants la physique, les sciences naturelles et la musique. Une surdité précoce l'avait éloignée du monde et repliée sur elle-même. Le fruit de ces méditations fut le beau livre sur l'*Éducation progressive* (Paris, 1828-32, 2 vol. in-8°; 1833, 3 vol.), conçu dans la pensée de guider non seulement la jeunesse, mais la vie tout entière. Sa cousine, Mme de Staël, dont elle a raconté la vie, rendait aux grandes qualités morales de cette femme sérieuse et modeste, le plus bel éloge en disant d'elle : « Elle a tout l'esprit qu'on me prête et toutes les vertus que je n'ai pas. »

Neckham (ALEXANDER), poète latin moderne, anglais d'origine, né à Hortfort vers 1150; entré dans les ordres; m. en 1217. Sa rédaction en distiques latins de fables de Romulus fut deux fois mise en vers français dans l'Ysopet de Chartres et dans l'Ysopet I de Paris.

Nécrologe. Livre, registre sur lequel on inscrit les noms des morts. Dans les premiers temps du christianisme, chaque église enregistrait dans un nécrologe ou *obituaire* (v. ce mot) la date de la mort des personnes saintes ou illustres. On en donnait lecture pendant la messe, mais la longueur des énumérations contraignit, dans la suite, à remplacer cette lecture par un simple *Memento des vivants et des morts*. Sous le nom de *nécrologe* ou de nécrologie, on comprend, maintenant, tout ouvrage consacré à la mémoire d'une personne considérable morte récemment, ou de plusieurs hommes célèbres dont on pleure la perte, depuis peu de temps. La nécrologie est toujours un peu suspecte d'exagération.

Neera, romancière italienne de la seconde moitié du XIXe s. Ses commencements furent longs et incertains. De petites gazettes publièrent ses premières proses, des chroniques, des récits, des contes, et des romans gracieux mais d'une superficialité encore bien conventionnelle (la *Flèche du Parthe, Adieu!* le *Mari de l'amie, Un nid*). Progressivement elle s'éleva à des œuvres fortes et de psychologie profonde, comme les confessions de l'*Ame seule* ou les analyses sentimentales de l'*Amulette*.

Néerlandais. Langue dérivée du vieux saxon et se divisant en deux idiomes fort rapprochés l'un de l'autre, presque identiques : le hollandais et le flamand.

Nègres (Idiomes). Faute de dénomination plus précise on a classé, sous ce titre, environ 195 langues et 45 dialectes, distincts des autres groupes africains (les groupes sémitique, chamitique, noubah-foulah, bantou, hottentot) et n'ayant ensemble pour la majeure partie aucune affinité prouvée. La région du nègre pur s'étend de l'Atlantique au Nil et du Sénégal, le long de la côte ouest de l'Afrique, aux montagnes du Cameroun et au golfe de Biafra. (Ce sont, entre autres, le Wolof, le Mandé, le Sousou, le Krou, le Grebo, l'Ashanti, l'Akra, l'Ewé, le Yariba, sur la Côte d'Ivoire, la Côte des Grains, la Côte d'Or et celle des Esclaves.) Au delà de ces langues du littoral qui ont été bien étudiées et dans lesquelles des portions de la Bible ont même été traduites, il en existe un grand nombre moins connues, mais dont l'existence ne fait l'objet d'aucun doute. Elles complètent le sous-groupe atlantique du groupe nègre. Au sud, dit le savant anglais Cust, s'étend le sous-groupe Niger, se répandant le long de ce grand fleuve, comprenant de nombreux idiomes, parlés par des millions d'hommes, tels que l'Idzo, l'Ibo, l'Igara, l'Iglira, le Nupé, l'Efik. Si l'on passe à l'intérieur du pays nègre, on arrive au sous-groupe central, dont les variétés linguistiques ont été prouvées par les vocabulaires qu'ont rapportés entre autres les célèbres voyageurs Barth et Nachtigal. (Ainsi le Hausa, le Surhai, le Kanuri, le Tibbou.) Si l'on continue plus à l'Ouest, on rencontre le sous-groupe du Nil, occupant les régions peu connues du Haut-Nil, tout près de la frontière du groupe chamitique et limitrophe de la famille bantou, sur le Victoria-Nyang.

Beaucoup de langues nègres ont été nouvellement étudiées. Il en existe des grammaires, ainsi que des vocabulaires, des traductions de la Bible, pour la plupart l'œuvre des missionnaires. Bien des théories ont été avancées, à dessein d'expliquer l'origine de cette masse d'idiomes si différents les uns des autres ; mais, comme le remarque l'érudit que nous citions tout à l'heure, Robert Cust, on n'est encore arrivé à rien de satisfaisant ou de concluant.

Nous devons signaler, au passage, que de nouveaux parlers, dialectes ou patois, ont été formés spontanément par la combinaison de langues africaines et européennes localisées sur les côtes.

Negri (ADA), poétesse italienne de la seconde moitié du XIXe s., née à Lodi, le 3 février 1870. Fille d'artisans et simple institutrice communale, elle avait connu de profondes misères autour d'elle. Elle consacra sa vervo lyrique (une verve très chaleureuse et passionnée) presque uniquement à chanter les douleurs des humbles et les plaintes de ceux qui souffrent. (*Fatalité*, les *Tempêtes*, etc.)

Néhémie, écrivain juif, né à Babylone pendant la captivité, venu en Judée quatre-vingt-deux ans après Jorobabel, et treize ans après Esdras, auquel il survécut et qui l'engagea, dit-on, d'écrire un livre (*le livre de Néhémie*), pour y relater l'entier rétablissement du temple et du culte de

Dieu, la pénitence et la conversion des Juifs.

Nekrassov (NIKOLAÏ - ALEKSEIÉVITCH), poète russe, né en 1821, m. le 8 janv. 1878. Nature profondément pessimiste, intelligence aigrie par le malheur et l'incroyance, il a embrassé sous un jour très triste tous les aspects, toutes les conditions de la vie nationale du pays des neiges, les villes et les champs, les réalités et les rêves; il a rendu avec une rare puissance les souffrances du peuple. N. n'est pas le plus grand poète de son pays; ses compatriotes le mettent au-dessous des romantiques Pouckhine et Lermontof. Mais il reste le plus spontané, le plus populaire, celui qui a pénétré le plus avant dans les couches des nouvelles générations. Ses *Poésies popul.* ont été traduites en français par M. M. Halpérine-Kaminsky et Ch. Morice.

Nemesien (MARCUS AURELIUS Nemesianus), poète latin du IIIe s. ap. J.-C., contemporain et rival heureux, comme favori des Muses, de l'empereur Numérien. Des trois compositions didactiques qu'il avait laissées sur la *Pêche*, la *Chasse*, la *Navigation*, seule la *Chasse* (*Cynegeticon*, édit. princeps, Sannazar, Venise, 1538, in-8°; éd. Haupt, dans les *Halieutica* d'Ovide, Berlin, 1858; trad. fr., collect. Panckouke) nous est connue par un fragment de 325 vers. Ce poète, aussi terne que solennel, fut longtemps en faveur dans les écoles du moyen âge.

Nemours (MARIE D'ORLÉANS, duchesse de), mémorialiste française, née en 1625; femme d'Henri II de Nemours; m. en 1707. Les héroïnes de la Fronde revivent curieusement en ses *Mémoires* (Cologne 1709, in-12; L. Michaud, XXXIII), avec ce don de séduction qu'elles conservaient au milieu des complots et qui devenait quelquefois une arme mise au service de leur ambition.

Nennius, chroniqueur anglais du IXe s., auteur d'une *Histoire des Bretons*, en latin, intéressante par les légendes et les traditions qu'elle renferme.

Néo-latines ou **novo-latines** (langues) Voy. **française, espagnole, italienne, portugaise, roumanche et roumaine** (langues).

Néologie. Invention, usage, emploi de termes nouveaux. La néologie, ou l'art de créer, d'employer des mots nouveaux, exige beaucoup de jugement, de réserve et de goût.

Néologisme. Habitude d'employer des mots nouveaux; tendance à forger des termes, en dehors de l'usage, ou à détourner ceux qui existent de leur signification; et ces mots eux-mêmes. On peut distinguer le néologisme de choses répondant à un objet réel, ou à une nécessité, à un progrès, à une transformation du temps; et le néologisme d'expression, capricieux, variable, éphémère, tantôt issu de la fantaisie des auteurs à l'occasion d'une analyse nouvelle des sentiments et des sensations, tantôt créé d'aventure parce qu'on ne voulut pas se donner la peine de chercher des synonymes anciens. Constamment, le n. a provoqué la discussion et la critique. Mais, qui jamais en arrêtera la marche? Qui prétendra fixer l'action toujours mobile de l'esprit public acquérant des idées nouvelles, subissant des faits nouveaux, et chaque jour entraîné par les fluctuations des mœurs, de la politique, des goûts et des modes à percevoir les choses sous des aspects nouveaux. Les Académies, dépositaires des traditions et du goût et régulatrices de l'usage, ont pour mission spéciale de faire en cela la part du bon et du mauvais, d'admettre ou de repousser ce qui doit paraître innovation utile ou malheureuse audace.

Nesky. Alphabet, écriture arabe qui a remplacé le coufique dans les livres. On en a reconnu l'emploi sur des médailles antérieures au Xe s.

Nestor (le moine), historien russe, né en 1056, m. en 1116. Ses *Annales*, imprimées, pour la première fois, en 1767, traduites en français et en allemand (Paris, 1834-35; Goettingue, 1802-1809), s'étendent de 862 à 1115. Son style est simple, sans ornement; son exactitude chronologique, à la fois très précieuse et rebutante, sert à constater les événements, ainsi que les dates.

Nestorius, célèbre hérésiarque du Ve s., né en Syrie, m. en 439. Elevé, en 428, sur le siège de Constantinople, il combattit les Ariens, les Novatiens et les Macédoniens; mais, à son tour, souleva de nouvelles luttes au sein de l'Eglise par sa thèse hétérodoxe sur la double personnalité du Christ. Le Concile général d'Éphèse le déposa, et Théodose le Jeune le relégua en Égypte. Ses ouvrages furent brûlés, à l'exception de quelques lettres et homélies; on lui attribue l'*Évangile* dit *de l'enfance*.

Nettement (ALFRED), littérateur français, né à Paris, en 1805, m. en 1869. Il fonda, en 1848, l'*Opinion publique*, en 1849, il fit partie de l'Assemblée législative, et vota avec la droite. Publiciste, critique, historien, il chercha dans les diverses phases de la Restauration les sujets de ses plus importants travaux littéraires et historiques, tous à l'honneur de cette époque, tous animés d'un grand zèle religieux et monarchique. (*Hist. de la Restaurat., Souven. de la Restaurat., Hist. de la littérat. franç. sous la Restauration et sous le gouvernem. de Juillet.*)

Neubeck (VALERIUS-GUILLAUME), poète allemand, né à Arnstadt, en 1795, m. en 1850. Médecin de son état,

il produisit un des meilleurs poèmes didactiques et descriptifs de la littérature allemande : les *Sources minérales (die Gesundbrunnen*, Breslau, 1795 ; nombr. éd. ; *Gedichte*, Leipzig, 1792.)

Neufgermain (Louis de), poète français, m. vers 1650. Voy. **Acrostiche.**

Neukirch (Benjamin), poète allemand, né à Reinke (Silésie), en 1665, précepteur du prince d'Anspach ; m. en 1729. Imbu du goût de l'imitation française, cet adepte de la troisième école silésienne tenta d'acclimater en Allemagne la littérature du siècle de Louis XIV, et se signala tout particulièrement par une traduction en vers français du *Télémaque* (Anspach, 1727-1739, 3 parties ; v. aussi ses *Poésies choisies*, Auserlesene Gedichte, Ratisbonne, 1744, in-8°.)

Neumann (Gaspard), théologien et orientaliste allemand, né à Breslau, en 1648, m. en 1715. Connu par de remarquables travaux sur la philologie biblique et surtout par un recueil, qui a été très répandu, de *Prières universelles (Kern aller Gebete.).*

Neuville (le P. Charles Frey de), prédicateur français de l'ordre des Jésuites, né en 1694, près de Coutances, m. en 1774. Imitateur de Fléchier, il brilla surtout dans le panégyrique et l'oraison funèbre. Une élocution solennelle et fastueuse plaisait à ses goûts, à son talent. Il recherchait la symétrie des périodes, affectait jusqu'à l'excès la forme de l'énumération et prodiguait trop les antithèses. En retour, il savait allier à la force du raisonnement l'art de la composition, le nombre et la richesse du style. *(Œuv.*, Paris, 1776, 8 vol. in-12, plus. trad.)

Newton (Isaac), illustre physicien et astronome anglais, né à Woolsthorpe, le 25 décembre 1642, m. le 20 mars 1727. C'est à Newton que l'on doit la découverte de la grande loi de l'attraction universelle. Il expliqua le phénomène des marées, la précession des équinoxes, les troubles planétaires ; il eut, le premier, l'idée de la décomposition de la lumière, il émit l'hypothèse d'un éther universel contenant et propageant la lumière ; il trouva la formule du binôme et établit un important théorème sur la théorie générale des équations. Son grand ouvrage, les *Principes mathémathiques de la philosophie naturelle* (1687) est écrit en latin. N. avait rédigé en anglais un opuscule sur les prophéties de Daniel et sur l'Apocalypse de saint Jean, qui ne parut qu'après sa mort. *(Œuv. complètes*, éditées par Horslay, Londres, 1779-1885, 5 vol.)



Newton, d'après une estampe du xviiie siècle.

Nibelungen. Ancienne et fameuse épopée de la chevalerie allemande, et dont le sujet est la lutte des Burgundes contre Attila. (Voy. littérature allemande).

Nicandre, poète et médecin grec, né à Colophon. Il écrivit vers 160 av. J.-C. sur les antidotes et les contre-poisons (Θηριακά ; Ἀλεξιφάρμακα ; éd. 1523, in-4° ; Schneider, 1792, 2 vol. in-8° ; trad. fr. de J. Grévin, Anvers, 1567, in-4°.)

Nicéphore (saint), patriarche byzantin, né à Constantinople en 758, relégué par l'iconoclaste Léon l'Arménien dans un couvent de la Propontide ; m. en 828. Le meilleur historien de son siècle. (*Chron. abrégée*, trad. en lat. par Anastase le Bibliothécaire, publiée par J. Scaliger, Goarius, Dendorf, etc.)

Nicéphore Calliste, moine et écrivain byzantin, m. vers 1350. Il nous est parvenu 18 livres de son *Hist. ecclésiastique* (de J.-C. à Léon le Philosophe, édit. lat., Lange, Bâle, 1553 ; trad. en franç. par Cousin), qui en comprenait vingt-trois. Quoiqu'il fût loin d'avoir la profondeur de vues et la solidité de son modèle, on l'avait surnommé au moins pour l'élégance de son style, le *Thucydide ecclésiastique*.

Niccolini (Jean-Baptiste), poète italien, né à Florence en 1785 ; bibliothécaire du grand-duc Ferdinand III ; m. en 1861. Écrivain de transition et de conciliation entre les deux écoles classique et romantique, il a occupé au théâtre, dans la littérature de son pays, le rôle qu'a rempli en France Casimir Delavigne. *(Polyxène*, 1810 ; *Nabucco, Foscarini, Jean de Procida, Beatrice Cenci,*

Arnauld de Brescia, Philippe Strozzi). Traversées d'allusions politiques et vouées surtout à exalter le sentiment national italien, quelques-unes de ses pièces, tragédies ou drames, remuèrent fortement l'opinion.

Niceron (JEAN-PIERRE), littérateur, de l'ordre des Barnabites, né à Paris, en 1685, m. en 1738. Laborieux compilateur, il a laissé d'utiles *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres dans la république des lettres* avec un *Catalogue raisonné de leurs ouvrages*. (Paris, 1727-45, 43 vol. in-12.) On lui reproche non seulement de trop négliger son style, mais d'avoir oublié des hommes de premier ordre, tandis qu'il a donné la notice de plus de quatre cents auteurs « sans nom et presque sans mérite ».

Nicétas. Voy. **Grecque** (littérature) [Période byzantine.]

Nickleby (NICOLAS). V. **Dickens**.

Nicolaï (FRÉDÉRIC), critique et libraire allemand, né à Berlin en 1733; membre des Académies de Berlin et de Munich; m. en 1811. Composa avec Lessing et Mendelsshon des lettres périodiques sur la littérature contemporaine; fonda la *Bibliothèque universelle allemande;* essaya de refaire sur des données moins troublantes le *Werther* de Gœthe, et laissa voir, par contre, dans un roman intitulé: *Sebaldus Nothanker* (1773-76, 3 vol. in-8°; pl. éd. et trad. en différentes langues) la plus complète indifférence religieuse. N. fut le précurseur de l'école littéraire de transaction, qui prit place entre le classique suranné et les hardiesses du romantisme. On lui reproche des critiques passionnées, par conséquent étroites, à l'égard de Gœthe, de Schiller, de Herder, de Wieland, de Kant, de ce dernier surtout. (Voy. *Vie et opinions du philosophe allemand Sempronius Gundibert,* Berlin, 1798.)

Nicolas de Damas ou Damascène, historien, poète et philosophe grec, né vers l'an 74 av. J.-C. Accompagna à Rome Hérode, roi de Judée; gagna la bienveillance d'Auguste et contribua au partage de la Judée entre Archélaüs et Hérode Antipas. Plusieurs érudits ont réédité des fragments de son *Hist. universelle,* en 144 livres et de ses autres ouvrages historiques, dont aucun ne nous est parvenu complet.

Nicolas de Vérone. Voy. l'**Entrée en Espagne**.

Nicolay (LOUIS-HENRI de), poète allemand, né à Strasbourg en 1737; appelé à devenir, en Russie, le précepteur du grand-duc Paul; membre de l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg; m. en 1820. Il cultiva avec une certaine facilité le poème chevaleresque et héroï-comique, dans la double manière de Wieland et de l'Arioste, ses modèles. (*Œuv.,* Berlin et Stettin, 9 vol.)

Nicole (PIERRE), moraliste et théologien français, né à Chartres, en 1625, m. en 1695. Professeur de belles-lettres dans la maison de Port-Royal des Champs et l'un des principaux défenseurs du jansénisme quoiqu'il n'en partageât point toutes les opinions, il mit au jour: les *Imaginaires et les visionnaires* (Liège, 1667, 2 vol. in-12), série de lettres où il prétendait démontrer que l'hérésie reprochée aux religieux de Port-Royal n'existait pas; la *Perpétuité de la foi de l'Église catholique touchant l'Eucharistie* (1664, in-12; 1669, 3 vol. in-4°), donnée sous les noms de Barthélemy et d'Arnauld, enfin les *Essais de morale et instructions théologiques* (25 vol. in-12), la plus importante de ses productions. Ce très fécond raisonneur et ce très exact logicien possède un style pur et sain. Un peu froid et volontiers diffus, il rencontre, pourtant, des traits vifs, des observations fines, des images hardies et justes. Dans son petit traité : *De la faiblesse de l'homme,* sa logique s'anime jusqu'à l'éloquence.

Nicolet. Voy. **Marionnettes**.

Niébuhr (BARTHOLD-GEORGES), célèbre historien allemand d'origine danoise, né à Copenhague en 1776, fils du voyageur Carstens Niébuhr; ambassadeur, conseiller d'État, membre de l'Académie de Berlin; m. en 1831. Armé d'une immense érudition (il possédait une vingtaine de langues), et doué d'une grande force de pensée, il concentra principalement son attention sur l'histoire romaine. Par la comparaison méthodique des témoignages il s'en fit une idée très neuve, et entreprit de la reconstruire presque de toutes pièces, à l'encontre des récits poétiques de Tite-Live ou des préjugés d'une longue tradition. On le vit avec des faits épars, défigurés, mutilés, ressusciter une époque, celle des origines de Rome, et porter dans l'étude des systèmes politiques et moraux des anciens le flambeau qu'un Winckelmann avait su porter dans les beaux-arts de l'antiquité. Bien qu'il procédât d'après les règles d'une critique pleine de sagacité et de profondeur, N. ne pouvait échapper au péril des conjectures hasardeuses; il a fait preuve d'un scepticisme outré. Mais, à travers les défauts inévitables d'une telle œuvre (*Rœmische Geschichte,* Berlin, 2e édition refondue, 1827-32, 3 v.) nous devons surtout reconnaître le génie qu'il y manifesta; nous devons surtout distinguer chez ce

grand homme, en dehors de ses hypothèses de détail plus ou moins contestables, des vues d'ensemble, hardies et sûres, qu'on ne saurait trop admirer. (V. aussi de Niebuhr les *Mélanges d'histoire et de Philologie*, Bonn, 1828-43, et les *Leçons d'hist. et de Philol.*, publiées après sa mort, 1816-58, 6 vol.)

Niederer. Voy. **Pestalozzi.**

Niemcewicz (JULIEN-URSIN), homme d'État et littérateur polonais, né en 1757, dans la Lithuanie ; élu membre de la diète, où il défendit énergiquement la nationalité de son pays ; m. à l'étranger en 1841. On a réuni ses œuvres (Leipzig, 1840, 12 vol.), odes, tragédies, chants historiques, fables, contes, romans, et recueil de mémoires.

Nietzsche (FRÉDÉRIC), philosophe et moraliste allemand, né en 1844, m. en 1900. Ses doctrines bizarres (*Choses humaines et plus qu'humaines*, etc.) excitèrent en Allemagne un intérêt de curiosité étonnée. Les lauriers de Schopenhauer l'avaient-ils empêché de dormir? Il exagéra encore le principe de la volonté dont le célèbre pessimiste avait doté la nature. Nietzsche regrette ouvertement l'époque où une humanité primitive et barbare s'abandonnait encore à l'énergie d'instincts, qui ne souffraient point de contrainte. Il la voit, cette humanité, s'acheminant vers une irrémédiable décadence, dont elle ne pourra sortir que par des crises intellectuelles douloureuses et un sursaut révolutionnaire epouvantable. C'est ici qu'il place son principe de la création d'un être surhumain (surhumain et non surnaturel), l'*Ubermensch*, capable de se sacrifier pour l'humanité débilitée et d'opérer, a l'aide des facteurs du beau et de la passion, une régénération complète.

Homme instruit et d'abord bien doué, l'infortuné philosophe N., à force de torturer maladivement les fibres de son cerveau, en arriva à terminer sa vie dans une maison d'aliénés.

Nigidius Figulus, savant et philologue romain, du Iᵉʳ s. av. J.-C. (*Fragm.*, publiés par Rutgersius, en ses *Variæ lectiones.*)

Nihilisme. Système ou manière de voir de sectaires modernes, russes principalement, ayant pour fin la destruction complète des conditions sociales actuelles, sans prévision de l'état de choses à substituer à la ruine de toutes les autorités établies. Le n., comme l'a posé Bakounine, est moins une doctrine particulière et précise, un dogme religieux ou politique qu'un certain état d'esprit résultant de la combinaison des négations de Schopenhauer, de Hartmann et de Max Stirner avec la vivacité d'impression, l'ardeur de croyance du peuple russe. C'est, en effet, dans le personnel des universités que se sont recrutés en majeure partie les nihilistes.

Nil (saint), moine grec et écrivain ascétique, né à Ancyre, m. vers 450. Disciple de saint Chrysostome. (*Œuv.*, éd. Suarès, Rome, 1673, in-fol.; éd. Migne, Paris, 1860, in-8°).

Nisard (DÉSIRÉ), littérateur français, né à Châtillon-sur-Seine, en 1806 ; membre de l'Académie ; inspecteur général de l'enseignement supérieur; directeur de l'École normale ; sénateur de l'Empire ; m. en 1888. A su porter dans les divers sujets qui ont tour à tour sollicité son intelligence d'historien ou de critique (*Considérat. sur la révolution franç.; Hist. de la littérat. franç.; Études sur les Poètes latins* 1834 22 vol., 4ᵉ éd. 1878; *Mélanges*), un fond d'observation morale, une solidité de bon sens, une sûreté de goût et d'érudition, une abondance de style et une urbanité de forme, qui donnent à ses productions une valeur classique.

Nisard (CHARLES), frère et collaborateur du précédent, membre libre de l'Académie des Inscriptions, né à Châtillon-sur-Seine, en 1809. On lui doit, spécialement, quelques révélations piquantes sur le langage populaire, sur les *parisianismes* des XVIIᵉ, XVIIIᵉ et XIXᵉ siècles.

Nithard, chroniqueur français, né en 790, du célèbre Angilbert et de Berthe, fille de Charlemagne, attaché en qualité de duc et de négociateur à la personne de Charles le Chauve; m. en 858. (*De Dissensionibus filiorum Ludovicii Pii*, p. p. Pithou, 1788.)

Nivelois (JEAN le), trouvère du XIIIᵉ s., auteur d'une des suites du *Roman d'Alexandre*, intitulée la *Vengeance d'Alexandre*. Geoffroi Tory découvrait en ses compositions « don accompli de toute grâce en fleurs de rhétorique et poésie ancienne. »

Nivernais (LOUIS-MANCINI-MAZARINI, duc de), diplomate et littérateur français, né à Paris, en 1716 ; ambassadeur à Rome, à Berlin et à Londres; ministre sous Necker ; membre de l'Académie ; m. en 1798. Des dix volumes qui composent ses œuvres complètes : chansons, romances, pièces fugitives au tour délicat, traductions en vers, essais critiques assez faibles, lettres, discours (Ed. p. de son vivant, Paris, 1796, 8 vol. in-8° ; *Œuv. posthumes*, 1807, 2 vol. in-8°.), la meilleure part est représentée par un recueil de deux cent cinquante fables. Il en avait emprunté les sujets un peu de toutes mains; du reste, il savait ingénieusement habiller les idées d'autrui. Le trait particulier des apologues du noble duc, c'est qu'ayant approché de très près les grands de ce monde, il semble n'avoir écrit ces fables que pour l'ins-

truction morale des princes et des rois.

Nizâmi ou **Nidhami** (ABOU MOHAMMED BEN-YOUSOUF), poète persan, né dans la province d'Arran, en 1100. Très populaire en Orient, il est regardé comme le créateur de l'épopée romantique persane. (*Pendch Kendj,* les Cinq Trésors [en arabe *Khamseh,* les Cinq], recueil de cinq grand poèmes formant ensemble 28,000 distiques, et qui ont été publiés et traduits partiellement en diverses langues européennes.)

Nizzoli (MARIO), en lat. *Nizolius,* humaniste italien, né en 1498 à Boreto, m. en 1566. Commentateur zélé de Cicéron et l'adversaire déclaré des méthodes scolastiques. (V. le traité que réédita Leibnitz à Francfort, en 1670: *De Veris principiis et vera ratione philosophandi contra pseudo-philosophos,* Parme, 1553, in-4°.)

Nodier (CHARLES), célèbre écrivain français, né à Besançon, en 1780; conservateur de la Bibliothèque de l'Arsenal, à Paris; reçu à l'Académie, en 1833; m. en 1844. On a dit de lui qu'il fut un grand *essayeur.* Il n'est rien, en effet, que sa plume n'ait touché. Talent curieux et capricieux, fait de rayons brisés, pour ainsi dire, associant toute sorte d'éléments extrêmes et de contradictions apparentes, ayant en même temps une âme rêveuse et un esprit ironique, une imagination romanesque et un appétit de savoir qui ne le laissait jamais en repos; érudit, poète, entomologiste, publiciste, grammairien, bibliophile, romancier; entremêlant d'observations sur les questions les plus ardues de la linguistique ou de recherches singulières sur l'histoire des insectes, ces vers, ces contes, ces légendes où se révélaient d'une manière souvent si exquise tout ce qu'il y avait en lui de tendresse et d'originalité: il se fit remarquer et lire partout, sans laisser nulle part de trace profonde. Nodier restera, cependant, comme conteur et comme humoriste. Parmi les romantiques, aucun n'eut plus de respect pour la langue française et ne la parla mieux. Il a la saveur, le tour aisé et naïf d'un La Fontaine, avec la nouveauté dans les sujets et la teinte romantique dans les couleurs. (*Œuv.,* 12 vol. in-8°; 1832-34; voir parmi les romans ou contes: le *Peintre de Salzbourg,* 1803; la *Fée aux Miettes, Jean Sbogar* (1818), *Trilby* (1822); entre les fantaisies poétiques: les *Essais d'un jeune barde;* parmi les ouvrages de linguistique: le *Dictionnaire des onomatopées françaises,* etc.)

Noel (RODEN), poète anglais, appartenant à la célèbre famille de Gainsborough et à la période finissante du XIX° s. S'étant complètement dégagé de l'influence de l'école dite *esthétique,* en vogue depuis 1860, il a maintenu, dans son œuvre, la tradition de la vieille poésie anglaise plus puissante, mais moins raffinée. Il en a gardé les imperfections: lyrisme un peu barbare, style assez souvent abrupt et négligé, longueurs, désordre de composition. Il en a ressaisi aussi les qualités : splendide et luxuriante efflorescence d'images, vision panthéistique, sentiment indomptable de l'énergie humaine, description grandiose et vivante de la nature. Nul n'a mieux peint que N. le désert et l'océan. Sa principale originalité consiste à ne jamais séparer le sentiment de la nature du sentiment métaphysique, moral, humanitaire ou même du sentiment de la beauté sensible et plastique. Ses œuvres les plus marquantes sont : *Ganymède, Vision du désert, Palingenesis, Monument pour un petit enfant* et surtout le long poème intitulé : *Un Faust moderne.*

Noëls. Chansons populaires, composées anciennement sur les airs des cantiques spirituels du même nom. Très répandus au moyen âge, les n. ont contribué à perpétuer les différents patois des provinces de France en leur donnant une forme presque littéraire. L'opinion la plus commune est que l'on commença à chanter des n. vers le milieu du X° s., c'est-à-dire au moment où le peuple cessa d'entendre le latin. On en possède un certain nombre de recueils, tels que la *Grande Bible des Noëls,* publiée au XVI° s. Les plus célèbres compositeurs de n., au XVII° s., ont été Saboly, Christin Prost, et surtout La Monnoye, dont les *Noëls bourguignons* ont survécu à toutes les révolutions de la poésie et de la musique.

Nogaïque. Langue ouralo-altaïque en usage chez les Tatars de Russie proprement dits.

Nolhac (PIERRE de), érudit et critique français, né à Aubert, dans le Puy-de-Dôme, en 1859; nommé conservateur du musée de Versailles. Esprit sagace et pénétrant, poète à ses heures, très épris surtout de découvertes, il a voué ses recherches les plus actives à l'histoire littéraire de la Renaissance. Quelques-uns de ses mémoires et de ses livres, révélant des pages inédites de Pétrarque, d'Erasme, ou donnant à connaître une foule de documents précieux sur Alde Manuce et ses correspondants, sur les collections italiennes (*La Bibliothèque de Fulvio Orsini,* 1888, etc.) et l'art raphaélesque, ont fait sensation dans le monde savant.

Nombre. Harmonie qui est obtenue d'un certain arrangement de mots dans la prose et dans les vers.

Chez les anciens, le n. résulte de la succes-

sion régulière des mesures ; chez les modernes, en général, du nombre des syllabes et de la rime ; de part et d'autre, des césures, des repos, des chutes du vers ou de la phrase. En prose particulièrement, le nombre oratoire dont les causes et les effets ont été étudiés par Cicéron et Quintilien tenait une place prépondérante dans l'ancienne rhétorique, — une place bien diminuée aujourd'hui. Il obéissait alors à des lois précises, en dehors desquelles n'existait plus la véritable éloquence. Ces lois régissaient toutes les combinaisons d'espaces et de repos, appelées à produire les effets si souvent artificiels du nombre oratoire.

Nomenclature. Collection des mots employés pour désigner différents objets d'une science ou d'un art.

Nominalisme. Une des principales doctrines qui se partagèrent la philosophie scolastique, et suivant laquelle les *universaux*, c'est-à-dire les termes qui expriment les idées générales, ne sont que de pures dénominations ne correspondant à aucune réalité. Le n. fut fondé vers la fin du XI° s. par Roscelin de Compiègne et condamné par l'Eglise au concile de Soissons.

Nomographie. Traité sur les lois. Science des lois et de leur interprétation.

Nomologie. L'étude des lois qui président aux phénomènes naturels.

Nonius (MARCELLUS), grammairien latin du III° s. de notre ère, né à *Tubursicum*, dans la Numidie. (*De Compendiosa doctrina per litteras ad filium*, autrement appelé d'après le titre du premier chapitre, *De proprietate sermonis*, éd. Gerlach et Roth, Bâle, 1842, in-8°.)

Nonnotte (l'abbé CLAUDE-FRANÇOIS), né en 1711, à Besançon ; membre de la Société de Jésus ; prédicateur en différentes villes ; m. en 1793. On connait moins le *Dict. philosophique de la religion* (Avignon, 1772, 4 vol. in-12) de l'abbé N. que l'histoire de sa polémique avec Voltaire. Polémique plaisante qui a été fatale à son nom, tout en le sauvant de l'oubli. N. s'était avisé de réfuter des erreurs commises par Voltaire dans son *Essai sur l'esprit et les mœurs des nations*. (*Les Erreurs de M. de V.*, Avignon, 1762, 2 vol. in-12; pl. éd.) L'irritable philosophe, dont l'esprit de modération n'était pas la qualité souveraine, se retourna contre son imprudent contradicteur et le chargea de mille injures.

Nonnus, poète grec du V° s. ap. J.-C., né à Panopolis, en Egypte. Il composa un grand poème de 48 chants en l'honneur de Bacchus, œuvre très confuse, remarquable, cependant aux yeux des philologues surtout par des innovations dans la structure de l'hexamètre. (Ed. princ. des *Dionysiaques*, par Falckenburg, Anvers, 1569, in-4° ; rééd. de Græfe, Leipzig, 1819-1826, 2 v. in-8°; trad. fr. par le comte de Marcellus, Paris, 1856, in-8°.)

Norbert (saint), fondateur de l'ordre des Prémontrés, archevêque de Magdebourg, primat de Germanie, né dans le duché de Clèves en 1080, m. en 1134. Il avait été l'un des maîtres de la prédication au XII° s.; malheureusement le recueil de ses sermons s'est perdu, à l'exception de trois fragments.

Norberto de Souza, poète brésilien du XIX° s. Il naturalisa la ballade au Brésil, pour décrire, sous cette forme, les mœurs et les sites de son pays.

Nordalbingen (BERNARD de). Voy. **Basedow**.

Nordau (MAX), philosophe et critique allemand contemporain. Entre autres ouvrages de ce penseur vigoureux, original, les deux volumes de *Dégénérescence* (trad. fr. d'A. Dietrich), où il analyse et juge avec beaucoup de sagacité, de patience et de..... passion, le mouvement des idées contemporaines, ont fait grand bruit dans le monde. En ces mille pages de critique philosophique et littéraire, il a fort maltraité mystiques et symbolistes, parnassiens, tolstoïsants, préraphaélites et wagnériens excessifs, tous les « dégénérés » de l'art, suivant lui.

Nordenskiold (ADOLPHE-ERIC, baron), explorateur suédois (1832-1901), directeur du cabinet géologique de Stockholm, membre d'un grand nombre d'Académies et de Sociétés savantes de l'Europe. Accomplit, de 1859 à 1872, de nombreux voyages dans les régions arctiques et recueillit une foule d'observations en ces pays de brumes et de glaces perpétuelles, qui passionnèrent tant de curiosités jusqu'à ce que Nansen, plus heureux encore que Nordenskiold, ait enfin résolu le problème du pôle nord. On doit à N. la première description de l'intérieur du Grönland, qui, pour l'historien, le naturaliste et l'ethnographe, est la plus intéressante de toutes les régions polaires. (V. le *Voyage de la Véga*, 1 vol. in-8° et la *Seconde expédition suédoise au Grönland* [l'Inlandsis et la Côte orientale], trad. fr. de Charles Rabot, 1888.)

Noris (HENRI), théologien et archéologue italien, né à Vérone en 1631 ; professeur à Pesaro, à Padoue, à Pise; créé cardinal en 1695 ; m. en 1704. La publicat. de son *Historia pelagiana* (Padoue, 1673, in-fol.) donna matière à de vives controverses entre la Société de Jésus et l'ordre des Augustins auquel il appartenait.

Normales (Ecoles), Ecoles destinées à former des maîtres pour l'enseignement public.

La plus importante de ces fondations est l'Ecole supérieure de Paris. Le président Rolland d'Erceville en avait eu la première idée, à la

suite de l'expulsion des Jésuites, en 1762. Elle fut établie par un décret de la Convention, le 31 octobre 1794. On y forme, pendant une durée d'études de trois années, les professeurs de l'enseignement secondaire et de l'enseignement supérieur dans les établissements de l'Etat.

Normand (dialecte). Dialecte roman qui a été propre à la province de Normandie. Avant d'en être réduit comme de nos jours à l'état de patois, il eut une période très florissante. Au moyen âge et jusqu'au commencement du XIIIe, c'était le plus important dialecte de la langue d'oil. Guillaume le Conquérant l'avait porté en Angleterre, où il fut l'objet d'une culture littéraire de plusieurs siècles.

Norvégienne (langue et littérature). Langue scandinave moderne, plus rapprochée que le danois, de l'antique souche nordique. Cet idiome, primé par le danois dans les écoles et dans les œuvres littéraires, abandonné, pour ainsi dire, à l'usage du menu peuple, tient par des attaches étroites à la vieille langue islandaise des Eddas. Biornson, dans ses *Pastorales*, a tenté un emploi partiel du dialecte populaire, en lui empruntant de ses tournures et de ses expressions ou en le faisant intervenir dans le dialogue de ses personnages. Garborg était allé plus loin: il se servit exclusivement du parler national et fut en quelque sorte le Mistral du Nord.

De même que la langue, la littérature de la Norvège se confond presque avec celle du Danemark. C'est ainsi qu'au XVIIIe s. elle avait fourni au théâtre danois son meilleur comique, le célèbre Holberg. Sauf ses légendes et vieilles traditions populaires, elle ne date guère, avec sa personnalité propre, que de la seconde moitié du XIXe s.

Le Norland avait eu des jours d'épopée, aux temps primitifs de son histoire, lorsque les aventuriers farouches qu'ont chantés les *Sagas* s'en allaient à travers les mers, terrorisant l'Europe et rapportant jusqu'à Throndjhem les dépouilles des peuples latins et germains. Depuis que le christianisme, après des luttes acharnées, avait enfin conquis la Norvège et plié les consciences sous une loi austère, les âmes parurent se concentrer, pour une série de siècles, dans le sentiment presque exclusif d'une vie toute de labeur et de méditation grave. La discipline despotique du puritanisme, les dures conditions d'une existence aussi rigide, aussi âpre que le climat, la pesante tristesse d'une nature si grandiose dans quelques-uns de ses aspects, et, cependant, si restreinte avec ses horizons éternellement fermés, enfin les contraintes d'une longue dépendance politique l'inféodant tour à tour, comme une humble province, aux destinées du Danemark et à celles de la Suède: tous ces obstacles furent autant d'empêchements à l'essor intellectuel de ce petit peuple, très capable, pourtant, de sentiments profonds et de passions fortes.

A la fin du XVIIIe s., le souffle de liberté qui sortit de la Révolution française avait pénétré jusqu'aux fiords norvégiens. Il y raviva le sentiment national et y fit naître de nouvelles aspirations. Alors se produisit une poussée d'indépendance qui déborda comme un torrent. Wergeland et Welhaven furent les premiers à exalter l'idée patriotique, nettement séparée de l'influence danoise. Lorsque les événements de 1814 eurent établi l'autonomie de la Norvège sous le sceptre de la maison de Suède, tout ce qui est spontané et vraiment individuel dans le caractère de cette nation se donna carrière. Dans la poésie lyrique, le roman, le drame, se manifestèrent des représentants hardis de ses aspirations intimes, si particulières et jusqu'alors si mal connues à l'étranger. Anne Garborg, qui écrivit toutes ses œuvres dans le dialecte natal, donna un vigoureux élan à la pensée norvégienne. Jonas Lie se révéla le poète par excellence de la jeune fille. Kielland, à son tour, jeta une note nouvelle parmi les effusions de cette jeune littérature. « Kielland, a dit Brandès et, après lui, Mme Bernardini Sjoestedt, fut le premier qui porta dans la littérature du Nord le ton d'un homme du monde. Homme du monde et radical il a exprimé en langage de bonne compagnie les souffrances des humbles et les vices de l'organisation sociale. Une veine de fraîcheur gracieuse court en son œuvre où transparaît, sous le scepticisme acquis d'une culture européenne et cosmopolite, l'ingénuité, chez lui attrayante, du cœur national. Il a le souci de la forme et du style et donne à sa pensée un relief plus orné, plus élégant et plus travaillé. »

Ces ingénieux nouvellistes avaient connu les joies du succès, dans les limites de leur patrie. Mais il en vint d'autres, des dramaturges, dont les créations puissantes, d'abord révélées par les traductions allemandes, se répandirent dans l'Europe entière et provoquèrent un mouvement universel de curiosité. Nous voulons parler d'Ibsen et de Biornson, le sceptique et douloureux Ibsen, qui espéra trouver dans les ténèbres du doute de nouvelles lois de conscience, capables de nous mener à des conceptions meilleures de l'homme et de la société; et l'optimiste Biornson, moins original, moins révolutionnaire et plus proche de la vérité, qui s'est efforcé d'établir l'accord entre le mysticisme et la science, entre les aspirations irrésistibles des âmes vers le surnaturel et les applications positives de ces théories, que nos rationalistes appellent les théories modernes. On sait quelle prodigieuse répercussion auront eue sur la littérature générale, dans les mondes scandinave, slave, germain et latin, les œuvres très discutées d'Ibsen.

Les curiosités intellectuelles de la Norvège contemporaine ne se sont point bornées au roman et au drame.

On lit beaucoup dans tout le nord de la Norvège. Jusqu'au fond des plus lointaines vallées, au dire des voyageurs, dans la longue nuit de l'hiver, on lit et non pas de simples romans: mais des traités d'histoire, de critique, d'économie sociale.

Norvins (Jacques **Marquet de Montbreton**, baron de), historien français, né en 1769, à Paris, m. en 1854. Panégyriste fervent de la tradition impériale. (*Hist. de Napoléon,* Paris, 1828, 4 vol. in-8°; *Hist. de la campagne de 1813; Mém.,* 1897, 3 vol. in-8°; etc.)

Notker, moine et traducteur allemand, m. de la peste en 1022. Dans un temps où la vie intellectuelle s'était à peu près concentrée dans les cloîtres, il rendit des services notables, pour le maniement de la langue nationale et pour la vulgarisation des connaissances, en publiant des traités scientifiques et d'importantes traductions, comme celles des *Catégories* d'Aristote et de la *Consolation* de Boèce. Il y eut, dans la même abbaye de Saint-Gall où s'écoula

sa vie laborieuse, plusieurs savants du même nom.

Nostradamus (MICHEL de **Nostredame,** dit), astrologue et médecin français, né en 1503, à Saint-Remi, en Provence, protégé par Catherine de Médicis et par Charles IX, m. en 1566. Il s'essaya d'abord à son rôle de prophète par la création d'un *Almanach* longtemps célèbre, où se trouvaient des prédictions sur le temps et les saisons les plus favorables à l'agriculture: elles donnèrent naissance à un grand nombre de superstitions populaires. Puis vinrent les quatrains oraculaires, les fameuses *Prophéties* et *Centuries.* (Lyon, 1555, in-8°, 1558, etc.) Ces ramas de sentences énigmatiques et ridicules en imposèrent à bien des gens, même de nos jours. Le second fils de N. (m. en 1574), qui voulut suivre ses traces, fut moins heureux. Il laissa un *Traité d'astrologie.* (Paris, 1563, in-12.)

Noubah-Foulah. Groupe d'idiomes africains, divisé en plusieurs enclaves, et ainsi dénommé de ses deux principales langues. Le Noubah occupe la vallée du Nil, depuis la première cataracte jusqu'à Dongola. Le Foulah est parlé par une race supérieure et conquérante, qui a fondé plusieurs royaumes dans l'Afrique centrale équatoriale, au Nord de l'Equateur soumettant les races nègres inférieures. Le noubah et le foulah ont été étudiés, de nos jours, par quelques savants

Nougarède de Fayet (ANDRÉ-JEAN-SIMON, baron), magistrat français, né en 1765, à Montpellier; président de Chambre à la cour de Paris, sous le premier Empire; m. en 1845. On lui doit divers ouvrages d'histoire législative et politique.

Son fils, AUGUSTE **Nougarède de Fayet,** né à Paris, en 1811, député en 1852, m. en 1853, s'était occupé de travaux analogues avec une certaine autorité.

Nougaret (PIERRE-JEAN-BAPTISTE), littérateur français, né en 1742, à la Rochelle, m. en 1823. De ce producteur fécond, médiocre et licencieux, nous nous bornerons à signaler une *Histoire des prisons de Paris et des départements* (Paris, 1797, 4 vol. in-12), curieuse à consulter pour les détails qu'elle renferme sur l'état des prisons pendant la période révolutionnaire; et des *Anecdotes du XVIIIe s.* (1783, 2 vol. p. in-18), tirées en grand nombre de la *Correspondance secrète* de Métra: les indiscrétions littéraires et galantes y fourmillent.

Nouvelle. Sorte de récit d'imagination, tenant du conte et du roman; c'est le plus souvent une courte étude de mœurs, de sentiment ou de caractères, quelquefois une simple aventure resserrée dans un cadre étroit. A l'origine, la nouvelle ne différait pas du conte. Les Italiens l'inventèrent, mais non sans puiser à pleines mains dans les vieux fabliaux français.

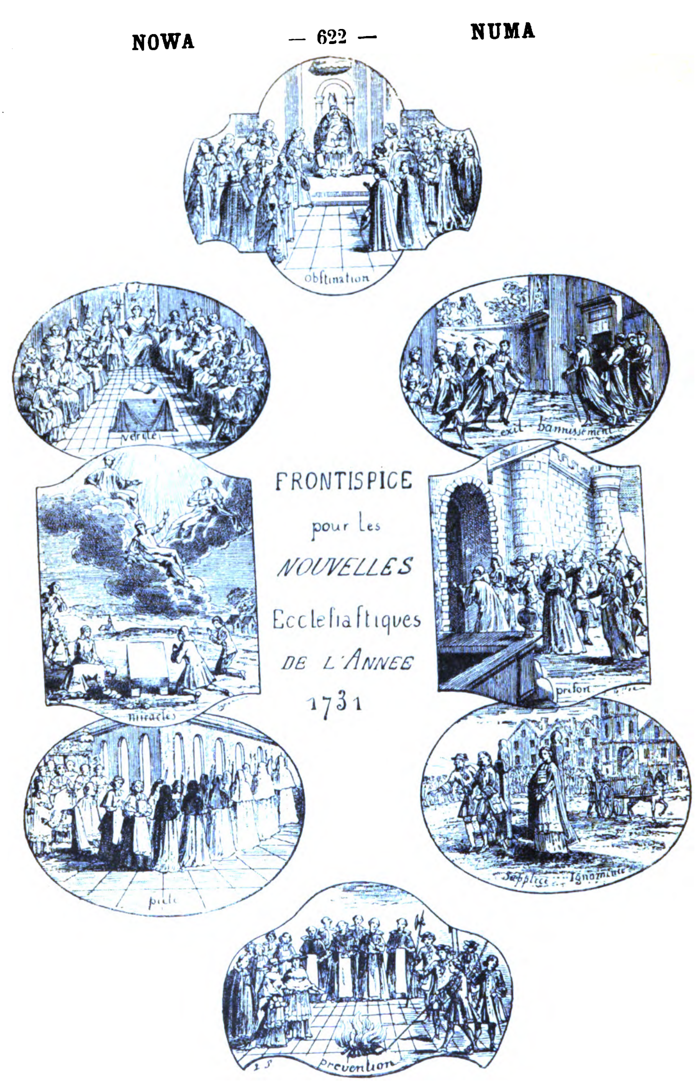
Les Anglais donnent au mot *novel* un sens plus étendu. Il désigne de véritables romans.

Nouvelles à la main. Gazettes manuscrites, antérieures aux journaux, que l'on distribuait en secret à des abonnés, et que l'on continua à imprimer clandestinement pour traiter de matières qui auraient été interdites par la censure. Les **Nouvelles ecclésiastiques,** par exemple, dont la collection forme 74 vol. in-4°, furent manuscrites jusqu'en 1728.

Novalis (FRÉDÉRIC von **Hardenberg,** connu en littérature sous le nom de), célèbre écrivain romantique allemand, né le 2 mai 1772, en la vieille demeure familiale de Wiedestedt, dans l'ancien comté de Mansfeld, en Saxe; m. à Weissenfeld, le 25 mars 1806, dans sa vingt-neuvième année. Encore adolescent, il avait reçu la vive impulsion des maîtres de la philosophie et de l'art, qui gouvernaient alors les intelligences, de Fichte en particulier. Les plus larges horizons semblaient s'ouvrir devant ses regards. Tous ceux qui l'approchaient ne pouvaient s'empêcher d'admirer la double perfection physique et morale de « ce jeune homme divin pour qui le monde entier, a dit Schleiermacher, était un grand poème ». Hélas! la mort l'attendait au tournant de la route où il s'avançait plein d'espoir. Il n'a laissé que d'admirables ébauches: épisodes romanesques (les *Disciples de Saïs, Henri d'Ofterdingen*), chants spirituels, *Hymnes à la nuit,* pensées et fragments. (*Écrits de Novalis,* éd. Tiek et Éd. de Bulow, Berlin, 1816.) Dans le roman inachevé de *Henri d'Ofterdingen,* il avait essayé d'embrasser toutes les connaissances et toutes les croyances: c'est une sorte d'épopée humaine passant du réel à l'idéal. Nature rêveuse et scientifique à la fois, ayant beaucoup appris et davantage conçu par intuition; philosophe et poète; sensible jusqu'à l'impression maladive, et, néanmoins, ayant gardé, même dans les larmes et la douleur, une sorte d'angélique optimisme de la vie, N. est un des penseurs qui ont pénétré le plus profondément la nature intime et mystique de l'unité secrète de l'univers.

Novas ou **Novelles.** Petits poèmes dans lesquels les troubadours retraçaient souvent des anecdotes galantes relatives aux seigneurs, aux chevaliers, aux dames.

Novius, poète comique latin, du Ier s. av. J.-C., auteur original et fécond d'*atellanes;* il eut de commun avec son émule Pomponius de Bologne la fréquence de l'allitération, des formes et des constructions populaires, le ton burlesque et, malheureusement, aussi l'obscénité. (Fragm. et tit., ap. Munk et Bothe.)



Nowaïri (CHEHAB-EDDYN-AHMED), historien et jurisconsulte arabe, né vers 1281 en Égypte, m. en 1331. Des érudits modernes, en Allemagne, en Italie, en France, ont publié et traduit des fragments d'une sorte d'encyclopédie historique, qu'il avait mise au jour pour l'instruction du monde musulman.

Nu-Aruah. Voy. **Américaines (langues).**

Nuées (les). Voy. **Aristophane.**

Numan ou Abou-Hanifah, célèbre

docteur de l'islamisme, empoisonné en 767; chef des hanéfites, l'une des quatre sectes musulmanes orthodoxes; créateur de législation, surnommé le *maître des maîtres,* le *grand-maître* et dont la doctrine a prospéré surtout dans l'empire ottoman.

Numismatique (gr. *νόμισμα*) La science des monnaies et des médailles. Constituée d'une manière définitive dès la fin du XVIIIe s., depuis la publication du grand ouvrage d'Eckhel, la n., qui se rattache par des liens à l'archéologie et à l'épigraphie, a vu s'étendre ses applications à la science des antiquités en général. Elle est venue, notamment, prêter à l'étude des produits des arts plastiques un concours précieux. Ainsi que le constate le savant archéologue G. Bloch, les monnaies, en outre, éclairent quelques-unes des parties de l'histoire le plus souvent laissées dans l'ombre, quoiqu'elles ne soient pas les moins importantes. « Non seulement elles servent à résoudre beaucoup de questions relatives à l'organisation du monnayage chez les anciens, mais elles sont les témoins irrécusables des grandes révolutions économiques, qui, bien souvent, font comprendre les autres. Enfin, et c'est par là que la n. est comme une dépendance de l'épigraphie, les monnaies portent des légendes qui, toutes brèves qu'elles soient, deviennent des textes historiques. » (V. Borghesi, Cohen, Eckhel, La Saussaye, Longpérier, Pinkerton, Rasche, de Saulcy, etc., etc.)

Nunez de Arce (Gaspar), poète espagnol, né en 1834, m. en 1903. Avec Campoamor, le principal représentant du lyrisme dans les dernières années du XIXe s. Comme le fait remarquer, en effet, Clarin, Campoamor a plus de charme, N. de A. a plus de souffle et de vigueur. Le premier s'inspire de la poésie intime, subjective; le second pénètre plus profondément dans la vie sociale, comprend mieux les mouvements de l'histoire. L'un est sceptique, ironique, pessimiste, l'autre est spiritualiste; sa poésie console, réconforte, entretient en nous l'enthousiasme, l'ardeur pour la défense des grands intérêts de la vie sociale. Nunez de Arce a fait œuvre aussi de poète dramatique. On cite parmi ses pièces : *Gritos del Combate*, la *Ultima lamentacion de lord Byron*, *El Vertigo*, *Maruja*, etc.

Nupé (le). Idiome africain, du sous-groupe Niger.

Nyérup (Érasme), érudit danois, né à Œrstadt, en Fionie, le 12 mars 1759, professeur à l'Université de Copenhague, m. en 1829. Par de sérieuses études dans les divers recueils de son pays et par d'importantes publications spéciales il contribua très utilement à ramener l'attention des lettrés sur les vieux monuments de la poésie nationale. Il fournit, en outre, d'excellents éléments d'histoire allemande et danoise. (*Descript. histor. et statistique du Danemark ancien et moderne,* Copenhague, 1802-1806, 4 vol. in-8°, etc.)

O

Obi. Voy. **Ostiaque**.

Obituaire. Nom donné aux nécrologes ou calendriers des morts, qui étaient tenus, au moyen âge, dans les couvents, dans les églises, et où étaient inscrits les noms des bienfaiteurs et des personnages recommandables soit par leur piété soit par leurs services. Ces registres fort intéressants pour les érudits fournissent souvent des renseignements historiques très curieux.

Obsécration ou **Déprécation.** En rhét. Figure de pensée par laquelle le désir d'obtenir un bien, une faveur, une grâce s'exprime avec un empressement plein d'ardeur. L'o. présente à ceux qu'on veut fléchir ou toucher les motifs les plus capables d'attendrir leur âme. On cite comme des modèles du genre: le discours de Pacuvius à son fils pour le dissuader d'assassiner Annibal (Tite-Liv. XXIII, IX), un tendre et éloquent discours de la mère de S. Jean Chrysostome pour le détourner du projet qu'il avait de se retirer dans la solitude, et les paroles de Philoctète à Néoptolème *(Télémaque)* pour le supplier de ne point l'abandonner dans les rochers de l'île de Lemnos.

Obsequens (Julius), écrivain latin du IIe s. ap. J.-C., sur lequel on ne possède aucune information biographique; auteur d'une compilation intitulée *des Prodiges* et formée d'extraits d'historiens, particulièrement de Tite-Live, tous relatifs aux prodiges qu'avaient pu consigner des narrateurs crédules, depuis l'an 249 av. J.-C. jusqu'à Auguste. (Éd. *princeps,* Alde, Venise, 1508, in-8°; nombr. réédit.)

Observation. Premier degré de la méthode expérimentale, en philosophie. C'est la base de toutes les sciences inductives, qui des faits observés concluent à des lois universelles et immuables.

Méthode d'observation. Celle qui s'applique à tous les faits, n'exige d'eux autre chose que l'authenticité, les recherchent partout pour les soumettre à la discussion et voir quelles inductions il est possible d'en tirer, sans aucune préoccupation de systèmes *a priori* ni de cause ou de conséquence métaphysique.

Oc (langue d'). Langue romane, que parlaient, dans le moyen âge, les peuples situés au sud de la Loire; c'est-à-dire la langue des troubadours, ainsi appelée à cause de la manière dont on y prononçait l'adverbe de l'affirmation *oui* (anc. *oil*). Du Xe au XIVe s., on la vit partager le pays avec la langue d'*oïl* et disputer à celle-ci la suprématie intellectuelle, jusqu'au jour où le français de l'île de France

et de la Champagne s'imposa comme la langue officielle et littéraire de toute la nation. (Cf. langues romanes et littérature provençale.)

Occultes (sciences) et **occultisme.** Ces mots qu'on restreignait à la définition de certaines formes de croyances superstitieuses dissipées par les progrès de la raison (nécromancie, astrologie, cabale), ou aux pratiques des enchanteurs et des magiciens de jadis, ont reçu de nos jours une extension de sens inattendue. Ils comprennent en général tout le mystère des choses inexpliquées. Le fétichisme inhérent à la barbarie primitive, la magie des Orientaux, Mèdes, Perses, etc., la thaumaturgie alexandrine, les évocations néoplatoniciennes, la démonologie et la sorcellerie du moyen âge n'en ont pas été les seules manifestations historiques. L'occultisme est devenu, en plein XIXe siècle la préoccupation et l'étude des esprits les plus graves cherchant les révélations surnaturelles à l'aide même des moyens et des inductions scientifiques. On cherche, on veut connaître enfin les moyens d'étudier des phénomènes d'ordre psychique, qui, par cela même qu'ils sont inexplicables dans l'état de nos connaissances méritent d'être examinés méthodiquement par des autorités compétentes. Une littérature internationale déjà très nourrie, des journaux très répandus, des associations très fréquentées propagent aujourd'hui à tous les coins du monde, surtout chez les Anglais, les Américains, les Allemands et les Russes, la curiosité de l'occultisme. Cette recrudescence de l'idée surnaturelle dans un siècle essentiellement pratique et positiviste est des plus significatives. Elle prouve à nouveau — quelles qu'en soient, d'ailleurs, les aberrations — que l'instinct du merveilleux, le besoin de se rattacher à des croyances supra-terrestres, est, comme le mysticisme, profondément enclos dans l'âme humaine et n'en pourra jamais être arrachée.

Océaniennes (langues). Voy. **australiennes, malaises, philippinaises** (langues), etc.

Occam, Okkan ou **Ockam** (Guillaume d'), théologien scolastique anglais, scotiste et nominaliste; moine franciscain; m. en 1347. En métaphysique, il renouvela avec éclat la fameuse querelle des nominalistes et des réalistes, qui changea les écoles de l'Europe en véritables champs de bataille. On l'avait surnommé le *Docteur invincible.* Le plus célèbre de ses ouvrages est son *Dialogue.* (Paris, 1476, 2 vol. in-fol.)

Ochoa (don Eugenio de), littérateur espagnol, né à Madrid, en 1815, membre de l'Académie royale, m. en 1872. Par de nombreuses traductions, il contribua très utilement à répandre en Espagne la connaissance des chefs-d'œuvre étrangers. Il travailla également pour la gloire de son pays en composant : l'*Espagne littéraire, scientifique, politique et artistique. (España litteraria,* etc.,1847, gr. in-8°.)

O'Connell (Daniel), célèbre homme politique, surnommé le *Grand agitateur de l'Irlande,* né à Carhen, en 1775, m. à Gênes en 1847. Il revendiqua passionnément pour l'Irlande l'égalité du droit et l'émancipation des catholiques, et devint, à partir de 1812, le véritable chef, la personnification même de sa patrie. Aucun leader peut-être en aucun temps n'exerça sur les masses une telle puissance. L'ampleur de son génie oratoire, se développant en des meetings gigantesques, lui donnait une autorité sans pareille. (Voy. *Life and Speeches of D. O'C.,* Dublin, 1846, 2 vol. in-8°.)

Ode (gr. ᾠδή, chant). Chez les anciens, poème destiné à être chanté; chez les modernes, poème lyrique (voy. **lyrisme**), divisé en strophes semblables entre elles par le nombre et la nature des vers. Quand une véritable flamme l'inspire, l'o. est l'expression ardente et vive de tous les plus grands sentiments de l'âme humaine.

Odes (les). Voy. **Horace.**

Odon, chroniqueur du XIe s., moine de l'abbaye de Saint-Maur, près de Paris. Outre une biographie latine d'un des principaux vassaux du roi Robert (voy. Collect. Guizot, t. VII), on a conservé de lui quelques sermons remplis d'invectives rudes, bien des fois grossières contre les spoliateurs de l'Église et la perversité générale de l'époque.

Odyssée. Voy. **Homère.**

Œcumenius, Οἰκουμένιος, écrivain ecclésiastique byzantin du Xe s. On a donné d'assez nombreuses éditions de ses *Commentaires* sur les livres du Nouveau-Testament. (Matthæi, Leipzig, 1792, 3 vol. in-8°, etc.)

Œhlenschlæger (Adam-Gottlob), célèbre poète danois, surnommé de son temps le prince des poètes scandinaves, né à Frédériksberg, près de Copenhague, en 1779, m. en 1850. D'une culture universelle, très versé spécialement dans les antiquités du Nord, il eut le mérite d'imprimer une direction nouvelle à la littérature de son pays. Moitié Allemand, moitié Danois (car il a écrit dans l'une et l'autre langue), son lyrisme et ses drames se distinguent plutôt par un éclectisme élégant que par le vrai sens créateur, bien que sa fécondité ait été prodigieuse. (*Saemlede Vaerker,* 1848-52, 38 vol.) Lorsqu'il traite des sujets scandinaves, comme dans *Helgi* et les *Dieux du Nord,* il rappelle tour à tour Milton et Klopstock beaucoup plus que la poésie barbare et grandiose dont il essaya de recréer les couleurs fortes et « l'originalité haute et rude ». Professeur à l'université de Copenhague et conseiller d'État, O. s'éteignit dans un âge avancé, au comble des honneurs et de la gloire.

Œnomaus de Gadara, philosophe grec de l'école cynique, né à Gadara, en Syrie, sous le règne de l'empereur Adrien. Il partait de cet argument

que la liberté est le principe du bonheur et de la vertu, pour faire abnégation complète des réserves qu'imposent les sentiments, le respect humain, la pudeur.

Œrnhielm (CLAUDE d'), *Arrhenius*, historien suédois, né à Linkoping, en 1627; professeur à l'Université d'Upsal; historiographe de Suède; mort en 1695. La plupart de ses travaux intéressent les origines scandinaves. (*Sueonum Gothorumque historiæ ecclesiasticæ libri IV*, 1689, in-4°, etc.)

Œrtel (ABRAHAM), lat. *Ortelius*, géographe flamand, né à Anvers, en 1527; protégé par l'empereur Philippe; mort en 1598. Il eut la première conception des Atlas. (*Theatrum orbis terrarum*, Anvers, 1570; souv. rééd.) On l'avait surnommé le Ptolémée de son siècle.

Ogham. Voy. Irlandais.

Ogilby (JOHN), ou **Ogilvy**, littérateur anglais, né en 1600, à Édimbourg, m. en 1670. Vint tardivement aux lettres pour réparer de ce côté les échecs qu'il avait essuyés en diverses industries, recommença à quarante-sept ans avec une rare persévérance ses études classiques, et donna tout une traduction en vers de Virgile (Londres, 1649-50, in-8°; 1654, in-fol.), une autre de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, divers poèmes, une *Histoire de Chine*, enfin plusieurs ouvrages en prose sur l'Afrique et l'Amérique.

Ohnet (GEORGES), romancier et auteur dramatique français, né à Paris en 1848. « Historiographe de la bourgeoisie contemporaine », il a reflété surtout les sentiments, les goûts, l'esprit de cette classe, non sans mérite — quoiqu'il ait été bien critiqué de notre temps — et avec beaucoup de succès. (*Serge Panine*, 1881; le *Maître de forges*, 1882; les *Batailles de la vie*, etc.)

Oihenart (ARNAULD), littérateur français du XVII° s., né à Mauléon, dans les Basses-Pyrénées. La race très à part des Basques, leur histoire et leur littérature populaire lui inspirèrent en latin, en français et même en basque des études ou des poésies d'un intérêt particulier.

Oil (langue d'). Voy. Langues *romanes*.

Okkam. Voy. **Occam.**

Olafsen. Nom de plusieurs érudits irlandais, qui se dévouèrent spécialement aux recherches des antiquités philologiques, historiques et littéraires du groupe scandinave. Entre leurs différents travaux, nous citerons le *Specimen lexici runici* de Magnus Olafsen (édité par Wormius, Copenhague, 1650, in-fol.)

Olah (NICOLAS), savant et prélat hongrois, né à Hermanstadt en 1493; chancelier du royaume, archevêque de Grau; m. en 1568. Il était primat de Hongrie lorsqu'il couronna Maximilien II. On rappelle, sous son nom, des études historiques relatives aux origines de sa nation.

Olaus. Voy. **Suédoise** (littérature).

Olearius. Nom d'une famille allemande d'érudits, de théologiens, d'historiens et de numismates. — Il convient d'en distinguer le célèbre et savant voyageur ADAM **Œlschlæger, dit Olearius** (1600-1671), dont les relations de voyages en Russie, en Tartarie et en Perse, firent grande sensation.

Olen, poète mythique grec, auquel on attribuait les hymnes que l'on chantait aux fêtes solennelles, à Delphes et à Délos.

Olhagaray (PIERRE), historien et pasteur protestant, né en Béarn dans la seconde moitié du XVI° s. Son *Hist. des comtés de Foix, Béarn et Navarre* (Paris, 1609, in-4°) offre des détails pris à la bonne source concernant la famille et la jeunesse du roi Henri IV, qui le nomma historiographe.

Olier (l'abbé J.-JACQUES), écrivain ecclésiastique français, né en 1608 à Paris; m. en 1657. Vénéré entre les auteurs ascétiques par un public tout religieux (*Catéchisme chrétien pour la vie intérieure*, Paris, 1650, in-12; l'*Esprit directeur des âmes*, 1831-34, in-12, etc., *Œuv. compl.*, éd. Migne), il est surtout connu comme étant le fondateur de l'ordre de Saint-Sulpice.

Olim (mot lat. signifiant *autrefois*). Ancien registre du parlement de Paris. Les olim furent commencés en mil trois cent treize par Jean de Montluc, greffier de la Cour du roi. Ils ne contiennent que des arrêts civils. Le recueil des o. avait depuis lomptemps attiré l'attention des érudits. Beugnot l'a publié dans la collection des *Documents inédits de l'histoire de France (Olim, ou Registre des arrêts du parlement de 1254 à 1318*, 3 vol. in-4, 1840-48.)

Oliva (FERNAND-PEREZ de), moraliste espagnol, né à Cordoue en 1497; recteur de l'Université de Salamanque; m. en 1530. Il laissa inachevé un *Dialogue de la dignité de l'homme*, fort remarquable par le style et la pensée, que continua Cervantès da Saliezar.

Olivet (PIERRE-JOSEPH **Thoulier**, abbé d'), littérateur, membre de l'Académie française, né en 1682, à Salins, m. en 1768. Apre admirateur des anciens au détriment des modernes, disciple opiniâtre de Boileau, il fit profession, en matière de critique littéraire, d'une rigueur de principes et d'un purisme outré (voy. les *Remarques sur Racine*), qui n'étaient guère propres à élargir les bornes de son esthétique. Tra-

ducteur et commentateur du *Traité de la nature des Dieux,* des *Tusculanes,* des *Catilinaires,* l'amour de Cicéron fut la passion la plus vive de toute sa vie. Il se complut aussi à analyser la langue française, à en expliquer les difficultés. *(Essais de grammaire.)* On loua beaucoup sa continuation de l'*Histoire de l'Académie française,* dont Pellisson n'avait guère relaté que la naissance. Le style de l'abbé d'O. clair, correct, mais dénué de mouvement, répondait à la nature de son esprit où le bon sens, le goût, primaient la finesse et l'aisance.

Olivier, historien allemand, cardinal-archevêque de Sabine, m. en 1227. Se signala par le zèle de ses prédications en faveur des croisades.

Olivier de la Marche, chroniqueur, poète et diplomate français, né en 1425 à Villegaudin (Bourgogne); chargé de plusieurs missions par Charles le Téméraire, et précepteur du duc Philippe; m. en 1502. Panégyriste crédule de la cour de Bourgogne, dans ses curieuses Chroniques intitulées *Mémoires de messire Olivier de la Marche* (1435-92; prem. éd. Lyon, 1562, in-fol., collect. Michaud et Poujoulat.)

Ollivier (ÉMILE), homme d'Etat, orateur et publiciste français, fils de Démosthène O. (1799-1884), qui avait été député en 1848 à la Constituante et dans le parti de l'extrême-gauche; né à Marseille en 1825; reçu avocat en 1847, et remarqué de bonne heure au barreau par l'éclat de ses plaidoiries civiles ou politiques; élu en 1857 dans le groupe d'opposition appelé alors le parti des Cinq; rallié au gouvernement impérial en 1867, à la suite des promesses libérales faites par Napoléon III dans la lettre du 19 janvier; chargé, au début de l'année 1870, de constituer un cabinet parlementaire auquel les événements ne permirent pas d'appliquer son plan de réformes; renversé au mois d'août, c'est-à-dire après les premiers désastres d'une guerre malheureuse dont il avait encouru les graves responsabilités; retiré à Fontainebleau, puis en Italie d'où il revint en 1873, pour lire à l'Académie française, au cours d'une séance agitée, son discours de réception (il avait été élu en avril 1870). Emile Ollivier a mis au jour, en 1875, deux ouvrages tendant à justifier ses actes politiques, et a commencé, en 1894, la publication d'un grand ouvrage historique, en sept volumes : l'*Empire libéral.*

Olshausen (JULES), orientaliste allemand, né à Hohenfeld (Holstein), en 1880; disciple de Sylvestre de Sacy; professeur à l'Université de Kiel; éditeur du *Zend-Avesta* (*Vendidad-Zend-Avestæ pars vicesima adhuc superstes,* 1829), m. en 1882.

Olympiodore, Ὀλυμπιόδωρος, philosophe grec du VIe s. de notre ère; le dernier représentant de l'école néo-platonicienne.

Olympiodore, historien grec du Ve s. ap. J.-C.; biographe de l'empereur Honorius.

Ombrien (l'). Ancienne langue italique, sœur du latin, qui fut absorbée par celui-ci, dans le cours des temps. L'o. était parlé au nord-est de la Péninsule, et l'on admet généralement que le dialecte volsque s'en rapprochait. (Cf. Eugubines [tables].)

O'Meara (BARRY-EDWARD), médecin irlandais, né en 1786, m. en 1836. Chirurgien-major à bord du Bellérophon, quand Napoléon Ier s'y réfugia, il obtint l'autorisation de suivre l'Empereur à Sainte-Hélène. En 1818, sa loyauté ayant déplu à Hudson Lowe, il fut destitué. Son journal de Sainte-Hélène fit une grande impression en Europe. (Trad. franç. de Louise Colet, *Napoléon en exil,* Paris, 1822, 2 vol. in-8°; nombr. réimpr.)

Onéida (l'). L'un des idiomes iroquois, particulier à la peuplade indienne de la race rouge, les Onéidas, habitant sur la rive droite du St-Laurent, entre Québec et le lac Champlain.

Onésicrite, Ὀνησίκριτος, historien grec, l'un des biographes plus ou moins fabuleux d'Alexandre, né à Astypalée ou à Égine, au IVe s. av. J.-C. Il accompagna le héros macédonien aux Indes et fut le premier pilote de sa flotte. *(Fragm.,* ap. Geier, *Alexandri historiarum scriptores,* t. III.)

Onomacritus, Ὀνομάκριτος, poète grec, le plus célèbre des orphiques. Il avait fait, à la prière des Pisistradides, une collection des oracles de Musée. On lui reprocha de l'avoir remplie de ses propres interpolations. Le même Onomacrite avait composé des chants pour les initiations au culte mystique de Bacchus.

Onomasticon (ὀνομαστικὸν, sous-entendu βιβλίον, de ὄνομα, nom, livre relatif à des noms, à des mots). Ouvrage qui a pour but de fixer le sens et l'emploi des mots. Tel l'*Onomasticon* de Pollux.

Au sens moderne du mot, Glossaire spécial d'un auteur (v. par exemple l'*Onomatiscon Tullianum,* d'Orelli voué à Cicéron) ou d'une science *(Onomasticon litterarium vel Nomenclator historico-criticus* de Christophe de Saxe, Utrecht, 1775-1803, 8 vol. in-8.)

Onomastique (l'). La liste, la doctrine des noms propres.

Onomatopée. Formation d'un mot dont le son est imitatif de la chose qu'il signifie. Ainsi les mots par lesquels on exprime les cris des animaux sont presque tous onomato-

péiques. Le grec κοκκύζειν, le vieux mot français *coqueliquer* et le moderne *cocasser* rendent également le chant du coq. Lorsque Virgile, copiant Ennius, imite de cette manière le galop d'un cheval :

Quadrupedante putrem sonitu quatit [ungula] campum,

Il donne à *quadrupedante* la valeur d'une o. Nous trouvons dans l'hébreu une série de mots que le génie de ce vieil idiome sémitique s'est efforcé de rendre imitatifs en accumulant des sons rudes et gutturaux *(nababh,* aboyer, *naphahh,* souffler, *naphatz,* briser, *naham,* grogner. etc.) Ils ne sont pas là, cependant, très abondants non plus que dans le sanscrit. En revanche les idiomes teutoniques se distinguent par une richesse extrême de termes descriptifs. On en pourrait citer une foule d'exemples si la place ne nous était mesurée. Tous les bruits, tous les cris dans le mandchou, sont traduits par des sons habilement nuancés et d'ordinaire renouvelés. On y emploie *tshang tshing* pour les carillons des cloches, *tuk tuk* pour les battements du cœur, *tang tang* et *tang ting,* pour le bruit du fer battu, etc.

Les auteurs se sont souvent exercés, par curiosité, par fantaisie, à imiter d'aussi près que le peut permettre l'organisation des alphabets les sons de la nature animée et inanimée. Les chœurs des *Oiseaux* d'Aristophane sont, pour la langue grecque, si libre et si harmonieuse, le triomphe de l'o. Enfin rien n'égale dans la langue factice de l'imitation, le tour de force d'un savant ornithologiste allemand, Bechstein, qui est parvenu à exprimer assez heureusement, avec les signes usuels de notre langue parlée toutes les modulations du gosier de Philomèle, autrement appelée rossignol.

Onondago. Idiome américain du groupe iroquois.

Onosander, Ὀνόσανδρος, **tacticien grec, contemporain du règne de l'empereur Claude. Il a fourni à l'histoire des sciences militaires l'un de ses plus précieux documents, le** Στρατηγικὸς λόγος. **(Éd. lat. N. Sagundino, Rome, 1691, texte grec, Rigault, Paris, 1599, et surtout l'édition de Schwebel, Nurenberg, 1761, in-fol.; div. trad.)**

Ontologie. Science de l'être, en général. Elle répond à ce que les anciens appelaient *métaphysique générale* par opposition à métaphysique *particulière* ou pneumatologie.

Ontologisme. Doctrine philosophique qui regarde comme essentielle au phénomène de la connaissance la perception directe de Dieu. Le créateur de l'o. est Malebranche, qui déduisit ce système des doctrines cartésiennes.

Opéra. Espèce de poème dramatique fait pour être mis en musique et chanté au théâtre avec des accompagnements, des danses, des changements de décorations ; et le spectacle même qui constituent les poèmes dramatiques mis en musique. D'invention moderne, l'o. est originaire de l'Italie ; il naquit à Florence dans les dernières années du XVe s., prit un rapide essor à Venise et de là rayonna dans l'Europe entière avec un succès toujours grandissant. Il a revêtu différents caractères, selon qu'il s'est développé en Italie, en Allemagne ou en France. Aujourd'hui, l'o. tient une place énorme dans les plaisirs des grandes villes européennes, telles que Paris, Vienne, Berlin, Munich, Dresde, Bruxelles, Madrid, Milan et Rome.

Opération. L'action d'une faculté qui agit, selon sa nature, pour produire un effet. Il y a trois o. principales de l'entendement : la perception, la comparaison et le jugement.

Opérette. Au sens premier du mot, petit opéra-comique de peu d'importance, inventé au XVIIIe s. comme un diminutif du genre, pratiqué alors sous cette forme sans prétention en Allemagne et en France ; puis, renouvelé, très amplifié, au XIXe s., sous le second Empire, par les excentriques imaginations de Hervé et de ses successeurs, porté à une vogue extraordinaire par la musique folâtre d'Offenbach, de Ch. Lecoq, de Planquette, par les succès étourdissants de Ludovic Halévy et de Meilhac ; enfin, devenu de nos jours, comme genre (grâce à une harmonie secrète, et au fond regrettable, avec les mœurs et les goûts du moment), le plaisir favori d'une foule avide de chansons, de ballets, de spectacles et de paroles combinés uniquement pour amuser les sens. *(Barbe-bleue,* la *Grande duchesse de Gérolstein,* l'*Œil crevé,* le *Petit Faust, Orphée aux Enfers,* la *Périchole,* la *Belle Hélène, la Fille de madame Angot, Giroflé-Girofla,* la *Marjolaine,* la *Petite Mariée,* les *Cloches de Corneville,* la *Mascotte, Panurge, etc.)*

Opie (Amelia Alderson, Mrs), romancière anglaise, née à Norwich en 1769, m. en 1853. De charmantes poésies avaient déjà signalé la sensibilité de son âme, lorsqu'elle commença à recueillir d'autres succès avec le conte, le roman. *(Scènes domest.,* **3 vol.,** *Contes du cœur,* **4 vol., le** *Père et la fille,* **etc.) On aimait en elle la vivacité du dialogue et la naïveté du sentiment. S'étant affiliée en 1825 à une communauté de quakers, elle inclina, sur la fin de sa vie, vers la littérature d'édification.**

Opinion. Le sentiment particulier qu'on se forme des choses. Chaque homme ayant le droit de juger pour lui-même de tout ce qui frappe ses yeux ou son esprit, la diversité des o. est aussi naturelle que la diversité des goûts. Les philosophes ont beaucoup disputé sur la nature de cette opération de l'intelligence, source intarissable d'erreurs, de préjugés, de passions, de luttes et de querelles. En Grèce l'école d'Elée a signalé la première l'antinomie habituellement existante entre la science et l'opinion.

« L'histoire, a dit Voltaire, est en partie le récit des o. des hommes. » Il arrive, d'ordinaire, que cette diversité de jugements se concentre sur un même point intéressant au même titre une grande partie des habitants d'un pays. Il s'en forme alors une idée collective, qui est comme la conscience de tous. Sujette à errer, quand elle émane d'une fausse direction de l'esprit, d'un sophisme généralisé, d'une rumeur trompeuse, l'opinion publique, lorsqu'elle est vraiment le cri du cœur d'un peuple, est une puissance invincible qui, tôt ou tard, renverse toute espèce d'usurpation sur le vrai et sur le juste.

Opitz de Roberfeld (Martin), poète allemand, chef de la première école silésienne et l'un des fondateurs de la société des Fructifiants, né à Bunzlau en Silésie, le 23 déc. 1597, m. en 1639. Il fut le Malherbe de son pays. Poète

de petite envergure, quoiqu'il ait eu des qualités enviables d'élégance, de souplesse et de grâce, il eut surtout le grand mérite, dans une époque de confusion où mille éléments composites défiguraient la vraie langue de Luther, de travailler efficacement à la purification de l'idiome national. Il commença l'œuvre à laquelle vaquaient en même temps et sous son inspiration Philippe Harsdœrfer et l'école de Nurenberg, celle que continuera imparfaitement la seconde silésienne avec Hoffmannswaldau et Lohenstein et qu'achèveront enfin Gottsched et ses disciples. — En outre, Opitz, dans son traité de versification *(Büchlein von der deutschen Poeterey)*, a édicté les règles prosodiques, conformes au génie de la langue, qui n'ont plus cessé d'être observées, en Allemagne.

Opitz (Henri), érudit allemand, né à Altenbourg en 1642, m. en 1712. En fortifiant par un mutuel secours la théologie et les études hébraïques, il s'efforça d'arriver à une explication très précise des textes sacrés. *(Atrium linguæ sanctæ*, Hambourg, 1671; *Lexicon hebræo-chaldeo biblicum*. Leipzig, 1692, in-4°, etc.) On lui doit une édition fort estimée de la Bible, confrontée sur

La sortie du théâtre de l'Opéra, au XVIIIe siècle.



les notes et commentaires des Masorètes.

Oppède (JEAN de **Maynier,** baron d'), magistrat et poète français, né en 1496, à Aix; nommé lieutenant-général de Provence; m. en 1558. Son amour des lettres (trad. en vers des *Triomphes* de Pétrarque, Paris, 1538, in-8°), l'éloquence dont il était capable de faire preuve ne l'empêchèrent pas d'être cet homme cruel, ce magistrat implacable dont les atroces mesures pour l'extermination des Vaudois ont flétri la mémoire.

Oppert (JULES), érudit français, né à Hambourg en 1825; disciple de Lassen à l'Université de Bonn; venu à Paris en 1847; membre de la mission scientifique de la Mésopotamie, dirigée par Fresnel; et, ayant reçu, au retour, des lettres de grande naturalisation: honoré, en 1863, du grand prix biennal de l'Institut; nommé professeur de philologie assyrienne au Collège de France; membre de l'Académie des Inscriptions; m. en 1905. Au lendemain, des fouilles de Botta et de Layard, d'où sortirent la civilisation ninivite toute entière et ses trois capitales, il constitua par la grammaire la méthode de recouvrement de l'idiome assyrien, éteint depuis des milliers d'années. (*Les études assyriennes et l'expédition scientifique de France en Mésopotamie,* 1858, etc.). Philologue d'une étendue de science étonnante, il a mis au service de cette science une mémoire non moins prodigieuse capable d'enfermer tous les mots d'une dizaine de langues et tous les souvenirs qui s'y rattachent.



Oppert.

Oppien, poète grec du IIe s. ap. J.-C., né en Cilicie. Il publia deux poèmes didactiques, habilement composés, ornés de bon goût et de style, sur l'*Art de la pêche* (les *Halieutica*) et de la *Chasse* (les *Cynégétiques*), on lui en attribue encore un autre sur l'oisellerie *(Ixeutica)*. (Éd. Alde, Venise, 1517, in-8°; Schneider, Londres, 1776, in-8°; Lehrs, Biblioth. Didot, Paris, 1846.)

Oppius (CAÏUS), historien latin du Ier s., lieutenant de Jules César, et l'un de ceux auxquels on a attribué le récit qui complète les *Commentaires,* c'est-à-dire l'histoire des *Guerres d'Alexandrie, d'Afrique et d'Espagne.*

Optat (saint), écrivain ecclésiastique latin, né vers 315 en Afrique, évêque dans la Numidie, m. en 386. Le premier docteur orthodoxe qui écrivit contre le schisme des Donatistes.

Optatien (PUBLIUS-PORPHYRIUS OPTIANUS), poète latin du IVe s., dont on a conservé quelques pièces figuratives et un *Panégyrique* de l'empereur Constantin.

Optation. Figure de pensée qui consiste à exprimer un souhait sans forme d'exclamation.

Optimisme. Système des philosophes qui soutiennent que tout ce qui existe est le mieux possible, en sorte que chaque créature ne peut être ni plus parfaite ni plus heureuse, eu égard à l'ordre général de l'univers. Il est intéressant de comparer ensemble les différents raisonnements sur lesquels est fondé l'o. dans Socrate ou Aristote, dans Malebranche ou Leibniz.

Oraison funèbre. Sorte de panégyrique religieux prononcé en public après la mort du personnage qui en est l'objet. A cause de la gravité de ses enseignements, l'o. funèbre n'est attribuée, en général, qu'au souvenir de la grandeur et de la puissance. Les anciens eurent leurs éloges publics décernés à des héros ou à des tyrans: l'o. funèbre, conçue et pratiquée selon son véritable esprit, appartient uniquement au christianisme. Dès le IVe s., Grégoire de Nazianze, Grégoire de Nysse, Ambroise et Jérôme prêtèrent à la douleur une profonde expression religieuse. Puis, à travers les temps, saint Bernard, Bossuet, Fléchier, Mascaron, Lacordaire en firent comme le dernier effort de l'éloquence humaine, et en première ligne Bossuet, le maître incomparable du genre.

Ordène de Chevalerie. Curieux petit poème du XIIe s., qui, sous une forme dramatique, présente un détail circonstancié des cérémonies, des devoirs et des privilèges attachés à l'institution chevaleresque. On en attribue la composition au personnage qui en est en même temps le héros: Hue de Tabarie.

Orderic Vital, *Ordericus Vitalis,* historien ou plutôt chroniqueur anglo-normand, né à Attingham en 1075; ordonné prêtre à Rouen, en 1107; m. en 1150. Auteur d'une *Histoire ecclésiastique,* de la naissance de J.-C. à l'an 1141 (éd. de la *Soc. de l'Hist. de France,* 1838-54, 5 vol. in-8°), qui contient les

renseignements les plus précieux pour l'étude de la société, aux XIe et XIIe s.

Ordonez de Montalvo (GARCIA), romancier espagnol du XVe s. Soldat pendant un long cours d'années, avant de devenir corregidor de Medina del Campo, il entreprit sur le tard de faire passer dans la langue espagnole le fameux *Amadis de Gaule* du Portugais Vasco de Lobeira. On admire encore la pureté classique de sa version. Désireux de continuer le succès du livre qu'il avait traduit, il voulut inventer à son tour. Il raconta très au long les exploits miraculeux dEsplandian. *(La Sergas del muy esforzado caballero Esplandian, chijo del excelente rey Amadis de Gaula,* Salamanque, 1525.) Inférieur de conception et de style à l'*Amadis,* ce roman de chevalerie renferme, du moins, de jolis épisodes, qui donnent la caractéristique de l'imagination riche et parfois gracieuse de Montalvo.

Oribase, compilateur grec et médecin de l'empereur Julien, né vers 325 à Pergame, m. vers 400. Sa vaste collection, connue sous le nom de *Synagogues,* résumait les anciens livres de médecine. *(Fragm.,* Paris, 1556, in-8°; Rome, 1831, in-8°, etc.) Il en avait fait un abrégé, intitulé *Synopsis,* et dont nous possédons des manuscrits latins remontant aux septième et huitième siècles. (Venise, 1554, in-4°.)

Orientalisme. Ensemble de connaissances relatives aux mœurs, à l'histoire, aux langues orientales. Ce n'est guère qu'au XIXe s. que l'o. s'est constitué définitivement, grâce à la rénovation de la science philologique.

Origène, docteur de l'Église grecque, né à Alexandrie vers 186, m. en 254. Peu d'hommes furent admirés et



Origène, d'après une ancienne estampe.

combattus à l'égal d'Origène. ***Magnus vir ab infantia,*** grand dès l'enfance par l'éclat et la précocité de son esprit, il n'avait pas dix-huit ans qu'il interprétait déjà les Écritures à la place de Clément d'Alexandrie, le maître du didascalée. A travers des épreuves ou des difficultés continues, il soutint le poids de travaux inouïs, unit à cette activité intellectuelle des austérités extraordinaires, combattit sans relâche hérétiques et gnostiques, ouvrit à Césarée une école de science chrétienne qui ne tarda pas à éclipser celle d'Alexandrie, écrivit, dit-on, plus de volumes que d'autres n'en auraient pu lire, et mourut à Tyr, au commencement du règne de Gallus, dans la 66e année de son âge. Saint Jérôme, qui ne lui a pas toujours été favorable, le regardait comme le grand maître des Églises. Ses *Hexaples* ou revision complète des textes de l'Écriture et des différentes versions qu'on en avait faites, ont servi de modèle aux polyglottes des temps nouveaux. Son *Traité contre Celse* passe pour l'apologie la mieux raisonnée du christianisme à son berceau. Bossuet aimait, chez Origène, son éloquence douce et insinuante, ses heureuses réflexions, et sa tendresse dans l'expression.

Orion, Ὠρίων, grammairien grec du Ve s., né à Thèbes, en Égypte. *(Lexique étymologique,* ap. Sturz, *Etymologica,* Leipzig, 1820, in-4°.)

Originalité. Qualité d'une pensée, d'une œuvre *originale,* c'est-à-dire fortement empreinte du caractère propre d'un écrivain, d'un artiste, de son tempérament ou de sa race. L'o., c'est le mirage fascinateur, c'est le but victorieux, c'est le terme idéal vers lequel on voit tendre depuis une longue suite de siècles l'effort acharné de toutes les imaginations. Unique est l'ambition. Quant aux moyens et aux procédés, ils sont aussi divers que les goûts et les natures; ils sont aussi multiples que les aspects de l'idée. Chacun recherche à sa manière ce difficile mérite. Car l'o. est, en certains cas, un système comme l'imitation. Si les uns arrangent et combinent l'usé, les autres exploitent et combinent l'extraordinaire. Se voit-on interdire, soit par une insuffisance de verve créatrice soit par certaine irrégularité de nature les grandes conceptions de caractère et les sublimes élans de la pensée, il faut bien se rabattre sur l'étrange et le fantasque. Tel courtisan de la gloire des lettres se surmène à faire de l'acrobatisme artistique; rien ne lui paraît assez compliqué dans l'agencement des phrases, dans la combinaison des mots ou des syllabes; il est au comble de son ambition, s'il parvient à dresser quelque chef-d'œuvre de difficulté matérielle. Celui-ci endosse le paradoxe comme une parure de style, comme une toilette de l'esprit, Cet autre, possédé d'une humeur indisciplinable, se livre à tort et à travers aux lubies effrénées de la divagation; les plus fortes inconvenances littéraires le réjouissant au suprême degré; il rêve de les rassembler en foule et d'en composer une mosaïque sans pareille. En Angleterre et en Amérique où l'on pousse si loin le respect national pour l'individualité, c'est-à-dire pour le libre dé-

ploiement de chaque caractère selon sa forme et son humeur, il ne manque point d'auteurs originaux de ce genre. Témoins: Burton, Southey, Hazlitt, Carlyle, Swift, Edgar Poe, etc. Et en Allemagne Jean-Paul Richter, Hamann, Hoffmann, et tant d'autres qu'on pourrait citer.

En général, l'o. consiste beaucoup moins dans le fond que dans la forme. Aucune idée ne nous appartient en propre. Les morceaux les plus vantés des grands poètes ne sont ordinairement que des lieux communs. Presque toutes les opinions, même lorsqu'elles paraissent les plus singulières ne sont à nous que par hérédité. Toute l'o. humaine n'est peut-être qu'une manière supérieure de nous répéter les uns les autres. Mais si la matière que traite un auteur est rarement nouvelle, le cadre dont il l'entoure, la disposition qu'il lui donne, l'expression dont il la recouvre, peuvent avoir un grand caractère de nouveauté. Et sans parler de l'excentricité systématique où versent facilement des écrivains de second ordre, c'est à ces marques que se reconnaissent les élus. En somme, il est un don que nulle étude, nulle patience n'est en état de suppléer. C'est la *sensation originale* en présence des choses ou de l'évocation des choses. Cette sensation se traduisant par une impression forte et propre, voilà le signe du véritable artiste.

Orlandini (Nicolo), historien italien, né à Florence, en 1554, mort en 1606. Membre de la Compagnie de Jésus, il entama l'histoire générale de son ordre, que continuèrent ou reprirent, d'après son plan, les Pères Sacchini, Possin, Cordara, Jouvency.

Orléans (Charles d'). Voy. **Charles**.

Ormesson (Olivier III, Le Fèvre d'), magistrat français, né vers 1610, m. en 1686. Rapporteur intègre du plus grave procès qui se fût jugé depuis des siècles, le procès du surintendant Fouquet, il en a laissé le témoignage le plus autorisé et le plus honorable pour sa propre mémoire. (*Journal de d'Orm.*, éd. Chéruel, *Doc. inéd.*, 1860-62, 2 vol. in-4°.)

Orphique. Système théologico-philosophique, qu'on faisait remonter à Orphée, et qui avait pour base le culte de Bacchus. On vit poindre vers le milieu du VI° s. cette secte théurgique et mystagogique; elle prétendait se rattacher par une chaîne non interrompue à l'aède de Piérie et posséder le dépôt authentique des doctrines du maître. Elle eut ses poètes, tels que Cercops et Onomacritus. Les débris des œuvres de l'école orphique sont dispersés au travers du recueil d'hymnes et de poèmes qui portent le nom d'Orphée. (V. *Carmina orphicorum reliqua collecta* a Chr. A. Lobeck, dans son *Aglaophanus*, Kœnigsberg, 1829, in-8°.)

Orsi (le cardinal Giuseppe-Agostino), écrivain ecclésiastique italien, né à Florence, en 1692, m. en 1761. (*Storia ecclesiastica*, Rome, 1747-62, 21 vol. in-4°; continuée par Becchetti.)

Orsini (Fulvio), humaniste italien, né à Rome en 1529, m. en 1600. Bibliothécaire du cardinal Farnèse, il avait formé une collection de manuscrits et de livres, la plus intéressante peut-être des collections privées du XVI° s. (v. la *Biblioth. de F. Orsini*, par P. de Nolhac, 1887, gr. in-8°). Consacra divers ouvrages aux antiquités grecques et romaines. (*Imagines et elogia virorum illustrium et eruditorum ex antiquis lapidibus et numismatibus expressa*, Rome, 1579, in-fol., trad. franç. de Baudelot de Dairval, Paris, 1710, in-4°.)

Orphée, Ὀρφεύς, poète mythique grec, dont l'existence est placée entre les XIII° et XIV° s. av. J.-C. Autour de son nom sont venues se grouper mille et mille légendes, vantant la douceur et la force de sa lyre. Poète et prophète, moralisateur et civilisateur, il dut exercer une influence réelle, comme chef d'une association mystique, sur la littérature et la religion des Grecs; mais les œuvres qui lui sont attribuées sont apocryphes. Tels d'entre ces poèmes (l'*Expédition des Argonautes*, le *Livre des pierres précieuses*, les *Hymnes*), paraissent postérieurs à l'ère chrétienne et portent l'empreinte des derniers temps du paganisme et de l'école d'Alexandrie.

Ortega Munilla (J.), romancier et journaliste espagnol contemporain. Poète de la Nature, « impressionniste » dans la traduction de sa manière de voir et de sentir, O. Munilla est considéré surtout comme un délicat. Mais, chez lui, le fond est parfois sacrifié à la forme, la psychologie à la description et la composition même à « l'écriture ». Citons parmi ses romans: *El tren directo, En el fondo del tonel, La viva y la muerta*, etc.)

Ortolan (Joseph-Elzéar), éminent jurisconsulte français, né à Toulon, en 1802; nommé, en 1836, à la chaire de législation pénale de l'Ecole de droit, à Paris; m. en 1873. L'un des premiers, par des travaux tels que son *Histoire du droit constitutionnel en Europe, pendant le moyen âge* (1831, in-8°) ou son *Explication historique des Institutes* (1827, 3 vol. in-8°), il fit entrer la méthode de l'école historique dans l'enseignement en France.

Orthographe. L'art et la manière d'écrire les mots d'une langue correctement, selon l'usage établi. Cet art et cette manière d'écrire ont une influence incontestable sur la langue elle-même et par contre-coup sur l'expression des idées des peuples qui s'en servent. C'est donc une question de première importance que celle d'approprier aussi fidèlement que possible l'o. à la prononciation, sans, néanmoins, sacrifier trop à cette dernière la valeur de la tradition ou les principes essentiels de l'étymologie. Il y a eu de tout temps, sur le terrain orthographique, comme ailleurs, deux partis en présence: celui des conservateurs et celui des novateurs, les uns attachés

fixement au maintien d'une syntaxe à la fois arbitraire et rigide, les autres, les néographes, travaillés du désir de modifier, de simplifier, de réglementer à nouveau, suivant des concordances plus normales, l'emploi des signes et l'écriture des mots. Si l'on prenait cause dans le conflit, on aurait à multiplier les arguments et les exemples pour et contre. Dans la langue française seulement, de Joinville à Rabelais, de Montaigne à Racine, de La Bruyère à Montesquieu, de Voltaire à Chateaubriand, puis à Balzac, à Renan, combien de fois l'o. n'a-t-elle pas été maniée, remaniée, écourtée, allongée, transformée ! Et que de projets menaçants pour la tranquillité de l'usage on a vu reparaître dans le cours des siècles, depuis le grammairien Louis Meygret (voy. ce nom) jusqu'à M. Gréard (voy. son rapport à l'Académie, 1893 ; v. aussi la réforme imposée de fait par Charles Richet, depuis 1897, dans la *Revue sientifique*, pour l'o. de certains mots.) ! Au fond, on en est toujours à chercher ce qu'il faudrait résoudre : l'accord le plus parfait possible entre la langue parlée par la population, depuis que la nationalité s'est trouvée, pour ainsi dire, et la langue érudite superposée et parfois opposée à la langue parlée.

Orville (JACQUES-PHILIPPE d'), érudit hollandais, d'origine française, né à Amsterdam, en 1696; professeur à l'Athénée-Illustre de sa ville natale; m. en 1751. Accrut par de nombreux voyages à travers l'Europe la somme de ses vastes connaissances, qui prirent corps dans ses *Dissertations*, ses *Discours*, ses *Miscellanées*. (*Miscellaneæ observationes in auctores veteres et recentiores*, Amsterdam, 1740-51, 12 v. in-8°.)

Orzechowski (STANISLAS), lat. *Orichevius*, orateur et historien polonais du XVIe s.; surnommé « le Démosthène de la Pologne. » Avant que l'idiome national l'eût emporté définitivement sur la langue savante, on admirait par dessus tout l'éloquente prose latine de ses *Annales poloniæ* (1611, in-12), de son *Oratio in funere Sigismundi* (Cracovie, 1548, in-8°) ou de ses *Epistolæ familiares*.

Orzeszkowa (ÉLISA), romancière polonaise de la seconde moitié du XIXe s. Eprise d'un idéal de justice et de bonté, elle a ramené à des tendances sociales et humanitaires ses œuvres assez nombreuses (*Pan Greba, Nad Niemen, Mirtala, Elie Makower*, etc.), qui ont été traduites en plusieurs langues.

Osée, le premier des douze petits prophètes hébreux, m. vers 784 av. J.-C. Il a prédit la ruine des dix tribus, la destruction de Samarie, le renversement de l'empire des Babyloniens. Le style de ce prophète est coupé en forme de sentences, vif, pressant, mais rendu obscur par le fréquent emploi du sens allégorique.

Osiandre ou **Osiander** (ANDRÉ-HOSEMAN, dit), théologien allemand, né près de Nurenberg, en 1498, m. en 1552. Dépassant les visées de certains luthériens extrêmes, comme Illyric, il aspira à être chef de doctrine et à innover dans le dogme. Après vingt années de réserve, de projets mûris sans en rien découvrir à personne, il éclata soudain et laissa voir la prétention de réformer Luther lui-même. La violence de ses écrits et de ses prêches émut tout le Brandebourg. Il y eut une secte d'*osiandriens*, mais elle dura peu. La thèse d'O., sa justification sans le Christ et sans les œuvres, ne lui survécut que peu d'années (*Harmoniæ evangelicæ libri IV*, Bâle 1537, etc.)

Osoris (HIERONIMO) ou **d'Osorius**, historien portugais du XVIe s., né à Lisbonne, en 1506; devenu évêque de Sylves. Exposa dans sa *Vie d'Emmanuel (De rebus Emmanuelis virtute et auspicio gestis*, Lisbonne, 1571) des sentiments de tolérance et d'humanité très louables.

Osque (l'). Langue italique parlée, autrefois, dans le Samnium, en Campanie, ainsi que dans les pays avoisinants, et qui disparut sous les empereurs. Au dire de Mommsen, la moitié au moins des mots latins sont empruntés à l'o., dont la grammaire et la littérature étaient fixés déjà, quand celles des Romains étaient encore bien indécises.

Ossat (ARNAUD d'), diplomate français, né en 1536, à Cassagnabère, en Armagnac, de parents très pauvres et très obscurs; élevé par le crédit de protecteurs puissants, que ses talents lui valurent, aux plus hautes charges civiles et ecclésiastiques; nommé cardinal, en 1598; m. le 13 mars 1604, à Rome, où il avait conduit entre le Saint-Siège et la France d'importantes négociations, telle que la grande affaire de la réconciliation de Henri IV avec l'Eglise. Les *Lettres* ou *Dépêches* d'O. furent avec les *Négociations* du président Jeannin, l'école de la diplomatie au XVIIe s. Elles sont encore précieuses à lire pour les mérites du fond et de la forme.

Osséniens. Nom d'une secte de chrétiens judaïsants du Ier s., qui condamnaient le martyre comme un suicide.

Ossète ou **Iron** (idiome). Langue parlée par les Ossètes ou Irons, nom d'un peuple de la Russie, qui habite les montagnes séparant l'Europe de l'Asie, dans la Circassie et la Géorgie.

Ossian. Héros et barde écossais du IIIe s. Il mourut aveugle, comme Homère. Voy. **Macpherson.**

Ostiaque ou **Ostiak** (langue). Idiome d'une peuplade sibérienne, habitant au nombre d'environ 100.000 entre l'Obi et l'Iénisséi. Il paraît se composer des débris de vieux idiomes scythiques. Max Müller le classe dans le rameau oriental de la branche samoyède,

division septentrionale. L'ostiak est une langue agglutinante, tenant le milieu entre les langues monosyllabiques et les langues à flexion.

Ostrowski (Alexandre), auteur dramatique russe, né en 1824, m. en 1886. Les personnages qu'il met en scène dans ses comédies (*Entre nous*, *Nous nous arrangerons*, *Chacun doit rester à sa place*, *On ne vit pas comme on veut*) appartiennent à la classe marchande. L'accent de réalité qu'il a su leur donner n'empêche pas ces pièces, trop uniformes d'intrigue, de situation et de dénouement, de pécher par la monotonie. (*Œuv. compl.*, 10 vol. in-8°, Pétersb., 1889.)

Ostrowski (Nicolas), auteur dramatique russe, né en 1823, m. en 1886. Ses drames historiques, ses comédies principalement où, tout en chargeant à l'excès le ridicule, il excelle à saisir la critique de mœurs (le *Banquier*, les *Fiancés riches*, etc.) ont obtenu un brillant succès vers et après 1850.

Otby (Abou-ben-Mohammed Al-Djabbar, al), historien arabe, né vers le milieu du XI° s. dans la Transoxiane. Les Orientaux vantent l'élégance et l'intérêt de son Histoire de Yemin-el-Daulah-Mahmoud, intitulée le *Tarickh Otby*.

Otfried (le moine), poète et théologien allemand du IX° s.; moine de l'abbaye de Wissembourg et disciple du célèbre Raban Maur. On lui doit un des plus anciens textes des littératures européennes: l'*Evangelienbuch*, un récit en vers allemands rimés, divisé par strophes et en cinq livres, de la vie du Christ d'après les Evangiles. On confond souvent ce curieux poème avec une traduction allemande, faite vers la même époque de l'*Harmonie des Evangiles*. (V. l'édit. de l'*Evangelienbuch*, par J. Kelle, Ratisbonne, 1856.)

Othomi ou **Otomi.** Idiome parlé par les naturels du Mexique, dans l'ancien royaume de Mechoacan ou dans la Nouvelle-Galice; langue mère, presque absolument monosyllabique, et qui paraît avoir été très répandue.

Otinel. Chanson de geste du XIII° s., appartenant au cycle de l'épopée royale, et branchée sur les événements fabuleux des guerres de Charles en Espagne. (Éd. Guessard et Michélant, Paris, 1859, in-16; imitée deux fois en anglais, sous le titre de *Sir Otuel*.)

Otomi. Voy. **Othomi.**

Otto von Freisingen ou **Othon de Frisingue,** chroniqueur allemand, m. en 1158. L'amour de la religion et de l'étude avait fait de ce noble seigneur, fils de Léopold, margrave d'Autriche, un moine cistercien.

Ottocar de Styrie, minnesinger et chroniqueur allemand, né en Styrie, vers le milieu du XIII° s. D'une précieuse valeur documentaire est sa *Chronique rimée d'Antioche et de Styrie* (éd. par Pez, dans le recueil des *Scriptores rerum austriacarum*.

Otway (Thomas), poète dramatique anglais, né en 1651, m. en 1685. Il obtint de brillants succès sur la scène avec *Don Carlos*, *Caïus Marius*, l'*Orpheline*, surtout avec sa *Venise sauvée* (Venice preserved, 1685), où se trouvent des conceptions dignes de Shakespeare; ce qui ne l'empêcha pas de mourir littéralement de faim, terminant ainsi une existence aussi courte qu'irrégulière

Oudin (le P. François), poète latin moderne de la Société de Jésus, né en 1673, à Vignory (Champagne), m. en 1752. Il usait avec pureté de cette langue latine, dont il enseignait, comme professeur, les beautés classiques. (*Poemata didascalica*, Paris, 1749, 3 vol. in-12.)

Ouida (Mlle Louisa de **La Ramée**), romancière anglaise, née en 1840, à Bury-Saint-Edmond (Angleterre); venue très jeune, avec sa mère, à Londres où elle ne tarda pas à écrire sous le pseudonyme singulier de » Ouida » qu'elle rendit populaire par son talent. Elle publia une trentaine de *novels*, dont quelques-uns, fort originaux, n'ont d'anglais que la langue dans laquelle ils sont écrits. Parmi les romans de O. qu'on a traduits en francais, citons: *Deux petits sabots*, *Pascarel*, *Cigarette*, *cantinière aux zouaves*, *Wanda*, la *Comtesse Vassali*, le *Colonel Sabretache*, la *Filleule des Fées*, le *Dernier des Clarencieux*, *Amitié*. On y remarque surtout un goût très vif pour les effets à sensation et les coups de théâtre. La critique lui reproche d'affectionner trop le paradoxe, de choisir parfois des sujets un peu scabreux et de faire pires qu'elles ne le sont les mœurs de la haute société cosmopolite qu'elle aide à peindre.

Ouigour (l'). L'une des branches du groupe turc ou tatar. L'o., qui se partage en trois dialectes: l'*ouigour* proprement dit, le *djagataïque*, le *turcoman*, s'écrivait encore au V° s. de notre ère à l'aide d'un alphabet original perdu depuis lors et remplacé par un système dérivé, comme celui des Mandchous, des Kalmouks, des Mongols de l'alphabet syriaque.

Oupanischad. Voy. **Upanischad.**

Ouralo-altaïques (Langues). Famille de langues asiatiques et européennes, qu'on s'accorde généralement à diviser en cinq groupes principaux: le groupe *samoyède*, le groupe *finnois*, le groupe *turc* ou *tatar*, le groupe *mongol*, le groupe *tongouse*. Quoique

de parenté certaine, elles offrent entre elles des diversités considérables, tant au point de vue de la structure qu'en ce qui concerne leur vocabulaire. L'harmonie des voyelles dans les langues o.-a., c'est-à-dire le phénomène d'euphonie auquel les linguistes ont donné le nom d'harmonie vocalique, en est un des traits les plus intéressants. Les consonnances lexiques de ces idiomes sont souvent remarquables.

Ourliac (ÉDOUARD), romancier français, né à Carcassone en 1813, m. en 1848. Une plaisante tournure d'esprit et une verve endiablée, avec une originalité de caractère dont les saillies fantasques avaient maintes fois réjoui la poétique bohême de la rue du Doyenné, en ont fait un des types les plus curieux de la période du romantisme. Singulier contraste! Après avoir mené l'existence comme une folle parade, il se tourna tout à coup vers les idées religieuses; après avoir vécu comme un enfant prodigue de l'esprit, il termina ses jours comme un saint. Il n'avait pas, cependant, transformé dans cette évolution, l'humeur originale de sa nature. Ce charmant esprit trempé à la source vive de Lesage et de Diderot était resté un railleur; seulement il avait retourné l'ironie de Candide contre la philosophie de Voltaire. *Suzanne* (1840) est l'œuvre capitale d'Ourliac. C'est une des plus remarquables analyses de caractère qu'on puisse lire, avec une nuance très particulière de sensibilité. (V. aussi la *Physiologie de l'Écolier,* les *Confessions de Nazarille,* etc. *Œuv. compl.,* 1865-68, 12 vol. in-8°.)

Ouvarof (SERGIUS), homme d'Etat et littérateur russe, né à Saint-Pétersbourg, en 1788; ministre de l'Instruction publique; président de l'Académie de Saint-Pétersbourg; m. en 1855. Ecrivit en français et en allemand des études variées sur des questions littéraires ou politiques. (*Essai sur les mémoires d'Eleusis,* St-Pétersbourg, 1812, in-8°, etc.)

Ouville (ANTOINE LE METEL d'), auteur dramatique français du XVIIe s. Il donna sous son propre nom des contes dont on attribue la plus grande part à son frère, l'abbé LE METEL DE BOISROBERT, et vit accueillir avec une certaine faveur, entre autres comédies : les *Trahisons d'Arbiran* (1637).

Overberg, pédagogue allemand catholique, né en 1754, m. en 1826. La méthode de cet homme de bien qui s'occupa essentiellement, à Münster, en Westphalie, de l'enseignement religieux, était fondée sur l'histoire et sur la vie pratique. Il catéchisait volontiers et se servait aussi de la méthode socratique.

Overskou (THOMAS), auteur dramatique danois, né à Copenhague, en 1798; d'abord apprenti forgeron, puis comédien et directeur de théâtre; m. en 1873. Son imagination alerte et féconde se donna cours dans un grand nombre de comédies et vaudevilles. (*Comédies,* Copenhague, 1851-52, 5 vol.)

Ovide (PUBLIUS OVIDIUS NASO), célèbre poète latin, né 43 ans av. J.-C., à Sulmone, d'une famille équestre; longtemps heureux, accrédité et florissant à Rome; m. tristement en exil (17 a. ap. J.-C.), à Tomes, auj. Tosnisvar, dans la Chersonèse, où il avait été relégué pour des propos ou des regards indiscrets jetés sur la vie secrète de la cour impériale. On a perdu une partie notable de ses ouvrages : une



Titre d'une édition des œuvres d'Ovide (XVIIe s.)

tragédie fort vantée (*Médée),* des épigrammes, des déclamations, etc.; mais il reste encore de ce poète, le plus fécond de la littérature romaine, un nombre considérable de productions : des élégies de quatre espèces (les *Amours,* lib. III; les *Héroïdes,* lib. II; les *Tristes,* lib. V, et les *Pontiques,* lib. IV); des lettres d'exil : l'*Art d'aimer* (*Ars amatoria,* lib. III), dont la licence

servit de prétexte à son exil ; le *Remède d'amour ;* les *Fastes ;* quelques autres menus poèmes, et son chef-d'œuvre classique, les *Métamorphoses*. On admire chez Ovide, outre l'éclat du coloris, son inépuisable facilité, sa rare flexibilité d'imagination et de style pour prendre successivement tous les tons, suivant la nature des sujets. De ces dons brillants un poète abuse volontiers. O. a fait quelque tort à son esprit en s'occupant trop à le montrer sous des dehors précieux et prolixes. (Edit. princ., par Pozzuolo, Bologne, 1471, 2 vol. in-fol.) Des écrivains du plus grand mérite en Angleterre, en Allemagne, en Italie et en France ont traduit l'auteur des *Métamorphoses*. (*Œuv. compl.*, 10 vol.; Biblioth. Panckouke, 1824-1278.)

Oviedo y Valdès (GONZALO-FERNANDEZ de), voyageur et historien espagnol, né à Madrid, en 1478 ; m. en 1557. Auteur d'une importante *Hist. générale des Indes*. (Séville, 1535, in-fol.; Salamanque, 1547 ; Madrid, 1851-1855, 2 vol.

Ozanam (FRÉDÉRIC), historien et littérateur français, né à Milan, en 1813 ; fondateur, en 1833, de la Société de Saint Vincent de Paul ; professeur de littérature étrangère à la Sorbonne, en 1841 ; collaborateur du journal de Lacordaire, l'*Ere nouvelle,* en 1848 ; m. prématurément en 1853. Fervemment attaché à l'école des néo-catholiques, dont les chefs étaient alors Montalembert et Lacordaire, l'objet préféré de ses études fut toujours l'alliance de la science et de la religion. Il avait placé au moyen âge, qu'il jugeait avec le sentiment et parfois l'illusion d'une foi ardente, le centre de son enseignement. *(Dante et la philosophie catholique au XIIIe siècle,* 1839 ; les *Poètes franciscains de l'Italie,* les *Etudes germaniques,* les *Sources poét. de la Divine Comédie,* la *Civilisation au Ve s.; Œuv.*, 1855, et suiv., 11 vol.) Le livre de sa jeunesse sur Dante, exposant dans un magnifique tableau la vie, la science, le génie du grand poète florentin et le dessin général de son œuvre, était son livre de prédilection. O., qu'inspirait une âme de feu, avait le don de tout passionner par l'éloquence, même la métaphysique et l'érudition.

Ozaneaux (GEORGES), littérateur français, né à Paris, en 1795 ; inspecteur général des études, et membre du conseil supérieur de l'Instruction publique ; m. en 1852. Sous le titre d'*Erreurs poétiques* (1849, 3 vol. in-8°) il a réuni des essais en vers et plusieurs tragédies ou drames, dont une seule pièce : le *Drame de Missolonghi,* fut représentée, en 1828, à l'Odéon, avec musique d'Hérold. Auteur, en outre, d'une substantielle *Hist. de France.* (Paris, 1846, 2 vol. in-12.)

Ozérof (WLADISLAS-ALEXANDROWITCH), auteur dramatique et général russe, né dans le gouvernement de Tver, en 1770 ; m. en 1816. En s'affranchissant de l'imitation classique et française, en s'efforçant de conformer avec le milieu où il les faisait agir les passions et le langage de ses personnages *(Fingal,* 1805 ; *Dimitri Donskoï,* 1807 ; trad. fr. de St-Priest, *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers),* il mérita d'être regardé comme le créateur de la tragédie russe.

P

Pachymère (GEORGES), historien byzantin, né à Nicée, en 1242 ; procureur général de l'Eglise de Constantinople ; président de la cour de justice impériale ; m. en 1310. On reconnaît à son importante *Hist. byzantine,* en treize livres (trad. fr. par J. Cousin, *Hist. de Constantinople,* 1672, 8 vol. in-4°) le double mérite du style et de la véracité.

Pacifique (le P.), missionnaire français de la Congrégation des Capucins, né à Provins ; fondateur de plusieurs couvents de son ordre à Alep, à Chypre et en Perse ; m. en 1853. *(Relation des îles St-Christophe, de la Guadeloupe,* etc., Paris, 1618, in-12*;* etc.)

Pacôme (saint), fondateur des communautés monastiques, né en 292, dans la Thébaïde, m. en 348. Les révélations apocryphes dites de saint Pacôme, dont de curieux fragments ont été traduits du copte par Ed. Delaurier (Paris, 1835) nous présentent des restes nombreux des vieilles croyances de l'Égypte.

Pacuvius (MARCUS), poète latin, neveu d'Ennius, né à Brindes, vers 220 av. J.-C., m. en 130. Peintre de profession, il se mit à composer des pièces de théâtre, spécialement des tragédies, dont Cicéron et Quintilien vantent le ton et la gravité. *(Anchises, Antiopa, Atalanta, Chryses, Duloreste,* etc.) Les fragments qui nous en sont parve-

nus ont été traduits par Levée, dans le tome XVᵉ du *Théâtre des Latins*.

Paganel (CAMILLE), publiciste et historien français, né à Paris, en 1797, m. en 1857. Ses monographies développées de Scanderberg, de Frédéric le Grand et de Joseph II, empereur d'Allemagne, ont joui d'une honorable notoriété.

Paganisme. Synonyme de polythéisme, en général, et plus particulièrement l'ensemble des croyances et des idées religieuses chez les Grecs et les Romains. Saint Paul donne comme point de départ du p. la connaissance positive du vrai Dieu, connaissance qui s'était obscurcie à travers les diverses phases de la succession des âges. Dans l'ancienne théogonie hellénique, les dieux avec leurs attributs distincts ou leur signification symbolique inspirèrent les arts et la poésie. L'histoire du paganisme ne s'arrête pas au ivᵉ s. de notre ère, qui vit le triomphe définitif de la religion chrétienne. Longtemps encore se traînèrent dans les bourgades reculées de la Grèce les dernières superstitions du polythéisme. D'autre part, les riantes fictions de la mythologie, souvent aussi les fades réminiscences d'une mythologie puérile, qu'épuisèrent par un usage de plusieurs siècles les poètes érotiques de toutes les nations, ont rempli toute la littérature classique. De nos jours, on a vu se manifester une sorte de renaissance des fables grecques en Allemagne, en Angleterre et en France. Les Allemands ont toute une lignée païenne, depuis Wieland jusqu'à Hœlderlin en passant par Heinse, Gœthe, Schiller, Heine, etc. Chez les Anglais, Leigh, Hunt, John Keats, Swinburne ont pris la mythologie très au sérieux, *in earnest*, comme dit l'auteur des *Poems and Ballads*. Et l'on peut ajouter qu'en France, Leconte de Lisle, en des calques superbes, a pour ainsi dire recréé la poésie religieuse antique, qu'interpréta solennellement le lyrisme de Pindare.
Sans parler d'un petit nombre d'adeptes systématiques du paganisme, qui, par une étrange aberration d'esprit, prétendraient remettre en vigueur des croyances abolies depuis vingt siècles, on verra toujours « helléniser », pour les seuls contentements de l'imagination, bien des poètes et des artistes.

Pagnerre (LAURENT-ANTOINE), homme politique et libraire français, né en 1805, dans un village de Seine-et-Oise; secrétaire du gouvernement provisoire en 1848; membre de la Constituante et l'un des fondateurs du Comptoir d'Escompte; m. en 1854. Edita les œuvres des principaux publicistes du parti républicain (Cormenin, Garnier-Pagès, Louis Blanc, etc.), et, dans un autre genre, une série d'almanachs devenus populaires.

Pagnino (SANTE), lat. *Pagninus*, orientaliste et prédicateur italien, de l'ordre de St-Dominique; né à Lucques vers 1470, m. en 1536. Savant commentateur de la langue et des textes hébraïques. (*Isagoge ad sacras litteras*, Lyon, 1526, in-4°; *Catena argentea in Pentateuchum*, 1536, 6 vol. in-fol.)

Paiamba. Dialecte australien.

Pailleron (EDOUARD), poète et auteur dramatique, né à Paris en 1834, m. en 1899; reçu en 1887 à l'Académie. Il entra à 26 ans dans la carrière dramatique. Le *Parasite*, en 1860, fut interdit par la censure après 80 représentations: le *Mur mitoyen* (1861) réussit à l'Odéon; le *Dernier quartier*, au Théâtre-Français. Le *Monde où l'on s'amuse* (1868); les *Faux Ménages* (1869), l'*Age ingrat* (1878); l'*Etincelle* (1877) le désignèrent davantage à l'attention du public. Le *Monde où l'on s'ennuie*, la *Souris*, ne lui laissèrent plus rien à envier. Chacun reconnaît à P. une main extrêmement déliée et légère, et, à défaut du comique profond, essentiel qui sort des situations et des caractères, la subtilité piquante de l'analyse et l'ingéniosité vive du trait.

Pain (MARIE-JOSEPH), fécond vaudevilliste et chansonnier français, né en 1773, à Paris, m. en 1830. A son actif appartiennent le mélodrame (type du genre) de *Fanchon la Vielleuse*, qu'il fit en collaboration avec N. Bouilly, et les refrains longtemps populaires du *Ménage de garçon*.

Päivärinta (PIÉTARI), conteur finnois, né en 1827 à Ylivieska, dans le grand-duché de Finlande; fils de pauvres journaliers; devenu tour à tour bedeau, journaliste, écrivain, député. Classé, dès ses premiers ouvrages, comme auteur populaire, il a mis en scène en de petits récits très simples (*Épisodes de la grande guerre*, 1867; *Ma vie, description de la vie de famille*, 1877; *Tableaux de la vie*, etc.) les incidents et les types de l'existence rurale, sur cette terre de misère. Il a rendu avec un sentiment de vérité, qui en fait tout l'intérêt, le type national finlandais: le paysan au cœur simple, le pauvre homme écrasé sous la dureté de la vie, doux, positif et soumis.

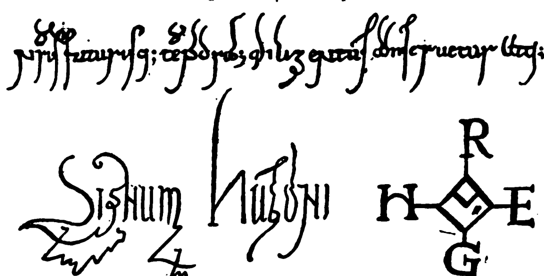
Palacio (MANUEL del), poète espagnol, né à Lérida en 1832; membre de l'Académie de Madrid. La destinée particulièrement heureuse qu'il lui fut donné de connaître a influé sur sa sensibilité et sur le caractère de ses compositions. C'est un poète ingénieux, spirituel, facile, mais quelque peu superficiel et sans grande personnalité. Il a écrit beaucoup de *Chispas* (Étincelles), c'est-à-dire des épigrammes, sonnets, fables, quatrains humoristiques et jeux de mots rimés.

Palaprat (JEAN), seigneur de BIGOT, auteur dramatique français, né en 1650, à Toulouse; secrétaire des commandements du grand-prieur de Vendôme; m. en 1721. L'un des auteurs les

plus naturellement gais qui aient travaillé pour le théâtre. Les pièces qu'il composa seul : le *Ballet extravagant*, le *Secret révélé*, la *Prude du temps*, n'avaient que cette gaieté pour mérite. Celles qu'il fit avec Brueys, observateur plus sérieux et meilleur écrivain (le *Sot toujours sot*, le *Muet*, le *Grondeur*, l'*Important*) eurent un bien autre succès.

Palemon (QUINTUS-RHEMMIUS), grammairien latin du Ier s. ap. J.-C., né à Vicence. (*De Ponderibus et mensuris*, Leyde, 1587, in-8°.) Quintilien, dit-on, suivit son école.

Paléographie (gr. παλαιός, ancien, et γραφή, écriture). Science des écritures anciennes, art de les déchiffrer. Elle étudie la substance ou la matière sur laquelle on écrit, les instruments qui ont été mis en usage, la composition, les divers genres d'écriture, la forme et la reliure des livres et détermine l'âge des monuments. La *calligraphie*, la *diplomatique*, la sigillographie ou *sphragistique* sont des corollaires de la paléographie. (Voy. ces divers mots et les noms de paléographes renommés : Papebroch, Mabillon, Montfaucon, Champollion-Figeac, Guérard, Barring, Ebert, Eckard, A. Pfeiffer, Lepsius, Maffei, Muratori, Joseph Perez, Léopold Delisle, etc.)



Fragment d'un acte de Hugues Capet (988) conservé aux archives nationales. Remarquer, à droite, le monogramme tenant lieu de la signature du roi.

Paley (WILLIAM), théologien anglais, né en 1743, m. en 1805. Exposa des idées très libérales dans sa *Théologie naturelle* (1802) et ses *Principes de philosophie* (1785).

Palgrave (sir FRANÇOIS COHEN), historien anglais, né à Londres, en 1788, m. en 1861. A rédigé les *Actes du Parlement* de 1827 à 1834 et mis la main à plusieurs travaux, dont le principal traite de l'*Origine et du développement de la puissance anglaise* avant la conquête normande.

Palgrave (WILLIAM-GIFFORD), fils du précédent, né à Westminster, en 1826, m. à Montevideo, en 1888; le premier voyageur européen qui ait traversé obliquement toute la longueur de la péninsule arabique, depuis la pointe de la mer Morte jusqu'à la côte d'Oman ; le premier qui ait vu, observé, décrit les provinces intérieures connues seulement de nom, et donné une idée précise de la configuration de cette immense presqu'île. (*Récit d'un voyage d'une année à travers l'Arabie du centre et de l'est pendant 1862 et 1863*, Londres, 1865 ; trad. fr. de Jonveaux, 1866.) L'arabe était devenu pour lui une seconde langue maternelle.

Pâli. Langue sacrée de l'île de Ceylan : très anciennement, la langue populaire du pays de Magadha, dans l'Inde du nord-est. Ce vieil idiome, qui a conservé certaines formes de la déclinaison antique perdues dans les autres idiomes similaires, avait été l'instrument spécial de la propagande bouddhiste. Aussi sa littérature fut-elle très importante.

Palimpsestes. Anciens manuscrits sur parchemin ou sur papier dont on avait fait disparaître l'écriture pour y écrire de nouveau. Dans ces palimpsestes, c'est presque toujours les œuvres de littérature païenne qui sont recouvertes par des œuvres chrétiennes. Pour copier les actes d'un concile ou les méchants vers d'un poète de la décadence, on passait l'éponge ou la pierre ponce sur des parchemins qui contenaient de belles pages classiques ; puis on écrivait le nouveau texte, soit entre les lignes de la vieille écriture encore apparente, soit sur ces lignes mêmes, quand on croyait l'avoir suffisamment effacée, soit enfin transversalement (Egger.) Il en résulta des pertes très regrettables. De savants philologues modernes ont pu, en s'aidant de réactifs chimiques pour faire revivre les premiers caractères, restituer de véritables trésors. La *République* de Cicéron (voy. **Maï**), l'œuvre classique du grand jurisconsulte Gaius, la correspondance du rhéteur Fronton avec son impérial élève Marc-Aurèle, furent exhumées des palimpsestes.

Palinod. Confrérie littéraire fondée à Rouen vers la fin du XVe s. ; et le genre de poème, consacré de rigueur à l'Immaculée Conception, dont elle mettait le sujet au concours, sous forme de chant royal, d'ode, de ballade ou de sonnet. D'autres villes de Nor-

mandie et de Picardie couronnèrent aussi, annuellement, des palinods.

Palinodie. Discours, ouvrage, qui est la rétractation de ce qu'on a dit ou écrit. La p., à l'état de procédé littéraire, se rencontre surtout dans les œuvres des satiriques. Stésichore, chez les Grecs, fut le premier à s'en servir; Horace en offre quelques exemples remarquables. De nos jours, le nom de p. est tombé dans le vocabulaire de la politique. Il comporte une idée de mépris qu'il n'avait point en son acception primitive. — Pour n'en citer qu'un exemple, les patriotes italiens n'ont point pardonné à leur grand poète Monti d'avoir mis sa Muse éloquente au servage de tous les vainqueurs par de continuelles palinodies. (Voy. aussi la notice sur *Procope*).

Palissot de Montenoy (Charles), littérateur français né à Paris en 1730; ayant, dit-on, par une précocité merveilleuse, terminé ses études à l'âge de dix ans; membre de l'Institut; m. en 1814. Un esprit très vif et très acéré le porta à des polémiques ardentes contre ceux dont il ne partageait pas les sentiments ou les idées. C'est au parti encyclopédique, à Diderot, à J.-J. Rousseau, à Morellet, à Helvétius, à tous enfin, sauf Voltaire, qu'il déclara la guerre dans ses comédies du *Cercle* et des *Philosophes* (1760), dans des *Petites lettres contre de grands philosophes* (1757, in-12), et dans la satire de la *Dunciade* (1764, in-8°), dont il avait emprunté le titre à Pope. Il souleva des orages terribles autour de ses écrits et fut lui-même en retour accablé de libelles et d'injures. Assez ami de la bataille, P. montra un esprit plus calme et un jugement plus mesuré dans ses *Mémoires sur la littérature* (1771-1803, 2 vol. in-8°), où sont mêlées à des vues partiales quelques excellentes pages de critique.

Palissy (Bernard), célèbre artiste, né vers 1510, à la Capelle-Biron (Lot-et-Garonne), m. en 1590. Cet homme de génie, aussi grand physicien que la nature pût en former un, ce créateur des émaux fut aussi un écrivain de mérite. (*Œuv.*, Paris, 1777, in-4°.) Son style toujours serré, simple et solide, vigoureusement déduit, annonce Descartes.

Palladio (Andrea), célèbre architecte italien, né à Vicence, en 1518, m. en 1580. Théoricien de l'art dont il fut lui-même une des illustrations. (*Traité d'architecture*, Venise, 1570, in-fol.; trad. fr. de Dubois, La Haye, 1726, 2 vol.)

Palladius (Rutilius-Taurus-Æmilianus), agronome latin du IVe s. ap. J.-C. Redevable, pour son *De Re rustica* en 14 livres, d'une foule de détails empruntés à Columelle, à Gargilius Martialis, aux *Géoponiques* grecs, à Vitruve, il a mis de l'ordre et de l'élégance dans la disposition de son sujet. (Ed. pr. par Jenson, *Rei rusticæ scriptores*, Venise, 1472, in-fol.; v. aussi Schneider, 1794, Leipzig, 4 vol. in-8°; trad. nombr.)

Palladius, Παλλάδιος, écrivain ecclésiastique grec, né en 368; évêque d'Hélénopolis, en Bithynie; m. en 430. Disciple et panégyriste de saint Jean Chrysostome, il appartient à cette classe de vaillants athlètes du christianisme, qu'une généreuse émulation poussait, dans le IVe s., à disputer aux païens le prix de l'éloquence et la gloire littéraire. « Moins heureusement doué que les Basile, les Grégoire et les Chrysostome, il n'atteignit pas leur renommée, remarque Chassang; mais son nom est digne d'être cité un peu après le leur, pour son *Histoire lausiaque* (éd. Meursius, Leyde, 1616, in-4°; trad. fr. de Hervet, Paris, 1570, in-4°) et surtout pour son roman sur les *Brachmanes*, » tableau indirect des vertus chrétiennes et des mérites de la vie monastique.

Pallas (Pierre-Simon), explorateur et naturaliste allemand, né à Berlin, en 1741, m. en 1811. A sa réputation de savant il ajouta des titres d'écrivain et d'érudit par ses récits de voyages à travers la Russie, dans l'ancienne Tauride, chez les peuplades mongoles, et par son important travail de philologie comparée : *Linguarum totius orbis vocabularia comparativa*, Saint-Pétersbourg, 1787-89, 2e édition, 1791, 4 vol. in-4°.

Pallavicini (le cardinal Pietro-Sforza), historien italien, né à Rome, en 1607, entré chez les jésuites, à trente et un ans, après avoir été gouverneur de plusieurs villes; créé cardinal, en 1657; m. en 1667. Célèbre est son *Istoria del Concilio de Trento*. (Rome, 1656-57, 2 vol. in-fol.; 1664, 3 vol. in-4°).

Palliata. La plus ancienne expression de la comédie latine. Elle avait emprunté à la « nouvelle comédie » attique son action, ses caractères, son économie générale, sa forme extérieure, et aussi la licence des détails de mœurs. Elle domine tout le VIe s. de Rome. (Voy. Andronicus, Nævius, Plaute, Ennius, Trabea, Licinius, Térence, Turpilius.)

Palmota (Junius), fécond poète dalmate, né en 1606, à Raguse; m. en 1657. Versifia en latin et en serbe. (*Christiade*, en 24 chants, Rome, 1670, in-4°; Agra, 1852, in-8°; etc.)

Palsgrave (Jean), auteur de la première grammaire française, né et m. à Londres, 1480-1554. Chargé, comme le plus habile de son temps, d'enseigner le français à la sœur de Henri VIII, veuve de Louis XII, remariée au duc de Norfolk, il composa ladite grammaire (*Esclaircissem. de la langue fr.*,

1530, éd. Génin, 1852), sur le plan de celle du célèbre Théodore de Gaza.

Paludan-Muller (FRÉDÉRIC), poète danois, né à Kjerteminde, en 1809, m. en 1876. Son œuvre de début: les *Quatre romances* et son poème humoristique d'*Adam Homo* lui ont mérité les suffrages de la critique contemporaine.

Pampango. Voy. **Philippinaises** (langues).

Pamphile (saint), écrivain ecclésiastique grec, né vers 240, à Béryte; martyrisé en 309, sous Dioclétien. Apologiste d'Origène.

Pamphile et **Galathée.** Roman d'aventures en vers traduit, vers 1225 par Jean Brasdefer de Dammartin d'un petit poème latin érotique, qui paraît remonter au XII° s.

Pamphlet. Petite brochure; et, par extension, tout opuscule « d'actualité » satirique et passionnée. « Le p. est l'artillerie volante de la presse. » s'est écrié Cormenin (Timon), qui avait ses raisons pour faire un éloge très enthousiaste du genre. « C'est le livre populaire par excellence. » avait dit auparavant P. L. Courier, qui, dans une sorte de préface apologétique, s'est appliqué à reconnaître chez des écrivains tels que Socrate. Démosthène, Pascal. Basile, Tertullien, Francklin, des pamphlétaires comme il en fut un lui-même. On ne saurait à la vérité déterminer de forme bien particulière au p.; car il est susceptible de les revêtir toutes, d'être comédie avec Aristophane, ïambe avec Archiloque, dialogue avec Lucien, épigramme avec Martial, controverse avec Luther, passe d'armes érudite avec Philelphe, Scaliger et Saumaise, facétie avec Le Pogge et l'Arétin, haute polémique avec Milton et Burke, lettre avec Pascal, conte avec Voltaire, âcre bouffonnerie avec Swift, chanson avec Bérenger, ode satirique avec Victor Hugo, article de journal avec Camille Desmoulins, Proudhon et Rochefort,— il a pu s'appeler fabliau ou allégorie au moyen âge, roman chez les modernes; éternelles attaques et bataille partout.

Il y a eu de tout temps, mais particulièrement au XVI° s., sous la Ligue et pendant la période révolutionnaire, de ces mille et mille p., — ceux-là des pamphlets véritables, — pareils, dit Ronsard, à ces nuées qui passent sur nos têtes en nous versant leur fardeau d'orage.

Pamphos. Poète mythique grec.

Panætius, Παναίτιος, philosophe grec stoïcien, né à Rome vers l'an 190. Il tint quelque temps à Rome une école que fréquentait, entre autres personnages illustres, Scipion, Emilien. Cicéron, qui ressentait la plus haute estime pour sa mâle éloquence et la noblesse de ses principes, lui emprunta la matière de l'admirable Traité des *Devoirs*. Aucun de ses ouvrages sur la *Tranquillité d'esprit,* sur les sectes philosophiques, etc., ne nous est parvenu.

Panard (CHARLES-FRANÇOIS), chansonnier français, né vers 1694, près de Chartres, m. en 1765. Il n'avait point fait d'études et suivait la pente naturelle de sa gaieté en rimant des couplets, ou en brochant des comédies, des parades, des vaudevilles pour le théâtre. Sa ressemblance avec La Fontaine était grande, au point de vue du caractère et des mœurs comme du talent. C'était la même simplicité, la même incurie, la même imprévoyance. Ses couplets ont une allure vive et joyeuse, alerte et spirituelle, qui lui donne la première place parmi les chansonniers de son siècle. Il y glorifie de préférence les faveurs de Bacchus. En effet, il aima beaucoup le vin; il n'en parlait qu'avec tendresse et souvent, en regardant son verre, les larmes lui venaient aux yeux de plaisir et d'émotion. (*Œuv.,* Paris, 1763, 4 vol. in-12.)

Panckoucke. Famille d'éditeurs (1700 à 1886), qui, en dehors de publications diverses et de quelques écrits personnels, ont attaché leur nom à de grandes et monumentales entreprises, comme la *Bibliothèque latine-française*, en 211 vol. in-8° (1825-50).

Panégyrique. Discours public à la louange de quelqu'un. On peut faire l'éloge de toute sorte de personnes, même des plus humbles; on ne peut faire le p. que de personnages illustres, génies supérieurs, chefs d'État, princes ou saints, ayant tenu une grande place dans l'histoire de leurs pays ou dans celle de la religion. Originairement, néanmoins, le p. chez les Grecs, chez Périclès et Socrate entre autres, avait plutôt un objet collectif: il s'employait à exhausser la gloire nationale. Les Romains préférèrent en réserver l'usage pour des motifs de louanges individuelles, qui devinrent avec le temps des prétextes continuels de flatteries et d'adulations. Deux siècles après Pline le Jeune, dont le *Panégyrique de Trajan* avait fait naître une foule d'imitations, ces discours jouissaient de la plus grande vogue; ces compliments se multipliaient dans les grandes villes, au passage des Empereurs; ils s'emplissaient d'exagérations, de subtilités et de vaines déclamations, qui n'étaient pas perdues, mais valaient à leurs auteurs les titres glorieux et les récompenses précieuses.

Plus digne d'estime, Quintus Aurelius Symmaque prononça, sur le choix du Sénat, l'éloge de Valentinien et de Gratien; on n'a rien retenu de ces pièces, mais on parle encore de son discours pour le rétablissement de l'autel de la Victoire.

Les orateurs chrétiens changèrent la destination des p. Ils l'appliquèrent à célébrer les vertus ou les actes dignes d'admiration des plus grands noms chrétiens. Tout le monde connaît le *Panégyrique de saint Paul* de Bossuet, ce chef-d'œuvre où l'éloquence a quelque chose de la rudesse du modèle qui l'a inspiré, où l'orateur semble revêtir le personnage de son héros, tant il l'aime et tant il en est plein (Nisard). Cependant les p., en général, ont été inférieurs aux oraisons funèbres. On en possède un grand nombre traitant, par exemple, des mérites de la Vierge (Massillon. MacCarthy), des vertus de saint Vincent de Paul (Maury) ou de l'admirable épopée divine et humaine de Jeanne d'Arc (Dupanloup, Pie, Langénieux). Mais quoique le genre ait été cultivé par tous les grands orateurs, c'est, au

point de vue littéraire, le domaine le moins riche de l'éloquence sacrée, — tant il comporte en lui-même de périls et d'écueils : le vague, la déclamation, la profusion des épithètes, et l'extrême difficulté de joindre aux récits instructifs d'un éloge historique l'intérêt plus animé d'un éloge oratoire.

Panofka (THÉODORE), archéologue allemand, né à Breslau, en 1801 ; membre de l'Académie des sciences et fondateur de la Société archéologique de Berlin; m. en 1858. A éclairé par de sérieux travaux beaucoup de points intéressant les antiquités grecques et latines, en rapportant à des détails de mœurs les révélations des objets d'art.

Panormita (ANTONIO-BECCADELLI, dit), littérateur italien, né à Palerme, en 1394, m. en 1471. Il professa les belles-lettres, à Pavie, Plaisance, Bologne, et fonda l'Académie de Naples. L'affreuse licence de certaines de ses productions en vers latins révolta jusqu'aux moins scrupuleux de son siècle. Tandis qu'on brûlait l'auteur en effigie sur les places de Milan, de Bologne et de Ferrare, Valla souhaitait charitablement qu'on le brûlât lui-même en personne sans tarder. Par une coïncidence notoire, les vers de ce P., qui remua, dit Politien, les boues de toutes les voluptés ne trouvèrent d'éditeur qu'à la fin du XVIIIe s., à Paris, en 1795.

Pantaleo ou **Pantaléon** (HENRI), médecin, biographe et historien suisse, né à Bâle, en 1522 ; doyen de la Faculté de sa ville natale ; créé en 1566 comte palatin par l'empereur Maximilien II; m. en 1595. Auteur de la *Prosopographica virorum illustrium Germaniæ* (Bale, 1565-66, 2 vol. in-fol.), publié aussi en allemand sous ce titre plus connu : *Livre héroïque de la nation allemande* (Teutcher Nation Heldenbuch, *ibid.*, 1567-70, 3 v. in-fol. ; mis à l'index par le concile de Trente.)

Pantchatantra (en sanscrit, les Cinq livres). Célèbre recueil d'apologues indiens dont la rédaction est attribuée à Vichnou-Sarma, et qui a fourni le fond d'un autre livre abrégé du premier : l'*Hitopadeca*. Du sanscrit il fut traduit en pehlvi, du pehlvi en persan, et du persan en arabe ; on en retrouve des traces, à la suite de migrations successives dans toutes les littératures modernes. (Voy. les travaux de Silvestre de Sacy et surtout de Th. Benfey sur le *Pantchatantra*.) Une partie du P. fut mise en français par Galland et Gaulmin, en 1644 sous le titre de *Livre des lumières et de la conduite des rois*. C'est ainsi que La Fontaine put y puiser plusieurs de ses fables.

Pantomime. Manière, art d'exprimer les idées et les sentiments par les gestes, sans paroles.

Depuis le moment, la date immémoriale où l'homme, ne parlant pas encore, devait rendre le langage des yeux et du geste aussi expressif que celui des sons articulés, jusqu'au jour où Debureau renouvela l'art du mime en lui donnant une valeur jusqu'alors inconnue, la p. aurait droit à l'histoire. Au théâtre, chez les Romains, chez les acteurs italiens de la *Commedia dell'arte*, et, de nos jours sur une foule de scènes secondaires, elle a été et se trouve encore très en faveur. Nous sommes même, à présent, assez loin des vieilles parades que mimait Debureau au théâtre des Funambules, sur des airs quelconques. Le genre, en s'agrandissant jusqu'à l'excès, a développé des ambitions inattendues; il prétendrait englober dans ses moyens d'expression drame, mélodrame, comédie et féerie ! Disons en passant, avec Sarcey, que rien ne coûte plus de peine et de temps à mettre sur pied qu'une p. Il faut que chaque jeu de scène, chaque attitude, chaque geste soit réglé de façon à tomber juste sur la note ou l'accord qui lui sert d'accompagnement ; — car, la p. moderne veut accorder de la façon la plus étroite la musique et le geste. S'il faut des semaines pour monter une pièce ordinaire, il faut des mois pour monter une grande pantomime.

Pantoum. Genre de petit poème créé et conservé par l'Orient, dont la première révélation française fut une traduction en prose donnée dans les *Notes* des *Orientales* de Victor Hugo. Charles Asselineau, Louisa Siefert, Théodore de Banville s'essayèrent à l'adapter au mécanisme de notre versification ; et un rimeur ingénieux, M. Cherfils, en a livré tout un recueil (Paris, 1888, in-12). Voici les règles du pantoum. Le second vers de chacune des strophes devient le premier vers de la strophe suivante ; et le quatrième de chaque strophe devient à son tour le troisième de la strophe suivante. Le premier vers du poème reparaît tout à la fin. En outre, d'un bout à l'autre du p., un *sens* doit se poursuivre dans les deux premiers vers de chaque strophe, tandis qu'un *sens différent* se poursuit, parallèlement, d'un bout à l'autre aussi ; ces deux significations doivent se relier par des affinités mystérieuses et néanmoins sensibles. C'est la similitude dans la dissemblance ; tout l'art du poète est là.

Panyasis, Πανύασις, poète grec du Ve s., oncle d'Hérodote. Son *Héracléide*, qui racontait en neuf mille vers les exploits d'Hercule, l'emportait, au jugement des Grecs, sur tous les autres poèmes dont la vie et les travaux du héros thébain avaient fourni le sujet. *(Fragm.*, éd. Tzschirner, Breslau, 1842, in-4° ; *Biblioth. grecque* de Didot.)

Panzer (GEORGES-WOLFGANG), savant bibliographe allemand, né à Sulzbach, en 1729 ; pasteur à Nuremberg ; m. en 1804. Ses recherches portèrent principalement sur les origines de l'art typographique en Allemagne et sur le classement des premiers ouvrages, — des Bibles en particulier — qu'on imprima à Nuremberg, à Augsbourg, etc. (*Annales typographici ab artis inventæ origine ad annum* MDXXXVI, Nuremberg, 1793-1803, 11 vol. in-4°, etc.)

Paoli (BARBE-ELISABETH **Gluck**, dite BETTY), femme de lettres allemande, née en 1814, m. en 1894. Ses *Poésies (Gedichte ; Neue Gedichte)* débordent de sentiment et de verve lyrique. « Je ne suis qu'une âme, a-t-elle dit, qui a

beaucoup aimé et beaucoup souffert, et ma poésie n'est qu'un chant révélant toutes les muettes douleurs qui peuvent remplir le cœur de la femme.»

Paoli-Chagny (comte de), littérateur français, né vers 1750, en Bourgogne, m. en 1830, à Hambourg. Par un zèle trop intéressé pour les institutions constitutionnelles de l'Angleterre, qui lui servait une pension, il attaqua en vers et en prose les différents gouvernements de la France. (La *Napoléoniade,* poème satirique en 24 chants, Paris, 1825, in-8°, etc.)

Pape-Carpantier (MARIE **Carpantier,** dame), célèbre éducatrice française, née à La Flèche en 1815, m. en 1878. Créatrice des Salles d'asile, estimée de son vivant, — malgré beaucoup d'inimitiés et d'obstacles qui furent opposés à son œuvre, — estimée à l'égal du P. Girard et de Pestalozzi, elle appliqua toutes les ressources d'une intelligence supérieure à fonder sur une base méthodique le premier enseignement de l'enfance, l'éducation maternelle. (L'*Enseignement des Salles d'asile, Leçons de choses*, le *Dessin expliqué par la nature,* etc. L'*Index* pesa un moment sur quelques-unes de ses idées jugées alors hasardeuses.)

Papia le Lombard, lexicographe italien du XI° s., chez lequel on a constaté le premier essai sérieux d'un dictionnaire. Son *Elementarium* est un vocabulaire latin dans lequel il a fait entrer, à titre d'exemples, des vers et des passages grecs.

Papias, écrivain ecclésiastique grec du II° s., évêque d'Hiéropolis et l'un des premiers héritiers de la doctrine apostolique. *(Fragm.,* ap. Routh, *Reliquiæ sacræ,* Oxford, 1814, in-8°.)

Papillon (MARC de), dit le capitaine **Lasphrise,** poète français, né en 1555 à Amboise, m. vers 1600. Sous le harnois, au milieu des camps, dans le tumulte des armes, il trouva moyen d'enfanter nombre de pièces galantes, sonnets, stances, élégies, chansons (Paris, 1550-1599, in-12), et il appliqua même au théâtre « sa muse soldarde. » Il a du tour, de la verve, de l'entrain.

Papillon du Rivet (le P. NICOLAS-GABRIEL), prédicateur français, né en 1717, à Paris; membre de la Société de Jésus; m. en 1782. L'un des orateurs de la chaire les plus corrects et les plus mesurés du XVIII° s. *(Sermons,* Tournai, 1770, 4 vol. in-12.)

Papinien, *Æmilianus Papinianus*, célèbre jurisconsulte romain, né vers 150; préfet du prétoire sous Septime Sévère ; assassiné en 212 sur l'ordre de Caracalla ; — le plus ardu et aussi le plus profond des interprètes du droit.

Papous (Langues des). Langues franchement agglutinatives, parlées à l'est du malais, au nord des idiomes australiens, dans la Nouvelle-Guinée et dans un certain nombre des îles environnantes. (Voy. Mayer, dans les *Bulletins de l'Académie de Vienne,* t. LXXVII, 1874.)

Pappadopoulos (GRÉGOIRE-GEORGES), érudit grec, né à Salonique, en 1818, m. en 1873. A laissé des études critiques intéressantes, concernant en particulier la littérature populaire de son pays. *(De l'influence italienne sur la langue populaire des Grecs modernes ; Chants popul. des Grecs de la Corée,* etc.)

Pappus. Personnage des *Atellanes* ; vieillard vaniteux, mais peu perspicace, toujours dupé par sa femme et son fils.

Paquot (JEAN-NOEL), érudit belge, né en 1722, à Florennes, historiographe de l'impératrice Marie-Thérèse, professeur d'hébreu; m. en 1803. *(Mém. pour servir à l'hist. littér. des dix-sept prov. des Pays-Bas, de la principauté de Liège,* Louvain, 1773-70, 18 vol. in-8°.)

Para du Phanjas (le P. FRANÇOIS), mathématicien et littérateur français, né en 1724, au château de Phanjas (Dauphiné), m. en 1797. Un biographe catholique a dit exagérément de ses *Éléments de métaphysique sacrée et profane* (Besançon, 1767, in-8°; Paris, 1779, 3 vol. in-8°) qu'ils sont « sans exemple pour l'élévation de la pensée, la perfection de la méthode et la clarté du style ».

Parabase. Intermède de la comédie grecque ancienne. C'était cette partie de chœur où le poète, au milieu de la pièce, prenait tout à coup la parole par la bouche du coryphée et adressait au peuple des interpellations sur lui-même, sur ses adversaires ou ses rivaux, sur les affaires privées et publiques, sur les questions sociales, sur tout ce qu'il lui plaisait. Dans la suite, le mot de parabase fut employé par les rhéteurs pour signifier un épisode, une digression.

Parabole. Allégorie qui renferme quelque vérité importante, sorte de symbole en action, cachant sous un sens littéral un trait moral, un sens anagogique. Jésus-Christ revêtait de cette forme attachante les leçons qu'il donnait au peuple. On rapporte que Salomon composa trois mille p., et l'on peut dire, en général, que la sagesse des nations sémitiques ne sortit guère de la p. et des proverbes. L'emploi en est aussi très fréquent dans la littérature bouddhique, — hindoue et chinoise. C'est par imitation de la Bible, enfin, que des auteurs modernes (les Allemands Lessing, Herder, Krummacher, les Français Giraudeau (1766), Nilon (1793), etc., ont composé des paraboles.

Paracelse (THÉOPHRASTE **Bombast de Hohenheim,** dit), médecin, chimiste et philosophe suisse, né en 1493, à Einsidlein, à deux milles de Zurich; m. en 1541. Il crut avoir dé-

couvert les véritables principes de l'art de guérir. Féru des illusions de la kabbale et des rêveries de la philosophie hermétique en même temps que tourmenté d'ambitions novatrices, amoureux de gloire et de bruit, associant aux folles chimères des intuitions originales, quelquefois heureuses et profondes, ce fougueux réformateur de la médecine et de la physique a pu tout à la fois être taxé d'extravagance complète et passer pour un homme de génie. Inséparable des causes de la révolution philosophique et scientifique du XVIe s., l'œuvre de Paracelse, quoique sophistique, obscure, contradictoire et follement imaginaire en bien des places, contribua, en somme, pour une part importante, à l'avancement des connaissances positives.

Paraclétique (du nom de *Paraclet*, consolateur, qui est affecté particulièrement au Saint-Esprit). Livre liturgique des chrétiens, dans lequel se trouvent des discours de consolation.

Parade. Scènes burlesques que les bateleurs (voy. ce mot) représentent à la porte de



Estampe du programme [illegible] Parade représentée, en 1759, sur le[illegible]s Petits Appartements, chez la [illegible] Pompadour.

leur théâtre pour amorcer [illegible] enga- ger à entrer. Toutes compos[illegible] de coq à l'âne, de calembourgs, d'i[illegible]ons grotesques, et destinées uniqueme[illegible] aire rire, ces sortes de farces rudimentaires n'étaient pas ignorées des anciens. La p. eut ses virtuoses en France, au XVIIe s., avec Turlupin, Gautier-Garguille, Brioché, les ancêtres glorieux des non moins fameux Bobêche et Galimafré. Les « Joyeusetés » de Tabarin, où le valet fait des questions saugrenues auxquelles Mondor cherche à répondre avec un grand étalage d'érudition, et que Tabarin résout très vite par une pointe, par un quolibet, par un calembourg, sont de véritables parades. Au XVIIIe s., ce genre qui tenait à l'art par une espèce d'esprit un peu cynique, par une certaine façon de tourner les choses, par une recherche piquante de l'actualité, affecta quelque prétention littéraire. Des auteurs, comme Collé, Poinsinet, et, de nos jours, Ourliac n'ont pas dédaigné d'y amuser leur talent et leur verve. Ce dernier écrivain, en particulier composa vers 1840, plutôt pour la lecture que pour le jeu, des parades en vers ou en prose, fort plaisantes. (Le *Théâtre du seigneur Croquignole*, publié d'abord dans le *Journal des enfants*.) Néanmoins, la tradition des « illustres paradistes » d'autrefois est rompue, depuis que de véritables théâtres ont remplacé les baraques du boulevard du Temple, et que les Janot, les Jocrisse et les Paillasse sont abandonnés aux tréteaux des villages.

Paradiastole (gr. παρά, de, διαστολή, distinction.) Distinction faite entre deux idées présentant une grande analogie.

Paradigme (παρά, et δεικνύειν, montrer). En terme de gramm., exemple, modèle. La conjugaison du verbe *aimer* est le paradigme de la première conjugaison des verbes français.

Paradoxe (παράδοξον, de παρά, contre, et δόξα, opinion). Proposition contraire à l'opinion commune, qu'elle soit ou ne soit pas vraie.

Le p. peut n'être qu'une manière neuve de rendre, soit une chose établie déjà, soit, comme disait en 1588 le sieur Pierre de St-Julien dont l'ambition était de faire de l'excentricité raisonnable, « des propositions vraies, et qui néanmoins causent ébahissement, » ou bien encore une façon très particulière de déterminer un principe certain, au moyen d'arguments qu'on supposerait inconciliables et contradictoires. Telle, la fameuse démonstration de Beccaria prouvant que, pour diminuer le nombre des crimes, il fallait affaiblir la sévérité des peines, — théorie fort juste dans une certaine mesure, mais qu'on a, malheureusement, exagérée depuis lors jusqu'à plaider l'inutilité complète du châtiment. Quelquefois, c'est une opinion hardie, que le hasard ou la soudaine lumière du génie fait naître et que l'expérience constate, qui renverse du jour au lendemain les idées courantes et que la routine obstinée repousse, mais dont la marche du temps doit assurer le triomphe. *Hesternus error, hodierna virtus.* Ces paradoxes-là du genre initiateur sont les plus rares, mais il n'en manque pas d'autres qui paraissent très choquants au premier coup d'œil et, néanmoins, peuvent renfermer une part considérable de vérité. La forme en est brutale ou agressive, et la proposition s'énonce d'une manière violente, qui blesse la délicatesse de l'esprit et dérange la molle habitude des idées reçues. C'est pour surprendre l'attention ; c'est pour attirer par une enseigne à effet le public blasé et curieux que l'auteur de l'*Emile* et le socialiste Proudhon en usaient souvent ainsi, débutant par une formule extravagante et finissant par un lieu commun.

Dans les temps anciens comme dans les temps modernes, sans distinction de peuple, de littérature, de civilisation et par l'effet de causes très différentes : abus de logique, passion excessive de la singularité, dérèglement

d'esprit, bassesse de caractère, on a vu les doctrines et les actes les plus contraires non seulement à la raison commune mais encore aux lois fondementales de la justice et de l'humanité, rencontrer d'habiles défenseurs et de complaisants théoriciens. Dans toutes les époques et dans tous les pays, de même qu'on a soutenu les thèmes les plus extraordinaires ou glorifié les plus tristes infirmités du cœur humain, de même on a traité par badinage ou posé d'un air convaincu les aphorismes les plus baroques. En morale, en philosophie, en économie politique, en histoire, dans l'érudition comme dans la fantaisie littéraire, les idées les plus hétéroclites qui paraissent si clairsemées lorsqu'il faut aller les recueillir pas à pas, les additionner une à une, deviennent surabondantes quand on les a retrouvées toutes et qu'on les examine ensemble, par sections et par groupes.

Tout peut se dire et se prouver; tout p. a des airs de vraisemblance. Les Éléates ne manquaient pas d'arguments solides pour nier la diversité des êtres et le mouvement. William Godwin, dans son *Mandeville*, affirme sans s'étonner que les choses invisibles sont les seules réelles, et il trouve moyen de vous porter à le croire. Balzac a pu démontrer métaphysiquement, dans *Séraphita*, que deux et deux ne font quatre que par une abstraction fausse et monstrueuse et que la plupart des axiomes scientifiques, vrais par rapport à l'homme, sont fondamentalement erronés par rapport à l'ensemble. Et nous pourrions signaler une foule de bizarreries qui furent défendues avec un égal sérieux, sincère ou simulé.

Le plus grand nombre des opinions singulières n'ont pas d'autre origine bien souvent que le dégoût de l'uniformité. Le désir déréglé de l'extraordinaire renverse l'esprit de beaucoup de personnes; à force de vouloir passer pour des intelligences rares, elles perdent jusqu'au sens commun. Se distinguer à tout prix du reste des hommes par l'excès de la manière de dire ou de faire, voilà l'unique motif de tant d'extravagances dont on voudrait aller chercher fort loin la déterminante et qui n'ont d'autre cause qu'un transport de vanité à l'état suraigu. Tel se présente bien le paradoxe moderne, obstiné, fanfaron, violent, contradictoire en principe et avec préméditation, passant à l'état d'habitude et d'usage familier, devenant une forme régulière de la littérature écrite, un moyen spécial de propagande; ou, si l'on veut d'appel à la réputation, et la monnaie courante, la manière propre d'un talent; le p., ainsi que l'ont conçu, enseigné, pratiqué des esprits voués à l'opposition par nature et par calcul, comme Richard Savage, qui, depuis sa jeunesse jusqu'à l'âge de quatre-vingt-neuf ans, ne cessa de prendre le contre-pied de toutes les idées reçues dans son pays, comme l'intarissable P. Hardouin comme Linguet, Richter, Henri Heine, et la plupart des écrivains dits originaux de la période contemporaine.

Tous les paradoxes peuvent se ramener à quatre familles distinctes. Ceux-ci viennent de l'abus du raisonnement, ceux-là d'une fausse direction de l'intelligence; quelques-uns sortent d'une impression passagère de sensibilité exagérée et les autres sont les produits calculés d'une imagination habile.

Les premiers sont de l'espèce la plus nombreuse; car ils comprennent, sous forme de thèse à établir, toutes les erreurs possibles de la théologie et de la philosophie doctrinaire. Partant d'un point de vue soutenable en principe, mais traversant une série d'illusions ou d'équivoques leurs démonstrateurs aboutissent finalement à tourner en instrument de déception les idées les mieux fondées en apparence.

Les paradoxes de la seconde catégorie, étant de la nature la plus sincère, apparaissent aux esprits qui les conçoivent comme des révélations. Les auteurs y croient absolument et de pareilles chimères aboutissant bientôt en manies, le désordre de leur raison est incurable. Les plus fortes aberrations se réalisent dans la tête des gens à système et les plus fous sont les plus convaincus.

Les paradoxes de la troisième famille ne sont que des entraînements de verve, des impulsions soudaines dont l'esprit du penseur voudrait inutilement se défendre et qui l'emportent bien au delà des bornes où se serait arrêtée la froide logique. Ils naissent d'un transport de fièvre et les diverses formules dont ils se révêtent en expriment tous les effets. Mais la crise passée, l'homme de talent qui l'a subie s'en étonne; l'enthousiasme tombe, la raison intervient, le jugement reprend ses droits et le bon sens triomphe jusqu'au prochain retour d'un nouvel accès de passion. C'était le cas ordinaire de Diderot et de J.-J. Rousseau, s'inspirant surtout des caprices fantasques de leur tempérament et laissant quelquefois échapper la vérité... par distraction.

Ceux du dernier groupe (d'une espèce très commune) peuvent être considérés simplement comme des artifices littéraires, des procédés de métier d'où l'auteur espère un effet de scandale ou d'étonnement. Pour attirer les yeux du public il faut des couleurs vives et des réclames tapageuses. Le succès va de préférence aux notes extrêmes. Il n'est pas étonnant qu'on en abuse. Tout écrivain amoureux de la nouveauté veut endosser le p. comme une parure de style, comme une toilette de l'esprit. Encore n'est-on jamais sûr, quels que soient les renversements de la forme ou de l'idée, de paraître neuf, original, en se faisant bizarre, tant il est vrai qu'il n'est paradoxe si audacieux qui ne coure le risque d'être une redite. (Cf. Frédéric Loliée, le *Paradoxe*, 1889, in-16 elzév.)

Paradoxisme. Figure de rhétorique, consistant à réunir sur un même sujet des attributs qui semblent inconciliables.

Paragoge (gr. παραγωγή, prolongement). En gramm. Addition d'une lettre ou d'une syllabe à la fin d'un mot. *Egomet* pour *Ego* est une paragoge.

Paralipomènes (du gr. παρα et λείπειν, laisser, choses omises). Nom que les Septante ont donné aux deux livres qui suivent et complétent les *Rois*.

Paralipse. Figure de rhéthorique, qui consiste à fixer l'attention sur un objet en feignant de le négliger.

Parallèle. Comparaison développée au moyen de laquelle on s'attache à déterminer les rapports et les différences qui existent entre deux personnages. Tels, pour ne parler que des écrivains, Homère et Virgile, Démosthène et Cicéron, Hérodote et Thucydide, Eschyle et Sophocle ou Eschyle et Shakespeare, Aristote et Platon, Isocrate et Lysias, Horace et Juvénal ou Horace et Boileau, Villehardouin et Joinville, Luther et Calvin, Bossuet et Fénelon, Corneille et Racine, L'Arioste et La Fontaine, Descartes et Pascal, Voltaire et J.-J. Rousseau, Gœthe et Schiller, J.-P. Richter et Sterne, Uhland et Béranger, Chateaubriand et Lamartine ou

Lamartine et Victor Hugo, ont donné matière à des parallèles remarquables dont quelques-uns sont restés classiques. Lorsqu'on dresse en pied un portrait littéraire, c'est le plaisir du peintre de découvrir dans le passé quelque figure correspondante parlant d'elle-même à la mémoire et qui, sur une simple confrontation, presque à première vue, accuse des airs frappants de ressemblance. De ces rapprochements sortent des notions plus précises, des appréciations plus certaines, sinon toujours plus impartiales. Par contre, ce genre de rapprochements, très en vogue dans l'ancienne critique, est semé de périls: l'abus de la comparaison factice et de l'à-peu près, le risque de prendre des rapports plus ou moins éloignés pour des traits de conformité parfaite, et la tendance à des artifices de style trop ingénieux ou trop subtils pour donner l'impression du naturel et da la vérité. Il en résulte souvent aussi d'étranges bigarrures de goût, comme cette fantaisie qui portait un critique contemporain, J.-J. Weiss, à rappeler le souvenir des *Syracusaines* de Théocrite à propos de la *Laitière de Montfermeil* par Paul de Kock, ou de trouver dans l'*Odyssée* d'Homère des éléments d'opérette.

Paralogisme. Raisonnement qui porte à faux.

Paraphrase. Explication plus étendue que le texte ou que la simple traduction du texte, servant à l'éclaircir. Toute p. doit être claire. A moins qu'elle ne soit une sorte d'imitation prolongée comme il arrive, parfois, en vers, elle sortirait des bornes qui lui sont prescrites en ajoutant à la pensée de l'auteur original des éléments étrangers à cette pensée même. La p. est une des méthodes qu'on emploie pour expliquer la Bible.

Paravey (CHARLES-HIPPOLYTE de), orientaliste français, né à Fumay (Ardennes), en 1787, m. en 1871; l'un des fondateurs de la Société asiatique. (*Essai sur l'orig. unique et hiéroglyphique des chiffres et des lettres de tous les peuples,* 1826, in-8°.)

Pardessus (JEAN-MARIE), jurisconsulte et homme politique français, né en 1772, à Blois; plusieurs fois élu député, professeur de droit à la Faculté de Paris, membre de l'Académie des Inscriptions; président du conseil de perfectionnement de l'École des Chartes; m. en 1853. Ses traités de droit commercial (*Cours de droit commercial,* Paris, 1813-17, 6 vol. in-8°) jouissent d'une autorité universellement reconnue. Et ses autres travaux, essais développés, mémoires, dissertations sur l'organisation judiciaire, ont, en dehors de leur mérite spécial, une sérieuse valeur historique.

Pardoe (mis JULIA), femme de lettres anglaise, née à Beverley, vers 1806, m. en 1862. Des souvenirs de voyages agrémentent ses romans de mœurs ou de fantaisie, qui furent un moment assez goûtés. (*Esquisses portugaises,* la *Cité du Sultan*, le *Roman du harem,* etc.)

Parénétique. Eloquence de la chaire, bornée à la parénèse, c'est-à-dire à la morale.

Pareus (DAVID **Waengler,** dit), théologien allemand, né à Frankenstein, en 1548; professeur d'exégèse à l'Université de Heidelberg; m. en 1622. Animé d'un esprit de tolérance et de conciliation, il s'efforça d'en faire partager les principes autour de lui, et ne réussit qu'à s'aliéner tour à tour les catholiques et les protestants. (*Irenicon, seu de Unione evangeliorum,* Heidelberg, 1614, in-4°.)

Son fils JEAN-PHILIPPE **Pareus** (1576-1648) et son petit-fils DANIEL (1605-1635), se distinguèrent par leurs travaux d'humanistes; on cite surtout du premier les études qu'il avait consacrées à Plaute. (*Electa plautina,* Neustadt, 1597, *Lexicon plautinum,* 1614, in-8°.)

Parfaict (les frères FRANÇOIS et CLAUDE), historiens dramatiques, né à Paris, le premier en 1698, le second vers 1701; m., le premier en 1753, le second en 1777. Quelque peu confus, sans originalité de style, mais très riche de faits, de noms, de documents, leur répertoire des pièces représentées au Théâtre-Français, depuis son origine jusqu'en 1721 (*Hist. gén. du Th. Fr.,* Paris, 1734-49, 15 vol. in-12) a rendu des services continuels à la critique littéraire. Outre ce grand travail et divers autres publiés en commun (*Dict. des th. de Paris*, 7 vol. in-12), François Parfaict donna seul quelques comédies, et collabora avec Marivaux pour le *Dénouement imprévu.*

Parini (JOSEPH), poète italien, né dans le Milanais en 1729; m. en 1799. Sous une forme neuve et piquante, avec beaucoup de finesse dans les traits et toute la force expressive que comporte l'accent de la vérité, il a dépeint dans une satire hardie: le *Jour* (divisée en quatre parties: le *Matin, Midi,* le *Soir,* la *Nuit,* 1763), la vie futile, les mœurs relâchées, l'ignorance et la morgue d'une certaine noblesse, qu'occupait uniquement, à toutes les heures de son oisive existence, le soin de ses plaisirs. P. jouit, à bon droit, d'une grande estime dans la littérature italienne.

Paris (ALEXIS-PAULIN), érudit, né à Avenay, en 1800; professeur au Collège de France, successeur de Raynouard à l'Académie des Inscriptions, m. à Paris en 1881. Il se consacra profondément à l'étude du moyen âge, définit, le premier en sa patrie, ce qu'on devait entendre par le mot chanson de geste, vulgarisa la connaissance des poèmes des Douze Pairs et des Romans de la Table Ronde, donna toute une série de grandes monographies à l'*Histoire littéraire de France,* et provoqua par

son propre exemple, par ses publications réitérées des vieux textes, la formation d'un groupe de savants empressés, comme lui, à reconstituer l'organisme primitif de la langue et de la littérature françaises.

Paris (GASTON), fils du précédent, célèbre philologue, né en 1839, m. en 1903; professeur au Collège de France, puis, successeur de Renan comme administrateur de cet institut; membre de l'Académie des Inscriptions (1876) et de l'Académie française (1895). Il avait déjà publié un très important travail sur le rôle de l'accent latin dans la langue française (1862), lorsqu'il obtint, à vingt-six ans, le grand prix Gobert pour son *Histoire poétique de Charlemagne*, œuvre scientifique et littéraire de premier ordre. Depuis lors, de nombreux ouvrages, éditions et reconstitutions de textes, études magistrales sur les vieux poèmes français, mémoires et dissertations concernant le moyen âge (v. en particulier le recueil de la *Romania* dont il a été l'un des fondateurs), articles aussi nourris que variés, répandus dans la *Revue critique*, précis et résumés substantiels d'histoire littéraire, ont affermi, consacré dans toute l'Europe savante la réputation de cet érudit, chez qui la rigueur du sens philologique est remarquablement fortifiée et agrandie par un vigoureux esprit de synthèse et de généralisation.

Paris *(Journal, revue de)*. Titre plusieurs fois donné à des organes périodiques, ayant différemment marqué dans l'histoire de la presse française, depuis le premier journal quotidien fondé en 1776 par Corancez, Dussieux et Cadet jusqu'à la grande revue ressuscitée en 1894 par MM. James Darmesteter, Ganderax, et Lavisse.

Parise la Duchesse. Chanson de geste anonyme du XIIIe s. (éd. Guessard et Larchey, *Anc. poètes* de la France, Paris, 1860, in-16.)

Parisianismes. Locutions, figurées ou non, essentiellement propres au langage populaire de Paris, dans les XVIIe, XVIIIe et XIXe s.

Park (MUNGO), célèbre voyageur écossais, né près de Selkirk, en 1771, m. vers 1806, dans le royaume de Haoussa. En 1799 et en 1815, parurent deux curieuses séries de ses *Voyages en Afrique*, dont presque chaque page relate une découverte.

Parménide, philosophe et poète grec du Ve s. av. J.-C. Dans un poème portant le même titre que celui de Xénophane, *Sur la Nature*, il exposa d'une manière solennelle, la doctrine des *Éléates*, d'après laquelle l'Etre seul est éternel: toute existence individuelle ne lui paraissait qu'une ombre, une illusion faite pour tromper les sens *(Fragm.*, Bibliothèque Didot.)

Parmentier (JEAN), poète et navigateur français, né à Dieppe en 1494, m. en 1530, à Sumatra. Il aurait pu vivre « en joie et en plaisance » dans sa ville natale et continuer d'y exercer la profession de marchand en se livrant à l'étude des belles-lettres. Mais ce n'était pas impunément qu'en dehors des ballades, rondeaux, chants royaux et moralités, il avait composé avec son frère Raoul

> Astrolabes, sphères et mappemonde,
> Cartes aussi pour connoistre le monde.

A trente-cinq ans il fut pris du désir de voyager. C'est entre le ciel et la terre, au milieu de circonstances très pathétiques, sur le pont du navire, qu'il créa son poème des *Merveilles de Dieu et de la dignité de l'homme* (1536, in-4°) pour élever son âme et remonter le courage de ses matelots. J. P. avait rencontré la source vive de toute poésie: l'émotion vraie et profonde.

Parnasse. Les poètes de l'antiquité avaient fait du mont Parnasse (le sommet le plus élevé de cette chaîne hellénique) le séjour d'Apollon et des Muses. On y trouvait la fontaine Castalie, qui donnait l'inspiration sacrée à ceux qui buvaient de ses eaux.

Métaphoriquement, le Parnasse résume le monde entier des poètes et de la poésie. On donne quelquefois ce nom à des recueils de pièces en vers: *Le Parnasse français; le Parnasse satirique; le Parnasse des dames.*

Parnassiens. Nom donné à un groupe de poètes français, qui, nés depuis 1840 ou un peu avant, commencèrent à publier leurs premiers vers en 1860, Leconte de Lisle, Léon Dierx, Villiers de l'Isle-Adam, Albert Mérat, José Maria de Heredia, Emmanuel des Essarts, et, une génération plus tard, Marc Legrand, ont appartenu à cette école. Ils s'appliquaient surtout à se montrer passionnés pour l'expression plastique, pour la forme exquise et subtile. Ils y raffinaient. Aussi leurs adversaires ne manquaient pas de les traiter de *stylistes*, de *formistes*, d'*impassibles*. Barbey d'Aurévilly leur avait donné par raillerie cette épithète de *Parnassiens*.

Parnell (THOMAS), poète anglais, né à Dublin, en 1679, entré de bonne heure dans les ordres; m. en 1717. On a bien oublié les *Élégies*, les *Églogues*, la *Vie d'Homère* de cet heureux prébendier, de ce joyeux compagnon des beaux esprits du temps; mais on se souvient encore de son poème moral de l'*Ermite*, qu'imita Voltaire et qu'il avait lui-même tiré d'un conte populaire venu d'Orient. *(Œuv.*, éd. 1758.)

Parny (ÉVARISTE, chevalier de), poète français, né à l'île Bourbon, en 1753, envoyé en France à neuf ans; devenu capitaine de dragons après avoir pensé d'abord à se faire trappiste; rentré dans la vie civile pour y couler les jours au gré d'une humeur tout épicurienne; reçu à l'Académie en 1803;

m. en 1814. Ses œuvres, très célébrées pendant un demi-siècle mais dont la gloire a pâli, sont des *Élégies* (1778), des lettres mêlées de vers, les *Chansons madécasses*, les *Fleurs*, la *Journée champêtre*, les *Scandinaves*, *Goddam*, les *Voyages de Céline*, des *Poésies mêlées*, l'impudique *Guerre des dieux*, et des morceaux d'épopée : les *Rose-Croix*, *Isnel et Asléga*. Poète élégiaque et érotique, ayant à la fois du sentiment et de la passion, des notes ardentes et une simplicité mélancolique, il entoura d'une chaine de fleurs ses trop séduisantes peintures. Glissons ici sur les écarts de son talent et les faiblesses de sa vie, oublions des pages

PARNASSE
DES
DAMES.

D'après une Composition de C. P. Marillier, 1773.

de scandale pour rappeler seulement, avec G. Merlet, que Parny mérita le surnom de *Tibulle français* par des accents dont la grâce voluptueuse a l'éloquence de la passion. Il eut du naturel et du goût, des instincts de mélodie, de la fraîcheur, une plume délicate et fine « quand il respecta ce qui doit être respecté ». (*Œuv. comp.*, Paris, 1808, 5 vol. in-18; pl. autres éd., *Œuv. inéd.*, p. p Tissot, 1826, 2 vol. in-18.)

Parodi (Alexandre), poète et auteur dramatique français, né en 1840 à la Canée (Crète), m. en 1901. Sa pièce de *Rome vaincue*, représentée avec succès, en 1876, au Théâtre-Français, ses drames du *Roi Lear* et de la *Reine Juana* (1893) ont un air de grandeur tragique, digne des maîtres. On a critiqué certains défauts d'exécution.

Parodie. Fantaisie d'imagination où l'on tourne en raillerie un autre ouvrage, ou bien quelque personnage ou quelque sujet, appartenant à un genre sérieux et élevé. La p. est en littérature ce que la charge est dans les arts du dessin. Euripide a parodié le IXe chant de l'*Odyssée*, et lui-même eut à subir les travestissements satiriques d'Aristophane. On aurait beaucoup d'exemples de même sorte à citer chez les anciens.

La gaieté du moyen âge aimait particulièrement à se répandre, dans les arts comme en littérature, sous la forme de la parodie. On travestissait avec une liberté presque sans limite les êtres, les choses, la nature entière. Traditions des livres saints, pieuses allégories, symboles mystiques ou souvenirs profanes du roman, du fableau, de la chanson, tout se mêlait dans une constante et maligne opposition. Plus un texte semblait respectable et plus on aimait à le défigurer pour donner du relief à la drôlerie. Longtemps les liturgies bouffonnes avaient joui d'une grosse popularité. (Cf. *Fatrasie.*) Au XVe s., dans les *Sermons joyeux*, sorte de parades qui devaient servir d'amorce au public, sorte de levers de rideau avant la représentation des farces, on se plaisait à simuler les refrains des litanies pour débiter une foule de traits satiriques: on ne se gênait pas de tourner en plaisants jeux de mots les habitudes de la vie monacale, à l'aide même des formules du rituel. Sous apparence de prière publique le *Sermon des quatre vents*, par exemple, n'est pas autre chose qu'une revue satirique de toutes les professions, sans en respecter aucune. On n'y apportait d'ailleurs, aucune intention maligne de nuire à la foi elle-même; et ce n'était qu'amusements de l'imagination.

Il n'est guère de grand écrivain ancien ou moderne, qui ait échappé aux atteintes de la parodie. Virgile paya tribut à Scarron (*l'Enéide travestie*). Le *Cid* de Corneille devint le *Chapelain décoiffé* de Boileau. Le *Télémaque* de Fénelon passa par de singulières métamorphoses dans un certain vaudeville de M. Dumersan; et bien des noms classiques s'étonnèrent d'être accouplés le plus bizarrement du monde dans les *Odes funambulesques* de Théodore de Banville. La mode était, il n'y a pas longtemps, aux fables de la Fontaine revues et complétées avec moralité au rebours: ou encore c'était l'apologue simplement burlesque avec une gravité d'allures d'autant plus stricte. En voici une, par exemple, qui eut pour auteur M. Pothey:

> Un mari quelque peu volage,
> Le lendemain du mariage,
> Tua sa femme à son réveil.
> MORALITÉ
> La nuit porte conseil.

Quelquefois, la fable ne dédaignait pas d'aborder les hauteurs de l'histoire. Telle la suivante, aussi nette que concise:

> Pépin est mort depuis mille ans.
> MORALITÉ
> Quand on est mort, c'est pour longtemps.

Champcenez a parodié le *Songe d'Athalie*, Monbron, la *Henriade*, etc., etc.

La p., disait Victor Hugo, est un genre stérile. » Le célèbre poète se souvenait, sans doute, avec un peu d'humeur du travestissement d'*Hernani*, intitulé *Arnali ou la Contrainte par cor*. C'est là qu'au dernier acte Quasifol, *alias* dona Sol, regardant la nuit superbe, fait part de ses impressions à Hernani. Tout respire la vie, tout embaume, soupire-t-elle. C'est vrai, interrompt le héros:

> On croirait respirer les deux mains d'un [coiffeur.

Aujourd'hui l'opérette et les revues de fin d'année ont fourni à la p. dramatique un regain extraordinaire. A l'époque où Crémieux et Halévy, aidés d'Offenbach, donnèrent à l'opérette sa forme définitive, ce fut comme une rage d'universelle raillerie. La p. s'acharna sur toutes les vieilles croyances et fut suivie par le public avec un empressement inouï. On s'attaqua aux vieux enthousiasmes classiques (*Orphée aux Enfers, la Belle Hélène*), aux légendes saintes et héroïques (*Geneviève de Brabant, les Chevaliers de la Table Ronde*), à la poésie des contes d'enfance (*Barbe-Bleue*), aux préjugés du romantisme sur l'Espagne (*les Brigands*), au chauvinisme militaire (*la Grande Duchesse*), à toutes choses. Rien ne fut épargné. De même, dans nos revues à la mode, dans les chroniques de nos journaux, à la scène et dans le livre, c'est un perpétuel travestissement des hommes et des choses; c'est l'ironie sans fin, se moquant de tout, par système et par habitude.

Paroisse (la). Qualification que se donnait, au XVIIIe s., une société d'hommes de lettres et de beaux-esprits fréquentant chez Mme Doublet du Persan. (Voy. ce nom et les **Salons littéraires.**)

Paromologie. Fig. de rhét. par laquelle on feint de faire une concession dont on tire aussitôt avantage.

Paronomase (gr. παρονομασία). Rhét. Figure de diction, qui consiste à employer, dans une même phrase, des mots dont le son est à peu près semblable, mais dont le sens est différent. Il y a une p. dans chacune des deux phrases suivantes: *Ils donnent à la vanité ce que nous donnons à la vérité. Son âme se remplit d'erreurs et de terreurs.*

Paronomasie. Ressemblance entre des mots de différentes langues, qui peut marquer une origine commune.

Paronyme. Mot qui a du rapport avec un autre par son étymologie ou seulement par sa forme. *Abstraire* et *distraire, bailler* et *bâiller* sont des paronymes.

Paros (marbres de), appelés aussi Marbres d'Arundel ou d'Oxford, *Marmora Paria, Arundeliana, Oxoniensia,* Marbres antiques trouvés à Paros, au commencement du XVIIe s., rache-



tés par Thomas Petty pour le comte d'Arundel (voy. ce nom), et dont la partie la plus importante forme ce qu'on nomme la *Chronique de Paros*. C'est le plus précieux monument de la chronologie grecque; car, cette chronique retrace depuis l'an 1582 av. J.-C., époque de la fondation d'Athènes par Cécrops jusqu'à l'archontat d'Astyanax à Paros et de Diognète à Athènes, 264 ans av. J.-C.. les faits mémorables de l'histoire des Hellènes. Après la mort de Thomas Howard, son fils Henri Howard, comte d'Arundel. donna à l'université d'Oxford les curieuses tables, qui, depuis, furent désignés sous le nom de marbres d'Oxford. Déjà, l'archéologue Jean Selden s'était occupé de les déchiffrer et de les commenter; il en avait mis au jour la première édition. Après lui, plusieurs savants épigraphistes étudièrent ces marbres écrits, entre autres Scipion Maffei, Lenglet Dufresnoi, Playfair et Robinson. Prideaux et Chandler ont réédité l'ouvrage de Selden, avec de nombreuses additions et annotations.

Parrhasius (JEAN-PARISIS, dit *Aulus-Janus*), humaniste italien, né à Corenza, en 1470, m. en 1533; ingénieux annotateur de Plaute, de Cicéron, de Claudien.

Parsi. L'un des idiomes éraniens du moyen âge. Voy **Persanes** (langues).

Parsons (ROBERT), controversiste anglais, né à Nether-Stowey, en 1546, membre de la Société de Jésus; m. à Rome, en 1610. Il se jeta avec beaucoup de fougue dans les batailles de doctrines, et se montra l'un des plus vigoureux adversaires de l'Eglise anglicane. (*De Persecutione anglicana*, Rome, 1582, in-8°; *Treatise of the trce Conversions*, St-Omer, 1603-4, 3 v. in-8°.)

Parténopeus de Blois. Roman d'aventures de la fin du XII° s., l'une des plus belles œuvres du moyen âge français, et dont le sujet rappelle la fable grecque de Psyché, sauf que les rôles sont intervertis. Cf. **Pyramus.**

Parthenius, écrivain grec du Ier s. av. J.-C. Professeur de Virgile et ami de Gallus, pour lequel il avait rassemblé, comme autant de sujets propres à l'inspirer, une série d'histoires ou légendes grecques sur les *Infortunes amoureuses* (éd. pr. Comarius, Bâle, 1531.)

Particules. T. de gramm. Petites parties de discours, invariables et ordinairement d'une seule syllabe, telles que la plupart des prépositions, conjonctions et interjections. Les particules contribuent beaucoup à la force, à la délicatesse ou à l'agrément d'une langue et elles en font sentir le tour et la propriété. Par exemple, elles jouent un grand rôle dans les langues anciennes. Elles rendent la phrase périodique, unissent et enchaînent les diverses parties d'une pensée, enfin lient tout l'édifice de la composition.

Parture. Voy. **Jeu-parti.**

Paruta (PAUL), historien italien, né en 1540, à Venise, m. en 1598. Homme d'Etat, sénateur, historiographe, gouverneur de Brescia, il avait acquis dans la pratique des affaires cette expérience qui donna tant d'autorité aux ouvrages historiques et politiques. Il n'a manqué à P. que la chaleur et la concision du style pour prendre place au rang des grands écrivains. (*Storia di Venezia*, 1605, in-4°; *Discorsi politici*, 1599, in-4°.)

Parville (HENRI de), célèbre écrivain scientifique, né à Évreux en 1838. Il appartient à la littérature par les rares qualités de style, qui ont rendu attrayantes et lucides pour tous les lecteurs son œuvre ininterrompue de vulgarisation, dans les principaux journaux et revues de France, au *Moniteur universel*, au *Correspondant*, au *Journal des Débats* et au *Temps*.

Pascal (BLAISE), illustre écrivain français, savant, philosophe, né à Clermont-Ferrand, le 19 juin 1623, fils d'un premier président de la Cour des aides de Clermont, qui fit lui-même l'éducation de ses enfants, et qui, pour la terminer, vint s'établir à Paris; entré dans la solitude de Port-Royal, au commencement de 1655; m. à Paris, le 19 août 1662. « Il y avait un homme qui, à douze ans, avec des *barres* et des *ronds*, avait créé les mathématiques, qui, à seize, avait fait le plus savant traité des coniques qu'on



Pascal.

eût vu, depuis longtemps; qui, à dix-neuf, réduisit en machine une science qui existe tout entière dans l'entendement; qui, à vingt-trois, démontra les phénomènes de la pesanteur de l'air, et détruisit une des grandes erreurs de l'ancienne physique; qui, à cet âge où les autres hommes commencent à peine de naître, ayant achevé de parcourir le cercle des sciences humaines, s'aperçut de leur néant, et tourna toutes ses pensées vers la religion; qui,

depuis ce moment jusqu'à sa mort arrivée dans sa trente-troisième année, toujours infirme et souffrant, fixa la langue qu'ont parlé Bossuet et Racine, donna le modèle de la plus parfaite plaisanterie (les *Provinciales)* comme du raisonnement le plus fort (les *Pensées);* enfin, qui, dans le court intervalle de ses maux, résolut, en se privant de tous les secours, un des plus hauts problèmes de géométrie et jeta au hasard sur le papier des pensées qui tiennent autant de Dieu que de l'homme. Cet effrayant génie se nommait Blaise Pascal. » Ainsi Chateaubriand, en peu de mots, a donné l'expression complète et grande de la gloire du mathématicien, du savant, du penseur *(Pensées,* éd. Havet, 2 vol. in-8°; 3ᵉ éd., 1880; *Œuv. compl.,* collection des *Grands écrivains,* p. p. sous la direct. d'A. Regnier.) Quant à l'écrivain même, on lui accorde unanimement d'avoir su prendre, dans un style à la fois simple et brillant, tous les tons de l'éloquence et d'en avoir donné le modèle.

Paskowski (Martin), poète polonais du xviiᵉ s. On mentionne, sous son nom, un assez curieux poème, accompagné d'annotations historiques et d'un lexique turc, sur une guerre entre Turcs, Tartares et Cosaques. (Cracovie, 1626.)

Pasquariello. Un des noms du type comique de Scaramouche.

Pasquier (Étienne), jurisconsulte et écrivain français, né à Paris, en 1529, m. en 1615. Avocat d'abord, puis avocat général de la Chambre des Comptes, il mêla les affaires, l'érudition et la poésie. Ses vers sont des badinages amoureux ou des compositions de société sur les sujets les plus frivoles. Il prit part, avec tant d'autres graves magistrats et sévères politiques, au recueil intitulé : la *Puce des grands jours de Poitiers.* Mais, comme les épigrammes latines qu'il se plut à façonner dans le goût de Catulle, d'Ovide et de Martial, ce n'étaient là qu'amusements de sa plume. P. employa plus utilement ses facultés. Il mérite de compter parmi ceux qui ont glorieusement préparé la réforme de l'éloquence judiciaire avant les Le Maistre et les Patru. Le *Discours* de Pasquier contre les Jésuites, un pamphlet virulent quant à l'inspiration, est, au point de vue littéraire, un des rares monuments de cette éloquence, au xviᵉ s. A travers ses occupations d'avocat et ses travaux de jurisconsulte (voy. l'*Interprétation des Institutes de Justinien,* éditée seulement en 1847), il ne cessa de composer et de publier des ouvrages, tels que ses fameuses *Recherches de France,* qui l'ont mis, avec ses *Lettres,* au rang des écrivains les plus marquants. E. P. n'a pas laissé moins de deux mille pages in-folio; à les parcourir, on y recueillerait une foule d'expressions pittoresques et imagées, de tournures gracieuses prêtant un charme inattendu à des sujets graves, d'idiotismes curieux et souvent précieux. (V. le *Glossaire,* dont L. Feugère a fait suivre son édit. des *Œuvres choisies* d'E. Pasquier.)

Pasquier (Étienne-Denis, baron, puis duc), homme d'Etat de la famille du précédent, membre de l'Académie, né à Paris, en 1767, m. en 1862. Garde des sceaux et pair de France sous la Restauration, créé duc par Louis-Philippe, qui rétablit en sa faveur la dignité de chancelier de France; conseiller d'Etat, puis préfet de police sous l'Empire; il était bien placé pour juger des hommes et des événements. On reconnait en ses *Mémoires* (2 vol. in-8°, Paris, 1893) le témoin peut-être le mieux informé et le plus judicieux de la première moitié du xixᵉ s.

Pasquin. Nom donné au torse d'une statue antique de guerrier qu'on voyait à Rome sur une petite place, près du palais des Orsini. Depuis le xvᵉ s., le peuple avait pris l'habitude d'attacher au socle de ce buste des épigrammes, des pamphlets, de plaisantes questions, des brocards où n'était ménagé personne, et tout ce que pouvait fournir l'actualité satirique. Une autre statue placée en face et appelée Marforio servait à Pasquin d'interlocuteur; les placards se correspondaient parfois jusqu'à former de véritables dialogues.

C'est aussi le nom d'un de ces valets de théâtre, au cerveau toujours en travail de fourberies, de ces héros de la grande et de la petite livrée qui égayaient autrefois la scène de leurs mauvais tours. Le dit personnage a été mis en scène par Baron, Regnard et Destouches.

Pasquinades ou **Passequilles** (ital., *pasquillo).* Les placards satiriques qui étaient attachés à la statue de Pasquin; et, par ext., des écrits de ce genre, des *pasquins.* On en composa plusieurs recueils. *(Pasquillus,* Rome, 1510, in-4° etc.)

Au théâtre surtout, la même qualification a été donnée à certaines plaisanteries d'un caractère trivial, à des lazzis d'un goût douteux sans doute, remarque un critique moderne, parce que les excellents comiques de la Comédie-française, qui ne reculaient pas toujours pour exciter la gaieté des spectateurs devant des effets de ce genre, se les permettaient particulièrement dans le personnage et sous la casaque classique de Pasquin.

Passerat (Jean), poète et humaniste français, né en 1534, à Troyes, professeur d'éloquence et de poésie latine au Collège royal; m. en 1602. Parmi les écrivains qui ont rimé les vers de la *Satire Ménippée,* nul n'affectait moins d'ambitieuses visées. Il se contenta de

chanter en riant. Ce poète champenois était, pourtant, un très grand docteur. Tout plein d'érudition classique (v. ses *Præfationes et orationes,* 1606, ses *Kalendæ januariæ et varia quædam poemata,* 1597), successeur de Ramus au Collège de France, il garda jusqu'à la mort, même quand il eut perdu la vue, une humeur enjouée et charmante. Excitée par le patriotisme, mise en mouvement par les folies de la Ligue, la verve de P. a contribué à venger la France et la raison. Chansons, sonnets, odes, épitaphes, épigrammes sont également pour lui des rimes faciles; il y met le *je ne sais quoi* de court, de vif, de hardi, que Fénelon regrettait au XVIIe s. Il s'est joué avec toute la grâce de La Fontaine dans la *Métamorphose d'un vieillard en oiseau. (Recueil d'œuv. poét.,* Paris, 1606, 2 vol. in-8°.). — CH. G.

Passi (GIUSEPPE), ou DEL PASSO' littérateur italien, né à Ravenne, en 1569; religieux chez les Camaldules; m. en 1620. Soumis à l'influence du célibat monastique, il traita avec beaucoup de rigueur, dans son poème souvent réimprimé : *I Difetti donneschi* (Venise, 1591), des travers de la femme et des inconvénients que présente le mariage pour le bonheur de la vie comme pour l'indépendance de la pensée.

Passion du Christ. Poème, roman de la fin du Xe s., dont certains traits sont empruntés à l'*Evangile* apocryphe de Nicodème. Il est en strophes de quatre vers octosyllabiques, assonant deux par deux, et appartient à un dialecte qui mêle les formes de la langue d'oïl et celle de la langue d'oc.

Passionei (le cardinal DOMENICO), antiquaire italien, né en 1682, à Fossombrone, dans le duché d'Urbin; conservateur de la bibliothèque du Vatican; membre associé de l'Institut de France; m. en 1761. Des pièces diplomatiques, des lettres, une oraison funèbre du prince Eugène (1737, in-4°), ne seraient que de faibles titres au souvenir de ses compatriotes, s'il ne leur avait laissé, en outre, un riche musée d'antiquités.

Passow (FRÉDÉRIC), philologue allemand, né en 1786, à Ludwigslut, professeur de littérature ancienne au gymnase de Weimar et à l'Université de Breslau; m. en 1833. Ses travaux d'éditions (de Perse, Longus, Musée, Nonnus, Denys, Périégète, Parthénius), de critique, de lexicographie, relatifs aux lettres anciennes, surtout son magistral *Dictionnaire grec* (1re éd. Leipzig, 1819-24) ont consacré sa réputation universitaire.

Passy (FRÉDÉRIC), homme politique et économiste français, né en 1822; député; membre de l'Institut; président d'honneur ou de fait d'un grand nombre d'associations, visant diversement à l'amélioration de la condition humaine par le travail, l'instruction et la paix.

Pasteur (LOUIS), illustre savant français, né à Dôle, en 1822; reçu en 1867 à l'Académie des sciences, et en 1882 à l'Académie française; grand-croix de la Légion d'honneur; honoré de toutes les distinctions européennes et d'une rente nationale votée par les Chambres, pour ses nombreuses découvertes en faveur de l'humanité; m. en 1895. Les admirables expériences par lesquelles on l'a vu atteindre jusqu'aux confins de l'infini, et pénétrer dans ces abîmes de l'être où naît la vie; ses merveilleuses études sur l'origine des infiniment petits ont consacré l'impérissable gloire du savant, en même temps que ses doctrines spiritualistes ont honoré l'homme de raison, le philosophe. Les mérites d'une forme irréprochablement précise et lucide lui donnent place, enfin, parmi les bons écrivains scientifiques. (Les *Microbes,* 1878, avec Tyndall, etc.). P. est mort couvert de gloire en 1896.

Pastiche (de l'italien *pasticcio,* pâté). Ouvrage où l'on a imité, soit sérieusement et par une servile adaptation, soit par amusement littéraire, et en guise de parodie, les idées, le style de quelque écrivain célèbre et jusqu'aux formes et aux contours de ses phrases.

Pastorale. Ouvrage en prose, récit ou dialogue (et le genre lui-même), où les personnages mis en scène sont des bergers, des gens de la campagne, et dont les tableaux ont pour cadre l'éternelle histoire de l'homme en pleine nature, — une histoire que négligent les annalistes mais que racontent avec amour les poètes. — Le goût invincible que notre âme a pour les images de candeur et de naïveté, même toutes conventionnelles, qui font le charme de l'églogue, a soutenu la p. dans les époques les plus diverses et sous les formes les plus variées. La Bible nous offre d'abord la gracieuse églogue de Ruth et Booz. Nulle part, les détails de la vie rurale n'ont autant de charme peut-être, nulle part le génie de l'homme ne les a rattachés à un fond d'un intérêt plus tendre. Chez les Grecs, les philosophes ont donné la main aux poètes pour vanter les travaux champêtres. Longtemps après la venue d'Hésiode, Théocrite a illustré le genre bucolique. C'est le modèle qui n'a jamais été dépassé. Il a des tableaux d'une grâce et d'un prix infinis. La plus célèbre, la plus longue des pièces de Méléagre est une idylle sur le printemps. Les images en sont restées toutes neuves sur un thème, pourtant, bien vieux. Que dire de Virgile qu'on n'ait mille fois exprimé ? Si l'églogue doit l'existence au poète de la Sicile, c'est au poète latin qu'elle est redevable de ses dernières perfections. — Au milieu des époques les plus troublées ou les plus perverties, l'amour ingénu fleurit avec autant de sérénité qu'en plein âge d'or. Que de guerres et de désordres agitèrent le XVIe s! C'est alors, cependant, que le goût de la pastorale (la pastorale dramatique) se répand en Italie, en Espagne, au Portugal, en Angleterre et en France.

Guarini, le Tasse, Sannazar, Vida, Montemayor, Cervantès, Bernard Ribeira, Ferreira, Sada Miranda, Diego Bernardes, Spencer et Sidney rivalisent de talent à célébrer les ombrages, les fleurs, les fontaines, la verdure, les jeux aimables et naïfs. « L'histoire, dit Saint-Marc Girardin, est livrée à l'emportement et à la fureur des passions humaines ; la poésie s'enivre de la paix et de l'innocence des champs ; et, tandis que le sang coule de toutes parts dans les guerres civiles ou sous la hache du bourreau, le lait et le miel coulent dans En ce temps-là, néanmoins, la littérature respire je ne sais quelle odeur pastorale qui fait mal en songeant combien elle est près de l'odeur du sang. »

« Heureux, s'écrie Alphius dans Horace, heureux qui laboure le champ qu'ont labouré ses pères, qui tantôt rattache ses vignes aux peupliers et tantôt, couché sur le penchant de la colline, voit ses bœufs errer dans la vallée! » Voilà bien, en effet, les félicités champêtres, telles que les entrevirent les poètes et les paysagistes. A la vérité, l'idylle qui s'épanouit



Une pastorale biblique
David gardant son troupeau en jouant de la harpe; près de lui la Mélodie inspire ses chants. Miniature d'un ms. du IXe ou du Xe siècle.

les ruisseaux de l'idylle. » L'*Astrée* représente, au commencement du XVIIe s., avant Racan et Segrais, cette manie champêtre. Le XVIIIe s., à son tour, mit les pastorales de Gessner à côté des romans de Crébillon fils, la froide innocence à côté du vice le plus raffiné et la campagne à côté du boudoir. « Pendant la Révolution française, quelle oppression de la vertu! quelle apothéose du crime! dans les livres, on ne la trouve guère aux champs. Les Endymion et les Estelle de la pastorale se ressemblent peu dans les bergers et les bergères de la réalité. Celles-ci ont autre chose à faire que de conduire languissamment avec la houlette enrubannée des moutons blancs comme la neige ; il faut qu'elles mettent la main aux travaux du labour comme à ceux de l'étable : il faut qu'elles

s'exténuent à gerber, à faner, battre le blé sur l'aire par les plus fortes ardeurs de la canicule. Aussi, nos romanciers contemporains se sont-ils attachés à représenter sous des couleurs plus fidèles les aspects de la vie rurale. Mais, comme cette existence, à côté de ses tristesses, garde une source éternelle d'émotions franches et salubres, ils ont trouvé là encore le sujet de bien des fictions aimables et rafraîchissantes. (Telles, la *Mionnette*, *Madame Claude*, la *Mare au Diable*, la *Petite Fadette*). Quoi de plus charmant que les douces paysanneries de George Sand, ou plus près de nous, que les *Pastorales* norwégiennes de Biornson? Un goût très vif nous pousse vers l'agreste, vers le primitif : nous avons tout un art nouveau adonné aux choses de la rusticité. Il semble qu'en cherchant le drame, l'idylle, l'amour au village, on veuille, pour ainsi dire, retourner à la source des sentiments humains absorbés et dénaturés par notre civilisation.

Pastoret (AMÉDÉE-DAVID, marquis de), littérateur français, fils du précédent, né à Paris, en 1791, sénateur sous l'Empire, membre de l'Académie des Beaux-Arts; m. en 1857. Il effleura, sans y laisser d'empreinte bien personnelle, la poésie, le roman, l'histoire. (*Hist. de la chute de l'Empire grec*, 1829, in-8°.)

Pastourelle. L'une des anciennes formes de la poésie lyrique au moyen âge; sorte de chanson. Le Nord et le Midi, les trouvères (Jean Bodel, Adam de la Halle, Moniot, Froissart, etc.) et les troubadours (Giraud-Riquier, Jean Estève de Béziers, etc.) s'y complaisent également et avec un même succès. Le cadre de ce genre naïf, gracieux, mais bien ouvert aux banalités, aux continuelles redites, est, naturellement, la campagne; le printemps et les sentiers fleuris, les jeux des bergers, les attraits des bergères, les doux propos des chevaliers ou des pastoures en sont les thèmes habituels. (Voy. Karl Bartsch, *Romances et pastourelles*.)

Patandjali, philosophe et grammairien indien, appartenant, présumablement, au VIᵉ s. av. notre ère. Fondateur d'une école mystique, sa doctrine exposée dans le *Yoga-Soûtra* paraît avoir servi de point de départ à celles du *Bhagavad-Gita* (supériorité de la contemplation sur l'action) et du grand réformateur Bouddha.

Patavinité (lat. *Patavium*, Padoue). Littérat. lat. — Latinité incorrecte, particulière aux habitants de Padoue et qu'on a reprochée à Tite-Live. Signorius croit que cette patavinité regardait seulement l'orthographe de différents mots où Tite-Live employait une lettre pour une autre, à la mode de son pays, écrivant *sibe* et *quase*, pour *sibi* et *quasi*. Quelques-uns pensent qu'elle consistait en de certaines redondances auxquelles on reconnaissait les étrangers.

Pater (WALTER), essayiste anglais, né en 1839, m. en 1894. C'est un styliste de valeur, un écrivain d'une telle perfection qu'elle touche au raffinement et à l'excès. Lorsqu'une époque lui est sympathique, il excelle à en restituer l'esprit, l'art et les mœurs à l'aide du roman philosophique: ainsi a-t-il fait pour la Rome de Marc-Aurèle dans *Marcus l'épicurien*. Son volume intitulé: la *Renaissance, études d'art et de poésie* est aussi des plus remarquables.

Pathelin (LA FARCE de), La meilleure comédie qu'ait produite le moyen âge, imitée et latinisée par Reuchlin en 1497; rajeunie, c'est-à-dire plutôt affaiblie qu'améliorée au XVIIIᵉ s. par Brueys et Palaprat; publiée en 1854 sous sa forme primitive par Génin et reportée à la Comédie-Française, en 1872, par une ingénieuse adaptation d'Édouard Fournier. On ne connaît ni le berceau, ni l'auteur, ni la date de cette création très populaire autrefois et dont on n'a pas cessé d'admirer, depuis, la franchise de style et d'allure. Elle appartient, telle que nous la connaissons, au XVᵉ s. Le *Pathelin* est vif, enjoué, exempt de longueurs et de hors-d'œuvre; chaque trait y révèle un auteur vraiment doué du génie comique. L'avocat décrié leurrant de belles paroles son voisin le marchand Guillaume Joceaulme, pour se faire livrer du drap à crédit; puis, au moment de payer, feignant une maladie, délirant, répondant aux réclamations de Guillaume par des propos décousus et par des chansons; le berger Thibaut Agnelet volant le drapier, son patron, et trouvant Pathelin prêt à plaider pour lui contre leur commun créancier; et notre homme pris à son tour dans ses propres filets, voyant tourner contre lui la ruse qu'il a suggérée à son fripon de client: ces plaisantes scènes sont restées dans toutes les mémoires.

Un *Nouveau Pathelin* fut composé vers 1474, à l'imitation du premier. Les *Enfants Sans-Souci* le représentèrent avec une vogue prodigieuse. On ajouta encore aux deux farces une espèce d'épilogue moral: le *Testament de Pathelin*, qui mérite aussi d'être étudié, à titre d'appendice ou de conclusion.

Pathos. Dans l'ancienne rhétorique, mouvements, figures propres à toucher fortement l'âme des auditeurs.

Auj., Chaleur, emphase affectée et déplacée dans un discours, dans un ouvrage littéraire.

Patin (GUI), médecin et épistolographe français, né en 1602, à Houdan, m. en 1672. Son nom a survécu par des pages qui n'avaient d'autre destination que les échanges de l'intimité, par des *Lettres* adressées, d'ordinaire, à des médecins comme lui. (Éd. Réveillé-Parise, 1846, 3 vol. in-8°.) Partial et entier de nature aussi bien que d'éducation, très prévenu contre les découvertes anatomiques, physiologiques et thérapeutiques de son temps, féru de la tradition galienne et hippocratique et ne voulant rien admettre qui n'en découlât; mais, portant en contraste avec cette humeur *réactionnaire*, un esprit vif, prompt, pénétrant, ouvert sur une foule de points; fécond et pittoresque, amusant conteur, « journaliste instruit, varié, enjoué, narquois » et subtil raisonneur, c'est un des types les plus originaux du moment. Sans doute, les *Lettres de Gui Patin* ne doivent être consultées qu'avec précaution pour les choses elles-mêmes. Des informa-

tions légèrement acceptées ou des préoccupations personnelles lui faisaient croire mille choses qui n'étaient pas. On n'en goûte pas moins à le lire un singulier intérêt. C'est une plume vigoureuse, spirituelle, mordante et incisive qui discourt à l'aise sur une infinité de sujets. Son style est plus vif et plus énergique, moins correct et moins fin que celui du grand épistolier Voltaire.

Patin (CHARLES), fils du précédent, médecin et érudit français, né en 1633 à Paris; pendant de longues années établi à Padoue; m. en 1793. Il s'est fait une réputation de savant numismate. (*Introd. à l'hist. par la connaiss. des médailles,* Paris, 1665, in-12; *Imperatorum romanorum numismata,* Strasbourg, 1671, in-fol., etc.)

Sa femme, née MADELEINE **Homanet** [1640-1682] et ses deux filles CATHERINE et CHARLOTTE furent, comme lui, membres de l'Académie des *Ricovrati;* les deux dernières publièrent en latin des dissertations érudites.

Patin (HENRI-GUILLAUME), littérateur, membre et secrétaire perpétuel de l'Académie française, né et m. à Paris, 1793-1876. Disciple de Villemain il acheva de faire triompher la critique historique par son magnifique travail sur la tragédie grecque. (1841-1843, 3 vol., nouv. éd., 4 vol.) Puis, Rome enleva à la Grèce ce critique érudit et délicat. Nommé en 1832, professeur de poésie latine à la Faculté des lettres, il fit ce cours sans interruption pendant 33 ans; et de ce long enseignement, il est résulté, outre des traductions de Lucrèce et d'Horace, d'excellentes études consacrées aux poètes latins.

Patmore (COVENTRY), poète anglais, né en 1823, fils d'un écrivain distingué, qu'il surpassa; m. en 1896. Son œuvre capitale, composée de 1852 à 1854, parut sous ce titre d'ensemble: l'*Ange dans la maison.* Sur un thème presque invariable l'amour, amour idéal et divin, amour terrestre, humain, passionné, on l'y voit flotter constamment entre le sensualisme et le mysticisme. Doué d'une délicate imagination qui percevait les harmonies les plus lointaines et les plus subtiles, il manquait un peu de vigueur et ne donnait pas assez de corps à cette finesse.

Patois (bas lat. *patriensis,* homme du pays, indigène). Parler provincial qui, étant jadis un dialecte, a cessé d'être littérairement cultivé et qui n'est plus en usage que pour la conversation parmi les gens de la province, et particulièrement parmi les paysans et les ouvriers.

Les dialectes grecs étaient autant de langages parfaits, chacun dans leur genre; chacun aussi avait eu un rôle littéraire, aux belles époques de la culture hellénique. On ne saurait donc les assimiler à des patois. Au contraire, dans la latinité, les formes particulières ou locales restaient le plus souvent le parler exclusif du peuple ou des gens de campagne. A côté du latin écrit coexistait un latin vulgaire à l'usage des paysans et des soldats; et c'est celui-là, qui, transporté dans les Gaules par les légions de César ou rapporté par les Barbares à la suite de leurs invasions et plus ou moins mêlé d'éléments étrangers; c'est ce latin inférieur qui donna naissance aux langues romanes. Il en sortit une foule de dialectes et de patois, dans une grande partie de l'Europe.

Tout pays a ses parlers populaires. L'Allemagne, entre autres, a presque autant de dialectes ou de patois que de divisions territoriales. Ces variétés dialectales sont appelées à s'anéantir progressivement dans le travail d'unification des langues, qu'accélèrent de jour en jour les communications toujours plus rapides des extrémités avec le centre, des provinces ou des départements avec les capitales. Voilà pourquoi tant d'érudits s'empressent maintenant d'en recueillir les vestiges avant qu'ils ne disparaissent. Les patois, comme source d'étymologie, comme documents du passé, sont, en effet, dignes d'étude au même titre que les ruines et les vieilles poésies. Ils ont leur importance philologique; car il importe, à chaque instant, d'y revenir, quand il s'agit d'établir entre la langue du moyen âge et la langue moderne un raccord authentique. Par exemple, en France, que de vocables du temps des chansons de geste dont on n'aurait jamais voulu voir l'usage se périmer et dont il ne reste plus de traces vivantes que dans les idiomes rustiques! Singulier phénomène de conservation, qui permet de retrouver chez des paysans demeurés dans un long éloignement des grandes voies de communication, le parler des trouvères et des *fableors,* celui de Joinville et de Froissart! (Aujourd'hui tous ceux qui s'occupent de linguistique savent que les patois ont une grammaire presque aussi régulière, une terminologie aussi homogène, parfois une syntaxe aussi arrêtée que les langues savantes.) Ils ont leur valeur historique: car l'étude des dialectes révèle des migrations sur lesquelles l'histoire se tait. Ils ont leur intérêt spécial et régional; car les gazettes juridiques, les comptes-rendus des sociétés de province, les récits des exploitations agricoles, foisonnent de mots qu'il est utile d'enregistrer et nécessaire de faire comprendre. Enfin, ils ont, en propre, leur intérêt moral et intellectuel; car le peuple des campagnes a gardé ses traditions naïves, ses productions de terroir, ses contes, chansons, légendes, cantiques et noëls, récits des *veillées,* imaginations de toutes sortes, que l'on aime à recueillir avec une sorte de piété patriotique.

Patrat (JOSEPH), auteur dramatique français, né en 1732 à Arles, m. en 1801. On se plut à quelques-unes de ses comédies (le *Fou raisonnable,* 1783; les *Méprises par ressemblance,* 1786), d'où se dégage une gaieté vive et naturelle.

Patristique. Science qui a pour objet la connaissance de la doctrine des Pères de l'Eglise, de leur vie, de leurs ouvrages.

Syn. **Patrologie.**

Patrix (PIERRE), poète français, né en 1583, à Caen, premier maréchal-des-logis de Gaston, duc d'Orléans; m. en 1671. Sur le déclin de sa vie, pénétré de religion et de mélancolie (la *Miséri-*



corde de Dieu sur la conduite d'un pécheur pénitent, Blois, 1660, in-12), il ne laissa rien subsister de ses vers de jeunesse.

Patrologie. La connaissance approfondie des Pères de l'Eglise, de leur existence et de leurs doctrines. Cette dénomination a un sens plus étendu que celle de *patristique* réservée spécialement à la pure doctrine. Bien que les Pères de l'Eglise aient toujours été en honneur, la patrologie est une science de création nouvelle. Elle met à contribution toutes les ressources de la critique moderne pour établir l'autorité des Docteurs, pour fixer les interprétations de leurs textes ou pour les faire connaître séparément, en leurs différents caractères, et pour marquer exactement l'usage que l'on peut tirer de leurs écrits, soit au point de vue de la morale, soit au point de vue de la dogmatique. (V. les différentes collect. de *patrologie grecque, latine* et *syriaque*.)

Patru (Olivier), avocat et littérateur français, né en 1604, à Paris, reçu en 1640 à l'Académie où le discours qu'il prononça a fait tradition, m. en 1681. L'un des restaurateurs du barreau français, il se piquait de concilier Thémis avec les Muses. On recueillit de son vivant ses plaidoyers, ses factums, ses remarques, ses opuscules; pour en grossir le volume il y laissa insérer jusqu'à des placets et des épitaphes très médiocres. Il a plutôt passé pour un critique judicieux et sévère que pour un homme de lettres distingué. L'influence de ses avis et de sa direction sur le perfectionnement de la langue lui valut, au XVIIe s., le titre de Quintilien français.

Paul (saint), apôtre du christianisme, né à Tarse, en Cilicie, l'an 10 ou 12 de notre ère; martyrisé à Rome, en 66, suivant une tradition qu'on a contestée. Quand il s'appelait de son premier nom Saül, rien ne le distinguait des autres Juifs sinon son ardente inimitié contre la religion naissante. Tout à coup converti par une vision à la foi nouvelle, quand il allait pour la combattre sur le chemin de Damas, il en devint, à travers des dangers de toute sorte, malgré les fatigues, les labeurs, les persécutions et le dénuement, le plus ardent propagateur. Les principaux théâtres de son infatigable apostolat furent: Damas, Jérusalem, Césarée, Antioche, l'île de Chypre, Lystres et diverses provinces de l'Asie Mineure, la Macédoine et la Grèce, surtout Corinthe dont il fit la métropole de la province d'Achaïe. Avec son élocution simple et rude, sa mine chétive, son accent étranger, son dédain de la rhétorique, il parla devant l'Aréopage d'Athènes, il porta la voix dans la patrie des philosophes et des orateurs; mais cette simplicité même, qu'animait une sorte d'entraînement surnaturel, il la rendit toute puissante. Il nous reste de l'« Apôtre des Gentils » quatorze épîtres écrites en grec, dont neuf sont adressées à sept églises: une aux Romains, deux aux Corinthiens, une aux Galates, une aux Ephésiens, une aux Philippiens, une aux Colossiens, deux aux Thessaloniciens. Quatre sont adressées à ses disciples: deux à Timothée, une à Tite, une à Philémon. La quatorzième est aux Hébreux.



Saint Paul, d'après une peinture de Flandrin.

Ces épîtres de s. Paul, ses voyages, sa doctrine, son double rôle en face de l'Église de Jérusalem et à l'égard des Gentils, ses dissidences avec s. Pierre, et jusqu'à des lettres apocryphes à Sénèque portées sous son nom, ont donné lieu à une multitude de commentaires et d'exégèses.

Paul Diacre (Paul **Warnefried**, dit), historien et poète latin du VIIIe s., né dans le Frioul en 740; moine au couvent du Mont-Cassin; revêtu de différentes charges à la cour de Didier, roi des Lombards; accrédité pendant six ans à la cour de Charlemagne; m. en 801. Continuateur d'Eutrope, il s'occupa aussi d'études littéraires et théologiques. Qu'il écrive les Annales de Metz, la vie de s. Grégoire le Grand, l'histoire des Lombards, ou des épitaphes et des fables, à l'imitation d'Alcuin, il nous paraît encore l'une des figures les plus intéressantes de son époque.

Paulianistes. Membres d'une secte fondée au IIIe s. par Paul de Samosate, lequel distinguait deux personnes en Jésus-Christ, le Christ et le Verbe.

Paulin (saint), *Meropius Pontius Anicius Paulinus,* écrivain et poète latin, né en 353 à Bordeaux, m. en 431 à Nôle, où il fut évêque. L'onction touchante

de ses écrits, l'extrême intérêt de sa correspondance avec Ausone et Sulpice Sévère comme avec les personnages les plus glorieux de l'Église du IVe s., donnent à cette figure une originalité particulière. Ses poésies sont les premières, après les hymnes d'Ambroise, qui aient fait parler à la muse latine, avec grâce, avec élégance, le langage chrétien. Dungal les appelle « une guirlande de fleurs, roses et lis, entre lesquelles on ne saurait choisir ». (Voy. éd. Lebrun, 1685, in-4°.)

Paulin (JEAN-BAPTISTE **Werdin**, dit le P.), orientaliste et missionnaire allemand, de l'ordre des Carmes déchaussés, né en 1748, à Hof, en Autriche; m. en 1806. L'un des premiers défricheurs des études indo-européennes. *(De Antiquitate et affinitate linguae zendicæ, sanscritanæ et germanicæ,* Padoue, 1799, in-4°.)

Paulin le Pénitent, poète latin, petit-fils d'Ausone, né en 376 à Pella, en Macédoine. Malgré l'incorrection de la forme, son autobiographie poétique: *Eucharisticon de Vita sua* (Append. de la *Biblioth. des Pères,* Paris, 1579, in-fol.) intéresse les lettrés pour les détails de mœurs qu'elle renferme sur cette époque de luttes et de contrastes violents entre la civilisation et la barbarie.

Paulin de Périgueux, *Paulinus Petrocorius* ou *Petricordius,* poète latin du Ve s.; hagiographe de saint Martin *(Vita s. Martini,* éd. Daumius, Leipzig, 1686, in-8°; collect. Panckoucke, 1849); versificateur élégant pour cette époque de ténèbres, où si peu de voix éloquentes rompaient le silence général des lettres.

Paulmier de Grentemesnil (JACQUES), lat. *Palmerius,* né en 1587 dans le pays d'Auge, en Normandie, m. en 1670. Versificateur et polyglotte très érudit, il employa ses loisirs, tantôt à façonner des vers en grec, en latin, en français, en espagnol et en italien, tantôt à disserter savamment sur la Grèce antique. *(Græcia antiquæ descriptio,* Leyde, 1678, in-4°.)

Paulus (EBERHARD-GOTTLOB), théologien, orientaliste et publiciste allemand, né près de Stuttgart, en 1761, m. en 1850. Chef de l'école nationaliste allemande, il fortifiait des ressources d'une grande érudition l'indépendance de son esprit. En dehors de ses travaux d'exégèse biblique, on a de lui une intéressante autobiographie. *(Skizzen aus meiner Bildungs und Lebensgeschichte,* 1839.)

Paulus (PETERS), publiciste et homme d'Etat hollandais, né à Axel, en 1754; m. en 1796. Fervent patriote, il présida, en 1795, l'assemblée qui abolit le stathoudhérat, bien qu'il eût fait, précédemment, l'apologie de cette institution. *(Apol. du stathoudérat,* 1773, 1778.)

Pausanias, historien et géographe grec du IIe s. av. J.-C. Originaire de Cappadoce ou de Phrygie; il voyagea en Grèce, en Italie, en Asie Mineure et en Egypte, et vint se fixer à Rome, vers l'an 70. Il a laissé un des livres les plus curieux de la science antique: son *Itinéraire de la Grèce* (éd. princ., Venise, 1516, in-fol.; rééd. et trad. nombr.). On y trouve une foule de légendes locales recueillies par l'auteur dans les temples; les monuments de l'art y sont décrits avec soin. Néanmoins, le jugement de P. manque de critique; son style, souvent difficile et prétentieux, est calqué sur le modèle de Hégésias.

Pauthier (GUILLAUME), orientaliste français, né à Besançon, en 1801, m. en 1873. D'abord sanscritiste, puis sinologue, éditeur et commentateur de Marco-Polo, le fameux voyageur vénitien, auteur d'une excellente *Histoire de la Chine,* il attacha principalement son nom à la reproduction en français des *Livres sacrés de l'Orient,* comprenant le Chou-Khing, les Sse-Chou, les Lois de Manou et le Coran. Orientaliste peu pénétrant, mais d'un savoir étendu, il est le premier qui se soit occupé sérieusement du bouddhisme, c'est-à-dire avant Burnouf, quand cette religion n'avait encore été l'objet que « de rapprochements hasardés ou de conjectures téméraires. »

Pavillon (ÉTIENNE), poète français, né en 1632, à Paris; pendant quelques années, avocat général au parlement de Metz; m. en 1705. Des vers écrits avec naturel *(Poésies,* La Haye, 1547, in-12), lui suffirent pour entrer à l'Académie, sinon pour se survivre.

Payn (JAMES), romancier anglais, né en 1830, à Cheltenham, m. en 1898; directeur de revues. Auteur de *Par procuration;* écrivain naturel et vigoureux; connaissant les caractères et capable, à l'occasion, d'une intrigue ingénieusement conduite.

Payne (THOMAS), publiciste anglais, né en 1737, m. en 1809. Poursuivi en Angleterre, pour son pamphlet des *Droits de l'homme* (1791) il dut se réfugier en France, puis dans les Etats-Unis.

Pazend. Dialecte parsi, qui, fut après le pehlvi, la langue usuelle à la fin de la dynastie sassanide et qui se rapproche beaucoup du perse.

Péan ou **Pæan.** Hymne que les Grecs, et les Romains, à l'imitation des Grecs, chantaient en l'honneur d'Apollon. Le cri *d'ié*

Péan! en était le refrain, l'accompagnement habituel. On chantait des péans, dit Otfried Müller, quand on espérait avec l'aide du dieu vaincre quelque grand danger imminent, ou bien, par reconnaissance envers lui, quand on s'en croyait réellement délivré.

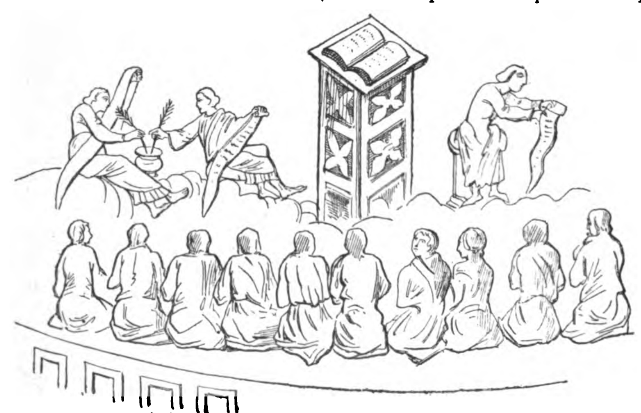
Pecock (Réginald), controversiste anglais du xve s., évêque de Chichester. Compromis dans des querelles de sectes, il se vit privé de son siège épiscopal et condamné à une clôture perpétuelle. (Le *Represseur d'un blâme excessif du clergé,* [*Repressor,* etc.,] 1449; rééd. 1863.)

Pécontal (Jean, dit Siméon), poète français, né en 1793, m. en 1857. En 1866, l'Académie française lui décerna un de ses prix Montyon pour un poème de forme encyclopédique, la *Divine Odyssée.* Le principal mérite de P. est d'avoir naturalisé dans notre littérature la légende en vers *(Ballades et légendes,* 1847), dont les littératures étrangères offraient tant de modèles que nous n'avions pas su imiter.

Pédagogie. L'instruction, l'éducation des enfants, et tout ce qui s'y rapporte, théories ou pratiques.

Le domaine de cette science, encore imparfaitement déterminée, est très étendu. Il n'est pas de grand législateur ni de grand philosophe politique qui ne s'en soit préoccupé. On a pu justement remarquer que dans les doctrines, dans les pratiques de l'enseignement, on est toujours sûr de retrouver l'empreinte des idées du temps et du milieu social. Ainsi, sous le régime absolu des théocraties de l'Orient l'éducation est ramenée violemment à la seule autorité du sacerdoce; c'est l'esclavage physique et moral des individus. La pédagogie grecque et romaine avait surtout en vue l'éducation physique: elle formait le citoyen plutôt que l'homme. Le christianisme enfin relève les âmes et rend à l'homme sa liberté morale. L'autorité intellectuelle de l'Église a remplacé la domination de l'État. Mais ce pouvoir deviendra exclusif, à son tour, et restreint, forcément comme tout ce qui est exclusif. Les études seront renfermées dans le cercle rigide de la *scolastique,* philosophie scolaire qui a pris naissance au fond des écoles abbatiales et épiscopales. Les sept arts libéraux rempliront seuls le programme de l'enseignement, d'où seront éliminées les sciences naturelles.

La discipline scolaire du moyen âge était dure. Si l'on descendait des hautes Facultés d'alors dans les classes enfantines, presque toujours le pédagogue apparaissait là sous des dehors terrifiants. Les écoles étaient des chambres de supplice où « l'on n'oyait que cris ». Ce fut l'honneur des érudits du xvie s. d'avoir eu pitié de l'enfance et aussi d'en avoir compris la poésie. A côté des Erasme, des Rabelais, des Montaigne, des Charron, la Compagnie de Jésus coopéra, dans une grande mesure, à la transformation des procédés pédagogiques employés jusqu'à la Renaissance. On commença de reconnaître que l'enfance n'est pas si rebelle à se laisser instruire qu'on le pensait et qu'on ne la décide pas à cultiver les lettres en les lui faisant haïr. Les Jésuites continuèrent d'accentuer le progrès en fondant le véritable enseignement secondaire classique. L'ordre des classes restait à peu près le même que chez les pédagogues protestants: des deux côtés on commence par la grammaire et l'on finit par la rhétorique. Mais l'objet essentiel de l'enseignement, tel que le représente le *Ratio studiorum* est d'apprendre à parler le latin, à le lire et à l'écrire comme une langue vivante.



Une école normande au XIe s., d'apres un ms. de cette époque.

Les Jésuites s'exposaient donc alors à trop sacrifier la langue maternelle à l'absorption des lettres classiques. C'était d'un exemple périlleux. Jusqu'au xviiie siècle, en France l'éducation est tout entière aux mains du clergé. Des évêques dirigent les jeunes princes. On réserve aux corporations religieuses le privilège de l'enseignement secondaire. Avec

l'époque révolutionnaire tout change, tout prend une autre face. On veut tout refaire, depuis le syllabaire jusqu'au tableau encyclopédique des connaissances humaines, depuis l'éducation que les enfants reçoivent de leurs nourrices jusqu'à celle qu'on leur donne dans les universités. Il y a d'abord une extrême confusion. Puis, les théories se classent et l'application des idées nouvelles se régularise. Le 17 mars 1808, un décret de Napoléon institue l'Université de France et organise entre les mains de l'Etat le monopole de l'enseignement supérieur et secondaire. Et c'est ce monopole que le clergé ne cessera de disputer à l'Etat, au nom de la liberté, sous les régimes qui se succéderont jusqu'à ce jour, monarchies et républiques. Les éléments d'indépendance philosophique et d'autorité religieuse restent encore en présence, sur ce terrain brûlant de l'éducation publique.

Dans l'histoire de l'enseignement, les méthodes, les systèmes, les programmes affluent, très différents entre eux, souvent opposés et contradictoires. Chaque époque a eu son cadre d'enseignement : l'antiquité, le moyen âge, les temps modernes ; chaque nation a ses méthodes et ses tendances propres : l'Allemagne, l'Angleterre, la France, l'Amérique, etc. Quoiqu'il en soit de divergences si nombreuses et du manque d'équilibre dans les principes, toutes ces méthodes se seront améliorées les unes les autres par la comparaison, par l'échange des idées et des résultats, par de bienfaisantes rivalités et auront diversement contribué à la marche toujours progressive des études. (Voir les noms des principaux éducateurs: **Basedow, Compayré, Erasme, Fellenberg, Fénelon, Frœbel, Girard, Jacotot, La Salle, Luther, Mann (Horace), Mélanchton, Montaigne, Naville, Pestalozzi, Port-Royal** [les solitaires de], **Rollin, Trotzendorf.**)

Peel (sir Robert), célèbre homme d'État et orateur anglais, né à Chambey-Hall en 1788; plusieurs fois ministre et chef du conseil; m. en 1850. On a recueilli ses discours (Londres, 1853, 4 vol. in-8°), qui sont de véritables modèles de la grande éloquence parlementaire.

Pehlvi ou **Pehlévi.** Voy. **Persanes** (langues).

Pei-wan-yun-foo (le), ou la *Ceinture de littérature*. Titre d'une vaste encyclopédie chinoise. Voy. **Littérat. chinoise.**

Peignot (Gabriel), bibliographe et philologue français, né en 1767, à Arc-en-Barrois ; proviseur et inspecteur d'académie à Dijon ; m. en 1849. L'un de ceux qui contribuèrent le plus activement à répandre en France les connaissances de bibliographie pure ou appliquée, générale ou spéciale *(Manuel bibliograph.*, 1801, in-8°; *Diction. raisonné de bibliologie*, 1802, 2 vol. in-8°; Supplém., 1804; Répertoire de *Bibliographies spéciales, curieuses et instructives*, 1810, in-8°, etc.)

Peiresc (Nicolas-Claude Fabri de), lettré français et protecteur des lettres, né d'une famille de magistrats à Beaugencier (Provence) en 1580; m. en 1637. Riche en commençant de vivre, il se prit très jeune à voyager pour rendre directement hommage aux monuments et aux grands hommes, et à lier commerce avec les savants, les curieux, les humanistes d'Europe. Galilée, Gassendi, Campanella, Malherbe, Saint-Amant, beaucoup d'autres furent ses amis. Il seconda les efforts d'un grand nombre d'auteurs, fit de sa maison d'Aix un musée d'art, aida de mille manières les poètes et les érudits, et mérita, pour tant de services rendus, qu'on pleurât sa mort dans les quarante langues du *Panglossio*, tout un recueil de pièces composées en son honneur. Il fut humain et bon. Il écrivit beaucoup, imprima peu. Sa correspondance, publiée par Tamisey de Laroque, avec un soin pieux, est énorme.

Péladan (Joséphin), romancier français et critique d'art, fils d'Adrien P., lui-même auteur de nombreux ouvrages d'exégèse et de mysticité; né à Lyon en 1856. Disciple de l'école religieuse, politique et littéraire de Barbey d'Aurévilly, il s'annonça en 1884 par une œuvre singulière: le *Vice suprême*, qui fut saluée de quelques-uns comme une évolution nouvelle du roman contemporain. C'était le début d'une sorte de composition cyclique ayant pour titre général: la *Décadence latine*, et se partageant en cinq « épopées. » (*Curieuse*, 1887; l'*Initiation sentimentale, A cœur perdu, Istar.)* Catholique convaincu, mais en même temps fervent adepte des sciences occultes, J. P. a versé dans le magisme, comme un Jérôme Cardan d'un autre âge, s'est fait appeler « le Sâr », et a marqué de ses tendances une école d'art ou salon annuel de peinture, qu'il fonda en 1882 sous le nom de *Salon de la Rose-Croix.*

Pélasgique (langue). Langue supposée de la race qui occupait le territoire de la Grèce avant l'arrivée des tribus helléniques (vers le XVI° s. av. J.-C.) La tradition désigne ces populations sous le nom de Pélasges. L'idiome des P. nous est absolument inconnu, mais il nous reste un certain nombre de noms de villes ou de pays jadis occupés par eux; ces termes trouvent une explication dans quelques langues encore vivantes, telles que la langue albanaise. On peut y voir des vestiges de cet idiome pélasgique, tant discuté, tant controversé entre érudits.

Peletier (Jacques), poète et mathématicien français, né au Mans, en 1517, m. en 1582. Algébriste, médecin, philosophe, la poésie ne lui fut qu'un délassement au milieu de ses études abstraites. L'un des précurseurs de la Pléiade, il se montra surtout soucieux de l'harmonie musicale et de la rime riche. — Colletet lui attribue l'honneur d'avoir été le premier auteur de l'ode française. *(Œuv. poét.*, Paris, 1547, in-8°.) Homme d'imagination et de système, il entreprit aussi de réfor-

mer l'orthographe et la langue. *(Dialogue de l'orthografe et de la prononciation*, Poitiers, 1550, in-8°.) Le docte poète en fut pour ses théories: la pratique lui donna tort.

Pellico (SILVIO), poète et littérateur italien, né à Saluces, en 1789, m. à Turin, en 1854. Suspect de carbonarisme, il fut arrêté le 13 octobre 1820, à Milan, conduit à Venise par la police autrichienne et condamné à mort, peine capitale qui fut commuée en 15 années de *carcere duro*. Sa détention, sous les plombs de Venise et au Spielberg, dura neuf ans, pendant lesquels il composa plusieurs tragédies, moins connues que sa *Francesca di Rimini (Iginia d'Asti, Ester d'Engaddi, Leoniero da Dertona)* et son célèbre ouvrage le *Mie Prigioni (Mes prisons)* récit doucement mélancolique, plein de résignation, des souffrances qu'il avait endurées au fond de cachots affreux, confidences sans amertume d'un état d'âme toujours éclairé par les sentiments philosophiques et chrétiens. Nature douce, affectueuse, sensible jusqu'à la perfection de ces qualités, S. P. va directement au cœur; comme écrivain, il a le charme, la grâce, l'élégante simplicité.

Pellisson (PAUL), littérateur français, né en 1624, à Béziers, d'une famille de magistrats; reçu à l'Académie en 1653, historiographe de Louis XIV; m. en 1693. Aux heures de prospérité, le surintendant des finances Fouquet en avait fait son premier commis, son confident. Il partagea momentanément la disgrâce du ministre, et resta quatre ans et demi à la Bastille. Il lui garda une fidélité touchante. Les discours et les mémoires qu'il adressa au roi en faveur de Fouquet firent également honneur au savoir, à l'éloquence et à la vertu de Pellisson. On accorde moins de prix à son *Histoire de l'Académie française* (Paris, 1653, in-8°), intéressante à connaitre pour y suivre les origines et les commencements de l'illustre compagnie, agréable à lire pour les mérites d'élégance, d'insinuation délicate, de justesse, de facilité inventive dont il ornait son style, mais dénuée de critique. On a de lui beaucoup d'autres ouvrages : une importante *Histoire de Louis XIV* (1749, 3 v. in-12); des *Prières pendant la messe*, un recueil de pièces galantes, un *Traité sur l'Eucharistie* (1694, in-12), et des vers amoureux à *Olympe* (Mlle Desvaux); — vers tout platoniques, du reste, car très grande était la laideur de cet homme très savant et très éloquent.

Peltier (JEAN-GABRIEL), publiciste français, né en 1763 m. en 1825. Fondateur du pamphlet périodique et royaliste très connu sous le titre des *Actes des Apôtres*, il s'était réfugié en Angleterre, dès l'emprisonnement de Louis XVI ; et de là ne cessa, par une série de publications, telles que ses divers *Tableaux de Paris*, d'attiser avec beaucoup d'esprit et de persévérance les ardeurs contre-révolutionnaires.

Pène (HENRI de), littérateur et journaliste français, né à Paris, en 1830, m. en 1888. Chroniqueur à l'*Opinion publique*, un journal légitimiste aujourd'hui disparu, au *Figaro*, à l'*Indépendance belge*, à la *France*, il fonda, avec Ed. Tarbé, en 1868, le *Gaulois*, puis le *Paris-Journal*. Romancier ou publiciste, il écrivait d'une plume alerte et fine.

Penn (WILLIAM), célèbre quaker, le législateur de la Pensylvanie, né à Londres, en 1644, m. en 1718. Révolté de la grossièreté des mœurs de son temps ; porté par une naturelle tendresse d'âme aux idées de tolérance et de philanthropie, il tourna les yeux vers l'Amérique ; et, pendant plusieurs années, combina son plan de communauté libre, fondée sur le principe de l'humanité, de l'instinct personnel et de l'expansion divine de cet instinct. Il en réalisa l'expérience, en créant Philadelphie, en donnant aux indigènes d'un vaste territoire organisé en république, une constitution civile et religieuse, d'un ordre tout idéal. Cette expérience a eu, comme tout ce que l'homme crée de plus beau, dit Philarète Chasles, sa grandeur, sa décadence, sa chute, son enseignement, sa fécondité, ses erreurs. Controversiste habile, écrivain un peu diffus, Penn a défendu dans ses *Œuvres* (éd. 1726, in-fol.) la tolérance générale pour la pensée d'autrui et le droit personnel de l'examen libre.

Pensée. Ce que l'esprit imagine ou combine. La pensée a, parmi tous les phénomènes psychologiques, ce caractère de présenter un double aspect ; elle est un état intérieur de l'âme et elle s'oppose quelque chose de distinct d'elle ; elle est comme la conscience sortant d'elle-même et s'objectivant, elle est l'intelligence.

Pentadius, poète latin du IVe s. ap. J.-C., connu à peine par quelques vers d'un genre particulier, dénommés *Epanaleptiques, Ophites* et *Serpentins;* sorte de jeu de versification qui n'est pas sans analogie avec ce qui devait s'appeler le *rondeau* français.

Pentamètre (vers). Sorte de vers en usage chez les Grecs et les Latins, composé de cinq pieds ou mesures et qui s'accouple avec le vers hexamètre pour former un distique Les élégies et les épîtres d'Ovide sont composées de vers hexamètres et pentamètres.

Pentateuque. Nom collectif qu'on

donne aux cinq premiers livres de la Bible : la *Genèse*, l'*Exode*, le *Lévitique*, les *Nombres*, le *Deutéronome*. (Voy. Moïse).

Quelques auteurs ont aussi donné le titre de Pentateuque aux cinq livres des décrétales, publiées par Grégoire IX, qui forment la seconde partie du droit canonique.

Péon (gr. παίων). **Métr. ancien.** — Pied composé d'une longue et de trois brèves, quelle que soit la position de la longue.

Pépin (la Geste de) ou l'Epopée royale. Groupe de chansons de geste antérieures à la constitution de la féodalité. Elle comprend entre autres : la *Chanson de Roland*, les *Saisnes*, *Aspremont*, les *Enfances Ogier*, *Ogier le Danois*, *Fierabras*, le *Pélerinage de Charlemagne*, *Anséïs de Carthage*, *Jean de Lanson*. On y rattache quelques poèmes mérovingiens, comme *Floovant*.

Pepoli (Alessandro-Ercole, comte), poète dramatique italien, né à Venise en 1757, m. en 1796. Imitateur moins heureux que fécond d'Alfieri. (*Tentativi dell' Italia*, Venise, 1787-88, 6 vol. in-8°.)

Perceforêt. Poème chevaleresque français, imité, au XIVe s., des grands romans en prose de la Table Ronde.

Perceval le Gallois. Poème chevaleresque inachevé de Chrestien de Troyes. Plusieurs trouvères y travaillèrent après sa mort, accumulant sur ce sujet fertile une somme de cinquante mille vers. Le dernier de ceux-là s'appelait Ménecier de Lille. Wolfram d'Eschenbach emprunta à la même donnée sa grande œuvre de *Parzival*.

Pereda (José-Maria), romancier espagnol contemporain. Conservateur en philosophie et en politique, il s'est montré quelque peu révolutionnaire en littérature, tout en restant un pur styliste. Attaché de préférence à la peinture des mœurs et des types de la sierra, on l'a surnommé le romancier de la montagne. (*El sabor de la Tierrueca*, *De tal palo tal astilla*, *El Buey suelto*, etc.)

Pereira de Figueiredo (Antonio), théologien et grammairien portugais, né à Macao en 1725, m. en 1797. En dehors de ses travaux linguistiques, il apporta beaucoup de vigueur, dans les controverses religieuses, comme adversaire de la Société de Jésus et de l'ultramontanisme. (*Doctrina veteris Ecclesiæ de suprema regum etiam in clericos potestate*, Lisbonne, 1765, in-fol.; traduct. franç.; *Traité du pouvoir des évêques*, Paris, 1772, in-8°; *Tentativa theologica*, Lisbonne, 1766; plus. réimpr. et trad.)

Pères de l'Eglise (les). Depuis la Palestine jusqu'à la Chine, tout l'Orient honorait du nom de *père* le prêtre et l'éducateur spirituel. On appelle expressément Pères de l'Eglise les docteurs et les écrivains de la primitive Eglise, qui succédèrent aux Apôtres et aux Pères apostoliques (Ignace d'Antioche, Clément de Rome, Polycarpe de Smyrne), ces précurseurs par l'ancienneté de la date et l'exactitude de la doctrine. Pour faciliter l'étude d'une portion très vaste et très importante de la littérature religieuse, on a étendu la même qualification à tous les grands docteurs chrétiens du IIe au XIIIe s., c'est-à-dire jusqu'à l'âge de la scolastique.

A la vérité, l'orthodoxie rigoureuse n'a pas inscrit dans le catalogue des Pères ni reconnu comme tels sans restriction certains représentants de l'antiquité anténicéenne, certains apologistes que, d'habitude, on range sous la dénomination commune, en dépit de leurs divergences, et qui n'exprimèrent pas à un égal degré la foi traditionnelle, selon l'esprit et dans le sens de l'Eglise. Les excès et la chute finale de Tertullien, les témérités d'Origène, les inexactitudes doctrinales de Lactance, les réticences et les finesses d'Eusèbe, les influences étrangères auxquelles furent susceptibles d'accéder plus ou moins Clément d'Alexandrie, Papias, Rufin d'Aquilée, leur en ont fait contester le titre. Sous le nom de *Scriptores ecclesiastici* on les distingue des *Doctores ecclesiæ* par excellence ; Athanase, Basile le Grand, Augustin, Chrysostome, Grégoire de Nysse, Grégoire de Nazianze, Ambroise, Jérôme, Grégoire le Grand, auxquels on adjoignit plus tard Léon le Grand, Thomas d'Aquin, Bonaventure, et, le cercle s'agrandissant encore : Hilaire de Poitiers, Isidore de Séville, Bède, Anselme et Bernard.

Soit qu'ils se consacrent à la défense de la religion et de la société chrétienne ou à la réfutation des doctrines du paganisme, du judaïsme et des hérésiarques ; soit qu'ils s'appliquent à commenter les livres saints ou à exposer les dogmes et la morale de l'Eglise pour l'édification commune ; soit enfin qu'ils s'efforcent à raconter l'histoire de la foi nouvelle, de ses triomphes et de ses revers, les ouvrages des Pères de l'Eglise sont tour à tour apologétiques, exégétiques, dogmatiques ou simplement historiques. Il ne pouvait en être autrement : des inégalités notables différencient beaucoup entre eux un si grand nombre de travaux. A côté de discours, de traités, d'expositions du premier ordre, pénétrants ou profonds, on en rencontre qui ne s'élèvent pas au-dessus de la médiocrité. Il s'en voit qui frappent d'abord par l'habileté de la dialectique, la grandeur des idées, la force du raisonnement, comme chez Athanase, Basile, Augustin. D'autres édifient plutôt par la sensibilité, la grâce et l'harmonie du langage, ainsi qu'il apparaît chez Ignace le martyr, Minucius Félix, Cyprien, Jean Chrysostome.

L'Eglise s'étant d'abord constituée dans l'empire romain où régnait l'éducation grecque avec l'italienne sa fille, les langues de la Grèce et de Rome avaient été, dès l'origine, sinon les seules, du moins les principales dont elle se servit (car on employa aussi parfois les langues syriaque, éthiopienne, arabe, arménienne) : ces idiomes classiques étaient éminemment propres à exprimer la plénitude des idées chrétiennes et à leur fournir des moyens faciles de propagation. On a donc partagé le champ de la patristique en deux grandes divisions : les Pères grecs et les Pères latins, ceux d'Orient et ceux d'Occident. Les plus considérables parmi les Grecs étaient Clément d'Alexandrie, Origène, Eusèbe, saint Athanase, saint Jean Chrysostome. Les plus célèbres parmi les Latins furent Tertullien, saint Cyprien, saint Ambroise, saint Augustin, saint Jérôme et Grégoire le Grand. Il faut citer à part Ephrem le Syrien.

Sous l'enveloppe littéraire ou le revêtement scientifique, les efforts des uns et des autres ne tendaient qu'à un seul but : introduire la religion dans la conscience et dans la vie des hommes et l'y affermir.

Perez (Antonio), célèbre homme

d'État et écrivain espagnol, né à Madrid en 1539; ministre des volontés de Charles-Quint et de Philippe II; puis la victime de la sombre jalousie de ce dernier prince; m. à Paris en 1611. On peut lire dans ses *Mémoires* (Obras y relaciones, 1598, in-4°) la romanesque et singulière histoire de ses aventures, de sa grandeur, de sa chute, des angoisses de sa captivité, en un mot de sa lutte énergique, mais inégale, contre un tyran tel que Philippe II. Les mémoires d'Antonio Pérez,— auxquels les Espagnols préfèrent encore ses *Lettres*, d'un style très varié — furent traduits en français, dès leur apparition, et contribuèrent à répandre dans notre littérature la mode de l'hispanisme.

Perez-Galdos. Voy. **Galdos.**

Perfetti (Bernardino), poète et célèbre improvisateur italien, né à Sienne en 1681, m. en 1747. Il reçut solennellement des mains du souverain pontife (Benoît XIII) le laurier d'or qu'on décernait aux triomphateurs des Muses, sur le Capitole. (*Paggi di poesie,* Florence, 1748, 2 vol. in-8°, éd. Cianfogni.)

Peri (Gian-Domenico), poète italien, né vers 1570, dans un petit village du comté de Sienne, m. en 1638. On l'a surnommé le *Poète des bois* pour ses frais tableaux champêtres. (*Commedie boscherecce* et *Drammi pastorali.*) Après avoir traîné de la campagne à la ville une existence fort besogneuse, il avait obtenu des princes Come II et Ferdinand II le vivre et le couvert, dans la capitale de la Toscane.

Périclès, illustre orateur et homme



Périclès.

d'État athénien, né en 499 av. J.-C., m. en 429. Jamais la Grèce ne fut plus riche ni plus glorieuse qu'au temps où cet homme de génie présidait aux destinées de la république athénienne. Aussi l'histoire a-t-elle appelé de son nom (le siècle de Périclès) cette époque incomparable. Lui-même, pendant quarante ans, fut pour ses compatriotes, le premier des orateurs, l'éloquence personnifiée.

Perier (Casimir), personnage politique et orateur français, né à Grenoble, en 1777; député de Paris, en 1817, président de la Chambre en 1830, président du Conseil et ministre de l'intérieur, en 1831; m. en 1832. Homme d'action plus que de parole, il eut, néanmoins, un ascendant extraordinaire sur les assemblées. Son verbe était pressé, sa démarche hautaine, son geste dominateur; il ressentait fortement, et, par la véhémence de ses discours, il étendait autour de lui l'ébranlement qu'il éprouvait. (*Opinions et disc. de Casimir Perier,* Paris, 1838, 4 vol. in-8°.)

Perier (Jean-Casimir), petit-fils du précédent et fils du ministre Auguste-Laurent C. P. (1811-1874), auquel il servit de chef de cabinet, d'octobre 1871 à février 1872; né à Paris en 1817; à son tour homme politique, député, ministre. Il intervint avec beaucoup d'autorité dans plusieurs discussions importantes de politique intérieure ou étrangère, et se vit porté, après la mort de Carnot, à la première magistrature de l'État, comme président de la République. Six mois plus tard, le 15 janvier 1895, il donnait brusquement sa démission.

Période. Phrase composée de plusieurs membres, dont la réunion forme un sens complet. Elle est à elle seule, pour ainsi dire, un petit discours, qui a son exorde, son développement et sa péroraison, comme le discours tout entier. « La p., a dit excellemment Aristote, est une phrase qui a un commencement et une fin par elle-même (αὐτὴν καθ' αὑτήν), et une étendue facile à embrasser. » C'est un des moyens les plus puissants de l'art oratoire. Pendant que les petits traits et les incises saccadées, les petites phrases hachées menues comme on les aime, aujourd'hui, semées de points, de virgules, de tirets, de parenthèses, effleurent seulement l'esprit et ne font tout au plus que l'étonner; une phrase large et pleine prépare l'impression, la fortifie et la conserve. Inutile de dire que, d'autre part, l'abus du style périodique rend la marche du discours lourde et traînante, qu'il importe de ménager des intervalles de repos dans une page serrée d'éloquence ou de philosophie, et que la mesure est encore là le plus sûr effet de l'art. Chez les écrivains vraiment éloquents le style ne s'élance point, ne s'arrête point; les idées s'enchaînant aux idées, les mots qui composent les phrases, simples incidences ou majestueuses périodes, et ces phrases mêmes, courtes ou longues: tout s'attire, tout se déploie ensemble d'un naturel et facile essor.

Perinsgkjoed (Jean), savant historien et archéologue suédois, né en 1654,

m. en 1720. *(Heimskringla, sive historiæ regionum septentrionalium a Snorrone; Sturlonide conscriptæ*, Stockholm, 1697, 2 vol. in-fol.; *Monumenta uplandica*, 1710-19, 2 vol. in-fol.)

Périon (JOACHIM), érudit français et moine bénédictin, né vers 1499, en Touraine, m. vers 1559. Grand admirateur d'Aristote et zélé cicéronien, il batailla contre Ramus, contre le sacrilège assez hardi, disait-il, pour enlever au ciel et à la terre les deux *soleils de toute science et de toute éloquence (Pro Ciceronis Oratore contra Petrum Ramum oratio ;* trad. lat. d'Aristote, 7 vol., etc.)

Périphrase. Figure de langage, tour dont on se sert pour exprimer ce qu'on ne veut pas dire en termes propres. Quand Platon appelle la mort un *fatal voyage ;* quand Xénophon, au lieu de dire : « Vous vous adonnez au travail », use de cette circonlocution : « Vous regardez le travail comme le seul guide qui vous peut conduire à une vie heureuse »; ou, lorsque Lamartine, au lieu de dire simplement la lune, évoque la *reine des ombres*, ces écrivains font usage de la p. Là où elle n'a rien de discordant ou d'enflé, cette figure est d'un excellent emploi ; car elle étend et relève la pensée, elle ajoute, par rapport au mot propre, des ressources variées d'élégance et d'harmonie. Il n'en est pas de même si l'on vise à faire prendre à chaque mot une signification nouvelle et imprévue, si l'amour excessif des métaphores, des constructions tourmentées vient forcément aboutir à toutes les affectations du style précieux, comme il en fut aux époques de mauvais goût (voy. **concetti, cultisme, euphuisme, gongorisme, style précieux**, etc.) Lorsque Marini appelle la bouche d'une jolie femme un *corail mordant*, lorsque tel auteur du XVIIIe s., traitant sérieusement des choses de la législation, trouve ingénieux de qualifier de *compliment timbré* un vulgaire exploit (Tourreil) et qu'un autre donne pour synonymes à cadran les mots de *greffier solaire* (La Motte), ou surnomme pompeusement la rave de nos jardins un *phénomène potager*, ceux-là s'éloignent fort du naturel. Les écrivains classiques, avec leurs distinctions bien tranchées du style noble et des expressions basses, affectionnèrent beaucoup les périphrases, auxquelles les romantiques, au contraire, devaient donner la chasse. Au XVIIIe s., c'était une rage, une manie, chez les poètes descriptifs et didactiques. On a beaucoup raillé les trouvailles, cependant ingénieuses, de l'abbé Delille appelant le phoque :

L'équivoque habitant de la terre et des ondes ;

le rhinocéros :

L'animal recouvert de son épaisse croûte ;

et l'araignée:

Un insecte aux longs bras, de qui les doigts agiles
Tapissent les vieux murs de leurs toiles fragiles.

Mais à vrai dire, si l'on cherchait un peu autour de nous, le *pommier neustrien* et *l'arbuste bachique* de J. Delille trouveraient bien des équivalents, plus forcés encore et moins heureux dans la littérature d'à-présent, où la recherche de l'*épithète* et des *qualificatifs* extraordinaires occupe une place si encombrante.

Périple (du gr. περιπλεῖν, naviguer autour). Dans l'antiquité, relation d'une navigation autour d'une mer, d'une île, d'un continent (voy. Hannon, Scylax, Arrien). A mesure que les Grecs entreprirent de rivaliser avec les Phéniciens pour les courses aventureuses sur mer, les Périples se multiplièrent ; mais, à côté des Périples, déjà bien mêlés de fables, parurent des récits de voyages tellement surchargés d'incidents merveilleux qu'ils ne furent plus autre chose que des romans géographiques. (V. Westermann, *παραδοξογράφοι*.)

Permien. Langue ouralo-altaïque, parlée par environ soixante mille individus à l'ouest de la rivière Kama, à la hauteur de Solikamsk.

Pernety (l'abbé ANTOINE-JOSEPH), érudit et voyageur français, né en 1716 à Roanne ; neveu de Jacques Pernety, dit Pernetti, l'auteur des *Lettres philosophiques sur les physionomies* (1746); aumônier de Bougainville, lors de l'expédition du célèbre navigateur aux îles Malouines ; m. en 1801. Outre ses relations de voyages *(Journal histor. du voy. fait aux îles Malouines*, Berlin, 1769, 2 vol. in-8°) il donna une grande part, en ses écrits, aux rêveries hermétiques: c'était un disciple de Swedenborg.

Péroraison. La conclusion d'une harangue, d'un plaidoyer, d'un sermon, d'un discours d'apparat. C'est la partie capitale d'un morceau d'éloquence, où l'orateur doit achever d'entraîner, de convaincre son auditoire, et de faire pénétrer dans les âmes les clartés de l'évidence.

Perotti (NICOLAS), grammairien italien, né à Sasso-Ferrato, en 1430 ; archevêque de Sipontro, et plus tard gouverneur de l'Ombrie et de Pérouse, m. en 1480. Il se vit attribuer, pour avoir publié des fables inédites de Phèdre, le recueil entier du fabuliste latin. Ses traités de linguistique *(Rudimenta grammatices*, Rome, 1473, in-fol., etc.) aidèrent sérieusement aux études classiques.

Perraud (ADOLPHE), écrivain ecclésiastique, né à Lyon, en 1828 ; professeur à la Sorbonne, en 1865 ; évêque d'Autun en 1874 ; cardinal en 1895 ; m. en 1906. L'ensemble de ses *Mandements*, qu'une même pensée relie, celle de combattre et de démasquer « les erreurs du temps présent » forme une œuvre durable d'apologétique. L'Académie française a voulu le recevoir dans son sein pour les mérites littéraires de ses diverses productions oratoires, historiques ou polémiques. La clarté, la limpidité, la mesure et la précision de son style justifiaient cette élévation.

Perrault (CLAUDE), artiste français, né en 1613, à Paris ; m. en 1688. Médecin et physicien, naturaliste et anatomiste, architecte et littérateur, il mérita d'entrer à l'Académie des Sciences, donna une magnifique édition de

Vitruve, édifia la célèbre colonnade du Louvre, quitta un moment l'équerre pour la lyre, et se mêla aux querelles littéraires du jour, sans que les épigrammes de Boileau aient pu nuire à sa réputation véritable, sa réputation d'artiste. Claude P. avait aidé son frère à traduire en rimes *scarroniques* le VI° livre de l'*Énéide*.

Perrault (Charles), littérateur français, né en 1628 à Paris; reçu avocat en 1651; nommé en 1664 par Colbert contrôleur général des bâtiments du roi; membre de l'Académie des Inscriptions et de l'Académie française; m. en 1703. Plein de facilité, faisant des vers plus aisément encore que de la prose, il avait pris place parmi les beaux esprits qu'attiraient les genres à la mode, les fantaisies burlesques, les *Iris en l'air* ou les ingénieuses disputes sur des points de galanterie et de morale. Il aimait de plus à discuter, à trouver des arguments neufs pour soutenir des opinions, qui n'étaient pas celles de tout le monde. C'est cette dernière tendance qui le porta à se faire le champion très résolu des modernes contre les anciens, dans une querelle fameuse, où Boileau et Racine furent ses principaux adversaires. (*Parallèle des anciens et des modernes,* 1688-98, 4 vol. in-12.) Très variés de genre et de ton étaient les ouvrages de Charles P. On les lirait encore avec agrément, si l'un de ceux-là n'avait fait oublier tous les autres; nous voulons parler de l'immortel petit livre, simplement intitulé: *Contes de ma mère l'Oye* ou *Histoire du temps passé,* 1697. Ces charmants contes de fées, le *Petit Poucet,* la *Belle au Bois dormant, Cendrillon,* le *Petit Chaperon rouge,* nous les avons tous lus sur les genoux de nos mères.

Perreyve (l'abbé Henri), apologiste chrétien, né en 1831; professeur d'histoire ecclésiastique à la Sorbonne; m. prématurément en 1865. Ses panégyriques, ses discours funèbres, ses prédications lui ont mérité le nom d'orateur. Comme écrivain, il s'est efforcé, de toute l'énergie d'une âme ardente et généreuse, à concilier les aspirations modernes vers la science et la liberté avec la tradition de l'Église. « L'abbé P., a dit le P. Gratry, parlant à la fois des qualités de son âme et de sa personne, fut un rare modèle de la complète beauté humaine. »

Perrin (Pierre), poète français, né à Lyon, m. en 1680. Ses compositions, bien négligées de forme, n'auraient pas garde son nom de périr (*Œuv. de poésie,* 1661, 3 vol. in-12), si l'on ne se souvenait qu'avec la *Pastorale* (1659) et *Pomone* (1671) il inaugura l'opéra français.

Perrin (Émile), critique d'art, né à Rouen, en 1814; peintre distingué, mais surtout administrateur heureux, chargé successivement de la direction de l'Opéra et de l'Opéra-Comique, puis du Théâtre-Français, qu'il porta au plus haut degré de prospérité; m. en 1885.

Perroquet (Livre du), *Tûti Nameh,* recueil persan de contes et d'apologues imités du *Suka-Saptati* (en sanscrit les *Soixante-dix contes du Perroquet*). Édité en langue persane par Iken et Kosegarten, à Stuttgard, en 1822; traduit en anglais par Hadley et de l'anglais en français par Mme Collin de Plancy.

Perrot (Georges), archéologue et écrivain d'art français, né en 1832; directeur de l'École normale supérieure; membre de l'Institut. Il a exposé en deux volumes in-folio: *Exploration archéologique de la Galatie,* de la *Bithynie,* etc., les résultats d'une mission en Asie-Mineure, d'où il avait tiré de précieuses révélations épigraphiques et, avec le concours de M. Chipiez, architecte, édifié une monumentale *Histoire de l'art dans l'antiquité.* (1882-97, 8 vol. gr. in-8°.)

Persanes (Langues et littérature). Plusieurs langues ont régné successivement chez cet ancien peuple de la Perse, où le mélange des sangs et la diffusion des races a commencé, dès le berceau même de l'Iran. Le *zend* ou l'*ancien bactrien* passe pour en avoir été la source. Il nous a été conservé plus ou moins purement, mais toujours dans un état qui montre son identité réelle avec le plus ancien sanscrit véridique, dans l'*Avesta* et particulièment dans les *Gâthas*. Recueillis par les Sassanides au VIII° s. de notre ère, les livres zoroastriens, ou ce qui en restait, ont été traduits en *pehlévi* ou *pehlvi,* idiome alors officiel de la Perse, et même populaire sur une grande étendue de ce pays, principalement à Ispahan. Il s'était formé, dit M. Schœbel, dont nous suivons les démonstrations autorisées, dès le temps des Arsacides et peut-être même déjà sous les Achéménides, par l'influence que l'iranien dut subir, dans la Mésopotamie, au contact de l'élément sémitique, qui se présentait sous la forme araméenne de la langue des Nabatéens. L'ancienneté du pehlvi se prouve par le nom même, qui signifie la « langue des ancêtres. » Fortement sémitisé sous le rapport lexicographique et plus encore dans son écriture, il est, cependant, resté essentiellement zend, quant à la grammaire. On l'appelle aussi *huzvâresch,* expression syrienne sans doute, mais dont n'a pu préciser la signification. Il a, d'ailleurs, survécu au règne des Sassanides; car les *mobeds,* les savants, au moins, en ont fait usage longtemps après l'intronisation de l'Islam en Perse, sous les Kalifes, vers l'an 652. Et cela s'explique; car le pehlvi était, à vrai dire, la langue nationale des Perses, cet ancien idiome qu'aujourd'hui encore nous appelons tout court le « perse. » La Perse proprement dite, la province Persis, la patrie des Achéménides, parlait un dialecte particulier, très différent de l'ancien bactrien ou zend et du pehlvi, comme on en a jugé par l'inscription de Bisoutoun ou Béhistoun, qui date de Darius.

fils d'Hystaspe, cinq siècles avant notre ère. De cet idiome, en usage dans la région opposée à celle du pehlvi, s'est, par l'influence de l'arabe, développé le *parsi* dans lequel est écrit le *Schah-Nameh*, de Firdousi. C'est en somme la même langue que le perse moderne, assez pauvre en inflexions, appelé persan. Ce qui l'en distingue, dit encore Schœbel, c'est qu'il est beaucoup moins mélangé d'éléments arabes et peut être, sous ce rapport, comparé à l'anglais de Shakespeare, qui répudie les mots français. — On a surnommé cet idiome « l'italien de l'Asie ». Il possède, en effet, une harmonie, une douceur, une sonorité qui l'approprient excellemment aux œuvres de la poésie.

La Perse est un des pays les plus anciennement civilisés du monde. Les Eraniens ou anciens Perses, de la race des Aryas comme les Hindous, dont ils ne partagèrent, d'ailleurs, ni le culte ni le langage, les Eraniens s'y établirent, à une date très reculée, entre la mer Caspienne et le golfe Persique. Leur langue, avons-nous dit, était le zend et leur religion le mazdéisme, dont la tradition primitive se perd dans la nuit des âges. Le législateur ou plutôt le réformateur de leur foi fut Zoroastre (Zarathrusta), né dans l'Atropatène, à une date inconnue flottant entre 2600 et 800 av. J.-C., et leur livre sacré a pour nom l'Avesta. On pense que Zoroastre, après avoir prêché sa doctrine en Bactriane à la cour d'un roi Hystaspe ne fit qu'imprimer une forme immortelle et définitive, dans ce recueil de la loi mazdéenne, à l'antique tradition religieuse des Perses, qu'il avait concentrée et méditée.

L'invasion arabe détruisit tous les livres nationaux. Il faudra attendre jusqu'à la dynastie des Sassanides le réveil d'une littérature qui avait été, de si bonne heure, très abondante. La poésie, le conte, le théâtre furent surtout cultivés avec succès. Nous rencontrons, en premier lieu, au xe s., le célèbre Firdousi, c'est-à-dire le metteur en œuvre de l'un des six grands monuments épiques de l'humanité, issus directement de la tradition nationale. Puis, se succèdent : au XIe s., l'épicurien pessimiste Kheyam ; au XIIe s., Auwari et Ferid-ud-din Attar ; au XIIIe s., Saadi ; au XIVe, Hafiz et Djami ; et, jusqu'à nos jours, toute une suite de brillants lyriques. Les compositions historiques de la Perse sont en grand nombre. Tant de races diverses se sont établies en dominatrices dans ce pays, sans rompre cependant sa puissance étonnante de vitalité, que les relations de ses chroniqueurs (Raschid-Eddin, Mirkhoud, etc.) ne pouvaient manquer d'offrir beaucoup d'intérêt. Aussi les a-t-on souvent traduites en diverses langues européennes.

Parmi les formes que revêt la vie persane, il en est une par laquelle elle se rapproche le plus de la vie occidentale : c'est le théâtre. — Théâtre plus abondant que varié ; car presque toutes ses œuvres ont pour unique inspiration l'événement sanglant qui transforma la famille d'Ali en martyre schiite, et les infortunes de cette descendance qu'un fatum implacable condamna toujours à succomber dans des luttes héroïques et stériles. (V. surtout les *Noces de Khacim*, traduites par M. de Gobineau, dans son livre *Trois ans en Asie Centrale*.) Les influences européennes, l'influence intellectuelle française entre autres, tendent cependant, de jour en jour à moderniser ce théâtre, dont la grandeur héroïque, le caractère tout national est destiné à tomber, là comme ailleurs, au rang de simple amusement mondain.

Entre les peuples asiatiques, les Persans, après les Japonais, ont atteint le plus haut degré de perfectionnement. Nul autre peuple n'a inventé, créé autant de fêtes publiques, de monuments littéraires et artistiques, tantôt comme le dit Ahmed-Bey, pour adoucir les épreuves du présent en évoquant les souvenirs de la grandeur du passé, tantôt pour éterniser la mémoire des faits qui ont paru avoir une importance générale.

Mais, c'est dans la poésie principalement, qu'ils ont excellé, quant aux mérites de la forme. Soit que l'imagination se plaise à évoquer les traditions glorieuses de cette terre de feu où passèrent et combattirent tous les peuples de l'Asie ; soit qu'elle se promène doucement parmi les jardins de roses de Saadi, ou s'arrête, surprise à entendre quelques fragments des poésies mystiques des Suffis, exprimant par les images les plus vives de l'ivresse et de l'amour terrestre les ravissements d'un quiétisme étrange, qui tiendrait à la fois d'un Fénelon et d'un Spinosa : elle n'a qu'à choisir entre ces curieuses oppositions, si fréquentes dans les littératures orientales, d'élévation épique et de grâce naïve, d'enthousiasme et d'austérité, d'abstraction métaphysique et de volupté ardente.

Perse, *Aulus Persius Flaccus,* poète satirique latin, né à Volaterre (Étrurie), 34 a. av. J.-C., m. prématurément dans sa vingt-huitième année (62). Il a laissé six satires, restées célèbres. P. est le seul poète qu'ait produit le stoïcisme. A de certains égards, il l'emporte en mérite sur Horace et Juvénal eux-mêmes ; car, si, au point de vue exclusif de la forme, ceux-ci ont laissé à la postérité des chefs-d'œuvre hors ligne en leurs manières si diverses, la pensée initiatrice de leurs œuvres ne plane pas dans les hautes régions où la foi stoïcienne ravissait l'âme du jeune poète du Portique. Son style, énergique et concis, est malheureusement enveloppé d'obscurités, doubles sens, allusions ambiguës, sous-entendus fréquents. Ses vers forment une trame confuse, pareille aux nuages d'un ciel orageux, que traversent des lueurs vives et fugaces. Même après deux mille ans, ces clartés, pourtant, sont assez brillantes pour rendre bien distincte, à travers la pénombre des siècles, la douce figure de Perse se détachant dans sa pureté sur le fond sanglant de la Rome impériale. (Éd. princeps, Rome, 1 vol. in-4° ; sans date vers 1470 ; édit. de Casaubon, Paris, 1605, in-8°, etc. Trad. française remarq., Emile Rousse, 1886, in-16.)

Personnages de théâtre. Types, caractères représentés dans des rôles dramatiques.

Si l'on parcourt l'histoire générale du théâtre, on reconnaît que l'originalité des inspirations dramatiques se réduit à une faible quantité de sujets et de personnifications ; que, si les nuances sont infinies, les idées génératrices sont en petit nombre ; et qu'en somme les vraies résultantes de cette énorme effusion intellectuelle sur tant de scènes diverses se synthétisent et s'incarnent en quelques types, copies plus ou

moins réelles de la mode du jour ou de l'éternelle vérité. Ceux-là résument, concentrent, sous une forme humaine, des familles de caractères et d'inspirations. « Prenez les usuriers en masse, a dit Victor Hugo ; de leur foule se dégage un total, Shylock. »

Voyez la comédie grecque et latine : c'est continuellement la lutte d'un jeune homme amoureux contre son père ou contre le *leno* pour obtenir la possession de celle qu'il aime, aidé dans cette poursuite par un esclave rusé, un Dave ou un Sosie. Le barbon ridicule, le parasite, le *miles gloriosus*, l'avare, la courtisane, en sont aussi les hôtes familiers.

Au moyen âge, moins de complications encore. Le Diable, c'est le personnage central; et tous les saints et martyrs, tous les bourreaux et persécuteurs, dans les Mystères et les Moralités, sont taillés sur le même modèle. La farce cherchera la vérité beaucoup plus dans le détail des scènes que dans la nouveauté des personnages. Elle fournira, du moins, quelques joyeux types : les bouffons de la *Commedia dell'arte*, le *Gracioso* espagnol, le clown en Angleterre, le Hans Wurst ou le Jean Boudin des Allemands, en attendant que naissent en France, longtemps après, les Jeannot, les Jocrisse, les Cadet Roussel.

Avec la comédie italienne, c'est l'éternelle parodie ; ce sont des *clichés* presque invariables qui ressuscitent dans toutes les pièces : la ballerine dont les jeux aimables reposaient les spectateurs des gaietés burlesques des Pantalons et des Arlequins, et la troupe des bouffons. Au XVIIe siècle, tout l'intérêt est dans la mise en action plus ou moins heureuse d'un petit nombre de caractères, — quelques-uns tout nouveaux : (l'ingénue ou Agnès, la grande coquette ou Célimène, Philinte ou le raisonneur). On a des centaines de pièces, alors, dont l'intrigue roule sur le travestissement comique ou sérieux d'un vilain en gentilhomme, sur les dupes qu'il fait et sa confusion finale. Pour la partie comique, c'est le règne du valet, fourbe, lâche, insolent, ayant mille tours en son bissac, le Mascarille, le Crispin, le Jodelet, héritiers des Scapin et des Arlequins de l'Italie ; c'est le règne des Lisettes et autres soubrettes malicieuses, effrontées, plus maîtresses que leurs maîtres. Comme ils s'entendent, des deux parts, à berner les Géronte, les Arnolphe et toutes les *barbes* de la vieille comédie !

Au XVIIIe s., apparaissent quelques personnages de nouvelle mine ou plus fortement accusés, comme celui du traitant, du Turcaret. Encore la plupart des pièces de certains auteurs très féconds, tels que Dancourt, peuvent-elles se ramener à deux ou trois données typiques : l'éternelle histoire des amoureux contrariés par un père, une mère, un tuteur, et qui en viennent malgré tout à leurs fins ; ou celle d'amants brouillés et réconciliés ; ou de trompeurs trompés, de galants démasqués et bafoués, d'escrocs pris à leur piège. Le *jeune premier* et la *jeune première*, y retiennent surtout l'intérêt.

De nos jours, le domaine du drame et de la comédie s'est fort élargi par le mélange des genres, par la combinaison beaucoup plus accidentée des éléments de l'art et par le fait si considérable du renouvellement des classes de la société d'où se dégagent en abondance des vues de moralistes et des sujets à thèses. Et néanmoins, trois questions fondamentales priment tout le théâtre du XIXe s. : l'argent, le rôle de la courtisane, l'adultère. L'homme d'affaires, les créatures du demi-monde et la femme incomprise en rupture des lois du mariage remplissent la scène de leur personnalité bruyante.

Si l'on porte son étude vers les littératures étrangères, on en arrive de même, par élimination des éléments épisodiques et accessoires, à incarner dans quelques types généraux bien caractéristiques toute la production théâtrale d'une époque.

Pervigilium Veneris. Gracieux petit poème lyrique latin d'un auteur inconnu ; on le joint d'ordinaire au bagage poétique du prétendu Gallus. (V. Wernsdorf, *Poetæ latini minores*, t. III.)

Pesmé. Nom des chants populaires et héroïques des Serbes. Ces chants, révélés à l'Europe par Vouk Karadjitch, renferment des tragédies entières, et les poètes modernes n'ont eu qu'à les convertir en dialogues.

Pesselier (Charles-Étienne), poète français, né en 1712, m. en 1763. Le faux brillant et la poésie de boudoir portent quelque tort à ses fables d'une composition ingénieuse et fine. (Paris, 1748, in-8°.)

Pessimisme. Système de philosophie, s'appuyant sur trois principes : la théorie psychologique de la volonté, la conception d'une puissance trompeuse, la balance des biens et des maux, pour démontrer que ce monde est le plus mauvais de tous les mondes possibles, et que l'existence est un présent funeste.

Pestalozzi (Jean-Henri), célèbre philanthrope et éducateur suisse, né à Zurich, en 1746, m. en 1827. On l'a surnommé le *Père de la pédagogie*. On a été jusqu'à dire qu'il fut pour cette science ce que Copernic a été pour l'astronomie. A vrai dire, son génie éducateur, qui parut si original dans la création des méthodes, fut moins heureux dans l'application. Mais les semences nouvelles qu'il a jetées sont devenues fécondes. Son idée essentielle, celle qu'on a gardée de lui, c'est qu'en éducation on doit se proportionner aux facultés de l'enfant, ne pas le jeter prématurément au milieu des abstractions, et venir au secours de l'intelligence en faisant servir à l'enseignement les objets dont l'enfant lui-même est entouré. « On excite ainsi et l'on satisfait sa curiosité, on développe en lui l'esprit d'observation, et l'on va du connu à l'inconnu. » Comme le remarque Paroz, c'est la première fois qu'on donnait un corps à l'idée d'une culture naturelle. Mais où l'auteur de *Lienhardt et Gertrude* (Bâle, 1781-89, 4 vol.) n'est plus à suivre, c'est dans l'exagération de ce système, qui finit par substituer les sens à l'intelligence. Les facultés indépendantes de l'âme, laissées alors presque sans exercice, ne peuvent se développer suffisamment, et les jeunes gens ainsi instruits, sont rendus incapables des efforts nécessaires pour penser sans le secours des objets. Pestalozzi eut des disciples fervents, d'actifs auxiliaires, comme Niederer et Schmid,

pour propager et expérimenter ses doctrines. *(Œuv. compl., Saemmtliche Werke,* Stuttgard, 1819-26, 15 vol.)

Petau (le Père Denis), latin *Pelavius,* érudit français, fils de l'antiquaire Paul Petau; né en 1583, à Orléans, m. en 1653. On l'appela le *prince des chronologistes. (Tabulæ chronologicæ regum, dynastiarum, urbium,* etc., Paris, 1628, in-fol.) Les *Dogmes théologiques (Dogmata theologica,* 1644-1650) du Père P., ouvrage très estimé parmi les ecclésiastiques, résument toute la théologie des Pères de l'Église et tiennent lieu d'une masse effrayante de lectures.

Petion de Villeneuve (Jérome), avocat et homme politique, né à Chartres, en 1753; membre de l'Assemblée nationale, président de la Convention; proscrit avec les Girondins; m. par suicide dans les environs de Bordeaux, en 1793. Discoureur facile (car il improvisait toujours, comme Barnave); caractère indolent, nature de second ordre bien qu'il se crût le premier orateur de son temps, la force lui manquait aussi bien dans la pensée que dans l'expression. *(Œuv.,* Paris, 1793, 4 vol. in-8°.)

Petis de La Croix (François), orientaliste francais, né en 1653, à Paris, fils d'un secrétaire-interprète, lui-même auteur d'une *Histoire de Gengis-Kan ;* favorisé par Colbert qui l'envoya en Turquie et en Perse, à l'âge de seize ans, pour apprendre les langues orientales; nommé en 1692 professeur d'arabe au Collège royal, traducteur des *Mille et un jours* (Paris, 1710-1712, 5 v. in-12); biographe de Tamerlan; m. en 1713.

Son fils Alexandre **Petis de La Croix,** hérita de ses goûts d'érudition, et plus tard aussi de ses titres, enseigna comme lui l'arabe au Collège de France, et donna quelques traductions du turc et du persan. (1698-1851.)

Petitot (Claude-Bernard), littérateur français, né à Dijon, en 1772; inspecteur général de l'Instruction publique; m. en 1825. Il dirigea avec Monmerqué la vaste et utile *Collection des Mémoires relatifs à l'hist. de France* (Paris, 1819-24, 56 vol. in-8°). Nous ne signalons que pour mémoire ses faibles tragédies.

Petœfi (Sandor), célèbre poète hongrois, né en 1823, tué dans un combat en Transylvanie, en 1849, pendant cette guerre de l'indépendance, dont il avait été l'âme, le souffle inspiré. Frappé en pleine jeunesse, il laissait pourtant assez de lui-même pour immortaliser son nom. Cinq années d'une production ardente avaient suffi. L'énergie du patriotisme, la constante préoccupation des malheurs de la patrie, une tristesse enthousiaste, dit Alfred Rambaud, « qui, au milieu d'une chanson à boire, amène des strophes pleines de pensées sombres, qui fait entendre un bruissement d'armes impatientes parmi le cliquetis des verres, et, qui, dans la joyeuse orgie, vient serrer tout à coup la gorge du chanteur, comme le *surgit amari aliquid* du poète latin »: voilà bien les traits originaux du poète lyrique des Magyars.

Sa création la plus étendue est le *Heros Janos,* « le *Chevalier Jean* » (trad. fr. par A. Dozon, 1877). Œuvre bizarre, tenant de l'épopée et de la parodie, mêlant Théocrite à Homère, l'idylle à la strophe héroïque, brochant les imaginations les plus capricieuses du conte sur des motifs nationaux et populaires; dégageant enfin, à la lecture, des effets très singuliers de contrastes entre les données grandioses de l'épopée et les vulgaires incidents de la vie réelle.

Pétrarque *(Francesco Petrarca),* illustre poète italien, né à Arezzo, en 1301, m. à Arques, près de Padoue, en 1374. Son père, guelfe banni, l'emmena jeune à Avignon. C'est là qu'il conçut pour la belle Laure de Noves, mariée depuis deux ans à un échevin nommé Hugues de Sade, cette passion sans espoir qui lui dicta tant de rimes langoureuses et d'imaginations subtiles. Il voyagea,



Pétrarque, d'après une ancienne estampe.

s'enferma dans la retraite à Vaucluse, se fit prêtre. Vingt années de constance idéale ne l'en avaient pas guéri. Mais les visées d'art, d'ambition et de gloire furent encore les plus puissantes. De ce côté, du moins, il se vit comblé au delà de ses désirs. La vie de P. n'a été qu'un triomphe. Les princes et les pon-

tifes l'acclamaient; ensemble, ils rivalisaient d'enthousiasme dans les ovations comme dans les faveurs. Le 8 avril 1317, il était couronné en grande pompe au Capitole.

Le dernier et le plus achevé des troubadours, P. se rattachait au moyen âge par le genre de ses sonnets, imprégnés jusqu'à la fadeur d'amour chevaleresque et platonique; mais il se rattache aussi à l'âge qui l'a suivi par son zèle pour les lettres classiques, dont il fut, avec Boccace, l'un des premiers restaurateurs. La recherche des manuscrits anciens excita son zèle à un point extraordinaire. C'est ainsi qu'il parvint à découvrir et à rendre à la postérité les *Institutions* de Quintilien, les lettres et plusieurs traités de Cicéron, son modèle préféré et qu'il révéla Sophocle à l'Italie.

Quoique la meilleure partie de la gloire de Pétrarque revienne à ses poésies en langue vulgaire, à ses *Rime,* qui ont eu jusqu'à nos jours plus de quatre cents éditions, il ne faisait pas moins de cas de ses autres travaux en langue latine, soit en vers, soit en prose : Epitres, Eglogues imitées de Virgile, tentative d'épopée *(Africa),* traités cicéroniens, dialogues à la manière de Platon; *Lettres* nombreuses à tous les hommes célèbres de l'époque. L'œuvre de l'humaniste n'intéresse plus guère que les lettrés; celle du poète italien, malgré bien des affectations qu'exagérèrent surtout ses disciples, les pétrarquistes, sont impérissables par la fraicheur et l'harmonie du style. — P. est de tous les Italiens celui chez lequel le contraste des éléments du moyen âge et de la forme antique est le mieux fondu.

Petri (LAURENT et OLAUS), théologiens scandinaves du XVIe s., les deux chefs de la réforme luthérienne en Suède. Ils contribuèrent à développer dans leur pays les goûts intellectuels, le premier par une *Traduction de la Bible* (1541), l'autre par des sermons, des cantiques et un drame de *Tobie,* tiré des livres saints.

Petrof (VASSILI), poète russe, bibliothécaire de Catherine II et conseiller d'État, né en 1736, m. en 1799. Il porta du feu et de la hardiesse à célébrer les triomphes du favori Gregori Orlof. *(Odes héroïques,* dans les *Œuv. compl.*, 1811, 3 vol. in-8°.)

Pétrone (CAIUS ou TITUS PETRONIUS ARBITER), écrivain et poète latin du Ier s. ap. J.-C.; proconsul, puis consul en Bithynie. Victime de la jalousie de Tigellinus, il se fit ouvrir les veines et mourut en philosophe (66). Entre ce courtisan de Néron et l'auteur du roman de mœurs fameux: le *Satyricon* (éd. princeps, Venise, 1499, in-4°; éd. Statilius, Padoue et Paris, 1661; voy. Bücheler, p. XII-XXXVI, sur les manuscrits de Pétrone), il existe des affinités d'esprit; leur identité, cependant, n'est pas certaine. Comprenant, à l'origine, vingt livres environ, et racontant des aventures de voyages de toute espèce, traversées d'allusions aux personnages contemporains de Caligula et de Néron, de préceptes d'éloquence, ou de scènes licencieuses, le *Satyricon* ne se compose plus que de fragments en vers et en prose, dont le plus étendu est le *Festin de Trimalcion;* c'est la description d'un souper donné par un parvenu, aussi pauvre d'instruction et de goût que riche d'esclaves et d'argent. Malgré les peintures obscènes qui déparent cette *satura,* son importance est capitale pour l'histoire des mœurs, de la langue et surtout du langage populaire. Sorte de *Satire Ménippée* par la forme, mais où les vers intercalés sont en général tournés en parodie avec une intention déterminée; mélange confus de bas et de mauvais, de moralités et d'obscénités, d'observations très fines et d'images très choquantes, le *Satyricon* a ses mérites littéraires: le style, le tour, la vivacité des tableaux et le naturel du dialogue.

Petrowich (NICOLEFF), auteur dramatique russe, né en 1758, m. en 1816. Sa tragédie classique de *Surena,* imitée de Corneille, obtint quelque succès.

Peuchet (JACQUES), publiciste et littérateur français, né à Paris en 1758; membre de l'administration municipale en 1789, chef de bureau en 1795 au ministère de la police, censeur des journaux sous la première Restauration; m. en 1830. L'expérience de ses fonctions administratives lui servit à répandre, sous forme de *dictionnaires* et de *mémoires,* une foule de notions intéressant l'économie politique, la géographie commerciale, le fonctionnement de la police et des rouages municipaux. (Curieux à consulter sont ses *Mém. tirés des archives de la préfecture de police,* 1837-38, 6 vol. in-8°.)

Peul. Voy. **Poul.**

Peutinger (CONRAD), célèbre archéologue allemand, né à Augsbourg, en 1465; député à plusieurs diètes; chargé aussi de missions auprès de Maximilien et de Charles-Quint, qui le favorisèrent d'un grand crédit à leur cour, dans leurs conseils; m. en 1547. Il donna une forte impulsion aux études archéologiques en Allemagne et sauva de nombreux manuscrits. Le premier épigraphiste allemand *(Inscriptiones ve-*

tustæ romanæ, Mayence, 1520, in-fol.) pour les inscriptions latines. Il attacha principalement son nom à une célèbre carte de toutes les routes militaires du Bas-Empire, dite *Table de Peutinger* ou *Table Théodosienne.*

Peyrebrune (GEORGE de), pseudonyme de Mme de Judicis, romancière française de la seconde moitié du XIXe s., née dans le Périgord. On lui reconnait une imagination forte, un style coloré et le sentiment très vif de la nature. *(Victoire la Rouge, Jean Bernard, Mademoiselle de Tremor, La Margotte,* etc.)

Pfaff (CHRISTOPHE-MATTHIEU), théologien allemand, né à Stuttgard en 1686; professeur et chancelier à l'Université de Tubingue; m. en 1760. *(De Variationibus ecclesiarum protestantium adversus Bossuetum,* 1720, in-4°; etc.)

Pfeffel (GOTTLIEB-CONRAD), poète allemand, né à Colmar, en 1736, m. en 1809. Devenu aveugle à l'âge de vingt et un ans, il dut renoncer à l'étude du droit et chercher des consolations dans les succès littéraires, que lui valurent, en général, des poésies lyriques, des essais dramatiques, et surtout ses fables, peu originales de conception, mais touchantes et d'une morale très pure. *(Œuv.; Essais poét.,* Tubingue, 1802-05, 8 vol.; *Essais de prose,* Stuttgard, 1810-12, 10 vol.)

Pfeiffer (IDA **Reyer,** Mme), célèbre voyageuse allemande, née à Vienne, en 1795, m. en 1858. A quarante ans passés, veuve et déjà grand'mère, elle se mit à parcourir le monde, presque dénuée de ressources, seule, sans escorte, sans protection d'aucune sorte, allant, à travers les océans et les déserts, du pays des cannibales de Bornéo ou des centres inexplorés de l'Inde jusqu'aux sommets glacés du Thibet et redescendant enfin, après d'admirables découvertes, vers la grande île africaine de Madagascar, où elle contracta les fièvres qui la devaient emporter, dès son retour dans sa patrie. *(Voyage d'une femme autour du monde,* Vienne, 1850, 3 vol.; *Mon second voy. aut. du monde,* 1856, trad. fr. de Suckau.)

Pfeiffer (AUGUSTE), orientaliste allemand, connu pour de savants travaux d'herméneutique, né à Sachsenlauenbourg, en 1640, m. en 1698.

Pfinzing (MELCHIOR). Voy. **Theuerdank.**

Pfister (ALBRECHT), graveur sur bois et imprimeur allemand, né vers 1420, m. vers 1470. L'un des premiers maîtres de la xylographie. *(Bible latine à trente-six lignes,* Bamberg, 1456-60, 3 vol. in-fol.; etc.)

Phalecus, Φάλαικος, poète lyrique et épigrammatique d'Alexandrie, au IIIe s. av. J.-C. A donné son nom au mètre phalécien inventé bien avant lui, mais dont il fit souvent usage. — Cinq épigrammes dans les *Analecta* de Brunck.

Phaleuce (Vers) ou phalécien. Vers grec et latin ayant cinq pieds, dont le premier est ordinairement un spondée, quelquefois un ïambe, le second toujours un dactyle, le troisième et le quatrième des trochées, et le dernier ordinairement un spondée, et quelquefois un trochée. La plupart des pièces de Catulle sont en vers phaleuces.
Synon. Hendécasyllabe.

Phanoclès, poète élégiaque grec du IVe s. av. J.-C. Il ne reste de lui qu'un fragment, d'ailleurs assez développé et précieux par la beauté du style, — sinon par la nature du sujet — d'un poème intitulé: Ἔρωτες ἢ καλοί (ap. Brunck, *Analecta,* I).

Phédon. Voy. **Platon.**

Phèdre (PHÆDRUS), fabuliste latin, né sur le mont Piérus, en Macédoine. Écrivit sous Tibère et fut persécuté par Séjan, dont il se plaint beaucoup. Il y a apparence qu'il survécut à son persécuteur et qu'il eut la satisfaction de voir sa mort tragique. Avianus fait mention des fables de P. dans la préface des siennes à l'empereur Théodose. Ces apologues, d'un style dénué d'ornements et peu original, quoique élégant et irréprochable, ne parvinrent à notre connaissance qu'en 1596, grâce à Pierre Pithou, qui en découvrit un manuscrit datant du xe siècle. Les expressions de P. sont choisies, ses pensées mesurées, ses vers soignés: c'est un auteur classique.

Phémius, aède épique dont Homère a célébré le souvenir dans l'Odyssée.

Phénicienne (Langue et littérature). Idiome des anciens peuples phéniciens, qui appartenait à la famille sémitique et qui provenait, comme l'hébreu avec lequel il offre une si frappante ressemblance, d'une langue primitive commune: le chananéen. Il n'est resté de la littérature phénicienne que des fragments de Sanchoniaton et le *Périple* d'Hannon traduits en grec, des mots cités dans les auteurs anciens, le passage punique de Plaute, des séries de monnaies et un nombre assez restreint d'inscriptions.

Phérécrate, Φερεκράτης, poète athénien du Ve s. av. J.-C.; l'un des meilleurs émules d'Aristophane. Il s'attacha de préférence à rendre la comédie moins accessible aux licences satiriques, moins âpre aux attaques directes et personnelles, et à lui donner en échange une action plus dramatique. Les anciens vantaient l'élégance attique de sa diction. Il inventa le vers dit *phérécratien,* qui est un trimètre dactylique. On n'a conservé de Ph. que

des titres et des fragments de pièces. (Éd. Runke, Leipzig, 1829, in-8°.)

Phérécyde de Léros, Φερεκύδης, logographe grec du v° s., né dans cette petite île voisine de la côte d'Ionie. Contemporain des guerres médiques, il passa de longues années à Athènes, y recueillit les traditions relatives à l'histoire de l'Attique et les mit en œuvre d'après la méthode d'Hécatée de Milet, son modèle. Les généalogies athéniennes, qu'il avait dressées, descendaient sans interruption depuis Ajax jusqu'à Miltiade. (Ἱστορίαι ou Αὐτόχθονες, fragm., ap. C. et. T. Muller, *Fragm. historicorum græcorum.*

Philé (MANUEL) ou **Philès,** poète byzantin, né à Éphèse, vers 1275, m. vers 1340. Il versifia laborieusement les notions d'histoire naturelle que lui fournirent l'étude et la compilation. (*Sur la nature des animaux,* Περὶ ζώων ἰδιότητος, Venise, 1508, in-8°; v. aussi *M. Philæ carmina,* Paris, 1854-55, 2 vol. in-8°.)



Frontispice d'une édition hollandaise des **Fables de Phèdre.**

Philelphe (FRANÇOIS), *Filelfo,* hu-

maniste et philosophe italien, né à Tolentina, dans la marche d'Ancône, en 1389; professeur d'éloquence dès l'âge de 18 ans, à l'Université de Padoue; ambassadeur de Venise à Constantinople, où il se perfectionna dans l'étude de la langue grecque qu'il enseigna ensuite avec un immense succès par toute l'Italie; m. en 1481. Son savoir était grand, mais n'égalait pas sa vanité. Philelphe eut des querelles fameuses avec les érudits de son temps, avec le Pogge, surtout, son rival exécré. La nature l'avait fait insulteur. On sentait la note aigre siffler dans toutes ses discussions. D'une plume envenimée, il blessa tous ceux qu'il put atteindre. *(Comment. sur Pétrarque,* Bologne, 1476, in-fol.; *Satires,* Milan, 1476, in-fol., etc.)

Son fils aîné, MARIO **Philelphe** (1426-1480), hérita de son humeur maligne et de son caractère intempérant, dans la vie comme dans la littérature.

Philémon, poète comique grec, né à Soles, en Cilicie, vers 360, m. en 262 av. J.-C. Il occupa le second rang, après Ménandre, dans l'estime des anciens et même lui disputa quelquefois le premier. Son style avait plus de tenue, mais moins d'abandon et de grâce. *(Fragm.,* éd. Meineke, *Fragmenta comicorum græcorum,* t. II, Berlin, 1839.)

Philétas, poète et critique alexandrin, précepteur de Ptolémée Philadelphe, né à Cos, m. vers 290 av. J.-C. Properce imita ses *Elégies,* le produit d'un art raffiné, d'une préoccupation jalouse de la forme. *(Fragm.,* Bach, Halle, 1829, in-8°.)

Philipon de la Madeleine (LOUIS), littérateur français, né en 1731, à Lyon; bibliothécaire au ministère de l'intérieur; m. en 1818. Il toucha d'une plume légère au vaudeville, à la chanson *(Jeux d'un enfant de vaudeville,* Paris, 1799, 2 vol. in-12), et consacra plus particulièrement ses soins à composer pour l'instruction de la jeunesse des livres estimés alors et maintenant remplacés.

Philippe, *Lucius Marcius Philippus,* orateur romain de la fin du IIe s. ap. J.-C.; consul en 91. Il avait la parole facile, l'ironie piquante et amère.

Philippe, Φίλιππος, de Thessalonique, poète grec, contemporain de Trajan. Non content d'enrichir la première *Anthologie* d'un certain nombre de ses épigrammes spirituelles ou gracieuses, il voulut former, à l'imitation de la *Guirlande* de Méleagre, un second recueil de poètes plus récents, et il l'intitula Στέφανος ou Ἀνθολογία.

Philippe de Beaumanoir. Voy **Beaumanoir.**

Philippe de Navarre, chancelier de Chypre, jurisconsulte du XIIIe s.; m. en 1270. Son traité en prose des *Quatre âges de l'homme* résume les expériences et les réflexions d'un homme de valeur, mêlé pendant toute sa vie aux affaires publiques.

Philippe de Thaon, prêtre anglo-normand et poète du XIIe s. Mû par un double motif: celui de vulgariser les sciences, — l'histoire naturelle en particulier, — et celui d'en tirer des leçons morales, des symboles édifiants, des allégories chrétiennes, il conçut l'idée du premier des recueils appelés *Bestiaires* et le dédia à la reine Aelis de Louvain. Dès 1119, il avait écrit, à l'intention du clergé, le *Comput,* poème en vers de six syllabes rimant deux par deux, sur le comput ecclésiastique et le calendrier.

Philippide, Φιλιππίδης, poète comique athénien du IVe s. av. J.-C. *(Fragm.,* ap. Meineke, *Fragm. comicorum græcorum.)* Il appartient au groupe de la « comédie nouvelle. »

Philippinaises (Langues). Langues parlées chez les indigènes des îles Philippines, et dont les principales sont: le *tagaloc,* le *bisaya,* l'*ilocano,* le *pampango,* et le *tagbanua.* Les anciens habitants de cet archipel écrivaient de bas en haut en commençant à main droite et continuant en colonnes parallèles vers la gauche. Les Tagbanuas, bien que, depuis longtemps sous la domination espagnole, ont conservé la manière d'écrire antique. Leur alphabet ne contient que 15 lettres, se rapprochant en cela des alphabets ilocano et pampango. Il y manque le *pa* et le *ha* des alphabets tagaloc et bisaya. Les voyelles employées en combinaison s'indiquent au moyen de points voyelles, à l'exception de l'*a,* qui, s'il n'est pas prononcé séparément, est inférent aux consonnes. La lecture des textes écrits dans les caractères indigènes est très pénible, aucune des consonnes usitées n'y étant indiquée, non plus que la plupart des voyelles suivant une autre voyelle. C'est en raison de cette difficulté que les habitants des îles Philippines ont presque partout remplacé leur alphabet national par l'alphabet latin.

Les Tagales ont une certaine littérature, des vieilles poésies héroïques et des livres de religion.

Philippiques (les). Voy. **Démosthène.**

Philippon (CHARLES), journaliste français, né à Lyon, en 1806, m. en 1862: créateur du *Charivari,* et le premier metteur en œuvre de ce genre d'essais appelé *Physiologies,* si florissant depuis lors.

Philips (AMBROISE), poète anglais, né en 1671, député au Parlement de Dublin, m. en 1479; principal auteur du *Free thinker* (3 vol. in-8°). Johnson a vanté la fraîcheur de ses Pastorales.

Philips (JOHN), poète anglais, né à Brampton, en 1672, m. en 1708. Petit-

fils de Milton, assez bon satirique, il travestit d'une manière plaisante quelques livres de l'*Enéide*, et fournit, avec son poème du *Cidre* (1706), un bizarre échantillon du genre descriptif purement technique.

Philistus, historien grec, né à Syracuse, vers 435, m. en 356 av. J.-C. Confident, ministre, général, puis serviteur disgràcié de Denys l'Ancien, il périt en défendant contre Dion la cause de Denys le Jeune. Ce partisan décidé de la tyrannie avait composé une *Histoire de la Sicile,* qui fut estimée des anciens pour les mérites de la forme, sinon pour la valeur impartiale des jugements. « Il a imité Thucydide, dit Quintilien; beaucoup plus faible, il est jusqu'à un certain point plus clair. »

Philochorus, Φιλόχορος, historien grec du IIIe s. av. J.-C., né à Athènes. *(Fragm.,* ap. Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, coll. Didot; v. aussi l'éd. spéciale de Siebelis, Leipzig, 1811, in-8°.)

Philodème, Φιλόδημος, poète et philosophe grec épicurien, né à Gadara, en Syrie, dans la seconde moitié du IIe siècle av. notre ère. L'*Anthologie* nous a gardé de lui 34 épigrammes. Il nous est parvenu, en outre, des fragments notables de ses traités en prose sur la *Suite des philosophes (Herculanensia volumina,* Naples, 1793, in-fol., t. I) et *Sur les vices et sur les vertus opposées* (éd. Saupp, Leipzig, 1853).

Philolaus, philosophe grec, l'un des maitres de la doctrine pythagoricienne, né à Tarente ou à Crotone au Ve s. av. J.-C. Ses spéculations s'appliquèrent spécialement à l'astronomie : il enseigna le double mouvement de la terre, d'abord autour de son axe, ce qui produit le jour et la nuit, puis autour du feu central (le feu central que Copernic, après Aristarque, remplacera par le soleil), ce qui produit l'année. *(Fragm.,* éd. Boeckh, Berlin, 1819.)

Philologie. Science qui embrasse diverses parties des belles-lettres, et qui en traite principalement sous le rapport de l'érudition, de la critique et de la grammaire. Dans l'antiquité et jusqu'aux temps les plus rapprochés de nous, on identifiait, d'ordinaire. la philologie avec les études grammaticales; on la bornait à l'exégèse des textes archaïques. Les savants modernes, en appliquant à toutes les formes de l'érudition cette méthode de l'esprit critique qu'avait entrevu le génie si compréhensif de Leibnitz et dont l'Allemagne eut l'honneur de se servir la première, ont singulièrement étendu ses domaines. Dans le détail, s'occupant des moindres questions d'accentuation, de prononciation et d'orthographe, elle touche sous ce rapport aux plus minutieuses subdivisions de la lexicologie. D'autre part, elle peut s'élever jusqu'aux conditions les plus générales du discours humain. Philologie et critique historique, ces mots sont devenus presque synonymes auprès de l'école contemporaine. Pris en sa large acception, la philologie a pour but de pénétrer, au moyen de documents de langue incomplets ou épars, l'esprit des nations historiques, leur activité intellectuelle, religieuse, morale, philosophique ou sociale.

Philologus. Titre d'une des plus importantes revues d'érudition, fondée par Schneidewin, en Allemagne.

Philon d'Alexandrie, philosophe juif, né l'an 30 av. J.-C. Attaché à toutes les traditions juives, platonicien, stoïcien ou péripatéticien, selon qu'adoptant tour à tour les doctrines de ces écoles opposées il pouvait les mettre d'accord avec les livres de Moïse et la tradition d'Israël, il est le représentant du mouvement philosophique opéré alors en Orient et de l'école religieuse des Juifs. Ses traités (éd. princ., Genève, 1613, in-fol.; éd. Richter, Leipzig, 1828-30, 8 vol. in-8°) fournissent des renseignements nombreux sur l'état du monde hébraïque, dans l'empire romain, au moment de la venue de J.-C.

Philon de Byblos (HERENNIUS), écrivain grec, né à Byblos, en Phénicie, dans le Ier s. de notre ère. Eusèbe nous a conservé quelques précieux fragments de sa traduction en grec de l'ouvrage phénicien de Sanchoniaton, dont la science historique ne saurait trop regretter la perte. Il avait, en outre, traité de la grammaire et de la rhétorique.

Philon de Byzance, tacticien et mécanicien grec du IIe siècle av. J.-C. *(Fragm.,* ap. Thévenot, *Veterum mathematicorum opera,* Paris, 1693, in-fol.)

Philonide, poète comique athénien du Ve s. av. J.-C. Il appartient au groupe de l'ancienne comédie. Rien n'est resté de lui que trois titres de pièces.

Philopon (JEAN), Ἰωάννης ὁ Φιλόπονος, grammairien alexandrin du VIIe siècle ap. J.-C. Laborieux et judicieux commentateur des livres d'Aristote (Venise, 1504, in-fol.; nombr. éd.), de la *Cosmogonie mosaïque* (Vienne, 1630, in-4°) et des différents dialectes de la langue grecque. (Venise, 1476, in-fol.)

Philosophie. Au sens propre du mot. Amour de la sagesse, recherche de la vérité, du principe de la raison des choses; étude de la nature et de la morale. — Les sciences naturelles ou physiques s'arrêtent aux causes secondes; la p. est la recherche et la démonstration de la cause première. En même temps que ses principes généraux sont à la base de toutes les connaissances, l'objet véritable de ses vues est le dernier sommet de l'ambition intellectuelle. Pour le dire en deux mots,

c'est la science « relative » de l'absolu, « la science humaine du divin ».

Les anciens s'accordaient à diviser la p. en trois grandes parties: morale, physique. logique. Les scolastiques y ajoutèrent la métaphysique générale et spéciale. A partir de Descartes, elle n'a plus guère été que la science de l'esprit. Dans la pensée moderne elle comprend: la psychologie, la logique, la morale et les éléments de métaphysique.

La Philosophie. que Victor Cousin appelait avec une certaine amplification de langage « la lumière des lumières, l'autorité des autorités » s'étend, à perte de vue, dans le champ de l'universel. Elle offre quelques parties expérimentales et positives; en outre, elle a des faits, des principes placés en dehors de toute discussion. Mais, ordinairement livrée à la conjecture; dépendant surtout des facultés imaginatives du penseur et de la personnalité de son esprit, elle ne connaît point de barrière à ses variations. Les systèmes, issus de telle ou telle méthode, qui voulut, à son heure, ouvrir des perspectives nouvelles, sont en multitude. Pris un à un, nul peut-être ne



La Philosophie, d'après une sculpture du XIIIe s.

satisfait pleinement l'esprit; considérés en bloc, ils se heurtent et se contredisent à faire croire qu'il n'en puisse sortir apparence de clarté. Leur confusion, cependant, est susceptible d'aboutir aux rapprochements les plus succincts, aux vues d'ensemble les plus harmonieuses. Débarrassés de leurs inconséquences ou de leurs applications illégitimes, fondus et conciliés sur les points où leur opposition fut nécessaire pour compléter une théorie par une autre, ramenés chacun à son principe et tous au principe des principes, ces systèmes si nombreux, si multiformes, s'absorbent au sein de quelques idées bien larges, bien compréhensives, qui, celles-là, sont les directrices éternelles des conceptions morales, religieuses et scientifiques. On peut en faire le tour pour s'en convaincre. Que les philosophes — pris en dehors de la théodicée chrétienne et des vérités absolues — se nomment déistes, matérialistes, athées, naturistes ou panthéistes; qu'ils croient avant tout à la force intérieure (Épictète), à l'activité libre (Duns Scot), à l'instinct scientifique (Bacon), à la conscience (J.-J. Rousseau), au sens commun (Thomas Reid), à la raison pure (Emmanuel Kant), à la liberté absolue (Fichte), à la volonté sans limites (Schopenhauer), ou qu'ils révoquent en doute le moi central et dominant, et refusent à l'homme la direction spontanée de ses actes (Bayle, Hume, Hegel); qu'ils exagèrent la suprématie de la vertu personnelle au détriment de la force expansive de l'amour (Zénon de Citium), ou ne voient dans la conception du bien, du droit, du devoir, que l'idée du plaisir stable (Epicure), ou la science de la véritable utilité (Spinoza), ou l'attrait de la sympathie (Adam Smith), ou le penchant de l'altruisme (Auguste Comte); dans la loi morale qu'une certaine chaleur muable et propre à la nature de chaque être (Diderot, Cabanis, Broussais); dans la justice qu'un état de convention appropriée aux nécessités sociales (Helvétius); et dans la raison de tous nos actes que le mobile de l'intérêt personnel et le calcul du plus grand plaisir (Hobbes, la Rochefoucauld, Bentham, Stuart Mill); qu'ils repoussent à la fois l'esprit et la matière, trouvant, comme David Hume, qu'il est également insensé de raisonner ou de croire, ou que, bien au contraire, ils remplacent le doute de la raison par une foi aveugle et par une théologie violente; enfin, qu'ils soient idéalistes ou sensualistes, sceptiques ou mystiques: les idées initiales, génératrices, d'où sortirent leurs longues démonstrations et sur lesquelles ils ont posé les fondements de leurs théories, systèmes ou paradoxes, se condensent en peu de paroles. Quelques noms déterminent aussitôt les évolutions capitales de la philosophie transformant les méthodes, construisant l'univers d'après des plans nouveaux, ou les progrès réalisés par la conscience religieuse de l'humanité. Et la plupart des autres noms se disposent, s'ordonnent d'eux-mêmes, satellites de diverses grandeurs, autour de ceux des principaux chefs d'école, regardés à tort ou à raison comme les astres rayonnants du ciel philosophique.

Philostorge, (Φιλοστόργιος), historien ecclésiastique grec, partisan de l'arianisme, né vers 360, à Borissus, en Cappadoce; loué pour les mérites de son style et cité par Photius. (Fragm. de son *Hist. eccl.*, éd. J. Godefroy, Genève, 1613, in-4°.)

Philostrate (FLAVIUS), sophiste grec de la première moitié du IIe s. ap. J.-C.; né à Lemnos. Il professa à Athènes et à Rome. En crédit auprès de Septime Sévère, il écrivit pour Julia Domna, femme de ce prince, une *Vie d'Apollonius de Tyane*, intéressante comme un roman, par l'agrément du style et la vivacité des images, d'ailleurs pleine de fables, d'erreurs géographiques et d'anachronismes. Ses autres ouvrages, et celui qu'on attribue à son neveu Philostrate le Jeune, ne sont que des exercices de rhéteur, soit à propos d'une galerie de tableaux, soit à propos des aventures de quelques héros antiques. *(Œuv. compl.,* éd. Morel, Paris, 1609, in-fol.; Kayser, Zurich, 1844-46, 2 vol. in-4°.)

Phlégon, auteur grec du IIe s. ap. J.-C.; né à Tralles, en Lydie. (Fragm., ap. Westermann, *Scriptores rerum mirabilium græci*, 1839, in-8°.) Il était affranchi de l'empereur Adrien.

Phocion, célèbre général et orateur grec, né vers 402 av. J.-C., m. en 317.

Sa vertu fut un exemple à toute l'antiquité. Sobre dans ses paroles comme dans les habitudes de sa vie, il enfermait beaucoup de sens en peu de mots.

Phocylide, Φωκυλίδης, poète grec du VIe s. av. J.-C., né à Milet. Contemporain et imitateur de Théognis, il composa des poèmes héroïques, des élégies, des sentences morales. Il ne nous reste que quelques-unes de ces dernières, très sobres de forme, et présentées laconiquement, comme des leçons, des préceptes.

Phormis, poète grec du Ve s. av. J.-C., né en Arcadie; cité par Aristote comme un des créateurs de la comédie.

Photius, Φώτιος, célèbre théologien et érudit grec, né vers 815, à Constantinople, m. en 891. Chassé deux fois du siège patriarcal de Constantinople, il fut le fauteur du grand schisme grec. Anathématisé par Nicolas Ier, il réunit le concile œcuménique, persuada aux évêques de se séparer de la communion de l'Église de Rome, et ceux qui acceptèrent ses propositions instituèrent l'Église de Constantinople. Les lettres de P., ses homélies, ses traités théologiques, sa *Bibliothèque du droit canonique* (éd. Justel, 1615, in-4°), et principalement son important recueil du *Myriobiblon* (éd. princ. Augsbourg, 1601, in-fol.), attestent un goût d'écrivain très pur et un immense savoir.

Phranza ou **Phranzès,** historien byzantin, né en 1401; chambellan de l'empereur Manuel II Paléologue; ambassadeur de Jean VIII et de Constantin XIII; m. vers 1478 dans le monastère de Tarchaniotes. *(Chron. de Constantinople*, de 1259 à 1477; éd. Alter, Vienne, 1796, in-4°.)

Phrase. Assemblage de mots construits ensemble et formant un sens. La p. la plus simple est faite d'un sujet, d'un verbe et d'un attribut. La p. composée a plusieurs sujets et plusieurs attributs; la p. enfin est dite complexe quand le sujet et l'attribut sont modifiés par de petites phrases incidentes, introduites dans le corps de la phrase principale à l'aide d'un participe, d'un pronom relatif ou d'une conjonction. Comme nous l'avons ailleurs spécifié *(Dict. des Dict.*, phrase), la p. est en tout soumise à certaines règles variant avec le génie des langues. Sa construction ne saurait être la même dans les langues synthétiques et les langues analytiques, dans les langues casuelles ou à flexion et dans celles qui, comme l'anglais, le français, admettent plutôt l'ordre logique.

Phraséologie. Construction de phrases particulières à une langue ou propres à un écrivain. *La phraséologie de la langue grecque.*
En mauvaise part, discours creux, vide de sens : *Tout cela, c'est de la phraséologie.*

Phrygienne (langue). Langue indo-européenne. Ainsi que le reconnaît Maspero, le phrygien est apparenté au grec de plus près peut-être que le gothique au moyen haut-allemand; sa déclinaison et sa conjugaison avaient les flexions et subissaient au moins en partie les lois phonétiques du grec. « Cette langue, a dit le voyageur anglais Leake, avec l'alphabet encore incomplètement déchiffré qui nous en a conservé les rares débris, resta enfermée dans les limites de l'ancien royaume où régna la dynastie de Midas. »

Phrynicus ou **Phrynichus,** Φρύνιχός, poète athénien, né vers la fin du VIe s. av. J.-C.; un des créateurs de la tragédie. Il passe pour avoir introduit, le premier, des rôles de femmes au théâtre; et il marqua sur la tragédie de Thespis un notable progrès, en choisissant des sujets d'une façon nouvelle et pathétique jusque parmi les faits de l'histoire contemporaine (les *Perses*, la *Destruction de Milet*, etc., fragm., coll. Didot).

Phrynicus, poète comique grec du Ve s. av. J.-C., né à Athènes. Il inventa le vers ionique mineur catalectique. (Voy. Bergk, *Fragmenta comicorum græcorum.)*

Phrynicus, *Arhabius,* grammairien grec, né en Bithynie. Il vécut sous les règnes de Marc-Aurèle et de Commode. On possède un abrégé, très intéressant au point de vue philologique de son ouvrage sur la diction attique. *(Eclogæ nominorum et verborum atticorum,* Rome, 1517, in-8°.)

Phrynnis, Φρύννις, poète grec dithyrambique et musicien grec du Ve s., particulièrement célèbre pour avoir ajouté deux cordes à la cithare.

Phylarque, Φύλαρχος, historien grec né selon toute vraisemblance à Naucratis en Égypte, au IIIe s. av. J.-C. L'histoire de la Grèce depuis 272 jusqu'à 220 av. J.-C., occupa sa plume; il y porta certaine recherche du style oratoire voisine de la déclamation. *(Fragm.*, éd. Lucht, Leipzig, 1836, in-8°.)

Physiocrates (de φύσις, nature, et κράτος, puissance). Nom que se donnèrent, au XVIIIe s., certains économistes, comme Gournay, Quesnay, le marquis de Mirabeau, qui prétendaient que toute la richesse est fondée sur les produits de la terre, c'est-à-dire sur l'agriculture.

Physiognomonie. Science qui enseigne à connaître le caractère des hommes par l'inspection des traits du visage et de toutes les parties du corps. Elle conduit souvent à des observations fort justes sur l'état de l'âme par les manifestations de l'être physique. Mais elle reste essentiellement conjecturale et ne saurait transformer de simples inductions en principes absolus. La raison, l'éducation, le libre arbitre corrigent et modifient souvent les dispositions ou les penchants vicieux dont les traits du visage semblent être la révélation plus ou moins caractérisée. (V. **Lavater, Polémon, Porta.** On pourrait

ajouter aussi le nom d'un auteur français contemporain Eugène **Ledos.**)

Physiographie. Description des productions de la nature.

Physiologie. Science qui traite des phénomènes de la vie, des fonctions des organes, soit dans les animaux, soit dans les végétaux. Elle a plus d'un rapport avec les études morales.

Physiques (Sciences). Celles qui ont pour objet l'étude de la nature, les propriétés des corps et les divers phénomènes qui résultent de leur action réciproque.

Pibrac (Gui du Faur, seigneur de), poète et magistrat français, né en 1529 à Toulouse, m. en 1584. Jurisconsulte fort estimé, il parvint aux premières charges. La reine Marguerite l'introduisit à la cour; mais il perdit ses bonnes grâces par excès d'empressement à son égard, ou, pour mieux dire, de témérité galante. Peu de gens l'égalaient, si l'on en croit ses contemporains, en l'art de la conversation. Il n'est plus guère connu que pour ses *Quatrains moraux* (1574), où l'utile et l'agréable sont mêlés avec goût. Traduits en grec, en latin, en turc, en arabe, en persan, ils eurent une vogue extrême. On les faisait apprendre par cœur aux enfants. Ils soutiennent encore la lecture, quoique la forme en ait vieilli.

Pic de la Mirandole (Jean), philosophe et théologien italien, né en



Pic de la Mirandole,
d'après un moulage de l'école des Beaux-Arts.

1463, m. prématurément en 1494. Le Pascal de son siècle par sa précocité merveilleuse, à dix-huit ans il savait vingt-deux langues. Sa mémoire tenait du prodige. L'étendue, la variété de ses connaissances, confondent l'imagination. Il n'avait pas atteint sa vingtième année qu'il proposait à tous les savants du monde une sorte de tournoi philosophique; dans un temps où l'on pouvait, sans trop de présomption ni d'illusion, croire encore à la merveille du savant universel, il se déclara prêt à soutenir neuf cents thèses *de omni re scibili.* La science moderne a renversé de fond en comble l'édifice théologique, où P. de la M. prétendait combiner Platon avec Moïse et avec la Kabbale. (*Conclusiones philosophicæ, cabalisticæ et theologicæ,* Rome, 1486, in-fol.) Il n'en fut pas moins une des individualités les plus puissantes du XVe s.

Picard (le). Patois et, autrefois, dialecte de la Picardie, qui, avec le français proprement dit et le normand, composait le patrimoine de la langue d'oïl. « Les Picards, écrivait Froissart au XIVe s., sont de cler et agu entendement. »

Picard (Louis-Benoit), écrivain français, né en 1769, à Paris, m. en 1828. Acteur, auteur, directeur, chargé du gouvernement de deux théâtres, qu'il fournissait presque à lui seul et qu'il soutenait de son jeu aussi bien que de sa plume, il trouva le moyen de brocher, outre ses romans, des comédies en foule, avec une facilité de main qui n'a été surpassée que par celle de son deuxième successeur Scribe. Ses comédies (l'*Entrée dans le monde,* la *Petite ville,* les *Marionnettes,* les *Ricochets,* les *Trois quartiers,* etc.), sont le journal de l'époque, le compte rendu plaisant des mœurs ridicules du jour. Les fournisseurs, les concussionnaires, les filles entretenues, les publicains, les fats, les intrigants, les parvenus: il a joué tous les fripons d'une société nouvelle et à peine réformée. La forme vive, enjouée, pittoresque, dont il les anima a rendu longtemps durables ces types de transition.

Picard (Edmond), jurisconsulte et littérateur belge, né à Bruxelles en 1836. On distingua ses romans judiciaires. En outre, dans quelques-unes de ses meilleures pages, il a synthétisé d'une manière précise et vigoureuse le génie, la nature et l'âme de la Belgique. (V. aussi d'E. P. une spirituelle fantaisie: *Paradoxe sur l'avocat,* 1879. Comme jurisconsulte, il a mené la publication d'une grande encyclopédie spéciale, les *Pandectes belges.*)

Picaresque (genre), [de l'espagnol *picaro,* homme intrigant et fripon]. Classe de romans ou de pièces de théâtre, mettant au premier rang, d'ordinaire, quelque fourbe adroit, et visant à représenter, sous des couleurs à la fois réelles et pittoresques, certains types populaires: aventuriers, hidalgos, alguazils, bohémiens, courtisanes, étudiants, valets subtils et coupeurs de bourses. Hurtado

de Mendoza en avait donné le modèle, avec le fameux roman : *Lazarille de Tormes.*

Piccolomini (ÆNEAS-SYLVIUS), pape sous le nom de Pie II, né à Corsignano en 1406 ; revêtu de diverses charges et nonciatures jusqu'à sa nomination de cardinal, en 1456 ; m. en 1468. Avec lui brillèrent de tout leur éclat sur le trône de Saint-Pierre le génie politique, l'amour des lettres, la dignité des mœurs et des vertus chrétiennes. Il a laissé de nombreux ouvrages, des poésies latines, des harangues, des Lettres d'une précieuse valeur documentaire, des livres d'histoire et de géographie. (*Hist. de l'Empire sous Frédéric III ; Hist. du Concile de Bâle,* etc ; *Œuvres,* 1571, in-fol.

Piccolomini (ALESSANDRO), érudit et théologien italien, né à Sienne en 1508; coadjuteur de l'archevêché de cette ville ; m. en 1578. Il professa la philosophie morale à Padoue, et, pour s'en distraire peut-être, écrivit quelques ouvrages plus que libres. C'était, au fond, néanmoins, un esprit sérieux et dont le savoir était véritablement encyclopédique.

Piccolomini (JACQUES **Ammanati,** cardinal), né en 1422 près de Lucques, m. en 1479. Il marcha sur les traces d'Æneas Sylvius, continuant ses écrits comme il avait adopté son nom, et se modelant sur lui pour avancer le règne des lumières. (*Commentarii et Epistolæ,* Milan, 1506; plus. éd.)

Pichon (THOMAS-JEAN), théologien français, né en 1731, au Mans, chanoine dans sa ville natale, m. en 1812. Il essaya quelques passes d'armes contre les encyclopédistes (la *Raison triomphante des nouveautés,* Paris, 1756, in-12, etc).

Pichot (AMÉDÉE), littérateur français, né à Arles, en 1796 ; m. en 1877. Durant trente-quatre années directeur de la *Revue britannique,* il a publié nombre de traductions ou d'imitations de poètes et romanciers anglais.

Pictet (BÉNÉDICT), théologien protestant suisse, né en 1655, à Genève ; reçu à l'Académie de Berlin en 1714 ; m. en 1724. (*Traité contre l'indifférence des religions,* Neuchatel, 1692, in-12 ; *Hist. de l'Église et du monde au XI° s.,* Amsterdam, 1712, in-4° ; *Sermons,* 1721, in-8°, etc.) Une certaine chaleur de style anime son érudition chrétienne.

Pictographie Moyen de conserver la mémoire de certains faits à l'aide de linéaments, qui sont un dessin, une peinture. Tels, les *quipos* des anciens Péruviens.

Pie (LOUIS - FRANÇOIS - ÉDOUARD, Mgr), prélat et écrivain français, né en 1815 à Pontgouin ; nommé évêque de Poitiers en 1879 ; m. en 1880. Ses polémiques religieuses, ses *Lettres pastorales,* ses *Instructions synodales,* ses *Homélies* permirent d'apprécier, chez lui, une science profonde de théologien, des qualités incontestables de controversiste et une ampleur remarquable de sentiment et d'expression. Il s'était montré le champion absolu des droits de l'Eglise et du Saint-Siège.

Pie II. Voy. **Piccolomini.**

Pied. En terme de poésie métrique, se dit des parties ou divisions des différentes espèces de vers, lesquelles sont formées d'un certain nombre de syllabes différentes, selon la nature du vers. Ainsi, le vers hexamètre en grec et en latin est composé de six pieds dont les quatre premiers sont indifféremment des spondées ou des dactyles. (Voy. **anapeste, bacchius, chorée, choriambe, dactyle, épitrite, iambe, ionique, molosse, péan, procéleusmatique, spondée, tribraque.**) — Il se dit, par extension, de deux syllabes dans les vers français, qui ne sont point métriques.

Pierquin de Gembloux (CLAUDE-CHARLES), médecin et littérateur français, né à Bruxelles, en 1798, mort en 1863 ; fut des premiers à comprendre l'importance philologique des patois. (*Hist. littér. des patois,* 1841, in-8°.)

Pierre (saint). *Petrus,* prince des apôtres, premier pape et martyr, né vers l'an 10 av. J.-C., crucifié à Rome, sur la voie d'Ostie, le 29 juin 66, le même jour que saint Paul fut décapité. Nous avons de saint P. deux épîtres écrites de Rome en 58 et en 64 : elles sont en grec et l'une et l'autre ont pour objet de fortifier les Juifs convertis.

Pierre d'Alexandrie (saint), écrivain ecclésiastique grec du IV° s. ap. J.-C., évêque d'Alexandrie, martyrisé en 311 sous Maximin. On n'a que des fragments épars de ses principaux traités, de ses *Lettres* ou *Homélies.* Quinze *canons* figurent, en outre, sous son nom, dans les recueils canoniques.

Pierre d'Auvergne, troubadour du XII° s., né d'une famille bourgeoise de Clermont. Il passa pour le meilleur des troubadours jusqu'à ce qu'on eût connu Borneilh. On lui reproche de se louer sans cesse dans ses ouvrages et de censurer hardiment ceux des autres.

Pierre de Blois ou **Petrus Blesensis,** écrivain ecclésiastique, homme d'État et historien français, né à Blois en 1130, m. en 1200. Précepteur et ministre du jeune Guillaume II en Sicile, serviteur du roi d'Angleterre Henri II, chancelier de l'archevêque de Cantorbery, secrétaire de la reine Eléonore, il fut mêlé à la plupart des grandes négociations de l'époque. Il avait une facilité d'écrire exceptionnelle. (*Opera omnia,* Paris, 1519 et 1667, in-fol.)

Pierre de Celle, sermonnaire du XIIe s., dont les homélies, écrites à la hâte, obtenaient, cependant, un succès remarquable.

Pierre de Corbiac, poète provençal, m. vers 1260. Il attachait beaucoup de prix à son *Trésor,* sorte de « bréviaire » encyclopédique en huit cent quarante vers alexandrins monorimes.

Pierre Comestor ou le *Mangeur* (ainsi nommé à cause de son avidité insatiable de lecture), théologien et sermonnaire du XIIe s., chancelier de l'église de Paris, né à Troyes, en Champagne. Type du savant docteur au moyen âge, il embarrassait ses écrits et ses discours. *(Scholastica historia,* Reutling, 1471, in-folio; *Sermones,* Mayence, 1600, in-4°) d'un appareil formidable de textes.

Pierre de Fontaines, jurisconsulte français, m. vers 1270. Conseiller intime de saint Louis, il jouissait d'une belle réputation de science et d'intégrité. Sous le titre de *Conseil,* il écrivit en bonne prose une sorte de traité de l'ancienne jurisprudence des Français.

Pierre de Poitiers, poète latin du XIIe s. et religieux de l'abbaye de Cluny, dont la collection *(Bibliotheca Cluniacencis)* contient des vers de lui, d'une certaine élégance.

Pierre de Provence et la **belle Maguelonne.** Vieux roman populaire français, très souvent remanié dans sa forme et dont la première rédaction, peut-être provençale, semble remonter au milieu du XVe s. Il a été fait de nombreuses éditions, en toutes langues, même en vers grecs, de l'histoire des belles aventures de ces deux amants parfaits.

Pierre de Riès, trouvère du XIIIe s. Il donna à *Judas Macchabée,* ce livre tout guerrier de la Bible, le ton d'une véritable chanson de geste (1280), dans un long poème dont on attribue la plus grande part à Gautier de Belleperche.

Pierre de Vaux-Cernay, historien français du XIIe s., moine de Vaux-Cernay et l'un de ceux qui prêchèrent avec le plus de véhémence la croisade contre les Albigeois. On doit s'attendre à rencontrer dans son *Hist. de la guerre des Albigeois* (Troyes, 1615, in-8°) une excessive partialité en faveur du terrible Simon de Montfort; mais elle a tout l'intérêt des pages écrites sous la chaude impression des événements.

Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, né en Auvergne, en 1093, m. en 1156. Joua un rôle important dans l'histoire de son siècle, soutint Innocent II contre l'antipape Anaclet, et fut l'un des plus fermes défenseurs de l'orthodoxie. Il fit traduire le Coran en latin, et laissa des traités, des lettres, des sermons. (Voy. *Bibliotheca Cluniacencis).* Les moines de Cluny avaient introduit ses homélies dans l'office divin.

Pierron (Alexis), helléniste français, né à Champlitte, dans la Haute-Saône, en 1814, m. en 1878. A traduit avec une certaine élégance de style les *Pensées* de Marc-Aurèle, le *Théâtre* d'Eschyle et en partie la *Métaphysique* d'Aristote. On a aussi de lui de bons manuels de littérature ancienne.

Pierrot. Type de valet bouffon, tout de blanc habillé, sans masque, et qui s'appelait dans la *Commedia dell'arte:* Pedrolino, Pagliaccio, Bertoldo, Peppe-Nappa. Créé en 1450 par le Bolonais Croce, le personnage eut un immense succès. Il se réduisait alors à n'être que le valet du seigneur Pantalone et le galant toujours éconduit de la frivole Colombine. Le célèbre mime français Debureau, le populaire, l'universel Debureau (1796-1846) lui donna un tout autre caractère, quand il en fit ce personnage froid, sérieux, railleur, satirique, qui fut la gloire du Théâtre des Funambules.



Les deux célèbres mimes Debureau père et fils dans leur costume de Pierrot.

Paul Legrand le reprit à son tour et en fit le Pierrot bon, honnête, dévoué toujours, qui, lorsqu'il ne travaille ni pour lui, ni pour Arlequin, traverse la pièce pour en être la gaieté naïve et ingénue. Depuis, le type a encore été modifié, diversifié. Poétisé par Banville, Marc Legrand, Willette, revêtu du solennel habit noir par Hennique et Huysmans, rendu tragique par Paul Margueritte, ou compris d'une façon très éclectique par Jean Richepin et maints autres, Pierrot, le pâle et mélancolique amant de la lune, Pierrot a pris une im-

portance bien inattendue dans l'art et la littérature du XIXe s.

Piétistes. Membres d'une secte luthérienne qui s'attache à la lettre de l'Evangile, et qui se distingue par des sentiments particuliers d'une piété excessive. Ils méprisent la juridiction ecclésiastique, la théologie scolastique, et n'estiment que la contemplation et la théologie mystique. Ils croient, comme les Donatistes et les Hussites que l'effet des sacrements dépend de la probité du ministre; que l'état de grâce est une possession réelle des attributs de Dieu, une véritable déification. Ils rejettent tout amour de la créature. Schwenckfeld avait ébauché le plan du piétisme, et Weigel l'avait perfectionné (ou. pourrait-on dire, empiré.)

Pigafetta (ANTONIO), célèbre voyageur italien, né à Vicence, en 1491, m. en 1534. Compagnon de Magellan et de Sébastien del Cano, il s'était fait l'historien de cette pathétique entreprise de circumnavigation. (*Premier voyage autour du monde par le chevalier Pigafetta sur l'escadre de Magellan,* de 1519 à 1522, Paris, an IX, in-8°.)

Pigafetta (PHILIPPE), voyageur et historien italien, parent du précédent, né en 1533, à Vicence; ingénieur militaire, plus tard camérier du pape Innocent IX (1591), m. en 1603. L'un des premiers descripteurs des pays du Congo, encore limités aux côtes.

Pigault-Lebrun (ANTOINE-GUILLAUME de l'Epinoy, dit), romancier et auteur dramatique français, né à Calais en 1753, m. en 1835. Dragon, gendarme de la reine, comédien ambulant, employé des douanes, il put observer de près une rare diversité de types. Il avait vu les mœurs, les mauvaises mœurs de son temps, et il publia ces gravelures: la *Folie espagnole, Mon oncle Thomas, Monsieur Botte,* les *Barons de Folstein,* que rendit populaires une force comique irrésistible. Son premier grand succès avait été l'*Enfant du Carnaval,* en 1794.

Pignotti (LORENZO), poète italien, né à Figline, en 1739; professeur de sciences et recteur à l'Université de Pise; m. en 1812. Il se délassa de ses travaux de physicien, de naturaliste, d'antiquaire et d'historien (*Storia della Toscana,* Florence, 1813) en narrant des apologues. Ce genre entre ses mains devint une sorte d'épopée. Les Italiens regardent ses fables (*Poés.,* Florence, 6 vol. in-8°) plutôt comme des nouvelles, où le récit déploie tout son art, que comme des apologues réels.

Pigrès d'Halicarnasse, poète grec du Ve s. av. J.-C. Il paraît avoir été le véritable auteur de la *Batrachomyomachie* attribuée à Homère, comme il fut celui de tous les senaires qui doublèrent l'étendue du *Margitès.*

Pils (AUGUSTIN de), poète dramatique et chansonnier français, né en 1755, à Paris; nommé, en 1784, secrétaire-interprète du comte d'Artois, le futur Charles X, pourvu de diverses places après la Révolution; m. en 1832. Fils d'un lieutenant-colonel, qui avait été major au Cap Français, on le destinait d'abord aux armes. Il préféra la carrière des lettres. L'un des fondateurs du Vaudeville et du Caveau moderne, il dépensa beaucoup de gaieté au théâtre et dans la poésie légère. Il excella dans la chanson anecdotique, un genre qu'il a, pour ainsi dire, créé; c'est le conte mis en couplets. On lui reconnaît un mérite de correction littéraire, assez rare chez les chansonniers. Il possédait, en outre, la facilité, l'abondance, l'originalité. (*Théâtre,* 1781, 2 vol, in-18; *Œuv. choisies,* 1811, 4 vol. in-8°.)

Pilpaï ou **Bidpaï,** l'un des interlocuteurs du *Pantchatantra,* ordinairement cité comme un ancien fabuliste de Perse. Voy. **Vichnou-Sarma**.

Pindare, fameux poète lyrique, né vers 522 av. J.-C., à Cynocéphales, en Béotie, ou à Thèbes, m. vers 442. Aucun poète, après Homère, ne jouit auprès des anciens d'une réputation égale à celle de Pindare. Sa gloire avait, aux yeux des rois, des grands, du peuple, comme un caractère sacré.



Pindare, d'après un buste antique.

Sa longue existence eut l'éclat d'un continuel triomphe. Des œuvres si variées qu'il enfanta : hymnes religieux, dithyrambes, péans, thrènes ou chants funèbres, scolies ou chansons, le temps n'a épargné que des lambeaux; seules, ses odes triomphales, composées en l'honneur des victorieux aux jeux

olympiques, pythiques, isthmiques ou néméens, se sont conservées en leur parfaite intégrité. Au nombre de quarante-cinq, mélangées de rythmes doriens, éoliques, lydiens, elles ont le double caractère épique et lyrique. La musique et la danse prêtaient à l'ode pindarique l'accompagnement des rythmes cadencés, lorsqu'elle était chantée soit aux grandes cérémonies du culte, soit aux solennités nationales. (Ed. Ch. G. Heyne, Goettingue, 1773 et 1798-1799, rééditée par G. H. Schœfer, Leipzig, 1817; Boekh, Leipzig, 1811-21 et 1822-25; Dissen, 1830, Bergk, *Poetæ lyrici græci*, Leipzig, 1843-54; Mommsen, Berlin, 1864; éd. fr. de Boissonade, Sommer; trad. de Poyard, 1853, etc.)

Pindemonte (HIPPOLYTE), poète italien, né à Vérone en 1753, m. en 1820. Une santé fragile, le goût de la solitude et de la méditation communiquèrent à ses œuvres poétiques une teinte de mélancolie rêveuse. Telles, ses *Prose campestri* (1795), dont on vante le charme et la grâce. Il affermit le ton en des épîtres et des satires sans amertume (*Sermoni*, 1805), auxquelles une imitation évidente de l'antiquité n'enlève pas une personnalité non moins réelle d'observation et de pensée. On n'attache pas autant de valeur à des tragédies qu'il composa à l'instar de son père, l'auteur dramatique Jean P. (1751-1812). Mais les Italiens placent volontiers à côté de l'*Iliade* de Monti sa belle traduction en vers blancs de l'Odyssée.

Pinero (ARTHUR), acteur et auteur dramatique anglais de la seconde moitié du XIXe s. Heureux observateur, particulièrement habile à faire comprendre les dessous d'un caractère, aussi bien que les aspects variés d'une situation, il a trouvé le succès, dans un genre intermédiaire entre la farce et la comédie de mœurs. *(The second Mrs Tanqueray; la Princesse et le Papillon,* 1897, etc.)

Pineton de Chambrun (JACQUES), théologien protestant français, né à Orange; réfugié à l'étranger après la révocation de l'édit de Nantes; m. en 1639. Il a dépeint avec sensibilité les épreuves qu'eurent à subir ses coreligionnaires. *(Les Larmes de Pineton de Chambrun, qui contiennent les persécutions arrivées aux églises de la principauté d'Orange,* La Haye, 1688; rééd., 1854, in-18.)

Pinheiro-Ferreira (SYLVESTRE), publiciste portugais, né à Lisbonne, en 1769; ministre des affaires étrangères; correspondant de l'Institut de France; m. en 1847. On cite de lui, avec d'autres productions, relatives surtout au droit public, un remarquable *Essai sur la psychologie,* en langue française. (Paris, 1826, in-8°.)

Pinto (ISAAC), publiciste portugais, né en 1715, m. à la Haye, en 1787. De race et de croyances israélites, il prit, contre Voltaire, la défense des Juifs. *(Apol. de la nat. juive,* Amsterdam, 1782, in-12.)

Pirmez (OCTAVE), moraliste belge, du XIXe s. Ce philosophe attendri, cet esprit bienfaisant et doux a résumé son expérience de la vie en des pensées vraiment exquises, sous leur indulgente bonté. Sainte-Beuve comparait, un jour, Octave Pirmez à Pascal.

Piron (ALEXIS), poète français, fils d'Aimé Piron, le rimeur de noëls bourguignons; né à Dijon en 1689, m. en 1773. S'annonça à vingt ans par une ode scandaleuse, dont le fâcheux souvenir devait lui fermer les portes de l'Aca-



Scène de la *Métromanie*, comédie de Piron, en cinq actes et en vers.

démie. C'était déjà le Piron qu'il fut toujours, licencieux d'imagination, caustique d'esprit, sans méchanceté de cœur, mais ne pouvant pas plus arrêter sur ses lèvres ou sa plume l'épigramme et les saillies satiriques que s'empêcher de parler ou d'écrire. Il vint à Paris en

1719, eut beaucoup de peine à se créer des ressources et finit par réussir au théâtre. Il obtint quelques succès sur la scène tragique. Ainsi la pièce de *Gustave Wasa* (1733), quoique dénuée des agréments du style, s'était imposée par la force des situations. Mais c'est dans le genre comique qu'il fit œuvre durable en créant la *Métromanie* ou *le Poète* (1738), où foisonnent les détails heureux, les traits piquants et les pensées justes. Auteur dramatique d'un réel talent, Piron fut, en outre, un spirituel mais très immoral conteur et le satirique par excellence du XVIII[e] s. Il fit continuellement assaut d'esprit et de sarcasme avec son ennemi Voltaire. Bachaumont a dit de lui qu'il était l'homme le plus fertile en bons mots qui eût peut-être jamais existé.

Pisan (CHRESTIENNE, dite CHRISTINE de), femme auteur française, née à Venise, en 1363, amenée en France cinq ans plus tard, par son père Thomas de Pisan, astronome bolonais ; m. vers 1431. Elle reçut une éducation brillante et épousa Étienne du Castel, gentilhomme picard. Veuve à vingt-cinq ans, avec trois enfants, elle chercha du côté des lettres, en même temps que des consolations morales, des ressources d'existence. Elle mit au jour quantité de ballades, de rondeaux, de lais ou virelais, des traités de philosophie et d'éducation, et des compositions historiques. Sa reconnaissance et son admiration pour Charles V, son protecteur, lui dictèrent le *Livre des faits et bonnes mœurs du sage roi Charles*. Les contemporains de Christine la comparaient à « Tulle » pour l'éloquence et à Caton pour la « sapience. »

Pisandre de Kamiros, poète grec de la fin du VII[e] s. av. J.-C. En son *Héraclée,* que les Alexandrins jugeaient une œuvre épique excellente, il sut mêler à l'Hercule de la légende grecque quelques traits de l'Hercule phénicien, adoré encore dans l'île de Rhodes.

Piscopia (HÉLÈNE), femme savante italienne de l'époque de la Renaissance. A l'Université de Padoue, elle enseigna la philosophie et écrivit doctement sur la théologie, les mathémathiques, l'astronomie. On rapporte que chez cette docte dame, la science était loin de nuire à la beauté.

Pisemski ou **Pissemski** (ALEXIS), romancier russe, né en 1820, dans le gouvernement de Kostrom, m. en 1881. La meilleure entre ses œuvres de début, *Mille âmes,* 1858, fut beaucoup vantée. Une autre de ses productions, les *Faiseurs*, l'a été davantage encore, quoiqu'il s'y trouve des incohérences et des longueurs très pénibles à la lecture. Il s'est montré, dans un drame remarquable, la *Destinée amère*, aussi bien que dans ses romans, le champion des classes malheureuses et opprimées.

Pison (LUCIUS-CALPURNIUS PISO FRUGI), orateur et historien latin du II[e] s. av. J.-C. Il était renommé pour son amour de la vérité. Les citations qu'en font Tite-Live et Denys, si elles ne prouvent pas toujours en faveur de son goût, témoignent d'un sens droit et sain, ainsi que d'une grande sincérité. (*Fragm.* de P. dans Krause, p. 139, s. q. q.; Roth, p. 295 et 304; Liebaldt, *De L. Calpurnico Pisone annalium scriptore*, Naumbourg, 1836, in-4°.)

Pistorius (JEAN), historien et controversiste allemand, né à Nidda, en 1544; conseiller de l'empereur Rodolphe II; m. en 1607. Il revint au catholicisme après avoir été l'un des plus ardents propagateurs de la Réforme et finit par se jeter, avec le même entraînement, dans le mysticisme cabalistique. (*Artis cabalisticæ scriptores*, Bâle, 1587; etc.)

Pithou (PIERRE), jurisconsulte et érudit français, né à Troyes en 1539; formé par les leçons de Turnèbe et de Cujas ; reçu avocat au barreau du Parlement de Paris ; choisi, en 1581, pour remplir les fonctions de procureur général près la chambre souveraine, tirée du Parlement de Paris, et destinée à rendre la justice en Guyenne jusqu'au rétablissement de la paix dans cette province ; m. en 1593. La multitude et l'importance de ses occupations juridiques ne l'empêchèrent pas de mettre la main à une foule de travaux, diversement recommandables. (Ed. sav. des *Déclamations* de Quintilien, du *Satyricon* de Pétrone, du *Pervigilium Veneris,* des *Fables* de Phèdre (voy. **Phèdre**), de l'*Historia miscellanea* de Paul Warnefrid ; publicat. de textes de lois, comme le *Corpus juris canonici* et *Leges Visigothorum;* recherches historiques, telles que les *Mém. des comtes de Champagne,* 1572, in-4 ; traité célèbre sur les *Libertés de l'église gallicane,* Paris, 1594, in-4°; *Harangue* du président d'Aubray, dans la *Satire Ménippée;* etc.) P. Pithou est un des hommes qui ont le plus honoré le XVI[e] s. par la dignité du caractère, l'étendue du savoir, la clarté et la précision du langage. D'aussi vastes connaissances, la solidité et la pénétration de son esprit, la justesse de ses décisions en matière de jurisprudence et de politique le faisaient également rechercher des particuliers et des hommes d'Etat, qui s'instruisaient par ses conseils. « Quoiqu'il se fût volontairement retiré dans la vie privée, a dit son illustre ami de Thou, et qu'il ne brillât dans le monde que par son

mérite, il semblait avoir part au gouvernement et être, sans magistrature, le juge perpétuel, universel de toutes les affaires. »

Christine de Pisan écrivant ses ballades (ms. de la Bibliothèque nationale.)

Pitra (dom Jean-Baptiste, cardinal), érudit français de l'ordre des Bénédictins, né à Champforgueil, près de Chalon-sur-Saône, en 1812; entré à l'abbaye de Solesmes, en 1842; créé cardinal en 1863, et plus tard sous-doyen du Sacré-Collège; m. en 1889. Il rechercha dans les principales bibliothèques de l'Europe les sources primitives de la tradition catholique échap-



ment allié les recherches de la physiologie à la connaissance de la métaphysique. (*Anthropologie médicale et philosophique*, Leipzig, 1772-72, 2 vol. in-8°.)

Plaute, *Plautus*, célèbre poète comique latin, né en Ombrie, 254 ans av. J.-C., m. en 184. D'abord employé à quelqu'une des industries qui se rattachaient au théâtre, auteur, acteur, chef de troupe, vendant ses pièces aux édiles et s'en trouvant fort bien, il quitta tout à coup Rome pour se livrer au négoce. Ruiné, réduit au service d'un meunier chez lequel il tourna la meule en composant des pièces, il répara enfin sa fortune et rentra en maître sur la scène comique. Des cent-vingt pièces qu'on lui attribue et dont le savant Varron n'admettait que vingt-trois comme authentiques, vingt sont parvenues jusqu'à nous. Les plus célèbres sont : *Amphitryon, Aulularia*, les *Captifs*, l'*Epidique*, le *Matamore*, les *Menechmes*, le *Truculentus* ou *Bourru*. P. ne s'était point assujetti à suivre une même mesure de vers; et il en a mêlé de tant de sortes que les érudits ont de la peine à les reconnaître. Plus naturelles que celles d'Aristophane, moins fines mais plus comiques que celles de Térence, ses pièces ont pour qualité première la verve; et c'est par elle qu'il varie avec beaucoup d'agrément le fond quelque peu uniforme de ses sujets. Tant d'ingénieux contrastes de sentiments, de jeux de scènes soudains et multipliés, et cette promptitude d'imagination à trouver les traits les plus vifs, les plus inattendus, pour qualifier personnes ou choses, lui ont fait pardonner bien des saillies folles, des quolibets, des bouffonneries et des extravagances d'un goût trop contestable. (Ed. princ. des *Œuv. compl.*, G. Merula, Venise, 1472, in-fol.); parmi tant d'éditions et de traductions postérieures, on cite celle de J. Naudet [1836, Panckoucke; 1845, Lefèvre-Garnier] comme un des modèles du genre.

Plautius (Lucius), rhéteur latin, d'origine gauloise, du Ier s. av. J.-C. S'efforça de substituer le latin au grec, dans l'enseignement.

Pléiade. Nom que les Grecs avaient donné d'abord à une constellation formée selon la mythologie, des sept filles d'Atlas dont le génie fut célèbre, et qu'ils attribuèrent ensuite à sept poètes illustres du temps de Ptolémée Philadelphe: Théocrite, Aratus, Nicandre, Apollonius, Philiscus, Homère le Jeune et Lycophron. Au XVIe s., Daurat, Ronsard, J. du Bellay, Remi Belleau, Jean-Antoine de Baïf, Pontus de Tyard et Jodelle se groupèrent en une association qu'ils appelèrent fastueusement la pléiade. Nous ne citerons que pour mémoire, au XVIIe s., la réunion des sept latinisants: Rapin, Commine, La Rue, Santeul, du Périer, Ménage et Petit, qui n'étaient pas précisément des étoiles de première grandeur. On a donné aussi le titre de pléiade, mais sans détermination de nombre, au groupe romantique, dont le génie de Victor Hugo fut le soleil resplendissant.

Pléonasme (gr. πλεονασμός, surabondance). Figure de mots opposée à l'ellipse celle-ci supprimant ce qu'on croirait nécessaire, celui-là ajoutant ce qui est superflu. Les p. sont familiers à l'Ecriture sainte. Paul touchant à la fin de sa carrière écrivait à Timothée :

« Bonum *certamen certavi*, cursum consummavi, fidem servavi. »

Le p. bien employé peut donner à la phrase plus de force ou de grâce; sinon, il devient une redondance vicieuse de paroles.

Plessis (Frédéric), humaniste et poète français, né à Brest en 1851; successivement maître de conférences aux Facultés de Poitiers, de Caen et de Bordeaux. En dehors de remarquables travaux de philologie latine, il a révélé un talent très pur et très distingué dans un recueil poétique, digne de vivre: la *Lampe d'Argile*. (Paris, 1887, in-12.)

Pline l'Ancien (Caïus Plinius Secundus), célèbre naturaliste latin, né à Côme, vers l'an 23 de J.-C. Pourvu d'un commandement en Germanie, il composa un traité sur l'art de lancer le javelot à cheval, ainsi qu'une Vie de Pomponius, son général et son ami. De retour à Rome, il écrivit une histoire en 20 livres des *Guerres de la Germanie;* puis un traité en 8 liv. sur la propriété des mots. Sous Titus, il composa l'histoire de son temps en 31 livres; et enfin, l'*Histoire de la Nature*, en 37 livres, qui nous est seule parvenue et qu'on a appelée avec raison l'Encyclopédie des anciens. En août



Pline l'Ancien, d'après un buste antique.

79, il fut une des victimes de la grande éruption du Vésuve, qui ensevelit Herculanum et Pompéi.

P. dont le fond de l'ouvrage sur l'histoire naturelle est en entier tiré d'Aristote, en puisant indifféremment à toutes les sources a recueilli beaucoup de faits équivoques ou faux, beaucoup de préjugés onomatiques uniquement fondés sur le rapport illusoire du nom, trop souvent affirmé bien des choses écrites à la légère, sans contrôle ni critique. Il fut, néanmoins, l'homme le plus savant et le plus laborieux de son temps. La postérité lui garda reconnaissance d'avoir rassemblé pour elle nombre de faits aussi curieux qu'instructifs, et que lui seul, chez les Romains, a eu le privilège de dérober aux outrages du temps. En outre, sa compilation est un trésor immense de termes et de locutions latines, dont l'abondance des matières l'a obligé de se servir, et qui en font l'un des plus riches dépôts de la langue romaine. Sans Pline, il aurait été impossible de rétablir la latinité. (Ed. princ., 1469, in-8°; trad. franç. de Littré, dans la Collect. Nisard, 1848.)

Pline le Jeune (CAÏUS-CŒCILIUS PLINIUS SECUNDUS), écrivain latin, né à Côme, sous Néron, de Lucilius Cœcilius et de la sœur de Pline l'Ancien. Tribun en Syrie, il suivit les leçons du stoïcien Euphrate. Entré au barreau, il plaida sa première cause à 19 ans, et acquit une réputation sans exemple depuis Cicéron. Préfet du Trésor, consul, augure, proconsul en Bithynie et dans le Pont, il fut le conseiller et l'ami de Trajan. P. le J. vécut surtout à Tusculum, à Tibur et à Preneste, écrivant des parties d'histoire et des vers que Calpurnie, sa femme, accompagnait sur la lyre. Il ne nous reste de lui qu'un recueil de *Lettres,* écrites en vue du public, et le *Panégyrique de Trajan.* Les lettres de P. le Jeune, pleines d'intérêt en leurs moindres détails parce qu'elles nous initient à l'histoire intérieure de Rome, sous les empereurs, font beaucoup d'honneur à son esprit par la manière dont elles sont écrites; et les sentiments qu'elles expriment sont dignes de ceux à qui elles sont adressées, leurs destinataires étant les hommes les plus distingués de l'époque, pour leurs talents, leurs mérites et leurs vertus. Le style de P. le Jeune, très orné d'élégance, ne pèche que par une recherche trop accusée du détail brillant, de l'antithèse ou de l'épigramme et du miroitement spirituel. (Édit. princeps, Venise, 1485, in-4°; édit. réputées, celles de G. H. Schæfer, Leipzig, 1805, in-8°, de la Bibl. Lemaire, 1822-1823, 2 vol. in-8°, etc. Trad. de S. de Sacy, 1700, 3 vol. in-12, revue par J. Pierrot, Biblioth. Panckouke.)

Plotin, Πλώτινος, le plus fameux des philosophes alexandrins, né à Lycopolis, dans la Haute-Égypte, vers l'an 205 de notre ère, m. en Campanie en 272. Disciple d'Ammonius Saccas, il ouvrit à Rome une école de philosophie qui brilla d'un vif éclat. Il permettait à ses auditeurs de lui poser tous les problèmes leur venant à l'esprit, et il rédigeait ensuite les réponses, curieux de l'idée, insoucieux de la forme, inégal et souvent incorrect. Ce sont ces réponses que Porphyre a publiées sous le titre d'*Ennéades* ou *neuvaines* (éd. princeps avec trad lat. de Marsile Ficin, Bâle, 1580, in-fol.). Le but de la philosophie était pour P. l'élévation de l'âme jusqu'à l'être divin et son union avec lui. Il arrivait à ce résultat par la contemplation et l'extase. Il prétendait même avoir eu, à plusieurs reprises, des rapports immédiats avec les dieux. Mystique à un plus haut degré encore que le Byzantin Proclus, il ne permit jamais qu'on fît son portrait ni son buste, parce que le corps, cette vaine image où la nature nous a enfermés, ne vaut pas la peine, disait-il, d'arrêter nos yeux. Comme il voulait établir l'unité foncière de toutes les religions, il ne devait pas y avoir d'opposition entre son système et celui de l'Évangile: aussi s'en est-il approprié diverses propositions.

Ploucquet (GODEFROY), mathématicien et philosophe spiritualiste, né à Stuttgard, en 1716; professeur à l'Université de Tubingue; m. en 1790. Ingénieux logicien, il chercha à concilier les principes de Wolf avec le christianisme.

Plouvier (ÉDOUARD), littérateur français, né à Paris, en 1821; ouvrier corroyeur avant de se faire auteur de théâtre et romancier; m. en 1876. Seul ou en collaboration, il a mis à la scène des drames lyriques, des comédies attendrissantes, des drames-vaudevilles, des mélodrames romantiques, maintenant tous oubliés, sauf peut-être les *Fous* ou la *Vie à outrance,* joués en 1868. En outre, il publia le *Livre du bon Dieu,* avec Darcier (1855), et les *Refrains du dimanche* (1856), avec Charles Vincent. Ses chansons étaient populaires.

Pluche (l'abbé NOEL-ANTOINE), savant écrivain français, né en 1688 à Reims; m. en 1761. L'un des auteurs, qui, dans la première partie du XVIII° s., contribuèrent le plus à répandre le goût de l'histoire naturelle. On accueillit avec une faveur extraordinaire son *Spectacle de la nature* (1731), qui rendait

la science attrayante par le charme des peintures et l'intérêt des réflexions. L'ouvrage fut traduit en plusieurs langues. On le voyait entre toutes les mains et il se trouvait jusque sur les toilettes des dames. (Lire aussi de l'abbé P. l'*Histoire du ciel où l'on recherche l'origine de l'idolâtrie et les méprises de la philosophie sur la formation et sur les influences des corps célestes,* 1739.)

Pluquet (l'abbé FRANÇOIS-ADRIEN), littérateur français, né à Bayeux, en 1716; archevêque d'Albi; professeur de philosophie normale en 1776; censeur royal en 1778; m. en 1790. Dans ses fonctions comme dans ses écrits (*Dictionn. des hérésies, des erreurs et des schismes,* 1762, 2 vol. in-8°, *Traité de la sociabilité,* 1767, 2 vol. in-12, etc.), il s'appliqua particulièrement à rendre sensibles les qualités d'un esprit tolérant.

Plutarque, illustre biographe et moraliste grec, né vers 50 ap. J.-C., à Chéronée, en Béotie, m. vers 120. Il fut archonte et grand-prêtre d'Apollon. Ses écrits qu'on peut appeler, à cause de leur infinie diversité, une véritable polyergie, font voir que s'il fut un homme d'un grand sens, il fut aussi un écrivain de grand travail. Ils se partagent en deux classes: ouvrages historiques et livres de morale. Ses *Vies parallèles des hommes illustres* de la Grèce et de Rome sont restées, à travers les âges, la lecture favorite, le modèle ou la consolation de bien des esprits supérieurs. A l'aide de rapprochements continus, un peu violentés



Plutarque, d'après une estampe du XVIII° s.

souvent dans les détails par la recherche systématique des analogies, il y confronte les personnages avec eux-mêmes et avec leurs pareils, les actions avec les motifs, les succès avec les moyens. Son habileté merveilleuse à mêler l'art à la nature, le jugement à la science; le don qu'il possède de rendre comme présents les grands hommes dont il parle, donnent à P. beaucoup de puissance sur les imaginations vives. Ses traités de morale (*Sur le vice et la vertu; De la curiosité; des moyens de réprimer la colère; De l'Utilité qu'on peut retirer de ses ennemis; De la Superstition; Préceptes d'administr. publ.,* etc.) abondent de maximes excellentes pour la conduite de la vie et le gouvernement des affaires. Adversaire quelque peu partial des stoïciens (*Des contradict. des stoïciens*), P. n'en est pas moins le philosophe de l'antiquité qui s'est le plus rapproché de la morale chrétienne.

Pochade. Au théâtre. Pièce burlesque, farce. La seule excuse d'une pochade c'est d'être extrêmement amusante.

Poe (EDGAR-ALLAN), célèbre poète et nouvelliste américain, né à Baltimore, en 1811, m. en 1849. Œuvres bizarres et plus étrange destinée!... L'Amérique a eu son Richard Savage dans Edgar Poe. Le drame sombre (compliqué de miraculeux scientifique), l'amour, les larmes et l'ironie tranchante: voilà les éléments qui ont composé ses créations et sa vie. Avec la sensitivité la plus aiguë, surexcitée encore par les abus de l'alcoolisme, l'auteur de l'*Homme des foules,* de la *Révélation magnétique,* du *Démon de la perversité,* du *Chat noir,* du *Cœur révélateur,* de l'*Homme sans souffle,* avait la précision raisonnante, la rigueur scientifique d'un « clinicien cérébral ». Sa manière est celle du fantastique à froid et calculé, très différent du genre d'Hoffmann auquel il a été comparé. Sa méthode a un développement mathématique. Edgar Poe fut un



Edgar Poe.

puissant metteur en œuvre de la pathologie morbide. — Ses livres ont été traduits par Baudelaire.

Poésie. L'art de faire des ouvrages en vers ; ou, pour nous exprimer moins prosaïquement, l'art d'embellir le sentiment et la pensée par l'éclat des images, l'harmonie du rythme, le charme et la puissance de la mesure. La prose, a dit Lamartine, ne parle qu'à l'idée : la poésie parle à la fois à l'idée et à la sensation. Si elle n'occupe point sans conteste le rang souverain parmi les arts, elle est, certainement, de tous le plus expressif, du moins quand elle émane en droite ligne du génie. La médiocrité est sa pire ennemie. Rien de plus insipide que les vers languissants, dénués de force et d'inspiration. Rien de plus sublime que les élans d'un grand poète. L'harmonie est la condition essentielle du rythme. Une belle conception ne suffit pas à donner la vie à des ouvrages en vers. Il n'y a que la poésie du style qui les rende impérissables. Historiquement, la p. est ancienne comme le monde. Elle apparaît à l'origine des littératures ; on a chanté avant d'écrire. C'est le langage spontané des peuples enfants. La foi religieuse, l'ardeur guerrière, la tendresse humaine en furent les premiers éléments. Elle apparut, à l'aube des civilisations, revêtue d'un caractère quasi-sacerdotal, se mêlant à la prière et à l'enseignement religieux. De naturelle et instinctive, pour ainsi dire, elle devint par la suite un art, ayant ses procédés, ses règles, ses diversités de genre. Quoique le sens nécessaire à l'intelligence de la p. tende à baisser de jour en jour, dans nos civilisations positives, elle ne s'effacera jamais complètement du cœur de l'homme. Aussi longtemps que dureront la jeunesse et la vie de l'âme, jusqu'à la fin des siècles, des voix chanteront les promenades à travers les champs et les forêts, les tendresses partagées, le bonheur d'avoir vingt ans, la fuite trop rapide des jours d'azur et de soleil, l'amour des eaux et des bois, les joies et les douleurs de l'être humain. La p. revêt une infinie variété. Lyrique (v. ode), dramatique (v. tragédie, drame, comédie), épique ou héroïque, didactique ou philosophique, élégiaque, érotique, pastorale ou bucolique, satirique enfin (V. ces différents mots), elle se plie à tous les genres comme à toutes les formes de la pensée créatrice.

Poétique. Traité de l'art de la poésie, réduisant en préceptes ce qui existe dans la pratique, justifiant les règles à suivre par l'exemple des maîtres. On a réuni en un volume classique les p. d'Aristote, d'Horace, de Boileau et de Vida.

Pogge (Jean-François-Poggio-Bracciolini, dit Le), humaniste, historien et pamphlétaire italien, né à Terranuova, en 1380 ; m. en 1459. Il fut secrétaire apostolique sous Boniface IX et sous les sept pontifes suivants. Homme de savoir et d'esprit, mais d'assez mauvaises mœurs et de plus mauvais caractère ; fidèle à ses amis, mais violent et vindicatif à l'égard de ses rivaux, il usa beaucoup d'encre pour la vaine gloire de débiter des plaisanteries outrageantes et de lancer des invectives. L'érudit, chez le Pogge, — restituteur ou plutôt découvreur de Quintilien, Columelle, Vitruve, Végèce, Manilius, etc. ; — rendit d'immenses services aux lettres anciennes. L'écrivain est plus discutable. Ses licencieuses *Faceties*, quoique rédigées dans un latin sans élégance, se lisent encore pour la variété, le piquant des détails qu'elles renferment, la finesse de certaines pensées et l'enjouement du style. Les traités ou dialogues pèchent souvent contre le goût et contre la pureté de la langue.

Poinsinet (Antoine-Henri), auteur dramatique français, né en 1735, à Fontainebleau, m. en 1769. De l'esprit, de la verve il en mettait dans ses comédies (le *Cercle ou la Soirée à la mode*, 1771) ; mais il n'en gardait pas pour son usage personnel. « Bête comme Poinsinet », disaient ceux-là qui le bernaient et mystifiaient à plaisir.

Pointe. Trait d'esprit recherché, subtil jeu de mots. En de certaines époques littéraires, le goût en fut poussé jusqu'à la fureur ; au XVIIe s., par exemple, les pointes semblaient le comble du bel esprit ; et, cependant, on les multipliait, bonnes et mauvaises, au point d'en faire la chose la plus commune du monde.

Poire (le roman de la). Poème d'aventures anonyme du XIII[e] s. Les chansons nombreuses, qui parsèment le récit et en sont la partie la plus intéressante, n'y viennent qu'à titre de reproductions. (Bartsch, *Zeitschrift für rom. Phil.*, 1881, p. 571.)

Poissard (genre). Genre de littérature très réaliste, qui fut particulièrement à la mode au XVIII[e] s. La basse populace, ses mœurs et son langage en avaient fourni les modèles. Le goût dura aussi longtemps que la bonne compagnie voulut bien s'en amuser. Vadé en fut le créateur ; et son poème de la *Pipe cassée* l'œuvre-type. Vendeuses de marée, poissardes, débardeurs des ports, piliers de cabarets, déhanchés des guinguettes et des bals de barrière, paysans ou paysannes délurés, tous gens à la langue hardie, au geste peu cérémonieux, sont là dans leur monde, dégoisant sans euphémisme le vocabulaire des halles. Lécluse était, après Vadé, le classique de la poissarderie. A la famille se rattacheraient aussi : le *Cadet Buteux* de Désaugiers et le répertoire contemporain de M. Aristide Bruant.

Poisson (Raymond), auteur et acteur dramatique français, né à Paris en 1633 ; l'un des meilleurs comédiens, de 1653 à 1685 ; m. en 1690. Il laissa au théâtre la réputation d'un acteur inimitable pour le naturel. Lui-même avait produit un certain nombre de comédies en vers : *Lubin*, le *Baron de Crasse*, dont le héros est resté la personnification d'un type, le *Fou de qualité*, *l'Après-souper des Auberges*, *les Faux Moscovites*, *les Femmes coquettes*, etc. Là, comme dans ses pièces de vers, R. Poisson n'est pas toujours de très bonne compagnie. Il ne recule devant aucune plaisanterie, même triviale ; il tombe plus d'une fois dans la

platitude; mais il se relève par la gaieté, l'entrain et l'esprit.



Raymond Poisson en costume de berger, d'après Watteau.

Poisson (PHILLIPE), petit-fils du précédent, né au mois de février 1682, m. en 1743. Au nombre de dix, ses comédies, dont les meilleures sont: le *Procureur arbitre* et l'*Impromptu de campagne,* plairaient encore à la lecture, sinon par le style, qui est trop négligé, du moins par un certain naturel gracieux, par une gaieté franche et de bon goût.

Poitevin (dialecte et patois). On distingue: dans ce parler populaire, le bas poitevin propre à la Vendée et le poitevin proprement dit, absolument particulier à la région de l'ancien Poitou. Cette province étant située à la limite des pays de langue d'*oil* et de langue d'*oc,* on a pu justement dire que son dialecte forme la transition entre ces deux langues. Le p. paraît s'être adouci au contact des langues méridionales. On y rencontre des tournures, des expressions, des prononciations même qui rappellent l'italien et l'espagnol. Mais il s'altère de plus en plus. (V. les *Noels poitevins et saintongeois compousés in bea lingage poinctouinca,* Niort, 1816, in-4°.)

Poitiers (le comte). Roman d'aventures anonyme d'un trouvère du XIIIe s. (Ed. Fr. Michel, Paris, 1831, gr. in-8°.)

Poivre (PIERRE), voyageur et naturaliste français, né en 1719 à Lyon; nommé en 1767 intendant des îles de France et de Bourbon; m. en 1786. (*Voyages d'un philosophe,* 1778, in-12.)

Polabe. Nom d'anciens dialectes du slave de l'Elbe, éteints aujourd'hui et dont on a quelques monuments, datant de la fin du XVIIe s. et du commencement du XVIIIe.

Polémique. Dispute, querelle de plume. « La polémique, dit Guizot, creuse les abîmes qu'elle prétend combler; car elle ajoute l'obstination des amours-propres à la diversité des opinions. »

Polémon (ANTONIUS), célèbre rhéteur grec du IIe s. ap. J.-C. Nul, dans le grand art de la rhétorique, ne reçut plus de récompenses et d'honneurs que ce parleur infatigable, qui, se sentant près de mourir, disait à ses amis: « Fermez bien mon tombeau pour que le soleil ne me voie pas réduit à me taire ». Il en fut accablé. L'empereur Hadrien le chargea de millions. Magnifique et orgueilleux, il ne marchait pas sans une multitude d'esclaves, de chiens, de chevaux dont les mors étaient en argent; il traitait, a-t-on dit, les villes comme ses inférieures, les empereurs comme ses égaux et les dieux comme les empereurs. On n'a conservé de lui que ses *Oraisons funèbres,* toutes rétrospectives, de Cynégire et de Callimaque, généraux qui périrent à Marathon. (V. l'éd. des Orelli, Leipzig, 1819, in-18.)

Polémon, physiognomoniste grec du IIe ou IIIe s. ap. J.-C. Très curieux à comparer avec les travaux modernes relatifs à cette science est son *Traité de physiognomonie,* en deux livres (éd. Nicolas Petreius, Venise, 1552, in-4°.)

Polémon le Periégète, philosophe et géographe grec du IIe s. av. J.-C. Il professa les doctrines stoïciennes. (*Frag.*, éd. Preller, Leipzig, 1838, in-8°.)

Polevoï (NICOLAS-ALEXIEVITCH), littérateur russe, né en 1796, mort en 1846. Fondateur du *Télégraphe de Moscou,* qui, pendant les dix années de son existence, fut l'organe du romantisme, il a été le père de la vraie critique russe. Il trouva le temps d'écrire aussi quelques romans, oubliés aujourd'hui, et de publier une *Hist. de Russie* en six volumes, (1829-1833.)

Polichinelle. Voy. **Pulcinella.**

Polier (ANTOINE-LOUIS-HENRI de), orientaliste suisse, né à Lausanne en 1741; commandant de Calcutta pour la Compagnie des Indes; puis officier-général au service du prince mogol Chah-Aalum; m. en 1795. De retour en Europe, il fit présent au British Museum d'une copie complète des *Védas* en onze volumes in-fol.

Sa sœur, la chanoinesse **Polier** (1742-1817), publia, d'après des manuscrits également rapportés par lui de l'Hindoustan, la *Mythologie des Indous*. (Paris, 1809, 2 vol. in-8°.)

Polignac (le cardinal Melchior de), prélat et humaniste français, né au Puy-en-Velay, en 1661 ; ambassadeur auprès de Benoît XIII et de son successeur Clément XII ; diversement mêlé aux grandes affaires du temps ; membre de l'Académie des Inscriptions ; m. en 1741. On a représenté son *Anti-Lucrèce*, où règne le pur cartésianisme (*Anti-Lucretius sive de Deo et Natura*, en neuf livres, de mille à treize cents vers chacun, Paris, 1745, 2 vol. in-8°) comme le chef-d'œuvre de la poésie latine moderne.

Politien (ANGELO-AMBROGINI, dit), humaniste et poète célèbre, né près de Florence, en 1454, m. en 1494. A la cour de Laurent le Magnifique, nul lettré n'aima d'un amour plus vif les champs, la verdure, les fleurs, tout le décor de la vie dans la nature. Lorsqu'il professait à Florence les littératures anciennes, il s'attachait, de préférence à expliquer les poètes bucoliques. Et la sincérité de ses impressions parfumait ses *Sylves* d'une pureté toute virgilienne. Une tragédie lyrique d'*Orphée*, nouvelle pour l'époque, des *Épigrammes grecques*, des *Stances italiennes*, des lettres pleines d'intérêt, des *Prose volgari* sur divers sujets, des *Miscellanea* remarquables par la finesse de goût et par l'érudition, constituent l'ensemble des écrits (éd. mod. Florence, 1866, in-18) de ce fervent humaniste, qui représentait brillamment, pour ses contemporains, la rhétorique latine assouplie au style de la Renaissance.

Polko (Mme ELISA), romancière allemande, sœur de l'explorateur Edouard Vogel, née en 1823, à Leipzig, m. en 1899. Elle s'est fait connaître surtout par des contes, où elle présente sous une forme fantastique des épisodes de la vie des musiciens célèbres.

Pollion (CAÏUS-ASINIUS), orateur, poète et historien romain, né 76 av. J.-C., m. l'an 4 ap. J.-C. Il s'éleva aux plus hautes fonctions politiques. Consul, il reçut les honneurs du triomphe. Protecteur de Virgile, créateur de la première bibliothèque publique à Rome, il prêta aux lettres l'appui de sa fortune et les cultiva lui-même excellemment. On distinguait chez Pollion beaucoup d'invention ainsi qu'une parfaite régularité. L'élégance et la grâce de Cicéron lui manquaient.

Pollux ou **Polydeukes** (JULIUS), Ἰούλιος Πολυδεύκης, grammairien grec du IIe s. ap. J.-C., né à Naucratis en Égypte. Son *Onomasticon*, dont chacun des dix livres forme un traité séparé, est une mine d'érudition grammaticale et archéologique. (Édit. princeps, par Alde, Venise, 1502, in-fol. ; excellente édit. mod. par Bekker, Berlin, 1846.)

Pollux (JULIUS), chroniqueur byzantin du Xe s. (Ἱστορία φυσική, imprimée à Bologne, en 1779, sous le titre d'*Historia sacra* ; rééd. Hardt, *Historia physica*, Munich, 1792, in-8°.)

Polo (MARCO), célèbre voyageur italien, né à Venise, vers 1256, m. en 1323. Ce créateur de la géographie moderne de l'Asie, ce Humboldt du XIIIe s., a raconté ses pérégrinations à travers la Tartarie, la Mongolie, la Chine, la Perse et l'Inde, dans un livre fameux (*Livre de Marco Polo*, éd. Pauthier, 1865, 2 vol. gr. in-8°), traduit et réédité souvent, mais dont la rédaction française paraît être la version originale. Sa manière habituelle est la description, — sous le rapport des mœurs, des coutumes, des arts, de l'industrie, — des principales villes qu'il traverse, avec l'indication des traits historiques les plus saillants. Le contrôle des historiens et géographes orientaux a prouvé l'exactitude extraordinaire des récits du voyageur vénitien.

Polonaise (langue). Idiome slave comprenant plusieurs dialectes et couvrant le territoire de l'ancien état de l'Europe orientale, appelé royaume de Pologne, — que se partagèrent en 1772, au mépris de tous les droits : Catherine de Russie, Frédéric de Prusse, Marie-Thérèse d'Autriche. On évalue à seize millions environ le nombre des individus parlant polonais en Russie, dans la Prusse et en Autriche-Hongrie. La phonétique du polonais est assez compliquée, et la transcription en est difficile. En revanche, l'accentuation en est simple : elle porte toujours sur l'avant-dernière syllabe, sauf dans les mots empruntés aux langues étrangères. Le p. se distingue des autres langues slaves par un emploi fréquent des syllabes sifflantes et chuintantes (c'est-à-dire faisant entendre un son à la fois palatal et sifflant). Il jouit des facilités de l'inversion, qui augmentent la force et la variété d'une langue en lui permettant de mettre les mots à la place où ils produisent le plus d'effet.

Malgré les efforts incessants de russification et de germanisation tentés par les peuples qui se sont partagés violemment la terre de Pologne, l'idiome national a persisté. C'est qu'en effet, a dit Travinski, pour les Polonais leur langue est quelque chose de plus qu'un moyen d'échanger des idées, d'exprimer des sentiments. C'est une fleur, qui, en dépit des orages et des ouragans terribles, refleurit sans cesse avec tout l'éclat de ses couleurs, avec tout son parfum ; c'est aussi comme une « sainte arche d'alliance » où viennent se grouper les plus fortes volontés, de même que les plus nobles aspirations et les plus douces espérances. Il faut reconnaître, cependant, que, par le fait d'une immigration continue, l'allemand a beaucoup gagné sur le polonais, depuis quelques années, dans toute la région

orientale de cette langue, même sur le territoire russe.

Polonaise (littérature). Cette abondante littérature, malgré tant de destructions qu'elle eut à subir, depuis l'invasion des Suédois, l'emporte de beaucoup sur les autres littératures slaves par le nombre et la continuité des productions. Aujourd'hui encore elle vise à regagner son ancienne prépondérance, bien que la Pologne elle-même ait cessé d'exister comme état indépendant et que, d'autre part, le génie russe se soit extraordinairement développé, depuis un siècle.

A la période toute primitive appartiennent des contes, des légendes directement issus de l'imagination populaire, et dont on a retrouvé quelques débris pleins d'intérêt. Depuis le premier chroniqueur Martin Gallus (né en 1110) jusqu'à Stanislas Orzechowski (1543) se déroulent quatre siècles de production latine et monastique, pendant lesquels la langue du peuple n'est guère d'usage, en littérature, que pour un certain nombre de chants guerriers, politiques et religieux. Remarquons, d'ailleurs, que dès la fin du xe siècle on avait déjà le fameux hymne du *Bogarodzica* (voy. ce mot).

La fondation de l'Université de Cracovie, par Casimir le Grand en 1347, fut un événement capital. Elle détermina un mouvement considérable d'études et de propagation des connaissances. Un retour se fit aussi vers la langue polonaise. Jean Dlugosz, surnommé Jean Longinus (1415-1480), homme d'action et de réflexion, grand observateur, philosophe et moraliste, inaugura véritablement l'histoire dans sa patrie. On eut, en outre, au même siècle, une chronique anonyme bien particulière, dite la chronique du Janissaire ; d'après celle-ci, les mémoires historiques devinrent à la mode, et la petite noblesse commença de se plaire à raconter ses souvenirs et ses impressions. Nous touchons au règne glorieux des Sigismond et de Bathory. Le xvie siècle a été justement qualifié l'âge d'or de la littérature polonaise. L'Académie de Cracovie rivalisait alors avec les plus célèbres universités d'Europe. Là professaient des savants comme Grégoire de Sanok, Jean de Glogow, Vitellio et de Brudzew, qui eut pour élève l'illustre Copernic. Le latin s'efforçait bien, sous l'impulsion des Jésuites, de reconquérir une certaine prédominance ; mais l'idiome national restait en honneur, et des écrivains éminents dans tous les genres (les poètes Nicolas Rej, Jean Kochanowski, Klonowicz, Szarzenski ; les orateurs et historiens Stanislas Orzechowski, Gornicki, Kromer, Jean Zamoyski et le très éloquent Skarga) lui délivraient ses titres de noblesse. A partir du règne de Sigismond III, les guerres et les invasions provoqueront l'affaiblissement de l'esprit et de la pensée. La langue va d'une manière sensible perdre de sa pureté. Dans la première partie du xviie siècle, on relève en poésie les noms de Simon Simonowicz, qui créa l'églogue polonaise, Simon Zimorowicz, Samuel Twardowski, pendant que, d'autre part, les lettres latines, vers d'humanistes, histoire, philosophie, éloquence, prennent une grande faveur. Dans la seconde moitié de cette période, la décadence que venait de prophétiser Jean Skarga est manifeste en littérature comme en politique. Cette littérature s'est oubliée elle-même ; et, toute d'imitation (d'imitation française principalement) elle semble étrangère au peuple. Presque seuls les *Mémoires* du chevalier Pasek et ceux du moine Kordecki ont gardé une nuance d'originalité tranchant sur la monotonie de l'ensemble. Enfin le piarite Konarski (1700-1775) tenta un vaillant effort de résurrection. Il en sortit des résultats très remarquables avec Naruszewicz, Thaddée Czacki, Piramowicz, l'universel Krasicki et le cosmopolite Trembecki. (Il faut signaler à part le grand dramaturge Fredro.)

Le coup fatal porté à la nationalité polonaise est devenu la pensée tenace des écrivains, poètes ou prosateurs. Le regret des gloires disparues, le sentiment douloureux des blessures de la patrie, sera l'inspiration dominante des œuvres, pendant de longues années. « Où sont allés, dit en soupirant le poète Karpinski, où sont allés ces heureux temps de notre gloire où nous étions parés des couronnes de la terre, où le Bohême, le Hongrois, le Valaque, le fier Prussien se rendaient à nous et où le Moscovite venait du Nord déposer son sceptre à nos pieds ! » Les romantiques Adam Mickiewicz, Jules Slowacki et Sigismond Krasinski sont les trois génies qui, pendant la première moitié du xixe siècle, ont traduit avec le plus de puissance cet état d'âme de la Pologne. C'est, enivrée par leurs chants, joints à l'apostolat mystique d'André Towianski, qu'elle se souleva en 1830, et c'est au souvenir de leurs mélodies toutes vibrantes de patriotisme qu'éclata l'insurrection de 1863. « Mais le réveil fut cruel ; le pays exténué, matériellement ruiné, commença à se demander s'il suffit, pour vivre, d'avoir une auréole de martyr et un renom de héros. » Il en advint une réaction violente contre les trop généreuses théories, qui avaient été la cause de tant de malheurs. On se restreignit dans le cercle de la réalité, — si étroitement même que les meilleurs esprits, comme J. Kraszewski, s'en alarmèrent un instant. Néanmoins, la première période de découragement une fois passée, le mouvement des idées reprit, en Pologne, son cours normal. Il y eut une effervescence d'activité dans les voies les plus diverses. On chercha des systèmes philosophiques nouveaux. La génération remplie d'ardeur, qui avait succédé aux poètes affaiblis et vieillis : Bogdan Zaleski, Wincenty Pol et Théophile Lenartowicz, Kornel Ujejski, déclara nettement la guerre au romantisme démodé. Les critiques et les sociologues affluèrent, tandis que des érudits nombreux reconstituaient les études philologiques ou apportaient leur tribut à la littérature générale en la ramenant à la notion exacte de ses origines. La source sacrée n'était pas tarie, d'ailleurs. Des poètes d'un réel talent s'annoncèrent : Adam Asnyk, Léonard Sowinski, Maria Konopnicka.

Mais ce sont les romanciers surtout qui captivent l'attention ; ce sont eux qui exercent l'influence la plus directe et la plus sensible sur la société. Kraszewski, déjà célèbre en 1865, n'arrête pas de produire, de créer. Jusqu'en 1887, il a publié à lui seul presque autant de volumes que ses confrères réunis. Nous ne ne pouvons que nommer après lui ; Jez, Elisa Orzeszko, Michel Balucki, Boleslas Prus, Chojecki (connu pour ses ouvrages français sous le pseudonyme de Charles Edmond), Chmielowski, Alexander Swientochowski, et le plus grand de tous Henri Sienkiewicz. Cette admirable activité de la littérature polonaise contemporaine n'est pas un des spectacles les moins intéressants de l'histoire générale de l'esprit. Les faits intellectuels d'une nation tombée, mais ayant conservé, à travers les déchirements de la guerre et des révolutions, la flamme créatrice et restant dans un continuel mouvement de travail spirituel, pourraient servir de leçon à des peuples plus heureux, qui s'engourdissent dans l'indifférence artistique.

Polonsky (Jacob), poète russe, né

en 1820. Un critique de sa patrie a dit en parlant de ses compositions : « Il n'y a pas un enfant qui ne les sache par cœur. Ce sont des perles de notre poésie. »

Polus, Πῶλος. Voy. **Acteur**.

Polybe, célèbre historien grec, né vers 204 av. J.-C., a Mégalopolis, m. v. 122. Il commanda un corps de cavalerie dans la guerre entre les Perses et les Romains. Son patriotisme ayant porté ombrage aux agents romains, il fut déporté en Italie où il resta seize ans. Il y devint le précepteur de Scipion Émilien qu'il accompagna au siège de Carthage. De retour en Grèce il se mit à rassembler les matériaux de son *Histoire générale*, dont les cinq premiers livres nous sont seulement parvenus complets avec quelques fragments des



Polybe, d'après un camée.

autres, et fit de grands voyages. Habile à développer chaque événement dans sa cause et ses suites; montrant avec une perspicacité de génie les hommes et leurs passions au travers des faits, il imprima à l'histoire un caractère politique et raisonneur inconnu jusqu'alors. Élève de Philopœmen, l'un des meilleurs officiers du second des Scipions, P. est, en outre, l'écrivain militaire qui nous a laissé les meilleures instructions sur la tactique romaine et sur l'art de la guerre en général, chez les anciens.

Polybe de Cos, médecin grec du vᵉ s. av. J.-C., l'un des fondateurs de l'ancienne école dite des *médecins dogmatistes*. Il était le gendre et le disciple d'Hippocrate.

Polycarpe (saint), évêque de Smyrne, disciple de saint Jean l'Évangéliste; mis à mort pour la foi en 166. La sève apostolique circule en sa *Lettre aux Philippiens*.

Polyclète de Larisse, Πολύκλειτος, historien grec du ivᵉ s.; l'un des biographes d'Alexandre le Grand. *(Fragm.*, ap. C. Muller, *Scriptores rerum Alexandri Magni.)*

Polyeucte. Voy. **Corneille**.

Polyptique (gr. πόλυπτυχὸς, de πολυς, nombreux, et πτυξ, pli). Nom que les anciens donnaient aux tablettes à écrire, quand elles étaient composées de plus de deux lames ou feuillets.

Sous la féodalité, livre de cens contenant le détail des rentes, des corvées et autres redevances seigneuriales. Ces registres offrent à la diplomatique des documents en abondance, concernant le droit public, les lois, les institutions, les mœurs, les usages, l'état des personnes et la condition des terres. (V. entre autres les *Polyptiques de l'abbé Irminon* et de *St Remi de Reims*, publiés et éclairés par le savant Guérard.)

Polysynthétiques (langues). Voy. **Langues**.

Polythéisme. Système de religion, qui admet la pluralité des dieux. A un certain moment de l'histoire romaine, sur le déclin de l'empire, parmi l'asservissement général des nations, des croyances et des caractères, on vit les divers polythéismes gréco-latin, égyptien, syriaque, phrygien, siéger paisiblement côte à côte dans un même Panthéon. On divise le p. en trois grands systèmes : l'idolâtrie ou culte des dieux personnifiés dans des images; le sabéisme, qui est le culte du feu et des astres, et l'absence de tout symbole ; le fétichisme, qui est l'adoration de tout objet, souvent de forme bizarre, qui frappe l'attention et auquel l'imagination attache superstitieusement une puissance mystérieuse. Le p. ne doit pas être confondu avec la mythologie (v. ce mot) qui n'est autre chose que « la coordination, ordinairement embellie par des fictions, de tout un ensemble de divinités honorées chez un peuple déterminé ».

Pompei (Girolamo), littérateur italien, né à Vérone en 1731, m. en 1788. Agréable traducteur d'Ovide, de Plutarque, il tenta vers la tragédie et le genre bucolique quelques échappées originales, mais bien voisines encore de l'imitatation classique. *(Canzoni pastorali con alcuni idilli di Teocrito e di Mosco*, Vérone, 1764, in-8°.)

Pompignan (Jean-Jacques le Franc, marquis de), poète français, né en 1709, à Montauban, reçu à l'Académie en 1759, m. en 1784. A vingt-deux ans il donna au théâtre une tragédie de *Didon*, « qui fut de Métastase », a dit méchamment Voltaire. Le caractère de l'héroïne ne manquait pas d'intérêt; mais la pièce était mal écrite. *Zoraïde*, une tragédie africaine, ne put être jouée. Plein de dépit, il s'éloigna du théâtre pour s'appliquer tout entier à la poésie lyrique. David, Pindare et Horace l'attirèrent tour à tour. Il a plus de bonheur et de souplesse dans ses vers qu'on ne pourrait le croire

d'après les critiques de son illustre ennemi Voltaire. *(Œuv.,* Paris, 1784, 6 vol. in-8°.) — Ch. G.

Pompignan (Jean-Georges **Lefranc de**), théologien et prélat français, frère du précédent, né en 1715 à Montauban; archevêque de Vienne en 1774, député aux États généraux en 1789; président de l'Assemblée nationale; ministre d'État; m. en 1790. Se signala, en dehors de sa carrière publique, par des traités d'apologétique chrétienne. (*L'Incrédulité convaincue par les Prophètes,* 1759, 3 vol. in-12; *la Religion vengée de l'incrédulité par l'incrédulité elle-même,* 1772, in-12, etc.)

Pomponazzi (Pietro), lat. *Pomponatius,* fr. *Pomponace,* médecin et philosophe italien, né à Mantoue en 1462, professeur à Padoue, à Ferrare, à Bologne, m. en 1524 on 1526. Logicien hardi pour l'époque, il se vit accuser d'athéisme. S'appuyant sur les raisonnements des anciens, d'Aristote même, il ne craignait pas d'affirmer que tel axiome peut être vrai considéré au point de vue de la foi et jugé faux devant le tribunal de la raison. *(Opera omnia philosophica,* Venise, 1567, in-fol.)

Pomponius Lætus (Julius), philologue et historien italien, né à Amendotara, dans la Calabre, en 1425; m. en 1497. Il succéda à Lorenzo Valla comme professeur de belles-lettres à Rome, et y fonda une académie pour l'étude des antiquités. Son enthousiasme fervent à l'égard des anciens et la nature de ses travaux *(De magistratibus, sacerdotiis et legibus Romanorum,* Rome, 1515, in-4°, etc.) l'imprégnèrent si fort de paganisme qu'on l'accusa d'impiété. Il était de ces puristes intransigeants qui répudiaient tout ce qui n'était pas grec ou latin.

Pomponius de Bologne (Lucius), auteur comique latin du Ier s. av. J.-C. De concert avec Névius, il fit un genre comique de l'atellane. qui n'avait été jusqu'alors qu'une farce populaire. *(Fragm.,* ap. Bothe, *Poetæ scenici latini;* Munk, *Fab. Atell.)*

Pomponius Secundus, poète tragique latin du Ier s. « Les vieillards de mon temps, a dit Quintilien, le trouvaient peu tragique; mais ils avouaient que personne ne lui était comparable pour l'éclat de la diction et l'entente de l'art. »

Poncet, sermonnaire français du temps de la Ligue. Ses ouvrages de piété sont tous oubliés, mais on a gardé le souvenir d'une violente prédication qu'il prononça contre les scandales de la confrérie des « *Pénitents* », instituée par Henri III.

Pongerville (Aimé **Sanson de**), poète français, né à Abbeville, en 1792, reçu à l'Académie en 1830, m. en 1870. Traducteur de Virgile en prose (1846, in-8°), il crut devoir honorer Lucrèce d'une traduction en vers. Très remarquable de style et d'intérêt, cette version tant vantée (1823, 2 vol. in-8°; nouv. éd. 1866, gr. in-8°) reste bien défectueuse sous le rapport de la sobre exactitude. « C'est un faux sens perpétuel, a dit Sainte-Beuve, promené sur un alexandrin symétrique et bercé d'épithètes sonores. »

Pongoué. Voy. **Bantou** (langues).

Pons (Robert), poète français, né à Verdun, en 1759; député de la Meuse à la Convention; avocat-général à la Cour de cassation; m. en 1819. Conteur alerte, fin esprit, il groupa sous ce titre: *Mes loisirs* (Paris, 1778, in-12) de charmantes bagatelles.

Ponsard (François), poète dramatique français, né à Vienne, en Dauphiné, le 1er juin 1814; membre de l'Académie; m. en 1867. Dès ses débuts, qui furent l'immense succès de *Lucrèce* (1843), on voulut l'opposer au romantisme triomphant; on en fit un chef d'école — un peu malgré lui —, le chef de « l'école du bon sens »; ses amis le saluèrent, au lendemain de sa première à l'Odéon, comme un successeur de Corneille et de Racine. A la vérité, P. était plutôt un conciliateur, dont la venue terminait une longue querelle et dont l'effort consciencieux tendait à unir le passé au moderne, en n'excluant du traité de paix que les partisans outrés du dévergondage littéraire. C'était un génie d'ordre moyen. Il avait le langage net et pur, pour exprimer ce qui est droit, juste, généreux. Il n'avait pas en partage la hauteur de la diction, l'éclair du style. De la tragédie et du drame *(Agnès de Méranie,* 1846; *Charlotte Corday,* 1850) il se porta plusieurs fois à la comédie, la comédie de mœurs (*l'Honneur et l'Argent,* 1853; la *Bourse,* 1856; le *Lion amoureux,* 1866). La tragédie avec P. n'était pas des plus pathétiques; la comédie ne fut pas des plus enjouées. Ni joie, ni bonne humeur, mais la gravité de la satire, l'élévation et la vérité des sentiments. — Ch. G.

Ponson du Terrail (Pierre-Alexis vicomte de), célèbre *faiseur* de romans, né à Montmaur, en 1829, m. en 1871. Son intarissable fécondité assura pendant de longues années la fortune de la petite presse périodique, en même temps que la sienne. Sans aucun souci de la vraisemblance, ni de la continuité, ni de la forme, ce dramaturge de cours d'assises pouvait mener de front jus-

qu'à cinq feuilletons quotidiens dans cinq journaux différents, et fournir jusqu'à soixante-treize volumes en deux années à la librairie! Qui ne se souvient des interminables suites de *Rocambole?* Personne ne maniait comme lui le crime et l'assassinat.

Pont de Veyle (ANTOINE de Ferriol, comte de), auteur dramatique français, frère aîné du comte d'Argental et neveu de Mme de Tencin ; né en 1697, m. en 1774. Homme de goût et d'esprit (de plus d'esprit que de cœur, bien qu'il eût été pendant un demi-siècle l'ami de Mme du Deffant), et l'un de ceux à qui Voltaire confiait le plus volontiers l'examen de ses ouvrages avant de les livrer au public. Il passe pour avoir collaboré à des ouvrages de Mme de Tencin ; et lui-même il porta au théâtre un acte en prose, le *Fat puni* (1738), qu'il avait tiré d'un conte de La Fontaine.

Pontano (JEAN-JOVIEN), dit *Pontanus,* poète et historien italien, fondateur de l'Académie napolitaine, ministre de plusieurs rois de Naples; né en 1426, mort en 1503. Grammairien, philosophe, chroniqueur, orateur et poète, il ressemblait sous plus d'un rapport à Politien; comme ce délicat humaniste, il fut un des meilleurs écrivains latins du xve s. Ses *Œuvres,* — traités moraux, pièces fugitives, satires, histoire, — ont été réunies en 6 vol. in-fol. (Naples, 1505-12).

Pontmartin (ARMAND de), romancier et critique français, né en 1811, à Avignon, d'une famille royaliste et catholique, dont il continua les tendances; m. en 1889. De son œuvre considérable — une quarantaine de volumes, — la partie la plus appréciée est la collection des *Nouveaux Samedis* (20 vol.). Critique alerte, anecdotier, causeur, d'une abondance de plume allant jusqu'à la surabondance, il a jeté là une foule de détails intéressants sur les hommes, sur les écrits, sur les heures du siècle qu'il rappelle, en y mêlant ses propres impressions. On y trouve aussi bien des petites injustices et les ressentiments d'un auteur aigri, surexcité. (V. en outre, les *Jeudis de Mme Charbonneau;* plus. éd.)

Pontoppidan (ERIC), poète danois, né en 1616 ; évêque de Drontheim; m. en 1675. Versifia en latin et en danois.

Son neveu, LOUIS **Pontoppidan,** fit imprimer, en 1680, des *Satires* imitées de la poésie allemande, et son petit-neveu ERIC continua les traditions littéraires de la famille en produisant, au XVIIIe s., un assez grand nombre de volumes en prose latine ou danoise sur des sujets philosophiques et religieux.

Pontus de Thyard. Voy. **Thyard.**

Poot (HUBERT), poète hollandais, né près de Delft en 1689, m. en 1733. Simple cultivateur, il se fit écrivain par la force de la vocation, et, comme l'exprime M. E. Hallberg, sans avoir étudié les anciens autrement que dans les traductions, sans avoir d'autres modèles que les œuvres de Hooft et de Vondel, il parvint à composer une série de poésies bibliques et érotiques, d'idylles, d'emblèmes et d'élégies *(Œuv.,* Delft, 1726-35, 3 vol. in-4°), également remarquables par le naturel du style et la richesse de l'imagination.

Pope (ALEXANDRE), illustre poète et philosophe anglais, né en 1688, à Londres, de parents catholiques; m. en 1744. A vingt ans, l'*Essai sur la critique* le plaçait au nombre des esprits originaux. Les Congrève, les Swift, les Wycherley devenaient bientôt ses admirateurs et ses amis, et lord Bolingbroke lui offrait spontanément son tout puissant appui. L'incroyable succès d'une traduction d'Homère, plus admirable par le style que par la valeur du sens homérique, lui valut assez de fortune pour lui permettre d'acquérir le splendide domaine de Twickenham, à 15 kilomètres de Londres, où il passa ses dernières années. Ses *Pastorales,* son épopée héroï-comique de la *Boucle enlevée* (1712-14), ses épîtres et satires imitées d'Horace, la satire littéraire de la *Dunciade,* l'*Essai sur l'homme,* ses peintures de la *Forêt de Windsor,* consacrèrent diversement sa renommée. L'*Essai sur l'homme*, dont le fond se



Pope, d'après Burney.

trouve, d'ailleurs, tout entier, dans les *Caractéristiques* de Shaftesbury, élève de Locke, semblait à Voltaire le plus sublime poème didactique qu'on eût fait dans aucune langue. Pope était un classique; ses idées et son style trahissent toujours plus ou moins de sympathies pour les génies du siècle de Louis XIV.

Popelinière (ALEXANDRE LE RICHE DE), financier français, né en 1692, à Paris; fermier général de grande opulence; m. en 1762. Sa mémoire est à rappeler, sinon pour les petites histoires licencieuses qu'il signa *(Daïra,* 1760-61, 2 vol. in-12; les *Mœurs du siècle,* in-4°), du moins pour les services qu'il rendit, en généreux Mécène, à plus d'un auteur de mérite.

Popolouque (le). Langue de l'Amérique centrale, de la région mexicaine, parlée aussi avec de notables différences dans l'état de San-Salvador et au Guatémala.

Populaires (chants et littératures). Ensemble d'inspirations anonymes ou collectives, sorties, pour ainsi dire, spontanément de l'imagination des peuples: contes, légendes, croyances, simples chansons, réflétant en leur naïveté l'esprit et les mœurs d'une race, d'un temps, d'un pays. Dans ce cercle immense se confondent les vieux contes orientaux, venus de si loin à travers le monde et tant de fois métamorphosés en route, les imitations infinies qu'ils inspirèrent et les chants populaires de toutes les nations: les sagas scandinaves, les vieux lieder de l'Allemagne, les ballades et *songs* de la Grande-Bretagne, les *piesnas* des Slaves, les daïnos des Lithuaniens, les mazurkas de la Pologne, les ranz de la Suisse, les refrains guerriers des Basques, le Barzaz-breiz des Celtes armoricains, les complaintes et noëls de la France, la saltarelle napolitaine, la barcarolle vénitienne, les *boléros, fandangos, seguidillas, tonadillas* et *tirances* de l'Espagne, les *tahils,* les *gazals,* les *kitats,* les *siars,* les *nezms* de la poésie malaise, etc. Une science véritable, le folk-lore, s'est constituée autour des littératures populaires, fervemment recueillies, depuis un siècle dans leurs moindres expressions; car elles offrent une matière inépuisable de comparaisons instructives. Nombre de philologues et de mythographes (v. Paul **Sébillot**, etc.), curieux de poursuivre de pays en pays, de mémoire en mémoire la filiation d'un conte, l'origine d'un sujet de chanson continuellement renouvelé et toujours analogue, en ont fait leur étude de prédilection, leur spécialité.

Poradowska (MARGUERITE), romancière française de la seconde moitié du XIXe s., originaire de Lille; fille du philologue et paléographe érudit Emile **Gachet**, qui a laissé des travaux considérables; mariée jeune à un des chefs de la dernière insurrection polonaise; connue par des esquisses de mœurs galiciennes et ruthènes, qu'elle avait étudiées sur place. (*Yaga*, 1887; *Demoiselle Micia* et les *Filles du Pope*, 1895, couronnées par l'Académie, *Marylka*, 1896, etc.) Douée d'un esprit d'observation remarquable, elle s'est imprégnée profondément des mœurs singulières qu'il lui fut donné de surprendre, au sein d'une civilisation un peu rude, mais fort intéressante, et placée dans un décor des plus pittoresques.

Porcacchi (TOMASO), philologue et littérateur italien, né en Toscane, vers 1520; m. en 1585. Inspirateur de l'importante entreprise de traductions italiennes des anciens historiens grecs et latins, éditée par Giolito, il y collabora personnellement avec beaucoup d'activité. Ecrivit, en outre, plusieurs traités intéressants sur des sujets d'histoire et d'archéologie (le *Cagioni delle guerre antiche,* 1566, in-4°; etc.)

Porée (le P. CHARLES), humaniste français, membre de la Société de Jésus, né en 1675, à Caen; m. en 1741. Il acquit une belle réputation par la pratique et l'enseignement de l'éloquence. En même temps, auteur de tragédies ou comédies latines, accompagnées d'intermèdes ou de prologues en vers français, il appliqua ses maximes au théâtre pour le rendre utile et instructif, pour en faire une école de mœurs et de religion. Il avait le sentiment plus que le don de la poésie. Voltaire, Le Franc de Pompignan, Gresset furent de ses élèves.

Porée (l'abbé CHARLES-GABRIEL), littérateur français, frère du précédent, né en 1685, à Caen, m. en 1770. Jeta un certain émoi dans le clergé du XVIIIe s. par une critique spirituelle des mœurs de quelques-uns de ses membres, intitulée: *Hist. de dom Ranuccio d'Alétès,* (1736-38, 2 vol. in-12; réimpr. en 1810 sous une étiquette nouvelle: *Raphael d'Aguilar* ou les *Moines portugais.)*

Porphyre, Πορφύριος, philosophe alexandrin, né en 233, à Batanée, en Syrie, m. vers 305, en la ville de Rome, où il avait enseigné brillamment la philosophie et l'éloquence. Il développa les idées de Plotin sous une forme plus littéraire et plus attrayante. La plupart de ses écrits, si divers qu'ils embrassaient le domaine universel de la science, ne nous sont point parvenus. On connaît surtout sa *Vie de Plotin* (voy. éd. Creuzer, tome Ier, 1835, 3 vol. in-4°) et le traité qu'il composa en Sicile contre les chrétiens. Ce dernier ouvrage provoqua les réfutations d'Eusèbe, d'Apollinaire, de saint Augustin, de saint Jérôme, de Cyrille et de Théodoret. Sauf l'enthousiasme mystique, qu'il tient de l'Orient comme les autres philosophes de cette école, dit M. Vacherot, tous les caractères de l'esprit grec: la rigueur, la méthode et la subtilité de la pensée, la clarté et l'élégance du style se retrouvent

dans les œuvres philosophiques de Porphyre.

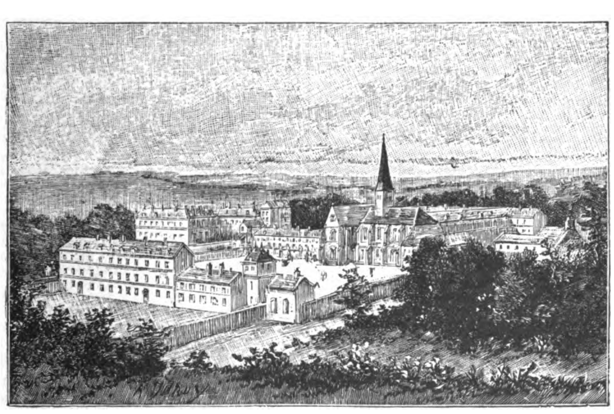
Porphyrius (PUBLILIUS-OPTATIANUS), poète latin du IVᵉ s. ap. J.-C., préfet de Rome, en 329 et en 333. Recherchant dans les vers, à défaut de la poésie, le mérite de la difficulté matérielle, il essaya de se distinguer spécialement par des pièces figuratives, représentant un autel, un orgue, une syrinx.

Porson (RICHARD), helléniste et critique anglais, né en 1759, à East-Ruston; professeur de grec au collège de la Trinité de Cambridge; m. en 1808. Alliait une sagacité admirable à la solidité de l'érudition. (*Tracts and Miscellaneous criticisms,* Londres, 1815, in-4°.)

Portalis (JEAN-ETIENNE-MARIE), orateur, jurisconsulte et philosophe français, né en 1745, au village de Beausset, non loin de Toulon; élevé par les oratoriens de Marseille; premier avocat du barreau de Provence ou il se montra l'antagoniste heureux de l'éloquent Mirabeau; tour à tour membre du Conseil des Anciens, du Conseil d'Etat et de l'Institut; m. en 1807. N'ayant encore que dix-sept ans, il témoigna de sa précocité par deux écrits sur les *Préjugés* et sur l'*Emile* de J.-J. Rousseau. Savant et penseur, versé dans la connaissance des lois, doué d'une forte raison qu'ornait une brillante parole, il laissa le souvenir d'un solide jurisconsulte et d'un orateur séduisant, quoique prolixe. Sa mémoire, dit-on, était prodigieuse.

Son fils, JOSEPH-MARIE comte **Portalis,** né à Aix, en 1778; membre de l'Institut et président de la Cour de cassation, continua sa réputation en marchant dans les mêmes voies. Faible politique, adorateur du pouvoir, serviteur incapable d'aucune résistance à l'encontre d'un régime établi, on reconnaissait, du moins, en lui, le plus savant des jurisconsultes. On appréciait son esprit généralisateur, sa science toujours prête, toujours sûre, soit qu'il demandât à la théorie des solutions oiginales, soit qu'il allât chercher dans le passé des précédents et des exemples. M. en 1856.

Portrait. Description de l'extérieur ou du caractère d'une personne. Les poètes dramatiques ont fait du p. un des ressorts de leurs œuvres. Les historiens et les romanciers ont, à chaque moment, l'occasion d'esquisser une physionomie ou de démêler sur le visage les intentions secrètes de l'âme. Ainsi les grands narrateurs de l'antiquité avaient le rare talent de discerner dans la vertu jusqu'aux défauts qu'elle recèle et dans le vice lui-même les parcelles de bien qu'il n'exclut pas toujours. « Prenez, dit Saint-Evremond, prenez un des personnages de Salluste, vous y verrez dépeints tous les genres d'ambition, toutes les espèces de courage, de scélératesse ou de probité. » Pour n'en citer qu'un seul, entre mille, parmi les modernes, Saint-Simon a été un terrible faiseur de portraits. Il faut au peintre littéraire beaucoup d'observation et beaucoup de jugement pour trouver les mots qui exprimeront les traits d'une personne, au physique et au moral, avec tout leur relief et toute leur exactitude. C'est d'après les faits et non d'après l'imagination qu'on doit s'attacher à décrire un homme. Car les portraits ne sont intéressants qu'autant qu'ils sont l'image de la vérité. La touche en doit être forte, nette et précise avant tout, les couleurs bien fondues. On peut dire que les meilleurs portraitistes sont aussi les meilleurs écrivains.



L'abbaye de Port-Royal des Champs.

Port-Royal. Communauté de reli-

gieuses bernardines, fondée en 1204, près de Versailles par Mathilde de Garlande, épouse de Mathieu de Montmorency; réformée en 1608 par la mère Angélique Arnauld, et transférée en 1626 à Paris, au faubourg Saint-Jacques, d'où elle prit le nom de Port-Royal de Paris.

L'ancien monastère s'appela Port-Royal-des-Champs. Comme celui-ci était demeuré vide, des hommes pieux et des savants distingués allèrent y chercher la solitude, partageant leur temps entre le travail manuel, l'étude, les exercices de piété et l'éducation de quelques jeunes gens d'élite. Ils en firent cette sorte de couvent libre, ferme et collège tout à la fois, qui exerça une si grande influence morale et littéraire, pendant le XVIIe s. Les solitaires de Port-Royal se nommaient, entre autres: Pascal, Arnauld, Nicole, Saint-Cyran, Le Maistre de Sacy, Lancelot.

Ils rendirent d'éminents services à l'enseignement par leurs fameuses *méthodes*, contribuèrent d'une manière signalée à introduire le bon goût dans presque toutes les parties des études profanes et sacrées et, en même temps que l'Académie française, renouvelèrent, purifièrent et disciplinèrent la langue.

Port-Royal tint une place importante dans le mouvement de réforme et de réveil chrétien, qui marqua l'histoire de la renaissance du catholicisme, au XVIIe s. Il mit en honneur la pratique virile de la morale évangélique. — Les querelles du jansénisme troublèrent cette paisible retraite. Docteurs et religieuses s'étant opiniâtrés à soutenir des idées puisées dans l'*Augustinus* de l'évêque d'Ypres Jansénius et en partie communes à Baïus, à Calvin, et même à Hobbes, ils encoururent tour à tour la condamnation du Saint-Siège et les rigueurs de pouvoir. Louis XIV, excité par leurs ennemis, fit raser ce monastère en 1669; — ce qui n'empêcha pas l'esprit et les traditions de Port-Royal de survivre chez quelques-uns jusqu'au commencement du XIXe s.

Portugaise (langue). Langue de la famille néo-latine, qui se rapproche beaucoup de l'espagnol, mais en est indépendante. Elle fut produite également par le latin altéré, qui s'était répandu sur les dialectes préexistants. En dehors de son domaine assez exigu en Europe, elle est parlée dans certaines contrées de l'Afrique et de l'Amérique, principalement dans l'immense contrée du Brésil. Elle renferme un fonds de mots arabes, qui lui est commun avec l'espagnol, et un fonds de mots français qui lui est spécial. Les Portugais et les Castillans soutiennent respectivement la prééminence de leur langue. Toutefois, ces derniers ont su rendre justice, sous un certain rapport, à l'idiome rival en l'appelant le langage des fleurs.

Le plus ancien document que l'on connaisse en portugais est une charte de l'année 1192; et le premier monument poétique d'une authenticité bien reconnue, le *Cancioneiro* de Don Alfonso X de Castille (1252-1281). Dans le pays où régna la maison de Henri de Bourgogne, la littérature ne pouvait que se ressentir profondément de l'influence française. Bien des légendes s'acclimatèrent au Portugal, qui avaient été conçues et développées par l'imagination des trouvères. La Provence eut aussi là son action, mais plus tardive. C'est du règne de dom Diniz, dont le père, Alfonso III avait été de même un prince lettré, que date la vogue des troubadours. Le *Cancioneiro* de ce roi-poète en offre des marques sensibles. Autour de lui s'étaient groupés: Estevan de Guarda, Juan Vas, Juan Soarez Cœlho et le trop passionné Juan Soares de Pavia, qui mourut de son amour. « Par l'époque, dit Milà y Fontanals, où commença à fleurir l'école portugaise, par le ton qui y domine, par l'absence d'érudition scolastique comme par le rang de la plupart de ceux qui la cultivèrent, elle est, entre toutes les poésies lyriques de l'Espagne, celle qui, avec le plus d'exactitude, peut s'appeler l'école des troubadours. » Diniz ne s'était pas borné à protéger les délicatesses de la poésie. Il encouragea encore les fortes études et créa, sur le modèle de l'Université de Paris, celle de Lisbonne. Après lui dom Affonso IV (1325-57) continua la tradition des troubadours. C'est sous son règne qu'on a cherché à placer la naissance de la fiction si célèbre des *Amadis*. La prose portugaise s'était déjà essayée dans des œuvres de quelque importance, telles que la traduction de la *Chronique générale* attribuée à Alphonse X. Car, les rapports intellectuels en venaient à se resserrer entre les Espagnols et les Portugais. A la même époque appartient le livre curieux de dom Pedro, comte de Barcellos, intitulé *Libro nobiliario*. Bien des poètes vécurent sous Pedro le Justicier (1356-67), auquel on attribue quelques chansons, et sous son fils, dom Fernan (1367-83). Tels, le Galicien Vasco Perez de Camoens et Fernan Cascaes. Joan Ier inaugura une brillante époque. Lui-même était un prince érudit; on le croit l'auteur d'un dialogue allégorique, *A Conte imperial*, et d'autres ouvrages. On importa d'Angleterre, sous son règne, le *Saint-Graal, Joseph d'Arimathie* et des productions du même genre. Les romans de chevalerie et les récits de la Table-Ronde passionnèrent alors les esprits. On commença aussi à s'occuper de l'antiquité, sous forme de traductions.

Il était dit qu'au Portugal les princes donneraient l'exemple traditionnel de la bonne culture des lettres. Les trois fils de dom Joan, Pedro, Henrique et le roi Duarte furent au nombre des hommes les plus remarquables de leur temps. On a imprimé de dom Duarte un gros ouvrage doctrinal: *El leal Conselheiro*, qui dénote une réelle érudition et prouve la connaissance de sept à huit langues.

Au XVe s., la chronique et l'histoire sont en grande faveur. Fernan Lopez a été le créateur de la science historique dans sa patrie. Azurara, Ruy de Pina marchent honorablement sur ses traces, tandis que les intéressantes relations de voyages se multiplient, et que, d'autre part, la poésie se réclame du nom de Garcia de Resende. C'est maintenant le règne d'Emmanuel le Fortuné. Ce prince affable, généreux et humain encourage les lettres avec une rare magnificence; elles brillent d'un éclat qui leur avait été jusqu'alors inconnu. Le XVIe s. est l'âge d'or de la littérature portugaise. Elle s'élève à la hauteur des destinées mêmes du pays où elle a pris l'essor. Le Portugal est à son apogée. Ses marins lui assurent la suprématie dans l'Inde et sur les mers; ses historiens et ses poètes lui procurent une autre sorte de gloire, non moins brillante et plus durable. Qu'il nous suffise de nommer en première ligne Bernardim Ribeiro, le véritable créateur de la pastorale portugaise et qui fit de la vie des champs, pour ses nombreux imitateurs, l'idéal de la vie humaine; puis Christoval Falçam, Sa de Miranda, Diego Bernardes, Ferreira, Camoens, Vicente, Barros et Francisco Rodriguez Lobo, avec lequel nous franchissons les premières années du XVIIe s. Les Portugais sont maintenant assujettis, pour soixante ans, au joug espagnol. L'esprit public s'est affaibli. L'influence castillane gouverne et prédomine. Il est encore des histo-

riens et des poètes d'un réel talent, comme Faria e Souza, Francisco de Vasconcellos, Freire de Andrade. Néanmoins, la force virile de la nation ayant fait place à une sorte d'épuisement, on ne retrouve plus l'élan des jours glorieux. Le XVIIe s. fut une époque de recherche, d'académies, de poésies sans enthousiasme, et, comme le dit M. de Puymaigre, de rupture déclarée avec la tradition nationale, de séparation entre l'écrivain et le peuple. Il n'apparaît alors, en réalité, qu'un écrivain vraiment supérieur, le P. Vieira. Le XVIIIe s. n'est qu'une prolongation de cette sorte de déchéance, bien qu'il se fût produit une sorte de réaction, due à l'initiative du comte d'Ericeyra et secondée par l'influence française. Mais lui-même n'était qu'un imitateur fécond, et ses efforts et ceux de la nouvelle Académie des Arcades, puis de celle des Sciences (Diniz da Cruz, Manuel Nicolas, Domingo dos Reis Quita, Maximiano Torres, Garção, Diniz da Cruz e Sylva) ne donnèrent que de faibles résultats. En 1755, une castastrophe épouvantable a mis en question l'existence même du pays. C'est le tremblement de terre de Lisbonne, dont les conséquences terribles ont effrayé l'Europe entière. Trente mille personnes avaient péri dans ce désastre. Les bibliothèques ont subi le sort des autres monuments publics; l'incendie a dévoré un nombre considérable de livres et de manuscrits. La situation du Portugal parut un moment désespérée. Mais tout renaît et se renouvelle. Une Lisbonne plus belle est sortie des décombres de l'ancienne capitale. On se remet à travailler, à penser, à écrire, en attendant d'autres commotions et d'autres malheurs.

C'est encore une période de troubles, pour le royaume lusitanien, que les premières années du XIXe s., sur le seuil duquel se sont présentés les poètes Barbosa du Bocage et Francisco Manoel de Nascimento. En 1808, le Portugal était envahi et la famille royale se réfugiait au Brésil. Le calme enfin se rétablit. Un mouvement général se fit sentir dans les œuvres de l'esprit. La poésie traditionnelle avait cessé de vivre; les éternelles églogues étaient oubliées; et des horizons jusqu'alors inconnus s'ouvraient à la littérature. Almeida Garrett en fut le rénovateur. Le romantisme de Byron et de Lamartine l'échauffa d'une flamme généreuse. A sa suite Joa de Lemos, Palmeirim, Bulhao Pato, Thomaz Ribeiro, Eduardo Vidal, Ernesto Marreca et Pinheiro Chagas cherchèrent dans le lyrisme passionné ou pittoresque de cette école la vie, la chaleur et l'harmonie.

La poésie portugaise contemporaine est représentée, d'un côté par les derniers sentimentalistes du romantisme, et de l'autre par ceux qui ont tenu à s'en affranchir pour s'inspirer de la nature, de la tradition, de la science ou des synthèses philosophiques. A la seconde de ces deux familles rivales appartiennent João de Deus, « notre maître à tous pour la forme », disait Theophilo Braga, qui lui-même passe pour le premier poète de la péninsule; Anthero do Quental, João Penha, Gomes Leal et le philosophe-versificateur Teixeira Bastos. — En dehors de l'art pur, les développements du journalisme, du roman et du théâtre ont permis à beaucoup d'auteurs actuels de maintenir avec honneur et succès la vitalité intellectuelle de leur patrie.

Posidippe, Ποσείδιππος, poète comique grec du IIIe s. av. J.-C., né à Cassandrée, en Macédoine; l'un des auteurs les plus célèbres du groupe de la nouvelle comédie. (Ap. Meineke, *Fragmenta comicorum græcorum.)*

Posidippe, poète grec du IIIe s. av. J.-C. L'*Anthologie* cite sous son nom vingt-deux épigrammes.

Posidonius, Ποσειδώνιος philosophe grec, né vers 135 av. J.-C., à Apamée, en Syrie; m. en 50. Disciple du Rhodien Panætius, dont il professa, dans la même ville, les doctrines stoïciennes, tempérées aussi d'un sage éclectisme, et l'un des maîtres de Cicéron, il fournit à l'illustre écrivain romain par ses enseignements, par ses ouvrages, la matière des beaux traités du *Destin,* de la *Divination* et de la *Nature des dieux.* (Fragm., ap. James Bake [*Posidonii Rhodii reliquiæ; accedit Wyttenbachii annotatio,* Leyde, 1810, in-8°.)

Positivisme. Système de philosophie d'après lequel on prétend pouvoir, par la seule observation des phénomènes et en rejetant tout système métaphysique, donner une connaissance exacte de l'homme et du monde extérieur.

Posselt (ERNEST-LOUIS), historien allemand, né dans le duché de Bade, en 1763; m. en 1804. *(Geschichte des Deutschen,* Leipzig, 1789-90, continuée par le savant Pœlitz, 1805-19, III-IV; etc.)

Postel (CHRISTIAN-HENRI), poète allemand, de la troisième école silésienne, né à Fribourg (Hanovre), en 1658, m. en 1705. Fit représenter, à Hambourg, de nombreux opéras, où l'imitation française reste sensible et entreprit une épopée, le *Grand Witikind,* que la mort l'empêcha de mener à terme.

Postel (GUILLAUME), érudit et visionnaire français, né près de Barenton (Manche), en 1510; envoyé par François Ier en Orient, d'où il rapporta plusieurs manuscrits précieux; professeur de mathématiques et de langues orientales au Collège de France; m. en 1581. Doué d'une intelligence très vive et d'une mémoire extraordinaire, il apprit sans maître, n'étant alors autre chose qu'un simple domestique au collège de Navarre, le grec, l'hébreu, l'espagnol. Il eut, l'un des premiers, l'idée de la philologie comparée. *(Linguarum duodecim characteribus differentium alphabetum, introductio ac legendi methodus,* Paris, 1538, in-4°). Il étendit incroyablement ses connaissances. Mais à la suite d'une existence assez agitée, ces belles qualités se troublèrent. L'étude des problèmes théologiques acheva de lui brouiller la cervelle. Il ne fut plus qu'un visionnaire. Il prétendait qu'il était appelé de Dieu à réunir tous

les hommes sous l'autorité du pape et du roi de France, à qui la monarchie universelle appartenait comme descendant du fils aîné de Noé. (V. *De orbis terrarum concordia libri IX*, Bâle, 1544, in-8°; les *Très merveilleuses victoires des femmes du Nouveau Monde*, Paris, 1553, in-16.)

Potamon, philosophe grec des IIe et IIIe siècles ap. J.-C., fondateur de l'éclectisme alexandrin, d'après les principes de syncrétisme déjà professés par Antiochus d'Ascalon, disciple de Philon.

Pothier (ROBERT-JOSEPH), célèbre jurisconsulte français, né en 1699, à Orléans ; reçu conseiller du Châtelet de cette ville, en 1720, et nommé professeur de droit, en 1749; m. en 1772. Revisa complètement le *Digeste (Pandectæ justinianæ in novum ordinem digestæ*, 3 vol. in-fol.) et publia un grand nombre de traités sur différentes parties de la jurisprudence. (*Œuv.*, Orléans, 1773-79, 10 vol. in-4°, 34 vol. in-8°; nombr. rééd.) Il joignait à la connaissance la plus profonde du droit romain celle des ordonnances royales et des vieilles coutumes, qui formaient l'ancien droit français. Moraliste autant qu'homme de science, P. ne s'est point borné à établir en maître ce que les lois ont de positif; mais, procédant d'une inspiration supérieure : l'amour du bien, il a voulu surtout les voir et les représenter comme les conséquences nécessaires qui découlent des notions du juste et de l'injuste.

Pott (AUGUSTE-FRÉDÉRIC), éminent philologue allemand, né à Nettebrede, en 1802; professeur de linguistique à l'Université de Berlin, puis de Halle; m. en 1887. Ses travaux ont éclairé les racines communes des langues indo-germaniques.

Potter (LOUIS-JOSEPH-ANTOINE DE), homme politique et littérateur belge, né à Bruges, en 1786; l'un des chefs du parti des libéraux, membre du gouvernement provisoire après la révolution de septembre; m. en 1859. (*Hist. philosophique et critique du christianisme et des églises chrétiennes*, 1836-37, 8 vol. in-8°; mise à l'Index.)

Potter (JEAN), théologien et érudit anglais, né à Wakefield, en 1674; évêque d'Oxford, ensuite archevêque de Canterbury; m. en 1747. (*Theological works*, 1753, 3 vol. in-8°; *Archeologia græca*, 1698-99, 2 vol.; plus. éd.

Pottier (EUGÈNE), poète français; né à Paris, en 1816, m. en 1887. Chansonnier socialiste et révolutionnaire. (*Quel est le fou?* 1884; *Chants révolut.*, avec une préface de Henri Rochefort, 1887.)

Potvin (CHARLES), littérateur belge, né à Mons en 1818, conservateur du musée Wiertz, et membre de l'Académie de Bruxelles, m. en 1902. Poète, publiciste et savant critique; l'un des plus vigoureux esprits et des meilleurs écrivains de la Belgique contemporaine. (*Satires et poésies*, 1852; *Essais de littérature dramatique*, 1880, etc.)

Pouchkine (ALEXANDRE, comte de), illustre poète russe, né à Pskof, le 26 mai 1799, m. à Saint-Pétersbourg, le 12 fév. 1837. Il fut le soleil levant du romantisme russe dont Joukowski avait été l'aurore. L'apparition de son premier poème, *Rouslam et Loudmila*, fut un vrai coup de théâtre par l'imprévu de l'œuvre comme par son retentissement. Il se lança dans le scepticisme byronien avec le *Prisonnier du Caucase*, avec l'épopée d'*Onéguine;* et produisit ensuite, sous des influences diverses, des poésies détachées, des récits romanesques où Walter Scott



Alexandre Pouchkine, d'après une lithographie.

détrôna Byron, et des essais dramatiques, tels que *Boris Godounoff*. Lorsqu'il mourut prématurément, à la suite d'un duel, l'opinion l'avait sacré le prince des poètes de son pays. Inconscient des lois restrictives du goût, paradoxal, exubérant et débordant à l'excès ses défauts mêmes ont de l'attrait. Imitateur à la fois d André Chénier, de Parny, de Byron, de Shakespeare et d'Hoffmann, on croirait pourtant que sa verve ne cesse point d'être originale. Ses poésies lyriques ont des parties tout à fait grecques par la vérité et la simplicité.

Pougens (Marie-Charles-Joseph de), littérateur français, membre de l'Institut, né en 1755, fils naturel du prince de Conti; m. en 1833. Il conçut, très jeune, l'idée d'un *Trésor des origines de la langue française*, dont un spécimen parut en 1819, et d'un grand Dictionnaire sur le plan de celui que Johnson a exécuté pour la langue anglaise. Au début de ses travaux il fut atteint de la petite vérole et perdit la vue à vingt-quatre ans, mais n'en continua pas moins de vaquer aux lettres avec une admirable persévérance. Il ne put terminer son dictionnaire dont les matériaux sont déposés à la Bibliothèque de l'Institut. Ce lexicographe a fait aussi de la littérature de fantaisie. Son joli conte de *Jocko*, entre autres, a été republié en 1881, par Anatole France.

Pouillé (bas lat. *pulegium.)* L'état et le dénombrement de tous les bénéfices qui étaient situés dans une étendue de pays déterminé. Ces registres sont des sources de documents pour l'histoire et la paléographie. Cf. Polyptique.

Poul ou **Peul.** Langue parlée dans cette partie du centre de l'Afrique qu'on appelle le Soudan français et comprenant plusieurs dialectes (le *foutatoro,* le *foutadjollo,* le *bondou,* le *sokoto.* On remarque cette particularité intéressante, dans l'idiome des Peuls, qu'on n'y connaît pas la distinction du genre masculin et du genre féminin, mais qu'on y partage les êtres en deux catégories: d'une part tout ce qui appartient à l'humanité, et d'autre part les animaux et les choses non animées.

Poulle (l'abbé Nicolas-Louis), prédicateur français, né en 1703, à Avignon; m. en 1781. Dans une carrière apostolique d'une courte durée, il prononça un grand nombre de discours qu'il n'avait pas écrits, qu'il ne destinait pas à l'impression et dicta seulement, d'après des notes. On sent beaucoup de pathétique dans plusieurs de ses *Sermons* (Paris, 1778-81, 1818-21, 2 v. in-12); ils pèchent par l'abus des figures de rhéteur et par des défauts de composition.

Pourchot (Edme), philosophe français, né en 1651, à Poilly, en Bourgogne; sept fois recteur et pendant quarante ans syndic de l'Université de Paris; m. en 1734. Ses doctrines, purement cartésiennes, excitèrent des ombrages et tournèrent contre lui d'actives inimitiés. *(Institutiones philosophicæ,* Paris, 1695, in-4°; éd. Martin, 1733, 9 vol. in-12.)

Pradel (Eugène **Courtray de**), poète français, né à Paris, en 1787, m. en 1857. Improvisateur d'une virtuosité singulière, il parcourut une grande partie de l'Europe, donnant des séances publiques, émerveillant les auditeurs par son incroyable promptitude à résoudre en vers tous les sujets d'impromptus et tous les caprices des bouts-rimés. *(Séances, Improvisat., Adieux,* 1838-49). Il publia, en 1822, les *Étincelles,* recueil de chants patriotiques et guerriers, de chansons de table et d'amour.

Prades (l'abbé Jean-Martin de), théologien français, né en 1720 à Castelsarrazin; lecteur de Frédéric II à Berlin; m. en 1782. Collaborateur de l'Encyclopédie, ami de Voltaire et de Diderot, il donna des gages non équivoques de ses tendances sceptiques à la philosophie du jour, vit condamner sa thèse (1751; v. son *Apologie,* 1752, in-8°) par le parlement, la Sorbonne, l'archevêque de Paris et le pape Benoît XIV; puis se rétracta en 1754.

Pradon (Nicolas), poète dramatique français, né à Rouen en 1632, m. en 1698. *(Pyrame et Thisbé,* 1674; *Phèdre et Hippolyte,* 1677; *Régulus,* 1688). Il eut le malheur d'essuyer les épigrammes de Boileau et de Racine, de se poser en rival du grand tragique, et d'avoir contre lui le génie... des autres.

Pradt (Dominique Dufour de), prélat et publiciste français, né en 1759 à Allanches; député aux Etats-généraux; aumônier de Bonaparte; évêque de Poitiers; archevêque de Malines, baron de l'Empire; sous Louis XVIII, grand chancelier de la Légion d'honneur; député en 1827; m. en 1837. Ses livres sont surtout des pamphlets (les *Quatre concordats,* 1818-20, 3 vol. in-8° [à l'Index], *la France, l'émigration et les colonies,* 1826, 2 vol. in-8; etc.) On y voit briller beaucoup d'esprit, un esprit sceptique et remuant, tout à fait à l'image de la versatilité bien connue de ses opinions.

Præconinus (L.-Ælius), de Lanuvium, érudit latin, du IIe s. av. J.-C. Le premier en date des philologues romains, il légua à son élève Varron les résultats de ses recherches avec le soin de les poursuivre.

Pragmatique (Histoire). Œuvre historique dont les théories sont fondées sur l'étude des faits en eux-mêmes.

Prâkrit. Ancienne langue populaire, qui était parlée dans l'Inde à côté du sanscrit, langue religieuse et littéraire. Les langues néo-hindoues, usitées dans l'immense presqu'île, dérivent toutes des vieux idiomes prâkrits.

Pram (Christian), poète danois, né en 1756, à Guldbrandsdalen, en Norwège, m. en 1821. Ses odes paraissent trop compassées; on trouve que son poème épique de *Stærkodder,* bien que puisé aux sources mêmes de la tradition scandinave, manque d'inspiration et de couleur locale; mais on loue en

lui le conteur humoristique et le publiciste. Ses comédies et ses tragédies (*Olinde et Sophronie, Frode et Frugel*, etc.) sont appréciables, sans être de première valeur.

Pratinas, poète grec du v° s. av. J.-C., né à Phlionte. Il est cité par quelques anciens comme l'inventeur du drame demi-sérieux, demi-bouffon, dont le chœur était toujours composé d'une troupe de satyres, et qui reçut pour cette raison le nom de drame satyrique. Il cultiva aussi l'hyporchème et le dithyrambe.

Précieux (style). Style affecté où, pour ne rien dire de vulgaire, on préfère ne rien dire de naturel. Un ancien comparait certaine éloquence toute fleurie et fardée à des jeunes gens bien frisés et bien poudrés et qui sont toujours devant le miroir. (*Barbâ et comâ nitidos de capsala totos*. « C'est quand l'esprit est blasé sur le naturel, a dit encore Sénèque — qui lui-même n'était pas indemne de reproche là-dessus — c'est alors qu'il innove par l'affectation. » Les époques de décadence des littératures grecque et latine et le byzantinisme en sont remplis. Après les afféteries des chansons galantes et du *roman de la Rose*, après le pindarisme de la Renaissance, les mignardises italianisées des courtisans de Henri II, vinrent, à une date plus éloignée et par une suite insensible, les jolies manières de l'hôtel de Rambouillet. La fin du XVI s. et le commencement du XVII° furent marqués par une invasion générale du bel esprit et du style raffiné. Toute la culture européenne subit, au même moment, cette empreinte du mauvais goût accepté comme le fin du fin, comme la suprême élégance du ton et le dernier terme de l'esprit. Le concettisme en Italie, l'euphuisme en Angleterre, le cultisme en Espagne et la préciosité en France, firent une rude guerre à la raison simple et au bon goût. Les précieuses de l'hôtel de Rambouillet, en particulier, et leurs imitatrices exagérées, s'étaient fait une langue à part dont il fallait avoir la clef ; cette école après avoir jeté quelques étincelles, périt d'inanition. Molière et Boileau en firent prompte justice. On s'éprit de la belle simplicité, puis d'un certain art pompeux, académique, en attendant qu'on en revînt, pendant le XVIII° s., à une certaine forme de concettisme, appelé le *marivaudage* et qui n'a pas dit, de nos jours, son dernier mot. (C. *Conceptisme, Concetti, Cultisme, Euphuisme, Gongorisme, Marivaudage)*.

Préface (lat. *præ*, avant, et *fari*, parler). Avant-propos, discours préliminaire que l'on met à la tête d'un volume. Les Italiens l'appellent la sauce du livre, la *salsa del libro*, parce qu'elle doit justement exciter l'appétit du lecteur. Trop souvent, simple occasion à l'auteur de faire valoir les mérites d'une fausse modestie, ou de prouver qu'il sait *penser*, qu'il peut à son aise remplir des pages et des pages de considérations, de réflexions et de sentences plus ou moins étrangères au sujet, ce préambule n'est qu'un hors-d'œuvre inutile et déplacé. Les humoristes anglais en ont dit assez de mal. Montesquieu trouve la chose en elle-même très ennuyeuse. Théophile Gautier a ouvert l'un de ses volumes par une longue préface sur l'utilité des préfaces. Au contraire, Alexandre Dumas fils s'est essayé, quelque part, à démontrer que vouloir expliquer une œuvre, c'est l'avouer d'avance obscure, c'est accuser un défaut. Ce qui ne l'a pas empêché, du reste, d'écrire des préfaces jamais courtes pour chacune de ses pièces et pour une foule d'ouvrages d'autres « *livriers* », ses contemporains.

La préface, où l'auteur fait connaître ses vues et le plan de son ouvrage, prévient des objections ou répond à des blâmes, est la pièce importante pour le critique pressé, qui bien souvent ne lit pas autre chose. Elle ne sert de rien au lecteur superficiel, qui ne la lit jamais. C'est dans la préface que l'écrivain se découvre le mieux avec ses vanités contenues ou ses nettes franchises.

Préfixe. En gramm., particule qui se place devant un mot pour en modifier le sens en formant un nouveau mot. *Pré* dans *prédire*, et *sur* dans *surprendre* sont des préfixes. Ils abondent en sanscrit. Les langues synthétiques ont une singulière facilité à former des mots à l'aide de préfixes. Ainsi, parmi les idiomes modernes, l'allemand et le russe, où l'emploi de ces particules est d'une fréquence extrême. En allemand, elles sont tantôt séparables, tantôt inséparables ; la manière de les construire est une des plus sérieuses difficultés de la langue.

Préliminaire (discours), [discours tenu devant le seuil, *præ limen*]. Préface étendue, considérable, ample introduction contenant des notions ou des explications nécessaires pour passer outre et qui servent comme d'initiation au lecteur. Tels, les discours p. de d'Alembert en tête de l'*Encyclopédie*, de Vertot, pour annoncer l'*Hist. de ses révolutions romaines*, et de Jean de Müller ouvrant par des pages très éloquentes ses annales de la Suisse.

Prémare (le P. Joseph-Henri), sinologue français, membre de la Société de Jésus, né vers 1670, en Normandie, m. à Pékin, en 1735. S'embarqua en 1698 pour les missions de la Chine et acquit une grande connaissance de la langue, de la littérature et des antiquités de ce vaste pays. Il eut le mérite de comprendre, pour la première fois, dans son vrai caractère, la philologie du chinois. (*Notitia linguæ sinicæ*, Malacca, 1831, in-8°.)

Preradovic (Peter), général et poète croate, né en 1818, m. en 1872. Dans ses vers respirent l'amour de la patrie et le zèle du sentiment local. Ardent soutien de la grande cause de l'illyrisme, il est le poète de prédilection des Croates.

Prescott (William-Hickling), éminent historien américain, né à Salem, le 4 mai 1796, m. à New-York, le 1er février 1859. Comme il se destinait aux fonctions actives du barreau, il perdit presque complètement la vue ; ce qui ne l'empêcha point de se vouer avec une singulière ardeur aux études historiques. Il consacra sa plume à raconter de préférence les malheurs de races fières et généreuses écrasées sous la conquête européenne. (*Hist. de la conq. du Mexique, Hist. de la conq. du Pérou, Tableau de la civilisation des In-*

cas, etc.) Il sut colorer des reflets d'une imagination brillante les épisodes les plus obscurs d'une histoire à peine connue, tout en conservant dans la marche du récit la plus exquise sobriété.

Presse. Mot adopté pour exprimer tout ce qui se publie périodiquement en politique et en littérature, journaux, revues où l'on juge les actes de ceux qui gouvernent, les œuvres de ceux qui écrivent et où l'on relate aussi toutes les informations courantes. (Cf. **Journalisme**).

Prétérition. En rhét., Figure par laquelle on déclare ne vouloir point parler d'une chose dont, cependant, on parle.

Pretexta (fabula). Tragédie nationale des anciens Romains; en l'absence de mythes héroïques indigènes, elle empruntait ses sujets à l'histoire.

Preti (GIROLAMO), poète italien, né en 1582, dans le Bolonais, m. en 1626; l'un des adeptes les plus exagérés de l'école marinesque. (*Poés.,* 1666, in-12.)

Preuss (JEAN-DAVID-ERDMAN), écrivain allemand, né à Landsberg, en 1585, m. en 1868. Historiographe de la maison de Brandebourg, il se voua exclusivement à la mémoire du grand Frédéric, comme éditeur de ses œuvres, commentateur de ses pensées, narrateur de son règne et de sa vie. (Une quarantaine de volumes.)

Preuve. Ce qui établit la vérité d'une proposition, d'un fait.

Les preuves oratoires sont la partie la plus importante d'un discours, à laquelle se rapportent toutes les autres : expressions, pensées, figures. Celles-ci viennent au secours des preuves et ne sont employées que pour les faire valoir, pour les mettre dans leur plus grand jour. Il y en a de fortes et de convaincantes, sur chacune desquelles il faut s'arrêter avec insistance ; d'autres plus faibles et plus légères qu'il faut entasser, comme dit Rollin, afin qu'elles se prêtent un mutuel secours en suppléant à la force par le nombre. Elles sont intrinsèques ou extrinsèques, péremptoires ou probantes, probables ou spécieuses, sophistiques ou hypothétiques. Il y a lieu de distinguer les sources, le choix, la disposition et la forme des preuves. — Les sources sont naturelles ou artificielles : les premières conviennent seules au véritable orateur. — Quant au choix, les preuves doivent être non seulement appropriées au sujet, mais encore à l'auditoire devant lequel on parle. — La disposition consiste à les placer dans l'ordre le plus propre à produire l'effet cherché. La liaison des preuves entre elles contribue beaucoup à la clarté, à l'ornement ou à la force du discours. C'est à l'orateur de savoir, par d'heureuses transitions, mettre entre ses différentes preuves, une union toute naturelle et en marquer la gradation. Cicéron, d'ailleurs, avoue, dans ses *Partitions oratoires,* qu'on ne peut pas toujours ranger ses preuves comme on le voudrait et qu'un orateur sage et prévoyant doit sur cela consulter la disposition de ses auditeurs et se régler sur leur goût. Quintilien aussi, sans rien décider, remarque que l'ordre et l'arrangement des preuves doit être différent selon l'exigence des matières que l'on traite, de sorte que, pourtant, jamais le discours n'aille en déclinant et ne finisse par de minces et de faibles raisons, après qu'on en a employé d'abord de fortes. — Enfin, pour ce qui concerne la forme, les preuves affectent celle du syllogisme, ou celle de l'épichérème ou de l'enthymème, ou du sorite ou du dilemne. L'orateur se sert aussi avec avantage de l'exemple, des arguments du plus au moins, du moins au plus, d'égal à égal, de l'argument conditionnel et de l'argument personnel.

Prévost (MARCEL). Voy. **Supplément.**

Préville (PIERRE-LOUIS DU BUS, dit), comédien français, né en 1721, à Paris; m. en 1799. Il fit pendant trente-quatre années l'ornement de la maison de Molière. On disait de son jeu, de sa diction, de sa manière de couper le vers et de détacher les intentions comiques, que c'était la perfection même, et le célèbre acteur anglais Garrick l'appelait « l'enfant gâté de la nature ». Les amateurs du théâtre reliraient avec intérêt les *Mémoires de Préville* (Paris, 1813, in-8°), rédigés par Cahaisse [K. S.), d'après les notes de cet excellent comédien.

Prévost (PIERRE), littérateur genevois, né en 1751 ; appelé en 1780 par Frédéric II à la chaire de philosophie du collège des Nobles ; membre de l'Académie de Berlin et correspondant de l'Institut de Paris ; m. en 1839. Contribua particulièrement à faire connaître les travaux philosophiques de l'école écossaise par d'excellentes traductions. (V. aussi son livre : *Des signes envisagés relativement à leur influence sur la formation des idées*, Paris, 1800.)

Prévost (l'abbé ANTOINE-FRANÇOIS), romancier français, né à Hesdin, en 1697; jésuite, soldat, bénédictin ; échappé du couvent de Cluny, en 1727, et réfugié en Hollande, où il termina les *Mémoires d'un homme de qualité* (1729-32, 8 vol. in-12); m. en 1763. La quantité de ses ouvrages médiocres, compilations historiques, traductions nouvelles brochées d'une main hâtive pour vivre, a nui à la renommée de ses bons ouvrages, des ouvrages, par exemple, comme le *Doyen de Killerine* (Paris, 1735, 6 vol. in-12.) Mais il nous est resté de lui l'épisode romanesque de *Manon Lescaut,* aussi célèbre, aussi populaire que *Paul et Virginie,* grâce à la vérité de la passion, qui parle toujours au cœur de la manière la plus vive et la plus durable.

Prévost-Paradol (LUCIEN-ANATOLE), littérateur français, membre de l'Institut, né à Paris, en 1829, mort à New-York, en 1870. Auteur d'*Études sur les moralistes français,* d'une *Revue de l'histoire universelle,* de brochures d'actualité, etc., il passait pour le plus brillant des journalistes. Le libéralisme de ses idées, la distinction de son style

et l'éclat de son esprit. plutôt que la sûreté de ses vues et la portée de ses idées, lui avaient acquis une grande faveur dans le monde académique. Que reste-t-il de lui? Un beau nom, tant soit peu vague, le souvenir d'un grand talent qui n'a pas donné toute sa mesure et quelques pages dignes d'être relues.



Le comédien **Préville.** (Foyer des artistes de la Comédie-Française.)

Priamel *(priambel,* par corruption de *prœambulum,* préambule). Sorte de poésie allemande qui fut en honneur chez les meistersœnger (Rosenblüt, Hans Foltz, etc.) Elle consiste en des séries de vers procédant par énumération pour aboutir à une observation satirique ou à une maxime comme la suivante: « Qui veut blanchir un corbeau et s'y applique de toutes ses forces; qui veut durcir de la neige au soleil et renfermer tout le vent du ciel dans un flacon; qui veut faire un pacte avec le malheur ou attacher les fous à une corde, ou tondre le crâne d'un chauve : celui-là fait volontiers de la besogne inutile. »

Priestley (Joseph), célèbre savant et écrivain anglais, né près de Leeds, en 1733, m. en 1804. Il découvrit l'oxigène en même temps que Lavoisier. Dans l'ordre des idées religieuses, ministre dissident, il fut obligé de s'enfuir en Amérique (1794); comme philosophe, il se rattache à l'école de Hartley et passe pour un des fondateurs de la critique scientifique moderne, avec ses *Recherches sur la matière et l'esprit.*

Principe. Origine, cause première. En philosophie, opinion, proposition que l'esprit admet comme point de départ. « Ceux qui sont accoutumés à raisonner par principes, dit Pascal, ne comprennent rien aux choses de sentiment, y cherchant des principes et ne pouvant voir d'une vue. »

Au plur. Titre d'ouvrages didactiques, élémentaires ou non. Les *Principes de philosophie* de Descartes; les *Principes d'une science nouvelle* de Vico, etc.

Prinsep (JAMES), orientaliste anglais né en 1800; directeur, en 1831, de l'Hôtel des Monnaies de Calcutta; m. en 1840. Déchiffra des inscriptions bouddhiques, écrites dans le dialecte populaire que les drames sanscrits réservaient aux personnages inférieurs et aux femmes, et d'une extrême importance, parce qu'elles sont des documents précieux, des témoins irréfragables de la révolution religieuse qui changea, pour quelques siècles, la vie morale de l'Hindoustan.

Prior (MATTHEW), célèbre poète et diplomate anglais, né en 1664, mort en 1721. Il accompagna le duc de Portland dans son ambassade en France (1698), devint sous-secrétaire d'État et commissaire du commerce. Élu au Parlement, il passa au parti tory; il avait fondé le journal l'*Examiner*. S'il ne s'était fourvoyé dans la politique, P. fût devenu un grand poète. Ses nombreuses pièces fugitives sont pleines de charme, de grâce et de laisser-aller. On n'a pas oublié non plus son amusante parodie d'un poème de Dryden intitulé: *la biche et la panthère*.(*Le rat de ville et le rat des champs. Œuv.*, Londres, 1738, 3 vol. in-8°.

Priorat (JEAN), poète du XIIIe s., né à Besançon. Il rima, en 1290, la traduction en prose de J. de Meung du *De re militari* de Végèce, pour l'usage d'un grand seigneur, Jean de Châlon, qui, sans doute, remarque finement Gaston Paris, ne pouvait encore s'habituer à entendre lire autrement qu'en vers.

Priscien, *Priscianus*, grammairien latin du Ve s. s. ap. J.-C. Au moyen âge, fut très en faveur dans les écoles le plus important de ses ouvrages: *Commentariorum grammaticorum libri XVIII*; v. les *Œuv. complètes*, éd. Krehl, Leipzig, 1819-20, 2 vol. in-8°.) Donat, le livre élémentaire, le rudiment de cette époque, trouvait son complément tout indiqué dans le fonds beaucoup plus riche de Priscien.

Priscillien, hérésiarque du IVe s., né près de Cordoue; évêque d'Avila; jugé, condamné et exécuté à Trèves, en 385, avec six de ses disciples des deux sexes, sous l'incrimination simultanée de manichéisme et de gnosticisme. On n'avait sur P. que des documents peu concordants et mal datés, lorsque de nos jours, en 1888, le docteur allemand George Schepse découvrit, dans la bibliothèque de Wurtzbourg, un manuscrit en belles lettres onciales du VIe siècle, contenant onze traités et fragments, qu'après examen il reconnut être de Priscillien. La publication qu'il en fit (1889) a provoqué des essais de réhabilitation du controversiste espagnol. (V. *Priscillianus, ein Reformator*, etc., von Friedrich Paret, Wurtzbourg, 1891.)

Prise d'Orange (la). Voy. **Garin de Monglane.**

Prise de Pampelune (la). Voy. l'**Entrée en Espagne.**

Privat d'Anglemont (ALEXANDRE), littérateur français, né aux Antilles, vers 1820, m. à Paris en 1859. Martyr volontaire de la pauvreté, ce fut un des types les plus curieux de l'ancienne bohême des lettres. Il eut le temps d'achever son poignant livre de *Paris inconnu*, avant d'aller mourir phtisique à l'hôpital.

Proæresius, Προαιρέσιος, rhéteur grec, né vers 276, en Arménie; disciple d'Ulpien, et, à son tour, devenu l'un des maîtres les plus réputés des écoles athéniennes; m. vers 363.

Probraque. Dans l'ancienne métrique, se disait d'un pied oratoire composé d'une brève et de quatre longues.

Procéleusmatique. Se dit d'un pied de vers grec ou latin composé de quatre brèves, et aussi d'un vers composé de trois pieds et d'un tribraque ou d'un anapeste.

Prochazka (FRANZ-FAUSTIN), littérateur bohême, né à Neupaka, en 1749; religieux barnabite; puis, après la suppression de cet ordre dans sa patrie, directeur du gymnase de Prague; m. en 1809. (*Mél. de littérat. bohême*, Prague, 1784, in-8°.)

Proclus, philosophe néo-platonicien, né en 412, à Byzance, de parents originaires de Lycie; m. en 487. Païen dévot et faiseur de prodiges, poète mystique et grand opérateur théurgiste, sa vie, ses superstitions, ses hymnes éclairent sa doctrine et en préparent l'intelligence. Du reste, profondément sincère en ses aspirations et dans son ferme désir de concilier Platon avec l'Orient, les formes de la mythologie avec les abstractions de sa théodicée spiritualiste, il fut le plus célèbre maître de la dernière école païenne de philosophie. A une immense érudition, à la science de tout ce qu'on pouvait savoir de son temps, aux talents de l'écrivain, du versificateur et même du poète il joint, disent ses commentateurs, la

vigueur de la réflexion et une rare puissance à combiner les idées, a coordonner les diverses parties d'un système. Ses *Œuvres philosophiques* ont été publiées, avec traduction latine, par Victor Cousin (Paris, 1820-1827, 6 vol. in-8°) et par Kreuzer (Francfort, 1821-25, 4 vol. in-8°.)

Procope, Προκόπιος, historien byzantin, né à Césarée, en Palestine, vers le commencement du VI° s., m. vers 565. Secrétaire de Bélisaire, pendant toutes les guerres que ce général fit en Perse, en Afrique et en Italie, il devint par la suite sénateur et enfin préfet de Constantinople, situation qui le créait la seconde personne de l'Empire, la première après Justinien.

Le nom de P. rappelle la plus étrange palinodie qu'on puisse citer. Un narrateur simple, modéré, sage et décent, des événements dont il avait été le témoin oculaire, un panégyriste, un adulateur plein de complaisance de Justinien et de ses ministres, tel il nous apparaît dans ses *Histoires* et son traité des *Édifices*. Un pamphlétaire, qui tout à coup se venge de ses précédents éloges par l'ironie et le sarcasme, couvre d'injures ceux qu'il avait comblés de louanges, un menteur dévoilant lui-même ses mensonges sous le prétexte qu'il n'avait pu, étant en butte à un espionnage continuel, présenter les faits sous leur véritable jour dans son histoire officielle, voilà le Procope des *Anecdotes* et de l'*Histoire secrète*. L'imagination la plus hardie ne saurait dépasser les sombres horreurs du tableau que présente l'*Hist. secrète,* sorte de chronique scandaleuse où toutes les turpitudes, tous les malheurs et toutes les faiblesses du long règne de Justinien sont racontés et grossis sans le moindre ménagement. Aussi a-t-on élevé des doutes sur l'authenticité de ces derniers livres, que Suidas fut le premier à attribuer à P.; on a de la peine à croire que le même homme, insulteur et flatteur, ait pu se donner des démentis aussi flagrants. Marmontel, Ludewig, la Ravalière et en général l'école des jurisconsultes n'ont vu dans l'*Hist. secrète,* qu'un libelle calomnieux; Montesquieu, Gibbon, Renan accordent une confiance entière à la double personnalité de Procope.

Prodicus de Céos, sophiste grec du V° s. av. J.-C.; condamné à boire la ciguë, par suite d'une accusation d'athéisme. C'est Prodicus qui développa, le premier, la sublime allégorie du Vice et de la Vertu se disputant l'âme d'Hercule.

Prodrome (THÉODORE). Voy. Galéomyomachie.

Prolégomènes. Réunion ou suite de notions préliminaires par lesquelles on débute dans l'enseignement d'une science. « Les deux premiers livres des *Institutions oratoires* de Quintilien, dit La Harpe, sont comme les prolégomènes de l'ouvrage. »

Prologue. Chez les anciens, partie de l'action dramatique qui précédait la représentation proprement dite, et qu'on raconta d'abord dans une sorte d'acte préliminaire, puis dans un monologue. Plus ordinairement, ouvrage qui sert de prélude à une pièce dramatique; et enfin, par extension, sorte d'avant-propos. Les *Éléments de littérature* de Marmontel renferment un intéressant article sur le p. Il y est dit, entre autres détails, que, dans nos anciens théâtres français, le p. était fort en usage, et que l'emploi du mot a été étendu à d'autres poëmes; que Lucrèce a orné de p. le frontispice de tous ses livres; que l'Arioste en a égayé ses chants, et que La Fontaine a joint de petits prologues à quelques-uns de ses contes.

Promptuaire. Ancien synon. de manuel, abrégé.

Properce, *Sextus Aurelius Propertius,* poëte élégiaque latin, né vers 51, dans la petite ville d'Assisi, en Ombrie; sans doute l'un des protégés de Mécène; m. en l'an 15 av. J.-C. Il vécut loin des affaires publiques et s'occupa exclusivement de chanter en des vers pleins de feu les troubles du cœur et



Properce, d'après Visconti,

des sens. Il ne voyait rien au monde, hors de sa passion, bien qu'elle fût continuellement traversée de soucis, d'agitations et de querelles. (Premières éd., Bologne, 1471, et Rome, 1471-72, in-fol.; Alde, Venise, 1503, 3 vol. in-8°, très complète édit. mod. d'A. Riese; Leipzig, 1871-74, 3 vol. in-8°; etc.)

Proposition. En rhétor. l'exposition du sujet. Le discours même est la p. développée.

En gramm. Expression d'un jugement, ensemble de mots exprimant la convenance ou la disconvenance de deux objets.

En log. Discours qui affirme ou qui nie quelque chose. « Toutes les sciences, objet de la logique, dit Taine, ne sont que des amas de p., et toute p. ne fait que lier ou séparer un objet et un attribut, c'est-à-dire un nom et un autre nom, une qualité et une substance, c'est-à-dire une chose et une autre chose.

Prosaïsme. Défaut des vers qui manquent de poésie, qui contiennent un trop grand nombre de tours et d'expressions appartenant à la prose.

Prose. **Liturgie.** Sorte d'hymne en vers qui se chante aux messes solennelles, après le graduel et l'*Alleluia*, et qui en est censé la suite. L'Eglise romaine n'en admet que quatre principales : celle de Pâques, *Victimæ paschali ;* celle de la Pentecôte, *Veni, sancte spiritus ;* celle du Saint-Sacrement, *Lauda Sion*, et celle qui se dit pour les morts, *Dies iræ*.

Prose. Forme de discours qui n'est point assujettie à une certaine mesure, à un certain nombre de pieds et de syllabes, comme la poésie, mais qui, également, a sa valeur propre, ses qualités et par conséquent ses principes. De l'assentiment des meilleurs juges, la France est le pays moderne où la prose semble avoir atteint le degré d'éclat le plus vif et le plus soutenu, soit à cause de certaines aptitudes natives plus marquées de raison, de logique, de netteté, soit par une habitude plus chère aux écrivains, plus systématique même, de rechercher jusque dans les formes courantes du langage, en dehors de la valeur du fond, les brillants du style. L'Angleterre, l'Allemagne, l'Espagne, l'Italie s'enorgueillissent de poètes égaux ou supérieurs. Elles n'offriraient pas une élite aussi nombreuse de prosateurs de premier ordre. La patrie de Shakespeare, il est vrai, revendique François Bacon, Addison, Macaulay ; celle de Dante pourra citer Machiavel ; l'Espagne dira le nom de Cervantès; l'Allemagne a Lessing, Schiller, Gœthe, et d'éminents philosophes contemporains, tels que Fichte et Jacobi. La France, comme le remarquait avant nous Victor Cousin, énumérera sans peine une liste de vingt prosateurs de génie : Froissart, Rabelais, Montaigne, Descartes, Pascal, Molière, La Rochefoucauld, Retz, La Bruyère, Bossuet, Fénelon, Bourdaloue, Sévigné, Saint-Simon, Montesquieu, Voltaire, Rousseau, Buffon, Chateaubriand, A. Thierry, George Sand, Mérimée, Renan. Sinon pour l'harmonie parfaite, du moins pour l'abondance et la variété, la prose classique française n'a d'égale que la prose grecque des meilleurs jours de l'antiquité, d'Hérodote à Démosthène.

Prosodie (du gr. πρὸς, à, vers, et ᾠδή, chant). Prononciation régulière des mots conformément à l'accent et à la quantité. « La p. et l'orthographe, a dit Ramus, sont répandues dans la grammaire comme le sang et les esprits dans le corps entier. » — Toutes les langues ne font pas reposer le mécanisme des vers sur la valeur des syllabes, en tant que brèves ou longues ; le français n'a égard qu'au nombre des syllabes, d'autres langues, au nombre desquelles se rangent la plupart des idiomes modernes, n'ont égard qu'à l'accent. La versification latine et grecque repose absolument sur la combinaison des longues et des brèves. Dans les langues où l'accent est le régulateur du vers, chaque mot n'a d'ordinaire qu'un accent prosodique, mais susceptible d'affecter diverses syllabes.

Les particularités de la prosodie ont chacune leur valeur, leur importance, leur attrait de diversité contribuant à la beauté des peintures poétiques. Bien comprises et habilement employées, elles sont d'un grand secours pour obtenir cette pureté de traits, cette finesse de coloris ou cette variété de mouvements auxquelles se reconnaissent les vrais artistes.

Prosopographie (πρόσωπόν, figure, γράφω, décrire.) En rhéthor., Description qui a pour objet de faire connaître les traits extérieurs, la figure, le maintien d'un homme, d'un animal. Ainsi, c'est une admirable p. que celle d'un cheval de bataille, dans le livre de *Job*.

Prosopopée (gr. πρόσωπόν, personne, visage, et ποιεῖν, faire). Fig. de rhét. par le moyen de laquelle l'orateur introduit, évoque dans son discours soit une personne morte, absente ou feinte, soit une chose inanimée, qu'il fait parler et agir.

Prosper d'Aquitaine (saint), théologien, poète et chroniqueur, né près de Bordeaux, en 403, m. en 465. Seconda par plusieurs écrits le grand évêque d'Hippone dans la lutte contre l'hérésie des Pélagiens. Son *Poème contre les Ingrats*, c'est-à-dire contre la foule des hommes qui ne reconnaissent point la grâce divine, peut être considéré comme un excellent *Compendium* ou abrégé de tous les écrits de saint Augustin sur la grâce. Les meilleures éditions de ses *Œuvres* sont celles de Maugeant et Lebrun.

Prosper Tyro, poète et chroniqueur gaulois de la fin du IVe s., dont quelques opuscules ont été confondus avec les œuvres de saint Prosper. *(Poema conjugis ad uxorem ; Chronique* [379-455], p. p. Pithou et le P. Labbe.)

Protagoras d'Abdère, sophiste grec, du Ve s., surnommé le roi des sophistes. Inventeur de l'*éristique* ou art de la dispute, il enseigna publiquement qu'on peut soutenir également le pour et le contre en n'importe quel sujet ; et qu'on peut même discuter la proposition qui prétend que tout est discutable. Il ne reste rien de ses écrits, brûlés de son vivant par ordre des magistrats.

Protase (gr. τάσις, action d'étendre, de τείνειν, tendre). T. didact. La partie d'un poème dramatique qui contient l'exposition du sujet de la pièce. C'était la première des quatre divisions de la tragédie grecque, dont les autres se nommaient ; *épitase, catastase* et *catastrophe*.

En gramm., La première partie d'une période ; la seconde s'appelle *apodose*.

Proudhon (Pierre-Joseph), philosophe, économiste et publiciste socialiste, né à Besançon, en 1809, m. en 1865. Vint à Paris et publia de 1840 à 1848 son célèbre mémoire : *Qu'est-ce que*

la propriété? puis l'*Avertissement aux propriétaires; le Système des contradict. économiques; la Solution du problème social*. Elu représentant du peuple en 1848. Grand adversaire des rêveries de Saint-Simon, de Fourier, de Cabet, de Considérant, de L. Blanc, aussi bien que des conclusions impitoyables de Malthus et de son école, mais lui-même théoricien violent d'une égalité profondément injuste autant qu'irréalisable, il ne fut pas le moins passionné de ces sophistes nouveaux. Ses audaces politiques et anti-religieuses, qui soulevèrent tant de scandales, de risées et de colères, ne seraient plus aujourd'hui qu'un vain souvenir s'il n'avait pas eu l'avantage de mettre au service de thèses paradoxales ou fausses une réelle puissance d'écrivain.

Provençale (langue). Voy. Langue d'Oc. (Oc)

Provençale (littérature). Concurremment avec la littérature des trouvères, au Nord, la littérature provençale, avec les troubadours, florissait, au midi de la France. Du x° au xiv° s., elle eut son existence propre et ses caractères distincts. La Provence même, l'Aquitaine, le Languedoc, le Quercy, le Limousin, le Poitou, l'Auvergne, c'est-à-dire toutes les provinces situées au sud de la Loire eurent alors, sauf de certaines différences dialectales, la langue d'*oc* pour commune expression, — langue harmonieuse, douce, elliptique, où la rime était comme un don de la nature. Pendant que la France septentrionale était livrée à des dominations dures et violentes, le Midi industrieux et paisible, sous les rois d'Arles, puis sous les comtes de Provence, avait vu près de deux siècles s'écouler sans guerres sanglantes. Ses villes brillaient par le luxe, par le commerce; en même temps, une grande activité s'y déployait dans tous les genres de culture morale. L'écho mélodieux des chansons de Séville, de Grenade, de Tolède, venait expirer, de plage en plage, sur les rives provençales, sous la caresse des brises d'Orient. Et la muse occitanienne le redisait à ses mille poètes.

Un des textes les plus anciens de la littérature provençale est un fragment de 275 vers en stances irrégulières du x° s. sur la captivité de Boëce. Poésie monacale, chants pieux en langue vulgaire, ce furent ses modestes débuts. Ils étaient loin de suffire à l'imagination vive des peuples du Midi, avides d'émotions, d'occasions de se réunir et de s'exalter mutuellement. Vers la fin du xi° s., avec le noble Guillaume IX, duc d'Aquitaine, avec le vicomte Elie de Ventadour, retentissent les premiers accents lyriques. Partis du Poitou et du Limousin, ces chants éveillent des échos multiples dans tout le midi de la France; de tous côtés se forment et se dispersent des essaims de troubadours (V. ce mot). Pendant un siècle environ le mouvement littéraire s'accentue et se développe. L'expression lyrique n'est plus la seule sous laquelle la poésie se manifeste; les récits historiques ou de pure imagination, les légendes, les compositions morales et politiques naissent en affluence et trouvent un accueil également favorable dans le public des villes et des châteaux. Les troubadours, aux intervalles de leurs inspirations galantes, célébraient l'alliance de la bravoure et de la foi, les mouvements de la passion, la guerre, ou s'honoraient d'exciter les nobles penchants de leurs seigneurs. Le sirvente alternait avec la ballade, le sonnet, la pastourelle ou le tenson.

Il n'était point dans les destinées de la littérature provençale de jouir d'une longue vie. Dès la seconde moitié du xiii° s., le déclin est manifeste, irrémédiable. La plupart des grandes maisons se sont appauvries; les portes se ferment à la poésie voyageuse. Cette civilisation précoce fut étouffée presque complètement par la guerre des Albigeois, qui bouleversa le Midi. Boniface de Castellane termine la série des poètes guerriers, jadis la gloire de la langue d'oc.

Le français de l'Ile de France et de la Champagne s'était imposé comme la langue officielle et littéraire de la Provence; les dialectes de ces contrées chéries du soleil ne furent plus que des patois, harmonieux encore et par là, du moins, ne démentant pas leur origine.

L'ancienne littérature de la Provence mourut au moment où naissait l'unité française. Elle avait eu de belles heures; si sa carrière fut courte, elle connut un instant de splendeur et de souveraineté. Ce joyeux idiome de la France méridionale, il fut un temps où on l'entendait, depuis Venise jusqu'à Foix, depuis Poitiers et les bords de la Loire jusqu'à l'extrémité de la Castille, depuis le pays de Vaud jusqu'à Marseille et Aix. Bembo assure qu'il avait une vraie supériorité sur tous ceux d'Occident, et que tout homme qui voulait bien écrire, principalement en vers, écrivait en provençal. Il était entré en Allemagne comme en Angleterre. Il avait pénétré par diverses voies en Bohême, en Hongrie, en Grèce; et l'on sait quelle influence prépondérante les troubadours ont exercée sur le développement littéraire des peuples latins de l'Europe. « Ce ne sont pas seulement, affirme P. Meyer, des sujets ou des formes poétiques que la poésie provençale a transmis à la poésie de l'Espagne et surtout de l'Italie, c'est l'existence même. »

De nos jours, des poètes brillants, Mistral, Aubanel, Roumanille par-dessus tous, les néo-troubadours ont essayé de rendre la vie à l'un des dialectes de l'ancienne langue d'oc, le provençal, tel qu'il a subsisté dans la bouche du peuple. Ils s'en sont servis avec un éclat incontestable.

Proverbe. Sentence, maxime exprimée en peu de mots, et devenue commune et vulgaire, c'est-à-dire confirmée par les témoignages et l'expérience des siècles. Cité à propos, le p. est une chose naturellement agréable et piquante. En voici quelques échantillons, pris au hasard dans la foule.

« L'occasion fait le larron.

•

La soupe fait le soldat.

•

Il n'y a que les honteux qui perdent.

•

A bon entendeur salut.

•

Il vaut mieux plier que rompre.

•

La parole s'enfuit et l'écrit demeure.

•

Qui se fait brebis, le loup le mange.

•

Chien qui aboie ne mord pas.

•

On ne saurait dormir longtemps,
Quand on a la puce à l'oreille.

•

Chacun voit avec ses lunettes.

A une femme et à une vieille maison il y a toujours à refaire.

Fumée, pluie et femme sans raison chassent l'homme de sa maison.

Quand on ne peut plus fournir au jeu, il faut quitter la partie.

Un coup de langue est pire qu'un coup de lance.

Les p. sont aussi vieux que le monde; et déjà Salomon, qui les cultivait, qui en a semé un grand nombre dans ses livres, les appelait la voix de la sagesse. L'esprit d'une nation s'y reflète comme en un clair miroir; on retrouve là les goûts d'un peuple, ses usages, ses passions et le ton de sa littérature. Il est des proverbes pour toutes les situations, pour tous les états de la vie. Souvent, ils semblent se contredire entre eux, mais c'est qu'en effet ils se résolvent par des diversités d'applications, comme les suivants:

Pierre qui roule n'amasse pas mousse.

On s'instruit en voyageant.

Rabelais, empruntant au *Dialogue de Marcoul et Salomon* la forme proverbiale, a mis dans la bouche de Spadassin et du vieux routier Eschephron cette sorte d'antinomie:

« Qui ne s'adventure n'a cheval ni mule, ce dist Salomon. — Qui trop s'adventure perd cheval et mule, répond Marcou. »

Mais l'une et l'autre propositions, ne voulant dire qu'une même chose: ni trop, ni trop peu, loin de se contrarier, se corrigent et se complètent mutuellement. Chez les Anglais, presque tous les proverbes ont leur contredit. Par exemple: « le repentir est bon; — oui, mais l'innocence vaut mieux. — Il n'y a pas de perles sans huîtres; — non, mais il y a beaucoup d'huîtres sans perles. — L'appétit vient en mangeant; — et surtout en ne mangeant pas. »

En somme, les contradictions des p. ne font que répondre aux contradictions mêmes de notre existence, — lutte incessante de la santé contre la maladie, de l'imagination contre la raison, des passions contre la vertu, de la vie contre la mort. (Cf. **Parémiographie**.)

Proverbe dramatique. Petite comédie, qui est le développement d'un proverbe.

Proyart (l'abbé Liévain-Bonaventure), historien français, né vers 1743, à Arras, m. en 1808. Son *Hist. de Louis XVI* (Paris, 1808, 5 vol. in-8°), toute brûlante de ferveur monarchique, le fit enfermer à Bicêtre, quand à peine il revenait de l'émigration, sur la foi du Concordat. On cite de lui des ouvrages intéressants pour l'éducation et l'édification de la jeunesse.

Prudence, *Aurelius Prudentius Clemens*, poète latin chrétien, né en 348, à Calahorra, en Espagne, m. en 405. Avocat, rhéteur, juge, soldat, gouverneur de provinces et enfin attaché à la cour d'Honorius par des fonctions élevées, il quitta les honneurs du monde pour se livrer entièrement aux exercices de la piété. Ses transports de reconnaissance pieuse et d'espérance se traduisirent en des hymnes d'un lyrisme tendre et élevé. (*Œuv.*, éd. de Hanau, 1613, in-8°; de Parme, 1789, 2 vol. in-8°; de Leipzig, 1860, in-8°.) Cet Espagnol du moyen âge a quelques-uns des défauts de son temps; il les rachète amplement par les dons de sa propre nature: la cadence, la grâce unie à l'austérité, la chaleur du sentiment, la spontanéité d'une imagination qui se détache de la terre, sans effort, pour s'élever à la grandeur de l'éternelle beauté.

Prudhomme (Louis-Marie), publiciste français, né en 1752, à Lyon, m. en 1830; créateur du journal des *Révolutions de Paris,* dont la vogue fut extrême; écrivain étrange, mais quelquefois plein de verve; modèle singulier de style et de redondance révolutionnaires. Emprisonné sous la Terreur, il s'en souvint plus tard et passa aux idées royalistes.

Prussien (le vieux). Langue celtique disparue, depuis environ deux siècles et demi. Elle occupait la côte maritime de la Baltique, de l'embouchure de la Baltique à celle du Niémen.

Prutz (Robert-Ernest), littérature allemand, né à Stettin, en 1816, m. en 1872. Polygraphe fécond, philosophe, critique, poète, romancier, auteur dramatique et pub iciste — d'un talent un peu forcé dans ses métamorphoses —, il fit grand bruit, à ses débuts, par une comédie aristophanesque : les *Couches politiques,* où il met en opposition la vraie et la fausse Germania.

Prydz (Alvide), romancière norwégienne de la seconde moitié du XIX° s. D'une nature tendre et poétique, prompte à saisir les harmonies des êtres et des choses, elle s'est adonnée de préférence à décrire les joies de la vie, et elle y a excellé dans ses gracieuses nouvelles. On y sent un talent très fin et une science pénétrante autant que sûre des âmes, « de leurs intimes tragédies et de leurs horions roses. »

Psalmanazar (Georges), pseudonyme d'un célèbre aventurier et mystificateur littéraire, né en Provence, en 1679, m. en 1763. Elevé chez les Jésuites, puis formé par les Dominicains à l'étude de la théologie, il fut tour à tour précepteur, pèlerin, mendiant, soldat; il parcourut la France, les bords du Rhin, les Flandres et l'Angleterre, se faisant passer pour un Japonais converti. Avant l'âge de vingt-deux ans, on le vit par une sorte de supercherie géniale créer une langue, que tous les savants de l'Europe ne

purent découvrir : la prétendue langue formosane. *(Descript. de l'île de Formose,* Londres, 1704, in-4°; texte anglais; plus. éd. et trad.; *Mém.,* Londres, 1764, in-8°.)

Psaume. Nom d'une forme poétique de chants, ordinairement accompagnés d'un instrument à cordes, et qui fut spécial aux Hébreux. David y occupe le premier rang. Il eut des imitateurs, parmi lesquels Asaph et Coré. Salomon composa plus de mille cantiques : de ceux-là deux seulement ont été insérés dans le *Psautier,* qui, selon toute probabilité, ne contient pas, d'autre part, toutes les productions de David. Le psaume 89 est attribué à Moïse ; les anciens rabbins lui en attribuaient dix autres, dont les auteurs ne sont pas dénommés. D'après les versions alexandrine et syriaque, les psaumes 146-148 seraient l'œuvre des prophètes Aggée et Zacharie. Les chants davidiques sont tantôt théologiques, tantôt historiques, religieux et moraux, élégiaques, pénitentiels et, enfin prophétiques. Ces derniers ont une importance hors ligne dans l'apologétique ; et dès les premiers temps de l'Eglise, la plus haute autorité y est demeurée attachée. (Cf. *Dict. des Dict.,* Psaumes.)

Les Psaumes ont été imités ou paraphrasés par un grand nombre de poètes, appartenant aux différentes littératures. Ils ont aussi provoqué une multitude infinie de commentateurs. Sauf un petit nombre d'odes purement morales et d'où il serait impossible d'extraire autre chose que ce qu'elles contiennent, aucun psaume n'a échappé à la contrainte des allégoristes, qui, forcément, avec les meilleures intentions, en ont dénaturé, maintes fois, le caractère, le sujet et le véritable sens.

Pseudonyme (gr. ψευδής, faux, et ὄνομα, nom). Nom supposé d'un auteur et l'ouvrage même publié sous ce faux nom. De tout temps, beaucoup de livres ont circulé, anonymes et pseudonymes, soit que les écrivains voulussent échapper à des responsabilités qu'ils avaient à craindre, soit qu'ils pensassent affriander davantage la curiosité sous le masque. Presque tous les recueils épistolaires que nous possédons de l'antiquité grecque et latine portent des noms supposés, et rentrent, à cet égard, dans la catégorie des *apocryphes* (V. ce mot). Plusieurs auteurs s'attribuèrent des sortes de p. collectifs, comme *Aléthès* ou *Philalèthe ;* d'autres ont pris plaisir à transformer leur nom patronymique par l'anagramme (voy. ce mot) par une désinence antique (Schopp, *Scioppius ; Petau, Petavius,* etc.) ou par une véritable métamorphose grecque ou latine. Mélanchton est la trad. hellénique de *Schwartzerd* ou *Terre Noire ;* Albinus est la forme latine de l'allemand Weiss.



Psautier exécuté pour Isabelle la catholique (1496).

Durant les guerres de la Fronde, Paris et la France entière furent inondés de libelles anonymes ou pseudonymes sortis de presses clandestines. Les *Petites Lettres* ou *Lettres provinciales* de Pascal se cachèrent sous le nom de Louis de Montalte ; elles furent, bientôt après leur publication, traduites en latin sous un autre pseudonyme, celui de Pierre Wendrock par le théologien janséniste Nicole. On sait combien Voltaire usa et abusa de ce subterfuge, derrière lequel il dérobait sa personnalité et pouvait se désavouer à plaisir dans les traverses de ses nombreuses polémiques. L'un de ses mille adversaires, St-Hyacinthe donna, en 1714, sous le nom du docteur Chrysostome Mathanasius, le *Chef-d'œuvre d'un inconnu.* En 1796, on vit paraître, en Angleterre, des *Lettres de Falstaff* que l'éditeur ou plutôt l'inventeur James White mettait sous les auspices de Jaland. Au commencement du XIX° s., Walter Scott débuta sans s'être nommé par le roman de *Waverley,* qui eut une telle vogue que, pour les volumes suivants, il continua de se désigner sur le titre par ces mots : l'*auteur de Waverley ;* mais le *grand inconnu,* comme on l'appelait alors, fut bientôt découvert et son nom n'a pas échappé à la gloire qu'il méritait si bien. (Egger, *Hist. du Livre.)* George Sand n'est autre chose qu'un pseudo-

nyme rendu fameux par le génie de madame Aurore Dudevant. Stendhal est plus célèbre que Beyle, le nom supposé que le nom véritable. Et l'on citerait de pareils exemples en multitude, si le plus court n'était pas de renvoyer directement les curieux aux quatre gros volumes du savant bibliographe Barbier. (*Dict. des anonymes et pseudonymes.*)

Psychologie. Partie de la philosophie, base et point de départ de toutes les autres, qui traite de l'âme, de ses facultés, de ses opérations. Elle se divise en deux branches principales: la psychologie expérimentale ou empirique et la psychologie rationnelle. La première, à l'aide de l'observation interne, étudie les propriétés et les fonctions de l'âme; la seconde, à l'aide du raisonnement, recherche la nature de ces phénomènes psychiques et détermine les rapports qu'ils ont entre eux ou avec les sens extérieurs. La p. renferme tout un ordre de considérations, telles que: la question de certitude, la théorie de la cause, la doctrine des notions générales, le raisonnement, les lois ou les formes de la pensée.

Ptolémée (CLAUDE), astronome grec du IIe s. ap. J.-C., né, à ce qu'on croit, à Ptolémaïs, dans la Thébaïde; il vécut longtemps à Alexandrie. Ses ouvrages (la *Composition mathématique* ou *Almageste*, les *Apparitions des astres fixes*, *Sur les hypothèses des planètes*) sont ce que nous avons de plus complet sur la science astronomique chez les anciens. Sa *Géographie*, dépourvue de style, est d'une précision admirable dans la détermination du site des localités.

Publius Syrus, poète dramatique latin, né en Syrie vers l'an 104 av. J.-C. Amené à Rome comme esclave, après la conquête de la Syrie par Pompée, bientôt affranchi, il se distingua comme auteur de *Mimes* et reçut les faveurs de César. De ces comédies cyniques, qui faisaient les délices des Romains, les âges ne nous ont transmis qu'une partie des sentences morales qu'il y avait semées: étrange ironie du hasard, remarque M. Fallex, qui, d'un auteur licencieux fait aux yeux de la postérité un moraliste inattaquable. Ces *Sentences*, au nombre de près de 900, ont été publiées par Erasme, Bâle, 1502; et souvent rééditées et traduites.

Pucelle (l'abbé RENÉ), conseiller clerc au Parlement, né à Paris, en 1655, m. en 1745. Son discours et son zèle contre la bulle *Unigenitus*, lui valurent quelque réputation. Il était le fils de l'avocat Pucelle, qui eut, à son heure, un certain renom d'éloquence.

Puelche. Idiome américain, parlé dans les Pampas à l'ouest de Buénos-Ayres.

Pufendorf (SAMUEL, baron de), publiciste et historien allemand, né à Chemnitz (Saxe), en 1632, m. en 1694. L'électeur palatin créa pour lui une chaire du droit naturel et des gens à l'Université de Heidelberg. En 1667, il livra au public, sous le voile de l'anonyme, son livre *De statu imperii Germanici*; puis, craignant des poursuites, il se retira en Suède, où il accepta une chaire de droit naturel à Lund. C'est là qu'il donna son œuvre capitale, *De jure naturæ et gentium* (1672, in-4°). En 1686, il fut appelé à Berlin par l'électeur de Brandebourg, qui le nomma conseiller intime et son historiographe. Continuateur de Grotius, P. eut moins d'initiative et moins de profondeur, mais plus de méthode.

Puget (ANTOINE du), sieur de Saint-Marc, mémorialiste français, maréchal de camp; m. en 1625. Ce gentilhomme de Provence a raconté d'un style grave et sans passion les « troubles de religion dans le midi de la France, de 1561 à 1596. » (Collect. Michaud-Poujoulat, t. VI.)

Puis. Sorte de concours poetiques, qui furent particuliers, pendant les XIIIe et XIVe s., aux villes du nord de la France. On les appela d'abord *Puis Nostre-Dame du Velay*, du nom de la ville du Velay où des concours de ce genre uniquement consacrés en l'honneur de la Vierge, avaient pris leur origine. Les *puis* paraissent avoir suscité les imitations allemandes et néerlandaises des *minnesingers* et des *chambres de rhétorique*.

Pulci (LOUIS), célèbre poète italien, né à Florence, en 1432, m. en 1487. Ami de Politien et l'un des familiers de Laurent de Médicis, il composa, à la demande de ce prince, le *Morgante maggiore* (Venise, 1481), poème héroï-comique en vingt-huit chants, et qui a fourni à Berni le modèle du genre appelé depuis *bernesque*. C'est un perpétuel travestissement des idées, des genres et des actions du monde chevaleresque, des aventures merveilleuses et des héros surhumains. Pulci en avait puisé la matière dans le *Chevalier au lion*, les *Quatre fils Aymon* et la *Chanson de Roland*. Le *Grand Morgant* eut un succès prodigieux. Tout en reconnaissant que l'œuvre manque d'ensemble et de proportion, les Italiens en admirent encore la pureté de style, qui reproduit fidèlement le dialecte toscan, avec ses proverbes et ses locutions populaires.

Pulcinella. Type bouffon de la Comédie italienne, dont l'ancêtre direct fut le Maccus des Atellanes et qui, en modifiant son costume, en transformant de beaucoup ses allures et en s'ornant de deux bosses est devenu notre fameux polichinelle.

Punch. Type bouffon de la comédie et de



la caricature anglaises ; le roi des marionnettes



Punch.

britanniques, aussi populaire dans l'*Old England* que le Polichinelle en France.

Punique (langue). L'ancien idiome des Carthaginois. Cette langue, qui se parlait encore du temps de saint Jérôme, n'était qu'un dialecte de la langue phénicienne ; elle appartenait donc à la famille sémitique. Les monuments de la littérature punico-phénicienne sont rares et tronqués. Quelques vers du *Pœnulus* de Plaute et un certain nombre d'inscriptions découvertes sur le littoral de la Méditerranée, particulièrement à Marseille, en sont les principaux spécimens.

Purânas, Pouranas. Vaste collection de poèmes sanscrits, postérieurs de plusieurs siècles au *Mahabharâta* et au *Ramayana*. Des dix-huit *Purânas*, le *Bhâgavata* et le *Vichnou* sont les plus estimés, et notamment le premier. C'est le *Bhâgavata* que la plupart des sectateurs de Vichnou reconnaissent comme la base de leur culte, et nul ouvrage n'est plus révéré par les principales classes des Vaichnavas. (V. la trad. fr. de Burnouf, 1840 et suiv., 3 vol. in-fol. ; et les travaux de Wilson.)

Putte (Van den). V. **Dupuy (Henri)**.

Puylaurens (Guillaume de), chroniqueur français du XIIIe s.; chapelain du comte Raymond VII de Toulouse ; m. en 1295. Témoin et historien original (en langue latine) de la guerre des Albigeois. V. la collection Guizot.

Puységur (Jacques-François de Chastenet, marquis de), stratégiste et historien militaire, né en 1656, maréchal de France en 1734; m. en 1743. « Il nous a laissé l'*Art de la guerre* (1748, in-fol.) comme Boileau l'*Art poétique* », a dit l'auteur du *Siècle de Louis XIV*.

Pyat (Félix), publiciste et auteur dramatique français, né à Vierzon en 1810; avocat à Paris, en 1831 ; entré de bonne heure dans la presse militante, où se fit jour aussitôt l'exaltation de ses opinions socialistes ; membre de la Constituante, en 1848; et depuis lors jusque sous le gouvernement insurrectionnel de la Commune, dont il fut un des membres, mêlé à toutes les tentatives révolutionnaires ; plusieurs fois emprisonné ; condamné à mort par contumace, en 1873, pour complicité dans l'assassinat des otages; amnistié ; m. en 1889. Cet irréductible insurgé avait des qualités littéraires dont il eût pu faire un tout autre usage. Tel épisode sorti de sa plume, les *Filles de Séjan* (dans le *Barnave* de Jules Janin) est une merveille de netteté âpre. Il avait obtenu la vogue populaire avec des drames socialistes, tels que les *Deux Serruriers* (1841), *Diogène* (1846) et le *Chiffonnier de Paris* (1847).

Pyra (Jacques-Emmanuel), poète allemand, né en 1715 ; recteur du gymnase de Berlin ; m. en 1744. Ardent défenseur de l'école de Bodmer contre celle de Gottsched (*Preuve que la secte de Gottsched corrompt le goût*, Hambourg, 1743); digne émule par les qualités de l'imagination et de la forme de son inséparable ami Lange, dont on a recueilli les vers avec les siens. (*Chants d'amitié de Tircis et de Damon,* Zurich, 1745 ; Halle, 1749.)

Pyrame et **Thisbé.** Gracieux poème du XIIIe s. (v. dans le recueil de Barbazan et Méon), imité de l'épisode des *Métamorphoses d'Ovide ;* poèmes de Gongora, de Montemayor; tragédie de Théophile de Viau.

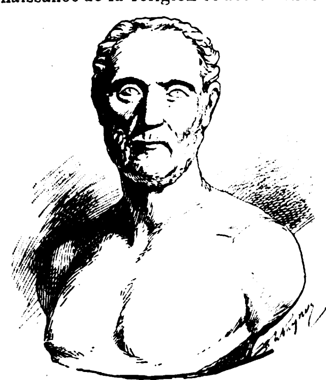
Pyramus (Denys), trouvère du XIIIe siècle. L'enjouement et la sensibilité réunis donnèrent beaucoup de charme à son récit des amours de Partonopeus de Blois et de la fée Melior. Plus tard, avancé en âge, il versifia, sous l'empire d'idées bien différentes, la *Vie de saint Edmond.*

Pyrker (Jean-Ladislas), poète épique et lyrique allemand, d'origine hongroise, né en 1772, à Langk ; patriarche de Venise, puis archevêque d'Erlau ; m. en 1817. *Rodolphe de Hapsbourg* est le meilleur de ses poèmes nationaux. (*Œuv.*, 1832 et suiv., 3 vol.)

Pyrrhon, Πύῤῥων, philosophe grec du IVe s., chef de l'école sceptique, né à Elis. D'abord disciple des Mégariques, il apprit auprès d'eux à envisager tout sous deux points de vue contraires et finit par douter de toutes choses. Il n'affirme rien, il ne dit rien. Sa doctrine, qui nous a été transmise par Diogène Laërce et Sextus Empiricus, consiste en une suspension absolue du jugement, reposant sur dix motifs de doute et ayant pour fin pratique l'impassibilité, le calme inaltérable de l'âme.

Pythagore, Πυθαγόρας, philosophe grec, né à Samos, au VIe s. av. J.-C. Il visita successivement la Chaldée, Lesbos, Milet et surtout l'Egypte,

s'initiant auprès des prêtres à la connaissance de la religion et des sciences



Pythagore, d'après un buste antique.

du pays, et fonda à Crotone une association philosophique, mystique et politique. Après avoir acquis une grande influence, cette association fut persécutée et dispersée; et P. fut tué à Métapont, en 504. Il n'a rien écrit de ses théories métaphysiques ou morales. Le petit poème des *Vers dorés,* qui nous est parvenu sous son nom, est d'un de ses disciples, Lysis peut-être. La doctrine primitive pythagoricienne paraît avoir deux caractères principaux : elle est mathématique et religieuse. Elle aperçoit partout des rapports numériques et elle ramène à ces rapports l'harmonie et la beauté des choses. « Nourris aux mathématiques », dit Aristote, les pythagoriciens furent portés à croire que la dernière explication des choses est dans les nombres.

Pythéas (Πυθέας), voyageur grec du v° s. av. J.-C., né à Marseille. On attribuait à P. la relation d'un voyage en Bretagne et dans l'île de Thulé, relation qu'Eratosthène et Polybe, avant Strabon, avaient déclarée mensongère. De nos jours, on a pu reconnaitre exacts quelques fragments conservés de ses deux livres Περὶ τοῦ Ὠκεανοῦ et Γῆς περίοδος (Ed. Arwedson, Upsal, 1824, in-8°; Schmeckel, Mersebourg, 1848, in-4°.)

Q

Quadrigarius (Quintus-Claudius), annaliste romain du II° s. av. J.-C. Aulu-Gelle l'a fréquemment cité, faisant ainsi ressortir, outre l'élégance de son style, le soin minutieux des détails où il aimait à entrer. (*Fragm.*, ap. Havercamp, édit. de *Salluste,* Amsterdam, 1742, 2 vol. in-4°.)

Quadrivium. Terme de la scolastique. Voy. **Arts libéraux.**

Quakerisme. Doctrine des quakers, secte religieuse établie principalement en Angleterre et dans les Etats-Unis; voisine, sous bien des rapports, de l'ancienne doctrine de Socin et des anabaptistes.

Quantin (Albert), éditeur français, fondateur et directeur du *Monde moderne*, né en 1850, dans l'Indre-et-Loire. A laissé son empreinte et attaché son nom à quelques-unes des plus grandes entreprises littéraires et artistiques de la librairie française contemporaine. On lui doit une étude spéciale et personnelle sur les *Origines de l'imprimerie* (Paris, 1877).

Quantité. En prosodie. La mesure des syllabes longues et des syllabes brèves, qu'il faut observer dans la prononciation.

La q., disons-nous, indique la durée, le poids des syllabes; elle forme avec la *qualité* des *sons* le corps du mot, comme l'accent en forme l'âme. L'accent est le représentant de son unité; il est cet éclair qui éclate sur une de ses syllabes, mais qui illumine toutes les autres de son reflet. Comme la matière et l'esprit, quoique opposés, coexistent pourtant dans l'homme, de même la quantité et l'accent, quoique de principes contraires, coexistent dans la même langue, dans le même mot. Nous ne pouvons nous figurer un mot, quelque peu étendu, quelque faible qu'on le suppose, qui ne soit mesuré par le temps on prononcé avec une certaine intonation de la voix. Mais si quantité et accent sont des principes corrélatifs et par conséquent coexistants, il ne s'ensuit pas qu'ils aient tenu toujours le même rang dans les langues, qu'ils y aient joué toujours le même rôle. Tout au contraire; ils réagissent constamment l'un contre l'autre, ils se disputent la prééminence, et c'est l'étude de leur lutte qui nous a livré le secret de l'histoire du langage humain en nous faisant assister à la chute définitive de la quantité et au triomphe de l'accent, principe logique et intellectuel.

Evidemment les bases sur lesquelles reposait le système rythmique des anciens étaient différentes des nôtres; pour eux le poids des syllabes, la quantité prosodique étaient tout dans la constitution du vers, l'accent pour eux n'était rien. Chez nous, c'est précisément le contraire qui a lieu. Le Romain disait, sans tenir compte de l'accentuation :

–́ ⏑ ⏑ –́ – –́ ⏑ ⏑ –́ – –́ ⏑ ⏑ –́ ⏑
Ital i am fato profugus, Lavinaque venit;

et le Grec de même :

– ◡ ◡ – ◡ ◡ – ◡ ◡ – ◡ ◡ –
Τον δ'απαμειβομενος προσεφη πολυμη-
◡ ◡ – –
[τις Οδυσσευς.

Leur voix appuyait avec force sur les longues, mais l'accent ne pouvait les abréger, pas plus qu'il ne pouvait allonger les brèves, — n'étant qu'une sorte de chant, qui accompagnait le discours.

Dans nos idiomes modernes nous ne connaissons plus de *position*. Bien mieux, nous n'avons plus de voyelles réellement longues, puisque les diphtongues elles-mêmes s'abrègent, dès que l'accent ne les relève pas. La quantité prosodique continue sans doute d'exister; mais elle a perdu son ancienne influence ; elle est complètement subordonnée à l'accent. Si ce dernier joue un rôle important dans la langue française, très faiblement accentuée, il doit être plus puissant encore dans la facture des vers italiens et espagnols. Quant aux rythmes qui règnent dans la poésie des peuples du Nord, tout le monde sait que l'accent en est l'unique arbitre, puisque son empire n'y est plus limité par le nombre des syllabes. — L. B.

Quatrefages de Bréau (Jean-Louis-Armand de), naturaliste français, né à Berthezène (Gard), en 1810, m. à Paris, en 1892. Professeur d'anthropologie au Muséum, membre de l'Académie des sciences, il absorba une longue existence dans l'étude des plus graves problèmes de la science de l'homme. Il est aussi un des maîtres qui ont contribué à élargir les horizons de la géographie et à l'élever au rang des sciences sociales. Ses livres, tels que l'*Espèce humaine, Charles Darwin et ses précurseurs français*, etc., faisaient autorité à l'étranger comme dans sa patrie. Son titre essentiel a été le rôle du naturaliste appliquant, pour la première fois, aux sciences anthropologiques, la méthode de l'expérience et de l'observation.

Quatre fils Aymon (les). Voy. **Renaud de Montauban**.

Quatremère (Etienne), orientaliste français, né en 1782, disciple de Silvestre de Sacy et son successeur en la chaire de persan; membre de l'Institut; m. en 1857. L'arabe, le persan, le turc oriental et occidental, l'arménien et plusieurs idiomes aryens lui étaient, pour ainsi dire, familiers et il les approfondit jusque dans leurs dialectes. Joignant à cela des connaissances très étendues en histoire, en littérature, en grammaire, il en tira une multitude de travaux, secs de style, mais pleins de faits sur le monde sémitique et le monde musulman. Il avait recueilli d'immenses matériaux pour des dictionnaires arabe, syriaque, turc, qu'il n'exécuta pas. D'un caractère sombre et renfermé, il concentrait sa vie dans l'étude seule, et il ne voulait jamais en être distrait. (*Mél. d'histoire et de phil. orientale*, 1861, in-8°, etc.)

Quatremère de Quincy (Antoine), archéologue français, né en 1755, à Paris; membre de l'Institut, intendant des arts et des monuments; m. en 1849. Compensant par des qualités de justesse et de pénétration critique ce qui lui manquait du côté du style, sous le rapport de l'élégance et de la précision, il apporta une foule d'éclaircissements utiles sur l'architecture antique, mais fut moins heureux pour le moyen âge, dont il traita et qu'il jugea avec d'autant plus de rigueur qu'il le connaissait moins.

Quantin Durward. Voy. **Scott** (Walter).

Quérard (Joseph-Marie), bibliographe français, né à Rennes, en 1797, m. en 1865. Il porta dans l'histoire et la classification des livres une ardeur extraordinaire, — plus d'ardeur que de méthode et de juste mesure. (Voy. la *France littéraire pour les XVIII° et XIX° s.*, 1826-1839, 10 vol. in-8°, etc.) Ses *Supercheries littéraires dévoilées* (1846-54, 5 v. in-8°) provoquèrent contre lui une véritable explosion de colères. C'est qu'en effet ce terrible recueil, comme celui des *Écrivains pseudonymes et autres mystificateurs de la littérature française* (1854-64), fourmille d'exécutions capitales.

Quesnay (François), économiste français, né en 1694; médecin ordinaire du roi Louis XV, qui l'avait surnommé *le Penseur*; m. en 1774. L'un des pre-



Quesnay.

miers théoriciens de l'économie politique et le chef de l'école des Physiocrates (voy. ce mot), il en répandit la

doctrine par des articles à l'Encyclopédie sur l'agriculture ou le commerce et par son livre capital : la *Physiocratie ou Constitution naturelle des gouvernements* (1767). La thèse soutenue chez Quesnay est que rien n'est contraire à l'intérêt général, à l'accroissement et à la distribution normale des richesses comme les restrictions apportées à la liberté du travail et des échanges. Il repousse toute atteinte à la liberté industrielle et commerciale, pour le bien de l'agriculture même, qui est à ses yeux l'intérêt fondamental de l'État.

Quesnes de Béthune. Voy. **Conon.**

Quevedo y Villegas (FRANCISCO-GOMEZ de), célèbre écrivain espagnol, né à Madrid, le 26 sept. 1580, m. le 8 sept. 1645. Ambassadeur, diplomate, ami et favori du duc d'Ossona, mêlé à toutes les grandes affaires de son temps, tour à tour l'objet des plus hautes distinctions et la victime des plus cruelles disgrâces, il avait inauguré par l'éclat littéraire une vie pleine d'agitation. Et dans les haltes d'une existence si mouvementée, il trouva le temps de coucher par écrit : des études historiques, des romans, des leçons de morale, des poésies humouristiques, dont la majeure partie s'est perdue. Sa science était extraordinaire, sans que l'étendue de ses connaissances encyclopédiques étouffât chez lui l'ardeur de l'imagination ni ralentît la sève native. Ses dons satiriques, la vivacité avec laquelle il se fit le défenseur du bon sens et de la raison contre l'envahissement du mauvais goût, sa verve bouffonne, son ironie fine, acérée, brûlante, permettent de le classer à la suite des grands rieurs : Aristophane, Lucien, Rabelais, Swift, Daniel de Foe. Citons ses *Visions*, les *Voyages récréatifs du chevalier Quevedo*, et l'important roman picaresque de *Pablos de Buscon*, où il a devancé les modernes par le fini des portraits, la réalité des détails, la multiplicité des nuances. En 1898, Menendez y Pelayo commençait la publication des œuvres complètes de Quevedo. (Séville.)

Quicherat (LOUIS-MARIE), philologue français, né et m. à Paris, 1799-1884. Connu par ses Dictionnaires classiques et par le *Thesaurus poeticus*.

Quicherat (JULES), frère du précédent, archéologue et historien français, membre de l'Institut ; né en 1814, m. en 1882. Il traita de front l'histoire et l'archéologie, en les éclairant l'une par l'autre. (*Hist. de Sainte-Barbe*, 1860, 3 v. gr. in-8° ; le *Procès de Jeanne d'Arc* (5 v. gr. in-8°, 1841-49), le plus beau monument d'érudition élevé à la mémoire de l'héroïne ; *Hist. du costume en Fr.*, 1874, in-8°, etc.

Quichua. Groupes d'idiomes américains, parlés depuis la limite des États de Colombie et de l'Équateur jusque vers le tiers septentrional du Chili.

Quiétisme. Doctrine mystique des quiétistes, qui prêchaient l'abandonnement absolu à la volonté de Dieu, et négligaient les œuvres extérieures. Elle devait son origine à un moine espagnol, Molinos, lequel exposa, en 1675, que la perfection chrétienne consiste en la *quiétude* de l'âme et son absorption complète en Dieu, absorption telle que les choses du monde, les choses du corps devenaient indifférentes. Mme Guyon et Fénelon s'en firent les propagateurs eu France. Le pape condamna le quiétisme.

Quinault (PHILIPPE), poète dramatique français, né le 3 juin 1635 à Paris, « de Thomas Quinault, maitre boulanger et de Perrine Riquier », élevé par Tristan l'Hermite avec un fils, que celui-ci perdit fort jeune ; pensionnaire du roi, membre de l'Académie (1670) ; m. en 1688. Auditeur à la cour des Comptes, assuré de l'existence par les bénéfices de cette charge et par la dot de sa femme, il se livra sans souci à son amour du théâtre ; pendant une période de trente-trois ans, il donna trente-deux pièces. Dès la fin du XVIIe s., on ne jouait plus les tragédies qu'il avait procréées dans le goût de Mlle de



Philippe Quinault, d'après Desroches (XVIIIe s.)

Scudéry et de la Calprenède (la *Mort de Cyrus*, 1656, *Stratonice*, 1657, *Amalasonthe*, le *Fantôme amoureux* (1659), ni même le fameux *Astrate* (1663), et à peine se souvenait-on qu'elles eussent été faites. On a gardé meilleure mémoire de sa comédie la *Mère coquette* (1665), comme ayant été, avec le *Menteur* de Corneille, ce qu'on vit de plus parfait avant les chefs-d'œuvre de Molière. On n'a pas oublié surtout, dans Quinault, le créateur de l'opéra en France, l'auteur d'*Armide* (1686), qui, pendant seize ans, transporta sur la scène avec une souplesse et un sen-

timent profond de l'harmonie le merveilleux de la mythologie ancienne et de la féerie moderne. Trop déprécié au XVIIe s., trop exalté au XVIIIe, Q. a été remis, de nos jours, à sa vraie place, c'est-à-dire immédiatement au-dessous des hommes de génie. *(Œuv.*, 1778, 5 vol. in-12.) — Quinault eut deux frères et trois sœurs qui tous cinq firent partie de la Comédie-française; l'une de celles-ci, JEANNE-FRANÇOISE Q., passa pour l'une des meilleures actrices et des femmes les plus spirituelles du XVIIIe s.

Quincey (THOMAS de), célèbre humoriste anglais, né à Manchester, en 1785, m. en 1859. Il a raconté dans un des livres les plus étranges de la littérature britannique comment il fut amené à boire de l'opium pour y chercher le soulagement de grandes douleurs physiques, comment le perfide narcotique, dont il absorbait, chaque jour, une dose prodigieuse, lui procura d'abord d'extraordinaires jouissances intellectuelles, puis quelles tortures succédèrent à ces plaisirs trompeurs, quels horribles cauchemars vinrent à remplacer ces transports de l'imagination dans les ginnistans féeriques du rêve, et comment il parvint à se ressaisir dans l'abîme. Les *Confessions d'un mangeur d'opium* (1822), dont le *Suspiria de profundis* est en quelque sorte le complément, ont été plusieurs fois paraphrasées, adaptées et imitées en français. La paraphrase, l'imitation et l'adaptation les plus connues sont celles que Ch. Baudelaire a publiées sous ce titre: les *Paradis artificiels*. Il existe aussi une adaptation d'Alfred de Musset et une traduction intégrale de M. V. Descreux. (Paris, 1890, in-18.)

Quinet (EDGAR), écrivain et homme politique français, né à Bourg en 1803, m. en 1875. Novateur en poésie *(Napoléon et Prométhée)*, créateur d'un songe héroïque et d'une vision splendide en prose *(Merlin l'Enchanteur*, 1860, 2 vol. in-8°; *Ashaverus*, 1833, in-8°); philosophe nourri de science, historien aux généralisations audacieuses et vivantes, professeur éloquent et chaleureux polémiste, l'abondance de ses dons lui valut une illustration légitime. Cependant, son imagination trop débordante pour être facilement saisissable, la grandeur un peu capricieuse de son génie et une végétation poétique trop touffue, ont rendu son œuvre difficilement abordable à la majorité du public. (*Œuv. compl.*, 1856-59, 10 vol. in-8°.)

Mme EDGAR **Quinet**, née en 1828, m. en 1900, a raconté pieusement sa vie, ses travaux, son exil, dans une série de publications intéressantes.

Quintana (don MANUEL-JOSEPH), homme politique et célèbre poète espagnol, né à Madrid, en 1772, m. en 1857. Ardent patriote et chantre national. En littérature, un classique par la forme, un révolutionnaire par les idées. (*Poés.; Obras completes*, Mad., 1897-1898, 3 vol., Mad., 1802; *Pélage*, tragédie, 1805, etc.)

Quinte-Curce (QUINTUS-CURTIUS-RUFUS), historien latin dont la vie, complètement inconnue, est placée par les critiques entre les IIe et IVe s. ap. J.-C. Dans un style imité de celui de Tite-Live, mais qui, par les ornements, la rhétorique, les fréquentes antithèses et les nombreuses tournures poétiques, dénonce l'âge d'argent de la littérature romaine, il a raconté, en habile rhéteur, la vie d'Alexandre le Grand. Il n'a fait ni une histoire comme Arrien, ni un roman comme Onésicrite, Clitarque ou Callisthène; mais son ouvrage est un mélange brillant, trop brillant, de l'un et de l'autre genres. On sent que Q.-C. se préoccupe surtout de plaire et, que, sans prendre les fables pour des vérités, il ne veut rien sacrifier des premières, quand elles sont susceptibles d'embellir ses récits, d'en augmenter les agréments ou d'exercer son éloquence. Des dix livres de Quinte-Curce, nous possédons seulement les huit derniers. Le savant Freinshemius a comblé, comme pour Tite-Live, les lacunes du texte par des suppléments habilement calqués sur la manière de l'écrivain latin. (Éd. princeps, Venise, vers 1471, in-fol.; Juntina, 1507, sq. q.; Aldina, 1520; éd. d'Érasme, 1518; Freinsheim, Strasbourg, 1648, 2 vol. et 1670, in-4°; Zumpt, Braunschweig, 1849, etc.: trad. fr. de Vaugelas; coll. Panckouke, etc.)

Quintilien *(Marcus Fabius Quintilianus)*, rhéteur latin, né vers 40 ap. J.-C. à Calaguris (Espagne Tarraconaise), m. vers 120. Orateur réputé, professeur d'éloquence pendant vingt années avec un traitement sur le trésor public, il fut désigné par Domitien pour diriger l'éducation des petits-neveux de ce prince, reçut les ornements consulaires et, après l'avènement d'Adrien, jadis son disciple, il pouvait parvenir au comble des richesses et des honneurs. Mais, sans ambition, il quitta la cour pour la retraite; et ce fut alors qu'il composa, à la sollicitation de quelques amis, ses douze livres des *Institutions oratoires*, traité complet d'éloquence et de rhétorique. Trop sec et pour ainsi dire trop scolastique dans une partie de cet important ouvrage, Q. est aussi utile qu'admirable dans les conseils généraux qu'offrent ses trois premiers et ses trois derniers livres. On y trouve

non seulement les préceptes, mais la raison des préceptes. Quant à son style, c'est un style mâle, ennemi de toute affectation, mais si sérieux qu'il devient un peu obscur pour ceux qui n'y sont pas accoutumés ou qui n'ont pas une grande connaissance de la langue latine. (Édit. princeps de l'*Institution oratoire*, 1470, in-fol.; éd. compl. Burmann, Leyde, 1720, 2 vol. in-4°; etc. Trad. franç. dans les collect. Panckouke et Nisard; et *Déclamations*, trad. par Du Theil.)

Quintus de Smyrne, Κόϊντος Σμυρναῖος, poète épique grec du IV° ou du V° s. ap. J.-C. Les *Reliefs d'Homère* ou les *Posthomeriques* (Τὰ μεθ' Ὅμηρον, ou Παραλειπόμενα Ὁμήρῳ; éd. princ. de Bessarion, Alde, Venise, 1504; Kœchly, Leipzig, 1850, in-8°), par lesquels il a prétendu continuer l'*Iliade* sont une sorte d'abrégé en quatorze chants des épopées cycliques. L'originalité n'en est pas le mérite suprême. On n'y sent que des qualités d'imitation; mais le poète, du moins, a su choisir avec discernement, avec goût, et il a, de temps en temps, des « veines heureuses ».

Quiproquo. Méprise qui consiste à prendre une personne, une chose pour une autre. Les comédies, les vaudevilles sont remplis de ces confusions souvent très plaisantes. Plaute en offre un plaisant exemple dans le *Soldat fanfaron*. La scène du jugement, le quiproquo des moutons et du drap dans la vieille farce de *Pathelin* fit beaucoup rire nos aïeux du XV° s. La parade fameuse de *Gilles le ravisseur* roule tout entière sur la confusion établie entre une fille et une pendule. Goldsmith avec sa comédie: *The stoops to conquer* a conduit son héros et son auditoire à travers cinq actes de quiproquos. Le plus grand nombre des auteurs dramatiques des XVI° et XVII° s., italiens ou espagnols, s'ingénient à diversifier leurs pièces en y mettant force intrigues et forces incidents, où les méprises de jour et de nuit jouent un rôle important. Corneille lui-même s'égara un moment dans ces imbroglios. L'un des jeux de scène les plus féconds en complications spirituelles avec lesquelles le génie de Marivaux ait amusé la France d'après la comédie espagnole, c'est le double déguisement du maître en laquais et du laquais en maître et les erreurs singulières qui en résultent. Telles anciennes pièces du Palais-Royal sont un véritable tohu-bohu de noms qui s'échangent, de gens qui se perdent sans retrouver leur ressemblance, de personnages pris les uns pour les autres. Enfin les vaudevillistes modernes ont inondé le théâtre de leurs méprises bouffonnes.

Le q., lorsqu'il est mené avec adresse, est une source inépuisable de gaieté.

Quolibet ou **question quolibétique** (lat. *quod libet*, ce qui plaît). Dans les anciennes écoles, questions de philosophie ou de théologie sur diverses matières qu'on proposait pour exercer l'esprit des étudiants.

R

Raban Maur, célèbre théologien et prélat saxon, né près de Mayence, en 786, m. en 856. Parmi les moines de l'abbaye de Fulde, à peine âgé de 19 ans il égalait déjà et surpassait en science tous ses maîtres. Il se mit à l'école d'Alcuin, pour inaugurer ensuite dans son pays un système complet d'enseignement. Le premier, dit l'abbé Trithème, il expulsa la barbarie du sein de l'Allemagne et la rendit *latine* par le langage. De ses nombreux ouvrages relatifs aux sept arts liberaux, nous avons encore sa métrique, dont Priscien lui avait fourni les matériaux, etc. (*Œuv.*, Cologne, 1627, 6 vol. in-fol.)

Rabaut Saint-Étienne (Jean-Paul), orateur et publiciste français, né, en 1743, à Nîmes, député aux États généraux, proscrit avec les Girondins et exécuté le 5 décembre 1793. Après avoir défendu, en 1789, le système d'après lequel les pouvoirs des trois ordres ne devaient être vérifiés qu'en commun, il plaida avec une grande éloquence l'égalité des cultes religieux comme la suite nécessaire de tous les autres droits. (*Discours et opinions*, 1827, 2 vol. in-18; *Almanach histor. de la Révolut. française*, 1791, in-8°.)

Rabbe (Alphonse), littérateur français, né en 1786, à Riez, en Provence, m. en 1830. Publiciste original, impatient de lumière sur son nom, de bruit autour de sa personne, il s'offrit tour à tour au pouvoir et à la liberté, quêta des succès qu'il ne recueillit qu'à demi, et garda de ses déceptions une amertume dont ses ouvrages de biographie et d'histoire fantaisiste portent la visible empreinte. (*Biogr. univers. et portative des contemporains*, Paris, 1821, 4 vol. in-8°; *Hist. des Papes*, etc.)

Rabelais (François), célèbre écrivain français [1495-1553], né soit à Chinon dans l'auberge de « La Lamproie » que tenait son père, soit dans sa métairie, dite le Clos de la Devinière, à une lieue de là, au milieu des vignes qui produisaient « un joli vin ». De l'une ou de l'autre manière, il eut un berceau digne de ses œuvres. Les bénédictins de Seuillé furent ses premiers maîtres, il passa ensuite au couvent de la Bausmette, près d'Angers, entra chez les cordeliers de Fontenay-le-Comte,

et fut ordonné prêtre en 1511. Bientôt il quitte l'habit de Saint-François pour devenir bénédictin, il sort du cloître par une faveur de Clément VII; devient médecin, enseigne à Lyon et à Montpellier; redevient bénédictin par une bulle de Paul III, puis chanoine séculier et curé de Meudon. Cette vie errante et diversifiée par les aventures les plus bizarres a donné lieu à des récits où l'imagination des commentateurs s'est égarée. On a raconté sur lui les anecdotes les plus étranges. Son esprit enjoué, son humeur inconstante, son savoir prodigieux rendent vraisemblables tous les récits qu'on a pu faire. Toutefois on ne sait pas bien encore à quoi s'en tenir sur son vrai caractère, pas plus que toutes les explications du monde n'ont complètement élucidé l'énigme de son œuvre, la si fameuse histoire de Gargantua et de Pantagruel.



Rabelais.

La nature lui avait donné à un degré rare le don d'observation, celui de la malice et du rire. Elle y avait joint une indépendance d'esprit qui le rendait incapable de toute contrainte, un désir de savoir qui ne connaissait pas de bornes. Nul n'exprima plus fortement la réaction exubérante du XVIe siècle. De même, au point de vue de la science, il a ressenti pleinement les premiers souffles de la Renaissance. Les écluses sont ouvertes. La scolastique va être emportée par un nouveau courant. Le monde romain n'est plus l'extrême limite des domaines de l'intelligence: le monde grec s'y ajoute; l'hébreu s'apprend et s'enseigne. R. a été des premiers à suivre cette étoile venue de l'Orient. Il sait tout, il dévore tout; ses ouvrages mettent en pièces ceux des anciens, et les originaux et les commentateurs. On retrouve dans ce qu'il écrit les volumes qu'il a lus, il les rend à moitié digérés, *semesaque frusta.* — Une telle liberté d'esprit, une telle force ne pouvaient aller sans la joie, qui en est la santé et la fleur. Cette joie n'était pas purement sensuelle; elle s'alimentait pour ainsi dire au foyer d'une intelligence qu'enflammait la méditation. Que pouvait penser du monde, de son état, de ses passions, de ses travaux, de ses dominateurs temporels et spirituels, de ses écoles, de ses maîtres, de ses générations à peine dénouées, R. le savant, l'indépendant, le railleur? Il en avait une profonde pitié. Un immense désir d'exercer sa vigueur contre ces débris du passé lui était venu dès la première heure. Il ne l'avait pas refoulé en son âme: au contraire, il lui avait ouvert la porte toute pleine, à deux battants. Il y a en lui un réformateur, un précurseur des temps modernes. Il a passé la borne qui sépare les deux mondes. Il a marqué la voie, en traçant à son Pantagruel un nouveau plan d'études. C'est là qu'on trouve l'exquis et l'excellent, revanche d'une intelligence saine et forte sur le rôle de bouffon qu'on le forçait à jouer, pour déguiser sous des airs de folie lubrique les leçons de la sagesse et du bon sens.

Quant à la langue, elle lui doit infiniment: il en a été le plus grand artiste, au XVIe s. Quelle richesse! Quelle merveilleuse abondance! Jamais la langue française n'a été et ne fut depuis à pareille fête. Cette fécondité, qui tient du délire ou de l'ivresse, ne laisse rien en dehors de notre vocabulaire. Le grec, le latin, les patois, le jargon, tout s'y mêle, s'y fond et coule d'un jet inépuisable. Quand notre idiome fut-il moins pauvre, quand fut-il moins géné? Rabelais en est le texte le plus riche et le plus surprenant. Il peut encore aujourd'hui être le maître utile à suivre pour vivifier notre style, entre de nouvelles greffes sur ce tronc un peu séché et vieilli, où le feuillage vient à jaunir. — CH. G.

Rabirius (CAIUS), poète latin du siècle d'Auguste, dont il n'est resté qu'un fragment de poème épique relatif à la bataille d'Actium. Ce fragment fut retrouvé dans les fouilles d'Herculanum. (*Volumina Herculanensia,* t. II. Naples, 1809.)

Rabusson (HENRI), romancier français, né à Paris, en 1850. L'un des auteurs favoris de la *Revue des Deux-Mondes.* Ses romans de mœurs modernes (l'*Amie,* l'*Aventure de Mlle de Saint-Alais, Dans le Monde,* l'*Epousée, Madame de Givré,* le *Mari de Mme d'Orgevaut, Moderne,*

etc.) accusent, en même temps que l'exacte connaissance de la vie mondaine, une subtile faculté d'analyse et un esprit mordant.

Racan (Honorat de **Bueil**, marquis de), poète français, né en 1589, à la Roche-Racan, en Touraine, nommé membre de l'Académie, dès la fondation; m. en 1670. Il connut Malherbe à la cour, s'attacha à lui, reçut ses conseils et eut même le bonheur de lui inspirer de la jalousie. Racan ne savait pas le latin. Lorsqu'il a suivi les pas d'Horace ou de Virgile, ce n'a été que sur des traductions. Il doit donc peu à ses modèles. Il avait en lui la source des beaux vers: l'amour de la campagne et l'admiration des beautés de la nature. Ses *Bergeries,* qui ne sont pas son meilleur ouvrage et demeurent bien inférieures à ses *Stances,* offrent par endroits des tableaux rustiques où revit toute la grâce virgilienne des *Géorgiques.* « Racan, a dit un bon juge, est le poète des grands sentiments comme des petites choses: il exprime les uns avec dignité, mais sans l'énergie ni l'enthousiasme qu'ils comporteraient; en revanche il relève les autres, en fait des peintures pleines de fraîcheur et de coquette élégance. Son style est fluide comme sa veine, mou comme son harmonie, mais toujours coloré sans oppositions criardes. Telle est sa poésie: heureuse, facile, naturelle, noble, presque constamment pure, malgré sa mollesse et son négligé. » (*Œuv.*, Paris, 1724, 2 vol. in-8°; 1857, 2 vol. in-12.)

Rachel (Élisa-Rachel Félix, dite), célèbre tragédienne française, d'origine suisse, née à Munf, en 1820; pour la première fois entendue au Théâtre-Français, dans le rôle de Camille, des *Horaces,* le 12 juin 1838; m. en 1858. Bien qu'elle n'ait rien écrit, son nom appartient à l'histoire de la littérature pour la grande influence qu'elle exerça, comme rénovatrice de la tragédie et du grand art.

Racine. En gramm. Mot primitif qui a donné naissance à d'autres. Il est telle racine indo-européenne, dont M. Pott, dans son *Dictionnaire étymologique,* n'épuise pas en cent cinquante pages les innombrables dérivés.

Racine (Jean), illustre poète tragique français, né à la Ferté-Milon, en 1639, m. en 1699. Élevé à Port-Royal, il y puisa le goût de la littérature classique, montra dès sa première jeunesse un penchant très vif pour la poésie et commença d'en donner la preuve par une ode écrite à l'occasion du mariage du roi (la *Nymphe de la Seine,* 1660). Cette pièce, jugée la meilleure de toutes celles qui parurent sur le même sujet, malgré les oripeaux fanés dont elle était chargée, lui valut cent louis de la part du roi et une pension de six cents livres. Son début au théâtre fut une tragédie de *Théagène et Chariclée,* souvenir du roman grec d'Héliodore, qu'il avait beaucoup aimé, quand il étudiait sous Lancelot. Mais, des pièces conservées, c'est la *Thébaïde,* qui ouvre la liste (1664); *Alexandre* (1665) vient ensuite, et après *Alexandre,* cette série d'ouvages admirables: *Andromaque, Britannicus, Bajazet, Bérénice, Mithridate, Iphigénie, Phèdre,* que couronnèrent *Esther* et *Athalie* (1691). Malheureusement, troublé de scrupules religieux, se repentant de ses chefs-d'œuvre par excès d'amour divin, il avait déjà renoncé au théâtre, quand son esprit en pleine force pouvait enfanter tant d'autres créations supérieures.



Racine, d'après Edilinck.

Racine écrivait excellemment en prose comme en vers. Il avait l'esprit incisif et caustique. Des épigrammes mordantes témoignent de ce qu'il aurait pu faire dans la satire, et la comédie des *Plaideurs* (1668) lui a valu un triomphe dans le domaine de Molière. Mais sa véritable gloire est d'avoir été le plus achevé des poètes tragiques.

Il avait substitué à la tragédie de Corneille une tragédie nouvelle. Tandis que l'auteur du *Cid,* de *Cinna* et de *Polyeucte* cherchait à produire dans les âmes le fier sentiment de l'admiration et portait les cœurs aux conceptions sublimes, celui d'*Andromaque* voulait exciter la tendresse, la commisération et les larmes; il voulait peindre au naturel les secrètes agitations du sentiment humain. Ce ne fut pas sans résistance que Racine parvint à s'égaler

dans l'estime de ses contemporains au vieux Corneille. On lui fit longuement porter la peine d'avoir plus approché de la vérité que ne le permettait l'opinion de son temps. C'était au fond l'éternelle querelle du sentiment et de l'imagination, que ranimèrent si âprement, ensuite, les romantiques du XIXe s. La juste critique a concilié les contraires, et pleinement reconnu, en même temps que l'abondance pathétique et la vigueur magistrale de Corneille, la



Les Plaideurs, acte III, scène IV.

puissance de Racine à rendre visibles toutes les émotions de l'âme humaine. « Un art profond et caché, une force sobre et contenue, une grandeur sans ostentation, le talent de satisfaire également l'oreille, l'esprit, le cœur : en quelques mots voilà Racine. » Pénétré jusqu'à la perfection du sentiment de la beauté, il a donné au vrai une forme belle et immortelle.

Racine (LOUIS), poète français, fils du grand tragique, né en 1692 à Paris, m. en 1763. Il aima aussi les vers et se distingua dans la poésie didactique. On dit qu'il est, avec Voltaire, parmi les écrivains français, le premier qui ait eu le mérite de rendre poétiquement les détails techniques de physique et d'histoire naturelle. (*La Religion*, Paris, 1742, in-12, en six chants; plus de soixante éditions; *Œuv. compl.*, 6 vol. in-8°.)

Radcliffe (ANNE WARD, Mme), célèbre romancière anglaise, née à Londres, en 1764, m. en 1824. Sa vie privée parait avoir été aussi simple et retirée que la réputation de ses ouvrages a été brillante et universelle Elle atteignit cette grande renommée de prime saut. Elle n'avait que vingt-quatre ans, lorsqu'elle publia les *Châteaux d'Athlin et de Dunbayne* (1789); l'année suivante paraissait d'elle le *Roman sicilien,* supérieur au premier mais où ne se révélait pas encore son originalité propre; puis, en 1791, ce fut le *Roman de la forêt*; et, en 1793, les fameux *Mystères d'Udolphe,* son chef-d'œuvre, qui la placèrent à la tête des écrivains dans son genre de composition. Mme R. est la première qui ait employé la terreur comme élément principal d'une action. Partout le mer veilleux domine; dans les bois, dans les châteaux, dans les cloîtres, on se croit environné de revenants, de spectres, d'esprits célestes ou infernaux; la terreur s'accroît, les prestiges s'entassent, l'apparence acquiert presque de la certitude, et quand le dénouement arrive, dit Joseph Chénier, tout s'explique par des causes naturelles Au milieu de tout cet appareil d'effroi qu'elle échafaude avec une fertilité d'invention diabolique, la prédominance de la vertu est tellement marquée, que, bien que le vice ait souvent le dessus, on ne s'alarme pas trop de sa victoire : on sent à part soi qu'il marche sous une réprobation qui finira par l'accabler. A. R. se retira de la littérature et du monde en plein triom phe. Heureuse de cultiver, pour quelques confidents intimes, des talents qui leur plaisait, écrivant tantôt un poème, tantôt quelque nouvelle (*Gaston de Blondel,* roman posthume, suivi de *Poésies,* 1826, 4 vol. in-8°), ou bien quelque scène brillante et animée de ses voyages, elle ne s'adressa plus directement au public. Mais son nom n'y perdit pas. Il appartenait à la postérité.

Radet (J.-BAPTISTE), auteur dramatique français, né en 1752 à Paris, m. en 1830. Seul, ou de concert avec Barré, Piis, Desfontaines ou Picard il offrit à ses contemporains maints agréables vaudevilles, qui furent bien accueillis. Ses pièces (*Lantara, Honorine ou la femme difficile à vivre, C'est l'un ou l'autre,* la *Maison en Loterie*) sont plus connues que ses chansons, qui, cependant, ne manquent pas d'esprit.

Radius (ANNE). Voy. **Néera.**

Rahbeck (KNUD), littérateur danois, né à Copenhague, en 1760, m. en 1830. Fondateur de la *Minerve* et, six ans après, du *Spectateur danois;* professeur d'esthétique à l'Université; puis, directeur du théâtre de Copenhague, et lui-même dramaturge de talent *(Dramaturgie,* 1788-94, 3 vol,); esprit délicat, au surplus, souple et divers, formé par la lecture et les voyages, il fit beaucoup pour la scène et pour la critique, au Danemark. On lui reconnait, comme poète, un talent aimable, enjoué. *(Ess. poét.,* 1794-1802; *Essais en prose,* 1785-1806, 8 vol.)

Raikes (ROBERT), pédagogue anglais, né en 1735, m. en 1811. Le promoteur des écoles primaires en Angleterre.

Raillerie. Plaisanterie piquante. Peu de gens entendent l'art de s'en servir avec finesse. « Le rire, dit Cicéron, a son siège dans quelque difformité morale ou physique; si nous la signalons chez autrui, c'est raillerie; si le trait retombe sur nous-mêmes, c'est sottise. »

Raimbert de Paris, trouvère du XIIe s. Son nom reste attaché à une importante chanson de geste: la *Chevalerie Ogier de Dannemarche* (éd. Barrois, Paris, 1842), qui nous offre, en même temps qu'une reprise de la guerre nationale contre les Sarrazins, l'un des types les plus marqués de la lutte entre le roi et ses vassaux.

Raisonneurs (les). Au théâtre, rôles d'un caractère sérieux, personnages chargés d'interpréter la pensée personnelle de l'auteur ou de plaider, à l'encontre des défauts opposés, la cause du bien, du bon sens, de la morale. Philinte dans le *Misanthrope,* Béralde dans le *Malade imaginaire,* Ariste dans le *Méchant* de Gresset, Damon dans le *Préjugé à la mode* de la Chaussée, Philinte encore dans le *Glorieux* de Destouches, *Desgenais,* dans les *Filles de marbre* de Théodore Barrière, Olivier de Jalin dans le *Demi-Monde* et M. de Ryons dans l'*Ami des Femmes* d'Alexandre Dumas fils, sont des raisonneurs. Cet emploi semble appartenir maintenant à la catégorie des troisièmes rôles.

Raleigh (sir), aventureux capitaine, poète, historien anglais, né en 1552, m. en 1618. Après avoir dissipé une fortune, qu'il tenait des bonnes grâces d'Elisabeth, en des explorations utiles et des essais de colonisation, il commanda, en qualité de contre-amiral, une partie de la flotte avec laquelle le comte d'Essex était chargé d'enlever la flotte espagnole des Indes Occidentales. Dans l'intervalle d'une série de faveurs et de disgrâces, qui se terminèrent par sa mort violente, il écrivit d'un style simple et concis, relevé de pensées philosophiques, de réflexions brèves et serrées, une grande *Histoire du monde* (1614), des poëmes et divers traités de politique. (Édit. mod. de ses *Œuvres,* Oxford, 1829, 8 vol. in-8°.)

Ramayana. Grande épopée sanscrite, composée dans sa forme dernière par Valmiki. C'est surtout un poème symbolique où se sont entassées et combinées avec la suite des temps, les traditions populaires, les mystères sacerdotaux, les systèmes religieux et les légendes nationales. Quant au fond du récit, il roule sur les aventures de Sita, transportée dans l'île de Ceylan et que Rama va reconquérir avec l'aide de son ami le roi des singes. L'idée philosophique qui s'en dégage, c'est qu'il n'est de gloire haute, qu'il n'est de grandeur menant au ciel de Brahma qu'après l'épreuve et grâce à l'épreuve; c'est qu'il n'appartient qu'au patient d'être triomphateur. Le R. célèbre avant tout l'immolation de soi. (Trad. angl. éd. W. Carey et Joshua Marshman, Serampour, 3 vol. in-4°; trad. franc. d'Hipp. Fauche, Paris, 1854-58, 9 vol in-12; trad. ital. de Gorresio, avec le texte sanscrit, 1858, 10 v. in-8°.)

Rambaud (ALFRED), historien et homme politique français, né à Besançon, en 1842; professeur à la Sorbonne; membre de l'Académie de morale de St-Pétersbourg et de l'Institut de France (1897); m. en 1905. A consacré une partie de ses travaux aux pays du Nord, soit pour faire connaître littérairement les chants héroïques de la Russie, traduits ou analysés pour la première fois (la *Russie épique,* 1876), soit pour décrire Sébastopol et la Chersonèse (1875), soit enfin pour donner, d'après les sources, un excellent manuel de l'*Histoire de Russie* (1877). D'autre part, il a traité, selon la manière de Guizot, mais plus spécialement à l'usage des écoles, l'histoire *interne* de la France, c'est-à-dire de ses institutions *(Hist. de la civilisation française,* 1885-86, 2 vol. in-18); et dirigé, avec Ernest Lavisse, la publication de l'œuvre d'histoire générale la plus importante, qui ait vu le jour, dans notre pays, au XIXe s. (Voy. **Lavisse.**) Les qualités habituelles de M. Rambaud sont l'esprit de méthode, une érudition sobre et sûre, la coordination heureuse des documents et la netteté du style.

Rambaud de Vaqueiras, troubadour et noble chevalier du XIIIe s., né dans le Comtat-Venaissin. Raynouard a recueilli quelques-unes de ses pièces de vers, animées d'un sentiment tendre et vif.

Rambouillet (Hôtel de). Nom sous lequel on désigne les réunions du salon littéraire le plus célèbre du XVIIe s. L'élite de la société s'y rassemblait, autour de Catherine de Vivonne, marquise de Rambouillet, et de sa fille Julie d'Angennes. On y vit Malherbe, Racan, Mmes de Sévigné et de la Fayette, le grand Condé, Bussy-Rabutin, le cardinal de la Valette, Mlle de Scudéry, Tallemant des Réaux, Voiture, La Rochefoucauld, Corneille, Godeau et maints autres. C'était une espèce d'académie des beaux-esprits, un tribunal de galanterie, d'élégance et de distinction avec lequel il fallait compter et dont les décisions avaient grand poids en matière d'estime et de renommée. Enfin, l'Hôtel de R. menait aux honneurs, au

crédit. Les gens de cour briguaient la faveur d'une présentation chez *Arthénice* (anagramme de Catherine). Et chacun là se montrait galant, amoureux des lettres, complètement voué aux plaisirs de l'esprit. Cette société, où se développèrent de prime abord, en même temps que le goût particulier des littératures italienne et espagnole, la finesse et la pureté du langage, rendit des services inoubliables. Malheureusement, comme il était aisé de le prévoir, les politesses de « la chambre bleue » dégénérèrent en affectations. D'autres ruelles imitatrices en amplifièrent encore les défauts: à force de raffiner par désœuvrement, l'art de parler d'une manière intelligible disparut des conversations *distinguées ;* les exagérations de la préciosité trouvèrent asile dans les salons bourgeois; et les « précieuses ridicules » succédèrent aux « précieuses illustres » et charmantes, qui avaient auparavant donné le ton à la meilleure société du XVIIe s.

Ramler (KARL-WILHEM), poète allemand, né en 1725, à Colberg; membre de l'Académie de Berlin; m. en 1798. La poésie lyrique fut son genre de prédilection. Il y affectionna particulièrement la manière d'Horace et sut plier la langue allemande aux formes variées du rythme où le maître latin déploya tant de grâce, de charme et de flexibilité. (*Œuvres poét.,* Berlin, 1800-1801, 2 vol.) Ramler se distingua aussi comme critique et traducteur.

Ramond (LOUIS-FRANÇOIS, baron), géologue et littérateur français, né à Strasbourg, en 1755; député, préfet, conseiller d'Etat, membre de l'Institut; m. en 1827. Ses belles descriptions de montagnes, *Voyages au Mont-Perdu,* l'ont fait surnommer le Saussure des Pyr énées.

Ramsay (ALLAN), poète écossais, né à Leadhills, en 1686, m. en 1758. Garçon coiffeur, puis libraire, il acquit une certaine fortune et tenta de fonder un théâtre. Précurseur de Burns, il excella, dans sa pittoresque diction, à présenter des caractères vrais et simples. Son *Gentil Berger,* drame pastoral en cinq actes, est devenu une pièce nationale, chez les Highlanders, et se joue fréquemment, aux jours de fête, dans une grange ou dans une salle d'auberge. (*Œuv.,* 1802, 2 vol. in-8°.)

Ramsay (ANDRÉ-MICHEL, chevalier de), littérateur français, d'origine écossaise, né à Ayr, en 1686, venu en France, où il fut gouverneur du prince de Turenne, et des fils du prétendant Jacques II; m. en 1743. L'influence et les leçons de Fénelon l'avaient ramené du scepticisme à la foi catholique. Il s'appliqua, dans la plupart de ses ouvrages, à interpréter sous une forme large et claire, les idées littéraires, religieuses, politiques et morales de l'illustre archevêque de Cambrai. (*Disc. sur la poésie épique,* Paris, 1717, in-12; *Essai sur le gouvernement civil selon les principes de Fénelon,* Londres, 1721, in-12, etc.)

Ramus (PIERRE **La Ramée,** dit), philosophe et érudit français, né en 1515, dans le Vermandois, massacré le troisième jour de la Saint-Barthélemy, le 26 août 1572. Maître ès arts, il occupa plusieurs chaires avec éclat, mais s'attira de nombreuses inimitiés par son esprit militant et novateur, joint à une présomption extrême et à un trop grand amour de contredire. Il attaqua très âprement l'autorité d'Aristote (*Aristotelicæ animadversiones,* Paris, 1545, in-8°), s'efforça de réfuter Euclide après le Stagyrite; et, non content de réformer la logique, la géométrie, la langue française, il entreprit de réformer la Réforme elle-même, dont il avait embrassé le parti. Malgré ses excès de doctrines, il rendit de réels services, contribua aux progrès de la rhétorique, renouvela l'enseignement des lettres, introduisit dans la philosophie universitaire un esprit plus libéral, et, sur plusieurs points, dégagea la raison du pédantisme aveugle de l'école.

Rancé (ARMAND LE BOUTHILLIER de), écrivain et critique, né en 1626, à Paris, tonsuré en 1635, ordonné prêtre seulement en 1651; m. à Soligny-la-Trappe, près Mortagne, en 1700. Destiné à l'Eglise, sans que la vocation eût parlé encore en lui, il se laissa porter avec une sorte de fougue aux entraînements mondains, jusqu'à ce que, tout à fait revenu de l'ambition et du plaisir pour en avoir trop espéré, il prit l'habit des trappistes et s'institua l'austère réformateur de l'ordre. Depuis lors, aucune voie de mortification ne lui parut assez âpre ni assez rude pour arriver au but de la perfection chrétienne. (*Traité de la sainteté et des devoirs de la vie monastique,* Paris, 1683; *Lettres de piété écrites à différentes personnes,* 1701-1702: 2 vol. in-12.)

Ranchin (JACQUES de), magistrat et *bel-esprit* français, né à Montpellier, vers 1604; président de la troisième chambre des enquêtes à Toulouse; m. en 1692. Il publia des poésies légères (Toulouse, 1675) d'un tour heureux et d'une certaine élégance.

Ranconet (AIMAR de), jurisconsulte français, né à la fin du XVe s., mort en 1559. Il eut la réputation d'être également habile dans le droit romain, dans les mathématiques et dans la science des antiquités.

Rangabé (ALEXANDRE-RIZOS), littérateur et homme d'Etat grec, né à Constantinople, en 1810, m. en 1892; d'une ancienne famille byzantine remontant jusqu'à l'empereur Flavius-

Michel Rangabé Ier; conseiller d'Etat, sous le roi Othon; puis, ministre de la maison du roi et des relations extérieures; plusieurs fois envoyé comme ambassadeur à Constantinople, à Paris et à Berlin; membre correspondant de l'Académie des Inscriptions.

Ranke (LÉOPOLD de), historien allemand, né en Thuringe, en 1795, professeur à l'Université de Berlin, membre associé de l'Institut; m. à Berlin en 1886. Célèbre par ses cours qui eurent un grand retentissement, par ses travaux qui embrassent l'histoire universelle et en particulier par des œuvres magistrales sur la papauté, sur la Réforme. C'était un esprit supérieur sans préjugés et sans frontières. R. excellait dans l'art du portrait. Il a donné le mouvement et la vie à son Wallenstein, à la fois attirant et terrible. Ses jugements sur les écrivains valent ses portraits de souverains et d'hommes d'État. (*Saemmtliche Werke,* Leipzig, 1867 et suiv.)

Raoul Ardent, sermonnaire du XIe s., né près de Poitiers, m. en 1101, dans les montagnes de la Palestine. Avec la rudesse expressive et les mouvements passionnés de son éloquence, il représentait la fougue d'enthousiasme, l'impétuosité, la flamme du missionnaire, de l'apôtre. (*Radulphi Ardentis, Pictavi, homeliæ,* 2 vol. in-12; *Patrol. lat.,* CLV.)

Raoul de Caen, chroniqueur français du XIIe s. A l'instar des autres latinistes Tudebode et Foucher de Chartres, il a raconté comme témoin les premiers épisodes de l'histoire des Croisades. (V. collect. Guizot, t. XXIII.)

Raoul de Cambrai. Chanson de geste du XIIe s., appartenant au cycle provincial. Tout empreinte de l'esprit germanique, elle est la rude expression des mœurs de la grande féodalité militaire. Là se déroule, en 7,630 vers divisés en 319 laisses assonancées, la lutte du neveu de Louis d'Outremer contre les quatre fils d'Herbert, comte de Vermandois, lutte qui se termine par la mort de Raoul tué sur le champ de bataille d'Origny, en 943. Le roi Louis y est représenté comme félon et les barons s'unissent pour le braver. (Ed. Edward Le Glay, Paris, 1840.)

Raoul de Houdanc, trouvère du XIIIe s., né en Picardie ou dans le Hainaut. Par son poème d'aventures: *Meraugis de Portlesguez,* son voyage allégorique: le *Songe ou la Voie d'enfer* (éd. Jubinal, *Mystères,* 1837), et son code de courtoisie intitulé le *Dit des Ailes,* il obtint grande faveur auprès de ses contemporains.

Raoul-Rochette (DÉSIRÉ), archéologue et numismate français, né en 1790, à Saint-Amant; gendre du célèbre sculpteur Houdon; suppléant de Guizot à la Faculté des Lettres de Paris; membre de l'Institut. Des succès de monde et d'influence, autant que le mérite de ses travaux d'antiquités grecques ou latines lui firent trouver la réputation et la faveur. Brunet de Presles a continué et développé son *Hist. critique des colonies grecques,* publiée d'abord en 1815. (4 vol. in-8°.)

Rapin (NICOLAS), poète français, né vers 1540, à Fontenay-le-Comte, m. en 1608. Vaillante plume et vaillante épée, il combattit à Ivry sous les drapeaux du Béarnais. Pendant les loisirs que lui laissait sa charge de sénéchal à Fontenay et plus tard celle de lieutenant de robe courte, il cultiva les muses latines et françaises. Traducteur d'Ovide, d'Horace et de quelques autres poètes, il composa tout un recueil de vers mesurés à la manière des Grecs et des latins. « Accorder nostre langue au luth oracien », c'était son ambition et son illusion. N. Rapin est un des auteurs de la *Satire Menippée.* (*Œuv. latines et françaises de N. R.,* Paris, 1610, in-4°.)

Rapin (le P. RENÉ), poète latin moderne, critique et théologien français, né à Tours, en 1621, m. en 1687. Membre de la Société de Jésus, il partagea les travaux de son esprit entre les lettres et la religion. De ses compositions latines la plus réputée est le poème didactique des *Jardins* (*Hortorum libri,* IV, 1665, in-4°) souvent réédité et traduit. Parmi ses écrits en prose française, son *Traité de la manière d'écrire l'histoire* a passé pour un petit ouvrage achevé. (Édit. des *Œuvres diverses* du Père Rapin, Paris, 1681, 2 vol. in-12; Venise, 1734; Amsterdam, 1693, 2 vol. in-12, etc.)

Rapin Thoiras ou **Thoyras Rapin,** comme il signait lui-même (PAUL de), historien français, neveu de Pellisson, né en 1661, à Castres, m. en 1725, en Hollande. Il avait embrassé la profession des armes, lorsque la révocation de l'édit de Nantes l'obligea de passer sous les drapeaux de la Hollande. Il passa en Angleterre, à la suite du duc d'Orange et devint le précepteur des fils de lord Portland. C'est à Londres qu'il composa la majeure partie de son *Histoire d'Angleterre* (La Haye, 1724, 8 vol. in-4°), où percent des sentiments d'hostilité contre le catholicisme et de rancune contre la France, mais qu'a rendue très méritoire la solidité des recherches, parmi les actes publics et les chartes.

Rapsodes (du gr. ῥάπτειν, coudre, et

ᾠδή, chant). Chez les Grecs, récitateurs poétiques. Ils allaient de ville en ville chantant des fragments épiques d'anciens poètes, surtout d'Homère, qu'ils se bornaient à coudre ensemble par quelques vers de leur crû. Les r. succédèrent aux aèdes. (Voy. ce mot et aussi **Homère, Homérides**). On a donné souvent ce nom, par extension et figurément, aux bardes, ménestrels, jongleurs, chantres populaires et récitateurs errants, qui, dans les divers pays, s'en allaient de ville en ville, de village en village, faisant métier de débiter des poésies à la foule. Ainsi, en 1878, mourait à Voronej, dans la Petite-Russie, sous le nom d'Oleg Goboretz, le dernier descendant peut-être de ces anciens rapsodes, qui, courant les provinces de l'empire, récitaient, dans les villages, en échange de quelque petit présent ou d'une place à la table de famille, les vieilles traditions pieusement gardées et les chants qu'ils composaient.

Raschi, né SALOMON JARQUI, célèbre rabbin, né à Troyes, en 1040. Formé à la connaissance des différentes versions de la Bible par des études profondes et de nombreux voyages; Commentateur encore accrédité du *Pentateuque*, du *Cantique des Cantiques*, du livre de *Ruth, d'Esther,* de *Néhémie* et du *Talmud.*

Raschid-Eddin, autrement appelé FADHL-ALLAH, célèbre annaliste persan du XIIIe s., né à Hamadan (ancienne Médie); vizir des sultans Ghazan-Khan et Oldjaïtou. Il doit sa réputation à une véritable encyclopédie historique et géographique, diversement intitulée : le *Djami-al Tewarikh* (Collection des Annales) et le *Tarikh-moubarek-Ghazany* (Hist. auguste de Ghazan). L'érudit Etienne Quatremère en a donné une traduction partielle en français (*Histoire des Mongols de la Perse,* Paris, 1836, petit in-fol.)

Rask (RAMUS-CHRISTIAN), célèbre philologue danois, né en Fionie, en 1787; professeur à l'Université de Copenhague; membre d'un grand nombre d'académies et de sociétés savantes; m. en 1832. Il s'est acquis une réputation européenne dans la grammaire comparée et a rendu les plus éminents services pour la connaissance des origines littéraires scandinaves. (*Règles de l'ancienne langue du Nord,* Copenhague, 1808; *Recherches sur les origines de la langue islandaise.* Copenhague, 1818, in-8°; éd. crit. des *Eddas,* Stockholm, 2 vol. in-8°; *Anc. chronologie égyptienne, hébraïque,* etc.)

Raspe (RODOLPHE-ERIC), savant minéralogiste et archéologue allemand, — né à Hanovre, en 1737, m. en 1794 — auquel on attribue l'humoristique et populaire récit des *Voyages merveilleux et aventures du baron de Münchausen.* (Voy. **Münchausen.**)

Rasponi (donna FELICIA), religieuse italienne, née en 1523, d'une famille puissante dont il est souvent question dans les chroniques de Ravenne; m. en 1579. Contrainte par sa famille à prendre le voile (elle était la dernière de onze enfants), élue vers 1566 abbesse du couvent de Saint-André, elle s'accoutuma aux rigueurs de sa condition et composa même un dialogue sur l'excellence de l'état monacal (Bologne, 1572). Les contemporains, Annibal Caro, Girolamo Rossi, d'autres plus obscurs, ont célébré avec chaleur sa beauté, son esprit et ses vertus.

Rationalisme. En phil., Système qui, comme le déisme et le naturalisme, ne reconnait, en fait de religion, que ce que la raison laissée à elle-même peut découvrir.

Raumer (FRÉDÉRIC-LOUIS-GEORGES de), historien allemand, né en 1781, près de Dessau; membre de l'Académie de Berlin; m. en 1873. Il vit accueillir comme une œuvre magistrale l'*Hist. des Hohenstaufen* (Leipzig, 1823-25, 6 vol.), qui est, en effet, le meilleur de ses livres (V. aussi l'*Hist. de l'Europe depuis la fin du XVe siècle,* 1832-58, 10 vol.). C'était un esprit juste, un homme de science et un caractère indépendant; mais à qui le succès inspira une certaine vanité personnelle. (V. ses *Lettres sur Paris,* 1831, 4 vol.)

Raupach (ERNEST-BENJAMIN-SALOMON), auteur dramatique allemand, né près de Liegnitz, en 1784; m. en 1852. Il fut longtemps le poète en titre du Théâtre royal de Berlin, occupa de ses nombreux drames, à l'accent déclamatoire, la scène et le public (*Dramatische Werke ernster Gattung,* Hambourg, 1835-44, 18 vol.), brilla dans la comédie avec une pièce supérieure à ses autres ouvrages : les *Contrebandiers* (*Komische Gattung,* 1826-35, 4 vol.), enfin publia des poésies et des romans. Il eut une veine plus féconde que puissante. Raupach avait échafaudé jusqu'à seize tragédies ou drames sur la maison des Hohenstaufen.

Rauzan (le P. JEAN-BAPTISTE), prédicateur français, né en 1757, m. en 1847. Fondateur de la société des missions de France, dont les membres, voués à l'éloquence apostolique, allaient de ville en ville prêcher Jésus vainqueur, il en donna l'exemple et l'entraînement. Il excellait à profiter des moindres circonstances pour saisir son auditoire. Il demandait aux souvenirs de l'histoire, aux vicissitudes mêmes de l'atmosphère, des mouvements que la chaire autorise et qui rappelaient la liberté des âges de foi. « Le Père Rauzan, c'est un homme que je ne puis juger, il m'entraîne, » disait M. de Frayssinous. Aujourd'hui

que l'accent est perdu, que la voix est éteinte, il ne reste plus de ces missions que le souvenir. — CH. G.

Ravaisson (FÉLIX), philosophe français, membre de l'Institut, né à Namur, en 1813, m. en 1905. Auteur, entre autres ouvrages, d'un remarquable rapport sur la *Philosophie en France au XIXe s.* (1868)

Ravignan (le P. GUSTAVE-XAVIER DELACROIX de), prédicateur français, de l'ordre des Jésuites, né à Bayonne, en 1795, m. en 1858. Il remplaça Lacordaire dans la chaire de Notre-Dame de Paris (1836-1846). Son style était un peu rude et heurté, mais par là même devenait plus nerveux, plus incisif. En même temps qu'une sévère logique il avait de la soudaineté, du trait. La science des Écritures, le zèle pour le salut des âmes étaient sa force. (*Confér.*, 1859, 4 vol. in-8°, et div. ouvr.)

Ravlenghien (FRANÇOIS), lat. *Raphelengius,* imprimeur et érudit belge, né en 1539, près de Lille; professeur de grec à l'Université de Cambridge, puis d'hébreu à celle de Leyde; m. en 1597. Editeur du *Nouveau Testament syriaque* en caractères hébraïques. (Anvers, 1575, in-4°), il donna personnellement un *Lexique arabe* (1599, in-8°; 1613, in-4°) et des commentaires sur la Bible. Il avait épousé la fille de Christophe Plantin, un autre rival des Alde et des Estienne.

Rawlinson (RICHARD), littérateur anglais, né à Londres, en 1690, m. en 1775. Riche et bienfaisant Mécène de l'Université d'Oxford. (*New Method of studying history,* Londres, 1728, 2 vol. in-8°; etc.)

Son frère THOMAS **Rawlinson** (1681-1725) fut un grand bibliophile.

Raynal (l'abbé GUILLAUME-FRANÇOIS), historien et publiciste français, né en 1713, à Saint-Geniez, dans le Rouergue; nommé, sur la fin de ses jours, membre de l'Institut; m. en 1796. Il avait été prêtre, professa pendant quelques temps la théologie, et s'était même lancé, à Paris, dans la prédication. Brusquement, il abandonna les fonctions ecclésiastiques et chercha dans la culture des lettres des moyens d'existence (*Hist. du stathoudérat,* La Haye, 1748, in-12; *Anecdotes littéraires,* Paris, 1750, 10 vol. in-12, etc.) Son ouvrage le plus important ne vit le jour que longtemps après. Tandis que l'Amérique septentrionale se préparait à secouer le joug de l'Angleterre, il entreprit de raconter tous les événements mémorables, qui s'étaient accomplis sur ce vaste continent depuis sa découverte au XVe s., et d'en tirer des leçons pour le monde entier. De cette idée, sortit l'*Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes* (16 vol. in-8°; nombr. éd.), qui fit un bruit énorme, provoqua contre l'auteur les condamnations du Parlement, et fut d'autant plus recherché qu'on venait de le proscrire. On l'appela « un des monuments du siècle. » La critique moderne est bien revenue de cet enthousiasme. L'*Hist. des Deux-Indes* de l'abbé Raynal est une œuvre de plusieurs mains (Diderot et beaucoup d'autres y travaillèrent), incohérente, emphatique, où les meilleures idées en faveur du progrès, de la tolérance, de la justice humaine, où les vues les plus judicieuces concernant l'influence que les rapports avec le Nouveau Monde ont eue sur les mœurs, les gouvernements, les arts et les opinions de l'Ancien, sont gâtées par le défaut de mesure, par la confusion et la diffusion des matières, et par la violence de l'esprit de parti.

Raynouard (JUSTE-MARIE) littérateur, avocat et homme politique français, né à Brignoles, dans le Var, en 1791; député de 1806 à 1814; reçu en 1807 à l'Académie; m. en 1836. Homme ingénieux et infatigable, il a débrouillé les origines de la littérature française (*Élém. de la grammaire romane,* Paris, 1816, in-8°), tenté de renouveler l'histoire des communes (*Hist. du droit municipal,* 1829, 2 vol. in-8°), et tracé celle des troubadours (*Choix de poés. originales des troubadours,* 1816-21, 6 v. in-8° etc.) de la même main dont il avait, auparavant, écrit la tragédie des *Templiers* (1805).

Reali di Francia. Voy. l'**Entrée en Espagne.**

Réalisme. Système de philosophie scolastique opposé au nominalisme. Les réalistes soutenaient que les idées universelles (les universaux) ont une réalité extérieure indépendante des choses et de l'esprit. Cette doctrine, qui a son point de départ dans la philosophie de Platon, eut pour principaux champions Guillaume de Champeaux, saint Anselme, Amaury, Duns Scot, Gilbert de la Porée.

Réalisme. Imitation de la nature, recherchée d'aussi près que possible, à l'exclusion de l'*idéalisme.* A la fin du XVIIIe s., Restif de la Bretonne avait parlé des *réalistes* du jour. Et c'est seulement vers 1848 que le mot *réalisme* fit définitivement (selon Champfleury) son trou dans le dictionnaire. Mais le sentiment lui-même de la réalité, dans l'expression de l'art, est aussi vieux que les plus anciennes manifestations intellectuelles, et il se retrouve partout. Si l'on en suit les évolutions à travers les époques on voit que l'esprit humain a toujours été balancé, comme par une sorte de rythme régulier, entre la conception immatérielle et l'expérience positive, entre le rêve et la réalité palpable, entre les aspirations pures et l'observation brutale, entre les tendances spirituelles et les passions actives. Néanmoins, c'est au XIXe s., et spécialement dans les littératures anglaise, française et russe, que le réalisme proprement dit a prati-

qué ses formules avec le plus d'abondance et dans les proportions quelquefois les plus excessives (voy. **Naturalisme**). La perfection même de l'art, c'est d'être beau tout en restant vrai.

Reboul (JEAN), poète français, né à Nîmes, en 1796, m. en 1864. Simple boulanger de son état, fils de la Muse par vocation, chantre chrétien des classes plébéiennes, il modula une exquise et inoubliable élégie : l'*Ange et l'enfant*, et haussa ses accents pour célébrer les harmonies du catholicisme avec les destinées présentes des nations. (*Poés.*, 1836-1846.)

Récamier (JEANNE-ADÉLAÏDE BERNARD, Mme), femme célèbre par ses relations littéraires, le charme de son esprit et de sa personne et l'influence de son salon, née à Lyon, en 1777; mariée à quinze ans au banquier Récamier, qui la traita toujours comme une fille dont la beauté contentait ses yeux et dont les succès flattaient sa vanité; m. en 1849. Jusqu'à cinquante ans, elle avait été la plus belle personne de son siècle. Elle dépensa les dernières années de sa vie à consoler Chateaubriand attristé, malade et vieilli. Elle avait inspiré, autour d'elle, parmi tant d'hommes supérieurs qui recherchaient sa compagnie, des attachements profonds qu'elle sut convertir doucement en amitiés fidèles et pleines d'abnégation. « C'est peut-être la seule femme, a dit sa fille adoptive, Mme Charles Lenormand, la seule qui n'ayant rien écrit et n'étant jamais sortie des limites de la vie privée, ait mérité que sa ville natale proposât son éloge public. » (Voy. *Souvenirs et Correspond.*, 3e éd., 1860, 2 vol. in-8°.)

Recherche de la vérité (De la). Voy. **Malebranche**.

Récits d'un ménestrel de Reims. Chronique faite à Reims en 1260, beaucoup moins recommandable par la véracité des détails que par l'agrément du style, le charme vif et dégagé de l'expression. (Ed. de Wailly, Paris, 1877.)

Récits des Temps mérovingiens. Voy. **Thierry** (Augustin).

Reclus de Molliens, pseudonyme d'un auteur du XIIe s., qui s'appelait sans doute Barthélemi et qui se désigne comme étant reclus à Molliens (Aisne). Ses deux poèmes, *Charité* et *Miserere*, disposés comme les *Vers à la Mort* en strophes de douze vers octosyllabiques sur deux rimes, furent très répandus; il y prodigue, pour tout le monde, les exhortations à fuir le péché et à mériter le ciel. (Ed. Van Hamel, Paris, 1885.)

Redi (FRANCESCO), savant et poète italien, né à Arezzo, en 1626, médecin des ducs de Toscane, Ferdinand II et Cosme III; m. en 1697. Célèbre surtout comme naturaliste, il sut trouver des loisirs heureux pour cultiver les Muses. On reconnaît quelque prix à ses sonnets; et le dithyrambe de *Bacchus en Toscane* (*Œuv. compl.*, 1741-42, 6 vol. in-8°) est composé avec beaucoup d'art et d'esprit.

Redondance. Défaut du style, le rendant faible et languissant, superfluité de paroles dans un discours. C'est une espèce de bondissement de la pensée, comme le remarque Nodier, qui, après avoir frappé l'esprit, rejaillit et retombe avec moins de force.

Réduits. Au XVIIe s., dans la société élégante, nom donné à des réunions de beaux-esprits. Le r. était un salon, un cercle, ou, comme on disait encore, un « rond littéraire». L'Hôtel de Rambouillet avait été « le parangon » de ces académies au petit pied.

Rees (ABRAHAM), savant encyclopédiste anglais, né près de Montgomery, en 1743; membre de la Société royale de Londres; m. en 1825. (*Rees' New cyclopædia, or universal Dictionary of arts, sciences and litterature*, Londres, 1802-20, 45 vol. in-4°.)

Régis (le P. JEAN-BAPTISTE), missionnaire et jésuite français, né vers 1665, à Istres, en Provence; m. en 1737. Traduisit en latin l'*Y-Hing*, le plus ancien et le plus obscur, dit-on, des livres classiques chinois; et dressa, avec le concours d'autres missionnaires, pour l'empereur Khang-Hi, la carte générale de la Chine.

Régis (PIERRE-SYLVAIN LEROY, dit), philosophe français, né dans l'Agénois, en 1632; m. en 1707: défenseur éloquent du cartésianisme, qu'il s'efforça de concilier avec la foi (l'*Usage de la raison et de la foi*, Paris, 1704, in-4°; etc.)

Regnard (JEAN-FRANÇOIS), célèbre poète comique français, né à Paris, en



Regnard.

1655, m. en 1709. Fils de riches marchands, maître de sa fortune à vingt

ans, aimant le plaisir et l'indépendance, il se mit à voyager pendant huit années, recueillit pour les publier plus tard des impressions et des souvenirs *(Voyage de Laponie, Voyage de Flandre et de Hollande, Voyage de Normandie,* etc.) mena une existence assez romanesque, puis vint se fixer à Paris où il acheta une charge de trésorier, qui lui permit de recevoir la meilleure et la plus joyeuse compagnie, et mourut d'indigestion dans son château de Crillon, près de Dourdan. Ses chefs-d'œuvre au théâtre sont : le *Joueur,* le *Légataire universel,* les *Menechmes,* le *Distrait, Démocrite,* le *Divorce,* le *Bal,* le *Retour imprévu.* R. amuse plus qu'il ne fait penser. Quoiqu'il ait saisi les ridicules sur le vif et peint de certains caractères avec un relief saisissant de vérité, il n'a rien du psychologue ni du moraliste. En revanche, il est très gai ; il a du mouvement, de l'entrain, de la souplesse, autant qu'il est possible, fait admirablement le vers comique et prodigue l'esprit à pleine mesure.

Regnault (ÉLIAS), historien et publiciste français, né à Londres, en 1801, m. en 1868. Continuateur de l'*Hist. de dix ans* de Louis Blanc, dont il partageait les opinions avancées *(Histoire de huit ans* [1840-48], 1851-52, 3 v. in-8°); et producteur assez fécond d'écrits de circonstance, de traductions, d'ouvrages historiques.

Regnier (MATHURIN), poète satirique français, né en 1573, à Chartres, m. en 1613. Neveu de Desportes, il tenait de son sang l'amour des vers ; il fut son élève, et plus tard il a dit :

Je vais le grand chemin que mon oncle m'ap- [prit.

Il commença comme lui par s'attacher à l'Eglise, par suivre quelque grand personnage, visiter l'Italie, s'y instruire, lire les anciens, Ovide surtout et Horace : mais il ne sut pas, comme le célèbre abbé de Tiron, enchaîner la fortune. Il vécut assez mal à son aise. Ses vers n'étaient pas suffisamment payés : il s'en est plaint, quoiqu'il fût, à la vérité, le premier auteur de ses disgrâces. Mal réglé dans sa conduite, incapable de se contraindre, trop ami de la débauche, il usa ses jours dans le désordre et mourut à l'âge de quarante ans. Il a peint ses vices avec naïveté ; on ne peut pas le suivre dans tous les tableaux qu'il en offre ; du moins il en a parlé avec le ton d'un vrai poète. Regnier a créé des types. La vérité le dispute à la gaieté du mot, à l'imprévu du style, à l'originalité des images, chez ce satirique. Il ne lui manque que de savoir s'arrêter à temps. Souvent il dépasse la mesure ; la raillerie devient grotesque, le trait est surchargé et le dessin finit en caricature. Mais que de vers heureux, pittoresques, amis de la mémoire ! que de traits d'esprit ! Ses seize satires sont inégales ; il n'en est pas une où n'éclate quelque beauté d'une singulière hardiesse. Il a aussi de belles stances lyriques, en ses cantiques *pénitentiels.*

Mathurin Regnier clôt le XVIe s. Il a la verve, l'éclat d'imagination, les faiblesses, les chutes, les hauts et les bas de ce siècle capricieux, désordonné, libre dans ses goûts, qu'il a si âprement défendu contre les censures de Malherbe et le purisme des nouveaux réformateurs. *(Œuv. de R.,* éd. Brossette, Amsterdam, 1729, in-12 ; de Cazin, 1780, 2 vol. in-18, etc., etc.) — CH. G.

Regnier (ADOLPHE), philologue français, membre de l'Institut, né en 1804, à Mayence, d'un père franc-comtois ; m. en 1885. Des travaux importants et variés sur les classiques grecs, latins et allemands, justifièrent de son profond savoir ; mais son premier mérite fut de propager avec autorité, — disciple de Burnouf passé maître — la connaissance du sanscrit et de ses lois grammaticales. *(Etude sur l'idiome des Védas,* 1855, in-4°, etc.)

Ses fils, ADOLPHE et HENRY, ont collaboré à la monumentale publication des *Grands écrivains de la France,* qu'il dirigea.

Regnier-Desmarais (l'abbé), grammairien et littérateur, né à Paris, en 1632 ; secrétaire perpétuel de l'Académie française en 1684 ; m. en 1713. Il prit la plus grande part à la rédaction du *Dictionnaire* de l'Académie, et fut chargé par la docte compagnie de publier une Grammaire française. Il consacra à cette tâche, délicate et nouvelle pour l'époque, toutes les lumières qu'il avait pu acquérir par cinquante années de réflexions sur cette langue.

Reid (THOMAS), célèbre philosophe écossais, né à Strachan, en 1710, m. en 1796. L'un des fondateurs de l'école dite *écossaise.* Ses *Recherches sur l'entendement humain* (1763), ses *Essais sur les facultés intellectuelles* et *sur les facultés morales* furent l'évangile de cette école, où domine une saine et sobre raison. Nul philosophe n'a donné une idée plus claire de la perception, en la débarrassant des idées représentatives. *(Œuv.,* trad. franç. par Jouffroy et Garnier, Paris, 1825-35, 6 vol. in-8°.)

Reimarus (HERMANN-SAMUEL), philologue et naturaliste allemand, né à Hambourg, en 1694 ; membre de plusieurs académies ; m. en 1765. Il pro-

fessa tour à tour la philosophie, l'hébreu, les mathématiques, et donna des preuves variées de son savoir encyclopédique. (Ed. de Dion Cassius, Hambourg, 1750, 2 vol. in-fol.; *Observat. sur l'instinct des animaux,* 1762, 2 v. in-12; *Fragm. d'un inconnu,* publiés par Wieland dans les *Mém. d'hist. et de littérat. de la bibliothèque de Wolfenbuttel),* Reimarus fut le gendre, le collaborateur et le biographe du savant J.-Alb. Fabricius.

Reinhard (Fr.-Volkmar), théologien et prédicateur protestant, né en 1753, dans le Palatinat; professeur de théologie à Wittemberg; premier prédicateur de la cour de Saxe; m. à Dresde, en 1812. Il porta dans ses nombreux sermons *(Predigten,* dern. éd. compl., 1831-37, 40 vol. in-8°) la chaleur d'une foi sincère et en tira de grands effets d'émotion.

Reinhold (Karl-Léonard), philosophe allemand, né à Vienne en 1758; professeur aux Universités d'Iéna et de Kiel; m. en 1823. Propagateur des idées de Kant. R. était le gendre de Wieland.

Reinkens (Joseph-Hubert), auteur ecclésiastique allemand, né en 1821, à Burtcheid, près d'Aix-la-Chapelle; professeur à l'Université de Breslau; devenu, à la suite d'une déclaration fameuse contre l'infaillibilité pontificale, évêque de l'église dissidente des vieux catholiques allemands; m. en 1896. Il a beaucoup écrit pour fonder historiquement et théologiquement dans le passé la création nouvelle à laquelle il s'était voué. *(La Doctrine de s. Cyprien sur l'unité de l'Eglise; Révolution et Eglise; Prosternement et chute de l'évêque baron de Ketteler,* etc.)

Reinmar de Haguenau, minnesinger allemand du XIII° s., surnommé l'Ancien, pour le distinguer d'un autre minnesinger allemand légèrement postérieur, Reinmar de Zweter, dit le Jeune. Il porta du charme et de la sensibilité dans ses chants d'amour.

Reiske (Jean-Jacques), célèbre philologue allemand, né à Zœrbig, en Saxe, en 1716, m. en 1774. L'esprit critique et philosophique jusque dans les moindres travaux, la science profonde des détails établirent son autorité. On lui doit de nombreuses études ou des traductions latines et allemandes, relatives aux auteurs arabes et grecs. De tous les orientalistes de l'Europe, Reiske est celui qui a le mieux connu la poésie arabe. *(Proben der arab. Dichtkunst,* Leipzig, 1762, in-4°; *Taraphæ Moallakat,* Leyde, 1742, in-4°, etc.)

Sa femme, née Christine **Muller** (1735-1798), comme lui-même helléniste et orientaliste, associa à ses labeurs une coopération active et éclairée.

Rej (Nicolas), le « père de la poésie polonaise », né en 1505, m. en 1569. Ses œuvres: des *Psaumes,* un drame biblique de la *Vie de Joseph, fils de Jacob,* des poèmes moraux, relèvent d'un ordre d'inspiration grave et religieuse, avec une certaine indépendance de pensée qui le rapproche des réformateurs luthériens.

Reland (Adrien), orientaliste hollandais, né à Ryp, en 1676; professeur à Harderwick et à Utrecht; m. en 1718. Il faisait valoir une érudition solide par les qualités d'un esprit judicieux et pénétrant. *(De religione mohammedica libri II,* Utrecht, 1705; plus. éd. et trad.; *Antiquitates sacræ veterum Hebræorum,* ibid., 1708, in-8°.)

Reliure. L'art de coudre ensemble les feuillets d'un volume, d'y mettre une couverture. Photius en attribue l'invention à un Athénien nommé Phillatios. Chez les anciens, le livre était enveloppé dans un morceau d'étoffe ou dans une couverture de bois. St Jérôme rapporte qu'il y eut, dès le IV° s., des manuscrits reliés avec un grand luxe et garnis de pierres précieuses. Le moyen âge, en dehors de l'usage courant du cuir, aimait à



Plat de reliure exécuté au XIV° siècle pour le Livre des *Quatre Evangiles,* composé au XI° siècle.

raffiner sur les étoffes de couleur et les brillants ornements. Le XVII° s. mit à la mode les reliures en veau uni et en maroquin. Et depuis lors l'histoire de cette industrie, de ses perfectionnements, se confond avec celle de la bibliophilie. (Voy. ce mot). — C'est qu'en effet les pensées sont comme les hommes; elles

ont besoin pour plaire d'être bien vêtues; et la belle apparence du livre fait valoir l'auteur.

Remer (Jules-Auguste), historien allemand, né à Brunswick, en 1736, m. en 1808. *Manuels historiques; Tableaux d'histoire générale* et autres productions d'un talent judicieux et net.

Réminiscence. Ressouvenir involontaire et indélibéré; renouvellement d'une idée presque effacée. La rém. est un des modes d'exercice de la mémoire, laquelle présente à notre esprit une image éloignée, revenue de loin, sans que nous fassions effort pour nous la rappeler, — image ou pensée qui se présente souvent même malgré nous, ou sans que nous sachions que nous l'avions déjà possédée antérieurement.

En littérat. Pensée, expression de quelque auteur, qui remonte à la mémoire, et qu'on emploie involontairement ou à dessein dans un ouvrage comme si on l'eût conçue ou trouvée soi-même.

Rémusat (Claire-Élisabeth-Jeanne Gravier de Vergennes, comtesse de), mémorialiste française, née en 1780, à Paris, dame du palais de l'impératrice Joséphine, et l'une des maîtresses de salon alors les plus recherchées pour le charme et l'esprit; m. en 1821. Elle ne rechercha pas la gloire d'auteur; écrivit des romans sans les publier, non plus que son remarquable *Essai sur l'éducation des femmes* (Paris, 1824, in-8°), et garda secrets ses *Mémoires*, dont on a eu seulement en 1879 et 1880 la révélation (2 vol. in-8°). Très piquants et d'un intérêt continu, les *Mémoires* de Mme de R. éclairent d'un jour singulier, peu favorable, d'ailleurs, la vie privée et publique de Napoléon, dévoilent les causes secrètes de sa politique, enfin nous montrent par mille détails ses opinions absolues en toute chose, spécialement en littérature.

Rémusat (Abel), célèbre orientaliste français, membre de l'Institut, né à Paris, en 1788, m. en 1838. Il est le premier qui se soit occupé sérieusement, en France, du bouddhisme, avant les travaux de Burnouf (*Hist. du bouddhisme*, 1836, in-8°), et qui ait professé l'étude du chinois, dans une chaire publique. Avec son esprit vif, étincelant, qui le faisait surnommer le Voltaire de l'érudition, il illustra cette chaire du Collège de France, créée pour lui, sous la Restauration, en même temps que celle du sanscrit pour M. de Chézy, et donna la clef d'un vaste monde différent de tout le reste de l'univers. (*Essai sur la langue et la littér. chinoises*, Paris, 1811, in-8°; *Recherches sur les langues tartares*, 1820, t. I, in-4°; *Mélanges asiatiques*, 1825, 2 vol. in-8°, etc.)

Rémusat (Charles-François-Marie, comte de), homme politique et écrivain français, membre de l'Institut; né et m. à Paris, 1797-1875. Dans le cours d'une existence activement occupée par la politique et la législation, il honora par des ouvrages importants (*Essais de philosophie*, 1842; *Abélard*, 1845; *Saint Anselme*, 1852) la littérature et la philosophie.

Renaissance. On appelle habituellement de ce nom, en dehors des renaissances partielles des IXe et XIVe siècles, l'époque où, vers la fin du XVe s. et au commencement du XVIe, s'annonça dans les lettres, les arts et les sciences, une ère sinon toujours supérieure, du moins tout initiatrice et nouvelle. — A l'envisager sous ses dehors sociaux et politiques, c'est peut-être une des périodes les plus malheureuses de l'histoire. Que d'erreurs, de fléaux, de crimes, de ruines! Les peuples et les princes, les partis et les sectes bataillent implacablement. De quelque côté que se tourne le regard, il retrouve partout la révolte, le pillage, la licence effrénée. Cette Italie, qui dégage de son sein des torrents de lumière pour les répandre magnifiquement autour d'elle, est le théâtre de guerres non seulement désastreuses mais barbares. Le mouvement, la lutte de tous contre tous, les alarmes continuelles, c'est au milieu de ces orages que se doit déployer l'énergie et l'activité d'un siècle créateur par excellence. Les arts servaient de décor à ces tragédies. La terre tremblait; pour cela les idées n'étaient pas arrêtées dans leur vol. Le sac de Rome n'arrêta pas le pinceau de Michel-Ange. Quel siècle étrangement mêlé que celui de Raphaël et de Luther, de Buonarotti et de l'Arioste, d'Ulrich de Hütten et d'Erasme, de Calvin et de sainte Thérèse, de Machiavel et de l'Hospital, de Montaigne et d'Ignace de Loyola, de Cardan et de Copernic! Tout y éclate: l'antiquité, l'Amérique, l'imprimerie, l'Orient, le doute philosophique et la réforme religieuse. Tout s'y fonde: philologie, mathématiques, astronomie, sciences physiques, liberté de conscience et de cité. Les mœurs, les arts, le langage et la littérature, tout prend une forme nouvelle. C'est du chaos d'idées mises en agitation par la grande Renaissance qu'est sorti le monde moderne.

Renan (Ernest), célèbre écrivain et philologue français, né à Tréguier (Côtes-du-Nord), en 1823; successeur, en 1856, d'Augustin Thierry à l'Académie des Inscriptions; professeur d'hébreu au Collège de France, puis directeur de cette grande institution; nommé à l'Académie française en 1878; m. en 1893. Admirablement pourvu d'imagination et de connaissances, persévérant dans le travail, passé maître dans la science des langues et des mots, styliste de premier ordre, il laissa son imagination se porter sur les sujets les plus divers avec une souplesse étonnante. Des travaux de philologie pure (*Hist. des langues sémitiques*, 2e éd., 1885, 2 volumes in-8°), l'exégèse des livres saints, de larges tableaux d'histoire religieuse, propres à exciter les plus violentes polémiques (*Histoire des origines du christianisme* [*Vie de Jésus, les Apôtres, Saint Paul, l'Antéchrist, l'Église chrét.*],

Hist. du peuple d'Israël, Essais de morale et de critique, 1859), des essais sur des vol. nouveaux, des dialogues à la manière de Platon *(Dialogues philosophiques),* des comédies philosophiques dans la tradition shakespearienne *(Drames philosophiques),* des traités de politique contemporaine *(Questions contemporaines,* 1868, in-8°), des discours qui s'épanchent plutôt qu'ils ne sont écrits et composés *(Discours et conférences,* 1880), forment un vaste ensemble aux reflets les plus diversement nuancés. Il vécut assez, du reste, pour montrer tout ce qu'il y avait d'indéterminé dans les principes de sa philosophie sans logique, de sa morale sans règles, de sa religion sans dogmes ni symboles. Comment dire ici le caractère philosophique de cet ingénieux et flottant esprit, ses indécisions continuelles entre tant d'influences diverses, et la mobilité d'idées qui le porta successivement de Kant à Hegel, de Hegel à Spinoza, de Spinoza aux mystiques, de ceux-ci aux physiologistes pour le ramener ensuite aux régions tempérées où habite la discrète sagesse de l'école hollandaise, jusqu'à ce qu'il en vînt finalement à cet état d'esprit plein d'indifférence qui met son plaisir à tout comprendre à ne s'attacher à rien d'une manière stable et décidée? C'était chez lui la perpétuelle défaite du croyant par le critique. Profond érudit, brillant écrivain, mais paradoxal, sceptique et plein d'inconstance, R. vivra dans l'avenir comme l'un des représentants les plus complexes de la littérature française au XIX° s. Il sera beaucoup lu, peu compris et très commenté.

Renart (Les romans de). Ensemble de poèmes satiriques du moyen âge, français allemands et flamands.

La forme primitive française de cette sorte d'épopée animale, dont quelques épisodes furent traités en vers latins, puis en dialecte populaire dans les Flandres et imités en allemand par Henri de Gleichsare, vers 1180, remontait au XI° s. et ne s'est pas conservée. C'était, à l'origine, une suite d'apologues sans allusions satiriques ni vues philosophiques, dont la lutte du loup devenu *Isengrin* et du goupil devenu *Renart* constituait l'unité. On n'y voyait pas encore cette parodie manifeste de la société féodale, où sire Noble le Lion, Isengrin le loup, Tibert le chat et Renart lui-même combattent à cheval et sont de vrais barons.

Les plus anciennes branches du cycle que nous possédions en français sont le *Pèlerinage Renart* par Pierre de Saint-Cloud, trouvère de la seconde moitié du XII° s. et le *Jugement*



Mort de Renaud (Geste des *Quatre fils Aymon).*

de Renart par un anonyme. Ces deux parties, toutes vives, naturelles et gracieuses, inventées pour le simple amusement des laïques, ont été rangées parmi les meilleures productions du moyen âge pour la finesse des descriptions comme pour l'excellence de la langue.

Le sujet étant resté longtemps en circulation, les esprits satiriques y virent un cadre commode à leurs visées. Peu à peu le *Roman de Renart* s'allongea, se dilata, s'ouvrit à toutes les médisances, et se fit le vaste écho des rancunes qui animent les petits contre les grands, l'expression mobile des hardiesses de toute nature, politiques, religieuses ou morales. Alors on vit, sous le déguisement, se multiplier les attaques violentes contre les castes, les mœurs, les institutions, les abus et les vices de la hiérarchie féodale. Alors parurent le *Couronnement de Renart* et *Renart le Novel* par Jacquemart Gielée (1228), poème anti-féodal, calqué à plaisir sur les épopées chevaleresques, et où le pédantisme allégorique se mêle à l'âpre censure. Enfin, au commencement du XIVe s., *Renart le contrefait* (50,000 vers) par un clerc de Troyes clôt la série des romans de Renart.

C'est, au total, une immense composition assez indigeste, un monument composite formé de mille pièces différentes : fabliaux, moralités, chansons, sermons, légendes ; histoire, allégorie, mascarade, roman et caricature, mais, dans sa masse, infiniment précieux, pour l'étude des mœurs de cette époque, — avec sa double signification historique et critique, avec son esprit goguenard et déjà même vraiment démocratique.

Le *Reinecke Fuchs* bas-saxon, c'est-à-dire le plus moderne des poèmes sur Renart (fin du XVe s.) a été traduit et imité en haut-allemand par Gœthe.

Renaud de Montauban, ou les **Quatre fils Aimon.** Chanson de geste du XIIIe s., se rapportant à ce groupe de l'épopée féodale, dont le point de départ est la lutte, aux temps carolingiens, des grands vassaux contre la royauté.

Renaud (Jean), trouvère du XIIIe s. dont le joli poème de *Galeran de Bretagne* développe le sujet du lai de *Frêne,* lui-même apparenté à l'histoire de Griselidis.

Renaud de Beaujeu, trouvère du XIIIe s., auquel on doit un roman de six mille vers, faisant partie du cycle de la Table Ronde : le *Bel inconnu (li biaus Desconnus,* Paris, 1860, pet. in-8°) et un autre charmant poème de la même famille, tiré en grande partie d'un vieux conte féerique : *Guinglain, fils de Gauvain.* (Imit. allem. par Wirnt de Gravenberg.)

Renaudot (Théophraste), publiciste français, fondateur du plus ancien journal de France, né en 1584, à Loudun; nommé médecin du roi en 1612, m. en 1653. Voy. **Journalisme.** (On lui a élevé une statue en 1895.)

Rendu (Ambroise), éducateur français, né à Paris, en 1778 ; grand-maître de l'Université et inspecteur général en 1808 ; m. en 1860. Il donna la plus grande extension à l'instruction primaire ainsi qu'aux salles d'asile.

René d'Anjou, duc d'Anjou, de Lorraine et de Bar, comte de Provence et de Piémont, roi de Naples et de Sicile, né à Angers, en 1409, du duc Louis II d'Anjou et de Iolande, fille du roi d'Aragon, Jean Ier ; m. à Aix, en Provence, le 10 juillet 1480. L'un des meilleurs princes qui aient existé, il répandit autour de lui les plus touchants bienfaits, de commun avec sa gracieuse épouse, Jeanne de Laval, la bien-aimée pastourelle du tournoi de Tarascon. Il avait en sa possession bien d'autres attributs que ceux de la couronne : il était tout à la fois peintre, musicien, agriculteur,



Portrait du roi **René d'Anjou,** attribué à Nicolas Froment, fin du XVe siècle (Musée du Louvre).

guerrier, théologien et poète. Son talent souple et varié s'essaya dans presque tous les genres littéraires : le didactique (le *Livre des Tournois,* éd. Champollion — Figeac, 1826-27, gr. in-fol.), le discours moral, l'églogue, la satire, la pastourelle. *(Œuv..* éd. de Quatrebarbes, Angers et Paris, 1845-46, 4 vol. gr. in-4°.) Les formes épurées des sentiments chevaleresques en sont la marque et la valeur.

Renier. Chanson de geste du cycle méridional, suite sensiblement postérieure du *Rainouart.*

Rennell (James), savant anglais, né à Chudleig, dans le Devonshire, en 1742 ; membre de la Société royale de Londres et associé étranger de l'Insti-

tut de France; m. en 1830. On lui doit d'excellents travaux de géographie politique, historique et comparée. (*The Geographical system of Herodotus examined and explained,* Londres, 1800, in-4°; 1830, 2 vol. in-8°, etc.)

Renneville (SOPHIE DE SENNETERRE Mme de), femme auteur française, née en 1772, à Caen, m. en 1822. Elle employa les ressources d'un talent aimable à composer de nombreux ouvrages pour l'usage et l'agrément des jeunes personnes. (Entre autres : *Contes à ma petite fille et à mon petit garçon,* 1811, in-12; *Contes pour les enfants,* 1820, in-18; *Mythologie des demoiselles,* 1821, 2 vol.)

Renouard (ANTOINE-AUGUSTE), libraire et bibliographe français, né en 1765, à Paris, m. en 1853. Avant Ambroise-Firmin Didot, il a raconté l'histoire des grands éditeurs italiens, les Alde Manuce, dont l'admirable et persévérant effort propagea dans toute l'Europe les trésors littéraires de la Grèce. (*Annales de l'imprimerie des Alde* ou *Hist. des trois Manuce et de leurs édit.*, Paris, 1803-12, 3 vol. in-8°; nouv. éd., 1826; etc.)

Renouvier (CHARLES-BERNARD), philosophe français, né à Montpellier en 1815; m. en 1904. En ses *Essais de Critique* (1854, in-8°), marchant sur les traces de Kant, posant en principe que notre connaissance ne dépasse point les purs phénomènes, il s'est proposé de remplacer la philosophie par le criticisme.

Son frère, JULES **Renouvier** (1804-1860), fut un archéologue distingué.

Renton (WILLIAM), esthéticien et historien littéraire anglais, de la seconde moitié du XIXe siècle. Il a introduit dans la critique anglaise une note nouvelle. Sa méthode se rapproche par la rigueur scientifique de celle qu'inaugura en France, après 1880, un jeune et vigoureux penseur : Emile Hennequin, enlevé prématurément aux lettres. Les *Outlines of English literature* sont un livre infiniment précieux pour les étudiants. Tout concis qu'il est, il complète et rectifie l'*Hist. de la littér. angl.* de Taine. William R. a également donné d'excellents traités d'esthétique.

Répétition. Fig. de rhétorique qui consiste à employer plusieurs fois soit le même mot, soit le même tour, pour donner plus d'énergie à la phrase, ou pour en faire entrer mieux le sens dans l'esprit de ceux auxquels on s'adresse. Les rhéteurs anciens connaissaient plusieurs genres de répétitions : la *conversion,* la *complexion,* la *réduplication,* l'*anaphore,* la *conjonction,* la *disjonction* et la *polyptote.*

République (la). Voy. Cicéron.

Réputation. Renom, estime, opinion que le public a d'une personne. Ce mot diffère profondément de la *renommée,* de la *célébrité,* de la *gloire,* par lesquelles on est connu au loin dans l'espace ou dans le temps. Il sous-entend quelque chose de borné, de transitoire. Mille circonstances plus ou moins étrangères au mérite font et détruisent les réputations littéraires.

Resenius (PIERRE), jurisconsulte et érudit danois, né à Copenhague en 1625; professeur à l'Université de cette ville; m. en 1688. Éditeur dans les trois langues latine, islandaise et danoise de la collection des *Eddas.* (*Edda Islandorum,* Copenhague, 1665, in-4.)

Restaut (PIERRE), grammairien français, né en 1696, à Beauvais; avocat au conseil du roi; m. en 1764. Il tira du P. Buffier le principal fond de ses *Principes généraux de la Grammaire française, avec des observations sur l'orthographe, les accents, la ponctuation et la prononciation* (Paris, 1730, in-12; nombr. éd.), en fit un travail nouveau et le vit adopter avec une grande faveur par l'Université.

Restif ou Rétif de la Bretonne (NICOLAS), romancier français, né en 1734, à Sacy, près d'Auxerre, mort en 1806. Singulier caractère, homme de plus d'imagination que de raison, esclave d'un tempérament sans cesse surexcité, toujours prêt à confondre la voix brutale des sens et les aspirations du sentiment, impudent et naïf, à la fois très crédule et très vaniteux, très confiant dans la bienveillance générale et très enflé de ses propres mérites, descripteur complaisant du vice et grand prôneur de vertu, accusant avec autant de forfanterie ses penchants frénétiques et les transports d'une véritable aliénation que s'il eût mis en avant des tableaux exemplaires, Restif de la B. a été l'un des plus féconds et des plus étranges producteurs du XVIIIe s. Il a mis au jour cent cinquante volumes environ, remplis de ses aventures personnelles et des exploits d'une collection de femmes dépravées. (*L'École de la Jeunesse,* 1771; l'*École des pères,* 1776; les *Nouveaux mém. d'un homme de qualité,* 1774; le *Paysan perverti,* 1775-76, 4 vol. in-12; les *Gynographes,* la *Philosophie de M. Nicolas,* 1796, 3 vol. in-12; *Monsieur Nicolas ou le cœur humain dévoilé,* 1794-97, 16 vol. in-12.) Il y retrace, pour l'amour de la vérité, pour l'éducation des hommes, l'instruction de son siècle... et le profit des libraires, les écarts de sa jeunesse, ses fautes nombreuses, les saillies et les fougues d'une humeur ingouvernable, en même temps que les mœurs du jour, étudiées, de préférence, au niveau du ruisseau, c'est-à-dire dans la fréquentation des

créatures libertines et des dernières classes de la société. Au milieu de toutes ses incohérences d'imagination et de style, R. de la B. a trouvé des peintures expressives et parlantes, des touches vigoureuses, des pages délicieuses de naturel, enfin des parties de dialogue éloquentes, pathétiques ou d'une simplicité exquise.

Restriction mentale. Réserve qu'on fait d'une partie de ce que l'on pense pour induire en erreur ceux à qui l'on parle ou pour qui l'on écrit.

Retouche. Corrections, modifications d'un travail littéraire. C'est un inconvénient attaché aux entreprises de l'esprit humain qu'elles n'acquièrent que par degrés les divers points de perfection où il lui est possible de les porter. Toute œuvre, si vigoureuse soit-elle en sa spontanéité, ne recevra que de la méditation et du travail son achèvement et sa beauté complète. Il importe donc aux écrivains, qui ont le juste souci du style, de donner leurs soins aux délicatesses de la langue autant qu'au fond des choses. Cependant, il faut se garder des scrupules exagérés de certains éplucheurs de syllabes, qui, à force de poursuivre le mieux, sacrifient souvent le bien ; il est bon de ne pas imiter de trop près l'épistolier Balzac passant trois mois à polir une de ses lettres ; Patru limant cent et cent fois ses plaidoyers ; Millevoye remaniant sans pitié ses meilleurs vers et finissant par les gâter ; Flaubert épuisant son cerveau à poursuivre une répétition de mots jusqu'à quarante lignes de distance, et une foule d'autres auteurs que nous pourrions nommer, ceux-là tourmentés aussi à l'excès par la monomanie de la correction et de la retouche. A force de regarder les phrases au microscope, on rapetisse, à ses yeux, de plus en plus l'idée même. On oublie, en pesant les mots et les diphtongues, la force de la conception, la valeur de la pensée ; et le style trop de fois regratté a perdu ses qualités vitales, c'est-à-dire le nerf et la chaleur.

Retrogrades (vers). Vers latins ou grecs pouvant être lus à rebours et appelés aussi palindromes.

Rimes rétrogrades. Vers français qu'on pouvait lire en renversant l'ordre des mots.

Retz (**Jean-François-Paul de Gondi,** cardinal de), né en 1614 à Montmirail, destiné malgré lui à l'Église, d'abord coadjuteur et bientôt archevêque de Paris (à 29 ans), m. en 1679. D'un caractère turbulent, aimant la sédition et l'intrigue autant que le pouvoir même, il se jeta dans les troubles de la Fronde avec une extrême ardeur. Après les alternatives de faveur et de disgrâce, qui marquèrent une vie des plus orageuses, il termina ses jours dans la modération, la retraite, la charité. Il n'avait donné qu'en 1672 les *Mémoires* célèbres où revivent son esprit et son nom. Venus à une époque où la langue a déjà pris un autre pli, ces *Mémoires* conservent tout entier le caractère de l'âge précédent. Ils en ont gardé l'empreinte. On y voit de la grandeur et de la force, un tour hardi, une précision magistrale. Telle page a la sévérité de la grande histoire, telle autre est un chef-d'œuvre de malice et d'ironie. Dans les portraits surtout, rien n'égale la netteté du trait, la justesse du dessin, le brillant du coloris. Il s'ajoute à cet éclat un air de négligence qui en fait la grâce. L'expression y est gaie, pittoresque, toujours dans le génie français. Ce sont les mérites de la langue du cardinal de Retz qui ont fait dire à Voltaire que « plusieurs endroits de ses mémoires sont dignes de Salluste ». L'éloge n'est pas suffisant. Mais Voltaire s'en contentait d'autant plus facilement qu'il avait écrit : « Retz vécut en Catilina dans sa jeunesse ». — Ch. G.

Reusch (F.-Henri), théologien allemand, né dans la Westphalie en 1825 ; professeur à l'Université de Bonn. S'est efforcé de concilier, au point de vue catholique, l'histoire biblique de la Création avec les données modernes de la science. (*La Bible et la Nature,* trad. fr. de l'abbé Xavier Heurtel.)

Reuter (Fritz), auteur allemand, né en Mecklembourg en 1810, m. en 1874 ; le plus grand poète de son pays, en patois.

Révélantisme. Doctrine philosophique qui cherche dans la révélation chrétienne la solution des questions psychologiques et morales.

Reverdie. Dans la poésie du moyen âge. Sorte de chanson printanière ; pastourelle.

Révolte des Pays-Bas. Voy. Schiller.

Revue. Pièce de théâtre, qui se joue, d'ordinaire, dans les derniers mois de l'année et qui fait passer sous les yeux des spectateurs, — mais grossis, travestis, parodiés, — les événements ou personnages de marque ayant occupé plus ou moins l'attention publique. C'est une série de scènes, de tableaux, agrémentés de couplets, de décors, de costumes, de ballets, où la critique des faits de l'année s'essaie à revêtir une forme dramatique. La revue ne remonte pas, comme l'opéra-comique, aux origines mêmes de l'art théâtral et musical. Toutefois, on pourrait lui reconnaître environ deux cents années d'existence ; et, depuis les premières années du XVII[e] s. jusqu'à l'heure actuelle, elle a conservé le privilège d'émoustiller le public. A tout prendre, c'est un spectacle facile, dénué de prétentions littéraires, mais très orné de figurantes, d'ordinaire jeunes et jolies, et où le spectateur n'a pas à redouter d'émotions inattendues. Il peut causer avec son voisin, lorgner aux balcons, chercher le spectacle dans la salle ou laisser vaguer sa pensée en écoutant d'une oreille distraite ce qui se dit ou se chante sur la scène ; le *compère* ou la *commère*, qui conduit invariablement le fil de la revue, se chargera de lui expliquer le *mot de la fin*. Au contraire, veut-il en goûter le détail, il lui suffit d'être un peu du boulevard, de connaître les journaux du matin, et de se tenir au courant des menus faits du jour ou de la nuit, qui composent l'actualité parisienne. Il n'a pas besoin d'autre préparation pour posséder la pièce aussi bien que l'auteur.

Revues. Organes critiques et périodiques des lettres, des sciences, de la politique et des beaux-arts.

Les véritables précédents des journaux littéraires sont dans la correspondance des savants du XVIIe s. et de leurs successeurs de Hollande. Le *Journal des Savants*, qui commença à paraître, le 5 janvier 1665, seize années avant la gazette mensuelle anglaise, le *Monthly Resarter* de Londres, fut le premier recueil régulier de la presse périodique. Vers la fin du XVIIIe s., les revues en donnant plus d'étendue à leurs articles introduisirent un genre nouveau. Elles délaissèrent l'analyse exclusive des livres, pour vivre de leur vie propre, pour se faire livres elles-mêmes. C'est en Angleterre, dès le commencement du XIXe s., qu'elles acquirent leur plus grand développement. La célèbre *Edinburgh Review*, fondée en 1802 par Sidney Smith, avec le concours de Jeffrey, de Brougham, de Horner, puis de Macaulay, et qui provoqua le parti tory à lui opposer, sept ans plus tard, la *Quaterly Review*, prit tout d'abord l'importance d'une véritable institution. La *Westminster Review*, consacrée au développement du radicalisme philosophique, la *Nineteenth Century*, fondée sous les auspices de Gladstone, la *Fortnightly Review*, la *Contemporary*, la *Saturday*, etc., ont continué l'ère de prospérité des grandes revues anglaises. Telles, aux Etats-Unis, le *Harper's Magazine*, l'*Atlantic*, *The Century*, la *North American Review*, avec leur immense diffusion, sont comme de vastes exploitations commerciales.

Si florissantes aux pays de langue anglaise, les revues se sont acclimatées difficilement en France. Nous voyons en premier lieu la *Décade*, fille démodée de l'ancien *Mercure* (voy. ce mot) et qui se transforma en *Revue philosophique*; la *Revue encyclopédique*, qui subsista de 1813 à 1830, essaya de revivre entre 1846 et 1848, et qui a repris, dans les dernières années du siècle, un essor plus durable; le *Globe*, dont les généreuses tendances servirent puissamment à favoriser la renaissance littéraire, sous la Restauration; la *Revue française*, que l'autorité de Guizot, de Rémusat, de Victor de Broglie n'empêchèrent pas de disparaître, au lendemain de la révolution de 1830, c'est-à-dire après trois années d'existence; et la *Revue britannique*, créée en juillet 1825 et qui garde, maintenant encore, quelques derniers fidèles. On vit ensuite se succéder et s'évanouir, après des débuts plus ou moins brillants : la *Revue indépendante*, la *Revue de Paris*, la *Nouvelle Minerve*, les Revues *contemporaine*, *européenne*, *moderne*, qui, cependant, groupèrent l'élite des écrivains, et beaucoup d'autres ayant eu juste le temps de naître avant de mourir. La *Revue des Deux-Mondes* elle-même eut à traverser de terribles crises, depuis le moment où elle s'annonça modestement comme un recueil de voyages et de géographie jusqu'à sa grande période de succès littéraire. Enfin, cette « Babel aux mille voix » imposa son autorité d'une manière inébranlable. La *Revue des Deux-Mondes* a réuni dans une collaboration sans égale toutes les gloires françaises du XIXe s. (Voy. **Buloz**). Reverra-t-elle les temps inoubliables où se trouvaient groupés en un même fascicule un article de Sainte-Beuve à côté d'une nouvelle de Mérimée, une des *Lettres d'un voyageur* de George Sand à côté d'une des *Nuits* d'Alfred de Musset?

Après la *Revue des Deux Mondes*, et, sans parler d'une foule de périodiques, auxquels les plus louables intentions ne fournirent pas les moyens de durer, nous nommerons en tête des organes français, que favorisent, aujourd'hui, les meilleures conditions de publicité : la nouvelle *Revue de Paris*, qu'imposèrent au public, dès la première heure, une série de publications retentissantes : la *Revue*, qui s'est acquis en peu d'années une certaine renommée par l'originalité des articles de fond et le piquant, la diversité des informations poursuivies à travers tous les périodiques du globe ; le *Monde moderne*, dont l'artistique direction de M. Quantin avait fait le modèle du genre, comme type de vulgarisation illustrée ; enfin, les *Annales politiques et littéraires*, dont la diffusion est prodigieuse, la *Revue bleue*, la *Revue encyclopédique*, le *Correspondant*.

C'est le sort de nos grandes revues, en général, d'avoir plus à compter sur l'étranger que sur le public français même, surabondamment gorgé par les feuilles quotidiennes de politique banale et de petits racontars scandaleux. Ce n'est point, cependant, que les autres pays, en dehors de l'Angleterre et de l'Amérique dont nous avons parlé déjà, n'aient aussi leurs organes accrédités. Les revues allemandes ont eu leur âge d'or, au commencement du siècle. L'*Allgemeine Litteraturzeitung* de Halle pesait alors d'un grand poids sur l'opinion. Sans nous arrêter aux périodiques illustrés, comme la *Gartenlaube*, fondée en 1853, et qui, dix ans plus tard comptait 160,000 abonnés et arrivait, en 1873, à un tirage de 460,000 numéros, comme la *Chronique du Temps*, créée en 1870 et qui ne tarda pas à avoir ses 200,000 abonnés, ou le *Ueber Land und Meer*, qui date de 1872 et a très rapidement dépassé un tirage de 150,000 exemplaires, comme le *Bazar*, le *Daheim (le Chez soi)*, qui tiennent aussi une place honorable dans la statistique des publications à gravures, on ne saurait oublier le rang qu'a occupé dans l'ordre politique l'*Unsere Zeit*, créée en 1864 par la maison Brockhaus et confiée à la direction de Rodolphe de Gottschall, pour y soutenir l'œuvre de propagande prussienne; et, dans l'ordre littéraire, la consécration acquise par la *Deustche Rundchau*, sous l'impulsion de Jules Rodenberg, l'un des écrivains les plus féconds de l'Allemagne contemporaine; enfin l'estime dont jouissent, à côté d'elle, la *Deustche Revue*, conduite par Richard Fleischer et le *Magazin für Litteratur*.

En Suède, on a gardé le souvenir du *Phosphoros*, du *Polyphen* et de l'*Iduna*, ces feuilles de combat où, de Stockholm et d'Upsal, on pouvait suivre toutes les péripéties d'une bataille en règle, soit entre les classiques et les romantiques, soit entre les traditionalistes et les imitateurs des littératures étrangères. Depuis lors, ni la *Litteratur-Blad*, que publiait Snellmann à Kuopio, en Finlande, ni le *Frey*, qui paraissait à Stockholm, ni la moderne *Ur Dagens Kronika* (la Chronique de notre temps), que dirige M. Arvid Ahnfelt ne voulurent abdiquer leur indépendance au profit d'aucune école. On constate seulement, dans les périodiques actuels de la Suède, une sympathie des plus marquées à l'égard de la France et de ses auteurs. A certain égard, la très intéressante *Ur Dagens Kronika* pourrait être regardée comme une revue française rédigée en suédois. Quant à la Norvège, elle reflète son esprit et sa nouvelle littérature dans la *Nyt Tidsskrft*, qui paraît à Christiana sous la direction de M. Sars et Olaf Skavlan, et dont le grand écrivain national Bioernson a été l'âme. Les Danois rappellent avec une légitime fierté l'époque où le *Patriotiske Tilskuer*, le *Kritiske Journal*

et le ***Kjobenhavns Universitœts Journal*** exerçaient un ascendant considérable sur le développement littéraire de leur nation, pendant la seconde moitié du XVIIIe s. et en attendant l'éclosion de la *Minerva* de Rahbek, qui a eu son heure de célébrité européenne, et de l'*Iris* de Poulsen. Aujourd'hui, le ***Norden,*** qui paraît en même temps à Copenhague, à Stockholm, à Christiana et semble être le dernier refuge de l'union scandinave, est la principale des revues danoises. C'est une publication de luxe, consacrée surtout aux beaux-arts.

Du côté des Russes, nous citerons l'austère ***Rousskaia Starina (l'Antiquité russe),*** où l'histoire a le rôle prépondérant, le ***Messager russe*** (l'ancienne revue de M. Katkoff), qui publie beaucoup de romans et de récits de voyages; la ***Russische Revue,*** qui ne diffère des autres périodiques de l'empire que par le format et par la langue, le ***Viestnik Evropy,*** le ***Sieverne Viestnik.***

Quant aux revues espagnoles, comme l'a justement remarqué M. Labadie-Lagrave, elles sont animées, vivantes; on les lit aisément d'un bout à l'autre; elles ont un entrain, un mouvement, un souffle, qui ne se trouvent guère dans les recueils analogues des autres pays. Elles s'appellent: la ***Revista de España*** (née en 1867), la ***Revista contemporanea,*** sa sœur cadette, et l'***Ilustracion española y american,*** l'organe préféré d'Emilio Castelar. Malheureusement, on ne lit que le moins possible en Espagne; et les ressources de ce genre de publication sont, comme en Italie, forcément restreintes. Les Italiens, disons-nous, sous leur climat privilégié, ne sont pas très portés non plus aux lectures prolongées et sérieuses. Ils parcourent rapidement leurs journaux, le ***Diritto,*** la ***Fanfulla,*** l'***Opinione,*** le ***Secolo,*** le ***Messagero,*** le ***Capitan Fracasso,*** mais n'accordent que de loin en loin un regard à leurs revues: la ***Nuova antologia*** et la ***Civiltà cattolica,*** entre autres, qui résument à elles deux toute la politique intérieure de l'Italie, oscillant entre le Quirinal et le Vatican. La ***Nuova Antologia*** est la fille de la célèbre ***Anthologie,*** fondée en 1821, à Florence, par un libraire génevois Vieusseux et qui, pendant douze années, exerça une influence européenne. Elle fut supprimée en 1832; mais elle demeurait inoubliable, pour avoir préparé le grand mouvement de renaissance morale et littéraire dont Manzoni, Leopardi et Gioberti devinrent les illustres chefs.

On pourrait citer encore: en Suisse la ***Bibliothèque universelle,*** de Genève; à Bruxelles, la ***Revue de Belgique;*** chez les Portugais, la ***Revista de Portugal,*** créée à Porto, en 1889: en Hollande, le ***Gids;*** en Pologne: le ***Przeglad Polski,*** le ***Stowo (la Parole),*** le ***Przeglad powszechny,*** et la ***Biblioteka Warszawska;*** etc.

Dans cet aperçu rapide, nous sommes bien loin d'avoir épuisé un sujet aussi étendu. Il nous a fallu laisser presque entièrement de côté les recueils spéciaux d'érudition, de philologie, de sciences, d'économie, de législation, qui exigeraient une longue nomenclature. Mais, en vérité, tout chapitre d'histoire littéraire, dès qu'on se prend à l'examiner d'une façon complète et encyclopédique, est, pour ainsi dire, illimité. — Les Revues, en général, ont une haute et sérieuse utilité. Elles sont l'expression sans cesse renouvelée des sentiments, des mœurs, des conflits d'opinions, qui sont la vie intellectuelle d'un pays; on y peut suivre, année par année, les diverses manifestations littéraires, historiques et scientifiques de la pensée moderne. Elles instruisent le public, le tiennent au courant des efforts jamais lassés de l'esprit humain et stimulent les nobles curiosités. Mais, d'autre part, c'est une tâche fort complexe que d'édifier et de vouloir maintenir sur un terrain de résistance ce qu'on appelle une grande revue. Depuis un demi-siècle, que de tentatives infructueuses essayées dans cette voie par les plus habiles! Que de chutes rapides, que de prompts écroulements, et, parfois, au milieu même des apparences les plus propices, au lendemain des débuts les plus éclatants! Bien des obstacles s'opposent au succès ou contribuent à la ruine de ces importantes publications: l'insuffisance du capital pour attendre, le manque de diffusion par le concours du journalisme, le peu d'empressement qu'elles apportent à s'aider, à se compléter les unes les autres, leur défaut de solidarité et aussi l'insouciance d'un public sollicité de toutes parts, changeant, frivole, bien tardif à reconnaître les services qu'elles seraient en mesure de lui rendre. Heureuses et rares celles-là qui parviennent enfin à vaincre tous ces obstacles réunis et à se constituer une tradition!

Rey (NICOLAS). Voy. **Rej.**

Reybaud (Mme CHARLES), romancière française, née à Aix en 1802, m. en 1871. Écrits d'un style un peu monotone, mais correct et soigné, les romans de cette femme d'esprit, publiés en grande partie à la *Revue des Deux Mondes,* abondent en détails intéressants et finement observés. (Les *Anciens couvents de Paris,* 1848-50, 6 vol., la *Petite reine, Mad. de Rieux,*etc.)

Reynaud (JEAN), philosophe français, né à Lyon en 1806, m. en 1863. Utopiste de l'immortalité, il croyait qu'après la vie accomplie sur la terre il y a une série infinie d'existences sur d'autres globes, la personnalité primitive conservant toujours la conscience d'elle-même. (*Terre et ciel,* 1854, in-8°.)

Reynolds (FRÉDÉRIC), poète comique anglais, né en 1765, m. en 1841. De son vaste répertoire on ne cite plus guère que le *Dramatiste,* une remarquable mise en action d'un poète dramatique se rendant aux eaux de Bath pour y copier des caractères.

Reyre (l'abbé JOSEPH), prédicateur et littérateur français de l'ordre des Jésuites, né à Eyguières, en Provence, le 25 avril 1735, m. en 1812. Parmi bien des recueils offerts à la jeunesse, on rappelle avec estime ses apologues. Préoccupé surtout de donner des leçons profitables, le conteur y sacrifie trop chrétiennement peut-être les grâces à la morale. Du moins si son style n'est pas très orné d'élégance, la forme en est pure et correcte, claire et naturelle. (Le *Fabuliste des enfants,* 1803, in-12, etc.)

Rhenanus (BEATUS), philosophe allemand, né à Schlestadt, en 1485, m. en 1547. Il fut très estimé de son temps pour sa grande science rehaussée d'une modestie rare. (Edit. d'auteurs clas-

siques; *Rerum germanicarum libri III*, Bâle, 1531, in-fol., etc.)

Rhéteur. Celui qui enseigne l'art de bien dire, et qui, ordinairement, fait profession de donner des règles et des préceptes d'éloquence, soit de vive voix, soit par écrit.

La nature fait l'éloquence. L'art vient ensuite pour l'orner et l'embellir. Aussitôt que le langage a été assez formé, nous dit M. Filon, aussitôt qu'il a pu exprimer avec suite plusieurs idées liées ensemble, on a vu se produire des hommes plus habiles que d'autres à trouver en eux-mêmes des formes de discours vives, pittoresques, harmonieuses. Mais la nature seule, — quoique étant la meilleure et la véritable inspiratrice, — n'est éloquente que par élans, sous l'excitation d'un sentiment profond, d'une passion forte, d'un danger pressant. Après les hommes qui furent éloquents d'instinct, sont venus ceux qui l'ont été par le travail, les *orateurs*; et après les orateurs, ceux qui ont recueilli et mis en ordre les méthodes, les procédés divers à l'aide desquels on était parvenu à l'éloquence. Ces derniers ont été désignés sous le nom de *rhéteurs* et l'art qu'ils ont créé s'est appelé *rhétorique*.

Le nom de r. a souvent été pris dans un sens défavorable; un *style de rhéteur* évoque aussitôt l'idée d'un style apprêté, emphatique et déclamatoire. C'est qu'on a fait abus des réglementations vaines, des formules creuses, des systèmes; c'est qu'il y a dans tous les arts de l'esprit, quelque chose de trop puissant et de trop libre pour s'assujettir étroitement aux méthodes scolastiques. Il n'en est pas moins vrai que les rhéteurs, ces grammairiens de l'éloquence, toutes les fois qu'ils ont fondé judicieusement leurs observations sur la pratique des grands orateurs, ou sur les lois souveraines du bon goût, ou sur l'étude attentive des facultés et des sentiments qu'il s'agit de contenir ou de diriger par la parole, ont rendu les plus précieux services parce qu'ils ont établi l'indispensable théorie de l'art même de la composition.

Rhétorique. L'art de bien dire. Les règles de la r., coordonnées définitivement



La Rhétorique, d'après une sculpture du XIIIe s. de la cathédrale de Laon.

par Aristote, expliquées et développées par beaucoup d'auteurs anciens (voy. **Isocrate, Démétrius de Phalère, Denys d'Halicarnasse, Longin, Cicéron, Quintilien, Rollin, Vossius,** etc.) sont nées de l'observation même des pratiques qu'avaient suivies les hommes de talent ayant possédé la faculté naturelle ou acquise d'émouvoir et de persuader les autres, au moyen de la parole. Pour arriver à bien dire, trois opérations de l'esprit sont nécessaires: saisir d'une pensée prompte tout ce que contient un sujet, en disposer avec méthode les différentes parties, puis trouver des figures de mots capables de les exprimer et de les embellir. De là est venue la division de la r. en trois parties: l'*invention*, la *disposition*, et l'*élocution* (voy. ces mots). Lorsqu'on l'applique spécialement à l'art oratoire, on y ajoute une quatrième partie, qui traite de la voix et du geste, ces deux éléments inséparables de la parole.

De nos jours, certaine rhétorique artificielle, celle des anciens rhéteurs, semble abandonnée et n'impose plus aux esprits: Il n'en est pas moins indispensable de se reporter, maintenant comme aux siècles passés à l'enseignement des maîtres, tels qu'Aristote, et de se pénétrer de leurs observations délicates et pénétrantes, pour acquérir la perfection du goût, pour bien connaître tour à tour les procédés du raisonnement, le secret de nos dispositions morales et les ressources du langage.

Rhétorique (la). Voy. **Aristote**.

Rhianus, poète grec du IIIe s. av. J.-C., né en Crète. Émule de Chœrilus il chanta le héros messénien Aristomène. On a conservé de lui une dizaine d'épigrammes érotiques. (Éd. N. Saal, *Rhiani quæ supersunt*, Bonn, 1831, in-8°.)

Rhigas. Voy. **Rigas**.

Rhinton, Ῥίνθων, poète dramatique latin, né à Tarente, au IIIe s. av. J.-C. Le genre de ce phlyacographe (la *rhintonica)* était de tourner au ridicule des sujets tragiques en les traitant d'une façon grotesque.

Rhodoman (Laurent). helléniste allemand, né à Saxswerfen, en 1546; professeur de grec et d'histoire aux universités d'Iéna et de Wittenberg; m. dans cette dernière ville en 1606. Fut à la fois un philologue et un poète dans la langue grecque.

Ribadeneira (Pedro), hagiographe espagnol, né à Tolède, en 1527, m. en 1611. L'un des premiers compagnons d'Ignace de Loyola et des plus zélés propagateurs de son ordre, il a lui-même narré la vie du célèbre fondateur de la Société de Jésus. *(Vida de San Ignacio*, Madrid, 1570, in-8°; nombr. édit. —V. aussi sa réfutation, traduite en plusieurs langues, du *Prince* de Machiavel: *Tradado de la religion y virtudes que debe tenir el principe cristiano para gobernar sus Estados*, Madrid, 1595.)

Ribeiro (Bernardim), poète et romancier portugais, né à Torrao, m. en 1520. Il a exprimé les douceurs bucoliques avec une tendresse gracieuse sous la forme de dialogues écrits en *redondillas*. On goûta extrêmement son ro-

man pastoral *Menina et Moca,* dont l'excellente prose est parsemée de beaux vers. R. se plaît aux descriptions; et, dans l'analyse des sentiments comme dans l'expression que causent sur eux les objets extérieurs, il découvre des nuances d'une inspiration toute moderne.

Ribot (ALEXANDRE), jurisconsulte et homme politique français, né à Saint-Omer en 1842; reçu à l'Académie française, en 1906. L'un des hommes les plus marquants de la gauche modérée, il a pris la parole dans toutes les discussions intéressant les principes de tolérance et de progrès. Voy. Suppl.

Ribot (THÉODULE), philosophe français, né à Guingamp, en 1839; professeur au Collége de France et directeur de la *Revue philosophique.* Le plus populaire de ses ouvrages est un livre fort débattu sur l'*Hérédité psychologique* (1873, 2ᵉ éd. 1880; trad. en différ. langues). Tout le monde fut frappé d'abord de ce qu'il y avait d'original et de hardi à apporter en Sorbonne, comme thèse de philosophie, l'étude d'une question regardée jusque-là comme toute physiologique et à peu près neuve, en France, même pour les médecins. Il se fit ensuite l'analyste et le démonstrateur des œuvres de psychologie anglaise et allemande. (*La Psychologie anglaise contemporaine,* 1870, plus. éd. et trad.; la *Philosophie de Schopenhauer,* 2ᵉ éd., 1885; la *Psychologie allemande contemporaine,* 2ᵉ éd. 1885.) La particularité de ses travaux est d'avoir, pour la première fois, approprié à la psychologie pure les observations médicales, notamment les recherches des aliénistes.

Riboutté (CHARLES-HENRI), chansonnier français, né en 1708, à Commercy, m. en 1740. Ses stances anacréontiques des *Souhaits (Que ne suis-je la fougère!...)* sont restées populaires.

Ricard (LOUIS-XAVIER de), poète lyrique français, né en 1843. A lire son recueil *Ciel, Rue et foyer,* on reconnaît la fusion d'une double influence: celle de Lamartine et celle de Leconte de Lisle. Il fit partie du groupe parnassien.

Riccoboni (ANTONIO), lat. *Ricobonus,* littérateur italien, né en 1541 à Rovigo; professeur de belles-lettres; m. en 1599. Historien de l'Université de Padoue (Paris, 1592, in-4°), dont il avait été, dès sa trentième année, l'un des membres les plus distingués.

Riccoboni (LOUIS), littérateur italien, né à Modène. en 1674, acteur sous le nom de *Lelio;* puis directeur de la Comédie-Italienne; m. en 1753. Il a formé un recueil assez intéressant des pièces fournies par lui au répertoire de la *Commedia dell' arte (Nouveau théâtre italien,* Paris, 1728, 2 vol. in-12) et donné une *Histoire du Théâtre italien, depuis la décadence de la comédie latine* (Paris, 1728-31, 2 vol.), que maints compilateurs ont, après lui, beaucoup utilisée et pillée.

Riccoboni (MARIE-JEANNE **Laboras de Mézières,** Mᵐᵉ), romancière française, née à Paris, en 1714, mariée à Antoine-François R., fils du précédent (1707-1772); m. en 1792. Pendant vingt ans actrice médiocre, dit-on, sur le théâtre de la Comédie-Italienne, où son mari, l'auteur d'un livre froid et compassé traitant de l'art du comédien *(Dell' arte rappresentativa,* 1750, in-8°) jouait les rôles d'amoureux avec plus de prétention que de talent, elle écrivit surtout pour vivre. Elle avait été longtemps le conseil littéraire de son mari et avait fait de moitié avec lui la comédie des *Caquets.* Toujours pressée par les libraires et aussi par la nécessité, elle donna coup sur coup des nouvelles, des imitations ou traductions libres de romans anglais, comme de l'*Amélie* de Fielding, des romans épistolaires où elle se plaisait à se mettre en scène *(Lettres de Fanny Butler, Lettres de milady Juliette Caterby)* et d'autres charmantes productions, telles que l'*Hist. du marquis de Cressy* (1758), la délicieuse historiette d'*Ernestine* et *Miss Jenny* (1761-64). Mᵐᵉ R. excelle dans la peinture délicate et naïve des émotions d'un cœur tendre. Elle est considérée comme l'auteur de romans le plus distingué par le nombre et le mérite de ses ouvrages qui se soit produit en France, au XVIIIᵉ s., après l'abbé Prévost. Elles aurait mérité plus d'éloges encore, si elle n'avait écrit trop à la hâte, si elle eût pris davantage le temps de soigner la correction du style, d'approfondir et de varier les caractères.

Richard (RENÉ), historien français, né à Saumur en 1654; membre de la Congrégation de l'Oratoire; historiographe de France et censeur royal; m. en 1727. Esprit versatile et contradictoire, il se donna d'étranges démentis en faisant tour à tour le panégyrique et la satire des mêmes personnages. *(Hist. de la vie du P. Joseph,* Paris, 1702, in-12; le *Vrai P. Joseph,* 1704, in-12.)

Richard (CH.-LOUIS), écrivain ecclésiastique français, de l'ordre des Dominicains, né en 1711 à Blainville-sur-Eau; fusillé en 1794 à Mons en Belgique pour un écrit anti-révolutionnaire intitulé: *Parallèle des Juifs qui ont crucifié J.-C. avec les François qui ont tué leur roi.* Les théologiens et his-

toriens catholiques signalent avec estime sa *Bibliothèque sacrée ou Dictionn. universel des sciences ecclésiastiques*. (Paris, 1760, 6 vol. in-fol.; très augm. dans une nouv. éd., Paris, 1821-27, 29 vol. in-8°.)

Richard Ier, Cœur de Lion, roi d'Angleterre, fils d'Henri II Plantagenet, né en 1157, tué en 1199 à l'attaque de Chalus. Il composa en provençal mêlé de français du nord des chansons et des sirventes, rapportés par Warburton en son *History of the english Poetry*.

Richard de Bury, prélat et bibliographe anglais, né à Bury-Saint-Edmond, en 1287; précepteur d'Édouard III, qui le fit évêque de Durham, chancelier et grand trésorier du royaume; m. en 1345. Les ressources de sa riche bibliothèque lui fournirent les meilleurs éléments d'un curieux traité latin, le *Philobiblion*. (Cologne, 1473; plus éd.; trad. anglaise et française.)

Richard de Fournival. Voy. **Fournival.**

Richard le Pèlerin. Voy. **Chanson d'Antioche** et de **Jérusalem.**

Richard de Saint-Victor, écrivain mystique et sermonnaire du XIIe s., né en Écosse, m. en 1173, à Paris. Ses écrits (*Œuv.*, Rouen, 1650, 2 vol. in-fol.) se distinguent par des élans de haute spiritualité.

Richardson (SAMUEL), célèbre romancier anglais, né en 1689, dans le comté de Derby; imprimeur avant d'être littérateur; maître de sa corporation et devenu l'imprimeur du roi; m. en 1761. Eut l'inoubliable mérite de donner le premier modèle du pathétique familier. D'un génie essentiellement dramatique, il s'identifiait avec les caractères, que son imagination créait, au point de s'émouvoir et de pleurer sur les malheurs d'une Clarisse ou d'une Clémentine. L'énorme succès de ses romans (*Paméla*, Londres, 1740, 2 vol.; *Clarisse Harlowe*, 1748, 7 vol. in-8°; *Sir Charles Grandison*, 1753, 8 vol. in-8°) avait fait, d'ailleurs, de ces types de fiction des personnages vivants autant que ceux de la réalité. Richardson avait le style facile et flexible; le flot coulait abondamment sous sa main: mais trop d'abondance même le conduisait à une fâcheuse prolixité. Des excursions languissantes hors du sujet principal, des peintures surchargées, des confidences épistolaires intarissables, des conversations inutiles et des réflexions oiseuses, enlèvent beaucoup d'intérêt aux scènes touchantes qu'il a conçues. D'un cœur excellent, d'un caractère aimable et pur, R. gâtait ces belles qualités, dans la vie, par une soif immodérée de la louange et par une excessive vanité.

Richelet (PIERRE-CÉSAR), grammairien et lexicographe français, né dans la Champagne, en 1631, mort en 1698. Savant grammairien, chercheur infatigable, habile à se servir du français, du latin, du grec, de l'espagnol et de l'italien, il gratifia la langue de son pays d'un premier dictionnaire méthodique. De plus, ayant l'esprit caustique, porté à la satire et à la facétie, il trouva moyen de mêler à ses définitions, à ses rappels de mots ou citations de textes, une foule de traits malins contre tous ceux qu'il n'aimait pas; de sorte qu'on vit les esprits se passionner à propos d'un vocabulaire. (1re éd. Genève, 1680, 1 vol. in-4°; Lyon, 1728, 3 vol. in-fol.; nomb. réimp. V. aussi la *Versificat. française, ou l'Art de bien faire et tourner les vers*, Paris, 1671, in-12.)

Richelieu (ARMAND-JEAN **du Plessis,** cardinal de), illustre homme d'État et protecteur des lettres, né en 1585 à Paris, m. en 1642. On a souvent raconté comment il se délassait de la fatigue des grandes affaires en conférant avec les poètes, en s'ingéniant à leur fournir des canevas et des sujets, en faisant représenter les pièces de ses protégés, dans son palais, magnifiquement.



Richelieu.

Lui-même visa aux mérites d'auteur. Il y porta une sorte d'amour-propre chatouilleux et sensible, dont l'excès nous étonne aujourd'hui. C'est ainsi qu'il témoigna des tendresses de père et dépensa des sommes énormes pour la faible tragédie de *Mirame*, que Desmarets avait versifiée sur les données du puissant ministre. Il participa di-

rectement à la composition de certaines comédies: les *Thuilleries*, l'*Aveugle de Smyrne*, la *Grande Pastorale*. Dans cette dernière, il y avait jusqu'à trois cents vers de sa main.

Passionné pour les représentations dramatiques, c'est au théâtre, c'est à la tragédie qu'il accorda surtout sa faveur. Il fit plus: par une institution publique, il rassembla toute l'élite des gens de lettres dans une grande société élective et fonda, sous le nom d'Académie française, le plus illustre et le plus durable des cercles littéraires.

Les écrits politiques et historiques du cardinal de R., sans être exclusivement de sa main, ne sont pas indignes de lui par leur valeur et par leur importance. (V. dans la *Collect. des Documents inédits sur l'H. de France*, les *Lettres, instruct. diplomat. et papiers d'État du cardinal de R.*, éd. Avenel, 1853-56, 5 vol. in-4°.)

Richepin (Jean), poète, romancier et auteur dramatique français, né à Médéah, en Algérie, le 4 février 1849. En 1876, il fit paraître la *Chanson des gueux*, qui fut un gros scandale. Les *Caresses* précédèrent les *Blasphèmes* (série de provocations systématiques aux sentiments naturels ou sociaux) et les *Paradis*, livre plein de flamme et de tumulte; puis il se mit à chanter la *Mer*. En outre, il publia coup sur coup des romans (*Madame André, Miarka, la Fille à l'Ours*, etc.), des croquis de mœurs et de types populaires (le *Pavé*), et donna au théâtre plusieurs drames en vers: *Nana-Sahib*, dont il eut la fantaisie de jouer lui-même le principal rôle; le *Flibustier, Par le glaive!* le *Chemineau*. Cette dernière pièce, jouée à l'Odéon, en 1897, avec un succès énorme, fait éclater, en de belles tirades, l'âpre poésie, saine et réconfortante, qui émane de la terre. Au théâtre, J. R. a révélé surtout le sens du pittoresque et la virtuosité du style. Sarcey le compare à Victor Séjour (voy. ce nom) pour les qualités aussi bien que pour les lacunes de son talent dramatique. Comme poète, on lui doit reconnaître une force étonnante d'expression, un lyrisme éclatant et sonore. De trop fréquentes atteintes portées au goût et à la mesure (au sens moral du mot) affaiblissent l'estime ou l'admiration qu'inspirent la plénitude de ses vers, leur couleur franche, leur dessin précis, le souffle et l'ampleur qu'ils possèdent, aux bonnes places.

Richer, chroniqueur français, né vers 970. Il suivit les leçons de Gerbert à l'abbaye de Saint-Rémi de Reims. (*Richeri historiarum libri IV*, p. d'après un manuscrit découvert, en 1833, dans la bibliothèque de Bamberg. (Hanovre, 1839, in-8°; Paris, 1845, 2 vol. in-8°.)

Richer (Henri), poète et traducteur français, né à Longueil, près de Caux, en 1685, m. en 1748. Il donna, comme La Fontaine, douze livres de *Fables* (Paris, 1729-1744, 2 vol. in-12). On y rencontre quelques sujets nouveaux et heureux, des peintures variées, réchauffant la monotonie d'une narration habituellement froide et d'une morale peu intéressante ou mal amenée.

Richet (Charles), savant et littérateur français, fils de l'éminent chirurgien Alfred R., né à Paris, en 1850; professeur à la Faculté de médecine et directeur de la *Revue scientifique*, à laquelle on l'a vu donner, depuis 1880, une impulsion marquée vers les sciences biologiques. Il s'est acquis une place importante, dans le domaine de la physiologie, par la découverte du mécanisme de la régularité thermique et par des travaux spéciaux fort appréciés, tels que la *Physiologie des muscles et des nerfs* (1882, in-8°). Comme penseur et comme écrivain, il a fait entrer dans l'étude des sentiments des moyens d'analyse et de documentation scientifique auparavant inconnus. Par exemple, il s'est appliqué à démontrer, dans l'*Homme et l'intelligence*, l'union étroite de la psychologie et de la physiologie, en les soumettant l'une et l'autre aux lois de l'expérience. D'autre part, les problèmes mystérieux de la « survie », qui troublent, aujourd'hui, bien des cerveaux, ne l'ont pas laissé indifférent. Il a porté là aussi des investigations curieuses. Enfin, il a manifesté une souplesse de talent remarquable en abordant avec succès la littérature de pure imagination, roman et vers. Ainsi ses fables ingénieuses : *Pour les grands et les petits* (1891, in-fol.) ne manquent point de charme et d'attrait.

Richter (Jean-Paul-Frédéric), célèbre écrivain humoristique allemand, né à Vunsiedel, le 21 mars 1763, m. le 14 nov. 1825. On cite parmi ses principaux ouvrages: *Extrait des papiers du diable*, 1788; *Hesperus*, 1794; *Récréat. biographiques sous le crâne d'une géante*, 1796; *la Vallée de Campan*, 1798; *Titan*, 1800-1803, etc. Une originalité native exagérée par le parti pris continuel de la bizarrerie, par la recherche systématique de l'incohérent et de l'obscur, du désordre et de l'irrégularité; l'agitation exubérante d'une personnalité sans cesse en mouvement, assez remplie d'elle-même pour vouloir, à tout instant, s'imposer de force avec ses anomalies, ses prétentions, ses caprices; un talent paradoxal qui mêle

sous ses pinceaux toutes les couleurs, amalgame à plaisir le naïf, le burlesque, le sublime et le trivial, qui, d'une phrase à l'autre, se plaît à confondre les genres les plus opposés, et qui, dans son chaos, trouve aussi l'occasion de ses beautés les plus saillantes : l'en-



J.-P. Richter.

semble de ces singularités, de ces disparates tranchant sur une nature sincèrement poétique, a constitué à J. Paul R. une physionomie bien à part entre les écrivains germaniques. Les Allemands l'appellent l'*Unique*.

Rig (Chant de). Poème des anciens Scandinaves.

Rig-Veda. Le plus ancien et le plus important des quatre livres sacrés des Hindous, connus sous le nom de Vedas. C'est un recueil de prières et d'hymnes en vers.

Rigas, poète grec moderne, né vers le milieu du XVIIIe s.; livré aux Turcs et mis à mort sans jugement, à Belgrade, en 1798. Il fut un des premiers à concevoir l'idée d'une révolution générale des pays grecs; et il y travailla par tous les moyens en son pouvoir, par l'action et par la plume. Ses vers exprimèrent avec une fière audace des sentiments que jusque-là les cœurs n'avaient cessé d'entretenir, mais qu'il leur avait fallu comprimer. On dit que, conduit au supplice, il adressa aux bourreaux ces paroles: « J'ai semé le germe, l'heure de la floraison viendra, et ma nation en recueillera le doux fruit. » Les chants de R., au rythme vif et pressé, impressionnèrent profondément ses compatriotes, qui, après la délivrance, lui ont élevé une statue dans Athènes.

Rigaud (EUDES), personnage ecclésiastique du XIIIe s., archevêque de Rouen : les *registres* de ses *visites* offrent la plus riche source d'informations authentiques sur les mœurs du clergé de cette époque.

Rigault (HIPPOLYTE), littérateur français, né à Saint-Germain-en-Laye, en 1821 ; professeur d'éloquence latine au Collège de France, rédacteur aux *Débats*; m. en 1858. Il traita avec autorité des questions d'enseignement et se montra, en critique littéraire, un digne continuateur de Nisard, avec des qualités bien personnelles de délicatesse, de mesure et de modération. (*Œuv. compl.*, 1859, 4 vol. in-8°.)

Rime. Uniformité de son dans la terminaison de deux mots. C'est l'élément essentiel de notre versification. Les poètes de l'antiquité classique n'avaient point recours à la rime parce qu'ils trouvaient dans la différence des valeurs prosodiques un moyen sûr et naturel à la fois de faire éclater l'harmonie. Cette harmonie était, pour ainsi dire, inhérente aux mots; elle n'avait pas besoin, pour frapper l'oreille, de moyens artificiels, matériels, ou tout au moins extérieurs. En général, la rime est plutôt une faute dans la poésie des anciens, comme en prose c'était une faute de placer côte à côte des mots d'un même nombre de syllabes, d'une quantité à peu près identique et se ressemblant surtout trop par le son. Cette faute s'appelait τὸ πάρισον, et on sait par le témoignage d'Hermogène avec quel soin Démosthène l'évitait. Il y a toutefois dans les écrits des orateurs des passages où ceux-ci employaient avec intention ce qui leur paraissait une cacophonie ou une arrythmie. De même, les poètes, dans l'intérêt d'une harmonie supérieure, de l'harmonie imitative par exemple, se servaient-ils de l'*assonance*. (V. ce mot.) Ce qui donne une grande importance à ces homophonies accidentelles, c'est qu'elles paraissent avoir été le point de départ des homophonies recherchées avec intention dans les hexamètres du moyen âge :

Corpora sanctórum / recubant hic terra *magorum*
Ex his sub*lâtum* / nihil est alibive lo*catum*.

La rime se trouve également dans les préceptes de l'école de Salerne, qui ont été traduits tant de fois, et dans une foule de proverbes :

Post cœnam *stâbis* / aut passus mille *medbis*
Contra vim *mortis* / non est medicamen in *hórtis*.

De là à la rime il n'y a plus qu'un pas. On n'a qu'à remplacer l'homophonie des dernières syllabes des deux derniers hémistiches du même vers par celles des dernières syllabes des deux vers qui se succèdent :

Si sol splendescat Maria purificante,
Major erit glacies post festum quam fuit ante.

(Benloew)

Les Provençaux furent les premiers, en Europe, qui firent voir avec un réel succès, sous la forme la plus ajustée, des ouvrages rimés en langue vulgaire, nous disons rimés et non simplement assonancés, ce qui donna lieu de croire qu'ils avaient été eux-mêmes les inventeurs de la rime, — bien qu'en vérité on en retrouve les procédés jusque dans l'Inde, en Chine et au Nouveau-Monde, quelle soit systématique en arabe et que la plus ancienne poésie irlandaise et gallique n'ait pas eu d'autre base. Dès le XIIe s., elle régnait sans par-

tage en Allemagne; il n'y a plus de trace d'allitération que dans quelques minnesingers, entre autres Gottfried de Strasbourg et Rumslant. Chez les trouvères, elle triompha définitivement de l'assonance au commencement du XIIIe s. Depuis lors, elle n'a plus abandonné la versification française, avec tout ce qu'elle comporte d'éléments d'harmonie ou de mise en œuvre artificielle, selon le goût des époques et le talent des auteurs. La distinction des rimes en masculines et en féminines forme la base de notre versification, et c'est de leurs combinaisons et de leurs mélanges que résultent toutes les variétés de stances et de strophes.

Le son des rimes anglaises n'est qu'approximatif: *views* rime avec *boughs, spell* avec *pinacle, gone* avec *owne, obey* avec *tea*. La plupart des poètes portugais riment moins pour l'oreille que pour les yeux. Dans les langues germaniques, où les mots ont conservé une accentuation assez prononcée pour dessiner le rythme, suivant les expressions d'E. du Méril, la r. n'est qu'un accessoire dont l'oreille ne sent pas même toujours le besoin (Klopstock, Schiller, Gœthe, etc., ont écrit quelquefois en vers blancs), et l'on évite de lui donner un caractère musical qui risquerait de devenir monotone et usurperait l'attention au détriment de la pensée. En italien, au contraire, la mélodie naturelle de la prose et la fréquente ressemblance des terminaisons font accorder une plus large part au principe harmonique de la rime; une syllabe entière ne lui suffit plus, et les consonnances habituelles du langage empêchent sa monotonie d'être jamais blessante. La versification française tient le milieu entre ces deux systèmes, le mouvement du vers y est trop peu marqué pour qu'il ne soit point nécessaire d'en dessiner fortement la fin ; mais, l'élévation de la voix sur les dernières syllabes rend leurs consonnances assez saillantes, sans l'adjonction d'aucune autre lettre semblable (Cf. Edélestand du Méril, *De la versification*, 1841.)

Le sentiment un peu vague qu'éveille d'abord chaque espèce de sons acquiert par leur accentuation et leur retour plus de consistance et d'énergie. La rime peut ainsi, dans une certaine mesure, reproduire le mouvement intérieur de l'esprit; elle se rapproche de l'expression musicale, lorsque les sentiments personnels du poète, intimement mêlés aux traits et aux idées, communiquent à la poésie même son vrai caractère lyrique.

Rinaldi (ODORIC), historien italien, né à Trévise en 1595, m. en 1671. Laborieux et savant continuateur des *Annales ecclesiastiques* de Baronius. Il appartenait à la congrégation de l'Oratoire.

Rinuccini (OTTAVIO), poète italien né à Florence en 1562, m. en 1621. Avant Métastase, il sut approprier avec bonheur le chant aux paroles du drame, adapter à la musique la coupe des phrases, la chute des vers ainsi que le retour de certaines expressions pathétiques *(Daphné, Eurydice, Ariane à Naxos)*, et fut l'un des créateurs de cet art nouveau qui devait opérer en Italie une véritable révolution théâtrale.

Rio (FRANÇOIS), esthéticien catholique français, né en 1797, dans le Morbihan, m. en 1874. S'inspirant de ce principe que le culte de la beauté dans l'art devient une idolâtrie vaine s'il n'est purifié par le sentiment religieux, il édifia un très beau livre, d'une érudition solide: l'*Art chrétien* S'il faut en croire M. Charles Lenormant, « personne n'a exercé une plus large et souvent une plus heureuse influence. Il existe toute une bibliothèque d'ouvrages publiés à l'étranger, et particulièrement en Angleterre, où Rio joue le rôle *d'antesignanus*. »

Riquier (GIRAUD ou GUIRAUD), troubadour du XIIIe s., né à Narbonne d'un père noble et peu aisé. Il avait voulu laisser un nom dans tous les genres où ses prédécesseurs les plus célèbres s'étaient illustrés: chansons, aubades, pastourelles, brefs-doubles, complaintes, rétroances, tensons, sirventes, épîtres moulées. Il eut plus d'art que de génie, plus de patience que de véritable talent.

Ristic (JEAN), homme d'État et publiciste serbe, né à Cragujevecz, en 1831, m. en 1899; tour à tour ministre des affaires étrangères, chef du conseil; ambassadeur, représentant au Congrès de Berlin. En dehors de ses écrits en langue allemande sur la littérature serbe (*Die neuer Litteratur der Serben*, Berlin, 1852), on attache de l'importance à un grand ouvrage : *Relations extérieures de la Serbie de mon temps* (1881), qui renferme des souvenirs personnels, des documents d'Etat, et éclaire d'une lumière vive l'histoire contemporaine, si troublée, de la péninsule des Balkans.

Ritter (CHARLES), célèbre géographe allemand, né en Prusse en 1779, membre de l'Académie des Sciences de Berlin, correspondant de l'Institut de France ; m. en 1859. Compatriote et rival en renommée d'A. de Humboldt, les élèves qu'il forma: Barth, Overwey, Vogel et les trois frères Schlaginweit, l'illustrèrent encore plus que les livres qu'il écrivit. (La *Géographie dans son rapport avec la nature et l'hist. de l'homme*, Berlin, 1818, 2 vol.; plus. éd. et trad.)

Ritter (HENRI), philosophe allemand, né à Zerbst, en 1791, m. à Gœttingue en 1869. On a traduit en français quelques-uns de ses meilleurs ouvrages consacrés à l'histoire de la philosophie ancienne et chrétienne.

Ritschl (FRÉDÉRIC-GUILLAUME), savant philologue et épigraphiste allemand, né en 1806 dans la Thuringe; professeur à l'Université de Bonn, m. en 1876. Célèbre est sa belle édition critique de Plaute. (1848-1853, 3 volumes.)

Riutei Taneiko, romancier japonais du XIXᵉ s. Le succès de son esprit et de son école, école des choses sensées et de la vérité humaine, font autorité dans la littérature de son pays. (Les *Six Paravents*, trad. allem. du docteur Pfitzmaier, etc.)

Rivarol (ANTOINE), littérateur français, né en 1753 à Bagnols, m. en 1801. Au dire de ses contemporains, c'était le plus merveilleux causeur qu'on pût entendre : on l'appelait le roi de la conversation. « Ses paroles magiques, dit Chênedollé semblaient tomber en reflets pétillants comme des pierreries. » Brilla-t-il autant dans ses écrits que dans son langage? Il avait l'improvisation facile, également, la plume à la main, et, pourtant, usa peu de cette facilité. Il se contenta de prendre une place des plus distinguées parmi les critiques du XVIIIᵉ s. On peut rappeler aussi qu'il se montra un très vigoureux écrivain politique, lors de son passage aux *Actes des Apôtres*, jusqu'en juin 1792 où il prit le parti d'émigrer.

On lit encore de Rivarol avec beaucoup d'agrément le *Petit almanach de nos grands hommes pour l'année 1788*, satire sous forme d'éloge ironique des écrivains d'ordre inférieur, qui s'avisaient alors de prendre une ridicule importance. D'autre part, le succès de son *Discours sur l'universalité de la langue française* (1784) l'avait engagé dans des recherches plus approfondies sur la nature du langage, et de là sur l'origine de la pensée, dont la parole est l'interprète, le témoin. Peintre d'idées, il a un art merveilleux pour colorer les abstractions. Malgré de certaines affectations particulières à son style, il donne à chacune des conceptions et des opérations de l'esprit un étrange relief. (Voy. ses *Œuvres*, éd. Chênedollé et Fayolle, 1805, 5 vol. in-8°.)

Rivaudeau (ANDRÉ de), né à Fontenay-le-Comte, en bas Poitou, vers 1540, m. en 1580. Sa tragédie biblique *Aman* (Poitiers, 1567) défigure et affaiblit le texte sacré, mais elle est construite à peu près sur le même plan que l'*Esther* de Racine, et elle a aussi des chœurs, à la manière grecque.

Rivet de la Grange (don ANTOINE), érudit français de l'ordre des Bénédictins, né en 1683, m. en 1749. Opiniâtre adversaire de la bulle *Unigenitus*, auteur d'un *Nécrologe de l'abbaye de Port Royal des Champs* (1723) écrit dans un esprit tout janséniste, il fut relégué par ses supérieurs à l'abbaye de Saint-Vincent du Mans. Cette retraite ne fut pas inutile à la science : il y employa 26 années d'un infatigable labeur à édifier les neuf premiers volumes de l'immense collection de l'*Histoire littéraire de la France*, continuée après sa mort par dom Clément et dom Clémencet, aujourd'hui poursuivie sous la direction de l'Institut.

Robersart (Mᵐᵉ de), femme auteur de la seconde moitié du XIXᵉ s. On l'a appelée « une Sévigné belge dans l'art épistolaire. » Son style a de la grâce et de la vivacité.

Robert de Blois, trouvère du XIIIᵉ s. La plus curieuse de ses productions est un *Castoiement ou Chastiement des dames*, en 10,000 vers, dont l'intérêt est d'offrir des aperçus sur les institutions, les manières et les modes mêmes de l'époque. (Cf. *Castoiement.*)

Robert de Boron, écrivain anglo-normand du XIIᵉ s., né au village de ce nom, près de Montbéliard ; tenta, au commencement du XIIIᵉ s., de donner l'histoire complète du Saint-Graal. (*Joseph d'Arimathie*, et le poème inachevé de *Merlin.*)

Robert de Glocester, poète anglais du XIIIᵉ s. Le plus ancien de ceux qui ont écrit en la langue vulgaire, il a été surnommé l'*Ennius* de sa patrie. Sa version en vers de la chronique de Geoffroy de Montmouth est pourtant encore, à bien des égards, tout anglo-saxonne. (Ed. Hearne, Oxford, 1724, 2 vol. in-8°.)

Robert de Reims, chroniqueur français, né vers 1055, abbé de Saint-Remi de Reims, m. en 1122. Historien de la première croisade, qu'il avait suivie. (*Historia Hierosolimitana libri VIII explicata*, Francfort, in-4°, vers 1470 ; ap. Bongars, *Gesta Dei per Francos.*)

Robert de Sorbon, théologien français, né en 1201, à Sorbon (Ardennes), m. en 1274, à Paris ; confesseur de Louis IX ; fondateur du collège théologique appelé de son nom la Sorbonne.

Robespierre (MAXIMILIEN), célèbre révolutionnaire et orateur français, né à Arras, en 1759, avocat dans cette ville, député à l'Assemblée de Versailles, membre de la Constituante et ensuite de la Convention dont il se rendit le despote jusqu'à l'heure de sa chute et de la délivrance du pays ; guillotiné le 28 juillet 1794. Sa dictature avait commencé avec la création du Tribunal révolutionnaire. Flatteur de ces juges sans mandat et sans justice, il en fit les dociles instruments de ses visées ambitieuses, les arma de lois exécrables, propres à faucher sur sa route tout ce qui portait ombrage à ses projets, et porta jusqu'aux pires

excès l'oppression et la terreur. La mort planait sur toutes les têtes. Inquiets, menacés, ses collègues enfin secouèrent le joug. Ils l'envoyèrent à l'échafaud où il avait fait monter Danton, Camille Desmoulins, Marie-Antoinette, le vertueux Malesherbes, Lavoisier, André Chénier et plusieurs milliers d'innocentes victimes. Conduit par un dogmatisme rigide, systématique, R. prétendait organiser l'unité sociale de la France, s'élever à une unité religieuse qui dépassât le christianisme et fonder le règne du peuple sur l'égalité démocratique. Mais à l'aide de quels moyens! de quelles passions envieuses et sanguinaires!

Ecrivain ou orateur, Robespierre a la phrase abondante, mais alourdie par la roideur et l'emphase; tous les mouvements de son éloquence paraissent étudiés; elle est sentimentale sans être touchante, déclamatoire sans être passionnée; on y rencontre en foule ces exagérations de langage si familières à l'époque de la Révolution, et que la nôtre ne connaît plus. *(Œuv.*, 1832, 2 vol. in-8°; 1840-42, 3 vol. in-8°.)

Robinet (JEAN-BAPTISTE-RENÉ), philosophe et littérateur français, né en 1735, à Rennes, m. en 1820. Sophiste moderne, il voulut poser en lois, au moyen de développements bizarres et pleins d'incohérence, que le bien et le mal s'équilibrent dans le monde, que la matière se transformant sans cesse la mort est une nécessité de la vie, et que tous les êtres sont animés, qu'ils jouissent tous de la faculté de se reproduire, les plantes comme les animaux et même les planètes. *(De la nature,* 1re éd., 1761, etc.)

Robinson (MARIE DARBY, mistress), comédienne et femme auteur anglaise, née en 1758, m. en 1800. Elle avait fait grand bruit par sa beauté, son talent, ses aventures, et elle y ajouta encore par le succès de ses romans nombreux. (*La Veuve*, trad. fr., Paris, 3 vol. in-12; *Angelina*, *Martha*, etc.)

Robinson (MARY). Voy. **Darmesteter.**

Rochefort-Luçay (VICTOR-HENRY, marquis de), connu sous le nom démocratisé d'HENRI ROCHEFORT, célèbre publiciste français, né en 1830, fils du vaudevilliste Edmond R. (le marquis Claude-Louis-Marie de Rochefort-Luçay, 1790-1870). Il essaya sa verve satirique dans les *Français de la décadence* (1866-67-68), prélude des fameuses « *Lanternes* », dont le premier numéro parut, le 1er juin 1868, au milieu d'une curiosité surexcitée. Dès lors, abandonnant les vaudevilles et les fantaisies littéraires auxquelles il avait dû la réputation attachée à ses débuts, il se lança fiévreusement dans l'arène politique, et sa plume acérée lui fut aussitôt une arme très redoutable. Peu d'existences furent plus aventureuses que la sienne, plus accidentée de hauts et de bas, de catastrophes subites et d'élévations imprévues. Lui-même a raconté dans ses Mémoires *(Aventures de ma vie,* 1896 et suiv.) les péripéties de la lutte audacieuse qu'il avait entreprise entre le gouvernement issu du coup d'Etat du Deux-Décembre, le tapage qu'excitèrent les numéros de la *Lanterne,* et ce qui en advint: duels, poursuites judiciaires, emprisonnements successifs, exil, et les effets en retour d'une immense popularité; puis, la révolution du 4 septembre 1870, le peuple allant le chercher à la prison de Sainte-Pélagie pour le porter au gouvernement provisoire; et sa démission forcée, la chute du pouvoir, la perte de sa liberté, à la suite d'une participation malheureuse aux événements de la Commune; la déportation à Nouméa, la fuite, le retour en France, la campagne boulangiste et ses étranges vicissitudes. Enfin on connaît les dernières batailles livrées au jour le jour, un peu contre tout le monde, dans les colonnes de l'*Intransigeant*. Rochefort a été presque uniquement un pamphlétaire. L'ironie fut son arme de tous les moments. Il a porté dans le journalisme une audace inouïe, des opinions factices, une humeur frondeuse et batailleuse, de l'esprit parisien, esprit de persifflage et de moquerie universelle, et cette sorte de gaieté systématique qui peut, sans se lasser jamais, parodier, travestir, tourner en sujet d'éternelle raillerie les hommes, les idées, les croyances mêmes.

Rochelle (JOSEPH-HENRI FLACON, dit), littérateur français, né en 1781, à Paris; avocat au Conseil du Roi et à la Cour de cassation; m. en 1834. Entre temps il s'amusa à mettre le *Code civil en vers,* avec le texte en regard (Paris, 1805, in-18), — ce qui vaut bien d'être signalé pour la singularité du fait.

Rochester (JOHN WILMOT, comte de), poète anglais, né en 1647, m. en 1680. Spirituel et dépravé compagnon de la cour de Charles II, il agrémenta de poésies légères, chansons, épigrammes, etc., où, sous la licence de l'expression, perce un talent réel, une courte existence toute de dissipation. Il mourut à 33 ans de l'épuisement causé par ses excès. (Ed. de ses *Œuv.*, Londres, 1771-1821, 2 vol. in-12.)

Rochon de Chabannes (MARC-ANTOINE-JACQUES), poète dramatique français, né en 1730, à Paris, m. en

1800. Entre autres pièces données au Théâtre-Français ou à l'Opéra, il vit accueillir avec beaucoup de faveur, en 1762, une charmante comédie d'un seul acte en vers, *Heureusement,* sur cette donnée périlleuse qu'il entre dans la vertu des femmes plus de bonheur que de principes. Le dialogue en est vif, spirituel, le style facile et d'une aimable négligence. *(Théâtre de Rochon de Chabannes,* suivi de quelques pièces fugitives, Paris, 1775-86, 2 vol. in-8°.)

Rocoles (J.-Baptiste de), historien français, né en 1620, à Béziers; aumônier du roi; m. en 1696, à Toulouse. Plus connue que ses ouvrages dont le meilleur est une *Introduction générale à l'histoire* (Paris, 1662, 2 vol. in-12; plus. éd.) était la versatilité de cet esprit flottant, qui embrassa et abjura plusieurs fois le calvinisme.

Rod (Edouard), littérateur et romancier français, né à Nyon, en Suisse, en 1857; pendant quelques années professeur de littérature comparée à la Faculté de Genève. Peu d'écrivains contemporains auront abordé, dans le genre romanesque, des sujets aussi divers. *(La course à la mort,* le *Sens de la vie,* les *Trois cœurs,* la *Vie de Michel Tessier,* la *Seconde vie de Michel Tessier,* la *Sacrifiée,* le *Silence,* les *Roches blanches, Là-Haut,* etc.) Ses travaux de critique et de moraliste avaient été, pour lui, une excellente préparation à son œuvre propre de romancier. Analyste très pénétrant, visant trop même à subtiliser les nuances de la pensée et de l'expression, il s'est complu surtout dans l'examen des luttes de la passion et de la morale. Le profond idéalisme de quelques-uns de ses livres (v. le *Silence,* 1894) exprime cette vie tout intérieure, qui n'emprunte rien aux épisodes de l'existence et transparaît seulement au travers.

Rodella (Giambattista), littérateur italien, né en 1724, près de Brescia, m. en 1794; le plus assidu collaborateur de Mazzuchelli, dont il compléta par quatre volumes de *Notices* biographiques les *Scrittori d'Italia.* Ce laborieux ecclésiastique trouva plaisir, dans l'intervalle, à faire l'*Eloge des dames bresciannes* (1783, in-8°).

Rodenbach (Georges), poète et journaliste belge, né à Tournai, en 1855, m. en 1898; collaborateur du *Figaro,* du *Journal* et d'autres périodiques français. Ecrivain d'un tempérament très particulier, tout de nuances et de fines analyses, ayant choisi de plaire aux âmes délicates, il a publié, en vers et en prose, des compositions d'un charme étrange, unissant le subtil au naïf et au vrai. (Les *Tristesses,* 1879, 2e éd. 1880; la *Jeunesse blanche,* l'*Art en exil, Bruges-la-Morte,* le *Voile,* le *Règne du Silence,* etc.) Nul auteur peut-être n'a su, comme R., exprimer en des traits sensibles les impressions les plus fuyantes, les horizons voilés, les ombres indistinctes et les bercements de la pensée au sein du calme absolu.

Rodenberg (Jules), écrivain et poète allemand, né en 1831, dans la ville du même nom. Ses ouvrages en vers et en prose *(Lieder,* 1853, nombr. édit.; *Die Harfe von Ecrin,* Leipzig, 1862; *Die neue Sündplut,* 4 vol.; *Die Grandidiers,* 1878, etc.), accusent, outre la richesse des connaissances acquises ou développées par de longs voyages en Angleterre, au Danemark, en Italie, en Hollande, des mérites personnels d'écrivain distingué, de versificateur élégant et de judicieux observateur. Fondateur et directeur de la *Deutsche Rundchau,* qui tient en Allemagne une place équivalente à celle de la *Revue des Deux-Mondes* en France.

Rodolphe d'Ems, poète allemand d'origine helvétique, né à Hohen-Ems, en Suisse, vers la fin du XIIe s.; attaché au service de l'empereur Conrad IV; m. en 1254, en Italie. L'un des minnesingers les plus savants et les plus féconds. *(Barlaam et Josaphat,* poème en 16,000 vers, découvrant l'inspiration des croisades et le souvenir des légendes de l'Orient; *Alexandre,* épopée en 10 chants et 50,000 vers, dont il a été publié seulement un fragment dans le t. IV des *Minnesinger* de Fred.-H. von der Hagen; et la *Weltchronik* ou chronique universelle, commençant à la genèse biblique et s'arrêtant à Salomon, éd. Schutze, Hambourg, 1779-81.)

Rodriguez (le P. Alonso), écrivain ascétique espagnol de la Société de Jésus, né à Valladolid, en 1526, m. en 1616. Son fameux livre mystique, la *Pratique de la perfection chrétienne,* a passé dans toutes les langues de l'Europe.

Rodriguez (le P. Joao), philologue et jésuite portugais, né près de Lisbonne, en 1459, m. en 1633. Missionnaire au Japon, il fut des premiers à faire connaître à l'Europe la langue de ce pays. *(Arte da lingoa da Japan,* Nangasaki, 1604, in-4°; trad. fr. de Landresse, Paris, 1825, in-8°.)

Roger (Jean-François), auteur dramatique français, né en 1776, à Langres; plusieurs fois député; et, sous la Restauration, secrétaire général des postes; m. en 1842. Collaborateur

de Jouy et de Creuzé de Lesser, il fit avec l'un l'*Amant et le Mari* (1820) et avec l'autre le *Billet de Loterie* (1811), le *Magicien sans magie* (1811), la *Revanche* (1807); donna seul l'*Epreuve délicate* et la *Dupe de lui-même*, enfin dut à une excellente comédie en vers, imitée de Goldoni: l'*Avocat* (1806), son meilleur succès. Ce fut cet *avocat* qui plaida sa cause académique et la lui fit gagner. (*Œuv. div.*, Paris, 1835, 2 vol. in-8°.)

Roger de Collerye, poète français, né vers 1470, m. à Auxerre vers l'an 1536. Ses chants de gaieté ou ceux que la mélancolie lui inspire ont un accent de vérité qui part d'un cœur bien atteint. Il se désignait sous le nom de *Roger Bontemps* et c'est à lui qu'on rapporte la création de ce joyeux type populaire. Du reste, ni sa joviale humeur, ni ses rondeaux ne l'avaient sauvé de la misère; il n'était que trop souvent le *Povre infortuné*, tourmenté du froid et de la faim, et luttant à grand peine, délaissé de tout le monde contre « faulte d'argent et plate bource. » (*Œuv.*, 1536 ; rééd. Charles d'Héricault, 1855, in-12.)

Rogers (SAMUEL), poète anglais, né en 1762, près de Londres, m. en 1855. Tenant de son père, qui était un riche banquier, les avantages d'une grande fortune, il en usa noblement pour favoriser les lettres et les arts. Lui-même il porta dans les genres lyrique et didactique des qualités, dont on le loua beaucoup, de simplicité touchante, de grâce et de noblesse. Disciple de Goldsmith et de Gray, en ses *Odes*, il se rattache plutôt à l'école philosophique avec son harmonieux poème des *Plaisirs de la mémoire* (*Pleasures of the Memory*, 1798, in-4°, nombr. éd. et trad.) Divers autres poèmes: *Voyage de Colomb*, 1812; la *Vie humaine*, 1819 ; l'*Italie*, 1823 ; *Jacqueline*, et quelques épîtres.)

Rohan (HENRI Ier, duc de), écrivain militaire français, né en 1759, en Bretagne; l'un des chefs du parti réformé; choisi, en 1632, par son ancien et puissant adversaire le cardinal de Richelieu, pour conduire les opérations de la Valteline; m. en 1638, dans le canton de Berne. Il joua un grand rôle politique; on le vit, en 1621, après avoir été déclaré coupable du crime de lèse-majesté, traiter de la paix avec son roi, presque de couronne à couronne. Il a écrit d'une main très ferme des *Mémoires* (Amsterdam, 1641, in-16; 1661, 2 vol.) et des livres de guerre (*Le Parfait capitaine*, Paris. 1636, in-4°; *Lettres sur la guerre de la Valteline*, 1758, 3 vol. in-12).

Sa sœur, ANNE de **Rohan** (1584-1646), savante et spirituelle, a été louée comme on ne peut l'être davantage par Agrippa d'Aubigné. Parlant d'elle en son *Histoire*, l'illustre compagnon d'Henri IV disait que l'esprit de cette princesse avait été trié dans les délices du ciel. (*Poésies d'Anne de Rohan-Soubise* et *Lettres d'Eléonore Rohan-Montbazon*, 1862, in-18.)

D'autres membres de la noble famille des R. ont fait partie de l'Académie française au XVIIIe s.; mais plutôt comme protecteurs de la Compagnie; car ils n'avaient rien publié.

Rohault (JACQUES), savant physicien français, né à Amiens, en 1620, m. en 1675. Disciple de Gassendi, il avait fini par s'éloigner du système de ce philosophe pour se rapprocher de celui de Descartes. (V. ses *Entretiens sur la philosophie*, Paris, 1671-75, in-12.)

Rohlfs (GÉRARD), voyageur allemand, né près de Brême, en 1834, m. en 1896. L'un des explorateurs de l'Afrique centrale, il atteignit le royaume du Bornou par des routes complètement inconnues et s'avança jusque dans la région du Ouadaï. (*Pays et peuplades de l'Afrique*, 1870 ; *A travers l'Afrique*, 1874-1875.) Ses récits furent accueillis comme des révélations.

Rohrbacher (l'abbé), écrivain ecclésiastique français, né à Langatte, dans la Meurthe, en 1789 ; directeur du grand séminaire de Nancy; m. en 1852. Commencée en 1842, terminée en 1848, son *Histoire universelle de l'Eglise* (7e éd., 16 vol. gr. in-8° à 2 col., 1877) est un immense et inégal ouvrage visant à présenter, en tous lieux, avant et après le Christ, l'Eglise catholique « comme le jugement de Dieu en première instance sur la famille humaine. » L'abbé R. ne sait pas toujours fondre et coordonner les emprunts qu'il a faits à Godescard, Fleury, Stolberg, et à divers autres.

Rois (Livres des). Titre de quatre livres hébraïques, reçus de l'Eglise chrétienne et de la Synagogue également comme écriture inspirée. A l'exception de l'histoire de Samuel (depuis l'an Ier de la judicature d'Hélie), qui est en tête et qui y était nécessaire pour faire connaître l'origine et l'établissement de la royauté parmi les Hébreux, tout le reste de ces livres embrasse les actions de leurs rois et les circonstances les plus essentielles de leur gouvernement. Ils finissent avec l'épisode de la mise en liberté de Joachim, sous Evilmérodach, roi de Babylone, et comprennent ensemble un espace de cinq cent quatre-vingt-dix-sept ans. On n'est point parvenu à préciser l'auteur ou les auteurs des quatre livres des Rois.

Rojas (FERNANDO de), écrivain espagnol du XVe s., né à Montalvan, près de Tolède. De renseignements biographiques sur cette éclatante personna-



lité, on n'en possède aucun, sinon qu'il était *juriste*; en revanche, on sait que la tragi-comédie à laquelle il attacha son nom, drame par le dialogue, roman par la division des chapitres, satire par l'abondance des traits dirigés contre les institutions les plus respectées de l'Espagne, la fameuse *Célestine* eut une vogue presque comparable à celle de *Don Quichotte*. On en fit 46 éditions dans la patrie de l'auteur, de 1499 à 1633, et une foule de traductions, de suites, d'imitations en toute l'Europe. Si l'on rejette les détails scabreux dont elle foisonne, il reste du sujet de la *Célestine* une conception analogue à celle du *Faust* de Gœthe : Mélibée est, comme Marguerite, la personnification de la vierge faible, destinée fatalement aux tortures de la passion et à la souffrance.

Rojas y Zorilla (Francisco), poète dramatique espagnol, né à Tolède, en 1601. On ne sait rien de sa vie, sinon qu'il fut chevalier de Saint-Jacques. Grand peintre de caractères et excellent écrivain, malgré des parties faibles et bizarres, il a été l'un des maîtres de la comédie héroïque. Son chef-d'œuvre, *Garcia de Castenar* (Del rey abajo ninguno, ó Garcia del Castañar) est demeuré au répertoire classique jusqu'à nos jours. Habile à mettre en jeu des situations fortes, il ne manque non plus d'esprit ni de gaieté. Témoin quelques-unes de ses pièces : l'*Intrigue entre les sots, Se marier pour se venger*, etc. La scène française du XVIIe s. a beaucoup emprunté à Francisco Rojas.

Roland (Chanson de). Epopée française du XIe s., qui, par le mérite autant que par l'ancienneté, tient la tête de cette création collective et continue qu'on appelle la chanson de geste. Un vif amour de la patrie, une ardeur farouche, des descriptions d'armées, des récits de combats singuliers, des épithètes prises dans la nature, partout le surnaturel, nulle part le comique des mœurs féodales : telles en sont la variété d'aspects et l'originalité. Le désastre de Roncevaux y tient la place de l'épisode principal. La geste évolue autour des hauts faits de Roland, type poétique dont l'imagination des trouvères a fait la personnification par excellence de l'idéal chevaleresque. Héros semi-historique, soi-disant neveu de Charlemagne, cet Achille français occupait dans le domaine de la légende une place infiniment plus large que dans le domaine de la réalité. Il envahit toutes les langues, toutes les littératures de la chrétienté. Fortune d'un nom d'autant plus extraordinaire qu'on ne sait presque rien d'exact sur celui qui le porta !

La *Chanson de Roland*, dont la forme la plus ancienne est une rédaction en assonances remontant à peu près à 1060, appartient au groupe de l'épopée royale et impériale, antérieur à la constitution de la féodalité. Elle fut populaire dans toute l'Europe, et l'on en connaît des traductions allemandes (XIIe s.), norvégiennes (*Karlamagnus saga*, et *Kaiser Magnuscrönike* (XIIIe s.) et italiennes.

Roland (Marie-Phlipon, Mme), mémorialiste française, femme de l'homme politique Roland de la Platière (1734-1793), lui-même auteur de quelques ouvrages (*Lettres de Suisse, d'Italie, de Sicile et de Malte*, Amsterdam, 1782, 6 vol. in-12); née à Paris, en 1754, m. sur l'échafaud révolutionnaire, le 9 novembre 1794. Elle reçut une éducation sérieuse. Plutarque, le stoïcisme et J.-J. Rousseau formèrent son cœur. Eprise de républicanisme et de philosophie, elle passa des rêves de son imagination sur la scène du monde et se mêla avec ardeur aux mouvements politiques de cette période de troubles et de violence. Elle fut l'Egérie ou, si l'on veut, la reine des Girondins. C'est Mme R. qui excitait à agir ceux qu'elle savait propres à l'action et poussait à la tribune ceux qu'elle savait éloquents. Elle exerçait autour d'elle un grand ascendant. « Mme R., a dit un de ses admirateurs, s'exprimait avec une pureté, un nombre et une prosodie, qui faisaient de son langage une espèce de musique dont l'oreille n'était jamais rassasiée. » Sa beauté et son talent avaient entraîné plusieurs hommes dans l'abîme. Elle les y suivit avec héroïsme. Elle mourut virilement. On a produit les *Mémoires*, la *Correspondance* et quelques opuscules de cette femme de caractère, qui visa plutôt à se rendre célèbre par les actes que par les écrits. Enthousiasme, passions fortes, orgueil naïf, utopie, mélange particulier dans le style de simplicité et de sensiblerie, d'éloquence et de déclamation : l'esprit du XVIIIe s. a laissé là sa marque ineffaçable. On y rencontre des traits imprévus et vifs natu-



Madame Roland.

rels et charmants, qui, ceux-là, n'appartiennent qu'à Mme Roland et nous la font aimer.

Roland furieux (le). Voy. **Arioste** (l').

Malade et pauvre, sentant déjà les approches de la funèbre moissonneuse il traça d'une main tremblante un beau et triste livre, le *Poème de la Mort*.

Fac-similé d'une page de la **Chanson de Roland** (ms. d'Oxford).

Rolland (Amédée), poète français, né à Paris, en fév. 1819, m. le 26 juillet 1868. Ecrivit deux volumes de vers, des romans, des pièces de théâtre.

Rolle (Pierre-Nicolas), littérateur français, né en 1770, à Châtillon-sur-Seine; conservateur de la Bibliothèque de la Ville de Paris; m. en



1855. Ceux qu'intéressent les études mythiques trouveraient, dans ses *Recherches sur le culte de Bacchus, considéré comme force reproductive de la nature* (Paris, 1824, 3 vol. in-8°) bien des éclaircissements, savamment fondés et ingénieusement déduits, sur les vieilles superstitions.

Rollenhagen (Georges), poète allemand, né à Bernau en 1542; prédicateur à Magdebourg; m. en 1609. Aiguisant des traits de la satire les fantaisies d'une imagination enjouée, il a donné dans son poème héroï-comique, un peu diffus, mais très amusant du *Froeschmeuseler* ou des Merveilleuses cours des grenouilles et des rats (Magdebourg, 1595), un pendant soit à la *Batrachomyomachie* homérique, soit au non moins fameux *Roman de Renart.*

Rolli (Paolo-Antonio), poète et critique italien, né en 1687, à Todi, en Ombrie; m. en 1767. Bon traducteur en vers de Milton, des *Ruines de l'Ancienne Rome* d'Overbeck (Londres, 1739, in-8°), des *Odes* d'Anacréon et des *Bucoliques* de Virgile. On estime également, pour le naturel et l'abondance, ses poésies originales. (*Rime,* Venise, 1753, 3 vol. in-8°.)

Rollin (Charles), historien et éducateur français, né de parents pauvres, en 1661, à Paris; nommé professeur d'éloquence au Collège de France, en 1688; recteur de l'Université, en 1694, et membre de l'Académie des Inscriptions en 1701; m. en 1741. Peu d'ouvrages ont été accueillis avec autant de faveur que son *Traité des Etudes* (4 vol.), l'un des meilleurs codes de l'éducation publique, ou que son *Histoire ancienne* (13 vol.), et même que son *Histoire romaine* (9 vol.) pourtant bien inférieure à la précédente. (*Œuv. complètes,* éd. Guizot et Letronne, Paris, 1821-27, 30 vol.). Le style de R., un peu diffus, a de la pureté et quelque chose de la grâce antique. Son sentiment des beautés littéraires est juste et vif, et sa morale irréprochable. « Cet homme vénérable, dit Vinet, rendit les plus grands services à l'instruction publique. La religion et la belle antiquité occupèrent toutes ses pensées. Son cœur formé par l'une, son esprit cultivé par l'autre, en firent le modèle accompli de l'instituteur. »

Roman. Récit développé d'une action imaginaire (quelquefois à base historique), où les événements se mêlent, s'entre-croisent et marchent, néanmoins, avec ordre, vers un but déterminé; étude et fiction à la fois, où les types doivent se montrer en même temps vivants et naturels, se rapprocher plus que dans tout autre genre de la réalité et, pourtant, être agrandis par l'idéal et par le style.

Sur des milliers et des milliers de romans, il en est bien peu qui répondent d'une manière complète à cette définition; c'est qu'en effet, elle représente plutôt l'idéal du modèle à suivre et du but à atteindre. On pourrait même dire qu'il n'est point de type achevé, qui soit au roman ce que l'*Iliade* et l'*Odyssée,* par exemple, sont au poème épique. Toutefois, en nul autre genre peut-être, ne se seront dépensées plus de ressources d'imagination et de talent, principalement au XIX° siècle. Le r., qui dans son unité, apporte ou prétend fournir en même temps au lecteur : la comédie, le drame, la description, les caractères et le dialogue, rattachés par les nœuds de l'intrigue, rendus vivants par le style, le sentiment, l'image, est la forme privilégiée de la littérature contemporaine.

L'hellénisme, dans sa dernière forme, exquise et raffinée, au temps des Césars, créa le roman et le conte. On prenait intérêt aux mœurs, à la condition des personnes, et ce goût suscita des tableaux intimes, vivement peints. La fiction la plus ancienne qui mérite le nom de roman est l'*Histoire babylonienne* de Jamblique, sorte de production orientale revêtue d'une forme grecque. Les romanciers grecs de l'époque romaine et de l'époque byzantine ont à peu près tous les mêmes développements : des séries d'aventures galantes où les jeunes gens se recherchent à travers une foule d'épreuves : dénuement, séparation, esclavage, tempêtes, naufrages, morts supposées, et se rejoignent, s'unissent enfin. Beaucoup d'épisodes, peu d'analyse des mouvements du cœur et nulle science de la physiologie.

Roman veut dire, au moyen âge, composition en langue romane, c'est-à-dire en français, et, spécialement, comme les compositions alors les plus en honneur sont les chansons de geste, il prend le sens de chanson de geste. A la fin du moyen âge, ainsi que l'établit A. Darmesteter, il veut dire successivement : chanson de geste mise en prose, roman de chevalerie, histoire en prose de quelque grande aventure imaginaire, puis histoire en prose de quelques aventures de moindre importance, et finalement récit inventé à plaisir. — Les romans d'aventures de la période médiévale ont été partagés en deux classes, selon les lieux communs de narration ou les reprises de personnages, qui les rendent plus ou moins ressemblants les uns aux autres. Ceux-là se rattachent à la tradition bretonne ou galloise : ce sont les récits de Chrestien de Troyes et de Raoul de Houdan, le *Chevalier aux deux espées, Durmart le Gallois,* le *Roman d'Yder.* Ceux-ci tiennent de l'origine byzantine, et ce sont : *Floire et Blancheflor, Florimont, Athis et Porphilias, Blancandin, Guillaume de Palerne,* etc. D'une part, les noms propres sont empruntés à la cour du roi Artur; ailleurs, à l'empire d'Orient. Au premier groupe appartiennent les aventures des chevaliers errants et redresseurs de torts; au second, les infinies tribulations de deux amants que la violence et une jalouse tyrannie ont séparés et qui finissent, après les péripéties les plus étonnantes, par se retrouver et demeurent unis à jamais. Mais rien ne fut plus populaire en Europe que les récits de la Table Ronde, qui avaient introduit dans les diverses littératures des éléments nouveaux, tels que la concentration du sentiment, le dévouement à la femme et une manière inconnue jusqu'alors de comprendre la nature et la tendresse. Du nord au midi, de l'orient à l'occident, on racontait l'histoire du roi Artur et de ses compagnons. La poétique Italie, la Grèce aux traditions homériques, la rêveuse Allemagne, la Flandre encore barbare,

l'Espagne héroïque dans ce temps, la fière Angleterre et la France chevaleresque répétaient à l'envi cette merveilleuse épopée (Tarbé). En Espagne, particulièrement, les aventures des chevaliers de la Table-Ronde restèrent en faveur jusques à la fin du XVIe siècle. Il fallut que Cervantès mît bon ordre à toutes ces belles aventures, dont on abusait plus que de raison.

De même qu'en passant des vieux romans de chevalerie à l'*Amadis*, le chevalier amoureux a remplacé le chevalier batailleur et qu'en passant de l'*Amadis* à l'*Astrée*, le berger a remplacé le chevalier, de même au XVIIe siècle, dans la *Clélie* « l'honnête homme » remplacera le berger, mais l'honnête homme amoureux, car, dans les trois romans, types de périodes successives et tranchées, le caractère essentiel du chevalier, du berger et de l'honnête homme est de soupirer toujours. Dans tous les romans héroïques du XVIIe siècle, l'élément dominant est la dissertation — la dissertation galante, que devaient remplacer, au XVIIIe, la dissertation philosophique, les tirades sur le duel, sur le suicide, sur la religion naturelle, mêlées d'ordinaire, à des scènes licencieuses. Le XVIIIe siècle, en effet, a donné naissance à un genre très ambitieux, souvent ennuyeux et faux, le roman philosophique. Métaphysique, politique, économie, agriculture, science et arts, tout y entra. Quelques chefs-d'œuvre de sentiment firent exception, néanmoins, comme les ***Mémoires du comte de Comminges***, signés et peut-être écrits par Mme de Tencin. Nous passerons sur le libertinage systématique de Crébillon fils, de Restif, de Laclos, où, par un étrange contraste, des tirades de morale guindée s'ajoutaient aux peintures les plus lascives. En Angleterre, Richardson avait créé ce genre de pathétique familier, qui fournira des ressources infinies à ses successeurs.

Plus tard, nous assistons aux renouvellements du roman gothique par les modernes: Horace Walpole, puis Walter Scott et les romantiques. A l'époque contemporaine de la Restauration, on eut véritablement la fièvre du moyen âge, d'où s'engendrèrent le goût passionné de la « couleur locale » et les placages multicolores ainsi qualifiés. En plein romantisme, l'imagination était regardée comme la première des lois de l'art. La nouvelle école s'étant affranchie de toute règle absolue, on chercha l'*émotion* dans tous les sujets et sous toutes les formes. On ne voulait plus entendre conter que d'aventures extraordinaires; et le roman à sensation, avec ses personnages tels qu'on n'en vit jamais, ses jeunes filles minces et longues, ses enlèvements éperdus, ses violentes péripéties, ses funèbres caveaux, ses coups de poignard, ses bruyantes cavalcades et ses héros empanachés, fut en pleine faveur. On donnait aux passions un déploiement inouï. Alexandre Dumas enfantait ses grands romans historiques et capitalisait ses immenses succès populaires. Les élucubrations socialistes d'Eugène Sue étaient couvertes d'or. George Sand poursuivait ses fictions brillantes et passionnées. Et le roman-feuilleton venait de naître, amenant avec lui toute une classe nouvelle de lecteurs, dont les curiosités allaient augmenter prodigieusement le débit de la littérature romanesque. Cependant, le public commençait à se lasser des agitations et des « griseries de cervelle » du romantisme; il demandait qu'on l'introduisît enfin dans le réel de l'existence. Balzac et ses disciples l'y firent pénétrer. Le réalisme s'étendit sur la littérature européenne, violent et pathologique en France, mêlé d'aspirations sévères et de poursuites élevées dans les œuvres des grands romanciers anglais et slaves. Les œuvres d'imagination aspiraient maintenant à devenir aussi des œuvres d'observation. Des idéalités vagues à la peinture des mœurs, de l'étude des mœurs à l'étude plus grave et plus périlleuse de la société elle-même la transaction s'était accomplie nécessairement. On avait vu tout à coup, en 1850, un simple livre écrit par une Américaine, Harriett Beecher Stowe, soulever les deux mondes contre l'esclavage. En Angleterre, d'autres plumes féminines, miss Brontë, mis Gaskell, George Eliot mettaient en relief, de façon saisissante les misères de la vie d'une femme pauvre ou les détresses de la population dans les cités manufacturières. En France, malheureusement, on abusait des notes extrêmes et des peintures matérialistes. Le naturalisme et le positivisme, adonnés spécialement à l'analyse des laideurs ou des misères humaines, sévissaient encore dans la littérature française, aux environs de 1880. On n'était attentif qu'à l'extérieur de la vie, et aux choses plus qu'aux êtres. On ne voulait rien voir, en dehors de l'immédiate réalité. Et souvent, quelle réalité dans les livres d'Emile Zola et de ses disciples! Une brusque révolution a ramené les esprits vers l'idéal, longtemps délaissé; on s'est repris à l'analyse des tendances spirituelles. On a recommencé le tour des éternelles inspirations. Des écrivains sincères, plus ou moins imprégnés des influences cosmopolites, qui ont marqué la fin du XIXe s., de l'influence scandinave ou russe, en particulier, se sont attachés scrupuleusement à devenir les historiens des âmes, à représenter avec émotion les divers aspects sous lesquels leur est apparue la vie moderne.

Si l'on faisait le compte des romans qui se publient, chaque année, dans tous les pays du monde où l'imprimerie a pénétré, l'Angleterre, assurément, entrerait pour le plus gros chiffre dans le total formidable auquel on arriverait. La faveur s'y partage entre le r. descriptif, le r. à crimes et à mystères (école Wilkie Collins) et le r. de pure analyse. Surtout psychologique, le roman anglais étudie principalement comment se forment les caractères et par quelle suite insensible de transitions l'enfant devient un homme et la jeune fille une femme. Les enfants et les jeunes filles tiennent une place considérable et jouent un grand rôle dans les romans anglais. La faculté essentielle des écrivains de ce pays est la connaissance du détail précis et des sentiments réels. Ils ont le sens poignant de la nature et de la vie. Humoristique avec Dickens, satirique avec Thackeray, dramatique avec Bulwer, personnel et d'une spontanéité tout intime et toute géniale avec Charlotte Brontë, il devient, avec George Eliot, philosophique et scientifique; il incarne en lui, dit Brunetière, les spéculations les plus élevées et en même temps les tendances les plus positives de l'époque présente. De leur côté, les Américains ne sont pas restés en arrière des Anglais, dans cette voie féconde. On peut même dire qu'à l'heure présente, leurs humoristes et leurs conteurs (voy. **Littérat. des Etats-Unis**) semblent être en chemin de prendre le premier rang par l'originalité des conceptions.

Le génie allemand excelle à exprimer dans une langue tour à tour mélancolique et brûlante les transports de la passion sentimentale, l'extase dans le bonheur, la fusion des âmes. Comme les Anglais, ils sont très féconds en romans qui peignent la vie domestique: c'est le roman sans merveilleux, sans allégorie, sans allusions historiques, fondé seulement sur

l'invention des caractères et des événements de la vie privée. Le roman fantastique se développe, enfin, chez eux avec beaucoup de succès et d'abondance.

On sait quelle entrée superbe et triomphante a fait le roman russe dans la littérature européenne. A un fonds de réalisme, qui est dans les exigences toutes naturelles de l'esprit moderne, il ajoute une profondeur de sentiment d'où résulte, comme chez un Tolstoï, l'expression la plus complète et la plus saisissante du rêve de la vie.

Nous avons, à diverses places, dans le cours du volume, caractérisé la physionomie nouvelle des œuvres scandinaves, italiennes et espagnoles. Suivre le roman à travers toutes les littératures nous mènerait fort loin. Il fleurit sous toutes les latitudes. Il ne manque pas non plus en Chine et au Japon. Il y a là, en effet, deux littératures : l'une, celle des choses sacrées, de la vie et du monde ; l'autre, où il est seulement question de fées et d'enchantements, d'imbroglios surnaturels, de pères qui sont leurs propres fils et de fils qui se trouvent être pères de leurs pères... L'exotisme romanesque à lui seul nous fournirait la matière d'un très long chapitre.

En un mot, le roman abonde et surabonde en tous lieux. La baisse générale des prix de librairie et l'énorme diffusion de la presse, qui porte sur tous les points, avec l'information politique, l'annonce du livre, ont créé, de nos jours, des milliers de consommateurs intellectuels, qui n'existaient pas, autrefois. Le mouvement n'a été qu'en progressant. D'abord mise en appétit par le stimulant du r.-feuilleton, une grande partie du public s'est portée peu à peu du journal au volume. Et ce goût a tourné en habitude. Chacun, à l'heure présente, se vante d'avoir beaucoup de lecture, et le fond presque unique de cette lecture, ce sont les romans. C'est le r. qu'on achète ; c'est au r. qu'on s'abonne pour se former, soi-disant, l'esprit et le cœur. L'usage du roman fait une grande et essentielle partie de l'éducation des femmes, quand il ne la constitue pas exclusivement. (V. particulièrement, entre le grand nombre des romanciers cités, étudiés dans le Dictionnaire : **Alciphron, Apulée, Aristénète, Balzac, Brontë, Bulwer-Lytton, Cervantès, Chamisso, Chateaubriand, Conscience, Cooper, Crébillon fils, A. Daudet, Dickens, Dostoïevsky, Alex. Dumas, Eliot, Erckmann-Chatrian, Feuillet, Fielding, Flaubert, Foë, Foscolo, Freytag, Furetière, Galdos, Gogol, Goldsmith, Goncourt, Grimmelshausen, Harte, Hawtorne, Héliodore, Heyse, Hoffmann, Hurtado de Mendoza, Mme de La Fayette, Lesage, Longus, Loti, Manzoni, Marivaux, Mérimée, Nodier, Ouida, Poe, Prevost, Radcliffe, Restif de la Bretonne, Richardson, J.-J. Rousseau, B. de Saint-Pierre, G. Sand, Walter Scott, Mlle de Scudéry, Sienkiewicz, E. Sue, Tatius, Mme de Tencin, Thackeray, Theuriet, Tolstoï, Tourgueneff, d'Urfé, Valdès, Wieland, Zola.**)

Romance. Espèce de chanson en plusieurs couplets, sur un air simple, naïf et tendre, dont le sujet coutumier est l'expression des désirs ou des peines de l'amour. Elle s'ouvre aussi aux regrets de la patrie absente, à l'aspiration vague et mélancolique vers l'infini ; ou bien, elle s'élève jusqu'à l'expression d'un idéal, où le sentiment religieux se fond avec celui de la tendresse humaine. Chez tous les peuples, il a existé de ces chants naïfs, fruits naturels de l'instinct poétique. On peut dire, cependant, que la romance est une forme essentielle de l'esprit italien et de l'esprit français, — à moins qu'on ne fasse entrer dans le cadre élargi d'un genre, qui appartient plutôt à l'histoire de la musique qu'à celle de la littérature, les beaux *lieder* allemands, immortalisés par le génie de compositeurs, tels que Schubert, Schumann, Mendelssohn et Johannès Brahms. Elle a convenu, très particulièrement, à rendre soit la grâce, la désinvolture et la limpidité qui caractérisent le génie italien, soit le demi-sourire et l'émotion tempérée de la galanterie française. Sans remonter plus haut, la r. a subi bien des modifications, depuis l'âge des troubadours et des trouvères. En sa forme primitive, composée d'une seule phrase, presque toujours écrite dans le mode mineur, elle consistait presque uniquement en quelques notes plaintives dont la persistance finissait par saisir l'oreille et toucher le cœur (Scudo). Successivement elle se développa avec les progrès de l'harmonie, profita de l'invention de la modulation pour ajouter à son domaine restreint une phrase complémentaire et des effets moins monotones ; elle prit tous les tons et tous les langages, que peut admettre une forme simple. Le XVIIIe s. a été l'âge d'or de la r. On la vit alors s'épanouir avec autant de grâce que de fécondité, exhalant un parfum de tendresse et d'adorable rêverie, se faisant toute pastorale, revenant toujours à chanter, à la veille des terribles orages révolutionnaires les charmes de la vie champêtre, la beauté du soir, la joie d'entendre parler son cœur à l'ombre d'un frais bocage, aux bords d'un ruisseau paisible. Sous la Restauration, la r. moissonna aussi de beaux succès. Elle avait étendu son horizon poétique. Ses cadences étaient moins uniformes ; et les sujets, comme les accompagnements, avaient acquis plus de variété, d'abondance et de force. De nos jours, sous prétexte d'échapper à la langueur, à la sentimentalité banale et froide, la romance hausse le ton, change de nom et d'objet, vise aux grands effets lyriques et prétend participer à toutes les transformations de l'art musical. Cependant, on retourne, comme malgré soi, aux douces imaginations du temps jadis, aux chansonnettes vives et piquantes, aux bergerettes qu'aimaient nos pères, aux charmants couplets sans prétention qui faisaient, à une autre époque, les délices des âmes sensibles. C'est qu'en effet, telle mélodie jaillie du cœur a plus de chances de survivre dans la mémoire des hommes que beaucoup de grosses partitions et de libretti signés de noms illustres, où la science ne remplace pas la nature.

Romancero. Ensemble, recueil des petits poèmes héroïques, anonymes et populaires, qui marquèrent les débuts de la littérature nationale, au pays du Cid. L'épopée espagnole a surgi, pour ainsi dire, de ces fameux *romances*, d'un caractère si à part. Là sont redits les exploits de Bernard del Carpio, de Ferrant Gonzalès et surtout du Campeador, le héros des héros de la Péninsule. Là sont suivies et immortalisées toutes les phases de la grande lutte contre les Maures. Corneille appelait ces fragments épiques « les originaux décousus de l'histoire espagnole. » Les plus célèbres d'entre eux, tendres complaintes lyriques ou fières chansons belliqueuses, ont été traduits ou imités dans toutes les langues européennes. (*Romancero general*, de Pedro Flores, Madrid, 1604, 1614 ; *Romancero historiado*, de Lucas Rodriguez, Alcala, 1759 ; *Sylvo de varios romances*, Barcelone, 1611, etc.)

Romancero (le) français. Histoire de quelques anciens trouvères et choix de leurs chansons (éd. P. Paris, Paris, 1833, in-8°).

Romanes (langues) ou néo-latines. On donne en général ce nom à une famille de langues dérivées, au moyen âge, du latin vulgaire: l'*italien*, l'*espagnol*, le *portugais*, le *français*, le *valaque* ou *roumain*, le *rhétien* (qui se parle dans les Grisons), le *ladin* (qui se parle dans l'Engadine). Toutefois on conserve spécialement le nom de *langue romane* ou de *roman* à la langue vulgaire de la France, du VIIe au XIe s. A l'origine le gallo-roman se divisait en plusieurs dialectes parlés par autant de peuples dans les diverses provinces de l'ancienne France. Plus tard, parmi ces variétés d'un idiome en formation, deux principaux dialectes prédominèrent : celui du midi, langue d'*oc* ou provençal, langue des *troubadours*, et celui du nord, appelé langue d'*oil*, d'après l'adverbe de l'affirmation *oui*. L'un, dont l'usage s'étendit à toutes les provinces situées au sud de la Loire (la Provence, l'Aquitaine, le Languedoc, le Quercy, le Poitou, le Limousin et l'Auvergne), était plus harmonieux, plus agréable à l'oreille par la simplicité, la naïveté, l'expression et la gentillesse; l'autre, celui des *trouvères*, parlé au nord de la Loire jusqu'à Tournai et aux frontières de Flandre, avait conservé un plus grand nombre de racines celtiques, et sa brièveté, sa rudesse contrastait avec les sons pleins et retentissants, familiers à son rival. Ces deux langues eurent, les premières de toutes les langues néo-latines ou romanes, deux littératures différentes, qui se formèrent d'elles-mêmes, coucurremment et indépendamment, avec leurs traits distincts, pendant les XIe, XIIe et XIIIe s. Au XIe s., la langue d'oil traversa le détroit à la suite des Normands.

Romania (la). Revue trimestrielle fondée en 1872, pour servir à l'étude savante des langues et des littératures romanes. Une place assez importante y est réservée aux travaux comparatifs qu'inspirent les poésies et les chants populaires.

Romantisme. Système, école littéraire des écrivains romantiques. A la fin du siècle dernier, Tiek et les deux frères Schlegel se mirent, en Allemagne, à la tête d'un mouvement de retour vers l'art et la poésie du moyen âge, qui avaient leur origine dans le *roman*. On appela donc romantisme cette manifestation nouvelle, en opposition avec le mouvement d'expansion imprimé par Gœthe, Schiller, Wieland et Lessing. Mme de Staël, l'initiatrice du siècle nouveau avec Chateaubriand, le révéla à la France, et le nom qu'elle y importait y resta. Dépassant bientôt le cadre de la première heure, étendant ses visées à travers les temps, cherchant l'émotion dans tous les sujets et sous toutes les formes, voulant tout embrasser et tout réfléchir sans nul souci des règles et des traditions, le romantisme devint l'école de l'indépendance absolue et de la fantaisie illimitée. A. Dumas avec *Henri III* et *Antony*, A. de Vigny avec *Othello*, puis Hugo avec *Hernani* s'en firent les champions sur le théâtre. V. Hugo en publia le manifeste dans la préface de *Cromwell*, qui devint la bible des émancipés et où il proclamait le libéralisme dans l'art. De vives querelles littéraires eurent lieu entre classiques et romantiques. Il y eut un moment de grande confusion et d'anarchie sur le Parnasse. Les genres furent intervertis; l'antithèse et le contraste prédominèrent dans le style au détriment de la logique; le vers classique fut délié des règles de l'hémistiche et de la césure, et on abusa de l'enjambement; mais chez les vrais artistes, il gagna la plénitude, la puissance et la souplesse. A côté de ses exagérations, le romantisme eut une influence favorable en brisant bien des formules étroites. Il dégagea la littérature française et, par suite, la littérature européenne, d'une imitation servile et indéfinie de l'antiquité, la rendit à elle-même, renouvela la versification et donna à l'écrivain le droit d'être de son temps.

Les effets du romantisme eurent leur répercussion prolongée sur les littératures allemande, anglaise, espagnole, italienne et russe. (Voy. ces mots.)

Romany. Langue zingaresque anglaise. Georges Borrow, l'original descripteur des mœurs des Bohémiens, en a publié le vocabulaire, en 1874.

Romieu (MARIE de), femme poète du XVIe s., née dans le Vivarais, d'une ancienne famille attachée à la maison de Joyeuse. Rien aujourd'hui ne survivrait d'elle, si son frère, ami des lettres aussi (V. les *Meslanges* de J. de Romieu, Lyon, 1584, in-8°), n'eût fait imprimer d'elle, en 1581, une centaine de pages, un simple bouquet poétique au parfum délicat et doux. (Edit. Prosper Blanchemain, 1877, in-12.)

Romulus imperator, nom prétendu d'un fabuliste de la décadence, au plus tard du VIIe s., dont les trois livres d'apologues en prose, présentés comme une traduction d'Esope, ne sont à la vérité qu'un dérangement des ïambes de Phèdre. Ce recueil et celui d'Avianus ont été la base principale des versions du moyen âge.

Rondeau. Sorte de petit poème français à forme fixe; ainsi appelé de l'ancien mot *rondeau*, signifiant cercle, circonvolution, c'est-à-dire ici retour d'un même mot et d'une même pensée, « pièce de vers faite en mode circulaire », selon la définition d'un rimeur du XVIe s. Le plus ancien rondeau dont on fit usage en France, quelque peu ressemblant au triolet, était composé de huit vers sur deux rimes; le premier vers revenait après chaque distique et le second était répété à la fin. Le vrai type du genre, appelé *r. simple*, se compose de treize vers sur deux rimes disposés en trois stances, la première de cinq vers, la deuxième de trois, et la troisième de cinq. Les premiers mots du r. sont répétés à la fin de la seconde et de la troisième stance en manière de refrain et forment de petits vers supplémentaires qui ne riment pas avec les autres. Le *r. redoublé* est fait de six quatrains sur deux rimes. Le sixième se termine par les premiers mots du r., dont le premier vers tout entier doit être enchâssé dans le 2e, le 3e, le 4e et le 5e quatrains. Ce petit poème, où se distinguèrent: Charles d'Orléans, Clément Marot, Voiture, Benserade, n'a pas seulement la *naïveté*, que lui reconnaît Boileau; mais, comme l'a dit Banville, il a encore la légèreté, la rapidité, la grâce, l'ironie, et un vieux parfum de terroir propre à charmer ceux qui aiment notre poésie à tous les âges qu'elle a traversés.

Ronsard (PIERRE de), célèbre poète français, issu de race hongroise, né en 1524, au château de la Poissonnière (en Vendômois), m. en 1585. Page du duc d'Orléans, puis de Jacques V, roi

d'Écosse, il accompagna Lazare de Baïf dans son ambassade à la diète de Spire. Pris de surdité, il ne voulut plus s'intéresser qu'à l'étude, et il y porta une fougue extraordinaire. La fièvre de la Renaissance enflammait son cerveau. Il entreprit de réformer complètement la poésie française en la retrempant aux sources classiques, en lui infusant ainsi ces qualités de vigueur, d'élévation et de noblesse, qui, chez elle, n'allaient pas encore de pair avec la finesse, la légèreté, la grâce. Ambitieux de faire revivre Homère et Pindare, il se lança impétueusement dans la carrière et devint, du jour au lendemain, le chef de la Pléiade. Sonnets, élégies, épithalames, odes, comédie (trad. du *Plutus* d'Aristo-



Ronsard.

phane), épopée (la *Franciade*), tragédies, églogues, il ne délaissait aucun genre, il embrassait à la fois toutes les parties de la poésie. R. avait donné au vers un nombre plein et sonore, un accent mâle et robuste qu'on ignorait avant lui. On ne sentit pas d'abord ses défauts; on n'aperçut que l'originalité relative, l'énergie, la souplesse de talent du novateur. Jamais renommée ne fut plus bruyante. Il devint l'oracle du Parnasse, le roi des poètes, le miracle de son siècle; il était Apollon lui-même. Cette longue apothéose eut son retour. A l'idolâtrie des contemporains firent place les dédains du XVIIᵉ s. et l'ignorant oubli du XVIIIᵉ. Il a été donné à la critique moderne de remettre en son véritable jour ce génie incomplet, — astre intermittent, qui, pour s'être voilé de nuages, n'en eut pas moins de magnifiques rayonnements. Le poids d'une érudition indigeste et pédantesque oppressa son souffle et alourdit le vol d'une imagination naturellement inventive, féconde, hardie, pleine de verve et d'enthousiasme. Sa langue magniloquente eut des discordances pénibles. Et quelles chutes soudaines, quelles disparates de ton! En un mot R. était très inégal; mais quand il abandonnait son système de grécisme et de latinisme, quand il était lui-même, tout entier à sa double passion de l'art et de la nature, les beautés ruisselaient sous sa plume, richesse d'expression, grandes et fières images, créations pittoresques, détails charmants, pensées exquises. Le célèbre Vendômois fut, à tout prendre, le premier poète de son siècle en France, et, à bien des égards, le précurseur des grands lyriques du XIXᵉ siècle.

Ronsin (CHARLES-PHILIPPE), auteur dramatique et général révolutionnaire français, né de cultivateurs aisés, à Soissons, en 1752, guillotiné en 1794. Il s'était d'abord adonné à la poésie, comme en témoigne une traduction de Claudien, mise au jour en 1780 : la *Chute de Rufin*. Il donna ensuite plusieurs tragédies médiocres : *Isabelle, Hécube et Polyxène, Louis XII, père du peuple*, et deux comédies. La révolution le fit orateur de clubs et général. Ordonnateur de l'armée de Belgique, puis adjoint au ministre avec pleins pouvoirs pour suivre la guerre dans l'Ouest, il le disputa au fameux Rossignol en maladresse et en incapacité. Le tribunal révolutionnaire demanda sa tête en 1794.

Roquefort (JEAN-BAPTISTE-BONAVENTURE), philologue et antiquaire français, né à Mons, en Belgique, en 1777; membre de plusieurs sociétés savantes de France et de l'étranger, frappé d'aliénation mentale, dans les dernières années de sa vie; m. en 1834. Très dévoué aux études médiévales, il conçut, après Lacurne de Sainte-Palaye, mais avec des proportions moins vastes, l'idée d'un *Glossaire de la langue romane* (Paris, 1808, 2 vol. in-8°; supplém., 1720, in-8°). Quoique très incomplet encore et bien fautif, ce lexique, qu'on a refait depuis, a rendu des services incontestables.

Roquelaure (GASTON-JEAN-BAPTISTE, marquis, puis duc de), gentilhomme français, né en 1617, du maréchal Antoine de R.; lieutenant-général en 1646; gouverneur de Guyenne en

1679; m. en 1683. D'un caractère gouailleur, d'une humeur plaisante et poussant la liberté du langage jusqu'à l'extrême trivialité, il joua à la cour le rôle d'une sorte d'Esope grand seigneur, très singularisé par ses bons mots, par les leçons bouffonnes qu'il distribuait autour de lui et par toute sorte de traits facétieux. On a beaucoup brodé sur sa légende, et bien des mots plus qu'osés ont été mis sur son compte dont il ne fut pas l'auteur responsable. *(Aventures divertissantes du duc de R.,* Cologne, 1727.)

Roquelaure (Jean-Armand de Bessuéjouls, comte de), prédicateur français, né à Roquelaure, dans l'Aveyron, en 1721; membre de l'Académie; archevêque de Malines; m. en 1803. Il prononça les oraisons funèbres de la reine d'Espagne et de Louis XV.

Roqueplan (Nestor), littérateur français, né à Malemort, en 1804; rédacteur en chef du *Figaro;* directeur de plusieurs théâtres; m. en 1870. Chroniqueur parisien des plus affinés; connu surtout par l'esprit d'à-propos qui ne le quittait jamais, il traça au courant de la plume des croquis légers, de délicates fantaisies, de sémillantes *Nouvelles à la main,* où l'on pourrait recueillir bien des traits de mœurs piquants sur les héros et les héroïnes de la vie frivole. (*Parisine, Regain de la vie parisienne*, 1853; les *Coulisses de l'Opéra*, 1855.)

Roquette (Otto), littérateur et poète allemand, né en 1824, à Krotoschin (Posen); m. en 1896. Professeur au Polytechnicum de Darmstadt, il orna de littérature ses occupations universitaires. Sa principale œuvre : *Waldmeisters Brautfahrt* est un bijou de description romantique.

Rorario (l'abbé Girolamo), philosophe italien, né à Pordenone, dans le Frioul, en 1485, m. en 1556. L'un des défenseurs les plus convaincus de la théorie de l'âme des bêtes. *(Oratio pro muribus,* Coire, 1548; *Quod animalia bruta sæpe ratione utantur melius homine,* Paris, 1648, in-8°.)

Rosa (Salvator), célèbre artiste et poète italien, né près de Naples, en 1615, m. en 1673. On a pu dire qu'il traita la poésie comme la peinture, cherchant plus la force du dessin que la beauté du coloris. Ses satires, supérieures à ses odes, sont écrites avec une fougue extrême. Il y attaque sans ménagement les écarts de la société ecclésiastique, les vices et le luxe des grands. *(Sat., Odes et Lettres,* éd. Bartera, Florence, 1860.)

Rosati (les) Société chantante et littéraire, fondée à Arras, dans la seconde moitié du XVIII s. On s'y réunissait aux premières roses et tout finissait avec les dernières en automne. Parmi les diplômes de cette joyeuse académie, qui devint assez célèbre pour que Paris voulût plus tard avoir aussi la sienne, on a relevé les noms de Lazare Carnot et de Maximilien Robespierre. Elle a été renouvelée, de nos jours, sur l'initiative de M. Le Cholleux.

Roscelin (Jean), philosophe scolastique, né à Compiègne, chanoine de St-Martin de Tours, m. après 1121. Il enseigna, le premier, le *nominalisme* (v. ce mot), et se vit condamné en 1092 par le concile de Soissons. Il attaqua avec beaucoup de violence son ancien disciple Abailard.

Roscommon (Wentworth Dillon, quatrième comte de), poète anglais, né en Irlande vers 1633, m. à Londres en 1684. La sagacité du jugement et l'harmonie de la versification furent ses droits au double titre de critique et de poète. On a réuni ses écrits à ceux du comte de Rochester. (Londres, 1680, in-4°.)

Rose (Toussaint), marquis de Cogé, membre de l'Académie française, né en 1611; président de la Chambre des Comptes, en 1661; m. en 1701. Homme de beaucoup d'esprit et secrétaire du roi, il tenait souvent la plume pour Louis XIV. Il s'était assimilé d'une façon étonnante le caractère, le style et jusqu'à l'écriture du maître. On croit qu'il eut une part dans la rédaction des *Mémoires* de Louis XIV.

Rose (le roman de la). Célèbre poème allégorique français, en deux parties très distinctes, c'est-à-dire très différentes de ton et d'esprit, dont l'une fut composée en 1237, par Guillaume de Lorris et l'autre, en 1277, par Jean de Meung. Le fond primitif de cette œuvre confuse, qui représente en bloc les traditions, les goûts et les tendances de tout le XIII° s., est emprunté aux romans de chevalerie avec cette différence que les épisodes s'y déroulent non point dans la vie réelle et militante, mais dans un songe et que l'héroïne n'est pas une femme, mais une allégorie, une rose. Sous la main de Jean de Meung la conception sentimentale et romanesque de Guillaume de Lorris se transforme complètement et devient une vaste satire des mœurs de l'époque. Voy. **J. de Meung** et **G. de Lorris.**)

Rosenblüt (Jean), meistersanger allemand du XV° s. Il était peintre d'armoiries et poète à Nuremberg. Son humeur caustique et vive aima particulièrement à se répandre dans le genre de la chanson bachique. Il composa en outre, des *priamels,* des chants lyriques et des pièces de carnaval *(Fastnachsspiele,* ap. Keller, Stuttgart, 1853, 3 vol.), — ébauches de comédies qui l'ont fait appeler par Gottsched « le Thespis de la scène germanique. »

Rosières (François de), généalogiste français, né en 1531, à Bar-le-Duc, m. en 1607. Il essaya d'établir, au profit des princes lorrains, leur droit d'antique hérédité sur la couronne de France et ne réussit qu'à se faire mettre à la Bastille. (*Stemmata Lotharingiæ ac Barri ducum*, Paris, 1580, in-fol.)



Guillaume de Lorris, endormi et songeant (Frontispice du Roman de la Rose) d'après un manuscrit de la Bibliothèque nationale.

Rosini (Giovanni), littérateur italien, né à Lusignano en 1776; pendant un demi-siècle professeur à l'Université de Pise ; m. en 1855. A signé deux remarquables romans historiques (*Luisa Strozzi*, 1833, 4 vol., *Ugolin*, 1843, 3 vol.), des poésies, un drame et une sérieuse *Hist. de la peinture italienne.* (1838, 4 vol.)

Rosmini (Carlo de), historien et biographe italien, né à Rovereto en 1758, m. en 1827. (*Storia di Milano*, Milan, 1820, 4 vol. in-8° ; *Filelfo*, très curieuse et très abondante monographie, ibid., 1803, 3 vol. in-8°, etc.)

Rosmini-Serbati (Antoine), célèbre philosophe catholique italien, né à Rovereto (Tyrol), ministre de Pie IX, m. en 1855. Son grave et religieux traité de la *Psychologie* (trad. franç. de Segond), singulièrement en avance sur ce que produisait à la même époque

le spiritualisme français, unit la métaphysique la plus austère à la recherche expérimentale la plus curieuse et la plus hardie.

Rosny (Léon de), ethnographe et orientaliste français, membre de l'Institut, né à Loos (Nord) en 1837. Élève de Stanislas Julien, professeur à l'École des langues orientales, il adopta et fit sien le monde des études japonaises. Sans avoir visité l'Asie, cet historien de la race jaune a décrit admirablement les mœurs des insulaires du Nippon. Ses mémoires spéciaux abondent d'observations curieuses sur les plus anciens monuments japonais et sur la transcription européenne des textes. (*Etudes asiatiques de Géographie et d'histoire,* 1864, in-8°; vocabulaires *japonais, chinois, coréen, aïno,* etc., etc.)

Rosny (Joseph-Henri Boex, dits J. H.), nom de deux romanciers français de la seconde moitié du XIXe s., frères par le talent comme par la naissance. Les premiers livres signés du nom de Rosny (*Nell Horn*, le *Bilatéral*) portent l'empreinte profonde de Zola. En passant du *Bilatéral*, à travers *Marc-Fane* — un roman socialiste et révolutionnaire — au *Termite* et à *Daniel Valgraive*, ils accusèrent coup sur coup une évolution très caractéristique de leur manière. Les romans de MM. R. se partagent en deux groupes bien tranchés : les uns tout scientifiques, sorte d'épopées darwiniennes, vouées spécialement à la représentation de l'homme des anciens jours, mis aux prises d'abord avec la nature chaotique, puis avec les races disparues, qui se disputèrent la possession du sol (*Vamireh*, *Eyrimah*, les *Xypehuz*); les autres, psychologiques et modernes, tels que *Valgraive*, l'*Impérieuse bonté*, l'*Indomptée*, le *Renouveau*, l'*Autre femme*, etc. Une même loi de sympathie, de large sympathie humaine, relie entre elles des conceptions aussi différentes. Le souci tragique du passé et de l'avenir terrestre y enveloppe comme d'un clair-obscur de mystère les peintures mêmes du présent. De toutes ces œuvres, un peu surchargées quant au style, se dégagent beaucoup d'observations, de faits scientifiques ou sociaux et d'idées.

Rosseeuw-Saint-Hilaire (Eugène), historien français, né à Paris en 1802; professeur à la Faculté des Lettres; membre de l'Académie des Sciences morales; m. en 1889. On cite en première ligne son histoire très complète de l'Espagne, depuis les origines jusqu'à la mort de Ferdinand VII.

Rossetti (Dante-Gabriel), célèbre peintre et poète anglais, né à Londres en 1808, m. en 1882. A été, avec Swinburne, Morris et Burne Jones, l'un des principaux représentants de l'école esthétique anglaise. Il a réussi, de concert avec ses amis, à introduire dans l'art et la poésie d'outre-Manche un



Gabriel Rossetti.

sentiment très raffiné de la beauté pure. De même qu'il a réalisé comme peintre un curieux mélange de sensualité triste et de rêve mystique, il a su, comme poète, donner une valeur picturale à l'image sans que le vers cesse d'être harmonieux de forme et subtil de pensée. (*La Maison de Vie,* etc.)

Rossi (Giovanni-Gherardo de), poète et archéologue italien, né à Rome, en 1754; directeur de l'Académie portugaise des beaux-arts, à Rome, et ministre des finances de la république romaine, en 1798; m. en 1827. Historien et critique d'art (*Vasi greci denominati etruschi, scelti nella collezione del duca di Blacas d'Aulps,* Rome, 1823, in-4°; *Lettere pittoriche sul Campo-Santo di Pisa,* ibid., 1810, in-4°, etc.), auteur de fables ingénieuses et de comédies estimées.

Rossi (Giovanni-Bernardo de), orientaliste italien, né à Castel-Nuevo (Piémont), en 1742; professeur de langues orientales à l'Université de Parme; m. en 1831. L'épigraphie lui est redevable de quelques précieuses découvertes.

Rossi (comte Pellegrini), homme politique et économiste italien, naturalisé français; né à Carrare, en 1787; d'abord avocat et professeur de droit, à Bologne; puis, ayant émigré en France, et adopté cette nation pour sa nouvelle patrie, créé successivement

professeur à l'Ecole de droit de Paris, membre de l'Académie des Sciences morales, pair de France, ambassadeur à Rome, après les événements de 1848, devenu le ministre du pape; assassiné, le 15 nov. de la même année. Il a traité d'une manière précise et claire, en opposant avec une logique supérieure les faits aux idées préconçues, du droit constitutionnel, de l'économie politique et de la philosophie sociale. (Voy. l'éd. de ses *Œuv. comp.*, 1857.)

Rostand (Edmond). Voy. **Supplément.**

Rosweide (Héribert), compilateur et savant hagiographe hollandais, membre de la Société de Jésus, né à Utrecht en 1569, m. en 1629. Stimulé par l'exemple des travaux de Lépomani et de Surius, il conçut le plan d'un vaste ouvrage où serait recueilli tout ce qui concernait les saints, et il rassembla les premiers matériaux d'où devait sortir l'immense collect. dite des *Bollandistes*.

Rotgans (Lucas), poète hollandais, né en 1645, m. en 1710. Très faible est son épopée historique de *Guillaume III;* original, au contraire, son poème burlesque de la *Kermesse.*

Rothelin (Charles d'Orléans, abbé de), érudit et numismate français, né en 1691 à Paris; reçu à l'Académie française en 1728 et à l'Académie des Inscriptions, en 1732; m. en 1744. De sérieuses connaissances archéologiques le recommandaient parmi les savants de l'époque; mais cette réputation fut toute viagère; car il n'a, pour ainsi dire, rien publié.

Rotrou (Jean), poète dramatique français, né en 1609 à Dreux, m. de la peste, dans sa ville natale, à quarante et un ans, le 28 juin 1650. Il débuta avant Corneille et, pour cela, celui-ci l'appelait son père. Cependant, on n'avait eu guère de lui qu'une pièce puérile: l'*Innocente infidélité.* Il ne donna son *Venceslas* que quatorze ans après la *Médée* de Corneille, en 1649, après le *Cid,* après *Cinna,* après *Polyeucte.* Corneille était devenu son maître. *Cosroès, Venceslas, Saint-Genest, Laure persécutée, Don Bertrand de Cabrère* sont ses meilleurs ouvrages. Il possédait à un haut degré ce qu'on nomme l'art des situations et l'art plus difficile encore de remuer les passions. Son imagination était forte plutôt que réglée. Il y a, dans toutes ses tragédies, des pensées neuves et grandes, heureusement exprimées et des sentiments auxquels il ne manque, pour être achevés, qu'une expression plus précise. Son style irrégulier a des tons de noblesse et de force. S'il est vrai de dire qu'il tient encore beaucoup de la rudesse de son temps, s'il partage, quoique à un moindre degré, l'amour de Mairet pour les pointes, il faut avouer qu'il a des coups d'aile qui le portent souvent au niveau de l'auteur du *Cid.* Jamais il ne fut mieux inspiré, jamais, avec quelque chose encore de plus libre que Corneille, il ne s'approcha tant de l'idéal que dans le *Martyre de St-Genest.* L'originalité des situations y est mise dans tout son lustre par des vers d'une beauté et d'une nouveauté vraiment singulières. *(Œuv.,* éd. Viollet-Le-Duc, Paris, 1820-22, 5 vol. in-8°.) — Ch. G.

Rotteck (Charles-Wenceslas de), historien et publiciste allemand, né à Fribourg en Brisgau, en 1775; professeur à l'Université de Fribourg; membre de la Chambre des députés du grand-duché de Bade; m. en 1840. Il a mêlé très intimement, jusqu'à les confondre même, l'histoire et la politique. *(Hist. universelle,* Allgemeine Geschichte, Fribourg, 1813-27, 9 vol. in-8°; trad. fr. abrégée par Gunzer, 1833-36, 4 vol.) C'est ainsi que, maintes fois, il juge les grands événements de l'antiquité, au point de vue d'un doctrinaire ou d'un « parlementariste » de nos jours.

Roubaud (l'abbé Pierre), littérateur français, né en 1730 à Avignon, m. en 1791. Après avoir déployé, comme publiciste, une ardeur de réformation économique, un zèle contre les abus, qui le fit exiler en 1775, il s'adonna à des occupations plus paisibles d'historien, de grammairien. Les *Nouveaux synonymes* (Paris, 1785-96, 4 vol. in-8°), moins agréables à lire mais plus solides que ceux de l'abbé Girard, son contemporain et son émule, sont l'œuvre la plus durable de cet auteur, que Voltaire trouvait éloquent et profond.

Roucher (Jean-Antoine), poète français, né à Montpellier, en 1745; m. le même jour qu'André Chénier sur l'échafaud révolutionnaire, le 25 juillet 1794. Auteur d'un poème didactique en 12 chants, les *Mois* (Paris, 1779, 2 v. in-4°), très mêlé de qualités et de défauts, et, comme la plupart des ouvrages de ce genre, construit de pièces de rapport artificiellement réunies sous un même titre. On y admire de beaux traits lyriques et de fraîches images, se détachant heureusement des amplifications verbeuses et décousues.

Rougé (vicomte de), égyptologue français, né à Paris, en 1811, membre de l'Institut, professeur au Collège de France, m. en 1873. Par sa méthode rigoureuse d'interprétation analytique, ce digne successeur de Champollion a contribué grandement à faire revivre, avec le système d'écriture des anciens

Egyptiens, leur histoire intellectuelle et sociale. *(Christomathie égypt.,* 1867-1873, liv. I-III, in-4°).

Son fils s'est occupé avec beaucoup de zèle de la topographie de l'ancienne Égypte.

Rouget de Lisle, poète lyrique français, né à Montaigut en 1760; officier du génie; m. en 1836. Devenu le poète national pour avoir créé, sous un superbe élan, les paroles et la musique du *Chant de guerre de l'armée du Rhin,* plus tard appelé la *Marseillaise.* L'énergie de ses sentiments patriotiques éclate en quelques autres chants, tels que celui de *Roland à Roncevaux*; mais on n'y retrouve plus l'inspiration de génie dont il fut visité dans la nuit historique du mois d'avril 1792.

Rouher (EUGÈNE), homme politique français, né à Riom (Auvergne) en 1814, m. en 1888. D'abord avocat à la cour d'appel de sa ville natale, la Révolution de février 1848 en fit un député. Il s'attacha au sort du prince Napoléon, devint son conseiller, son ministre ; il le gouverna même au point d'avoir été surnommé le vice-empereur. Travailleur infatigable, très apte à s'approprier tout ce qu'il étudiait, il développa vite par l'action les qualités de son esprit. Et sa parole même profita de cet essor. Sa faconde passa pour de l'ampleur ; la facilité de sa conscience, que ne gênait aucun scrupule, lui fournit des ressources de langage, qui furent appelées de la souplesse oratoire. En réalité, il ne fut qu'un habile parleur d'affaires, incorrect et négligé.

Rouleau. En paléographie, Manuscrit ancien, formé d'une longue bande de parchemin ou de papier roulée sur un cylindre d'ivoire ou de bois *(rotulus).*

Au moyen âge, *Rouleaux des morts,* Membrane ou feuille de parchemin sur laquelle étaient inscrits les noms des morts que l'on recommandait aux prières des monastères et des églises.

Roumaine (langue et littérature). Langue parlée par les Moldo-Valaques, et qui a pour origine le latin, introduit en Dacie par les soldats de Trajan, aux premières années du second siècle de notre ère. Le r. avait été écrit jusqu'en ces derniers temps en caractères cyrilliens, comme le russe, le serbe, le bulgare, ce qui l'avait fait ranger, à tort, au nombre des idiomes slaves.

La Roumanie possède un abondant trésor de chants et de récits populaires. Ils ont, pour la plupart, une forme épique; certains passages font penser aux chants héroïques de la Grèce; d'autres rappellent les romans d'aventures du moyen âge par leur caractère chevaleresque et merveilleux. Il se déploie, dans ces contes roumains, féconds en métaphores lyriques comme en descriptions colorées, un luxe de poésie, qui les revêt d'éclat et d'originalité. Quelques-uns de ceux-là, plus ou moins apparentés aux légendes slaves, atteignent à une singulière fantaisie paradoxale, ou bien paraissent d'une subtilité surprenante (pour des produits spontanés de l'imagination populaire) dans la peinture des âmes. Enfin, les amateurs de folk-lore y rencontrent le sujet d'observations remplies d'intérêt, ces contes roumains étant aussi fort remarquables au point de vue mythologique et ayant conservé l'empreinte fidèle des vieux mythes d'où ils sont issus.

Depuis que la Roumanie est livrée à ses propres destinées et qu'elle a pris un contact plus intime avec les grandes nations européennes, une littérature nouvelle s'y est formée, celle-ci très différente et très moderne. Côte à côte avec les aspirations du pays, on y sent particulièrement marqués le goût et les tendances de l'esprit français.

Roumanille (JOSEPH), poète provençal, né à Saint-Remy (Bouches-du-Rhône), en 1818, m. en 1891. Le chef, le *capoulié* des séparatistes du félibrige, R. était, au milieu de ses nombreux émules, celui qui se détachait de la façon la plus vive, celui dont la physionomie et le talent unissait dans le plus gracieux ensemble le double trait de simplicité rustique et de culture littéraire. *(Li Margarideto,* 1847, *lis Oubreto,* 1859, etc.)

Roumieu (FÉLIX), poète provençal né à Marseille en 1822, m. en 1891. L'un des plus ardents champions du félibrige. *(La Jarjaiado, la Rampelado, la Couquiho d'un Roumieu* sont populaires dans tout le Midi.

Rousse (EDMOND), avocat et orateur français, né à Paris, en 1816; bâtonnier de l'ordre et membre de l'Académie (1880). Pendant la Commune, il s'était fait le conseiller et le consolateur des otages, au risque de subir leur sort. Pénétré de toutes les ressources de l'éloquence, il a donné une remarquable étude sur la vie et le rôle de Mirabeau.

Rousseau (JEAN-BAPTISTE), poète français, né le 6 avril 1670, à Paris, m. le 17 mars 1741 à Bruxelles. Beaucoup de talent et peu de cœur, de beaux ouvrages et de méchantes actions: c'est à peu près l'histoire de sa vie. Grand versificateur plutôt que grand poète, J.-B. R. a laissé de médiocres comédies (le *Flatteur,* le *Capricieux,* l'*Hypocondre,* la *Mandragore),* des épigrammes nettes, incisives, souvent méchantes ou trop libres, mais dont les meilleures peuvent servir de modèles du genre, des allégories trop artificielles pour intéresser ; et des odes, des cantates, trop dédaignées après avoir été trop admirées, toujours belles en somme, sinon par la force du sentiment, par la sincérité de l'émotion qu'il ne connaissait pas, du moins par la pompe des expressions, la noblesse des tours et l'éclat des images. Il ap-

partient au XVIIe s. autant qu'au XVIIIe; Boileau l'avait désigné pour être son héritier à l'Académie française.

Rousseau (Jean-Jacques), célèbre philosophe et écrivain français, né à Genève, en 1712, m. en 1778. Cet homme singulier, dont l'influence s'est fait sentir chez une foule d'écrivains et de penseurs français ou étrangers, avait reçu du ciel l'originalité de l'esprit : le succès de ses ouvrages, le bruit, les malheurs renforcèrent ce don de la nature et le poussèrent presque au délire. Privé de sa mère dès le bas âge, élevé par un père à l'esprit romanesque, il mena une vie où les bons et les mauvais instincts se développèrent en liberté sans qu'il eût jamais eu un maître pour le guider, un censeur pour le redresser. Dans l'indépendance où il s'était complu de si bonne heure, il apprit à connaître toutes les conditions sans se fixer dans aucune. Apprenti horloger, musicien errant, valet, scribe, il vit de près la misère. Il dut à ces expériences douloureuses trop souvent renouvelées l'avantage d'apprendre à penser de lui-même, de consulter sa raison, d'entendre parler sa conscience. Son âme y contracta une vigueur de sentiments, son esprit une originalité de conception, que la discipline des colléges n'aurait pu lui donner. De là cette indomptable personnalité, cette humeur particulière, ce ressort qui l'anime dans ses plus noires folies comme dans ses plus sublimes élans. Venu à Paris, inconnu, misérable, obligé de copier de la musique pour vivre, mêlé, cependant, au monde des philosophes, il avait déjà quarante ans qu'il n'avait rien produit. Il débuta par deux diatribes générales contre les lettres, la philosophie, les sciences, les arts et le progrès. (*Disc. sur le rétablissement des sciences* (1750), *Disc. sur l'inégalité des hommes* (1752), et, quelques années plus tard, livra au public la *Nouvelle Héloïse* (1759). Dans ce roman célèbre, en forme de lettres, se trouvent rassemblés les qualités et les défauts de cet homme singulier : les pensées les plus salutaires, les tableaux les plus dangereux, l'exaltation du sentiment et la solidité de la raison ; des jugements dictés par le bon sens, des opinions inspirées par une sorte de folie ; l'emphase et la simplicité ; la haine des hommes et l'adoration des beautés de la nature. Il donna, en outre, le *Contrat social* (1762), auquel le moindre reproche qu'on ait pu faire, c'est de favoriser le communisme en ruinant le principe de la propriété ; l'*Emile* (1762, 4 vol.), sorte de roman didactique contenant quelques excellents préceptes d'éducation, parmi de continuels démentis portés à la nature, à l'usage, à la raison ; la *Profession de foi du vicaire savoyard*, exposé de philosophie naturelle, mis dans la bouche d'un prêtre ; les *Lettres écrites de la montagne* (Amsterdam, 1764, 2 tomes in-12) ; les *Confessions*, ouvrage posthume, dans lequel J.-J. R., a raconté sa propre vie « avec une complaisance plus voisine encore du cynisme que de la franchise ; enfin, les *Rêveries d'un promeneur solitaire*, qui en sont comme l'appendice, où librement éclate le sentiment profond qu'il avait de la nature. (Œuv. div., opéras, comédies, dictionnaires de botanique et de musique ; le *Lévite d'Ephraïm*, poëme en prose, en quatre chants, etc.)



J.-J. Rousseau.

J.-J. Rousseau fit autour de lui une impression vive et forte. Il surprit et charma toute la seconde moitié du XVIIIe s. Il a séduit notre temps par ses défauts autant que par ses qualités. Dans notre littérature, il a fait jaillir des formes nouvelles ; dans nos mœurs et dans nos lois, il a fait passer des idées de justice et d'égalité ; il a combattu la sotte impiété, et pour un temps, contenu le matérialisme. Heureux s'il eût toujours évité le paradoxe et si, dans la même page, il ne fallait pas souvent l'admirer, le plaindre et le combattre !

Quant à son style et à sa langue, il n'en faut point dissimuler les défauts ; trop souvent, il est emphatique et déclamateur ; il prodigue l'apostrophe ; il abuse de la prosopopée, règle mal son élan et s'élève trop haut. Souvent encore, il est tendu, gêné. Mais après ces aveux, on ne pourrait assez louer

cette prose ferme, brillante, sonore, cette harmonie mâle et pleine, ces mots heureux, ces traits vifs, ces tons originaux, cette verve, cette chaleur, cette éloquence souveraine, qui naît sur ses lèvres, échauffe son lecteur, le séduit, le fascine. Il a fait une révolution dans la langue française : il y a mis le travail continu. Voltaire avait conservé l'usage du XVIIe s. en donnant à la langue plus de rapidité ; Rousseau, moins spirituel, mais plus éloquent, porte en tous ses écrits la véhémence d'un orateur. (CH. G. — Cf. le discours sur J.-J. Rousseau de Ch. Gidel, couronné par l'Académie française, en 1860.)

Rowe (NICOLAS), poète dramatique anglais, né en 1673, dans le comté de Bedford ; m. en 1718. On trouve dans un de ses drames, *Fair penitent* (la *Belle pénitente*, 1703) les types originaux de Clarisse et de Lovelace. De même, la tragédie de *Jane Shore*, qu'il fit jouer en 1713, a été plusieurs fois imitée et traduite. N. R. tient encore une belle place dans l'histoire du théâtre anglais, pour le pathétique des situations et les mérites de la forme.

Roy (CHARLES), poète français, né en 1683, m. en 1764. Des épigrammes mordantes, des satires amères, qui lui valurent de cruelles mésaventures, et plusieurs opéras rappelant les succès de Quinault, le signalèrent. Rival, dans la tragédie lyrique, de La Motte et de Danchet, il les a surpassés l'un et l'autre. (*Callirrhoé*, 1712; *Sémiramis*, 1718 ; et le *Ballet des éléments*, 1725.)

Royaumes (*Histoire des trois*), en chinois *San-Koué-Tchi*, célèbre roman historique de la Chine, dont il existe deux versions, l'une de la fin du XIIIe s. de notre ère par Tchin-Chéou, l'autre du XVIe par Lo-Kouang-Tchong. (V. la trad. de cette dernière rédaction, due à M. Th. Pavie, Paris, 1841.)

Royaumont, pseudonyme adopté par deux écrivains jansénistes : Nicolas Fontaine et Lemaistre de Sacy, pour la publication de leur Bible.

Royer (CLÉMENCE). Voy. Supplément.

Royer-Collard (PIERRE-PAUL), philosophe, orateur et homme d'Etat français, né en 1763, m. en 1845. Sa jeunesse s'écoula dans le recueillement d'une vie provinciale. Curieux surtout de logique, de géométrie et de morale, il lut avidement Clairaut, d'Alembert, Euler et les grands docteurs jansénistes. Habitué à la spéculation, rompu aux sciences exactes, nourri de Descartes et de Leibnitz, il honora grandement la chaire de philosophie à la Faculté des Lettres de Paris et à l'Ecole normale par une exposition simple, exacte, précise et nerveuse de sa théorie de la connaissance, inspirée de l'école écossaise. Il fut un redoutable adversaire du sensualisme condillacien. L'homme d'Etat continua le professeur. On admira, dans les assemblées politiques, l'ampleur et la puissance oratoire qu'il déploya au service de la tradition ou des nouveautés qu'il avait prises sous le patronage de sa raison. (*Vie polit. de M. Royer-Collard, ses discours et ses écrits*, éd. de Barante, 1861, 2 vol. in-8°.)

Rubens (ALBERT), archéologue et numismate flamand, fils du grand peintre Pierre-Paul Rubens, né à Anvers, en 1614 ; secrétaire d'Etat à Bruxelles; m. en 1657. (*De re vestiaria veterum*, éd. Grævius, Anvers, 1665, in-4°, etc.)

Ruccellaï (BERNARD), historien italien, né à Florence, en 1449 ; beau-frère de Laurent de Médicis ; élu gonfalonier de justice en 1480, m. en 1514. Opulent protecteur des lettres et écrivain estimable. (*De bello italico*, etc.)

Ruccellaï (GIOVANNI), poète et auteur dramatique, fils du précédent, cousin germain de Léon X ; né à Florence, en 1475, m. en 1565. A l'instar de son ami le Trissin il aborda la scène tragique ; ce fut pour appliquer les formes grecques à un sujet nouveau, celui de *Rosemonde*. Une imitation heureuse de Virgile lui fournit son poème en vers blancs sur les *Abeilles*. (*De Apis*, trad. fr., 1770 et 1786 ; *Œuv.*, Padoue, 1772, in-8°.)

Ruchat (ABRAHAM), théologien et littérateur suisse, né en 1680 ; ministre de la religion réformée et professeur à Lausanne ; m. en 1750. S'attacha particulièrement à décrire, pour inspirer aux étrangers la curiosité de les connaître, les beautés de la nature helvétique. (*Les Délices de la Suisse*, Leyde, 1714, 4 vol. in-12 ; pl. éd.)

Rückert (FRÉDÉRIC), poète et orientaliste allemand, né à Schweinfurt, en 1789, professeur aux Universités d'Erlangen et de Berlin ; m. en 1866. Il prit part au mouvement national de 1813 par ses *Sonnets cuirassés* (*Geharnischte Sonnette*, 1814) ; et la couleur philosophique de ses conceptions de la seconde période le fit surnommer un *Hegel poète*. Merveilleux traducteur de l'écrivain arabe Hariri et de scènes choisies du *Mahabharata*, il a cueilli les plus belles roses orientales pour en enrichir la littérature germanique.

Rudel (GEOFFROI), troubadour du XIIe s., seigneur de Blaye. Un amour singulièrement romanesque le distingua parmi les poètes occitaniens, ses émules.

Rueda (Lope de), auteur dramatique espagnol du xvi• s. ; batteur d'or de son métier; devenu, par vocation, acteur forain et créateur de rôles ; m. à Cordoue en 1565. Avec lui commence véritablement la comédie espagnole. Il fit des pastorales, selon le mode d'alors, des *pasos* ou scènes comiques et réjouit tour à tour le peuple et les seigneurs, grâce à la saveur toute nationale de ses pièces. Les comédies de Rueda, en vers ou en prose, étaient divisées en *journées* (*jornadas* ou actes), entre lesquelles il produisait des *intermèdes*, sortes de farces populaires très goûtées des spectateurs. (*Œuv.* de L. de R., Valence, 1567, in-8° ; éd. nouv. dans la *Colección de libros raros*, t. XXIII et XXIV.)

Ruelles. Au xvii• siècle, en France, Chambres à coucher, alcôves de certaines dames de qualité, qui servaient de salons de conversation. C'est là, d'après le *Grand Dictionnaire des Précieuses,* que l'on acquérait la quintessence de l'esprit, le fin du fin. « Souvent, a dit Baillet après Sarrasin, souvent les *ruelles* des dames sont les tribunaux où se jugent les livres écrits en notre langue, et ce sont des écoles, où ceux de nos écrivains d'aujourd'hui qui se piquent de politesse vont puiser leurs lumières. »

Moins favorablement, on appelait *style de ruelle* un style précieux, affecté, semblable à celui qu'on parlait trop volontiers dans les ruelles des grandes dames.

Rues (François de), poète satirique du xiv• s., remanieur de la rédaction primitive du *Roman de Fauvel* (vers 1310 à 1315.)

Rufin (Turannius ou Toranius Rufus), auteur ecclésiastique latin, né vers 345 en Vénétie, m. en 410. Hagiographe des Pères du désert (*Historia eremetica, seu vitæ Patrum,* Nuremberg, 1478, in-fol., pl. édit.) et traducteur élégant de quelques-uns des ouvrages des principaux docteurs de l'Eglise d'Orient. Il eut à soutenir avec saint Jérôme, qui avait été son condisciple à Aquilée, d'assez vives controverses au sujet d'Origène.

Rufus Festus ou Sextus Rufus, historien latin du iv• s. ap. J.-C. (*Bre-*



Une ruelle au XVII• siècle. d'après une gravure de Lepautre.

viarium de victoriis et provinciis Populi romani; éd. princ., Naples, in-4°; éd. R. Mecenate, Rome, 1819, in-8°; et trad. fr. dans la *Biblioth. Panckoucke.)*

Rufus d'Éphèse, Ῥοῦφος, médecin grec du IIᵉ s. ap. J.-C. Il écrivit beaucoup et eut une grande réputation. *(Œuv.,* éd. Goupil, 1554, in-8°; Clinch, Londres, 1726, in-4°; trad. lat. de H. Estienne, dans ses *Artis medicæ principes,* 1567, in-fol.)

Ruhnkenius (DAVID RUHNEKEN, dit), célèbre philologue hollandais, d'origine allemande, né en Poméranie, le 2 janvier 1723; condisciple de Kant, à Kœnigsberg; professeur de grec, d'éloquence et d'histoire à l'Universit-de Leyde; m. en 1798. Il réunissait l'ensemble des dons éminents; la pénétration, la sûreté, la logique, la science de groupement et de distinction des faits, qui constituent la haute vocation scientifique. *(Opera varii argumenti,* Londres, 1807, in-8°; Leyde, 1823, 2 vol. in-8°, etc.) Cf. **Wyttenbach**.

Ruinart (dom THIERRI), érudit français de l'ordre des Bénédictins, né en 1657, à Reims, m. en 1709. Disciple de Mabillon, il raconta la vie du célèbre savant *(Abrégé de la vie de Mabillon,* Paris, 1709, in-12) et pratiqua par lui-même quelques-unes des qualités de sa critique judicieuse et sévère. (*Acta primorum martyrum sincera et selecta,* Paris, 1689, in-4°; Augsbourg, 1802, 3 vol. in-8°, etc.)

Rulhière (CLAUDE-CARLOMAN de), historien français, né en 1735, à Bondy, reçu à l'Académie, en 1787, sur la réputation anticipée des ouvrages qui devaient paraître sous son nom; m. en 1791. Il avait suivi, pendant de longues années, la carrière diplomatique, accompagné le baron de Breteuil en Russie et en Suède, et rempli d'abord en Allemagne, puis en Pologne, une mission d'études spéciales. De là ses ouvrages: *Anecdotes sur la révolution de Russie en 1762* (Paris, 1797, in-8°); *Hist. de l'anarchie de Pologne et du démembrement de cette république* (Paris, 1807, 4 v. in-8°), un chef-d'œuvre conçu et en partie exécuté à la façon antique. Les meilleurs juges en ont fait le plus grand cas, sinon pour la véracité complète des détails, du moins pour la sincérité des vues, pour l'éclat du style et la manière pittoresque, originale et piquante avec laquelle ils ont été composés. (V. aussi les *Eclaircissem. sur les causes de la révocation de l'édit de Nantes,* 1788, 2 vol. in-8°.) Rulhière montra aussi qu'il pouvait manier très habilement le vers et la rime. Voltaire a inséré tout entier, dans le *Dictionnaire philosophique,* son *Discours sur les disputes,* comparable aux meilleures épîtres de Boileau. *(Œuv. poét.* de R., éd. Dallonville, 1800, in-8°.)

Runeberg (JOHAN-LUDVIG), célèbre poète suédois, né à Jakobstadt (Finlande), en 1804; m. en 1877. C'est de 1833 à 1863, pendant une période de trente ans, qu'il s'éleva par ses récits épiques et dramatiques, ses élégies, ses odes, ses histoires guerrières, sa tragédie antique des *Rois à Salamine,* au premier rang des créateurs. Il a immortalisé dans des chants sublimes la gloire et les malheurs de la Finlande. Les *Récits de l'enseigne* lui conquirent une immense popularité dans les pays du Nord. *Le roi Fialar,* une conception ossianesque des plus saisissantes, a fait dire de lui qu'il était un scalde doublé d'un rapsode; car il s'inspirait à la fois des sagas scandinaves et du génie homérique. Dans les *Chasseurs d'élans* (Elgskytcarne), poème en neuf chants, il a déroulé avec un sens du pittoresque tout scandinave, les principaux épisodes de la vie des paysans finnois; mais les éléments nationaux, que Runeberg y a groupés, empruntent à la forme sous laquelle ils sont présentés un caractère de grandeur simple et naïve qui rappelle la poésie de l'*Odyssée. (Le roi Fialar et autres poèmes de Runeberg,* traduits par M. Hippolyte Valmore, Paris, 18...)

Runes. Caractères dont se servaient les anciens Scandinaves pour leur écriture; ils étaient au nombre de seize composés de barres verticales et horizontales. Quand le christianisme pénétra en Suède (vers l'an 1000), le pape écrivit au roi Olaf Iᵉʳ que les runes avec leurs emblèmes magiques mettaient obstacle aux progrès de la vraie foi. Après avoir reçu cette lettre, le roi convoqua ses principaux conseillers et tous décidèrent que les livres et bâtons runiques seraient livrés au feu. L'ordre fut exécuté, et il ne resta de cette quantité de traditions anciennes manuscrites (sauf des inscriptions lapidaires) que ce qui était alors en Islande. (V. **Eddas**.)

Rush (BENJAMIN), célèbre médecin américain, né près de Philadelphie, en 1745, m. en 1813. C'était, en même temps qu'un savant, un philosophe et un humoriste. *(Essays literary, moral and philosophical,* 1798, in-8°; *Treatise upon the diseases of the mind,* 1812, in-8°.)

Rushworth (JOHN), mémorialiste anglais, né en 1607, dans le Northumberland; député de Berwick; m. en 1690. *(Historical collections of private passages of state, weigthy matters in law and remarkable proceedings in parliament,* Londres, 1659-1701, 8 vol. in-fol.)

Ruskin (JOHN), littérateur anglais, né à Londres en 1819; professeur d'esthétique à l'Université d'Oxford; m. en 1900.

Poète en prose, savant, critique d'art, esthéticien, moraliste, R. est presque un écrivain encyclopédique. Sa vie intellectuelle peut se diviser en trois périodes. Dans la première, il a fait servir la science à l'étude de l'art et a donné ses fameuses *Pierres de Venise;* dans la seconde, il subordonne l'art à la morale et écrit : l'*Économie politique de l'art,* la *Reine de l'air, Munera pulveris;* dans la troisième, il associe la morale à l'art et à la science et compose *Fors clavigera, Deucalion.* Grâce à la richesse de sa pensée, à l'éloquence et à l'éclat de son style, à une attitude sincère de héros spirituel et d'éducateur d'âmes, l'influence de Ruskin sur l'esprit de ses lecteurs aura été analogue à celle que Carlyle, Robert Browning et Emerson exercèrent sur ceux qu'ils « prêchaient ». Car il y a du sermonnaire en lui; souvent même il se croit prophète, quand il n'est que bizarre et paradoxal. Parfois, au contraire, il donne dans le lieu commun. Malgré tout, il reste une des grandes forces spirituelles de son époque. L'admiration des Anglais pour le professeur R. a presque la ferveur d'un culte.

Rusniaque. Voy. **Ruthène.**

Russe (langue et littérature). La l. russe compose une des branches les plus importantes du groupe slave, qui, lui-même appartient à la grande famille indo-européenne. C'est un idiome riche en vocables, harmonieux, sonore et propre à revêtir des tours variés. Doué d'une merveilleuse concision, qui s'allie à la clarté, il lui suffit quelquefois d'un mot pour associer plusieurs idées. Toutefois, la grammaire du russe est d'une étude pénible pour ceux qui n'ont point dépassé le cercle des langues novo-latines et des l. germaniques. La phonétique en est complexe, la règle particulière de la permutation des lettres lente à saisir, la prononciation des voyelles assez variable et l'accentuation soumise à des lois qui présentent pour l'étranger des difficultés considérables.

La seule langue écrite que les Russes connurent pendant des siècles fut la langue liturgique commune à tous les Slaves orthodoxes, le vieux slavon dont s'étaient servis Cyrille et Méthode (IXe s.) pour la traduction de la Bible. De là l'influence intellectuelle que Byzance exerça pendant longtemps sur le développement littéraire de la Russie, le caractère essentiellement religieux des premières ébauches des écrivains russes et enfin l'improductivité de la littérature profane. S'émancipant enfin du joug byzantin, la l. nationale se forma peu à peu sous Pierre Ier et ses successeurs. Elle est entrée, de nos jours, dans une phase de production originale et féconde, qui assure la vitalité de l'idiome des Gogol, des Tolstoï et des Tourguenev

Afin d'éclairer le chaos de la littérature russe en y établissant des points de repère, il est admis de la diviser en quatre âges distincts, de durée très inégale.

Le premier, époque de tâtonnements et d'obscurité, s'arrête à Pierre le Grand. On n'y découvre guère que des essais barbares, des fragments d'un poème mythique, des copies de livres d'églises, des traités de morale et d'édification, des chroniques, des annales de guerres et de pillages, dont Nestor, le Grégoire de Tours des Russes, assembla les premiers feuillets ; ou des lambeaux d'épopées, des rapsodies héroïques, au-dessus desquelles émerge le fameux *Dit de la bande d'Igor;* et des amas de légendes issues du fonds aryen ou qui s'étaient agglomérées, de jour en jour, à travers les invasions subies, les misères, les servitudes, les bouleversements politiques d'une nation encore ignorante de sa vie propre, balancée désordonnément de l'Europe à l'Asie, de l'Orient à l'Occident. Ces lents débuts eurent un double caractère tranché : le côté ecclésiastique et le côté populaire, le labeur écrit, méthodique, et la germination spontanée de la poésie primitive,

Le second âge part du commencement du XVIIe s. et va jusqu'à Alexandre Ier ; il a pour marque presque exclusive l'imitation de l'esprit occidental. Le charpentier de Saardam, qui avait entrepris de reconstruire pièce à pièce l'édifice russe encore tout asiatique pour le façonner à neuf sur le plan européen, ne pouvait manquer d'invoquer les services de la science étrangère. A son appel répondirent, de tous les points, les ouvriers de la pensée. Les



Lettre russe, empruntée à un manuscrit du XIVe s. (de Boutovski) et représentant un costume.

Académies et les écoles se remplirent d'instructeurs empressés, sortis en grand nombre des universités allemandes. Des légions d'étudiants quittaient « la sainte Russie », allaient s'instruire au loin et rapportaient du dehors autant de mots inconnus que de connaissances nouvelles. Peu à peu ces termes exotiques se fondaient avec le langage usuel ; ils faisaient corps aussi avec l'antique idiome, le vieux slavon réservé jusqu'alors exclusivement aux choses de la foi ; et de cette triple combinaison se formait une autre langue, une langue littéraire, propre à s'assouplir et à se discipliner sous la main du poète. « Notre littérature, dit Biélinski, commence en 1739, à l'apparition de la première ode de Lomonossof. » Les successeurs de Pierre le Grand recueillirent comme une portion de son héritage la suite de ses desseins pour l'éducation de la Russie. La barbarie y vivait, pour ainsi dire, côte à côte avec la civilisation ; le progrès ne gagnait qu'avec lenteur. Enfin, sous le règne de Catherine II, aussi écrivante qu'agissante, se produisit un éveil sensible. Le génie manqua. Le niveau ne s'exhaussa pas au-dessus d'un timide essor. Le fonds était pauvre : il resta quelquefois stérile. On vivait d'emprunts.

Le sentiment n'avait pas beaucoup de force et de chaleur, il y eut plus de rhétorique que de lyrisme, par exemple, chez un Djervanire, ce chantre officiel de la Sémiramis du Nord. Lorsqu'il visait à devenir le Racine de la Russie, Soumarokov ne dépassait guère la volée d'un Campistron. Il y eut abus de petits vers, de fatras mythologique, de madrigaux dépaysés. Mais les forces s'essayaient. Et c'était encore un mouvement que cet effort de certains esprits pour se mesurer sur leur terrain avec les maîtres étrangers ; c'était encore une voix que cette répercussion lointaine de la pensée d'autrui. Des tempéraments originaux commencèrent à se révéler: Von Vizine dans la comédie, Petrov dans la poésie lyrique, Krylov dans l'apologue. Karamzine, poète, critique, romancier — avant d'attacher son nom à de grandes œuvres historiques — se préparait à prendre la direction des lettres. L'idiome littéraire se façonnait très rapidement. Cette langue si riche n'attendait plus que la venue d'un maître, d'un Pouckhine pour se transformer entre ses mains en instrument de puissance. Avec le printemps du siècle se leva une éclosion de poètes et d'écrivains.

C'est le troisième âge de la littérature russe. Age de mysticisme et de romantisme. Ses premières années furent, en effet, marquées par une violente expression de sentimentalité mystique, sorte de protestation confuse de l'âme contre l'envahissement du rationalisme. Encouragée par les dispositions d'âme du souverain, d'Alexandre Ier, la rêverie métaphysique s'étendit comme une contagion. L'irruption du romantisme détermina bientôt une évolution nouvelle de la pensée ; mais la crise avait été trop vivement ressentie pour ne point laisser de traces de son passage : il en resta dans les âmes une nuance particulière de mélancolie, dont on reconnaîtra la transmission vague jusque chez les grands romanciers de la dernière période : Dostoievski et Tolstoï. L'initiateur du romantisme russe s'appela Joukovski. Le chef de chœur et le maître fut Pouckhine. Le byronisme, dont Lermontov, avec son imagination forte et sombre, se montra aussi l'un des plus fougueux partisans, enflamma soudain la jeunesse sceptique et désœuvrée. Elle se pressait sur les pas de ses entraîneurs, ivre d'art, de passion, de poésie. Puis, forcément, s'apaisa la fièvre. Les cerveaux surexcités s'assagirent. La prose ressaisit la primauté. Walter Scott détrôna Byron, et son règne fut plus durable, la manière de l'auteur d'*Ivanhoé* s'adaptant plus naturellement à l'étude et à la peinture de la vie russe. Le romantisme avait vécu, ayant accompli, du moins, une œuvre féconde et préparé les moissons de l'avenir en proclamant la liberté individuelle de chaque écrivain. Un créateur d'âmes, Gogol, dont les premières nouvelles coïncidèrent avec les derniers vers de Lermontov, indiqua des nuances de pensées et une esthétique ignorées jusqu'alors. Bielinski formula les règles de la critique rénovatrice en montrant que l'art doit être l'expression fidèle de la vie. La littérature commençait à descendre des sphères nuageuses pour s'identifier avec la réalité. Elle allait perdre de plus en plus de son caractère individuel et purement aristocratique pour devenir collective et populaire, indépendante et nationale. Les temps approchaient où l'instruction coulerait à flots, où se dessinerait enfin la physionomie intellectuelle de la nation, où les artistes et les écrivains imprimeraient à toutes leurs œuvres le cachet de l'esprit usse. Le programme de l'école dite *naturelle* était tracé d'avance. Il eut pour objet et pour but l'étude du peuple. A partir de ce moment, l'humble famille des auteurs slaves devint foule et puissance, éclairée, guidée, dominée par des talents supérieurs ; Tourgueneff, Gontcharof, Pisemski, Dostoievski, Tolstoï, Korolenko. Les uns s'attachaient à démontrer l'impuissance de la génération élevée sous l'influence des idées de 1840; les autres portaient les derniers coups à la vieille société croulante en faisant ressortir ses vices, ses travers et ses faiblesses. Le trait le plus expressif de la civilisation contemporaine, dans le vaste empire, est la rupture qu'elle a consommée avec les influences extérieures, anglaise, française, allemande, avec les inspirations cosmopolites, qui alimentèrent longtemps les intelligences de Moscou et de St-Pétersbourg. L'esprit russe, les traditions russes ravivées aux sources primitives, la peinture de tout ce qui appartient en propre à la famille slave, c'en est le fond et l'essence. (Voy. **Supplém.**)

Russel (William), historien anglais, né en Ecosse, en 1741, m. en 1793. Avec des poésies, des contes, des romans, il tâta de plusieurs veines sans trouver le succès ; il le rencontra dans l'histoire par un tableau général des affaires de l'Europe (*History of modern Europe*, 1779-84, 5 vol. in-8° ; plus. édit.), dont on fit beaucoup d'éloge. Profitant des erreurs de ses devanciers, il se flatta d'éviter à la fois la sécheresse de Pufendorf et la légèreté de Voltaire. Malheureusement, son histoire fut présentée sous forme de lettres, et mille interpellations inutiles à son « cher Philippe » ôtaient à ses récits, en les refroidissant, la dignité qui convient à une histoire générale. De plus on ne tarda pas à s'apercevoir que le meilleur de son ouvrage appartenait aux écrivains supérieurs qu'il avait pris pour guides. Nicolas de Bonneville, qui le traduisit en français (Genève, 1789, 2 vol. in-8°), a exprimé le regret d'avoir pris pour une œuvre de génie une savante compilation.

Rutebeuf, poète français du XIIIe s. Trouvère parisien ou champenois, l'un des plus féconds du grand âge des trouvères, il demanda ses premières ressources à la vie errante des jongleurs. Escomptant au jour le jour l'espérance du lendemain, il resta jusqu'à la fin besogneux et souffreteux. On forme trois classes des productions de R. : ses *jongleries* de jeunesse ; ses éloges, satires ou enseignements moraux ; ses légendes et compositions pieuses. Le penchant satirique est l'inspiration dominante de ses meilleures pièces. Il en dirige surtout les épigrammes contre les ordres religieux. La versification de R. offre une extrême variété : il a réussi particulièrement dans le tercet tronqué, l'octave et le quatrain.

Rutgers (Jean), érudit hollandais, né à Dordrecht, en 1589, nommé conseiller d'Etat en Suède et chargé par Gustave-Adolphe de plusieurs missions diplomatiques; m. prématurément en 1625. C'était un humaniste de grande valeur. *(Variarum lectionum libri VI,* Leyde, 1618, in-4°; *Poemata,* 1653, in-12, etc.)

Ruth (Livre de). Livre de l'Ancien Testament, faisant suite à celui des *Juges* et formant comme une introduction à celui des Rois. En cet idyllique épisode du mariage de Booz et de la femme moabite appelée Ruth, on voit se vérifier la parole de Jacob annonçant la suprématie de la tribu de Juda. David, en effet, qui sera le chef de la maison de Juda, tire sa généalogie de Booz et de Ruth.

Ruthène, rusniaque ou petit-russe. Langue slave se rapprochant beaucoup du russe, sans en dépendre absolument, et qui occupe environ un cinquième du territoire de l'empire des czars, en Europe. En Autriche, elle s'étend sur la plus grande partie de la Galicie et forme la bande nord-orientale de la Hongrie, au-dessus du magyar et du roumain. On évalue



Frontispice du *Livre des Prières* des Acafistes, en langue de la Russie blanche, édité à Vilna, par Skorina, et qui est introuvable aujourd'hui en dehors de deux exemplaires conservés, l'un à la Bibliothèque de l'Académie de Cracovie, l'autre au British Museum de Londres.

à un total de quinze millions le nombre d'individus parlant le ruthène. La littérature des Ruthènes est essentiellement religieuse, populaire et traditionnelle.

Rutilius Numatianus (Claudius), poète latin, né à Poitiers, en 420 ap. J.-C. Préfet de Rome, en 413, il décrivit son retour dans la Gaule après les ravages de l'invasion *(de reditu suo Itinerarium),* en des distiques élégants et faciles. Avec R. on touche aux bornes du vieux monde latin; c'est le dernier nom de la littérature classique. (Edit. princeps, Bologne, 1520, in-4°; trad. franç., collect. Panckouke.)

Rydberg (Abraham-Victor), littérateur suédois, né en 1828 à Jonkœping; l'un des 18 membres de l'Académie de Stockholm; m. en 1895. Des nouvelles, des poésies, des essais composent l'ensemble varié de ses productions. On attache un intérêt particulier à ses recherches sur la mythologie germaine et scandinave.

Rymer (Thomas), historien anglais, né vers 1646; historiographe de Guillaume II; m. en 1713. Les dix-sept tomes du *Recueil des Actes publics d'Angleterre,* qu'il publia, à Londres, de 1704 à 1716, ont permis de restituer complètement l'histoire de la Grande-Bretagne, d'après les chartes, et de réparer une foule de méprises, où tombèrent, faute de connaître les textes, maints annalistes des différents pays.

Ryswick (Théodore de), poète flamand, né et m. à Anvers, 1811-1849. Imagination primesautière et sans culture, il fit revivre avec force par ses *Ballades* et ses *Chants populaires* l'élément flamand dans la littérature hollandaise. La folie ruina brusquement ses facultés.

Rythme. En poésie, succession régulière et périodique des intervalles entre les sons, les temps ou les pieds. Le r. constitue l'harmonie du vers. Les procédés, les moyens et les ressources en sont extrêmement variés, selon les données des langues, le genre des poèmes et les systèmes de versification mis en usage. On peut dire que chaque langue a un mouvement qui lui est propre, d'où la diversité des éléments rythmiques. Suivant les idiomes anciens ou modernes, le r. est différemment basé sur l'accent, sur le nombre des syllabes, sur la quantité, sur le rapport des lettres et des accents ou sur la numération des syllabes et sur le rapport des sons.

Rzewuski (Wenceslas), général et poète polonais, né en 1705, hetman de Pologne, en 1752. Persécuté par les Russes, après l'asservissement de sa patrie, il s'adonna entièrement aux lettres, pendant les loisirs forcés de l'exil. Il avait, cependant, déjà fait applaudir des comédies en vers et deux

tragédies tirées de l'histoire nationale : *Wladislas à Warna* et *Zolkewiski*.

Rzewuski (Henri), écrivain polonais, né en 1791, m. en 1866. Ses romans historiques ont obtenu beaucoup de succès, entre 1840 et 1850.

S

Sa ou **Saa de Miranda** (Francisco de), célèbre poète portugais, né à Coïmbre en 1495, m. en 1558. Unissant le savoir à l'imagination, le sens ingénieux des variétés de la forme à une délicatesse d'âme exquise, il créa des rythmes nouveaux, diversifia d'une manière très heureuse les combinaisons métriques et en même temps agrandit le cercle des idées où se mouvait la poésie en lui communiquant un caractère plus général et plus philosophique. (*Œuv.*, édit. princ., 1595 ; rééd. nomb. V. entre autres celle publiée à Halle, en 1881.) Ses églogues, épîtres et comédies reflètent l'influence classique et l'influence italienne.

Saadi ou **Sadi** (Mosleheddin), célèbre poète persan, né à Chiraz en l'an 1194 de notre ère, m. en 1291. Passa trente années à voyager et visita une grande partie de l'Asie. Il dut son immense réputation dans tout l'Orient à deux recueils de contes, apologues, anecdotes, intitulés le *Gulistan* et le *Bostan* (l'*Empire des roses* et le *Jardin des roses*), où, sous une forme très attrayante, abondent les préceptes de morale et les règles de conduite pour les actes les plus importants de la vie.

Saavedra y Fajardo Diego (comte de), diplomate et littérateur espagnol, né en 1584, dans la province de Murcie ; ambassadeur en Allemagne et plénipotentiaire au congrès de Munster ; m. en 1648. Les idées morales et politiques qu'il avait rassemblées sous une forme agréable et entremêlée d'anecdotes, pour l'instruction des princes (*Idea de un principe politico christiano representada in cien empresas*, Munster, 1610, in-4° ; nombr. trad. et réédit.) jouissaient autrefois d'une grande estime.

Sabbatine. Petite thèse de controverse que les écoliers de philosophie soutenaient au milieu de la première année de leurs cours. Répétition faite, le samedi, des matières vues dans la semaine.

Sabéisme. Secte chrétienne asiatique, reposant sur l'idée du *dualisme*. Le s. de la Perse se retrouve dans les hérésies judaïques, chez Simon le magicien, chez « les gnostiques, ses fils », chez les marcionites et chez les manichéens.

Sabellique (langue). Langue primitive parlée par les peuples voisins de Rome, particulièrement par les Sabins, dont il nous reste quelques inscriptions encore inexpliquées.

Sabine (langue). Voy. **Sabellique**.

Sabinus (Aulus), poète latin, m. vers l'an 15 de l'ère chrétienne ; contemporain et émule d'Ovide.

Sabinus (Masurius), jurisconsulte romain appartenant à l'époque du règne de Tibère. Disciple d'Ateius Capito et chef de l'école appelée de son nom les *Sabiniens*, il exerça une grande influence. Il est le premier, pense-t-on, qui donna des consultations écrites. Ses *Libri tres juris civilis* eurent une haute réputation.

Sablé (Madeleine de **Souvré**, marquise de), l'une des maîtresses de salon les plus brillantes du XVII° s., née en 1598, m. en 1678. Cette spirituelle amie de la Rochefoucauld révéla beaucoup de finesse dans ses propres *Maximes*. (Paris, 1678, in-12 ; rééd. en 1870). Son éducation, pourtant, avait été assez défectueuse, comme celle de la plupart des personnes de qualité, à cette époque. Elle avait souvent maille à partir avec l'orthographe.

Saboly. Voy. **Noëls**.

Sacchetti (Franco), conteur italien né à Florence vers 1335 ; podestat de diverses cités toscanes ; m. en 1402. De tous les nouvellistes italiens, celui qui s'est le plus approché de Boccace par l'intérêt des récits et la pureté du style (1724, 2 vol. in-8°).

Sacher-Masoch, célèbre romancier austro-hongrois, né à Lemberg (Galicie) en 1835 ; marié avec la baronne Wanda de Dounajew, elle-même un écrivain distingué ; m. en 1896. Il s'annonça par une peinture vive et forte de la double levée galicienne et polonaise en 1846 (Le *Comte Donski*) ; s'attarda ensuite quelque temps auprès des impératrices et des Jagellons (*Le dernier roi des Magyars*, etc.), essaya de la comédie historique, s'égala à Tourgueneff par un chef-d'œuvre : *Don Juan de Koloméa*, et montra enfin toute sa supériorité par d'admirables descriptions du sol natal. La vallée embaumée des Carpathes où grandit son enfance et le cordon de cimes sauvages et grandioses qui l'enveloppent, jetèrent, pour ainsi dire, dans ses romans (*Kaunitz*, le *Nouveau Job*, le *Paradis sur le Dnieper*, le *Legs de Caïn*, etc.) toutes leurs grâces et toutes leurs horreurs. Des récits galiciens, des tableaux de mœurs

pittoresques et des nouvelles empreintes à la fois d'une saveur originale et d'un puissant caractère de vérité lui ont acquis une renommée étendue, non seulement en Autriche et dans l'Allemagne, mais aussi en Angleterre, en France et en Amérique.

Sachs (HANS), célèbre poète allemand, de la corporation des *Maîtres chanteurs,* né en 1494, à Nuremberg, m. en 1576. L'un des rimeurs les plus infatigables qui aient jamais existé, le chiffre total de ses productions a dépassé sept mille, — pièces de vers, tragédies, comédies, pièces de carnaval, narrations bibliques et discours sacrés (dans l'esprit de la Réforme, dont il fut un des premiers partisans), psaumes, chansons, contes et facéties. Elles sont restées pour la plupart manuscrites, au fond des bibliothèques allemandes *(Œuv. choisies,* Nuremberg, 1816-24, 3 vol, avec trad. en allem. mod.) Cordonnier de son état, et tenant à honneur de conserver jusqu'à la fin sa profession manuelle, c'était un esprit primesautier, travaillant beaucoup plus pour lui-même et pour ses contemporains que pour les siècles à venir. Que des œuvres si nombreuses et si rapidement écrites laissent beaucoup à désirer quant à la force de conception, à l'élégance, à l'harmonie, on n'en sera pas étonné. Hans Sachs excella surtout dans le récit populaire. Aussi n'a-t-il point cessé de vivre dans le souvenir du peuple allemand et l'on montre encore sa maison à Nuremberg. Gœthe a imité plusieurs fois sa manière et lui en a rendu un témoignage immortel, dans la pièce intitulée *Hans Sachsen's poetische Sendung*. Le fils illustre du patricien de Francfort y salue comme un de ses maîtres intellectuels le pauvre et joyeux cordonnier de Nuremberg. Enfin Richard Wagner lui a édifié un monument non moins durable dans son drame lyrique des *Maîtres chanteurs.*

Sacy (LOUIS de), avocat et littérateur français, né en 1654 à Paris, reçu à l'Académie en 1704, m. en 1727. Sa traduction des *Lettres de Pline le Jeune* (1699-1701, in-12) est peut-être la seule de ce temps-là qui n'ait point vieilli. On a rassemblé ses *Œuvres* (Paris, 1808, 4 vol. in-8°), où figurent un *Traité de l'amitié,* inspiré par l'affection touchante qui l'unissait à Mme de Lambert, un *Traité de la gloire* et le recueil de ses pages juridiques.

Sacy (ANTOINE-ISAAC, baron **Silvestre** de), célèbre orientaliste français; né à Paris en 1758 ; professeur d'arabe à l'Ecole des langues orientales et de persan au Collège de France ; député, membre de l'Académie des Inscriptions; président de la Société asiatique, qui lui devait en grande partie l'existence ; m. en 1838. Chef d'école philologique pour l'Europe entière ; membre admiré de toutes les académies et sociétés savantes du monde, sa réputation était universelle comme son savoir. Il possédait plus de vingt langues.

Sacy (SAMUEL-USTAZAD **Silvestre** de), journaliste et littérateur français : fils du précédent, né à Paris, en 1801 ; pendant un quart de siècle le rédacteur principal des *Débats ;* sénateur et membre de l'Académie, m. en 1879. La meilleure partie de sa vie fut absorbée par les polémiques de la presse ; cependant le lettré chez lui effaçait le politique. Grand admirateur des siècles classiques, il en avait le goût traditionnel et les formes de style, la solidité de période et la raison sévère. *(Variétés littéraires, morales et historiques,* 1858, 2 vol. in-8°.)

Sade (ALPHONSE, marquis de), romancier français, neveu de l'abbé de Sade — qui publia d'intéressants mémoires sur la vie de Pétrarque ; — né en 1740 à Paris ; m. en 1814 à l'hospice de Charenton où l'avait fait enfermer, comme fou incurable et dangereux, un ordre de Bonaparte. S'est acquis une triste célébrité par les dérèglements d'un érotisme morbide. *(Justine, ou les malheurs de la Vertu,* 1791, 2 vol. in-8° ; etc.).

Sadé (le scheick), conteur turc du XVe s. ; précepteur d'Amurat II ; et l'auteur du célèbre recueil des *Quarante vizirs.* (Trad. partielle en français par Pétis de la Croix, *Hist. de la Sultane de Perse et des vizirs,* Paris, 1707, in-12.)

Sadolet, *Jacopo Sadoleto,* célèbre prélat et érudit italien né à Modène le 14 juillet 1477, m. à Rome le 18 oct. 1547. Mêlé aux principaux événements de son temps, correspondant avec les hommes les plus marquants, le cardinal Sadolet a laissé des Epitres *(Epistolarum libri XVII,* Lyon, 1550, in-8°), des Poèmes *(Poemata,* Leipzig, 1548, in-8°, et un traité d'éducation *(De Liberis recte instituendis,* 1533, in-8° ; nombr. éd.) encore fort estimés des érudits. Sur les matières à controverse de la grâce, du libre arbitre et de la prédestination, il s'abritait de préférence sous l'autorité de Jean Chrysostome et des autres Pères de l'Eglise grecque.

Saemund Sigfusson, poète islandais du XIe s. ; le metteur en œuvre de la portion des *Eddas,* dite *Saemundiana,* qui contient les dogmes et la mythologie des Scandinaves.

Sagas. Traditions mythologiques et historiques des peuples scandinaves. Les littératures germaniques ont également pour première souche l'Edda et les vieilles sagas du Nord. C'étaient, primitivement, des récits oraux ; à partir du XII° s. on les confia à l'écriture. La plupart des sagas qui nous sont parvenues appartiennent à l'ancienne littérature islandaise, danoise, suédoise ou norwégienne. Mais c'est surtout en Islande qu'elles se sont conservées dans leur meilleure intégrité. Les s. fournissent de précieux renseignements sur l'histoire primitive des Angles et des Normands.

Niébuhr, le célèbre historien des origines romaines, lorsqu'il rattache les premiers récits de Tite-Live à quelques chants populaires perdus, auxquels il donne le nom de *sagas*, a beaucoup étendu la valeur de cette expression scandinave, en la prenant dans un sens général.

Sages (roman des Sept) ou les *Sept Sages de Rome*, ancien recueil de contes français, dont on a un texte en vers du XII° s. et un texte en prose du XIII°, assez différents, mais remontant à une même source lointaine : le roman oriental de Sindibad.

Sagesse (Livre de la). Livre de la Bible le plus suivi de ceux qu'on appelle communément *sapientiaux*, le plus élevé, le plus moral, sous la forme la moins obscure. Quelques Pères de l'Eglise l'ont attribué à Salomon. Il paraît admissible seulement que le *Livre de la Sagesse* renferme des idées salomoniennes, — maximes ou instructions — rédigées plus tard par un Israélite écrivant en grec, à l'aide de documents hébreux.

Sagittarius. Voy. **Schutze.**

Sagon (FRANÇOIS), poète français du XVI° s. Animé d'un beau zèle religieux, mais davantage encore de l'envie poétique, il se déchaina contre Clément Marot, et se survécut par le ridicule plus que par le talent. (*Coup d'essay*, 1536.)

Sahagun (BERNARDINO de), missionnaire espagnol du XVI° s., de l'ordre des Franciscains, m. à Mexico en 1590. (V. les *Antiquités mexicaines* de lord Kingsborough, Londres, 1830.)

Sainète. Voy. **Saynète.**

Saint-Albin (ALEXANDRE - OMER **Rousselin-Corbeau,** dit de), publiciste et homme politique français, né en 1773, secrétaire général du ministère de la guerre en 1798 et du ministère de l'intérieur en 1815 ; m. en 1847. L'un des fondateurs du *Constitutionnel*.

Saint-Allais (NICOLAS **Vitton,** dit de), généalogiste et historien français, né en 1773 à Langres, m. en 1842. D'origine très humble (il était fils d'un épicier), il montra, cependant, un goût très prononcé pour les études nobiliaires, fonda même un cabinet héraldique et s'acquit une réelle autorité dans la science de l'armorial. (*Nobiliaire universel de France*, Paris, 1814-41, (1 v. in-8°) ; *Dictionn. encyclopédique de la Noblesse de France*, 1816, 3 v. in-8° ; etc.)

Saint-Amant (MARC-ANTOINE **Gérard** de), poète français, membre de l'Académie, né en 1594 à Rouen, m. en 1661. L'une des figures les plus originales du temps de Louis XIII, il vous fait vivre, en le lisant, au plein cœur de son époque. Il fut le premier à composer dans le genre burlesque, des poèmes suivis, car ce n'était pas un élégiaque, loin de là, mais un joyeux rimeur au vers abondant, sonore, un chantre enthousiaste de la bombance, chez qui la double chaleur du vin et de l'inspiration faisait bouillir la verve. Il était autre chose, pourtant, qu'un assembleur de gaillardises et de chansons bouffonnes Ses œuvres, pour être fort inégales, n'en sont pas moins très nombreuses et très diverses. La muse de la contemplation l'avait aussi visité. Elle lui inspira même quelques-unes des stances les plus imagées, les plus rêveuses, les plus musicales de notre ancienne littérature (la *Solitude*, etc. ; *Œuvres*, éd. Livet, Paris, 1855, 2 vol. in-16.)

Saint-Brisson (SIDÔINE-FRANÇOIS **Séguier,** marquis de), littérateur français, né en 1738, m. en 1773. Adepte enthousiaste jusqu'à la manie des idées de J.-J. Rousseau en éducation et en morale. (*Ariste ou les charmes de l'honnêteté*, Paris, 1764, in-12 ; *Traité des droits du génie*, Carlrushe, 1769, in-8°.)

Saint-Cyran (**Duvergier de Hauranne,** abbé de), théologien français, le fondateur du jansénisme en France ; né à Bayonne en 1581, directeur spirituel de l'abbaye de Port-Royal des Champs ; enfermé à Vincennes, en 1638, par l'ordre de Richelieu ; m. en 1643. Il avait commencé par réfuter en 1626 un livre de thélogie du P. Garasse, puis il s'était fait sous le pseudonyme de *Petrus Aurelius* « le champion de la discipline ecclésiastique et de l'épiscopat contre les congrégations monastiques et les jésuites en particulier. » C'était une nature austère, un controversiste ardent, opiniâtre et un écrivain diffus.

Saint - Evremond (CHARLES de **Marguetel de Saint-Denis,** seigneur de), écrivain français, né en 1613, près de Coutances ; nommé en 1652, maréchal de camp ; tombé, pour une raison inconnue dans la disgrâce de Louis XIV ; retiré en Angleterre, depuis l'année 1661 ; m. à Londres en 1703 et inhumé à Wetsminster. Mondain spirituel et sensé, critique ingénieux et piquant, il excellait à saisir le ridicule de ceux qui l'entouraient, à leur donner un langage plaisamment naturel. La fameuse conversation du père Canaye et du maréchal d'Hocquincourt vaut à

elle seule toutes ses comédies, et n'a pas moins de grâce et de force que les meilleures scènes de Molière. Il jugea avec beaucoup de clairvoyance, mais non sans malice (voy. la *Comédie des académistes,* satire dirigée contre l'Académie française, 1644) les ouvrages de l'esprit *(Réflexions sur la tragédie anc. et moderne,* etc.); et quand il voulait appliquer son attention à l'histoire des



Saint-Evremond.

Romains, il n'était pas au-dessous de la grandeur du sujet. Il avait toutes les grâces de la société raffinée où il vécut d'abord; il sut y joindre un air de profondeur dans ses remarques sur l'histoire de Rome. En morale, c'était un épicurien de la famille d'Horace et de Montaigne; comme eux, il n'eut pour guide qu'un scepticisme indifférent et moqueur.

Saint-Félix (Félix d'Amoreux, dit Jules de), littérateur français, né à Uzès en 1806, m. en 1874. L'un des collaborateurs reconnus d'Alexandre Dumas, il signa personnellement un recueil de vers *(Poésies romaines,* 1830), des séries de portraits politiques et nombre de romans.

Saint-Gelais (Octavien de), poète français, né en 1466 à Cognac ; évêque d'Angoulême en 1494; m. en 1502. Il s'est exercé dans les rondeaux, les ballades, les chants royaux, allégorisant, subtilisant à l'excès, mais ayant des échappées de grâce et de sentiment. *(Chasse d'Amour,* 1509, in-fol. ; *Séjour d'honneur,* 1524, in-4°.)

Saint-Gelais (Mellin de), poète français, neveu du précédent, né en 1491 à Angoulême; aumônier du dauphin fils de François Ier; m. en 1558. Modeste et sans prétention comme auteur, il mettait son plaisir à badiner agréablement sur une foule de petits sujets galants et du genre maniéré. Ses poésies sont des imitations soit de Pétrarque, soit des imitateurs de Pétrarque, des épigrammes à la grecque, des traits d'esprit de société, des pensées amoureuses et autres mignardises, arrangées avec plus d'habileté que de sentiment véritable. (Paris, 1719, in-12.)

Saint-Germain (Claude-Louis, comte de), mémorialiste français, né en 1707; général, ministre de la guerre; m. en 1778. *(Mém.,* Amsterdam, 1779, in-8°.)

Saint-Graal (Roman du). Composition en prose du commencement du XIIIe s., regardée comme le remaniement du *Joseph d'Arimathie* en vers de Robert de Boron (v. ce nom) et faisant partie du vaste cercle des romans de la Table Ronde.

Saint-Hyacinthe (Hyacinthe Cordonnier, dit), littérateur français, né à Orléans, en 1684; pendant quelques temps officier de cavalerie; m. près de Bréda, en 1746. Il changea maintes fois de nom et d'état, et passa par toute sorte d'aventures avant de faire du bruit dans le métier des lettres, par ses libelles. *(Chef-d'œuvre d'un inconnu,* publié sous le pseudonyme du Docteur Chrysostome Mathanasius, La Haye, 1714, in-8°; *Lettres critiques sur la Henriade,* 1728, in-8°, etc.) Dans un moment d'audacieuse franchise il avait osé critiquer Voltaire. Celui-ci en ressentit une colère inexpiable, demanda en tous lieux justice contre ce « mendiant ingrat », cet « infâme escroc », ce sot plagiaire, et le poursuivit de sa haine jusque dans la tombe.

Saintine (Xavier Boniface, dit), romancier et auteur dramatique français, né à Paris, en 1798, m. en 1865. Un petit chef-d'œuvre romanesque, *Picciola* (1838, in-8°; nombr. éd. et trad.) lui valut d'emblée le succès et une renommée durable. C'est la fine analyse des sentiments que développe peu à peu dans l'âme d'un orgueilleux captif la vue d'une plante naissante. Saintine donna plusieurs autres romans *(Seul!* 1857, etc.) et un grand nombre de pièces de théâtre, écrites pour la plupart en collaboration avec les grands producteurs du moment.

Saint-Just (Louis-Antoine de), révolutionnaire et publiciste français, né en 1767, dans le Nivernais; guillotiné le 28 juillet 1794. Avant que ses instincts cruels eussent été mis directement aux prises (selon le mot de

Sainte-Beuve) avec les événements et les tentations ambitieuses, il essaya de forcer l'attention par un misérable poème en vingt chants (*Organt*, 1789, 2 vol. in-12), produit d'une imagination sombre et dépravée, et par une incohérente brochure : l'*Esprit de la révolution* (1791). On le connut bientôt à l'œuvre. Membre du comité du Salut public, il fut, avec Robespierre et Couthon, l'un des triumvirs de la Terreur. Caractère flegmatique et hautain, âme violente et concentrée, logicien imperturbable, Saint-Just en imposait, dans les assemblées, sinon par des qualités solides, au moins par des apparences de profondeur. Il donnait à chacun de ses mots des airs d'aphorismes et de sentences.

Saint-Lambert (JEAN-FRANÇOIS de), poète français, né en 1713 à Nancy; pendant quelques années attaché au service du roi Stanislas; reçu à l'Académie en 1770; m. en 1803. Sa liaison avec Mme du Châtelet, ses rapports avec Voltaire et le parti encyclopédique, son influence à l'Académie et dans les salons de Mme Necker appartiennent à l'histoire anecdotique de la littérature du XVIIIe s. On loua outre mesure (surtout Voltaire, que Saint-Lambert, de son côté, accablait des transports d'une admiration hyperbolique), on exalta exagérément son poème descriptif des *Saisons*, qui parut en 1763 et qui offrait, en France, le premier modèle du genre illustré en Angleterre par Thomson. Il est juste d'y reconnaître de l'élégance et de la facilité. Cependant, on n'y trouve point le mouvement et la vie. C'est une œuvre qui plaît et ennuie tout à la fois. Les pièces fugitives de Saint-Lambert ont plus d'agrément.

Il se piquait d'un scepticisme absolu. Dans le *Catéchisme universel* (1798, 3 v. in-8°), qui reçut de l'Institut le grand prix de morale (!) en 1810, il représente comme de pures conventions sociales tout ce qu'on appelle vices et vertus.

Saint-Marc-Girardin (MARC **Girardin,** dit), littérateur français, né à Paris, en 1801; successeur de Guizot, comme professeur d'histoire à la Faculté des Lettres, en 1833, et de Laya, en 1834, dans la chaire de poésie française qu'il occupa jusqu'en 1863; député, conseiller d'État, membre de l'Académie; m. en 1873. L'un des principaux rédacteurs du *Journal des Débats,* il partagea sa vie entre la politique et la littérature, et fit voir, des deux parts, les qualités d'un excellent écrivain. Dans ses belles analyses des œuvres de l'esprit (*Cours de littérature dramatique,* 1843 et suiv., 5 vol., *Notices polit. et littér. sur l'Allemagne,* etc.), il sut unir de la manière la plus étroite la critique comparée et la morale.

Saint-Martin (LOUIS-CLAUDE de), dit le *Philosophe inconnu,* né en 1743, à Amboise, m. en 1803. Lieutenant au régiment de Foix, il quitta le service pour se livrer tout entier aux études théosophiques, s'attacha successivement aux doctrines de Martinez Pasqualis, de Swedenborg et de Boehm, traduisit les principaux ouvrages du *Philosophus Teutonicus ;* puis, transformant un sentiment en système, des aspirations d'âme en théories, il créa une forme particulière d'illuminisme qu'il appelait le *Spiritualisme pur (Des Erreurs et de la vérité,* 1775; l'*Homme de désir,* Lyon, 1790, in-8°; le *Nouvel homme,* etc.). — « compromis chimérique, dit Caro, entre la religion et la philosophie; ni orthodoxe pour la foi, ni orthodoxe pour la raison. » La langue de Saint-Martin, obscure et singulière, a des détails charmants, d'une impression pénétrante et suave.

Saint-Pavin (DENIS SANGUIN de), abbé de Livry, né vers 1600, à Paris, m. en 1670. Il était au nombre des hommes de mérite, a dit Voltaire, que Boileau confondit, dans ses satires, avec les mauvais écrivains. Le plus atteint, du reste, par contre-coup, fut le satirique lui-même, qui s'attira de mordantes réparties. Le peu qui nous reste de ce voluptueux abbé, sonnets, épigrammes, rondeaux, atteste de l'esprit, un goût délicat sans mélange d'affectation et une humeur toujours alerte. (Ed. nouv. des *Poés.* de St-P., Paris, 1861, in-8°.)

Saint-Pierre (CHARLES-IRÉNÉE **Castel,** abbé de), publiciste français, né en 1658 à Saint-Pierre-l'Église (Normandie); admis en 1695 à l'Académie, d'où le fit exclure, en 1718, la hardiesse de ses opinions; m. en 1743. L'économie politique n'existait pas encore de nom qu'il révéla les qualités d'un économiste ingénieux et fécond. Au nom de la loi de progrès, qui est l'idée dominante de tous ses ouvrages (le *Projet de paix perpétuelle,* Utrecht, 1713, 3 vol, in-12); *Discours sur la Polysynodie,* Amsterdam, 1718, in-4°; *Œuv.,* Rotterdam, 1738-41, 18 vol. in-12), il voulut prendre une singulière avance sur la marche de son époque. Il se croyait, dit-on, payé de toutes ses peines, quand on lui laissait entrevoir qu'un de ses projets pourrait être réalisé dans sept ou huit siècles. Quelques fantaisies paradoxales et utopiques ne doivent pas, néanmoins, nous laisser oublier que l'abbé de S.-P. est vraiment un de nos contemporains par son horreur de la guerre,

par la justesse de ses vues sur la tolérance, sur l'unité de code et sur le perfectionnement moral de l'éducation.

Saint-Pierre (BERNARDIN de), célèbre écrivain français, né au Havre, le 19 janv. 1737, m. le 21 janv. 1814. D'abord ingénieur, officier, spéculateur sans pécule, la première partie de sa vie, où il promena à travers le monde une mélancolie inquiète, une imagination travaillée sans cesse de nouveaux projets et d'utopies philanthropiques, cette première moitié de son existence fut incertaine et précaire. Puis, le succès rapide de ses ouvrages, des *Etudes de la nature,* de l'immortelle et incomparable pastorale *Paul et Virginie,* de la *Chaumière indienne* et des *Harmonies de la Nature,* lui procurèrent ensemble la fortune, les dignités et une immense réputation. Quoique la science soit souvent fantaisie pure chez B. de S.-P., de grands savants, tels que Humboldt, ont reconnu la vérité intime et pittoresque de ses études, ainsi que le charme pénétrant de ses observations naturelles. Peintre romanesque, moraliste poète, disciple de Rousseau, dont il a imité les chimères en les exagérant, B. de S.-P. représente le style du siècle finissant, avec son incurable mièvrerie tempérée de finesse et d'aspirations aussi vides que nobles. Il n'en est pas moins le trait d'union entre ce siècle et le suivant, et, en quelque sorte, le précurseur de l'école romantique. Son influence se fait directement sentir chez des écrivains comme George Sand et Musset.

Saint-Priest (ALEXIS GUIGNARD, comte de), historien français, membre de l'Institut; né à Saint-Pétersbourg d'un noble émigré et d'une princesse russe; m. en 1851. Diplomate, il alterna ses occupations avec celles de la littérature. Quelques ouvrages historiques et critiques (*Hist. de la conquête de Naples,* 4 vol. in-8°, 1847-48, etc.), d'un bon style en même temps que d'une érudition consciencieuse, lui ouvrirent les portes de l'Académie française.

Saint-Réal (l'abbé CÉSAR VICHARD DE), historien français, né en 1639, à Chambéry, m. en 1692. A l'instar de Varillas, son contemporain, qui s'applaudissait d'avoir été trente ans sans manger une seule fois hors de chez lui, il mena une existence très retirée, se communiquant fort peu et ne cultivant l'amitié que par lettres. Son cabinet et ses livres faisaient toutes ses délices. Il porta loin l'art d'écrire, mais ne s'attacha pas de même au souci d'être véridique. L'*Hist. de la conjuration que les Espagnols formèrent en 1618 contre la république de Venise* (Paris, 1674, in-12, nombr. réimpress.); *Don Carlos* (1673, in-12), si vantés pour la diction toujours élégante, sinon toujours correcte et naturelle, tiennent du roman autant que de l'histoire. Il sut, en quelques-uns de ses essais, rendre la critique attrayante et l'érudition aimable. (*Césarion,* 1684, in-12; *Œuv. choisies de St-Réal,* 1783, 4 vol. in-24. L'édit. des *Œuv. compl.,* par l'abbé Perau (1757, 8 vol. in-12) contient beaucoup de morceaux de divers auteurs, que des libraires avaient publiées sous son nom après sa mort.

Saint-Simon (LOUIS DE ROUVROY, duc de), célèbre mémorialiste français, né à Versailles, en 1675, m. en 1755. Fils d'un ancien favori de Louis XIII, qui prétendait descendre de Charlemagne, grand seigneur par état et par principes, élevé dans des idées féodales, jaloux jusqu'à un étrange excès de son rang de duc et pair, entêté de la qualité au point de fuir comme une dérogation indigne de son rang le *ridicule de passer pour auteur,* mais écrivain quand même par la force du génie, St-S. est la gloire littéraire la plus brillante de la fin du XVIIe s. en même



Saint-Simon (Louis de Rouvray, duc de).

temps que l'un des représentants les plus marquants du XVIIIe siècle.

Destiné de naissance à la profession militaire, il entra très jeune dans les mousquetaires et fit ses premières armes en 1692 sous le maréchal de Luxembourg. Il n'était encore que mestre de camp (ou colonel) lorsqu'il brisa son épée, en 1702, sous l'irritation qu'il avait ressentie d'un passe-droit. Il employa désormais sa vie à suivre la cour en oisif et en désœuvré, tenu à l'écart, redouté de tous à cause de son humeur critique, agressive, caustique; mais ne cessant pas d'observer et d'é-

crire — pour lui seul — tout ce qu'il voyait, entendait ou devinait.

Dans sa curiosité insatiable, il n'a pas de plus grand bonheur que de voir. Dès l'âge de dix-neuf ans, il a pris l'habitude d'observer les visages, de recueillir les faits, de suivre les intrigues, d'en débrouiller tous les fils. Depuis lors, il n'aura laissé se perdre aucune aventure, si humble, si insignifiante qu'elle parût, sans la marquer au passage. Ce n'est pas un tableau général, ce ne sont pas des traits vagues: les noms, le temps, le lieu, la minute précise, la grimace présente, les témoins, rien n'y manque. Aussi, quels revers de médailles, quels dessous de cartes tout à coup révélés! S.-S. a passé pour un méchant, pour un peintre chagrin, outré, injuste. On est autorisé à croire qu'il y a quelque peu de ces défauts dans son âme, mais nul n'osera dire qu'il a été calomniateur ou témoin infidèle. La droiture de cœur de S.-S. est incontestable. C'était un honnête homme dans le sens où nous l'entendons aujourd'hui, plein de respect pour la justice, pour la vérité; homme vertueux, nullement hypocrite, l'ennemi juré de l'hypocrisie et du mensonge. C'est de ce fonds de vertu que naît l'indignation dont son style s'anime; c'est à ce frémissement qu'il faut rapporter l'exagération des traits dont il charge ses peintures. Comme Tacite, son pinceau pousse au noir. Le mal, la ruse, les sapes ténébreuses, l'adulation rampante, les contorsions d'un courtisan qui feint la douleur et qui tire les larmes de ses talons, l'excitent à décrire ces jeux de scène. Il les décrit avec passion. S'il démasque le vice avec une sorte de joie, il ne se refuse pas à louer la vertu quand il la rencontre; son cœur n'est fermé ni à l'amitié, ni à l'admiration, mais, en tout, il porte une fougue ardente. En un mot, S.-S. a pu être méchant, il n'était pas mauvais; il a pu noircir et charger les traits de ses peintures, il n'a jamais cessé d'être véridique. C'est un grand et terrible témoin. Son effrayante sagacité est servie par un style à faire peur. Le plus souvent, S.-S. ne se soucie ni de la clarté, ni de l'élégance, ni de la pureté de la langue. Il a un idiome à part. Aussi violent que d'Aubigné, aussi heurté que Du Plessis-Mornay, il remonte au XVIe siècle par l'usage de certains mots qu'on ne voit plus que chez lui, par la rudesse et le cahotement de ses phrases mal arrangées. Dans ces morceaux-là il écrit à la diable, selon Chateaubriand. Tout à coup, au milieu des pages les plus hérissées, il s'en présente d'autres d'un tour neuf, original, libre, d'une invention singulière dans les détails, d'un pittoresque surprenant dans les images. Ce n'est plus la même plume. Elle est souple, elle varie les nuances, elle assemble les plus fines couleurs, elle invente des combinaisons de mots inconnues jusqu'alors. C'est une suite de pensées qu'il n'est pas possible de rencontrer ailleurs. La composition des portraits de S.-S. marche au hasard; nul ordre, nul plan arrêté à l'avance, et pourtant, comme dit Sainte-Beuve, tout y arrive, tout se classe et s'arrange, et l'image sort en relief vivante et parlante. En somme, S.-S. avec toutes ses incorrections, ses brusqueries, avec tous ses défauts, est un grand écrivain: il est le seul qui, à cette heure où le XVIIe s. décline et s'obscurcit, ait conservé les accents mâles et vigoureux de Corneille et de Bossuet. (Ed. défin. des *Mém.* de Saint-Simon par Chéruel et Ad. Régnier fils, 1872 et suiv., 20 vol. in-18). — CH. G.

Saint - Simon (CLAUDE - HENRI, comte de), philosophe et économiste français, né en 1760, à Paris, m. en 1825. A l'instar de Fourier, il travailla utopiquement à la réorganisation sociale. Dans un écrit publié sous le titre de *Parabole* (1819), il a développé sa doctrine favorite de la suprématie des industriels sur les autres classes de la société, et la même idée ressort de l'*Organisateur* (1819-20, in-8°), du *Système industriel* (1821, in-8°), etc. Visant plus haut et plus loin, dans son *Nouveau christianisme* (1825), il prétendit faire cesser la lutte que le principe du christianisme, mal compris suivant lui, a établi entre l'âme et le corps; et, sur cette nouvelle interprétation, il entreprit de fonder une nouvelle religion. Ce précurseur du socialisme a laissé derrière lui des disciples, tels qu'Auguste Comte, et le souvenir d'un système où se mêlaient des aperceptions hardies et justes à des vues très chimériques; mais il n'a pas laissé d'œuvres littéraires. Car on ne peut appeler ainsi la foule de brochures courtes et incohérentes où il passait de l'astronomie à la physiologie, et de la physiologie à la politique. Aussi peut-on dire qu'il est plus célèbre que connu.

Saint-Victor (PAUL de), littérateur français, fils du poète et traducteur comte de Saint-V. (1772-1858); né à Paris en 1827; nommé inspecteur général des beaux-arts en 1870; m. en 1881. D'une foule d'études qu'il jeta avec profusion, à travers les revues et les journaux, il n'est resté qu'un petit

nombre de volumes : *Hommes et dieux*, 1867 ; les *Femmes de Gœthe*, 1869 ; *Barbares et bandits*, un livre contemporain de l'Invasion et de la Commune ; une monographie de Victor Hugo ; et les *Deux Masques* (3 vol. in-8°), une œuvre superbe sur le théâtre antique et moderne, malheureusement inachevée, où les vues ingénieuses abondent, enchâssées dans un style opulent et souple. P. de S.-V. était un coloriste de la plume. Chez lui, la phrase est peinte, pour ainsi dire, et avec une richesse d'images allant jusqu'à l'éblouissement, qu'on admire, mais dont l'excès fatigue les yeux et la pensée.

Sainte-Aulaire (Fr.-Joseph de **Beaupoil**, marquis de), poète français, né en 1643, m. en 1742. Il attendit près de soixante années pour commettre ses premiers vers. Sans forcer le moindrement son imagination, mais la laissant aller au hasard des circonstances, faisant d'excellents impromptus, tournant des madrigaux fort ingénieux et très goûtés à la cour de Sceaux, il n'eut pas besoin de plus d'efforts pour être reçu à l'Académie française, en 1706. Au delà de quatre-vingt-dix ans, c'était un des poètes de société les plus spirituels et les plus délicats.

Sainte-Aulaire (Louis-Clair de **Beaupoil**, comte de), historien et homme politique, né dans la Dordogne en 1778 ; député, pair de France, membre de l'Académie, m. en 1854. Son *Histoire de la Fronde* (1827, 3 vol. in-8°) donne une idée assez complète et précise de cette curieuse période, volontairement défigurée par le cardinal de Retz dans ses *Mémoires* et mal comprise par Voltaire, dans le *Siècle de Louis XIV*.

Sainte-Beuve (Jacques de), théologien, né à Paris, en 1613, m. en 1677. Le plus habile casuiste de son époque.

Sainte-Beuve (Charles-Augustin), poète et célèbre critique, né à Boulogne-sur-Mer, en 1804, m. à Paris, en 1869. Aux heures de sa jeunesse rêveuse, il courtisa la Muse, et il eut de fréquents retours poétiques. Avec *Joseph Delorme*, les *Consolations*, les *Pensées d'août*, — trois recueils de facture si laborieuse, si tourmentée — il avait donné, du moins, une note nouvelle très moderne, rappelant par la sincérité du sentiment, par la minutie du détail, par de charmants côtés de poésie privée, familière, intime, les vers des lakistes anglais. Mais son esprit sérieux et curieux trahissait l'inclination du critique, jusque dans ses tentatives d'art. Sa seconde réputation qui d'ailleurs remontait presque a ses débuts (*Tableau histor. et crit. de la poésie franç. au XVIe s.*, 1828, plus. éd.), devait ensevelir la première. Sainte-Beuve fut avant tout un grand peintre de portraits (*Portraits littéraires*, *Portraits de femmes*, *Portraits contemporains*, *Causeries du lundi*, etc.), c'est là sa marque, son titre universellement reconnu. Nul anatomiste littéraire n'a pénétré aussi avant dans les secrets du travail ; personne n'a su, comme Sainte-Beuve, découvrir sous les moindres apparences l'intensité des mouvements de l'âme, s'insinuer au fond des consciences, des personnages, des manières d'être, de penser et d'écrire, tout comprendre et tout rendre (V. encore de Sainte-Beuve, comme ouvrages d'ensemble la longue et un peu confuse *Histoire de Port-Royal* (1840-60, 5 vol. in-8° et 8 vol. in-18 ; plus. éd.), d'où se détachent des traits d'une éloquence admirable ; puis *Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'Empire* (1860, 2 v. in-8°), qui fourmille d'aperçus judicieux et fins.

Sainte-Croix (Guilhem de **Clermont-Lodève** de), littérateur français, membre de l'Académie des Inscriptions, né en 1746, dans le Comtat-Venaissin, m. en 1809. Erudit, historien et publiciste, il mit au service de ses connaissances variées une douce éloquence. Il consacra de savantes dissertations à des matières d'archéologie classique et orientale. Dans une publication de genre très différent (*Hist. des progrès de la puissance navale de l'Angleterre*, Yverdon, 1783, 2 vol. in-12), il consigna des observations excellentes sur ce fameux acte de navigation par lequel la Grande-Bretagne prétendit établir sa souveraineté sur les mers.

Sainte Eulalie. Voy. **Eulalie.**

Sainte-Marthe. Famille renommée de l'ancienne noblesse française, dont quelques membres se distinguèrent dans les lettres. Tel, en première ligne, Gaucher II, dit Scévole de S.-M., né à Loudun, en 1536 ; trésorier de France à Poitiers, député aux Etats de Blois ; m. en 1623. Humaniste et jurisconsulte instruit, administrateur intègre et savant linguiste, possédant également les langues hébraïque, grecque, latine et française, il associa le goût des vers aux soins de la politique. Ses poésies latines l'emportent sur les françaises (*Œuv.*, 1579, in-4°). Ainsi sa *Pædotrophie*, — art de nourrir les enfants à la mamelle — est regardée comme un des morceaux modernes de la latinité la plus exquise et la plus approchante du style des classiques.

Après Scévole, il faut nommer ses fils, le poète Abel Ier, et les historiens Scévole II et Louis de Sainte-Mar-

THE; puis, l'érudit oratorien ABEL-LOUIS, l'auteur ascétique CLAUDE, et dom DENIS, de la congrégation des Bénédictins (1650-1725), qui eut la plus grande part à la refonte de la *Gallia christiana.*

Sainte-Palaye (JEAN-BAPTISTE de **La Curne** de), érudit français, né à Auxerre en 1697; membre de l'Institut; m. en 1781. Doué d'une grande énergie de travail, il consacra toute sa vie aux recherches les plus profondes sur l'histoire de la langue française et de nos antiquités nationales. Il exhuma de nombreuses poésies des troubadours, s'efforça de dresser un dictionnaire général de la langue des trouvères, publia de curieux *Mémoires sur la chevalerie* et laissa en manuscrit une centaine de volumes in-fol. (Bibl. nat. et Bibl. de l'Arsenal), publiés, de nos jours, en partie, témoignant de l'immensité de ses labeurs glossographiques. Tels de ses articles de dictionnaire sont des modèles de raisonnement philologique et de déduction de sens. L'éloge de Ste-P. fut prononcé à l'Académie française par Chamfort, qui lui succéda, et par Dupuis à l'Académie des inscriptions.

Saisset (EMILE), philosophe français, né à Montpellier, en 1814, m. en 1863. Premier traducteur français de Spinosa et raisonneur spiritualiste. Il établit, entre autres doctrines, que l'existence de Dieu est une vérité première, une vérité d'intuition.

Saisset (AMÉDÉE), philosophe et professeur français, frère du précédent, né à Montpellier, en 1829. A donné, en collaboration avec Emmanuel Chauvet, une bonne traduction des *Œuv. compl.* de Platon (10 vol. in-18).

Salel (HUGUES), poète français, né vers 1504 ; valet de chambre et l'un des grands maitres d'hôtel de François Ier; abbé commendataire de l'abbaye de Saint-Chéron; m. en 1553. Paraphrasa sèchement le texte grec de l'immortel Mélésigène (les *Iliades d'Homère*, 1545), et trouva moyen d'acquérir une grande réputation avec des poésies détachées, sans grâce et sans harmonie.

Salfi (FRANÇOIS), auteur tragique et littérateur italien, né à Cosenza, en 1759, m. en 1832.

Saliens (Chants). Chants, hymnes qui étaient entonnés par les prêtres saliens, lorsque ceux-ci portaient solennellement dans les rues de Rome les boucliers sacrés. On y reconnaît un certain rythme, bien qu'on n'ait pu ni les couper, ni les scander. Sont un peu postérieurs au chant des prêtres Arvals.

Sallengre (ALBERT-HENRI de), littérateur français, né en 1694, à La Haye; membre de la Société royale de Londres; m. en 1733. Il agrémentait d'une forme de badinage élégante et spirituelle des connaissances sérieuses (*Eloge de l'ivresse.* La Haye, 1714, in-12; pl. éd.; *Hist. de Pierre de Montmaur,* 1725, 2 vol. in-8°; *Novus Thesaurus antiquitatum romanorum,* 1716, 3 vol. in-fol., etc.)

Sallo (DENIS de), érudit et publiciste français, né en 1626, à Paris; conseiller au Parlement; m. en 1669. Fondateur du *Journal des Savants,* sous le pseudonyme du sieur de Hédouville (1665).

Salluste (CAÏUS-CRISPUS SALLUSTIUS), célèbre historien latin, né à Amiterne, dans le pays des Sabins en 87 av. J.-C., m. en 34. Son début dans les affaires publiques date du triumvirat conclu entre Pompée, César et Crassus. Dès l'an 50, il s'était attaché au parti de César, qui, plus tard, le fit nommer questeur et lui confia le gouvernement de la province de Numidie, où il commit les plus criantes concussions; et, bien qu'absous par César, la



Salluste, d'après une médaille.

conscience publique ne lui pardonna jamais ses rapines. Les richesses qu'il avait rapportées lui permirent d'acheter une villa à Tibur et sur le Quirinal les jardins qui portèrent son nom. Ce fut là qu'il composa ses ouvrages historiques (la *Conjuration de Catilina,* la *Guerre de Jugurtha* et une *Histoire générale de Rome,* malheureusement perdue), empruntant aux Grecs la vive manière des Hérodote et des Thucydide, mêlant l'archaïsme de Caton l'ancien à la rhétorique hellénique, transportant dans l'histoire, fût-ce au détriment de la vérité, le mouvement, l'agitation, les passions de sa vie, entremêlant ses récits de déclamations artificielles con-

tre le vice, conseillant aux autres les vertus qu'il n'avait point pratiquées, et exaltant, à loisir, au sein d'une fortune mal acquise, les précieux mérites de la modération et du désintéressement. A titre d'écrivain, Salluste, qui sut allier la concision et l'élégance sans en côtoyer les écueils, est digne de toute admiration. Il s'était préparé par de longues études à l'art d'écrire; et il y excella. (Edit. princ., Rome, 1470, in-fol.; édit. d'Elzévier, Amsterdam, 1634; de Coste, Leipzig, 1724, in-4°, etc., de Burnouf, dans la collection Lemaire; de Gaston Boissier, et nombr. traduct. françaises et étrangères.) En 1886, un érudit allemand a pensé découvrir dans la bibliothèque d'Orléans cinq feuillets des *Histoires* de Salluste.

Salluste (SECUNDUS-SALLUSTIUS PROMATIUS), gr. Σαλούστιος, philosophe grec néo-platonicien du IVᵉ s. ap. J.-C. Préfet des Gaules sous Constance, consul en 363, il refusa l'empire à la mort de Julien et favorisa l'élection de Valentinien. On place sous son nom un traité *Des dieux et du monde* (Περὶ θεῶν καὶ κόσμου, éd. Orelli, Zurich, 1821, trad. en pl. langues), attribué également à un autre Salluste, philosophe cynique du VIᵉ s., né en Syrie.

Salm-Dyck (CONSTANCE-MARIE de Théis, princesse de), femme auteur française, née à Nantes, en 1767, fille d'un maître des eaux et forêts, qui composa lui-même un recueil de contes intitulé le *Singe de La Fontaine;* mariée très jeune à un médecin du roi, Pipelet de Leury; divorcée et devenue, en 1803, l'épouse du prince de Salm; m. en 1845. Elle s'était signalée, dès l'âge de 18 ans, par des poésies agréables, entre autres la romance du *Bouton de rose,* qui eut une grande vogue dans les salons, et obtint aussi des applaudissements avec la tragédie lyrique de *Sapho* (musique de Martini), jouée au Théâtre-Louvois. Ses cantates, dithyrambes, discours, épîtres, lui firent une réputation sous l'Empire. *(Œuv. compl.,* Paris, 1842, 4 vol. in-8°.)

Salmon (PIERRE), chroniqueur français du XVᵉ s., aux gages du duc de Bourgogne. Ses mémoires, de l'année 1395 à 1419, furent écrits dans un but tout politique et avec les passions d'une créature.

Salomon, troisième roi des Hébreux, fils de David et de Bethsabée; m. en 976 av. J.-C. Il avait écrit, dit-on, trois mille *Paraboles* et cinq cents cantiques; il avait composé des traités de toutes les plantes et de tous les animaux; et il se plaignait lui-même que l'on fit des livres sans fin. La plupart de ses ouvrages se sont perdus; et des livres de la Bible qui lui sont attribués, seuls les *Proverbes* paraissent lui appartenir d'une manière certaine. On en admire la profondeur et la précision.

Salons littéraires. Réunions d'hommes de talent et de femmes d'esprit offrant, à de certaines heures, sous une présidence aimable, l'aspect d'une république intelligente et lettrée. La conversation s'y déploie comme un art véritable, toujours prête à passer d'un continent sur l'autre dans la sphère des idées.

L'atticisme et l'urbanité représentaient, chez les anciens, des qualités de finesse et de distinction sociale; pourtant les Grecs et les Romains dissertaient plus qu'ils ne causaient, et le « monde » n'existait pas là où la femme vivait renfermée. Les Italiens ont connu des heures charmantes, où des décamérons de poètes, d'artistes et de belles femmes se réunissaient pour causer d'art, de littérature et de doux sentiments, comme au temps de Boccace. Les Anglais pourraient citer des causeurs exquis, Sheridan et Addison par exemple. Et la conversation élégante, polie sans affectation, galante sans fadeur, associant tous les tons avec mesure et bon goût, n'a été le privilège exclusif d'aucun pays. Mais les salons littéraires, leur influence spéciale et les personnalités bien caractéristiques dont ils se réclament comme d'une tradition de politesse exquise, ont réellement en France une histoire toute particulière.

L'hôtel de Rambouillet en ouvre la série brillante. Dès lors commence ce bel entretien, qui devait durer deux siècles et qui devait avoir aussi, de nos jours, d'heureux réveils. Les interlocuteurs changèrent; la mode varia: ce furent toujours les agréments de la causerie française. Nous ne pouvons que signaler, en courant, les principaux salons où elle se donna carrière avec le plus d'éclat, c'est-à-dire ceux de Mᵐᵉ de Rambouillet, de Mᵐᵉ Des Loges, de Mˡˡᵉ Paulet, de la marquise de Sablé, de Mˡˡᵉ de Scudéry, au XVIIᵉ s.; ceux d'Helvétius, de la duchesse du Maine, de Mᵐᵉˢ Du Deffand, d'Epinay, Lespinasse, de Lambert, Geoffrin, Necker, de Beauharnais, Mᵐᵉ Roland, au XVIIIᵉ; de Mᵐᵉˢ de Staël, de Vigée-Beaumont, Lebrun, Virginie Ancelot, Récamier, d'Abrantès, Emile de Girardin; de Charles Nodier, Victor Hugo, de Mᵐᵉˢ de Metternich, Swetchine, Juliette Adam, Ch. Buloz, Aubernon, Barratin, Camille Flammarion, au XIXᵉ siècle.

Il fut une époque où les salons littéraires s'imposaient comme les vrais régulateurs de l'opinion publique. Quelques femmes spirituelles, maîtresses un peu capricieuses de la vogue, devenues par état marraines de grands hommes, se voyaient reconnaître alors assez d'ascendant pour disposer à leur guise de la faveur et du succès; transmises aussitôt par des plumes amies, leurs louanges prenaient une extrême importance, consacraient les noms, assuraient la fidélité du public et menaient droit à l'Académie. Tel était dans ce temps-là le pouvoir de la conversation. Maintenant l'esprit de société n'a plus le charme ni le prestige dont le paraient les loisirs de la vie aristocratique. Il est vrai qu'en retour la littérature est devenue plus indépendante, et que l'un compense l'autre.

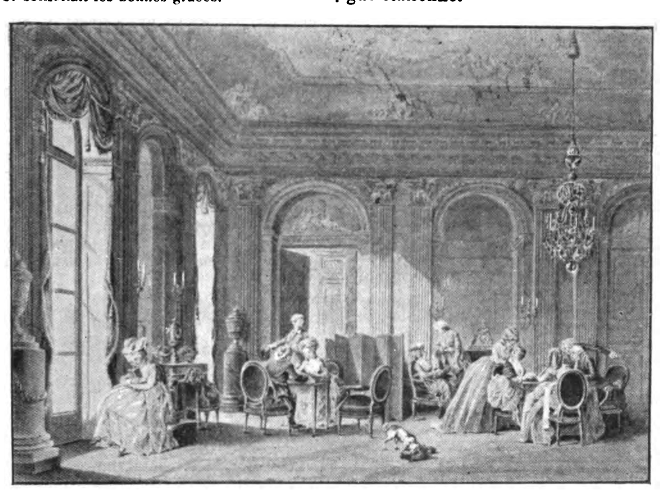
Saltykov (MICHEL), romancier russe, né à Saint-Pétersbourg en 1827, m. en 1889. Sous le pseudonyme de Chtchédrine, cet écrivain humoristique se fit

une grande popularité par ses tableaux de mœurs. (*Esquisses de province*, etc.) Impitoyable railleur de la société de son temps, il abusait de l'esprit, au détriment du dessin qui, chez lui, est souvent incomplet et inachevé. (*Œuv.*, Pétersb., 1889, 3 vol. in-8°.)

Salut d'amour. Ancienne variété de la chanson, qui a été commune à la littérature provençale et à la littérature française. C'était une sorte d'épître commençant par une salutation à la dame dont le poète faisait l'éloge et sollicitait les bonnes grâces.

occultisme (*Des sciences occultes*, 1829, 2 vol. in-8°.)

Salviati (Leonardo), philologue et critique italien, né à Florence, en 1540, d'une famille considérable alliée à celle des Médicis ; m. en 1589. Adversaire violent du Tasse, il racheta cette injustice littéraire par les services qu'il rendit à l'Académie de la Crusca, dont il fut un des membres les plus influents, et conséquemment à la langue italienne.



Un salon littéraire au XVIIIe s. (d'après un tableau de Lawrence).

Salvandy (Narcisse-Achille, comte de), homme politique et publiciste français, né à Condom, en 1795 ; député, ministre, ambassadeur et membre de l'Académie; m. en 1856. Son livre capital s'appelle : *Hist. de Jean Sobieski et du royaume de Pologne* (1827, 2 vol. in-8°; pl. édit.) L'épopée dramatique du héros de la Pologne lui fut, en effet, le sujet le plus favorable pour y développer son goût du pittoresque et cette recherche du style brillant, poétique, dont il poursuivit les effets jusqu'à l'abus.

Salverte (Anne-Joseph-Eusèbe Baconnière), littérateur français, né en 1771, à Paris; député; membre de l'Académie des Inscriptions; m. en 1839. Toucha d'une plume correcte, avec goût et un fonds de connaissances sérieuses, une assez grande variété de sujets: vers, romans, traductions, histoire, tragédie (*Phédosie*, 1813, in-8°);

Salvien, *Salvianus,* écrivain ecclésiastique latin, né à Cologne ou à Trêves, à la fin du IVe s. Il a peint avec éloquence les vices et les malheurs de son temps, fut consulté par les plus illustres prélats des Gaules et reçut le surnom de *Maître des évêques*. Son *Traité de la Providence* est, en particulier, fort remarquable comme tableau de l'état social et des mœurs de l'époque barbare. (Ed princ., Bâle, 1530, in-8°; éd. Baluze, Paris, 1663, in-8°.)

Sama-Véda. Le troisième livre des Vedas, qui contient le cérémonial du sacrifice ou Sama.

Samaniego (Felix-Maria), fabuliste espagnol, rival d'Yriarte, né à la Guardia en 1754, m. en 1801. Ses *Fables* — presque toutes faites d'imitation ou traduites — le sont avec bonheur, et ont mérité pour l'abandon, la grâce, la finesse, de rester classiques dans les écoles. (Bibl. de *Aut. espanoles*, t. LVI.)

Samaritain. Idiome sémitique, du groupe chananéen, mais ayant subi profondément l'influence araméenne.

Sambucus (Jean), érudit hongrois, né à Tyrnau, en 1531 ; nommé historiographe de la maison de Habsbourg ; m. en 1584. Il avait une connaissance profonde des lettres anciennes, de la patristique, et des diverses branches de l'archéologie. (*Emblemata poetica*, Anvers, 1561, in-8° ; pl. éd. ; *Icones veterum aliquot et recentium medicorum philosophorumque cum eorum elogiis*, ibid. ; 1574, in-fol., etc.)

Samoyède (langue). Idiome appartenant au groupe des langues sibériennes et se subdivisant lui-même en dix dialectes rudes, gutturaux: le khassowo, le soyote, etc. Ces dialectes ne laissent pas que d'offrir un certain nombre de mots communs à d'autres idiomes sibériens, à quelques-uns de l'Asie centrale et occidentale, voire même aux langues hongroise, finnoise et arménienne. Aucun d'eux n'a encore été fixé par l'écriture.

Samson (Joseph-Isidore), célèbre acteur français, né à Saint-Denis en 1791 ; entré au Théâtre-Français en 1827, qu'il quitta en 1863 pour diriger une des classes du Conservatoire ; m. en 1871. Artiste supérieur, il eut, en outre, le génie de l'enseignement théâtral. Legouvé a dit de lui qu'il était le professorat fait homme. La plus illustre de ses élèves fut Rachel : il donna l'essor à son génie. Lui-même a tracé les règles d'un art dont il possédait tous les secrets (*l'Art théâtral*, 1855, 2 v. in-8°) et écrivit quelques ingénieuses comédies.

Sanadon (le P. Noel-Étienne), humaniste français, de la Société de Jésus, né en 1676 à Rouen ; précepteur du prince de Conti ; m. en 1733. Élégant poète latin moderne.

Sanchez (Thomas), célèbre jésuite et casuiste espagnol, né à Cordoue en 1550, m. à Grenade en 1610. Son traité *De Matrimonio* (Gênes, 1592, in-fol. ; nombr. éd., à l'usage des confesseurs et des directeurs d'âmes), a donné lieu à bien des attaques.

Sanchoniaton, historien phénicien du II° ou du III° s. av. J.-C. Très précieuse est l'*Hist. phénicienne*, qui nous est parvenue sous son nom ; car elle est le seul ouvrage ayant survécu de toute la littérature de cette contrée. (V. P. Le Bas, *Analyse des 9 livres de la Chronique de Sanchoniaton*, avec des notes par Wagenfeld, 1836, in-8°.)

Sanctis (Francesco de), littérateur italien, né en 1818 à Morro, m. en 1883. Plusieurs fois député au parlement, trois fois ministre de l'instruction publique, il fut en politique comme en littérature un homme considérable. Philosophe à l'allemande, critique pénétrant et pittoresque, il a laissé des écrits intéressants pour l'histoire des lettres italiennes.

Sand (Christophe von den), lat. *Sandius*, théologien allemand, né à Kœnigsberg en 1644, m. en 1680. Adepte du socinianisme. (*Nucleus historiæ ecclesiasticæ*, 1668, in-12.)

Sand (Armandine-Aurore **Dupin**, baronne **Dudevant**, connue sous le pseudonyme de George), célèbre romancière française, née à Paris en 1804, descendante par sa famille paternelle de Maurice de Saxe, fils naturel d'Auguste II, roi de Pologne ; unie en 1822 à un officier retraité, le baron Dudevant, dont elle eut un fils et une fille ; séparée de son mari en 1832 ; venue vers le même moment à Paris, où elle connut Jules Sandeau (v. ce nom) et commença d'écrire ; fondatrice de la *Cause du peuple*, après la révolution de Février ; m. en 1876. La longue carrière qu'a fournie G. Sand peut se diviser en trois périodes. Dans la première elle s'abandonne, pleine de fougue, à



George Sand.

toutes les idées nouvelles qui s'agitaient alors, déclare la guerre aux institutions sociales, attaque le mariage, transfigure la passion libre (*Indiana, Valentine, Lélia*, 1834) ; dans la seconde, elle laisse le calme renaître en son âme, sous des aspirations nouvelles vers l'art, la vérité (*Lettres d'un voyageur*, 1834-36) et cultive avec une préférence heureuse le roman idyllique et champêtre (*La Petite Fadette, la Mare au diable, François le Champi*) ; dans la troisième, après des heures d'exaltation socialiste (*le Péché de M. Antoine, le Meunier d'Angibault, le Compagnon du tour de France*), son imagination refroidie par le temps, assagie par les épreuves,

entre dans une phase de sérénité ; et ses derniers romans (*Le Marquis de Villemer, Valvèdre, Mademoiselle Merquem, Pierre qui roule,* etc.) peuvent passer pour de bonnes lectures, qui contribuent à calmer les passions et à purifier les cœurs.

L'esprit original et pénétrant de George Sand s'est appliqué et son admirable style s'est plié avec une souplesse extraordinaire aux genres les plus variés : philosophie, mémoires (*Hist. de ma vie,* 20 vol.), théâtre, politique, questions d'art et de littérature. Mais elle a été surtout un grand écrivain et un paysagiste de premier ordre. Amante de la nature, elle a eu la passion des beaux paysages ; elle excelle à les décrire, animés par son imagination, peuplés par ses rêves de formes vaguement agissantes et respirantes, et en même temps reproduits avec toute leur pittoresque exactitude par les mille ressources de l'art. On ne cessera d'admirer la belle langue de G. S., à la fois unie et transparente, limpide et profonde. C'est le style de ses nouvelles champêtres, coulant comme le ruisseau qui serpente ou comme la source aux flots de cristal qui reflète tranquillement le ciel et les rives.

Sandeau (Jules), romancier et auteur dramatique français, né à Aubusson en 1811 ; reçu à l'Académie en 1858 ; m. en 1883. Il débuta dans les lettres par écrire avec Aurore Dudevant, — qui lui emprunta la moitié de son nom pour en faire le pseudonyme fameux de George Sand — la nouvelle de la *Prima donna* et le roman de *Rose et Blanche.* Puis, arriva la séparation entre leurs existences et leurs talents. Il donna seul : *Madame de Sommerville* (1834, 3vol.,) le *Docteur Herbeau* (1841), *Sacs et parchemins* (1851), *la Roche aux Mouettes* (1871), et son chef-d'œuvre : *M*[lle] *de la Seiglière* (1848). Quelques-uns de ces sujets revinrent au théâtre avec sa signature et celle d'Emile Augier. La prose de J. Sandeau est souple, brillante sans affectation, et chacun de ses personnages y a le ton propre à son âge et à son caractère.

Sandoval (Prudencio de), chroniqueur espagnol, né à Valladolid vers 1560 ; évêque de Pampelune, mort en 1621. L'un des meilleurs biographes de Charles-Quint et le continuateur de la *Chronique générale* de Moralès.

Sanlecque (Louis de), poète français, petit-fils du savant imprimeur Jacques de S., né à Paris en 1650 ; chanoine de Sainte-Geneviève ; m. en 1714. Il a rencontré quelques jolis vers parmi beaucoup d'insuffisants et de très faibles. C'est un des effets du siècle de Louis XIV, a dit à propos de lui Voltaire, que le nombre prodigieux de poètes médiocres dans lesquels on trouve des traits heureux. La plupart de ces vers appartiennent au temps et non au génie.

Sannazar (Jacopo), poète latin et italien, né en 1458, à Naples, m. en 1530. La principale de ses œuvres latines est le poème en trois chants : *De partu Virginis,* où l'élégance du style rachète ce qu'a de choquant, en un tel sujet, la confusion perpétuelle du sacré et du profane. On l'a surnommé, pour ses *Elégies,* le Virgile chrétien. Seulement, imiter, chez lui, fut parfois copier. S. est surtout connu par son tableau pastoral, en prose mêlée de vers, de l'*Arcadia,* qui l'a fait regarder comme le créateur d'un genre moderne. On en publia, au XVI[e] s., une soixantaine d'éditions.

Sanscrite (langue), de *sanskrta,* qui signifie parfait, accompli. La vieille langue sacrée des Hindous, dont la philologie moderne a fait la base de la grammaire comparée indo-européenne. (Voy. les mots **Inde** et **Indo-européen.**) C'est avec raison qu'on a pu dire que la découverte du sanscrit fut, dans l'ordre des études grammaticales, comme la découverte d'un nouveau monde.

Santarem (Barros y Souza, comte de), historien portugais, né à Lisbonne en 1790 ; ministre plénipotentiaire en Danemark ; ministre d'État en 1827, et dévoué au parti de dom Miguel ; m. en 1856, à Paris. Consacra d'importants ouvrages, les uns écrits en français (les *Recherches sur Améric Vespuce,* etc.), les autres en portugais à des sujets d'histoire, de géographie et de diplomatie (*Priorité des découvertes des Portugais,* 1841, in-8° ; *Tableau des relations polit. et diplomatiques du Portugal avec les différentes puissances du monde* (1842-54, 15 vol. in-8°, complétés par Rebello da Silva).

Santeul (Jean de), *Santolinus,* poète latin moderne, chanoine de St-Victor, né à Paris le 12 mai 1630, m. à Dijon le 5 août 1697. A la langue de son pays instable et changeante, il préféra la langue d'Horace et de Cicéron, que les variations des modes ne sauraient atteindre. Sauf pour un petit nombre de productions du genre profane, il l'appliqua à composer un grand nombre d'hymnes religieuses, qui furent jugées dignes de l'admiration des plus belles intelligences du XVII[e] s. (*Opera omnia,* 1698, 1729, 9 vol. in-12.)

Santillana (don Inigo Lopez de Mendoza, marquis de), poète espagnol né à Carrion de los Comtes en 1398, m. en 1458. L'un des hommes les plus importants de son pays, le poids des

affaires et de l'administration ne l'empêcha pas de se livrer avec ardeur à la composition littéraire. Ses œuvres, poèmes didactiques, recueil de maximes de morale et de politique *(Centiloquio)*, chansons et pièces lyriques, ont été réunies de nos jours. (Madrid, 1852, in-4°, éd. Amador de los Rios.)

Saphique (vers). Sorte de vers composé de onze syllabes, fort en usage chez les Grecs et les Latins, et qu'on prétend avoir été inventé par Sapho.
Strophe saphique, strophe composée de trois vers saphiques et d'un vers adonique.

Saphir (MAURICE), publiciste et littérateur allemand, né à Pesth en 1794, fondateur de plusieurs journaux; m. en 1858. Talent satirique et humoristique. *(Ecrits divers,* en deux recueils, Stuttgart, 1832, 4 vol.; Munich, 3 vol.; *Bibliothèque humorist. des dames,* Vienne, 1838-41, 6 vol.)

Sappho ou Sapho, Σαπφω, célèbre poétesse grecque du VI° s., née à Mitylène, m., suivant la légende, noyée dans les flots de la mer où elle se serait précipitée du haut du rocher de Leucade par désespoir d'amour. Elle a jeté dans des chants rapides et brûlants tout le désordre de son cœur. Il n'est resté malheureusement, que de faibles reliques (éd. princeps à la suite d'Anacréon, par H. Estienne, 1554) du génie de cette femme illustre, qui s'était fait admirer des Grecs dans presque tous les genres et sur tous les tons de la poésie lyrique, et qui avait enrichi la versification de deux mètres nouveaux: le vers saphique et le vers éolique.

Sarcey (FRANCISQUE), publiciste et courriériste théâtral français, né à Suttières, en 1827, m. en 1899. Bien qu'il se soit montré, à ses heures perdues, romancier et nouvelliste (le *Piano de Jeanne*, série de contes francs et gais; *Etienne Moret)*, bien qu'il ait publié de charmants *Souvenirs,* et qu'il ait répandu, dans la presse, au jour le jour, une multitude d'articles sur tous les sujets, on vante surtout en lui le critique dramatique éprouvé, « le législateur du théâtre contemporain », dont les jugements consciencieux (à part quelques entichements passagers ou des variations à peu près inévitables en de telles matières), dont la longue expérience, la science technique, pour ainsi dire, des choses de la scene, la manière de dire simple et nette se sont imposés, pendant une trentaine d'années au public, aux comédiens, aux directeurs et aux auteurs.

Sardou (VICTORIEN), célèbre auteur dramatique français, né à Paris en 1831, reçu à l'Académie le 23 mai 1878. Il débuta en 1854, en faisant représenter à l'Odéon la *Taverne des étudiants*. Ce fut une lourde chute. Quelques pièces bien accueillies au Théâtre-Déjazet lui rendirent la confiance et le préparèrent à la marche rapide d'une carrière très féconde. Les *Pattes de mouche* (1860) furent le vrai point de départ de sa renommée. Depuis lors, tirant ses sujets de l'histoire ou de la féerie pure, de l'observation de mœurs ou du fantastique, prenant un peu ses matériaux de toutes mains et les transformant au passage avec une souplesse d'assimilation étonnante, il prodigua à l'infini les types et les jeux de scènes. Tantôt ce sont des comédies d'une bouffonnerie irrésistible (les *Pommes du voisin,* 1864; la *Famille Benoîton,* 1865; *Bébé,* 1877), tantôt ce sont des drames comme la *Haine* (1874) et *Patrie* (1869), où pas un rayon de soleil ne luit, où rien n'allège le trouble de la pensée. D'autres fois il s'élève à la comédie sociale (les *Ganaches,* 1863; les *Vieux garçons,* 1865); ou, simplement il amuse son imagination aux continuels changements et défilés des pièces à tableaux et à costumes *(Don Quichotte, Théodora, Madame Sans-Gêne)*. En général, on préfère les premières pièces (les *Pattes de mouche, Nos Intimes, Nos bons villageois, Fernande, Séraphine),* qui sont des œuvres, aux dernières productions de Sardou, telles que la *Tosca, Fedora,* etc., où, se contentant d'adapter des séries d'actes à la virtuosité particulière de telle ou telle artiste, il n'a guère visé au delà du succès du jour et des caprices de l'actualité.

Avec un esprit très inventif, une grande facilité et beaucoup d'adresse, V. S. a possédé l'entente souveraine de l'action. Le jeu des péripéties lui appartient en propre. Il y excelle. La science d'exposition, l'art d'arranger les scènes pour le meilleur effet pittoresque, un dialogue mouvementé, une verve turbulente, un style rapide, incisif et pétillant: tous ces dons réunis justifient bien le mot de Barrière, appelant S. l'*incarnation du théâtre*.

Sarpi (PIETRO), *Fra Paolo,* historien italien, né à Venise en 1552; procureur général de l'ordre des Servites; m. en 1623. Il faisait partie du Conseil des Dix, lorsqu'il prit ouvertement parti pour la république de Venise contre le pape Paul V; et il vacillait dans sa foi catholique, lorsqu'il écrivit sa célèbre *Histoire du concile de Trente* (Londres, 1619, nomb. éd. et trad.) Suivant le cardinal Pallavicini, qui écrivit une autre histoire du même concile, pour réfuter la sienne, Fra Paolo aurait altéré ou déguisé la vérité sur trois cent soixante et un points. C'était, au reste,

un homme de grande science, profondément versé dans la philosophie, l'anatomie et la physique. (V. ses *Œuv. compl.*, Naples, 1790, 24 vol. in-8°.)

Sarrasin (Jean), trouvère du XIII° s., auquel on attribue le curieux *Roman de Ham*, composé à l'occasion d'un grand tournoi tenu en 1278. (Ed. Fr. tir. Michel, dans la *Chron. des ducs de Normandie*, Paris, 1836, 3 vol. in-4°.)

Sarrasin (Jean-Pierre), chroniqueur français du XIII° s., chambellan de Louis IX. Plus exacte et moins diffuse, sa relation de la première croisade de saint Louis est loin d'avoir la valeur littéraire de celle de Joinville. *(Lettres à Nicolas Arrode*, dans la coll. Michaud, t. I.)

Sarrazin (Gabriel), littérateur français, né en 1853. Idéaliste d'un sentiment très à part, faisant de l'héroïsme et des héros (héros soit de l'action, soit de la pensée) sa foi, son amour, sa véritable divinité, il a essayé d'imprimer à cette tendance de son imagination une forme esthétique par le poème en prose de longue haleine. Il a repris, en cherchant à lui donner plus de *fond social*, le genre déjà tenté en France, par des écrivains tels que Chateaubriand, Lamennais, Ballanche, Maurice de Guérin, et son but a été de contribuer ainsi à former dans le présent et dans l'avenir des âmes de héros. Les pages de la *Montée*, des *Mémoires d'un Centaure*, du *Roi de la mer* (1897), ont une vraie flamme lyrique, dont on retrouve la chaleur dans ses ouvrages de critique littéraire.

Sartrouville (Charles). Voy. **Cadet de Gassicourt.**

Sarzinsky (Nicolas), poète polonais du XVI° s., m. jeune, en 1581. Se distingua par le patriotisme de ses chants nationaux et par l'élégance de ses *Sonnets.*

Satire. Ouvrage en vers fait pour reprendre, pour censurer, pour tourner en ridicule, pour châtier les vices, les passions déréglées, les sottises, les impertinences des hommes. A considérer d'une façon absolue le mot qui la désigne, on peut dire qu'elle est aussi ancienne que la littérature. Très loin dans les âges, la Chine, l'Inde, la Judée eurent leurs apologues, leurs fables épisodiques où travers et faiblesses n'étaient point ménagés. Chez les Grecs, le goût fut très vif pour les comédies-pamphlets, les allusions mordantes, les épigrammes, les invectives. (Voy. **Silles.**) Ils n'avaient pas de satires proprement dites. Les Romains en firent un genre à part (voy **Sature**); et leurs modèles s'appellerent Ennius, Lucilius, Pacuvius, Horace, Perse, Juvénal.

La satire est partout, au moyen âge. En réalité, on ne l'y reconnaît pas, habituellement, avec sa forme spéciale et déterminée; mais c'est l'esprit qui s'en dégage sans cesse, sous les apparences du symbole ou de l'allégorie, sous les dehors didactiques ou narratifs. Elle éclate à tout propos; on la retrouve dans les écrits appartenant aux genres les plus différents, depuis le sérieux jusqu'au burlesque, à toutes les formes de l'expression littéraire, depuis le sermon jusqu'à la parodie.

Enclin à l'observation maligne, le Français a brillé dans la satire. Il s'exerça de bonne heure à pénétrer les motifs secrets de la conduite des hommes, se plaisant à porter en regard de ces causes déterminantes: intérêt personnel, vice ou folie, la sottise et le ridicule. Dans les anciens fabliaux, dans les vieilles chroniques déjà se dénonce par une foule de traits, sinon la connaissance profonde, du moins la fine intuition, la vision nette et prompte des travers qui s'associent à nos pensées les plus sérieuses comme à nos plus petites passions. Le caractère général de la poésie des trouvères est une folâtrerie maligne. Rutebeuf, Jean de Meung, Eustache Deschamps furent de vrais satiriques.

Au XVI° s., la s. devient politique et religieuse et revêt un caractère d'âpreté bien opposé à sa nature première. Le XVII° lui rend sa valeur morale et littéraire, toujours animée de la sève gauloise, mais modifiée par le génie latin où la muse d'un Boileau s'est retrempée. Au XVIII° s., elle reparaît chez Voltaire, Gilbert, Joseph-Marie Chénier. Enfin, dans une époque plus récente, Viennet, Auguste Barbier, Méry, Barthélemy, Laprade, Victor Hugo et maints autres ont renouvelé l'exemple assez fréquent de l'empressement des poètes à relever les sottises de leur époque.

Si l'on jette les yeux sur les littératures étrangères, les satiriques y affluent également. L'Angleterre nous cite en particulier les noms de Hall, Dryden, Pope, Young, Byron; l'Allemagne, ceux de Mürner, Hagedorn, Rabener, Wieland; l'Italie ceux de l'Arioste, Caporali, Chiabrera, Salvator Roso, l'Arétin, Menzini, Martini, Signorelli, Gozzi, Parini, Alfieri; l'Espagne, ceux de l'archiprêtre de Hita, de Torrès-Naharro, de Cristoval de Castillejo, de L. de Argensola, de Quevedo; et nous en oublions, de là et d'ailleurs, une foule d'autres.

Il y a dans le cœur humain un goût inné pour la satire. Les écrivains de résistance ou d'agression ne sont pas ceux qui nous plaisent le moins. Fort au contraire. C'est une inclination pour ainsi dire universelle que d'aimer à se moquer non seulement des ridicules dont nos yeux sont les témoins, mais aussi de nos propres admirations. De tout temps, le burlesque s'est opposé à l'enthousiasme, le scepticisme à la foi, la raillerie mordante à la chaleur du sentiment et la note satirique aux effusions du lyrisme. L'humeur ne change pas; les modes d'expression seulement se modifient. Comme genre littéraire, la satire versifiée, de modèle classique, est destinée à tenir dans la poésie une place de plus en plus restreinte. La « dicacité » a des moyens autrement prompts et effectifs de s'exercer maintenant aux dépens d'autrui. Une satire composée à froid, systématiquement écrite, n'a plus guère de portée dans un temps où, par le moyen du journalisme, peuvent s'échanger, pour ainsi dire à la minute, tous les traits de la polémique et de la raillerie.

Sature. Le premier nom de la satire, chez les Latins. Ce furent d'abord des ébauches théâtrales, des représentations comiques, très rudimentaires, données par la jeunesse des campagnes du Latium, des chansons railleuses ou des récits amusants suivis de danses gesticulées. Les s. se rattachaient aux fêtes nationales; et, lorsque, en l'an 390, une scène publique fut élevée à Rome, elles furent

aussi représentées par des chanteurs ambulants. On leur donna un cadre régulier, des personnages, une action ; elles devinrent des pièces fort courtes qu'on jouait après une tragédie ; et peu à peu reçurent de cet emploi le nom d'*exodia*. Celui de *satura* ne fut plus dès lors attribué qu'à ce qui était proprement la *satire*. (Voy. ce mot.)

Satyrique (drame) ou **Satyre.** Dans l'antiquité grecque, petite pièce dont les satyres composaient le chœur ; sorte de farce ou parodie des pièces sérieuses. Tel le Cyclope d'Euripide. On donnait ces drames après la représentation des tragédies pour délasser les spectateurs. Les Romains eurent pareillement des jeux satyriques, qu'on jouait avant les grandes pièces.

Saucourt (la Bataille de) ou *Chant de Louis,* en allemand *Ludwigslied.* Cantilène héroïque du IXe s., d'inspiration française et de texte bas-allemand, publiée en 1696 par Jean Schilter et rééditée en 1837 par Hoffmann de Fallersleben. Elle a pour sujet la victoire remportée en 881. à Saucourt en Vimeu par Louis III, fils de Louis le Bègue, sur les envahisseurs normands.

Saudade. Sorte d'élégie amoureuse et plaintive, introduite dans la poésie portugaise au XVIIe s. (Voy. **Bacellar**). Ce genre ne pouvait échapper à l'affectation, quand la poésie manquait partout de vérité. Aussi dégénéra-t-il bientôt en fadeurs sentimentales.

Saulcy (LOUIS-FÉLICIEN-JOSEPH **Coignart** de), numismate français, né à Lille en 1807; officier d'artillerie, professeur de mécanique à l'école militaire de Metz ; membre de l'Académie des inscriptions ; m. en 1880. Avant les belles découvertes de Clermont-Ganneau, il a mis en œuvre des documents précieux concernant l'archéologie des Juifs et des Phéniciens *(Rech. sur la numismat. judaïque,* 1854); et, pour la première fois, il aborda, dans toute sa généralité, le problème de la classification des monnaies byzantines, *(Essai de classif. des mém. byz.,* in-4°, 1836.)

Saumaise (CLAUDE de), érudit français, dans la langue des doctes *Salmasius,* né en 1588 à Semur, successeur de Juste Lipse et de Joseph Scaliger, dans la chaire de l'Université de Leyde; m. en 1658. Appelé par Guy Patin « le grand héros des belles-lettres », surnommé d'autre part « le Varron de son siècle », ce philologue avait de vastes connaissances, quoique mal digérées. Il dégrada son savoir dans les attaques acrimonieuses où il se porta contre Juste Lipse, Scaliger, Sirmond, Petau, Heinsius, Spanheim, Milton et vingt autres de ses rivaux. (Ed. des *Historiæ Augustæ scriptores,* Paris, 1620, in-fol., de *Florus,* d'*Achille Tatius, Epistolæ,* Leyde, 1656, in-4°, etc.)

Saurin (BERNARD-JOSEPH), poète dramatique français, né à Paris en 1706, membre de l'Académie en 1760, m. en 1781. Avocat au Parlement, la protection d'Helvétius lui ouvrit les portes du monde littéraire. Connu surtout par sa tragédie de *Spartacus* et par son drame en vers libres de *Béverley,* il esquissa aussi de petites comédies en prose, comme l'*Anglomane,* les *Mœurs du temps,* encore agréables à la lecture par l'esprit de saillie et d'observation qu'elles dénotent. *(Œuv. compl. de Saurin,* Paris, 1783, 2 vol. in-8°.)

Sauval (HENRI), historien français, né vers 1620 à Paris, m. vers 1669. Cet auteur des *Antiquités de Paris* (3 vol. in-fol., 1724) avait une érudition étendue, que gâtait un style plein de prétention et, pourtant, fort médiocre.

Savage (RICHARD), poète et auteur dramatique anglais, né à Londres en 1697, m. en 1743. Aussi bizarre dans ses sentiments qu'il fut désordonné dans sa conduite, il ne cessa de prendre le contre-pied de toutes les idées reçues. On a, d'ailleurs, à bon droit, reconnu son talent énergique et personnel. *(Œuv.,* Londres, 1775, 2 vol. in-12.)

Savary (NICOLAS), orientaliste et voyageur français, né en 1750 à Vitré, m. en 1788. Ses *Lettres sur l'Egypte* (1788-89, 3 vol. in-8) offrent d'intéressants parallèles des mœurs anciennes et modernes de cette contrée fameuse.

Savary (ANNE-JEAN-MARIE-RENÉ), duc de Rovigo, général français, frère du précédent, né à Marcy, en 1771 ; membre et président du Conseil des Cinq-Cents, en 1795; m. en 1833. On a vivement discuté ses *Mémoires pour servir à l'hist. de Napoléon* (Paris, 1828, 8 vol. in-8°) et surtout les passages concernant le meurtre du duc d'Enghien.

Savary (JACQUES) dit Savary des Brûlons, administrateur français, fils du grand négociant Jacques Savary ; né en 1657, inspecteur général des manufactures et de la douane ; m. en 1706. Auteur du *Dictionn. universel de commerce, d'hist. naturelle, d'arts et métiers,* publié par son frère Louis-Philémon Savary, chanoine de Saint-Maur, qui l'avait aidé.

Savonarole (JÉRÔME), célèbre prédicateur italien de l'ordre de saint Dominique, né à Ferrare en 1452, excommunié en 1497 et brûlé l'année suivante comme hérétique. Maître des novices et ensuite prieur du couvent de Saint-Marc, à Florence, il vit bientôt se grouper autour de sa chaire l'élite des intelligences, parmi des flots de peuple. Deux objets le préoccupèrent spécialement : la réforme générale des mœurs; et, quand les Médicis eurent été chassés, l'administration sage et

chrétienne de la république florentine. Il n'avait point pris de part directe à l'expulsion de cette famille; mais, sans exercer aucune magistrature, il fut, du fond de sa cellule et du haut de sa chaire, le véritable chef du nouveau pouvoir. Homme d'action plus encore que lettré ou théologien, il se crut appelé par une mission divine à régénérer sa patrie. Il essaya d'inaugurer une république, une poésie, une peinture plus foncièrement animées de l'esprit chrétien. Mais il n'alla pas jusqu'au bout de sa tâche. Une ligue



Savonarole prêchant.

puissante se forma contre lui; on l'arracha de son couvent; et ses ennemis le livrèrent à la torture.

Savonarole changea entièrement le caractère de la prédication. En effet, il abandonna la scolastique, fit de la chaire une tribune et parla d'abondance. On retrouve en ses écrits (*le Triomphe de la Croix,* 1492, in-fol. en lat.; *Traité du gouvernem. de Florence; Abrégé des révélations.; Œuv.,* éd. de Lyon, 1633-1640, 6 vol. in-8°) la véhémence d'âme de cet apôtre de l'illuminisme et de cet austère réformateur.

Saxonnes (langues). Groupe d'anciens idiomes germaniques comprenant deux branches principales: le vieux saxon, dont nous allons dire quelques mots et l'anglo-saxon, que nous avons traité précédemment. Deux manuscrits du IXe s. nous ont conservé le monument le plus complet du vieux saxon, c'est-à-dire le poème chrétien d'*Héliand.* Cet idiome était parlé du Rhin à l'Elbe, au sud du frison, une autre tige bien distincte des langues germaniques, qui s'étendait, au contraire, sur les pays allemands du Nord. De la branche saxonne étaient sortis deux rameaux frères; le *bas*-allemand proprement dit ou *platt-deustch* et le néerlandais.

Say (Jean-Baptiste), célèbre économiste français, né en 1767, à Lyon; membre du Tribunal de 1800 à 1804; pendant plusieurs années professeur de la science sociale dans la chaire créée pour lui au Conservatoire des Arts et Métiers, puis au Collège de France; m. en 1832. Quand il eut exposé, dans un livre spécial, les doctrines d'Adam Smith, il entreprit de les prendre comme point de départ de développements nouveaux et logiques. Chez le philosophe anglais, l'économie politique était présentée exclusivement comme la science de la production des richesses. J.-B. Say voulut étudier en outre, et il le fit avec une netteté de principes lumineux, la distribution même de ces richesses et les faits de la consommation des produits. Il a soutenu, sans aucune réserve exclusive, la large doctrine du libre-échange. (*Cours complet d'économie polit.,* Paris, 1828-30, 6 vol. in-8°.)

Say (Léon), économiste et homme politique français, fils du précédent, né à Paris, en 1826; député, sénateur, préfet, plusieurs fois ministre des finances; membre de l'Académie des Sciences morales et de l'Académie française; m. en 1896.

Saynète. Petite pièce du théâtre espagnol. Suivant les expressions de M. de Latour, la s. est a notre vaudeville ce que la *zarzuela* est à l'opéra-comique, c'est-à-dire une petite comédie courte, vive, à demi improvisée, une esquisse enlevée de la comédie elle-même, se jouant entre les actes d'une œuvre plus sérieuse, ou tout à la fin de la soirée, ce qui fait que sur les affiches on l'appelle encore *fin de fiesta.*

On donne quelquefois ce nom à de petites comédies librement imitées de la saynète espagnole.

Sayous (Pierre-André), littérateur suisse, né à Genève, en 1808, m. à Paris, en 1870. L'Académie a couronné ses études très consciencieuses, touchant l'histoire des lettres françaises à l'étranger. (1853, 2 vol. in-8°; le *Dix-huitième siècle à l'étranger,* 1861, 2 vol. in-8°.)

Scævola (Quintus), juriste romain du Ier s. av. J.-C. D'une culture aussi profonde que variée, il voua sa vie entière au droit, en qualité d'avocat, de jurisconsulte, de professeur, d'écrivain; il entreprit, le premier, de donner aux études juridiques, une base systématique et durable.

Scala (Bartolommeo), poète et savant italien, né en Toscane, en 1430, m. en 1497. Protégé des Médicis, chancelier, gonfalonier de la république de Florence, il dut toutes ses grandeurs à la culture des lettres.

Scaliger (Jules-César), médecin et philologue italien, né probablement à Padoue, m. à Ag n où il avait suivi Ant. de la Rovère, évêque de cette ville. Critique outré, ergoteur plein d'acharnement, aussi présomptueux comme homme que comme savant, la dispute fut son partage. Il s'escrima avec la même violence contre les morts

et contre les vivants, contre Homère et contre Erasme. *(Adversus D. Erasmum, oratio,* Paris, 1531.) Il avait l'esprit subtil et ingénieux, en même temps qu'il possédait un fonds solide de connaissances. *(De causis linguæ latinæ,* libri XIII, Lyon, 1540, in-4°; *Epistolæ,* Leyde, 1600, in-8°).

Scaliger (Joseph-Juste), célèbre philologue français, fils du précédent, né à Agen en 1540, successeur de Juste-Lipse à l'Université de Leyde; m. en 1609. Il hérita du savoir et des défauts paternels, se montra comme Jules-César entiché d'une noblesse imaginaire *(De Vetustate et splendore gentis Scaligere,* Leyde, 1594, in-4°), comme lui batailleur et d'humeur agressive. Il fut, néanmoins, glorifié jusqu'à l'idolâtrie par ses contemporains pour l'immensité de ses connaissances. Naudé l'estimait d'égale force avec Aristote dans tout ce qu'ils ont écrit l'un et l'autre. J. S. a ouvert les voies de l'érudition et de la chronologie. *(Thesaurus temporum,* Leyde, 1606, in-fol.; *De Emendatione temporum,* Paris, 1583, in-fol.; etc.) Il est considéré comme le père de la critique rationaliste, puriste et autoritaire, et comme le véritable fondateur, en son époque, du goût néo-classique.

Scandinave (groupe). Groupe de langues germaniques, issues d'un idiome général, anciennement parlé dans toute la Scandinavie. Il comprend, aujourd'hui : l'islandais, qui est resté le plus fidèle aux origines nordiques, le norvégien, le suédois et le danois.

Scapin (ital. Scapino, de *scappare,* s'enfuir). Type de valet comique, le dupeur traditionnel, le héros de la ruse et des stratagèmes. Originaire d'Italie, c'était d'abord un sacripant de la pire espèce, jouant du couteau, comme Arlequin de sa batte. Molière l'amenda, l'humanisa, en le créant à nouveau pour la scène française ; il en fit un fourbe, un menteur, un intrigant, mais s'adonnant à l'escroquerie par amour de son maître et sans plus de méchanceté. Après Molière et Regnard, le théâtre du XIX° s. a eu aussi ses Scapins : celui de Théodore de Banville, dans les *Fourberies de Nérine* (1864), où ses hâbleries, ses rodomontades énormes ne l'empêchent pas d'être dupé, bâtonné même par la coquette Nérine, plus habile ; et celui de Jean Richepin (1891), un Scapin modernisé, nous montrant l'illustre personnage à l'âge où il a pris du ventre et de la vertu, marié, rangé, légèrement solennel et se faisant appeler « Monsieur Scapin » gros comme le bras.

Scaramouche (Scaramuccio). Personnage bouffon de l'ancienne comédie italienne qu'on voyait, tout de noir vêtu, trancher plaisamment du matamore. Héros inoffensif, vantard, poltron et gourmand, tous ses exploits consistaient à être la ruine des cabarets, la terreur des cuisines. Tiberio Fiorelli, le célèbre acteur, né à Naples en 1608 et m. à Paris en 1694, jouait de préférence à tout autre le rôle de Scaramouche. Ce Fiorelli était à la fois comédien, directeur, musicien, auteur de farces et de parodies, et l'histoire ajoute qu'il ne se faisait pas faute de tourner en ridicule les œuvres les plus sérieuses et les plus graves personnages.



Scaramouche.

Scarron (Paul), célèbre poète français, né en 1610, à Paris, d'un conseiller au Parlement, m. en 1660. Infirme et pauvre, il fut réduit, pour vivre, à travailler comme un artisan, c'est-à-dire à faire de son esprit métier et marchandise. On ne sait rien de précis sur l'origine de ces étranges infirmités, qui paraissent l'avoir accablé tout à



Frontispice de l'édition originale du *Roman comique* de Scarron.

coup et pour toute son existence. Le certain, c'est qu'il demeura vingt-deux ans cloué sur un fauteuil, ne conservant que l'usage des doigts, de la langue et de l'estomac. Ne pouvant marcher et n'ayant guère d'autres distraction, doué, d'ailleurs, d'une immense facilité, il n'arrêta point de pro-

duire. Tragédies, comédies, pièces diverses, sonnets, épithalames, requêtes, épîtres, rondeaux, chansons, roman (le *Roman comique,* son chef-d'œuvre, Paris, 1651, 2 vol. in-8°), poëmes burlesques (le *Typhon,* 1644 ; l'*Enéide travestie,* 1648-53) : son bagage est considérable. Ce mortel en souffrance, qui de tous avait le moins sujet de rire, fut celui-là même qui sut, alors, le mieux faire rire les autres. Il mit le burlesque à la mode, et suscita une foule d'imitateurs. Il en força l'usage, ses plaisanteries grimacèrent bien des fois; mais, quoi qu'en ait dit Boileau, Scarron n'était pas un écrivain si « misérable ». Il a pu traiter le burlesque avec esprit, avec finesse; et, s'il est vrai que ses comédies sont des ouvrages assez piètres, en revanche, son *Typhon* et son *Virgile* abondent de traits d'un excellent comique.

Scaurus (MARCUS-ÆMILIUS), homme d'Etat et orateur romain, deux fois consul, né en 162, m. en 89 av. J.-C. Il déguisait les secrets mouvements d'une âme vénale sous les dehors d'une éloquence grave et digne. Suivant Cicéron, il imita la simplicité imposante des anciens orateurs. (Voy. Meyer, *Oratorum romanorum fragmenta.)*

Scephrus. Chant de deuil des premiers siècles de la Grèce, où, comme dans le *linus,* on pleurait traditionnellement le trépas prématuré de quelque adolescent aimé des dieux.

Scève (MAURICE), poëte français, né à Lyon, m. en 1564. Avocat à Lyon et conseiller échevin de cette ville, il était musicien, peintre, architecte. Ces titres auraient pu lui suffire : il rechercha encore la gloire des lettres, obtint beaucoup de louanges de ses contemporains pour la science et la subtilité de ses vers, faits en l'honneur d'une maîtresse imaginaire (*Erreurs amoureuses,* 1548), et prit rang parmi les doctes rimeurs de la Pléiade. Ses dizains ténébreux sont aujourd'hui illisibles.

Schandorph. Voy. **Supplément.**

Schekhafskoï (le prince), poëte et écrivain dramatique russe, né en 1777. Il déploya, dans tous les genres du théâtre, les ressources d'un esprit facile et abondant.

Schélandre (JEAN de), poëte et capitaine calviniste, né dans le Verdunois en 1585, m. en 1635, dans son château de Saumazènes, des suites des blessures qu'il avait reçues en Allemagne, pendant la retraite du cardinal de la Valette. Digne contemporain de d'Aubigné, il mania comme lui avec honneur la plume et l'épée. (*Tyr et Sidon,* tragi-comédie en deux journées, chacune de cinq actes, 1680, in-12 ; *Mélanges poétiques,* publiés sous le nom anagrammatisé de Daniel d'Anchères, et les *Sept excellents tableaux de la pénitence de Saint-Pierre,* Sedan, 1609-1636). Sa diction est énergique et rude.

Schelhorn (JEAN-GEORGES), bibliographe allemand, né en 1694, à Memmingen ; pasteur dans cette ville ; m. en 1773. Nombre d'informations utiles ou curieuses sont consignées dans ses recueils. (*Amœnitates litterariæ,* 1725-31, 7 vol. in-8° ; *Amœnitates historiæ ecclesiasticæ et litterariæ,* 1737-46, 4 vol.)

Schelling (FRÉDÉRIC-GUILLAUME-JOSEPH de), célèbre philosophe et esthéticien allemand, né à Lemberg (Souabe), en 1775 ; professeur très admiré à Iéna, à Wurtzbourg, à Munich, à Berlin ; m. en 1854. Penseur aussi éclatant que profond, il a « saisi avec puissance et traité avec originalité » les grands problèmes qui s'offrent à l'esprit avide de découvrir son origine, de connaître sa nature, de pénétrer sa destinée, et qui le tourmentent d'âge en âge. Fichte, dont il suivit les leçons, avait pris pour point de départ



F. Schelling, d'après une gravure allemande.

de son système le sujet ou le moi intelligible et en faisait sortir l'objet ou la nature sensible : il avait professé l'*idéalisme subjectif.* S. suivra la marche inverse : il commencera par la *philosophie de la nature,* non par celle de la liberté, et de celle-là, au moyen d'interprétations subtiles, il ira finalement à la *philosophie de la révélation.* Il professera l'*idéalisme objectif,* en attendant que Hégel, son redoutable contradicteur, identifiant la marche de la nature et de la liberté, avec le développement de la nature, vienne à son tour

professer un *idéalisme absolu.* A travers les divers degrés ou les évolutions de sa doctrine, Schelling « fut le souffle qui, suivant les expressions de Mignet, agita une notable partie de ses contemporains. Penseurs, écrivains, archéologues, artistes, ceux qui l'admirèrent comme ceux qui le combattirent, se ressentirent plus ou moins de ses idées dans leurs systèmes ou dans leurs œuvres. Il ouvrit même de nouveaux aspects à la science. » Sans doute, il a mêlé à des vues profondes des spéculations abstraites et aventureuses et les rêveries mystiques trop chères aux Alexandrins. L'effort par lequel il tenta de montrer Dieu dans le monde et de trouver le christianisme par la raison n'en a pas moins été une entreprise grandiose. Si, comme le dit encore Mignet, S. n'est pas de ces génies mesurés et circonspects qui découvrent les vérités par l'observation, « il est de ces génies entreprenants et hasardeux qui s'élancent vers la vérité universelle par l'inspiration, conçoivent ce qui ne se démontre pas, entrevoient ce qui ne s'atteint pas, et parviennent à Dieu par la trace que Dieu a mise de ses desseins dans le monde et de son esprit dans l'homme. » (*Philosophie de la nature,* 1797 ; *Système de l'idéalisme transcendental,* 1800; *Bruno, ou du principe divin et naturel des choses,* 1802; *Aphorismes,* 1806 ; *Recherches sur la liberté humaine,* 1809 ; *Philosophie de la révélation; Œuv. compl.*, Stuttgard et Augsbourg, 1856-61, 14 vol. in-8°; trad. en la plupart des langues européennes.)

Schenkendorf (Gottlob-Maximilien-Gottfried de), poète allemand, né à Tilsitt, en 1783; volontaire pendant la campagne de 1813; conseiller du gouvernement à Coblentz; m. en 1817. Patriote ardent, mais animé aussi de tendances religieuses, il voua ses plus beaux chants à la résurrection idéale de l'Allemagne chevaleresque des anciens jours. Il chercha, en outre, dans son poème d'*André Hofer,* la grande inspiration épique; le lyrisme qui dominait en son âme l'empêcha d'y réussir complètement. (*Saemmtliche Gedichte,* Berlin, 1857.)

Schérer (Edmond), critique français, né à Paris en 1815 ; professeur d'exégèse à l'Ecole évangélique de Genève ; l'un des rédacteurs attitrés du *Temps,* à Paris, depuis 1871 ; élu membre de l'Assemblée nationale, et en 1875, sénateur inamovible ; m. en 1889. Sans entrer au fond des controverses religieuses où il s'engagea, on ne peut que rendre justice, littérairement, à la hauteur des vues, à la fermeté de jugement, à la sûreté de goût, qui en firent un des maitres de la critique contemporaine. (*Etudes crit. de littérat.*, 10 vol. in-18.)

Schiller (Jean-Christophe-Frédéric de), illustre écrivain allemand, né en 1759, à Marbach, m. à Weimar, le 9 mai 1805. Poète inspiré, penseur profond, puissant dramaturge, historien éloquent, il a doté l'Allemagne d'une série de chefs-d'œuvre (les *Heures, Hist. de la guerre de Trente ans, Wallenstein, Marie Stuart,* la *Pucelle d'Orléans, Guillaume Tell),* et il partagea avec Gœthe le sceptre de la gloire. Producteur et critique de génie, S. était appelé par Humboldt : un poète qui philosophise et un philosophe qui poétise. Il se rendit aussi capable de poser les lois du beau que d'en donner l'exemple. (*Lett. sur l'éducat. esthétique de l'homme,* 1795 ; *De la Poésie naïve et sentimentale,* 1795 ; *Du sublime,* 1796.) Il n'a pas découvert l'esthétique ; ses doctrines procédaient de Kant et de Schelling, autant que ceux-ci procédèrent de Hutcheson et de Plotin. Mais, se tenant à égale distance de l'idéalisme exclusif et du réalisme intransigeant, il l'étendit jusqu'aux plus larges frontières qu'elle pût atteindre. Sa théorie du monde et de la vie embrasse tout.


Schiller, d'après Devéria.

Les premiers drames de Schiller (les *Brigands, Fiesque)* étaient tout enfiévrés des idées et des passions révolutionnaires qui agitaient alors les esprits. Son âme ensuite se rasséréna : il consacra d'autres hymnes à la liberté, mais à celle des peuples et non plus à celle des passions. Il a été le chantre

des grands principes qui appartiennent à l'humanité entière et qui ont le privilège d'émouvoir les cœurs. Toutes les idées qui touchent à la dignité morale, qui intéressent le bonheur et l'indépendance de l'homme, enflammèrent son génie. « La conscience est sa Muse », a dit Mme de Staël.

Ce fut à la suite de la publication de son recueil lyrique des *Heures*, que commencèrent les relations de Schiller avec Gœthe, c'est-à-dire ce moment heureux d'une amitié si utile pour l'un et l'autre, si féconde pour les lettres allemandes. Il en sortit des deux parts comme une sorte de renouvellement intellectuel, comme une seconde jeunesse d'où résultèrent des œuvres exquises. Hélas! c'est au moment où Schiller venait de montrer son génie dans toute la force de sa maturité *(Guillaume Tell,* 1804), que, seulement âgé de quarante-six ans, il fut enlevé à l'Allemagne et au monde. Sa mémoire est restée, dans sa patrie, l'objet d'une sorte de culte.

Schlegel. Nom d'une famille de littérateurs, poètes, historiens et critiques allemands, dont les membres les plus célèbres sont les deux frères Guillaume et Frédéric de S.

AUGUSTE-GUILLAUME de S. naquit à Hanovre en 1767. Professeur à Iéna, il fonda en 1797, avec son frère et Louis Tieck, l'*Athenæum,* qui servit de programme à l'école romantique. Possédant une capacité de travail presque



Guillaume de Schlegel.

universelle, il brilla comme poète, traducteur, critique, orientaliste et philologue. Son *Cours de littérature dramatique* (1809, 3 vol.), en dépit de quelque partialité à l'encontre de la France et du génie français, est une leçon immortelle. Il publia le texte sanscrit du *Bhagavad-Gita* et entreprit une traduction latine de l'*Hitopadeça* et du *Ramayana,* fit passer dans une langue colorée et poétique les plus belles pages des littératures italienne, espagnole, portugaise et provençale; arrêta aussi son attention sur Homère, Virgile, les *Nibelungen,* enfin interpréta magnifiquement Calderon et Shakespeare. G. de Schlegel a relevé et répandu la gloire de Shakespeare en Europe. Les Anglais eux-mêmes ont reconnu qu'il leur avait découvert des effets insoupçonnés. Ils l'appelaient l'*ultra-shakespearien.* Telle était l'activité de ce grand esprit, qui entre deux livres d'érudition laissait paraître, sous forme de délassement, un recueil de vers. Enfin il écrivit différents ouvrages en français, inspirés particulièrement du sentiment de réprobation que lui inspirait le despotisme militaire de Napoléon Ier; et exerça une influence profonde sur la pensée de son illustre amie, Mme de Staël. Le dévouement à son art, qui le dominait si complètement que les larmes lui venaient aux yeux en parlant de Calderon, était un des plus beaux côtés de G. de S. Cette foi esthétique fidèlement gardée était pour son style une source vive de chaleur et d'éloquence. M. en 1845.

FRÉDÉRIC de S., son frère, né à Hanovre en 1772, m. en 1829, eut une vie tout aussi occupée et tout aussi ardente. Il fut également un érudit, un orientaliste, un helléniste, un théologien, un philosophe, un poète. Spirituel et mordant, à l'occasion, il avait une culture universelle et une richesse extraordinaire de pensée. Il a excité, relevé par des chants populaires sa patrie envahie et vaincue *(Sonnets patriotiques;* voir aussi de F. de S., poète: la fiction de *Lucinde,* l'épopée de *Roland* et le drame d'*Alarcos),* fondé une science nouvelle par la puissance de la divination dans son *Essai sur la langue et la littérature des Indiens,* — où, à vrai dire, l'imagination occupe même une trop grande place — et développé de hautes et nobles idées dans ses deux derniers ouvrages, en de certains points systématiques: la *Philosophie de la vie* et la *Philosophie de l'histoire.* Enfin ses travaux sur la poésie de la Grèce ont été placés à côté de ceux de Winckelmann sur l'architecture grecque. Frédéric de S. l'emporta sur son frère par l'abondance de la production et des vues originales; mais il ne l'égala point par les qualités claires et brillantes de la forme.

Schleiermacher (FRÉDÉRIC-DANIEL-ERNEST), théologien, philosophe et philologue allemand réputé, né à

Breslau, en 1768, m. en 1834. En ses importants travaux *(Discours sur la religion, Monologues, Dialectique, Critique des systèmes de morale,* la *Foi chrét. selon les principes de l'Eglise évangélique),* son talent se développe surtout dans la critique et la dialectique. Sa doctrine, qui offre de nombreux points de rapport avec celles de Fichte et de Schelling, est un mélange de mysticisme et de rationalisme. Il essaya vainement, malgré des succès partiels, à concilier l'idéalisme de Kant et le panthéisme de l'école allemande qui succéda à celle de Kant. On lui doit une *Traduction* de Platon, universellement estimée.

Schlichtegroll (Adolphe-Frédéric de), littérateur allemand, né à Waltershausen, en 1765, président de l'Académie de Munich; m. en 1822. On trouve une documentation utile et bien coordonnée, à défaut d'un juste sens critique dans son *Nécrologe allemand,* de l'année 1791 à l'année 1801. *(Gotha,* 22 vol. in-8°; 2° p., 1802-1806, 5 vol.)

Schliemann (Henry), archéologue allemand, né en 1822, m. en 1891. Après de nombreux voyages, il étudia l'archéologie, puis se fixa en Grèce. Possesseur d'une fortune énorme, qu'il avait acquise dans le négoce, et ambitieux de se signaler par quelque découverte extraordinaire, il fit opérer d'immenses fouilles à Hissarlik, en Asie-Mineure, pour rechercher l'emplacement de l'ancienne Troie. Ses découvertes nombreuses en joyaux de toutes sortes furent l'objet de publications intéressantes *(Antiquités troyennes,* Leipzig, 1874; *Mycènes,* avec une préface de Gladstone, 1878), qui donnèrent lieu à de vives discussions. Si ce n'est pas Ilion que ses fouilles surprenantes mirent au jour, ce fut, sans aucun doute, une ville tout à fait analogue aux champs *ubi Troja fuit.*

Schlœzer (Auguste-Louis de), historien allemand, né à Jagstadt, en 1735; professeur à Gœttingue et à l'Académie de Saint-Pétersbourg; m. en 1809. Le plus pénétrant comme le mieux instruit des historiens du dernier siècle, pour ce qui concerne les peuples et les Etats du Nord. *(Hist. gén. du Nord,* Halle, 1772, 2 vol.; v. aussi sa *Correspondance,* Gœttingue, 1776-82, et ses *Tables analytiques,* 1782-93, 18 vol.)

Schlosser (Frédéric-Christophe), historien allemand, né à Jever, en 1776; professeur à l'Université de Heidelberg, conseiller de cour et conseiller intime; m. en 1861. Très recommandable à tous les titres, son *Histoire des XVIII° et XIX° siècles jusqu'à la chute de l'Empire français* (1836, 4 vol. plus. éd.) a reçu de grands éloges pour l'élévation des idées comme pour les mérites soutenus de l'expression.

Schlumberger (Gustave), archéologue français, né en 1844, à Guebwiller, en Alsace; reçu à l'Académie des Inscriptions en 1891. Savant numismate et historien. Il a porté spécialement ses études dans les profondeurs de l'empire romain d'Orient; et il en a rapporté des lumières abondantes sur cette civilisation dite *byzantine,* qui, malgré ses faiblesses, ses laideurs et ses vices, sut conserver l'héritage de la civilisation antique et la tradition de la culture humaine.

Schmauss (Jean-Jacques), jurisconsulte allemand, né à Landau, en 1690, professeur d'histoire et de droit aux Universités de Gœttingue et de Halle; m. en 1757. On l'a nommé le créateur de la science politique en Allemagne. *(Précis de l'Hist. de l'Empire,* Leipzig, 1720, in-8°; *Introduct. à la science polit.,* 1741-1747, 2 vol. in-8°.)

Schmid (Christophe de), dit le *Chanoine Schmid,* conteur et moraliste allemand, né à Dinkesbühl, en 1768, m. en 1854. Ses nombreux et charmants récits pour l'enfance (les *Œufs de Pâques,* la *Veille de Noël, Geneviève, Rose de Tannebourg)* ont été réimprimés sans cesse (éd. compl., Augsbourg, 1840-46, 24 vol. in-18; trad. gén. franç., 1845, 42 vol. in-18.) Avec beaucoup de grâce et de simplicité, il a décrit les douceurs de l'amitié, la beauté de la vertu, les agréments de la vie sociale dans un milieu honnête et pur.

Schneidewin (Frédéric-Guillaume), philologue allemand, né à Helmstaedt (duché de Brunswick), professeur à l'Université de Gœttingue, fondateur du *Philologus,* m. en 1856. On admire la solidité de ses éditions critiques et la justesse de vues de son *Commentaire de Sophocle.* (Berlin, 3° éd., 1854.)

Schnitter (Jean). Voy. **Agricola.**

Schœning (Gérard), historien et érudit norvégien, né dans le district de Lofoden, en 1722, professeur et conservateur des archives à Copenhague, m. en 1780. Ses travaux en langue danoise ont une valeur reconnue pour ce qui concerne les pays et les peuples du Nord.

Schœpflin (Jean-Daniel), historien allemand, né en 1694, à Saltzbourg; successeur de Kuhn dans la chaire d'éloquence et d'histoire de Strasbourg; membre de la Société royale de Londres; associé de l'Aca-

démie des Inscriptions de Paris; m. en 1771. Travaux consciencieux, particulièrement relatifs à l'Alsace. *(Alsacia illustrata ; Alsacia diplomatica,* 4 vol. in-fol.) Latinité élégante.

Scholie. Voy. **Scolie.**

Schoolcraft (HENRY-ROOWE), philologue américain, né en 1793, dans le comté d'Albany, au N.-E. des Etats-Unis; m. en 1864. On doit à ses longs voyages d'études, outre des relations fort intéressantes, de précieux renseignements sur l'histoire, la statistique, les idiomes, enfin l'état physiologique et moral des races indiennes. *(Ethnological researches respecting red man in America,* 1852, 5 vol. gr. in-4°.)

Schoon (CORNELIUS van), en latin, *Schonœus,* humaniste hollandais, né à Gouda, vers 1540, recteur de l'école latine de Harlem ; m. en 1611. Il aspira à justifier par l'élégance classique de ses vers le titre de *Terentius christianus* dont il a revêtu un recueil de dix-sept comédies sacrées. (Cologne, 1614, in-8°; rééd. nombr.)

Schopenhauer (ARTHUR), célèbre philosophe allemand, né à Dantzig, en 1788, m. en 1860. Adversaire des systèmes de Fichte, de Schelling, de Hégel, il a exposé une métaphysique particulière, qui, repoussant les négations et les doutes du criticisme, place le fondement du moi dans la volonté (le *Monde comme volonté et comme représentation,* 3 vol. in-8°.) Il y rattache une morale de résignation fataliste, embrassant, suivant l'esprit des religions de l'Inde, l'homme, l'animal et tous les êtres de la création. Les théories pessimistes et les boutades de S. sur l'amour, les femmes, le mal ou l'inutilité de vivre, ont eu un grand retentissement. En Allemagne seulement, on compte de cinq à six cents ouvrages écrits sur S. ou à propos des idées de Schopenhauer. Quel que soit le jugement définitif qu'on doive porter des théories décourageantes et de l'imagination démesurée du philosophe, certainement il vivra comme humoriste et comme écrivain. Un style rapide, clair, imagé, distingue S. entre tous les penseurs allemands et montre à quel point il s'était nourri de Voltaire, de Rousseau et de Chamfort. (Trad. compl. des *Œuv.* de S., par Burdeau, 1882 et suiv.)

Schrader. Voy. **Assyriologie.**

Schreiner (OLIVE, mistress CRINWRIGHT), romancière anglaise, née en 1860, dans le Sud-Africain. Naturel, candeur, sens exquis de l'analyse intime, avec d'audacieuses poussées d'indépendance « féministe », ce sont les traits qui distinguent son *Hist. d'une ferme africaine* (Story of an African Farm) dont le retentissement fut énorme. Elle l'avait écrite, à dix-sept ans. Depuis lors elle donna les *Rêves (Dreams),* en style parabolique comme des versets de psaumes, et des romans, des nouvelles, tels que le *Chasseur de la vérité,* où l'on trouve des « peintures d'idées » profondément émouvantes et vivantes.

Schulte (JEAN-FRANÇOIS), publiciste allemand, né en 1827, à Wittemberg, professeur aux Universités de Berlin, de Prague, de Bonn; membre libéral du Reichstag allemand. L'un des chefs du parti des vieux catholiques, il a raconté l'histoire et défendu les théories de cette secte. *(Der Alt katholicismus, Geschichte inneren, Gestaltung und rechtlichen Stellung in Deutschland,* Giessen, 1887, etc.) On a de lui de nombreux traités sur le droit ecclésiastique.

Schulze (ERNEST), poète allemand, né en 1789, m. prématurément en 1817. Tout à la fois sensuel et mélancolique, frivole et rêveur, il se rattache par quelques côtés à Wieland et par d'autres au romantisme. « Sa diction est mélodieuse et pure, sa pensée généralement noble et généreuse. » *(Werke,* Leipzig, 1819-20, 4 vol.; v. entre autres une épopée romantique en vingt chants, *Cécilie.)*

Schummel (JEAN), romancier allemand, né dans la Silésie, en 1748, m. en 1813. Talent humoristique et satirique. (Voy. la *Barbe pointue,* Spitzbart, contre les pédagogues; 1779).

Schuré (ÉDOUARD), écrivain français, né à Strasbourg, en 1841. Philosophe, érudit, poète, critique littéraire et musical (v. ses deux volumes sur la *Dramaturgie de Wagner),* il s'est servi des vers ou de la prose, tour à tour, pour confirmer les mêmes idées, les mêmes opinions. C'est ainsi qu'il s'est attaché particulièrement à se faire l'historien de « l'ésotérisme », pris comme base et point de départ d'une religion universelle. (Les *Grands initiés,* 2e édit., 1893, in-18; la *Vie mystique,* recueil de vers, etc.)

Schweighaeuser (JEAN), philologue français, né à Strasbourg, en 1742, doyen de la Faculté de cette ville, de 1809 à 1824, membre libre de l'Académie des Inscriptions; m. en 1830. Laborieux et sagace commentateur des choses de l'antiquité, il fit entrer beaucoup de savoir dans ses éditions d'Appien, de Polybe, d'Epictète, d'Athénée (celle-ci ne comprend pas moins de 14 vol. in-8°), des *Lettres* de Sénèque et des *Histoires* d'Hérodote. Pour l'interprétation de ce dernier écrivain

grec il composa un *Lexicon herodoteum,* très apprécié (1824, 2 vol.)

Son fils, Jean-Geoffroi, archéologue de mérite (1776-1844) lui fut d'un utile secours.

Schwenckfeld (Gaspard de), sectaire protestant, né en 1490, en Silésie, m. en 1561. V. **Piétistes.**

Science du Bonhomme Richard (la), Voy. **Franklin.**

Scioppius (Gaspard Schopp en lat.), philologue et libelliste allemand, né en 1576, à Neumark, dans le Palatinat, m. en 1649. Ses écrits dépassent le nombre de cent. Ils se composent de libelles violents contre les réformés *(Scorpiacum, novum adversus protestantium hœreses remedium,* Mayence, 1612, in-4°, etc.), contre les jésuites *(Arcana Societatis Jesu,* 1635, in-8°), contre les princes et les particuliers, surtout contre les auteurs; de panégyriques personnels *(Elogia Scioppiana,* Pavie, 1617, in-4°), et de traités d'érudition, tels que sa *Grammatica philosophica* (Milan, 1628, in-8°.) Humaniste à bec et à ongles, il mérita bien d'être appelé « le chien grammatical » pour la rage avec laquelle il ne cessa d'aboyer contre ses rivaux en érudition.

Scipion Émilien, *Publius Cornelius Scipio Æmilianus,* célèbre général et orateur latin, né à Rome en 185 av. J.-C.; fils de Paul-Emile, entré par adoption dans la famille des Scipions; vainqueur de Carthage et de Numance; m. en 129. Elève de Polybe et de Panætius, il cultiva les lettres grecques et en favorisa l'épanouissement à Rome. C'était un orateur énergique, à l'expression digne et forte. *(Fragm.,* ap. Meyer, *Oratorum romanorum fragmenta.)* Il aida, sinon à l'œuvre même, du moins au succès de l'auteur comique Térence.

Scolie. Note de grammaire ou de critique pour servir à l'intelligence, à l'explication des classiques et principalement des auteurs grecs. Les anciennes s. sur Aristophane sont très estimées.

Scolie. Chanson de table, chez les anciens Grecs.

Scot (Duns). Voy. **Duns-Scot.**

Scot (Jean), dit *Erigène* ou *natif d'Erin,* savant moine irlandais, m. à Oxford, en 886. Trois provinces britanniques revendiquent sa naissance, à l'instar des villes grecques se disputant jadis la naissance d'Homère. Il a été le précurseur des scolastiques réalistes, en même temps que l'une des personnifications les plus marquantes de son époque. Son ouvrage principal, *De la division de la nature,* pour lequel il fut condamné comme hérésiarque par Nicolas Ier, expose un système renouvelé de l'idéalisme panthéistique de l'école d'Alexandrie, sorte de moyen terme entre la science du monde antique et les croyances du monde nouveau.

Scott (sir Walter), illustre poète et romancier anglais, né à Edimbourg, en 1771, m. en 1832. Des fonctions lucratives de shérif du comté de Selkirk et de greffier en chef de la cour de session (ensemble quarante mille francs de revenu) lui assurèrent de bonne heure une existence aisée et indépendante. Il ne s'en livra pas moins ardemment à la production littéraire; car il aspirait à en tirer autant de fortune que de gloire pour le couronnement d'une grande ambition aristocratique. Outre des traductions en vers de Gœthe et de Bürger, où il s'était, pour ainsi dire, formé la main, ses *Ballades et morceaux lyriques,* le *Lai du dernier menestrel* (1805), l'épopée



Vignette romantique (Tony Johannot) d'une édit. des *Œuvres* de **Walter Scott.**

chevaleresque de *Marmion* (1808), la *Dame du Lac* (1810) semblaient, un moment, l'avoir mis à la tête de la poésie anglaise, lorsque apparut le *Child-Harold,* de Byron, annonçant à W. S., dans ce domaine des lettres, un rival victorieux. Il abandonna la poésie, pour conquérir dans la fiction en prose dans le roman historique, la première place. Sous le voile de l'anonyme, il publia : *Waverley* (1814), *Guy Mannering* (1816), l'*Antiquaire,* les *Puritains d'Ecosse, Rob-Roy,* la *Fiancée de Lammermoor, Ivanhoé* et d'autres chefs-d'œuvre, en s'obstinant à garder une sorte d'incognito glorieux. Il fallut, cependant, un jour, révéler à l'admiration européenne le nom de Walter S. L'opulence avait suivi le succès. Il venait d'élever, se-

lon ses désirs, un vaste et magnifique manoir, restitution agrandie des châteaux du moyen âge. C'est alors qu'éclata cette grande et double faillite de ses éditeurs, aux opérations desquels il avait contribué, et qui le mit dans la nécessité de répondre pour une somme de trois millions de francs. Ruiné, il ne voulut accepter aucune aide ni du gouvernement ni du public, se rattacha au travail avec une énergie extraordinaire, parvint à désintéresser ses créanciers et mourut à la peine.

W. Scott a été le peintre incomparable des mœurs du passé. Comme l'a très bien exprimé l'auteur des *Contemporains illustres,* il apporta dans l'histoire du roman une production tout à fait nouvelle par la pittoresque réalité du paysage, par l'originalité des caractères, par un mélange exquis de sentiment et de gaieté, de fantaisie et de bon sens, de comique et de tragique, sans aucune nuance d'affectation, par une étude sérieuse et approfondie des coutumes ou des événements d'autrefois, par la pureté du souffle moral répandu partout et enfin par le charme d'un style un peu négligé, mais gracieux, flexible, plein d'animation et de vie.

Scribe (EUGÈNE), célèbre auteur dramatique français, né à Paris en 1791; reçu à l'Académie en 1834, m. en 1861. L'un des plus féconds écrivains de théâtre qui aient jamais existé, à lui seul ou avec des collaborateurs comme Bayard, Legouvé, Mélesville, Duveyrier, il fournit près de cinq cents pièces à l'Opéra, à la Comédie française, à l'Opéra-Comique, au Gymnase. Il en avait pu tracer un tableau synoptique allant de l'A jusqu'à Z. Il réussit surtout dans le vaudeville pur (le *Solliciteur,* 1817, la *Demoiselle à marier,* le *Mariage enfantin,* le *Colonel,* le *Confident, Une faute);* dans la comédie *(Une Chaîne,* la *Camaraderie,* le *Verre d'eau,* etc.), et dans le livret d'opéra (la *Dame blanche,* la *Muette, Robert le Diable,* la *Juive,* les *Huguenots,* l'*Ambassadrice,* le *Domino noir,* le *Prophète,* l'*Africaine).* Il a été particulièrement le créateur ou plutôt l'importateur en France de la comédie moyenne, la petite comédie sentimentale à la manière de Kotzebue. Les effets du drame, qu'il rechercha aussi, se dérobèrent à sa main élégante.

De même qu'on l'a beaucoup applaudi on l'a beaucoup discuté et contesté. Il ne marqua point d'une empreinte immortelle des types, des caractères, et se montra moins soucieux de peindre des hommes que d'approprier ses inventions au goût passager de son époque. Au lieu de descendre profondément dans la nature humaine, il en effleura seulement la surface. Il ne visait ni plus haut ni plus loin, mais se contentait de satisfaire à toutes les conditions du théâtre moyen comme il l'entendait. On ne saurait dire, par conséquent, qu'il ait atteint l'élévation morale. La souveraineté du bien-être matériel, c'est le pain quotidien de ses œuvres. Il y restreint l'effort et les désirs de tous ses personnages. Enfin le style fut toujours le point faible de cet intarissable producteur. Voilà les lacunes. Voici maintenant les qualités. Nul ne posséda comme Scribe, ce mouvement d'esprit, cet agrément, cet enjouement, ce jeu de combinaisons inépuisables auxquels on reconnaissait tout de suite sa main. Il fait mouvoir ses pièces à l'aide d'une multitude de petits ressorts agencés avec une souplesse infinie. Il excelle à se tirer d'un mot de l'intrigue la plus compliquée après l'avoir nouée en deux ou trois scènes le plus dextrement du monde. Si l'on pouvait associer ces deux termes, on dirait de Scribe qu'il eut le génie du savoir-faire.

Scudéry (GEORGES de), poète français, né au Havre en 1601; officier pendant plusieurs années, dans les gardes; m. en 1667. Matamore de la plume comme de l'épée, il eut de grandes prétentions en littérature et dans la vie. Peu d'auteurs, en effet, affichèrent plus de morgue et d'ostentation, soit à l'occasion des dix-huit pièces qu'il donna réellement au public *(Lygdamon,* 1631; le *Trompeur puni,* 1635; l'*Amour tyrannique,* 1638, etc.), soit pour les romans qu'il signa sans les écrire, soit pour les vers très médiocres qu'il rima sans relâche. D'une imagination ardente, il eut quelques rencontres heureuses et des touches rappelant ce même Corneille, qu'il essaya si vainement de rabaisser. Mais il n'atteignit point à la vraie grandeur et à la vraie beauté. Quant à son poème épique d'*Alaric* (1654), on ne saurait nier qu'il y déploya beaucoup de verve et d'imagination. Cependant, les fadeurs ou les extravagances d'un romanesque outré et les défauts d'un style à la fois emphatique et trivial en rendent la lecture insupportable à soutenir.

Scudéry (MADELEINE de), célèbre femme de lettres française, sœur du précédent, née au Havre en 1607, m. en 1701. Au XVIIe s., il n'y eut, pendant longtemps, rien de comparable à la vogue de la « sans pareille Scudéry ». Ses vers et surtout ses très volumineux romans *(Ibrahim ou l'Illustre Bassa,* 1635,

4 vol. in-8°: *Artamène ou le Grand Cyrus*, 1649-53, 10 vol. in-8°; *Clélie, histoire romaine;* 1656, 10 vol. in-8°), écrits dans le style précieux et visant à conserver, finies. Par modestie ou à cause de la réputation exagérée de son frère, elle avait fait paraître d'abord ses ouvrages sous le nom de Georges de Scudéry,



Frontispice de l'édition originale du *Grand Cyrus,* par **Mlle de Scudéry.**

en dépit de la vérité historique et de la réalité des mœurs, les types purement chevaleresques des vieux sentiments, lui attirèrent des louanges in- « gouverneur de Nôtre-Dame de la Garde ». Et celui-ci se targuait volontiers dans le monde de productions dont il n'avait fait que la préface et

les épîtres dédicatoires. Quand on sut le vrai des choses, elle ne fut plus que « l'Illustre Sapho », la « dixième Muse ». Elle mourut dans la quatre-vingt-quatorzième année de son âge, très entourée d'estime. Deux villes se disputèrent l'honneur de lui donner la sépulture.

La ferme critique de Boileau et la critique moderne se sont accordées à censurer, chez l'auteur de *Clélie*, la fadeur du style, l'affectation du langage, la manie des portraits, l'interminable longueur des récits. Mais on ne saurait plus méconnaître ce qu'il y avait de solide, de sérieux et d'utile même en ces compositions romanesques. Les conversations qui remplissent les livres de Mlle de Scudéry abondent en observations fines, en considérations ingénieuses et sensées.

Sealsfield (Charles), romancier allemand, de la première moitié du XIXe s., né en 1793. A l'instar de son compatriote Gerstaecker, il a décrit de main de maître, dans des romans publiés avec grand succès en Allemagne, la vie américaine longuement observée. *Gesammelten Werke*, Stuttgart, 1845-46, 15 v.).

Sébillot (Paul), peintre ethnographe et folkkloriste français, né à Matignon, dans les Côtes-du-Nord, en 1843. Exposa plusieurs toiles aux Salons de Paris jusqu'en 1883, époque à laquelle il renonça à la peinture pour s'adonner exclusivement à l'étude des traditions populaires, recueillies de préférence dans la légendaire Bretagne. (*Trad. superstit. et lég. de la Haute-Bretagne*, 1880; plus. séries de *Contes popul. de la Haute-Bretagne*, etc.) P. Sébillot a été l'un des créateurs d'une science toute nouvelle des littératures populaires, qu'on peut appeler l'ethnographie traditionnelle, fondée sur l'étude comparative des coutumes, des croyances, des costumes et des usages.

Sebonde (Raymond de **Sabunde** ou), philosophe et théologien thomiste espagnol, né à Barcelone; professeur à Toulouse, en 1430; m. en 1432. Montaigne a traduit, en 1569, sa *Theologia naturalis*. (Deventer, 1487, in-fol.; nombr. éd.)

Second (Albéric), littérateur français, né en 1817, à Angoulême, m. à Paris, en 1887. Journaliste très actif, chroniqueur de divers journaux parisiens, notamment du *Figaro*, de l'*Evénement*, de l'*Univers illustré*, il éparpilla beaucoup de verve et de finesse d'esprit à travers une foule d'articles, de nouvelles, de pièces de théâtre, d'aperçus humoristiques sur les hommes et les choses du jour, sur les héros et les héroïnes de la vie frivole (les *Petits mystères de l'Opéra*, etc.), sur les mille sujets de la fugitive actualité.

Second (Jean-Everaerts, dit Jean), en latin *Secundus*, poète latin moderne, né à La Haye, en 1511, m. en 1536. Il fut emmené par Charles-Quint dans son expédition de Tunis.

Secousse (Denis-François), historien et érudit français, né à Paris, en 1691; reçu en 1722 à l'Académie des Inscriptions; m. en 1754. Continuateur, après Laurière, de l'important *Recueil chronologique des Ordonnances des Rois de France* (t. II au t. IX).

Séculaire. (Poème ou chant). Chant que l'on faisait entendre aux jeux séculaires, — jeux publics célébrés à Rome tous les cent dix ans. (Cette période était, en effet, le siècle des Etrusques.) Le poème séculaire d'Horace est un des plus beaux morceaux de l'antiquité.

Sedaine (Michel), auteur dramatique, né en 1719, à Paris; reçu en 1786, à l'Académie; m. en 1797. La ruine de son père, un architecte, l'avait obligé d'interrompre ses études à treize ans. Quand il le perdit, cinq années plus tard, il se mit à tailler la pierre. Dans ses courts instants de loisir, il étudiait et lisait. Le maçon se révéla poète. Devenu architecte, rendu plus libre, il commença à se signaler par des chansonnettes du genre de celles de Collé et de Piron, par des pièces fugitives, par d'aimables fantaisies, comme la célèbre *Epître à mon habit*, et aborda enfin le théâtre. Véritable créateur du libretto d'opéra-comique, il produisit, dans ce genre, plus de vingt-cinq pièces, dont quelques-unes, surtout *Richard Cœur de Lion* (1786), eurent beaucoup de succès. Il avait donné, dans l'intervalle, à la Comédie-Française, deux chefs-d'œuvre restés au répertoire : le *Philosophe sans le savoir* (1765) et la *Gageure imprévue* (1768). Pleins de naturel, d'esprit et d'intérêt, les ouvrages de Sedaine avaient encore pour plaire la vérité des tableaux et le charme naïf du dialogue. On peut se demander, avec Diderot, ce qui serait sorti de la tête de l'auteur du *Philosophe sans le savoir*, du *Déserteur*, si, au lieu de passer tant d'années à gâcher le plâtre et à couper la pierre, il eût employé ce temps à méditer les maîtres et à s'en inspirer?

Sedeno (Juan), poète et biographe espagnol du XVIe s., né à Arevalo, dans la province d'Avila. Homme de plume et d'épée, il se distingua par son courage dans les guerres d'Italie et par l'aisance de sa versification dans la littérature. (Trad. de la *Jérusalem*

délivrée, etc.) — V. du même la *Suma de varones ilustres*, Tolède, 1590, in-fol.

Sedley (CHARLES), poète satirique et dramatique anglais (1639-1701), dont la vie fut peu recommandable et le succès éphémère. (*Œuvres,* 1702, 2 v. in-12.)

Sedulius (CAÏUS-CŒLIUS), poète latin et prêtre chrétien, du ve s. de notre ère. D'abord en des vers hexamètres (*Mirabilia divina, seu Carmen paschale),* puis dans une paraphrase en prose de cette épître, il a raconté sans grande dépense d'imagination, les histoires bibliques depuis Hénoch jusqu'à Daniel et les miracles de l'Evangile. Sa versification est coulante et agréable. Il imite souvent les anciens.

Sedwick (Miss CATHERINE-MARIA), femme de lettres américaine, née en 1790, m. en 1867. On a traduit nombre de ses romans de mœurs, doublement estimables par l'intérêt des tableaux et la pureté des sentiments. (*Le Pauvre riche et le Riche pauvre,* 1836.)

Segaud (GUILLAUME de), théologien et prédicateur français, né en 1674 à Paris, m. en 1748. Orateur prolixe et redondant, mais sensible, onctueux, avec de l'imagination dans les idées.

Segneri (PAOLI), prédicateur et théologien italien de la Compagnie de Jésus, né à Nettums en 1624, m. en 1694 (*Opera,* Venise, 1712, 4 v. in-4°). Par l'austérité de sa vie, par sa parole simple et claire, il exerça une grande influence sur les masses et contribua sérieusement à épurer l'éloquence de la chaire.

Segrais (JEAN-REGNAULT de), poète français né en 1624 à Caen, reçu en 1622 à l'Académie; m. en 1701. Disciple fidèle de Virgile il fit revivre l'églogue en France et répandit en ses compositions pastorales les couleurs, les images, et quelques-uns des charmes de ce genre antique. Habile imitateur des anciens, il a trouvé plus d'une fois des vers d'un sentiment et d'une facture tout à fait moderne. En revanche, hôte assidu et partisan déclaré de l'hôtel de Rambouillet, il sacrifia trop aux grâces minaudières qui plaisaient en ce temple du bel esprit. Segrais avait entrepris une traduction libre de l'*Enéide,* puis des *Géorgiques*. Après avoir aidé plus ou moins aux romans de Mme de La Fayette (*Zaïde* et la *Princesse de Clèves),* il arrangea des nouvelles et des histoires romanesques. Il rima des élégies, des épîtres. On ne se souvient plus que des *Eglogues*.

Séguier. Famille de magistrats français, dont le plus célèbre est PIERRE S., né à Paris, en 1588, m. en 1672, qui fut chancelier de France et l'un des fondateurs de l'Académie.

Ségur (LOUIS-PHILIPPE, comte de), diplomate et historien, fils du maréchal et ministre Philippe marquis de Ségur, né à Paris en 1753; tour à tour ambassadeur, officier général, député, conseiller d'Etat, sénateur, académicien et pair de France; m. en 1830. « L'un des seuls hommes de lettres de la grande bonne compagnie », comme disait de lui le prince de Ligne, il s'occupa, sous des formes très variées et très assidûment, des choses de l'esprit: contes, fables, chansons, vers, travaux historiques et politiques. Son *Abrégé de l'histoire universelle,* plusieurs fois réédité, ne contient pas moins de 50 vol. in-18, ce qui semble bien prolixe pour un abrégé. On se souvient surtout de ses *Mémoires,* où l'agrément de la diction avive encore l'intérêt des faits; on y pénètre avec l'auteur dans l'existence intime des personnages les plus célèbres du XVIIIe s.: littérateurs, gens du monde et hommes d'action, princes, empereurs et souveraines.

Ségur (PHILIPPE-PAUL, comte de) général et historien français, membre de l'Institut, né en 1780, m. en 1873. Il a raconté pathétiquement les tristesses de la campagne de Russie. (*Hist. de Napoléon et de la Grande armée pendant l'année 1812* (1824, 2 vol. in-8°). C'était un maître écrivain au même degré qu'un intrépide soldat.

Ségur (JOSEPH-ALEXANDRE, vicomte de), littérateur français, frère du comte Louis-Philippe de Ségur, né en 1756, retraité comme maréchal de camp en 1790, m. en 1805. D'un esprit vif et animé, grâce auquel on le recherchait fort aux réunions et soupers littéraires il répandit beaucoup d'agrément dans ses diverses productions appartenant, pour la plupart, à la littérature légère: chansons, petites pièces de vaudeville, comédies en vers, opéras, (*Œuv.,* 1819, in-8°.)

Ségur (SOPHIE **Rostopchine,** comtesse de), femme de lettres française, née à St-Pétersbourg en 1799, m. à Paris en 1874. Elle a donné, dans la *Bibliothèque rose,* une vingtaine d'ouvrages aimables qui ont fait le charme de la jeunesse.

Segura (JUAN-LORENZO), poète espagnol du XIIIe s., né à Astorga. Imitateur de Gauthier de Chatillon, il choisit le héros macédonien pour le principal personnage d'une immense composition épique, *Alejandro,* d'où le sens de la couleur locale et de la vraisemblance historique sont absolument bannis.

Séjour (Victor), auteur dramatique français, né à Paris en 1816, m. en 1874. Inférieur quant à l'art de la composition, mais doué d'un grand sens du pittoresque, il créa des drames vigoureux (la *Chute de Sejan*, en cinq actes en vers, 1849; *Richard III*, en cinq actes en prose, 1852; les *Grands vassaux*, 1859; les *Fils de Charles-Quint*, 1864, etc.), où tout à coup d'une action enchevêtrée, obscure même, jaillissent des traits superbes.

Sel. Ce qu'il y a de fin, de piquant, de vif, dans les ouvrages d'esprit : « Ce qui a du sel est opposé à ce qui est insipide, c'est-à-dire est relevé par un certain assaisonnement qui se fait sentir à l'esprit, comme le sel naturel se fait sentir au palais ; c'est enfin ce qui réveille et sert de préservatif contre l'ennui. » (Quintilien). On a dit en parlant des Athéniens, de leur manière fière et délicate de s'exprimer : le *sel attique ;* et dans le même sens, en parlant d'autres nations qui ont écrit dans le même goût : le *sel castillan*, le *sel parisien.*

Selden. Voy. Paros (marbres de)

Sellès (Eugenio), journaliste, conteur et auteur dramatique espagnol de la seconde moitié du xixe s. Il doit surtout sa réputation à ses ouvrages de théâtre (*El nudo gordiano, El cielo y el suelo*, la *Vida publica*, las *Vengadoras*, la *Mujer de Loth*, etc.) C'est un réaliste d'intention philosophique et sociale. Les mérites de son style sont l'élégance et l'impeccable correction. Membre de l'Académie de Madrid, depuis 1895.

Sémitiques (langues). Terme conventionnel adopté pour désigner l'une des grandes familles de langues qui ont partagé les races humaines. D'importants travaux ont été publiés, de nos jours, sur l'origine, et sur la patrie primitive des Sémites. Ainsi, le savant M. Schrader a établi contrairement aux idées reçues que cette patrie primitive n'était point l'Arménie, mais l'Arabie moyenne et septentrionale, que les diverses familles du monde sémitique formaient deux groupes très distincts, au point de vue de la langue et des idées religieuses : le groupe des Sémites du Sud (Arabes, Himyarites, Ethiopiens) et le groupe des Sémites du Nord (Babyloniens ou Chaldéens, Assyriens, Araméens, Chananéens, Hébreux); que ces derniers peuples étaient sortis en plusieurs exodes de l'Arabie et avaient sans doute séjourné de longs siècles dans la Babylonie, déjà habitée et civilisée par une autre race, avant de continuer leur marche au nord et à l'ouest, dans les contrées de l'Asie occidentale qu'on appelle l'Assyrie, l'Aramée, la Syrie, la Phénicie et la Palestine. Quoi qu'il en soit, on divise, ordinairement, les idiomes de l'Arabie méridionale, en trois groupes distincts: le groupe ARAMÉO-ASSYRIEN, comprenant l'*assyrien* et les deux dialectes araméens, soit le *chaldéen* et le *syriaque;* le groupe CHANANÉEN, comprenant l'*hébreu* et le *phénicien ;* le groupe ARABE, comprenant l'*arabe* proprement dit et les idiomes de l'Arabie méridionale, *himyarite* et *ekkili, ghez* et *tigré, amharique, harari.* Très rapprochées entre elles, les langues sémitiques sont totalement différentes des l. indo-européennes par leurs racines, leurs procédés de flexion et la structure de leurs verbes. Il n'est donc point permis de faire dériver les deux systèmes l'un de l'autre, non plus que d'un système commun, comme l'ont essayé certains philologues.

Semler (Jean-Salomon), théologien allemand, né à Saalfeld en 1721, professeur à l'Université de Halle; m. en 1791. Il s'attacha spécialement, en ses traités d'exégèse ou d'histoire ecclésiastique, à dépouiller les dogmes chrétiens de tout élément surnaturel (*Essai de démonologie biblique*, 1776, in-8°, etc.)

Sénac de Meilhan (Gabriel) littérateur et publiciste français, né a Paris en 1736, m. à Vienne en 1803. Intendant de la guerre en 1776, il émigra en 1790 à Aix-la-Chapelle, puis à Brunswick, et de là en Russie, où Catherine le favorisa d'une pension. Cet homme d'Etat s'était fait une place d'honneur entre les moralistes et les historiens. Les meilleurs esprits du temps apprécièrent surtout ses *Considérations sur l'esprit et les mœurs* (1787-1789), très riches de pensées fines, de définitions, à la fois solides et brillantes, de maximes originales et bien exprimées. Ecrivain d'une rare sagacité, S. de M. a plus de pénétration que d'étendue, plus de justesse dans les idées que d'ampleur dans les vues.

Sénancour (Etienne-Pivert de), moraliste et psychologue français, né à Paris en 1770, m. en 1846. Une enfance maladive et une jeunesse tourmentée, jointes à la tristesse d'une difformité physique, l'isolement de ses jours après la perte de celle qu'il aimait, la perte de sa fortune, et l'influence de J.-J. Rousseau, dont il devint le disciple exalté, furent autant de causes qui le tournèrent de plus en plus vers une mélancolie précoce. « Rêvant, aussi lui, la réforme de l'ordre social et religieux, il se perdit soit dans un athéisme désespéré, soit dans un panthéisme mystique où s'évanouit la personnalité humaine. » Un roman presque sans action, *Obermann* (1804, 2 vol. in-8°), sorte de rêverie grandiose personnifiée dans un type où se combinent Werther et René ; une étude philosophique de l'*Amour* (1805), poussée jusqu'aux derniers confins de l'analyse, et une profession de foi misanthropique (les *Libres méditations d'un solitaire inconnu sur le détachement du monde)* furent l'expression des souffrances intimes de cette âme désabusée, lasse de vivre au milieu d'une société injuste et factice et cherchant le repos dans la contemplation — plus ou moins imaginaire ou paradoxale — de la nature sauvage et primitive (v. encore

ses *Rêveries sur la nat. primitive de l'homme,* 1799, in-8°). Sénancour revêt ces idées d'un style grave, harmonieux et parfois coloré, quoique un peu monotone et trop enclin à l'abstraction.

Senault (Jean-François), prédicateur et moraliste français, né en 1601 à Anvers; général de la congrégation de l'Oratoire; m. en 1672 à Paris. Au sortir d'une longue préparation de doctrine et de style, il fit voir un bon goût d'éloquence, assez rare au commencement du XVII° s. Nul ne contribua davantage à purger la chaire chrétienne de tant de défauts qui la déshonoraient alors. A l'instar de ses contemporains, La Chambre et Coeffeteau, il a donné comme moraliste un *Traité de l'usage des passions.* (Paris, 1640-45, 2 vol. in-4°.)

Senebier (Jean), littérateur et naturaliste suisse, né en 1742 à Genève; pasteur en cette ville; m. en 1809. Il rehaussait de raison et de philosophie la précision des vues scientifiques. (V. son *Essai sur l'art d'observer et de faire des expériences,* Genève, 1775, 2 vol. in-8°. A citer aussi son *Hist. litt. de Genève,* 1786, 3 vol. in-8°.)

Sénecé ou Séneçay (Antoine-Bauderon de) poète français, né en 1643 à Mâcon; premier valet de chambre de la reine Marie-Thérèse; m. en 1737. De l'originalité, du style, de l'esprit et un aimable enjouement feront vivre plusieurs de ses petites pièces. (Telles, trois contes: *Filer le parfait amour,* le *Serpent mangeur de Kaimak,* le *Présent ruineux,* et une satire: *les Travaux d'Apollon, Œuv. choisies,* éd. Cap, 1856, in-16.)

Senectute (de). Voy. **Cicéron.**

Sénèque (Marcus-Annæus Seneca), rhéteur latin, né à Cordoue, en Espagne, vers 61 av. J.-C.; venu à Rome sous l'empereur Auguste; m. vers l'année 30 après J.-C., dans sa ville natale. Servi par une mémoire prodigieuse et par une grande facilité de parole, il enseigna la rhétorique avec un immense succès, mais en confondant plus d'une fois dans ses leçons la véritable et la fausse éloquence. *(Controverses, Exhortations;* réunies souvent aux œuvres de Sénèque le philosophe; édit. princeps, Scott, à Heidelberg, 1603, in-8°.)

Sénèque (Lucius-Annæus Seneca); illustre philosophe latin, fils du précédent, né 54 ans av. J.-C., m. 38 ans ap. J.-C. Il était de Cordoue et comptait comme le second parmi les trois fils d'Annæus Sénèque. Il fut élevé dans Rome par une sœur qui l'entoura des soins les plus assidus. Longtemps malade et de chétive constitution, sa santé finit par s'affermir et lui permettre de pousser à bout de solides études. Il porta l'activité de son esprit sur la philosophie, l'histoire naturelle et le théâtre, s'il est vrai que lui appartiennent en propre les tragédies qui lui sont attribuées. Peu de connaissances lui échappèrent de celles qui étaient à la portée des hommes de son temps. Sa vie s'écoula sous trois princes, occupée tout à la fois de philosophie et d'ambition. Il fut questeur, préteur et consul. Sénateur sous Caligula, il se vit exiler en Corse peu après l'avènement de Claude. Agrippine le tira de l'exil et lui confia l'éducation de son fils Néron. Sénèque fut ainsi mêlé quelque temps au gouvernement de l'empire. En quatre ans de faveur il avait acquis plus de 7 millions d'or. C'est en cette phase de sa vie qu'il démentait par un luxe opulent et voluptueux les leçons d'austère sagesse qu'il essayait de faire goûter à la jeunesse patricienne. Vint l'heure de la disgrâce. Il fut impliqué dans la conspiration de Pison, et il reçut l'ordre de mourir. Il se fit ouvrir les veines.

On a de Sénèque, en philosophie, des *Consolations,* genre d'écrit moral qui tient de nos lettres de direction de conscience, le traité *De Beneficiis* et les *Lettres à Lucilius.* Ses *Questions naturelles* ressemblent à des traités de physique. Il a écrit un pamphlet spirituel contre Claude, des tragédies telles que: *Hercule furieux, Thyeste, Phèdre, les Troyennes, Médée, Agamemnon, Hercule sur l'Œta.*

Le trait qui domine chez S. c'est l'esprit. Personne n'en a davantage. On peut même dire que c'est son esprit bien plus que son âme qu'il expose à nos yeux, quand il développe comme des matières de style les beautés de la doctrine stoïcienne. Malgré sa profonde connaissance du cœur humain, sa singulière pénétration morale et la chaleur éloquente de son prosélytisme. S. manque de crédit et d'autorité. On se souvient trop en lisant ses magnifiques pages sur les devoirs de l'homme envers lui-même et envers ses semblables du précepteur de Néron, de l'amant d'Agrippine, du prétendant à l'empire: l'ambitieux fait tort au moraliste. Sénèque n'en est pas moins un grand chef d'école. A la fois penseur, poète, savant et lettré, il a un style qui revêt, en sa souplesse, toutes les qualités aussi bien que tous les défauts possibles de ces divers caractères. Comme sa pensée ou comme son imagination, ce style est plein de soubresauts et il passe aux extrêmes. Mais, quand Sénèque touche à l'extrême du beau, ce qui lui arrive fréquemment, il est hors ligne.

Sennert (ANDRÉ), hébraïsant allemand, né à Wittemberg en 1606; m. en 1689. Très laborieux, il possédait à fond, — du moins autant que le permettait la science d'alors — les langues hébraïque, chaldéenne, syriaque, arabe, rabbinique, pour lesquelles il composa des grammaires.

Sensations (Traité de). V. **Condillac.**

Senoa (AUGUSTE), littérateur croate, né à Zagreb en 1838, m. en 1881. Chantre enthousiaste de l'idée nationale, publiciste et romancier, il fut à la fois le premier feuilletoniste de marque de sa nation et l'un de ses plus remarquables poètes.

Seobut. Voy. **Littérat. japonaise.**

Septain. Pièce, stance, strophe ou couplet de sept vers. Le s., qui pourrait rouler sur deux rimes en a, d'ordinaire, trois; mais il est obligé d'en tripler une.

Septante (les). Nom sous lequel on entend ordinairement les soixante-dix ou soixante-treize interprètes juifs, qui, selon l'opinion commune, traduisirent les livres de l'Ancien Testament d'hébreu en grec par l'ordre de Ptolémée Philadelphe. Leur traduction porte le nom de *Version d'Alexandrie* ou *Version alexandrine*, parce qu'ils la firent dans l'île de Pharos, près d'Alexandrie. On croit qu'une traduction isolée du *Pantateuque* existait déjà sous Ptolémée Ier Soter, et que les autres livres n'en furent que la continuation,

Septchênes (LECLERC de), littérateur français, né à Paris, m. en 1788. Avant d'entreprendre une édition complète des *Œuvres* de Fréret (1796, 28 vol. in-12), il avait commencé une traduction de Gibbon, qu'on attribua à Louis XVI, et composé un remarquable *Essai sur la religion des Grecs.* (Lausanne, 1787, 2 vol. in-8°.)

Septimius (LUCIUS), traducteur latin plus ou moins libre de l'ouvrage grec composé sur la Guerre de Troie par un certain Praxis ou Eupraxide, contemporain de Néron, et connu vulgairement sous le nom de Dictys de Crète.

Serao (MATHILDE, Mme **Scafoglio**), romancière et journaliste italienne, née à Patras, en Grèce, le 7 mars 1856. Des esquisses, des nouvelles et des articles de variétés attirèrent l'attention sur elle. De nombreux romans *(Cuore inferno, Piccole anime, Fantasia, Pagina d'azzura, Fiore di passione, Castigo, Il ventre di Napoli)* ont achevé de mettre en relief, chez elle, les qualités d'une ardente et primesautière, mais trop portée à suivre les errements de l'école naturaliste pessimiste. M. S. a le style abondant, coloré, pittoresque.

Serassi (PIERRE-ANTOINE), biographe italien, né à Bergame en 1721; secrétaire de plusieurs cardinaux et attaché aux bureaux de la Propagande; membre de l'académie des *Transformati;* m. en 1791. Outre une série d'études particulières sur les deux Tasse, il narra d'une plume élégante la vie de Politien, de Pétrarque, de Dante, de Bembo, de Castiglione, de Mazzoni. La Crusca le range au nombre des écrivains classiques.

Serbe (langue) ou **serbo-croate.** Idiome slave, dont le domaine géographique comprend la principauté de Serbie, la Bosnie et l'Herzégovine, le Monténégro, une partie de la Hongrie méridionale, la Slovanie, la Croatie, la presque totalité de l'Istrie, la Dalmatie. Il comprend quelques sous-dialectes et possède un double alphabet : à l'est l'alphabet cyrillien, à l'ouest l'alphabet latin, augmenté de certains signes accessoires. Au commencement du XIXe s., Vouk Stephanowitch Karadjitch essaya de remédier aux inconvénients de cette dernière division en unifiant les règles et l'orthographe de la langue nationale serbe. De tous les idiomes slaves, celui-ci possède la phonétique la plus claire et la plus simple. Il a une importance considérable pour l'étude générale et comparée des langues de cette famille.

Le serbo-croate a une histoire littéraire. On en possède des documents remontant en deçà du XIIIe s., et, aujourd'hui même, il a son mouvement propre dont Belgrade et Zagreb (Agram), sont les deux principax foyers. Mais surtout la Serbie possède en propre des trésors de poésie. Cette poésie n'a pas été l'œuvre des lettrés. C'est la tradition complète de la nation, créée, entretenue et renouvelée sans cesse par la fidélité aux mœurs, aux légendes, aux croyances populaires. Un patriotisme ardent a mis sur les lèvres des *gouslars*, les rapsodes de la Serbie, des chants admirables qui dureront autant que leur race.

Le fond de la littérature serbo-croate est, en effet, le chant national, le *pisma* ou *pesma*. Un grand nombre de ces morceaux ont été publiés, dans le pays même ou chez les autres peuples slaves, en Allemagne et en France. C'est un continuel mélange d'exaltation aventureuse et de croyance naïve, d'héroïsme continuellement en action dans la défaite comme dans la victoire (lire, en particulier, les pesmas qui se rapportent soit à la bataille de Mischar, le Marathon de la Serbie, soit au désastre suprême de Kossovo), et de cette sorte d'idéalité rêveuse qu'inspirent aux âmes simples le culte et la superstition des puissances naturelles. Il s'y trouve aussi des notes très douces de tendresse humaine.

Ajoutons à ce résumé trop succint d'une des parties les plus intéressantes de l'histoire des lettres slaves qu'en dehors de la poésie populaire proprement dite la littérature illyro-serbe connut de beaux jours, du XVe au XVIIe s., lorsque Raguse, en Dalmatie, s'honorait de posséder le tendre Derjiti, l'austère Mavro-Vetranich, puis Jean Gundulitz et Palmotich ; — qu'après une période de torpeur, elle reprit une vie nouvelle au XVIIIe s., au contact de la littérature tchèque — et par les efforts du moine Obrodovitch, du savant Katantchich et de Milutinovitch, que Gœthe appelait son héritier oriental, et qu'enfin la grande exaltation libérale, qui se produisit vers 1830, dans tous les pays slaves du centre et du sud, donna une impulsion très marquée au mouvement intellectuel.

C'est depuis l'initiative heureuse de Gaï et de Vouk Stephanowich que les Croates ont adopté le serbe comme idiome officiel et



qu'une langue commune, reconstituée, s'est imposée dans toutes les provinces iougo-slaves. Demeter le dramaturge dont on a comparé la Muse à celle de Pouckhine, Subotich, connu pour ses ballades originales, Ostrajinski, un écrivain devenu classique de son vivant, Sima Milotinovitch, Zmaj-Jovan-Jovanovitch, d'autres encore plus récents, ont grandement contribué à affermir ensuite le triomphe de cette idée, qui a donné enfin à la nation serbe son unité philologique et littéraire.

Serenus (Aulus Septimius), poète latin, didactique et lyrique, du 1er s. de notre ère. *(Fragm,,* ap. Wernsdorf, *Poetæ latini minores,* II.)

Seriman (Zacharie), littérateur italien, né à Venise en 1708, m. en 1784. L'un des plus ingénieux imitateurs du *Gulliver* de Jonathan Swift, dans une longue satire humoristique intitulée *Viaggi di Enrico Wanton.* (1764, 4 vol. in-8°.)

Serizay (Jacques de), littérateur français, né vers 1590 à Paris, l'un des premiers membres de l'Académie dont il dirigea pendant quatre ans les réunions; m. en 1653. Il travailla au *Dictionnaire* avec un zèle de puriste exagéré.

Serments de Strasbourg (les). Le plus ancien monument philologique de la langue française du Nord ou langue d'oil. Ces serments prononcés à Strasbourg, en 842, d'un côté par Louis le Germanique, de l'autre par les soldats de Charles le Chauve, nous ont été conserves par l'historien Nithard, petit-fils de Charlemagne, dans son histoire latine des dissensions des fils de Louis le Pieux.

Fac-simile d'une partie du manuscrit des **Serments de Strasbourg.**

Seroux d'Agincourt (Jean-Baptiste), archéologue français, né en

1730 à Beauvais; fermier général et possesseur d'une grande fortune; m. en 1814. Avec son *Hist. de l'art par les monuments, depuis sa décadence au IVe s. jusqu'à son renouvellement au XVIe* (Paris, 1809-23, 6 vol. in-fol., tables et pl.), le produit d'un labeur consciencieux de trente années, il s'inscrivit parmi les meilleurs disciples et continuateurs de Winckelmann.

Serre (Pierre-François-Hercule, comte de), magistrat et homme politique français, né en 1777; président de la Chambre des députés en 1816, garde des sceaux en 1818; m. en 1824. Il eut de beaux succès d'éloquence. Lamartine l'appelait le Démosthène de la Restauration.

Serres (Olivier de), seigneur du Pradel, célèbre agronome français, né vers 1539 dans le Vivarais, m. le 2 juillet 1619. Calviniste passionné, diacre de l'église de Berg, et à ce titre député, en 1561, auprès de Calvin, à Genève, afin d'obtenir un ministre de l'Evangile, il se garda de prendre part aux guerres civiles qui ensanglantèrent sa province; mais, retiré à la campagne, il se mit à étudier l'agriculture et à rédiger ses observations pour se distraire d'un trop douloureux spectacle. En 1600 seulement, l'Europe connut et admira son *Théâtre d'agriculture et mesnage des champs*, le fruit de quarante années d'expérience et l'œuvre d'un esprit orné. C'est un précieux document littéraire dont une convenance parfaite entre le style et le sujet, le naturel exquis, ont justifié l'extraordinaire succès.

Servan de Sugny (Pierre-Marie-François), littérateur français, né en 1796 à Lyon; traducteur en vers faciles de Théocrite et de Catulle; poète et conteur (le *Neveu du chanoine*, 1831, 4 vol. in-12, etc.) Des méditations prolongées sur le sujet de la mort volontaire (le *Suicide*, 1832, in-8°) ne l'en détournèrent pas. Il se suicida le 12 octobre 1831.

Serventois. Voy. **Sirvente.**

Servet ou **Servède** (Michel), médecin et controversiste espagnol, partisan de la Réforme, né en 1509, à Villanueva, brûlé à Genève comme hérétique par ordre de Calvin; m. en 1553. Tourmenté par l'esprit du doute et par l'âpre besoin de la dispute, il avait quitté sa patrie, s'était établi passagèrement, en 1531, à Haguenau, où il avait publié divers traités contre le dogme trinitaire (*De Trinitatis erroribus*, 1531; *Dialogues*, 1532); se porta expressément à Bâle pour entrer en discussion avec Œcolampade; se rendit à Paris pour y défier Calvin; et de Vienne, en Dauphiné, lança contre lui une réfutation très colorée du fatalisme calviniste (*Christianismi restitutio*, 1553, in-8°), et s'attira la haine mortelle du réformateur. « Si jamais Servet vient à Genève, il n'en sortira pas vivant, écrivait Calvin à Viret; c'est pour moi un parti pris. » L'imprudent courut de lui-même à la mort. Calvin le fit emprisonner, juger, sans qu'on lui accordât de défenseur et condamner au plus cruel supplice.

Servien (Abel), marquis de Sablé, diplomate français, né en 1593 à Grenoble, reçu à l'Académie dès la fondation, m. en 1659. Homme violent et hautain, mais habile dans les questions diplomatiques, il contribua utilement, sous le ministère de Mazarin, à la conclusion des traités de Westphalie. (*Lettres*, Cologne, 1650, in-4°.)

Serviez (Jacques-Roergas de), historien français, né en 1679 près de Castres, m. en 1727. On trouva du piquant et du savoir en même temps dans son livre inachevé: les *Femmes des Douze premiers Césars*, Paris, 1718, in-12.)

Servin (Louis), magistrat français, né vers 1555, dans le Vendomois; avocat général au parlement de Paris; m. en 1626. Il enveloppait d'une phraséologie plutôt lourde et verbeuse un zèle extrême pour les intérêts de l'Etat et pour les prérogatives du trône. (*Vindiciæ secundum libertatem ecclesiæ gallicanæ*, Tours, in-8°; *Actions notables et plaidoyers*, Paris, 1603, 1620, in-8°.)

Servius (Maurus-Honoratus), grammairien latin du ive s. apr. J.-C. Souvent imprimé à la suite des œuvres de l'illustre poète, son *Commentaire sur Virgile*, si fourni de documents et de citations (éd. Robert Estienne, Paris, 1552, in-fol., etc.) a souvent exercé la sagacité des érudits modernes.

Sestina. Voy. **Sextine.**

Severus (Cornelius). Voy. **Cornelius.**

Séverine. Voy. **Supplément.**

Sévigné (Marie de **Rabutin-Chantal,** marquise de), illustre épistolière française, née en 1626 au château de Bourbilly, près de Semur, ou peut-être à Paris, orpheline en sa première année, élevée par l'abbé de Coulanges, son oncle maternel; formée, sur les leçons de Ménage et de Chapelain, à la connaissance du latin, de l'italien, de l'espagnol; mariée à dix-huit ans au marquis de Sévigné, maréchal de camp, qui vivait dans le désordre et qui dissipa sa fortune; restée veuve sept ans après, avec un fils et une fille, pour les-

quels elle vécut désormais comme la plus dévouée des mères, tout en ne renonçant pas au monde ; séparée de sa fille, à la suite de l'union de celle-ci avec M. de Grignan (1669), qu'on nomma bientôt ensuite gouverneur de Provence ; et charmant les ennuis d'une telle séparation en écrivant une grande partie des lettres qui nous sont restées d'elle, modèle du genre et monument impérissable de ce qu'un célèbre poète appelle la littérature de la famille, au XVIIᵉ s. ; m. en 1696. Charmant esprit et charmante femme, l'ornement et la fleur des meilleures sociétés ; sensible à tous les plaisirs sans donner prise à aucun blâme ; pieuse sans affectation, amoureuse des lettres sans pédantisme ; modèle accompli d'une raison droite et vigoureuse, d'une âme saine et forte, en même temps que d'une bonne humeur inaltérable, d'une gaieté doucement malicieuse, elle fut unique parmi ses contemporains ; elle restera telle à jamais.


Madame de Sévigné.

Qui ne connaît ces Lettres écrites comme en se jouant, et d'un si merveilleux mérite, si précieuses, en outre, pour l'histoire des mœurs et des événements du temps ? Suivant les expressions de Joseph de Maistre, Mᵐᵉ de S. nous peint mieux que personne le siècle même ; ce que d'autres nous racontent, elle le fait voir ; nous assistons à tous les événements de cette époque mémorable ; nous vivons à la cour de Louis XIV, et les grands hommes d'alors qu'on admire dans les autres livres, dans ces lettres on les fréquente. On a épuisé toutes les formes de l'éloge pour admirer le style de Mᵐᵉ de Sévigné, livrant son âme avec ses mots, se donnant tout entière, sans réfléchir, aux émotions du moment et rencontrant en route, sous une plume aussi preste que son humeur, des bonnes fortunes continuelles d'images de couleurs, de comparaisons, de traits inattendus, de grâces enjouées et légères qui l'ont placée, sans qu'elle le voulût ni s'en doutât, au premier rang des écrivains. (Éd. définitive, dans la collect. des *Grands écrivains de la France,* 1862-67, 14 vol. in-8°.)

Sevin (l'abbé FRANÇOIS), érudit français, né en 1682 à Villeneuve-le-Roi, reçu en 1728 à l'Académie des Inscriptions, m. en 1741. Nombreuses dissertations, dans les *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres,* sur les histoires de Grèce et d'Orient. Il rédigea avec Fourmont et Melot le catalogue des manuscrits grecs et asiatiques.

Sextine. Forme de la versification provençale, puis italienne, qui consistait dans l'agencement sextuple des rimes en un poème composé de six stances et d'un envoi. Elle fut reprise, au XVIᵉ s. en France par quelques habiles virtuoses, et, au XIXᵉ s. par F. de Gramont, qui la compliqua de terribles difficultés. Là, chaque strophe doit prendre dans la strophe qui l'a précédée un mot final à la fin, un mot final au commencement jusqu'à épuisement des six mots, en remontant et en descendant de la fin et du commencement de la strophe au milieu de la strophe.

Sextus Empiricus, Σέξτος Ἐμπειρικός, philosophe grec du IIᵉ s. Il a développé, au moyen d'une longue série d'arguments toujours subtils et parfois profonds *(Hypotyposes pyrrhoniennes ; Contre les mathématiciens),* la thèse des médecins empiriques, ces positivistes de l'antiquité, concluant des phénomènes aux phénomènes, des apparences aux apparences, n'admettant que les résultats observés dans les expériences particulières, et rejetant à l'encontre des *méthodistes,* toute méthode générale. (Éd. Fabricius, Leipzig, 1718, in-fol ; Bekker, Berlin, 1842, in-8°.)

Sèze (RAYMOND, comte DE), avocat et orateur français, né à Bordeaux en 1748 ; appelé à Paris par le comte de Vergennes et choisi comme conseil de la reine Marie Antoinette ; défenseur de Louis XVI devant la Convention ; nommé, après la Restauration, comte, pair de France, et membre de l'Académie ; m. en 1828. D'un extérieur aimable, habile en affaires, plein de cœur et d'énergie, il avait plaidé des causes importantes. Par exemple, il défendit avec succès Besenval devant le Châtelet et fit prononcer l'acquittement du complice de Flesselles. Mais sa plus belle page est son mémorable discours pour Louis XVI. (Paris, 1792, in-8°, 3ᵉ éd., 1824.)

Sgricci (TOMASO), célèbre improvi-

sateur italien, né en 1788 dans la Toscane, m. en 1836. Très applaudi chez ses compatriotes et à Paris, il ne craignait pas les imaginations de longue haleine. Il improvisa une vingtaine de tragédies, dont trois ont été recueillies (*Hector*, la *Mort de Charles Ier* et la *Chute de Missolonghi*), à titre de curiosités littéraires.

Shadwell (Thomas), poète dramatique anglais, auteur de dix-sept comédies et d'une tragédie de *Psyché* (1675), né en 1640, m. en 1692. Après avoir fleuri à la cour de Jacques II, il devint poète lauréat et historiographe sous Guillaume III. Son *Libertin* — très licencieux — est une des premières apparitions de l'histoire de *Don Juan* sur la scène. (*Œuvres*, Londres, 1720, 4 vol. in-12.)

Shaftesbury (Antoine-Ashley-Cooper, troisième comte de), né et m. à Londres, 1671-1713. Petit-fils de l'homme politique qui fit rendre le fameux bill de l'*Habeas corpus*, membre de la Chambre des Communes, puis de celle des lords, il s'occupa moins des débats parlementaires que de philosophie morale. Dès vingt ans il avait rédigé des *Recherches sur la vertu*, que Diderot a traduites. Ami de Locke et son grand admirateur, S. se sépara de ce philosophe sur la question de l'innéité des idées. Ses *Characteristics* (1711) furent très goûtés, pour l'élégance du style, la vivacité de l'allure et aussi un peu à cause du scepticisme aimable dont l'auteur faisait le fond de sa théorie.

Shakespeare (William), illustre poète dramatique anglais, et l'on peut dire aussi le plus merveilleux des poètes modernes, né en avril 1564, m. le 23 avril 1616, à Stratford-sur-Avon. Il était fils d'un marchand aisé, qui remplit les fonctions d'alderman, et lui fit donner une instruction très complète. Dès l'âge de dix-huit ans, il quitta sa famille pour venir s'engager dans une troupe de comédiens. Il commença par retoucher de vieilles pièces de théâtre, puis en écrivit d'originales, gaspillant sa jeunesse et une bonne partie de son âge mûr dans les plaisirs faciles. Ses premières productions datent de 1587. Empruntant à ses prédécesseurs, à l'histoire, à la légende, marquant le tout du cachet de sa puissante originalité, il y mêle des traits de génie à la recherche des émotions fortes et des sanglantes horreurs que réclamait le public d'alors, puis il s'élève vers un art plus haut et plus personnel. Comme il écrivait sur des feuilles volantes qu'on ne prenait pas le temps de copier, la troupe répétant sur l'original, il reste beaucoup d'obscurité sur les époques précises où S. composa et fit représenter ses drames. Il acquit une belle réputation comme auteur et comme acteur, reçut les libéralités de plusieurs seigneurs et des riches particuliers de Southampon, auxquels il dédia deux poèmes: *Venus et Adonis*, *Lucrèce*, ainsi qu'un recueil de 154 sonnets; devint propriétaire-directeur du théâtre du *Globe*, réalisa une fortune assez considérable, acheta de belles propriétés à Stratford et y établit sa famille, en attendant que lui-même y allât finir ses jours dans l'aisance, le calme et la paix. Il y fut enterré sans pompe, et, en 1640, on lui éleva un monument à Westminster. Génie immense et sans mesure, échappant à toutes les définitions et débordant toutes les règles, S. a été, par ce fait même, presque généralement incompris de notre XVIIe et de



Shakespeare, d'après une estampe anglaise.

notre XVIIIe s. L'admiration moderne lui a donné sa vraie place, au rang des plus hauts génies dont s'honore l'humanité, en dégageant son œuvre de certaines trivialités, inhérentes à l'époque. Les adaptations étrangères, dramatiques ou musicales, du *Songe d'une nuit d'été*, de *Roméo et Juliette*, du *Marchand de Venise*, d'*Othello*, de *Macbeth*, du *Roi Lear*, de *Richard III*, de *Hamlet*, sont innombrables. Aussi grand et aussi vrai dans le tragique que dans le comique, scrutateur pénétrant et profond du cœur et de l'âme, peintre énergique et fidèle des caractères, tour à tour terrible et gracieux, délicat, bouffon et sublime, il a mis sur la scène l'humanité tout entière, sous toutes ses formes, sous tous ses aspects, dans toutes ses nuances, avec ses vertus, ses crimes, ses vices, ses haines, ses tendresses, ses joies et ses douleurs

son rire et sa mélancolie, depuis le mendiant jusqu'au roi, depuis l'enfant jusqu'au vieillard, mêlant d'affreuses ténèbres à des clartés divines et assemblant tous les contrastes. S. est de ces créateurs universels qui obsèdent l'esprit humain tout entier, et qui imposent pour le reste d'existence de l'espèce leurs suggestions à tout ce qui naîtra d'artistes et de lettrés. (Cf. H. G., *Dict. des Dict., t. IV.)*

Shelley (PERCY BYSSHE), le plus grand poète lyrique de l'Angleterre, né à Field-Place, en Sussex, en 1792, m. en 1822. D'une famille patricienne, il rompit, dès l'adolescence, avec sa caste pour embrasser la case libérale. Il mena une vie de douleur et de catastrophes, chassé de l'Université d'Oxford pour un libelle contre la religion, banni de sa famille et de la société, a cause de son état de lutte ouverte avec toutes les règles ou les conventions morales, politiques et sociales, et, nonobstant, ne cessant d'être rebelle, utopique et magnanime. De cœur aussi nomade qu'un scalde ou que son contemporain et ami Byron, il levait sans cesse la tente, pérégrinait d'Angleterre en Irlande, en Allemagne, en France, en Italie, accompagné de Mary Godwin, qu'il avait épousée après avoir rompu une première union aussi inconsidérée que malheureuse et qui se termina d'une façon tragique par le suicide de sa première femme. Au milieu de cette existence tourmentée, il écrivit vingt poèmes, créant une des poésies les plus inspirées qui furent jamais, changeante comme le ciel et la mer, tantôt lointaine et fuyante, tantôt aussi personnelle et romantique que celle du chantre de *Childe-Harold*. La largeur et la flexibilité de son génie, surtout, sont surprenantes, et un critique compétent, M. Félix Rabbe, a pu dire qu'il y avait en lui une demi-douzaine de poètes: « le poète philosophique (malheureusement sceptique et panthéiste) dans la *Reine Mab, Prométhée* et la *Magicienne de l'Atlas*; le poète de la vie familière dans *Julien et Maddalo* et dans la *Lettre à Mrs Gisborne;* le poète satirique, dans *Peter Bell III;* le poète mystique dans *Epipsychidion;* le poète élégiaque dans *Hellas,* etc.) Et Gabriel Sarrazin, son éloquent interprète (voy. une admirable étude dans la *Renaissance de la poésie anglaise,* 1889, in-18) ajoute qu'il a donné dans son *Prométhée* la symphonie des mondes. En 1822, S. se noya dans la baie de la Spezzia. Il avait vingt-neuf ans. On lui fit des funérailles antiques; son corps, rejeté au rivage, fut brûlé sur un bûcher, son cœur transporté à Rome et mis au tombeau avec cette inscription: *Cor cordium;* et il disparut, laissant, dit encore Sarrazin, le souvenir d'une figure de lumière et de légende, couronnée de rêve et de poésie.

Sa seconde femme, MARIE **Shelley** (1798-1851), fille de Godwin et de Marie Wollstonecraft, révéla dès l'âge de 18 ans une singulière énergie de conception dans le dramatique roman de *Frankenstein* ou le *Prométhée moderne* (1817). Elle publia les œuvres de son mari et continua la gloire de son nom en écrivant quelques autres romans (*Valperga,* le *Dernier homme,* les *Aventures de Perkin Waerbeck,* etc.) élevés de sentiment et purs de style.

Sheridan (RICHARD-BRINSLEY-BUTLER), illustre écrivain anglais, fils de Thomas S., né à Dublin, en 1751; membre de la Chambre des Communes; receveur général du duché de Cornwall, trésorier de la flotte; m. en 1816; inhumé en l'abbaye de Westminster. A la fois grand homme d'Etat, grand orateur et le meilleur auteur comique de son pays, il brilla entre tous, grâce à l'incroyable don de supériorité qui lui faisait atteindre la première place en toute carrière aussitôt qu'il l'abordait. Malheureusement l'inconséquence de sa conduite troubla gravement l'existence de cet homme extraordinaire, qui passa une partie de sa vie à se ruiner par indolence, l'autre partie à rétablir sa fortune par des élans d'activité, et finalement, mourut dans la misère. « Quelque chose que S. ait faite ou voulu faire, a dit Byron, cette chose-là a toujours été la meilleure de son espèce. Il a écrit la meilleure comédie, l'*École de médisance* (the School for scandal, 1777); le meilleur opéra, la *Duègne* (1775); la meilleure farce, la *Critique ou la répétition d'une tragédie* (1779); la meilleure épître, *le Monologue sur Garrick.* Et pour tout couronner, il a prononcé ce fameux discours sur Warren Hastings, la meilleure harangue qu'on ait jamais composée ou entendue en ce pays. » La compagnie de Sheridan, son esprit, sa conversation, faisaient les délices de ceux qui le voyaient et l'entendaient.

Shirley (JAMES), poète dramatique anglais, né et m. à Londres, 1596-1666. Ses trente-neuf pièces, écrites avec une élégance facile, annoncent une connaissance heureuse de la scène, jointe à de l'imagination et à des intentions fort morales. On cite, en particulier, sa comédie du *Joueur,* 1637, et sa tragi-comédie : le *Gentilhomme de Venise.*

Skipetar. Voy. **Albanaise (langue).**

Siamoise (Langue). Langue monosyllabique, sauf dans les termes de provenance étrangère, et comprenant plusieurs dialectes usités au pays de Siam. La littérature siamoise, surtout celle de Laos, est une des plus abondantes et des plus anciennes de l'Indo-Chine. Elle consiste en chansons, romances, apologues, histoires et chroniques. La littérature sacrée des Siamois est une langue pâli.

Sibilet (THOMAS), littérateur français, né vers 1512, à Paris; avocat au Parlement; m. en 1589. Curieux pour les lettrés, son *Art poétique* (Paris, 1548, in-12) détaille théoriquement tout le matériel de l'ancienne versification française, dans la seconde période du moyen âge.



La **Sibylle de Cumes**, d'après une peinture murale de la fin du xv[e] siècle.

Sibyllins (Vers). Collection d'oracles grecs qui remontait, sinon à Orphée et à Linus, tout au moins à l'époque des Sophocle, des Phocylide, des Euripide.

Livres sibyllins, recueil d'oracles romains, connus dès les premiers temps de Rome, mais qui furent sans cesse retransformés jusqu'à ce que les Juifs et les chrétiens y missent la main à leur tour pour en faire des instruments de prosélytisme. Le paganisme croyait aux sibylles. Leurs oracles couraient le monde. Quatre-vingts ans avant le Christ, quand les vieux volumes achetés par Tarquin eurent péri dans l'incendie du Capitole, Rome envoya par tous les pays à la recherche de nouveaux livres sibyllins. Il y avait dans l'empire une immense circulation de ces oracles, interdits un moment par Auguste. Les Juifs firent aussi parler les sibylles. La vierge de Cumes et celle de Chaldée s'accordèrent pour annoncer la délivrance prochaine du peuple d'Israël, la punition de ses persécuteurs, le rétablissement de son empire. Enfin le christianisme pur, le christianisme le plus orthodoxe et, comme le dit Champagny, le plus dépouillé des réminiscences nationales d'Israël, eut sa place dans les fragments qui nous restent de cette poésie prophétique. Pendant les trois premiers siècles de l'Eglise, les chants religieux furent reproduits, renouvelés, augmentés, composés et recomposés d'âge en âge. Après Constantin, et aux époques qui suivirent son règne, les sibylles perdirent beaucoup de leur autorité; on ne cita plus que très rarement leurs prétendus oracles, dans les controverses. Cf. **Apocalyptique** (littérature).

Sibyllisme. Croyance aux oracles des sibylles.

Sibyllistes. Nom donné aux chrétiens des premiers siècles qui cherchaient dans les livres sibyllins des prédictions relatives à Jésus-Christ.

Sicilienne (Comédie). La comédie dorienne, qui, transportée en Sicile, avait pris le nom de ce pays. La comédie sicilienne comprenait en général tout ce qui n'était pas la comédie athénienne et était resté en dehors de la vieille et de l'ancienne comédie.

Sidney (sir PHILIPPE), homme politique et écrivain anglais, né en 1554, à Penhurst, m. en 1586, d'une blessure reçue à Zutphen, en sa trente et unième année. Vaillant homme, brillant seigneur, nature généreuse, âme chevaleresque, il fut l'ornement de son époque. Ses œuvres sont dignes de sa vie: il a été l'un des plus dignes précurseurs immédiats de Shakespeare. Son roman poétique, l'*Arcadie de la comtesse de Pembrocke* (Londres, 1590, in-4°), où il imita avec beaucoup d'élégance le genre mis à la mode, en Europe, par la *Diane* de l'Espagnol Montemayor, est resté célèbre dans l'histoire de la littérature; à merveille y sont mêlés les deux sortes de raffinements alors en vogue: le raffinement pastoral et le raffinement chevaleresque.

Sidney (ALGERNON). Voy. **Sydney**.

Sidoine Apollinaire, *Caïus Sollius Appollinaris,* poète latin, chef du Sénat, préfet de Rome, évêque de Clermont, né en 430, à Lyon, m. en 488. Ses lettres et poèmes sont l'une des principales sources de l'histoire du v[e] s. Soumis aux persécutions des rois wisigoths, il fut le témoin ému de la ruine de la puissance romaine dans les Gaules. Malgré les défauts d'un style affecté, subtil et métaphorique à l'excès, Sidoine est en même temps le dernier des classiques. (*Œuv.*, éd. princeps, Milan, 1498, in-fol.; édit. mod., Baret, Paris, 187 , 1 v. in-8°.)

Siècle de Louis XIV. Voy. **Voltaire.**

Siège de Barbastre. Voy. **Garin de Monglane.**

Sienkiewicz (HENRYK), connu aussi sous le pseudonyme de **Litwos**, célèbre écrivain polonais, né en Lithuanie, en 1846. Il occupe parmi les romanciers de son pays un rang de transition entre les écrivains de l'ancienne école romantique dont Kraszewski est le représentant, et les partisans d'un certain réalisme. Il a surpassé, d'ailleurs, les uns et les autres par l'étendue du génie et par cette puissance extraordinaire d'assimilation qu'il a fait éclater dans ses œuvres. On lui reconnaît des dons supérieurs d'analyste moral (voy. *Sans dogme*, Varsovie, 3 vol., 1896), un sens poétique très profond qui se manifeste surtout par d'admirables descriptions de la nature



Henryk Sienkiewicz.

slave, et se révèle aussi dans les scènes de la vie populaire, où il s'était complu d'abord (*Hania, A travers les steppes, Bartek vainqueur, Yanko, Mém. d'un instituteur de Posen*, etc.) De grands romans historiques, tels que *Ogniem i mieczem* (Par le feu et par le glaive), un chef-d'œuvre, le *Potop* (le Déluge), qui en forme une suite et la troisième partie de cette sorte de cycle : *Monsieur Wotodyjowski*, ont consacré définitivement sa réputation (v. aussi *Quo vadis?* dont les personnages ont pour champ d'action la période latine impériale, qu'a gravée la plume de Tacite.) C'est là que le talent plastique de S. s'est développé dans toute son ampleur.

Siéyès (l'abbé EMMANUEL-JOSEPH), homme politique et publiciste français, né en 1748, à Fréjus, député aux États-généraux ; conventionnel ; président des Cinq-Cents ; l'un des trois Consuls en 1799 ; membre de l'Institut ; m. en 1836. Il s'était préparé par de longues méditations et des études variées au double rôle de publiciste et de législateur. Ses premiers opuscules : sur les *Privilèges* (1788), sur le *Tiers-État* (1789, in-8°) eurent un extrême retentissement. Un style nerveux, un ton tranchant, des assertions hardies, des pensées neuves, des opinions accommodées au goût dominant : il en eût moins fallu pour séduire le grand nombre des lecteurs. L'abbé Siéyès joua un rôle important dans les comités de la Constituante. Avide de considération, tourmenté par l'orgueil, mais prudent et très adroit à louvoyer entre les partis, il parvint à exercer une influence réelle, positive, sur les événements. Cette action, pourtant, demeure voilée de mystère ; l'homme agissant restait effacé derrière le théoricien abstrait, le métaphysicien nébuleux, l'édificateur en continuel travail de constitutions chimériques et inapplicables. « L'abbé Siéyès, disait Burke, a des tiroirs remplis de constitutions toutes prêtes, étiquetées, classées, numérotées pour tous les temps, pour toutes les circonstances, pour tous les goûts. » Tant de belles imaginations ne préservèrent pas l'ondoyant abbé d'erreurs nombreuses en politique. Il s'empressa, d'ailleurs, de les oublier sous la dictature impériale, — satisfait, tranquille, au sein des honneurs.

S. avait les qualités d'un habile publiciste. Il ne fut jamais un orateur. Comme l'exprime Choderlos de Lactos, la nature lui avait refusé le don de la parole ; il avait l'organe faible, le geste nul, l'expression tardive, la conception difficile et l'exposé confus (*Collection des écrits de Siéyès* [inachevée], 1796, in-8° ; tr. allem. d'Œlsner, Paris, 1796, in-8°.)

Sigaud-Lafond (JOSEPH-AIGNAN), physicien et moraliste français, né en 1730, à Bourges, m. en 1810. L'étude scientifique des merveilles de la nature ramenée à l'idée du créateur lui inspira plusieurs ouvrages de démonstration religieuse. (*La religion défendue contre l'incrédulité du siècle*, Paris, 1785, 6 vol. in-12 ; etc.)

Sigebert de Gemblours ou **Gembloux**, chroniqueur et hagiographe, né vers 1030 dans le pays wallon, m. en 1112. Il n'a pas seulement consigné des faits ; on lui doit la première tentative d'histoire littéraire dans notre pays. (*Chronicon ab anno 381 ad annum 1111*, Paris, 1513, in-4°.)

Sigée (LOUISE), en latin *Aloysia Sigea*, femme savante portugaise, m. en 1560, à Burgos. Elle a été célèbre parmi les *ingenios* de la cour de Charles-

Quint. Son instruction extraordinaire, sa connaissance des langues anciennes et orientales faisaient l'admiration des Boscan et des Mendoza. Elle a laissé des vers latins, une correspondance adressée au pape, et un dialogue intitulé : *De differentia vitæ rusticæ et urbanæ.*

Siger de Brabant, célèbre professeur du XIII° s., collaborateur de Robert Sorbon, le fondateur de la Sorbonne. En dehors de ses argumentations scolastiques des plus bizarres *(Quæstiones*



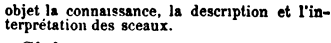
Sceau de la commune de Rouen représentant un lion.



Sceau de Blanche de Castille.

logicales, naturales, fallaces, impossibiles), il a marqué son influence par d'importantes controverses et développé avec une netteté qui surprend, en cette période du moyen âge, l'idée de la chose publique ou de l'État. (Ses traités sont en manuscrit à la bibliothèque de la Sorbonne, à Paris, sous le nom de Siger de Courtray.) Dante a placé Siger dans le *Paradis* à côté d'Albert de Cologne et de Thomas d'Aquin.

Sigillographie. Science qui a pour



objet la connaissance, la description et l'interprétation des sceaux.

Sigle. En paléographie, lettres initiales employées comme signes abréviatifs sur les monuments, les médailles et dans les anciens manuscrits, dans les diplômes. *COS* pour *Consules*, *SCIS* pour *Sanctis*, *S.P.Q.R.* pour *Senatus Populusque Romanus* sont des sigles. L'usage n'en fut pas exclusif aux Grecs et aux Romains ; ils servirent, au moyen âge, dans les inscriptions lapidaires ou métalliques et dans la transcription des manuscrits.

Signorelli (Pietro-Napoli), littérateur italien, né à Naples en 1731 ; se-



Sceau de l'Université de Paris (XIII° s.).



Sceau de Louis VIII, roi de France.

crétaire de l'académie de sa ville natale ; membre du comité de législation, lors de la proclamation de la république parthénopéenne, en 1799 ; professeur de diplomatie et d'histoire à Bologne ; m. en 1815. La poésie, l'histoire, la critique, la diplomatie, occupèrent tour à tour sa pensée et sa plume d'une façon remarquable. (V. entre autre les *Vicende della coltura delle due Sicilie,* 1784, 5 vol. in-8° ; Suppl., 1791, 2 vol. in-8°.)

Sigourney (miss Huntley, mistress Harriet), femme de lettres américaine, née en 1791, m. en 1865. Douée, comme les sœurs Davidson, d'une singulière précocité, mais plus favorisée du sort, car elle survécut à la gloire de ses jeunes années, elle étonnait ses compatriotes, dès l'enfance, par les premiers élans de ses poésies lyriques. Elle produisit abondamment, dans la suite, en vers ou en prose, pièces descriptives et autres (les *Aborigènes d'Amérique*, 1822, *Pocahontas*, etc.), contes, romans, lettres, essais, récits de voyages. Elle porta préjudice à ses succès d'antan en abusant de sa facilité.

Sigrais (Bourdon de), érudit français, né en 1715, près de Lons-le-Saunier; officier de cavalerie; membre de l'Académie des Inscriptions, m. en 1791. Traducteur des *Institutions* de Végèce (1743), il avait poussé très à fond l'étude de l'organisation militaire des Romains, des Gaulois et des Germains.

Siguenza (José de), hagiographe espagnol, né à Siguenza, vers 1545; supérieur de l'ordre des ermites de Saint-Jérôme; m. en 1606. L'historien enthousiaste et souvent éloquent de son ordre. *(Historia de la orden de San-Geronimo,* Madrid, 1600-05, 2 vol. in-4°.)

Silentiaire. Personnage silencieux du théâtre antique. « Il y avait dans le vestiaire du théâtre ancien, dit P. de St-Victor, un masque aux dents serrées, aux lèvres crispées, destiné à l'acteur muet de la pièce ; Eschyle se servait souvent de ce masque-là. Il aimait les silentiaires et les taciturnes. »

Silhon (Jean de), moraliste français du xvii° s., né près d'Auch, m. en 1667. L'un des premiers membres de l'Académie, accrédité auprès des cardinaux de Richelieu et de Mazarin, dont il fut tour à tour l'un des secrétaires, il rendit des services aux lettres par son influence plutôt que par ses ouvrages. *(Deux Vérités, l'une de Dieu et de la Providence, l'autre de l'immortalité de l'âme,* Paris, 1626, in-8°; *le Ministre d'Etat, avec le véritable usage de la politique,* 1831, etc.)

Silhouette (Étienne de), financier et publiciste français, né à Limoges en 1709; contrôleur général des finances en 1759; m. en 1767. L'esprit frivole du siècle censura l'esprit de sage économie dont il avait fait preuve pendant sa courte administration. Tout paraissait à *la silhouette,* quand on voulait caractériser une façon d'agir et de penser sentant la sécheresse, la lésinerie. Puis le nom resta à cette sorte de portraits fort en vogue, et qui consistait en une esquisse légère faite sur papier blanc, tracée d'après l'ombre du profil du visage. Traducteur de Pope et de Bolingbroke, S. avait acquis une certaine notoriété littéraire par divers écrits.

Silius Italicus (Caius), poète latin, né vers 25 ap. J.-C., m. vers l'année 100. D'abord avocat, puis consul sous Néron, gouverneur de l'Asie-Mineure, il s'adonna tardivement aux lettres et voulut, comme poète, imiter Virgile, de même qu'il avait, comme orateur, imité Cicéron. Auteur d'un inégal poème épique sur un sujet déjà touché par Ennius: les *Guerres puniques (Punicorum Libri XVII),* et dont la matière est chez Tite-Live et Polybe. (Édit. princeps, 1471, Rome, in-fol.; trad. franç., Bibliothèque Panckouke.)

Sillery (Fabio **Brulart** de), littérateur français, né en 1655, en Touraine, arrière-petit-fils du chancelier de Sillery, évêque d'Avranches et de Soissons, membre de l'Académie des Inscriptions, puis de l'Académie française; m. en 1714. Il eut quelque mérite et plus encore de vanité. *(Réflexions sur l'éloquence,* Paris, 1700, in-12.)

Silles. Chez les Grecs, sorte de poésies mordantes où excellèrent Xénophon et Timon de Phlionte. Elles avaient pour objet la raillerie et l'injure.

Silva (Innocentio-Francisco da), bibliographe portugais, né à Lisbonne en 1810, m. en 1876. Indispensable à connaître, pour l'étude approfondie de l'histoire littéraire de son pays, est son *Dictionnaire bibliographique portugais,* 1858-1867, 8 vol.

Silvestre (Armand), littérateur, né à Paris, en 1838, m. en 1901. Par nature d'imagination idéaliste, c'est-à-dire poète, il se vit emporter tout d'abord sur les ailes de l'inspiration dans les pays parfumés du rêve. Sous une langue imagée, à demi mystique, se dénonçait déjà, cependant, une passion ardente, quoique voilée. Il se laissa conduire insensiblement à l'exaltation des sens ; et l'habitude, le métier, les besoins de la production continuelle dans le livre et le journal, prenant le dessus, il enferma son talent prodigue dans le genre de la nouvelle en prose, rabelaisienne et bouffonne, avec des intervalles ou plutôt des réveils de poésie.

Siméon le Métaphraste, hagiographe byzantin du x° s., né à Constantinople, attaché à l'empereur Léon le Philosophe comme proto-secrétaire, grand logothète et maître du palais, ambassadeur en 902 auprès des Arabes de Crète, en 904 auprès des Arabes de Thessalonique. Il recueillit les vies de 122 saints en les paraphrasant, c'est-à-

dire en mêlant à la simplicité des faits bien des détails imaginaires. (V. les tomes CXIV, CXV et CXVI de la *Patrologie grecque* de l'abbé Migne.)

Simiane (Pauline-Adhémar de **Monteil de Grignan,** marquise de), petite-fille de Mme de Sévigné, née à Paris en 1674, m. en 1737. Elle eut une jeunesse brillante; on vantait son esprit et son savoir. (Voy. ses *Lettres et poés.*, éd. La Harpe, 1773, in-12.) Héritière de la correspondance de son aïeule, elle se décida, après des instances réitérées, à en livrer les manuscrits, mais sans y joindre, malheureusement, les Lettres de sa mère, qui passaient aussi pour des chefs-d'œuvre.

Simmias de Rhodes, poète grec qui vécut vers 320 av. J.-C., et dont l'Anthologie nous a gardé plusieurs pièces, entre autres trois petits poèmes figuratifs: les *Ailes*, l'*Œuf* et la *Hache*, où il s'était ingénié à représenter par la disposition même de ses vers la forme des objets qu'il voulait décrire.

Simon (Richard), célèbre hébraïsant et critique français, né à Dieppe, en 1638; membre de la congrégation de l'Oratoire, que la hardiesse de ses opinions le força de quitter; m. en 1712. Son *Histoire critique du vieux Testament*, publiée pour la première fois en 1678, est un traité complet d'exégèse en avance d'un siècle et demi sur les autres ouvrages du même genre. Sa méthode de critique biblique consiste à rejeter comme arbitraires les explications allégoriques et mystiques et à n'admettre que les faits positifs émanant de l'histoire, de la grammaire, de la philologie. La profonde connaissance des langues orientales que possédait Richard Simon lui donnait, à bien des égards, une réelle supériorité sur les adversaires de sa doctrine. (Voy. *Lettres choisies*, Amsterdam, 1700-05, 3 v. in-12.)

Simon (Jean-François), antiquaire français, né en 1654, à Paris, membre de l'Académie des Inscriptions; m. en 1719. C'était un habile arrangeur d'inscriptions et de devises.

Simon (Édouard-Thomas), littérateur français, né en 1740 à Troyes, bibliothécaire de plusieurs assemblées législatives, m. en 1818. Nourri des lettres classiques, il tenta les hautes visées de la tragédie (*Mucius ou Rome libre*, 1802, in-16) et du poème épique (*Saint-Louis*, 8 chants, 1816, in-8°), sans y porter la marque d'un talent créateur. Il fournit une assez bonne traduction des *Épigrammes* de Martial. (1819, 3 vol. in-8°.)

Simon (Jules-Simon **Suisse,** dit Jules), philosophe, écrivain et homme politique français, né à Lorient en 1814, m. en 1896. Orateur, homme d'État, ministre, économiste, publiciste, philosophe, Jules Simon, à l'instar de Victor Cousin, son maître, et de Guizot, passa de la chaire à la tribune, de la spéculation pure à la politique, des luttes publiques aux méditations de la pensée. Zélateur de la liberté religieuse, champion de la liberté de l'enseignement, défenseur persévérant de la liberté morale, J. S., en ses ouvrages (le *Devoir*, la *Religion naturelle*, la *Liberté de conscience*, la *Liberté civile*, la *Liberté politique*, le *Travail*, l'*Ouvrier de huit ans*, l'*Ouvrière*, etc.) a consacré le meilleur de son talent à soutenir les idées d'indépendance rationnelle et à provoquer, d'autre part, le relèvement du sentiment de la famille, le soulagement des classes ouvrières et la propagation des doctrines saines, au moyen de l'école. Ses travaux, outre leur valeur de fond, sont remarquables par la transparence et la précision du style.

Simon ben Jochaï, célèbre rabbin juif du IIe s. ap. J.-C., l'un des fondateurs de la Cabale. On lui attribue la composition du vaste recueil appelé *Zohar*, qui, tout en signifiant *éclat, lumière*, traite de la façon la plus ténébreuse de ces éternels sujets: la nature divine, la formation du monde, l'âme et la destinée humaines. (Mantoue, 1560, 3 vol. in-4°.)

Simonetta (Cecco), homme d'État et savant italien, né en 1410, ministre de Ludovic Sforza, qui le fit décapiter en 1480.

Simonetta (Giovanni), historien italien, frère du précédent, né en Calabre vers 1420, m. en 1491 dans les tristesses d'une dure captivité. (*De rebus gestis Francisci Sfortiæ libri XXXI*, Milan, 1480 et 1486, in-fol.; deux trad. ital.)

Simonetta (Bonifacio), neveu du précédent, abbé de Saint-Étienne de Côme. Le pétrarquiste Mellin de Saint-Gelais traduisit en français son livre *De Persecutionibus christianæ fidei et romanorum pontificum*. (Milan, 1492, in-fol.)

Simon de Pouille. Chanson du XIIIe s., dénuée de valeur, l'une des nombreuses ramifications du cycle de Guillaume d'Orange. Le sujet est une expédition en Orient.

Simonide d'Amorgos, poète grec du VIIe s. av. J.-C. Brillant successeur d'Archiloque, il est surtout connu par une satire sur les femmes, dont sa verve sarcastique, dit L. Benlœw, burina tous les types imaginables. (*Fragm.*, publiés par Welcker, Bonn, 1835, in-8°.)

Simonide de Céos, célèbre poète grec, né à Iulis (île de Céos), m. à Syracuse. Il célébra les victoires des Grecs sur les Perses et le dévouement des soldats des Thermopyles. L'antiquité entière savait de mémoire son élégie sur les enfants d'Athènes, qui avaient succombé à Marathon. Plus qu'aucun autre poète, S. savait faire entendre ces accents mélancoliques et touchants auxquels a redû tant de charme sa célèbre *Plainte de Danaé*. S. fut appelé par Hiéron à Syracuse, où se trouvaient déjà Eschyle et Pindare: il était presque leur égal par l'éclat de son génie. (Édit. excell. des fragm. de Simonide par Schneidewin, Brunswick 1835, in-8°.)

Simplicissimus. Voy. **Grimmelshausen.**

Singhaçan-Batticl ou le *Trône enchanté,* poème hindoui racontant les aventures du rajah Bikrmajit ou Vikramaditya, dans le premier siècle av. l'ère chrétienne. C'est une imitation du sanscrit *Wikrama tcharitran.*

Siœberg (Éric), poète suédois connu aussi sous le pseudonyme de **Vitalis,** né en 1794, m. en 1828, à la fleur de l'âge. Ses *Poésies sérieuses* et ses *Poésies comiques* se distinguent, à double titre, par la force et par la vérité du sentiment. La mélancolie en est la note dominante.

Sioux (langue des). Voy. **Dakota.**

Siraudin (Paul), vaudevilliste français, né à Paris en 1813, m. en 1883. On le vit produire, depuis 1835, une quantité considérable de pièces légères, bouffonnes, parodies, opérettes, etc., jouées pour la plupart avec grand succès de rire au Palais-Royal ou aux Variétés. En 1860, il s'établit confiseur, tout en continuant à travailler pour le théâtre; et perdit dans le commerce, contre l'ordinaire des choses, ce qu'il avait gagné dans la littérature.

Sirmond (le P. Jacques), érudit français de la Société de Jésus, né en 1559, à Riom; confesseur de Louis XIII; m. en 1651. C'était un esprit très éclairé, très judicieux. Il fut préféré par le pape à tous les savants d'Italie pour faire la préface de la collection des conciles. (V. aussi les *Concilia antiqua Galliæ,* Paris, 1629, 3 vol. in-fol.). Ses nombreux ouvrages *(Opera varia,* 1696, 5 v. in-fol.) sont principalement relatifs à l'histoire ecclésiastique.

Son neveu Jean **Sirmond** [1589-1649), zélé flatteur des puissances temporelles *(Discours au roi sur l'excellence de ses vertus,* Paris, 1624, in-8°) entra, dès 1634, à l'Académie, par la protection du cardinal de Richelieu.

Sirvente. Sorte de court poème, presque toujours divisé en strophes ou couplets, qui fut très en faveur dans la poésie provençale des XII° et XIII° s. Il pouvait être, selon les sujets traités, moral et religieux, personnel ou politique. Mais le sirvente n'avait sa force entière, sa véritable expression que lorsqu'il se façonnait aux vivacités de la satire. C'était l'iambe des troubadours. Les trouvères, par imitation des rimeurs occitaniens, s'adonnèrent au même genre de composition, sous le nom de *serventois.*

Sisenna (L. Cornelius), historien romain, cité avec estime par Cicéron et divers grammairiens, mais dont les ouvrages sont perdus; m. en 67 av. J.-C.

Sismondi (Jean Ch. **Simonde de**), historien et économiste suisse, né en 1773, à Genève, d'une famille originaire d'Italie: membre du conseil représentatif de Genève; associé de l'Académie des sciences morales de Paris; m. en 1842. Génevois de nationalité et d'affection, mais Français par les goûts de son esprit et la direction de ses travaux, ce grand historien libéral est le premier, comme l'a reconnu Barante, qui sut dépouiller les commencements de nos annales des fausses couleurs dont celles-ci avaient toujours été revêtues. Le premier, il remonta courageusement aux sources originales pour toutes les questions de politique, de jurisprudence, d'économie et de littérature. *(Histoire des Français,* 31 vol., 1821-1844.) Il a raconté, en outre, avec beaucoup de savoir et de vigueur l'*Histoire des républiques italiennes* (16 v. in-8°, 1807-1818), celle aussi de la *Renaissance de la Liberté en Italie, de ses progrès et de sa chute* (1835, in-8°), et représenté, en des tableaux frappants la longue, universelle convulsion, qui s'accomplit, du III° au X° s., pour préparer sur les ruines de la civilisation antique les éléments d'une société nouvelle. *(Hist. de la chute de l'emp. romain et du déclin de la civilisat., de l'an 250 à l'an 1000,* 1835, 2 v. in-8°). Sismondi partagea sa vie, toute vouée au travail, entre ces études historiques et celle des sciences sociales. Il a répandu quelques lumières dans le domaine de l'économie politique. *(Nouv. principes d'économie,* 1819, 2 vol. in-8°, etc.)

Skarga Poweski (Pierre), prédicateur et hagiographe polonais, de la société de Jésus, né à Grodziec, en 1536, m. en 1612. Les sermons, discours, *Vies des Saints,* de ce jésuite patriote, sont considérés, en Pologne, comme des chefs-d'œuvre de bonne prose.

Skelton (John), auteur satirique anglais, le premier qui ait porté le titre de poète lauréat, m. en 1529, dans le sanctuaire de Westminster-Abbey où l'avait contraint de se réfugier la har-

diesse de ses vers. Sorte de **Rabelais** licencieux, grossier, violent, énergique, spirituel, il est connu par son *Livre de Colin Blout,* dirigé contre l'avidité, les concussions des grands et surtout du cardinal Wolsey, pour son *Éléonore Rummynge,* et sa composition originale intitulée le *Livre du moineau* (Éd. mod. par A. Dyce, 1843, 2 vol. in-8°.)

Slaves (langues). Groupe de langues indo-européennes (slave ecclésiastique, russe, bulgare, serbo-croate, slovène, tchèque et slovaque, polonais, serbe de Lusace ou sorabe, polabe) remarquables par la régularité des formes, l'abondance et l'harmonie des expressions. Les philologues ont essayé diverses classifications des langues slaves. Ces classifications sont purement théoriques, chacun des idiomes qu'elles embrassent ayant procédé individuellement et peu à peu à sa propre formation. Les langues des Slaves, notamment le vieux slavon, attestent par leur synthétisme compliqué et par la conservation presque intégrale d'une foule de formes flexionnelles une parenté plus rapprochée du sanscrit que celles des races germaniques.

Slavon. Voy. **Langue et litt. russe.**

Sleidan (Jean Philippon, dit), *Sleidanus*, le principal historien allemand du XVI° s., né en 1506, près de Bonn; chargé de plusieurs missions diplomatiques; m. en 1556. C'est en latin qu'il écrivit ses grands ouvrages tant de fois traduits, l'*Histoire universelle des quatre monarchies du monde*, et les *Mémoires sur la situation de la religion et de l'Etat sous Charles-Quint.* Il a été surnommé pour la pureté du style le Tite-Live de l'Allemagne.

Sloka. Strophe de deux vers, dans les anciens poèmes hindous.

Slovaque (le). Dialecte slave, parlé par les habitants de la région nord-occidentale du territoire hongrois. La littérature distincte des Slovaques ne remonte pas plus haut que 1850, date de la publication de la grammaire de Martin Attala. Jusqu'alors le tchèque était resté l'idiome religieux et littéraire de ces populations. Le slovaque se distingue surtout par l'abondance des diphtongues et le grand nombre des vieux mots qu'il a conservés. (V. Antoine Bernolak, *Grammaire slovaque,* et trad. allem. 1817, in-8, et *Lex. slovaque,* en 6 vol. in-8°.)

Slovène. Idiome slave intimement lié au serbo-croate et que parlent, dans la Carinthie, la Styrie méridionale et l'Istrie, environ douze cent mille individus. Le slovène a eu ses représentants littéraires au XVI°, XVII° et XVIII° s., entre autres Murko.

Slowacki (Jules), poète polonais, né en 1809, m. à Paris en 1849. Avec Mickiewicz et Krasinski, il a exalté chaleureusement les douleurs et les revendications de la patrie polonaise. Lyrique à l'excès, il a trop accusé le souci de revêtir les idées d'une riche parure : c'est un déluge de mots étincelants, qui charme l'imagination et en même temps l'éblouit. (V. en dehors de ses poèmes épiques et lyriques, ses drames de *Marie Stuart* [1832], de *Mazeppa* [1840], etc.)

Smetius (Jean Smet van der Ketten, dit), numismate hollandais et grand collectionneur d'antiquités, né vers 1585, dans la Gueldre, m. en 1651. (*Thesaurus antiquarius smetianus*, Amsterdam, 1658, in-12, réimpr. en 1678, à Nimègue, sous ce nouveau titre : *Antiquitates noviomagenses.)*

Smith (Sydney), moraliste et publiciste anglais, né à Woodford, en 1771, m. en 1845. Prêtre de l'Eglise anglicane, écrivain distingué, humoriste et l'un des fondateurs de la *Revue d'Edimbourg,* il a réfléchi dans sa propre existence, dans ses écrits, ses sermons (Londres, 1845, 5 vol. in-8°), sa correspondance (1855, 2 vol. in-8°), tout un corps d'idées, de traditions, de préjugés, qui, pendant une longue période, ont gouverné la société britannique. Avec sa grande pénétration d'esprit, c'est le Talleyrand des essayistes et des membres du clergé anglais.

Smith (Adam), célèbre philosophe et économiste écossais, né en 1723, à Kirkaldy, m. en 1790. Par son fameux ouvrage sur la *Richesse des nations* (1776, 2 vol. in-8°; éd. et trad. nombreuses), il battit en brèche les vieilles idées de balance du commerce, de protection commerciale, défendit la liberté du travail et prouva qu'elle est la vraie source de la richesse. (*Œuv. compl.,* éd. Dugald-Stewart, Edimb., 1812, 5 vol. in-8°.)

Smith (Charlotte Turner, mistress), femme de lettres anglaise, née à Londres, en 1749, m. en 1806. Connue comme poétesse par ses *Sonnets élégiaques* (1784, in-4°), plus célèbre par ses romans, elle vit surtout accueillir d'une manière aussi flatteuse que lucrative l'ouvrage intitulé : la *Maison du vieux manoir.*

Smith (sir William), archéologue anglais, né en 1812, m. en 1893. La liste de ses ouvrages scientifiques, de ses manuels pour l'enseignement, de ses grammaires ou lexiques, remplirait tout un catalogue de librairie. Son dictionnaire latin-anglais et anglais-latin est resté classique. Il faut signaler aussi son *Dict. des antiquités grecques et romaines* et celui de la *Bible.* William Smith avait pris, en 1807, la direction de la *Quaterly Review.*

Smollett (Tobias-George), célèbre écrivain anglais, né en Ecosse, en 1721, m. en 1771. Il tenait de la nature une heureuse souplesse de talent qui lui permettait d'adapter son style à presque tous les genres. Historien plus animé qu'impartial, plus séduisant que

solide (Voy. son *Hist. complète d'Angleterre*), auteur dramatique plus inventif qu'expérimenté, poète plus passionné que sensible, critique plus ardent qu'équitable, il trouva dans la forme romanesque (*Roderick Random, Penegrine Pickle*, les *Aventures de Ferdinand comte Fathom*, etc.) la meilleure application de ses facultés diverses: l'à-propos et la vivacité d'esprit, un sens prompt à saisir les ridicules, l'abondance d'une gaieté inépuisable comme les ressources de son imagination, beaucoup de discernement et de finesse. On reproche à Smollett un goût très accusé pour le détail licencieux, des préventions nationales poussées jusqu'à l'injustice, et l'excès de cette humeur satirique, qui fut son principal défaut et l'engagea, durant sa vie, dans tant de disputes, procès ou polémiques.

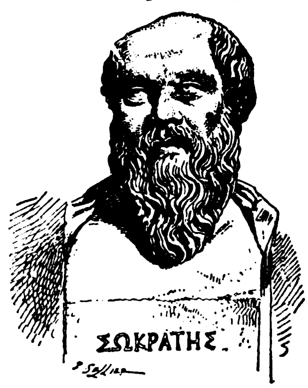
Snorro Sturleson, le célèbre rédacteur islandais de la *Nouvelle Edda*; né en 1178, m. assassiné en 1241. Outre cette amplification précieuse des vieilles traditions scandinaves, et sans parler d'un certain nombre de *Frædibaekur* ou traités scientifiques, il avait tracé la chronique des anciens rois de Norvège, en s'inspirant des chants historiques plus ou moins fabuleux des skaldes. (*Heimskringla* [Orbis mundi], trad. suéd. et danoise de Peringskiold, Stockholm, 1697, in-fol., etc.)

Socialisme. Ensemble d'efforts théoriques et pratiques ayant pour but d'obvier par le progrès des institutions sociales aux maux qui prédominent dans l'humanité. S. est donc un mot heureusement trouvé pour caractériser un ordre de recherches économiques légitimes et nécessaires, sans qu'elles impliquent en elles-mêmes de théorie préconçue. Malheureusement, il a été maintes fois détourné de sa signification véritable par des hommes plus ambitieux de renversement radical que de transformation progressive. Oter aux autres, prendre pour soi, s'arroger la dictature, combien de ces liquidateurs sociaux n'ont-ils pas eu, au fond de leur conscience, d'autre principe et d'autre but! Le s., en tant que doctrine raisonnée, exigerait une étude longue et spéciale; nous ne pouvons que renvoyer aux noms de certains précurseurs de l'idée de réorganisation sociale, comme Campanella, Roger Bacon, Thomas Morus, et des théoriciens modernes: Owen, Saint-Simon, Fourier, Proudhon, Karl Max, Jaurès, Liebnecht, Bebel, etc.

Socin (Lelio Sozzi, de son nom francisé), hérésiarque italien, né à Sienne, en 1525, m. en 1562. Il n'exposa pas publiquement ses opinions, mais les transmit avec ses manuscrits à son neveu Faust **Socin** (né à Sienne, en 1539, m. en Pologne, en 1604), qui les mit au jour complètement pendant une existence toute de lutte et de proscription (v. *Fausti et Lelii Socini Tractatus theologici*, 1654, in-16; *Christianæ religionis brevissima institutio* ,etc), et en fit la base du socinianisme, adopté par les unitaires de Pologne. Les sociniens nient l'opération intérieure de la grâce et ne voient dans les sacrements autre chose que des cérémonies extérieures.

Sociologie. Mot créé par les positivistes pour désigner la science de la structure et des fonctions du corps social. Elle appartient à l'économie politique; elle rentre aussi dans cette branche de l'histoire naturelle qu'on appelle la biologie et qui est elle-même une partie inséparable de la physique générale ou de la cosmologie. Enfin Auguste Comte, Herbert Spencer, Stuart Mill et plusieurs autres se sont efforcés à lui trouver des rapports avec la psychologie rationnelle. Après les théories ébauchées par Socrate, Platon, les anciens, après les essais tentés dans la même voie par les encyclopédistes du XVIIIe s., Rousseau en tête, les théoriciens sociologistes du XIXe s. ont représenté la phase scientifique du problème, c.-à.-d. la coordination des faits et leur interprétation.

Socrate, Σωκράτης, illustre philosophe grec, né à Athènes, en 470, m. en 400 ou 401. D'abord sculpteur comme son père Sophronisque, il put, grâce aux conseils et aux secours de Criton, riche Athénien, se livrer sans réserve à son goût pour la philosophie, — après qu'il eut payé sa dette aux lois du pays en combattant à Potidée et à Délium. Il s'était occupé, dans sa jeunesse



Socrate, d'après son buste au Musée de Naples.

de physique et d'astronomie. La lecture d'Anaxagore imprima à sa pensée une direction nouvelle. La vraie cause du monde se révélait à lui, non plus physique, mais intellectuelle. Il en déduisit la loi dominante de toute sa philosophie, c'est-à-dire la notion du bien devenant l'objet essentiel de l'intelligence ou de la science. Il se mit ensuite à enseigner ce qu'il avait conçu. Popularisant sa doctrine, la vulgarisant en

quelque sorte pour la rendre accessible à chacun, il en distribuait les leçons morales, en tout lieu et à toute occasion. Sur la place publique, il se mettait à questionner ceux qui se rassemblaient autour de lui, prenait pour texte les objets les plus humbles, les idées les plus simples, et procédant par les deux méthodes de conversation appelées chez les Grecs l'ironie et la maïeutique, il guidait pas à pas les esprits vers la découverte de la vérité. Il avait de Dieu une idée sublime, proclamait l'unité de l'Etre suprême et sa Providence. Fidèle à ses convictions, il formait des disciples qui devaient lui faire un éternel honneur : Xénophon, Cébès, Antisthène, Platon. Sa vertu, que les tyrans avaient respectée, ne put trouver grâce auprès de ses concitoyens, qui citèrent le juste devant le tribunal comme coupable d'impiété, comme novateur et corrupteur de la jeunesse. La sentence mise au voix, S. fut condamné à boire la ciguë, et sa mort est encore un des exemples les plus mémorables qu'ait enregistrés l'histoire de la sérénité du Sage.

Socrate le Scolastique, historien ecclésiastique grec, né à Constantinople, m. vers 440. Continuateur de l'*Histoire* d'Eusèbe de Césarée (de 306 à 499).

Sofisme ou **Soufisme.** Secte de philosophie panthéistique, chez les Perses, analogues aux opinions professées dans l'Inde. On en attribue la fondation à un certain Abou-Saïd-Aboul-Chéir, au VIIIe s.

Soldi (EMILE), écrivain et sculpteur français, né à Paris, en 1846 ; grand prix de Rome ; chargé par le gouvernement de plusieurs missions artistiques et scientifiques. Ambitieux d'atteindre jusqu'aux origines les plus profondément cachées de la civilisation, il a consacré une grande partie de sa vie à poursuivre la découverte des linéaments de la première écriture, de la première langue de l'humanité. Et de ces signes plus ou moins indistincts, signes magiques, ornements préhistoriques, styles géométriques ou curvilignes, hiéroglyphes, simples lignes droites ou spiralées, gravées sur les tumulus et les rochers, dessins des tapis d'Orient, etc., de ces prémisses lointaines il s'est efforcé de dégager la preuve de l'unité des races, des religions et des arts. (*La Langue sacrée,* gr. in-8°, Paris, 1897.)

Soler (FRÉDÉRIC), célèbre poète et auteur dramatique espagnol, né à Barcelone, en 1838, m. en 1895. Drames, comédies, opéras, vaudevilles, aucun genre ne le laissait indifférent. Il écrivait avec une telle abondance qu'on le comparait à Lope de Vega. Les ouvrages dramatiques de F. S. — plus de cent pièces représentées de son vivant — roulent presque toujours sur l'histoire et sur les mœurs du peuple catalan (le *Dida, lo Rector de Vallfogona, Cafe y Copa,* la *Batalla de Reynas,* etc.). Il avait un admirable talent pour mettre en scène, vivant et naturel, avec ses types, son langage divers et pittoresque, le peuple, le vrai peuple de la mansarde, de l'atelier, de la place publique. On a dit de lui qu'il fut le créateur et le soutien du théâtre catalan.

Solinus (CAÏUS-JULIUS), compilateur latin du IIIe s., dont l'abrégé de géographie, plus ou moins copié de l'*Histoire naturelle* de Pline (v. l'éd. de Saumaise, en tête des *Exercitationes Plinianæ,* Paris, 1629, 2 vol. in-fol.) fut très en faveur au moyen âge, sous le titre de *Polyhistor.*

Solis (ANTONIO de), historien et poète dramatique espagnol, né à Alcala de Hénarès en 1610 ; secrétaire particulier de Philippe IV, puis historiographe des Indes, entré dans les ordres en sa cinquante-septième année ; m. en 1686. Doué tout à la fois d'une imagination vive et d'un esprit judicieux, il connut tour à tour les succès du théâtre et de la littérature sérieuse. Il donna, d'ailleurs, à l'histoire l'attrait périlleux du roman, sacrifia plus qu'il n'aurait fallu l'exactitude au désir de plaire, et décora les simples faits de plus d'ornements que n'en comporte la recherche de la vérité. Néamoins, son *Histoire de la conquête, de la population et des progrès de l'Amérique septentrionale* (Madrid, 1684, in-fol., continuée par Ignacio di Salazar y Blarte ; nombr. éd.) est restée classique. On l'estime comme un des plus purs modèles de la prose castillane. Antonio de S. avait produit, à dix-sept ans, sa première pièce : *Amor y obligacion.* Ses comédies sont vivement conduites, intriguées avec soin et plaisent aussi par la variété des caractères. (*Théâtre*, Madrid, 1714, in-8° ; Bibl. de *Aut. españoles*, t. XXIII.)

Solon, célèbre législateur grec de la descendance de Codrus, né à Salamine, l'an 638 av. J.-C., m. en 558. Après de longs voyages en Asie, en Egypte, à travers la Grèce, il se fixa à Athènes, où son rare mérite joint à sa naissance distinguée lui firent obtenir les emplois les plus considérables. Archonte unique en 594, homme d'une grande sagesse mêlée de beaucoup de vigueur, il donna alors une constitution à ses compatriotes. Excellent orateur, il prouva enfin un véritable talent de poète dans ses harmonieuses élégies

et dans ses Iambes, relatifs aux événements du temps. La poésie semble avoir été entre les mains de S. un moyen de populariser ses vues politiques, de justifier ses réformes et de répandre les préceptes de cette sagesse pratique qu'estimaient tant les anciens. Les fragments, qui nous restent de Solon, ont été édités séparément par N. Bach, Bonn, 1825 ; on les trouve également dans les *Poetæ lyrici græci* de Bergk.

Somaize (ANTOINE BAUDEAU de), littérateur et bel esprit du XVII° s., né vers 1630, secrétaire de Marie Mancini. On a de lui plusieurs ouvrages curieux bien connus des lettrés, où il prend la défense des précieuses et se fait fort d'initier les générations futures aux subtilités du style « galant ». (Le *Grand dictionnaire des Précieuses* ou la *Clef de la langue des ruelles*, Paris, 1660, in-12, complété en 1661, 2 vol. in-8°; les *Véritables précieuses,* comédie en prose, 1660, in-12.)

Somerville (WILLIAM), poète anglais, né en 1692, à Editone, m. en 1712, — dont les compatriotes lisent encore la remarquable composition didactique sur la *Chasse* (1735).

Somerville (MARY,) femme auteur anglaise, née en Ecosse, m. en 1872, à l'âge de 92 ans. Son traité : *On the connection of the physical sciences*, qui n'a pas eu moins de dix éditions, n'est presque pas inférieur au *Cosmos* du fameux Humbold : c'est un chef-d'œuvre de science vulgarisée, au même titre que sa *Géographie physique*, publiée en 1818, — histoire complète de la terre, de son organisation matérielle, de sa vie végétale et animale.

Sommaire. Voy. **Abrégé.**

Somme (lat. *summa).* Titre de quelques ouvrages, de certains livres, qui traitent en substance de toutes les parties d'une science, d'une doctrine, etc. Somme rurale, somme théologique. En matière religieuse, c'est une exposition commode, systématique, du dogme et de la morale dans leur ensemble, leur ordre et leur méthode. (Voy. **Thomas d'Aquin,** etc.)

Sommerard (ALEXANDRE du), antiquaire français, né en 1779, à Bar-sur-Aube ; conseiller à la Cour des Comptes ; m. en 1842. Collectionneur érudit, il rassembla une foule d'objets précieux et intéressants du moyen âge, qui composent à présent, la meilleure part du musée de Cluny. (*Les Arts au moyen âge*, Paris, 1839-43, 5 vol. in-8°.)

Songe du Vergier. Voy. **Louviers, Maizières.**

Sonnenberg (FRANÇOIS, baron de), poète allemand, né à Munster, en 1779, m. en 1805. Tourmenté d'une ambition littéraire supérieure à ses forces, il se perdit dans le rêve d'une épopée grandiose sur l'idée de la destruction universelle (*Donatoa* ou la *Fin du monde,* éd. Gruber, Rudolstadt, 1806, 2 vol.), eut quelques beaux élans d'inspiration (v. ses poésies lyriques, Ibid., 1808), mais finit, comme Hoelderlin, par la folie, et mourut en se jetant par une fenêtre.

Sonnet. Ouvrage de poésie composé de quatorze vers, distribués en deux quatrains et en deux tercets. On trouve une grâce harmonieuse dans sa coupe régulière, dans ses deux quatrains, qui, sur des rimes habituellement semblables, exposent le sujet et préparent l'émotion ; dans ses deux tercets, qui, par un mouvement plus rapide, correspondent à l'attente excitée, et font éclater au quatorzième vers une belle pensée, une belle image, ou quelque trait imprévu. « Le venin du scorpion est dans sa queue, a dit Gautier, et le mérite du s. dans son dernier vers. »

L'inventeur du s., en Europe, est Girard de Bourneuil, troubadour limousin du XIII° s., mort en 1278. Les Italiens ont fait fleurir ce petit poème, d'origine française, qui nous est revenu au XVI° s. Il était la passion, la fureur de tout ce qui rimait à la cour de Henri II. La vogue en a continué jusqu'au temps de Boileau ; délaissé, à l'époque de Voltaire, il eut de nos jours une renaissance très active.

Il faudrait citer en France, parmi la foule des sonnettistes : J. du Bellay, Desportes, Voiture, Benserade, Gombauld, Godeau, Claude Malleville, Desbarreaux, Scarron, Théophile, Sainte-Beuve, Théophile Gautier, Arsène Houssaye, Musset-Pathay, E. Arnould, Boulay-Paty, Sully-Prudhomme, Joséphin Soulary, José-Maria de Hérédia.

L'Italie, depuis Pétrarque, s'est enrichie de productions de ce genre qui ne sont pas sans prix. On signale encore, comme des modèles d'élévation, de force et de dignité, les sonnets de Gabriel Fiamma, de François de Lemene, de Jean-Baptiste Cotta, de Carducci ; comme des modèles de grâce, de décence et de sentiment ceux de Joseph Orsi, de Zappi, de Menzini ; comme des modèles de goût, ceux de Tasso, de Costanza, de Giovanni della Casa, de Redi, de Filicaja, de Foscolo, de Casti et de beaucoup d'autres.

L'Espagne et le Portugal s'y exercèrent avec succès, sous les noms de Boscan, de Garcilaso de la Vega, de Mendoza, de Quevedo, de sainte Thérèse, de Cervantès, de Saa de Miranda, de Camoens, de Rodriguez Lobo, Francisco Manoel, etc.

Il n'est pas de forme poétique que le XIX° s. ait plus pratiquée. « La bande des sonneurs de sonnets est si bruyante, disait un critique en 1873, qu'on ne sait auquel entendre. » On a vu des publications importantes, de gros recueils, de volumineuses anthologies exclusivement formés de ces courts poèmes, — dont l'avantage est de comprimer la pensée pour la dégager ensuite plus nette et plus vive, mais dont l'inconvénient est de borner l'imagination, de l'enserrer dans un rythme sévère et circonscrit comme dans un cercle infrangible.

Le sonnet, quand il s'adapte exactement à une idée complète, simple et précise, quand il conserve en même temps l'unité de pensée et le mouvement lyrique, peut être une vraie création d'art.

Sonnini de Manoncourt, naturaliste et voyageur français, né à Lunéville, en 1751, m. en 1812. Il accomplit de nombreux voyages d'exploration en Guyane, en Pérou, en Egypte, en Turquie, en Grèce, aux îles de l'Archipel, et en publia les récits. On est redevable à ses soins de la première édition complète des *Œuvres* de Buffon, en 127 vol. in-8° (1798-1807).

Sophisme (gr. σόφισμα, proprement sage pensée, plus tard syllogisme vicieux, de σοφὸς, sage, savant). Argument captieux qui pèche ou dans le fond ou dans la forme. Il en est de plusieurs familles, les *sophismes de déduction* (ignorance du sujet, pétition de principe, ou cercle vicieux) les *sophismes d'induction* (fausse cause [non causa pro causa], dénombrement imparfait, sophisme de l'accident) et les *sophismes d'analogie* (confusion des genres, ambiguïté des termes ou des mots).

Sophistes. Nom que l'on donnait, chez les Grecs, aux rhéteurs et aux savants prétendus universels. Les sophistes, en général, s'appliquaient à prouver que la rhétorique, souveraine maîtresse des arts, indifférente en elle-même au vrai et au faux, au bien et au mal, permettait de parler avec vraisemblance sur les sujets les plus contraires aux propositions communément établies. (V. les noms: Diagoras, l'Athée, Euthydème, Gorgias, Métrodore de Chio, Protagoras. Cf. *le Paradoxe*, de Frédéric Loliée, 1889). Leur action ne fut pas du moins complètement inutile. Ils ont été en un sens les précurseurs de Kant; ils pressentirent la relativité de nos connaissances.

La scolastique du moyen âge eut également ses sophistes, de faux disciples d'Aristote, qui poussèrent l'amour de l'argumentation à un degré de subtilité inconcevable. C'étaient des rationalistes d'un genre spécial, qui, à partir de majeures abstraites prétendaient construire la nature.

Le mot se prend, aujourd'hui, toujours en mauvaise part et signifie celui qui fait des arguments captieux. « J'appelle sophiste, a dit le P. Gratry, quiconque détruit, en théorie et en pratique, l'axiome premier de la raison, hors duquel on ne peut ni penser ni parler, à savoir qu'on ne peut affirmer et nier en même temps la même chose, dans le même sens et sous le même rapport. »

Sophocle, illustre poète tragique, né à Colone, vers l'an 496 ou 495 av. J.-C., m. en 406 ou 405. Il renouvela complètement l'esprit et la forme de la tragédie grecque, celle des précurseurs d'Eschyle et celle d'Eschyle lui-même : la forme, en augmentant le nombre des acteurs, en modifiant, pour le réduire, le rôle excessif du chœur, en donnant aux personnages féminins une importance qu'on ne leur avait jamais connue, en assouplissant le style, en tempérant, par le mélange de la grâce et de la douceur, les éclats du lyrisme; l'esprit, en introduisant à la scène une manière très différente de comprendre et de peindre le cours des choses humaines, en substituant à l'antique ascendant de la fatalité le ressort de la liberté morale. Placé entre Eschyle, auquel il disputa l'empire du théâtre par un audacieux début et Euripide dont il devait, à son tour, suivre des yeux les tentatives novatrices, moins obsédé que le premier des ombres et des terreurs qui enveloppaient les vieilles croyances; plus religieux que le second, Sophocle sut atteindre à la réalisation presque absolue de cet idéal : l'harmonie de la foi et de la raison, le juste accord de la volonté divine et de la conscience humaine. Il porta la tragédie au comble de la perfection morale. Et tous les enchantements de l'image, de la poésie, de l'éloquence, répondaient à ses peintures ennoblies de toutes les émotions, de tous les sentiments. Sept de ses tragédies seulement nous sont parvenues en entier : *Antigone, Electre,* les *Trachiniennes, Œdipe-roi, Ajax furieux, Philoctète, Œdipe à Colone.*

Sophonie. Le neuvième des petits prophètes juifs, fils de Chusi et petit-fils de Godolias. Il commença à prophétiser sous Josias, roi de Juda, vers l'an 624 av. J.-C. Son style imite beaucoup celui de Jérémie, et les trois chapitres de ses prédictions contiennent à peu près les mêmes choses, mais en abrégé.

Sophron, mimographe grec, né à Syracuse, contemporain de Denys l'Ancien. Il est généralement considéré comme le créateur du *mime,* poème de forme dialoguée, qui fut écrit d'abord plutôt pour la lecture et la récitation que pour la scène. (Voy. *Museum criticum,* Cambridge, t. II, 1826.)

Soranus d'Éphèse, médecin grec, de la secte méthodique. Quelques critiques ont voulu voir sous ce seul nom deux personnages, deux frères, mais sans pouvoir se fixer ni sur ce point, ni sur l'attribution respective des ouvrages. Soranus a résumé, dans chaque sujet, les recherches de ses principaux prédécesseurs.

Sorbière (Samuel), philosophe français, né en 1615, près d'Uzès, m. en 1670. Il passa du protestantisme au catholicisme, sut tourner à son profit les avantages de cette conversion et réussit à se faire attribuer, outre plusieurs bénéfices, le titre d'historiographe du roi. Zélé gassendiste, il prit pied dans les querelles philosophiques du temps. Il effleura différents genres de science. (*Lettres et disc. sur diverses mat. curieuses,* Paris, 1660, in-4°; *De Vita et moribus Petri Gassendi,* Londres, 1662, in-12, etc.)

Sorbin de Sainte-Foy (Arnaud), prédicateur et controversiste français,

né près de Montauban, en 1532; curé de Sainte-Foix, village du diocèse de Toulouse; m. en 1606. Il eut le triste honneur de glorifier le massacre de la Saint-Barthélemy et passa pour avoir été l'un des instigateurs de ce crime d'Etat. (*Serm. et Homélies,* 1574, in-8°; 1575, in-8°; *Hist. contenant un abrégé de la vie, mœurs et vertus de Charles IX,* 1574, in-8°; *Regrets de la France sur les misères des troubles,* en vers, 1578, in-8°.)

Sorbonne, école célèbre de théologie, créée au XIII° s. par Robert de Sorbon, afin de permettre à l'Université de France de pouvoir lutter avec les écoles libres des Dominicains et des Franciscains, dont les cours étaient suivis par la grande majorité des écoliers. Cette fondation avait pour but de donner l'instruction gratuite, comme le faisaient les ordres religieux et comme ne l'avait pas encore fait l'Université. De ce modeste rang d'établissement d'éducation ecclésiastique, la Sorbonne s'éleva jusqu'à devenir une faculté renommée dans toute l'Europe. Elle est aujourd'hui le siège de l'Académie de Paris et des trois facultés de théologie, des lettres et des sciences.

Sorel (CHARLES), sieur de Souvigny, littérateur français, né à Paris, en 1597; historiographe du roi; m. en 1674. Au moment où l'*Astrée* de d'Urfé égarait les imaginations dans un monde de vains enchantements, il donna, en 1622, son roman de *Francion*. Fatigué des grandes histoires tragiques qui ne font qu'attrister, il en offrait une à ses lecteurs qui pût « apporter de la délectation aux esprits les plus ennuyés ». Ce livre plein de bon sens, de malice et d'observation piquante, est l'image la plus vive de la société d'alors. La *Vraie Histoire comique de Francion* eut soixante éditions à Paris, à Rouen, à Troyes et ailleurs. Elle fut traduite en anglais, en allemand et en quelques autres langues. Elle a sauvé de l'oubli le nom de S., qui risquerait fort d'être inconnu, aujourd'hui, s'il n'eût fait que publier, en sa qualité d'historiographe, son Histoire de France depuis Pharamond jusqu'en 840 (1636). — CH. G.

Sorel (ALBERT), historien français, né à Honfleur, en 1842; appelé en 1872 à l'école des Sciences politiques pour y occuper la chaire d'histoire diplomatique; en 1875, nommé secrétaire général de la présidence du Sénat, et reçu à l'Académie, en 1896. Après une échappée dans le roman (la *Grande Falaise*), il se fixa dans l'étude sérieuse, approfondie, des faits européens. Son premier ouvrage de longue haleine fut une *Histoire diplomatique de la guerre franco-allemande* (Paris, 1875, 2 vol. in-8°). Il reçut ensuite par deux fois le grand prix Gobert, pour d'importantes études sur l'Europe et la Révolution. La supériorité d'Albert S. consiste surtout dans l'exposé vigoureux et méthodique des vues générales, des synthèses. Sa manière rappelle souvent celle de Guizot, avec une certaine recherche du détail caractéristique, qui montre en lui également un disciple de Taine.

Sosigène, Σοσιγένης, philosophe grec du Ier s. av. J.-C.

Sotadès, poète grec du III° s. av. J.-C., né à Maronée, en Thrace. Il vécut à Alexandrie et y composa des poèmes, qui, en raison des peintures corruptrices dont ils étaient la trop complaisante expression, furent synonymes, pendant toute l'antiquité, de luxure et d'impureté. (Σωτάδεια ἄσματα).

Sotie ou **Sottie.** Satire allégorique et dialoguée, qui fut en usage dans l'ancienne littérature française. D'origine elle paraît remonter aux spectacles que donnaient, dès le XIII° s. les sociétés littéraires et musicales de la Flandre, de la Picardie et de la Normandie, connues sous le nom de puys. Mais c'est au XVI° s. qu'elle prit sa vraie forme scénique. Née de la farce et de la moralité, elle tenait le milieu entre l'une et l'autre. La troupe des Enfants Sans-Souci exploita joyeusement cette sorte de comédie aristophanesque, supérieure à la farce par la portée des épigrammes et la verve militante des allusions. Sur des échafauds élevés aux Halles, ils entreprirent de jouer et de ridiculiser toute espèce de sottise, — sottise politique, sottise morale, sottise nobiliaire, sottise royale, sottise populaire, et le chef de cette société s'intitula lui-même le *prince des Sots*. Charles VI en avait autorisé les représentations. Louis XI en limita les franchises trop audacieuses. Louis XII, prince libéral et débonnaire, les autorisa de nouveau. Mais, sous François Ier, de continuelles entraves furent opposées au libre exercice de la critique scénique. En 1540 un arrêt suspendit, *sous peine de la hart,* les représentations des Basochiens. La sotie s'éteignit vers le milieu du XVI° s.

Pierre Gringore a été le plus célèbre et le plus fécond des auteurs de soties.

Sotomayor (don LUIS), poète espagnol du XVII° s. Imitateur de l'affectation italienne dans laquelle il avait été élevé, il contribua à en répandre la mode en Espagne, avant Gongora.

Souahéli. Idiome africain, en usage sur la côte orientale, chez les Zanzibarites. Ce langage s'est vu renforcé puissamment par l'introduction des éléments arabes. Le docteur Büttner a publié en caractères latins, traduit et expliqué quantité de morceaux de la littérature populaire souhahéli. (*Lieder und Geschichten der Suaheli,* 1894, in-8°.)

Soubrette. Personnage de théâtre; nom que l'on donne aux suivantes de comédie. Qu'elles s'appellent Lisette, Toinon, Dorine, Suzanne, Nérine, Marton, Finette ou Zerbinette, elles tiennent une grande place et non la moins brillante dans l'ancien répertoire, les délurées de la *Commedia dell' arte,* celles de Molière, de Regnard, de Beaumarchais ou les servantes musquées de Marivaux; elles ont beaucoup à dire et à faire dans ces anciennes

pièces, où l'habileté d'intrigue était, pour la conduite de l'action, le ressort essentiel. On l'y voit, à chaque instant, aller et venir, la soubrette classique, la chambrière osée d'allures et de langage, à l'œil fripon, au propos engageant, à la leste réplique, épouvantail en jupons des pères despotes et des maris jaloux, providence toujours prête des amoureux en peine, la rieuse compagne des Sganarelle, des Valère, des Cliton, et des Figaro. Toute vive se détache, entre autres, la physionomie de la suivante du XVIIe s., telle qu'elle existait réellement dans la société d'alors, légèrement impertinente, se mêlant de toutes choses, interposant son jugement à tous propos, pour si peu de temps qu'elle fût en une maison, s'imaginant tout permis sous prétexte qu'elle se croyait nécessaire, entrant de plain pied dans la confidence de sa maîtresse et devenant souvent l'inclination de son maître. On y reçoit aussi l'impression la plus captivante de ces jolies filles dont aimait à s'entourer la grande dame du XVIIIe s. pour accompagner sa propre beauté ou pour lui rappeler sa jeunesse, de ces chambrières avenantes, si bien parées des dépouilles encore fraîches de leurs maîtresses et trouvant si vite, à l'antichambre et dans l'office, le maintien, les petits airs, les travers et l'élégance de la femme de compagnie.

Depuis Madeleine Béjard et Mlle Beauval, dans la troupe de Molière, jusqu'à la délicieuse Augustine Brohan et à la rieuse Samary, en passant par les loges de Mlles Quinault cadette, Dangeville, Bellecour, Dugazon, Devienne, Louise et Émilie Contat, toute une dynastie d'excellentes diseuses ont interprété avec un art achevé, au Théâtre-Français, le vert dialogue, la rondeur du geste et le charme provocant, qui conviennent à l'emploi. On ne saurait oublier non plus la sémillante Virginie Déjazet pour les rénovations heureuses du type de la soubrette, la soubrette modernisée, qu'elle apporta dans le répertoire léger et les scènes de vaudeville.

Les qualités du rôle sont : la finesse dans l'élocution, la volubilité, l'air malicieux, une aptitude remarquable à lancer le trait, un jeu très naturel, le geste délibéré, enfin les séductions d'un organe net et vibrant. (Cf. Dorine, Marinette, etc.)

Soudraka, poète et prince indien du IIe s. av. notre ère. Le savant sanscritiste anglais Wilson a inséré dans ses *Chefs-d'œuvre du théâtre indien* le beau drame sentimental de Soudraka, intitulé le *Chariot d'enfants* (Mrttchchakati) qui a été traduit et imité, de nos jours, en quelques autres langues européennes.

Soulary (JOSEPH-MARIE, dit JOSÉPHIN), poète français, né à Lyon, le 23 fév. 1815 ; m. en 1891. Il a manié dextrement les diverses formes du rythme ; mais s'est distingué surtout et a pris la place d'honneur dans la composition du sonnet. *(Sonnets humoristiques,* 1858, in-18 ; *Œuv. poét.,* 1872, 2 vol. in-16). Ses poèmes, à forme fixe, tour à tour relevés d'une pointe d'esprit ou pénétrés d'une émotion discrète, parés de couleurs riantes ou tragiquement voilés de tristesse et d'ombre, reflètent une variété remarquable de sujets et de sentiments.

Soulié (FRÉDÉRIC), romancier et auteur dramatique français, né en 1800, à Foix ; m. en 1847. Émule d'E. Sue par la puissance de l'imagination, pessimiste comme lui, il provoqua au même degré la curiosité populaire. Avec l'intempérance de sa verve constamment surexcitée, il répondait bien au goût de son époque. Il essaya de lui plaire en multipliant les péripéties mouvementées. Partout chez lui plane le crime et la terreur. Nouveauté des tableaux, effets dramatiques, couleurs violentes, style incisif, déclamatoire et prompt à l'invective, on reconnaît, par exemple, à ces signes, son épopée romanesque : les *Mémoires du diable* (1837-1838, 8 vol. in-8°). Son plus grand succès, au théâtre, a été la *Closerie des Genêts* (1846), qualifié de chef-d'œuvre du drame, et sa meilleure pièce le *Lion amoureux* (1839), où, par exception, le trop fécond producteur avait eu la patience et le scrupule de se montrer un véritable écrivain.

Soumarokov (ALEXANDRE), le plus ancien poète tragique russe, né à Moscou, en 1718, m. en 1777. Habilla le plus souvent à la manière slave les héros français de Corneille et de Racine. Auteur d'une douzaine de comédies, outre ses drames, il écrivit aussi des satires imitées de celles de Kantemir, et divers ouvrages en prose, oubliés aujourd'hui. *(Œuvres complètes,* Moscou, 10 vol. in-8°.)

Soumet (ALEXANDRE), né à Castelnaudary, en 1788, reçu à l'Académie en 1824 ; m. en 1845. Il connut de bonne heure les applaudissements au théâtre. Ses tragédies *(Clytemnestre, Saül* (1822), *Cléopâtre* (1822), *Jeanne d'Arc* (1825, pièce souvent reprise), la *Fête de Néron* (1829), *Norma* (1831), marquèrent une sorte de compromis heureux entre « la sévérité nue » de la tragédie classique et ces aspirations au tumulte, à l'éclat du drame qui bouillonnaient alors dans les cerveaux romantiques. A. Soumet osa un grand effort épique vers les hautes régions où Dante, Milton et Klopstock avaient déjà conduit la poésie. S'inspirant des grands mystères du catholicisme, il composa les douze chants de la *Divine Epopée* (Paris, 1840, 2 vol. in-4°), dont le sujet est la rédemption de l'Enfer par le Christ.— Il y eut en lui plus d'art que de puissance réelle, plus de talent que de génie. Soumet appartient à la famille des coloristes, de ceux qui pour rendre un effet lumineux sacrifient bien des fois les convenances du sujet et les exigences du dessin.

Sourate. Nom donné à chacun des cent-quatorze chapitres dont se compose le Coran.

Sourindro (sir MOHUN TAGOR), écrivain et musicien hindou, issu d'une famille princière, né à Calcutta, en 1840. A composé des livres et des poèmes en bengali, en anglais, en sanscrit et en hindou. « L'homme le plus décoré du globe », disent les biographes de ce prince asiatique.

Soury (JULES), philosophe et savant français, né à Paris, en 1842; maître de conférences à l'Ecole pratique des Hautes-Etudes. Porté par un immense désir de savoir sur les points les plus variés de la connaissance, il a fourni de nombreux travaux à l'histoire, à la littérature, aux sciences naturelles, à la biologie où il s'est définitivement fixé. La psychologie très approfondie des races, des peuples, des individus lui a inspiré de fort belles pages. (*Etudes histor. sur les religions. les arts et la civilisat.*, *Portraits de femmes*, les *Fonctions du cerveau*, etc.) Malheureusement l'étude, la méditation et la vie n'ont fait qu'exalter en lui une sorte de pessimisme philosophique et pratique plein d'amertume.

Sousou (le). Idiome africain, des côtes de Guinée.

Southey (ROBERT), poète, historien et essayiste anglais, né à Bristol en 1774, m. en 1813. D'abord démocrate et unitarien, puis conservateur et orthodoxe anglican, tantôt adversaire des vieilles institutions et tantôt leur panégyriste officiel, il a laissé des doutes sur la fermeté de son caractère. Il n'en eut pas moins un talent extraordinairement actif et fécond. La principale ou la plus curieuse de ses productions en prose est le livre du *Docteur* (6 vol. in-8°), livre bizarre et décousu de parti pris, s'ouvrant par le chapitre VII, ayant la dédicace à la page 31, la préface à la page 200, le chapitre Ier après le LXXIIe, mais humoristique, érudit, prime-sautier, philosophique, amusant, riche de style et d'idées. De ses écrits historiques le meilleur est une admirable *Vie de Nelson* (1813), et de ses *Mélanges* les plus intéressants sont ses propres lettres. (*Vie et correspondance de Southey*, p. par son fils Ch. Cuthbert S., 6 vol.)

Dans ses œuvres poétiques (Londres, 1837-38, 10 vol. in-12), S. a recherché avant tout le pittoresque; il l'a recherché dans le passé national, pour ses ballades, un peu partout et jusqu'au fond du Mexique et de l'Inde pour ses épopées lyriques. (*Thalaba*, *Madoc*, la *Malédiction de Kehama*, *Rodrigue*, le *Dernier des Goths*.) L'une d'elles, *Thalaba, le destructeur*, est une sorte de roman arabe, rempli d'enchantements, de merveilles, de géants, de fuites miraculeuses et de scènes infernales. S. est un poète de pure imagination, c'est-à-dire d'une imagination qui ne se plaît que dans le fantastique, l'aérien, sans préoccupation de l'homme ni de la pensée.

Southwell (ROBERT), poète anglais, né en 1560, m. en 1595. Membre de la Compagnie de Jésus, victime de l'intolérance anglicane, il périt de mort violente, laissant des poésies religieuses et morales, généralement estimées.

Souto (le). Voy. **Bantou** (langues).

Souvestre (EMILE), romancier français, né à Morlaix, en 1808, m. en 1854. De sa ville natale il vint de bonne heure à Paris, et pendant vingt années, il ne cessa d'écrire des nouvelles au style animé, piquant, et des romans à l'intention toujours pure, qui, par leur douce philosophie et leur irréprochable moralité sont comparables à ceux de Dickens. (*Autour du feu*, *Riche et pauvre*, 1836, 2 vol. in-8°; le *Foyer breton*, 1844, in 8°; *Un philosophe sous les toits*, 1850; le *Sceptre de roseau*, 1852, 3 vol. in-8°; le *Roi du monde*, 1852, in-8°.)

Souza (PEREIRA de). Voy. **Caldas**.

Souza (FREY LUIZ de), historien et religieux portugais, né à Santarem, vers 1560; l'un des compagnons de captivité de Cervantès, en Afrique; m. en 1632. Les Portugais l'ont mis au rang des classiques, pour l'élégance de style et les qualités de forme, qui rendent très attachants à la lecture ses livres d'hagiographie, c'est-à-dire une continuation de la vie de Bartholomée, archevêque de Braga, commencée par Luiz de Caregas, et une histoire très développée de l'ordre de Saint-Dominique.

Souza (ADÉLAIDE-ÉMILIE **Filleul**, comtesse de **Flahaut**, puis marquise de), romancière française, née à Paris, en 1761, m. en 1836. Elle a été l'un des derniers écrivains qui aient conservé pure la tradition du style naturel et élégant de l'ancienne bonne société française. Tous ses romans sont du genre intime. (*Adèle de Sénanges*, *Eugénie et Mathilde*, *Eugène de Rothelin*, la *Comtesse de Fargy*, *Mademoiselle de Tournon*; *Œuv. compl.*, Paris, 1821-22, 12 vol. in-12.) Mme de S. excelle à décrire ces mouvements ordinaires du cœur qui sont la vie de chacun et l'histoire de chaque jour.

Sozomène (HERMIAS), historien ecclésiastique grec, né vers la fin du IVe s. à Gaza, dans la Palestine, avocat à Constantinople; m. vers 443. Sa chronique, dédiée à l'empereur Théodose II, s'étend de l'année 328 à 439.

Spalding (JEAN-JOACHIM), moraliste et prédicateur allemand, né en 1704 dans la Poméranie; nommé en 1761 membre du Consistoire général et pasteur à Berlin; m. en 1864. Auteur de traités philosophiques et religieux, de cantiques et de sermons très admirés. (Berlin, 1765, 2 vol.) Certains de ses ouvrages, à tendances rationalistes, le rattachent à l'école de Wieland.

Sparks, historien américain contemporain. Une foule de matériaux habilement distribués enrichissent ses grandes publications sur Gouverneur Morris, Washington, et sa *Bibliothèque de biographie américaine.*

Spartien, *Ælius Spartianus,* historien latin, un des six auteurs de l'*Histoire Auguste,* pour les *Vies* d'Adrien, d'Elius Vérius, de Didius Julianus, de Septime Sévère, de Caracalla et de Géta. Il vivait sous le règne de Dioclétien; quelques-uns l'identifient avec Elius Lampridius.

Spencer (HERBERT), célèbre philosophe anglais, de l'école évolutionniste, né à Derby, en 1820; m. en 1903. Ses doctrines le rattachent aux systèmes de Darwin et de Stuart Mill. Profondément versé dans toutes les branches des sciences physiques et naturelles, habile à saisir les analogies, armé d'un merveilleux pouvoir analytique, joignant la richesse de la forme à l'audace de la pensée et faisant valoir au moyen d'un style clair, imagé, pittoresque, les argumentations plus ou moins contestables de ses principes de psychologie scientifique (*Principes de psychol.*, 2 v., 1872; *Principes de biologie,* 2 vol.; *Essais,* etc.), il a exercé une grande action sur le mouvement philosophique. S. a voulu démontrer : la relativité de toutes nos connaissances, notre impuissance à saisir l'absolu et l'impossibilité de comprendre autre chose que des phénomènes.

Spener (PHILIPPE-JACQUES), théologien protestant, né en 1635 à Ribeauvillé, en Alsace. Il renouvela la prédication religieuse en Allemagne (*Sermons de pénitence,* Francfort, 1678-1710, 3 vol. in-4), ambitionna aussi de régénérer les âmes et fonda la secte des piétistes, dont il a raconté l'histoire (*Hist. des Renaissants,* Francfort, 1698, 3 vol. in-8°) et développé les doctrines. (*Œuv. spirit.*, 1699, in-4°; *Pia desideria,* 1675, in-12, etc.)

Spenser (EDMOND), poète anglais, né à Londres, d'une ancienne famille, en 1552, m. en 1599, à Westminster, où il a son tombeau auprès de celui de Chaucer. « Des attentes et des rebuts, beaucoup de tristesses et beaucoup de rêves, quelques douceurs et tout à coup un malheur affreux, une fortune petite et une fin prématurée », c'est le résumé de sa vie. Le *Calendrier du berger,* sorte de poème pastoral mélancolique et doux, composé de douze églogues correspondant aux douze mois, et où il raconte ses infortunes, et une grande composition allégorique en 72 chants, la *Reine des fées* (1589-96), ce sont ses principales œuvres, la dernière surtout. Dans le *Faery Queen,* malgré de fréquentes allusions aux personnages, aux événements contemporains (la reine Elisabeth n'y est-elle pas elle-même la reine des fées?), tout se passe en un monde purement idéal, plein de grandeurs, de noblesse, de rêves; et la merveilleuse imagination du poète le maintient toujours au niveau de ces sphères supérieures. « Le propre de S., dit Taine, c'est l'énormité et le débordement des inventions pittoresques. Comme Rubens, il crée de toutes pièces, en dehors de toute tradition, pour exprimer de pures idées. Comme chez Rubens, l'allégorie chez lui enfle les proportions en dehors de toute règle, excepté le besoin d'accorder les formes et les couleurs. » Là beaucoup de mots ont vieilli, et le goût de notre époque positive ne va plus guère aux nuageuses allégories, tant recherchées au moyen âge; mais tel est le privilège du génie qu'on ne cessera jamais d'admirer dans l'œuvre de Spenser, la force de la conception, le luxe des images et la mélodie du rythme.

Speroni degli Alvarotti (SPERONE), écrivain italien, né à Padoue, en 1500, m. en 1588. Il a été fort admisé de ses contemporains. On estimait comme un chef-d'œuvre sa tragédie bizarre de la *Canace* (1597), tirée des *Héroïdes* d'Ovide. Pour ses dialogues, on le regarda comme un autre Platon et, pour ses harangues, comme un successeur de Démosthène. (*Œuv.* de Sp., Venise, 1740, 5 vol. in-4°.)

Speusippe, philosophe athénien du IVe s. av. J.-C. Il continua l'enseignement de Platon dont il était le neveu, et lui succéda comme chef de l'Académie. On n'a rien conservé de ses différents dialogues philosophiques.

Sphragistique (gr. σφραγός, sceau). Voy. **Sigillographie.**

Spicilège, Spicilegium (lat. *legere,* cueillir). Recueil, collection de pièces, d'actes, de documents. (V. en particulier d'**Achery, Pitra.**)

Spiegel, érudit allemand contemporain, l'un des maîtres dans l'étude du zend.

Spiess (CHRISTIAN-HENRI), auteur



française. Disciple fervente de J.-J. Rousseau, continuatrice fidèle du XVIIIe s. en ses meilleures aspirations, elle s'en sépara pour ouvrir à l'ère naissante des horizons nouveaux. Mme de Staël n'avait point en elle un fonds très riche d'idées philosophiques. Seulement elle sut donner à ses pages un grand caractère de pensée, et ce caractère correspondait chez elle à l'élévation du cœur. Elle aima d'un triple amour Dieu, son père et la liberté.

Staeudlin (CHARLES-FRÉDÉRIC), théologien allemand, né à Stuttgart, en 1761, professeur à Gœttingue, m. en 1826. L'un des chefs du rationalisme et producteur fécond d'ouvrages de morale, de théologie, d'histoire religieuse.

Stagnelius (ERIC), poète suédois, né dans l'île d'Œland, en 1793, m. en 1823, en sa trentième année. Un douloureux état de santé, que n'améliorèrent pas les désordres où il s'était jeté pour s'étourdir sur ses souffrances, le prédisposait à la mélancolie. Il en accrut l'intensité par le sentiment profond de l'éternelle misère humaine. De là l'expression plaintive et fataliste de ses élégies, de ses sonnets, de ses pièces lyriques, en général, qui, sous leur forme attristée, ne manquent pas de charme et de grâce (Les *Lys de Saron*, les *Bacchantes*). Ses drames : *Sigurd Ring*, *Wisbur*, les *Martyrs*, le *Sentiment après la mort* (*Œuv.*, Stockholm, 1824, 3 vol. in-8°, trad. allem.) ont des beautés de premier ordre. Une trop large place y est faite aux idées du mystique Swedenborg sur le monde invisible.

Stahl (P.-J.). Pseudonyme de J. Hetzel.

Stance. Nombre déterminé de vers formant un sens complet et assujetti, pour la mesure des vers et le mélange des rimes, à une règle qui s'observe d'un bout à l'autre de la pièce. On peut faire des s. depuis trois vers jusqu'à douze; ce sont, dans le premier cas, des *tercets*, et, dans le second, des *douzains*. Les s. intermédiaires sont appelées : *quatrain*, *quintil* ou *quintain*, *sixain*, *septain*, *huitain* ou *octave*, *neuvain*, *dizain*, *onzain*. Le tercet, le sixain, l'octave offrent des combinaisons rythmiques spéciales; on les a employés d'une façon très fréquente et très heureuse dans certaines littératures, surtout dans la poésie italienne.

Standard (le). Grand journal anglais, fondé en 1827, l'organe le plus accrédité du parti conservateur.

Stanislas Ier Lesczinski, prince polonais, né à Léopol en 1677; établi roi de Pologne par Charles XII, détrôné par Pierre Ier; institué par Louis XV duc de Lorraine et de Bar; m. en 1766. Il protégea les lettres et les lettrés. Il s'adonna lui-même aux travaux de l'esprit en philosophe et en homme de bien. (*Œuv. du philosophe bienfaisant*, Paris, 1769, 4 vol. in-12.)

Stanley (sir THOMAS), littérateur anglais, né en 1624, m. en 1678. Poète, helléniste et historien de la philosophie. (*History of philosophy*, Londres, 1655-60, 3 vol. in-fol.; plus. réimpr. et trad.)

Stanley (HENRY-ROWLAND), célèbre explorateur anglais, né à Denbigh, en 1840, m. en 1904; venu jeune en Amérique; adopté par un négociant de la Nouvelle-Orléans; officier pendant la guerre de Sécession; puis journaliste, reporter du *New-York Herald*, qui l'envoya, en 1871, à la recherche de Livingstone (v. le récit de cette magnifique exploration, l'épisode le plus saisissant peut-être de toute l'histoire de la conquête africaine : *Comment j'ai retrouvé Livingstone*, 1873, in-8°), et chargé, en 1874, par le *New-York Herald* et le *Daily News* de Londres d'une nouvelle expédition dans l'intérieur de l'Afrique, qu'il traversa de l'Est à l'Ouest. De 1879 à 1884, nous le revoyons, sous les auspices de l'Association internationale africaine et du roi Léopold, faisant campagne dans l'Ouest et constituant, non sans profit pour la science, les vastes domaines de l'entreprise politico-coloniale du Congo belge (*Cinq années au Congo*, trad. fr., Bruxelles, 1885, in-8°). Doué d'une volonté de fer, il repartit en 1887, avec le dessein — ou sous le prétexte — d'aller par des routes inexplorées au secours d'Emin-Pacha, et se replongea au cœur du continent noir. Ce fut le plus pathétique de ses voyages. Il a laissé des descriptions terrifiantes (*Dans les ténèbres de l'Afrique*, 2 vol. in-8°) de sa marche, trois fois reprise, — pour le malheur de ceux qu'il tirait après lui; — à travers la grande forêt équatoriale, cette savane éternelle, compacte, immense, effroyablement lugubre. Au prix de difficultés inouïes et après avoir fait supporter à ses troupes au delà de ce qu'il était juste d'endurer et de souffrir, il a enrichi d'acquisitions considérables la science géographique. On peut dire que les connaissances modernes sur le centre de l'Afrique équatoriale datent des découvertes de Stanley.

Stapfer (PAUL), littérateur français, neveu d'un publiciste distingué, Frédéric-Albert S.; né à Paris en 1840; professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux, lauréat de l'Académie française. Très estimé pour ses études de littérature comparée (particulièrement

sur Shakespeare), études à la fois solides et ingénieuses.

Stasinos, poète grec du VIII[e] ou du VII[e] s. av. J.-C., originaire de l'île de Cypre. Les *Cypriennes* qu'on lui attribue (voy. Henrischen, *De carminibus cypriis*, 1828, in-8°) célébraient, en onze livres, les faits qui avaient amené la grande guerre de Troie.

Stassart (AUGUSTIN, baron de), littérateur belge, né en 1780, à Malines; administrateur de l'empire français, puis député, sénateur belge, membre de l'Académie royale de Bruxelles; fondateur de plusieurs donations littéraires; m. en 1854. Ses *Bagatelles* (1802, in-18) furent l'amusement d'un homme de goût; et ses *Fables* (Bruxelles, 1818, in-12) ont des traits bien portés contre les travers de la société, les ridicules du jour et les bévues des gouvernants.

Staupitz (JEAN), théologien allemand, vicaire général des Augustins, doyen de la faculté de théologie de Wittemberg; m. en 1525. Il sympathisa d'abord avec Luther, qu'il avait chargé de défendre son ordre contre celui des Dominicains; puis il abandonna le docteur et ses doctrines, revint à « la vieille foi de son couvent » et fit ses adieux au monde dans un petit traité, espèce de *bon jour*, *bon an*, que les moines avaient coutume, à Pâques, d'adresser aux âmes qu'ils chérissaient le plus.

Stay (BENEDETTO), poète latin moderne, né en Italie, à Raguse, en 1714; prélat camérier; m. en 1801. Avec une aisance très rare en des matières si peu favorables à l'adaptation rythmique, il exposa, sous la forme poétique, les doctrines de Descartes et celles de Newton. (*Philosophiæ versibus traditæ libri VI*, Venise, 1744, in-8°; *Philosophiæ recentioris libri X*, Rome, 1655-92, 3 vol. in-8°.)

Stchédrine. Voy. **Saltykof.**

Steele (sir RICHARD), littérateur pamphlétaire et auteur dramatique anglais, né à Dublin en 1671, mort en 1729. Il publia avec Addison divers journaux, entre autres le *Tatler* (le Bavard) et le fameux *Spectator*, défendant les idées libérales ou s'enquérant spirituellement des mœurs, des habitudes, des modes présentes. Exclu de la Chambre des Communes, en 1714, comme auteur d'écrits séditieux, il se fit directeur du théâtre de Drury-Lane. Sa comédie, les *Amants généreux*, est une des meilleures de la scène anglaise.

Stendhal. Voy. **Supplément.**

Stephani, pédagogue bavarois et catholique, né en 1761, m. en 1850. Il a inventé la méthode de lecture sans épellation (phonétique), organisé des écoles scientifiques en plusieurs villes et contribué très utilement à l'amélioration du sort des instituteurs mêmes.

Stern (MARIE DE FLAVIGNY, comtesse d'Agoult, connue sous le pseudonyme de DANIEL), femme de lettres française, née à Francfort-sur-le-Mein, en 1805, m. à Paris en 1876. Elle a signé de nombreux ouvrages, parmi lesquels nous citerons: le roman de *Nélida* (1845); des *Esquisses morales et politiques* (1849); des dialogues sur *Dante et Gœthe* (1866) et le livre posthume des *Souvenirs* (1877). La comtesse d'Agoult présidait un salon de nuance politique et littéraire très caractérisée, où se réunissaient de préférence les républicains et les libéraux du second Empire.

Sterne (LAURENCE), célèbre romancier anglais, né en 1713, à Clonmel en Irlande, m. en 1768. Entré dans les ordres en 1738, il n'eut de religion qu'en apparence, bien qu'il ait publié des *Sermons* (Londres, 1760-66, 3 vol.), d'austérité que dans son nom (*stern* en anglais signifie sévère, rigoureux) et de bonté que dans ses phrases. Son existence privée fut des moins recommandables, si toutefois la chronique n'a pas beaucoup exagéré ses torts de fils, de mari, de père et d'ecclésiastique. Sterne ne s'en est pas moins placé à la tête des écrivains anglais. Il a été comparé maintes fois à Rabelais avec



Sterne, d'après un dessin du XVIII[e] siècle.

lequel il n'offre cependant que des ressemblances lointaines, à Cervantès qu'il avait choisi également pour l'un de ses patrons, quoiqu'il n'ait eu ni la courageuse franchise de l'un, ni le rire loyal de l'autre, et à Jean-Paul Richter, chez lequel on rencontre les mêmes oppositions du rire et des larmes. On a tout dit sur les mérites de l'auteur de *Tristram Shandy* (9 vol. in-12, 1759-1767) et du *Voyage sentimental* (1767-68, 2 part. in-12), sur la finesse de ses observations, sur sa connaissance du cœur humain et les ressources de son imagination, sur les contrastes de cet

esprit plus ingénieux qu'éminent, tour à tour affecté et vrai, délicat et grossier, plagiaire et original, sensuel et sensible, tombant dans la trivialité et tout à coup par des transitions sublimes venant rappeler au lecteur sa parenté avec Shakespeare. Il a créé dans *Tristram Shandy* des types inoubliables. Non seulement ils sont réels et vivants, mais on croirait les connaître. Quant au *Voyage sentimental*, c'est en son genre la perfection même.

Stésichore, Στησίχορος, poète lyrique grec, né à Himère, en Sicile; florissait, dit-on, sous Phalaris, tyran d'Agrigente, environ 570 ans av. J.-C. Appelé Tisias, le nom de Stésichore lui fut donné (de ἵστημι, établir, et χορός, chœur), parce qu'il régularisa la poésie lyrique en divisant les chœurs en strophe, anti-strophe et épode. De ses vingt-six livres de poésies il ne reste que des fragments, publiés séparément par Suchfort. (Goettingue, 1771, in-4°.) Quintilien loue S. d'avoir soutenu les accents de sa lyre à la hauteur de l'épopée, et ne craint pas d'assurer qu'il aurait égalé Homère, s'il eût su modérer son abondance.

Stevenson (Robert-Louis), littérateur écossais, né en 1850, m. en 1894. Auteur de livres de voyages, d'études littéraires très goûtées et de récits fantastiques (les *Nouvelles mille et une Nuits*. [*New Arabian Nights*]) d'un genre mixte, tenant d'Hoffmann, de Poe et de Gaboriau, avec une originalité personnelle. Ce fut, en outre, un poète délicat et un essayiste accompli. Son *Child's Garden of Verses* [Parterre des vers de l'enfant], ainsi que *The Treasure island* [l'Ile fortunée], donnent une bonne idée des mérites de son style. Il avait rêvé de faire de son dernier livre (*Weir of Hermiston*), qui s'arrête brusquement au neuvième chapitre, son œuvre la plus littéraire et la plus haute, une façon de grande tragédie tout ensemble très réaliste et très pathétique.

Stewart (Dugald), célèbre philosophe écossais, né à Edimbourg en 1753, m. en 1828. A l'instar de l'école écossaise dont il devint le plus illustre représentant, il eut une tendance marquée à borner la philosophie uniquement à l'étude de l'esprit humain et même à l'étude exclusive du sens intime. Il fit un examen approfondi de la question de l'association des idées, afin d'en saisir les lois. (*Œuv.*, éd. par Hamilton, Édimbourg, 1854-56, 9 vol. in-8°.)

Stiernhielm (George-Luli), écrivain suédois né en 1598; directeur du collège d'antiquités à Stockholm, m. en 1672. Poète de faible élan et de peu d'inspiration, mais correct et pur, il donna une forme aux premières tentatives de la versification suédoise (Upsal, 1653). Des études approfondies sur le vieil idiome suédois gothique (*Magoga rameo-gothicus, sive Origines vocabulorum in linguis pene omnibus ex lingua suetica veteri* (Upsal, in-4°) distinguèrent en lui l'érudit, le philologue.

Stigliani (Tommaseo), poète italien (1545-1625), que signalèrent, outre les mérites propres de ses vers (*Rime*, Venise, 1601; *il Mondo nuovo*, Rome, 1627, in-12) ses démêlés successifs avec l'acerbe Aprosio, le précieux Marini et le grave Davila. (*Dell'Occhiale, opera defensiva*, Venise, 1627.)

Stiles, historien américain contemporain. Après avoir séjourné longtemps en Autriche, il rapporta de Vienne un ouvrage excellent sur les nombreux mouvements révolutionnaires, qui, en 1848 et en 1849, agitèrent la Hongrie, la Lombardie, la Bohême et l'Autriche allemande.

Stilling (Jean-Henri **Jung**, surnommé), écrivain allemand, né à Grund, en 1740, m. à Carlsruhe, en 1717. Auteur mystique et obscur, mais original des *Scènes du monde invisible* (fondées sur l'idée des correspondances de l'homme avec les esprits), de la *Nostalgie céleste*, de la *Jeunesse et de la Vieillesse de Stilling*, du *Mal du pays*, des *Illuminés*, il a été le plus célèbre représentant, en Allemagne, du roman piétiste. (*Œuv. compl.*, Stuttgard, 1835-39, 14 vol.) Il avait été l'un des amis préférés de Gœthe, et la sentimentale Mme de Krüdner s'était formée à son école.

Stinde (Julius), écrivain allemand, né dans le Holstein, en 1841. Sous le pseudonyme d'Alfred de Valmy, s'occupa d'abord de vulgarisation scientifique (*A travers le microscope*, etc.); puis, donna sous son nom des romans et des comédies, qui furent accueillis avec succès.

Stirling (James-Hutchinson), philosophe et critique anglais, né en 1820, à Glasgow. S'est distingué surtout comme métaphysicien. Il a pénétré profondément l'esprit esthétique du système d'Hegel (*The secret of Hegel*, 1865) et marqué très exactement l'influence du penseur allemand sur la spéculation philosophique, en Angleterre. La prose de S. est à la fois poétique et précise, incisive et pittoresque.

Stirner (Max), philosophe allemand, de son vrai nom Jean-Gaspard

Schmidt, m. en 1856, dans une pauvreté voisine de la misère. Apôtre des doctrines matérialistes de l'extrême gauche hégélienne, doctrinaire d'une réalité unique: le culte du moi. Les idées essentielles de Stirner (l'*Unique,* Leipzig, 1845, rééd. nombr.) ont été reprises, commentées et développées à nouveau par les théoriciens de l'*anarchisme,* ou par des littérateurs avancés comme Nietzsche.

Stoa (CONTI, dit QUINTIANUS), poète latin moderne, né en 1484, m. en 1557. Ses contemporains l'avaient surnommé Stoa (Portique des Muses) à cause de son extrême facilité à versifier. Et dans la pleine ferveur de la Renaissance, on vit Louis XII couronner à Milan, en présence de ses troupes victorieuses, le poète latin Quintianus Stoa avec une solennité sans égale dans les fastes littéraires des rois de France.

Stobée (JEAN), Ἰωάννης ὁ Στοβαῖος, compilateur grec du IVe ou du Ve s. ap. J.-C., qu'on suppose originaire de Stobes, en Macédoine. Philosophe amateur et curieux anthologiste, il s'ingénia à mettre en ordre les extraits de ses nombreuses lectures. Grâce à son recueil en deux parties; le *Florilegium* (Venise, 1535, in-4°; Meineke, Leipzig, 1855-56, 3 vol. in-12) et les *Eglogues* (éd. Canter, Anvers, 1575, in-fol.; Heeren, Gœttingue, 1792-1801, 4 vol. in-8°) d'admirables morceaux de prose et de poésie anciennes nous ont été précieusement conservés.

Stoïcisme. Système de philosophie fondé à Athènes vers l'an 300 av. J.-C. par Zénon de Cittium et qui s'est achevé dans Epictète. Contrairement à la morale de relâchement, d'atonie, d'inertie de l'épicurisme, le s. se résume dans l'idée de tension, d'effort. Les stoïciens ont ramené toute la philosophie à la morale et placé le bonheur, — quels que soient d'autre part les coups de la fortune et des hommes, — dans l'accomplissement du bien et la pratique de la vertu. Il leur manque le secours de l'élément divin. Leur tort fut aussi de subordonner la liberté à la nécessité : ils donnèrent une grande force à l'âme humaine pour supporter; ils ne lui laissèrent pas assez de ressort pour agir.

Stokton (FRANK), romancier américain de la seconde moitié du XIXe s. S'est rendu populaire par des fantaisies humoristiques, rappelant, sous de certains rapports, le genre de Mark Twain. Passe surtout pour un maître, dans le genre des Histoires courtes *(Short Stories).*

Stolberg (FRÉDÉRIC, comte de), poète et historien allemand, né dans le Holstein, en 1750, ; ministre plénipotentiaire du duc d'Oldenbourg à Copenhague, puis du Danemark à Berlin; m. en 1819. La poésie remplit d'abord toute son âme. Il se montra le chaleureux disciple de Klopstock par l'expression des sentiments chrétiens et patriotiques. Dans le transport d'une de ses odes, il a célébré le vingtième siècle comme l'âge futur de la liberté. Ayant aussi l'amour des muses classiques, il essaya des ïambes à la manière d'Archiloque, tenta avec son frère, sans beaucoup de succès, des tragédies accompagnées de chœurs, et donna une traduction de l'*Iliade,* en vers hexamètres, qui est loin de valoir celle de Voss. Le temps et la réflexion le tournèrent aux questions politiques et religieuses. Il s'était rallié à la monarchie tempérée comme à la seule institution viable en Allemagne. Retiré ensuite en Westphalie, il passa du protestantisme au catholicisme. Cette conversion lui attira de vives attaques, en particulier de la part de Voss, dont il avait été le protecteur autrefois. Le comte de S. répondit au pamphlet de V. par le *Livre de l'Amour,* plein de calme et de mansuétude. Les dernières années de sa vie furent occupées à écrire une grande *Histoire de la religion de Jésus-Christ* (1811-1818; *Table,* 1824). Les quinze volumes dont elle se compose procèdent d'une foi vive et sincère.

Son frère, CHRISTIAN, comte de S., né à Hambourg, en 1748, m. en 1821, avec des qualités moins brillantes et des ressources intellectuelles moins étendues, avaient aussi la ferveur des lettres. On a réuni les poésies de Christian — odes, élégies, chants patriotiques et tragédies avec chœurs, avec celles de Frédéric-Léopold, dans une édition générale (1822-26, 22 vol.)

Storch (HENRI-FRÉDÉRIC de), économiste russe, né à Riga en 1766; conseiller d'État, membre de l'Académie de Saint-Pétersbourg; m. en 1835. J.-B. Say a donné une excellente édition annotée de son *Cours d'Économie politique.* (1823, 4 vol. in-8°.)

Stowe (HARRIET **Beecher,** mistress), célèbre romancière américaine, née le 14 juin 1812, à Litchfield, m. en 1891, après avoir vécu ses derniers jours dans un état voisin de la folie. Un de ses livres, la *Case de l'Oncle Tom,* écrit en faveur de l'émancipation des esclaves, eut un retentissement inouï, se vendit à plus d'un million d'exemplaires, et fut traduit dans toutes les langues. Le christianisme philanthropique et la sensibilité d'âme de mistress S. se retrouvent en ses autres productions, telles que *The Chimmey comer,* où l'auteur plaide l'égalité juridique des hommes et des femmes.

Strabon, célèbre géographe grec, né vers 66 av. J.-C., à Amasie en Cappa-



doce, m. vers 24 ap. J.-C. Il nous reste de ce savant un très important ouvrage: la *Géographie en XVII livres,* qui résume toutes les connaissances des anciens sur les contrées où ils eurent accès. On en a donné de nombreuses éditions et une traduction exécutée, sur l'ordre de Napoléon Ier, par La Porte du Theil, Letronne, Gosselin et Coray, reprise en 1880 par Amédée Tardieu. Il semble curieux au premier chef, aujourd'hui que l'étude des sciences géographiques est si avancée, de voir ce que pressentait des formes générales de notre globe, au commencement de l'ère chrétienne, un génie de la trempe de l'écrivain de Cappadoce, ce qu'il savait des reliefs et des linéaments des continents et des mers de l'ancien monde, ainsi que des mœurs des différents peuples qui l'habitaient.

Straparola (GIAN-FRANCESCO), conteur italien, né à Caravaggio vers la fin du XVe s., m. après 1557. On rechercha, avec une extrême curiosité, aux XVIe et XVIIe s., ses fantaisies poétiques *(Sonetti, Estrombotti, epistole e capitoli*, Venise, in-8°) et surtout les deux recueils de ses nouvelles, aussi bizarres que licencieuses *(Piacevoli Notte*, Venise, 1550-57, 2 vol.; traduites par Jean Louveau (1560) et par Pierre de Larivey (1573), sous le titre de *Nuits facétieuses.*

Straton, philosophe grec, disciple de Théophraste, né à Lampsaque, m. vers 270 av. notre ère. Ptolémée Philadelphe tint à honneur d'apprendre de lui la philosophie, bien qu'il professât un pur matérialisme. Tout ce qui est, déclarait-il, est l'ouvrage de la nature.

Stricker (le), l'*Arrangeur,* poète allemand du XIIIe s., auteur présumé d'un recueil de contes malicieux et satiriques (le *Prêtre Amis* [*der Pfaffe Amis*], ap. Benecke, Gœttingue, 1832, 2 vol.), de *Fables,* de *Paraboles* et d'un remaniement développé du *Roland* de Conrad. (Éd. Bartsch, Quendlinbourg, 1857.)

Strindberg, auteur dramatique suédois contemporain, « l'Ibsen » de sa patrie, né en 1849. Ecrivain à thèses comme Alexandre Dumas fils, critique amer de la société actuelle, mysogyne renforcé, il s'est attaqué violemment sur la scène ou dans le livre, aux femmes (*Mlle Julie*, le *Lien*, *Nuits d'un noctambule*, *Créanciers*, le *Père*) et aux gens illettrés (les *Gens d'Hemso*, *En pleine mer*). L'une des thèses qu'il a développées avec le plus d'insistance consiste à représenter la femme comme un être néfaste et le mariage comme une institution nuisible en général et particulièrement mauvaise pour les hommes de génie. Dans ses drames aussi bien que dans ses romans et nouvelles, toutes ses héroïnes, à quelque échelon social qu'elles appartiennent, sont écervelées ou méchantes.

Strinholm (ANDREAS-MAGNUS), historien suédois, né à Umea, en 1786, m. en 1862. On lui doit une élégante et sérieuse *Hist. du peuple suédois depuis son origine.* (1834-1854, 5 vol.)

Strophe (gr. στροφή, action de tourner). Dans le théâtre grec, la partie du chant qui répondait aux mouvements du chœur marchant de gauche à droite. La partie qui répondait aux mouvements inverses s'appelait Antistrophe.

Le retour de certains rythmes, couplet ou stance d'une ode, d'un poème lyrique. La forme de la s. dépend des mesures que déterminent le sentiment et la pensée. Elle admet soit un mètre unique, soit des vers différents, mais combinés avec symétrie. Quel que soit le nombre de vers qui composent la strophe (de trois à dix), l'essentiel est qu'elle ait sa vie propre et son unité fortement soudée.

Strozzi. Nom de plusieurs poètes et savants italiens, entre lesquels nous distinguerons l'érudit homme d'Etat, du généreux Mécène PALLAS S. (né à Florence, en 1372, m. en 1462), auquel les études grecques durent d'entrer en possession de manuscrits inestimables: l'*Almageste* de Ptolémée, les *Vies* de Plutarque, la *Politique* d'Aristote et les *Œuvres* de Platon.

Struve (BURKHARD-GOTTHELF), bibliographe allemand, né à Weimar en 1671; professeur d'histoire à Iéna; m. en 1738. De ses nombreux et utiles travaux, qu'il nous suffise de signaler l'*Introductio in notitiam rei litterariæ et usum bibliothecarum.* (Iéna, 1704, 2 vol. in-8°; refondue et augmentée par J.-F. Juglot, sous le titre de *Bibliotheca historiæ litterariæ selecta,* 1754-63, 3 vol. in-8°.)

Stryenski (CASIMIR). Voy. **Stendhal.**

Stryjkowski (MATHIAS), historien polonais du XVIe s.; auteur d'une bizarre chronique, moitié en prose, moitié en vers, sur l'histoire et les antiquités de la Lithuanie. *(Chronique lithuanienne,* 1582.)

Stuart (GILBERT), historien anglais, né à Édimbourg en 1742, m. en 1786. Connu de son vivant autant par les agitations de son existence d'homme de lettres que par la valeur de ses ouvrages. *(Tableau de la société européenne dans son passage de la barbarie à la civilisation,* View of society, etc., 1668; trad. franç. de Boulard.)

Sturm (JEAN), lat. *Sturmius,* huma-

niste et éducateur allemand, né à Schleiden, près de Cologne, en 1507, m. en 1589. Le plus célèbre des pédagogues du XVIe s., on le surnommait le *docteur éclairé*. Il créa à Strasbourg un gymnase qui acquit en peu de temps une prospérité extraordinaire et sur lequel vinrent se modeler un grand nombre d'établissements analogues, en différents pays. Sa méthode, pourtant, restait très exclusive. Il n'y négligeait rien de ce qui pouvait avancer les études grecques et latines; mais il y laissait presque entièrement de côté: la géographie, l'histoire, l'histoire naturelle, le dessin et les langues vivantes. *(De Litterarum ludis recte aperiendis,* Strasbourg, 1538, in-4°, etc.)

Style. La manière d'exprimer par écrit les pensées et spécialement les qualités mêmes de l'élocution. Les caractères du s. sont soumis à toute sorte de variations, selon le tempérament de l'auteur, la nature du sujet, la qualité des personnages, le temps, le lieu et la diversité des impressions morales. Ainsi, le plus ordinairement la noblesse du s. vient de l'âme; la fermeté, du caractère; la grâce, du naturel; le pathétique, du cœur; la couleur, de l'imagination; l'harmonie, de la délicatesse des organes; et la correction, la pureté est le fruit d'une longue étude. Il n'y a que les ouvrages bien écrits qui font trace et subsistent. Les autres n'ont, pour ainsi dire, d'existence qu'à l'état de matériaux. En effet, le s. prête aux choses un agrément, un lustre, une valeur qu'elles ne sauraient tirer d'elles seules; il donne à tout la vie et la force et pour toujours y laisse cette fleur de jeunesse que le temps ne saurait flétrir. Le style paraissait à Nodier une faculté si précieuse et si rare qu'il ne croyait pas qu'il y eût plus de trois ou quatre qui la possédassent dans un siècle.

Suard (Jean-Baptiste), littérateur français, né en 1733 à Besançon, successeur de Duclos à l'Académie, m. en 1817. Très modéré dans ses opinions et ses désirs, n'affectant pour l'action et les affaires ni goût ni talent, n'ayant même ni vocation ni prétention à la célébrité retentissante des écrivains de génie; mais, homme d'esprit et de bonne compagnie, supérieur à tout ce qu'il a fait, ayant en main, d'ailleurs, toutes sortes d'influences par ses relations, son titre de censeur, ses journaux, il a été l'un des plus connus parmi les littérateurs du second ordre. Il a laissé des traductions estimées *(Hist. de Charles-Quint,* de Robertson, 1771, 2 vol. in-4°, etc.), des mélanges et des notices judicieuses.

Suarez (Francisco), célèbre théologien espagnol, né à Grenade en 1548, membre de la Société de Jésus, m. en 1617. L'un des piliers de la casuistique, il fit assez souvent marcher de pair avec le savoir et l'esprit de méthode le sophisme théologique, en s'efforçant trop habilement à concilier ensemble les exigences de la religion et les intérêts du monde. *(Œuv.,* Mayence et Lyon, 1630 et suiv., 23 vol. in-fol.)

Subligny, avocat et auteur dramatique français du XVIIe s. Il ne craignit pas de parodier l'*Andromaque* de Racine, au moment du plus grand succès de cette pièce, et d'en attaquer le plan, les situations, les caractères et surtout le style. *(La Folle querelle,* 1668.) L'illustre poète eut le bon sens de mettre à profit les quelques remarques justes du partial parodiste; il châtia son style, qui fut désormais irréprochable de rigueur et de précision.

Sublime (le). Ce qu'il y a de grand et d'excellent, dans les conceptions de l'art. Tandis que le beau présente la mesure, l'ordre, l'harmonie et fait naître en nous une admiration calme, une douce émotion qui apaise et ravit sans ébranler jamais, le sublime représente l'infini, l'indéterminé, l'incommensurable, tout ce qui nous dépasse et nous confond. Le beau peut s'étendre à de très petites choses; il faut que le sublime soit toujours grand. Dans la poésie et l'éloquence, le mouvement des passions, les ressorts de la terreur, de la pitié, de l'héroïsme, nous frappent de cette impression, qui élève l'âme et lui fait concevoir une plus haute opinion d'elle-même. Homère, Eschyle, Isaïe, Dante, Shakespeare, Corneille, Pascal, Bossuet, Byron, sont remplis de traits sublimes.

Sudermann (Hermann), romancier et dramaturge, né à Berlin, en 1857. Ses récits et ses pièces le *Sentier des Chats* [der Katzensteg]; *Madame Souci* [Frau Sorge]; la *Fin de Sodome* [Sodom's Ende]; le *Foyer* [die Heimath], joué en France sous le nom de *Magda*), où sont exposées des thèses hardies, ont passionné l'opinion allemande. L'influence d'Ibsen et, en général, de tous les insurgés de la Scandinavie est notoire dans toutes les œuvres de Sudermann, qui s'est également pénétré des thèses sociales de la dramaturgie française.

Sue (Joseph-Marie, dit Eugène), romancier français, né à Paris, en 1804. Fils d'un chirurgien en chef de la garde impériale, et lui-même, pendant quelques années, chirurgien militaire; représentant du peuple en 1850; m. en 1859. Il commença par des romans maritimes. Les œuvres de Cooper avaient mis ce genre à la mode. E. Sue prit le vent et suivit la vogue. *(Kernock le Pirate,* 1830; *Plick et Plock, Atar-Gull,* 1831; la *Salamandre,* 1832, 2 vol. in-8°; la *Vigie de Koat-Ven,* 1833, 4 vol. in-8°.) D'autre part, l'étoile de Byron régnait encore. E. Sue y sacrifia comme la jeunesse contemporaine. Il en tira même un renouvellement de sa manière et de sa veine en l'appliquant à la peinture de la société qui l'entourait. *(Arthur, Mathilde,* 1841, 6 vol. in-8°.) Il était alors le romancier de la société élégante, des

jeunes femmes et des jeunes gens à la mode. Il dessinait alors avec soin ses portraits et donnait à son style autant d'agrément qu'il était en son pouvoir. On le vit tout à coup tourner au socialisme, dénigrer les classes élevées de la société et les rabaisser de parti pris. (Les *Mystères de Paris*, 1842, 10 v. in-8°; le *Juif-Errant*, 1844-45, 10 vol. in-8°; les *Sept péchés capitaux*, 1847-49, 16 vol. in-8°; les *Mystères du peuple*, 1865, 12 v. in-8°, etc.) — Le nom d'E. Sue se place dans le roman, à côté de ceux de Balzac et de George Sand. Il a du premier la force d'invention, l'âpreté de l'observation, le goût des scènes où le vice et le mal abondent. Comme George Sand, à un degré plus funeste encore, il a répandu, parmi le peuple, dilettante de socialisme, des théories troublantes et malfaisantes. Il est loin d'égaler l'un et l'autre, quant à la précision des détails ou à la perfection du style. — CH. G.

Suédoise (langue et littérature). La langue suédoise occupe une partie de la péninsule scandinave et s'étend, en outre, sur deux bandes de territoire du littoral finlandais. Elle a conservé mieux que le danois la physionomie de l'ancien scandinave. L'un et l'autre idiomes ont gardé, au commencement des mots, certains groupes de consonnes que l'islandais et le norvégien, issus de la même source, ont perdus ou ne prononcent plus entièrement.

A l'origine, l'Edda et les sagas ont été le domaine littéraire commun de toute la Scandinavie. Il en demeura des souvenirs dans la poésie populaire suédoise, au delà de l'introduction du christianisme, dans les *Folk-Viser*, analogues aux *Kæmpe-Viser* du Danemark, et qu'on a recueillis de nos jours. En dehors de ces éclosions spontanées du sentiment poétique, la langue suédoise dont le développement ne s'accomplit qu'avec lenteur, s'essayait en des traductions des livres saints, en des chroniques, des légendes, ou des imitations de romans de chevalerie. Un sérieux progrès national allait s'accuser avec le règne de Gustave Wasa, ce grand prince qui réunissait si supérieurement en sa personne le courage guerrier, l'habileté de l'administration et les dons de l'éloquence. La Réforme a rapidement embrassé la péninsule. Elle exerce une influence notable sur les travaux de l'esprit. La traduction de la Bible par Laurentius, comme celle de Luther en Allemagne, contribue grandement à l'unification de la langue. Olaüs, disciple de Mélanchton, et Laurent Pietri sont les plus ardents propagateurs de la doctrine luthérienne. L'un et l'autre se signalent par des récits historiques remarquables. Olaüs, en outre, prodigue les sermons, les cantiques, les livres de controverse ; et, sur un sujet pieux, fournit à la Suède la première pièce de théâtre qu'elle ait eue : la *Comédie de Tobie*. A son exemple, les Messenius, le père et le fils, s'efforcent à mettre toute l'histoire de leur pays en tragédies et en comédies, et ne recueillent guère, en leurs compositions, d'ailleurs médiocres, que l'honneur de la tentative.

A l'avènement du belliqueux prince Gustave-Adolphe, dont le règne court et agité n'allait point adoucir la rudesse des mœurs, en l'année 1611 l'ignorance était épaisse. Une seule et médiocre université, qui n'était plus qu'une école, celle d'Upsal, gardait quelque lueur vacillante des belles-lettres ; et peu de jeunes gens fréquentaient les universités étrangères, soit par raison d'insouciance, soit par manque de ressources des familles bourgeoises. La noblesse y vaquait encore moins ; elle se targuait aussi, dans ces pays brumeux du Nord, de mépriser les lumières de l'instruction. Gustave-Adolphe, aux intervalles de ses campagnes, pensa à fonder des écoles. Il fit venir un libraire d'Allemagne, mais il ne put improviser des maîtres ; et la faculté de médecine d'Upsal se composa quelque temps d'un seul professeur. Le nombre des élèves n'en réclamait pas davantage. Et par comble, le pédantisme enchérissait sur la rareté des savants. La seule théologie prospérait dans ce « désert intellectuel. » Un clergé plein de zèle catéchisait et prêchait avec plus de ferveur que de goût. La vie spirituelle du peuple suédois était, comme sa vie matérielle, triste et dure.

Une jeune reine, nourrie de fine littérature, éprise de poésie, imprégnée d'antiquité païenne et de philosophie, connaisseuse en livres rares et manuscrits, Christine donne le signal d'une toute nouvelle activité. Elle savait huit langues ; elle avait été disciple et amie de Descartes, qui mourut à Stockholm, dans son palais. Jusqu'au jour de son étrange abdication, lorsque dans sa vingt-septième année, elle renonça librement au trône, elle déploya le plus grand zèle à favoriser cet essor, attirant en Suède tous ceux qui pouvaient éclairer la nation : les Hollandais Grotius et Vossius, les Français Urbain Chevreau, Gabriel Naudé, l'orientaliste Samuel Bochard, Saumaise et Freinshemius. A défaut d'œuvres d'imagination (la poésie revendique à peine les noms de Stiernhielm, de Rosenhane et de Spegel), la science et l'érudition portaient des fruits abondants. Olaüs Rudbeck les représentait particulièrement avec honneur. Cet essor des Muses sérieuses se continua à travers le XVIIIe s., dans le cours duquel se produisirent aussi de véritables écrivains, comme Olaüs Dalin, un philosophe comme Swedenborg (ses ouvrages sont en latin, ainsi que ceux du fameux naturaliste Linné), des poètes ou auteurs dramatiques, comme Gyllendorf, Oxenstiern, Kellgren, Lidmer et Hallmann.

Pour élargir le cercle de son rayonnement intellectuel, la Suède avait fait appel aux influences étrangères. Elle s'était tournée de préférence vers ce foyer de lumière où se concentraient tous les regards de l'Europe, vers la France de Voltaire, de Diderot, de Montesquieu. L'imitation des mœurs et de l'esprit français avait pris une avance considérable pendant la période qui s'était écoulée depuis la mort de Charles XII. Cependant, Michel Franzen annonce une transition prochaine entre cette école dite « classique » et l'école romantique, dont la premiere ambition sera de faire triompher l'influence allemande comme étant plus conforme aux idées et aux mœurs des peuples du Nord. Deux revues : le *Phosphoros* et le *Polyphem* arborèrent le drapeau de l'insurrection contre l'influence française. La lutte fut acharnée entre ces feuilles de combat et l'organe officiel de l'Académie. Les poètes Atterbom, Elgstrem et Dahlgen, les critiques Hammerskœld et Palmblad accablèrent de sarcasmes le conseiller Léopold le dernier et le plus célèbre représentant du classicisme. Les « Phosphorites » eux-mêmes ne tardèrent pas à être dépassés. Les « Go-

thiques », c'est-à-dire Geiier, le fondateur de l'*Iduna*, Tegner, Lyng arrachèrent la Suède à la domination de Klopstock et de Gœthe pour la ramener au culte de ses divinités nationales.

Elles paraissent bien éloignées, aujourd'hui, les luttes d'écoles. L'exemple donné aux poètes scandinaves par ces Médicis du Nord : Charles XV et Oscar II, poètes eux-mêmes, a singulièrement excité l'ardeur des écrivains suédois, sans les assujettir à aucune règle exclusive. Une heureuse et féconde anarchie existe désormais dans la république des lettres. Comme l'exprime très bien M. Labadie-Lagrave (*Figaro*, 22 octobre 1887), chacun dès lors en Suède s'est abandonné à sa propre inspiration. Strandberg traduit Byron, Herman Bjornsten livre au public d'élégantes imitations de Schiller ; Topelius, à l'instar de Runeberg, ressuscite les vieux chants de la Finlande ; Snoilsky tourne des sonnets à la façon des Parnassiens ; d'autres mêlent tour à tour les emprunts faits à l'étranger et les reprises opérées sur le fonds national. La plupart des poètes suédois écrivent aussi des romans ; ils se laissent emporter par le goût universel pour cette forme de littérature qui procure en même temps au lecteur : le drame, la description, les caractères et le dialogue. Mais ils rencontrent là des compétiteurs redoutables. Les trois plus grands romanciers de la Scandinavie sont des femmes. « On admire à bon droit la délicatesse et le naturel de Mme Frédérique Bremer. Mme Flygare Carlen décrit les détails de la vie domestique avec la fidélité d'un tableau hollandais. Mlle Knorring raconte avec une frivolité enjouée les petites misères du beau monde » ; et, non loin d'elles, Mmes Sophie Schwaz, Stalberg, Hélène Nyblom, Joséphine Wettergrand, Charlotte Edgren, Mathilde Roos semblent s'être concertées pour établir, d'un commun effort, que le roman est un genre spécialement réservé aux femmes, dans les pays scandinaves ; leurs succès mêmes sont comme une demi-revanche des attaques lancées contre le sexe tout entier par leur compatriote, le dramaturge mysogyne Strindberg.

Suétone (*Caius Suetonius Tranquillus*), célèbre historien latin né vers 70 ap. J.-C. Un des ouvrages qui nous restent de lui donne à penser qu'il exerçait la profession de grammairien ou de rhéteur, et peut-être même celle d'avocat. Il devint secrétaire de l'empereur Hadrien ; mais, vers l'an 121, il perdit cette place, par disgrâce. Des ouvrages assez nombreux que Suétone avait composés, il ne nous en est parvenu que deux, son *Histoire des douze premiers Césars* et ses *Vies des grammairiens et rhéteurs célèbres ;* encore ce dernier n'est-il pas complet. Ses fameuses biographies des Césars racontent la vie privée des empereurs beaucoup plus que l'histoire de l'empire. Là sont dévoilées, avec une licence de plume égale à celle de Procope, les turpitudes et les débauches horribles de Tibère, de Caligula, de Néron. Suétone présente les faits sans indignation, sans enthousiasme, sans malignité ni flatterie, avec une sorte de bonne foi indifférente. Sa narration, d'ailleurs, est rapide, jamais chargée de hors-d'œuvre, réflexions, digressions ni raisonnements. Son style est remarquable par la pureté, l'élégance et une grande propriété d'expressions (éd. princeps, par Campani, Rome, 1470, in-fol ; on cite les édit. d'Erasme, Paris, 1527, in-8° ; de Græevius, Utrecht, 1527, in-4° ; de Burmann, Amsterdam, 1736, 2 vol. in-4° ; de Hax, collect. Lemaire, Paris, 1828, 2 vol. in-8° ; les trad. de La Harpe, 1770 ; de Lévesque, 1807, etc.).

Suffixe. En grammaire se dit des lettres ou des syllabes qu'on place à la fin des mots pour en déterminer ou modifier le sens. A l'aide des suffixes, dans le système agglutinatif des langues, une seule racine verbale met au monde un nombre considérable d'adjectifs et de substantifs qui souvent prennent des sens fort éloignés les uns des autres (ex. de la racine *man*, penser : *memini*, *mens*, *monere*, *Minerva*, etc.).

Suger (l'abbé), célèbre religieux et homme d'État, né vers 1083 ; abbé de Saint-Denis, ministre de Louis VI et régent de France, sous Louis XII, pendant la deuxième croisade ; m. en 1152. L'un des meilleurs ecclésiastiques de son siècle et en même temps le ministre le plus accompli que la nation eût possédé depuis l'établissement de la monarchie, il réunissait dans un éminent degré les vertus morales, chrétiennes et politiques A laissé une *Vie de Louis VI*, très indulgente aux actes de la royauté, et des opuscules relatifs à l'administration de son propre monastère (Voy. l'édit. de ses *Œuvres* écrites en latin, 1868, in-8°, ap. Leroy de la Marche).

Suhm (Pierre-Frédéric de), historien danois, né à Copenhague, en 1728 ; conseiller d'Etat à Drontheim ; m. en 1798. On tient peu de compte de ses romans, nouvelles, idylles ou *Dialogues imités de Lucien* (1748, in-8°) ; mais sa grande *Histoire du Danemark* (1782 et suiv., 14 vol. in-8°) fait autorité. Favorisé d'une large fortune, il en usa noblement. Il avait assemblé à grands frais, une magnifique bibliothèque, qu'il ouvrait à tous et qu'il légua, en mourant, à l'État.

Suidas, lexicographe grec du xe ou du xie s. de notre ère. Son *Glossaire* philologique, biographique et littéraire, d'après les anciens grammairiens, scoliastes ou lexicographes, est le plus célèbre des dictionnaires grecs. Outre l'explication des mots de la langue, il renferme une foule de notices et d'extraits. Malheureusement, il est très altéré par un grand nombre d'interpolations (éd. princeps, Milan, 1499 ; éd. Ludolf Kuster, Cambridge, 1705 ; Bekker, 1854).

Suisse (littérature). La Suisse, par sa position géographique, au centre, par son or-

ganisation fédérative, qui, en la préservant de toute vaine ambition de prépondérance militaire et politique, la dispose plutôt au libre exercice des arts de la paix, la Suisse nous apparaît comme une sorte de foyer d'éducation européenne.

Très abondante est sa littérature. Bien que celle-ci se confonde tour à tour avec la littérature allemande et avec la littérature française, à cause de la communauté des idiomes, c'est à bon droit qu'elle pourrait revendiquer comme siennes bien des gloires passées à l'étranger et qu'elle réclamerait des noms comme ceux de Haller, de J.-J. Rousseau, de Saussure, de Ramond, et quantité d'autres.

Cette littérature renferme, d'ailleurs, des parties importantes, qui en sont l'expression très caractéristique, depuis les vieilles ballades, témoins fidèles de son histoire jusqu'aux simples récits populaires du conteur bernois Jérémias Gotthelf. Les Suisses primitifs nous ont transmis des séries de ballades d'un grand intéret, parce qu'elles nous représentent la patrie helvétique sous un aspect bien différent de celui qu'elle nous offre, aujourd'hui, en ces mille tableaux riants ou grandioses qui en font le chef-d'œuvre de la nature et du travail de l'homme. Elles nous la montrent ce qu'elle fut d'abord, stérile, presque impénétrable, et nous font assister aux âpres commencements d'une vie sociale traversée de misères et de violences. Il faut lire le recueil des *Liederchronik* ou *Chants historiques* de Rochoz; on y peut suivre les origines du peuple suisse, ses tardifs accroissements et la formation laborieuse de sa nationalité. Ces vers naïfs, souvent grossiers, farouches comme le peuple même dont elles rendent les sentiments, les passions et les mœurs, quelquefois pleines de vie et de mouvement, nous font très bien connaître les lieux où s'étaient jouées les grandes scènes de l'histoire, et les rudes ancêtres, qui ont souffert, bataillé sur cette terre merveilleuse où nous promenons, maintenant, nos loisirs et notre caprice. (L. Etienne). Il y a beaucoup à apprendre là-dessus dans les vers des rapsodes nécessiteux, qui s'appelèrent: Halbsutter, l'auteur du *chant de Sempach,* Hans Ower, « le Pindare de la bataille de Ragaz » et l'arquebusier Jérôme Muheim, auquel on doit le véritable *Tellenlied.* Sur leurs traces et jusqu'à nos jours, s'est continuée directement dans les différents dialectes, la tradition des *lieder nationaux,* chants patriotiques, airs de montagne, tendres et naïves romances.

En dehors des chanteurs de *lieder* et de quelques romanciers du peuple, il est assez difficile de détacher de l'histoire intellectuelle de la Suisse, de la Suisse romande surtout, des écrivains ayant des caractères propres, nettement marqués et bien distincts. A la fin du moyen âge, les vers d'Othon de Grandson ne diffèrent pas de ceux des poètes français, ses contemporains; en Angleterre où il résida on l'appelait « la fleur des poètes de la France. « Au XVIe s., époque où la langue française depuis assez longtemps régnante achève de prendre le dessus et de reléguer le roman à la condition de patois, le pays de Vaud paya son tribut à notre prose par les écrits du réformateur Viret, réputé le plus doux et le plus onctueux des théologiens de ce bord. « Dans sa patrie voisine de celle de Calvin, il tenta, dit Sainte-Beuve, un rôle pareil avec plus de modération et en aidant également sa doctrine d'une phrase saine, abondante et claire. » Après lui, Genève demeure la cité raisonneuse, possédée du génie de la controverse théologique et de la dialectique impitoyable. On y cultive aussi avec un goût très accentué la satire et la chanson. La plupart des pièces rimées, composées dans le pays avant ou après la réforme ont quelque chose de militant et d'agressif.

C'est le XVIIIe s, qui a été le grand âge littéraire de la Suisse. L'universel Haller a fait la gloire de Berne (l'Oberland bernois pourrait aussi rappeler le mélancolique Zimmermann), en même temps que Genève, la patrie de J.-J. Rousseau, s'enorgueillissait de posséder Abauzit, Charles Bonnet, de Saussure et le nouveau réformateur Alphonse Turretin; que Zurich comptait au nombre de ses enfants les plus célèbres l'éducateur Pestalozzi; et que Schaffouse recueillait le fruit des lumières et des hauts mérites de l'admirable Jean de Müller, le plus antique des historiens modernes. La Suisse germanique citait encore parmi les siens un Bodmer, un Sulzer, un Lavater. On constate alors comme tendance générale de la littérature helvétique une résistance manifeste à la domination de la philosophie française, résistance spiritualiste et chrétienne.

Pendant la période contemporaine, nous rencontrons à Genève quelques noms de poètes et de philosophes : Charles Didier, Imbert Gallois, Étienne Gide, Blanvalet, Petit-Senn, Secrétan. La Suisse allemande a eu, tout près de nous, des auteurs de grande force et d'un talent très patriote, tels que Gotthelf, Gottfried Keller, C. F. Meyer. La Suisse italienne, plus féconde en artistes qu'en littérateurs, estime assez haut les ouvrages d'Airoldi, qni sont à peine sortis des frontières du Tessin. Enfin, pendant tout le XIXe s., il s'est succédé nombre d'écrivains, qui sont nés à Genève, à Lausanne, à Fribourg, à Neufchâtel, et qui ont décrit les mœurs de leurs cantons respectifs ou qui ont exprimé le sentiment de leurs compatriotes. Ainsi, l'historien Rey, Ch. du Bois-Melly, Eugène Rambert, l'auteur des *Alpes suisses*, le poète Juste-Olivier, le romancier A. Bachelin, le nouvelliste P. Sciobé. (V. les ouvrages de Ph. Godet et de Virgile Rossel sur la littérature de la Suisse romande.) Mais, quelques-uns d'entre eux ont émigré volontairement dans les lettres françaises ou allemandes, ou se sont laissé absorber dans leur rayonnement. Ils n'ont pas vécu de leur vie propre ni cultivé un art spécial. Par crainte de l'isolement intellectuel, dans un pays restreint, où surabondent, d'ailleurs, les livres, les brochures et les publications médiocres, ils portèrent à une patrie d'adoption leurs plus chères ambitions et leurs meilleures facultés. Des romanciers comme Edouard Rod, par exemple n'auront pas déserté l'idée traditionnelle et l'amour national; et, néanmoins, ils seront devenus des auteurs tout français. Il est, pourtant, un caractère auquel on reconnait les produits de l'imagination helvétique : c'est le culte des beautés locales, rendues avec un vif sentiment du pittoresque. Comme le disait, en 1879, le meilleur écrivain peut-être après Töpffer, de la Suisse romande contemporaine, Rambert, il y a eu deux Suisses : la Suisse réelle, sujette elle aussi à des divisions et à des luttes trop souvent passionnées, la Suisse des intérêts, des partis; et une Suisse idéale, qui semble, à distance, n'avoir rien à démêler avec la prose de la vie. C'est cette dernière que nous représentent les Alpes, dans leur majestueuse sérénité. Elle a ses fervents comme l'autre, et, depuis les voyages de Saussure dans les Alpes et les *Excursions* de Desor jusqu'aux *Souvenirs* de Javelle et à ceux d'Azeline, elle a son art et sa littérature.

Sully (MAXIMILIEN de **Béthune, baron de Rosny,** duc de), célèbre

homme d'État et mémorialiste français, né en 1560 à Rosny, près de Mantes, m. en 1641. Les deux premiers volumes des *Économies royales* du grand ministre parurent en 1638 et les deux derniers en 1662. Écrits par quatre secrétaires, mais dictés par lui, ils n'ont pas assez la marque originale du narrateur. Quand il arrive que les secrétaires copient un journal rédigé par Sully lui-même, l'expression s'abrège et s'affermit; on peut alors prendre une idée du style du maître. On voudrait qu'il eût plus souvent eu la plume à la main. — CH. G.

Sully-Prudhomme, poète français, né en 1839, reçu à l'Académie en 1881. L'ensemble de son œuvre, depuis les tendres et printanières rêveries : *Stances et poèmes* (1865), jusqu'à ses dernières grandes conceptions philosophiques: la *Justice* (1877), le *Bonheur* (1888), est complexe, car il a mêlé à l'art pur, à la passion: la recherche profonde du vrai, la haute psychologie, la science même. Ce qui s'en dégage, c'est la retenue, la mélancolie, la pudeur, l'aspiration vers les cimes idéales. La tristesse du poète, cette tristesse où passe en même temps



Sully-Prudhomme.

l'effroi du surnaturel et la crainte de la vie, est plutôt sereine, et n'a pas le pessimisme énervant de beaucoup d'écrivains de sa génération. Sa grande œuvre s'appelle effectivement: le *Bonheur,* — sorte de vision philosophique du progrès de l'humanité vers ce bien suprême, y tendant d'abord par la curiosité, la science, la volupté et y arrivant par la douleur, le dévouement, la vertu. Uniquement tourné vers le monde intérieur, S.-P. a recherché la poésie dans le scrupule de la conscience, la subtilité du désir, la délicatesse de l'émotion. Ses qualités dominantes sont: la finesse de sentiment, la distinction attique du tour, la profondeur de la pensée. Quelques-uns de ses poèmes, affectés à des sujets de raison, de philosophie, d'idéalité métaphysique, qu'on ne croyait pas susceptibles d'être assouplis à l'harmonie du rythme, ont, forcément, de la froideur et une certaine sécheresse, malgré les beautés classiques des vers.

Sulpice Sévère, *Sulpicius Severus* historien ecclésiastique latin, surnommé le *Salluste chrétien,* né en Aquitaine vers 363, m. vers 410. Sa *Vie de saint Martin,* qui ne cessa d'être populaire, quoique inexacte et naïve en bien des pages, ses épitres, ses dialogues, son Histoire sacrée *(Œuv.,* Bâle, 1556, in-16; Vérone, 1741-1754, 2 vol. in-4°), demeurèrent fort longtemps dans les écoles des livres élémentaires. C'est peut-être le seul auteur chrétien (sauf les Ecritures saintes) qui ait été vraiment classique au moyen âge (V. Suppl.).

Sulpicia, femme poète romaine du Ier s. ap. J.-C., épouse du philosophe Calenus, auteur de poésies aujourd'hui perdues et d'une satire, sans grande valeur littéraire, contre Domitien à propos de l'édit d'exil qui bannissait les philosophes.

Sumérienne ou **accadienne** (langue). Langue agglutinante qui aussi été parlée dans les régions de la Babylonie par des populations antérieures à la venue des Assyriens, lesquelles auraient transmis aux Sémites leurs caractères cunéiformes et leur propre civilisation. Jules Oppert et quelques autres érudits ont essayé de restituer un lexique sumérien.

Summer (CHARLES), orateur et homme politique américain, né à Boston en 1811; chef du parti radical dans le Sénat des États-Unis; m. en 1874. *(Orations and Speeches,* Boston, 1850, 2 vol. in-12.)

Summer (MARY). Voy. **Foucaux.**

Suomi (le). Idiome ouralo-altaïque, du groupe finnois. Il occupe la plus grande partie de la Finlande. Le s. est une langue très euphonique.

Surius (LAURENT), hagiographe allemand, né à Lubeck en 1522, m. en 1578, dans un couvent de chartreux, à Cologne. Il disposa par mois les Actes des Martyrs et des Saints, et compléta sur bon nombre de points le travail de son prédécesseur Lépomani. *(Vitæ sanctorum ab Aloysio Lipomano olim conscriptæ,* Cologne, 1570 et suiv., 6 vol. in fol.)

Surhai (le). Idiome africain ; langage de Tombouctou, sur le Quarrah, branche du Niger.

Surrey (HENRI HOWARD, comte de),

poëte anglais, né en 1516; favori, puis victime de Henri VIII, qui le fit décapiter en 1547. C'était un des gentilshommes les plus accomplis; sans peur et sans reproche au combat: joyeux dans les compagnies, où les femmes admiraient sa jeunesse et sa beauté; prodigue de sa bourse pour ses amis; généreux surtout envers les artistes et les lettrés, qu'il traitait en grand seigneur; musicien habile et poëte brillant. Howard, comte de Surrey, a été l'un des fondateurs de la poésie nationale. Dans ses chants tour à tour mystiques et tendres, il sut unir en lui les qualités de style des Italiens et le génie sérieux et chevaleresque des Saxons.

Surville (Clotilde de). Voy. le nom suivant.

Surville (Joseph-Étienne de), né dans le Vivarais, en 1755, m. en 1798. Après avoir servi comme capitaine en Corse et en Amérique, il émigra et fit partie de l'armée de Condé. En 1798, revenu en France avec une mission du comte d'Artois, il fut arrêté au Puy, jugé et condamné à mort. Il laissa des papiers parmi lesquels on trouva de gracieuses poésies, très habilement pastichées, on ne sait par quelle main, et qui auraient été l'œuvre d'une aïeule imaginaire. Publié, en 1803, par Vanderbourg, d'après le manuscrit que lui remirent les héritiers du marquis de Surville, ce recueil d'élégies, de contes, de pièces fugitives (*Poésies de Clotilde de Surville*, Paris. 1803, in-8°; suivi en 1836 d'un second recueil, tout à fait apocryphe: *Poés. inédites de C. de S.*, éd. Nodier et de Roujoux) donna lieu à de vives discussions littéraires.

Susarion, Σουσαρίων, poëte comique, grec du VI° s. av. J.-C., né près de Mégare. Ce fut un homme de génie, comme le remarque Alexis Pierron, celui qui le premier essaya de ramener à des règles les éléments confus, qui cherchaient à devenir le théâtre grec, et de faire passer le chœur comique sous le joug de la Muse. Les Athéniens en attribuent la gloire à S. Il fit de la comédie, alors un simple chant de banquet, une satire dialoguée et chantée avec accompagnement de danses appropriées au sujet.

Susemihl, érudit allemand de la seconde moitié du XIX° siècle. On lui est redevable d'une des meilleures éditions d'Aristote qui soient au monde et des études les plus approfondies qu'on connaisse sur l'ensemble de la littérature alexandrine. (*Geschichte der griechischen Litteratur in der Alexandrinerzeit*, Leipzig, Teubner, 1892.)

Suso (Henri de **Berg**, dit), célèbre écrivain mystique allemand, né près de Constance en 1300; prieur des dominicains, à l'âge de 18 ans; m. en 1366. La piété la plus fervente a pris chez lui, ainsi qu'il en était souvent chez les écrivains religieux du moyen âge, le langage d'une véritable passion. (*Horologium Sapientiæ*, Paris, 1479, in-4° trad. fr.: l'*Orloge de Sapience*, ibid., vers 1480, pet. in-fol. goth., nombr. éd. — *Œuv. compl.*, Augsbourg, 1482, in-fol., traduites au XVII° s. par Surius.

Suspension. Figure de pensée qui consiste à tenir en suspens l'esprit de l'auditeur ou du lecteur, à tromper son attente et à faire de la phrase une sorte d'énigme dont le mot est à la fin. Soit dans le style oratoire et poétique, soit dans le style simple et enjoué, cette figure augmente beaucoup l'effet des choses qu'on doit annoncer. Mais il convient d'en user avec choix et discrétion.

Swedenborg (Emmanuel **Svedberg** de), fameux théosophe suédois, né à Stockholm, en 1688; membre de l'Académie des Sciences d'Upsal; mort en 1772. L'existence intellectuelle de S. se montre scindée en deux parts bien distinctes: l'une, de 1709 à 1743, consacrée à la science positive, à la minéralogie, à la physique, aux mathématiques, sur lesquelles il publia des livres nombreux et solides; l'autre tout entière livrée au rêve pur, à la philosophie ultra-mystique. En 1740, il tomba, dit-on, pendant quelques jours dans un silence absolu d'où il ne sortit que pour quitter ses occupations temporelles et penser exclusivement au monde spirituel. Il se crut appelé de Dieu. Il eut des visions, des extases, et conçut un système de religion dont les adeptes, les swedenborgiens, se sont appelés la *nouvelle Église de Jérusalem*. (*Œuv. philosoph.*, trad. allemandes de Tafel et Hofacker; française de Le Boys de Guays, 1842-63, 28 vol. in-8°.)

Swetchine (Sophie **Soymonof**, Mme), grande dame russe, née à Moscou en 1782, bien française par ses *lettres* et ses *œuvres*, mariée à dix-sept ans au général Swetchine; établie, dès 1808, à Paris, où elle fonda une influence de salon, influence religieuse et morale, qui ne fit que s'accroître, traversa trois règnes et arriva réellement à son apogée après la révolution de 1848; m. en 1857. D'une modestie exagérée jusqu'à l'anéantissement d'elle-même, Mme S. n'avait jamais eu l'ambition de se survivre littérairement; la piété un peu fervente de quelques amis (Falloux, *Mme de S., sa vie et ses œuvres*, 1854, 2 v. in-8°, etc.) donna un retentissement inattendu à son nom et à ses idées. Sainte-Beuve appelait Mme S. la fille aînée de

Joseph de Maistre et la fille cadette de saint Augustin.

Swift (Jonathan), célèbre publiciste et romancier anglais, né à Dublin en 1667, doyen de Saint-Patrick, m. en 1745. Le génie anglais n'a pas de représentant plus violent, plus attirant et plus haïssable. On eut de bonne heure la mesure du satirique par quelques écrits politiques. Le *Conte du Tonneau* (1704, in-8°) le rendit célèbre. Nul ouvrage aussi hardi, aussi ingénieux, aussi singulier n'avait encore été livré au public en matière de controverse religieuse. Ambitieux surtout d'influence et de domination, il se jeta avec une fougue extraordinaire dans les querelles des partis. Une nuée de pamphlets s'échappèrent de sa plume, tantôt en faveur des whigs, tantôt à l'avantage du ministère tory, pour et contre la société tout entière. Ap-



Swift, d'après un portrait du XVIIIe s.

plaudi des uns, redouté de tous, mais tenu hors de l'action par la violence de ses passions même et sa superbe intraitable, dédaigné par les gouverneurs de l'Irlande, impopulaire parmi les Irlandais, repoussé de la reine dont il s'était aliéné l'esprit avec la *Prophétie de Windsor*, il ne put atteindre à l'ardent objet de ses désirs et fut une puissance sans jamais arriver au pouvoir. Relégué dans le pays où il aurait le moins aimé vivre, il tourna à une misanthropie furieuse, qui se manifesta sous la forme d'un style froid et âpre, dans tous ses ouvrages. Il avait obtenu d'éclatants succès d'écrivain. Dépourvu d'avantages physiques, il provoqua de la part de femmes belles et intelligentes — dont il fut le bourreau — des sentiments exaltés. Il était universellement connu. Mais il ne voyait que les déceptions infligées à son orgueil, et, ces cuisantes amertumes s'ajoutant à des chagrins domestiques et au mauvais état d'une santé délabrée, le tenaient dans une irritation permanente. Il déversa à flots son ironie âcre et ses invectives bilieuses. (V. l'*Esprit public des whigs*, l'*Art du mensonge*, la *Simple proposition*, les *Instructions aux domestiques*, etc.) Ses dernières années furent profondément tristes, minées par le chagrin et des vertiges, qui altéraient de jour en jour ses facultés mentales; il se sentait arriver à l'aliénation; et, par une dernière ironie, il légua son bien pour bâtir un hôpital de fous.

En 1725, Swift écrivait à Pope: « Le principal but que je me suis proposé dans tous mes travaux est de vexer le monde plutôt que de le divertir..... Voilà la grande base de misanthropie sur laquelle j'ai élevé tout l'édifice de mes *Voyages*. » Il faisait allusion au plus fameux de ses ouvrages: les *Voyages de Gulliver* (1726), un conte fantastique, en apparence, au fond la satire la plus dure et la plus désespérante qui ait jamais été faite de l'humanité. « Toutes ces fictions de géants, de pygmées, d'îles volantes sont des moyens de dépouiller la nature humaine des voiles dont l'habitude et l'imagination la couvrent, pour l'étaler dans sa vérité et sa laideur. » — Swift est un des premiers écrivains de l'Angleterre. On doit subir sa domination sans l'aimer. Ses vers sont d'un goût singulier et presque inimitable; et sa prose personnifie avec une puissance qu'on ne peut définir les qualités violentes de la race saxonne. La sensibilité aigüe, « l'esprit positif et l'orgueil, dit Taine, lui ont forgé un style unique, d'une véhémence terrible, d'un sang-froid accablant, trempé de mépris, de haine et de vérité. » Il possède l'humour au plus haut degré, et ce style, où grimace si souvent un grotesque douloureux, a une perfection classique.

Swinburne (Algernon-Charles), célèbre poète et auteur dramatique anglais, né à Londres, le 5 avril 1837. Païen par les sentiments encore plus que par l'imagination, il s'efforça de réhabiliter le vieux polythéisme en y fondant la pensée moderne. En dehors de ses premiers drames tirés de l'histoire et de ses compositions dernières à tendances sociales, il fit grand bruit avec ses *Poems and Ballads* (1865-1878, trad. fr. de G. Mourey, 1891). La critique se scandalisa même de ces rénovations exaltées des fables grecques. S. a paraphrasé les passions antiques en y por-

tant l'outrance et le pessimisme de son siècle, — on peut ajouter de sa propre nature. Triste, ardent et cruel, tel est son paganisme (voy. *Atalante, Phædra, Erechtée*, etc.), bien différent en cela de cet art hellénique, où respire le bonheur, le plaisir calme et la tendresse. Son enthousiasme est sauvage, son éloquence tient de la frénésie, son lyrisme est parfois apocalyptique, sa sensualité cruelle et repoussante. Il n'est pas, à vrai dire, un penseur; il a peu d'idées à lui; mais ce qui lui appartient en propre, c'est sa rhétorique, la plus riche qui soit dans la littérature anglaise. S. a développé l'ampleur et le chant du vers d'une façon absolument extraordinaire.

Sybel (Henri de), historien et homme politique allemand, né à Dusseldorf en 1817, directeur des Archives de l'État, député au parlement de l'Empire, membre de l'Académie de Berlin; m. en 1895. On a traduit en plusieurs langues son principal ouvrage, *Hist. de l'Europe pendant la Révolution française*, 6 vol. in-8° (trad. franç. par Mlle Dosquet). Il appartient à la famille de ces véritables historiens, de ces chercheurs infatigables qui se piquent avant tout d'être exacts, et de nous montrer les hommes et les faits tels qu'ils ont été, sans aucun artifice d'imagination.

Sydney (Algernon), publiciste anglais, né en 1621; inculpé du crime de haute trahison et exécuté sous Jacques II, en 1683. Ses *Lettres* et ses *Discourses on Government* (Londres, 1698, in-fol.; pl. éd. et trad.) figurent dignement, par leur libéralisme, auprès du traité de Locke sur le gouvernement civil.

Sylburg (Frédéric), philologue allemand, né dans la Hesse électorale, en 1536, m. en 1596. Savant correcteur et annotateur de textes anciens. Prit une part importante à la composition du *Thesaurus* grec d'Henri Estienne.

Syllabisme. En philologie, système d'écriture dans lequel chaque syllabe est représentée par son signe propre.

Syllabus. Mot latin qui signifie Registre, rôle, liste. Il est employé, dans le catholicisme, pour désigner 80 propositions condamnées par Pie IX comme renfermant les principales erreurs modernes.

Syllepse (gr. σύλληψις, de σύν, et λαμβάνειν, prendre). Figure de grammaire, par laquelle le discours répond plutôt à notre pensée qu'aux règles grammaticales; c'est-à-dire lorsqu'un adjectif, un pronom ou un verbe au lieu de s'accorder en genre et en nombre avec le substantif auquel il se rapporte grammaticalement s'accorde avec un autre dont la pensée est éveillée par ce substantif. Ex.: « Les *personnes d'esprit* ont *en eux* les semences de tous les sentiments. » (La Bruyère). — On appelle encore s. une figure qui consiste à prendre un mot tout à la fois dans le sens propre et dans le sens figuré. Ex.: *Galatée est pour Corydon plus douce que le miel du mont Hybla.*

En philosophie, connaissance spontanée qui précède la connaissance réfléchie.

Syllogisme. En logique, argument composé de trois propositions: la *majeure*, la *mineure* et la *conséquence*. Les deux premières, qui expriment la comparaison de deux idées avec une troisième, prise comme intermédiaire, s'appellent *prémisses* ou *antécédents*: la dernière est la *conclusion* ou le *conséquent*. Ces trois propositions découlent de la combinaison de trois idées nommées *termes*. L'exemple suivant compose un syllogisme:

Prémisses ou antécédent.	Le vice est odieux. Or l'orgueil est un vice.
Conclusion ou conséquent.	Donc l'orgueil est odieux.

Le s. est la forme par excellence de la méthode de déduction, quand il part de formules simples et précises. Il est, néanmoins, d'un usage périlleux. La sophistique païenne, avec ses savantes frivolités, et la scolastique du moyen âge, qui poussa l'amour de l'argumentation à un degré inconcevable de raffinement et de subtilité en abusèrent étrangement. Ce n'était qu'exercices de rhéteurs et vaine émulation de dextérité dialectique. Après l'objection arrivait inévitablement la réfutation, et, dans le développement des propositions implicites et explicites, de nouveaux syllogismes venaient toujours pour renverser les premiers. Aussi ne faut-il pas s'étonner que des philosophes comme Ramus, Bacon et Descartes se soient élevés contre ce procédé de raisonnement. Bacon s'attacha spécialement à démontrer l'impuissance du s. pour augmenter le nombre de nos idées, et à faire sentir la nécessité de la méthode expérimentale. Quoi qu'il en soit, nous devrons le reconnaître avec Rollin, l'argumentation scolastique est salutaire pour l'assouplissement de l'esprit quand elle procède d'une logique exacte et rigoureuse. Les formes du s., qui nous sont rarement utiles pour raisonner, le sont souvent pour démontrer nos propres raisonnements, surtout pour reconnaître le vice des raisonnements d'autrui et prévenir les écarts des imaginations vives et pénétrantes, qui se laissent aisément séduire par des conséquences spécieuses.

Sylva (Carmen), pseudonyme de la reine de Roumanie Pauline-Ottilie-Louise **Elisabeth**, née en 1843, fille du prince Herman de Wied. Très estimée dans le monde littéraire pour diverses études, plusieurs romans et un livre de pensées. (*Les Pensées d'une reine; Meine Ruh; Mein Rhein; Stürme*; etc.)

Symbolisme. Etat primitif de la langue, dans lequel les dogmes ne sont exprimés que par des symboles; et aussi, état particulier de la science philosophique, où toutes les affirmations scientifiques sont exprimées par des symboles.

Symbolistes. Nom d'une école de poètes de la fin du XIXe s., imitateurs systématiques d'une poésie venue de l'Angleterre, toute de nuances et de demi-teintes, souvent nuageuse et trouble. Verlaine et ses disciples, par

exemple, en étaient venus à la poésie de l'impression pure et simple. Pourvu que cette impression fût douce, vague, subtile, ils ne lui demandaient rien de plus, ni la raison qui l'amenait ni l'idée qu'elle devait renfermer.

Symmaque (QUINTUS AURELIUS-SYMMACHUS), orateur romain et écrivain épistolaire, né vers 340 à Rome, m. en 409. Il parcourut les divers degrés des honneurs, fut préfet de Rome et consul. L'un des derniers avocats du paganisme en Occident, il plaida, non sans éloquence, avec une élocution nourrie et fleurie qu'on admire encore, la cause des dieux antiques auprès de Gratien et de Valentinien II. Il eut pour adversaire saint Ambroise, qui triompha. (*Epistolæ familiares*, Strasbourg, 1510; *Symmachi Orationum ineditarum partes*, publiées par le cardinal Mai, Milan, 1815.)

Symonds (JOHN ADDINGTON), essayiste anglais, l'un des plus brillants parmi ceux de la seconde moitié du XIXᵉ s. On doit à S. la meilleure histoire de la Renaissance italienne. Presque toutes les pages qu'il a signées sont précieuses: sa critique est pleine d'érudition, de sympathie, de pensée, de pénétration. Il y a également en S. un poète philosophe que ses compatriotes n'ont pas assez apprécié, le poète d'*Animi figura*. L'inspiration de ces vers est du même genre que celle de Sully-Prudhomme, en France, et d'un vol égal.

Synalèphe (gr. συναλείφειν, fondre ensemble, ἀλείφειν, joindre.) Anc. gramm. Réunion, jonction de deux mots en un seul.

Synecdoche ou **Synecdoque** (gr. ἐκδοχή, acception, de ἐκ, hors et δέχομαι, recevoir). Trope assez semblable à la métonymie, par lequel on augmente ou diminue la compréhension d'un mot, en prenant le moins pour le plus ou le plus pour le moins, c'est-à-dire la partie pour le tout ou réciproquement le tout pour la partie, le particulier pour le général, la matière pour l'objet fabriqué, le singulier pour le pluriel et *vice versâ*.

Synérèse (gr. συναίρεσις, contraction.) Figure de grammaire, qui consiste dans la contraction, dans la réunion de deux syllabes en une seule chez un même mot, sans aucun changement de lettres et avec conservation de sens distincts. Elle est le contraire de la diérèse.

Synésius, Συνέσιος, écrivain grec, évêque de Ptolémaïs, né à Cyrène (Afrique) en 365, m. en 413. Descendant des Héraclides, disciple de la savante Hypathie, comme plus d'un illustre converti de cette époque il passa par la philosophie pour aller du temple des idoles à la foi du Dieu unique. Ce fut dans sa retraite studieuse que le choix de ses concitoyens vint le chercher afin de l'appeler à l'épiscopat, — alors une magistrature presque autant qu'un sacerdoce. Il ne put se détacher entièrement de ses premières habitudes d'esprit. Dans la plupart de ses hymnes, qui ne sont pas absolument indignes de la belle école classique, S. est encore plus philosophe que chrétien. (*Œuv. de Synésius*, avec trad. franç. par H. Druon, Paris, 1878, in-8°.)

Synthèse. Méthode de composition qui descend des principes aux conséquences, des causes aux effets. Elle est opposée à l'analyse; ou plutôt toutes deux ne sont que des procédés différents d'une même méthode. Après que l'analyse a ramené le composé au simple, le dérivé au primitif, la s. doit enchaîner les principes et les conséquences par une série de déductions qui permette de passer peu à peu du plus simple au plus composé. C'est au moyen de la s. que nous généralisons les pensées, les faits et les propriétés de chaque être.

Dans la philosophie kantienne, résolution de deux idées antithétiques en une troisième idée.

Syriacisme. Idiotisme propre à la langue syriaque.

Syrianus, philosophe et grammairien grec du vᵉ s. apr. J.-C., né à Alexandrie, élève du platonicien Plutarque et maître de Proclus. On a de lui des Commentaires sur la *Métaphysique* d'Aristote et sur la *Rhétorique* d'Hermogène.

Syriaque (langue). Langue des anciens peuples de Syrie, appartenant au groupe des idiomes sémitiques araméens.

Le syriaque ne commença véritablement d'avoir une existence littéraire indépendante qu'après l'ère chrétienne. Il devint alors la langue des écoles de Syrie, des académies d'Édesse et de Nisibis. Nous avons en s. une traduction de la Bible, des livres de théologie, des ouvrages de poésie, de science et de philosophie grecque. Cette littérature fleurit du IVᵉ s. au Xᵉ. Puis elle fut étouffée par l'invasion des Arabes. Aujourd'hui, le s. est la langue liturgique des Jacobites, des Nestoriens et des Maronites. Un dialecte s. est encore parlé près de Mossoul, dans l'Anti-Liban, etc. — Le dialecte syriaque oriental est celui qui offre le plus de variété; on y distingue trois idiomes: le *nestorien*, le *fellihi* (chaldéen) et le *jacobite*.

Partout la langue néo-syriaque développe une grande facilité à s'assimiler les éléments étrangers; et il est manifeste que le s. tend à s'effacer entièrement.

Syriaque. *École syriaque gnostique*, Secte de gnostiques, qui résidèrent en Phénicie et qui professèrent en général le dualisme.

Syriène (le). Idiome finnois parlé entre la Dwina septentrionale et le Mezen.

Syriennes (lettres). Nom donné par les auteurs anciens aux caractères cursifs qui remplacèrent les caractères cunéiformes.

Syrus (Publius). Voy. **Publius.**

Systole. Dans l'ancienne métrique, licence par laquelle on employait une syllabe longue au lieu d'une brève.

Szajnocha (KAROL) [on prononce *Cheynoha*], historien polonais, né en 1817, dans la Pologne autrichienne, en

Galicie, m. en 1868, après une vie de longs labeurs et de longues épreuves. Venu au monde sous un ciel inclément, sur « une terre de tombeaux et de croix », chez une nation qui n'a point de patrie, il eut pour partage, dit Klaczko, la souffrance, le dévouement et l'obscurité. Complètement ignoré à l'étranger, il ne connut ni le succès ni la gloire; et, cependant, il a doté son peuple d'œuvres profondes et charmantes; il a su lui retracer ses siècles de splendeur avec une force de génie; et, sous ses mains, comme il en avait été en France chez Augustin Thierry auquel on l'a comparé, l'histoire nationale a complètement changé de face: elle est devenue lumineuse, pleine d'expression et de vie. (V. surtout *Hedwige et Jagello,* 4 vol., 2e éd., Léopold 1866, et aussi sa dernière et sa plus remarquable composition peut-être : *Deux ans de notre histoire.)*

Szymonowicz (SIMON), ou *Simonides* poète polonais, né en 1558; secrétaire de Jean Zamoïski, m. en 1629. Il commença par l'imitation des anciens à se former la main et le goût, fit des *Eglogues latines* avant de demander à l'hisdiome national la forme définitive de ses inspirations bucoliques et mérita, dans sa seconde manière, dans ses pastorales polonaises, d'une expression à la fois naïve et dramatique, d'être surnommé le Théocrite de sa patrie. D'origine plébéienne, il fut anobli, pour ses vers, sous le nom de Bendonski.

T

Tabaraud (MATHIEU-MATHURIN), controversiste et historien français, né en 1744 à Limoges, supérieur de la maison de l'Oratoire à Limoges, m. en 1811. L'un des derniers soutiens de Jansénius *(Essai historique et crit. sur l'état des jésuites en France,* 1828, in-8°, etc.). Il plaida la nécessité d'une religion d'Etat. (Paris, 1803.)

Tabarin, farceur célèbre qui égayait de ses quolibets, au commencement du XVIIe s., les rues et les places de Paris, principalement le Pont-Neuf. Bouffon d'un marchand d'orviétan nommé Mondor, qui établissait une sorte de théâtre ou plutôt d'échafaud dans la place Dauphine, Tabarin se fit assez de réputation par ses prologues, par ses discours amphigouriques, pour être critiqué de Boileau et pour se voir imprimé plusieurs fois à Paris, à Lyon et à Rouen. (17e éd. des *Œuv.* de T., Paris, 1622, in-12.)

Table Ronde (romans de la). Voy. **Artur** (Cycle d').

Tabourot (ETIENNE), dit le *seigneur des Accords,* poète français né en 1519, à Dijon, m. en 1590. Procureur du roi et enfant gâté de « la Mère folle », Etienne Tabourot, avec ses *Bigarrures* (1592), ses *Touches* (1585) et contre-touches, avec ses pots-pourris facétieux, libres de ton, savants de forme, et ses épigrammes vivement troussées, T. nous représente, comme l'a dit Lenient, « un de ces gais académiciens de province de la race des Grosley et des La Monnoye, un de ces picoreurs d'érudition capricieuse et vagabonde, aimant la bagatelle et faisant collection d'anecdoctes et de bons mots, ainsi que d'autres ont la passion des papillons, des parchemins et des médailles. »

Tacite (CAIUS-CORNELIUS TACITUS), illustre historien latin, né vers l'an 50 ap. J.-C., m. vers 140. En contact direct avec le milieu politique, le milieu social, le milieu littéraire de son époque, il se mêla aux hommes pour les étudier et les peindre. Nous sommes loin de posséder ses œuvres complètes. Le temps, qui respecta son traité sur la



Tacite, d'après Ambroise Caudière.

Germanie, l'éloge de son beau-père Agricola et un dialogue qu'on lui attribue sur les orateurs, nous a ravi ses plaidoyers, ses poésies, une grande partie de ses *Annales* et de ses *Histoires.* Si regrettables que soient de telles pertes, ce qui reste suffit à nous donner une idée complète de son génie. Mais que dire de nouveau et dans un si

court espace sur ce modèle des historiens, à la fois profond et subtil, intègre et passionné, impartial sans froideur, ferme sans emportement et par excellence philosophe, moraliste et penseur? La gravité de sa morale, la force de pénétration qui le conduit jusqu'aux causes des faits, la courageuse liberté avec laquelle sa plume a flétri les scandales de la vie des empereurs, l'énergie calme qui réside en ses jugements ont servi d'école à l'admiration des siècles. Ses tableaux sont des images vivantes. Ses réflexions sont comme des découvertes qu'on s'arrête à explorer. Plus qu'aucun autre, il a contribué à élever et à fortifier la pensée humaine.

Le style de T., quoique moins beau, moins riche en couleurs agréables et en tournures variées, moins correct et moins pur, est pourtant plus parfait peut-être que celui de Cicéron même; car tous les mots, remarque Joubert, en sont soignés, ont leur poids, leur mesure, leur nombre exact, c'est-à-dire un ensemble et des éléments parfaits. Concis et serré jusqu'à paraître obscur, affecté, T. excelle à présenter d'un trait le tableau d'une foule de détails, ainsi qu'à enfermer beaucoup de sens en peu de paroles. Cette brièveté se concilie merveilleusement avec l'énergie de l'expression. On a dit de ses histoires qu'elles ressemblent à une tragédie.

Taconnet (Toussaint-Gaspard), acteur et auteur comique français, né en 1730 à Paris, m. en 1774. Avant de monter sur les *planches* il avait été menuisier. Artiste, il tira profit de ses souvenirs d'artisan pour jouer avec beaucoup de naturel les rôles populaires. Ses pièces: vaudevilles, farces, parodies (telles la *Petite écosseuse*, parodie de l'*Ecossaise* de Voltaire, ou tragédie bouffonne, *la Mort du bœuf gras*, 1767), ont de même une gaieté franche, sans autre prétention.

Tagale (langue) et **tagaloc.** Voy. **Philippinaises** (langues).

Taghanua. Voy. **Philippinaises** (langues).

Tahureau (Jacques), poète français, né en 1527, m. à l'âge de vingt-huit ans, en 1555. En prose comme en vers sa langue est généralement correcte, saine et franche. Ses *Dialogues* (1562, in-8°) sont plaisants à lire et coulent de la vraie source gauloise. Ses *Sonnets, odes et mignardises à l'Admirée* respirent une passion ardente, que rafraîchissent de gracieuses images de la nature.

Taillandier (René-Taillandier, dit Saint-René), littérateur français, né et m. à Paris, 1817-1879. Professeur d'éloquence à la Sorbonne, conseiller d'Etat, il remplaça le P. Gratry à l'Académie, en 1873. « La fleur bleue du romantisme » étoila tout d'abord son poème de *Béatrice* par lequel il débutait vers 1840; puis de fortes études littéraires (la *Jeune-Allemagne*, 1819; *Ecrivains et poètes modernes*, 1861; *Hist. et philosophie religieuse*, etc.) firent apprécier la sereine compétence de sa critique jointe à un sens poétique très caractérisé.

Taille (Jean de la), poète français, né vers 1540, près de Pithiviers, m. en 1608. « Sans faire mestier et profession de poésie », il s'en occupa pourtant assez assidûment, aux heures de loisir et d'inspiration, pour tirer de sa plume deux tragédies du genre classique (*Saül le furieux, la Famine ou les Gabaonites*), des satires, des pièces fugitives. A. J. de la Taille est attribuée la paternité du pamphlet: *Histoire des singeries de la Ligue* (1595), sorte d'appendice de la Satire Ménippée.

Son frère Jacques de la **Taille**, né en 1542, m. prématurément en 1562, marcha sur ses traces et bâtit un plus grand nombre d'ouvrages, bonnes tragédies (*Daire* et *Alexandre*), spirituelles inscriptions, piquantes épigrammes, gracieuses chansons, sans compter le livre en prose intitulé: *la manière de faire des vers en françois comme en grec et en latin* (1595), rappelant par les conseils qu'il y donne plusieurs des théories de Ronsard et de Baïf.

Taine (Hippolyte), littérateur français, né à Vouziers, en 1828, m. en



Taine.

1893. Elève de l'Ecole Normale et docteur ès lettres, il renonça à l'enseignement pour s'occuper de littérature et produisit plusieurs ouvrages dont l'esprit et les doctrines positivistes, énoncés, d'ailleurs, en un style puissant et

coloré, furent une surprise dans le monde universitaire. L'auteur de la *Philosophie de l'Art*, de l'*Histoire* de la *littérature anglaise*, de *l'Intelligence*, des *Origines de la France contemporaine*, le théoricien des influences de climat, de milieu et de moment sur les productions de la pensée, a introduit, pour la première fois, dans un ordre de phénomènes qui ne semblait pas le comporter, tout un enchaînement de démonstrations et de formules scientifiques. Sa psychologie est une véritable physique, ramenant les phénomènes les plus impalpables aux lois de dissection et d'analyse positives. Fataliste en histoire, en esthétique, en philosophie, partisan de doctrines foncièrement décourageantes, il a recouvert des richesses d'une langue superbe bien des arguments arbitraires et d'indéniables partis pris. Mais il a su rassembler d'innombrables observations; mais il a su traiter de l'art en penseur et de la pensée en artiste. A son nom resteront attachées, pour l'histoire intellectuelle du XIXe s., une nouvelle conception de la littérature et une nouvelle méthode de critique littéraire, affirmées par une initiative féconde.

Talbert (l'abbé FRANÇOIS-XAVIER), littérateur français, né à Besançon en 1725, m. en 1803. Lauréat habituel de concours académiques, ses *Eloges historiques* et ses *Sermons* lui valurent une notoriété supérieure à son mérite. A Dijon, il fut l'émule favorisé de J.-J. Rousseau, dans un *Discours* sur l'inégalité parmi les hommes.

Taliesin, barde cymrique plus ou moins fabuleux du VIe s. Owen Jones a publié dans son *Archéologie* (1801-1807) quelques chants de T., qui paraissent authentiques. Ils sont consacrés à la louange d'Urien et de son fils, Owain.

Tallemant des Réaux (GÉDÉON) conteur français, le « Suétone des ruelles, » né à la Rochelle en 1619, m. en 1692. Son mariage avec sa cousine Elisabeth de Rambouillet lui procura la fortune et les relations. Sans intention de publicité, pour son plaisir et l'amusement de ses amis, il prit goût à recueillir les propos courants, les indiscrétions des uns et des autres sur la vie intime de la haute société d'alors, et sur les mœurs privées — de bien mauvaises mœurs le plus souvent. Il nota les basses intrigues ou les misérables faiblesses des personnages illustres, dévoila les équipées secrètes des heureux du jour, rechercha avec passion, ramassa avec complaisance les malins bavardages et les anecdotes scandaleuses, assaisonna tout cela des épices très relevés d'une humeur cynique, moqueuse et dénigrante. La première édition des *Historiettes* (Paris, 1833-35, 6 vol. in-8°, p. p. Monmerqué et Taschereau) eut un succès extraordinaire. On lit, aujourd'hui, T. des Réaux, comme on lirait Pétrone ou Apulée, Brantôme ou Pierre de l'Estoile.

Tallemant (FRANÇOIS), littérateur français, frère du précédent; né à la Rochelle en 1620; aumônier du roi, membre de l'Académie; m. en 1712; — faible traducteur des *Vies* de Plutarque. (Paris, 1663-65, 8 vol. in-12.)

Tallemant (PAUL), littérateur français, cousin des précédents, né en 1642; reçu à l'Académie, pour quelques poésies légères (*Voyage de l'ile d'amour*, 1663, in-12); secrétaire de l'Académie des inscriptions (1694-1706); chargé à ce titre de l'intendance des devises et inscriptions des édifices royaux; m. en 1712.

Talleyrand-Périgord (CHARLES-MAURICE de), prince de Bénévent, célèbre homme d'Etat, né à Paris, en 1754; évêque d'Autun, en 1788; député aux Etats Généraux; excommunié par le pape en 1790; ministre, grand fonctionnaire et ambassadeur de plusieurs régimes; m. en 1838. Cet homme d'une intelligence politique supérieure, que servait un sens pratique tout à fait allégé de parti pris et de scrupules, eut l'art de survivre à tous les gouvernements, qu'il servit sans les trahir ni les aimer, et de rester au pouvoir en permanence.

Dix-neuf mois avant sa mort, alors âgé de quatre-vingt-deux ans, il ajoutait à son testament un codicille réglant expressément les conditions de la publication lointaine de ses *Mémoires*, auxquels il venait de consacrer ses dernières forces et de mettre la dernière main. Le précieux dépôt passa successivement entre les mains de divers exécuteurs testamentaires et ne vit enfin le jour, après avoir été très impatiemment attendu, qu'en 1891, par les soins du duc Albert de Broglie (1891 et suiv., 5 vol. in-8°). Les *Mémoires* de T. passionnèrent la curiosité publique sans la satisfaire autant qu'on s'y attendait. C'est qu'en effet, comme l'avait dit auparavant Sainte-Beuve, « les hommes de génie de ce genre ne confient jamais au papier le pire de leurs pensées, de leur vie ».

Talma (FRANÇOIS-JOSEPH), célèbre tragédien français, né à Paris, en 1763; entré à la Comédie française en 1787; créateur d'un grand nombre de rôles, depuis celui de *Seïde* dans le *Mahomet* de Voltaire, en 1787, jusqu'à celui de Charles VI (tragédie de Delaville), qui

fut son dernier triomphe, en 1826; m. la même année.

Après Lekain et Mlle Clairon, mais d'une façon beaucoup plus radicale et complète, il révolutionna les habitudes théâtrales, en introduisant sur la scène la réalité historique, en obligeant les vieilles conventions du décor et du costume à reconnaître la loi de la vérité scénique et de la couleur locale. C'était un artiste incomparable. Il exalta jusqu'au suprême degré l'enthousiasme de ses contemporains par les dons multiples et sans cesse renouvelés de son



Talma.

immense talent, par l'ampleur et le naturel de ses gestes, par la mobilité surprenante de sa physionomie, en un mot par une sorte de fascination magique, qui se dégageait de toute sa personne. Chez T., l'inspiration et la réflexion s'unissaient pour constituer le génie. Il a laissé des observations sérieuses sur l'art, dont il avait fait l'étude et le succès de toute sa vie. *(Réflex. sur Lekain et l'art théâtral,* 1825, in-8°, placées en tête des *Mémoires de Lekain.)*

Talmud. Recueil de traditions et de commentaires juifs formant une sorte de code, qui embrasse, dans la multiplicité de ses prescriptions, l'ensemble de la vie civile et religieuse de chaque Israéliste, et qui vise à assurer l'unité de la foi par l'unité des pratiques cérémonielles. Depuis une quinzaine de siècles qu'il est écrit, dans une langue artificielle formée de tous les dialectes parlés par les Juifs aux différentes époques de leur histoire, les docteurs et les rabins n'ont pas cessé d'en faire le sujet de leurs commentaires. afin d'y découvrir soit des lois nouvelles inaperçues jusque-là, soit des interprétations nouvelles des anciennes lois.

Talon (OMER), jurisconsulte français, né vers 1595 à Saint-Quentin, avocat général au Parlement de Paris, m. en 1652. Outre ses *Plaidoyers,* on a de lui des *Mémoires* sur différentes affaires agitées au Parlement pendant les troubles de la Fronde. Gui Patin appelai Omer Talon « le plus beau sens commun qui ait jamais été dans le Palais. »

Tamayo y Baüs. Voy. **Supplément.**

Tambroni (CLOTILDE), femme savante italienne, née à Bologne en 1758, m. en 1817. Elle occupa, durant plusieurs années, à l'Université de Bologne, la chaire de littérature grecque qu'elle quitta par refus de serment à la république cispadane.

Tamoul (le). Langue dravidienne. ayant un alphabet particulier, et qui, par la richesse de son vocabulaire aussi bien que par la pureté et l'ancienneté de ses formes, tient dans cette famille le rôle que joue le sanscrit dans l'ensemble des langues qui lui sont apparentées. Entre les langues dravidiennes, le t. possède la littérature la plus variée et la plus originale.

Tansillo (LUIGI), poète italien, né à Venosa, vers 1510, m. en 1568. Dans les loisirs des camps où il passa une partie de sa vie, et, plus tard, dans les intervalles de ses fonctions de juge, il tira de son imagination vive et facile un poème assez licencieux : *Il vendemmiatore* (Naples, 1531); une composition dévote : le *Lagrime di San Pietro* (1585, in-4°), en 15 chants ou plaintes, dont Malherbe a traduit quelques strophes *(Les larmes de saint Pierre),* et deux courts poèmes : le *Podere,* en l'honneur de la propriété champêtre, et la *Bolia* (la Nourrice), où il recommande aux mères de nourrir elles-mêmes leurs enfants. Il y a quelque chose de maniéré dans les vers de T., dont on loue, néanmoins, l'harmonie et la grâce.

Tantras. Traités magiques des Hindous, où l'on trouve associées à ce genre de superstitions les idées du bouddhisme.

Tapuya. Voy. **Américaines** (langues).

Target (JEAN-BAPTISTE), avocat français, né en 1733, membre de l'Académie, président des Etats généraux, m. en 1807. Foncé sur la jurisprudence, exact et logique dans la discussion, ses consultations, ses plaidoyers, ses mémoires *(Mém. sur l'état des protestants en France,* Paris, 1787, in-8°) lui valurent une grande autorité. Il était vague et prolixe à la tribune.

Targui (le). Idiome berbère; langue des Touareg. Ils se servent pour l'écrire d'un alphabet particulier dont les caractères rappellent ceux des anciennes inscriptions libyques.

Targum, au pluriel Targumim (en chaldéen, interprétation). Paraphrases ou traductions chaldaïques de l'Ancien Testament, faites vers l'époque des premiers Macchabées. Elles avaient été originairement écrites par des particuliers pour leur usage; c'est plus tard qu'on les réunit en un corps de paraphrases. Les plus estimées sont celles d'Onkelos

et de Jonathan-Ben-Uziel (Buxtorf, Bâle, 1720.)

Tarnow (Fanny), femme auteur allemande, née en 1783, à Gustrow, m. en 1862. Nombreux romans de mœurs, d'une expression sentimentale et mélancolique. (Choix des écrits de F. Tarnow, Leipzig, 1830, 15 vol.)

Tartuffe (le). Voy. **Molière.**

Tassin (dom René-Prosper), érudit français, de l'ordre des Bénédictins, né en 1697, m. en 1777. A complété le *De re diplomatica* de Mabillon par un savant ouvrage: le *Nouveau traité de diplomatique.* (Paris, 1750-65, 6 vol. in-4°.)

Tasso (Bernardo), poète italien, né à Bergame en 1493, m. en 1569. L'un des plus habiles d'entre les imitateurs et successeurs de l'Arioste, il serait resté en meilleur renom auprès de la postérité avec son roman chevaleresque en 100 chants et 57,000 vers, l'*Amadis*, avec ses odes, ses élégies ou ses *canzoni* à la manière de Pétrarque si l'immense renommée de son fils ne l'avait lui-même rejeté dans l'ombre.

Tasso (Torquato), dit le **Tasse**, célèbre poète italien, fils du précédent né à Sorrente en 1544, m. à Rome, en 1595. Peu d'existences furent plus agitées et plus douloureuses que celle de ce grand homme. Appelé par le duc Alphonse II, à la cour de Ferrare, en 1565; bien accueilli d'abord, traité avec



Tasso (Torquato)
d'après une ancienne estampe.

faveur par le cardinal d'Este, qui l'emmena en France, et par les sœurs du duc; puis, brusquement disgrâcié; persécuté par les ennemis que lui suscitèrent ses talents et, disons-le, aussi une fatuité insoutenable: réduit à l'exil, condamné aux vicissitudes d'une existence errante, pleine de déboires et d'inexprimables misères; enfermé comme fou dans une prison de Ferrare, sous le prétexte des signes de démence et des accès de fièvre qu'avaient provoqués chez lui le désespoir et la maladie, il mourut à l'âge de 51 ans, quand toutes ces affligeantes épreuves venaient seulement de prendre fin, lorsque le cardinal Aldobrandini qui l'avait recueilli dans sa maison à Rome, lui préparait, comme une suprême réparation, la couronne poétique, au Capitole. Le Tasse venait de composer une *Jérusalem conquise* (Rome, 1593), œuvre très inférieure se ressentant des troubles de ses facultés et qu'il pensait substituer à son immortel poème: la *Jérusalem délivrée,* terminée depuis 1575.

Telle a été l'orageuse carrière de cet illustre écrivain, qui, à l'âge de 18 ans s'était porté sur les traces de l Arioste en composant *Rinaldo;* qui, en 1575, donnait le modèle de la comédie pastorale avec l'*Aminta,* et dont la *Jérusalem* le place au-dessus même du Camoens et de Milton.

Le style du Tasse, dans ce dernier chef-d'œuvre, est-il toujours au niveau de ses conceptions? Il est souvent recherché, affecté; en bien des places lui font défaut la simplicité et le naturel antiques. Mais l'harmonie ravissante des vers, l'abondance des images, l'entraînante variété des épisodes, la délicieuse fraîcheur des descriptions, en un mot la lumineuse beauté partout répandue rendront aussi durable que l'humanité même l'admiration excitée par le génie du Tasse.

Tassoni (Alexandre), célèbre poète italien, né à Modène, en 1565; secrétaire du duc de Savoie, conseiller de François Ier, duc de Modène; m. en 1635. Animé d'un esprit chagrin et paradoxal, amoureux de contradiction et de nouveauté, il essaya de remonter le courant des idées reçues en attaquant l'influence des lettres *(Pensieri),* le culte des anciens et les réputations consacrées *(Considerazioni,* 1609). Il rencontra une veine plus heureuse en parodiant la poésie héroïque. Son chef-d'œuvre : la *Secchia rapita,* en douze chants (1622), a pour sujet la guerre ridicule qu'entreprirent les Bolonais, au XIIIe s., afin de recouvrer un seau de sapin que les Modénois avaient fait enlever d'un puits public de la ville de Bologne. C'est une excellente satire littéraire en même temps qu'une amusante fantaisie burlesque.

Tastu (Amable Voïart, Mme), femme de lettres française, née à Metz, en 1798, fille de la romancière Elisa Voïart, m. en 1893. Ses poésies lui valurent trois couronnes aux jeux floraux. Sainte-Beuve a vanté l'exactitude du

rythme dont elle aimait à revêtir sa pensée rêveuse et tendre. *(Poés. compl.,* Paris, 1859). Elle signa de nombreux ouvrages de morale et de littérature destinés à la jeunesse.

Tatares (langues). Voy. **Langues**.

Tatien d'Alexandrie, *Tatianus,* philosophe platonicien et chrétien du IIe s., né en Assyrie. Disciple des penseurs grecs, il vint à Rome après bien des voyages, y entendit Justin, l'aima et devint philosophe chrétien comme lui. Vers 172, il tomba dans le gnosticisme. *(Discours aux Grecs,* Πρὸς Ἕλληνας, éd. pr., Zurich, 1546, in-fol.; réédité dans les collect. patrologiques.)

Tatichtchef (Basile), historien russe, né en 1686; nommé grand-maître des cérémonies en 1728; et, sous la reine Anne, revêtu de hautes charges; m. en 1750. Il laissa inachevée une solide et importante *Histoire de Russie,* publiée par Muller, historiographe de Catherine II, de 1769 à 1784. (4 vol. in-4°. — Un cinquième tome a vu le jour en 1848.)

Tauchnitz (Karl-Christophe-Trangott), éditeur allemand, né en 1761, fondateur, en 1796, à Leipzig, d'une maison célèbre d'imprimerie et de librairie; m. en 1836.

Tauler (Jean), « le docteur illuminé », célèbre théologien allemand, né à Strasbourg, en 1290; entré dans l'ordre de *Saint-Dominique;* m. en 1361. Il fut le premier orateur de son temps, pour les qualités de la forme comme pour celles de l'esprit; et Bossuet le regarde comme l'un des plus solides et des plus corrects entre les mystiques. *(Sermons,* nombr. manuscrits; éd. altérées, Lepzig, 1498, in-4°, etc.; *Imitation de la vie pauvre du Christ,* Francfort, 1891, in-8°.)

Tavannes (Jean de **Saulx,** vicomte de), mémorialiste français ou plutôt biographe de son père Gaspard de T.; né en 1555; nommé maréchal par Mayenne, privé de cette dignité par Henri IV; retiré dans son château de Suilly, près d'Autun; m. en 1630. Toute l'ardeur des passions féodales et religieuses éclate dans sa *Vie du maréchal de Tavannes* (Paris, 1675, in-fol.), comme un dernier écho de la Ligue. Ses récits ont une allure brusque et hautaine, qui produit souvent, d'une manière inattendue, d'admirables effets de style. Il a des airs de Saint-Simon.

Son frère Guillaume de T. (1553-1633) a laissé de remarquables *Mémoires historiques des choses advenues en France,* de 1560 à 1596 (V. collect. Michaud et Poujoulat.)

Taylor (Jérémie), célèbre théologien et prédicateur anglais, né en 1613, m. en 1667. Chapelain et prédicateur ordinaire de Charles Ier, il devint, à la restauration des Stuarts, évêque de Down et Connor, administrateur du diocèse de Dromore, vice-chancelier de l'Université de Dublin (1661) et membre du Conseil privé d'Irlande. Outre ses ouvrages de controverse, ses Sermons, on a encore de lui divers traités philosophiques et religieux, comme ses *Exercices pour une bonne mort* et la *Liberté de prophétiser,* remarquables surtout par l'esprit de tolérance. J. T. a été le Bourdaloue de la chaire britannique, *(Œuv. compl.,* éd. de Heber, 1820-22. 15 vol. in-8°.)

Tazies. Sorte de mystères religieux particuliers à la littérature dramatique persane et tirés de la légende des fils d'Ali. Malgré l'absence totale de procédés scéniques, l'illusion y atteint quelquefois les dernières limites. Les t. ont une étrange puissance d'émotion sur l'âme des spectateurs.

Tchagatéen (le). Dialecte de Boukhara, ainsi appelé du nom de Tchagataï, un des fils de Gengis-Khan; c'est une transformation de l'ouïgour, destinée à former plus tard le turc osmanli. Les *Mémoires* de Baker. — une mine de renseignements sur l'histoire et la géographie de l'Asie centrale, au commencement du XVIe s. — est le modèle le plus achevé que l'on possède du tchagatéen.

Tchèque (le). Idiome slave occupant toute la Bohême, moins une lisière de l'ouest et du nord, la plus grande partie de la Moravie et une petite partie de la Silésie. Depuis les premiers monuments de sa littérature remontant au XVIIe siècle, cette langue a subi d'importantes modifications dans ses formes, sa prononciation et son orthographe même. Ainsi, le tchèque moderne a perdu en sa conjugaison l'imparfait et l'aoriste ancien. Depuis 1830, on a fait abandon des caractères gothiques, et maintenant le *v* latin a été substitué définitivement au *w* des Polonais et des Allemands. (Cf. **Littérature bohême**.)

Tchérémisse (le). Idiome finnois du Volga, parlé par 200,000 individus environ, sur la rive gauche du grand fleuve.

Tcherkesse ou **circassien.** Langue caucasique, du groupe septentrional. Comme les autres idiomes de cette famille, le t. offre le caractère très accusé des langues agglutinantes.

Tchihatcheff (Pierre de), voyageur, géologue et naturaliste russe, né à Gatchina, près de Saint-Pétersbourg, en 1812, m. en 1892. Son ouvrage sur l'*Asie Mineure* est le tableau le plus complet qu'on eût encore tracé de l'état physique de cet immense territoire. Polyglotte très remarquable, P. de T. parlait et écrivait avec aisance les principaux idiomes de l'Europe.

Tegner (Isaïe), célèbre poète suédois, né à Kyrkerud, en 1782; membre de l'Académie de Stockholm, archevê-

que d'Upsal; m. en 1846. A l'instar du Danois Œhlenschlœger, il renouvela brillamment les vieilles traditions septentrionales. Pourtant, encore imbu des idées étrangères dont se débarrassera plus tard un Bjœrnson, il resta comme à la surface du caractère national. Sa *Frithiofsaga* (*Œuv. compl., Samlade Skrifter,* Stockholm, 1847-48) est un des rares poèmes qui, dans la littérature moderne du nord, soient parvenus à une renommée européenne. (Trad. franç., par Desprez, Léouzon-Leduc, Boutillier, etc.)



Tegner, d'après une gravure allemande.

Télémaque (le). Voy. **Fénelon.**

Télésilla, poétesse grecque du VIes. av. J.-C. Argos la vit naître. On vantait son courage dans la guerre et l'éclat de ses talents dans les arts de la paix. Il n'est resté de ses pièces lyriques qu'un très petit nombre de vers. (Ap. Schneidewin, *Poetæ elegiaci.)*

Telesio (BERNARDINO), *Telesius,* philosophe italien, neveu du poète latin Antonio Telesio, né et m. à Cosenza, 1509-1588. Adversaire résolu de l'aristotélisme, il fonda lui-même un nouveau système, en prenant pour guide les sens et la nature *(De rerum natura juxta propria principia,* Rome, 1565, in-4°); mais, chez ce précurseur de Bacon, l'imagination joue souvent un aussi grand rôle que la raison.

Temple (WILLIAM), écrivain politique et diplomate anglais; né à Londres, en 1628, m. en 1698. Envoyé à Aix-la-Chapelle, en 1668, il amena la conclusion de la paix entre la France et l'Espagne. Esprit brillant, diplomate habile, homme d'Etat, philosophe épicurien, le chevalier Temple se montra un littérateur aussi ingénieux que savant, en ses *Essais,* ses *Mémoires,* etc. (*Œuv.,* Londres, 1700, 2 vol. in-fol.)

Temps (le). Journal politique français, d'esprit libéral et protestant; fondé en 1829 par Coste, avec le concours de Guizot; renouvelé après deux interruptions en 1842 et en 1850, par l'initiative de Nefftzer en 1861; et devenu, sous la direction de M. Adrien Hébrard, l'un des organes les plus accrédités non seulement en France, mais dans l'Europe entière.

Tencin (CLAUDINE-ALEXANDRINE **Guérin** de), femme auteur française, née en 1681, à Grenoble; religieuse pendant cinq ans, relevée de ses vœux; venue en 1714, à Paris, où la firent promptement connaître sa beauté, son esprit, son habileté d'intrigue et la légèreté de ses mœurs; m. en 1749. Elle eut un fils, qu'elle avait fait exposer aussitôt après sa naissance sur les marches de l'église Saint-Jean-le-Rond : cet enfant trouvé devint le célèbre d'Alembert.

A partir de 1731, sans renoncer tout à fait aux cabales de cour ni aux cabales académiques, son existence devint paisible, et son salon, rendez-vous des savants et des gens de lettres, fut un des plus brillants du XVIIIe siècle. Elle-même, elle écrivit. On a de Mme de T. une correspondance avec son frère le cardinal, des *Lettres* au duc de Richelieu, et plusieurs romans, dont un chef-d'œuvre, comparable à la *Princesse de Clèves* de Mme de La Fayette: les *Mémoires du comte de Comminges* (1735, in-12). Comme elle n'avait rien publié sous son nom, on ne sut qu'après sa mort qu'elle en était l'auteur (l'auteur principal, tout au moins: voy. **Pont de Veyle**) et qu'à cette femme du monde revenait le mérite d'avoir répandu là le charme et les qualités du meilleur style.

Tennemann (WILHELM-GOTTLIEB) philosophe allemand, né à Brembach, en 1761, m. en 1819. Il sut entrevoir le mouvement philosophique de l'histoire en son important travail intitulé : *Geschichte der Philosophie,* Leipzig, 1798-1811, 8 vol. in-8°), véritable monument d'érudition méthodique et précise. Le caractère général de cet ouvrage (sa partie faible aussi, parce qu'il est forcément exclusif) est de reproduire le système de Kant dans l'histoire de la philosophie.

Tennyson (ALFRED), célèbre poète anglais, né en 1809, dans le comté de Lincoln; m. en 1892. Succéda à Wordsworth, comme poète lauréat. Les *Idylles du roi, Maud, Enoch Arden,* le drame d'*Harold*, ont illustré son nom On a appelé Tennyson « le plus classique des romantiques anglais. » Il sut rendre avec un charme infini les

parfums de la terre natale ou raviver les décors du moyen âge chevaleres-



Tennyson.

que. Ayant à la fois la mesure et le coup d'aile, la libre envolée et la possession de soi, il sut revêtir ses inspirations élégiaques d'une forme quasi-virgilienne. Pour la pureté, la noblesse et la grâce, nul, en son art, ne le dépassa. En retour, il eut moins de force créatrice, moins de puissance que de perfection.

Tenson. Genre de poésie particulier à la littérature provençale appelée aussi *partura* et *jeu-parti* chez les trouvères. C'était une sorte de dialogue, en couplets alternatifs, entre deux troubadours sur une question subtile, quintessenciée (question de galanterie surtout), une espèce de tournoi poétique auquel ils se provoquaient à la façon des *Minnesingers* d'Allemagne, en présence des dames et des chevaliers.

Teramo (JACQUES de), connu aussi sous les noms de Jacques Ancarano et de Jacques Palladino, écrivain italien, archevêque de Tarente, né à Teramo (Abruzzes), en 1349, m. en 1417. Il se complut dans une sorte de littérature religioso-diabolique, où Satan, mis en cause, plaidoie constamment, tantôt contre Jésus-Christ, tantôt contre la Vierge. *(Processus Luciferi contra Jesum,* Augsbourg, 1472, in-fol., etc.)

Térence (PUBLIUS-TERENTIUS AFER), 192-158 av. J.-C., poète comique latin. Africain de race punique, né à Carthage, pris par des pirates, vendu à Rome, puis affranchi du sénateur Terentius Lucanus Scrutanus, qui lui donna son nom, comprit ses heureuses dispositions et le fit élever aux études libérales, ce poète eut le mérite autant que la chance heureuse d'assortir, le premier, au langage romain encore rude les grâces et les délicatesses de la langue grecque. Il y réussit complètement par des pièces imitées du théâtre de Ménandre *(Andria, Eunuchus, Heautontimoroumenos, Adelphe, Phormio, Hecyra).* De Térence date la naissance du bon goût parmi les Latins: après l'avoir entendu, ils commencèrent à rougir des applaudissements prodigués à la grossièreté d'Ennius et de Pacuvius. Térence excellait à présenter au vif les mouvements de l'âme et la condition des mœurs.



Térence, d'après un buste antique.

Terentianus Maurus, poète didactique latin du IIe s. ap. J.-C. Il a versifié, non sans art, les principes de la métrique *(Carmen de litteris, syllabis, pedibus et metris,* éd. princeps de George Merula, Milan, 1497, in-fol.) et fourni l'exemple avec le précepte en employant, à propos de chaque espèce de rythmes, des vers écrits dans la mesure de ceux dont il explique les règles.

Terpandre d'Antissa, musicien et poète grec, né dans l'île de Lesbos, au VIIe s. av. J.-C. L'inventeur de la lyre à sept cordes, le fondateur du système musical des Grecs, il est regardé comme le père de la poésie lyrique. Quelques rares citations, justifiant de la gloire dont il jouissait : il ne nous reste pas autre chose de ce créateur.

Terrasson (JEAN, abbé), littérateur français, membre de l'Institut, né en 1670, à Lyon, m. en 1750. Professeur

de philosophie grecque et latine au Collège de France, il prit part à la querelle des anciens et des modernes, et donna résolûment gain de cause à ces derniers (*Dissertat. crit. sur l'Iliade d'Homère*, 1715, 2 vol. in-12). Ecrivain sensé mais froid, il n'avait qu'une conception très imparfaite du beau et du grand. On cite, parmi ses nombreux ouvrages, un roman semi-épique et semi-historique, intitulé *Séthos* (Paris, 1731, 3 v. in-12) dont le cadre appartient aux souvenirs de l'ancienne Egypte.

Ses deux frères, ANDRÉ et GASPARD, se distinguèrent comme prédicateurs. Il faut signaler aussi comme jurisconsultes, ses cousins MATHIEU et ANTOINE **Terrasson.**

Tertsetis, poète grec de l'école ionienne, né à Zanthe vers 1800, m. en 1874. Une singulière association de paganisme et de christianisme se remarque en ses vers, où s'entremêlent également les doux rêves des cœurs tendres et les accents du patriotisme.

Tertullien (QUINTUS SEPTIMIUS FLORENS TERTULLIANUS), docteur de l'Eglise, né à Carthage, en 160, m. en 240. Les aigles romaines ne s'étaient pas humiliées encore devant l'arbre de la Croix, lorsque l'Africain Tertullien, à peine converti, se jeta dans la bataille des doctrines. Sa réputation s'étendit bientôt aussi loin que l'Eglise elle-



Tertullien, d'après une ancienne estampe.

même. Vincent de Lerins l'a comparé à Origène : ce que celui-ci, déclarait-il, a été parmi les Grecs, Tertullien l'a été parmi les Latins. Inventeur d'une foule d'expressions rendues nécessaires par la nouveauté des sentiments et du culte, l'auteur de l'*Apologétique,* malgré les défauts de son style rude, embarrassé, fut l'un des créateurs de la latinité chrétienne. Vers 203, il était passé à la secte des montanistes, qui avait beaucoup d'attraits pour son vigoureux naturel, et fonda même parmi ces sectaires, un parti spécial, celui des Tertullianistes, dont il restait encore quelques traces au ve s.

Terza rima. Genre de versification consistant à couper tout le poème en tercets à rimes croisées, malgré la coupe de la strophe. Illustré en Italie par Dante et Pétrarque, usité chez les poètes français du XVIe s., ce rythme brillant, « attaché et serré comme une tresse d'or », a été repris, au XIXe s. par des virtuoses, tels que Th. Gautier et Théodore de Banville.

Tétralogie (gr. τετρα, quatre et λόγος, discours). Dans l'ancienne poésie grecque, ensemble de quatre pièces de théâtre, que les auteurs tragiques présentaient au concours; les trois premières étaient des tragédies ordinairement liées entre elles (l'*Orestie* d'Eschyle, etc.); et la quatrième un drame satyrique ou bouffon.

Teuffel (W. S.), érudit allemand, professeur à l'Université de Tubingue; (1820-1878). Il s'était fait connaître dans l'Europe savante par une grande *Histoire de la littérature romaine* (3e éd., 1875, trad. fr., 1881, 3 vol. in-8°), ouvrage considérable, immense répertoire de faits et d'indications bibliographiques où l'érudition la plus laborieuse s'associe à un goût sûr et à une critique prudente.

Texeira (GONZALÈS), poète brésilien du XIXe siècle. Chantre brillant de l'indépendance du Brésil, il rappelle par les élégances de son rythme le Portugais Bocage, par la splendeur de ses images Chateaubriand, et souvent aussi par ses digressions inattendues la fantaisie d'une œuvre byronienne, d'un *Child-Harold* ou d'un *Don Juan.*

Texeira Bastos (FRANÇOIS-JOSEPH), poète et philosophe portugais, né à Lisbonne, en 1856. (*Os padres,* 1875, *Rumores vulcanicos,* 1877; *Vibraçoes do Seculo,* 1881, etc.) Libre-penseur et républicain, il appartient à cette école contemporaine qui a essayé plus ou moins de donner la forme artistique aux idées de la philosophie positive.

Thackeray (WILLIAM-MAKEPEACE), célèbre romancier anglais, le Fielding du XIXe s., né à Calcutta en 1811, m. en 1863. Lorsqu'il eut dissipé la fortune qui l'aidait à suivre les caprices d'une humeur inconstante, il se tourna vers l'art pour en vivre, fut journaliste, dessinateur, critique, puis romancier, et aborda l'histoire sous la double forme caractéristique des biographies (*Henry Esmond*, les *Quatre Georges*) et des scènes de mœurs. La *Foire aux vanités* (*Vanity Fair*, 1848, 2 v. in-18, trad. franç. de Guiffrey) — une merveilleuse forêt de détails, d'incidents et d'observations microscopiques — est son chef-d'œuvre. « Le caractère particulier de

T., dit Ph. Chasles, c'est l'absence de toute recherche. Il ne peint pas, il bu-



Thackeray.

rine ; ses figures ont un très vif relief et une extrême précision de contours. Vous les reconnaissez : ce sont des vivants. »

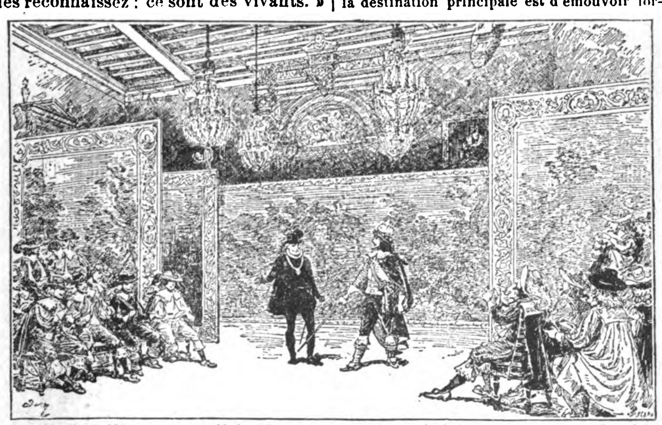
Crète. Plutarque loue ses odes, dont aucun fragment ne nous est parvenu.

Thamyris, aède épique, originaire de Thrace, qu'Homère rappelle, à propos de Dorium, une des villes de Nestor.

Tharafa, poète arabe, de la période anté-islamique ; l'un des sept qui tressèrent la couronne précieuse des *Moallakat.* (Ed. Reiske, Leyde, 1742, in-4°; trad. fr. Caussin de Perceval, *Hist. des Arabes.)*

Théâtre. Tout ce qui concerne les manifestations de l'art dramatique. Le t. est la passion souveraine des esprits poétiques. Être auteur de drame ou de comédie, prêter une voix, donner un corps, à ses pensées, toucher, égayer ou meurtrir à son gré l'âme de la foule et vivre familièrement avec les interprètes de ses conceptions ; que d'espérances à caresser, que de satisfactions à concevoir et les plus flatteuses du monde pour l'amour-propre d'un écrivain! Aussi l'histoire littéraire du théâtre est-elle universelle et infinie.

Elle se partage en trois vastes divisions : la TRAGÉDIE qui a pour objet les catastrophes publiques et les malheurs des grands ; la COMÉDIE, dont le but est de rendre agréablement sur la scène les défauts de tout le monde, d'amuser et de réjouir l'esprit des spectateurs ; et le DRAME, où s'entremêlent la comédie et la tragédie, le sérieux et le bouffon, mais dont la destination principale est d'émouvoir for-



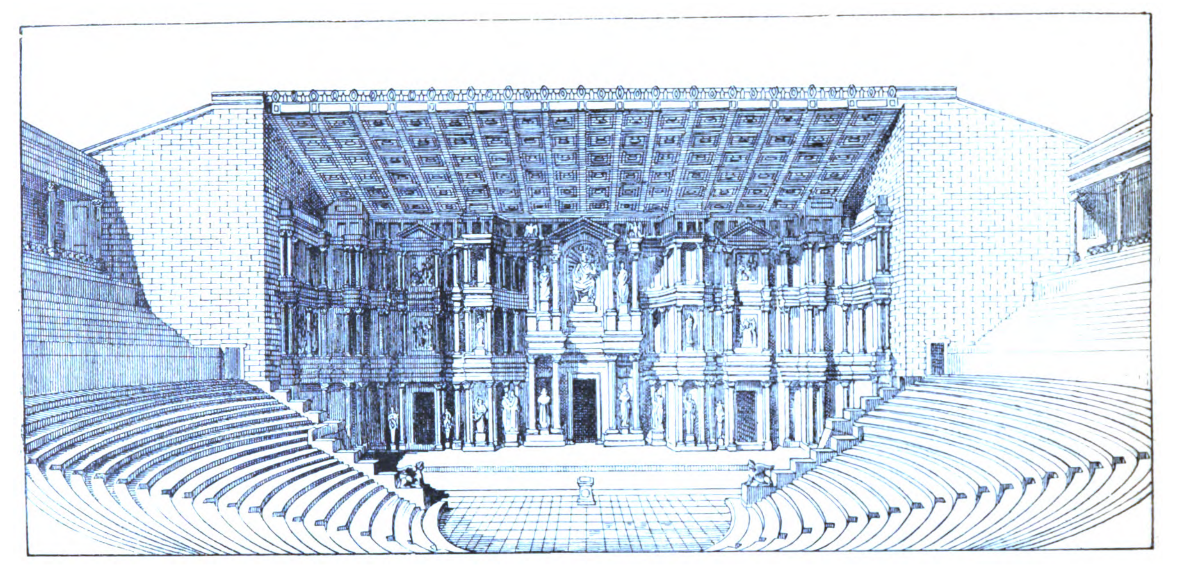
Une scène de théâtre, au XVIIe siècle. (Remarquer qu'une partie des spectateurs sont sur la scène).

Thalès, philosophe grec, phénicien d'origine, né en 640 av. J.-C., m. en 548. Il contribua beaucoup à faire avancer la science de son époque, en géométrie, en physique, en astronomie. Philosophiquement, il a cherché le principe des choses dans la nature sensible ; pour Thalès, la substance universelle est analogue à l'eau.

Thalès ou **Thaletas**, poète et musicien grec du IXe s. av. J.-C., né en

tement les âmes par le jeu plus ou moins violent des péripéties. (V. aussi **mélodrame.**) Quelle que soit la diversité des formes, ce qu'il faut, communément, au théâtre, c'est la science du relief, l'instinct de la perspective, l'habileté des combinaisons et surtout l'action. Pour la comédie, c'est la gaieté naturelle qui enlève le rire, pour le drame, c'est le secret des émotions fortes et l'imprévu, qui saisissent l'esprit et le cœur.

La faculté dramatique n'a jamais cessé d'exister et de se produire. Tel qu'il est aujourd'hui, en son état de décadence manifeste, avec sa profusion stérile, avec ses abdi-



Vue intérieure du **théâtre d'Orange** restauré. (Des gradins, on aperçoit le mur de fond de la scène orné d'une somptueuse décoration fixe, comme c'était l'usage chez les anciens. Un toit dont on a retrouvé les débris, protégeait la scène (d'après Caristie, *Monuments antiques* à Orange).

cations successives au profit de la machine, de la féerie, du décor, des exibitions sensuelles, le théâtre continue d'envahir de ses influences la société entière. Autant que jamais, il en absorbe les éléments actifs de curiosité, de richesse, de prospérité. Il donne le ton à la mode. Il règne sur nos plaisirs, s'il n'a pas l'honneur comme jadis d'éclairer ou de régenter les intelligences.

Théâtre (coup de). Evénement qui frappe tout d'un coup l'esprit, parce que le spectateur n'y était point préparé. Ce sera un secours inattendu se produisant au milieu du péril, une rencontre arrivant comme un choc, une reconnaissance providentielle ou tragique, une victoire sur soi-même ou quelque trait sublime. Les maîtres du genre, Euripide. Shakespeare, Calderon, Corneille, Racine, Victor Hugo, Alexandre Dumas, nous en fourniraient bien des exemples. Tel auteur, habile à faire jouer les ressorts dramatiques, mettra quelquefois tout son art à prolonger l'action, à tendre au maximum d'intensité l'émotion de l'attente pour amener à point l'un de ces effets inopinés et saisissants, qui dénouent la situation et laissent dans l'âme une impression profonde.

La tragédie classique n'a usé qu'avec modération de cette féconde ressource. On n'en saurait dire autant du drame moderne, ou la crainte de paraître faible et languissant a fait se multiplier à l'excès la recherche des surprises violentes de l'action ou de la pensée.

Thébaïde (la). Célèbre sujet dramatique relatif aux luttes fratricides des fils d'Œdipe et à la guerre des Sept chefs; sujet traité, repris sous des titres divers par Eschyle, Sophocle, Euripide, Sénèque le Tragique, Garnier, Corneille, Rotrou, Racine, Voltaire, La Mothe, Joseph Chénier. — Poème épique de Stace.

Thèbes (le roman de). Grande composition épique française du cycle de l'antiquité, d'après une rédaction latine abrégée de la *Thébaïde* de Stace, par un trouvère anonyme du XIIIe s. Le poète semble avoir pris Benoît de Sainte-Maure pour modèle, et ne lui est, du reste, inférieur ni pour le style ni pour l'invention, — l'invention cherchée en dehors de toute réalité historique.

Thégan, évêque de Trêves, au IXe s., auteur d'une *Vie de Louis le Pieux,* insérée dans le recueil des *Historiens de France.* Ce vieux chroniqueur d'un âge barbare vise à l'érudition, son langage est hérissé d'une multitude d'allusions bibliques et classiques.

Thémistius, dit EUPHRADÈS, rhéteur et philosophe grec, né vers 317 ap. J.-C. Il enseigna avec tant d'éclat à Antioche, à Nicomédie, à Rome et ailleurs, qu'il effaçait tous les philosophes de son temps. Il vécut longuement à Constantinople, entouré des faveurs impériales, tour à tour l'objet des grâces de Constance, de Julien, de Jovien, de Gratien et de Théodose. Le premier de ces princes lui fit dresser une statue de bronze. Th. consacra une partie de sa vie a relever la gloire d'Aristote. Outre ses paraphrases sur divers livres du Stagyrite, trente-quatre de ses discours nous sont parvenus. Il défendit éloquemment la liberté de conscience et se distingua par sa modération au milieu des luttes religieuses, mais ne montra pas autant d'indépendance à juger les actes du pouvoir. (Ed. princeps, Venise, 1558 et 1574, in-fol; éd. Dindorf, Leipzig, 1832, in-8°.)

Thémistocle, célèbre homme d'Etat et général grec, né à Athènes, en 535, av. J.-C., m. en 470. Le héros de Salamine exerçait une grande action par la force de ses discours, dans les assemblées du peuple athénien. Son éloquence était à la fois, dit l'histoire, insinuante et passionnée.

Théocrite de Chio, sophiste et historien grec, que l'indépendance de son esprit et la hardiesse de ses traits satiriques fit mettre à mort par Antigone Gonatas. *(Fragm.,* dans la collect. Didot, *Fragmenta historicorum græcorum.)*

Théocrite, Θεόκριτος, célèbre poète grec, né à Syracuse; florissait dans le IIIe s. av. J.-C., sous Hiéron le Jeune. Des troubles politiques l'ayant forcé de quitter la Sicile, il se rendit à la cour de Ptolémée Philadelphe, qui l'attirait par ses libéralités, fit partie de la fameuse pléiade alexandrine, puis revint en Sicile où il mourut très âgé. On a de lui trente idylles, vingt-deux épigrammes, une pièce figurative intitulée *Syrinx,* et quelques vers d'un poème de *Bérénice.* Il avait laissé encore des hymnes, des élégies, des ïambes, qui se sont perdus. Théocrite est le poète bucolique par excellence; ses bergers sont peints d'après nature, ils sont vivants et vraiment rustiques; la langue qu'ils parlent est simple, énergique, chaude, harmonieusement appropriée au sujet; les tableaux champêtres et les récits ont une grâce inimitable. Les meilleures éditions de Théocrite sont celles de Walckenaer (Leyde, 1779-1781, in-8°) et de Heindorf (Berlin, 1810, in-8°).

Théodecte, poète tragique grec, né à Phasélis. Il florissait vers le milieu du IVe s. av. J.-C. Ses thèses de sophiste mises en dialogue, ses plaidoyers dramatiques dont il ne nous reste rien, marquèrent la fin du genre des Eschyle et des Sophocle.

Théodicée (gr. Θεὸς, Dieu, et δίκη, justice). Partie de la théologie naturelle qui traite de la justice de Dieu, et qui a pour objet de justifier sa providence en réfutant les objections tirées de l'existence du mal, soit physique, soit moral. Leibniz est le premier qui se soit servi de ce terme, mais l'idée qu'il représente date de très loin. Les anciens philosophes s'étaient maintes fois posé cette grave question de l'origine du mal, que la Bible interrogeait déjà, au *Livre de Job.* Il suffit de rappeler quelle place elle occupe

dans la *Cité de Dieu* de saint Augustin. Le moyen âge et la scolastique ne firent guère qu'embrasser sur ce sujet les idées de Platon et d'Aristote. Spinosa pensa résoudre la question en admettant une substance unique. Leibniz y consacra, dans une œuvre magistrale, l'application de tout son génie. Et depuis lors elle n'a cessé d'être au premier rang des études philosophiques.

La théodicée est, en outre, la partie de la philosophie qui se rapporte à Dieu, à son existence, à ses attributions. « Par théodicée, dit le P. Gratry, il ne faut pas entendre seulement la science de Dieu, il faut entendre aussi très particulièrement la science de l'esprit humain s'élevant à Dieu. La théodicée est la science de cet admirable procédé de la raison qui monte à Dieu et s'élève à connaître et à démontrer l'existence, la nature, les attributs de Dieu. »

Théodore, surnommé *le Lecteur*, Ἀναγνώστης, historien grec du VIe s. (*Hist. ecclésiast.*, s'étendant de la 20e année de Constantin jusqu'au règne de Justin ; éd. Henri de Valois, avec d'autres écriv. ecclésiast. grecs, Paris, 1673, in-fol.)

Théodore de Mopsueste, écrivain ecclésiastique grec; né à Antioche, en 350, évêque de Mopsueste en 392; m. en 429. Il combattit avec éclat les Apollinaristes et les Ariens, mais pour retomber ensuite dans les opinions des Pélagiens et d'Arius même, qui avait été son disciple. Ses traités furent condamnés par le cinquième concile œcuménique de Constantinople. (*Fragm.* ap. Angelo Maï, *Collectio nova scriptorum veterum,* Rome, 1825-38, 10 vol. in-4°, etc.)

Théodore de Tarse, prélat et érudit du VIIe s. originaire de cette ville, en Cilicie. L'an 669, le pape Vitalien l'envoya en Angleterre et le nomma archevêque de Cantorbéry. Versé dans les lettres sacrées et profanes, il forma un grand nombre de disciples, qui parlaient le grec et le latin comme leur langue maternelle.

Théodore Hyrtacène, rhéteur byzantin du XIVe s., né à Hyrtacus, en Crète, ou à Artace, dans la Propontide ; écrivain élégant et lettré. (*Discours* et *Epîtres;* v. Boissonade, *Anecdota græca,* I, et La Porte du Theil, *Notices et extraits des mss.*, t. V et VI.)

Théodore Prodrome, surnommé *Hilarion,* écrivain et moine byzantin de la première moitié du XIIe s. La réputation de ses ouvrages de théologie, de philosophie, de grammaire, d'imagination poétique et romanesque (les *Amours de Rhodante et Dosiclès,* neuf livres en vers ïambiques, éd. Gaulmin, Paris, 1625, in-8°, trad. fr. de Godard de Beauchamps, 1746, in-12) surpassa de beaucoup les mérites mêmes de l'auteur.

Théodore Studite (saint), écrivain ecclésiastique grec, né en 769, à Constantinople ; abbé du monastère de Studium ; exposé plusieurs fois par la fermeté de ses principes aux persécutions des empereurs byzantins ; m. en 826. On a de lui, sous une forme pure, des catéchèses, discours, lettres, recueillis en entier dans la collection Migne.

Théodoret, Θεοδώρητος, écrivain ecclésiastique grec, né à Antioche, en 386, nommé, en 423, évêque de Cyrrhus, près de l'Euphrate ; m. en 457 ou 458. Mêlé aux controverses religieuses qui divisaient alors les âmes, il y porta une rare tolérance. Cet esprit de mesure et de sagesse, qui domine en ses traités, ses homélies, ses Lettres, s'est étendu à son *Histoire ecclésiastique* [324-429], doublement appréciée pour le fond et pour la forme. (*Œuv. compl.*, dans la collection Migne.)

Théodotion, écrivain grec du IIe s. ap. J.-C., né à Sinope (Pontide) ; auteur d'une des traductions de l'Ancien Testament, insérées dans les *Hexaples* d'Origène. Il appartenait à la secte des ébionistes, qui niaient la divinité du Christ.

Théodulfe, prélat et humaniste du VIIIe s., né vers 750, en Espagne, m. en 821. Abbé de Fleury-sur-Loire, évêque d'Orléans, il jouit pendant quelque temps d'un extrême crédit à la cour de Charlemagne ; il en usa pour compter au nombre des restaurateurs des lettres en France. On a gardé de lui les *Capitulaires* qu'il adressa à son clergé, l'hymne *Gloria, laus et honor,* et des *Opera varia.* (Ed. Sirmond, Paris, 1616, in-8°). Par son tableau des Sept Arts, péniblement tracé, il paya contribution au goût d'une ère de poésie didactique, descriptive et pédantesque.

Théognis, poète grec, le plus célèbre des gnomiques, né à Mégare, vers 550 av. J.-C., m. vers 485. Les anciens citaient ses maximes ou *Sentences* comme des oracles de sagesse. Sa morale, dont le caractère particulier est la sensibilité, parfois mêlée d'amertume, sa morale est saine : il ne condamne pas les plaisirs innocents ; il ne rougit pas même de les célébrer ; mais il établit qu'on ne peut en goûter les charmes, que dans le repos d'une conscience pure et dans le sein de la vertu. (Ed. princeps, Alde, Venise, 1495, in-fol. ; trad. franç., par Lévesque, 1783, in-16.)

Théologie. Science qui a pour objet les choses divines, les dogmes et les préceptes religieux. Déjà les Grecs nommaient théologiens les anciens poètes qui avaient identifié le développement de la nature avec celui des dieux, la cosmogonie avec la théogonie (Orphée, Hésiode, Homère) et auxquels on opposa

plus tard les philosophes et les naturalistes physiologiques. Dans la suite on spécifia sous ce nom la partie de la philosophie qui s'occupe de l'absolu. Enfin la th. en vint à désigner la connaissance générale de la religion et en particulier les études d'ordre spéculatif ou pratique, qui concernent la doctrine chrétienne.

Celle-ci comprend plusieurs branches ou subdivisions. Ce sont: pour la science de la lettre: l'exégèse, la philologie biblique, la géographie sacrée, la critique, l'herméneutique; pour la science des principes l'apologétique, la dogmatique, la morale, la pastorale, les catéchèses, l'homilétique, la pédagogie, la liturgie, l'art chrétien, le droit canonique; pour la science des faits: l'archéologie chrétienne, l'histoire de l'Eglise, la patrologie, l'histoire de la littérature sainte, des schismes et des hérésies; enfin pour la science des symboles: l'examen comparé des doctrines hétérodoxes et de leurs rapports tantôt avec les dogmes du catholicisme, tantôt avec la philosophie générale.

On appelle, par opposition à la théologie dogmatique, *théologie naturelle* tout ce que la raison nous apprend de l'existence et des attributs de Dieu, et des vérités premières et fondamentales de la philosophie. Bacon fait mention de la théologie naturelle et recommande de l'étudier.

Théon (Œlius), rhéteur grec, né à Alexandrie, au IIe ou au IIIe s. ap. J.-C.; théoricien de l'art oratoire. (*Exercices orat.*, Προγυμνάσματα, éd. princeps d'Angelus Barbatus, Rome, 1520, in-4°; éd. Finckh, Stuttgard, 1834, in-8°)

Théon d'Alexandrie, mathématicien grec du IVe s. ap. J.-C., le père de la fameuse Hypathie; scoliaste d'Euclide, de Ptolémée, d'Aratus; auteur de *Tables astronomiques*.

Théophane (Cneius-Pompeius), Θεοφάνης, historien et poète grec du Ier s. av. J.-C., né à Mitylène; cité deux fois dans l'*Antrologie*. Panégyriste fervent de Pompée, son ami, son affranchi peut-être (car il avait pris son nom). Il chanta la gloire du triumvir dans une *Hist. des guerres des Romains sous le commandement de Pompée*, dont Strabon et Plutarque nous ont transmis quelques extraits,

Théophane Isaurus (saint), le Confesseur, historien byzantin, né en 758, m. en 818; continuateur de la chronique de Georges le Syncelle. (Ed. de la *Byzantine* de Bonn, 1839, 2 vol. in-8°.)

Théophanie (gr. θεὸς, dieu, et φαίνεσθαι, apparaître). Chez les Grecs, apparition ou révélation de la divinité. Les Egyptiens, qui rejetaient l'apothéose, admettaient les théophanies.

Théophile (saint), évêque d'Antioche et l'un des Pères de l'Eglise grecque, m. en 181. Né et élevé dans le paganisme, il embrassa la foi chrétienne en lisant les livres saints, fut évêque d'Antioche vers 168 et combattit les doctrines des gnostiques. Ses *Trois Livres à Autolycus* (Πρὸς Αὐτόλυκον βιβλία γ', éd. Conrad Gesner, Zurich, 1546, in-fol.; trad. de Genoude), sont considérés comme une des meilleures apologies du christianisme.

Théophile, jurisconsulte grec, m. vers 536. Conseiller d'Etat, professeur de jurisprudence à Constantinople, il aida Tribonien dans la rédaction du *Digeste*, du *Code* et des *Institutes*.

Théophile. Voy. **Viau**.

Théophraste, Θεόφραστος, philosophe grec, ainsi appelé, dit-on, au lieu de Tyrtame, son nom véritable, à cause de l'éclat presque divin de son éloquence; né dans l'île de Lesbos, vers 372. Sauf ses *Caractères*, que La Bruyère a traduits, deux traités sur les *Plantes*, et des fragments sur différentes parties des sciences naturelles (éd. princeps, Alde, 1498, in-fol.), ses innombrables récits se sont perdus. Théophraste remplaça le Stagyrite dans la direction du Lycée. Il avait hérité non seulement des manuscrits d'Aristote, mais encore de son esprit scrutateur et de ses connaissances philosophiques.

Théophylacte, Θεοφυλάκτος ὁ Σιμοκάττης, historien et savant byzantin, né à Locres, m. vers 630. Affecta dans ses écrits, même les plus sérieusement étudiés comme son *Histoire de l'empereur Maurice* (éd. J. Pontanus, avec trad. lat., Ingoldstadt, 1604, in-4°), un style pompeux et oratoire. Boissonnade a édité et annoté ses *Problèmes de physique*, ainsi que ses *Lettres morales, champêtres et amoureuses*.

Théopompe, écrivain grec, disciple d'Isocrate, né à Chio, vers 378 av J.-C. Après avoir été longtemps orateur, il voulut être historien; et l'on s'aperçut qu'en changeant de sujet, il n'avait pas pour cela modifié son allure; car il transporta les procédés de la rhétorique dans sa manière, d'ailleurs harmonieuse et brillante, de narrer les événements. Les anciens reprochèrent à l'auteur des *Helléniques* et des *Philippiques (Fragm.*, édit. Wichers, Leyde, 1829, in-4°) une certaine âpreté maligne, très différente du ton mesuré qui convient à l'histoire.

Théosophie (θεὸς, dieu, et σοφια, sagesse). Doctrine de certains mystiques, qui, sans suivre la méthode des philosophes et des théologiens, prétendent entrer en communication avec Dieu, et recevoir de lui des lumières particulières, des dons spéciaux. Les rêveries bouddhistes, les systèmes d'Aristobule et de Philon, les imaginations néo-platoniciennes, les visions ascétiques du Saxon Weigel et de ses partisans, l'illuminisme de

Saint-Martin, et les doctrines des spirites, sont des variétés de la théosophie. On y retrouve la même foi absolue dans ce principe intérieur, qui, brillant par intervalles au fond de l'être humain, éclaire l'intelligence, exalte l'imagination, maîtrise la volonté et met l'âme terrestre en contact avec « les habitants du monde invisible ». Ravivée de nos jours comme une science spiritualiste, « la science des sciences », la théosophie est devenue une sorte d'explication universelle des religions. Elle a sa propagande, son enseignement organisé dans l'Inde, en Amérique, en Angleterre, en Suède, en Hollande, et elle étend sa vague influence sur les autres pays d'Europe. Les points fondamentaux de cet enseignement théosophique sont appelés par ses adeptes : 1° la Fraternité Universelle; 2° le Karma ou Loi de la Cause et de l'Effet; 3° la loi de la Réincarnation. (Cf. **Mysticisme, Théurgie.**)

Théosophisme. Nom donné par Kant au système des philosophes qui croient voir tout en Dieu.

Thérèse (TERESA DE CEPEDA Y AHUMEDA, sainte), célèbre écrivain mystique, la patronne de l'Espagne, née à Avila, le 12 mai 1515 et m. le 4 oct. 1582. Issue d'une noble famille, ayant une place brillante marquée dans le monde, elle prit l'habit de carmélite, au couvent de l'Incarnation d'Avila (1533) et prononça ses vœux. Elle sut allier très largement la vie active à la vie contemplative, et elle déploya dans la réforme de son ordre comme dans ses fon-



Sainte Thérèse.

dations les plus rares talents administratifs. Ses ouvrages écrits en espagnol ont été traduits en toutes les langues. (*Ma vie*, 1562, le *Chemin de la perfection*, *Pensées de l'amour divin*, *Livres des fondations*, *Lettres*, etc.). Continuellement soulevée par des extases et des visions au-dessus du monde naturel, c'était une âme séraphique, à laquelle Dieu était en toutes choses présent et comme si elle e voyait. (*Obras*, Madrid, 1881, 6 vol.)

Theroulde. Voy. **Turold.**

Thespis, poète grec du VI° s. av. J.-C., auquel on attribue l'invention de la tragédie. Avant T., ce qu'on appelait tragédie (τραγωδία, chant du bouc) n'était autre chose que le dithyrambe ou chant public en l'honneur de Bacchus. Le chœur dithyrambique accompagnait de ses chants et de ses danses figurées le sacrifice de l'animal consacré à Dionysios. T. imagina de prendre pour sujet de poème une portion bornée de l'histoire de Bacchus et de la mettre en action. Il introduisit un acteur unique, qui dialoguait avec le chœur et qui, pour cette raison fut appelé *répondant* (ὑποκριτής). Il commença même à prendre des sujets en dehors de la tradition de Bacchus : les anciens lui attribuent une *Alceste*. La nouveauté du spectacle attira la foule; et le nouveau genre trouva bientôt d'habiles continuateurs.

Theuerdank. Poème chevaleresque allemand du XVI° s., très enchevêtré d'allégories et d'aventures, longtemps populaire, quoique d'un style languissant et faible. Le héros du récit est l'empereur Maximilien Ier qui paraît en avoir ordonné le plan; l'événement principal est son mariage avec Marie de Bourgogne, fille du duc Charles le Téméraire. On en attribue la rédaction définitive en vers ïambiques à Melchior Pfinzing. (Ed. crit. de Haltaus, Quedlinbourg et Leipzig, 1836.)

Théurgie (θεός, dieu, et ἔργον, œuvre). Espèce de magie par laquelle on croyait entretenir commerce avec les divinités bienfaisantes. La t. était opposée à la goétie, comme la magie blanche, dans le langage ordinaire, est opposée à la magie noire. Les néo-platoniciens, qui précédèrent Mahomet dans le monde, les Porphyre et les Jamblique, étaient les théurgistes par excellence; car ils croyaient posséder l'art de faire descendre Dieu dans l'âme et de créer pour elle un état extatique; ils s'imaginaient avoir la puissance de le tirer de l'infini pour le ramener jusqu'à l'homme, en vertu de leur propre force sur l'infini et sur Dieu.

Theuriet (ANDRÉ), poète et romancier français, né à Marly-le-Roi, en 1833, reçu à l'Académie en 1896. Au poète appartiennent les recueils : *Chemin des bois*, 1867, le *Bleu et le Noir*, 1873, les *Nids*, 1879; au romancier sont les récits : *Nouvelles intimes*, 1870; Mlle *Guignon*, 1874; *Raymonde*, 1877; la *Maison des deux Barbeaux*, 1879; *Charme dangereux*, 1891; *Flavie*, 1895. Un talent pur, grave et fort, le sens profond du paysage, une admiration attendrie et toujours parlante à l'âme des fêtes de la nature, le goût passionné des eaux, des forêts et des bois, la vérité des caractères qu'il a dépeints de préférence dans le cadre des mœurs

provinciales; et le parfum d'idéal dont il a su pénétrer le réalisme choisi et savoureux qui lui est propre: ces qualités jointes au mérite d'une langue saine et franche, colorée et imagée, lui ont acquis une réputation durable; elles assurent la vitalité de ses meilleures pages.

Thévenot (MELCHISSÉDEC), voyageur et polyglotte français, né à Paris, vers 1620; éditeur ou traducteur d'une précieuse collection de récits de voyages par des écrivains de tous pays (Paris, 1663-72, 2 vol. in-fol.); m. en 1692.

Il faut signaler aussi les relations, bien personnelles faites par son neveu JEAN **Thévenot** d'excursions chez les Mongols et dans l'Inde.

Thiard (HENRI de), cardinal de Bissy, controversiste français, né en 1657, au château de Pierres, en Bourgogne, d'une famille qui donna au pays plusieurs généraux et le poète Pontus de THYARD (v. ce nom), nommé évêque de Meaux, après la mort de Bossuet; m. en 1737. Il défendit avec ardeur les prérogatives de l'Eglise de Rome contre les Jansénistes. (*Sur l'autorité de l'Eglise au sujet des points combattus par les novateurs de ce temps,* Paris, 1734, in-8°.)

Thibaudeau (ANTOINE, comte), homme politique et historien français, né en 1765, à Poitiers; membre de la Convention; élu par trente-deux départements au Conseil des Cinq-Cents; préfet, conseiller d'Etat sous l'Empire; nommé membre de la Chambre des Pairs, après le retour des Bourbons, quoi qu'il eût fait partie du groupe régicide de la Montagne; sénateur en 1852; m. en 1854. Il a écrit, d'après ses propres souvenirs autant que d'après les témoignages du temps, plusieurs ouvrages sur la période révolutionnaire, sur le Consulat et l'Empire. (*Mém. sur la Convent. et le Directoire,* 1824, 2 vol. in-8°; sur le *Consulat*, 1826, in-8°; *Hist. des Etats-Généraux,* 1843, 2 vol. in-8°, etc.)

Thibault IV, comte de Champagne et de Brie, roi de Navarre, né en 1201, m. en 1253. Célèbre par son amour plus ou moins authentique pour Blanche de Castille, la passion fut la grande inspiratrice de ses vers. Des chansons spirituelles et gracieuses le mettent au premier rang des poètes de ce genre, au XIII° s. S'il n'a pas inventé les rythmes harmonieux dont il se sert, il sait en user avec beaucoup d'aisance et de flexibilité. Sur le tard la piété succéda dans l'âme de Thibaut aux transports de la tendresse. Plusieurs de ses pièces sont animées de ces nouveaux sentiments. Il a des accents chaleureux en faveur de la croisade. Lui-même s'embarqua pour la Terre-Sainte, après avoir adressé à sa dame un dernier adieu, — la 56° de ses chansons. (*Œuv.*, éd. Tarbé, Reims, 1851, in-8°.)

Thibétain. Voy. Tibétain.

Thiboust (LAMBERT), auteur dramatique français, né en 1826, m. en 1867. Fin amuseur, il sut longtemps charmer un nombreux public par ses jolis vaudevilles assaisonnés d'un léger grain de satire. (La *Corde sensible,* le *Passé de Michelle, Un mari dans du coton,* la *Consigne est de ronfler, Je dîne chez ma mère,* l'*Homme n'est pas parfait).* Ces charmantes choses se jouaient cent et deux cents fois. L. Thiboust a été le collaborateur de Théodore Barrière, dans le drame des *Filles de marbre* (1853).

Thieriot ou **Thiriot,** correspondant littéraire de Voltaire et du grand Frédéric; éditeur des *Lettres de Madame de Sévigné* (1726, 2 vol. in-12) et des *Mémoires de Mademoiselle* (1728, 6 vol. in-12); né en 1696, m. en 1792.

Thierry (AUGUSTIN), célèbre historien français, membre de l'Institut, né à Blois, le 10 mai 1795, m. à Paris, le 22 mai 1856. Inaugurateur de la nouvelle méthode historique, ayant pour première règle le retour aux sources originales, il lança, en 1820, dans le *Courrier français,* ses *Dix Lettres sur l'Hist. de France,* qui portèrent un coup mortel à la synthèse monarchique des Mézeray, des Velly, des Garnier et des Anquetil. Après avoir édifié la doctrine, posé les bases, il construisit ses œuvres (*Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands,* 1825, 3 v. in-8°; *Dix ans d'études histor.*, 1834, in-8°; *Récits des temps mérovingiens, précédés de considérations sur l'histoire de France,* 1840, 2 vol. in-8°), où il s'est révélé, en même temps que le plus exact des narrateurs, le plus dramatique des peintres.

Thierry (AMÉDÉE), historien français, frère du précédent, membre de l'Institut, sénateur, né à Blois, le 2 août 1797, m. le 26 mars 1873. Avec des qualités moins brillantes que son frère, il employa la même méthode pour composer des ouvrages quelquefois discutables au point de vue des théories, mais remarquables par l'abondance des documents, par la clarté, la précision et la fermeté du style. Tels, l'*Hist. des Gaulois,* 2 vol. in-8°; *Hist. d'Attila et de ses successeurs; Saint Jérôme, la Société chrét. à Rome,* 1867, 2 v.

in-8°). Il a été, certainement, l'un des maîtres de l'école narrative.

Son fils **Gilbert Augustin-Th.**, né en 1843, a continué, comme romancier, la tradition littéraire de la famille.

Thiers (Adolphe), homme d'État, orateur et historien français, né à Marseille, en 1797; reçu avocat en 1820; venu à Paris, sans guère de ressources matérielles avec son compatriote Mignet, pour entrer dans le journalisme, et de là s'élancer à la conquête de la réputation et du pouvoir; ministre de Louis-Philippe; député de l'opposition sous le second Empire; nommé chef du pouvoir, le 17 février 1871 et président de la République, au mois d'août de la même année; m. en 1877. Comme il l'avait été en politique, comme il le voulut être en histoire, Thiers s'est montré, en éloquence, le rival de Guizot. Avec moins de hauteur et de généralité dans l'esprit, il eut plus d'étendue et de mouvement. Avec moins



Thiers

de méthode et d'entraînement dans l'argumentation, il eut plus d'abandon, de naturel, plus de saillies. Il lui manquait l'émotion communicative des grands orateurs, qui ébranle les masses. En revanche, l'expression lucide de sa pensée trouvait très vite le chemin de l'esprit et de la raison, chez tous ceux qui l'écoutaient. (V. ses *Discours parlementaires,* éd. Calmon, 15 vol. in-8°, 1879-1888.)

A titre d'historien, Thiers a obtenu un succès immense et populaire. Il s'était hasardé, très jeune encore, vers 1823, à décrire les orages de notre Révolution. Faible d'abord au début de ce livre, inexpérimenté, à court de savoir précis et technique, il avait peu à peu affermi sa marche, augmenté ses connaissances, et ses derniers volumes avaient presque l'ampleur, l'abondance et la science d'une grande œuvre historique. En 1827, il semblait prêt à tenter de nouveaux sujets. La politique l'absorba tout entier : ce ne fut que vers 1840, qu'il reprit sa plume et s'empara du Consulat et de l'Empire pour en raconter les mémorables événements. Il mit vingt ans à édifier ce monument (20 vol., 1845-62, plus. éd.), qui embrasse à la fois l'histoire financière, l'histoire politique, sociale et religieuse de cette époque pleine de grandeurs et d'accablements. On a refusé à Thiers les mérites d'un écrivain. On a dit qu'il manquait de style. Sans doute, on voudrait une langue plus travaillée, des traits plus profonds, un coup de burin plus incisif. Dans son récit, comme à la tribune, il usa de la langue que parle chacun de nous, aisée et familière. Mais, pour cela, il n'est pas au-dessous des grands événements qu'il raconte. Il ne vise pas à l'effet, il ne le cherche point, il se contente de le trouver. — Ch. G.

Thiroux d'Arcouville (Mme), femme de lettres française, né à Paris, en 1720, mariée, à quatorze ans, à un conseiller du parlement; m. en 1805. Brouilla beaucoup de pages, littérature, morale, histoire et physique, jeta quelques réflexions délicates sur les passions, mais n'a rien laissé qui se relise. (*Mélanges,* 1775, 7 vol. in-12, etc.)

Thomas (Antoine-Léonard), littérateur français, né en 1732, à Clermont-Ferrand ; couronné plusieurs fois par l'Académie pour ses Éloges du maréchal de Saxe, du chancelier d'Aguesseau, de Duguay-Trouin, de Sully, de Descartes, et pour son *Ode sur le Temps;* reçu parmi les membres de l'illustre compagnie, en 1766; m. en 1785. Ecrivain estimable et moral, mais répréhensible, au point de vue du goût, par des habitudes de style emphatique, il eut, en somme, des talents littéraires distingués et des qualités de cœur touchantes. (*Œuv. compl. et Œuv. posthumes,* Paris, 1802, 7 vol. in-8°.)

Thomas de Kempen, dit A. Kempis, écrivain ascétique allemand, disciple de Radwin, né près de Cologne, vers 1380, entré jeune dans le couvent du mont Sainte-Agnès, près de Zwoll, où il passa soixante et onze ans; m. en 1471. On a de lui les biographies de plusieurs saints personnages jérômites et différents livres d'édification, entre lesquels on lui attribua longtemps la célèbre *Imitation de Jésus-Christ.*

Thomas d'Aquin (Tommaso d'Aquino, saint), illustre théologien italien, né près d'Aquino, en 1225, m. dans l'abbaye de Fossa-Nuova, près de Terracine, le 2 mars 1274. A-t-on nommé Thomas d'Aquin, le fameux docteur à qui son enseignement et ses écrits valurent d'être appelé « l'Ange de l'Ecole », on a personnifié l'âme des monastères au moyen âge. C'est au souffle de ce maître que s'animait et se mouvait tout ce qui voulait alors parler théologie. Ses commentaires sur le livre de Job, sur la première partie du livre des Psaumes, sur Isaïe et Jérémie, sur les Evangiles et sur les Epîtres de saint Paul sont des monuments d'érudition religieuse. Ses traités sur le Syllogisme, les Démonstrations et les Sophismes représentent, en abrégé, toute la dialectique d'Aristote. La *Somme de théologie,* son œuvre capitale, sorte de vaste encyclopédie de la science et de la théologie scolastique, développées par les principes et les méthodes du péripatétisme est le plus grand effort du moyen âge pour concilier deux éléments bien différents : la philosophie humaine et la philosophie divine.

Thomasius (Christian Thomasen, en latin), érudit et moraliste allemand, né à Leipzig, en 1655; professeur de droit à l'Université de cette ville et l'un des fondateurs de celle de Halle; m. en 1728. C'était un esprit original, volontiers féru du paradoxe (V. son *Hist. de la sagesse et de la folie,* 1693, 3 vol. in-8°), mais sincèrement progressif. Il est le premier, en Allemagne, qui pratiqua l'usage de la langue maternelle pour l'enseignement public. T. s'inspirait en philosophie des idées cartésiennes. *(Introduct. à la logique* [*Einleitung zu der Vernunftlehre*], Halle, 1691, in-8°), et dans les questions religieuses défendait le principe de la tolérance. *(De crimine magiæ,* 1720; *De Tortura ex foris Christianorum proscribenda,* 1705).

Thomassin (le P. Louis), théologien français, de la congrégation de l'Oratoire, né en 1619, à Aix, m. en 1695. En ses nombreux travaux, il semble avoir eu pour principal objet de concilier les méthodes opposées. Il essaya, par exemple, d'accorder les molinistes avec les jansénistes. (V. ses *Dissertations sur les Conciles* et ses *Mémoires sur la grâce).* Son style est un peu lourd et négligé. Il écrivait mieux en latin qu'en français. *(Dogmata theologica,* 1680-84, 3 vol. in-fol., etc.)

Thomson (James), poète anglais, né en 1700, à Ednam (Ecosse), m. en 1745. Il arriva d'emblée à la gloire. Les *Saisons* (en 4 chants et en vers blancs, 1726-27; 1730, in-4°) avaient à peine vu le jour qu'on les salua comme le modèle des poèmes descriptifs. La nature se montrait là dans sa beauté simple et vraie, aimée, comprise et célébrée pour elle-même, sans nul vain décor mythologique; de charmants épisodes ou d'éloquentes considérations morales s'y mêlaient à l'intérêt des peintures; et les moindres détails en étaient relevés par la richesse et l'élégance soutenue du style. Thomson avait, en effet, ajouté un chef-d'œuvre à la littérature de son pays. Il se tourna ensuite vers le théâtre, écrivit des tragédies, qui eurent du succès à l'origine, entre autres *Sophonisbe* et *Sigismonde,* et composa des odes, des pièces fugitives et un poème imité de Spenser : le *Château de l'Indolence,* qui passe, aux yeux des connaisseurs délicats, pour son ouvrage le plus parfait.

Thomson (Daniel-Pierre), écrivain américain, né en 1795, à Charlestown (Massachusetts). Il commença en 1835, à publier des romans historiques *(May Martin* ou les *Chercheurs d'or,* les *Fils du Vermont,* etc.), tous relatifs au pays qu'il habita, et dont la plupart furent accueillis avec beaucoup de faveur.

Thomson (James), poète anglais de la seconde moitié du XIX° s. A écrit sous les initiales B. V. C'est un poète d'une imagination macabre, ainsi que le prouve sa *City of dreadful Night* [Cité de l'affreuse nuit].

Thoré (Théophile), publiciste et esthéticien français, connu aussi sous le pseudonyme de **W. 'Bürger,** né à la Flèche, en 1807, mort en 1869. Panthéiste, phrénologiste et socialiste humanitaire, il pencha souvent du côté de l'utopie en philosophie comme en politique. Toutefois, il eut une grande idée, celle de rattacher la critique d'art et l'esthétique à la sociologie, en expliquant les transformations du sentiment artistique d'après les variations des influences religieuses ou sociales. *(Études sur les Musées; Salons,* 1844-48, in-12.)

Thoreau (David), littérateur et moraliste américain, né en 1817, d'un immigrant français, à Concord, petite ville du Massachusetts; m. en 1862. Poète, philosophe, ermite et marchand de crayons, sa carrière fut une suite de surprises pour sa patrie, où, pourtant, la surprise n'est pas facile. Imbu des doctrines d'Emerson contre le travail mercenaire, contre les besoins factices de notre vie sociale, contre toutes les idées, les habitudes, les manières de faire de « l'américanisme », Thoreau a donné au monde, dit Arvède

Barine, un des spectacles les plus singuliers et les plus divertissants dont notre époque ait été le témoin. Ses pièces de vers, ses essais de morale et de philosophie, ses poétiques récits de voyages *(Promenade dans le Massachusetts, Walden*, la *Désobéissance civile)* ont des pages tout à la fois étranges et délicieuses. Théories imprévues, raisonnements originaux, pensées fines, détails charmants, mélange d'observation et de fantaisie, de mysticisme et d'humour, c'est assez pour y renouveler, à chaque instant, l'attention, la curiosité du lecteur.

Thoreau (HENRY), essayiste américain du XIX° s. C'était un talent plein de fantaisie et d'humanité, bien qu'une critique superficielle ait voulu voir en lui un misanthrope et un cynique, une sorte de Diogène yankee. Certaines descriptions de la nature par T. sont d'un grand charme.

Thou (JACQUES-AUGUSTE de), célèbre historien français, né en 1554, à Paris, fils du premier président Christophe de Thou; conseiller d'État, grand maître de la librairie du roi; chargé de plusieurs missions diplomatiques; m. en 1617. Magistrat éclairé, habile homme d'État, il a été aussi l'un des grands historiens de son siècle, bien qu'il ait multiplié les détails avec une certaine profusion. Des mérites nombreux et essentiels recommandent son œuvre capitale, écrite en latin comme ses *Mémoires* (trad. fr., Rotterdam, 1711, in-4°) et comme la plupart de ses livres: l'*Hist. de mon temps*, de 1546 à 1607. Il y parle avec une égale profondeur de la guerre et des lettres. Les catholiques lui reprochent de s'être exprimé avec partialité au sujet des papes, du clergé et de la maison de Guise.

On a imprimé à la suite de l'*Hist.* de Jacques de Thou les *Mém. et instruct. de Du Puy pour servir à la justification de l'innocence de F.-A. de Thou*, son malheureux fils, impliqué dans le complot de Cinq-Mars, son ami, et victime de cette amitié.

Thou-fou, célèbre poète chinois de l'époque des Thang. Sous les beaux ombrages de Tchang-nang, cet Horace de la Chine a chanté la jeunesse et le printemps, les lacs et les montagnes, les bienfaits du vin, les luttes poétiques, les promenades et la contemplation. Quelques-unes de ses pièces ont été traduites en français. (Hervey de Saint-Denis, *Poésies de l'ép. des Thang*, 1862.)

Thrène, *θρῆνος*. Chant de deuil, lamentation mortuaire, chez les anciens Grecs.
Dans la liturgie, nom donné par les chrétiens grecs aux Lamentations de Jérémie.

Thucydide (gr. Θουκυδίδης), illustre historien et général grec, né en 471 av. J.-C., dans l'Attique, m. assassiné en Thrace, en 412. D'une haute origine, allié à Cimon et aux rois de la Thrace, il exerça de bonne heure un commandement militaire; mais ses grandes richesses, en donnant lieu à toutes sortes de défiances, et un échec qu'il subit devant Amphipolis, lui enlevèrent la faveur populaire. Thucydide fut condamné à l'exil pour de longues années, pendant lesquelles il entreprit la rédaction de cette *Histoire de la guerre des Péloponésiens et des Athéniens*, qui l'a rendu immortel.

Narrateur moins fleuri qu'Hérodote, Thucydide a considéré l'histoire non comme un spectacle, mais comme une école. Peintre admirable des hommes et des choses, il excelle à rechercher les motifs et à prévoir les conséquences des faits en même temps qu'à y puiser des leçons générales capables d'instruire les générations futures. L'harmonie des détails, et la concision — parfois obscure et subtile — de la phrase sont les marques essentielles du style de T., où domine, en outre, une grandeur, une force, une majesté presque digne de la tragédie.

Son livre est demeuré, à travers les âges, une sorte de manuel à l'usage des hommes de guerre et des politiques. (Voy. pour les édit. et trad. de T., le *Lexicon thucydideum*, publié par Bétant, à Genève, en 1843, 2 vol. in-8°; l'édit. princeps fut donné par Alde, à Venise, en 1502, in-fol.)

Thuillier (dom VINCENT), érudit français, de l'ordre des Bénédictins, né en 1685, près de Laon, m. en 1736. Éditeur des *Œuvres posthumes* de Mabillon et de Ruinart (Paris, 1724, 3 v. in-4°) et traducteur de Polybe, dans l'édition qui comporte le célèbre *Commentaire* du chevalier de Folard (1727-30, 6 vol. in-4°.)

Thureau-Dangin, historien français, né à Paris, en 1837; ancien auditeur au Conseil d'Etat; membre de l'Académie. Le principal de ses ouvrages, où prédominent les principes de la foi catholique et du dévouement à l'idée de la monarchie constitutionnelle, est l'*Histoire de la monarchie de Juillet*, 1re édit. 1884-88, deux fois couronnée par l'Institut. Le style en est pur et ferme.

Thyard (Pontus de Tyard ou), poète français, l'un des membres de la Pléiade, né en 1521 au château de Bissy (Mâconnais), m. en 1605. Il fut des premiers qui entreprirent la « belle guerre » dont parle Pasquier contre l'ignorance. Instruit de bonne heure



dans les langues grecque et latine et même hébraïque, il s'attacha premièrement à la poésie française. Il s'y fit une réputation prompte et précoce (les *Erreurs amoureuses*, Lyon, 1549-1550-55, 3 liv. in-8°); mais elle eut le sort des choses hâtives et sa fleur passa vite. Ayant délaissé les vers pour la philosophie, les mathématiques et la théologie, il se fit là une autre réputation, celle d'un savoir sans bornes. Évêque de Châlons, dès 1578, il gouverna son diocèse pendant vingt ans, puis il se retira dans la solitude de sa terre de Bragny, près de Verdun. Il laissa, ce qui vaut bien l'estime que donnent les vers, la mémoire d'un prêtre sage et modéré au milieu des temps d'agitation et d'ardeur passionnée où il vécut. — CH. G.

Tibétain ou **Thibétain.** Langue monosyllabique du Thibet, présentant de grandes similitudes avec celles de la Chine et de l'Indo-Chine par la communauté de beaucoup de racines et surtout par les analogies des formes grammaticales et de la syntaxe. L'alphabet t. provient directement du dévanâgarl. C'est une langue âpre et très chargée de consonnes.

Le Thibet possède une littérature abondante, religieuse, morale et scientifique. C'est de l'Inde bouddhiste que lui en est venue la majeure partie.

Tibbou (le). Idiome africain, langage parlé par des tribus qui occupent la portion occidentale du Sahara, au sud de Tripoli et du Fezzan.

Tibulle (ALBUS TIBULLUS), célèbre poète latin, né à Rome en 54, m. en 19 ou 18 av. J.-C. Vécut dans la mollesse et le plaisir. En ses quatre livres d'Élégies, il nous associe tour à tour à ses joies, à ses illusions, à ses souvenirs; ou bien épanche de plaintives réflexions sur la pauvreté, sur les traverses de l'existence, sur l'ingratitude et la frivolité de l'amour. T. a moins de feu que Properce et moins d'audace que Catulle, mais plus de grâce et de sensibilité. (Édit. princeps, Venise, 1472, in-4°; édit. ultérieures par B. Cyllenius, Rome, 1475, in-4°; par Heyne, Leipzig, 1798, in-8°; Voss, Heidelberg, 1811, in-18, etc.)

Ticknor (GEORGE), littérateur amécain, né en 1791, m. en 1871. Il passa quelques années en Europe pour y terminer ses études littéraires, fouillant les bibliothèques, interrogeant les textes, rassemblant des matériaux; puis il retourna aux États-Unis, devint professeur au *Haward's Collège*, et, après un long et scrupuleux labeur, publia son *Histoire de la littérature espagnole*, qu'on a traduite en plusieurs langues.

Tieck (LOUIS), célèbre poète et littérateur allemand, né à Berlin, en 1775; fondateur de l'*Athæneum* avec les frères Schlegel; m. en 1853. Doué d'une imagination brillante, ayant au cœur une sensibilité profonde, il se livra d'abord avec enthousiasme aux enchantements de l'ivresse romantique. Il s'annonça par un genre de poésie bizarre, éthérée, illuminée, par de gracieuses et vaporeuses études, inspirées des comédies de Shakespeare. Il écrivit *Sternbald* (1798), porta sur la scène la série de ses drames romantiques (le *Chevalier Barbe-Bleue*, 1796; le *Prince Zerbino*, le *Monde retourné*, *Geneviève de Brabant*, l'*Empereur Octavien*, *Fortuna*, 1815) et donna libre cours à son humeur capricieuse dans le recueil de *Phantasus* (1812-17). Insensiblement il s'éloigna des exagérations d'une école dont il avait été l'un des chefs reconnus et ramena sa muse dans le domaine des choses réelles. Il prodigua d'une plume alerte les nouvelles malicieuses et charmantes (*Novellen*, 1838-42, 14 vol.), qui ont frayé la voie aux romans de la Jeune-Allemagne. Ce poète des légendes ingénues et limpides montra que l'esprit d'observation ne lui manquait pas et qu'il pouvait exceller aussi comme Cervantès dont il a traduit admirablement le *Don Quichotte*, dans la forme de l'ironie humoristique.

Tiedemann ou Tiedmann (THIERRY), philosophe allemand, né à Bremerwœrde, en 1748, m. en 1803. Son *Histoire de la philosophie*, l'ouvrage qui représente le mieux le point de vue des doctrines de Condillac et de Locke appliquées à l'histoire générale de la philosophie, est très estimée, sauf de certaines réserves quant à l'esprit particulier qui l'anime.

Tiedge (CHRISTOPHE-AUGUSTE), poète allemand, né en 1752, près de Magdebourg, m. en 1841. L'influence de Klopstock se sent dans ses poésies religieuses et même dans son œuvre didactique d'*Uranie* (1801) qu'avait pénétrée davantage l'esprit des nouveaux poètes de la nature: Gleim et Haller. T. a manifesté dans ses vers beaucoup de sentiment et une réelle élévation. (V. aussi ses *Elégies*; *Œuv.*, Halle, 1823-1829. 8 vol. in-12, portées à 10 vol. dans les éditions ultérieures et augmentées encore de 4 vol. d'*Œuvres posthumes*, publiées, en 1841, par Falckenstein).

Tigré. Dialecte du nord de l'Abyssinie, dérivé de l'ancien ghéez.

Tillemont (LOUIS-SÉBASTIEN **Le Nain de**), historien français, né en 1637, m. en 1693. Son *Histoire de saint Louis* publiée seulement en 1847 (4 vol. in-8°) est la plus complète qu'on possède du règne de ce prince. Ses *Mémoires pour servir à l'hist. ecclésiastique des six premiers siècles* (16 vol. in-4°)

font également ressortir la solidité de ses mérites, c'est-à-dire une irréprochable exactitude, une sagacité judicieuse et la correction du style.

Tillotson (JOHN), prélat anglais, archevêque de Cantorbery, né en 1630, m. le 24 nov. 1691. Il a été regardé, dans sa patrie, comme un prédicateur hors ligne et un apologiste éminent, bien qu'il manque de profondeur en sa pensée. *(Œuv.*, Londres, 1757, 12 v. in-8°.)

Tilly (JACQUES-PIERRE-ALEXANDRE, comte de), publiciste et mémorialiste français, né en 1764, au Mans, m. en 1814. Orné des dons les plus séducteurs, placé par la naissance dans le cadre social le plus propre à faire valoir les avantages de sa personne, l'élégance de ses manières et les brillants d'un esprit cultivé, il a consigné en trois volumes de mémoires une foule d'anecdotes, de portraits, de conversations prises sur le vif, qui restituent à bien des égards la physionomie du siècle finissant, à la veille de la révolution. (Paris, 1828, 3 vol. in-8°.)

Timagène, Τιμαγένης, historien grec du Iᵉʳ s. av. J.-C., né à Alexandrie; prisonnier de guerre, esclave à Rome, puis professeur de rhétorique; appelé par Quintilien l'un des restaurateurs de l'histoire. Il ne reste plus de témoignage, à l'appui de ce jugement.

Timée ou **De la nature.** Dialogue de Platon. Avec la *République* et le *Gorgias* il renferme tout entière la théorie platonicienne.

Timée de Locres, rhéteur pythagoricien du IVᵉ s. av. J.-C., né à Locres, dans la Grande-Grèce. Platon a donné son nom au dialogue que nous venons de citer, et Suidas lui attribue trois ouvrages qui ne nous sont point parvenus.

Timée de Tauromenium, historien grec, né vers 352 av. J.-C., en Sicile, dans la ville de ce nom, exilé par Agathocle en 310. Pendant les cinquante années qu'il habita la ville d'Athènes, il avait composé une *Hist. de la Sicile* en plus de quarante livres, remarquable par l'abondance des détails. Polybe, qui a pris le récit des événements au point même où le laissa Timée, lui reproche les affectations d'une éloquence tout asiatique, et, pour le fond, l'inexpérience des affaires. *(Fragm.*, ap. Gœller, *De Situ et origine Syracusarum*, Leipzig, 1818; v. aussi la collection de la Bibl. Didot.)

Timée, grammairien grec du IIIᵉ s. ap. J.-C. *(Lexique des mots de Platon*, éd. Ruhnken, Leyde, 1755-1789, in-8°.)

Times (The). Le principal organe de la presse quotidienne en Angleterre et l'un des plus importants du monde entier: journal-type; immense dépôt central de toutes les opinions et de toutes les nouvelles.

Timocréon, poète satirique grec du vᵉ s. av. J.-C., né à Jalysus, dans l'île de Rhodes. D'un caractère acrimonieux, il dit beaucoup de mal des hommes, des grands et des moindres. Il poursuivit Thémistocle de ses traits les plus acérés.

Timon, philosophe et poète grec du IIIᵉ s. av. J.-C., né à Phlionte. Avec beaucoup de verve satirique et d'originalité, il nargua dans ses *Silles*, qui ont eu de la réputation, les systèmes de tous les philosophes, à l'exception des sceptiques. *(Fragm.*, ap. H. Estienne, *Poesis philosophica*, Paris, 1573, in-8°; et Biblioth. Didot, *Philosophorum græcorum fragmenta.)*

Timon. Voy. **Cormenin.**

Tindal (MATHIEU), philosophe anglais, né en 1657, m. en 1733; théoricien ardent de la « religion naturelle » et du déisme. *(Le Christianisme aussi ancien que le monde ou l'Evangile reproduisant la religion de nature*, Londres, 1730, 4 vol. in-8°.)

Tinseau (LÉON DE), romancier français, né à Autun, en 1814. Délicat analyste des impressions et des élégances mondaines. (L'*Attelage de la marquise*, 1885, etc.)

Tiraboschi (GIRALOMO), littérateur italien, né à Bergame, en 1731; jésuite et conseiller du duc de Modène; m. en 1794. C'est à son persévérant labeur et à son immense érudition que sa patrie est redevable du monument le plus solide qu'on ait élevé à la gloire des lettres italiennes. *(Storia della letteratura italiana*, Modène, 1772-81, 14 vol. in-4°; portée dans les édit. suiv. à 16 vol. in-4°, à 20 et à 16 vol. in-8°.)

Tiroir (Pièces à). Pièces de théâtre dont les scènes, quoique réunies par un lien commun, souvent très léger, ne tiennent pas l'une à l'autre et ne forment point une action. Telles, dans l'ancien répertoire, la comédie épisodique de Boursault, *Esope à la ville*, et celle des *Fâcheux* de Molière.

Tironiennes (notes). Formes abréviatives qui constituaient, chez les Latins, une véritable sténographie destinée à recueillir la parole au courant de l'improvisation. C'est à un affranchi et ami de Cicéron, à Tullius Tiron que l'on fait honneur d'avoir inventé le premier système de signes employés à cet usage. Les *notarii* ou, sous leur nom grec, les *tachygraphes*, formaient un service important dans les tribunaux, dans les chancelleries impériales de Rome et de Constantinople. On transcrivit en notes tironiennes des livres entiers; souvent il en résulta des éditions anticipées ou frauduleuses, aux dépens des auteurs ou des orateurs. Jusqu'à la fin du IXᵉ s.

en France et du x° en Allemagne, on se servait encore pour les actes publics des notes tironiennes, telles quelles avaient été perfectionnées par Sénèque.

Tirso de Molina (frère GABRIEL **Tellez**, dit), célèbre écrivain dramatique espagnol, prieur d'un couvent de Carmes déchaussés, né à Madrid, en 1585 et m. en 1648. Auteur de cinq cents pièces de théâtre, il vient au premier rang, après Lope de Vega et Calderon. Citons parmi ses principales comédies : *Paroles et plumes* (*Palabras y plumas*), *Aimer par raison d'État* (*Amar por razon de Estado*), *Preuves d'amour et d'amitié* (*Pruebas de amor y amistad*), *Gilles-la-Culotte-verte* (*Don Gil de las Calzas verdes*), le *Séducteur de Séville et le Convive de pierre* (*el Burlador de Sevilla y convivado de piedro*), d'où Molière a tiré son *don Juan*. (Bibl. de *Aut. españoles*, t. V.) Un goût d'aventures très bizarrement enchevêtrées, la glorification et l'apothéose de la femme, la continuelle ironie des moines et des gens de cour, voilà les éléments les plus habituels de ses drames étranges, déréglés, mais vivants, spirituels et d'une grande force comique.

Tissot (PIERRE-FRANÇOIS), littérateur français, né à Versailles en 1768, m. à Paris en 1854. Membre de l'Académie (1833), il avait professé au Collège de France avec plus d'agrément que de profondeur, l'enseignement de la poésie latine. Il écrivit d'une plume élégante et facile des études sur Virgile (1825-30, 4 vol. in-8°); puis se dispersa sur une foule de sujets en des préfaces, notices, mémoires, articles et livres, trop hâtifs pour n'être point superficiels.

Tissot (CLAUDE-JOSEPH), littérateur français, né en 1801, dans le département du Doubs, m. en 1876. Professeur de philosophie, auteur de la *Vie dans l'homme* (2 vol. in-8°), de la *Certitude*, de l'*Animisme*, de l'*Anthropologie de Kant*, il soutint les saines doctrines du spiritualisme associées aux révélations positives de la science.

Tissot (VICTOR), journaliste et littérateur français, d'origine suisse, né à Fribourg, en 1815. Ses impressions de voyages en Allemagne et en Autriche (*Voyage au pays des milliards*, 1875; *Voyage aux pays annexés*, 1876; *Vienne et la vie viennoise*, 1878), ses récits d'un caractère tour à tour pittoresque, humoristique et politique, eurent un grand succès, — succès doublement favorisé par le talent ingénieux de l'écrivain lui-même et par le concours des circonstances au milieu desquelles on les vit paraître.

Tissot (ERNEST), littérateur français, né en 1867, à Genève, d'une famille originaire de la Savoie. Il paraît avoir proposé ce double but à son activité intellectuelle : faire connaître, d'une part, les littératures étrangères (V. le *Drame norvégien*, 1892, couronné par l'Académie, et de nombreuses études dans les revues sur les écrivains d'Italie, d'Allemagne, d'Angleterre, des pays slaves ou scandinaves); et décrire, d'autre part, la vie et l'âme cosmopolites dans une série de notes de voyages et d'œuvres d'imagination pure. (La *Dame de l'ennui*, 1895; *Comme une rose*, 1897, etc.)

Tite-Live, *Titus-Livius*, célèbre historien latin, né à Padoue, 59 ans av. J.-C., m. 16 ans ap. J.-C., l'an 770 de Rome. Il s'appliqua longtemps à l'étude de l'art oratoire. Il en écrivit même une sorte de traité, dans une lettre adressée à son fils. Sa grande œuvre fut une histoire qui embrassait toutes les années écoulées depuis la fondation de Rome jusqu'à la mort de Drusus (9 ans av. J.-C.). Elle contenait cent quarante-deux livres; trente-cinq seulement nous sont parvenus : la première décade et les livres XXI et XLV. On a de plus les sommaires *(Periochæ)* de presque tous les livres perdus. (Cf. Freinshemius.)

Tite-Live n'a pas toutes les qualités de l'historien. Il lui manque d'abord la critique. Lorsqu'il raconte les temps anciens pour lesquels les documents écrits lui faisaient défaut, il est indécis; il ne sait pas subordonner les uns aux autres les témoignages des écrivains qui l'ont précédé et penche trop facilement du côté des légendes et des fables. Ces imperfections reconnues, on ne peut qu'admirer les parties brillantes de son talent. Ses récits, pleins de charme, ont de la vivacité, du coloris et de l'éclat. Sa large diction qui va quelquefois jusqu'à la prolixité l'a fait comparer à un fleuve de lait.

Il a une manière dramatique de présenter ses réflexions et d'exposer les vues diverses auxquelles se prête un événement : c'est d'introduire des discours à la traverse des faits. Presque toujours appropriés au caractère des personnages, ils ne sauraient être considérés comme authentiques; même là où Tite-Live pouvait avoir à sa disposition les textes originaux, il les composait de sa main. Du moins ces harangues sont comme autant de recueils de vérités pratiques et morales, qui constituent ce qu'on appellera plus tard la philosophie de l'histoire. Représentant de la noblesse et de ses préjugés, T.-L. est partial dans le récit qu'il fait des luttes patriciennes et plébéiennes; mais cela ne va point jus-

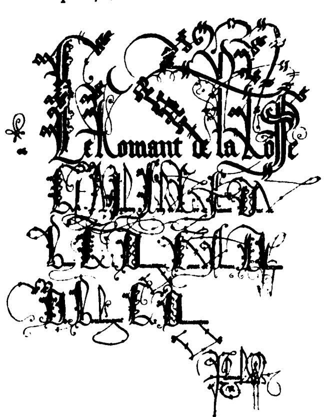
qu'à défigurer ses adversaires. Il avait, dit-on, l'âme pleine de douceur et de piété. Il était surtout animé par le plus ardent patriotisme.

Quoiqu'on puisse reprocher à la langue de T.-L. des fautes, que les anciens appelaient des *patavinités*, ces taches — qui ont disparu pour nous — ne nous empêchent pas de le mettre au premier rang parmi les écrivains en prose du siècle d'Auguste. — CH. G.

Titinius, poète comique du IIe s. av. J.-C., le premier auteur des *Togatæ*. (Voy. Bothe, *Poetarum Latii scenicorum fragmenta*, t. II, Leipzig, 1834, in-8°.) Il eut de commun avec Térence la peinture méthodique des caractères.

Titon du Tillet (ÉVERARD), littérateur français, né en 1677. Commissaire provincial des guerres vers 1713; m. en 1762. Ce fut lui qui conçut l'idée d'un groupement artistique et littéraire des gloires du grand siècle, sous le titre de *Parnasse français*. (V. à la Biblioth. nationale de Paris le modèle en bronze qu'il avait commandé à Louis Garnier, élève de Girardon; et sa propre *Description du Parnasse français*, Paris, 1727, in-12; éd. augmentée, 1732, 1743, 1755.) Il fut légalement l'auteur du projet des Jeux Lodoïciens, destinés à r[illegible] placer les anciens Jeux olympiques.

Titre. Inscription en tête d'un livre, d'un chapitre, d'un écrit.



Titre réduit de l'exemplaire du *Roman de La Rose* (ms. de la Bibliothèque nationale).

Tobie. L'un des livres de l'Ancien Testament appelés deutéro-canoniques. Il ne fait point partie du canon des Juifs, parce qu'il ne se trouve pas dans l'hébreu. Saint Jérôme le traduisit en latin d'après une version chaldaïque. On y voit l'histoire exemplaire de deux Juifs, du nom de Tobie, qui furent l'un et l'autre conduits en captivité à Ninive par Salmanasar.

Tobin (JOHN), poète dramatique anglais, né en 1770, m. en 1804. Ses pièces ne furent généralement jouées et appréciées qu'après sa mort, entre autres sa comédie de la *Lune de miel (the Honey-moon)*, écrite en vers blancs, dans le genre romantique de Beaumont et de Fletcher.

Tobler (ADOLPHE), philologue allemand, né à Zurich en 1835, professeur à l'Université de Berlin, et placé à la tête de ce qu'on appelle un séminaire roman, institution correspondante à notre école des Hautes-Études; membre de l'Académie royale. L'un des premiers philologues de l'Europe sinon le premier, dans la science médiévale, depuis la mort de Diez.

Tochon (JOSEPH-FRANÇOIS), numismate français, né en 1772, près d'Annecy; membre de la Chambre des députés en 1815, reçu à l'Académie des Inscriptions en 1817; m. en 1820. L'État lui acheta, pour enrichir le Louvre, une belle collection d'antiquités. (*Recherches sur les médailles des nomes ou préfectures de l'Égypte*, Paris, 1822, in-4°.)

Tocqueville (ALEXIS, comte de), homme d'Etat et publiciste français, né à Verneuil, en 1805; député, ministre des affaires étrangères, membre de l'Académie des sciences morales et de l'Académie française; m. en 1856. Deux livres profonds et neufs: la *Démocratie en Amérique* (1835, 2 vol. in-8°, nombr. éd.) dont il avait recueilli les éléments sur place, au cours d'une mission officielle; puis l'*Ancien régime et la Révolution* (1860, in-8°), où après avoir fait connaître toute l'organisation de la France monarchique, il découvre aux yeux l'esprit de la Révolution naissant, grandissant, jusqu'au moment de la catastrophe soudaine et complète, lui acquirent une grande autorité morale, surtout parmi les catholiques libéraux. On admire chez Tocqueville l'élévation et la précision des idées, la fermeté du jugement politique et une intelligence supérieure des conditions de la liberté.

Togata. Genre de comédie dont le nom s'appliquait en général, dans la littérature latine à toute pièce qui n'avait pas été imitée du grec, par opposition à la *Palliata*. Les personnages y portaient la toge avec ou sans bordure, — le plus souvent dépourvue de cet ornement, qui convenait mieux à la *Prætesta*. Rome en était le théâtre habituel, et la vie des classes inférieures en fournissait les incidents. Selon Teuffe, la période de la *Togata* est

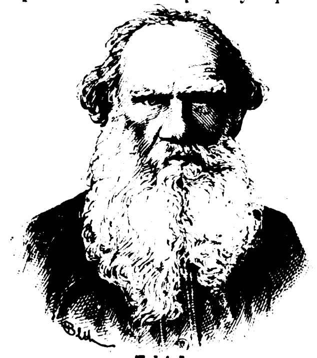
délimitée d'un côté par la *Palliata* raffinée de Térence, de l'autre par l'atellane littéraire et par la mime.

Toland (JOHN), philosophe irlandais, né en 1670, à Redcastle, m. en 1722. Les variations brusques de ses idées philosophiques et une excessive vanité lui attirèrent de nombreuses disgrâces. Il passa du catholicisme à la religion anglicane, versa ensuite dans les doctrines sociniennes, finit par tomber dans l'incrédulité complète et prôna surtout le panthéisme. (Le *Christianisme sans mystères,* Londres, 1696, in-8°, etc.) Le baron d'Holbach traduit en français (Amsterdam, 1768, in-8°), les *Lettres à Serena* de J. Toland.

Tolommei (CLAUDIO), littérateur italien, né à Sienne, vers 1492, m. en 1555. Il essaya d'introduire le rythme latin dans la poésie italiennne, sans réussir, d'ailleurs, à faire prévaloir l'usage des pentamètres et des hexamètres. Ses *Lettres (Lettere,* VIII liv., Venise, 1547, in-4°, trad. fr. de Vidal, 1572) se recommandent encore par l'élégance et la pureté du style.

Tolstoï (ALEXIS, comte), littérateur russe, m. à Saint-Pétersbourg, en 1875. Auteur de romans historiques *(Jean Sérébrénoï, Moscou en 1811),* il s'est fait connaître aussi comme poète lyrique *(Chansons des soldats de Crimée),* et comme auteur dramatique.

Tolstoï (LÉON-NIKOLAIÉVITCH), célèbre romancier, philosophe et réformateur russe, né dans le gouvernement de Toula, en 1828. L'écrivain à la fois le plus naturaliste, le plus mystique et



Tolstoï.

l'un des plus extraordinaires qui soient. Athée et nihiliste pendant 35 ans, il se convertit ensuite et entreprit d'enseigner au peuple la voie du salut en fondant une religion nouvelle, basée sur le rationalisme mystique. Très éloquent, mais paradoxal, très convaincu, mais exposé par la rapidité de ses productions à se contredire souvent, le comte T., dans sa vie comme dans son œuvre, offre à l'esprit un curieux sujet d'étude et de comparaisons. Il est hors de doute, par exemple, J.-J. Rousseau a exercé sur lui une énorme influence. L'amour de la nature et de la simplicité, l'antipathie de la civilisation, auront été le trait commun de ces deux génies singuliers ayant vécu à un siècle de distance. La plupart de ses romans (*Guerre et Paix*, *Anna Karénine*, *La Sonate à Kreutzer*, *Résurrection*, etc.) ont eu un très grand succès en Russie et dans les traductions étrangères. Son drame farouche, la *Puissance des Ténèbres*, tout rempli de meurtres et tout humide de sang, produisit une sensation européenne. Tolstoï aura poussé aussi profondément et mené aussi loin qu'il est possible l'analyse pathétique des moindres frissons de la nature physique et de la nature morale.

Tonnellé (ALFRED), esthéticien, né à Tours, en 1831 ; m. en 1858. Gratry reconnaissait à cet énergique et intelligent scrutateur une rare et précieuse faculté intellectuelle composée d'étendue et de précision, de profondeur et de clarté, d'analyse et de poésie. (*Esquisses sur l'Art*, 1861, couronnées par l'Académie.)

Tonga. Voy. Gwamba.

Töpffer (RODOLPHE), écrivain génevois, né en 1799, m. en 1846. Fils d'un peintre de mérite, artiste lui-même, il fut obligé d'abandonner la peinture, à la suite d'une cruelle infirmité de la vue. Il se voua à l'enseignement et à la littérature. Ses piquantes *Nouvelles génevoises* (1841, in-18; 1844, in-8°) et ses *Voyages en zig-zag* (1843-1853, 2 vol. gr. in-8°), illustrés de dessins spirituels comme le texte, furent très appréciés, et vivront longtemps, pour ce mélange si particulier de fantaisie et de sentiment, de rêverie et d'humour, qui est la dominante du talent de Töpffer.

Topique (τοπικός, de Τόπος, lieu ; et au sens de lieux communs, au plur. τὰ τοπικά). La t., la doctrine des *lieux topiques* ou *lieux communs*. « La t., a dit Michelet, rend les esprits inventifs, comme la critique les rend exacts.

Les t., certains chefs généraux d'où l'on peut tirer des arguments ; et. par ext., Traité sur les lieux communs. Il ne se dit guère qu'en parlant des rhéteurs de l'antiquité. Les Topiques d'Aristote, de Cicéron.

Topographie (τοπογράφια, de τόπος, lieu, et γράφειν, décrire). Sorte de description, peinture détaillée d'un lieu, d'un paysage, d'une ville. Ce sont des t. que la description des Champs-Elysées, au VI° livre de l'Enéide, celle de la grotte de Calypso, au

début du Télémaque, ou le tableau de Jérusalem, tracé par Chateaubriand, au dix-septième livre des *Martyrs*.

Topologie. L'étude du choix que doit faire le prédicateur des arguments contenus dans l'Écriture sainte et celle de la manière dont il doit s'en servir.
Signifie aussi la connaissance des lieux.

Toponomastique. Onomastique des lieux, catalogue des noms de lieux.

Toponymie. Système des noms de lieux d'une contrée. La t. de l'Allemagne.

Toreno (José-Maria **Queipo de Llalonos,** comte de), homme d'État et historien espagnol, né à Oviédo, en 1786; ministre des finances sous le règne de Christine; exilé par l'insurrection; m. en 1843. Il a peint avec force, dans son *Hist. du soulèvement, de la guerre et de la révolution en Espagne,* de 1808 à 1814, le réveil admirable d'un peuple qui veut conquérir son indépendance et assurer sa liberté. (Madrid, 1836-38, 3 vol. in-8°; trad. franç., Paris, 5 vol. in-8°.)

Torfesen (Thormod), lat. *Torfœus*, historien danois, né dans l'île d'Engoe en 1636, historiographe du roi Frédéric III, m. en 1719. Recueillit les légendes et les manuscrits, éclaira par l'étude des vieilles sagas islandaises, les origines scandinaves et rédigea en latin des ouvrages estimés de critique, d'histoire et d'érudition. *(Series dynastarum et regum Daniæ a Skoldio Odini filio* (Copenhague, 1702, in-4°; *Hist. rerum norvegicarum,* ibid, 1711, 3 vol. in-fol., etc.)

Tornielli (Gregorio, dit Agostino), auteur ecclésiastique italien, de l'ordre des Barnabites, né en 1543, m. en 1622; commentateur des livres historiques du Vieux Testament. *(Annales sacri et profani ab orbe condito,* Milan, 1610, 2 vol. in-fol.)

Torrès-Naharro (Bartolomé), auteur dramatique espagnol du xvi° s., né à la Torre, près de Badajoz. Ses comédies mondaines ou sacrées (il était prêtre) furent les premiers modèles fournis à la scène espagnole des pièces à intrigue. Un style vif en relève l'action ordinairement très compliquée. La satire y éclate, et on peut dire que les pièces de T.-N. composent un excellent tableau critique des mœurs du temps. (*La Propaladia*, Naples, 1517, Séville, 1520); éd. mod., dans les *Libros de antaño*, t. IX-X.

Tory (Geoffroy), lat. *Torinus*, typographe, écrivain et graveur français, né à Bourges vers 1480; disciple des écoles italiennes de Rome et de Bologne; professeur à Paris, puis libraire, m. en 1533. Le premier, il avait conçu le plan d'un travail méthodique et savant sur la langue française, prise à ses origines, aux sources mêmes du génie national. (Voy. son *Champ Fleury,* Paris, 1529, in-8°.)

Touareg. Voy. **Targui**.

Toulongeon (François-Emmanuel, vicomte de), général et historien français, né en 1748, en Franche-Comté; député au Corps Législatif; membre de l'Institut; m. en 1812. On a dit quelque bien, — non pour le style, qui est médiocre, mais pour la précision des détails et la compétence de l'auteur dans les faits de guerre — de son *Hist. de France,* depuis la Révolution de 1789. (Paris, 1801-10, 4 vol. in-4°.)

Toulou. L'une des langues diavidiennes. Sa particularité est d'avoir un grand nombre de formes dérivées. (Ainsi *malpâve*. je fais; *malpéve,* je fais habituellement; *malpâve,* je fais faire; *maltruve,* je fais vivement.)

Toup (Jonathan), philologue anglais, né en Cornouailles en 1713; recteur, puis chanoine de la cathédrale d'Exeter, m. en 1745. Il avait l'érudition âpre et l'humeur polémique des philologues du xvi° s. *(Emendationes in Suidam,* Londres, 1760-75, 4 vol. in-8°.)

Tour du monde (le). Journal de voyages illustré, créé à Paris, en 1860, par Edouard Charton; véritable encyclopédie de la terre et des peuples.

Touraniens. (Idiomes appelés à tort ou à raison). Voy. l'art général sur les **Langues**.

Tourgueniev (Ivan), célèbre écrivain russe, né en 1818, m. à Paris, en 1883. Ses *Poésies* (1813 et années suiv.) avaient obtenu un légitime succès lorsqu'il s'éleva par des œuvres nouvelles (*Scènes de la vie russe,* les *Eaux de printemps, Mém. d'un chasseur, Pères et enfants)* au premier rang des romanciers. Chef de l'école dite *naturelle,* il a consacré aux gens du peuple, et à décrire l'état d'âme de ses contemporains, des pages admirables. Lui-même a traduit en français la plupart de ses écrits, rédigé dans cette langue ses dernières productions. Aucun de ses compatriotes n'a créé des types aussi essentiellement russes; aucun non plus ne s'est autant rapproché, pour la composition et le style, du vieil idéal classique de l'esprit français.

Tournebœuf. Voy. **Turnèbe**.

Tournemine (le P. René-Joseph), littérateur français, de la Société de Jésus, né en 1661, à Rennes, directeur du *Journal de Trévoux,* de 1701 à 1718; m. en 1739. Esprit libéral et tolérant, il écrivit dans le *Journal de Trévoux,* des pages fort élogieuses en l'honneur de Voltaire et de son théâtre. Il avait été

l'un des professeurs de l'auteur de *Mérope,* en rhétorique.

Touron (ANTOINE), controversiste et hagiographe français, né à Graulhet, dans le Tarn, en 1686, m. en 1775. Illustrateur zélé de l'ordre de saint Dominique dont il était un des membres, il consacra plusieurs volumes à raconter l'histoire de cette congrégation, de son fondateur et de ses personnages les plus célèbres. (Fit aussi une *Hist. génér. de l'Amérique,* 1768-80, 14 vol. in-12.)

Tourreil (JACQUES de), traducteur français, né en 1656, à Toulouse, membre de l'Académie en 1692; m. en 1715. Il a donné sur la traduction d'excellents préceptes, qu'il n'a pas suivis lui-même lorsqu'il gâta par l'affectation de son style la mâle éloquence de Démosthène. (Paris, 1691, in-8°.)

Toussain (JACQUES), lat. *Tusanus,* helléniste français, né à Troyes; disciple, en même temps que Pierre Danès, de Guillaume Budé; professeur de grec au Collège de France; m. en 1547. Ses leçons très suivies attiraient un grand concours d'étudiants. Turnèbe et Henri Estienne furent de ceux-là. *(Dictionn. grec et latin,* Paris, 1552, in-fol.)

Toussaint (FRANÇOIS-VINCENT), littérateur français, né vers 1715, à Paris; m. en 1772. L'un des premiers, sinon le premier, au XVIII° siècle, il se proposa et tenta de faire prévaloir un plan de morale naturelle, indépendante de toute croyance religieuse et de tout culte extérieur. Son livre des *Mœurs* (Amsterdam [Paris], 1748-1760, in-12, sous le pseudonyme de *Panage),* véritable code de déisme, lui attira les rigueurs de la magistrature et le força de se réfugier d'abord à Bruxelles, puis à Berlin où il mourut.

Toussenel (ALPHONSE), publiciste et naturaliste francais, né en 1803 à Montreuil-Bellay (Maine-et-Loire), m. à Paris en 1885. L'un des disciples militants de Fourier, pendant quelques années, il reporta ensuite dans l'histoire naturelle le paradoxe et l'utopie. T. a dépensé beaucoup d'imagination et de style à raffiner les mammifères (*l'Esprit des bêtes, zoologie passionnelle,* 1847, in-8°), à sentimentaliser les cigognes et les pintades, à retrouver chez les bêtes des preuves de la supériorité féminine, ou à démontrer que le phalanstère fourriériste est établi et organisé depuis la création du monde, dans la république des oiseaux. (Le *Monde des oiseaux, ornithologie passionnelle,* 1852; éd. suiv., 2 vol. in-8°.)

Towianki (ANDRÉ) mystique polonais, né dans la Lithuanie, en 1799, m. en 1878. L'une des figures originales de l'émigration polonaise, créateur d'un mouvement mystique, que l'on appela de son nom *Towianisme.* Son influence morale fut sensible sur quelques-uns des grands poètes de son pays, comme Mickiewicz et Slowacki.

Trabeas (QUINTUS), poète comique latin du II° s. av. J.-C. De ce disciple brillant de la nouvelle comédie grecque, il n'est resté que des parcelles de scènes.

Traduction. Travail littéraire, qui permet de faire passer un ouvrage d'une langue dans une autre. Réaliser l'idéal de la traduction parfaite, qui rendrait avec le sens et les pensées du modèle, sa couleur, son mouvement, sa musique, son style distinctif, et cela, s'il s'agit d'un poète, dans le même rythme, dans des vers de même forme et dans un nombre égal de vers: cet idéal, que Delille essaya peut-être d'atteindre en sa belle imitation des *Géorgiques,* est simplement inaccessible. Offrir un décalque fidèle des sujets, un reflet heureux du coloris, un écho reconnaisable de l'accent des maîtres, c'est prétendre assez.

Par le caractère même de leur idiome si facile à se désagréger, si propre, en raison de ses affinités multiples, à contracter les alliances les plus diverses, les Allemands sont les meilleurs traducteurs du monde. Ils ont eu les premières versions d'Homère et de Shakespeare. On n'ignore pas que leurs translations des poésies et des formes orientales sont des chefs-d'œuvre et que leurs écrivains les meilleurs; Gœthe, Herder, Schiller, Tieck, les Schlegel, n'ont point dédaigné le travail secondaire, mais si estimable et si utile de la traduction. (Entre les mille traducteurs qu'on pourrait citer, v. **Ablancourt, Amyot, Barthélemy-Saint-Hilaire, Caro** (Annibal), **Dacier** (Mme), **Delille, Hugo** (François-Victor), **Lamennais, Leconte de Lisle, Longfellow, Monti, Patin, Pope, Ruckert, Schlegel, Voss, Zoller.**)

Tragédie. Pièce de théâtre qui offre une action importante des personnages illustres, qui est propre à exciter la terreur ou la pitié, et qui se termine ordinairement par un événement funeste. Elle prit naissance en Grèce, au sein des rites dionysiaques. Les louanges de Bacchus étaient célébrées, à l'origine, par des chœurs, qui se répondaient. Dans ces chants, qui avaient déjà quelque chose de dramatique, mais qui n'étaient pas le drame, on imagina de faire intervenir un personnage qui remplissait les phases d'intervalles ou de repos au moyen de récits. Thespis paraît en avoir été l'inventeur. L'action exposée, au commencement, sous forme de récits et à laquelle on n'assistait qu'en imagination (voy. **Gatin,** *Etudes sur les tragiques grecs)* fut insensiblement amenée par l'introduction successive d'un second, d'un troisième acteur sur ce qui n'était d'abord qu'une sorte de tribune, d'où leur devancier s'entretenait avec le chœur, et qui devint une scène. Les chefs-d'œuvre d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide ont marqué les développements rapides de la tragédie antique. Chez ce dernier, elle s'écarte déjà de son caractère essentiel, et ne se contente plus des révolutions nécessaires du cœur humain, mais recherche, par la combinaison des accidents du drame, des effets à surprise. La t. vécut à Rome dans une dépendance continuelle des Grecs. (Voy. **Ennius, Nœvius. Pacuvius**). Au XVI° s., le Trissin, en Italie,

Lazare de Baïf et Jodelle, en France, furent les premiers à ressusciter le système dramatique des anciens. Shakespeare appelait ses drames des tragédies ; mais ils comportaient un développement tout autre et profondément original. La tragédie moderne atteignit son plus haut point de perfection avec Corneille et Racine. Ces deux illustres poètes donnèrent des modèles qui n'ont plus été égalés, même par Voltaire, dont ce fut l'ambition constante. On abusa étrangement de cette forme toute conventionnelle, au temps de Voltaire et de Crébillon. « Au sortir du collège, nous dit un critique, un jeune homme était tenu alors de faire sa tragédie, comme aujourd'hui, il doit écrire un article d'économie politique ; c'était la preuve qu'il pouvait causer avec les dames, comme c'est la preuve maintenant qu'il peut raisonner avec les hommes. » En Allemagne,



La tragédie, d'après un frontispice d'une ancienne édition de Sénèque le tragique.

beaucoup de pièces dénommées tragédies appartiennent au drame, sauf des imitations plus ou moins directes de l'antiquité, comme l'*Iphigénie* de Gœthe. De même en Espagne, malgré les efforts de plusieurs auteurs de mérite, le drame chevaleresque et la pièce à imbroglios ont toujours prédominé. L'Italie a retrouvé, dans Alfieri, un véritable tragique. »

En notre époque, après quelques instants d'un superbe réveil dû surtout au génie de Rachel, à part quelques résurrections heureuses (voy. **Ponsard**, etc.), l'art de Corneille et de Racine ne trouve plus que des auditeurs égarés et cherche en vain ses interprètes. La tragédie n'espère plus de suprême restauration ; elle s'est enfoncée dans les ténèbres et l'abandon où l'avaient reléguée déjà la réforme romantique.

Traité des sensations. V. **Condillac**.

Tramblay (Antoine-Pierre de Rubelles, baron du), fabuliste français, né à Paris, en 1745, m. en 1819. Attaché par des liens de famille à la descendance de La Fontaine, il se crut obligé de reprendre la tradition et de publier aussi des recueils d'*Apologues* (1806, 1810, 1818). Il ne réussit à produire que de médiocres compositions entièrement oubliées de nos jours, bien que Vincent Arnault en ait vanté la naïve simplicité.

Transcendantalisme. Système dont la base est en dehors de l'observation et de l'analyse ; étude ayant pour objet la raison pure.

Transcendante (Philosophie). Système philosophique qui consiste à étudier nos facultés sous les rapports les plus élevés de la métaphysique.

Transformisme. Hypothèse biologique, d'après laquelle les espèces vivantes dérivent les unes des autres par des transformations accidentelles et successives.

Transition. Manière de passer d'une idée à une autre, de lier ensemble les différentes parties d'un ouvrage. C'est un art véritable chez un écrivain, chez un orateur, que de savoir, par de certains tours délicatement ménagés, unir des propositions qui souvent paraissent n'avoir aucun rapport, qui sont comme indépendantes et comme étrangères à l'égard les unes des autres, et néanmoins, grâce à ce lien commun, arrivent à former un corps et un tout continu.

Trao (langue). Idiome particulier aux Moïs, tribu sauvage habitant le nord de la Cochinchine et les contrées situées entre le Cambodge et l'Annam. Cette langue presque entièrement monosyllabique n'a pas les différentes accentuations qui rendent si difficile l'annamite.

Trebellius Pollion, un des auteurs de l'*Histoire Auguste,* pour les *Vies* des deux Valérien, des deux Gallien, des trente tyrans, etc. (*Fragm.* dans la *Biblioth. de Panckoucke,* 2e série, 1844, in-8°). « Le seul caractère qui distingue cet écrivain, a dit un critique, c'est la bassesse avec laquelle il se complaît à aduler les puissants. » Il vécut sous Constance Chlore.

Trédiakovski (Wasili), littérateur russe, né à Astrakan, en 1703, m. en 1769. Traduisit en russe l'*Histoire ancienne* et l'*Histoire romaine* de Charles Rollin (26 vol, in-4°), qui avait été son maître à Paris, et mit péniblement en vers le *Télémaque* de Fénelon.

Treitschke (Henri de), historien allemand, né à Dresde en 1834, professeur aux Universités de Kiel ; m. en 1896.

Trembecki (Stanislas), poète polonais, né en 1724 ; chambellan du roi Stanislas-Auguste ; m. en 1812. De nombreux petits poèmes, des odes, des épitres, des traductions en vers et une importante *Histoire de Pologne*, en latin et en polonais, le tirèrent de la

foule, d'où l'avaient distingué déjà bien des aventures romanesques, des intrigues et des duels. Il appartenait à l'école française par la recherche de la forme correcte et pure.

Treneuil (JOSEPH), poète français, né en 1763, à Cahors, m. en 1818. Très bonapartiste sous l'Empire, très monarchiste et légitimiste sous la Restauration, il était de ces poètes que Chateaubriand compare à *des oiseaux que tout bruit fait chanter*. On retrouve un dernier écho de l'élégie classique, dans ses pièces de vers ; malheureusement elles surabondent de figures convenues, de froides périphrases. (*Poèmes élégiaques*, Paris, 1817, in-8°.) Il avait obtenu, sous Napoléon, un grand succès politique par ses *Tombeaux de Saint-Denis*.

Tressan (LOUIS de la Vergu, comte de), littérateur français, né au Mans en 1705; reçu à l'Académie en 1781; m. en 1783. Il entreprit de rajeunir et d'accommoder au goût du temps les vieux romans de chevalerie; et il attira la vogue à son *Extrait de l'Amadis des Gaules*, à son *Histoire de Tristan de Léonnois*, et surtout à son court roman du *Petit Jehan de Saintré et de la Dame des Belles-Cousines* (*Œuv. compl.*, éd. Campenon et Aimé Martin, Paris, 1822-23, 10 vol. in-8°.)

Trévoux (le *Journal* ou les *Mémoires* de). Célèbre recueil périodique rédigé au XVIII° s. par les jésuites du collège de Paris, et ainsi dénommé parce qu'il s'imprima d'abord dans la ville de Trévoux, appartenant au prince de Dombes, c'est-à-dire au duc du Maine, promoteur de l'entreprise. Il dura sans interruption jusqu'en 1762 ; après l'expulsion de la Société, il changea de mains et son existence se prolongea jusqu'en 1782 sous le titre de *Journal de littérature, des sciences et des arts*. Fondues en un même esprit, la polémique religieuse et la critique littéraire alimentaient la rédaction de ces *Mémoires*, qui ont été attaqués, couverts de beaucoup d'épigrammes par les encyclopédistes, et qui n'en constituent pas moins, aux bonnes places, un fonds mélangé d'instruction et de goût.

Tricoupis (SPIRIDION), homme d'Etat et littérateur grec, né à Missolonghi, en 1788; plusieurs fois ministre; m. en 1873. Il a laissé des discours, un poème sur les Klephtes et une *Hist. de la Révolution grecque*.

Tricoupis (CHARILAOS), homme politique, fils du précédent, né à Nauplie, en 1832; président du conseil des ministres, à diverses reprises, et l'un des personnages les plus en vue, pendant un quart de siècle, de la politique européenne.

Tribonien, *Triboniacus*, jurisconsulte romain, né vers 475 en Pamphylie ; questeur, maître du palais, consul; m. en 545. Le principal rédacteur des *Pandectes*, des *Institutes* et du *Code Justinien*. C'était, suivant la rumeur publique, un magistrat vénal et rapace.

Trigault (le P. NICOLAS), sinologue et missionnaire chinois, de l'ordre des Jésuites, né en 1577, à Douai, m. en 1628. Durant vingt années de séjour en Chine, il s'occupa de transmettre au monde chrétien les efforts, les sacrifices et les progrès accomplis par les missions dans cet empire et au Japon. On lui doit, en outre, un *Vocabulaire chinois*, (Leyde, 1639, 3 vol.)

Trilogie. Nom donné, chez les anciens Grecs, à l'ensemble des trois tragédies que présentaient les poètes dramatiques, lorsqu'ils concouraient pour obtenir la couronne; une quatrième pièce, ordinairement un drame satyrique, plus rarement une tragédie, en s'y ajoutant constituait la *tétralogie*. Parmi les nombreuses t. qu'avaient composées les tragiques athéniens, il ne nous en reste qu'une seule complète : l'*Orestie* d'Eschyle comprenant l'*Agamemnon*, les *Choéphores* et les *Euménides*.

Se dit aussi de quelques pièces du théâtre moderne divisées en trois parties; ou même de trois pièces représentées séparément, mais dont les sujets ont de la connexité et dont les principaux personnages sont les mêmes. Le *Wallenstein* de Schiller est une trilogie.

Trincavelli (VICTOR), médecin et helléniste italien, né à Venise, en 1496, m. en 1568. Outre ses *Œuvres médicales* (Lyon, 1596, in-fol.), il publia de nombreuses et savantes éditions d'auteurs grecs (Themistius, Jean le Grammairien, Stobée, etc.)

Triolet. Petite pièce de poésie, écrite sur deux rimes et se composant de huit vers, dont le premier est habituellement un vers masculin. Celui-ci se répète après le troisième; et le premier et le second se répètent encore après le sixième. Le t. est un rythme agile, qui s'applique très bien à l'épigramme.

Trissin (GIOVANNI-GIORGIO TRISSINO, dit Le), célèbre poète italien, né à Vicence, en 1478, m. en 1550. Favori de la cour pontificale, qui l'employa dans plus d'une affaire importante, Le Trissin avait le renom d'un savoir très étendu et d'une grande capacité. Sa fameuse *Sophonisbe* (1515), la première tragédie régulière écrite en langue vulgaire fit école. Il réussit moins avec sa froide épopée en vers *sciolti* ou vers blancs: l'*Italia liberata*, dont la sage ordonnance ne rachète guère la faiblesse poétique et les nombreuses disparates. Ses *Œuv. complètes*, — pièces lyriques, traités sur la grammaire et la langue, chants épiques, — ont été réunies à Venise, en 1729. (2 vol. in-fol.)

Tristan et Yseult. Roman d'aventures français des XII° et XIII° s., dont les versions ont été très nombreuses dans toute l'Europe. La fable de *Tristan et Yseult*, le mythe de l'amour fatal et invincible, est une des plus célèbres de la poésie celtique, où elle s'était exprimée d'abord sous forme de lais. Luce de

Gast et Hélie de Borron s'avisèrent de relier cette tradition à la mystique légende du Saint-Graal. Les trouvères normands et les conteurs provençaux s'emparèrent ensuite du sujet, qui fit le tour de l'Europe (V. Francisque Michel, *the Poetical romances of Tristan*, Londres, 1835-1839, 3 vol. in-18), et qui a inspiré de nos jours le génie de Wagner.

Tristan l'Hermite (FRANÇOIS), poète français, né dans la Marche, en 1601; gentilhomme du duc d'Orléans; m. en 1655. Il offrit à l'admiration de ses contemporains des vers héroïques où il n'y a guère à signaler que de belles stances sur la servitude; des pièces parfaitement oubliées comme ses comédies et plusieurs tragédies. L'une d'elles, *Mariamne*, représentée en 1637, eut un immense succès, lui ouvrit les portes de l'Académie en 1643, et lui valut l'honneur exagéré d'une comparaison avec Corneille.

Trivium. Nom donné, dans la scolastique du moyen âge, à l'ensemble des études classiques. Voy. **Arts libéraux**.

Trochée (τροχαῖος, proprement coureur, de τροχός, course). Dans la prosodie grecque et latine, pied de deux syllabes, une longue et une brève. C'était le contraire de l'iambe. Les Grecs l'appelaient souvent chorée, c'est-à-dire convenable à la danse. En effet on l'appliquait surtout, comme rythme, aux morceaux vifs et animés. Son emploi était exclusif dans les vers trochaïques purs, et ce pied constituait la base de tous les systèmes trochaïques.

Trogue-Pompée, *Trogus Pompeius*, historien latin, du siècle d'Auguste. Presque à la même époque que Tite-Live et comme pour compléter son œuvre il composa une sorte d'hist. universelle en 44 livres *(Historiæ Philippicæ)*, qui nous est connue surtout par l'extrait qu'en a fait Justin. Ecrivit, en outre, des traités de zoologie, tirés des meilleurs auteurs *(Libri de animalibus)*.

Troie (le *roman* de). Grande composition romanesque du XIIe s., en vers français; elle est basée en partie sur le *faux Dictys* et surtout sur le *faux Darès*. Voy. **Benoist de Ste-More**.

Trollope (FRANCES-MILTON, mistress), romancière anglaise, née en 1791 à Heifield, m. en 1863. Très tardivement, mais avec une réussite prompte elle commença d'écrire ses romans surtout satiriques, où elle s'est attaquée aux mœurs américaines ou aux travers des femmes anglaises. *(Mœurs et coutumes des Américains*, 1851, etc.)

Trollope (ANTHONY), romancier anglais, fils de la précédente, né en 1815, m. à Londres, en 1882. C'est surtout un peintre de mœurs et d'habitudes sociales: il rend très bien les scènes de la vie du clergé et l'aspect des cercles parlementaires. T., auteur fécond, a laissé quantité d'ouvrages.

Tronchet (FRANÇOIS), magistrat français, né à Paris en 1771; bâtonnier de l'ordre des avocats, en 1789, et envoyé dans la même année, aux États-généraux; l'un des principaux rédacteurs du Code; m. en 1806. Jurisconsulte érudit, avocat consultant hors ligne, il appartenait, quand il fut choisi pour la défense de Louis XVI au parti constitutionnel comme député de Paris, et sa modération ressemblait tant au royalisme que Mirabeau l'appelait « le Nestor de l'aristocratie ».

Tronchin (JEAN-ROBERT), jurisconsulte suisse, cousin du médecin Théodore T., né en 1710, à Genève, membre du Grand-Conseil et procureur général; m. en 1793. Adversaire de J.-J. Rousseau, il provoqua par ses *Lettres écrites de la campagne* la réponse fameuse des *Lettres de la montagne*, et ces polémiques jetèrent la discorde parmi le peuple génevois.

Tronson (le P. LOUIS), théologien français, né en 1622, à Paris; élu supérieur de Saint-Sulpice, en 1676; m. en 1700. Spécialement consacrés à tracer des règles pour la direction des âmes en matière de spiritualité pure, les ouvrages de cet ancien maître de Fénelon *(Forma cleri, Manuel du Séminariste, Examens particuliers; Œuv. compl.*, éd. Migne, Paris, 1857, 2 vol. gr. in-8°) sont encore en usage dans les grands séminaires.

Tronson du Coudray (GUILLAUME-ALEXANDRE), avocat et auteur français, né en 1750, à Reims, m. en 1798; défenseur aussi courageux que brillant de Marie-Antoinette et de plusieurs accusés de marque devant le tribunal révolutionnaire. *(Œuv. choisies*, Paris, 1829, in-8°; *Instruct. rédigées pour mes enfants et mes concitoyens*, 1798, in-8°.)

Trope. La plus simple en même temps que la plus ancienne forme d'interprétation dramatique des textes de la liturgie au moyen âge. Voy. **Mystères**.

Tropes. Figures de rhétorique, par laquelle les mots, détournés de leur signification propre et directe, sont pris dans un sens impropre et indirect. Ce sont: la métaphore, qui est le type même du genre, l'allégorie, la synecdoque, la métalepse et l'antonomase. *Cent voiles* pour dire *Cent vaisseaux* est un trope. La nature des tropes, comme le dit Condillac, est de faire image, en donnant du corps et du mouvement à toutes nos idées.

En Liturgie, nom attribué à de certaines interpolations faites, pendant le moyen âge, dans la liturgie primitive, par des rhéteurs de couvent. Au Xe et au XIe s., comme si l'on n'eût plus trouvé les offices assez longs, on se mit à intercaler entre toutes les phrases, entre tous les mots de l'antique office, des additions considérables. Même on en fit ensuite de gros livres pour les contenir, appelés *tropaires*. (Voy. Bibl. nat., Anc. fonds latin, 837, 1118, 1120; suppl. lat. 1017.)

Trotzendorf. Voy. **Friedland.**

Troubadours. Poètes de la langue d'oc, au moyen âge. Maniant à leur gré une langue flexible, qui s'accordait sans peine à l'accompagnement musical, ils inventèrent une infinité de combinaisons métriques entièrement nouvelles pour les nations de l'Europe : vers de toutes longueurs depuis deux syllabes jusqu'à douze, mesures de toute sorte, associations de rimes imprévues et compliquées. Seigneurs et puissants suzerains, tels que Guillaume IX, comte de Poitiers, Richard de Barbezieux, Rambaud d'Orange, Jauffre Rudel, Bertran de Born, Rambaud de Vaqueiras, ou simples bourgeois et enfants du peuple, comme Pierre de Valeira, Marcabrus, Pierre d'Auvergne, Gaucelin Faydit, Elias Cayrol, Bernard de Ventadour, les uns et les autres, sans distinction de classe, rapprochés par le talent et par un seul amour, réunissaient leurs efforts à exprimer les idées, les sentiments, les actions chevaleresques. Les troubadours clusive mais favorite. L'amour, en ces temps heureux, étendait son empire sur les imaginations. Il était devenu la loi suprême, le principe, le centre, le couronnement du monde. On voyait des sociétés poétiques s'occuper uniquement de poésie galante. Les troubadours se plongeaient dans un lyrisme sans fin; leur âme était toujours embrasée et comme ravie hors d'elle-même. Les femmes leur rendaient en faveurs ce qu'ils dépensaient pour elles en élans poétiques; les troubadours étaient les rivaux favorisés des princes. Ou du moins, ils le disaient.

En les lisant avec une certaine suite, en passant des uns aux autres sans choix, au hasard du coup d'œil, on est frappé de l'uniformité gracieuse de leurs images et de leurs expressions. Leur poésie riante et sonore coule comme un flot tranquille entre des rives tout unies. Ou plutôt c'est toujours le son d'une même musique, le retour différemment orné de la même mélodie. L'absence de contrastes saillants (quand, par exception, il ne s'agit



Trouvères à la cour d'un seigneur.

abordèrent la poésie épique, ainsi qu'en témoigne la *Chanson des Albigeois* et le roman d'aventures, pour ne citer que *Flamenca;* l'une des compositions les plus spirituelles du moyen âge et peut-être de tous les poèmes celui qui fournit le plus de renseignements sur la vie élégante qu'on menait dans les cours seigneuriales, à la fin du XIIe s. Néanmoins, favorisés par la grâce du langage et la souplesse du rythme, ils se distinguèrent principalement dans la chanson, la ballade, le sonnet, la pastourelle, le tenson et le sirvente. Il y eut, entre eux, des guerriers et des satiriques. Mais ils furent surtout des amants de la lyre. Troubadour et poète galant, ces deux mots sont synonymes. Plaire aux dames, distraire les loisirs des belles sociétés, recueillir des applaudissements partout où pénétraient leurs vers et leur renommée, c'était leurs premiers soins, leur occupation non pas ex- pas d'un Bertrand de Born), ne permet qu'avec peine de les distingner entre eux, autrement que par des noms et des dates.

Les troubadours disparurent après la guerre des Albigeois, qui bouleversa le Midi de la France et y anéantit les hautes classes de la société. (Cf. **Littérature provençale.**)

Trouvères. Nom donné aux poètes de la langue d'oïl, qui florissaient dans la France du nord, entre les XIe et XIVe s. Ils inventaient, ils *trouvaient* les sujets et les mettaient en vers, laissant aux ménestrels ambulants qu'on appelait *jongleurs* le soin de colporter leurs œuvres. Ceux-ci s'en allaient par les villes en temps de paix, suivaient les chevaliers en temps de guerre et charmaient le loisir des camps ou la curiosité des masses par des récitations en musique de chansons de geste ou de fabliaux. Mais souvent des uns

aux autres les rangs étaient confondus. Bien des trouvères descendaient peu à peu à la condition des jongleurs, en attendant que ceux-ci ne fussent plus à leur tour que de vulgaires acrobates. Enfin les noms de *trouvère* et de *jongleur* disparurent, avec leur signification primitive. Après le XIIIe s., on eut le ménestrel, puis le ménestrier, jusqu'à la fin du XVe s. Ensuite, il n'y aura plus que des poètes, des auteurs résidant à la ville et menant leur existence selon la place qu'ils pourront prendre, au moyen de leur talent et des protections de la cour.

Trueba (ANTONIO de la), poète et conteur espagnol, né en Biscaye, en 1821 ; mort en 1889. La religion, la famille, les scènes de la nature, les tableaux du village : il ne chercha d'autres inspirations ni d'autres ornements pour ses nouvelles, qui sont d'une délicieuse fraîcheur. Il espérait la régénération du peuple par la poésie, lorsqu'il versifiait les refrains charmants de ses *Cantos infantilos* et les douces romances de son *Libro de los Cantores.*

Trublet (NICOLAS-CHARLES-JOSEPH, abbé), littérateur français, né en 1697, à Saint-Malo ; archidiacre et chanoine, dans la petite ville bretonne ; reçu à l'Académie en 1761 ; m. en 1770. Ce critique et ce moraliste (*Essais de morale et de littérature*, Paris, 1735, 2 v. in-12, etc.) n'était pas seulement un homme

Qui compilait, compilait, compilait,

comme l'a présenté Voltaire dans un portrait inoubliable d'esprit et de méchanceté. Il possédait un remarquable talent d'analyse, de la précision et de la personnalité dans les idées. Sans avoir beaucoup de relief, son style manque de naturel et sent trop le travail de la lime. T. était un admirateur outré de La Motte.

Tryphiodore, Τρυφιόδωρος, poète grec du Ve s. ap. J.-C., compatriote et contemporain des Egyptiens Coluthus et Nonnus. Un peu plus développée que l'*Enlèvement d'Hélène* de Coluthus, sa *Destruction de Troie* (Ἰλίου ἅλωσις, éd. pr., Merrick, Oxford, 1741, in-8°), n'en est guère plus originale. Par amusement littéraire, il fit, en outre, une *Odyssée* en 24 chants, qui manquaient chacun d'une des lettres de l'alphabet et, d'après le même système lipogrammatique que l'*Iliade* de Nestor. Il nous en est resté seulement le titre : Ὀδύσσεια λιπογράμματος.

Tsaconien. Dialecte du grec actuel, parlé en Morée.

Tschudi (ÆGIDIUS), historien suisse, né à Glaris, en 1505 ; magistrat et diplomate, m. en 1572. Joignant aux mérites de la forme la solidité du fond, il a été surnommé « le père de l'histoire suisse » pour son excellente chronique nationale, écrite en langue allemande. (*Helvetische Chronik* [1000-1477], Bale, 1734-36, 2 vol. in-fol. ; éd. Iselin.)

Tsiganes (dialecte des). Dialecte néo-hindou, sorte de prâkrit dégénéré, où foisonnent les éléments étrangers. Le lexique des T. européens révèle aux yeux des philologues des traces nombreuses de leurs migrations successives dans les régions de l'Asie où se parlaient les langues éraniennes, en des pays soumis à l'influence grecque, en Roumanie, en Hongrie, en Bohême, dans la Moravie, à travers l'Allemagne, la Pologne, la Lithuanie, chez les Slaves de Russie, chez les Scandinaves, en Angleterre, en Ecosse, en Espagne. (V. Miklosich, *Ueber die mundarten und die wanderunger der Zigeuner Europa's*, 2e p., Vienne, 1873).

Tubero (HORATIUS), pseudonyme de La Mothe Le Vayer.

Tubéron, *Quintus-Ælius Tubero,* historien latin du Ier s. av. J.-C. (*Fragm.*, ap. Frotscher.)

Tudebode ou **Tuebœuf,** chroniqueur et prêtre français, du XIIe s. Témoin des premiers épisodes de l'histoire des croisades, il en a donné une précieuse relation, que paraphrasèrent ensuite, dans un meilleur latin, Robert de Reims et Guibert de Nogent, ceux-ci des narrateurs sédentaires.

Tudesque. Nom donné au vieux haut-allemand.

Tulci-Das, célèbre poète hindoui, né à Hâjipure, près de Chitrakûta, en 1544 ; brahmane, à Bénarès, et ministre du rajah de cette grande cité ; m. en 1624. La légende lui a prêté des dons miraculeux. Avec l'inspiration poétique, il avait reçu de la faveur des dieux le pouvoir de faire des prodiges. Il consacra quantité d'hymnes à Râma et à Sitâ, en l'honneur desquels il construisit un temple à Bénarès ; mais son œuvre essentielle est une imitation en pur bhibhakhâ ou hindouï oriental du *Ramayana,* la vaste production épique de Valmiki. (Kysarpûr, 1828.)

Tullin (CHRISTIAN), poète danois, norvégien d'origine, né en 1728, m. en 1785. L'Académie de Copenhague couronnait, en 1764, ses deux poèmes didactiques de la *Navigation* et de la *Création*. En ses élégies, ses idylles élégantes, il imite assez généralement les Anglais, surtout Edouard Young.

Tupi. Voy. **Américaines** (langues).

Turcoman (le). L'un des trois dialectes ouigours.

Turgot (JACQUES), homme d'État et économiste français, né à Paris en 1727 ; conseiller au Parlement et maître des requêtes ; nommé intendant de Limoges en 1761, et surintendant des finances en 1774 ; m. en 1781. Génie

profond et mesuré, persévérant et énergique, rempli d'excellentes intentions et de hautes vertus, il avait montré, disent ses biographes, l'expérience administrative la plus consommée dans l'intendance de la généralité de Limoges, lorsqu'il fut appelé au pouvoir, au milieu des circonstances fort critiques. Il tenta d'arrêter la monarchie sur la pente de sa ruine et commença de mettre en pratique de vastes plans de réforme, qui contenaient en principe tout ce que la Révolution n'a pu effectuer qu'après avoir versé des flots de sang. Louis XVI n'eut pas la force de le soutenir devant le Parlement et contre les murmures des classes privilégiées. Il le renvoya, le 12 mai 1776. Turgot revint à ses graves études, et continua de préparer la voie aux innovations du XIXᵉ s. Ses *Lettres sur la tolérance* avaient paru, dès 1751 et en 1769, avaient vu le jour dans la même année que le *Mémoire sur les prêts d'argent*) ses *Réflexions sur la formation et la distribution de ses richesses,* le mieux fait et le plus durable de ses livres (*Œuv. compl.*, éd. Dupont de Nemours, 1808-11, 9 v. in-8°.) Économiste, philosophe, homme d'État, il défendit la liberté industrielle, religieuse, civile et politique, fonda l'économie politique du siècle suivant et lui a légué la marque qui la caractérise le mieux dans l'histoire, c'est-à-dire l'idée de la liberté du travail.

Turlupin, turlupinades. Turlupin veut dire mauvais plaisant, faiseur de plats jeux de mots et de pointes burlesques. Le bouffon Turlupin, de l'Hôtel de Bourgogne, avait détourné à cette signification particulière le terme qui existait déjà auparavant, mais avec un sens différent. Il avait donné son nom à ses imitateurs, parmi lesquels abondaient les marquis et les gens de cour et l'on appelait turlupinades les calembours et les basses plaisanteries du genre de celles qui avaient fait sa popularité. Molière a souvent daubé sur les t., sans que les traits du grand comique eussent réussi, du reste, à lui aliéner leur affection. « Boursault le déclare, dit V. Fournel, l'auteur de *Zélinde* le confirme expressément, et nous les montre faisant bonne mine à Molière et l'embrassant lorsqu'ils le rencontrent. »

Turnèbe (ADRIEN **Tourneboeuf,** dit), lat. *Turnebus,* érudit français, né aux Andelys, en 1512; professeur au Collège royal; m. en 1565. Ses *Adversaria* (1564-73, 3 parties, in-4°) firent grand bruit dans le monde des savants. « Avec plus d'érudition, dit Montaigne, qu'un seul homme n'en avait possédé depuis dix siècles, il n'avait nulle trace de pédantisme. »

Turner (SHARON), historien anglais, né à Londres, en 1768, m. en 1847. On n'attache qu'une faible importance à son *Histoire sacrée du monde* (1832, 2 v.), encore moins à son poème de *Richard III* (1845), mais on reconnaît une sérieuse valeur de documentation originale à son *Histoire d'Angleterre* jusqu'à la fin du règne d'Elisabeth. (Londres, 1799-1805; 1814-1829.)

Turnus, poète satirique latin du Iᵉʳ s. ap. J.-C. Il n'est resté sous son nom qu'un fragment magnifique d'une cinquantaine de vers s'élevant contre les Muses infâmes, qui flattaient Néron. Guez de Balzac en fut le premier éditeur. (*Entretiens,* Amsterdam, 1663, in-12) et peut-être le véritable auteur.

Turold, lat. *Turoldus,* personnage du XIᵉ s., auquel on attribue soit la récitation, soit la composition ou plutôt le renouvellement de la *Chanson de Roland.*

Turpilius (SEXTUS), poète comique latin, m. en 101 av. J.-C. Fidèle représentant de la *Palliata,* il reproduisit en latin des pièces de la nouvelle et de la moyenne comédie. Le ton des fragments qui nous en restent (Voy. P. Grautoff, *Turpilii comœdiarum reliquiæ,* Bonn, 1853, 42 p.) est plus vif que celui de Cecilius et de Térence.

Turpin ou Tilpin, prélat français du VIIIᵉ s., archevêque de Reims, ami, et, raconte la légende, compagnon d'armes des Roland, des Olivier et des Charlemagne. On lui a faussement attribué une chronique latine du XIᵉ s. : *De vita Caroli Magni et Rolandi* (éd. et traduct. nombr.), sorte de compilation romanesque, faite par deux mains différentes, sur les faits et gestes de ces héros d'épopées.

Turpin de Crissé (le comte LANCELOT), écrivain militaire français, né vers 1716, dans la Beauce; maréchal de camp, en 1761; lieutenant-général en 1780; m. en Allemagne vers 1795. Ses annotations des *Commentaires* de César, et ses propres *Commentaires* sur les *Institutions* de Végèce (Montargis, 1779, 3 vol. in-4°) ou sur les *Mémoires* de Montecuculli (Paris, 1769, 3 vol. in-4°) sont fort appréciés pour les éléments sérieux qu'ils apportent a l'histoire comparée de la tactique.

La comtesse **Turpin de Crissé,** sa femme, édita les *Œuvres* de Voisenon. (Paris, 1781, 5 vol. in-8°).

Turque (langue et littérature). Langue ouralo-altaïque, composée de plusieurs dialectes distincts dont le principal est le turc proprement dit, *l'osmanli.* Dans son état primitif, cette langue était parlée par de nombreuses tribus de pasteurs, qui habitaient au delà de la mer Caspienne et du Iaxarte, près des monts Altaï et dans des vastes contrées de l'Asie. Chez ces peuples simples et grossiers, le vocabulaire, naturellement, était des plus restreints; l'alphabet, en usage surtout chez

les Ouigours, se composait seulement de quatorze lettres. (Il comprend, aujourd'hui trente et un caractères, susceptibles de recevoir chacun douze signes modificatifs). Cependant, poussés par l'ardeur belliqueuse, ils franchirent leurs limites, et, les armes à la main, ils se répandirent dans tout l'Orient. Bientôt les provinces les plus fertiles de cette partie du monde leur étaient soumises. Ils y fondèrent des monarchies puissantes. En même temps que les territoires, ils s'approprièrent progressivement les mots et les idées de leurs nouveaux sujets. La langue persane et la langue arabe leur offraient des ressources inépuisables. Ils en incorporèrent une foule de termes dans leur propre idiome et principalement dans le dialecte en usage à Constantinople, le turc *osmanli*, et qui avait acquis une bien autre importance que le turc *oriental*. Ainsi parvint-il à ce degré d'épanouissement qui a été, pour ainsi dire et d'une façon toute relative, le point culminant du rameau tartare. La langue s'était considérablement accrue, sans avoir changé de nature; les radicaux étaient restés les mêmes; les principes de formation des mots demeuraient immuables; c'était toujours la même facilité de dérivation, qui en est la marque caractéristique; et, dans la conjugaison, l'impératif n'avait pas cessé d'être le radical qui donne naissance à tous les temps. Le turc osmanli, avec sa structure claire et précise, est le type le plus frappant d'un langage agglutinatif.

Vers la fin du XVIIe s., on fut très étonné en Europe d'apprendre que les Turcs avaient une littérature. (Giov. Batt. Donato, *Della letteratura de' Turchi*, Venise, 1688). On supposait complètement barbare le peuple qui a imprimé dans l'histoire une marque si terrible de ses instincts de dévastation. Elle naquit, cette littérature, informe et grossière, sous la tente des Tartares nomades. Et nécessairement elle changea de caractère, elle se transforma et se développa, avec les nouveaux besoins et les progrès des tribus devenues conquérantes.

On a remarqué que de toutes les races qui avaient soumis la Grèce, les Turcs étaient les seuls qui ne lui eussent rien emprunté. Ceux-ci, en effet, se montrèrent insensibles à sa supériorité intellectuelle, et l'ancienne nation civilisatrice du monde ne put jamais leur inculquer le goût de ses lettres et de ses arts. Il n'en avait pas été de même des rapports du peuple ottoman avec les Persans et les Arabes. Le Khalifat, en tombant, avait imposé ses croyances aux hordes turques. Le Coran et toute la littérature sacrée dont il est le point central avaient été adoptés comme base de l'enseignement officiel. Les Turcs puisèrent à pleines mains dans les chefs-d'œuvre des littératures arabe et persane et tirèrent de cette mine féconde, dit Barbier de Maynard, tout ce qui leur manquait pour parler à leur tour le langage de la poésie, de la morale, de la philosophie et des sciences.

La poésie surabonde chez les Turcs. Plusieurs de leurs sultans, Mohammed II, Soliman Ier, Sélim Ier, Mourad IV, Mahmoud II et Sélim III, ont été poètes. A vrai dire les talents originaux sont rares; mais les imitateurs de second ou de troisième ordre, formés à l'école du génie persan, sont en foule. Déjà, au XIVe s., les Turcs admiraient le grand poème mystique d'Aaschick. Tous les genres, depuis lors, ont été représentés dans la versification ottomane. Parmi les mystiques, nous distinguons les noms de Fuzouli, l'un des meilleurs poètes de l'âge d'or (XVIe s.), d'Osman, un contemporain de Fénelon et de Malebranche, du dévot Monteki, de Misri, le fanatique scheik de Brousse et, au XVIIIe s., du derviche Hassan. Chez ceux qui firent effort pour créer une légende épique, nous voyons Saïfi exaltant sa verve en l'honneur de Mourad II, Schehdi essayant sous Mohammed II de transformer l'histoire nationale en épopée; Soukri célébrant sous le règne de Soliman le Magnifique le souvenir de Sélim Ier; puis Hayati, Aarif et Makreni, chantant les grandes actions de Soliman; et même, sous le gouvernement peu glorieux d'Osman II, le padischah Nadiri composant deux mille distiques à la louange du prince, qui subit à Hotin un si lourd désastre. D'autres s'étaient emparés des thèmes populaires, afin de les étudier isolément et de leur donner la forme la mieux assortie, suivant eux, au goût national. Ils brodèrent d'interminables variations sur les légendes de Salomon, de la reine de Saba, d'Alexandre, de Mahomet; ou bien, comme Hamdi, Bihisehti, Yaza, Rizaati, Djelilii, Lamii, s'adonnèrent à des compositions romanesques; ou, comme Fasli (XVIe s.), le charmant auteur de la *Rose et Du Rossignol* et comme Galib se complurent aux symboles de l'épopée allégorique. — A la tête des lyriques, nous reconnaissons; Ahmed le Pacha (XVe s.), le séduisant épicurien Mesihi, l'immortel Baki, l'ardent Mohammed Thalii, secrétaire des janissaires sous Sélim Ier, la virile poétesse Belighi, Nehbi, le prince Djem, le licencieux Délibourader et Fithmet, qu'on a surnommée « la Sapho moderne ». — Enfin, la poésie morale revendique Abou-Sooud, Kemal, Nabi et le grand-vizir Raghib, dont les éloquentes leçons rehaussèrent le sentiment du devoir et l'amour des études, tandis que la satire rappelle l'esprit mordant du célèbre Nefii et de Veïsi.

Si nous passons avec M. Barbier de Maynard aux chroniqueurs, la liste est nombreuse sous nos yeux des auteurs d'un mérite inégal, qui amassèrent des matériaux sans avoir su les coordonner et en faire des livres dignes du nom d'histoire. Nous laisserons de côté les historiographes officiels sans goût et sans critique, tels que Djelal-Zade, Selancki, Naïma, Subhi, Izzi, pour ne retenir que trois noms dignes de se fixer dans la mémoire: Saad-ud-Din, le précepteur et historiographe du sultan Mourad II, « l'auteur pompeux » de la *Couronne des Chroniques*, que les Ottomans, fort amateurs, comme on sait, d'une certaine rhétorique ampoulée, considèrent comme un modèle de diction noble et élégante; Vacif Efendi, le sérieux continuateur de la tradition du narrateur arabe Ibn-Khaldoun et qui, le premier, introduisit dans l'histoire politique, le libre examen et la critique, et dont la remarquable chronique s'arrêtant à la paix de Kaïnardji, en 1774, a été continuée, au XIXe s. par Djedvet-Efendi; enfin le savant compilateur Hadji-Khalfi, très connu, en dehors même de son pays par son immense *Dictionnaire bibliographique et biographique* et par un traité de géographie intitulé le *Miroir du monde*. Ces ouvrages d'Hadji sont indispensables à quiconque veut étudier la Turquie et les pays musulmans.

Nous ne nous arrêterons point aux travaux scientifiques exécutés de troisième main par les Turcs; ce ne sont pour la plupart que des traductions, des traités sur la médecine ou les mathématiques empruntés par les Arabes à l'antiquité hellénique.

La Grèce a eu son siècle de Périclès, Rome son siècle d'Auguste, l'Italie moderne son siècle de Léon X, la France son siècle de Louis XIV et l'Angleterre son siècle d'Elisa-

beth. La Turquie, à son tour, regarde comme l'âge d'or de sa littérature le siècle de Soliman. Elle n'a plus retrouvé cette floraison exceptionnelle de talents, dont s'enorgueillissent ses historiens. Le XVIIIe s., qui fut un temps de décadence pour toute l'Europe méridionale, a été funeste à l'empire ottoman. Ce fut alors la ruine à peu près complète des études. Jusqu'à une époque très rapprochée de nous le cerveau turc est demeuré fermé pour toute une série de générations. Malgré l'exemple de culture poétique donné par le sultan Sélim III, et malgré les efforts de quelques talents secondaires, le mouvement intellectuel est resté là sans impulsion féconde. Aujourd'hui la littérature turque paraît se détacher de son type originel. Elle semble s'écarter de l'Asie pour se rapprocher de l'Europe. Dans l'état de crise politique et sociale, qui traverse le monde ottoman, placé entre la menace de périr et la nécessité de transformer son esprit et ses mœurs, on ne saurait en préjuger les résultats. Voy. **Supplément**.

Turquety (Edouard), poète français, disciple de Lamartine, né à Rennes en 1807, m. en 1867. Chrétien et romantique, il rêva de ramener complètement la poésie au catholicisme qui devait être, selon lui, la seule inspiration du chantre des temps futurs. A côté de passages souvent ternes et fades (*Esquisses poét.*, 1822, *Amour et foi*, 1833, *Hymnes sacrés*, 1839), on retrouve dans ses vers quelque chose de la mélodie tendre et doucement enveloppante de l'auteur des *Méditations*.

Tusculanes (les). Voy. **Cicéron**.

Twain (Marc), célèbre humoriste américain de la seconde moitié du XIXe s. L'un des types les plus curieux de l'américanisme, il jouit, sous ce nom qui est un pseudonyme, d'une popularité immense dans tous les pays de langue anglaise. Caricaturiste sans goût, sans mesure, sans philosophie, mais doué d'une sorte de génie charivaresque, il a poussé à l'excès la parodie et la fantaisie, ainsi qu'on peut le voir dans *New Pilgrin's Progress* (Nouveau voyage du Pélerin). Son genre consiste à parodier tout sans distinction, sur un ton de joie grave qui fait un singulier contraste avec des situations d'une cocasserie énorme, irrésistible. Les œuvres sérieuses de « Marc Twain » sont écrites dans une belle prose descriptive, entre autres le livre intitulé: *Ronghing it on the Mississipi* [S'endurcissant sur le Mississipi], inspiré par ses débuts dans la vie comme apprenti pilote.

Twardowski. Voy. **Gwardowski**.

Tychsen (Olaus-Gerhard), orientaliste allemand, né en 1734, d'une famille norvégienne, à Tondem, dans le Slesvig; professeur aux universités de Bützow et de Rostock; m. en 1815. Sous ce titre modeste : les *Passe-temps de Bützow* (*Bützowsche Nebenstunden*, Butzow, 1766-69, 6 vol. in-8°), il prodigua les fruits d'un savoir extraordinaire en tout ce qui concerne les langues classiques et orientales.

Tyndall (John), célèbre savant anglais, né en Irlande, en 1820; membre de la Société royale de Londres; m. en 1895, d'un accident d'empoisonnement. Il a été le physicien et l'orateur du mouvement *évolutionniste*, dont Huxley a été le biologiste et Spencer le philosophe. Tyndall ne bornait point, d'ailleurs, ses pensées à la physique, mais avançait volontiers jusque vers la psychologie.

Types dramatiques. Voy. **Personnages de théâtre**.

Tyrannion, *Τυραννίων*, grammairien et géographe grec du Ier s. av. J.-C., né à Amisus, dans le Pont. Cicéron a vanté ses grandes connaissances, dont il ne nous reste aucune preuve écrite.

Tyrrel (sir James), publiciste et historien anglais, né à Londres en 1642, l'un des plus zélés apologistes de la révolution de 1688 (*Bibliotheca politica*, Londres, 1717-28, in-fol.); m. en 1718. Auteur, en outre, d'une grande *Hist. générale de l'Angleterre* (en angl., 1700-1704, 5 vol. in-fol.)

Tyrtée, *Τυρταῖος*, poète grec, né dans l'Attique, 716 ans environ av. J.-C. S'il faut en croire la légende, il fut envoyé par dérision, étant borgne et boiteux, par les Athéniens aux Lacédémoniens, qui leur avaient demandé des secours dans la guerre de Messénie; or, il sut si bien être l'âme de cette guerre, si bien enflammer le courage des troupes à l'aide de ses chants belliqueux, que les Spartiates lui durent enfin la victoire. Depuis lors, on chantait les poèmes de Tyrtée dans les expéditions militaires; et Athénée nous apprend qu'on institua des prix pour celui qui les dirait avec le plus d'énergie. On est étonné de voir quelle vigueur T., dans son style aussi simple que rapide, a su donner au vers élégiaque. Le peu de morceaux qui nous reste de T. a été publié à Brême, par Klotz, 1764, in-8°, et, à Paris, par Firmin-Didot, avec une traduction en vers français, 1826, in-8°.

Tyrwhitt (Thomas), critique anglais, né à Londres, en 1730; conservateur du British Museum (1784); m. en 1786. Chacun connaît en Angleterre son excellente édition commentée des *Contes de Canterbury*, de Chaucer. (Oxford, 1772-78, 5 vol. in-8°.)

Tzetzès, (Jean), *Ἰωάννης Τζέτζης*, poète et grammairien byzantin, né vers 1120 à Constantinople, m. vers 1183; le versificateur prétentieux des *Chiliades* ou *Livre historique* (éd. princeps, Bâle,

1546, in-fol.; rééd. Kiessling, Leipzig, 1826, in-8°), suite de narrations, en 13 livres, relatives soit à l'histoire, soit à la mythologie des Grecs. Avec son frère Isaac Tzetzès, il compila les commentaires anciens de l'*Alexandra* et rendit ainsi presque possible la lecture du très obscur et très énigmatique Lycophron. (Éd. Muller, Leipzig, 1811, in-8°.)

U

Uchard (Mario), littérateur français, né à Paris en 1824, m. en 1893. Il compta parmi ses meilleurs succès le drame de la *Fiammina* (1857) et le roman de *Mon oncle Barbassou*, très spirituel, très amusant, mais d'une moralité fort contestable, où il s'appliquait à montrer qu'il pourrait y avoir quelque douceur à transplanter les mœurs turques sous le climat de la Provence.

Uhland (Ludwig), célèbre poète allemand, chef de l'école souabe, né en 1787 à Tubingue; professeur à l'Université de cette ville; membre du Parlement de Francfort; m. en 1862. Sorti, comme H. Heine, de l'école romantique, il sut se défaire rapidement de ce qu'elle avait d'exagéré et de rêveur et



Uhland.

visa surtout à être vrai. Il a traité ou effleuré tous les genres: le drame, qui, chez lui, présente plutôt le caractère de romances dramatisées (le *Duc Ernest de Souabe,* 1818, *Louis de Bavière*, 1819); le chant patriotique, où son enthousiasme pour l'indépendance nationale ne l'empêche pas de gémir sur les horreurs de la guerre; et les différentes expressions des genres lyrique ou narratif. Il affectionna surtout les légendes et les ballades de sa patrie et particulièrement celles qui se rattachent au duc Ulric. Il a mérité d'être appelé le dernier des trouvères souabes ou des minnesinger. L'ironie ou l'amertume ne trouvèrent pas de place dans cette âme enthousiaste, ardente et sensible. Le mouvement de l'inspiration procède toujours, chez Uhland, d'une pensée généreuse et sympathique. Sa poésie est en même temps exaltée et sereine, pleine de flamme et de rêverie, c'est-à-dire essentiellement allemande.

Ujejski (Cornélius), poète polonais, né en 1823, dans la Galicie. Il a suivi avec beaucoup de distinction les traces de Mickiewicz et de Slowacki

Ulbach (Louis), littérateur français, né à Troyes en 1822, m. en 1889. Fondateur de la *Cloche,* l'un des grands journaux quotidiens de l'opposition radicale, il collabora à une foule de périodiques. En outre, écrivain d'une extrême fécondité, il essaya, à diverses reprises, d'accommoder au goût français le roman étranger (le *Baron américain,* le *Livre vert,* etc.) et produisit quantité d'autres livres de nuances indistinctes, dont le meilleur, intitulé *M. et Mme Fernel,* offre une peinture exacte de la vie de province.

Ulphilas ou **Vulfila,** évêque des Goths, de Dacie et de Thrace, né vers 318, m. en 388. Inventeur ou réformateur des caractères gothiques, qu'il forma ou compléta avec le grec, en conservant aussi quelque chose de l'alphabet runique, il en inaugura l'usage par une traduction de la Bible, et ce fut un des premiers instruments de civilisation pour les peuplades sauvages du Danube. Dès le vie s. on ne comprenait plus qu'à peine la langue d'Ulphilas; mais le texte en est resté fort précieux comme monument philologique. (Éd. Lahn, Weissenfels, 1805, gr. in-4°.)

Ulpien, *Domitius Ulpianus,* jurisconsulte romain, d'une famille originaire de Tyr, préfet du prétoire sous Héliogabale et Alexandre Sévère, m. en 228, massacré par les prétoriens. Ses nombreux ouvrages, dont il nous reste près de 2,500 fragments, recueillis dans le *Digeste,* jouirent d'une grande autorité. Il savait appliquer aux plus graves questions judiciaires les ornements d'une élocution élégante et facile.

Universalité. Capacité universelle, faculté extraordinaire d'un cerveau, dont la sphère d'activité se répand sous toutes les formes et se rend capable de tout comprendre. Aristote, Platon, Bacon, Léonard de Vinci, Leibnitz, Voltaire, Gœthe, Albert de Haller, Humboldt furent de ces génies qui prirent comme objet d'étude la nature entière et se portèrent d'un même élan vers toutes les directions de la pensée.

A vrai dire, cependant, l'u. ne représente plus aujourd'hui, surtout dans l'ordre des sciences, qu'une idée bien relative. Certes, il se rencontrera toujours de ces natures exceptionnelles où les talents divers s'harmonisent d'un plein accord et produisent avec une égale abondance leurs fruits variés. Mais avoir l'esprit encyclopédique, être doué d'une imagination assez soudaine et assez multiplement impressionnable pour comprendre, percevoir, sentir, au besoin refléter toutes les idées et toutes les images dont elle effleure seulement la surface, cela ne va pas à dire qu'on possède le détail infini de la science, ni qu'on en ait touché le fond. L'universalité n'est plus concevable, au sens absolu du mot, maintenant que l'histoire de la pensée se perd dans un horizon tellement vaste que plusieurs vies accumulées n'arriveraient point à en embrasser les contours.

Université. Corps de professeurs établi par l'autorité publique pour enseigner les langues, les belles-lettres, la philosophie et les sciences. Avant 1789, s'est dit aussi de divers corps enseignants, établis dans quelques villes principales de France, et qui, à de certaines conditions, étaient autorisés à prendre le titre d'université et à conférer des grades. C'est le régime qui s'est continué en Angleterre, en Allemagne, en Hollande, en Suède.

Au moyen âge l'enseignement des universités relevait exclusivement de la direction



Maîtres et étudiants de l'Université (XIIIe s.).

morale et intellectuelle de l'Eglise. La Révolution supprima les universités. En 1808, Napoléon Ier érigea, pour les remplacer, une grande corporation laïque, chargée de distribuer l'enseignement à toute la France, au nom de l'Etat. Les membres du corps enseignant sont des fonctionnaires relevant de l'instruction publique; leur chef est le ministre, en sa qualité de grand maître de l'Université de France. La loi de 1876 a permis la fondation d'établissements libres d'enseignement supérieur, en réservant à l'Etat la collation des grades.

Historiquement, la plus vieille u. du globe doit être cherchée en dehors de l'Europe. On la trouve au Maroc; c'est l'université kérouine de Fez, fondée au IXe s. par une dame de Kérouan, en Tunisie, Fatma la Sainte. Elle est encore le foyer occidental de la théologie musulmane. L'u. de Paris, — la mère et le modèle de toutes les autres —; celles d'Oxford, de Cambridge, de Glasgow, de Lisbonne, de Coïmbre, de Salamanque, de Valence, de Séville, de Padoue, de Florence, de Parme, de Sienne, de Bologne, de Gand, de Louvain, de Leyde, de Groningue, de Bâle, de Berne, de Zurich, de Cologne, de Heidelberg, de Leipzig, de Tubingue, de Gœttingue, de Stuttgard, de Bonn, de Kœnigsberg, d'Iéna, de Munich, de Berlin, de Prague et de Vienne sont celles qui ont jeté le plus grand éclat dans les lettres, la philosophie et les sciences. L'Allemagne, spécialement, a tiré des u. le mouvement intellectuel le plus varié dont l'histoire de l'esprit humain ait gardé le souvenir. En France, en Allemagne, en Belgique, les universités, après avoir élevé l'enseignement théorique à une grande hauteur, s'efforcent, aujourd'hui, de fonder l'enseignement pratique sur les plus larges bases.

Upanischad. Nom par lequel les Hindous désignèrent les commentaires métaphysiques dus à différentes écoles philosophiques de l'Inde sur le texte des Védas.

Uranistes. Voy. **Jobelins.**

Urbain VIII (BARBERINI), pape italien, né à Florence, en 1568; m. en 1644. Ce fut lui qui donna aux cardinaux le titre d'éminence. Il fonda le collège de la Propagande et condamna le livre de Jansénius. Nous avons de lui un gros recueil de vers italiens et latins. Il faut avouer, dit Voltaire, qui ne les avait sans doute pas lus, que le Tasse et l'Arioste ont mieux réussi.

Urbanité. Chez les anciens Romains, politesse et bon goût; manière de s'exprimer où le choix des termes, le tour de la phrase et la pureté de la prononciation décelaient l'usage de la bonne compagnie de Rome, et annonçaient un certain fonds d'érudition acquise dans la compagnie des gens instruits.

Urdu (l') de l'hindoustani. On l'appelle ainsi *urdu* ou *langue du camp*, parce que cette langue s'est formée autour du camp ou marché de Delhi, quand cette ville était la capitale politique de l'empire mongol de l'Inde.

Urfé (HONORÉ d'), comte de Châteauneuf et marquis de Valroncey, célèbre romancier français, né à Marseille en 1567, m. en Piémont en 1625. Des épîtres morales, du poème de la *Savoisiade*, de la *Sylvanire ou la Morte vive, fable bocagère* (1625), et des autres pièces qui étaient sorties de sa plume, on a perdu le souvenir; mais il est resté fameux par son roman pastoral de l'*Astrée* (3 parties, 1610-1619), dont le succès extraordinaire échauffa tous les beaux esprits d'alors et provoqua une foule d'imitations.



Frontispice d'une édition de l'Astrée (1616).

Urfey (THOMAS d'), poète anglais, d'origine française, né à Exeter en 1650, m. en 1723. Les trente-deux pièces de ce joyeux émule des Congrève et des Wycherley n'est plus qu'un souvenir littéraire. On aime à rappeler son recueil de vers facétieux : *Esprit et gaieté ou pilules pour purger la mélancolie* (6 vol. in-12).

Uz (PIERRE), poète allemand, né à Anspach en 1720; magistrat dans cette ville et à Nuremberg; m. en 1796. Il rechercha d'abord et raviva brillamment les grâces de l'ode anéoncréontique (1749); puis, à part une fantaisie comique et satirique : la *Victoire du dieu de l'amour,* cultiva de préférence l'ode sérieuse, le poème didactique et philosophique (v. l'*Art d'être toujours heureux, Œuv.*, éd. Weisse, Vienne, 1804, 8 vol.), et l'épitre morale. Jean-Pierre Uz avait été l'un des fondateurs de l'école de Halle.

Uzanne (OCTAVE), littérateur français, né à Auxerre, en 1852; rédacteur en chef du *Livre* et fondateur de la Société des Bibliophiles. Les raretés et les élégances de l'histoire du livre l'ont eu pour chroniqueur très informé, dans une série de publications artistiques. (V. en particulier ses *Caprices d'un bibliophile.*) En outre les révélations de mœurs, plus ou moins frivoles des XVIIe, XVIIIe et XIXe s., ont ramené plusieurs fois vers elles ses goûts d'écrivain et d'érudit. Il en a retracé complaisamment les caressantes illusions.

V

Vacherot (ÉTIENNE), philosophe français, ancien député, membre de l'Institut, né à Langres en 1809, m. en 1897. Son *Histoire critique de l'École d'Alexandrie* (1846-1851, 3 vol. in-8°), que couronna l'Académie des Sciences morales, souleva de vives polémiques. Ses livres sur la *Métaphysique* et la *Science* (1858), sur la *Religion* (1868), sorte de genèse psychologique du sentiment religieux, etc., ne furent pas moins discutés, à cause du rationalisme spécial dont ils portent l'empreinte. Sincèrement désireux de réformer l'idée que les théologiens se sont faite de la divinité, V. s'était précipité dans le gouffre de la métaphysique hégélienne, avec l'illusion de renouveler l'esprit humain.

Vacquerie (AUGUSTE), auteur dramatique et journaliste français, né à Villequier, en 1819, m. en 1895. Admirateur de Victor Hugo, son ami, son maître, jusqu'à l'idolâtrie, il suivit sa trace, l'imita, le refléta en prose et en vers, cultivant l'antithèse, la métaphore et la comparaison stupéfiante avec amour et système, mais se montrant homme de talent, dans quelques pièces de théâtre bien modernes, franches de conception et nettes de style : les *Funérailles de l'honneur, Jean Baudry,* le *Fils.* Comme journaliste, Auguste V., fondateur et rédacteur en chef du *Rappel,* avait donné ce spectacle peu commun d'un polémiste plein de verve, refaisant chaque jour, pendant trente ans, le même article politique avec des mots différents. Plus rare encore était l'intégrité d'âme de ce républicain qui, pendant une longue existence, mit son honneur à refuser tous les honneurs.

Vadé (JEAN-JOSEPH), poète et conteur burlesque français, né en 1719 à Ham, m. en 1757. Il inventa le genre poissard (v. ce mot), introduisit en littérature le vocabulaire des halles, en l'assaisonnant du sel de sa propre verve et de sa constante bonne humeur, et cette nouveauté le mit à la mode. Les personnes de condition et de mœurs élégantes prenaient un plaisir extrême à fréquenter les lieux où se passaient les scènes populaires (la *Pipe cassée,* etc.), dont Vadé ne donnait qu'une trop fidèle peinture. On a reconnu, dans ses poissarderies, des choses charmantes, telles que ses *Lettres de la Grenouillère,* et un ou deux de ses opéras-comiques : le *Racoleur* et *Jérôme et Fanchonnette.* Il avait quelque délicatesse dans l'esprit; ses connaissances étaient, malheureusement, trop confuses : Vadé s'était refusé à toute étude suivie. (*Œuv. poissardes,* Paris, 1769, in-8°, réimp. nombr.; *Œuv. compl.*, 1775, 4 v. in-8°.)

Valabrègue (ALBIN), vaudevilliste français, de la seconde moitié du XIXe s. Improvisateur remarquablement habile à saisir des idées de pièces, selon le goût du jour, il aura beaucoup fait rire ses contemporains avec ses ingénieux vaudevilles, pleins de surprises et de quiproquos. (*Durand et Durand,* la *Sécurité des familles,* le *Premier Mari de France,* etc.)

Valart (JOSEPH), philologue et grammairien français, né en 1698 dans l'Artois; m. en 1781. Certaine polémique de lui contre les fautes de latinité du père Jouvency passionna, pendant un moment, les humanistes.

Valentin, l'un des principaux sec-

tateurs du gnosticisme, né en Égypte, m. vers 161. A voir l'étrange confusion de doctrines chrétiennes, de traditions polythéistes et de rêveries orientales que présente son traité de la *Pistis Sophia* (éd. lat. Schwarze, Petermann, Berlin, 1851, in-8°) on s'explique aisément la vivacité des condamnations lancées contre lui par les docteurs de l'Église. Les disciples de V. se répandirent dans l'Orient et y donnèrent naissance à de nouvelles sectes : ophites, caïnites, etc.

Valera (JUAN), écrivain espagnol, né en 1824, à Cobra dans la province de Cordoue ; m. en 1905 ; ministre plénipotentiaire à Francfort ; ambassadeur à Francfort, à Washington, à Bruxelles, à Vienne ; membre de l'Académie de Madrid et l'un des auteurs les plus goûtés de ses compatriotes. Poète, journaliste, critique, philosophe, dramaturge et surtout romancier, V. occupe une belle place dans la littérature espagnole contemporaine. Ses principaux romans sont : *Pepita Gimenez*, le premier sorti de sa plume (1874) et son chef-d'œuvre peut-être, *El Doctor Faustino*, *El Comendador Mendoza* et *Dona Luz*. Il n'avait d'abord pensé à les écrire que pour donner une distraction à son existence active. Sans y prétendre, il s'est placé à la tête de la nouvelle école idéaliste par la perfection de son analyse psychologique.

Valère-Maxime (VALERIUS-MAXIMUS), historien latin contemporain de Tibère. Très connu pour les intéressantes anecdotes qu'on y trouve sur les usages et les mœurs des Romains, son livre : *De Dictis et Factis memorabilibus libri X* est loin, pourtant, d'être un modèle. La critique, le goût et le sens de la vérité font souvent défaut à l'auteur, aussi bien l'indépendance du caractère. Valère-M., en effet, a prodigué les flatteries à la famille impériale et montré dans son livre autant de servilisme que Velleius Paterculus, avec moins de talent. (Éd. princeps, vers 1471, Strasbourg et Mayence, in-fol. V. parmi les éd. mod. celles de Kempf, Berlin, 1854, et de Halm, Teubner, 1865.

Valerius Flaccus, poète latin du Ier s. ap. J.-C., né à Padoue. Il fleurit sous le règne de Vespasien auquel il dédia son œuvre, peu après la prise de Jérusalem par Titus. C'est un poème épique inachevé, sur un sujet bien conventionnel et imité d'Apollonius de Rhodes : les *Argonautiques*. (Argonoticon, lib. VIII ; éd. princeps, 1472, Bologne, in-fol., trad. en vers français par Dureau de la Malle, Paris, 1811, 3 vol. in-8°, et en prose, dans la Bibl. Panckouke.)

Valery-Radot (RENÉ), littérateur français, né à Paris en 1855 ; petit-neveu d'Eugène Sue et d'Ernest Legouvé, et gendre de Pasteur, dont il a présenté le portrait. *(Histoire d'un savant par un ignorant*, 1884.) A publié d'intéressants *Souvenirs littéraires* de son père, et dépensé beaucoup de finesse d'esprit dans quelques-uns de ses propres livres, tels que l'*Étudiant d'aujourd'hui* (1879).

Valets de théâtre (les). Types nombreux et variés du vieux répertoire.

Naturellement, ils ont leur place dans la comédie antique. Pendant la féconde période du théâtre grec, qui s'étendit au delà du quatrième siècle avant notre ère jusque vers le premier quart du siècle suivant, l'un des caractères les plus ordinairement mis en scène est l'esclave rusé et fourbe. Favorisé par l'esprit de la démocratie, dès les temps de Xénophon, et à peine distingué dans sa mise de simple « bourgeois », ce personnage servile a gagné davantage encore en influence, grâce à la corruption des mœurs et à la licence générale. Aussi n'est-il pas rare que l'esclave, en ces pièces, fasse tout le plan de l'opération d'une intrigue, que seul, par son adresse, il sauve le jeune homme de complications désagréables et lui procure la possession de celle qu'il aime. Chez les Romains, la personne de l'esclave s'est étrangement rabaissée, avilie. Celui qui l'arrête a sur lui droit de vie et de mort. Grenier à coups de fouet ! chair à corbeaux ! C'est son sort, sa destinée. Il porte en son âme comme au dehors les marques dégradantes de sa condition. Il en rit, cependant. Il joue avec ses fers. L'ennemi -né du maître, il aide à le tromper par malice et par esprit de vengeance. C'est l'allié toujours prêt du fils prodigue et libertin.

La comédie italienne emprunta à celle de Plaute ses types de coquins effrontés, et Molière, dans ses premières pièces, avec Mascarille, Scapin, Gros-René, gens de sac et de corde, a copié la comédie italienne. Cependant, à mesure qu'il perfectionnait son art, l'observateur de génie regardait plus attentivement la société. Il laissa donc des créations artificielles et passées de mode ; il peignit les gens de service, tels qu'ils se montraient alors, dévoués et mécontents, fidèles et querelleurs, ayant leur franc parler devant le maître et sentant bien qu'alors les domestiques étaient aussi de la maison. Au XVIIIe s., au moins dans la comédie française, valets et maîtres ne sont plus unis que par le lien fragile de l'intérêt. Nous avons encore les serviteurs fidèles de Diderot et de Sedaine. Ils deviennent des personnages d'exception. Les valets de Destouches servent aussi leurs maîtres en conscience. Pourtant, ils les condamnent dans l'intimité. Ces Lafleur, ces Picard, ces Champagne ont senti passer dans l'antichambre certain souffle d'émancipation. On sait comme ils pèsent légers les scrupules d'un Frontin ou d'une Lisette ! Quand arrive Figaro, on voit aussitôt comme les temps ont changé. Celui-ci a lu les philosophes. Il ne peut supporter l'idée de son infériorité sociale. Pour être libre, ce précurseur de Ruy-Blas, plus jovial et non moins raisonneur, ne ménagera rien ni personne. Scapin ne troublait tout au plus que l'intérieur d'une famille ; Figaro, lui, va bouleverser la société entière, de gaîté de cœur. Pendant la Révolution, le valet de comédie, transformé en *offi-*

cieux, est patriote à l'égal de son maître et parle comme lui, d'un style sentencieux, de son dévouement à la chose publique. « Le domestique, aujourd'hui, est une espèce de fonctionnaire. Il en a le sérieux et l'air important. C'est un automate chargé de mentir à la porte, de stationner dans l'antichambre, de servir des lettres sur un plateau ; mais cet automate a des rentes sur l'État, joue quelquefois à la Bourse et rêve d'être un jour maire de son village. » C'est le Scapin contemporain, lecteur du *Journal des Gens de maison*.

Quoi qu'il en soit de la déformation du type, les valets, ainsi que le remarquait un jour Claretie, et comme le sut montrer Labiche, sont encore dans nos pièces une source certaine de comique. Le malheur est qu'on ne remarque plus guère Marton et Frontin, au théâtre. Ils y réussissent toujours. Qu'il nous suffise de rappeler *Nos gens*, d'Edmond About, les *Fourberies de Nérine*, de Théodore de Banville, et le Florentin dans la *Cravate blanche*, de Gondinet. (V. pour les théâtres étrangers, aux différents types de valets, bouffons, etc., cités à leur ordre alphabétique.)

Valincour (JEAN-BAPTISTE-HENRI du **Trousset** de), littérateur français, né en 1653 à Paris, successeur de Racine à l'Académie (1699) et comme historiographe du roi; m. en 1730. On a de cet homme de goût quelques petits ouvrages (*Lettres à la marquise de ... sur la princesse de Clèves*, Paris, 1698, in-12; Préf. du *Dict. de l'Acad.*, éd. de 1718); mais le meilleur de sa réputation lui vient de l'épître que lui adressa Boileau.

Valla (LORENZO), philologue et poète latin, né à Rome vers 1407, m. en 1507. Orné de science, mais de cette science du temps encore trop incomplète pour rendre les hommes modestes et tolérants, il passa une bonne partie de sa vie à ferrailler contre ses confrères en érudition (le Pogge, Filelfo, etc.), rendant coups pour coups, invectives pour invectives, et blessant de sa plume envenimée tous ceux qu'elle pouvait atteindre. Hormis dans la grammaire et dans la critique où il rendit d'immenses services à la langue latine (*Elegantiarum linguæ latinæ libri VI*, Venise, 1499, in-fol.). Valla était un écrivain de moins de sens que d'imagination. (*Œuv.*, Bâle, 1543.)

Vallès (JULES), journaliste français, né au Puy en 1833, fondateur en 1867, de la *Rue*, bientôt supprimée ; en 1869, du *Peuple* qui disparut la même année, et du *Cri du peuple*, sous la Commune ; membre de ce gouvernement séditieux; condamné à mort par contumace en 1872 ; amnistié en 1880; m. en 1885. Il publia, comme livres, les *Réfractaires* (1866), la *Rue* (1867), le roman autobiographique de *Jacques Vingtras* (1879) et laissa quelques ouvrages inachevés, entre autres l'*Insurgé*. Ce perpétuel révolté du socialisme et de la bohême avait la plume acerbe et brutale. C'était un écrivain de race, pourtant, sans beaucoup d'imagination peut-être, mais ayant le style chaud, coloré, empoignant.

Vallet de Viriville (AUGUSTE), archiviste français, né à Paris en 1815; professeur à l'École des Chartes, m. en 1868. On doit associer son nom à celui de Jules Quicherat, quand on veut signaler les travaux définitifs que l'érudition a produits sur Jeanne d'Arc (1855-1867), sur Charles VII et l'histoire de son époque. (1862-64, 3 vol. in-8°; grand prix Gobert.)

Vâlmiki, célèbre poète épique indien du IX° ou du X° s. av. notre ère, quoique la tradition fasse remonter son existence à 1500 ans av. J.-C. Il est l'inventeur du *sloka* ou distique héroïque des poèmes sanscrits; et l'on s'accorde à reconnaître en lui l'auteur de la merveilleuse épopée du *Ramayâna*. (Voy. ce mot.)

Valois (ADRIEN de), érudit français, né à Paris, en 1607 ; historiographe de France ; m. en 1692. Ses meilleurs ouvrages, écrits en latin sont sa Notice des Gaules (1675, in-fol.) et ses *Gestes des Français sous la première race* (1646-58, 3 vol. in-fol.)

Son frère, HENRI de **V.**, né en 1603 ; élève du P. Petau et de Sirmond ; aussi historiographe de France ; m. en 1676, passait pour un des hommes les plus savants de l'Europe. Ses travaux consistent en éditions spéciales, traductions latines et savantes, annotations d'auteurs grecs : Polybe, Diodore de Sicile, Denys d'Halicarnasse, Appien, Ammien Marcellin, Eusèbe. Il maniait élégamment la langue latine, en prose et en vers.

Vanbrugh (sir JOHN), auteur dramatique anglais d'origine gantoise, né à Londres ou à Chester en 1666; directeur du théâtre d'Haymarket; m. en 1766. Ses comédies (Londres, 1719 2 vol. in-12) ont de la verve et du piquant, mais aussi, comme la plupart des pièces de ses émules d'alors, beaucoup de licence. De profession V. était architecte ; il a construit, entre autres travaux, le palais de Bleinheim et le château d'Howard.

Vancouver (GEORGE), navigateur anglais, né vers 1758, m. en 1798. Plusieurs traductions ont étendu le succès de son captivant récit : *Voyage de découverte à l'Océan Pacifique et autour du monde*. (Londres, 1793, 3 v. gr. in-4°.)

Vandal (ALBERT), historien français, né à Paris, en 1853; reçu à l'Académie en 1897. Avec une grande perspicacité et une science approfondie des sujets, a traité quelques points

importants de l'histoire moderne, politique et diplomatique. (*Louis XV et Élisabeth de Russie,* 1882, in-8°; *Une ambassade française en Orient sous Louis XIV,* 1887; *Napoléon Ier et Alexandre Ier,* 1893, in-8°). Ce dernier ouvrage, d'une netteté saisissante, est peut-être le seul depuis celui de Thiers où Napoléon soit traité dans la pleine lumière qu'apporte l'étude complète des archives.

Vandérem (FERNAND), romancier français de la seconde moitié du XIXe s., né à Paris. Un certain caractère philosophique se mêle à ses récits, vivement intrigués et dialogués. Indécis et flottant, sous le rapport des principes, mais doué d'un esprit observateur et chercheur du vrai, on l'y voit associer habilement, au mieux des sujets qu'il touche et des mœurs qu'il dessine, l'idéologie et la sensation. (*La Cendre,* 1891; *Charlie,* 1895; les *Deux Rives,* étude de mœurs contemporaines et parisiennes, dont le succès fut très grand, en 1897; etc.) S'est formé, pour le style, aux saines traditions de la langue maternelle.

Vanderbourg. Voy. **Surville.**

Vanière (le P. JACQUES), poète latin moderne, de la compagnie de Jésus, né en 1664, à Causses, près de Béziers, m. en 1739. On n'écrivit jamais mieux dans un langue morte que le célèbre auteur du *Prædium rusticum* (poème didactique en seize livres, Paris, 1707-1730), qu'on a surnommé le *Virgile de la France* et le *Cygne de Toulouse.*

Vanini (LUCILIO-POMPEIO), philosophe italien, né en 1585, à Taurisano, m. à Toulouse en 1619, où il avait été condamné à périr sur le bûcher comme hérétique et athée. Commentateur d'Aristote (*Amphitheatrum æternæ Providentiæ divino-magicum, adversus veteres philosophos, atheos, epicureos et stoïcos,* Lyon, 1615, in-12), il admet avec ce philosophe l'éternité de la matière, douée par elle-même de mouvement, et l'immanence de Dieu au monde comme substance universelle et universelle pensée.

Varaggio. Voy. **Voragine.**

Variantes. Les différentes leçons d'un même texte.

Varigny (CHARLES de), publiciste français contemporain, né à Versailles en 1829, m. en 1899; ancien ministre des affaires étrangères du royaume hawaïen. L'un de nos écrivains les plus versés sur les questions d'outre-mer, sur l'ethnographie et les mœurs des pays exotiques.

Varillas (ANTOINE), historien français, né en 1624 à Guéret, m. en 1696. Versé dans la lecture des originaux, mais très porté au romanesque, il se permit d'étranges libertés à l'égard de la sévère Clio. Varillas se faisait un mérite d'embellir l'histoire et de corriger par son imagination la sécheresse des événements. En effet, ses narrations ne manquent pas d'agrément. Il avait une adresse particulière à bien attacher les événements aux causes qui les ont produits, et possédait l'art de distribuer ses matières avec intelligence. (*Hist. de Charles IX,* 1683, 2 vol. in-4°; *de François Ier,* 1685, 2 vol. in-4°; *de Louis XII,* 1688, 3 vol. in-4°; *d'Henri III,* 1694, 2 v. in-4°, etc.)

Variorum. T. de bibliographie, qui est une abréviation de cette phrase latine: *Cum notis variorum scriptorum.* Il s'emploie en parlant d'auteurs latins imprimés avec des notes de plusieurs commentateurs. « Une édition variorum. C'est un variorum. »

Varius (LUCIUS), poète latin, contemporain de Virgile et son rival dans la narration épique. Il avait raconté en très beaux vers les conquêtes d'Auguste et d'Agrippa. On comparait sa tragédie de *Thyestes* aux ouvrages les plus parfaits des Grecs. Quelques rares fragments ont seuls échappé au naufrage de ces œuvres si estimées des anciens. (V. Otto Ribbeck, *Scenicæ Romanorum poesis fragmenta,* 1852.)

Varron (MARCUS-TERENTIUS VARRO), polygraphe latin, dit *le plus savant des Romains,* né 116 ans av. J.-C. dans la ville sabine de Réate, d'une vieille famille sénatoriale, m. en 26. Des sept cent vingt livres répartis en soixante-quatorze ouvrages différents qui sortirent de sa main féconde (*Pseudotragediæ, Poemata, Logistoria, Satires Ménippées,* traités didactiques), il ne nous est parvenu que le *de Lingua latina* et les trois livres des *Rerum rusticarum.* V. était un écrivain aussi remarquable par la variété du style que par la diversité des sujets. Il offre à l'étude des humanistes un mélange piquant de traits populaires et de la culture la plus universelle, de gaieté et d'une certaine pédanterie.

Vartan, historien et fabuliste arménien du XIIIe s. (*Hist. universelle* jusqu'à l'année 1267; *Fabl.,* éd. arménienne et française de J. Saint-Martin et Zohrab, Paris, 1825, in-8°.)

Vasari (GEORGIO), peintre et critique d'art italien, né en 1512, à Arezzo, m. en 1574. Il reçut à Florence des leçons de Michel-Ange et d'André del Sarto; mais n'a été en réalité l'élève de personne, et eut le tort de vouloir faire trop vite de grandes œuvres. Son principal titre de gloire est la très inté-

ressante série de biographies intitulée: *Vite de piu eccellenti Pittori, Scultori ed Architetti* (1550, 3 p. pet. in-4°).

Vasov (Ivan). V. **Bulgare** (littérature).

Vatable (François **Watebled**, *Gâte-Bled*, dit), érudit français, né à Gamaches, en Picardie, m. en 1547. L'un des premiers, il enseigna à lire les livres saints dans leur langue originale; et sa réputation de professeur d'hébreu, au Collège de France, effaça complètement celle de ses prédécesseurs, les Italiens Paolo Paradisio et Agathio Guidacerdo. (Ed. annotée de la *Bible* latine de Léon de Juda, connue sous le nom de *Bible Vatable*. Paris, 1545, in-8°; 1729-45, 2 vol. in-fol.; les *Psaumes*, Genève, 1556.)

Vauban (Sébastien **le Prestre**, marquis de), illustre ingénieur et maréchal de France, né en 1633, dans le Morvan, m. en 1707. De la même main qui fortifiait ou renversait les villes, il a tracé des plans admirables pour l'amélioration du sol et rédigé différents mémoires, aujourd'hui perdus ou dispersés, dans lesquels il a passé en revue toutes les parties de l'administration d'un grand Etat. Louis XIV ne lui pardonna pas d'avoir écrit la *Dîme*



Vauban.

royale (1707) et d'avoir, en ce livre courageux, plaidé les droits proportionnels de tous sous un régime de privilèges et d'absolutisme. — C'est à son neveu, Pierre le Pesant de Boisguillebert, auteur d'écrits très hardis pour l'époque et qui même le firent pendant quelque temps exiler en Auvergne, qu'il faut attribuer le *Détail de la France sous le règne de Louis XIV*, 1695, 1696, 1699, 1707, plus tard intitulé le *Testament politique de M. de Vauban* (1712, 2 vol. in-12).

Vaudeville. Anciennement *val de vire*, dénomination créée par Olivier de Basselin pour les pièces de vers, *vaux-de-Vire*, qu'il faisait dans son pays normand, au xv° s.; puis chanson populaire et satirique; et, par extension, pièce de théâtre où le dialogue est entremêlé de couplets faits sur des airs de vaudeville ou empruntés à des opéras-comiques. Panard, Collé et Piron furent les plus célèbres auteurs du v. à la fin du xviii° s. Le genre se modifia et se développa beaucoup entre les mains de Scribe, de Désaugiers, de Duvert et Lauzanne, en attendant Labiche et ses successeurs. De 1828 à 1845 environ, il s'y mêlait quelque chose de tendre et de romanesque, dont le public se trouvait charmé. A côté du genre tempéré et aimable, c'était aussi la bouffonnerie à outrance, comme dans les *Saltimbanques* de Varin et Dumersan, la pièce typique et « classique ». Labiche, Lambert Thiboust et maints autres en firent des scènes épisodiques, plus ou moins emmêlées de quiproquos, mais d'une contexture très serrée. Le v. tourna ensuite aux imbroglios fantasques, sans liaison ni vraisemblance. (V. certaines pièces de Bisson, Toché, Gandillot, G. Feydeau, etc.) Quelques auteurs dramatiques, cependant, comme Henri Meilhac, Halévy, Gondinet, Valabrègue se sont plu parfois à rapprocher le vaudeville de la comédie de genre. (Tels, la *Cigale* de Meilhac et Halévy, les *Pattes de mouche* de Sardou, *Divorçons*, les *Surprises du divorce*, etc.) Ils y ont introduit plus d'observation que le genre n'en comportait d'abord, et surtout cette fantaisie étincelante, ce tour de raillerie parisienne, qui donne du prix aux moindres mots.

Vaudoncourt (Frédéric-Guillaume, baron de), écrivain militaire français, né en 1772 à Vienne, en Autriche, lieutenant-général pendant les Cent-Jours, m. en 1845. Ses divers ouvrages relatifs aux campagnes du premier Empire sont très utiles à connaître pour l'histoire de cette époque unique dans les fastes guerriers. Il faut citer à part son *Hist. des campagnes en Italie* (Milan, 1812, 3 vol. in-4°), si féconde en rapprochements ingénieux.

Vaugelas (Claude-Favre de), célèbre grammairien français, né en 1585, à Meximieux; chambellan de Gaston d'Orléans, et l'un des premiers membres de l'Académie, où il fut chargé de diriger la rédaction du *Dictionnaire*; m. en 1650. Il y eut, en France, de 1639 à 1650, une sorte de crise grammaticale et littéraire. Vaugelas en a été le législateur. (*Remarques sur la langue française*, Paris, 1647, in-4°.) Il attachait trop de prix à certaines qualités extérieures, qui peuvent s'acquérir indépendamment des idées. Néanmoins, il rendit de précieux services pour l'épurement, la stabilité d'un idiome qui possédait, depuis longtemps la forme, le style, l'art, mais n'avait pas encore de règles fixes.

Vaulabelle (Achille **Tenailles**

de), historien et homme politique français, né en 1799 à Chatel-Censoir, dans l'Yonne, député, ministre; m. en 1879. Lamartine a beaucoup copié, en la poétisant, son *Hist. des deux Restaurations* (1844 et suiv., 8 vol. in-8°; plus. éd.)

Vauquelin. Voy. **Wauquelin.**

Vauquelin de la Fresnaye (JEAN), poète français, né soit à la Fresnaie-au-Sauvage, soit à Falaise en 1535; président au bailliage de Caen, m. en 1606. Écolier à Paris, à Poitiers, à Bourges, à Angers, il acquit de grandes connaissances. Le latin, le grec, l'italien, l'espagnol lui étaient familiers. Admirateur enthousiaste de Ronsard, de Du Bellay, il s'abandonna tout entier au souffle qui animait alors la jeunesse. S'il ne sut pas se préserver de tous les excès de son école; s'il abuse des épithètes et surtout des diminutifs, il rachète ces mièvreries du langage par un sentiment profond de la nature et par des descriptions heureuses. Ses *Foresteries*, ses *Idillies* à l'imitation de Théocrite et de Virgile ont souvent quelque chose de la grâce, et de la fraicheur de leurs modèles. Dans les pièces qu'il appelle *Satires*, il saisit avec assez de bonheur le ton d'Horace, il le traduit avec agrément; il fait mieux encore, lorsqu'il s'abandonne spontanément à sa verve. Enfin, son *Art poétique*, comparé à celui de Boileau, semble avoir le mérite d'être plus librement imaginé; mais il lui manque ce que Despréaux a su donner à ses vers: l'autorité d'un rare bon sens et l'exquise correction du langage.

Vauvenargues (LUC de **Clapiers**, marquis de), moraliste français, né à Aix, en Provence, en 1715, m. à Paris, en 1747. Sous-lieutenant à 17 ans, il fit avec distinction les campagnes d'Italie et de Bohême. Obligé de quitter l'armée, au lendemain de la funeste retraite de Prague d'où il rapporta les semences de maladie, qui déchirèrent sa poitrine, il chercha des consolations du côté des lettres. Lorsqu'il mourut en sa trente-deuxième année, il léguait des écrits ou des fragments impérissables: *Maximes, Caractères, Méditations, Introd. à la connaissance de l'esprit humain.* V. est de la famille des classiques du XVII° s. Il n'eut pas le temps de donner sa mesure. Mais il lui avait suffi de quelques heures de méditation pour s'élever d'un prompt essor jusqu'aux régions supérieures de la pensée.

Vauvilliers (JEAN-FRANÇOIS), helléniste français, né en 1737 à Noyers, professeur de grec au Collège de France et membre de l'Académie des Inscript.; m. en 1801. On estime particulièrement son *Essai sur Pindare* (1772) et ses annotations critiques du texte de Sophocle.

Vauxcelles (l'abbé SIMON-JÉRÔME **Bourlet,** abbé de), littérateur français, né en 1733 à Versailles; nommé prédicateur du roi en 1756; m. en 1802. Apprécié de ses contemporains pour la délicatesse de son goût, il révisa la cinquième édition du *Dictionnaire de l'Académie* (1798), annota judicieusement les *Lettres de M*me *de Sévigné* (1801, 10 vol. in-12), et publia divers *éloges* et opuscules. (*Neckeriana,* 1798, in-8°, etc.)

Vavasseur (le P. FRANÇOIS), humaniste français, né en 1605 à Paray-le-Monial, m. en 1681. On vantait aux disciples de l'antiquité l'élégance et la pureté avec lesquelles il maniait la langue latine, soit en prose soit en vers. (*Orationes,* Paris, 1646-62, 2 vol. in-8°; *Epigrammate,* 1669; *De Ludicra dictione,* 1658, in-4°.)

Vayda (PIERRE), poète hongrois, né et m. dans la pauvreté, 1808-1846. Il a chanté avec un vif amour, en ses poèmes, les beautés de la nature. Par contre, il s'y est élevé contre les injustices sociales, dont il avait personnellement et cruellement souffert. (*Les Petites orientales,* la *Fille du Magicien,* la *colonne de Memnon.*)

Védangga. Chacun des six Commentaires sur les Védas.

Vedanta (mot sanscrit signifiant à la lettre : *Conclusion du Véda*). La partie théologique des Védas.

Philosophie védanta, système de la philosophie indienne qui a pour fondateur Vyasa. Il s'appuie sur les Védas et enseigne le culte d'un seul Dieu abstrait.

Védas. Les livres sacrés des Aryas, écrits dans le plus antique dialecte de la langue sanscrite. (Le *Rig*; l'*Yadjour,* le *Sama* et aussi l'*Atharvan,* de composition beaucoup moins ancienne). A une date si reculée qu'on ne saurait la déterminer avec précision, près de trois cents poètes confondirent leurs inspirations mystiques pour en former une seule œuvre, vaste et mystérieuse: les *Védas.* Ils assemblèrent dans le *Rig (le Rig Véda,* ce qu'il y a de plus vieux au fond de la pensée et de la parole aryenne — 40 siècles av. J.-C., selon Jacobi) — une foule de traditions et de symboles destinés à ne plus périr, mais à passer de génération en génération par de constants récits jusqu'au jour éloigné où elles seront transcrites sur des feuilles de palmier, peut-être vers le XII° siècle de notre ère. A leur insu, ils édifièrent une œuvre d'un prix infini, si faible d'art et si dénuée de profondeur qu'elle fût en elle-même,— l'œuvre génératrice où la science moderne devait retrouver tout à la fois, après tant d'époques écoulées : la racine du complet développement religieux de l'Inde, la clef de la mythologie comparée, le fondement d'une littérature très riche, la source commune des croyances, de la poésie, des idiomes, en un mot de la civilisation même du groupe indo-européen.

Des *Védas* a découlé toute l'énorme littérature brahmanique. (V. **Littérature sanscrite.**)

Védique (langue ou sanscrit). Dialecte le plus ancien de la langue sanscrite employé dans les Védas. Riche déjà, quant à la formation des mots et à la force significative des racines, le védique est très pauvre en ce qui concerne la structure des propositions et des phrases. La proposition est rudimentaire; les mots sont plutôt juxtaposés qu'unis; l'enchaînement des propositions n'existe pas encore. Aussi ne faut-il pas être surpris si les nombreuses traductions des Védas s'écartent très fort les unes des autres.

Vega Carpio (Félix **Lope de**), illustre poète dramatique espagnol, né et m. à Madrid, 1562-1635. Doué d'une puissance d'invention et d'une facilité d'écrire inouïes, il produisit près de 2,200 pièces de théâtre, dont 1,800 comédies ou tragédies, toutes écrites en vers de huit pieds avec des rimes assonantes, et 400 autos; et vingt volumes encore d'œuvres diverses: poèmes (*Philomèle, Circé*, le *Pasteur de Bethléem*, le *Laurier d'Apollon*, etc.); compositions burlesques (*Rimas del licenciado Tome de Barguillos*, 1634); satires, élégies, romances, épîtres, églogues, sans compter un long roman dialogué (*Dorotea*), un *Romancero spirituel*, et un traité théorique sur l'*Art nouveau de faire des comédies*. Il a été calculé que la main de Lope de Vega ne traça pas moins de 21 millions de vers! On a commencé, en 1890, par les soins de l'Académie espagnole, une édition complète de ses ouvrages; et le projet seul a quelque chose de colossal. Cette prodigieuse fertilité fut le plus étonnant mérite de L. de Vega. Ses improvisations dramatiques, pour la plupart menées sans plan et sans ordre, ne se ressentent que trop d'une telle précipitation; car on aurait grand'peine à y trouver ce qui fait l'intérêt soutenu d'une pièce de théâtre: l'intrigue bien filée, l'unité d'action sinon de lieu, la peinture vraie des caractères et des mœurs. Il n'aurait pas joui, cependant, de son immense réputation, s'il n'avait eu des qualités fortes et réelles. Son génie porte l'empreinte du caractère national. Il enferma dans le désordre de ses conceptions des scènes admirables et des tableaux, qui, du moins, ont le charme d'une extrême variété, d'un style riche et poétique. Les critiques ou biographes espagnols l'ont exalté pompeusement comme le prince des auteurs de sa patrie; et les Allemands l'ont reconnu pour le père de leur genre romantique. (*Obras*, éd. Menendez y Pelayo, 1890-1906, 14 vol., en cours de publication, à cette date.)

Vega (Richard), écrivain espagnol contemporain; auteur de saynètes et d'études de mœurs. (*La cancion de la Lola, Los beg baños del Manzanéres*.)

Végèce (Flavius Vegetius), écrivain militaire romain, du IVe s. ap. J.-C., contemporain de Valentinien II. Il a rassemblé et fondu, dans un même ouvrage (*Rei militaris instituta*, éd. pr. Scriverius, Leyde, 1633, in-12), d'après les auteurs qui l'avaient précédé, tous les détails intéressant la vie militaire et la tactique des Romains.

Velde (Ch.-François **Van der**), romancier allemand, né à Breslau en 1779, m. en 1871. Surnommé avec beaucoup d'exagération dans l'éloge: le Walter Scott de son pays. (Éd. allem., 1830-32, 27 vol.; trad. franç., éd. Loève-Veimars, 1838, 16 vol. in-12.)

Velleius Paterculus, historien latin, né vers l'an 19 av. J.-C.; questeur et préteur; enveloppé dans la conspiration de Séjan, et peut-être mis à mort, en l'an 31. Abréviateur concis et nerveux, d'un style comparable à celui de Salluste, il eut le talent d'enfermer en deux livres d'une médiocre étendue (*Telleii Paterculi historiæ romanæ libri II*, éd. princ. de B. Rhenanus, Bâle, 1520; éd. mod. de C. Halm, Leipzig, 1876, in-8°) non seulement l'histoire de Rome depuis sa fondation jusqu'à la mort de Livie, mère de Tibère, mais un précis de l'histoire universelle, dans ses rapports avec celle du peuple romain. V. P. serait un écrivain presque sans reproche aux yeux de la postérité s'il n'avait sacrifié au ton du jour en prodiguant aussi des flatteries excessives à Auguste, à Livie, à Tibère, à Séjan même.

Velly (l'abbé Paul-François), historien français, membre de la Société de Jésus, né en 1709, m. en 1759. Regardé par le XVIIIe siècle comme le restaurateur des études historiques en sa patrie, parce qu'il avait conçu son *Histoire générale de France* sur un plan plus méthodique et plus large que celui de Mézeray, il a perdu de nos jours toute autorité, en des sujets que n'avait pas éclairés l'étude des sources originales, et il ne lui est resté que le faible avantage d'une élocution facile, élégante et ornée. Villaret, Garnier et Fantin des Odoards continuèrent successivement l'ouvrage de Velly, qui s'était arrêté au règne de Philippe de Valois. (Paris, 1819-21, 43 vol. in-12.)

Vence (Henri-François de), hébraïsant français, né en 1675; prévôt de l'église primatiale de Nancy; mort en 1749. L'un des commentateurs à la fois les plus abondants et les plus sérieux de l'Ancien Testament.

Ventura de la Vega, poète espagnol, né à Buenos-Ayres en 1807; venu à Madrid en 1818; membre de l'Académie; chambellan de la reine; mort en 1865. Ses œuvres consistent en un cer-

tain nombre d'odes, écrites à propos de tous les grands événements du jour, de sonnets, d'épîtres et de pièces de théâtre. Traducteur habile et adroit arrangeur de pièces françaises, si rompu à transformer les œuvres étrangères qu'alors même qu'il n'inventait rien, il semblait n'avoir rien emprunté à l'auteur qui l'avait inspiré, il fit preuve d'une certaine force de création dans sa comédie de mœurs: l'*Homme du monde.*

Ventura de Raulica (le P. JOACHIM), prédicateur et théologien italien, né à Palerme en 1792; d'abord professeur chez les Jésuites; en 1824, nommé général de l'ordre des Théatins; m. en 1861, à Versailles. Par enthousiasme des idées libérales, qu'il espérait mettre d'accord avec ses sentiments religieux, il prit part à des polémiques brûlantes, se prononça catégoriquement pour la séparation de l'Église et de l'État, et quoique l'ami de Pie IX, encourut le blâme du Saint-Siège. Il vint en France, en 1849. Son éloquence hardie, pittoresque, relevant d'images vives, parfois risquées et téméraires, un fonds réel de connaissances théologiques, retrouva à Paris, sous la forme française, les succès retentissants qu'elle avait obtenus, à Rome, dans la langue italienne. (Les *Beautés de la foi,* 1839, 3 vol. in-8°, trad. fr.; *Disc., Sermons, homélies, Conférences,* 1853, 2 vol. in-8°, etc.)

Venuti (NICOLO-MARCELLO, RIDOLFINO et FILIPPO), noms de trois frères, archéologues et numismates italiens, qui se signalèrent, au XVIII° s., par une science égale et un pareil amour des antiquités latines.

Verdaguer (don JACINTO), poète catalan, né à Folgarolas, en 1845. Ordonné prêtre en 1870, aumônier de la flotte transatlantique espagnole; m. en 1902. Soutenu par une grande force d'imagination, il a tiré d'une langue provinciale, que l'on croyait à demi morte, les éléments d'une belle œuvre poétique, aujourd'hui le plus riche joyau de la renaissance littéraire de la Catalogne. Son épopée, l'*Atlantide*, jouit d'une réputation européenne. (Voy. la trad. franç. Tolras de Bordas, Paris, 1881, gr. in-8°.)

Vergier (JACQUES), conteur français, né en 1655 à Lyon, assassiné à Paris, le 18 août 1720. Aussi peu réservé que Grécourt, en ses tableautins érotiques, et plus pâle de coloris, il en a fait excuser la licence par une sorte de gaieté naïve. (*Contes, nouv. et poés.,* 1727, 2 vol. in-8°; 1801, 2 vol. in-18.)

Vergniaud (PIERRE - VICTORIN), orateur et homme politique français, né à Limoges, en 1753; l'un des chefs du parti girondin; m. en 1793, sur l'échafaud révolutionnaire. Il s'épuisa en efforts d'éloquence grands, nobles, parfois sublimes, comme ceux des autres girondins, ses amis toujours impuissants pour arracher à la violence les droits de l'humanité. V. a eu de beaux mouvements oratoires, qui se firent dans la mémoire avec la même facilité que de beaux vers.

Vérité suspecte (la). Voy. **Alarcon.**

Verlaine (PAUL), poète français, né à Metz, en 1844, m. en 1895. Les particularités d'une existence besogneuse, toujours errante en des salles d'hôpital, ont créé une sorte de légende « miséreuse » autour de son nom. Poète mystique et sensuel, c'est dans ce contraste, accusé aussi violemment que possible, qu'il a recherché de préférence ses effets d'originalité. (V. surtout l'étrange recueil intitulé : *Parallèlement).* Le rimeur des *Fêtes galantes,* du *Bonheur,* de la *Sagesse,* se complaisait en des bizarreries systématiques, que ses disciples ont trop admirées. En revanche, il a créé des rythmes nouveaux, obtenu des effets heureux d'harmonie, et fait jaillir de son inspiration confuse des éclairs de beauté. Sa langue est en même temps souple et vigoureuse.

Vermenouze, poète auvergnat contemporain, le « Capiscol » de sa province. A l'instar de Jean-Baptiste Veyre, l'auteur des *Piaoulats d'un repetit* (Aurillac, 1860), il s'est efforcé de donner une forme littéraire au patois indigent et rocailleux du Cantal *(Flour de Brousso,* Fleur de bruyère, Aurillac, 1896). Son œuvre offre un mélange original de crudités réalistes, d'ironie, d'émotion contenue et de lyrisme.

Vermorel (AUGUSTE-JEAN-MARIE), journaliste et révolutionnaire français, né à Denicé, dans le département du Rhône, en 1841, m. en 1871. Ses premières études au séminaire semblaient le destiner à un ministère de calme et d'apaisement. Il entra dans la Révolution par la porte des sacristies, animé d'un zèle extrême pour les idées libérales, mais aussi dévoré d'ambition, et ne négligeant aucun moyen: violentes attaques au pouvoir, scandales de presse, publications de romans frisant l'immoralité, pour atteindre à une notoriété bruyante. Membre de la Commune, il y noya son talent et il y perdit la vie. *(Les Mystères de la police,* 1864, 3 vol. in-18: les *Hommes de 1851,* 1868, etc.)

Verne (JULES), romancier français, né à Nantes, en 1828, m. en 1905. Doué

d'une imagination intarissable, il en appliqua les ressources à l'exploitation d'un genre nouveau, devenu nécessaire pour l'amusement de la jeunesse. Il devint en peu d'années le plus populaire des vulgarisateurs de la science attrayante et le plus universellement goûté des historiens de voyages... fantastiques. (*Cinq semaines en ballon* (1868), les *Enfants du capitaine Grant*, le *Docteur Ox*, la *Maison à vapeur*, *Voyage au centre de la Terre*, *Vingt mille lieues sous les mers*, etc. Voy. la collect. des *Voyages extraordinaires*). Très simplement écrits, maintes fois poussés jusqu'aux limites extrêmes de la science fantaisiste, les livres de Jules Verne, les premiers surtout, ont acquis une vogue prodigieuse, parce qu'ils instruisent un peu, amusent beaucoup et sont débordants de verve. Il en reporta plusieurs fois le succès au théâtre, dans les pièces à effets pittoresques et à tableaux, telles que le *Tour du monde en 80 jours*, les *Enfants du capitaine Grant* et *Michel Strogoff*.

Véron (Louis), administrateur français, né en 1798, à Paris; directeur de l'Opéra, gérant du *Constitutionnel*; député au Corps Législatif; m. en 1867. De belles réussites d'affaires et des résurrections merveilleuses opérées dans le monde des théâtres et du journalisme lui avaient acquis une grande influence. Il trouva les détails de sa vie assez particuliers, assez divers pour les livrer à la curiosité publique. Les six volumes de ses *Mémoires d'un bourgeois de Paris* (1854-56), sans être très neufs, ont de l'intérêt parce qu'ils sont parsemés de traits piquants.

Véron (Pierre), littérateur, né à Paris en 1831, m. en 1900. Collaborateur attitré de divers journaux littéraires (le *Charivari*, etc.); poète badin, vaudevilliste et surtout nouvelliste, il publia une quantité d'ouvrages, pour la plupart des esquisses ou satires comiques des mœurs contemporaines. Il s'est acquis la réputation d'un sémillant faiseur de croquis.

Verri (Alessandro), littérateur italien, né à Milan, en 1741, m. en 1816. Homme de goût, d'imagination et de savoir, il voulut rivaliser avec les Grecs, par la simplicité délicate, en écrivant la *Vie d'Erostrate* et les *Aventures de Sapho*, de pures fictions; mais il se surpassa dans les *Nuits romaines* ou le *Tombeau de Scipion* (1780), série de dialogues entre les ombres des Romains les plus illustres, servant à mettre en contraste l'antiquité et l'Italie moderne.

Vers-Libristes, Voy. **Supplément**.

Versification. L'art de faire les vers et les règles auxquelles cet art est soumis. La v. des anciens se fondait sur la valeur prosodique des pieds; l'allitération fut le principe de la métrique scandinave, saxonne et francique; et la rime très en faveur aussi chez les Arabes a force de loi dans les langues novo-latines. Le premier fait dont l'intelligence soit frappée, si elle se porte à étudier comparativement les systèmes de poésie des différents peuples, c'est l'extrême variété des procédés de versification. En outre, il faut penser que la fantaisie individuelle a singulièrement accru la multiplicité des formes prosodiques particulières aux tendances de chaque nation ou consacrées là par l'usage. Que de complications plus ou moins bizarres n'ont-elles pas été inventées, dans le cours des siècles, pour assujettir l'art poétique aux caprices d'une sorte d'acrobatisme littéraire! Les versificateurs alexandrins avaient imaginé des acrostiches plus ou moins extraordinaires, ou ils s'ingéniaient, avec une persévérance singulière, à arranger la longueur respective des vers d'un poème de telle façon que l'ensemble présentât la forme de quelque objet, d'un œuf, d'une hache, d'un autel, d'une paire d'ailes, d'une flûte de Pan, etc. On trouve dans les livres de Rabelais une pièce de vers dont la disposition typographique reproduit la forme d'une bouteille. Il en a été fait d'autres qui représentent une coupe où viennent boire des colombes. Les Chinois ont fait de véritables orgies d'acrostiches et de bouts-rimés. Au moyen âge, ou le goût n'était pas le fort des poètes, on vit une foule d'auteurs se torturer à produire des « chefs-d'œuvre » de difficulté matérielle. Successivement, chaque peuple ajouta à ce contingent de singularités, en compliqua les combinaisons et les cultiva avec une ardeur toujours croissante jusqu'à la fin du XVIe s. Ces tours de force littéraires ne furent pas toujours de stériles exercices; les efforts tentés pour les commettre servirent, à l'insu de leurs auteurs, à rendre la langue plus malléable et à préparer les écrivains à manier plus aisément le rythme et la phrase.

Quoi qu'il en soit, et en prenant les choses d'un point de vue plus général, les lois de la v. sont indispensables à connaître, mais elles n'enseignent que la pratique du métier; elles ne sauraient à elles seules constituer la poésie. « Il y a autant de différence entre un poète et un versificateur, a dit Ronsard, qu'entre un bidet et un généreux coursier de Naples. » Rien n'est plus désagréable, ajoute à son tour Théophile Gautier, que « cette dextérité dans le médiocre, que ces lignes rimées et césurées convenablement, qui ont l'apparence de vers sans contenir un atome de poésie. » Les éléments matériels dont la versification se sert pour ajouter à la valeur de la pensée le mouvement harmonieux du rythme, doivent être comme une *musique intelligente*, qui concourt à la vivacité des images et à la puissance des sentiments.

Vertot (René **Aubert**, abbé de), historien français, né en 1655 au château de Bennetot (pays de Caux); reçu à l'Académie des Inscriptions en 1703; m. en 1735. Disciple de Saint-Réal, comme lui poussant au dernier point la liberté de l'arrangement des faits, il s'acquit une réputation plus étendue que celle de son maître par l'*Hist. des révol. de la république romaine* (Paris, 1719, 2 vol. in-12; 1740, 3 vol.), l'*Hist. des révol. de Portugal* (1711) et celle des *Révolutions de Suède* (1695, 2 vol. in-12). La marche rapide de sa narration, la

hardiesse de ses peintures, son art d'intéresser et d'attacher l'ont fait comparer à Quinte-Curce, — dont il avait aussi les brillants défauts et le goût de romanesque. L'esprit critique n'était pas le fort de l'abbé Vertot, quoiqu'il se montrât des plus aigres et des plus intolérants à l'égard de ceux qui ne partageaient point ses idées. Le progrès des études l'a fait descendre du rang de grand historien où on l'avait élevé de son temps, pour ses qualités de style, pour l'éclat et l'action qu'il mettait dans ses récits. (*Œuv. choisies*, Paris, 1819-30-34, 6 vol. in-8°.)

Vespasien ou la **Destruction de Jérusalem.** Chanson de geste anonyme du XIIIe s., en 2,300 vers (ms. Bibl. nat. de Paris). Un autre récit, la *Vengeance du Sauveur*, est une curieuse interprétation chrétienne de cette destruction de la ville juive par les Romains.

Vettori (PIETRO), lat. *Victorius*, littérateur italien, né et m. à Florence, 1499-1585. Bien qu'il se fût d'abord déclaré contre les Médicis, il reçut de Cosme une chaire de littérature ancienne, où ses cours furent suivis par une foule d'élèves. Il est regardé comme le créateur de la critique des textes. Il a revu beaucoup d'éditions, notamment de Cicéron, de Térence, d'Eschyle et surtout d'Aristote.

Veuillot (LOUIS), littérateur français, célèbre journaliste catholique, né à Boynes (Loiret), en 1813, m. à Paris, en 1883. Virulent continuateur des idées de Joseph de Maistre, fougueux apôtre aussi de l'immuabilité cléricale, plus directement mêlé aux péripéties de la lutte, plus batailleur, plus soldat, moins philosophe que l'éloquent auteur du *Pape*, il appartenait foncièrement à la même école autoritaire. L'un des premiers polémistes de notre temps, il mena une rude croisade contre l'esprit moderne. Des haines et des colères que le publiciste avait soulevées il n'est resté que la mémoire d'un maître écrivain, ayant su marquer sur les feuilles volantes du journalisme son empreinte ineffaçable. Sauf deux romans simples et charmants (*Corbin d'Aubecourt*, l'*Honnête femme*), sauf q.q. historiettes ou impressions éparses de critique ou d'art pur (*Çà et là*), et un livre de *Satires* en vers, les vingt volumes de Louis Veuillot (*Mélanges*, les *Libres-penseurs*, les *Odeurs de Paris*, etc.) ne sont autre chose que des recueils d'articles, restés vivants par les mérites du style, par le nombre et par la variété des portraits, qui l'ont fait comparer à La Bruyère.

Veyssières de la Croze (MATHURIN), érudit français, né à Nantes en 1661, m. en 1739. D'abord bénédictin, il se fit calviniste, quitta la France et devint professeur de philosophie à Berlin. C'était une bibliothèque vivante, dit-on, et sa mémoire était un prodige. (*Le Christianisme des Indes*, etc.)

Vey. Idiome nègre, voisin du mandingue et presque le seul qui possède une écriture indigène.

Viau (THÉOPHILE de), plus connu sous son prénom de Théophile, poète français, né dans l'Agénais en 1590, m. en 1626. Calviniste ou plutôt libre-penseur, homme de table autant que de cabinet, chantre audacieux des plaisirs, il fut exilé pour des vers obscènes et impies, rentra en France après deux ans passés en Angleterre, dut quitter de nouveau sa patrie, encourut une condamnation à mort par contumace à la suite d'une publication (dont on le rendit responsable) d'un recueil très licencieux (le *Parnasse satirique*, 1623), vit sa peine commuée en celle du bannissement, et, grâce au connétable de Montmorency, obtint la permission de revenir à Paris. Il ne vécut que trente-six ans. Ne jamais s'enchaîner à l'imitation d'autrui, être original, être soi-même, voilà qu'elle avait été sa devise d'écrivain, en prose comme en vers. C'était un poète à la verve courante et facile, joyeuse et dégagée; il abusa de cette facilité pour produire sans règle et s'affranchir de toute gêne. Quoi qu'il en soit, il a souvent des airs tout à fait modernes par la spontanéité hardie de son style, l'indépendance de ses sujets, le mouvement et la couleur personnelle de son lyrisme. (*Œuv.*, éd. Alleaume, Paris, 1856, 2 vol. in-16.)

Viaud (JULIEN). Voy. **Loti** (PIERRE).

Vibius Sequester, géographe latin, qui vivait, suppose-t-on, entre le IVe et le VIIe s. (*De Fluminibus, fontibus, lacubus, nemoribus ... quorum apud poetas mentio fit*, Rome, 1505, in-4°; plus. rééd., entre autres, celle de Rotterdam, en 1711, avec le commentaire d'Oberlin.)

Vicaire de Wakefield (le). Voy. **Goldsmith**.

Vicente (GIL), poète dramatique, surnommé le *Plaute portugais*, né à Barcellos vers 1485, m. en 1557. Contemporain des rois Manuel et Joan III, fréquentant à leur cour les *juglares* venus d'Espagne, il imita ceux-ci quant à la forme poétique, et écrivit alternativement en espagnol ou en portugais. Il donna l'impulsion au drame national, devançant même de près d'un siècle les maîtres de la nation-sœur, les Lope et les Calderon, et fut, en outre, le premier poète comique de son pays. Chez Vicente, le langage est plein de franchise, naïf même, et le dialogue a une vivacité singulière, qui justifie

les succès de ces « rudes ébauches ». (*Œuv.*, édit. Barreto Feio, Hambourg, 1834, 3 v. in-8°; *Obras*, Lisboa, 1852, 3 v.)

Vichnou-Sarma, sage de l'Inde ancienne, vizir d'un roi qu'on nommait Dabchelim, et, sans doute, le véritable auteur du *Pantchatantra*. Vichnou-Sarma, dans ce fameux recueil d'apologues, raconte au fils du roi des histoires instructives. Pilpay en est l'un des principaux interlocuteurs, ce qui l'a fait passer pour l'auteur même.

Vico (JEAN-BAPTISTE), juriste et savant philosophe italien, né en 1668, à Naples; pendant quarante années professeur de rhétorique; nommé en 1734, historiographe du roi; m. en 1744. Il a tracé dans un ouvrage, longtemps obscur, et que rendit fameux de nos jours, la traduction de Michelet (*Principii di una scienza nuova d'intorno alla commune natura delle nazioni,* 1725; dans la trad. fr., *Principes de la philosophie de l'histoire*, Paris, 1827), il a tracé la méthode de l'école historique moderne à la fois pittoresque et philosophique dont la double ambition est de revêtir chaque époque de la couleur qui lui appartient et d'en soumettre les développements à l'idée toujours la même du progrès, des conditions du progrès. Vico avait devancé d'un siècle les théories allemandes de Frédéric Wolf et de Niebuhr, voyant dans certains personnages de l'antiquité, tels que Homère, Hercule et Romulus, des êtres collectifs ou simplement allégoriques. Et c'est chez ce penseur napolitain, quelquefois bizarre et paradoxal, qu'Auguste Comte a trouvé la base de sa philosophie positive.

Vicq d'Azyr (FÉLIX), savant français, né en 1748, à Valognes; recteur-régent de la Faculté de médecine; membre de l'Académie des Sciences; successeur de Buffon à l'Académie française; m. prématurément en 1794. Anatomiste profond, physiologiste ingénieux, il a pris rang parmi les bons écrivains avec ses *Éloges* académiques. (Paris, 1778-88, in-8°; 1803, 3 vol. in-8°.) Il est de ceux, remarque Ste-Beuve, qui ont le plus contribué à rendre la science facile, accessible, élégante de forme, en la laisssant sérieuse et solide.

Victor. Voy. **Aurélius** (VICTOR).

Victorinus Afer, rhéteur et théologien latin du IV° s. Il était né en Afrique.

Vidal (PIERRE), troubadour languedocien, né en 1160, à Toulouse, m. en 1229. Il nous reste environ soixante pièces de ce poète enjoué, d'une humeur assez vive, mais dont la modestie ne devait pas être le premier mérite, si l'on en juge par la manière dont il se représente comme un héros de l'amour et des batailles.

Vidal (RAYMOND), troubadour et grammairien provençal du XII° s., né dans la Drôme. Sa *Grammaire* est un témoignage précieux pour la comparaison des deux langues d'*oc* et d'*oïl*.

Vie d'Agricola. Voy. **Tacite.**

Vieilleville (**F. de Scépeaux,** sire de), maréchal de France, né en 1509, m. en 1571. Ses *Mémoires*, rédigés par son secrétaire Carloix, — dix livres qui embrassent une période de quarante-quatre ans, de 1528 à 1571, — ont leur intérêt pour la peinture vivante sinon toujours exacte des faits. (Paris, 1757, 5 vol. in-8°.)

Vieira (ANTONIO), célèbre écrivain portugais, né à Lisbonne en 1608, m. en 1697. Entré dans la vie publique vers 1660, il prit une part active à la restauration politique, religieuse et sociale de son pays. Nouveau Las Cases, il embrassa la cause des esclaves et des Indiens du Brésil, pour gagner à la foi et à la civilisation 600 lieues de pays. Sa vie résume en quelque sorte, l'histoire du Portugal et du Brésil, au XVII° s. Littérairement Vieira fut un des plus grands prosateurs du Portugal. S'il pécha par excès de force, ses sermons, ses lettres, ses œuvres politiques, sont, en revanche, des modèles de rapidité, d'adresse, d'énergie. Il passe pour le classique le plus autorisé de son pays.

Viel-Castel (LOUIS **de Salviac,** baron de), littérateur français, membre de l'Institut, directeur au ministère des affaires étrangères; né en 1800, m. en 1887. Son *Histoire de la Restauration* en 18 volumes, d'un style élevé comme sa pensée, d'une tenue calme et judicieuse, d'une méthode d'informations sévère et probe, est l'ouvrage le plus consciencieux qu'on ait écrit sur cette époque.

Viennet (JEAN-PONS-GUILLAUME), littérateur et homme politique français, né à Béziers, en 1777; officier pendant les guerres de l'Empire; rallié aux Bourbons, aide de camp du duc de Berry; puis partisan déterminé de la monarchie de Juillet; élu à l'Académie, en 1830; m. en 1868. Disciple attardé des vieux genres et l'ennemi du romantisme, il jeta dans des moules surannés des tragédies à l'imitation de Voltaire (*Clovis, Alexandre, Achille, Sigismond de Bourgogne*, *Arbogaste* et les *Péruviens,* 1813-25); et chercha d'autre part, dans la vie de Philippe-Auguste, le sujet d'un poème héroï-comique (la *Philippide,* 1828). Très

jeune, il avait conçu le plan d'une épopée nationale. A travers les incidents d'une vie entrecoupée de bien des hasards, il avait perdu de vue ce projet de sa jeunesse. Il y revint presque aux portes de la mort. « La grande nation française, disait-il, réclamait encore son *Énéide.* » La *Franciade* (1863), avait dégagé la promesse que V. s'était faite à lui-même: elle n'avait pas donné à la France le poème qu'elle attendait.

Viennet avait mieux réussi dans l'épître, la satire et la fable. On peut même dire qu'il a, sous certains rapports, renouvelé et transformé le genre de l'apologue, en y portant une sorte de bonhomie railleuse et quelquefois une vivacité de sarcasme très expressive, qui l'a fort rapproché de la satire.

Vieusseux (Jean-Pierre), publiciste italien, né en 1779, dans la Sardaigne, m. en 1869. Fondateur de plusieurs périodiques importants, tels que les *Archives historiques italiennes* (1844).

Vigée (Louis-J.-B.-Étienne), littérateur français, né en 1758, à Paris, frère de Mme **Lebrun-Vigée,** l'illustre peintre de portraits, qui elle-même a laissé trois volumes de *Souvenirs* [Paris, 1835]; directeur de l'*Almanach des Muses,* à partir de 1789; m. en 1820. Poète de l'école de Dorat (v. ses *Poés. div.,* Paris, 1813, in-18), il tenta les succès du théâtre, fit représenter d'abord la *Fausse coquette* (1784), qui ne se soutint guère sur l'affiche du Théâtre Français, risqua d'autres pièces plus ou moins dépourvues de comique, et ne réussit qu'en 1788 avec l'*Entrevue,* un charmant acte tiré du conte d'Imbert. Vigée frappa vainement à la porte de l'Académie.

Vigellus, écrivain belge du XIIe s., auteur d'un poème satirique en distiques latins, le *Speculum stultorum,* publié à Bruxelles, vers 1148.

Vigile, écrivain ecclésiastique latin, évêque de Thapsus, en Afrique, vers la fin du Ve s. En butte aux persécutions, il crut devoir donner ses écrits sous les noms respectés d'Augustin et d'Athanase, de sorte qu'il a été très difficile de faire la part de ce qui lui appartient en propre. Tels, un certain nombre de traités contre les sectes des Ariens, des Eutychiens et des Nestoriens. (Éd. Chifflet, 1664, in-4°.)

Vignoles (Alphonse de), érudit français et pasteur protestant, né en 1649, au château d'Aubais, en Languedoc; membre de l'Académie des Sciences de Berlin; m. en 1744. Quarante années de labeur consciencieux, poursuivi avec ordre et logique, se concentrèrent dans sa *Chronologie de l'hist. sainte et des hist. étrangères, depuis la sortie d'Égypte jusqu'à la captivité de Babylone* (Berlin, 1738, 2 vol. in-4°.)

Vigny (Alfred de), poète et romancier français, né à Londres, en 1797; officier dans la maison du roi jusqu'en 1828; reçu à l'Académie, en 1835; m. en 1863. Il a été le précurseur du romantisme. A la voix d'*Eloa ou la sœur des anges,* toute une génération de jeunes esprits s'éveilla à une poésie nouvelle mieux sentie et plus vraie que celle du XVIIIe s. Ses premiers poèmes, qui renfermaient déjà toutes ses qualités maîtresses: le génie créateur, l'énergie et la délicatesse des pensées, la passion contenue et cependant intense, enfin l'harmonie souveraine du vers, avaient paru dès 1822. Il avait eu l'honneur de devancer en France toutes les compositions de même caractère, dans lesquelles une pensée philosophique se développe sous



Alfred de Vigny, d'après une miniature.

une forme épique et dramatique. En 1826, il publiait *Cinq-Mars,* un très beau roman historique, un chef-d'œuvre dans ce genre douteux qui mêle, au grand péril de la vérité, la fiction avec l'histoire. Il fut militant, à son heure, et, au moment de la lutte romantique, il livra bataille sur l'*Othello* de Shakespeare, qu'il voulut approprier à la scène française, puis avec le drame de *Chatterton,* dont le dénouement fit grand bruit, en 1835. Ses vrais joyaux littéraires furent l'œuvre des années qui suivirent la révolution de 1830. C'est alors qu'il écrivit les *Consultations du docteur Noir,* biographies romanesques et touchantes de trois poètes diversement illustres et également malheu-

reux. La même délicatesse de style, avec une inspiration plus robuste et une touche plus vigoureuse, se retrouva dans le volume de *Servitude et grandeur militaire* (1835). On eut d'Alfred de Vigny, ensuite, à de rares intervalles, des poèmes philosophiques, portant l'empreinte de cette mélancolie hautaine et froide, qui lui était propre. Un grand désespoir est l'inspiration générale de son recueil posthume : les *Destinées*.

La carrière de V. est une des plus nobles et des plus pures de son siècle. Dénué de convictions religieuses ou philosophiques, il avait du moins rapporté son existence entière au sentiment exalté de l'honneur. Il en fit la règle de sa vie et l'inspiration morale de ses œuvres. L'erreur de ce grand poète fut de s'enfermer dans un isolement jaloux et fier, qui, en le tenant éloigné de la foule, empêcha aussi qu'il ne fût aimé et compris d'elle.

Village abandonné (le). V. **Goldsmith.**

Villalobos (Francisco de), moraliste et savant espagnol, né à Tolède vers 1480 ; médecin de Charles-Quint et de Philippe II ; m. en 1560. Il donna aux enseignements de la morale une forme plaisante et singulière (*el Libro de las problemas*), publia une élégante traduction de l'*Amphytrion* (Saragosse, 1515), et mêla la fantaisie à la science même, dans son *Abrégé de la médecine*, en 500 stances de 5 vers. (*Algunas obras*, éd. Fabié, 1886.)

Villanelle. Sorte de poésie pastorale, originaire d'Italie, mise à la mode en France par des poètes du XVIe et du XVIIe s., et rajeunie de notre temps. Elle est divisée en tercets, sur deux rimes et se termine par un quatrain. Le premier et le troisième vers du premier tercet reparaissent tour à tour, comme refrain, pendant tout le cours du poème, et deviennent alternativement le dernier vers de chaque tercet. « Si la muse Erato, a dit Théodore Banville, possède quelque part un petit dunkerque, la v. est le plus ravissant de ses bijoux d'étagère. »

Villani (Giovanni), chroniqueur italien, né à Florence vers 1275, m. de la peste en 1343. Venu jeune à Rome pour un devoir de piété, l'aspect de la ville papale lui donna l'idée d'écrire l'histoire de Florence, sa patrie. Son expérience d'homme d'affaires continuellement occupé de commerce, de banque, de monnaies, de négociations, instruit de tout ce qui tient à la richesse, à l'accroissement, à la population des villes, donne à son œuvre un caractère sérieux et précis, qui dénoncent déjà, sous une forme encore fruste, l'historien exact et complet. La manière de Villani est tout opposée à celle de son brillant mais superficiel contemporain Froissart, le peintre chevaleresque des combats, des tournois et des fêtes.

Son frère Matteo **Villani** et son neveu Filippo continuèrent sa chronique. (Éd. Muratori, *Rerum italicarum scriptores*, Milan, 1802.)

Villard de Honnecourt, grand architecte du XIIIe s. Un curieux *Album*, qu'il avait couvert d'annotations, nous est parvenu, contenant des renseignements fort précieux pour l'histoire de l'art.

Villaret (Claude), historien français né vers 1715 à Paris, m. en 1766. Continuateur de l'*Histoire générale* de Velly, pour les volumes qui vont de 1329 à 1469. Il manque souvent d'exactitude dans le récit, d'agrément et de naturel dans le style.

Villars (François de **Boyvin**, baron du). Voy. **Boyvin**.

Villars (Claude-Louis-Hector, duc de), maréchal de France et mémorialiste, né en 1653, à Moulins ; le sauveur de son pays dans la fameuse bataille de Denain ; reçu à l'Académie en 1714 ; m. en 1734. On a conservé, aux Archives, sa correspondance militaire ; et des *Mémoires* parurent, sous son nom, à la Haye, de 1734 à 1758 (3 vol. in-12), qui avaient été, en grande partie, composés d'après un journal de lui, par l'abbé La Pause de Margon.

Sa femme, « la belle maréchale », de trente ans plus jeune, exerça dans la haute société un véritable empire, fondé sur le pouvoir des charmes et de l'esprit.

La mère du maréchal, la marquise de V., née Marie **Gigault de Bellefonds** (1624-1706), a laissé trente-sept lettres, datées de Madrid, où le marquis était ambassadeur. (V. l'éd. des *Lettres* de Mme de Lafayette et de Mme de Tencin, 1885). On trouve sous la forme piquante et légère de ces conversations épistolaires une rare vigueur d'esprit et un grand air de bonne compagnie.

Villedieu (Marie-Catherine-Hortense **Desjardins**, connue sous le nom de Mme de), romancière française, née en 1631 près d'Alençon, m. en 1683. D'un tempérament ardent et d'une imagination romanesque, portée par une éducation trop facile aux goûts de dissipation et de légèreté, elle mena une existence aventureuse, dénuée de suite et de pondération comme son caractère même. L'enjouement, la facilité, le naturel avec une pointe un peu trop accusée de libertinage, voilà les aspects de ses divers romans très fertiles en incidents de galanterie (*Alcidamie*, 1661 ; les *Annales galantes*, 1670 ; *Œuv.*, Paris, 1702, 2 vol. in-12). Elle essaya de moraliser et de donner l'horreur pour des faiblesses humaines

qu'elle avait elle-même si vivement ressenties; mais sa plume était mieux à l'aise à décrire des égarements que des vertus.

Villefore (JOSEPH-FRANÇOIS **Bourgoin de**), hagiographe français, né en 1652, à Paris, reçu en 1706 à l'Académie des Inscriptions; m. en 1737. Il a conté avec intérêt les *Vies de saint Bernard* (1704, in-4°), *des Pères du désert* (1706-1708, in-12; *de sainte Thérèse* (1712, in-4°).

Villegas (ESTEVAN-MANUEL de), poète et jurisconsulte espagnol né à Najera en 1596, m. en 1669. Il n'accorda que les loisirs de sa jeunesse aux effusions lyriques, c'est-à-dire entre sa quinzième et sa vingt-sixième année. V. est le poète des temps modernes qui, selon les critiques, approche le plus d'Anacréon. *(Œuv.,* 1774-97, 2 v. in-8°.)

Villehardouin (GEOFFROI, sire de), chroniqueur français, né près de Troyes, vers 1155, m. à Messinople, vers 1213. En 1202, Villehardouin, maréchal de Champagne (avant que le sort des armes l'eût appelé à devenir maréchal de Roumanie, prince de Morée et grand vassal de l'empire latin), partait pour la 4° croisade, où, négociateur habile, homme de ressources très avisé, capitaine prudent et valeureux, il devait exercer à triple titre une action considérable. Lui-même a retracé, sous l'impression directe des événements, les principaux épisodes de cette expédition extraordinaire. Geoffroi de V. est le père de notre histoire en langue romane, l'Hérodote de nos vieux âges.

Villèle (JEAN-BAPTISTE, comte de), homme d'État et orateur français, né à Toulouse en 1773; député de cette ville à la « Chambre introuvable »; ministre de 1721 à 1728, où il fut promu à la pairie; rentré, après la révolution de juillet, dans la vie privée; m. en 1854. On a publié les *Mémoires* et la *Correspondance* de Villèle (1888, 2 vol. in-8°). Ce sont des éléments très utiles pour déterminer l'attitude respective des partis, sous la Restauration.

Villemain (ABEL-FRANÇOIS), littérateur français, né à Paris en 1790, m. en 1870. Professeur d'histoire à la Sorbonne, puis d'éloquence, membre de l'Académie française, il fut, en critique, un véritable initiateur. Abandonnant la voie commune où se traînaient les pas tardifs de ses prédécesseurs, il ouvrit, très au large, la route aux infinis détours des littératures comparées. L'érudition, l'histoire et l'éloquence allaient en même temps féconder une esthétique vieillie. Latiniste consommé, helléniste profond — ainsi que l'attestent ses études sur Lucrèce, sur Pindare, sur les Pères de l'Église *(Tableau de l'éloq. chrétienne au IV° siècle);* connaisseur ingénieux des modernes, très versé dans la fréquentation des auteurs anglais, moins apte à comprendre l'Allemagne, il traça d'une main hardie le premiers modèles de ces grands tableaux d'ensemble *(Tableau de la littérature au moyen âge, en France, en Italie, en Espagne et en Angleterre,* 2 vol.; *Tableau de la littérat. au XVIII° s.),* qui rattachent à la condition d'un peuple, à ses mœurs, à sa religion, l'évolution consécutive de ses idées.— Sans être un homme d'État, il put être aussi un personnage officiel, un orateur parlementaire, un ministre.

Villemessant (JEAN-HIPPOLYTE **Cartier,** dit de), journaliste français, né à Rouen en 1812, m. à Monte-Carlo en 1879. Grand entrepreneur de publicité, il ressuscita le *Figaro,* après s'être fait la main en créant des périodiques éphémères. Nul ne s'entendait mieux que lui, non seulement à trier sur le volet une rédaction brillante et bruyante, mais encore à rendre très productive la publicité commerciale, à transformer toute nouvelle en bruit, tout bruit en réclame, toute réclame en argent. Ses *Mémoires d'un journaliste* (1867-1876) abondent de détails curieux sur la situation intérieure de la presse contemporaine.

Villemot (AUGUSTE), chroniqueur français, né à Versailles en 1811, m. en 1870. Courriériste brillant et spirituel, il a été le prédécesseur (on pourrait même dire, pendant un moment, le chef) de cette pléiade de journalistes et de *causeurs,* qui firent la fortune du *Figaro.* (V. un choix de ses articles: la *Vie à Paris,* 1858, 2 vol. in-18.)

Villeneuve (THÉODORE **Vallon** de), vaudevilliste français, né en 1801, m. en 1858. Mêla sa signature, pour 150 pièces environ, à celles de différents collaborateurs.

Villeneuve-Bargemon (JEAN-PAUL **Alban,** vicomte de), économiste français, né en 1784, préfet, député, membre de l'Institut; m. en 1850. Se plaçant à un point de vue catholique et moral, dans ses recherches sur la nature et les causes du paupérisme, il a dépeint avec tristesse les fléaux dont les classes laborieuses sont accablées. Comme remède il propose (remède bien idéal) la charité, l'humanité. (*Economie chrétienne,* Paris, 1884, 3 vol. in-8°.)

Le marquis de **Villeneuve-Trans,** son frère jumeau, m. la même année, fit partie de l'Académie des Inscrip-

tions et belles-lettres. *(Hist. de René d'Anjou,* 1825, 3 vol. in-8°.)

Villeroi (NICOLAS de **Neufville,** seigneur de), mémorialiste français, né en 1542; secrétaire d'État sous les rois Charles IX, Henri III, Henri IV et Louis XIII; m. en 1617. *(Mém. d'État servant à l'hist de notre temps,* Paris, 1634, 4 vol. in-8°; collect. Petitot et Michaud.)

Villers (CHARLES-DOMINIQUE de), philosophe français. né en 1765 à Boulay, en Lorraine; capitaine d'artillerie en 1792; émigré en Allemagne, professeur à l'université de Gœttingue; m. en 1815. L'introducteur dans la philosophie française des principes de Kant. *(Philos. de Kant, ou principes fondamentaux de la philos. transcendantale,* Metz, 1801, 2 vol. in-8°.)

Villeterre (ALEXANDRE-LOUIS de), publiciste et littérateur français, né en 1759 à Ligny, m. en 1811. Avec Garat et sa phalange, il collabora assidument au *Journal de Paris,* l'un des organes les plus importants de la Révolution. Bien oubliées aujourd'hui sont ses *Veillées philosophiques, ou Essais sur la morale expérimentale.* (Paris, 1795, 2 v. in-8°.)

Villiers (PIERRE de), littérateur français, né en 1648 à Cognac; jésuite, puis bénédictin; m. en 1728. Par humeur aimant à régenter autrui, il prodigua les leçons aux prédicateurs (l'*Art de prêcher,* en 4 chants, 1682, in-12), aux satiriques *(Traité de la satire,* 1695, in-12), aux critiques et aux gens du monde. Faisant allusion à son caractère impérieux, qui contrastait, du reste, avec le bon goût et la simplicité habituels de son style, Boileau l'appelait « le Matamore de Cluny. »

Villiers de l'Isle-Adam (AUGUSTE), littérateur français, né en 1833, m. dans le dénûment, en 1889. En prose aussi bien qu'en vers, c'était un écrivain d'une originalité profonde. (V. l'*Amour suprême,* recueil poétique, 1886; l'*Eve future,* roman fantastique, 1886; les *Contes cruels,* 1888, etc.) Ses vers ont une démarche aisée et fière. Sa langue est solide, éclatante, harmonieuse. Il a rajeuni des sujets rebattus par des esprits plus faibles que le sien. L'âme mystérieuse qui frissonne dans la nature, l'amour, les replis secrets du cœur, les abîmes et les angoisses de la passion ont inspiré à ce « familier du silence », des stances polies comme du marbre, éclairées d'un reflet d'Hespérus. — CH. G.

Villoison (JEAN-BAPTISTE **d'Anse** de), philologue français, membre de l'Institut; né en 1750, m. en 1805. Travailleur infatigable, ennemi de tout repos, dès trente ans il passait pour le plus savant helléniste de l'Europe. Il possédait à fond les langues classiques et l'hébreu, le syriaque, l'arabe. On a beaucoup admiré son édition de l'*Iliade* (Venise, 1788, gr. in-fol.) Outre ses écrits latins, il avait fourni à divers recueils *(Mém. de l'Acad. des Inscriptions,* etc.) plusieurs *Dissertations* et *Lettres* très solides sur différents points de critique et d'antiquité.

Villon (FRANÇOIS), poète français, de son nom véritable **Montcorbier,** né à Paris en 1431; recueilli par maître Guillaume Villon, bachelier en décrets chapelain de Saint-Benoît-le-Bétourné; inscrit comme étudiant sur les registres de l'Université de Paris, où il fit trop souvent l'école buissonnière comme il s'en est accusé lui-même; banni à la suite d'un meurtre commis dans une rixe; et mêlé dès lors dans une société d'escrocs et de crocheteurs de serrures, qui le menèrent



Villon.

au pied du gibet et lui laissèrent le triste renom que ses talents poétiques ne purent effacer; m. en 1484. Cet écolier paresseux et libertin, amateur du plaisir et des *repues franches,* qui vécut dans les boues de Paris, qui faillit être pendu, était un vrai poète. Les divers accidents de sa vie désordonnée apparaissent dans ses œuvres bigarrées et diverses comme son existence. Le libertinage y a une grande part; le repentir, les pensées sérieuses, les regrets, la mélancolie lui ont fourni plus d'une stance dont la mémoire des hommes

conservera longtemps le souvenir, car il plonge au plus profond de notre âme et y remue les sentiments les plus intimes qui troublent souvent notre vie. Obscur et rude, trop souvent grossier, mais aussi concis dans l'expression d'une idée que dans la composition d'une pièce, V. n'a voulu se servir que d'une seule forme: la ballade, où il passa maître; ses ballades sont émaillées de tableaux d'un vers, de sentiments exprimés d'un mot. Sous ses traits sobres et nets, on apprend à distinguer le maître de Marot, de la Fontaine, et, comme on l'a justement reconnu, le plus fidèle historien de la bourgeoisie d'alors. V. ferme la liste des poètes du moyen âge; et par la fermeté de sa langue, l'originalité de ses pensées, le nerf de ses constructions, il indique une époque nouvelle. — Ch. G.

Vincent de Beauvais, *Vincentius Bellovacensis,* savant dominicain du XIIIe s., le Pline du moyen âge; né vers 1200, m. vers 1264. Par les ordres et sous l'inspiration de saint Louis, il entreprit le résumé des principes de toutes les sciences, alors enseignées dans les universités, en suivant un ordre rationnel et logique. Son principal ouvrage, résultat de cette enquête universelle et qui, d'après notre mode de publication, renfermerait pour le moins 50 vol. in-8°, reçut le titre de *Speculum majus (1° Speculum naturale,* ou Miroir de la nature; 2° *Speculum doctrinale,* ou Miroir scientifique; 3° *Speculum historiale,* ou Miroir historique). Outre l'apport incontestablement précieux d'une foule d'extraits d'auteurs, qui ne se trouvent plus que là, l'Encyclopédie de V. de B. (éd. Strasbourg, 1473, 10 vol. in-fol.) a le mérite encore, pour les modernes, de leur représenter exactement le degré de culture et de civilisation atteint au moyen âge. Il est le sommaire de toute la science de l'époque, s'appuyant sur le passé, et, malgré ses erreurs, jetant une vive lumière sur l'avenir.

Vinciguerra (Marc-Antoine), poète italien de la seconde moitié du XV° s. Ses satires, en *terze rime,* ont quelque chose de didactique et de froid; mais il y défend la morale avec la conviction d'une âme honnête. *(Opera nuova,* Bologne, 1475, in-8°; pl. éd.)

Vinde. Nom donné au slave de Lusace.

Vinet (Alexandre-Rodolphe), littérateur suisse et théologien protestant, né le 17 juin 1797 à Ouchy, près de Lausanne, m. en 1847. Le littérateur est resté plus connu que le théologien, spécialement pour ses histoires de la *Prédication parmi les réformés de France, au XVII° s.* (1860, in-8°) et de la *Littérature française au XVIII° s.* (1851, 2 vol. in-8°). Juge à la fois sévère et bienveillant, et, sous la gravité du langage, laissant transparaître la sincérité de l'émotion intérieure, il appuyait sa critique sur des idées philosophiques et littéraires bien arrêtées.

Violante de Ceo, femme poète portugaise, née à Lisbonne en 1601; religieuse de l'ordre de saint Dominique; m. en 1693. Après Faria y Souza, ce fut elle, qui, par les recherches d'un langage précieux et figuré à l'extrême, réussit le plus à mettre le *gongorisme* à la mode, en Portugal. Ses poésies recueillies sous le nom de *Parnasso lusitaneo,* excitèrent alors une grande admiration.

Violette (le Roman de la). Voy. **Gerbert de Montreuil.**

Viollet-le-Duc (Eugène-Emmanuel), célèbre architecte et archéologue francais, né à Paris en 1814, professeur d'art et d'esthétique à l'École des Beaux-Arts, m. en 1879. Comme artiste, il dirigea sur tous les points de la France d'importants travaux de restauration ou de construction; comme érudit, critique, historien, il donna ce *Dictionnaire raisonné de l'architecture française du XI° au XVI° s.* (10 vol. gr. in-8°), qui est une œuvre classique.

Virelai. Ancien rythme français, assez voisin du rondeau, mais plus long.

Virgile (Publius-Vergelius-Maro), fameux poète latin, né à Andes (Pietola), près de Mantoue, 70 ans av. notre ère, m. l'an 19 av. J.-C. Son père, simple artisan potier, avait acquis par ses labeurs assez d'aisance pour qu'il pût lui procurer une excellente éducation. V. fit ses études à Crémone; il alla ensuite à Milan, puis à Rome. Il étudia avec soin les sciences naturelles, les mathématiques, la philosophie, mais sans s'attacher systématiquement à aucune école: il semble, en effet, avoir professé un éclectisme général où domine l'impression platonicienne. En 40 et 41, à plusieurs reprises, le domaine qu'il tenait de son père avait été adjugé aux vétérans d'Octave; Pollion et Mécène, ses protecteurs, ses amis, lui firent rendre son patrimoine. V. vécut dès lors, tantôt à Rome, tantôt en Campanie. Il voulut plus tard se retirer à Athènes et en Asie pour y achever l'*Enéide.* Arrivé en Grèce il tomba malade, et crut devoir, sur les conseils d'Auguste, retourner en Italie; mais ce voyage, ayant encore affaibli sa santé, il mourut bientôt après à Brindes, à l'âge de 51 ans, le 21 septembre 735 de la fondation de Rome.

On a de V., ou sous son nom, des poésies de jeunesse: le *Culex,* — authentique jusqu'à un certain point; le *Ciris,* rappelant son école; le *Moretum,* qui semble dû à sa plume; la *Copa,* qui, tout en présentant des constatations de son style, s'éloigne, remarque Teuffel, de son génie par la vivacité du fond et la gaieté du ton. Mais, les *Bucoliques,* en dix églogues (41-39), les *Géorgiques,* en quatre livres (37-30) et l'*Enéide,* en 12 chants: voilà bien la trilogie poétique qui a immortalisé son nom.

Il était né aux champs; lui-même veilla à la culture de ses terres. Les souvenirs de la campagne qu'il ne cessa d'aimer, la vie des pasteurs dont il avait goûté les charmes, la lecture des poètes grecs où la nature revêtait toujours un attrait particulier, lui inspirèrent l'idée de célébrer les jeux rustiques et les travaux de l'agriculture. Il égala le poète de Syracuse, dans les *Bucoliques.* Dans les *Géorgiques* il surpassa le poète d'Ascra. Quand il se fut assez inspiré de Théocrite, d'Hésiode, ou de Lucrèce, il ambitionna d'entrer en lutte avec Homère. Enhardi, fortifié par ces premiers et heureux efforts, il conçut le dessein d'une épopée nationale, qui rattachât aux exploits contemporains d'Auguste les vieilles légendes romaines. Il imagina de peindre Auguste sous la figure d'Enée, fils de Vénus, un des ancêtres fabuleux de Rome et des aïeux inventés de César, ou plutôt d'assimiler ces deux personnages de façon que ce qu'il disait de l'un se pût entendre de l'autre. Et de ce plan, si favorable aux destins de l'empire, sortit, après douze années de travail, l'admirable monument inachevé qui s'appelle l'*Enéide.* Là, sans cesse, Virgile imite les Grecs; mais son originalité éclate dans la puissance et la limpidité de la pensée, dans la pureté du style, dans la peinture des caractères, dans les descriptions des passions, dans les tableaux riants, lugubres ou terribles, dans la profondeur du sentiment patriotique.

Génie à la fois imitateur et inventif, V. emprunta beaucoup à ses devanciers: souvenirs, traditions, images, caractères, et des détails isolés, en foule, qu'il a su fondre avec un art infini. Il a mis amplement à contribution Homère et les tragiques. Il a composé, suivant le témoignage de Macrobe, tout le deuxième livre de l'*Enéide* à l'aide d'un poème de Pisandre. Ennius, Lucrèce, Catulle, Apollonius de Rhodes, Aratus, cent autres, lui ont fourni des mots, des tours, des portions de vers et jusqu'à des vers entiers. Mais telle est la merveille des assimilations virgiliennes que l'érudition seule parvient à les distinguer, le simple lecteur ne voit partout et toujours qu'une œuvre suivie, achevée, parfaite.

Virgile, selon les expressions de Tissot, l'emporte sur tous les poètes du monde par le goût, c'est-à-dire par le sentiment des convenances dans toutes les situations possibles. Ce sentiment est chez lui un présent de la nature, un instinct du cœur, une lumière de l'esprit. Ses descriptions, habituellement courtes, sont d'une justesse parfaite; il lui suffit de deux vers, d'un simple distique parfois, pour représenter une figure charmante. Les sites admirables de l'Italie ont trouvé en lui le plus fidèle des interprètes, celui qui a le mieux compris les rapports indéfinissables de cette merveilleuse nature avec l'âme humaine. Nul n'a rendu avec plus de bonheur les impressions douces et tendres. Aucune âpreté, aucune rudesse en lui. Une âme bienveillante avec une harmonie divine dans l'expression: c'est tout Virgile.

Nous ne saurions énumérer ici les hommages qui ont été, dans tous les temps, rendus au poète des *Géorgiques,* pour la sagesse de sa composition, la pureté habituelle de sa morale, l'éloquence variée de son style, ni les honneurs rendus à sa mémoire par les chrétiens du moyen âge, par les fervents adeptes de la Renaissance ou par les critiques, les savants modernes, ni la foule des intelligences de toute sorte qu'il a inspirées, remplies de sa lumière: poètes, prosateurs, auteurs dramatiques, grammairiens, philologues. Parmi les grands esprits dont la civilisation des nations latines conserve le plus visiblement l'empreinte, Virgile est au premier rang. (V. pour la multitude des édit. et des trad. les recueils bibliographiques spéciaux; nous nous contenterons de signaler, parmi les meilleures œuvres philologiques, l'édit. de C. G. Heyne, en Allemagne [Leipzig, 1800, 6 vol. gr. in-8°], et celle de E. Benoist, en France [Paris, 1867-72, 3 vol. in-8°.])

Virgilio ou Vergilio (POLYDORIO), historien et érudit italien, né à Urbin vers 1470; légat du pape Alexandre VI en Angleterre; m. en 1555. François de Belleforest a traduit en français l'un de ses traités: *De prodigiis libri III* (1531, in-8°.)

Viruès (CRISTOBAL de), poète dramatique espagnol, né à Valence vers 1550, m. vers 1609. Il tenta de séparer la tragédie de la comédie et se rapprocha, sous plusieurs rapports, du drame

antique (*la Cruel Casandra, Elisa Diolo,* etc.; *Œuv.*, éd. Luis Martin, Madrid, 1809.)

Vischer (Frédéric-Théodore), professeur et critique allemand, né à Ludwigsbourg, en 1807, m. en 1887; chargé du double enseignement de l'esthétique et de la littérature allemande à l'Université de Tubingue et à l'Ecole polytechnique de Stuttgard. Les Allemands l'ont appelé « le premier esthéticien contemporain ». (*Aesthetik, oder Wissenschaft des Schœnen*, Stuttgard, 1847-57, 6 vol.; *Auch Einer*, roman philosophique; *Mode und Kunst*, etc.)

Visconti (Ennius-Quirinus), archéologue italien, né à Rome en 1751, fils de J.-B. V., qui était lui-même un antiquaire distingué; conservateur du musée du Capitole; et, en 1798, pendant l'occupation de la ville par les Français, consul de la république romaine; réfugié ensuite en France où il fut nommé conservateur du musée des Antiques, au Louvre et membre de l'Institut; m. en 1718. A laissé une série de superbes publications, consacrées surtout à l'iconographie grecque et latine. (*Œuv.*, Milan, 1818-22, 12 vol. in-4°.)

Son fils Louis **Visconti** (1771-1853) s'est fait un nom célèbre comme architecte.

Visconti-Venosta (le marquis Émile), littérateur et homme d'État italien, né en 1829, à Milan, d'une vieille famille valteline; plusieurs fois ambassadeur, ministre, président du conseil, l'un des orateurs parlementaires les plus lucides et les plus estimés de l'Italie contemporaine.

Visdelou (le P. Claude), orientaliste et missionnaire français de l'ordre des Jésuites, né en 1656 près de Pléneuf; envoyé en Chine en 1685; m. en 1737. Avec beaucoup de science et de sagacité, il composa d'après les textes chinois, une *Histoire de la Tartarie.* (V. la *Biblioth. orient.* de Barthélemy d'Herbelot; éd. 1777-1779.)

Visé (Jean-Donneau de), littérateur français, né à Paris en 1638; historiographe du roi et fondateur du *Mercure*; m. en 1710. Ses nouvelles, ses compilations historiques et ses pièces sont généralement très faibles. La meilleure de ses comédies (*Théâtre complet* de Jean Donneau de Visé) est la *Mère coquette*, qu'il fit à l'âge de vingt-cinq ans et où l'on trouve des scènes ou au moins des situations, qui ne sont pas indignes de Molière. On lui a maintes fois attribué divers ouvrages (*Zélinde, Nouv. nouvelles, Diversités galantes*), qui sont de l'acteur-auteur de Villiers.

Actif, remuant et volontiers intrigant, homme d'esprit et de ressources, habile à se créer des amis et des protections, il s'était vu l'un des hommes de lettres les plus favorisés, c'est-à-dire les plus avantageusement passionnés du grand siècle. Quand il mourut, dans la 72ᵉ année de son âge, ce fut, dit-on, un soulagement sensible pour le Trésor et une perte médiocre pour la littérature.

Visscher (Roemer), poète hollandais, que ses compatriotes ont appelé très exagérément, pour des épigrammes presque toujours grossières, leur *Martial*; né en 1547, m. en 1620. Fondateur d'une société littéraire appelé le cercle de Roemer, il avait réuni autour de lui l'élite des beaux-esprits d'Amsterdam.

Visscher (Anne), poétesse hollandaise, fille du précédent, née en 1584, m. en 1651; surnommée la Sapho de son pays pour le mouvement lyrique de ses odes et chansons. (V. aussi ses *Poésies morales* et ses *Cantiques*).

Sa sœur Marie **Visscher** (1594-1649), qui suivit les mêmes traces, la surpassa par la grâce et la délicatesse.

Vitalis. Voy. **Sioeberg.**

Vitet (Louis), littérateur et homme politique français, né à Paris en 1802; nommé, en 1831, inspecteur des monuments historiques — une place que Guizot avait créée pour lui —; porté au Conseil d'Etat en 1837; plusieurs fois député de la droite; membre de l'Académie des Inscriptions et de l'Académie française: m. en 1873. Par des séries de tableaux dialogués, il s'attacha à mettre en action différents épisodes de l'histoire (les *Barricades*, les *Etats de Blois* et la *Mort de Henri III*, trilogie réunie en 1844 sous un seul titre: la *Ligue*; les *Etats d'Orléans*; *Marie Stuart*). Peu d'écrivains s'en acquittèrent avec plus de vérité et de couleur. Ensuite il consacra ses études aux productions de l'art et sembla s'y renfermer. Les délicats apprécièrent la justesse et la finesse de son goût, en même temps que l'évidente sincérité qui se répandait de son âme dans ses écrits.

Viton. Voy. **Saint-Allais.**

Vitré ou Vitray (Antoine), imprimeur français, né vers 1595 à Paris, m. en 1674. Son édition de la *Bible-polyglotte* de Le Jay (1628-45, 10 vol. in-fol.) en caractères hébraïques, samaritains, chaldéens, syriaques, arabes, grecs et latins, a marqué dans les fastes de la typographie.

Vitrioli, poète latin moderne, né en 1818 à Reggio, en Calabre. Se détacha

de bonne heure de la versification italienne par laquelle il avait débuté et n'eut plus d'autre souci que de composer dans la langue des maîtres de la latinité classique des discours, des églogues, des épigrammes et de courts poèmes didactiques. (*Xiphias*, etc.)

Vitruve (MARCUS-VITRUVIUS-POLLIO), célèbre architecte romain du Ier s. av. J.-C., né probablement à Formies. Devenu, sous le règne d'Auguste, inspecteur des édifices publics, il dédia à ce prince ses dix livres *De architectura*. Il y fait preuve d'un savoir profond, de beaucoup de lecture et de réflexion, quoique le sentiment du goût et de la délicatesse lui fasse un peu défaut. Très précieuse intrinsèquement, son œuvre est souvent bizarre et fatigante dans la forme. (Ed. princeps, Rome, 1486, in-fol.). Trad. et réédit. nombreuses.

Vivès (JEAN-LOUIS), célèbre érudit espagnol, né à Valence en mars 1492, m. à Bruges, le 6 mai 1540. Polyglotte, encyclopédiste écrivant dans le style de Cicéron et de Sénèque, il possédait une science immense unie à une modestie sincère. On a réuni les *Œuvres* latines de Vivès, en deux importantes publications (Bâle, 1555, 2 vol. in-fol. Valence, 1782-90, 8 vol. in-fol.)

Vœrœsmarty (MICHEL), célèbre poète hongrois né en 1800, m. en 1855. Un vif amour de la Hongrie éclate dans ses vers, qui représentent l'époque du plus grand enthousiasme pour la liberté civile et morale, et pour la régénération de sa patrie. Soit que dans ses récits épiques (la *Fuite de Zalan*, 1825; *Eger*, 1828; *Szephtak*, 1829), il chante les glorieuses périodes de la Hongrie, soit qu'en des strophes brillantes il peigne le printemps, la nature et des tableaux de la vie moderne, il y a chez lui, dit Saint-René Taillandier, une inspiration continue, une idée qui s'efface par instants, mais qui reparaît toujours : « la Hongrie a été grande, son passé répond de son avenir. Un tel peuple ne saurait mourir, et s'il meurt, il ressuscitera. »

Il a fait une application directe de ce vers

Itt élned, halnod kell,
tu vis ici, c'est que tu dois y mourir.

Vœu du Héron (le). Poème anonyme du XIVe s., qui donne une forme très vive à un fait historique: les instigations de Robert d'Artois auprès du roi Edouard pour le pousser à la guerre contre la France.

Vogüé (CHARLES-JEAN-MELCHIOR, marquis de), orientaliste français, président de la société de l'Orient latin, membre de l'Institut; né à Paris en 1829. Son volume des *Inscriptions araméennes* ouvre la liste des rares documents syriens introduits par la France dans le domaine de la philologie et de l'histoire. Il traita aussi avec beaucoup de précision et de sagacité nombre de points d'archéologie sémitique. (*Mél. d'épigraphie et d'archéol. orientale.*)

Vogüé (EUGÈNE-MELCHIOR de), littérateur français, parent du précédent, né à Nice en 1850; reçu à l'Académie en 1889. Son œuvre, très variée, comprend des impressions de voyages (*Syrie, Palestine, Mont-Athos*, 1878), des nouvelles (*Hist. orientales*, 1885), plusieurs ouvrages d'histoire littéraire) le *Roman russe*, 1886; *Spectacles contemporains, Regards historiques et littéraires, Heures d'histoire*), et un roman (*Jean d'Agrève*, 1896), qu'on pourrait aussi bien appeler un délicieux poème d'amour et de douleur. Il a été l'un des premiers à révéler en France les créations pathétiques des grands romanciers russes, et il a évoqué leurs chefs-d'œuvre avec un relief inoubliable. Il est aussi l'un des premiers qui, par des livres nourris d'images, d'idées et de sentiments, aient allégé l'âme de leurs contemporains de la lourde oppression de la littérature réaliste.

Voisenon (CLAUDE-HENRI de Fusée, abbé de), littérateur français, né en 1708, au château de Voisenon, près de Melun; reçu à l'Académie en 1763; m. en 1775. Grâce à l'amitié de Voltaire et au goût frivole de l'époque, il se fit une réputation étendue, sans guère d'autres titres que de petits vers galants ou licencieux et des bagatelles plutôt médiocres. Il a cependant laissé une comédie en vers également remarquable par le plan, les caractères et le style: la *Coquette fixée*, 1746; *Œuv. compl.*, Paris, 1781, 5 vol. in-8°.

Voiture (VINCENT), écrivain français, né à Amiens, en 1598 d'un riche fermier des vins; m. en 1648. Il se produisit de bonne heure dans le monde, fut attaché au service de Gaston, duc d'Orléans, comme introducteur des ambassades, partagea la fortune de ce frère du roi durant ses révoltes contre Richelieu; puis, allant du côté où était le pouvoir, s'attacha au cardinal, dont il eut la confiance. Peu d'hommes de lettres jouirent d'une situation aussi privilégiée et pour moins d'efforts. Membre de l'Académie française, dès sa fondation, il tenait le premier rang dans la céllèbre société de l'hôte de Rambouillet. Sa réputation de poète, d'épistolier et de bel esprit, n'avait pas de limites auprès de cet auditoire aimable et frivole. La postérité a beaucoup rabattu du mérite si vanté de ses *Lettres*, chansonnettes ou autres pièces

fugitives. (*Œuv.*, 1650, in-4°.) Elles ont encore leur charme, cependant, bien qu'elles pèchent souvent par l'affectation. Laissant à d'autres le ton relevé, V. eut une sorte d'esprit qui lui était par-



Frontispice
d'une édition des **Lettres de Voiture**.

ticulier ; c'était un enjouement délicat et fin qui contrastait avec l'emphase d'un Balzac, l'érudition maussade d'un Saumaise et la galanterie alambiquée des poètes et romanciers d'alors.

Volney (Constantin - François Chassebœuf, comte de), philosophe français, né a Craon, dans l'Anjou, en 1757; député; membre de l'Institut où il fonda un prix annuel pour la récompense du meilleur travail sur les langues orientales; m. en 1820.

Vers 1776 il paraissait dans la société du baron d'Holbach, et il s'offrit aux philosophes qui la composaient comme un auxiliaire disposé à soutenir la lutte qu'ils avaient entreprise. Les armes qu'il apportait étaient une science austère et chagrine, acquise soit dans la solitude, soit à Ancenis ou à Angers. En 1782, ayant déjà publié son mémoire sur la chronologie d'Hérodote, qui l'annonçait comme un disciple et un continuateur de Fréret, il partit pour l'Orient: il voulait sonder le berceau des antiques religions, non pour s'attendrir sur les lieux où elles sont nées, mais pour en étudier scientifiquement les origines. Enfermé durant huit mois dans un couvent du Liban, il y apprit l'arabe et se lança ensuite au milieu des Bédouins, dans son voyage d'Egypte et de Syrie. Il en donna la relation, en 1787. Plus attentif à l'histoire qu'aux traditions révérées par les hommes et consacrées par les siècles, l'auteur du *Voyage de Syrie* et des *Ruines* (Genève 1761, in-8°) observe et garde en ses études l'empreinte de la philosophie qui a présidé à son éducation. Son talent excelle à bien voir et à rendre avec exactitude ce qu'il a vu. Daunou le louait d'avoir, dans son tableau de la Syrie, le premier offert un modèle de la manière dont chaque partie de la terre devrait être étudiée et décrite. Ce n'est pas un peintre : c'est un voyageur, c'est un guide, c'est un philosophe ; il n'allie jamais l'imagination du poète à l'exactitude de l'historien, mais il dessine avec une justesse frappante. Et si l'on est parfois porté à blâmer la brièveté un peu sèche de V., il faut reconnaître qu'à force de propriété et d'observation exacte il arrive au pittoresque sans altérer la vérité. (*Œuv. compl.*, 1820-26, 8 vol. in-8°.) — Ch. G.

Voltaire (François-Marie-Arouet, dit de), fameux écrivain français, né à Paris en 1694, fils d'un notaire au Châtelet, m. en 1778. Nous ne le suivrons pas à travers une existence incroyablement remplie de succès, de luttes, de querelles, de brouilles avec ses meilleurs amis, durant ses diverses étapes à la cour, à l'Académie, à Postdam, dans le palais du roi de Prusse, à Cirey, aux Délices, près de Genève, et enfin sur cette belle terre de Ferney, sa propriété où il demeura jusqu'à sa mort. Ami des grands, recherché de quelques princes, persécuté par d'autres, tourmenté par les ministres, obligé de fuir la France et de vivre en pays étranger, V. a eu la destinée la plus singulière et néanmoins la plus brillante. Il fut l'idole de Paris, lorsque, sur la fin de ses jours, il y reparut en 1778. Une foule d'hommes, de femmes de tous les rangs, de toutes les professions, voulurent voir celui qu'ils admiraient, dont ils avaient lu les vers, applaudi les ouvrages à la scène. Son plus beau triomphe, il le reçut au théâtre. Il vint à la troisième représentation d'*Irène*. La pièce n'était pas un chef-d'œuvre, loin de là ; mais Voltaire seul attirait les regards. « Son buste fut couronné sur la scène, au milieu des applaudissements, des cris de joie, des larmes d'enthousiasme et d'attendrissement. »

V. a mis son ambition et sa gloire à être un écrivain universel. Avec la *Henriade* (1re éd. Londres, 1728), il donna à un siècle sceptique l'illusion d'une épopée. Il a égalé sinon surpassé Pope dans la poésie philosophique. Il ne fut pas assez poète par l'imagination et par le cœur pour atteindre au vrai lyrisme ; mais il n'a pas eu de rival dans la forme légère et badine, vers, contes ou romans. Au théâtre, comédie, tragédie, drame bourgeois, opéra, il a tout essayé. Il a tenté d'ouvrir là des voies dans tous les genres, il connut l'effet dramatique et quelquefois l'émotion, l'accent humain, comme dans *Zaïre, Alzire* et *Tancrède.*

Historien il a laissé deux monuments : *Charles XII* et le *Siècle de Louis XIV*. Ecrivain épistolaire, il nous a légué la *Correspondance* la plus étendue, la plus variée de ton et la plus intéressante qu'aucun homme ait jamais entretenue. Il pénétra les mystères de la physique, de la géométrie transcendante, et il entremêla ces étu-



Le couronnement de **Voltaire** à la Comédie Française, le 31 mars 1778.

des des inspirations les moins graves. D'autres fois, au contraire, il donna pour éléments à sa poésie l'histoire, la philosophie, la science. Ses vers furent souvent la forme de ses connaissances et de ses idées. Enfin, il raisonna, disserta, justement ou non, avec passion, violence, injustice ou vérité, sur tous les sujets qui peuvent mettre en mouvement les curiosités de l'esprit humain.

On se disputera longtemps sur le nom de Voltaire, le grand meneur du mouvement anti-chrétien, qui entraîna le XVIIIe siècle. « Ses qualités comme ses vices, sa verve, sa mobilité, ses contradictions, cette grâce exquise unie à tant de cynisme, son merveilleux bon sens quand il ne fait que se jouer à la surface des choses et l'impuissance de sa raison dans le domaine de la pensée religieuse, son sentiment si vif, mais si étroit, des grandes causes auxquelles il consacra la seconde moitié de sa vie, cette façon d'outrager l'humanité en combattant pour elle, ces élans de la sensibilité la plus délicate au milieu des petitesses de l'amour-propre », voilà plus qu'il n'en faut pour alimenter d'intarissables discussions. Les uns ne voudront voir en lui qu'un écrivain dangereux et abominable; les autres un bienfaiteur du genre humain, le fondateur de la liberté civile et de la tolérance religieuse, le vainqueur de l'ignorance et et des préjugés. Personne ne pourra nier l'immense influence de son génie, la variété de ses talents, l'originalité de ses œuvres et les longs succès qu'elles obtinrent. On pourra relever dans son caractère des faiblesses et des imperfections, blâmer dans sa conduite des actes où il n'a consulté que ses intérêts, dans ses querelles avec ses rivaux de gloire une triste facilité à s'abandonner à la colère, dans sa vie ordinaire un amour immodéré de la plaisanterie; il s'est lui-même représenté

Toujours un pied dans le cercueil,
De l'autre faisant des gambades.

On pourra dire qu'il fut souvent léger, trop occupé de ses adversaires, trop sensible à leurs injures; qu'il attaqua la religion catholique sans réserve, qu'il la combattit par le dédain et le ridicule, que ses œuvres qu'on cite plus qu'on ne les lit ont répandu chez les peuples une incurable impiété. Mais il n'en est pas moins vrai que dans cette longue existence tout entière consacrée au travail, Voltaire a donné mille preuves d'une grande générosité d'âme, qu'il aimait la bienfaisance et la pratiquait même envers les hommes qui ne l'ont souvent payé de ses bienfaits que par une noire ingratitude et d'affreuses calomnies; qu'il fut passionné pour le plaisir de penser et d'écrire en liberté ; que, dans l'ordre politique et moral, il s'est appliqué à combattre des usages cruels; qu'il a répandu en France les découvertes de Newton; qu'il a été le premier à nous faire envier la constitution et le gouvernement des Anglais; qu'il a propagé l'horreur du despotisme; qu'il s'est fait le défenseur du bon sens et de l'équité naturelle souvent méconnus; qu'il a donné dans les affaires de Calas et de Lamy un rare exemple de dévouement et de persévérance; qu'il a renouvelé le domaine des lettres; fondé chez nous la critique historique; que nul n'a porté plus de jugements littéraires, exquis, naturels, rapides et définitifs, qu'enfin jamais homme ne fut mieux fait pour dominer son siècle. CH. G.

Vondel (JOOST VAN DEN), célèbre poète hollandais, né à Cologne le 17 nov. 1587, m. à Amsterdam le 5 fév. 1699. L'un des créateurs de la poésie et de la langue néerlandaises. V. a le rang de primauté sur tous les poètes de son pays. Ce fut principalement un tragique. Chaque année, pour honorer sa mémoire, on remet à la scène le drame national *Gijsbrecht vam Amstel* par lequel il inaugura le théâtre d'Amsterdam en 1637. Il a laissé trente-deux tragédies, issues diversement de l'inspiration sacrée, grecque ou patriotique. Celle de *Lucifer*, son chef-d'œuvre, roule sur un thème grandiose : le sujet même du *Paradis perdu* de Milton, qu'elle précéda de plusieurs années ; la chute de Satan, la lutte du ciel contre l'enfer.

Von Vizine (1744-1792). Voy. **Littérature russe**.

Vopiscus (FLAVIUS), historien latin du IIIe s., né à Syracuse; l'un des auteurs de l'*Histoire Auguste* et le plus sérieux de ces compilateurs par l'exactitude, le nombre et le bon ordre de ses renseignements. Il a rédigé d'un style entaché de barbarie les *Vies* d'Aurélien, de Tacite, de Florien, de Probus, de Firmus, de Saturnin, etc. (Bibl. lat. franç. Panckoucke, 1847, in-8°.)

Voragine (GIACOMO DA VARAGGIO nom francisé Jacques de), auteur italien, né à Varaggio, près de Savone, vers 1230, m. en 1298. Moine dominicain, il fut élevé à l'épiscopat de Gênes. Il attacha son nom à un recueil hagiographique *(Historia lombardica seu Legenda sanctorum)*, à Sommersdorf, qui devint très populaire au moyen âge sous le nom de *Legende dorée. (Legenda aurea,* trad. fr. Lyon, 1476, in-fol.)

Voss (J. HENRI), célèbre poète et littérateur allemand, né en 1751; professeur à l'Université de Heidelberg;

m. en 1826. L'un des fondateurs du *Hainbund* (réunion de jeunes poètes à Goettingue), célèbre surtout par sa traduction de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, et par l'idylle intitulée *Louise*. (1784), cette sorte d'épopée pastorale en trois chants, qui rappelle les scènes patriarcales et homériques. L'œuvre de Voss, le plus merveilleux des traducteurs, a contribué puissamment à régulariser, à polir, à assouplir et même à enrichir la poésie de son pays.

Vossius (GÉRARD), érudit hollandais, né en 1540, à Lootz; prévôt de la collégiale de Tongres, protonotaire apostolique; m. en 1609. Traducteur en latin de certains ouvrages des Pères de l'Église grecque et orientale.

Vossius (JEAN-GÉRARD), théologien calviniste et savant écrivain, fils du précédent, né en 1577; directeur du collège de Leyde; professeur à l'Académie d'Amsterdam; m. en 1649. De ses nombreux travaux, nous ne citerons que son *Histoire des controverses pélagiennes (Historiæ de controversis, quas Pelagius ejusque reliquiæ moverunt libri VII*, 1618), qui lui causa beaucoup de déboires, et un intéressant recueil de *Lettres*, témoignant d'un commerce aussi assidu qu'honorable avec les savants les plus distingués de l'Europe.

Les six fils de Jean-Gérard V. ont tous laissé des ouvrages d'histoire et d'érudition. Le plus célèbre d'entre eux fut ISAAC V., né à Leyde en 1618, historiographe des Etats de Hollande, pensionnaire de la reine Christine, de Charles II, roi d'Angleterre et de Louis XIV, m. en 1687. Il était à la fois savant et naïf, sceptique en religion et crédule, niait la révélation chrétienne, mais ajoutait foi aux oracles sibyllins *(De Sibyllinis aliisque oraculis*, Oxford, 1679; à l'Index, comme son traité du *Véritable âge du monde)*, ce qui faisait dire à Charles II: « Ce théologien croit tout, excepté la Bible ». Isaac V. n'en fut pas moins très estimé pour sa grande érudition et l'ensemble de ses savants écrits.

Vouahab (MOHAMMED-EBN-ABDEL), célèbre réformateur arabe, né au XVIII[e] s. dans la province du Nedjeb; originaire de la puissante tribu des Messalickhs, dont la branche nomade existe encore sur les côtes du Golfe Persique. Il consacra ses jours à rétablir ce qu'il croyait être le type primitif de l'islamisme.

Vouahabites (les). Sectaires musulmans dont la prétention est de suivre de plus près, dans le dogme et la pratique, la vraie tradition de Mahomet. Ce sont les puritains de l'Islam : ils condamnent au feu éternel les neuf dixièmes de la population du globe.

Vouk-Stephanovistch. V. **Serbe** (langue).

Voyage *de Charlemagne à Jérusalem et à Constantinople*. Poème d'aventures du XII[e] s., d'un caractère plaisant et satirique. On s'amusa beaucoup, chez nos ancêtres, de ce pèlerinage merveilleux de Charlemagne en Orient, des péripéties de la chanson qui en racontait l'histoire, des *gabs* audacieux des douze pairs et de la déconvenue du roi Hugon. (Éd. G. Paris.)

Vrai, le Bien, le Beau (le). V. **Cousin**.

Vraz (STANKO), poète croate, d'origine slovène, né en 1810, dans un village de la Styrie, m. en 1851. Infatigable propagateur de l'illyrisme, il fit passer dans ses vers, inspirés des chansons anciennes de la Croatie, l'âme même de cette nation. Ce chaleureux poète était aussi un polyglotte consommé. Non content de posséder à fond les langues classiques, il savait également s'exprimer et écrire en français, en allemand, en espagnol, en italien, en bohême, en croate, en russe.

Vulcatius Gallicanus, l'un des auteurs de l'*Histoire Auguste*, pour la *Vie* d'Avidius Cassius. Il vivait à la même époque que Spartien.

Vulfila. Voi. **Ulphilas**.

Vulgate. Version latine de l'Ecriture sainte, qui est en usage dans l'Eglise catholique. Elle a remplacé l'ancienne version dite *italique* et a toujours joui d'une grande autorité dans la critique. Elle se compose : 1° des livres protocanoniques de l'Ancien Testament traduits par saint Jérôme sur l'hébreu et des livres de Tobie et de Judith, traduits du chaldéen ; 2° des livres du Vieux Testament, tels qu'ils se trouvaient dans l'ancienne italique (le livre de la *Sagesse*, l'*Ecclésiastique Baruch*, le premier et le second des Machabées, la lettre de Jérémie) ; 3° des livres du Nouveau Testament de l'ancienne Italique, corrigés sur les textes par saint Jérôme, d'après le désir du pape Damase. Le concile de Trente a déclaré la Vulgate authentique et en a prescrit l'usage dans les controverses, les leçons publiques, les prédications et les explications de l'Ecriture.

Vyasa. Voy. **Mâbharata**.

W

Wace. Voy. **Supplément**.

Wachsmuth (ERN.-GUILL.-GOTTLIEB), historien allemand, né en 1784 à Hildesheim; professeur à l'Université de Leipzig; membre correspondant de l'Institut de France, m. en 1866. Embrassa, par des études successives sur les Grecs, les Romains, la nationalité allemande, les mœurs européennes, la révolution française, un



vaste domaine de l'histoire générale des nations.

Wackernagel (CH. H. GUILLAUME), littérateur et pédagogue allemand, naturalisé suisse; né à Berlin en 1806; professeur à Bâle; m. en 1869. Outre une remarquable *Hist. de la littérat. allem.*, malheureusement inachevée, il avait composé des livres de lecture avec le plus grand soin, dans le but de les faire servir à l'enseignement de la langue.

Wagenaar (JEAN), historien hollandais, né à Amsterdam, en 1709, m. en 1773. Son importante *Histoire nationale (Vaterlandsche Historie,* 1749-59, 22 vol.) lui valut le titre d'historiographe de sa ville natale. Ecrivain très estimable, mais froid et sans élévation, ses compatriotes l'ont appelé trop indulgemment le Hume néerlandais. J. Wagenaar a trouvé sur plusieurs points un éloquent contradicteur en Bilderdijk.

Wagner (JEAN-JACQUES), philosophe allemand, né à Ulm en 1775; professeur à l'Université de Wurtzbourg; m. en 1841. Il écrivit ses premiers ouvrages sous l'influence des doctrines de Kant ou de Platon, puis devint l'adversaire déclaré de la philosophie de Schelling.

Wagner (CHRISTIAN), poète allemand de la seconde moitié du XIXe siècle. Simple paysan, il a recueilli d'un contact permanent avec la nature une série d'impressions mystiques à la beauté singulière et pénétrante. *(Promenades du dimanche.)* Chacune de ces stances, coupées de pensées, a pour point de départ la rencontre d'une fleur, dont le parfum embaume son âme, secoue sa sensibilité, dont les nuances, le nom, les propriétés, évoquent en lui des souvenirs religieux et lui font de cette simple fleur un petit univers.

Wagner (RICHARD), célèbre compositeur et écrivain allemand, né à Leipzig en 1813; protégé du roi Louis de Bavière, qui avait fait construire exprès pour lui le théâtre de Bayreuth; m. à Venise en 1883. Poète et musicien, il s'annonça comme un réformateur de l'art lyrique, au théâtre. Après avoir supporté des épreuves nombreuses et malgré les exagérations plus ou moins contestables de sa manière, il finit par imposer à l'Europe entière la prépondérance de son génie. C'est à partir de *Lohengrin* (il avait déjà donné *Rienzi*, le *Vaisseau fantôme*, le *Tannhäuser*) qu'il rompit définitivement avec les formules conventionnelles de l'opéra. *Tristan et Iseult* (1865), *Parsifal* (1882) affirment sa manière; l'*Or du Rhin*, la *Walkyrie*, *Siegfried* et le *Crépuscule des Dieux* forment la tétralogie de l'*Anneau de Nibelung*, son œuvre capitale. Il a voulu l'union intime du drame et de la symphonie, du poème et de la musique; et il a supprimé tout ce qui pouvait y mettre obstacle. W. est le créateur de la forme la plus achevée, la plus complète, — la plus sincère tout au moins — de l'opéra: le drame lyrique.

Wailly (NOEL-FRANÇOIS de), grammairien et lexicographe français, membre de l'Institut, né à Amiens en 1724, m. en 1801. Il exprima des vues judicieuses sur des questions de grammaire et d'orthographe, vit adopter ses livres classiques, ses vocabulaires, et fut l'éditeur d'un certain nombre d'ouvrages.

Wailly (ÉTIENNE - AUGUSTIN de), poète et grammairien, fils de Noël, né et m. à Paris, 1770-1821. Il a grossi le nombre des traducteurs en vers de Quintus Horatius.

Wailly (BARTHÉLEMY-ALFRED de), universitaire et lexicographe, fils du précédent, né en 1800, m. en 1866. Ses *Dictionnaires latins*, très répandus jadis, ont été souvent réimprimés.

Wailly (ARMAND - FRANÇOIS - LÉON de), littérateur, cousin des précédents (1804-1863). Produisit quelques romans intéressants, mais se distingua surtout par d'excellentes traductions anglaises.

Wailly (JOSEPH-NOEL, dit NATALIS de), érudit, membre de l'Institut, né à Mézières, le 10 mai 1805, m. en 1876. Vaillant publicateur de textes, il a été, avec Guérard et Léopold Delisle, l'un des principaux fondateurs de la paléographie française.

Walafrid Strabon, savant bénédictin, abbé de Reichenau, m. vers l'an 849. Ses écrits en latin, son *Traité des choses ecclésiastiques*, ses poèmes, son fastidieux *Hortulus*, pour lequel bien exagérément l'abbé Lebeuf l'a qualifié « le Virgile de son temps », ont été publiés, aux XVIe et XVIIe s. (Paris, 1590, 7 vol. in-fol.; Anvers, 1634, 6 vol. in-fol.)

Walckenaer (CHARLES-ATHANASE), polygraphe français, membre de l'Institut, né à Paris en 1771, m. en 1852. Une ardeur de travail extraordinaire, une faculté non moins rare de s'assimiler promptement les questions abordées et le besoin d'échapper sans cesse par l'attrait du changement à l'unité d'application, le portèrent sur les points les plus opposés: sciences naturelles, philologie, histoire, roman, critique littéraire. La même main traça les *Tableaux des Aranéides*, qui provoquèrent l'admiration de l'éminent entomologiste danois Fabricius, le *Tableau historique et géographique de la Polynésie* et les inté-

ressants *Mémoires sur Mme de Sévigné.* Malheureusement, W. ne possédait pas les qualités supérieures du style.

Waldau (Max Otto), publiciste et économiste d'origine allemande, né en 1845 à New-York, et naturalisé anglais. Actif collaborateur d'un grand nombre de journaux d'Allemagne et d'Angleterre, où le signala une compétence spéciale dans les questions de finances et d'économie. Directeur de la *Correspondance internationale.*

Wallenstein. Voy. **Schiller**.

Waller (Edmond), poète anglais, né en 1605 à Coleshill, comté d'Hertford, m. en 1687 à Beaconsfield. Cousin de Cromwell, il chanta les vertus du lord Protecteur en un *Panégyrique* resté célèbre, et mit tout son effort à le rendre innocent; puis il haussa son inspiration à célébrer la tempête qui l'enleva à l'univers. Ce qui ne l'empêcha pas de se tourner ensuite vers la monarchie restaurée pour lui dédier aussi ses vers. Les recueils lyriques (1664, 1690) d'Edm. Waller furent admirés des contemporains pour le soin et l'élégance dont ils portent la marque.

Wallon (dialecte). Dialecte de la langue d'oïl se rapprochant assez des patois parlés en Picardie, en Champagne et en Lorraine, mais avec des variantes toutes locales et une prononciation marquée. Il se distingue du français par ses fortes aspirations. Le w. subsiste dans les provinces belges de Hainaut, de Namur et de Liège.

Wallon (Henri), historien et homme d'Etat français, né à Valenciennes, en 1812; professeur à la Sorbonne; député, sénateur; ministre de l'Instruction publique, en 1875; membre de l'Institut; m. en 1904. Ses deux principaux ouvrages sont une savante *Histoire de l'esclavage dans l'antiquité* (3 vol. in-8°), et une très complète monographie de *Jeanne d'Arc* (1863, 2 vol. in-8°), qui semble définitive, sur un sujet tant de fois repris.

Walpole (Horace), comte d'Oxford, écrivain anglais, né à Londres, en 1717, m. en 1797. L'un des fils du célèbre ministre de Georges Ier et de Georges II; appelé lui-même à siéger dans le Parlement, il ne côtoya la politique que pour en concevoir un grand dédain du public, de la défiance à l'égard de tous les hommes d'Etat, et le goût de les peindre plutôt que de les imiter. Dilettante en toutes choses, capricieux, plein d'affectation et de fantaisie, visant bien à la célébrité d'auteur, mais se défendant très haut d'en accepter la qualification; misanthrope ou philanthrope, aristocrate ou libéral, suivant l'heure; au fond, parfaitement détaché de ce qui n'était point ses aises et ses manies, mais toujours fin, élégant, spirituel, il brilla fort dans le monde et dans les lettres. Retiré des affaires par amour de la paresse, il mit son plaisir à satiriser les hommes d'action aussi bien que les philosophes, et ne ménagea pas plus les talents que les ridicules. Il excella dans le genre épistolaire. Ses *Lettres* (de 1735 à 1797) à Montagu, à lord Hertford, à sir Horace Man, à la comtesse d'Ossery, et particulièrement à Mme du Deffand, qui, presque septuagénaire et aveugle, s'était éprise pour lui d'une véritable passion, à laquelle il ne répondait, d'ailleurs, que par beaucoup d'ironie; tout cet ensemble de *Lettres* (v. l'éd. de Cunningham, Londres, 1857-59) forme dans la littérature anglaise, une œuvre aussi durable que, dans la littérature française, les correspondances de Mme de Sévigné et de Voltaire. (Voy. **Epistolaire**). H. W. avait composé, en outre, le roman du *Château d'Otrante* (1761), publié d'abord sous l'anonyme et qui en ranimant le goût de l'ancienne littérature chevaleresque suscita un grand nombre de mauvaises institutions, la tragédie de la *Mère superstitieuse* (1768); les *Doutes historiques sur la vie et la mort du roi Richard III* (1768); et il laissa tout préparés pour l'impression une série de *Mémoires,* qui virent le jour en 1822 et en 1845.

Walsh (Joseph-Alexis, vicomte), polygraphe français, né dans l'Anjou en 1782, m. en 1860. Sous la surabondance de ses productions (poèmes en prose, romans historiques, mélanges de toute sorte), rendues plus touffues encore par l'usage d'un style étrangement romantique, s'étaient fait jour les *Lettres vendéennes* (1825), longs et chaleureux plaidoyers en faveur des principes monarchiques et religieux.

Walsingham (Thomas), chroniqueur anglais, de l'ordre des Bénédictins, né vers 1410. (V. ses deux chroniques latines, ap. Camden, *Anglica,* 1603.) Il eut le titre d'historiographe royal.

Walter de Vogelweide, célèbre minnesinger allemand, né en Franconie, entre 1165 et 1170; disciple de Reinmar, qu'il surpassa; favori des princes et des empereurs, pendant ses voyages de pays en pays, de cour en cour; m. en 1228. Aucun des autres minnesingers n'a réussi à un plus haut degré aux affections de la terre, à un patriotisme zélé et jaloux l'enthousiasme des choses saintes. Tout particulièrement il a chanté avec une tendresse sans égale la Vierge-Mère, sa miséricorde et ses douleurs mortelles. Ses écrits, a dit Montalembert, sont comme le miroir de toutes les émo-

tions de son temps. (*Œuv.* de W. de V., éditions de Lachmann et de Simrock.)

Waltharius ou **Walther d'Aquitaine,** poème latin du xe s. en 1,456 vers hexamètres, offrant le singulier mélange d'une sorte de centon de Virgile et d'un sujet barbare. Issu d'une donnée toute nationale et germanique, il emprunte à de vieilles poésies populaires des péripéties. qui, pour la plupart, se retrouvent dans les *Niebelungen*. Le premier dessein du *Waltharius* (éd. Fischer, 1780, Grimm, 1837) serait dû à un certain Géraud, *magister scolarum,* à Saint-Gall ; Ekkehard I, m. en 937, l'aurait ensuite écrit d'après le plan de son maître Géraud, et Ekkehard IV l'aurait seulement corrigé.

Wang-chi-Fou, poète dramatique chinois, dont l'existence s'écoula sous la dynastie des Youên, dans le XIIIe s. de notre ère. Il est considéré comme le véritable créateur des pièces de théâtre appelées *thsa-khi,* sortes de drames lyriques ou opéras. L'une de ses œuvres, le *Si-siang-ki,* ou *Pavillon d'Occident* obtint un succès extraordinaire, et qui, dit-on, dure encore.

Warburton (WILLIAM), théologien et érudit anglais, né en 1698, mort en 1779. Il eut toujours la plume à la main, pour soutenir quelque controverse, pour mettre au service de quelque thèse toutes les ressources de l'érudition. Parmi ses nombreux ouvrages de théologie, son livre de la *Mission de Moïse, démontrée sur les principes d'une religion déiste* fit quelque bruit par l'originalité des développements. On signalait ses éditions de Pope et de Shakespeare, qui n'ont plus d'autorité.

Warnkœnig (LÉOPOLD-AUGUSTE), jurisconsulte et historien allemand, né en 1794, dans le duché de Bade, m. en 1866. Il écrivait alternativement en allemand et en français, avec autant d'aisance dans l'une et l'autre langue. (*Hist. de la France et du droit français,* 1845-48, 3 vol., etc.)

Ward (MARIE-AUGUSTA **Arnold,** mistress **Humphrey**), femme auteur anglaise, née vers 1854. Elle est au nombre des romanciers, qui, dans la fin du XIXe s., ont eu le plus de vogue en Angleterre et aux États-Unis. L'aîné de ses livres, *Robert Elsmere* s'est vendu, dit-on, l'année même de la publication (1888) à cent trente mille exemplaires. C'est, d'ailleurs, un chef-d'œuvre de ce genre de tranquille description des caractères qui a été porté à la perfection par George Sand et introduit dans la littérature anglaise par miss Austin.

Warren (SAMUEL), romancier et jurisconsulte anglais, né en 1807 dans le comté de Denbigh, m. en 1877. L'un des maîtres du barreau, il put se révéler en même temps un écrivain tout original. On a traduit en français ses *Fragm. des mémoires d'un médecin* (1830), d'une observation si piquante et son autre roman si vivant: *Dix mille guinées de rente* (1830-41, 3 vol.; *Œuv. littéraires* de Samuel Warren, 1853-55, 18 vol.)

Wartbourg (*Combat de la*), **Wartburgkrieg.** Le tournoi poétique, plus ou moins fabuleux, qu'on suppose avoir eu lieu en 1206 ou 1207, à la cour du comte Hermann de Thuringe entre les plus célèbres minnesingers, tels que Wolfram d'Eschenbach, Henri d'Ofterdingen, Klingor de Hongrie, Walter von der Vogelweide, Screiber et Reinmar de Zweter. Les sujets proposés dans le défi auraient été l'éloge d'un prince ou seigneur choisi par chacun d'eux et la solution de certaines énigmes. Le vainqueur aurait été Wolfram d'Eschenbach. Le fait a été révoqué en doute, mais le poème de la *Guerre de la Wartbourg* existe, datant du commencement du XVIIe s. et roulant tout entier sur cette donnée. C'est une œuvre curieuse, le style en est brillant et recherché.

Watriquet de Couvin, fécond trouvère du XIVe s., wallon d'origine. Il rima d'une plume facile nombre de dits, paraboles, allégories et autres rêves poétiques. (Dinaux, *Trouv. et jongleurs du nord de la France,* in-8°, 1863.)

Watson (ROBERT), historien écossais, né en 1725, m. en 1780. Son *Histoire du règne de Philippe II d'Espagne* (Londres, 1777, 2 vol. gr. in-4°) fut traduite en français par Mirabeau. (Amsterdam, 1778, 4 vol. in-12.)

Watson (RICHARD), théologien et chimiste anglais, né en 1804, mort en 1848. Évêque de Landaff ; l'un des plus fermes champions du parti tory; auteur, entre autres ouvrages, d'une *Apologie du Christianisme* (1776), dirigée contre Gibbon.

Wauquelin (JEHAN), écrivain français du XVe s., clerc et secrétaire de Philippe le Bon, duc de Bourgogne ; traducteur de la chronique latine de Dynter, et l'auteur d'une histoire fabuleuse d'Alexandre le Grand. (Ms. Gotha, et B. Nat. 7518.) W. appartenait, par le style, à l'école de Froissart dont il avait étudié et transcrit les œuvres.

Weber (ALBRECHT), célèbre orientaliste allemand, né à Breslau, en 1825; disciple de Lassen et de Bopp; successeur de ce dernier à la chaire de sanscrit de l'Université de Berlin; membre de l'Académie des sciences de Prusse. Le maître reconnu des indianistes contemporains (V. ses *Indischen Studien,* etc.), il a formé des disciples, qui sont eux-mêmes devenus des érudits du premier rang.

Webster (JOHN), poète anglais de

la fin du XVI° et du commencement du XVII° s., le plus sombre des vieux dramaturges. Par ses conceptions terribles et par sa manière saisissante de les incarner sur la scène, l'auteur de la *Duchesse de Malfy* (1623), du *Diable blanc (the white devil)*, de *Vittoria Corambona* (éd. Dyce, 1830 et 1857), ressemblait fortement à Marlowe.

Wegelin (Jacques), historien suisse, né à Saint-Gall en 1721; membre de l'Académie des sciences de Berlin; m. en 1791. Des sentiments élevés de libéralisme, de tolérance et de philosophie respirent à travers les pages de ses différents livres, qu'il écrivit tour à tour en français et en allemand. (*Mém. sur les principales époques de l'hist. d'Allemagne,* Berlin, 1766, in-8°; *Hist. univers. et diplomat.,* 1766-80, 6 v. in-8°; etc.)

Weigel (Valentin), mystique protestant, né en Saxe, en 1533, mort en 1588. Ses écrits ne furent publiés que plus tard par Weicher. (1611-21.) Voy. **Piétistes.**

Weil (Henri), helléniste français, d'origine allemande, né à Francfort-sur-le-Mein, en 1818, membre de l'Académie des Inscriptions et correspondant de l'Académie de Berlin. Savant commentateur d'Eschyle, il a donné des éditions très estimées des tragédies d'Euripide et des Harangues de Démosthène. De plus, il a su rajeunir, en d'excellentes études sur le *Drame antique* (1897) l'intérêt qui s'attache toujours à l'histoire de ces chefs-d'œuvre de l'art grec, où se fondaient dans une unité harmonieuse l'action théâtrale et l'élément lyrique.

Weise (Christian), poète allemand, né à Zittau en 1647; professeur à Weissenfels, et recteur à l'Université de sa ville natale; m. en 1708. Se distingua par des poésies lyriques d'un goût indépendant; réussit au théâtre, dans la comédie et le drame (*Zittauischer Theatrum,* 1683; pl. éd.), et laissa des romans satiriques et moraux, qu'on n'a pas encore tout à fait oubliés.

Weishaupt (Adam), publiciste, jurisconsulte et mystique allemand, né à Ingolstadt en 1748, m. en 1822. Fondateur de la secte des Perfectibilistes ou Illuminés, il rêva de réunir dans cetté association, au nom d'un intérêt élevé et par un intérêt durable, des hommes de toutes les parties du globe, de toutes les classes et de toutes les religions, malgré la diversité de leurs opinions et de leurs passions. (*Apologie des Illuminés,* Francfort et Leipzig, 1786, in-8°; *Matériaux pour servir à la renaissance du monde et des hommes.* Gotha, 1818, 3 v. in-8°.)

Weiss (Charles), historien français, né à Strasbourg, en 1812, m. en 1864. Son *Hist. des réfugiés protestants de France depuis la révocation de l'édit de Nantes jusqu'à nos jours* (1853, 2 vol. in-18, grand prix Gobert de l'Académie des Inscriptions) est l'étude passionnée d'un esprit honnête, qui veut être impartial.

Weiss (Jean-Jacques), publiciste français, né en 1827, à Bayonne, m. en 1891. Ancien professeur, conseiller d'État, directeur des affaires étrangères; journaliste, critique dramatique et causeur fantaisiste, il promena un peu dans toutes les directions, en mille et mille articles, les caprices d'un esprit ondoyant, d'une humeur instable et d'un style humouristique, fantasque et brillant, — toujours pur. (*Essais sur l'hist. de la littér. fr.,* 1 vol. in-18, etc.)

Weisse (Christian-Félix), auteur dramatique et conteur allemand, né à Annaberg, en 1726, m. en 1804. Les contemporains goûtèrent ses opéras comiques, ses chansons lyriques, ses comédies, ses tragédies. On lit, on imite encore ses nombreux récits pour la jeunesse. Les vingt-quatre volumes du *Kinderfreund* ont maintes fois inspiré notre Berquin.

Welcker (Frédéric - Théophile), célèbre archéologue allemand, né à Grünberg (Hesse), en 1784, professeur de littérature ancienne à l'Université de Bonn; m. en 1868. La connaissance exacte et complète des faits s'unissait chez lui au goût qui distingue les styles et les époques, à la finesse qui en saisit les nuances les plus délicates.

Welhaven. Voy. **Supplément.**

Werdet (Edmond), libraire et bibliographe français, né vers 1795, m. en 1869. Le premier éditeur de Balzac et plus tard son portraitiste intime. (*Port. de B., sa vie, son humeur,* etc., 1859, in-12.) Justement appréciée aussi est son *Hist. du livre en France, depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1789,* Paris, 1861-1864, 5 vol. in-12.)

Wergerland. Voy. **Supplément.**

Werner (Frédéric - Zacharias), poète lyrique et dramatique allemand, né à Kœnigsberg, en 1768, m. en 1823. Son existence décousue comme son talent pourrait être citée à l'appui de certaine proposition fameuse établissant que le génie est une névrose. Exaltation juvénile débordant en tous les sens, courses incohérentes à travers l'Europe, mariages successifs et toujours malheureux, puis conversion subite au catholicisme, transformation brusque de l'écrivain romantique en frère prêcheur, retrouvant dans la chaire les

succès qu'il avait eus au théâtre : telles en sont les différentes et singulières phases. Exalté par la fumée des légendes, et cependant enclin au réalisme le plus accentué, W. porta au théâtre la fougue désordonnée de son mysticisme sensuel. Son chef-d'œuvre, le *Vingt-quatre février* (imit. fr. en vers de M. Léon Halévy, Paris, 1866, in-8°) est le type du drame fataliste moderne. *(Œuv. compl.,* Grimma, 1839-41, 14 vol. in-8°.)

Wessel. Voy. **Jean.**

Wessel, poète danois, norvégien d'origine, né en 1742, m. en 1782. Au cours d'une existence brève et désordonnée, que ne visita guère la fortune, il tira d'une imagination facile, originale souvent, des comédies, une tragédie parodique, l'*Amour sans bas,* dirigée contre la manie de l'imitation française, des contes comiques en vers, des épigrammes et des chansons bachiques.

Wesseling (PIERRE), philologue allemand, né à Steinfurth en 1792; professeur à l'Université d'Utrecht; m. en 1764. On cite avec honneur ses éditions d'Hérodote et de Diodore. Il avait fait preuve d'une rare sagacité critique dans les *Observationum variarum libri II.* (Amsterdam, 1727, in-8°.)

Wessenberg (IGNACE-HENRI-CHARLES, baron de), poète allemand, né à Dresde en 1774, m. en 1860. Animé d'une double tendance patriotique et idéaliste, il tenta d'unir aux accents d'un lyrisme guerrier la douceur d'une certaine grâce mystique. *(Bluthen aus Italien, Karlsruke,* 1818.)

Wessobronne (la Prière de), *das Wessobrunner Gebet.* L'un des plus vieux textes germaniques. C'est un poème du VIII° siècle, en dialecte franc, versifié par allitération. (Ed. Wackernagel, Berlin, 1827.)

Westerbaan (JACOB), poète hollandais, né en 1579, m. en 1670. De son inspiration assez confuse se détachent quelques élégies gracieuses.

Westergaard (NIELS-LOUIS), orientaliste danois, né et m. à Copenhague, de 1815 à 1878; membre correspondant de l'Institut de France. A fait honneur aux études sanscrites.

Westermann (ANTOINE), philologue allemand, né à Leipzig en 1806; professeur à l'Université de cette ville; m. en 1869. Se distingua par une remarquable *Histoire de l'éloquence en Grèce et à Rome* (1833-35, 2 vol.) et par des éditions classiques définitives d'orateurs et de rhéteurs grecs.

Whewell (WILLIAM), mathématicien et philosophe anglais, né en 1795, m. en 1866. Professeur et maître du collège de la Trinité de Cambridge, il s'appliqua à élargir les bases de l'éducation, et on lui dut le renouvellement des études philosophiques. Entre autres ouvrages distingués, il publia, en 1837, une excellente *Histoire des sciences inductives.*

Whitaker (JOHN), historien et pasteur anglais, né à Manchester vers 1735, m. en 1808. La vie de Marie Stuart, les origines bretonnes, la monographie de la ville de Manchester, et un fait célèbre des guerres antiques : le *Passage d'Annibal à travers les Alpes* (Londres, 1794, 2 vol, in-8°) furent l'objet de ses travaux.

White (HENRI KIRKE), poète anglais, né à Nottingham, en 1785, m. à Cambridge, en 1806, dans sa vingt-et-unième année. A dix-sept ans, il avait publié un volume de vers remarqué : le *Bocage de Clifton.* Southey, qui avait encouragé ses débuts, publia ses œuvres posthumes (Londres, 1807-1822, 3 vol.), et l'on pleura le sort de ce jeune et intéressant poète, le Chénier anglais, qui annonçait déjà une si profonde sensibilité.

Whitelocke (BULSTRODE), homme d'État anglais, né à Londres en 1605, m. en 1676. L'un des conseillers les plus modérés de Cromwell, il a laissé des annales précieuses à consulter pour l'histoire du règne de Charles Ier et de la dictature du Protecteur. *(Memorials of the english affairs,* Londres, 1682, in-fol.)

Whitman (WALT), célèbre poète américain, né en 1819, m. en 1892. Ce génie singulier, l'inventeur de la poésie sans rythme, sans mesure, sans mètre, se pliant à l'inspiration aux dépens de la prosodie, n'a pas d'analogue dans la littérature européenne et même dans la littérature américaine. D'âme robuste, joyeuse et puissante, panthéiste pur et d'instinct, W. tient plus que tout autre du barde et du prophète légendaire des premiers âges. Il s'exprime par une sorte de verset irrégulier et barbare, qui n'est, cependant, pas dépourvu de rythme. Ses principales œuvres sont : *Brins d'herbe, Roulements de tambour,* etc.

Whittier (JOHN-GREENLEAF), poète, romancier, journaliste américain, né en 1807, à Haverhill (Massachusetts), m. en 1892. Ses vers respirent l'héroïsme et la guerre. (*Ecrits poétiques.*) Son âme est celle d'un quaker et d'un puritain des vieux temps.

Wicquefort (ABRAHAM de), diplomate hollandais, né à Amsterdam en 1598, historiographe des Pays-Bas, m. en 1682. Chargé, en plusieurs fois, de

conduire d'importantes négociations, il ne se contenta pas d'en rendre compte (*Mém. touchant les ambassad. et les ministères publics*, Cologne, 1676-79, 2 part. in-12), mais il écrivit *ex professo* la monographie même du diplomate. (*L'Ambassadeur et ses fonctions*, La Haye, 1681, 2 vol. in-4°.)

Widmann (Joseph-Victor), poète et romancier allemand, né en 1842, à Nennowitz, en Moravie, de parents originaires de l'archiduché d'Autriche; élevé au *pedagogium* de Bâle, puis aux Universités de Heidelberg et d'Iéna; professeur à Berne et le principal rédacteur du *Bund*. S'est essayé tour à tour avec succès dans le drame (*Œnone*), le roman (la *Patricienne*, 1888), la poésie, la nouvelle et le récit de voyages. (*Promenades à travers les Alpes*, 1885; *Esquisses italiennes*, 1887). Il a particulièrement accusé dans ce dernier genre le sens du pittoresque.

Wieki ou Wujek, prosateur polonais du XVIe s.; auteur de la plus populaire des traductions de la *Bible*, dans cette langue (vers 1600).

Wieland (Christophe-Martin), célèbre écrivain allemand, né dans le Wurtemberg, en 1733; professeur de philosophie à Erfurt, de 1769 à 1772; précepteur des fils de la duchesse de Saxe-Gotha, à Weimar; m. en 1813. Doué d'une imagination très mobile et



Wieland.

très impressionnable, il subit les influences les plus diverses, et s'en laissa pénétrer tour à tour. D'abord piétiste et théosophe (v. son poème didactique de la *Nature des choses* [1752], sorte d'*Anti-Lucrèce*, les *Lettres écrites par les morts aux vivants*, les *Contemplations platoniques sur le genre humain*, *Timothée Coup d'œil jeté dans un monde d'innocence*), persuadé alors que le mysticisme était le plus sûr moyen d'arriver au bonheur, il passa bientôt à une sorte de vague platonisme, puis se trouva devenir un épicurien, un rationaliste, et finalement un parfait sceptique. (V. son roman philosophique d'*Aristippe*.) Il brûla ce qu'il avait adoré et s'abandonna désormais au cours de cette philosophie sensuelle et railleuse, qui l'a fait surnommer le *Voltaire de l'Allemagne*. Ainsi, l'autobiographie romanesque d'*Agathon*, une œuvre capitale, quant aux qualités du récit et au charme de description, n'est guère au fond que l'apologie des doctrines matérialistes, comme Helvétius les formulait en France vers la même époque. Il ne se départit plus, au moins en prose, du caractère de froideur ironique qui avait remplacé en lui les ardeurs, les enthousiasmes d'autrefois.

W. a beaucoup écrit, selon les courants d'idées qui traversèrent son imagination. Il imita surtout les littératures étrangères, montra du goût pour Cervantès (*Don Sylvio de Rosalva*), tenta de se rapprocher de Boccace et de l'Arioste, donna, de 1762 à 1768, la première traduction de Shakespeare qui ait paru en Allemagne, étudia profondément les anciens (V. le *Musée antique*, *Dialogues imités de Lucien*, trad. de Lucien et d'Horace; tira grand parti des vieux romans de chevalerie (*Amadis*, *Giron le Courtois*, *Obéron*); enfin se montra le plus Français des Allemands, par les tendances de son esprit. Malgré tous ces alliages, il a contribué plus que nul autre à l'assouplissement de la langue nationale. Ses ouvrages en vers ont, en général, plus de grâce et d'originalité que ses écrits en prose; ceux-ci, néanmoins, ne manquent pas de charme, et l'aisance de style en est l'habituelle qualité. Wieland est redevable de bien des emprunts aux anciens et aux modernes. Quel qu'en soit le nombre ou l'importance, on ne peut qu'admirer la richesse et la flexibilité de son talent. Il a fourni des modèles de verve railleuse et de fine plaisanterie. (V. l'*Hist. des Abdéritains*); réuni parfois en de mêmes créations le pathétique à la gaieté burlesque, et joint un goût très pur à une critique solide, en même temps qu'à une érudition variée le talent de conter et de peindre. Il a retracé avec beaucoup de finesse la marche des sentiments, et, par-dessus tout, il a possédé le don de plaire. Au point de vue purement moral, on lui reproche d'avoir préconisé d'une plume trop complaisante ce qu'il appelle dans

son poème de *Musarion* la douce philosophie des Grâces.

Wienbarg, publiciste, poète et romancier allemand, né en 1803, m. en 1872. Ses *Campagnes esthétiques*, en 1834, donnèrent le mot à la *Jeune Allemagne* et le firent mettre, l'année suivante, au ban de l'empire. Il fut un de ceux qui manièrent avec le plus d'aisance la forme nouvelle du style, légère et capricieuse, que Bœrne avait empruntée à Jean-Paul Richter.

Wier (Jean **Weiher**, dit), ou **Wierus**, médecin et démonographe belge, né en 1515, élève et ami de Cornélius Agrippa, m. en 1588. Crédule autant que fanatique, il enregistrait toutes les réponses et les billevesées des malheureux accusés de maléfices; et il a donné, d'après eux, dans son livre *De præstigiis dœmonum*, 1563, le catalogue complet et la figure des esprits infernaux.

Wilbrandt (Adolf), dramaturge allemand, né en 1837, à Rostock, dans le Mecklembourg. Ses drames, empruntés de préférence à des sujets historiques ou d'inspiration tout idéale (*Giordano Bruno, Kriemhild*, le *Maître constructeur de Palmyre*, 1889, etc.) ont du mouvement et sont écrits dans une langue poétique. On lui reproche d'abuser de la rhétorique. Il sait pourtant être naturel; il a fait des nouvelles charmantes et de jolies comédies mondaines.

Wildenbruch (Ernest-Adolphe), romancier allemand, né à Beirut, en 1845. C'est un conteur idéaliste à l'imagination entraînante. Il a touché aussi au roman historique et légendaire. (*Francesca von Rimini, Karolinger, Harold, Das neue Gebet, Haubenlerche, Das heilige Lachen.*)

Wilkes (John), célèbre publiciste et homme politique anglais, né à Londres, en 1727, m. en 1797. Courtisan du peuple, roué politique « complet symbole de l'intrigue dans les mœurs constitutionnelles », on le vit, dans le pamphlet périodique du *North Briton*, s'attaquer à Georges III lui-même, tenir en échec pendant dix années le Parlement, le ministère et la couronne, et finalement retomber dans l'obscurité réservée à tous ceux qui se font les instruments d'intérêts personnels et éphémères, sans vues d'avenir ni principes assurés. La correspondance de W. fut publiée, après sa mort.

Wilkins (sir Charles), orientaliste anglais, né en 1749, dans le Somerset; bibliothécaire de la Compagnie des Indes; m. en 1836. De remarquables publications de textes (le *Bhagavad Gita*, Londres, 1785, gr. in-4°, l'*Hitopadeça*, Bath, 1787, in-8°), et une savante grammaire sanscrite (1808) le firent qualifier par ses compatriotes de *litteraturæ sanscritæ princeps*.

Willamow (Jean-Gottlieb), poète lyrique et fabuliste allemand, né en Prusse le 15 janvier 1736, m. en 1777. Ses apologues ont cela de particulier que les personnages mis en scène y parlent seuls, sans que le poète interrompe leurs discours par ses réflexions; aussi les appelle-t-il des *fables dialoguées*. (Dialogische Fabeln, 1765; *Œuv.*, Vienne, 1793, 2 vol.)

William. Voy. **Guillaume**, pour plusieurs noms d'auteurs anglais.

Wilson (Horace-Hayman), orientaliste anglais, né vers 1789; secrétaire de la société asiatique de Calcutta; professeur de sanscrit, en 1832, à l'Université d'Oxford; m. en 1860. Il a rendu d'éminents services au développement des études indianistes par ses publications de textes, ses mémoires spéciaux, ses traductions (le *Théâtre indou*, Calcutta, 1826-27, 3 vol.), son *Dictionnaire* (Calcutta, 1819, 2e éd., 1832) et son importante *Grammaire* (Londres, 1847) de la langue sanscrite.

Wilson (John), poète essayiste et critique anglais, plus connu de ses contemporains comme polémiste et rédacteur du *Blackwood's Magazine*. C'est un écrivain brillant, spirituel et naturel, mais trop enclin à la discussion. On a gardé surtout le souvenir d'un recueil d'essais qu'il avait publié sous le titre de *Recreations of Christopher Norton*.

Winckelmann (Jean-Joachim), illustre antiquaire et esthéticien allemand, né le 9 décembre 1717, d'un pauvre cordonnier de Steindall, ville de la vieille marche de Brandebourg; m. assassiné à Trieste, le 8 juin 1768. Doué d'une étonnante précocité, il accusa dès l'enfance les plus heureuses inclinations pour tout ce qui concernait les arts. Après bien des vicissitudes de gêne extrême et d'activité studieuse, il devint secrétaire de la bibliothèque du comte de Bunau, près de Dresde; puis abjura le protestantisme pour être envoyé à Rome, dans la patrie des chefs-d'œuvre. Il vit l'Italie, assista aux fouilles d'Herculanum, fut attaché à la Vaticane; et c'est à Rome qu'il écrivit tous ses livres. Le pur idéal artistique n'avait pas encore lui aux yeux des modernes, autrement que dans les œuvres des créateurs; grâce à lui, chacun put pénétrer dans le royaume du beau. W. a sa place parmi les plus grands littérateurs de l'Allemagne, autant pour la pureté de

son style que pour l'heureuse alliance qu'il a fondée entre les arts, expliquant l'une par l'autre la poésie et la sculpture. C'est qu'en effet l'étude des monuments artistiques des Grecs lui avait en même temps révélé le sens de leur philosophie. L'*Hist. de l'art dans l'antiquité* (Dresde, 1764, 2 vol. in-4°) de Winck. a été traduite en presque toutes les langues. (*Œuv. compl.*, Dresde 1808-1820, 2 vol.)

Winther (CHRISTIAN), poète, romancier et critique danois, né en 1796, dans la Zélande, m. en 1876. En ses *Trœsnit* ou *Gravures sur bois*, il a retracé les plus frais, les plus gracieux tableaux de la vie des champs. Il porta, en outre, dans le champ très varié de ses productions des qualités justement admirées: l'élégance, le naturel, une abondance et une facilité inépuisables.

Winthrop, auteur américain de la seconde moitié du XIXe siècle. Romancier hardi, il a compris largement le plein air, la montagne, la forêt, la mer.

Wirt (WILLIAM), publiciste et magistrat américain, né dans le Maryland, en 1772, m. en 1834. L'animation singulière du style valut beaucoup de lecteurs à ses *Lettres d'un espion anglais* et à sa *Vie de Patrick Henry* (1817).

Wiseman (NICOLAS-PATRICE), prélat et écrivain catholique anglais, né à Séville, en 1802, d'une ancienne famille irlandaise; m. à Londres, en 1865. Il s'employa en démarches très actives pour décider le Saint-Siège au rétablissement complet de la hiérarchie en Angleterre. Il fut désigné, en 1850, comme archevêque de Westminster et élevé au cardinalat. Ses conférences publiques, ses livres, sa modération, ses qualités d'homme du monde, lui concilièrent les esprits ou lui attirèrent une respectueuse déférence. Ecrivain de haute valeur également versé dans la théologie, l'histoire, la linguistique, l'archéologie, il associa de touchants récits chrétiens (*Fabiola*, la *Lampe du Sanctuaire*) à ses grands ouvrages de science et de controverse.

Wissmann (HERMANN von), célèbre explorateur allemand de la seconde moitié du XIXe siècle. Il est le premier Européen qui ait traversé, à deux reprises, l'Afrique centrale. On sait aussi qu'il a été le vrai fondateur et organisateur des colonies de sa patrie dans l'est africain. Ses relations ont l'intérêt de celles des Nachtigal, des Lenz et des Thomson. Observations scientifiques, descriptions de pays, scènes de mœurs, tout s'y rencontre, remarquablement exprimés. (*Meine Zweite Durchquerung Æquatorial-Afrikas vom Congo zum Zambezi*, 1891, in-8°; etc.).

Wislicenus (GUSTAVE-ADOLPHE), théologien réformateur allemand, né en 1803, près d'Eilenbourg, m. en 1875. Adversaire d'un dogmatisme orthodoxe, il fut accusé de vouloir renverser les bases mêmes de la religion protestante. (*La Lettre ou l'Esprit*, 1845, 4e éd., etc.)

Wiszniewski (MICHEL), historien et critique polonais, né en 1796, en Galicie; nommé très jeune recteur du lycée de Kzemieniec; ruiné, en 1830, par la confiscation de ses biens, à la suite de l'insurrection polonaise à laquelle il avait pris une part directe; élu, en 1846, président de l'éphémère gouvernement national de Cracovie; enfin doyen et recteur, pendant dix années, de l'Université de cette dernière ville; m. à Nice, en 1865. Le principal de ses ouvrages est une *Histoire de la littérature de la Pologne, depuis le Xe siècle jusqu'en* 1650, en 10 vol. in-8°. Elle abonde de comparaisons judicieuses et de rapprochements pleins d'intérêt avec les littératures voisines et les littératures occidentales; de hautes vues philosophiques et historiques en éclairent la marche; et le style en est d'une pureté classique.



Michel Wiszniewski, d'après le buste en marbre de l'Académie de Cracovie.

Wither (GEORGE), poète anglais, né en 1588, à Bentworth, m. à Londres, en 1667. Ses meilleures compositions, odes, satires, églogues, sonnets, parurent entre 1613 et 1635. Devenu, après des péripéties d'existence très mouvementés, major-général de Cromwell,

il écrivit malheureusement trop de mauvais vers pour l'intérêt de sa faction. L'école moderne anglaise a recherché, parmi ses nombreux recueils, un certain nombre de pièces excellentes par la pureté du goût, par la délicatesse naturelle du sentiment, et les a remises en honneur. (Bristol, 1820, 3 vol. in-8°.)

Witt (Henriette Guizot, Mme Conrad de), femme auteur française, fille de Guizot, née à Paris, en 1829. Ayant un sentiment élevé de l'idéal et de fortes convictions religieuses; possédant, avec des connaissances aussi variées qu'étendues, un remarquable talent de narratrice, elle a produit un très grand nombre de volumes : ouvrages de piété, contes et récits; scènes d'histoire et de famille, aux diverses époques de la civilisation du XIe au XVIIIe s., publications de mémoires et d'anciens textes, etc. Tous ces livres, spécialement destinés à l'enfance furent accueillis avec faveur. Mme de Witt a terminé quelques œuvres historiques commencées par son père (l'*Hist. de France racontée à mes petits enfants*, 5 v., l'*Hist. d'Angleterre*, etc., et l'*Histoire contemporaine)* et publié une grande partie de la *Correspondance* de l'illustre homme d'Etat.

Wolf (Christian, baron de), philosophe et mathématicien allemand, né à Breslau, en 1679; banni par Frédéric-Guillaume, en 1723, comme suspect d'athéisme; remis en possession de sa chaire à Halle, par Frédéric II, en 1740; membre de plusieurs académies européennes; m. en 1754. Représentant de la philosophie cartésienne dans l'école, il en fit un système complet, par principes et par formules, en accentuant encore son caractère géométrique. En effet, le goût de la géométrie et des sciences exactes, celui d'un formalisme inflexible, le besoin de la précision poussée jusqu'à la sécheresse, et l'habitude de l'ordre dialectique sont les caractères de l'enseignement de Wolf, ceux qu'il transmit à Kant. Nous connaissons surtout W. en France, comme éditeur et interprète des idées de Leibniz. Il jouit en Allemagne d'une autorité beaucoup plus étendue, tant pour ses ouvrages écrits dans la langue nationale (tous antérieurs à 1823, année de son bannissement), et groupés sous le titre de *Pensées rationnelles*, que pour ses nombreux volumes, une vingtaine, de philosophie pratique et morale, ou de science pure en langue latine.

Wolf (Frédéric), célèbre philologue allemand, né à Haynrode en Saxe, le 15 février 1759, m. en 1824. Nommé en 1807, conseiller d'Etat du roi de Prusse, il prit une grande part à la création de l'Université de Berlin. Ses *Prolégomènes sur Homère*. (Halle, 1795), écrits en latin d'une manière séduisante, ont été l'affaire capitale de sa vie. Il y travaillait depuis longtemps, lorsque la publication des *Scolies* de Venise (éd. de Villoisin, 1781), où se résume toute l'expérience de l'école alexandrine, vinrent le confirmer dans ses doutes sur la personnalité réelle du « divin rapsode ». Après une seconde édition critique de l'*Iliade* et de l'*Odyssée (Œuv. et fragm. d'Homère et des Homérides*, Leipzig, 1701-7, 4 vol. in-8°; la première avait paru de 1783 à 1785), il lança dans le monde savant ces fameux *Prolégomènes*, qui, à l'instar des théories de Vico, représentent les œuvres homériques comme le produit collectif d'un temps où l'écriture n'était pas connue et dont les morceaux auraient été rassemblés après coup. S'exerçant à la fois par les livres et par l'enseignement, l'influence de W. a été immense. On en retrouve les marques dans les travaux de Bœkh, d'Ottfried Müller, de Welcher, de Grote, de Guigniaut, de Fauriel et d'Egger, chez ses adversaires aussi bien que chez ses partisans. Son hypothèse était contestable, mais son érudition ne l'était point: il a éclairé ceux qu'il n'a pu convaincre.

Wolff (Mme), née Elisabeth Bekker, femme auteur hollandaise, née à Flessingue, en 1738, m. à La Haye, en 1804; amie et collaboratrice habituelle d'Agathe Deken; signataire de plusieurs romans *(Catherine Wilzdchutt*, 1793-96, 6 vol. etc.), où la pureté du sentiment accompagne l'allure franche et moderne du récit.

Wolff (Albert), journaliste français d'origine allemande, né à Cologne, en 1835, m. à Paris, en 1892. Presque toute sa carrière se passa dans le *Figaro*, sauf quelques excursions furtives au dehors. Son talent de chroniqueur composait une sorte de mixture à dose inégale de gravité allemande et de légèreté parisienne. Il possédait remarquablement les ressources de la langue française sans qu'on pût dire, néanmoins, qu'il s'en fût assimilé toutes les finesses

Wolfram d'Eschenbach, célèbre minnesinger du XIIIe s., m. vers 1230. Le plus grand poète de l'Allemagne du moyen âge, il a donné à son pays, d'une part, d'après les romans de la Table Ronde qu'avaient popularisées les rimes de Chrestien de Troyes, une version admirablement amplifiée de *Parceval*, et, d'autre part, la seule version que le monde possède de *Titurel*,

ce chef-d'œuvre du génie catholique, a dit Montalembert, qu'il ne faut pas craindre de placer, dans l'énumération de ses gloires, aussitôt après la *Divine Comédie*. (Il ne reste, malheureusement, que deux fragments du *Titurel*, dont l'original français par Guyot de Provins est perdu). Si le style eût été chez le W. d'E. à la hauteur des conceptions, il eût été lui-même l'Arioste de son siècle. (*Œuv.*, éd. Lachmann, Berlin, 1833.)

Wolke, pédagogue allemand du XVIIIe s., né à Iever, en 1742. Celui des collaborateurs de Basedow qui saisit le mieux sa pensée et sut le mieux la réaliser.

Wolof. V. **Yolof.**

Wood (ELLA-PRICE, mistress HENRY), femme de lettres anglaise, née à Saint-John's Woodpart, en 1820, fille d'un romancier distingué; m. en 1886. Inférieurs aux productions des Dickens et des Thackeray, ses romans moraux, dont la vogue fut assez grande, dénotent de réelles qualités de description et d'observation.

Wordsworth (WILLIAM), célèbre poète anglais, né dans le Cumberland, en 1770; fixé pendant la meilleure partie de sa vie à Grasmere, dans le Westmoreland, c'est-à-dire en ce pays des lacs que devaient illustrer ses descriptions (cf. **Lakistes**); m. en 1850. Avec une production très féconde, il



Wordsworth, d'après une peinture anglaise.

se limita volontairement dans un genre bien défini : la peinture des affections familières et de la réalité simple. Parmi tant de vers qu'il composa, de vingt-cinq à quatre-vingts ans, et principalement parmi ceux de la période extrême on rencontre bien des choses prosaïques et plates. C'est la partie faible de son œuvre. W. eut de commun avec Byron, qui l'a sévèrement critiqué, le défaut de trop écrire. Tous deux gagnent à être goûtés par fragments choisis, par sélection de détails, sauf en de certains chefs-d'œuvre, dont les meilleures pages perdraient singulièrement à être séparées de leur cadre. Leurs œuvres contiennent des pages qu'on ne saurait relire assez souvent et d'autres qu'on ne saurait oublier assez vite. W. n'en a pas moins été un révélateur ayant son originalité profonde. Lorsqu'il donna, en 1798, comme une sorte de manifeste, ses *Ballades lyriques*, il se proposait de montrer qu'il n'y a point de différence essentielle entre le langage de la poésie et celui de la prose, et que la première ne fait qu'ajouter la cadence du mètre au langage réel de l'homme parlant dans un état de vive émotion. Mais le poète, chez W., se montra supérieur à sa théorie. En sa magique simplicité, il a embelli les moindres détails de l'existence, et coloré d'un reflet d'idéal les réalités les plus voisines de nous, de même qu'en ses tableaux de la nature il a su fondre, harmoniser dans un merveilleux accord, avec nos sentiments et nos pressentiments les sons et les couleurs.

Dans certains poèmes tels que l'*Excursion* (1814), il a développé à l'excès ses idées philosophiques et sociales. Ce descripteur, plein de sérénité, des incidents de la vie ordinaire, aima parfois à se perdre dans les nuages du mysticisme.

Wranczy (ANTOINE), lat. *Verantius*, ital. *Veranzio*, historien dalmate, né en 1504, à Sebenico; secrétaire et négociateur du roi de Hongrie Jean Ier, nommé en 1549 à l'archevêché de Gran; honoré, en 1572, du titre de vice-roi; m. en 1573. Traducteur en latin de la chronique turque anonyme *Tarikhi Ali-Khan (Codex veranzianus*, source des *Annales sultanorum othmanidarum* de Lunclavius, Francfort, 1588, in-4°).

Wright (WILLIAM), orientaliste anglais, né au Bengale, en 1830, appelé, à l'âge de 26 ans, à la chaire d'arabe du collège de la Trinité de Dublin; conservateur au British Museum ; m. en 1889. On cite avec honneur, parmi de nombreux travaux d'ordre spécial, ses Analectes sur l'histoire de la littérature des Arabes d'Espagne d'Al-Makkari (Leyde, 1855). L'Institut de France l'élut correspondant, le 27 décembre 1878; et la plupart des corps savants de l'Europe le recherchèrent.

Wronski (HOËNE), mathématicien et philosophe polonais, né à Posen, en

1778; lieutenant-colonel dans l'armée russe; m. en 1853. Quoique ayant la connaissance profonde et sûre des sciences positives, il porta le rêve et l'illusion dans les domaines de la métaphysique. Il n'en possédait pas moins des qualités supérieures. Méconnu de son temps, de grands géomètres ont commencé de lui rendre justice. Et l'on a reconnu chez lui un esprit généralisateur hors ligne. *(Philosophie de l'infini,* Paris, 1814, in-4°; *Messianisme,* ibid, 1831-39, 2 vol. in-4°; *Réforme absolue du savoir humain,* 1842-46, 3 vol. in-8°.)

Wujek. Voir **Wieki**.

Wyatt (sir THOMAS), poète anglais, né en 1503, m. en 1541. Formé, comme son émule et malheureux ami le comte de Surrey, à l'école de Pétrarque, il se distingua pareillement dans le sonnet et l'ode, cultiva avec non moins de succès un genre plus national: la ballade, et révéla beaucoup de vivacité dans la satire, dont il fournit, sinon les premiers exemples, du moins les premiers modèles à la poésie anglaise. *(Poésies,* Londres, 1557, in-4°.)

Wycherley (WILLIAM), auteur dramatique anglais, né en 1640; pendant plusieurs années très en faveur auprès de Charles II; conduit par l'insouciance des choses de la vie à traverser les phases les plus difficiles; enfermé pendant sept ans dans une prison pour dettes, d'où le tirèrent la protection de Jacques II et l'opportunité d'une succession; m. en 1715. Il jeta sur la scène des situations et des propos d'une brutale immoralité; défigura Molière en voulant suivre son génie; composa de ses acteurs un amalgame étrange de costumes français et de caractères anglais; et, néanmoins, malgré les excès de sa verve sensuelle et satirique, imprima une trace durable dans l'histoire de l'art dramatique. A défaut de portraits achevés, il a laissé de vives ébauches; à défaut de ressorts puissants, ses comédies *(The love in a wood; The gentleman dancing-master; The country Wife* et *The Plain dealer)* possèdent le mouvement et l'action.

Wyntoun (ANDREY de), chroniqueur écossais de la fin du XIV° s. et du commencement du XV°. Macpherson a publié, en l'accompagnant d'un glossaire et de notes, sa *Chronique originale d'Ecosse,* en vers rimés de huit syllabes. *(The original cronykil of Scotland,* Londres, 1795, 2 vol. in-8°.)

Wyttenbach (DANIEL), philologue hollandais d'origine helvétique, né à Berne, en 1746; élève de Heyne, à l'université de Goettingue et à celle de Leyde, disciple de Ruhneken dont il fut plus tard le successeur et le remarquable biographe *(Vita Ruhnkenii,* Leyde, 1799, in-8°); membre de l'Institut royal; associé de l'Académie des Inscriptions; m. en 1820. Il a joui d'une haute considération auprès des savants européens pour la solidité des connaissances dont il fit preuve, pour le zèle qu'il mit à favoriser en Hollande la renaissance des lettres savantes et pour l'élégance classique de sa latinité. *(Præcepta philosophiæ logicæ,* Amsterdam, 1782, in-8°; éd. des *Œuvres morales* de Plutarque, Oxford, 1795-1802, 5 vol. in-8°, suivie d'*Animadversiones,* 1810-21, 3 vol. in-8°; *Epistolæ selectæ,* Gand, 1829-32, in-8°). — Ce grave érudit avait épousé à 71 ans, sa nièce, Jeanne Galien, Française d'origine et femme de beaucoup de savoir. En 1827, elle avait été reçue docteur à l'Université de Marbourg. Le beau milieu platonique où elle vivait et qui se montre si bien dans le principal de ses ouvrages, le *Banquet de Léontis,* la fit accuser de paganisme par les piétistes du temps; ce qui n'était rien moins que fondé. *(Symposiaques* ou *Propos de table,* 1823, in-12.)

Wyzewa (TEODOR de), critique français de la seconde moitié du XIX° s., d'origine polonaise. Avec une souplesse d'assimilation très particulière, beaucoup d'ouverture d'esprit et d'étendue de curiosité, il s'est appliqué surtout à faire connaître en France, dans la vérité originale de leurs diverses natures, les écrivains allemands, anglais ou russes. *(Ecrivains étrangers,* Paris, 1896, in-16). On goûte la franchise de cette plume aisée, allégeant l'érudition d'une aimable négligence et d'une sorte de dilettantisme cosmopolite, qui ne l'empêche pas, d'ailleurs, de reconnaître, en dehors de toutes les fantaisies, les droits du sentiment et la souveraineté de la morale. T. de W. a publié aussi quelques ouvrages relatifs à l'histoire de l'art, en France, en Allemagne, dans les Pays-Bas, en Italie.

X

Xanthus, Ξάνθος, historien grec, né vers la fin du VI° s. en Lydie; av. J.-C., l'un des précurseurs d'Hérodote. (V. *Fragmenta historicorum græcorum,* collect. Didot, I.)

Xau (FERNAND), publiciste français



né à Nantes, en 1852; m. en 1899. S'annonça par une monographie très étudiée sur Zola, le mouvement naturaliste et le cénacle d'auteurs qui s'étaient groupés autour de ce chef d'école. (*Emile Zola*, 1880, in-12), et conciliant avec succès la littérature et les affaires, il fonda quelques années après l'un des organes mondains et parisiens les plus répandus en France, le *Journal* (1891). (Voy. **Journalisme**).

Xénie. Dans l'antiquité grecque, épigramme littéraire ou philosophique, ordinairement en deux vers. Schiller et Gœthe ont donné le titre de *Xénies* à un recueil satirique, où, sous forme d'épigrammes, ils malmènent vivement les adversaires de la rénovation poétique qu'ils avaient entreprise. (Voy. **Immermann**.)

Xénocrate, philosophe grec, né à Chalcédoine, vers 394 av. J.-C.; m. vers 214. Disciple de Platon et chef de l'école académique, après Speusippe.

Xénophane, philosophe et poète grec, né à Colophon, vers 620 av. J.-C., m. vers 520. Dans un poème *Sur la nature,* dont il chanta les vers en rapsode (*Fragm.*, ap. Karstein, *Philosophorum veterum reliquiæ,* Amsterdam, 1850, in-8°), il reprochait à Homère d'avoir attribué à ses dieux les passions et les vices des hommes; le premier, il signala l'absurdité des croyances populaires et osa proclamer l'idée monothéiste.

Xénophon, historien et philosophe grec, né à Erchia, dème de l'Attique, vers 445 av. J.-C., m. à Corinthe, vers 355. Ecrivain, homme d'Etat, général du premier rang entre les Grecs, il réunissait en lui les différents mérites qui peuvent illustrer les hommes : la piété, la pureté des mœurs, la vertu militaire et l'éloquence. Quinze ouvrages nous sont parvenus sous son nom : historiques, comme l'*Anabase* et la *Cyropédie;* didactiques, tels que les *Cynégétiques,* l'*Equitation;* politiques, philosophiques et moraux, comme ses *Entretiens mémorables de Socrate.* Virgile a emprunté les plus beaux traits de ses *Géorgiques* à l'*Economique* de Xénophon. Les anciens vantaient unanimement la grâce et la douceur de son style. Cicéron le trouve plus doux que le miel, *melle dulcior.* Selon Quintilien, les Grâces semblent avoir pétri son langage. On le surnomma l'*Abeille attique.* Ce qui distingue ce style, c'est une clarté parfaite, l'abandon et une exquise simplicité.



Xénophon, d'après Visconti.

Xénophon d'Éphèse, dit **Xénophon le Jeune,** romancier grec du IIe s. (Les *Éphésiaques*, éd. princeps, Cocchi, Londres, 1726, in-8°.)

Xivrey (JULES-BERGER de), érudit français, né à Versailles, en 1801, reçu en 1839, à l'Académie des Inscriptions; m. en 1863. Editeur des *Lettres missives d'Henri IV* (6 vol. in-4°, 1843-53); critique ingénieux et savant. (*Essais d'appréciat. historiques*, Paris, 1837, 2 vol. in-8°.)

Xiphilin (JEAN), érudit byzantin du XIe s., moine dans un couvent de Constantinople. On a conservé de lui un Abrégé de l'Histoire de Dion Cassius depuis le XXXVIe livre. (Ed. princeps, Robert Estienne, 1551, in-4°).

Y

Yadjour (l'). Le second livre des Védas; recueil de prières en prose.

Yakout (le). Dialecte du groupe turc, parlé par deux cent mille individus environ, au milieu des peuplades tongouses, dans la Sibérie du nord-est.

Yariba. Idiome africain de la Côte des Esclaves.

Yolof (idiome) ou langue Yolove. Langue parlée dans le Cayor, le Oualo, le Dhiolof, le Dakchar, le Baol, la Gambie, et constituant, dans le groupe des langues africaines, une famille à part se rapprochant des idiomes de la haute Guinée. C'est un langage éminemment allitéral et très euphonique. Quoique les consonnes y soient souvent aspirées et qu'elles affectent des prononciations bizarres, elles ne s'accumulent jamais : toutes les voyelles ont une prononciation nette et claire. (V. les grammaires de l'abbé Boilat et de Dard, ainsi que le *Dictionnaire français-wolof* de ce dernier.) On dit aussi *Ouolof, Ghiolof* et *Wolof.*

Yorouba, Idiome africain, faisant partie de l'un des rameaux guinéens.

Youarak. Dialecte samoyède, parlé dans la Russie européenne.

Young (ÉDOUARD), poète anglais, né en 1681, à Naham, dans le Hampshire; engagé dans les ordres; nommé presque aussitôt chapelain du roi; puis en 1730, curé de Wellevin, dans le Herfordshire; m. en 1765. Passionné pour la fortune et pour la gloire (v. son poème sur l'*Amour de la renommée, la passion universelle,* Londres, 1725-28), il ne fut guère bien traité que de la dernière, quoiqu'il eût été un poète courtisan dans toute l'acception du terme, bien qu'il eût continué jusqu'après l'âge de quatre-vingts ans sa carrière d'écrivain adulateur multipliant les dédicaces et les flagorneries à l'adresse des princes, des grands, des ministres, et le plus souvent sans succès. Il n'obtint que des récompenses et des profits médiocres. Sous l'influence de chagrins domestiques, il écrivit en vers ses *Pensées nocturnes* (Night thoughts, Londres, 1742-46), rendues célèbres en France, autant qu'en Angleterre par les traductions de Letourneur et de Baour-Lormian. La mort l'avait séparé coup sur coup de ses affections les plus chères; il s'en plaignit dans une série de poèmes, de forme lugubre et tout ensemble religieux, moraux, fantastiques et romanesques. Les *Nuits* d'Edouard Y. ont été l'objet d'appréciations fort diverses, soit qu'on les ait considérées comme un poème maniéré à la façon de Dryden, soit qu'on ait voulu y voir une des plus éloquentes peintures de la mort et de l'éternité. Ce qu'on ne peut nier, c'est qu'on y trouve des traces de génie, c'est qu'il s'y voit, parsemées, quelques pensées fortes et sublimes.

Young (BRIGHAM), gouverneur et second prophète de la secte américaine, polygame et communiste des Mormons, né à Wittenham, dans l'Etat de Vermont, en 1801, m. en 1877.

Young (THOMAS), savant anglais, né en 1773, m. en 1829. Il s'était déjà distingué dans bien des sciences diverses, lorsqu'il fut pris de la curiosité du déchiffrement des hiéroglyphes. En même temps que Champollion il se mit au travail et parvint à quelques résultats heureux *par instinct,* tandis que son émule arrivait plus sûrement, plus complètement au but par des *procédés méthodiques. (Hieroglyphies collected by the Egyptien society, arranged by Th. Young,* Londres, 1823-28.)

Yriarte (THOMAS de), fabuliste espagnol, né en 1750, à Orotava (île de Ténérife), m. près de Cadix, en 1791. Il est surtout connu par ses *Fables littéraires* (*Fabulas literarias,* 1782), critique ingénieuse et piquante des défauts particuliers aux écrivains du temps. Florian s'en est plusieurs fois inspiré. Les Espagnols admirent la variété qu'Yriarte a su donner à son harmonie : il a, en effet, employé, dans soixante-sept fables, quarante mètres différents.

Yriarte (CHARLES), littérateur et artiste français, né à Paris, en 1832, d'une famille originaire d'Espagne; inspecteur général des Beaux-Arts; collaborateur de nombreux journaux et de la *Revue des Deux Mondes ;* m. en 1898. On distingue, parmi ses écrits variés de ton et de sujet, ses *Portraits cosmopolites* (1870), ses descriptions de la Bosnie, de l'Herzégovine et du Monténégro, une piquante étude de reconstitution de mœurs; la *Vie d'un patricien de Venise, XVIe siècle,* et des publications de haut luxe sur Venise et sur Florence.

Yu-Kao-li. V. Cousines (les deux).

Yu-Ting-Li-Tai-Ki-Sse-Piao. Grande encyclopédie historique des Chinois, allant de l'an 235 av. notre ère jusqu'à 1340 apr. J.-C. Elle ne comprend pas moins de cent volumes, qui furent imprimés en 1715, et que précède une préface de l'empereur Kang-hi.

Yver (JACQUES), conteur français, né en 1520 à Niort, m. en 1573. Jaloux d'émuler la gloire de Bandello et autres nouvellistes italiens, il mit au jour un recueil de gracieux contes : le *Printemps d'Yver, contenant plusieurs histoires discourues en cinq journées,* Paris, 1572, in-16, espèce de *Pentaméron,* qui rappelle tout d'abord la donnée du *Décaméron* de Boccace.

Yves (saint), *Yvo,* théologien français, né en Beauvaisis, vers 1040; évêque de Chartres, en 1091; m. en 1116. Protecteur des lettres, il accrut la célébrité des écoles de Chartres, en s'attirant d'habiles professeurs et en y stimulant par son propre exemple le zèle des études. *(Œuv,,* éd. de l'abbé Souchet, Paris, 1647, in-fol.)

Yvon (CLAUDE), théologien français, né à Mamers, en 1714; historiographe du comte d'Artois; m. en 1791. Collaborateur de l'*Encyclopédie,* il y défendit comme dans ses livres *(Hist. philosoph. de la religion,* Liège, 1779, 2 vol. in-8°) les dogmes essentiels du catholicisme, mais en ménageant extrêmement les philosophes qui les combattaient, ce qui fit dire que ses écrits étaient plus propres à augmenter qu'à diminuer le nombre des incrédules.

Z

Zabarella (le cardinal François), dit le cardinal de Florence, écrivain ecclésiastique italien, né à Padoue, en 1339, m. en 1417. (*Commentarii in Decretales et Clementinas,* 6 vol. in-fol.; etc.)

Zaccone (Pierre), littérateur du genre populaire, né à Douai, en 1817; m. en 1895. Il a peuplé ses innombrables feuilletons de personnages choisis dans les bagnes, les cabanons et autres lieux de même ordre. Son meilleur livre, le *Roi de la Bazoche* (1853) atteste de certaines qualités narratives, du souffle, de la chaleur.

Zachariæ (Just-Frédéric-Wilhem), né en 1726 à Frankenhausen, en Thuringe, m. en 1777. Traducteur assez faible du *Paradis perdu* de Milton et des *Chefs-d'œuvre du théâtre espagnol,* il se distingua d'une manière plus personnelle dans l'ode, dans un essai d'épopée à la manière de Klopstock (la *Création de l'enfer),* dans le conte, dans la fable et surtout dans le poème héroï-comique. (Le *Ferrailleur* [der Renommist], 1744, le *Mouchoir, Phaéton* et *Murner en enfer.)*

Zachariæ von Lingenthal (Charles-Salomon), jurisconsulte allemand, né à Meissen en 1769; professeur de droit à Wittemberg, puis à Heidelberg; m. en 1843. Tel de ses travaux, aussi lucide que savant, le *Cours du droit civil français* (Heidelberg, 1808, 2 vol. in-8°; trad. Aubry et Rau, Paris, 1854-60) est classique dans notre pays comme en Allemagne.

Zacharie, le onzième des petits prophètes, au VIe s. av. J.-C. Il est très fréquemment cité par les anciens Pères, en raison du Messie dont ils disent qu'il a été plutôt l'évangéliste que le prophète, ayant annoncé son avènement, son entrée à Jérusalem, sa mort et la perfidie des Juifs. Les emblèmes, les hiéroglyphes et les paraboles dont il a orné les quatorze chapitres de sa prophétie le rendent très obscur.

Zacharie (Pierre-Firmiau, le P.), littérateur et religieux français, de l'ordre des Capucins, né à Lisieux en 1582; chargé d'une mission catholique en Angleterre; m. en 1660. Habile théologien et controversiste de bonne foi, il se montra aussi, dans le *Gyges gallus* (1659, in-12, plus. éd., trad. fr., 1663), un ingénieux observateur des mœurs de son siècle.

Zaleski (Bogdan), poète polonais, né en 1802; m. en 1886. Tantôt légers et tantôt mélancoliques, ses chants harmonieux furent accueillis par ses compatriotes avec une grande chaleur de sympathie, ainsi que son poème lyrique sur la mission des peuples slaves.

Zamoyski (Jean-Savius), orateur et prince polonais, né à Shokoow, en 1541, m. en 1605. Puissant protecteur des lettres et des sciences, il encouragea la fondation ou le développement de plusieurs universités. Ses discours sur divers sujets d'histoire ancienne et de politique nationale *(De perfecto senatore,* Padoue, 1564, in-4°; *De Libertate suffragiorum,* Ancône, 1572), ne nous sont parvenus que sous une forme très imparfaite.

Zanchi (Basile), poète et lexicographe latin moderne, né à Bergame, vers 1501; chanoine de Latran; accusé d'hérésie et emprisonné pour s'être montré favorable à quelques-unes des idées de la Réforme; m, en 1558. *(De horto Sophiæ libri II,* Rome, 1540; *Poemata, libri VIII,* 1550, in-8°, etc.)

Zamoni (Giovanni-Battista), archéologue italien, né à Florence, en 1774, conservateur de la galerie des Antiques et secrétaire de la Crusca; m. en 1832. Il traita savamment des difficiles questions relatives aux origines et aux arts étrusques. *(Degli Etruschi,* Florence, 1810, in-8°; *Saggio di lingua etrusca,* 1829, in-8°.)

Zanobi da Strata, littérateur italien, né à Strata, en 1312; secrétaire du roi de Naples et poète lauréat de l'empereur Charles VI; m. en 1361. Considéré comme un classique pour la pureté de sa traduction : *Morali di San Gregorio volgarizzati,* (Florence, 1486, 2 vol. in-fol.)

Zappi (Felice), poète italien, né à Imola en 1667; avocat à Rome, et l'un des premiers membres de l'Académie des Arcades; m. en 1719 Un badinage spirituel et quelque peu maniéré fait l'agrément de ses églogues, de ses sonnets et de ses *Canzoni.*

Zarate (Gil y), auteur dramatique espagnol, né en 1796, m. en 1861. D'abord partisan des tragédies classiques, il se décida, après 1833, à abandonner ce genre; il essaya un drame dans le style et à la manière des romantiques *(Charles II l'Ensorcelé),* où il fit preuve

de beaucoup de vigueur et d'originalité ; puis écrivit un certain nombre d'autres pièces historiques, mais sans y retrouver son premier succès.

Zarzuelas. Opéras-bouffes ou vaudevilles espagnols. C'est à peine de la littérature : les actrices, leurs voix et leurs toilettes en font le plus souvent tout le succès.

Zeitlitz ou Zetlitz (Jean), poète danois de la fin du XVIIIe s., que recommandent des satires en vers (1789), un poème descriptif, et surtout des chansons pleines de gaieté.

Zell (Ulrich), imprimeur allemand, né à Hanau, vers 1430, l'un des créateurs de la typographie ; m. à Cologne vers 1500.

Zeller (Jules), historien, né à Paris en 1828, m. en 1900 ; maître de conférences à l'Ecole normale supérieure ; inspecteur général de l'Instruction publique et membre de l'Institut. On lui doit le plus sérieux travail d'ensemble qui ait été composé en France sur l'*Histoire de l'Allemagne*, et des ouvrages variés concernant l'empire romain (les *Empereurs romains, caractères et portraits*, 4 vol., 1869), les temps de la Réforme et l'histoire de l'Italie.

Son fils, Berthold Z., né à Rennes en 1848, m. en 1899 ; maître de conférences à la Sorbonne, a donné des travaux estimés sur les XVIe et XVIIe s. (*Richelieu et les ministres de Louis XIII* (1889) ; *Henri IV et Marie de Médicis* (1876) ; et conduit avec succès une intéressante publication documentaire : l'*Histoire de France par les contemporains, des origines à la mort de Henri IV* (17 vol. pet. in-16, 1897.)

Zend. Langue dans laquelle a été rédigé le texte antique de l'*Avesta*, livre sacré du zoroastrisme. Sans parler des auteurs classiques ayant laissé de nombreux passages relatifs à la religion et aux coutumes des Perses (Hérodote, Ctésias, Théopompe, Hermippe, Strabon, Pausanias), ni des écrivains musulmans qui traitèrent avec plus ou moins d'exactitude et d'autorité des préceptes de la religion de Zoroastre, les études européennes se sont appliquées depuis la fin du XVIe s. (Henri Lord, Th. Herbert, Ed. Pocock, Roland, Thomas Hyde, Brucker, Foucher) à pénétrer la signification de cette intéressante époque, où furent composés, enseignés et compris par les adhérents du mazdéisme les textes zends que nous connaissons. En 1771, Anquetil-Duperron donnait en français la première version de l'*Avesta*, version très imparfaite encore, mais qui devait être le point de départ de la période scientifiquement décisive, à laquelle ont attaché leur nom après Rask et surtout Eugène Burnouf, le véritable législateur de la grammaire zende, des érudits comme Haug, Windischmann, Lepsius, Hubschmann, Spiegel, Oppert, Hovelacque.

Zend-Avesta. Voy. l'article précédent.

Zénodote, grammairien grec du IIIe s. av. J.-C., intendant de la bibliothèque d'Alexandrie, sous Ptolémée Philadelphe. Il fut le premier recenseur du texte d'Homère. Le même Z. éleva à six le nombre des parties du discours, qui n'avaient été que de cinq chez les Stoïciens, et sépara les pronoms et articles encore confondus chez Aristote.

Zénon d'Elée, célèbre philosophe grec, né à Elée vers 504 ou 490 av. J.-C. Ami et disciple de Parménide, il avait développé les mêmes doctrines dans des pages en prose, où il s'attachait surtout à justifier la philosophie *éléatique* de sa discordance avec les opinions vulgaires. (Πρός τοὺς φιλοσόφους περὶ φύσεως, Contre les philosophes naturalistes ; frag., ap. Mullach, collect. Didot.)

Zénon de Cittium, philosophe grec, le créateur du stoïcisme, né vers 358 av. J.-C. à Cittium, petite ville de l'île de Chypre ; m. vers 260. Son père qui était marchand, lui rapporta un jour, en revenant d'Athènes, les ouvrages des socratiques: aussitôt s'éveilla son goût pour la philosophie. Il vint à Athènes et fréquenta l'école des cyniques ; mais sa pudeur morale, dit un historien, se révolta contre la grossièreté de leur vie. Alors il erra, pendant



Zénon, d'après un buste antique.

vingt ans d'école en école jusqu'au moment où il en fonda une lui-même dans la galerie (στοά), qui, après avoir été autrefois le lieu de réunion des poètes, était alors déserte.

L'austérité des mœurs de Zénon était passée en proverbe ; on raconte qu'après sa mort les Athéniens lui élevèrent des monuments portant cet éloge que sa vie n'avait pas cessé de ressembler à sa philosophie.

Zerdust, poète persan, dont les deux relations rythmiques composant la fabuleuse *Hist. de Zoroastre* (XVIe s. de notre ère) sont les seuls monuments orientaux sur lesquels repose la vie du célèbre réformateur.

Zernitz (CHRISTIAN - FRÉDÉRIC), poète allemand, né en 1717 à Tangermunde, dans la Saxe; m. prématurément en 1745. Disciple de l'école de Gottsched, il se distingua dans la poésie lyrique, pastorale et didactique. (*Œuv.*, Hambourg, Leipzig, 1748.)

Zesen (PHILIPPE de), lat. *Cæsius*, littérateur allemand, né en 1619, m. en 1689. Producteur fécond de chants lyriques, de romans, d'ouvrages de critique et de grammaire. Il essaya de transformer la prononciation du vocabulaire allemand, d'où, par excès de purisme national, il prétendait bannir tous les mots étrangers. (V. l'*Hélicon allemand*, Hochdeutscher, Hélicon, Wittemberg, 1640, etc.)

Zététique (de ζητεῖν, chercher). Méthode de recherches qu'on emploie pour découvrir et pénétrer la raison de la nature des choses.

Philosophes zététiques, anciens philosophes qui doutaient de tout. Les académiciens et les sceptiques avaient reçu le nom de zététiques, parce qu'ils faisaient profession de *chercher* la vérité, d'examiner toutes choses pour la trouver et de les considérer de tous les côtés.

Zia (HALID). Voy. **Litt. turque. Suppl.**

Zinkeisen (JEAN-GUILLAUME), historien allemand, né à Altenbourg en 1803, m. en 1863. A la suite de voyages studieux, il recueillit, pour ainsi dire, sur place, les éléments de son *Hist. de la révolut. grecque* (Leipzig, 1840, 2 vol.) et de celle de l'empire des Osmanlis en Europe (Hambourg, 1840-54, 3 vol.).

Zimmermann (JEAN-GEORGES), célèbre physiologiste suisse, né à Brugg en 1728, d'une de ces familles patriciennes qui composèrent, dans la liberté des petits états helvétiques, une oligarchie aussi arrogante que puissante; disciple de l'illustre Haller; sorti de l'Université de Goettingue, en 1751, avec le grade de docteur; devenu le médecin de George III, roi d'Angleterre, puis de Frédéric II en sa dernière maladie; m. en 1795. D'une existence toute pleine de nobles aspirations et d'amères inquiétudes, il tira la substance morale d'un beau livre sur la *Solitude* (*Ueber die Einsamkeit*, Zurich, 1755, nouv. éd., 1784-85, 4 vol.; plus. trad. abrégées), le plus connu de ses essais philosophiques. L'image du monde s'y présente très assombrie; et bien des pages se ressentent de la mélancolie invétérée, où s'abimèrent ses dernières années. Mais il n'est personne qui, dans les jours d'adversité, dans les heures de deuil, n'ait compris comme Zimmermann que les relations du monde le mieux choisi ne brisent point l'aiguillon de la souffrance et qu'il faut chercher dans la solitude la plante qui guérit les blessures du cœur. (Voy. l'analyse de Marmier, en tête de sa trad., 1845.)

On cite encore du penseur bernois un *Traité de l'orgueil national*, d'une teinte douce unie à une grave pensée et que relèvent de nombreuses et piquantes citations.

Zmaj-Jovan-Jovanovitch, poète serbe; médecin et juriste; né en 1833. Traducteur des poètes hongrois Jean Arany et Pétœfi, du *Démon* de Lermontov et des lieder de Heine, son talent personnel s'affirma surtout dans le recueil des *Roses*; ces petits poèmes d'amour ont beaucoup de charme et de fraîcheur.

Zoega (GEORGES), célèbre archéologue danois, né en 1755, dans le Jutland, à Dahlen; membre de la Société royale des Sciences de Copenhague; associé à l'Institut de France; m. en 1809. Il unissait à des connaissances solides autant que variées un esprit méthodique et un jugement sûr. (*Nummi ægyptii imperatorii prostantes in Museo borgiano Velitris*, Rome, 1787, in-4°; *De usu et origine obeliscorum*, ibid., in-fol.; *Basirilievi antichi di Roma*, 1808, gr. in-4°.)

Zohaïr (BEN-ABOU-SELMA), poète arabe de la seconde moitié du VIe s., auteur de la cinquième Moallakât. (Ed. en arabe et en lat. par Rosenmüller, Leipzig, 1792, in-4°). Il voulut éterniser la mémoire de la générosité des princes arabes. Son poème doit aux sentences philosophiques, qui y abondent, un caractère particulier.

Zohar. Voy. **Cabale.**

Zoïle, grammairien grec né à Amphibolis ou à Ephèse, entre les IIIe et IVe s. av. J.-C. Son nom est demeuré synonyme de critique envieux pour l'acharnement qu'il mit à attaquer les poésies d'Homère, puis à rabaisser l'éloquence de Platon et d'Isocrate. Homme savant, du reste, de mœurs irréprochables, on ne l'a jamais accusé d'autre crime que de ces critiques mêmes et d'un peu de misanthropie.

Zola (EMILE), romancier français, né à Paris en 1840, fils d'un ingénieur italien, m. en 1902. Les *Contes à Ninon* (1864) et un roman physiologique, la *Confession de Claude* (1865), bientôt suivis de *Thérèse Raquin* (1867) et de *Madeleine Férat* (1868) attirèrent sur lui l'attention. Il se jeta en plein réalisme, exagéra la licence

des peintures et la crudité de l'expression au delà de ce qu'on croyait possible à la langue française de supporter, entassa romans sur romans (la *Fortune des Rougon*, la *Curée*, le *Ventre de Paris*, la *Conquête de Plassans*, *Son Excellence Eugène Rougon*, l'*Assommoir*, *Germinal*, la *Terre*, l'*Argent*, la *Débâcle*, goupés sous le titre des *Rougon Macquart*, « histoire naturelle et sociale d'une famille sous le second Empire »); multiplia, pour la justification de son œuvre, les programmes, les manifestes, les professions de foi, et se fit fort de créer une nouvelle formule sous le nom de *naturalisme*. (Voy. ce mot.) Dans sa tranquille croyance aux énergies de la nature, M. E. Zola a mis son application la plus constante à représenter,



Emile Zola

comme des phénomènes physiologiques ou sociaux, les impulsions violentes et les sensations brutales. On reconnaîtra qu'il aurait pu mieux utiliser pour sa gloire les qualités de vigueur et de puissance dont il était doué et cet art exceptionnel qu'il a eu de faire ressortir avec une évidence saisissante le technique des états, des situations, des métiers. A les prendre par de certains côtés, il y a, dans les romans de M. Zola, de quoi effrayer notre temps sur ses infirmités morales et lui suggérer d'utiles réflexions; de quoi renseigner les générations de l'avenir sur notre siècle et leur livrer une série de *documents humains*, qui ne contribueront pas à faire notre éloge. (V. encore de Zola ses grands tableaux : *Lourdes*, 1893; *Rome*, 1895; *Paris*, 1897.) Voy. **Supplément.**

Zoller (Edmond de), publiciste et bibliographe allemand, né à Stuttgart en 1822; fondateur en 1858 de l'*Ueber Land und Meer* (voy. **Revues**); conseiller de cour du roi de Wurtemberg. D'excellentes traductions de poètes français, anglais, espagnols, suédois, norvégiens, hollandais et flamands attestèrent, chez lui, beaucoup de savoir et une grande étendue de curiosité.

Zollikofer (Georges-Joachim), sermonnaire allemand, né en 1730 à Saint-Gall, en Suisse; prédicateur de la commune réformée, à Leipzig; m. en 1822. Sa parole facile, abondante, remarquablement lucide, rendait accessibles à toutes les intelligences les plus hautes questions de la religion, de la morale et de la philosophie. (V. en particulier ses *Serm. sur la dignité humaine*, Leipzig, 1784, 2 vol.)

Zonaras (Jean), chroniqueur et théologien byzantin, secrétaire d'Alexis Ier Comnène, entré dans un monastère sous Jean II; m. vers 1130. Pour l'histoire ancienne du monde prise dès la création, il s'est servi, comme documents, d'Eutrope, de Dion Cassius et d'autres auteurs qui se sont perdus. Compilateur judicieux pour le passé, il a eu aussi le mérite d'être impartial dans le récit des événements dont il fut témoin. *(Chron.*, XVIII liv.; éd. princeps, J. Wolf, Bâle, 1557, 8 vol. in-fol.)

Zorilla de San-Martin (Juan), poète hispano-américain de la fin du XIXe s., digne d'être signalé pour une tentative originale d'épopée mise au jour, en 1886, à Buénos-Ayres. *(Tabaré*, trad. fr. par J.-J. Réthoré.) Le héros de cette fable versifiée est un sauvage inconnu, et le théâtre un poste espagnol au milieu d'une forêt vierge. D'une façon singulière, dans une tonalité véritablement locale et personnelle, il s'est attaché surtout à rendre là, en vers assonancés et sans strophes, en *octavas reales*, le milieu tout spécial, les mœurs, le climat, l'atmosphère de son pays, aux temps primitifs de la race *charrua*. « C'est la race indomptable, qui respira sur cette terre, patrie des amours et des gloires, s'étendant aux rives de l'Uruguay et de la Plata. »

Zoroastre ou **Zarathustra**, prophète et législateur des anciens Perses, au VIIe s. av. J.-C. Sa métaphysique, contenue dans le *Zend-Avesta* est dominée par l'idée du dualisme, c'est-à-dire l'opposition du bien et du mal, des deux principes Ormuzd et Ahriman, du vrai et du faux, de la lumière et des ténèbres ; conflit incessant que devra terminer, pourtant, le triomphe définitif du bien. La morale de Zoroastre est conforme à sa métaphysique. Elle établit le bien moral au sein de la vérité, dont le symbole est la lumière, dont l'expression est la sincérité des paroles et la pureté des actions.

Zorrilla y Moral (don José), célèbre poète espagnol, né à Valladolid, en 1817; de bonne heure célèbre; et vers la fin de sa carrière, ceint publiquement d'une couronne d'or, dans le palais de Charles V, à Grenade; m. en 1893. Presque au lendemain de son apparition, Z. avait annoncé que, chrétien et Espagnol, il célébrerait les gloires de l'Espagne et du christianisme. Il resta fidèle, un demi-siècle durant, à cette profession de foi chevaleresque. Il ne se déjugea sous aucune forme: ballades, drames de cape et d'épée, récits historiques. La moindre de ses pièces de vers est marquée de la même empreinte nationale que ses grandes compositions dramatiques. Lorsqu'il voulut doter son pays d'une épopée, le sujet qu'il choisit, ce fut Grenade, en la pleine période de l'Espagne musulmane. *(Granada, poema oriental,* Paris, 1853-54, 2 vol.) C'est à chanter les splendeurs et les délices de la ville des califes qu'il enivra sa muse. La *Grenade* de Z. a des séries de tableaux éclairés d'une chaude lumière.

Auteur en outre d'une vingtaine de drames composés sur l'antique mètre de Lope et de Calderon, il obtint sa plus grande popularité avec le *Don Juan Tenorio,* qui (ce détail est significatif) a produit, en quarante ans, trois millions de droits, touchés par les éditeurs du poète.

Z. écrivit beaucoup, dans le cours de sa vie voyageuse, en Espagne, en France, au Mexique. Dans ses œuvres respirent le mysticisme de Calderon, l'esprit aventureux de Tirso de Molina, et ce traditionnalisme tenace auquel ont tant de peine à s'arracher les poètes de sa patrie. Son style, d'ailleurs, est rapide, concis, énergique, lyrique sans emphase, et l'on y sent l'influence de la moderne littérature française, que Zorrilla avait approfondie.

Zoulou. Idiome africain. du groupe bantou; parlé dans le pays zoulou et la terre de Natal.

Zozime, historien grec du ve s., l'un des plus remarquables de la collection des Byzantins. Les six livres de son *Histoire nouvelle* comprennent la suite des empereurs depuis Auguste jusqu'à Théodose II. On lui reproche d'avoir marqué beaucoup d'animosité contre les chrétiens et d'avoir maltraité tous les empereurs qui ont protégé cette religion. Il accusait celle-ci d'avoir précipité la décadence romaine.

Zschokke (Henri), historien, poète et romancier allemand, né à Magdebourg en 1771, m. en 1848. On cite avec beaucoup d'honneur son excellente *Hist. de Bavière* (1813-18), ses nombreux livres sur la Suisse, qui le placent, dans cet ordre de sujets, aussitôt après Jean de Müller et une autobiographie des plus attachantes. *(Histoire de ma vie,* 1843.) D'autre part ses *Nouvelles allemandes* et ses romans le rendirent un conteur très populaire, de 1795 à 1830.

Zucchi (Bartolommeo), littérateur et calligraphe italien, né à Monza vers 1560, m. en 1631. Plus connu que ses livres d'histoire est son traité de l'art épistolaire, intitulé l'*Idea del segretario* (Venise, 1606, in-4°; plus. rééd.)

Zurita ou Çurita (Geronuno), historien espagnol, né à Saragosse en 1512, m. en 1580. Nommé en 1547 par les cortès d'Aragon chroniqueur national du royaume, il s'acquitta de ces fonctions en écrivant très intègrement, mais aussi très prolixement, les *Annales de la couronne d'Aragon* (1580, 6 vol. in-fol.)

Zweerts (Philippe), poète hollandais, né en 1637, m. en 1697. Imitateur des Latins, il a porté quelques atteintes fâcheuses au bon goût, dans ses *Jardins* et ses *Poésies érotiques.*

Zwingle ou Zwingli (Ulrich), célèbre prédicateur et réformateur suisse, chef de la secte des sacramentaires, né en 1484, à Wildhausen; curé de Glaris en 1506; pasteur à Einsiedeln, puis, en 1518, à Zurich, où il prit une autorité toute-puissante, réorganisa les études et jeta les semences de la réforme; m. en 1531, à la bataille de Cappel où son parti fut battu. Au moment où une étude plus patiente lui découvrait, à ce qu'il rapporte, le sens caché des paroles de la Cène, un ange lui en révéla le mythe. Il répandit alors à travers la Suisse la doctrine des sacramentaires, et ouvrit les voies de la révolte dans lesquelles Luther ne s'engagea qu'après lui. Il y eut plus tard entre les deux réformateurs un long échange de malédictions et d'anathèmes. Z. était un orateur froid et sans saillies; mais il portait en ses discours une hardiesse calme et beaucoup de netteté, de précision. *(Œuv.* de Z., écrites en dialecte suisse, éd. générale, Zurich, 1530, 3 v. in-fol.; 1828-42, 10 v. in-8°.)

SUPPLÉMENT

Andreiev (Léonide), nouvelliste et romancier russe, né à Orel, en 1871, d'une modeste famille bourgeoise. Jeune, il fut, comme Gorki, hanté par l'idée du suicide. Son imagination demeura portée aux évocations de tristesse, tristesse sociale ou morale, aux peintures sombres, aux scènes violentes. Avec leurs cas spéciaux et compliqués, où, selon l'expression d'un de ses traducteurs, se mêle à une mystérieure angoisse qui est la torture d'âme continuelle de ses personnages l'obsession du rêve, il inquiéta et passionna une grande partie de la jeunesse russe. (*L'Epouvante*, nouvelles trad. du russe par T. de Wyzewa et S. Persky; *Le Gouffre; Le Rire rouge*, scènes de la guerre de Mandchourie, etc.).

Anzengruber (Ludwig), auteur dramatique et romancier allemand, né à Vienne en 1839, m. dans cette ville en 1889. Ses œuvres complètes, publiées en dix volumes par la librairie Cotta, de Stuttgart, comprennent des drames, des comédies, des nouvelles, des esquisses, des fragments. Sous ces diverses formes, le champ de ses prédilections a été la peinture des campagnes de la Haute-Autriche, et c'est en décrivant les paysages qu'il aimait, les gens qui lui étaient sympathiques, qu'il a trouvé le meilleur de son talent, c'est-à-dire une grande netteté de vision, une délicatesse de touche admirable dans l'analyse de l'âme du paysan, et les mérites d'un langage pittoresque, vif et franc.

Auerbach (Berthold), célèbre romancier allemand, né en 1812 à Nordstetten, dans le Wurtemberg; m. à Cannes, en 1882. Les études de philosophie et d'histoire occupèrent d'abord son esprit aussi propre à la réflexion qu'à la création; et il en conserva un sentiment élevé de l'homme et de ses destinées morales, dont ses récits portent constamment la marque. Un traité didactique : le *Judaïsme et la littérature moderne* (Stuttgart, 1836), puis un roman historique sur *Spinoza* (1837, 2 vol.), Spinoza, le célèbre penseur hollandais dont il voulut plus tard traduire les œuvres complètes (5 vol., Stuttgart, 1851), furent ses premiers ouvrages. Il donna ensuite : *Poète et commerçant* (2 vol., 1839) et le *Bourgeois instruit* (Karlsruhe, 1842). Puis il changea complètement de manière, et, puisant dès lors aux sources d'une inspiration toute fraîche et rustique, il écrivit les *Scènes de la Forêt Noire* (Schwarzwælder Dorfgeschichten, Manheim, 1843, 2 vol.; nouvelle série, 1847; nombr. éd. et trad.), ces délicieuses histoires de village auxquelles le réalisme franc des couleurs, la finesse et la profondeur de l'observation, un mélange frappant d'énergie agreste et de touchante simplicité, l'ardent amour du pays et un art extrêmement habile valurent un succès européen. La vie des paysans, les mœurs rudes ou naïves du laboureur et du bûcheron, dans le calme décor des paysages de la Souabe : c'était le sujet très simple de son livre. Auerbach n'avait pas eu besoin d'étendre son horizon au delà de Nordstetten, une pauvre commune perdue dans la forêt, pour créer ces petits chefs-d'œuvre et tracer des tableaux d'une vérité générale et humaine. On a encore d'Auerbach les *Veillées allemandes*, Manheim, 1850; une tragédie, *André Hofer*, 1850; une large étude sociale : la *Vie nouvelle*, 1852; des écrits politiques, un almanach populaire, et un dernier roman, *Waldfried*, 1874, confus et à peine digne de sa main.

Bacchylide. Des fouilles, exécutées en 1896, en Egypte, par un savant anglais, ont amené la découverte d'un précieux manuscrit d'une partie des œuvres de ce poète lyrique, contemporain et rival de Pindare, dont on ne connaissait jusqu'alors qu'une centaine de vers cités çà et là chez Plutarque, Denys d'Halicarnasse, Aulu-Gelle et Clément d'Alexandrie. M. G. Kennyon, conservateur au British Museum, donna l'année suivante la publication de cet important papyrus, qui contenait vingt poèmes formant au total 1 382 vers, sur lesquels 114 sont complets, 1 070 aisément explicables, et les autres trop mutilés pour être intelligibles. On estime que cette découverte va de pair, au point de vue paléographique, avec celles des exemplaires du *Phédon* de Platon et de l'*Antiope* d'Euripide, faites au Fayoum par M. Flinders Petries, avec celles de l'*Oraison funèbre* d'Hypéride et de la *Constitution d'Athènes* d'Aristote. (V. l'édit. de A.-M. Desrousseaux, in-18, 1898.)

Bang (Hermann). — Ajouter : Cet écrivain danois, qui affectionne volontiers une certaine préciosité de style, a tracé des pages émouvantes dans le roman de *Tive*, fait avec des épisodes de la guerre de 1861.

Barrès (Maurice), homme de lettres français, né en 1862 à Charmes, député de Nancy, en 1889 ; membre de l'Académie française (1906). Disciple de Stendhal, il a reproduit, avec quelques-unes de ses théories, telles que le culte du *moi* et la glorification de l'énergie, certaines de ses affectations, par exemple : le goût du paradoxe, le parti pris de la sécheresse sceptique, de la raillerie âpre et de l'ironie amère. Toutefois, on ne saurait lui refuser un art très personnel ; on doit reconnaître, même en contestant ses idées, qu'il n'a jamais rien écrit de banal ni d'indifférent. (*Sous l'œil des barbares*, in-12, 1887 ; *Un homme libre*, 1889 ; *Le jardin de Bérénice*, 1891 ; *Du sang, de la volupté et de la mort*, 1895 ; *les Déracinés*, 1897 ; *Leurs Figures*, *l'Appel au Soldat*, 1900 ; *le Voyage de Sparte*, 1906, etc.). Une des préoccupations caractéristiques de son talent est d'associer l'idée philosophique aux questions vitales.

Bazin (René), romancier français, né à Angers, le 26 décembre 1853, professeur de droit à la Faculté catholique d'Angers, appelé à l'Académie le 19 juin 1903, en remplacement d'Ernest Legouvé. Malgré la spécialité de ses fonctions professorales, la jurisprudence ne lui inspira aucun travail important ; mais, cédant de façon toute naturelle à sa vocation littéraire, il en appliqua les développements aux études des mœurs et de la vie provinciales — sous forme de nouvelles ou de romans. Dès ses premiers récits (*Stéphanette*, 1884 ; *Ma tante Giron*, 1886 ; *Une tache d'encre* 1888), il avait fait apprécier la veine d'émotion douce et d'humanité, la sobriété de style expressive, et cette intuition attendrie des âmes et des paysages de l'Ouest, qui lui sont propres. En ses productions ultérieures les mêmes qualités s'affermirent avec plus de profondeur dans l'analyse, plus d'art et de force dans la mise en œuvre. (*De toute son âme*, 1897 — un roman à la Dickens, très analogue aux *Temps difficiles; les Oberlé*, 1902 ; *Donatienne*, 1903 ; l'*Isolée*, 1906.) D'intervalle, René Bazin voyageait en Italie, en Espagne, jusqu'en Orient. Il en rapporta des volumes d'impressions et de descriptions (*A l'aventure*, 1891 ; *Sicile*, 1892 ; la *Terre qui meurt*, 1899), qui alternèrent heureusement avec ses romans, ceux-ci tout imprégnés de l'amour de la terre natale.

Belge (Littérature). — On peut dire que le mouvement purement littéraire date, en ce pays, de la fondation d'une simple revue dite la *Jeune Belgique*, qui a existé près de 20 ans. Lemonnier, Giraud, Verhæren, Gilkin, Gille, Picard, les Destrée, Francis de Croisset, Maurice Cartuyvels y collaborèrent, concentrant là et en quelques autres périodiques le meilleur de leurs forces, y menant une propagande chaleureuse en faveur de l'art et travaillant surtout, à l'encontre des « Flamingants », à faire de la Belgique *une province littéraire française*. Les poètes se partagent en deux classes : les *vers-libristes*, qui, avec Verhæren, se virent en honneur, et les *traditionnels* ou les *Jeunes Belges*, qui, avec Giraud, Gilkin, Valère Gille, Rodenbach, de Croisset, Cartuyvels, s'attachent à défendre l'intégrité de la langue et du génie français contre l'invasion du génie germanique et de ses obscurités. Les uns et les autres s'accordent à combattre l'influence, chaque jour grandissante et néfaste, à leurs yeux, du « flamingantisme ». Disons en passant que cette lutte des langues en Belgique s'est fortement accentuée, depuis quelques années, comme une conséquence de la dualité de race et d'esprit.

Bertheroy (Jean), pseudonyme d'une femme de lettres française, née à Bordeaux vers 1858. Elle avait commencé par se consacrer aux Muses, les premières inspiratrices de la pensée : (*Les Vibrations*, 1888 ; *Les Femmes antiques*, où se reconnaît l'influence heureuse du génie de Leconte de Lisle). Elle s'adonna ensuite à la forme romanesque : romans de reconstitution historique (*Cléopâtre*, *Ximénès*, *la Danseuse de Pompéi*, 1898), ou d'analyse morale : le *Double Joug*, le *Roman d'une âme*, *Sur la pente*, etc.). L'ensemble des ouvrages de J. B. témoigne — en dehors de quelques sujets très modernes — d'un sens aigu du pittoresque et une prédilection marquée pour l'étude des civilisations anciennes.

Bobadilla (Emilio de), écrivain espagnol, né à la Havane, en 1869. Connu sous le pseudonyme de **Frey Candil**, par des recueils de poésie, tels que *Vortice* (1902), des romans, comme *A Fuego lente* (1904), et des travaux critiques où la chaleur de l'imagination vivifie les ressources d'une grande culture internationale.

Bodenstedt (Frédéric de), écrivain allemand, né en 1819 à Heine, dans le Hanovre ; nommé en 1854, professeur de langues slaves à l'Université de Munich, attaché pendant quelques années à la cour du roi Maximilien de Bavière ; en 1866, directeur du théâtre ducal de Meiningen ; m. en 1892. Une mission officielle dans les pays du Caucase, dont il recueillit sur place et publia les chants populaires (l'*Ukraine poétique*, Stuttgart, 1845) et raconta les luttes héroïques contre les Russes (1848) ; puis des voyages à travers la Crimée, la Turquie, l'Asie Mineure et les îles Ioniennes,

etc., lui inspirèrent un grand nombre d'esquisses ou de travaux ethnographiques très appréciés en Allemagne. Comme poète, B. est resté célèbre par sa traduction originale et colorée des *Poésies du persan Mirza-Schaffy* (*Leider des Mirza-Schaffy*, 1851), qui, à son tour, est passée dans toutes les langues et a reçu plus de cinquante éditions. (V. aussi les *Chanteurs de Chiras*, Der Sænger von Schiras, hafisische Lieder, Berlin, 1877.)

Bohème ou tchèque (Littérature). — Lorsqu'on résume les développements de cette renaissance politique et littéraire qu'a marquée le XIXe siècle dans l'histoire de la nation tchèque, on ne saurait, sans s'exposer au reproche d'être très incomplet, omettre de nommer : les poètes Cech, Jaroslav, Vrchlicky et Zeyer, qui ont continué brillamment la tradition de Jean Kollar; les romanciers bien dignes de leur renom, Jirasek et Neruda, et un certain nombre de femmes de talent (MMmes Caroline Svetla, Sophie Podlipska, Gabriela Preissova), qui voulurent disputer à ceux-ci la faveur populaire ; ou parmi les auteurs dramatiques : Klicpera, le fondateur de la comédie tchèque, Mikovec, Vlek, Bozdeck, dont les pièces attirent la foule ; — enfin, parmi les plus vaillants publicistes, Havlicek, le véritable créateur de la presse tchèque, laquelle n'avait, avant lui, que végété dans des publications incolores.

Boutmy (Émile), publiciste et économiste français, né à Paris, en 1835, élu membre de l'Académie des Sciences morales et politiques en 1898, m. en 1906. D'abord rédacteur au journal *La Presse*, fondé par son père et par Emile de Girardin, puis à *La Liberté*, il passa dans le haut enseignement et fut chargé par Trélat, créateur de l'Ecole d'architecture, d'y professer l'Histoire comparée de l'architecture et des civilisations. D'où résulta *la Philosophie de l'architecture en Grèce* (1870, in-18), ouvrage un peu vieilli maintenant, mais plein d'idées. Les événements de 1870 et 1871 changèrent la direction de ses travaux. Il fut de ceux qui voulurent collaborer à l'effort de toute une France à refaire, en organisant peu à peu une élite capable de conduire cet effort. Il institua l'*Ecole des Sciences politiques*, dont il resta, jusqu'à sa mort, le directeur; et, comme professeur, il y étudia l'histoire constitutionnelle comparée. (*Etudes de Droit constitutionnel*, France, Angleterre, Etats-Unis; 1885, in-18, 2e édit., augmentée, 1888; le *Développement de la Constitution et de la Société politique en Angleterre*, 1887, in-18; *Esquisse d'une Psychologie politique du Peuple anglais*, in-18, 1901; *Eléments d'une Psychologie politique du Peuple américain*, in-18, 1902). Boutmy s'est acquis une grande notoriété par la sûreté de sa critique et par la profondeur de ses vues.

Brisson (Adolphe), publiciste français, né en 1860 ; successeur de Sarcey à la chronique théâtrale du *Temps* et directeur des *Annales politiques et littéraires*. Mettant en valeur, avec des qualités d'esprit et de style, dont on n'aurait pas cru ce genre susceptible, les ressources de l'*interview*, il s'est acquis une réputation toute particulière de portraitiste. Sous une forme alerte et dégagée, il nous a révélé mille particularités piquantes de la vie des privilégiés de la vogue; il nous a fait connaître en détail l'inconnu de leur nature d'hommes ou d'artistes, souvent aussi leurs illusions et leurs faiblesses. (*La Comédie littéraire*, 1 vol. in-18 ; *Portraits intimes*, 3 séries, 1895- 1897; *Pointes sèches*, 1898 ; les *Prophètes*, 1902 ; l'*Envers de la Gloire*, 1904, etc.)

Chroniques. Ajouter aux titres de ces collections, pour la Belgique : celle des *Chroniques belges inédites*, publiées par les soins de la Commission royale d'histoire ; pour la France : le *Recueil des historiens des Gaules et de la France*, généralement appelée le « dom Bouquet » et continué par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (XXIV volumes in-fol.) ; la collection des *Historiens des croisades*, et surtout la collection monumentale de la *Société de l'Histoire de France*, dont il s'est publié 6 volumes, par année, depuis la fondation de l'entreprise en 1834.

Claretie (Jules). — Ajouter : Parmi ses études historiques, firent impression, en 1867, les *Derniers montagnards*, et, après 1871, des récits très personnels sur la guerre néfaste, dont il avait suivi les opérations en qualité de correspondant de journaux parisiens. On considère comme ses meilleurs romans : *Robert Burat*, intitulé d'abord l'*Assassin* (1866), la *Maison vide* (1877), les *Amours d'un interne* (1881), *Monsieur le Ministre* (1881), le *Million* (1883), *Brichanteau comédien* (1899). Sur la scène, il parut fixer le succès avec *Monsieur le Ministre* (1883), comédie en cinq actes, tirée du roman.
J. Claretie, disons-nous, se fit applaudir au théâtre, suivre avec faveur dans l'histoire et le roman. Sa part de chroniqueur n'aura pas été la moindre en la masse énorme de ses productions. On consultera dans l'avenir la série de ses recueils d'articles intitulés la *Vie à Paris* (1898, etc.), éclos au hasard des faits, mais, avec leur bonne grâce sans façon, ayant conservé l'essence, le parfum d'une époque saisie dans sa vérité toute chaude, en ses fièvres, ses élans, ses curiosités.

Courteline (Georges **Moinaux**, dit), humoriste français, né à Tours, le 25 juin 1860. Fils de Jules Moinaux, un fécond vaudevilliste et chroniqueur renommé, l'auteur des *Tribunaux comiques*, il s'engagea, à son tour, dans les voies de la

fantaisie littéraire, et cela en dépit des résistances paternelles. Dès sa vingtième année, il fondait, avec Jacques Madeleine, une revue littéraire, *Paris-Moderne*, qui n'alla pas au delà de 1881 et 1882. L'amitié de Catulle Mendès lui ouvrit l'*Écho de Paris*. Ses croquis militaires (les *Gaîtés de l'Escadron*, 1886 ; *Le Train de 8 heures 47*, 1889 ; *Lidoire et la Biscotte*, 1890) — moqueuses réminiscences de son passage au 13e chasseurs — et une foule de chroniques ou nouvelles, étincelantes de verve comique, le rendirent célèbre. On eut encore de cette plume alerte : *Un Client sérieux* (1899), où, sous des airs de bouffonnerie, éclate la vive critique des palinodies justicières et de la coupable légèreté de conscience de bien des avocats à qui le métier tient lieu de principes ; les *Marionnettes de la vie* (1900) ; *Boubouroche*, un acte moliéresque, joué, pour la première fois, au Théâtre-Libre, en 1893, et représenté incessamment, depuis lors ; L'*Article* 330 (1901) et les *Balances* (1902), données au Théâtre-Antoine, et la *Conversion d'Alceste*, en vers, très goûtée sur la scène du Théâtre-Français, en 1905, comme une sorte d'épilogue du *Misanthrope*.

Très différente de l'ancienne littérature bouffonne, toute de gaîté franche, sans autre objet que d'amuser, de divertir, sous les espèces risibles de l'humanité, la raillerie de Courteline trahit un arrière-goût d'amertume ; on y sent passer, à travers les mots burlesques, ce frémissement intérieur de colère ou d'indignation contenue, qui donne à l'œuvre entière un certain caractère d'âpreté.

Dorchain (Auguste), poète français, né en 1857, à Cambrai. Un recueil de pièces lyriques, toutes remplies d'une mélancolique douceur, la *Jeunesse pensive* (1881), fut la première manifestation de son talent qu'affermirent dans le succès son deuxième recueil : *Vers la lumière* (1894), dont les vers, a dit François Coppée, ont une suavité racinienne ; et différents ouvrages dramatiques représentés sur les premières scènes françaises, tels qu'une délicieuse comédie : *Conte d'avril* (1885), inspirée du *Soir des Rois*, de Shakespeare.

Économie politique. — L'Économie politique se rattache à la littérature par le grand nombre des écrivains de mérite, qui depuis le XVIIIe siècle où cette science fut véritablement créée, y signalèrent leurs noms et leurs travaux. On en a fourni bien des définitions : nous signalerons, entre autres, les suivantes, ayant un caractère précis et scientifique. « L'éc. pol. est la science qui trace les lois des phénomènes sociaux, qui résultent des opérations combinées de l'humanité, relativement à la production des richesses, en tant que ces phénomènes n'ont pas été modifiés par la poursuite d'un autre objet. » (Stuart Mill). — « L'éc. pol. est à la fois une science et un art ; comme science, elle étudie les lois économiques qui gouvernent la production, la répartition et la consommation des richesses ; comme art, elle recherche le meilleur mode d'application de ces lois à la satisfaction de nos besoins économiques. » (Maurice Block). — « L'éc. pol. est la doctrine de l'ordre social de la richesse, étudiée dans son essence, dans ses causes, dans ses lois rationnelles et dans ses rapports avec la prospérité publique. » — « Elle est la science qui constate les lois générales, déterminant l'activité et l'efficacité des efforts humains pour la production et la jouissance des différents biens que la nature n'accorde pas gratuitement et spontanément aux hommes. » (P. Leroy-Beaulieu). — Enfin, nous concluons avec Charles Gide, qu'elle a pour objet les rapports des hommes vivant en société, en tant que ces rapports tendent à la satisfaction de leurs besoins matériels et au développement de leur bien-être.

Encyclopédie. Page 302, 2e colonne, ligne 35. — Lire : depuis l'*Encyclopédie moderne* jusqu'à la vaste compilation du *Dictionnaire Larousse* ou jusqu'à l'*Encyclopédie générale*.....

Il convient de signaler, exceptionnellement, la monumentale entreprise américaine, commencée en 1896, et qui, sous le titre de : *Library of the World's best literature*, vise à concentrer dans une publication unique les portraits des écrivains les plus célèbres des temps anciens et modernes par les auteurs vivants les plus réputés eux-mêmes, avec des extraits, des pages choisies, des fragments de tous les chefs-d'œuvre constituant ensemble l'héritage de l'humanité intellectuelle. Cette superbe encyclopédie littéraire, éditée à New-York, n'a pas d'analogue comme importance et comme dimensions.

Fabre (Ferdinand), romancier français, né en 1830, à Bédarieux, m. en 1898. L'isolement volontaire dans lequel s'était enfermé cet écrivain, qui ne voulut rien devoir qu'à son effort personnel, et le genre particulier des sujets qu'il traita de préférence, c'est-à-dire les scènes de la vie cléricale, ne lui permirent pas de connaître l'enivrement des succès mondains. En revanche, il composa quatre ou cinq livres d'une vérité de fond aussi durable que l'humanité et la nature même. Ce sont des souvenirs de jeunesse, des tableaux de mœurs locales, de fortes peintures de paysages cévenols, des romans religieux. (Les *Courbezon*, 1862, in-18 ; *Julien Savignac*, 1863 ; *Mademoiselle de Malavieille*, 1865 ; l'*Abbé Tigrane*, 1873, in-18 ; le *Marquis de Pierrerue*, 1874, 2 vol. ; *Barnabé*, 1875 ; la *Petite Mère*, en 4 séries ou vol., 1878 ; *Xavière*, etc.) Nul n'a pénétré si profondément l'âme du prêtre. S'il l'a représentée quelquefois sous des apparences défavorables d'ambition et de rivalité, comme dans le célèbre roman de l'*Abbé Tigrane*, il a montré, par contre, qu'il existe un grand nombre d'excellents prêtres, humbles d'esprit, sages de cœur et sublimes de charité.

Fogazzaro (Antoine), poète et romancier italien, né en 1842, à Vicence. L'un des écrivains les plus distingués de l'Italie contemporaine par la force du sentiment de la nature comme par l'élégance et l'originalité du style. (*Brigola*, 1882; *Daniele Cortis*, 1885; *Il mistero del Poeta*, 1888, romans; *Miranda*, nouvelle en vers, 1874; *Profumo*, etc.)

Fouquier (Henry), publiciste français, né à Marseille, en 1838; directeur du bureau de la presse, sous le ministère Casimir-Périer; député; m. en 1902. Le plus abondant peut-être des chroniqueurs contemporains, il a répandu, au jour le jour, dans une foule de journaux et sur tous les sujets, les ressources d'un style souple, ondoyant et nuancé.

Frey Candil. Voy. **Bobadilla**.

Gebhart (Émile), écrivain français, né à Nancy, en 1839, professeur à la Faculté des lettres de Nancy, puis de Paris, membre de l'Académie des Sciences morales et politiques et de l'Académie française. Des travaux faisant autorité sur l'antiquité (*Histoire du sentiment poétique de la nature dans l'antiquité grecque et romaine*, 1860; *Praxitèle*, 1864; *Essai sur la peinture de genre dans l'antiquité*, 1869); sur la Renaissance et la Réforme (*les Origines de la Renaissance en Italie*, 1879; *Histoire de la Renaissance religieuse au moyen âge*, 1890), sur la Rome impériale (*Moines et papes*, 1896-97), révélèrent qu'il joignait à une science approfondie les agréments d'un style aimable et d'une facture délicate. Érudit et artiste, il écrivit des ouvrages d'imagination tels que : *Autour d'une Tiare* (1894), le recueil de légendes : *Au Son des Cloches* (1897).

Gibbon (Edward), célèbre historien anglais, né en 1737, à Putney, d'une famille sans illustration, mais avantagée des dons de la fortune; m. en 1796. Diversement influencé par ses lectures, il passa du protestantisme au catholicisme, revint à la Réforme et finalement resta sceptique. Il voyagea en Suisse, où il faillit épouser, pendant son séjour à Lausanne, Mlle Cruchod, plus tard Mme Necker; alla en Italie pour s'y inspirer des souvenirs antiques; s'établit à Londres, où il fréquenta la haute société sans y provoquer beaucoup de sympathies, étant assez laid de figure et très personnel de caractère; enfin s'entremit de politique mais avec peu de succès. Gibbon avait publié, dès 1761, en français, un *Essai sur la littérature*. Il a laissé des œuvres diverses, des opuscules, des *Lettres* à quelques amis, entre autres à lord Sheffield, qui édita ses écrits posthumes (*Miscellaneous Works*, 1814, 5 vol. in-8), des *Mémoires*, imprégnés d'une certaine franchise satisfaite, etc. Mais il doit surtout sa réputation à une grande œuvre d'histoire, restée l'un des monuments classiques de l'Angleterre. C'est en octobre 1764, que, sur les ruines du Capitole, l'idée lui vint de raconter l'*Histoire du déclin et de la chute de l'empire romain*. Le succès en fut prodigieux (Londres, 1770, 81, 88, 6 vol. in-4; nombreuses édit. et trad.) Malgré une tendance presque continuelle à la pompe et à l'effet, le style en est animé, pittoresque. On y admire une érudition vaste et solide, des vues quelquefois profondes, souvent étendues et presque toujours justes, des réflexions piquantes et un art exceptionnel de rattacher les faits aux idées. Pourquoi n'y trouve-t-on pas aussi ces belles qualités d'un historien : l'élévation et la générosité des sentiments ? Il en était dépourvu.

Gilbert (Nicolas), poète satirique français, né en 1751 à Fontenoy-le-Château (Vosges), m. en 1780, des suites d'une chute de cheval. Des échecs peut-être immérités commencèrent de bonne heure à aigrir et à troubler son esprit. Vaincu dans les concours académiques, en 1772, il en conçut une haine effroyable contre l'Académie française, contre les philosophes, contre son siècle. L'amertume de l'insuccès fut sa Muse. Il dit à propos de ses juges :

> Je l'ai juré, je veux vieillir en les sifflant.

Il s'unit donc aux Sabatier, aux Chaumeix, aux Fréron, détracteurs aigris plutôt que censeurs équitables de leur temps. Dans sa peinture du *Dix-huitième siècle*, il éclate en beaux vers; Gilbert sait les frapper avec énergie, les remplir de sens et d'injures brûlantes. Il a laissé huit odes, dont la plus justement admirée est celle des *Adieux à la vie*, qu'il composa quelques jours avant sa mort, dans un intervalle lucide; car il mourut à 29 ans, frappé d'un accès d'aliénation mentale. — Ch. G.

Gorki (Maxime), de son vrai nom **Alexis Pechkow**, célèbre romancier russe, le poète des voleurs et des vagabonds, né, en 1868, à Nijni-Novgorod. Orphelin de bonne heure, contraint, dès l'enfance, aux apprentissages les plus pénibles; tour à tour garçon boulanger, chargeur dans un port, scieur de bois, vendeur de pommes, garde-barrière ou seulement vagabond, mais, gardant à travers toutes ces dures étapes, un appétit insatiable de lecture et d'instruction, il avait fini par trouver une place de secrétaire, chez un avocat de Nijni-Novgorod. Korolenko le connut, le pro-

tégea. Gorki commença à écrire, et ne s'arrêta plus de dépeindre les mœurs étranges qu'il avait côtoyées, et les souffrances des humbles. On avait déjà la *littérature des moujiks*. Il descendit plus à fond, et voulut être le poète des errants de la steppe, caste bizarre, hétérogène, d'êtres indéterminés comme la nature et jetés hors de la voie commune, faute d'avoir pu trouver une application aux forces et aux moyens d'agir qu'ils avaient peut-être en eux. Il étendit aussi ses vues aux misères générales du peuple russe et à ses légitimes revendications d'affranchissement. (*Dans la Steppe*, *les Bas-Fonds*, *En prison*, etc., trad. Serge Persky; drames : *Hôtes d'été*, etc.)

Hermant (Abel), romancier et auteur dramatique, né à Paris, le 3 février 1862. Il essaya ses forces dans un recueil de vers : les *Mépris* (1883). Douze mois plus tard il se jetait dans la mêlée des lettres, avec un livre à tendances (*Monsieur Rabosson, l'éducation universitaire*, 1884), roman où perçaient déjà l'humeur incisive d'Abel H. et son penchant à l'*allusion*. Tour à tour romancier militaire (le *Cavalier Miserey*, 1887), satiriste mondain (la *Meute*, comédie en 4 actes, 1896, le *Faubourg*, etc.), naturaliste et psychologue (*Nathalie Madoré*, 1888 ; *Cœurs à part*, 1890 ; *Amour de tête*, 1890 ; le *Vicomte de Courpières*, etc.), mignard disciple de Marivaux (les *Confidences d'une aïeule*, 1893), et cinglant dialogueur de scènes cosmopolites (la *Carrière*, 1897 ; les *Transatlantiques*, 1898 ; l'*Archiduc*, 1902), ses idées, son talent subirent bien des métamorphoses en leur virtuosité multiface. On apprécie d'ensemble, chez cet écrivain, une rare flexibilité d'esprit, et, à défaut d'émotion, de sensibilité d'âme ce *je ne sais quoi*, dit un critique, de fin, de poli, de piquant et même de pinçant, d'observé vivement et de rendu froidement, qui semble n'appartenir qu'à lui, parmi les auteurs parisiens de sa génération.

Hérondas. — En 1891, le British Museum faisait acquisition d'un papyrus égyptien, récemment découvert, et renfermant, outre quelques fragments, les *Sept Mimes* complets d'Hérondas. M. Kennyon en fit la publication ; et une série d'études, publiées dans l'*Europe savante*, permirent à deux érudits d'Allemagne : Buecheler et Crusius de faire paraître, à Bonn et à Leipzig, en 1892, deux éditions considérées comme définitives. (Trad. française par Georges Dalmeyda, Paris, 1893.)

Hope (Antony), romancier anglais, de son vrai nom **H. Hawkins**, né à Londres, en 1863. Il publia, en 1890, son premier livre et fournit, depuis lors, une abondante production : romans et pièces de théâtre. L'étoffe de ses récits (*Count Antonio*, *Comedies of Courtshep*, *Sport Royal*, *The Heart of Princess Osra*, etc.) a été prise surtout dans l'observation des mœurs aristocratiques, observation assaisonnée d'une ironie fine et légère. (V. aussi d'Antony Hope, *The Dolly dialogues ;* c'est du Lucien moderne.)

Japonaise (Littérature). — Ajouter : Enfin, la littérature contemporaine du Nippon, très abondante et mettant en valeur des poètes, des conteurs, des essayistes de grande réputation, tels que Fukuzawa, Tagochii Ukichi, Shiga, Fukuchi, cette littérature actuelle laisserait fort à désirer, si nous en croyons un bon juge de Tokio, que n'aveugle pas la complaisance nationale : le docteur Inoue Tetsujiro. Les prosateurs sont nombreux, mais, d'ordinaire, médiocres. Les grandes pensées font défaut aux poètes, malgré des élans d'inspiration plus hardis. L'art dramatique se confine, comme par le passé, dans une exposition de faits cruels et de scènes mélodramatiques. Le roman se traine dans la vieille ornière, quoiqu'il se soit rendu plus populaire qu'autrefois. Et le critique japonais souhaite à ses compatriotes une culture générale plus étendue et aux écrivains de son pays un plus grand fond d'émotivité humaine, une étude plus approfondie de la nature.

Jaurès (Jean-Léon), publiciste et orateur français, neveu de l'amiral Jaurès, né à Castres, le 3 septembre 1859 ; agrégé de philosophie en 1881, maître de conférences en 1883, député une première fois en 1885, il soutint en Sorbonne, en 1892, deux thèses, l'une sur les origines du socialisme allemand (*De primis socialismi germanici lineamentis*), l'autre sur *la Réalité du Monde sensible*. Professeur de philosophie au lycée d'Albi, puis à la Faculté des lettres de Toulouse, il se tourna bientôt du côté de la politique active, mais en conservant à ses discours, à ses articles, à ses livres, le caractère d'enseignement, qui lui parut toujours être sa véritable mission. A la suite d'une évolution très marquée des opinions modérées aux théories extrêmes du socialisme, il n'a cessé de servir et de défendre, avec tous les moyens d'une éloquence élevée, puissante, à la fois savante et logique, les principes et les conséquences du collectivisme. (*Les Preuves*, 1900, publication relative à l'affaire Dreyfus ; l'*Action socialiste*, recueil d'articles et de discours, 1900, etc.).

Kipling (Ruydard), célèbre poète et romancier anglais, né à Bombay, en 1865. Sorte de « journaliste sublimé », dont l'opinion fit un barde national, il s'est acquis une immense popularité pour avoir exalté, dans ses œuvres, avec une outrance inouïe le sentiment d'orgueil et de foi dans la race, devenu,

sous le nom d'impérialisme, le sentiment public de la Grande-Bretagne (*La Bête et l'Homme dans l'Inde*, 1891 ; *Ballades de la chambrée*, 1892; les *Livres de la Jungle*, 1894-95 ; *Histoires de soldats*, 1896 ; *D'une mer à l'autre*, 1900, etc.)

Lamy (ÉTIENNE), historien français, né en 1845, successeur de Léon Lavedan à la direction du *Correspondant*, membre de l'Institut. La politique l'avait attiré d'abord. Député à l'Assemblée nationale, il y prit rang comme orateur. Par la suite, le suffrage universel lui ayant tenu rigueur, il se tourna vers les lettres. Muni de fortes doctrines, il tendit à les appliquer, de préférence, dans l'histoire, comprise d'une manière large et pleine, avec tous les secours et toutes les lumières qu'y peuvent apporter, de surcroît la morale, la philosophie et l'art. Les Etudes sur le *Gouvernement de la Défense nationale* (1872) et sur le *Second Empire* (1895) ont été le plus généralement appréciées, reposant tout entières sur des faits, des éléments de vérité, et prêtant moins aux polémiques de partis que des ouvrages du même auteur, comme l'*Armée et la Démocratie* ou *Nos fausses républiques*. Etienne Lamy a été reçu à l'Académie française le 11 janvier 1906.

Larousse (PIERRE), grammairien, encyclopédiste et éditeur français, né en 1817, à Toucy (Yonne), m. à Paris en 1875. En 1852, fondait avec Boyer une librairie classique et commençait à publier la *Lexicologie des Ecoles*, terminée en 1872. Avec de nombreux collaborateurs, il vint à bout d'une entreprise plus vaste et dont la réussite fut énorme : le *Grand Dictionnaire universel du XIXe siècle* (20 vol. gr in-folio, à 3 col. Combien de journalistes et de publicistes pressés n'ont-ils pas, au jour le jour, tiré leurs articles tout faits de l'Encyclopédie Larousse ? Il est à regretter que les auteurs de cette œuvre considérable n'aient pas cru devoir conserver sur toutes les questions la neutralité qui semble s'imposer à une entreprise de ce genre.

Lesueur (DANIEL), de son véritable nom JANE **Loiseau**, et plus tard, Mme HENRY **Lapauze**, femme de lettres française, née à Paris, en 1860. L'Académie couronna ses recueils de vers : *Fleurs d'avril*, *Rêves et Visions*, et les deux premiers volumes d'une traduction des *Œuv. complètes* de Byron. Elle a porté dans la poésie une sorte d'éloquence vigoureuse qui la rapproche de Louise Ackermann, et une sensibilité lyrique, pour laquelle on l'a comparée à Marceline Desbordes-Valmore. Quant à ses romans : *Passion slave*, *Justice de femme*, *Invincible charme*, *Comédienne*, et à ses pièces : *Fiancée*, 1894 ; *Hors du mariage*, 1897 ; *Le Masque d'amour*, 1905, etc., on s'accorde à y reconnaître ces dons essentiels de l'art créateur : la vie et l'expression de la vie.

Lie (JONAS), célèbre romancier norvégien, né en 1833. Le mystique et le fantastique occupent une large place dans ses œuvres, telles que : le *Voyant*, les *Trois Mâts de l'avenir*, *Rutland*, le *Sang finnois*, *Trold*. D'autre part, il s'y mêle un sens très intime de la vie réelle ; on trouve de charmantes peintures d'intérieur et de pénétrantes analyses dans l'*Histoire du boucher Tobias*, la *Famille de Gilje*, le *Gouffre*, la *Fille du Commandeur*, *Niobé*. Enfin Jonas Lie a décrit avec amour et magnificence les grands spectacles de la mer.

Lindau (PAUL), célèbre publiciste, auteur dramatique et romancier allemand, né à Magdebourg, en 1839, fondateur du *Neues Blatt;* directeur, depuis 1877 de l'importante revue *Nord und Süd*. Producteur très fécond, il a porté la souplesse de son esprit dans les genres les plus variés : nouvelles (*Kleine Geschichte*, 1872), romans, pièces de théâtre, livres de critique littéraire ou musicale (v. entre autre ses *Nüchterne Briefe aus Bayreuth*, 1876, nombr. éd.), descriptions de voyages (*Aus Venetien*, 1864 ; *Aus Paris*, 1865 ; *Aus der neuen Welt*, 1883) et variétés humoristiques. On cite parmi ses œuvres dramatiques : *Marion*, *Un succès*, qui est la plus populaire de ses comédies, la *Comtesse Léa ;* et parmi ses romans : *Hélène Jung*, *Mon ami Hilarius*, *Pauvre fille*, *Monsieur et Madame Bewer*, etc.). Toutes les productions de Lindau portent en elles cette qualité souveraine : la santé dans le talent et la vie.

Très pénétré de littérature française, Lindau a traduit avec beaucoup d'agrément divers ouvrages d'Augier, de Dumas fils, de Sardou ; consacré de remarquables études à Molière, à Beaumarchais, à Musset, et s'est attaché à acclimater chez ses compatriotes l'esprit de nos auteurs les plus modernes, le véritable esprit *parisien*.

Logique. Aux ouvrages signalés, ajouter le *Cours de logique* de M. Liard, qui est, avec la *Logique* de M. Rabier, l'une des meilleures contributions que la France ait apportée de nos jours à cette science si cultivée en Allemagne et en Angleterre.

Lollée (FRÉDÉRIC). — Ajouter à la liste des ouvrages : les *Femmes du Second Empire*, Papiers intimes, in-8, 1906 ; et la *Comédie-Française* (Histoire de la maison de Molière, 1658-1906, gr. in-8 colombier, 1906), la première histoire

complète, qui ait été publiée, des origines et des développements de cette scène nationale.

Mæterlinck. — Ajouter : Ultérieurement, en des pièces de théâtre ayant réellement une action et des interprètes (*Monna Vonna*, 1902), en des ouvrages de philosophie et d'étude morale, comme le *Temple enseveli* (1902) ou l'histoire précieuse, qu'il traça de la *Vie des Abeilles* pour l'instruction des hommes, Mæterlinck délaissa ses personnages d'âme, ses visions d'occultiste et de cosmogoniste pour élargir le cercle de ses idées et les rendre sous une forme toujours poétique, mais plus claire, plus abordable à la généralité des spectateurs ou des lecteurs.

Magalhaes-Lima, publiciste portugais, né à Rio-de-Janeiro, en 1850 ; étudiant à l'Université de Coïmbre ; directeur du *Seculo* de Lisbonne. Le plus important de ses livres ou brochures (V. *Miniatures romanticas*, *Patres e Reis* [*Papes et Rois*], le *Socialisme en Europe*, etc.) est l'ouvrage publié en français sous le titre de la *Fédération ibérique* (in-8°, 1893). Il y développe avec beaucoup de chaleur le grand idéal de sa vie, c'est-à-dire la théorie d'une fédération républicaine de l'Espagne et du Portugal, qui serait le prélude de la fédération des races européennes, en attendant que se réalise un jour, pour l'humanité tout entière, l'œuvre définitive de paix et d'union.

Maquet (Auguste), romancier français, né à Paris, en 1813 ; plusieurs fois président de la Société des Gens de Lettres ; m. en 1888. Le principal des collaborateurs d'Alexandre Dumas, il revendiqua au moins pour moitié la propriété des récits les plus populaires du fécond producteur et des pièces à grand spectacle, qui en furent tirées. Isolément, il eut de brillants succès avec le roman de la *Belle Gabrielle* (1853-55) et le drame pseudo-historique de la *Maison du baigneur*, représenté au Théâtre-Français en 1854.

Marni (Jeanne), de son nom véritable Mme **Marnière**, femme de lettres française, née à Toulouse, en 1854. En des études très osées, d'une singulière verdeur de dialogue, mais au fond très vraies et très philosophiques, elle a fixé d'une manière nettement caractérisée les vices du jour et les travers mondains. Nous signalerons à part le volume d'analyse morale intitulé : *Celles qu'on ignore*, d'où se dégage, sous une forme de langage excellemment française, beaucoup de tendresse d'âme et de pitié, Elle composa, seule ou en collaboration, quelques pièces de théâtre, jouées à Paris, sur les scènes du Vaudeville et du Gymnase.

Masson (Frédéric), historien français, né à Paris, en 1847, reçu à l'Académie, le 29 janvier 1904. Sous l'influence d'une foi bonapartiste ardente et ayant pour lui tout le charme d'un grand amour ou d'une longue illusion, il commença d'écrire, en 1871, étant alors bibliothécaire aux Affaires étrangères, une importante suite d'ouvrages consacrés exclusivement à Napoléon Ier et à son entourage. La faveur du public l'y encouragea. Il dépeignit et raconta, sous tous ses aspects, l'homme unique. Bonaparte enfant, Bonaparte jeune homme, il le suivit à l'école de Brienne et à ses débuts dans l'armée ; il l'étudia dans ses ancêtres, reconstitua sa famille pour examiner minutieusement l'état et les degrés de ses rapports avec elle ; s'arrêta, de façon particulière, à mettre en lumière la part que pouvait laisser à la forme sentimentale, dans son existence, l'ambitieux, l'administrateur, le conquérant (*Napoléon et les Femmes*), le décrivit, au milieu de sa cour, de ses généraux, parmi les siens ; enfin ne laissa rien à découvrir sur les mobiles de ses actions, d'ailleurs toujours justifiées par un culte admiratif. La méthode de Frédéric Masson, en ses vingt volumes d'*Etudes napoléoniennes*, les doutes que provoque l'absence d'indication des sources documentaires, le courant d'idées qui entraina sa plume, maints autres points inciteraient à la controverse sur l'esprit et la portée de son œuvre. On rend pleine justice à l'art que l'écrivain a su mettre en relief pour reconstituer, dans l'enchevêtrement infini des détails, le milieu, l'époque, les personnages, à l'habituelle sagacité de son interprétation, à l'entrain et au mouvement de ses récits.

Meilhac (Henri), auteur dramatique français, né à Paris en 1832, m. en 1897. Cet écrivain spirituel composa seul ou en collaboration avec divers auteurs, surtout avec Ludovic Halévy (voy. ce nom) un grand nombre de pièces de théâtre, comédies, vaudevilles, opéras-comiques, opérettes, féeries, dont l'ensemble lui ouvrit les portes de l'Académie, en 1888. On a beaucoup vanté, dans le journalisme contemporain, chez l'auteur de *Pepa*, de *Décoré*, de *Ma Camarade*, d'*Une cousine*, etc., le don d'observation fine, la grâce piquante du dialogue et cette imagination riante qui jette un léger voile de poésie sur les crudités de la vie réelle. Le théâtre de Meilhac offre habituellement une grande simplicité de conception, de composi-



tion et de style. Si singuliers qu'en soient les incidents et les personnages, il est à noter aussi que ses vaudevilles ont une donnée presque toujours naturelle et vraisemblable.

Ménandre. P. 573, 1re col. Ajouter : Sous le titre de *Le Laboureur de Ménandre*, M. Jules Nicole, professeur à l'Université de Genève, a fait connaître, en 1897, des fragments inédits d'une comédie très goûtée dans l'antiquité. On la jouait encore à Rome du temps de Quintilien. Ces fragments avaient été retrouvés sur deux feuillets de papyrus, à Abydos.

Michelet (ADÈLE-ATHÉNAÏS **Mialaret**, Mme), femme et collaboratrice du célèbre historien, née en 1826, m. en 1899. Douée d'une distinction d'esprit peu commune, elle forma, avec Jules Michelet, malgré une grande différence d'âge, l'union la plus complète qui se puisse imaginer d'intelligence et de cœur, partageant ses travaux, s'en inspirant pour se rendre capable d'y mettre la main à son tour, contractant, par l'habitude de penser et d'écrire ensemble une identité morale si absolue, qu'on aurait cru que tous deux n'avaient qu'un seul cerveau ; elle-même concevant, méditant, rédigeant en notable partie une succession de livres charmants comme l'*Oiseau*, l'*Insecte*, la *Montagne*, la *Mer*, qui parurent, sous la signature du maître, et dont le réel auteur était sa femme. Mme Michelet survécut trente ans au glorieux auteur de l'*Histoire de France*, travaillant sans cesse à entretenir et à renouveler cette gloire, au point que se produisit le fait extraordinaire, révélé en 1905, par les travaux de Gabriel Monod : dans son excès d'amour et d'admiration, Mme Michelet avait cru juste et bien d'abuser le public d'une longue erreur. Sauf les *Soldats de la Révolution*, tous les volumes qu'elle donna, pendant ces trente années, sous le nom de Jules Michelet, étaient apocryphes. Persuadée que le grand homme s'était réincarné en elle et que son esprit guidait sa plume, elle publia une série abondante d'ouvrages, prétendûment posthumes, et qui furent composés uniquement de la main de Mme Mialaret-Michelet.

Moinaux (JULES). Voy. **Courteline**.

Monod (GABRIEL), historien français, de la famille des théologiens et prédicateurs protestants de ce nom ; né au Havre, en 1844 ; maître de conférences à l'Ecole normale supérieure ; fondateur et directeur de la *Revue historique ;* inspecteur général de l'Université ; membre de l'Académie des sciences morales. Travaux très approfondis et très estimés sur les *Sources de l'histoire mérovingienne* (2 vol. in-8°, 1872-1885), sur le moyen âge et sur l'Allemagne contemporaine. (*Allemands et Français*, 1872. — V. aussi ses *Portraits et Souvenirs*, 1897.)

Morley (JOHN). — Ajouter : Nous possédons une remarquable traduction française, en même temps précise et colorée, par Georges Art, des *Essais critiques* de John Morley. (1 vol. in-18. 1895.)

Prévost (MARCEL), romancier français, né à Paris, en 1862 ; sorti comme ingénieur de l'Ecole polytechnique. La fécondité attrayante de son imagination et certaines qualités de grâce, de perspicacité, d'analyse subtile, qui plaisent surtout au public féminin, valurent beaucoup de succès à quelques-uns de ses livres, romans et nouvelles. (*Mademoiselle Jaufre*, 1889 ; l'*Automne d'une femme*, 1893 ; *les Demi-Vierges*, 1894 ; *Lettres de femmes*, 1893, 1894, 1897 ; *les Vierges fortes*, 1900 ; *Lettres à Françoise*, 1902 ; *la Princesse d'Erminge*, 1905).

Ribot (ALEXANDRE). Voir page 733 et ajouter : Entré dans la magistrature, le 2 mars 1870, comme substitut du procureur impérial près le Tribunal de la Seine, successivement directeur des affaires criminelles au ministère de la Justice, conseiller d'Etat, député, ministre, président du Conseil. Quelques-uns de ses discours sur la politique intérieure et extérieure de la France républicaine ont eu une grande portée. D'une manière générale, et en ne les considérant qu'au point de vue de la forme oratoire, on retrouve dans tous ceux qui composent le recueil en deux volumes, publié en 1905, les caractères essentiels de l'éloquence parlementaire : la netteté d'argumentation, la sobriété, la vigueur. Ce sont ces qualités qui ouvrirent à l'homme politique les portes de l'Académie française en 1906.

Rostand (EDMOND), poète et auteur dramatique, né à Marseille, en 1868 ; reçu à l'Académie française, en 1902. Sous un titre teinté d'archaïsme : les *Musardises*, il s'était annoncé comme un jeune poète villonesque. Puis ce furent une délicate comédie : les *Romanesques*, de belles scènes mystiques (la *Samaritaine*, 1896) ; et, en 1897, le succès éblouissant de *Cyrano de Bergerac*, un drame d'aventure et de passion, très détourné de l'histoire véritable du personnage, mais plein de mouvement. Des circonstances favorables : l'atonie momentanée des œuvres de théâtre, l'excellente interprétation de Coquelin et l'engouement du public avaient beau-

coup aidé aux mérites propres de l'auteur et de la pièce. Ces qualités sont : la virtuosité lyrique unie au sentiment dramatique, l'éclat de la versification et la vie portée partout, dans les paroles, l'action et la mise en scène.

Royer (Mme Clémence), femme de lettres et conférencière française, née en 1831, m. en 1902; Renan a dit d'elle : « C'est presque un homme de génie. » Son œuvre, plus variée de sujets que de style, — traduction de Darwin, roman philosophique (les *Jumeaux d'Hellas*, Bruxelles, 1864; mis à l'index, à Rome, et interdit en France): traités de sociologie (de l'*Origine de l'Homme et des Sociétés*, 1879), de morale (le *Bien et la Loi morale*, 1819) ou de science pure, — témoigne, en effet, de connaissances vraiment encyclopédiques. Mme Royer a eu l'honneur, plusieurs fois, d'anticiper les conclusions de savants comme Darwin, Hæckel, Hirn, H. Spencer, E. Reclus, Edison et Th. Ribot. Sa philosophie, dénuée de croyances relève uniquement de la doctrine positiviste.

Russe (Littérature). — Ajouter : On aurait à insister davantage sur l'extraordinaire expansion du génie slave soudainement ravivé aux sources primitives; sur l'influence du tolstoïsme, qui aura été, comme le darwinisme sous d'autres latitudes intellectuelles, l'un des facteurs les plus puissants de l'imagination moderne; sur l'action novatrice poursuivie, au théâtre, par les continuateurs ou les émules du grand Ostrowski et d'Alexis Poteickhine; et très particulièrement sur les réserves infinies, que garde aux romanciers, aux observateurs de demain, l'étude des malaises profonds de la Russie actuelle, en ses besoins d'affranchissement, avec ses aspirations vers le droit et la liberté, ses agitations latentes, avant-courrières des brusques conflits, des âpres luttes, qu'y devaient produire fatalement les conséquences d'un énorme déclassement social, et que précipitèrent les conséquences d'une longue et terrible guerre, à l'extérieur, puis les effets inouïs de la crise intérieure effrayante de 1905.

Les derniers disciples de « l'école naturelle » : Tchekhov, Verassaiev, Tchirkov, Korolenko, Gorki, Andreiev, auront été les analystes douloureux des troubles de la pensée chez un grand peuple, encore mal dégagé de l'antique servage, et qui, s'interrogeant anxieusement, cherche en soi, autour de soi, ses ressources vitales, ses réserves de rêve et d'action, et tâtonne sur le choix des moyens à mettre en œuvre, pacifiques ou révolutionnaires, pour les transformer en des résultats utiles, capables de servir à l'amélioration des existences.

Schandorph, romancier danois, né en 1837. C'est un auteur de l'école réaliste, aimant à décrire les paysans. Son livre des *Petites Gens* (1896) a passé dans toutes les mains, au pays danois.

Scholl (Aurélien), journaliste et littérateur français, fils d'un notaire de Bordeaux et né dans cette ville, en 1833, m. à Paris, en 1902. Pendant de longues années et à travers une foule de journaux, dont nous ne mantionnerons que le *Nain jaune*, le *Figaro*, l'*Evénement*, l'*Echo de Paris*, il eut à soutenir sa réputation de chroniqueur alerte, c'est-à-dire fut obligé de prodiguer de la verve, des saillies, des mots, à tous propos et sur tous les sujets, comme s'il eût en tête, par obligation et par état, le dépôt de l'esprit parisien. L'un des causeurs les plus brillants du perron de Tortoni, on l'avait surnommé « le roi du boulevard ».

Outre quelques pièces de théâtre, d'une tenue légère (*Jaloux du passé*, Odéon; *On demande une femme honnête*, 1877, en collaboration avec Koning, etc.), Aurélien Scholl avait rattaché du fil de la reliure ses mille et mille chroniques, c'est-à-dire publié de nombreux volumes, parmi lesquels des romans et des nouvelles. (*Lettres à mon domestique*, 1854; *Aventures romanesques*, 1862; les *Amours de théâtre*, 1863; *Scènes et mensonges parisiens*, 1863; *Fruits défendus*, 1885; les *Ingénieurs de Paris*, 1893; *Tableaux vivants*, 1896, etc.).

Séverine (Mme **Guebhard**, née **Rémy**, dite), femme de lettres française, né à Paris, en 1855. Toute son œuvre, bien que partiellement recueillie en volumes (*Notes d'une frondeuse*, *Pages rouges*, *Pages mystiques*, etc.) s'est déroulée dans le journalisme, depuis ses débuts au *Cri du peuple*, feuille socialiste et révolutionnaire de Jules Vallès, jusqu'à ses plus récentes chroniques dans l'*Eclair* ou l'*Echo de Paris*. D'une fécondité de plume intarissable, toujours prête à écrire vite et dans un style sonore, elle aura fourni, chaque semaine et pendant des années, à la presse parisienne des volumes de copie, sans préjudice des articles qu'elle dispersait en province. (*Pages rouges*, 1893; les *Notes d'une frondeuse*, 1894; *En marche*, 1896, etc.)

Stendhal (Marie-Henri **Beyle**, plus connu sous le pseudonyme de), célèbre littérateur français, né à Grenoble, en 1783; d'abord peintre, puis, tour à tour, officier, employé d'administration, attaché au commissariat des guerres, auditeur au Conseil d'Etat, consul et diplomate; m. assez pauvre, en 1842. La devise qu'il adopta comme publiciste : *la vérité, l'âpre vérité*, laissa pressentir tout aussitôt l'indépendance de son humeur. L'homme, qui s'annonçait ainsi, n'avait rien de vulgaire dans l'esprit; il en était, au contraire, éloigné au point de tomber dans le style difficile et entortillé, tant il se piquait de singularité ingénieuse.

Ce que S. a dit d'un de ses héros : « Il

ne pouvait plaire, il était trop différent », on peut le dire de lui-même à l'égard de ses contemporains. Il ajoutait : « Je serai compris vers 1880. » Jamais prédiction littéraire ne s'est trouvée plus vraie. On tarda longtemps à le connaître et à l'apprécier. Le livre où il avait décrit froidement les diverses phases de la maladie de l'âme nommée *amour* (1822) ne trouva pas de lecteurs. Et c'est seulement de nos jours que l'ensemble de ses écrits aura été l'objet de longs commentaires et de savantes analyses. En 1831, il publia le premier livre de cette époque où apparaisse la méthode du roman moderne : *Rouge et noir*. Abstraction faite de l'aventure et de la passion de Julien Sorel, c'est le tableau des partis qui divisaient la France et l'image des rivalités qui les mettaient aux prises. Dans cet ouvrage d'une lecture assez pénible, S. applique la pénétration de son jugement à deviner les passions secrètes, travaillant alors et maintenant toutes les classes de la société. En 1839, parut la *Chartreuse de Parme*, une merveilleuse analyse morale, et son chef-d'œuvre. L'acuité de ses observations, avec ce mélange de sécheresse et de cruelle ironie dont il faisait volontiers parade, se retrouve dans ses autres écrits ; sa *Correspondance* si originale et si fort admirée de son disciple Prosper Mérimée (1855, 2 vol. in-18), ses *Promenades dans Rome*, ses *Mémoires d'un touriste*. etc. (V. aussi la série des livres restés inconnus : *Amiel*, *Journal de Jeunesse*. *Vie d'Henri Brular*, *Souvenirs*, dont les manuscrits avaient été déposés à la Bibliothèque de Grenoble et qui ont été publiés par un fervent admirateur de S., « le charmant et pieux bénédictin du beylisme, a dit Paul Bourget, qui a nom Casimir Stryienski. »)

Difficile est de donner du génie de S. une opinion impartiale et précise. Disciple en philosophie de Cabanis et d'Helvétius, apôtre de la passion libre et du laisser-faire, raisonneur paradoxal et cassant, voué par nature au sophisme et à la contradiction, il choque bien des consciences. D'autre part, homme d'observation fine et délicatement passionné pour la musique et pour la peinture (v. ses *Lettres sur Haydn*, écrites de Vienne, Paris, 1815, in-8° et ses divers travaux sur les arts), touriste plein de goût, il avait quelque chose d'étrangement compliqué dans l'esprit aussi bien que dans le style ; et il ne déploya jamais librement et sans efforts les dons de sa vive intelligence. Ce n'est pas sans raison, toutefois, qu'une nouvelle école a reporté vers lui ses regards et son étude. Elle a mis au premier rang des romanciers réalistes l'auteur qui lui paraît avoir le mieux découvert l'intérêt de ce genre d'ouvrages, c'est-à-dire la peinture nue mais vraie des sentiments de l'âme, qu'elle qu'en puisse être la laideur ou l'horreur.

Sulpice-Sévère. — Une importante édition de la *Chronique* de Sulpice-Sévère, texte critique, traduction et commentaire, a été donnée en 5 vol. in-4° (1897 et suiv.) par M. André Lavertujon.

Tamayo y Baüs (MANUEL), auteur dramatique espagnol, né en 1829, membre de l'Académie de Madrid, m. en 1898. L'un des maîtres de l'école nouvelle, psychologue et moraliste, il a excellé dans le drame d'analyse passionnelle et dans la grande pièce à thèse. (*Folie d'amour*, *Une Affaire d'honneur*, *Un drame nouveau*, etc., trad. fr. de Boris de Tannenberg.) L'art de la composition et la vigueur de la pensée en sont les qualités maîtresses (*Obras*, Madrid, 1898-1900, 4 vol.)

Turque (Littérature). — Ajouter, en dernières lignes : En lui-même ce mouvement intellectuel néo-turc est très curieux à suivre. Commençant avec le savant universel et inoculateur d'esprit Ahmed Midhat, celui qui se faisait appeler le Voltaire ottoman, avec son disciple fidèle Nadjé et le poète Kemal-bey, pour arriver au très composite écrivain Halid-Zia, il se fermerait sur certaines écoles de décadentisme oriental, assez singulières à considérer, en leurs essais d'assimilation musulmane de l'esprit parisien.

Vers-Libristes. École poétique de la fin du XIXe s., née en France, à la suite des cénacles du « décadentisme » et qui, rejetant l'unité syllabique comme mesure métrique, prétendrait reconnaître à chaque tempérament le droit de créer son rythme personnel, — ce qui serait le comble de l'anarchie sur le Parnasse. — MM. Vielé-Griffin, G. Kahn, R. de Souza sont des vers-libristes. Cf. ci-dessus **Belge** (littérature.)

Vicaire (GABRIEL), poète français, né en 1848, à Ambérieu, où son père exerçait les fonctions de receveur ; m. en 1902. La poésie rustique fut sa Muse. Il égrena, par les chemins et les vallées, des chapelets de rimes joyeuses et sonnant clair. Il n'avait pas que cette note unique : l'amour du pays natal, auquel il dédia ses gracieux *Émaux bressans*. On reconnut qu'il possédait aussi la verve ironique, lorsqu'il lança cette plaisanterie littéraire : les *Déliquescences d'Adoré Floupette*, qui fit éclater de rire ou de colère les jeunes cénacles. Il effleura le théâtre. Il se contraignit à penser et à écrire en prose ; mais ce n'étaient que de courtes échappées ; il en revenait toujours au réalisme savoureux et choisi, qui est le caractère de son œuvre champêtre, à la fois très simple, naïve et savante.

Wace, poète et chroniqueur anglo-normand, né à Guernesey, vers 1100,

écolier à Paris, clerc de Caen, puis chanoine de Bayeux, historiographe du roi d'Angleterre Henri II; m. vers 1175. Il nous a laissé deux grands poèmes historiques : la *Geste des Bretons* ou *Brut*, traduction de Gaufrei de Monmouth, composée en 1155, et la *Geste des Normands* ou *Roman de Rou*, écrite de 1160 à 1174. La langue de ce trouvère est excellente. « Son style clair, serré, simple, d'ordinaire assez monotone, a dit Gaston Paris, nous plaît par sa saveur archaïque et quelquefois par une certaine grâce et une certaine malice. »

Waldeck-Rousseau (Pierre-Ernest), célèbre homme d'État et orateur français, né à Nantes, le 2 décembre 1846, d'un ancien membre de l'Assemblée constituante de 1848, qu'on avait surnommé l'aigle du barreau nantais; entré, de bonne heure, dans la carrière paternelle, il acquit bientôt à Paris l'une des premières places parmi les avocats d'affaires; porté à la députation, pour la première fois, le 6 avril 1879, tour à tour ministre, président du Conseil; m. en 1904. Durant une vingtaine d'années, Waldeck-Rousseau exerça une puissante influence dans les affaires politiques de son pays; et au delà des frontières il avait acquis la réputation d'un homme d'Etat, à la fois modéré et énergique, sachant imposer ses résolutions et tenir en respect les influences hostiles, sans s'aliéner l'estime des gens modérés de toutes catégories. Peu sensible aux illusions littéraires non plus qu'aux enthousiasmes poétiques, froid, concentré par nature, il échauffa rarement son éloquence au souffle des ferveurs d'antan, mais la forçait à enfermer dans la rigueur d'une logique serrée l'interprétation des concepts positifs. L'art y perdit ce qu'y gagnait la vérité simple et la raison.

De 1902 à 1903, Waldeck-R. avait publié quatre ouvrages importants : *Associations et congrégations*, où se trouvent réunis les discours prononcés à l'occasion de la loi de 1901, qui fut l'œuvre capitale de son ministère; l'*Action républicaine et sociale*; la *Défense républicaine*; *Questions sociales*. Au lendemain de sa mort furent mis au jour des documents inédits, trouvés dans les papiers de l'ancien président du Conseil, et relatifs à la loi sur les Associations, à la séparation des Eglises et de l'Etat, à la politique générale, enfin à l'affaire Humbert.

Welhaven (Johan-Sébastian), poète norvégien, né à Bergen en 1807, m. en 1873. En 1829, il excita tout ensemble les enthousiasmes et les courroux des nationalistes par un volume de sonnets romantiques : l'*Aube de la Norvège*, dont le retentissement fut extrême, parce que le poète mettait à nu ce qu'avait d'inachevé l'état d'esprit et d'âme, glorifié sous le nom de civilisation nationale. Après la mort de son émule Wergerland, il tint le premier rang poétique, en Norvège.

Wergerland (Henrick), poète romantique norvégien, né en 1808, m. en 1845. Il venait à peine de terminer ses études de théologie, lorsque, dans une sorte d'improvisation gigantesque, il tira de son cœur autant que de son cerveau une véritable épopée de l'humanité ; *La Création de l'Humanité et le Messie*, 1829, enflammée des plus nobles aspirations vers la justice et l'affranchissement des âmes. Champion de la démocratie, il célébra les luttes contemporaines pour la liberté par une série de poèmes dithyrambiques (*Césaris*, l'*Espagnol*), par des drames, et répandit sa verve lyrique en des odes, des hymnes, des épigrammes. Un flot de belles visions emplit l'œuvre de Wergerland, dont l'éclatante personnalité avait, pour ainsi dire, couvert de son ombre le reste de la littérature norvégienne.

Zola. Ajouter : Sur la fin de sa carrière, Emile Zola devait modifier sensiblement ses tendances et, après avoir été l'auteur sans illusions de l'*Assommoir* et de la *Terre*, se lancer en plein rêve social avec les développements de *Travail* (1901).

Paris. — Imp. E. Capiomont et Cie, rue de Seine, 57.

PUBLICATIONS PÉDAGOGIQUES

ENSEIGNEMENT PRIMAIRE

Traité de Pédagogie scolaire, précédé d'un *Cours élémentaire de Psychologie appliquée à l'éducation* et suivi de *Notions d'Administration scolaire*, par MM. **I. Carré**, inspecteur général honoraire, et **Roger Liquier**, directeur d'École normale. Un volume in-18 jésus (7e ÉDITION revue et mise a jour), broché. . . . 4 fr.

« Cet admirable *Traité de Pédagogie scolaire* est l'ouvrage le plus important de pédagogie pratique qui ait été écrit depuis Vessiot. Jamais on n'était entré dans un détail aussi minutieux de la pratique de l'enseignement et jamais on n'avait apporté, pour résoudre les mille difficultés auxquelles un maître se heurte à chaque instant dans sa classe, des solutions aussi efficaces, aussi sûres. C'est l'ouvrage qui reflète le mieux l'école moderne, le plus sincère et le plus vrai des traités de pédagogie. » (*Le Maître pratique.*)

Mémento du Certificat d'aptitude pédagogique, par M. **J. Trabuc,** inspecteur de l'Enseignement primaire. Un volume in-18 jésus (3e ÉDITION mise à jour), broché. . . . . 3 fr

« Cet ouvrage a été rédigé en vue de faciliter la préparation à l'examen professionnel du certificat d'aptitude pédagogique. Il renferme des conseils et des directions pratiques sur la manière de traiter par écrit une question de pédagogie ou d'éducation, quelques vues d'ensemble sur l'épreuve orale et une série de questions relatives à cette épreuve. Ce *Mémento* sera certainement un guide précieux pour tous les candidats. »

(*Bulletin de l'Association des anciens élèves de l'École normale de la Seine.*)

Aux Instituteurs et aux Institutrices. *Avant d'entrer dans la vie*: conseils et directions pratiques, par M. **Jules Payot,** agrégé de philosophie, docteur ès lettres, recteur de l'Académie de Chambéry. Un volume in-18 jésus (5e ÉDITION), broché. . 3 fr. 50

« Le livre de M. Jules Payot respire l'allégresse et le courage. Il prend le jeune maître à la sortie de l'École normale, il l'installe dans l'école, il le met en relations avec son directeur et assiste à sa première classe ; il lui enseigne le secret de l'autorité, règle le ton de sa voix; il le plie, il le rompt à la pratique des méthodes actives ; puis il l'accompagne dans les divers actes de sa vie publique et de sa vie privée et, avec le même sens pratique, examine son rôle dans les grandes questions du temps présent... *Aux Instituteurs et aux Institutrices* est un livre d'action. » (DARLU. — *Revue pédagogique.*)

Les Idées de M. Bourru (*Délégué cantonal*), par M. **Jules Payot**. Un volume in-18 jésus de 400 pages, broché. . . 3 fr. 50

M. J. Payot a réuni dans ce volume une série d'entretiens familiers sur les vérités essentielles de la pédagogie. Rarement cette science a été présentée avec autant de bonne humeur et de malice. Sous une forme charmante, toute pleine de bonhomie, on trouve de suggestifs conseils et mille recettes pédagogiques *vécues*. La question du patriotisme à l'école y est abordée avec une sincérité courageuse ainsi que les questions politiques touchant à la laïcité.

" Le Volume ", *Journal des Instituteurs et des Institutrices* (18e Année), paraissant tous les samedis, sous la direction de M. **Jules Payot**.

Abonnement annuel (du 1er de chaque mois)

France . . . . 6 fr. | Colonies et Union postale. . . . 7 fr.
Le numéro. . . . . . . 15 cent.

Le Volume est le journal pédagogique qui répond le plus exactement aux besoins présents de notre enseignement laïque et franchement démocratique. Son programme consiste : 1° à donner aux Maîtres les éléments pouvant leur permettre de préparer une classe intéressante, et de la préparer vite et bien ; 2° à les mettre à même de remplir leur mission d'éducateurs dans toutes les œuvres post-scolaires et de jouer un rôle de *conseil* auprès des adultes.

Législation et Jurisprudence de l'Instruction primaire. Répertoire analytique, alphabétique et chronologique, par MM. **J. Bouffez**, inspecteur de l'Enseignement primaire, et **W. Marie-Cardine**, ancien inspecteur d'Académie. Un volume in-18 jésus, broché.. 2 fr. 75 ; rel. toile, tr. rouges. . . . 3 fr. 50

Annuaire de l'Enseignement primaire, fondé par M. **Jost**, publié sous la direction de M. **Félix Martel**, inspecteur général. Chaque année, un vol. in-18 de 650 pages, broché. . . . . 3 fr.
(21 années parues, 1885 à 1905. — L'année 1885, exceptionnellement *net* 10 fr.)

ENSEIGNEMENT POST-SCOLAIRE

Conférences pour les Adultes, publiées sous la direction de M. **Charles Dupuy**, ancien ministre de l'Instruction publique. (2 séries) : *Chaque série*, un vol. in-12 de 500 pages, br.. . 2 fr. 50

1re Série (3e *Édition*) : La solidarité, par Ch. Dupuy ; — Les lectures de l'adulte, par Ad. Dupuy ; — L'alcoolisme, par Gaufrès ; — Distribution géographique des richesses de la France, par P. Foncin ; — L'empire colonial de la France, par J. Chailley-Bert ; — Le budget de la France, par G. Lamy ; — Le suffrage universel, par J. Vieillot, etc., etc.

2e Série : L'aérostation, par Boucheny ; — La prévoyance et l'épargne, par J. Vieillot. — Victor Hugo, par H. Pauthier ; — La tuberculose, par E. Nicolas ; — Michelet, par J. Fèvre ; — La Chine contemporaine, par Ch. Normand ; — Les sociétés d'assurances mutuelles contre la mortalité du bétail, par D. Zolla, etc., etc.

Littérature et Conférences populaires, par M. **Paul Crouzet**, professeur au lycée de Toulouse. Une brochure in-16 (*Questions du Temps présent*). . . . . 1 fr.

« Tous ceux que préoccupe la grande question de l'éducation populaire liront avec fruit la brochure de M. P. Crouzet. Ils y trouveront des vues élevées et des conseils pratiques. Quiconque devra faire une conférence devant un auditoire populaire se trouvera bien d'avoir parcouru ce petit traité et réfléchi ou discuté avec l'auteur. » (G. Lanson. — *Revue Universitaire.*)

Nausicaa, pièce en un acte, en vers, tirée de l'*Odyssée*, par M. **Maurice Bouchor.** Musique de **Gluck** :
Livret. Brochure in-18. 1 fr. | Partition. Brochure in-8°. 1 fr. 50

Dans ce nouvel ouvrage, M. Maurice Bouchor, ingénieux adaptateur d'Homère, a su faire tenir le plus merveilleux épisode de la divine " Odyssée ". *Nausicaa* s'adresse aux Ecoles normales d'Institutrices, aux Associations d'anciennes élèves et aux classes supérieures de nos lycées. Facile à monter et à jouer, cette délicieuse pièce donnera aux jeunes filles la plus aimable leçon d'humanité, de sang-froid et de grâce.

Vers l'Idéal laïque et républicain, *à travers les plus belles pages de toutes les littératures*, recueillies et commentées par MM. **B. Maurellet**, inspecteur d'Académie, et **P. Capdeville**, inspecteur de l'Ens. primaire. Un vol. in-18 j., broché. 2 fr. 50

La Bible. — Homère. — Sophocle. — Aristophane. — Platon. — Démosthène. — Lucrèce. — Virgile. — Tacite. — Dante. — Rabelais. — Cervantès. — Shakespeare. — Descartes. — Pascal. — Corneille. — La Fontaine. — Molière. — Racine. — Montesquieu. — Voltaire. — J.-J. Rousseau. — Goethe. — Chateaubriand. — Lamartine. — A. de Vigny. — Michelet. — Sully Prudhomme, etc.

L'Enseignement de l'Anti-alcoolisme, par M. le Dr **Galtier-Boissière**. Un volume in-18 jésus (5e Édition), broché. 1 fr. 50

Ce livre est assez simple et assez clair pour convenir à un enseignement populaire, et il est en même temps assez sérieusement documenté pour vivement intéresser les lecteurs d'une culture différente, mais trop souvent ignorants de cette importante question de l'alcoolisme.

Manuel de Gymnastique éducative et corrective, par M. le **Lt-Cel Dérué**, inspecteur de l'éducation physique dans les écoles de Paris, et le Dr **É. Laurent**, médecin-inspecteur des écoles de Paris. Un vol. in-18 (3e Édition), *71 figures*, rel. toile. . 1 fr. 50

« MM. Dérué et Laurent ont mis en commun, l'un sa science parfaite de l'anatomie et de la physiologie du corps humain, l'autre son expérience consommée de la gymnastique et des armes, tous les deux leur habitude de l'enseignement, et ils ont composé une œuvre complète, dans le cadre d'une méthode rigoureuse et attrayante. » (*Annales politiques et littéraires.*)

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

La Réforme de l'Enseignement secondaire, par M. **Alexandre Ribot**, membre de l'Institut, député, président de la Commission de l'Enseignement. In-18, broché.. . . . . 3 fr. 50

« Disons tout de suite la vérité, la puissance et l'ampleur de l'ouvrage de M. Ribot. C'est une étude magistrale, aussi frappante par la clarté de l'exposition et la sévère beauté de la forme que par la sûreté, la précision et la richesse de l'information. C'est plus qu'un rapport, c'est un livre de haute pédagogie appelé à prendre place à côté des beaux rapports, devenus de beaux livres, de M. Gréard. » (*Le Temps.*)

La Réforme de l'Enseignement par la Philosophie, par M. **Alfred Fouillée**, membre de l'Institut. Un volume in-18 jésus, broché. . . . . 3 fr.

« Cet ouvrage de M. Fouillée est de ceux qui nécessiteraient une longue analyse et une discussion détaillée, tant il abonde en idées originales et neuves.... Nos maîtres des lycées et des facultés y trouveront tous des sujets de méditations et d'excellents conseils. A l'heure actuelle, ces pages sembleront d'une haute portée morale, civique et sociale. » (*L'Enseignement secondaire.*)

Les Études classiques et la Démocratie, par M. **Alfred Fouillée**, de l'Institut. Un vol. in-18 jésus, broché. . . . 3 fr.

« M. Fouillée regarde la culture classique comme indispensable au maintien de la grandeur nationale. Sans que l'élévation de la pensée enlève rien à la précision des détails, il expose et soutient avec une grande force persuasive un plan d'enseignement basé sur cette culture. Ce maître-livre sera désormais le bréviaire des amis de l'enseignement classique, et leurs contradicteurs eux-mêmes ne pourront se dispenser d'en faire cas. » (*Le Temps.*)

L'Enseignement secondaire et la Démocratie, par M. **Francisque Vial**, professeur au lycée Lakanal. Un volume in-18 jésus, broché. 3 fr. 50

Ouvrage couronné par l'Académie française (prix Bordin).

« C'est l'œuvre d'un esprit très personnel, indépendant et vigoureux.... L'enseignement secondaire, selon M. Vial, doit être littéraire et philosophique, constamment et profondément moral. On rencontre beaucoup de vues originales, suggestives, de pensées fortes, de remarques fécondes, d'idées justes dans le cours de ces analyses. Ce livre est à lire : il oblige à penser et à discuter. » (G. Lanson. — *Revue Universitaire.*)

L'Université et la Société moderne, par M. **Gustave Lanson**, professeur à la Faculté des lettres de Paris. Un volume in-18 jésus, broché . . . . 1 fr. 50

« Ce livre mérite d'être beaucoup lu. Les opinions très personnelles et modérées de M. Lanson resteront intéressantes, quelles que soient les décisions prises et les réformes consenties. C'est un des plus utiles commentaires et compléments des projets de réformes ; il pourra servir de guide aussi à ceux qui auront à les appliquer. » (*L'Enseignement secondaire.*)

Esquisse d'un Enseignement basé sur la Psychologie de l'Enfant, par **M. P. Lacombe.** Un vol. in-18 (2ᵉ ÉDITION), br. **3 fr.**

« Il est certain que l'instruction doit être donnée à l'enfant suivant ses capacités et que l'on fait fausse route en faisant violence à ses instincts naturels. Les idées de M. Lacombe sont hardies, et elles seraient probablement fécondes si on les appliquait. » (*Bulletin critique.*)

« Cet ouvrage a le rare mérite de n'être pas un recueil de lieux communs. Il est d'une originalité profonde et, malgré la hardiesse de ses conclusions, d'une inspiration généreuse, plein de sens et conçu dans un excellent esprit. » (XAVIER LÉON. — *Revue pédagogique.*)

De la Formation des Maîtres de l'Enseignement secondaire *à l'Étranger et en France,* par **M. Dugard.** Un vol. in-18 jésus (2ᵉ ÉDITION), broché. . . . . **3 fr.**

« Après avoir exposé les conditions de la formation des maîtres à l'étranger, M. Dugard nous renseigne sur le mode de préparation des professeurs en France. Cet examen comparatif nous met à même de juger notre propre méthode et de voir les améliorations qu'il conviendrait d'y introduire. Il n'est pas besoin d'insister sur le caractère de pressante actualité et sur le grand intérêt de ce consciencieux et judicieux travail. » (*Journal des Débats.*)

La Pédagogie au Lycée, *Notes de voyage sur les Séminaires de Gymnase en Allemagne,* par **M. Ch. Chabot,** professeur de science de l'Éducation à l'Université de Lyon. Un vol. in-18 jésus, br. **2 fr.**

« M. Chabot, ayant eu une perception franche des milieux qu'il a traversés, nous en reproduit la physionomie avec l'art le plus direct et le plus nuancé. Si on s'occupe de notre enseignement, on ne peut ignorer son livre, et il faut y aller prendre une vive impression du travail des séminaires allemands. M. Chabot, par cet ouvrage, rend à la science pédagogique un service d'une rare portée. » (G. DUMESNIL. — *Revue internationale de l'Enseignement.*)

Pour la Pédagogie, par **M. Georges Dumesnil,** professeur à l'Université de Grenoble. Un vol. in-18 jésus, br. . . . **3 fr. 50**

Ouvrage couronné par l'Académie des Sciences morales et politiques.

« La récompense accordée à cet ouvrage a presque coïncidé avec des mesures administratives qui font, dans la préparation des futurs maîtres de nos enseignements secondaire et supérieur, une place considérable à la pédagogie. C'est là un événement d'une importance que tout le monde reconnaît et d'un caractère tout nouveau. Le livre de M. Dumesnil semble propre à jeter un jour sur le champ qui s'ouvre et où il s'agit d'entrer. » (*Revue pédagogique.*)

Congrès des Professeurs de l'Enseignement secondaire public : *Rapports généraux.*

SECOND CONGRÈS (**1898**). 1 vol.
TROISIÈME CONGRÈS (**1899**). 1 vol.
QUATRIÈME CONGRÈS (**1900**). 1 vol.
CINQUIÈME CONGRÈS (**1902**). 1 vol.
SIXIÈME CONGRÈS (**1903**). 1 vol.
SEPTIÈME CONGRÈS (**1904**). 1 vol.

Chaque volume in-18 jésus, broché. . . . . **2 fr.**

Revue Universitaire (14e Année), paraissant le 15 de chaque mois (sauf en août et septembre) : Éducation — Enseignement — Administration — Préparation aux Examens et Concours — Devoirs de classe — Bibliographie, etc.

Abonnement annuel (du 1er de chaque mois)

France. . . . . 10 fr. | Colonies et Union postale. . 12 fr.
Le numéro. . . . . 1 fr. 25

La *Revue Universitaire* est particulièrement destinée aux maîtres de l'Université française. Dirigée et rédigée par eux, elle réserve une place importante aux questions qui touchent aux intérêts du personnel et à celles qui se rattachent à la préparation professionnelle. Elle prend soin d'éviter les discussions pédagogiques stériles et s'attache surtout aux idées précises, bien définies, qui peuvent aboutir à des résultats pratiques. Ses *études littéraires et historiques*, son importante *bibliographie* en ont fait un instrument de travail à peu près indispensable au personnel enseignant.

ENSEIGN. SECOND. DES JEUNES FILLES

L'Éducation des Jeunes Filles, par M. **Henri Marion**, professeur à la Faculté des lettres de Paris. Un vol. in-18 jés., br. 3 fr. 50

« Marion a été l'un des fondateurs de l'Enseignement secondaire des jeunes filles. Toutes les parties de l'éducation des femmes et l'histoire même de cette éducation sont ici traitées dans un esprit très mesuré, très élévé et très net. C'est un ouvrage essentiel pour les mères de famille comme pour les maîtresses. » (G. Lanson. — *Revue Universitaire.*)

« C'est un esprit large et libéral, surtout modéré et équilibré, qui inspire le livre de M. Marion. Cette sagesse, l'absence de toute théorie, et même d'érudition pédagogique qui fatiguerait autant qu'elle serait inutile, fait de ce livre un document précieux, dont on ne saurait se passer, quelque opinion que l'on ait sur l'éducation féminine. » (P. Monet. — *L'Enseignement secondaire.*)

Psychologie de la Femme, par M. **Henri Marion**. Un volume in-18 jésus (3e Édition), broché. . . . . 3 fr. 50

« On sent dans ce livre les scrupules d'un esprit critique qui a partout fouillé en conscience, qui voudrait être assuré de ne rien omettre, et l'émotion d'un homme de cœur à qui l'éducation des femmes apparaît comme l'une des plus pressantes nécessités. » (*Revue pédagogique.*)

« ... Il est regrettable que cette courte analyse oblige à omettre tant de détails heureux, de traits spirituels, de citations suggestives et à ne laisser que vaguement transparaître la courageuse loyauté, la clarté, la sincérité émue, la force persuasive de ces leçons où rayonne, dans son harmonieuse beauté, une âme d'élite. Notre littérature de psychologie morale s'est enrichie d'une œuvre qui restera. » (*Revue philosophique.*)

De l'Éducation moderne des Jeunes filles, par **M. Dugard**. (2e Édition). Une brochure in-16 (*Questions du Temps présent*). 1 fr.

La jeune fille moderne reçoit une double éducation : celle de l'école et celle de son milieu. Et ces deux éducations se heurtent de tous points. Quelle forme prend ce conflit, quelles en sont les suites, comment y pourrait-on remédier, telles sont les questions examinées dans ces pages avec une pénétration et une fermeté de pensée également remarquables.

BIBLIOTHÈQUE DES MAITRES

ITTÉRATURE, HISTOIRE LITTÉRAIRE

L'Art de dire *dans la Lecture et la Récitation, dans la Causerie et le Discours*, par M. **Jean Blaize**. Un vol. in-18 jésus, br. 3 fr. 50
Relié toile . . . . 4 fr. 50

« Le mouvement post-scolaire a suscité une légion de conférenciers, et ils seraient plus nombreux encore si beaucoup ne craignaient que leurs forces et leur habileté ne fussent pas à la hauteur de leur bon vouloir. C'est pour engager ces hésitants à triompher de leurs défiances, et aussi pour permettre aux autres d'être plus sûrs d'eux-mêmes, que M. Jean Blaize a écrit ce livre.... A accepter et à suivre ce guide qui s'offre à nous, nous pouvons tous trouver notre profit. » (*Revue pédagogique*.)

Récits à dire *et comment les dire*, par M. **Jean Blaize**. Un vol. in-18 jésus de 434 pages, broché. . . . . 4 fr.

Conseils de diction. — Récits extraits de : Chénier, Chateaubriand, Balzac, Flaubert, Michelet, Lamartine, Alf. de Musset, Victor Hugo, Renan, Taine, Guyau, Alph. Daudet, Ém. Zola, Edgar Poë, Gogol, Korolenko, Tolstoï, P. Hervieu, H. Rosny, J. Renard, Sully Prudhomme, Catulle Mendès, Fr. Coppée, J. Richepin, A. Theuriet, M. Bouchor, Alb. Samain, etc. (Chaque texte est étudié au point de vue de la ponctuation orale, des liaisons, des inflexions, du ton, du mouvement, de l'expression du sentiment). — Liste de plus de deux cents autres récits. — Dictionnaire de prononciation, etc.

L'Art d'écrire *enseigné en vingt leçons*, par M. **Antoine Albalat**. Un volume in-18 jésus (11e ÉDITION), broché. . . . . . 3 fr. 50
Relié toile. . . . . 4 fr. 50

« L'originalité de cet ouvrage, venant après tant d'autres du même genre, c'est d'être pratique. M. Albalat a réussi à condenser, en vingt chapitres, les principes essentiels de l'art du style. C'est un professeur précieux pour qui n'en a pas eu, ou a oublié les leçons du sien. Et l'extrême abondance d'exemples, de citations, de remarques précieuses et fines, rend son livre utile et agréable pour tout le monde. » (P. SOUDAY. — *Le Temps*.)

La Formation du Style *par l'assimilation des Auteurs*, par M. **Antoine Albalat**. Un vol. in-18 jésus (4e ÉDITION), br. 3 fr. 50

« La *Formation du style* est l'œuvre d'un technicien, d'un professionnel, qui serait en même temps un lettré. Ce n'est pas un traité en forme, régulier et didactique, ou un code de préceptes généraux, et encore moins un recueil, une mosaïque de citations commentées ; c'est une suite de leçons, doctrinales et familières, sur l'art d'écrire, accompagnées d'un choix démonstratif. » (H. CHANTAVOINE. — *Journal des Débats*.)

Le Travail du Style *enseigné par les corrections manuscrites des Grands Écrivains*, par M. **Antoine Albalat**. Un volume in-18 jésus (3e Édition), broché . . . . 3 fr. 50

Ouvrage couronné par l'Académie française (Prix Saintour).

« M. Antoine Albalat a trouvé la bonne et sans doute la seule manière d'enseigner le style. Il montre et démontre par l'exemple. En outre, comme ses exemples sont tirés de nos meilleurs écrivains, il trouve la matière à autant de chapitres de la plus ingénieuse et de la plus piquante critique littéraire. » (*Revue des Deux Mondes.*)

Le Vocabulaire français : **Mots dérivés du Latin et du Grec,** par M. **I. Carré**, inspecteur général honoraire. — Édition complète. Un vol. in-18 de 600 p., br., 4 fr. 25 ; rel. toile, tr. rouges. 5 fr. 50

Cet ouvrage constitue à la fois un instrument de travail méthodique et un instrument de recherches. Très complet et d'un maniement très commode, il s'adresse à tous ceux, qu'ils aient ou non pratiqué les langues anciennes, qui veulent étendre dans tous les sens et préciser leur connaissance du vocabulaire, trouver facilement et rapidement le sens exact et l'origine d'un mot.

Dictionnaire-manuel-illustré **des Idées suggérées par les Mots,** contenant *tous les mots de la langue française groupés d'après le sens*, par M. **Paul Rouaix**, professeur au lycée Henri IV. Un volume in-18 jésus (3e Édition), rel. toile, tr. rouges. . 6 fr.

« Ce livre rendra des services dans l'enseignement, en permettant aux maîtres des sortes de thèmes français qui habitueront l'élève à la connaissance du vocabulaire. Les personnes qui, soit par métier, soit par occasion, sont obligées à écrire, le consulteront avec profit, dans ces minutes d'hésitation où le mot que nous cherchons nous échappe. » (*Nouvelle Revue.*)

Dictionnaire-manuel-illustré **des Écrivains et des Littératures,** par MM. **Ch. Gidel** et **F. Loliée**, lauréats de l'Institut. Un vol. in-18 jésus, *300 gravures*, relié toile, tr. rouges. . 6 fr.

« Ce dictionnaire aisé, maniable, fournit promptement et sûrement la notion la plus exacte de la valeur de chaque écrivain, le résumé le plus succinct de l'histoire intellectuelle de chaque peuple. » (*Revue des Deux Mondes.*)

« Sans pédantisme, en de simples notices qui sont le plus souvent des portraits, MM. Gidel et Loliée nous renseignent sur tout ce qu'il est nécessaire de savoir des littératures et des écrivains. Leur ouvrage, qui s'adresse au public tout entier, sera bientôt dans toutes les mains. » (*Revue de Paris.*)

Revue d'Histoire littéraire de la France (12e année). Recueil trimestriel publié par la *Société d'Histoire littéraire de la France.*

Abonnement Annuel (de Janvier).

France. . . . . **22 fr.** | Colonies et Union **postale**. . **25 fr.**
Le numéro. . . . . 6 fr.

MORALE, PSYCHOLOGIE, ÉDUCATION

Cours de Morale, destiné aux Maitres de l'Enseignement primaire et de l'Enseignement secondaire, par M. **Jules Payot**, agrégé de philosophie, docteur ès lettres, recteur de l'Académie de Chambéry. Un volume in-18 jésus (3e Édition), broché. . . . 2 fr. 50
Relié toile souple. . . . . 3 fr. »

« Ce livre d'énergie et de bonté est d'un penseur qui a vécu et lutté. C'est la doctrine solidariste et la doctrine rationaliste qu'il affirme. Pensée libre et altruisme en dehors de tout dogme : c'est là le fond du système d'inspiration nettement laïque que M. J. Payot introduit dans l'école. » (Édouard Petit.)

« M. Jules Payot nous apporte une œuvre originale et longuement mûrie. Il évite tout dogmatisme arbitraire en posant un idéal assez large pour rallier tous les hommes de bonne volonté. » (Gabriel Séailles.)

La Culture morale, par **M. Dugard**, professeur au lycée Molière. Un volume in-18 jésus (4e Édition), broché. . . . 3 fr.

« Voici un livre qui manquait et qui sera le bienvenu des maîtres et des élèves, de tous ceux qui apprécient plus l'exemple que la démonstration, les citations originales que les sèches analyses. Nous le recommandons aussi à ceux de nos lecteurs qui aiment les œuvres substantielles et mûries, faisant notre âme plus belle et plus forte. » (*La Lecture.*)

Leçons de Morale, par M. **Henri Marion**, professeur à l'Université de Paris. Un vol. in-18 (12e Édition), broché. . . . 4 fr.

Cet ouvrage est plein de clarté comme la parole dont il est le reflet. Il donne, outre le fond même de l'enseignement classique en fait de morale, un résumé et des citations des plus grands moralistes. L'auteur a insisté partout avec un soin particulier sur ce qu'il importe le plus qu'un maître sache et médite pour concevoir et accomplir comme il faut sa tâche d'éducateur.

Leçons de Psychologie *appliquée à l'Éducation*, par M. **Henri Marion**. Un vol. in-18 jésus (11e Édition), broché. . . 4 fr. 50

Pour compléter la culture générale des intelligences et les faire remonter aux sources vives de la pédagogie, un enseignement véritable est nécessaire, ample et clair, simple à dessein, familier à l'occasion, et autant que possible vivant. Ces qualités étaient le propre de l'enseignement d'Henri Marion ; elles survivent entièrement dans ce livre.

Le Corps et l'Ame de l'Enfant, par M. le Dr **Maurice de Fleury**. Un vol. in-18 jésus (6e Édition), broché. . . . . 3 fr. 50
Relié toile. . . . . 4 fr. 50

« Voilà un livre qui saura se faire lire et aimer. Mieux que tout autre, il met le lecteur au courant des notions les plus neuves et les plus sages sur l'hygiène physique, intellectuelle et morale de la seconde enfance. Il est écrit, non seulement avec clairvoyance, mais encore avec éloquence et tendresse. » (*Le Temps.*)

« Pour le bonheur présent et futur des enfants, je voudrais voir entre toutes les mains le livre du Dr Maurice de Fleury. » (*Nouvelle Revue.*)

Nos Enfants au Collège (*Le Corps et l'Ame de l'Enfant*), par M. le Dr **Maurice de Fleury**. Un vol. in-18 jésus, broché. **3 fr. 50**

« Dans ce beau livre, l'auteur qui est à la fois un savant éminent, un philosophe et un très tendre père, examine sous toutes ses faces la question de l'instruction dans nos écoles. Je voudrais voir tous ceux qui ont la charge si périlleuse de préparer des existences d'hommes, lire et méditer les enseignements du Dr Maurice de Fleury. » (*Le Figaro*).

Notions élémentaires d'Hygiène pratique, par M. le Dr **Galtier-Boissière**. Un vol. in-18, *270 gravures et 8 planches en couleur* (7e Édition), br. 3 fr. 50; relié toile. . . . . . . **4 fr.**

Cet ouvrage est un *vade-mecum* familial où l'on trouve tous les renseignements de médecine usuelle, les recettes pharmaceutiques indispensables, un résumé des soins et précautions concernant les asphyxiés et les noyés, des indications précieuses pour reconnaître les falsifications alimentaires, etc. C'est une exposition claire et nette des règles élémentaires de l'hygiène.

Une Maison bien tenue. *Conseils aux jeunes maîtresses de maison*, par Mme **Marie Delorme**. Un vol. in-18 jésus, br. **3 fr. 50**
Relié toile. . . . . **4 fr. 50**

« Il faut souhaiter que ce précieux volume devienne le *vade-mecum* des jeunes maîtresses de maison. Elles y trouveront la solution de toutes les difficultés, petites et grandes, que la vie de chaque jour pose à une femme qui entend diriger effectivement le train de sa maison. Nul pédantisme d'ailleurs; une bonne grâce aimable et une verve des plus amusantes au service du jugement le plus sûr. » (*Journal des Débats*.)

ÉDUCATION CIVIQUE, PHILOSOPHIE

Les Affirmations de la Conscience moderne, par M. **Gabriel Séailles**. Un vol. in-18 jésus (2e Édition), br. **3 fr. 50**

« Le nom de l'auteur suffirait à recommander ce livre à tous ceux qui, dans une phrase harmonieuse, cherchent une pensée. Mais il faut que le présent ouvrage soit signalé au grand public. Il traite d'un sujet qui ne doit laisser aucun de nous indifférent, et il le fait sur un ton qui concilie le respect de toutes les convictions avec la hardiesse de toutes les libertés.... Ce livre est sérieux, profond, clair et accessible à tous. » (*Revue de Paris*.)

Éducation ou Révolution (*Les Affirmations de la Conscience moderne*), par **Gabriel Séailles**, Un vol. in-18 jésus, br. **3 fr. 50**

Après avoir, dans les *Affirmations de la Conscience moderne*, précisé l'idéal laïque qui remplace dans la pensée contemporaine les dogmes abolis, M. Gabriel Séailles tend à montrer que, pour réaliser cet idéal il faut que la démocratie soit essentiellement et avant tout une éducation. De quel esprit doit s'inspirer cette éducation, sur quels principes elle s'appuie, c'est ce qu'il expose ici en des pages de haute et sereine raison, éloquentes sans rhétorique, et qui s'imposent au cœur et à l'esprit avec une remarquable puissance.

Solidarité, par M. **Léon Bourgeois**. Un vol. in-18 jésus (4e ÉDITION), broché. . . . . 3 fr.

« Cette thèse de M. Léon Bourgeois, si simple et si forte en sa nouveauté, obtint un grand retentissement lors de sa publication en 1898. Depuis, l'auteur n'a laissé passer aucune occasion de préciser, de compléter sa doctrine. Il a ajouté au texte primitif trois morceaux inédits qui en augmentent encore la haute portée et l'intérêt considérable. » (*Le Temps*).

Les Écrivains politiques du XVIIIe siècle (*Extraits*), par MM. **Albert Bayet** et **F. Albert**. Un volume in-18, broché. 3 fr.

MM. Bayet et Albert se sont proposé de rendre plus accessible au grand public cette philosophie politique du XVIIIe siècle d'où sortit la Révolution française. Leur ouvrage comprend, avec une ample et riche introduction, des extraits de Pierre Bayle, l'abbé de St-Pierre, Montesquieu, Voltaire, l'Encyclopédie, Diderot, Helvétius, d'Holbach, J.-J. Rousseau, Mably, Turgot, Raynal, etc., etc.

Manuel républicain de l'Homme et du Citoyen, de **Charles Renouvier**. — *Nouvelle édition*, publiée avec une notice sur Ch. Renouvier, un commentaire et des extraits de ses œuvres, par M. **Jules Thomas**, professeur de philosophie au lycée de Pau. — Un volume in-18 jésus, broché. . . . . 3 fr. 50

Ce livre, composé par l'un des plus grands penseurs dont la France s'honore, était destiné à instruire de leurs devoirs et de leurs droits les citoyens de 1848. Il avait le mérite de faire précéder la pratique républicaine d'une théorie aussi simple que forte des principes auxquels doit se reporter le gouvernement du peuple par lui-même. On peut dire qu'après un demi-siècle, il est encore d'une urgente actualité.

La Mutualité. *Ses principes, ses bases véritables*, par M. **F. Lépine**, inspecteur de l'Enseignement primaire. Un volume in-18 jésus, broché. . . . . 3 fr. 50

« M. F. Lépine apporte dans son livre un esprit nouveau. Ce sont des vues d'avenir qu'il expose avec une indéniable et profonde connaissance des questions de la mutualité. Tous ceux qu'intéressent les solutions à donner aux problèmes soulevés par l'administration des Sociétés de secours mutuels devront lire très attentivement cet ouvrage. » (*Journal des Débats.*)

Les Sociétés coopératives de consommation, par M. **Charles Gide**, professeur d'Économie sociale à la Faculté de droit de Paris. Un volume in-18, relié toile souple.. . . . . . 2 fr. 50

« L'auteur a voulu « expliquer aussi clairement que possible ce que c'est qu'une société coopérative de consommation, comment elle vit, ce qu'elle fait, ce qu'elle veut, quelles ambitions la travaillent, quelles préoccupations la tourmentent, quelles dissensions la ruinent ». Son ouvrage sera un instrument remarquable de propagande. » (CH. GUIEYSSE. — *Pages libres.*)

Pages éparses, par M. **Louis Liard**, membre de l'Institut, vice-recteur de l'Académie de Paris. Un vol. in-18 jésus, broché. **3 fr.**

« La multiplicité des sujets traités donne à ce livre une variété des plus agréables. Tour à tour s'élevant, à propos de Pasteur, à de hautes considérations philosophiques; prenant ailleurs, pour parler des Universités, le ton de la plus large pédagogie, ce volume est de nature à intéresser non seulement les maîtres de nos divers degrés d'enseignement, mais aussi les élèves des classes supérieures. Il contient à plus d'une page des leçons de morale, de démocratie ou d'humanité, d'une haute portée ». (*L'Enseignement secondaire.*)

Aux jeunes gens. *Quelques conseils de morale pratique,* par M. **P. Malapert**. Un vol. in-18 jésus (4e ÉDITION), broché. **2 fr.**

Ouvrage couronné par l'Académie des Sciences morales et politiques.

« Que les professeurs des hautes classes, que les administrateurs de nos établissements d'enseignement lisent ces pages; qu'ils réfléchissent à l'utilité, à l'opportunité de semblables conseils; qu'ils en fassent part à leurs élèves.... Je voudrais voir ce petit volume de morale vraiment pratique, sinon entre les mains de tous les candidats aux écoles, du moins dans toutes les bibliothèques des classes supérieures. » (*Bulletin critique.*)

Le Vocabulaire philosophique, par M. **Edmond Goblot**, docteur ès lettres, professeur à l'Université de Caen. Un vol. in-18 jésus, relié toile, tranches rouges. . . . . **5 fr.**

« Il arrive souvent que l'étudiant, le professeur même, sont arrêtés au cours d'une lecture par des mots dont le sens précis leur échappe. L'ouvrage de M. Goblot y pourvoira.... Cet ouvrage marque un progrès sur les précédents manuels : il est moins élémentaire et plus complet. Rédigé dans une langue claire et simple, résumant brièvement tout en n'omettant rien, il présente des qualités particulièrement remarquables. » (*Revue de Philosophie.*)

Revue de Métaphysique et de Morale (13e ANNÉE), paraissant tous les deux mois : Métaphysique — Morale — Sociologie — Philosophie des sciences — Logique scientifique — Études critiques — Questions de l'Enseignement, etc. — Secrétaire de la rédaction : M. **Xavier Léon**.

ABONNEMENT ANNUEL (de janvier)

France. . . . . 12 fr. | Colonies et Union postale. . 15 fr.
Le numéro. . . . . 3 francs.

Bulletin de la Société française de Philosophie (6e ANNÉE), paraissant chaque mois, de janvier à août. — Administrateur : M. **Xavier Léon**. — Secrétaire général : M. **André Lalande**.

ABONNEMENT ANNUEL (de janvier)

France. . . . . 8 fr. | Colonies et Union postale. . 10 fr.
Le numéro. . . . . 1 fr. 50

Les abonnés à la *Revue de Métaphysique* ont droit à une réduction de 2 fr. sur le prix de l'abonnement au *Bulletin de la Société française de Philosophie*.

SCIENCES — AGRICULTURE

Dictionnaire-manuel-illustré des Sciences usuelles, par M. **E. Bouant**, professeur agrégé au lycée Charlemagne. Un vol. in-18 (6e Édition), *2500 gravures*, rel. toile, tr. rouges. . . 6 fr.

Astronomie. — Mécanique. — Art militaire. — Physique. — Météorologie. — Chimie. — Biologie. — Anatomie. — Physiologie. — Zoologie. — Botanique. — Géologie. — Minéralogie. — Microbiologie. — Médecine. — Hygiène. — Agriculture. — Industrie.

Dictionnaire-manuel-illustré des Connaissances pratiques, par M. **E. Bouant**. Un vol. in-18 jésus (5e Édition), *1600 gravures*, rel. toile, tr. rouges. . . . . 6 fr.

Médecine pratique. — Économie domestique et rurale. — Jardinage. — Chasse. — Pêche. — Cuisine. — Recettes pratiques. — Jeux, Sport, Villes d'eaux et de bains de mer. — Savoir-vivre. — Législation usuelle. — Administration. — Finances. — Assurances. — Écoles spéciales. — Professions et Métiers.

Dictionnaire-manuel-illustré d'Agriculture, par M. **Daniel Zolla**, professeur à l'Ecole nationale d'Agriculture de Grignon, avec la collaboration de MM. J. Tribondeau, Charvet, Ch. Julien et Carré. Un vol. in-18 jésus, *1900 gravures*, rel. toile, tr. rouges. 6 fr.

Agriculture. — Arboriculture. — Horticulture. — Sylviculture. — Viticulture. — Élevage : animaux domestiques et oiseaux de basse-cour. — Abeilles. — Vers à soie. — Insectes. — Maladies des animaux et des plantes. — Engrais. — Constructions rurales. — Législation usuelle. — Industrie agricole.

Album agricole (32 leçons avec texte en regard des planches contenant *600 figures*), publié sous la direction de M. **D. Zolla**, professeur à l'École nationale de Grignon, par MM. A. Jennepin et Ad. Herlem. Un album in-4° carré (2e Édition), cart. 2 fr. 25

Le sol. — La plante. — Fertilisation du sol. — Les eaux. — Matériel agricole. — Céréales; culture et usages. — Prairies naturelles. — Prairies artificielles. — Plantes-racines. — Plantes à tubercules. — Plantes industrielles. — Animaux domestiques. — Pisciculture. — Sériciculture. — Horticulture. — Culture potagère. — Plantes pour boissons. — Jardins d'ornement. — Plantes médicinales. — Economie rurale.

Géologie pratique et *Petit Dictionnaire technique des termes géologiques les plus usuels*, par M. **L. de Launay**, professeur à l'Ecole supérieure des Mines. Un vol. in-18 jésus, broché. 3 fr. 50

« C'était un livre à faire, et, écrite par un professeur de la valeur de M. de Launay, on peut dire que cette *Géologie pratique* est une bonne fortune. Les applications de la géologie sont nombreuses en effet, et tout le monde a besoin de les connaître. Cet ouvrage sera dans toutes les mains, parce qu'il répond à un besoin de chaque jour. » (*Journal des Débats*.)

Revue générale des Sciences pures et appliquées (16ᵉ Année), paraissant les 15 et 30 de chaque mois. — Directeur : M. **Louis Olivier**, docteur ès sciences.

Abonnements (du 15 de chaque mois)

Six mois : Paris.	11 fr.	*Un an* : Paris.	20 fr.
— Dép. et Alsace-Lorr.	12 fr.	— Dép. et Alsace-Lorr.	22 fr.
— Colon. et Union post.	13 fr.	— Colon. et Union post.	25 fr.

Le numéro. . . . . 1 fr. 25

Annales de Géographie (14ᵉ Année), publiées sous la direction de MM. **P. Vidal de la Blache**, **L. Gallois** et **Emm. de Margerie**, assistés d'un Comité de patronage ; paraissant les 15 janvier, 15 mars, 15 mai, 15 juillet et 15 novembre. Les abonnés reçoivent gratuitement la *Bibliographie géographique annuelle* qui paraît le 15 septembre.

Abonnement annuel (de janvier)

France. . . . . 20 fr. | Colonies et Union postale. . . 25 fr.

Chaque numéro, 4 fr. — *Bibliographie géographique annuelle*, 5 fr.

Chaque année des *Annales de Géographie* forme un vol. in-8, br. Prix. 20 fr.

(*Les 1ʳᵉ, 6ᵉ, 7ᵉ, 8ᵉ années* ne sont pas vendues séparément.)

Première Table décennale des *Annales de Géographie* (1891-1901), in-8°, br. 4 fr.

DROIT ET ÉCONOMIE POLITIQUE

La Pratique des Affaires (*Droit civil et Droit fiscal*), par M. **P. Bégis**, ancien sous-inspecteur de l'enregistrement de 1ʳᵉ classe, receveur des actes civils et successions à Sens. — Nouvelle édition (5ᵉ) *mise au courant de la Législation*. — Un vol. in-18 de 500 pages, relié toile, tranches rouges.. . 5 fr.

Cet ouvrage est écrit sous forme de dictionnaire. Il a pour but, en suppléant aux traités de droit civil et à l'entremise des officiers ministériels, de permettre à chacun de faire lui-même au moins ses affaires les plus simples : bail, vente, échange, hypothèque, testament, etc., etc. Il s'adresse donc au public en général, à tous ceux qui débutent dans l'étude et la pratique du droit, et, tout particulièrement, aux personnes appelées à donner des conseils dans les affaires : maires, instituteurs, secrétaires de mairie, experts, etc.

Vocabulaire-manuel d'Économie politique, par M. **A. Neymarck**, ancien président de la Société de statistique de Paris. Un volume in-18 jésus, relié toile, tranches rouges. . . . 5 fr.

« M. Neymarck a réuni dans ce vocabulaire-manuel un certain nombre de définitions, de citations, d'indications se rapportant à l'étude de la science économique, et il a réussi à éclairer ce qui pouvait sembler obscur dans les savantes encyclopédies. Nous ne saurions donc trop recommander l'ouvrage de M. Neymarck à tous ceux qui, par goût, par profession, ou seulement en vertu des exigences des programmes universitaires, étudient l'économie politique et les finances. » (*Le Temps.*)

QUÊTES ET INFORMATIONS

L'ÉDUCATION ET LA SOCIÉTÉ EN ANGLETERRE

Ouvrage couronné par l'Académie française (Prix Marcellin-Guérin).

L'Éducation des classes moyennes et dirigeantes en Angleterre, par M. **Max Leclerc**, avec un Avant-propos par M. E. Boutmy, de l'Institut. Un vol. in-18 (4ᵉ Édition), br. . 4 fr.

« M. Max Leclerc a cherché ce que font la famille, l'État, l'école pour former les classes qui constituent l'élite politique, intellectuelle, industrielle, commerciale de l'Angleterre et qui ont fait la grandeur prodigieuse de ce petit pays. Le résultat de cette enquête, poursuivie avec une patience et une sagacité rares, est bien fait pour troubler les idées de la pédagogie continentale. » (*Revue de Paris.*)

Les Professions et la Société en Angleterre, par M. **Max Leclerc.** Un volume in-18 jésus (2ᵉ Édition), broché. . . . 4 fr.

« Ce livre de M. Max Leclerc est une remarquable contribution à cette science nouvelle que les Allemands appellent la psychologie des peuples. Je crois qu'en France on n'a jamais rien écrit de plus pénétrant et de plus réfléchi sur les mœurs et le caractère des Anglais. » (*Journal des Débats.*)

PUBLICATIONS DU MUSÉE PÉDAGOGIQUE

L'Enseignement des Langues anciennes et modernes dans l'Enseignement secondaire des Garçons en Allemagne, par M. H. Bornecque, professeur adjoint à l'Université de Lille. Un volume in-8, broché. . 1 fr. 50

La Préparation professionnelle à l'Enseignement secondaire (France, Allemagne, Angleterre, Italie, Autriche, Suisse, Pays-Bas, Russie, etc.), par M. Ch.-V. Langlois, professeur adjoint à l'Université de Paris. Un volume in-8, broché. . . . . 3 fr. 50

Traitements des Instituteurs et des Institutrices à l'Étranger, par M. V.-H. Friedel, archiviste de l'*Office d'Informations*. In-8, broché. . 3 fr. 50

Les Œuvres auxiliaires et complémentaires de l'École en France, par M. Maurice Pellisson, inspecteur d'Académie. In-8, broché. . . 3 fr.

Le Régime de l'Enseignement supérieur des Lettres. *Analyse et critique*, par M. Charles Seignobos, professeur adjoint à l'Université de Paris. In-8, broché. . . . . 1 fr.

L'Enseignement des Sciences mathématiques et des Sciences physiques: Conférences du *Musée pédagogique* (1904), par MM. H. Poincaré, G. Lippmann, L. Poincaré, P. Langevin, E. Borel, F. Marotte, avec une Introduction par M. L. Liard. Un volume in-8, broché. . . 5 fr

L'Enseignement des Sciences mathématiques et physiques dans l'Enseignement secondaire des garçons en Allemagne, par M. F. Marotte, professeur au lycée Charlemagne. In-8, broché. . . . . 2 fr. 50



TABLE DES OUVRAGES

Tous ces ouvrages sont expédiés Franco *au prix marqué, contre envoi de leur montant, en un mandat postal, à l'adresse suivante :* LIBRAIRIE ARMAND COLIN, 5, rue de Mézieres, PARIS, 6e. — *Nos publications sont en vente chez tous les libraires.*

1175-05. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — 10-05.